




3 1761 11650841 7



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116508417>

CA1
YC31
-D27



26

Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, March 15, 2010
Monday, March 22, 2010

Le lundi 15 mars 2010
Le lundi 22 mars 2010

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organization meeting and

Réunion d'organisation et

First meeting on:

Première réunion concernant :

Canada's national security and defence policy
(Arctic sovereignty and security)

La politique de sécurité nationale et de défense du Canada
(Souveraineté et sécurité de l'Arctique)

INCLUDING:
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Rule 104 — Expenses incurred by the committee during
the Second Session of the Fortieth Parliament)

Y COMPRIS :
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Article 104 du Règlement — Dépenses encourues
par le comité au cours de la deuxième session
de la quarantième législature)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Banks	Martin
* Cowan	Meighen
(or Tardif)	Nolin
Day	Patterson
* LeBreton, P.C.	Pépin
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Lang (*March 22, 2010*).

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Manning (*March 22, 2010*).

The Honourable Senator Dallaire replaced the Honourable Senator Zimmer (*March 8, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

Banks	Martin
* Cowan	Meighen
(ou Tardif)	Nolin
Day	Patterson
* LeBreton, C.P.	Pépin
(ou Comeau)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Lang (*le 22 mars 2010*).

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 22 mars 2010*).

L'honorable sénateur Dallaire a remplacé l'honorable sénateur Zimmer (*le 8 mars 2010*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, March 17, 2010:

The Honourable Senator Wallin moved, seconded by the Honourable Senator Raine:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security and defence policies of Canada, including, but not limited to:

- (a) the capability of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada both here and abroad; and its ability to prevent and respond to a national emergency or attack;
- (b) the role of our Forces in Afghanistan and post 2011;
- (c) the relationship with NATO, NORAD, the UN, other international bodies and our allies; the role and use of reservists; the effectiveness of humanitarian efforts such as Haiti; and the Canada First Defence Strategy;
- (d) the working relationships among the various agencies involved in intelligence gathering, security, protection and defence, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and whether these functions might be enhanced;
- (e) the existing mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in security, intelligence, defence and humanitarian assistance;
- (f) the security of our borders and critical infrastructure and the impact on consumers, transport systems, border security and budgets;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on this subject since the beginning of the First session of the Thirty-seventh Parliament be referred to the committee; and

That the committee report to the Senate no later than June 16, 2011 and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 90 days after the tabling of the final report.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted on division.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 17 mars 2010 :

L'honorable sénateur Wallin propose, appuyée par l'honorable sénateur Raine,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à examiner les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada, incluant, sans s'y limiter :

- a) la capacité de la Défense nationale à défendre et à protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada, tant au Canada qu'à l'étranger, et sa capacité à éviter une urgence nationale ou une attaque et à y réagir;
- b) le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011;
- c) nos relations avec l'OTAN, le NORAD, l'ONU, d'autres organismes internationaux et avec nos alliés; le rôle et l'emploi des réservistes; l'efficacité de nos efforts humanitaires, à Haïti par exemple, et la Stratégie de défense Le Canada d'abord;
- d) les relations de travail entre les différentes agences chargées de la collecte de renseignements, de la sécurité, de la protection et de la défense, et la façon dont elles recueillent, coordonnent, analysent et diffusent l'information, et si ces activités pourraient être améliorées;
- e) les mécanismes mis en place pour examiner le rendement et les activités des différentes agences chargées de la sécurité, du renseignement, de la défense et de l'aide humanitaire;
- f) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles, ainsi que ses répercussions sur les consommateurs, les modes de transport, la sécurité aux frontières et les budgets;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus, ainsi que les travaux accomplis par le Comité, à cet égard depuis le début de la première session de la trente-septième législature soient renvoyés au Comité;

Que le Comité remette son rapport au Sénat le 16 juin 2011 au plus tard, et que le Comité conserve tous les pouvoirs nécessaires pour informer le public de ses conclusions jusqu'à 90 jours après le dépôt du rapport définitif.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée avec dissidence.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, March 15, 2010

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:03 p.m. in room 705, Victoria Building, for the purpose of holding its organization meeting, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Nolin, Pépín and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

The clerk of the committee presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Dallaire moved that the Honourable Senator Wallin do take the chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The clerk invited Senator Wallin to take the chair.

The chair presided over the election of the deputy chair.

The Honourable Senator Wallin moved that the Honourable Senator Dallaire be the deputy chair of this committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lang moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair and Senator Manning;

That each member of the subcommittee be authorized to designate for substitution, from time to time, another member on the subcommittee;

That the clerk be informed of any such substitution in writing; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Manning moved:

That the committee publish its proceedings; and

That the chair be authorized to set the number of printed copies to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 15 mars 2010

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 3, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, pour tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Nolin, Pépín et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie Leblanc, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Le greffier du comité préside à l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Dallaire propose que l'honorable sénateur Wallin soit élu présidente du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier invite le sénateur Wallin à occuper le fauteuil.

La présidente préside à l'élection à la vice-présidence.

L'honorable sénateur Wallin propose que l'honorable sénateur Dallaire soit élu vice-président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lang propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose de la présidente, du vice-président et du sénateur Manning;

Que chaque membre du sous-comité soit autorisé à désigner un autre membre pour le remplacer au sous-comité de temps à autre;

Que les noms des remplaçants soient communiqués par écrit au greffier; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Manning propose :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que la présidente soit autorisée à déterminer le nombre d'exemplaires à imprimer pour répondre à la demande.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Pépin moved that, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Meighen moved that the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Nolin moved:

That the committee ask the Library of Parliament to assign analysts to the committee;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lang moved:

That, pursuant to section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee;

That, pursuant to section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, notwithstanding the foregoing, in cases related to consultants and personnel services, the authority to commit funds and certify accounts be conferred jointly on the chair and deputy chair.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Pépin moved that the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Pépin moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

L'honorable sénateur Pépin propose que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Meighen propose que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, préparé conformément à l'article 104 du Règlement.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Nolin propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des analystes au comité;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que la présidente, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lang propose :

Que, conformément à l'article 7, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager des fonds du comité soit conférée individuellement à la présidente, au vice-président et au greffier du comité;

Que, conformément à l'article 8, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement à la présidente, au vice-président et au greffier du comité; et

Que, nonobstant ce qui précède, lorsqu'il s'agit de services de consultants et de personnel, l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer soit conférée conjointement à la présidente et au vice-président.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Pépin propose que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Pépin propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

- 1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending an event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee; and

That the subcommittee report at the earliest opportunity any decisions taken with respect to the designation of members of the committee travelling on committee business.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Manning moved that, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable traveling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lang moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to direct communications officer(s) assigned to the committee in the development of communications plans where appropriate and to request the services of the Senate Communications Directorate for the purposes of their development and implementation;

That the chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of the committee's public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair noted that the time slot for regular meetings were Mondays from 4 to 8 p.m.

At 4:20 p.m., the committee proceeded to discuss a draft agenda.

The Honourable Senator Wallin moved that a Subcommittee on Veterans Affairs be established to study matters which may be referred to it by the committee.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Banks moved:

That the membership of the subcommittee be as follows: the Honourable Senators Banks, Dallaire, Manning, Meighen and Wallin, three of whom shall constitute a quorum;

1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement officiel » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement officiel » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité; et

Que le Sous-comité fasse rapport à la première occasion de ses décisions relatives aux membres du comité qui voyagent pour les affaires du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Manning propose que, conformément aux lignes directrices du Sénat concernant les frais de déplacement des témoins, le comité puisse rembourser les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement aura été présentée, mais que la présidente soit autorisée à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lang propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à diriger au besoin les agents de communications affectés au comité dans l'élaboration des plans de communications et à demander l'appui de la Direction des communications du Sénat aux fins de l'élaboration et de la mise en œuvre de ces plans;

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de diffuser les délibérations publiques du comité par les médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

La présidente informe le comité que l'horaire normal de ses réunions sera les lundis, de 16 heures à 20 heures.

À 16 h 20, le comité examine un projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur Wallin propose qu'un Sous-comité des anciens combattants soit formé afin d'examiner les questions qui pourraient lui être renvoyées par le comité.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks propose :

Que le sous-comité soit composé des membres suivants : les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Manning, Meighen et Wallin, dont trois constitueront le quorum;

That, pursuant to rule 89, the committee's authority to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present be conferred on the subcommittee;

That, pursuant to rule 90, the committee's authority to send for persons, papers and records, whenever required, and to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by it, be conferred on the subcommittee;

That the committee's authority to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills and estimates as are referred to it, be conferred on the subcommittee;

That, pursuant to section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the committee's authority to commit funds be conferred on the subcommittee;

That, pursuant to section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the committee's authority for certifying accounts payable be conferred on to the subcommittee;

That the committee's authority, pursuant to paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, be conferred on the subcommittee;

That, the committee's power to permit coverage by electronic media of its public meetings be conferred on the subcommittee; and

That, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the authority of the committee to reimburse reasonable travelling and living expenses for witnesses, be conferred on the subcommittee.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Wallin moved:

That the chair be authorized to seek authority of the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security and defence policies of Canada, including, but not limited to:

- (a) the capability of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada both here and abroad; and its ability to prevent and respond to a national emergency or attack;
- (b) the role of our Forces in Afghanistan and post 2011;

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le pouvoir du comité de tenir des réunions pour entendre des témoignages et d'en permettre la publication en l'absence de quorum soit conféré au sous-comité;

Que, conformément à l'article 90 du Règlement, le pouvoir du comité de convoquer des témoins, de faire produire des documents et des dossiers et de faire imprimer au jour le jour les documents et témoignages selon les instructions du comité soit conféré au sous-comité;

Que le pouvoir du comité de retenir les services de conseillers juridiques, de techniciens, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, l'objet de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés soit conféré au sous-comité;

Que, conformément à l'article 7, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation du comité d'engager des fonds soit conférée au sous-comité;

Que, conformément à l'article 8, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation du comité d'approuver les comptes à payer soit conférée au sous-comité;

Que le pouvoir du comité prévu à l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs soit conféré au sous-comité;

Que le pouvoir du comité de permettre la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électroniques soit conféré au sous-comité; et

Que, conformément aux lignes directrices du Sénat concernant les frais de déplacement des témoins, le pouvoir du comité de rembourser les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement aux témoins soit conféré au sous-comité.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Wallin propose :

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat d'approuver l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada, y compris, mais non exclusivement :

- a) la capacité de la Défense nationale à défendre et à protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada, tant au Canada qu'à l'étranger, et sa capacité à éviter une urgence nationale ou une attaque et à y réagir;
- b) le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011;

- (c) the relationship with NATO, NORAD, the UN, other international bodies and our allies; the role and use of reservists; the effectiveness of humanitarian efforts such as Haiti; and the Canada First Defence Strategy;
- (d) the working relationships among the various agencies involved in intelligence gathering, security, protection and defence, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and whether these functions might be enhanced;
- (e) the existing mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in security, intelligence, defence and humanitarian assistance; and
- (f) the security of our borders and critical infrastructure and the impact on consumers, transport systems, border security and budgets;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on this subject since the beginning of the First session of the Thirty-seventh Parliament be referred to the committee; and

That the committee report to the Senate no later than June 16, 2011 and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 90 days after the tabling of the final report.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

At 5:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, March 22, 2010
(2)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:07 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Martin, Meighen, Nolin, Patterson, Pépin and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee began its study of Canada's national security and defence policy.

- c) nos relations avec l'OTAN, le NORAD, l'ONU, d'autres organismes internationaux et avec nos alliés; le rôle et l'emploi des réservistes; l'efficacité de nos efforts humanitaires, à Haiti par exemple, et la Stratégie de défense Le Canada d'abord;
- d) les relations de travail entre les différentes agences chargées de la collecte de renseignements, de la sécurité, de la protection et de la défense, et la façon dont elles recueillent, coordonnent, analysent et diffusent l'information, et si ces activités pourraient être améliorées;
- e) les mécanismes mis en place pour examiner le rendement et les activités des différentes agences chargées de la sécurité, du renseignement, de la défense et de l'aide humanitaire; et
- f) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles, ainsi que ses répercussions sur les consommateurs, les modes de transport, la sécurité aux frontières et les budgets;

Que les documents reçus, les témoignages entendus et les travaux accomplis par le Comité sur ce sujet depuis le début de la première session de la trente-septième législature soient renvoyés au Comité; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 16 juin 2011 et que le Comité conserve tous les pouvoirs nécessaires pour rendre ses conclusions publiques jusqu'à 90 jours après le dépôt du rapport final.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 22 mars 2010
(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 7, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Martin, Meighen, Nolin, Patterson, Pépin et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie Leblanc, agente de communications, Direction des communications.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité entreprend son étude de la politique de sécurité nationale et de défense du Canada.

WITNESSES:*St. Jerome's University:*

Whitney Lackenbauer, Associate Professor and Chair of the Department of History.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Alan H. Kessel, Legal Adviser.

University of British Columbia:

Michael Byers, Professor.

As an individual:

Colonel (Retired) Pierre Leblanc.

Whitney Lackenbauer made a statement and answered questions.

At 5:02 p.m., the committee suspended.

At 5:08 p.m., the committee resumed.

Alan H. Kessel made a statement and answered questions.

At 5:59 p.m., the committee suspended.

At 6:24 p.m., the committee resumed.

Dr. Michael Byers made a statement and answered questions.

At 7:08 p.m., the committee suspended.

At 7:12 p.m., the committee resumed.

Colonel (Retired) Pierre Leblanc made a statement and answered questions.

At 7:51 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:**TÉMOINS :***St. Jerome's University :*

Whitney Lackenbauer, professeur agrégé et directeur du Département d'histoire.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Alan H. Kessel, conseiller juridique.

Université de la Colombie-Britannique :

Michael Byers, professeur.

À titre personnel :

Colonel (à la retraite) Pierre Leblanc.

Whitney Lackenbauer fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 2, la séance est suspendue.

À 17 h 8, la séance reprend.

Alan H. Kessel fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 59, la séance est suspendue.

À 18 h 24, la séance reprend.

Michael Byers fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 19 h 8, la séance est suspendue.

À 19 h 12, la séance reprend.

Le colonel (à la retraite) Pierre Leblanc fait une déclaration puis répond aux questions.

À 19 h 51, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, March 16, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to table its

FIRST REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such matters as were referred to it, reports, pursuant to rule 104, that the expenses incurred for that purpose during the Second Session of the Fortieth Parliament are as follows:

1. With respect to its studies of legislation:

Professional and Other Services	\$	753
Transport and Communications	—	
Other Expenditures	—	
Witness Expenses	—	
Total	\$	753

During the session your committee, together with its subcommittee, spent 5.9 hours meeting 13 witnesses, and examined and reported on two bills: Bill C-33, An Act to amend the War Veterans Allowance Act; the study of which was delegated to the Subcommittee on Veterans Affairs; and Bill S-2, An Act to amend the Customs Act.

2. With respect to its special study on the national security policy for Canada (authorized by the Senate on Thursday March 5, 2009):

Professional and Other Services	\$	101,083
Transport and Communications:		128,548
Other Expenditures		3,434
Witness Expenses		<u>1,213</u>
Total	\$	234,278

During this study, your committee spent 48.6 hours meeting 20 persons during public hearings held in Ottawa. In addition to hearings in Ottawa, your committee also spent 161 hours meeting 697 persons while on fact-finding missions to military bases in Ontario and the Maritimes and to land, sea and airport border crossings in British Columbia, Alberta, Ontario, Quebec and the Maritimes.

During the past session your committee also considered a draft report.

3. With respect to its special study on the services and benefits provided to veterans and their families (authorized by the Senate on April 29, 2009):

Professional and Other Services	—	
Transport and Communications	—	
Other Expenditures	—	
Witness Expenses		<u>1,577</u>
Total	\$	1,577

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 16 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner toutes questions qui lui ont été renvoyées, dépose, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses encourues à cette fin au cours de la deuxième session de la quarantième législature :

1. Relativement à ses études de la législation :

Services professionnels et autres	753 \$
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	—
Total	<u>753 \$</u>

Au cours de la session, votre comité et son sous-comité ont, ensemble, passé 5,9 heures à rencontrer 13 témoins et ont examiné et fait rapport sur deux projets de loi : le projet de loi C-33, Loi modifiant la Loi sur les allocations aux anciens combattants, étude qui a été déléguée au Sous-comité des anciens combattants; et le projet de loi S-2, Loi modifiant la Loi sur les douanes.

2. Relativement à son étude sur la politique nationale sur la sécurité pour le Canada (autorisée par le Sénat le jeudi 5 mars 2009) :

Services professionnels et autres :	101 083 \$
Transport et communications :	128 548
Autres dépenses :	3 434
Dépenses des témoins :	<u>1 213</u>
Total :	<u>234 278 \$</u>

Pendant son étude, votre comité a passé 48,6 heures à rencontrer 20 personnes lors des audiences publiques en Ottawa. Outre ses audiences à Ottawa, votre comité a aussi passé 161 heures à rencontrer 697 personnes pendant des missions d'étude aux bases militaires en Ontario et aux Maritimes et les postes frontaliers terrestres, maritimes et aéroportuaires de la Colombie-Britannique, de l'Alberta, de l'Ontario, du Québec et des Maritimes.

Pendant la dernière session, votre comité a considéré une ébauche de rapport.

3. Relativement à son étude sur les prestations et services offerts aux anciens combattants et à leurs familles (autorisée par le Sénat le 29 avril 2009) :

Services professionnels et autres	—
Transport et communications	—
Autres dépenses	—
Dépenses des témoins	<u>1 577 \$</u>
Total	<u>1 577 \$</u>

This order of reference was delegated to the Subcommittee on Veterans Affairs on Wednesday, May 6, 2009. During this study the subcommittee spent 15.8 hours hearing from 26 witnesses during public hearings held in Ottawa.

In addition to the expenses for the examination of legislation and for its special studies as set out above, your committee also incurred general postal charges in the amount of \$38.

Respectfully submitted,

Cet ordre de renvoi a été délégué au Sous-comité des anciens combattants le mercredi 6 mai 2009. Pendant son étude, le sous-comité a passé 15,8 heures à rencontrer 26 témoins lors des audiences publiques tenues en Ottawa.

Outre les dépenses listées ci-dessus encourues aux fins d'examen de mesures législatives ou dans le cadre de ses études spéciales, votre comité a encouru des frais généraux de poste s'élevant à 38 \$.

Respectueusement soumis,

La présidente,

PAMELA WALLIN

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, March 15, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:03 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Kevin Pittman, Clerk of the Committee: Honourable senators, as clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair.

[Translation]

I am ready to receive a motion to that effect. Are there any nominations?

[English]

Are there any nominations?

Senator Banks: Has someone nominated the chair?

Senator Dallaire: I nominate Senator Pamela Wallin as chair.

Mr. Pittman: Are there any other nominations?

Senator Day: Nominations have ceased.

Mr. Pittman: It is moved by the Honourable Senator Dallaire that the Honourable Senator Wallin do take chair of this committee.

[Translation]

Is it your pleasure, honourable Senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Yes.

[English]

Mr. Pittman: I declare the motion carried. I invite the Honourable Senator Wallin to take the chair.

Senator Pamela Wallin (Chair) in the chair.

The Chair: Thank you, colleagues. I am thrilled and honoured. As my first act, I move that Senator Roméo Dallaire be nominated as the deputy chair of this committee.

Senator Manning: I second the motion.

Senator Lang: I move that nominations cease.

The Chair: Good work.

Senator Day: This is a matter of form before we vote on this motion. Is there any rule — and I think it is fine if there is not — that prohibits the chair from making a motion?

Mr. Pittman: No.

The Chair: I have been advised that there is no such prohibition.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 15 mars 2010

Le Comité permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 3, conformément à l'article 88 du *Règlement du Sénat*, pour organiser ses travaux.

[Traduction]

Kevin Pittman, greffier du comité : Honorables sénateurs, en tant que greffier du comité, il est de mon devoir de présider à l'élection à la présidence.

[Français]

Je suis prêt à recevoir une motion en ce sens. Y a-t-il des nominations?

[Traduction]

Alors, des nominations?

Le sénateur Banks : Quelqu'un a-t-il déjà proposé le président?

Le sénateur Dallaire : Je propose le sénateur Pamela Wallin comme présidente.

M. Pittman : Y a-t-il d'autres nominations?

Le sénateur Day : Il n'y en a pas d'autres.

M. Pittman : Il est proposé par l'honorable sénateur Dallaire que l'honorable sénateur Wallin soit élue présidente du comité.

[Français]

Consentez-vous, honorables sénateurs, à adopter cette motion?

Des voix : Oui.

[Traduction]

M. Pittman : La motion est adoptée. J'invite l'honorable sénateur Wallin à occuper le fauteuil.

Le sénateur Pamela Wallin (présidente) occupe le fauteuil.

La présidente : Merci, chers collègues. C'est tout un honneur. Comme première mesure, je propose que le sénateur Roméo Dallaire soit nommé vice-président du comité.

Le sénateur Manning : J'appuie la motion.

Le sénateur Lang : Je propose qu'il n'y ait pas d'autres nominations.

La présidente : Bon travail.

Le sénateur Day : Avant que nous votions sur la motion, j'aimerais seulement m'assurer d'une chose. Existe-t-il une règle — et c'est parfait s'il n'y en a pas — qui empêche la présidente de proposer une motion.

M. Pittman : Non.

La présidente : On m'a dit qu'il n'y a rien de tel.

Senator Day: We would not want this to be an imperfect nomination.

Senator Meighen: It is a perfect candidate.

Senator Dallaire: I hope we are talking about process and not the individual.

Senator Day: I think we bridged the gap with a perfect individual.

The Chair: I think we did. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? Seeing none, the motion is carried.

Welcome. I look forward to our shared duties.

Senator Dallaire: I sit humbly amongst you in that capacity. Thank you very much.

The Chair: We will proceed through all the regular items on the agenda. Then, I hope we will have time for discussion.

On page 2 of our agenda, we will start with Item 3. We will try to move through some of these items. Will someone move the motion for the subcommittee on agenda and procedure?

Senator Lang: So moved.

The Chair: So moved. Would you like me to read this motion aloud?

Some Hon. Senators: Dispense.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Senator Day: Has there been the usual consultation and may we name the person now?

The Chair: I believe it has been agreed to by the leadership of all parties that Senator Fabian Manning be the third person. We welcome Senator Manning to his role on the steering committee of the subcommittee.

Senator Day: Good luck to you.

Senator Manning: A new era.

The Chair: They put the newbies in charge. It is scary.

Item 4 is the motion to publicize the committee's proceedings.

Senator Manning: So moved.

The Chair: Would you like me to read this motion aloud?

Some Hon. Senators: Dispense.

Le sénateur Day : Nous ne voudrions pas que cette nomination soit imparfaite.

Le sénateur Meighen : C'est un candidat parfait.

Le sénateur Dallaire : J'espère que nous parlons ici du processus et non de l'individu.

Le sénateur Day : Je crois que nous pourvoyons au poste avec un candidat parfait.

La présidente : Je le crois bien aussi. Tous ceux qui sont pour.

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre. Je n'en vois aucun. La motion est adoptée.

Bienvenue. Je suis impatiente de travailler avec vous.

Le sénateur Dallaire : Je siège parmi vous bien humblement en tant que vice-président. Merci beaucoup.

La présidente : Nous allons passer en revue tous les points à l'ordre du jour. Ensuite, je souhaite qu'il nous reste du temps pour discuter.

À la page 2 de l'ordre du jour, nous allons commencer par le point 3. Nous allons essayer de parcourir rapidement certains de ces points. Est-ce que quelqu'un voudrait proposer la motion concernant le Sous-comité du programme et de la procédure?

Le sénateur Lang : J'en fais la proposition.

La présidente : La motion a été proposée. Voulez-vous que je vous lise la motion?

Des voix : On vous en dispense.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? La motion est adoptée.

Le sénateur Day : Les consultations d'usage ont-elles eu lieu et pouvons-nous nommer cette personne maintenant?

La présidente : Je crois que les directions de tous les partis se sont entendues sur le choix du sénateur Fabian Manning comme troisième membre. Nous accueillons le sénateur Manning dans ces fonctions au comité de direction du sous-comité.

Le sénateur Day : Je vous souhaite bonne chance.

Le sénateur Manning : Une nouvelle ère.

La présidente : Ils confient les responsabilités aux petits nouveaux. Cela fait peur.

Le point 4 concerne la motion sur la publication des délibérations du comité.

Le sénateur Manning : J'en fais la proposition.

La présidente : Voulez-vous que je vous lise la motion?

Des voix : On vous en dispense.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Item 5 is authorization to hold meetings and to receive evidence when quorum is not present.

Senator Pépin: I so move.

The Chair: Senator Pépin has moved the motion. Are we all agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Item 6 regards the financial report.

Senator Meighen: I so move.

The Chair: Are we all agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed?

Senator Day: May we have a copy of it?

The Chair: Yes, it is coming now.

Senator Day: It is nice to see it before we vote on it.

The Chair: I think it is beyond our control.

Senator Banks: It has already happened.

The Chair: This budget is money spent. It obviously will be tabled in the chamber.

Senator Day: Good.

Senator Banks: Agreed.

Senator Dallaire: Is it correct that this includes all expenses to the end of the last session?

The Chair: Yes, I think it is all complete with everything included.

Senator Dallaire: It is not for the fiscal year; it is to the end of the last session.

Senator Banks: It ends with the prorogation.

Senator Day: Prorogation to prorogation.

The Chair: Yes, that is correct. I am counting on one in about three or four weeks. I do not know about the rest of you.

Is everyone agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? Thank you very much.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? La motion est adoptée.

Le point 5 concerne l'autorisation de tenir des réunions et d'entendre des témoignages en l'absence de quorum.

Le sénateur Pépin : J'en fais la proposition.

La présidente : Le sénateur Pépin a proposé la motion. Tous ceux qui sont pour.

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? La motion est adoptée.

Le point 6 concerne le rapport financier.

Le sénateur Meighen : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre?

Le sénateur Day : Pourrions-nous en avoir une copie?

La présidente : Oui, dès maintenant.

Le sénateur Day : C'est bien de pouvoir la voir avant de voter.

La présidente : Je crois que le contenu est indépendant de notre volonté.

Le sénateur Banks : C'est déjà fait.

La présidente : Ce budget concerne des dépenses. Il sera évidemment déposé à la Chambre.

Le sénateur Day : Parfait.

Le sénateur Banks : D'accord.

Le sénateur Dallaire : Le budget n'inclut que les dépenses faites jusqu'à la fin de la dernière session. C'est bien cela?

La présidente : Oui. Je crois que le budget est complet et que tout y est.

Le sénateur Dallaire : Il ne porte pas sur l'exercice financier en cours; il se termine à la fin de la dernière session.

Le sénateur Banks : Il se termine avec la prorogation.

Le sénateur Day : D'une prorogation à l'autre.

La présidente : Oui, c'est exact. Je compte bien en avoir un d'ici trois à quatre semaines. Je ne sais pas ce que vous en pensez.

Tous ceux qui sont pour.

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre. Merci beaucoup.

Item 7 is research staff. I think our research staff is here somewhere. There they are. Can we have a motion regarding the analysts who have been assigned?

I will have them stand. I am sure you remember them from our last session, but for those of you who are new, Holly Porteous and Martin Auger are analysts with the Library of Parliament. I want to say we are indeed lucky; these analysts are two well-informed, intense, hard-working researchers. Furthermore, they actually care about this subject. I am grateful that they are here with us. Welcome.

Do we have a motion?

Senator Dallaire: I have a question. The Veterans Affairs Subcommittee has its own research staff, right?

The Chair: Yes.

Senator Dallaire: That has not changed, has it?

The Chair: I do not think so. We will come to that later under “other business.”

Senator Dallaire: Okay.

The Chair: Thank you, Holly and Martin. Welcome. We are glad you are here. They can now join us at the table, I think, but we have to vote on this motion.

All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Join us, please.

Moving on, Item 8 is authority to commit funds and certify accounts. Would you like me to read this motion?

Senator Day: Dispense.

Senator Lang: So moved.

The Chair: Any discussion, comments or questions? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Opposed? There are none — it is carried.

Next item is travel.

Senator Pépin: So moved.

The Chair: Any discussion or comments?

Senator Lang: Dispense.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

Le point 7 concerne le personnel de recherche. Je pense que notre personnel de recherche est ici quelque part. Les voici. Pouvons-nous proposer une motion concernant les analystes qui nous ont été affectés?

Je vous demanderais de vous lever. Je suis certaine que les membres du comité qui y étaient à la dernière session se souviennent de vous, mais pour les nouveaux, Holly Porteous et Martin Auger sont analystes à la Bibliothèque du Parlement. Je dois dire que nous sommes choyés; ils sont très informés, rapides et très travaillants. De plus, ils sont passionnés par le sujet du comité. Je suis reconnaissante de les avoir. Bienvenue.

Avons-nous une motion?

Le sénateur Dallaire : J’ai une question. Le Sous-comité des anciens combattants a son propre personnel de recherche, n’est-ce pas?

La présidente : Oui.

Le sénateur Dallaire : Cela n’a pas changé, non?

La présidente : Je ne le crois pas. Nous en reparlerons quand nous aborderons les « questions diverses ».

Le sénateur Dallaire : D’accord.

La présidente : Merci, Holly et Martin. Bienvenue. Nous sommes ravis de vous avoir. Je les invite à se joindre à nous, mais je crois que nous devons avoir un vote pour cette motion.

Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D’accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? Joignez-vous à nous, s’il vous plaît.

Poursuivons avec le point 8, qui concerne l’autorisation d’engager des fonds et d’approuver les comptes à payer. Voulez-vous que je vous lise la motion?

Des voix : On vous en dispense.

Le sénateur Lang : J’en fais la proposition.

La présidente : Des discussions, des commentaires ou des questions? Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D’accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? Il n’y en a pas. La motion est adoptée.

Le prochain point concerne les déplacements.

Le sénateur Pépin : J’en fais la proposition.

La présidente : Des discussions ou des commentaires?

Le sénateur Lang : On vous en dispense.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D’accord.

The Chair: Any opposed? Thank you all. That motion is carried.

Item 10 is the designation of members travelling on committee business. This language is standard for every committee, by the way.

Senator Pépin: So moved.

The Chair: Are there comments or questions? Do members want the motion read aloud?

Senator Lang: Dispense.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Item 11 is traveling and living expenses.

Senator Manning: So moved.

The Chair: Any comments or questions?

Senator Lang: Dispense?

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Communications is Item 12.

Senator Lang: So moved.

The Chair: Okay.

Senator Nolin: Have we been assigned an agent?

The Chair: There is one in house. Can you introduce yourself?

Tracie Leblanc, Communications Officer: My name is Tracie Leblanc. I am fairly new to the Senate, but I am excited to join your committee.

The Chair: That is wonderful. The answer is yes, someone has been assigned.

Did someone move the motion?

Senator Lang: I moved.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

The time slot for regular meetings is any time between 4 p.m. and 8 p.m. on Mondays in this location, and again downstairs. Our “home room” is the Aboriginal Committee room, but it is too big for us unless we have huge numbers of people. I think we will continue to use the room we have downstairs.

La présidente : Tous ceux qui sont contre. Merci tout le monde. La motion est adoptée.

Le point 10 concerne la désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité. Cette formule est normalisée pour tous les comités, en passant.

Le sénateur Pépin : J'en fais la proposition.

La présidente : Des commentaires ou des questions? Voulez-vous que je vous lise la motion?

Le sénateur Lang : On vous en dispense.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? La motion est adoptée.

Le point 11 concerne les frais de déplacement des témoins.

Le sénateur Manning : J'en fais la proposition.

La présidente : Des commentaires ou des questions?

Le sénateur Lang : On vous en dispense.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? La motion est adoptée.

Le point 12 concerne les communications.

Le sénateur Lang : J'en fais la proposition.

La présidente : D'accord.

Le sénateur Nolin : Un agent nous a-t-il été affecté?

La présidente : Elle est présente ici. Pourriez-vous vous présenter?

Tracie Leblanc, agente des communications : Je m'appelle Tracie Leblanc. J'en suis à mes débuts au Sénat, mais je suis ravie de me joindre à votre comité.

La présidente : Parfait. La réponse est oui : quelqu'un nous a été affecté.

Quelqu'un voudrait proposer la motion?

Le sénateur Lang : J'en fais la proposition.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre. La motion est adoptée.

Nous nous rencontrerons pour les séances régulières les lundis entre 16 h et 20 heures ici même, puis encore au rez-de-chaussée. Notre salle d'attache est la salle du Comité des peuples autochtones, mais elle est trop grande pour notre comité à moins d'accueillir un grand nombre de personnes. Je crois que nous continuerons d'utiliser la salle que nous avons au rez-de-chaussée.

Senator Meighen: I want to be clear on the times. Before, the hours were four to seven, as I understand it. Is this extra hour an escape valve?

The Chair: I think it is. There were so many requests for extended time, they built it in, but we do not have to meet for four solid hours; if we do not need to, we do not have to. However, the time is there. This time was agreed to by the leaderships, and it was presented.

There is no vote on that item, I gather. It is only a statement of fact. There it is, Item 13.

Next is Item 14. It is my preference, as our first order of business, to establish the Veterans Affairs Subcommittee. We have a document on this item. Should we read it aloud? It is coming around, so we will wait a moment.

Senator Day: While we are waiting for the document, the steering committee has not had a chance to meet to talk about the future of this committee, but there is a special reason why we had the Veterans Affairs Subcommittee in the past. I guess that reason should be a discussion for all of us. As I understand the rules, each committee can choose its own subcommittee or subcommittees, if that is desirable. Will we have any discussion on what we anticipate the subcommittee to do and not the main committee?

The Chair: We have had informal discussions about that matter. The discussion of the Veterans Charter was well underway, but not anywhere near conclusion.

Senator Day: I think that discussion is an ongoing one.

The Chair: Yes; there was discussion about putting in a veterans committee some of the issues that the military and the veterans are dealing with; specifically, for example, posttraumatic stress disorder, PTSD, and other things like that. They would naturally find a home in that committee. However, I think that is up to the chair and others to determine.

I am happy to have some discussion about it. I think maybe we should.

Senator Dallaire: I wrote a couple of letters to the different agencies who were looking at the review of committees and so on in the last session. I spoke also in the chamber about how essential it is that the Veterans Affairs Subcommittee become a full-fledged committee. I never really received an answer, except that it is being reviewed under Senator Oliver's whatever-it-is.

As you are presenting this item now, are we thinking that process is still ongoing or will be reviewed and, in the interim, we might as well set up our subcommittee?

The Chair: My understanding, and someone correct me if I am wrong, is that committee was in the midst of drafting its big report and that work ceased with prorogation. It happened there as it did everywhere. It is up to the newly constituted committee to pick up the report where they left off or to re-invent the wheel.

Le sénateur Meighen : J'aimerais clarifier quelque chose au sujet de l'horaire. Avant, je crois que l'horaire était de 16 heures à 19 heures. Est-ce que l'heure additionnelle est une sorte d'échappatoire?

La présidente : Je le crois bien. Il y a eu tant de requêtes pour avoir plus de temps qu'on a ajouté une heure, mais cela ne veut pas dire que la séance doit absolument durer quatre heures. Si nous n'en avons pas besoin, nous n'avons pas à l'utiliser. Toutefois, l'horaire est ainsi fait. Il a été approuvé par les directions des partis et a été présenté.

Il n'y a pas de vote sur ce point, si j'ai bien compris. C'est simplement un fait. Voilà pour le point 13.

Passons au point 14. Comme premier point à l'ordre du jour, je préférerais former le Sous-comité des anciens combattants. Nous avons un document sur ce point. Devrais-je vous le lire? Le document circule; nous allons attendre un moment.

Le sénateur Day : Pendant que nous attendons, le comité de direction n'a pas eu la chance de discuter de l'avenir de ce comité, mais il y avait une raison spéciale pour laquelle nous avions le Sous-comité des anciens combattants par le passé. Je crois que nous devrions en discuter. Si je comprends bien les règlements, chaque comité peut choisir son ou ses propres sous-comités, s'il le souhaite. Discuterons-nous des sujets dont nous souhaitons que le sous-comité traite à la place du comité principal?

La présidente : Nous avons eu des discussions informelles sur le sujet. Les discussions sur la Charte des anciens combattants étaient bien entamées, mais très loin d'être terminées.

Le sénateur Day : Je crois que ces discussions se poursuivent.

La présidente : Oui; on a parlé de confier à un comité sur les anciens combattants l'examen de certains des problèmes que les militaires et les anciens combattants connaissent, par exemple le syndrome de stress post-traumatique, le SSPT, et d'autres choses semblables. Ce comité leur serait tout désigné. Toutefois, je crois que la décision revient à la présidente et à d'autres.

Je suis contente d'en parler. Je crois que peut-être nous devrions en parler.

Le sénateur Dallaire : J'ai écrit des lettres aux différentes agences qui s'occupaient de l'examen des comités et de tout le reste au cours de la dernière session. J'ai aussi parlé au Sénat de la nécessité de faire du Sous-comité des anciens combattants un comité à part entière. Je n'ai jamais vraiment reçu de réponse, si ce n'est que ma proposition est étudiée par peu importe ce dont le sénateur Oliver s'occupe.

En ce moment, est-ce qu'on croit que ce processus est toujours en cours ou que la question est toujours à l'étude et que, dans l'intervalle, il vaut mieux former tout de même notre sous-comité?

La présidente : À ma connaissance, et j'invite quiconque à me corriger si j'ai tort, le comité était au beau milieu de la rédaction de son gros rapport avant que la prorogation ne mette un terme aux travaux. C'est la même chose qui s'est produite partout. Il incombe au nouveau comité de déterminer s'il faut reprendre le rapport là où il en était ou recommencer du début.

Senator Meighen: Does the committee have to be reconstituted to pick up its work?

The Chair: That is right. They are in the process of that reconstitution. In fact, it may have been done last week. We are at the tail end of this process, because we meet on Mondays.

Senator Dallaire: I have not heard that it has been reconstituted. Has that reconstitution happened? Do you know that?

The Chair: I do not know.

I have been advised that it has not yet been reconstituted but there is every intention that it will be. I think it is a timing issue.

Senator Dallaire: May I then ask that, as we move forward with the subcommittee, depending on what that subcommittee looks at, that the subject of creating a committee be brought forward to this committee as a whole to be discussed?

I was never able to come to this committee and say why I think veterans affairs should have its own committee. It is not absolutely necessary to do that, but it is an option I would like to entertain.

The Chair: I think it is perfectly reasonable that we would have a discussion. It is only that we have no say over it, which is how it ended up the last time. In the end, we can discuss it every day of the week if we want, but it has to go to the Standing Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament to be discussed. We do not make the decision. We decide whether we will have a subcommittee, but not whether the committee is a stand-alone committee.

Senator Dallaire: The discussion is more to provide impetus for their consideration in making veterans affairs a full-fledged committee.

Senator Day: I think Senator Banks was ahead of me.

Senator Banks: This committee has made a motion to the effect that it is in favour of, and urges, the creation of a committee. However, as the chair has said, we do not decide those things. The practical fact is, the wheels for that kind of decision grind particularly slowly, and if we want to pay any attention at all to matters relating to veterans affairs, and serving members that fall under the purview of the subcommittee, we have to form the subcommittee because we are the only game in town at the moment.

It is worth noting — and I want to talk about the able chairmanship of that subcommittee that Senator Meighen has provided — that under his chairmanship, the purview was expanded. The synergies that now exist between the Department of National Defence and Veterans Affairs Canada in respect of some people in the services have widened the purview of that subcommittee to include not only veterans, in certain

Le sénateur Meighen : Faut-il reformer le comité pour qu'il puisse reprendre ses travaux?

La présidente : C'est le cas. Le processus de réorganisation est en cours. En fait, cela aurait pu être fait la semaine dernière, mais nous sommes les derniers, parce que nos séances ont lieu les lundis.

Le sénateur Dallaire : Je n'ai pas entendu dire que le comité avait été rétabli. Est-ce le cas? Le savez-vous?

La présidente : Je ne le sais pas.

On m'a dit que le comité n'a pas encore été rétabli, mais tout semble indiquer qu'il le sera. Je crois que c'est une question de temps.

Le sénateur Dallaire : Puis-je donc demander, alors que nous allons de l'avant avec le sous-comité, et selon les sujets abordés par ce dernier, que la question de créer un comité soit soulevée au sein de ce comité pour en débattre?

Je n'ai jamais eu la chance de dire devant ce comité les raisons pour lesquelles je crois que les affaires des anciens combattants devraient avoir leur propre comité. Il n'est pas absolument nécessaire de le faire, mais c'est une option que j'envisagerais.

La présidente : Je crois qu'il est tout à fait raisonnable de discuter du sujet. C'est que la décision ne nous revient pas, et cela s'est terminé de la même façon la dernière fois. Bref, nous pouvons en parler tous les jours de la semaine si nous le voulons, mais c'est le Comité permanent du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement qui doit en débattre. Nous ne prenons pas la décision. Nous décidons de former ou non un sous-comité, mais pas de créer un comité à part entière.

Le sénateur Dallaire : Les discussions seraient plutôt pour donner un élan au projet afin qu'ils envisagent de faire du comité sur les affaires des anciens combattants un comité à part entière.

Le sénateur Day : Je crois que le sénateur Banks est devant moi.

Le sénateur Banks : Ce comité a adopté une motion disant qu'il est pour la création d'un comité et qu'il la recommande vivement. Toutefois, comme la présidente l'a dit, nous n'avons aucun pouvoir décisionnel à cet effet. En pratique, les décisions de ce genre suivent leur cours très lentement, et si nous voulons traiter des affaires des anciens combattants et des membres actifs qui sont du ressort du sous-comité, nous devons former le sous-comité, parce que nous sommes les seuls à traiter de ces questions en ce moment.

Je tiens à souligner — et je veux parler de la présidence avisée du sénateur Meighen au sous-comité — que sous sa présidence, le ressort du sous-comité a été élargi. La coopération qui existe maintenant entre le ministère de la Défense nationale et le ministère des Anciens Combattants à l'égard de certains membres des forces a permis d'élargir le ressort du sous-comité pour inclure non seulement les anciens combattants, dans certaines

circumstances, but serving members of the Canadian Forces. At least, whether we widened the purview formally, the fact is that we did it. Am I remembering that correctly?

Senator Meighen: I think we did. I do not recall the formalization of it, but my memory is suspect.

Senator Banks: That issue is worth looking at when we look at the mandate of the subcommittee. As we found, there used to be a great gulf between what happens to a serving member in DND and when they come under the services of VAC. To everyone's credit, that gulf has been narrowed but not closed.

One of the most significant manifestations of that change is that when someone has been injured in the service, they are no longer unceremoniously booted out. DND tries to keep them in the forces and functioning in some way; there is more interaction between the two departments. That change is important.

Senator Dallaire: If I can follow up on that point, the debate on the definition of "veteran: evolved to the extent where it was agreed that a member of the Canadian Armed Forces who serves one year in the forces and is honourably discharged is considered a veteran. That definition is floating somewhere between the old definition of a veteran, if I can use the term "old," and the new generation veterans, and ultimately encompassing all people in the Armed Forces. If they have one year in and they are serving their duty, they then fall under the purview of veteran.

It is worthy of that subcommittee to bring that issue to the fore because in the forces those members are considered veterans now — those who have served overseas and so on, even though still serving — and there is no doubt that subcommittee is entering into the entrails of the personnel world of the Canadian Forces more and more. It might be something to ensure that the subcommittee covers all those angles.

Senator Meighen: I agree that is the way it is being dealt with, but are you satisfied that there has been a formal or informal agreement by both DND and Veterans Affairs Canada on that definition?

Senator Dallaire: That question is worthy of bringing to the fore because in both cases when I query it, I receive different answers. In Charlottetown, they still say a veteran is a veteran of the Korean War or Second World War. We say that definition does not correspond to what was politically decided, and I do not know how it has made its way down yet.

The Chair: In most of the testimony we took last session on all those joint personnel issues, there was a clear indication, as Senator Banks said, that the time frame is so crunched that the demarcation is much less.

circumstances, mais aussi les membres actifs des Forces canadiennes. Du moins, que nous ayons élargi le ressort formellement ou pas, il reste que nous l'avons fait. Mes souvenirs sont-ils justes?

Le sénateur Meighen : Je crois bien que oui. Je n'ai pas souvenir de quelque chose d'officiel, mais ma mémoire me joue des tours.

Le sénateur Banks : Cette question mérite que nous nous y arrêtons lorsque nous regarderons le mandat du sous-comité. Comme nous avons pu le constater, il y avait auparavant un gouffre énorme entre le traitement dont bénéficie un membre actif au MDN, et le traitement qui lui est réservé une fois qu'il relève d'ACC. Je félicite tout le monde, parce que ce gouffre a été rétréci, mais il n'est pas encore comblé.

L'une des occasions où ce changement se manifeste de la façon la plus évidente, c'est lorsqu'un militaire est blessé en devoir : il n'est plus rejeté cavalièrement. Le MDN essaye d'affecter les militaires blessés à des fonctions au sein des forces, quelles que soient ces fonctions. Il y a plus d'interactions entre les deux ministères, et c'est un changement important.

Le sénateur Dallaire : J'ajouterai à votre commentaire que le débat sur la définition d'« ancien combattant » a permis d'établir qu'un membre des Forces canadiennes qui a servi une année dans les forces et qui a été libéré honorablement est considéré comme un ancien combattant. Cette définition se situe entre la vieille définition du terme, si je peux dire « vieille », et la nouvelle génération d'anciens combattants pour enfin englober tous les membres des forces. S'ils ont servi une année dans les forces, ils sont donc considérés comme d'anciens combattants.

Cette question mérite que le sous-comité la mette à l'avant-plan, parce que ces militaires sont désormais considérés par les forces comme d'anciens combattants — ceux qui ont servi à l'étranger et les autres, même s'ils servent encore —, et il n'y a aucun doute que le sous-comité s'enfonce de plus en plus profondément au cœur de l'univers du personnel des Forces canadiennes. Il faudrait peut-être que le sous-comité s'assure de couvrir toutes les facettes de la question.

Le sénateur Meighen : Je suis conscient que c'est ainsi que l'on traite de la question, mais êtes-vous convaincu qu'il y a eu une entente formelle ou informelle entre le MDN et le ministère des Anciens Combattants sur cette définition?

Le sénateur Dallaire : Cette question mérite d'être soulevée, parce que dans les deux cas, lorsque je me permets de douter de la définition, je reçois des réponses différentes. À Charlottetown, ils disent encore qu'un ancien combattant, c'est un ancien combattant de la guerre de Corée ou de la Seconde Guerre mondiale. Nous disons que cette définition ne correspond pas à la décision prise au niveau politique, et je ne sais pas encore comment elle s'est rendue jusqu'en bas.

La présidente : Au cours de la dernière session, dans bon nombre de témoignages que nous avons entendus concernant tous ces dossiers en commun touchant les militaires, il est ressorti clairement, comme le sénateur Banks l'a dit, que la démarcation est bien moindre du fait que la période soit si réduite.

Senator Meighen: I agree. What if you did not go overseas but were in a training accident 11 months and 29 days after you joined up?

Senator Dallaire: They continue to be hung up on the special duty area, if you remember. They were moving new generation veterans to special duty area. Then that practice was queried and expanded because of those who are training — *ergo*, do they fall under it? The issue is worth bringing to the fore and possibly moving something to legislation.

Senator Meighen: We have to remind the chair, whoever that may be.

The Chair: Of that subcommittee? Shall we move to that item? I do not think at this point — and I will take advice on this — that they will change a title of a committee. We cannot do that today.

Senator Banks: You can do whatever you want.

Senator Meighen: You do not need to. A veteran is a veteran.

Senator Dallaire: I think it covers it until we discover that we are being curtailed by it, and then we can bring it back to this committee.

The Chair: Yes, it might be best to do that.

Senator Day: Rather than going through a pro forma creation of a subcommittee, I hoped we would have a bit of a discussion on this issue. Several of us have served on Senator Meighen's subcommittee over the past several years and we know that one hour — it works out to about an hour — is not enough time. You can see from the discussion we have had how much can be put into that particular subcommittee. The work of that subcommittee, with the increased number of veterans and service personnel returning from deployment with serious long-term problems, will get worse rather than better.

I think it was my motion, as I recall — I strongly supported it and I presented it in the chamber — that there should be a separate committee, as the House of Commons has done. The House of Commons moved from a subcommittee to a separate stand-alone committee, and the Prime Minister, in one of the election campaigns, was supportive of that move. I think we should move on that issue because an hour is not long enough to deal with this work. There is another area that we do not touch on.

[Translation]

It concerns the families of soldiers, of veterans.

Le sénateur Meighen : Je suis d'accord. Que se passe-t-il si le militaire n'est pas allé à l'étranger, mais a été blessé au cours d'un accident à l'entraînement 11 mois et 29 jours après s'être engagé dans les forces?

Le sénateur Dallaire : Il poursuit son service dans la zone de service spécial, si vous vous rappelez. Les forces envoyaient la nouvelle génération d'anciens combattants vers la zone de service spécial. Ensuite, cette pratique a été mise en doute et élargie pour ceux qui sont à l'entraînement — par conséquent, sont-ils considérés comme d'anciens combattants? Cette question mérite d'être mise à l'avant-plan, voire éventuellement faire l'objet d'un projet de loi.

Le sénateur Meighen : Nous devons le rappeler au président, peu importe qui ce sera.

La présidente : De ce sous-comité? Voulez-vous que nous passions à ce point? Au point où nous en sommes, je ne crois pas — et je suis prête à recevoir des conseils en la matière — qu'ils vont changer le nom d'un comité. Nous ne pouvons pas faire cela aujourd'hui.

Le sénateur Banks : Vous pouvez faire tout ce que vous voulez.

Le sénateur Meighen : Ce n'est pas nécessaire : un ancien combattant, c'est un ancien combattant.

Le sénateur Dallaire : Je crois que nous avons fait le tour de la question pour l'instant. Si plus tard nous voyons que cela nous restreint, nous en reparlerons.

La présidente : Oui, c'est probablement mieux ainsi.

Le sénateur Day : Au lieu d'y aller avec les procédures types de formation d'un sous-comité, je souhaitais que nous discussions un peu de la question. Plusieurs d'entre nous avons siégé au sous-comité présidé par le sénateur Meighen au cours des dernières années et nous savons qu'une heure, ce n'est pas assez — car cela donne environ une heure. Vous pouvez voir par nos discussions tout ce qui peut être soumis à ce sous-comité. Le travail de ce sous-comité se corsera plutôt que de se simplifier, compte tenu du nombre accru d'anciens combattants et de militaires qui reviennent de l'étranger avec de sérieux problèmes à long terme.

Si je me souviens bien, je crois que ma motion — que j'ai soutenue vigoureusement et que j'ai proposée au Sénat — disait qu'il fallait créer un comité distinct, comme l'a fait la Chambre des communes. La Chambre des communes est passée d'un sous-comité à un comité à part entière, et le premier ministre, au cours d'une campagne électorale, a appuyé cette décision. Je crois que nous devrions suivre cet exemple, parce que nous n'avons pas le temps en une heure d'accomplir ce travail. Il y a aussi un autre sujet que nous n'abordons pas.

[Français]

Il s'agit des familles des soldats, des vétérans.

[English]

That area is another one that is extremely important. The wife of the Chief of the Defence Staff is leading a significant movement in that regard, which is much broader than some of the traditional areas we have looked into. She is looking into areas like employment insurance benefits and that kind of thing, to make sure that spouses and children of Canadian Forces personnel, when they are required to serve offshore, do not lose out on their seniority and other rights that Canadians have.

All those things are important for us to look into. I am afraid that they are falling by the wayside because of the fact that we have a committee that we try to throw everything into called the Veterans Affairs Subcommittee. It meets for one hour, God knows when, because our meeting time is 4 p.m. to 8 p.m. We will have to create another time for that committee, which is usually Wednesday at noon.

Senator Meighen: I think it probably still is. If the chair likes, I will be happy to take up the matter with our leadership. Maybe those on the other side can join me in that effort and take it up with their membership.

Senator Lang: Madam Chair, the discussion is an interesting one for someone who is new to the committee. I can see there are many issues to deal with in relation to veterans.

To get on with the business, I recommend two things: first, that we go ahead and create the veterans subcommittee; and second, that both sides discuss with leadership and with Senator Oliver in respect to the changes that he is looking at bringing forward to see whether we can accommodate what has been said here. We can get on with the business at hand without losing sight of what Senator Dallaire has brought forward.

The Chair: And perhaps not lose time. One of the reasons I wanted to pass this motion today is so the subcommittee will be constituted.

Senator Dallaire: It will be reconstituted and its chair will be elected by its members at the next meeting; is that it?

The Chair: I think we can do that today, can we not? The subcommittee will be struck today, and then the formal organization will take place on Wednesday, if we pass this motion today. It is our understanding that Senator Banks will chair this subcommittee.

Senator Dallaire: We have options. We had a fine chair also, so those who become members might want to have a talk together.

The Chair: A talk about that, okay.

Senator Banks: I move that we establish a subcommittee on veterans affairs, that the chair and deputy chair discuss its membership and that it have a properly constituted organizational meeting at the first opportunity. Is that in order?

[Traduction]

Ce point aussi est extrêmement important. La femme du chef d'état-major de la Défense est à la tête d'un mouvement important à cet égard, et l'enjeu est beaucoup plus vaste que certains des aspects habituels sur lesquels nous nous sommes penchés. Elle s'intéresse à des sujets comme les prestations d'assurance-emploi et d'autres choses du genre, et souhaite que l'on veille à ce que les femmes et les enfants des militaires canadiens qui doivent servir à l'étranger ne perdent pas leurs avantages sur le plan de l'ancienneté et les autres droits dont les Canadiens bénéficient.

Il est important que nous examinions toutes ces choses. Je crains l'échec en ce qui les concerne, car nous essayons de tout envoyer à un comité que nous appelons le Sous-comité des anciens combattants. Il se réunit une heure, on ne sait quand, parce que nos séances sont de 16 h à 20 heures. Nous allons devoir établir un autre horaire pour ce comité, qui se rencontre normalement les mercredis à midi.

Le sénateur Meighen : Je crois que c'est probablement toujours le cas. Si la présidente le veut bien, j'en parlerai à la direction de notre parti. Peut-être que mes collègues d'en face pourraient en faire autant avec leurs membres.

Le sénateur Lang : Madame la présidente, cette discussion est intéressante pour quelqu'un qui vient d'arriver à ce comité. Je constate qu'il existe de nombreux enjeux à traiter en ce qui concerne les anciens combattants.

Pour en revenir à nos moutons, je recommande deux choses : tout d'abord, que nous allions de l'avant et créions le sous-comité des anciens combattants; puis que les deux côtés discutent avec les instances supérieures et le sénateur Oliver concernant les changements qu'il compte présenter pour voir si nous pouvons appliquer ce dont nous avons parlé. Nous pouvons poursuivre nos travaux sans perdre de vue ce qu'a proposé le sénateur Dallaire.

La présidente : Nous éviterions peut-être de perdre du temps. L'une des raisons pour lesquelles je voulais adopter cette motion aujourd'hui, c'est pour pouvoir constituer le sous-comité.

Le sénateur Dallaire : Il sera reconstitué, et les membres éliront le président à la prochaine séance, n'est-ce pas?

La présidente : Je crois que nous pouvons le faire aujourd'hui, non? Le sous-comité sera formé aujourd'hui, puis tiendra sa séance officielle d'organisation mercredi, si nous adoptons la motion aujourd'hui. D'après ce que j'ai compris, le sénateur Banks présidera ce sous-comité.

Le sénateur Dallaire : Mais nous avons des options. De plus, le président était excellent, donc ceux qui seront nommés membres voudront peut-être en discuter ensemble.

La présidente : Pour examiner la question, d'accord.

Le sénateur Banks : Je propose que nous établissions un sous-comité des anciens combattants, que le président et le vice-président discutent de sa composition et qu'il tienne une séance d'organisation officielle à la première occasion. Cela vous convient-il?

Senator Day: Do you want to put the time slot in too, Senator Banks, because it is not here?

The Chair: I think we cannot assign duties to people who have not yet been selected. You are asking the chair and the deputy chair. We have to create the committee.

Senator Banks: I move that we create a committee and that the chair and deputy chair name —

[Translation]

Senator Day: Is it possible to give the committee a mandate?

[English]

Senator Banks: — the members of the committee.

The Chair: The chair and deputy chair cannot make that decision because the committee members elect the chair and deputy chair.

Senator Banks: No, I said that the committee be established and that the chair and deputy chair of this committee name the members of the Subcommittee on Veterans Affairs —

The Chair: You mean this committee, okay.

Senator Banks: — and that the committee hold an organizational meeting on Wednesday.

The Chair: Is there further discussion?

Senator Day: Senator Banks suggested they meet on Wednesday at the time slot of 12:15 p.m. to 1:30 p.m., which is designated for this subcommittee.

The Chair: I believe that is the case. It is not designated but there is no change from the last session. We have to establish the subcommittee before a time is assigned. We have to do things in order. That is all. That is our assumption.

Senator Nolin: Do we read this motion through?

The Chair: Do you want this motion to be read aloud? This motion is titled “Standing Senate Committee on National Security and Defence: Creation of subcommittees.”

Senator Banks: Before we leave this discussion, I remind everyone that there can be five members of the Veterans Affairs Subcommittee. Is that correct?

The Chair: Right; does everyone have this document? This motion is like the others. Are you suggesting we designate the members now?

Mr. Pittman: Yes.

The Chair: If we leave the question of the chair, in terms of membership required under our order, who do you propose for your two members? Apparently, we should designate the membership and three of that group shall constitute a quorum. Do you have this document?

Le sénateur Day : Est-ce que vous voulez également fixer la séance, sénateur Banks, puisqu'elle ne figure pas ici?

La présidente : Je crois que nous ne pouvons pas assigner de tâches à des gens qui n'ont pas encore été choisis. La question relève du président et du vice-président. Il faut créer le comité.

Le sénateur Banks : Je propose donc que nous créions un comité, et que le président et le vice-président nomment...

[Français]

Le sénateur Day : Est-il possible de donner un mandat au comité?

[Traduction]

Le sénateur Banks : ... les membres du comité.

La présidente : Le président et le vice-président ne peuvent pas prendre cette décision, puisque ce sont les membres du comité qui les élisent.

Le sénateur Banks : Non, j'ai proposé que nous établissions le comité, que le président et le vice-président nomment les membres du sous-comité des anciens combattants...

La présidente : Vous voulez parler de ce comité.

Le sénateur Banks : ... et que le comité tienne une séance d'organisation mercredi.

La présidente : Est-ce que quelqu'un a quelque chose à ajouter?

Le sénateur Day : Le sénateur Banks a proposé que le sous-comité se réunisse mercredi de 12 h 15 à 13 h 30, soit la période prévue à cette fin.

La présidente : Je crois que c'est le cas. Cette période n'a pas été désignée, mais il n'y a pas de changement par rapport à la dernière session. Nous devons établir le sous-comité avant qu'une période ne lui soit assignée. Il faut procéder dans l'ordre, voilà tout. C'est notre principe de base.

Le sénateur Nolin : Est-ce que nous lisons cette motion?

La présidente : Souhaitez-vous que nous la lisions à voix haute? Elle s'intitule « Comité permanent sénatorial de la sécurité nationale et de la défense : création des sous-comités ».

Le sénateur Banks : Avant de terminer cette discussion, je rappelle à tous que le sous-comité des anciens combattants peut comprendre cinq membres. Est-ce bien le cas?

La présidente : C'est exact. Est-ce que tout le monde a le document? Cette motion est semblable aux autres. Proposez-vous de nommer les membres immédiatement?

M. Pittman : Oui.

La présidente : Si nous laissons la question au président, en ce qui concerne les membres qu'il faut nommer conformément au mandat, quels sont les deux membres que vous proposez? Apparemment, nous devrions désigner les membres, dont trois constituent un quorum. Avez-vous le document?

Senator Banks: Yes, I have it. I will be perfectly happy to retract my motion, which was that the chair and deputy chair meet and name members of the subcommittee.

The Chair: Shall we do that separately? I am receiving advice on this matter, but if we do something other than the obvious, then we cannot have a meeting on Wednesday.

Senator Nolin: Let us do everything now.

The Chair: Can we go back to the original motion?

Senator Nolin: Senator Banks, what do you propose?

Senator Banks: I move this motion in front of us.

The Chair: Does everyone agree?

Senator Nolin: We should add the name of the chair of the subcommittee.

The Chair: Okay.

Senator Nolin: I propose Senator Dallaire.

The Chair: You can then change it later.

Senator Dallaire: We can do so, once we sit.

The Chair: Let us name the members and then the members will choose the chair. It is my understanding that some of these things have been discussed and negotiated, but I will put forward the names of Senator Meighen, Senator Manning and Senator Wallin, as three members of the committee.

Senator Dallaire: Yes.

The Chair: Do you put forward the names of Senator Banks and Senator Dallaire?

Senator Dallaire: Yes.

Senator Pépin: I am supposed to be on that committee.

The Chair: But there are only two members.

Senator Nolin: It is expandable. Senator Pépin can be there.

The Chair: You can be there, but not in terms of voting.

Senator Pépin: I am supposed to be there.

Senator Banks: Maybe we should go back to my motion.

Senator Day: Maybe we should create two subcommittees.

The Chair: I do not think we need to do that.

Senator Nolin: Why do we not stay with five members?

The Chair: Can you let us know if it changes?

Senator Nolin: Let us start with the five members that we have.

The Chair: Yes; if there are any changes, let us know.

Le sénateur Banks : Oui, je l'ai. Je suis tout à fait disposé à retirer ma motion, selon laquelle le président et le vice-président se rencontreraient pour nommer les membres du sous-comité.

La présidente : Pourrions-nous le faire séparément? On me conseille à ce sujet, mais si nous faisons autre chose que ce qui est évident, nous ne pouvons pas tenir de séance mercredi.

Le sénateur Nolin : Régions tout maintenant.

La présidente : Pouvons-nous revenir à la motion initiale?

Le sénateur Nolin : Que proposez-vous, sénateur Banks?

Le sénateur Banks : Je propose la motion que nous avons devant nous.

La présidente : Est-ce que tout le monde est d'accord?

Le sénateur Nolin : Nous devrions ajouter le nom du président du sous-comité.

La présidente : D'accord.

Le sénateur Nolin : Je propose le sénateur Dallaire.

La présidente : Vous pourriez le changer plus tard.

Le sénateur Dallaire : Nous pouvons le faire une fois réunis.

La présidente : Alors désignons les membres, qui choisiront ensuite le président. D'après ce que j'ai compris, certaines de ces questions ont fait l'objet d'un examen et de négociations; je propose toutefois les noms des sénateurs Meighen, Manning et Wallin pour faire partie du comité.

Le sénateur Dallaire : D'accord.

La présidente : Proposez-vous les sénateurs Banks et Dallaire?

Le sénateur Dallaire : Oui.

Le sénateur Pépin : Je suis censée faire partie de ce comité.

La présidente : Mais il n'y a que deux membres.

Le sénateur Nolin : C'est sans importance. Le sénateur Pépin peut être là.

La présidente : Elle peut être présente, mais n'a pas le droit de vote.

Le sénateur Pépin : Je suis censée être là.

Le sénateur Banks : Nous devrions peut-être revenir à ma motion.

Le sénateur Day : Nous devrions peut-être créer deux sous-comités.

La présidente : Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Le sénateur Nolin : Pourquoi ne pas nous en tenir à cinq membres?

La présidente : Pourriez-vous nous aviser s'il y a des changements?

Le sénateur Nolin : Commençons avec les cinq membres que nous avons.

La présidente : Oui. S'il y a des changements, dites-le nous.

Senator Banks: My question is to the clerk: By definition, and as a matter of practice, are the chair and deputy chair of this committee considered as members ex officio of the subcommittee?

Mr. Pittman: No.

Senator Banks: Okay; five is the magic number.

The Chair: The answer is no. If we do this then on Wednesday, there can be a decision.

Senator Banks: We will sort it out.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Any opposed? Carried.

Is a room available for the meeting?

Mr. Pittman: I believe it is room 172, East Block.

The Chair: Will the Aboriginal committee room be available, room 160-S?

Mr. Pittman: It is room 172-E.

The Chair: That is a different room — the little room.

Senator Day: It is the usual little room. Have we not met upstairs before in the East Block? It is not a bad room, although it is harder to reach.

The Chair: This room is downstairs in the East Block.

Mr. Pittman: Yes.

Senator Day: You can reach this room faster but the other room is nicer.

The Chair: We do not need television, yet. Let us say room 172-E at the standard time. The whips have yet to agree but they will agree.

Senator Banks: Everyone leaves the caucus meeting at that time so the closer this meeting is, the better it will be.

The Chair: Let us move on to other business. Do we have to deal with the subcommittee motions individually?

Mr. Pittman: You can go through them all and dispense.

The Chair: We already had a vote on this motion.

Senator Banks: My intention, if everyone agrees and if it is in order, was to move these motions en masse.

The Chair: That is what we did. This motion has been moved and voted on. Is that everyone's understanding? Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

Le sénateur Banks : Je demanderais au greffier si, selon la définition et les pratiques en vigueur, le président et le vice-président du comité sont considérés comme des membres d'office du sous-comité?

M. Pittman : Non.

Le sénateur Banks : D'accord. Le chiffre magique est donc cinq.

La présidente : La réponse est non. Si c'est ce que nous faisons, alors on pourra prendre une décision mercredi.

Le sénateur Banks : Nous allons nous en sortir.

La présidente : Est-ce que tous les membres sont d'accord?

Des voix : Oui.

La présidente : Est-ce que quelqu'un est contre? Adopté.

Y a-t-il une salle où le sous-comité peut se réunir?

M. Pittman : Je crois que nous pouvons utiliser la pièce 172 de l'édifice de l'Est.

La présidente : La salle qu'utilise le comité des peuples autochtones, la pièce 160-S, sera-t-elle libre?

M. Pittman : C'est la pièce 172-E.

La présidente : C'est une autre pièce — la petite salle.

Le sénateur Day : C'est la petite pièce habituelle. Ne nous est-il pas déjà arrivé de nous réunir à l'étage, dans l'édifice de l'Est? Cette pièce n'est pas mal, même si elle moins accessible.

La présidente : C'est à l'étage inférieur de l'édifice de l'Est.

M. Pittman : Oui.

Le sénateur Day : On peut y accéder plus rapidement, mais l'autre pièce est plus agréable.

La présidente : Nous n'avons pas encore besoin de télévision. Disons que la séance se tiendra à la pièce 172-E à l'heure habituelle. Les whips n'ont pas encore donné leur accord, mais ils le feront.

Le sénateur Banks : À cette heure-là, tout le monde quitte la réunion du caucus; il est donc préférable que la pièce soit le plus près possible.

La présidente : Passons à autre chose. Devons-nous examiner individuellement chaque motion relative au sous-comité?

M. Pittman : On peut les passer en revue et se dispenser de les examiner.

La présidente : Nous avons déjà mis cette motion aux voix.

Le sénateur Banks : Si tous sont d'accord et cela est conforme aux procédures, j'avais l'intention de proposer ces motions ensemble.

La présidente : C'est ce que nous avons fait. La motion a été proposée et mise aux voix. Est-ce que tout le monde en convient?

Des voix : Oui.

Senator Day: Is there a need for an organization meeting for the Subcommittee on Veterans Affairs now that we have passed this motion? It will take only two minutes.

The Chair: That will be on Wednesday.

Senator Day: Should we do business? Of course, I am not on the committee. What am I talking about? It is the first time in ten years that I am not on the committee.

The Chair: You are welcome to be there.

It is my intention that the committee stay in public for the rest of today's discussions, including what we have covered. We are in public on the record. Are there concerns with that?

We should pass the motion to allow staff to remain for the rest of the discussion.

Senator Banks: I so move.

The Chair: Agreed. We will ask the clerk to work on the budgets. In the absence of any finely honed plans, after a discussion of the subcommittee, we will put together some notions of travel for the budget so that we are prepared when we arrive at that stage. If members are agreed, then staff can proceed with the drafting.

I have prepared a draft of the order of reference. Has this draft been translated?

Mr. Pittman: Yes.

The Chair: Good; we will hand out copies. I have proposed a change that I ask everyone to look at so that we might discuss it.

Senator Banks: This is different.

The Chair: Do you mean different from last year's committee?

Senator Banks: Yes.

The Chair: Yes; every year the orders of reference are topic-specific.

Senator Day: Usually, we have a kind of basket clause.

The Chair: I have tried to be as general as possible so as not to eliminate things. However, I propose one change on item *(b)*, because I think I have inadvertently made things too limited:

(b) the role of our Forces in Afghanistan in post 2011, including but not limited to the relationship with NATO and our allies, . . .

I do not want the discussion of the North Atlantic Treaty Organization to be limited to troops in Afghanistan. I propose making a *(c)*, and *(b)* would now say: "the role of our Forces in Afghanistan post 2011." Then the new *(c)* would be to look at the role of NATO, NORAD, the role and use of reservists, the

Le sénateur Day : Le Sous-comité des anciens combattants doit-il tenir une séance d'organisation, maintenant que nous avons adopté cette motion? C'est l'affaire de quelques minutes.

La présidente : Cette séance se tiendra mercredi.

Le sénateur Day : Devrions-nous nous occuper des travaux? Mais, bien sûr, je ne suis pas membre du comité. De quoi est-ce que je me mêle? C'est la première fois en 10 ans que je ne fais pas partie du comité.

La présidente : Mais vous êtes le bienvenu.

Je souhaite que le comité poursuive ses travaux en public pour le reste de la séance, ce qui inclut les questions dont nous avons discuté. Nous tenons une séance publique. Est-ce que quelqu'un a des préoccupations à cet égard?

Nous devrions adopter la motion pour permettre au personnel de rester pour le reste de la séance.

Le sénateur Banks : Je propose la motion.

La présidente : D'accord. Nous demanderons au greffier de travailler aux budgets. En l'absence de plan bien défini, après avoir discuté du sous-comité, nous discuterons de nos déplacements pour prévoir un budget pour être prêts le moment venu. Si les membres du comité sont d'accord, le personnel pourrait commencer à rédiger le document.

J'ai préparé une ébauche de mandat. A-t-elle été traduite?

M. Pittman : Oui.

La présidente : Bien; nous allons vous en remettre des exemplaires. J'ai proposé un changement; je demanderais à tous de l'examiner pour que nous puissions en discuter.

Le sénateur Banks : C'est différent.

La présidente : Voulez-vous dire que c'est différent de l'an dernier?

Le sénateur Banks : Oui.

La présidente : En effet; chaque année, les mandats portent sur des sujets précis.

Le sénateur Day : Habituellement, il y a une sorte de clause omnibus.

La présidente : J'ai tenté d'être le plus général possible afin de ne rien exclure. Je propose toutefois d'apporter un changement au point *b)*, parce que je crois que j'en ai, par inadvertance, trop limité la portée :

b) le rôle de nos Forces en Afghanistan et après 2011 et, notamment, mais sans se limiter, nos relations avec l'OTAN et avec nos alliés [...]

Je ne veux pas que les discussions sur l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord se limitent aux troupes en Afghanistan. Je propose d'ajouter un point *c)*; le point *b)* indiquerait maintenant : « le rôle de nos Forces en Afghanistan et après 2011 ». Le nouveau point *c)* porterait sur le rôle de l'OTAN, de

effectiveness of humanitarian efforts such as Haiti and the Canada First Defence Strategy.

Senator Dallaire: I would like to see the UN added to that list.

The Chair: Is there any discussion? I am not opposed. The UN is such a large question. I suppose it does not hurt if we add it.

Senator Meighen: We do not have to do it.

The Chair: Right; it would allow us to look at the UN role if we chose to.

Senator Banks: It would be appropriate because Afghanistan is a United Nations undertaking, so it is a good idea to have the UN there if we want to go there.

The Chair: Are there any other comments on anything people see? Again, I have tried to be as broad as I can on clauses (c), (d), and (e) for whatever comes up. We have things emerging like the new oversight body for the new RCMP. We have biometric passports. There are some things like that we may want to look at or, in some cases, it may come to us in legislative form.

Senator Day: Clerk, do you have the rules here? Does the general mandate of the Standing Senate Committee on National Security and Defence include all this intelligence information?

Senator Meighen: I hope so, because we have studied it.

The Chair: We have a lot of work sitting on the books. This work is part of what I am trying to capture. Last year, we made border trips, trips to bases and trips to airports. A lot of that work did not emerge; that research still sits there.

Senator Day: Exactly.

The Chair: We want to have access to it and use it if we so choose.

The Senate Committee on National Security and Defence, composed of nine members, four of whom shall constitute a quorum, to which may be referred, as the Senate may decide, bills, messages, petitions, inquiries papers and other matters relating to national defence and security generally, including veterans affairs.

Senator Day: I did not hear the word “intelligence.”

The Chair: It is certainly part of security.

NORAD, le rôle et l'emploi des réservistes, l'efficacité des efforts humanitaires, comme ceux déployés en Haïti, et la Stratégie de défense Le Canada d'abord.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais que l'on ajoute les Nations Unies à cette liste.

La présidente : Est-ce quelqu'un souhaite intervenir? Je ne m'y oppose pas. Les Nations Unies sont d'une telle importance que je ne vois pas ce qu'il y a de mal à les ajouter.

Le sénateur Meighen : Nous n'y sommes pas obligés.

La présidente : C'est exact; nous aurions le loisir d'examiner le rôle des Nations Unies si nous le souhaitons.

Le sénateur Banks : Il serait pertinent de le faire, puisque l'Afghanistan est une question qui relève des Nations Unies. Ce serait donc une bonne idée qu'elles figurent dans la liste, si nous voulons examiner leur rôle.

La présidente : Y a-t-il d'autres commentaires sur un point quelconque? Je le répète, je me suis efforcée d'être aussi générale que possible concernant les clauses c), d) et e) en prévision de ce qui pourrait survenir, comme la création du nouvel organisme de surveillance de la GRC et l'adoption des passeports biométriques. Ce sont des questions que nous pourrions vouloir examiner ou qui, dans certains cas, pourraient nous être renvoyées sous forme législative.

Le sénateur Day : Je demanderais au greffier quelles sont les règles qui s'appliquent en l'espèce. Est-ce que le mandat général du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense englobe tous ces aspects?

Le sénateur Meighen : Je l'espère, parce que nous les avons étudiés.

La présidente : Nous avons beaucoup de pain sur la planche, et cette question fait partie des aspects que j'essaie d'inclure à notre mandat. L'an dernier, nous avons visité des frontières, des bases et des aéroports. Une bonne partie de ces travaux n'ont pas abouti, et les recherches sont toujours en attente quelque part.

Le sénateur Day : Exactement.

La présidente : Nous voulons y avoir accès et les utiliser si nous le voulons.

Le Comité sénatorial de la sécurité nationale et de la défense, composé de neuf membres, dont quatre constituent un quorum, auquel peuvent être renvoyés, sur décision du Sénat, les projets de loi, messages, pétitions, interpellations, documents et autres matières concernant la défense et la sécurité en général, y compris les affaires des anciens combattants.

Le sénateur Day : Je n'ai pas entendu le mot « renseignement ».

La présidente : Il fait certainement partie de la sécurité.

Senator Day: That is the point, senator. We are using it in defining what we want to do, but it is not part of our overall mandate, unless we work it in somehow or ask for an amendment to the mandate in the rules.

The Chair: Clause (c) says “various agencies involved in intelligence gathering, security, protection and defence.”

Senator Day: In this wording, intelligence gathering is something separate from security, and we do not have intelligence gathering as part of our overall mandate.

The Chair: I imagine the book was written before the reality of the world post-9/11 has set in.

Senator Day: I do not suggest we should not include it. I am only trying to be precise here.

The Chair: Do you have any concern that this subject falls outside the mandate?

Mr. Pittman: Security, I think, is a word that can be implied.

Senator Dallaire: I think by specifically identifying the intelligence gathering function, you subdivide the overall concept of security. Security has within it, in its construct, components of which there are intelligence organizations, as well as those who apply the use of force in establishing security. I see that definition in the widest possible perspective versus a limited one.

The Chair: I think in earlier orders of reference it has been as specific as the Canadian Security Intelligence Service, CSIS. I think this wording is not as specific and therefore more helpful. I am advised that it does not infringe, but I think everyone would agree that in 2010, intelligence gathering is part of the broadly defined security of a nation.

Senator Dallaire: I go back to my background and say that it has always been a component of security.

The Chair: Right.

Senator Dallaire: That you have created different agencies is fine, but intelligence gathering has never been separate from the concept of security.

The Chair: As I mentioned a moment ago, it has been laid out as recently as last session. We met with CSIS. We did all these things. I think we have prevented in terms of security encompassing that definition.

Senator Banks: Every committee has the mandate that is set out in the rules, which talks about the kinds of things that the Senate may wish to refer to the committee. That language is used in the rules. Then in each session, each committee comes up with this kind of order, which says in effect, here is what we want to work on this time out. We want to include these things. There is a danger, when making a list, of not including things that we might

Le sénateur Day : Voilà où je veux en venir, sénateur. Nous utilisons ce mot pour définir ce que nous voulons accomplir, mais il ne figure pas dans notre mandat général, à moins que nous réussissions à l'y intégrer ou demandions qu'on le modifie dans les règles.

La présidente : La clause c) indique « les différentes agences chargées de la collecte de renseignements, de la sécurité, de la protection et de la défense ».

Le sénateur Day : Dans cette phrase, la collecte de renseignements est un aspect distinct de la sécurité et ne fait pas partie de notre mandat global.

La présidente : J'imagine que le document a été rédigé avant que la réalité du monde tel qu'il est depuis les événements du 11 septembre ne s'impose.

Le sénateur Day : Je ne prétends pas que nous ne devrions pas l'inclure. J'essaie simplement d'être précis.

La présidente : Craignez-vous que ce sujet dépasse la portée du mandat?

M. Pittman : Je crois que la sécurité est un mot qui peut être implicite.

Le sénateur Dallaire : Je crois qu'en parlant précisément de la collecte de renseignements, on subdivise le concept général de sécurité. La sécurité englobe dans son concept des éléments qui font intervenir des agences de renseignement ainsi que des organisations qui utilisent la force pour assurer la sécurité. Je considère cette définition sous l'angle le plus large possible plutôt que d'en limiter la portée.

La présidente : Selon moi, les mandats précédents étaient précis au point de mentionner le Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS. Je crois que le libellé actuel n'est pas aussi précis et convient mieux. On me dit que l'on n'empiète pas sur les plates-bandes des autres, mais je crois que tous conviendront qu'en 2010, la collecte de renseignements s'inscrit dans la définition générale de sécurité nationale.

Le sénateur Dallaire : Je me fierai à mon expertise pour dire que cela a toujours fait partie de la sécurité.

La présidente : En effet.

Le sénateur Dallaire : Que l'on ait créé des organismes différents, fort bien; mais la collecte de renseignements n'a jamais été distincte du concept de sécurité.

La présidente : Comme je l'ai indiqué il y a quelques instants, cette définition a été établie récemment, au cours de la dernière session. Nous avons rencontré le SCRS et fait toutes ces choses. Je crois que nous avons établi un précédent en intégrant cette définition dans le concept de sécurité.

Le sénateur Banks : Chaque comité est investi d'un mandat décrit dans les règles, qui traite de ce que le Sénat pourrait vouloir renvoyer au comité. C'est la formulation employée dans les règles. Ensuite, à chaque session, chaque comité reçoit un ordre de renvoi, où le Sénat indique ce qu'il veut qu'il accomplisse. Nous voulons inclure ces aspects. En dressant une liste, on risque d'omettre certaines choses que nous pourrions vouloir étudier.

want to study. I am hopeful we can broaden this order. The best idea is to have a mandate approved so we can do everything but operate a railway and a bank. I am not sure where in this order precisely, if I were looking, I find the capacity of this committee, under this mandate, to look at first responders: to look at a fire department; to look at the capacity to respond to hazardous materials; and even to look at the RCMP. As soon as we make a list, we have to be sure that we can justify putting whatever we look at clearly into that list.

The Chair: I do not know how we can be more general than “various agencies.”

Senator Banks: I am not sure if the RCMP is an agency, but a good word to use, in my view, is “matters” that deal with questions, and then a broad definition. When looking particularly at intelligence, there is intelligence gathering, there is intelligence processing, and then there is applying intelligence. When we look at those things, and I hope we will, and when we look at the capacity of first responders in a hazmat situation or in a pandemic situation, it leads to places we want to be able to go without having to say, we did not put that in the orders of reference. I hope we will find a way to broaden this order to be multi-inclusive.

The Chair: Yes; I cannot be much broader than “various agencies.” It includes almost anyone. I do not know that we would want to talk to a local fire department, but I suppose it is possible.

Senator Banks: If you do not, you do not know how they are going to do.

Senator Meighen: You used it elsewhere. Why not use the usual lawyers’ weasel words up top in particular, “without limiting the generality of the foregoing, the committee shall be authorized?” Is that right, Counsellor Day?

Senator Day: You are getting closer. When I talked about a basket clause at the beginning of this debate, that is what that clause is for; everything else that we are allowed to look into according to our mandate.

Senator Dallaire: That is so we are not limited to what we are saying here: We are looking at this subject but we are not limited to it, should other priorities come to our attention.

The Chair: There are other things that may well fall on our lap that we do not have discretion over and, as you all know, the chamber is the final arbiter of this matter anyway.

What I am trying to accomplish here is that we do not have the world at our feet. I hoped to have some constraints so we could have discussion in that context. If we want language that is not limited, do we have to use that phrase? Is there something that is English or French, as opposed to legalese?

J’espère que nous pourrions élargir la portée de ce mandat. L’idéal, c’est de faire approuver un mandat nous permettant de faire tout ce que nous voulons hormis exploiter un chemin de fer et une banque. Si j’examinais minutieusement ce mandat, je doute qu’il permettrait au comité d’effectuer un examen sur les premiers répondants, les services d’incendie, la capacité d’intervention relativement aux matières dangereuses et même la GRC. Dès que nous dressons une liste, nous devons nous assurer de pouvoir justifier clairement l’intégration des aspects que nous examinons.

La présidente : Je ne vois pas comment nous pourrions être plus généraux qu’en utilisant l’expression « différentes agences ».

Le sénateur Banks : Je ne suis pas certain que la GRC soit une agence; selon moi, la bonne formulation consiste à utiliser le mot « sujet » concernant les questions, puis ajouter une définition générale. Pour ce qui est des renseignements en particulier, il y a leur collecte, leur traitement et leur application. Lorsque nous nous penchons sur ces aspects, et j’espère que nous le ferons, et que nous examinons la capacité des premiers répondants à intervenir en cas de déversement de matières dangereuses ou de pandémie, nous devons pouvoir étudier des aspects sans être confrontés au fait qu’ils ne figurent pas dans notre mandat. J’espère que nous trouverons un moyen de l’élargir pour qu’il englobe une multitude d’aspects.

La présidente : Oui; je ne peux pas utiliser une expression beaucoup plus générale que « différentes agences ». Cela comprend presque tout le monde. Je ne sais pas si nous voudrions parler à un service d’incendie local, mais je suppose que c’est possible.

Le sénateur Banks : Si nous ne le faisons pas, nous ne saurons pas comment ils vont se débrouiller.

Le sénateur Meighen : Vous l’avez déjà utilisé ailleurs. Pourquoi ne pas insérer au début les mots très ambigus qu’utilisent habituellement les avocats « sans préjudice de ce qui précède, le comité sera plus particulièrement autorisé »? Est-ce exact, maître Day?

Le sénateur Day : Vous approchez du but. Lorsqu’au début du débat, j’ai parlé d’une clause omnibus, c’est ce à quoi elle sert; toute autre chose que nous sommes autorisés à examiner conformément à notre mandat.

Le sénateur Dallaire : Grâce à cette clause, nous ne serions pas limités par ce que nous mentionnons ici : nous étudions ce sujet, mais nous ne nous limitons pas à lui, au cas où d’autres priorités retiendraient notre attention.

La présidente : Nous pourrions très bien hériter d’autres questions qui ne relèvent pas de notre compétence. Comme vous le savez tous, le Sénat est l’ultime arbitre dans ces cas-là de toute manière.

J’essaie simplement de m’assurer que le monde ne repose pas à nos pieds. J’espérais que nous serions quelque peu limités de manière à ce que nous puissions avoir des discussions à cet égard. Si nous voulons un libellé sans restriction, faut-il nécessairement utiliser cette expression? Au lieu d’un jargon juridique, y a-t-il des mots anglais ou français qui conviendraient?

Senator Meighen: Speak to my counsel, Senator Day.

Senator Day: How about a Latin term; we must have a Latin term.

Senator Banks: *Inter alia*.

Senator Day: *Inter alia*; that is it.

Senator Meighen: You used it somewhere else. I saw it somewhere else.

The Chair: Can we say, “authorized to, but not limited to, examine and report,” in the second paragraph?

Senator Meighen: We can say, “without limiting the generality of the foregoing.”

Senator Banks: It is immediately after or immediately before “In particular.”

The Chair: We add “but not limited to” examine and report.

Senator Day: “It shall be authorized to examine *inter alia*.”

The Chair: I do not want phrases like that, if we can possibly help it. I want someone to be able to read it.

Senator Day: Amongst other things.

The Chair: I am happy with that wording.

Senator Dallaire: Are we using the terminology?

Senator Meighen: Maybe the clerk can tell us what we are now using.

The Chair: He is writing here, which is to “be authorized to examine but not limited to.”

Senator Banks: No, that is not the right place. It goes in the second sentence, either immediately before or immediately after “In particular.”

Senator Meighen: “In particular, but without limiting the generality of the foregoing.”

The Chair: “In particular, but not limited to.”

Senator Banks: It is not a good English sentence.

The Chair: “In particular, the committee shall be authorized to — we could put it there — “authorized but not limited to examine” (a), (b), (c), (d), (e) and (f).

Senator Banks: You can fix the language later.

The Chair: If the general intent is there, yes.

Are there any other points?

Senator Meighen: My usual rates for this are much higher.

The Chair: Do not send us the bill.

Le sénateur Meighen : Parlez à mon avocat, sénateur Day.

Le sénateur Day : Et si l’on utilisait un mot latin; il nous faut un mot latin.

Le sénateur Banks : *Inter alia*, qui n’est pas utilisé en français, mais qui signifie « entre autres choses ».

Le sénateur Day : Entre autres choses; c’est cela.

Le sénateur Meighen : Vous l’avez utilisé ailleurs. Je l’ai vu ailleurs.

La présidente : Pouvons-nous dire « autorisé, mais sans s’y limiter, à examiner et rapporter » dans le deuxième paragraphe?

Le sénateur Meighen : Nous pouvons dire « sans préjudice de ce qui précède ».

Le sénateur Banks : Il faut le placer juste avant ou après « plus particulièrement. »

La présidente : Nous ajoutons « mais sans s’y limiter » à examiner ou rapporter.

Le sénateur Day : « Il sera plus particulièrement autorisé, entre autres choses »?

La présidente : J’aimerais, si possible, ne pas utiliser de phrases comme celle-là qui, en anglais, font appel à des mots latins. Je veux qu’on puisse lire et comprendre le mandat.

Le sénateur Day : Entre autres choses.

La présidente : Cette formulation me plaît.

Le sénateur Dallaire : Utilisons-nous la bonne terminologie?

Le sénateur Meighen : Le greffier pourrait peut-être nous citer les mots dont nous nous servons actuellement.

La présidente : Il inscrit les mots suivants : « soit autorisé à examiner, mais sans s’y limiter ».

Le sénateur Banks : Non, l’expression n’est pas au bon endroit. C’est dans la deuxième phrase qu’il faut l’insérer, juste avant ou après « plus particulièrement autorisé ».

Le sénateur Meighen : « Plus particulièrement, mais sans préjudice de ce qui précède ».

La présidente : « Plus particulièrement, mais sans s’y limiter. »

Le sénateur Banks : La syntaxe est incorrecte.

La présidente : « Le Comité sera plus particulièrement autorisé » — nous pourrions insérer l’expression ici — « autorisé, mais sans s’y limiter, à examiner » a), b), c), d), e) et f).

Le sénateur Banks : Nous pourrions corriger la syntaxe plus tard.

La présidente : Oui, si l’intention générale est claire.

Y a-t-il d’autres points à soulever?

Le sénateur Meighen : Mes honoraires pour ce genre de travail sont habituellement beaucoup plus élevés.

La présidente : Ne nous envoyez pas la note.

Are there any other comments?

Do we agree to leave this matter in the hands of the clerk so that we might move forward and have this translated?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Lang: Will that motion be tabled tomorrow in the Senate?

The Chair: I will seek leave tomorrow.

Everyone is happy with splitting off, for lack of a better phrase, (b) and (c), so that “NORAD, the UN” is added, and in clause (c) we will say “and related matters”?

Senator Meighen: And the UN.

The Chair: That is in the other one. That is in existing clause (b) that will become (c).

Senator Banks: I am sorry, chair, to do this, but this is a perfect example. If we say NATO, NORAD and the UN, we cannot examine whatever else we may have. Therefore, it would be good to add language talking about Canada’s international obligations in these regards or something like that, because we might want to become involved with the question of Camp Mirage, which has nothing to do with NATO, the United Nations or NORAD. That subject is coming up.

The Chair: I think we need to have a focal point and we will prioritize. We can say “NATO, NORAD, UN and other organizations.”

Senator Dallaire: I think Senator Banks raises a good point. We have what is called the ABCA — Australia, Britain, Canada and the U.S. That significant body has a lot of information and activity. It will not fit any of those categories. The addition of the term will be helpful to give us that room to manoeuvre. I forget the term Senator Banks used. I was going to say “alliances.”

Senator Banks: “Canada’s international obligations.”

Senator Nolin: I would add “interests” to obligations, because we may not have an obligation.

The Chair: What do you mean?

Senator Banks: We do not have a formal obligation to 4 Eyes. If you are talking about security and intelligence, that is how we cover it.

The Chair: We are talking about the paragraph above. We are not talking about the paragraph below.

Senator Day: “Interest” is a good term.

Y a-t-il d’autres observations à formuler?

Consentons-nous à confier cette question au greffier afin que nous puissions aller de l’avant et faire traduire le mandat?

Des voix : D’accord.

Le sénateur Lang : Cette motion sera-t-elle déposée au Sénat demain?

La présidente : Je crois que je vais demander congé demain.

Tout le monde est d’accord de diviser, faute d’un meilleur terme, les clauses b) et c) afin d’ajouter la mention « NORAD, l’ONU » et d’insérer dans la clause c) la mention « et des questions connexes »?

Le sénateur Meighen : Et l’ONU.

La présidente : C’est mentionné dans l’autre clause, c’est-à-dire dans la clause b) actuelle qui deviendra la clause c).

Le sénateur Banks : Je suis désolé de vous faire ce coup-là, madame la présidente, mais voilà un parfait exemple de ce qu’il ne faut pas faire. Si nous mentionnons l’OTAN, NORAD et l’ONU, nous ne pourrions plus examiner quoi que ce soit d’autre. Par conséquent, il serait bon d’ajouter du texte qui parle des obligations internationales du Canada en ce sens ou quelque chose du genre, parce qu’il se peut que nous souhaitions nous impliquer dans la question du camp Mirage, qui n’a rien à voir avec l’OTAN, les Nations Unies ou NORAD. Ce sujet sera abordé prochainement.

La présidente : Je pense que nous avons besoin d’un objectif et, ensuite, nous établirons des priorités. Nous pouvons indiquer « l’OTAN, NORAD, l’ONU et d’autres organisations ».

Le sénateur Dallaire : Je pense que le sénateur Banks soulève un bon point. Il existe une organisation qu’on appelle l’ABCA — l’Australie, la Grande-Bretagne, le Canada et les États-Unis. Cet important groupe possède de nombreux renseignements et exerce une multitude d’activités. Il n’entre dans aucune de ces catégories. L’ajout du terme contribuerait à nous donner une certaine marge de manœuvre. J’oublie le terme que le sénateur Banks a mentionné. J’allais prononcer le mot « alliances ».

Le sénateur Banks : « Les obligations internationales du Canada. »

Le sénateur Nolin : Je joindrais le mot « intérêts » à celui d’obligations, car il est possible que nous n’ayons pas d’obligation.

La présidente : Que voulez-vous dire?

Le sénateur Banks : Nous n’avons pas d’obligation officielle à l’égard de la règle des 4 yeux. Si vous parlez de la sécurité et du renseignement, c’est ainsi que nous nous assurons d’inclure tous les aspects.

La présidente : Nous parlons du paragraphe ci-dessus, et non de celui ci-dessous.

Le sénateur Day : « Intérêts » est un bon terme.

Senator Lang: I thought we had covered ourselves off at the beginning in not limiting ourselves to the following, but looking at this order of reference as a rough agenda that to start with, but we can move into other things if we want to.

The Chair: I think that is a good point.

Senator Lang: I think we are covered from the point of view of Senator Banks's point. If something else comes up in another area, we have the ability, if the majority of the committee members decide, to go in that direction.

The Chair: I would be happier with that approach; otherwise, this order of reference will be four pages. Are people happy with the amount of scope we have given ourselves with the wording, "but not limited to"? We will refer the wording back to the committee. I am keen to move on this motion, because if we do not, there will not be a veterans meeting or any of the above. It is in the general rules.

Senator Day: The mandate for the Veterans Affairs Subcommittee must be a mandate given to this overall committee.

The Chair: That is in the other place. I have been through about eight years of these proceedings, so it has been kept separate.

Senator Day: That is fine, but we have not seen it separate.

The Chair: It is there. It is in the general description of the committee.

Senator Day: You mean in the rules, in our general mandate.

The Chair: Yes; Can we go ahead then to approve this motion, subject to the writing skills?

Senator Banks: So moved.

The Chair: All agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I think we have almost concluded the business here. I will throw it open to see if anyone has any other issues.

Senator Banks: You, Madam Chair, among others of us, have done considerable work on the question of borders, and I suspect that Holly Porteous and Martin Auger have compiled much information. Do we want to consider dealing with some alacrity with the possibility of a borders report? There are members on this committee who were not there and who did not make those trips, but the information is nonetheless there.

The Chair: If you will bear with me a moment, I think we will try to build into a rough outline. I think we will get to that work, but I want to give the researchers time to do this work. A whole lot of information has been collected that has no particular form to it. As a committee, I think we need to create some context for

Le sénateur Lang : Je croyais que nous nous étions couverts au début en affirmant que nous ne nous limiterions pas aux éléments suivants, en envisageant le mandat comme un programme sommaire qui nous permet d'entamer nos travaux. Mais rien ne nous empêche de passer à autre chose si nous le voulons.

La présidente : Je pense que vous avancez un bon argument.

Le sénateur Lang : J'estime que, du point de vue du sénateur Banks, nous sommes protégés. Si quelque chose d'autre survient dans un autre domaine, nous avons le pouvoir de suivre cette direction si la majorité des membres du comité le désire.

La présidente : Cette approche me plairait mieux, sinon le mandat risque de compter quatre pages. Les membres sont-ils satisfaits de la marge de manœuvre que nous nous sommes accordée en utilisant l'expression « sans s'y limiter »? Le libellé sera renvoyé au comité. J'ai hâte que nous en finissions avec cette motion, parce que si nous ne le faisons pas il n'y aura ni séance pour les anciens combattants ni activités mentionnées ci-dessus. C'est indiqué dans le Règlement général.

Le sénateur Day : Le mandat du Sous-comité des anciens combattants doit faire partie du mandat confié au comité en général.

La présidente : Cela se fait à l'autre endroit. J'ai consulté la valeur d'à peu près huit années de délibérations, et je sais que le mandat est distinct.

Le sénateur Day : D'accord, mais nous n'avons pas constaté qu'il était distinct.

La présidente : Il est là, il se trouve dans la description générale du comité.

Le sénateur Day : Vous voulez dire dans le Règlement, dans la partie consacrée à notre mandat général.

La présidente : Oui; pouvons-nous passer à l'adoption de cette motion, sous réserve de la qualité de sa rédaction?

Le sénateur Banks : J'en fais la proposition.

La présidente : Tout le monde est d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Je pense que nous avons presque terminé notre travail. Je vais ouvrir la discussion pour savoir si quelqu'un a d'autres questions à soulever.

Le sénateur Banks : Vous, madame la présidente, ainsi que d'autres membres du comité avez beaucoup étudié la question des frontières, et je soupçonne qu'e Holly Porteous et Martin Auger ont compilé beaucoup de renseignements. Nous hâterons-nous d'envisager la possibilité de produire un rapport sur les frontières? Certains membres du comité n'étaient pas là la dernière fois et n'ont pas participé à ces voyages. Il n'en reste pas moins que l'information existe.

La présidente : Si vous voulez bien prendre patience, je crois que nous nous efforcerons de préparer une esquisse du rapport. Je pense que nous finirons par nous atteler à cette tâche, mais je veux donner aux analystes le temps d'accomplir ce travail. Une foule de renseignements ont été recueillis, mais ils ne sont pas organisés de

looking at that information, because there are border trips and trips to bases that are a year old. I think we need to take a look at what we want to discuss. We have access to this information in general any time we want it, but rather than preparing a report, I think we need to discuss what we want to report on and therefore how that information might be of use.

Senator Banks: I thought you were asking in the general discussion about what we should do. I am wondering about dealing with the border matter, in whatever way we want to deal with it.

The Chair: I will lay it out, if you will give me a moment. I have prepared a rough agenda on our time but it is not formal or official so I have not translated it. It is my understanding that we will not have a meeting on April 5 or May 24, and we probably will not have one on May 17, although I am not sure that has been decided yet. There is a week break in there, but I do not know whether that break is confirmed.

Separate from today, we have 12 sessions taking us to June 28, which we probably will not make, so I would say 11 sessions.

Senator Banks: A few years ago we sat until August.

The Chair: Some of you have mentioned this situation before, because of the timeliness of it. There is a huge meeting on Arctic sovereignty at the end of March here, where the nations are coming together. I have had informal discussions with people about this meeting, and I think I may have raised it with you, Senator Dallaire.

It was suggested to me that since an issue like Arctic sovereignty crosses over with the Fisheries, Energy and Foreign Affairs Committees, we might want to ask those Senate committees to dedicate one or two days of their committee hearing time to the issue. We might even contemplate some kind of joint report where each committee makes its contribution from its own vantage point. This committee cannot really look at energy issues, and it is not even clear that we can ask the Minister of Foreign Affairs to come and talk to us because it may be in someone else's bailiwick.

With your permission, I will talk to other committee chairs about this issue. I mentioned it briefly to Senator Munson; he seemed keen that it may be a good message to send. I want to test the waters to see if there is any interest from colleagues on other committees. Does anyone have any concern or comments?

Senator Banks: That is a good idea. When the Fisheries Committee and the Energy Committee were both planning to go to the Arctic last year or the year before, we decided to bifurcate.

manière cohérente. À mon avis, le comité doit établir un certain contexte pour l'analyse de ces renseignements, car certaines visites des frontières et des bases sont vieilles d'une année. Je crois qu'il nous faut examiner ce dont nous voulons discuter. En général, ces renseignements sont accessibles en tout temps, alors je pense qu'avant de rédiger un rapport, nous devons discuter de ce dont nous voulons rendre compte et, par conséquent, de la façon dont ces renseignements pourraient nous être utiles.

Le sénateur Banks : Je croyais que vous nous demandiez de discuter de ce que nous devrions faire. Je me demande quand nous allons nous pencher sur la question frontalière, quelle que soit la manière dont nous voulons l'aborder.

La présidente : Si vous m'accordez un peu de temps, je vais vous l'exposer. J'ai préparé un programme approximatif pour notre emploi du temps mais, comme il n'a rien d'officiel, je ne l'ai pas fait traduire. Je crois comprendre que nous ne nous réunirons pas le 5 avril ou le 24 mai, et qu'il est peu probable que nous ayons une séance le 17 mai, bien que j'ignore si une décision a déjà été prise à ce sujet. Nous sommes censés avoir une semaine de relâche pendant cette période, mais je ne sais pas si sa date a été arrêtée.

Sans compter aujourd'hui, nous aurons 12 séances si nous siégeons jusqu'au 28 juin, ce qui est peu probable, alors je dirais plutôt 11 séances.

Le sénateur Banks : Il y a quelques années, nous siégeons jusqu'en août.

La présidente : Quelques-uns d'entre vous ont mentionné cette situation auparavant, en raison de son caractère opportun. Une importante réunion sur la souveraineté dans l'Arctique aura lieu ici à la fin du mois de mars, réunion qui rassemblera de nombreuses nations. J'en ai discuté de façon informelle avec diverses personnes, et je pense que j'ai peut-être abordé la question avec vous, sénateur Dallaire.

Étant donné que la souveraineté dans l'Arctique est une question qui relève également des Comités des pêches, de l'énergie et des affaires étrangères, on m'a suggéré que nous demandions peut-être à ces autres comités sénatoriaux de consacrer un ou deux jours de leurs audiences à cette question. Nous pourrions même envisager de produire un genre de rapport mixte auquel chaque comité contribuerait selon son point de vue. Notre comité ne peut pas vraiment étudier les questions énergétiques; je ne suis même pas certaine que nous puissions demander au ministre des Affaires étrangères de comparaître à une de nos séances, parce que cela relève peut-être des compétences d'un autre comité.

Avec votre permission, j'aborderai cette question avec d'autres présidents de comité. Je l'ai mentionnée brièvement au sénateur Munson, et l'idée a paru l'enthousiasmer; il pense que ce serait peut-être un bon message à transmettre. Je veux tâter le terrain afin de déterminer si cela intéresse certains de nos collègues qui siègent à d'autres comités. Quelqu'un a-t-il des préoccupations à ce sujet ou des observations à formuler?

Le sénateur Banks : C'est une bonne idée. Quand le Comité des pêches et le Comité de l'énergie planifiaient tous deux d'aller dans l'Arctique l'année dernière et l'année précédente, nous avons

The Fisheries Committee went to the eastern Arctic; the Energy Committee went to the Western Arctic. Both of those reports comment somewhat obliquely on the issues of sovereignty with which each committee was concerned.

That is a good idea, madam Chair.

The Chair: I will try to do that.

Senator Lang: To follow up on that comment, I think there are issues of which Senator Banks is aware, including the question of the continental shelf and the significant amount of money Canadians are putting into mapping the continental shelf. How does that mapping relate to the energy possibilities for our country and also to the demarcation of our borders? It would be interesting to have an update from the Energy Committee in that particular area.

Sovereignty, from our point of view, is security, the issue of rangers, what we do in the North, and whether we proceed with some of the ports. These issues are important to Canadians and these types of forums can bring that information forward in testimony.

Senator Dallaire: The Arctic is not a frontier as we still tend to think sometimes. It is becoming, and should be perceived as, a border like the one we have in the south. The Arctic calls for rethinking in different committees. For example, in the Fisheries Committee, I support encouraging other committees to consolidate synergy of the information. That committee discussed extensively the Canadian Coast Guard, arming of the Canadian Coast Guard, the new ships the navy wants to obtain and how they are to work together with the rangers, search and rescue and so on.

These issues cross different departments. Surprisingly, the departments themselves do not seem to be well versed in cross initiatives. Cross initiatives would be rather innovative. However, they must be done properly, and not as shots in the dark.

The Chair: I think we need to have everyone sign on, sit down and draw the lines so that everyone is clear. If we try to do it in a short time frame, we need something with all perspectives involved.

I will undertake to do that. I would appreciate any discussion you may have with your own colleagues in that regard.

Senator Meighen: I understood Senator Dallaire to say that we cannot let it drift without a deadline. I am thinking of the end of June. I do not know what other committees have on their agendas. If they can commit to do their part by the end of June as we suggest for ourselves, we can get our hands around something and produce a report.

choisi une autre voie. Le Comité des pêches s'est rendu dans l'Arctique de l'Est, alors que le Comité de l'énergie a visité l'Arctique de l'Ouest. Chacun des deux rapports produits aborde les questions de souveraineté selon l'optique particulière du comité qui l'a rédigé.

C'est une bonne idée, madame la présidente.

La présidente : Je vais tenter de mettre cela sur pied.

Le sénateur Lang : Pour donner suite à cette observation, je pense que le sénateur Banks est au courant de certaines questions, notamment celle de la plate-forme continentale et des sommes considérables que les Canadiens investissent dans sa cartographie. Quel est le lien entre la représentation cartographique de la plate-forme et les perspectives énergétiques qu'elle offre à notre pays, ainsi que la délimitation de nos frontières? Il serait intéressant que le comité de l'énergie nous communique les dernières nouvelles à ce sujet.

Pour nous, la souveraineté a une incidence sur la sécurité, les rangers, notre rôle dans le Nord et la décision d'aller de l'avant avec certains ports. Ces questions importent aux Canadiens, et elles peuvent être abordées par les témoins qui participent aux forums de ce genre.

Le sénateur Dallaire : Contrairement à ce que nous pensons encore parfois, l'Arctique n'est pas une frontière. Il est en train de le devenir et devrait être considéré comme la frontière que nous possédons au sud. L'Arctique exige que nous réexaminions la façon dont divers comités fonctionnent. Par exemple, lorsque je siège au Comité des pêches, j'appuie l'idée d'encourager les autres comités à partager ce qu'ils ont appris de manière à ce que nous travaillions en synergie. Le comité en question a longuement discuté de la Garde côtière canadienne, de son armement, des nouveaux navires que la marine veut acquérir et de la façon dont ils devront collaborer avec les rangers, les équipes de recherche et de sauvetage, et cetera.

Ces questions touchent divers ministères. Étonnamment, les ministères eux-mêmes ne semblent pas exceller dans les actions conjointes, qui seraient plutôt novatrices. Cependant, ces actions doivent être menées de façon appropriée et non comme des coups d'épée dans l'eau.

La présidente : Je pense qu'il faut que tous s'engagent, s'assoient ensemble et en tracent les grandes lignes pour que ce soit clair pour tout le monde. Si nous essayons de le faire rapidement, nous devons aboutir à quelque chose qui tienne compte de tous les aspects.

Je m'engage à le faire. J'aimerais être tenue au courant des discussions que vous pourriez avoir avec vos collègues à ce sujet.

Le sénateur Meighen : Si j'ai bien compris, le sénateur Dallaire a dit que nous ne pouvons pas laisser aller les choses sans établir de calendrier. J'ai la fin du mois de juin en tête. Je ne sais pas à quoi travaillent les autres comités. S'ils peuvent s'engager à terminer leur partie d'ici la fin de juin, comme nous le suggérons pour nous-mêmes, nous aurons quelque chose à nous mettre sous la dent et nous pourrons présenter un rapport.

The Chair: The timing is interesting. If we are realistic about reports, they do not have to be large to be effective. They can be specific and targeted. We can do more that way.

I will undertake to do that and try to report back by the next meeting if possible.

Senator Dallaire: The steering committee may be able to assist you in this work if that is helpful.

The Chair: Yes.

I have been going through the committee meeting dates and roughly assigning topics. I have assigned four days to discuss Afghanistan broadly to include related issues. To let you know the thinking behind that number, we might choose to look at specific issues such as troop withdrawal plans, impact of the recent budget on acquisitions and necessity for a training surge in Afghanistan — which some of our allies have put on the table. We may also address new missions like Haiti and our assessment of Canada's role there. We should come to a point soon where we can see whether we performed well in that mission logistically. The role of NATO is also included. An issue that has landed on my desk repeatedly is the question of reservists. It has been highlighted by Afghanistan. Senator Nolin and I talked about this issue briefly, but it is a larger issue than simply the role in Afghanistan.

With those topics, we have a lot on our plate for four sessions. We are simply trying to touch base on many issues we might want to deal with by June so we can start collecting the work.

Two days are set aside to address border security to look at existing research and perhaps testimony from witnesses. The timely issue again is biometric passports because they are supposed to be coming forth again. We will include NATO and NORAD, and a couple of sessions if possible on the Canada First Defence Strategy: Where is it, what is its focus and what are the budget implications?

That agenda will take us to the end of June in terms of hitting the highlights only and gathering enough information for the researchers to do their work.

Senator Dallaire: Chair, you raised different subject matters such as involvement in Afghanistan, post-Afghanistan and so on. You even included events like Haiti — my son is deployed there currently.

A dominant theme in Haiti and how well we are performing is our ability to function with the UN and its authority, and whether we should have taken over the mission when it was literally decapitated. Canada could have rejuvenated that mission.

La présidente : Le calendrier est intéressant. Si nous adoptons une approche réaliste pour les rapports, ils n'auront pas à être volumineux pour être efficaces. Ils peuvent être précis et ciblés. De cette façon, nous pourrions en faire plus.

Je m'engage à faire cela et, si possible, je vous présenterai mes conclusions d'ici la prochaine réunion.

Le sénateur Dallaire : Le comité de direction pourrait être en mesure de vous apporter son aide, si cela peut vous être utile.

La présidente : Oui.

J'ai regardé le calendrier des réunions du comité et j'ai fait une ébauche des sujets à aborder. J'ai réservé quatre jours pour parler de l'Afghanistan en général, et des questions qui s'y rapportent. Voici, pour vous donner une idée, comment j'en suis arrivé à ce chiffre : nous pourrions décider de nous pencher sur des problèmes précis, tels que le retrait des troupes, les répercussions du dernier budget sur les acquisitions et la nécessité d'intensifier la formation en Afghanistan, qui est une question soulevée par certains de nos alliés. Nous pourrions aussi parler des nouvelles missions, comme celle d'Haiti, et évaluer le rôle du Canada. Nous devrions bientôt savoir si, du point de vue de la logistique, nous avons obtenu de bons résultats. Le rôle de l'OTAN est aussi compris dans nos discussions. La question des réservistes est une chose qui revient sans cesse sur le tapis. L'Afghanistan l'a remis au premier plan. Le sénateur Nolin et moi avons brièvement parlé de cette question, mais il s'agit d'un problème qui déborde la simple question de notre rôle en Afghanistan.

Ces sujets nous tiendront fort occupés pendant quatre séances. Nous essayons simplement d'explorer les nombreux sujets dont nous voudrions nous occuper d'ici la fin de juin pour commencer à recueillir des renseignements.

Deux jours sont réservés à la question de la sécurité frontalière, pour examiner la recherche qui a été faite et peut-être pour entendre des témoignages. Encore une fois, la question des passeports biométriques est opportune, parce qu'ils devraient être de nouveau mis de l'avant. Nous allons inclure l'OTAN et NORAD et, si possible, nous consacrerons deux ou trois réunions à la Stratégie de défense Le Canada d'abord. Nous chercherons à savoir où en est rendu ce projet, ce que sont ses objectifs et quelles sont les incidences budgétaires qui y sont associées.

Nous aurons besoin de tout le temps dont nous disposons jusqu'à la fin du mois de juin simplement pour examiner les grandes lignes de ces sujets et pour recueillir des renseignements qui permettront aux assistants de recherche de faire leur travail.

Le sénateur Dallaire : Madame la présidente, vous avez soulevé divers sujets, tels que notre rôle en Afghanistan, l'après-Afghanistan, et cetera. Vous avez même parlé d'Haiti, où mon fils est déployé actuellement.

En Haïti, il est souvent question de notre rendement, de notre habileté à travailler avec les Nations Unies et sous leur autorité, et de savoir si nous aurions dû assumer le commandement de la mission lorsqu'elle a été littéralement décapitée. Le Canada aurait pu donner un nouvel élan à cette mission.

The UN must be considered in every arena because it is ultimately the multilateral authority with which we will find ourselves engaged.

The Chair: I agree. I am saying that I want our focus to be from the Canadian vantage point as opposed to having a study on the UN. We should look at our relationship with them.

Senator Dallaire: We simply include the UN as part of that analysis?

The Chair: Yes; our work is always through our eyes. We will leave this issue in the hands of the steering committee. Do senators have any comments on this plan in general?

Senator Meighen: It is a good plan. Have you allocated any time for consideration of an interim report.

The Chair: No; there are a few days where we could do that. That allocation is dependent on what our colleagues say. That would be where we focus our attention.

Senator Meighen: Please do not forget that step. We have to take a day or more.

The Chair: We will come back anyway, even when we are on holidays underaking our constituency work. We will refer these general discussions to the steering committee. If you have the names of witnesses, a book or anything that is helpful, send it to the steering committee and we can consider them.

Senator Day: You are not contemplating any travel between now and the summer, are you? We will not go back to Newfoundland or Vancouver to visit the Seaforth Highlanders for their 100th anniversary, will we?

Senator Manning: It is not a priority, but we can take it into consideration.

The Chair: I want to focus on content. We have only two break weeks. Then it becomes a question of who can go and when. We spent a lot of time on logistics, and I would rather replace that focus in the short term with a focus on content. If we use the room downstairs — I guess I have my own biases in that I spent 30 years on television — we can bring people in who are far flung. Even with the Manley report, we brought in people with video hook up and it was effective.

Senator Day: My view is we gain tremendous stature, nationwide, with the many visits we have made. We have held town hall meetings and all sorts of activities that have raised the stature of this committee. With all due respect, you do not get that same long-term value with television.

The Chair: I can see an argument for that view. If we are engaged in issues that are timely and we share that information regularly, I think there are ways for this committee to disseminate

Nous devons tenir compte des Nations Unies dans tous les théâtres des opérations, parce qu'en fin de compte, il s'agit de l'autorité multilatérale avec laquelle nous serons engagés.

La présidente : Je suis d'accord. Je dis simplement que j'aimerais que nous examinions cela du point de vue du Canada, plutôt que de faire une étude sur les Nations Unies. Nous devrions nous pencher sur la relation que nous avons avec eux.

Le sénateur Dallaire : Nous incluons simplement les Nations Unies dans cette analyse?

La présidente : Oui, nous faisons toujours notre travail de notre point de vue. Nous allons laisser le comité de direction s'occuper de cela. Quelqu'un a-t-il des commentaires à faire sur le plan général?

Le sénateur Meighen : C'est un bon plan. Avez-vous prévu du temps pour l'examen d'un rapport préliminaire?

La présidente : Non. Il y a quelques journées que nous pourrions consacrer à cela. Tout dépendra de ce que nos collègues diront. C'est là où nous dirigerions notre attention.

Le sénateur Meighen : Je vous prie de ne pas oublier cette étape. Nous devons y consacrer au moins une journée.

La présidente : Nous allons tout de même y revenir, même pendant que nous serons partis nous occuper de notre travail dans nos circonscriptions. Nous allons renvoyer ces discussions d'ordre général au comité de direction. Si vous avez le nom des témoins, un livre ou toute autre chose qui pourrait être utile, envoyez-le au comité de direction pour que nous en tenions compte.

Le sénateur Day : Vous ne prévoyez pas de voyages d'ici l'été, n'est-ce pas? Nous ne retournerons pas à Terre-Neuve ou à Vancouver pour visiter les Seaforth Highlanders à l'occasion de leur 100^e anniversaire, n'est-ce pas?

Le sénateur Manning : Ce n'est pas une priorité, mais nous pourrions prendre cela en considération.

La présidente : Je veux me concentrer sur le contenu. Nous n'avons que deux semaines de congé parlementaire. Ensuite, il s'agira de savoir qui peut partir, et quand. Nous consacrons beaucoup de temps à la logistique, et j'aimerais qu'à court terme, cela cède la place au contenu. Si nous utilisons la pièce de l'étage inférieur — j'imagine que j'ai mes propres préférences parce que j'ai passé plus de 30 ans dans le domaine de la télévision — nous pouvons faire témoigner des gens de régions éloignées. Pour le rapport Manley, nous avons même fait témoigner des gens par vidéoconférence et c'était très efficace.

Le sénateur Day : À mon avis, nous nous faisons énormément remarquer, à l'échelle nationale, grâce aux nombreuses visites que nous avons faites. Nous avons tenu des séances de discussion ouvertes et d'autres activités de tous genres qui ont accentué la présence du comité. Sauf votre respect, vous ne pourrez pas obtenir des résultats à long terme semblables avec la télévision.

La présidente : Je peux voir où vous voulez en venir. Si nous nous engageons à traiter de questions qui exigent de la rapidité et que nous partageons les renseignements régulièrement, je pense

the information it collects without always having to wait for some big report or event. If we concentrate on the substance of the information and disseminate it regularly, or in focused ways, we will receive attention. I think people will see this information as a source of ongoing constructive criticism — small “c,” small “c” — of what is happening in our country.

It is a slightly different way to approach the work, and I do not think the approaches are mutually exclusive. It is a matter of looking at the time frame here, which is limited.

Senator Lang: Chair, I have a couple of things to say. From the perspective of the committee, I like the idea of a number of reports, not one report only. As we look at particular issues, we come out with a report, perhaps. Maybe it is a new method or new way of looking at things, and more site-specific, depending on what the steering committee decides.

Travel is the other issue. I do not think anybody has said no to travel, but I think it was made clear by the government that travel will be somewhat limited. At the same time, with the motion that will be put forward, I think there is the ability to travel if something comes up in the future and there is a necessity for it. However, we will be locked in because of the house and the fact that there are few breaks; we will be limited by that time frame to some degree, anyway.

The Chair: When you sit down with the calendar, the first break is April 5. That is pretty far removed.

Senator Lang: One thing I think the steering committee should pay attention to is public relations. You touched on it, and I am on the Energy Committee. Tracie Leblanc is our communications officer on the Energy Committee and we are looking at public relations in particular to deliver our message and how we can deliver our message, whether it be through the World Wide Web, TV or website — all those various vehicles.

In this age of technology, we should look at that issue with the whole concept of raising the stature of the Senate and the Senate committees. The more people we can reach the better. The idea is not to limit travel, necessarily, but to pay attention to the information we are provided with, and to disseminate that information.

I strongly recommend that the steering committee look at that issue, especially given your background, chair.

The Chair: That point is a good one, thank you.

Senator Dallaire: I think it will be imperative that we consider looking at the reserves. That will probably require talking to a few of the troops and not only headquarters staff, senior officers and staff officers.

que le comité dispose des moyens adéquats pour diffuser l'information qu'il détient sans être obligé d'attendre la publication d'un important rapport ou un événement important. Si nous nous concentrons sur l'essentiel et que nous diffusons les renseignements régulièrement, ou de manière ciblée, nous retiendrons l'attention. Je pense que les gens vont voir cela comme la source d'une critique constructive — avec deux « c » minuscules — de ce qui se passe au pays.

C'est une façon un peu différente d'aborder le travail, et je ne pense pas que ces démarches s'excluent mutuellement. C'est une question de temps, et il nous est compté.

Le sénateur Lang : Madame la présidente, j'ai deux ou trois choses à dire. Du point de vue du comité, j'aime l'idée de préparer un certain nombre de rapports, plutôt qu'un seul. Au fur et à mesure que nous nous penchons sur des sujets précis, nous pourrions préparer un rapport. Peut-être qu'il s'agit d'une nouvelle méthode ou d'une nouvelle façon de voir les choses, plus ciblée, selon ce que décidera le comité de direction.

Les voyages sont une autre question. Je ne pense pas que qui que ce soit ait refusé de voyager, mais je pense que le gouvernement a clairement indiqué que les voyages seraient assez limités. En même temps, avec la motion qui sera proposée, je pense qu'il sera possible de se déplacer si, dans l'avenir, un événement survient et rend cela nécessaire. Cependant, nous ne pourrions nous absenter à cause de la Chambre et du fait qu'il y a peu de congés; le calendrier nous limite jusqu'à un certain point, de toute façon.

La présidente : Vous pouvez constater, en regardant le calendrier, que le premier congé est le 5 avril. C'est assez loin.

Le sénateur Lang : Je pense que le comité de direction devrait porter attention à une chose : les relations publiques. Vous en avez un peu parlé, et je siège au Comité de l'énergie. Tracie Leblanc est l'agent des communications du Comité de l'énergie et nous comptons en particulier sur les relations publiques pour livrer notre message, et les moyens que nous pouvons utiliser en ce sens : le World Wide Web, la télévision ou le site Web. Tous ces moyens, en fait.

En cette ère de la technologie, nous devrions nous pencher sur cette question dans l'optique d'augmenter la visibilité du Sénat et des comités sénatoriaux. Plus nous pouvons rejoindre de gens, mieux c'est. L'idée n'est pas nécessairement de limiter le nombre de voyages, mais de porter attention aux renseignements qui nous sont fournis et de diffuser ces renseignements.

Je recommande fortement que le comité de direction examine cette question, surtout compte tenu de votre expérience, madame la présidente.

La présidente : C'est un très bon point, merci.

Le sénateur Dallaire : Je pense qu'il est impératif que nous nous penchions sur la question des réservistes. Pour ce faire, nous devrions probablement nous entretenir avec les troupes, et non seulement avec le personnel du quartier général, les officiers supérieurs et les officiers d'état-major.

I contend that the reservists coming out of 18 months of high-intensity training back into units where they may have a day a month back in the unit, and sitting out in Matane alone will become a strong source of social problems, as they do not easily readjust to normal life, unlike those in the regular force who are on bases and so on.

I believe a bit of a time bomb is being created there. When we look at committee work, it would be interesting to go to one or two of the more isolated militia units that have had people in the field and ask exactly what they are doing with those troops and how the troops are faring. I am receiving information about people being thrown in jail and other things.

The other issue regarding reservists is talking only to staff officers and headquarters. Too much filtering is happening there.

The second item is the RCMP and the chair of the national police services advisory board that oversees all police services across the country. A lot of work done has been done there. A document was sent out, and I simply indicate to you that people will read that. We might want to think of what to do with the work that has been done because, if there is a force out there that is hurting big time, it is the RCMP, in my humble opinion, from what I have been able to discern. That might be a point that we would want to talk about together.

The Chair: I think something will be coming forward on the review committee and the new structure that will take over from Paul Kennedy.

Senator Dallaire: That is exactly why.

The Chair: That may even come to us in legislative form, so we will look at it for sure, if it happens that way. I think "the sooner, the better" is the RCMP's view at this point; they want to get on with that new body. That is the other kind of thing that will intervene in any schedule because we do not control that part of it. If legislation comes forward, then we will deal with it.

Senator Dallaire: Pre-empting it a bit might not be a bad idea.

Senator Banks: I want to back up what Senator Day said. I think everyone here wants to examine things that affect public policy; we want to improve public policy. I presume that is why everyone is here. It is not possible to say that the way to do that is this or that. We have to do all of the above. In the past, one thing that has been effective when Senate committees wish to change public policy is their profile. It creates constituent pressure.

When a Senate committee goes to North Bay, Charlottetown or Edmonton, it is a big deal. The committee is able to create more of an effect on public policy and make its points, whatever

Je maintiens que les réservistes qui viennent de terminer une formation très intensive de 18 mois et qui ne retournent au sein de leur unité qu'une journée par mois peuvent devenir une source importante de problèmes sociaux parce que, contrairement à leurs confrères de la force régulière, ils ne se réadaptent pas facilement à la vie normale, se retrouvant seuls, à Matane, plutôt que d'être sur les bases.

Je crois qu'il y a là une sorte de bombe à retardement. Concernant le travail du comité, il serait intéressant de rendre visite à une ou deux unités de milice isolées qui ont envoyé des gens sur le terrain, et de leur demander de nous dire ce qu'ils font précisément avec ces troupes, et de nous dire comment ces troupes s'en tirent. Je reçois des renseignements à propos de gens qui sont emprisonnés, entre autres choses.

L'autre problème concernant les réservistes consiste à ne parler qu'avec les officiers d'état-major et le quartier général. Il y a trop de filtrage là-bas.

Le deuxième point concerne la GRC et le président du comité consultatif des Services nationaux de police, l'organisme qui encadre tous les services de police au pays. Ils ont accompli beaucoup de travail. Un document a été envoyé, et je veux simplement vous indiquer que des gens vont le lire. Nous voudrions peut-être penser à ce que nous devons faire avec cela parce que, s'il y a un service de police qui éprouve des difficultés ces jours-ci, c'est bien la GRC, à mon avis, d'après ce que j'ai pu en conclure. Cela pourrait être un point dont nous pourrions discuter.

La présidente : Je pense que quelque chose sera présenté concernant le comité de révision et la nouvelle structure qui remplacera Paul Kennedy.

Le sénateur Dallaire : C'est précisément pour cette raison.

La présidente : Il se pourrait même que cela nous arrive sous forme de projet de loi. Si c'est le cas, c'est certain que nous examinerons la question. Je pense que la GRC considère en ce moment que le plus tôt sera le mieux, parce qu'elle veut aller de l'avant avec la nouvelle structure. Voilà le genre de choses qui va interrompre nos activités, parce que nous n'avons pas le contrôle là-dessus. Si un projet de loi est présenté, nous nous en occuperons.

Le sénateur Dallaire : Anticiper la chose n'est peut-être pas une mauvaise idée.

Le sénateur Banks : Je voudrais revenir sur ce que le sénateur Day a dit. Je pense que nous voulons tous examiner les choses qui ont une incidence sur les politiques publiques. Nous voulons améliorer les politiques publiques. Je présume que c'est pour cela que nous sommes tous ici. Il n'est pas possible de dire que la marche à suivre est celle-ci ou celle-là. Nous devons tout faire. Dans le passé, quand les comités du Sénat ont voulu modifier les politiques publiques, une des choses qui ont aidé les comités à être efficaces, c'est leur forte présence. Cela exerce une pression sur les électeurs.

Lorsqu'un comité se rend à North Bay, à Charlottetown ou à Edmonton, c'est un événement. Le comité est en mesure d'avoir plus d'effet sur les politiques publiques et de faire valoir ses

they are, by virtue of that constituency. I want to remind us that we can hold hearings anywhere in Canada. We do not all have to be in Ottawa on Mondays. We can be someplace else on Mondays. We can be in Gagetown on Monday. That comment is only an aside.

The second thing is a question for the clerk. A subcommittee may not have more members than half the main committee. I am looking here at whether the membership of the Subcommittee on Veterans Affairs can be made six instead of five.

Ex officio members include the Leader and Deputy Leader of the Government and the opposition, making four in all. Is it “or” rather than “and”?

Mr. Pittman: Yes, it is “or.”

Senator Banks: The number is 12 then, not 14, or whatever it is.

The Chair: Are there any other questions or comments? Thank you all very much. I am looking forward to a new day and a turning of the page. I look forward to all your insights. To all of us who are still new, I know there is a lot of history around here and we will take advantage of it. Thank you all very much and we will see you next Monday, except for the steering committee, which may take a few moments now to meet.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, March 22, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:07 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: Arctic sovereignty and security).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: This is the first meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today, we will be looking at issues related to Canadian sovereignty and focusing particularly on the Arctic borders, if you will. That will encompass not only geography but also some of the other issues that are there for us to look at, including resources in fisheries and other things. We will be looking at this over the course of time.

I welcome you all here. Our first guest, Mr. Whitney Lackenbauer, is the co-author of a book called *Arctic Front: Defending Canadian Interests in the Far North*. We will have a presentation from Mr. Lackenbauer and then will be open to questions.

arguments, quels qu'ils soient, en vertu de l'importance du Sénat. J'aimerais rappeler que nous pouvons tenir des audiences partout au Canada. Nous n'avons pas à tous être à Ottawa les lundis. Nous pouvons être ailleurs les lundis. Nous pouvons être à Gagetown le lundi. Ce n'est qu'une remarque.

La deuxième chose est une question pour le greffier. Un sous-comité ne peut avoir plus de membres que n'en comporte la moitié du comité principal. Je me demande si, dans ce cas, le nombre de membres du Sous-comité des anciens combattants pourrait être augmenté de cinq à six.

Le leader et le leader adjoint du gouvernement et de l'opposition sont les membres d'office du sous-comité, ce qui donne un total de quatre personnes. Est-ce « ou » plutôt que « et »?

M. Pittman : Oui, c'est « ou ».

Le sénateur Banks : Le chiffre est donc 12, alors, et non 14, ou peu importe ce que c'est.

La présidente : Y a-t-il d'autres questions ou commentaires? Je vous remercie beaucoup. Je serai heureuse de commencer une nouvelle ère et de tourner la page. J'attends avec impatience vos réflexions. Pour ceux d'entre nous qui sont nouveaux, je sais qu'il y a beaucoup d'expérience qui nous entoure, et nous allons en profiter. Un grand merci à tous. Nous nous reverrons lundi prochain, à l'exception du comité de direction, qui va prendre un peu de temps pour se réunir dès maintenant.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 22 mars 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 7, pour examiner, afin d'en faire rapport, la politique de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : souveraineté et sécurité dans l'Arctique).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Il s'agit de la première réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Aujourd'hui, nous allons nous pencher sur des questions liées à la souveraineté du Canada, en mettant plus particulièrement l'accent sur les frontières de l'Arctique, si vous le voulez bien. Cet examen englobera non seulement des questions de nature géographique, mais également des questions touchant entre autres les ressources halieutiques. Ces questions seront abordées au fil de notre réunion.

Je vous souhaite à tous la bienvenue ici. Notre premier invité, M. Whitney Lackenbauer, est le coauteur d'un livre intitulé *Arctic Front: Defending Canadian Interests in the Far North*. M. Lackenbauer nous présentera un exposé, puis il répondra ensuite à nos questions.

Whitney Lackenbauer, Associate Professor and Chair of the Department of History, St. Jerome's University: Thank you for the opportunity to appear before the committee to discuss a subject of growing national and international interest.

In broad terms, the role of the Canadian Forces, CF, in the Arctic must be successfully linked to the government's Northern Strategy and its intent to take a leadership role in nation building in our North. There are still difficult questions to be answered when justifying further military investments. If Canada does not face an imminent existential threat to its Arctic in terms of sovereignty, as I will suggest, then why would the government not funnel its money and resources into the Coast Guard, the RCMP and other government departments more involved in human security efforts in our North?

First, I want to emphasize that I do not believe that there is an Arctic race that is likely to deteriorate into military conflict over boundaries and resources. Commentators such as Rob Hubert and Pierre Leblanc are good at stitching together a range of possible security threats and asserting that this points to probable conflict in the region. Grouping together a series of discrete and manageable challenges over maritime boundaries, transit rights and extended continental-shelf limits makes the alleged storm seem scarier than it is. There is still time for bilateral and multilateral cooperation.

Nevertheless, Canada needs robust military capabilities in the Arctic so that the Canadian Forces can fulfill its core defence of Canada's mission and support other government departments. The government has made numerous commitments with which we are all familiar: the port at Nanisivik, the Arctic offshore patrol vessels and the Arctic response company groups to name but a few.

The key, however, is to see how these military investments are conceptualized as a whole. Media coverage tends to treat them as an essential display of military presence necessary to establish our sovereignty, as do ad hoc political statements. I treat the word "presence" with caution. It is a misnomer to suggest that we need a larger military presence to bolster our sovereignty over our lands and waters. This worries me because it seems to suggest that our sovereignty is currently lacking. It is not. In fact, I worry that a fixation on the word "presence" reveals a fundamental misunderstanding of sovereignty. Although past and present governments have equated sovereignty with security, sovereignty is actually a legal concept which entails ownership and the right to control over a specific area regulated by a clearly defined set of international laws.

Whitney Lackenbauer, professeur agrégé et directeur du Département d'histoire, St. Jerome's University : Je vous remercie de me donner l'occasion de me présenter devant le comité pour discuter d'un sujet qui suscite un intérêt de plus en plus marqué à l'échelle tant nationale qu'internationale.

De façon générale, le rôle des Forces canadiennes, les FC, dans l'Arctique doit être lié de façon satisfaisante à la stratégie pour le nord du Canada du gouvernement, laquelle doit jouer un rôle de premier plan dans le développement du pays dans le Nord. Il y a encore des questions épineuses auxquelles il faut répondre au moment de justifier de nouveaux investissements sur le plan militaire. Si, comme je le ferai valoir, la souveraineté du Canada dans l'Arctique ne fait l'objet d'aucune menace imminente et concrète, alors pourquoi le gouvernement ne canalise-t-il pas l'argent et les ressources dont il dispose vers la Garde côtière, la GRC et les ministères qui participent davantage aux efforts déployés dans le Nord en matière de sécurité humaine?

Tout d'abord, je tiens à souligner que je ne crois pas que les problèmes liés aux frontières et aux ressources de l'Arctique risquent de se détériorer et de déboucher sur un conflit militaire. Des commentateurs comme Rob Hubert et Pierre Leblanc n'ont aucune difficulté à établir des liens entre un certain nombre de menaces éventuelles à la sécurité et à affirmer que cela laisse entrevoir la possibilité d'un conflit dans la région. Le fait de regrouper une série de problèmes distincts et maîtrisables touchant les frontières maritimes, les droits de passage et les limites étendues de la plate-forme continentale a pour résultat de faire paraître le problème plus grave qu'il ne l'est en réalité. Il n'est pas trop tard pour la coopération bilatérale et multilatérale.

Cela dit, le Canada doit mettre en place de solides capacités militaires dans l'Arctique de manière à ce que les Forces canadiennes s'acquittent de leur tâche fondamentale, à savoir soutenir la mission du Canada, et à appuyer les autres ministères. Le gouvernement a pris de nombreux engagements que nous connaissons bien, notamment en ce qui a trait au port de Nanisivik, aux navires de patrouille extracôtiers de l'Arctique et aux groupes de la compagnie d'intervention dans l'Arctique.

Cependant, l'élément essentiel tient à la façon dont ces investissements de nature militaire sont perçus dans leur ensemble. Les médias ont tendance à considérer ces investissements comme une manifestation de notre présence militaire essentielle pour établir notre souveraineté, au même titre que les déclarations politiques ponctuelles. J'utilise avec prudence le terme « présence ». Il s'agit d'un euphémisme qui doit laisser entendre que nous devons accentuer notre présence militaire pour renforcer notre souveraineté sur ces terres et ces eaux. Cela me préoccupe, car cela semble indiquer que nous n'exerçons pas notre pleine souveraineté à l'heure actuelle. Cela est faux. En fait, je crains que l'utilisation obsessionnelle du terme « présence » révèle une incompréhension fondamentale à l'égard de la notion de souveraineté. Les gouvernements d'hier et d'aujourd'hui ont assimilé la souveraineté à la sécurité, mais en fait, la souveraineté est un concept juridique qui suppose la propriété d'un territoire et le droit de contrôle sur ce territoire, lesquels sont régis par un ensemble bien défini de lois internationales.

We have some managed disputes with our circumpolar neighbours, but I highly doubt that Hans Island or the Beaufort Sea will lead to the armed conflict. All of the Arctic coastal states, including Russia, have promised to adhere to international law when delimiting their extended continental shelf. There may be some negotiations, but this is nothing new. I am sure you will hear more about this from Mr. Kessel later.

In terms of the Northwest Passage, Michael Byers and other commentators have tried to sell us on the notion that the United States will eventually come around to recognizing and accepting our legal position that the passage is internal waters. They will not. In my conversations with American officials, I have heard time and time again that this is a non-starter. After all, the U.S. has been saying consistently since the 1960s that this would set a dangerous precedent in other parts of the world, and it can hardly retract that position now without prejudice to its global interest. As long as there is a U.S. navy, I have been told time and time again, the Americans will not change their official position.

However, this does not preclude cooperation. The Americans are not keen to undermine us. They would prefer to let sleeping dogs lie, but we keep twisting the tail, and I think we are setting up a lose-lose situation by doing so.

What is missing in too much of the discussion surrounding Arctic security these days is the value of cooperation. The Northwest Passage issue has been well managed for half a century, based on a mutually respectful agreement to disagree with the Americans, and there is no reason that this has to change. Our militaries are interconnected, particularly when it comes to continental air defence, and NORAD's maritime warning mission extends this to the oceans. The U.S. Navy already has an Arctic road map, which is something that Canada Command should emulate. Rather than setting up misconceptions that we need to build up the Canadian Forces to defend against American assistance, we should be more confident and see the advantage in leveraging American assets in the Arctic.

By extension, I think the National Defence, DND, should foster partnerships with the U.S. and other polar countries where appropriate. Inviting the Danes to link up with the Canadian Rangers Patrol Group, CRPG, north of Ellesmere next month is a good example. This demystifies the notion that we are militarizing our North to send signals to others. In the West, infrastructure development should occur in dialogue with the

Quelques litiges, qui ont été réglés, nous ont opposés à nos voisins de la région circumpolaire, mais je doute fortement que l'île Hans ou la mer de Beaufort donne lieu à un conflit armé. Tous les États côtiers de l'océan Arctique, y compris la Russie, ont promis de respecter les lois internationales au moment de déterminer les limites de leur plateau continental étendu. Des négociations pourraient avoir lieu, mais ce ne serait pas la première fois. M. Kessel vous en dira certainement davantage à ce sujet un peu plus tard.

En ce qui concerne le passage du Nord-Ouest, Michael Byers et d'autres commentateurs ont tenté de nous faire adhérer à l'idée selon laquelle les États-Unis finiront par reconnaître et admettre le point de vue juridique du Canada, à savoir que le passage fait partie des eaux intérieures du pays. Cela n'arrivera pas. J'ai souvent discuté avec des fonctionnaires américains, et ils m'ont répété à maintes et maintes reprises qu'il n'y avait aucune chance que cela se produise. Après tout, depuis les années 1960, les États-Unis répètent invariablement qu'une telle décision créerait un dangereux précédent qui aurait des répercussions dans d'autres régions du monde, et ils ne peuvent pas vraiment aujourd'hui revenir sur leur position sans porter préjudice à leurs intérêts à l'échelle mondiale. On me l'a répété plus d'une fois : tant que la marine américaine existera, les États-Unis ne modifieront pas leur position officielle.

Cependant, cela n'empêche pas la coopération. Les Américains n'ont pas envie de porter atteinte au Canada. Ils préféreraient ne pas réveiller le chat qui dort. Cependant, nous ne cessons de jeter de l'huile sur le feu, et j'estime qu'en agissant de la sorte, nous nous plaçons dans une situation où tous se retrouveront perdants d'une manière ou d'une autre.

Dans le cadre des discussions touchant la sécurité dans l'Arctique qui ont lieu par les temps qui courent, on oublie trop souvent de souligner l'importance de la coopération. La question du passage du Nord-Ouest a été gérée de façon efficace pendant un demi-siècle sur le fondement du désaccord à l'amiable respectueux qui lie le Canada et les États-Unis, et il n'y a aucune raison que cela change. Les forces militaires canadiennes et américaines sont interreliées, surtout en ce qui concerne la défense aérienne du continent, et la mission d'alerte maritime du NORAD permet d'étendre aux océans cette défense aérienne. La marine américaine a déjà élaboré un plan relatif à l'Arctique, et Commandement Canada devrait tenter d'en faire autant. Plutôt que d'entretenir l'idée erronée selon laquelle nous devons renforcer les Forces canadiennes pour que nous puissions nous défendre contre l'aide offerte par les Américains, nous devrions être plus confiants et prendre conscience du fait que nous avons avantage à mettre à profit l'atout que représente la présence des Américains dans l'Arctique.

Par extension, j'estime que la Défense nationale, le MDN, devrait favoriser les partenariats avec les États-Unis et les autres pays de la région polaire, au besoin. Les Danois ont été invités à se joindre au Groupe de patrouilles de Rangers canadiens, le GPRC, au nord de l'île d'Ellesmere le mois prochain. Cela représente un bon exemple de partenariat. Cela contribue à déromper ceux qui croient que nous renforçons notre présence

Americans. Both countries would benefit from a Nanisivik-type port in the Western Arctic, and our coast guards work very closely and constructively in that region and have for a long time.

Therefore, if the practical role of the military is not likely to be focused on defending or enforcing sovereignty in classic military terms, and if we retain alliances to deal with the highly improbable occurrence of a foreign military challenge, what roles can the Canadian Forces actually play beyond providing surveillance? There are security threats, including criminal activities, such as illegal immigration and terrorism. Of course, the RCMP and Public Safety Canada have the lead, not National Defence.

There are also safety challenges, such as search-and-rescue incidents, floods, oil spills, pandemics. Except for certain search-and-rescue tasks, DND is not the lead department for responding to these incidents. Depending on the context, primary jurisdiction could fall to Health Canada, Public Safety Canada or Environment Canada. There is a danger in conceptualizing DND as the “first responder” in a passenger ship going aground or in a case of illegal immigration. Therefore, where does the military fit in the broader national picture?

The obvious answer is that the military’s training makes it an ideal responder to probable emergency scenarios, and it is funded and equipped to do contingency operations on a level that other government departments do not have the training or resources to reach.

If this type of support role is the military’s central task in the Arctic, the first priority is determining exactly what other government departments in the North actually require of the military. The second priority is increasing training and research so that the military has the understanding it needs to operate effectively in the Arctic. The third priority should be transport and logistical needs so that the CF can deliver strategic materials quickly and efficiently. If a brigade were required to respond to a disaster in Iqaluit, where are the gaps in getting people there and supporting them? It is important to determine what capabilities are needed before deciding what platforms or equipment should be procured.

There is also an expectation that DND and CF contribute to the government’s broader nation-building objectives. To that end, I think that individual departments, including DND, should focus on the national rather than federal departmental goals. Canada’s

militaire dans le Nord pour envoyer des signaux aux autres pays. Dans l’ouest de la région, le développement de l’infrastructure doit s’effectuer en collaboration avec les Américains. Le Canada et les États-Unis profiteraient tous deux de la présence d’un port du type de celui de Nanisivik dans l’ouest de l’Arctique, et les gardes côtières américaine et canadienne travaillent en étroite collaboration et de manière très constructive depuis longtemps dans cette région.

Par conséquent, si le rôle concret de nos forces militaires n’est pas axé sur la défense ou le renforcement de notre souveraineté au sens militaire classique du terme, et si nous maintenons des alliances pour faire face au cas hautement improbable que nous soyons défiés par une armée étrangère, quels rôles les Forces canadiennes peuvent-elles véritablement jouer, hormis un rôle de surveillance? Il y a des menaces à la sécurité, y compris des activités criminelles comme l’immigration illégale et le terrorisme. Bien sûr, ces domaines relèvent principalement de la GRC et de Sécurité publique Canada, et non pas de la Défense nationale.

Il y a également les incidents posant des risques pour la sécurité, par exemple les opérations de recherche et sauvetage, les inondations, les déversements de pétrole et les pandémies. Le MDN n’est pas le ministère responsable de l’intervention dans ce type d’incident, sauf en ce qui concerne les opérations de recherche et sauvetage. Selon les circonstances, la responsabilité principale incomberait à Santé Canada, à Sécurité publique Canada ou à Environnement Canada. Il ne faut pas commettre l’erreur de croire qu’il incombe au MDN d’être le premier à intervenir au moment du naufrage d’un navire à passagers ou dans un cas d’immigration illégale. Ainsi, quelle est la place de nos forces militaires dans l’ensemble du pays?

La réponse évidente est la suivante : étant donné leur formation, les militaires sont les mieux placés pour intervenir en situations d’urgence, et le MDN dispose d’un financement et du matériel lui permettant de mener des opérations d’urgence que les autres ministères ne peuvent mener, car ils ne possèdent pas une expertise ou des ressources équivalentes à celles du MDN.

Si ce type de rôle de soutien représente le rôle central que doivent jouer les FC dans l’Arctique, la première priorité consiste à déterminer de façon précise quels sont les autres ministères qui ont véritablement besoin de nos forces militaires dans le Nord. La deuxième priorité consiste à accroître la formation et la recherche de façon à ce que les FC comprennent qu’elles doivent agir de façon efficace dans l’Arctique. La troisième priorité devrait être de répondre aux besoins en matière de transport et de logistique de manière à ce que les FC puissent transporter leur matériel stratégique de façon rapide et efficiente. Quelles sont les lacunes qui empêchent une brigade d’intervenir en cas de sinistre à Iqaluit, par exemple sur le plan du transport des personnes et du soutien? Il est important de cerner les ressources nécessaires avant de prendre une décision quant aux plates-formes ou au matériel à acquérir.

On s’attend également à ce que le MDN et les FC contribuent à la réalisation des objectifs plus généraux du gouvernement en matière de développement du pays. À cette fin, j’estime que chaque ministère, y compris le MDN, doit mettre l’accent non pas

Northern Strategy defines four pillars for the Canadian Arctic, which really require a whole-of-government approach. Certainly CF will play a role in visibly demonstrating Canadian sovereignty, but it will also contribute to the other pillars. It is important to keep in mind how operations in the Arctic could, for example, support community building, as they already do through the Canadian Rangers, and how they could contribute to local infrastructure or support local governance.

I would like to end my opening remarks by reflecting on the role of northerners in security and defence in the Arctic. Cooperation is as essential within Canada as it is within the circumpolar world. Certainly, northerners have been vocal in asserting that sovereignty includes them, and their representatives are insistent that they be involved in decision making related to their homeland.

This is complicated in terms of security and defence policy-making, but there is territorial and Aboriginal government representation on the Arctic Security Working Group, an important venue for sharing information that we can discuss later. More regularly, however, northerners are practically engaged in northern defence through the Canadian Rangers.

I applaud the government for its promise to invest in the Rangers, to support their growth and to provide them with better equipment and uniforms. The Liberals certainly made similar strides in the 1990s, and the Rangers benefitted then, as they will now. The danger, of course, is to manage expectations so that policy-makers do not try to make the Rangers into something they are not. They are Reservists, but they cannot be expected to possess the same capabilities as southern-based units. Making them more military will neither improve Canada's security nor our sovereignty. The hard military capabilities can be provided through Regular and Reserve Forces. The Rangers are not broken, and I see danger in trying to fix them.

To wrap up, Canada's Northern Strategy transcends the line between domestic and foreign policy. It seems to acknowledge that sovereignty is not primarily about boundary lines but everything that goes on within them. The litmus test of government resolve will be follow-through. Policy is only as good as the action it inspires, Minister Cannon noted last summer. Laying out a broad, integrated and positive strategy is a step in the right direction. Converting that strategy into deliverables that produce a more constructive and secure

sur les buts des ministères fédéraux, mais sur les objectifs nationaux. La Stratégie pour le Nord du Canada définit les quatre piliers sur lesquels repose l'intervention du gouvernement dans l'Arctique canadien, lesquels exigent véritablement l'adoption d'une approche pangouvernementale. À coup sûr, les FC seront appelées à contribuer à poser des gestes concrets pour affirmer la souveraineté du Canada, mais elles devront également appuyer la consolidation des autres piliers. Il est important de garder présente à l'esprit la manière dont les opérations menées dans l'Arctique pourraient soutenir, par exemple, le développement des collectivités, comme le font déjà les Rangers canadiens, et la manière dont elles pourraient contribuer à développer les infrastructures locales ou à soutenir les administrations de la région.

J'aimerais terminer ma déclaration préliminaire par une réflexion sur le rôle que doivent jouer les résidents du Nord au chapitre de la sécurité et de la défense dans l'Arctique. La coopération avec les autres pays de la région circumpolaire est essentielle, mais la coopération au sein du Canada l'est tout autant. Les résidents du Nord ont assurément affirmé avec beaucoup de conviction qu'ils avaient un rôle à jouer en matière de souveraineté, et leurs représentants insistent pour participer au processus décisionnel touchant leur territoire.

Il est compliqué de faire participer les résidents du Nord à l'élaboration des politiques en matière de sécurité et de défense, mais des représentants des gouvernements territoriaux et autochtones font partie du Groupe de travail sur la sécurité de l'Arctique, une importante tribune d'échange de renseignements, dont nous pourrions discuter ultérieurement. Cependant, de façon plus régulière, les habitants du Nord participent concrètement à la défense du territoire nordique par le truchement des activités des Rangers canadiens.

Je félicite le gouvernement de s'être engagé à investir dans les Rangers, à soutenir leur croissance et à les doter de meilleur matériel et de nouveaux uniformes. Les libéraux ont certainement agi en ce sens dans les années 1990, et les Rangers en avaient profité, comme ils en profiteront à ce moment-ci. Bien sûr, le danger consiste à gérer les attentes de façon à ce que les décideurs ne tentent pas de transformer les Rangers en quelque chose qu'ils ne sont pas. Les Rangers sont des réservistes, mais on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils possèdent des capacités similaires à celles des unités cantonnées dans le sud du pays. Le fait d'augmenter les capacités militaires des Rangers ne permettra pas d'accroître la sécurité ou la souveraineté du Canada. Il revient à la Force régulière et à la Force de réserve d'exercer une puissance militaire. Les Rangers fonctionnent bien, et j'estime qu'il y a des risques à tenter de réparer quelque chose qui fonctionne bien.

Pour conclure, je souligne que la Stratégie pour le Nord du Canada transcende les frontières qui séparent les politiques intérieures et les politiques étrangères. La stratégie semble reconnaître que la souveraineté concerne principalement non pas les frontières, mais tout ce qui se passe entre elles. La pierre de touche de l'action du gouvernement sera le suivi. L'été dernier, le ministre Cannon a fait observer qu'on devait juger les politiques aux mesures auxquelles elles donnent lieu. La mise en place d'une stratégie globale, intégrée et positive représente un pas dans la

circumpolar world will be the real challenge. Defence is a key component but must be carefully situated in a whole-of-government framework.

I will conclude my remarks there, and I look forward to our discussion.

The Chair: Thank you very much. I neglected to introduce myself, which I should have done. I am Senator Pamela Wallin from Saskatchewan, and I am the chair of this committee. My deputy chair is Senator Roméo Dallaire, representing Quebec, who will pose the first question to our witness.

Senator Dallaire: In your argument of the conceptual framework of security in the North, how far into the future do you believe your concept will remain valid?

Mr. Lackenbauer: That is a great question. I am thinking definitely horizon 1, which, in military terms, is extending out 5 years or perhaps even 10 years. By the time we get to 15 or 20 years from now, this is where even the Arctic Marine Shipping Assessments begin to get a bit hazy. Certainly, we have a comfortable window, and I am safe to say that this goes out at least 10 years.

Senator Dallaire: The capital program in National Defence is based on a rolling 15-year program, with another 10 years ahead of that on research. Therefore, National Defence is looking into requirements 25 years into the future. The premise is that we have to look into the Arctic with the idea that 25 years from now we will need something that may take 10, 15 or 20 years to build. My argument returns. What is the scenario in the year 2035 that we should be preparing for in the Arctic?

Mr. Lackenbauer: I am a historian, so that is obviously an awful question to ask me. It is a wonderful question, though. Of course, we are projecting outward and looking into the future, and that is the main question. One of the frameworks that I like to use in this scenario is something developed by the Arctic Marine Shipping Assessment, looking at four quadrants of what we anticipate. We can look toward a polar saga, one in which you have stable governance — it is a region that is relatively stable — and resource development is occurring in a way that is constructive, everyone has a stake in it, and everyone is cooperating and adhering more or less to international law.

The other side is looking at it as a polar race, which is what the media has homed in on in suggesting that this will be an all-out lawless frontier, that this is the last Eldorado, and everyone will try to get their stake in it.

We have to look at each of the different Arctic littoral states, all of the non-state actors in the region and ask fundamental questions about what they are looking to get out of the region.

bonne direction. Le véritable défi tiendra à faire en sorte que cette stratégie se traduise par des réalisations rendant la région circumpolaire plus constructive et plus sécuritaire. La défense est un aspect clé, mais la place qu'elle doit occuper au sein d'un cadre pangouvernemental doit être soigneusement définie.

Cela conclut ma déclaration préliminaire. Je me réjouis à l'idée de discuter avec vous.

La présidente : Merci beaucoup. J'aurais dû me présenter, mais j'ai négligé de le faire. Je suis le sénateur Pamela Wallin, de la Saskatchewan, et je suis la présidente du comité. Le vice-président du comité est le sénateur Roméo Dallaire, qui représente le Québec. C'est lui qui posera la première question au témoin.

Le sénateur Dallaire : Vous nous avez présenté votre position en ce qui concerne le cadre conceptuel en matière de sécurité dans le Nord. Selon vous, pendant combien de temps le cadre conceptuel que vous préconisez demeurera-t-il valide?

M. Lackenbauer : C'est une excellente question. J'estime qu'il demeurera certainement valide pendant une durée équivalant à l'horizon 1, ce qui signifie, en termes militaires, pendant au moins cinq ans, voire même 10. Nous n'avons qu'une vague idée de ce que vaudront les évaluations de la navigation marine dans l'Arctique d'ici 15 ou 20 ans. Nous disposons à coup sûr d'un intervalle assez long, et je peux dire sans trop craindre de me tromper qu'il s'étend sur au moins dix ans.

Le sénateur Dallaire : Le programme d'immobilisations de la Défense nationale est un programme continu qui s'étend sur 15 ans, auquel s'ajoutent dix années axées sur la recherche. Ainsi, la Défense nationale examine ses exigences pour les 25 années à venir. Il faut partir du principe selon lequel nous devons aborder la question de l'Arctique en gardant présent à l'esprit que ce dont nous aurons besoin dans 25 ans prendra peut-être 10, 15 ou 20 ans à mettre en place. Je reviens à ce que je vous demandais plus tôt. À quoi voulons-nous que ressemble l'Arctique en 2035, et comment devons-nous nous y préparer?

M. Lackenbauer : Je suis historien, alors évidemment, c'est une question terrible à me poser. Je souligne toutefois qu'il s'agit d'une excellente question. Bien sûr, nous tentons de nous projeter dans l'avenir, et c'est là l'essentiel. L'un des cadres que j'aime utiliser au moment d'élaborer un scénario pour l'avenir découle de l'évaluation de la navigation marine dans l'Arctique. Il s'agit d'un cadre qui englobe quatre scénarios possibles pour l'avenir. Nous pouvons prévoir une saga polaire, qui sera caractérisée par une gouvernance stable — il s'agit d'une région relativement stable à ce chapitre — et une approche constructive et inclusive en matière de développement des ressources, et durant laquelle toutes les parties coopèrent et respectent à des degrés divers les lois internationales.

Nous pouvons également envisager une ruée vers le pôle Nord, scénario que les médias se sont approprié, et selon lequel la région polaire deviendra un territoire où régnera l'anarchie totale, le dernier Eldorado où chacun tentera de se tailler la part du lion.

Nous devons examiner chaque État côtier de l'océan Arctique et tous les intervenants non étatiques dans la région et nous poser des questions fondamentales quant à ce qu'ils souhaitent tirer de

When we look at Russia, which has been in the news in the last couple of weeks, we need to look at what Russia is trying to get out of the Arctic, if we look at it as a possible belligerent. At the end of the day, Russia is looking to potentially be a great big energy province — it is part of the Arctic and part of the continental shelf — to replace resources in Western Siberia that will be largely depleted, potentially, within 20 years.

Secondly, Russia is looking at a transportation corridor through the Northern Sea Route. If we extrapolate outward, will Russia seek an unstable Arctic region? If you will to be based upon reliable resource extraction and transportation, you will seek stability as well.

We can take that logic and carry it over to all the different actors, more or less, and say that this is what they are looking for. To articulate it in sovereignty terms, I just came back from China and was refreshed to hear from the Chinese that they are intent that they are not out to challenge or undermine Canada's sovereignty. In fact, the Chinese reminded me that they are keen on people respecting domestic sovereignty and not meddling in their affairs. They will certainly not do that in Canada's case. They want us to tell them what the rules are, and they will adhere to them. They are, however, interested in using this passage.

Your question actually raises a whole series of questions not only about how the future might look but about what Canada hopes to get out of the future. That is where we get a difference of opinion in terms of how things will look. I, for one, say that we want to look at a stable, secure, circumpolar world in which our interests are protected but will require us to be accommodating to some extent.

Senator Patterson: I was pleased to hear your view on the military as not necessarily being required only for defence and suggesting a cooperative, peacekeeping approach. That is not the right analogy, but I think that fits in with my own view of things.

You say, in your presentation, that it is important to determine what capabilities are needed before deciding what platforms or equipment should be procured. You mentioned some of the commitments that our government has made for infrastructure and military capability. You did not mention the plan for the Arctic-class icebreaker.

Could you tell us what the capabilities are that you think our military needs? What does it have and what does it need?

Mr. Lackenbauer: Great strides have been taken in recent years. Again, making a series of commitments that — as I am sure you will hear from Mr. Leblanc later — were things that were

la région. Si nous considérons la Russie, qui fait les manchettes depuis deux ou trois semaines, comme un éventuel État belligérant, nous devons déterminer les raisons pour lesquelles cet État souhaite être présent dans l'Arctique. En fin de compte, la Russie envisage ce territoire — elle qui fait partie de l'Arctique et du plateau continental — comme une énorme région de production énergétique afin de remplacer les ressources de la Sibirie occidentale, lesquelles seront possiblement épuisées en grande partie d'ici 20 ans.

En outre, la Russie envisage la création d'une voie de communication traversant la route maritime du Nord. Si nous nous livrons à la spéculation, pouvons-nous affirmer que la Russie cherchera à créer de l'instabilité dans la région arctique? Si la Russie veut extraire et transporter des ressources de façon fiable, elle cherchera également à créer de la stabilité.

Une logique similaire peut être appliquée, à des degrés variables, à l'ensemble des intervenants, et on peut en conclure qu'ils chercheront également la stabilité. En ce qui concerne la souveraineté, je peux vous dire que je reviens tout juste de la Chine, et que j'ai été agréablement surpris d'entendre les Chinois me dire qu'ils n'avaient pas l'intention de contester la souveraineté du Canada ou d'y porter atteinte. En fait, les Chinois m'ont rappelé qu'ils appréciaient beaucoup que l'on respecte leur souveraineté intérieure et que l'on ne se mêle pas de leurs affaires. Ils n'agiront donc certainement pas de cette façon envers le Canada. Ils veulent que nous leur exposions les règles du jeu, et ils les respecteront. Toutefois, ils sont intéressés à utiliser ce passage.

En fait, votre question soulève toute une série de questions touchant non seulement ce que nous réserve l'avenir, mais également ce que le Canada souhaite obtenir dans l'avenir. Pour ce qui est de ce que nous réserve l'avenir, les opinions divergent. Personnellement, j'affirme que nous devons envisager une région circumpolaire stable et sécuritaire où nos intérêts sont protégés, mais, pour en arriver là, nous devons nous montrer conciliants, dans une certaine mesure.

Le sénateur Patterson : J'ai été heureux d'entendre votre opinion selon laquelle les forces armées ne servaient pas nécessairement aux seules fins de défense, et j'ai été heureux de vous entendre suggérer l'adoption d'une approche coopérative axée sur le maintien de la paix. L'analogie n'est pas parfaite, mais j'estime qu'elle correspond à ma propre vision des choses.

Durant votre exposé, vous avez dit qu'il est important de déterminer quelles sont les ressources nécessaires avant de prendre une décision quant aux plates-formes ou au matériel à acheter. Vous avez mentionné quelques engagements pris par notre gouvernement en matière d'infrastructure et de capacités militaires. Vous avez omis d'évoquer le projet de brise-glace de classe arctique.

Pouvez-vous nous dire quelles sont, selon vous, les ressources dont ont besoin nos forces armées? Quelles ressources possèdent-elles et de quelles ressources ont-elles besoin?

M. Lackenbauer : D'énormes progrès ont été réalisés au cours des dernières années. Là encore, comme M. Leblanc vous le dira certainement un peu plus tard, la suite d'engagements qui ont été

very much lacking when he developed an Arctic capability study released in 2000. It showed deterioration and atrophy of Canadian Forces capabilities.

Many of the promises and commitments made are steps in the right direction. They are identifying the need for command, control, intelligence, surveillance and reconnaissance, which are core capabilities that any sustainable Canadian Forces will be based upon and any integrated government strategy will have to be based upon. It is laying a foundation, to some extent.

Again, we have seen signals coming out of media commentaries on this year's budget that already the Arctic patrol vessels are being put on ice, pardon the pun, for the time being. This is disturbing. It is a versatile platform, which is a part of what makes it so attractive.

Mr. Byers talked about these vessels as slush breakers when they were announced. Having the capability to go through one-metre ice in the navigable season is very appropriate, as well as being able to use these vessels out in the exclusive economic zone, EEZ, in other parts of the country.

Some of the steps taken have been in the right direction. They have been introduced as discrete procurement decisions, rather than articulated as part of a broader strategy. Even in the Northern Strategy, presented last summer, I do not think it was really laid out how all these different components come together into something that is larger than the sum of its individual parts.

It is getting back to basics. It is asking questions of all the government stakeholders and all the stakeholders outside of government, particularly northerners, to get together and address what it is that we need to do. This should not be restricted to the southern alarmist mindset that loves to play on grand notions and dramatic narratives of the Russians coming over the pole or the Danes taking over Hans Island and our need to have a pitch battle against them. I am suggesting that we have time to prepare for it.

As far as time horizons, the further we get from the present, the hazier it becomes. I am saying that people who are thrusting upon us that within two or three years the Northwest Passage could be flooded with foreign vessels intent on undermining our sovereignty are way out of whack.

Senator Patterson: Thank you. One of your observations caught my attention.

I have long been an admirer of the Arctic Rangers and their potential role. I know Senator Dallaire is also a fellow sympathizer.

pris concernent des éléments qui faisaient grandement défaut en 2000, au moment où il a effectué une étude sur les ressources dans l'Arctique, laquelle démontrait la détérioration des ressources des Forces canadiennes.

Bon nombre des promesses et des engagements du gouvernement représentent des pas dans la bonne direction. Ces promesses et engagements font ressortir les besoins en matière de commandement, de contrôle, de renseignement, de surveillance et de reconnaissance, à savoir les ressources fondamentales sur lesquelles s'appuieront des Forces canadiennes durables et toute stratégie gouvernementale intégrée. Dans une certaine mesure, ces engagements posent des fondements.

Là encore, certains commentaires qui ont circulé dans les médias à propos du dernier budget ont laissé entendre que le projet concernant les navires de patrouille arctiques était déjà, du moins pour l'instant, mis sur la glace — si vous me permettez le jeu de mots. Cela est troublant. Il s'agit d'une plate-forme polyvalente, et c'est en cela que réside une partie de son attrait.

Lorsque l'acquisition de ces bâtiments a été annoncée, M. Byers les a qualifiés de brise-gadoue. Il est très souhaitable d'avoir la capacité de circuler dans des voies où se trouvent des glaces d'une épaisseur de un mètre durant la saison navigable, et d'être capable d'utiliser ces bâtiments dans d'autres régions du pays, à l'extérieur de la zone économique exclusive.

Certaines des mesures qui ont été prises représentent un pas dans la bonne direction. Ces mesures ont été présentées comme des décisions d'approvisionnement distinctes de toute stratégie à plus grande échelle. Je pense que même la Stratégie pour le Nord du Canada, annoncée l'été dernier, n'énonçait pas vraiment la manière dont tous ces éléments disparates seraient réunis en un tout plus grand que la somme de ses parties.

Il s'agit de revenir à l'essentiel. Il s'agit de demander à tous les intervenants gouvernementaux et à tous les intervenants non gouvernementaux, particulièrement les résidents du Nord, de se réunir et d'examiner ce que nous devons faire. Nous ne devons pas nous enfermer dans la mentalité alarmiste qui caractérise le sud du pays et qui aime à se complaire dans des théories grandes et éloquentes et élaborer des scénarios catastrophes à propos de l'invasion du pôle Nord par les Russes ou la prise de l'île Hans par les Danois et la nécessité pour le Canada de mener une bataille acharnée contre eux. Ce que j'avance, c'est que nous avons le temps de nous préparer pour cela.

En ce qui concerne l'horizon prévisionnel, plus nous nous éloignons du présent, plus les choses deviennent nébuleuses. Selon moi, les personnes qui s'évertuent à affirmer que d'ici deux ou trois ans, le passage du Nord-Ouest pourrait être envahi par des bâtiments étrangers souhaitant porter atteinte à notre souveraineté sont complètement à côté de la plaque.

Le sénateur Patterson : Merci. L'une de vos observations a retenu mon attention.

Depuis longtemps, les Rangers de l'Arctique et le rôle qu'ils peuvent jouer suscitent mon admiration. Je sais que le sénateur Dallaire partage mon enthousiasme à cet égard.

I was a little concerned to hear you say that Rangers cannot be expected to possess the same capabilities as southern-based units. My view is that they know the land in a way no one else does. They know how to operate in the Arctic environment. They are exceptionally good hunters, which should translate into some form of capability for military purposes.

Why would you suggest that they should stay the way they are, which is really just a little better than being volunteers?

Mr. Lackenbauer: They certainly are volunteers. It is wonderful. Much of my formative experience in the North and many of my views have been shaped with interactions that I have had with the Rangers over the last 10 years. I have been fortunate to have been out on training exercises, patrols and operations with the Rangers from coast to coast to coast. It has been very exciting.

I have heard repeatedly as a message from most Rangers — and it will differ on the region, the Yukon Rangers are different than others, for example — that they see themselves as people who are based at home. They are looked upon to defend their home. They defend Canada.

What I mean by not possessing the same suite of skills as southern-based units is that they will not be deployable overseas. It has been carefully outlined in recent versions of their role, missions and tasks that they are no longer expected to prepare for guerrilla-type activities to delay an enemy advance. This was part of the original concept back in 1947 that was exercised in the 1950s.

In recent years, it has been suggested that they will never have the level of training that southern-based primary reserve units being worked up for Afghanistan will have. At the same time, the Rangers right now, in terms of their concept, are not required to undergo annual training. Therefore, an elder who decides that he will not attend the annual training exercise because he wants to go moose hunting has that prerogative and will not be turfed out of the Rangers, as it stands right now. To go and articulate a more robust set of expectations and qualification standards for Rangers may actually undermine the concept that many of the people who possess the very essential skills to be able to perform those functions in the North are only people who actually reside in an area and know it that intimately. They might find themselves on the outs if too strict a set of rules is created for them.

It is a wonderful question, and I appreciate your sensitivity to it, but it was not meant in any derogatory way. Partly, I am concerned with ensuring that expectations in Ottawa are managed, now that Rangers have become an army asset in

J'ai trouvé quelque peu préoccupant de vous entendre dire qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce que les Rangers possèdent les mêmes ressources que des unités cantonnées dans le sud du pays. À mon avis, les Rangers connaissent le territoire mieux que quiconque. Ils savent comment fonctionner dans l'environnement arctique. Ils sont des chasseurs exceptionnels, ce qui pourrait se traduire en une certaine forme de capacité militaire.

Pourquoi suggérez-vous qu'on ne modifie pas le statut des Rangers, lequel est, dans les faits, à peine supérieur au statut de bénévoles?

M. Lackenbauer : Il s'agit assurément de bénévoles. Cela est merveilleux. La majeure partie de l'expérience que j'ai acquise dans le Nord et bon nombre de mes opinions sont attribuables à mes interactions avec les Rangers au cours des dix dernières années. J'ai eu la chance d'assister aux exercices d'entraînement, aux patrouilles et aux opérations des Rangers dans toutes les régions du pays. Cela a été très stimulant.

Même si les Rangers sont différents d'une région à l'autre — par exemple, les Rangers du Yukon sont différents de ceux des autres régions —, il y a une chose que la plupart des Rangers me répétaient invariablement, à savoir qu'ils se considèrent comme des gens en poste dans leur coin de pays. On leur demande de défendre leur coin de pays. Ils défendent le Canada.

Lorsque j'affirme qu'il ne faut pas s'attendre à ce que les Rangers possèdent le même ensemble de compétences que les unités du sud du pays, j'entends par là qu'ils ne peuvent pas être déployés à l'étranger. Dans les dernières mises à jour touchant le rôle, la mission et les tâches des Rangers, il a été rigoureusement énoncé que les Rangers ne sont plus appelés à se préparer à participer à des activités de type guérilla visant à retarder l'avance d'un ennemi. Il s'agit là d'une notion qui remonte à la création des Rangers en 1947 et qui a été mise en application au cours des années 1950.

Au cours des dernières années, on a laissé entendre que les Rangers ne posséderont jamais le niveau de formation que reçoivent les unités de première réserve du Sud avant de se rendre en Afghanistan. De plus, à l'heure actuelle, les Rangers ne sont pas tenus, compte tenu de leur statut, de suivre une formation annuelle. Par conséquent, dans l'état actuel des choses, il est loisible à un aîné de se rendre à la chasse à l'original plutôt que de participer aux exercices de formation annuels, et une telle décision n'entraînera pas son exclusion des Rangers. Si nous décidions d'élaborer et de mettre en place un cadre plus rigoureux de normes en ce qui a trait aux compétences que doivent posséder les Rangers et aux attentes à leur égard, nous risquerions, dans les faits, de porter un coup à la notion selon laquelle bon nombre de personnes qui possèdent les compétences essentielles à l'exercice des fonctions des Rangers dans le Nord sont exclusivement les personnes qui vivent dans une région donnée et qui la connaissent très profondément. Si nous établissons un ensemble de règles trop strictes, ces gens pourraient se voir exclus des Rangers.

Vous m'avez posé une excellente question, et je comprends qu'il s'agit d'un sujet qui vous interpelle, mais mes propos n'avaient aucune connotation péjorative. Entre autres, je suis préoccupé par le fait de veiller à ce que les attentes d'Ottawa

recent years, and that they are not retooled in an army form and expected to be people in green. These are the men and women in red, and we should be proud of what they contribute.

[Translation]

Senator Nolin: My first question concerns the Arctic Council. I appreciated your thoughts on the importance of cooperation, but do you believe that the Arctic Council is the appropriate forum for Canada and the eight countries of the Arctic region? It is quite an unusual forum because the Aboriginal populations can take an active part in the council's business.

Do you believe this is an appropriate forum? And what do you think of the question raised by the European Union and China, among others, of participating as observers in the Arctic Council?

[English]

Mr. Lackenbauer: I think the Arctic Council remains a very important forum. Even its lineage going back, this gestation occurred under Mulroney and was carried forward by the Liberals. This particular forum has a real bi-partisan appeal. It is not a decision-making forum or one that will be able to assert its will. Given the nature of its structure, that flexibility makes it particularly useful as something for agenda setting and doing some science and allowing for cooperation outside of the security sphere.

Some of the discussions relate to whether or not it is enough, given all the fundamental transformations that seem to be occurring in the circumpolar world, to carry through, whether or not it has been overtaken by events. I stand by our government when we suggested at Ilulissat, Greenland that we are not interested in an international treaty. The Arctic is definitely not the Antarctic; there are littoral states.

[Translation]

Senator Nolin: Could you explain for our colleagues what happened at Ilulissat?

[English]

Mr. Lackenbauer: In May of 2008, a meeting of the five Arctic coastal states took place. Canada, Denmark, Norway, Russia and the United States attended an Arctic Ocean conference. The principle objective was to show that all the different Arctic littoral states were cooperating, that this so-called race for resources was

soient gérées, à présent que les Rangers sont devenus, depuis peu, un atout pour l'armée, de faire en sorte qu'on ne les équipe pas comme une unité de l'armée et qu'on ne s'attende pas à ce qu'ils agissent comme des hommes ou des femmes portant un uniforme vert. Il s'agit d'hommes et de femmes qui portent un uniforme rouge, et nous devons être fiers de leur contribution.

[Français]

Le sénateur Nolin : Ma première question concerne le Conseil de l'Arctique. J'ai apprécié vos réflexions à propos de l'importance de la coopération, mais croyez-vous que le Conseil de l'Arctique soit le forum approprié, pour le Canada et les huit pays de la région arctique? C'est un forum assez particulier parce que les populations autochtones peuvent participer activement aux travaux du conseil.

Croyez-vous qu'il s'agit là d'un forum adéquat? Et que pensez-vous de la question soulevée entre autres par l'Union européenne et la Chine de participer à titre d'observateurs auprès du Conseil de l'Arctique?

[Traduction]

M. Lackenbauer : J'estime que le Conseil de l'Arctique demeure une tribune très importante. Si l'on remonte à ses origines, il a été créé sous le gouvernement Mulroney, et il a été maintenu par les libéraux. Il s'agit d'une tribune qui revêt un caractère véritablement bipartite. Il ne s'agit pas d'une instance décisionnelle ou d'une instance qui aura la capacité d'imposer sa volonté. Étant donné la souplesse de sa structure, le Conseil de l'Arctique est particulièrement utile sur le plan de l'établissement d'objectifs, de la tenue de certaines recherches scientifiques et de la facilitation de la coopération à l'extérieur du domaine de la sécurité.

Certaines discussions portent sur la question de savoir s'il est suffisant pour le Conseil de l'Arctique de mener à bien ses activités, étant donné toutes les transformations fondamentales qui semblent se produire dans la région circumpolaire, et sur la question de savoir s'il n'a pas été dépassé par les événements. Je suis d'accord avec ce que notre gouvernement a laissé entendre à Ilulissat, au Groenland, à savoir que nous ne sommes pas intéressés à conclure un traité international. L'Arctique n'a absolument rien à voir avec l'Antarctique, lequel ne possède aucun État côtier.

[Français]

Le sénateur Nolin : Pourriez-vous, pour nos collègues, expliquer ce qui s'est passé à Ilulissat?

[Traduction]

M. Lackenbauer : En mai 2008, les cinq États côtiers de l'océan Arctique, à savoir le Canada, le Danemark, la Norvège, la Russie et les États-Unis, se sont réunis dans le cadre de la conférence sur l'océan Arctique. Le principal objectif de cette réunion était de démontrer que tous les États côtiers de l'Arctique coopéraient

not occurring, but rather it was a rules-based process for delineating the continental shelf beyond 200 nautical miles.

The Ilulissat Declaration that came out of this carried the message that the existing international legal framework governing the Arctic — particularly the United Nations Convention on the Law of the Sea, UNCLOS — provides a solid foundation for responsible management. They said that there was no need for a comprehensive new regime, a treaty-based system, to go and govern the Arctic Ocean. They said that they would all adhere to the orderly settlement of any overlapping claims to their extended continental shelves, that they would focus on cooperating on search and rescue, protecting the marine environment and science and research. At the end of it, they all said that they will continue to contribute to the work of the Arctic Council.

[Translation]

Senator Nolin: Including the Americans?

[English]

Mr. Lackenbauer: Yes, including the Americans, even though they are not —

Senator Nolin: — the territories of the UNCLOS?

Mr. Lackenbauer: Exactly, which is an irony. Again, most Americans who are subject matter experts in the maritime domain have been strident for years suggesting that it is an embarrassment that the United States has not signed on. In essence, this reaffirmed that even if it is not something they have ratified, it is something they are adhering to in spirit.

[Translation]

Senator Nolin: With regard to the cooperation question, you see this as a major tool for Canada. In your remarks and answers, you referred to this alarmist mindset, often fuelled by the media community that likes to see disputes and blood flowing, but nothing of the kind is likely as long as the states act pragmatically in their own interests. Do you not see this as a lack of information on the factual reality of the North? Consider, for example, the European Union's declaration and, I dare say, aspirations in the Arctic; the European Union has only one member-country that is part of the Arctic "family." I think this lack of information may be a source of bad information, unfortunately contrary to Canada's interests.

Do you not think that Canada should promote a broader dissemination of information on the factual reality of the Arctic?

ensemble, et que la soi-disant ruée vers les ressources n'avait pas lieu. Il s'agissait de démontrer qu'un processus fondé sur des règles était employé pour déterminer les limites du plateau continental au-delà de 200 milles nautiques.

La Déclaration d'Ilulissat qui a découlé de la conférence énonçait que le cadre législatif international régissant l'Arctique — plus particulièrement la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, l'UNCLOS — constitue un fondement solide pour la gestion responsable. Les pays participants ont indiqué qu'il n'y avait pas lieu de mettre en place un nouveau régime exhaustif ou un système fondé sur un traité pour administrer l'océan Arctique. Les pays participants ont tous affirmé qu'ils étaient déterminés à régler de manière harmonieuse toute revendication pouvant se chevaucher en ce qui concerne les plateaux continentaux étendus, qu'ils privilégieraient la coopération en matière de recherche et de sauvetage, qu'ils protégeraient l'environnement marin et favoriseraient les travaux scientifiques et les travaux de recherche. À la fin de la Déclaration, les États côtiers ont tous souligné qu'ils continueraient de contribuer aux travaux du Conseil de l'Arctique.

[Français]

Le sénateur Nolin : Y compris les Américains?

[Traduction]

M. Lackenbauer : Oui, y compris les Américains, même s'ils ne font pas partie...

Le sénateur Nolin : ... des territoires visés par l'UNCLOS?

M. Lackenbauer : Exactement. Cela est ironique. Là encore, la plupart des experts américains dans le domaine maritime ont laissé entendre sur un ton véhément qu'il était embarrassant que les États-Unis ne soient pas signataires de l'UNCLOS. Pour l'essentiel, cela a de nouveau confirmé que les États-Unis ont adhéré à l'esprit de l'UNCLOS, à défaut d'en être signataires.

[Français]

Le sénateur Nolin : Concernant la question de la coopération, vous voyez là un outil important pour le Canada. Vous avez fait référence dans vos remarques et vos réponses à ce discours alarmiste, souvent alimenté par la communauté médiatique qui aime bien voir les chicanes et le sang couler, mais rien de la sorte n'est probable pour autant que les États agissent dans leur intérêt avec pragmatisme. Ne voyez-vous pas là un manque d'information sur la réalité factuelle du Nord? Je prends pour exemple la déclaration et, oserai-je dire, les velléités de l'Union européenne concernant l'Arctique, eux qui n'ont qu'un seul pays membre faisant partie de la « famille » de l'Arctique. Je pense que ce défaut d'information est peut-être une source de mauvaise information, malheureusement contraire aux intérêts du Canada.

Ne croyez-vous pas que le Canada devrait promouvoir une plus grande dissémination de l'information sur la réalité factuelle de l'Arctique?

[English]

Mr. Lackenbauer: Those are all very important points. Many misconceptions are swirling around; they are being fed internationally. We certainly circulate enough misinformation within our country. Everyone can shoulder their part of the responsibility for that, from the political realm to the media to the academic realm where we also love to get into the fray of things and make grand narratives that attract large amounts of media attention.

The Chair: You also like to write books.

Mr. Lackenbauer: Yes, write books and sell books. The book I wrote perhaps did not sell as well as I would have liked because we did criticize much of the alarmism that is circulating.

I think it is interesting. Questions about membership in the Arctic Council for the European Union in recent months have been hijacked by the discussion over the seal hunt, which is one close to many Canadians' hearts. It is interesting in that part of our position, at least, that in refusing this application for permanent membership on behalf of the European Union and China, it had very much to do with this emotive response to this issue that did very much offend us.

I think there is a big debate. What are some of the challenges of expanding the Arctic Council to include multinational organizations such as the European Union? What does this mean for the permanent participants, the Aboriginal representative organizations that participate in this very innovative, unique, multilateral forum where they do have a say? They may not be voting members, but they are part of the agenda setting and part of the discourse that is flowing. The more people around the table, with the Chinese and the resources and the delegations that they could send over, will this diminish the voice of the permanent participants? These are core debates that we need to have as a country.

With respect to the European Union, having just come back from Brussels last week, they certainly talk about their interest in the science and in understanding what is unfolding in the region. Similar to the Chinese, they say that what is transpiring in the Arctic affects us all, that there is no simple way that we can say that climate change, as the barometer of what will happen around the world, is something we can keep them out of. At the same time, some management issues relate to how much of a voice they will have, and whether this will double count for certain states. These are real challenges that face us. The Arctic Council is a key

[Traduction]

M. Lackenbauer : Tous ces points sont très importants. Une kyrielle d'idées fausses circulent et sont entretenues à l'échelle internationale. À coup sûr, bon nombre de ces renseignements erronés circulent dans notre propre pays. Chacun peut assumer sa part de responsabilités à cet égard, qu'il s'agisse de la classe politique ou des médias, et même le secteur universitaire, lequel adore également se jeter dans la mêlée et se lancer dans de grandes explications qui font couler beaucoup d'encre.

La présidente : Les universitaires aiment également écrire des livres.

M. Lackenbauer : Oui, écrire et vendre des livres. Si le livre dont je suis l'auteur ne s'est pas vendu autant que je l'aurais souhaité, c'est peut-être parce qu'il contient une critique d'une bonne partie de l'alarmisme qui règne en ce moment.

J'estime que cela est intéressant. Au cours des derniers mois, les questions touchant l'adhésion de pays de l'Union européenne au Conseil de l'Arctique ont été détournées au profit d'une discussion sur la chasse aux phoques, sujet qui préoccupe une pléthore de Canadiens. Quant à notre position, du moins à ce sujet, il est intéressant de constater que le refus d'octroyer à l'Union européenne et à la Chine un statut de membres permanents du Conseil de l'Arctique tient beaucoup à la réaction emotive de ces pays dans le débat sur la chasse aux phoques, réaction qui nous a grandement froissés.

J'estime qu'il s'agit d'un grand débat. Quels sont quelques-uns des problèmes posés par l'accroissement de l'ampleur du Conseil de l'Arctique aux fins de l'adhésion d'organisations multinationales comme l'Union européenne? Qu'est-ce que cela signifie pour les membres permanents et les organisations autochtones qui participent à cette organisation très novatrice, unique en son genre et multilatérale et où ils ont leur mot à dire? Ils n'ont peut-être pas le droit de vote, mais ils participent à l'établissement du programme et contribuent à l'élaboration du message diffusé par le conseil. Est-ce que le fait d'admettre un plus grand nombre de membres au sein du conseil, par exemple les Chinois — sans compter les représentants et les délégations qu'il pourrait envoyer au pays — aura pour effet de diminuer l'importance des membres permanents? Il s'agit là de débats fondamentaux que nous devons tenir au pays.

En ce qui concerne l'Union européenne, je suis rentré de Bruxelles tout juste la semaine dernière, et je peux affirmer que les Européens ont assurément manifesté leur intérêt à l'égard de la recherche scientifique et de l'acquisition d'une compréhension quant à ce qui se passe dans l'Arctique. Tout comme les Chinois, les Européens soutiennent que ce qui se produit dans l'Arctique a des répercussions sur tout le monde, et qu'il n'est pas possible pour nous d'affirmer simplement que les changements climatiques dans l'Arctique ne les concernent pas, car il s'agit là d'un avant-goût de ce qui surviendra ultérieurement dans le reste

instrument in allowing us to try to correct some of these misconceptions.

The Chair: I am sure we will come back to that issue.

Senator Meighen: I misunderstood you, Dr. Lackenbauer. A number of declarations of good intentions have been made. Written agreements are not necessarily any more binding, I have found. Did you say that, in the absence of any written agreements, you feel this is the best or the only way forward where we could have made progress? Will the test come when there is some sort of dispute, and we will then see how the statements of good intentions hold up?

Mr. Lackenbauer: That is certainly one way of looking at it. Depending on what scenario we pick for the future and what we anticipate determines how much risk we are willing to assume on that.

Looking at UNCLOS as a framework for dealing with many of the outstanding issues, we talk about them often as disputes. I struggle when we talk about the extended continental shelf issues as disputes. We have not even submitted what is ours. UNCLOS is clear; it is not something that we have to negotiate to get. We have to submit the science and delineate what belongs to us. It is not a claim we have. It is ours. It is there in law; we just have not submitted the data to show what is ours.

In that sense, these are not probable disputes that we will encounter in the military sense or in the security sense. In fact, the country, I always say ironically, that stands to benefit the most if this unfolds according to international law is Russia. They will have the most extended continental shelf by all anticipated claims. At the end of the day, many of the resources we talk about, such as one quarter of the world's undiscovered hydrocarbon resources, most of them are on the Russian side, and they are comfortably within their exclusive economic zone.

When we talk about the prospect of the Russian bear being renewed and belligerent to gobble up more, the Russians are actually quite worried. Interesting messaging is happening between Canada and Russia. The Russians are basically saying the exact same thing we are. If you take Prime Minister Harper's speeches and line them up beside President Medvedev's speeches, they are almost identical. It is interesting that playing off one of them, they almost set up this contest. In fact, both sides are clear in their foreign-policy documents and in most addresses before

du monde. En outre, la présence de ces nouveaux membres au sein du conseil pose quelques problèmes de gestion, notamment en ce qui a trait à l'ampleur de la possibilité qu'ils auront d'exprimer leur point de vue, et à la question de savoir si le vote de certains États sera compté en double. Il s'agit de véritables problèmes auxquels nous faisons face. Le Conseil de l'Arctique constitue un outil privilégié qui nous permet de corriger certaines de ces idées fausses.

La présidente : Je suis certaine que nous reviendrons là-dessus.

Le sénateur Meighen : Je vous ai mal compris, monsieur Lackenbauer. Un certain nombre de déclarations de bonnes intentions ont été faites. Je constate que les accords écrits n'ont pas nécessairement quelque force exécutoire que ce soit. Avez-vous affirmé qu'il s'agissait, selon vous, et en l'absence d'un quelconque accord écrit, de la meilleure ou de l'unique façon qui nous permettrait d'aller de l'avant et de faire des progrès? Est-ce que le véritable test surviendra lorsque nous ferons face à un litige d'une forme ou d'une autre et que nous serons à même de constater la solidité des déclarations de bonnes intentions?

M. Lackenbauer : À n'en pas douter, il s'agit là d'une façon de voir les choses. L'ampleur des risques que nous sommes prêts à assumer à cet égard dépend du scénario que nous choisirons pour l'avenir et de ce que nous anticipons.

Nous utilisons l'UNCLOS comme un cadre permettant de régler bon nombre des problèmes en suspens, que nous qualifions souvent de litiges. J'ai de la difficulté à considérer comme des litiges les problèmes liés au plateau continental étendu. Nous n'avons même pas encore déterminé quelles étaient les limites de notre propre plateau continental étendu. L'UNCLOS est clair à ce sujet — nous n'avons pas à négocier à ce sujet. Nous devons déterminer les limites du territoire qui nous appartient et fournir des données scientifiques à l'appui de nos prétentions. Nous n'avons pas à présenter de revendications à cet égard. Cela nous appartient. Cela nous appartient en droit; simplement, nous n'avons pas soumis les données qui établissent le territoire qui nous revient.

Ainsi, il est peu probable que ces litiges donnent lieu à un conflit militaire ou à une menace à la sécurité. En fait, comme je le dis toujours de façon ironique, le pays qui a le plus à gagner d'un dénouement selon le droit international est la Russie. Selon toutes les revendications prévues, c'est la Russie qui se verra attribuer le plus vaste plateau continental étendu. En fin de compte, la plupart des ressources en question, notamment le quart des ressources mondiales non découvertes en hydrocarbures se trouve en territoire russe, bien établies au sein de la zone économique exclusive de la Russie.

Pendant que nous évoquons la possibilité que l'ours russe se soit réveillé, qu'il soit redevenu belliqueux et qu'il soit affamé, les Russes, eux, sont en fait passablement inquiets. Il est intéressant d'observer les messages que s'envoient le Canada et la Russie. Les Russes affirment essentiellement la même chose que nous. Comparez les discours du premier ministre Harper et ceux du président Medvedev : vous constaterez qu'ils sont presque identiques. Il est intéressant de constater que chacun semble tenter de répliquer à l'autre, et que, ce faisant, ils ont presque créé

Parliament that they will adhere to international law. I fully believe that it is not just UNCLOS; it is other legislation or laws out there, such as those relating to biodiversity, that all play in this particular region. To think that we will be able to come up with a binding treaty that will encompass everything in a region where states already have recognized sovereign rights entrenched in international law to me is a lost leader. I do not see any traction in it.

Senator Day: Dr. Lackenbauer, thank you for your comments. I have a couple of points that I think you have touched on fairly nicely following from earlier questions asked, including by Senator Nolin. I would like you to expand on that a little from the point of view of NATO and Canada's traditional role of acting multilaterally.

In this instance, should we be thinking more of a bilateral agreement, working out our problems with United States and let Russia work out its problems with Norway? Clearly, you expressed that European countries are interested in what is happening up there. I think all nations of the world actually are, from the point of view of transportation but also natural resources, if they think this will be a new area that they can tap into and get some ownership from.

First, if you could talk a bit about the bilateral versus multilateral and whether Canada should be playing its traditional role of bringing these issues up and informing people about what the issues are and Canada's position therein rather than just dealing with those that have a direct interest from a littoral point of view.

Second, with respect to your point on China, we read a number of articles that indicate that China is interested not only in transportation but also in the potential for natural resources. The issue is that they do not want to impose their rights over our Canadian territory, but I think the real issue is the ocean base and how far out we can go in the EEZ. From what I read, China is very interested in that. I would like to hear your thoughts since you just got back from there.

Finally, you talked about the Canadian Forces' role in the North. Would there be less of a Canadian Forces role if we beefed up the Canadian Coast Guard? Does the Coast Guard have a role

ce différend. En fait, les deux parties affirment clairement dans leurs documents en matière de politiques étrangères ou devant leur parlement respectif qu'elles observeront le droit international. Je suis tout à fait convaincu que, par « droit international », on entend non seulement l'UNCLOS, mais également les autres mesures législatives en vigueur et présentant un intérêt dans la région en question, notamment les lois relatives à la biodiversité. À mon avis, c'est peine perdue que de penser que nous serons capables de mettre en place un traité ayant force exécutoire englobant tous les aspects d'une région où les États concernés possèdent déjà des droits de souveraineté reconnus par le droit international. Je n'ai pas constaté le moindre intérêt à cet égard.

Le sénateur Day : Monsieur Lackenbauer, je vous remercie de vos observations. J'aimerais apporter deux ou trois points dont vous avez parlé de façon assez subtile, selon moi, en réponse à des questions qui vous ont été posées, notamment par le sénateur Nolin. J'aimerais que vous nous en disiez davantage en ce qui concerne le point de vue de l'OTAN et l'approche multilatérale habituelle du Canada.

En l'occurrence, devrions-nous plutôt envisager une entente bilatérale qui permettrait de régler nos problèmes avec les États-Unis, et laisser la Russie régler elle-même les différends qui l'opposent à la Norvège? Vous avez indiqué clairement que les pays européens sont intéressés par ce qui se passe dans l'Arctique. En fait, je crois que tous les pays du monde sont intéressés par ce qui se passe là-bas, en ce qui concerne non seulement le transport, mais aussi les ressources naturelles, dans la mesure où ils estiment qu'il s'agit d'une nouvelle région qu'ils peuvent exploiter et à l'égard de laquelle ils peuvent réclamer certains droits de propriété.

Tout d'abord, j'aimerais que vous abordiez la question des avantages de l'approche bilatérale par rapport à l'approche multilatérale, et que vous abordiez la question de savoir si le Canada doit continuer, comme il en a l'habitude, d'attirer l'attention sur ces problèmes, d'informer les gens à propos de ces problèmes et de leur présenter la position du Canada en la matière plutôt que de simplement discuter avec les États côtiers directement touchés par ces problèmes.

Ensuite, j'aimerais que vous reveniez sur ce que vous avez dit à propos de la Chine. Nous avons lu un certain nombre d'articles selon lesquels la Chine s'intéresse à l'Arctique pour des raisons liées non seulement au transport, mais également aux ressources naturelles qui peuvent s'y trouver. La Chine ne cherche pas à faire valoir ses droits sur le territoire canadien, mais je pense que le véritable enjeu concerne le fond de l'océan et la question de savoir jusqu'où s'étend la zone économique exclusive. D'après ce que j'ai lu, la Chine est très intéressée par cette question. J'aimerais entendre votre opinion à cet égard puisque vous rentrez tout juste de Chine.

Enfin, vous avez évoqué le rôle des Forces canadiennes dans le Nord. Est-ce que le fait de renforcer la Garde côtière canadienne aurait pour effet de diminuer l'importance du rôle que jouent les

to play that we are just not developing, and, by default, the Armed Forces are moving in?

Mr. Lackenbauer: Those are three excellent questions. I will start with the second question relating to China. China does have an interest in what is called the “common heritage of mankind” in UNCLOS, which is seabed beyond extended continental shelves. Again, they are still at a very early stage. They have not articulated a national strategy by any stretch of the imagination. They are still doing investigatory research. One question that we asked them while we were there was what sort of science they are doing. Are they doing seismic testing where they will potentially submit data to dispute Russia’s or Canada’s submission of what sovereign rights we would possess over seabed subsoil resources? They said, “Absolutely not. That is not our intent at all. In fact, we are anxious for you to tell us what you have rights to, and then we can decide.”

Their big fear relates to the question of the Arctic Council versus gatherings such as Ilulissat, Greenland or Chelsea, Quebec. They said, “We do not want to be frozen out or squeezed out of the dialogue here. It is important that all of this be something that we can all participate in.”

Part of the concern in China’s eyes is that the Arctic littoral states are getting together, as we used to do with our old sector principles. We are just dividing it up into wedges, and we will keep the rest of the world out of the Arctic. That will not fly because it does not adhere to international law, and they are well aware of that.

The role of the Canadian Coast Guard is another issue of tremendous debate. Some of you will have read the report that came out of the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans. You will hear different perspectives. Some people will suggest that the Canadian Forces should take on a more military role. In the United States, it is a subcomponent of the military. I am particularly sensitive to arguments against it. They have a distinct role in Canada already.

Their icebreakers are multipurpose platforms. The RCMP uses them as platforms in certain scenarios. They are very versatile. The expectation that they take on and wear more hats at the same time is problematic to me from a training perspective and from a personnel standpoint. They have issues with recapitalizing their fleet as it stands, as well as with recruiting and retaining people to serve. When you add on expectations, I am not sure how realistic it is. Potentially, it takes away from the attractiveness of our

Forces canadiennes dans cette région? Est-il possible d’affirmer que la Garde côtière a un rôle à jouer, mais que nous ne le valorisons pas, et que, par défaut, les forces armées prennent toute la place?

M. Lackenbauer : Il s’agit de trois excellentes questions. Je vais commencer par répondre à votre deuxième question à propos de la Chine. Celle-ci s’intéresse effectivement à ce que l’UNCLOS désigne comme le « patrimoine commun de l’humanité », à savoir les fonds marins qui s’étendent au-delà des plateaux continentaux étendus. Je le répète, les Chinois en sont encore à un stade très précoce. La Chine est encore bien loin de disposer d’une stratégie nationale en la matière. Elle en est toujours au stade de la recherche préliminaire. Lorsque nous nous trouvions en Chine, nous avons demandé aux Chinois de nous dire quel type de recherches scientifiques ils menaient. Nous leur avons demandé de nous indiquer s’ils procédaient à des relevés sismiques de façon à pouvoir recueillir des données leur permettant de contester les revendications de la Russie ou du Canada en matière de droits de souveraineté sur les ressources du sous-sol des fonds marins? Ils nous ont répondu que ce n’était absolument pas le cas, et qu’ils n’en avaient pas du tout l’intention. Ils nous ont indiqué que, en fait, ils avaient hâte que nous présentions nos données à l’appui des droits que nous réclamons de manière à ce qu’ils puissent ensuite prendre une décision.

La plus grande crainte des Chinois concerne la question de savoir si le Conseil de l’Arctique sera privilégié au détriment de réunions comme celles qui ont eu lieu à Ilulissat, au Groenland ou à Chelsea, au Québec. Ils nous ont dit qu’ils ne voulaient pas être exclus ou écartés du dialogue, et qu’il était important que tous les intervenants puissent prendre part à l’ensemble des discussions.

Une partie des préoccupations des Chinois tiennent à ce que les États côtiers de l’Arctique se réunissent, comme ils avaient l’habitude de le faire en vertu de l’ancienne théorie des secteurs. Ils craignent que nous divisions le territoire et que nous empêchions les autres pays d’y pénétrer. Cela ne pourrait pas fonctionner puisque cela contrevient au droit international, et les Chinois le savent très bien.

Le rôle que doit jouer la Garde côtière canadienne suscite également d’importants débats. Certains d’entre vous ont probablement lu le rapport du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans. Il existe toutes sortes de points de vue à ce sujet. D’aucuns proposent que les Forces canadiennes jouent un rôle de nature davantage militaire. Aux États-Unis, il s’agit d’un sous-élément de l’armée. Je suis particulièrement sensible aux arguments du camp opposé. Au Canada, il existe déjà une distinction entre la vocation de la Garde côtière et celle des forces armées.

Les brise-glaces de la Garde côtière ont de multiples fonctions. La GRC les utilise dans certaines situations. Il s’agit de bâtiments très polyvalents. À mon avis, le fait de s’attendre que la Garde côtière accepte de jouer plusieurs rôles à la fois pose un problème sur le plan de la formation et sur celui du personnel. La Garde côtière a de la difficulté, à l’heure actuelle, à recapitaliser sa flotte de bâtiments, à recruter du personnel et à le conserver. Je ne suis pas certain qu’il soit réaliste de nourrir de nouvelles attentes à son

Coast Guard as not being something that can ever be construed as belligerent. They do work seamlessly with the American Coast Guard, particularly in the Western Arctic, and I have heard incredible stories about how flexibly they interpret mandates. If we are looking for success stories rather than the sensational stories of conflict looming over the Beaufort Sea and that wedge, you can just look to the Coast Guards to see how they really are getting along in operational and tactical terms.

In terms of NATO versus bilateral, my hedge answer is that we need both. In essence, part of the issue surrounding this Arctic race and much of the circulating alarmism is that all of these issues are compressed together. We so quickly move from the Beaufort Sea and Hans Island over to extending the continental shelf and Russia's concerns about NATO enlargement. These are discrete issues, and we are missing an educated awareness of how different many of these issues are.

The Beaufort Sea is a bilateral issue, and bringing in multilateral bodies complicates things. If a multilateral body does come in, it will be an international court. Canada-U.S. will be dealt with bilaterally.

I see very little opportunity for Canada to seek clarity or to secure what we are searching for in the Northwest Passage. We have a strong case to make that these are internal waters and that we will find that confirmation by negotiating internationally. This is something about which we can agree to disagree with the Americans, as we have done for a long time. I do not think the melting of the sea ice means that we have a two-year window in which to solve this or convince the Americans to sign on with us. This is something we can manage. We have been managing it in functional terms for quite some time. The European Union adopts a similar line to the Americans. I do not know what carrot-stick arrangement we can work out with them, but that is something to explore.

The role of NATO has been downplayed. Since we are setting this up as Canada's looming conflict with all of our neighbours, we have downplayed the fact that NATO plays a pivotal role in this region and has done so for a long time. The Secretary-General of NATO has said that NATO has a role in search and rescue and the protection of critical energy infrastructure here. Conferences that have been held lately have searched out the role for the alliance in the high North. It is sensitive in that NATO said that it does not want to encroach on the territory of the Arctic Council. They do not want to intrude on this. Certainly, NATO has legitimate security and defence issues and can provide value added. What does that mean for a country such as Canada? It is a forum for us to go to, to discuss and enhance our awareness

égard. Il est possible que notre Garde côtière devienne moins attrayante si on en fait une organisation qui ne peut plus jamais être considérée comme pouvant prendre part à des conflits armés. Les Gardes côtières canadienne et américaine collaborent de façon harmonieuse, surtout dans l'Ouest de l'Arctique, et j'ai entendu des histoires incroyables à propos de la souplesse avec laquelle elles interprètent leur mandat respectif. Si vous voulez entendre non pas des histoires sensationnelles de conflits imminents sur la mer de Beaufort ou quelque chose du genre, mais des exemples de réussite, vous n'avez qu'à observer la façon dont les gardes côtières collaborent harmonieusement sur les plans opérationnel et tactique.

Quant à la question de savoir si nous devons privilégier un processus comme celui de l'OTAN ou un processus bilatéral, je répondrai prudemment que nous avons besoin des deux. Pour l'essentiel, le problème en ce qui concerne cette prétendue ruée vers l'Arctique et la majeure partie de l'alarmisme qui plane à ce sujet tient notamment au fait que nous amalgamons tous ces enjeux. Nous assimilons rapidement les questions touchant la mer de Beaufort et l'île Hans, l'extension du plateau continental et les préoccupations de la Russie à propos de l'expansion de l'OTAN. Il s'agit là de questions distinctes, et ce qui fait défaut, c'est une sensibilisation à l'égard du caractère éminemment distinct d'un bon nombre de ces questions.

La mer de Beaufort est un enjeu bilatéral, et l'intervention d'organismes multilatéraux compliquerait les choses, car la solution passerait alors par les tribunaux internationaux. Les problèmes canado-américains seront réglés de façon bilatérale.

Selon moi, il y a très peu de chance que le Canada détermine clairement ou obtienne ce qu'il cherche à acquérir relativement au passage du Nord-Ouest. Nous disposons d'arguments solides établissant qu'il s'agit là d'eaux intérieures et que les négociations à l'échelle internationale le confirmeront. Nous avons conclu un désaccord à l'amiable avec les Américains à ce sujet, situation qui dure depuis longtemps. Je ne crois pas que la fonte de la glace de mer signifie que nous n'avons plus que deux ans pour régler le problème ou pour convaincre les États-Unis d'adopter notre position. Il s'agit de quelque chose que nous pouvons gérer, et que nous gérons sur le plan fonctionnel depuis déjà un bon bout de temps. L'Union européenne a adopté une position similaire à celle des Américains. J'ignore s'il faut opter pour le bâton ou la carotte dans le cadre de nos discussions avec eux, mais il s'agit là d'une question à approfondir.

L'importance du rôle de l'OTAN a été minimisée. Étant donné que nous abordons la situation comme si un conflit opposant le Canada à ses voisins était sur le point d'éclater, nous avons négligé le fait que l'OTAN joue actuellement et depuis longtemps un rôle crucial dans l'Arctique. Le secrétaire général de l'OTAN a indiqué que l'OTAN avait une responsabilité en matière de recherche et de sauvetage et de protection des infrastructures énergétiques essentielles de la région. Dans le cadre de récentes conférences, la question du rôle de l'alliance dans le Grand Nord a été examinée. Il s'agit d'une question délicate dans la mesure où l'OTAN a fait observer qu'elle ne voulait pas jouer dans les plates-bandes du Conseil de l'Arctique. L'OTAN ne veut pas s'immiscer dans cette affaire. Sans aucun doute, l'OTAN a des

of security and defence issues. Cooperative management mechanisms can be worked out through NATO rather than relying on a traditional defence role.

The tension here is that any NATO Arctic action has to consider the potentially provocative effects of the alliance on non-party nations such as Russia. When it comes to protecting NATO countries' interests in the Arctic, it would play a role — and again I do not know how this all plays out. Some of you are more aware of this than I. If Norway and Russia were to come into conflict over Svalbard, how much requirement would there be for Canada to respond? Certainly all our investments in CF capabilities designed for our domestic mission will offer us very little to be able to play in that sort of hopefully modest, limited conflict.

However, Russia is tremendously concerned about NATO, NATO enlargement encroaching on its borders, that Svalbard is basically a proxy legal battle where Norway is extending its claims around it to freeze out the Russians and that in fact all the belligerence and declarations by countries such as Canada are shows of military force. Domestically, we might almost laugh at that, but the Russians are playing this to their domestic audience saying that this all points to NATO being provocative. They are accusing us of being the aggressors. They say, "We know what this is really all about. The Western allies are grouping together around us, and the Arctic will be a playing zone, and they will deny us what is rightfully ours according to international law." It may seem absurd from our standpoint. Our position sounds absurd, I am sure, from the Russian's standpoint.

These issues are quickly elevated away from the regional in terms of the entire circumpolar world up to geo-strategic issues about NATO and Russia and constructive engagement. At the same time, we look at some of the transformations around climate change, despite the focus on the Arctic, and the impacts that climate change is having in the Arctic, and we realize that any mitigation efforts cannot be dealt with in the Arctic. These require global solutions. One of the challenges facing this committee is what to articulate in regional terms and what to expand outward and see in grand strategic terms as well.

Senator Nolin: In your remarks referring to Russia and the sensitivity of Russia about NATO talking too much about the North, you have answered my question because some countries around NATO circles are basically saying, "No, no, no, it is our

préoccupations légitimes en matière de sécurité et de défense, et elle peut apporter une contribution importante. Qu'est-ce que cela signifie pour un pays comme le Canada? L'OTAN est une tribune dont nous disposons pour discuter et pour accroître notre connaissance des questions de sécurité et de défense. Plutôt que de s'en remettre au rôle traditionnel de défense que joue l'OTAN, nous pouvons utiliser cette organisation pour mettre au point des mécanismes de gestion coopérative.

Le hic, c'est que toute intervention de l'OTAN dans l'Arctique doit tenir compte des répercussions éventuelles de l'alliance sur les pays non signataires comme la Russie, lesquels pourraient y voir une provocation. L'OTAN a un rôle à jouer lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts de ses pays membres dans l'Arctique, mais, là encore, j'ignore comment toute cette situation évolue. Certains d'entre vous le savent mieux que moi. Si la Norvège et la Russie devaient entrer en conflit à propos de l'archipel du Svalbard, le Canada serait-il tenu d'intervenir, et, le cas échéant, dans quelle mesure? À coup sûr, beaucoup d'argent a été investi dans les FC pour leur permettre d'accomplir leur mission intérieure, mais le rôle que nous pourrions jouer dans le cadre d'un tel conflit, dont il est à souhaiter qu'il soit modeste et restreint, serait très limité.

Cependant, la Russie est extrêmement préoccupée à propos de l'OTAN et de l'empiétement de cette organisation sur ses frontières. La Russie craint que l'archipel du Svalbard ne devienne essentiellement une course aux procurations de nature juridique où la Norvège pousse plus loin ses revendications pour l'exclure, et que, dans les faits, les propos belliqueux et les déclarations formulées par des pays comme le Canada constituent des déploiements de force militaire. Sur le plan intérieur, nous pourrions presque en rire, mais le gouvernement de la Russie présente la situation à sa population en affirmant que tout semble indiquer que l'OTAN cherche à le provoquer. Les Russes nous accusent d'être les agresseurs. Ils disent : « Nous savons ce que tout cela signifie en réalité. Les pays membres de l'OTAN se liguent contre nous, l'Arctique deviendra un terrain de jeu, et ils refuseront de nous accorder ce qui nous appartient légitimement selon droit international. » Pour le Canada, la position de la Russie peut sembler absurde, mais à n'en pas douter, la réciprocité est également vraie.

Ce qui constitue des problèmes régionaux touchant l'ensemble du monde circumpolaire devient rapidement des problèmes de nature géostratégique concernant l'OTAN, la Russie et la participation constructive. Au même moment, en dépit du fait que l'Arctique polarise l'attention, nous examinons certaines des transformations liées aux changements climatiques, de même que les répercussions des changements climatiques dans l'Arctique, et nous prenons conscience du fait que nos efforts en matière d'atténuation ne peuvent se limiter à la région de l'Arctique. Il s'agit d'un problème qui exige des solutions mondiales. L'un des défis auxquels fait face le comité consiste à déterminer quelles seraient les composantes d'une stratégie régionale et quelles seraient les composantes d'une stratégie à plus grande échelle.

Le sénateur Nolin : Vous avez répondu à ma question lorsque vous avez parlé de la Russie et que vous avez évoqué la susceptibilité des Russes à l'égard du fait que l'OTAN s'intéresse beaucoup à ce qui se passe dans le Nord, car certains

business. Do not talk about that.” They are talking to other NATO countries. The sensitivity of Russia is, I think, at the heart of that concern.

[Translation]

Senator Pépin: I entirely agree that the countries should work in cooperation. Now I would like to know how Canada should go about getting the communities of the North involved in Arctic sovereignty.

[English]

Mr. Lackenbauer: In essence, a balance exists at all times. We are conflicted as a country, as I see it, because so often our defensiveness about the Arctic and our reticence to get involved in collective engagement relates to this concern over sovereignty of us as a coastal state. We are worried about our interests, our right to defend what is ours and what Trudeau talked about in the early 1970s, being this fragile ecosystem that we need to protect for the lives of the people who live in the region. That is essential. We are also a maritime nation. We have a strong vested interest in collaborating and cooperating in the Arctic.

One of the most important ways, regardless the outcome over the legal dispute of the Northwest Passage, to ensure that the environment is protected is to work toward a mandatory polar code, something that will hopefully arrive before the end of this year. This is not National Defence; this is Transport Canada negotiating at the forefront of negotiations for decades to work out ways of collaborating such that the rules are actually a net benefit to Canada. At the same time, we have had a prime minister and ministers who have said that we need to consider ourselves an Arctic superpower. We really need to be taking a leadership role in promoting collaboration. It is interesting because this comes in conflict with the “use it or lose it” messages coming out at the same time.

In essence, it is a balancing act. If we develop the confidence as a country that, in fact, our sovereignty is our sovereignty, and, in fact, we possess the sovereignty that we need, then the question is how do we want to exercise it and for what purpose. Do we want to keep the rest of the world out? Do we want to declare our Arctic a great big national park and say that no traffic will come through it? I do not think northerners will be too happy with that because re-supply for their communities would be pretty tough. Do we want to say, as was suggested in the 1970s, “Look, Canada is a maritime nation. We encourage people to use our waterways the same as we use waterways all around the world. However, do so on terms that will not hurt us and hurt the right of our people to be able to live a healthy life.”? This management or balancing act is tough not only for Canadians to understand but the rest of the world to understand when we have such mixed messages emanating from Ottawa. On the one hand, the message is “use it

pays qui gravitent autour de l’OTAN affirment, pour l’essentiel : « Non, non, non, cela ne concerne que nous. N’abordez pas ce sujet. » Ces pays discutent avec d’autres pays membres de l’OTAN. À mon avis, la susceptibilité des Russes est au cœur de cette préoccupation.

[Français]

Le sénateur Pépin : Je suis tout à fait d’accord pour que les pays travaillent en collaboration. Maintenant, j’aimerais savoir comment le Canada devrait s’y prendre pour faire participer les communautés du Nord à la souveraineté de l’Arctique.

[Traduction]

M. Lackenbauer : Pour l’essentiel, un équilibre existe en tout temps. À mon avis, notre pays est déchiré, en raison de notre attitude si défensive en ce qui concerne l’Arctique, et notre réticence à participer à un effort collectif est liée à notre crainte d’État côtier au chapitre de la souveraineté. Nous sommes inquiets à propos de nos intérêts et de notre droit de défendre ce qui nous appartient, et en raison de notre nécessité, dont Trudeau avait parlé au début des années 1970, de protéger un écosystème fragile dans l’intérêt des gens qui y vivent. Cela est essentiel. Nous sommes aussi un pays maritime. Nous avons un véritable intérêt à collaborer et à coopérer dans la région de l’Arctique.

Indépendamment de l’issue du conflit juridique touchant le passage du Nord-Ouest, l’une des principales façons de veiller à la protection de l’environnement consiste à déployer des efforts en vue de l’élaboration d’un ensemble de règles visant la région polaire, projet qui se réalisera, si tout se passe bien, avant la fin de la présente année. C’est non pas la Défense nationale, mais Transports Canada qui est à l’avant-plan des négociations depuis plusieurs décennies afin de mettre au point des méthodes de collaboration qui feraient en sorte que les règles profitent nettement au Canada. De même, nous avons entendu un premier ministre et des ministres affirmer que nous devons nous considérer comme une superpuissance de l’Arctique. Nous devons réellement assumer un rôle de chef de file dans la promotion de la collaboration. Il est intéressant de constater que cela entre en contradiction avec le message qui circule à propos de la souveraineté, à savoir « soit on l’exerce, soit on la perd ».

Pour l’essentiel, il s’agit d’établir un juste équilibre. Si notre pays acquiert la conviction que, dans les faits, notre souveraineté nous appartient, et que nous posséderons la souveraineté dont nous avons besoin, alors la question que nous devons nous poser est la suivante : comment voulons-nous exercer cette souveraineté, et dans quel but? Voulons-nous exclure le reste du monde de l’Arctique? Voulons-nous transformer notre région arctique en un énorme parc national et interdire toute circulation sur ce territoire? Je ne crois pas que cela ferait vraiment l’affaire des résidents du Nord, car cela compliquerait drôlement les choses sur le plan du réapprovisionnement des collectivités de la région. Voulons-nous déclarer, comme nous avons été tentés de le faire dans les années 1970, que le Canada est un pays maritime, qu’il encourage l’utilisation de ses voies navigables, comme il utilise celles du monde entier, mais qu’une telle circulation doit s’effectuer d’une manière qui ne porte pas atteinte à la population

or lose it, stand up for Canada.” On the other hand, we have the constructive message that came out of Minister Cannon’s speech in Whitehorse, Yukon, last year and also what we see written in the Northern Strategy. One challenge facing this committee is which message should take priority. When I go down to the United States, my American colleagues say that Canada is being unilateralist. I tell them that, no, we are not. In fact, we believe that all of our positions are consistent with international law. They point to political statements, and the discussion becomes very interesting because, depending on how you choose to read it, we could look as though we are saying “Canada first means Canada only.” We have never suggested that in terms of the Arctic.

Senator Martin: Thank you very much for your very thoughtful and insightful answers. I am sitting in for Senator Manning.

I am a southerner, a Vancouverite, and have lived in Vancouver for most of my life. Although I have never been to the North, I appreciate the complexity, the sensitivity and the vastness of this very important issue of Arctic sovereignty. I know that Canadians appreciate the importance that the Prime Minister has given the ministries that have Arctic sovereignty as an important priority.

I concur with what you and my colleagues are saying. I have great respect for the Canadian Rangers and the communities in the North.

I think about the circles of influence. Yes, we live in this global community, but the first circle is the self and us. My question relates to what Senator Pépin said about the northern communities.

As a historian, how do you see further involving the northern communities in Arctic sovereignty and security? As a city person and a Canadian, I believe that our sovereignty and security is very important.

Mr. Lackenbauer: That is a huge and excellent question that cuts to the core of what we are trying to get out of our Northern Strategy. One of the wonderful “aha” moments in my life came in Inukjuak community of Nunavik, Northern Quebec. One of the Rangers explained to me that their motto is “Canadians first, first Canadians.” This really is different. I have been enthralled and enthusiastic to see how invested northerners are in Canada. We may not appreciate that in the South. Given all the issues that have arisen in terms of fulfillment or non-fulfillment of comprehensive land claims in the North, still an enduring sense

canadienne et à son droit de vivre une vie saine? Une telle approche en matière de gestion ou d’établissement d’un équilibre est difficile à comprendre non seulement pour les Canadiens, mais également pour le reste du monde, étant donné l’ambivalence du message envoyé par Ottawa. D’une part on nous dit : « Exerçons-la ou perdons-la, battons-nous pour le Canada », et, d’autre part, on entend des propos constructifs, comme ceux du ministre Cannon durant un discours prononcé l’an dernier à Whitehorse, au Yukon, ou ceux contenus dans la Stratégie pour le Nord du Canada. L’une des difficultés auxquelles fait face le comité consiste à déterminer quel message devrait être privilégié. Lorsque je me rends aux États-Unis, mes collègues américains me disent que le Canada agit de façon unilatérale. Je leur réponds que non, ce n’est pas le cas. En fait, nous estimons que toutes nos positions sont conformes au droit international. Puis, mes collègues américains attirent mon attention sur des déclarations politiques, et c’est à ce moment que la discussion devient très intéressante puisque, selon le point de vue qu’on décide d’adopter, il est possible de considérer que le fait d’accorder la priorité au Canada revient à exclure les autres pays. Le Canada n’a jamais laissé entendre une telle chose en ce qui concerne l’Arctique.

Le sénateur Martin : Merci beaucoup de vos réponses très réfléchies et très pénétrantes. Je suis ici pour remplacer le sénateur Manning.

Je suis un habitant du sud du pays, un Vancouverois. J’ai vécu à Vancouver la majeure partie de ma vie. Je ne suis jamais allé dans le Nord, mais je suis conscient du fait que cette question très importante de la souveraineté de l’Arctique est complexe, délicate et vaste. Je sais que les Canadiens savent gré au premier ministre d’avoir accordé de l’importance aux ministères qui ont fait de la souveraineté dans l’Arctique une question prioritaire.

Je suis d’accord avec le point de vue exprimé par mes collègues et vous-même. Je respecte énormément les Rangers canadiens et les collectivités du Nord.

Je songe aux zones d’influence. Bien sûr, nous faisons partie d’une collectivité mondiale, mais d’abord et avant tout, il y a nous-mêmes et notre pays. Ma question concerne ce qu’a dit le sénateur Pépin à propos des collectivités du Nord.

À titre d’historien, quel est votre avis à propos d’une participation accrue des collectivités du Nord en ce qui a trait à la souveraineté et à la sécurité dans l’Arctique? En tant qu’habitant de la ville et en tant que Canadien, je crois que notre souveraineté et notre sécurité sont très importantes.

M. Lackenbauer : Il s’agit d’une vaste et excellente question qui touche au cœur de ce que nous tentons de faire avec la Stratégie pour le Nord du Canada. L’une des plus belles révélations de ma vie s’est produite dans la collectivité d’Inukjuak, à Nunavik, dans le nord du Québec. Un Ranger m’a expliqué que la devise des Rangers était la suivante : « Les Canadiens d’abord, d’abord les Canadiens ». Il s’agit de deux choses vraiment différentes. J’ai été séduit et emballé de constater à quel point les résidents du Nord ont leur pays à cœur. Il s’agit d’une chose dont les résidents du sud du pays ne sont pas peut-

of patriotism and connection to Canada exists, which is the basis upon which our sovereignty lies. It should be celebrated.

Individual northerners such as Mary Simon and Sheila Watt-Cloutier have suggested that sovereignty begins at home. They have said that if we want to use something, we should use it. They say that we need not talk about the need for a presence because we have continuous presence. They live there; this is their homeland.

A number of proposals have come out on how to further integrate northerners into decision making. Activities are taking place in Ottawa. Tomorrow, an Arctic Council strategy session is happening, which will include representatives from the permanent participants and their advisers who will help to set agendas. I have suggested that perhaps we should set up a Canadian version, a domestic version, of the Arctic Council to ensure that decision making is inclusive and that northerners are at the forefront of not only making decisions and setting priorities but also of setting the agenda from the start.

The recent budget included a number of provisions for healthy investments in northern communities. If we consider sovereignty to be healthy, vibrant communities, which is clearly one of the government's main messages, investing in food supplies to ensure that people have access to nutritional and relatively affordable food is key. Education is a very wise investment, and investments in the Canadian Rangers is very close to the heart of many northerners.

Northerners serve in the Canadian Forces at a rate of five to six times the national average, and it is interesting that we are asking them to sign up even more because we need more sovereignty. In the North, they say a large degree of sovereignty exists in Grise Fiord. They know fully that they are Canadians.

Maybe I am skirting your question a wee bit because perhaps it may not be entirely appropriate for me to answer it. Maybe northerners can talk about the priorities. Paul Kaludjak, who represents Nunavummiut, will suggest such things as a Nunavut marine council, which was provided for in the land claim agreement to ensure that people living in Nunavut have a say in managing the waters. That is a first step. Even though it is not written into the Nunatsiavut claim, Nunavut claim and Inuvialuit

être pas conscients. En dépit de tous les problèmes qui ont découlé du respect ou du non-respect des revendications territoriales globales dans le Nord, un sentiment de patriotisme persiste chez les résidents du nord du pays, et ceux-ci demeurent attachés au Canada, et il s'agit là du fondement de notre souveraineté. Cela mérite d'être souligné.

Des résidents du Nord comme Mary Simon et Sheila Watt-Cloutier ont fait valoir que la souveraineté commençait à la maison. Elles ont dit que, si nous voulons exercer notre souveraineté, nous devons l'exercer. Elles ont affirmé que nous devons cesser de discuter de la nécessité d'assurer une présence dans la région puisqu'il y a une présence continue dans la région. Les habitants du Nord vivent dans cette région : il s'agit de leur patrie.

Un certain nombre de propositions ont été formulées quant à la manière d'intégrer davantage les résidents du Nord dans le processus décisionnel. Des activités ont lieu à Ottawa. Demain aura lieu une séance de stratégie du Conseil de l'Arctique à laquelle participeront des représentants des membres permanents et leurs conseillers, qui contribueront à l'établissement du programme. J'ai laissé entendre que nous devrions peut-être constituer une version canadienne, une version intérieure du Conseil de l'Arctique pour faire en sorte que le processus décisionnel soit inclusif et que les résidents du Nord occupent un rôle de premier plan non seulement au chapitre de la prise de décisions et de l'établissement des priorités, mais également de l'établissement du programme, et ce, dès le départ.

Le plus récent budget comportait un certain nombre de dispositions relatives à de sains investissements dans les collectivités du Nord. Si nous considérons que la souveraineté passe par des collectivités saines et dynamiques, ce qui correspond manifestement à l'un des principaux messages du gouvernement, il est essentiel d'investir dans l'approvisionnement alimentaire pour faire en sorte que les résidents du Nord aient accès à des aliments nutritifs et relativement abordables. Il est bien avisé d'investir dans l'éducation, et les sommes investies dans les Rangers canadiens ont touché une corde sensible de nombreux résidents du Nord.

Toutes proportions gardées, les résidents du Nord sont de cinq à six fois plus nombreux à joindre les Forces canadiennes que la moyenne des résidents des autres régions du pays. À ce titre, il est curieux que nous leur demandions d'être encore plus nombreux à joindre les Forces canadiennes sous prétexte que nous avons besoin de forces supplémentaires pour défendre notre souveraineté. Les résidents du Nord affirment qu'il existe un important degré de souveraineté à Grise Fiord. Ils sont tout à fait conscients du fait qu'ils sont Canadiens.

Si j'ai un peu l'air d'éluder votre question, c'est peut-être parce que j'estime ne pas être pleinement qualifié pour y répondre. Les résidents du Nord sont peut-être mieux placés que moi pour parler des priorités. Paul Kaludjak, qui représente les Nunavummiut, a formulé quelques suggestions, par exemple l'établissement d'un conseil du milieu marin du Nunavut, dont il était question dans l'entente sur les revendications territoriales, conseil qui veillerait à ce que la population du Nunavut ait son

claim, perhaps the country could be proactive and say that it would be great to have all the different northern people come together and have a say in managing these waters. Even if in strict legal terms it is does not add more weight to our claims that these are internal waters, I would like to see a foreign country come in and try to undermine the Inuit who have lived here for millennia. We have interesting mechanisms.

The Chair: We are almost out of time, but I would like to have a quick comment on NORAD, separate from the other bodies.

I will put you on the spot a little and ask, if one thing could come out of the Chelsea, Quebec, conference, what would that be?

Mr. Lackenbauer: That is a wonderful question. I am of two minds about the Chelsea conference. If it is relating to littoral states getting together to reaffirm the message that they will cooperate in sorting out the extended continental shelf, it is absolutely appropriate. I am not popular with my friends in permanent participant groups when I say this. It is appropriate for the states to get together and talk about this as states because, at the end of the day, UNCLOS is a state-based system. If the issue in the discussion crosses over into the social and economic realm, then it could potentially undermine the Arctic Council.

I am sure Mr. Kessel will say, with which I agree, that having a meeting such as the one at Chelsea is not incompatible with the Arctic Council. Those sorts of meetings can occur. These are two different tracks, two streams, that can be mutually reinforcing. The one thing I do not want to come out of that meeting in Chelsea is that it intrudes on the proper domain of the Arctic Council and undermines the government's message to say that in fact this relates to issues that the Arctic coastal states have to sort out.

In terms of NORAD, we must recognize that NORAD's aerospace and maritime warning missions support Arctic air and maritime domain awareness. We often set it up as though Canada and the U.S. are at odds. In fact, the types of activities that we are undertaking under the auspices of NORAD are mutually reinforcing and, in many ways, reflect the cooperation that we have had for more than half a century. We recognize that NORAD, USNORTHCOM — United States Northern Command — and Canada Command each possess regional responsibilities yet all rely upon one another.

mot à dire en matière de gestion des eaux. Il s'agit d'une première étape. Même si cela n'est pas inscrit dans la revendication du Nunatsiavut, dans la revendication du Nunavut et dans la revendication des Inuvialuit, le Canada pourrait peut-être prendre une initiative et déclarer qu'il serait merveilleux que tous les peuples du Nord se réunissent et aient voix au chapitre en ce qui concerne la gestion de ces eaux. Même si, sur le plan strictement juridique, cela ne donnerait pas plus de poids à nos prétentions selon lesquelles il s'agit là d'eaux intérieures, j'aimerais bien voir ce qui se passerait si un pays étranger tentait de nuire aux Inuits qui vivent à cet endroit depuis des millénaires. Nous disposons de mécanismes intéressants.

La présidente : Nous avons presque épuisé tout le temps dont nous disposons, mais j'aimerais que vous nous disiez quelques mots à propos de NORAD, pris isolément.

Je vais vous placer dans une position quelque peu délicate et vous poser la question suivante : s'il y a une chose qui pourrait résulter de la conférence de Chelsea, au Québec, quelle serait cette chose?

M. Lackenbauer : C'est une merveilleuse question. J'ai deux opinions quant à la conférence de Chelsea. S'il s'agit d'une réunion d'États côtiers qui souhaitent réaffirmer leur volonté de coopérer en vue de régler la question du plateau continental étendu, j'estime que cette conférence est absolument judicieuse. Les groupes participants permanents, au sein desquels je compte des amis, n'aiment pas beaucoup que je dise cela. J'estime qu'il est judicieux que les États se réunissent et discutent de cette question à titre d'État, car en fin de compte, l'UNCLOS est un système fondé sur les États. En revanche, si l'on fait porter la discussion sur des questions de nature sociale et économique, cela pourrait porter atteinte au Conseil de l'Arctique.

Je suis certain que M. Kessel affirmera — et je suis d'accord avec lui — que le fait de tenir une réunion comme celle qui aura lieu à Chelsea n'est pas incompatible avec les travaux du Conseil de l'Arctique. Des réunions de ce genre peuvent être tenues. Il s'agit de deux voies parallèles, de deux processus qui peuvent se renforcer mutuellement. S'il y a une chose que l'on doit éviter de faire durant la réunion de Chelsea, c'est de jouer dans les plates-bandes du Conseil de l'Arctique et de compromettre le message du gouvernement en affirmant que, dans les faits, la réunion porte sur des problèmes que les États côtiers de l'Arctique doivent régler.

Pour ce qui est du NORAD, nous devons être conscients du fait que ses missions d'alerte aériennes et maritimes contribuent à la connaissance du territoire aérien et maritime de l'Arctique. On présente souvent les choses comme si le Canada et les États-Unis étaient en conflit. En fait, les activités du type de celles que nous menons dans le cadre du NORAD profitent aux deux pays, et, à de nombreux égards, témoignent de la coopération canado-américaine, laquelle remonte à plus d'un demi-siècle. Nous reconnaissons que le NORAD, le USNORTHCOM — le Commandement du Nord des États-Unis — et Commandement Canada doivent chacun assumer des responsabilités régionales, tout en se soutenant les uns les autres.

It makes future scenarios such as the ones Senator Dallaire was anticipating a little less scary when we recognize that we are not in a pitched battle with our American allies and that they will not abandon us at the first moment because they disagree with us over the transit status of these waters in the Northwest Passage. At the end of the day, evolving the relationship between USNORTHCOM and Canada Command, capitalizing on mutual defence interests, expanding this in terms of civil support interest, may actually be a signal of how we can resolve political disagreements between allies.

In essence, it is turning to organizations such as NORAD and demystifying this notion that Uncle Sam is constantly casting covetous eyes up at Canada and wants to take Canadian resources. Hopefully my historical work that will come out in the next couple of years will recast much of that narrative, and it will show that what is remarkable about situations such as the Distant Early Warning Line, or DEW Line, is the fact that Canada and the U.S. got along so well. Despite our neurotic insecurities about sovereignty, which often deal with our concerns that we have not invested enough in our North, at the end of the day, the Americans have been accommodating allies, and it is amazing that they have been as patient with us as they have.

The Chair: I could not agree with you more on that latter point.

Senator Dallaire: The premise of your optimistic perspective of the Arctic and circumpolar security lies on a reasonably stable geopolitical situation in the world. When that waterway becomes as wide open as the oceans, where we have all manner of submarines, ships and defence capabilities deployed, and where people can deploy systems that can reach New York from up there, I contend that the scenario may change due to the nature of the protectionist security that nation states impose. More assets will be moving there, one way or another.

When you look at the strategic impact of energy dependency; the Russian energy card; the Medvedev doctrine beyond Riga, Latvia, and Bucharest, Romania; India's increasing global presence; and security of coastal water, then the energy card will shift significantly to the North.

I would contend that if we do not have people who are from the South who are capable of doing far more than just surviving and fishing Arctic char, we do tend to run the risk of finding either ourselves or our environment protected by someone else. Do you not think we should be proactive?

Mr. Lackenbauer: We certainly should be proactive; I fully agree with your comments, Senator Dallaire. More activity will potentially lead to much more unpredictability, for sure.

Lorsque nous prenons conscience du fait que nous ne sommes pas engagés dans une bataille rangée avec nos alliés américains et qu'ils ne nous abandonneront pas à la première occasion parce qu'ils ne sont pas d'accord avec nous à propos du statut accordé aux eaux du passage du Nord-Ouest, les scénarios d'avenir du genre de celui qu'anticipait le sénateur Dallaire deviennent un peu moins terrifiants. Au bout du compte, le fait de renforcer les liens entre le USNORTHCOM et Commandement Canada, de tirer parti de nos intérêts communs en matière de défense et de soutien civil pourrait nous donner une idée de la manière dont nous pouvons régler les désaccords politiques entre alliés.

Pour l'essentiel, il s'agit de recourir à des organisations comme le NORAD et de démystifier cette notion selon laquelle l'Oncle Sam observe constamment le Canada avec convoitise et veut faire main basse sur les ressources canadiennes. J'espère que mes travaux de nature historique, qui seront publiés au cours des deux ou trois prochaines années, jetteront une nouvelle lumière sur une telle vision des choses, et qu'ils permettront de faire ressortir des choses extraordinaires, par exemple la collaboration harmonieuse du Canada et des États-Unis en ce qui concerne le Réseau avancé de pré-alerte, le RAPA. En dépit de notre insécurité névrotique en matière de souveraineté, qui découle souvent de notre crainte de n'avoir pas suffisamment investi d'argent dans le Nord, au bout du compte, les Américains se sont révélés être des alliés accommodants, et il est incroyable qu'ils aient fait preuve d'un telle patience à notre égard.

La présidente : Je suis absolument d'accord avec vous là-dessus.

Le sénateur Dallaire : Votre point de vue optimiste sur l'Arctique et la sécurité circumpolaire repose sur une prémisse : une situation géopolitique assez stable dans le monde. Le jour où cette voie navigable sera grande ouverte comme les océans, il y aura toutes sortes de sous-marins, de navires et de moyens de défense qui y seront déployés, et les gens peuvent déployer depuis cet endroit-là des systèmes permettant d'atteindre New York — je soutiens que le scénario pourrait changer étant donné la nature de la sécurité protectionniste que les États-nations imposent. Il y aura plus de mouvements là, d'une façon ou d'une autre.

Si on s'attache à l'impact stratégique de la dépendance énergétique, au dossier de l'énergie chez les Russes, à la doctrine Medvedev au-delà de Riga, en Lettonie, et de Bucarest, en Roumanie, au rayonnement de plus en plus grand de l'Inde dans le monde et à la sécurité des eaux côtières, on constate que le Nord occupera une place beaucoup plus importante dans le dossier de l'énergie.

À mon avis, s'il n'y a pas des gens du Sud aptes à faire bien plus que survivre simplement dans le Nord et à y pêcher l'omble arctique, nous risquons bel et bien de nous retrouver dans une situation où c'est quelqu'un d'autre qui protège notre environnement. À votre avis, ne faudrait-il pas que nous soyons proactifs?

M. Lackenbauer : Nous devrions certainement être proactifs; je suis tout à fait d'accord avec ce que vous venez de dire, sénateur Dallaire. Plus il y aura d'activité, plus il y aura potentiellement d'imprévisibilité, c'est certain.

When we are looking at the region, however, a comment made to me by someone up North was that if we are still reliant on oil and gas by the time the resources at the North Pole are accessible, we are doomed as a species anyway. Therefore, what is the difference? I do not mean it to be a cheeky answer, but in a way it is suggesting the possibility of more unpredictability. The key is to undertake the stability measures now, and that includes a defence component. I do not mean to suggest that I do not believe investments should be made in the Canadian Forces. They should, but I am suggesting that it must be part of a broader government strategy that is sensitive, aware and attuned to a grand strategy, which includes the interests of our allies such as the United States.

The Chair: Thank you very much. We have appreciated the comments of Mr. Lackenbauer, Associate Professor and Chair of the Department of History, *St. Jerome's University*, and the co-author of *Arctic Front: Defending Canadian Interests in the Far North*.

We appreciate your comments and your very frank answers today.

Ladies and gentlemen, our next guest on the topic of Canadian Arctic sovereignty and security is Mr. Alan Kessel, Legal Adviser, Foreign Affairs and International Trade Canada, DFAIT, the man with all the legal answers. We will hear your presentation now.

[Translation]

Alan H. Kessel, Legal Adviser, Department of Foreign Affairs and International Trade Canada: Thank you, Madam Chair. It is always a pleasure to be here. I have a brief text with me that has been distributed to you.

[English]

I find it very useful to put matters in context, and I hope you have the deck there as well.

This is a topic of current interest and has been for most of us in this area for many years. The current interest comes, of course, from the growing melting of the ice. I will try to demystify some of the issues to try to take some of the mythologies and turn them into realities in the next eight minutes.

As you know, the government's approach to the Arctic Region is through its Northern Strategy and is built on four primary objectives; they are on page 2 of the deck.

One of these objectives is to exercise Canada's sovereignty in the Arctic, as international interest in the region increases. It is important to remember the lexicon we are using, especially as Canadian officials, Canadian government and members of Parliament; we refer to the exercise of sovereignty in our North. The tendency is to talk about claiming sovereignty in our North. That is a misnomer; you do not claim something that you own. It does, however, create an uncertainty in the minds of those who

En regardant la région, tout de même, il me vient à l'esprit une remarque que quelqu'un m'a faite dans le Nord : si nous sommes encore dépendants du pétrole et du gaz naturel au moment où les ressources du pôle Nord deviendront accessibles, nous sommes condamnés à nous éteindre comme espèce de toute façon. Alors, à quoi bon? Je ne cherche pas à faire mon petit impertinent, mais, d'une certaine façon, il y a là la possibilité d'une imprévisibilité accrue. La clé consiste à prendre dès maintenant des mesures pour garantir la stabilité, ce qui comprend un élément de défense. Je ne veux pas laisser entendre qu'il ne faudrait pas investir dans les Forces canadiennes. Il faudrait le faire, mais j'entends que cela doit s'inscrire dans une stratégie gouvernementale globale affûtée, arrimée à une grande stratégie qui tienne compte des intérêts de nos alliés, comme les États-Unis.

La présidente : Merci beaucoup. Nous avons apprécié les observations de M. Lackenbauer, professeur agrégé et directeur du Département d'histoire, *St. Jerome's University* et coauteur de *Arctic Front : Defending Canadian Interests in the Far North*.

Nous apprécions les observations que vous avez faites et les réponses très franches que vous avez données aux questions posées aujourd'hui.

Mesdames et messieurs, le prochain invité qui nous parlera de souveraineté et de sécurité dans l'Arctique canadien est M. Alan Kessel, conseiller juridique, Affaires étrangères et Commerce international Canada, MAECI, qui a réponse juridique à tout. Nous sommes prêts à écouter votre exposé.

[Français]

Alan H. Kessel, conseiller juridique, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Madame la présidente, je vous remercie. C'est toujours un plaisir d'être parmi vous. J'ai avec moi un court texte qu'on vous aura distribué.

[Traduction]

Il me paraît très utile de situer ces questions dans leur contexte, et j'espère que vous avez la présentation aussi.

C'est une question d'actualité qui nous intéresse, la plupart d'entre nous, depuis bien des années déjà. Si la question est d'actualité, bien entendu, cela tient à la fonte des glaces. Je vais essayer de démystifier certaines des questions qui se présentent, d'évacuer certains des mythes au profit de la réalité, au cours des huit prochaines minutes.

Comme vous le savez, le gouvernement applique dans la région de l'Arctique une Stratégie pour le Nord qui repose sur quatre objectifs principaux; vous les trouverez à la page 2 de la présentation.

Un de ces objectifs consiste à exercer la souveraineté canadienne dans l'Arctique, au fur et à mesure que l'intérêt des autres pays pour la région s'accroît. Il importe de se rappeler le vocabulaire que nous employons, surtout en tant que responsables canadiens, représentants du gouvernement canadien et parlementaires; nous disons qu'il s'agit d'exercer la souveraineté dans notre région du Nord. On a tendance à dire qu'il s'agit de revendiquer la souveraineté dans la région. C'est

are mischievous, for example, if the wrong language is used. Throughout my presentation and in any discussion of Canada and what it is, we exercise our sovereignty in the North as we do on Vancouver Island or in Newfoundland and Labrador, particularly.

Much of what we do in DFAIT is the management of our disputes with our Arctic neighbours. Predominantly, the most important thing coming along from an economic point of view is the delineation of the outer limit of the continental shelf. Without getting too technical, essentially, there is an international legal framework within which countries that are a party to the United Nations Convention on the Law of the Sea have agreed that you cannot have more than you are entitled to in terms of continental shelf, and you cannot have less than you are entitled to in terms of continental shelf. The trick is just to measure it. It is easy for us to measure our continental shelf on the East Coast — we do not have one on the West Coast — but it is more difficult to measure in the Arctic because of the environment. Ice-covered area is very difficult to measure.

However, I am trying to demystify the notion of some major race for territory up there. You cannot have more than you are entitled to, and you cannot have less. Therefore, there is no race. We agreed on that, and I will get to that in a minute when we discuss the Ilulissat Declaration from Greenland.

Page 3 gives you the bottom line, the facts. A significant decrease in the extent of sea ice since 1968 has occurred and will continue. However, climate change and diminishing ice pose no threat to ownership of lands, islands and waters of the Canadian Arctic. They are Canadian and will remain so. Canadian Arctic sovereignty is long-standing, well established and based on historic title.

The stark reality is that there seems to be a confluence of questions of sovereignty and questions of security. If you have a house and someone runs through your backyard in the middle of the night, you do not lose sovereignty of your house. You still own it. You may question the security of your backyard, and you may want to look into that, but you do not lose ownership of something just because you question whether it is secure enough. That is key in understanding this particular issue because once you start falling into the realm of "If it is not secure, it is not mine," I think you have lost much of your argument. It is always yours. How you secure it is an issue of policy or politics or capacity. However, many parts of Canada are pretty open, as all of you know.

mal dit, on ne saurait revendiquer ce qui nous appartient déjà. Par contre, un mauvais choix de terme peut créer de l'incertitude dans l'esprit des malins, par exemple. Cela vaut pour l'ensemble de mon exposé et pour toute discussion sur le Canada et ce qu'est le Canada : nous exerçons notre souveraineté dans le Nord comme nous le faisons sur l'île de Vancouver ou à Terre-Neuve-et-Labrador, en particulier.

La gestion des différends que nous avons avec nos voisins dans l'Arctique représente une bonne part du travail que nous faisons au MAECI. Avant toute chose, d'un point de vue économique, c'est la délimitation du plateau continental qui compte. Sans m'engager dans des explications trop techniques, je dirai que, essentiellement, il y a un cadre juridique international où les pays adhérant à la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer se sont entendus pour dire qu'un pays ne peut prétendre à plus que la part du plateau continental à laquelle il a droit ni avoir moins que ce à quoi il a droit. Il s'agit simplement de faire les mesures nécessaires. Il est facile pour nous de mesurer notre plateau continental sur la côte est — nous n'en avons pas sur la côte Ouest —, mais il est plus difficile de le faire dans l'Arctique, vu l'environnement. Il est très difficile de faire des mesures dans les zones couvertes de glace.

J'essaie tout de même de démystifier l'idée selon laquelle il y aurait une ruée vers les territoires à prendre dans le Nord. Vous ne pouvez réclamer plus que ce à quoi vous avez droit et vous ne pouvez en avoir moins. Il n'y a donc pas de ruée. Nous sommes d'accord là-dessus, et j'y arriverai dans une minute au moment de parler de la Déclaration d'Ilulissat, au Groenland.

La page 3 vous donne l'essentiel, les faits. Depuis 1968, l'étendue des glaces marines diminue et continue de diminuer aujourd'hui même. Cependant, les changements climatiques et la diminution de la couverture glaciaire ne posent aucune menace pour la propriété des terres, des îles et des eaux de l'Arctique canadien. Ils sont la propriété du Canada et ils le demeureront. La souveraineté canadienne dans l'Arctique existe de longue date; elle est fermement établie et se fonde sur un titre historique.

Pour le dire directement, la réalité, c'est qu'il semble y avoir une convergence des questions de souveraineté et des questions de sécurité. Si vous êtes propriétaire d'une maison et que quelqu'un traverse votre cour arrière à la course au milieu de la nuit, vous ne perdez pas votre souveraineté sur la maison en question. Vous en êtes toujours propriétaire. Vous allez vous interroger sur la sécurité de votre cour arrière et vous allez peut-être vouloir étudier le problème, mais vous ne cessez pas d'être le propriétaire de la maison simplement parce que vous vous posez des questions sur le degré de sécurité qu'il y a là. C'est un élément clé pour comprendre la question particulière qui nous intéresse ici, car dès qu'on tombe dans l'idée selon laquelle « si ce n'est pas bien protégé, ça ne m'appartient pas », je crois que le débat est pour une bonne part perdu. Ça vous appartient toujours. Ce que vous faites pour en assurer la sécurité relève des orientations gouvernementales, de la politique, de la capacité. Tout de même, de grands pans du Canada sont assez ouverts à la circulation, comme vous le savez tous.

The other mythology is that somehow the whole place is up for grabs; that is not at all the case. We have three disputes, all very well managed, that you will see on your little map. The one that you have heard most about probably has been Hans Island. That has been in the news. That is a dispute that we have with Denmark. When Canada and Denmark together were delineating the line up the channel, we arrived at the island and said, "That is Canadian," and they said, "No, that is Danish." so we said, "Okay, let us just go around the island for now." We kept going up the channel, and we have done the delineation. It is a tiny little island with no resources. All the maritime resources are in our territory or the Danish territory. There is no argument as to that, but we do have an issue as to who owns that island. We believe it is ours. They believe it is theirs. We have not yet gone to war on it and do not intend to. We do talk to each other, and we will manage this as we have managed other matters.

Essentially, it is one little island out of 36,563 islands of the Canadian archipelago, and the dispute is only about the island, as I mentioned, not about surrounding waters. We have been on this diplomatic track since 2005, which is to look at how we can resolve this to our mutual interest and benefit, and we continue to do that.

The next one is also with our Danish friends, and that is up in the Lincoln Sea; it is a very tiny little dispute. I should mention that probably 300 to 400 maritime disputes exist in the world. We have very few. It is two small zones, 31 and 34 square nautical miles together, north of Ellesmere Island, and it is in dispute as a result of a disagreement about how to measure the equidistance line between Ellesmere Island and Greenland. It all boils down to whether a rock is a rock or a rock is more than a rock. However, we will do that, and, as you can see, it is something we also will manage peacefully.

The dispute that is very interesting — and I think you got into it a little already — is the Beaufort Sea. That is essentially a dispute over the Canada and the U.S. maritime border north of the Yukon and Alaska. The wedge shape on the map indicates the difference between the Canadian interpretation and the American interpretation of an 1825 treaty between Russia and the U.K., which set the 141st meridian as a boundary between the two countries.

Canada depends on this to determine the 141st degree of longitude as the definitive maritime boundary. In the actual treaty itself, it says, "jusqu'à la Mer Glaciale," and our view is that "jusqu'à la Mer Glaciale" has continued up. The Americans view is "jusqu'à la Mer Glaciale" is right there at the shore. Clearly, we have a dispute.

L'autre mythe, c'est à qui sera le premier arrivé sur les lieux pour s'emparer du territoire; ce n'est pas du tout le cas. Nous avons trois différends dans la région, tous étant très bien gérés, comme vous pouvez le voir en jetant un coup d'œil à votre petite carte. Celui dont vous avez entendu le plus parler, c'est probablement celui qui touche l'île de Hans. Cela a fait les manchettes. C'est un différend que nous avons avec le Danemark. Lorsque le Canada et le Danemark ont essayé de tracer ensemble la ligne le long du canal en question, arrivés à l'île de Hans, nous avons dit : « C'est canadien », ce à quoi ils ont répondu : « Non, c'est danois. » À ce moment-là, nous avons dit : « D'accord, oublions cette île pour l'instant. » Nous avons continué à remonter le canal et avons achevé de délimiter le territoire. C'est une petite île qui ne comporte aucune ressource. Toutes les ressources maritimes se trouvent sur notre territoire ou sur le territoire danois. Personne ne conteste cela, mais il y a la question de savoir à qui appartient l'île. Nous croyons qu'elle nous appartient à nous. Ils croient qu'elle leur appartient à eux. Nous ne nous sommes pas déclaré la guerre à ce sujet ni n'avons l'intention de le faire. Nous nous parlons quand même et nous allons gérer cette question comme nous avons géré les autres.

Essentiellement, c'est une petite île parmi les 36 563 îles qui forment l'archipel canadien, et le différend porte sur l'île uniquement, comme je l'ai dit, et non pas sur les eaux environnantes. Nous avançons sur ce chemin diplomatique depuis 2005; il s'agit de savoir comment nous pouvons régler la question d'une façon qui sera à l'avantage des deux parties, travail auquel nous nous appliquons toujours.

Le prochain différend concerne nos amis danois, lui aussi, c'est celui de la mer de Lincoln; c'est un minuscule différend. Je devrais dire qu'il y a probablement entre 300 et 400 différends maritimes dans le monde en ce moment. Nous sommes parties à très peu d'entre eux. Il y a deux petites zones de 31 et de 34 milles nautiques carrés, au nord de l'île d'Ellesmere, qui sont en cause, du fait d'un désaccord sur la façon de tracer la ligne équidistance entre l'île d'Ellesmere et le Groenland. Il s'agit essentiellement de distinguer les rochers des îles. C'est une tâche que nous allons quand même arriver à accomplir et, comme vous pouvez le voir, c'était une question que nous allons aussi gérer de manière pacifique.

Le différend qui est très intéressant — et je crois que vous avez déjà abordé la question — c'est celui qui touche la mer de Beaufort. C'est essentiellement un des accords sur la frontière maritime canado-américaine au nord du Yukon et de l'Alaska. Le triangle qu'on voit sur la carte illustre la différence entre l'interprétation canadienne et l'interprétation américaine d'un traité de 1825 conclu entre la Russie et le Royaume-Uni, qui fixe au 141^e méridien la frontière entre les deux pays.

Le Canada compte là-dessus pour déterminer que le 141^e degré de longitude constitue la frontière maritime définitive. Dans le traité lui-même, on dit que cela va « jusqu'à la mer Glaciale; selon nous, c'est « jusqu'à la mer Glaciale » et ça continue vers le haut. Selon les Américains, c'est « jusqu'à la mer Glaciale » et ça s'arrête là. Clairement, il y a un différend là-dessus.

The area concerns about 6,250 square nautical miles, and that, too, will ultimately be sorted out in accordance with international law and also between ourselves.

You listened to Mr. Lackenbauer talking about the hydrocarbon issue. I am probably less pessimistic than he is, but certainly in terms of North American energy security, the earlier that we can measure, at least, the quantities of oil and gas that we have up there, the better for securing our future.

We do provide leases for the area that is in dispute, as do the Americans. However, there is a moratorium on actual use.

The dispute that has everyone's hair on the back of their neck up, of course, is the Northwest Passage discussion, and that has gone into the realm of mythology. This is, in fact, not a dispute about land. There is no dispute that the waters are Canadian. The issue is control over foreign navigation — in essence, the right to transit, or the legal status of these Canadian waters.

Canada has determined that these are internal waters of Canada and that we have an unfettered right to regulate it as we would land territory. The U.S. disagrees, contending that it is a strait used for international navigation and runs through the Canadian Arctic archipelago, thus giving foreign vessels the right of passage through these waters. Clearly, we disagree, and during the Shamrock Summit a number of years ago, both Canada and the U.S. decided it was time to take a look at it. We came up with an agreement, the 1988 Canada-U.S. Arctic cooperation agreement to govern U.S. icebreaker movements through this area. The U.S. must seek consent for U.S. government icebreakers to use these waters, and the agreement has been respected and worked well for both sides since 1988. Therefore, the other mythology of people freewheeling through this place is not entirely true.

The other issue that is clear is that the waters are ours, the bottom of the seabed is ours, the resources are ours, and we consider them internal. The key words for us, of course, are "strait used for international navigation" as it is legally understood. This has never been a strait used for international navigation. It has been covered in ice for millennia. You cannot create something out of something that never was.

We believe the U.S. has particular interests in straits around the world and has a geopolitical interest in ensuring in its mind that straits, wherever they are, are open to navigation. Clearly this is an exception, but we understand their view.

La zone touchée fait 6 260 milles nautiques carrés environ. Nous allons régler cette question-là aussi en conformité avec le droit international et en nous entendant.

Vous avez entendu M. Lackenbauer parler des hydrocarbures. Je suis probablement moins pessimiste que lui, mais, certes, du point de vue de la sécurité énergétique de l'Amérique du Nord, il faut tout au moins mesurer les quantités de pétrole et de gaz naturel qu'il y a dans le Nord, pour mieux assurer notre avenir, et le plus tôt sera le mieux.

Nous accordons quand même des concessions dans le secteur qui fait l'objet du litige, comme le font les Américains. Par contre, il y a un moratoire sur l'exploitation.

Le différend qui excite tout le monde, bien entendu, c'est celui qui touche le passage du Nord-Ouest, qui est entré dans le domaine du mythe. De fait, le différend ne porte pas sur la question des terres. Il n'y a pas de différend sur les eaux elles-mêmes qui sont canadiennes. Le problème concerne le contrôle exercé sur la navigation étrangère — essentiellement, le droit de transit, ou le statut des eaux canadiennes en question d'un point de vue juridique.

Le Canada a déterminé que cela fait partie de ses eaux intérieures que nous avons le droit de les réglementer sans limite comme s'il s'agissait de terres. Les États-Unis, qui ne sont pas d'accord, affirment qu'il s'agit d'un détroit à l'usage de la navigation internationale qui traverse l'archipel arctique canadien, de sorte que les navires étrangers y ont un droit de passage. Cela ne fait aucun doute, nous ne sommes pas d'accord sur la question — et durant le sommet de Shamrock il y a quelques années de cela, le Canada et les États-Unis ont décidé que le moment était venu de s'attaquer au problème. Nous en sommes arrivés à un accord, l'accord canado-américain de 1988 sur la coopération dans l'Arctique, qui régit les mouvements des brise-glaces. Les États-Unis doivent demander notre permission pour que les brise-glaces américains évoluent dans ces eaux; l'accord est respecté et fonctionne bien pour les deux parties depuis 1988. De ce fait, l'autre mythe, selon lequel on y circule comme on veut, n'est pas tout à fait vrai.

L'autre question qui est claire, c'est que ce sont nos eaux à nous, les fonds marins sont à nous, les ressources sont à nous, et nous les considérons comme des eaux intérieures. L'expression clé, de notre point de vue, c'est, bien entendu « le détroit servant à la navigation internationale » selon la conception juridique de l'affaire. Cela n'a jamais été un détroit servant à la navigation internationale. La zone est couverte de glace depuis des millénaires. On ne peut faire reposer une affaire sur quelque chose qui n'a jamais existé.

Nous sommes d'avis que les Américains ont des intérêts particuliers dans les détroits du monde entier et que, d'un point de vue géopolitique, ils ont intérêt à s'assurer que les détroits, où qu'ils se trouvent, sont ouverts à la navigation. Le cas qui nous occupe ici est clairement une exception, mais nous comprenons le point de vue des Américains.

The Chair: I will just have you comment on the extended continental shelf because we are over in our time here, and then we will deal with the other issues through questions.

Mr. Kessel: For the extended continental shelf, you can see the two lines; those of you who have it in colour will see an outer white line. That is the continental shelf extension. If and when we do get the full measurements, we expect it to be the size of the three Prairie provinces put together. That is an extraordinary amount of space that will be ours. Together with the four other Arctic littoral states, we are working in concert to ensure that we do this peacefully, as we expect to. In fact, the meeting in Chelsea in a week from now is just an extension of the cooperation of the five Arctic states.

Senator Meighen: The Beaufort Sea dispute map was not terribly clear to me because it is not in colour. Does that set it out better? I see the white line, the extension, and then the black line. What does the black line represent?

Mr. Kessel: If one of your colleagues has a colour one, he can show it to you.

The Chair: We will just have to do that.

Mr. Kessel: I am afraid this is for people under the age of 40 who are able to see it.

The Chair: We will get the colour version and do our homework on this. That is terrific. That is a great overview.

Senator Dallaire: Why not make it the third canal zone of the world? We have the Suez and Panama canals, and we could have the Northwest Passage. Why not create a functionality that is similar to those two canals in its operations and have that accepted?

The second dimension to that is that the underwater transit occurring is significant. Do we have a policy about nuclear-powered vessels, both surface and subsurface in the Arctic, or have we expressed any comment on that?

Mr. Kessel: We have no objection to vessels coming into Canadian waters. We just have a couple of conditions. One is that the vessel has to be up to standard, which is provided by Transport Canada and through the Arctic Waters Pollution Prevention Act. This act was a rather far-sighted piece of legislation from about 20 years ago, which had extended then to 100 nautical miles off our coast and recently, with the Prime Minister's intention to extend it further, has been extended to 200 nautical miles to make it coincide with our EEZ.

If you comply with that condition, as well as have notification to us of your entry into our waters — NORDREG will become mandatory within a few months — then we have no problem. In fact, we are a trading nation. We depend on trade. We are looking at the Churchill base in the Hudson Bay as a potential for

La présidente : Je vous demanderais simplement de parler du plateau continental étendu dont il est question ici, étant donné que nous avons dépassé le temps alloué, puis nous aborderons les autres aspects de la situation durant la période de questions.

M. Kessel : À propos du plateau continental étendu, voyez les deux lignes ici; ceux qui ont la diapo en couleur verront une ligne blanche. Cela délimite le plateau continental étendu. Si jamais nous obtenons toutes les mesures voulues, nous croyons que cela va ressembler en taille à trois provinces des Prairies mises ensemble. C'est un espace énorme qui nous appartiendra. De concert avec les quatre autres pays bordant l'Arctique, nous travaillons à nous assurer que cela se fera de manière pacifique; nous nous attendons bien à ce que ce soit le cas. De fait, la réunion qui aura lieu à Chelsea dans une semaine s'inscrit dans la coopération des cinq États arctiques.

Le sénateur Meighen : La carte illustrant le différend dans la mer de Beaufort ne m'a pas paru très claire, étant donné qu'elle n'était pas en couleur. Est-ce qu'on voit cela mieux ici? Je vois la ligne blanche, l'extension, puis la ligne noire. Qu'est-ce que la ligne noire représente?

M. Kessel : Si un de vos collègues a une carte en couleur, il pourrait vous montrer cela.

La présidente : Nous allons devoir nous contenter de cela.

M. Kessel : Je crains que ce ne soit pour les gens de moins de 40 ans, qui ont les yeux pour voir cela.

La présidente : Nous allons obtenir la version en couleur et faire nos devoirs. C'est merveilleux. C'était une excellente vue d'ensemble de la situation.

Le sénateur Dallaire : Pourquoi ne pas en faire la troisième zone de canal dans le monde? Il y a le canal de Suez et le canal de Panama, nous pourrions avoir le passage du Nord-Ouest. Pourquoi ne pas créer une entité qui fonctionne à la manière de ces deux canaux et faire accepter cela?

Le deuxième aspect de la situation, c'est qu'il y a un important transit sous-marin. Avons-nous une politique à propos des bâtiments à propulsion nucléaire, qu'ils soient sous-marins ou en surface dans l'Arctique? Avons-nous un point de vue quelconque là-dessus?

M. Kessel : Nous ne nous opposons pas à ce que des navires circulent dans les eaux canadiennes. Nous y attachons seulement quelques conditions. D'abord, le bâtiment doit répondre à une certaine norme, que prévoient Transports Canada et la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques. C'est une loi assez prévoyante qui a été conçue il y a 20 ans environ et qui s'est appliquée d'abord à une zone allant jusqu'à 100 milles nautiques au large de notre côte, et, récemment, avec ce que le premier ministre a voulu faire, va jusqu'à 200 milles nautiques au large, pour que ça concorde avec notre ZEE.

Si vous respectez cette condition-là et que vous nous avisez de votre entrée dans les eaux intérieures du Canada — le NORDREG deviendra obligatoire dans quelques mois —, nous ne nous y opposons nullement. De fait, le Canada est un pays commerçant. Nous dépendons du commerce. Nous croyons que

increasing grain traffic out of the Prairies. The key is just that you do it under our authority, as in the St. Lawrence or any other Canadian waters. Those waters are no different.

There is no disagreement with your suggestion. Of course, it is up to Lloyds of London to determine whether they will provide insurance to these vessels. In fact, it is really probably some guys in a room in London determining whether you can go through our Northwest Passage if you have a vessel that is good enough.

Senator Dallaire: What about the nuclear power?

Mr. Kessel: You seem to have more information than I do about what occurs underwater. I would rather allow my colleagues from DND to respond to you on that.

Senator Dallaire: Let me put it another way: With the increased traffic, is there not a requirement directly linked to an increased surveillance capability for surface, let alone subsurface, to ensure that people are meeting those criteria, rather than what we have now, which is the Coast Guard, which is not one of the Armed Forces and is in dire need of being rebuilt?

Mr. Kessel: Senator, I think the Prime Minister has indicated with conviction that Canada will be present and defend our North, as we will everywhere else. Commitments have been made to northerners, to the Rangers and others. There is Joint Task Force (North), JTFN, which you are familiar with, which is our Armed Forces up there. Members of the Armed Forces can probably explain more clearly to you. In terms of delivering on its commitment, this government has certainly done so and will continue to do so.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Kessel, I would like to go back to the matter of the Beaufort Sea. What steps have been taken — by us and by the Americans? What action are we taking to find an international legal solution to our dispute with the Americans? Where are we in those efforts to find a solution?

[English]

Mr. Kessel: This government has made a strong commitment to settle disputes with our neighbours. A large amount of work is done at the scientific level before we can even go into a discussion as to how we settle this particular thing. As far as we are concerned, we are sticking with the Canadian position to date because we say that it is in a treaty.

On the practical level, both Canada and the United States are working together to figure out just what is there, what is on the seabed and where the continental shelf is.

Churchill dans la baie d'Hudson peut servir de base pour accroître le trafic de céréales provenant des Prairies. L'essentiel, c'est que vous agissiez sous notre autorité, comme c'est le cas sur le fleuve Saint-Laurent ou dans toute autre voie maritime canadienne. Cela vaut de même pour ces eaux-là.

Personne n'est en désaccord avec ce que vous proposez. Bien sûr, il appartient à la Lloyds of London de déterminer si elle assurera les bâtiments en question. De fait, ce sont probablement des types réunis dans une salle quelque part à Londres qui vont déterminer si vous pouvez, oui ou non, transiter par notre passage du Nord-Ouest, si votre bâtiment est de qualité suffisante.

Le sénateur Dallaire : Et la propulsion nucléaire?

M. Kessel : Vous semblez être mieux renseigné que moi sur les activités sous-marines. J'aimerais mieux laisser à mes collègues du MDN le soin de répondre à cette question-là.

Le sénateur Dallaire : Je reformulerai donc : vu qu'il y a aura une circulation accrue, n'y a-t-il pas une obligation à assumer directement en rapport avec la capacité de surveillance accrue des navires de surface, sans compter même les sous-marins, pour s'assurer que les gens en question répondent aux critères établis, plutôt que d'avoir la situation que nous avons en ce moment, qui suppose l'intervention de la Garde côtière, laquelle ne fait pas partie des forces armées et qui a désespérément besoin d'être rebâtie?

M. Kessel : Sénateur, je crois que le premier ministre l'a signalé de manière convaincante : le Canada sera présent dans notre Nord, il défendra notre Nord, comme nous le ferons partout ailleurs. On s'est engagé envers les habitants du Nord, envers les Rangers et d'autres personnes. Il y a la Force opérationnelle interarmées (Nord), la FOIN, que vous connaissez, et qui nous tient lieu de forces armées dans le Nord. Des membres des forces armées seraient probablement mieux placés que moi pour vous expliquer clairement la situation. Pour ce qui est d'honorer son engagement, on peut dire que le gouvernement en place l'a certainement fait et qu'il continuera de le faire.

[Français]

Le sénateur Nolin : Monsieur Kessel, j'aimerais revenir sur la question de la mer de Beaufort. Où en sont les étapes — les nôtres et ceux des Américains? Que mettons-nous en œuvre pour trouver une solution internationale légale à notre différend avec les Américains? Où en sommes-nous dans ces efforts en vue de trouver une solution?

[Traduction]

M. Kessel : Le gouvernement en place s'est engagé fermement à régler les différends avec ses voisins. Il y a beaucoup de travail scientifique qui se fait avant que nous puissions même entamer une discussion sur la manière de régler cette question particulière. Quant à nous, nous nous en tenons à la position qui a été celle du Canada jusqu'à maintenant : cela fait partie d'un traité.

Concrètement, le Canada et les États-Unis travaillent ensemble à déterminer ce qui se trouve là, ce qui se trouve dans les fonds marins et où se trouve le plateau continental.

This past summer and for the past three summers, and probably for next summer, the Coast Guard vessel CCGS *Louis S. St-Laurent*, together with the USS *Healy*, has been mapping that area. Scientists tell us they cannot give us enough information to have a sensible discussion about this matter until they have done their mapping.

Both Canada and the U.S. have agreed that we need to have good scientific information, and that is the stage that we are at for the Beaufort Sea dispute.

[Translation]

Senator Nolin: I understand that aspect and I think it is highly useful. It will ultimately permit joint management of the sovereignty of a territory over which we do not agree, but the fact remains that, with regard to the territory in question, unless we reach a settlement — and I do not get the impression we are reaching a settlement — the two countries will eternally disagree over ownership of or sovereignty over that wedge at the bottom of the Beaufort Sea and we will have to be satisfied with harmonious joint management of that territory.

[English]

Mr. Kessel: You have raised some very important points. They indicate just how well Canada and the U.S. get along, even in the area where we do have a dispute over the maritime boundary. I would prefer not to call it conflict because conflict implies much more.

Senator Nolin: It is a simple disagreement.

Mr. Kessel: It is actually a complicated disagreement. The fact is that a disagreement exists. However, we live in a practical environment, and we are not ratcheting up any discussion that would avoid a sensible approach to looking at what the mutual interests are there. Our mutual interest is to resolve the dispute, to make it go away. Canada has an obligation in 2013 to make its submission to the commission on the continental shelf. We would like to at least have started working to reduce what you call a conflict, or dispute, so that we can then go to the commission and say, “Look, there is nothing on the Canada-U.S. border.” If not, then we will find an accommodation to our mutual interest in any event.

At the moment, the scientists are doing fabulous work. We are learning facts that we never knew about the continental shelf. This will have an influence on what positions Canada and the U.S. take for what resources are out there and what our North American interests are. For the moment, we talk to each other about this.

The Chair: You implied that the testing will continue over next summer. Is there some definitive end point to this?

Mr. Kessel: We have to submit by 2013. The mapping will continue probably for another two years. We are in the process of testing new Canadian-invented equipment, which are

Depuis trois étés, le NGCC *Louis S. St-Laurent* de la Garde côtière et l’USS *Healy* cartographient la zone. Ils l’ont fait l’été dernier aussi et ils le feront probablement l’été prochain. Les scientifiques nous disent qu’ils ne pourront nous donner assez d’informations pour que nous ayons une discussion intelligente sur la question tant qu’ils n’auront pas terminé le travail de cartographie.

Le Canada et les États-Unis ont convenu du fait qu’il nous faut de solides informations scientifiques et que c’est à ce stade-là que nous en sommes pour ce qui est du différend dans la mer de Beaufort.

[Français]

Le sénateur Nolin : Je comprends cette dimension et je pense que c’est fort utile, cela permettra, à la limite, une cogestion sur la souveraineté d’un territoire sur lequel on ne s’entend pas, mais il n’en reste pas moins qu’au sujet du territoire en question, à moins qu’on en arrive à un règlement — et je n’ai pas l’impression qu’on n’arrive à ce règlement —, les deux pays vont éternellement être divergents sur la propriété ou la souveraineté de ce triangle au fond de la mer de Beaufort, et nous devons nous satisfaire d’une cogestion harmonieuse de ce territoire.

[Traduction]

M. Kessel : Vous avez soulevé quelques questions très importantes. Elles font voir à quel point le Canada et les États-Unis s’entendent bien, même là où il y a un différend à propos de la frontière maritime. J’évite le terme conflit, qui est nettement plus chargé.

Le sénateur Nolin : C’est un simple désaccord.

M. Kessel : De fait, c’est un désaccord compliqué. Le fait est qu’il existe un désaccord. Tout de même, nous évoluons dans un contexte pratique où nous n’allons pas intensifier inutilement une discussion et éviter ainsi l’approche raisonnée qui fait voir les intérêts réciproques des parties. Notre intérêt réciproque, c’est de régler le différend, de l’éliminer. D’ici 2013, le Canada doit présenter à la commission ses arguments sur le plateau continental. Nous voulons tout au moins commencer à atténuer ce que vous appelez un conflit, ou un différend, pour que nous puissions nous adresser à la commission en disant : « Regardez, il n’y a pas de problèmes à la frontière canado-américaine. » Sinon, nous allons trouver de toute manière un arrangement qui convient aux deux parties.

En ce moment, les scientifiques font un travail extraordinaire. Nous acquérons des connaissances inédites sur le plateau continental. Cela aura une incidence sur ce que le Canada et les États-Unis adopteront comme position quant aux ressources qui existent et ce que sont nos intérêts en Amérique du Nord. Pour l’instant, nous discutons de la question entre nous.

La présidente : Vous avez laissé entendre que les tests se poursuivraient l’été prochain. Y a-t-il un délai ferme prévu pour ces travaux?

M. Kessel : Nous devons présenter nos résultats en 2013. La cartographie se poursuivra probablement pendant deux années encore. Nous sommes en train de mettre à l’essai du matériel

autonomous underwater vehicles up in the area — maybe one of your witnesses has mentioned that. This is to allow us to measure the seabed, but we are finding it difficult to deal with variable ice and so on.

For now, we expect to be putting in our submission in 2013. We have had extremely good weather in the south, which is the Beaufort Sea. We have had variable weather in the north, north of Ellesmere, and moving ice. It is difficult to put an ice cap on ice that is actually moving; it makes for difficult sleeping. We believe we will be on time for our submission.

Senator Patterson: Thank you for your fascinating presentation. We all hope that the process through the Arctic Council and the UN convention will succeed, but it has been pointed out that the Arctic Council is not a decision-making body; it is a vehicle for cooperation.

From a legal perspective, if this issue, perish the thought, cannot be resolved through this process of science and negotiation, is another mechanism available?

Mr. Kessel: The Arctic Council, as you indicated, does not have any legal effect. It does have a strong moral effect. That is why it is a useful environment to discuss the socioeconomic environmental-type issues. These particular ones we are dealing with off the coast are firmly within the realm of a strict international legal regime, accepted by all of the countries around the Arctic Ocean.

The U.S. has accepted it although they are not a party to UNCLOS. They have indicated they consider vast parts of the convention to be what we call customary international law; therefore, existing as law regardless of whether it is in a convention. They are governing themselves according to that, as are our Russian friends, who have also indicated that they will abide by this, together with our Danish colleagues and our Norwegian colleagues. It is premature to talk about anything with respect to settlement of disputes when we are only at the stage of discussing what is out there.

Senator Patterson: It is international law. Does that mean that international courts are a possible vehicle, if it comes to that?

Mr. Kessel: International law is created by states in order to govern them. Clearly, in any relationship, if you do not resolve matters, you can look to other dispute resolution mechanisms. That does not mean you go to court. It could mean that you talk to each other, you arbitrate, you negotiate; you do any number of things. Most countries would prefer not to go to international courts, unless they have convinced themselves they cannot resolve their own disputes.

inventé au Canada, c'est-à-dire des véhicules sous-marins autonomes —, peut-être un témoin vous en a-t-il parlé. Cela doit nous permettre de mesurer les fonds marins, mais la variabilité des glaces et d'autres facteurs nous donnent de la difficulté.

Pour l'instant, nous prévoyons remettre notre soumission en 2013. Le temps a été extraordinairement clément au sud, dans la mer de Beaufort. Le temps a été variable dans le nord, au nord de l'île d'Ellesmere, et il y a les glaces en mouvement. Il est difficile de jauger une calotte glacière là où les glaces sont en mouvement; on en perd le sommeil. Nous croyons être en mesure de remettre notre soumission à temps.

Le sénateur Patterson : Merci de ce fascinant exposé. Nous espérons tous que la démarche faisant appel au Conseil de l'Arctique et à la convention de l'ONU réussira, mais quelqu'un a souligné que le Conseil de l'Arctique n'est pas investi du pouvoir décisionnel; c'est un véhicule de coopération.

D'un point de vue juridique, si les travaux scientifiques et la négociation ne permettent pas de régler la question — que le ciel nous en garde —, y a-t-il un autre mécanisme auquel on pourrait recourir?

M. Kessel : Comme vous l'avez dit, le Conseil de l'Arctique n'a pas de poids juridique. Il a tout de même un bon poids moral. C'est pourquoi c'est un lieu pratique pour discuter des questions socioéconomiques de type environnemental. Celles auxquelles nous avons affaire en particulier au large de la côte s'inscrivent bel et bien dans un régime juridique international au sens strict du terme et sont admises comme telles par tous les pays bordant l'Océan Arctique.

Les États-Unis ont accepté, même s'ils n'adhèrent pas à l'UNCLOS. Ils ont fait savoir que, à leurs yeux, de grands pans de la convention relèvent de ce que nous appelons le droit international coutumier; par conséquent, ça tient lieu de loi, que ça figure dans une convention ou non. Ils modulent leur conduite sur ce principe, tout comme le font nos amis russes, qui ont signalé eux aussi qu'ils s'en tiendront à cette façon de procéder, à l'instar de nos collègues danois et de nos collègues norvégiens. Il est prématuré de parler du règlement d'un différend, étant donné que nous en sommes seulement à l'étape qui consiste à discuter de ce qui existe.

Le sénateur Patterson : C'est le droit international. Est-ce dire que les tribunaux internationaux représentent un recours possible, si on en vient là?

M. Kessel : Le droit international est l'affaire des États, qui le créent pour se gouverner. Dans toute relation, visiblement, si vous ne réglez pas les problèmes, vous pouvez vous tourner vers d'autres mécanismes de règlement. Ça ne veut pas forcément dire un tribunal. Vous pourriez vous parler, recourir à l'arbitrage, négocier; vous pourriez prendre plusieurs autres mesures. La plupart des pays préfèrent ne pas se tourner vers les tribunaux internationaux, à moins d'être convaincus de ne pouvoir régler leurs différends.

As I said earlier, this is premature, although we seem to feel that the disputes can be resolved under the current regime.

Senator Meighen: If I am not mistaken, the Americans are not signatories to UNCLOS.

Mr. Kessel: That is correct.

Senator Meighen: To what extent does that influence or affect negotiations?

Mr. Kessel: They have agreed that the majority of the content is considered customary international law, meaning they are bound by it anyway. A couple of issues in it they do not feel bound by, but those relate more to dealing with developing countries and other resources. Therefore, we are seeing successive United States administrations, whether Republican or Democrat, essentially complying with what we see in UNCLOS and constructively working with us. We do not believe they will not continue to do so. The Bush administration did, and the Obama administration has indicated that they wish to send this to the Senate for ratification. Maybe with one of their issues out of the way, they will have more time to do that.

The Chair: That might be premature.

Senator Day: Thank you for being here. I think it would be helpful for the record if you could explain "territorial waters," "economic zone," and then the continental shelf issue and under which regimes each of these exist.

Mr. Kessel: I will start with internal waters. Essentially, a country puts baselines around its territory. We have done that since 1985; that is, indicated where the baseline is, meaning where the land essentially runs around Canada. Everything inside that baseline is internal. It is not covered by any other regime other than Canada.

The 12 miles from the baseline is the territorial sea within which Canada is totally sovereign, meaning it controls everything within that, except that innocent passage through there by some vessels is allowed with no reason to stop them as long as they comply.

International law has also given us, and everyone else, a 200-nautical-mile EEZ, exclusive economic zone, which means that we can exercise economic sovereignty, if we can use that concept, within those 200 nautical miles.

To complicate matters more, the continental shelf, which is the area that drops off from the baselines, to a point where there is the demarcation between it and the deep sea, belongs to the state. Also, if there happens to be a ridge or an extension, a logical normal prolongation will belong to the state as well. We are trying to determine just where that continental shelf lies. We have learned that the resources on the continental shelf itself have either come through silt or movement of crustaceans that have

Comme je l'ai dit plus tôt, c'est prématuré, même si nous croyons que les différends peuvent se régler grâce au régime actuel.

Le sénateur Meighen : Si je ne m'abuse, les Américains n'ont pas signé l'UNCLOS.

M. Kessel : Vous dites vrai.

Le sénateur Meighen : Dans quelle mesure cela a-t-il une incidence sur les négociations?

M. Kessel : Ils conviennent du fait que la majeure partie du contenu est considérée comme relevant du droit international coutumier, c'est-à-dire qu'ils y sont assujettis de toute façon. Ils ne se sentent pas liés sur quelques points en particulier, mais qui ont trait davantage aux relations avec les pays en développement et avec d'autres ressources. Ce que nous constatons donc, c'est que les administrations américaines qui se succèdent, qu'elles soient républicaines ou démocrates, se conforment essentiellement à l'UNCLOS et travaillent avec nous de manière constructive. Nous n'avons pas raison de croire qu'elles ne continueraient pas à le faire. L'administration Bush l'a fait, et l'administration Obama a indiqué qu'elle souhaite faire ratifier cette mesure par le Sénat. S'ils arrivent à régler un de leurs grands dossiers, peut-être auront-ils plus de temps à consacrer à cette mesure.

La présidente : C'est peut-être prématuré.

Le sénateur Day : Merci d'être là. Il serait utile pour le compte rendu que vous expliquiez la signification des termes « eaux territoriales » et « zone économique », puis la question du plateau continental et les différents régimes dans lesquels ces notions s'inscrivent.

M. Kessel : Je vais commencer par les eaux intérieures. Essentiellement, le pays fixe les lignes de base de son territoire. Nous faisons cela depuis 1985; en d'autres termes, nous indiquons où se trouve la ligne de base, mesurant le pourtour effectif du territoire canadien. Tout ce qui se trouve à l'intérieur est interne. Seul le régime canadien s'y applique.

Les 12 milles comptés à partir de la ligne de base délimitent les eaux territoriales où le Canada exerce une souveraineté totale, sauf le droit de passage inoffensif, de certains bâtiments-qu'il n'a pas raison d'arrêter dans la mesure où ils se conforment aux règles.

Le droit international nous accorde, à nous et à tout le monde, une ZEE, une zone économique exclusive, de 200 milles nautiques dans laquelle nous pouvons exercer notre souveraineté économique, si ce concept peut s'appliquer, dans les 200 milles nautiques prévus.

Ça se complique encore : le plateau continental, soit la zone sous-marine qui part des lignes de base jusqu'au point qui le sépare de la haute mer, appartient à l'État. De même, s'il y a une dorsale ou que le plateau s'étend autrement, son prolongement normal et logique est considéré comme appartenant à l'État aussi. Nous essayons de déterminer simplement où se trouve le plateau continental. Nous avons appris que les ressources qui se trouvent sur le plateau continental proviennent soit du limon ou du

turned into hydrocarbons. That is where the gas and oil are found. We are keen to ensure that we know the exact position of that shelf extension.

You will also have heard discussions as to the Lomonosov Ridge and other ridges in the Arctic. Those are immensely important to determine the extent to which the North American continent, the Canadian interest, would go out toward the North Pole. Our Russian colleagues have indicated an interest in the Lomonosov Ridge coming from Russia toward the North Pole and Canada.

Before I get the question about the meaning of a flag being dropped on the North Pole, I will answer that now. It is purely a stunt; it means nothing. It means that we were there. It means no more than the National Geographic flag on the Himalayas means they were there or the American flag on the moon means that they were there. They do not own either of those, and the Russians do not own the North Pole. It is safe for Canada.

Senator Day: Is the legal regime for the 12 miles and the 200-nautical-mile exclusive economic zone the law of the sea, which the United States has not signed?

Mr. Kessel: The United States has not ratified it but has agreed that the rules applying to the territorial sea and to the EEZ are considered customary international law, meaning they are bound by it. That law existed before UNCLOS.

Senator Day: That is what I would have thought.

Mr. Kessel: Therefore, UNCLOS incorporated many of those components and added some. The components that it incorporated, people always had to abide by. The added components are what have to be ratified in order to be bound by them. The Americans are bound by what existed before and many of the elements that we have put into the UNCLOS, but not all. In terms of the territorial waters and the EEZ, they are in compliance.

The Chair: In a legal framework, what could be accomplished at the Chelsea convention? This is a volunteer organization. Not everyone is represented at its table. Can anything actually happen?

Mr. Kessel: It is important to understand from where the Chelsea convention came. The Chelsea convention is a follow-up to what was the Ilulissat meeting. The Ilulissat meeting was held May 27 to 29, 2008. You will see that on the last page of your deck.

The countries that appeared there were those countries that are surrounding the Arctic Ocean. The Arctic Ocean is similar to a giant doughnut — not the Arctic entirely, just the ocean. The reason those countries met was purely based on their legal right to an extended continental shelf. The reason the three Arctic Council states were not there is because Sweden, Finland and Iceland are not in there. There is the doughnut, and that is where they are.

mouvement des crustacés devenus hydrocarbures. Voilà où se trouvent le gaz naturel et le pétrole. Nous voulons être bien sûrs de connaître la position exacte de ce prolongement du plateau.

Vous avez aussi entendu des discussions concernant la dorsale Lomonosov et d'autres formations du genre dans l'Arctique. C'est extrêmement important pour déterminer la mesure dans laquelle le continent nord-américain, l'intérêt canadien, pousse jusqu'au pôle Nord. Nos collègues russes s'intéressent à la dorsale Lomonosov partant de Russie pour rejoindre le pôle Nord et le Canada.

Avant que quelqu'un me demande la signification du drapeau planté au pôle Nord, je donnerai la réponse. C'est un coup de publicité; ça n'a aucune signification. Cela veut dire : nous étions là. Cela ne représente rien de plus que le drapeau du National Geographic en Himalaya, qui veut dire que les gens du National Geographic étaient là, ou que le drapeau américain sur la lune, qui veut dire que les Américains étaient là. Les gens en question ne sont propriétaires ni de l'Himalaya ni de la lune, et les Russes ne sont pas propriétaires du pôle Nord. Il n'y a pas de danger pour le Canada.

Le sénateur Day : Le régime juridique prévoyant les 12 milles et la zone économique exclusive jusqu'à 200 milles nautiques relève-t-il du droit de la mer, dont les États-Unis n'ont pas signé la convention?

M. Kessel : Les États-Unis n'ont pas ratifié la convention, mais ils acceptent le fait que les règles régissant les eaux territoriales et la ZEE relèvent du droit international coutumier, c'est-à-dire qu'ils y sont liés. Ce droit-là existait avant l'UNCLOS.

Le sénateur Day : C'est ce que j'aurais cru.

M. Kessel : L'UNCLOS a donc intégré bon nombre de ces éléments en ajoutant d'autres. Les éléments intégrés, les gens ont toujours dû les respecter. Les éléments ajoutés représentent ce qu'il faut ratifier pour y être lié. Les Américains sont liés par ce qui existait avant la création de la convention et par bon nombre des éléments que nous avons ajoutés à l'UNCLOS, mais pas tous. Pour ce qui est des eaux territoriales et de la ZEE, ils observent les règles établies.

La présidente : D'un point de vue juridique, que pourrait-on accomplir à la réunion de Chelsea? Il est question ici d'un organisme bénévole. Tous n'y sont pas représentés. Pourrait-il s'y passer quelque chose?

M. Kessel : Il importe de comprendre ce qu'il en est de la conférence de Chelsea. La conférence de Chelsea fait suite à la rencontre d'Ilulissat. La rencontre d'Ilulissat a eu lieu du 27 au 29 mai 2008. Vous trouverez cela à la dernière page de la présentation que vous avez reçue.

Les pays qui y étaient présents sont les pays qui bordent l'océan Arctique. L'océan Arctique ressemble à un beignet immense — pas l'Arctique en entier lui-même, juste l'océan. Les pays participants ont le droit légalement à un plateau continental étendu dans l'Arctique; c'était leur seule raison d'y être. Les trois États membres du Conseil de l'Arctique n'étaient pas présents parce que la Suède, la Finlande et l'Islande ne figurent pas dans ce

They are not here; we are. They do not have a right to a continental shelf in that doughnut. We were not leaving anyone out; they just are not there, for geographical reasons.

When we met, it was about trying to stifle some of the hysteria that abounded at the time, as you may recall, by certain authors, newspapers and journalists, which was that the sky is falling, war will break out, everyone has a race to the North Pole and resources are up for grabs.

What these states decided to do, Canada included, was to say: Just ratchet it down. This is not true. We spent 40 years preventing war by developing the United Nations Convention on the Law of the Sea. Our job is not to go to war with each other; our job is to create an environment where you economically exploit the areas to which you are entitled, and that is what we are doing.

We are saying, as five states, in a declaration in Greenland, that that is what we are doing. The Chelsea convention is a continuation of that commitment to talk to each other rather than having a race; to deal with the issues related to the continental shelf rather than to allow speculation as to what we are doing. It is commendable to both the Danes in Greenland and to Canada in Chelsea that we have that relationship with our neighbours, and I look forward to the results.

The Chair: On the legal point, I know it is an understanding that you are talking about. Could they go any further than that?

Mr. Kessel: What we are doing is about implementation. We have done the norm setting. We are eager to come up with new things. The reality is that we have enough things to implement, and if we laid them end to end, they would probably go to the moon. What we are doing in Chelsea is part of the continuing implementation of a difficult negotiation that took 40 years and by which we now all abide. It is a credit to us that we are actually putting this in place, and in a peaceful way.

Senator Martin: I wanted to take the opportunity to make a few comments rather than ask a question. I found your presentation calming and reassuring, and I appreciate the precise language that you use. I just wanted to put on record that I am feeling reassured, as a southerner, in looking at this important and vast issue.

On page 2, you outlined the Northern Strategy. From your perspective, is there anything to comment on about the Northern Strategy? Are we doing enough? From your perspective, in looking at all of the issues, the disputes and the facts that are before us, do we have a good strategy going forward?

groupe. Il y a le beignet, et voici où ils se situent. Ils ne sont pas ici; nous, nous le sommes. Ils n'ont pas droit à un plateau continental sur ce beignet. Nous n'excluons personne; c'est simplement que les pays en question ne sont pas situés où il faut, la géographie étant ce qu'elle est.

Notre réunion visait à étouffer une partie de l'hystérie qui régnait à ce moment-là, si vous avez bonne mémoire, du fait que certains auteurs, journaux et journalistes affirmaient que le ciel nous tombait sur la tête, qu'il y aurait la guerre, que tout un et chacun se lançait dans une course folle vers le pôle Nord pour s'y emparer des ressources.

Ce que les pays en question ont décidé de faire, le Canada y compris, c'est de dire : calmons simplement le jeu. La chose n'est pas vraie. Depuis 40 ans, nous évitons la guerre en donnant forme à la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer. Éviter d'aller en guerre, c'est notre tâche; créer un environnement où nous pourrions exploiter les zones auxquelles nous avons droit du point de vue économique, c'est notre tâche; et c'est ce que nous faisons.

Aux cinq pays à l'origine d'une déclaration faite au Groenland, nous disons : voici ce que nous faisons. La conférence de Chelsea s'inscrit dans la foulée de cet engagement, qui dit que nous allons nous parler plutôt que de nous lancer dans une course; nous attacher aux questions liées au plateau continental, plutôt que de laisser courir les hypothèses sur ce que nous faisons. Il est louable que les Danois, au Groenland, et que nous, Canadiens, à Chelsea, ayons une telle relation avec nos voisins; j'attends avec impatience les résultats de la démarche.

La présidente : Je sais que, d'un point de vue juridique, c'est du fait qu'ils s'entendent sur la question que vous parlez. Pourraient-ils pousser ça encore plus loin?

M. Kessel : Nous nous occupons de mise en œuvre. Nous avons établi les normes. Nous avons hâte de concevoir des nouveautés. Mais la réalité, c'est que nous avons suffisamment de trucs à mettre en œuvre — s'il fallait les mettre bout à bout, ça ferait probablement la distance qu'il y a entre la Terre et la Lune. La rencontre de Chelsea s'inscrit dans la mise en œuvre continue d'une négociation difficile qui a pris 40 ans et dont nous respectons tous maintenant le résultat. Il faut nous reconnaître cela : nous sommes bien en train de mettre cette affaire en œuvre, et de façon pacifique.

Le sénateur Martin : Je veux profiter de l'occasion pour faire quelques remarques, plutôt que de poser une question. Votre exposé m'a paru calmant, rassurant et j'apprécie le langage précis que vous employez. Je voulais simplement faire inscrire au compte rendu le fait que je me sens rassuré, en tant qu'habitant du Sud, devant cette question vaste et importante.

À la page 2, vous exposez la Stratégie pour le Nord. De votre point de vue, y aurait-il quelque chose à dire à propos de la Stratégie pour le Nord? Est-ce que nous en faisons assez? De votre point de vue, étant donné tous les enjeux, les différends et les faits entourant la question, avons-nous adopté une bonne stratégie pour l'avenir?

Mr. Kessel: First, I appreciate what you are saying. My hope is that I present a calming approach to this issue because it is sometimes difficult to actually be heard above some of the brouhaha. When you look closely, not at the rhetoric but at the reality on the ground, you realize that we are not as dumb as some people would have us, as states and as governments and as people. We really took a look at some of these issues and decided to fix them before they could become horrible.

We did not know that the ice would melt as quickly as it did. We were clever to create — maybe I could say this about the negotiators at the time — a special provision in UNCLOS to deal with ice-covered areas, to the degree that we treat them as if they are land, which was part of dealing with indigenous populations' interest in ensuring that the ice not be horribly mauled, as well as allowing us to extend environmental interests over these areas, which has allowed us to bring our Arctic Waters Pollution Prevention Act as far as we have. Those negotiators were prescient. They did not realize that, in our lifetime, we would see the ice retreating to this degree, but they were smart enough to do that.

On the issue of the Northern Strategy, the fact is that we are living in a dynamic and changing environment, not only in the North but throughout Canada. The North particularly is feeling the effects of climate change because of the exponential increase in temperature there and the impact of that melting point, which is so important.

We are seeing infrastructure that will need to be bolstered. We are seeing the melting of the permafrost, which has an impact on housing, airstrips and so on. The government is committed to ensuring that we have sufficient funds to look after that. Therefore, an economic and social development component exists. An environmental component looks at how to deal with mining interests opening up in a new area where mining has not been and how to deal with the tailings and various other things in places that have been pristine.

The issue of devolving governance has been a major effort in this government's agenda, to ensure that the territories are masters in their own houses and that they are contributing to the welfare and the wealth of Canada. In terms of the sovereignty pillar, it is to reassure Canadians that the North, as every part of the rest of our country, is as sovereign as it has been and as it always will be.

The Chair: As the ice retreats — and ice is treated as land — does the definition of 12 miles or 200 miles start to change?

Mr. Kessel: No.

The Chair: Good.

M. Kessel : Premièrement, j'apprécie ce que vous dites. J'espère que mon approche de la question a pour effet de calmer les gens, car il est parfois difficile de se faire entendre dans tout ce brouhaha. Si on étudie la question de près, non pas la rhétorique, mais la réalité sur le terrain, on s'aperçoit que nous ne sommes pas aussi faibles d'esprit que certains voudraient le faire croire, en tant qu'État, en tant que gouvernement, en tant que peuple. Nous avons vraiment bien étudié certaines des questions en jeu et décidé de les régler avant que cela ne devienne un terrible problème.

Nous ne savions pas que la glace allait fondre aussi rapidement. Nous avons eu l'intelligence de créer — je pourrais peut-être dire qu'il s'agit des négociateurs à l'époque — une disposition particulière de l'UNCLOS où il est question des zones couvertes de glace, dans la mesure où nous les traitons comme s'il s'agissait de terres, en partie pour protéger l'intérêt des populations autochtones pour que la glace ne soit pas complètement détruite, et aussi pour établir certains intérêts environnementaux dans les zones en question, ce qui nous a permis d'aller aussi loin que nous l'avons fait avec la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques. Les négociateurs en question ont fait preuve de prescience. Ils ne savaient pas que nous allions assister à un tel retrait des glaces de notre vivant, mais ils ont été assez fûtés pour prévoir cela.

Quant à la Stratégie pour le Nord, il faut dire que nous vivons dans un environnement dynamique et changeant, non seulement dans le Nord, mais partout au Canada. Le Nord en particulier ressent les effets des changements climatiques en raison de l'augmentation exponentielle des températures qu'on peut y constater et de l'impact de ce phénomène sur le point de congélation, qui a tant d'importance.

Nous constatons qu'il faudra renforcer l'infrastructure. Nous constatons la fonte du pergélisol, ce qui a un impact sur les logements, les pistes d'atterrissage et ainsi de suite. Le gouvernement s'engage à faire en sorte que nous disposions de fonds suffisants pour régler ces problèmes-là. Par conséquent, il y a un élément de développement économique et social à la question. L'élément environnemental concerne la façon de traiter avec les intérêts miniers qui s'ouvrent dans ce secteur nouveau où il n'y a jamais eu de mines et la question de savoir quoi faire des résidus miniers et divers autres éléments qui se retrouveront dans des lieux où la nature auparavant était pure.

La décentralisation de la gouvernance a fait l'objet d'efforts importants de la part du gouvernement en place, qui veut s'assurer que les territoires sont maîtres chez eux et qu'ils contribuent au bien-être et à la richesse du Canada. Pour ce qui est du pilier de la souveraineté, il s'agit de rassurer les Canadiens sur le fait que le Nord, comme les autres régions de notre pays, est aussi souverain que jamais et qu'il le sera toujours.

La présidente : Au fur et à mesure que les glaces fondent — et les glaces sont considérées comme des terres —, la définition des 12 milles ou des 200 milles commence-t-elle à changer?

M. Kessel : Non.

La présidente : C'est bien.

Mr. Kessel: Miles do not change due to whether or not ice is on the surface.

The Chair: If ice is treated as land, does that change the nature of the dispute?

Mr. Kessel: No, because what the provision also says is that it has to be ice-covered for the majority of the year. Our belief is that it will be covered for the majority of the year, so we do not expect to see that change in the near future.

[Translation]

Senator Nolin: I would like to go back to the matter concerning the passage. These are Canadian internal waters, and Canadian legislation and regulations therefore apply to the passage. In one of your answers, you referred to regulations that will soon be in effect. Are there any other statutory or regulatory measures that specifically concern the Northwest Passage and that are being prepared to further consolidate the implementation of our sovereignty and more specifically to protect the fragile environment of that region of Canada?

[English]

Mr. Kessel: You have raised a very interesting point. One way to approach it is to first look at the whole concept of the Northwest Passage. You will not see the Northwest Passage actually mentioned on a map because it is a concept more than a thing. On the map are a series of channels that, if put together, can get you either to the east side or the west side. Certain explorers died in the attempt.

We are now at a point where that combination of passages — which are together considered the Northwest Passage because northwest is where they are going, and each of them has its own name — together could provide a way through. That does not change the fact that it is still internal waters of Canada, any more than the Thousand Islands near Kingston changes because it may be iced at one time or not or you can get through or not. It is internal. We govern it as the rest of the country and the waters of Canada. We certainly have not had any indication that we would not continue to do so.

For now, the question would be who is trying to fix a problem that does not exist. The difficulty with trying to fix a non-existent problem is that you actually create different ones. This is a non-existent problem. It does not need fixing. It is internal to Canada. It is our sovereign territory, and it seems to be working well.

Senator Nolin: You referred, in one of your answers, to a regulation that will be in force in the near future.

Mr. Kessel: Yes. We have had, up until recently, NORDREG, which is a voluntary process whereby ships coming into all our waters in the North identify themselves. This is really about

M. Kessel : Un mille demeure un mille, qu'il y ait de la glace à la surface ou non.

La présidente : Si les glaces sont considérées comme des terres, cela ne change-t-il pas la nature du différend?

M. Kessel : Non, étant donné que la disposition dit aussi qu'il doit s'agir d'une zone couverte de glace pendant la majeure partie de l'année. Nous croyons que ce sera couvert pendant la majeure partie de l'année; nous ne nous attendons donc pas à ce changement dans un proche avenir.

[Français]

Le sénateur Nolin : Je voudrais revenir sur la question du passage. Ce sont des eaux intérieures canadiennes, donc toute la réglementation et la législation canadienne s'appliquent sur le passage. Vous avez fait référence dans une de vos réponses à un règlement qui serait en vigueur bientôt; y a-t-il d'autres mesures, législatives ou réglementaires, qui existent spécifiquement pour le passage du Nord-Ouest ou qui sont en préparation pour consolider encore plus la mise en œuvre de notre souveraineté et, plus spécifiquement, pour protéger l'environnement fragile de cette région du Canada?

[Traduction]

M. Kessel : Vous avez soulevé un point très intéressant. Une façon de l'aborder consiste à envisager d'abord le concept de passage du Nord-Ouest en lui-même. Vous ne verrez pas le terme « passage du Nord-Ouest » sur une carte, étant donné qu'il renvoie à un concept plus qu'à une réalité. La carte nous fait voir une série de canaux qui, mis ensemble, permettent de se rendre à l'est ou à l'ouest. Certains explorateurs sont morts en essayant de traverser la zone.

Nous en sommes maintenant au point où la combinaison de passages qui existent — qui, ensemble, sont considérés comme formant le passage du Nord-Ouest, car c'est la direction nord-ouest dont il s'agit, et chacun a son propre nom — permettrait d'y arriver. Cela ne change en rien le fait qu'il s'agit toujours d'eaux intérieures du Canada, pas plus que les Mille-Îles près de Kingston changeraient de statut parce qu'elles sont couvertes de glace ou non et autorisent un passage ou non. Ce sont des eaux intérieures. Nous nous occupons de la question comme nous le faisons dans le reste du pays et pour le reste des eaux du Canada. Certes, rien ne donne à croire que nous ne pourrions continuer de le faire.

Pour l'instant, il s'agit de savoir qui essaie de régler un problème qui n'existe pas. La difficulté, quand on essaie de régler un problème qui n'existe pas, c'est qu'on arrive à en créer d'autres. C'est un problème qui n'existe pas. On n'a pas besoin de le régler. Ce sont des eaux intérieures du Canada. Il s'agit d'un territoire où nous sommes souverains, et la chose semble fonctionner plutôt bien.

Le sénateur Nolin : Dans une de vos réponses, vous avez parlé d'un règlement qui s'appliquera dans un proche avenir.

M. Kessel : Oui. Jusqu'à une époque récente, nous avions le NORDREG, qui renvoie à une démarche volontaire où les bateaux qui arrivent dans nos eaux dans le Nord s'identifient. Il

search and rescue and safety and awareness of where vessels are so that we can respond. This has been voluntary until now because the number of vessels has been miniscule.

We are looking to the future when maybe more vessels will be in the area. We want to set up a system so that we are aware of where they are and how to respond, if necessary. It will become mandatory that vessels coming into that area not only comply with our environmental requirements under the Arctic Waters Pollution Prevention Act — which is law — but they will also have to notify us of where they are; in which case we will then be able to plot them as they make their way through our territory.

Discussions have taken place in international meetings as to whether ships should have a special type of transponder on them, which our satellites would be able to monitor regardless.

The next big issue will be the search and rescue part as the North becomes more open. As you know, flights now go over the North Pole, which never used to happen before, during the Cold War. We are aware that man-made machines do have issues, on occasion. How would we deal with that?

Part of our working together as the Arctic 5 is also to look at the search-and-rescue capability. In our area, we cannot call someone from Sweden to come and perform search and rescue. It is not about not liking Swedes, it is about who is the most practical to be in the area.

Part of the mandatory nature of NORDREG is to tighten up those capacities. You will have noted about a year and a half ago a Canadian-built icebreaker cruise ship went down in the Antarctic. It was clear blue sky; there was no storm; it was daytime and a huge number of passengers were on board. No one perished. That was because another cruise ship was travelling with it.

A number of things are being looked at currently for the increase in cruising up in the Arctic. We do not want to keep people out of our Arctic. We do not want to stop trade in our Arctic. We just want to ensure that when they are there, they are environmentally sound, safe, and that, if we need to, we can help them in times of difficulty.

Senator Nolin: You just referred to the Arctic 5. I presume you are referring to the five states that will meet in Chelsea?

Mr. Kessel: That is right, Arctic 5, Arctic 8.

faut penser aussi à la recherche et sauvetage, à la sécurité, à la surveillance des bateaux, pour que nous puissions réagir. La démarche a été volontaire jusqu'à maintenant, étant donné que le nombre de bâtiments circulant dans la zone était minuscule.

Nous envisageons un avenir où le nombre de bateaux sera peut-être plus élevé dans la zone. Nous voulons établir un système qui nous permettra de savoir qui est là et comment réagir, au besoin. Il deviendra obligatoire pour les bâtiments entrant dans la zone non seulement de se plier à nos exigences environnementales sous le régime de la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques — c'est une loi —, mais aussi de nous signaler où ils se trouvent; dans un tel cas, nous allons alors pouvoir suivre leur trace tandis qu'ils cheminent sur notre territoire.

À des rencontres internationales, il a été question de savoir s'il faut équiper les navires d'un type particulier de transpondeur qui ferait que nous pourrions les repérer au moyen de nos satellites, qu'ils s'identifient ou non.

Le prochain grand enjeu sera celui de la recherche et du sauvetage à mesure que le Nord s'ouvre. Comme vous le savez, il y a maintenant des vols qui passent au-dessus du pôle Nord, ce qui ne se faisait jamais pendant la guerre froide. Or, nous tenons pour acquis que les machines construites par l'homme peuvent parfois poser des problèmes. Que faire en pareil cas?

Notre travail au sein du groupe des cinq pays de l'Arctique a consisté aussi à étudier la capacité de recherche et de sauvetage. Dans notre région, nous ne pouvons appeler quelqu'un en Suède pour qu'il vienne effectuer une opération de recherche et de sauvetage. Ce n'est pas que nous n'aimons pas les Suédois; c'est qu'il faut aller chercher celui pour qui il est le plus commode d'intervenir.

La nature obligatoire du NORDREG vise en partie à resserrer la capacité à cet égard. Vous aurez remarqué que, il y a un an et demi environ, un navire de croisière brise-glace de fabrication canadienne a coulé en Antarctique. C'était sous un ciel bleu dégagé; il n'y avait pas de tempête; c'était le jour, et il y avait à bord un très grand nombre de passagers. Personne n'est mort. C'est parce qu'il était accompagné par un autre navire de croisière.

Plusieurs mesures sont à l'étude en ce moment en rapport avec l'augmentation du nombre de croisières en Arctique. Nous ne voulons pas empêcher que les gens se rendent dans notre partie de l'Arctique. Nous ne voulons pas empêcher le commerce dans notre partie de l'Arctique. Nous voulons simplement nous assurer de la sécurité et de la rigueur des choses sur le plan environnemental lorsque les gens s'y rendent et, au besoin, de pouvoir leur venir en aide en cas de difficulté.

Le sénateur Nolin : Vous venez de mentionner le groupe des cinq pays de l'Arctique. Je présume que vous parlez des cinq États qui vont se rencontrer à Chelsea?

M. Kessel : Oui, le groupe des cinq de l'Arctique, le groupe des huit de l'Arctique.

Senator Meighen: What is the difference between the Arctic Waters Pollution Prevention Act and the Canada Shipping Act? Why could the Canada Shipping Act not have been used?

Also, can we not regulate cargo safety, et cetera, under the Canada Shipping Act in other areas?

Mr. Kessel: Unfortunately, I am not an expert on the Canada Shipping Act. You would have to get one of my colleagues from Transport Canada.

I think, at the time, it was thought that you needed a specific regime dealing with the area of Arctic waters pollution prevention. That is why the government of the day decided to do that. It seems to have worked, but if there are issues with respect to how the Canada Shipping Act works, I would have to defer to one of my colleagues.

Senator Dallaire: Do you know how the Suez Canal is managed?

Mr. Kessel: No.

Senator Dallaire: Do you see, with all those assets, that we might have to move up there? We are looking into the future and not next week. The costs of all that could be charged to those who want to come through that area. If we start moving toward that regime, we could then be open to discussion of that becoming an international waterway and regulated by another body.

Mr. Kessel: No. Something does not become an international waterway that was not one previously — especially when it is internal to Canada — just because the weather changed.

Senator Dallaire: Your position on that is not necessarily reflected by many others. Is that because that is the position we are taking, or is it simply that there is no other option to what you are suggesting?

Mr. Kessel: That is similar to the question, When did you stop beating your wife?

Senator Dallaire: You are in the business.

Mr. Kessel: I will remain in the business, but I will have to correct you if I think there is a disconnect between what is real and what is not. We are very familiar with how the St. Lawrence Seaway works, and we have a very good system of working with our American friends in managing that.

However, I will point out that that is managing a waterway that has a sovereign state on the north and another sovereign state on the south. That does not exist in our Northwest Passage. It is Canada on the north of it, Canada on the south of it, Canada on the west of it, Canada on the east of it and Canada on the more south of it and Canada on the more north of it. These are different things.

Le sénateur Meighen : Quelle est la différence entre la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques et la Loi sur la marine marchande du Canada? Pourquoi n'aurait-on pu recourir à la Loi sur la marine marchande du Canada?

De même, ne pouvons-nous réglementer la sécurité des cargaisons et tout le reste en appliquant la Loi sur la marine marchande au Canada à d'autres secteurs?

M. Kessel : Malheureusement, je ne suis pas spécialiste de la Loi sur la marine marchande du Canada. Il faudrait que vous convoquiez un de mes collègues de Transports Canada.

Je crois que les gens, à l'époque, croyaient à la nécessité d'un régime particulier pour la prévention de la pollution des eaux arctiques. C'est pourquoi le gouvernement de l'époque a décidé d'agir ainsi. Cela semble avoir fonctionné, mais s'il y a des questions à propos du fonctionnement de la Loi sur la marine marchande du Canada, je vous renverrais à un de mes collègues.

Le sénateur Dallaire : Savez-vous comment le canal de Suez est géré?

M. Kessel : Non.

Le sénateur Dallaire : Avec tous les actifs qu'il y a là, croyez-vous que nous allons devoir agir un jour? Nous parlons de l'avenir, mais pas de la semaine prochaine. Le coût de tout cela pourrait être facturé à ceux qui veulent transiter par la zone. Si nous commençons à mettre en place un tel régime, nous pourrions être ouverts à l'idée que ça devienne des eaux internationales qui seraient réglementées par un autre organisme.

M. Kessel : Non. Les eaux ne deviennent pas des eaux internationales si elles ne l'étaient pas auparavant — surtout si ce sont des eaux intérieures du Canada — tout simplement parce que le climat a changé.

Le sénateur Dallaire : De nombreux autres commentateurs ne sont pas nécessairement d'accord avec vous là-dessus. Est-ce parce que c'est là la position que nous adoptons ou simplement parce qu'il n'y a pas d'options autres que celles que vous proposez?

M. Kessel : C'est comme si vous me demandiez quand est-ce que j'ai cessé de battre ma femme.

Le sénateur Dallaire : Vous êtes dans ce domaine-là.

M. Kessel : Je vais demeurer dans ce domaine-là, mais je dois vous corriger si vous croyez qu'il y a une rupture entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Nous connaissons bien le fonctionnement de la Voie maritime du Saint-Laurent et nous nous entendons très bien avec nos amis américains sur la façon de gérer cela.

Cependant, je vous dirais qu'il s'agit là de gérer une voie maritime là où il y a un État souverain au nord et un autre État souverain au sud. Cela ne s'applique pas à notre passage du Nord-Ouest. C'est le Canada au nord, le Canada au sud, le Canada à l'ouest, le Canada à l'est, et le Canada plus au sud, le Canada plus au nord. Ce sont deux choses différentes.

We are not dealing with the St. Lawrence here, where we had to have a joint group put this together. It works very well. If the time comes when shipping will be more frequent in the North, Canada will be managing it. That is why we are looking into that now, to be ready, to put in place the legislative, environmental and search-and-rescue framework.

That is why we are working cooperatively with our neighbours. The alternative to cooperation in these areas is death for those who run into trouble. This cooperation, borne out of 40 years of negotiation — after a Second World War when we said that we would not go to war over territory — has been fruitful. We should actually declare victory.

The Chair: Thank you very much. We appreciate these comments, Mr. Alan H. Kessel, Legal Adviser, Foreign Affairs and International Trade Canada since 2005, but who has been with the department since 1983. We thank you for your insights today.

We will continue our discussion here at the Standing Senate Committee on National Security and Defence about Arctic sovereignty and security. We are pleased to welcome Professor Michael Byers from the University of British Columbia, the author, for the purposes of today's discussion, of a book entitled *Who Owns the Arctic?: Understanding Sovereignty Disputes in the North*.

Do you have opening comments?

Michael Byers, Professor, University of British Columbia: Yes, I would like to make a few comments. I will keep them brief because Mr. Kessel spoke before me, and I have high regard for his abilities. I will assume that he covered a great deal of ground.

I do want to emphasize at the beginning that when it comes to issues of sovereignty, only one dispute in the entire circumpolar Arctic concerns land, and that is Hans Island, 1.3 square kilometres of insignificant rock and nothing else.

Canada and Denmark in the early 1970s delimited a 2,600-kilometre maritime boundary. The only reason that we did not draw a line down the middle of Hans Island is because we did not realize until that point that we had a dispute and could solve it very quickly. When we talk about sovereignty in the Arctic, we are talking about water and about the ocean floor, not about land.

We have a couple of small maritime boundary disputes with Denmark north of Greenland and Ellesmere Island that could easily be resolved. We have a more significant dispute over 21,000 square kilometres of sea bed in the Beaufort Sea. In fact, the dispute has grown beyond that. Those 21,000 kilometres are within the 200-nautical-mile exclusive economic zone. In addition, new science concerning the possibility of claims to extended continental shelves beyond 200 nautical miles is increasing the size of that dispute but also the possibilities for a negotiated solution.

Nous ne parlons pas de la Voie maritime du Saint-Laurent, où il a fallu constituer un groupe de travail mixte. Cela fonctionne très bien. Si jamais le commerce maritime devient plus fréquent dans le Nord, le Canada s'occupera de le gérer. C'est pourquoi nous étudions la question aujourd'hui, pour être prêt, pour mettre en place le cadre nécessaire sur le plan législatif et environnemental, de même que pour la recherche et le sauvetage.

C'est pourquoi nous travaillons de concert avec nos voisins. La solution de rechange à la coopération dans ces domaines-là, c'est la mort pour ceux qui se retrouvent en difficulté. Cette coopération, née de 40 ans de négociations — après la Seconde Guerre mondiale, époque à laquelle nous avons dit que nous ne ferions pas la guerre pour une question de territoire —, porte ses fruits. De fait, nous devrions nous déclarer vainqueurs dans cette histoire.

La présidente : Merci beaucoup. Nous apprécions les observations que vous avez faites, monsieur Alan H. Kessel, conseiller juridique à Affaires étrangères et Commerce international Canada depuis 2005, mais présent au ministère depuis 1983. Nous vous remercions de la lumière que vous avez su faire sur les questions qui nous intéressent aujourd'hui.

Nous allons poursuivre notre discussion au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense à propos de la souveraineté et de la sécurité dans l'Arctique. Nous sommes heureux d'accueillir le professeur Michael Byers, de l'Université de la Colombie-Britannique, auteur, pour les besoins de notre cause aujourd'hui, d'un livre intitulé *Who Owns the Arctic? Understanding Sovereignty Disputes in the North*.

Avez-vous une déclaration liminaire à présenter?

Michael Byers, professeur, Université de la Colombie-Britannique : Oui, je voudrais faire une déclaration liminaire. Je demeurerai bref, étant donné que M. Kessel a parlé avant moi et que j'ai beaucoup d'estime pour ses capacités. Je présumerai qu'il a couvert une bonne part du terrain.

Je veux signaler dès le départ que, en matière de souveraineté, il n'y a qu'un seul différend dans tout l'Arctique circumpolaire concernant les terres, et c'est celui de l'île de Hans, qui est un caillou insignifiant de 1,3 kilomètre carré, et rien d'autre.

Au début des années 1970, le Canada et le Danemark ont tracé une frontière maritime de 2 600 kilomètres. Si nous n'avons pas tracé de ligne au milieu de l'île de Hans, c'est simplement parce que nous nous n'étions pas rendu compte à ce moment-là qu'il y avait même un différend qui pouvait se régler très rapidement. Quand il est question de la souveraineté dans l'Arctique, il est question d'eau et de fond marin, pas de terre.

Nous avons avec le Danemark, au nord du Groenland et de l'île d'Ellesmere, quelques légers différends touchant les frontières maritimes, qui pourraient se régler facilement. Nous avons un différend plus important à propos d'une parcelle du fond marin de plus de 21 000 kilomètres carrés dans la mer de Beaufort. De fait, le différend n'est plus qu'un différend. Les 21 000 kilomètres en question se situent dans la zone économique exclusive délimitée par les 200 milles nautiques. En outre, de nouvelles données scientifiques laissant entrevoir la possibilité de prétendre à un

This is because the Americans wish to use an equidistance line to delimit the maritime boundary. Once we get beyond 200 nautical miles from shore, the presence of Banks Island, a Canadian island just to the east of the Beaufort Sea, sends that equidistance line sharply westward toward the Russian maritime boundary, thus actually balancing the Canadian and legal arguments in a very convenient way.

I am pleased that the Canadian government announced in the Throne Speech an intention to negotiate our Arctic boundary disputes. The Beaufort Sea will be at the top of the list, and the time is right to solve that problem between friends and, of course, between partners in a common energy market in North America. We really have no reason to get hung up about the Beaufort Sea dispute. It will be worked out by capable people such as Mr. Kessel.

We have the possibility of a small overlap with Russian and Danish claims to extend the continental shelf in the Central Arctic Ocean. That is not a big issue. Our scientists have been working together closely. Our foreign ministry legal advisers, including Mr. Kessel, have been meeting to discuss the possibility of coordinated or joint submissions to the United Nations commission on the limits of the continental shelf.

People need to realize that most of the hydrocarbons in the Arctic are located in shallow water close to shore. It is because hydrocarbons are essentially old, dead plants that once upon a time required sunlight to grow, so they are not found in 4,000 metres of water; they are found in the shallow water in the exclusive economic zones or on the extended continental shelf. Closer toward the North Pole, the water becomes very deep. It is, in fact, 4,000 metres deep there. It is very remote. It would be exceedingly expensive to exploit hydrocarbon resources.

This is not a dispute about anything other than occasional political posturing for domestic purposes in Russia and perhaps in Canada from time to time. That can be sorted out.

The Chair: Has your own personal view on this changed and morphed? We still do hear the rhetoric, which is very strong, and we have to control that, fight for that and get ready. Has your own view morphed?

Mr. Byers: I have been encouraged in the last few years by increased cooperation between the Arctic countries. For instance, I was pleased when Mr. Kessel went to Moscow last February to meet with his Russian counterpart. That was an important step

plateau continental étendu au-delà des 200 milles nautiques viennent d'accroître l'ampleur du différend, mais aussi les possibilités d'une solution négociée. C'est parce que les Américains souhaitent établir une ligne équidistante pour délimiter la frontière maritime. Au-delà de la limite des 200 milles nautiques comptés à partir de la côte, la présence de l'île Banks, île canadienne située tout juste à l'est de la mer de Beaufort, fait faire un virage sec à cette ligne équidistante en direction de la frontière maritime avec la Russie, ce qui, de fait, a pour effet d'équilibrer les arguments canadiens et juridiques d'une façon qui est très commode.

Je suis heureux de savoir que, dans le discours du Trône, le gouvernement canadien a annoncé son intention de négocier pour régler nos différends touchant les frontières dans l'Arctique. La mer de Beaufort figurera en tête de liste, et le moment est bien choisi pour régler ce problème-là entre amis et, bien entendu, entre partenaires sur un marché énergétique commun en Amérique du Nord. Nous n'avons vraiment aucune raison de nous inquiéter outre mesure du différend dans la mer de Beaufort. Les gens compétents comme M. Kessel vont en arriver à une solution.

Il y a la possibilité d'un petit chevauchement avec les territoires auxquels prétendent les Russes et les Danois pour l'extension du plateau continental dans le centre de l'océan Arctique. Ce n'est pas un grand problème. Nos scientifiques collaborent étroitement depuis un certain temps déjà. Les conseillers juridiques de notre ministère des Affaires étrangères, dont M. Kessel, se réunissent pour discuter de la possibilité de présenter une soumission concertée ou conjointe à la commission des Nations Unies sur les limites du plateau continental.

Les gens doivent savoir que la plupart des hydrocarbures dans l'Arctique se trouvent en eau peu profonde, près de la côte. C'est que les hydrocarbures sont essentiellement des plantes mortes des temps anciens qui, à l'époque, avaient besoin de la lumière solaire pour croître, de sorte qu'on n'en trouve pas dans 4 000 mètres d'eau; on en trouve en eau peu profonde, dans les zones économiques exclusives ou sur le plateau continental étendu. Plus près du pôle Nord, l'eau devient très profonde. De fait, elle a là une profondeur de 4 000 mètres. C'est aller chercher cela très loin. Il serait extrêmement coûteux d'exploiter ces hydrocarbures.

Cette histoire ne renvoie à rien d'autre que des manœuvres politiques utilisées à l'occasion pour impressionner les gens en Russie et parfois aussi au Canada de temps à autre. La question peut se régler.

La présidente : Votre point de vue personnel sur cela a-t-il changé? Nous avons toujours droit aux déclarations, qui peuvent être fracassantes, et nous devons exercer un contrôle là-dessus, nous battre pour la cause et nous préparer. Votre point de vue a-t-il changé?

M. Byers : La coopération accrue qu'il y a dans les pays de l'Arctique depuis quelques années m'encourage. Par exemple, j'ai été heureux de savoir que M. Kessel s'est rendu à Moscou en février pour rencontrer son homologue russe. Cela représentait un

forward. Let me speak about the crucial issue of disagreement and difficulty, the Northwest Passage.

We are seeing an unprecedented and rapid loss of Arctic sea ice. I myself have sailed through the Northwest Passage and seen almost no ice. My colleague David Barber, at the University of Manitoba, one of Canada's leading sea-ice scientists, is warning that we might see a seasonally ice-free Arctic Ocean as early as 2013, three years from now.

I want to emphasize as a public policy person that in public policy, we do not require scientific certainty. We have to guard against risks. It is a matter of risk assessment. If scientists such as David Barber are saying that there is a substantial risk that we will lose all of the multi-year ice for a seasonally ice-free Arctic Ocean, my view is that as policy people, we need to prepare for that. Some scientists will still disagree, but if we had, let us say, a 20 per cent chance of a major terrorist attack on Ottawa, we would move heaven and earth to prevent it. We have much greater than a 20 per cent chance of an open Northwest Passage within the next 5 years to 10 years, and so we need to prepare for that.

Two years ago, I partnered with former U.S. Ambassador Paul Cellucci. We conducted a model negotiation on the Northwest Passage. You will find our agreed recommendations as an annex to my book. We conducted that exercise to demonstrate that Canada and the U.S. could constructively negotiate cooperation and confidence-building, even with respect to the Northwest Passage. We did not solve the legal dispute between our two countries, but we built common ground toward that goal. It is absolutely imperative to realize that with the risk of an open Northwest Passage and the fact that we are partnered with the United States in issues of North American security, for instance, in terms of our economies through NAFTA, that there is no reason to wait on this, and we can find common ground.

I would disagree quite profoundly with the advice that the Canadian government is receiving from its diplomats and from its legal adviser. We cannot simply continue to coast along on an agree-to-disagree policy. I think we need to engage with the Americans on the Northwest Passage to find solutions to deal with the risks that arise from ice-free waters, be they from accidents of the type that Mr. Kessel spoke to or be they environmental risks. A single-hulled oil tanker going through the Northwest Passage could cause an accident similar to the *Exxon Valdez*. I am also thinking of non-state security risks such as smugglers and illegal immigration, for instance. For our American friends, the threat of terrorism looms large. Even if the risk of terrorists using the Arctic is quite remote, still, that does weigh on the minds of people in Washington. The general

progress important. Permettez-moi de vous parler de la question capitale qui fait l'objet du désaccord et des difficultés qu'il y a, soit le passage du Nord-Ouest.

Nous assistons à une fonte rapide et sans précédent de la glace de mer dans l'Arctique. J'ai navigué moi-même dans le passage de Nord-Ouest; je n'y ai vu presque aucune glace. Mon collègue David Barber, de l'Université du Manitoba, qui figure parmi les plus importants scientifiques canadiens spécialistes des glaces de mer, nous avertit : l'océan Arctique pourrait être libre de glace de façon saisonnière dès 2013, soit dans trois ans.

Je tiens à insister sur le fait que nous, qui œuvrons dans le domaine des politiques publiques, n'avons pas besoin de certitudes scientifiques pour agir. Nous devons nous prémunir contre les risques. C'est une question d'évaluation des risques. Si des scientifiques comme David Barber affirment que les glaces de plusieurs années risquent très bien de disparaître dans l'océan Arctique, qui serait ainsi libre de glace de façon saisonnière, selon moi, nous qui œuvrons dans le domaine des politiques devons nous y préparer. Certains scientifiques ne seront toujours pas d'accord avec le constat, mais si les probabilités d'une attaque terroriste d'envergure sur Ottawa se chiffraient à, disons, 20 p. 100, nous remuerions ciel et terre pour empêcher qu'elle se produise. Les probabilités que s'ouvre le passage de Nord-Ouest dans les 5 à 10 prochaines années sont nettement supérieures à 20 p. 100; et il nous faut donc nous préparer à cela.

Il y a deux ans de cela, j'ai travaillé de concert avec l'ex-ambassadeur américain Paul Cellucci. Nous avons appliqué un modèle de négociation au passage du Nord-Ouest. Vous trouverez en annexe mon livre les recommandations auxquelles nous sommes arrivés d'un commun accord. Nous avons réalisé cet exercice pour montrer que le Canada et les États-Unis pourraient négocier de façon constructive le travail de coopération et de stimulation de la confiance qui s'impose, même en ce qui concerne le passage du Nord-Ouest. Nous n'avons pas réglé le différend juridique qui oppose nos deux pays, mais nous avons trouvé un terrain d'entente sur lequel nous engager pour atteindre ce but. Il est absolument impératif de saisir le fait que, devant le risque que pose un passage du Nord-Ouest ouvert et le fait que les États-Unis soient nos partenaires en matière de sécurité en Amérique du Nord, par exemple, du fait que nos économies relèvent toutes deux de l'ALENA, il n'y a vraiment pas lieu d'attendre dans ce dossier, où nous pouvons trouver un terrain d'entente.

Je dirais que je suis très vivement en désaccord avec les conseils que le gouvernement canadien reçoit de ses diplomates et de son conseiller juridique. Nous ne pouvons simplement continuer à y aller au petit bonheur en nous disant : voilà, nous sommes d'accord pour dire qu'il y a un désaccord là-dessus. Je crois que nous devons collaborer avec les Américains pour trouver des solutions au problème du passage du Nord-Ouest, qui pose des risques découlant d'eaux dégagées des glaces, que ce soit des accidents du genre de ceux dont M. Kessel a parlé ou des risques pour l'environnement. Un pétrolier à coque simple naviguant dans le passage du Nord-Ouest pourrait causer un accident semblable à celui de l'*Exxon Valdez*. Je songe aussi aux risques pour la sécurité que posent les contrebandiers et l'immigration illégale, par exemple. Pour nos amis américains, la menace de

sense here is that it is time to negotiate all of our issues, the Beaufort Sea and the Northwest Passage. There is certainly scope to do that.

I will close with one final comment. There is also something of a time imperative, not just the one driven by climate change but by the fact that non-Arctic countries are becoming more interested in the Arctic. The European Union wants more of a say in what is happening in the Arctic. The Chinese are starting to wake up to the Arctic as an area that is opening up because of climate change, offering shipping routes and potential access to natural resources. The Chinese have been quite clear, and so have the Europeans, that they respect our rights under UNCLOS. They do not challenge our sovereignty. However, we need to tidy up our loose edges. We need to sort out our maritime boundary disputes and resolve the Northwest Passage dispute with the United States so that we are firmly positioned to deal with these outside actors and to work with them in a cooperative way but on a clear legal basis that does not involve any uncertainties as to the scope of our jurisdiction. That is another important reason for my urging a proactive stance on the part of our government and on the part of our foreign ministry, and not simply hoping that somehow the ice will remain to protect our national interest in the years and decades ahead.

The Chair: Thank you. Just let me follow up because I do not want to leave the wrong impression. You were concerned with Mr. Kessel's testimony and responded by saying that we must engage with the Americans on the Northwest Passage. However, we are, to some degree. Are you suggesting some different route?

Mr. Byers: I am suggesting that we should engage with the Americans with the view to updating the 1988 Arctic cooperation agreement that was negotiated very ably by former Prime Minister Brian Mulroney and would have solved the problem but for the advance of climate change in the last number of years. I do want to see a bilateral agreement or treaty here. Then I would want to see us encouraging our American neighbours to bring their allies around the world to a common U.S.-Canadian position.

Senator Dallaire: Professor, Byers, permit me to read these few lines from a recent article from The Associated Press:

In 2008, Medvedev signed an Arctic strategy paper saying that the polar region must become Russia's "top strategic resource base" by the year 2020.

terrorisme a une très grande importance. Même si le risque que des terroristes frappent dans l'Arctique est très faible, cela demeure une question qui préoccupe les esprits à Washington. De façon générale, nous avons l'impression ici que le moment est venu de négocier pour régler toutes ces questions-là, dont celles de la mer de Beaufort et du passage de Nord-Ouest. La marge d'action l'autorise certainement.

Je ferai la remarque suivante pour terminer. Le temps presse en quelque sorte aussi, non seulement du fait des changements climatiques, mais aussi du fait que des pays qui ne se trouvent pas en Arctique commencent à s'intéresser à l'Arctique. L'Union européenne veut avoir son mot à dire dans ce qui se passe dans la région. Les Chinois commencent à saisir l'importance du fait que l'Arctique s'ouvre en raison des changements climatiques, offrant des routes de navigation et un accès possible à des ressources naturelles. Les Chinois l'ont dit très clairement, tout comme les Européens : ils respectent nos droits sous le régime de l'UNCLOS. Ils ne contestent pas notre souveraineté. Cependant, il nous faut peaufiner notre régime. Il faut régler nos différends concernant les frontières maritimes et régler la question du passage du Nord-Ouest avec les États-Unis, de façon à être bien placés pour traiter avec ces entités externes et collaborer avec elles, mais à partir d'une assise juridique sans équivoque qui ne laisse planer aucune incertitude sur l'étendue de notre champ de compétence. C'est une autre des raisons importantes pour lesquelles j'incite vivement notre gouvernement et notre ministère des Affaires étrangères à adopter une position proactive et ne pas se contenter simplement d'espérer que les glaces demeureront durant les années et les décennies à venir pour protéger notre intérêt national.

La présidente : Merci. J'aimerais simplement revenir sur ce que vous avez dit parce que je veux être sûre que nous avons bien compris. Vous étiez préoccupé par le témoignage de M. Kessel et avez réagi en disant que nous devons collaborer avec les Américains au sujet du passage du Nord-Ouest. Pourtant, c'est ce que nous faisons, dans une certaine mesure. Est-ce que vous proposez une autre voie à suivre?

M. Byers : Ce que je dis, c'est que nous devrions collaborer avec les Américains dans le but de mettre à jour l'accord de 1988 sur la coopération dans l'Arctique, que l'ancien premier ministre Brian Mulroney avait négocié de main de maître et qui aurait réglé tous les problèmes, n'eût été de la progression des changements climatiques au cours des dernières années. Ce que je souhaiterais, ce serait qu'un traité ou un accord bilatéral soit conclu. Ensuite, je souhaiterais que l'on encourage nos voisins américains à inciter leurs alliés de partout dans le monde à adopter une position commune à l'appui du Canada et des États-Unis.

Le sénateur Dallaire : Monsieur Byers, permettez-moi de lire un extrait d'un article récent de l'Associated Press :

En 2008, le président Medvedev a signé un document stratégique sur l'Arctique où il dit que la région polaire doit devenir la « principale base de ressources stratégiques » de la Russie d'ici 2020.

The document called for strengthening border guard forces in the region and updating their equipment, while creating a new group of military forces to “ensure military security under various military-political circumstances.”

Why do I get a feeling that we are not looking at 2020 and beyond. When we look at all the factors of the significance of the Arctic, we need to start taking more deliberate decisions now, with even more of a sense of urgency. If it takes us 10 years to build one icebreaker, you can imagine the needs, which are seen to be accelerated up there. With a somewhat bellicose statement from someone from a country that has much more knowledge of the Arctic than we do, do you not feel that we are still at the start of this exercise versus a sort of comfort zone that is being resolved?

Mr. Byers: Thank you for the question. We do have trouble building icebreakers and other ships. In fact, it is taking more than four years to actually define the specifications for a contract that may be signed at some point. The Chinese are building a new icebreaker right now, and it is taking them a total of three years.

With respect to Russia and the Russian president's comments, Russia is the largest country in the world. It has a very substantial Arctic Ocean waterfront. It has very extensive continental shelves. It is entitled to a very large portion of the Arctic under the same rules that we use for ourselves on this side of the Arctic Ocean. If you read the Russian president's comments, he certainly does see that unquestioned Russian jurisdiction as providing a major economic opportunity for his country. Similar to us, he will be concerned about non-state threats. He will be concerned about environmental risks. He will be concerned about smugglers. He will be concerned about illegal immigration and terrorism. However, I have not read anything in his or other Russian politicians' statements that suggests a desire to build forces against nation-state threats coming from Canada, the United States or other NATO countries.

The tendency on the part of many journalists is to wish to sell newspapers by ratcheting up the threat of the Russian bear. I do not trust Russia. I do not like what they have done in places such as Georgia and Chechnya. However, in the Arctic, as far as I can see, they are acting responsibly.

Senator Dallaire: I am the patron of the Pugwash movement — the Pugwash Conference on Science and World Affairs — and I have significant concerns about nuclear-powered capabilities in the Arctic, be they surface or subsurface, and not just weaponry but actually systems. Do you have any concern about that? They are an effective propulsion system for large icebreakers and other types of shipping that could be also military.

Il mentionne le besoin de renforcer l'effectif de gardes-frontières dans la région et de mettre l'équipement à niveau, en plus de créer une nouvelle unité des forces armées pour « assurer la sécurité militaire en cas d'intervention politique ou militaire ».

J'ai l'impression que notre vision ne s'étend pas au-delà de 2020. Si on examine tous les facteurs d'importance concernant l'Arctique, on constate qu'il faut commencer à prendre des décisions plus réfléchies dès maintenant et comprendre encore plus l'urgence de la situation. Étant donné qu'il nous faut dix ans pour construire un brise-glace, vous pouvez imaginer l'importance des besoins, qui semblent apparaître de plus en plus vite là-bas. Quand un représentant d'un pays qui connaît beaucoup mieux l'Arctique que nous fait une déclaration quelque peu belliqueuse, cela ne vous donne-t-il pas l'impression que nous sommes encore au début du processus et que nous n'avons pas encore atteint une certaine zone de confort?

M. Byers : Je vous remercie de poser la question. Il est vrai que nous avons de la difficulté à construire des brise-glaces et d'autres types de navires. De fait, il faut plus de quatre ans seulement pour établir les modalités d'un contrat qui pourrait être conclu à un moment donné. Les Chinois construisent actuellement un nouveau brise-glace, et cela leur prend trois ans en tout.

En ce qui concerne la Russie et les commentaires formulés par son président, il s'agit du plus gros pays du monde. Une très grande partie de ses terres donne sur l'océan Arctique. Le pays dispose d'un immense plateau continental. Il a droit à une très grande part de l'Arctique selon les règles que nous appliquons à notre situation, de notre côté de l'océan Arctique. Quand on lit les commentaires du président russe, on constate certainement qu'il voit dans ce pouvoir incontesté de la Russie une occasion extraordinaire sur le plan économique pour son pays. Comme nous, il s'inquiète de la menace que représentent les entités non étatiques. Il s'inquiète des risques pour l'environnement. Il s'inquiète des contrebandiers. Il s'inquiète du terrorisme et de l'immigration illégale. Cependant, je n'ai jamais vu, dans ses déclarations ou dans celles d'autres hommes ou femmes politiques russes, des choses qui donnent à penser que ce pays a l'intention de mettre sur pied des forces pour faire face à la menace d'États-nations comme le Canada ou les États-Unis ou d'autres pays de l'OTAN.

Bon nombre de journalistes ont tendance à exagérer la menace que représente la Russie pour mousser les ventes de journaux. Je ne fais pas confiance à la Russie. Je ne suis pas d'accord avec ses agissements en Géorgie et en Tchétchénie. Toutefois, dans l'Arctique, la Russie agit de façon responsable, à ce que je sache.

Le sénateur Dallaire : Je suis porte-parole du mouvement Pugwash — la Pugwash Conference on Science and World Affairs —, et je suis particulièrement préoccupé par l'utilisation du nucléaire dans l'Arctique, que ce soit sur terre ou sous terre, et je ne parle pas seulement des armes, mais de tous les systèmes. Est-ce que cela vous préoccupe? C'est un système de propulsion efficace pour les gros brise-glaces et pour les autres types de navire, et il peut aussi être utilisé à des fins militaires.

Mr. Byers: I am pleased to say that I am a member of Canadian Pugwash, and thank you for your leadership in the organization.

Senator Dallaire: I put a plug in there.

The Chair: We have taken note of that.

Mr. Byers: The Arctic Ocean was a frontline in the Cold War. The base for the Russian northern fleet at Murmansk is north of the Arctic Circle. Yes, nuclear-powered submarines continue to operate in the Arctic.

I certainly applaud the effort by U.S. President Barack Obama to reset the relationship between NATO and Russia, which includes a commitment to negotiating deep-reaching reductions in nuclear arms. Canada could play a role there, and I think we need to play a role as a bridge between the United States and Russia. I would like to see Canadian leadership in at least freeing part of the Arctic from nuclear weapons. Perhaps Canada might choose to declare itself a nuclear-weapons-free zone because we are, as part of an effort toward this. We could lead the negotiation of a multilateral treaty to demilitarize the Central Arctic Ocean because no surface military vessels are there now. Perhaps we could keep it that way through proactive diplomacy. Things can be done. We need to work in concert with our American and Russian friends to increase the detente that we are seeing in Arctic relations.

Senator Meighen: I have a clarification on that, Dr. Byers. Are you classifying a nuclear-powered icebreaker as a nuclear weapon and, therefore, something that should be banned from the Arctic?

Mr. Byers: Many of these nuclear-powered submarines are also nuclear-missile-carrying submarines, which goes to the heart of this.

Nuclear-weapons-free zones normally focus on nuclear arms rather than propulsion. I am pleased to say that our American friends are no longer putting nuclear-armed cruise missiles on their attack submarines. With respect to the Americans, we are talking only of the large boomers.

I will be happy to go into detail on this later, but I do think there is scope for progressive diplomacy here. Canada, with its long record of contributing to arms-control negotiations, could think creatively about how it could contribute.

We have the wonderful advantage of being a member of the Manhattan Project that chose not to acquire nuclear arms. We actually had nuclear weapons on our soil during the Cold War and then rid ourselves of those. We have shown real leadership

M. Byers : Je suis heureux de souligner que je fais partie de Pugwash Canada et je vous remercie de jouer un rôle de chef de file au sein de l'organisme.

Le sénateur Dallaire : Je me permets de faire un peu de publicité.

La présidente : Nous avons remarqué.

M. Byers : L'océan Arctique était en première ligne pendant la guerre froide. La flotte russe pour le Nord est basée à Murmansk, dans le nord du cercle arctique. C'est vrai, il y a encore des sous-marins à propulsion nucléaire en fonction dans l'Arctique.

Évidemment, je me réjouis des efforts déployés par le président américain, Barack Obama, pour rétablir les relations entre la Russie et l'OTAN, ce qui comprend un engagement à négocier une réduction importante de l'armement nucléaire. Le Canada pourrait jouer un rôle dans ces négociations, et je crois que nous devons jouer le rôle de pont entre les États-Unis et la Russie. J'aimerais que le Canada fasse preuve de leadership pour à tout le moins éliminer les armes nucléaires d'une partie de l'Arctique. Le Canada pourrait peut-être, pour y arriver, se déclarer zone sans arme nucléaire, puisque c'est ce que nous sommes. Nous pourrions diriger la négociation d'un traité multilatéral visant à démilitariser le centre de l'océan Arctique, puisque aucun navire militaire de surface ne s'y trouve actuellement. Peut-être que nous devrions favoriser le statu quo grâce à la diplomatie proactive. Il y a des choses que nous pouvons faire. Nous devons travailler de concert avec nos amis américains et russes pour consolider l'approchement actuel des pays de l'Arctique.

Le sénateur Meighen : J'ai une question à ce sujet, monsieur Byers. Pour vous, est-ce qu'un brise-glace à propulsion nucléaire entre dans la catégorie des armes nucléaires et devrait, par conséquent, être banni de l'Arctique?

M. Byers : Bon nombre de ces sous-marins à propulsion nucléaire transportent aussi des missiles nucléaires, ce qui nous mène au cœur de la question.

Pour les zones sans armes nucléaires, on met habituellement l'accent sur les armes plutôt que sur les systèmes de propulsion. Je suis heureux de pouvoir dire que nos amis américains ne transportent plus de missiles de croisière nucléaires dans leurs sous-marins d'attaque. En ce qui concerne les Américains, nous parlons seulement des gros sous-marins nucléaires lanceurs de missiles balistiques.

C'est avec plaisir que j'en parlerai plus en détail plus tard, mais je ne crois pas qu'il y ait une grande place pour la diplomatie progressive à ce sujet. Le Canada a participé à de nombreuses négociations sur le contrôle des armements et pourrait songer à des façons créatives de collaborer.

Nous avons l'avantage de taille de faire partie du projet Manhattan, qui regroupe des pays qui ont choisi de ne pas acquérir d'armes nucléaires. De fait, nous avions sur notre territoire des armes nucléaires pendant la guerre froide, puis nous

and have real moral authority. The Arctic is not our backyard but our front yard, and I would like to see us explore the options.

Senator Meighen: I am not sure that you answered my question. I may have phrased it improperly. I was talking about nuclear-powered icebreakers.

Mr. Byers: Nuclear-powered icebreakers are a perfectly legitimate form of propulsion, just as nuclear isotopes are a perfectly appropriate way of detecting cancer and other diseases. I am not against nuclear-powered ships.

Senator Meighen: That is what I wanted to know.

Mr. Byers: There is a role to be played there. Indeed, in the 1980s, for a while Canada was planning on acquiring 12 nuclear-powered submarines of its own.

Senator Dallaire: That was six.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Byers, I would like to explore the Arctic Council issue with you. At the start of your remarks, you admitted you were increasingly in favour of international cooperation in dealing with Arctic challenges. Then what role do you see for the Arctic Council?

[English]

Mr. Byers: I am very pleased that the Arctic Council exists, for a number of reasons, one of which is that it includes northern indigenous peoples as permanent participants, which is a very important advancement. Of course, some of those same groups are annoyed that they are being excluded from the Arctic 5 meeting in Chelsea, Quebec, next week. The Arctic Council has done very good work with the Arctic climate assessment and the shipping assessment. They have laid a base of research and cooperative diplomatic advancement on non-security issues.

However, at the insistence of the United States, the Arctic Council's mandate does not extend to security matters. One thing that might be considered by Arctic countries such as Canada is expanding the mandate of the Arctic Council so that those security issues can also be part of the deliberations within that growing international grouping called the Arctic Council.

At the moment, again, it is left to bilateral relations and relations between NATO and Russia to work on these security issues. We deal with them in some context in the United Nations Security Council, but the Arctic Council itself does not yet have a role there. I hope that answers your question.

nous en sommes débarrassés. Nous avons fait preuve d'un véritable leadership et d'une véritable autorité morale. L'Arctique est non pas notre cour arrière, mais bien notre cour avant, et j'aimerais nous voir explorer les possibilités qui s'offrent à nous.

Le sénateur Meighen : Je ne suis pas sûr que vous avez répondu à ma question. Je l'ai peut-être mal formulée. Je parlais des brise-glaces à propulsion nucléaire.

M. Byers : La propulsion nucléaire est un moyen tout à fait légitime de propulser des brise-glaces, tout comme les isotopes nucléaires sont une méthode tout à fait appropriée de détection des cancers et des autres maladies. Je ne suis pas contre les navires à propulsion nucléaire.

Le sénateur Meighen : C'est ce que je voulais savoir.

M. Byers : Il y a un rôle que nous pouvons jouer dans cette affaire. En effet, à une certaine période, pendant les années 1980, le Canada comptait acquérir 12 sous-marins à propulsion nucléaire.

Le sénateur Dallaire : Il s'agissait plutôt de six sous-marins.

[Français]

Le sénateur Nolin : Monsieur Byers, je voudrais explorer avec vous la question du Conseil de l'Arctique. Vous avez, au début de vos remarques, avoué que vous étiez de plus en plus partisan de la coopération internationale pour faire face aux défis de l'Arctique. Quel rôle voyez-vous pour le Conseil de l'Arctique?

[Traduction]

M. Byers : Je suis très content que le Conseil de l'Arctique existe, et ce, pour un certain nombre de raisons, entre autres parce qu'il intègre des membres des peuples autochtones du Nord à titre permanent, ce qui représente un progrès considérable. Évidemment, certains membres de ces groupes sont contrariés de ne pas être invités à la rencontre des cinq pays côtiers de l'Arctique qui aura lieu à Chelsea, au Québec, la semaine prochaine. Le Conseil de l'Arctique a fait du très bon travail en ce qui concerne l'évaluation du climat dans l'Arctique et l'évaluation des navires. Il a créé une base de recherche et a fait des progrès sur le plan diplomatique en ce qui concerne la coopération relative aux enjeux autres que la sécurité.

Toutefois, à la demande expresse des États-Unis, le mandat du Conseil de l'Arctique ne touche pas les questions de sécurité. Les pays de l'Arctique, dont le Canada, pourraient donc envisager la possibilité d'élargir le mandat du Conseil de l'Arctique de façon à ce que les questions de sécurité soient abordées dans le cadre des délibérations de ce regroupement international en pleine croissance.

Pour l'instant, je le répète, les questions de sécurité font l'objet de discussions dans le cadre des relations bilatérales et des relations entre l'OTAN et la Russie. Nous les abordons aussi parfois au sein du Conseil de sécurité des Nations Unies, mais le Conseil de l'Arctique n'a pas, en tant que tel, de rôle à jouer à ce sujet. J'espère que cela répond à votre question.

[Translation]

Senator Nolin: That is a very good answer and it leads me to my second question. You raised the security aspect of the Arctic. Five of the eight members of the council are members of NATO. Do you not see a complementary role for NATO — and Secretary General Rasmussen has referred to this on a number of occasions — that is to say somewhat expanded international cooperation? We could use the very good relationship that Canada has with its Russian partner on the Arctic Council for NATO's benefit since the relationship between the 28 NATO members and Russia is not always that cordial. There is definitely a major misunderstanding on security.

[English]

Mr. Byers: You make a very important point. From a security perspective, Arctic relations are about relations between NATO and Russia. This brings me to my point about President Obama's initiative to reset the relationship with Russia. We need to be thinking about Canada's Arctic policy in that context. This is a very large geopolitical situation. It is not just about the Arctic. In many respects, it is about the relationship between the two former superpowers, and I want to re-emphasize that. I do not think we need to choose between different organizations.

Senator Nolin: I think you can have both.

Mr. Byers: It is useful to have parallel initiatives and parallel efforts. If NATO and Russia can work on security dimensions at the same time as the Arctic Council can expand its mandate to at least discuss those matters, that would be a good thing. If the International Maritime Organization wants to make its Arctic code into a mandatory treaty as opposed to a voluntary set of guidelines, that would be a good thing. Many different international organizations could play a role here.

I will make two comments on this matter. First, I feel it was unfortunate that the European Union and China were denied permanent observer status.

Senator Nolin: At least for the EU, it was unfortunate.

Mr. Byers: Yes, for the Arctic Council.

Senator Nolin: Whether it was unfortunate for China, we still do not know.

Mr. Byers: They should be allowed to see what is happening inside the tent so that they do not develop suspicions. It is better to have transparency when dealing with these matters.

Second, I regret that the Arctic will not be on the agenda for the G8 meeting later this summer. The Arctic is a global issue, and it is one on which Canada has real stature as the second-largest country on the planet, with 40 per cent of our territory in that region.

[Français]

Le sénateur Nolin : C'est une très bonne réponse et cela m'amène à ma deuxième question. Vous soulevez la dimension sécuritaire de l'Arctique. Cinq des huit membres du conseil sont membres de l'OTAN. Ne voyez-vous pas un rôle complémentaire pour l'OTAN — et le secrétaire général Rasmussen y a fait référence à plusieurs reprises —, c'est-à-dire une coopération internationale un peu plus élargie? On pourrait utiliser la très bonne relation que le Canada entretient avec son partenaire russe au Conseil de l'Arctique au profit de l'OTAN puisque le rapport entre les 28 membres de l'OTAN et la Russie n'est pas toujours aussi cordial. Il y a certainement un quiproquo fort intéressant en matière de sécurité.

[Traduction]

M. Byers : Vous soulevez un aspect très important. Pour ce qui est de la sécurité, les relations dans l'Arctique sont en fait les relations entre l'OTAN et la Russie. Cela nous ramène à ce que j'ai dit à propos de l'initiative du président Obama, qui souhaite rétablir les relations avec la Russie. C'est dans ce contexte que nous devons envisager la politique du Canada dans l'Arctique. Il s'agit d'une situation géopolitique très importante. Il n'est pas seulement question de l'Arctique. Tout cela concerne aussi, de bien des façons, les liens entre les deux anciennes superpuissances, et j'aimerais le souligner à nouveau. Je ne crois pas que nous devons faire un choix entre divers organismes.

Le sénateur Nolin : Je crois que l'on peut conserver les deux.

M. Byers : Il est utile de conserver des initiatives et des mesures parallèles. Si l'OTAN et la Russie peuvent s'occuper d'aspects liés à la sécurité en même temps que le Conseil de l'Arctique élargit son mandat de façon à pouvoir à tout le moins discuter de ces questions, ce sera une bonne chose. Si l'Organisation maritime internationale souhaite faire de son code de l'Arctique un traité obligatoire plutôt qu'une série de lignes directrices facultatives, ce sera une bonne chose. Bon nombre d'organismes internationaux variés peuvent jouer un rôle dans tout cela.

J'aimerais formuler deux commentaires à ce sujet. D'abord, je crois qu'il est malheureux que l'on ait refusé à la Chine et à l'Union européenne le statut permanent d'observateur.

Le sénateur Nolin : C'était malheureux, oui, à tout le moins pour l'Union européenne.

M. Byers : Oui, pour le Conseil de l'Arctique.

Le sénateur Nolin : Pour ce qui est de la Chine, nous ne savons pas encore si c'était malheureux.

M. Byers : La Chine devrait avoir le droit d'assister à ce qui se passe à l'intérieur de la tente pour éviter qu'elle ait des soupçons. La transparence est toujours préférable avec ce type de questions.

Ensuite, je regrette que l'Arctique ne soit pas à l'ordre du jour de la rencontre du G8 qui aura lieu plus tard cet été. L'Arctique constitue un enjeu mondial, et le Canada peut véritablement peser dans la balance à titre de deuxième pays en superficie dans le monde et dont 40 p. 100 du territoire se trouve dans cette région.

[Translation]

Senator Pépín: You have just answered my question on the request made by the European Union and China for permanent observer status on the Arctic Council.

[English]

Mr. Byers: I have a great deal of sympathy for seal hunters, both indigenous and non-indigenous. I understand that denying the EU permanent observer status was at least in some way linked to that, but I would urge people to see the very large dimensions of the Arctic and its role in geopolitics. I also encourage them to see that the European Union can play a constructive role in some matters. We need the European Union there if we want to push the International Maritime Organization to make its standards mandatory. We need the European Union if we want to extend port state authority over shipping to ensure that the highest standards apply. Ports such as Hamburg, Germany, and Rotterdam, the Netherlands, will be direct destinations of trans-Arctic shipping from places such as Shanghai, China.

We need the European Union. We need China on board to push cooperation forward. It will not be easy, but we have to do it because, as I mentioned at the beginning of my presentation, there is a very real risk that we will see a seasonally ice-free Arctic Ocean within the next 5 years to 10 years; when that happens we will have an Arctic Ocean and a Northwest Passage without multi-year ice. That waterway and the Central Arctic Ocean will resemble the Gulf of St. Lawrence or the Baltic Sea. We will see 12-month-a-year shipping in those waters with ice-strengthened cargo ships and icebreaker-escorted convoys. Anyone who tells you otherwise is taking a huge risk with the national security of this country.

Senator Patterson: Professor Byers, in *Who Owns the Arctic? Understanding Sovereignty Disputes in the North*, you argue that Canada perhaps places too much emphasis on military solutions to Arctic sovereignty, if I am summarizing correctly. Would you comment on what you do see as the appropriate role for the military in the North?

Mr. Byers: Thank you for the question. It is nice to have a question from the senator from Nunavut.

The Canadian Forces does have a role to play in the Arctic, the most obvious one concerning search and rescue. If we want other countries to take us seriously as an Arctic power, we need to be able to conduct search-and-rescue missions in a very timely fashion. To have our search-and-rescue helicopters flying from Comox, British Columbia, or Greenwood, Nova Scotia, to rescue people in the Canadian High Arctic does not bode well either for

[Français]

Le sénateur Pépín : Vous venez de répondre à ma question concernant la demande de statut d'observateur permanent de l'Union européenne et de la Chine au Conseil de l'Arctique.

[Traduction]

M. Byers : J'éprouve une grande sympathie pour les chasseurs de phoque, autochtones et non autochtones. Je crois savoir que l'on a refusé le statut d'observateur permanent à l'Union européenne au moins en partie pour cette raison, mais j'aimerais que les gens voient la très grande importance de l'Arctique et son rôle sur le plan géopolitique. Je les incite aussi à envisager le rôle constructif que peut jouer l'Union européenne concernant certains aspects. Nous avons besoin de la présence de l'Union européenne si nous voulons inciter l'Organisation maritime internationale à rendre obligatoires ses normes. Nous avons besoin de l'Union européenne si nous voulons élargir le pouvoir de l'État du port en matière de transport maritime pour veiller à ce que les normes les plus strictes soient appliquées. Des ports comme ceux de Hambourg, en Allemagne, et de Rotterdam, aux Pays-Bas, seront des destinations directes pour les navires qui passeront par l'Arctique en provenance de Shanghai, en Chine, par exemple.

Nous avons besoin de l'Union européenne. Nous devons intégrer la Chine si nous voulons favoriser la coopération. Ce ne sera pas facile, mais nous devons le faire, puisque, comme je l'ai dit au début de mon exposé, nous risquons fort de nous retrouver avec un océan arctique libre de glace pendant certaines saisons d'ici cinq à 10 ans. Quand nous aurons atteint ce point, nous nous retrouverons avec un océan Arctique et un passage du Nord-Ouest où il n'y aura pas de glace âgée de plusieurs années. Cette voie maritime et le centre de l'océan Arctique ressembleront au golfe du Saint-Laurent ou à la mer Baltique. Il y aura du transport maritime toute l'année dans ces eaux, grâce à des navires de charge renforcés pour la navigation dans les glaces et à des convois escortés par des brise-glaces. Quiconque affirme le contraire fait courir au pays d'énormes risques sur le plan de la sécurité nationale.

Le sénateur Patterson : Monsieur Byers, dans *Who Owns the Arctic? Understanding Sovereignty Disputes in the North*, vous affirmez que le Canada met peut-être trop d'accent sur les solutions militaires au problème de la souveraineté dans l'Arctique, si je résume bien. Pouvez-vous nous expliquer quel est, à votre avis, le rôle approprié pour l'armée dans le Nord?

M. Byers : Je vous remercie de votre question. Je suis content que le sénateur du Nunavut pose une question.

Les Forces canadiennes ont un rôle à jouer dans l'Arctique, et le plus évident concerne la recherche et le sauvetage. Si nous voulons que les autres pays prennent au sérieux notre position à titre de puissance dans l'Arctique, nous devons être capables de procéder à des missions de recherche et de sauvetage très rapides. Que nos hélicoptères de recherche et de sauvetage partent de Comox, en Colombie-Britannique, ou de Greenwood, en

the people in distress or for the perception of our political will as seen from outside the country.

I would urge a significant increase in the capacity of the Canadian Forces in terms of search and rescue. I know that some moves have been made. I want to see those new fixed-wing aircraft before too long. I want to see that paratroop capacity in place so that we can respond quickly if a major commercial airliner were to crash-land in the High Arctic. These things are so obvious that they do not require debate.

In terms of the maritime perspective, I would like to point out that we have incredible surveillance, courtesy of RADARSAT-2, our synthetic aperture satellite, which went into operation a couple of years ago. I was pleased to see in the federal budget a financial commitment to the next generation of the RADARSAT constellation. Those are good from a security perspective, and the government needs to be congratulated for that.

I do think that the government is making a mistake with its Arctic offshore patrol ships because I believe we need multi-purpose platforms in the Arctic; those should be operated by the agency with the most experience in Arctic shipping. We need to recapitalize the Canadian Coast Guard Arctic fleet, and we need to double hat some of our Coast Guard personnel so that they can deal with the security issues as they arise. We will not go to war with Russia, and we will not go to war with the United States. We need to be able to enforce our safety regulations and our fisheries regulations. However, that can be done by Coast Guard or RCMP officers with the right equipment, and they can then do the multiplicity of other roles that Canadian Coast Guard icebreakers provide.

The Chair: I want to be clear here. We are not going to war with Haiti when we send the military in, nor are we having a war at the Olympic Games when we send the military in. Why do you feel so strongly about that division?

Mr. Byers: I am concerned partly as a Canadian taxpayer who wants to see a multi-purpose agency making the best use of our money, covering off all of the various missions that the Canadian government has to apply in the maritime domain, whether it is resupplying northern communities, supporting Arctic research or positioning navigation aids. Some things the Canadian Forces does not do and does not want to do. I would encourage the Canadian Forces to develop their search-and-rescue and surveillance capacities, but I would like to see that recapitalization of the Coast Guard Arctic fleet so that they can

Nouvelle-Écosse, pour aller sauver des gens dans l'Extrême-Arctique canadien est de mauvais augure pour les gens en détresse, mais aussi pour la façon dont notre volonté politique est perçue à l'étranger.

J'aimerais insister sur l'importance d'accroître grandement les capacités des Forces canadiennes en matière de recherche et de sauvetage. Je sais que des mesures ont été prises. J'aimerais voir avant longtemps ces nouveaux aéronefs à voilure fixe. J'aimerais voir cette troupe de parachutistes en fonction pour que nous puissions réagir rapidement si l'avion d'une compagnie aérienne commerciale importante devait atterrir en catastrophe dans l'Extrême-Arctique. C'est si évident que nous n'avons pas besoin d'en discuter.

Du point de vue maritime, j'aimerais souligner que nous jouissons d'une capacité de surveillance incroyable grâce à RADARSAT-2, notre satellite à synthèse d'ouverture, qui est entré en fonction il y a quelques années. J'ai été content de constater que le gouvernement fédéral s'est engagé dans son budget à financer la prochaine génération de la Constellation RADARSAT. Il s'agit là d'une bonne nouvelle pour la sécurité, et il faut en féliciter le gouvernement.

Je ne crois pas que le gouvernement commet une erreur avec ses navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique parce que je crois que nous avons besoin de plates-formes polyvalentes dans l'Arctique; ces navires devraient être exploités par l'organisme possédant la plus grande expérience du transport maritime dans l'Arctique. Nous devons reconstituer le capital de la flotte de la Garde côtière canadienne dans l'Arctique, et nous devons attribuer un double mandat à certains de nos employés de la Garde côtière pour qu'ils soient en mesure de réagir aux enjeux en matière de sécurité lorsqu'ils se présentent. Nous ne partirons pas en guerre contre la Russie, et nous ne partirons pas en guerre contre les États-Unis. Nous devons être en mesure d'appliquer nos règlements en matière de sécurité et nos règlements en matière de pêche. Or, des agents de la GRC ou de la Garde côtière peuvent tout à fait s'en occuper s'ils disposent du bon équipement, en plus d'accomplir tous les autres rôles associés aux brise-glaces de la Garde côtière canadienne.

La présidente : J'aimerais apporter une précision ici. Nous ne partons pas en guerre contre Haïti quand nous y envoyons l'armée, et il n'y a pas non plus de guerre aux Jeux olympiques, même si nous y envoyons l'armée. Pourquoi insistez-vous tant sur cette distinction?

Mr. Byers : Je suis préoccupé, entre autres, à titre de contribuable canadien, parce que je souhaite qu'un organisme polyvalent fasse le meilleur usage possible de notre argent et s'acquitte de toutes les diverses missions du gouvernement canadien dans le secteur maritime, qu'il s'agisse de réapprovisionner les collectivités du Nord, de soutenir la recherche dans l'Arctique ou de mettre en place les aides à la navigation. Ce sont là des choses que les Forces canadiennes ne font pas et ne veulent pas faire. J'aimerais que les Forces canadiennes renforcent leurs capacités de surveillance et de

then do an all-of-government approach to the issue of the maritime domain.

It is not too late to change that. In fact, the actual specifications for the Arctic offshore patrol ships are being repeatedly scaled back as people realize that it is a lot of money for not a whole lot of capacity. I do not want us to make the mistake the previous government made with the maritime coastal patrol vessels, where we ended up with vessels inadequate to the task. We should do this right, reconsider and build not one super icebreaker but a multiple number of new icebreakers for the Canadian Coast Guard and let them do the job that they do so very well with some ancient vessels.

Senator Nolin: You probably were not here when Dr. Lackenbauer spoke specifically on the request from the EU and China to sit as observers at the Arctic Council. He sees a problem there in that Aboriginal peoples are sitting around the table also as observers, but they are taking part strongly in the debate. He sees, perhaps, an overcrowding of observers and sees that as a problem. Do you have a comment on that?

Mr. Byers: I want to make clear that the indigenous groups are not observers. They are permanent participants. They do have a place at the table and can participate in the debate.

With respect to the issue of permanent observers, that status is different. It is the same as Canada being an observer at the European Council. We sit in the back row, take notes and watch what is happening. That is all that China wants. It simply wants to have the status of a permanent observer to follow developments. However, it has other fora in which to talk and to exercise influence, from the UN Security Council down to bilateral relations between China and Canada. They are not trying to muscle their way in here. They simply want to have the courtesy of being permanent observers to follow the proceedings. We should not deny them that; it was somewhat petty for us to do so.

With respect to the European Union, I am pleased to say that their policies, particularly the most recent statement from the European Commission, are showing some added nuance and understanding of the perspective of Arctic Ocean countries. That is not because of Canadian influence; that has to do more with Russian influence, given that Russia is such an important energy supplier to Europe. A change is happening in European policy, and I do not see them as a threat.

recherche et de sauvetage, mais j'aimerais aussi que l'on reconstitue le capital de la flotte de la Garde côtière dans l'Arctique de façon à ce qu'elle puisse s'occuper des questions maritimes grâce à une approche consolidée à l'échelle gouvernementale.

Il n'est pas trop tard pour apporter ces changements. De fait, on ne cesse de réduire la portée de spécifications en ce qui concerne les navires de patrouille extracôtiers et de l'Arctique parce qu'on se rend compte que cela coûte très cher pour des capacités limitées. Je ne veux pas que nous répétions l'erreur du gouvernement précédent à l'égard des navires de patrouille côtière maritime : nous nous sommes retrouvés avec des navires qui ne convenaient pas à la tâche à accomplir. Nous devons nous y prendre de la bonne façon, examiner de nouveau la situation et construire non pas un super brise-glace, mais plutôt plusieurs nouveaux brise-glaces pour la Garde côtière afin qu'elle puisse continuer à faire le travail dont elle s'acquitte très bien avec des navires vétustes.

Le sénateur Nolin : Vous n'étiez probablement pas là quand M. Lackenbauer a abordé plus particulièrement la requête formulée par l'Union européenne et la Chine pour faire partie du Conseil de l'Arctique à titre d'observateur. Pour lui, il s'agit là d'un problème, puisque les Autochtones — qui font aussi partie du conseil à titre d'observateurs — participent activement au débat. Il craint peut-être qu'il y ait trop d'observateurs et estime qu'il s'agirait d'un problème. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Byers : Je veux souligner très clairement que les groupes autochtones ne sont pas des observateurs. Ce sont des participants permanents. Ils ont une place à la table et peuvent prendre part au débat.

En ce qui concerne la question des observateurs permanents, ils ont un autre statut. Par exemple, le Canada est un observateur au Conseil européen. Nous sommes assis dans la dernière rangée, nous prenons des notes et nous observons ce qui se passe. C'est tout ce que demande la Chine. Elle demande simplement d'avoir le statut d'observateur permanent pour être au courant de l'évolution de la situation. Si elle souhaite intervenir et exercer son influence, elle peut utiliser d'autres tribunes, que ce soit le Conseil de sécurité des Nations Unies ou les rencontres bilatérales entre la Chine et le Canada. La Chine n'essaie pas de s'imposer dans tout ça. Elle souhaite simplement qu'on ait la courtoisie de lui accorder le statut d'observateur permanent afin qu'elle puisse suivre les procédures. Nous ne devrions pas lui refuser cela : c'était plutôt mesquin de notre part de le faire.

Pour ce qui est de l'Union européenne, je suis heureux de constater que ses politiques, plus particulièrement la dernière déclaration de la Commission européenne, sont plus nuancées et reflètent une meilleure compréhension du point de vue des pays de l'océan Arctique. Ce n'est pas grâce à l'influence du Canada; ce serait plutôt grâce à l'influence de la Russie, puisque la Russie est un important fournisseur d'énergie en Europe. La politique européenne est actuellement en transformation, et je ne pense pas que l'Europe représente une menace.

Senator Nolin: When you read the first statement they made, it was not exactly appealing to the Arctic states. Keep in mind that only one EU member sits around the table.

Mr. Byers: I believe you are referring to a statement that came out of the European Parliament.

Senator Nolin: It started there.

Mr. Byers: With all respect, sometimes politicians are not quite as well briefed as the civil servants, and I certainly think a learning process has been occurring. However, if you look at the more recent pronouncements, there is clear recognition of the rights of coastal states under the United Nations Convention on the Law of the Sea. They want to be involved because the Arctic is important from a climate change perspective. It will be very important from a shipping perspective, and it is important also from a psychological perspective on the part of some countries such as the United Kingdom, which played such an important role in Arctic exploration; or Germany, which, with all respect, feels that the Arctic has been wasted on other countries because only the Germans have a true appreciation of the wonders of polar bears. However, that is a completely separate discussion.

There is, nonetheless, room to work with these countries. We work with them so closely with other matters. We are negotiating a free trade agreement with them right now.

Senator Nolin: We are trying.

Mr. Byers: We are trying.

Senator Day: Professor Byers, I believe I have this correct. With respect to the Beaufort Sea dispute again, I have been looking at these maps and trying to understand. This arises out of an 1825 treaty. Would that be the same treaty where Canada lost that big chunk of land in coastal Northern British Columbia, called the Alaska Panhandle?

Mr. Byers: That was an arbitration in 1903 that lost us the Alaska Panhandle and created a dispute over Dixon Entrance.

Yes, we are talking about an 1825 treaty and different interpretations of it. This is a relatively new development; it is such a recent development that it is not in my book, which was published only six months ago. Because of the cooperative mapping that has been done by the U.S. and Canadian governments with respect to the seabed, we are learning that we will be able to assert sovereign rights over a much larger area than we had previously thought.

Essentially, the Mackenzie River, over millions of years, deposited huge amounts of sediments of silt a long way out into the Beaufort Sea, and under a technical provision of UNCLOS, if the ratio of the thickness of the sediments to the distance from the

Le sénateur Nolin : Vous avez lu sa première déclaration; on ne peut pas dire qu'elle reflétait une politique d'apaisement pour les États de l'Arctique. Il ne faut pas oublier qu'il y a un seul membre de l'Union européenne présent à la table.

M. Byers : Je crois que vous parlez d'une déclaration faite par le Parlement européen.

Le sénateur Nolin : C'est là que tout a commencé.

M. Byers : Je ne veux pas offenser qui que ce soit, mais il arrive que les hommes et les femmes politiques ne soient pas aussi bien informés que les fonctionnaires, et je crois vraiment qu'il y a eu un processus d'apprentissage. Cependant, si vous examinez les prises de position plus récentes, vous constaterez qu'il y a une reconnaissance claire des droits des États côtiers en vertu de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer. L'Europe souhaite avoir son mot à dire parce que l'Arctique joue un rôle important en ce qui concerne les changements climatiques. Il jouera un rôle très important pour le transport maritime, et il a aussi une importance sur le plan psychologique pour certains pays, comme le Royaume-Uni, qui a joué un si grand rôle dans l'exploration de l'Arctique, et comme l'Allemagne, qui — et je le dis en tout respect — estime que les autres pays ne sont pas à même d'apprécier la splendeur de l'Arctique, puisque les Allemands sont les seuls à véritablement s'émerveiller devant les ours polaires. Mais il s'agit là d'un tout autre sujet de discussion.

Il y a néanmoins place à une collaboration avec ces pays. Nous travaillons en collaboration très étroite avec eux au sujet d'autres questions. Nous sommes actuellement en train de négocier un accord de libre-échange avec eux.

Le sénateur Nolin : Nous essayons de le faire.

M. Byers : Nous essayons.

Le sénateur Day : Monsieur Byers, je crois que j'ai bien compris. Encore une fois, au sujet du différend concernant la mer de Beaufort, j'ai regardé les cartes et j'ai essayé de comprendre. Tout cela est attribuable à un traité de 1825. Est-ce ce même traité qui a fait en sorte que le Canada a perdu ce grand territoire dans la zone côtière du Nord de la Colombie-Britannique, que l'on appelle la péninsule de l'Alaska?

M. Byers : C'est un arbitrage de 1903 qui nous a valu la perte de la péninsule de l'Alaska et qui a donné naissance à un différend concernant l'entrée Dixon.

Oui, nous parlons d'un traité de 1825 et des diverses façons de l'interpréter. Il s'agit d'une situation relativement nouvelle; de fait, elle est si récente que je n'en parle pas dans mon livre, qui est paru il y a seulement six mois. Étant donné que la cartographie du fonds marin a été effectuée en collaboration par les gouvernements des États-Unis et du Canada, nous avons découvert que nous serons en mesure de revendiquer des droits souverains sur une plus grande région que nous le pensions auparavant.

Essentiellement, le fleuve Mackenzie a déposé, pendant des millions d'années, d'énormes quantités de dépôts de limon dans une grande partie de la mer de Beaufort, et, selon une disposition technique de la Convention des Nations Unies sur le droit de la

shelf is of a certain number, you can continue to claim farther and farther out. We are now seeing a possibility where Canada or the United States could assert sovereign rights out maybe 400 or even 500 nautical miles from shore. That is changing the equation because if you take the legal positions that the two countries have held for decades with respect to the maritime boundary closer in and carry those further out, the Canadian line, being a meridian line, continues straight, as it always has, all the way to the North Pole. However, the American line being an equidistance line, where every point on the line is an equal distance from the coast on either side, tracks outwards just beyond 200 miles, and all of a sudden, the influence of great big Banks Island kicks in and pushes that equidistance line sharply over to the west. You get an hourglass shape, with the traditional dispute closest to shore, and then above the stem of the hourglass, you get a potentially larger dispute further out.

Ironically, the U.S. position might be better for Canada, and the Canadian position might be better for the United States; I have never seen such a wonderful win-win situation for the purposes of negotiation. Before this new development, it was a win-loss or a cut-it-in-half situation, that or some type of joint hydrocarbon-development zone. Now we have an obvious opportunity for compromise. The way you do that is only limited by the imagination of lawyers and diplomats.

Some twists do exist: The Inuvialuit Final Agreement creates certain rights for sustenance hunting and fishing for the Inuvialuit in the southern area of dispute, but nothing that cannot be resolved now that we have a win-win situation.

As I mentioned, this is a win-win situation with respect to close partners who are in a common energy market, so this is not about the oil and gas. Obviously, regulatory control will happen over oil and gas depending on which side of the boundary you are on. However, it is just as possible that EnCana Corporation will be drilling on the American side and ExxonMobil Canada will be drilling on the Canadian side, and it will go into a pipeline that will cross both jurisdictions. It is not the sovereignty fight that some people make it out to be.

Senator Day: Would the win-win from the point of view of the United States be that they would still get some of the seabed further out?

Mr. Byers: Yes.

Senator Day: Would that apply to Canada as well?

mer, si le rapport entre l'épaisseur du dépôt et la distance qui le sépare de la plate-forme continentale atteint un certain chiffre, vous pourrez continuer à revendiquer un territoire de plus en plus grand. On envisage donc maintenant la possibilité que le Canada ou les États-Unis puissent revendiquer des droits souverains sur 400 milles ou même 500 milles nautiques à partir du littoral. Cette possibilité vient changer la donne parce que, si on part de la position juridique que soutiennent les deux pays depuis des dizaines d'années en ce qui concerne la frontière maritime qui serait plus près et que l'on repousse les limites, la frontière canadienne, qui est un méridien, se poursuit, comme elle l'a toujours fait, jusqu'au pôle Nord. La frontière américaine est, pour sa part, une ligne équidistante, ce qui signifie que chaque point de la frontière se situe à une distance égale de chacune des côtes, de chaque côté, ce qui fait qu'elle va vers l'extérieur sur une distance d'environ 200 milles, puis, tout à coup, l'influence de la belle grosse île Banks se fait sentir et repousse la ligne équidistante nettement vers l'ouest. On obtient alors une forme qui ressemble à un sablier; le différend traditionnel concerne le territoire plus près du littoral puis, de l'autre côté du sablier, on se retrouve avec un différend potentiellement plus grand qui va plus loin.

Ironie du sort, la position des États-Unis peut être encore meilleure pour le Canada, tandis que celle du Canada est peut-être encore meilleure pour les États-Unis. Je n'ai jamais vu une situation aussi merveilleusement favorable aux deux parties dans le cadre d'une négociation. Auparavant, on se serait retrouvé avec un gagnant et un perdant ou avec un partage moitié-moitié, ou encore avec une espèce de zone conjointe de mise en valeur des hydrocarbures. Maintenant, nous avons, de toute évidence, la chance d'en arriver à un compromis. Et la façon d'y parvenir n'est limitée que par l'imagination des avocats et des diplomates.

Évidemment, certains facteurs entrent en ligne de compte. La Convention définitive des Inuvialuit accorde à ces derniers certains droits en matière de chasse et de pêche de subsistance dans le sud de la zone visée par le différend, mais rien qui ne peut être réglé maintenant que nous sommes dans une situation où tout le monde est gagnant.

Comme je l'ai mentionné, c'est une situation gagnant-gagnant pour de proches partenaires au sein d'un marché commun de l'énergie, ce qui signifie que tout cela n'a rien à voir avec le gaz et le pétrole. De toute évidence, l'exploitation gazière et pétrolière fera l'objet d'une réglementation qui dépendra du côté de la frontière où vous vous trouvez. On pourra quand même tout à fait voir EnCana Corporation faire du forage du côté américain et ExxonMobil Canada faire du forage du côté canadien, et le pétrole sera transporté dans un pipeline qui traversera les deux territoires. Il ne s'agit pas d'une lutte pour la souveraineté, comme certains veulent le faire croire.

Le sénateur Day : Quand vous dites que les Américains seraient gagnants, est-ce parce qu'ils veraient leur plancher océanique s'agrandir un peu?

M. Byers : Oui.

Le sénateur Day : La situation serait-elle la même pour le Canada?

Mr. Byers: We would both get seabed; the question really is where it would be and how you would satisfy the different countries' mutual interests.

One complication here is that you can only claim seabed that is a natural prolongation of your continental shelf, so arguably the Americans would want to divide it in a way that would enable them to extend their rights as far as possible, while we would want to do the same off our continental shelf. That would require some creative line drawing but that is the point of negotiation. You can negotiate and agree on a boundary line anywhere.

The Chair: Have you seen the 49th parallel?

Mr. Byers: Exactly.

Senator Day: This exploration or mapping of the seabed has been done jointly by Canada and the United States, so that would help us.

Mr. Byers: The two icebreakers work in common because the equipment they have is actually very sensitive. The scientific evidence cannot be collected while breaking ice because it creates too much noise. Therefore, one icebreaker in front breaks the ice so that the second icebreaker can come up behind and collect the scientific evidence. Now, it happens that the American icebreaker, the USS *Healy*, has very good sonar equipment on board and the Canadian one has very good seismic equipment on board, so they actually switch so that they can collect the different scientific evidence as required. It is wonderful partnership on which we should build to solve the Beaufort Sea dispute and also to advance negotiations on the Northwest Passage. There is even the possibility of a package deal here.

Senator Day: Has that exploration of the seabed been done?

Mr. Byers: No, the two icebreakers will be working together again this summer.

Senator Day: Would the ideal time then be after that work is done?

Mr. Byers: We need to negotiate in parallel as the science comes in. We will not be able to conclude a deal until we have all of the evidence. However, we can certainly make considerable progress. Given the other imperatives, I think it is time to move now. Like I said, I believe the Canadian government realizes this because when they announced that they would negotiate Arctic boundary disputes, they can only be talking about one thing, and that is the Beaufort Sea.

Senator Day: Would it not be Hans Island?

M. Byers : Les deux pays profiteraient d'un plus grand plancher océanique; la véritable question, c'est de déterminer où il se situerait et comment faire plaisir aux deux pays en fonction de leurs intérêts propres.

L'un des problèmes, c'est que vous pouvez seulement revendiquer la partie du plancher océanique qui forme une prolongation naturelle de votre plate-forme continentale; on peut donc supposer que les Américains vont vouloir diviser les territoires de façon à pouvoir étendre leurs droits le plus loin possible et que nous voudrions faire la même chose à partir de notre plate-forme continentale. Il faudra donc faire preuve de créativité quand viendra le temps de tracer la frontière, mais c'est à cela que servent les négociations. Vous pouvez négocier et vous entendre pour tracer la frontière n'importe où.

La présidente : Avez-vous vu le 49^e parallèle?

M. Byers : Tout à fait.

Le sénateur Day : L'exploration ou la cartographie du fond marin a été effectuée conjointement par le Canada et les États-Unis, donc je suppose que cela nous aide.

M. Byers : Les deux brise-glaces travaillent en collaboration parce que l'équipement qu'ils transportent est en fait très sensible. Il ne permet pas de recueillir des données scientifiques lorsque le navire brise la glace, car cela fait trop de bruit. Il y a un donc un brise-glace à l'avant qui brise la glace, tandis que le second suit et recueille les données scientifiques. De plus, le brise-glace américain, le USS *Healy*, transporte à son bord du très bon matériel sonar, tandis que le bâtiment canadien transporte du très bon matériel sismographique, alors ils changent de position pour pouvoir recueillir toutes les données scientifiques requises. Il s'agit là d'un partenariat extraordinaire sur lequel on devrait s'appuyer pour régler le différend dans la mer de Beaufort et pour faire progresser les négociations en ce qui concerne le passage du Nord-Ouest. On pourrait même élaborer une espèce d'offre globale avec tout ça.

Le sénateur Day : Est-ce que l'exploration du fond marin a été faite?

M. Byers : Non. Les deux brise-glaces travailleront de nouveau ensemble cet été.

Le sénateur Day : Le moment idéal ne serait-il pas une fois que le travail sera terminé?

M. Byers : Il faut négocier en même temps que les données scientifiques sont recueillies. Nous ne pourrions pas conclure d'entente tant que nous n'aurons pas toutes les données, mais nous pouvons certainement faire des progrès considérables. Je crois que, compte tenu des autres impératifs, il est temps maintenant d'aller de l'avant: Comme je l'ai dit, je crois que le gouvernement canadien l'a compris, puisqu'il a annoncé qu'il entreprendrait des négociations pour régler le différend concernant la frontière dans l'Arctique, et il ne peut s'agir que d'une chose : le différend dans la mer de Beaufort.

Le sénateur Day : Ne peut-il pas être question de l'île de Hans?

Mr. Byers: It might be a good way of getting the ball rolling; creating momentum and showing that we wish to cooperate with other countries. If we cannot cooperate with Denmark, with whom can we cooperate? We fight shoulder to shoulder with them in Afghanistan; we are negotiating a free trade agreement with the European Union; we successfully delimited a 2,600-kilometre maritime boundary. We can work this out with the Danes, and, of course, we can work it out with the Americans. I firmly believe we can also work it out with the Russians because all of our countries have a common interest in legal stability around the circumpolar North.

Senator Day: Just so I understand, the line was equidistant between Greenland and Canada and north. Would that line have gone right through the middle of the island? Was that the problem?

Mr. Byers: Yes. They actually drew it up to the low watermark on the south shore of the island, and they continued it from the other side. You can simply connect the two turning points on either side of the island and essentially cut it in half. A more elegant situation would be to declare it a condominium and leave it to the governments of Nunavut and Greenland to manage as a world heritage site of some type on behalf of all peoples.

Senator Dallaire: I would like to come back to the dimensions of the employment of the RCMP, Coast Guard, border patrol and the Rangers. In this whole exercise, we are not looking at next week. We are looking into the evolution of a changing scenario in the North over the next decade and beyond, which requires maybe that much time to get the infrastructure ready and so on.

Can you not see the Rangers taking on far more responsibility on the border, on board the ships, with the Coast Guard, which hopefully we rebuild? We have not recapitalized the Coast Guard in 40 years, so that is a major exercise. Should we have the Rangers more extensively on some of the island areas, and more specifically taking on roles that have traditionally been done by southern people who are not overly keen on going there in large numbers, and have them trained and qualified and on board to carry out those tasks?

Mr. Byers: There certainly is an important role for Canadian Rangers, and I support increasing their numbers as the government is seeking to do. That is for a couple of reasons. First, they provide good search and rescue in the areas around the communities. Obviously, they do not have the range with the shortness of time that could be provided by a long-range helicopter. However, for certain missions, they are absolutely perfect.

M. Byers : Ça pourrait être une bonne façon de faire bouger les choses — on créerait un mouvement et on montrerait que nous sommes prêts à collaborer avec d'autres pays. Si nous ne réussissons pas à collaborer avec le Danemark, avec qui pouvons-nous collaborer? Nous combattons à ses côtés en Afghanistan; nous négocions un accord de libre-échange avec l'Union européenne; nous avons réussi à délimiter une frontière maritime de 2 600 kilomètres. Nous pouvons nous entendre avec les Danois et, bien sûr, nous pouvons nous entendre avec les Américains. Et j'ai la ferme conviction que nous pouvons nous entendre avec les Russes, puisque tous nos pays ont un intérêt commun — la stabilité juridique dans la région circumpolaire du Nord.

Le sénateur Day : Je veux être sûr de bien comprendre. La ligne se situait à égale distance entre le Groenland, le Canada et le Nord. Est-ce que cette ligne serait passée en plein milieu de l'île? Est-ce que c'était cela, le problème?

M. Byers : Oui. En fait, ils ont tracé la ligne jusqu'à la ligne inférieure des eaux du côté sud de l'île, puis ils l'ont continuée de l'autre côté. Vous pouvez simplement relier les deux points où la ligne change de direction de chaque côté de l'île, et celle-ci se retrouve essentiellement coupée en deux. On pourrait utiliser une formule plus élégante et dire que l'île est en fait un condominium et que les gouvernements du Nunavut et du Groenland sont responsables de la gérer à titre de site du patrimoine mondial au nom de tous les peuples.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais revenir à la question de l'emploi de la GRC, de la Garde côtière, de la patrouille frontalière et des Rangers. Dans tout cet exercice, ce n'est pas de la semaine prochaine que nous nous préoccupons. Nous nous préoccupons de l'évolution d'un scénario dans le Nord au cours des dix prochaines années et au-delà, et il faudra peut-être tout ce temps pour préparer l'infrastructure et tout le reste.

Ne pouvez-vous pas envisager la possibilité que les Rangers assument beaucoup plus de responsabilités à la frontière, à bord des navires, avec la Garde côtière, que — je l'espère — nous remettrons sur pied? Nous n'avons pas reconstitué le capital de la Garde côtière depuis 40 ans; c'est donc un effort majeur. Devrions-nous faire jouer un plus grand rôle aux Rangers sur certaines parties de l'île? Ils pourraient plus particulièrement s'approprier les rôles qui étaient habituellement assumés par des gens du Sud, qui ne sont pas particulièrement nombreux à vouloir se rendre là-bas, et ils pourraient recevoir une formation et une accréditation avant de monter à bord pour s'acquitter de ces tâches.

M. Byers : Les Rangers canadiens peuvent certainement jouer un rôle important, et je suis d'accord pour que l'on augmente leur nombre, comme souhaite le faire le gouvernement. Je peux l'expliquer par diverses raisons. D'abord, ils offrent de bons services de recherche et de sauvetage dans les zones qui entourent les collectivités. De toute évidence, ils ne peuvent pas agir aussi rapidement que pourrait le faire un hélicoptère à long rayon d'action. Malgré tout, certaines missions conviennent parfaitement à leurs capacités.

They also play a very important role in the training of non-indigenous Canadian Forces members in how to operate, not just in the Arctic but anywhere in cold temperatures. Certain things are just as essential, for example, on the Prairie provinces in January as they are in the Canadian North for disaster relief and other functions where cold-weather training is important.

The Rangers also, let us be honest, provide a source of part-time employment and pride for thousands of young men and women, which needs to be developed as well as a way of helping with the social and economic development of the North. I would therefore encourage some attention to that matter.

I do think that they should be equipped with small boats for the purposes of traveling in places such as the Northwest Passage as the ice disappears. Snowmobiles are good when for snow and ice, but they are not very helpful in open water.

With respect to actually putting Canadian Rangers onto larger ships, I would suggest instead that you might think about the recommendations of your colleague, Senator Rompkey and his Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans, who suggested that the Coast Guard should be encouraged to actually train and employ young indigenous people.

Senator Dallaire: That is what I mean.

Mr. Byers: That makes eminent sense to me. What could be more appropriate for Canadian sovereignty over the Northwest Passage, where the Inuit historic use and presence is part of our legal claim, than to have Inuit actually working on the Canadian ships that are patrolling those waters?

The Chair: Thank you very much for your presence here today and your testimony. Dr. Michael Byers holds the Canada Research Chair in Global Politics and International Law, and he is the author of *Who Owns the Arctic?: Understanding Sovereignty Disputes in the North*.

I would like to welcome now Colonel (Retired) Pierre Leblanc, former commander Joint Task Force (North), with National Defence. You have a presentation, I understand, to begin, and then we will take questions from the senators. Thank you very much for being here.

Colonel (Retired) Pierre Leblanc, as an individual: Thank you for the opportunity to address your committee on the matter of sovereignty in the Arctic. On page two of the deck, I included a map to highlight the size of the security challenge and the inadequacy of our security assets in the North. The total number of full-time personnel responsible for security issues of a federal nature in this area is probably less than 300 for most of the year, to look after an area that is larger than continental Europe. This

Ils jouent aussi un rôle très important dans la formation des membres des Forces canadiennes qui ne sont pas autochtones, puisqu'ils peuvent leur apprendre comment fonctionner dans l'Arctique et dans tout endroit où il fait froid. Mais certaines choses sont tout aussi importantes dans les provinces des Prairies, par exemple, en janvier, que dans le Nord canadien, pour ce qui est de porter secours à des sinistrés et d'accomplir d'autres fonctions pour lesquelles une formation sur le travail par temps froid est importante.

Soyons honnêtes, les Rangers procurent aussi des emplois à temps partiel et inspirent de la fierté à des milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes, ce sur quoi il faut miser comme façon de favoriser le développement social et économique dans le Nord. Je crois donc qu'il faudrait s'attarder en partie à cet aspect.

Je crois qu'ils devraient avoir accès à de petits bateaux pour se rendre à des endroits comme le passage du Nord-Ouest, étant donné que la glace disparaît. Les motoneiges fonctionnent très bien quand il y a de la neige et de la glace, mais elles ne servent pas à grand-chose dans l'eau.

Pour ce qui est de mettre des Rangers canadiens en fonction dans des navires plus importants, je crois qu'il faudrait plutôt envisager les recommandations formulées par votre collègue, le sénateur Rompkey, qui fait partie du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans et qui a proposé que l'on encourage plutôt la Garde côtière à former et à embaucher de jeunes Autochtones.

Le sénateur Dallaire : C'est ce que je veux dire.

M. Byers : Je suis éminemment convaincu de cela. Y aurait-il vraiment solution plus appropriée en ce qui concerne la souveraineté canadienne dans le passage du Nord-Ouest, où les Inuits ont de tout temps été présents et ont exploité les ressources, ce qui fait partie de notre revendication juridique, que de faire travailler des Inuits à bord des navires canadiens qui patrouillent ces eaux?

La présidente : Je vous remercie beaucoup de votre présence parmi nous aujourd'hui et de votre témoignage. M. Michael Byers est titulaire de la chaire de recherche du Canada en politique et droit internationaux, et il est l'auteur du livre *Who Owns the Arctic?: Understanding Sovereignty Disputes in the North*.

J'aimerais maintenant accueillir le colonel (à la retraite) Pierre Leblanc, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord), au ministère de la Défense nationale. Je crois que vous avez un exposé pour commencer, puis ce sera au tour des sénateurs de poser des questions. Merci beaucoup de votre présence.

Colonel (à la retraite) Pierre Leblanc, à titre personnel : Je vous remercie de me donner l'occasion de m'adresser à votre comité au sujet de la souveraineté dans l'Arctique. À la page deux de l'exposé, j'ai inséré une carte pour faire ressortir l'ampleur du défi en matière de sécurité et l'insuffisance de nos ressources en matière de sécurité dans le Nord. La plus grande partie de l'année, on compte probablement au total moins de 300 employés à temps plein responsables des questions de sécurité de ressort fédéral dans

includes Canadian Forces, RCMP officers dealing with federal matters, Canada Border Services Agency, Citizenship and Immigration Canada and Canadian Security and Intelligence Service. The Canadian Coast Guard provides a boost to those numbers during the shipping season.

[Translation]

The next page shows the internal waters of the Arctic archipelago. Unfortunately, a number of nations, including the United States and the European Union, consider the Northwest Passage as an international strait.

[English]

The next page shows the routes through the Northwest Passage. The yellow line is the classical Northwest Passage. That route was free of ice for part of 2007, well ahead of all predictions. The red lines indicate other options to transit the Arctic Archipelago. The airspace above and the waters below each of those routes could be argued to be part of the international strait. Do we want Russian bombers to use those routes; or nuclear submarines to transit across the Arctic submerged; or North Korea to ship ballistic missiles through the Northwest Passage?

During my command appointment from 1995 to 2000, I came to the realization that no one was really looking after the security of the Arctic. The standard answer I received from various federal departments was, "We are not funded for it." By default, National Defence was the department best equipped to protect the sovereignty and security of the Arctic, but even the Canadian Forces lacked the equipment, personnel and training to protect the Arctic adequately. More specifically, Canada lacks in surveillance capability and the ability to respond in a graduated manner to security situations in the Arctic or major search-and-rescue events.

The state-to-state threat has receded and can be considered low despite Russian activity and Chinese interest. We must, however, be ready for future challenges. Proper security assets and major military equipment take more than 10 years to be acquired. The concept of human security prevails now. The greatest threat to human security in the Arctic is to the environment. The Arctic is a very fragile ecosystem, as you have heard, that must be protected with the full weight of Canadian law. Too many international protocols have failed to protect the environment. Providing security is the first duty of a nation state.

cette région, et ils doivent surveiller une région plus grande que l'Europe continentale. Il s'agit d'agents de la GRC et des Forces canadiennes qui s'occupent de questions fédérales ainsi que d'agents de l'Agence des services frontaliers du Canada, de Citoyenneté et Immigration Canada et du Service canadien du renseignement de sécurité. Pendant la saison où le transport maritime est possible, la Garde côtière canadienne accroît le nombre de personnes en fonction.

[Français]

La prochaine page représente les eaux internes de l'archipel arctique. Malheureusement, plusieurs nations, incluant les États-Unis et l'Union européenne, considèrent que le passage du Nord-Ouest est un détroit international.

[Traduction]

La page qui suit montre les routes qui mènent au passage du Nord-Ouest. La ligne jaune représente le tracé classique du passage du Nord-Ouest. Ce passage était libre de glace pendant une bonne partie de 2007, soit bien avant ce qui était prévu. Les lignes rouges indiquent les autres voies de transit dans l'archipel Arctique. On pourrait dire que l'espace aérien au-dessus de ces voies et les eaux qui se trouvent sous elles font partie du détroit international. Est-ce que nous voulons que des bombardiers russes utilisent ces voies, ou que des sous-marins nucléaires traversent l'Arctique sous l'eau, ou que la Corée du Nord envoie des missiles balistiques par le passage du Nord-Ouest?

Quand j'étais commandant, de 1995 à 2000, je me suis rendu compte que personne ne se préoccupait vraiment de la sécurité dans l'Arctique. La réponse que j'obtenais habituellement de divers ministères fédéraux, c'était : « Nous n'avons pas de financement pour ça. » Le ministère de la Défense nationale était, par défaut, le mieux placé pour protéger la souveraineté et la sécurité dans l'Arctique, mais même les Forces canadiennes n'ont pas l'équipement, le personnel et la formation nécessaires pour protéger adéquatement l'Arctique. Plus précisément, le Canada ne possède pas les capacités de surveillance voulues et est incapable de réagir de façon progressive aux enjeux en matière de sécurité dans l'Arctique ou aux importantes missions de recherche et de sauvetage.

La menace provenant d'autres États a reculé, et on peut considérer qu'elle est faible, malgré les activités de la Russie et l'intérêt de la Chine. Nous devons toutefois être prêts à faire face aux défis que nous réserve l'avenir. Il faut plus de dix ans pour acquérir du matériel militaire important et se doter de ressources convenables en matière de sécurité. Ce qui compte le plus actuellement, c'est la sécurité des personnes. La plus grande menace pour la sécurité des personnes dans l'Arctique concerne l'environnement. L'Arctique est un écosystème très fragile, comme on vous l'a expliqué, et nous devons appliquer tout le poids du droit canadien à sa protection. Trop de protocoles internationaux de protection de l'environnement ont échoué. Un État-nation doit, d'abord et avant tout, assurer la sécurité des personnes.

Our security forces must have the capability to operate 24-7, 365 days a year, anywhere in Canada. You know that the navy does not have that capability. The Canadian Air Force still has the capability through the North Warning System, although the use of forward operating locations has seen limited use, except for the one in Inuvik. The army has no permanent unit in the North, and the amount of training taking place there is insufficient.

The Ranger program is a great program, but their capability in the Arctic is extremely limited, and their expertise is slowly being lost. Canadian Forces Station Alert and the Joint Task Force Headquarters play an important role.

[Translation]

The Coast Guard is the most visible federal presence during the navigation period, but its presence is limited in time, and all its ships are coming to the end of their period of service with only one replacement planned to date. The other departments, such as Border Services, have only a very limited physical presence.

[English]

Search and rescue is one of the missions shared by the Canadian Forces and the Coast Guard. However, they do not have any primary search-and-rescue assets North of 60 except when the icebreakers are deployed — this despite the fact that we have increased maritime activity and that the traditional air corridors have shifted from east-west to north-south.

[Translation]

With the new polar flights, we have more than 125,000 flights over the Arctic a year. Last week, an American Airlines flight from New York to Narita, in Japan, made an emergency landing in Yellowknife for medical reasons. These kinds of emergencies occur once or twice a year in Yellowknife and nearly every month in Iqaluit.

[English]

The probability of a maritime accident in the Arctic is not a theoretical exercise. In 1996, the cruise ship *Hanseatic* ran aground near Gjoa Haven. Had the accident been of a catastrophic nature, we would have been hard pressed to deal with it. Three years ago, the Canadian-operated cruise ship *MS Explorer* sank in the Antarctic. The oil spill caused by *Exxon Valdez* cost in excess of \$2 billion to partially clean up. Although we have the Arctic Waters Pollution Prevention Act, it is akin to posting speed limits on Highway 401, while everyone knows that the police have no patrol cars and no radars. The best way to protect the Arctic Archipelago is within our internal waters. We must, therefore, make NORDREG compulsory for all ships to have a better idea of what happens in the Arctic.

Il faut que nos forces de sécurité soient en mesure d'intervenir 24 heures sur 24, sept jours sur sept, toute l'année, partout au Canada. Vous savez que la marine en est incapable. L'Aviation canadienne en est encore capable grâce au Système d'alerte du Nord, sauf que l'utilisation des emplacements avancés d'opérations s'est révélée limitée, mis à part pour celui d'Inuvik. L'armée ne compte aucune unité permanente dans le Nord, et l'information qui y est offerte n'est pas suffisante.

Le programme des Rangers est un bon programme, mais sa capacité d'intervention dans l'Arctique est extrêmement limitée, et ses compétences particulières se perdent petit à petit. La Station des Forces canadiennes Alert et le quartier général de la Force opérationnelle interarmées jouent un rôle important.

[Français]

La Garde côtière est la présence fédérale la plus visible durant la période de navigation, mais sa présence est limitée dans le temps et tous ses navires touchent la fin de leur période de service avec un seul remplacement planifié à ce jour. Les autres ministères, tels que les Services frontaliers, n'ont qu'une présence physique très limitée.

[Traduction]

La recherche et le sauvetage font partie des missions communes des Forces canadiennes et de la Garde côtière. Elles ne disposent toutefois d'aucun équipement principal de recherche et de sauvetage au nord du 60^e parallèle, mis à part quand les brise-glaces sont en fonction, et ce, même si l'activité maritime est en croissance et les corridors aériens qui étaient traditionnellement des corridors est-ouest deviennent des corridors nord-sud.

[Français]

Avec les nouveaux vols polaires, nous avons plus de 125 000 survols de l'Arctique par année. La semaine passée, un vol d'American Airlines de New York à Narita, au Japon, a atterri d'urgence à Yellowknife pour des raisons médicales. De telles urgences arrivent une à deux fois par an à Yellowknife et presque chaque mois à Iqaluit.

[Traduction]

La probabilité d'un accident maritime dans l'Arctique n'est pas que théorique. En 1996, le navire de croisière *Hanseatic* a échoué près de Gjoa Haven. Si l'incident s'était révélé catastrophique, nous aurions eu bien du mal à y réagir. Il y a trois ans, le navire de croisière canadien *MS Explorer* a sombré dans l'Antarctique. Pour nettoyer en partie le déversement de pétrole de l'*Exxon Valdez*, il a fallu dépenser plus de deux milliards de dollars. Nous avons bien sûr la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, mais ce serait un peu comme d'imposer une limite de vitesse sur la route 401 alors que tout le monde sait que la police n'a pas de voiture de patrouille ni de radar. La meilleure façon de protéger les îles de l'Arctique, c'est de le faire dans nos eaux intérieures. Le NORDREG doit donc devenir obligatoire pour tous les navires de façon à ce que nous ayons une meilleure idée de ce qui se passe dans l'Arctique.

Recently, the Russians have become very proactive in the Arctic. Former President Bush issued a new Arctic security directive in 2009. The European Community wants to have a say in Arctic resource harvesting. NATO is now becoming interested in Arctic issues, and China has declared its interest as well.

The key capabilities to protect the Arctic are surveillance and the ability to respond in a graduated manner. We must be able to monitor activity below, on and above the surface and have redundant systems. We must make NORDREG compulsory to be able to cross-reference surveillance data. We must develop the capability to respond in a graduated manner to a security issue in the Arctic. Although the other departments must contribute, I believe the Canadian Forces to be best suited to protect the Arctic at this point. The presence of the Armed Forces also delivers a clear message. In time, the other departments should develop adequate capabilities. In any case, someone must guard the gates of the Arctic.

I would like to recommend the following. First, that we make NORDREG compulsory, even for small vessels; that Canada increase its surveillance capability, its ability to respond gradually; increase its training for all departments; increase the capacity of the Joint Task Force (North) Headquarters; and maintain the Arctic Security Working Group.

Let me conclude by saying that one of our Arctic sovereignty arguments is fast disappearing, and it is making our position weaker. Human activity and international interest are rising and will continue to do so. We need to take action now to protect our national interests. Security assets in the Arctic must be improved.

The Chair: Thank you. Colonel Leblanc, could you, in a few lines, tell us about the Joint Task Force (North)? What is its responsibility?

Col. Leblanc: The responsibility of the Joint Task Force (North) is mainly to coordinate military activity in the North. It controls, for example, the Ranger group that is located in the North. All the patrols of the Rangers North of 60 are under the command of the Joint Task Force (North). They operate offices in both Iqaluit and Whitehorse for coordination with the various territorial governments. They run a cadet camp out of Whitehorse, and they also control the operations of a squadron of Twin Otters that provide logistical support in the North. If security operations were taking place under the control of the Canadian Forces, their mission would be to coordinate the application of those assets to whatever security situation would be taking place North of 60.

The Chair: What is the relationship with the Coast Guard?

Les Russes ont récemment commencé à jouer un rôle très proactif dans l'Arctique. L'ancien président Bush a émis, en 2009, une nouvelle directive concernant la sécurité dans l'Arctique. La Communauté européenne veut avoir son mot à dire sur l'exploitation des ressources dans l'Arctique; l'OTAN s'intéresse de plus en plus aux enjeux dans l'Arctique, et la Chine a aussi manifesté son intérêt.

Ce qu'il faut, pour protéger l'Arctique, ce sont des capacités de surveillance et la capacité d'intervenir de façon progressive. Il faut que nous puissions surveiller ce qui se passe sous, sur et au-dessus de la surface de l'eau, et nous avons besoin de systèmes redondants. Le NORDREG doit devenir obligatoire pour que nous puissions comparer les données de surveillance. Nous devons être en mesure de réagir de façon progressive si un problème en matière de sécurité devait survenir dans l'Arctique. Il est vrai que les autres ministères doivent collaborer, mais je crois que les Forces canadiennes sont les mieux placées pour protéger l'Arctique à l'heure actuelle. La présence des forces armées envoie aussi un message clair. Avec le temps, les autres ministères devraient acquérir les capacités requises. Quoi qu'il en soit, quelqu'un doit garder les portes de l'Arctique.

J'aimerais faire la recommandation suivante. D'abord, il faut rendre le NORDREG obligatoire, même pour les petits bâtiments; ensuite, le Canada doit accroître ses capacités de surveillance et être en mesure de réagir de façon progressive. Il doit aussi offrir une plus grande formation à tous ses ministères et renforcer les capacités du quartier général de la Force opérationnelle interarmées du Nord. Enfin, il doit maintenir en place le Groupe de travail sur la sécurité de l'Arctique.

En conclusion, j'aimerais dire que l'un de nos arguments concernant la souveraineté dans l'Arctique s'effondre à vue d'œil et affaiblit notre position. L'activité humaine dans l'Arctique et l'intérêt international vont croissant et continueront de croître. Nous devons agir maintenant pour protéger nos intérêts nationaux. Il nous faut améliorer nos ressources liées à la sécurité dans l'Arctique.

La présidente : Merci. Colonel Leblanc, pourriez-vous, brièvement, nous en dire plus à propos de la Force opérationnelle interarmées (Nord)? Quelle est sa responsabilité?

Col Leblanc : La Force opérationnelle interarmées (Nord) a comme principale responsabilité de coordonner l'activité militaire dans le Nord. Par exemple, elle dirige les Rangers qui se trouvent dans le Nord. Toutes les patrouilles de Rangers qui se trouvent au nord du 60° parallèle sont sous le commandement de la Force opérationnelle interarmées (Nord). La force possède des bureaux à Iqaluit et Whitehorse à partir desquels elle coordonne ses activités avec les gouvernements des territoires. Elle dirige un camp de cadets près de Whitehorse en plus de contrôler les opérations d'un escadron de Twin Otters qui fournit un soutien logistique dans le Nord. Si les Forces canadiennes devaient prendre la tête des opérations de sécurité, la Force opérationnelle interarmées aurait comme mission de coordonner l'utilisation de l'équipement de sécurité en fonction des événements qui surviendraient au nord du 60° parallèle.

La présidente : Quelle est sa relation avec la Garde côtière?

Col. Leblanc: The Coast Guard is a department that works jointly with the Canadian Forces Joint Task Force (North), especially under the umbrella of the Arctic Security Working Group. I established that interdepartmental working group back in 2000 because, at the time, clear evidence showed that communications between the departments were practically non-existent. We also realized during a symposium that the assets that we had in the North collectively — that is all the departments — were extremely limited to look after the North. We decided at that point to create this working group, to better improve communications between the departments and to essentially improve the security of the Arctic.

Senator Dallaire: When you speak of communications, you literally speak of radios being able to talk to each other in the North, correct?

Col. Leblanc: Yes, but the Coast Guard were not talking to Canadian Forces. One physical example we had was a Chinese government vessel that arrived in Tuktoyaktuk, basically unannounced to all the security agencies in Canada. A Chinese government vessel was in Canadian waters, internal waters, and no one knew about it. The Coast Guard did not know; Canadian Forces did not know; the RCMP did not know; and immigration did not know. Only one agency in Canada, the Canadian Ice Service, was aware of that ship because they were downloading ice data to them. That was the only agency that knew of the vessel, and they did not tell anyone else.

Senator Dallaire: The ability to have long-range helicopters in the North would bring what sort of factor of surveillance and response? I am talking about either a new search-and-rescue helicopter or even the Chinooks with fuel probes. Would the permanent presence of helicopters in the North make a significant difference in the ability to respond and to surveillance?

Col. Leblanc: In my view, it would certainly enhance the capability to respond, and respond quickly. The flight time between Trenton, East Coast, West Coast, Comox, up to the High Arctic, even for a fixed-wing aircraft such as an CP-140 Aurora or C-130, you are looking at 8 hours or 10 hours before the aircraft will be physically over the target to either drop search-and-rescue technicians or equipment that will provide shelter for the people there. We found that basically every year something of that nature happens. Sure enough, we fly a C-130 from Trenton all the way up to Banks Island or Prince Patrick Island in the High Arctic to do a search and rescue on one individual or sometimes a party of people.

I actually recommended that we position a C-130, on a temporary basis, out of Yellowknife because, obviously, the flying time now would be much shorter to fly to the North and provide search and rescue.

Col Leblanc : La Garde côtière est un organisme qui collabore avec la Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes, surtout à titre de participant au Groupe de travail sur la sécurité de l'Arctique. J'ai créé ce groupe de travail interministériel en 2000 parce qu'il était évident, à l'époque, que les communications entre les organismes étaient à peu près inexistantes. Nous nous sommes aussi rendu compte, pendant un colloque, que l'équipement que nous possédions collectivement — tous les organismes — dans le Nord était extrêmement limité et ne permettait pas d'assurer une surveillance. C'est à ce moment que nous avons décidé de créer ce groupe de travail, afin d'améliorer les communications entre les organismes et, essentiellement, d'améliorer la sécurité dans l'Arctique.

Le sénateur Dallaire : Quand vous parlez de communications, vous parlez, littéralement, des radios qui permettent aux gens de communiquer les uns avec les autres dans le Nord, n'est-ce pas?

Col Leblanc : Oui, mais la Garde côtière ne parlait pas aux Forces canadiennes. J'ai un exemple concret : un navire du gouvernement chinois est arrivé à Tuktoyaktuk, et sa visite n'avait essentiellement été annoncée à aucun des organismes de sécurité du Canada. Un navire du gouvernement chinois se retrouvait en eaux canadiennes, dans nos eaux intérieures, et personne n'était au courant. La Garde côtière n'était pas au courant; les Forces canadiennes n'étaient pas au courant; la GRC n'était pas au courant; et l'immigration non plus. Un seul organisme canadien, le Service canadien des glaces, était au courant de la présence de ce navire, puisqu'il lui transmettait des données sur les glaces. C'était le seul organisme au courant de la présence de ce navire, et il n'en a parlé à personne.

Le sénateur Dallaire : Si on avait des hélicoptères à long rayon d'action dans le Nord, quel type de surveillance et d'intervention serions-nous en mesure d'assurer? Il pourrait s'agir d'un nouvel hélicoptère de recherche et de sauvetage ou même de Chinooks équipés d'une sonde de jaugeage. Est-ce que la présence constante d'hélicoptères dans le Nord aurait une grande incidence sur notre capacité de réagir aux incidents et sur notre capacité de surveillance?

Col Leblanc : À mon avis, cela aurait certainement une incidence positive sur notre capacité de réagir, et de le faire rapidement. Pour voler de Trenton, de la côte Est, de la côte Ouest, ou de Comox jusque dans l'Extrême Arctique, il faut, même avec un aéronef à voilure fixe, comme un CP-140 Aurora ou un C-130, de huit à dix heures avant que l'aéronef arrive physiquement au-dessus de la cible pour lâcher des techniciens en recherche et en sauvetage ou de l'équipement pour fournir un abri aux personnes qui se trouvent là-bas. Chaque année, un événement de ce type se produit. Nous ne pouvons pas y échapper, nous devons prendre un C-130 et voler de Trenton jusqu'à l'île Bank ou l'île Prince-Patrick dans l'Extrême-Arctique pour une mission de recherche et de sauvetage d'une personne ou, parfois, d'un groupe de personnes.

Je recommande en fait qu'un C-130 soit en poste de façon temporaire près de Yellowknife, car cela permettrait, de toute évidence, de se rendre beaucoup plus rapidement dans le Nord pour des missions de recherche et de sauvetage.

We had a case while I was a commander where a small aircraft travelling to Yellowknife crashed. The crew on board survived the crash, but they died of exposure before search and rescue arrived. If it is -40 degrees with winds of 30 miles an hour, you are looking at a wind-chill factor of around -75 degrees. If you are wounded and you have blood that has dripped anywhere on your body, it is an immediately life-threatening situation. Time is of the essence with search and rescue in the High Arctic.

The Chair: Are any of the helicopters that go out of Trenton or other places ready to go, or do they need to be reconfigured?

Col. Leblanc: I would imagine that they are ready to go. When the C-130 crashed just short of Alert, Nunavut, almost 20 years ago now, they tried to fly a Labrador from the East Coast all the way up to CFS Alert to do the search and rescue. However, those were old helicopters and actually broke down on the way up. In the end, it was a helicopter from the U.S. Armed Forces that went from Anchorage, Alaska, was put on a C-130, and flown into Thule. From Thule, it flew to CFS Alert and eventually did the search-and-rescue operation for our airmen.

Senator Patterson: However, not until three or four people died.

Col. Leblanc: Indeed, some people died, yes.

[Translation]

Senator Pépin: In November 2008, you took part in simulated negotiations between Canada and the United States over northern waters. What is your opinion about the results of that simulated summit?

Col. Leblanc: The simulation was an excellent opportunity for two groups of Canadian and American experts to discuss the possibilities for finding a diplomatic or practical solution to American claims that the Northwest Passage is an international strait.

The recommendations that were put forward by that group of experts were very reasonable, in my opinion. One of the recommendations was to place the surveillance of the Northwest Passage under theegis of NORAD.

NORAD, at one time, coordinated only the aerial aspect. The decision was eventually made to include marine security on both coasts in their mandate. For example, a ship approaching the Canadian coasts must report all its basic information 96 hours before entering Canadian or American waters: the name of the ship, its tonnage, cargo, where it is coming from, where it is going. The marine centres then assess the threat those ships present. If there is no threat, the ship is granted permission to enter the area. If there is a potential problem, we then take the time to act before it arrives.

Quand j'étais commandant, il y a eu un incident où un petit appareil qui se rendait à Yellowknife s'était écrasé. L'équipe a survécu à l'écrasement, mais a succombé au froid en attendant l'équipe de recherche et de sauvetage. S'il fait -40 degrés et qu'il y a des vents de 30 milles à l'heure, la température ressentie avec le facteur vent atteint environ -75 degrés. Si vous êtes blessé et que du sang a coulé à n'importe quel endroit sur votre corps, vous êtes immédiatement à risque de mourir. Le temps est l'élément le plus important des missions de recherche et de sauvetage dans l'Extrême-Arctique.

La présidente : Est-ce que les hélicoptères qui partent de Trenton ou d'autres endroits sont prêts à partir, ou s'ils ont besoin d'être reconfigurés?

Col Leblanc : Je suppose qu'ils sont prêts. Quand le C-130 s'est écrasé tout près d'Alert, au Nunavut, il y a maintenant près de 20 ans, on avait tenté d'utiliser un Labrador pour se rendre de la côte est jusqu'à la Station des Forces canadiennes Alert pour procéder au sauvetage, mais c'était de vieux hélicoptères, et celui-là est tombé en panne en chemin. Au bout du compte, c'est un hélicoptère des Forces armées américaines qui est parti d'Anchorage, en Alaska, à bord d'un C-130, et qui a été transporté jusqu'à Thule. À partir de Thule, il a volé jusqu'à la Station des Forces canadiennes Alert, et c'est lui, finalement, qui a procédé à l'opération de recherche et de sauvetage de nos aviateurs.

Le sénateur Patterson : Il est toutefois arrivé après que trois ou quatre personnes sont décédées.

Col Leblanc : En effet, certaines personnes sont décédées, c'est vrai.

[Français]

Le sénateur Pépin : En novembre 2008, vous avez participé à des négociations simulées entre le Canada et les États-Unis sur les eaux nordiques. Quelle est votre opinion sur les résultats de cette simulation de sommet?

Col Leblanc : La simulation a été une excellente opportunité pour discuter, entre deux groupes d'experts américains et canadiens, des possibilités de trouver une solution diplomatique ou pratique aux revendications américaines, à savoir que le passage du Nord-ouest est un détroit international.

Les recommandations qui ont été proposées par ce groupe d'experts, à mon sens, étaient très raisonnables. Une des recommandations était de placer la surveillance du passage du Nord-ouest sous l'égide de NORAD.

NORAD, à un certain moment, ne coordonnait que l'aspect aérien. Éventuellement, il a été décidé d'inclure dans leur mandat la sécurité maritime sur les deux côtes. Par exemple, un navire qui approche les côtes canadiennes, 96 heures avant d'arriver dans les eaux canadiennes ou américaines, doit rapporter toute son information de base : le nom du navire, son tonnage, le cargo, d'où il vient, où il va. Les centres maritimes évaluent alors la menace de ces navires. S'il n'y a aucune menace, le navire a la permission de pénétrer dans la zone. Si un problème est possible, nous avons alors le temps d'agir avant son arrivée.

In the Canadian High North, NORDREG marine services used to be contacted on a voluntary basis, and that is still the case today. Those wishing to report their presence do so, whereas those who do not wish to do it do not. We moreover know that some ships have reported themselves, including the *Hanseatic*, which foundered in 1996. It was said last year that it did not report, whereas it was perfectly well known that it was in Canadian waters doing cruises in the Arctic.

Senator Pépín: It has been two years; will it be some time yet before it is applied? It was a summit simulation, but the recommendations seemed to be very significant.

Col. Leblanc: They are important recommendations that are becoming increasingly urgent. When I started talking about them in 2000, the forecasted opening of the Northwest Passage was around 2035; and it opened in 2007. I said at that time that we were running a risk because, if we waited too long — in view of our procurement system which takes a decade before we get ships, helicopters or patrol aircraft — we would already be late if global warming accelerated; and that is indeed what happened.

We are now told that it will not be before 2015, but it is highly possible that nature may decide on 2013 instead. What resources, then, do we now have for 2013? We have access to no underwater surveillance to check whether there are any nuclear submarines.

If the nations that have nuclear submarines claim that it is an international strait and that they have a right of passage, then they do not need to declare their passage and those submarines can stay submerged.

We therefore do not know what is going on in our own yard. To go back to Mr. Kessler's example, people are going through our yard and we do not know about it. Other nations claim that, if it is our yard, there must be a right of way. In my opinion, these are internal waters of Canada. Consequently, Canadian laws apply. We are open to marine passage in accordance with our standards.

If an accident like the *Exxon Valdez* occurs in Resolute Bay, for example, it will cost billions of dollars. And if the ship involved flies a Bahamian flag of convenience, with US\$34 in its bank account, who will pay for the clean-up?

The Canadian Forces should not necessarily act as a police force. However, it is up to someone to do it. The task is not part of the Coast Guard's mandate. The RCMP in the North maintains the security of the communities. That police force operates within the communities, not outside them.

When we are talking about a warship or a submarine, the task falls to the Canadian Forces.

Dans le Grand Nord canadien, les services maritimes NORDREG étaient contactés sur une base volontaire et c'est encore le cas à ce jour. Ceux qui veulent rapporter leur présence le font, alors que ceux qui ne le veulent pas ne le font pas. Nous savons d'ailleurs que certains navires ne se sont pas rapportés; entre autres, *Le Hanseatic* qui a échoué en 1996. On dit que, l'an passé, il ne s'était pas rapporté alors qu'on savait fort bien qu'il était dans les eaux canadiennes faisant des croisières dans l'Arctique.

Le sénateur Pépín : Cela fait deux ans; est-ce que cela prendra encore un certain temps avant que ce soit appliqué? C'était une simulation de sommet, mais les recommandations semblent être toutefois très importantes.

Col Leblanc : Ce sont des recommandations importantes qui deviennent de plus en plus urgentes. Lorsque j'ai commencé à en parler en 2000, les prévisions concernant l'ouverture du passage du Nord-Ouest tournaient autour de 2035; et en 2007 c'était ouvert. Je disais à ce moment-là que nous courions un risque, car si nous attendions trop longtemps — compte tenu de notre système de procurement qui prend une décennie avant d'avoir des navires, des hélicoptères ou des avions de patrouille — nous serions déjà en retard si le réchauffement planétaire accélère; et c'est effectivement ce qui s'est passé.

On nous dit maintenant que ce ne sera pas avant 2015, mais il est fort possible que la nature décide que ce sera plutôt, 2013. De quelles ressources dispose-t-on alors, présentement, pour 2013? Nous n'avons accès à aucune surveillance sous l'eau pour vérifier s'il y a des sous-marins nucléaires.

Si les nations qui ont des sous-marins nucléaires prétendent que c'est un détroit international et qu'ils ont droit de passage, ils n'ont alors pas besoin de déclarer leur passage et ces sous-marins peuvent demeurer submergés.

On ne sait donc pas ce qui se passe dans notre propre cour. Pour reprendre l'exemple de M. Kessler, les gens passent dans notre cour à notre insu. Les autres nations prétendent que bien qu'il s'agisse de notre cour, il doit y avoir un droit de passage. À mon sens, il s'agit des eaux internes du Canada. Par conséquent, les lois canadiennes s'appliquent. Nous sommes ouverts au passage maritime selon nos standards.

Si un incident comme celui du *Exxon Valdez* se produit, par exemple, à Resolute Bay, il en coûtera des milliards de dollars. Et si le navire impliqué porte un drapeau de convenance des îles Bahamas, avec un compte de 34 \$ US, qui paiera pour le nettoyage?

Les Forces canadiennes ne devraient pas nécessairement faire la force policière. Toutefois, il revient à quelqu'un de le faire. Cette tâche ne fait pas partie du mandat de la garde côtière. La GRC qui se trouve dans le Nord maintient la sécurité des communautés. Cette force policière opère à l'intérieur des communautés et non à l'extérieur. Il faut une entité qui puisse s'occuper de la sécurité à l'extérieur.

Lorsqu'on parle d'un navire de guerre ou d'un sous-marin, la tâche revient aux Forces canadiennes.

With regard to fishing, we know that the fishing banks on both coasts have started to decline. A large quantity of that fish has moved northward, and the fishing boats are doing the same. Who controls that area? What Fisheries and Oceans staff are deployed in the High North today? Who is doing external surveillance? Only the Rangers are monitoring the land.

Now, thanks to RADARSAT 2, we have the opportunity to monitor the surface of waters. By monitoring the surface, and making NORDREG mandatory, we can take a picture of the entry points and compare the situation every day against NORDREG data. If NORDREG reports that two ships are penetrating from the west coast of the Arctic and the photo shows three, the problem becomes obvious. An airplane can then be dispatched to investigate. It may be an RCMP aircraft or a helicopter chartered by the RCMP. We could also send a group of Rangers working with the Coast Guard. We would provide them with a small ship with the ability to go to sea and they would go and make first contact.

Consider the case of a ship that enters Canadian waters when we want to deny it access. We can consider the example that I cited of a North Korean ship transporting missiles that is heading toward Iran. We would not want that ship to take the Northwest Passage. However, that ship is moving. How do you stop it? We have neither the measures nor the physical equipment in place to stop that ship physically.

The Canadian Forces deployed in the Persian Gulf have a lot of training in boarding pirate and other ships by force. The Canadian Forces have some competence in that area. Joint Task Force Two (JTF2) could be deployed in the North to stop a ship where there is a problem. We could attack the ship by means of an F-18 aircraft, but that would not be the ideal solution. We would prefer to avoid any environmental problem that might result from that kind of intervention.

We must have resources that enable us to react in a gradual manner. Currently, however, we have none. On the one hand, we exercise very little surveillance in the North. On the other, we do not have the resources to solve a security problem gradually. We need those resources now.

[English]

Senator Day: Colonel, many of us have the habit of just looking at the conclusions without reading all of your documentation.

In the first two bullets, it says that our one sovereignty argument is melting away and our position is becoming weaker. Could you expand on that? Are you saying that sovereignty is melting away because we are not as active as we should be in the North?

En ce qui a trait aux pêches, nous savons que les bancs de poissons sur les deux côtes ont commencé à dépérir. Une grande quantité de ces poissons se sont déplacés vers le Nord, et les navires de pêches font de même. Qui contrôle ce secteur? Quels effectifs de Pêches et Océans sont déployés dans le Grand Nord aujourd'hui? Qui surveille l'extérieur? Seuls les Rangers surveillent sur le terrain.

Désormais, grâce à RADARSAT 2, nous avons la possibilité de surveiller la surface des eaux. En surveillant la surface des eaux, en rendant NORDREG obligatoire, on peut prendre une photographie des points d'entrée et comparer la situation chaque jour avec les données de NORDREG. Si NORDREG rapporte que deux navires sont en train de pénétrer du côté ouest de l'Arctique et que sur la photo on en voit trois, le problème devient évident. Un avion peut alors être dépêché pour faire une enquête. Il peut s'agir d'un aéronef de la GRC ou d'un hélicoptère nolisé par la GRC. On pourrait aussi envoyer un groupe de Rangers qui travaille avec la garde côtière. On leur fournirait un petit navire ayant la capacité d'aller en haute mer et eux iraient faire le premier contact.

Prenons le cas d'un navire qui entre dans les eaux canadiennes alors qu'on veut lui en refuser l'accès. On peut penser à l'exemple que j'ai soulevé d'un navire nord-coréen transportant des missiles et qui se dirige vers l'Iran. On ne voudrait pas que ce navire emprunte le passage du Nord-Ouest. Or, ce navire est en mouvement. Comment l'arrêter? Nous ne disposons ni des mesures ni de l'équipement physique en place pour arrêter ce navire physiquement.

Les Forces canadiennes déployées dans le golfe Persique ont beaucoup d'entraînement sur l'abordage par la force de navires-pirates et autres. Les Forces canadiennes ont une certaine compétence en la matière. La deuxième Force opérationnelle interarmées (JTF2) pourrait être déployée dans le Nord pour arrêter un navire en cas de problème. On pourrait attaquer le navire à l'aide d'un avion F18, mais cette solution ne serait pas idéale. On préférerait éviter tout problème environnemental qui pourrait résulter d'une telle intervention.

Nous devons disposer de ressources nous permettant de réagir de façon graduelle. Or, à l'heure actuelle, nous ne disposons d'aucune. D'une part, nous n'exerçons que très peu de surveillance dans le Nord. D'autre part, nous ne disposons pas des ressources permettant de régler un problème de sécurité de façon graduelle. Nous avons besoin de ces moyens maintenant.

[Traduction]

Le sénateur Day : Colonel, bon nombre d'entre nous ont l'habitude de lire seulement les conclusions sans consulter en détail tous les documents que vous fournissez.

Dans les deux premiers points, vous dites que notre principal argument en ce qui concerne la souveraineté est en train de fondre et que notre position s'affaiblit. Pouvez-vous nous expliquer cette déclaration? Est-ce que vous voulez dire que notre souveraineté nous glisse entre les doigts parce que nous ne sommes pas aussi actifs que nous devrions l'être dans le Nord?

Col. Leblanc: To repeat one line that was mentioned before, when it was all ice, it was considered land. The ice was essentially protecting the Arctic. Travel was practically impossible for large ships.

As this is melting away, the ships can now come in. The sovereignty of the land is not an issue. The bottom of the ocean is not an issue either. The only point of contention is the Northwest Passage and its international status. We say that it is internal waters, but other people say, no, it is an international strait.

When a ship goes through that claiming that it is an international strait and we cannot stop them, essentially they are attacking our sovereignty. We are saying that these are our waters, 100 per cent of Canadian law applies to these waters and they do not have the right of innocent passage or transit passage.

Senator Day: We heard speakers earlier who said that once you have sovereignty, you have sovereignty. It is just a matter of exercising that sovereignty, not establishing it. Those two verbs were used.

You are suggesting that even though we have had sovereignty that that can melt away if the ice melts away.

Col. Leblanc: Our position will become weaker as an increasing number of ships go through uncontrolled. This will eventually establish an international strait, and then we will have lost, in my view, the internal water status of those waters.

Also there is the air above that. Bomber aircraft could transit across the Arctic and have the right of passage — similarly with submarines. It is not only the surface vessels, it is submarines as well.

Senator Day: I hear what you are saying. It is a little different from what we heard earlier, but it is interesting. I understand your position clearly.

I wanted to ask you about the Coast Guard versus the Armed Forces role. Given that we have a limited amount of funds, where should we be putting those funds, first of all, in terms of ships and icebreakers? The Coast Guard normally is not an armed Coast Guard. Is that necessary?

Col. Leblanc: I believe that we should put more resources in the Coast Guard. If I had a choice between giving them to the navy and the Coast Guard, I would probably give them to the Coast Guard. They have the experience. The real threat right now is not the nation-to-nation threat. It is not armed forces from another nation threatening us. The problems are more of a security nature: threat to the environment, regulations not being met, illegal fishing, immigration, drugs, et cetera.

Col Leblanc : Comme quelqu'un l'a déjà dit auparavant, quand il n'y avait que de la glace, on considérait que la région faisait partie des terres. La glace protégeait l'Arctique, essentiellement. C'était à peu près impossible, pour les gros bâtiments, d'y voyager.

À mesure que la glace fond, les navires commencent à pouvoir passer dans la région. La souveraineté sur les terres ne constitue pas un enjeu. Le fond de l'océan n'est pas un enjeu non plus. Le seul point litigieux concerne le passage du Nord-Ouest et son statut international. Nous affirmons qu'il s'agit d'eaux intérieures, mais les autres disent que non, que c'est plutôt un détroit international.

Quand un navire traverse le passage et affirme qu'il s'agit d'un détroit international, et que nous ne pouvons pas l'arrêter, il attaque, essentiellement, notre souveraineté. Nous affirmons que ces eaux nous appartiennent, que le droit canadien s'applique totalement à ces eaux, et que les navires étrangers ne jouissent pas d'un droit de passage ou d'un droit de passage innocent.

Le sénateur Day : Des intervenants nous ont dit précédemment que, une fois que vous avez obtenu la souveraineté, elle est à vous. Il ne vous reste plus qu'à l'exercer, mais vous n'avez pas à l'établir. Ce sont les deux verbes qui ont été utilisés.

Vous affirmez que, même si cette souveraineté nous a appartenu, elle peut disparaître en même temps que la glace qui fond.

Col Leblanc : Plus il y aura de navires qui franchiront le passage sans qu'aucun contrôle ne soit exercé, plus notre position s'affaiblira. Le passage finira par être considéré comme un détroit international, et ces eaux auront perdu, à mon avis, le statut d'eaux intérieures.

Il ne faut pas oublier l'espace aérien. Des bombardiers pourraient passer en transit au-dessus de l'Arctique, et ce, en toute légalité. C'est aussi le cas des sous-marins. La question ne concerne pas seulement les navires de surface; elle concerne aussi les sous-marins.

Le sénateur Day : Je comprends ce que vous voulez dire. C'est un peu différent de ce que nous avons entendu précédemment, mais c'est intéressant. Je comprends très bien votre position.

Je voulais vous poser une question à propos du rôle de la Garde côtière par rapport à celui des Forces armées. Comme nos fonds sont limités, à quoi devrions-nous les consacrer en priorité en ce qui concerne les navires et les brise-glaces? La Garde côtière n'est pas, en temps normal, une garde côtière armée. Est-ce que cela serait nécessaire?

Col Leblanc : Je crois que nous devons consacrer plus de ressources à la Garde côtière. Si j'avais le choix de donner des ressources à la marine ou à la Garde côtière, je choiserais probablement la Garde côtière. Elle possède l'expérience requise. Pour l'instant, la véritable menace ne vient pas des autres pays. Il n'y a pas de forces armées d'une autre nation qui nous menacent. Il s'agit plutôt d'une menace liée à la sécurité. Je pense, par exemple, à la menace pour l'environnement, au non-respect des règlements, à la pêche illégale, à l'immigration ou au trafic de drogue.

However, the role of the Coast Guard would need to be changed. I would recommend that we arm those ships and that we give the Coast Guard the mandate to look after the security of the Arctic.

Senator Day: Thank you. I appreciate that.

[Translation]

Senator Nolin: I would like to go back to the simulated negotiation in which you took part in February 2008. One of your recommendations was very interesting. If I understand correctly, you, the Americans and Canadians, tried to reach a compromise.

Col. Leblanc: Indeed, it was a compromise.

Senator Nolin: The term “compromise” is important. And in your search for a compromise, you recommended establishing a joint commission similar to the one that governs Canadian and American internal waters in the St. Lawrence.

I understand that it was a compromise. However, you knew that the European Union was also claiming that these are international waters. Why then not make it an international commission? Why limit ourselves to a joint commission? Was that due to the fact that there were just Americans around the table?

Col. Leblanc: The multinational aspect was explored. However, that avenue is often complex and procedures are longer; you have to establish consensus. On the Canadian side, we instead adopted the Foreign Affairs position because we are at home.

Senator Nolin: That is why I used the term “compromise.” This matter involves a large element of compromise.

Col. Leblanc: In a group, you have a set of recommendations, but it is not the entire group that supports each individual recommendation. Personally, I did not agree with the idea of a joint commission to manage our internal waters. Instead I advocated setting aside the dispute between Canadians and Americans over the international strait and implementing surveillance of the Northwest Passage under NORAD's egis. If it becomes a North American fortress, who will attack our position? With time, the entire world will acknowledge that the Northwest Passage is a controlled area, that it is controlled and monitored jointly by Canadians and Americans and that, if they want to enter that area, there are standards that must be met, rights that must be respected. Canada's position has never been to prevent marine passage.

Senator Nolin: No. What we want is compliance with our regulations. And the Americans, in your opinion — you took part in the negotiation — are they opposed to Canadian regulations and laws?

Il faudrait toutefois modifier le rôle de la Garde côtière. Je crois que nous devrions armer ces navires et donner à la Garde côtière le mandat d'assurer la sécurité dans l'Arctique.

Le sénateur Day : Merci. Je comprends.

[Français]

Le sénateur Nolin : J'aimerais revenir à cette négociation simulée à laquelle vous avez participé en février 2008. Une de vos recommandations s'avère fort intéressante. Si je comprends bien, vous avez, Américains et Canadiens, tenté d'en arriver à un compromis.

Col Leblanc : En effet, il s'agissait d'un compromis.

Le sénateur Nolin : Le terme « compromis » est important. Et, dans votre recherche d'en arriver à un compromis, vous recommandez la mise sur pied d'une commission mixte semblable à celle qui régit les eaux internes canadiennes et américaines dans le Saint-Laurent.

Je comprends qu'il s'agissait d'un compromis. Toutefois, vous saviez que l'Union européenne prétend, elle aussi, qu'il s'agit d'eaux internationales. Pourquoi alors ne pas en faire une commission internationale? Pourquoi se limiter à une commission mixte? Était-ce attribuable au fait qu'il n'y avait que des Américains autour de la table?

Col Leblanc : L'aspect multinational fut exploré. Toutefois, cette avenue est souvent complexe et les procédures sont plus longues, car il faut créer des consensus. Du côté canadien, on adoptait plutôt la position des Affaires étrangères du fait que nous sommes chez nous.

Le sénateur Nolin : C'est pourquoi j'ai utilisé le terme « compromis ». Cette question comporte un gros élément de compromis.

Col Leblanc : Dans un groupe, vous avez un ensemble de recommandations, mais ce n'est pas tout le groupe qui supporte, individuellement, chacune de ces recommandations. Personnellement, je n'étais pas d'accord avec une commission mixte pour la gérance de nos eaux internes. Je prônais plutôt que l'on mette de côté le litige entre les Canadiens et les Américains concernant le détroit international et qu'on place la surveillance du passage du Nord-Ouest sous l'égide de NORAD. Si cela devient une forteresse nord-américaine, qui attaquerait notre position? Avec le temps, tout le monde reconnaîtra que le passage du Nord-Ouest est une zone contrôlée, que c'est contrôlé et surveillé conjointement par les Américains et les Canadiens et que, si l'on veut rentrer dans cette zone, il y a des standards à rencontrer, des droits à respecter. La position du Canada n'a jamais été d'empêcher le passage maritime.

Le sénateur Nolin : Non. Ce que l'on veut, c'est le respect de notre réglementation. Et les Américains, selon vous — vous avez participé à cette négociation —, s'opposent-ils à la réglementation et aux lois canadiennes?

Col. Leblanc: Not necessarily. The public position is different from the official position. Some people I spoke with said that, if we ever had a problem in the Arctic, the Americans would be there to help us. They prefer that we start deploying resources to protect the Arctic. The Canadian Arctic is one of the approaches to Alaska, and it is therefore in their interests for that passage to be controlled. It is in their national interest. Moreover, that was Ambassador Cellucci's position. The Americans would be in a better security position if they acknowledged full Canadian sovereignty over those waters and the fact that this is not an international strait. And the position of Mr. Pharand, who delimited the first straight baselines, is that that does not set a precedent.

Senator Nolin: When you mentioned Mr. Pharand, is he a professor at Laval University?

Col. Leblanc: Correct. He is a forensic scientist. I am a former military member, not a forensic scientist. Mr. Pharand's position is that the waters of the other straits have been established by decades of passages by thousands of ships.

In Europe — it was in Norway, if I am not mistaken — there was a group of islands similar to ours; they used straight baselines.

The Soviet Union is experiencing the same kind of situation in its Northwest Passage, along the coast, for passing between the islands north of the main coast, and they take the same approach. I believe that, in that respect, the Soviets or the Russians will support the Canadian position because it is in their interest to do so as well. We would probably support each other in the event of a dispute.

[English]

Senator Patterson: Thank you, Colonel Leblanc, for your excellent presentation. I would like to touch on one thing that I do not think we have touched on tonight. I want to ask you this as a person who has been on the ground commanding the Joint Task Force; you talked about the small number of Canadian government personnel in such a vast area.

Could you comment on the degree of cooperation that exists between DND, which you have said should be a lead agency in sovereignty, and other government departments such as Canada Border Services Agency, RCMP, Indian and Northern Affairs Canada and perhaps the Foreign Affairs and International Trade Canada? What is the degree of cooperation, in your view? Could it be improved if it should be improved?

Col. Leblanc: In my view, the coordination is excellent. When we started the Arctic Security Working Group back in 2000, we had a total number of approximately 14 people sitting around the table to discuss security issues. My understanding is that now we have approximately 70 people.

Col Leblanc : Pas nécessairement. La position publique est différente de la position officielle. Certaines personnes avec qui j'ai discuté disent que si jamais on a un problème dans l'Arctique, les Américains seront là pour nous aider. Ils préfèrent que nous commençons à déployer des ressources pour protéger l'Arctique. L'Arctique canadien est l'une des voies d'approche vers l'Alaska, il est donc dans leur intérêt que ce passage soit contrôlé. C'est dans leurs intérêts nationaux. D'ailleurs, c'était la position de l'ambassadeur Cellucci. Les Américains seraient en meilleure posture du point de vue sécurité, s'ils reconnaissaient la souveraineté canadienne complète sur ces eaux et le fait que ce n'est pas un détroit international. Et la position de M. Pharand, qui a délimité les premières lignes de base droite, est que cela ne crée pas un précédent.

Le sénateur Nolin : Lorsque vous parlez de M. Pharand, c'est un professeur de l'Université Laval?

Col Leblanc : Exact. C'est un expert légiste. Je suis un ancien militaire et non un expert légiste. La position de M. Pharand, c'est que les eaux des autres détroits ont été établies par des décennies de passages de milliers de navires.

En Europe — si je me rappelle bien, c'était en Norvège —, il y avait un groupe d'îles similaires aux nôtres; ils ont utilisé des lignes de basse droite.

L'Union soviétique vit le même genre de situation dans son passage du Nord-Ouest, le long de la côte, pour passer entre les îles qui sont au nord de la côte principale, et ils ont la même approche. Je pense que de ce côté, les Soviétiques ou les Russes appuieront la position canadienne, car il est de leur intérêt de le faire aussi. Probablement que l'on s'appuierait mutuellement advenant un litige.

[Traduction]

Le sénateur Patterson : Merci, colonel Leblanc, d'avoir présenté un excellent exposé. J'aimerais aborder un point dont nous n'avons pas discuté ce soir, je crois. J'aimerais poser cette question à la personne qui a dirigé, sur le terrain, la Force opérationnelle interarmées. Vous avez mentionné le petit nombre d'employés du gouvernement du Canada dans une si grande région.

Pouvez-vous nous faire part de vos commentaires concernant le degré de collaboration entre le ministère de la Défense nationale, qui, à votre avis, devrait être l'organisme responsable de la souveraineté, et les autres ministères gouvernementaux, comme l'Agence des services frontaliers du Canada, la GRC, Affaires indiennes et du Nord Canada et peut-être même Affaires étrangères et Commerce international Canada? Quel est, à votre avis, le degré de collaboration? Est-il possible d'améliorer cette collaboration, au besoin?

Col Leblanc : À mon avis, la coordination est excellente. Quand nous avons mis sur pied le Groupe de travail sur la sécurité de l'Arctique en 2000, celui-ci comptait au total environ 14 personnes qui se réunissaient pour discuter des enjeux en matière de sécurité. À ce que je sache, il compte maintenant environ 70 personnes.

Senator Nolin: Did you say, “70 people”?

Col. Leblanc: Yes, 70 people. We sit around the table. In those days, we had also invited the Aboriginal groups, such as a representative from the Inuvialuit Regional Corporation as well as a representative from the Nunavut Tunngavik Incorporated to participate in our discussion in the spirit of cooperation, openness, transparency and real communication on the ground.

Many of the reports I was receiving of illegal activity in the North were actually coming in from the Rangers who reported, for example, Inuit coming in from Greenland, crossing over to Ellesmere Island with American tourists on Ski-Doos hunting polar bears and then returning back to Greenland. You can imagine the number of Canadian laws that were broken — weapons, vehicles, immigration, hunting endangered species. They were also reporting illegal fishing in our waters off the northern part of Baffin Island. Therefore, I felt it was important to bring the Aboriginal communities into our discussions.

The North — you have been there — is a different environment than the South. The conditions are so threatening that everyone is much closer together, and we tend to work hand-in-hand and overlook many of the small details that may not be overlooked in a more southern environment. It was in that context that those discussions evolved, I believe to the point where they are today, and I think that has improved the security of the Arctic. I would certainly recommend, as I did in my brief, that we maintain this security working group to better coordinate the security assets we have in the High Arctic.

Senator Patterson: I was pleased with your comments about search and rescue. Is solving that problem as simple as Canada looking at redeploying its search-and-rescue capabilities in more geographically sensible locations than close to the 49th parallel? Is it a matter of redeploying as much as anything else to solve that problem?

Col. Leblanc: It would certainly help if we redeployed assets. They would not have to be stationed permanently in the North. When I made the recommendation to station a C-130 in Yellowknife, Yellowknife is almost dead centre of the High Arctic, so one can go east, west or further north within a relatively short period of time. From Yellowknife, a C-130 can reach any point in the Arctic faster than they could from Comox, Trenton or Greenwood. The C-130 could be rotated. It could still be based out of Trenton for maintenance because some of the arguments that the air force had was that they pool their resources together to have fewer technicians. Everyone is centralized, so you get economies of scale that way.

However, if they are all in Trenton, flying to Ellesmere Island would take eight and a half to nine hours after launch. If there is a long delay on launch, now you are looking at nine or ten hours

Le sénateur Nolin : Avez-vous dit : « 70 personnes »?

Col Leblanc : Oui, 70 personnes. Nous nous réunissons. Dernièrement, nous avons aussi invité les groupes autochtones, dont un représentant de l’Inuvialuit Regional Corporation et un représentant de Nunavut Tunngavik Incorporated, qui ont pris part à nos discussions dans un esprit de coopération, d’ouverture et de transparence et de véritable communication sur le terrain.

Parmi les signalements d’activité illégale dans le Nord que j’ai reçus, bon nombre provenaient en fait de Rangers qui avaient vu, par exemple, des Inuits qui arrivaient du Groenland et qui traversaient à l’île d’Ellesmere avec des touristes américains sur des motoneiges pour chasser l’ours polaire avant de retourner au Groenland. Vous pouvez imaginer le nombre de lois canadiennes qui avaient été transgressées — les lois sur le port d’arme, sur les véhicules, sur l’immigration et sur la chasse d’espèces menacées. Les Rangers ont aussi signalé des activités illégales de pêche dans nos eaux, au nord de l’île de Baffin. C’est pourquoi j’ai pensé qu’il était important que les collectivités autochtones prennent part à nos discussions.

Le Nord est un environnement bien différent du Sud — vous y êtes allés. Les conditions sont si menaçantes que les gens sont très près les uns des autres, et nous avons tendance à collaborer et à nous attarder à bien des petits détails qui seraient peut-être laissés de côté plus au sud. C’est dans ce contexte que les discussions ont évolué pour atteindre leur niveau actuel, et je crois que cela a permis d’améliorer la sécurité dans l’Arctique. Je recommande certainement, comme je l’ai dit dans mon exposé, que le groupe de travail sur la sécurité soit maintenu de façon à mieux coordonner les ressources en matière de sécurité dont nous disposons dans l’Extrême-Arctique.

Le sénateur Patterson : Je vous remercie de vos commentaires à propos de la recherche et du sauvetage. Pour régler le problème, faut-il simplement que le Canada envisage de redéployer ses capacités de recherche et de sauvetage dans des lieux plus adaptés sur le plan géographique, plutôt que près du 49^e parallèle? Est-ce que la solution au problème est essentiellement une question de redéploiement?

Col Leblanc : Il serait certainement utile de redéployer l’équipement. Il n’aurait pas à être en place dans le Nord de façon permanente. Si je recommande de placer un C-130 à Yellowknife, c’est parce que Yellowknife est située à peu près en plein centre de l’Extrême-Arctique, qu’on peut se déplacer vers l’est, vers l’ouest ou plus au nord en un temps relativement court. À partir de Yellowknife, un C-130 peut se rendre à n’importe quel point de l’Arctique plus rapidement que s’il était parti de Comox, de Trenton ou de Greenwood. On pourrait faire une rotation des C-130. Il pourrait retourner à Trenton pour l’entretien, puisque certains responsables de la force aérienne ont fait remarquer que le fait de regrouper l’équipement permettait d’utiliser un moins grand nombre de techniciens. Quand tout est centralisé, vous pouvez faire des économies d’échelle.

Cependant, si tous les avions sont à Trenton, il vous faudra de huit heures et demie à neuf heures pour vous rendre à l’île d’Ellesmere, à partir du décollage. Si le décollage a du retard, vous

before the aircraft is actually over your head dropping SAR TECH — Search and Rescue Technician — or equipment for survival.

Senator Patterson: Thank you.

The Chair: From my calculations, there was about \$150 million in new money for the Coast Guard. Is that significant in your mind?

Col. Leblanc: Not in my mind. If I consider that only one ship is being replaced, \$150 million will not do very much. As I understand it, the whole fleet is coming to the end of their life span.

The Chair: Right.

Col. Leblanc: This is a time when the open season will become longer and longer, and even the multi-year ice that was talked about is disappearing faster than any of the predicted models in the past. That will be gone soon. What will we have in 10 years' time to actually look after the security of the Arctic?

The Chair: Thank you very much, Colonel Leblanc. We appreciate this, and we appreciate your patience because this has been a long afternoon and evening for everyone. Colonel (Retired) Pierre Leblanc, former Commander Joint Task Force (North) with National Defence.

Thank you to my colleagues on the committee. This has been a long day and you have all worked hard. Thank you; I appreciate your efforts.

(The committee adjourned.)

pouvez prévoir neuf ou 10 heures avant que l'aéronef soit vraiment au-dessus de votre tête pour lâcher un technicien en recherche et sauvetage ou de l'équipement de survie.

Le sénateur Patterson : Merci.

La présidente : D'après mes calculs, la Garde côtière a reçu environ 150 millions de dollars d'argent frais. Pour vous, est-ce un montant important?

Col Leblanc : Pas pour moi, non. Si je tiens compte du fait qu'un seul navire est remplacé, 150 millions de dollars ne permettront pas de faire grand-chose. D'après ce que je comprends, tous les navires de la flotte arrivent à la fin de leur vie utile.

La présidente : D'accord.

Col Leblanc : À l'heure actuelle, on constate que la saison où le passage est ouvert est de plus en plus longue, et la glace de plusieurs années dont on a parlé fond même à un rythme plus rapide que ce qui avait été prévu par le passé. Bientôt, il n'en restera plus. Quels seront nos moyens, dans dix ans, pour véritablement assurer la sécurité dans l'Arctique?

La présidente : Merci beaucoup, colonel Leblanc. Nous vous remercions de votre présence et de votre patience; l'après-midi et la soirée ont été longs pour tout le monde. Le colonel (à la retraite) Pierre Leblanc, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord) pour le ministère de la Défense nationale.

Je remercie mes collègues du comité. La journée a été longue, et vous avez tous travaillé fort. Je vous remercie de vos efforts.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, March 22, 2010

St. Jerome's University:

Whitney Lackenbauer, Associate Professor and Chair of the
Department of History.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Alan H. Kessel, Legal Adviser.

University of British Columbia:

Michael Byers, Professor.

As an individual:

Colonel (Retired) Pierre Leblanc.

TÉMOINS

Le lundi 22 mars 2010

St. Jerome's University :

Whitney Lackenbauer, professeur agrégé et directeur d
Département d'histoire.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Alan H. Kessel, conseiller juridique.

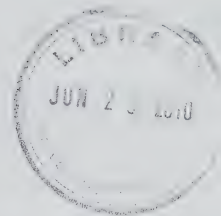
Université de la Colombie-Britannique :

Michael Byers, professeur.

À titre personnel :

Colonel (à la retraite) Pierre Leblanc.





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Défense Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, March 29, 2010
Monday, April 12, 2010

Le lundi 29 mars 2010
Le lundi 12 avril 2010

Issue No. 2

Fascicule n° 2

Second and third meetings on:

Canada's national security
and defence policy
(Arctic sovereignty and security)

Deuxième et troisième réunions concernant :

La politique de sécurité nationale
et de la défense du Canada
(Souveraineté et sécurité de l'Arctique)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	Manning
* Cowan	Nolin
(or Tardif)	Pépin
Day	Tkachuk
Lang	
* LeBreton, P.C.	
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Tkachuk replaced the Honourable Senator Meighen (*April 9, 2010*).

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Plett (*March 30, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Marshall (*March 30, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Nolin (*March 26, 2010*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Meighen (*March 26, 2010*).

The Honourable Senator Lang replaced the Honourable Senator Patterson (*March 23, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Martin (*March 23, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire

et

Les honorables sénateurs :

Banks	Manning
* Cowan	Nolin
(ou Tardif)	Pépin
Day	Tkachuk
Lang	
* LeBreton, C.P.	
(ou Comeau)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Tkachuk a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 9 avril 2010*).

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 30 mars 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Marshall (*le 30 mars 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 26 mars 2010*).

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 26 mars 2010*).

L'honorable sénateur Lang a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 23 mars 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Martin (*le 23 mars 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, March 29, 2010

(3)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:01 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Marshall, Pépin, Plett and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada (Arctic sovereignty and security). (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1*).

WITNESSES:

As an individual:

Rob Huebert, Associate Director of the Centre for Military and Strategic Studies, Associate Professor, Department of Political Science, University of Calgary.

Maersk Line Ltd:

Stephen M. Carmel, Senior Vice-President of Maritime Services.

As an individual:

Charles Doran, Canadian Studies Program, Johns Hopkins University.

Rob Huebert made a statement and answered questions.

At 4:45 p.m., the committee suspended.

At 4:54 p.m., the committee resumed.

Stephen M. Carmel made a statement and answered questions.

At 5:49 p.m., the committee suspended.

At 5:58 p.m., the committee resumed.

Charles Doran made a statement and answered questions.

At 6:39 p.m., the committee suspended.

At 6:40 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 29 mars 2010

(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 01, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Marshall, Pépin, Plett et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Tracie LeBlanc, agent de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur la politique de la sécurité nationale et de la défense du Canada (souveraineté et sécurité de l'Arctique). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Rob Huebert, directeur adjoint du Centre d'études stratégiques et militaires, professeur agrégé, Département des sciences politiques, Université de Calgary.

Maersk Line Ltd :

Stephen M. Carmel, premier vice-président des Services maritimes.

À titre personnel :

Charles Doran, Programme des études canadiennes, Université Johns Hopkins.

Rob Huebert fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 45, la séance est suspendue.

À 16 h 54, la séance reprend.

Stephen M. Carmel fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 49, la séance est suspendue.

À 17 h 58, la séance reprend.

Charles Doran fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 39, la séance est suspendue.

À 18 h 40, la séance reprend à huis clos, conformément à l'article 92(2)(e) du Règlement, pour examiner le projet d'ordre du jour.

Il est convenu d'autoriser le personnel des sénateurs à rester dans la salle pendant le huis clos.

It was agreed that the chair seek the authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine:

- (a) services and benefits provided to members of the Canadian Forces; to veterans who have served honourably in Her Majesty's Canadian Armed Forces in the past; to members and former members of the Royal Canadian Mounted Police and its antecedents; and all of their families;
- (b) commemorative activities undertaken by the Department of Veterans' Affairs Canada, to keep alive for all Canadians the memory of Canadian veterans' achievements and sacrifices; and
- (c) continuing implementation of the New Veterans' Charter;

That the papers and evidence received and taken during the First and Second Sessions of the Fortieth Parliament be referred to the committee; and

That the committee report to the Senate no later than June 17, 2011, and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 90 days after the tabling of the final report.

At 6:46 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, April 12, 2010

(4)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:06 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Nolin, Pépin, Tkachuk and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada (Arctic sovereignty and security). (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

Il est convenu que la présidente demande au Sénat d'approuver l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à étudier :

- a) les services et les prestations dispensés aux membres des Forces canadiennes, aux anciens combattants qui ont servi honorablement dans les Forces canadiennes par le passé, aux membres et anciens membres de la Gendarmerie royale du Canada et des organismes qui l'ont précédée, et à toutes leurs familles;
- b) les activités commémoratives tenues par le ministère des Anciens combattants du Canada afin de garder vivant pour tous les Canadiens le souvenir des réalisations et des sacrifices des anciens combattants du Canada; et
- c) la poursuite de la mise en œuvre de la Nouvelle Charte des anciens combattants;

Que les documents et les témoignages reçus et consignés au cours de la première et de la seconde sessions de la quarantième législature soient envoyés au comité; et

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 17 juin 2011 et que le comité conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions pendant 90 jours après le dépôt de son rapport final.

À 18 h 46, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 12 avril 2010

(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 6, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Nolin, Pépin, Tkachuk et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Tracie LeBlanc, agent de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur la politique de la sécurité nationale et de la défense du Canada (souveraineté et sécurité de l'Arctique). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

*WITNESSES:**North American Aerospace Defense Command (NORAD):*

Lieutenant-General J.M. Duval, Deputy Commander.

National Defence:

Brigadier-General D.B. Millar, OMM, C.D., Commander of the Canadian Forces' Joint Task Force (North);

Brigadier-General Gary O'Brien, Director General Land Reserve/COS Land Reserve.

Lieutenant-General J.M. Duval made a statement and answered questions.

At 5:06 p.m., the committee suspended.

At 5:11 p.m., the committee resumed.

Brigadier-General D.B. Millar made a statement and answered questions.

At 5:58 p.m., the committee suspended.

At 6:03 p.m., the committee resumed.

Brigadier-General Gary O'Brien made a statement and answered questions.

At 6:33 p.m., the committee suspended.

At 6:37 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

It was moved:

That the order of reference regarding veterans affairs adopted by the Senate on March 30, 2010, be delegated to the Subcommittee on Veterans Affairs.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:45 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

*ATTEST:**TÉMOINS :**Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord (NORAD) :*

Lieutenant-général J.M. Duval, commandant adjoint.

Défense nationale :

Brigadier-général D.B. Millar, OMM, C.D., commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes;

Brigadier-général Gary O'Brien, directeur général, Réserve terrestre CEM-Réserve terrestre.

Le lieutenant-général J.M. Duval fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 6, la séance est suspendue.

À 17 h 11, la séance reprend.

Le brigadier-général D.B. Millar fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 58, la séance est suspendue.

À 18 h 3, la séance reprend.

Le brigadier-général Gary O'Brien fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 33, la séance est suspendue.

À 18 h 37, la séance reprend à huis clos, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, pour discuter de son projet d'ordre du jour.

Il est convenu d'autoriser le personnel des sénateurs à rester dans la salle pendant le huis clos.

Il est proposé :

Que l'ordre de renvoi concernant les anciens combattants, adopté par le Sénat le 30 mars 2010, soit délégué au Sous-comité des anciens combattants.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :**Le greffier du comité,*

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, March 29, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:01 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: Arctic sovereignty and security).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, we have a busy day today as usual. Our next meeting will be on April 12. We will continue to hear at least some witnesses on Arctic sovereignty and security. We can discuss that later.

Today, we have three witnesses. Our topic continues to be very timely, with a meeting near the nation's capital today focusing on Arctic sovereignty and security. Foreign ministers from the five Arctic coastal states are gathering for talks — Canada, Russia, the United States, Norway and Denmark. They are looking at economic and environmental challenges facing the planet's polar frontier as it is called and issues of the melting Arctic Ocean. One paper today described it as the new Mediterranean.

We also continue our discussion on these issues as a committee. We are pleased to welcome our first witness today, Professor Rob Huebert, Associate Director of the Centre for Military and Strategic Studies and Associate Professor, Department of Political Science, University of Calgary. He is also the author of a book written in 2009 entitled *Canadian Arctic Sovereignty and Security in a Transforming Circumpolar World*. Thank you for making the trip from Calgary.

Welcome to all honourable senators. We have two visiting senators today, Senator Plett and Senator Martin. Thank you for being with us.

Rob Huebert, Associate Director of the Centre for Military and Strategic Studies, Associate Professor, Department of Political Science, University of Calgary, as an individual: Thank you, honourable senators. It is my pleasure to have the opportunity to discuss an issue that I think is probably one of the core frontier foreign policies for Canada into the future. The Arctic Ocean, in all likelihood, will become an ocean like all other oceans. This will create both opportunities and challenges for Canada.

The major issue I am here to talk to you about is the darker side of trends I see developing in the Arctic context. I know you have had several other presentations in the last two weeks on this issue. They have been focused on what I would characterize as the cooperative side of the developing regime in the Arctic. To a large degree, it is the type of future I hope Canada will see in its Arctic region. However, the indicators I am starting to see in my research — the issues that seem to be developing — suggest that we should not have rose-coloured glasses when looking at the issues of the circumpolar North.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, lundi 29 mars 2010

Le Comité permanent de la sécurité nationale et de la défense s'est réuni aujourd'hui à 16 h 01 pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : souveraineté et sécurité de l'Arctique).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, nous avons aujourd'hui un programme chargé, comme d'habitude. Notre prochaine réunion aura lieu le 12 avril, date à laquelle nous recevrons d'autres témoins sur la souveraineté et la sécurité de l'Arctique. Nous en reparlerons plus tard.

Aujourd'hui, nous accueillons trois témoins. Le sujet de notre étude est d'autant plus d'actualité qu'une rencontre se déroule précisément aujourd'hui dans la capitale nationale sur le thème de la souveraineté et de la sécurité de l'Arctique, entre les ministres des Affaires étrangères des cinq États côtiers de l'Arctique — le Canada, la Russie, les États-Unis, la Norvège et le Danemark. Ils discutent des enjeux économiques et environnementaux que pose la frontière polaire de la planète, comme on l'appelle, et d'autres questions liées à la fonte des glaces de l'Arctique. Un journal parlait justement aujourd'hui de nouvelle Méditerranée.

Notre comité poursuit donc ses délibérations sur toutes ces questions. Nous avons le plaisir d'accueillir notre premier témoin, M. Rob Huebert, directeur adjoint du Centre d'études stratégiques et militaires et professeur agrégé au Département des sciences politiques, à l'Université de Calgary. Il est également l'auteur d'un ouvrage paru en 2002 sous le titre de *Canadian Arctic Sovereignty and Security in a Transforming Circumpolar World*. Merci d'avoir fait le voyage de Calgary.

J'aimerais souhaiter la bienvenue à tous les sénateurs, y compris à deux sénateurs qui nous rendent visite : le sénateur Plett et le sénateur Martin. Merci d'être avec nous.

Rob Huebert, directeur adjoint du Centre d'études stratégiques et militaires, professeur agrégé, Département des sciences politiques, Université de Calgary, à titre personnel : Merci, honorables sénateurs. Je suis heureux d'avoir l'occasion de discuter avec vous d'une question qui deviendra sans doute l'un des grands dossiers de la politique étrangère frontalière du Canada. L'océan Arctique va fort probablement devenir un océan comme un autre, et cela va créer à la fois des opportunités et des défis pour le Canada.

J'aimerais plus particulièrement vous parler des menaces qui semblent se dessiner dans le contexte de l'Arctique. Je sais que vous avez entendu plusieurs autres témoignages au cours des deux dernières semaines, témoignages qui portaient principalement sur la collaboration dans le développement de l'Arctique. C'est bien sûr le genre d'évolution que je souhaite, mais à en juger par certains signes précurseurs que j'observe depuis quelque temps, dans le cadre de ma recherche, je crois qu'il faut se garder d'examiner tout ce dossier avec des lunettes roses.

I wish to introduce elements of some research I have been engaged in around Arctic security. Not to put too fine a point on it, I see troubling indicators that we may be entering the first stages of an Arctic arms race, in which competition and conflict may overwhelm our desires and rhetoric to have a cooperative regime for the developing circumpolar world.

What makes me say there may be such indicators? I have provided a report for you that outlines some of the research on where this is going. Three main indicators have been developing since approximately 2003-04.

First is a shifting tone in the foreign and defence policies of Arctic states. In the 1990s, you would see only statements of cooperation. We can see how both this intent and rhetoric dominated how we view circumpolar relations. From about 2003 onward, you can see that all the Arctic states still call for cooperation, and everyone is hoping for the best, but almost every single Arctic state is saying: "But, we will defend our interests if necessary."

Taken by itself, this can probably be characterized as states trying to be on the safe side and putting forward statements they may have not put forward in previous foreign and defence policy statements. However, unfortunately, there are two other indicators backing up this move to a more unilateral concern in Arctic interests as they are developing.

The second indicator is that, since approximately 2003, we see every Arctic state moving towards conducting military exercises in the Arctic region. This had more or less stopped since 1989 when the Cold War ended. Most countries had said there was not much necessity to test the sharp end. They would maintain search and rescue and have an environmental response, but they did not necessarily have to practice with their combat troops. From 2003 onward, all Arctic states have been engaged in combat exercises at one point or other within their Arctic region. Even countries such as Finland and Sweden — the traditional neutral states — have begun to exercise with NATO in northern Sweden. This was not seen even in the height of the Cold War.

Third, and perhaps most troubling, almost all of our Arctic neighbours have been looking to or are actually building combat-capable air and maritime forces for the Arctic. This includes Denmark, Norway, the United States and Russia; and of course, Canada plans to move forward in our particular procedure. Even Finland and Sweden have begun to move away from the constabulary forces needed for environmental and search and rescue procedures to have a more combat-ready force in the Arctic context.

Many people will ask, "You have these three indicators, but so what? Where are the sources of competition? Where is the problem? Will we have an actual war in the Arctic?" The answer is

Je voudrais donc vous faire part de certains aspects de ma recherche sur la sécurité dans l'Arctique. Sans vouloir trop insister là-dessus, j'observe des signes inquiétants qui pourraient annoncer une course aux armements dans l'Arctique, où la compétition et le conflit risquent de l'emporter sur nos discours et nos désirs de collaboration dans le développement de ce monde circumpolaire.

Quels sont ces signes? Je vous ai fait parvenir un rapport sur certaines recherches entreprises sur le sujet. Depuis 2003-2004, trois grandes tendances semblent se dessiner.

Premièrement, on assiste à un changement de ton dans les politiques étrangères et de défense des États côtiers de l'Arctique. Dans les années 1990, il n'était question que de collaboration dans les discours et dans les intentions, et c'était ce qui dominait les relations circumpolaires. À partir de 2003, on constate que tous les États côtiers de l'Arctique invoquent la collaboration en espérant qu'elle portera ses fruits, mais en même temps, chaque État affirme qu'il « saura défendre ses intérêts, si cela est nécessaire ».

Si c'était le seul signe observé, on pourrait sans doute l'interpréter comme une simple précaution de la part des États, un souci de préciser leurs intentions de façon plus claire que dans le passé. Mais malheureusement, nous observons deux autres signes qui viennent renforcer le premier et qui témoignent d'une approche plus unilatérale pour ce qui est des intérêts que présente l'Arctique.

Le deuxième signe inquiétant est le fait que, depuis environ 2003, chacun des États côtiers de l'Arctique se livre à des manœuvres militaires dans cette région. Cela avait plus ou moins cessé en 1989, à la fin de la Guerre froide, la plupart des États estimant qu'il n'était plus vraiment nécessaire de démontrer sa force. Ils avaient maintenu leurs opérations de recherche et de sauvetage, ainsi que leurs activités environnementales, mais ils avaient jugé qu'il n'était plus nécessaire de s'engager dans des manœuvres militaires. À partir de 2003, tous les États côtiers de l'Arctique reprennent leurs manœuvres militaires dans la région. Même des pays comme la Finlande et la Suède — qui sont traditionnellement des États neutres — ont commencé à participer à des manœuvres avec l'OTAN dans le nord de la Suède. On n'avait jamais vu ça, même au plus fort de la Guerre froide.

Le troisième signe, qui est sans doute le plus inquiétant, est que presque tous nos voisins de l'Arctique ont commencé à stationner dans la région des forces aériennes et maritimes aptes au combat, ou qu'ils envisagent de le faire. Il s'agit notamment du Danemark, de la Norvège, des États-Unis et de la Russie, et, bien sûr, le Canada se prépare à en faire autant. Même la Finlande et la Suède, dont la présence se limitait jadis à des activités environnementales et à des opérations de recherche et de sauvetage, se préparent aujourd'hui à stationner dans la région des forces plus aptes au combat.

Beaucoup de gens vous diront : « Pourquoi cela devrait-il nous préoccuper? Quelles seraient les raisons de cette compétition? Quel est le problème? Une guerre pourrait-elle vraiment se

that we will not have an immediate war in the Arctic. What we see is countries hardening their position. There are points of tension, I would argue, that can escalate if they are mismanaged.

I have identified five major points. The first is transportation routes. This is what will happen if Canada and the U.S. have a disagreement over the Northwest Passage. That will not be an issue; we can handle that. However, it will be interesting to see what happens with Russian legislation coming out that clearly takes the position that the northern sea route is internal waters. They may not call it internal waters, but they want complete control. What happens if someone tries to oppose that?

Second is the division of offshore limits of the continental shelf. I hope the results of the 2008 Ilulissat meeting are that everyone follows the agreement to a peaceful resolution. However, we are again seeing hardening positions. The most recent *Pravda* editorial on this issue mocks Canadian claims that we have any hope to maintain any differences with the Russians.

Third are fish issues. We have already had the situation in the Beaufort Sea where the Americans have claimed the right to manage stocks in the disputed zone. We have the ongoing issue with Denmark in developing northern fisheries.

Fourth, we have the potential for military action to be misinterpreted, such as Russian over flights or the ongoing tension that Russia and Norway face over the increased Russian naval activity within the Svalbard Islands.

Last is the issue of the Finnish application for NATO membership. A close observation of Finland will tell you that they are increasingly thinking about closer cooperation with, if not joining, NATO. The Russians this year released a security policy that said their number one concern is the extension of NATO onto their borders. This will have spillover onto the Arctic side. Hopefully, that spillover will only be political. However, once again, given the difficulty we faced with the Russians on Georgia and the Ukraine, I am not quite so sanguine.

However, I would submit the real problem is “non-Arctic.” In other words, if the Arctic is indeed becoming an ocean like any other ocean, conflicts elsewhere will spill over. The problem we will face is such where you have hardening positions of the Arctic states and have a crisis develop somewhere else — the Ukraine or Georgia, or wherever you pick a particular crisis — it becomes that much more dangerous for the Arctic, if these are the types of attitudes that seem to be developing.

The geopolitical reality with Russia is that we will, in course, see Arctic focus. They have two ports they can maintain their navies in, one in the Pacific and one in the Murmansk Peninsula.

déclencher dans l’Arctique? » Je ne pense pas qu’une guerre dans l’Arctique soit imminente, mais nous constatons que les États durcissent leur position. Il y a des sources de friction qui, à mon avis, risquent de dégénérer si elles ne sont pas bien gérées.

Ces sources de friction sont au nombre de cinq. La première concerne les voies de transport. Un litige entre le Canada et les États-Unis au sujet du passage du Nord-Ouest en serait un exemple. À mon avis, c’est un problème que nous devrions pouvoir régler. Par contre, il sera intéressant de voir ce qui va se passer lorsque la loi russe sera promulguée, qui énonce clairement que la voie maritime du Nord fait partie des eaux intérieures de ce pays. Ce n’est peut-être pas l’expression qu’elle emploiera, mais la Russie veut le contrôle total de cette voie maritime. Que se passera-t-il si un État s’y oppose?

La deuxième concerne les limites extracôtières et le découpage du plateau continental. J’espère que l’entente conclue en 2008 à Ilulissat sera respectée de façon pacifique. Mais encore une fois, nous constatons un certain durcissement des positions. Le dernier éditorial de *La Pravda* sur la question ridiculisait les prétentions canadiennes de vouloir maintenir des différences par rapport aux Russes.

La troisième concerne les ressources halieutiques. Nous avons déjà connu ce genre de situation dans la mer de Beaufort, lorsque les Américains ont revendiqué le droit de gérer les stocks de poissons dans la zone en litige. Nous continuons également d’avoir un problème avec le Danemark en ce qui concerne le développement de la pêche dans cette région.

Quatrièmement, il y a un risque qu’une action militaire soit mal interprétée, par exemple, des vols d’avions russes, ou le conflit qui continue d’opposer la Russie et la Norvège au sujet de l’intensification de l’activité navale des Russes au large des îles Svalbard.

Cinquièmement, il y a la question de la candidature finnoise à l’OTAN. Un examen attentif de la politique finnoise permet de penser que ce pays songe très sérieusement à collaborer davantage avec l’OTAN, et éventuellement à en devenir membre. Cette année, la politique de sécurité annoncée par les Russes indique que leur préoccupation numéro un est l’élargissement de l’OTAN jusqu’à leur frontière. Cela aura des répercussions sur la région de l’Arctique, répercussions qui ne seront, il faut l’espérer, que politiques. Toutefois, étant donné les difficultés que nous avons eues avec les Russes au sujet de la Géorgie et de l’Ukraine, je ne suis pas très optimiste.

Je prétends cependant que le véritable problème n’est pas l’Arctique en soi. Autrement dit, si l’Arctique doit devenir un océan comme un autre, les conflits qui se déclarent ailleurs s’y répercuteront. Si l’on assiste à un durcissement des positions des États côtiers de l’Arctique et qu’une crise éclate ailleurs — en Ukraine ou en Géorgie, par exemple —, la situation en deviendra d’autant plus dangereuse dans l’Arctique.

La réalité géopolitique est telle que la Russie va bien sûr focaliser son attention sur l’Arctique. Elle y possède deux ports où elle maintient sa flotte, l’un dans le Pacifique et l’autre dans la

We are already starting to see the Americans re-jigging their submarine capabilities to respond to an increasing Russian submarine build up.

The final Joker card we do not know is the entry of the Asians into the Arctic region. I was fortunate to be able to visit both Shanghai and Beijing three weeks ago, where we met with Chinese officials. I can assure you they are very well placed and making the necessary expenditures to become one of the leading Arctic research nations in the world. Quite frankly, the facilities they are building in Shanghai will exceed anything Canada has for research on the Arctic. We do not know what that means for the future.

What does this mean for Canada? I would like to conclude with the following issues. First, in the short term, we have a manageable situation. There is no question whatsoever that, with the proper goodwill and proper governance systems, we can ensure that these more problematic trends can be kept in abeyance. However, in the medium term, the issue is how much the Arctic spills over into other issues and how much do other issues in the international region spill over into the Arctic.

In the long term, we can look at the competition for resources — oil, gas, fish, transportation — where we know that internationally the stakes will be much higher. That becomes even more troubling when we look down to 2020 and 2030 in our time frame.

What should Canada's response be? First, we need to develop an international regime that focuses and leads to cooperation in the Arctic. We need to cement it as much as possible. Take, for example, the Arctic Council, which was a bipartisan Canadian creation. We need to eliminate the American refusal to look at security issues. We need to be realistic on that.

Second, we need to match our neighbours on capacities. All of them are taking a just-in-case approach to their capabilities in the Arctic for surveillance and enforcement. I would argue we need to do what we promised to do, which includes both icebreakers and the Arctic offshore patrol vessels, to name but a few.

Third, we need to start preparing Canadians for a new mindset. We are used to thinking of the Arctic as our backyard, and that gave us a sense of national identity. The fact it was so difficult to get to meant we did not have to worry about outside interests. This will change and is changing already.

Fourth, I think we really need to start having a much better appreciation of the long-term intent of our Arctic neighbours. It is naïve to assume that everyone will be cooperating, that there will be no national interests that will be pursued by our neighbours, including the Russians, Americans, Danes, Norwegians and, very shortly, the Chinese. That is not to say that we will necessarily be falling into conflict, but we have to have a more realist understanding of how the future can evolve to ensure it does develop in a more cooperative fashion.

péninsule de Mourmansk. Les Américains ont d'ailleurs commencé à réorganiser le déploiement de leurs sous-marins pour contrer la multiplication des sous-marins russes dans la région.

Reste à savoir, et c'est encore une inconnue, ce que décideront de faire les Asiatiques. J'ai eu l'occasion de me rendre à Shanghai et à Pékin il y a trois semaines, et j'y ai rencontré des responsables chinois. Je peux vous assurer qu'ils sont en très bonne position et qu'ils consentent les investissements nécessaires pour compter parmi les chefs de file mondiaux de la recherche dans l'Arctique. Très franchement, les installations qu'ils construisent à Shanghai dépassent tout ce que le Canada peut avoir en matière de recherche dans l'Arctique. Nous ne savons pas ce que cela signifie pour l'avenir.

Quelles en sont les conséquences pour le Canada? Permettez-moi de conclure par ces quelques réflexions. Premièrement, à court terme, la situation est gérable. Il ne fait aucun doute qu'avec suffisamment de bonne volonté et des systèmes de gouvernance adéquats, nous pourrions faire en sorte que ces signes inquiétants ne dégénèrent pas. À moyen terme, toutefois, le problème est de savoir dans quelle mesure la situation dans l'Arctique risque de se répercuter sur d'autres domaines, et réciproquement.

À long terme, on peut prévoir une course aux ressources — pétrole, gaz naturel, poisson et transports — car nous savons que, sur le plan international, les enjeux seront beaucoup plus importants, et le seront encore davantage à l'horizon 2020 ou 2030.

Quelle devrait être la position du Canada? Premièrement, il faut mettre en place un régime international axé sur la collaboration dans l'Arctique, et aussi musclé que possible. Nous avons l'exemple du Conseil de l'Arctique, qui était une création bipartisan du Canada. Nous devons écarter le refus américain d'examiner les questions de sécurité. Il faut être réaliste.

Deuxièmement, nous devons nous doter d'une capacité égale à celle de nos voisins. Ils ont tous décidé d'augmenter leur capacité de surveillance et de contrôle dans l'Arctique. J'estime que nous devrions faire ce que nous avons promis de faire, notamment en ce qui concerne les brise-glaces et les navires de patrouille au large des côtes de l'Arctique.

Troisièmement, nous devons amener les Canadiens à changer de paradigme. Nous avons toujours considéré l'Arctique comme notre chasse gardée, ce qui renforçait notre identité nationale. Vu la quasi-inaccessibilité de cette région, nous n'avions pas à nous préoccuper d'éventuelles revendications extérieures. Mais les choses vont changer, et ça a déjà commencé.

Quatrièmement, il faut que nous en sachions beaucoup plus sur les intentions à long terme de nos voisins de l'Arctique. Il serait naïf de s'imaginer qu'ils vont tous collaborer et qu'aucun d'entre eux ne voudra défendre ses intérêts nationaux. Je veux parler entre autres des Russes, des Américains, des Danois, des Norvégiens et, très bientôt, des Chinois. Cela ne veut pas dire que cela aboutira nécessairement à un conflit, mais nous devons avoir une idée plus réaliste de la façon dont les choses peuvent évoluer, afin de multiplier les chances de collaboration.

The Chair: Thank you for those opening comments. For everyone's information, they are, of course, being translated, so we will not see them for a while. However, we will have those and they will become part of our research. I am sorry we did not get them out to all the members.

You have raised very interesting issues.

Senator Dallaire: Welcome, professor, and welcome in front of this committee as we saw you in front of the Fisheries Committee, as well. Thank you for the consistency of your argument.

When you say we have to pursue a regime change, capacity building in the North, a new mindset with regards to our backyard and national interests by other nations, this all leads to a new philosophy regarding the Arctic. Would you argue that perhaps the centre of gravity in Canada should be moving more towards the North, and that the Arctic, as we use the Arctic, or that northern region be considered more to be a border area than what I think it is still being perceived as, which is a frontier area? That, in turn, would bring a different philosophy in responding to these things, would it not?

Mr. Huebert: Absolutely. I do not think I could have worded it better. The reality is that we are headed to being a three-ocean nation. We have had the luxury of the ice cover to look at the Arctic, particularly when it pertains to international issues, making the Arctic into a "boutique" issue. We could pick and choose when we wanted to be involved and could withdraw when we felt it was not necessary.

The changing factor, as you succinctly put it, is the border line. We will have people coming to the Arctic. That does not necessarily mean it is all doom and gloom. There are opportunities. I think of the way Singapore, for example, suddenly found itself on a new shipping route that no one thought would ever take off, to emerge as one of the richest countries in the Asia-Pacific region. It requires us to look forward to understand that the situation is changing and, as you very well put, get a different mindset as to of how we think of the Canadian North.

Senator Dallaire: Conflicts now are principally imploding nations and not nation states against each other, but with factors. Remember, we are looking not at the Arctic today but trying to get a feel for 10, 15 and 20 years down the road, with food, water levels, and so on. On the geopolitical side, would the Northwest Passage become a critical, strategic, logistic main supply route that could put us in a situation of having to take sides in a possible conflict in a zone on either side?

Mr. Huebert: The simple answer is yes. The pursuit of resources within the Arctic context will, I believe, be the most significant driver by the time we get to 2030. I say that because we are already seeing fish stock moving north. Shrimp and turbot are at the root of this dispute we have with a very good friend, Denmark. What happens in a context where the Chinese, who have already said it several times, want to see the entire Arctic Ocean as a region for the international system? They talk about the expansion in technical

La présidente : Je vous remercie de votre déclaration liminaire. J'aimerais signaler que le texte est en cours de traduction et que nous ne pourrions avoir les deux versions que dans quelque temps. Dès que nous les recevrons, elles seront intégrées à notre étude. Je suis désolée de ne pas les avoir reçues à temps pour notre réunion d'aujourd'hui.

Vous avez soulevé des questions très intéressantes.

Le sénateur Dallaire : Je vous souhaite la bienvenue, professeur, dans notre comité, d'autant plus que j'ai eu l'occasion de vous entendre au Comité des pêches. J'apprécie la cohérence de votre argumentation.

Vous dites que nous devons mettre en place un nouveau régime, accroître notre capacité dans le Nord, ne plus considérer l'Arctique comme notre chasse gardée et tenir compte des intérêts nationaux des autres pays; bref, cela signifie que nous devons changer l'idée que nous nous faisons de l'Arctique. Pensez-vous que le centre de gravité du Canada soit en train de se déplacer vers le Nord, et que l'Arctique, ou tout ce territoire septentrional, devrait dès lors être considéré comme une zone frontière plutôt qu'une zone reculée? Si tel est le cas, il me semble qu'il faudrait changer l'idée que nous nous faisons de l'Arctique, n'est-ce pas?

M. Huebert : Absolument. Je n'aurais pu mieux dire. Nous allons en fait devenir un pays bordé par trois océans. La calotte glaciaire qui recouvre l'Arctique nous permettrait, lorsque des problèmes internationaux se posaient, de choisir en quelque sorte ceux qui nous intéressaient et de rester indifférents aux autres.

Ce qui change, comme vous l'avez si bien formulé, c'est la frontière. Le trafic va augmenter dans l'Arctique. Ce ne sera pas forcément négatif, il y aura des occasions à saisir. Je pense par exemple à Singapour qui s'est retrouvé, du jour au lendemain, sur une grande route de navigation, ce que personne n'avait prédit, et qui est devenu l'un des pays les plus riches de la région Asie-Pacifique. Il nous faut donc essayer de comprendre comment la situation va évoluer et, comme vous l'avez fort bien dit, changer l'idée que nous nous faisons du Nord canadien.

Le sénateur Dallaire : De nos jours, les conflits surgissent plus souvent à l'intérieur des États qu'entre les États, avec des nuances bien sûr. Ce qu'il faut voir, ce n'est pas l'Arctique aujourd'hui, mais l'Arctique dans 10, 15 ou 20 ans, avec des ressources alimentaires, des ressources hydrauliques, et cetera. Au niveau géopolitique, le passage du Nord-Ouest va-t-il devenir un axe d'approvisionnement stratégique et logistique critique, ce qui pourrait nous amener à devoir prendre parti, en cas de conflit éventuel?

M. Huebert : La réponse est oui. Dans l'Arctique, la course aux ressources sera le principal enjeu d'ici à 2030. Je dis ça parce que les stocks de poissons sont en train de migrer vers le nord. Or, la crevette et le turbot sont à la source du conflit que nous avons avec un très bon allié, le Danemark. Que se passera-t-il si les Chinois, comme ils l'ont déjà dit plusieurs fois, insistent pour que tout l'océan Arctique devienne un espace international? Ils prétendent en effet que c'est un prolongement naturel du droit

terms from the Law of the Sea perspective as being an entire area. In other words, they have already given hints that they do not want to see us cutting it off under article 76.

What happens in a future where we see China in pursuit of such things as fish stock? Recognize that, even under article 76, if the ice goes away, everyone has the right to pursue fish stock outside of 200 nautical miles. Article 76 does not deal with fish.

What happens in that particular context? This is where a lot of problems will develop in the future. What will happen when we actually start looking seriously at oil and gas resources in the High Arctic?

The point of the matter is everyone turns around and says all known oil and gas resources are within the 200-nautical-mile exclusive economic zones of the coastal states. The only reason for that is because that is the only place we have looked so far. Some of the studies I have seen suggest we may see more in the higher Arctic. That starts becoming a troubling possibility.

Senator Dallaire: We do not have nuclear weapons in this country. We got rid of them, although we had them for a while. Nuclear-powered submarines are going through the Arctic with nuclear weapons on board. Should that not be a reason for us to object and to take action to prevent that from happening?

Mr. Huebert: That is a tricky question. At the heart of it, I do not know whether it is necessarily against our interest for both the Americans and the Russians to have their deterrence in the Arctic. To a large degree, nuclear deterrence is what keeps the Americans and the Russians reasonably on good terms, even at the worst of the Cold War. Do you really want to ban that in that particular context?

My gut reaction is to say yes. However, at least for the Americans and the Russians, to say that they cannot maintain a nuclear deterrence — because that is at the heart of what your question is about — I do not know that necessarily. This is where the paradox arises with Canadian security.

Senator Pépin: This is following Senator Dallaire's question. In your view, what should be the role and responsibility of the Canadian Forces in Arctic sovereignty and security?

Mr. Huebert: In terms of sovereignty, they will not have that big of a role because, technically speaking, the sovereignty issue is about the Northwest Passage. You might throw in the boundary issue with the Beaufort Sea and the Lincoln Sea.

In my mind, the issue is security, and this is where the Canadian Forces are absolutely necessary. It is the issue of ensuring that Canadian rules and regulations are protected within the entire region, both the stuff that everyone knows is Canada and also even in the disputed zones and even beyond the disputed zones. The Canadian Forces will have to work with the RCMP and the Coast Guard to ensure that our rules, regulations and national interests are protected from what increasingly will be international interests coming to the Arctic.

de la mer. Autrement dit, ils ont déjà laissé entendre qu'ils ne veulent pas que nous nous en tenions à l'article 76 pour ce qui est du découpage du plateau continental.

Que se passera-t-il si la Chine décide d'exploiter les ressources halieutiques? Même en vertu de l'article 76, en cas de disparition de la banquise, tout le monde a le droit de pêcher au-delà des 200 milles marins. L'article 76 ne fait pas mention des ressources halieutiques.

Que se passera-t-il? C'est un domaine dans lequel on risque d'avoir beaucoup de problèmes. Et le pétrole et le gaz naturel? Que se passera-t-il quand nous envisagerons sérieusement d'exploiter les ressources du haut Arctique?

Tout le monde écarte le problème en disant que les ressources pétrolières et gazières se trouvent toutes à l'intérieur de la zone économique de 200 milles marins qui appartient à chaque État côtier. Mais c'est le seul endroit où on a fait des études. Celles que j'ai lues indiquent qu'il y en a peut-être d'autres dans le haut Arctique. Ça commence à devenir inquiétant.

Le sénateur Dallaire : Le Canada n'a pas d'armes nucléaires. Nous en avons eu pendant un certain temps, mais nous nous en sommes débarrassés. Étant donné que des sous-marins nucléaires armés passent aujourd'hui par l'Arctique, devrions-nous manifester notre désaccord et leur interdire le passage?

M. Huebert : C'est une question délicate. Je me demande si, au bout du compte, le déploiement par les Américains et les Russes de leur force de dissuasion dans l'Arctique va nécessairement à l'encontre de nos intérêts. La dissuasion nucléaire a beaucoup contribué au maintien de la coexistence pacifique entre les Américains et les Russes, même au plus fort de la Guerre froide. Voudriez-vous vraiment l'interdire dans l'Arctique?

Ma première réaction serait de vous dire oui. Cependant, s'agissant des Américains et des Russes, je ne suis pas sûr qu'on puisse leur dire qu'ils ne peuvent pas faire de la dissuasion nucléaire, car c'est bien là l'essentiel de votre question. C'est tout le paradoxe de la sécurité canadienne.

Le sénateur Pépin : Suite à la question du sénateur Dallaire, j'aimerais savoir ce que devraient être, dans le contexte de la souveraineté et de la sécurité dans l'Arctique, le rôle et les responsabilités des Forces canadiennes.

M. Huebert : S'agissant de la souveraineté, elles n'ont pas un grand rôle à jouer, sur le plan technique, car la question de la souveraineté tourne autour du passage du Nord-Ouest. Certes, il peut y avoir un problème de frontières avec la mer de Beaufort et la mer de Lincoln.

À mon avis, c'est davantage un problème de sécurité, et c'est là que les Forces canadiennes jouent un rôle indispensable. L'objectif est en effet de s'assurer que les règles et règlements canadiens sont respectés dans toute la région, à la fois dans le territoire reconnu comme le territoire canadien et dans les zones contestées, voire au-delà. Les Forces canadiennes devront collaborer avec la GRC et la Garde côtière pour s'assurer que nos règles, nos règlements et nos intérêts nationaux sont protégés contre les intérêts de plus en plus internationaux qui seront présents dans l'Arctique.

Senator Pépin: What do you think about arming the Canadian Coast Guard?

Mr. Huebert: I almost see this as a non-argument. I often get asked whether I would prefer to see red hulls or grey hulls in the Arctic. How do we deal with enforcement? My mock answer is always paint all the hulls pink and get on with it.

In my view, from an international perspective, it does not matter whether it should be Coast Guard or National Defence. What will be required when we have these international interests coming to the Arctic is that we have some capability of responding. Does it mean the Coast Guard should be armed? The Coast Guard is already armed. Let us be honest here. It is by a thousand small steps. Are they armed to the degree that will be necessary? No; I think we have to go further.

The Chair: Can you expand on that, the degree to which you want to see them armed?

Mr. Huebert: Ideally, when it comes to Coast Guard and the Department of National Defence in the North, I would love to see us go to an all-Canada approach. We talk about this ability to go beyond individual departments. Frankly, our Nordic neighbours are creating platforms. Basically, you put whatever capability you see needed for both the short term and the medium term. In other words, if you are building new icebreakers or the Arctic offshore patrol vessels, you do not necessarily put the missiles or the guns on, but you give them a lock and load capability and you train the necessary crews. It may not necessarily be Coast Guard crews that then man a gun or missile system on a Coast Guard vessel; but I do not see why you cannot teach DND to be able to operate on Coast Guard vessels, and we will put the necessary weapons systems and people on board.

Senator Lang: The first question I have is regarding your statement that basically the Northwest Passage will be open year-round.

Mr. Huebert: I did not say year-round for the Northwest Passage. I am saying there are some who are arguing in terms of year-round if you start adding the necessary capability. First-year ice will always come back until such time as we are frying everywhere else in the world.

If we get to a point of seeing ice completely gone in the Arctic, even first-year ice, that means climate change has raised us to such a temperature that we are facing massive dislocation everywhere, probably even hitting Southern Canada.

Senator Lang: You have accepted the fact that it will be open six to eight months a year for transportation; is that correct?

Mr. Huebert: The person whose research I value most on this is David Barber, from the University of Manitoba. He has consistently been the most correct on his estimations. He is saying that by 2020 we will see the elimination of multi-year ice, and by 2030 we probably will see a shipping season in that time bracket.

Le sénateur Pépin : Devrions-nous armer la Garde côtière canadienne?

M. Huebert : Ça n'a pratiquement pas d'importance. On me demande souvent si je préfère voir des coques rouges ou des coques grises dans l'Arctique. Mais que faisons-nous de l'application? Je suggère toujours, en plaisantant, de peindre toutes les coques en rose, et de passer à autre chose.

Dans une perspective internationale, peu importe que ce soit la Garde côtière ou la Défense nationale. L'important, lorsque ces intérêts internationaux commenceront à se manifester dans l'Arctique, est que nous ayons une capacité de réaction. Cela signifie-t-il que la Garde côtière devrait être armée? Elle l'est déjà. Soyons honnêtes. Elle l'est de mille et une façons. Est-elle suffisamment armée? Non, je pense que nous devrions aller plus loin.

La présidente : Pourriez-vous être plus précis?

M. Huebert : S'agissant de la Garde côtière et du ministère de la Défense nationale dans le Nord, je pense qu'idéalement, nous devrions adopter une approche pancanadienne, qui transcende chacun des ministères. Nos voisins nordiques créent des plates-formes. En fait, il faut mobiliser toutes les capacités que vous jugez nécessaires pour le court terme et pour le moyen terme. Autrement dit, si vous construisez de nouveaux brise-glaces ou de nouveaux navires de patrouille extracôtiers pour l'Arctique, vous ne les armez pas nécessairement mais vous leur donnez la capacité d'être armés et vous entraînez les équipages en conséquence. Il n'est pas indispensable que ce soit un garde-côte qui soit capable d'utiliser un fusil ou de lancer des missiles; vous pouvez fort bien entraîner des soldats de la Défense nationale à opérer sur des navires de la Garde côtière et à utiliser ces armements.

Le sénateur Lang : La première question que j'aimerais poser porte sur votre affirmation selon laquelle le passage du Nord-Ouest sera pratiquement ouvert toute l'année.

M. Huebert : Ce n'est pas moi qui le dis mais certains pays, s'ils développent leur capacité dans la région. Il y aura toujours de la glace de première année tant que nous ne grillerons pas complètement partout ailleurs dans le monde.

Si on en arrive au point où la banquise disparaît complètement de l'Arctique, même la glace de première année, cela signifiera que le réchauffement climatique aura provoqué des perturbations considérables, peut-être même dans le Sud du Canada.

Le sénateur Lang : Vous partez du principe que le passage sera ouvert au transport maritime de six à huit mois par an, n'est-ce pas?

M. Huebert : Le chercheur auquel je fais le plus confiance là-dessus est David Barber, de l'Université du Manitoba. Ses prévisions ont toujours été remarquablement exactes. Il estime que, d'ici à 2020, il n'y aura plus de glace vieille de plusieurs années, et que, d'ici à 2030, le passage sera ouvert au transport maritime pendant six à huit mois par an.

Senator Lang: Accepting that premise, government really has to review what its commitments are for the purposes of the type of vessels that we would be building for 2030, so that we can cope at that time as opposed to what it is today. Do you have observations about what the plan for our national defence is at the present time and whether there should be any changes?

Mr. Huebert: The plan for national defence is to go ahead with the Arctic offshore patrol vessels, which is a miniaturized version of what the Norwegians have introduced into their coast guard; it is basically a Svalbard class vessel.

I have no problems with the basic configuration of the vessel, except to say we probably should be looking at something larger than what we are talking about. We have so many unknowns coming that we need the capacity to be able to add on to that vessel. Although it is hard to get this information on the outside, there are suggestions that we will not copy the Norwegians in terms of their vessel's ability to have add-on capabilities. The Norwegians have a design to accept weapons systems that we would associate with the navy, even though the vessel is clearly with the Norwegian Coast Guard.

We need to ensure we are in fact copying the Norwegians, and that the vessel does have this add-on capability. For all I know, we may be looking at this; once again, I am not privy to this information. So many uncertain questions remain into 2030 and 2040, when these ships will still be operating, that we need to pad our bets as much as possible.

Senator Lang: You mentioned the Beaufort Sea at least twice — of course, that is our part of the world — and the fact that Canada is now moving ahead to seek a resolution of that particular boundary. Do you have comments on that as well? I see it as very uncertain right now, and we should be searching for certainty.

Mr. Huebert: The big thing with the Beaufort Sea is that we already see what the two issues will be: fishing and oil and gas. The moment we see a big push on that, it becomes that much more difficult to try to resolve the issue.

Historically, we know that if you want to resolve it, set up the rules before people find real value and have real money. The big problem Canada will face is the 1984 Western Arctic Inuvialuit land claim agreement, which basically follows our version of the border. For political reasons, it will be difficult for Canada to have any form of compromise on this issue.

I ultimately see, and have argued, that perhaps some form of a joint management scheme, where we agree to disagree on the formal borders but agree on the management of the resources within, may be the way we want to proceed, rather than getting beat up on the definitive border.

Senator Lang: Do you know of any other area that has such an agreement?

Le sénateur Lang : Dans ces conditions, le gouvernement doit vraiment revoir ses engagements en matière de construction navale pour 2030, afin que nous puissions faire face à la situation. Que pensez-vous du programme actuel de la Défense nationale? Devrait-il être modifié?

M. Huebert : Le programme actuel de la Défense nationale prévoit l'acquisition de navires de patrouille extracôtiers, qui sont une version miniaturisée de ce dont les Norvégiens ont équipé leur garde côtière; ce sont essentiellement des navires de classe Svalbard.

Je n'ai rien à dire contre la configuration de base du navire, si ce n'est qu'on devrait peut-être envisager un bâtiment plus grand. L'avenir comporte tellement d'inconnues qu'on devrait se donner la capacité d'ajouter les équipements nécessaires. Même s'il est difficile d'obtenir ce genre de renseignements, il semblerait que nous ayons décidé de ne pas faire comme les Norvégiens, c'est-à-dire de ne pas doter nos navires de la capacité de recevoir d'autres équipements par la suite. Les Norvégiens vont installer sur leurs bateaux de la garde côtière un système d'armement normalement installé sur des bateaux de la marine.

En fait, nous devrions faire comme les Norvégiens et nous assurer que nos bateaux ont la capacité de recevoir d'autres équipements par la suite. C'est peut-être ce que nous sommes en train de faire, je ne suis pas dans le secret des dieux. Il y a tellement de questions qui restent sans réponse à l'horizon 2030 et 2040, alors que ces navires seront encore en service, que nous devons assurer nos arrières du mieux que nous pouvons.

Le sénateur Lang : Vous avez mentionné la mer de Beaufort à au moins deux reprises — bien sûr, elle fait partie de l'Arctique — et le fait que le Canada demande un règlement de ce litige frontalier. Qu'avez-vous à dire à ce sujet? Personnellement, cela me paraît très incertain.

M. Huebert : Ce qui est intéressant ici, c'est que nous savons déjà quels sont les deux principaux enjeux : la pêche, le pétrole et le gaz naturel. Dès lors que ces enjeux prennent sérieusement de l'importance, il devient beaucoup plus difficile de régler le différend.

L'histoire nous enseigne que, si on veut régler ce genre de problème, il faut énoncer les règles avant que les autres n'en découvrent la valeur réelle et n'aient les moyens de s'approprier la ressource. Le problème principal auquel le Canada se heurtera est la revendication territoriale de 1984 des Inuvialuit de la région ouest de l'Arctique, qui respecte pour l'essentiel notre interprétation de la frontière. Pour des raisons politiques, il sera difficile pour le Canada d'obtenir un compromis sur la question.

Si on ne s'entend pas sur le tracé des frontières, il sera peut-être bon d'envisager, au final, une sorte de régime de gestion conjointe, selon lequel on conviendrait d'une façon de gérer les ressources situées à l'intérieur du territoire, plutôt que de voir chaque partie s'arc-bouter sur ses positions au sujet de la frontière.

Le sénateur Lang : Existe-t-il une entente de ce genre ailleurs dans le monde?

Mr. Huebert: The closest one that comes to mind is an agreement the Australians and the Indonesians had over the Timor Sea. They had much worse political relations than Canada and the U.S., and they were able to come to a joint management agreement around oil resources within that region. That may be one model we would want to look at.

Senator Martin: During your introductory comments, you mentioned the Asian influence. You said you recently visited Beijing and Shanghai, and you referenced some capital projects. Can you elaborate on that?

Mr. Huebert: China will be building what I think will be the world's largest non-nuclear-powered icebreaker for polar research. It will be in conjunction with Royal Royce of Britain and probably will be designed by the world's premier icebreaker designer, which is Akers of Finland.

They are saying this vessel will probably appear within the next three years. She will be between 8,000 and 10,000 tonnes — a very large vessel. The Chinese already have the world's largest research vessel. It is not an icebreaker per se, but she has been in some pretty thick ice.

In Shanghai, they have built a pier specifically for their research vessels. They are building campuses for Arctic research. The Polar Research Institute of China has about seven buildings for research and administration with up to 144 individuals. In their words, they plan to become one of the world's leaders on this issue. They are putting the equivalent of tens of millions or hundreds of millions of dollars into this by any Canadian comparison.

The Chair: What is the nature of the research, because they do not have direct access?

Mr. Huebert: They have direct access. They maintain three bases in Antarctica and they have bases in the Arctic. They were a signatory to the 1920 Norwegian Svalbard Treaty, although they do not know why. That was a comical element to the meeting we had with them; they do not have a clue why they signed it, but they did. As a result, they have a research station in the Svalbard Islands, which they have been maintaining for four or five years.

They told us formally that they have three interests: First, climate change will affect China and it starts in the Arctic, so they want to know the science. Second, their economic prosperity depends on maritime traffic. Any possibility of new trade routes is of immediate importance and significance to China. The third interest is resources. They say that some areas will not be covered for oil and gas in terms of article 76, and they are very interested once the ice retreats to see whether that is developed. As well, they depend heavily on fish stocks for feeding their population.

M. Huebert : Le premier exemple qui me vient à l'esprit est celui de l'entente que les Australiens et les Indonésiens ont conclue au sujet de la mer de Timor. Ils avaient des relations politiques beaucoup plus houleuses que le Canada et les États-Unis, et malgré cela, ils ont réussi à s'entendre sur un système de gestion conjointe des ressources pétrolières de cette région. C'est un modèle dont nous pourrions éventuellement nous inspirer.

Le sénateur Martin : Dans votre déclaration liminaire, vous avez parlé de l'influence des pays asiatiques. Vous avez dit que vous vous étiez rendu récemment à Pékin et à Shanghai, où les Chinois ont investi dans des chantiers importants. Pourriez-vous nous en dire davantage?

M. Huebert : La Chine va construire ce qui, je crois, sera le plus gros brise-glace à propulsion non nucléaire pour la recherche polaire. La construction va se faire en partenariat avec Royal Royce de Grande-Bretagne, et la conception du bâtiment sera probablement confiée au premier concepteur de brise-glaces au monde, la société finnoise Akers.

Ils prévoient que le bâtiment sera prêt d'ici trois ans. Ce sera un très gros navire, de 8 000 à 10 000 tonnes. Les Chinois ont déjà le plus gros navire de recherche au monde. Ce n'est pas un brise-glace en soi, mais le navire a déjà traversé des glaces très épaisses.

À Shanghai, ils ont aménagé un quai spécial pour leurs navires de recherche. Ils construisent des campus de recherche dans l'Arctique. L'Institut de recherche polaire de Chine compte à peu près sept bâtiments pour la recherche et l'administration, qui abritent jusqu'à 144 personnes. Ils ne cachent pas leur intention de devenir l'un des chefs de file mondiaux dans ce domaine, auquel il consacre des dizaines de millions, voire des centaines de millions de dollars.

La présidente : Sur quoi portent leurs recherches, étant donné qu'ils n'ont pas d'accès direct?

M. Huebert : Ils ont un accès direct. Ils ont trois bases dans l'Antarctique, et ils ont des bases dans l'Arctique. Ils ont signé le traité norvégien de Svalbard en 1920, même s'ils ne savent toujours pas pourquoi. Je me souviens que c'était assez comique quand ils nous ont dit qu'ils n'avaient aucune idée de la raison pour laquelle ils avaient signé ce traité. Mais c'est ce qu'ils ont fait, et c'est pour cela qu'ils ont une station de recherche dans les îles Svalbard depuis quatre ou cinq ans.

Ils nous ont dit officiellement qu'ils avaient trois intérêts : premièrement, le changement climatique va toucher la Chine, et comme il a son origine dans l'Arctique, ils veulent en connaître les raisons scientifiques. Deuxièmement, leur prospérité économique dépend du trafic maritime. Toute possibilité de nouvelle route commerciale les intéresse au plus haut point. Leur troisième intérêt concerne les ressources. Ils prétendent que les ressources pétrolières et gazières de certaines régions ne tombent pas sous le coup de l'article 76, et ils sont très curieux de savoir si ces ressources seront exploitées une fois que la banquise aura reculé. De plus, ils comptent beaucoup sur les ressources halieutiques pour nourrir leur population.

The fourth interest, which they did not state, is that the newest addition to the Polar Research Institute of China is a branch of strategic studies to look at the impact of security in the Arctic.

The Chair: How big is their base?

Mr. Huebert: They have 144 employees, but they have been at it for only three years.

Senator Manning: Your presentation was very interesting. We have read and heard about submarine activity in the North over the past number of years. As far as I know, Canada does not have any way of tracking how much submarine activity is in the North. Do you have any insight into that from your research? As the ice melts, do you see an increase in submarine traffic? It is a great way of doing research, from the other countries' point of view.

Mr. Huebert: The biggest problem we have with submarines from the outside is that we only know what people want us to know. We have to take any submarine reports with a huge grain of salt, for example regarding the political motivation for the Americans suddenly releasing information on the USS *Texas* showing up or the Russians suddenly talking about the launch of two of their Delta III class submarines last summer. We have to be skeptical.

We see clearly that there is almost a media competition. We see that the Russians have started to increase some of their exercises in the North. We read their announcement that they sent two of their missile-carrying submarines to the North and did a test launch. The Russians were proud that they did so without being detected by the Americans.

Then, the Americans begin to circulate pictures and low-level media reports of the USS *Texas* being in Arctic waters. That is significant because until that time, all the American open source said only that the Virginia class submarine — their newest — could not go under the ice. They were clearly signalling that they were either lying or have retrofitted the subs. That becomes important signalling. We are seeing signalling in that context.

In terms of Canadian capabilities of knowing, I would draw the committee's attention to the fact that Canada has been trying to develop an indigenous capability of being able to determine what submarines are coming in and near its waters through what would be underwater sensors, called Northern Watch. This very promising set of technologies is being developed by Defence Research and Development Canada, DRDC. I recommend strongly that we ensure following through with that development, given your point about increased Arctic submarine traffic. We will see an increase in nuclear-powered submarines with the Norwegians and the Russians, but not so much the Americans who are sticking with air-independent propulsion, AIP, which will give their conventional submarines the potential for going under the thinner ice that we will likely see in the Arctic in the future.

Il faut ajouter un quatrième intérêt, qu'ils n'ont pas mentionné explicitement. L'Institut de recherche polaire de Chine vient de créer une nouvelle direction des études stratégiques, chargée d'examiner l'impact de la sécurité dans l'Arctique.

La présidente : De quelle taille est leur base?

M. Huebert : Ils y emploient 144 personnes, mais elle ne fonctionne que depuis trois ans.

Le sénateur Manning : Votre déclaration était extrêmement intéressante. Nous entendons parler du passage de sous-marins dans le Nord depuis un certain nombre d'années, mais, que je sache, le Canada n'a aucun moyen de savoir combien il en passe. En avez-vous une idée? Au fur et à mesure que la banquise recule, constatez-vous une augmentation du nombre de sous-marins? Pour les autres pays, c'est certainement une excellente façon de faire de la recherche.

M. Huebert : Le plus gros problème que nous posent les sous-marins étrangers est qu'ils ne nous disent que ce qu'ils veulent bien nous dire. Nous devons prendre leurs rapports avec un gros grain de sel, par exemple en ce qui concerne les raisons politiques qui poussent les Américains à publier soudainement des informations sur l'USS *Texas*, ou encore les Russes à annoncer tout d'un coup, l'été dernier, le déploiement de deux de leurs sous-marins de classe Delta III. Nous devons rester sceptiques.

Nous nous rendons bien compte que c'est quasiment une compétition médiatique. Nous observons que les Russes multiplient les manœuvres militaires dans le Nord. Nous avons appris qu'ils avaient envoyé deux sous-marins porteurs de missiles dans le Nord pour y faire des essais, et qu'ils étaient fiers de l'avoir fait à l'insu des Américains.

De leur côté, les Américains ont commencé à faire circuler des photos et des articles sur la présence de l'USS *Texas* dans les eaux arctiques. C'est important car, auparavant, les sources d'information américaines ne parlaient que d'un sous-marin de classe Virginia — le dernier modèle —, qui ne pouvait pas naviguer sous la glace. Autrement dit, soit ils mentaient, soit ils ont modernisé leurs sous-marins. Ce sont des signaux très importants, et c'est ce que nous observons en ce moment.

S'agissant de la capacité des Canadiens de savoir ce qui se passe, j'aimerais attirer l'attention de votre comité sur le fait que le Canada est en train de se doter de capteurs sous-marins, les Northern Watch, qui lui permettront de détecter les sous-marins qui naviguent à l'intérieur ou à proximité de ses eaux intérieures. Cette technologie très prometteuse est actuellement mise au point par Recherche et développement pour la défense Canada, RDDC. Je vous recommande vivement de suivre attentivement le dossier, d'autant plus que vous avez vous-même abordé la question de l'augmentation du trafic de sous-marins dans l'Arctique. On observera une augmentation du nombre de sous-marins à propulsion nucléaire norvégiens et russes, mais moins du côté des Américains qui préfèrent la propulsion anaérobie, l'AIP, car elle donnera à leurs sous-marins traditionnels la capacité de naviguer sous des glaces moins épaisses, comme cela va être le cas dans l'Arctique.

Senator Plett: I am not sure that I am a complete convert to the theory of the polar ice cap disappearing. However, considering the doom and gloom that we hear constantly, and given that it takes years and years to build an icebreaker or any type of ship — the Canadian navy lost its icebreaking capabilities in the 1950s — and you suggested that by the year 2030 we might not need icebreakers in the North, should we even consider building them if it takes that long to put one in the water? By all accounts, we will not have any ice left to break by 2030.

Mr. Huebert: Those are very good questions. I will start with the first one about how long it takes to build vessels. It takes Canada that long to build vessels. Not to be too critical, but we have seen from a bipartisan perspective that absolutely we need a shipbuilding strategy. We need to increase this. If you read the report that I provided to the committee, you will see that some of our northern neighbours, once they have decided to build an Arctic-capable vessel, have done it in as little time as three to four years. It can be done quickly, as the Swedes and Danes have demonstrated in that context. Taking a long time to build such vessels is more of a Canadian or North American habit.

As to whether we will need icebreaking in 2030, the biggest issue is whether we will want 12-month access in the North. That will be the critical point. If so, then we will need icebreaking. As I said earlier, we will see ice reform in the winter months. Unless we get into such a runaway period of climate change, the models show us that temperatures would have to be comparable to the burning hot tropics of the southern latitudes before ice would not reform. So there will be first-year ice, and because the Northwest Passage is a relatively narrow combination of waterways and land, there will be ice compression. As the ice on a river melts in the springtime, it piles up in ridges. We will still need the icebreakers because people will push the envelope to navigate the passage. As well, we will need the capability, if for nothing else, for the search and rescues when a ship goes into the season too early or too late.

Even in 2030, I can see a clear argument for needing an icebreaking capability. Will we need icebreakers as big as the Russian nuclear-powered icebreakers of today that can travel to the High Arctic to the North Pole during the wintertime? No, but we will still need some icebreaking capability.

Senator Plett: Following up on that, you alluded to search and rescue. I have spent a good part of my life in the Arctic. I have always been of the opinion that if we were to have eight months of capability each year, it would be sufficient. Yet, you are suggesting that is not sufficient. Is it primarily for search and rescue, or are you suggesting that we start using it as way to haul people? Why do you think it should be open 12 months each year?

Le sénateur Plett : Je ne suis pas tout à fait convaincu que la calotte glaciaire soit en train de disparaître. Néanmoins, étant donné les scénarios catastrophes dont on nous rebat les oreilles, et étant donné qu'il faut des années pour construire un brise-glaces ou tout autre type de navire — le Canada a perdu sa capacité en matière de brise-glaces dans les années 1950 —, sans compter que vous avez vous-même fait remarquer qu'on n'aura peut-être plus besoin de brise-glaces dans le Nord d'ici à 2030, faut-il alors vraiment envisager d'en construire puisqu'il faut attendre aussi longtemps avant de pouvoir les mettre à l'eau? D'après ce qu'on entend, d'ici à 2030, il n'y aura plus de glaces à briser.

M. Huebert : Vous avez posé d'excellentes questions. Je vais commencer par la première, qui concerne le délai de construction d'un navire. Il est vrai que ça prend du temps pour construire des navires au Canada, mais je pense que tous les partis s'entendent sur la nécessité d'avoir une stratégie sur les chantiers navals. Nous avons besoin de développer cette industrie. Vous constaterez, dans le rapport que je vous ai fait parvenir, que certains de nos voisins du Nord, une fois qu'ils ont décidé de se doter de bâtiments aptes à la navigation dans l'Arctique, ont réussi à en construire en l'espace de trois ou quatre ans. Ça peut donc se faire assez rapidement, les Suédois et les Danois l'ont prouvé. C'est surtout au Canada et en Amérique du Nord que, traditionnellement, la construction d'un navire prend beaucoup de temps.

Quant à savoir si nous aurons besoin de brise-glaces en 2030, je pense qu'il faut commencer par déterminer si nous voulons pouvoir naviguer dans l'Arctique 12 mois par an. Comme je l'ai dit tout à l'heure, la glace se reformera en hiver. À moins que le changement climatique soit vraiment radical, et à ce sujet, les modèles nous indiquent qu'il faudrait que les températures soient comparables à celles des tropiques des latitudes australes pour que la glace n'ait pas le temps de se reformer. Par conséquent, il y aura des glaces de première année, et comme le passage du Nord-Ouest est relativement étroit et jonché d'îlots, la glace exerce une forte compression. À la fonte des glaces d'une rivière, au printemps, les glaces s'accumulent sous forme de crêtes. Nous aurons toujours besoin de brise-glaces pour élargir le passage afin de faciliter la navigation. Nous en aurons également besoin, ne serait-ce que pour ça, pour les activités de recherche et de sauvetage, quand un bateau est pris par les glaces parce qu'il s'y est aventuré trop tôt ou trop tard dans la saison.

Même en 2030, je suis convaincu que nous aurons besoin de brise-glaces. Aurons-nous besoin de brise-glaces aussi puissants que les brise-glaces russes à propulsion nucléaire, qui peuvent naviguer jusqu'au haut Arctique et jusqu'au pôle Nord en hiver? Je ne le pense pas, mais nous aurons assurément besoin de brise-glaces.

Le sénateur Plett : Vous venez de parler de recherche et de sauvetage. J'ai moi-même passé pas mal de temps dans l'Arctique, et j'ai toujours pensé que si nous avions la capacité d'y naviguer pendant huit mois, ce serait suffisant. Mais vous, vous dites que ce ne serait pas suffisant. Ces brise-glaces serviraient-ils principalement à des activités de recherche et de sauvetage, ou pensez-vous qu'on devrait les utiliser pour le transport de passagers? Pourquoi pensez-vous que le passage devrait être ouvert 12 mois par an?

Mr. Huebert: I think others will start using it, and we must have the ability to ensure that when those others show up, they follow Canadian rules and interests. In that context, it will be for search and rescue to a large degree but also to provide an enforcement capability, a response to the kind of resource development that seems very plausible in that time period.

Senator Dallaire: In the early 1980s, I participated with the Royal Marines in a study on how much training was required of southern troops not only to survive but also to be effective in winter and summer Arctic conditions. We estimated that they should be up there for at least three months at a time so they could live and operate effectively and not just survive. That meant a significant amount of troop time in the North with possible rotation.

If instead we went to the indigenous peoples of the North and turned to them as a more permanent force than the on-call, temporary arrangement we have now, both on land and on board ship or small craft, would that not be a much more effective force than trying to move southern troops up to the North?

Mr. Huebert: That is an easy question. The answer is yes. There is no question that the indigenous knowledge, the Aboriginal knowledge that the various Inuit and Dene and other members of the Rangers bring is the answer. Given so many of the difficulties for southern troops of dealing with such a foreign landscape, having instead people for whom it is their home, their backyard, is the way to go.

In fact, you heard from retired colonel Pierre Leblanc who was very instrumental when we started re-examining how to start training in the Arctic. One of his core requirements was that we have to get much more serious with the Rangers, even though he may be too modest to take credit for it. He ensured that was brought in when we resumed training in the Arctic in 2002.

The Chair: To follow up on that, when you started your remarks today, and Senator Dallaire talked about moving the centre of gravity, you still have probably more than 90 per cent of the Canadian population that live within spitting distance of the 49th parallel. Even if you employ and use the resident native populations, will you be anywhere close to what you think is needed?

Mr. Huebert: It depends on how you utilize the resources. They are underutilized at this point. We know some core domestic issues facing us in the Arctic region are an employment issue and social problems that come with a young population that is really asking how we bridge the gap between a traditional society and a modern society. Considering some of the challenges facing youth right across the board within our northern region, both Aboriginal and non-Aboriginal, the opportunities that could be provided by the type of situation Senator Dallaire is talking about would be precisely the way to address many of the issues, and we are nowhere near being able to utilize that to the degree that I

M. Huebert : Les autres pays vont le faire, alors mieux vaut avoir la capacité de vérifier qu'ils respectent les règles et les intérêts canadiens. Ces brise-glaces serviraient d'abord à des activités de recherche et de sauvetage, mais on pourrait aussi les utiliser pour l'application de la loi, vu les activités d'exploitation des ressources qui devraient s'y développer à ce moment-là.

Le sénateur Dallaire : Au début des années 1980, j'ai participé, avec les Fusiliers marins, à une étude sur le type d'entraînement à donner aux soldats du Sud pour qu'ils puissent non seulement survivre mais aussi être efficaces dans l'Arctique, hiver comme été. On en avait conclu que les soldats devraient y être stationnés pour au moins trois mois à la fois, afin qu'ils aient le temps de s'adapter et de fonctionner de façon efficace. Cela représentait donc, pour l'ensemble de nos effectifs, beaucoup de temps dans le Nord, même par rotation.

Plutôt que d'y envoyer régulièrement des soldats du Sud en affectation temporaire, je me demande si on ne devrait pas enrôler des Autochtones du Nord pour ce genre de missions, que ce soit sur terre ou à bord de navires ou de petites embarcations? Ne pensez-vous pas que ce serait une solution plus efficace?

M. Huebert : C'est une question facile, à laquelle je réponds oui. Il est évident qu'avec leurs connaissances et leurs savoirs indigènes, les Inuits, les Dénés et les autres membres des Rangers sont vraiment la solution. Étant donné toutes les difficultés qu'une région inconnue présente pour des soldats du Sud, il vaut nettement mieux engager des gens qui y vivent depuis toujours.

En fait, vous avez entendu le témoignage du colonel Pierre Leblanc, aujourd'hui à la retraite, qui a joué un rôle très important pendant cette étude sur la formation à donner aux soldats postés dans l'Arctique. L'une de ses principales recommandations était de donner un rôle plus important aux Rangers. Il est sans doute trop modeste pour s'en attribuer la paternité, mais sa recommandation a été prise en compte lorsque nous avons recommencé l'entraînement dans l'Arctique en 2002.

La présidente : À ce propos, vous avez dit au début, lorsque le sénateur Dallaire a parlé d'un déplacement du centre de gravité, qu'il y avait encore sans doute plus de 90 p. 100 de la population canadienne qui habitait à un jet de pierre du 49^e parallèle. Par conséquent, même si vous engagez des Autochtones sur place, aurez-vous assez de monde?

M. Huebert : Tout dépend comment vous utilisez vos ressources. À l'heure actuelle, elles sont sous-utilisées. Nous savons que nous avons un grave problème de chômage dans la région de l'Arctique, avec tous les maux sociaux que cela entraîne, les jeunes ayant besoin d'aide pour passer d'une société traditionnelle à une société moderne. Étant donné, donc, les problèmes qui se posent aux jeunes dans toute la région septentrionale, qu'ils soient autochtones ou non, je pense que les opportunités d'emplois comme celles que propose le sénateur Dallaire sont une solution tout à fait indiquée, car ça permettrait d'occuper une main-d'œuvre sous-utilisée et de résoudre en même

think we could. Honestly, I think we can do a lot more, and we have no idea how far we could push the capacity, even with the small numbers we are speaking of.

Senator Lang: I agree with your last comments. We can do much more especially with the smaller isolated communities, and they do have significant social problems. This could in part be a reason to be and could give these young people another opportunity to be out there.

The one thing you did not comment on was the resources that appear to be out there that we are presently mapping, especially offshore, and what that could do for Canada as far as sovereignty is concerned with the development of those resources. That means more people and more investment and, in turn, especially for the smaller, isolated communities, a greater participation in an ever-evolving economy. Do you have a short comment on that?

Mr. Huebert: We know that the unknown quantity is the North. We do not know what the fish stock will be like once the ice is gone; we do not know about the oil and gas. We have a fairly good idea from what the U.S. Geological Survey tells us about the immediate area offshore, and those estimates were anywhere from 13 per cent of all undiscovered oil and probably about 30 per cent of all undiscovered gas, and that is not looking at the issue of gas hydrates, which, incidentally, is where the Japanese are putting their money now.

Most of our gas hydrate research is not funded by Canadians or Canadian research interests but by the Japanese, so it is quite interesting watching the Asians. They basically know where their future is headed in this regard — something we might want to look at a little more closely.

The Chair: Thank you. We really appreciate this. You have given us lots of material. We will get your document out, and I am sure you will be happy to take our phone call if we have any questions that come from that.

Mr. Huebert: Absolutely.

The Chair: Thank you for being with us today.

Our next witness is Stephen Carmel, Senior Vice-President of Maritime Services at Maersk Line. He is proud to say that his career in sailing began as a deck officer and master, primarily on tankers. He knows whereof he speaks. He is currently working on a PhD in international studies with an emphasis on international political economy and conflict.

I had the pleasure of hearing Mr. Carmel speak in Halifax at a recent conference on some issues that are very salient to the whole question of Arctic sovereignty and security.

I know you have some opening remarks, which we will have distributed shortly.

temps bon nombre de problèmes. Je suis convaincu qu'on pourrait faire beaucoup plus, et qu'on n'a même pas idée de tout ce qu'on pourrait faire, même avec une population limitée, comme vous le dites.

Le sénateur Lang : Je suis d'accord avec ce que vous venez de dire. Nous pourrions faire bien davantage, surtout dans les petites collectivités isolées où il y a beaucoup de problèmes sociaux. Cela donnerait en quelque sorte une raison d'être à tous ces jeunes.

Vous n'avez pas parlé des ressources qui semblent être présentes dans l'Arctique et que nous sommes en train de cartographier, surtout au large des côtes, ainsi que des conséquences que l'exploitation de ces ressources pourrait avoir pour la souveraineté du Canada. Cela va attirer des gens, des investissements et, par voie de conséquence, une plus grande participation de la population locale, surtout des petites collectivités isolées, au développement économique en général. Avez-vous quelques mots à dire à ce sujet?

M. Huebert : Le Nord est encore une zone inconnue. Nous ne savons pas ce qu'on y trouvera comme poisson une fois que la glace se sera retirée; nous n'en savons pas davantage en ce qui concerne les ressources pétrolières et gazières. Grâce au U.S. Geological Survey, nous avons une assez bonne idée des ressources disponibles à proximité des côtes; d'après les estimations, elles représentent 13 p. 100 des ressources pétrolières mondiales non découvertes et environ 30 p. 100 des ressources gazières mondiales non découvertes. Sans compter les ressources en hydrates de gaz, qui intéressent particulièrement les investisseurs japonais.

En effet, la majeure partie de notre recherche sur les hydrates de gaz est financée non pas par des Canadiens ou des intérêts canadiens mais par des Japonais. C'est très intéressant de voir ce que font les Asiatiques. Ils savent où est leur avenir, et c'est peut-être un domaine auquel nous devrions nous intéresser de plus près.

La présidente : Merci. Votre témoignage nous a été vraiment utile. Vous nous avez donné beaucoup d'informations. Nous ferons circuler votre déclaration, et j'espère que vous répondrez au téléphone si nous avons d'autres questions à vous poser à ce sujet.

M. Huebert : Absolument.

La présidente : Merci d'être venu.

Nous accueillons maintenant Stephen Carmel, premier vice-président des services maritimes de Maersk Line. M. Carmel est fier de dire qu'il a commencé sa carrière professionnelle au poste d'officier de pont et de commandant, principalement sur des pétroliers. Il sait donc de quoi il parle. À l'heure actuelle, il prépare un doctorat d'études internationales avec une spécialisation en politique économique internationale et en conflits.

J'ai eu le plaisir d'entendre M. Carmel récemment, lors d'une conférence à Halifax sur des questions liées à la souveraineté et à la sécurité dans l'Arctique.

Je sais que vous avez une déclaration liminaire, que nous allons distribuer sans tarder.

Stephen M. Carmel, Senior Vice-President of Maritime Services, Maersk Line Ltd: Good afternoon, honourable senators. Thank you for offering me the opportunity to speak with you today.

I will be offering my observations based on my many years at sea as a captain on tankers in international trade, my experience as an executive with a major international shipping company, and my deep academic interest in the Arctic. I note that these observations are mine and do not represent any position or policy of Maersk. In fact, Maersk, the largest shipping company in the world, does not have an official policy or position on the Arctic that I am aware of, which should on its own tell you something.

I will structure my opening remarks around three main themes: security, trade and global consequences.

First, in relation to security, in my view the potential for armed conflict in the Arctic, as opposed to armed conflict because of the Arctic — my final topic — is remote at best. Unlike the 19th century Great Game in ungoverned Central Asia, to which it is frequently compared, the Arctic is fully enmeshed in a regime of international institutions and treaties. All participants are abiding by the rules and procedures set forth in that regime because it is in their individual best interests to do so.

The amount of border in dispute is relatively small. Where disputes exist they are mostly between otherwise close allies, and the majority — something exceeding 80 per cent — of natural resources are located in areas where sovereignty is not at all in dispute. Where disputes exist the procedures for resolving them are clear and there is always room for compromise, such as the somewhat surprising recent development in the border dispute between the U.S. and Canada in the Beaufort Sea.

In the end, the battle for the Arctic will be fought by scientists and lawyers. The weapons will be information and scientific data, and the battleground will be conference rooms and courtrooms.

Were I responsible for allocating precious national funds for assets for Arctic operations, I would concentrate first and foremost on ships equipped to conduct serious scientific research under the most severe Arctic conditions. The bathymetry, hydrography, cartography and environmental analysis essential for navigation in the Arctic are all sorely lacking. Multi-mission research icebreakers capable of supporting a law enforcement detachment, for example, might be a reasonable solution.

The most urgent security issue in the Arctic is along the environmental security dimension.

Next is trade. It is highly unlikely the Canadian Arctic will become a great highway for international trade, as most seem to predict. This is not to say you will not see an increase in some types

Stephen M. Carmel, premier vice-président des Services maritimes, Maersk Line Ltd : Sénateurs, bonjour. Merci de m'avoir invité à comparaître devant vous aujourd'hui.

Ce que je vais vous dire aujourd'hui se fonde sur mes nombreuses années passées en mer, en qualité de capitaine de pétroliers, dans le commerce international, sur mon expérience de cadre supérieur dans une grande société internationale de transport, et sur mes recherches sur l'Arctique. Je tiens à préciser que mes remarques aujourd'hui reflètent mes idées personnelles et pas celles de la société Maersk. En fait, cette société, qui est la première société de transport maritime au monde, n'a pas, que je sache, adopté une politique ou une position officielle en ce qui concerne l'Arctique, ce qui est assez révélateur.

Je vais articuler mon exposé autour de trois grands thèmes : la sécurité, le commerce et les conséquences mondiales.

Premièrement, s'agissant de la sécurité, le risque d'un conflit armé dans l'Arctique, par opposition à un conflit armé à cause de l'Arctique — ce qui est mon troisième thème —, est très lointain. Contrairement au Grand Jeu qui s'est poursuivi au XIX^e siècle en vue de la conquête d'une Asie centrale encore indépendante de toute métropole coloniale, l'Arctique est balisé par tout un système d'institutions et de traités internationaux. Tous les acteurs respectent les règles et les procédures de ce système car il y va de leur propre intérêt.

Les frontières contestées sont relativement minimes. Lorsqu'il y a des conflits, ils opposent généralement des alliés proches par ailleurs, et la majeure partie — soit environ 80 p. 100 — des ressources naturelles sont situées dans des régions dont la souveraineté n'est pas du tout contestée. Lorsque des conflits surgissent, il y a des mécanismes pour les régler, et il y a toujours place pour un compromis, à preuve les événements qui se sont produits récemment, à la surprise de certains, à propos du litige frontalier qui oppose les États-Unis et le Canada dans la mer de Beaufort.

Au final, la bataille pour l'Arctique sera menée par les scientifiques et les avocats, avec pour munitions, l'information et des données scientifiques, et pour champ de bataille, les salles de conférence et les salles de tribunal.

Si j'étais responsable de l'allocation des précieux budgets nationaux à des programmes dans l'Arctique, je me concentrerais d'abord et avant tout sur des bateaux équipés pour faire de la recherche scientifique sérieuse dans les conditions arctiques les plus difficiles. La bathymétrie, l'hydrographie, la cartographie et l'analyse environnementale sont essentielles à la navigation dans l'Arctique mais sont malheureusement très déficientes à l'heure actuelle. On pourrait par exemple envisager une mission de recherche polyvalente sur des brise-glaces capables d'accueillir un détachement de maintien de l'ordre.

S'agissant de sécurité dans l'Arctique, le problème le plus urgent concerne la sécurité environnementale de la région.

Parlons maintenant du commerce. Il est fort peu probable que l'Arctique canadien devienne une route très fréquentée pour le commerce international, contrairement à ce que beaucoup

of traffic, such as ecotourism and destination shipping — shipping specifically to supply industrial activity in the Arctic — but the Canadian Northwest Passage will not be the next Panama Canal.

There are many things to consider in judging the relative attractiveness of the Arctic as a marine transit route. First, the presence of multi-year ice — which, the consensus seems to be, we will continue to see for another 30 years — is an extreme impediment to navigation. The Arctic remains stormy and dark for a good bit of the year and is subject to extended periods of restricted visibility. The Arctic will also remain frozen for part of the year, regardless of climate change, rendering it impractical for normal international trade during that period.

In trade modeling, distance is used as a convenient proxy for time and cost, but in the Arctic that normal relationship does not hold. Just because it is shorter does not mean it is faster or cheaper than traditional routes. Depending on the model, ships must be able to maintain an average speed through the Arctic of seven to ten knots for the shorter distance to translate into faster time. Given the environmental conditions noted above, this is not a foregone conclusion. The Canadian Northwest Passage is shallow in places, meaning large container ships normally used in international trade will never be able to work there, destroying the economic advantage derived from network design and economies of scale in ship size.

For ships operating south of 60 south latitude, there is an International Maritime Organization rule restricting the presence on board — not just the burning — of the types of heavy fuel oil ships normally use. A lighter fuel such as arctic diesel is required, which is at least double the cost of more traditional fuel.

It is my understanding the Norwegian government is preparing to propose a similar rule for the Arctic. Such a rule would greatly increase the cost of operating in the Arctic as opposed to traditional routes, as would other special requirements, such as construction and equipment standards, training and certification standards and any transit fees that might be imposed to defray the cost of maintaining an aids-to-navigation system, emergency response capability, regulatory enforcement capacity and maintaining up-to-date and accurate navigational charts, none of which exists now. Again, shorter may not be cheaper.

It is worth pointing out that the Canadian Arctic represents a distance saving for only one major trade route, the Asia to North America East Coast. The Northern Sea Route, the route west across the Arctic coast of Russia, is shorter for the Asia-Europe trade. The benefit of the Canadian Arctic also accrues only in northern Asia, Shanghai, and north, as south of that, from Singapore, for example,

prétendent. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas une augmentation de certains types de trafic, comme l'écotourisme et le transport de destination, c'est-à-dire le transport destiné à approvisionner l'activité industrielle dans l'Arctique, mais le passage canadien du Nord-Ouest ne sera pas le prochain canal de Panama.

Il y a beaucoup de facteurs à prendre en considération pour évaluer l'intérêt de l'Arctique comme route de transport maritime. Premièrement, la présence de glaces de plusieurs années pendant encore 30 ans, tout le monde semble s'entendre là-dessus, constitue un grave obstacle à la navigation. Il y a des orages fréquents et il fait sombre pendant une bonne partie de l'année, sans parler des longues périodes de visibilité restreinte. L'Arctique continuera également d'être pris par les glaces pendant une partie de l'année, quelle que soit l'intensité du changement climatique, ce qui le rendra impropre à la navigation commerciale internationale pendant ces mois-là.

En commerce, quand on veut créer des modèles, on se sert de la distance pour mesurer le temps et le coût, mais dans l'Arctique, cette relation ne marche plus. Ce n'est pas parce que la distance est plus courte que cela coûtera moins cher et que cela sera plus rapide qu'en empruntant les routes traditionnelles. Selon le modèle retenu, les bateaux doivent être capables de maintenir une vitesse moyenne dans l'Arctique de sept à dix nœuds pour qu'un trajet plus court puisse se traduire par un gain de temps. Étant donné les conditions environnementales mentionnées précédemment, c'est loin d'être garanti. Le passage canadien du Nord-Ouest est peu profond à certains endroits; par conséquent, les gros bateaux à conteneurs qu'on utilise normalement pour le commerce international ne pourront pas l'emprunter, ce qui annule l'avantage économique d'un plan réseau et les économies d'échelle rendues possibles par les bateaux de cette taille.

S'agissant des bateaux naviguant au sud du 60° de latitude Sud, l'Organisation maritime internationale limite la présence à bord — pas seulement la combustion — des types de mazout de soute qu'utilisent normalement les bateaux. Dans l'Arctique, il faudra utiliser un mazout plus léger, comme le diesel arctique, qui coûte au moins deux fois plus cher que le mazout traditionnel.

Je crois savoir que le gouvernement norvégien a l'intention de proposer un règlement identique pour l'Arctique. Cela y augmenterait de beaucoup les coûts d'exploitation, en comparaison des routes traditionnelles, sans parler des autres conditions spéciales comme les normes de construction et d'équipement, les normes relatives à la formation et à la certification, et tous les autres coûts qui pourront être imposés pour la mise en place de services comme un système d'aide à la navigation, une capacité d'intervention d'urgence, une capacité de surveillance et de contrôle, la tenue et la mise à jour de cartes de navigation, et cetera, qui n'existent pas pour l'instant. Bref, je le répète, un trajet plus court ne revient pas forcément moins cher.

Il convient de signaler que l'Arctique canadien ne constitue un raccourci que pour une seule route commerciale importante, celle qui relie l'Asie à la côte est nord-américaine. La route maritime du Nord, située à l'ouest de la côte arctique russe, est plus courte pour les bateaux qui assurent le commerce entre l'Asie et l'Europe. L'Arctique canadien ne présente un intérêt que pour

the more traditional routes are shorter. When I say “traditional routes,” the assumption is, of course, that I am referring to the Panama Canal, to which the Northwest Passage is also compared. This is a little odd, since a huge portion of Asia trade does not go through either the Arctic or the Panama Canal to get to the mid and eastern parts of North America. It is off-loaded in ports such as Prince Rupert or Los Angeles and then loaded onto trains. Therefore, the Northwest Passage is not competing just with the Panama Canal; it is competing with trains.

An odd fact in discussions on the potential for the Arctic to reshape international trade is that the assumption always seems to be that climate change in the Arctic is happening independent of everything else in the world, *ceteris paribus*. That, of course, is not the case. Again assuming a 30-year time frame, the world trading system will continue to evolve and will likely look nothing like it looks today, meaning the economic cost-benefit analysis will be different 30 years from now than it is today.

The Chair: Mr. Carmel, I am sorry. The translators are having a little trouble keeping up with you. We will try to give them a little help.

Mr. Carmel: It should not be forgotten that the pattern of global trade 30 years ago did not remotely look like it does today. In that 30-year time frame, the innovation of containerization took hold; complex and hyper-efficient intermodal transportation networks co-evolved with changes in business management practices; production chains were disaggregated — outsourcing, as it is more commonly referred to; and China exploded from an isolated backwater to the world's second-largest economy and world's largest exporter. An innovation in transportation completely transformed the world in the space of 30 years.

Demographic trends will continue to reshape trade patterns, and manufacturing in Asia will shift south, as it is already beginning to do, diminishing the value of Arctic routes. Discontinuous events, such as the development of shale gas in the U.S., turning it from an importer to a self-sufficient and potentially net exporter virtually overnight, have the potential to upend the economics of Arctic natural resource extraction, as it has for the gas industry, putting the giant Russian Shtokman project on hold, for example.

On the other hand, and favouring an expanded Arctic role in world trade, economic development will continue apace; and infrastructure investment, in the U.S. at least, is woefully inadequate, meaning that a rail system that is near capacity now may not be able to support the projected volumes of trade,

l'Asie du Nord, à partir de Shanghai en allant vers le nord, car plus au sud, à partir de Singapour par exemple, les routes traditionnelles sont plus courtes. Quand je parle de « routes traditionnelles », je veux parler bien sûr du canal de Panama, auquel on compare souvent le passage du Nord-Ouest. C'est un peu curieux, d'ailleurs, étant donné qu'une grande partie du commerce asiatique ne passe ni par l'Arctique ni par le canal de Panama pour rejoindre les régions du centre et de l'est de l'Amérique du Nord. Ces bateaux déchargent dans des ports comme Prince Rupert ou Los Angeles, et la cargaison est ensuite acheminée à destination par train. Par conséquent, le passage du Nord-Ouest ne fait pas concurrence simplement au canal de Panama, il fait aussi concurrence au train.

Quand on dit que l'Arctique risque de reconfigurer tout le commerce international, on part toujours du principe que le changement climatique affecte l'Arctique indépendamment de tout ce qui se passe partout ailleurs dans le monde, *ceteris paribus*. Mais ce n'est pas le cas. Sur un horizon de 30 ans, on peut dire que le système du commerce international va continuer d'évoluer et que, dans 30 ans, il sera radicalement différent de ce qu'il est aujourd'hui, ce qui signifie que les analyses de rentabilité économique seront bien différentes dans 30 ans de ce qu'elles sont aujourd'hui.

La présidente : Monsieur Carmel, je suis désolée, mais les interprètes ont du mal à vous suivre. Essayons de les aider un peu.

M. Carmel : N'oublions pas que le commerce international d'il y a 30 ans était radicalement différent de ce qu'il est aujourd'hui. En 30 ans, l'innovation des conteneurs s'est solidement implantée; les réseaux de transport intermodal complexes et hyper-efficaces se sont développés parallèlement à de nouvelles pratiques de gestion; les chaînes de production ont été fragmentées — je veux parler de l'externalisation, comme on l'appelle fréquemment; et la Chine, qui était un pays arriéré, est devenue la deuxième puissance économique et le premier pays exportateur au monde. En l'espace de 30 ans, donc, une innovation dans les transports a complètement transformé le monde.

L'évolution démographique va continuer d'influer sur les réseaux commerciaux, et le secteur de la fabrication en Asie va se déplacer vers le sud, comme il a déjà commencé à le faire, diminuant ainsi la valeur des routes de l'Arctique. Des événements inattendus, comme la découverte de réserves de gaz de schiste aux États-Unis, qui ont le potentiel de faire passer presque instantanément ce pays importateur à un statut d'autarcie, et même de lui permettre d'exporter, de tels événements, donc, risquent de rendre beaucoup moins rentable l'exploitation des ressources naturelles de l'Arctique, comme c'est arrivé pour l'industrie gazière et notamment pour le mégaprojet russe Shtokman.

D'un autre côté, les avantages qui militent en faveur d'un rôle accru de l'Arctique dans le commerce international sont les suivants. Le développement économique va se poursuivre; l'investissement dans les infrastructures, tout au moins aux États-Unis, est tout à fait insuffisant, ce qui signifie que le

which would increase the attractiveness of the Arctic, especially when you consider that climate change is happening not just in the Arctic but everywhere.

Temperature and rainfall changes in Central America are causing diminished river flows into Gatun Lake, the source of water needed to operate the Panama Canal. While climate models vary in their predictions, under certain climate change paths in the time frame relevant to the Arctic discussion, it is possible that climate change will render the Panama Canal unusable for international trade. The calculation is then not the Arctic versus the Panama Canal but the Arctic versus the Straits of Magellan, which adds 9,000 miles to the trip. Coupled with rail congestion, the perfect storm could develop, which would indeed force a very large volume of international trade through the Arctic.

George Friedman, in his book *The Next 100 Years*, makes the statement that reasonable people are incapable of anticipating the future. Speculation about the future path of development in the Arctic is subject to that admonition in spades. The world is in a period of rapid and highly non-linear change. Why anyone would frame the discussion in 19th century thinking — the Great Game analogy — is beyond me.

Last, what would an ice-free Arctic mean for the world from the perspective of world trade? Should the Arctic end up fulfilling the role of a major transit route resulting in substantially reduced time and cost, this will have effects far beyond the Arctic, and I would argue the principal impact will be nowhere near the ice. Major innovations in transport that impact trade patterns tend to end in conflict at some level. The current tension with China is one example that clearly can be traced to an innovation in transport, as discussed a moment ago. The twin innovations in transport of the steamship and railroad resulted in North American agricultural products becoming tradable in Europe, setting in motion the chain of events that culminated in World War I. Any discontinuous change that impacts relative positions in trade is not an unambiguous good. It will produce winners and losers, and losers rarely accept that position gracefully. China, a non-Arctic country, could conceivably be a large, if not the largest, winner from an ice-free Arctic, due to the potential impacts on its terms of trade.

Collateral effects may also be pronounced. Any large-scale diversion of trade from the Suez Canal across the Northern Sea Route will have a catastrophic effect on the stability of the Egyptian government, which derives a significant amount of foreign exchange and overall government revenue from canal tolls. A stable Egypt is an absolute requirement for peace and stability in the broader Middle East. Much like rainfall in Central America potentially having a large bearing on traffic in the Arctic,

système ferroviaire qui fonctionne pratiquement à pleine capacité aujourd'hui risque de ne pas pouvoir faire face aux augmentations de volume prévues, ce qui rendra l'Arctique d'autant plus intéressant, surtout si le changement climatique touche non seulement l'Arctique mais aussi le reste du monde.

Les changements observés quant aux températures et aux précipitations en Amérique centrale entraînent une diminution du débit des eaux qui se jettent dans le lac Gatun, le plan d'eau aménagé pour le canal de Panama. Même si les prédictions varient d'un modèle climatique à l'autre, il est possible, si certains paramètres se vérifient pendant la période dont nous parlons, que le changement climatique rende le canal de Panama impraticable à la navigation internationale. Le choix qui s'offrira alors ne sera plus entre l'Arctique et le canal de Panama mais entre l'Arctique et le détroit de Magellan, lequel rallonge la route de 9 000 milles. Si l'on ajoute à ça la saturation du système ferroviaire, on a un véritable cocktail explosif, qui pourrait obliger un grand nombre de bateaux à emprunter le passage du Nord-Ouest.

Dans un ouvrage intitulé *The Next 100 Years*, George Friedman affirme que les gens raisonnables sont incapables d'anticiper l'avenir. S'agissant du développement futur de l'Arctique, il ne ménage pas ses mots. Le monde change rapidement, mais ce changement n'est pas linéaire. Pourquoi s'accroche-t-on à des paradigmes du XIX^e siècle — encore l'analogie au Grand Jeu — demande-t-il?

Enfin, que représente, pour le monde entier, la perspective d'un océan Arctique libéré par les glaces? S'il devient une grande route de transport et représente une importante économie de temps et d'argent, les conséquences se répercuteront au-delà de l'Arctique, et en fait, surtout au-delà de l'Arctique. Les grandes innovations dans les transports qui se répercutent sur l'organisation du commerce donnent souvent lieu à des conflits à un niveau ou à un autre. Les tensions actuelles avec la Chine en sont un exemple, qui ont leur origine dans l'innovation dont on parlait tout à l'heure. La double innovation dans les transports qu'a constituée l'apparition du bateau à vapeur et celle du chemin de fer a permis aux produits agricoles nord-américains de se retrouver sur les marchés européens, ce qui a déclenché une chaîne d'événements qui ont atteint leur paroxysme avec la Première Guerre mondiale. Un changement inattendu et bénéfique pour le commerce a toujours aussi des effets indésirables. Autrement dit, il y a toujours des gagnants et des perdants, et les perdants le prennent rarement bien. La Chine, qui n'a pas de littoral arctique, pourrait être le plus grand gagnant si l'Arctique est un jour libéré par les glaces, étant donné les conséquences que cela peut avoir pour le commerce international.

Il y aura peut-être aussi des effets collatéraux non négligeables. Si une part importante du commerce international passe par la route du Nord plutôt que par le canal de Suez, cela compromettra gravement la stabilité du gouvernement égyptien, qui tire une partie importante de ses revenus et de ses devises étrangères des droits de péage du canal. Or, une Égypte stable est une condition essentielle à la paix et à la stabilité au Moyen-Orient. Tout comme la quantité de précipitations en Amérique centrale peut avoir des

traffic in the Arctic will have huge consequences far from the North, such as stability in the Middle East. Developing patterns likewise will be affected in ways difficult to anticipate.

Therefore, there is indeed a state security dimension related to the Arctic, but it is a security dimension derived from changes in the Arctic, not manifested in the Arctic itself.

Thank you. I look forward to your questions.

The Chair: Thank you very much. That was a terrific presentation. We will start our round of questioning.

Senator Dallaire: You are not a futurist, though quite pragmatic, and I do not say that in a derogatory sense. However, what are the anticipated major shifts in maritime transport over the next 30 years? Will there be a revolution in shipping systems, in the ships themselves, in propulsion, or in other means, which leads you to argue principally that the future will have ships, containers and railways more or less as we have them now, except maybe a bit expanded?

Mr. Carmel: A number of events could influence the way this goes. Demographic changes will certainly impact the regions where trade happens. For instance, as Southeast Asia becomes more important and Russia kind of drops off the map, trade patterns and the types of ships needed to support them will shift. We have already seen China, for instance, become a major exporter of automobiles.

In terms of technology, we think that container ships where they are now, in the 18,000 TEU or 18,000-container range, are probably as large as they will get because of engineering challenges. I do not think you will see ships getting bigger. Fuel is probably the biggest consideration here. If a low-cost, low-carbon footprint source of fuel becomes common, that will impact shipping in a positive way. If fuel continues to be extremely expensive or becomes more expensive, we could see international supply chains collapse, a return to more regional manufacturing, and fewer of the integrated international supply chains that we see now.

Do not forget, for instance, that half of containerized cargo is actually intermediate goods. It is not goods going to a retail shelf but to factory production across the world. That sort of thing will collapse, and regional production chains will take over.

Those are the sorts of developments that we expect to see in the near term, in 20 to 30 years. Developments that would be truly revolutionary — fuel cells becoming viable, for example — could be quite disruptive, but I do not see them, at least in the near term, as being an issue.

Senator Dallaire: Therefore, speed would not leap ahead?

conséquences importantes pour le trafic dans l'Arctique, le trafic dans l'Arctique peut avoir des effets considérables au-delà de la région arctique, comme la stabilité au Moyen-Orient. Il est difficile de prévoir comment tout cela évoluera.

L'Arctique a donc des ramifications sur la sécurité des États et c'est assurément une dimension à prendre en considération, mais c'est une dimension qui, même si elle est due à des changements dans l'Arctique, ne se manifeste pas dans l'Arctique en soi.

Je suis prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup. C'était un exposé extraordinaire. Nous allons maintenant passer aux questions.

Le sénateur Dallaire : Vous n'êtes pas futurologue, mais vous êtes très pragmatique, et je ne le dis pas dans un sens péjoratif. Quels grands changements prévoyez-vous pour le transport maritime au cours des 30 prochaines années? Pensez-vous qu'on assistera à des mutations radicales dans les systèmes de transport, les bateaux eux-mêmes, la propulsion ou d'autres moyens, qui nous permettent de penser qu'il y aura toujours des bateaux, des conteneurs et des chemins de fer, à peu près comme on les connaît aujourd'hui, peut-être un peu plus développés?

M. Carmel : Tout dépend de certains facteurs. Par exemple, les changements démographiques auront certainement une incidence sur le commerce des régions touchées. Par exemple, au fur et à mesure que l'Asie du Sud-Est gagne en importance et que la Russie en perd, la configuration du trafic commercial et le genre de bateaux utilisés évolueront en conséquence. Nous voyons déjà que la Chine, par exemple, est devenue un grand exportateur d'automobiles.

Sur le plan de la technologie, je pense que les bateaux de conteneurs actuels, qui ont une capacité de l'ordre de 18 000 EVP, ont sans doute atteint la taille maximum car, au-delà, cela présentera de sérieux défis techniques. Par conséquent, je ne pense pas que les bateaux seront plus gros. Le mazout est sans doute un important facteur à prendre en considération. Si l'on trouve facilement du mazout bon marché, à faible empreinte carbone, cela aura un impact positif sur le transport maritime. Si le mazout continue d'être très cher ou s'il devient encore plus cher, on risque d'assister à un effondrement des réseaux internationaux d'approvisionnement et à un retour à la fabrication régionale; à ce moment-là, les réseaux internationaux d'approvisionnement seront moins nombreux et plus intégrés qu'aujourd'hui.

N'oubliez pas, par exemple, que la moitié des cargaisons des conteneurs sont des produits semi-ouvrés. Autrement dit, ce sont des produits qui sont destinés, non pas aux magasins de détail, mais à des usines de production du monde entier. Si le système s'effondre, ce sont les chaînes de production régionales qui vont prendre le relais.

Voilà le genre d'événements que nous anticipons à court terme, d'ici 20 à 30 ans. Des percées technologiques comme la mise au point de piles à combustible durables pourraient provoquer des bouleversements, mais je ne pense pas que ce soit envisageable, tout au moins pas à court terme.

Le sénateur Dallaire : Autrement dit, la vitesse ne va pas doubler?

Mr. Carmel: No. Our normal ship service speeds and our networks were originally designed around 24 knots because of the combination of fuel, carbon footprint rules, and the fact that the world economy is a little slack anyway. We have actually cut the service speeds. We have slowed down our networks quite significantly. Some are down from 24 knots into the 12- to 16-knot range.

The world intermodal system at the moment is slowing down. Fuel costs drove that, and we find it is the easiest way to satisfy carbon footprint mandates. It may well be that even as the economy picks back up again, speeds may not. That remains to be seen.

Senator Pépin: What are the different risks associated with different types of shipping in the Arctic?

Mr. Carmel: You look at risk from two perspectives: risk to the ship and risk to the environment. They are not necessarily the same thing. In my view, unfortunately, regulations tend to be oriented around risk to the ship. I think it would be more appropriate to orient regulations around risk to the environment. Damage to the ship from ice is the biggest. In addition, in terms of economic modeling, it is important for us to be predictable. Variability in ice conditions makes it difficult for us to tell whether the trip through a particular patch will be two days or twelve days. Everyone talks a lot about shaving six or seven days off by going on a particular northern route as opposed to one of the canals. That may be true. However, if we have to wait two weeks for the route to open up to be able to go through, it will not do much good.

With respect to variability and damage, there are not good models of what response will look, like so insurance is hard to price. We can get insurance. It is not that it is not available, but risk models are not well developed, so insurance will be expensive and probably variable for a while. There is no decent aid-to-navigation system. Charts are inaccurate or not well charted at all. We do not understand what the bottom looks like. There is no response capability in the North anywhere. If we get into trouble, there is no way to call for help. There are many things about working in the Arctic that must be done before it is a reasonable thing for us to do.

Senator Pépin: Thank you.

Senator Banks: In July of next year, ships that are certain sizes and that contain certain stuff will have to report to the Canadian authorities before passing through the Arctic. Does that pose a problem for you and your competitors?

Mr. Carmel: Not at all. Actually, I am quite happy to see it happen. Frankly, I am surprised that regular vessel traffic schemes have not been instituted yet. Down the road, I am sure that will be necessary if Arctic shipping actually picks up at all. You are speaking of the Arctic Canada Traffic System NORDREG?

M. Carmel : Non. La vitesse commerciale des bateaux et la vitesse de nos systèmes ont été au départ fixées autour de 24 nœuds en fonction de plusieurs facteurs, notamment le mazout, les règles relatives à l'empreinte carbone et le ralentissement économique. En fait, nous avons même réduit sensiblement les vitesses de nos réseaux. Certains sont passés de 24 nœuds à 12 ou 16.

Le système mondial intermodal connaît actuellement un certain ralentissement. La cause en est le prix du mazout, et nous constatons par ailleurs que c'est la solution la plus facile pour se conformer aux règles sur l'empreinte carbone. Il se peut que, même si l'économie reprend, les vitesses n'augmentent pas. On verra bien.

Le sénateur Pépin : Quels sont les risques associés aux différents types de transport dans l'Arctique?

M. Carmel : Il y a deux catégories de risques : les risques pour le bateau, et les risques pour l'environnement. Ce n'est pas forcément la même chose. À mon avis, et c'est malheureux, les règlements concernent généralement les risques pour le bateau. J'estime en effet qu'il serait plus approprié que les règlements portent sur les risques pour l'environnement. Les avaries causées par la glace constituent le risque le plus important. Par ailleurs, quand on bâtit des modèles économiques, il est important d'anticiper les choses. Or, la condition de la glace peut varier à tel point qu'on ne peut pas prévoir si tel ou tel trajet prendra deux ou 12 jours. Tout le monde se dit qu'on va pouvoir raccourcir le trajet de six ou sept jours en prenant une route du Nord plutôt que l'un des canaux, mais je n'en suis pas si sûr. Si on doit attendre deux semaines pour que la route soit navigable, on n'aura rien gagné.

Compte tenu de la variabilité de la glace et des risques d'avaries, il est difficile de bâtir des modèles adéquats et de déterminer combien coûtera l'assurance. Il existe des assurances, là n'est pas le problème. Par contre, comme les modèles de risques ne sont pas bien développés, l'assurance coûte très cher et peut même varier pendant un certain temps. Il n'y a pas de système d'aide à la navigation à proprement parler. Les cartes sont imprécises. Nous ignorons la profondeur exacte du passage. Nulle part dans le Nord il n'y a de capacité d'intervention. S'il y a un problème, on ne peut appeler personne. Bref, il y a beaucoup de choses à régler dans l'Arctique avant d'envisager d'y faire passer des bateaux.

Le sénateur Pépin : Merci.

Le sénateur Banks : En juillet de l'année prochaine, les bateaux d'une certaine taille et qui transportent certains types de cargaisons devront s'enregistrer auprès des autorités canadiennes avant de traverser l'Arctique. Cela vous pose-t-il un problème, à vous et à vos concurrents?

M. Carmel : Pas du tout. En fait, je suis très content que cela arrive. Je suis même très surpris qu'on n'ait pas encore défini des schémas de trafic régulier. Je suis sûr que ça sera nécessaire dans quelques années, si le trafic dans l'Arctique doit s'intensifier. Vous voulez parler de la zone de trafic de l'Arctique canadien, le NORDREG, n'est-ce pas?

Senator Banks: Yes.

Mr. Carmel: That does not bother us at all.

Senator Banks: The Arctic Waters Pollution Prevention Act of Canada and, more particularly, the Migratory Birds Convention Act contain provisions that mean, on a fairly summary basis, that in the event of traceable pollution — that is, dumping bad bilge water, or whatever, at night, under cover of darkness, in a fog, for example — the master of a ship or its first officer or its engineer can be put in jail. We have heard from others, not on this committee but elsewhere, about the views of world shipping organizations. However, with all those organizations, we did not hear from you, and you are the biggest. What is your view of that?

Mr. Carmel: First, I note it is only bad for us if we do it. It is our policy not to do stuff like that.

You are not alone in doing that. It happens in the United States, and it happens frequently enough. To me, it is not an unusual thing. I would expect that if one commits a criminal act, one will suffer a criminal consequence. Therefore, I do not necessarily disagree with that. Some people claim that criminalizing mariners is not a good thing, but that is for inadvertent discharge. I presume we are talking about a deliberate discharge here — that is, a wilful violation of the law — in which case prosecution and a fine is a reasonable thing to do.

Senator Banks: Under the Migratory Birds Convention Act, wilfulness is not required. If the event can be traced to the ship, regardless of how and where it happened, those senior officers can be held responsible for it, without the Crown having to show that they did it wilfully.

Following along that line, ships have separators on them that take the bad stuff out. If you will say to shippers that you cannot release that stuff into those waters because it would do harm and would be an affront against the sovereignty of the nation in whose waters you are doing that, you need to provide to those shippers the proper facilities to discharge the stuff that they are not supposed to put into the water. We are among those nations that are notoriously ill-equipped to do that. Would we have to provide those kinds of facilities in the North if shipping picks up despite what you said?

Mr. Carmel: If ships are docking in the North, that would be an issue. Let us assume for a moment that transit shipping starts to happen and ships are taking a short cut across the top of the world there. My first reaction would be no, unless they are docking there, because we do not stop just to do that. That is in place in some places in the United States now, where we are not allowed to discharge anything. In fact, we are required to contain rain if it falls on a deck. NPDES is the acronym for it. We have been installing grey water tanks on all our ships to collect that.

Le sénateur Banks : Oui.

M. Carmel : Cela ne nous inquiète pas du tout.

Le sénateur Banks : La Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques et, surtout, la Loi sur la convention concernant les oiseaux migrateurs prévoient notamment que, de façon assez sommaire, le capitaine d'un bateau, le capitaine en second ou le mécanicien peuvent être mis en prison au moindre signe de pollution, c'est-à-dire s'il y a eu déversement de sentine, la nuit ou dans le brouillard, par exemple. Nous avons entendu d'autres personnes parler, pas devant notre comité mais ailleurs, des positions prises par des organisations de transport mondiales. Nous n'avons pas entendu la vôtre, et pourtant vous êtes la plus importante. Qu'en pensez-vous?

M. Carmel : Premièrement, je dirai que c'est une pratique irrépréhensible, et nous avons pour politique de ne pas faire ce genre de choses.

Vous n'êtes pas le seul pays à faire appliquer ce genre de règlement. Cela se fait aussi aux États-Unis. Ce n'est pas rare. À mon avis, si quelqu'un commet un acte criminel, il doit en assumer les conséquences. Je ne suis donc pas nécessairement en désaccord avec ça. D'aucuns prétendent qu'il ne faut pas poursuivre les capitaines de bateau pour ce genre de choses, mais ils parlent de déversement accidentel. Là vous parlez, je suppose, de déversement volontaire, ce qui est une violation délibérée de la loi, auquel cas il est raisonnable d'intenter des poursuites et d'imposer une amende.

Le sénateur Banks : En vertu de la Loi sur la convention concernant les oiseaux migrateurs, il n'est pas nécessaire de prouver qu'il y a eu intention de mal faire. Si la cause de la pollution peut-être retracée au bateau, quelles que soient les circonstances, les officiers peuvent en être tenus responsables sans que la Couronne ait à prouver qu'ils l'ont fait délibérément.

Dans le même ordre d'idées, les bateaux sont équipés de séparateurs pour évacuer les produits toxiques. Si vous dites aux transporteurs qu'ils ne peuvent pas déverser ces produits dans l'eau parce qu'ils sont toxiques et que cela porte atteinte à la souveraineté du pays à qui appartiennent les eaux en question, il va falloir que vous donniez à ces transporteurs les équipements adéquats pour qu'ils puissent se débarrasser autrement des produits qu'ils ne sont pas censés déverser dans l'eau. Nous faisons partie des pays qui sont remarquablement mal équipés pour le faire. Devrons-nous fournir ce genre d'équipement à ceux qui emprunteront le passage du Nord-Ouest, si le trafic s'intensifie malgré ce que vous avez dit?

M. Carmel : Si les bateaux font escale dans le Nord, ça sera un problème. Supposons un instant que des bateaux de transit décident de prendre ce raccourci. Ma première réaction est de vous dire que cela ne sera pas possible, à moins que les bateaux ne fassent escale, car les bateaux ne s'arrêtent pas simplement pour déverser des matières toxiques. C'est en tout cas comme ça dans certains endroits des États-Unis, où aucun déversement n'est autorisé. Nous sommes même obligés de conserver l'eau de pluie qui tombe sur le pont. Il y a une loi, la NPDES, qui nous oblige à installer des citernes d'eau à bord des bateaux pour recueillir l'eau de pluie.

You are exactly right; it will require that governments provide some place for us to put this stuff when we come into port. For the Canadian Arctic, there are two implications: one is transit shipping, and I do not see that having any bearing; the other is destination shipping, where you have ships stopping in the Arctic. It is not just rain water, and so on; we have sewage to consider. We have ballast water exchange rules, which are not well developed for the Arctic, and trash. Presumably, you will not want people throwing their garbage overboard. You have to collect that stuff and do something with it once it is collected.

Senator Lang: For the record and so people understand how large your organization is, how many ships are you in charge of?

Mr. Carmel: The A.P. Moller Group globally operates a little over a thousand ships. A good analogy is that it is bigger than all the navies combined. My part of it is headquartered here in North America. We are divided into four shipping companies. I am personally responsible for running about 60 ships.

Senator Lang: I wanted to get that for the record because I thought it was a good analogy.

In your opening remarks, you said your company does not have an official policy or position on the Arctic, and then you added, "that I am aware of, which should on its own tell you something." At this stage, because of the situation in the Arctic — that is, the uncertainty up there — your company is not taking the Arctic seriously as an alternate route to what you already do?

Mr. Carmel: No. We have no research programs ongoing to design ships capable of working up there. We have no network design studies ongoing on what our network would look like should something like that happen. The oil and gas division of the business has given a passing look at it but is occupied elsewhere in the world.

At the shipping company, we do not expect to have anything to do with the Arctic for several generations.

Senator Lang: Further on in your presentation, you stated that if you were in charge and had the ability to allocate national funds, you would put them more into a research area. You named a number of areas, including hydrography, cartography and environmental analysis. Do you want to expand further on that?

Mr. Carmel: Sure. These were comments in the U.S. itself, which has zero Arctic resources. We say we have three icebreakers; only one of them really works.

Right now, claims for seabed will be driven by scientific data more than anything. That is what everyone seems to be looking at. Down the road, in order to successfully exploit the Arctic for shipping, we need better, more reliable charts; we need to understand what the bottom looks like; we need to understand the influence of environment. Those areas are not well researched at

Mais vous avez tout à fait raison : il faudra que les gouvernements nous réservent un endroit où nous pourrions déverser ce genre de produit une fois au port. Pour l'Arctique canadien, il faut distinguer deux situations : d'un côté, le transport de transit, pour lequel cela ne devrait pas avoir de conséquences, et d'un autre côté, le transport de destination, où les bateaux font escale dans l'Arctique. Dans ce cas-là, il n'y a pas que l'eau de pluie et le reste, il y a aussi les eaux usées à prendre en considération. Il existe des règlements sur l'élimination des eaux de ballast et des ordures, mais ils ne sont pas très développés dans l'Arctique. Je suppose que vous ne voudrez pas que les gens balancent leurs ordures par-dessus bord. Il faudra donc prévoir le ramassage et l'élimination de ces produits.

Le sénateur Lang : Pour les besoins du compte rendu et pour que les gens comprennent bien qui vous représentez, pourriez-vous nous dire combien de bateaux votre organisation gère?

M. Carmel : Le Groupe A.P. Moller gère un peu plus de 1 000 bateaux. Pour vous donner une meilleure idée, c'est plus que toutes les marines nationales combinées. Mon secteur a son siège social en Amérique du Nord. Nous sommes séparés en quatre sociétés de transport. Personnellement, je suis responsable de la gestion d'environ 60 bateaux.

Le sénateur Lang : Je voulais que cela soit consigné au procès-verbal, car cela nous donne une bonne idée.

Dans votre déclaration liminaire, vous avez dit que votre société n'avait pas de politique ou de position précise sur l'Arctique, vous avez ajouté « ce qui est assez révélateur ». J'en conclus que, pour le moment, étant donné l'incertitude qui entoure l'Arctique, votre société n'envisage pas sérieusement d'emprunter le passage du Nord-Ouest en remplacement de sa route habituelle, n'est-ce pas?

M. Carmel : En effet. Nous n'avons entrepris aucun programme de recherche pour construire des bateaux capables de naviguer dans cette région. Nous n'avons entrepris aucune étude pour reconfigurer nos réseaux, le cas échéant. La division pétrolière et gazière de notre société observe la situation, mais elle est occupée ailleurs dans le monde.

Au niveau de l'entreprise, nous ne pensons pas avoir quelque activité que ce soit dans l'Arctique d'ici plusieurs générations.

Le sénateur Lang : Vous avez également dit, dans votre déclaration liminaire, que si vous étiez responsable de l'allocation des budgets nationaux, vous investiriez davantage dans la recherche, notamment dans l'hydrographie, la cartographie et l'analyse environnementale. Pourriez-vous nous en dire un peu plus?

M. Carmel : Volontiers. C'était des remarques qui valaient pour les États-Unis, qui n'ont pas de ressources dans l'Arctique. Nous avons trois brise-glaces, mais il n'y en a qu'un qui fonctionne vraiment.

À l'heure actuelle, les revendications sur les fonds marins sont essentiellement fondées sur des données scientifiques. C'est ce qui capte l'attention de tout le monde. Mais dans quelques années, si nous voulons vraiment utiliser l'Arctique pour la navigation, il faudra avoir des cartes plus fiables, mieux comprendre la nature des fonds marins, et avoir une meilleure connaissance de

all, particularly along the routes that would be useful for shipping. In order to exploit the Arctic for shipping, we need the same level of detail in charts and currents and things like that that I would have if I were going to Vancouver. Those detailed charts simply do not exist.

Senator Lang: Just to follow up further, I assume some work has been done. I do not know to what degree. If that decision were taken today, are we talking about a 10-year window to do that type of thing? Do you have any idea what we are talking about for time?

Mr. Carmel: I have no idea. For the United States, the decision will take 10 years, and it will take another 20 years to build a ship. I do not know. It is a significant amount of work, and it depends what you are doing it for. I can clearly see this being an effort of several decades.

The Chair: I want to come back to that point, because we have had previous testimony on this. It seems to be a North American phenomenon that shipbuilding takes 15 to 20 years. What should shipbuilding really take?

Mr. Carmel: I can speak from our experience in building ships in Korea and China. We used to build our own ships in Europe but do not any longer. It generally takes us 18 months to build a standard container ship. It costs us about half of what a similar ship built in the United States would cost. I am not quite aware of what it would cost in Canada, but in comparison with the United States, the ships are about half as expensive and it takes about half the time to build them in Asia.

Remember that if you are talking about Canada-to-Canada trade or U.S.-to-U.S. trade across the Northwest Passage, cabotage rules apply and you will have to build those ships in either Canada or the United States, which blows the economics away.

The Chair: That is why you come to the conclusion that this is not a likely route?

Mr. Carmel: Yes.

Senator Manning: This is very interesting. Maybe we should be doing a study into how long it takes to build ships and the cost. Just those comments alone pique interest around this table, from earlier discussions we have had.

I am interested in your comments that the issue does not necessarily concern you because you see it will not be an issue for generations. When talking about generations, you are talking about a fair amount of time. However, anyone who has been following what has been happening in the Arctic over the past couple of years knows that there seems to be a race on to have these concerns addressed. Today an international conference has been taking place close to here. The five coastal countries hoping to deal with activity in the Arctic are certainly front and foremost on these issues.

l'environnement. Ce sont des domaines qui ne sont pas suffisamment étudiés, surtout en ce qui concerne les routes qui seraient utiles à la navigation. Pour pouvoir emprunter la route de l'Arctique, les bateaux de transport devront avoir des cartes détaillées, des données précises sur les courants, bref, le genre de choses dont un bateau a besoin pour se rendre à Vancouver. Or, ces cartes détaillées n'existent pas.

Le sénateur Lang : Dans le même ordre d'idées, je suppose qu'une partie de ce travail a déjà été faite, mais je ne sais pas dans quelle mesure. Si on prenait la décision de commencer aujourd'hui, combien de temps faudrait-il compter pour faire ce travail? Une dizaine d'années?

M. Carmel : Je n'en ai aucune idée. Pour les États-Unis, cela prendra 10 ans, et 20 ans de plus pour construire un bateau. Je n'en sais rien. C'est beaucoup de travail, et tout dépend de ce que vous voulez vraiment faire. J'ai l'impression que ça pourrait prendre plusieurs décennies.

La présidente : J'aimerais revenir là-dessus, car nous avons déjà entendu des témoignages à ce sujet. Il est quand même surprenant qu'en Amérique du Nord, la construction d'un bateau prenne 15 à 20 ans. Combien de temps cela devrait-il prendre?

M. Carmel : Nous avons construit des bateaux en Corée et en Chine. Autrefois, nous en construisions en Europe, mais plus maintenant. En Corée et en Chine, donc, il nous faut généralement 18 mois pour construire un bateau de conteneurs standard, et ça nous coûte à peu près la moitié de ce qu'un bateau semblable nous coûterait aux États-Unis. Je ne sais pas exactement combien cela coûterait au Canada, mais en comparaison des États-Unis, ça nous coûte deux fois moins cher de faire construire un bateau en Asie, et ça prend deux fois moins de temps.

N'oubliez pas que, si l'on parle de commerce Canada/Canada ou États-Unis/États-Unis, les règles sur le cabotage s'appliquent et les bateaux doivent être construits soit au Canada soit aux États-Unis, si bien que le projet n'est plus rentable.

La présidente : Est-ce la raison pour laquelle vous en concluez que ce n'est pas une route envisageable?

M. Carmel : Oui.

Le sénateur Manning : Tout ça est très intéressant. Nous devrions peut-être faire une étude sur le coût et le délai de construction d'un bateau. Tous ces commentaires piquent notre curiosité, surtout au regard d'autres discussions antérieures.

Vous avez dit que toute cette question ne vous préoccupait pas vraiment, et sans doute pas avant plusieurs générations. C'est beaucoup de temps. Pourtant, tous ceux qui suivent ce qui se passe dans l'Arctique depuis quelques années constatent que la communauté internationale commence à s'y intéresser. Aujourd'hui, une conférence internationale est en train de se dérouler pas très loin d'ici. Les cinq pays côtiers qu'intéresse toute activité dans l'Arctique occupent bien sûr le premier plan.

I will throw the question out; feel free to answer it whatever way you want or not. What are your thoughts on the emphasis put forward now to prepare especially Canada for what will happen in the Arctic over the next few years and to have surveillance, to have ships, to have armed personnel on those ships, because this is where the action will be?

In your discussion today, it does not seem to be uppermost on your or your company's agenda. How do you even up that discussion for those of us who are looking at these things from the outside and listening to people like you? We seem to be getting a mixed message, and I wonder how you equal the two spots.

Mr. Carmel: Again, I point out the difference between destination shipping and transit shipping. As you develop in the Arctic, destination shipping will increase. That is not Strait of Malacca style traffic, but there will be more. When it happens, the press seems to make a big deal of it. Last year, Beluga Shipping ran one ship. To me, that is not a massive increase in shipping, although from no ships to one ship is a 100 per cent increase, and that is how it gets reported. The Russians are saying they will run a tanker from the oil field in the Western Arctic in the Barents to Japan this summer. Whether or not that happens remains to be seen. It depends on the weather.

Destination shipping will pick up. It will not be much, and it will be controllable by how much you allow development to happen in the Arctic and where you allow it to happen. Clearly, you will be able to control that.

For transit shipping, I have seen many of the same things and I have heard many of the same statements. Every time someone says it will cut 4,000 miles off, they assume that that 4,000 miles will be running through the Arctic at standard speeds of 24 knots, which will not happen. At best, ships might go through at 3 or 4 knots. Remember, even ice-strengthened ships are not designed to ram into ice at 10 knots. That will put a hole in the stoutest ship. They are designed to ease up to it and ride over it and withstand pressure on the hull, not slam into it at any speed.

Transit shipping will always have to occur at reduced speeds. Given all the other things I have said, we run much bigger ships than you will ever be able to run through the Arctic because of draft. You have a controlling draft through the major channels in the Northwest Passage of maybe 10 metres, that I know of. Our ships long ago exceeded that. There are economies of scale and ship size that will not be able to be used.

When people say transit shipping will increase dramatically, all they look at is distance. They do not understand anything of shipping economics that go behind it. They just do a simple division. I have never spoken to a regular shipping company in international trade that expects the Arctic, no matter what side — the Northern Sea Route, the Northwest Passage or even a

Je vais carrément vous poser ma question, et ensuite vous me répondrez si vous voulez. Que pensez-vous de l'importance qu'on accorde aujourd'hui, notamment au Canada, à la nécessité de se préparer à ce qui va se passer dans l'Arctique au cours des prochaines années, notamment en ce qui concerne la surveillance, le déploiement de bateaux, la présence de personnel armé sur ces bateaux, et cetera?

Je vous ai écouté et je n'ai pas l'impression que ce soit une priorité pour vous, ni pour votre société. Comment pourriez-vous nous aider à faire la part des choses, entre des témoignages comme celui que vous nous avez donné et d'autres, qui sont à l'autre extrême?

M. Carmel : Permettez-moi de revenir sur la différence qui existe entre transport de destination et transport de transit. Plus vous développerez l'Arctique, plus le transport de destination augmentera. Ce ne sera pas le même genre de trafic que celui qui passe par le détroit de Malacca, mais il y en aura davantage. Quand ça se produit, la presse en fait tout un plat. L'an dernier, Beluga Shipping avait un bateau. Pour moi, ça ne représente pas une grosse augmentation, mais pour les journalistes, passer de zéro à un bateau, c'est une augmentation de 100 p. 100, et c'est ce qu'ils rapportent. Les Russes ont annoncé que, l'été prochain, un pétrolier allait quitter le gisement pétrolier de la mer de Barents, dans l'ouest de l'Arctique, à destination du Japon. On verra bien si ça se fait. Tout dépendra du temps.

Le transport de destination va augmenter. Sans doute pas de beaucoup, et vous pourrez le contrôler puisqu'il dépendra des activités de développement que vous autoriserez dans l'Arctique. Donc vous pourrez le contrôler.

S'agissant du transport de transit, j'entends toujours la même chose. Chaque fois que quelqu'un dit que ce trajet représente un raccourci de 4 000 milles, il suppose qu'il naviguera dans l'Arctique à une vitesse normale de 24 nœuds, ce qui est impossible. Dans le meilleur des cas, les bateaux auront une vitesse de trois ou quatre nœuds. N'oubliez pas que même les bateaux renforcés pour la navigation dans les glaces ne peuvent pas avancer à 10 nœuds. Ça défoncerait le bateau le plus robuste. Ils sont conçus de telle façon qu'ils doivent ralentir, briser la glace et résister à la pression sur la coque, mais surtout pas foncer dans la glace à toute vitesse.

Le transport de transit se fera toujours à vitesse réduite. En plus de tous les autres facteurs que j'ai mentionnés, nous ne pourrions jamais faire circuler nos plus gros bateaux dans l'Arctique à cause du tirant d'eau. Je sais que dans les principaux chenaux du passage du Nord-Ouest, vous avez une profondeur de 10 m tout au plus. Il y a longtemps que nos bateaux ont un tirant d'eau supérieur à ça. Nous ne pourrions donc pas faire les économies d'échelle que permettent les gros bateaux.

Quand les gens disent que le transport de transit va augmenter de façon spectaculaire, ils ne tiennent compte que de la distance et absolument pas des facteurs de rentabilité de ce mode de transport. Ils se contentent de faire une division. Je ne connais pas de société de transport maritime international qui envisage d'utiliser la route de l'Arctique avant 2050, que ce soit par la route

transpolar route — to be usable to 2050. By that time, the world will be a very different place, and it is hard to say what will happen then.

Senator Manning: I know much of the world is charted now. Can you give us an idea of how much charting is concluded in the Arctic and how much needs to be done? I will use the draft of your ships as an example. There must be some knowledge of what is up there compared to other parts of the world.

Mr. Carmel: As far as I know, parts along the western side of the Canadian Arctic and the northern part of Alaska are reasonably well charted because there is a fair amount of destination shipping going on there, and on the eastern side as well, but for the parts in between there is very little. I have looked for charts and have not been able to find anything I would be comfortable navigating a very large ship with myself. It is that in-between part that does not seem to be charted at all. Unexpected sea mounts or shallows that are not anticipated are relatively easy to get around in a very small, eco-tourism type of boat. In a 70,000-tonne or 80,000-tonne ship, it is difficult to turn and probably will not have many places to turn. It is important to know where that stuff is before we head in there.

Senator Manning: You believe we should be putting a fair amount of emphasis on that type of work for the future, is that correct?

Mr. Carmel: Yes, the U.S. and Canada; we share that. Most of it is yours, but your part of it does not do any good if the United States does not hold up its end. You have to go past the U.S. end of it to get out on it, so both sides need to do that.

The Chair: I assume you believe the Chinese are busy doing this.

Mr. Carmel: The Chinese operate the second-largest icebreaker in the world. They have many Arctic research stations, so I know the Chinese are doing it.

Senator Day: I wanted to ask you about the Chinese. When you were giving your presentation, I thought you were tying in innovation in the shipping industry to current problems with China. Could you expand on that? Were you talking about intermodal containerization or about something else?

Mr. Carmel: I was talking exactly about intermodal transport containerization. The manifestation of globalization as we see it today resulted from containerization. The development of containerization and the parallel development of information technology is what allowed supply chains to become disaggregated, as they have become.

Many people call it outsourcing, which basically means you chop up supply. We do not just make widgets in one place anymore; we make parts of them wherever the comparative advantage is best, then pick someplace to bring all of that stuff together and assemble it.

du Nord, le passage du Nord-Ouest ou même une route transpolaire. D'ici là, le monde aura bien changé, et bien malin celui qui peut dire ce qui arrivera.

Le sénateur Manning : Une grande partie du monde est aujourd'hui cartographiée. Pouvez-vous nous dire ce qui a été fait à ce sujet dans l'Arctique et ce qu'il reste à faire? Prenons l'exemple du tirant d'eau de vos bateaux. On doit avoir des données sur la profondeur du passage, en comparaison d'autres routes du monde?

M. Carmel : Que je sache, certaines parties de l'ouest de l'Arctique canadien et du nord de l'Alaska sont raisonnablement bien cartographiées car on y fait déjà pas mal de transport de destination, et c'est le cas aussi de la partie orientale. Mais tout ce qui est au milieu n'est pratiquement pas cartographié. J'ai cherché mais je n'ai pas réussi à trouver des cartes suffisamment précises pour que je puisse y piloter un très gros bateau en toute confiance. Un petit bateau, du genre qu'on utilise pour l'écotourisme, peut facilement contourner les inégalités de relief des fonds marins. Quand on pilote un bateau de 70 000 ou 80 000 tonnes, c'est difficile de faire un virage, et il n'y a sans doute pas beaucoup d'endroits pour faire des virages. Or, il est important de savoir tout ça avant de s'embarquer.

Le sénateur Manning : Vous estimez donc qu'il est important de faire ce genre de travail, n'est-ce pas?

M. Carmel : Oui, les États-Unis et le Canada peuvent se partager le travail. C'est à vous qu'en revient la majeure partie, mais ça ne vous servira pas à grand-chose si les États-Unis ne font pas leur part. Il faut inévitablement passer par les eaux américaines, à une extrémité, donc les deux parties doivent collaborer.

La présidente : Je suppose que vous êtes convaincu que les Chinois se sont déjà attelés à la tâche.

M. Carmel : Les Chinois exploitent le deuxième plus gros brise-glace au monde, ainsi qu'un grand nombre de stations de recherche dans l'Arctique, donc je sais ce qu'ils font.

Le sénateur Day : J'aimerais vous poser une question au sujet des Chinois. Dans votre déclaration liminaire, j'ai l'impression que vous faisiez un lien entre l'innovation dans l'industrie du transport maritime et des problèmes actuels avec la Chine. Que vouliez-vous dire? Vouliez-vous parler de conteneurisation intermodale?

M. Carmel : Exactement. La mondialisation du transport maritime, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est le résultat de la conteneurisation. Le développement de la conteneurisation et le développement parallèle de la technologie de l'information ont permis aux chaînes d'approvisionnement de se fragmenter.

Beaucoup de gens appellent ça de l'externalisation, mais en fait on dégroupé les achats. On ne fabrique plus des produits dans un endroit en particulier, on les fabrique là où c'est le plus rentable, et ensuite, on les rassemble tous en un endroit pour les assembler.

China has benefited from that more than anyone in the world. In fact, the rise of China is directly related to this form of globalization because they have sucked all that stuff over there.

I do not say that is good or bad, it is just an observation. The Chinese have benefited tremendously from this, but the rest of the world has too. Do not forget things are much cheaper as a result of that for the rest of us than otherwise would have been the case. The world has benefited as well through lower inflation rates and things like that.

The status of China as an economic powerhouse now would not have happened the way it did without information technology and containerization allowing us to completely blow the supply chain apart.

Senator Day: That would be an interesting matter to discuss further at some time. There are other factors there as well, like cheap labour and that kind of thing, but we will not go further.

I want to get into the shipping aspect of that and how you were tying it in. Your comment with respect to northwest Russia, and going to Japan, got me thinking that I never hear anyone talking about a northeast passage. Is there ever, in the next 50 years or so, likely to be a northeast passage north of Russia?

Mr. Carmel: Yes. When I refer to the Northern Sea Route, that is what I am talking about. That is the route the Russians will take to go from the Varandey oil terminal to Japan; they will go across the Northern Sea Route or the Northeast Passage.

The Northeast Passage actually will open first. The Russians have exploited it for nearly 100 years; they have had traffic along there. Stalin worked aggressively at developing the northern coast of Russia and used it extensively. After the collapse of the Soviet Union, things sort of fell off, but the Russians have invested a great deal of time, effort, energy and national resources into developing a northern sea route. They have the largest icebreaker fleet in the world by far and operate the biggest icebreakers in the world for that reason, so that will be useable before anything else will.

Senator Day: Is the reason we do not hear much discussion of that because it is mainly just Russia that is interested?

Mr. Carmel: No; I am not sure why, because that route will be faster for Asia to Europe than across. That route will open up. They suffer from the same problems that the Northwest Passage does in that there are shallow spots and variability in transit. Ice still drifts around and tends to choke things up, but that passage will actually be more useful for Asia-Europe, the biggest trade route in the world, than going across the North.

I do not know why that does not attract as much attention as the Northwest Passage does, other than that the things that involve North America tend to attract more attention in general

La Chine en a profité plus que n'importe quel autre pays. En fait, la montée en puissance de la Chine est directement liée à cette forme de mondialisation, car ce pays a réussi à attirer toutes les activités de production.

Je ne porte pas de jugement, c'est juste une constatation. Les Chinois en ont considérablement profité, mais le reste du monde aussi. N'oubliez pas que les produits nous coûtent beaucoup moins cher depuis. Il y a aussi le fait, entre autres, que les taux d'inflation ont été modérés.

L'accession de la Chine à un statut de géant économique ne se serait pas produit de cette façon sans la technologie de l'information et la conteneurisation, qui ont complètement chambardé la chaîne d'approvisionnement.

Le sénateur Day : Ce serait intéressant de reprendre cette discussion plus tard. Il y a d'autres facteurs, comme une main-d'œuvre bon marché, mais nous en resterons là pour aujourd'hui.

Je voudrais parler davantage du transport en tant que tel, et comment vous faites le lien. Ce que vous avez dit au sujet du pétrolier qui partirait du nord-ouest de la Russie pour se rendre au Japon m'a fait réaliser que personne ne parle jamais d'un passage au nord-est. Pensez-vous que d'ici 50 ans, il y aura un passage du Nord-Est, au nord de la Russie?

M. Carmel : Oui. Quand je parle de la route maritime du Nord, c'est de ça que je parle. C'est la route que les Russes prendront pour se rendre au Japon à partir du terminal pétrolier de Varendey; autrement dit, ils emprunteront la route maritime du Nord ou le passage du Nord-Est.

Le passage du Nord-Est va en fait être le premier à ouvrir. Les Russes l'exploitent depuis près de 100 ans; ils y font circuler des bateaux. Staline a fortement encouragé le développement de la côte nord de la Russie et l'a exploitée de façon intensive. Après l'effondrement de l'Union soviétique, l'activité a pratiquement cessé, mais les Russes ont consacré beaucoup de temps, d'efforts, d'énergie et de ressources nationales à l'aménagement d'une route maritime septentrionale. Leur flotte de brise-glaces est la première au monde, et comprend notamment les plus gros brise-glaces du monde. C'est pour ces raisons que ce passage sera navigable avant les autres.

Le sénateur Day : Est-ce parce que la Russie est pratiquement le seul pays intéressé que nous n'en entendons pas beaucoup parler?

M. Carmel : Non, mais je ne sais pas vraiment pourquoi, car cette route sera plus rapide pour relier l'Asie à l'Europe. Cette route va s'ouvrir. Elle présente les mêmes problèmes que le passage du Nord-Ouest, avec des endroits peu profonds et des conditions glaciaires variables. La glace a tendance à s'accumuler par endroits et à entraver le passage, mais cette voie sera en fait plus utile pour relier l'Asie à l'Europe, la plus grande route du monde, que de traverser le Nord.

J'ignore pourquoi on n'en parle pas autant que du passage du Nord-Ouest, si ce n'est que parce que les choses qui intéressent l'Amérique du Nord attirent davantage l'attention. Il y a un petit

than anything else. There is a little bit of a sovereignty issue that remains unresolved in the Canadian Arctic that is not replicated in Russia to the same extent.

Senator Day: I think you have already discussed my final point, but there may be more comment you might like to make on that. You talked primarily about transit routes, and we have been talking also about the extraction of oil and gas and whatever else might be up there.

Let us assume that activity — the extraction of oil, gas, diamonds, whatever — starts even before the transit shipping that you talked about. You distinguished between destination shipping and transit shipping. If there is increased activity in the extraction business and more destination shipping as a result, is that exclusive from the likelihood of increased transit shipping, or does one help develop the other?

Mr. Carmel: To the extent that there is an overlap, it is the need to develop the charts and infrastructure and emergency response capability. That sort of thing, which would be able to serve destination shipping, would also apply to transit shipping.

In some respects, yes, and clearly destination shipping is increasing up there now. A couple of years ago, Canada was an inconsequential player in the diamond market, and now it is one the largest producers in the world because of resource extraction in the North. That is where it will help. It will limit how much extra work you need to do to make transit shipping viable.

Senator Day: Many of the factors that you have given here, which lead us to say initially that it is not likely that there will be transit shipping here for quite some time, could be brought a little closer as a result of some other activity up there.

Mr. Carmel: It could limit some of the drawbacks; some of the others remain — draft restrictions and things like that. However, it would certainly make it easier if other things happen that promote shipping in the Arctic.

Whether or not traffic moves to the Arctic is not dependent on melting ice; it is dependent on the interaction of melting ice and other events going on in the world and how they all come to play together. If forces align such that shipping through the Arctic becomes a reasonable thing to do, then to the extent that destination shipping has taken away some of those barriers, it will help it come across that much faster.

Senator Plett: Senator Banks asked my first question and the chair asked my second one, but I do want to touch a little further on what Senator Banks raised in regard to the registration of certain ships going through the Northern Canada Vessel Traffic Services Zone, primarily on ships carrying dangerous goods or potential pollutants. Is this something that they are not doing now in other shipping routes? I find it a little disconcerting that we have ships running around carrying dangerous goods and they do not need to register and let anyone know they are doing it.

problème de souveraineté qui n'est toujours pas réglé dans l'Arctique canadien, problème qui ne se pose pas en Russie dans les mêmes proportions.

Le sénateur Day : Je crois que vous avez déjà répondu à la dernière question que je voulais vous poser, mais vous avez peut-être quelque chose à ajouter. Vous avez parlé essentiellement des routes de transit, ainsi que de l'exploitation des ressources, notamment le pétrole et le gaz naturel.

Supposons que l'exploitation du pétrole, du gaz, des ressources diamantifères, et cetera, commence avant l'introduction du transport de transit dont vous avez parlé. Vous avez fait la distinction entre transport de destination et transport de transit. Si l'exploitation des ressources s'intensifie, le transport de destination se développera parallèlement. Cela se fera-t-il au détriment du transport de transit, ou au contraire cela lui sera-t-il favorable?

M. Carmel : S'il y a une convergence d'intérêts entre les deux, c'est sur la nécessité de développer des cartes, des infrastructures et des capacités d'intervention d'urgence. Autrement dit, c'est dans ces domaines-là que les intérêts des deux types de transport convergent.

À certains égards, en effet, le transport de destination est en hausse. Il y a quelques années, le Canada était un dilettante sur le marché du diamant, mais aujourd'hui, c'est l'un des plus grands producteurs au monde en raison des activités d'extraction du Nord. Ça aide, en ce sens que c'est toujours ça de moins à faire pour que le transport de transit soit viable.

Le sénateur Day : Donc, vous nous avez donné toutes sortes de raisons qui permettent de conclure, dans un premier temps, qu'il n'y aura pas de transport de transit dans cette région avant quelque temps, mais par ailleurs, que ça pourrait arriver plus tôt si certaines activités se développent dans la région.

M. Carmel : Ça limitera certains des inconvénients, mais il en restera toujours, comme le tirant d'eau, par exemple. Mais il est évident que si certaines activités se développent là-bas, cela sera favorable au transport maritime dans l'Arctique.

L'introduction du transport maritime dans cette région ne dépend pas de la fonte des glaces, mais plutôt d'une combinaison de nombreux facteurs; la fonte des glaces en est un, mais il y a aussi toutes sortes d'autres événements qui peuvent se produire dans le monde. Si tous ces facteurs sont favorables et que le transport maritime dans l'Arctique devient une activité raisonnable, l'introduction de ce type de transport dans l'Arctique pourra se faire d'autant plus rapidement qu'il aura réussi à surmonter certains des obstacles.

Le sénateur Plett : Le sénateur Banks a posé ma première question, et la présidente a posé ma deuxième. J'aimerais quand même revenir un peu sur ce qu'a dit le sénateur Banks au sujet de l'enregistrement de certains bateaux qui traversent la Zone de services de trafic maritime du Nord canadien, notamment les bateaux qui transportent des produits dangereux ou des polluants potentiels. Cela ne se fait-il pas sur les autres routes? Je trouve un peu inquiétant que des bateaux naviguent un peu partout dans le monde avec à leur bord des produits dangereux et qu'ils ne soient pas obligés de s'enregistrer quelque part.

Mr. Carmel: In other parts of the world, when we are going in and out of port, we are required to declare those sorts of things. If we had to do it in the Canadian North, that would bring you more in line with things we have to do elsewhere in the world.

One thing that has surprised me, which I have not heard anyone discuss, is the requirement for pilots operating in the Canadian North. Given what I have seen as a ship's captain myself — the extreme need for local knowledge and how variable conditions can be up there — and given the fact that you require a pilot to go into Vancouver, I have never understood why you would not require a pilot in some of those very environmentally sensitive areas. As far as I know, that has never been advanced anywhere.

It is not advanced in the United States, either, except for certain areas. For instance, the approach to Prince William Sound requires a pilot. In certain environmentally sensitive areas, pilots are required.

To my knowledge, if the Northwest Passage were to open tomorrow and I wanted to bring a 70,000-tonne tanker through it on my licence, I could do it. I would not be required to take a pilot knowledgeable in local conditions or responsible to the Crown for the safe passage of my ship.

The way it works now, as you mentioned earlier, if I violate a law, the only way you will know it is if there is a consequence in the Arctic. There is no proactive enforcement mechanism. This goes back to the idea that regulations apply to ships, not to the environment. We almost rely on the environment to tell us that we have done something wrong, but by then the damage is done. A proactive enforcement mechanism might include pilots and things like that.

Senator Dallaire: I notice that you are a member of the executive panel of the Chief of Naval Operations, United States Navy. In that capacity, have you seen the U.S. Navy look at developing any increased capabilities in the Arctic based either in Alaska or in the South?

Mr. Carmel: Yes. As you know, the U.S. government published National Security Presidential Directive 66 at the end of the Bush administration. It lays out broad guidance for the United States for increased ability to operate in the Arctic, and, last year, the U.S. Navy published the Navy Arctic Roadmap and put in place a study on the kinds of assets they need to make that happen. At the same time, the U.S. Coast Guard has a study that is due to be reported in another month or two on a melting Arctic and what the United States Coast Guard will have to do about it. There are several high-level studies by the U.S. Navy and the U.S. Coast Guard on what they need to do to operate in the North.

Senator Dallaire: It would be well worth our knowing more about what our allies are doing, in particular given the need for the hydrography studies and necessary analyses of the routes in the Northwest Passage. A committee that sat in 2008 recommended that the U.S. and Canada do that work together. Would that not be

M. Carmel : Partout ailleurs dans le monde, quand nous entrons dans un port et que nous en sortons, nous sommes obligés de déclarer ce genre de choses. Si vous nous l'imposiez dans le Nord canadien, vous vous aligneriez sur ce qui se fait partout ailleurs dans le monde.

Il y a une chose qui me surprend, et dont personne ne parle. Pourquoi n'imposez-vous pas des pilotes aux bateaux qui circulent dans le Nord canadien? J'ai moi-même été capitaine d'un bateau, et je sais que, dans cette région, il faut avoir une connaissance précise de la géographie et des conditions glaciaires. Étant donné que vous imposez vos pilotes aux bateaux qui veulent entrer dans Vancouver, je n'ai jamais compris pourquoi vous n'en faisiez pas autant dans des régions où l'environnement est très fragile. Et pourtant, ce n'est pas ce que vous faites.

Cela ne se fait pas aux États-Unis, à l'exception de certaines régions. Par exemple, il faut un pilote pour entrer dans Prince William Sound. Dans certaines régions où l'environnement est particulièrement fragile, on impose des pilotes.

Que je sache, si le passage du Nord-Ouest ouvrirait demain et que je voulais y faire entrer un pétrolier de 70 000 tonnes, je pourrais le faire sur présentation de mon brevet de pilote. Je ne serais pas obligé de prendre à mon bord un pilote qui connaît les conditions locales ou qui sera responsable devant la Couronne du passage sans incident de mon bateau.

À l'heure actuelle, comme vous l'avez dit tout à l'heure, si j'enfreins la loi, vous ne le saurez que si les conséquences sont visibles. Il n'existe pas de mécanisme proactif d'exécution de la loi. Cela nous ramène au principe selon lequel les règlements s'appliquent aux bateaux, pas à l'environnement. Nous comptons presque uniquement sur l'environnement pour nous alerter en cas de problème, mais à ce moment-là, les dégâts sont déjà là. L'imposition de pilotes pourrait faire partie d'un mécanisme proactif d'exécution de la loi.

Le sénateur Dallaire : Étant donné que vous faites partie d'un comité des chefs des opérations navales, de l'United States Navy, pouvez-vous nous dire si l'US Navy projette d'accroître ses capacités dans l'Arctique, à partir de l'Alaska ou du Sud?

M. Carmel : Oui. Comme vous le savez, le gouvernement américain a publié la Directive présidentielle 66 sur la sécurité nationale à la fin de l'administration Bush. Cette directive énonce les grandes lignes d'une expansion des capacités opérationnelles américaines dans l'Arctique, et, l'an dernier, l'US Navy a publié une carte marine de l'Arctique et entrepris une étude sur la façon de réaliser cette expansion. Parallèlement, la garde côtière américaine va publier d'ici un mois ou deux une étude sur la fonte des glaces dans l'Arctique et sur ce qu'elle devra faire à ce sujet. Il y a donc plusieurs études aux niveaux élevés qui ont été entreprises par l'US Navy et par la garde côtière américaine sur ce qu'elles comptent faire dans le Nord.

Le sénateur Dallaire : Ce serait bien que nous soyons mieux informés de ce que nos alliés sont en train de faire, d'autant plus qu'il va falloir entreprendre des études hydrographiques et d'autres analyses sur les voies offertes par le passage du Nord-Ouest. En 2008, un comité avait recommandé que les États-Unis et le

a smart move with our capabilities? I would suggest that with the Russians being so competent in the Arctic, perhaps we should work with them as well.

Mr. Carmel: I agree totally. It would be extremely important. Contrary to the Great Game analogy, cooperation is rampant in the Arctic. The Canadians, Danes and Russians share information. The United States would be happy to share if it had any information. I hope that at some time in the future we will develop that capability. Yes, I agree. This kind of work should be done jointly in a coordinated way so that we do not have to explore the same ground twice.

By the way, currently a bill is pending in the U.S. entitled, Arctic Marine Shipping Assessment Implementation Act of 2009, in both the Senate and the House of Representatives. These companion bills deal specifically with increasing Americans' ability, from a commercial perspective, to understand and implement Arctic shipping assessment. Among other things, it would fund Arctic research and a real icebreaker. The U.S. Congress is thinking about it, and perhaps when they finish with all the current distractions they will get back to it.

Senator Lang: I want to expand a little further on the question put to you about the Northeast Passage on Russia's coastline. Do you know whether the scientific evaluation and mapping of that route have been done? If you wanted to take a 70,000-tonne tanker through that passage, would the charts be available?

Mr. Carmel: Yes.

Senator Lang: That was done by the Russians, I presume, during the last 100 years.

Mr. Carmel: Yes.

Senator Lang: I find the situation interesting with the Chinese. You said the Chinese operate the second-largest icebreaker in the world. Could you expand on that comment? What do they do with their icebreaker?

Mr. Carmel: She is called *Snow Dragon*, as translated from Chinese. They use her primarily for research. She spends an inordinate amount of time in the Arctic. The largest icebreaker in the world is Russian, and I believe her name translates as *50 Years of Victory*. The Russians launched her last year, and *Snow Dragon* was launched shortly after. She can hold several hundred people and is quite a capable research icebreaker.

Senator Lang: Interesting.

Senator Banks: If you are taking a ship with certain kinds of cargo into or out of ports, you often have to report your cargo to someone. However, once in transit, the reporting is a different matter. For example, if you are shipping through the Strait of Malacca, do you have to report your cargo to someone? If you are shipping the Northern Sea Route and not stopping at a Russian port, would you have to tell the Russians what you have on your ship?

Canada collaborer dans ce sens. Ne serait-il pas plus sensé de mettre en commun nos ressources? Je dirais même que, étant donné la compétence et l'expérience des Russes dans l'Arctique, on devrait peut-être travailler avec eux aussi.

M. Carmel : Je suis entièrement d'accord. Ce serait extrêmement important. Contrairement à la rivalité du Grand Jeu, la collaboration est partout présente dans l'Arctique. Les Canadiens, les Danois et les Russes s'échangent des informations. Les États-Unis seraient ravis d'en faire autant s'ils avaient des informations à échanger. J'espère que nous en aurons un jour la capacité. Mais je suis d'accord. C'est le genre de travail qu'il faudrait faire de façon conjointe et coordonnée, afin de ne pas couvrir deux fois le même terrain.

À ce propos, un projet de loi a été présenté en 2009 à la fois au Sénat et à la Chambre des représentants, l'Arctic Marine Shipping Assessment Implementation Act. Ces deux textes complémentaires portent précisément sur l'expansion des capacités américaines, dans une perspective commerciale, dans le but d'évaluer l'introduction d'un service de transport maritime. On propose, entre autres, de financer des recherches dans l'Arctique et de construire un vrai brise-glace. Le Congrès américain examine le projet, et une fois qu'il aura fini de se laisser distraire par toutes sortes d'autres choses, il prendra peut-être une décision.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir un peu sur la question du passage du Nord-Ouest et de la côte russe. Savez-vous si on a fait une évaluation scientifique de cette route et si elle a été cartographiée? Si on voulait y faire passer un pétrolier de 70 000 tonnes, aurait-on les cartes nécessaires?

M. Carmel : Oui.

Le sénateur Lang : Cela a été fait par les Russes, je crois, au cours des 100 dernières années.

M. Carmel : En effet.

Le sénateur Lang : C'est intéressant ce qui se passe avec les Chinois. Vous avez dit qu'ils avaient le deuxième plus gros brise-glace au monde. Mais que font-ils avec?

M. Carmel : Il a été baptisé *Dragon des neiges*, c'est la traduction du nom chinois. Ils s'en servent surtout pour la recherche. Il est stationné dans l'Arctique pratiquement en permanence. Le plus gros brise-glace du monde est russe et s'appelle le *50 ans de victoire*. Les Russes l'ont mis en service l'an dernier, et le *Dragon des neiges* est arrivé peu après. C'est un bâtiment qui peut accueillir plusieurs centaines de personnes, et qui est équipé de bonnes installations de recherche.

Le sénateur Lang : Intéressant.

Le sénateur Banks : Si vous entrez dans un port ou que vous en sortez et que vous avez à bord un certain type de cargaison, vous devez le signaler à quelqu'un. Par contre, si vous êtes simplement en transit, c'est différent. Par exemple, si vous ne faites que traverser le détroit de Malacca, devez-vous signaler la nature de votre cargaison à quelqu'un? Si vous empruntez la route maritime du Nord sans faire escale dans un port russe, devez-vous signaler aux Russes ce que vous avez à bord?

Mr. Carmel: My understanding of the Northern Sea Route is that you have to report.

Senator Banks: We should do that, too.

Mr. Carmel: Yes. Regarding international transit, such as the Strait of Malacca, in broad general terms we are required to broadcast what we are carrying. However, it is not necessary to provide the details that you referred to when we operate in normal international waters.

Senator Banks: Are we close to having all that information standardized so that it is set up on a transponder and read by anyone?

Mr. Carmel: The requirements of automatic identification systems are such that you report your cargo in general terms.

Senator Banks: As well, you report its origin.

Mr. Carmel: That is right. You report where you are coming from and where you are going. An automatic identification system is far from foolproof because the system contains enormous holes. About three or four years ago, the Government of Singapore put out a broadcast notice stating that it is wildly inaccurate and should not be relied upon.

We are a long way from broad, standard descriptions of what we are carrying. Some will argue that we should not report, because if I am a bad guy trying to target a ship, I probably should not be able to do it by listening to the radio.

The Chair: I just want to put one final comment from you on the record. You referenced the Suez Canal, and I have heard you speak on that before. This is drawing people's attention to the geopolitical side. If you open up a northern trade route in competition with the Suez Canal, there will be implications. Egypt will not be happy. Is that one of the reasons you think the North is not viable?

Mr. Carmel: No. In the end, countries and companies will do what is in their own best interests and let Egypt fend for itself.

The Chair: That was most interesting. Thank you for being here today and for your documentation.

Our next guest and witness today is Dr. Charles F. Doran, the Andrew W. Mellon Professor of International Relations, Chair of the International Relations Committee, Director of the Global Theory and History Program and, most importantly, Director of the Centre of Canadian Studies at Johns Hopkins University.

Dr. Doran has been speaking and making presentations of late on issues related to national security. He will submit a written transcript on Arctic security and defence to us later, and that will be delivered to all senators.

He has been writing on Canada and the Canadian Arctic since the early 1970s, and one of the first discussions appeared in his book *Forgotten Partnership: U.S.-Canada Relations Today*, which came out 25 years ago and will now be updated and re-released.

M. Carmel : Que je sache, le long de la route maritime du Nord, vous devez le faire.

Le sénateur Banks : Alors, nous devrions le faire aussi.

M. Carmel : Tout à fait. S'agissant de transit international, comme la traversée du détroit de Malacca, on est généralement obligé de signaler par radio ce qu'on a à bord. Par contre, on n'est pas obligé de fournir les détails dont vous parlez quand on navigue dans des eaux internationales ordinaires.

Le sénateur Banks : Est-ce que ces informations seront bientôt normalisées, afin qu'elles puissent être transmises sur un transpondeur et lues par quiconque?

M. Carmel : À l'heure actuelle, le système d'identification automatique vous demande de signaler le contenu de votre cargaison en termes généraux.

Le sénateur Banks : Ainsi que leur origine.

M. Carmel : C'est exact. Vous devez indiquer d'où vous venez et où vous allez. Le système d'identification automatique est loin d'être infallible, car il contient des lacunes énormes. Il y a trois ou quatre ans, le gouvernement de Singapour a émis un avis par radio indiquant que ce système est terriblement inexact et qu'on ne devrait pas s'y fier.

On est encore loin d'exiger une description standard de ce qui se trouve à bord du bateau. D'aucuns prétendent que nous ne devrions pas signaler ce genre de choses, car cela peut encourager des pirates qui l'apprennent par radio à cibler un bateau.

La présidente : Permettez-moi de vous poser une dernière question. Vous avez parlé du canal de Suez, et je vous en avais déjà entendu parler avant. C'est une question plus géopolitique, mais si vous ouvrez une route du Nord qui fera concurrence au Canada de Suez, cela aura des conséquences. L'Égypte sera mécontente. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles le Nord n'est pas une option viable?

M. Carmel : Non. Au final, les pays et les entreprises agiront au mieux de leurs intérêts, et l'Égypte n'aura qu'à défendre les siens.

La présidente : Cette discussion a été extrêmement intéressante. Merci d'être venu et d'avoir apporté de la documentation.

Nous accueillons maintenant M. Charles F. Doran, professeur Andrew W. Mellon de relations internationales, président de l'International Relations Committee, directeur du Global Theory and History Program et, surtout, directeur du Center of Canadian Studies, à l'Université Johns Hopkins.

M. Doran a récemment présenté plusieurs communications sur des questions liées à la sécurité nationale. Il nous remettra plus tard une transcription d'une communication sur la sécurité et la défense dans l'Arctique, et je la ferai distribuer à tous les sénateurs.

Il écrit régulièrement sur le Canada et l'Arctique canadien depuis le début des années 1970, et c'est dans un ouvrage intitulé *Forgotten Partnership : U.S.-Canada Relations Today*, publié il y a 25 ans et revu et réédité depuis, qu'il a lancé les premières discussions sur l'Arctique.

Welcome to our committee. We are very pleased to have you with us today. Would you make any opening comments this evening?

Charles Doran, Canadian Studies Program, Johns Hopkins University, as an individual: Yes, senator, I would, if I may. Thank you very much for the opportunity and the honour of appearing before the distinguished members of this Senate committee. I will make three points.

First, the ice in the Arctic is melting at an astonishing rate, opening up oil fields and shipping lanes and thus creating new problems of security and defence.

Second, the interests of Canada and the United States in attempting to cope with these problems of security and defence are quite different. While Canada would like to declare the Northwest Passage inland waters, the United States would like to declare the Northwest Passage an international strait. These conflicting goals appear irreconcilable.

Third, yet there is a solution. Why not monitor and protect the security of these waters jointly through NORAD, an institution that for decades has served both countries superbly through unparalleled integrity and cooperation?

The Arctic is melting. Every independent source indicates that whatever the cause of global warming, the Arctic is melting at such a rate that traffic through the Northwest Passage will become feasible, at least in the warmer months, thus opening up a host of problems in terms of defence and security.

By taking product and gear in and out of the Arctic, firms and governments will employ transshipping. Transshipping from Europe to Asia and vice versa via the Arctic will cut days and dollars off the old routes through the Panama Canal or around Cape Horn.

Even the non-Arctic states are taking a great interest. China is now an observer on the Arctic Council. Germany is reportedly building a modern icebreaker. If transit through the Northwest Passage is becoming reality, this reality is becoming a strategic problem for Canada and the United States. They must undertake the complex, costly and difficult task of monitoring these waters effectively and of providing defence and security.

Whatever Canada's legitimate claims to the Arctic waters in terms of environmental protection and economic development, Canadian and American defence and security responsibilities in these waters are not well coordinated. The Northwest Passage cannot be both an international strait and Canadian domestic territory at one and the same time.

Bienvenue parmi nous. Nous sommes ravis de vous accueillir aujourd'hui. Avez-vous une déclaration liminaire à faire?

Charles Doran, Programme des études canadiennes, Université Johns Hopkins, à titre personnel : Oui, si vous le permettez. Je vous remercie infiniment de me donner l'occasion de comparaître devant votre éminent comité. J'ai trois observations à faire.

Premièrement, les glaces de l'Arctique fondent à une vitesse surprenante, ce qui laisse envisager des possibilités d'exploitation pétrolière et de transport maritime, et, partant, de nouveaux problèmes de sécurité et de défense.

Deuxièmement, face à ces problèmes de sécurité et de défense, les intérêts du Canada et des États-Unis sont tout à fait différents. Alors que le Canada voudrait que le passage du Nord-Ouest soit reconnu comme faisant partie de ses eaux intérieures, les États-Unis voudraient que ce passage soit un détroit international. Ces deux positions paraissent irréconcilables.

Troisièmement, il y a quand même une solution. Pourquoi ne pas assurer la surveillance de cette voie d'eau conjointement, par l'intermédiaire du NORAD, une institution qui sert les intérêts des deux pays depuis des années, dans un climat d'intégrité et de collaboration exemplaire?

Les glaces de l'Arctique fondent. Quelle que soit la cause du réchauffement climatique, toutes les sources indépendantes indiquent que les glaces de l'Arctique fondent à une vitesse telle que le passage du Nord-Ouest sera un jour navigable, tout au moins pendant les mois d'été, ce qui soulève une kyrielle de problèmes de défense et de sécurité.

Pour apporter et rapporter des produits et du matériel de l'Arctique, les entreprises et les gouvernements vont faire du transbordement. Le transbordement entre l'Europe et l'Asie, et vice-versa, en passant par l'Arctique, va raccourcir le trajet de plusieurs jours et réduire les coûts par rapport aux routes traditionnelles qui passent par le canal de Panama ou le Cap Horn.

Même les États qui n'ont pas de littoral arctique s'y intéressent beaucoup. La Chine a maintenant une place d'observateur au Conseil de l'Arctique. On dit que l'Allemagne est en train de construire un brise-glace moderne. Si le passage du Nord-Ouest est vraiment ouvert au transport maritime, cette réalité devient un problème stratégique pour le Canada et les États-Unis. Ils vont devoir assurer la tâche complexe, coûteuse et difficile de la surveillance de ces eaux, et en assurer la défense et la sécurité.

Quelles que soient les prétentions légitimes du Canada à l'égard des eaux de l'Arctique pour ce qui est de la protection environnementale et du développement économique, les responsabilités canadiennes et américaines en matière de défense et de sécurité de ces eaux ne sont pas bien coordonnées. Le passage du Nord-Ouest ne peut pas être à la fois un détroit international et une partie du territoire canadien.

Moreover, the American problem is further complicated. Not only does it want to transit the surface fleet unimpeded, but it must safeguard the passage of NATO submarines while detecting those of hostile intruders. Security is seamless; there is no room for the practice of prior consent.

In addition, if the Northwest Passage is declared internal waters, then every other international strait has the potential of being declared the same. Indonesia or Malaysia may extend sovereignty in the Strait of Malacca. China or other countries may attempt to extend sovereignty in the Paracel and Spratly Islands chains, where half of the world's tankers must pass. Furthermore, oil fields in the Persian Gulf area produce 70 per cent of the exportable oil and natural gas worldwide. Much of this oil and natural gas passes through the Strait of Hormuz. Iran borders on that strait. A precedent in the Northwest Passage establishes a precedent in each of the other straits as well.

The cost and difficulty of providing security and defence in these hard-to-operate waters should not be underestimated. It will involve air, space, sea and underwater surveillance and enforcement. Navies unavoidably will assume some of these tasks. Canada and the United States need to cooperate in their own self-interest. Why not exploit the benefits of joint monitoring experience in the single bilateral institution at the highest military and political levels where Canada and the United States have a record of trust and effectiveness — NORAD? As of May 12, 2006, NORAD has a provision to extend its services in a maritime direction.

On October 29, 2009, General Victor Renuart, Commander of North American Aerospace Defence Command and United States Northern Command, observed that NORAD's maritime mission is a warning mission. NORAD's role is to warn each government of a threat, including that of unmanned vehicles or cruise missiles, launched from sea-based platforms in the Arctic. NORAD has neither an enforcement role nor operational control over ships, planes or defensive missiles. However, by relying on NORAD cooperation, Canada would have no need to demand prior consent for the transit of American naval vessels, nor would the movement of NATO submarines create any problem of communication. Likewise, the task of monitoring potential hostile vessels, whether surface or subsea, would be handled in a much more cost-effective and thorough manner than if the two governments were to undertake this effort separately and in isolation.

At both the individual and government levels, Canada and the United States have shown that in dealing with an air-breathing threat they can cooperate with extraordinary trust and efficiency. Why not make use of this virtually wasting institutional asset, NORAD, to cope with the next great defence and security problem for Canada and the United States, surveillance and coordination or coordinated enforcement in the Arctic?

Par ailleurs, le problème des Américains est encore plus compliqué. Non seulement ils veulent pouvoir y faire passer leurs bateaux sans entraves, mais ils doivent assurer la sécurité des sous-marins de l'OTAN qui naviguent dans ces eaux, et être capables de détecter tout intrus ennemi. La sécurité doit être totale; le principe du consentement préalable n'a pas sa place.

De plus, si le passage du Nord-Ouest est reconnu comme faisant partie du territoire canadien, tous les autres détroits internationaux risquent de subir le même sort. Ainsi, l'Indonésie ou la Malaisie pourraient vouloir étendre leur souveraineté au détroit de Malacca. La Chine ou d'autres pays pourraient vouloir étendre leur souveraineté à l'archipel des îles Paracel et Spratly, par où passe la moitié des pétroliers du monde. De plus, les gisements pétroliers de la région du Golfe persique produisent 70 p. 100 des ressources mondiales exploitables de pétrole et de gaz naturel. De grandes quantités de ce pétrole et de ce gaz naturel passent par le détroit d'Hormuz. L'Iran a un littoral sur ce détroit. Autrement dit, un précédent pour le passage du Nord-Ouest crée un précédent pour tous les autres détroits.

Il ne faut pas sous-estimer non plus le coût et la difficulté que représenteront la sécurité et la défense de ces eaux difficilement accessibles. Cela nécessitera des équipements aériens, spatiaux, maritimes et sous-marins. Les marines nationales assumeront inévitablement une partie de ces tâches. Le Canada et les États-Unis ont intérêt à collaborer. Pourquoi ne pas profiter de l'expérience acquise au sein de la seule institution bilatérale dont on dispose, aux plus hauts niveaux militaires et politiques, et qui a permis au Canada et aux États-Unis d'atteindre un niveau maximum de confiance et d'efficacité? En un mot, je veux parler du NORAD. Depuis le 12 mai 2006, l'accord du NORAD prévoit qu'on peut en étendre les services au secteur maritime.

Le 29 octobre 2009, le général Victor Renuart, commandant de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord et de l'United States Northern Command, a fait remarquer que la mission maritime du NORAD est une mission d'alerte. Autrement dit, le rôle du NORAD est d'alerter chaque gouvernement en cas de menaces posées notamment par des drones ou des missiles de croisière lancés à partir de plates-formes maritimes installées dans l'Arctique. Le NORAD n'a pas de rôle en matière d'application de la loi, et il n'exerce pas non plus de contrôle opérationnel sur les bateaux, les avions et les missiles de défense. Toutefois, s'il pouvait compter sur le NORAD, le Canada n'aurait pas besoin de demander de consentement préalable aux bateaux de la marine américaine, et le passage de sous-marins de l'OTAN ne créerait pas de problèmes de communication. De plus, la surveillance de bateaux potentiellement hostiles, en surface ou sous la mer, pourrait se faire d'une façon plus efficace et plus précise que si les deux gouvernements s'en occupaient séparément.

Que ce soit au niveau des personnes ou des gouvernements, le Canada et les États-Unis ont montré qu'ils savaient collaborer avec un maximum de confiance et d'efficacité face à une menace aérobie. Pourquoi ne pas nous servir du NORAD, ce trésor institutionnel qu'on ne met pas assez à contribution, pour faire face ensemble au plus grand enjeu que le Canada et les États-Unis auront à relever en matière de défense et de sécurité : la surveillance et le maintien de l'ordre dans l'Arctique?

Americans and Canadians know how to cooperate militarily. NORAD can provide the key to a solution regarding an otherwise irreconcilable strategic problem. While the United States and Canada can continue to agree to disagree over the nature of the Northwest Passage, they can, in actuality, provide both surveillance and a link to enforcement in a tradition of cooperation and respect inside a great bilateral institution, NORAD.

I am prepared to try to answer any questions.

The Chair: Thank you very much, Dr. Doran. Just before we begin our questions here, can you clarify that there is intent for NORAD to move beyond aerospace and into maritime activity? It is kind of a chicken and egg question. Could Canada and the U.S. come to an agreement and ask NORAD to do that, or will NORAD go down that road and Canada and U.S. can benefit from that in the Arctic?

Mr. Doran: I think I understand the very good focus of that question, or at least I hope I do. They are in the process of talking about how this is to be done. Their intention is clear, but the details are still left to be worked out. The pace at which this is done is still to be evaluated.

Senator Dallaire: Dr. Doran, what is the Canadian participation in the U.S. Northern Command?

Mr. Doran: The U.S. Northern Command is a U.S. command.

Senator Dallaire: However, it is the same commander as NORAD, right?

Mr. Doran: It can be, yes.

Senator Dallaire: Right. I mean, we are seeing it as such.

Mr. Doran: Right.

Senator Dallaire: In so doing, your perspective is that a defence posture should be established for the Northwest Passage and the Arctic area under NORAD and not necessarily under NATO. Are you separating the two or are you saying one complements the other?

Mr. Doran: What we do in North America is complementary to what we do in NATO, but it is also separate. What Canada and the United States do in defence and security matters, particularly in the Arctic, which is of such great peculiar importance to both countries, requires special attention. NATO will certainly be impacted and will be a positive co-participant, but the real decision making here is between Canada and the United States regarding surveillance in the Arctic between Canada and the United States inside NORAD.

Senator Banks: Thank you, Dr. Doran, for taking the time to do this. Did I understand you to say that NORAD's function is purely a warning one and it does not control any airplanes?

Mr. Doran: I did say that. I quoted the commander of the United States Northern Command who clarified this quite recently — within a year of this point — indicating that this is a warning function. This function, like previous ones, was borne equally by Canada and the United States, with Canadian and

Les Américains et les Canadiens savent coopérer sur le plan militaire. Le NORAD peut être un compromis entre deux positions stratégiques au départ irréconciliables. Même si les États-Unis et le Canada s'entendent pour ne pas s'entendre quant au statut du passage du Nord-Ouest, ils peuvent en fait y assurer la surveillance et le maintien de l'ordre, dans le climat de confiance et de respect qui a toujours caractérisé cette grande institution bilatérale.

Je suis prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Doran. Avant de passer aux questions, j'aimerais vous demander de confirmer que le NORAD envisage d'étendre ses activités au domaine maritime. La question est de savoir par où commencer : est-ce que le Canada et les États-Unis devraient s'entendre avant de demander au NORAD de le faire, ou bien est-ce que le NORAD devrait en prendre l'initiative, le Canada et les États-Unis en étant les bénéficiaires?

M. Doran : Je crois comprendre à quoi vous voulez en venir précisément, ou en tout cas je l'espère. Ils discutent actuellement de la façon dont ça se fera. Les intentions sont claires, mais il reste à préciser les détails. Le rythme auquel cela se fera n'est pas encore déterminé.

Le sénateur Dallaire : Monsieur Doran, quelle est la participation du Canada à l'U.S. Northern Command?

M. Doran : L'U.S. Northern Command est un commandement américain.

Le sénateur Dallaire : Certes, mais il est dirigé par le même commandant que le NORAD, n'est-ce pas?

M. Doran : C'est possible, en effet.

Le sénateur Dallaire : C'est comme ça que nous le voyons.

M. Doran : En effet.

Le sénateur Dallaire : Vous estimez que, pour le passage du Nord-Ouest et la région de l'Arctique, une position de défense devrait être établie dans le cadre du NORAD et pas forcément dans le cadre de l'OTAN. Séparez-vous les deux, ou bien pensez-vous que l'un complète l'autre?

M. Doran : Ce que nous faisons en Amérique du Nord est le complément de ce que nous faisons dans le cadre de l'OTAN, mais c'est aussi séparé. Il faut accorder une attention particulière à ce que le Canada et les États-Unis font dans le domaine de la défense et de la sécurité, notamment dans l'Arctique, car cela revêt une importance particulière pour les deux pays. L'OTAN aura certainement un rôle positif à jouer, mais la surveillance de l'Arctique est une question à régler par le Canada et les États-Unis, dans le cadre du NORAD.

Le sénateur Banks : Merci, monsieur Doran, d'avoir pris le temps de venir nous voir. Ai-je bien entendu quand vous avez dit que le NORAD avait essentiellement un rôle d'alerte, et qu'il n'avait aucun contrôle sur les avions?

M. Doran : C'est bien ce que j'ai dit. J'ai repris les paroles du commandant de l'United States Northern Command qui a déclaré, il y a moins d'un an, que le NORAD avait un rôle d'alerte. Ce rôle, comme les précédents, était assumé également par le Canada et les États-Unis, avec du personnel canadien et du

American personnel involved, with a great deal of trust, and with information given to the respective governments to decide what they want to do if and when a threat should emerge.

Senator Banks: For example, if the Russians start testing the northern limits to which we want to contain them, is it NORAD that sends up planes to intercept them?

Mr. Doran: No, it is not. NORAD provides the information, which the two governments have to act on, and the individual planes of the respective countries will be brought into implementation if and when the governments decide that that is what they want to do.

The Chair: Senator Banks, this was, I believe — Dr. Doran would know — clarified strongly after 9/11, that it was a warning system and that it was up to the political leadership to respond.

Senator Banks: I will pursue a different level, because I did not understand that. It is interesting to learn.

Dr. Doran, one of the contentious areas between Canada and the United States is the northern slope of Alaska. I am guessing you might have paid some attention to that with respect to searching for oil that exists there, as there was a national wildlife refuge there. I do not think the moratorium has been taken off yet, but people keep talking about it.

It is Canada's view that it ought not to happen because of the refuge and the caribou herds there. Is that bubbling up anywhere these days?

Mr. Doran: It remains an issue. At this point the Alaskan government is deeply interested in this, as is Washington. The decision has not been made to drill in the area of the Arctic National Wildlife Refuge, ANWR. I think you are talking about that area.

If some way can be worked out not to impinge negatively on this very important caribou herd, drilling might take place. So far there is great fear that the drilling would be problematic.

Senator Banks: My final question is with respect to whether those waters in the North turn out to be internal waters on the one hand or a strait on the other. One hopes these questions will be settled in court rather than by any other means. The effect of that decision is not only who gets to go there with their ships and who reports to whom in controlling that. Would it not also affect whatever lies under the seabed in that strait or in those internal waters?

Mr. Doran: My view of this is as follows: I think there are various functional areas. There are economic concerns, environmental concerns and security concerns. It seems to me that by keeping these concerns somewhat separate, the two governments have a much better chance of maximizing their interest in all of these sectors.

personnel américain, dans un climat de grande confiance, de sorte que les informations étaient transmises aux gouvernements respectifs pour qu'ils puissent décider quoi faire en cas de menace réelle.

Le sénateur Banks : Par exemple, si les Russes décidaient de nous tester au sujet du tracé des frontières, est-ce le NORAD qui enverrait des avions pour les intercepter?

M. Doran : Non. Le NORAD transmet des informations, libre à chacun des deux gouvernements de décider ce qu'il va faire; les avions des deux pays ne seront déployés que si les gouvernements en décident ainsi.

La présidente : Sénateur Banks, cela a été clairement précisé — M. Doran s'en souvient certainement — après la tragédie du 11 septembre, à savoir que le NORAD avait un rôle d'alerte et que c'était à chacun des deux gouvernements de décider.

Le sénateur Banks : Je vais passer à autre chose, parce que ce n'est pas ce que j'avais compris. Je suis heureux de l'apprendre.

Monsieur Doran, le versant nord de l'Alaska est une source de friction entre le Canada et les États-Unis. Je suis sûr que vous vous êtes intéressé à la question, notamment aux activités de prospection pétrolière qui se font là-bas, à proximité d'une réserve faunique nationale. Je ne pense pas que le moratoire ait été levé, mais les gens continuent d'en parler.

Le Canada estime que ces activités ne devraient pas se poursuivre étant donné que c'est une réserve faunique et qu'il y a des troupeaux de caribous. Est-ce qu'on en parle encore?

M. Doran : Oui. Le gouvernement de l'Alaska s'intéresse beaucoup à la question, tout comme Washington d'ailleurs. La décision de forer dans la région de la Réserve faunique nationale de l'Arctique n'a pas encore été prise. C'est bien de cette région que vous voulez parler?

Si on trouve le moyen de ne pas nuire à cet important troupeau de caribous, on autorisera peut-être les activités de forage. Pour l'heure, on craint que le forage ne pose beaucoup de problèmes.

Le sénateur Banks : Ma dernière question porte sur le statut qui sera accordé à ces eaux septentrionales, eaux intérieures ou détroit international. Il faut espérer que cette question sera réglée par un tribunal plutôt que par un autre moyen. Cette décision n'aura pas seulement pour effet de déterminer qui pourra y passer avec ses bateaux et qui doit signaler ce qu'il transporte à bord, et à qui il doit le faire. Elle aura aussi des répercussions sur les ressources que contiennent les fonds marins de ce détroit ou de ces eaux intérieures, n'est-ce pas?

M. Doran : Mon opinion est la suivante. Le dossier comporte trois grands volets : l'économie, l'environnement et la sécurité. Si ces trois volets restent séparés, les deux gouvernements ont beaucoup plus de chances de faire valoir leurs intérêts dans les trois.

I would think that Canada will probably, if it wishes, go forward with extending its sovereignty in terms of economic considerations — the oil and natural gas interests and so on — and certainly environmental protection. When it comes to the security matters, I would hope that these would be done through NORAD.

Senator Lang: I am from the Yukon, up close to the Arctic. In your opening remarks you mentioned at least twice that the ice is melting at an astonishing rate. You are obviously very familiar with it. Give us your assessment from what you have read and studied. What time frame are we looking at from the point of view of having the Northwest Passage open on a seasonal basis?

Mr. Doran: First, I am a political scientist, so I am a very weak link here to try to make a technical judgment of that sort. However, as you suggested, I did follow this very carefully from a number of sources. I did not rely on only one. The one I saw most recently was startling. They took a series of shots. The amount of melting that took place was sufficient so that the whole area along the Russian coast was very open.

Because of the way the ice swishes around in currents, there was less melting on the Canadian side, but it was clear that the water was open in the summer months along much of that coastline as well.

More than this, I looked at the graph that was attempting to predict the change in melting over that 20-year period. There was a fair amount of vacillation around the graph, so each year things changed quite a bit, but the trend of that graph was decidedly towards a much more open ice area. I would say within 10 or 15 years certainly there will be movement of some sort, or the potential for movement of some sort, through the Northwest Passage.

Senator Lang: To pursue a bit further the idea of transshipping through the Northwest Passage, we just had a witness here who told us in no uncertain terms that, at least from his knowledge, the draft for ships is such that the Northwest Passage would not be able to take those large freighters and barges, the 70,000-tonne ships. I believe he said the draft is 10 metres in some places. Do you have any comments on that?

Mr. Doran: I do not have comments on the issue of the draft. I do have comments, though, on the size of the ships. I think that the supertankers with double hulls will not have much trouble getting through many areas of this passage. In other words, the remaining ice that is there will not be a big problem for them.

I do not know exactly. There are many different ways one can go through these passages. It is not a single passage. Some of that area may be too shallow, but I am sure there are other areas that are adequately deep. From what I know of supertankers, they are constructed in a strong enough and heavy enough way so that light ice will not be a problem for them.

Je suppose que le Canada, si c'est ce qu'il désire, décidera probablement d'étendre sa souveraineté à l'Arctique pour des raisons économiques — les ressources pétrolières et gazières, entre autres — et évidemment pour des raisons environnementales. Pour ce qui est de la sécurité, j'espère qu'elle sera assurée dans le cadre du NORAD.

Le sénateur Lang : Je viens du Yukon, tout près de l'Arctique. À deux reprises au moins, dans votre déclaration, vous avez dit que les glaces fondaient à une vitesse surprenante. Vous êtes manifestement très au courant du dossier, et j'aimerais donc savoir quelles conclusions vous tirez de tout ce que vous avez lu et étudié. D'ici combien de temps, à votre avis, le passage du Nord-Ouest sera-t-il ouvert à la navigation, sur une base saisonnière?

M. Doran : Premièrement, je suis politologue, donc je suis très mal placé pour porter un jugement technique. Toutefois, comme vous l'avez laissé entendre, j'ai en effet suivi attentivement ce dossier en puisant dans un certain nombre de sources. Je ne me fie donc pas à une seule source. Celle que j'ai consultée récemment contenait des informations stupéfiantes. Il y avait une série de photos qui montraient que la glace avait suffisamment fondu pour que les bateaux puissent passer le long de la côte russe.

Du côté canadien, à cause des courants, la glace avait moins fondu, mais il était évident qu'en été, la voie serait dégagée le long de cette côte également.

Par ailleurs, j'ai examiné le graphique où l'on essaie de prévoir l'évolution de la fonte des glaces au cours des 20 prochaines années. Le graphique n'était pas très net, et les données changeaient pas mal d'une année à l'autre, mais la tendance était très nette : la voie allait être de plus en plus dégagée. Je dirais que, d'ici 10 à 15 ans, certains bateaux devraient pouvoir emprunter le passage du Nord-Ouest.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir un peu sur la question du transbordement dans le passage du Nord-Ouest. Le témoin qui vous a précédé nous a dit en termes non ambigus que, tout au moins à sa connaissance, les gros bateaux de 70 000 tonnes ne pourraient pas emprunter le passage du Nord-Ouest à cause de leur tirant d'eau. Je crois qu'il a dit qu'à certains endroits, la profondeur est de 10 mètres. Qu'en pensez-vous?

M. Doran : Je n'ai rien à dire sur la profondeur de la voie d'eau. Par contre, s'agissant de la taille du bateau, je crois que les superpétroliers à double coque n'auront aucune difficulté sur la majeure partie du passage. Autrement dit, la glace qui restera ne devrait pas être un gros problème pour ces gros bateaux.

Je ne peux pas vous donner une réponse précise. Il y a de nombreuses façons différentes de traverser ces passages. Et il n'y en a pas qu'une. À certains endroits, il se peut que les eaux soient peu profondes, mais je suis sûr qu'à d'autres endroits, la profondeur est tout à fait adéquate. D'après ce que je sais de la construction des superpétroliers, ils sont suffisamment robustes pour résister au peu de glace qui restera.

Senator Lang: To return to the issue of NORAD, you talked about the fact that Canada views these as inland waters and the U.S. views them as an international strait. There is obviously a stark difference of opinion.

You also said that you would see the United States and Canada coming together. Are you suggesting co-managing this area and accepting the fact that neither one is right? How will these waters be defined?

Mr. Doran: First, I did not use the term "co-manage," and I would not.

What is necessary is, first, to concentrate on security and defence separate from the other aspects of sovereignty, such as the economic and the environmental issues.

Second, it is important to treat the surveillance and the warning aspects separate from the other aspects of security. Surveillance and warning are not easy to do and will require very sophisticated technology in very difficult circumstances. Concentrating on that is certainly in the capacity of the two governments to work together on. NORAD would definitely be the framework in which to do that.

The question then is what happens if they discover that there is a threat out there. They will inform their respective governments. The respective governments will then say, "All right, what will we do about this?" That is quite a different matter. It is an important matter, but it is different.

The Chair: Because the interests might be different?

Mr. Doran: The capabilities and the interests are different. In my view, if such a crisis took place, Canada and the United States, in their own experienced way, would find some solution to deal with the problem. I think it might be quite pragmatic at this point, because nothing is in place to provide guidelines on how they would actually respond.

Senator Lang: I would like to go back to this concept that Canada says it is our waters. As I understand it, you are recommending to us that we should not continue to pursue that. Is that right?

Mr. Doran: I am saying that one should recognize that there are different areas of sovereignty involved. There is the question of the economic issues involving oil and gas. There are the questions of environmental protection and native peoples, which are other very important aspects of sovereignty.

Security and national defence also exist and stand separate from the areas that I have just mentioned. They should be treated in a special way, in a unique way, because of their importance. Inside the issue of national security and defence, there are further divisions, one of which is whether you are talking about surveillance and warning or whether you are talking also about some kind of military response in the case of a crisis. At this point, all people are talking about in the area of defence is focusing on the warning and the surveillance, something that can be done in the context of a single institution, NORAD, where cooperation is already very good.

Le sénateur Lang : Revenons-en maintenant à la question du NORAD. Vous avez dit que le Canada considérerait le passage du Nord-Ouest comme des eaux intérieures, et que les États-Unis le considéraient comme un détroit international. Manifestement, ce sont deux positions très différentes.

Vous avez dit souhaiter que le Canada et les États-Unis collaborent. Voulez-vous dire que les deux pays devraient gérer ensemble cette région tout en acceptant le fait que ni l'un ni l'autre n'a raison? Comment ces eaux seront-elles définies?

M. Doran : Premièrement, je n'ai jamais dit « gérer ensemble », et je ne le ferai jamais.

Ce qu'il faut c'est se concentrer d'abord sur les questions de sécurité et de défense, séparément des autres volets du dossier, c'est-à-dire l'économie et l'environnement.

Deuxièmement, il faut séparer tout ce qui concerne la surveillance et l'alerte des autres aspects de la sécurité. La surveillance et l'alerte ne sont pas des fonctions faciles, et elles exigent l'utilisation de technologies de pointe dans des conditions très difficiles. Je pense que les deux gouvernements ont la capacité de se concentrer, ensemble, sur ces deux fonctions. Le NORAD serait le cadre idéal pour le faire.

L'objectif est de déterminer quoi faire si l'on décèle l'existence d'une menace dans l'Arctique. Les deux gouvernements en seront informés, et à partir de ce moment-là, chacun pourra décider ce qu'il va faire. Mais ça, c'est autre chose. C'est important, mais c'est un autre aspect de la question.

La présidente : Parce que les intérêts peuvent être divergents?

M. Doran : Les capacités et les intérêts sont différents. À mon avis, si ce genre de situation se présentait, le Canada et les États-Unis, avec l'expérience qu'ils ont, trouveraient une solution au problème. Pour l'instant, tout est très pragmatique car il n'y a aucune ligne directrice sur les ripostes possibles dans ce genre de situation.

Le sénateur Lang : J'aimerais maintenant revenir sur la prétention du Canada d'exercer sa souveraineté sur les eaux en question. Si j'ai bien compris, vous nous recommandez d'y renoncer, n'est-ce pas?

M. Doran : Je dis qu'il faut reconnaître qu'il y a plusieurs volets à cette souveraineté. Il y a le volet économique, avec les ressources pétrolières et gazières. Il y a le volet environnemental, avec les peuples autochtones, qui est aussi un aspect important de la souveraineté.

J'estime par contre que la sécurité et la défense nationale sont un volet distinct des deux que je viens de mentionner, et qu'elles devraient être traitées séparément, étant donné leur importance. Le volet de la sécurité nationale et de la défense se subdivise en plusieurs fonctions, dont la surveillance et l'alerte, le genre de riposte militaire à prévoir en cas de crise, et cetera. Pour l'instant, s'agissant de défense et de sécurité, tout le monde s'intéresse particulièrement aux fonctions d'alerte et de surveillance, et à mon avis, ces discussions pourraient se faire dans le cadre d'une seule institution, le NORAD, où il règne déjà un excellent climat de collaboration.

Senator Day: A protocol exists in association with NORAD, if there is a need for interception, as to which aircraft will participate in the interception. Even though most of those interceptions in the past would have been in Canadian air space, there were times in the northwest of Canada where U.S. aircraft were closer, and they would have been scrambled to intercept. That goes beyond warning. If it is not part of NORAD, it is part of the protocol in relation to NORAD. We have a number of jet aircraft that are designated on a standby basis for the same purpose.

That is the point we started to get to a short while ago. The NORAD model is capable of going beyond merely surveillance and warning. You seem to want to stop there. I am just wondering why you want to stop there, if we get along so well.

Mr. Doran: I do not want to be misunderstood. I do not necessarily want to stop there, but I do respect what exists at this point. What exists is a set of discussions and negotiations about surveillance and warning, with a lot of capacity. It is important to have the capacity in place. They have the capacity in place to deal with this. Obviously it must be linked to a way of dealing with a problem should a problem arise. There should be good coordination there. The example you gave is a good, real-world example. There ought to be other explorations as to how we proceed with a response. I think that is the obvious next step.

Senator Day: I do not want to be misunderstood. I am a great supporter of NORAD and what we have been able to achieve in a cooperative manner in NORAD. I think that model could well be expanded into more than security and defence, because there are many other things that we could do cooperatively.

Mr. Doran: Depending upon what the two governments want to do, all of these things are possible. It is clear to me that they no longer have the freedom to simply step back and say that is in the future and not something we will have to think about. They have to think about it now because the rate of melting is at such a pace that, within a few years, there may be usage in the area that Canadians and Americans would like to monitor and would like to somehow deal with. In fact, if we have no planning in place, we will not be able to do that.

Senator Day: Going to your second point, that there is disagreement between Canada and the U.S. with respect to whether this is an international strait or an inland waterway, what is the situation north of Russia in the northern route of the Northeast Passage?

Mr. Doran: It is interesting how open the waterway is along much of that area. On the other hand, it is a very long route that passes largely along the Russian coastline. The Russians are pretty clear that since they are not sharing this with anyone else, they will be monitoring this and probably enforcing the rules and so on, at least until an international agreement is signed with someone else. At this point, I do not see any of that really taking place. I would say that the Russian coastline is quite different from this area.

Le sénateur Day : En association avec le NORAD, un protocole a été signé qui détermine, en cas d'interception, quels appareils participeront à l'interception. Même si, dans le passé, la plupart de ces interceptions étaient censées se faire dans l'espace aérien canadien, il est arrivé, dans le nord-ouest du Canada, que des avions américains soient plus proches, et à ce moment-là, c'est eux qui auraient été chargés de l'interception. Cela dépasse la simple alerte. Si ça ne fait pas partie du NORAD, ça fait partie du protocole qui a été signé en association avec le NORAD. Le protocole désigne les avions qui doivent être en attente, au cas où cela se produirait.

C'est ce que nous avions commencé à dire tout à l'heure. Le modèle du NORAD peut être élargi au-delà de la simple surveillance et alerte. Vous semblez vouloir vous en tenir là, et je me demande pourquoi, puisque nous nous entendons si bien.

M. Doran : Comprenez-moi bien. Je ne veux pas nécessairement m'en tenir là, mais je respecte ce qui existe déjà. Et ce qui existe, c'est tout un ensemble de discussions et de négociations sur la surveillance et l'alerte, et une capacité importante, ce qui n'est pas négligeable. Le NORAD a la capacité d'assurer ce genre de fonction. Certes, il faut que ce soit lié à une façon de régler un problème, si un problème se pose. Il faut un maximum de coordination. L'exemple que vous avez donné est tout à fait pertinent. Il faut qu'on explore d'autres possibilités quant aux ripostes envisageables. Je pense que c'est l'étape suivante.

Le sénateur Day : Comprenez-moi bien. Je suis un ardent défenseur du NORAD et de tout ce que nous avons réussi à faire, grâce à la collaboration, dans le cadre du NORAD. Je pense qu'on pourrait élargir ce modèle bien au-delà de la sécurité et la défense, car il y a beaucoup d'autres choses que nous pourrions faire en collaborant.

M. Doran : Tout est possible, cela dépend de la volonté des deux gouvernements. Il me paraît évident qu'ils n'ont plus le luxe de se dire qu'ils y repenseront plus tard. C'est maintenant qu'ils doivent en prendre la décision, car la glace fond à une telle vitesse que, d'ici quelques années, il y aura peut-être des activités dans la région que le Canada et les Américains voudront surveiller, et ils voudront peut-être intervenir. Si nous n'avons rien prévu, nous ne pourrions pas le faire.

Le sénateur Day : S'agissant de votre seconde observation et du différend qui oppose le Canada et les États-Unis quant au statut du passage du Nord-Ouest, détroit international ou eaux intérieures, j'aimerais savoir quelle est la situation au nord de la Russie, c'est-à-dire le long de la route du Nord du passage du Nord-Est.

M. Doran : La voie est pas mal dégagée sur une bonne partie de la route, mais c'est une route très longue, qui longe essentiellement la côte russe. Les Russes se sont montrés assez catégoriques : étant donné qu'ils ne partagent cette route avec personne d'autre, c'est eux qui vont en assurer la surveillance et y faire respecter les règlements, tout au moins jusqu'à ce qu'un accord international soit signé avec quelqu'un d'autre. Pour le moment, j'en doute. À mon avis, le littoral russe est très différent du reste de la région.

Also, I think it is not as attractive a place to transit because it involves longer distances than would be the case through the Northwest Passage. What will really drive movement through the Northwest Passage is economics. You can cut a lot of time off of that route from Europe to Asia or Asia to Europe. It is interesting to me that the big Asian and European countries are quietly already making their preparations for using that route.

Senator Day: If it is an international strait, is the difficulty that, unless the ship calls on some port along the way, if it is just transiting through there is no ability to require reporting?

Mr. Doran: It may be the case that if a port were entered, it would be easier to monitor contents and so on. I am not an expert on that issue, so I am not the right person to talk to regarding that.

However, I would say it is very likely that we will face both kinds of things. We will face movement in and out of oil and natural gas fields, without any question. I was surprised to see how many mines have been identified as being of great interest. There will be movement of ships bringing gear in and bringing product out. In addition to that, there will be transiting directly from Europe to Asia and back through the area. That is a separate sort of movement.

The Chair: Dr. Doran, we heard earlier testimony that the Northwest Passage, from some people's point of view, including the Maersk shipping line, will not actually cut days and dollars. It is expensive and unpredictable because we do not know how long the ice will be there or whether it will be there. There are many issues at stake, not to mention some of the political repercussions of challenging the Egyptians with the Suez and other similar issues. What convinces you that this is the most economic route?

Mr. Doran: What convinces me of that is geography, looking at how far these ships have to travel at this point to get down through the Panama Canal or all the way down to the Horn. Going around the Horn is no picnic either. Looking at the distances themselves indicates where the benefits will be.

In addition to that — and this is the part that really shocked me — is how rapidly the ice is melting and where that trend line is moving. The comments you heard are probably correct today, but will they be correct 10 to 15 years from now? I doubt that very much.

The Chair: When you talk about the problems, it seems in some respects that with regard to this issue, the least of the problems involve Canada and the U.S. We have heard from you and from others about China and Russia moving into this field pretty dramatically. Even if we sort out some of this under the auspices of NORAD, many questions remain open about how the other players react.

Mr. Doran: You are exactly correct. It is interesting that China is so much involved in this that it is now an active observer on the Arctic Council. I was amazed to see Germany, with all its interests and concerns, a long way from the Arctic, considering building an icebreaker. Why is that? Because it wants to develop and have

Je pense également que ce n'est pas une route très intéressante car elle est plus longue que le passage du Nord-Ouest. Ce qui va encourager les bateaux à emprunter le passage du Nord-Ouest, c'est la rentabilité. Cela va vous permettre de gagner beaucoup de temps entre l'Europe et l'Asie et vice-versa. Je constate que, déjà maintenant, les grands pays asiatiques et européens se préparent tranquillement à emprunter cette route.

Le sénateur Day : Si le passage devient un détroit international, est-il exact que le bateau qui ne fait que transiter, sans faire escale dans un port, ne sera pas obligé de signaler ce qu'il a à son bord?

M. Doran : Il est vrai que, dès lors qu'un bateau entre dans un port, il est plus facile d'en contrôler la cargaison. Mais je ne suis pas expert en la matière, et par conséquent, je peux difficilement vous donner une réponse.

Toutefois, il est fort peu probable que nous nous retrouvions dans ces deux situations. Certes, il y aura du trafic à destination et en partance des gisements pétroliers et gaziers, mais j'aimerais bien savoir combien de mines présentent vraiment de l'intérêt. Il y aura des bateaux qui apporteront du matériel et des produits et qui en rapporteront. Et en plus, il y aura les bateaux en provenance d'Europe qui traverseront la région pour se rendre en Asie, et vice-versa. C'est un autre type de trafic.

La présidente : Monsieur Doran, un témoin nous a dit que, aux yeux de certains et notamment de la société de transport Maersk, le passage du Nord-Ouest ne réduirait en fait ni la durée du trajet ni les coûts d'exploitation. Il nous a dit que c'était une solution coûteuse et imprévisible, car nous ne savons pas jusqu'à quand il y aura de la glace, même s'il y en aura. Les enjeux sont nombreux, sans parler des répercussions politiques qu'une rivalité avec le canal de Suez pourrait avoir sur le gouvernement égyptien, entre autres. Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est la route la plus économique?

M. Doran : Ce qui me le fait dire, c'est la géographie, quand je vois toute la distance que ces bateaux doivent parcourir aujourd'hui pour emprunter le canal de Panama ou faire le tour par le Cap Horn, ce qui n'est pas une sinécure. Mais rien que les distances vous montrent clairement les avantages du passage du Nord-Ouest.

En plus — et c'est ce qui me choque le plus —, il y a la vitesse à laquelle la glace fond, et la tendance qui se dessine. Ce qu'on vous a dit est sans doute exact aujourd'hui, mais est-ce que ce sera encore exact dans 10 ou 15 ans? J'en doute fort.

La présidente : À vous entendre parler des problèmes, j'ai l'impression que ceux qui concernent le Canada et les États-Unis sont loin d'être les plus graves. Vous nous avez parlé, et d'autres témoins également, de la Chine et de la Russie qui s'investissent activement dans toute cette question. Même si nous réglons certains de ces problèmes sous les auspices du NORAD, il restera encore beaucoup de questions à régler au sujet des autres acteurs.

M. Doran : Vous avez tout à fait raison. Je constate que la Chine s'intéresse tellement à ce dossier qu'elle a obtenu le statut d'observateur actif au Conseil de l'Arctique. J'ai été surpris d'apprendre que l'Allemagne, qui a ses propres intérêts et ses propres préoccupations et qui se trouve à une bonne distance de

access to oil fields and natural gas fields other than what it gets from Russia. The Germans think this is an area where there are good prospects. Why do they want an icebreaker? They want to extend the number of months they can operate in that area.

Senator Pépin: Mr. Doran, what are your views on the Beaufort Sea and the Lomonosov Ridge?

Mr. Doran: Senator, I am not an authority on either of those areas. These are interesting international questions that have great international legal content, particularly depending upon how you look at access to the continental shelf as opposed to calculating sovereignty on the basis of straight lines that are extended in other ways. These issues are a bit further afield, as far as I am concerned, although very important.

I would say that in particular what is interesting here is what the technology will reveal about access to the continental shelf and how likely international law will pick up and build on its concepts of sovereignty in terms of such a calculation.

Senator Dallaire: When you consider the NORAD concept, the surveillance requirements would now be different inasmuch as we are looking at surface and subsurface capability, which is not necessarily the forte of NORAD. There is a whole new equipment sweep, new rules of engagement and new capabilities.

Do you foresee that we would have a better solution to providing security if we did this together than if Canada tried to do it alone? Second, where does your Coast Guard fit into this exercise?

Mr. Doran: With regard to your first point, you said it very eloquently and better than I did. In fact, this does involve a new frontier of security and defence, in terms of surveillance and warning, for NORAD and therefore for the two governments. It will require new technologies that are expensive and difficult to manage. It will require technologies that are underwater and on the surface. It has to be coordinated with space to be effective. Most important, it is something that the two governments ought to do together, if for no other reason than to save money, and to do it more effectively and in a fashion where there are no slip-ups or problems.

The good news is that NORAD has shown that these two governments can work together on even more time-sensitive issues, in a close and responsible way. If we can do that, we ought to be able to do this with regard to the Arctic waters.

Could you repeat your second question?

Senator Dallaire: Where does your Coast Guard fit into this exercise?

Mr. Doran: I will put it this way: I am looking at this from the perspective of politics and economics and so on. I would hope very much that bureaucratic problems in each country between services — between the Coast Guard and the Navy, for

l'Arctique, envisage de construire un brise-glace. Pourquoi? Parce qu'elle veut avoir accès à des ressources pétrolières et gazières autres que celles qu'elle achète à la Russie. Les Allemands pensent que c'est une région prometteuse. Pourquoi veulent-ils un brise-glace? Ils veulent pouvoir naviguer dans cette région plus longtemps chaque année.

Le sénateur Pépin : Monsieur Doran, qu'avez-vous à nous dire au sujet de la mer de Beaufort et de la dorsale Lomonosov?

M. Doran : Sénateur, je ne suis un expert ni de l'un ni de l'autre. Ce sont des dossiers internationaux intéressants, qui ont d'importantes ramifications juridiques internationales, selon que vous définissez la souveraineté en fonction de l'accès au plateau continental ou que vous découpez ce dernier par des lignes droites. Ces questions sont très importantes, mais elles ne sont pas aussi immédiates, à mon avis.

Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est ce que la technologie nous révélera de l'accès au plateau continental, et ce que le droit international en conclura pour définir la souveraineté.

Le sénateur Dallaire : S'agissant du NORAD, les capacités de surveillance dont on aurait besoin dans la région sont bien différentes, car il faut envisager la surveillance sur la mer et sous la mer, ce qui n'est pas le fort du NORAD. Cela signifie de nouveaux équipements, de nouvelles règles d'engagement et de nouvelles capacités.

Pensez-vous que nous aurions de meilleures chances d'assurer la sécurité dans cette région si nous ne le faisons ensemble plutôt que si le Canada le faisait tout seul? Deuxièmement, quel rôle votre garde côtière jouerait-elle dans ce contexte?

M. Doran : Pour ce qui est de votre première remarque, je dirais qu'elle est beaucoup mieux formulée que j'aurais pu le faire. En fait, assurer la sécurité et la défense, et notamment la surveillance et l'alerte, dans cette région va présenter de nouveaux défis pour le NORAD et, partant, pour les deux gouvernements. Cela va nécessiter de nouvelles technologies coûteuses et difficiles à manipuler. Des technologies pour opérer sur la mer et sous la mer. Il faudra également assurer une coordination avec l'espace pour pouvoir être efficace. Mais surtout, il faudra que les deux gouvernements le fassent ensemble, ne serait-ce que dans le but de faire des économies, d'être plus efficaces et d'éviter les accrocs ou les problèmes.

Du côté positif, il est incontestable que le NORAD a permis aux deux gouvernements de collaborer de façon étroite et responsable, dans des domaines encore plus délicats. Si nous avons réussi à le faire dans le passé, nous devrions être capables de le faire pour la région de l'Arctique.

Pourriez-vous répéter votre deuxième question?

Le sénateur Dallaire : Quel rôle votre garde côtière jouerait-elle dans ce contexte?

M. Doran : Je vais formuler ma réponse de cette façon : d'un point de vue politique et économique, j'espère vivement que des problèmes bureaucratiques entre les services de chaque pays — entre notre garde côtière et notre marine nationale, par

example — would not get in the way of operating in the most effective and efficient manner in monitoring and surveillance. I believe they will be able to work this out; however, you are correct that Coast Guards in each case do have a significant role, and that has to be worked out.

When it comes to questions, though, of security and defence of the sort that I was talking about, it seems to me this is a military responsibility. The Navy and the Air Force and so on will have to take a lead. However, there are many areas for participation by the Coast Guard, and if they have the ships, the capacity, the manpower and the budgets to do this, I am sure they will have a significant role.

Senator Dallaire: The example of the DEW Line — where we had American installations on Canadian soil and part of the overall defence mechanisms, all those radars — sets a precedent, does it not, for us to work together, to work even within Canadian territory and on the ground, if we believed even that the passage was only Canadian?

Mr. Doran: That is an interesting and clever question.

We have shown that the two countries can indeed work together when their territories are involved and when you have to have some technical participation — and indeed not just technical participation — of nationals involved on the other territory as well. Therefore, that bodes very well with regard to NORAD and this Arctic water situation.

The problem, however, is much more complicated than that. The problem, in the case of the Arctic waters, is that we have the transiting of ships on a regular basis, probably fleets, on the surface, and we have the submarine capability. It is imperative that this continue without any kind of interruption or prior notification. If Canada and the United States are both part of NORAD, the capacity to do this is far greater than if it is done separately, because the information in fact will be shared. What worries me about the extension of sovereignty over military matters is that it will be difficult, it seems to me, to avoid some of the problematic issues that militaries know exist out there.

The Chair: Dr. Doran, thank you very much for being with us today, for putting up with some of our technological glitches, and for working us in around your teaching schedule. Dr. Doran is with Johns Hopkins University. He is there in Washington, and there is a lovely shot of the Capitol behind him. Thank you for being with us.

Mr. Doran: Thank you very much, Madam Chair.

The Chair: That concludes our witnesses for today. We will have the next few minutes of our meeting in camera so we can talk about future business.

(The committee continued in camera.)

exemple — ne nuiront pas à nos capacités de contrôle et de surveillance. Je suis convaincu qu'ils réussiront à résoudre ce genre de problème. Mais vous avez raison de dire que la garde côtière de chaque pays a un rôle important à jouer, qu'il faudra définir.

En revanche, lorsqu'il s'agit de questions liées à la sécurité et à la défense, comme celles dont je parlais tout à l'heure, il me semble que c'est avant tout une responsabilité militaire. La marine et l'armée de l'air, entre autres, devront en être les principaux responsables. Reste que dans de nombreux domaines, la garde côtière, si elle a les bateaux, la capacité, les effectifs et les budgets pour le faire, aura certainement un rôle important à jouer.

Le sénateur Dallaire : La ligne DEW pourrait servir de précédent, par exemple, puisque nous avions des installations américaines sur le sol canadien, ainsi que certains mécanismes de défense et un grand nombre de radars; cet exemple pourrait donc servir de précédent à une collaboration entre nos deux pays sur le territoire canadien, pour ceux qui croient que le passage est exclusivement canadien.

M. Doran : C'est une question intéressante et judicieuse.

Nous avons fait la preuve que nos deux pays savent collaborer lorsque leur territoire est en jeu et qu'ils ont besoin de la participation technique — mais pas seulement ça — de ressortissants de l'autre pays. C'est donc de très bon augure en ce qui concerne le NORAD et la région arctique.

Toutefois, le problème est beaucoup plus compliqué que cela, car, dans l'Arctique, il y aura un trafic régulier de bateaux, peut-être de flottes entières, en surface, et il y aura aussi des sous-marins. Il est indispensable que cela puisse continuer sans interruption et sans notification préalable. Si le Canada et les États-Unis font partie tous les deux du NORAD, leur capacité sera plus grande que s'ils agissaient séparément, étant donné que l'information sera partagée. En revanche, si la question de la souveraineté l'emporte sur les questions militaires, je crains qu'il ne soit difficile d'éviter certains des problèmes que les militaires pressentent dans cette région.

La présidente : Monsieur Doran, je vous remercie beaucoup d'être venu aujourd'hui, de vous être montré patient et d'avoir trouvé le temps de venir nous rencontrer, malgré toutes vos charges d'enseignement.

M. Doran : Merci beaucoup, madame la présidente.

La présidente : C'était notre dernier témoin pour aujourd'hui. Nous allons nous réunir pendant quelques minutes à huis clos afin de parler de nos travaux futurs.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

OTTAWA, Monday, April 12, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:06 p.m. to examine and report on the national security policy of Canada (topic: Arctic sovereignty and security).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, this afternoon, the Senate Committee on National Security and Defence will continue to look at issues related to Arctic sovereignty and Arctic security.

We have had a series of interesting guests and will continue to do so today. We will hear from Brigadier-General D.B. Millar, OMM, C.D., Commander of the Canadian Forces' Joint Task Force (North); Brigadier-General Gary O'Brien, Director General, Land Reserve COS Land Reserve; and we will begin with Lieutenant-General J.M. Duval, Deputy Commander of NORAD.

The Deputy Chair, Senator Dallaire, has requested a few moments to speak before we begin our hearing.

Senator Dallaire: Thank you, Madam Chair. I have been on the national police services advisory board for over three years and became the chair last fall. The independent body advises the commissioner of the RCMP and all police services in the country on their operations in regards to laboratories, procedures and processes.

In reviewing the terms of reference of this committee and now becoming also deputy chair, I have gone to the Senate Ethics Officer to see whether it is conceivable that, on the one hand, I can sit here and conduct analysis of an institution or institutions regarding security and also be a direct advisor to the leadership thereof. I have received formal correspondence advising my resignation from the national police services advisory board, which will happen at the board meeting on July 6. I will table this paper to indicate so and terminate the possible difficulty that I would have in conducting my duties in the Senate.

The Chair: Would you agree that if for some reason between now and then we take testimony from the RCMP you would recuse yourself?

Senator Dallaire: Yes.

The Chair: Are there any other comments or questions on this issue? All agreed? Thank you very much, Senator Dallaire, for bringing that to our attention.

We are pleased to have our witness here today to get our information on the sovereignty and security issues facing us in the Arctic. Lieutenant-General Duval is the Deputy Commander of NORAD. I know you have a few opening comments that you would like to make which we will distribute if you would like. There is also a map.

OTTAWA, le lundi 12 avril

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 06 pour étudier les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada sur la souveraineté et la sécurité de l'Arctique, ainsi que pour en faire rapport.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, cet après-midi, le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense poursuit l'étude des questions relatives à la souveraineté et à la sécurité de l'Arctique.

Nous avons déjà entendu plusieurs témoins intéressants et nous continuons sur notre lancée aujourd'hui. Nous accueillons le brigadier-général D. B. Millar, OMM, C.D., commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes; le brigadier-général Gary O'Brien, directeur général, Réserve terrestre CEM; et nous commençons par le lieutenant-général J. M. Duval, commandant adjoint du NORAD.

Le vice-président, le sénateur Dallaire, a demandé que nous lui accordions quelques minutes avant d'entamer l'audience.

Le sénateur Dallaire : Merci, madame la présidente. Depuis plus de trois ans, je siège au conseil consultatif des services policiers, dont je suis devenu le président l'automne dernier. Cet organe indépendant conseille le commissaire de la GRC et tous les services policiers du pays dans leurs opérations, pour ce qui est des laboratoires, procédures et processus.

Comme j'examinais le mandat du comité, maintenant que j'en suis le vice-président, j'ai demandé au conseiller sénatorial en éthique s'il était concevable que je puisse siéger ici et faire une analyse d'une ou de plusieurs institutions au plan de la sécurité tout en étant aussi un conseiller direct des dirigeants de ces institutions. J'ai reçu une lettre officielle me conseillant de démissionner du conseil consultatif des services policiers, ce que je ferai lors de la réunion du conseil le 6 juillet. Je vais déposer ce document pour l'indiquer et pour supprimer tout obstacle que cela pourrait constituer à l'exécution de mes fonctions au Sénat.

La présidente : Seriez-vous d'accord pour que, d'ici là, si nous devons entendre le témoignage de la GRC, vous vous retiriez de la discussion?

Le sénateur Dallaire : Oui.

La présidente : Y a-t-il d'autres commentaires ou questions sur le sujet? Tout le monde est d'accord? Merci beaucoup, sénateur Dallaire, d'avoir porté cela à notre attention.

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui des témoins qui nous parleront des enjeux liés à la souveraineté et à la sécurité en Arctique. Le lieutenant-général Duval est commandant adjoint du NORAD. Je sais que vous avez préparé des observations que vous souhaitez présenter, et nous pouvons les distribuer si vous le souhaitez. Il y a aussi une carte.

Lieutenant-General J.M. Duval, Deputy Commander, North American Aerospace Defense Command (NORAD): Honourable senators, thank you for the opportunity to be here today to speak and answer your questions. As the Deputy Commander of North American Aerospace Defense Command, or NORAD, I am responsible with General Renuart, Commander of NORAD, for the continued success of the three NORAD missions, which are aerospace warning, aerospace control and maritime warning. As the Commander of NORAD, General Renuart from the United States Air Force is in a unique position, responsible to the leadership of the two countries, Canada and the U.S., for the execution of the NORAD missions.

[Translation]

As you are aware, the NORAD mission states that “In collaboration with homeland defence, security and law enforcement partners, it is our mission to prevent air attacks against North America, safeguard the sovereign airspaces of the U.S. and Canada by responding to unknown, unwanted and unauthorized air activity approaching and operating within these airspaces, and to provide aerospace and maritime warning for North America.”

In order to do so, we have a global perspective but focus on all of the approaches to North America — including the Arctic region.

[English]

NORAD's most solemn obligation is to defend our homeland, including our Arctic territories. For nearly 52 years, NORAD has been conducting aerospace warning and control in the Arctic. Since 2006, NORAD has also been responsible for gathering, assessing and processing maritime information and, in the event of a threat against North America, provides warning to the governments of Canada and the U.S.

It is our commitment to continue to cooperate with United States Northern Command, NORTHCOM, and Canada Command on Arctic region homeland defence and consequential management issues. Furthermore, we continue to work with our strategic partners to carry out our mission in the Arctic, including the United States Coast Guard, U.S. Customs and Border Protection, Canada Border Service Agency, Canada Command, the Canadian Coast Guard and the RCMP.

[Translation]

Defending Arctic sovereignty is part of the Canada First Defence Strategy (CFDS), of which four of the CFDS defence missions are relevant to the Arctic, and the first of which is

Lieutenant-général J. M. Duval, commandant adjoint, Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord (NORAD) : Honorables sénateurs, merci de l'occasion que vous me donnez aujourd'hui de vous parler et de répondre à vos questions. En tant que commandant adjoint du Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, ou NORAD, je suis responsable, avec le général Renuart, commandant du NORAD, du succès continu de trois missions du NORAD, à savoir l'alerte aérospatiale, le contrôle aérospatial et l'alerte maritime. En sa qualité de commandant du NORAD, le général Renuart, des forces aériennes des États-Unis, occupe un poste unique puisqu'il rend des comptes aux leaders de deux pays, le Canada et les États-Unis, relativement à l'exécution des missions du NORAD.

[Français]

Comme vous le savez, l'énoncé de mission du NORAD précise ce qui suit : « En étroite collaboration avec des partenaires de la défense intérieure, de la sécurité et du maintien de l'ordre, le NORAD assure la prévention d'attaques aériennes contre l'Amérique du Nord et sauvegarde la souveraineté des espaces aériens des États-Unis et du Canada. Cette collaboration assure une réponse efficace à toute activité aérienne inconnue, indésirable et non autorisée, approchant et opérant à l'intérieur des espaces aériens concernés par sa mission. Le NORAD fournit également l'alerte aérospatiale et maritime pour l'Amérique du Nord. »

Pour ce faire, nous avons une vision globale, mais nous nous concentrons sur les approches de l'Amérique du Nord, y compris la région de l'Arctique.

[Traduction]

L'obligation la plus solennelle du NORAD est de défendre nos territoires nationaux, y compris les territoires de l'Arctique. De fait, le NORAD mène notamment des activités d'alerte et de contrôle aérospatiaux en Arctique depuis près de 52 ans. Depuis 2006, le NORAD est également responsable de la collecte, de l'évaluation et du traitement de renseignements maritimes, et dans l'éventualité d'une menace contre l'Amérique du Nord, d'alerter les gouvernements du Canada et des États-Unis.

Notre engagement est de continuer à collaborer avec le « Northern Command » des États-Unis, NORTHCOM, et avec le Commandement Canada pour la défense de la région de l'Arctique et les questions ayant trait à la gestion des conséquences. Par ailleurs, nous continuons de travailler avec nos partenaires stratégiques en vue de mener à bien notre mission en Arctique, notamment la garde côtière des États-Unis, le Service des douanes et de la protection des frontières des États-Unis, l'Agence des services frontaliers du Canada, le Commandement Canada, la Garde côtière canadienne et la GRC.

[Français]

Défendre la souveraineté de l'Arctique s'inscrit dans la stratégie de défense « le Canada d'abord », dont quatre des missions de défense ont trait à l'Arctique, et dont la première est

directly attributed to NORAD: Conduct daily domestic and continental operations, including in the Arctic and through NORAD.

[English]

NORADs maritime role in the Arctic is to maintain maritime situational awareness through the sharing of information with other maritime stakeholders in Canada and the United States. NORAD contributes to the maritime domain awareness mission in Canada Command and U.S. NORTHCOM in the Arctic but owns no maritime surveillance assets. Existing NORAD surveillance assets in the Arctic are dedicated to the air and missile defence missions.

NORAD is a permanent member of the Canadian Arctic Security Working Group hosted by Public Safety Canada and Joint Task Force (North).

[Translation]

Canada and the U.S. cooperate extensively on Arctic issues. Within our respective Canadian and U.S. national policies regarding the Arctic, much more unites than divides our two countries. I believe that continued collaboration is the key to meeting the many challenges posed by a changing Arctic environment.

[English]

This binational partnership, NORAD, is a cornerstone of the relationship between Canada and the U.S. It is a trust-based relationship founded by over 51 years of mutual cooperation and a shared commitment to the security and defence of North America. It is a solid base from which to enhance and build the security of North America from the potential threats of the changing Arctic environment.

I appreciate the opportunity to speak here today and look forward to answering your questions.

The Chair: Thank you very much Lieutenant-General Duval.

[Translation]

Senator Dallaire: Thank you for being here. I have a question about the organizational side of things, but first I want to ask about threats.

In the current context of Northern Command and Canada Command, as well as the Tri Command Study, did your threat assessments change significantly given the changing situation in the Arctic?

I see that you have made projections up to 15 years down the line, but given that you operate with these two other entities, has the threat outlook changed?

directement confiée au NORAD : mener des opérations quotidiennes nationales et continentales, y compris dans l'Arctique et par l'entremise du NORAD.

[Traduction]

Le rôle maritime du NORAD en Arctique est de maintenir une connaissance de la situation maritime en partageant des renseignements avec d'autres intervenants du secteur maritime du Canada et des États-Unis. Le NORAD participe à la mission de surveillance maritime en Arctique au Commandement Canada et à l'USNORTHCOM, mais ne dispose pas de ressources de surveillance maritime. Les ressources de surveillance actuelles du NORAD en Arctique sont consacrées à des missions de défense aérienne et antimissiles.

Le NORAD est un membre permanent du Groupe de travail sur la sécurité de l'Arctique parrainé par Sécurité publique Canada et la Force opérationnelle interarmées (Nord).

[Français]

Le Canada et les États-Unis collaborent étroitement sur les questions ayant trait à l'Arctique. Si l'on compare les politiques canadiennes et américaines concernant l'Arctique, on constate qu'il y a beaucoup plus de choses qui unissent nos deux pays que de choses qui nous divisent. J'estime qu'une collaboration continue est essentielle si nous souhaitons relever de nombreux défis posés par les changements dans le milieu arctique.

[Traduction]

Le NORAD, un partenariat binational, est la pierre angulaire des relations entre le Canada et les États-Unis. C'est une relation de confiance fondée sur plus de 51 ans de coopération mutuelle et sur l'engagement commun à l'égard de la sécurité et la défense en Amérique du Nord. C'est une base solide sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour accroître et améliorer la sécurité de l'Amérique du Nord contre les menaces éventuelles qu'engendrent les changements dans le milieu arctique.

Je suis heureux de pouvoir témoigner devant vous aujourd'hui et je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup, lieutenant-général Duval.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Je vous remercie de votre présence. J'ai une question concernant le volet organisationnel, mais ma première question portera sur la menace.

Dans le cadre actuel comprenant le Northern Command et le Canada Command, ainsi que l'étude Tri Command Study; vos analyses de menace ont-elles substantiellement changé avec l'évolution de la situation dans le Nord?

Je remarque que vous établissez des projections allant jusqu'à une durée de 15 années, mais étant donné que vous opérez avec ces deux autres entités, la perspective de menace a-t-elle changé?

Lt.-Gen. Duval: In terms of the emergence of the two commands, USNORTHCOM and Canada Command, NORAD's mission has not changed at all. It is still to provide aerospace warning and control, and the size of that airspace has not changed since NORAD was established in 1958.

The changes that have taken place are not related to USNORTHCOM or Canada Command but rather stem from the change in the geopolitical landscape, particularly, with respect to Russia. It is not so much a change as a heightened level of activity since August 2007.

When I took command in Winnipeg, there was a sharp and sudden increase in strategic aviation activity on Russia's part, and the pace of that activity has remained steady ever since.

NORAD had, to some extent, returned to an operating level that had not been seen since the time of the Soviet Union, followed by a long period of inactivity; things started up again in August 2007.

Since then, there have been many deployments in the Arctic involving fighter, electronic detection and tanker aircraft, precisely to address this potential threat, to confirm whether or not there is a threat, and to identify and confirm whether it is in fact Russian strategic aircraft we are dealing with and not some other entity.

As a result, this has changed our mission over the past two-and-a-half years, and the creation of USNORTHCOM and Canada Command has not changed anything.

Senator Dallaire: Yet they were created to address these threats and to mobilize resources in response. At headquarters, your responsibilities include contingency plans and continued operational deployability. Have these two land components changed the nature of your activities, in terms of your perceiving the threat to involve more than just the aerospace, surface or maritime domains, but also the land domain?

Lt.-Gen. Duval: Yes. Clearly, things have changed at NORAD with respect to the two other commands, established in 2002 and 2006 respectively. We certainly went through a transition period, and it is still ongoing, although we have more experience now. The commands had to learn how to communicate and work together. It started with USNORTHCOM and NORAD being brought together under a single commander with a mostly integrated staff. However, NORAD and USNORTHCOM operate separately, and it is a Canadian leading NORAD's operations.

This has affected the way NORAD operates on a daily basis, in that it must adopt a cooperative approach whenever missions are complementary. It is not necessarily a NORAD mission and a NORTHCOM mission; there are points when they intersect and when the commands communicate.

Lgén Duval: En ce qui a trait à la naissance des deux commandements que sont le USNORTHCOM et le Canada Command, la mission NORAD n'a pas changé du tout. Elle vise toujours la détection et le contrôle de l'espace aérien; et les frontières de cet espace aérien n'ont pas changé depuis la naissance de NORAD en 1958.

Les changements qui ont eu lieu ne sont pas liés à l'arrivée des commandements USNORTHCOM et Canada Command, mais proviennent plutôt du fait de l'évolution géopolitique, et en particulier du côté russe. On ne peut pas appeler cela vraiment un changement, mais plutôt un niveau d'activité accru depuis août 2007.

Au moment où je prenais le commandement à Winnipeg, l'activité de l'aviation stratégique russe est montée en flèche, de façon très soudaine et le rythme s'est maintenu depuis ce temps.

Le NORAD est en quelque sorte revenu à un niveau d'activité qui n'avait pas été vu depuis l'existence de l'Union soviétique pour ensuite expérimenter un long temps mort; et cela a recommencé en août 2007.

Depuis ce temps, de fréquents déploiements dans l'Arctique ont eu lieu à l'aide de chasseurs, d'avions à détection électronique, de même que d'avions-citernes, et ce, pour justement pallier à cette menace potentielle et confirmer si, oui ou non, il s'agit d'une menace, ainsi que l'identifier et confirmer qu'il s'agit bel et bien d'aéronefs d'aviation stratégique russes avec lesquels nous faisons affaire et non pas une quelque autre entité.

Notre mission a donc évolué dans ce sens depuis deux ans et demi et l'arrivée des commandements USNORTHCOM et Canada Command n'y a rien changé.

Le sénateur Dallaire : Pourtant, ils ont été créés pour pallier ces menaces et pour opérer des ressources afin de contrer ces menaces. Au quartier général, vos responsabilités comprennent les plans de contingences et l'exercice d'une capacité de déploiement opérationnel continue. L'influence de ces deux éléments terrestres a-t-elle changé la nature de vos opérations, à savoir si vous sentez que la menace n'est pas seulement qu'aérospatiale, en surface ou maritime, mais aussi territoriale?

Lgén Duval : Oui. Il est évident qu'il y a eu une évolution au niveau de NORAD et des deux autres commandements nés en 2002 et 2006, respectivement. Il est certain que nous avons eu et sommes toujours dans cette période, bien que ce soit devenu plus expérimenté. Les commandements ont dû apprendre à communiquer et à collaborer. Cela a commencé avec les commandements USNORTHCOM et NORAD, fusionnés en un seul commandant et un état-major principalement intégré. À ceci près qu'en ce qui concerne les opérations NORAD et les opérations de USNORTHCOM, elles sont toujours séparées et c'est un Canadien qui mène les opérations du NORAD.

Cela a donc affecté la façon dont opère NORAD de façon quotidienne, avec une perspective de collaboration nécessaire où, à certaines occasions, les missions se complètent. Il ne s'agit pas nécessairement d'une mission NORAD et d'une mission NORTHCOM; il y a des points de fusion ou de communication qui se produisent.

Take, for example, the September 11, 2001 scenario. If it were to happen again or something similar were to occur, first of all, NORAD would have to intervene with possible consequences: if it happened in the U.S., USNORTHCOM would have to get involved, and if the same thing happened on Canadian soil, Canada Command would get involved.

In that respect, there was some learning that had to happen. NORAD has certain other surveillance functions. And there, we always have to be careful during natural disasters, in terms of both Canada Command and USNORTHCOM.

For example, in the case of hurricanes or in post-hurricane or post-tornado situations, we need an image, a visual of what happened, to see the effects of the disaster and to plan operations based on that.

So a shared responsibility exists, as do opportunities to support one another. NORAD was impacted on that level and changed. Over the past six years, we learned how to cooperate with USNORTHCOM and what it meant to coexist. The Vancouver Olympic games gave us a perfect opportunity to improve cooperation among the three commands, and it worked very well.

Senator Nolin: I have another question. General Duval, you just mentioned the fact that there has been a heightened level of activity in the past 30 months because our neighbours to the north, the Russians, increased their air capability.

I would like to know what that increase in activity involved. There are many Canadians watching us on television, and I am sure they would like to know what you mean exactly.

Lt.-Gen. Duval: I will attempt to make things as clear as possible, beginning in August 2007 with President Putin's announcement that Russia would resume sending strategic aircraft flights to the Arctic.

There were numerous reasons behind the announcement, but it mainly had to do with Russia's improved economic conditions and increased military spending. Russia regained its ability to do what it was able to do during the Soviet era. Russia sees itself as a major player on the world stage. It is a way of flexing its geopolitical might, of saying it has the resources it takes to do what it is doing.

Initially, operations resumed on a frequent and fairly aggressive level. Quite simply, the exercise involved long-range flights taking off from Russian main operating bases in the Arctic. It also involved forward operating bases, with flights coming close to the Aleutian Islands and identification zones.

Senator Nolin: When you say "coming close to the Aleutian Islands," was it in U.S. airspace?

Prenons, par exemple, le scénario du 11 septembre 2001. Si cela devait se reproduire ou s'il y avait un événement planifié pour essayer de reproduire ces événements ou quelque chose de similaire; en tout premier lieu, NORAD devrait intervenir avec des conséquences possibles : si cela arrive aux États-Unis, le besoin d'impliquer USNORTHCOM et, au Canada, Canada Command si la même chose se produit au-dessus du territoire canadien.

Dans ce sens, il a fallu apprendre. Il y a certaines autres capacités que NORAD exerce au niveau de la surveillance. Et là, il faut toujours être prudent lors de désastres naturels, et ceci, autant pour le commandement Canada Command que pour celui de USNORTHCOM.

Par exemple, dans le cas des ouragans, en situation post-ouragan ou post-tornado, nous avons besoin d'images, d'avoir une vision de ce qui s'est passé, de voir les résultats des désastres et, de là, planifier les opérations.

Il y a donc une responsabilité partagée et des occasions pour un appui mutuel. De ce côté, NORAD a été affecté et a changé. Nous avons appris, au cours des six dernières années avec le commandement USNORTHCOM à collaborer et à comprendre ce qu'implique l'existence de ces deux commandements. Les Jeux olympiques de Vancouver ont été une occasion en or de faire évoluer le processus de collaboration entre les trois commandements, et cela a très bien fonctionné.

Le sénateur Nolin : J'ai une question supplémentaire. Général Duval, vous venez de faire référence à une activité accrue depuis les 30 derniers mois, parce que nos voisins du Nord — les Russes — ont augmenté leur capacité aérienne.

Je voudrais savoir en quoi consiste cette recrudescence d'activités. Parce que plusieurs Canadiens nous écoutent à la télévision et je suis certain qu'ils sont curieux de savoir ce dont vous parlez exactement.

Lgén Duval : Je vais essayer d'exposer la situation le mieux possible en commençant en août 2007, avec la déclaration du président Poutine qui disait que l'aviation stratégique russe recommencerait ses activités d'opérations dans l'Arctique.

La justification de la déclaration est multiple. Mais ce qui justifie cette déclaration, c'est l'amélioration des conditions économiques en Russie et l'augmentation du budget militaire. La Russie retrouvait sa capacité de faire ce qu'elle avait été capable de faire à l'époque de l'Union Soviétique. La Russie se considère un joueur majeur sur l'échiquier international. C'est une façon de transmettre le message géopolitique selon lequel ce pays a les ressources nécessaires pour faire ce qu'il fait.

Au début, l'activité a recommencé de façon accrue et assez robuste. En ce qui concerne l'activité elle-même, il s'agit tout simplement de vols sur de longues distances, partant des bases principales russes dans l'Arctique. Il s'agit aussi de bases d'opérations avancées avec des trajets qui vont frôler les îles aléoutiennes, des zones d'identification.

Le sénateur Nolin : Lorsque vous dites « frôler les îles aléoutiennes », est-ce que c'est en territoire américain?

Lt.-Gen. Duval: No. The Russians never entered American or Canadian airspace. They entered the AADIZ, the American Air Defence Identification Zone, and the CADIZ, the Canadian Air Defence Identification Zone, which is more or less the same airspace and which extends almost to Mexico.

Senator Nolin: Basically, it is an area encompassing all of North America?

[English]

The Chair: Does the map help? It is in English only. We will pass around a copy of the map.

[Translation]

Lt.-Gen. Duval: What the map does not show is the extension of the east and west coasts in the U.S. As for the point of the question, it is shown on the map.

Senator Nolin: When you say aggressive, what do you mean? Several times a day?

Lt.-Gen. Duval: No, because these missions require a lot of long-term planning. They have an annual training cycle. It can happen two or three times a month, a period.

Senator Nolin: On your end, what effect does that have on operations?

Lt.-Gen. Duval: It elicits a response because that is part of our detection and control mission. Any aircraft that approaches the identification zones should follow an international flight plan.

So long as there is a flight plan and the aircraft in question is following the flight plan, at specific points and times, the aircraft is considered to be legitimate and is accepted as being where it is supposed to be. Russian strategic aviation does not use flight plans.

Whether located on land or in space, our radars provide us with a warning. At that point, we know that there is a target somewhere heading for the identification zone.

Senator Nolin: That is not planned.

Lt.-Gen. Duval: That is not planned, that is not on any flight plan. It is our responsibility to respond appropriately by deploying fighter aircraft. If we receive enough warnings, we can deploy them in our forward operating bases in the Arctic. If we have less warning, we can deploy tanker aircraft directly from main operating bases to meet the target in question and to get close enough to determine that it is indeed a Russian plane, that it does not seem to represent a threat, a sign of aggression or whatever. We can stay with them for a few minutes, and then each aircraft goes back to its side.

What the Russians are doing is legitimate. They are engaging in training for their armed forces. The identification zone is not the sovereign airspace of the U.S. or Canada, but an international

Lgén Duval : Non. En aucun cas les Russes n'ont survolé le territoire américain ou canadien. Ils ont survolé le AADIZ (American Air Defence Identification Zone) et le CADIZ (Canadian Air Defence Identification Zone) qui est sensiblement le même espace aérien et qui descend pratiquement jusqu'au Mexique.

Le sénateur Nolin : Finalement, c'est une bande qui englobe toute l'Amérique du Nord?

[Traduction]

La présidente : Est-ce que la carte peut servir? Elle n'est qu'en anglais. Nous allons la faire circuler.

[Français]

Lgén Duval : Ce qui n'est pas représenté sur la carte, c'est l'extension de la côte Est et la côte Ouest américaine. Pour ce qui est du but de la question, la représentation est sur la carte.

Le sénateur Nolin : Quand vous dites robuste, qu'est ce que cela veut dire? Plusieurs fois par jour?

Lgén Duval : Non, parce que ces missions demandent beaucoup de planification à long terme. Ils ont un cycle d'entraînement annuel. Cela peut arriver deux ou trois fois par mois, par périodes.

Le sénateur Nolin : Pour vous, qu'est ce que cela provoque au plan opérationnel?

Lgén Duval : Cela provoque une réaction puisque cela fait partie de notre mission de détection et de contrôle. Tout avion qui approche les zones d'identification devrait normalement suivre un plan de vol international.

Pourvu qu'on ait un plan de vol et que l'avion en question suit le plan de vol et à des points précis au temps requis, on accepte que ce soit bel et bien un avion légitime qui est en place et qui est où il devrait être. L'activité d'aviation stratégique russe n'utilise pas de plan de vol.

Qu'ils soient situés sur terre ou dans l'espace, nos radars nous donnent un avertissement. À ce moment-là, on sait qu'il y a une cible quelque part qui se dirige vers la zone d'identification.

Le sénateur Nolin : Qui n'est pas prévue.

Lgén Duval : Qui n'est pas prévue, qui ne figure sur aucun plan de vol. C'est à nous de réagir de façon appropriée en déployant des chasseurs. Si on a assez d'avertissements, on peut les déployer dans nos bases avancées dans l'Arctique. Si on a moins d'avertissements, on peut les déployer directement des bases principales en utilisant des avions-citernes pour rencontrer la cible en question, s'approcher d'elle suffisamment pour déterminer que oui, c'est un avion russe, qu'il ne semble pas y avoir de menaces, de signes agressifs ou quoi que ce soit. On peut rester avec eux quelques minutes et chacun repart de son côté.

Ce que font les Russes est légitime. Ils s'entraînent pour les forces armées qu'ils soutiennent. La zone d'identification n'est pas un espace souverain des États-Unis et du Canada, c'est un espace

airspace. It reflects an existing agreement that is approved and understood by all aircraft operators, whether commercial or military, across the world.

The Russians opted not to follow a flight plan.

[English]

The Chair: I spent the weekend in Elmendorf, where it is their job to respond to that. The Russians will not file any kind of flight plan, and they do not seem to breach the 12-mile barrier often, so is this using up our resources in a non-constructive way? From your point of view, is it deliberate that it takes us so much time to react when they are just sitting there?

Lt.-Gen. Duval: I would say it is deliberate in terms of their desire and need to train their aircrew. Like everyone else, they also see a threat. It may be minimized these days, and it not the way it was seen in the times of the Soviet Union, but common sense dictates that you should be prepared. They have a training requirement and, for them, it is one way of training for that specific mission of the strategic, long-range aviation of the Russian air force.

Senator Nolin: That begs the question: Do we do the same?

The Chair: Yes.

[Translation]

Senator Nolin: Do we train our pilots to do the same thing? I assume the Russians also have a strip of airspace that is more or less part of their territory. Do we do the same thing?

Lt.-Gen. Duval: We have that capability, but we do not need to use it. And that does not prevent us from flying over the Arctic solely for practice. Last year, we sent a Canadian patrol aircraft over the North Pole. It had nothing to do with how close the Russians were. It was simply a training mission to do some reconnaissance over the glaciers.

Senator Nolin: Last I checked, they were international waters?

Lt.-Gen. Duval: Yes, they are international waters.

Senator Pépin: What are the key actions Canada needs to undertake to ensure NORAD's continued relevance and effectiveness? Are there methods that can better help you?

Lt.-Gen. Duval: NORAD is a user. It is not necessarily involved in each country's process for developing its strengths, but it does have a stake in the process, in knowing where each country is headed in terms of future technology.

international. C'est une entente qui existe, qui est approuvée et comprise par tous les opérateurs d'avions, qu'ils soient commerciaux ou militaires, à travers le monde.

Les Russes ont choisi de ne pas suivre de plans de vol.

[Traduction]

La présidente : J'ai passé la fin de semaine à Elmendorf, où ils assument le rôle d'intervention à cet égard. Les Russes ne présentent aucune espèce de plan de vol, et ils ne semblent pas enfreindre bien souvent la limite des 12 milles. Alors, est-ce que ce n'est pas une utilisation contreproductive de nos ressources? D'après vous, est-ce que c'est délibéré de notre part, de prendre tellement de temps à réagir quand ils sont là, bien tranquilles?

Lgén Duval : Je dirais que c'est délibéré à cause de leur désir et de leur besoin de former leurs équipages d'aéronefs. Ils perçoivent une menace, eux aussi, comme n'importe qui d'autre. Elle peut être minimale ces temps-ci, et elle est tout autre qu'à l'époque de l'Union soviétique, mais le bon sens impose d'être préparés. Ils ont un besoin de formation et, pour eux, c'est une façon d'assurer la formation pour cette mission particulière de l'aviation stratégique à long rayon d'action de la Force aérienne russe.

Le sénateur Nolin : Ce qui soulève la question suivante : En faisons-nous autant?

La présidente : Oui.

[Français]

Le sénateur Nolin : Est-ce que nous entraînons nos pilotes à faire la même chose? Je présume que les Russes ont aussi une bande aérienne qui fait partie de leur quasi-territoire. Est-ce qu'on fait la même chose?

Lgén Duval : On a la capacité, mais on n'a pas besoin de le faire. Ce qui ne nous empêche pas de faire un vol au-dessus de l'Arctique tout simplement dans le but de pratiquer. L'année dernière, on a envoyé un avion-patrouille canadien qui a survolé le Pôle Nord. Cela n'a rien à voir avec la proximité des Russes. C'est simplement une mission d'entraînement qui permet de faire un peu de reconnaissance au-dessus des glaciers.

Le sénateur Nolin : Aux dernières nouvelles, c'est une eau internationale?

Lgén Duval : Oui, c'est une eau internationale.

Le sénateur Pépin : Pouvez-vous dire quelles sont les principales mesures que le Canada doit prendre pour maintenir la pertinence et l'efficacité de NORAD? Est-ce qu'il y a des moyens à prendre pour mieux vous aider?

Lgén Duval : NORAD est un utilisateur. Il n'entre pas nécessairement dans le processus de développement de forces des deux pays, mais il s'intéresse au processus de développement de la force, au fait de savoir l'orientation des deux pays en termes de technologie future.

My commander, General Renuart, has repeatedly talked about the need to have more effective and efficient radars. Technology is improving, and the sooner we have radars that are equipped with longer range sensors, the sooner we can plug the holes in the current system. NORAD would welcome any new technology.

We are very interested in the process. We know there are new capabilities on the way, such as the RADARSAT project, which will help us do a better job of carrying out NORAD's mission. In short, we will happily accept any future technology either country can provide.

Senator Pêpin: Given the level of cooperation between the two countries, to what extent does Canada rely on the United States to provide information and intelligence on maritime traffic in the Arctic?

Lt.-Gen. Duval: As part of NORAD's maritime warning mission, both countries cooperate and provide information.

Each country has its own capability in terms of information and detection. NORAD's mission is simply to collect that information from every source. There are many sources of information on commercial maritime operations. Before the mission, things were scattered, no one had an overall sense of what was available. It is with that in mind that NORAD carries out its maritime warning mission. It simply involves seeking out all those entities and organizations with information. A few weeks ago, in fact, we had a group of some 200 participants with more than 60 or 70 organizations who could play a role in maritime detection and warning.

The idea is just to gather information, analyze it and to meld it together, if you will. It is to produce something that gives us an accurate picture of what is really going on and, in the event of a threat, to alert the respective governments, namely, the waters under American or Canadian jurisdiction. At that point, our mission is complete. It is up to USNORTHCOM or Canada Command as to whether there are defence implications.

[English]

The Chair: Could you set the stage for our committee? When Canada did not sign on to the ballistic missile treaty, the rules changed. There were some tasks left to NORAD and the Americans set up separate operations in some areas. We are unable to see some of that intelligence. We run some of these operations separately, so just to follow up on Senator Pêpin's question, how has that changed what we do?

Lt.-Gen. Duval: In the realm of DND, because of the NORAD capabilities and the sensors, NORAD has always been involved in the aspect of detection from the days of the Cold War, the threat of intercontinental ballistic missiles. The detection technology and capacity has always been part of NORAD. That same capacity

Mon commandant, le général Renuart, a parlé maintes et maintes fois du besoin d'avoir des radars plus efficaces. Les technologies s'améliorent et le plus tôt on aura des radars munis de senseurs qui voient plus loin, plus tôt on pourra bloquer les trous qui peuvent exister avec le présent système. Toute nouvelle technologie sera bienvenue du côté de la NORAD.

Le processus nous intéresse beaucoup. On sait qu'il y a de nouvelles capacités à venir. Il y a par exemple le projet RADARSAT qui nous aidera à mieux exécuter la mission NORAD. Bref, tout ce que les deux pays peuvent fournir en termes de technologies futures, nous l'accepterons de bon gré.

Le sénateur Pêpin : Puisqu'il y a collaboration entre les deux pays, dans quelle mesure le Canada dépend-il des États-Unis pour obtenir l'information et les renseignements sur la circulation maritime de l'Arctique?

Lgén Duval : Dans la mission de détection d'activités maritimes, il y a une collaboration et les deux pays ont des informations à fournir.

Chaque pays a sa capacité individuelle, en termes de détection, d'information. La mission de NORAD consiste tout simplement à ramasser cette information de toutes les sources. Il y a beaucoup de sources qui ont de l'information d'activités de commerce maritime. Avant qu'on ait la mission, c'était dispersé, personne n'avait une idée globale de ce qui était disponible. C'est dans cette direction que NORAD poursuit sa mission d'avertissement d'activités maritimes. Il s'agit simplement d'aller chercher toutes ces entités, toutes ces organisations qui ont de l'information à fournir. En fait, il y a quelques semaines, on avait un groupe de quelque 200 participants avec au-dessus de 60 ou 70 organisations qui peuvent jouer un rôle dans l'aspect détection et avertissement maritime.

L'idée est tout simplement de ramasser l'information, de l'analyser et de sortir une fusion, si vous voulez. Il s'agit de sortir un produit qui nous donne une image exacte de ce qui se produit réellement et s'il y a une menace quelconque, d'avertir les gouvernements respectifs, soit les eaux territoriales américaines ou canadiennes. À ce moment-là, notre mission est complétée. C'est à USNORTHCOM ou au commandement du Canada s'il y a une implication de défense qui s'en vient.

[Traduction]

La présidente : Pourriez-vous brosser un tableau de la situation pour notre comité? Quand le Canada a refusé de signer le Traité sur les systèmes antimissiles balistiques, les règles ont changé. Certaines tâches ont été laissées au NORAD et les Américains ont mis sur pied des opérations à part dans certaines régions. Nous n'avons pas accès à une partie de ces renseignements. Nous menons certaines de ces opérations séparément. Alors, pour en revenir à la question du sénateur Pêpin, en quoi cela a-t-il changé ce que nous faisons?

Lgén Duval : En ce qui concerne le MDN, comme le NORAD avait les capacités et les capteurs, il a toujours participé à la détection depuis l'époque de la guerre froide, la menace des missiles balistiques intercontinentaux. Le NORAD a toujours possédé la capacité et la technologie de détection. Cette même

can be used for the BMD aspect of it. That name is slowly going away and is being changed to integrated air and defence, missile defence. I do not think it was understood that NORAD always had a little bit of that mission because of its detection capability.

I do not know what the future will be because it is at the political realm. All I can say is NORAD has always had a portion of that role. Whether it is pre-BMD or post-BMD, nothing has changed. The censors are there to do that portion of the mission. Then it becomes a U.S.-only function to take action, if you want. NORAD does not take action from that perspective.

Senator Banks: General, it is nice to see you again. I will now demonstrate both my political and military naiveté, which has surprised me since I have been on this committee for approximately 10 years.

I always thought that NORAD could send planes into the air. I found out recently that is not true. You said today that you have detection in and control of airspace responsibilities. I always thought that on 9/11 the Canadian in command of NATO sent planes into the air. Have I been under a misimpression all these years? That in fact NORAD does detection and warns, as you said in your opening remarks, the governments who then take action on either Canada Command or U.S. Northern Command? Is that right?

Lt.-Gen. Duval: In terms of the NORAD mission maritime warning, we warn. We gather, collect, fuse information, draw conclusions, and if there is a conclusion of a threat, we will warn the respective government — Canada Command, U.S. NORCOM. In terms of airplanes, Commander NORAD has always had, still has, the ability and does send airplanes into the air. I answered the gentleman's question and that is what we are talking about. We go out and meet the Russians. I read the recent testimony in preparation for this that said we did not. That was bogus.

The Chair: I looked at the previous testimony as well. I believe the confusion stems from the statement of the witness that the actual taking down of another plane is a separate issue from meeting them.

Lt.-Gen. Duval: I will come back to that, but yes, we do send airplanes into the air, both for the conventional mission, of meeting the Russian long-range aviation, and also from the perspective of an internal threat like 9/11 or a similar threat that would come over international airspace into our own airspace, U.S. or Canada. We will meet these airplanes.

Almost on a daily basis in North America, NORAD has airplanes meeting someone because a flight plan is not being followed, whether it is a radio communication or the pilot falls asleep or plays on the computer and happens to pass over their airport where they are supposed to land.

capacité peut servir pour la défense antimissiles balistiques. Cette expression change tout doucement, pour être remplacée par « défense aérienne intégrée », « défense antimissiles ». Je ne pense pas qu'il était bien clair que le NORAD a toujours eu un rôle dans cette mission à cause de ses capacités de détection.

Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir, parce que cela relève de la sphère politique. Tout ce que je peux dire, c'est que le NORAD a toujours assumé une part de ce rôle. Que ce soit avant ou après la défense antimissiles balistiques, rien n'a changé. Les capteurs sont là pour remplir ce rôle dans la mission. Ensuite, c'est aux États-Unis seulement qu'il incombe d'agir, en quelque sorte. Le NORAD n'intervient pas sur ce plan.

Le sénateur Banks : Général, c'est un plaisir que de vous revoir. Je vais maintenant dévoiler ma candeur sur le plan tant politique que militaire, dont je m'étonne moi-même, puisque je siège à notre comité depuis déjà une dizaine d'années.

J'ai toujours pensé que le NORAD pouvait déployer des avions. J'ai appris récemment que ce n'est pas le cas. Vous avez dit aujourd'hui que vous avez des responsabilités de détection et de contrôle de l'espace aérien. J'ai toujours pensé que, lors des attentats du 11 septembre, le Canadien commandant l'OTAN avait déployé des avions. Est-ce que je me trompais toutes ces années en pensant qu'en fait, le NORAD fait de la détection et, comme vous l'avez dit dans vos observations préliminaires, alerte les gouvernements qui, eux, prennent les mesures par l'intermédiaire soit du Commandement Canada, soit du Northern Command des États-Unis?

Lgén Duval : En ce qui concerne la mission d'alerte maritime du NORAD, nous alertons qui de droit. Nous recueillons, rassemblons, fusionnons des renseignements, nous tirons des conclusions et, si nous concluons à une menace, nous en alertons le gouvernement concerné — Commandement Canada ou USNORTHCOM. Pour ce qui est des avions, le commandant du NORAD a toujours pu et peut encore en déployer, et il le fait. J'ai répondu à la question de ce monsieur, et c'est ce dont nous parlons ici. Nous allons à la rencontre des Russes. En me préparant à cette audience, j'ai lu un témoignage récent qui le niait. C'est faux.

La présidente : J'ai lu les témoignages antérieurs, moi aussi. Je crois que la confusion vient de ce que le témoin disait qu'amener un autre avion au sol, en soi, est autre chose que d'aller à sa rencontre.

Lgén Duval : J'y reviendrai, mais oui, nous déployons des avions, tant pour le type conventionnel de mission, soit aller à la rencontre de l'aviation russe à long rayon d'action, que si une menace interne surgit, comme le 11 septembre, ou ce genre menace en provenance de l'espace aérien international — un appareil pénétrant notre propre espace aérien, que ce soit celui des États-Unis ou du Canada. Nous allons à la rencontre de ces avions.

Des avions du NORAD sont déployés presque tous les jours en Amérique du Nord parce qu'un plan de vol n'est pas respecté, qu'une communication radio échoue ou que le pilote s'est endormi ou joue sur l'ordinateur et a dépassé l'aéroport où il était censé atterrir.

If a civilian airliner is not following its plan and does not start its descent at the time and place it is supposed to, then whether it is the Federal Aviation Administration or NAV CANADA, the air traffic control system says something is wrong. They call us and our assets respond. Sometimes they will be "scrambled." We get them in the air and they will meet that airplane, and through a number of tactical procedures, we try to get their attention, and most of the time we do.

The events are always solved, apart from a few exceptions. A few years ago, a pilot suffering from hypoxia blacked out completely and could not react. He was a professional golfer. We have had a few of those cases but all these cases are solved. There is a multitude of them, hundreds of potential threats to Canada and the United States. Potential threats could be anything.

Under aerospace control, which is what we are talking about, we go out and take action or at least see and potentially take action if required. Under those obligations from January 2007 to December 1, 2009, we have identified approximately 6,000 aircraft, or as we call them "tracks of interest," which required NORAD's attention, almost 600 scrambles. That is a lot of activity in both countries. Obviously, the bulk is in the U.S. where the air traffic control is much higher. There were approximately 200 required interceptions, direct action by the fighters to draw their attention to make them perform. In some cases, the pilots were sent to alternative airports because the legal authorities, the law enforcement agencies needed to talk to them. That has happened and some have made national news.

Senator Banks: That gives me great comfort because I was worried, based on my misimpression of what was said here previously, that you sitting at your desk in NORAD would have to go through someone else to send planes into the air.

Lt-Gen. Duval: Both countries have their national assets assigned to NORAD, and the flag on that asset does not matter. It is a NORAD flag. They can operate anywhere.

Senator Dallaire: They are under command to NORAD, correct, for operations?

Lt-Gen. Duval: Yes, they are.

Senator Dallaire: Only operations, not administration. They are under command for operations.

Lt-Gen. Duval: Strictly operations.

Senator Dallaire: Do you have the same with naval assets?

Lt-Gen. Duval: We own no naval assets.

Senator Dallaire: Are you moving to that?

Lt-Gen. Duval: That would be for the two countries to decide upon.

Si un avion de ligne civil ne suit pas son plan de vol et n'entame pas sa descente au moment et au point où il est censé le faire, le système de contrôle de la circulation aérienne, que ce soit de la Federal Aviation Administration ou de NAV CANADA, signale que quelque chose ne va pas. Il nous appelle, et nos ressources interviennent. Il arrive qu'on fasse un « décollage immédiat ». Nous déployons les avions qui vont à la rencontre de l'avion fautif, nous tentons de capter l'attention du pilote par diverses tactiques, et la plupart du temps nous y parvenons.

Ces situations sont toujours résolues, à quelques exceptions près. Il y a quelques années, un pilote qui souffrait d'hypoxie a perdu connaissance et n'a pas pu réagir. C'était un golfeur professionnel. Nous avons eu quelques-uns de ces cas, mais tous sont résolus. Il y a une multitude, des centaines de menaces potentielles contre le Canada et les États-Unis. Les menaces potentielles peuvent prendre n'importe quelle forme.

Pour le contrôle aérospatial, ce dont il est question ici, nous déployons des avions et prenons des mesures, ou à tout le moins nous évaluons la situation et pouvons prendre des mesures au besoin. Dans le cadre de ces activités, de janvier 2007 jusqu'au 1^{er} décembre 2009, nous avons identifié quelque 6 000 aéronefs, ou ce que nous appelons des « pistes d'intérêt », qui ont retenu l'attention du NORAD, et il y a eu près de 600 décollages immédiats. C'est beaucoup d'activités dans les deux pays. Évidemment, le plus gros des activités est aux États-Unis, où la circulation aérienne est beaucoup plus dense. Il a fallu intervenir environ 200 fois, une intervention directe des avions de chasse pour capter l'attention des pilotes et les obliger à agir. Il est arrivé que les pilotes soient aiguillés vers d'autres aéroports parce que les autorités, les organismes d'application de la loi, voulaient leur parler. C'est arrivé, et certains ont fait les manchettes des actualités nationales.

Le sénateur Banks : Voilà qui me rassure grandement, parce que je craignais, à cause de l'impression que m'avait laissé l'autre témoignage, qu'assis à votre bureau du NORAD vous deviez faire appel à quelqu'un d'autre pour déployer des avions.

Lgén Duval : Les deux pays affectent des ressources nationales au NORAD, et le drapeau que porte l'avion ne change rien. C'est un drapeau du NORAD. Ils peuvent intervenir n'importe où.

Le sénateur Dallaire : Ils sont sous le commandement du NORAD, n'est-ce pas, pour les opérations?

Lgén Duval : Oui, c'est bien cela.

Le sénateur Dallaire : Seulement pour les opérations, pas pour l'administration. Ils sont sous le commandement du NORAD pour les opérations.

Lgén Duval : Uniquement pour les opérations.

Le sénateur Dallaire : Est-ce qu'il en est de même des ressources maritimes?

Lgén Duval : Nous n'avons pas de ressources maritimes.

Le sénateur Dallaire : L'envisagez-vous?

Lgén Duval : Ce serait aux deux pays d'en décider.

Senator Lang: I would like to follow up on the statement you made a little earlier about 6,000 interceptions in two years, basically 3,000 a year.

Lt.-Gen. Duval: Six thousand potential tracks of interest, potential threats. Some are resolved. We do not have to scramble because someone wakes up and can call air traffic control to say everything is okay. I am here, it is under control.

Senator Lang: From Canada's point of view, do you have a breakdown of how many were in Canadian airspace? You said the bulk of them were on the American side.

Lt.-Gen. Duval: I do not have that information with me, but we can certainly pursue that avenue. I know we could probably get the approximate numbers.

Senator Lang: That would be interesting to see.

You indicated that Canada does not go out to be — I will use the word — “provocative” with the Russians. We only go there when they come into our airspace and we are called upon.

Do the Americans train their pilots and crews, go out towards Russian airspace, and do the same as what the Russians are doing to us?

Lt.-Gen. Duval: I am not in a position to answer that question.

Senator Lang: Our notes indicate that there is a tri-command study under way and drafted between the two countries. Perhaps you could update us on that study and inform us as to its completion.

Lt.-Gen. Duval: We can get you that information. I am not directly involved in it. My commander is involved with the dual hats of Commander of NORTHCOM and Commander of NORAD. I am strictly on the NORAD side of the house, but we can get that answer for the committee.

Senator Lang: I want to go to the RADARSAT-2 data under the project Polar Epsilon. I would like some clarification. Does that meet everything we need to know in order to be aware of what is going along the Arctic coast and where all our responsibilities are?

Lt.-Gen. Duval: Senator, I have to deflect that question because I am not in the project at all. NORAD is a potential benefactor of the technology, but I am not up to speed on that. I have some idea of what the capabilities are, but that is a question for the project office and the force development process of the Canadian Forces.

Senator Lang: It would be very interesting to get an update on that because that is supposed to resolve many of our problems from the point of view of being able to be immediately aware if we are under threat.

Lt.-Gen. Duval: I know enough to say it will be of assistance to the NORAD missions both in the air and particularly in the maritime warning aspect of our mission.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir sur un de vos commentaires, au sujet des 6 000 interceptions en deux ans, soit environ 3 000 par année.

Lgén Duval : Six mille pistes d'intérêt potentielles, menaces potentielles. Certaines sont résolues. Nous ne commandons pas de décollage immédiat si quelqu'un se réveille et appelle la tour de contrôle pour dire : « Tout va bien, je suis là, tout est sous contrôle. »

Le sénateur Lang : Avez-vous une ventilation des statistiques de ces situations survenues dans l'espace aérien du Canada? Vous dites que la plupart étaient du côté américain.

Lgén Duval : Je n'ai pas ces chiffres avec moi, mais nous pouvons certainement vous les communiquer. Je sais que nous pourrions probablement obtenir des chiffres approximatifs.

Le sénateur Lang : Ce serait intéressant.

Vous avez dit que le Canada ne cherche pas à être — j'utiliserai le terme — « provocateur » à l'égard des Russes. Nous n'intervenons que quand ils pénètrent notre espace aérien et nous sommes appelés à le faire.

Est-ce que les Américains forment leurs pilotes et leurs équipages, vont vers l'espace aérien russe et agissent comme les Russes le font à notre égard?

Lgén Duval : Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question.

Le sénateur Lang : D'après le document d'information que nous avons reçu, les deux pays ont entrepris de rédiger une étude des trois commandements. Peut-être pourriez-vous nous dire où elle en est et nous indiquer la date prévue de son achèvement.

Lgén Duval : Nous pouvons vous faire parvenir ces renseignements. Je n'y participe pas directement. Mon commandant oui, puisqu'il est à la fois commandant de NORTHCOM et commandant du NORAD. Je suis uniquement du côté du NORAD, mais nous pouvons obtenir cette réponse pour le comité.

Le sénateur Lang : Parlons un peu des données du RADARSAT-2 qui sont recueillies dans le cadre du projet Polar Epsilon. Je voudrais que vous m'éclairiez. Est-ce qu'elles suffisent à nous informer de ce qui se passe le long de la côte de l'Arctique, et de la nature de toutes nos responsabilités?

Lgén Duval : Sénateur, je ne pourrais répondre à cette question parce que je ne participe pas du tout au projet. Le NORAD est un bénéficiaire potentiel de la technologie, mais je ne connais pas la question à fond. J'ai une idée de la nature des capacités, mais c'est une question à poser aux gens du bureau de projet et du développement des Forces canadiennes.

Le sénateur Lang : Il serait très intéressant de savoir où cela en est, parce que c'est censé résoudre beaucoup de nos problèmes en nous permettant de savoir immédiatement si une menace pèse sur nous.

Lgén Duval : J'en sais assez pour pouvoir dire que ce sera utile pour les missions du NORAD, pour le volet de notre mission qui est axé sur l'alerte aérienne et surtout sur l'alerte maritime.

Senator Tkachuk: Do we have confidence in our ballistic missile defence? Do you have confidence in it?

Lt.-Gen. Duval: I can only speak from the perspective of what I see in the U.S. because it is an entirely U.S. system, completely separate from NORAD, other than the ability to provide detection capability that NORAD has always had. My sense is that they have confidence in their system.

Senator Tkachuk: When you say NORAD has the ability to detect —

Lt.-Gen. Duval: NORAD has always had the mission of assault warning.

Senator Tkachuk: You have confidence in that ability to detect?

Lt.-Gen. Duval: Absolutely.

Senator Tkachuk: How do you know that?

Lt.-Gen. Duval: We have examples. It does not have to be a ballistic missile for the system to kick in. We monitor the activity. The detection capacity is global because you do not know where the rogue intercontinental missiles could come from, whether North Korea or other countries that may have the capability. The detection system has the ability to look around the planet. It is space based and highly sensitive and is able to detect red-hot points indicating the launch of a vehicle of some sort. It is able to detect or predict the track and whether or not it is a threat to North America. It is an efficient system.

Senator Tkachuk: There are some countries that have made verbal overtures about the Arctic and who have said they have claims — like Russia — over the Arctic, which Canada has always considered as their own territory. Does NORAD have discussions about how those matters are treated? Are those countries that have given an indication of their interest in the Arctic given special attention over countries that have never given any indication that they are interested in the Arctic?

Lt.-Gen. Duval: NORAD has an interest in the discussions vis-à-vis disagreements on borders et cetera. If you use Russia as an example, if the territorial and border claims of the Russians — for whatever political message they want to send — leads them to increased activity on the military side, then NORAD is interested. It can be argued whether or not the increased activity in 2007 was linked to the geopolitical messages that Russia wants to send. If the Russians decide to use their long-range aviation to send that message, NORAD will become interested and will react to the activity.

Are the two linked? We could certainly think they might be. Our mission is not to get involved and argue for or against the claims. Our mission is to react to whatever actions are taken by these entities or countries that have a claim.

Senator Tkachuk: Sovereignty and security can get mixed up, can they not? The Americans themselves are making claims on the Arctic.

Le sénateur Tkachuk : Avons-nous confiance en notre système de défense antimissiles balistiques? Est-ce qu'il vous inspire confiance?

Lgén Duval : Je ne peux répondre que, d'après ce que je vois aux États-Unis, parce que c'est entièrement un système américain tout à fait distinct du NORAD à part le rôle de détection qu'a toujours eu le NORAD. J'ai l'impression qu'ils ont confiance dans leur système.

Le sénateur Tkachuk : Quand vous dites que le NORAD est capable de détecter...

Lgén Duval : Le NORAD a toujours eu la mission d'alerte en cas d'agression.

Le sénateur Tkachuk : Avez-vous confiance en cette capacité de détection?

Lgén Duval : Tout à fait.

Le sénateur Tkachuk : Comment en êtes-vous certain?

Lgén Duval : Nous avons des exemples. Pour que le système se déclenche, il n'est pas nécessaire que ce soit un missile balistique. Nous surveillons l'activité. La capacité de détection est planétaire, car nous ne savons pas d'où peuvent être lancés les missiles intercontinentaux d'un État voyou, qu'il s'agisse de la Corée du Nord ou de tout autre pays qui pourrait avoir cette capacité. Le système de détection est capable de voir ce qui se passe partout sur la planète. C'est un système très sensible qui est déployé dans l'espace et qui est capable de détecter les points chauds indiquant le lancement d'un engin quelconque. Il peut détecter ou prévoir sa trajectoire et déterminer s'il s'agit d'une menace pour l'Amérique du Nord. C'est un système efficace.

Le sénateur Tkachuk : Il y a des pays, comme la Russie, qui ont ouvertement déclaré qu'ils revendiquent certaines parties de l'Arctique, ce que le Canada a toujours considéré comme son propre territoire. Le NORAD tient-il des discussions sur la manière de traiter de ces questions? Accorde-t-on une attention plus particulière aux pays qui ont manifesté leur intérêt pour l'Arctique qu'aux pays qui n'en ont pas fait part?

Lgén Duval : Le NORAD s'intéresse aux discussions concernant les désaccords sur les frontières, notamment. Prenons l'exemple de la Russie. Si les revendications territoriales et frontalières de la Russie, ou tout autre message politique qu'elle veut transmettre, se traduisent par une activité militaire accrue, le NORAD est alors intéressé. On pourrait soutenir que l'activité accrue en 2007 était liée à des messages géopolitiques que voulait envoyer la Russie. Si les Russes décident d'avoir recours à leur aviation à long rayon d'action pour transmettre ce message, le NORAD s'y intéressera et réagira à l'activité.

Les deux éléments sont-ils liés? Il y a bien sûr lieu de le penser. Notre mission ne consiste pas à s'y immiscer et à faire valoir des arguments pour ou contre les revendications. Elle consiste à réagir aux actions que prennent ces pays qui ont une revendication.

Le sénateur Tkachuk : La souveraineté et la sécurité peuvent s'entremêler, n'est-ce pas? Les Américains eux-mêmes revendiquent certaines parties de l'Arctique.

Lt.-Gen. Duval: I will leave that up to the two governments to sort out.

Senator Tkachuk: The U.S. is our NATO partner, so you obviously treat them differently than you would the Russians, the Dutch, or another country that is laying claim to the Arctic. Another nation might send a ship or a plane to exercise control. One of these days one of these planes will actually land on a piece of territory and the pilot will lay claim to the land on behalf of his country. What is NORAD's game plan for that?

Lt.-Gen. Duval: If a plane is inbound, NORAD has a role from the warning and the control perspective and will take whatever action is necessary to change the intent of that airplane.

Should the plane make it to its destination, if it is Canadian territory then Canada Command will have a role to play. NORAD will play its role in the aerospace domain as much as it can. Regardless of whatever political disagreements on borders and claims of international passage or domestic waters may be, the NORAD mission has never been and will not be affected by any of the claims. It flies above those claims and disputes. For almost 52 years, we have had the aerospace mission, and the disputes get in the way of that mission.

Senator Tkachuk: If an airplane or some other flying object is moving towards North America with a different intent than doing immediate harm, but rather the intent to lay claim to sovereignty, does NORAD have a right to shoot down that plane if it drifts into airspace? If it is an unarmed plane that is coming in for another reason, would you ask questions?

What would happen if that took place? What would happen if the Russians did lay claim with an unarmed military presence such as an airplane that was not necessarily a fighter airplane?

Lt.-Gen. Duval: You are posing a hypothetical situation.

Senator Tkachuk: The point is that these countries are laying claim to parts of the Arctic. I am still not over-trusting Russians, so that is why I am asking these questions.

Lt.-Gen. Duval: It is a hypothetical situation, and I will answer in that context. NORAD will carry out its warning and control mission, to the extent that it can. When we go out to meet a track of interest, a system of conferences is in place where these matters are discussed, and sometimes it will be elevated. There are various levels. It will go up to the national leadership, if need be, depending how the situation is evolving.

In a hypothetical situation as you describe, we would have to make an assessment on an unarmed airplane approaching our airspace with the intent of landing and staking a claim, planting a flag. We would have to assess whether that action would be of harm to anyone. The odds are that situation would not be harmful, although, obviously, there will be political fallout, discussions and exchanges. Would we take action? My gut feeling is that, once we discuss that at the national leadership level, we

Lgén Duval: Je vais laisser les deux gouvernements régler cette question entre eux.

Le sénateur Tkachuk: Étant donné que les États-Unis sont notre partenaire de l'OTAN, vous devez évidemment les traiter différemment de la Russie, des Pays-Bas ou d'un autre pays qui revendique une partie de l'Arctique. Une autre nation pourrait envoyer un navire ou un avion pour exercer son contrôle. Un de ces jours, un de ces avions va se poser sur un bout de territoire et le pilote va le revendiquer au nom de son pays. Quelle est la stratégie du NORAD à cet égard?

Lgén Duval: Si un avion est en rapprochement, le NORAD a un rôle à jouer sur le plan de l'alerte et de la surveillance. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour que le pilote change d'idée.

Si l'avion se rend à sa destination, en territoire canadien, c'est à Commandement Canada d'intervenir. Le NORAD joue autant que possible son rôle dans le domaine aérospatial. Quels que soient les désaccords politiques relatifs aux frontières et aux revendications de passage dans les eaux internationales ou territoriales, la mission du NORAD n'a jamais été touchée par des revendications et il n'en sera pas ainsi. Il est au-dessus des revendications et des différends. Depuis près de 52 ans, nous avons la mission d'alerte aérospatiale, et les différends constituent des entraves à cette mission.

Le sénateur Tkachuk: Si un avion ou un autre objet volant se dirige vers l'Amérique du Nord avec l'intention de revendiquer sa souveraineté plutôt que dans un but hostile, le NORAD a-t-il le droit de l'abattre s'il dérive dans l'espace aérien? S'il s'agit d'un avion non armé qui vient au pays pour une autre raison, allez-vous poser des questions?

Qu'arriverait-il si cette situation se produisait? Que se passerait-il si les Russes revendiquaient un territoire avec une présence militaire non armée, comme un aéronef qui n'est pas nécessairement un avion de chasse?

Lgén Duval: Vous présentez une situation hypothétique.

Le sénateur Tkachuk: Le fait est que ces pays revendiquent certaines parties de l'Arctique. Je continue de ne pas faire très confiance aux Russes, et c'est pourquoi je pose ces questions.

Lgén Duval: Il s'agit d'une situation hypothétique, et je vous répondrai dans ce contexte. Le NORAD s'acquittera de sa mission d'alerte et de contrôle, dans la mesure du possible. Quand nous allons à la rencontre d'un aéronef digne d'intérêt, un système de conférences est en place pour discuter de ces questions. Parfois, nous allons plus loin. Il y a différents échelons. Au besoin, la question peut se rendre jusqu'à la direction nationale, selon l'évolution de la situation.

Dans une telle situation hypothétique, il faudrait procéder à l'évaluation d'un avion non armé s'approchant de notre espace aérien avec l'intention d'atterrir quelque part et de revendiquer le territoire en y plantant un drapeau. Nous devrions évaluer si cette action pourrait porter préjudice à quelqu'un. La situation comme telle n'est pas susceptible d'être nuisible, même s'il y a évidemment des conséquences politiques, des discussions et des échanges. Intervendrions-nous? D'après moi, je crois qu'après en avoir

would let it land and then sort it out later. However, NORAD will have fulfilled its mission up to the point where the decision is made. There is no point in being aggressive or taking legal action because there is no threat. There is a consequence to deal with afterwards, but that is way beyond the NORAD mission. That is for the political level and law enforcement agencies and Canada Command or U.S. NORTHCOM, as the case may be, to take action.

The Chair: I will phrase the question slightly differently. We are taking testimony on increased Canadian interest in sovereignty and security issues in the Arctic but, at the same time, we appear to have, for reasons we have discussed, increased dependence on the Americans for equipment and for intelligence. We no longer have access to some of it because it has been hived off from NORAD and made into NORTHCOM or whatever it may be. Does it make us, perhaps not more vulnerable, but less informed and less able to respond because of lack of access to intelligence or equipment in this case?

Lt.-Gen. Duval: That is a good question. From my perspective, from what I see every day, and from my previous job in Winnipeg as the Commander of the Canadian NORAD Region for two years, I can tell you that NORAD gets the information that it needs to conduct its mission from all aspects of the mission. That is not an issue. What needs to be available to NORAD to conduct its mission is made available to NORAD, day in and day out. That has not changed. From what I see, there is no challenge there.

NORAD is a binational command. We share the assets. The U.S. has capabilities in terms of air force that we do not have in Canada, or that we have less of. We do not have AWACS, early warning airplanes. We rely on the U.S. for the provision of AWACS on NORAD missions within the Canadian region where there is a need. They are not needed every day. We needed some of those assets for the coverage of the Olympic Winter Games, for which NORAD had a mission to plug gaps. We had difficult terrain and the radar could not see everything, and AWAC could see, so wherever we had a hole in our coverage, it was covered. We rely on the U.S. Air Force to provide that coverage.

The Chair: I think that is Senator Tkachuk's point. If there is a Canadian interest versus an American interest, and if we are dependent on their equipment and their intelligence, where does that leave us?

Lt.-Gen. Duval: From within the NORAD organization —

The Chair: It is not just NORAD. It is also NORTHCOM, where some other things have been hived off.

discuté avec la direction nationale, nous le laisserions atterrir pour ensuite régler la question plus tard. Le NORAD se sera toutefois acquitté de sa mission jusqu'à ce que la décision soit prise. Il ne sert à rien d'être agressif ou d'intenter une poursuite parce qu'il n'y a pas de menace. Il y aura des conséquences qu'il faudra régler par la suite, mais c'est bien au-delà de la mission du NORAD. L'intervention revient à l'échelon politique, aux organismes d'application de la loi, à Commandement Canada ou à NORTHCOM, selon le cas.

La présidente : Permettez-moi de formuler la question de manière légèrement différente. Nos audiences portent sur l'intérêt accru du Canada à l'égard de la souveraineté et de la sécurité de l'Arctique, mais il semble que nous dépendons également beaucoup des Américains sur le plan de l'équipement et du renseignement, pour des raisons dont nous avons parlé. Nous n'avons plus accès à tout ce que nous avions auparavant parce qu'une partie a été retirée du NORAD et intégrée à NORTHCOM, ou peu importe. Ainsi, nous ne sommes peut-être pas plus vulnérables, mais ne sommes-nous pas moins informés et moins capables d'intervenir en raison du manque d'accès à des renseignements ou de l'équipement?

Lgén Duval : C'est une bonne question. D'après mon expérience de tous les jours et de mon emploi précédent, à Winnipeg, comme commandant de la Région canadienne du NORAD pendant deux ans, je peux vous dire que le NORAD reçoit l'information dont il a besoin sur tous les aspects de la mission pour s'en acquitter. Ce n'est pas un problème. Jour après jour, on met à la disposition du NORAD ce dont il a besoin pour mener sa mission. La situation n'a pas changé. D'après moi, cela ne pose pas de problème.

Le NORAD est un commandement binational. Nous partageons les ressources. Les États-Unis ont des capacités que nous n'avons pas ou qui sont limitées au Canada sur le plan de la force aérienne. Nous n'avons pas d'avions d'alerte avancée fournis par l'AWACS, le système aéroporté d'alerte et de contrôle. Nous comptons sur les États-Unis pour fournir ces avions lors de missions du NORAD au Canada si, c'est nécessaire. Nous n'en avons pas besoin chaque jour. Nous avons eu besoin d'une partie de ces ressources pour la couverture des Jeux olympiques d'hiver, car le NORAD avait pour mission de combler les lacunes. Le terrain était difficile et le radar ne pouvait pas tout détecter, mais les avions d'alerte avancée le pouvaient. Ainsi, chaque fois qu'il y avait une lacune dans notre protection, nous étions couverts. Nous comptons sur les Forces aériennes des États-Unis pour fournir cette protection.

La présidente : Je crois que c'est ce que voulait dire le sénateur Tkachuk. Étant donné que nous dépendons de leur équipement et de leur service de renseignement, si les intérêts des Canadiens et des Américains s'opposent, où cela nous mène-t-il?

Lgén Duval : Au sein de l'organisation qu'est le NORAD...

La présidente : Ce n'est pas seulement le NORAD. Cela concerne également le NORTHCOM, où l'on a déplacé certaines ressources.

Lt-Gen. Duval: Simply from the perspective of aerospace warning and aerospace control, the advent of NORTHCOM or the Canada Command has not changed our ability to conduct the mission.

[Translation]

Senator Nolin: I want to come back to ballistic missile detection. You have had that responsibility since 1958. I would say it was mainly in the 1970s. That is really when the detection capability was put in place. Are you able to detect a missile that is launched from anywhere in the world?

I will be a bit more specific. When countries — and let's name them — such as Iran and North Korea, supposedly, test their ballistic capability, do you detect those missile launches?

Lt-Gen. Duval: Yes.

Senator Nolin: Immediately after emission?

Lt-Gen. Duval: Yes. Very early. Without going into details and exact times, yes.

Senator Nolin: I would ask that you answer only what you can.

Lt-Gen. Duval: Think of it in terms of how quickly the missile mission is carried out. We are not talking hours. That means that the detection system is capable of fairly early detection, without getting into details.

I will refer to an example that was in the news. You will recall the deployment of Patriot missiles during the first Gulf war and the Scud missile defence? At the time, the media talked openly about how NORAD had the detection component of a Scud missile launch. I am not revealing anything secret, it was in the news at the time. So that gives you an idea of the capability, considering that the distances were much shorter back then.

Senator Nolin: I do not want to get into tactical details, it is just for our information. When a country such as Iran or North Korea, to keep our earlier examples, does a test, they do it at least once a year, and I assume they do not notify you in advance?

Lt-Gen. Duval: Not necessarily. There is an international procedure.

Senator Nolin: That is what I want to know.

Lt-Gen. Duval: There is an international warning procedure that exists, and the detection system simply provides confirmation.

Senator Nolin: But when they do not warn you —

Lt-Gen. Duval: The same capability exists.

Senator Nolin: I understand, but what do you do in that case? Say you were not notified in advance, and a missile is launched from Iran?

Lgén Duval: Simplement sur le plan de l'alerte et du contrôle aérospatiaux, l'arrivée de NORTHCOM ou de Commandement Canada n'a rien changé à notre capacité de nous acquitter de notre mission.

[Français]

Le sénateur Nolin: J'aimerais revenir sur la détection balistique. Depuis 1958, vous avez cette responsabilité. Je dirais surtout les années 1970, je pense. C'est vraiment à ce moment-là que cette capacité de détection a été mise en place. Est-ce qu'il vous est possible de détecter le lancement d'un missile où qu'il soit autour du globe?

Précisons un peu ma question. Lorsque des pays — on va les nommer — comme l'Iran et la Corée du Nord, supposément, font des tests de leur capacité balistique, est-ce que vous détectez ces lancements-là?

Lgén Duval: Oui.

Le sénateur Nolin: Dès la phase de l'émission?

Lgén Duval: Oui. Très tôt. Sans aller dans les détails et les périodes de temps précis, oui.

Le sénateur Nolin: Je vous demande juste de répondre ce que vous pouvez répondre.

Lgén Duval: Prenez cela de l'angle de la rapidité d'exécution de la mission de ce missile. On ne parle pas en termes d'heures. Cela implique que le système de détection est capable de détecter assez tôt, sans aller dans les détails.

Je vais me référer à un exemple qui avait été mentionné dans les bulletins de nouvelles. Vous vous rappelez le déploiement des missiles patriotes lors de la première guerre du Golfe et de la protection contre les Scud? C'était discuté librement dans les médias à ce moment-là que l'aspect détection d'un lancement de Scud était à NORAD. Je ne révèle rien, c'était dans les nouvelles à ce moment-là. Alors cela vous donne une idée de la capacité, considérant que les distances étaient beaucoup plus courtes à ce moment-là.

Le sénateur Nolin: Je ne veux pas aller dans les détails tactiques, c'est juste pour nous informer. Lorsqu'un pays, revenons à ces deux pays, l'Iran ou la Corée du Nord, font un test, ils le font au moins une fois par année et je présume qu'ils ne vous avertissent pas d'avance?

Lgén Duval: Pas nécessairement. Il y a processus international.

Le sénateur Nolin: C'est ce que j'essaie de savoir.

Lgén Duval: Il y a un processus d'avertissement international qui existe et le système de détection est tout simplement une confirmation.

Le sénateur Nolin: Mais lorsqu'ils ne vous avertissent pas...

Lgén Duval: La même capacité existe.

Le sénateur Nolin: Je comprends, mais qu'est-ce que vous faites à ce moment-là? Disons que vous n'avez pas été avertis à l'avance, et qu'il y a un missile qui décolle de l'Iran?

Lt.-Gen. Duval: We are able to determine reasonably and fairly quickly whether or not it poses a threat to North America. So we would act accordingly.

[English]

Senator Lang: Could we have an update on the question of the ability to do surveillance? I noticed we had replacements of the CP-140 Aurora patrol aircraft for being able to do that. Is that your responsibility?

Lt.-Gen. Duval: No, it is not.

Senator Day: You indicated that you would like to come back to the terms of engagement. Have you fully discussed what an aircraft may or may not do when it is scrambled and sent out by NORAD?

Lt.-Gen. Duval: I know what you are saying. No, I have not, but I have gone part way. If we scramble an airplane or our fighter assets because a civilian aircraft or small aircraft is not doing what it is supposed to do and we get a warning from NAV CANADA or the Federal Aviation Administration saying something is going on and this is not normal, we will go and meet that airplane.

At the tactical level, the fighter aircraft, normally in a formation of two, will go through a number of tactical procedures trying to get the pilot's attention. They do this with flares in the event that the pilot is sleeping at the wheel. They may take more aggressive but not dangerous action. They will indicate to the pilot, who may not be in communication, that he or she should make a right or left turn in order to land at a specific airport or to set the plane on course to its destination.

You can imagine a 9/11 scenario, where the warning measures are completely ignored. In this situation, a high-level conference is already taking place.

Senator Day: The pilot is sending back information to NORAD.

Lt.-Gen. Duval: The pilot is always sending information. We are looking for compliance with the instructions from the NORAD pilot, and those are predetermined in terms of what actions the fighter pilot will take. The pilots run exercises on these procedures.

At some point, if the track of interest is not performing as it should, or is not compliant, then we have a decision to make. If it happens to be an airliner and the intent is to crash the airplane into a building, then a decision will have to be made whether to engage that airplane before it creates more damage.

Senator Day: When the pilot takes off from Winnipeg, Bagotville, or Alaska, he or she does not have the authority to eliminate that threat.

Lt.-Gen. Duval: No, that decision comes from the highest national level.

Lgén Duval : On est capable de déterminer de façon raisonnable, assez rapidement, si oui ou non c'est une menace pour l'Amérique du Nord. Alors on agirait en conséquence.

[Traduction]

Le sénateur Lang : Pourrions-nous avoir une mise à jour relativement à la capacité d'assurer la surveillance? J'ai remarqué que nous avions remplacé des patrouilleurs Aurora CP-140 pour pouvoir le faire. Est-ce votre responsabilité?

Lgén Duval : Non, pas du tout.

Le sénateur Day : Vous avez dit que vous vouliez revenir aux conditions de la mission. Avez-vous eu une discussion approfondie relativement à ce qu'un appareil peut ou ne peut pas faire quand il est préparé et envoyé par le NORAD?

Lgén Duval : Je sais ce que vous voulez dire. Non, je n'ai pas tenu une telle discussion, mais j'ai fait la moitié du chemin. Si nous préparons un appareil ou nos chasseurs parce qu'un avion civil ou un petit avion n'agit pas comme il est censé faire et que nous recevons une alerte de NAV CANADA ou de la Federal Aviation Administration comme quoi ce qui se passe est anormal, nous allons aller à la rencontre de cet avion.

Sur le plan tactique, les avions de chasse, qui sont habituellement deux, suivent un certain nombre de tactiques pour attirer l'attention du pilote. Ils utilisent des fusées éclairantes si le pilote s'est endormi aux commandes. Ils peuvent prendre des mesures plus radicales, sans qu'elles soient dangereuses. Ils indiquent au pilote, qui n'est peut-être pas en communication, qu'il doit effectuer un virage à droite ou à gauche pour atterrir dans un aéroport donné ou pour qu'il remette l'appareil en route vers sa destination.

Imaginez maintenant un scénario comme celui du 11 septembre, où l'on ignore totalement les mesures d'alerte. Dans une telle situation, une conférence de haut niveau est déjà en cours.

Le sénateur Day : Le pilote renvoie de l'information au NORAD.

Lgén Duval : Le pilote envoie toujours des renseignements. Nous vérifions si l'avion respecte les instructions du pilote du NORAD, et c'est prédéterminé en fonction des actions que pose le pilote de chasse. Les pilotes exécutent des exercices relativement à ces procédures.

À un moment donné, si l'aéronef en question ne fonctionne pas comme il le devrait ou qu'il n'est pas conforme, nous devons prendre une décision. S'il s'agit d'un avion de ligne et que le pilote a l'intention de s'écraser sur un bâtiment, il faudra déterminer s'il y a lieu d'engager l'avion avant qu'il ne cause plus de dommages.

Le sénateur Day : Quand un pilote décolle de Winnipeg, de Bagotville ou de l'Alaska, il n'a pas le pouvoir d'éliminer cette menace.

Lgén Duval : Non. Cette décision vient du plus haut échelon national.

Senator Day: I am glad that you helped sort out that issue of the assets of the aircraft under NORAD command, because we had felt that, but we have been off course on this issue for a while.

Lt.-Gen. Duval: Let me use a prime example of what NORAD is all about, this binational command. In November of 2007 when I was in Winnipeg and Commander of the Canadian NORAD Region, the primary fighter in the American F-15 fleet had a catastrophic failure and broke apart in flight. This was not a NORAD asset. The pilot was able to eject. It grounded the entire F-15 fleet because they did not know what happened. Alaska was without fighters because the fleet was grounded. We deployed a number of F-18s from Bagotville in one shot through air refuelling to Alaska, and they took over the responsibility of the safety of the airspace over Alaska and in fact went out and intercepted a Russian aircraft while they were there. That is NORAD, and the reverse can happen. If the F-18s are grounded tomorrow, you will have NORAD assets of U.S. origin serving in Canada and protecting our country.

Senator Day: This committee has been supportive of NORAD in previous reports, and this committee also recommended the expansion of the role to maritime surveillance, but as you have said, it is only warning and surveillance from the maritime and that was, primarily in the past, west coast, east coast. However, now we are talking about the North.

You say, "It is a solid base from which to enhance and build the security of North America from the potential threats in the changing Arctic environment." Do you envisage an expanded maritime role for NORAD and is that being discussed at this time?

Lt.-Gen. Duval: It is not being discussed at my level, and I am not sure it is being discussed at a different level. Because of the positive experience of NORAD over the past 52 years, NORAD is a vehicle that certainly has the potential to lead the two countries into expansion. I am not saying we will; that is a political decision. I suspect the success of NORAD played a part in the 2006 decision to expand our mission to include maritime warning. Is this a stepping stone to the next step? I am not here to say yes or no. I have personal opinions, but the political leadership of each country can decide what they want to do from what they have done so far from the maritime warning perspective. Whether we go there or not, if a decision is made and they pass that mission to NORAD, then we will do whatever we need to do to plan and develop courses of actions and develop proper contingency plans and everything else as we have done for previous missions.

The Chair: Thank you, Lieutenant-General Duval. We appreciate your answers and thank you very much for being with us today.

Ladies and gentlemen, we are continuing our discussions of Arctic sovereignty and security. We are pleased to have, as our next witness, Brigadier-General David B. Millar, Commander of the Canadian Forces' Joint Task Force (North).

Le sénateur Day : Je suis ravi que vous nous ayez aidés à clarifier cette question des ressources aériennes sous le commandement du NORAD, car nous avions eu cette impression, mais nous n'avons pas eu l'heure juste à ce sujet pendant un certain temps.

Lgén Duval : Permettez-moi de vous donner un exemple éloquent de ce en quoi consiste le NORAD, ce commandement binational. En novembre 2007, lorsque j'étais commandant de la Région canadienne du NORAD, à Winnipeg, le chasseur principal de la flotte américaine de F-15 a connu une panne catastrophique et s'est désintégré en vol. Ce n'était pas un appareil du NORAD. Le pilote a réussi à s'en éjecter. Tous les F-15 ont été cloués au sol parce qu'on ne savait pas ce qui s'était passé. L'Alaska a été privé de chasseurs parce que sa flotte a été interdite de vol. Nous avons déployé vers l'Alaska un certain nombre de F-18 de Bagotville d'un seul coup, grâce au ravitaillement en vol. Ces appareils ont assuré la sécurité de l'espace aérien de l'Alaska. Ils ont même intercepté un avion russe pendant la période où ils étaient là-bas. Voilà ce qu'est NORAD, et l'inverse peut se produire. Si les F-18 étaient cloués au sol dès demain, le Canada disposerait des ressources du NORAD d'origine américaine pour protéger le pays.

Le sénateur Day : Le comité a appuyé NORAD dans des rapports précédents et a recommandé que son rôle de surveillance maritime soit élargi, mais comme vous l'avez mentionné, il ne s'agit que de l'alerte et de la surveillance maritimes et c'était, surtout dans le passé, la côte ouest et la côte est. Toutefois, nous parlons maintenant du Nord.

Vous avez dit tout à l'heure : « il s'agit d'une base solide sur laquelle nous pouvons accroître et améliorer la sécurité de l'Amérique du Nord contre les menaces éventuelles posées par les changements dans le milieu arctique ». Envisagez-vous d'élargir le rôle maritime de NORAD et en parle-t-on en ce moment?

Lgén Duval : On n'en discute pas à mon niveau, et je ne suis pas sûr qu'on en discute à un autre niveau. En raison de l'expérience positive des 52 dernières années, NORAD est un véhicule qui a certainement le potentiel de diriger les deux pays vers l'expansion. Je ne dis pas que nous le ferons; c'est une décision politique. J'ai le sentiment que le succès de NORAD a quelque chose à voir avec la décision de 2006 d'ajouter l'alerte maritime à notre mission. Est-ce un pas vers la prochaine étape? Je ne suis pas ici pour répondre à cela. J'ai une opinion sur le sujet, mais les chefs politiques de chaque pays peuvent décider ce qu'ils veulent faire à partir de ce qu'ils ont fait jusqu'à maintenant en matière d'alerte maritime. Que nous le fassions ou non, si une décision est prise et qu'on confie cette mission à NORAD, nous ferons tout ce qu'il faut pour préparer des plans d'action et des plans de circonstance appropriés et toute autre chose, comme nous l'avons fait pour les missions précédentes.

La présidente : Merci, lieutenant-général Duval. Merci de vos réponses et merci beaucoup de votre présence aujourd'hui.

Mesdames et messieurs, nous poursuivons notre discussion sur la souveraineté et la sécurité de l'Arctique. Nous sommes heureux d'accueillir notre prochain témoin, le brigadier-général David B. Millar, commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes.

The public will be interested to know that Canada is conducting missions in the North to figure out whether everything works and what we need and whether we play well with others in the North. We will get some details on that situation.

Brigadier-General D.B. Millar, OMM, C.D., Commander of the Canadian Forces' Joint Task Force (North), National Defence: Honourable senators, it is a privilege to appear before the committee and have the opportunity to come out of the North, the ice and snow. I must admit, however, that we are not far behind your warm temperatures here, as the snow and ice is melting at an uncharacteristic rate for this time of year. Although not necessarily a recurring trend, it is symbolic of the climate changes that we have heard so much about, which has brought me here to speak to you on what Joint Task Force (North), JTFN, is doing in adapting to these changes.

As an example, as I speak, my troops have deployed to Canadian Forces Station Alert — our most northerly-inhabited location in Canada — to conduct operations on the land and in the Arctic Ocean with boats, in addition to their snowmobiles and komatiks.

As you will see from our newly minted video that I have left with the clerk, JTFN has four lines of operation. We exercise sovereignty by conducting operations throughout our North — Operation Nanook is the most notable. We contribute to the growth and development of northerners, namely through our two youth programs, the Junior Canadian Rangers Program and the Canadian Cadet Program. We maintain and contribute to environmental stewardship and build the collective capacity to respond rapidly and effectively to the emerging safety and security challenges.

With the opening of the Arctic it is the latter that is receiving the most attention as we build capability to reach into and beyond the Arctic Circle. This is where the increased shipping is occurring, where the commercial and industrial activity is growing, where there is a noticeable increase in scientific exploration and mining exploitation and where tourists and adventurers are heading for a good time. It is also where Canadians will expect the same level of responsiveness from federal and territorial emergency management organizations such as the Canadian Forces, as is expected in the rest of Canada.

The nature of those emergencies include rising sea levels, cutting off communities from its resupply and the melting of permafrost, causing critical infrastructure failures such as a bridge linking a littoral community to the mainland. They include the grounding of merchant vessels causing an environmental incident

Les gens du public seront intéressés d'apprendre que le Canada mène des missions dans le Nord pour évaluer les besoins et déterminer si tout fonctionne et si nous collaborons bien avec les autres pays qui sont dans le Nord. Nous allons obtenir des renseignements sur la situation.

Brigadier-général D.B. Millar, OMM, C.D., commandant de la Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes, Défense nationale : Honorables sénateurs, permettez-moi d'abord de vous remercier de m'accorder le privilège de comparaître devant le comité. Croyez-moi, j'apprécie cette occasion de m'éloigner du Nord, de la glace et de la neige. Je dois admettre cependant qu'il ne fait pas tellement plus froid qu'ici et que la neige et la glace fondent à une vitesse plutôt inhabituelle pour cette époque de l'année. Rien ne prouve que cette situation se représentera, mais elle témoigne néanmoins des changements climatiques dont nous avons si souvent entendu parler. Voilà qui m'amène ici à vous brosser un tableau des activités menées par la Force opérationnelle interarmées (Nord) (FOIN) en vue de permettre au Canada de s'adapter à ces changements.

Par exemple, en ce moment même, mes troupes sont déployées à la Station des Forces canadiennes Alert, notre lieu habité le plus au Nord au Canada. Elles y mènent des opérations au sol et dans l'océan Arctique mettant à contribution des navires, ainsi que des motoneiges et des traîneaux Komatik.

Comme vous le constaterez lors du visionnement de notre toute nouvelle vidéo que j'ai remise au greffier, la FOIN compte quatre lignes d'opération. Nous nous occupons d'exercer la souveraineté en menant des opérations sur tout notre territoire nordique — l'Opération Nanook étant la plus connue. Nous contribuons à la croissance et au développement des habitants du Nord, notamment par l'entremise de nos deux programmes destinés aux jeunes, les programmes des Rangers juniors canadiens et des cadets du Canada. Nous assurons la gérance de l'environnement et, enfin, nous veillons à ce que la collectivité acquière la capacité de relever rapidement et efficacement les nouveaux défis en matière de sécurité.

L'Arctique étant devenu plus accessible, c'est sur cette dernière ligne d'opération que nous comptons mettre l'accent. Ainsi, nous augmentons notre capacité de nous rendre dans le Cercle arctique et même au-delà. En effet, on constate dans cette région une augmentation de l'activité maritime, au même rythme que l'activité commerciale et industrielle. On remarque également un accroissement notable des projets d'exploration scientifique et d'exploitation minière. De plus, les touristes et les fêrus d'aventure se lancent à la découverte du Grand Nord. Les Canadiens s'attendent en outre à ce que les organisations de gestion des urgences territoriales et fédérales, comme les Forces canadiennes, soient en mesure d'intervenir aussi rapidement dans l'Arctique que dans les autres régions du Canada.

Parmi les situations d'urgence qui peuvent se manifester, citons entre autres la hausse des niveaux marins, la possibilité que des collectivités se retrouvent coupées de toute source de réapprovisionnement et la fonte du pergélisol, provoquant des défaillances des infrastructures essentielles, comme un pont reliant

and the outbreak of communicable diseases in small communities. Also included is the increase in search and rescue, SAR-related incidents.

There are modern-day examples of each of these emergencies, indicative of the growing trend as the Arctic continues to open. For instance, three of the four recent SAR incidents that we responded to involved Inuit, not newcomers, who were surprised by the changes in ice patterns and floes and found themselves stranded.

With respect to communicable diseases, the first wave of H1N1 had a significant impact on the North. We were prepared for the second wave by calling our approximately 1,600 rangers to support the inoculation program.

Knowing and anticipating the future demands has focused our attention to build capability. The collective efforts of territorial and federal emergency management organizations, along with Aboriginal and industry representatives, falls under the rubric of the Arctic Security Working Group, known as ASWG, which Colonel (Retired) Pierre Leblanc described to you.

It is from the ASWG and our Canada First Defence Strategy that I derive my mission to contribute to the collective safety and security in the North.

In addition to the major capital programs that you have heard about, such as the new Arctic offshore patrol ships, the refuelling station at Nanisivik and the Arctic training centre, we are building the following capabilities. We are building rapid reaction force north high readiness ranger units, capable of initial response within 12 hours. We are building new centralized training for ranger recruits and senior leadership. As of today, we have recruited and trained 200 new rangers in the North and have opened a new patrol in Faro, Yukon. We are developing a littoral watercraft capability for our rangers. As a matter of fact, we will conduct a trial along the Mackenzie River this summer. We are looking to procurement of new satellite communications technology for the High Arctic. We are developing a contracted capability that will establish a base camp to support our rapid reaction forces with such capabilities as construction of an ice runway, to providing messing and quarters and operations and communications centres. We will be performing trials on modern equipment such as transportable shelters and global positioning tracking devices, GPS. We will be building our intelligence capability by using RADARSAT-2 and Polar Epsilon, the military capability to conduct reconnaissance and surveillance and, in the future, the surveillance products from the Northern Watch Technology Demonstration Project. We are introducing special operations forces to northern operations, Operation Nanook. We are training our four new Arctic Response

une collectivité côtière à la partie continentale. Aussi, l'échouage de navires marchands peut causer un incident environnemental et l'éclosion de maladies transmissibles dans les petites collectivités. Il peut y avoir également un nombre accru d'incidents liés à la recherche et au sauvetage (R-S).

Je puis vous citer des exemples récents de chacun de ces types d'urgence, qui démontrent une tendance de plus en plus forte à mesure que l'Arctique s'ouvre. Par exemple, sur quatre incidents de R-S qui ont nécessité notre intervention dernièrement, trois concernaient des Inuits (et non des nouveaux arrivants) qui ont été surpris par des changements dans la configuration des glaces et de la glace en marche, et qui sont demeurés coincés.

En ce qui a trait aux maladies transmissibles, la première vague de la grippe H1N1 a eu des répercussions considérables dans le Nord. Nous nous étions préparés à faire face à la seconde vague en appelant à contribution nos quelque 1 600 Rangers pour appuyer le programme de vaccination.

Consentis de ce que l'avenir nous réserve, nous avons concentré notre attention sur l'accroissement de nos capacités. Les efforts déployés collectivement par les organisations de gestion des urgences territoriales et fédérales, avec l'aide des représentants autochtones et du secteur privé, relèvent de la compétence du Groupe de travail sur la sécurité dans l'Arctique, qu'on appelle le GTSA, que le colonel (à la retraite) Pierre Leblanc vous a décrit.

Ma mission à l'égard de la sécurité collective dans le Nord s'inspire du GTSA et de notre Stratégie de défense, Le Canada d'abord.

Outre les principaux programmes d'immobilisations dont vous avez entendu parler, par exemple, les nouveaux navires de patrouille extracôtiers de l'Arctique, le poste de ravitaillement en carburant de Nanisivik et le Centre d'entraînement des Forces canadiennes dans l'Arctique, nous nous dotons des capacités suivantes. Nous nous dotons d'une force de réaction rapide (NORD), constituée d'unités de Rangers à haut niveau de disponibilité opérationnelle capables d'intervenir à 12 heures de préavis. Nous nous dotons d'un nouveau programme de formation centralisé pour les recrues et les hauts gradés des Rangers. Pour le moment, nous avons recruté et formé 200 nouveaux Rangers dans le Nord et avons mis sur pied une nouvelle patrouille à Faro, au Yukon. Nous développons une capacité de navigation côtière pour nos Rangers. En fait, nous ferons un essai en bordure du fleuve Mackenzie cet été. Nous voulons acquérir une nouvelle technologie de communications par satellite pour le Haut-Arctique. Nous travaillons à l'attribution d'un contrat pour l'établissement d'un camp de base appuyant les opérations de la Force de réaction rapide doté d'installations, y compris la construction d'une piste de glace, de salles à manger et de lieux d'hébergement, ainsi que de centres d'opérations et de communications. Nous allons faire l'essai d'équipement moderne, comme les abris transportables et les dispositifs de localisation GPS. Nous allons établir notre capacité de renseignement au moyen de Radarsat II et Polar Epsilon, la

Company Groups; and, finally, formalizing a civilian air search and rescue agreement within northern air carriers to respond to SAR incidents.

As I mentioned, I will be heading to Alert this month to join my rangers as we exercise sovereignty by demonstrating our ability to deploy to austere and remote locations, to test new capabilities and to operate in a changing environment. We are using satellites to characterize ice conditions. We have deployed a forward headquarters to command and control the operation. We have installed a robust communication network using new high frequency and satellite technology.

The new Arctic Response Company Group led by our rangers will work with SAR teams, our navy dive teams and a Danish sledge dog patrol in the conduct of operations in the High Arctic. We will be deploying mobile shelters onto the Arctic ice by helicopter and DC-3 on skis. We will participate with Defence Research and Development Canada in studying the effects of High Arctic operations on human performance, and we will follow the movements of our troops on land and on the water in the Arctic from Yellowknife using the latest satellite tracking technology.

This exercise is a validation of those capabilities I discussed earlier. This and future exercises prepare us to contribute our part in response to tomorrow's safety and security challenges in our North.

The Chair: Honourable senators may have heard the general refer to "a newly minted video," of which we have a copy and with which we have a few technological problems. We have set it up to view later on.

[Translation]

Senator Dallaire: General, if I read the superior officer transfer list correctly, you are being transferred in the summer?

Brig.-Gen. Millar: Yes, senator.

Senator Dallaire: In what capacity?

Brig.-Gen. Millar: Here, at the Privy Council Office, as director of operations.

Senator Dallaire: Does Colonel Hamel have experience in the north?

capacité de reconnaissance et de surveillance militaire et, à l'avenir, les produits de surveillance du Projet de démonstration de technologies de surveillance du Nord. Nous mettons en place la participation des forces d'opérations spéciales aux opérations dans le Nord, comme l'Opération Nanook. Nous entraînons nos quatre nouveaux groupes-compagnies d'intervention dans l'Arctique, et enfin, nous officialisons un accord de recherche et de sauvetage aérien civil avec des transporteurs aériens du Nord pour assurer une intervention en cas d'incidents de R-S.

Comme je l'ai déjà dit, j'irai rejoindre mes Rangers à Alert ce mois-ci, car nous participons à des exercices d'affirmation de la souveraineté, c'est-à-dire que nous démontrons notre capacité de nous déployer sur des terrains difficiles et éloignés et nous mettons à l'épreuve de nouvelles capacités nous permettant de mener des opérations dans un milieu en évolution. Nous nous servons de satellites pour déterminer les conditions de la glace. Nous avons déployé un quartier général avancé pour assurer le commandement et le contrôle de l'opération. Nous avons installé un solide réseau de communication fonctionnant au moyen d'une nouvelle technologie satellite et à haute fréquence.

Les nouveaux groupes-compagnies d'intervention dans l'Arctique, dirigés par nos Rangers, travailleront de concert avec les équipes de R-S, nos équipes de plongeurs de la force maritime et la patrouille de chiens de traîneaux des forces danoises dans la conduite d'opérations dans le Haut-Arctique. Nous allons déployer des abris mobiles sur la glace de l'Arctique au moyen d'hélicoptères et d'appareils DC-3 sur skis. Nous allons, avec Recherche et développement pour la défense Canada, étudier les effets que les opérations menées dans le Haut-Arctique ont sur le rendement humain, et nous suivrons les mouvements de nos troupes au sol et sur l'eau dans l'Arctique à partir de Yellowknife au moyen de systèmes de repérage par satellite à la fine pointe de la technologie.

Cet exercice nous permettra de valider les capacités dont je viens de vous parler. Cet exercice et les suivants nous prépareront à faire notre part lorsqu'il s'agira de relever les défis que nous réserve l'avenir au chapitre de la sécurité dans le Nord.

La présidente : Les honorables sénateurs ont entendu le brigadier-général faire référence à une nouvelle vidéo dont nous avons une copie, mais nous éprouvons de petits problèmes techniques. Nous remettons son visionnement à plus tard.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Général, si j'ai bien lu la liste de mutation des officiers supérieurs, vous allez être muté à l'été?

Bgén Millar : Oui, sénateur.

Le sénateur Dallaire : Dans quelle fonction?

Bgén Millar : Ici, au Bureau du conseil privé, comme directeur des opérations.

Le sénateur Dallaire : Le colonel Hamel a-t-il de l'expérience dans le Nord?

Brig.-Gen. Millar: Not a lot, I don't think. As you know, he is a helicopter pilot — a good guy — but he does not have much experience yet. Nevertheless, I am sure he will be gaining a lot of experience in the next few months.

[English]

Senator Dallaire: You have four company groups and a reserve company set up in Yellowknife. One of the company groups is to do training. You are conducting exercises in which you have southern troops coming into the North. I am looking at the depth of the competency of the Canadian army in Arctic operations. The Dutch Royal Marines spend three months at a time in northern Norway, doing Arctic training, and our troops spend three weeks. They would still have chocolate bars left after that time. Do we have the depth within the southern troops to respond to doing more than the survival level and the minimum of tactical capability up in that area?

Brig.-Gen. Millar: No, we do not. In years past, we did. We had tremendous capability within the Canadian Forces to operate and deploy to the North. We have numerous facilities across the North in which we used to operate routinely, the army in particular. Over the years, and I am speaking decades, the emphasis changed to expeditionary operation and overseas operations.

Following 9/11, there was a tremendous refocusing on domestic operations and domestic protection. At that time, Canada Command was created along with the six regional joint task forces, one of them being Joint Task Force (North) responsible for domestic operations, in support of other government agencies such as the RCMP and the Coast Guard.

We are at the stage of rebuilding that very capability that we used to have. We are seeing more operations in the North, with our air force deploying more operations and with our navy deploying into the Arctic. We have the creation of the four Arctic Response Company Groups, and the first one will conduct a complete company level exercise this May to be able to gain those very capabilities necessary to operate in the High Arctic in the cold weather environment in support of safety and security.

Senator Dallaire: As commander, if the special forces unit out of Petawawa, which have a para capability, or other special forces were required, they would come under your command. To what extent are they competent and available to you?

Brig.-Gen. Millar: They are immediately available. At the present time, they too are developing their skills and knowledge to operate in the High Arctic. I spoke with General Mike Day, and he will be deploying with me up to Operation Nanook in Resolute Bay, with a section of his troops, along with 427 Tactical Helicopter Squadron, to gain that knowledge of operating in the North.

Bgen Millar: Pas beaucoup, je pense. Comme vous le savez, c'est un pilote d'hélicoptère — un bon gars — mais il n'a pas encore beaucoup d'expérience. Néanmoins, je suis certain qu'il va en acquérir beaucoup dans les prochains mois.

[Traduction]

Le sénateur Dallaire : Vous avez quatre groupes-compagnies et une réserve à Yellowknife. L'un des groupes-compagnies s'entraîne. Vous procédez à des exercices dans lesquels des troupes du Sud se rendent dans le Nord. J'examine l'importance de la compétence de l'armée canadienne dans les opérations dans l'Arctique. La Marine royale néerlandaise a déjà passé trois mois dans le nord de la Norvège à s'entraîner pour l'Arctique, et nos troupes ont passé trois semaines à le faire. Il leur restera encore des barres de chocolat après cette période. Nos troupes du Sud ont-elles le degré de compétence nécessaire pour faire plus que le strict minimum pour survivre et un minimum d'opérations tactiques dans ce secteur?

Bgen Millar : Non, ce n'est pas le cas. Par le passé, oui. Les Forces canadiennes avaient des capacités phénoménales d'opérer et de se déployer dans le Nord. Nous avons de nombreuses installations partout dans le Nord dans lesquelles nous opérons régulièrement, surtout l'armée. Au fil des ans, et je parle ici de décennies, nous avons changé d'orientation en faisant des opérations expéditionnaires et des opérations à l'étranger.

Après les événements du 11 septembre, nous avons considérablement réorienté nos activités dans des opérations nationales et la protection nationale. À cette époque, Commandement Canada a été créé, de même que les six forces opérationnelles interarmées régionales, dont l'une d'elles, la Force opérationnelle interarmées (Nord), est responsable des opérations nationales pour soutenir d'autres organismes gouvernementaux, comme la GRC et la Garde côtière.

Nous en sommes à reconstruire la capacité que nous avions autrefois. Il y a plus d'opérations dans le Nord; notre force aérienne mène plus d'opérations et notre marine est déployée dans l'Arctique. Nous avons créé les quatre groupes-compagnies d'intervention dans l'Arctique et, en mai, le premier exécutera un exercice complet au niveau de la compagnie pour pouvoir acquérir les capacités nécessaires pour opérer en Haut-Arctique, par temps froid, et contribuer à assurer la sécurité.

Le sénateur Dallaire : Comme vous êtes commandant, si l'unité des forces spéciales de Petawawa, qui a des parachutistes, ou si d'autres forces spéciales sont nécessaires, elles seraient sous votre commandement. Jusqu'à quel point sont-elles compétentes et disponibles?

Bgen Millar : Elles sont disponibles sur le champ. Actuellement, elles développent elles aussi leurs compétences et leurs connaissances pour mener des opérations dans le Haut-Arctique. Je me suis entretenu avec le général Mike Day et il sera déployé avec moi à la baie Resolute dans le cadre de l'Opération Nanook, avec une section de ses troupes, ainsi que le 427^e escadron tactique d'hélicoptères, pour apprendre comment opérer dans le Nord.

Senator Dallaire: At this time, we are still in a steep learning curve, having lost a certain amount of experience. This brings me to the point of continuously moving southern troops up there for short periods of time, which is ineffective. We should have them up there for longer periods of time to give them the depth they need, even to change the colour of the fat on their bodies to be able to sustain themselves. Why not increase exponentially the capabilities of the rangers, which would mean giving them more than 17 training days a year as class A reservists?

Brig.-Gen. Millar: The jewel in the crown of the Canadian Forces in the North, our first responders, is our rangers. I have 1,600 rangers under my command at 57 out of 71 communities in the North. When you plot that on a map, you have a tremendous footprint. The rangers have significant capabilities and survival and navigation skills, and they are truly the boots on the ground. They are part-time, citizen soldiers who work in the communities in which they live. As such, they provide us that surveillance or situational awareness of all the local activities. The majority of the communities in the North range from populations of 250 to 1,000 persons. When you have a patrol of rangers, 35 of them, in each community, you have a sizeable capability to respond to safety and security emergencies. We do not have the need in our North, as we do in the rest of Canada, to have troops occupying every single location. In the rest of Canada, we will deploy troops to where we need them, just like the North. I have an advantage as I have rangers on call at a moment's notice in the very communities where the security issue exists. In this situation, our response time is immediate.

Senator Dallaire: It seems to me that with the volume of tasks, the competencies and the equipment being brought into the North, the need for surveillance and observation and response to a border area and not a frontier, as the North is becoming, would call for those rangers to be engaged far more under your command. Do you agree that they should be deployed for longer periods of time and under different service conditions?

Brig.-Gen. Millar: No, senator, I do not agree. The rangers, in essence, are our eyes and ears on the ground 24-7. They provide that function for us right now, whether we are paying them or otherwise. We call them out for specific safety and security emergencies, whether it is a SAR or a community in need of resupply. They are at our disposal all the time. The unique aspect of our rangers is that they are citizen soldiers. They have full-time jobs as teachers, mayors and elders. The economies, for most of our High Arctic communities, are subsistence economies. Our rangers fish and hunt within their communities for their own survival. If you were to take them away from that and employ them just in the services of the Canadian Forces, it would have a negative effect. At the same time, the types of issues we are contending with in northern Canada are the same types of issues

Le sénateur Dallaire : En ce moment, nous sommes dans une période d'apprentissage rapide, étant donné que nous avons perdu beaucoup d'expérience. Ce qui me ramène à la question de déployer constamment des troupes du Sud là-bas durant de courtes périodes, ce qui est inefficace. On devrait les déployer durant de plus longues périodes afin qu'elles acquièrent le degré de compétence qu'il leur manque, et même que la couleur de leur graisse corporelle change de manière à subvenir à leurs besoins. Pourquoi ne pas améliorer de façon exponentielle les capacités des Rangers, ce qui signifierait leur donner plus que 17 jours d'entraînement par année comme réservistes de classe A?

Bgén Millar : Le fleuron des Forces canadiennes dans le Nord, les premiers intervenants, ce sont nos Rangers. J'ai 1 600 Rangers sous mon commandement, qui sont répartis dans 57 collectivités sur 71 dans le Nord. Lorsqu'on détermine cela sur une carte, on a une empreinte énorme. Les Rangers ont des aptitudes et des capacités de survie et de navigation considérables, et ce sont vraiment les personnes sur le terrain. À temps partiel, ce sont des soldats citoyens qui travaillent pour les collectivités dans lesquelles ils vivent. Ainsi, ils surveillent pour nous, ou nous font connaître la situation des activités locales. Pour ce qui est de la population, la majorité des collectivités du Nord comptent entre 250 et 1 000 personnes. Lorsqu'il y a une patrouille de Rangers, formée de 35 Rangers, dans chaque collectivité, la capacité de répondre aux situations liées à la sécurité et aux situations d'urgences est importante. Dans le Nord, contrairement à ce qui se passe dans le reste du Canada, il n'est pas nécessaire que des troupes occupent tous les endroits. Dans le reste du pays, nous déployons des troupes aux endroits où nous en avons besoin, comme dans le Nord. J'ai un avantage, car j'ai à ma disposition des Rangers sur appel qui sont prêts à intervenir à tout moment dans les collectivités où il y a un problème de sécurité. Dans cette situation, notre temps d'intervention est immédiat.

Le sénateur Dallaire : À mon avis, vu le nombre de tâches à exécuter, les compétences et l'équipement qui sont envoyés dans le Nord, les besoins en matière de surveillance et d'observation et de réaction dans une région frontalière et non à une frontière, ce que le Nord est en train de devenir, les Rangers doivent jouer un plus grand rôle sous votre commandement. Ne pensez-vous pas qu'ils devraient être déployés durant de plus longues périodes et dans différentes conditions?

Bgén Millar : Non, sénateur, je ne le pense pas. Essentiellement, les Rangers sont nos yeux et nos oreilles sur le terrain, 24 heures par jour, sept jours par semaine. C'est la fonction qu'ils remplissent pour nous en ce moment, peu importe que nous les payions ou non. Nous faisons appel à eux pour des situations d'urgence précises, que ce soit pour la recherche et le sauvetage ou pour le réapprovisionnement d'une collectivité qui en a besoin. Ils sont à notre disposition en tout temps. L'aspect qui distingue nos Rangers, c'est que ce sont des soldats citoyens. Ils travaillent à temps complet comme enseignants, maires et aînés. Les économies, pour la plupart de nos collectivités en Haute Arctique, sont des économies de subsistance. Nos Rangers pêchent et chassent dans leur milieu pour leur propre survie. Les retirer pour les faire travailler uniquement dans les services

we contend with in southern Canada where we have part-time class A reservists. When we need them, we will call them up. This is exactly the same situation and process we have in the North.

Senator Lang: Welcome, and not unlike yourself, I just arrived from the North, just a little further west. There is still snow, but I am pleased to report it is very bright and sunny.

We are very pleased with the Whitehorse Cadet Summer Training Centre. I am pleased with how it functions and what it provides for Canada both nationally and internationally. For those who are not aware, for about three months in the summer, this particular army cadet camp hosts in the neighbourhood of 300 cadets from all across Canada and the world. It is something to see if you have the opportunity to come up in the summer months.

I would like to begin by referring to the rangers. Many people in the Yukon, men and women, have taken up the challenge to become a ranger and to play a part with them, not in Whitehorse only but elsewhere in the territory. I notice in the briefing notes they talk about the Canadian ranger's terms of service being revised. What do you mean by that?

Brig.-Gen. Millar: We have launched an expansion program for the rangers. For my rangers in the North, over the next four years, I have the mandate of expanding the numbers from about 1,600 to 1,900. We have already started that recruiting and training process and we have added another 200 to the communities, Faro being the first of a number of additional patrols. That is our focus in terms of expanding the number of rangers. The terms of service will remain as they are. They are reservists that can be called up on class A and class B service.

Senator Lang: I would like to follow up on the numbers. You say 1,600 to 1,900, but across the North, we are looking at 5,000? Is that correct?

Brig.-Gen. Millar: We have five ranger groups throughout the country. The total is about 4,000. The intent is to raise the total to 5,000 for all of Canada. My part of that is raising the total of 1,600 to just over 1,900. I am proud to say, and General O'Brien will appreciate this because he is following me, that I have the majority of the best rangers in Canada.

Senator Lang: I would like to address the question of updating the rifles and ammunition for the rangers. Could you update us on the replacement of the .303s?

Brig.-Gen. Millar: We currently have the Lee-Enfield, a fantastic rifle, fantastic in its simplicity. One of the greatest characteristics in the North is simple is best. You want a weapon

des Forces canadiennes entraînerait des effets négatifs. En même temps, les types de problèmes auxquels nous faisons face dans le Nord du Canada sont les mêmes que nous rencontrons dans le Sud, où des réservistes de classe A travaillent à temps partiel. Lorsque nous avons besoin d'eux, nous les mobilisons. C'est exactement la même situation et le même processus dans le Nord.

Le sénateur Lang : Bienvenue. Comme vous, je reviens tout juste du Nord, d'un peu plus loin vers l'Ouest. Il y a encore de la neige, mais je suis heureux de vous signaler qu'il fait très clair et que c'est très ensoleillé.

Nous sommes très satisfaits du Centre d'instruction d'été pour cadets Whitehorse. Je suis heureux de son fonctionnement et de ce qu'il apporte au Canada, tant à l'échelle nationale qu'à l'échelle internationale. Pour ceux qui ne le savent pas, pendant environ trois mois durant l'été, ce camp des cadets de l'armée accueille 300 cadets de partout au pays et au monde sur le territoire. C'est une chose à voir si vous avez l'occasion d'aller là-bas durant la saison estivale.

J'aimerais commencer par parler des Rangers. Bon nombre de personnes au Yukon, des hommes et des femmes, ont relevé le défi de devenir un ranger et de jouer ce rôle, non seulement à Whitehorse, mais aussi ailleurs sur le territoire. Je remarque que dans les notes d'information, on mentionne que les conditions de service des Rangers canadiens font l'objet d'une révision. Que voulez-vous dire?

Bgén Millar : Nous avons lancé un programme qui vise à accroître le nombre de Rangers. Concernant mes Rangers déployés dans le Nord, au cours des quatre prochaines années, j'ai le mandat de faire passer leur nombre de 1 600 à 1 900, environ. Nous avons déjà commencé le processus de recrutement et de formation et nous avons encore ajouté 200 Rangers à la collectivité, la patrouille de Faro étant la première d'un certain nombre de patrouilles additionnelles. C'est là-dessus que nous mettons l'accent pour ce qui est de l'augmentation du nombre de Rangers. Les conditions de service resteront les mêmes. Ce sont des réservistes qui peuvent être appelés en service de classe A et de classe B.

Le sénateur Lang : J'aimerais poursuivre sur la question du nombre. Vous dites de 1 600 à 1 900 Rangers, mais le but est d'en avoir 5 000 partout dans le Nord. Est-ce exact?

Bgén Millar : Nous avons cinq groupes de Rangers au pays. Nous comptons environ 4 000 Rangers au total. Le but est d'en avoir 5 000 pour tout le Canada. Ma contribution consiste à faire augmenter le total de 1 600 à plus de 1 900. Je suis fier de dire, et le général O'Brien en sera heureux, car il me suit, que je dispose de la majorité des meilleurs Rangers au Canada.

Le sénateur Lang : J'aimerais discuter de la question de la modernisation des fusils de calibre .303 et des munitions des Rangers. Pourriez-vous nous donner l'heure juste sur le remplacement des fusils de calibre .303?

Bgén Millar : En ce moment, nous utilisons le Lee-Enfield, une carabine exceptionnelle, exceptionnelle par sa simplicité. Dans le Nord, plus c'est simple, mieux c'est. On veut une arme qui ne

that will not jam and will continue to function after you put it in the bottom of our boat or you have thrown it in the back of your komatik and gone across the land.

The weapon is becoming obsolete in the sense that over the next five years we will be running out of spare parts and therefore, General O'Brien's organization will replace the weapon.

One of our ranger criteria, though, is to keep the weapon simple and rugged. My best example of a primary vehicle for transportation is the Ski-Doo. We do not use four-stroke Ski-Doos because they have electronic start and are liquid cooled. In minus-50-degree weather, the batteries run out very quickly and the liquid freezes, so a two-stroke satisfies our requirements. Simple is best.

Senator Lang: You are spread throughout the North and you have no easy task. Perhaps you could comment on the guidelines for the purposes of the rangers in any particular community, whether it be Faro or Whitehorse or wherever, to have accommodation to do the necessary drills and training. Please comment on the storing of rifles and other equipment.

Brig.-Gen. Millar: One of the unique features about our rangers is the Canadian Forces does not recruit rangers. We go to the communities and ask through the mayors and elders whether they would like to sponsor a ranger patrol. The rangers are iconic within Canada, and as a result, every community we have approached has said it wants to have a ranger patrol for all the various reasons.

The community then takes on the responsibility of supporting the rangers and the Junior Canadian Rangers Program in providing the necessary means, location in which to carry out their drills and their meetings. It is a co-relationship between the community and the rangers themselves. The community chooses the rangers who shall represent them, so it is a mutual relationship. Although you have 35 rangers within the community, the community becomes completely involved in the safety and security of that area.

Senator Banks: Thank you, general, for being with us. I guess "patrol" is the equivalent of "company." It is a unit name?

Brig.-Gen. Millar: Yes, senator, it is close to a "platoon" in military lexicon.

Senator Banks: There are 35 people in one patrol?

Brig.-Gen. Millar: Yes, that is correct. It is led by a sergeant with a master corporal and the rest are rangers and troops.

Senator Banks: Does JTF2, in the event that southern troops had to go there to do something hard-nosed, have the capacity to operate on any kind of sustained basis in the Arctic.

s'enrayera pas et qui continuera de fonctionner après l'avoir déposée dans le fond d'un bateau ou à l'arrière d'un cométique et après avoir traversé le territoire.

L'arme est en train de devenir désuète en ce sens qu'au cours des cinq prochaines années, nous allons manquer de pièces de rechange. Par conséquent, l'organisation du général O'Brien la remplacera.

Toutefois, nos Rangers veulent que l'arme demeure simple et solide. Le meilleur exemple que je peux donner d'un véhicule principal est le Ski-Doo. Nous n'utilisons pas les Ski-Doo à quatre temps, parce qu'ils ont des démarreurs électriques et qu'ils sont refroidis par liquide. Lorsque la température atteint moins 50 °C, les batteries se déchargent rapidement et le liquide gèle. Donc, les Ski-Doo à deux temps satisfont à nos exigences. On recherche avant tout la simplicité.

Le sénateur Lang : Vous êtes éparpillés partout dans le Nord et votre tâche n'est pas de tout repos. Peut-être, pourriez-vous parler des lignes directrices qui ont été élaborées afin que les Rangers de n'importe quelle collectivité, que ce soit Faro, Whitehorse ou n'importe où ailleurs, aient accès à des endroits où ils peuvent accomplir leurs exercices et suivre leur formation. Veuillez formuler des observations à propos de l'entreposage des carabines et des autres pièces d'équipement.

Bgén Millar : Ce qu'il y a d'unique à propos de nos Rangers, c'est qu'ils ne sont pas recrutés par les Forces canadiennes. Nous rendons visite aux collectivités et, par l'entremise des maires et des anciens, nous leur demandons s'ils aimeraient parrainer une patrouille de Rangers. Les Rangers sont célèbres au Canada et, par conséquent, chaque collectivité à laquelle nous nous sommes adressés a déclaré vouloir une patrouille de Rangers pour toutes les diverses raisons habituelles.

La collectivité prend alors la responsabilité de soutenir les Rangers et le Programme des Rangers juniors canadiens en leur fournissant les moyens nécessaires pour accomplir leurs exercices ainsi qu'un endroit où le faire et où tenir leurs réunions. La collectivité et les Rangers sont liés. Étant donné que la collectivité choisit les Rangers qui devront la représenter, leur relation est réciproque. Bien que la collectivité compte 35 Rangers, celle-ci s'implique complètement dans la sûreté et la sécurité de la région.

Le sénateur Banks : Merci, général, d'être parmi nous. J'imagine qu'un « patrouille » est l'équivalent d'une « compagnie ». C'est le nom d'une unité, n'est-ce pas?

Bgén Millar : Oui, sénateur, dans le langage militaire, cela se rapproche d'un peloton.

Le sénateur Banks : Il y a 35 personnes dans une patrouille?

Bgén Millar : Oui, c'est exact. La patrouille est dirigée par un sergent qui est secondé par un caporal-chef. Les autres membres sont des Rangers ou font partie des troupes.

Le sénateur Banks : Au cas où il serait nécessaire de dépêcher des troupes dans l'Arctique pour mener une action un peu plus musclée, la FOI 2 est-elle en mesure de fonctionner là-bas pendant une période continue, quelle qu'elle soit?

Brig.-Gen. Millar: Yes, the Canadian Forces has the ability to operate on a sustained basis. We are improving that capability daily as I mentioned in my notes. Joint Task Force 2, in particular in support of the counterterrorism role, has not deployed in the past to the North. However, because of the opening of the Arctic and the potential domestic community issues associated with illegal immigration and counterterrorism, JTF2 is evolving its role to increase its understanding and knowledge of operating in the North.

Senator Banks: Is there Arctic training in store for some aspects of JTF2?

Brig.-Gen. Millar: Yes, senator.

Senator Banks: For the purposes that you just spoke of?

Brig.-Gen. Millar: Yes, there are. As a matter of fact, they have started their planning process and have been in Iqaluit, and we will see them shortly in Resolute Bay.

Senator Banks: You will, as the commander of a joint task force which represents an area, have command of some ships one day, one would hope.

Brig.-Gen. Millar: I have already, senator. I have had HMCS *Montreal*, *Toronto*, *Shawinigan* and *Chicoutimi* under my command, even though I am an air force officer.

Senator Banks: Tell us about the new patrol ships. Where are they? Will you get some soon?

Brig.-Gen. Millar: I have the exact date.

Senator Banks: The contract has been let?

Brig.-Gen. Millar: No, it has not. The request for proposal has not gone out yet. The actual anticipated delivery of the first one is 2015 with the final capability completed by 2020.

Senator Banks: Do you have a hand in the specs being put out to find bids? You know the difficulty with respect to the support ships. No one won the contest. It was a beauty contest that no one won and it is still in the weeds someplace. Do you have a handle in the specs and do you anticipate there will be successful bids on the Arctic patrol ships?

Brig.-Gen. Millar: I personally do not have a hand in the specifications. That responsibility rests with our project management office under the commander of the navy. Nevertheless, we are consulted in terms of where we plan to operate the types of operation we will use the ships for, so we do have that input.

I am confident that we will have a ship that will be patrolling within the Arctic waters, which has ice capability to a metre or so thickness. I was in Greenland not long ago meeting with my counterpart Admiral Kudsk, and he has a similar ship that cuts

Bgén Millar: Oui, les Forces canadiennes ont la capacité de fonctionner là-bas de manière continue. Comme je l'ai mentionné dans mes notes, nous améliorons cette capacité quotidiennement. La Deuxième Force opérationnelle interarmées n'a encore jamais été déployée dans le Nord, surtout à cause de son rôle dans le domaine du contre-terrorisme. Toutefois, en raison de l'ouverture de l'Arctique et des enjeux nationaux possibles liés à l'immigration clandestine et au contre-terrorisme, la FOI 2 élargit son rôle pour améliorer sa compréhension des opérations qui ont lieu dans le Nord et accroître ces connaissances dans le domaine.

Le sénateur Banks: Avez-vous prévu offrir de la formation dans l'Arctique à certains effectifs de la FOI 2?

Bgén Millar: Oui, sénateur.

Le sénateur Banks: Pour les raisons que vous venez de mentionner?

Bgén Millar: Oui, des séances de formation sont prévues. En fait, ils ont déjà entamé leur processus de planification. Ils sont allés à Iqaluit, et nous les verrons à Resolute Bay sous peu.

Le sénateur Banks: En tant que commandant d'une force opérationnelle interarmées qui représente une région, il est à espérer que vous commanderez un jour des navires?

Bgén Millar: C'est déjà fait, sénateur. J'ai les NCSM *Montreal*, *Toronto*, *Shawinigan* et *Chicoutimi* sous mon commandement, même si je suis officier de la force aérienne.

Le sénateur Banks: Parlez-nous des nouveaux navires de patrouille. Où sont-ils? En recevrez-vous bientôt?

Bgén Millar: Je connais la date exacte.

Le sénateur Banks: Le marché a été adjugé?

Bgén Millar: Non, il ne l'a pas été. La demande de propositions n'a pas encore été rendue publique. On s'attend à ce que le premier navire soit livré en 2015 et que la flotte complète soit disponible d'ici 2020.

Le sénateur Banks: Contribuez-vous à l'élaboration des spécifications qui seront utilisées pour obtenir des soumissions? Vous êtes au courant des difficultés que nous avons à trouver des navires de soutien. Personne n'a remporté ce concours. C'était un concours de beauté dont personne n'est sorti vainqueur et qui traîne maintenant quelque part. Avez-vous votre mot à dire dans les spécifications, et prévoyez-vous que nous recevrons des offres acceptables de navires de patrouille pour l'Arctique?

Bgén Millar: Personnellement, je ne participe pas à l'élaboration des spécifications. Notre bureau de gestion de projets qui relève du commandant de la marine est chargé de cette tâche. Cependant, on nous consulte pour connaître les endroits où nous planifions de naviguer et le genre d'opérations que nous planifions d'effectuer avec les navires. Donc, en ce sens, nous avons notre mot à dire.

Je suis certain que nous trouverons un navire pour patrouiller les eaux arctiques qui sera en mesure de briser de la glace d'un mètre d'épaisseur. Il n'y a pas très longtemps, j'étais au Groenland pour rencontrer mon homologue, l'amiral Kudsk,

through metre-thick ice, a very impressive capability, so I am confident the technology is out there and it is just a matter of time.

Senator Banks: Good. In your opening remarks you gave a recital of a substantial list of upcoming acquisitions. Procurement has always been of interest to this committee. Do you have the money to make these acquisitions?

Brig.-Gen. Millar: In terms of the large capital programs, those are being taken care of under project management offices. In terms of the types of capability I spoke of, remote satellite technology and tracking capability, yes, those finances are available to me to procure the necessary hardware.

Senator Dallaire: I find it a little difficult to accept that you as the northern commander under whom these ships will be used would not have direct input into the project director's requirement or statement of operational requirement. What size helicopter is going on the ship? Will we put Chinooks on it? How many troops can you carry? A platoon, two ranger patrols, three? Do you have any concept of operations that would support these ships except them running around up there? I am not being facetious.

Brig.-Gen. Millar: I should clarify. I personally did not but previous commanders did have input in terms of the statement of requirements. The statement of requirement was defined by the time I took command.

[Translation]

Senator Nolin: A few weeks ago, a witness told us that this was the beginning of an arms race in the Arctic. Do you agree with that? In your opening remarks, you said that knowing and anticipating the future demands has focused your attention on building capability.

[English]

Brig.-Gen. Millar: No, senator, I do not agree that there is a militarization of our Arctic.

The types of capability that I spoke about, both in my opening remarks and that preoccupy me, is the ability to respond to safety and security issues. There is no conventional threat and therefore we are not arming ourselves in preparation for an attack from any country. The likelihood of an attack in the High Arctic is as likely as an attack in downtown Toronto.

We are designed for and increasing our capability to respond to search and rescue emergencies. Tuktoyaktuk, because of the rising water levels, will be cut off from its airport and therefore, we will have to assist in resupplying. The bridge in Pangnirtung collapsed because the permafrost melted and we had to assist people in getting from their community back on to the mainland. During the outbreak of H1N1, the communities did not have the capacity

lequel possède un navire semblable qui est capable de se frayer un passage dans des eaux recouvertes d'un mètre de glace. Je suis donc certain que la technologie existe et que ce n'est qu'une question de temps.

Le sénateur Banks : Bien. Au cours de votre déclaration liminaire, vous nous avez récitée une litanie d'acquisitions prochaines. Notre comité s'intéresse toujours à l'approvisionnement. Disposez-vous des fonds nécessaires pour faire ces acquisitions?

Bgén Millar : Pour ce qui est des grands programmes d'immobilisation, ce sont les bureaux de gestion de projets qui s'en occupent. En ce qui concerne le genre de capacités dont j'ai parlé, à savoir la technologie de communication par satellite et les dispositifs de localisation, oui, j'ai les fonds nécessaires pour acheter le matériel requis.

Le sénateur Dallaire : J'ai un peu de mal à accepter le fait qu'en tant que commandant du Nord, vous ne participez pas à l'élaboration des exigences ou de l'énoncé des besoins opérationnels du directeur du projet. Quelle est la dimension des hélicoptères que le navire pourra recevoir? Y mettrons-nous des Chinook? Combien de troupes pourra-t-il transporter? Un peloton, deux patrouilles de Rangers, trois? Avez-vous une idée des opérations que ces navires appuieraient en plus de patrouiller dans le Nord? Je ne m'efforce pas d'être drôle.

Bgén Millar : Permettez-moi de clarifier ce que j'ai dit. Personnellement, je n'ai pas participé à l'élaboration de l'énoncé des besoins, mais mes prédécesseurs l'ont fait. Les besoins avaient déjà été définis quand j'ai pris le commandement.

[Français]

Le sénateur Nolin : Il y a quelques semaines un témoin nous a déclaré qu'on assistait au début d'une course aux armements dans l'Arctique. Êtes-vous d'accord avec cela? Car dans vos remarques liminaires, vous dites que, conscient de ce que l'avenir vous réserve, vous avez concentré votre attention sur l'accroissement de vos capacités.

[Traduction]

Bgén Millar : Non, sénateur, je ne suis pas d'accord pour dire que nous sommes en train de militariser l'Arctique.

Le genre de capacités dont j'ai parlé dans ma déclaration liminaire et qui me préoccupent sont destinées à résoudre des problèmes de sûreté et de sécurité. Nous ne sommes pas aux prises avec une menace traditionnelle et, par conséquent, nous ne nous armons pas pour nous défendre contre l'attaque d'un pays, quel qu'il soit. La probabilité que nous soyons attaqués dans le Grand Nord est aussi élevée que celle d'une attaque au centre-ville de Toronto.

Notre force est conçue pour répondre à des urgences en matière de recherche et de sauvetage. En raison de l'élévation du niveau de la mer, Tuktoyaktuk sera bientôt coupé de son aéroport et, par conséquent, nous aurons besoin de les aider à se réapprovisionner. Le pont de Pangnirtung s'est effondré à cause de la fonte du pergélisol, et nous avons dû aider les gens de la collectivité à regagner l'Arctique continental. Au cours de l'éclosion de grippe

to distribute the inoculations, to monitor and register the patients. That is where our rangers were employed. That is our focus.

[Translation]

Senator Nolin: You understand that I was playing devil's advocate by telling you what a witness had told us. Owing to a lack of information, a number of European allies seem to be saying that Canada is in the midst of sparking an arms race.

My second question has to do with assistance, search and rescue.

[English]

We are probably not there yet, but we will soon have increased naval occupation of the North, both from our own ships and from foreign ships. That will come. What kind of readiness are you putting in place to face the possible search and rescue due to that increased use of the passage?

Brig.-Gen. Millar: We track very closely from a situational awareness perspective. The first requirement to be able to react to an emergency is to know that the emergency is there. As it stands, we are enhancing our ability to know what is in our North, both on our land and in our waters. That capability includes Polar Epsilon, RADARSAT-3 from the sky, developing technology through the Northern Watch program that will detect ships coming in and out of the Northwest Passage, plus the current capability that exists through radar and mandatory reporting that allows us to create a recognized maritime picture. We want a picture of all the vessels in the High Arctic, and therefore when there is an emergency we know where to respond.

In terms of the actual tactical ability, we conduct Operation Nanook every year, which has a maritime focus, as well as land and air force, to practise the very type of maritime emergencies that we think will occur. For instance, there are still many icebergs in the waters. We practice scenarios where a cruise ship collides with an iceberg and we have to disembark passengers, or on a fire on board, or an oil spill from the future tankers that are expected to traverse the North. In Operation Nanook 2008, we practised a grounding of a cruise ship and an oil spill from a ship and had our navy along with the Coast Guard offload the passengers. This summer in Resolute Bay, we will simulate an oil spill. The Coast Guard, being the primary responder, will respond to the cleanup. We will participate with both naval ships as well as our rangers on the land with the community cleaning up the oil spill.

It is through these exercises that we actually practice our capability response.

H1N1, les collectivités n'étaient pas en mesure de vacciner les gens, d'enregistrer les patients et de les surveiller. C'est là que nos Rangers sont intervenus. C'est là notre priorité.

[Français]

Le sénateur Nolin : Vous aurez compris que je me fais l'avocat du diable en vous rapportant ce qu'un témoin nous a dit. Plusieurs alliés européens, faute d'information, semblent dire que le Canada est en train de provoquer une course aux armements.

Ma deuxième question porte justement sur l'assistance, la recherche et le sauvetage.

[Traduction]

Nous n'en sommes probablement pas là encore, mais bientôt nous serons confrontés à une activité navale accrue dans le Grand Nord, occasionnée tant par nos navires que par ceux des pays étrangers. Cela viendra. Quel genre de mesures prenez-vous pour être prêt à mener les opérations de recherche et de sauvetage éventuelles que l'utilisation accrue du passage entraînera?

Bgén Millar : Nous suivons de très près ce qui se passe sur le plan situationnel. Pour être en mesure de répondre à une urgence, on doit d'abord savoir qu'il y en a une. En ce moment, nous améliorons notre capacité de repérer ce qui se trouve dans le Nord, tant sur notre territoire que dans nos eaux. Cette capacité englobe l'utilisation de Polar Epsilon et de Radarsat-3 à partir du ciel, le développement de technologies qui, dans le cadre du programme de Surveillance du Nord, détecteront les allées et venues des navires dans le passage du Nord-Ouest, en plus des images radar et du processus de signalement obligatoire actuels qui nous permettent de peindre un tableau maritime connu. Nous voulons une image de tous les bateaux qui traversent l'Extrême-Arctique. Ainsi, nous saurons où intervenir en cas d'urgence.

En ce qui concerne notre capacité tactique actuelle, nous menons chaque année l'opération Nanook qui met l'accent sur notre force navale, de même que sur nos forces terrestre et aérienne, et qui nous permet de nous entraîner à répondre au genre de situations d'urgence maritimes que nous prévoyons. Par exemple, il y a encore beaucoup d'icebergs dans les eaux. Nous simulons des scénarios dans lesquels un navire de croisière entre en collision avec un iceberg, et nous devons évacuer tous les passagers, un feu se déclare à bord d'un navire, ou un des pétroliers qu'on s'attend à voir traverser le Nord dans l'avenir déverse accidentellement du pétrole dans les eaux. Au cours de l'opération Nanook de 2008, nous avons mis en application les mesures que nous prendrions si un navire de croisière échouait et si un navire déversait du pétrole. Nous avons confié à la marine et à la Garde côtière la tâche d'évacuer les passagers. Cet été, à Resolute Bay, nous simulerons un déversement de pétrole. En tant que premier intervenant, la Garde côtière s'occupera du nettoyage. Nous participerons à l'exercice à l'aide de nos deux navires militaires et de nos Rangers qui, sur la terre ferme, uniront leurs efforts à ceux de la collectivité pour nettoyer le déversement de pétrole.

C'est grâce à ces exercices que nous mettons en pratique notre capacité d'intervention.

[Translation]

Senator Nolin: My last question is about Canada's participation in the Arctic Council. We are gaining all this expertise thanks to the work of you and your predecessors. Do we share that expertise with our Arctic partners?

Brig.-Gen. Millar: Of course. We invited the U.S. and Danish military to take part in Operation Nanook, which took place a year ago.

[English]

For Nanook, the Danes will be participating with two of their ships as well as the U.S. with two of their ships, the U.S. Coast Guard as well, to practise the response to a maritime emergency such as a grounded cruise ship or a cruise ship that has struck an iceberg. We participate with those Arctic countries as part of our normal relationships. I have visited Greenland, General Atkins and Rear Admiral Colvin in Alaska, who is responsible for navy patrol of Alaska. We have a very close working relationship so we can use our collective capabilities to prepare to respond to emergencies.

Senator Banks: Please comment on the Fixed-Wing Search and Rescue Project.

Brig.-Gen. Millar: The air force is pursuing this capital program. Search and rescue capability in the North is beginning to expand.

I attended an annual general meeting of all the northern air carriers last week in Whitehorse. Twenty per cent of all the Canadian air carriers are in the North. The number of airplanes, the types and the expertise of their pilots are second to none. We have an agreement with the northern air carriers to create an organized unit called civilian air search and rescue north whereby the civilian air carriers will start to contribute to training and responding in a formalized manner to search and rescue in the High Arctic. That capability exists in Southern Canada, the Civil Air Search and Rescue Association, CASARA. We are just expanding it in the North.

As you can understand, our three territories are four million square kilometres. With 20 per cent of the air carriers in the North, it just makes sense to be able to harness that capability in support of our search and rescue.

Senator Banks: I agree, but you need fixed wing search and rescue aircraft. Do anticipate getting any soon?

Brig.-Gen. Millar: We have fixed wing search and rescue airplanes now in terms of the Buffalo and the Hercules, certainly. They are being changed out because of age and newer capability. That is on the books, as I mentioned.

[Français]

Le sénateur Nolin : Ma dernière question concerne la participation du Canada au Conseil de l'Arctique. Nous développons toute une expertise grâce à vos efforts et ceux de vos prédécesseurs. Est-ce que nous partageons cette expertise avec nos partenaires de l'Arctique?

Bgén Millar : Certainement. Nous avons invité les militaires américains et ceux du Danemark à participer à l'opération Nanook qui eut lieu il y a un an.

[Traduction]

Pour l'opération Nanook, les Danois utiliseront deux de leurs navires alors que les Américains seront accompagnés de deux des leurs ainsi que de la Garde côtière américaine pour s'entraîner à répondre à une urgence maritime telle que l'échouage d'un navire de croisière ou sa collision avec un iceberg. Notre collaboration avec ces pays arctiques fait partie de nos échanges normaux. J'ai visité le général Atkins au Groenland et le contre-amiral Colvin en Alaska. Ce dernier est responsable de la patrouille maritime de l'Alaska. Nous entretenons avec lui une relation de travail très étroite afin d'être en mesure d'utiliser nos capacités collectives en cas d'urgence.

Le sénateur Banks : Veuillez formuler des observations à propos du projet d'acquisition d'aéronefs de recherche et de sauvetage à voilure fixe.

Bgén Millar : La force aérienne donne suite à ce programme d'immobilisation. La capacité de recherche et de sauvetage dans le Nord commence à se développer.

La semaine dernière, j'ai assisté à l'assemblée générale annuelle des transporteurs aériens du Nord à Whitehorse. Vingt pour cent de tous les transporteurs aériens canadiens assurent un service dans le Nord. Le nombre et le type de leurs avions ainsi que les compétences de leurs pilotes sont sans égal. Nous avons conclu une entente avec les transporteurs aériens du Nord visant la création d'une unité appelée recherche et sauvetage aériens civils du Nord, aux termes de laquelle les transporteurs aériens civils commenceront à contribuer à la formation et à répondre officiellement à des demandes de recherche et de sauvetage dans l'Extrême-Nord. Cette capacité existe déjà dans le Sud du Canada. Elle porte le nom d'Association civile de recherche et de sauvetage aériens (ACRSA). Nous ne faisons que l'étendre au Nord.

Comme vous pouvez le comprendre, nos trois territoires ont une superficie totale de quatre millions de kilomètres carrés. Étant donné que 20 p. 100 des transporteurs aériens assurent un service dans le Nord, il est logique que nous tirions parti de cette capacité pour appuyer nos opérations de recherche et de sauvetage.

Le sénateur Banks : Je suis d'accord, mais vous avez besoin d'avions de recherche et de sauvetage. Pensez-vous en obtenir bientôt?

Bgén Millar : Nous en avons déjà, des Buffalo et des Hercules. On les remplace, en raison de leur vétusté et parce que nous disposons de nouveaux moyens. Comme je l'ai dit, cela fait partie officiellement de nos projets.

In the interim, we have been moving forward. Even with new fixed wing search and rescue airplanes, covering four million square kilometres would be difficult without harnessing this indigenous capability in the North.

Senator Manning: Thank you for your presence here today.

Coming from balmy Newfoundland and Labrador, search and rescue is always an important part of our lifestyle. On the West Coast of Canada we have a search and rescue coordination centre in Victoria; in Central Canada in Trenton; and in Atlantic, where I am from, it is in Halifax, Nova Scotia. Do you envision such a centre in the North? Do you think one of these centres should be moved to the North? Do we need the type of capability in the North?

Brig.-Gen. Millar: I have my own joint operations centre, which is responsible for creating the Arctic picture. My operation centre feeds into the three joint regional coordination centres that you mentioned. They communicate with us all of the time. Each has responsibility for the respective territories in the North, and that is very effective. With that kind of connectivity and the technology we have, I do not see a requirement to create another joint regional coordination centre in the High Arctic.

Senator Manning: In regards to your capabilities and aircraft and what else do you have available for search and rescue apart from what you just mentioned. Could you give us an idea of what you have available to provide search and rescue in the North?

Brig.-Gen. Millar: There are two types of search and rescue. One is ground search and rescue, which is an RCMP responsibility. I provide my rangers to the RCMP because the types of grounds search and rescue will be in and near their respective communities. My rangers are assigned immediately to the RCMP to conduct any searches.

Air search and rescue is an air force responsibility, and the air force has responsibility over my three territories. They will respond first with Canadian Forces airplanes and other aircraft to which they have access, and they will contact me to determine if air assets at my immediate disposal can assist. For instance, in the North, I have Twin Otters, a very capable airplane that can land on any surface, including snow and ice, so we will employ those if required as well.

Senator Manning: In Newfoundland and Labrador, prior to Confederation, we had the Newfoundland Rangers, most of whom eventually joined the RCMP.

You mentioned earlier that you promote the junior rangers in the communities. What is the uptake? How many people are involved? If you were building this for the future, the Junior Canadian Rangers Program would be vitally important to the success of what you are planning down the road.

Entre-temps, nous ne sommes pas restés les bras croisés. Même en étant dotés de nouveaux avions de recherche et de sauvetage, il serait difficile de couvrir quatre millions de kilomètres carrés, si nous ne pouvions pas compter sur la capacité des Autochtones dans le Nord.

Le sénateur Manning : Merci de votre présence parmi nous.

Je viens de la douce province de Terre-Neuve et du Labrador, où la recherche et le sauvetage restent un élément important de notre mode de vie. Sur la côte ouest, nous avons un centre de coordination de la recherche et du sauvetage à Victoria; à Trenton dans le Canada central; à Halifax, dans la région de l'Atlantique, d'où je viens. Envisagez-vous un centre semblable pour le Nord? Pensez-vous que l'un des centres que je viens de nommer devrait être déplacé dans le Nord? Avons-nous besoin de cette capacité dans le Nord?

Bgén Millar : Je possède mon propre centre d'opérations interarmées, qui est chargé de broser un tableau de la situation dans l'Arctique. Ce centre d'opérations alimente les trois centres régionaux de coordination interarmées que vous avez mentionnés. Ces centres sont en communication constante avec nous. Chacun est chargé de son territoire respectif dans le Nord, et c'est très efficace. Grâce à ce genre de lien et aux technologies dont nous nous disposons, je ne vois pas la nécessité de créer un autre centre régional de coordination interarmées dans le Haut-Arctique.

Le sénateur Manning : Outre les moyens et avions que vous venez de mentionner, quels sont ceux qui sont disponibles pour la recherche et le sauvetage? Pourriez-vous nous donner une idée des moyens disponibles de recherche et de sauvetage dans le Nord?

Bgén Millar : Il existe deux types de recherche et de sauvetage. Le premier, qui s'effectue au sol, relève de la Gendarmerie royale du Canada, ou GRC. Je mets mes Rangers à la disposition de la GRC, parce que le type de recherche et de sauvetage au sol est appliqué dans les collectivités de ces Rangers ou à proximité. J'affecte immédiatement mes Rangers à la GRC pour effectuer tous les types de recherche.

La recherche et le sauvetage du haut des airs relèvent de l'armée de l'air, laquelle est chargée des trois territoires sous ma responsabilité. Elle emploiera d'abord ses avions et d'autres appareils mis à sa disposition. Elle me contactera pour déterminer si des appareils qui sont à ma disposition immédiate peuvent l'aider. Par exemple, dans le Nord, j'ai des Twin Otter, un modèle aux nombreuses qualités, qui peut atterrir sur toute surface, y compris enneigée et glacée, de sorte que nous l'emploierons également au besoin.

Le sénateur Manning : Avant l'entrée de Terre-Neuve et du Labrador dans la Confédération, il y avait les Newfoundland Rangers, dont la plupart se sont joints à la GRC.

Vous avez mentionné que vous faisiez la promotion des Rangers juniors dans les collectivités. Quel est l'intérêt manifesté pour cette organisation? Quels en sont les effectifs? En prévision de l'avenir, le Programme des Rangers juniors canadiens serait extrêmement important pour la réussite de vos plans ultérieurs.

Brig.-Gen. Millar: Our Junior Canadian Ranger Program focuses on children ages 12 to 18 years. The primary purpose is to provide a structured means for the maintenance of those survival skills, tradition, language and culture. The junior Canadian rangers are organized and run by the rangers themselves. I mentioned that we have 57 communities with rangers. Of those 57 communities, 37 have Junior Canadian Ranger Programs, which totals 1,340 junior Canadian rangers in an overall population in the North of 100,800 persons; that number is significant. We also have the cadet program that Senator Lang mentioned. Those two youth programs, in many communities, are the only youth programs, so when we talk about the social issues that are affecting our communities, those two programs provide structure, leadership, self-esteem and confidence building, and they have become very effective.

Senator Manning: My own experience with the cadet program and what it does for young people is beyond words, and it is great to see it taking hold in the North also.

I note that you are in the midst of an operation. Pardon me, but if I tried to pronounce it with my Newfoundland accent, no one would recognize it. Could you give us more details on the operations mission and what you hope to accomplish? I understand you have 150 soldiers and Canadian rangers, scientists from Defence, research and development, and the specialized Danish dog sled team. I know you are in the midst of that right now, from April 4 to April 26.

Brig.-Gen. Millar: We have deployed 150 troops up to Alert, our High Arctic station. We will deploy those troops, which are comprised of rangers, our new Arctic Response Company Groups and my own troops, out on to Ward Hunt Island, which is an ice shelf, and then we will deploy out onto the Arctic Ocean to better understand and characterize what is happening with our Arctic ice. That gives us the capability to operate on our land and on our ice in support of future emergencies that may occur, whether it is search and rescue or something else. As an example, at the beginning of March of this year, 15 adventure groups were heading towards the North Pole. Regrettably, because of water in the Arctic, there are now only nine groups.

Being able to understand what is happening with the ice and being able to evolve our capabilities to respond quickly and effectively becomes our primary task. Communications in the High Arctic are very difficult, simply because the planet bends, and the majority of the satellites orbit around the equator. It is difficult and impossible for satellite receivers to see the actual satellites and transmit. As a result, we are conducting trials on new technology. Iridium, which has 66 satellites in orbit, has provided us, on a trial basis, a local area network where we can plug in from the ground and transmit imagery, voice and data to my headquarters back in Yellowknife, which is just an example of the type of capability that we are creating as well as the abilities to deploy quickly.

Bgén Millar : Notre Programme des Rangers juniors canadiens vise les jeunes de 12 à 18 ans. Il s'agit d'abord, par des moyens structurés, de leur permettre de conserver les techniques de survie, les traditions, la langue et la culture. Les Rangers juniors canadiens sont organisés et dirigés par eux-mêmes. J'ai mentionné que 57 collectivités ont des Rangers. De ce nombre, 37 ont des programmes de Rangers juniors canadiens. Le nombre de Rangers juniors, dans une population qui, dans le Nord, est de 100 800 personnes, totalise 1 340; c'est un nombre notable. Nous avons aussi le programme des cadets, que le sénateur Lang a mentionné. Ces deux programmes, qui s'adressent aux jeunes de nombreuses collectivités, sont les seuls à viser la jeunesse, de sorte qu'ils sont très efficaces contre les problèmes sociaux qui touchent nos collectivités, en offrant une structure et une direction et en favorisant l'estime de soi et la confiance en soi.

Le sénateur Manning : Les mots me manquent pour décrire ma propre expérience du programme des cadets et de la transformation qu'il opère chez les jeunes. En outre, c'est formidable de constater qu'il prend racine dans le Nord également.

Je remarque que vous êtes au beau milieu d'une opération. Veuillez me pardonner, mais si j'essayais d'en prononcer le nom, personne ne le reconnaîtrait à cause de mon accent terre-neuvien. Pouvez-vous nous donner plus de détails sur la mission des opérations et sur ce que vous espérez accomplir? Si je comprends bien, vous avez un effectif de 150, soldats et Rangers canadiens, scientifiques de la Défense en recherche et développement, et un équipage spécial de traîneaux à chiens danois. Je sais que l'opération bat actuellement son plein, du 4 au 26 avril.

Bgén Millar : Nous avons déployé 150 soldats à Alert, notre station dans le Haut-Arctique. Nous déploierons cette force constituée de Rangers, de nos nouveaux Groupes de la compagnie d'intervention dans l'Arctique et de mes propres troupes dans l'île Ward Hunt, qui est une plateforme de glace, puis dans l'océan Arctique, pour mieux comprendre et mieux caractériser l'évolution des glaces dans cette région. Cela nous donne la capacité de fonctionner sur terre et sur la glace, en réponse à d'éventuelles situations d'urgence, qu'il s'agisse d'opérations de recherche et de sauvetage ou d'autres opérations. Par exemple, au début de mars, 15 groupes partis en excursion d'aventure se dirigeaient vers le Pôle Nord. Malheureusement, à cause de l'eau de l'Arctique, ils ne sont plus que neuf.

La capacité de comprendre l'évolution et le devenir de la glace et de développer nos capacités en vue d'une réaction rapide et efficace devient notre principale tâche. Dans le Haut-Arctique, les communications sont extrêmement difficiles, uniquement du fait de la courbure du globe et des orbites équatoriales de la majorité des satellites. Il est difficile, voire impossible, d'établir une ligne de visée entre les satellites et les récepteurs de leurs signaux de satellite, qui ne peuvent pas transmettre. C'est pourquoi nous effectuons des essais de techniques nouvelles. Iridium, qui a 66 satellites en orbite, nous a fourni, à l'essai, un réseau local permettant de se brancher au sol et de transmettre des images, des enregistrements sonores et des données à mon quartier général à Yellowknife, ce qui est simplement un exemple du type de moyens dont nous nous dotons, de même que de notre capacité de les déployer rapidement.

I hope that this week we land a C-17 for the first time up in Alert. That is significant. The runway at Alert is gravel, and C-17s worldwide have landed on gravel. There is not a C-17 in the world that has landed on ice and snow impregnated gravel, which presents a different problem in terms of the slipperiness of the runway and braking capability. We will be doing that this week and next, and therefore that will enhance our ability to move to the highest points of our Arctic quickly, with large amounts of troops to support safety and security in the North. That is the sort of thing these operations achieve.

The Chair: Do not go damaging the C-17s.

Senator Tkachuk: Should there be a Coast Guard presence in the North?

Brig.-Gen. Millar: There is a tremendous Coast Guard presence in our North. As a matter of fact, I rely extensively on our Coast Guard to cut the way through the ice for us so that we can have our frigates follow. The Coast Guard has eight icebreakers within the Arctic during the Arctic operating season, and they are our lifeline.

Senator Tkachuk: On search and rescue, as part of your responsibilities, how do you coordinate that with the Coast Guard? Are they in charge?

Brig.-Gen. Millar: Yes, they are. For marine search and rescue, the Coast Guard is in charge, and the Canadian Forces support them.

The Chair: We are overtime. Have you a short question, Senator Dallaire?

Senator Dallaire: Do we arm them or not?

Brig.-Gen. Millar: No, we do not.

Senator Dallaire: Shall we?

Brig.-Gen. Millar: That is a question for the Coast Guard.

Senator Dallaire: I am asking you as an operational commander. Should we be arming the Coast Guard up in the North?

Brig.-Gen. Millar: As the operational commander, senator, I conduct my operations so that I can place RCMP either on our ships or on Coast Guard ships, because in that context, it is a domestic issue responsible for domestic authorities, the RCMP.

Senator Day: This question was asked, but I am not sure it was answered. You mentioned the Danish sledge dog patrol. Are the dogs Danish, is the sled Danish, or are the soldiers Danish?

Brig.-Gen. Millar: All the above, senator. The dogs are Greenland dogs. The Danes use dogs as opposed to snowmobiles. They have tremendous capability for their own safety and security of Greenland. We will be sharing our lessons learned, so we can portage with our neighbours.

J'espère faire atterrir pour la première fois un appareil C-17 à Alert. C'est une étape importante. À Alert, la piste est en gravier, et, partout dans le monde, les C-17 ont atterri sur ce genre de pistes. Aucun n'a atterri sur du gravier lié par de la glace et de la neige, surface qui présente un problème différent de glissement et de freinage. C'est ce que nous ferons cette semaine et la semaine prochaine. Nous augmenterons ainsi notre capacité de nous déplacer vers les endroits les plus reculés de l'Arctique, rapidement, avec beaucoup de soldats, dans un souci de sécurité et de sûreté pour le Nord. Voilà ce que ces opérations permettent de réaliser.

La présidente : N'allez pas endommager les C-17.

Le sénateur Tkachuk : Devrait-il y avoir une présence de la Garde côtière dans le Nord?

Bgén Millar : La Garde côtière est très présente dans le Nord. De fait, je compte beaucoup sur elle pour ouvrir des passages dans les glaces, des passages que nos frégates pourront emprunter. La Garde côtière dispose de huit brise-glace dans l'Arctique, pendant la saison d'activité dans cette région, et ces navires sont notre cordon ombilical.

Le sénateur Tkachuk : Dans le cadre de vos responsabilités, comment coordonnez-vous la recherche et le sauvetage avec la Garde côtière? Est-elle chargée des opérations?

Bgén Millar : Oui, elle l'est. Pour la recherche et le sauvetage en mer, c'est la Garde côtière qui est responsable des opérations, les Forces canadiennes jouant un rôle d'appui.

La présidente : Nous avons dépassé le temps prévu. Avez-vous une petite question, sénateur Dallaire?

Le sénateur Dallaire : Est-ce que nous l'armons ou non?

Bgén Millar : Non, nous ne l'armons pas.

Le sénateur Dallaire : Le faudrait-il?

Bgén Millar : Il faudrait poser la question à la Garde côtière.

Le sénateur Dallaire : Je vous la pose à vous, en votre qualité de commandant des opérations. Devrions-nous armer la Garde côtière dans le Nord?

Bgén Millar : En ma qualité de commandant des opérations, je veille à embarquer des agents de la GRC sur nos navires ou à les embarquer sur ceux de la Garde côtière, parce que, dans ce contexte, il s'agit d'un problème canadien, qui relève d'autorités canadiennes, la GRC.

Le sénateur Day : Je ne suis pas sûr que cela réponde à la question. Vous avez parlé d'un équipage de traîneau à chiens danois. S'agit-il de chiens danois, d'un traîneau danois ou de soldats danois?

Bgén Millar : Tout est danois, sénateur. Les chiens sont groenlandais. Les Danois utilisent des chiens plutôt que des motoneiges. Ils ont énormément de ressources pour assurer leur propre sécurité et celle du Groenland. Nous partagerons les leçons que nous aurons tirées, de façon à favoriser la portabilité avec nos voisins.

Senator Day: Do we not have dogsleds in the North? Do we have to bring them in from Greenland?

Brig.-Gen. Millar: We have snowmobiles, which are faster.

Senator Day: Is the DC-3 the same one that was flying in the 1950s?

Brig.-Gen. Millar: That is a brand new, re-engined DC-3 flown by Kenn Borek Ltd. For part of our CASARA north concept, we are using civilian industry to support our operations.

The Chair: Thank you very much for being with us today and cramming a lot of information into the time. We do appreciate it.

Our next witness today is Brigadier-General Gary O'Brien, Director General Land Reserve/COS Land Reserve. He is the senior army reserve adviser to the Chief of the Land Staff; and as a secondary duty, I am sure there are many more, you are also the Commander of the Canadian Rangers of which we have many questions. Do you have an opening statement?

Brigadier-General Gary O'Brien, Director General Land Reserve/COS Land Reserve, National Defence: I do not have an opening statement. I would be pleased to introduce myself and provide context to my position.

I am the Chief of Staff Land Reserve and the senior army reservist and responsible to the commander for the institutional advice and management of the reserve issues within the army today.

For the Chief of the Land Staff, I am the officer responsible as the Canadian ranger national authority. My responsibilities are institutional in nature and force generation, to enable and put in place that capability for the rangers, for people like Dave Millar to be able to use them at the appropriate time. With that, I am pleased to answer questions.

The Chair: Does he really have the best rangers at his disposal?

Brig.-Gen. O'Brien: All of our Canadian rangers are extraordinary Canadians.

The Chair: That is an excellent answer.

Senator Dallaire: The five ranger regions are commanded by ex-regular force class B reservists, or are they still full-time regular force officers?

Brig.-Gen. O'Brien: They are actually neither. They are a combination of regular, retired regular on class B service and of serving reservists on class B service. There is a mix across the country.

Le sénateur Day : N'avons-nous pas de traîneaux à chiens dans le Nord? Faut-il les faire venir du Groenland?

Bgén Millar : Nous avons des motoneiges, qui sont plus rapides.

Le sénateur Day : Le DC-3, s'agit-il de l'appareil des années 1950?

Bgén Millar : C'est un DC-3 flambant neuf, équipé d'un moteur neuf et exploité par Kenn Borek Ltée. À l'appui d'une partie de notre stratégie de soutien de nos opérations, dans le Nord, nous faisons appel à l'Association civile de recherche et sauvetage aériens, l'ACRSA.

La présidente : Merci beaucoup de votre présence parmi nous. Merci aussi pour tous les renseignements que vous nous avez communiqués dans le peu de temps dont nous disposons. Nous vous en savons énormément gré.

Notre prochain témoin est le brigadier-général Gary O'Brien, directeur général, réserve terrestre CEM - réserve terrestre. Il est d'abord conseiller principal de la réserve terrestre auprès du chef d'état-major de l'armée de terre, puis parmi d'autres tâches qui, j'en suis convaincue, sont nombreuses, il est commandant des Rangers canadiens sur lesquels nous nous posons beaucoup de questions. Avez-vous une déclaration préliminaire à faire?

Brigadier-général Gary O'Brien, directeur général, Réserve terrestre CEM-Réserve terrestre, Défense nationale : Je n'ai pas de déclaration préliminaire. Je serai heureux de me présenter, puis de situer le poste que j'occupe dans son contexte.

Je suis chef d'état-major de la réserve terrestre et réserviste supérieur de la force terrestre, chargé, auprès du commandant, des fonctions de gestion et de prestation de conseils d'établissement sur les questions concernant la réserve dans l'armée d'aujourd'hui.

Pour le chef d'état-major de l'armée de terre, je suis chargé, à l'échelle nationale, des Rangers canadiens. Mes responsabilités sont de nature institutionnelle et concernent la mise sur pied d'une force, afin de créer et de mettre en place cette capacité pour les Rangers, pour que des personnes comme Dave Millar puisse les utiliser au moment opportun. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

La présidente : A-t-il vraiment les meilleurs Rangers à sa disposition?

Bgén O'Brien : Tous nos Rangers canadiens sortent de l'ordinaire.

La présidente : Voilà une excellente réponse.

Le sénateur Dallaire : Les cinq régions de Rangers sont-elles commandées par d'anciens réservistes de classe B de la force régulière ou bien s'agit-il d'officiers à plein temps de la force régulière?

Bgén O'Brien : En fait, ce n'est ni l'un ni l'autre. Il s'agit d'une combinaison de membres de la Force régulière, de membres de la Force régulière à la retraite et en service de classe B ainsi que de réservistes en service de classe B. Partout au pays, c'est cette combinaison que l'on observe.

Senator Dallaire: I want to set the scene. I do not want to go too far into the whole of the reserves because we are looking at the Arctic and mostly the rangers, but the reservists hold at best deputy commander jobs in the four areas of Canada. Is that correct?

Brig.-Gen. O'Brien: Yes, senator. Today under the four area structures of the army, Land Force Western, Ontario, sections of Quebec and Atlantic Canada, each of the deputy commanders are serving class A reservists at the rank of brigadier general.

Senator Dallaire: The reserves are under command of regular forces with deputy commanders who are reservists, correct?

Brig.-Gen. O'Brien: I would prefer a more enlightened approach. We are integrated, sir.

Senator Dallaire: Yes, except many of your friends have a different way of saying it, particularly the honorary colonels.

To get back to the rangers, the southern troops committed to the rangers for training, administration and so on, do they go through a special program of cultural awareness, of long-term employment or are they just posted in from Afghanistan and six months later they end up in a ranger patrol area?

Brig.-Gen. O'Brien: Each of the ranger patrol groups runs an orientation session for each of the new people posted into that group, including both cultural integration in terms of the unique cultures of the rangers in that CRPG area. They also receive training in terms of the environment. They are briefed on how to survive in the environment, and they go through a number of briefings and a working in period to allow them to understand both the task of the ranger patrol group and the tasks of the rangers themselves. There is a pretty good integrative process.

Senator Dallaire: There is a lot of osmosis and training on the job as they acquire skills up there to enable them to function with them with a small introductory part.

You have one in Yellowknife and you have three or four other companies.

Brig.-Gen. O'Brien: We have four others. The Arctic Response Company Groups are the Canadian army's second line response to the Arctic contingency plans. They are formed at four reserve units across the country in each of the areas. In Atlantic Canada it is the 2nd Battalion Royal New Brunswick Regiment, I believe, that provides the company group. In Quebec it is the Voltigeurs. In Ontario, it is the Grey and Simcoe Foresters and in Western Canada, the Royal Winnipeg Rifles has the Arctic Response Company Group tasks.

Le sénateur Dallaire : Je veux situer le contexte. Je ne veux pas aller trop loin, en ce qui concerne l'ensemble des réserves, parce qu'il est question, actuellement, de l'Arctique et, surtout, des Rangers, mais les réservistes peuvent détenir jusqu'à des postes de commandants adjoints dans les quatre régions du Canada. Est-ce exact?

Bgén O'Brien : Oui. Aujourd'hui, en vertu des quatre structures régionales de l'armée, Secteur de l'Ouest de la Force terrestre, Ontario, sections du Québec et Canada Atlantique, chacun des commandants adjoints sont des réservistes en service de classe A ayant le rang de brigadier-général.

Le sénateur Dallaire : Les réserves sont commandées par des forces régulières dont les commandants adjoints sont des réservistes, c'est bien cela?

Bgén O'Brien : Je préférerais une vision plus éclairée des choses : nous sommes intégrés.

Le sénateur Dallaire : Oui, sauf que beaucoup de vos amis ont différentes façons de le décrire, particulièrement les colonels honoraires.

Revenons aux Rangers. Fait-on passer les soldats du Sud rattachés à eux pour leur instruction, l'administration, et cetera, par un programme spécial de sensibilisation culturelle, d'emploi à long terme, ou s'agit-il de soldats qui reviennent tout juste d'Afghanistan, qu'on affecte à ces tâches et qui, six mois plus tard, se retrouvent dans un secteur de patrouilles de Rangers?

Bgén O'Brien : Chacun des groupes de patrouilles de Rangers donne une séance d'orientation à chacun des nouveaux soldats affectés à ce groupe, y compris un programme d'intégration culturelle pour les sensibiliser aux cultures particulières des Rangers de ce secteur de groupes de patrouilles de Rangers canadiens, ou GPRC. Ils reçoivent aussi une instruction en matière d'environnement. On leur montre comment survivre dans l'environnement et on leur donne un certain nombre de séances d'information suivies d'une période d'assimilation, pour leur permettre de comprendre à la fois la tâche du groupe de patrouilles de Rangers et les tâches des Rangers eux-mêmes. C'est un processus assez efficace d'intégration.

Le sénateur Dallaire : Il y a, là-bas, beaucoup d'osmose et d'instruction sur le tas pour permettre de s'adapter au travail des Rangers, après une courte période d'initiation.

Vous avez une compagnie à Yellowknife et vous en avez trois ou quatre autres.

Bgén O'Brien : Nous en avons quatre autres. Les Groupes de la compagnie d'intervention dans l'Arctique constituent la réponse de deuxième ligne de l'armée canadienne aux plans d'urgence dans l'Arctique. On les forme dans quatre unités de réserve de chacun des secteurs du pays. Dans le Canada Atlantique, c'est, je crois, le 2^e Bataillon, The Royal New Brunswick Regiment, qui fournit le groupe de la compagnie. Au Québec, ce sont les Voltigeurs. En Ontario, c'est le Grey and Simcoe Foresters. Dans l'ouest, The Royal Winnipeg Rifles a les tâches du Groupe de compagnie d'intervention dans l'Arctique.

Senator Dallaire: They are getting special increased funding to be able to be effective beyond survival in the Arctic as an operational task by the army, correct?

Brig.-Gen. O'Brien: This is absolutely correct, sir. Not only are they being trained and resourced, but there is a large army project to bring that capability to its fullest as soon as practical. It is resourced; there is training. We hold slots for reservists on the Arctic warfare course. In fact, they have the priorities, and as General Millar pointed out, we are now operating in the Arctic in the training bases.

Senator Dallaire: They are class A, not a class B full-time, correct?

Brig.-Gen. O'Brien: Sir, they are class A with a small cadre of class B to maintain the equipment and the administration.

Senator Dallaire: Is it 10 per cent.

Brig.-Gen. O'Brien: It is less than that, sir.

Senator Pépin: Canadian rangers are provided with rifles and ammunition. How often are these rifles used and for what purposes?

Brig.-Gen. O'Brien: That is a good question. Each ranger is issued with a Lee-Enfield .303 rifle and the appropriate ammunition depending on the CRPG's mission.

Each ranger undergoes 12 days of training per year where he or she is required to demonstrate proficiency with the weapon. The weapon is provided predominantly for personal protection, not to deliver an effect on a battlefield, as people would perceive.

Senator Pépin: You have an objective to raise the number of rangers to 5,000 by the year 2012. Do you think it will be possible to meet that objective? Where will they work? Will the new rangers have a special job to do?

Brig.-Gen. O'Brien: Our stated objective is 5,000 rangers by 2012, and we are well on our way. Today there are about 4,190 rangers, both men and women. Our expansion is both the number of rangers and the number of ranger patrol locations.

We have pretty much hit most of the communities; in fact, it is a little saturated in terms of some of the northern communities. This is general expansion of the capability. There is not anything new in particular we will have them doing except to provide a broader capability across all the ranger groups.

Senator Pépin: What is the percentage of women in the Canadian rangers?

Brig.-Gen. O'Brien: I am sorry, I do not have that information at hand, but I will be pleased to provide that information to the committee.

Le sénateur Dallaire : Ils obtiennent des fonds spéciaux accrus pour pouvoir être efficaces, outre la survie dans l'Arctique, dans une tâche opérationnelle de l'armée, est-ce exact?

Bgén O'Brien : Absolument. Non seulement sont-ils entraînés et pourvus en ressources, mais on a mis sur pied un important projet dans l'armée pour que cette capacité soit maximisée le plus tôt possible. On y a mis les ressources nécessaires; il y a de l'entraînement. Nous réservons des créneaux pour les réservistes dans le cours d'instruction à la guerre dans l'Arctique. De fait, ils ont des priorités, et, comme l'a fait remarquer le général Millar, nous opérons dans les bases d'instruction de l'Arctique.

Le sénateur Dallaire : Ils sont de classe A et non de classe B à temps plein, n'est-ce pas?

Bgén O'Brien : Ce sont des classes A, avec un petit nombre de cadres de classe B, pour s'occuper de la maintenance de l'équipement et de l'administration.

Le sénateur Dallaire : Est-ce qu'ils représentent 10 p. 100?

Bgén O'Brien : Moins que cela.

Le sénateur Pépin : Les Rangers canadiens sont équipés de fusils et de munitions. Combien de fois ces fusils sont-ils utilisés et à quelles fins?

Bgén O'Brien : C'est une bonne question. Chaque Ranger reçoit un fusil Lee-Enfield de calibre .303 et les munitions appropriées, selon la mission du Groupe de patrouilles de Rangers canadiens.

Chaque Ranger reçoit 12 journées d'instructions par année, pendant lesquelles il ou elle est tenue de faire preuve de compétences dans l'utilisation de l'arme. L'arme est fournie principalement pour la protection personnelle, et non pour produire un effet tactique, contrairement à ce que les gens pourraient croire.

Le sénateur Pépin : Vous avez l'intention de porter le nombre de Rangers à 5 000 d'ici 2012. Pensez-vous que cet objectif pourra être atteint? Où les Rangers seront-ils affectés? Les nouveaux Rangers auront-ils un travail particulier à faire?

Bgén O'Brien : Notre objectif officiel est de 5 000 Rangers d'ici 2012, et nous sommes en bonne voie de l'atteindre. Aujourd'hui, nous avons 4 190 Rangers des deux sexes. Notre objectif concerne à la fois l'augmentation de l'effectif et l'augmentation du nombre d'endroits où il y a des patrouilles de Rangers.

Nous avons assez bien rejoint la plupart des collectivités; de fait, il y a un peu de saturation dans certaines collectivités du Nord. Il s'agit d'une augmentation générale des capacités. Il n'y a rien de neuf, en particulier, que nous leur confierions comme tâche, si ce n'est d'assurer une capacité élargie dans tous les groupes de Rangers.

Le sénateur Pépin : Quel est le pourcentage de femmes dans les Rangers canadiens?

Bgén O'Brien : Je suis désolé, mais je ne dispose pas immédiatement de cette information. Je serais heureux de la fournir plus tard au comité.

Senator Pépin: You do have a number of women.

Brig.-Gen. O'Brien: Yes, we do.

Senator Banks: We are concentrating on rangers in the North, but there are rangers other than in the North. Are there rangers in downtown Toronto? Where are ranger patrols located?

Brig.-Gen. O'Brien: The ranger patrols are located primarily along the northern extremities of each of the land forces areas. For example, in the Maritimes they are predominantly in Northern Newfoundland and Labrador. In Quebec they are north in the Ungava. In Ontario they are in all of the northern and Aboriginal communities that line Hudson's Bay and some of the lake communities. In the West they go anywhere from the British Columbia coast — where many of the rangers are non-Aboriginal, — into the some of the lakes along the northern borders of Saskatchewan and Manitoba. That is the area they operate today.

The Canadian Ranger Patrol Group headquarters is located in Goose Bay, Newfoundland, for that group in Valcartier, Quebec, in CFB Borden in Ontario and in Edmonton in the West.

Senator Banks: General Dallaire asked how long it would take southern troops to acclimatize to the northern climate. The rangers already have that capability. I assume most of them are fully functional in the North in terms of sustaining and protecting themselves. You said that in addition, in terms of their ranger work, they get 12 days of training a year, which I assume is mandatory.

Brig.-Gen. O'Brien: Yes.

Senator Banks: Is that enough training from the standpoint of doing the things they do beyond survival to make them fully functional, or should that be increased?

Brig.-Gen. O'Brien: If I may, the rangers bring their own unique capabilities of surviving and understanding the land. The training that they receive is usually in terms of refreshers in the use of the equipment like Iridium phones and cell phones. They practice how to contribute to a military operation. They practice methods to become more capable.

Under the current funding policies of the government, those 12 days seem to be adequate for maintaining the skill sets that we have assessed.

There are a number of rangers who do more than 12 days a year and those are normally tasked by the Joint Task Force (North) commanders like Dave Millar, who gives them operational tasks. While they are doing operational tasks they are learning and contributing to the mission. Those 12 days I

Le sénateur Pépin : Il y a des femmes dans les Rangers, n'est-ce pas?

Bgén O'Brien : Oui.

Le sénateur Banks : Nous parlons surtout des Rangers dans le Nord, mais il y en a ailleurs. Y a-t-il des Rangers au centre-ville de Toronto? Où les patrouilles de Rangers se trouvent-elles?

Bgén O'Brien : Les patrouilles de Rangers se trouvent principalement à l'extrémité nord de chaque secteur de la force terrestre. Par exemple, dans les Maritimes, on les trouve surtout dans la partie nord de Terre-Neuve-et-Labrador. Au Québec, on les trouve près de la baie d'Ungava. En Ontario, on les trouve un peu partout dans les collectivités autochtones et les autres collectivités des régions nordiques, notamment au bord de la baie d'Hudson et parmi les populations lacustres. Dans l'Ouest, il y en a de la côte de la Colombie-Britannique, où de nombreux membres des Rangers sont des non-Autochtones, jusque parmi les populations lacustres, dans la partie nord de la région frontalière, entre la Saskatchewan et le Manitoba. C'est à ces endroits qu'on trouve les Rangers aujourd'hui.

Les quartiers généraux des groupes de patrouille des Rangers canadiens se trouvent à Goose Bay, une base de Terre-Neuve, pour les Maritimes, à Valcartier pour le Québec, à la BFC Borden pour l'Ontario et à Edmonton pour l'Ouest.

Le sénateur Banks : Le général Dallaire voulait savoir combien il faudrait de temps pour que les troupes stationnées dans le Sud s'habituent au climat du Nord. Les Rangers y sont déjà habitués. Je tiens pour acquis que la plupart des membres sont pleinement capables de survivre et de se protéger dans le Nord. De plus, vous avez dit que, dans le cadre de leur travail, les Rangers avaient 12 jours d'entraînement par année, qui sont obligatoires, je présume.

Bgén O'Brien : Oui.

Le sénateur Banks : Cet entraînement est-il suffisant pour les préparer pleinement à leur travail, au-delà de la survie, ou devrait-il être accru?

Bgén O'Brien : Si je peux me permettre, les membres des Rangers nous arrivent avec des qualités uniques, qu'ils possèdent déjà, pour ce qui est de la capacité de survie et de la connaissance du territoire. La formation qu'ils reçoivent prend habituellement la forme de cours de recyclage sur l'utilisation de l'équipement, comme les téléphones Iridium et les téléphones cellulaires. Ils s'exercent à participer à des opérations militaires. Ils mettent en pratique des méthodes pour accroître leurs capacités.

Compte tenu des politiques actuelles de financement adoptée par le gouvernement, ces 12 journées d'entraînement semblent adéquates pour conserver les compétences que nous leur reconnaissons.

Certains membres des Rangers participent à plus de 12 journées d'entraînement par année, et ce sont eux qui se voient confier des tâches opérationnelles par David Millar, le commandant de la Force opérationnelle interarmées du Nord. En s'acquittant de ces tâches, ils parfaient leur entraînement et contribuent à la mission. Les

mentioned are those training days to supplement and maintain the skill set that we ask them to have.

Senator Banks: In the two circumstances that you just mentioned — the 12 days of mandatory training and the assignment of tasks beyond that — are they paid for all that time?

Brig.-Gen. O'Brien: That is correct.

Senator Banks: We understand they are put into paid service on the order of either the Governor-in-Council or when they are called out in response to an emergency. On whose authority would they be called out in response to an emergency?

Brig.-Gen. O'Brien: The joint task force commander has the operational command of the rangers. As a named operation in Canada Command, those forces may be activated under the authority of the commander of Canada Command.

Senator Banks: They would thereupon become under his command and therefore, at that point, become paid and in the service.

Brig.-Gen. O'Brien: Correct.

Senator Lang: General Millar put forth the figure of 1,600 rangers for the North, and he indicated it would go to 1,900. Do you have many applicants coming into the rangers?

Brig.-Gen. O'Brien: That is an interesting way to put it, senator.

I think "applicants" may be an overstatement of the term. As we begin to expand our rangers, the two ways in which we are doing it is first going to each of the ranger patrols for expansion of those patrols where we ask the community if they could provide more rangers, amongst whom there are some who are interested and could be considered applicants.

In other communities where we wish to expand in terms of the operational cover, we approach the community and ask whether they are interested in setting up a ranger patrol. They inform us as to how many rangers they might provide for that patrol. To say there is a traditional recruiting process would be an overstatement. There are not people lining up at recruiting centres to become rangers.

Senator Lang: You are finding it is positive. You are getting more and more civilians coming forward when asked?

Brig.-Gen. O'Brien: I am pleased to report that interest in the Canadian rangers is increasing as more and more Canadians across the entire country stand up to contribute to their country.

They are a positive organization that contributes not just to the security of Canada in their community but contribute to their community. In some of the Aboriginal communities, they are certainly the glue that holds that community together. A large draw of members who live in similar circumstances become associated with the Canadian rangers for all the positive things the organization provides.

12 journées d'entraînement que j'ai mentionnées servent à maintenir et compléter la série de compétences que nous leur demandons de posséder.

Le sénateur Banks : Dans les deux cas que vous venez de mentionner, soit les 12 jours d'entraînement obligatoire et les tâches qui sont confiées aux Rangers en plus, sont-ils payés?

Bgén O'Brien : Oui.

Le sénateur Banks : Nous savons qu'ils sont appelés à travailler, soit par un décret du gouverneur en conseil, soit pour répondre à une urgence. Qui a le pouvoir de faire appel à eux en cas d'urgence?

Bgén O'Brien : C'est le commandant de la Force opérationnelle interarmées qui dirige les Rangers. Le commandant du Commandement Canada a le pouvoir de faire appel à eux dans le cadre des opérations désignées qui relèvent de lui.

Le sénateur Banks : Ils se trouvent alors sous son commandement et sont payés en tant que militaires dans l'exercice de leurs fonctions.

Bgén O'Brien : C'est exact.

Le sénateur Lang : Le général Millar a indiqué que les Rangers comptaient 1 600 membres dans le Nord et que ce nombre serait porté à 1 900. Les candidats sont-ils nombreux à vouloir faire partie des Rangers?

Bgén O'Brien : C'est une façon intéressante de présenter les choses, monsieur le sénateur.

Je ne pense pas qu'on puisse parler de « candidats ». Nous procédons de deux manières pour augmenter l'effectif des Rangers. Premièrement, nous demandons aux collectivités où se trouvent des patrouilles si elles sont capables de nous fournir d'autres personnes pour faire partie des Rangers. Parmi les personnes qui nous sont proposées, il y en a qui sont volontaires et qui peuvent être considérées comme des candidats.

À d'autres endroits, où nous voulons nous doter d'une patrouille, nous demandons à la population locale si elle souhaite former une patrouille de Rangers. Les gens nous indiquent combien de personnes sont susceptibles d'en faire partie. Nous n'utilisons pas vraiment notre méthode de recrutement traditionnelle. Personne ne fait la file devant les centres de recrutement pour s'enrôler dans les Rangers.

Le sénateur Lang : Vous trouvez que vous obtenez de bons résultats. De plus en plus de civils se portent volontaires lorsqu'on les sollicite, n'est-ce pas?

Bgén O'Brien : Je suis heureux de pouvoir dire que de plus en plus de Canadiens de partout au pays souhaitent faire partie des Rangers canadiens pour se mettre au service de leur pays.

Les Rangers font œuvre utile. En plus de contribuer à la sécurité du Canada, chaque patrouille constitue un bienfait pour la population locale. À certains endroits, parmi les Autochtones, la patrouille est à coup sûr le ciment qui soude ensemble la population. Un grand nombre de personnes vivant dans des conditions semblables deviennent membres des Rangers canadiens et retirent des bienfaits.

Senator Lang: I wish to make a general comment, on the rangers and talking about training and the question raised by Senator Banks and Senator Dallaire. In our part of the world, the rangers have a solid background as far as the survival skills and other things that are asked of them prior to coming into the rangers. They do bring a great deal to the table when they join.

I want to raise a question that is more in our part of the world, and that is the question of the cadet camp and the use of that camp on a more extended basis than what it is presently. You are probably aware of the summer camp in Whitehorse. We have a series of barracks, some very good accommodation there from the point of view of hosting various cadets and maybe others.

Are there any plans to use that particular site in the winter months or extending that? I know there would have to be some retrofit done, but it seems to me that if you are going to the North and you have an existing base in place it would be worthwhile to use it.

Brig.-Gen. O'Brien: Unfortunately, that is not my area of responsibility. The junior rangers and the cadet camp in Whitehorse are under the authority of the Vice Chief of the Defence Staff, and General Millar, who would have to answer that question, would own the real estate. I have no idea.

Senator Lang: I noticed that the question came up this past year about volunteers and then the rangers helping to keep the Yukon Quest dog race trail open. They were taken off it last year, and then many of them volunteered. Is there any thought of utilizing that as a training program again in the future?

Brig.-Gen. O'Brien: At this time, I am not aware of our commitment to support that activity. It is being considered by the commands that are associated with that ground, but I could not tell you if we will do that again this year.

Senator Lang: I know that they did it for a number of years, and last year they were removed from it. I would strongly advocate that it be reconsidered.

Senator Nolin: General, listening to you and General Millar and our colleague Senator Lang, I feel the importance of the community link with the rangers. It is important that it be not only between you and the rangers but also between them and their community. Do you expect the rangers not only to serve your operations or the operations of General Millar, but to serve their community also? Do you expect that from them? They are not full-time employees.

Brig.-Gen. O'Brien: Like most reservists and citizen soldiers, there is a mutual contribution of skill sets and expertise and a sense of duty and responsibility that flows both ways, both to the Government of Canada as a ranger and to their community as a

Le sénateur Lang : J'aimerais faire un commentaire général sur les Rangers, en particulier sur l'entraînement et sur la question soulevée par les sénateurs Banks et Dallaire. Dans notre partie du monde, les Rangers possèdent de solides compétences en matière de survie et d'autres compétences qu'ils sont tenus d'avoir avant même d'entrer dans les Rangers. Leur apport est considérable lorsqu'ils se joignent à nous.

Permettez-moi de soulever une question qui concerne en particulier notre partie du monde. Il s'agit des stages de cadets et de leur utilisation à plus grande échelle que c'est le cas actuellement. Vous êtes probablement au courant des stages estivaux à Whitehorse. Il s'y trouve de très bonnes casernes pour loger les cadets et aussi d'autres groupes.

Prévoit-on utiliser ces casernes en hiver ou au-delà des stages estivaux? Je sais qu'il faudrait faire quelques rénovations, mais il me semble que, si vous allez dans le Nord, et s'il s'y trouve déjà une base, il serait bon de s'en servir.

Bgén O'Brien : Malheureusement, cette question ne fait pas partie de mes responsabilités. Les jeunes Rangers et les stages pour les cadets à Whitehorse relèvent du vice-chef d'état-major de la Défense et du général Millar. Ce sont eux qui devraient répondre à cette question et qui sont chargés des installations en question. Je n'en ai pas la moindre idée.

Le sénateur Lang : J'ai remarqué que la question des volontaires avait été soulevée au cours de la dernière année. Les Rangers participaient à l'entretien du parcours de la course de traîneaux à chiens Yukon Quest. On a interrompu leur participation l'année dernière, puis ils ont été nombreux à se porter volontaires. Est-ce qu'on songe à utiliser de nouveau cette course comme programme d'entraînement, à l'avenir?

Bgén O'Brien : Je n'ai pas entendu dire qu'il y avait un engagement de notre part à aider les organisateurs de cette course. Les commandements associés à ce territoire envisagent de le faire, mais je ne peux pas vous dire si nous allons reprendre notre participation cette année.

Le sénateur Lang : Je sais que les Rangers ont mis la main à la pâte pendant un certain nombre d'années, puis, l'année dernière, on a interrompu leur participation. J'encourage fortement les Forces canadiennes à revoir cette décision.

Le sénateur Nolin : Mon général, à vous écouter, vous, le général Millar et notre collègue le sénateur Lang, je constate l'importance des liens entre les Rangers et la population locale. Ces liens sont importants. Ce n'est pas seulement une affaire entre vous et les Rangers, mais également entre eux et la population locale. Est-ce que vous vous attendez à ce que les Rangers se mettent non seulement à votre service et au service du général Millar, mais également au service des gens de leur milieu? Est-ce bien vos attentes à leur égard? Ce ne sont pas des employés à temps plein.

Bgén O'Brien : Comme c'est le cas pour la plupart des réservistes et des citoyens militaires, les compétences, l'expertise ainsi que le sens du devoir et des responsabilités acquis dans un milieu sont transférables à l'autre milieu. Les membres des

community leader. I believe that in most of the communities, especially the Aboriginal communities, the rangers are themselves the community leaders.

I see this as an important dynamic in terms of maintaining the capability of rangers. The strength of the rangers to me is that community link that they have and that ability to operate within the tough parts of the country where only they seem to survive.

Senator Nolin: Is that philosophy of relation particular to the rangers or do you want us to understand that it is the same philosophy for the entire reserve?

Brig.-Gen. O'Brien: Well, Gary O'Brien believes that it is an important perspective of the entire fabric of the reserve service across the country.

Senator Nolin: You are not alone.

Brig.-Gen. O'Brien: The citizen soldiers, who contribute so much to the security of this country, including operations in Afghanistan today, are integral members of their community and provide that vital connection with Canadians where there are not any regular forces in place. This contribution has been recognized by the Armed Forces, by the CF, as being valuable. I see investments from the CF across the reserve. I see investments by communities in their reserve units. I would say that it is critical to the survival of the reserve institution. I can only speak about the army's reserve. The maintenance of that link with your community is critical. In communities where those links are not as strong as they once were, that effort needs to be done through army reserve transformation, which is another part of my responsibilities.

The Chair: We have come around it a little. When you talk about providing support to sovereignty operations and the line between sovereignty and security, is there some way you define that as part of the training.

Brig.-Gen. O'Brien: That is a tough question, senator. There is a blurry line between sovereignty and a security operation. The rangers are not involved in law enforcement. They are precluded in peacetime from participating with law enforcement outside the provision of what they do. It is a very fine line. The operational commanders, especially General Millar, have proved to be excellent operational commanders in understanding that fine line, in combination and coordination with all the other government agencies. Those agencies include the Coast Guard, the RCMP and Canada Customs. They must ensure that there is an integrated security view and the place of the rangers in that. I would say that this is not an easy thing, and I am pleased with the way it is being handled in Joint Task Force (North). Certainly, the rangers who are active and involved in all the training opportunities and all of the operations that are conducted at Joint Task Force (North) provide for a learned understanding of the line between sovereignty and security operations.

Rangers sont utiles à l'État canadien et les mêmes personnes sont utiles dans leur milieu de vie civile, en tant que chefs de file. Je crois que, dans la plupart des endroits, en particulier dans les collectivités autochtones, les membres des Rangers font partie des chefs de file locaux.

Selon moi, il s'agit d'une dynamique importante pour le maintien des capacités des Rangers. À mes yeux, leur force leur vient de ce lien avec la population locale et de leur capacité d'intervenir dans les régions les plus rudes du pays, où ils semblent être les seuls à pouvoir survivre.

Le sénateur Nolin : Cette philosophie est-elle particulière aux Rangers ou applicable à la réserve en entier?

Bgén O'Brien : Aux yeux de Gary O'Brien, c'est une perspective importante pour concevoir la nature de la réserve dans son ensemble, au pays.

Le sénateur Nolin : Vous n'êtes pas seul.

Bgén O'Brien : Les citoyens militaires, dont la contribution à la sécurité du pays est d'une grande importance, y compris en Afghanistan actuellement, font partie intégrante du milieu dont ils proviennent et forment un lien vital avec les Canadiens aux endroits où la force régulière n'est pas présente. Les Forces canadiennes reconnaissent la valeur de cette contribution. Elles investissent dans la réserve. Les gens investissent localement dans leurs unités de réserve. Je dirais que c'est essentiel à la survie de l'institution qu'est la réserve. Je peux me prononcer seulement pour la réserve de l'armée de terre. Il est crucial d'entretenir les liens avec la population locale. Aux endroits où les liens ne sont plus aussi forts qu'ils l'ont déjà été, un effort doit être fait dans le cadre de la transformation de la réserve de l'armée de terre, qui fait également partie de mes responsabilités.

Le président : Nous sommes passés un peu à côté de la question. Lorsque vous parlez de l'appui à donner aux opérations de défense de la souveraineté et de la frontière entre la sécurité et la défense de la souveraineté, qu'est-ce que vous incluez dans l'entraînement?

Bgén O'Brien : C'est une question difficile, sénateur. La frontière est mal définie entre les opérations de défense de la souveraineté et les opérations de sécurité. Les Rangers ne participent pas aux activités servant à faire respecter la loi. En temps de paix, ils ne peuvent pas participer à l'application de la loi hors du cadre définissant déjà leurs activités. La frontière est très ténue. Les commandants des opérations, en particulier le général Millar, se sont révélés très habiles à situer cette frontière, dans leur travail de concert avec les autres organes de l'État, c'est-à-dire la Garde côtière, la GRC et l'Agence du revenu du Canada. Ils doivent s'assurer qu'on a une vision intégrée de la sécurité et trouver la place des Rangers dans cette vision. Je dirais que ce n'est pas une tâche facile, et je suis heureux de voir comment la Force opérationnelle interarmées du Nord s'en acquitte. Il est certain que les Rangers qui participent aux activités de formation et aux opérations effectuées au sein de la Force opérationnelle interarmées du Nord sont l'occasion d'apprendre à bien voir la frontière entre les opérations de défense de la souveraineté et les opérations de sécurité.

The Chair: You would not describe it as an issue.

Brig.-Gen. O'Brien: I do not believe it is an issue.

Senator Dallaire: The class A reservists in the South are guaranteed training of what used to be about 39 days a year, plus perhaps summer training, and I suppose the figure is the same now. Class A reservists are in their unit lines, in an armoury, with all the support from the supporting base, and they get all the social support from the local communities and so on.

Now we have the rangers who are in isolated areas. If I am not mistaken, in 1995, when I was commanding in the Quebec area, they were getting 12 days a year. We seem to be paying them only 12 days a year. Yet, we know there are more and more jobs and tasks, and God knows what will happen in the future. Should they not be getting more social support and more class A days?

It seems that we are getting a very good deal, which is not particularly ethical. We are using their natural skills, but they have to keep training their natural skills, and that is what we want. We are getting it free and only giving them 12 days a year, while we should be reinforcing what they are doing naturally plus helping them with the junior rangers and giving them 30, 40, or 50 class A days a year. Would that not be more responsible? I would not say we are ripping them off, but I do not think we are not giving them an honest deal.

Brig.-Gen. O'Brien: I beg to disagree. I think the rangers are getting an excellent deal. Here is the perspective. They are rangers because they bring their intuitive, unique skill sets to the country in terms of providing CF capability. Whenever a ranger goes to work or on a mission or does anything for the military, he or she is compensated. In fact, we just revised some of our policies to ensure that the compensation includes snowmobiles that fall through the ice and fuel and so forth.

We have not seen a large increase in the operational demand for rangers. We know that we need to have more to meet some of the expanded requirements of future security environments. We do not see a change in their mission sets that would require them to have more training than they have today. We have not realized any operational requirements that would change the basic dynamic of what the rangers can provide to the CF in terms of capability, nor have we had policy direction to change that dynamic.

I am confident that the rangers are well compensated every time they put their red hoodie on and do something for the government. They receive 12 days of training, which seems sufficient to meet the requirements of integrating their equipment into their operations. They are being used more and more as we expand our view of the security requirement. Ten years ago, there were not these large exercises in the Arctic, but now there are.

Le président : Vous ne diriez pas qu'il s'agit d'un problème.

Bgén O'Brien : Je ne crois pas que ce soit un problème.

Le sénateur Dallaire : On garantit aux réservistes de classe A, dans le Sud, environ 39 jours d'entraînement par année, en plus de l'entraînement estival, du moins c'était le cas avant et je suppose que c'est encore le cas actuellement. Les réservistes de classe A se trouvent dans le secteur de leur unité, dans un manège militaire, et tout le soutien nécessaire leur est fourni par une base. Ils sont aussi soutenus par leur milieu local, et ainsi de suite.

Or, les Rangers se trouvent dans des régions isolées. Si je ne me trompe pas, en 1995, lorsque j'étais commandant dans le secteur du Québec, ils recevaient 12 jours d'entraînement par année. Nous les payons apparemment 12 jours seulement par année. Pourtant, nous savons qu'il y a un nombre croissant de tâches à accomplir, et Dieu sait ce que nous réserve l'avenir. Ne devrions-nous pas tâcher de renforcer le soutien qui leur est accordé par la société et leur fournir davantage de jours d'entraînement de classe A?

Il semble que les services des Rangers soient une vraie aubaine pour nous, et ce n'est pas particulièrement respectueux de l'éthique. Nous nous servons de leurs aptitudes naturelles, mais ils doivent entretenir constamment ces aptitudes. C'est ce que nous voulons. Nous en profitons gratuitement et nous leur donnons en retour seulement 12 journées par année. Nous devrions plutôt renforcer leurs aptitudes naturelles, les aider à s'occuper des jeunes Rangers et leur accorder 30, 40 ou 50 jours de service de classe A par année. Ne serait-ce pas plus responsable? Je n'irais pas jusqu'à dire que nous les exploitons, mais je pense que nous ne nous montrons pas équitables envers eux.

Bgén O'Brien : Je ne suis pas d'accord. Je crois que c'est une excellente entente. Voici mon point de vue. Ce sont des Rangers parce qu'ils ont des compétences uniques et intuitives dont ils font profiter les FC afin qu'elles améliorent leur capacité. Lorsqu'un Ranger accomplit un travail ou une mission pour l'armée, il reçoit toujours une indemnisation. En fait, nous venons de revoir certaines de nos politiques pour nous assurer que l'indemnisation inclut les motoneiges submergées lorsque la glace cède, le carburant, et cetera.

Il n'y a pas eu d'augmentation importante de la demande opérationnelle pour les Rangers. Nous savons qu'il en faudra davantage pour répondre aux exigences accrues des contextes de sécurité futurs. Nous n'avons pas constaté de changement dans les missions qu'ils effectuent qui nécessiterait un complément d'instruction. Il n'y a rien dans les exigences opérationnelles qui serait susceptible de modifier la dynamique de base de l'apport des Rangers en ce qui concerne la capacité des FC, et il n'y a pas non plus d'orientation qui justifie de modifier cette dynamique.

Je suis persuadé que les Rangers sont bien indemnisés chaque fois qu'ils enfilent leur chandail rouge à capuchon et qu'ils accomplissent un travail pour le gouvernement. Ils reçoivent 12 jours de formation, ce qui semble suffisant pour apprendre à se servir de leur équipement dans le cadre des opérations. Nous faisons de plus en plus appel à eux, à mesure que nous élargissons notre vision des exigences de sécurité. Il y a 10 ans, nous n'avions

They are become being involved, and we watch very carefully to ensure that if the dynamic changes we would begin to assess more training and more resources.

Senator Dallaire: Thank you very much, but the mechanic in downtown Toronto who goes into the service battalion, and we are getting more and more equivalencies of transfer of technical skills, comes to us with his training as a mechanic and gets 39 days a year plus. Now, the ranger comes in with all his natural skills and is well qualified. We do not pay for that but we use it and we think that 12 days a year is sufficient.

I would consider that inappropriate. I am not trying to say that we are bad guys. It is a philosophy that is to be revised because of the dependency we have on those fundamental skills that they are giving to us nearly gratis.

Brig.-Gen. O'Brien: Yes, I understand your argument quite well. I would like to point out to you, though, that the terms of service for rangers are different from the terms of service for reservists. There are two different terms of service, and appropriate to each term of service we have allocated the resources we think are reasonable.

Senator Dallaire: If a ranger is injured on exercise, does he get the same sort of support and pension and so on from Veterans Canada as a regular force or reservist on class B.

Brig.-Gen. O'Brien: Yes, senator.

Senator Banks: We are told the terms of service are about to be changed. Do you know anything about that change?

Brig.-Gen. O'Brien: Yes, senator. It is my responsibility for the revision of the terms of service.

Senator Banks: Tell us about it.

Brig.-Gen. O'Brien: We are working on the terms of service to realize a number of things in terms of the equivalency of coverage and those types of things. Terms of service in our environment today and the use of reservists are becoming more prevalent, and as we have just discussed, rangers are being used more and more. There are some policy aspects that need to be realigned to allow for reasonable expectations, not to rip them off.

Senator Banks: Can you give an example or two?

Brig.-Gen. O'Brien: I can give one example in terms of compensation for the use of equipment. We ask rangers to come with their own snowmobile or sled dogs or whatever, and should that snowmobile or sled dog be damaged, injured, or lost during those operations, we now compensate them for the replacement. That is one example.

Senator Dallaire: You say now.

Brig.-Gen. O'Brien: Now.

pas les exercices d'envergure dans l'Arctique que nous avons aujourd'hui. Ils y participent de plus en plus, et nous suivons les choses de près afin de nous assurer que si la situation change, nous pourrions envisager d'offrir davantage de formation et de ressources.

Le sénateur Dallaire : Merci beaucoup. Cependant, quand un mécanicien du centre-ville de Toronto se joint au bataillon des services — et nous avons de plus en plus d'équivalences sur le plan du transfert des compétences techniques —, il arrive avec sa formation de mécanicien et reçoit plus de 39 jours de formation par année. Or, le Ranger nous fait profiter de toutes ses compétences naturelles et il est très qualifié. Nous profitons de cela sans rien payer et nous croyons que 12 jours par année sont suffisants.

Je crois que c'est inadéquat. Je n'essaie pas de dire que nous agissons mal. Cette façon de faire doit être revue, car nous avons besoin des compétences fondamentales qu'ils nous fournissent presque gratuitement.

Bgén O'Brien : Oui, je comprends très bien votre argument. Toutefois, je tiens à souligner que les conditions de service des Rangers sont différentes de celles des réservistes. Il y a deux ensembles différents de conditions de service, et nous avons affecté les ressources que nous estimons raisonnables à chacun.

Le sénateur Dallaire : Lorsqu'un Ranger subit une blessure lors d'un exercice, reçoit-il le même genre de soutien et de pension d'Anciens Combattants Canada qu'un membre des forces régulières ou qu'un réserviste en service de classe B?

Bgén O'Brien : Oui, sénateur.

Le sénateur Banks : On nous dit que les conditions de service sont sur le point d'être changées. Avez-vous entendu parler de cette modification?

Bgén O'Brien : Oui, sénateur. C'est moi qui suis responsable de la révision des conditions de service.

Le sénateur Banks : Veuillez nous en parler.

Bgén O'Brien : Nous nous penchons sur les conditions de service afin d'effectuer un certain nombre de modifications, notamment en ce qui concerne l'équivalence de la couverture. Étant donné les conditions de service dans le contexte d'aujourd'hui et le recours plus fréquent aux réservistes, comme nous venons d'en discuter, nous faisons de plus en plus appel aux Rangers. Il y a des aspects de la politique qui doivent être ajustés afin de tenir compte de leurs attentes raisonnables et d'éviter de les exploiter.

Le sénateur Banks : Pourriez-vous nous donner un ou deux exemples?

Bgén O'Brien : Je peux vous donner un exemple d'indemnisation pour l'utilisation de l'équipement. Nous demandons aux Rangers de venir avec leur propre motoneige, leurs chiens de traîneau ou autres, et s'il y a un dommage, une blessure ou une perte durant ces opérations, nous leur offrons maintenant une indemnité de remplacement. C'est un exemple.

Le sénateur Dallaire : Vous dites maintenant.

Bgén O'Brien : Oui, maintenant.

Senator Dallaire: And we have had them for 50 years.

The Chair: Thank you very much. We appreciate your testimony today, Brigadier-General O'Brien. As you can see, this committee is interested in your rangers and the role they play in our country. We appreciate your spending time with this committee.

Brig.-Gen. O'Brien: Thank you very much.

(The committee continued in camera.)

Le sénateur Dallaire : Et nous faisons appel à eux depuis 50 ans.

Le président : Je vous remercie beaucoup de votre témoignage aujourd'hui, brigadier-général O'Brien. Comme vous le voyez, le comité s'intéresse aux Rangers et à leur rôle dans notre pays. Nous vous remercions d'être venu.

Bgén O'Brien : Merci beaucoup.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, March 29, 2010

As an individual:

Rob Huebert, Associate Director of the Centre for Military and Strategic Studies, Associate Professor, Department of Political Science, University of Calgary.

Maersk Line Ltd:

Stephen M. Carmel, Senior Vice-President of Maritime Services.

As an individual:

Charles Doran, Canadian Studies Program, Johns Hopkins University.

Monday, April 12, 2010

North American Aerospace Defense Command (NORAD):

Lieutenant-General J.M. Duval, Deputy Commander.

National Defence:

Brigadier-General D.B. Millar, OMM, C.D., Commander of the Canadian Forces' Joint Task Force (North);

Brigadier-General Gary O'Brien, Director General, Land Reserve/COS Land Reserve.

TÉMOINS

Le lundi 29 mars 2010

À titre personnel :

Rob Huebert, directeur adjoint du Centre d'études stratégiques militaires, professeur agrégé, Département des sciences politiques, Université de Calgary.

Maersk Line Ltd :

Stephen M. Carmel, premier vice-président des Services maritimes

À titre personnel :

Charles Doran, Programme des études canadiennes, Université Johns Hopkins.

Le lundi 12 avril 2010

Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord (NORAD) :

Lieutenant-général J.M. Duval, commandant adjoint.

Défense nationale :

Brigadier-général D.B. Millar, OMM, C.D., commandant de Force opérationnelle interarmées (Nord) des Forces canadiennes

Brigadier-général Gary O'Brien, directeur général, Réserve terrestre CEM-Réserve terrestre.



CA1
YC31
-027

Conservation
Publication



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

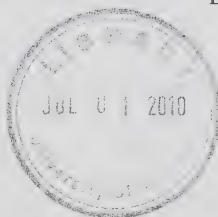
The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, April 19, 2010
Monday, April 26, 2010

Le lundi 19 avril 2010
Le lundi 26 avril 2010



Issue No. 3

Fascicule n° 3

Fourth and fifth meetings on:

Canada's national security
and defence policy

(The role of our Forces in
Afghanistan currently and post 2011)

(The role of our Forces in Afghanistan
and NATO currently and post 2011)

Quatrième et cinquième réunions concernant :

La politique de sécurité nationale et
de la défense du Canada

(Le rôle des Forces canadiennes en
Afghanistan actuellement et après 2011)

(Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan
et l'OTAN actuellement et après 2011)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Banks	Marshall
* Cowan	Meighen
(or Tardif)	Nolin
Day	Pépin
Lang	
* LeBreton, P.C.	
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Manning (*April 26, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Patterson (*April 20, 2010*).

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Manning (*April 19, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Marshall (*April 19, 2010*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Manning (*April 19, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Tkachuk (*April 13, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire

et

Les honorables sénateurs :

Banks	Marshall
* Cowan	Meighen
(ou Tardif)	Nolin
Day	Pépin
Lang	
* LeBreton, C.P.	
(ou Comeau)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 26 avril 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 20 avril 2010*).

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 19 avril 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Marshall (*le 19 avril 2010*).

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 19 avril 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Tkachuk (*le 13 avril 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, April 19, 2010
(5)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Meighen, Nolin, Patterson, Pépín and Wallin (9).

Other senator present: The Honourable Senator Segal (1).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011.)

WITNESSES:

As an individual:

Colonel (Retired) Mike Capstick, Peace Dividend Trust (by video-conference).

Canada-Afghanistan Solidarity Committee:

Terry Glavin, Research Coordinator.

National Defence:

Brigadier-General Jonathan Vance, Former Commander, Joint Task Force — Afghanistan.

Colonel (Retired) Mike Capstick made a statement and answered questions.

At 4:54 p.m., the committee suspended.

At 4:58 p.m., the committee resumed.

Terry Glavin made a statement and answered questions.

At 5:57 p.m., the committee suspended.

At 6:02 p.m., the committee resumed.

Brigadier-General Jonathan Vance made a statement and answered questions.

At 6:52 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 19 avril 2010
(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Meighen, Nolin, Patterson, Pépín et Wallin (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Segal (1).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011.)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Colonel (retraité) Mike Capstick, Peace Dividend Trust (par vidéoconférence).

Comité de solidarité Canada-Afghanistan :

Terry Glavin, coordonnateur de la recherche.

Défense nationale :

Brigadier-général Jonathan Vance, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan.

Le colonel (retraité) Mike Capstick fait une déclaration puis répond aux questions.

À 16 h 54, la séance est suspendue.

À 16 h 58, la séance reprend.

Terry Glavin fait une déclaration puis répond aux questions.

À 17 h 57, la séance est suspendue.

À 18 h 2, la séance reprend.

Le brigadier-général Jonathan Vance fait une déclaration puis répond aux questions.

À 18 h 52, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, April 26, 2010
(6)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:36 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Marshall, Meighen, Nolin and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The role of our Forces in Afghanistan and NATO currently and post 2011.)

WITNESSES:

As an individual:

Paul Chapin, Former Director General of International Security, Foreign Affairs and International Trade, Member of the Board of Directors, Conference of Defence Associations.

Air Force Association of Canada:

Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, Honourary National President, Former Deputy Commander of NORAD.

As an individual:

Brigadier-General (Retired) Don Macnamara, OMM, CD, Past President and Board Member, Conference of Defence Associations Institute, and Board Member, Canadian International Council.

Paul Chapin made a statement and answered questions.

At 7:37 p.m., the committee suspended.

At 7:40 p.m., the committee resumed.

Lieutenant-General (Retired) George Macdonald and Brigadier-General (Retired) Don Macnamara each made a statement and, together, answered questions.

At 6:38 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

OTTAWA, le lundi 26 avril 2010
(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 36, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Marshall, Meighen, Nolin et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente de communications. Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan et de l'OTAN actuellement et après 2011.)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Paul Chapin, ancien directeur général de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense.

Association de la Force aérienne du Canada :

Lieutenant-général (retraité) George Macdonald, président national honoraire, ancien commandant adjoint du NORAD.

À titre personnel :

Brigadier-général (retraité) Don Macnamara, OMM, CD, ancien président et membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, membre du conseil d'administration du Conseil international du Canada.

Paul Chapin fait une déclaration puis répond aux questions.

À 17 h 37, la séance est suspendue.

À 17 h 40, la séance reprend.

Le lieutenant-général (retraité) George Macdonald et le brigadier-général (retraité) Don Macnamara font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 38, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 19, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m. to examine and report on the national security policy of Canada.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, welcome to our regular hearing of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We are pleased to have with us today Colonel (Retired) Mike Capstick from Kabul, Afghanistan.

Since 2009, Colonel Mike Capstick has been Afghanistan Country Director for Peace Dividend Trust, a Canadian non-governmental organization dedicated to helping peacekeeping missions. The main office is in Kabul. Prior to this, Colonel Capstick commanded the Strategic Advisory Team, Afghanistan, SAT, from 2005 to 2008.

The 15-person SAT team lead by Colonel Capstick broke new ground in the complex, dangerous and unfamiliar territory of governance. This unique unit is a mixed military-civilian team. The work it has done in Afghanistan helped forge the foundation for the Afghan civil service. The team developed a comprehensive strategy for public administration reform and helped the ministries of rural rehabilitation, development and other related ministries and agencies of government.

Colonel Capstick retired from the Canadian Forces in late 2006 after 32 years of service. Do we have the facts correct?

Colonel (Retired) Mike Capstick, Peace Dividend Trust, as an individual: Mostly.

The Chair: You can correct us in a moment.

Col. Capstick: I did not command the SAT for the whole three-year period. There were three different commanders. The last was Serge Labbé, who is now the deputy senior civilian representative in Afghanistan.

The Chair: We will correct this for the record.

Colonel Capstick is also an associate with the Centre for Military and Strategic Studies, University of Calgary; he was appointed to the Order of Military Merit in 2006 and was awarded the Meritorious Service Medal for service in Afghanistan in 2007 for his leadership of the Strategic Advisory Team.

Welcome. We will double-check the facts. Have you any opening comments today? If not, I would like you to generally spell out for us your definition of the Peace Dividend Trust.

Mr. Capstick: I will make a few opening remarks. I did not prepare anything formally.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 19 avril 2010.

Le Comité permanent de la sécurité et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, pour étudier les politiques de sécurité nationale du Canada et faire rapport sur la question.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à cette séance du Comité permanent de la sécurité et de la défense. C'est avec plaisir que nous accueillons aujourd'hui le colonel (retraité) Mike Capstick de Kaboul, en Afghanistan.

Depuis 2009, le colonel Mike Capstick est le directeur pour l'Afghanistan du Peace Dividend Trust, une organisation non gouvernementale canadienne qui s'emploie à aider les missions de maintien de la paix. Le bureau principal est situé à Kaboul. Avant cela, le colonel Capstick avait commandé l'équipe consultative stratégique en Afghanistan, l'ECS, de 2005 à 2008.

L'équipe, composée de 15 personnes et commandée par le colonel Capstick, a innové dans le domaine complexe, dangereux et inconnu de la gouvernance. Cette équipe unique réunit des militaires et des civils. Son travail en Afghanistan a aidé à jeter les bases de la fonction publique afghane. L'équipe a développé une stratégie globale pour la réforme de l'administration publique et a aidé les ministères de la Réhabilitation rurale et du Développement, et d'autres ministères et organismes gouvernementaux connexes.

Le colonel Capstick a pris sa retraite des Forces canadiennes à la fin de l'année 2006, après 32 années de service. Les faits sont-ils exacts?

Colonel (retraité) Mike Capstick, Peace Dividend Trust, à titre personnel : Pour la plupart.

La présidente : Vous pourrez nous corriger dans un moment.

Col Capstick : Je n'ai pas été commandant de l'ECS pour toute la période de trois ans. Il y a eu trois commandants différents. Le dernier s'appelait Serge Labbé; il est maintenant l'adjoint du plus haut représentant civil en Afghanistan.

La présidente : Nous allons corriger les faits aux fins du compte rendu.

Le colonel Capstick est aussi professeur agrégé au Centre des études militaires et stratégiques de l'Université de Calgary. Il a reçu l'Ordre du mérite militaire en 2006 et la Médaille du service méritoire pour son service en Afghanistan en 2007 et pour son leadership au sein de l'équipe consultative stratégique.

Bienvenue. Nous allons revérifier les faits. Avez-vous une déclaration préliminaire aujourd'hui? Sinon, j'aimerais que vous nous donniez la définition générale du Peace Dividend Trust.

Col Capstick : Je vais faire une déclaration préliminaire. Je n'ai rien préparé de manière formelle.

Peace Dividend Trust is a non-governmental organization registered in Canada, the United States and the United Kingdom. The broader organization does many different things. It has done research for the UN and on the economic footprint of international interventions and other things.

What we do in Afghanistan is called a Peace Dividend Marketplace project. The objective is to leverage international spending power to help the local economy develop and to create jobs. We have other, similar projects, but Afghanistan is the flagship project and by far the biggest. It has been operating since 2008 as a full-fledged, CIDA-funded project. One portion in Helmand province is funded by the British Department for International Development.

We have similar projects in Timor-Leste, and a new project started recently in Haiti. We are quite proud that three of our Afghan staff went to Haiti to help set up the office and train the national staff.

That is what Peace Dividend Trust and Peace Dividend Marketplace Afghanistan do. We have offices in Kabul, Mazar-e Sharif, Jalalabad, Kandahar City and Lashkar Gah, Helmand province.

I am probably one of the few people who have experience on military, governance and now a little on the development side. I would like to focus any comments on what we are doing now as opposed to security or military matters, since I am a little out of date on that. It is amazing how fast the jargon and language have changed in last couple of years in Afghanistan.

Canadians simply do not think of the Afghan business community. Our vision of Afghanistan is tempered by combat operations in Kandahar. We do not see the growth, development and entrepreneurial spirit of Afghans — everyone from men with pushcarts on the streets of Kabul to Afghans investing in the Afghan building boom in the construction site that is Kabul.

There is a huge potential in this country in areas like mining, agri-business and services. The international community is helping to develop the potential, especially in areas like services and certain small areas of manufacturing. In the end, Afghan businesses will be the only regional businesses capable of meeting international standards. We are already starting to see some of that.

I think personally, and many people would agree, that if jobs are not created in one of the world's poorest countries, stability will always be a couple of arm's lengths out of reach. I am a little disappointed with the lack of debate and discussion in Canada. I would like to compliment this committee for at least starting the discussion regarding what we will do after 2011. Economic development is one area where Canada can help.

After security, one of the biggest complaints we hear from Afghan businesses on a daily basis is the structure within government for business — the laws, regulations and the way

Le Peace Dividend Trust est une organisation non gouvernementale enregistrée au Canada, aux États-Unis et au Royaume-Uni. L'organisation au sens large s'occupe de beaucoup de choses. Elle a fait des recherches pour l'ONU, entre autres sur les effets des interventions internationales sur la scène économique.

En Afghanistan, ce que nous faisons, c'est un projet Peace Dividend Marketplace. Il a comme objectif de mobiliser la communauté internationale et son pouvoir de dépenser pour stimuler l'économie locale et pour créer des emplois. Nous avons d'autres projets semblables, mais, en Afghanistan, il s'agit de notre projet pilote et, sans conteste, du plus gros. Ce projet à part entière, financé par l'ACDI, a été lancé en 2008, dont une portion dans la province d'Helmand est financée par le ministère du Développement international britannique.

Nous avons des projets similaires au Timor-Orientale et un nouveau projet a récemment été lancé en Haïti. Nous sommes assez fiers que trois membres de notre personnel afghan soient allés en Haïti pour aider à la mise sur pied du bureau et pour former le personnel national.

C'est là ce que le Peace Dividend Trust et le Peace Dividend Marketplace Afghanistan font. Nous avons des bureaux à Kaboul, à Mazar-e Charif, à Jalalabad, à Kandahar et à Lashkar Gah, dans la province d'Helmand.

Je suis probablement une des rares personnes à avoir de l'expérience du milieu militaire, de la gouvernance et maintenant, un peu, du développement. J'aimerais mettre l'accent sur ce que nous faisons actuellement et non sur les questions de sécurité ou les questions militaires, étant donné que je ne suis pas tout à fait à jour sur ces sujets. C'est fou à quel point le jargon et le langage ont évolué au cours des dernières années en Afghanistan.

Les Canadiens ne pensent tout simplement pas au milieu des affaires afghan. Notre perception du pays est voilée par les opérations de combats à Kandahar. Nous ne voyons pas la croissance, le développement et l'entrepreneuriat des Afghans — de tout le monde, des hommes qui tirent des chariots dans les rues de Kaboul à ceux qui investissent dans le boom immobilier afghan, dans le chantier de construction qu'est devenu Kaboul.

Ce pays possède un énorme potentiel dans les domaines des mines, de l'agriculture et des services. La communauté internationale contribue à l'essor de ce potentiel, particulièrement dans les services et certaines petites industries manufacturières. Au final, les entreprises afghanes seront les seules entreprises régionales capables de se conformer aux normes internationales. Nous commençons déjà à en être témoins.

Selon moi, et beaucoup de gens seraient d'accord, si des emplois ne sont pas créés dans un des pays les plus pauvres au monde, la stabilité restera toujours hors de portée. Je suis un peu déçu de l'absence de débats et de discussions au Canada. Je tiens à féliciter le comité pour avoir au moins lancé la discussion relativement à ce que nous ferons après 2011. Le Canada peut aider dans un domaine comme le développement économique.

Après la sécurité, l'une des plus grandes critiques que nous entendons quotidiennement de la part des entreprises afghanes concerne la structure gouvernementale pour les entreprises — les

they are applied. A lot of work needs to be done in this area. The economy has always been dependent on aid, or it was before the Soviet invasion. It was characterized by state-owned industries and large, cumbersome bureaucracies, especially during the Soviet period. It is moving into a private-sector-oriented economy, so the laws are a mess. The laws and regulations are poorly drafted and unevenly applied. Often the laws are more honoured in the breach than they are in the application.

Canada has a lot of good experience in this area. Canada also has a lot of good experience in natural resource regulation and marketing boards, which Afghanistan will need in order to actually get to the point where it can export its projects.

There is a large disparity between the rich and the poor. However, all the Afghan people one talks to just want jobs. They are resilient, entrepreneurial and willing to work. They want nothing more than a bit of peace, order and good government, in the parlance of our British North America Act. They want to make their kids' lives a little better than theirs, and they need jobs to do that. That requires economic development, and I think Canada can help with that.

The Chair: Thank you very much. One of the things that struck me most about being there was that the Afghans I saw, in particular the women, are extremely entrepreneurial and can make something out of nothing; it is wonderful.

Thank you for being with us today. I know you are there in Afghanistan, and it is some awful time of day or night for you, so we will try to keep our questions short and crisp to get you through this and back home to bed.

Senator Dallaire: I want to ask you about the governance side, not only the past and the involvement that you had with the SAT, but currently and certainly into the future. Do you feel we have provided instruments through the diplomatic corps or other bodies of that nature with people who can inculcate, pass on, help and sustain the building of good governance in a failing state that is now a nascent democracy?

Col. Capstick: You have always been known for asking me tough questions, general.

In my experience, the whole issue of governance and assistance to the government in reforming the mechanisms of government, the civil service, the way people operate and the processes within the bureaucracy has probably been one of the weakest areas of the international effort since 2005. There has never been a comprehensive program for it, as there is with the Afghan National Security Forces.

lois, les règles et leur application. Beaucoup de travail reste à faire dans ce domaine. L'économie a toujours été dépendante de l'aide, ou c'était le cas avant l'invasion soviétique. Surtout durant l'ère soviétique, elle se caractérisait par des industries gérées par l'État et par une bureaucratie énorme et encombrante. Étant donné que l'économie se réoriente vers le secteur privé, les lois sont un vrai fouillis. Les lois et les règles sont mal rédigées et sont appliquées de manière irrégulière. Il est souvent plus honorable de violer les lois que de les respecter.

Le Canada a beaucoup de bonnes expériences dans ce domaine. Le Canada en a aussi beaucoup dans la réglementation des ressources naturelles et dans les agences de commercialisation, dont l'Afghanistan aura besoin pour en arriver vraiment au point où il pourra exporter ses projets.

Le fossé entre les riches et les pauvres est grand. Pourtant, tous les Afghans auxquels on parle veulent seulement des emplois. Ils ont du ressort, sont animés de l'esprit d'entreprise et désirent travailler. Ils ne veulent qu'un peu de paix et d'ordre, et un bon gouvernement, pour paraphraser l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. Ils veulent rendre la vie de leurs enfants un peu meilleure que la leur, mais pour cela, il leur faut du travail. Cela exige un développement économique, et selon moi, le Canada peut aider dans ce domaine.

La présidente : Merci beaucoup. L'une des choses qui m'a le plus marquée là-bas, c'est que les Afghans que j'ai vus, en particulier les femmes, sont extrêmement animés de l'esprit d'entreprise et peuvent créer quelque chose à partir de rien; c'est merveilleux.

Je vous remercie d'être là aujourd'hui. Je sais que vous êtes en Afghanistan et que ce n'est pas un bon moment du jour ou de la nuit pour vous. Nous allons donc essayer de poser des questions brèves et précises pour vous libérer rapidement et pour vous permettre de retourner vous coucher.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais vous interroger sur l'aspect de la gouvernance, non seulement au sujet du passé et de votre participation dans l'ECS, mais également au sujet du présent et bien entendu de l'avenir. Croyez-vous que nous avons fourni des instruments par l'intermédiaire du corps diplomatique ou d'autres entités de cette nature, et des gens qui peuvent inculquer et transmettre les connaissances qui permettront la création et le maintien d'une bonne gouvernance dans un État en difficulté, maintenant devenu une démocratie naissante?

Col Capstick : Vous avez toujours été reconnu pour les questions difficiles que vous me posez, général.

Selon mon expérience, l'un des aspects les moins bien réussis de l'effort de la communauté internationale depuis 2005, c'est toute la question de la gouvernance et de l'aide au gouvernement pour réformer les mécanismes gouvernementaux, la fonction publique, la façon dont les gens agissent et les processus au sein de la bureaucratie. Il n'y a jamais eu de programme d'ensemble, comme pour les forces de sécurité nationales de l'Afghanistan.

That is my military mind coming out. With the Afghan National Security Forces, we have one structure, one set of leaders and one set of lines of accountability for performance of the assistance. That has not existed here. There have been many programs in various ministries, but the dots have not been connected.

Here, there is nothing in a ministry that is the equivalent of a deputy minister in Canada, that is, a senior civil servant. The deputy ministers are political appointees. The quality of ministries is based strictly on the competence level, the drive and the professionalism of the minister. The ministries that have had good, solid ministers have made progress. The ones with ministers who are not as good and solid have not made progress.

Senator Dallaire: A country like ours has a depth of stable governance with the diplomatic corps, although depleted. It has not necessarily been used in the past to assist nations in bringing about governance within failing states. Do you see a body in this country that should take on that capability and engage itself more deliberately in the future to building governance over there, or do you see the diplomatic corps doing so?

Col. Capstick: I am not sure the diplomatic corps is the right place to look. Assistance in professionalizing the civil service of this country is really needed; it needs to be professionalized. Canada could play a role in that.

No one appears to be in charge of reforming the civil service here. The U.S. is clearly in charge of reforming the army. If someone were to be in charge, I am sure we could find, in Canada, a former deputy minister or former clerk of the Privy Council, with a staff of good civil servants, both retired and serving, who would be the perfect leader for that kind of effort.

Senator Segal: Colonel, I first want to express a deep appreciation for the remarkable work you did with SAT. I think it was the first time the Canadian Forces has had that kind of strategic engagement with a host government in a military activity. I think it brought great credit to our country and to all who served with you. I want to let you know that we do not take that sort of thing for granted, nor should anyone do so.

Will it matter at all if the Canadian mission comes to an end in 2011 relative to what you are now doing? Will your current work be able to continue? I understand you do not necessarily want to get into the discussion about what the government should or should not do. I respect that. However, from the perspective of organizations such as your own, which are on the ground trying to do really good things in the precise economic development area that people on all sides would like to see continue, does it matter for logistics and the security of your operation whether the Canadian Forces are there after 2011?

Col. Capstick: It would not matter much to our current operation here. It might matter a little in Kandahar province. In the other areas, we do not depend on the military for security or

C'est ma mentalité militaire qui ressort. Avec les forces de sécurité nationales de l'Afghanistan, nous avons une structure, un groupe de dirigeants et une hiérarchie des responsabilités quant à l'aide qui est dispensée. Cela n'existe pas ici. Bon nombre de programmes ont été instaurés dans plusieurs ministères, mais les liens n'ont pas encore été établis.

Ici, il n'y a rien dans un ministère qui est l'équivalent d'un sous-ministre au Canada, c'est-à-dire un haut fonctionnaire. Les sous-ministres sont issus de nominations politiques. La qualité d'un ministère se fonde essentiellement sur le niveau de compétence, l'instinct et le professionnalisme de son ministre. Les ministères qui ont eu un bon ministre sérieux ont progressé; les autres n'ont pas progressé.

Le sénateur Dallaire : Un pays comme le nôtre a une gouvernance stable et bien ancrée grâce à son corps diplomatique, bien qu'il soit réduit. Par le passé, on ne l'a pas nécessairement utilisé pour aider les nations à amener une gouvernance au sein d'États en difficulté. Y a-t-il un organisme dans ce pays qui devrait prendre les rênes et s'engager, à l'avenir, à établir de manière plus délibérée des gouvernances à l'étranger, ou croyez-vous que le corps diplomatique pourrait le faire?

Col Capstick : Je ne crois pas qu'on devrait se tourner vers le corps diplomatique. Le pays a besoin d'aide pour professionnaliser sa fonction publique; elle doit l'être. Le Canada pourrait y jouer un rôle.

Personne ne semble être responsable de réformer la fonction publique ici. Les États-Unis sont manifestement responsables de la réforme de l'armée. Si quelqu'un devait être nommé responsable, je suis persuadé que nous pourrions trouver, au Canada, un ancien sous-ministre ou un ancien greffier du Conseil privé qui, avec une équipe composée de bons fonctionnaires retraités et en service, serait le candidat parfait pour ce genre de travail.

Le sénateur Segal : Colonel, pour commencer, je tiens à exprimer ma plus sincère appréciation quant au travail remarquable que vous avez accompli avec l'ECS. Selon moi, c'était la première fois que les Forces canadiennes avaient ce genre de coopération stratégique avec un gouvernement hôte dans le cadre d'une activité militaire. Selon moi, cela fait honneur au Canada et à tous ceux qui ont servi à vos côtés. Je tiens à vous faire savoir que nous ne tenons pas ce genre de choses pour acquis et que personne ne le devrait d'ailleurs.

Est-ce que la fin de la mission canadienne en 2011 aura une incidence sur ce que vous accomplissez en ce moment? Serez-vous en mesure de poursuivre votre mission actuelle? Je comprends que vous ne souhaitez pas nécessairement discuter de ce que le gouvernement devrait ou ne devrait pas faire. Je respecte cela. Toutefois, du point de vue des organisations comme la vôtre, qui sont sur le terrain en train d'essayer d'accomplir de très belles choses dans le secteur précis du développement économique que tout le monde souhaite voir se poursuivre, est-ce important que les Forces canadiennes soient là après 2011 pour s'occuper de la logistique et de la sécurité de votre mission?

Col Chapstick : Cela ne dérangerait pas vraiment notre mission actuelle ici. Peut-être que cela se ferait sentir un peu dans la province de Kandahar. Dans les autres endroits, nous ne dépendons pas de

logistics. We do have a great relationship with the Canadian embassy here in Kabul. In Kandahar, we do a fair bit with the Canadian Provincial Reconstruction Team there.

That said, we also do a fair bit with everyone else who is spending money in Kandahar province. At the end of the day, the 800-pound gorilla in the room is the United States mission, which has an official “Afghan first” policy that applies to all components of the mission — state aid and military. That will keep us busy.

In Kandahar, we are low profile in terms of our security posture down there. Whether Canadian troops are here or not, there will be some kind of troops in Kandahar, and we will learn how to work with them.

Senator Segal: I have one supplementary question. Many of the opponents of the end of the mission, not just for Canada but for NATO overall, argue that the deep corruption in Afghan society and government is such that it makes the proposition utterly hopeless. You have now had experience with various parts of this pyramid. You have broad experience in other countries, in the service of Queen and country. Can you give us a view on that?

It strikes me that it is very easy for people in one country to talk about another country being deeply caught up in dishonesty and all the rest. Can you give us your own sense of how we are doing on that front and what progress is being made, or would you count yourself among the counsels of despair who are out there on a full-time basis trying to destroy the mission?

Col. Capstick: There is corruption within all elements of what is going on in the Afghan government. Without a doubt there is low-level corruption in dealing with traffic policemen on the streets. However, I sit in the middle and hear the international view of corruption, which puts 100 per cent of the blame on the shoulders of the Afghans. I also hear the Afghan view of corruption that puts the blame on international shoulders.

The shenanigans of international contractors that have gone on over the last eight years make some of the Afghan shenanigans look like amateur hour. We all know that. The corruption here could be mitigated with joint Afghan and international efforts to do so. In some areas, progress is being made. Every day we deal with what we think are clean Afghan businesses that become truly upset about the corruption because they do not want to be in that game. Their society is not inherently corrupt.

Senator Lang: As you know, the question of Afghanistan is in the news here in Canada almost every day. We seldom hear about the positive aspects or changes that perhaps are taking place. It is good to hear that an organization such as yours is making some positive changes for the people of Afghanistan.

l'armée pour nous occuper de la sécurité et de la logistique. Nous entretenons d'excellents rapports avec l'ambassade canadienne ici à Kaboul. À Kandahar, nous travaillons beaucoup avec l'équipe provinciale de reconstruction canadienne.

Cela dit, nous travaillons aussi beaucoup avec tous ceux qui investissent de l'argent dans la province de Kandahar. En fin de compte, le mastodonte de la région reste tout de même la mission américaine, qui adopte une politique « les Afghans d'abord » qui s'applique à tous les éléments de la mission : l'aide au gouvernement et l'armée. Cela nous tiendra occupés.

À Kandahar, nous restons discrets pour ce qui est de notre posture de sécurité. Que les troupes canadiennes soient ici ou pas, il y aura tout de même des militaires à Kandahar, et nous allons apprendre à travailler avec eux.

Le sénateur Segal : J'ai une question complémentaire. Bon nombre d'opposants à la fin de la mission, pas seulement du Canada, mais de l'OTAN dans son ensemble, prétendent que la corruption profondément ancrée dans la société et le gouvernement afghan est telle qu'elle rend la tâche tout à fait impossible. Vous avez désormais de l'expérience avec les différentes sections de cette pyramide. Vous possédez une vaste expérience dans d'autres pays, au service de la Reine et du Canada. Pouvez-vous nous donner une vision d'ensemble de cela?

Il me semble qu'il est très facile pour les gens d'un pays de parler d'un autre pays où sévit entre autres la malhonnêteté. Pouvez-vous nous dire comment vont les choses à cet égard et quels progrès sont accomplis selon vous, ou faites-vous plutôt partie des défaitistes qui sont là-bas à temps plein et qui tentent de détruire la mission?

Col Capstick : La corruption existe dans tous les aspects du gouvernement afghan. Sans aucun doute, il y a de la corruption de bas niveau parmi les policiers de la circulation. Cependant, je reste au milieu et j'entends le point de vue international selon lequel la corruption est causée à 100 p. 100 par les Afghans. J'entends également l'opinion des Afghans, qui jettent le blâme sur la communauté internationale.

Les manigances d'entrepreneurs internationaux qui durent depuis huit ans donnent l'impression que certaines des manigances afghanes sont le fait d'amateurs. Nous le savons tous. La corruption pourrait être réduite si l'Afghanistan et la communauté internationale faisaient des efforts conjoints pour y arriver. Dans certains secteurs, des progrès ont été réalisés. Chaque jour, nous faisons affaire avec des entreprises afghanes que nous croyons propres, qui, à notre avis, sont inquiètes de la corruption, car elles ne veulent pas jouer ce jeu. Leur société n'est pas foncièrement corrompue.

Le sénateur Lang : Comme vous le savez, la question de l'Afghanistan fait la nouvelle presque tous les jours au Canada. Nous entendons rarement parler des aspects ou des changements positifs qui existent peut-être. Je suis heureux d'entendre qu'un organisme comme le vôtre fait des changements positifs pour les gens de l'Afghanistan.

I will go back to your opening comments on the question of governance, similar to Senator Dallaire's questions. You emphasized that various Afghan government departments basically depended on the political minister of the day. Of course, that causes concern, because it will be difficult to weed out corruption if there are neither rules nor a strong civil service.

I understand that you led the Strategic Advisory Team in 2005. You also experienced the changeover to the Canadian Governance Support Office, CGSO, in charge of working with the civil service. If you were in charge today, would you go back to the strategic advisory team concept as opposed to the existing situation?

Col. Capstick: I do not know enough about what the CGSO does as opposed to what the SAT did. The CGSO is different in that it provides a more traditional technical assistance in specialty areas, whereas the SAT was more general in trying to help Afghan agencies with strategic planning capabilities.

There are strengths and weaknesses in both models. Neither is sufficient to address the required massive reform in the Afghan civil service. A far higher powered comprehensive effort that addresses everything is necessary.

Senator Lang: Taking this a little further, do you have any idea of how to go about that reform? How would that change be made? That would seem to be fundamental if we are to be successful.

Col. Capstick: The international community needs a program that is analogous to the Afghan National Army or the Afghan National Security Forces with one international agency or organization in charge. There must be the right kind of people and the right level of people as the main leader of such reform. A senior retired Canadian public servant would be ideal for that kind of job in conjunction with the right kind of people in the teams at the working level. Currently, in some ministries in this city you cannot move without bumping into an adviser to the minister because there are so many of them. However, a great deal of work needs to be done with the working-level Afghans in the ministries, to give them a hand and teach them the skills they need, without doing their jobs for them. The civil service academy here likely needs to be professionalized much more as well.

Senator Banks: I will pursue the area that was introduced by Senator Segal and Senator Lang. By way of historical context, the SAT in 2005 and in the subsequent two to three years was for all intents and purposes a secretariat to advise the President of Afghanistan. One assumes that there was a certain amount of resistance from him at that time to some of the ideas proposed by the SAT.

Everyone accepts that, in terms of rebuilding and refurbishment of Afghanistan, we want a form of government that functions. It might not be our form of government or a form of government that

Je vais revenir à ce que vous avez dit dans votre déclaration préliminaire au sujet de la question de la gouvernance; ma question est similaire à celles posées par le sénateur Dallaire. Vous avez souligné que plusieurs ministères du gouvernement afghan dépendent essentiellement du ministre politique du jour. Bien entendu, cela suscite des inquiétudes, car il sera difficile d'éliminer la corruption s'il n'y a ni règles, ni fonction publique solide.

Je crois comprendre que vous avez mené l'équipe consultative stratégique en 2005. Vous avez également vécu le passage au Bureau canadien d'appui à la gouvernance, le BCAG, qui est chargé de travailler en collaboration avec la fonction publique. Si vous étiez le responsable aujourd'hui, retourneriez-vous au concept d'équipe consultative stratégique, contrairement à ce qui se passe actuellement?

Col Capstick : Je ne connais pas suffisamment les différences entre le BCAG et l'ECS. Le BCAG est différent en ce qu'il offre une assistance technique plus traditionnelle dans diverses spécialités, tandis que l'ECS tentait plus généralement d'aider les organismes afghans dans leurs capacités de planification stratégique.

Les deux modèles comportent des forces et des faiblesses. Aucun des deux ne suffit pour réaliser la réforme massive de la fonction publique afghane qui s'impose. Une action globale beaucoup plus puissante qui porte sur tous les aspects est nécessaire.

Le sénateur Lang : Pour pousser la réflexion un peu plus loin, avez-vous une idée des moyens à prendre pour faire cette réforme? Comment ce changement serait-il fait? Il semble que c'est fondamental si nous voulons réussir.

Col Capstick : La communauté internationale a besoin d'un programme comparable à l'armée nationale afghane ou aux Forces de sécurité nationale afghanes et d'une agence internationale ou d'un organisme international responsable. Il faut qu'une telle réforme soit menée par la bonne personne, d'un niveau approprié. La personne idéale pour ce type de travail serait un supérieur à la retraite qui a été au service de la fonction publique; et il faudrait qu'il ait la collaboration d'équipes composées de personnes appropriées sur le terrain. Actuellement, dans certains ministères de cette ville, on ne peut pas se déplacer sans tomber sur un conseiller du ministre parce qu'il y en a tellement. Toutefois, il faut faire beaucoup de travail dans les ministères pour les Afghans qui travaillent sur le terrain, pour leur prêter main-forte et leur transmettre les compétences dont ils ont besoin, sans faire le travail à leur place. De plus, il semble qu'une professionnalisation de l'école de la fonction publique s'impose.

Le sénateur Banks : Je vais poursuivre dans la même veine que le sénateur Segal et le sénateur Lang. Pour vous donner un contexte historique, en 2005 et au cours des deux à trois années suivantes, l'ECS était pratiquement un secrétariat qui conseillait le président de l'Afghanistan. On présume qu'il opposait une certaine résistance à certaines des idées proposées par l'ECS à l'époque.

Nous sommes tous d'accord que, sur le plan de la reconstruction et de la réforme de l'Afghanistan, nous voulons une forme de gouvernement qui fonctionne. Il ne s'agira peut-être pas de notre

we would like very much or even perhaps recognize, but we want to see a government that works somehow. You must have had some direct hands-on experience with the resistance, because if what you describe is to happen, it can happen only if the president says so. That is the impression we came away with. When you were there, did you find President Karzai amenable to and willing to consider the kind of public service reforms in Afghanistan that you are talking about?

Col. Capstick: I do not know how deeply I could speak to that question. I know that President Karzai was very appreciative of the SAT, and he told people to cooperate. It was a different world in terms of personalities, and much of it was based on the fact that both General Hillier, then Chief of the Defence Staff, and then Ambassador Chris Alexander had excellent relationships with President Karzai at the time. When General Hillier spoke, President Karzai listened, although he did not always do exactly what was recommended.

Resistance tends to come from people who are in positions of power or want to be in positions of power for their own reasons. It is a highly complicated set up in terms of being able to accommodate the various ethnic groups, regional interests and political interests not only within the cabinet but also within the presidency, which at the time was populated by many senior advisers. In every ministry, there was a counterpart Afghan senior adviser in the president's office. When you talked about finance, you did not know whether you should listen to the finance minister or to the president's senior economic adviser. I believe that has been fixed.

Senator Banks: If you were the king, how would you solve the problem that you have just described, which is that the people who need to be reformed in large part are the very people who oppose the reform and have the means to do so?

Col. Capstick: I believe the best way to resolve the problem is to work with, encourage and support those in government who want reform to happen. Approximately half a dozen ministers in the current cabinet want to move forward with reform and professionalize the government. Over time, they will push the opposers of reform out the door. It will happen, but it will take time.

Senator Banks: The answer is to find the good guys and reward them.

Col. Capstick: I would not say "reward them," but I would say we need to support them and move them forward with the kind of help they need.

The Chair: I have a related question to make the distinction. Do you work with aid dollars?

Col. Capstick: Do I work with aid dollars?

The Chair: Yes, with foreign aid dollars.

Col. Capstick: We are funded by the Canadian International Development Agency, CIDA.

The Chair: I mean from any other bodies.

forme de gouvernement ou d'une forme de gouvernement qui nous plairait bien, ou même que nous reconnaissons, mais nous voulons voir un gouvernement qui fonctionne d'une façon ou d'une autre. Vous avez certainement dû être un témoin direct de cette résistance, car si ce que vous décrivez se produit, ce sera uniquement parce que le président l'aura accepté. Nous sommes restés avec cette impression. Lorsque vous étiez là-bas, avez-vous trouvé que le président Karzai était ouvert à l'idée et disposé à envisager le type de réforme de la fonction publique en Afghanistan dont vous parlez?

Col Capstick : Je ne sais pas jusqu'où je peux aller pour cette question. Je sais que le président Karzai était très reconnaissant de l'ECS et qu'il disait aux gens de collaborer. Sur le plan des personnalités, c'était un monde différent et, dans une large mesure, c'était dû au fait que le général Hillier, qui était alors chef d'état-major de la Défense, et l'ambassadeur Chris Alexander entretenaient d'excellentes relations avec le président Karzai à ce moment-là. Lorsque le général Hillier parlait, le président Karzai écoutait, même s'il ne faisait pas toujours ce qu'on lui recommandait.

La résistance tend à se manifester chez des gens qui sont en position de pouvoir ou qui veulent l'être pour des raisons qui leur sont propres. Il est très compliqué d'arriver à accommoder les divers groupes ethniques, les intérêts régionaux et les intérêts politiques, non seulement au sein du gouvernement, mais également à la présidence qui, à l'époque, était composée entre autres d'un grand nombre de conseillers principaux. Pour chaque ministère, il y avait un conseiller principal afghan homologue au bureau du président. Lorsqu'on parlait de finances, on ne savait pas s'il fallait écouter le ministre des Finances ou le conseiller économique principal du président. Je crois que cela a été corrigé.

Le sénateur Banks : Si vous étiez le roi, comment régleriez-vous le problème que vous venez de décrire, celui des gens visés par la réforme qui sont en grande partie ceux qui s'opposent à la réforme et qui ont les moyens de le faire?

Col Capstick : À mon avis, la meilleure façon de régler le problème, c'est de travailler avec les membres du gouvernement qui sont pour la réforme, les encourager et les appuyer. Environ une demi-douzaine de ministres du cabinet actuel veulent aller de l'avant avec la réforme et professionnaliser le gouvernement. Avec le temps, ils feront sortir les opposants. Cela se produira, mais il faudra du temps.

Le sénateur Banks : La solution est de trouver les bonnes personnes et de les récompenser.

Col Capstick : Je ne dirais pas « les récompenser », mais je dirais que nous devons les appuyer et les faire avancer en leur donnant l'aide dont ils ont besoin.

La présidente : J'ai une question liée à cela, pour faire la distinction. Fonctionnez-vous avec des fonds d'aide?

Col Capstick : Si je fonctionne avec des fonds d'aide?

La présidente : Oui, des fonds d'aide internationale.

Col Capstick : Nous sommes financés par l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI.

La présidente : Je veux dire, de tout autre organisme.

Col. Capstick: We get our money for our Helmand operation from the British Department for International Development.

The Chair: Are you under the same obligation to put an Afghan face on the expenditure of those dollars, as has long been the motivation, so that people might believe they are receiving help from their government?

Col. Capstick: No, we do not distribute dollars because of what we do. We basically facilitate between the international community and Afghan businesses.

The way our project is set up, by 2012, we want it to be entirely an Afghan entity. We do not know the funding past 2012. In fact, our aim is to make it a self-sustaining Afghan entity that actually charges for services.

The Chair: That is helpful.

Col. Capstick: I do not give out money.

The Chair: I wanted to make these things clear on the record.

Senator Meighen: Thank you, colonel, for being with us. I want to go to the question of the infrastructure projects that you probably know something about, being on the ground there. Over two years ago, when this committee was there, we kept looking for infrastructure projects, and we could not find any. That was a big disappointment. One wondered where all the Canadian aid had gone. We did see in our last visit the road being built by the army from the vantage point of the Ma'sum Ghar Forward Operating Base. We know about the Dahla Dam. Any infrastructure projects that seemed to succeed were largely being carried out by the army, digging wells and that sort of thing with the Provincial Reconstruction Team. What is the security status of infrastructure projects that are under way? Are they under constant threat? Has it improved? Have non-governmental organizations, NGOs, returned in some numbers to Afghanistan? There were few there, if any, when we were last there.

Col. Capstick: The security of infrastructure projects depends largely on where they are in the country. I do not get out on the ground enough to comment specifically on specific areas. I can tell you that a huge number of infrastructure projects are funded by any number of sources. I do not know whether CIDA does a lot of infrastructure, but the United States Agency for International Development, USAID, does, and the U.S. military is doing infrastructure projects all around the country. Their ambition is to use Afghan firms to do those projects, to the maximum extent possible. For example, in the next approximately two years, the U.S. Department of Defence will do about \$10-billion worth of infrastructure projects — roads, bridges, dams, culverts — and they want to use as many Afghan businesses as they can to do those. That changes the entire security picture because they tend not to get attacked.

Col. Capstick : Pour notre opération dans le Helmand, nous recevons des fonds du Département britannique pour le développement international.

La présidente : Avez-vous la même obligation de donner un visage afghan à ces fonds dépensés, comme cela a été longtemps la motivation, ce qui ferait croire aux gens qu'ils reçoivent l'aide du gouvernement?

Col. Capstick : Non, nous ne distribuons pas de fonds en raison de ce que nous faisons. Essentiellement, nous faisons le lien entre la communauté internationale et les entreprises afghanes.

D'après la façon dont notre projet est mis en place, d'ici 2012, nous voulons que l'entité soit totalement afghane. Nous ne savons rien au sujet des fonds au-delà de 2012. En fait, notre objectif est d'en faire une entité afghane autonome qui facture des services.

La présidente : C'est utile.

Col. Capstick : Je ne distribue pas d'argent.

La présidente : Je voulais mettre ces choses au clair pour les fins du compte rendu.

Le sénateur Meighen : Merci de votre présence, colonel. Je veux passer à la question des projets d'infrastructure, que vous connaissez probablement, étant donné que vous êtes sur le terrain. Il y a plus de deux ans, lorsque notre comité était là-bas, nous avons cherché des projets d'infrastructure, mais n'avons pas pu en trouver. Cela nous a énormément déçus. C'était à se demander où était passée toute l'aide canadienne. Lors de notre dernière visite, nous avons vu les routes que l'armée était en train de construire, du lieu d'observation de la base d'opérations avancées de Ma'sum Ghar. Nous sommes au courant du projet du barrage Dahla. Tous les projets d'infrastructure qui ont semblé avoir eu du succès étaient largement menés par l'armée, qui creusait des puits et faisait toute sorte d'autres choses avec l'équipe provinciale de reconstruction. Quel est le statut de sécurité des projets d'infrastructure en cours? Sont-ils constamment menacés? Y a-t-il eu de l'amélioration? Un certain nombre d'organisations non gouvernementales, d'ONG, sont-elles retournées en Afghanistan? Il y en avait peu là-bas, s'il y en avait, lorsque nous y étions.

Col. Capstick : La sécurité des projets d'infrastructure dépend en grande partie du lieu où ils sont réalisés dans le pays. Je ne vais pas assez souvent sur le terrain pour pouvoir faire des observations précises sur ces secteurs spécifiques. Je peux vous dire qu'énormément de projets d'infrastructure sont financés par nombre de sources. Je ne sais pas si l'ACDI mène beaucoup de projets d'infrastructure, mais c'est le cas de l'Agence américaine pour le développement international, l'USAID, et l'armée américaine mène des projets d'infrastructure partout au pays. Ils ont l'ambition de se servir d'entreprises afghanes, dans la mesure du possible, pour réaliser ces projets. Par exemple, au cours des deux prochaines années environ, le Département de la défense américain réalisera l'équivalent de 10 milliards de dollars en projets d'infrastructures — routes, ponts, barrages, pontceaux — et il veut se servir du plus grand nombre d'entreprises afghanes possibles pour ce faire. Cela change complètement la situation de la sécurité, car on n'a pas tendance à les attaquer.

Senator Meighen: Is that because too many people are legitimately drawing benefit from it?

Col. Capstick: They are giving jobs to the local people. If the local people feel they have an ownership in the project, things tend to calm down quite a bit. If it is a great, big international company, it is a different story.

Senator Meighen: I should have been more precise in my question. We were only in the south, in and around Kandahar, so I cannot comment on development projects in the rest of the country. I am glad to hear the situation is improving or seems to be more stable. Thank you.

Senator Nolin: Colonel, I want to go back to the question of the security of your organization, as raised by Senator Segal. Do I understand that you do not rely on military security for your organization?

Col. Capstick: That is correct.

Senator Nolin: What about the other development agencies operating in Kandahar?

Col. Capstick: I do not know of any that rely on the Canadian Forces for their security.

Senator Nolin: Let me be very straightforward with you. After 2011, the Canadian Forces will have left. What will happen to the security of our own organizations doing development in that region?

Col. Capstick: I am not sure I can answer that question. The only one I know intimately is our organization. We are very small. I have two Afghan staff in our office in Kandahar, and I have one expatriate who works out of Kandahar airfield. When he has to move out of there into the Provincial Reconstruction Team or into town, he goes with a private security contractor.

The other companies I know working down there, SNC-Lavalin PAE and Agriteam Canada, have private security contractors. The military presence colours the overall security in the province, the region, the city. Our specific security needs are met differently by private security contractors.

Senator Nolin: On a different topic, your organization recently co-hosted an Afghan female business leaders conference. Can you give us your impression of the inroads Afghan women are making?

Col. Capstick: Afghan women businesses have a very tough, uphill battle. The overall culture is not conducive to women working, never mind running businesses, but there are some that are working very hard to move that forward. Like everything else, it will not happen by itself. It needs an international kick-start. For example, right now, the U.S. is buying all of the uniforms, the equipment, everything for the Afghan National Security Forces, and the Americans have done one project where they have done a set-aside for female-owned businesses. The first slice will be a \$35-million contract for socks and underwear for the Afghan

Le sénateur Meighen : Est-ce parce que trop de gens en bénéficient légitimement?

Col Capstick : Ils donnent des emplois à la population locale. Si les gens de la population sentent qu'ils ont une part du projet, les choses tendent à se calmer beaucoup. S'il s'agit d'une grande société internationale, c'est une autre histoire.

Le sénateur Meighen : Ma question aurait dû être plus précise. Comme nous sommes allés uniquement au sud, à Kandahar et aux environs, je ne peux pas faire de commentaires sur les projets de développement du reste du pays. Je suis heureux d'entendre que la situation s'améliore ou semble plus stable. Merci.

Le sénateur Nolin : Colonel, je veux revenir à la question de la sécurité de votre organisme, comme l'a soulevée le sénateur Segal. Dois-je comprendre que votre organisme n'a pas recours à la sécurité militaire?

Col Capstick : C'est exact.

Le sénateur Nolin : Qu'en est-il des autres organismes de développement qui évoluent à Kandahar?

Col Capstick : Je n'en connais aucune qui a recours aux Forces canadiennes pour sa sécurité.

Le sénateur Nolin : Je serai très franc avec tous. Après 2011, les Forces canadiennes seront parties. Qu'en sera-t-il de la sécurité de nos propres organismes qui font du développement dans cette région?

Col Capstick : Je ne suis pas certain de pouvoir répondre à cette question. Le seul organisme que je connais bien est le nôtre. Il est de très petite taille. Notre bureau à Kandahar comprend deux membres du personnel qui sont afghans et un expatrié qui travaille en dehors de l'aéroport de Kandahar. Lorsqu'il doit se déplacer à l'extérieur avec l'équipe provinciale de reconstruction ou en ville, il le fait avec une agence de sécurité privée.

Les autres entreprises que je connais qui travaillent là-bas, SNC-Lavalin PAE et Agriteam Canada, ont des agences de sécurité privées. La présence militaire fausse la situation générale en matière de sécurité dans la province, la région et la ville. Les agences de sécurité privées répondent à nos besoins dans ce domaine.

Le sénateur Nolin : Dans un autre ordre d'idées, votre organisme a été l'hôte conjoint d'une conférence sur les femmes afghanes chefs d'entreprises. Pouvez-vous nous donner vos impressions sur les percées que les femmes afghanes réalisent?

Col Capstick : La bataille des femmes entrepreneures afghanes est très difficile et loin d'être gagnée. Comme la culture du pays n'encourage pas les femmes à travailler, il n'est pas question pour elles de diriger une entreprise, mais certaines travaillent très fort à faire avancer les choses. Comme pour toute autre chose, cela ne se produira pas tout seul. L'aide de la communauté internationale est nécessaire. Par exemple, les Américains achètent présentement tous les uniformes, l'équipement, tout ce qu'il faut aux Forces de sécurité nationale afghanes, et ils ont élaboré un projet d'allocation de fonds pour des entreprises appartenant à des

security forces. We have been working with women businesses for over a year on that.

Senator Nolin: Who is “we”?

Col. Capstick: Our organization.

Senator Nolin: Not the Canadian Forces.

Col. Capstick: Not the Canadian Forces, no. Peace Dividend Trust. We have been working with them, training them on proposals and so forth. We will see how it comes out.

Senator Nolin: What about the Canadian Forces?

Col. Capstick: I do not know what the Canadian Forces does, sir. Down in Kandahar, you are very hard-pressed to find a woman-owned business.

Senator Nolin: When you organized that conference, did you hear from local women who knew that you are a Canadian and who came to you asking why Canada is not doing it if the U.S. is able to?

Col. Capstick: I can say I have not, because to most Afghans, the internationals are the internationals. Canada does not do the kind of things like the U.S. does, such as buying all the stuff for the security forces. They are spending \$10 billion a year for the next five years. The Canadian Forces are down in Kandahar. I do not know of many women-owned businesses in Kandahar province. It is a cultural thing.

Senator Day: Colonel, I am starting to get a bit of a feeling for the Peace Dividend Trust.

Before I ask some specific questions in regard to that, my understanding was that the Strategic Advisory Team was primarily General Hillier's concept, although it did not consist entirely of military personnel. Please correct me if I am wrong. I am wondering whether the Canadian Governance Support Office that replaced the Strategic Advisory Team in 2008 is more under the International Security Assistance Force, ISAF, and fits into the overall leadership, or is it still a Canadian initiative?

Col. Capstick: I do not know how they are set up and structured. I know they do not have anything to do with ISAF. They are funded by the Government of Canada. They are run by a Canadian organization, CANADEM. You would probably have to ask the head of aid here or the ambassador what they actually do. I am not involved with them, nor do I interact with them.

Senator Day: Let me move to the Peace Dividend Trust, which is a Canadian initiative as well. Do you fit into any other more global or state structure? Do you work closely with USAID, for example, or are there a number of groups out there trying to achieve the same thing?

Col. Capstick: We are unique. We are the only organization that does what we do. We work with the Afghan Ministry of Commerce and Industries to do what we do. We work with an

femmes. La première tranche sera un contrat de 35 millions de dollars pour fournir des bas et des sous-vêtements aux Forces de sécurité afghanes. Nous travaillons à ce projet avec des femmes entrepreneures depuis plus d'un an.

Le sénateur Nolin : À qui se réfère ce « nous »?

Col Capstick : À notre organisme.

Le sénateur Nolin : Pas aux Forces canadiennes?

Col Capstick : Non, pas aux Forces canadiennes; à Peace Dividend Trust. Nous travaillons avec elles, leur enseignons les projets, et cetera. Nous verrons ce qu'il en résultera.

Le sénateur Nolin : Qu'en est-il des Forces canadiennes?

Col Capstick : Je ne sais pas ce que les membres des Forces canadiennes font, monsieur. A Kandahar, on a beaucoup de mal à trouver une entreprise qui appartient à une femme.

Le sénateur Nolin : Lorsque vous avez organisé cette conférence, des femmes de la région qui savaient que vous étiez un Canadien vous ont-elles demandé pourquoi le Canada ne le fait pas, étant donné que les États-Unis en sont capables?

Col Capstick : Je peux dire que non, car pour la plupart des Afghans, les acteurs internationaux sont les acteurs internationaux. Le Canada ne fait pas le même genre de choses que les États-Unis, comme acheter tout l'équipement pour les forces de sécurité. Ils dépenseront 10 milliards de dollars par année pour les cinq prochaines années. Les Forces canadiennes sont à Kandahar. Je ne connais pas beaucoup d'entreprises qui appartiennent à des femmes dans la province de Kandahar. Il s'agit d'un fait culturel.

Le sénateur Day : Colonel, je commence à saisir ce qu'est le Peace Dividend Trust.

Avant de vous poser des questions précises à cet égard, je dois dire que je croyais que l'équipe consultative stratégique était avant tout un concept du général Hillier, même s'il ne comprenait pas uniquement le personnel militaire. S'il vous plaît, corrigez-moi si je me trompe. Je me demande si le Bureau canadien d'appui à la gouvernance, qui a remplacé l'équipe consultative stratégique en 2008, relève davantage de la Force internationale d'assistance à la sécurité, la FIAS, et s'inscrit dans le leadership global, ou s'il s'agit toujours d'une initiative canadienne?

Col Capstick : Je ne sais pas comment elle est constituée et structurée. Je sais qu'elle n'a rien à voir avec la FIAS. Elle est financée par le gouvernement du Canada. Elle est dirigée par un organisme canadien, CANADEM. Il faudrait probablement demander au chef de l'aide qui est ici ou à l'ambassadeur quel est son rôle en réalité. Je ne travaille pas avec les membres de cet organisme et je n'entretiens pas de relations avec eux.

Le sénateur Day : Passons au Peace Dividend Trust, qui est également une initiative canadienne. Vous inscrivez-vous dans une autre structure mondiale ou étatique? Travaillez-vous étroitement avec l'USAID, par exemple, ou un certain nombre de groupes là-bas tentent-ils d'accomplir les mêmes choses?

Col Capstick : Nous sommes uniques. Notre organisme est le seul à faire ce qu'il fait. Nous travaillons avec le ministère afghan du Commerce et de l'Industrie pour faire ce que nous faisons. Nous

organization called the Afghan Investment Support Agency, which is an arm of the Ministry of Commerce and Industries. They are the people who prepare the business licences. For example, we have over 5,000 Afghan businesses on our database. They have to show up with their licence and tax certificate. We work a fair bit with Minister Shahrani, who is now the Minister of Mines, in his role as leader of the economic cluster of ministries.

We will help any international organization apply its Afghan-first policy, and that includes USAID and any military organization. We do a lot with the Canadian and British Provincial Reconstruction Teams. With respect to international corporations here, American companies have caught on that they will not get an American contract unless they have an Afghan component to it. If it creates Afghan jobs, we are happy with that. That is the kind of interactions we have.

Senator Day: You are dealing with all international entities or as many as you can tap into.

Col. Capstick: Correct.

Senator Day: Do you then go out into the marketplace, and if something is not being produced that you think could be and could be sold to an international agency or entity, do you encourage that? Are you looking for all goods and services?

Col. Capstick: Yes, we do all kinds of advocacy. Part of the problem here is that the international community is inside their physical security bubbles. Most of us arrive here and we think all one can get is gravel and carpets in the Afghan marketplace. The international businesses cannot get out, and the Afghan businesses cannot get in, so we try to find out what the international demands are and express them to the Afghan businesses. Once they catch on to what the demand is, they will invest to meet that demand. There are people building factories in Kabul to produce to international standards in order to meet the demand. One guy does PVC pipes and is exporting them now. Meanwhile, contractors are still flying the stuff in from North America. Once Afghan businesses know what the demand is, they will step up and invest their own money.

Senator Day: As a final question, you educate Afghan personnel and businesses as to what the demand might be because they might not know. Is that right?

Col. Capstick: Correct. For the smaller businesses with less experience, we teach them how to fill in the very complicated acquisition forms and that sort of stuff. I have Afghan staff who are trained to do that.

Senator Day: Thank you very much, colonel. That is interesting.

Senator Dallaire: Colonel Capstick, I want to go back to the time you were at the SAT. We have heard here the concept of the three D's: defence, diplomacy and development. We have gone

collaborons avec l'Agence afghane de soutien à l'investissement, qui relève du ministère afghan du Commerce et de l'Industrie. C'est là qu'on prépare les permis d'exploitation d'un commerce. Par exemple, plus de 5 000 entreprises afghanes sont dans notre base de données. Les gens doivent se présenter avec leur permis et un certificat de taxes. Nous travaillons passablement avec le ministre Shahrani, qui est maintenant ministre des Mines, et l'aidons dans son rôle de leader du noyau économique des ministères.

Nous aiderons n'importe quel organisme international à appliquer sa politique axée sur l'Afghanistan, y compris l'USAID et tout organisme militaire. Nous faisons beaucoup de choses avec les équipes provinciales de reconstruction canadienne et britannique. Concernant les entreprises internationales ici, les entreprises américaines ont compris qu'elles n'obtiendraient pas de contrat américain à moins qu'une composante afghane y soit incluse. Si des emplois afghans sont créés grâce à cela, nous en sommes heureux. C'est le genre de relations que nous entretenons.

Le sénateur Day : Vous traitez avec toutes les entités internationales ou avec le plus grand nombre possible.

Col Capstick : C'est exact.

Le sénateur Day : Vous tournez-vous alors vers le marché, et si vous pensez que quelque chose qui n'est pas produit pourrait l'être et qu'il pourrait être vendu à un organisme international ou à une entité internationale, encouragez-vous cela? Recherchez-vous tous les biens et services?

Col Capstick : Oui, nous faisons la promotion de toutes sortes de choses. Une partie du problème qui se présente pour les Afghans, c'est que la communauté internationale entre dans leurs bulles de sécurité physique. La plupart d'entre nous arrivent ici et pensent que tout ce qu'on peut avoir ici, c'est du gravier et des tapis dans le marché afghan. Comme les entreprises internationales ne peuvent pas partir et les entreprises afghanes ne peuvent pas entrer, nous tentons de déterminer quelles sont les demandes internationales et nous communiquons ces renseignements aux entreprises afghanes. Une fois qu'elles comprennent en quoi consiste la demande, elles vont investir pour répondre à cette demande. Des gens construisent des usines à Kaboul pour faire de la production selon les normes internationales afin de répondre à la demande. Un homme fait des tuyaux en PVC et les exporte maintenant. Pendant ce temps, des entrepreneurs se font encore expédier par avion du matériel de l'Amérique du Nord. Une fois que les entreprises afghanes connaissent la demande, elles vont investir leur propre argent.

Le sénateur Day : Pour ce qui est de ma dernière question, vous renseignez le personnel afghan et les entreprises afghanes sur ce que pourrait être la demande, car ils ne le savent peut-être pas. Est-ce exact?

Col Capstick : C'est exact. Nous apprenons aux petites entreprises qui ont moins d'expérience à remplir les formulaires d'acquisition très complexes et à faire ce genre de choses. J'ai du personnel afghan qui est formé pour faire ce travail.

Le sénateur Day : Merci beaucoup, colonel. C'est intéressant.

Le sénateur Dallaire : Colonel Capstick, je veux revenir à l'époque où vous étiez dans l'ECS. On a parlé ici du concept des trois D : défense, diplomatie et développement. Nous sommes

out with this whole-of-government concept. However, on the ground over there, do you feel that civil servants, diplomats, CIDA people in development and officers have acquired enough multi-skilled or multi-disciplined workers to be able to integrate their capabilities in order to produce positive efforts together, or are there still significant frictions between those different players in the field?

Col. Capstick: I would be hard pressed to comment about the on-the-field experience there. When I was here with the SAT, it was obvious that when we were working together, we would figure out how to make things happen on the ground, but we are talking about a different world in 2005. This embassy was very tiny. There were a couple of CIDA people here, only about two or three diplomats and us. We worked out those issues. If you recall when the Provincial Reconstruction Team was first formed, there was only one CIDA person, one diplomat, and after Glyn Berry was tragically killed, there was a lot of disruption, so it was a different world.

My interaction here with Canadians is in the Canadian embassy, and it is leagues away from where it was in 2005 in terms of improvement. The ambassador is very inclusive. I am a civilian now and do not know how CIDA works with the military, but they work great with us. It has markedly improved in how it operates on the ground in Kandahar. With respect to the Provincial Reconstruction Team, you have to ask those guys; I am not familiar enough and do not participate on a day-to-day basis down there.

Senator Lang: I would like to go back to the question of security and your comments earlier about your experience in Kabul versus Kandahar. Obviously, Kandahar is a different world than Kabul. I get the impression, and correct me if I am wrong, that there is a sense of security in Kabul compared to other parts of the country, according to what you have said and the fact that you do not have military security. I gather you have private security for what you do. Why do you use private security versus military security?

Col. Capstick: The reality is that no one will provide us military security. It is that simple. It would be a complete misemployment of troops. That is my past speaking.

With respect to the way we operate in our offices in Mazar-e Sharif and Jalalabad, even when expatriates are there, we do not have security in Mazar-e Sharif because we do not need it in the north. In Jalalabad, we have an unarmed guard in our office because one of our employees is an Afghan woman, and sometimes people make rude remarks to her if she is there alone. In Kabul, we need security because the security situation here is unpredictable. There can be long periods with nothing and then periods of spectacular activity. The biggest risk to us here is being in the wrong place at the wrong time.

In addition, our office here has one other activity. We distribute tenders from internationals to Afghan businesses. When our office in downtown Kabul has upwards of 400 to 450 Afghan

partis de ce concept pangouvernemental. Toutefois sur le terrain, croyez-vous que les fonctionnaires, les diplomates, les gens de l'ACDI qui s'occupent du développement et les représentants sont des travailleurs assez polyvalents pour être en mesure de mettre en commun leurs capacités et de produire des efforts concrets ensemble, ou existe-t-il encore des frictions importantes entre ces différents joueurs sur le terrain?

Col Capstick : J'aurais de la difficulté à donner mon opinion sur ce qui se passe sur le terrain. Lorsque je faisais partie de l'ECS ici, il était évident que, quand nous travaillions ensemble, nous déterminions comment concrétiser les choses sur le terrain, mais nous étions dans un contexte différent en 2005. Cette ambassade était très petite. Il y avait deux ou trois membres de l'ACDI, seulement deux ou trois diplomates et nous. Nous avons réglé ces problèmes. Si vous vous en souvenez bien, lorsque l'équipe provinciale de reconstruction a été formée, il n'y avait qu'un membre de l'ACDI, un diplomate et, après que Glyn Berry a perdu la vie tragiquement, il y a eu beaucoup de perturbations; le contexte était donc différent.

J'ai des contacts avec des Canadiens à l'ambassade canadienne, et nous sommes à des années lumières de la situation de 2005 sur le plan des améliorations. L'ambassadeur est très ouvert. Je suis un civil maintenant et je ne sais pas de quelle façon l'ACDI collabore avec les militaires, mais elle travaille très bien avec nous. Ainsi, la façon d'opérer sur le terrain à Kandahar s'est nettement améliorée. Concernant l'équipe provinciale de reconstruction, vous devez poser la question à ces personnes; je ne la connais pas assez et je ne rencontre pas ses membres de façon quotidienne.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir sur la question de la sécurité et les commentaires que vous avez faits plus tôt concernant votre expérience à Kaboul par rapport à Kandahar. Évidemment, ces villes sont tout à fait différentes l'une de l'autre. J'ai l'impression, et corrigez-moi si je me trompe, qu'il y a un sentiment de sécurité à Kaboul par comparaison à d'autres régions du pays, selon ce que vous avez dit et le fait que vous n'avez pas de militaires pour assurer la sécurité. Je crois comprendre que vous avez recours à l'entreprise privée pour satisfaire vos besoins en sécurité. Pourquoi faites-vous appel au secteur privé plutôt qu'à l'armée?

Col Capstick : Les forces armées ne peuvent pas nous aider à cet égard. C'est aussi simple que cela. Par expérience, je peux dire que ce serait très mal utiliser les troupes.

Même quand il y a des expatriés, il n'y a pas de gardes de sécurité dans nos bureaux de Mazar-e-Charif, parce que ce n'est pas nécessaire dans le Nord. À Jalalabad, nous avons un garde de sécurité non armé, parce que les gens font parfois des commentaires désobligeants à une employée afghane si elle est seule. À Kaboul, nous avons besoin de gardes de sécurité parce que la situation est imprévisible. Il peut y avoir de longues périodes sans que rien ne se passe, ici, puis des périodes de grands troubles. Le plus grand risque que nous courons est d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

De plus, dans nos bureaux au centre-ville de Kaboul, nous communiquons les appels d'offres des entreprises étrangères aux gens d'affaires afghans. Nous accueillons plus de 400 ou

businessmen a month come in to pick up tenders, we would like to think they are all trustworthy, but we do need to take basic security precautions. Therefore, we have armed guards there who do discrete pat-downs and that kind of thing. In the town, we move around in armoured SUVs because you do not want to be in the wrong place at the wrong time in an unarmoured vehicle. It is that simple. Down south, we operate differently.

Senator Segal: You have been there for some time now in different roles. Is it getting better? Is there real improvement? Is it noticeable in economic activity, the employment of local nationals and the quality of investment in building a future for Afghanistan that is not only about war?

Col. Capstick: The improvement is noticeable in the three or four areas you just mentioned. In 2005, there were no privately owned banks in this country. There are now 15 Afghan-owned private banks in this country and one or two international ones.

In 2005, there were two cell phone companies, with hardly any penetration of the market. I have in my hand here a BlackBerry from Roshan, a Kabul-based company, so I can get my emails standing on a road in London. There are supermarkets in Kabul with bar code readers where Afghans can shop and see price tags on merchandise. Those areas are improving.

Other areas I wish I could say are improving but they are not. There are places in Kabul and outside of town that I would not go to today that I would have felt safe driving through in 2005, so it is a mixed picture.

Senator Banks: This is kind of a rude question, because our friends the Americans are the most generous nation on earth, but with respect to that \$10 billion being expended and their commitment to make sure it is spent on Afghans and to employ Afghans, in a contract to build a bridge, a culvert, or whatever is necessary, is there likely to be a Kellogg Brown and Root or a Halliburton as the head contractor that will subsequently employ subcontractors who might be Afghans?

Col. Capstick: If the project is large and complicated, that could be the case. However, I will tell you, the U.S. Ambassador to Afghanistan, Karl Eikenberry, who was Lieutenant-General Eikenberry the first time I was here, the commander of the American forces, basically coined the phrase "Afghan first" and forced Afghan-produced water into the U.S. military system as opposed to importing water.

General McChrystal is having the same effect over at ISAF. The Americans are committed, policy-wise, to Afghan first, and ISAF is now pushing upwards at NATO to get the same commitment from the rest of us.

Senator Banks: That is good to hear. Thank you.

de 450 hommes d'affaires afghans par mois et nous aimerions penser qu'ils sont tous dignes de confiance, mais nous devons prendre des précautions de base. Nous avons donc des gardes de sécurité armés qui peuvent effectuer des fouilles sommaires et ce genre de choses. En ville, nous nous déplaçons dans des VUS blindés, parce que nous ne voulons pas être au mauvais endroit au mauvais moment dans un véhicule inadéquat. C'est aussi simple que cela. Dans le Sud, nous procédons autrement.

Le sénateur Segal : Vous êtes là depuis un certain temps et vous avez occupé différentes fonctions. Les choses s'améliorent-elles vraiment? Constate-t-on de l'amélioration dans l'activité économique, dans l'embauche de citoyens afghans et dans la qualité de l'investissement pour bâtir un avenir qui ne concerne pas que la guerre, dans ce pays?

Col Capstick : On peut voir que les choses s'améliorent dans les trois ou quatre secteurs que vous venez de mentionner. En 2005, aucune banque n'appartenait à l'entreprise privée. Il y a maintenant 15 banques qui sont la propriété d'Afghans et une ou deux banques internationales.

En 2005, il y avait deux entreprises de cellulaires et la pénétration du marché était très faible. En ce moment, je tiens un BlackBerry fait par Roshan, une entreprise établie à Kaboul, qui me permet d'avoir accès à mes courriels, même dans les rues de Londres. À Kaboul, il y a maintenant des supermarchés où les Afghans peuvent connaître le prix des articles en les passant sous un lecteur de code à barres. Les choses s'améliorent dans ces domaines.

Par contre, les choses ne s'améliorent pas à d'autres égards, même si j'aimerais dire le contraire. À Kaboul et à l'extérieur de la ville, il y a des endroits où je n'irais pas, alors que je me sentais en sécurité d'y passer en voiture en 2005. Ce n'est donc ni noir, ni blanc.

Le sénateur Banks : Ma question peut paraître choquante, étant donné que nos amis les Américains sont les plus généreux qui soient. Cependant, concernant les 10 milliards de dollars supplémentaires qui sont investis à l'heure actuelle et que les Américains veulent consacrer à l'embauche d'Afghans pour construire un pont, une buse ou toute autre infrastructure nécessaire, est-il probable que, par exemple, Kellogg Brown and Root ou Halliburton soit le maître d'œuvre et que les Afghans interviennent, eux, à titre de sous-traitants?

Col Capstick : Si on parle d'un projet majeur et complexe, ce pourrait être le cas. Par ailleurs, l'ambassadeur des États-Unis en Afghanistan, Karl Eikenberry, doit être le premier à avoir dit « les Afghans en premier ». Lieutenant-général et commandant des Forces américaines à mon arrivée ici, M. Eikenberry a, en outre, fait en sorte que l'armée utilise de l'eau provenant d'Afghanistan plutôt que d'ailleurs.

Le général McChrystal fait le même genre de chose, à la FIAS. Aux États-Unis, on a la volonté politique de donner la priorité aux Afghans. La FIAS essaie maintenant de mobiliser la même volonté chez les gens de l'OTAN.

Le sénateur Banks : Je suis heureux de l'entendre. Je vous remercie.

The Chair: There are those who allege that activities such as yours and the presence of aid dollars across Afghanistan in some way leads to the destabilization because you are funding corrupt government or business officials on the edge. I am sure there is some of that. How do you weigh it out?

Col. Capstick: That is tough to weigh out. Of course corruption follows the money. The big dollars in this country are development dollars and U.S. military spending, and corruption will try to follow that money. Everyone is working hard to prevent that from getting any worse than it is. Mistakes were made eight years ago, and you cannot rewind history, but there is a lot of dedication now to try to fix the practices that have led to that.

The Chair: Thank you very much. We appreciate this extraordinary effort on your part, and maybe if you get home you will get a couple of hours before the day starts again for you.

That was Colonel (Retired) Mike Capstick with Peace Dividend Trust, based in Kabul, Afghanistan.

I am now pleased to welcome Terry Glavin, Research Coordinator, Canada-Afghanistan Solidarity Committee and cofounder of that organization. In an earlier life, he worked as a reporter, a columnist and an editor for *The Vancouver Sun* and *The Globe and Mail*. He has authored six books and won major literary prizes.

The recent report that his group has produced was released in March and is called *Keeping Our Promises—Canada in Afghanistan Post-2011: The Way Forward*. I went that day to listen to your remarks and the presentation of this report and decided it would be a valuable experience for us to listen to you. Do you have any opening comments?

Terry Glavin, Research Coordinator, Canada-Afghanistan Solidarity Committee: Thank you very much for the opportunity to speak. We are honoured and pleased to be here.

The Chair: Could you tell us a bit about how this group came together, so that all senators have some context?

Mr. Glavin: I thought that would be the best way to start. We came together in the fall months of 2007. We are from all walks of life: Afghan-Canadians, women's rights activist, human rights activists, writers and academics who were concerned at the time. As committee members will remember, Canada was poised to become the first country to possibly pull out completely from the 39-member ISAF coalition. We think we dodged the bullet a bit with the Manley panel, which was a fairly close reflection of what we had recommended.

Our founding members include people like the Honourable John Fraser; Flora MacDonald, a former cabinet minister; and Iona Campagnolo, former federal Liberal cabinet minister and former Lieutenant Governor of British Columbia. Grant Kippen, former chair of the Electoral Complaints Commission in Afghanistan, is a member. Eileen Olexiuk, who testified two or three weeks ago

La présidente : Il y a des gens qui affirment que des activités comme les vôtres et l'aide financière contribuent d'une certaine manière à la déstabilisation de l'Afghanistan, parce qu'on finance un gouvernement corrompu ou des représentants du monde des affaires sur la corde raide. Je suis sûre que c'est en partie vrai. Comment faites-vous la part des choses?

Col Capstick : C'est difficile à évaluer. Pour qu'il y ait de la corruption, il faut bien sûr de l'argent. Dans ce pays, les sommes les plus importantes qui sont dépensées le sont pour les projets de développement et les activités des forces américaines. Les gens corrompus essaient d'avoir accès à cet argent. Néanmoins, tout le monde travaille fort pour que la situation ne s'aggrave pas. On a commis des erreurs il y a huit ans, mais on ne peut pas revenir en arrière et on s'efforce désormais à corriger les pratiques qui nous ont menés là où nous en sommes.

La présidente : Je vous remercie beaucoup. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir pris le temps de nous parler. Si vous retournez à la maison, vous pourrez peut-être dormir deux ou trois heures avant que le jour se lève.

C'était le colonel à la retraite Mike Capstick de la Peace Dividend Trust, établie à Kaboul, en Afghanistan.

J'ai maintenant le plaisir d'accueillir Terry Glavin, coordonnateur de la recherche au Canada-Afghanistan Solidarity Committee, dont il est le cofondateur. Il a déjà été journaliste, chroniqueur et rédacteur en chef du *Vancouver Sun* et du *Globe and Mail*. Il a écrit six livres et il a gagné des prix littéraires de premier plan.

Le dernier rapport du CASC, produit en mars, est intitulé *Tenir nos promesses—Le Canada en Afghanistan au-delà de 2011 : la voie à suivre*. Lors du dépôt du rapport, je vous ai écouté faire des commentaires et j'ai pensé qu'il serait utile de vous inviter à comparaître. Voulez-vous faire une déclaration liminaire?

Terry Glavin, coordonnateur de la recherche, Comité de solidarité Canada-Afghanistan : Merci beaucoup de nous donner l'occasion de vous parler. Nous sommes honorés d'être ici.

La présidente : Pouvez-vous nous dire comment le groupe a été mis sur pied pour que tous les sénateurs connaissent un peu le contexte?

M. Glavin : Je pense que c'est la meilleure façon de commencer. Le groupe a été mis sur pied à l'automne 2007. Ses membres proviennent de tous les milieux. Il y a des Canadiens d'origine afghane, des militants des droits de la femme, des militants des droits de la personne, des écrivains et des universitaires. Vous savez que le Canada est le premier pays en passe de se retirer complètement de la FIAS, une coalition de 39 pays. Nous pensons que nous avons un peu contourné le problème avec la commission Manley, où on a recommandé à peu près les mêmes choses que nous.

Parmi nos membres fondateurs figurent l'honorable John Fraser, Flora MacDonald, ancienne ministre, et Iona Campagnolo, ancienne ministre libérale pour le gouvernement fédéral et ancienne lieutenant-gouverneure de la Colombie-Britannique. Le comité comprend maintenant Grant Kippen, ancien président de la Commission des plaintes électorales en Afghanistan, et Eileen

before the House of Commons Special Committee on the Canadian Mission in Afghanistan and who is a former second-in-command of the embassy in Kabul, is also a member of the Canada-Afghanistan Solidarity Committee. We have people from all walks of life.

We have come together again with every bit as much of a sense of urgency in the last few months because 2011 is approaching, and this country is not possessed of anything that we would regard as vaguely resembling a proper debate about how we might move forward.

The Chair: Thank you for agreeing to be part of it and starting off the debate we will be having on that very issue over the coming weeks and months at this committee.

Senator Dallaire: In the world of development, humanitarian assistance and the United Nations in Afghanistan, do you believe that UN agencies, such as the United Nations Development Programme, UNDP, could commence taking over some of the responsibilities of humanitarians and NGOs who have been holding the ground, or is it too soon for that international body to come online?

Mr. Glavin: I suspect that probably in different areas you will see that sort of thing happen a lot faster than we might imagine, and in some areas it will take a long time.

The work of the United Nations Development Programme in the rural development area has actually been quite spectacular. I think the UNDP considers it the most successful program in the history of the UNDP, such as it is. We do have some ideas about the contributions of United Nations organizations, the work that the United Nations Assistance Mission in Afghanistan, UNAMA, is doing and the general work that international agencies are attempting to do in Afghanistan.

On that particular point, the observation that the people we consulted made and that many people who work in the field at fairly senior levels have observed is that we can actually, if we are not careful, do more harm than good by getting in the way, by the sort of brain-drain function that can occur when international NGOs and agencies pull away some of the more capable young Afghans from the Afghan state. Something like 80 per cent of the development and humanitarian aid that goes into Afghanistan actually goes around the state, not directly into the Afghan Reconstruction Trust Fund — which is the main way this stuff is distributed — and that can actually do more harm than good.

It is very important to build up the Afghan civil service, to get these people up on their own feet and get the ministries working properly and competently as soon as possible. Beyond that, we do not really stray too far into those issues.

Senator Dallaire: It is one thing to abandon the preparation of battalions going off to the field — we do that in Sierra Leone and other places — but another to actually build depth into organizations — be it the civil service, the military, the police — and create an officer corps, an NCO corps or a police corps that has an ethos and some doctrinal references to continue to train the trainers and so on, and then to abandon that, that is

Olexiuk, ancienne numéro deux à l'ambassade de Kaboul, qui a comparu devant le Comité spécial sur la mission canadienne en Afghanistan, il y a deux ou trois semaines.

Dans les derniers mois, nous nous sommes réunis avec le même sentiment d'urgence, parce que nous approchons de 2011 et que selon nous, il n'y a pas la moindre discussion convenable, au Canada, concernant ce que nous pourrions faire.

La présidente : Je vous remercie d'avoir accepté notre invitation et d'entamer les discussions que le comité aura sur la question au cours des prochaines semaines et des prochains mois.

Le sénateur Dallaire : En ce qui a trait au développement, à l'aide humanitaire et à la présence des Nations Unies en Afghanistan, croyez-vous que les organes de l'ONU, comme le Programme des Nations Unies pour le développement, le PNUD, pourraient commencer à prendre des responsabilités qu'assumaient jusqu'à présent des organismes humanitaires et des ONG, ou est-il trop tôt pour cela?

M. Glavin : Je présume que dans différents domaines, ce genre de chose arrivera beaucoup plus tôt qu'on ne peut l'imaginer et que dans d'autres, il faudra beaucoup de temps.

Jusqu'à présent, le travail de développement rural accompli dans le cadre du PNUD est assez impressionnant. Je pense que les responsables de ce programme considèrent que c'est leur plus grande réussite. Nous avons, en effet, des idées à propos de la contribution des organes de l'ONU, du travail fait dans le cadre de la MANUA et de ce que les organismes internationaux tentent d'accomplir en général.

À ce sujet, les personnes que nous avons consultées et bien des responsables de haut niveau sur le terrain ont constaté que si nous ne prenons pas certaines précautions dans nos interventions, nous pouvons faire plus de tort qu'autre chose. C'est ce qui arrive quand des ONG et des organismes internationaux prennent la place des jeunes Afghans les plus compétents au gouvernement. Environ 80 p. 100 du financement pour le développement et l'aide humanitaire ne va pas directement dans le fonds d'affectation spécial pour la reconstruction de l'Afghanistan — qui est le principal moyen de distribuer l'argent —, ce qui peut empirer la situation.

Il est très important de renforcer la fonction publique afghane pour que les gens se prennent en main et que les ministères fonctionnent comme il se doit, et ce, dès que possible. À partir de là, nous ne voulons vraiment pas nous immiscer dans les discussions.

Le sénateur Dallaire : C'est une chose de laisser tomber la préparation des bataillons qu'on déploie sur le terrain — c'est ce que nous faisons à la Sierra Leone et dans d'autres pays —, mais c'en est une autre d'améliorer les organisations — la fonction publique, l'armée ou la police — et de créer un corps d'officiers, de sous-officiers ou de police qui a un code de valeurs et d'éthique pour poursuivre l'encadrement des formateurs et ainsi de suite.

another matter. Do you not think that essentially all we have done has been fiddling at the tactical level and not, in fact, changing the fundamental nature of their forces?

Mr. Glavin: That is correct. I think that is a perfectly reasonable apprehension of the difficulty that obtains. We have heard consistently across the board from people that these things take time, that they must be country-wide, and that there is no greater contribution we could make to the security of the country than to build up the competence and capacity of the Afghan National Security Forces. Of course, this actually is taking a lot longer than we imagined.

The March 2008 resolution, which stipulated the end date of 2011, was predicated on the assumption that Canadian Forces would be replaced by trained Afghan National Army kandaks and so on. It is difficult to train up a kandak: How do you teach people how to run a fleet of Humvees if they cannot count past 20 and do not know how to read?

It is taking a long time. However, if I may, the role of the Canadian Forces, I think — and we heard this also from everyone we spoke to — is no small part of the reason why Canada has a unique opportunity, among all of the ISAF nations, to make a very important contribution to the cause of a sovereign democratic Afghan republic. Although there are only 2,800 Canadian soldiers there, Afghans understand that if it were not for our few soldiers, we would have lost Kandahar. If we had lost Kandahar, we would have lost Uruzgan and Helmand, lost the trust of the Pashtun people, might have even lost Afghanistan.

We held the fort with the contribution of the Canadian Forces and the dignity with which the Canadian Forces has conducted itself. We make mistakes, but we pick ourselves up, dust ourselves off and carry on. We are respected in that country. Canada is respected in that country in no small part because of the contribution that Canadian soldiers have made. No one we spoke to wants the Canadian Forces to withdraw completely.

People are beginning to understand that our military is surprisingly small and that we have moved through several rotations already. However, the opportunity that the Canada-Afghanistan Solidarity Committee is hoping that Parliament will turn its attention to is an opportunity to make an enormous contribution to this country in ways that we have not really had a debate about. This is in no small part because of the reputation of this country, established by the work of the Canadian Forces in Kandahar.

Senator Dallaire: An option is to leave a very strong cadre to concentrate at the strategic level. NATO has quite a significant training and development program run by a Brit. We have a two-star Canadian who has been involved.

One option is to keep a sizeable capability, build our schools, equip them, provide pedagogical tools, and so on. The other thing is what we did with the eastern countries at the end of the Cold

C'en est encore une autre de renoncer à ce projet. Selon vous, n'avons-nous fait que tergiverser sur le plan tactique au lieu de changer la nature fondamentale de ces forces?

M. Glavin : En effet, je crois que c'est une conception parfaitement raisonnable des difficultés qui se présentent. Nous avons souvent entendu dire par toutes sortes de gens que ces choses prennent du temps, qu'elles doivent être faites partout au pays et que la meilleure chose que nous pourrions faire pour améliorer la sécurité en Afghanistan est de développer les capacités des Forces de sécurité nationale afghanes. Cela prend bien sûr beaucoup plus de temps que nous ne l'avions imaginé.

Pour la résolution de mars 2008, qui stipule que la date de fin de la mission est 2011, on avait présumé que les Forces canadiennes seraient remplacées par des kandaks de l'Armée nationale afghane et ainsi de suite. Cela dit, il est difficile de former ces bataillons. Par quel moyen peut-on enseigner à des gens comment s'occuper d'un groupe de véhicules militaires tout-terrains s'ils ne savent pas compter au-delà de 20 ni lire?

La formation prend beaucoup de temps. Toutefois, si je peux me permettre, je pense que le rôle des Forces canadiennes — c'est ce que tout le monde nous a dit — explique en grande partie pourquoi le Canada a une occasion unique, parmi les pays membres de la FIAS, d'apporter une contribution très importante à la souveraineté d'une république démocratique afghane. Même s'il n'y a que 2 800 soldats canadiens dans ce pays, les Afghans comprennent que si ce n'était pas de nos soldats, nous aurions perdu Kandahar, puis Uruzgan et Helmand; nous aurions aussi perdu la confiance des Pachtoune et peut-être même tout l'Afghanistan.

Nous avons maîtrisé la situation grâce aux Forces canadiennes et de la dignité avec laquelle elles se sont comportées. Même si on commet des erreurs, on se relève et on n'abandonne pas. Le Canada est respecté en Afghanistan. La contribution des soldats canadiens y est pour quelque chose. Des gens à qui nous avons parlé, personne ne veut que les Forces canadiennes se retirent complètement de l'Afghanistan.

Les gens commencent à comprendre que notre armée est, contre toute attente, petite et qu'elle a déjà assuré plusieurs rotations. Toutefois, au Comité de solidarité Canada-Afghanistan, nous espérons que les parlementaires examineront la possibilité de soutenir l'Afghanistan de diverses manières dont on n'a pas vraiment parlé. Nous avons l'occasion d'apporter une énorme contribution grâce à la réputation de notre pays, acquise par le travail des Forces canadiennes à Kandahar.

Le sénateur Dallaire : Une possibilité est que nous maintenions là-bas des gens très doués qui se concentrent sur les stratégies. L'OTAN offre une formation assez substantielle et un programme de développement, dirigé par un Britannique. Un Canadien, qui porte deux étoiles sur ses épaulettes, a aussi contribué à la formation.

Nous pourrions également garder une capacité d'intervention appréciable, construire des écoles, les équiper, fournir des outils pédagogiques et ainsi de suite. Une autre possibilité est de faire ce

War. We brought many of their people here and put them through a process of education, from language training to technical schools, within our own infrastructure.

Would Afghans respond to coming to another country to take courses that would easily be one year to one and a half years long?

Mr. Glavin: I would have to defer to people who have authority such as you in military matters to answer those kinds of questions. We canvassed the military issue fairly extensively. We are of similar mind to what the Conference of Defence Associations proposed. There has been more talk lately about building some kind of national officer training program. That is fine.

We do not anticipate anything short of a fairly drastic reduction in the military effort that we are making in Afghanistan in 2011. That does not mean we cannot still be enormously effective in training. There have been some quite convincing suggestions about leaving parts of the air wing. There is a lot of enthusiasm — although I do not know that it is politically saleable — for persisting with training for the Operational Mentor and Liaison Team, OMLT, program to enhance the capacity of Joint Task Force Two, JTF 2, and human terrain capacity and the anthropological work that could be done in the south to great effect.

Although we have been very enthusiastic supporters of the military mission, we have no argument with the proposition that the battle group should come home and the overall military focus should shift.

Senator Segal: I want to thank Mr. Glavin for the work the Canada-Afghanistan Solidarity Committee has done. It is often difficult to get a debate going on these issues outside the parliamentary bubble. By definition, no matter how well-intentioned people are, the parliamentary bubble becomes influenced by other events on the ground that may not actually be tied to the broad question in Afghanistan.

The 2008 resolution appears to be guiding everyone. In my view, it seemed to be explicit about combat in Kandahar. Based on what I assume was negotiation between the two main parties in the House of Commons, it was explicit about what it was explicit about. I assume it did not generalize beyond that because both parties were of the view that circumstances on the grounds could change.

From the work of your organization, do you have a sense about why that focused proposition regarding the military in a combat context in Kandahar seems to be being used as a broad reason to remove all military presence of any kind — strategic and aid-, security- or training-related? I keep reading the resolution and wonder whether I missed something, since I am only a person from rural Ontario and maybe these things are too complex for me. Can you help with us that?

que nous avons fait concernant les pays de l'Est à la fin de la guerre froide. Nous avons accueilli beaucoup de ressortissants de ces pays dans nos écoles, au Canada, où ils ont suivi toutes sortes de programmes, allant de cours de langues à des cours de métiers.

Que diraient les Afghans d'aller dans un autre pays pour prendre des cours qui dureraient facilement de un an à un an et demi?

M. Glavin : Je dois renvoyer ce genre de question à des gens comme vous qui ont des compétences dans le domaine militaire. Nous avons assez creusé la question des forces armées. Nous avons une position similaire à celle des participants de la Conférence des associations de la Défense. Dernièrement, on parle davantage de mettre en œuvre un genre de programme national de formation des officiers. Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Nous nous attendons à une réduction très importante en 2011 de l'effort militaire que le Canada consacre en Afghanistan. Toutefois, cela ne veut pas dire pour autant que nous ne pourrions pas fournir une aide extrêmement utile en formation. On a fait des suggestions plutôt convaincantes à propos du maintien d'une partie de la Force aérienne. L'idée de continuer à donner de la formation dans le cadre du programme de l'ELMO pour améliorer les capacités de la FOI 2 et des gens qui analysent le contexte humain et anthropologique a soulevé beaucoup d'enthousiasme — bien que je ne sache pas si c'est convaincant sur le plan politique. Cela pourrait donner des résultats remarquables dans le Sud.

Même si nous avons été d'ardents défenseurs de la mission militaire, nous n'avons rien à redire contre la proposition de ramener les soldats à la maison et de modifier l'objectif militaire global.

Le sénateur Segal : Je veux remercier M. Glavin pour le travail que le Comité de solidarité Canada-Afghanistan a effectué. Il est souvent difficile de tenir des discussions sur ces sujets en dehors de la sphère parlementaire. Par nature, peu importe les bonnes intentions, les parlementaires sont influencés par d'autres circonstances qui ne sont peut-être pas liées à la grande question de l'Afghanistan.

Tout le monde semble se référer à la résolution de 2008. Selon moi, la résolution paraît sans ambiguïté en ce qui a trait au combat à Kandahar. Selon ce que les deux partis principaux à la Chambre des communes ont négocié, je présume, l'objet de la résolution est clair. Je présume qu'on n'y fait pas de généralisation parce que les gens des deux partis étaient d'avis que les circonstances sur le terrain pourraient changer.

Selon les travaux effectués par votre organisation, savez-vous pourquoi cette proposition, qui ne concerne que le combat à Kandahar, semble justifier le retrait de toutes les troupes, quel que soit leur apport — sur le plan des stratégies, de l'aide humanitaire, de la sécurité ou de la formation? Je relis la résolution et je me demande si quelque chose m'a échappé. Ces choses sont peut-être trop complexes pour moi, qui viens de la campagne ontarienne. Pouvez-vous nous aider à ce sujet?

Mr. Glavin: I wish you would help me understand why the debate has not been unfolding within the parliamentary bubble that you mentioned. That is what I find most perplexing.

The Chair: Here we are.

Mr. Glavin: It is great, and I am very happy that this committee is taking on this issue.

I understand the mystification. We came at it similarly. The way we look at it is that there seems to be a general presumption that withdrawing from Kandahar means Canada has put in its shift and now we are clocking off from the military involvement.

Things have changed radically since March 2008. The resolution is based on presumptions that no longer abide. The good thing is that there have never been so many Americans in the south of Afghanistan. The kind of force we were contributing militarily is not necessary any more in that regard.

Regardless of what the resolution says, people have not kept their eye on the six priority areas that govern Canada's engagement in Afghanistan: security, border security, aid, development, national institutions and reconciliation. We do not know that anything will happen after 2011. We have this dance of the seven veils. I do not mean to be uncharitable, but the government has said it will leave it up to Parliament to decide. Parliament gives it to the Special Committee on the Canadian Mission in Afghanistan to sort out. The special committee will not deal with it unless it has something from the government, and every time the government sticks up its head on the issue, someone wants to shoot it off.

This circular peculiarity has created a situation in which we are actually withdrawing from Afghanistan in ways I think no Canadian fully understands. I certainly do not, and I pay close attention to this stuff. This has completely paralyzed the capacity of NGOs and CIDA to do any forward planning. It has left all of our Afghan friends, comrades and allies wondering whatever happened to Canada. Where did we go? This is very disturbing to encounter in Afghanistan.

The Afghanistan Compact expires in 2011. Look at all the main contributors to the 43-nation International Security Assistance Force. Three things make Canada unique. First, we have no history of foreign conquest. We are not seen as an imperialist power.

Senator Banks: Except by some professors.

Mr. Glavin: Bingo. In Afghanistan, people are more intelligent about Canada than the professors you mentioned.

Second, Canada has no authorship in any of the Cold War proxy wars that embroiled the country in such agony. We never walked away; we never abandoned Afghanistan. We have no authorship in any of the Mujahedeen difficulties. Third, we are a democracy.

M. Glavin : Personnellement, je me demande si vous pouvez m'expliquer pourquoi on n'a pas tenu des discussions dans la sphère parlementaire dont vous avez parlé. C'est ce qui est le plus incompréhensible, selon moi.

La présidente : Nous pouvons vous éclairer.

M. Glavin : C'est excellent; je suis très heureux que le comité se penche sur la question.

Je comprends qu'on soit perplexe. Nous avons vécu la même chose. À notre avis, on semble généralement présumer que le retrait de Kandahar signifie que le Canada a accompli sa mission et qu'il n'a plus de responsabilité sur le plan militaire.

Depuis mars 2008, la situation n'est plus du tout la même. La résolution est fondée sur des hypothèses qui n'ont plus leur place. La bonne nouvelle est qu'il n'y a jamais eu autant de soldats américains dans le sud de l'Afghanistan. Le genre de soutien militaire que nous avons apporté n'est plus nécessaire dans cette région.

Sans parler du libellé de la résolution, les gens ne se sont pas concentrés sur les six priorités de la participation du Canada en Afghanistan : la sécurité, la sécurité aux frontières, l'aide humanitaire, le développement, les institutions nationales et la réconciliation. Nous ne savons pas si le Canada va continuer de faire quelque chose après 2011. Nous sommes en terrain inconnu. Je ne veux pas paraître mesquin, mais je vous rappelle que le gouvernement a dit qu'il laisserait les parlementaires décider. Ces gens ont demandé au Comité spécial sur la mission canadienne en Afghanistan de mettre de l'ordre dans le dossier. D'un côté, le comité ne fera rien à moins que le gouvernement participe au processus. De l'autre, le gouvernement est blâmé chaque fois qu'il s'intéresse à la question.

On tourne en rond et aucun Canadien ne comprend tout à fait la façon dont le Canada se retire de l'Afghanistan, je crois. Je ne comprends pas moi-même et, pourtant, je m'intéresse particulièrement à cette question. La situation empêche totalement les responsables des ONG et de l'ACDI de planifier des activités. Tous nos alliés afghans se demandent ce qui arrive au Canada. Où sommes-nous passés? C'est un sentiment très troublant à percevoir en Afghanistan.

L'Afghanistan Compact prend fin en 2011. Regardez les principaux pays qui contribuent à la FIAS, formée de 43 États. Il y a trois choses qui rendent le Canada unique. Premièrement, nous n'avons pas d'histoire de conquête étrangère. Nous ne sommes pas vus comme une puissance impérialiste.

Sénateur Banks : Sauf par certains universitaires.

M. Glavin : C'est exact. En Afghanistan, les gens en savent plus sur le Canada que les universitaires dont vous parlez.

Deuxièmement, le Canada n'est responsable d'aucun des conflits découlant de la guerre froide qui ont laissé ce pays à l'agonie. Nous n'avons jamais tourné les talons; nous n'avons jamais abandonné l'Afghanistan. Nous n'avons rien à voir avec les difficultés que connaissent les Moudjahidins. Enfin, le Canada est une démocratie.

We have three things going for us. We are known primarily because of the work of the Canadian Forces in Afghanistan. We are uniquely situated among all of these countries to assist Afghans in the entrenchment of the embryonic democracy they are trying to build in that country.

To answer the question why we think about Afghanistan the way we do, I come from a journalistic background. Imagine that the only thing people understood of Canada was from three or four reporters who spent their evenings driving around in the back of police wagons in the Downtown Eastside of Vancouver. That is the picture of Canada we would have. This is not to criticize the embedded reporters with the military, by the way. They are decent and brave, hard-working journalists.

However, at any given time, we have no more than three or four journalists in that country. There are 34 provinces in Afghanistan. You do not see, as we have seen in Tehran, people streaming in the streets in this explosion of a pro-democracy movement. Nonetheless, that movement exists across the board in Afghanistan.

We spoke to everyone from Burhanuddin Rabbani, former president, Khan of all warlords and head of the Northern Alliance, to young feminist MPs; from journalists, doctors and teachers, to Abdullah Abdullah. Everyone was very clear on this one point. A baker's dozen of public opinion polls undertaken across Afghanistan since 2006 demonstrate that Afghans want democracy. They desperately want the rule of law. They want to be able to change their governments by clear, fair and transparent electoral processes. They desperately want freedom of speech and equality.

The struggle they are engaging in, the risks they taking and the sacrifices they are making for democracy would take your breath away. However, they need the machinery of democracy. They need to understand how it all comes together. We take it for granted: The election writ is dropped; three or four months later, tens of thousands of Canadians have gone about their business and done their job; and we change our government. They do not have that yet.

There is an emerging culture of democracy in that country. It is very sensitive and delicate. The Americans are afraid to do this. No one will trust Iran to do it; no one around this table should trust Iran in Afghanistan. Afghans trust Canadians to do this. It is the most important work that needs to be done in Afghanistan.

History has caused this peculiar situation whereby this remarkable opportunity — and onerous responsibility — happens to have fallen to Canada. That is why I am sorry if there is a bit of frustration in my voice. We are rapidly approaching 2011, and democracy is the great contribution this country could make to this cause, which, by the way, is the cause for which our soldiers have died.

Il y a trois choses qui jouent en notre faveur. On nous connaît surtout pour le travail des Forces canadiennes en Afghanistan. Nous sommes dans une classe à part parmi les pays qui prêtent assistance aux Afghans dans la lutte pour la mise en place d'une démocratie embryonnaire.

Concernant la manière dont nous voyons l'Afghanistan, vous savez que je viens du milieu journalistique. Imaginez si tout ce qu'on savait du Canada, on l'avait appris par trois ou quatre reporters qui passent leurs soirées à l'arrière d'une camionnette de police dans le Downtown Eastside de Vancouver. Je ne veux pas critiquer les correspondants qui travaillent avec l'armée, en passant. Ces journalistes méritent le respect, car ils sont courageux et ils triment dur.

Toutefois, il n'y a jamais plus de trois ou quatre journalistes dans ce pays. Cependant, l'Afghanistan compte 34 provinces. On ne voit pas, comme à Téhéran, les gens courir dans les rues dans le cadre d'un mouvement pour la démocratie. Néanmoins, ce mouvement existe partout en Afghanistan.

Nous avons parlé à tout le monde, de Burhanuddin Rabbani, ancien président, khan de tous les chefs de guerre et dirigeant de l'Alliance du Nord, jusqu'à des jeunes députées féministes, en passant par des journalistes, des médecins, des professeurs et Abdullah Abdullah. Tous étaient très clairs sur un point : depuis 2006, une douzaine de sondages réalisés en Afghanistan montrent que la population souhaite avoir un régime démocratique. Les Afghans veulent désespérément que s'applique la primauté du droit. Ils espèrent avoir la capacité de changer de gouvernement grâce à un processus électoral clair, juste et transparent. Enfin, ils veulent à tout prix s'exprimer librement et être traités sur un pied d'égalité.

La bataille qu'ils livrent, les risques qu'ils prennent et les sacrifices qu'ils consentent pour la démocratie ont de quoi vous époustoufler. Les Afghans ont toutefois besoin d'un appareil démocratique. Il leur faut arriver à comprendre comment toutes les pièces s'emboîtent. Nous tenons ces choses pour acquises : le bref électoral est émis; trois ou quatre mois plus tard, des dizaines de milliers de Canadiens ont rempli leur devoir de citoyen, et nous changeons de gouvernement. On n'en est pas encore là en Afghanistan.

La culture de la démocratie est en émergence dans ce pays. C'est encore un sujet extrêmement délicat. Les Américains craignent de s'en mêler. Personne n'a suffisamment confiance en l'Iran pour lui confier cette tâche; personne autour de cette table ne devrait faire confiance aux Iraniens lorsqu'il est question de l'Afghanistan. Les Afghans croient que les Canadiens peuvent s'en charger. C'est le travail le plus important à accomplir là-bas.

Les aléas de l'histoire ont créé cette situation particulière où le Canada hérite de cette onéreuse responsabilité qui est en même temps une possibilité remarquable. Je vous prie donc de m'excuser si vous sentez un peu de frustration dans ma voix. L'échéance de 2011 approche à grands pas et l'effort diplomatique à déployer est une excellente occasion pour le Canada de contribuer à la cause afghane, une cause pour laquelle, soit dit en passant, plusieurs de nos soldats ont donné leur vie.

Our soldiers did not die so we could leave Afghanistan established in sordid negotiations between Islamabad, Tehran and Washington. We cannot bring those soldiers back to life. However, we can ensure they did not die in vain.

The interesting thing is that Canada can actually do this at a fraction of the cost of a full war military mission, and I do not know why we should not.

Senator Lang: Thank you very much. I want to commend the witness for his very thoughtful and passionate presentation and comments. First, as a Canadian, I want to say it was very nice to hear the comments that were made about our armed forces, especially in view of the current debate occurring day after day. It is certainly good for Canadians to hear the other side of what we are actually doing in a country that needs a lot of help.

I have two questions. My first is on the withdrawal for 2011. Your organization has stated that the battle group should come home, yet at the same time you feel we obviously have a significant role to play. If Canada were to make the decision to leave some military presence there, would you see us still mentoring, as well as training, or would it be one or the other?

Mr. Glavin: I would like to see Canada spending some time mentoring the United States' forces. I know it sounds funny, but you will find that the American forces actually turn to Canada for guidance and leadership in Kandahar. We forget that Brigadier-General Ménard is now in command of more American soldiers than Canadian soldiers, I believe. We have seniority in that country.

We talk about Kandahar Airfield as though it is some little air strip in the bleak desert, but it is a small city with more than 30,000 people. At the core of it are 2,800 Canadian soldiers. I believe the average age of a Canadian soldier is 10 years older than an American soldier. We know the country. We are trusted by the people.

I am not a military person. My background is not military, so I feel a little bit uncertain making recommendations. However, we do have military people in the committee, and I think the committee has been advised very well by people who understand military matters.

We have some specific suggestions about leaving some military capacity behind, and I am not certain Canadians would object to this at all. The recent polling suggests that two thirds of Canadians think that Canada should hang in there; Canada should definitely stick around to finish this job and keep the promises we have made.

There is another thing about Canadians that is different from Americans. When their poor young soldiers come home in coffins, they are landed very discreetly at military bases and people are left

Ces soldats ne sont pas morts pour que nous laissions l'Afghanistan à la merci de négociations sordides entre Islamabad, Téhéran et Washington. Nous ne pouvons pas ressusciter nos soldats, mais nous pouvons nous assurer qu'ils ne sont pas morts pour rien.

Il est intéressant de noter que le Canada peut accomplir cela à une fraction du coût d'une mission militaire de guerre, et je ne vois pas pourquoi nous nous priverions de cette possibilité.

Le sénateur Lang : Merci beaucoup. Je tiens à féliciter le témoin pour son exposé et ses commentaires tout aussi réfléchis que passionnés. Je dois d'abord vous dire qu'il est très agréable pour moi en tant que Canadien d'entendre des observations en ce sens au sujet de nos forces armées, surtout dans le contexte des débats qui ont cours quotidiennement. C'est certes une bonne chose que les Canadiens puissent prendre connaissance de l'envers de la médaille relativement à nos actions dans un pays qui a beaucoup besoin d'aide.

J'ai deux questions. Ma première concerne le retrait des forces en 2011. Votre organisation a déclaré que le groupe de combat devrait rentrer au Canada, mais vous estimez par ailleurs que nous avons de toute évidence un important rôle à jouer. Si le Canada devait décider de conserver une certaine présence militaire sur place, la verriez-vous encore jouer un rôle d'encadrement, en plus de la formation, ou devrait-elle se limiter à l'un de ces aspects?

M. Glavin : J'aimerais que le Canada puisse pendant un certain temps encadrer les Forces américaines. Je sais que cela peut paraître étrange, mais vous constaterez que les Forces américaines se tournent effectivement vers le Canada pour obtenir de l'orientation et du leadership à Kandahar. Nous avons tendance à oublier que le brigadier-général Ménard a maintenant sous ses ordres un plus grand nombre de soldats américains que de soldats canadiens, si je ne m'abuse. C'est nous qui avons le plus d'ancienneté dans ce pays.

On parle de la base aérienne de Kandahar comme s'il s'agissait d'une simple petite bande d'atterrissage en plein désert, mais c'est une véritable ville comptant plus de 30 000 personnes. Au cœur de cette population, on retrouve 2 800 soldats canadiens. Je crois que les soldats canadiens sont en moyenne 10 ans plus âgés que leurs homologues américains. Nous connaissons le pays. Les gens nous font confiance.

Je ne suis pas un militaire. Je ne viens pas du secteur militaire, ce qui fait que j'hésite à formuler des recommandations. Cependant, le comité peut compter sur certains militaires, et j'estime que vous avez été très bien informés par des gens qui comprennent bien les questions militaires.

Nous avons quelques suggestions précises quant au maintien sur place d'une certaine capacité militaire, et je ne suis pas convaincu que les Canadiens seraient contre cette idée. Selon un récent sondage, les deux tiers des Canadiens croient que leur pays devrait poursuivre ses efforts en Afghanistan; le Canada devrait assurément demeurer présent sur place pour terminer son travail et tenir ses promesses.

Il y a une autre différence entre Canadiens et Américains. Lorsque de jeunes soldats américains doivent être ramenés au pays dans un cercueil, l'avion atterrit très discrètement sur une

alone in their grief. When a Canadian soldier dies, there is a huge convoy down the king's highway into the largest city of the country. We take it very seriously.

In that context, it is so difficult to show the many victories those soldiers have won for our Afghan friends and for Canada. It is hard to draw direct cause and effect lines between the death of a soldier and a young girl who learns how to write her name for the first time, but those lines are there.

It is the way we talk about this. As I said, I approach this as a journalist and writer. I try to sort out how it has come to pass that so much of the Canadian debate about this issue has gone so sideways.

We make recommendations that CIDA needs to take a far greater role in ensuring that Canada actually understands what we have been doing there. The NGOs we have been funding have been doing tremendous work. Most of them have been doing spectacular work. However, those NGOs also have to be told: "You actually have to make a greater effort to show Canadians what you are doing."

I cannot remember where I was going with this exactly except to say that we do have some specific suggestions about the particular contributions the Canadian Forces might continue to make. However, our emphasis is on literacy, literature, libraries, the embryonic institutions of Afghan democracy, the machinery of elections, and allowing the flowering of a democratic culture in that space created by the Canadian Forces and so many other soldiers from so many other countries.

Senator Lang: I would like to go to another area, and I think you heard the previous witness. He mentioned the weakness of the civil service of the national government. That must have caused concern to you and anyone who is interested in what is happening in Afghanistan.

He recommended that there should perhaps be a change in how we approach the Government of Afghanistan and how we could help them try to work towards a stronger civil service, so they can deliver government programs well in a proper manner.

Do you have any observations on that?

Mr. Glavin: Yes. The observations we have on that are certainly consistent with Colonel Capstick's observations. In fact, we consulted with Colonel Capstick when we were in Kabul.

The work he is doing is absolutely spectacular. I cannot say enough about it. It is exactly the sort of work that needs to be done. It gave us cause to think we should do an entirely separate report on this kind of economic development regime that he is trying to help build, because there is no way we could cover it off adequately in this.

We have noticed — and people have talked to us about quite a bit about this — that you can do more harm than good if you are not careful. Throwing a bunch of money at the country, sending

base militaire et les proches sont laissés à eux-mêmes avec leur peine. Lorsqu'un soldat canadien perd la vie, nous organisons un grand convoi sur l'artère principale de la plus grande ville du pays. Nous prenons ces choses très au sérieux.

Dans ce contexte, il est extrêmement ardu de faire valoir les nombreuses victoires accumulées par ces soldats pour nos amis afghans comme pour le Canada. Il est difficile d'établir un lien direct de cause à effet entre la mort d'un soldat et une jeune fille qui apprend à écrire son nom pour la première fois, mais ce lien existe vraiment.

C'est la façon dont nous voulons présenter la situation. Comme je le disais, mon approche est celle d'un journaliste et d'un auteur. J'essaie de comprendre comment le débat en est venu à déraiper à ce point sur la plupart des tribunes canadiennes.

Nous avons formulé des recommandations pour que l'ACDI en fasse bien davantage pour s'assurer que les Canadiens comprennent ce que nous faisons en Afghanistan. Les ONG qui bénéficient de notre financement accomplissent un travail formidable. La plupart d'entre elles obtiennent des résultats extraordinaires. Il faut toutefois inciter ces ONG à consentir un effort supplémentaire pour faire mieux connaître leurs activités aux Canadiens.

Je ne sais plus trop où je voulais en venir avec tout cela, mais je peux vous dire que nous avons des suggestions très précises quant aux contributions que les Forces canadiennes pourraient continuer à apporter. Nous mettons toutefois l'accent sur l'alphabétisation, la littérature, les bibliothèques, les institutions embryonnaires de la démocratie afghane, l'appareil électoral et l'émergence d'une culture démocratique dans l'espace créé par les Forces canadiennes et bien d'autres soldats de bien d'autres pays.

Le sénateur Lang : J'aimerais aborder un autre aspect. Je crois que vous avez entendu le témoin précédent qui parlait de la faiblesse de la fonction publique du gouvernement national. C'est sans doute une source de préoccupations pour vous et pour quiconque s'intéresse à ce qui se passe en Afghanistan.

Il a recommandé que nous changions notre approche auprès du gouvernement afghan pour mieux l'aider à se doter d'une solide fonction publique apte à offrir les programmes gouvernementaux de façon appropriée.

Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Glavin : Oui. Il va de soi que nos observations vont dans le sens de celles du colonel Capstick. Nous avons d'ailleurs consulté le colonel lorsque nous étions à Kaboul.

Il accomplit un travail vraiment exceptionnel. Je ne saurais trop vous vanter sa contribution. C'est exactement le genre d'effort que nous devons déployer. Nous nous sommes d'ailleurs demandé s'il ne convenait pas de produire un rapport distinct sur le type de régime de développement économique qu'il s'emploie à établir, car il nous était totalement impossible d'en traiter de façon appropriée dans ce rapport-ci.

Nous avons pu constater — et beaucoup de gens nous en ont parlé — que l'on peut faire parfois plus de tort que de bien, si l'on ne fait pas attention. Il est inutile et ridicule d'envoyer tout cet

in a bunch of expatriates and having all these lovely, wonderful people who will all go to heaven when they die driving around Kabul and Herat and Jalalabad in these convoys of heavily armoured white SUVs is useless and ridiculous.

You need to invest in building up the Afghan state. You need to invest. We are arguing for a root and branch partnership, specifically with the lower and higher education ministries. We could make numerous contributions to training the civil service, and not ignoring the civil service would be a good start.

The finance ministry is beginning to get its act together. We hear much about corruption, but you have to remember that only 20 per cent of the aid dollars that go into Afghanistan actually go into the Afghan state. If there is corruption, you cannot blame the Afghan bureaucracy for all of it.

Corruption occurs in that country at all levels. Much of it is less sordid than you might imagine. It is a complicated problem, and the way in which it preys on ordinary Afghans is to be watched closely.

Our specific recommendations focus on the civil service in the areas of teacher training, proper textbooks, proper administration of school districts and a highly robust partnering with the education ministries. The country needs literate people, and it is insufficient to have one book to read. There needs to be a re-establishment and revival of Afghan cultural patrimony and its canon of literature so that Dari- and Pashto- speaking people who are literate have available to them the rich history of Afghan literature and contemporary books published by Afghans but not published in Tehran.

This is a big issue. Increasingly, from a national security point of view, we have to say that our greatest fear comes neither from Islamabad nor the northwest province but rather from Tehran. We have not been paying sufficient attention to it because we think of it as a soft power. If we fail to do this work, they will do it. Already they are investing heavily in teacher training and textbooks. It has gone as far as Tajikistan, where they are reverting from Cyrillic script back to Farsi script. Tehran is running that show. The most gleaming place in Kabul is the *mosque-and-madrasa* complex of Mohammad Asif Mohseni Tehran's ayatollah in Afghanistan. This is not where Afghans want to go, or how they want to be led, or where they want their teachers to be trained.

Either we stand with them, or we do not stand with them.

Senator Lang: Why is it we seldom hear about anything of this nature? Do we live in a bubble? This information never seems to be reported.

Mr. Glavin: It is poorly reported. As a journalist, I can say that it is extremely poorly reported. This is largely because Iran's involvement is usually reported in the context of the discovery that an improvised explosive device, IED, appears to have been

argued in Afghanistan, de déléguer un groupe d'expatriés et de voir tous ces jeunes gens merveilleux qui iront au ciel après avoir trouvé la mort en roulant aux environs de Kaboul, d'Herat ou de Jalalabad dans ces convois de VUS blancs fortement blindés.

Il faut investir dans l'établissement d'un véritable État afghan. Nous préconisons un partenariat à tous les niveaux, surtout avec les ministères de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur. Nous pourrions contribuer de bien des façons à la formation de la fonction publique, et il serait bon de commencer par ne pas faire comme si cette fonction publique n'existait pas.

Le ministère des Finances commence à faire les choses correctement. Nous entendons beaucoup parler de corruption, mais il faut se rappeler que seulement 20 p. 100 des fonds d'aide qui vont à l'Afghanistan se rendent effectivement jusqu'à l'État afghan. S'il y a corruption, on ne peut pas blâmer uniquement la bureaucratie afghane.

Il y a de la corruption dans ce pays à tous les niveaux. Dans la plupart des cas, c'est moins crapuleux que vous pourriez l'imaginer. C'est un problème complexe et il y a tout lieu de surveiller de près la façon dont le citoyen afghan ordinaire peut en souffrir.

Nos recommandations concernant la fonction publique ciblent tout particulièrement la formation des enseignants, la qualité des manuels, la saine administration des districts scolaires et l'établissement de solides partenariats avec les hautes instances de l'éducation. Le pays a besoin de citoyens alphabétisés et il ne suffit pas pour ce faire de donner à chacun un livre à lire. Il faut rétablir et revitaliser le patrimoine culturel et littéraire afghan de telle sorte que les citoyens alphabétisés parlant le dari et le pachtou aient accès à toute la richesse de la littérature afghane d'hier et d'aujourd'hui qui est publiée par des Afghans, mais pas à Téhéran.

C'est l'un des gros problèmes. De plus en plus, du point de vue de la sécurité nationale, nous devons admettre que nos plus grandes craintes viennent non pas d'Islamabad ni de la province du Nord-Ouest, mais bien de Téhéran. Nous n'avons pas prêté suffisamment attention à l'Iran, car nous considérons qu'il s'agit d'une puissance discrète. Si nous n'accomplissons pas ce travail, les Iraniens vont s'en charger. Ils investissent déjà beaucoup dans la formation des enseignants et les manuels scolaires. Cette campagne s'étend aussi loin que le Tadjikistan, où l'on passe de l'alphabet cyrillique à l'inscription en farsi. C'est Téhéran qui est derrière tout cela. L'endroit le plus étincelant à Kaboul est le complexe mosquée-madrasa de Mohammad Asif Mohseni, ayatollah de Téhéran en Afghanistan. Ce n'est pas la direction que souhaitent prendre les Afghans, ou dans laquelle ils veulent être dirigés, pas plus que celle qui devrait guider selon eux la formation de leurs enseignants.

Ou bien nous les appuyons dans cette prise de position, ou bien nous les laissons à eux-mêmes.

Le sénateur Lang : Pourquoi entendons-nous si rarement parler de ce genre de choses? Vivons-nous dans une bulle? On a l'impression que ces informations ne sont jamais communiquées.

M. Glavin : En ma qualité de journaliste, je peux vous dire que les communications à ce sujet sont extrêmement déficientes. C'est principalement dû au fait que l'on parle de l'implication des Iraniens presque seulement lorsqu'on découvre qu'un engin

manufactured in Iran. As well, there are stories of Iranian revolutionary guards supplying weapons to Hizb-i-Islami or elsewhere. This sort of soft power notion has caused us to pay little attention to those other elements. There is little information in the English-language media. Many of our members speak Dari and read Farsi script, so we are beginning to do more translation from Farsi.

It is important to keep your eye on establishing a robust democratic culture to help Afghans already doing this work to hold their presidential palace accountable to them, to properly elect members, to run provincial councils properly and to develop a culture and a literature of democratic ideas. Currently, there is a 12-lane one-way highway from Tehran to Kabul that is all about ideas, propaganda and what Tehran wants Afghanistan to be about. This affects 60 per cent of the population of Afghanistan who speak dialects of Farsi. We could reverse that traffic, to a great extent.

The Iranians are entering into a venture with other member countries of the International Communications Consultants Organization, an emerging free-trade zone in central Asia, to have a multi-national broadcasting company. Many of our Afghan friends are extremely concerned about this serious business. They want to be involved in the conversation and debates with their Iranian friends, but they do not want that conversation to be controlled and monitored by Tehran.

Senator Banks: Would you tell us briefly what you meant when you said there should be anthropological work in the south by Joint Task Force Two?

Mr. Glavin: JTF 2 is difficult to talk about.

Senator Banks: We know a bit about it but I do not understand "anthropological work."

Mr. Glavin: Human terrain analysis, which is the new buzz phrase people use these days, is about developing a better sense of who we are dealing with and the tribal structures and relationships between them.

The Chair: "Know thy enemy" is the old phrase.

Mr. Glavin: As well, "Know thy friend." The political culture of the entire Pashtun belt is difficult to penetrate and understand.

One of the great failings, about which the Canadian Forces will be frank, is that in the south they find themselves in the unfortunate position of preventing the Taliban from taking over while not knowing what kind of regime they are defending. This creates a serious difficulty. We heard from Kandahar MPs, one of whom said that the problem could be fixed tomorrow if they bombed President Karzai's house. Of course we explained that we cannot do things in that way.

Senator Banks: It is not as simple as that.

explosif artisanal semble avoir été fabriqué en Iran. Il y a aussi des reportages sur des gardes révolutionnaires iraniens qui fournissent des armes au Hezb-i-Islami ou à d'autres groupes. Cette notion de pouvoir discret nous a incités à prêter très peu d'attention à ces autres éléments. Il en est très peu question dans les médias anglophones. Bon nombre de nos membres parlent le dari et peuvent lire les inscriptions en farsi, ce qui nous a permis de commencer à traduire davantage à partir du farsi.

Il est important de s'employer à établir une culture solide de la démocratie pour aider les Afghans qui y travaillent déjà à faire en sorte que leur palais présidentiel leur rende des comptes, à assurer l'élection en bonne et due forme des députés, à administrer sagement les conseils provinciaux et à développer une culture et une littérature des concepts démocratiques. Il y a actuellement une autoroute à sens unique à 12 voies allant de Téhéran à Kaboul qui est congestionnée par les idées et la propagande iranienne quant à l'avenir de l'Afghanistan. Cela touche 60 p. 100 de la population afghane qui parle les différents dialectes du farsi. Dans une large mesure, il nous est possible de renverser le sens de cette circulation.

Dans le cadre d'un projet mené conjointement avec d'autres pays membres de l'International Communications Consultants Organization, une zone de libre-échange en pleine émergence en Asie centrale, les Iraniens veulent créer une société de radiodiffusion multinationale. Ce projet sérieux inquiète énormément bon nombre de nos amis afghans. Ils souhaitent participer au dialogue et aux débats avec leurs amis iraniens, mais ils ne veulent pas que ce soit Téhéran qui contrôle et surveille les échanges.

Le sénateur Banks : Pourriez-vous nous expliquer brièvement ce que vous vouliez dire en parlant du travail anthropologique que devrait effectuer dans le sud la Deuxième Force opérationnelle interarmées?

M. Glavin : Il est difficile de parler du travail de cette force.

Le sénateur Banks : Nous savons un peu en quoi cela consiste, mais je ne comprends pas l'expression « travail anthropologique ».

M. Glavin : L'analyse du terreau humain, la nouvelle expression à la mode ces jours-ci, vise à mieux comprendre à qui nous avons affaire, notamment pour ce qui est des structures des tribus et des relations entre elles.

La présidente : « Connaître son ennemi », comme on disait autrefois.

M. Glavin : Il faut aussi « Connaître ses amis ». La culture politique de toute la ceinture pachtoune est difficile à pénétrer et à saisir.

L'une des grandes difficultés — et les Forces canadiennes l'admettront franchement — est que nous nous retrouvons dans le Sud dans la position inconfortable de devoir empêcher les talibans de prendre le pouvoir sans toutefois savoir quel type de régime nous défendons. Cette situation est à l'origine de graves complications. Un député afghan a déclaré que le problème pourrait être réglé demain matin si l'on bombardait la résidence du président Karzai. Nous avons bien sûr dû expliquer que nous ne pouvions pas procéder de cette manière.

Le sénateur Banks : Les choses ne sont pas aussi simples.

Mr. Glavin: There is much sympathy in Kandahar for some of this insurgency because it is understood not to be animated by Talibanism but by a sense of justifiable animosity at times toward the tribes that have benefited from the regime in much of the south. It is a terrible situation, because Canadian soldiers expect to advance the scope and field of democracy when at times they are perceived to be expanding the scope and field of gangsters.

Senator Banks: The problem we face began, to a degree, after the U.S. assisted them in expelling the bad guys. Afghanistan was abandoned and chaos ensued. We are talking about that again. I confess I am not sympathetic to the House of Commons' decision to pick a day, and my party was partly responsible for that. I tried to imagine Winston Churchill saying, "We shall fight on the beaches and on the landing fields until June 1942, after which we shall see." We undertook to do something that has never been fully and clearly explained to Canadians by any of the three prime ministers under whose aegis it was done properly.

I want to find out where you are coming from. If that parliamentary decision — which I regard as absurd, picking a date by which we will have achieved this — had not been made, would your report be different? Is your report suggesting that given that the decision has been made and there is nothing more we can do about, in light of that, this is what we should do? If that decision had not been made, I gather your report would be speaking in different terms. Is that right?

Mr. Glavin: I think I see what you mean. We submitted quite a hefty number of recommendations to the Manley panel. Even then, we were looking at 2011 closely. We should not forget that 2011 is when the Afghanistan Compact expires.

We recommended that we persist, and we made a number of recommendations. Our argument was that in 2011 we should have a close look at what we are doing here. We should consult with our allies and have a thorough assessment of how things had gone, how things had worked out, how the various participants and signatories to the Afghanistan Compact held up their end of things and then decide from there what to do.

The way it has been interpreted, maybe the way it has been written, is that we go as far as 2011 and then we are out of there. As it happens, the Canadian Forces are worn out. I do not think you will find much appetite in the military for a continuing battle role there.

The other issue is that the contribution of raw force that was necessary and that we made in our own small way with 2,800 soldiers has been taken up now with the election of Barack Obama. At least he is paying attention. Does that help?

Senator Banks: Yes. Thank you.

M. Glavin : Il y a passablement de sympathie à Kandahar pour une partie de ce mouvement d'insurrection parce qu'on le croit animé non pas par la doctrine talibane, mais bien par une animosité justifiable envers les groupes qui ont bénéficié du régime dans la plus grande portion de la région sud. La situation est pénible pour les soldats canadiens qui s'emploient à élargir la portée et le champ d'application de la démocratie, alors que certains ont parfois l'impression que leur travail sert plutôt à étendre la portée et le champ d'application du gangstérisme.

Le sénateur Banks : Le problème auquel nous sommes confrontés a débuté, dans une certaine mesure, après que les États-Unis ont donné un coup de main pour l'expulsion des éléments perturbateurs. L'Afghanistan a été abandonné et le chaos s'en est suivi. Nous revenons encore à ce sujet. Je dois avouer que je ne suis pas d'accord avec la décision de la Chambre des communes de fixer une échéance, bien que mon parti en soit partiellement responsable. J'essaie de m'imaginer Winston Churchill qui déclarerait : « Nous allons combattre sur les plages et dans les airs jusqu'en juin 1942, après quoi nous verrons. » Nous avons choisi une façon de procéder qui n'a jamais été entièrement et clairement expliquée aux Canadiens par l'un ou l'autre des trois premiers ministres sous l'égide desquels ces opérations ont été menées.

J'aimerais savoir quelles ont été vos pistes de réflexion. Si cette décision parlementaire de choisir une date à laquelle notre travail devrait être terminé — ce que je considère comme absurde — n'avait pas été prise, votre rapport serait-il différent? Est-ce que vous y recommandez une ligne de conduite en considérant que cette décision a bel et bien été prise et que nous ne pouvons rien y faire? Si l'on n'avait pas décidé d'agir ainsi, je suppose que votre rapport aurait été rédigé différemment. Est-ce que je me trompe?

M. Glavin : Je pense que je vois où vous voulez en venir. Nous avons soumis un nombre considérable de recommandations au groupe d'experts de M. Manley. Même à ce moment-là, l'échéance de 2011 devait être prise en compte. Il ne faut pas oublier que c'est en 2011 que prendra fin le pacte de l'Afghanistan.

Nous avons notamment recommandé le maintien de l'effort canadien. Nous étions d'avis qu'il faudrait procéder en 2011 à un examen approfondi de nos activités en Afghanistan. Nous devrions alors consulter nos alliés et prendre le temps de bien évaluer comment les choses se sont déroulées, comment les différents participants et signataires du pacte de l'Afghanistan se sont acquittés de leurs responsabilités respectives, et décider à ce moment-là de la suite des événements.

L'interprétation qu'on en a faite, peut-être en raison du libellé utilisé, était que nous allions poursuivre notre travail jusqu'en 2011, après quoi nous quitterions le pays. Il se trouve que les Forces canadiennes sont au bout de leurs ressources. Je ne crois pas que vous pourriez percevoir du côté militaire beaucoup d'intérêt à poursuivre le rôle de combat en Afghanistan.

Il y a aussi le fait que le déploiement d'une force brute qui était nécessaire et que nous avons assuré à notre modeste façon avec nos 2 800 soldats est maintenant pris en charge depuis l'élection de Barrak Obama. Au moins, les États-Unis s'intéressent à la situation. Est-ce que je vous ai aidé à y voir plus clair?

Le sénateur Banks : Oui. Merci.

Senator Nolin: I want to go to page 3 of the synopsis of your report dealing with the Taliban. You make an interesting suggestion in your third bullet. You say that a new Canadian policy on Afghan reconciliation should stipulate any negotiation with illegal armed groups, particularly the various Taliban factions and so forth. Can you elaborate on that?

Mr. Glavin: This goes to the question of abandonment again. One thing you never hear from Afghanistan is the absolute terror that any prospect of a negotiation with the Taliban strikes into the hearts of the people.

Senator Nolin: Why does President Karzai continue talking about that?

Mr. Glavin: I do not know. On this issue it is interesting. We have to be careful not to imagine that cause and effect lines run only one way.

If you could put yourself in President Karzai's position for a moment, and if you were possessed of the apprehension that by 2011, the Canadians, Americans and Brits in the south will bail, what should you do? How would you secure for yourself some sort of legacy? How would you protect your own hide, since your political base is actually in the most chauvinistic elements of Pashtun society, which also produces the Taliban? Maybe you should cobble together some sort of an arrangement.

My personal belief is that if we were far more emphatic about our commitment to stand with the Afghan people for as long as it took them to be standing on their own two feet, I suspect you would probably not be seeing all of this. It is a bit — what is the word I am looking for? It is almost exponential. The more President Karzai appears to be appeasing or accommodating the extremely conservative Pashtun chauvinism, the more the Americans think they might as well cobble together some sort of a deal, or maybe negotiations with the Taliban will be the way it ends. The more the Americans think that way, the more President Karzai retreats into that posture.

Senator Nolin: You are recommending an Afghan-led organization, not the government. Is that right?

Mr. Glavin: Not President Karzai going to Islamabad or Riyadh and cobbling together some sort of an arrangement with others in the background, no.

With respect to national reconciliation, there is a wonderful paper that Christopher Alexander has written called *Ending the Agony: Seven Moves to Stabilize Afghanistan*.

Senator Nolin: Are you referring to our former ambassador?

Mr. Glavin: Yes. I recommend that paper to committee members. He has managed to take a very firm position on the question of transitional justice, which is to say ending impunity and having a process in place. Also, he has managed to imagine an accommodation of some kind of negotiations with the Taliban, if they were willing — which I seriously doubt — in a kind of single package.

Le sénateur Nolin : Je suis à la page 3 du résumé de votre rapport concernant les talibans. Vous formulez une suggestion intéressante au troisième point vignette. Vous indiquez qu'une nouvelle politique canadienne en matière de réconciliation menée par les Afghans devrait stipuler que toute négociation avec les groupes armés illégaux, plus particulièrement les diverses factions talibanes, et ainsi de suite. Pourriez-vous nous en dire davantage?

M. Glavin : On en revient encore à la question de l'abandon. Ce qu'on ne nous dit jamais à propos de l'Afghanistan, c'est que la simple idée de négocier avec les talibans suscite une terreur absolue chez la population.

Le sénateur Nolin : Pourquoi le président Karzai s'entête-t-il à en parler?

M. Glavin : Je ne le sais pas. Et c'est intéressant d'ailleurs. Il ne faut pas s'imaginer que les relations de cause à effet sont unidirectionnelles.

Mettez-vous à la place du président Karzai une minute. Que feriez-vous si vous saviez que les Canadiens, les Américains et les Britanniques allaient se retirer du Sud du pays d'ici 2011? Que feriez-vous pour assurer la présence d'une sorte de relève? Comment feriez-vous pour sauver votre propre peau, puisque votre base politique est probablement la plus chauvine de la société pachtoune, de laquelle sont issus les talibans? Vous auriez peut-être tendance à vouloir concocter un accord quelconque.

Personnellement, je crois que si nous pouvions témoigner davantage notre engagement à demeurer aux côtés de la population afghane jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de tenir les rennes elle-même, la situation serait probablement très différente aujourd'hui. C'est un peu... Je cherche le mot exact. C'est presque exponentiel. Plus le président Karzai semble vouloir apaiser ou accommoder le chauvinisme pachtoune extrêmement conservateur, plus les Américains ont l'impression qu'il essaie de forger un accord quelconque ou de négocier avec les talibans. Et plus les Américains nourrissent cette impression, plus le président Karzai penche pour cette solution.

Le sénateur Nolin : Vous recommandez une organisation dirigée par les Afghans, pas le gouvernement. Est-ce exact?

M. Glavin : Non, je ne vois pas le président Karzai se rendre à Islamabad ou à Riyad pour négocier une sorte d'entente avec d'autres intervenants en arrière-plan.

Concernant la réconciliation nationale, Christopher Alexander a rédigé un document merveilleux intitulé *Ending the Agony : Seven Moves to Stabilize Afghanistan*.

Le sénateur Nolin : Parlez-vous de notre ancien ambassadeur?

M. Glavin : Oui. Je recommande aux membres du comité de lire ce document. Il est parvenu à adopter une position très ferme par rapport à la question de la justice transitionnelle, c'est-à-dire de mettre fin à l'impunité et de mettre en place un processus adéquat. Il a aussi pensé à un mécanisme unique permettant de négocier, en quelque sorte, avec les talibans si ceux-ci étaient prêts à le faire, ce qui m'étonnerait beaucoup.

All I can tell you is what everyone we spoke with said to us across the board: If you think you will be able to negotiate a deal with the Taliban, you are dreaming. There is absolutely no way the Taliban is interested in negotiating anything except your death. This is a jihad against reason, so if you think you can reason with it, good luck.

At the same time, there is a lot of sympathy for the idea that you can draw away low-level commanders, people engaged in the insurgency for reasons I described earlier, not necessarily animated by Talibanism. It is all very complicated.

However, you have to understand this is something that is a darkness at the heart of a certain kind of Pashtun identity. The Pashtuns are great people. In fact, the strongest and best organized pro-democracy movement between Delhi and Tehran is in Pashtoonkhwa, the northwest frontier province and the federally administered tribal areas, less so in Afghanistan because they can vote a little bit now. The Awami National Party, the Milli Awami Party and a number of parties that are pro-democracy and pro-ISAF are also Pashtuns. It is a Pashtun phenomenon.

The great fear is that when President Karzai talks about negotiating with the Taliban, he means making some sort of extra-constitutional arrangement that trenches an old notion of Pashtun prerogative to govern Afghanistan. The Tajiks, Uzbeks and the Hazaras are particularly terrified of this, especially the women and democrats.

The argument we are making is that if there is an impetus to proceed, it must be open and transparent and cannot be just the president's office. It must involve the Supreme Court Afghanistan, the parliament, the Afghanistan Independent Human Rights Commission, and it also must be answerable to ISAF.

With respect to this business about trespassing on Afghan sovereignty and thinking that everything must be Afghan-led, everyone told us to stop being so polite. Afghan sovereignty is the function of a triangular relationship between the international community, the Afghan people and the Afghan state. Everyone we spoke to said we should be interfering more in order to ensure the government is accountable to the people. This is where Canada has such an important role to play. As I said, we have an advantage that no one else has. This is particularly so when it comes to the question of reconciliation. Reconciliation is one of the six priorities that Canada has identified for engagement in Afghanistan.

An objective assessment of this policy, according to Canada's own benchmarks under the reconciliation engagement priority, is that not one progress indicator has been completed. There has been no movement forward from policy baselines; not one target is with reach; not one result has been achieved. Here is one example: In August 2008 the Afghan government was found to have a limited ability to share information about its programs, policies and objectives with respect to national reconciliation. By

Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous ceux à qui nous avons parlé étaient unanimes : il est utopique de penser que l'on pourra négocier une entente avec les talibans. D'aucune façon les talibans ne sont intéressés à négocier quoi que ce soit avec vous, à part peut-être votre mort. Leur djihad va à l'encontre de la raison, alors « bonne chance » si vous voulez raisonner avec eux.

Parallèlement, cette idée d'écarter des commandants de bas niveau, des personnes impliquées dans la sédition pour les raisons que j'ai décrites plus tôt, sans nécessairement être associées au mouvement du talibanisme, fait bien des adeptes. Tout cela est très compliqué.

Il faut toutefois comprendre que cette réalité fait ombre à une certaine forme d'identité pachtoune. Les Pachtounes forment un peuple formidable. En fait, le mouvement pro-démocratie le plus fort et le mieux organisé entre Delhi et Téhéran se trouve à Pashtoonkhwa, dans la province frontalière au nord-ouest et dans les zones tribales administrées par l'État, moins en Afghanistan parce qu'ils ont un peu la possibilité de voter maintenant. Le Parti national Awami, le Parti Milli Awami et quelques autres partis qui sont pro-démocratie et pro-FIAS sont aussi pachtounes. C'est un phénomène pachtoune.

Ce qu'on craint surtout lorsque le président Karzai parle de négocier avec les talibans, c'est qu'il veuille conclure un accord extra-constitutionnel qui viendrait déposséder les Pachtounes de cette vieille prérogative qu'ils ont de gouverner l'Afghanistan. Les Tadjiks, les Ouzbeks et les Hazaras sont particulièrement terrifiés de cette possibilité, surtout les femmes et les démocrates.

Nous pensons que s'il est urgent d'agir, nous devons le faire de façon ouverte et transparente, et cette intervention ne peut pas être menée uniquement par le cabinet du président. Il faut mettre à partie la Cour suprême de l'Afghanistan, le Parlement et la Commission indépendante des droits de la personne en Afghanistan, et le groupe d'intervention devra aussi répondre de la FIAS.

Pour ce qui est d'avoir peur d'empiéter sur la souveraineté afghane et de penser que tout doit être dirigé par le peuple afghan, tout le monde nous a dit d'arrêter d'être aussi polis. La souveraineté afghane repose sur un rapport triangulaire entre la communauté internationale, le peuple afghan et l'État afghan. Tout le monde nous a dit que nous devrions intervenir davantage pour nous assurer que le gouvernement rend des comptes à la population. C'est à ce niveau que le Canada peut jouer un rôle très important. Comme je l'ai dit, nous avons un avantage que personne d'autre n'a. Et c'est un avantage qui s'avère particulièrement utile pour ce qui est de la réconciliation. La réconciliation est l'une des six priorités établies par le Canada pour sa mission en Afghanistan.

Si l'on évalue objectivement cette politique, en fonction des objectifs repères du Canada pour cette priorité qu'est la réconciliation, on constate qu'aucun indicateur de progrès n'a été rempli. Rien n'a été bâti à partir des bases de référence politiques; nous ne sommes même pas près d'atteindre un seul des objectifs; aucun résultat n'a encore été obtenu. En voici un exemple : en août 2008, on a constaté que le gouvernement afghan avait de la difficulté à transmettre de l'information sur ses

February 2010, the presidential palace had not even shared its plans with the Afghan parliament. The Afghan president has used the words "peace at any cost."

Now, as I say, we have to remember that these cause-and-effect lines run both ways. You have to put yourself in Karzai's position. It would concern him if he gets the impression from the British, the French, the Japanese, the Canadians and the Americans that this will not last, that we have the banking crisis, and that much of our public is wobbly about all of this and we will be out of there soon. That is where he is coming from.

Then you have pretty well anyone who is literate in Afghan society, and no one is speaking for them. The role that Canada can play in reconciliation is ensuring that our Afghan friends should not feel the sensation of knives in their back. Someone has to speak for those people.

The Chair: We are over time here and there are two more questions, so please keep this very short.

Senator Nolin: Thank you very much for your enthusiasm. It is refreshing here in Ottawa.

Senator Pépin: Thank you for coming, and I have to admit that you have answered my question. At the beginning, there were some recent articles where you said that Ottawa did not have any policy regarding Afghanistan. However, looking at your report we just received and listening to you, I think that maybe you want to add something of what Ottawa's Afghanistan policy should be, but if we go through the document and listen to you, we have a fair idea where you would like the Canadian government to go.

The Chair: We will try to table this. It does need to be translated, and then it will become part of our documents.

Mr. Glavin: We had not finished the main translation of our report. I am sorry about that.

Senator Nolin: What will we lose if we do not do that?

Mr. Glavin: We will lose honour. I do not know. How do you put a price on betraying a promise to all the families who lost soldiers in this?

Senator Meighen: One 80-pound gorilla not referred to so far is the opium trade and the influence on Afghan society and the effect it has on us trying to wean people away from the Taliban, because they can pay more than we can, it would appear in some instances, thanks to the poppies. As far as I can determine, we have not come up with a widespread, believable, successful plan to replace the growing of poppies with another crop that is equally remunerative. Using poppies for medical development is controversial.

From your observations and knowledge of the country, do you have any insight into this situation and how we should be addressing that?

programmes, ses politiques et ses objectifs en ce qui a trait à la réconciliation nationale. En février 2010, le palais présidentiel n'avait même pas fait part de ses plans au Parlement afghan. Le président afghan avait parlé de « paix à tout prix ».

Comme je l'ai dit, nous devons nous rappeler que ces rapports de cause à effet vont dans les deux sens. Il faut se mettre dans les souliers de Karzai. Il peut bien être inquiet si les Britanniques, les Français, les Japonais, les Canadiens et les Américains lui donnent l'impression que tout cela ne va pas durer, qu'à cause de la crise économique, et de l'opinion publique peu favorable à l'égard de cette mission, nous allons bientôt les laisser à eux-mêmes. C'est pour cette raison qu'il réagit de la sorte.

Il faut aussi penser que personne ne prend la défense de toutes ces personnes instruites de la société afghane. Le Canada peut jouer un rôle dans la réconciliation en s'assurant que nos amis afghans n'aient pas l'impression qu'on leur plante des couteaux dans le dos. Quelqu'un doit prendre leur défense.

La présidente : Notre temps est écoulé et il nous reste deux questions, alors je vous prierais d'être bref.

Le sénateur Nolin : Merci beaucoup. Il est rafraîchissant de voir autant d'enthousiasme ici, à Ottawa.

Le sénateur Pépin : Merci de votre présence, et je dois dire que vous avez déjà répondu à ma question. Dans des articles parus récemment, vous affirmiez qu'Ottawa n'avait pas de politique concernant l'Afghanistan. Toutefois, en consultant votre rapport que nous venons de recevoir et en vous écoutant aujourd'hui, je pense que vous voudrez peut-être ajouter quelque chose sur ce que devrait être la politique d'Ottawa sur l'Afghanistan. Par contre, il suffit de consulter le document et de vous écouter pour avoir une bonne idée de la voie que le gouvernement canadien devrait emprunter selon vous.

La présidente : Nous allons essayer de déposer ce rapport. On doit au préalable le faire traduire, mais il fera ensuite partie de notre documentation.

M. Glavin : Nous n'avions pas terminé la traduction de notre rapport. Je suis désolé.

Le sénateur Nolin : Qu'allons-nous perdre si nous n'agissons pas de cette façon?

M. Glavin : Nous allons perdre notre honneur. Je ne sais pas. Comment peut-on mettre un prix sur les promesses brisées faites à toutes les familles qui ont perdu des soldats dans cette mission?

Le sénateur Meighen : Le gorille de 80 livres dont nous n'avons pas encore parlé, c'est le trafic de l'opium. Il faut tenir compte de son influence sur la société afghane et des répercussions qu'il a sur nous qui tentons d'éloigner la population des talibans, parce qu'ils ont plus d'argent que nous, c'est ce que l'on pourrait croire parfois, grâce au pavot. Autant que je sache, nous n'avons pas pu établir un plan global crédible et efficace pour remplacer la culture du pavot par une autre culture tout aussi lucrative. Il est encore controversé d'utiliser le pavot à des fins médicales.

D'après ce que vous avez observé et ce que vous savez du pays, avez-vous une idée de la façon dont nous pourrions remédier à la situation?

Mr. Glavin: We will have beheadings and IEDs and suicide bombings so long as there is a narco-economy in that country. The Taliban is essentially a narco-terrorist phenomenon.

On the question of opium, our mistake is imagining that this is actually what Afghans want to do. They do not.

One of the difficulties is that the Afghan government is not particularly interested in pursuing a medical opiate initiative for a couple of reasons. First, many people in the country regard this as being profoundly offensive to the Quran. A lot of effort is being made to develop an agricultural base in the country. You need infrastructure for things like wheat and almonds and vineyards and so on, and any suggestion to this vast underclass of poor farmers that the government will buy opium will discourage people from taking the risks and initiatives to re-establish legal agricultural economies. Third, you can set up any kind of fancy program you want and have the government buy opium at premium prices, but the lad in the black turban will come to you at harvest time and say, "You were supposed to sell that to me, and if you do that again I will kill your children."

Senator Meighen: We were told that perhaps a farmer would have another field and plant poppies in another field and sell one field to the government for the nice high price and another field to the Taliban, so now they are producing twice as much.

Mr. Glavin: Yes, that is not my plan.

The Chair: I know you can answer this in 30 seconds or less because you are a journalist. Why is the media not covering this story?

Mr. Glavin: Because there is no media. There is hardly anything left in terms of a mass media, a national media in this country.

Much of it has to do with simple insurance policy issues. I am a freelancer. When I go to Afghanistan, I spend little time behind the wire. Security is not an issue for me. I go where I want; I can pass. If you are an editor, do you want to send a reporter up to Paktika for a little while? It is complicated.

The way we have come to talk about Afghanistan in this country, unless you put that record needle on the record, no one will hear the music. We have to change the nature of the debate and not think of 2011 as something that ends but think of 2011 as something that is beginning, completely change the nature of the debate. If we learned more about Afghans and what they have to say, I think the debate in this country would not be so infantilized.

By the way, in June 2008 this committee produced an excellent report that addressed this issue directly, and we specifically cite your findings in our report about how the debate in this country is

M. Glavin : Nous assisterons à des décapitations, à l'explosion de bombes artisanales et à des attentats-suicide tant qu'il y aura une narco-économie dans ce pays. Le talibanisme est essentiellement un phénomène lié au narco-terrorisme.

Pour ce qui est de l'opium, nous faisons l'erreur de croire que c'est en fait ce que veulent les Afghans. Ce n'est pourtant pas le cas.

Ce qui complique notamment les choses, c'est que le gouvernement afghan n'est pas particulièrement intéressé à soutenir le développement de médicaments opiacés, et ce, pour différentes raisons. Tout d'abord, beaucoup voient la chose comme étant profondément choquante à l'égard du Coran. Aussi, on déploie de grands efforts pour établir une base agricole au pays. Il faut des infrastructures pour cultiver des produits comme le blé, l'amande ou le raisin, et la moindre supposition que le gouvernement va financer la culture d'opium pourrait décourager les nombreux agriculteurs qui vivent dans la pauvreté de prendre les risques associés aux initiatives visant à rétablir des économies agricoles légales. Finalement, vous pouvez mettre en place le plus sophistiqué des programmes et voir à ce que le gouvernement achète l'opium à prix fort, mais au moment des récoltes, il y aura toujours ce type au turban noir qui va menacer les agriculteurs de tuer leurs enfants s'ils osent encore une fois vendre l'opium à quelqu'un d'autre que lui.

Le sénateur Meighen : On nous a dit qu'un agriculteur pourrait peut-être choisir de cultiver des plants de pavot dans deux champs séparés, un pour vendre ses récoltes au gros prix au gouvernement, et un autre pour les talibans. Il produirait ainsi deux fois plus qu'avant.

M. Glavin : En effet, et ce n'est pas mon intention.

La présidente : Je sais que vous pouvez répondre à la prochaine question en moins de 30 secondes, parce que vous êtes journaliste de métier. Dites-moi, pourquoi les médias ne couvrent-ils pas cette histoire?

M. Glavin : Parce qu'il n'y en a tout simplement plus. C'est à peine s'il reste un média de masse, un média national dans ce pays.

Et c'est en grande partie attribuable à de simples problèmes d'assurance. Je travaille à la pigo. Quand je vais en Afghanistan, je passe peu de temps derrière les barbelés. La sécurité ne pose pas de problème pour moi. Je vais où je veux, j'entre où je veux. Si vous êtes rédacteur en chef, voulez-vous prendre le risque de dépêcher un reporter à Paktika pendant un certain temps? Ce n'est pas évident.

Le discours sur l'Afghanistan dans ce pays est devenu stérile et personne n'y porte plus vraiment attention. Il nous faut réorienter le débat et ne pas voir 2011 comme la fin de quelque chose, mais comme le début d'une autre mission. La nature des discussions doit absolument changer. Si nous pouvions en apprendre davantage sur les Afghans et entendre ce qu'ils ont à dire, je pense que les discours entendus au Canada seraient beaucoup moins infantilisants.

Soit dit en passant, en juin 2008, ce comité a produit un excellent rapport qui traitait directement de cette problématique, et nous citons précisément vos conclusions dans notre rapport sur

being infantilized. Thank you for the work you are doing to elevate the level of debate in this country. I cannot tell you how happy we are that you are doing this.

The Chair: Mr. Glavin, thank you very much for being with us today.

Our next witness is Brigadier-General Jonathan Vance. He was commander of Joint Task Force Afghanistan from February to November 2009 for virtually all Canadian Forces in that country, which are based at Kandahar Airfield, Kandahar City and Kabul, and prior to that he commanded I Canadian Mechanized Brigade Group in Edmonton from August 2006 through 2008. General Vance joined the Canadian Forces in 1982 and has had a long and distinguished military career. Since his return from Afghanistan, he has been sharing his views, which he will do again today.

He is not done serving his country yet. As was announced last month, General Vance is to take up new duties soon at DND headquarters here in Ottawa as Director General Land Capability.

Welcome as we begin taking our testimony on Canada and Afghanistan and what will happen post-2011, and thank you very much for being here.

Brigadier-General Jonathan Vance, Former Commander, Joint Task Force — Afghanistan, National Defence: Good evening, honourable senators, and thank you for inviting me to appear before you.

I have returned from command in Afghanistan very humbled by and grateful to all Canadians, military and civilian, who serve there, and to Canadians at home for their unwavering support of their soldiers, sailors, airmen and women.

I will restrict my opening remarks to only one point I wish to convey to you, and that is that I think that Canada, with our allies and the international community, is currently poised to be very productive, indeed more noticeably productive, in Afghanistan over the next year to 18 months and beyond.

The year 2009, the year that I commanded, was a transition year. We went from an internationally under-resourced mission country-wide that was having difficulty applying effective counter-insurgency techniques, due to relatively small numbers of troops on the grounds, to one marked by an increased military and civilian presence, who could use best counter-insurgency practices. This environment is consistent with and reinforces Canadian national objectives in Afghanistan and meets or exceeds the conditions that Canada had indicated as necessary to support a military engagement between 2009 and 2011, and it is entirely consistent with the independent panel's findings.

Canada has earned a leadership role in this emerging environment in Kandahar due to the quality of our troops, our ability to execute the counter-insurgency doctrine we share with our allies and our capacity to command and control allied forces, including U.S. forces in Kandahar. The spirit and specifics of the commission's report have served us well as we undertook

l'infantilisation du débat au Canada. Merci pour le travail que vous faites pour faire monter d'un cran le débat dans ce pays. Je ne peux vous dire à quel point nous l'apprécions.

La présidente : Monsieur Glavin, merci beaucoup d'être venu témoigner devant nous aujourd'hui.

Notre prochain témoin est le brigadier-général Jonathan Vance. Il a été commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan, de février à novembre 2009, pour pratiquement toutes les Forces canadiennes de ce pays, qui sont basées à l'aéroport de Kandahar, dans la ville de Kandahar et à Kaboul. Auparavant, il a été commandant du 1^{er} Groupe-brigade mécanisé du Canada à Edmonton, d'août 2006 à 2008. Le général Vance a joint les rangs des Forces canadiennes en 1982, et il mène depuis une distinguée carrière militaire. Depuis son retour de l'Afghanistan, il tâche de partager sa vision de la situation, et c'est ce qu'il fera aujourd'hui.

Il n'a pas terminé de servir son pays. On a annoncé le mois dernier que le général Vance allait bientôt assumer de nouvelles fonctions au quartier général du MDN ici, à Ottawa, à titre de directeur général, Capacité de la force terrestre.

Bienvenue à cette première audience sur le Canada et l'Afghanistan, et sur ce qui va se passer après 2011. Merci beaucoup d'avoir accepté notre invitation.

Brigadier-général Jonathan Vance, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan, Défense nationale : Bonsoir, honorables sénateurs, et merci de m'avoir invité à comparaître devant vous.

Je suis rentré de mon commandement en Afghanistan avec un sentiment de grande humilité et de profonde reconnaissance envers tous les Canadiens, militaires et civils qui servent là-bas, et les Canadiens ici au pays pour leur appui inébranlable à l'endroit de nos soldats, marins et aviateurs, hommes et femmes.

Je limiterai mes remarques préliminaires à un seul point que j'aimerais vous communiquer : selon moi, le Canada, ses alliés et la communauté internationale sont actuellement en passe de devenir très productifs, et même de façon plus manifeste, en Afghanistan au cours des 18 prochains mois.

L'année 2009, l'année où j'ai assumé le commandement, en fut une de transition. Nous sommes passés d'une mission qui manquait de ressources internationales et qui avait de la difficulté à appliquer des techniques efficaces de contre-insurrection en raison du nombre relativement faible de soldats sur le terrain, à une mission marquée par une présence militaire et civile accrue qui pouvait utiliser les meilleures pratiques de contre-insurrection. Cet environnement respecte et renforce les objectifs nationaux du Canada en Afghanistan, et remplit largement les conditions que le Canada avait jugé nécessaires pour appuyer un engagement militaire entre 2009 et 2011, ce qui est tout à fait conforme aux conclusions du groupe d'experts sur l'Afghanistan.

Je crois que le Canada a mérité un rôle de leadership dans ce nouvel environnement à Kandahar grâce à la qualité de nos troupes, à notre aptitude à appliquer la doctrine de contre-insurrection et à notre capacité de commander et de contrôler des forces alliées, y compris des forces américaines. L'esprit et les détails du rapport de la Commission nous ont été utiles alors que

important transitions in the renewed ISAF environment — transitions that include making it more possible for appropriate civil effects to be brought to bear. In many respects it was prescient.

We learn every day in Afghanistan, and we have, in my opinion, come a very long way in understanding how to conduct full spectrum operations in such a complex environment. Our allies have learned as well. I am optimistic that we, in the international community, are doing our part and are being productive. It yet remains to be seen how long it will take for Afghanistan's people and their government to take full advantage of this.

The Chair: I want to reinforce that point and have you expand on it, because we have heard here today and from other sources that, in terms of the military operation, counter-insurgency in this last operation that we now see the allied troops involved in is really wrapping that up, that on the military side we have accomplished much. If there is an area outstanding, it is the Afghan partner.

Brig.-Gen. Vance: That is exactly how I characterized it. Unlike linear warfare where you can use weapons to overcome resistance, counter-insurgency is not an environment conducive to using strictly weapons or military effects to fundamentally change the environment. I have said that counter-insurgency is about re-establishing the social, political and economic fabric of communities such that they grow resistant to the coercive effects of the insurgency.

This is particularly important in Kandahar because it is not a grassroots, homespun movement. It is a movement being exported out of Pakistan and supported that way. There are ideologically aligned people in Kandahar. I have pegged it at about 5 per cent, based on my experience. Others have said up to 10 per cent. Nonetheless, the vast majority of the people are simply held hostage.

In that environment you need troop density, be it military or police — a combination of international and indigenous — to allow for sufficient presence for the international and national actors involved in development activities to gain confidence and that re-establishment of the economic fabric. They will not leave the safety of their compounds or even engage in rehabilitative practices unless they have some confidence. For example, the United Nations people will not leave their compound unless an element of security is provided.

In that environment, no matter what the international community does — we can create a sense of stability in a community — it does not matter unless the people see that their government is actually serving them. Everything else is simply service by proxy. They need to see their government act; otherwise, it is simply a surface charge. Buried in that is not just the provision of services, but to see and have government acting as it should in a unselfish manner that supports the people and how you and I would think any government should be. Afghans have exactly the same desires. They may have slightly

nous entreprenons d'importantes transitions dans l'environnement renouvelé de la FIAS. Des transitions qui visent notamment à ce que les effets civils appropriés se fassent sentir. On a dénoté une certaine prescience à bien des égards.

Nous apprenons tous les jours en Afghanistan et, à mon avis, nous avons fait beaucoup de chemin pour comprendre comment mener toute la gamme des opérations dans un environnement aussi complexe. Nos alliés ont appris eux aussi. Je crois que nous, au sein de la communauté internationale, faisons notre part et sommes productifs, mais il reste à voir combien il faudra de temps au peuple afghan et à son gouvernement pour en tirer pleinement avantage.

La présidente : J'aimerais mettre l'accent sur ce point et que vous nous en disiez davantage à ce sujet. D'après les témoignages d'aujourd'hui et selon d'autres sources, nous avons accompli beaucoup au niveau militaire, et l'engagement des troupes alliées dans cette dernière opération de contre-insurrection le démontre bien. S'il reste du chemin à faire, c'est du côté de nos partenaires afghans.

Bgén Vance : C'est exactement de cette façon que je décrirais la situation. À la différence d'une guerre linéaire où les armes suffisent pour contrer la résistance, dans une opération de contre-insurrection, il n'est pas possible de recourir uniquement aux armes ou aux effets militaires pour changer fondamentalement l'environnement. Je l'ai déjà dit, mais les techniques de contre-insurrection visent à rétablir les tissus sociaux, politiques et économiques des collectivités, de façon à ce qu'elles se forgent une résistance aux effets coercitifs de l'insurrection.

C'est particulièrement important à Kandahar, parce que ce n'est pas un mouvement qui a pris naissance là-bas. C'est un mouvement exporté du Pakistan et soutenu de cette façon. Une partie de la population de Kandahar a des visées idéologiques. D'après ce que j'ai vu, j'estimerai qu'il est question d'environ 5 p. 100 de la population. D'autres ont parlé de 10 p. 100. Quoi qu'il en soit, la grande majorité des gens sont tout simplement tenus en otages.

Dans un tel contexte, il faut des troupes nombreuses, qu'il s'agisse de forces militaires ou policières (une combinaison d'intervenants internationaux et locaux), pour assurer une présence suffisamment rassurante pour que les joueurs internationaux et nationaux veuillent entreprendre des activités de développement, et qu'on puisse ainsi rétablir le tissu économique du pays. À moins de se sentir en sécurité, personne ne veut abandonner la quiétude de son refuge ou même s'engager dans des processus de réadaptation. Par exemple, le personnel des Nations Unies ne sort pas de son enceinte si on ne lui fournit pas un élément de sécurité.

Dans cet environnement, peu importe ce que fait la communauté internationale, par exemple lorsqu'elle donne à la population locale un sentiment de stabilité, c'est sans importance à moins que les gens puissent voir que leur gouvernement est bel et bien à leur service plutôt que de se contenter d'être présent par procuration. Les gens doivent voir leur gouvernement agir, sinon ils ne constateront qu'un changement en surface. L'enjeu est plus important que la simple prestation de services. La population veut un gouvernement qui œuvre dans l'intérêt général, conformément à la vision que vous et moi avons d'un gouvernement normal. Les Afghans ont

different models and a slightly different cultural context, but they still demand that their government be fair, present and give the opportunity for a good and ever increasingly better life.

If the Afghan government is incapable of taking that step, either under its current regime or any future regime, then I think there is a real problem. Those words are consistent with any military leader who has served or is serving there.

Senator Dallaire: General, we have been in this new era of conflict resolution for the last 20 years. We have been in a number of failing states and in different catastrophes, and we have gained experience from them.

We have also had significant issues in the political spheres. Generally, in other arenas in this country, the military took over the mission. It is a military-run mission in Afghanistan. As such, the other components of the government are not being given the opportunity or the resources to do their work.

We are in an era where the diplomats, nation builders, humanitarians, development people and the security forces, police or military, need to find a new way of working together to be able to bring about solutions of depth. For example, as you were establishing security, they are helping to build governance into that same area. As someone else is bringing up infrastructure, someone else is establishing a modicum of stability in the general population.

Do you feel that our civil servants in CIDA and the Department of Foreign Affairs and International Trade, DFAIT, who are deployed in the field are trained to work intimately with security forces in order to bring about these significant changes in their deployment disposition, sense of security and their commitment to development and governance in conflict zones? Before you answer, the sense is that the system of our government does not permit them to be deployed to be able to function in their full capacity because of security problems.

Brig.-Gen. Vance: It is a great question. It is the thing I probably worked on the most. As the commander, I tried to ensure the team found traction in being able to bring their effects to bear in Afghanistan.

It is false to look at this mission as an either/or scenario — military or civilian, or it goes military and then becomes civilian. It is a counterproductive way of looking at it. It is not a linear mission.

I believe the most effective counter-insurgency doctrine is that which states you bring to bear civil and military effects at the same time on a manageable sized community. If you have enough

exactement le même désir. Ils ont des modèles légèrement différents et vivent dans un contexte culturel légèrement différent, mais ils exigent que leur gouvernement se comporte en toute équité, qu'il soit présent et qu'il offre aux gens la possibilité de bien vivre et d'améliorer constamment leurs conditions de vie.

Si le gouvernement afghan est incapable de se montrer à la hauteur, que ce soit le régime actuel ou un éventuel futur régime, je pense qu'il y a un vrai problème. Mon analyse n'est pas différente de celle de n'importe quel chef militaire commandant actuellement des troupes en Afghanistan ou en ayant déjà commandé.

Le sénateur Dallaire : Général, nous nous trouvons dans une nouvelle ère de résolution des conflits depuis 20 ans. Nous avons été présents dans des États en déroute et sur la scène de diverses catastrophes, ce qui nous a permis d'y puiser de l'expérience.

Nous avons en outre traversé des difficultés importantes dans la sphère politique. En général, sur les autres scènes de ce pays, les militaires sont aux commandes de la mission. Ce sont les militaires qui dirigent la mission en Afghanistan. Les autres organes gouvernementaux n'ont ni l'occasion de faire leur travail, ni les ressources pour y arriver.

Nous en sommes à un point où les diplomates, les bâtisseurs de nation, les travailleurs humanitaires, les artisans du développement et les forces de sécurité, policières ou militaires, doivent trouver un moyen de collaborer pour appliquer des solutions en profondeur. Par exemple, tandis que vous établissez la sécurité, d'autres doivent s'efforcer de doter le pays d'un système de gouvernance. Pendant que certains construisent des infrastructures, d'autres doivent s'employer à établir un minimum de stabilité au sein de la population en général.

Pensez-vous que les fonctionnaires canadiens de l'ACDI et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international qui sont sur le terrain ont la formation nécessaire pour collaborer étroitement avec les forces de sécurité en vue d'amener les changements importants qui sont souhaités à l'endroit où on les a affectés, c'est-à-dire pour donner à la population un sentiment de sécurité et pour donner suite à leur engagement de faciliter le développement et la saine gouvernance dans les zones de conflit? Avant que vous répondiez, je vous fais remarquer que, de l'avis général, le système employé par le gouvernement du Canada ne permet pas aux fonctionnaires canadiens de faire pleinement leur travail à cause des problèmes de sécurité.

Bgén Vance : C'est une très bonne question. Elle porte sur le dossier qui m'a probablement le plus occupé. En tant que commandant, j'ai essayé de voir à ce que l'équipe puisse s'implanter sur le terrain, en Afghanistan, de manière à obtenir les effets voulus.

Il est faux de voir cette mission comme si elle était soit militaire, soit civile, c'est-à-dire comme si elle commençait par des opérations militaires, puis devenait civile. C'est une façon contre-productive d'envisager les choses. La mission n'est pas linéaire.

Je crois que la doctrine anti-insurrectionnelle la plus efficace est celle qui préconise le recours simultané à des moyens civils et militaires, sur un territoire où c'est faisable. Si on manque de

people, military and civilian, you can deal with a province. If you do not have enough, you drop it down to a district. If you still do not have enough, then down it down to a sub-district or village.

Those are certainly the effects we were able to start in Afghanistan in 2009. We had not been able to do that beforehand to the degree we wanted because there were not enough military personnel to commit.

From the premise that counter-insurgency demands civil and military effects from all partners, Afghan and international, at the same time, it does not necessarily matter at what point in time a particular group delivers those effects. In a period of immediate post conflict in a village, let us say, there are civil effects that will be brought to bear by military people, such as immediate humanitarian acts to re-establish water. These things are the basics of life.

However, as the environment improves, it becomes more stable because of a cooperative effort among many actors. Then more and more civil effects can be brought to bear by civilian actors — Afghan, international and NGO — and that is critical. That produces a self-reinforcing environment.

I believe our civilians are absolutely adequately trained to go in when it is appropriate for them to go in. When I was in Afghanistan, we had civilians working at the district level, living in district centres with the soldiers for prolonged periods of time, mentoring district leaders. They occasionally went on patrols that would go to relatively benign environments. They traveled with the military.

They did this so that, where that stabilized influence starts to spread, the civilians can then reinforce. The military forces and civil-military cooperation, CIMIC, officers and so on are used to get immediate traction with the townspeople to show them that we are about more than simply combat.

In conclusion, I disagree with this whole idea that the military provides security and everyone else does everything else. I disagree with that way of looking at the war, because war is not linear. If the military simply constrained itself to what we could call security, we would not be establishing security, because security at the point of a gun is not security at all but armed defence.

Therefore, we needed to move at the local level beyond armed defence into a stabilizing environment. A stabilizing environment starts to materialize only when the townspeople or the villagers — the local population you are serving — gets involved. They start to call in seeing IEDs, for instance. They start to have a stake in their own community.

personnel, militaire ou civil, on se contente du territoire d'une province. Si c'est encore trop grand pour le personnel disponible, on se contente d'un district. Si c'est encore trop grand, on se limite à un sous-district ou un village.

Nous pouvons certainement obtenir les effets escomptés en Afghanistan depuis 2009. Auparavant, nous n'y arrivions pas au degré que nous souhaitions parce qu'il manquait de personnel militaire sur le terrain.

Nous nous appuyons sur la prémisse voulant que la lutte anti-insurrectionnelle exige conjointement des moyens civils et militaires de la part de tous les partenaires, afghans et étrangers, sans qu'un groupe donné ait à mettre ces moyens en œuvre à un moment déterminé. Par exemple, dans un village qui se remet d'un conflit, des moyens civils seront déployés par des militaires, par exemple les mesures humanitaires immédiates visant à rétablir l'approvisionnement en eau, qui fait partie des nécessités de la vie.

Cependant, à mesure que l'environnement s'améliore, il devient plus stable grâce à la coopération entre de nombreux acteurs. Alors, de plus en plus de moyens civils peuvent être mis en œuvre par des acteurs civils, qu'ils soient issus de l'Afghanistan, des États étrangers ou des ONG, et c'est vital puisqu'il en résulte un environnement qui se renforce lui-même.

Je crois que les civils canadiens possèdent une formation tout à fait adéquate pour faire le travail que l'on attend d'eux lorsque le moment est venu pour eux d'intervenir. Pendant que j'étais en Afghanistan, des civils travaillaient à l'échelle du district. Ils habitaient avec les soldats pendant des périodes prolongées, dans les agglomérations du district, et exerçaient le rôle de mentors auprès des dirigeants du district. Ils accompagnaient occasionnellement des patrouilles pour se rendre dans des environnements relativement inoffensifs. Ils se déplaçaient avec les militaires.

Il s'agissait ainsi de permettre à des civils de consolider la stabilisation une fois qu'avait commencé à se répandre l'influence stabilisatrice. Les forces militaires et les officiers chargés de la coopération civilo-militaire sont habitués de gagner immédiatement la confiance de la population locale pour lui montrer que nous ne sommes pas là simplement pour combattre.

Pour conclure, je vous dirais que je ne souscris pas à l'idée que les militaires se bornent à assurer la sécurité, alors que les autres s'occupent de tout le reste. Je ne suis pas d'accord avec les gens qui voient la guerre de cette façon, parce que la guerre n'est pas linéaire. Si les militaires se contentaient d'assurer ce qu'on appelle la sécurité, il n'y aurait pas de sécurité, car la sécurité par les armes n'est pas la sécurité, mais bien la défense armée.

Par conséquent, il ne fallait pas nous limiter à la défense armée, mais nous employer à stabiliser l'environnement à l'échelle locale. Et la stabilisation commence à se concrétiser uniquement lorsque la population locale que l'on veut servir se met à participer. C'est le cas, par exemple, lorsque la population nous signale la présence d'engins explosifs improvisés. Les gens comprennent qu'il y va de l'intérêt de leur collectivité.

We would try to have the briefest possible window where it was only military and only military effects. That could last as little as hours to maybe a couple of days. Then you start to bring the civil effects to bear, and the armed defence piece becomes less and less important.

Senator Dallaire: My whole question was around the fact that there is no such thing anymore as only combat-capable generals or troops. We need them to be multi-disciplined and to be able to function with the auspices of other disciplines, so that together they bring about solutions.

Are our civil servants being protected? If they get injured, for instance, are they being trained to function with the military? Are we doing enough at the war college in Toronto to learn these other disciplines and work together with them in an integrated way?

Brig.-Gen. Vance: I believe that the training of civilians from CIDA, DFAIT, RCMP and Correctional Service Canada and exposing them to the military and the mission while we are training is getting better every year. I had the pleasure of doing a little mentoring and had a discussion with the next civilian Representative of Canada in Kandahar, RoCK. He was in Fort Irwin, California, for the entire duration of Exercise Maple Guardian. I gave him three hours of my view of his job in Kandahar, having just worked there. The whole cohort of civilians was with him, as my RoCK, Ken Lewis, was with me in Wainwright as we did our Exercise Maple Guardian. More and more we are seeing the annual cohorts of civilians joining their military counterparts.

There is no question that the military needs to retain the capacity to fight. On a day when you are doing a battle group attack to achieve a military objective, it is all military, all the time. Those days are becoming rarer as the environment starts to mature around counter-insurgency. There still will be times like that, particularly as you try to expand that influence.

However, it is my opinion that the civilians were adequately trained. In fact, the best part about them is that they often provide a bit of a challenge function. They are not necessarily overly indoctrinated, so they think widely. One wonders what values a young Canadian with DFAIT — who has some international experience and who is really trained for the capitals, the country or the world — places on the municipal level in Afghanistan. They have great value because they are bright and dedicated, and all those things are brought to bear.

I am not trying to make it sound better than it was. There are many challenges, but they did work very well with their military counterparts.

Nous essayions de réduire au minimum la fenêtre de l'intervention exclusivement militaire, avec des moyens exclusivement militaires. Cette fenêtre était d'une durée allant de quelques heures seulement à peut-être deux ou trois jours. Puis, nous commençons à mettre en œuvre les moyens civils, et la défense armée avait de moins en moins d'importance.

Le sénateur Dallaire : Ma question provenait de l'idée qu'il n'existe plus de généraux ou de troupes possédant uniquement des capacités de combat. Nous avons besoin de militaires qui ont des compétences dans plusieurs disciplines et qui sont capables de s'intégrer aux activités d'autres disciplines, de manière à ce qu'ensemble, les gens puissent trouver des solutions.

Les fonctionnaires canadiens sont-ils protégés? S'ils sont blessés, par exemple, ont-ils la formation nécessaire pour fonctionner dans le cadre militaire? Faisons-nous assez d'efforts à l'école de guerre, à Toronto, pour apprendre les autres disciplines et pour collaborer de manière intégrée avec les gens de ces disciplines?

Bgén Vance : Je crois que la formation des civils de l'ACDI, du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, de la GRC ainsi que du Service correctionnel du Canada s'améliore chaque année. Nous leur permettons de se familiariser de mieux en mieux avec le travail et la mission des militaires. J'ai eu le plaisir de faire un peu de mentorat et j'ai eu une discussion avec le prochain représentant civil du Canada à Kandahar, Ken Lewis. Il était à Fort Irwin, en Californie, pour toute la durée de l'exercice Maple Guardian. Je lui ai expliqué pendant trois heures comment je voyais son rôle dans la province de Kandahar, puisque je venais tout juste de travailler là-bas. M. Lewis était accompagné de toute une cohorte de civils lorsqu'il m'a rejoint à Wainwright, pour l'exercice Maple Guardian. On voit de plus en plus des cohortes annuelles de civils se joindre à leurs collègues militaires.

Il ne fait aucun doute que les militaires doivent conserver leur capacité à se battre. Le jour où un groupe de combat attaque un objectif militaire, tout se passe strictement sur le plan militaire. De tels jours arrivent de plus en plus rarement à mesure que l'environnement évolue et se prête à la lutte anti-insurrectionnelle. Il y aura encore des moments où les armes parleront seules, en particulier lorsqu'on cherchera à étendre l'influence.

Quoi qu'il en soit, je suis d'avis que les civils étaient adéquatement formés. En fait, ce qui est le plus intéressant à leur sujet, c'est leur capacité de remise en question. Ils ne sont pas trop indoctrinés, alors ils sont capables de prendre du recul. On se demande quelle importance de jeunes fonctionnaires canadiens du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international peuvent bien accorder aux affaires municipales en Afghanistan, eux qui ont de l'expérience sur la scène internationale et qui sont formés pour œuvrer dans les capitales, avec les pays et sur la scène mondiale. Or, ils attachent une grande importance à ces affaires parce qu'ils sont intelligents et dévoués, et leurs qualités sont mises à contribution.

Je n'essaie pas d'enjoliver le portrait. Les difficultés sont nombreuses, mais les civils ont bien travaillé avec leurs collègues militaires.

Senator Dallaire: Finally, do you not think we should be institutionalizing the education and development of these civil servants, our military and security forces to be able to function and to bring in new concepts to be more even proactive in failing states where we will find ourselves again in conflict — to make it a more multi-discipline doctrine — versus hoping that we get some good people to join us?

Brig.-Gen. Vance: I am the product of the environment, which was a multi-discipline environment. By its very nature, counter-insurgency doctrine is multi-discipline. I suppose I am an example of what the Canadian Forces produces through its war colleges and staff college system, which is the ability to work with many actors. For instance, I have an experience pillar from the Balkans. We know from a purely academic perspective that it takes more than uniforms fundamentally to change an environment, whether it is a linear war or a counter-insurgency war. I do not think we are doing it in an ad hoc or haphazard way. We are deliberately training to be multi-disciplined.

There is room for growth. We need to step back from what we have done and look at it not only from a National Defence perspective but with other departments as well. We will all want to learn as much as possible from this given that the future security environment probably contains failed and failing states that are a threat.

Senator Lang: I want to look ahead a little further on the question of security. Let us assume that the resolution passed by Parliament is acted on and we remove ourselves from Afghanistan. You spoke of the importance of combining civilians with the military and, for example, working in Kandahar City to ensure their security and to build up the trust that is so important in the community.

Will Canada still be able to provide humanitarian aid to that part of the world without having a military presence to give security to the people providing that aid?

Brig.-Gen. Vance: Yes, of course, it will. The international community, in its military, civilian and NGO forms, along with its Afghan partners, will be present in Afghanistan beyond 2011. I do not know how Canadian programming, through CIDA and DFAIT, will do that, although it is entirely feasible. I simply do not know how they will physically transition beyond 2011. I do not think it has been articulated yet.

Many nations are contributing to improving life in Kandahar. It is being done without their soldiers on the ground. India is a case in point. India and Japan provide a great deal of humanitarian investment in Kandahar. You do not need your own troops there; you need the effect.

I tend to look at this in terms of effects, not who is delivering them. You are okay as long as there are good enough effects to achieve what you want. A military and police presence by

Le sénateur Dallaire : Enfin, ne croyez-vous pas que nous devrions établir des programmes de formation et de perfectionnement en bonne et due forme pour préparer les fonctionnaires, les militaires et les forces de sécurité à œuvrer ensemble et à utiliser de nouveaux concepts faisant davantage appel à la prévention dans les États en déroute, où nous allons encore nous trouver à intervenir en plein conflit? Ainsi, nous pourrions compter sur notre propre personnel pour appliquer une doctrine plus multidisciplinaire au lieu d'espérer que des renforts compétents se joignent à nous.

Bgén Vance : Je suis le produit d'un environnement multidisciplinaire. La doctrine anti-insurrectionnelle est multidisciplinaire par sa nature même. Je suis un produit du système d'écoles de guerre et de collèges militaires des Forces canadiennes, qui forme des gens capables de travailler avec de nombreux acteurs. Par exemple, j'ai acquis de l'expérience dans les Balkans. Nous savons, ne serait-ce que par ce qu'on nous enseigne, qu'il faut davantage que des uniformes, fondamentalement, pour changer un environnement, qu'il s'agisse d'une guerre linéaire ou d'une guerre anti-insurrectionnelle. Je ne pense pas que nous formions notre personnel sur le tas. La formation est conçue à dessein pour être multidisciplinaire.

Nous pouvons faire mieux. Nous devons prendre du recul devant ce que nous avons fait et voir les choses non seulement dans la perspective du ministère de la Défense nationale, mais aussi dans la perspective des autres ministères. Nous devons tous gagner le maximum d'expérience puisqu'à l'avenir, il est probable que, dans le cadre du maintien de la sécurité, nous nous heurterons à des États en déroute qui constitueront des dangers.

Le sénateur Lang : J'aimerais jeter un regard prospectif sur la question de la sécurité. Tenons pour acquis que le Parlement décide de retirer les troupes canadiennes de l'Afghanistan. Vous avez parlé de l'importance de combiner civils et militaires, par exemple à Kandahar, pour y bâtir un environnement sécuritaire et établir, au sein de la population, les liens de confiance qui sont essentiels.

Le Canada sera-t-il encore capable de fournir de l'aide humanitaire dans cette partie du monde sans qu'une force militaire assure la sécurité des gens qui apportent cette aide?

Bgén Vance : Oui, bien entendu. Les forces armées, les civils et les ONG issus de la communauté internationale seront présents après 2011 en Afghanistan aux côtés de leurs partenaires afghans. Je ne sais pas comment l'ACDI et le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ont prévu d'y arriver avec leurs programmes, mais c'est absolument faisable. J'ignore simplement comment ils comptent faire la transition concrètement après 2011. Je ne pense pas que ce soit déjà précisé.

De nombreux pays contribuent à améliorer les conditions de vie à Kandahar sans avoir de soldats sur le terrain. C'est le cas de l'Inde notamment. L'Inde et le Japon font d'importants investissements humanitaires à Kandahar. On n'a pas besoin d'avoir ses propres troupes là-bas. Il s'agit simplement que des moyens militaires soient présents.

À mes yeux, ce sont les moyens sur place qui sont importants, et non leur provenance. Tant que les moyens sont suffisants pour obtenir les résultats voulus, on peut poursuivre le travail sur le

Afghans and the international community without Canada after 2011 can still provide the necessary security environment for all of the other actors to bring their effects to bear. The U.S. has grown in large numbers in its civilian commitment in the south of Afghanistan, and into Kandahar specifically.

How all of this will be managed is beyond my purview. I do not know what will happen, but I am convinced it will be a very productive environment. Soldiers going to Afghanistan ultimately to replace the Canadian commitment will carry on that work to provide a stable environment.

Senator Lang: To put it into proper perspective, Canada will expect someone else, such as the Americans, to give us that security rather than ourselves?

Brig.-Gen. Vance: Yes. You can reasonably expect more and more that the Afghans themselves, along with Americans and others, will provide that security.

I am not an expert in where Canadian development money goes. However, I think about half goes to Kandahar and the other half to the rest of the country. Canadian contributions outside of Kandahar through CIDA flow because of the presence of other countries' soldiers. Therefore, you do not necessarily need to have your own soldiers to have the same effect.

Senator Banks: As a person from Southern Ontario pointed out earlier today, the parliamentary resolution says that Canada will change its role in Afghanistan in 2011, and it will no longer undertake a combat role in Kandahar. I think it contemplates other uses and contributions Canada might make.

I want to get an update from you because you have been on the ground much more recently than most of us. It is true that all those other things have to occur, and the government has to be seen to be serving the people in order to make a counter-insurgency effective. However, the first duty of any state is to protect its citizens. At some point, as you said, there has to be the military effect. We have all heard differing opinions about development of the Afghan National Army and, more important in some respects, the Afghan National Police. You have had direct contact with that. Please bring us up to date. How are we doing?

Brig.-Gen. Vance: International engagement with the Afghan National Army will be seen by historians as a great success. The Americans took the lead. It was well resourced from the beginning. An institution that already had a certain gravitas in the country was mentored from top to bottom. The money was followed and operations such as training people undertaken. For example, in Kandahar, over time, we had a brigade with one effective battalion go to one that is now largely meeting the highest capability milestones put before it. Two battalions are now at Capability Milestone 1, and others are on the verge of that. They are newly equipped, well trained and motivated soldiers.

Le terrain. Les forces militaires et policières afghanes et étrangères peuvent assurer la sécurité nécessaire pour que les autres acteurs mettent en œuvre leurs moyens même si le Canada ne fait pas partie de ces forces après 2011. Les États-Unis ont beaucoup augmenté le nombre de civils qu'ils déploient dans le Sud de l'Afghanistan, et en particulier à Kandahar.

Il n'est pas de mon ressort de déterminer comment on va s'y prendre. Je ne sais pas ce qui va se produire, mais je suis convaincu que l'environnement sera très productif. Les soldats qui iront remplacer les soldats canadiens en Afghanistan feront leur travail pour maintenir un environnement stable.

Le sénateur Lang : Autrement dit, le Canada comptera sur quelqu'un d'autre, comme les États-Unis, et non sur ses propres moyens, pour maintenir la sécurité, n'est-ce pas?

Bgén Vance : Oui. Il est raisonnable de s'attendre à ce que les Afghans eux-mêmes assurent la sécurité, de concert avec les États-Unis et d'autres pays.

Je ne suis pas un expert des dépenses de développement du Canada. Cependant, je crois qu'environ la moitié de l'argent est dépensé dans la province de Kandahar et l'autre moitié, dans le reste du pays. Ce sont les soldats d'autres pays qui permettent au Canada de faire des contributions hors de la province de Kandahar par l'intermédiaire de l'ACDI. Par conséquent, il n'est pas nécessaire d'envoyer ses propres soldats sur le terrain pour y avoir l'effet voulu.

Le sénateur Banks : Comme l'a souligné tout à l'heure une personne du Sud de l'Ontario, la motion adoptée par le Parlement indique que le Canada changera de rôle en Afghanistan, à partir de 2011, et qu'il ne participera plus aux combats dans la province de Kandahar. Je crois qu'on envisage ainsi d'autres contributions de la part du Canada et d'autres utilisations de ses ressources.

J'aimerais que vous nous donniez l'heure juste, car vous avez été sur le terrain beaucoup plus récemment que la plupart d'entre nous. Il est vrai que toutes ces autres activités sont importantes et que les gens doivent avoir l'impression que le gouvernement est à leur service si l'on veut que la lutte anti-insurrectionnelle soit efficace. Cependant, le premier devoir de l'État est de protéger ses citoyens. Comme vous le dites, des moyens militaires doivent être présents, d'une manière ou d'une autre. Nous avons tous entendu des opinions diverses sur le développement de l'armée nationale afghane et, ce qui est plus important encore à certains égards, sur le développement de la police nationale afghane. Vous avez été en contact direct avec ce qui se passe. Pourriez-vous nous mettre au courant des derniers développements? Les choses avancent-elles?

Bgén Vance : La participation de la communauté internationale à la construction de l'armée nationale afghane sera jugée par les historiens comme une grande réussite. Les États-Unis ont assumé le premier rôle. Depuis le début, on a consacré beaucoup de ressources à cette entreprise. L'armée nationale afghane, qui avait déjà un certain poids au pays en tant qu'institution, a profité des conseils de mentors de la communauté internationale depuis le bas de la pyramide jusqu'au sommet. L'utilisation de l'argent a été contrôlée, et des opérations ont eu lieu, notamment pour former les gens. Par exemple, une brigade de Kandahar qui n'avait qu'un seul bataillon pouvant être qualifié d'opérationnel a largement atteint

I think we will look back to say that was a job very well done. It is not complete yet. There is a lot of ground to cover before the Afghan National Army is entirely self-sufficient. They do not yet have the capacity to generate their own officer corps at a staff college level. We need to support the academic aspects of warfare to get their captains, majors and colonels through a staff system. That takes time to generate. I do not have the estimates on when that will occur.

They are getting ever more capable at the local level to fight in war or in counter-insurgency operations. They are not entirely capable on their own, currently — I will be frank — because they do not yet have or are able to manage the enablers that Western forces can bring to bear. They do not have it in their own country, and they do not yet know all the details of managing it even if they did have it. Managing jets, unmanned air vehicles or artillery, et cetera, takes time. They are learning, and they are progressing.

Without those enablers, the fight is too fair. They are basically armed the same way as their enemy. Their numbers could be about the same on any given day. Therefore, we are able to give them the edge that makes certain their ability to deal with things in the most surgical and precise way possible without having to obliterate the landscape.

As we look back, the Afghan National Police will be seen in a slightly different way. The lead was not resourced well when it first started. I will not throw rocks, but it was not well resourced.

Senator Nolin: The European Union was supposed to be taking care of that.

Brig.-Gen. Vance: Perhaps the undertaking was much more of an onerous task than had originally been conceived. The institution was badly damaged in every respect, including the moral plane, which is so critical for police. In many parts of the country, it is the mujahedeen wearing the uniforms. It has the vestiges of the old war-lord structure embedded in it.

It is my view we are moving in the right direction. Why do I say that? It now has leadership at the ISAF level and policing is resourced by the Law and Order Trust Fund for Afghanistan and the global security funds. Nations are ponying up the money. Mentoring is starting to occur at the local level and, thanks to great people like Assistant Commissioner Graham Muir who are devising model policing plans that involve mentoring in logistics and so on, we are starting to see the effects, although slowly. It is so much easier to produce an infantry soldier than it is to produce a town village constable, but it will take more time. I attended a number of graduations of police recruits. They are motivated and

aujourd'hui le jalon de capacité le plus élevé qu'on lui avait fixé comme objectif. Deux de ses bataillons se trouvent au jalon de capacité 1, et d'autres bataillons sont sur le point d'y arriver. Ils sont composés de soldats motivés, bien entraînés et dotés d'un nouvel équipement.

Je pense qu'avec le recul du temps, nous pourrions être fiers du travail accompli, même si, actuellement, il n'est pas encore terminé. Il reste beaucoup de chemin à parcourir pour que l'armée nationale afghane soit totalement autosuffisante. Elle n'a pas encore la capacité de produire son propre corps d'officiers au moyen d'un collège militaire. Nous devons aider les Afghans dans leur effort de guerre en ce qui a trait à la formation de leurs capitaines, de leurs majors et de leurs colonels. Il faut du temps pour y parvenir. Je ne sais pas quand on prévoit arriver à cet objectif.

À l'échelle locale, les Afghans sont de plus en plus capables d'engager le combat militairement ou d'effectuer des opérations anti-insurrectionnelles. Présentement, ils n'en sont pas capables entièrement seuls. Je vais être franc : ils ne sont pas encore capables de gérer les outils dont disposent les forces occidentales. Leur pays n'a pas ces outils et, même s'il les avait, ils ne connaissent pas encore tous les détails de la gestion de ces outils. Il faut du temps pour savoir gérer des jets, des véhicules aériens sans pilote, des pièces d'artillerie, et ainsi de suite. Ils sont en train d'apprendre et font de bons progrès.

Sans ces outils, l'ennemi se trouve pratiquement sur un pied d'égalité. Il possède le même armement et peut envoyer n'importe quand un nombre égal de combattants sur le terrain. Nous sommes en mesure de fournir à l'armée nationale afghane l'avantage dont elle a besoin pour agir de la façon la plus chirurgicale et précise qui soit, de manière à ce qu'elle ne soit pas obligée d'anéantir le paysage.

Avec le recul des années, le cas de la police nationale afghane ne sera pas considéré tout à fait de la même manière. Au départ, la direction n'avait pas les ressources nécessaires à sa disposition. Je ne veux lancer la pierre à personne, mais les ressources nécessaires n'ont pas été au rendez-vous.

Le sénateur Nolin : L'Union européenne devait s'en charger.

Bgén Vance : La tâche était peut-être beaucoup plus considérable qu'on l'avait cru à l'origine. L'institution était en piteux état, y compris le moral des policiers, qui est un facteur vital. À de nombreux endroits au pays, ce sont des moudjahidines qui portent l'uniforme. La police est encore imprégnée des vestiges de la vieille structure des seigneurs de guerre.

À mon avis, nous sommes sur la bonne voie. Qu'est-ce qui me permet de dire cela? La FIAS assume un rôle de leadership. Les frais de fonctionnement de la police sont couverts par le Fonds d'affectation spéciale pour l'ordre public en Afghanistan et le Fonds global de sécurité. Des pays fournissent de l'aide financière. Des programmes de mentorat voient le jour au niveau local. Des personnes extraordinaires, comme le commissaire adjoint Graham Muir, s'affairent à dresser des plans modèles prévoyant un encadrement logistique pour les policiers, et ainsi de suite. Des progrès, quoique lents, commencent à être enregistrés. Il est plus facile, mais plus long, de former un soldat d'infanterie qu'un agent

know what they need to do. I am optimistic that the raw material exists and that the international community has its machine in order, which over time will improve.

We need to watch it, because a police force is often symptomatic of the ills of the country in the first place. If there are corruptive practice, war-lordism and employment issues, if even the best police force or army in the world is not employed properly and going about its business effectively in the harness of the government, then it does not matter how good they are. For example, if Canada were having an issue of insurgency, there would be a multi-discipline, multi-department operation with the government managing and directing carefully what its military and police forces would do. We experienced a little of that during the FLQ crisis and with the events at Oka. The government is engaged.

There must be linkages between the government in Afghanistan and its security forces. Every ministry of the Afghan government lacks the capacity, not the will or desire to do better. The white collar capacity to turn ideas into action in Afghanistan has either been killed off or is in the Diaspora. There are good ministers who want to do better, but the levers and linkages with their forces are still badly damaged. One of the important aspects of international engagement is to help them to re-establish the reins. How long does it take to produce a civil servant who can operate a police headquarters? It takes time and investment. You are not producing them in the mould of the Canadian civil servants. There is a cultural bent that you have to be sensitive to. If you were to produce cookie-cutter types, it would be easier; but you do not want to do that.

Senator Banks: Is it reasonable to put a date on when that job will be accomplished?

Brig.-Gen. Vance: I am not qualified to answer that. I had only a small view of that country, so I cannot answer that question.

Senator Day: I think the senator was setting you up when he asked you about a date. I am glad you answered as you did.

Brig.-Gen. Vance: I am glad, too.

Senator Day: With respect to the Observer, Mentor, Liaison Teams, OMLTs, and the training of Afghan nationals, you said "follow the money." When we were in Afghanistan, we were told that one of the problems was their inconsistent pay. They are not receiving their pay in the proper manner, so in some areas, the Provincial Reconstruction Team started sending the money and providing proper equipment. Has that changed? Is there central funding that is working well?

Brig.-Gen. Vance: Are you referring to the pay for the Afghan National Army of the Afghan National Police?

de police. J'ai toutefois assisté à plusieurs cérémonies de remise de diplômes. Les nouvelles recrues sont motivées; elles savent ce qu'elles doivent faire. Je suis convaincu que les connaissances de base sont là, que les rouages de la communauté internationale sont en place et que nous allons observer des améliorations avec le temps.

Nous devons surveiller la situation de près, car les forces de police sont souvent le reflet des maux du pays. Confrontée à la corruption, aux seigneurs de guerre, au chômage, la meilleure force policière ou armée au monde ne saura épauler le gouvernement si elle n'est pas utilisée de manière adéquate ou efficace. Si le Canada, par exemple, était aux prises avec une insurrection, une opération multidisciplinaire englobant plusieurs ministères serait lancée, et le gouvernement contrôlerait et dirigerait attentivement les actions des forces militaires et policières. Nous en avons fait l'expérience lors de la crise du FLQ et des événements d'Oka. Le gouvernement doit être présent.

Il faut établir des ponts entre le pouvoir afghan et les forces de sécurité. Tous les ministères du gouvernement manquent de capacités; toutefois, ils souhaitent ou désirent s'améliorer. Les cols blancs en Afghanistan, ceux qui sont capables de transformer des idées en action, ont été tués ou ont quitté le pays. Il y a d'excellents ministres qui veulent faire mieux, mais les leviers, les rapports avec les forces de l'ordre restent très tendus. La communauté internationale peut jouer un rôle clé à cet égard en les aidant à reprendre les choses en main. Combien de temps faut-il pour former un fonctionnaire capable de diriger un commissariat de police? Il faut du temps et de l'argent. L'objectif ici n'est pas de reproduire une copie conforme de la fonction publique canadienne. Il faut tenir compte des différences culturelles. Il serait facile de s'inspirer d'un moule unique, mais ce n'est pas ce que nous cherchons à faire.

Le sénateur Banks : Est-il raisonnable de fixer une date pour la fin de cette mission?

Bgén Vance : Je suis mal placé pour répondre à la question. Je n'ai vu qu'une petite partie du pays. Je ne saurais vous le dire.

Le sénateur Day : Je pense que le sénateur a essayé de vous tendre un piège. Vous avez bien fait de répondre comme vous l'avez fait.

Bgén Vance : Je suis d'accord.

Le sénateur Day : Concernant les équipes de liaison et de mentorat opérationnel, les ELMO, et la formation des Afghans, vous avez dit qu'il faut « suivre l'argent à la trace ». Lors de notre voyage en Afghanistan, nous avons appris que les Afghans n'étaient pas rémunérés régulièrement. Ils ne sont pas payés comme il se doit. Dans certaines régions, les équipes provinciales de reconstruction ont commencé à leur envoyer de l'argent et de l'équipement adéquat. Est-ce que la situation a évolué? Existe-t-il une source centrale de financement?

Bgén Vance : Faites-vous allusion à l'Armée nationale afghane ou à la Police nationale afghane?

Senator Day: The Afghan National Police's pay situation was more serious, but at one time the Afghan National Army had many of the same problems. The OMLTs were looking after that.

Brig.-Gen. Jonathan Vance: My experience in 2009 was that the Afghan National Army was properly paid with a pay incentive to be in the south. There was a short period of time when the pay incentive was removed, which caused a problem for the army, so it was reinstated. The incentive was an operations premium for being a soldier in the south.

Senator Day: Are the funds coming from the national government?

Brig.-Gen. Vance: Yes. The Afghan National Army are properly paid. The institution is much further advanced in its logistics and personnel policies, including leave and discipline. The short answer to your question is that they are paying themselves properly. In my experience, they had pay problems and logistics issues, but certainly the army does not have that. Pay for the police on the ground was inconsistent, as only some were receiving any.

When there is a system rife with war-lord tendencies, a police recruit might or might not get paid when he shows up for work at his police post depending on the police leader there. Those problems begin to disappear when you mentor them and are present. We saw the dramatic beginnings of a turnaround in Kandahar with the arrival of the U.S. 97th Military Police Battalion under my watch and tactical control. We disbursed them throughout the city in small platoons to mentor and accompany their Afghan National Police counterparts. The young lieutenant or sergeant could have that conversation with the police chief to learn whether he had paid his soldiers.

Many efforts were made by the Combined Security Transition Command-Afghanistan, the CSTC-A, to ensure that police constables, or soldiers as they call them, received their pay. They used everything from their cell phones to work-around solutions to avoid the corruption.

I thought that worked well, but we were only treating the symptoms. If the corps is so rotten that you have to bypass it to pay the troops, can you trust the corps to be employing them correctly? These are real concerns. As I have stated many times, the policing environment is the most important thing ultimately to get right. The grassroots government is important to a community.

Such an important effort needs to continue through the NATO Training Mission-Afghanistan, NTM-A. Major-General Mike J. Ward, a Canadian, is in charge of the police file, which is very good. I am optimistic that the alliance will do its part.

Senator Day: I am happy to hear that things are improving.

Le sénateur Day : La situation de la Police nationale afghane était plus grave, mais l'Armée nationale afghane a connu, à un moment donné, les mêmes difficultés. Les ELMO se sont chargés de régler le problème.

Bgén Vance : En 2009, l'Armée nationale afghane était rémunérée adéquatement. Des incitatifs étaient versés à ceux qui acceptaient d'être déployés dans le Sud. Les incitatifs ont été supprimés pendant une très courte période, ce qui a causé des problèmes à l'armée. Ils ont été réintroduits. L'indemnité était accordée aux soldats prêts à être envoyés dans le Sud.

Le sénateur Day : Est-ce que l'argent est fourni par le gouvernement national?

Bgén Vance : Oui. Les membres de l'Armée nationale afghane sont bien rémunérés. L'armée s'est dotée de politiques touchant la logistique, les effectifs, les congés, la discipline. Le salaire versé est adéquat. Je sais que la force policière a eu des problèmes de rémunération et de logistique, mais pas l'armée. Les policiers sur le terrain n'étaient pas payés régulièrement. Seulement certains l'étaient.

Comme le régime est grandement influencé par les seigneurs de guerre, il se peut que la recrue qui se présente au travail, au commissariat, soit, ou pas, rémunérée. Cela dépend du chef de police en poste. Or, ces problèmes ont tendance à disparaître quand on fait du mentorat, qu'on est présent. La situation s'est grandement améliorée à Kandahar, suite à l'arrivée du 97^e Bataillon de la police militaire de l'armée américaine. C'est moi qui en assumais le contrôle tactique. Les membres du bataillon ont été répartis en petits groupes et chargés d'encadrer et d'accompagner leurs collègues de la Police nationale afghane. Le jeune lieutenant ou sergent pouvait ainsi discuter avec le chef de police et lui demander s'il avait payé ses soldats.

De nombreux efforts ont été déployés par le Commandement de la transition conjointe de la sécurité en Afghanistan, le CTCs-A, pour faire en sorte que les policiers, ou soldats comme ils aiment s'appeler, touchent leur salaire. Ils ont utilisé tous les moyens à leur disposition, allant des téléphones cellulaires à l'adoption de solutions de rechange, pour éviter la corruption.

J'ai trouvé la formule efficace, sauf qu'on ne faisait que traiter les symptômes. Si l'institution est à ce point pourrie qu'il faut la contourner pour payer des soldats, comment peut-on s'assurer qu'elle va bien utiliser ses effectifs? Ce sont des préoccupations réelles. Comme je l'ai déclaré à maintes reprises, il faut absolument assainir le milieu dans lequel évoluent les policiers. L'administration locale joue un rôle important au sein de la collectivité.

Ces efforts louables doivent être poursuivis par le biais de la Mission de formation de l'OTAN en Afghanistan, la NTM-A. Le major-général Mike J. Ward, un Canadien, est responsable de la formation des policiers, ce qui est très bien. Je suis convaincu que l'alliance va faire sa part.

Le sénateur Day : Je suis content d'apprendre que les choses s'améliorent.

You will recall that perhaps two or three years ago this committee came forward with a recommendation that the Canadian Forces needed a rest. Some people say that the Canadian Forces need a rest, in particular the battle group soldiers and the reservists, given our heavy reliance on them. Do you accept that as one reason that we will not continue our mission in Afghanistan after 2011? Is it that the Armed Forces need a rest?

Brig.-Gen. Vance: I have not been made aware of any policies or any ambitions on the part of anybody in the Canadian Forces to take a rest. I am not aware of any such desire or need for a rest. It would not be up to me to state an opinion as to whether we need a rest.

We did Afghanistan, the Olympics and Haiti at the same time. Without Afghanistan, we can still do Olympics and Haiti and probably something else. I do not perceive, nor did I perceive as a commander, that we are desperate for a rest. We need continued investment across the board, and I believe we are getting that. In my new job, I will be dealing with that in great detail, so I do not know enough about it yet to comment, but I believe we are being adequately invested in.

I am answering you as honestly as I know; I have not heard of anything that would demand that we take a rest.

Senator Day: Can the progressive reliance on more and more reservists in the groups we are sending over there be sustained?

Brig.-Gen. Vance: I would disagree with the premise slightly. The level of reserve participation by task force has been quite consistent over time. It is between 300 and 500. There are some niche capabilities in the Canadian Forces that we have deliberately placed in the reserves. If you think back longer than those three years when we were looking at the minister's monitoring committee on mobilization in the Canadian Forces, we are looking very closely at how we make up the Canadian Forces such that it can mobilize. One of the decisions taken at that time was that some capability would be resident in the reserves. Civil-military cooperation, for example, is found in the reserves. That is a good thing. There are highly talented folks in there who learn a lot and have that certain je ne sais quoi because they have that military-civilian aspect to them. That capability is being used. It is being deployed.

It might look like we are relying more and more on them, but we had relied on them anyway. It is just that now we employ them. With respect to the reservists being used in the battle groups, thank heavens we have a robust army reserve group that can do that. I do not think it is necessarily a sign of weakness. It is how we are designed. We may deliver decisions over time that design the Canadian Forces in such a way that for sustained operations at brigade level, which is essentially where we are at, we need a certain reserve component, and so we are using it.

Si vous vous souvenez bien, il y a deux ou trois ans, le comité a proposé que les Forces canadiennes fassent une pause. Certaines personnes soutiennent qu'elles ont besoin d'un temps d'arrêt, en particulier les membres des groupements tactiques et les réservistes, étant donné que l'on compte beaucoup sur eux. À votre avis, est-ce pour cette raison, entre autres, que nous allons mettre fin à notre mission en Afghanistan, en 2011? Est-ce que les forces armées ont besoin d'un temps d'arrêt?

Bgén Vance : À mon avis, aucune politique en ce sens n'a été adoptée et il n'y a personne au sein des Forces canadiennes qui souhaite un temps d'arrêt. Je ne suis pas au courant de l'existence d'un tel besoin. Ce n'est pas à moi à dire si les militaires doivent ou non faire une pause.

Nous avons été présents, en même temps, en Afghanistan, aux Jeux olympiques et en Haïti. Si nous quittons l'Afghanistan, nous pourrions nous occuper de la sécurité aux Jeux olympiques, à Haïti et probablement ailleurs. Je n'ai pas eu l'impression, en tant que commandant, que nous avions désespérément besoin de faire une pause. Il faut continuer d'investir dans tous les secteurs d'activité, et c'est ce qui est en train d'être fait. Je vais pouvoir examiner la question plus en détail dans mon nouveau poste. Je n'en connais pas encore assez pour commenter, mais je crois que le niveau d'investissement est satisfaisant.

J'essaie de vous répondre le plus franchement possible. Je n'ai encore rien entendu au sujet de la nécessité de faire un temps d'arrêt.

Le sénateur Day : Pouvons-nous continuer de compter sur les réservistes toujours plus nombreux que nous en voyons là-bas?

Bgén Vance : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce que vous dites. Le niveau de participation des réservistes, au sein des forces opérationnelles, a été assez constant au fil des ans. Ils sont entre 300 et 500. Il existe au sein des Forces canadiennes des capacités-créneaux qui leur sont exclusivement destinés. Il faut remonter loin dans le temps pour comprendre cet enjeu. Il y a un comité de surveillance du ministre qui a examiné pendant trois ans la question de la mobilisation au sein des Forces canadiennes. On voulait savoir comment la composition des Forces canadiennes pouvait contribuer à favoriser la mobilisation de ses membres. On avait conclu, à l'époque, qu'il fallait doter les réservistes de certaines capacités. La coopération entre les civils et les militaires, par exemple, est une caractéristique propre à la Réserve. C'est quelque chose de positif. La Réserve est composée de gens très compétents qui ont de grandes connaissances et un certain je-ne-sais-quoi en raison du rôle à la fois militaire et civil qu'ils sont appelés à remplir. Cette capacité est mise à profit et utilisée.

On a peut-être l'impression que les Forces canadiennes comptent de plus en plus sur les réservistes. Or, nous allons toujours avoir besoin d'eux. Nous commençons à les déployer. Pour ce qui est des groupements tactiques, Dieu merci que nous avons de solides effectifs au sein de la Réserve de l'Armée de terre qui sont en mesure de les seconder. Ce n'est pas nécessairement un signe de faiblesse. C'est ainsi que nous sommes organisés. Nous pourrions décider, à un moment donné, que les Forces canadiennes doivent être structurées de manière à pouvoir affecter des réservistes à des opérations soutenues au niveau de la brigade. Nous avons besoin de réservistes, et nous faisons appel à eux.

Conversely, once the operations in Afghanistan cease on the military side in 2011, that strong demand on those reservists will diminish and they can be prepared to do something else. The Olympics had a strong reserve component to them as well.

Senator Day: I appreciate that clarification.

The Chair: I do also want to say that from time to time make references to "this committee." There are different incarnations of this committee, so we will refer to it as earlier reports by earlier committees.

Senator Nolin: I will follow up on Senator Banks' question. I understand the question of a date or trying to have a fixed time for success is impossible. I presume it will be beyond 2011.

Assuming the proper rules of engagement, how can we be involved in the mentoring and training mission without being in a combat mission? Can we be one without being the other?

Brig.-Gen. Vance: It depends. The Canadian Forces are leaving in 2011, so it would not be us.

Senator Nolin: We can have a debate on what you will do at the end of 2011, but reading the motion from the House of Commons, it does not say you are leaving; it says you are ceasing the combat mission in Kandahar. That is what it says.

Brig.-Gen. Vance: It has been made clear to me through the chain of command that we are leaving.

Senator Nolin: That is why I am asking you that question.

Brig.-Gen. Vance: The question is whether it is theoretically possible to be involved —

Senator Nolin: Not theoretically; to be involved in training and mentoring the Afghan National Army and the Afghan National Police, or only one or the other, without being involved in a combat mission.

Brig.-Gen. Vance: If that was restricted only to Kabul for the purposes of their staff college and training their army recruits before they go into operations, there are nations that are doing that now. Canada is involved in that.

Senator Nolin: That is the training part.

Brig.-Gen. Vance: We will not be doing that, but countries can be involved in that. You cannot be in the mentoring role, in that close daily proximity, without being involved in operations.

More and more, as time goes on, operations will cease to be heavily combat-oriented and will be more classic security-oriented, civil domestic operations style. You still need to be with them. In other words, you cannot be a mentor; that mentor is just inside the wire and sends them out. You must accompany. There is an inherent risk and requirement to be involved in operations.

Inversement, lorsque la mission militaire en Afghanistan va prendre fin en 2011, nous n'aurons plus tellement besoin de réservistes. Ils pourront donc être formés en vue de participer à une autre opération. Les réservistes étaient présents en grand nombre aux Jeux olympiques.

Le sénateur Day : Merci de cette précision.

La présidente : On fait allusion, à l'occasion, au travail du comité. Or, le comité a connu différentes moutures. Je vous demanderais donc de parler des rapports qui ont été produits par les comités antérieurs.

Le sénateur Nolin : Je voudrais revenir à la question du sénateur Banks. Je crois comprendre qu'il est impossible de fixer une date précise. Je présume que ce sera après 2011.

En supposant que les règles d'engagement sont respectées, comment pouvons-nous entreprendre une mission axée sur le mentorat et la formation sans participer à des opérations de combat? Est-ce que l'une exclue l'autre?

Bgén Vance : Cela dépend. Les Forces canadiennes vont quitter en 2011. Quelqu'un d'autre va prendre la relève.

Le sénateur Nolin : Nous pouvons débattre de ce que vous allez faire après 2011, mais la motion de la Chambre des communes ne dit pas que vous allez quitter l'Afghanistan, mais que vous allez cesser de participer à la mission de combat à Kandahar. C'est ce qu'elle précise.

Bgén Vance : La chaîne de commandement a indiqué très clairement que nous allions quitter le pays.

Le sénateur Nolin : C'est pour cela que je pose la question.

Bgén Vance : Vous voulez savoir s'il est possible, en théorie, de participer...

Le sénateur Nolin : Non, pas en théorie. Je veux savoir s'il est possible de remplir un rôle de formateur et de mentor auprès de l'Armée nationale afghane et la Police nationale afghane, ou seulement l'un d'entre eux, sans participer à une mission de combat.

Bgén Vance : Si l'on se concentre uniquement sur Kaboul, il y a des pays qui s'occupent de mettre sur pied le collège d'état-major et d'assurer la formation des recrues de l'armée avant qu'elles ne participent à des opérations. Le Canada figure au nombre de ceux-ci.

Le sénateur Nolin : Vous parlez du volet formation.

Bgén Vance : Nous ne nous occuperons pas de la formation, mais il y a d'autres pays qui pourront le faire. Nous ne pouvons jouer un rôle de mentor, les côtoyer de près tous les jours, sans participer à des opérations.

En fait, les opérations, avec le temps, vont cesser d'être principalement axées sur le combat. Elles vont être davantage orientées vers la sécurité. Il va s'agir de missions à caractère civil. Mais il faut continuer de les accompagner dans leur démarche. Autrement dit, nous ne pouvons pas tenir un rôle de mentor et les laisser se débrouiller. Nous devons les guider. Nous devons participer aux opérations, malgré le risque inhérent que cela présente.

That is exactly what we do now. That is how we operate now. Our OMLTs and P-OMLTs that work with police do exactly that. They mentor, they are present, they assist, they aid in the development, and they are also involved in every aspect of the operations, including when combat happens.

The Chair: I think some of the concern is that the words “training” and “mentoring” are often used interchangeably, and they are not interchangeable; they are two different things.

Brig.-Gen. Vance: With respect to the training aspect, there are some people who are not involved in combat operations because they are involved in the school houses, if you will, in Kabul. Canada is involved in that now. Canada is also involved in the OMLT or embedded training, as the Americans call it, covering the full spectrum.

It is clear to me, to ensure the point is clear, that all of the Canadian Forces are leaving. Whether it is in a training or mentoring role, all Canadian Forces are leaving.

I would leave one final point. There is an element of risk, not combat risk, not offensive combat risk, but there is an element of risk just being in Kabul.

Senator Nolin: We have seen what happened with the French contingent in Kabul.

Brig.-Gen. Vance: Right. Did I answer your question?

Senator Nolin: Yes, that was an answer.

Senator Dallaire: Let us make it clear: There is training, there is education and there is development. Educating an officer corps, developing an officer corps or an NCO corps through formal institutions, NCO academies, military academies and staff colleges can be done without your necessarily being part of the combat capabilities. You can do it because you have some of that experience to be credible to these people.

The Chair: Is that a question you can answer briefly for us?

Brig.-Gen. Vance: Yes.

Senator Meighen: I have two unrelated questions. First, I brought this up with the previous witness because it fascinated us when we were there in I think early 2008, with respect to a road that was being built by Afghans with the assistance of the Canadian army on the other side of Ma'sum Ghar. At the time, the Taliban was distributing leaflets suggesting it was injurious to anyone's health to work on that road. Is that project finished?

Brig.-Gen. Vance: I believe you are referring to Route Foster, which became Route Hyena. It was a NATO name change.

That route was proceeding at pace. We had 400 people working on it daily. It is still a project on the books. We needed to refocus the engineering effort and the local Afghan effort more closely associated with their communities, in their towns. I do not

C'est exactement ce que nous faisons maintenant. C'est la tâche que nous remplissons. C'est ce que font les ELMO et ELMOP qui collaborent avec la police. Les équipes agissent comme mentors, elles sont présentes, elles prêtent main-forte, elles participent aux stratégies de développement, à tous les aspects des opérations, y compris les combats.

La présidente : Une partie du problème tient au fait que les mots « formation » et « mentorat » sont souvent utilisés de façon interchangeable. Or, ils ne sont pas interchangeables. Ce sont deux choses différentes.

Bgén Vance : Concernant la formation, il y a des gens qui ne participent pas aux opérations de combat parce qu'ils s'occupent des établissements scolaires, si vous voulez, à Kaboul. Le Canada joue un rôle à ce chapitre. Il participe également au programme de formation intégrée, comme l'appelle les Américains, de l'ELMO, un programme qui englobe tous les domaines d'activité.

Je tiens à clarifier que, pour moi, il est évident que l'ensemble des Forces canadiennes quittera l'Afghanistan, même les militaires qui assument un rôle de formation ou d'encadrement.

J'aimerais ajouter que le seul fait d'être à Kaboul représente un certain risque, outre le risque inhérent aux combats et aux offensives.

Le sénateur Nolin : Nous avons vu ce qui s'est passé avec le contingent français à Kaboul.

Bgén Vance : Tout à fait. Ai-je répondu à votre question?

Le sénateur Nolin : Oui, vous y avez répondu.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais clarifier un point. On parle d'entraînement, de formation et de perfectionnement. On peut former un corps d'officiers ou de sous-officiers et assurer son perfectionnement dans les établissements officiels, les académies de sous-officiers, les académies militaires et les collèges d'état-major, sans nécessairement faire partie des capacités de combat. On peut le faire grâce à notre expérience, qui nous rend crédibles aux yeux de ces gens.

La présidente : Pouvez-vous répondre à la question en peu de mots?

Bgén Vance : Oui.

Le sénateur Meighen : J'aimerais poser deux questions qui n'ont aucun lien entre elles. La première porte sur une route de l'autre côté de Ma'sum Ghar que les Afghans construisaient avec l'aide de l'armée canadienne et dont j'ai parlé avec le témoin précédent. Lors d'une visite au début de l'année 2008, je crois, nous avions constaté avec étonnement que les talibans distribuaient des tracts dans lesquels on pouvait lire que quiconque travaillait à la construction de la route en question mettait sa santé en danger. Le projet est-il terminé?

Bgén Vance : Je crois que vous parlez de la route Foster, que l'OTAN a rebaptisé la route Hyena.

La construction de la route suivait son cours. Quelque 400 personnes y travaillaient chaque jour. D'ailleurs, le projet tient toujours. À ce moment-là, nous devons réexaminer le travail d'ingénierie et la participation des Afghans aux projets visant leurs

think it has progressed a great deal. We did it for about half the tour and realized that an awful lot of resources were going into 18 inches a month, and that same level of energy could be applied more effectively in other towns, such as Panjwail.

Senator Meighen: Building infrastructure in the towns, stores, wells or whatever?

Brig.-Gen. Vance: Correct.

Senator Meighen: Too bad.

Brig.-Gen. Vance: I am sure it will be finished some day. It got to the point where it did not need to be finished anymore.

Senator Meighen: This is unrelated, but since we have you here and are fortunate enough to be able to question you, I will ask: What is happening with recruitment? We heard for many years the tales of woe in terms of specialized trades and the difficulty of getting people and no trainers — all the trainers in Afghanistan, no one to train the recruits. Are recruiting targets being met? Do we have enough trainers to train them? Are you able to update us on that?

Brig.-Gen. Vance: I cannot give much insight into that. I have been away. I do know, however, that we continue to meet our targets and in some cases exceed our recruiting targets. In the main, there are still some stressed technical trades that are recruiting actively. That is all I can tell you.

We have managed quite well in using combat-experienced veterans returning home to train the next cadres. Our schools are productive. There is always an annual management challenge of making sure it all happens, but I think it is being managed very well, and I think we are producing.

The Chair: You are about to take up your new duties as the Director General Land Capability. What does that mean?

Brig.-Gen. Vance: As Director General Land Capability Development, DGLCD — and it has an army name called Chief of Staff Strategy — my job really is the future of the army, being the staff officer responsible for working on four structures for the future over five-, ten- and fifteen-year horizons and the investment plans to go into those, the equipment of the army, so everything involved in stating the requirement and staffing the requirement will be my purview. Army infrastructure will be my responsibility, as will army signals, and counter-IED falls into my purview.

Ultimately, when dealing with four structures, you are also talking about out-year budgeting, baseline budgeting and the management of where our PYs go, where the people go, so it is a fairly broad role.

communautés et leurs villes. Je ne crois pas que la construction a beaucoup progressé. Après y avoir travaillé pendant près de la moitié de notre affectation, nous avons réalisé que, malgré la quantité considérable de ressources allouées, la route n'avancait que de 18 pouces par mois, et que cette énergie serait plus efficacement dépensée dans d'autres villes, comme à Panjwail.

Le sénateur Meighen : Vous parlez de construire des infrastructures dans les villes, comme des magasins ou des puits?

Bgén Vance : C'est exact.

Le sénateur Meighen : C'est dommage.

Bgén Vance : Je suis certain que la route sera terminée un jour ou l'autre. À ce moment-là, on ne voyait plus l'intérêt de la terminer.

Le sénateur Meighen : Ma seconde question n'a rien à voir avec celle que je viens de poser. Puisque vous êtes ici et que nous avons la chance de vous interroger, j'aimerais vous demander ce qui se passe avec le recrutement. Pendant de nombreuses années, nous avons entendu parler de problèmes liés aux métiers spécialisés, des difficultés d'embauche et du manque de formateurs — puisqu'ils étaient tous en Afghanistan, personne ne pouvait former les recrues. Est-ce que les objectifs de recrutement sont atteints? Avons-nous suffisamment de formateurs pour le nombre de recrues? Pourriez-vous nous faire un bilan de la situation?

Bgén Vance : Je ne peux pas vous en dire beaucoup à ce sujet, puisque je n'étais pas au pays. Je sais cependant que nous atteignons toujours nos objectifs de recrutement, et que nous les surpassons même à l'occasion. Dans l'ensemble, il y a encore certains métiers techniques pour lesquels on recrute activement. C'est tout ce que je peux vous dire.

En ce qui concerne la formation, nous avons assez bien réussi. Ce sont des anciens combattants de retour au pays qui forment les haut gradés qui prendront la relève. Nos écoles affichent un bon taux de réussite. Chaque année, on doit relever des défis au chapitre de l'organisation de l'instruction pour que tout se passe bien, mais je crois qu'on s'en sort très bien, comme en témoigne notre réussite.

La présidente : Vous assumerez bientôt vos nouvelles fonctions de Directeur général des capacités de la Force terrestre. En quoi consistera votre travail?

Bgén Vance : En tant que Directeur général — Développement des capacités de la Force terrestre, ou DGDCFT — au sein de l'armée, on dit Chef d'état-major Stratégie — mon travail portera essentiellement sur l'avenir de l'armée. Je serai l'officier d'état-major responsable des quatre piliers stratégiques de l'avenir pour les 5, 10 et 15 prochaines années, des plans d'investissement qui s'y rattachent et de l'équipement de l'armée. En résumé, tout ce qui touche à l'établissement des besoins et à la répartition des ressources humaines nécessaires sera de mon ressort. Je serai responsable de l'infrastructure de l'armée, des transmissions et de la lutte contre les dispositifs explosifs de circonstance.

Finalement, quand on parle des quatre piliers, il est aussi question du budget pour les exercices ultérieurs, des crédits de référence et de la gestion des années-personnes et de la main-d'œuvre. Mon rôle sera donc assez vaste.

The Chair: We will have you back on that topic.

Thank you very much, Brigadier-General Jonathan Vance, Commander Joint Task Afghanistan in 2009 and now about to take on his new role thinking big thoughts about the future of our land capability.

Thank you, all. We will bring this meeting to an end.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, April 26, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:36 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, I have copies of an executive summary of this report — two copies in French and some in English. Would you like those passed around?

Senator Banks: Which report?

The Chair: The Conference of Defence Associations' report.

Senator Banks: Yes.

The Chair: Okay.

Kevin Pittman, Clerk of the Committee: This is the report prepared by the witness in question.

The Chair: Honourable senators will know that Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO Training Mission in Afghanistan, was to be our witness today. Due to operational requirements at the last minute, he is unable to be with us. We have Paul Chapin, Member of the Board of Directors, Conference of Defence Associations. He is the principal author of the newly released report entitled *Security in an Uncertain World: A Canadian Perspective on NATO's New Strategy Concept*. After we hear from Mr. Chapin, we will hear from two other gentlemen in a second panel who have been involved in this issue, Lieutenant-General (Retired) George Macdonald and Brigadier-General (Retired) Don Macnamara. They will be introduced later. Both of those witnesses have assisted with the ideas behind putting this report together.

We will start with Mr. Chapin's opening comments. Mr. Chapin is the former Director General of International Security in the Department of Foreign Affairs and International Trade. He is a director of the Conference of Defence Associations and the principal author of this report, which is timely. NATO will release the first draft of its new strategic concept — basically a road map for the alliance — probably as early as next month. Governments will respond and will look at it specifically in the fall.

La présidente : Nous vous convoquerons de nouveau à ce sujet.

Je vous remercie beaucoup, brigadier-général Jonathan Vance, commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan en 2009, qui assumera bientôt ses nouvelles fonctions de grand penseur de l'avenir de la capacité de notre Force terrestre.

Je remercie tout le monde. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 26 avril 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 36 pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, j'ai entre les mains des copies du sommaire de ce rapport — deux en français et plusieurs en anglais. Souhaitez-vous que je les distribue?

Le sénateur Banks : De quel rapport s'agit-il?

La présidente : Du rapport de l'Institut de la Conférence des associations de la défense.

Le sénateur Banks : Oui.

La présidente : Bon.

Kevin Pittman, greffier du comité : Il s'agit du rapport préparé par le témoin en question.

La présidente : Honorables sénateurs, comme vous le savez, nous devons aujourd'hui accueillir comme témoin le major général Mike Ward, commandant adjoint de la mission de formation de l'OTAN en Afghanistan. Pour des raisons ayant trait aux nécessités du service, il a, à la dernière minute, été empêché de venir. Nous accueillons Paul Chapin, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense. Il est l'auteur principal du rapport que vient de remettre l'Institut sous le titre *La sécurité dans un monde d'incertitude* : Un point de vue canadien sur le nouveau concept stratégique de l'OTAN. Après l'audition de M. Chapin, nous accueillerons, dans le cadre d'un second panel, deux autres personnes proches de ce dossier, le lieutenant-général (à la retraite) George Macdonald et le brigadier-général (à la retraite) Don Macnamara. Les présentations auront lieu un peu plus tard. Ces deux témoins ont pris part à l'exercice de réflexion dont ce rapport constitue la synthèse.

Nous allons d'abord écouter l'exposé de M. Chapin, ancien directeur général pour la Sécurité internationale au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Il est membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense et l'auteur principal de ce rapport qui arrive à point nommé. L'OTAN doit remettre — probablement le mois prochain — une première tranche de son nouveau concept stratégique qui consistera, essentiellement, la feuille de route de

We will start with what our own committee has recommended regarding a major overhaul for NATO and look at the relationship between the Afghanistan mission and NATO. Mr. Chapin has also done research on NORAD, which we will talk about.

Mr. Chapin, please proceed with your remarks.

Paul Chapin, Former Director General International Security, Foreign Affairs and International Trade, Member of the Board of Directors, Conference of Defence Associations, as an individual: Thank you, madam chair and honourable senators, for affording me an opportunity to appear before you. It is a distinguished committee. I am not sure how often you have the opportunity to speak with former foreign service officers. I imagine many former generals appear before you.

The Chair: That is correct.

Mr. Chapin: I am privileged, and I hope I can do justice to the occasion. I had a mentor in the department years ago who told me that the responsibility of public servants is to provide fearless policy advice based on the best information available. That is my purpose today. I hope I am up to the challenge.

The study we issued two months ago was explicitly designed to provide Canadian input into what we believe may be an important milestone in NATO's reinventing itself to deal with the new international security environment.

This is not a NATO study going nowhere. It was commissioned by NATO heads of state and heads of government at their summit meeting in Strasbourg and Kehl in April 2009. The NATO Secretariat and its Secretary General are under instruction to get proposals into the system that can be signed off by governments — including the Canadian government — and approved by leaders at a NATO summit meeting that is to be held, I believe, in November in Portugal.

We wanted to ensure before views were settled that NATO heard from Canada and, in particular, that they heard not only from the Government of Canada — which I am sure they will in a variety of ways — but also from a cross-section of Canadians who are reasonably well-informed, interested and concerned and who represent more than one of the typical groups. You see a list of contributors in our masthead. They include former military officers — some at a very senior level and all with some NATO experience — senior civil servants and senior academics. These people did not only lend us their names; they were directly involved in drafting the report, attending meetings, commenting on various drafts and, finally, signing off on the final draft.

l'alliance. Cette version préliminaire sera remise aux gouvernements des divers pays membres qui l'étudieront avant de faire part, à l'automne, de leurs observations.

Nous allons commencer par les recommandations formulées par notre comité concernant la transformation de l'OTAN et nous pencher notamment sur le rapport entre l'OTAN et la mission qu'elle mène actuellement en Afghanistan. M. Chapin a également étudié la défense aérienne du continent nord-américain et nous aurons l'occasion d'en parler.

Monsieur Chapin, vous avez la parole.

Paul Chapin, ancien directeur général de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, à titre personnel : Merci, madame la présidente et honorables sénateurs, de m'avoir donné cette occasion de prendre la parole devant un groupe de personnalités aussi distinguées. Je ne sais pas dans quelle mesure il vous arrive d'auditionner d'anciens membres de nos services extérieurs, mais j'imagine que bon nombre d'anciens généraux ont comparu devant votre comité.

La présidente : En effet.

M. Chapin : Je suis sensible à l'honneur que vous me faites en m'invitant à prendre la parole devant vous. J'avais, il y a des années, au sein du ministère, un mentor qui m'a dit à l'époque qu'il appartient aux fonctionnaires de parler sans crainte lorsqu'il s'agit de donner en matière de politique gouvernementale, des conseils et de se fonder en cela sur les renseignements les plus fiables. J'espère ne pas faillir à cette obligation.

L'étude que nous avons remise il y a deux mois a été conçue comme la contribution canadienne à l'effort historique que l'OTAN mène actuellement en vue d'une nécessaire transformation qui lui permettra de s'adapter aux nouvelles circonstances de la sécurité internationale.

Il ne s'agit pas d'une simple étude de plus, car ce rapport nous a été commandé par les chefs d'État et de gouvernement des pays membres de l'OTAN lors du sommet qui les a réunis à Strasbourg-Kehl en avril 2009. Il avait été demandé au Secrétariat de l'OTAN et à son secrétaire général de formuler des propositions devant être soumises à l'approbation des divers gouvernements — y compris du gouvernement canadien — avant d'être avalisées par leurs dirigeants lors du sommet de l'OTAN qui doit avoir lieu au Portugal en novembre.

Nous tenions, avant que ne soient prises les grandes décisions, à ce que le Canada fasse connaître son avis — non seulement l'avis du gouvernement du Canada, qui a, j'en suis sûr, plusieurs moyens de se faire entendre, mais également l'avis d'un groupe de Canadiens représentatifs et bien informés qui s'intéressent de près à ce dossier et qui représentent un plus large éventail de points de vue. Comme vous pouvez le voir, la liste de nos collaborateurs comprend d'anciens militaires — dont certains ayant occupé de hautes responsabilités et qui tous ont une expérience de l'OTAN — des hauts fonctionnaires et des universitaires chevronnés. Il ne s'agit en aucun cas de personnalités qui nous ont simplement fait profiter du prestige de leur nom, mais bien de gens qui ont participé

We were very pleased that the product came out at approximately the time we hoped and that it sustained the support of this very disparate group. I think it kept some of an edge, which is quite often not the case. When reports are issued, you tend to have to settle for the lowest common denominator.

What were our basic findings? First, NATO has been an extraordinarily successful security organization, arguably the most successful one in history. It started out with 12 members 60 years ago. It is still in business. Most alliances collapse long before 60 years. It has 16 new members, and there are still people knocking on the door to get in.

Therefore, our first conclusion is that we not write this organization off too quickly. It is being dismissed by some as a bit of a relic. The Soviet Union disappeared, so what do you need NATO for?

The second thing we wanted to point out was that NATO was not designed explicitly to deal with the Soviet threat. It was created at the time of the Soviet threat to arrest the encroachment of Soviet forces on Eastern Europe. However, nowhere in the NATO charter in the North Atlantic Treaty of 1949 is there any mention of the Soviet Union or any other kind of threat. NATO is not there to defend us against something in particular. It is there to defend us against whatever is out there.

If one kind of a threat has disappeared, NATO is absolutely equipped to deal with other threats and dangers that its members might decide threaten their interests significantly enough to take collective action on.

However, NATO has to adapt to the times. This organization was not constructed to deal with the kinds of situations we are encountering today. We argue in our paper that NATO has made some quite extraordinary adjustments to the new times over the last 10, 15 and 20 years, but it still has a distance to go and in some very important areas.

What are those areas? The first is the notion that allies need to understand that they are in this together. They have obligations towards each other that they have minimized over the years to pursue their own national interests.

Second, NATO's decision-making processes are cumbersome and too prone to want to protect the consensus. That is important; however, when you have 28 members, operating through unanimity may not be as absolute a requirement as you once felt it was.

NATO is not generating the kinds of resources it needs. NATO is wealthy beyond belief. It does not lack for resources. It lacks for the kinds of resources that are required to deal with the tasks that

directement à la rédaction du rapport, qui ont pris part à nos réunions et qui, avant d'approuver la version préliminaire, ont donné leur avis sur les différentes ébauches qui sont venues avant.

Nous sommes très contents que le rapport ait pu être rendu à peu près dans les délais prévus et qu'il ait reçu l'appui de ce groupe très divers de personnalités. Je pense en outre que notre rapport a conservé un certain mordant, ce qui n'est souvent pas le cas, car, la rédaction d'un rapport collectif porte parfois à se satisfaire du plus petit commun dénominateur.

Quelles sont, essentiellement, nos conclusions? D'abord, que l'OTAN doit être, en tant qu'organisme de sécurité, tenu pour un extraordinaire succès, peut-être le plus grand succès de l'Histoire en ce domaine. À sa création, il y a 60 ans, l'organisation comptait 12 pays membres. Elle continue de s'acquitter de la mission qui lui a été confiée au départ. La plupart des alliances, en effet tombent en désuétude bien avant cela. Elle compte en outre 16 nouveaux pays membres et plusieurs autres souhaitent y adhérer.

Notre première conclusion, par conséquent, est que nous ne devons pas trop rapidement conclure que l'alliance a fait son temps. Certains pensent en effet qu'elle appartient à une période révolue. Selon eux, pourquoi aurait-on encore besoin de l'OTAN alors que l'Union Soviétique n'est plus.

Je tiens, en second lieu, à rappeler que l'OTAN n'a pas été explicitement conçue comme une réplique à la menace soviétique. L'alliance a, en effet, été créée pour stopper l'empiètement des forces soviétiques en Europe de l'Est. Cela dit, la charte de l'OTAN dans le Traité de l'Atlantique Nord de 1949 ne mentionne pas la menace soviétique, ni aucune autre menace d'ailleurs. C'est dire que l'OTAN n'a pas été créée pour nous défendre d'un risque en particulier, mais de toute menace susceptible de se manifester.

Une menace a disparu, certes, mais l'OTAN a les moyens de faire face à d'autres menaces qui, aux yeux des pays membres, créent pour leurs intérêts un risque suffisamment grave pour justifier une action collective.

Cela étant, l'OTAN a dû s'adapter au nouvel environnement de sécurité. L'organisation n'a effectivement pas été conçue pour faire face aux situations qui se présentent actuellement. Nous faisons valoir, dans notre rapport, que l'OTAN a, ces 10, 15 et 20 dernières années, pris des mesures tout à fait extraordinaires pour s'adapter à l'époque, mais que, sur un certain nombre de points importants, beaucoup reste à faire.

Quels sont, justement, ces points qui appellent de nouveaux changements? Le premier est qu'il faut que les alliés se persuadent qu'ils sont tous, en quelque sorte, dans le même bateau. Ils ont, les uns envers les autres, des obligations qu'ils ont eu tendance à minimiser pour se consacrer à leurs intérêts particuliers.

Deuxièmement, les processus décisionnels en vigueur à l'OTAN sont trop lourds et trop axés sur le consensus. Le consensus est en soi une bonne chose, mais une organisation qui comprend 28 pays membres peut légitimement se demander si la règle de l'unanimité s'impose comme on l'a pensé à une certaine époque.

L'OTAN n'est pas actuellement en mesure de mobiliser les ressources dont elle a besoin. Ce n'est pas dire qu'elle n'est pas riche, elle l'est. Ce n'est pas dire non plus qu'elle manque de ressources,

have been set. Therefore, NATO can have millions of troops in uniform and maybe 100,000 or 150,000 who are sufficiently trained and supported to be able to send them anywhere else except in their home territory.

We know from the strategy in Iraq and Afghanistan that civilians are now absolutely critical to resolving the problems of failed states. You need to have the military and the police, but you need to have the civilians. The civilians are the exit strategy for the military and the police. However, we have been working ad hoc on our generation of civilian resources to do this kind of work. We point that out in the paper.

We also say that the burdens being sustained are not being shared equitably. NATO still has a rather archaic approach to burden sharing. There is a common budget to deal with the headquarters stuff and some infrastructure projects in Europe, like pipelines and headquarter establishments and so on. However, if NATO wants to do anything in the operational field, the members pony up the resources that are required and they sustain all the costs.

That was probably acceptable in the days when you were trying to defend territory, but now that you are going offshore in an expeditionary mode to do other kinds of things, it is not by any means a fair or effective funding formula. Therefore, we propose something along the lines of how the UN operates and funds its peace support operations.

We also say something about the internal structure. The two gentlemen who came with me today can speak much more intelligently than I can about the military chain of command and some of the problems that arise there.

The third major finding is that NATO belongs to Canada as much as to anybody. There is a sense sometimes that this is a European security organization that the United States and Canada support. That is wrong. We were in on the founding of NATO. We have conceived of NATO as a community-building instrument, not just a defence association. At some point, if NATO's concerns about Canada get really lost in the shuffle and it is hard to argue that NATO is serving Canadian security purposes, I think it would be incumbent on government to start thinking seriously about whether NATO is what we need for our own defence.

We argue in this paper that it is, but we do not argue that the current NATO is doing that job. We argue that NATO, with the adjustments we are proposing, needs to be fundamental to

mais ce dont elle manque, c'est justement des ressources dont elle a besoin pour accomplir les tâches qui lui incombent désormais. C'est ainsi que les pays membres de l'OTAN entretiennent sous les drapeaux des millions de soldats dont seulement 100 000 ou 150 000 par contre ont la formation et les moyens nécessaires pour être déployés hors du territoire national.

La situation en Irak et en Afghanistan a démontré que l'emploi de spécialistes civils est désormais essentiel pour résoudre les problèmes des États en déliquescence. Il faut, certes, des soldats et des policiers, mais il faut également des civils. La présence et l'action de civils seront, en effet, ce qui permettra aux militaires et aux policiers de se retirer à terme. Jusqu'ici, pour réunir les moyens civils nécessaires nous avons agi de manière ponctuelle en fonction des besoins qui se manifestaient. Nous évoquons la question dans notre rapport.

Nous disons également, dans ce rapport, que le fardeau n'est pas actuellement réparti de manière équitable. À cet égard, l'approche de l'OTAN paraît dépassée. Le fonctionnement du quartier général ainsi que certains projets d'infrastructure en Europe, tels que des pipelines et les centres de commandement régionaux sont financés par un budget commun, mais au niveau des opérations, les États membres fournissent les ressources qu'on leur demande et en assument intégralement les frais.

Ce système était sans doute acceptable à l'époque où il s'agissait de défendre le territoire, mais maintenant qu'il s'agit d'opérations hors zone, cette formule de financement n'est ni efficace ni équitable. C'est pourquoi nous proposons que l'OTAN adopte des mécanismes analogues à ceux mis en place par les Nations Unies pour le financement et l'exécution de missions de maintien de la paix.

Nous nous sommes également penchés sur la question des structures internes. Les deux messieurs qui m'accompagnent aujourd'hui vont pouvoir vous parler beaucoup plus intelligemment que je ne saurais le faire de la chaîne de commandement militaire et de certains des problèmes qui peuvent se présenter à cet égard.

Notre troisième conclusion importante est que l'OTAN appartient au Canada autant qu'à tout autre pays. Les gens ont parfois l'impression qu'il s'agit d'une organisation de sécurité européenne à laquelle sont appelés à contribuer les États-Unis et le Canada. Cela n'est pas exact. Nous avons, en effet, pris part à la fondation même de l'OTAN et nous avons conçu cette organisation non seulement comme une association de défense, mais comme un outil de développement. À un certain point, si le Canada s'aperçoit qu'il n'est au sein de l'OTAN aucunement tenu compte de la manière dont il conçoit les choses, étant donné qu'on ne peut guère affirmer que l'OTAN sert actuellement les intérêts du Canada en matière de sécurité, il appartiendra, me semble-t-il, à notre gouvernement de se demander sérieusement si nous avons effectivement besoin de l'OTAN pour assurer notre défense.

D'après nous, c'est pourtant le cas et nous l'affirmons dans notre rapport, mais nous n'affirmons pas, par contre, qu'en cela l'OTAN exerce actuellement son rôle de manière satisfaisante. Nous

Canada's concept of how to preserve and protect the safety and security of Canadians.

I will stop there.

The Chair: That is great. Thank you. Before we begin our questioning, I will have you comment on one thing. In the study you said NATO may be suffering from the UN syndrome: approving operations and missions without committing resources. You stated that it is not a financial issue. Are you therefore actually referring to physical resources and human resources?

Mr. Chapin: Yes. As NATO has mostly gone out of the business of protecting territory and into the business of sending multinational expeditionary forces abroad, it has slid into a habit that has been quite deeply rooted now in the United Nations for some time. The UN Security Council rings its hands, justifiably, over an international problem, passes bold resolutions about the action that should be taken, and then leaves it to the UN Secretary-General and member states to come up with the wherewithal to implement the council's recommendation.

The UN Security Council has improved quite significantly over the last 15 or 20 years, but it is still afflicted with that. We fear that NATO has slipped a little bit into that mode. The classic case is Afghanistan, where we are all fully committed. We know what has to be done, and somehow or other, notwithstanding NATO's vast wealth, we sometimes lack rather small amounts of kit that would make all the difference in theatre.

The Chair: Okay. We will explore that. Let us go to our first question from the deputy chair, Senator Dallaire.

Senator Dallaire: Thank you. I got your report when it came out. I also have Jocelyn Coulon's report, *Whatever Happened to Peacekeeping? The Future of a Tradition*. In reading and evolving both, I am looking at NATO and I am, first of all, questioning whether NATO, which is massive, is necessarily the most effective tool the UN could use when it has to establish security in a conflict zone, as it is doing in Afghanistan.

With all the development work it does, the European Union would be more attuned to structuring itself to meet that dimension in other territories, and it would probably be more prepared to deploy forces into places like Darfur than NATO is. NATO is struggling with places as far off as Afghanistan, where the proof of our security or self-interest is still in much debate.

Is a reformed, re-aligned NATO still the best tool for the UN to establish atmospheres of security in conflict zones? Should it go to the European Union? Should it go to the African Union and reinforce those entities instead and use them?

soutenons qu'avec les adaptations que nous proposons, l'OTAN trouvera sa place parmi les conceptions canadiennes touchant la manière d'assurer la sûreté et la sécurité de notre population.

Permettez-moi de m'en tenir à cela.

La présidente : Très bien. Je vous remercie. Avant, cependant, que nous passions aux questions, je vous demanderais de nous préciser quelque chose. Selon votre étude, l'OTAN est peut-être atteinte du syndrome de l'ONU, qui consiste à approuver des opérations et des missions, mais sans y affecter les ressources nécessaires. D'après vous, cependant, le problème ne se situe pas au niveau financier. Est-ce à dire qu'il se situe sur le plan des ressources humaines et des équipements?

M. Chapin : En effet. L'OTAN n'est pour ainsi dire plus nécessaire pour assurer la protection du territoire, et désormais son activité consiste essentiellement en l'envoi hors zone de corps expéditionnaires multinationaux. Ce faisant, elle semble avoir acquis une habitude ancrée depuis déjà longtemps aux Nations Unies. Le Conseil de sécurité déplore, avec raison, tel ou tel problème international, adopte des résolutions appelant à l'action et puis, laisse au Secrétaire général et aux États membres le soin de trouver les moyens de mettre en œuvre ses recommandations.

Depuis 15 ou 20 ans, le Conseil de sécurité des Nations Unies s'est sensiblement amélioré, mais il continue à souffrir de ce syndrome. Nous craignons que déjà l'OTAN se soit engagée sur cette pente. Le meilleur exemple en est l'Afghanistan, où l'organisation est engagée à fond. Nous savons ce qui doit être fait, mais, malgré la grande richesse des pays membres de l'OTAN, il semble parfois nous manquer simplement ce petit peu d'équipement qui, pourtant, aurait fait toute la différence sur le terrain.

La présidente : Bon, nous y reviendrons tout à l'heure. La parole passe d'abord à notre vice-président, le sénateur Dallaire.

Le sénateur Dallaire : Je vous remercie. J'ai reçu copie de votre rapport lorsque vous l'avez remis. J'ai également reçu une copie du rapport de Jocelyn Coulon : *Qu'est-il advenu du maintien de la paix? L'avenir d'une tradition*. Je me demande vraiment, en ce qui concerne cette énorme organisation qu'est l'OTAN, si c'est bien, pour les Nations Unies, l'instrument qui convient lorsqu'il s'agit de rétablir la sécurité dans une zone de conflit comme c'est actuellement le cas en Afghanistan.

Étant donné l'étendue de ses efforts en matière de développement, l'Union européenne serait, d'après moi, mieux à même de s'organiser pour effectuer ce genre de travail et serait probablement davantage disposée que l'OTAN à envoyer des forces dans des régions telles que le Darfour. L'OTAN effectue actuellement des missions périlleuses dans des contrées aussi éloignées que l'Afghanistan, où nous sommes loin d'être d'accord quant à l'importance que revêt, pour nos intérêts et notre sécurité, ce qui s'y fait actuellement.

Une OTAN avec des objectifs redéfinis serait-elle néanmoins pour l'ONU l'instrument le plus adapté au rétablissement de la sécurité dans des zones de conflit? De telles missions devraient-elles être plutôt assumées par l'Union européenne? Devraient-elles être assumées par l'Union africaine et ne conviendrait-il pas, dans ce cas-là, de renforcer ces entités et d'y avoir davantage recours?

Mr. Chapin: We treated that subject briefly in the report. Frankly, if we had another month or two, we would have written you a 100-page report instead of a 50-page report, and this is one of the areas we would have explored more.

We did conclude in our report that the UN remains fundamental to international security. We are not proposing to abandon the UN. We are concerned that efforts at UN reform have been halting and sometimes less successful than the effort generated.

However, it is quite clear that the UN has never seen itself as having an exclusive role. Chapter 8 of the Charter of the United Nations explicitly mentions the role of regional organizations. Nor do we believe that NATO has any exclusive claim to being the only Chapter 8 organization for the UN. In fact, there is more than enough argument in NATO right now that it has overreached, that it is getting into things for which it is really not suited.

In the meantime, there is a parallel argument — sometimes it is more like a row — between NATO and the EU about the division of labour. In our paper, we are a little agnostic about how that all should come out, but we do argue that it is time these major international organizations sorted out a better division of labour among themselves.

It is not a foregone conclusion — and we did not discuss it much in our group — that NATO really has any business in Africa, North Africa or any place else, other than maybe providing some of the real expertise that exists within the organization in multinational interoperability planning, command and control and those sorts of things.

One thing NATO can do, which the UN has struggled to do, has been to develop, over 30 or 40 years, absolutely amazing levels of cooperation among countries and military forces of different nationalities. At this stage, you can plug almost any country into a NATO operation and have confidence that its general quality and ability will be comparable to the average right across the operation.

We are not looking to advance NATO in opposition to any other organization.

Senator Dallaire: My question was not that. A reformed NATO might be similar to the way we are trying to reform the UN. I do not see it as a Chapter 8 in Europe, but I see it as a Chapter 7 mission anywhere in the world; it could send elements to a Chapter 8 mission in Africa, the African Union. In fact, they had advisers in Darfur to help them out.

M. Chapin : La question est évoquée brièvement dans notre rapport. Je dois dire, honnêtement, que si nous avions disposé d'un ou deux mois de plus, nous aurions pu rédiger un rapport de 100 pages au lieu d'un rapport qui n'en comporte que 50. Cela aurait à coup sûr été une des questions que nous aurions davantage approfondies.

Selon notre rapport, en matière de sécurité internationale, le rôle des Nations Unies demeure fondamental. Nous ne proposons nullement de délaisser les Nations Unies. Nous sommes, il est vrai, préoccupés par le fait qu'aux Nations Unies, les tentatives de réforme demeurent assez hésitantes, les résultats n'étant pas à la hauteur des efforts engagés.

Ajoutons que les Nations Unies ne se sont jamais vues comme ayant en ce domaine un rôle exclusif. Le chapitre 8 de la Charte de l'ONU fait, en effet, explicitement mention du rôle des organisations régionales. Nous ne pensons pas, par conséquent, que l'OTAN puisse prétendre à l'exclusivité lorsqu'il s'agit pour l'ONU d'intervenir au titre du chapitre 8 de la Charte. Au contraire, on pourrait facilement soutenir que l'OTAN a déjà présumé un peu trop de ses forces et s'est engagée dans des actions pour lesquelles elle n'est pas vraiment faite.

Il existe, par contre, entre l'OTAN et l'UE, un désaccord concernant la répartition des tâches. Les conclusions de notre rapport concernant une éventuelle solution se caractérisent par un certain agnosticisme, mais nous faisons tout de même valoir qu'il serait temps que ces grandes organisations internationales parviennent à une meilleure répartition entre elles des tâches à accomplir.

Il n'est pas certain — mais nous n'avons guère discuté de cela au sein de notre groupe — que l'OTAN soit vraiment à sa place en Afrique, en Afrique du Nord ou ailleurs, si ce n'est pour faire profiter de son indiscutable expertise en matière d'interopérabilité multinationale, ou de commandement et conduite des opérations, par exemple.

Une des réussites de l'OTAN qui continue à échapper à l'ONU, est le fait d'être parvenue, depuis 30 ou 40 ans, à obtenir un extraordinaire niveau de coopération entre les forces militaires de différents pays. À l'heure actuelle, les forces armées de presque n'importe quel pays membre de l'OTAN sont à même de prendre part à une opération de l'alliance, chacun sachant qu'aucune unité ne tombera en dessous de la moyenne au niveau de la qualité et des compétences.

Il ne s'agit donc aucunement pour nous de mettre l'OTAN en avant de préférence à toute autre organisation.

Le sénateur Dallaire : Ce n'était pas tout à fait le sens de ma question. La réforme de l'OTAN ira essentiellement dans le même sens que la réforme de l'ONU. Je ne la vois guère assumer en Europe des missions au titre du chapitre 8, mais je la vois très bien chargée de missions au titre du chapitre 7 dans divers autres pays du monde. C'est ainsi qu'elle pourrait être envoyée en Afrique pour soutenir l'action de l'Union africaine investie d'une mission au titre du chapitre 8. Je précise que l'alliance avait envoyé des conseillers au Darfour.

Do we need that capability, as massive as it is, to provide us with that need for the UN? Or should we not be looking at reinforcing the other regional capabilities versus continuing to reinforce maybe the NATO entity, when you have the European Union right up beside you?

Mr. Chapin: The European Union argues that it has greater capabilities in the civilian field than NATO does. That is almost self-evident. In our report, we approached gingerly the notion of NATO expanding its ability to manage civilian deployments, but not because we think there needs to be some kind of NATO civilian surge core or something like that.

Most of the NATO members are also the UN members and also the EU members. It is not as if these organizations are directly in competition; there is a common membership in all of them. The challenge is to work out a division of labour where the comparative advantage of one organization puts it in one field and the comparative advantage of another organization puts it in another field.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Chapin, your report is very interesting. A number of people are not familiar with the Washington Treaty. Article 2 is in a way the Canadian article because it permits our alliance, which is more than military; the aim of this alliance is to promote the general welfare of its members. I would like you to tell us about the importance of that article.

[English]

Mr. Chapin: It is fundamental to how we look at NATO today to realize that it is an option for Canada. If NATO is thinking of itself as a European organization, at a certain point Canadians will say, "Why bother?"

We have a relationship with the United States in North America. We are members of the OAS, the Organization of American States. We can easily develop new arrangements with Central America and South America. We have strong relationships with Australia and New Zealand. There are all sorts of other possibilities.

Back in 1949, people said — and it was a debate within the government — "Do we really want to involve Canada once more in a long-term and potentially casualty-ridden military operation in Europe?" We lost 60,000 Canadians in the First World War and 40,000 Canadians in the Second World War. The Second World War had just ended and people were talking about Canada joining a military alliance to defend Europe. This was not much of a winner politically in Ottawa. At one point, the secret discussions that we were involved in with the U.S. and Britain had us beginning to back out of the whole deal because this was not going to be tolerable to Canadians for all kinds of reasons that I do not need to explain.

Est-il nécessaire, pour les besoins de l'ONU, d'entretenir les énormes moyens dont dispose actuellement l'OTAN? Ne conviendrait-il pas, au lieu de renforcer l'OTAN, soutenue comme elle l'est par l'Union européenne, plutôt de renforcer certaines organisations régionales?

M. Chapin : L'Union européenne fait valoir que ses compétences en matière civile sont supérieures à celles de l'OTAN. Cela peut paraître évident. Dans notre rapport, nous abordons, avec prudence, il est vrai, l'idée de renforcer ses moyens d'intervention civile, mais ce n'est pas parce que nous estimons qu'il conviendrait effectivement de doter l'OTAN d'une sorte de force de réaction civile.

La plupart des pays membres de l'OTAN sont également membres des Nations Unies et de l'UE. On ne peut cependant pas dire que ces organisations se fassent directement concurrence, étant donné que les pays membres n'ont pas à choisir entre elles, mais, au contraire, sont membres de toutes. Ce qu'il faudrait, donc, c'est procéder à une répartition des tâches en fonction des moyens et compétences propres à chacune.

[Français]

Le sénateur Nolin : Monsieur Chapin, votre rapport est fort intéressant. Plusieurs personnes ne sont pas familières avec le traité de Washington. L'article 2 est en quelque sorte l'article canadien car il permet notre alliance, qui est plus que militaire; cette alliance vise à promouvoir le bien-être général de ses membres. J'aimerais que vous nous parliez de l'importance de cet article.

[Traduction]

M. Chapin : Dans notre étude de la situation actuelle, il est donc essentiel de garder à l'esprit l'idée que le Canada a un choix en la matière. En effet, si l'OTAN devait commencer à se voir comme une organisation européenne, les Canadiens finiraient par se demander, « À quoi bon? »

Nous entretenons des liens très particuliers avec les États-Unis d'Amérique. Nous faisons partie de l'OEA, l'Organisation des États américains. Il nous serait facile de conclure de nouvelles ententes avec les États d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud. Nous entretenons des liens très forts avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Il existe donc, pour notre pays, toutes sortes de possibilités.

En 1949, on demandait — et la question était alors débattue au sein du gouvernement — « Souhaitons-nous vraiment voir à nouveau le Canada entraîné en Europe dans une longue opération militaire qui risque de faire de nombreuses victimes? » Nous avons perdu 60 000 Canadiens lors de la Première Guerre mondiale, et 40 000 dans le cadre de la Seconde. La Seconde Guerre mondiale venait tout juste de se terminer et, déjà, on envisageait l'adhésion du Canada à une alliance militaire ayant pour mission de défendre l'Europe. À Ottawa, l'idée n'était politiquement guère populaire. À un certain point, lors des négociations secrètes auxquelles nous prenions part avec les États-Unis et la Grande-Bretagne, nous envisagions de nous retirer, car, pour toutes sortes de raisons sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'attarder aujourd'hui, ce projet semblait devoir être rejeté par les Canadiens.

The way we arranged to remain in NATO and to sustain the notion of an alliance was to ensure that this was more than just another military alliance to defend Europe. This was more about demonstrating to the communist world and to the captive nations and those who were under threat that there was an alternative democratic model that could defend itself.

There was a lot of hopelessness in Europe in 1946, 1947 and 1948. We touch a little bit on that in the paper. We wanted to put forward this notion of the Atlantic community.

Senator Nolin: Right. That brings me to my first question, which is quite in line with the intent of Article 2, which deals with the well-being of all and the projection of democracy as the founding pillar of the quality of life.

Regarding the North, the Arctic, you referred to the fact that being Eurocentric, NATO lacks interest in areas that are important to Canadians — the North and the Pacific. Let us focus on the Arctic. This committee has looked into the Arctic for a few meetings. Should NATO, in the next strategic concept, talk about the North?

Mr. Chapin: Are you suggesting that NATO somehow become an active player in Arctic security affairs? It is a marginal player at this stage.

Senator Nolin: I will answer your question by another.

Mr. Chapin: I am sorry if I am breaking a rule here.

Senator Nolin: No, that is fine. Four of the Arctic Five are NATO members; we physically have borders in the Arctic. The changing climate may develop or bring a more intense circulation in the Arctic. Therefore, would it be prudent for NATO to start preparing for being asked to play a role in the Arctic? Also, if that thinking is there, should we talk about it in the strategic concept?

Mr. Chapin: I think NATO does do some rudimentary thinking and planning for the defence of all of its members, including the members with borders in the Arctic. Given all the things that NATO has to be concerned about today, is it sensible to add to its to-do list the development of the expertise, capacity and resources for an area that has had little engagement until now? Some major NATO members believe that they are doing a tolerable job of protecting the security of that region. As an organization, NATO is supposed to be concerned about the security of every member and its respective territory, including its Arctic and Pacific boundaries. Do we want NATO to spend time on those sorts of things right now when it has the larger challenge on its hands of dealing with other kinds of security threats? We did not rehearse this issue in the paper, but my answer is that I do not see the value-added that NATO could bring to the Arctic right now. Theoretically, it has an obligation to support us if we

Afin de pouvoir rester dans l'OTAN et préserver l'alliance, il a fallu s'entendre sur le fait qu'il ne s'agissait pas uniquement d'une alliance militaire destinée à défendre l'Europe, mais qu'il s'agissait, plutôt, de montrer au monde communiste, aux nations qui avaient été asservies et à celles qui se sentaient menacées, qu'il existait bien un modèle démocratique capable de se défendre.

L'Europe de 1946, 1947 et 1948 était atteinte de désespoir. Nous en parlons un peu dans notre rapport. C'est aussi pour cela que nous souhaitons mettre en avant l'idée d'une communauté atlantique.

Le sénateur Nolin : Bon. Cela m'amène à ma première question, qui se situe dans le droit fil du but défini à l'article 2 concernant le bien-être collectif et la projection de l'idéal démocratique comme véritable pilier d'une société juste.

Vous nous disiez tout à l'heure qu'étant donné un point de vue plutôt eurocentrique, l'OTAN ne s'intéresse guère à des domaines qui, comme le Nord et la région du Pacifique, revêtent, pour le Canada, une importance particulière. Arrêtons-nous un instant sur le cas de l'Arctique auquel le comité a consacré plusieurs de ses séances. L'OTAN devrait-elle, d'après vous, englober le nord dans son nouveau concept stratégique?

M. Chapin : Est-ce à dire que, selon vous, l'OTAN devrait intervenir de manière plus active au niveau de la sécurité de cette région? À l'heure actuelle, elle n'y joue qu'un rôle marginal.

Le sénateur Nolin : Permettez-moi de vous répondre par une autre question.

M. Chapin : Excusez-moi, ai-je enfreint une règle de vos délibérations?

Le sénateur Nolin : Non, pas du tout. Quatre des cinq États côtiers de l'océan Arctique sont membres de l'OTAN dont, bien sûr, le Canada. Or, les changements climatiques vont peut-être entraîner une augmentation de la circulation dans ces eaux. Serait-il, de la part de l'OTAN, prudent de se préparer au cas où il lui serait demandé de jouer un plus grand rôle dans la région de l'Arctique? Une telle éventualité pourrait-elle être prise en compte dans l'élaboration du concept stratégique?

M. Chapin : Je crois pouvoir dire que l'OTAN a, à cet égard, engagé au moins une réflexion préliminaire dans le cadre de ses plans de défense visant l'ensemble des pays membres, y compris, bien sûr, les pays membres qui donnent sur les eaux de l'Arctique. Étant donné la multiplicité des dossiers qui doivent retenir son attention, serait-il sage d'ajouter aux tâches qui lui incombent actuellement celle de se doter des connaissances et des moyens nécessaires pour intervenir dans une région qui n'a jusqu'ici guère retenu son attention? Certains membres importants de l'OTAN estiment déjà assurer de manière satisfaisante la sécurité de la région. En tant qu'organisation, l'OTAN est censée veiller à la sécurité de chacun de ses États membres et de leur territoire respectif, y compris dans les régions de l'Arctique et du Pacifique. Souhaitons-nous voir l'OTAN consacrer une partie de son attention et de son temps à ce qui se passe actuellement dans la région alors qu'elle doit faire face à des questions beaucoup plus

get into trouble in the region, but Canada, the United States and Norway could probably do a good job of looking after our security interests there.

Senator Nolin: My question will be short, but the answer might be long. In your presentation, you referred to the cumbersome decision-making process. You referred to unanimity, but I prefer consensus, because some members, regardless of their size, might not be there or might remain silent. That is part of consensus building. Some might think that it was and still is part of the uniqueness and quality of the alliance and why the alliance is still alive and kicking. Why change that?

Mr. Chapin: We are not proposing a major change to the notion that the big decisions need to be made by consensus. We argue that strenuously in the document. This has been one of NATO's distinguishing characteristics. If you are looking for an explanation as to why this organization has lasted so long and done so much, it is because there have not been majority decisions that have been foolish and offensive to some members.

In our document, we propose that perhaps the consensus principle does not have to apply all the way down the organizations to the ad hoc committee for this or the subcommittee for that. Today any representative from any country can throw a spoke in the wheel of the bicycle by raising objections, slowing things down and disagreeing that something should be on the agenda. Our view is that the time for that has passed. Maybe it was fine when there were 12 or 15 members. The organization was transparent and there were few committees even when I was at NATO in the 1980s. Under the NATO Council, there were four to six committees. Today, there are hundreds of committees.

We argue that the consensus principle needs to be modified at the lower levels of the organization so that frivolous objections and ulterior motives cannot delay or defeat the movement of ideas and recommendations at the council level where the ambassadors sit, where absolutely we still need to have that consensus.

Senator Banks: Senator Nolin knows more than anyone here does about NATO, with the exception of our distinguished witness. I do not understand what you meant by "addressing the cumbersome decision-making process," and I think the issue of the division of labour is connected to that. If I am country X with forces committed to NATO, I have certain obligations as a member of NATO. It has not been possible at the United Nations to develop a force that is at the disposal of the United Nations. The UN Security Council said that the issue needs to be addressed because if there is an emergency, there is not a camp they can go to in the middle of France and call out the cavalry. It would be nice if there were such a thing. Could that happen, in your view?

urgentes sur le plan de la sécurité? Cette question n'est pas traitée dans le rapport, et je ne vois pas vraiment quel serait l'avantage de voir l'OTAN intervenir dans l'Arctique. S'il est vrai que l'alliance est théoriquement tenue de nous venir en aide en cas d'hostilités dans la région, le Canada, les États-Unis et la Norvège sont, je pense, en mesure de veiller à la sécurité de cette zone.

Le sénateur Nolin : Ma question suivante est brève, mais elle appelle peut-être une réponse plus détaillée. Dans votre exposé, vous avez évoqué la lourdeur des processus décisionnels. Vous avez parlé d'unanimité, terme auquel je préfère celui de consensus, étant donné que certains États membres, quelle que soit par ailleurs leur taille, peuvent soit ne pas se prononcer, soit ne pas prendre part aux délibérations. Tout cela fait cependant partie de la recherche d'un consensus. Pour certains, c'est un des traits caractéristiques de l'alliance et une des raisons pour lesquelles celle-ci justement, a duré si longtemps. Pourquoi vouloir changer cela?

M. Chapin : Nous ne proposons aucunement de renoncer à l'idée que les décisions importantes doivent faire l'objet d'un consensus. Au contraire, nous défendons vigoureusement l'idée de consensus qui, effectivement, est depuis le début un des traits caractéristiques de l'OTAN. Si l'organisation s'est aussi longtemps maintenue et a tant accompli, c'est parce qu'aucune décision prise à la majorité n'a paru, aux yeux des divers États membres, choquante ou mal avisée.

Dans notre rapport, nous disons simplement que le principe du consensus ne doit pas forcément s'appliquer à tous les échelons de l'organisation, comités spéciaux et sous-comités compris. À l'heure actuelle, le représentant de tout État membre peut élever une objection et retarder les décisions à prendre, simplement en s'opposant à l'inscription de telle ou telle question à l'ordre du jour. D'après nous, cela ne peut plus durer. On pouvait procéder ainsi lorsque l'organisation comptait 12 ou 15 membres. Le fonctionnement de l'alliance était assez transparent et même lorsque j'ai travaillé à l'OTAN dans les années 1980, l'organisation ne comptait que quelques comités. Le conseil de l'OTAN ne comprenait effectivement que de quatre à six comités. Or, aujourd'hui, il en existe des centaines.

D'après nous, il convient de modifier, aux échelons inférieurs de l'organisation, le principe du consensus afin d'éviter que les objections tatillonnes ou intéressées ne parviennent à retarder voire à bloquer le flux des idées et des recommandations au niveau du conseil qui réunit les ambassadeurs des pays membres et où, là, doit effectivement s'appliquer le principe du consensus.

Le sénateur Banks : À l'exception de notre distingué témoin, le sénateur Nolin est celui qui connaît le mieux le fonctionnement de l'OTAN. Je ne comprends pas très bien ce que vous entendez par l'idée d'entamer une réflexion sur les lourdeurs du processus décisionnel. D'après moi, la répartition du fardeau est liée à cette question. Les États membres qui ont mis certains moyens militaires à la disposition de l'OTAN encourrent envers l'organisation diverses obligations. L'ONU n'a, elle, pas réussi à se voir confier des forces militaires entièrement mises à sa disposition. Le Conseil de sécurité des Nations Unies y voit d'ailleurs un problème qui devra être réglé étant donné qu'en cas d'urgence, il n'a pas de moyens militaires à sa disposition. Or, ce serait bon qu'il en ait.

Would you be able to convince a member country to subjugate sovereign control of its armed forces and the terms under which they will be engaged to a decision to commit to something? You said that Afghanistan is a perfect example. There are forces there with entirely different terms of engagement; they may do this but not that. Is there any real hope that NATO will ever become an organization that can, on some consensus basis or otherwise, push a button and something would happen?

Mr. Chapin: I do not see that happening, and it would not be desirable in any case. The notion of sovereign rights of every single member is important to preserve. That is fundamental to why Canada is still there. If Canada thought that by being a member it might be overridden in its decisions willy-nilly because other people wanted to do something else and that on top of that it would have to commit troops, it would be out of there in a flash. We make a distinction between supporting a decision at the council to do something and providing the wherewithal to implement that decision.

Senator Banks: To do it with strings attached.

Mr. Chapin: Yes, that is true.

Senator Banks: The other end of the example you just gave is that there are views in this country that Canada is there pulling its weight and going full force at it, while other people are there who are not, in our subjective view, pulling their weight. What kind of alliance is that?

Mr. Chapin: We are reformed alcoholics on this one. About 10 to 15 years ago, we were justifiably criticized for being deadbeats in the council. I remember 25 years ago having to fight with one hand behind my back in the political committee to try to get people to respect Canada, even though our contribution is minimal. Today, the issue matters, but back then, it did not matter as much. Why should Canada have spent as much money 40 years ago as the Europeans spent to defend Europe? That was the business NATO was in.

Today when trying to rebuild war torn societies or deal with the Afghanists of this world, you are in a different kind of business. At that point, you do need an approach that goes beyond picking and choosing the things you want or do not want to be engaged in. Many countries have come quite a long way. The people we used to criticize most, the Germans, the French and others, have demonstrated courage in waiving the kinds of caveats related to their respective troops that they used to insist on having. We did that through a difficult and unpleasant process. We weaned ourselves off the caveats, and we have benefited since.

The Chair: I am surprised to hear you say that the activities of Germany, in particular in Afghanistan, are a huge improvement since the beginning of the operation in terms of caveats.

D'après vous, cela sera-t-il possible? Pensez-vous qu'il soit possible de convaincre un État membre de renoncer à une parcelle de sa souveraineté en laissant à l'organisation mondiale le soin de décider de l'engagement des forces mises à sa disposition. Selon vous, l'Afghanistan peut à cet égard être cité en exemple puisque les troupes qui y sont engagées le sont en fonction de règles d'engagement très diverses qui les autorisent à faire certaines choses, mais en leur interdisent d'autres. Peut-on espérer qu'un jour l'OTAN soit en mesure, soit par consensus, soit autrement, de prendre sans tarder les décisions qui s'imposent?

M. Chapin : Je ne le pense pas et, d'après moi, cela n'est d'ailleurs pas souhaitable. Il convient, en effet, de préserver la souveraineté des États membres. C'est du reste une des raisons pour lesquelles le Canada est demeuré au sein de l'alliance. Le Canada en effet s'en retirerait immédiatement s'il arrivait un jour où il devait non seulement mettre un contingent à la disposition de l'organisation, mais en céder, en outre, le contrôle. Nous continuons à distinguer entre le fait d'appuyer une décision du conseil et le fait d'être tenus de fournir les moyens nécessaires à sa mise en œuvre.

Le sénateur Banks : Notre adhésion s'accompagne donc de certaines réserves.

M. Chapin : En effet.

Le sénateur Banks : J'ajoute, en ce qui concerne l'Afghanistan, qu'il y a au Canada, des gens qui estiment que notre pays fait ce qu'on est en droit d'attendre de lui, mais que ce n'est pas le cas de tout le monde. Cela peut-il être toléré dans le cadre d'une alliance?

M. Chapin : Nous avons fait acte de repentance. Il y a 10 ou 15 ans, au conseil, on nous considérait à juste titre comme de mauvais payeurs. Je me souviens, il y a 25 ans, avoir eu beaucoup de mal, au comité politique, à défendre la position du Canada à l'époque où notre contribution à l'alliance était plutôt mince. La question est depuis devenue beaucoup plus urgente, car, à l'époque, cela paraissait moins important. En effet, pourquoi, il y a 40 ans, le Canada aurait-il dû dépenser autant que les Européens pour assurer la défense de l'Europe? C'était alors en effet la principale mission de l'OTAN.

Aujourd'hui, cette mission a changé puisqu'il s'agit désormais d'essayer de reconstruire des sociétés dévastées par la guerre comme c'est le cas en Afghanistan. Dans ce genre de situation, il n'est plus possible que chacun puisse, en fonction de considérations qui lui sont propres, choisir et n'assumer que les tâches qui lui conviennent. Sur ce point, de nombreux pays ont changé d'attitude, et ceux que nous critiquions le plus, les Allemands, les Français et certains autres ont eu le courage de renoncer aux conditions qu'ils imposaient naguère à l'emploi de leurs soldats. Le cheminement qui a permis tant de progrès à ces égards a été long et parfois désagréable. Nous avons pu nous débarrasser des conditions posées à l'engagement de contingents nationaux et c'est une excellente chose.

La présidente : Je suis surprise d'entendre évoquer les énormes progrès accomplis à cet égard par l'Allemagne, notamment en Afghanistan.

Mr. Chapin: I am not sure I used the word “huge,” because there is still enough of a diplomat in me. It is important to give all allies their due. Just as we come to something like Afghanistan with our own perspectives and baggage, so too do the Germans and others. It depends sometimes on the political character of the government. All told, we have probably been more critical of the Germans than they deserve, given the difficult situation they find themselves in domestically politically.

Senator Lang: I would like to direct some questions toward the resources and your comments on the reality that NATO seems to be facing from the point of view of what is available financially to do what we are asking them to do.

I notice in your report that back in 1986 the expenditures peaked and we are over 4 per cent GDP. In 1999 we were down 2.7 per cent overall. Canada, to its credit, substantially increased in the last number of years from \$14.9 billion to \$21 billion in 2008.

What are you looking for in your organization, your group of people involved in this, with regard to expenditures? Are you looking to increase this to 4 per cent of GDP across the board? If so, what kind of money are we talking about here?

Mr. Chapin: Our group did not spend much time on the financial issue. Where many of us would probably come out is that we have to change the nature of the discussion. There is not much point any longer talking about sheer input, how much you are contributing. The problem, and I think this is the problem with the budget of the Department of National Defence, is the question of what the money is for. If you can explain better the purposes and why you need these resources, sensible people will typically come around.

NATO first has to deal with the issue of what business it is in today and determine what it wants to achieve. After developing a bit more clarity about that, NATO must come to a conclusion about what resources will actually be needed from here on in to do those things. It will probably be a mix of resources for static defence or territorial defence and a mix of resources for expeditionary capability. At that point, if we want to have a formula for a fair sharing of the burden, now we know what we have to do, and these would be the expectations we would have of various countries based on their capacity to pay. If governments went back to their parliaments and said that this is the name of the game and this is why people are asking us to do our share, I think the terms of the discussion would change quite dramatically and for the better.

Senator Lang: Sharing the burden would be a question in itself. From your perspective and your knowledge, which is obviously quite extensive, do you feel the political will is there for the

M. Chapin : Je ne suis pas certain d'avoir employé le mot « énorme », car si je ne suis plus diplomate, je l'ai longtemps été. Il convient de reconnaître les mérites de nos alliés. S'agissant d'une situation telle que celle à laquelle nous faisons actuellement face en Afghanistan, nous, comme les Allemands et les autres pays, envisageons la situation dans une optique qui nous est propre et avec les opinions que peut nous inspirer notre expérience passée. Parfois cela dépend de la tendance politique du gouvernement en place. Je dirais, d'une manière générale, que nous avons, envers les Allemands, été plus critiques que nous aurions dû l'être, étant donné la situation politique délicate du gouvernement allemand face à son opinion publique.

Le sénateur Lang : J'aurais maintenant quelques questions au sujet des ressources et de ce que vous avez dit des réalités pratiques auxquelles l'OTAN doit faire face, notamment sur le plan du financement des missions dont elle est chargée.

Je lis dans votre rapport que les contributions à l'OTAN ont atteint leur plus haut pourcentage, soit, en ce qui nous concerne, plus de 4 p.100 du PIB. En 1999, nous n'en étions plus qu'à 2,7 p. 100. Le Canada a, cependant, le mérite d'avoir sensiblement augmenté sa contribution ces dernières années, passant de 14,9 milliards de dollars à 21 milliards de dollars en 2008.

Quel est, au niveau du financement, ce qui retient le plus l'attention de votre équipe de spécialistes? Souhaiteriez-vous, par exemple, que chaque membre de l'alliance contribue 4 p. 100 de son PIB? Cela donnerait quoi, au juste, en termes financiers?

M. Chapin : Nous n'avons pas consacré beaucoup de temps à l'aspect financier du problème. Je crois que la plupart d'entre nous seraient sans doute partisans de modifier la manière d'envisager la question. On ne devrait plus s'intéresser essentiellement aux chiffres, au montant des contributions. Il en va du budget de l'OTAN comme il en va du budget de notre ministère de la Défense, c'est-à-dire que l'on doit s'intéresser davantage à l'affectation des crédits disponibles. En effet, si l'on parvient à expliquer de manière satisfaisante nos objectifs et à justifier nos besoins, les responsables se rendront en général à nos raisons.

Pour l'OTAN, la première chose à faire est de décider des missions qu'il lui appartient d'assumer et de définir ses objectifs. Lorsque l'OTAN sera parvenue à préciser ces deux aspects de la question, c'est alors qu'elle pourra évaluer les ressources qu'il lui faut pour être en mesure d'accomplir correctement ses tâches. Sans doute s'agira-t-il alors d'un budget mixte, en partie affecté à la défense, et en partie au financement d'opérations hors zone. Il s'agira alors de s'entendre sur une formule permettant de répartir équitablement le fardeau militaire et financier et sur ce qu'on est en droit d'attendre des divers pays membres compte tenu de leurs moyens. Si, dans ces conditions, les divers gouvernements se présentent devant leurs parlements respectifs pour expliquer la nouvelle donne et préciser la part qui leur incombe en tout cela, je pense que le débat se déroulera dans de bien meilleures conditions.

Le sénateur Lang : La répartition équitable du fardeau est déjà tout un problème. D'après vous, et je sais que vous vous penchez depuis longtemps sur ce dossier, y a-t-il, chez les pays membres, la

28 countries to come up with a formula to share the burden, or do we have too many countries and too many players at the table?

Mr. Chapin: Frankly, I do not think I know, and I am not sure our group would know. I am not sure that is a knowable question. We wanted to put this issue into the public domain and, while NATO is looking at this issue over the next six months, keep it from getting slipped under the carpet, which has happened so many times before.

We have almost said in this report, “We are mad as hell and we are not going to take it anymore.” We are hoping more people will come around to the notion that if NATO is to succeed in the future, we cannot just forget about the business of resources and financing. We know the Americans are interested in anything that changes the financial arrangements to their benefit because they bear a disproportionate burden of it. We explain in this paper as well that Canada’s input might not be up to the general levels, but what we do is probably more than what most people do with that. We are paying a disproportionate share as well because when we send a military unit from Petawawa to Afghanistan, it is a lot more expensive than sending one from Brindisi to Afghanistan.

Senator Lang: Perhaps you can explain to me how it works. I understand we are perhaps looking at a \$1-billion deficit currently with the organization. How does that get paid? Do we send Canada and the United States a bill? Who pays that?

Mr. Chapin: You mean in respect of Afghanistan?

Senator Lang: Yes.

Mr. Chapin: Right now, whatever the aggregate bill might be and the deficit that appears on the books, we all pay our own way. Canada pays whatever Canada is supporting in Afghanistan. Every last Canadian soldier and civilian and everything we are doing in Afghanistan — I do not know whether there are any exceptions — we pay for. The view is that it is about time that we aggregate, put this all together and see whether the expenses could be divided up more evenly. There is no question that Canada is not just bearing a heavier burden in casualties; it is bearing a heavier burden financially in Afghanistan compared to others, based on their capacity to pay and our capacity to pay. Does that help?

The Chair: Yes. Thank you.

Senator Meighen: I have two questions. One probably does not have to be answered because you have mentioned it in a couple of instances. Any organization whose membership almost doubles in a decade must have digestive problems of a fairly significant order. If we had trouble getting however many we were — 7 and then 10, 12, 16, and now we are up to 28 — together at that point, it must be even more difficult at 28. You mentioned that perhaps one

volonté politique de s’entendre sur une formule permettant d’aboutir à une répartition équitable du fardeau, ou le nombre de décideurs est-il simplement trop important pour cela, étant donné que l’OTAN comprend maintenant 28 pays membres?

M. Chapin : Je ne peux, honnêtement, pas vous répondre sur ce point, et je ne suis pas certain qu’il y en ait au sein de notre groupe qui le puisse. La question doit, peut-être rester, pour l’instant, sans réponse. Nous avons souhaité soulever la question publiquement pour qu’elle ne soit pas tout simplement évacuée au cours des six mois qu’il va falloir à l’OTAN pour réfléchir. Il est en effet fréquent que les questions délicates passent par la trappe.

Nous disons également, dans notre rapport, que nous sommes extrêmement mécontents, car la situation actuelle nous paraît insupportable. Nous espérons que les gens vont finir par se rendre compte que le succès de l’OTAN exige que l’on règle enfin la question des moyens et des finances. Je sais que les Américains, qui ont toujours assumé une part disproportionnée du budget, souhaiteraient qu’on parvienne à de nouveaux arrangements financiers qui les soulageraient quelque peu. Nous expliquons dans notre rapport que la contribution du Canada n’est peut-être pas tout à fait ce qu’elle pourrait être, mais que nous en faisons sans doute plus que la plupart des autres. Notre part du fardeau est, elle aussi, disproportionnée car l’envoi d’un contingent militaire de Petawawa en Afghanistan coûte beaucoup plus cher que l’envoi d’un contingent qui part de Brindisi.

Le sénateur Lang : Pourriez-vous nous expliquer un peu comment tout cela fonctionne? Je crois savoir que le déficit de l’OTAN va probablement atteindre un milliard de dollars. Comment va-t-on faire pour le combler? Le Canada et les États-Unis vont-ils recevoir une facture? Qui va régler tout cela?

M. Chapin : Vous voulez dire en ce qui concerne l’Afghanistan?

Le sénateur Lang : Oui.

M. Chapin : À l’heure actuelle, quel que soit le montant des dépenses, et du déficit comptable, chacun règle ses propres frais. Le Canada assume les frais des activités qu’il mène en Afghanistan. Nous assumons en effet tous les frais qu’occasionnent la présence et l’action en Afghanistan de nos soldats et de nos personnels civils. Il s’agirait donc, si je ne m’abuse, de globaliser le coût des opérations de l’OTAN en Afghanistan et de voir si le total ne pourrait pas être réparti de manière plus équitable entre les États membres. Il ne fait aucun doute que le Canada assume actuellement une part disproportionnée du fardeau, non seulement en raison du nombre de Canadiens morts en Afghanistan au service de l’OTAN, mais également sur le plan financier, compte tenu de nos ressources et des ressources respectives des autres pays membres. Cela répond-il à votre question?

La présidente : Oui. Je vous remercie.

Le sénateur Meighen : J’aurais deux questions. La première n’appelle probablement pas de réponse, étant donné que vous en avez parlé déjà à plusieurs reprises. Toute organisation qui voit presque doubler le nombre de ses membres en 10 ans, peut très bien éprouver des problèmes de digestion. Il est clair que les difficultés qui se manifestaient à 7, puis à 10, 12, 16, vont augmenter lorsqu’il s’agit de s’entendre à 28. Vous avez dit tout à

answer would be to modify the decision-making process and take it to lower levels. There may be other areas where this growth has an impact. I would like to hear what you have to say about that.

Second, suppose that your paper is well received, which is not entirely unthinkable, and they say, "That is wonderful; we will adopt most of this; they are terrific ideas." What implication does that have for Canada's defence policies? For example, you argue for niche capabilities. Do we have those capabilities, or do we have to start developing them? I have not had a chance to go through the paper, but there may be other areas that might receive support. What impact would that have on our defence strategy?

Mr. Chapin: I am not sure I can give you an intelligent answer to the second question.

Senator Meighen: There is the niche one, to take one small example. You argue for the improvement of NATO's capacity to deploy a rapid reaction force to intervene in a humanitarian crisis.

Mr. Chapin: Yes. We also argue for greater capacity generally to deploy civilians. It is a war-torn society. Civilian peacekeepers and civilian police would imply time, effort and resources to develop enhanced capacities that do not now exist. Presumably, we would have to pay a share of that.

However, some of the other recommendations we are making would probably make this organization more relevant and useful to Canada. People must understand that this organization is not European, that it has obligations to us, and that the members need to be more deferential to each other when a crisis comes along. We were put in an awful situation for that decision in 2003 on Iraq. We mentioned in the paper the Suez decision. There have been other times in the history of the organization when decisions have been very difficult for Canada because allies were so reluctant to compromise or even to talk to each other about those sorts of things.

On sharing the burdens, presumably it would mean that the next time we engaged in something like Afghanistan, there would be less cost to us and more cost spread around. I am giving you something off the top of my head.

On the issue of the absorptive capacity alliance, it stands to reason that if you go from 12 to 15 members — we had 15 earlier on in the process — to 28, it must complicate the decision-making process. It does. However, many of those new members are more diligent and committed allies — I have to be careful of my language here — than some of the older folks have been. They see

l'heure que l'on pourrait peut-être, pour atténuer le problème, modifier les processus décisionnels des paliers subalternes. Il peut en outre y avoir d'autres aspects de la question qui ne sont pas demeurés indifférents à l'adhésion de nouveaux membres. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à cet égard?

Deuxièmement, disons que votre rapport est bien accueilli, ce qui ne me paraît pas du tout impossible, et que les responsables disent « Tout cela est très bien; ce sont d'excellentes idées et nous allons en retenir la plupart ». Quelle serait l'incidence d'une telle décision sur les politiques du Canada en matière de défense? Vous prônez, par exemple, une spécialisation des moyens d'intervention. Possédons-nous déjà de tels moyens, ou allons-nous devoir les acquérir? Je n'ai pas eu l'occasion de lire votre texte en entier, mais il se peut très bien qu'il contienne d'autres recommandations susceptibles d'être retenues. Quelle serait, là encore, l'incidence au niveau de notre stratégie de défense?

M. Chapin : Je ne suis pas certain de pouvoir répondre intelligemment à votre deuxième question.

Le sénateur Meighen : Je peux citer un exemple de domaine de spécialisation. Vous recommandez notamment que l'OTAN se donne les moyens de projeter une force de réaction rapide en cas de crise humanitaire.

M. Chapin : En effet. Nous recommandons également qu'elle se donne davantage les moyens d'envoyer sur place des équipes de civils pour contribuer à remettre sur pied une société ravagée par la guerre. Il faudra à l'OTAN du temps, des efforts et de l'argent pour acquérir les moyens d'envoyer sur place des équipes de civils et de policiers. Sans doute faudra-t-il que nous assumions une partie des coûts.

Plusieurs autres des recommandations que nous formulons auraient probablement pour effet d'accroître, du point de vue du Canada, l'intérêt et l'utilité de cette organisation. Il faut parvenir à faire comprendre qu'il ne s'agit pas en fait d'une organisation européenne, mais d'une organisation qui a également des obligations envers nous et il faudrait, qu'en cas de crise, les États membres prennent davantage en compte les intérêts des autres. La décision prise au sujet de l'Irak en 2003 nous a mis dans une situation très difficile. Nous rappelons, dans le rapport, la décision prise lors de la crise du canal de Suez. Il y a eu, dans l'histoire de l'organisation, d'autres occasions où les décisions prises, ont mis le Canada en difficulté, car les alliés refusaient tout compromis ou refusaient même de discuter entre eux de ce qui faisait problème.

Un partage plus équitable du fardeau voudrait sans doute dire que la prochaine fois que l'alliance doit faire face à une situation telle que celle à laquelle nous faisons actuellement face en Afghanistan, notre part du fardeau sera probablement plus légère en raison d'une meilleure répartition. Je vous dis ça, comme cela, sans avoir beaucoup réfléchi à cet aspect précis du problème.

En ce qui concerne, maintenant, la capacité d'absorption de l'alliance, il est clair que lorsqu'on passe de 12 ou 15 États membres — nous étions en effet 15 il n'y a pas si longtemps — à 28, le processus de décision se complique. C'est un fait. Il convient tout de suite d'ajouter que bon nombre de nouveaux États membres ont, depuis leur adhésion, fait preuve d'un degré d'engagement et d'une

NATO in a very new and fresh way. They have come in from the cold after being out for 40 or 50 years. Every last one of them, no matter how small, has something going on in Afghanistan, some unit doing even marginal work, and they all ante up to the extent they can.

In some respects, I do not think the problem is simply the growth in the numbers. I think it is something a bit more fundamental than that, some lack of clarity about the business that the alliance should be in from here on out.

Senator Meighen: In the early days, an attack on one was deemed to be an attack on all. I think that was pretty easy for most Canadians to grasp. Whether they liked it or not did not matter. We have felt that since the First World War and the Second World War. Now with 28 member states, and I say this with great respect, some are largely unknown to Canadians. It might be hard to convince Canadians that an attack by state A on state B means we are at war, too.

Mr. Chapin: Except that within the alliance, it has been very rare. There have been wars between Greece and Turkey and there have been set-tos between the British and another state over fisheries or something. Within the alliance, people have not gone to war with each other. They have stuck it out sufficiently that their unity has deterred anyone from the outside encroaching on any one of them. That has been NATO's real strength.

Senator Marshall: In your introductory remarks you talked about NATO being successful. I was very interested in that. Could you elaborate a bit on that? I am not disputing that NATO has been successful. I know it is mentioned throughout the report, but how is success measured for NATO? Is success measured also for individual missions? Is it a matter of degree? Also, you acknowledged the success of NATO, and then you said you would like to reform NATO. I am trying to link up the two.

Mr. Chapin: Success probably has to be looked at from the perspective that success for an institution is its sheer survival and its ability to protect its members. From that perspective, NATO has been an absolute success. It has been less successful when it has gone outside of what used to be known as its area into out-of-area operations. There is an argument now about whether that is a useful term any longer.

Within the organization, as an organization, it has been highly successful. In the lead-up to the creation of NATO, the Soviet Union took over pieces of four or five countries, absorbed 90 million people and blockaded Berlin, and in Western Europe there was a sense of hopelessness about the ability over time to resist this juggernaut.

assiduité — et là, il faut choisir ses termes avec soin — plus poussés que certains des pays qui sont membres de l'alliance depuis plus longtemps. Ces nouveaux États membres voient l'OTAN sous un jour nouveau. Ils viennent après avoir, en quelque sorte, été à l'écart pendant 40 ou 50 ans. Ils contribuent tous, et même les États les plus petits, à l'action de l'OTAN en Afghanistan, ne serait-ce que par un petit contingent engagé dans des tâches marginales, mais, enfin, chacun d'entre eux fait ce qu'il peut.

C'est dire que le problème ne tient pas simplement au nombre plus important d'États membres. Il s'agit d'après moi d'un problème plus fondamental que cela, dû notamment à un manque de clarté au sujet des missions que l'alliance devrait dorénavant assumer.

Le sénateur Meighen : Au début, toute attaque contre un État membre était considérée comme une attaque contre l'ensemble de l'alliance. La plupart des Canadiens n'avaient aucun mal à comprendre cela. L'idée pouvait ne pas leur plaire, mais ce n'est pas cela qui importait. C'est un sentiment que nous éprouvions depuis la Première Guerre mondiale et après la Seconde. Maintenant, je dois, en toute déférence, dire que certains de ces 28 États membres demeurent en grande partie inconnus des Canadiens. Cela étant, les Canadiens comprendraient maintenant difficilement qu'il nous faille partir en guerre si l'État A attaquait l'État B.

M. Chapin : Il faut dire que cela ne s'est produit que très rarement au sein de l'alliance. La Grèce et la Turquie se sont fait la guerre et l'Angleterre en est venue aux mains avec un autre État membre au sujet des pêcheries. Les États membres de l'alliance ne se font pas la guerre. De plus, l'unité qu'ils ont manifestée a dissuadé d'autres États de s'en prendre à l'un d'entre eux. C'est cela qui fait la force de l'OTAN.

Le sénateur Marshall : Vous avez, dans votre exposé, insisté sur le fait que l'OTAN est une réussite. Ce point m'intéresse particulièrement et je vous demanderais de nous en dire un peu plus à ce sujet. Je ne conteste aucunement que l'OTAN soit une réussite. Je sais que cela est rappelé plusieurs fois dans votre rapport, mais je me demande comment l'on mesure ce succès. Se fonde-t-on sur le succès des missions entreprises par l'organisation? Est-ce essentiellement une question de degré? Vous reconnaissez que l'OTAN est une réussite, mais vous souhaitez en même temps la réformer. J'essaie de mieux saisir les deux bouts de la chaîne.

M. Chapin : D'après moi, on peut conclure au succès d'une institution, lorsqu'elle parvient à simplement se maintenir et à assurer la protection de ses membres. De ce point de vue, l'OTAN est une parfaite réussite. Il est vrai qu'elle a eu moins de succès dans ses opérations hors zone. On se demande d'ailleurs si cette expression convient encore.

Il est clair qu'en tant qu'organisation, l'OTAN est une grande réussite. Dans la période précédant sa création, l'Union soviétique avait empiété sur le territoire de quatre ou cinq pays, absorbé 90 millions de personnes, fait le blocus de Berlin, et l'Europe occidentale n'espérait presque plus résister au rouleau compresseur.

From the moment NATO was created, not a single further encroachment was made on any democratic country in Europe. That is tremendous success. Then other countries that were finally liberated from the Soviet Union wanted to join and did join, and that they wanted to be a part of that is another measure of success.

NATO was successful internally in providing people an opportunity to sit around the table with the big boys — the U.S., the U.K. and so on — and talk candidly, share information that was highly classified and feel they were part of the decision-making process no matter how small they were so they could go along with things. With that said, there have been books written about the problems NATO has had over the years, and we sort of list them.

The fact of the matter is that no matter what kinds of problems NATO has had internally, somehow or other what kept them together always trumped what divided them.

We are now into a whole new territory. We are not talking any longer about defending NATO from the Soviet Union. We have to think about what it means to be an ally, and that is a whole new ball game.

Senator Marshall: If all of these recommendations were accepted and implemented, is there any concern that rather than fix some of the problems that would make things worse? For example, if there is an issue with regard to a big bureaucracy, is there a concern that some of the recommendations would only add to that problem?

Mr. Chapin: We have one recommendation that seems to suggest we are proposing an addition to the bureaucracy, which is a unit that would deal with complex, comprehensive, whole-of-government operations. We have also hinted fairly broadly in the paper that the decision-making process is cumbersome, and maybe there are too many subordinate headquarters. I think you will need to ask that question of General Macdonald and General Macnamara.

I do not think what we are proposing would make NATO larger and more cumbersome. If that is the case, we have failed. Our whole purpose is to try to make it leaner and meaner, not simply through some bureaucratic reorganizational effort, but by getting the organization to think clearly about what business it is in and then organizing itself accordingly. If it did that, a lot of old Cold War stuff would drop away from neglect and disinterest.

Senator Marshall: In the previous discussions with Senator Lang, I believe, about resources and making sure NATO was properly resourced, it sounded to me like that could be somewhat bureaucratic. I do not have it sorted out in my own mind how that could work exactly. I would be concerned that some of the recommendations would not be workable.

Or, dès la naissance de l'OTAN, il n'y a pas eu un seul empiètement sur le territoire d'une des nations démocratiques de l'Europe. C'est un énorme succès. Des pays libérés du joug de l'Union soviétique ont souhaité adhérer à l'OTAN et y ont effectivement adhéré et le fait qu'ils aient voulu en devenir membres est un autre indice de réussite.

À l'interne, l'OTAN a donné à diverses nations l'occasion de s'asseoir à la table des grands — les États-Unis, la Grande-Bretagne, et cetera — et de s'y exprimer avec franchise, d'avoir accès à des renseignements secrets et, de manière générale, de sentir qu'ils participaient aux décisions quelle que soit leur importance sur l'échiquier international. De nombreux livres traitent des problèmes éprouvés par l'OTAN depuis sa création et nous avons établi une bibliographie.

Ce qui importe en fait, c'est que quels que soient les problèmes internes éprouvés par l'OTAN, les facteurs d'unité sont toujours parvenus à l'emporter sur la mésentente.

La situation s'est depuis lors entièrement transformée. Il ne s'agit plus, en effet, de défendre les pays de l'OTAN contre l'Union soviétique. Il nous faut à nouveau réfléchir à ce que signifie le fait d'être allié dans cette conjoncture radicalement nouvelle.

Le sénateur Marshall: Se pourrait-il que l'adoption des recommandations que vous avez formulées ait pour effet non pas d'atténuer les problèmes qui se posent actuellement, mais en fait de les aggraver? En ce qui concerne la lourdeur des procédures bureaucratiques, par exemple, ne craint-on pas que la mise en œuvre des recommandations que vous avez formulées ait simplement pour effet d'ajouter de nouvelles lourdeurs?

M. Chapin: Une de nos recommandations pourrait donner à penser que nous proposons en effet d'instaurer un nouveau palier de bureaucratie, puisque nous recommandons la création d'un service spécifiquement chargé des opérations complexes, qu'il est convenu d'appeler des opérations pangouvernementales. Nous laissons aussi largement entendre dans le rapport que le processus décisionnel est trop lourd et que le nombre de quartiers généraux subordonnés est peut-être trop élevé. La question devrait plutôt être adressée au général Macdonald et au général Macnamara.

Cela dit, je ne pense pas que ce que nous proposons puisse avoir pour effet d'alourdir l'OTAN. Si cela devait être le cas, nous aurions échoué dans nos efforts, car le but est, au contraire, de dégraisser l'organisation et de la rendre plus dynamique, pas seulement par un effort de réorganisation bureaucratique, mais en obtenant qu'elle précise ses objectifs et qu'elle s'organise en conséquence. Si elle parvient à le faire, une grande partie des vestiges de la guerre froide qui l'encombrent disparaîtront purement et simplement.

Le sénateur Marshall: Dans l'échange que vous avez eu tout à l'heure avec le sénateur Lang au sujet des ressources et des moyens dont il conviendrait de doter l'OTAN, j'ai effectivement eu l'impression qu'on envisageait de nouvelles mesures bureaucratiques. Je ne me fais pas moi-même une idée claire de la manière dont il conviendrait de procéder, mais je ne parviens pas à me défaire de l'idée que certaines des recommandations formulées ne sont guère réalisables.

Mr. Chapin: I will leave you with a thought. If there was a new financial arrangement within NATO to commonly fund operations abroad, such as Afghanistan, I think it is self-evident that Canada's financial costs would be much less than they are. I do not have any paper to prove that, but that is my instinct. If that was the case, it would certainly change the political calculus in this town about whether or not we should be staying in Afghanistan.

Senator Marshall: As I was saying earlier, even to look at individual missions like Afghanistan, how do you measure success versus the cost? You look at the financial cost and the cost of human lives, both from our country and from other countries. You wonder how to judge success.

Senator Day: I am mindful of the time, so I will put my two points to you at the same time, if I may, Mr. Chapin, and if you can combine an answer to those that would be great.

First is the role of civilians. You indicated that the opportunity for the military to withdraw is to build up the proper civilian side of things. It is the unity of command I am wondering about. You have commented on the importance of unity of command in the civilian component, and we have seen an evolution of that from the military being in there and provincial reconstruction and saying we need some civilian, to a 3D strategy, to a whole-of-government approach. Is it realistic to expect NATO, which is primarily a military alliance; to get involved in the civilian side, or is it just being forced into that in order to develop the exit strategy, as you have indicated?

If you believe that NATO is the right area to develop the civilian side, should we not be thinking in terms of a greater role for the United Nations here? Is the United Nations standing up to its role?

Second, the commitment to go on a mission seems to be primarily an executive decision, but the decision to stay and to support that executive decision is a political decision. Virtually all of these members are democratic governments. I think we are seeing in Canada, Germany and the Netherlands that the political decision is not necessarily supporting the executive decision. That is creating part of the problem. Have you considered that?

Mr. Chapin: Regarding your first question about the civilian side, what we argue in our paper is not that NATO should do it, but that NATO should ensure it is done. For example, if the new strategy in Iraq and Afghanistan of clear, hold and build is to succeed, we will need civilians and police in there sooner. They must be better equipped, trained and focused on capacity building, and so on.

M. Chapin : Permettez-moi de vous répondre en disant ceci. À supposer que l'on parvienne, au sein de l'OTAN, à s'entendre sur un financement commun des opérations hors zone, comme celles qui sont actuellement menées en Afghanistan, il me semble évident que la part des coûts incombant au Canada sera inférieure à ce qu'elle est actuellement. Je ne dispose d'aucune donnée précise me permettant de l'affirmer, mais c'est mon sentiment. Si l'on y parvenait, il est clair que cela changerait pas mal de choses au sujet des questions que se posent actuellement les milieux politiques ici à Ottawa quant à savoir si nous devrions ou non maintenir notre présence en Afghanistan.

Le sénateur Marshall : Mais, comme je le disais tout à l'heure, même au niveau d'une mission particulière, telle que celle qui est actuellement menée en Afghanistan, comment mesurer son succès par rapport à ses coûts? Comment en effet juger de son succès au regard des coûts financiers et du coût en vies humaines tant pour le Canada que pour d'autres pays?

Le sénateur Day : Je sais que le temps nous est compté et je vais donc vous poser deux questions en même temps si vous le voulez bien, monsieur Chapin, afin que vous puissiez y répondre d'un coup.

La première concerne le rôle des personnels civils. Vous disiez tout à l'heure que plus on accomplira de progrès sur le plan civil, plus les militaires seront en mesure de se retirer. Or, c'est toute la question de l'unité de commandement. Vous avez en effet souligné l'importance de l'unité de commandement au niveau des opérations civiles et nous avons effectivement constaté une évolution, car d'opérations purement militaires, on est passé aux équipes provinciales de reconstruction qui font appel à des civils, puis à la stratégie des 3D, c'est-à-dire à une approche pangouvernementale. Est-il réaliste de s'attendre à ce que l'OTAN, une alliance essentiellement militaire, participe à des actions essentiellement civiles ou est-ce simplement qu'elle va y être obligée afin, justement, de pouvoir éventuellement retirer les contingents militaires?

Vous estimez que l'action civile peut à bon droit être menée par l'OTAN, mais pourquoi ne pas plutôt élargir le rôle des Nations Unies? Les Nations Unies jouent-elles, effectivement, le rôle qui leur revient?

Deuxièmement, la décision de participer à une mission semble essentiellement relever du pouvoir exécutif, mais la décision de demeurer en Afghanistan, et donc d'appuyer la décision prise par l'exécutif, est une décision proprement politique. Tous les pays membres de l'alliance sont des pays démocratiques et je m'aperçois qu'au Canada, en Allemagne et aux Pays-Bas, le monde politique n'est pas nécessairement disposé à appuyer la décision du pouvoir exécutif. Le problème est en partie dû à cela. Vous êtes-vous penché sur cet aspect de la question?

M. Chapin : En ce qui concerne votre première question au sujet de l'action civile, nous faisons valoir, dans notre rapport, non pas que l'OTAN devrait s'en occuper, mais que l'OTAN devrait veiller à ce que cela se fasse. Si nous voulons, par exemple, que réussisse la nouvelle stratégie qui consiste, en Irak et en Afghanistan, à balayer les forces adverses, à tenir le terrain et à rebâtir, il nous faudra sans doute injecter des effectifs civils et policiers. Cela suppose un effort d'équipement et de formation et les moyens correspondants.

It is not a matter of NATO developing a lot of resources. NATO does not have resources of its own. NATO is simply a bunch of buildings near the airport in Brussels. NATO is its members. Everything essentially comes from its members.

We argue that NATO's members need to reorganize themselves to put more time, effort and money into developing these non-military capacities to work in sync with the military. NATO's job is not as much to beat allies around the head to do this, but to ensure that people understand, one way or the other, what is required to be successful in one of these missions and that allies individually have developed the wherewithal to produce the results they want. Therefore, NATO's function is more a supervisory and mentoring function rather than to develop its own cadres of people in this field.

I would argue that missions are political from the outset. Decisions to go or not to go are political. Once made, decisions become the charge of the executive within the organization to implement. As we have seen in some of these operations, the political and functional — the executive — may start to diverge because operations take longer, are more difficult or more costly and create greater emotions than anticipated. Governments live through all of that and try to sustain themselves.

Many of these governments are not in majority situations for very long. Not even the United States with a president can always count on Congress to go along. Majority governments are quite rare in Europe, and Canada has not had a majority government for four years.

As these operations become difficult and complicated and are in the newspapers, people wonder what is going on and why things do not seem to work. Governments take the heat. I think the decision is political from the beginning when an action is authorized. It may get more political as time goes on until the day comes when the operation wraps up.

In our report, we have a lot of sympathy for the Secretary General, for the Supreme Allied Commander Europe, for subordinate commands and for the NATO Secretariat that have been asked to do something and then find out that they are not given what they were promised. They go around cap in hand hoping to get the helicopters, or whatever is missing, that they thought they would have.

The Chair: We are 10 minutes overtime. Please keep your question brief, Senator Dallaire.

Il ne s'agit pas pour l'OTAN de se doter de nouveaux moyens. En effet, l'OTAN n'a guère de ressources qui lui soient propres. L'OTAN c'est simplement un ensemble de bâtiments situés à Bruxelles près de l'aéroport. L'OTAN, c'est en fait les États membres. C'est d'eux que proviennent les moyens nécessaires.

Ce que nous disons, c'est que les États membres de l'OTAN vont devoir se réorganiser et consacrer davantage de temps, d'efforts et de moyens financiers au développement de compétences et de ressources non militaires destinées cependant à travailler en étroite collaboration avec les militaires. Il n'appartient pas à l'OTAN de forcer en cela la main aux alliés, mais plutôt de faire en sorte que ses membres comprennent quels sont les moyens qu'exige le succès des missions assumées par l'alliance que individuellement, ces États vont devoir fournir les moyens que supposent les résultats voulus. C'est dire que la fonction de l'OTAN est essentiellement une fonction de supervision et de mentorat et qu'il ne s'agit aucunement pour elle de réunir et de former elle-même les effectifs nécessaires.

D'après moi, les missions qui sont et qui seront confiées à l'OTAN ont dès le départ un caractère politique. La décision d'entreprendre une mission est effectivement une décision politique. Cela dit, à partir du moment où la décision en est prise, il appartient aux dirigeants de l'organisation de la mettre en œuvre. Comme nous avons pu le constater dans certaines opérations, le politique et le fonctionnel — c'est-à-dire l'exécutif — vont parfois diverger si l'opération prend plus longtemps que prévu, si elle se révèle plus difficile qu'on ne l'aurait cru au départ, ou plus coûteuse et qu'elle suscite des émotions plus fortes qu'on ne l'aurait initialement pensé. Les gouvernements doivent surmonter ces difficultés de tous ordres tout en tentant de se maintenir en place.

Or, nombreux sont les gouvernements qui ne conservent pas longtemps la majorité. Même aux États-Unis, le président ne peut pas toujours compter sur l'aval du Congrès. En Europe, les gouvernements majoritaires sont plutôt rares et au Canada, cela fait quatre ans que nous n'avons pas de majorité gouvernementale.

Au fur et à mesure que se multiplient les difficultés et les complications de ces opérations et que l'opinion publique en prend connaissance par le truchement des médias, les citoyens commencent à se demander ce qui se passe et pourquoi tout cela ne semble pas aboutir. Les gouvernements en subissent les conséquences. D'après moi, la décision de s'engager dans ce genre de mission est une décision essentiellement politique. Ce caractère politique devient de plus en plus marqué jusqu'à ce que la mission se termine.

Dans notre rapport, nous faisons preuve d'une grande compréhension à l'égard du Secrétaire général, du Commandant Suprême des Forces alliées en Europe, des commandements subalternes et du Secrétariat de l'OTAN à qui l'on demande de faire quelque chose, mais qui s'aperçoivent qu'on ne leur fournit guère les moyens qu'on leur avait promis. Ils sont alors forcés de quémander les hélicoptères ou autres équipements qu'ils croyaient au départ obtenir.

La présidente : Nous avons dépassé de 10 minutes notre horaire. Sénateur Dallaire, puis-je vous demander d'être concis?

Senator Dallaire: We have the UN with its regional capabilities and coalition forces as we have seen in the Gulf War and Iraq. We have NATO. You also see a role for NATO to move beyond conflict resolution to create atmospheres of security and potentially do nation building.

In that context, do you see NATO handing over its mission to a UN force or mission after 2011? Is that scenario within the planning process, or do you simply hand over the mission to the Afghanistan government?

Mr. Chapin: I am not privy to the NATO planning process, but I have no reason to believe that NATO will not be in Afghanistan for many years after 2011. Many NATO countries are planning well beyond 2011.

The strategy is to accelerate the process, if we can, to hand over the mission to the Afghans. The population of Afghanistan is getting quite impatient in some respects about the duration of time foreigners have been in their country. Canadians would be impatient if we went out every day and saw foreign troops in our streets, no matter how well-intentioned they were.

I do not see NATO leaving Afghanistan for some time. If NATO develops a better sense of its purpose and direction, I see a clear division of labour with the UN. Hopefully, the UN will come part way. Currently, the UN does not even have a liaison officer in Brussels. NATO has a liaison officer at the UN in New York.

The division of labour has to be sensible. If we want the UN to take on more of a role — and I think that is eminently reasonable as a proposition — the same countries that are members of both NATO and the UN need to work with the UN to ensure that the comparative advantage of these two organizations is respected.

The Chair: Thank you, Mr. Chapin. We have taken more of your time than planned and kept our other guests waiting. We appreciate this overview today, the work done in this report and your answering of our questions.

Ladies and gentlemen, we are continuing our discussion on NATO and related matters. We have with us Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, Honourary National President of the Air Force Association of Canada and Canadian Defence and Foreign Affairs Institute Fellow. General Macdonald served 38 years in the Canadian Forces where in his last two positions he was Deputy Commander and Chief of NORAD and Vice-Chief of the Defence Staff. This was after years as a fighter pilot and serving with NATO forces in Europe and with NORAD in Canada and the United States. He was also Director of Operations in the Foreign and Defence Policy Secretariat of the Privy Council Office.

Le sénateur Dallaire : Il y a l'ONU avec ses moyens régionaux et puis il y a les coalitions de forces comme nous l'avons vu à l'occasion de la guerre du Golf et de la guerre en Irak. Et puis, il y a l'OTAN. Selon vous, l'OTAN a un rôle à jouer non seulement pour tenter de mettre fin à des conflits armés, mais aussi pour instaurer un climat de sécurité et, éventuellement, pour rebâtir des sociétés dévastées par la guerre.

L'OTAN pourrait-elle, d'après vous, confier la mission qu'elle remplit actuellement à une force de l'ONU après 2011? Réfléchit-on dès maintenant à une telle éventualité, ou s'agira-t-il, plutôt, de s'en remettre en cela au gouvernement afghan?

M. Chapin : Je ne suis pas au courant des plans en cours d'élaboration à l'OTAN, mais je n'ai aucune raison de penser qu'après 2011, l'OTAN ne restera pas encore pour de nombreuses années présente en Afghanistan. De nombreux pays membres de l'OTAN prévoient en effet d'y rester bien au-delà de 2011.

La stratégie consiste à accélérer le processus devant éventuellement permettre aux Afghans d'assumer eux-mêmes cette mission. La population afghane commence à trouver le temps long et à s'impatienter de cette présence étrangère dans son pays. D'après moi, les Canadiens s'impatienteraient aussi si jour après jour ils voyaient dans la rue des soldats étrangers, même si ces soldats étaient là dans l'intérêt du pays.

D'après moi, l'OTAN n'est pas prête de se retirer d'Afghanistan. Dans la mesure où elle parvient à préciser ses objectifs et les grands axes de son action, on pourrait assister à un partage des tâches entre l'OTAN et l'ONU. Il est en effet à espérer que l'ONU fera une partie du chemin. À l'heure actuelle, l'ONU n'a même pas d'agent de liaison à Bruxelles. Je dis cela, car l'OTAN, elle, a un agent de liaison auprès des Nations Unies à New York.

Encore faudrait-il que la répartition des tâches entre les deux organisations s'effectue correctement. Si nous souhaitons voir l'ONU élargir son rôle en ce domaine — et l'idée me semble tout à fait raisonnable — les États membres des deux organisations vont devoir s'activer au sein de l'ONU afin que soient respectés les atouts et les compétences respectives des deux organisations.

La présidente : Merci, monsieur Chapin. Nous vous avons retenu plus longtemps que prévu et nous avons dû, pour cette raison, faire attendre nos autres invités. Nous vous remercions de votre exposé, de votre importante contribution à ce rapport et des réponses que vous avez apportées à nos questions.

Mesdames et messieurs, nous poursuivons notre étude de l'OTAN et de divers sujets connexes. Nous accueillons le lieutenant-général (à la retraite) George Macdonald, président national honoraire de l'Association de la Force aérienne du Canada et agrégé de l'Institut de la Conférence des associations de la Défense. Le général Macdonald a servi 38 ans dans les forces canadiennes, les deux derniers postes qu'il a occupés étant ceux de commandant adjoint du NORAD et de vice-chef d'État major de la Défense. Avant cela, il a, pendant des années, été pilote de chasse et a servi au sein des forces de l'OTAN, puis au Canada et aux États-Unis, au NORAD. Il a également été directeur des Opérations au Secrétariat de la politique étrangère et de défense au Bureau du Conseil privé.

We also have with us Brigadier-General (Retired) Don Macnamara, with 37 years of experience in the Canadian Forces. He was also a contributor to this report. In the latter half of his career, he was in Strategic Analysis, Policy Planning at National Defence Headquarters. He was also Director at both the Canadian Forces Command and Staff College and the National Defence College. Today, he chairs the Board of Governors of the Royal Military College of Canada.

You both have long CVs to go through. General Macnamara, do you have some opening comments?

Brigadier-General (Retired) Don Macnamara, OMM, CD, Past President and Board Member, Conference of Defence Associations Institute, and Board Member, Canadian International Council, as an individual: Yes, indeed, senators. Thank you very much. It is nice to see some friends of long standing around the table, as well.

It is indeed a pleasure to have this opportunity. I spent 37 years in the Canadian Air Force. However I was a professor at Queen's for 20 years after that. If I sound less like a warrior and more like a professor, you will know why.

At the outset, I would like to set the stage for a couple of things. One of the problems I see in the public, in government and in our political leadership is that we very often ask why we are doing things with regard to our security activities and indeed deployments of our forces.

First of all, we should understand the history. The strategic culture and the strategic history of Canada is one of expeditionary forces being sent abroad, starting with the Boer War, the First World War, the Second World War, the Korean War and then into NATO deployments in Europe and being stationed there from 1950 on. We had multiple peacekeeping operations during that same period. Since that time, we have had deployments all over the world, continuing now in Afghanistan. We have to recognize that these kinds of expeditionary forces are part of our history.

Why do we do this? We do this because of our fundamental values and our interests. My argument would be that we should always look at our deployments through the lenses of our national interests. Our fundamental values, not well articulated in our education activities but clearly articulated in our various constitutional documents, start with democracy, include the rule of law, represent individual freedom and individual rights, and end up with human rights and a sense of social justice.

Those are the foundational values that then lead to our interests. Our national interests are the security of the country. The first and most important responsibility of government is providing for the security of the country and its citizens. The

Nous accueillons également le brigadier général (à la retraite) Don Macnamara, qui a servi 37 ans au sein des Forces canadiennes. Il est un des auteurs du rapport. Dans la seconde partie de sa carrière, il a été à la Direction de l'analyse stratégique et de la conception de la politique de défense au quartier général de la Défense nationale. Il a en outre été membre du conseil d'administration du Collège d'État-major et de commandement des Forces canadiennes et du Collège de la Défense nationale. Il est actuellement président du Conseil des gouverneurs du Collège militaire royal du Canada.

Voilà deux curriculums particulièrement fournis. Général Macnamara, avez-vous des observations à nous faire pour entamer la discussion?

Brigadier général (retraité) Don Macnamara, OMM, CD, ancien président et membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, et membre du conseil d'administration du Conseil international du Canada, à titre personnel : En effet. Je vous remercie. J'ai le plaisir d'apercevoir autour de cette table des amis de longue date.

Je suis heureux d'avoir cette occasion de prendre la parole devant vous. J'ai passé 37 ans au sein de la Force aérienne. Après cela, j'ai enseigné pendant 20 ans à l'Université Queen's. Si je m'exprime davantage comme un professeur que comme un guerrier, vous saurez pourquoi.

Permettez-moi d'abord de préciser le contexte dans lequel vont s'inscrire mes propos. Il est courant que l'on s'interroge au sujet des mesures à prendre pour assurer notre sécurité et, par voie de conséquence, au sujet de l'emploi qui est fait de nos forces armées. Cette interrogation est fréquente, tant au sein du public que dans les milieux politiques.

La première chose à faire est de prendre connaissance du passé. L'envoi de corps expéditionnaires fait partie de la culture stratégique, de l'histoire stratégique du Canada. Cela est arrivé lors de la Guerre des Boers, lors de la Première Guerre mondiale, de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre de Corée, puis des unités canadiennes ont été déployées en Europe dans le cadre de l'OTAN à partir de 1950. Au cours de cette période, nous avons assuré de multiples opérations de maintien de la paix. Les Forces canadiennes ont été depuis envoyées dans diverses régions du monde, avec, aujourd'hui, cette mission qu'elles accomplissent en Afghanistan. Il nous faut donc admettre au départ que l'envoi d'un contingent à l'étranger fait partie de notre histoire, chose

Pourquoi est-ce? La cause est à rechercher dans les valeurs essentielles de la nation et dans les intérêts de notre pays. D'après moi, de tels déploiements militaires doivent invariablement être considérés dans l'optique des intérêts de notre pays. Nos valeurs fondamentales, peu enseignées dans nos écoles, figurent clairement dans nos divers documents constitutionnels. Il s'agit de la démocratie qui englobe la primauté du droit, le respect des droits et libertés individuels, la défense des droits de la personne et un attachement à la justice sociale.

Voilà les valeurs de base qui sous-tendent nos intérêts. Essentiellement, par « intérêts » on entend la sécurité de notre pays. La responsabilité première du gouvernement est en effet d'assurer la sécurité du pays et de ses citoyens. La seconde

second is ensuring our national prosperity or economic well-being. The national security component is our freedom from fear. Our prosperity is our freedom from want.

The third extremely important component is international stability or a stable world order. Last is the promotion of our values, the democracy, the individual freedom and the social justice that we talk about. That does not necessarily mean imposing it on other people, but serving as examples of those values.

If one says, "Why are we doing anything; what are the interests at stake?" then I would argue that we should understand that, in the very early days of the difficulties in Afghanistan right after 9/11, the question was what will we do about it and what are the risks. My colleague General Macdonald was probably involved in this, as well. The first and most important real risk was the possibility that al Qaeda would get their hands on nuclear warheads in Pakistan. It was our fundamental interest to prevent that from occurring. That was one of the major decision points for Canada's deploying. It is one that is recognized within the military and forgotten entirely after that.

Second, we should also recognize that our peacekeeping operations throughout the Cold War period from 1956 until 1989 were fundamentally based on one thing: the prevention of the escalation of regional conflicts up to the point that they could become an East-West conflict that could lead to a nuclear war, which is the only thing that could destroy this country. It was in our vital interests to prevent a nuclear war, and we did so in peacekeeping terms. They were essentially relatively benign operations because there was an agreed truce, and we could step into the middle of that.

After the Cold War ended, we were involved in something that many people called "peacekeeping" but was more like peacemaking or what we used to call "war."

There is a misnomer and a misunderstanding of why we have done things and where we have done things. If we take a look at the map and ask why we are in Afghanistan, most people have to be shown where Afghanistan is. Second, you have to ask them where Afghanistan is. Afghanistan is in Southwest Asia. What else is in Southwest Asia? There are five nuclear powers, with a sixth one probably coming up.

Why are we interested there? Interestingly, we have been in 20-plus military operations in Southwest Asia since the end of the Second World War, as either part of the UN, a coalition, as an individual or on observer missions, for interventions and the like.

We are there because our national interests really should dictate that we should be there. We are there in the same common interests that led us through peacekeeping throughout the Cold War, and we

responsabilité du gouvernement est de veiller à la prospérité nationale, c'est-à-dire au bien-être économique. Par sécurité nationale, on entend le fait de ne pas être exposé à la peur. Par prospérité, on entend le fait de ne souffrir d'aucune pénurie.

La troisième composante, elle aussi extrêmement importante, est la stabilité internationale. La dernière est la promotion de nos valeurs fondamentales, la démocratie, la liberté individuelle et la justice sociale. Je n'entends pas par cela qu'il faille chercher à l'imposer à d'autres peuples, mais simplement d'en donner l'exemple.

À ceux qui demandent, donc, pourquoi nous faisons ce que nous faisons, et quels sont les intérêts en jeu, je réponds qu'il nous faut comprendre que dès le début des difficultés survenues en Afghanistan, tout juste après les attentats du 11 septembre, la question était de savoir ce que nous entendions faire et quels étaient les risques. Mon collègue, le général Macdonald a probablement participé aux décisions prises à l'époque. Le risque le plus important était qu'al-Qaïda parvienne à mettre la main sur les ogives nucléaires des forces pakistanaises. Nous avions un intérêt essentiel à prévenir une telle éventualité. C'était une des principales raisons portant le Canada à envoyer sur place un contingent. Cet objectif est bien connu des milieux militaires, mais mal compris en dehors de ce cercle étroit.

Il convient, en deuxième lieu de comprendre que pendant toute la guerre froide, de 1956 à 1989, les opérations de maintien de la paix que nous avons menées visaient essentiellement un but : empêcher que des conflits régionaux se transforment en affrontement entre l'Est et l'Ouest susceptible de dégénérer en conflit nucléaire, seul moyen capable d'entraîner la destruction de notre pays. Notre intérêt fondamental était donc de prévenir les risques de guerre nucléaire, et c'est pour cela que nous avons accepté de mener des missions de maintien de la paix. C'étaient des opérations relativement anodines, étant donné qu'il s'agissait, de s'interposer, après la conclusion d'une trêve, entre les parties au conflit.

Nous avons continué à mener des missions de maintien de la paix, à l'issue de la guerre froide, mais là il s'agissait davantage de missions de rétablissement de la paix, c'est-à-dire en fait d'opérations plus proprement militaires.

Les gens se trompent souvent quant aux raisons qui nous ont portés à faire ce que nous avons fait. Les gens se demandent parfois pourquoi nous sommes présents en Afghanistan, mais la plupart des gens ne savent même pas où se trouve ce pays. Si on leur demande où se trouve l'Afghanistan, ils vous répondront que c'est en Asie du Sud-Ouest. Mais où en Asie du Sud-Ouest? Et que trouve-t-on donc dans cette région? Eh bien, on y trouve cinq puissances nucléaires, et une sixième à l'horizon.

Pourquoi nous intéressons-nous à cette région? Rappelons que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, nous avons participé en Asie du Sud-Ouest à plus de 20 opérations militaires, soit dans le cadre de l'ONU, soit dans le cadre d'une coalition, parfois seuls, parfois en tant que membres d'une mission d'observation.

Nous faisons cela parce que l'intérêt national nous le commande. Nous faisons cela pour défendre les intérêts que nous défendions par nos missions de maintien de la paix pendant la guerre froide et

are there because our allies see it also in their interests. Our allies, the United States and NATO, are there for the same reasons, because we have common values and common interests.

Many people wonder why the UN is not there. This is a UN operation and the UN is there. I think there are several things that people must understand. It is not only about our interests and why we are there. Second, NATO is there and, third, the UN is there. That is all why we are there.

The Chair: Thank you for those opening comments. Perhaps we could just hear from both of you as we begin. We have heard a lot of testimony so far from your colleague, Mr. Chapin. Is NATO in its current configuration the right body to make decisions about where and when Canada should go to defend its own interests and values?

Go ahead, General Macdonald.

Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, Honorary National President, Air Force Association of Canada, Former Deputy Commander of NORAD: Consistent with what Mr. Chapin said in his comments, it is the most appropriate organization that should be doing the thing that needs to be done at the time. NATO has been the most appropriate organization to do many of the Cold War missions and now the mission in Afghanistan and maybe others. Certainly, there are other capabilities that exist for certain missions — humanitarian assistance and other types of things — but the consistency that we have with the military capability of NATO, the ability to come to a consensus and to act on that consensus I think is unique and will continue.

The Chair: I will put it more starkly: NATO versus coalitions of the willing. We end up with coalitions of the willing to do many of these missions, even including Haiti. What is the distinction there?

Lt.-Gen. Macdonald: In some cases, where it is a very short-term issue and a mission that will see only the delivery of humanitarian relief or the restoration of some tragedy that has occurred, yes, coalitions may work in a specific instance.

However, when you talk about trying to get a consensus among nations to commit to a higher principle for collective defence and security and embark upon something as significant as going to Afghanistan, for example, I think only a NATO-like organization can do that, and especially do that over a longer term with changes and evolution, as described by Mr. Chapin, to do it even better. I think only NATO will have the capability to do that.

The Chair: All right. We will come back to the question of whether or not this can be done without the Americans and their money, but we will save that for a later time.

pour que nos alliés défendent eux aussi leurs valeurs et intérêts que nous avons en commun.

De nombreuses personnes se demandent pourquoi l'ONU n'intervient pas là-bas. Mais il s'agit bien d'une opération de l'ONU et cette organisation y maintient effectivement une présence. Il y a donc plusieurs choses que chacun doit comprendre. Mais il ne s'agit pas uniquement de la défense de nos intérêts. L'OTAN y est effectivement présente, mais l'ONU aussi. Voilà, donc, en quelques mots, pourquoi nous sommes actuellement en Afghanistan.

La présidente : Je vous remercie de vos observations. Je vais maintenant demander au général Macdonald de nous faire lui aussi quelques commentaires. Vous avez entendu ce que nous en a dit votre collègue, M. Chapin. Peut-on s'en remettre à l'OTAN, dans son état actuel, pour décider des missions et mesures à entreprendre par le Canada en défense de ses intérêts et de ses valeurs?

Lieutenant-général Macdonald, vous avez la parole.

Lieutenant-général (retraité) George Macdonald, président national honoraire, Association de la Force aérienne du Canada, ancien commandant adjoint du NORAD : Comme M. Chapin a eu l'occasion de le dire tout à l'heure, les diverses missions devraient être confiées à l'organisation la mieux à même de les remplir. Pour les missions imposées par la guerre froide, c'était l'OTAN et c'est encore le cas pour l'Afghanistan et sans doute d'autres pays aussi. D'autres missions exigent, bien sûr, d'autres sortes de moyens — je songe notamment à l'aide humanitaire — mais l'OTAN a non seulement les moyens militaires nécessaires, mais également les moyens de parvenir à un consensus et d'agir en conséquence. Il s'agit là de quelque chose qui est propre à l'OTAN.

La présidente : Permettez-moi de poser la question de manière encore plus tranchée : d'une part, l'OTAN, et d'autre part, des coalitions ponctuelles. En effet, dans bon nombre de cas, la mission, y compris l'intervention humanitaire en Haïti, a été confiée à une coalition ponctuelle. Quelle est la distinction à faire dans ce cas-là?

Lgén Macdonald : Dans certains cas, lorsque l'intervention doit être de très courte durée et que la mission est purement humanitaire, il est, en effet, possible de recourir à une coalition ponctuelle.

S'il s'agit, par contre, d'obtenir que divers pays parviennent à un consensus et s'engagent au regard d'un principe plus fondamental, pour assurer, de manière collective, leur défense et leur sécurité par des opérations d'envergure telles que celles qui sont actuellement menées en Afghanistan, eh bien, je pense que seule une organisation telle que l'OTAN est à la hauteur de la tâche et en particulier lorsqu'il s'agit d'un travail de longue haleine et où la mission est appelée à évoluer au gré du temps et des circonstances, comme M. Chapin nous le disait tout à l'heure. D'après moi, seule l'OTAN possède les capacités nécessaires.

La présidente : Bon. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard à la question de savoir si tout cela pourrait se faire sans les Américains et leurs moyens financiers.

Senator Dallaire: I would like to question the evolution of conflict resolution from the point of view of who can participate not only in crisis management but also in crisis prevention. Your recapitulation of the evolution of peacekeeping is most appropriate, but then we went into the post-Cold War era. I am speaking now of 1991, with the Gulf War, and then a whole series of operations since then where the military were in war zones and complex missions. We still see a bunch of those missions going on, and on top of that we have Afghanistan.

Do you not believe that we have, on the contrary, not committed enough of a capability to enhance the UN for taking on more of these responsibilities and having the ability to command and control complex missions?

I will give you an example. We have a UN mission in Sierra Leone. The UN mission is in trouble. The United Kingdom sends in some 2,000 troops. They clean up the place and they leave. Would it not have been better to have given the UN force the mandate and the equipment to be able to do the job in the first place, to build the UN capability instead of continuously arguing that maybe NATO is the instrument the UN needs to do those jobs?

Brig.-Gen. Macnamara: Senator, you know better than I some of the difficulties the UN has in getting the right people in the right place at the right time, and on time.

One of the great advantages NATO has is that it has adopted common procedures. It has common training. It is constantly exercising that kind of training and interrelationship. It has multinational headquarters. It has exchange programs. It has its own staff college for planning purposes. It has common languages. All of those things that one would like to have in a complex operation NATO has, but the UN does not.

In addition to that, as Mr. Chapin has already indicated, NATO has a very large bureaucracy that is dedicated primarily to the analysis and organization in the event that a conflict could occur. As you know, the Department of Peacekeeping Operations in the UN is not particularly well staffed in terms of both numbers and background. It would have to be a fairly major study to look at the United Nations and see what is it that the UN really will need to be able to do the kind of thing that you suggest.

It probably needs an organization very close to what NATO looks like. However, to do that and involve more than the membership of NATO into another 100 and some odd countries in the United Nations would be a very complex undertaking.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais obtenir de vous un certain nombre de précisions quant à la manière dont a évolué le concept de règlement des conflits et je m'intéresse tout particulièrement à la question de savoir qui seraient les plus à même à assurer des missions non seulement de gestion des crises, mais de prévention des crises. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt ce que vous nous avez dit au sujet de l'évolution du concept de maintien de la paix, mais nous sommes tout de suite après passés à l'époque qui a suivi la fin de la guerre froide. Je fais allusion à 1991, et à la guerre du Golfe, puis à toute cette série d'opérations qui ont exigé l'envoi de contingents militaires dans des zones de conflit pour des missions d'une grande complexité. Bon nombre de ces missions ont perduré et puis, il y a, bien sûr, l'Afghanistan.

Ne pensez-vous pas, au contraire, que nous n'avons pas engagé suffisamment de moyens pour renforcer l'ONU afin de lui permettre de jouer dans tout cela un plus grand rôle, notamment en matière de commandement et de conduite, aspect essentiel de missions aussi complexes?

Laissez-moi vous citer un exemple. Une mission de l'ONU est dépêchée au Sierra Leone. Cette mission rencontre des difficultés et le Royaume-Uni la renforce pour l'envoi d'un contingent de 2 000 soldats. Ce contingent rétablit la situation et repart. N'aurait-il pas été préférable de donner au contingent de l'ONU les moyens et l'équipement nécessaires pour mener à bien la mission dont il était chargé, c'est-à-dire de renforcer les capacités de l'ONU au lieu d'insister à chaque nouvelle occasion que l'OTAN est justement l'instrument dont l'ONU a besoin pour accomplir les tâches qui lui incombent?

Bgén Macnamara : Sénateur, vous savez mieux que moi, combien il est parfois difficile pour l'ONU d'intervenir en temps utile avec les moyens nécessaires.

Un des grands avantages de l'OTAN est qu'elle est parvenue à harmoniser ses procédures. Elle est parvenue à harmoniser sa formation. L'interopérabilité et la formation font l'objet d'exercices fréquents. Son quartier général a un caractère multinational. Elle a mis sur pied des programmes d'échange et s'est dotée d'un collège d'état-major pour l'élaboration des plans. On y a convenu des langues de travail et prévu l'ensemble des moyens qu'exigent des opérations complexes, ce qui n'est pas le cas à l'ONU.

J'ajoute que, comme M. Chapin le disait tout à l'heure, l'OTAN possède de vastes services chargés de l'analyse et de l'organisation en cas de conflit. Vous êtes bien placé pour savoir qu'à l'ONU les personnes affectées au Département des opérations de maintien de la paix sont en nombre insuffisant et qu'elles n'ont par ailleurs pas toujours les connaissances qu'exigerait ce travail. Il conviendrait d'entreprendre une étude approfondie du fonctionnement des Nations Unies afin de préciser les moyens dont il faudrait doter cette organisation si l'on veut qu'elle soit en mesure d'accomplir les tâches que vous venez d'évoquer.

Ce genre de mission exige, d'après moi, une organisation comme l'OTAN. Vous voyez bien l'ampleur et la complexité de la tâche à accomplir pour unir dans l'action, en plus des pays membres de l'OTAN, les plus de 100 autres pays membres des Nations Unies.

I know that the United Nations has the peace academy in New York, and it tries to get more common doctrine through that. However, it still does not come anywhere close to the commonality that NATO has; that is NATO's capability.

Senator Dallaire: I am not debating that. NATO has strategic lift and so on, but it also puts limitations on out-of-area operations that are in the self-interest of the nations that are part of it. That does limit where it wants to play and where it wants to go, ultimately. It can sort of shape its interests and capabilities, and it is significant.

I am arguing that if we do not enhance the capabilities of the UN to cover the globe, and we continue to enhance and put efforts into NATO, NATO will become potentially not just a regional capability, like the African Union, but be an arm of the UN in applying force and also ultimately in conflict prevention and nation building. Would you not want us to move in that sort of direction?

Brig.-Gen. Macnamara: I have heard a number of people suggest that NATO should become the operational arm of the United Nations and that NATO provide the sort of fundamental organizational infrastructure, and then other nations can come and join into NATO.

NATO has been very imaginative in the way it absorbs other nations and brings them on so they can adopt and adapt to NATO procedures. As you well know, it is practically a whole new exercise every time a new UN operation goes out. A totally new organization has to be developed and trained and put into place. This takes a long time, and that leads to limitations in the effectiveness.

Senator Dallaire: It is interesting that the same countries that would be concentrating on building the NATO capability are the countries that crashed SHIRBRIG, the Multinational Standby High Readiness Brigade for United Nations Operations. In fact, it deployed ultimately into southern Sudan, and then we closed it down as one of the efforts of enhancing the UN capability.

Do we see NATO evolving into nation building, which includes humanitarian aspects, creating good governance and all those things? Do we see NATO being able to bring all those things together, as maybe Mr. Chapin optimistically was describing? Does NATO want that job?

Brig.-Gen. Macnamara: I do not think NATO would want the job. However, in the interim, considering the time it would take if this were to be seen as the ultimate goal of the United Nations, somebody will have to be there in the meantime. Indeed, NATO might be the organizational model to help the UN develop these kinds of capabilities. NATO could be one of the effectors and one of the enablers.

Je sais que les Nations Unies ont, à New York, l'Académie de la paix, où l'on tente d'élaborer une doctrine commune, mais il n'y a là rien de comparable à l'effort d'harmonisation qui a été mené au sein de l'OTAN et qui fait la force de cette organisation.

Le sénateur Dallaire : Je n'en disconviens pas. Il est vrai que l'OTAN a de gros moyens de transport aérien, par exemple, mais c'est également un fait que l'organisation impose aux opérations hors zone des limites dictées par les intérêts de ses États membres. Cela restreint ses capacités d'intervention et circonscrit délibérément sa sphère d'intérêts.

D'après moi, si nous ne renforçons pas les moyens de l'ONU afin de lui permettre d'agir partout où cela est nécessaire, alors que nous continuons à renforcer l'OTAN, cette organisation cessera d'être, comme l'Union africaine, une organisation régionale, mais deviendra peu à peu le bras armé de l'ONU avec éventuellement pour mission de prévenir les conflits et de remettre debout ses sociétés tout entières. Ne souhaitez-vous pas voir l'organisation évoluer dans ce sens?

Bgén Macnamara : J'ai en effet entendu plusieurs personnes proposer que l'OTAN devienne en quelque sorte le fer de lance de l'ONU, qui prendrait à son service cette grande infrastructure organisationnelle. D'autres pays seraient alors admis à la rejoindre.

Par sa manière d'absorber d'autres pays membres d'une façon qui leur permet d'adopter les procédures de l'OTAN, et de s'y adapter, l'OTAN a fait preuve de beaucoup d'imagination. Comme vous le savez, chaque opération de l'ONU exige la mise en place d'une nouvelle organisation et de moyens de formation. Tout cela prend longtemps et nuit énormément à l'efficacité.

Le sénateur Dallaire : Je précise que les pays qui souhaitent que l'on mette l'accent sur les moyens de l'OTAN sont ceux-là qui se sont opposés à la Brigade multinationale d'intervention rapide des Forces en attente des Nations Unies, la BIRFA. En fait, cette brigade a fini par être envoyée dans le sud du Soudan, mais on l'en a retirée pour, disait-on, renforcer les moyens de l'ONU.

Pensez-vous que l'OTAN va élargir son rôle et se lancer dans des missions ayant pour but de rétablir des sociétés ravagées par la guerre, avec, donc, des moyens d'intervention humanitaire et des efforts visant à instaurer une saine gestion des affaires publiques? Pensez-vous que l'OTAN soit effectivement capable d'opérations d'une telle envergure, comme M. Chapin nous le disait tout à l'heure avec un certain optimisme? Et puis, l'OTAN souhaite-t-elle assumer de telles tâches?

Bgén Macnamara : Je ne pense pas que l'OTAN souhaite assumer de telles responsabilités. Cela dit, étant donné le temps qu'il va falloir aux Nations Unies pour se doter des moyens nécessaires, il faut bien qu'il y ait, dans l'intervalle, une structure capable d'entreprendre de telles missions. Je dirais même que l'OTAN pourrait très bien servir de modèle organisationnel à l'ONU. L'OTAN pourrait servir d'organe effecteur, de facilitateur.

The decision would have to be taken that rather than NATO undertaking these kinds of operations, this should be a new capability that the UN should have on standby on a much larger scale than SHIRBRIG was.

As you know, in this country for decades we had a NATO standby battalion. When we were involved in making the decision as to whether or not we were going to commit anything to the UN, we knew there were troops that could be put on notice immediately. That is a different kind of context in other countries.

Other countries do not have that kind of thing, and the poor United Nations has to go around begging for contributions. They may not be the kind of things that you put together in a jigsaw puzzle; you have to mix and match, which is not an effective way of putting a military organization together, as you know.

Senator Nolin: I want to go back to a question Senator Banks raised with Mr. Chapin earlier, without naming it; he was referring to the NATO Response Force, NRF. You just mentioned our availability for that.

I think the NRF was one of Lord Roberson's great achievements when he was Secretary General of NATO. If I am not mistaken, he put that in place 10 years ago.

Could you evaluate the NRF for me? I understand that the air lift is an important component, which is why you are making a recommendation to give NATO the expeditionary capabilities. How do you rate the NATO Response Force?

Brig.-Gen. Macnamara: First, it has that quick reaction capability, and it has had it for longer than the 10 years; we have had these quick reaction forces available. Canada contributed both air and land forces, as well as sea lift, to support northern Norway, for example, in the event of an invasion of Western Europe. This has been a long-time commitment.

Senator Nolin: To follow up on Senator Banks' question or concern, if something happens, we can deploy on very short notice; is that correct?

Brig.-Gen. Macnamara: We have been in that position for many years. Our capacity for that deployment has been hugely enhanced with the acquisition of our new C-17 aircraft.

Lt.-Gen. Macdonald: I would like to remind you that there are practicalities involved. If the country commits to a particular nation that uses that particular resource to its capacity, then it is not available to do something else.

Mais il faudrait que la communauté internationale décide qu'au lieu de s'en remettre à l'OTAN pour ce genre de mission, il conviendrait d'accroître les moyens de l'ONU qui devrait effectivement avoir en attente des forces beaucoup plus importantes que celles de la SHIRBRIG.

Vous n'ignorez pas que, pendant des décennies, nous avions ici, en attente, un bataillon toujours prêt à rejoindre l'OTAN. À l'époque où nous tentions de décider s'il y avait lieu ou non de mettre un contingent à la disposition de l'ONU, nous savions que nous disposions effectivement ici de troupes prêtes à être déployées dans les plus brefs délais. Cela n'a pas été et n'est toujours pas le cas de tous les pays.

D'autres pays n'ont pas prévu cela et ces pauvres Nations Unies se trouvent dans l'obligation de quémander les contingents qu'il lui fait. Cela étant, les effectifs mis à sa disposition ne peuvent pas nécessairement s'intégrer sans à-coups dans l'ensemble du dispositif, car il faut tenter d'assortir des éléments parfois dépareillés, ce qui n'est pas, comme vous le savez pertinemment, le meilleur moyen de constituer un ensemble militaire cohérent.

Le sénateur Nolin : Je voudrais revenir à une question que le sénateur Banks avait posée plus tôt à M. Chapin, sans préciser toutefois qu'il faisait allusion à la force de réaction de l'OTAN. Vous venez de nous dire que nous étions prêts à y participer.

Cette force de réaction était, si je ne m'abuse, une des grandes réalisations de lord Robertson lorsqu'il était secrétaire général de l'OTAN. Je crois qu'il a présidé à la création de cette force il y a 10 ans à peu près.

Pourriez-vous nous préciser un peu en quoi elle consiste? Elle suppose, je crois, une capacité d'export instantané et c'est pourquoi vous recommandez que l'OTAN soit dotée des moyens de projection qu'exige l'envoi d'une force expéditionnaire. Quelles sont, d'après vous, les capacités de la force de réaction de l'OTAN?

Bgén Macnamara : Il s'agit, en premier lieu, d'une force de réaction rapide. Elle dispose des moyens nécessaires pour cela depuis maintenant plus de 10 ans. Le Canada a mis à la disposition de l'organisation des forces aériennes et terrestres, ainsi que des moyens de transport maritime susceptibles, par exemple, d'envoyer des renforts dans le nord de la Norvège en cas d'invasion de l'Europe de l'Ouest. Notre engagement à cet égard remonte à longtemps.

Le sénateur Nolin : Mais pour en revenir à ce que demandait le sénateur Banks, en cas de crise, avons-nous effectivement les moyens de déployer un contingent sur-le-champ?

Bgén Macnamara : Nous en avons depuis longtemps les moyens. Notre capacité d'intervention a été grandement améliorée, d'ailleurs par l'entrée en service de nouveaux appareils de type C-17.

Lgén Macdonald : Je tiens tout de même à préciser qu'il existe des considérations d'ordre pratique. En effet, si tel ou tel pays engage pleinement ses forces disponibles sur tel ou tel théâtre des opérations, et bien, on ne peut plus guère parler de forces en attente, car aussi disponibles qu'elles soient, elles ne peuvent pas être en deux endroits en même temps.

It is the same with the overall NATO versus UN argument. There is a theory and then there are the practical realities of how you can best assign the resources to do the job of the day; how you could best organize them, having a cogent military organization to effectively be able to apply that action; and how you bring together the member countries effectively to support it.

Senator Nolin: I will return to the question raised by Senator Dallaire about outside states. You recommend that NATO put in place a standing mechanism to allow key democratic states outside the Euro-Atlantic region to be part of the decision making. What do you have in mind for that? With the International Security Assistance Force, ISAF, in mind, Australia is involved as well as other non-NATO countries. Are you thinking of a permanent or flexible mechanism? What would it be?

Brig.-Gen. Macnamara: Are you referring to the recommendation in the report?

Senator Nolin: Yes.

Brig.-Gen. Macnamara: In that connection, quite commonly we find ourselves in operations with other countries like Australia and New Zealand, in particular. Not surprisingly, we have a special relationship with the English-speaking and former Commonwealth countries that has allowed us an easier kind of relationship with them. Incidentally, our military education and training programs have exchange programs with Australia and New Zealand, and we have their students at our command and staff end and at national security programs in Toronto today. This has been a long-standing activity.

In addition, Australia wanted to follow Canada's lead in becoming involved in UN peacekeeping operations. They sent some of their officers to Canada to learn what is involved. As well, the first Australian commander of a UN force in Egypt was an officer who had come to Canada for our programs.

We have what I would call "traditional relationships" with these people, and that is why we engage them more. Incidentally, the Australians want to become involved as quickly as possible to ensure that the Americans realize that the Australians are supporting them.

Senator Nolin: When you talk about a standing mechanism, do you mean there would be permanent members of those states at NATO headquarters in Brussels?

Brig.-Gen. Macnamara: I do not think we have a specific structure in mind, but it would be reasonable to have a liaison office for them. We had liaison offices at NATO with Eastern European countries after the end of the Cold War. There we were with our former adversaries sitting in offices around us in NATO. It would not be unreasonable to have similar kinds of offices with

Il en va de même de la question de savoir si telle ou telle mission devrait être confiée à l'OTAN ou à l'ONU. Il y a l'aspect théorique des choses, et puis, il y a aussi les réalités d'ordre pratique concernant le meilleur moyen d'employer les ressources disponibles. Quelle est la manière la plus efficace de les organiser, pour en faire un ensemble cohérent capable d'intervenir. Comment aussi persuader les États membres de consentir les moyens nécessaires.

Le sénateur Nolin : Je voudrais maintenant revenir à la question qu'a soulevée le sénateur Dallaire au sujet des États autres que les États membres. Il conviendrait, selon vous, que l'OTAN instaure un mécanisme permanent qui permette de faire participer aux décisions les principaux États démocratiques situés en dehors de la région euro-atlantique. Comment concevez-vous la chose? Je pense notamment à la FIAS, la Force internationale d'assistance à la sécurité. L'Australie en fait partie, ainsi que d'autres pays qui ne sont pas membres de l'OTAN. Envisagez-vous un mécanisme permanent ou plutôt ponctuel?

Bgén Macnamara : Faites-vous allusion à la recommandation formulée dans le rapport?

Le sénateur Nolin : Oui.

Bgén Macnamara : Il n'est pas rare que, dans le cadre de diverses opérations, nous soyons rejoints par d'autres pays, notamment par l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Il est vrai que nous entretenons avec ces pays anglophones membres du Commonwealth, des liens particuliers qui facilitent la collaboration. Je précise qu'il existe, avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande, des programmes d'échange au niveau de l'enseignement et de la formation militaires et que nous accueillons actuellement à Toronto certains de leurs étudiants dans nos établissements d'état-major et de commandement, dans le cadre aussi de nos cours sur la sécurité nationale. Cela se fait depuis déjà longtemps.

J'ajoute que l'Australie souhaitait suivre l'exemple du Canada et prendre part aux opérations de maintien de la paix de l'ONU. L'Australie a donc envoyé certains de ses officiers au Canada pour voir de quoi il s'agissait. Le premier Australien à commander une force de l'ONU en Égypte, était d'ailleurs un officier qui était venu au Canada suivre un enseignement en ce domaine.

Nous entretenons, avec ces deux pays, des liens traditionnels qui facilitent les relations. J'ajoute que les Australiens souhaitent élargir le plus rapidement possible leur rôle afin de faire voir aux Américains que l'Australie les appuie effectivement.

Le sénateur Nolin : Mais par mécanisme permanent, entendez-vous que les États en question entretiendraient, à Bruxelles au quartier général de l'OTAN, des représentants permanents?

Bgén Macnamara : Nous n'avions pas, je pense, envisagé la mise en place d'une nouvelle structure à cet effet, mais il paraît raisonnable de créer à leur intention un service de liaison. Nous avions institué à l'OTAN, à la fin de la guerre froide, un service de liaison avec les pays d'Europe de l'Est. Nous pouvions ainsi nous réunir dans les locaux de l'OTAN avec nos anciens adversaires. Il

other people who feel they might be able to contribute to such operations.

Senator Lang: Brigadier-General Macnamara, I appreciated your opening remarks. It would be good for Canadians to hear what you had to say about our history and where we are at today. It was most informative, and more Canadians should hear it.

I have one comment. It is important for Canadians, as we re-evaluate NATO to see whether changes can be made, that the principle that all members will carry their equal share of the responsibilities be accepted. It would be easier for Canadians politically to accept Canada's role and what we do in NATO.

I draw your attention to a statement in the report that has to do with the costs of running NATO and how it is organized and the various threads throughout the report that there should be changes in view of the decision making and the bureaucracy and the fact that we are living with a legacy from the Cold War. The report refers to "Cold War-era legacy programs such as multiple pipelines and layers of redundant headquarters long past their usefulness." In other words, NATO should be reviewed and maybe changes made or cuts made. Can you comment on that? When you say "headquarters," are we talking about something over and above Brussels or other countries within the 28 members? Are you talking about an amalgamation so that we are not spending a lot of money on bureaucracy?

Lt.-Gen. Macdonald: NATO has traditionally been a bureaucratically heavy organization, and militarily several levels are involved in its overall operational responsibilities. Some headquarters in the Cold War period were established not so much because they were absolutely necessary but because they were in a particular region or area or because a particular country could then have a headquarters or could provide the necessary staff. The positions in headquarters were often assigned by the level of commitment of a country. Therefore, the more senior leadership positions would be held by country X here and country Y there to strike a balance. Country Z might not have a position because it was not contributing.

The NATO infrastructure budget to which you referred was largely spent in Europe. It assisted those countries in their defence budgets to acquire infrastructure at the expense of the whole, of which Canada and the United States were contributors, without

ne me paraît pas déraisonnable d'envisager ce genre de chose à l'intention d'autres États qui estiment être en mesure de contribuer à ce genre d'opérations.

Le sénateur Lang : Général Macnamara, j'ai écouté avec un intérêt particulier ce que vous nous avez dit lors de votre intervention. Il serait bon que les Canadiens soient au courant de ce que vous nous avez dit au sujet de notre histoire et des évolutions qui ont mené à la situation actuelle. Tout cela est du plus vif intérêt et il serait bon que les Canadiens soient davantage au courant des faits.

Cela dit, je crois que les Canadiens souhaiteraient, alors même qu'on réfléchit aux changements qu'il conviendrait peut-être d'apporter à l'OTAN, voir accepter le principe voulant que tous les membres de l'alliance assument une part équitable des responsabilités. Cela rendrait politiquement plus acceptable aux yeux des Canadiens le rôle qui revient au Canada au sein de l'alliance.

J'attire maintenant votre attention sur une phrase de votre rapport concernant les coûts de fonctionnement de l'OTAN, la manière dont elle est organisée et les diverses recommandations concernant les changements qu'il conviendrait d'apporter au processus décisionnel, étant donné que l'organisation continue, dans une certaine mesure, à fonctionner selon un mode qui avait été conçu dans une tout autre perspective, c'est-à-dire dans l'optique de la guerre froide. Votre rapport parle en effet de « programmes hérités de l'époque de la Guerre froide, comme des pipelines multiples et les couches superposées de quartiers généraux redondants qui ont depuis longtemps passé leur période d'utilité ». Autrement dit, il conviendrait de se pencher sur les structures et l'organisation de l'OTAN, peut-être pour y apporter des changements, peut-être pour en rationaliser certains aspects. Qu'êtes-vous en mesure de nous dire à cet égard? Lorsque vous parlez de quartiers généraux, s'agit-il de quartiers généraux autres que ceux qui se trouvent à Bruxelles, dans d'autres pays membres, par exemple? S'agit-il, selon vous, d'opérer des fusionnements afin de réduire les coûts de fonctionnement?

Lgén Macdonald : L'OTAN a été, bureaucratiquement, une organisation très lourde où les responsabilités opérationnelles relèvent de plusieurs paliers militaires de planification et de décision. À l'époque de la guerre froide, certains quartiers généraux ont été établis pas parce qu'ils étaient absolument nécessaires, mais parce que cela permettait d'assurer une présence dans une région ou dans une zone particulière ou parce que, tel ou tel pays souhaitait avoir, sur son territoire, un quartier général et y affecter ses ressortissants. L'emplacement des quartiers généraux était souvent dicté par le niveau d'engagement du pays en question. C'est ainsi que les grands postes de commandement étaient répartis en fonction d'un équilibre savant, tel poste allant à tel pays et tel autre poste à tel autre pays. Certains pays ne se voyaient accorder aucun poste de commandement en raison de leur faible contribution à l'alliance.

Les dépenses imputées au budget d'infrastructure de l'OTAN étaient pour la plupart engagées en Europe. Cela apportait aux budgets de la défense de certains pays un supplément leur permettant d'acquiescer, aux frais de l'alliance tout entière, les

Canada and the United States necessarily getting their share of that spending. Things have persisted but are slowly evolving, and the Cold War approach to NATO funding still has to be addressed.

Senator Lang: I will pursue that a little further. Do you think it should be one of the given principles in the negotiations and the review of the criteria for NATO and that the situation be addressed and changes made? Will we go through another 10-year review and come out the other end with what we have?

Lt.-Gen. Macdonald: Certainly, it should be addressed. To be fair, it is being addressed and has been addressed for some time. NATO has had a number of iterations where it has looked at the structure and rationalized the headquarters structure in NATO. There is always room for improvement and for reducing the size of the personnel strength at NATO headquarters generally. At the same time, though, as was mentioned earlier, if there is to be a more civilian focus, then perhaps it would be more a change of focus than it would be a numbers reduction overall.

Senator Lang: We talked about resources with Mr. Chapin when he was here. It would seem we are spending a lot of money that does not bear results, from what your report said. Perhaps it functioned in years past, but it is not necessarily doing that now.

With the knowledge that either one of you have with respect to the running of NATO, if this report were accepted, would we be looking at significant savings in administrative costs that we could move to other areas to meet some of the other recommendations in your report? Instead of going back to the well for more, could we simply redistribute the money? Significant money is being spent, and it is not a make-work program, I do not think.

Lt.-Gen. Macdonald: As was stated earlier, the NATO countries are generally very rich. My opinion is that NATO spending and the commitment of the defence budgets of the collective member nations should be spent more effectively toward capabilities that deliver NATO results. The more stationary Cold War posture that NATO has had still has room to evolve to a more expeditionary capability. NATO countries need to direct their defence budgets more toward those expeditionary, strategic transport, logistics and support capabilities that will enable NATO to do the kind of operation that it conducts currently in Afghanistan and will conduct elsewhere in the future. There needs to be some reckoning among NATO countries to ensure that those capabilities are provided equitably by them rather than by the contributing nation.

infrastructures nécessaires. Le Canada et les États-Unis contribuaient financièrement à ces dépenses, dont ils ne tiraient pourtant aucun avantage. Cette situation a perduré, mais elle évolue lentement et il va effectivement falloir revoir les formules de financement adoptées à l'époque de la guerre froide.

Le sénateur Lang : Je souhaiterais approfondir un peu la question. D'après vous, devrait-il être entendu, lors des négociations et de l'examen des critères applicables au sein de l'OTAN que la situation à cet égard appelle effectivement des changements? Ou pensez-vous que nous allons simplement procéder à un nouvel examen décennal, après quoi nous nous apercevrons que la situation n'a pas vraiment changé?

Lgén Macdonald : Il est clair que la question doit être soulevée. Je m'empresse de préciser qu'elle a d'ailleurs déjà été posée, ça fait un certain temps déjà. L'OTAN s'est, à plusieurs reprises, penchée sur ses structures et rationalisé l'organisation de ses quartiers généraux. On peut, bien sûr, toujours faire mieux et dégraisser les effectifs des quartiers généraux de l'OTAN. Mais, si comme nous le disions plus tôt, il y a lieu de mettre davantage l'accent sur l'aspect civil de certaines interventions, il conviendrait peut-être moins de chercher à réduire les effectifs qu'à en modifier la composition.

Le sénateur Lang : Nous avons évoqué avec M. Chapin la question des ressources. D'après votre rapport, il semblerait que tout cela coûte cher sans vraiment donner les résultats voulus, que cela donnait de bons résultats dans le passé, mais que pour telle ou telle raison, ce n'est plus le cas.

Compte tenu de l'expérience que vous avez tous les deux acquise dans le cadre de l'OTAN, si votre rapport est adopté, peut-on espérer une baisse des dépenses administratives permettant de dégager l'argent nécessaire à la mise en œuvre de certaines des autres recommandations que vous formulez? Pourrait-on ainsi, au lieu d'augmenter les contributions financières, simplement procéder à une nouvelle affectation des ressources disponibles? Des sommes considérables sont en jeu et je ne veux pas croire qu'elles servent à subventionner des emplois fictifs.

Lgén Macdonald : Les pays membres sont dans l'ensemble très riches. Je crois cependant pouvoir dire que le budget de l'OTAN, et plus généralement les budgets de la défense des divers États membres pourraient contribuer de manière plus efficace à l'action de l'organisation. La stratégie de défense du territoire appliquée par l'OTAN à l'époque de la guerre froide doit évoluer dans l'optique de nouvelles opérations hors zone. Les pays membres de l'OTAN doivent donc également revoir leurs budgets de la défense en fonction de missions expéditionnaires, renforçant notamment leurs moyens de transport, de soutien et de logistique afin, justement, de permettre à l'OTAN de mener le genre d'opération qu'elle mène actuellement en Afghanistan et qu'elle est appelée à mener dans d'autres régions du monde. Il faut donc procéder, parmi les pays membres de l'OTAN, à une nouvelle répartition budgétaire afin que les frais de ce nouveau type d'opérations soient assumés par l'ensemble de l'organisation et non plus individuellement par les pays qui mettent un contingent à sa disposition.

Senator Nolin: Secretary Gates referred to the military reform of the alliance as recently as last February. What do you think he had in mind? He knows the effort that we have made, because he was part of it. What reform does he have in mind?

Brig.-Gen. Macnamara: He probably has in mind that NATO transformed the Supreme Allied Commander Atlantic, at naval headquarters in Virginia, into the Allied Command Transformation. The Allied Command Transformation is looking at what is going on around the world, the changes in technologies and how military systems change. These kinds of studies will have to be done before we decide what kind of an organization we will have in the future. They just completed a report last November on the future security environment. I would suggest you read it if you have the opportunity. It is fairly lengthy and detailed, and it talks about a world in which NATO will be constantly concerned about out-of-area operations. Once it describes that world, then the next group of people will come and say, "What does this mean to NATO in hard-core military terms?" Then they will ask: "How much of this military will be available on a permanent basis; how much will be part-time; how much will be deployable; how much will be fixed-base?"

This whole process is under way now, and they have just completed the first large step of discussing the future security environment. The next step will be this strategy to which we have been contributing. Out of that Allied Command Transformation global analysis comes the next step: What strategy will NATO adopt in the context of this strategic environment? I suspect that what Secretary Gates is referring to is what these next steps will be in light of that.

The biggest difficulty with many of these things is that certainly people outside of the system see each of the steps as being separate and discrete, but they are part of a continuum. The first step always has to be what is going on in the environment out there that will be a risk to you. Then it is what will you do about it, and then how will you do that.

Senator Day: Transformation and Norfolk get me thinking about this issue of the role of NATO as being primarily a defence organization being forced in Afghanistan to evolve into a whole-of-government role, because the United Nations was not there to step forward. Do you see the possibilities of the United Nations expanding into that role or the creation of another NATO-type organization of the willing nations, or a complementary role between the European efforts and the NATO efforts? Where do you see us going in relation to transformation over the next while?

Lt.-Gen. Macdonald: As has been mentioned on a number of occasions previously today, the reality is that it is the same nations we are talking about that are members of the European Union, members of NATO or members of the UN. Recreating some of the capabilities that now exist in NATO and that are evolving in our ability to act in this situation is not likely to be

Le sénateur Nolin : En février, le secrétaire américain à la défense, M. Gates a évoqué la réforme militaire de l'alliance. Qu'envisageait-il à cet égard? Il est tout à fait conscient de l'effort que le Canada a consenti, étant donné qu'il a participé avec nous aux discussions. Qu'entend-il par réforme?

Bgen Macnamara : Il faisait sans doute allusion au fait que le Commandement suprême allié de l'Atlantique, au quartier général maritime en Virginie, est devenu le Commandement suprême allié Transformation. Le Commandant suprême allié Transformation étudie actuellement ce qui se fait et ce qui se passe dans le monde, les évolutions technologiques et les nouveaux systèmes militaires. Ce n'est qu'au vu des résultats de ces études que nous serons en mesure de décider du type d'organisation que nous souhaitons mettre en place. Ils ont remis, en novembre dernier, un rapport sur le nouvel environnement de sécurité. Peut-être aurez-vous l'occasion de le lire. Il s'agit d'un rapport long et détaillé qui décrit un monde dans lequel l'OTAN aura fréquemment à intervenir hors zone. Certains souhaiteront savoir ce que cela va entraîner en termes purement militaires. D'autres souhaiteront savoir dans quelle mesure les moyens militaires devront être disponibles en permanence en vue d'interventions immédiates et les moyens qui pourraient être maintenus en réserve dans un état moindre de disponibilité opérationnelle. Quelle est la part des effectifs destinée à des missions expéditionnaires et quelle part sera stationnée à demeure.

Cet effort de réflexion est actuellement en cours et ils viennent d'achever leur étude sur le nouvel environnement de sécurité. L'étape suivante sera la stratégie que nous contribuons à élaborer. En effet, après l'analyse globale du Commandement suprême allié Transformation, l'OTAN devra définir sa nouvelle stratégie, compte tenu de l'actuel environnement de sécurité. J'imagine que c'est à cela que M. Gates faisait allusion.

Une partie du problème provient du fait que, pour les gens qui ne sont pas du milieu, il s'agit d'étapes distinctes, alors que cela constitue en fait un continuum. Il s'agit nécessairement dans un premier temps d'analyser l'environnement et les risques qu'il pose. Après cela, il faut décider de ce qu'on va faire puis des moyens que l'on va employer.

Le sénateur Day : Ce que vous venez de dire du Commandement Transformation installé en Virginie, me porte à réfléchir sur le fait que l'OTAN, qui était au départ une organisation de défense, se voit maintenant contrainte, en raison de l'Afghanistan, d'élargir son mode d'action et d'assumer un rôle pangouvernemental, les Nations Unies n'étant pas en mesure d'intervenir. Pensez-vous que les Nations Unies pourraient elles aussi évoluer dans ce sens, ou qu'il serait possible de créer une autre organisation réunissant, à l'instar de l'OTAN, un groupe de pays alliés et capables de jouer un rôle complémentaire entre ce que fait l'Union européenne et ce que fait l'OTAN? Comment voyez-vous cette transformation?

Lgén Macdonald : Nous avons rappelé à plusieurs reprises aujourd'hui qu'il y a un groupe de pays qui sont à la fois membres de l'Union européenne, de l'OTAN et de l'ONU. Il est peu probable que l'on puisse reproduire dans le cadre de l'ONU les moyens d'intervention que l'OTAN possède actuellement. Il semblerait plus logique d'intégrer l'OTAN à l'ONU. Étant

done within the auspices of the UN. The idea of having NATO as an arm of the UN makes more sense. That is a more realistic and likely option when you look at the future demands to be placed on the UN and the future capabilities of NATO if it evolves successfully.

Senator Day: That would be a defence role. What about the whole-of-government role?

Lt-Gen. Macdonald: You talk about defence — defence and security perhaps. As General Macnamara said, NATO probably does not want to have the civilian role, but it has to be cognizant of the demands, pressures and abilities of the civilian role, the two D's of the 3D policy, and to be able to work with it and support it effectively. You cannot treat it at arm's length. You have to cooperate and have a fully working relationship that allows you to extract the maximum benefit from both sides of the equation.

Senator Day: NORAD has been wonderfully successful over a good number of years and is now expanding into marine surveillance, to a degree. Other than the obvious, that there are just two governments that have to agree with one another, are there any lessons we can learn from NORAD that can be used to help improve NATO?

Lt-Gen. Macdonald: The greatest benefit of NORAD, and some would argue it is the most successful alliance — certainly NATO has been around longer — is the level of integration, trust and understanding that is achieved between the two partners. If you can achieve that and you have a common perception of what your objectives are, what you are there for and what your collective defensive action is, you can deal with unexpected situations or contingencies. To get to that level within NATO, which is evolving with the new members and so on, is probably the most important lesson to be learned — to have that level of understanding, trust and integration and to develop interoperable military capabilities to do that, and have the flexibility to deal with such events as Hurricane Katrina or the equivalent that might happen in Canada by using each other's capabilities in a synergistic way.

The Chair: I want to follow up on that one. I will come back to you, Senator Day. When there were conflicting interests with ballistic missiles, we had to graft on other structures to this. That creates another problem, and that is with only two members.

Lt-Gen. Macdonald: I would argue that ballistic missile defence was an aberration in that partnership. Certainly you have to respect each other's national perspectives. In that case, Canada did make a clear decision; the United States had a clear position, and we proceeded from there in not an uncomfortable way.

donné les missions que l'ONU sera appelée à assurer à l'avenir et les moyens dont disposera l'OTAN, dans la mesure bien sûr où cette organisation parvient à évoluer dans le sens que nous souhaitons, cette idée me paraît plus réaliste.

Le sénateur Day : Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne les moyens de défense, mais qu'en est-il de l'approche pangouvernementale?

Lgén Macdonald : Non, j'entends bien en matière de défense et de sécurité aussi. Ainsi que le général Macnamara le disait tout à l'heure, l'OTAN ne souhaite probablement pas assumer des missions civiles, mais il lui faut bien comprendre les exigences, les pressions et les capacités inhérentes aux missions civiles, les deuxième et troisième D de la politique des 3D, afin de pouvoir œuvrer de concert avec les autres intervenants et soutenir ce genre d'opération de manière efficace. Chacun ne peut pas insister pour travailler de son côté. Il va falloir un effort de collaboration intégrale qui permettra d'obtenir le meilleur rendement des deux côtés de l'équation.

Le sénateur Day : Le NORAD s'est, depuis de nombreuses années, montré à la hauteur de la mission qui lui a été confiée et il se lance maintenant dans la surveillance maritime. Il est vrai qu'il n'y a en l'occurrence que deux gouvernements qui aient à s'entendre, mais pourrait-on tirer du NORAD des enseignements pouvant servir à améliorer l'OTAN?

Lgén Macdonald : Certains diraient que le NORAD est l'alliance la plus réussie du monde. S'il est vrai que l'OTAN existe depuis longtemps, on peut dire que le degré d'intégration, de confiance et de compréhension auquel sont parvenus les deux partenaires du NORAD est sans égal. Cette confiance réciproque, cette entente quant aux objectifs de l'organisation, quant à sa raison d'être et quant aux moyens à mettre en œuvre permettent de faire face à toute éventualité. L'OTAN continue à accueillir de nouveaux membres et la leçon la plus importante qu'elle puisse retenir c'est qu'il faut effectivement tendre à ce même degré de compréhension, de confiance et d'intégration et se donner des moyens d'intervention interoperables et souples qui seuls permettent de faire face à des catastrophes telles que l'ouragan Katrina ou à des événements analogues qui pourraient se produire au Canada, car la mise en commun des moyens et de capacités est source de synergies.

La présidente : Je voudrais rester sur ce sujet encore un instant. Sénateur Day, je vous rends tout de suite la parole. Lorsqu'il y a eu divergence d'intérêts au sujet des missiles balistiques, il nous a fallu concevoir une structure complémentaire. Cette alliance ne comporte que deux membres, mais, comme on a pu le constater, cela ne permet pas nécessairement d'éviter les problèmes.

Lgén Macdonald : D'après moi, la question de la défense des missiles balistiques a été, dans le cadre de ce partenariat, une véritable aberration. Il est clair que chacun doit respecter le point de vue national de l'autre. En l'occurrence, le Canada, en ce qui le concerne, a pris une décision, les États-Unis aussi, et nous avons pu, à partir de cela, continuer sans heurts.

Brig.-Gen. Macnamara: To pursue the context, as General Macdonald is talking about, the extension of the civilian components, we have to recognize that NATO was built on the basis of a perceived threat of the invasion of Western Europe by the Soviet Union and its Warsaw Pact allies. There was no expectation that we would have to deal with many of the non-military aspects that we now see. In UN peacekeeping we see it big time. Now in Afghanistan we are seeing it right in front.

However, we have to get into our minds, and I spend a lot of time trying to get military people to understand this, and I think General Macdonald certainly understands this, that we have a new definition of security, and it is not military security alone. Military security is the starting point. We have to take into account the economic security, the economic base, the means by which a country can regenerate itself. We have to take into account the social security, including providing for education, medical care and things of that nature in a society. If we think in terms of the kinds of operations in this new security environment, we will be dealing with essentially failed states. Most of them will be undeveloped, but not necessarily so. The failed state that came to us right up front was in the Balkans, when Yugoslavia came apart. Yugoslavia was hardly an undeveloped or underdeveloped state, yet it came apart and had to be reconstructed and is still going through that reconstruction phase. That is why this whole-of-government approach is absolutely necessary.

I would argue that the strategic culture of deployment and expeditionary capability of the military must be transferred into the other government departments. Along with that will be two other necessary components. One is to train and educate them in the same way that the military has a professional development program that will enable them to take on these responsibilities when necessary, and the second is to have the force capability, that is the standby staffing in teams in these other government departments, so that when something happens on short notice, they do not have to go around and find out which job cannot afford to be done anymore and they will send that person off. This is one of the real limitations that other government departments have. The military are staffed for contingency and deployment. Other government departments are not staffed, trained or educated, and when things happen they are at a huge disadvantage. They get blamed for not being able to do the job, but it is not their fault. Conceptually, we have to get our heads around a new security environment.

I work with an organization in Great Britain, the Defence Academy of the United Kingdom; this is basically its raison d'être. It looks at security sector reform, and the security sector is everything from the farmer up to the judges in the Supreme Court and the elected prime ministers and presidents. These people all have to be involved.

Bgén Macnamara : Pour poursuivre dans le sens de ce que le général Macdonald disait au sujet d'un renforcement des moyens civils, il ne faut pas perdre de vue que l'OTAN a pour origine le risque d'invasion de l'Europe occidentale par l'Union soviétique et ses alliés du Pacte de Varsovie. Personne ne songeait à l'époque qu'il nous faudrait un jour intervenir aussi de manière non militaire comme c'est actuellement le cas. Cela est encore plus vrai des missions de maintien de la paix de l'ONU, mais cet aspect-là du problème revêt en Afghanistan une importance particulière.

Il faut bien comprendre — et je passe beaucoup de temps à essayer de faire passer ce message — qu'il nous faut adopter une nouvelle définition de ce qu'est la sécurité, car il ne s'agit plus seulement de sécurité sur le plan militaire. Certes, la sécurité sur le plan militaire est le nécessaire point de départ, mais entre également en ligne de compte la sécurité économique, la base économique d'un pays, c'est-à-dire les moyens permettant à un pays de perdurer en se renouvelant. Entre ainsi également en ligne de compte la sécurité sociale, y compris les moyens de pourvoir à l'éducation, aux soins médicaux, enfin à tout cet aspect de notre vie sociale. Or, dans le contexte de ce nouvel environnement de sécurité, nous allons essentiellement être appelés à intervenir dans des États en déliquescence. La plupart d'entre eux ne seront pas développés, mais il peut y avoir des exceptions. On en a vu un exemple dans les Balkans, lors de la dissolution de la Yougoslavie. On ne peut pas dire en effet que la Yougoslavie était un pays non développé et pourtant, elle s'est fracturée et sa reconstruction n'est pas encore achevée. C'est bien pour cela qu'on retient dorénavant une approche pangouvernementale.

Selon moi, la culture stratégique nécessaire aux déploiements, et les moyens expéditionnaires des organisations militaires doivent être adoptés par les autres organismes gouvernementaux. Il y a, pour cela, deux autres éléments nécessaires. Le premier est d'assurer aux divers ministères une formation analogue au programme de formation continue instauré par les Forces armées, afin que chacun soit en mesure, en cas de besoin, d'assumer les responsabilités nécessaires, et deuxièmement, de disposer d'effectifs suffisants dans les autres ministères afin que l'on n'ait pas lorsqu'il se produit quelque chose à décider quelles sont les tâches que l'on peut remettre à plus tard afin de constituer les équipes dont on a besoin sur-le-champ. C'est effectivement un des problèmes qu'ont les autres ministères alors que chez les militaires, il existe justement un personnel d'urgence prêt à être déployé. Les autres ministères n'ont ni les personnels ni la formation leur permettant de réagir rapidement à l'imprévu. Il arrive qu'ils se le voient reprocher, mais ce n'est pas en fait de leur faute. Ils vont devoir se faire à l'idée que leur environnement de sécurité a entièrement changé.

Je collabore en Grande-Bretagne à une organisation qui s'appelle The Defence Academy of the United Kingdom. Sa tâche consiste essentiellement à étudier sous l'angle de la sécurité, la réforme des divers secteurs de la vie sociale. Cela va des agriculteurs aux juges de la Cour suprême, aux premiers ministres et aux présidents. Tout le monde est appelé à contribuer.

Senator Day: Is there anything within the NATO charter, the NATO mechanism right now, that would allow it and the nations of NATO and that organization to expand into this whole-of-government approach?

Brig.-Gen. Macnamara: That is why we put it in the report. It is not there now. We think it will be very important. It is more than a one-liner. This is basically a long essay, half of which I already have written. I do not think I will ever finish it because things keep happening.

The reality is that we have to understand a new concept of security that starts with the military providing the stability and then must be followed on with all of those things that put governments together and the other institutions of a functioning state. If you want to see an example of how this has not been done by the UN or anyone else, look at Haiti. Look at what has happened to Haiti in the last 25 years. We have had chance after chance, and because we have not had the total security concept going in there, we have not been able to do it. I think that maybe, just maybe, there is an understanding that we may have to go about it in a different way now.

Senator Meighen: On that, I am wondering where Canada is on a continuum in terms of that concept. When we were in Afghanistan, we were quite impressed with the number of people from Correctional Service Canada and people assisting Afghans with governance. Are other countries deploying a similar effort, or is it a question of starting from zero in terms of education and describing the importance of what you have just outlined?

Brig.-Gen. Macnamara: My understanding is that other countries are doing it but not necessarily in the same way. Each of the provincial reconstruction teams is in a different province and they all have different problems. People will say the Germans are not doing anything, but in fact until recently, the German military were not in a situation that was particularly threatening in a security context. The Dutch, for example, set up an industrial training program and kept themselves inside a base and did not go out. The Dutch casualties were unfortunate people who happened to be in the wrong place at the wrong time. They were not out there fighting.

One difficulty in making comparisons in Afghanistan is that comparing what countries have done must be done on the basis of knowing what other countries' particular provincial reconstruction teams were. That was the basis of the original foundation as to why people were going there at all; each country was asked to take on a province.

Senator Meighen: I am confused. Do you have to sell this concept? Is that why you put it in the paper, or do we have to refine this concept?

Le sénateur Day : Y a-t-il dans la charte de l'OTAN, ou dans les mécanismes qui ont été instaurés, quelque chose qui permettrait à l'organisation et à ses États membres d'adopter cette nouvelle approche pangouvernementale?

Bgén Macnamara : C'est bien pour ça que nous évoquons la question dans notre rapport. Car ce n'est pas actuellement le cas. Cet aspect-là va revêtir une importance croissante. Elle mérite à elle-même de longs développements et j'ai déjà rédigé la moitié d'un long essai qui y est consacré. Je ne pense pas jamais le finir cependant, étant donné que la situation est en constante évolution.

Il nous faut donc bien comprendre en quoi consiste ce nouveau concept de sécurité. Au départ, c'est effectivement par des moyens militaires que l'on rétablit la stabilité, mais il faut aussi après cela rétablir tous les éléments nécessaires au gouvernement et à la vie sociale d'une nation. Je prends en exemple ce que personne n'est parvenu à faire jusqu'ici, ni l'ONU ni quelqu'un d'autre, le cas de Haiti. Regardez ce qui s'est passé dans ce pays au cours des 25 dernières années. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'intervenir, mais nous n'y sommes jamais parvenus parce que nous n'appliquions pas encore le concept de sécurité intégrale. Maintenant, il y a une petite chance que nous parvenions à faire les choses en agissant autrement.

Le sénateur Meighen : Je me demande un peu où le Canada se situe dans tout cela. Nous avons, lors de notre déplacement en Afghanistan, été très impressionnés par l'action qui y est menée par des gens du Service correctionnel du Canada et d'autres personnels civils apportant aux Afghans une aide en matière de gouvernance. D'autres pays mènent-ils une action analogue ou nous va-t-il falloir tout reprendre au départ et arriver à faire comprendre l'importance des choses que vous venez de nous exposer?

Bgén Macnamara : Non, je crois savoir que d'autres pays interviennent dans le même sens, mais pas nécessairement de la même manière. Chacune des équipes provinciales de reconstruction intervient dans une province différente et par conséquent, fait face à des problèmes qui sont, eux aussi, différents. Certains disent que les Allemands ne font pas grand-chose, mais en fait, jusqu'à très récemment, les soldats allemands intervenaient dans une zone où, effectivement, les problèmes de sécurité ne se posaient pas avec beaucoup d'acuité. Les Hollandais ont, pour leur part, monté un programme de formation industrielle, mais ils demeuraient à l'intérieur de leur base, sans jamais en sortir. Les quelques victimes hollandaises qu'il y a eu sont des gens qui ont eu le malheur de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Elles ne sont pas mortes au combat.

Ce qui rend les comparaisons difficiles en Afghanistan c'est que pour évaluer leurs efforts relatifs, il faudrait savoir ce qu'ont fait les équipes provinciales de reconstruction des divers pays. Il avait, en effet, été demandé à chaque pays de s'occuper d'une province. Il en avait été décidé ainsi au départ.

Le sénateur Meighen : Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Allez-vous devoir convaincre les gens d'adopter ce concept? Est-ce pour cela que vous en parlez dans votre rapport, ou s'agit-il simplement d'affiner l'idée?

Brig.-Gen. Macnamara: We have to refine the concept, but we have to make sure people understand the concept and what the context is going to be, because it is very easy. We lived for several years in this country with the 3D concept. I remember when it came out, and, as one who had been trying to promote a broader context of security, I thought this was a heaven-sent opportunity, except that we could not get people to understand that it takes more than statements. It takes people, time, education, training and a change of strategic culture mindset in a department. We have cultural differences among the departments, and that is the kind of thing we will have to bring together.

Senator Dallaire: Just to reinforce, we are under a new conceptual base of security where the development people, the political, the governance, the rule of law, all those civilian elements, plus security elements, including police, have to function concurrently. They have to function not as separate silos but in fact have to integrate their capabilities. Such a doctrine does not exist. We are still on job training in Afghanistan, and we are fiddling with these concepts.

I want to emphasize that I am not convinced that the civilian side in Canada did commit early on enough capability, and it still does not because the civilians in the Canadian government, who would be from Correctional Service Canada or whatever, do not have the same protection that the military have. They do not have Veterans Affairs Canada to take care of them if they are injured. They do not have career enhancement programs for such deployments. In fact, when the diplomat was killed you could not find someone from the Department of Foreign Affairs who wanted to go overseas. They would have to change their concept to what their role is in regards to deployment and a new training mechanism that would bring all of them together and not train separately, correct? Correct me if I am wrong. This is where I am looking for your answer.

The Chair: I think that was your point, that we have to change the mindset about what is getting people ready, and getting them ready in the Department of Foreign Affairs is different from getting them ready at DND.

Brig.-Gen. Macnamara: Exactly, but with respect, I do believe there have been major changes in these benefits approaches in recent years because it was a major problem. I also believe this will have to be a top-down policy thing. It is not something that will bubble up from below. If you are to impose some culture change on other government departments, it will have to be essentially an imposed change, in my view. It will be like unification. It was not very popular, but it was done because you were told you were going to do it.

Bgén Macnamara : Il nous faut certes affiner le concept, mais il nous faut en même temps chercher à le faire comprendre et expliquer aussi le nouveau contexte dans lequel il s'inscrit. Au départ, nous ignorions ici tout du concept des 3D, c'est-à-dire de la défense, du développement et de la diplomatie. Je me souviens quand ce nouveau concept a été défini, car j'étais parmi ceux qui tentaient depuis un certain temps de faire comprendre le besoin d'élargir notre concept de sécurité. Nous ne parvenions cependant pas à faire comprendre que ce n'est pas juste une question de mots ou de déclarations. Cela prend, en effet, des gens, du temps, de la pédagogie, de la formation, et exige aussi des divers ministères un changement de mentalité au niveau de la culture stratégique. Il existe, en effet, entre les divers ministères des différences de culture, qu'il s'agit d'accorder.

Le sénateur Dallaire : Pour récapituler donc, nous sommes en train de nous adapter, en matière de sécurité, à un nouveau concept où les spécialistes du développement, les spécialistes des institutions politiques et de la gouvernance, les juristes, enfin tous ces acteurs de la vie civile, plus les gens de la sécurité, y compris la police, vont devoir unir leurs efforts. Il va leur falloir agir non plus séparément, mais de manière intégrée. La doctrine en ce domaine reste à définir. En Afghanistan, nous sommes encore, si l'on peut dire, en formation et nous tentons d'affiner ces concepts.

Je ne suis cependant pas persuadé que le volet civil des moyens engagés par le Canada ait été suffisant au départ, et cela reste vrai d'après moi, car les civils déployés en Afghanistan par le gouvernement du Canada, qu'ils appartiennent au Service correctionnel du Canada ou à d'autres organismes, n'ont pas de moyens de protection comparables à ceux des militaires. Ils n'ont pas l'équivalent du ministère des Anciens Combattants pour les prendre en charge s'ils sont blessés. Ils ne bénéficient pas de programmes de croissance professionnelle qui permettrait de les préparer à ce genre de mission. Lorsque ce diplomate canadien a été tué en Afghanistan, le ministère des Affaires étrangères ne trouvait plus personne qui acceptait de s'y rendre. Il faudrait donc que ces divers ministères et organismes revoient le rôle qu'ils entendent jouer, et instaurent de nouveaux programmes permettant d'assurer une formation commune à l'ensemble des intervenants dans le domaine civil. Est-ce bien cela? C'est sur ce point précis que je souhaiterais obtenir une réponse.

La présidente : Vous avez bien parlé tout à l'heure d'un changement de mentalité, car en fait de missions à l'étranger, les programmes destinés aux gens des Affaires étrangères ne sont pas les mêmes que les programmes mis sur pied à l'intention des gens de la Défense.

Bgén Macnamara : Tout à fait, mais rappelons qu'au niveau des avantages sociaux la situation a tout de même beaucoup évolué ces dernières années, car on avait constaté sur ce plan un grand problème. D'après moi, il va falloir pour cela employer une démarche descendante. On ne peut pas en effet s'attendre à ce que l'initiative vienne d'en bas. Si vous souhaitez instaurer dans les autres ministères un changement de culture, il va d'après moi falloir l'imposer. C'est comme l'unification des trois armes. Les gens n'en étaient pas partisans, mais cela s'est fait, parce qu'on nous a donné l'ordre de le faire.

Lt.-Gen. Macdonald: However proud we may be of the accomplishments of civilians in Afghanistan, we are still very much feeling our way through personalities, through finding ways to cooperate in very small numbers generally as well. There are a few corrections officers here, a few RCMP, and so on. A huge amount of improvement is possible.

Senator Banks: I will ask almost a bootleg question. I will ask you both to cast an eye on Parliament. It might be a baleful eye. When what I am about to ask about happened, General Macdonald, you were still a serving officer, and, General Macnamara, you had the advantage of 20/20 hindsight and glaring scrutiny from a distance. What you said about the whole-of-government business is very important. It is important that civilians be involved, but when we first realized in Afghanistan, I guess, that that had to be a function, it was provided entirely by military people who provided, for all intents and purposes, the president's secretariat in Kabul. They were Canadian army officers. We had discussions about whether there should be civilians there, and the short answer at the time was no, there should not. I am talking about the time when Colonel Labbé was there, for example.

In your opening remarks, General Macnamara, you talked about our expeditionary history and culture, and now we have another expeditionary matter, but never before has Parliament decided on the basis of anything other than some metrically measurable success, which used to be such a simple thing as victory, but it is not that any more. As you have described, in this instance alone, Parliament — and my party was just as much a party to it and is in my view just as guilty of it as is the governing party who are equally guilty of it — has arbitrarily said that is when it will end, never mind where we are, never mind how much success we have had, never mind what the metrics of measurement are, never mind that it is not victory any more but a different set of measurements.

When you talk about the commitment of its members being fundamentally important to the capacity of an alliance of some kind to bring something off, how is it possible that it can be susceptible to meddling politicians to say that it will finish on that day? Never mind what you have expended, never mind what we have bought for you, never mind how many lives have been lost, never mind where we are on the continuum of what would be measured as success, we are leaving on that day. Can we hold our head up and do that?

To finish, is Parliament not meddling in a strategic question that is best left to people who know about strategy?

Brig.-Gen. Macnamara: Senator Lang said that he would like more people to hear what I said at the outset. I would suggest that parliamentarians were well-meaning but poorly informed. If someone had asked whether they understand what our national

Lgén Macdonald : Aussi fiers que nous soyons du travail effectué en Afghanistan par des civils, nous en sommes encore au stade où nous apprenons à nous connaître même si nous commençons à nouer, à petite échelle, des collaborations. Cela se fait par petits groupes. Quelques agents des services correctionnels, quelques membres de la GRC. Sur ce plan-là, beaucoup reste à faire.

Le sénateur Banks : Permettez-moi maintenant de vous poser une question que je ne devrais peut-être pas vous poser. Je vous demande de jeter un regard du côté du Parlement; il n'est pas nécessaire que ce soit un regard indulgent. Lorsque s'est produit l'événement qui fait l'objet de ma question, vous, général Macdonald, étiez encore sous les drapeaux et vous, général Macnamara, aviez l'avantage de voir tout cela de haut et de pouvoir observer ce qui se passait. Ce que vous avez dit au sujet de l'approche pangouvernementale me paraît effectivement important. Il faut, en effet, qu'il y ait à ces missions, un volet civil, mais lorsqu'en Afghanistan, nous avons compris qu'il s'agissait là d'un aspect essentiel de notre intervention, ce volet était entièrement assuré par des militaires qui, à toutes fins utiles, constituaient le secrétariat du président à Kaboul. C'étaient des officiers de l'armée canadienne. Nous nous étions à l'époque demandés s'il convenait d'envoyer sur place des civils, mais il fut décidé que non. Je parle là de l'époque où le Colonel Labbé s'y trouvait.

Dans votre rappel du contexte historique, général Macnamara, vous avez évoqué les précédents où le Canada a envoyé des corps expéditionnaires comme c'est actuellement le cas, mais c'est la première fois que le Parlement se prononce en fonction de considérations autres que le succès qui, naguère, voulait simplement dire la victoire, mais ce n'est plus le cas. Vous nous avez rappelé que c'est uniquement dans le cas présent, que le Parlement — et j'admets que le parti auquel j'appartiens est tout aussi responsable de ça, tout aussi coupable que le parti actuellement au pouvoir — a décidé arbitrairement de la fin des opérations, quel que soit le point où nous en sommes, quelle que soit la réussite de ce que nous avons pu faire, sans tenir le moindre compte du fait qu'aujourd'hui il ne s'agit plus de victoire, mais de considérations tout à fait différentes.

Vous évoquiez le degré d'engagement des membres de l'alliance, facteur essentiel d'une éventuelle réussite. Cela étant, comment est-il possible que la fin des opérations ait été décrétée par des politiciens zélés? Il a, en effet, été décidé que, malgré tout ce qui a été fait, malgré tous les moyens qui ont été mis en œuvre, malgré toutes les vies qui ont été perdues et quel que soit le point où nous en sommes, nous nous retirerons le jour dit. Peut-on effectivement agir de la sorte sans déchoir?

En un mot, le Parlement ne s'immisce-t-il pas dans une question stratégique qui devrait être laissée à l'appréciation de ceux qui s'y connaissent?

Bgén Macnamara : Le sénateur Lang disait tout à l'heure qu'il faudrait que davantage de gens entendent ce que j'ai dit tout à l'heure. D'après moi, les parlementaires sont bien intentionnés, mais pas aussi bien informés. Si quelqu'un leur avait demandé s'ils

interests are and what national interests are at risk and at stake in this decision, would they know that the impact this will have on our relationship with the United States would be so substantial, could be so substantial, that if we stay and help out and do our job alongside our NATO allies we will be good guys, and if we do not we will be bad guys? You know and I know that the impact will be a whole lot worse than we would like it to be. If we look at this through national interests, where do our vital national interests start? They start at the forty-ninth parallel right behind us, because our economic prosperity and our physical and continental security are absolutely dependent upon our foremost relationship with the United States. General Macdonald has been all through this with NORAD and knows how important it is when the defence of North America is absolutely dependent upon them. We are probably the most fortunate country in the world to be as close as we are to the United States, but let us not be foolish about how far that can go.

Senator Banks: Would you not agree that our uncompromising commitment would depend on Canada first having said yes? I give you the example of Iraq, where Canada said no. It turns out that we were right for very good reasons. This committee happened to be at the White House in the week after the beginning of the second Iraq war. We took considerable flak on that occasion, but we were right. Canada had not said yes and then decamped, in effect, if that is the right word. Is that a difference? I assume that you do not think Canada ought to have gone to war in Iraq.

Brig.-Gen. Macnamara: No, I do not think we could have, frankly, but that is another matter. General Macdonald was there.

We must understand that the Afghanistan situation was declared to be an Article 5 situation for NATO. Canada had an obligation, and that obligation still exists. It has not been withdrawn. Another part of what concerns me is what good is Article 5 if we put a time limit on it and withdraw.

Senator Banks: What good is an alliance if people can leave it?

Brig.-Gen. Macnamara: Yes.

The Chair: I would like to hear from both of you what it means to the alliance. There are many questions about whether NATO has functioned properly in this situation, whether it is cumbersome and whether it can make the right decisions. However, if Canada takes its leave, in the minds of many of its allies, prematurely, what does it mean for NATO?

Lt.-Gen. Macdonald: Canada is known to have contributed a great deal. The parliamentary decision for military forces to leave Kandahar in 2011 was a reasonable decision at the time. It granted the ability to come to some agreement on what should happen. However, things have changed since then. They have not

saisissent bien ce que commande l'intérêt national et s'ils comprennent que cette décision est de nature à porter atteinte à certains intérêts du pays, auraient-ils répondu qu'ils sont parfaitement au courant des répercussions que cette décision risque d'avoir sur nos rapports avec les États-Unis. Savent-ils que si nous continuons à assurer notre mission au côté de nos alliés de l'OTAN nous compterons parmi les preux mais que si nous nous retirons, nous nous ferons plutôt mal voir? Nous savons tous les deux qu'un tel retrait aurait de graves répercussions. Cela étant, quelle est la conduite que nous dicte l'intérêt national? Je précise que cet intérêt a comme point d'appui le 49^e parallèle, étant donné que notre prospérité et notre sécurité dépendent entièrement de la relation que nous entretenons avec les États-Unis. Le général Macdonald a pu, de l'intérieur du NORAD, saisir tout cela et il comprend fort bien l'importance de cette relation puisque la défense du continent nord-américain dépend entièrement des États-Unis. Nous avons cette très grande chance d'être situés à côté des États-Unis, mais ne nous faisons pas d'illusions quant à la solidité inconditionnelle des liens qui nous unissent.

Le sénateur Banks : N'êtes-vous pas d'accord que notre engagement doit être tenu, étant donné que le Canada l'a accepté au départ? Je prends l'exemple de l'Irak, là où le Canada avait refusé. Il s'avère que nous avions en fait de très bonnes raisons de dire non. Les membres de notre comité se trouvaient à la Maison blanche la semaine suivant le début de la seconde guerre d'Irak. Nous avons à cette occasion essuyé de sérieux reproches, mais le Canada n'avait pas commencé par dire oui, pour se désister après coup. Est-ce une différence à retenir en l'occurrence? Ai-je raison de supposer que le Canada ne devait effectivement pas prendre part à la guerre en Irak?

Bgén Macnamara : Non, je ne pense pas, en fait, que nous le pouvions, mais ça, c'est une autre histoire. Le général Macdonald s'y trouvait à l'époque.

Ce qu'il faut comprendre c'est que l'OTAN a déclaré que l'intervention en Afghanistan relève de l'article 5 de l'OTAN. Cela étant, le Canada était tenu de participer et cette obligation subsiste. J'ajoute qu'on voit mal à quoi sert l'article 5, si les États membres peuvent imposer à leur participation une limite dans le temps et décider de se retirer.

Le sénateur Banks : À quoi sert en effet une alliance si les alliés peuvent simplement décider de s'en retirer?

Bgén Macnamara : En effet.

La présidente : Je voudrais que vous nous donniez tous les deux votre avis au sujet de ce qu'un tel retrait voudrait dire pour l'alliance. Il est possible, certes, de se demander si en l'occurrence l'OTAN a fonctionné correctement, si ses procédures ne sont pas trop lourdes et si l'alliance est capable de prendre les bonnes décisions. Mais si le Canada se retire, prématurément aux yeux de bon nombre de ses alliés, quelle va être, au niveau de l'OTAN, l'incidence de son retrait?

Lgén Macdonald : Chacun est au courant des grands efforts que le Canada a consentis jusqu'ici. La décision du Parlement de retirer nos forces militaires de Kandahar en 2011 n'avait à l'époque rien de déraisonnable. Cette décision laissait en effet la place à un éventuel accord concernant la suite des événements. Les choses ont

evolved as quickly as was expected. A reasonable approach would be to rethink whether that was the right decision. I draw your attention to the Conference of Defence Associations' position paper that suggests perhaps another John Manley-like panel might be an approach to help inform future discussions. Senator Wallin contributed to the Manley panel.

I think everyone understands if Canada's large combat force leaves Kandahar — the mission is unsustainable over the longer term — but what is the alternative? What else can Canada provide to contribute to training, mentoring and supporting the Kandahar Provincial Reconstruction Team? What other things have we done or could we do that are perhaps less demanding but would verify that Canada is still part of the alliance and that we contribute to our NATO commitment made along with other NATO partners, without saying that Canada decided in 2011 that Article 5 no longer applies and we are leaving? Is that realistic?

Senator Banks: I will ask two questions about what you just said.

The Chair: Quickly, please, since we are past our time again.

Senator Banks: "Our present commitment in Afghanistan is unsustainable. We have heard otherwise from some people. In your opinion, is it unsustainable?"

Lt.-Gen. Macdonald: The commander of the army will say he is inundated with volunteers to go to Afghanistan. However, the reality is that the operational tempo created in the Canadian Forces along with demands in other areas — and now the pressures of the budget — increasingly cause the mission to be more difficult to sustain. The more reasoned approach to Afghanistan would be that Canada can continue in Afghanistan at a much lower level of expense and resources.

Senator Banks: Can we have an operational provincial reconstruction team, PRT?

Lt.-Gen. Macdonald: Yes, I think so.

Senator Banks: Would someone else defend the PRT rather than Canada?

Lt.-Gen. Macdonald: No, we should add military support to a PRT. The PRT is the whole-of-government wave to the future.

Senator Banks: The PRT is very interesting because Canada found that it is all very well to have a PRT close to Kandahar City, but we need to have a company of infantry to defend it, and that came after the fact. In your view, should Canada keep soldiers in Afghanistan to protect the operations of the PRT?

cependant changé depuis ce temps. La situation n'a pas évolué aussi rapidement que prévu. Cela étant, il serait raisonnable de se demander si cette décision doit être maintenue. Qu'il me soit permis d'attirer votre attention sur l'exposé de position de la Conférence des associations de la défense, selon lequel il conviendrait peut-être de nommer un autre groupe d'experts comme celui qui a animé John Manley, pour alimenter la réflexion sur la question. Le sénateur Wallin faisait à l'époque partie de ce groupe.

Je pense que tout le monde comprendrait si le Canada retirait de Kandahar l'importante force combattante qui s'y trouve actuellement car la mission qui lui a été confiée ne peut être soutenue à plus long terme, mais que faire d'autre? Comment le Canada peut-il contribuer autrement à la formation et au soutien de l'équipe provinciale de reconstruction de Kandahar? Quelles sont les autres choses que nous avons faites ou que nous pourrions faire qui exigeraient de nous moins de sacrifices, tout en démontrant que le Canada continue à faire partie de l'alliance et continue à faire sa part aux côtés de ses alliés, afin que personne ne puisse dire que le Canada a décidé qu'en 2011 l'article 5 cesserait de s'appliquer et qu'il entend purement et simplement se retirer? Est-ce vraiment une solution envisageable?

Le sénateur Banks : Permettez-moi de poser deux questions au sujet de ce que vous venez de dire.

La présidente : Puis-je vous demander d'être concis, car nous sommes à nouveau à court de temps.

Le sénateur Banks : Nous ne pouvons pas poursuivre les efforts que nous faisons actuellement en Afghanistan bien que certains prétendent le contraire. D'après vous, est-ce effectivement le cas?

Lgén Macdonald : Selon le commandant de l'armée, il y a un véritable effet de volontaires qui demandent à être envoyés en Afghanistan. Le fait est, cependant, que compte tenu du rythme des opérations, et des autres tâches à accomplir — et maintenant aussi des contraintes budgétaires — la mission des Forces canadiennes à Kandahar peut difficilement se poursuivre. Une solution raisonnable consisterait à voir le Canada maintenir une présence active en Afghanistan, mais une présence moins coûteuse en ressources et, surtout, en vies humaines.

Le sénateur Banks : Sommes-nous en mesure de maintenir une équipe provinciale de reconstruction opérationnelle?

Lgén Macdonald : Je pense que oui.

Le sénateur Banks : Cette équipe provinciale de reconstruction serait-elle défendue par des Canadiens ou par quelqu'un d'autre?

Lgén Macdonald : Non, il faudrait lui adjoindre un soutien militaire. Les équipes provinciales de reconstruction sont un des éléments de l'approche pangouvernementale qui représente, en ce domaine, l'avenir.

Le sénateur Banks : Le problème des équipes provinciales de reconstruction est très intéressant, car le Canada s'est aperçu, après coup, que pour qu'une telle équipe puisse faire son travail, il faut la faire défendre par une compagnie d'infanterie. D'après vous, le Canada devrait-il maintenir un contingent militaire en Afghanistan pour protéger l'équipe provinciale de reconstruction?

Brig.-Gen. Macnamara: If we continue with the PRT, I think we have an obligation to it. If we do not do it, the Americans will and if the Americans do it, the Americans will take over the PRT. Therefore, the question is whether we want to be a part of the PRT, and if we do, we have to look after our own people.

To answer the previous question asked about whether this will impact NATO, if we go ahead with this decision, my nightmare is that Canada will forever be known in NATO as "the Canadian position on a deployment." From this point forward, people will say they will take the Canadian position and leave in two years or whatever. I do not want Canada to be seen in that context.

Senator Day: The Dutch are leaving this year.

Brig.-Gen. Macnamara: The Dutch are in a similar quandary. They have had very difficult political problems, as you know.

Senator Banks: We are taking the Dutch position.

Senator Lang: I have two quick questions. I assume the report has been disseminated amongst all the players and that other countries' personnel have read it. What response are you getting to date with respect to what you recommend?

Brig.-Gen. Macnamara: Everything I have heard until noon today is that everyone who has seen the report considers it an excellent report. NATO staff have said they are grateful to receive it. The ideas are consistent with what others are saying. Some of our ideas may not be new, but it is the kind of common approach that people want. We are getting very good feedback.

Senator Lang: My other question has to do with NATO and the organization you are part of. Have you considered putting a framework together for a public relations campaign in Canada to explain what NATO is, what it does and why we should support it? Someone should do this.

Brig.-Gen. Macnamara: The quick answer is no. A NATO council in Toronto has that as its primary responsibility. It runs conferences and the like. The Conference of Defence Associations has had a major speakers program across this country to inform people about our military operations, including NATO. We talk to a lot of people, but unfortunately it does not seem to make a lot of difference.

The Chair: Thank you. I appreciate your time and for agreeing to come with short notice. I want to echo Senator Lang. Your opening comments were very helpful. Thank you for refocusing our minds on why we are doing what we are doing.

Bgén Macnamara : Si nous y maintenons une EPR, nous y serons bien obligés. Si nous ne le faisons pas, les Américains le feront à notre place et remplaceront notre équipe de reconstruction par une des leurs. Il s'agit donc de décider si nous souhaitons y maintenir une équipe provinciale de reconstruction et si nous décidons effectivement de le faire, il nous faudra nous-mêmes assurer sa protection.

Pour répondre maintenant à votre question précédente concernant les incidences au niveau de l'OTAN du maintien de la décision de nous retirer, je crains fort que cette décision soit désormais connue sous le sobriquet de « Position du Canada en matière de déploiement ». Cela servira alors de prétexte à certains pays qui invoqueront la position du Canada et qui, après deux ans de service, décideront de se retirer. Je ne voudrais pas voir le Canada acquérir une telle réputation.

Le sénateur Day : Les Hollandais vont se retirer cette année.

Bgén Macnamara : Les Hollandais se trouvent un peu dans la même situation que nous. Vous n'ignorez pas les difficultés politiques qu'a entraînées pour le gouvernement la présence en Afghanistan d'un contingent hollandais.

Le sénateur Banks : Nous adoptons donc la position hollandaise.

Le sénateur Lang : J'aurais deux questions, très brèves, à vous poser. Je tiens pour acquis que votre rapport a été diffusé aux partis intéressés et que les responsables étrangers en ont pris connaissance. Quelles sont, jusqu'ici, les réactions que vous avez enregistrées?

Bgén Macnamara : Jusqu'ici, tout le monde semble trouver ce rapport excellent. Les gens de l'OTAN nous sont reconnaissants et les idées qui y sont exposées vont dans le sens de ce que d'autres ont recommandé. Certaines des idées exprimées ne sont peut-être pas nouvelles, mais elles s'inscrivent dans le cadre d'une approche unitaire conforme à ce que les gens veulent. Les réactions enregistrées sont excellentes.

Le sénateur Lang : Ma deuxième question concerne l'OTAN et l'organisation dont vous faites partie. Que pensez-vous de l'idée de concevoir une campagne de relations publiques afin de mieux faire connaître l'OTAN aux Canadiens, de leur expliquer à quoi sert cette alliance et pourquoi nous devons la soutenir. Un tel effort me semblerait utile.

Bgén Macnamara : À Toronto, il y a un conseil de l'OTAN qui est essentiellement chargé de cela. Il organise notamment des conférences. La Conférence des associations de la défense administre pour sa part un programme dans le cadre duquel des conférenciers prennent la parole pour expliquer les opérations menées par nos forces armées, y compris dans le cadre de l'OTAN. Nous discutons de tout cela avec de nombreuses personnes, mais, malheureusement, le message ne semble pas très bien passer.

La présidente : Je tiens à vous remercier du temps que vous nous avez consacré et du fait d'avoir répondu à notre invitation dans un si bref délai. Je me joins à ce qu'a dit le sénateur Lang. Nous vous avons écouté avec le plus vif intérêt. Nous vous remercions de nous avoir précisé les raisons qui sous-tendent ce que nous faisons actuellement.

Our thanks to Lt.-Gen. George Macdonald and Brig.-Gen. Don Macnamara. That brings to an end this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence.

(The committee adjourned.)

Lieutenant-général George Macdonald et brigadier-général Don Macnamara, nous vous remercions. Cela nous amène à la fin de cette séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

(La séance est levée.)

Force Association of Canada:

Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, Honourary National President, Former Deputy Commander of NORAD.

As an individual:

Brigadier-General (Retired) Don Macnamara, OMM, CD, Past President and Board Member, Conference of Defence Associations Institute, and Board Member, Canadian International Council.

Association de la Force aérienne du Canada :

Lieutenant-général (retraité) George Macdonald, président national honoraire, Ancien commandant adjoint du NORAD.

À titre personnel :

Brigadier-général (retraité) Don Macnamara, OMM, CD, ancien président et membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, et membre du conseil d'administration du Conseil international du Canada.



If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, April 19, 2010

As an individual:

Colonel (Retired) Mike Capstick, Peace Dividend Trust (by videoconference).

Canada-Afghanistan Solidarity Committee:

Terry Glavin, Research Coordinator.

National Defence:

Brigadier-General Jonathan Vance, Former Commander, Joint Task Force — Afghanistan.

Monday, April 26, 2010

As an individual:

Paul Chapin, Former Director General of International Security, Foreign Affairs and International Trade, Member of the Board of Directors, Conference of Defence Associations.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 19 avril 2010

À titre personnel :

Colonel (retraité) Mike Capstick, Peace Dividend Trust (par vidéoconférence).

Comité de solidarité Canada-Afghanistan :

Terry Glavin, coordonnateur de la recherche.

Défense nationale :

Brigadier-général Jonathan Vance, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan.

Le lundi 26 avril 2010

À titre personnel :

Paul Chapin, ancien directeur général de la Sécurité internationale Affaires étrangères et Commerce international, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense.

(Suite à la page précédente)



YC31
D27



Publication

Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, May 3, 2010
Monday, May 10, 2010

Le lundi 3 mai 2010
Le lundi 10 mai 2010

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Sixth and seventh meetings on:

Canada's national security
and defence policy

(The role of our Forces in Afghanistan
and NATO currently and post 2011)

(Canada's role in NORAD)

(The Canadian Forces component of the humanitarian
relief operation in Haiti, Operation HESTIA)

(The role of our Forces in Afghanistan
currently and post 2011)

Sixième et septième réunions concernant :

La politique de sécurité nationale et
de la défense du Canada

(Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan
et l'OTAN actuellement et après 2011)

(Le rôle du Canada au sein du NORAD)

(Opération Hestia, participation des Forces canadiennes
aux opérations humanitaires en Haïti)

(Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan
actuellement et après 2011)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Banks	Manning
* Cowan	Meighen
(or Tardif)	Nolin
Day	Pépin
Lang	
* LeBreton, P.C.	
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Segal (*May 5, 2010*).

The Honourable Senator Day replaced the Honourable Senator Mercer (*May 4, 2010*).

The Honourable Senator Banks replaced the Honourable Senator Cordy (*May 4, 2010*).

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Nolin (*May 3, 2010*).

The Honourable Senator Mercer replaced the Honourable Senator Day (*May 3, 2010*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Banks (*April 28, 2010*).

The Honourable Senator Banks replaced the Honourable Senator Cordy (*April 28, 2010*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Banks (*April 28, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Marshall (*April 27, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

Banks	Manning
* Cowan	Meighen
(ou Tardif)	Nolin
Day	Pépin
Lang	
* LeBreton, C.P.	
(ou Comeau)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 5 mai 2010*).

L'honorable sénateur Day a remplacé l'honorable sénateur Mercer (*le 4 mai 2010*).

L'honorable sénateur Banks a remplacé l'honorable sénateur Cordy (*le 4 mai 2010*).

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 3 mai 2010*).

L'honorable sénateur Mercer a remplacé l'honorable sénateur Day (*le 3 mai 2010*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 28 avril 2010*).

L'honorable sénateur Banks a remplacé l'honorable sénateur Cordy (*le 28 avril 2010*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 28 avril 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Marshall (*le 27 avril 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, May 3, 2010
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Dallaire, Lang, Manning, Meighen, Mercer, Pépin, Segal and Wallin (9).

In attendance: Holly Porteous, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The role of our Forces in Afghanistan and NATO currently and post 2011) (Canada's role in NORAD)

WITNESSES:

As an individual:

Brigadier-General (Retired) Serge Labbé, Deputy to NATO, Senior Civilian Representative (SCR), HQ ISAF, Kabul, Afghanistan (by video conference).

National Defence:

Colonel Gregory D. Burt, Director of Future Security Analysis.

North American Aerospace Defence Command:

General Victor E. Renuart, USAF, Commander, NORAD and United States Northern Command.

General (Retired) Serge Labbé made a statement and answered questions.

At 4:50 p.m., the committee suspended.

At 4:55 p.m., the committee resumed.

Colonel Gregory D. Burt made a statement and answered questions.

At 5:31 p.m., the committee suspended.

At 5:40 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 5:52 p.m., the committee suspended.

At 6:02 p.m., the committee resumed in public.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 3 mai 2010
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Cordy, Dallaire, Lang, Manning, Meighen, Mercer, Pépin, Segal et Wallin (9).

Aussi présents : Holly Porteous, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente des communications, Direction des communications.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale et de défense du Canada (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan et l'OTAN actuellement et après 2011) (Le rôle du Canada au sein du NORAD)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Général (à la retraite) Serge Labbé, adjoint au haut représentant civil de l'OTAN, Quartier général de la FIAS à Kaboul, Afghanistan (par vidéoconférence).

Défense nationale :

Colonel Gregory D. Burt, directeur, Analyse de la sécurité future.

Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord :

Général Victor E. Renuart, USAF, commandant du NORAD et du United States Northern Command.

Le général (à la retraite) Serge Labbé fait une déclaration puis répond aux questions.

À 16 h 50, la séance est suspendue.

À 16 h 55, la séance reprend.

Le colonel Gregory D. Burt fait une déclaration puis répond aux questions.

À 17 h 31, la séance est suspendue.

À 17 h 40, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la salle pendant le huis clos.

À 17 h 52, la séance est suspendue.

À 18 h 2, la séance publique reprend.

General Victor E. Renuart made a statement and answered questions.

At 6:56 p.m., the committee suspended.

At 7:00 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTESTE:

OTTAWA, Monday, May 10, 2010
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Nolin, Pêpin and Wallin (8).

Other senator present: The Honourable Senator Segal (1).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policy of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The Canadian Forces component of the humanitarian relief operation in Haiti, Operation HESTIA) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011)

WITNESSES:

National Defence:

Colonel Jean-Marc Lanthier, Commander 5th Canadian Mechanized Brigade Group, (Former Deputy Commander, Joint Task Force Haiti);

Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan, International and Security and Assistance Force HQ.

Colonel Jean-Marc Lanthier made a statement and answered questions.

At 4:47 p.m., the committee suspended.

At 4:50 p.m., the committee resumed.

Major-General Mike Ward made a statement and answered questions.

At 5:40 p.m., the committee suspended.

Le général Victor E. Renuart fait une déclaration puis répond aux questions.

À 18 h 56, la séance est suspendue.

À 19 heures, conformément à l'article 92(2)(e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour discuter de son projet d'ordre du jour.

À 19 h 5, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 10 mai 2010
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Nolin, Pêpin et Wallin (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Segal (1).

Aussi présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente des communications, Direction des communications.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude relative à la politique de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Opération Hestia, participation des Forces canadiennes aux opérations humanitaires en Haïti) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011)

TÉMOINS :

Défense nationale :

Colonel Jean-Marc Lanthier, commandant du 5^e groupe brigade mécanisé du Canada (ancien commandant adjoint de la Force opérationnelle interarmées en Haïti);

Major-général Mike Ward, commandant adjoint, Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationnelle interarmées en Afghanistan — Quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité.

Le colonel Jean-Marc Lanthier fait une déclaration puis répond aux questions.

À 16 h 47, la séance est suspendue.

À 16 h 50, la séance reprend.

Le major-général Mike Ward fait une déclaration puis répond aux questions.

À 17 h 40, la séance est suspendue.

At 5:44 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 6:05 p.m., the committee resumed in public.

The Honourable Senator Manning moved:

That the following budget application (National security and defence policies of Canada) for the fiscal year ending March 31, 2011 be approved for submission to the Standing Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Summary of Expenditures

Professional and other services	\$ 28,200
Transportation and Communications	231,115
All Other Expenditures	<u>9,050</u>
TOTAL	\$ 268,365

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:09 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

À 17 h 44, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la salle pendant le huis clos.

À 18 h 5, la séance publique reprend.

L'honorable sénateur Manning propose :

Que la demande de budget suivante (politique de sécurité nationale et de défense du Canada), pour l'exercice se terminant le 31 mars 2011, soit adoptée et soumise à l'approbation du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	28 200 \$
Transport et communications	231 115
Toutes autres dépenses	<u>9 050</u>
TOTAL	268 365 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, May 3, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topics: the role of our forces in Afghanistan and NATO currently and post 2011; and Canada's role in NORAD).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We have three witnesses with us today. Our last witness this evening will be General Victor Renuart, Commander of North American Aerospace Defense Command, or NORAD, and United States Northern Command based in Colorado.

We will also hear from Colonel Gregory Burt, Director of Future Security Analysis for National Defence. He has recently returned from Afghanistan where he served from February to November 2009 as Commander of the Operational Mentor and Liaison Team, OMLT, in Kandahar Province, on which we will focus.

We begin today, with our first witness, by video conference from Kandahar, Afghanistan, retired Brigadier-General Serge Labbé, who is currently working as Deputy to NATO Senior Civilian Representative, SCR, in Kabul, Afghanistan. Prior to that, General Labbé served as Canadian Forces Deputy Chief of Staff to General Rick Hillier, commanding International Security Assistance Force, ISAF, troops in Kabul, Afghanistan. He last served as Commander of the Strategic Advisory Team — Afghanistan, SAT, which we have heard much about in our testimony to date.

Welcome, General Labbé. We appreciate your being with us at this awful hour. We will have about 45 minutes in which to hear from you today.

Do you have opening comments?

Brigadier-General (Retired) Serge Labbé, Deputy to NATO Senior Civilian Representative (SCR) HQ ISAF Kabul, Afghanistan, as an individual: No. I would rather go straight to questions if that is all right with you, Madam Chair.

The Chair: Could you explain your job for the record?

Brig.-Gen. Labbé: The Office of the Senior Civilian Representative, SCR, for Afghanistan was established in 2004. The first SCR was Minister Hikmet Cetin, from Turkey, who arrived in Kabul at the same time as General Rick Hillier arrived in his capacity as Commander ISAF. The purpose of the Office of the Senior Civilian Representative, OSCR, is to provide the Secretary-

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 3 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures pour étudier les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan et au sein de l'OTAN actuellement et après 2011; et le rôle du Canada dans NORAD); et faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, bienvenue à la présente séance des travaux du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous accueillons trois témoins aujourd'hui. Notre dernier témoin de la soirée sera le général Victor Renuart, commandant du Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, ou NORAD, et de l'United States Northern Command, basé au Colorado.

Nous allons entendre aussi le colonel Gregory Burt, directeur, Analyse de la sécurité future, à la Défense nationale. Il est revenu récemment d'un séjour en Afghanistan, où, de février à novembre 2009, il a exercé les fonctions de commandant de l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO) dans la province de Kandahar, qui sera au centre de notre discussion.

Nous allons commencer aujourd'hui par un premier témoin, qui communiquera avec nous par vidéoconférence de Kandahar, en Afghanistan, soit le brigadier-général à la retraite Serge Labbé, qui s'y trouve actuellement à titre d'adjoint au haut représentant civil de l'OTAN à Kaboul, en Afghanistan. Avant cela, le général Labbé a été chef d'état-major adjoint des Forces canadiennes auprès du général Rick Hillier lorsque ce dernier commandait aux soldats de la Force internationale d'assistance à la sécurité, ou FIAS, à Kaboul, en Afghanistan. Il a effectué son dernier séjour à titre de commandant de l'Équipe consultative stratégique — Afghanistan, l'ECS, dont nous avons beaucoup entendu parler dans nos témoignages jusqu'à maintenant.

Bienvenue, général Labbé. Nous vous savons gré d'être là à cette heure indécente. Nous disposons de 45 minutes environ pour vous écouter aujourd'hui.

Avez-vous une déclaration liminaire à présenter?

Brigadier-général (à la retraite) Serge Labbé, haut représentant civil adjoint de l'OTAN en Afghanistan, quartier général de la FIAS à Kaboul, en Afghanistan, à titre personnel : Non. J'aimerais mieux passer directement aux questions si cela vous convient, madame la présidente.

La présidente : Pour le compte rendu, pouvez-vous expliquer en quoi consiste votre travail?

Bgén Labbé : La création de la fonction de haut représentant civil en Afghanistan remonte à 2004. Le premier haut représentant civil a été le ministre Hikmet Cetin, de la Turquie, qui est arrivé à Kaboul au moment où le général Rick Hillier s'y est installé à titre de commandant de la FIAS. Délégué du secrétaire général de l'OTAN et des ambassadeurs de l'OTAN sur le terrain, le haut

General of NATO and the NATO ambassadors with a representative in theatre who can provide the bridge between theatre and NATO headquarters in Brussels. The OSCR represents the interests of the alliance with the Government of Afghanistan; with members of the international community; with international organizations, such as the UN; the United Nations Assistance Mission in Afghanistan, UNAMA; the United Nations Development Programme, UNDP; and others, as well as with the ambassadors of various nations in Kabul. By the same token, the NATO SCR, an ambassador — currently British Ambassador Mark Sedwill, former U.K. Ambassador to Afghanistan — then reports back to Brussels to provide NATO's Secretary-General and all members of the North Atlantic Council with feedback from theatre in terms of what is happening from a political perspective.

More recently, the OSCR has received a strengthened mandate with a view to becoming much more involved in enabling and bridging the very strong, very capable ISAF security capabilities of General Stanley McChrystal with the international community, UNAMA — the UN mission here in Afghanistan — and with other international organizations and agencies to include NGOs with a view to ensuring that there is greater coherence and synergy between the development and governance aspects of the mission and the security component in support of the Government of the Islamic Republic of Afghanistan.

The Chair: Thank you for the opening comment. I will make one correction. Of course, you are in Kabul, not Kandahar. I do not know why we said Kandahar.

[Translation]

Senator Dallaire: General, based on what you have seen, both in your previous position as well as your current position with NATO, do you think Afghanistan's capacity building can be done by civilians without the presence of the Canadian military and without the prospect of any military presence?

[English]

Brig.-Gen. Labbé: The answer is no, but allow me to expand. There is no doubt that we should be doing much more to promote Afghan national development programs with a proven track record. There are many. The Ministry of Rural Rehabilitation and Development, MRRD, is outstanding and well led; it has five national programs. For example, the National Solidarity Programme is a development program that provides small-scale development to communities throughout Afghanistan but also promotes governance and human security. At the present time, because of that dimension, about 70 per cent of rural Afghanistan practices grassroots democracy on a daily basis. As well, 38 per cent of the democratically elected members of community development councils are women. The Afghans have got it right. At the grassroots level, they are capable of doing this but for smaller programs and projects.

There is still a requirement for the international development community to engage in larger-scale projects, such as the Dahla Dam project north of Kandahar City, where expertise and program

représentant civil fait office d'intermédiaire entre le théâtre des opérations et le quartier général de l'OTAN à Bruxelles. Il défend les intérêts de l'alliance auprès du gouvernement de l'Afghanistan; des membres de la communauté internationale; d'organismes internationaux comme l'ONU; de la Mission des Nations Unies en Afghanistan, la MANUA; du Programme des Nations Unies pour le développement, le PNUD; et d'autres instances, de même que des ambassadeurs des divers pays à Kaboul. De même, le haut représentant civil de l'OTAN, qui est ambassadeur — en ce moment, il s'agit de l'ambassadeur britannique Mark Sedwill, ancien ambassadeur du Royaume-Uni en Afghanistan — fait rapport sur la situation d'un point de vue politique au secrétaire-général de l'OTAN et à tous les membres du Conseil de l'Atlantique Nord.

Récemment, le mandat du haut représentant civil a été renforcé. Il s'agit pour lui d' étoffer la capacité de sécurité très solide et très apte de la FIAS sous le commandement du général Stanley McChrystal et d'en resserrer les liens avec la communauté internationale, la MANUA — la mission de l'ONU ici en Afghanistan — et d'autres agences et organismes de la communauté internationale, dont les ONG, pour veiller à améliorer la cohérence et la synergie entre les aspects développement et gouvernance de la mission et le volet sécurité à l'appui du gouvernement de la République islamique d'Afghanistan.

La présidente : Merci de la déclaration liminaire. Je vais apporter une correction. Vous êtes à Kaboul et non pas à Kandahar, bien entendu. Je ne sais pas pourquoi nous avons dit Kandahar.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Général, selon ce que vous avez pu constater au cours de votre emploi antérieur ainsi que celui que vous occupez présentement à l'OTAN, croyez-vous que le renforcement des capacités de l'Afghanistan pourrait s'effectuer par les civils et évoluer sans la présence militaire canadienne, de un, et de deux, sans la présence militaire en perspective?

[Traduction]

Bgén Labbé : Je dirais que non, mais permettez-moi d'étoffer ma réponse. Sans aucun doute, nous devrions en faire beaucoup plus pour promouvoir les programmes afghans de développement national dont la valeur est établie. Ils sont nombreux. Le ministère du Relèvement et du Développement rural, le MRDR, fait un travail exceptionnel et est bien dirigé; il applique cinq programmes nationaux. Par exemple, le Programme de solidarité nationale est un programme de développement à petite échelle s'appliquant aux localités de tout l'Afghanistan, mais qui sert en même temps à promouvoir la gouvernance et la sécurité. En ce moment, de ce fait, une part d'environ 70 p. 100 de l'Afghanistan en milieu rural pratique quotidiennement la démocratie à la base. De même, 38 p. 100 des membres démocratiquement élus des conseils de développement locaux sont des femmes. Les Afghans visent juste. À la base même, ils sont capables d'agir en ce sens, mais dans le cas de programmes et de projets à plus petite échelle.

Les responsables internationaux du développement doivent encore prendre part à des projets de grande envergure, par exemple le projet de barrage de Dahla au nord de la ville de

and project management are absolutely essential. They have to be brought in with a view to ensuring that these projects, which are vital to the livelihood of Afghans throughout the country, are provided. Therefore, international and governmental development organizations, such as the United States Agency for International Development, USAID; the Canadian International Development Agency, CIDA; the U.K. Department for International Development, DFID, and others are absolutely essential. These clearly need to be supplemented by consultants, contractors and non-governmental organizations that bring the full spectrum of specialist skills to assist these governmental aid organizations as well as Afghans and Afghan ministries with a view to ensuring that these more complex jobs are done properly. In so doing, it is necessary to ensure that any contracts and assistance brings in and has a capacity-building clause to ensure that rather than simply bypass Afghans all together, they involve them in the process. In that way, over time, they can assume increasing responsibility for larger-scale projects.

I will make one last point in this regard: To date, it is still the case that approximately 80 per cent of development assistance coming into Afghanistan circumvents the Afghan core budget. In his inaugural speech last November, President Karzai challenged the international community to reduce that number. In recent months, he has referred repeatedly to the fact that he would like to see 50 per cent of international development assistance come in through the core budget, which his government is allowed to manage. It is difficult for them to manage their affairs if their arms are tied behind their backs and they can play with only 20 per cent of the funding that comes into the country.

[Translation]

Senator Dallaire: Based on your security and development experience, you determined that it was critical to develop an approach that addressed not only the needs of the various departments and organizations, but also a strategy for change. Is there an organization that takes your experience and findings into account in developing a doctrine or theory?

[English]

Brig.-Gen. Labbé: The international community has struggled in Afghanistan until very recently in terms of supporting this government because we have not been very good strategically, operationally and tactically at all levels, including the central government in Kabul, provincially at the district level and at the community level. We have not been good at integrating in time and space security operations with development and good governance.

Kandahar, où l'expertise et la capacité de gestion de programme et de projet se révèlent tout à fait essentielles. Ils doivent entrer en scène et veiller à l'application de ces projets, qui sont essentiels à la subsistance des Afghans de tout le pays. Le travail des organisations internationales et des organismes gouvernementaux du domaine du développement, par exemple l'United States Agency for International Development, USAID; l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI; le Department for International Development du Royaume-Uni, le DFID, et d'autres encore est tout à fait essentiel. Il doit clairement être complété par le travail d'experts-conseils, de sous-traitants et d'organisations non gouvernementales qui mettent à profit toute la gamme voulue de compétences spécialisées pour venir en aide aux organismes d'aide gouvernementaux de même qu'aux Afghans et aux ministères afghans pour que l'on puisse s'assurer que les tâches les plus complexes sont correctement exécutées. Dans le contexte, il est nécessaire de s'assurer que toute aide et tout contrat prévus comportent une clause de renforcement de la capacité qui fait que les Afghans sont partie prenante au processus plutôt que d'être simplement contournés. De cette façon-là, au fil du temps, ils peuvent assumer une responsabilité toujours plus grande à l'égard des projets de grande envergure.

Je ferai une dernière observation à cet égard : il y a encore environ 80 p. 100 de l'argent versé au chapitre de l'aide au développement en Afghanistan qui se situe en dehors du budget de base afghan. Dans son discours inaugural de novembre, le président Karzai a mis la communauté internationale au défi de réduire cette proportion. Ces derniers mois, il a répété maintes fois qu'il souhaiterait que 50 p. 100 de l'aide au développement provenant de l'étranger passent par le budget de base, que son gouvernement a le droit de gérer. Il est difficile pour les Afghans de gérer leurs affaires s'ils ont les mains attachées dans le dos et qu'ils ne peuvent utiliser que 20 p. 100 du financement qui arrive au pays.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Au fil des leçons que vous avez tirées de votre expérience au niveau de la sécurité et du développement, vous avez conclu qu'il était essentiel qu'une méthodologie soit développée afin de non seulement répondre aux besoins des différents ministères et organisations, mais également pour établir une stratégie afin de permettre une évolution. Y a-t-il une entité qui tient compte de votre expérience et de vos conclusions afin de développer une doctrine ou une théorie?

[Traduction]

Bgén Labbé : Jusqu'à très récemment, la communauté internationale a eu beaucoup de difficultés en Afghanistan à soutenir le gouvernement en place. C'est que nous n'avons pas été très bons d'un point de vue stratégique, opérationnel et tactique, à tous les niveaux, et notamment en ce qui concerne le gouvernement central à Kaboul, à l'échelle provinciale, au niveau du district, et à l'échelle communautaire. Nous n'avons pas très bien réussi à intégrer le développement et la saine gouvernance, d'une part, et les opérations de sécurité du point de vue temporel et spatial, d'autre part.

When I say “good governance,” I refer not only to district-level governors but also to the judiciary and judicial sector reform as well as police forces as part of security.

This inability to do this at all levels — because there has been no strong coordinating influence at the central level here in Kabul, because it has been impossible to bring this together at the operational level or at the provincial level and because we have been unable to do it at district level — has made any independent security operations or any independent development activity very fragile. As a result, it has not been able to take root, particularly in the provinces of the south and east of this country. There have been some successes in the north and west, but those have been in areas where the security situation has been relatively benign.

Since beginning the stabilization operations that were launched in central Helmand almost two months ago now, in the Nad Ali and Marja districts of Helmand, we have rectified that. It has been recognized that at the district level, it is absolutely necessary to ensure that Afghan-led security operations, led by the Afghan National Security Forces supported by the International Security Assistance Force, are immediately followed by a development and governance package that is fully integrated and Afghan-owned and Afghan-led. There can be no daylight between the security operation and the hold-and-build phases that are conducted by civilian Afghan-led development and governance activities to include, very importantly, the judiciary. This is a fundamental problem that we have faced.

The second part to your question has to do with capacity building. I still maintain, just as I did in the briefing you referred to earlier on that I gave to the Conference of Defence Associations Institute, CDAI, in January 2008, that the biggest problem in this country is lack of human capacity. We have, for instance, in Kabul and throughout the country, 320,000 civil servants that cannot provide a civil service.

It is fundamental to the ability of this government to be able to take up the responsibilities it has at all levels here in Kabul. However, particularly at the sub-national level, at the provincial and district levels, almost no capacity exists whatsoever.

This is what we are finding in Marja, for instance, where we have to bring in talent and have to train people in an emergency mode with a view to then insert them into Marja at the district centre so that they can take on their responsibilities, but that is not ideal. It is very difficult situation, and there is a real need for nations, donors, to focus on increased capacity building across the spectrum.

I can come back to one of the recommendations later on because I do have recommendations for what I would see as a post-2011 Canadian footprint here in Afghanistan. However, on the governance side, I would very much like to see the Canada School of Public Service partnered with the Afghan civil service

Quand je parle de « saine gouvernance », je parle non pas seulement des gouverneurs de district, mais aussi de l'appareil judiciaire et de la réforme du secteur judiciaire aussi bien que des forces policières en tant qu'élément de la sécurité en question.

Du fait de cette incapacité à tous les niveaux — il n'y a pas eu de véritables efforts de coordination au niveau central ici à Kaboul, car il est impossible d'y parvenir au niveau opérationnel ou au niveau provincial et que nous n'y sommes pas parvenus au niveau des districts —, toutes les opérations de sécurité indépendantes ou activités de développement indépendantes se sont révélées très fragiles. De ce fait, cela n'a pu prendre racine, particulièrement dans les provinces du sud et de l'est du pays. Il y a eu quelques succès dans le nord et dans l'ouest, mais seulement dans les secteurs où la sécurité n'a pas posé beaucoup de problèmes.

Depuis le début des opérations de stabilisation lancées dans le centre de la province de Helmand il y a deux mois de ça environ, dans les districts de Nad Ali et de Marjah de la province de Helmand, nous avons apporté les correctifs nécessaires. Il a été reconnu que, au niveau du district, il est absolument nécessaire de s'assurer du fait que les opérations de sécurité menées par les Afghans, menées par les Forces de sécurité nationale afghanes avec l'appui de la Force internationale d'assistance à la sécurité, donnent immédiatement lieu à un projet de développement et de gouvernance pleinement intégré dont les Afghans assument la responsabilité et assurent la direction. Il ne peut y avoir de jeu entre l'opération de sécurité et les étapes « tenir et construire » assurées par les responsables civils afghans du développement et de la gouvernance, ce qui, et ceci est très important, comprend l'appareil judiciaire. C'est une difficulté fondamentale que nous avons connue.

La deuxième partie de votre question a trait au renforcement de la capacité. Comme je l'ai fait en prenant la parole devant l'Institut de la Conférence des associations de défense, l'ICAD, en janvier 2008, ce à quoi vous avez fait allusion plus tôt, je ferai valoir encore aujourd'hui, que la plus grande difficulté dans ce pays réside dans l'incapacité d'agir. Par exemple, il y a à Kaboul et ailleurs au pays 320 000 fonctionnaires qui ne forment pas vraiment une fonction publique.

C'est une dimension fondamentale de la capacité d'agir du gouvernement en place : il faut qu'il puisse assumer les responsabilités qui lui reviennent à tous les niveaux, ici, à Kaboul. Tout de même, particulièrement au niveau sous-national, au niveau provincial et au niveau des districts, il n'y a pratiquement pas de capacité.

C'est ce que nous constatons à Marjah, par exemple, où nous devons faire venir des spécialistes et former des gens en mode d'urgence afin de pouvoir les installer à Marjah, dans le centre du district, pour qu'ils puissent assumer leurs responsabilités, mais ce n'est pas la situation idéale. C'est une situation très difficile; il faut vraiment que les pays donateurs se soucient d'accroître la capacité d'agir là, sur tous les points du spectre.

Je peux revenir plus tard à une des recommandations établies à ce sujet, étant donné que j'ai des recommandations à formuler sur ce qui devrait être le rôle du Canada ici en Afghanistan après 2011. Tout de même, en ce qui concerne la gouvernance, j'aimerais vraiment que l'École de la fonction publique du Canada travaille de

commission and the Afghan Civil Service Institute with a view to providing a more integrated approach to the training of professionals and professional development of civil servants, right across the continuum. This would be fantastic. It would provide a lead nation looking after this civil service commission and the institute and would incorporate other donor contributions. However, there has to be a more holistic approach to how we deal with capacity building of, for instance, in this particular case, the civil service.

The Independent Directorate of Local Governance is responsible for the district delivery program, that is, those packages of development and governance that follow immediately on the footsteps of security. It is responsible for fielding those but has no strategic communications capability. Communicating the successes are vital, both to the people of this country and to the external audience — the nations, the donors that want to see and hear success, that want to really hear what is happening. They need that capacity and do not have it. Right across the board, every single aspect of government needs assistance in terms of capacity building.

Senator Segal: I have two brief questions, but, first, I wanted to express my appreciation for the work that you have done for this country abroad in difficult circumstances over a very compelling career, and for the fact that you are acting as a civilian in support of our major military alliance in a difficult circumstance. I do not want you to think that any of us take that for granted.

It is the nature of the media to cover the bad news and not be terribly impressed with the good news. Can you give us your perspective now, as a civilian working on behalf of NATO, of what the ledger is on the good news and the bad news with respect to economic development, agriculture and progress on governance? Please be as frank as you can in giving that assessment.

Also, clearly the Canadian position has changed from the early days when our forces were in Kabul basically protecting the birth of a new democratic government — the *loya jirga* and that whole process; the SAT, which I think was something designed under a previous administration but was very supportive to the Karzai administration.

We now have a somewhat different approach in terms of our relationship to governance. I am interested in your perspective on that. Most helpful would be your sense of how our NATO allies view the Canadian role on that governance and security side.

Brig.-Gen. Labbé: Thank you very much, senator. I appreciate your comments. This is the problem; I keep hearing on television and in the media the fact that we are losing. The comment that we are losing is predicated on the old definitions of campaigns, where we talked only about security operations. In today's environment, there is no such thing as just security operations. It involves

concert avec la Commission de la fonction publique d'Afghanistan et l'Institut de la fonction publique d'Afghanistan en vue d'appliquer une approche mieux intégrée à la formation des professionnels et au perfectionnement professionnel des fonctionnaires, sur tous les points du spectre. Ce serait merveilleux. Il y aurait ainsi un pays qui serait le premier responsable de cette commission de la fonction publique et de l'institut, et qui intégrerait les contributions des autres donateurs. Par contre, il faut adopter une approche plus globale de la question de renforcement de la capacité, par exemple, dans ce cas particulier, celui de la fonction publique.

L'Administration indépendante pour la gouvernance locale a pour responsabilité d'appliquer au niveau du district les projets de développement et de gouvernance qui suivent immédiatement les opérations de sécurité. Elle est responsable de leur application sur le terrain, mais elle ne compte aucune capacité de communication stratégique. Faire part des succès obtenus est indispensable tant auprès des habitants du pays que des auditoires externes — les pays, les donateurs qui souhaitent voir des succès et en entendre parler, qui veulent savoir ce qui se produit vraiment. Elle n'a pas la capacité d'agir qu'il lui faut. Sur toute la ligne, l'administration gouvernementale a besoin d'aide pour renforcer sa capacité.

Le sénateur Segal : J'ai deux questions rapides à poser, mais, d'abord, je tiens à dire que j'apprécie le travail que vous avez fait pour le Canada à l'étranger dans des situations difficiles tout au long d'une carrière très fructueuse, et le fait que vous agissiez à titre de civil pour soutenir une alliance militaire importante dans une situation difficile. Je veux que vous sachiez que personne ici ne tient cela pour acquis.

De par leur nature même, les médias s'intéressent aux mauvaises nouvelles et ne se laissent pas vraiment impressionner par les bonnes nouvelles. Pouvez-vous maintenant, à titre de civil travaillant pour l'OTAN, nous parler du bilan du développement économique, de l'agriculture, des programmes en matière de gouvernance — les bonnes nouvelles et les mauvaises? Je vous prie de donner votre avis là-dessus avec le plus de franchise possible.

De même, il ne fait aucun doute que la position canadienne a évolué depuis les premiers jours où nos forces se trouvaient à Kaboul essentiellement pour veiller sur la naissance d'un nouveau gouvernement démocratique — la *loya jirga* et tout le reste; l'ECS, qui a été conçue sous une administration antérieure, je crois, mais qui appuyait vivement l'administration Karzai.

Nous abordons maintenant notre relation avec la gouvernance d'une façon quelque peu différente. J'aimerais connaître votre point de vue sur la question. Il serait particulièrement intéressant de savoir comment, selon vous, nos alliés de l'OTAN conçoivent le rôle du Canada en ce qui concerne la gouvernance et la sécurité.

Bgén Labbé : Merci beaucoup, sénateur. J'apprécie vos remarques. Voici le problème : j'entends dire sans arrêt à la télévision et ailleurs dans les médias que nous perdons la guerre. Affirmer que nous perdons la guerre, c'est s'appuyer sur une définition ancienne des campagnes où il n'est question que des opérations de sécurité. Dans l'environnement d'aujourd'hui, il n'y

governance, development, the judiciary and all aspects of government. Therefore, to say that we are losing is a misnomer and reflects old thinking.

This country has had some fantastic successes, and every day there is forward movement. I would highlight public health as being a tremendous success story in this country. Education grows with each passing day. Rural development has been a tremendous success.

I mentioned the National Solidarity Programme a little while ago. There is also the national area-based development program that provides district-level activities of a similar nature — larger programs that are Afghan-inspired, Afghan-owned and Afghan-led — empowering communities and districts. For the first time in their lives, they have a say in their future in small programs and projects, which are nevertheless sufficient for them. You do not have to give rural Afghans a great deal to make them self-sufficient.

A new program called the Afghanistan Rural Enterprise Development Program, aims at taking agricultural products and value adding with a view to diminishing reliance on imports and being able to produce exports from the country to be able to further balance payments here in Afghanistan. There are some tremendous successes that people have chosen to simply ignore. I suppose rural development is not something that excites the media as much as other activities.

In terms of governance and other activities, ISAF has focused on the security ministries — the Ministry of Defence, the Ministry of Interior and the National Directorate of Security. They have invested a huge amount in ensuring that they are capable of undertaking their operations, but also capable of operating as ministries within a government.

There has been no equal civilian, joined up, coherent approach to doing the same thing in the non-security ministries. I will talk about the Ministry of Rural Rehabilitation and Development as an example. Although it is probably the best ministry in the government because it was well led by a minister who understood rural development, a huge gap still exists in the capability of the civil servants within the ministry. It is run, essentially, 600-strong here in Kabul, by a handful of individuals — contractors, both foreign and Afghan. About 50 of them do the work of 600. We need to take the remaining civil servants and give them the training necessary to be able to do the work so that they can carry on and produce far more than the ministry is currently doing.

MRRD is actually one of the better ministries. Some ministries are literally paralyzed. They have an excellent minister and a few deputy ministers who are very good, and a handful of contractors both Afghan and foreign, but the civil servants simply have not been given an opportunity to be trained to do the jobs they are meant to do.

a pas d'opération de sécurité qui existe indépendamment de tout le reste. Il faut ajouter au total la gouvernance, le développement, l'appareil judiciaire et le gouvernement sous tous ses aspects. Affirmer que nous perdons, c'est mal choisir ses mots et tomber dans une vieille façon de penser.

Le pays a enregistré quelques succès extraordinaires; tous les jours, il y a des progrès. Je citerais le dossier de la santé publique parmi les succès extraordinaires du pays. L'éducation s'améliore avec chaque jour qui passe. Le développement rural a été un succès extraordinaire.

J'ai parlé il y a quelques instants du Programme de solidarité nationale. Il y a aussi le programme national de développement sectoriel qui prévoit des activités semblables au niveau des districts — des programmes de plus grande envergure dont les Afghans sont les concepteurs, les responsables et les dirigeants — qui renforcent la capacité d'agir des collectivités et des districts. Pour la première fois de leur vie, les Afghans peuvent influencer sur leur propre avenir grâce à de petits programmes et projets qui leur suffisent néanmoins. Vous n'avez pas à donner grand-chose à un Afghan en milieu rural pour qu'il devienne autonome.

Un nouveau programme de développement des entreprises en milieu rural, qui est axé sur les produits agricoles et la notion de valeur ajoutée, vise à diminuer la dépendance à l'égard des importations et à susciter des exportations pour améliorer la balance des paiements ici en Afghanistan. Il y a quelques histoires à succès extraordinaires que les gens ont simplement choisi de ne pas voir. Je présume que le développement rural n'est pas de nature à exciter les médias autant que d'autres activités.

Pour ce qui est de la gouvernance et d'autres activités, la FIAS s'est attachée d'abord et avant tout aux ministères responsables de la sécurité — le ministère de la Défense, le ministère de l'Intérieur et la Direction nationale de la sécurité. Ces investissements considérables visaient à assurer que les ministères en question puissent se lancer, mais aussi fonctionner correctement à l'intérieur d'une administration gouvernementale.

Il n'y a pas eu de collaboration civile cohérente du même genre dans les autres ministères. Je citerai en exemple le ministère du Relèvement et du Développement rural. C'est probablement le meilleur ministère qui se trouve au sein de l'administration gouvernementale, étant donné que son ministre comprenait le développement rural, mais il y a encore une lacune énorme à combler en ce qui concerne la capacité des fonctionnaires. Le ministère, qui compte 600 fonctionnaires ici à Kaboul, est essentiellement dirigé par une poignée de gens — des sous-traitants tant étrangers qu'afghans. Ils sont une cinquantaine à faire le travail de 600 personnes. Il nous faut prendre les autres fonctionnaires et les former comme il faut pour qu'ils puissent se charger du travail en question, pour qu'ils prennent le relais et que le ministère produise nettement plus que ce qu'il produit en ce moment.

Le MRDR, de fait, figure parmi les bons ministères. Certains ministères sont carrément paralysés. Ils comptent un excellent ministre et quelques sous-ministres qui sont très compétents, puis une poignée de sous-traitants tant afghans qu'étrangers, mais les fonctionnaires n'ont tout simplement pas eu la possibilité de se former en vue de faire le travail qu'ils sont censés faire.

I love Afghans because they are industrious, entrepreneurial and want to work and learn. However, they simply have not been given the opportunity. Somehow the international community has to find a way of committing further, in a more coherent way, to the professional development of these civil servants, and enhancing their capacity.

Senator Segal: You talked earlier about the Canada School of Public Service here in Ottawa. Would that be your preference as an instrument over HEC Montréal or École nationale d'administration publique in Quebec, or others across the country? What would lead you to believe that the one in Ottawa would be best suited in terms of public administration over various others that have done some international work in countries around the world on this very same area? I would be interested in your perspective on that.

Brig.-Gen. Labbé: I use it as an example, quite frankly. We need the 70 per cent solution here in Afghanistan right now. That is all we need. We need someone out here now to do the work and to get on with it. It does not matter where it comes from in Canada. I used it as an example of something that Canada could actually do that would contribute tremendously to building human capacity in this country. It does not matter whether it comes from Ottawa or from another part of Canada.

I would add that it needs to be joined up, but it needs to be brought here to theatre under an organization that is capable of running it. I would just highlight the fact that the Strategic Advisory Team was subsequently replaced by the Canadian Governance Support Office. However, certainly the SAT concept was very good and is still a concept which NATO is looking at in terms of creating a multinational strategic advisory team because people have picked up on the fact that it was a very useful capability that was deployed here to Kabul.

Senator Cordy: I am a substitute today on the committee, so thank you, chair, for putting me on the list.

While I was flying up today, I read a political cartoon in *The Globe and Mail*. It had three boxes. The first one said, "I support our troops." The second one said, "I support our troops (until 2011)." The third one said, "I support" but the three things were crossed out, and "I'm confused!!!" was written underneath.

I am a bit confused. I am not sure if we will pull all our troops just out of Kandahar and the south of Afghanistan or whether we are pulling all our troops completely out of Afghanistan. I wonder what that will do for our role as Canadians in development. You spoke of how important the development role was. I was in Kabul a number of years ago, and at that time, the Canadian government was doing a lot of work, as was the ambassador, together with Italy to try to develop the justice department for the government of Afghanistan.

I am not quite sure what our military will be doing or not be doing after February 2011. In light of that, have we had any discussions with NATO allies in terms of offering protection for

J'aime les Afghans parce qu'ils sont industrieux, ils ont l'esprit d'entreprise; ils veulent travailler et apprendre. Tout de même, ils n'ont simplement pas eu l'occasion de le faire. D'une façon ou d'une autre, la communauté internationale doit trouver une façon de s'engager davantage, et de façon plus cohérente, face au perfectionnement professionnel de ces fonctionnaires, à accroître leur capacité.

Le sénateur Segal : Vous avez parlé plus tôt de l'École de la fonction publique du Canada, qui se trouve ici, à Ottawa. Est-ce le véhicule que vous préféreriez, plutôt que les HEC à Montréal ou l'École nationale d'administration publique au Québec ou d'autres organismes au pays? Qu'est-ce qui vous porte à croire que l'École d'Ottawa serait mieux placée pour enseigner l'administration publique que les autres qui ont travaillé dans le même domaine à l'étranger? Je voudrais connaître votre point de vue là-dessus.

Bgén Labbé : Je prends cette école comme exemple, pour être tout à fait franc. Il nous faut la solution à 70 p. 100 en Afghanistan aujourd'hui. C'est tout. Il faut que quelqu'un vienne faire le travail, que ça se fasse. Peu importe d'où il vient au Canada. Je donne cela comme exemple d'un projet que le Canada pourrait réaliser et qui apporterait une contribution énorme au renforcement de la capacité humaine en Afghanistan. Peu importe que les gens en question viennent d'Ottawa ou d'une autre partie du Canada.

J'ajouterais qu'il faut que ce soit une collaboration, mais il faut qu'il y ait ici sur le théâtre des opérations une organisation apte à diriger le travail. Je soulignerai simplement que l'Équipe consultative stratégique a été remplacée par le Bureau canadien d'appui à la gouvernance. Néanmoins, le concept d'ECS était certainement très bon; l'OTAN l'envisage toujours en songeant à la création d'une équipe consultative stratégique multinationale. C'est que les gens se sont aperçus du fait que c'était là une capacité très utile déployée ici même à Kaboul.

Le sénateur Cordy : Je remplace quelqu'un aujourd'hui au comité; je vous remercie donc, madame la présidente, d'avoir ajouté mon nom à la liste.

En m'en venant en avion aujourd'hui, j'ai lu une caricature dans le *Globe and Mail*. Il y avait trois cases. Dans la première, on pouvait lire : « J'appuie nos troupes. » Dans la deuxième, il y avait : « J'appuie nos troupes (jusqu'en 2011). » Dans la troisième, c'était : « J'appuie... », mais les trois choix indiqués avaient été rayés, puis quelqu'un avait ajouté en dessous : « Je suis mêlé!!! ».

Je ne m'y retrouve plus tout à fait. Je ne sais pas très bien si nous allons retirer tous nos soldats de Kandahar et du sud de l'Afghanistan seulement, ou encore si nous allons retirer tous nos soldats de l'Afghanistan. Je me demande quelle influence cela aura sur notre rôle dans le développement là-bas en tant que Canadiens. Vous avez souligné l'importance du développement. Je suis allée à Kaboul il y a un certain nombre d'années; à l'époque, le gouvernement canadien, comme l'ambassadeur, s'appliquait beaucoup, aux côtés de l'Italie, à mettre sur pied le ministère de la Justice pour le compte du gouvernement de l'Afghanistan.

Je ne sais pas très bien ce que notre armée va faire ou ne pas faire après février 2011. À ce propos, avons-nous discuté avec nos alliés de l'OTAN de la protection de nos coopérants, dont on a

our development workers that are needed so badly in Afghanistan? If we pull all our troops out of Afghanistan, will we have a way to protect our development workers and our NGOs there? Will we need to hire a private security firm to look after them?

Despite the good things happening, the reality is that Afghanistan, in some places more than others, can still be quite a dangerous place for unarmed development NGOs to work.

Brig.-Gen. Labbé: If you pulled all the troops from Afghanistan, you would have to find some way of protecting the development experts that remain behind. That would severely limit their freedom of action and their ability to undertake their responsibilities.

You could certainly use private security companies, although, over the course of the last few years, President Karzai has taken a very personal hand in trying to reduce the number of private security companies with a view to ensuring that the ones who do remain behind are of high quality and are registered with the government here. It is an ongoing debate and problem. In fact, they are not well regarded here by government because they have had problems in the past.

I would just make the point that Canada has contributed to this mission. As a result of its commitment in terms of resources, financial commitments and lives and human suffering, Canada has established itself as one of the leading partners in this coalition of 46-some nations, and that number keeps growing every day. It keeps growing every day because nations around the world, such as Colombia, Mongolia and possibly Indonesia soon, are recognizing that this is the right cause to be involved in, and they want to be involved in it. They want to be part of the team that will support this government in winning it.

Part of that commitment involves the development and the governance piece, but also providing security. I am not sure that development workers here in Afghanistan on their own would be an appropriate contribution given that we need more troops. The U.S. is deploying more troops. NATO is currently in the process of sourcing and deploying more troops because we need more troops. We do not need fewer troops; we need more.

At precisely the time when we need more troops to turn the tide with a view to ensuring that we can actually fully support this government in winning the campaign, it seems odd to me that we would be talking about removing all the troops.

It is not just about combat. We have been extremely successful with the OMLT's training of the 1st Brigade of the 205th Corps. They are an outstanding brigade who have been involved in combat operations and have distinguished themselves, and it is because Canadian Forces are training them.

Why do we not train another brigade with a view to ensuring that, the faster we train Afghan National Security Forces, the sooner we can leave? Ultimately, it is about them assuming responsibility for their security, governance and development, but we cannot leave them in the lurch. We need to take it to the end to

tant besoin en Afghanistan? Si nous retirons tous nos soldats de l'Afghanistan, sera-t-il encore possible de protéger nos coopérants et nos ONG là-bas? Est-ce qu'il faudra engager une entreprise de sécurité du secteur privé pour cela?

Malgré les bonnes nouvelles, la réalité, c'est que l'Afghanistan, plus à certains endroits qu'à d'autres, se révèle encore un lieu très dangereux pour les ONG non armées qui y travaillent.

Bgén Labbé : Si on retirait tous les soldats de l'Afghanistan, il faudrait trouver une façon de protéger les spécialistes du développement qui y demeurent. Cela limiterait grandement leur liberté d'action et leur capacité d'assumer les responsabilités qui sont les leurs.

On pourrait certainement engager une entreprise de sécurité privée, mais, depuis quelques années, le président Karzai s'est intéressé à la question de façon très personnelle en essayant de réduire le nombre d'entreprises du genre, pour s'assurer de conserver celles qui sont de bonne qualité et qui sont officiellement inscrites ici. C'est un problème qui perdure et qui suscite toujours des débats. De fait, le gouvernement ici ne voit pas les entreprises de sécurité d'un bon œil, étant donné qu'il a eu des problèmes dans le passé.

Je soulignerai simplement le fait que le Canada a contribué à cette mission. Du fait de ses engagements en fait de ressources et de finances, des vies perdues et de la souffrance humaine, le Canada s'est taillé une place parmi les chefs de file de la coalition réunissant quelque 46 pays, nombre qui augmente tous les jours. Il augmente tous les jours parce que des pays du monde entier, par exemple la Colombie, la Mongolie et l'Indonésie peut-être, bientôt, reconnaissent qu'il s'agit d'une juste cause et souhaitent y participer. Ils veulent faire partie de l'équipe qui aidera le gouvernement à l'emporter.

Le développement et la gouvernance s'inscrivent dans cet engagement-là, mais il y a aussi la sécurité. Je ne suis pas sûr que les coopérants ici en Afghanistan représenteraient à eux seuls une contribution appropriée, étant donné qu'il nous faut plus de soldats. Les États-Unis envoient d'autres soldats. L'OTAN est en train de trouver des soldats qu'elle va déployer, étant donné qu'il nous faut plus de soldats. Il ne nous en faut pas moins; il nous en faut plus.

Au moment même où il faut plus de soldats pour renverser la vapeur et nous assurer de pouvoir appuyer pleinement le gouvernement pour qu'il en remporte la campagne, je trouve cela bizarre que nous parlions de l'idée de retirer tous les soldats.

Ce n'est pas qu'une question de combat. L'ELMO a merveilleusement bien réussi à entraîner la 1^{re} Brigade du 205^e Corps. C'est une brigade exceptionnelle qui a participé à des opérations de combat et qui s'est distinguée, et c'est en raison de l'entraînement que leur ont donné les Forces canadiennes.

Pourquoi ne pas entraîner une autre brigade puisque, plus nous formons rapidement les Forces de sécurité nationale afghane, plus vite nous pouvons quitter le pays? En dernière analyse, il s'agit de permettre aux Afghans d'assumer eux-mêmes la responsabilité de leur sécurité, de leur gouvernance et de leur développement, mais

ensure that they have everything they need across all three lines of operations.

Senator Cordy: Thank you, general, very much for the work you did while actively involved in the military and for the work you are doing in Afghanistan at this time. Canada has an extremely excellent reputation with NATO and our military is among the best, if not the best, in the world. Thank you very much for what you are doing.

The Chair: Thank you. I would like to put on the record — I did not mention it earlier — that for his work in Afghanistan, Brigadier-General Labbé was awarded a Meritorious Service Cross in September, 2005.

Senator Lang: I would like to ask about the SAT concept that was in place at one time, which then was dramatically changed a number of years ago.

The question of governance has been a refrain in all our hearings here in any reference to Afghanistan in terms of how weak things are for the public service. Has the present national government asked for the reinstitution of the SAT concept to help put the government and the civil service back into a situation nationally where they can govern?

Brig.-Gen. Labbé: To the best of my knowledge, senator, they have not in recent times. Back in 2008, when news reached the ministries that the Strategic Advisory Team was working in, that we would not be replaced, there was significant concern by the ministers involved in terms of losing that capacity.

Over the course of the three years of the Strategic Advisory Team existed, it had provided tremendous capacity. It was working at the strategic level, providing executive-level capacity building skills, not to the minister per se, but to the ministry. That involved basic issues. It was not involved in policy formulation or technical activities. We have 1001 technical advisers in this city; we do not need more. SAT helped ministers, deputy ministers and their subordinates to structure the ministry to be more efficient, to organize themselves to produce better outputs and for meetings actually to have meaning, and to have taskers actually come out of meetings with clear tasks that would be tracked until completion. They would look at budgets, budget five years into the future and prepare management plans.

SAT did all things that I used to say that I joined the army not to do because they are not terribly exciting. However, they must be done to ensure that any large organization — a department, military headquarters or a small- or medium-sized business — is able to get things done properly. That is what these officers were able to do very effectively and the reason they were in such great demand.

nous ne pouvons les laisser se dépêtrer tout seuls. Nous devons porter le projet à son terme et nous assurer que les Afghans disposent de tout ce qu'il leur faut dans les trois champs d'action.

Le sénateur Cordy : Général, merci beaucoup du travail que vous avez fait à l'époque où vous étiez militaire et du travail que vous faites aujourd'hui en Afghanistan. Le Canada jouit d'une réputation d'excellence indéniable au sein de l'OTAN, et notre armée est l'une des meilleures qui soient dans le monde, sinon la meilleure. Merci beaucoup de ce que vous faites.

La présidente : Merci. Je voudrais le mentionner pour le compte rendu — je ne l'ai pas dit plus tôt : pour le travail en Afghanistan, le brigadier-général Labbé a reçu la Croix du service méritoire en septembre 2005.

Le sénateur Lang : J'aimerais poser des questions sur le concept d'ECS qui était en place à un moment donné, puis qui a été révisé de façon importante il y a quelques années.

La question de la gouvernance c'est un refrain qui a été repris à toutes nos audiences ici en rapport avec l'Afghanistan et la faiblesse de la fonction publique. Le gouvernement national en place a-t-il demandé le rétablissement du concept d'ECS pour que la fonction publique et le gouvernement en viennent à l'échelle nationale à une situation où ils peuvent gouverner?

Bgén Labbé : Autant que je sache, sénateur, il ne l'a pas fait récemment. En 2008, lorsque les ministères ont eu vent de ce qui allait arriver à l'Équipe consultative stratégique, du fait que nous n'allions pas être remplacés, les ministres, inquiets à l'idée de perdre cette capacité-là, ont souligné que cela les préoccupait beaucoup.

Durant les trois années où l'Équipe consultative stratégique a existé, elle a permis d'exploiter une capacité extraordinaire. Elle travaillait au niveau stratégique et permettait l'acquisition d'aptitudes de haut rang pour le renforcement de la capacité non pas dans le cas du ministre lui-même, mais plutôt dans celui du ministère. Cela mettait en jeu quelques questions fondamentales. L'équipe ne participait pas à la formulation des politiques où à la réalisation d'activités techniques. Il y a mille et un conseillers techniques à Kaboul; il n'en faut pas plus. L'ECS a aidé des ministres, des sous-ministres et leurs subalternes à structurer le ministère pour qu'il soit plus efficace, à s'organiser eux-mêmes afin d'en arriver à une production meilleure et de tenir des réunions dignes de ce nom, et de faire en sorte que, à la sortie des réunions, les exécutants sachent clairement quelles tâches ils doivent accomplir, tâches qui feraient l'objet du suivi nécessaire jusqu'à ce qu'elles soient achevées. Elle jetait un coup d'œil aux budgets, préparait les éléments des budgets cinq ans d'avance et mettait au point des plans de gestion.

J'avais l'habitude de dire que je me suis enrôlé pour éviter toutes les tâches dont s'occupait justement l'ECS, étant donné que ce n'est pas très stimulant. Par contre, ce sont des tâches qu'il faut accomplir pour s'assurer que toute grande organisation — un ministère, un quartier général ou une petite ou moyenne entreprise — fonctionne correctement. C'est ce que ces officiers ont réussi à faire avec une grande efficacité et c'est la raison pour laquelle ils étaient à ce point en demande.

There was tremendous concern when they were told they would be removed. That was eventually allayed by the creation of the Canadian Governance Support Office, although this latter organization had a different focus that was more on technical advice and not on what SAT had been doing.

Senator Lang: In your opening remarks, you mentioned that you had a number of recommendations. Could you tell us what they are?

Brig.-Gen. Labbé: I alluded to the fact that, from a security perspective, I understand fully the desire to remove the battle group. If we are looking at transition of lead security within Afghanistan and looking at assuring, as President Karzai stated in his inaugural address last November, that he wants, five years from November 2009, to have assumed complete lead for all security throughout the country, then we are on a very sharp timetable to ensure that we can train up the Afghan National Security Forces, the police and the army and other components of the police and the army with the view to ensuring that they can actually assume that responsibility as soon as possible.

NATO launched the transition process in the sense that we now have a framework to be tabled at the Kabul conference in July. Security is paramount. Therefore, it is key that we do more with the allied forces and ISAF. I suggest that we continue to train the 1st Brigade of the 205th Corps and that Canada assume responsibility for a second brigade.

In the realm of development, I suggest we continue to work on signature projects. The Dahla Dam and its irrigation systems can provide water for 75 per cent of the population of the entire province of Kandahar. It will revolutionize the lives of those people. We should invest in Afghan national programs with a proven track record such as the National Solidarity Programme.

In terms of governance, I mentioned the possibility of the Canada School of Public Service or any other school in Canada being partnered with the Civil Service Commission here in Afghanistan.

The last part, in terms of strategic communications, is something the SAT created whilst we were here, that is the Afghan Government Media and Information Center. That is still working, so it is a lasting legacy, but it needs a boost. It would great if we could bring in a few Canadian strategic communications experts to facilitate their activities, to build capacity and to run courses for talented young Afghans who could be deployed to ministries as spokespersons.

The Chair: Could you expand on what you think will happen at the July conference and what you would like to see happen?

Les gens ont dit être très préoccupés de la situation lorsqu'ils ont appris que leurs fonctions allaient être éliminées. Ces préoccupations ont été soulagées en partie par la création du Bureau canadien d'appui à la gouvernance, même s'il faut dire que ce dernier se concentrerait davantage sur l'idée de fournir des conseils techniques et non pas sur ce que l'ECS faisait.

Le sénateur Lang : Dans votre déclaration liminaire, vous avez dit que vous aviez plusieurs recommandations à formuler. Pourriez-vous nous dire en quoi elles consistent?

Bgén Labbé : J'ai fait allusion au fait que, du point de vue de la sécurité, je comprends tout à fait la volonté d'éliminer le groupement tactique. S'il est question de transférer la responsabilité première de la sécurité en Afghanistan et de s'assurer — comme le président Karzai l'a dit pendant son discours d'inauguration en novembre dernier, il souhaite avoir pris en charge dans cinq ans (comptés à partir de novembre 2009) la responsabilité totale de toute sécurité en Afghanistan —, nous avons un échéancier très serré à respecter, et il faut entraîner les Forces de sécurité nationales, la police et l'armée d'Afghanistan de même que d'autres éléments de la police et de l'armée en vue de s'assurer qu'ils sont à même d'assumer la responsabilité dès que possible.

L'OTAN a lancé le processus de transition dans le sens où il y a un cadre qui sera déposé à la conférence de Kaboul en juillet. La sécurité revêt une importance primordiale. Il est donc essentiel que nous travaillions davantage de concert avec les forces alliées et la FIAS. Je propose que nous continuions à entraîner la première brigade du 205^e Corps et que le Canada assume la responsabilité d'une deuxième brigade.

Dans le domaine du développement, je propose que nous continuions à travailler à des projets de premier plan. Le projet de barrage de Dahla et ses systèmes d'irrigation permettront d'approvisionner en eau 75 p. 100 de la population de la province de Kandahar. Cela va transformer radicalement la vie des gens en question. Nous devrions investir dans des programmes nationaux afghans ayant fait leurs preuves comme le Programme de solidarité nationale.

En fait de gouvernance, j'ai mentionné la possibilité que l'École de la fonction publique du Canada ou toute autre école au Canada travaille de concert avec la Commission de la fonction publique ici en Afghanistan.

Enfin, pour parler des communications stratégiques, il y a ce que l'ECS a créé à l'époque où nous étions là, soit le Centre d'information et des médias du gouvernement afghan. Ce centre fonctionne toujours; c'est l'élément qui perdure, mais qui a besoin d'un coup de main. Il serait merveilleux de faire venir quelques spécialistes canadiens en communications stratégiques pour faciliter les activités de ce centre, renforcer sa capacité et organiser des cours pour les jeunes Afghans talentueux qui deviendraient ensuite les porte-parole des ministères.

La présidente : Pouvez-vous nous en dire plus sur ce qui va se produire à la conférence de juillet selon vous et sur ce qu'il faudrait qu'il s'y produise à votre avis?

Brig.-Gen. Labbé: The Kabul conference is the second part of two conferences. You will recall the London conference that took place earlier this year hosted by the U.K. A series of deliverables from that conference were meant to be tabled at the next conference in Kabul, possibly from July 18 to 21. The conference will possibly be attended by individuals at the foreign ministers' level from a variety of donor nations, bringing in perhaps 70 different international organizations and nations. It will be a significant event hosted by the government of Afghanistan. It is real challenge in terms of security and also in its deliverables.

Therefore, the government has created clusters of ministries to be able to be more focused and to being able to deliver. One deliverable is a joint Afghan-NATO transition plan that would lay out the way ahead in terms of how transition would take place. Transition is not simply about security. It is also about governance and development with a view to ensure that when a province is transitioned, the process is irreversible, durable, lasting and credible for the people of Afghanistan.

Senator Manning: Thank you for your work abroad and that of the Canadian Armed Forces.

I spoke to a soldier several months ago and asked him what he thought was the most important job in Afghanistan. I expected a military answer, but he told me it was the job of a teacher to teach the people of Afghanistan about opportunities available with your help.

You talked earlier about public health, education and rural development. I come from a rural development background. Please elaborate on rural development. If Afghan people are to become self-sustaining through development of whatever is possible, what efforts are being put forward in Afghanistan for rural development?

Brig.-Gen. Labbé: There is an old saying in the army that when you are not on operations, the most important thing an army can do is to train. Therefore, it should come as no surprise that our officers, non-commissioned officers and soldiers in the Canadian Forces are excellent trainers.

As one looks at various nations deployed in Afghanistan, the Canadian Forces have gone the extra mile, as they always do. They do this because of the country and the culture they come from that makes them who they are and what they are. They do not simply do their job, they do it extremely well, and they excel at it. This is seen and commented on by all other contingents in theatre. Canadian soldiers are held in high esteem because we seem to have a knack for being able to coach, facilitate and mentor, and to do so in a way that is not patronizing or arrogant. This approach seems to work very well with Afghans.

In terms of rural development, our contributions are not particularly hands-on. CIDA has done fantastic work in Afghanistan to provide funding. For example, Canada was one of the first nations to contribute to the National Solidarity Programme, which is arguably the most successful development program here in Afghanistan bar none, including any international programs that exist here. From the beginning in 2003 when the

Bgén Labbé : La conférence de Kaboul est la deuxième d'une série de deux. Vous vous rappellerez que le Royaume-Uni a organisé la conférence de Londres cette année. Une série de produits livrables issus de cette conférence devaient être proposés à la prochaine conférence, à Kaboul, peut-être du 18 au 21 juillet. La conférence réunira peut-être des responsables du niveau de ministre des Affaires étrangères de divers pays donateurs, peut-être 70 pays et organismes internationaux différents. C'est un événement important dont le gouvernement d'Afghanistan sera l'hôte. C'est un véritable défi à relever quant à la sécurité et quant aux produits livrables aussi.

Le gouvernement a donc créé des groupes de ministères pour être mieux concentré sur la tâche et mieux apte à l'exécuter. Parmi les produits livrables, il y a la création d'un plan de transition Afghanistan-OTAN décrivant le déroulement de la transition. La transition ne se résume pas à une question de sécurité. Il faut songer aussi à la gouvernance et au développement qui permettront de s'assurer que, là où une province vit la transition prévue, le processus est irréversible, durable et digne de foi pour le peuple afghan.

Le sénateur Manning : Merci du travail que vous faites à l'étranger, le vôtre et celui des Forces armées canadiennes.

Je me suis entretenu avec un soldat il y a plusieurs mois de cela. Je lui ai demandé ce qui lui paraissait être le travail le plus important en Afghanistan. Je m'attendais à une réponse militaire, mais il m'a dit que c'était le travail d'enseignant — enseigner aux Afghans quelles sont les possibilités qui s'offrent à eux avec votre aide.

Vous avez parlé de santé publique, d'éducation et de développement rural. J'ai œuvré moi-même dans le développement rural. Veuillez nous en dire plus sur le développement rural. Pour que les Afghans deviennent autonomes grâce au développement de ce qui serait possible, quels sont les efforts déployés en Afghanistan au profit du développement rural?

Bgén Labbé : Il y a un adage dans l'armée : si vous ne participez pas à une opération, le mieux, c'est de former quelqu'un. Cela ne vous étonnera donc pas d'apprendre que nos officiers, nos sous-officiers et nos soldats des Forces canadiennes excellent dans le domaine de la formation.

Si on regarde les différents pays qui ont déployé des soldats en Afghanistan, on constate que les Forces canadiennes se sont distinguées par leur effort, comme toujours. S'ils le font, c'est que le pays et la culture dont ils sont issus ont fait d'eux ce qu'ils sont. Ils ne se contentent pas de faire leur travail; ils y excellent. Tous les autres contingents sur le théâtre des opérations le constatent et font la remarque. Les soldats canadiens sont tenus en haute estime parce que nous semblons maîtriser naturellement l'art d'encadrer, de faciliter le travail, et d'une façon qui n'est ni arrogante ni condescendante. C'est une approche qui semble très bien marcher auprès des Afghans.

Du point de vue du développement rural, nos contributions ne sont pas particulièrement « concrètes ». L'ACDI a fait un merveilleux travail en Afghanistan du point de vue du financement. Par exemple, le Canada a été un des premiers pays à contribuer au Programme de solidarité nationale, dont on peut faire valoir que c'est le programme de développement le plus fructueux ici en Afghanistan, et de loin, en comptant tous les programmes

Ministry of Rural Rehabilitation and Development established the National Solidarity Programme, Canada was at the front of the pack in funding this program. The program is now touted and cited as a success story around the world. Canada was part of that; that was our contribution. CIDA has also funded other programs in this ministry and other ministries with fantastic impact.

The approach of Canadian soldiers and Canadians across the board in various government departments — including the Royal Canadian Mounted Police, Correctional Service of Canada, et cetera — to working with Afghans, just as they would in any other country, sets up the Afghan government for success. Not every culture is ideally suited to coaching, mentoring and doing the job that our OMLTs do. The OMLTs — and I am sure you will have an opportunity to question Colonel Burt in detail — work well because our soldiers, officers and NCOs have a low-key and friendly, but firm, approach that results in tremendous capacity-building opportunities for the Afghans, whether it is with the Afghan National Security Forces or any other government department.

The Chair: Thank you. We will hear from Colonel Burt very shortly.

Senator Meighen: I think I was the only member of this committee who had the benefit of meeting you in February of 2008 at Kandahar Airfield, KAF, and you gave a briefing to the committee about the SAT operations at the time. We were all very impressed, I recall distinctly.

At that time, one of the clear concerns voiced to us was the deliverability of the aid funds and the difficulty of ensuring that the vast majority of those funds went to the places they were intended to go. We had difficulty finding examples of aid projects that were not delivered directly by the army; and we had difficulty identifying, for monies that came from Canada and were flowed through United Nations or the central government in Kabul, how much of it filtered down to the aid projects. Many changes have taken place in two and a half years, and I am sure it is a different scene today. Clearly, great progress has been made.

However, you mentioned in your remarks that it would be important for the Afghan government — and I can understand this — to have direct control over more than 20 per cent of the aid flowing in. I think that is right and proper.

Certainly, I do not think that Canada — or anywhere else, for that matter — should be in a position of lecturing Afghanistan on morality and probity in terms of handling of funds. After all, when our country was in its infancy in terms of demographic development, all sorts of shenanigans went on.

That being said, do you feel confident that if the 20 per cent were to rise to 50 per cent, given present circumstances, the monies would go to where they are intended and not be diverted in any significant way along the path?

internationaux. Dès le départ, en 2003, au moment où le ministère du Relèvement et du Développement rural a créé le Programme de solidarité nationale, le Canada s'est trouvé à la tête du peloton des bailleurs de fonds. Aujourd'hui, on vante les mérites du programme et on le cite comme histoire à succès partout dans le monde. Le Canada a fait partie de cela; c'était notre contribution. L'ACDI a également financé d'autres programmes au ministère en question et dans d'autres ministères avec des retombées extraordinaires.

L'approche employée par les soldats canadiens et les Canadiens, de façon générale, quel que soit l'organisme d'où ils proviennent — dont la Gendarmerie royale du Canada et le Service correctionnel du Canada — pour travailler avec les Afghans, comme ils l'auraient fait dans tout autre pays, a pavé la voie au succès du gouvernement afghan. Ce ne sont pas toutes les cultures qui sont parfaitement aptes à faire le travail d'encadrement et de mentor, à accomplir les tâches qui relèvent des ELMO. Les ELMO — je suis sûr que vous aurez l'occasion de demander des précisions à leur sujet au colonel Burt — réussissent bien parce que nos soldats, officiers et sous-officiers appliquent une approche discrète et amicale, mais ferme qui débouche sur d'incroyables occasions de renforcement de la capacité pour les Afghans, qu'il s'agisse des Forces de sécurité nationales afghanes ou d'un autre organisme gouvernemental.

La présidente : Merci. Nous allons entendre le colonel Burt très bientôt.

Le sénateur Meighen : Je crois que je suis le seul membre du comité à avoir eu le bonheur de vous rencontrer en février 2008 à l'aérodrome de Kandahar. À ce moment-là, vous avez donné au comité une séance d'information sur les opérations de l'ECS à l'époque. Nous avons tous été très impressionnés par l'affaire, je m'en souviens comme si c'était hier.

À ce moment-là, parmi les préoccupations qui nous avaient clairement été exposées, il y avait les problèmes d'aide, la difficulté de s'assurer que la grande majorité des fonds se retrouvent bel et bien entre les bonnes mains. Nous avons eu de la difficulté à trouver des exemples de projets d'aide dont l'administration ne relevait pas directement de l'armée; et nous avons eu de la difficulté à déterminer, dans le cas de fonds provenant du Canada et passant par les Nations Unies ou le gouvernement central de Kaboul, la part qui finissait bel et bien par être appliquée aux projets d'aide. De nombreux changements ont eu lieu en deux ans et demi, et je suis sûr que le tableau n'est plus le même aujourd'hui. Sans aucun doute, on a fait de grands progrès.

Vous avez tout de même mentionné, pendant votre déclaration, qu'il serait important que le gouvernement afghan — et je comprends cela — ait une emprise directe sur plus de 20 p. 100 de l'aide versée. Ce serait approprié à mon avis.

Certes, je ne crois pas que le Canada — ou quelque autre pays, d'ailleurs — puisse donner à l'Afghanistan des leçons sur la moralité, l'intégrité et la gestion des sommes d'argent. Après tout, à l'époque où notre pays était dans son enfance démographique, les manœuvres douteuses étaient abondantes.

Cela dit, si la proportion passait de 20 à 50 p. 100, dans la situation actuelle, croyez-vous que l'argent se rendrait bel et bien à destination, qu'il ne serait pas détourné de façon importante?

Brig.-Gen. Labbé: No, I cannot say that with my hand on my heart. The World Bank manages the Afghanistan Reconstruction Trust Fund, which donor nations put money into. The World Bank keeps a sharp eye on the money within that trust fund. Ministries then submit, in accordance with their budget for the forthcoming year, requests for money from the trust fund for a project or a program, which is then deposited into that ministry's float account.

To use the example of the MRRD, if they have a requirement for a certain amount of money for the National Solidarity Programme, they will ask for it and get \$30 million put into the float account for that program. The World Bank does verification missions to ensure that the \$30 million that went into the float account of National Solidarity Programme is in fact expended in accordance with the various activities in which the ministry is engaged. Every single transaction is registered.

Where you get corruption is when we foreigners get involved. It is our involvement, because we really do not know how things work in Afghanistan, that causes the more entrepreneurial Afghans to be able to take advantage of our naiveté. However, the National Solidarity Programme was created by Afghans, for Afghans, with Afghans. Fortunately, when the program was created, it was done by honest Afghans who knew what the loopholes might be, closed them all, and there are none.

Last year, the U.K. complained about \$1.32 million going missing in the National Solidarity Programme in Helmand. Minister Zia at the time deployed a team. They checked all the accounts, and they accounted for every penny. The World Bank performs verification on a regular basis of the various projects throughout the country. They have come back and said that they can account for virtually every single penny of the money spent by the various community development councils that are set up by this program.

Every time the program is audited by third party, international organizations, they come back and actually talk about the fact that they have accounted for every single penny given to the various accounts. We can do this, and this Afghan government can do it. However, we need to monitor them, and we need to let the Afghan government do the work and encourage them to do this work.

Senator Mercer: Thank you for your work on behalf of all Canadians.

You talked about our involvement in training an Afghan brigade and about the need for us to perhaps train another brigade. How many more brigades are needed to provide the stability necessary for the long-term survival of Afghanistan?

Brig.-Gen. Labbé: Senator, I am afraid I cannot answer that question. All I can say is that every time there are ministerials, whether foreign ministers, defence ministers or summits, there is

Bgén Labbé: Non, je ne jurerais pas là-dessus. La Banque mondiale gère le Fonds de reconstruction de l'Afghanistan, dans lequel les pays donateurs versent des fonds. La Banque mondiale surveille de très près l'argent qui se trouve dans ce fonds. En donnant pour référence leur budget pour l'année à venir, les ministères présentent des demandes d'argent au responsable du fonds pour le financement d'un projet ou d'un programme particulier, après quoi l'argent est versé dans le fonds de caisse du ministère.

En prenant comme exemple le MRDR, disons que là où ils ont besoin d'une certaine somme d'argent du Programme de solidarité nationale, les responsables du ministère en feront la demande et obtiendront que 30 millions de dollars soient versés dans le fonds de caisse du programme en question. La Banque mondiale effectue des vérifications pour s'assurer que les 30 millions de dollars versés dans le fonds de caisse du Programme de solidarité nationale sont bel et bien consacrés aux diverses activités du ministère. Chacune des opérations est inscrite.

Là où il y a corruption, c'est lorsque nous, étrangers, entrons en scène. C'est notre participation qui est en cause : nous ne savons vraiment pas comment les choses fonctionnent en Afghanistan, ce qui fait que les Afghans ayant l'esprit d'entreprise sont en mesure de profiter de notre naiveté. Tout de même, le Programme de solidarité nationale a été créé par les Afghans pour les Afghans avec des Afghans. Heureusement, la création du programme est le fait d'Afghans honnêtes qui ont su où les brèches pouvaient se trouver, qui les ont fermées toutes, et il n'y en a pas.

L'an dernier, le Royaume-Uni s'est plaint de ce que 1,32 million de dollars environ manquaient dans le compte du Programme de solidarité nationale dans la province de Helmand. Le ministre Zia a chargé une équipe d'étudier la question à l'époque. L'équipe a vérifié tous les comptes et a rendu compte de chaque sou qui avait été dépensé. La Banque mondiale effectue des contrôles périodiques des divers projets qui ont lieu dans l'ensemble du pays. Ces vérificateurs ont affirmé qu'ils peuvent rendre compte de pratiquement chaque sou qui est dépensé au pays par les divers conseils de développement communautaire établis dans le cadre de ce programme.

Chaque fois qu'une tierce partie, une organisation internationale, est chargée d'une vérification du programme, elle souligne le fait qu'elle peut rendre compte de chaque sou qui est versé dans les divers comptes. Nous pouvons le faire, et le gouvernement afghan en place peut le faire. Tout de même, nous devons exercer des contrôles sur les gens, et nous devons permettre au gouvernement afghan de faire le travail et l'encourager à faire ce travail.

Le sénateur Mercer: Merci du travail que vous faites, au nom de tous les Canadiens.

Vous avez parlé de notre participation à l'entraînement de la brigade afghane et de la nécessité pour nous d'entraîner peut-être une autre brigade. Combien d'autres brigades faudra-t-il pour en arriver à la stabilité nécessaire à la survie à long terme de l'Afghanistan?

Bgén Labbé: Sénateur, je crains de ne pouvoir répondre à cette question. Je peux seulement dire que, chaque fois qu'il y a une communication d'un ministre, qu'il s'agisse d'un ministre des

always a plea by the Supreme Allied Commander Europe or by generals from theatre here, saying that we need more trainers. We need more trainers because the sooner we can train the Afghan National Security Forces to assume responsibility for security right across the country, the sooner we can actually re-posture our forces and, in due course, as they mature, be able to slowly redeploy.

I say this only because I know that Canadians can do it probably better than most, and it would be a tremendous contribution by this country. A meeting of foreign ministers was held recently in Tallinn, Estonia, and yet again the Secretary General of NATO said that we are lacking trainers for the police.

We are still lacking trainers right across the board. We need to focus on training the Afghan National Security Forces, the ministries and Afghans' capacity building with to ensure that right across the board, across all ministries, they become capable of being self-sufficient.

Senator Dallaire: With the Combined Training Advisory Group-Army that Major-General Ward is the deputy of, do you see us investing much more in flushing that capability out, and all those schools and infrastructure, et cetera, including maybe bringing Afghans to Canada, to our schools, as an option, versus trying to take on another brigade at the tactical level?

Brig.-Gen. Labbé: Senator, the CSTC-Alpha that you referred to has been subsumed into what is now called, here in Afghanistan, the NATO Training Mission-Afghanistan, NTM-A, run by Lieutenant-General Caldwell. I am sure that others who are more qualified to do so can give you more detail in terms of that organization.

The NATO Training Mission-Afghanistan subsuming CSTC-Alpha was done to ensure greater unity of effort and purpose in training the Afghan National Security Forces. Major-General Ward is a key player in that organization, working to Lieutenant-General Caldwell.

There are gaps in NTM-A, here in Kabul, to which Canada, as part of a commitment to greater capacity building and the training effort, could significantly contribute, as well as to training teams deployed, whether they be with a brigade, a kandak battalion or mentoring police. That is certainly an area that could be examined by Canada as it looks at its posture beyond 2011.

Training in Canada poses certain issues, as does training in any other country overseas. The preference is to train here in Afghanistan, where the training is standardized and where we can focus in on a common approach to how we train the soldiers

Affaires étrangères, d'un ministre de la Défense ou de quelqu'un qui prend la parole à un sommet, le Commandant suprême des forces alliées en Europe ou les généraux qui se trouvent sur le terrain des opérations ici déclarent toujours qu'il nous faut plus de formateurs. Il nous faut plus de formateurs : plus nous enseignons rapidement aux Forces de sécurité nationales afghanes à assumer la responsabilité de la sécurité partout au pays, plus nous pouvons repositionner nos forces rapidement et, à un moment donné, à mesure que les Afghans gagnent en maturité, nous serons alors en mesure de redéployer lentement.

Je le dis seulement parce que je sais que les Canadiens sont probablement mieux aptes à le faire que la plupart des gens, et que ce serait une contribution énorme à la cause du pays. Il y a eu récemment une rencontre des ministres des Affaires étrangères à Tallinn, en Estonie. Encore une fois, à ce moment-là, le secrétaire général de l'OTAN a affirmé que nous manquons de personnel pour former la police.

Nous manquons encore de formateurs de tous genres. Nous devons nous attacher à l'entraînement des Forces de sécurité nationales afghanes, aux ministères et au renforcement de la capacité des Afghans afin de nous assurer que, de manière universelle, dans tous les ministères, les gens sont aptes à devenir autonomes.

Le sénateur Dallaire : En songeant au groupe consultatif sur l'instruction combinée dont le major-général Ward est le commandant adjoint, croyez-vous que nous allons investir beaucoup plus pour aménager cette capacité-là, toutes les écoles et l'infrastructure, et cetera et peut-être aussi faire venir au Canada des Afghans, dans nos écoles, comme option, plutôt que de prendre en charge une autre brigade au niveau tactique?

Bgén Labbé : Sénateur, le CSTC-Alpha auquel vous avez fait allusion a été intégré à ce qui s'appelle maintenant, ici en Afghanistan, la mission d'entraînement de l'OTAN en Afghanistan dont la direction est assurée par le lieutenant-général Caldwell. Je suis sûr que d'autres personnes plus qualifiées sauront vous donner davantage de précisions sur cette organisation.

L'absorption du CSTC-Alpha par la mission d'entraînement de l'OTAN en Afghanistan visait à mieux unifier les efforts et les objectifs d'entraînement des Forces de sécurité nationales afghanes. Le major-général Ward, élément clé de cette organisation, travaille de concert avec le lieutenant-général Caldwell.

La mission d'entraînement en question compte ici à Kaboul un certain nombre de lacunes que le Canada, dans le cadre de la promesse qu'il a faite de renforcer la capacité et d'intensifier l'effort de formation, pourrait combler en grande partie, sans compter la formation des équipes déployées, qu'elles fassent partie d'une brigade ou d'un *kandak*, c'est-à-dire un bataillon, ou travailler comme mentor auprès des policiers. C'est certainement un champ d'activités que le Canada pourrait envisager de prendre en charge après 2011.

L'entraînement au Canada pose certains problèmes, tout comme il le ferait dans n'importe quel autre pays. Il vaut mieux que l'entraînement se fasse ici en Afghanistan, où il est uniformisé et où nous pouvons appliquer une approche commune de formation des

of a battalion, or the police constables who eventually graduate and are deployed. Certainly for basic training, the preference would be to do it here in theatre.

Later on in life, as they progress in their careers, courses outside the country, as is the case in any other country in the world, are desirable and useful because they build a useful and professional development mix, which is good for the force.

The Chair: Thank you for your time today, or early morning for you in Kabul.

Brigadier-General Labbé is currently working as deputy to the NATO Senior Civilian Representative in Kabul. He has also worked, as you heard in his comments today, as the personal adviser to the Minister of Rural Rehabilitation and Development in Afghanistan, and received the Meritorious Service Cross in September 2005 for his work.

Thank you for joining us and for your time and words of advice and wisdom.

Brig.-Gen. Labbé: Thank you, Madam Chair.

The Chair: We are pleased to welcome Colonel Gregory Burt as our second witness today. He is Director of Future Security Analysis. He is originally from Newfoundland — so you can translate for one of our senators here. Colonel Burt is a member of the Royal 22^e Régiment, the famous Van Doos.

Colonel Burt has recently returned from Afghanistan, where he served from February to November of 2009, as Commander of Canada's Operational Mentor and Liaison Team. You will hear people talking about OMLTs, as did our previous guest, and that is where the acronym comes from. This particular OMLT is in Kandahar Province, which is where Colonel Burt serves.

Since 2006, our Canadian forces have been actively training the Afghan National Army at the individual and unit level. Headquartered at Kandahar Airfield, the OMLT acts as a liaison between the army and the Joint Task Force Afghanistan.

Colonel Burt, do you have any opening comments for us today?

Colonel Gregory D. Burt, Director of Future Security Analysis, National Defence: I have not tabled any documents. It is important that my tour is dated March to the end of October.

The Chair: We will correct those dates; thank you. You have returned to a new and different job, but we will focus a little on what you did do because we would like to get your experience on the ground there.

Why do you not start by painting a picture of what you actually did when you served with the OMLT?

soldats d'un bataillon ou des gendarmes qui finissent par obtenir leur diplôme et être déployés. Certes, il vaut mieux que l'entraînement de base se fasse ici sur le théâtre des opérations.

Plus tard, au fur et à mesure qu'une carrière progresse, il est souhaitable et utile d'assister à des cours en dehors du pays, comme cela se fait dans n'importe quel autre pays, étant donné que cela donne une formation faite d'éléments utiles et professionnels, ce qui est bon pour la force.

La présidente : Merci du temps que vous nous avez accordé cet après-midi ou, en ce début de matinée, de votre point de vue, à Kaboul.

Le brigadier-général Labbé travaille actuellement comme adjoint du haut représentant civil de l'OTAN à Kaboul. Il a aussi exercé, comme vous l'avez entendu dans les remarques qu'il a formulées aujourd'hui, les fonctions de conseiller personnel du ministre du Relèvement et du Développement rural en Afghanistan et a reçu la Croix du service méritoire en septembre 2005.

Merci de vous être joint à nous, du temps que vous nous avez accordé ainsi que des conseils et de la sagesse dont vous nous avez fait profiter.

Bgén Labbé : Merci, madame la présidente.

La présidente : Nous sommes heureux d'accueillir le colonel Gregory Burt, notre deuxième témoin aujourd'hui. Il est directeur, Analyse de la sécurité future. Il est originaire de Terre-Neuve — vous allez donc pouvoir faire la traduction pour un de nos sénateurs ici. Le colonel Burt est membre du Royal 22^e Régiment, les célèbres Van Doos.

Le colonel Burt est revenu récemment d'Afghanistan, où il a occupé de février à novembre 2009 les fonctions de commandant de l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel du Canada. Vous allez entendre les gens parler des ELMO, comme notre invité précédent l'a fait. Cette ELMO particulière se trouve dans la province de Kandahar, où le colonel Burt exerce ses fonctions.

Depuis 2006, nos forces canadiennes entraînent activement l'Armée nationale afghane individuellement ou au niveau de l'unité. Installée à l'aérodrome de Kandahar, l'ELMO assure la liaison entre l'armée et la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan.

Colonel Burt, avez-vous une déclaration liminaire à nous présenter aujourd'hui?

Colonel Gregory D. Burt, directeur, Analyse de la sécurité future, Défense nationale : Je n'ai pas déposé de documents. Il importe de souligner que ma période de service va de mars à la fin octobre.

La présidente : Nous allons corriger les dates; merci. Vous avez entamé des fonctions nouvelles et différentes, mais nous allons nous attacher un peu à ce que vous avez fait auparavant, étant donné que nous voulons profiter de l'expérience que vous avez acquise sur le terrain là-bas.

Pourquoi ne pas commencer par décrire en quoi consistaient vos tâches au moment où vous commandiez l'ELMO?

Col. Burt: The commanding officer of OMLT has at least four major roles.

The first role is mentoring the general commanding the brigade, namely, 1-205 Brigade, in his daily business, how he does things.

The second role is synchronizing with Task Force Kandahar, but while we were there, the Americans came with a strike brigade as well, so we had to synchronize our operations with them. Therefore, I had teams doing that as well.

I also had to ensure that the brigade as a whole was developing throughout, depending on their present capacities at each level, so building the capacity as a whole brigade.

As a commanding officer, I had about 200 soldiers and officers who I had to ensure were commanded by me and were given the direction and resources required to do their job.

Those are four key roles.

In the mentoring role, it is important that we understand how my predecessor set me up for success. As you said, we started in 2006. Every OMLT has improved, not because of people there but because of what our predecessors did for us. We set each other up for success. The OMLT has been a success story because it has, over three years, been built on a very good foundation. Every new commander followed the lead from his predecessor, and it has improved over time.

The Chair: To be clear, you go in with the Afghan forces into combat.

Col. Burt: Yes, we do.

Senator Dallaire: You are training about 200 troops from platoon to brigade level, if I am correct.

Col. Burt: It is from companies to brigade.

Senator Dallaire: Why do we not have two or three OMLTs there, given the investment in the combat side versus the investment of building capacity for the Afghans to run and build their own army?

Why is it that at your level you were the deputy or adviser to the brigade commander, but as we go higher up, the NATO people are the commanders and the Afghans are the deputies? One day NATO will leave, and the Afghans will have to command. Why are they not commanding with NATO advising?

Col. Burt: Brigadier-General Abdul Bashir commanded his brigade. It was not a deputy role; it was a mentoring role. I was never once upset with any decision he made. As a Canadian, I ensured that he understood all the imperatives around any of the decisions he made, and sometimes he was told from higher what to do as well. We did not command a brigade.

Col Burt : Le commandant de l'ELMO a au moins quatre grands rôles à jouer.

Le premier rôle consiste à servir de mentor au général qui est à la tête de la brigade, c'est-à-dire la 1^{re} brigade du 205^e Corps, tandis qu'il accomplit ses tâches quotidiennes, à se pencher sur la façon dont il a fait les choses.

Le deuxième rôle consiste à assurer la synchronisation avec la Force opérationnelle à Kandahar, mais, au moment où nous y étions, les Américains sont arrivés avec une brigade de Stryker, de sorte qu'il a fallu synchroniser nos opérations avec les leurs. Je commandais donc à des équipes qui s'occupaient de cela aussi.

Je devais aussi m'assurer que la brigade dans son ensemble se développait tout au long de l'exercice, selon les capacités à chaque niveau, donc que l'on renforçait la capacité de la brigade entière.

À titre de commandant, je devais m'assurer de bien veiller sur les 200 soldats et officiers sous mon commandement et de leur donner les consignes et les ressources nécessaires pour qu'ils fassent leur travail.

Voilà quatre rôles clés.

Dans le cas du rôle de mentor, il importe que nous comprenions ce que mon prédécesseur a fait pour préparer mon succès à moi. Comme vous l'avez dit, nous avons entamé l'exercice en 2006. Chaque ELMO s'est améliorée, non pas en raison des personnes présentes, mais plutôt en raison du travail accompli par nos prédécesseurs. Nous préparons le succès de l'autre. L'ELMO est une histoire à succès parce que, depuis trois ans, elle s'appuie sur une très bonne assise. Chaque nouveau commandant s'est aligné sur la voie tracée par son prédécesseur, et il y a eu amélioration au fil du temps.

La présidente : Pour être clair, vous combattez aux côtés des forces afghanes.

Col Burt : Oui, nous le faisons.

Le sénateur Dallaire : Vous entraînez quelque 200 soldats du niveau du peloton au niveau des brigades, si je ne m'abuse.

Col Burt : C'est des compagnies aux brigades.

Le sénateur Dallaire : Pourquoi n'avons-nous pas là deux ou trois ELMO, compte tenu de ce qu'il faut investir pour combattre, par rapport à ce qu'il faut investir pour renforcer la capacité, pour que les Afghans dirigent et développent leur propre armée?

Pourquoi êtes-vous l'adjoint ou le conseiller du commandant de la brigade, à votre niveau, mais, si on monte dans la hiérarchie, ce sont les gens de l'OTAN qui sont les commandants et les Afghans qui sont les adjoints? À un moment donné, l'OTAN partira, et les Afghans devront commander. Pourquoi n'est-ce pas eux qui commandent en recourant aux conseils de l'OTAN?

Col Burt : Le brigadier-général Abdul Bashir a commandé sa brigade. Il ne s'agissait pas d'un rôle d'adjoint; c'était un rôle de mentor. Pas une seule fois je n'ai été contrarié par une décision qu'il a prise. En tant que Canadien, je me suis assuré du fait qu'il saisissait tous les impératifs liés aux décisions qu'il prenait et, parfois, un supérieur hiérarchique lui disait quoi faire aussi. Nous ne commandions pas une brigade.

I tried to ensure that what he was trying to do in the area was synchronized with General Vance and what the Canadian task force was doing, and when the Americans came in, I made sure we were synchronized with them as well. It was clear that at every level we tried to do the same thing — not to take over.

I always say that our job as mentor is the hockey coach who tries to stay on the bench, but sometimes he has to get on the ice. That is important to understand. If you do get on the ice, it is not to score the goal. It is to show the example, and that is what our soldiers did at all levels — sometimes move the puck, get someone else to do the job or position or make the right pass to have someone else take over. That was our role on the ground, and only if all else failed did we have much more influence on what was happening on the battlefield. We only did that a couple of times in my tour, and before that we were doing it more. As an example of how good they have become, we are doing this less and less now. They are looking after their own situation.

Do not forget that the guy on the ground must not take over. If there is shooting happening, my officer — non-commissioned officers, NCOs, or soldiers in some cases — will have to, through an interpreter, tell the guy in charge that he may want to move his machine gun to another area while he is under fire himself but not take over. That was a difficult role for our guys.

[Translation]

Senator Dallaire: Why not have more than one?

Col. Burt: Because, given current resources, cuts would be necessary elsewhere, if there were more.

Senator Dallaire: Because of the limit?

Col. Burt: The limit is one thing. In the situation we were in, we started with two kandaks, then a third. We have a lot more kandaks than we did in the beginning — I am talking about Afghan battalions. Working with the Canadian task force also helped. Towards the end, Kandak 2 was working with the second battalion on a number of operations. Right now, there are more ANA units, and we are going beyond our ability to do much with them because it is important to have a Canadian tactical group or a combat tactical group close by given the situation.

[English]

Senator Segal: I know you do not want to engage in hypothetical questions, but let me put one to you in this way: Can you give us your sense of what someone who is now performing your function would do if they heard through the chain of command that the Government of Canada, in compliance with the resolution, was pulling combat troops out of Kandahar Province but would make available to your successor 300 to 400 Canadian Forces of different ranks, NCOs and the rest, to be exclusively devoted to the training function?

J'ai essayé de m'assurer que ce qu'il faisait dans le secteur était synchronisé avec les opérations du général Vance et de la force opérationnelle canadienne, et, lorsque les Américains sont arrivés, je me suis assuré du fait que nous synchronisions notre travail avec le leur aussi. Il était clair à tous les niveaux que nous essayions de faire de même — et non pas de prendre les commandes.

Je dis toujours que notre travail, comme mentor, est celui de l'entraîneur au hockey qui essaie de demeurer du côté du banc, mais qui, parfois, doit aller sur la glace. Il importe de comprendre cela. Si vous allez sur la glace, ce n'est pas pour aller compter un but. C'est pour montrer l'exemple, et c'est ce que nos soldats ont fait à tous les niveaux — faire circuler la rondelle, parfois, faire en sorte que quelqu'un d'autre fasse le travail ou fasse la bonne passe pour qu'une autre personne encore prenne le relais. C'était notre rôle sur le terrain, et c'est seulement dans les cas où tout le reste échouait que nous pouvions avoir quelque influence de plus sur ce qui se passait sur le champ de bataille. Nous n'avons fait cela que quelques fois pendant ma période de service; auparavant, nous le faisions davantage. Cela montre à quel point les Afghans sont devenus bons : nous faisons cela de moins en moins. Ils s'occupent de leur propre situation.

N'oubliez pas que le gars sur le terrain ne doit pas prendre les commandes de la situation. S'il y a échange de tirs, mon officier — sous-officier ou soldat, dans certains cas —, en passant par un interprète, devra dire au type qui commande qu'il voudra peut-être déplacer le fusil-mitrailleur sous les tirs mêmes, mais sans prendre les commandes de la situation. Ça s'est révélé être un rôle difficile pour nos gars.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Pourquoi ne pas en avoir plus qu'un?

Col Burt : Parce que les ressources, présentement, font en sorte que s'il y en avait plus, il faudrait couper ailleurs.

Le sénateur Dallaire : À cause de la limite?

Col Burt : La limite, c'est une chose. Aussi, dans le contexte dans lequel on était, on a commencé avec deux kandaks, ensuite une troisième. On a beaucoup plus de kandaks qu'on en avait au début — je parle de bataillons afghans. De travailler avec la force opérationnelle canadienne a aidé aussi. Vers la fin, Kandak 2 a travaillé de pair avec le deuxième bataillon sur plusieurs opérations. Présentement, il y a une croissance dans le nombre d'unités ANA et on outrepassa notre capacité de générer beaucoup parce qu'il est important d'avoir un groupe tactique canadien ou un groupe tactique de combat proche dans le contexte.

[Traduction]

Le sénateur Segal : Je sais que vous ne voulez pas vous lancer dans des questions théoriques, mais permettez-moi de vous poser la question suivante : que ferait selon vous une personne qui exerce maintenant vos fonctions en entendant dire par la chaîne de commandement que le gouvernement du Canada, conformément à la résolution adoptée, retirait de la province de Kandahar ses troupes de combat, mais en lui laissant 300 à 400 soldats de divers rangs, des sous-officiers et tout le reste, destinés à s'occuper exclusivement de la fonction d'entraînement? Est-ce que ce serait de

Would that be good news for your successor or would that be unhelpful news? Could he cope? Would he have the infrastructure to broaden the base of training, as Senator Dallaire sort of referenced in his questioning?

Col. Burt: The OMLT as it is right now, hypothetically, has many links with the battle group and the task force. For example, when a shark is going through the water and there are little fish by the side that feed off the shark's scraps. Without the big Canadian machine, we are almost on our own. All the maintenance for the vehicles is from the task force. We need our vehicles, or we cannot follow the Afghans. We need the guns. When you are out there and need some artillery support, we can call out our guns now. Yes, the American guns become available, but that will require the training together on radios and procedures that we do not have. Helicopters for the medical evacuations that we have to conduct come from the Americans, but a whole training bill accompanies that. Also, the medical assistance that we have in Canada is second to none, as far as I am concerned; I would want my Canadian medics with me from what I saw.

Hypothetically, yes, there is a possibility but there are certain caveats, and it would be more of a supply and technical help to support them. We need that chain, I believe. Some Americans can do it, yes, but our vehicles are different from the Americans, so another complete new vehicle set would be required, and that does not train very easily in theatre.

Senator Lang: We have heard, as you heard earlier, about governance and the frailty of it all and the weaknesses of the Afghan government. However, at the same time, Canadians are wondering just how long we should stay in Afghanistan if we were to revise our position that has already been taken. If it was revised, my question would be about the training of the Afghan forces. With the workforce that you have, would the Afghan forces be in a position to take full responsibility within five years?

Col. Burt: That is a very good question. I cannot answer it.

Senator Lang: I would like to hear your comments because you are on the ground.

Col. Burt: It was already announced by Brigadier-General Labbé that at the tactical level, they are very good soldiers. Many young NCOs and young officers are very good. As I said, General Bashir's 1-205 Brigade gets it. I am not convinced that other levels get it yet, but I know a lot of work is being done at the Regional Command South and at the ISAF level to get it joined together.

I am not aware of how much progress they have made at that level. I have not had any communications with my successor since I have been back. He has been quite busy doing his job over there. However, I know that the whole OMLT situation has evolved considerably. Many troops are over there now, so the number of

bonnes nouvelles pour votre successeur ou, au contraire, quelque chose de nuisible? Pourrait-il se tirer d'affaire? Disposerait-il de l'infrastructure nécessaire pour élargir la base d'entraînement, comme le sénateur Dallaire l'a plus ou moins évoqué en posant ses questions?

Col Burt : Sous sa forme actuelle, théoriquement, l'ELMO est liée de nombreuses façons au groupement tactique et à la force opérationnelle. C'est comme les petits poissons qui mangent les restes lorsqu'un requin s'alimente. En l'absence de la grosse machine canadienne, nous sommes presque laissés à nous-mêmes. C'est la force opérationnelle qui s'occupe toujours de l'entretien des véhicules. Nous avons besoin de nos véhicules, sinon nous ne pouvons suivre les Afghans. Nous avons besoin des fusils. Si vous avez besoin d'un soutien de la part de l'artillerie, nous pouvons sortir nos fusils. Oui, la force de feu américaine devient disponible, mais il faudra pour cela une formation sur l'utilisation des radios et les procédures à respecter. Les hélicoptères qui servent aux évacuations sanitaires que nous réalisons proviennent des Américains, mais il y a toute une facture d'entraînement à régler de ce point de vue. De même, l'aide médicale que nous avons au Canada n'a pas d'égale, si vous voulez mon avis; je voudrais garder mes techniciens médicaux canadiens à mes côtés.

Théoriquement, oui, c'est là une possibilité, mais il faut faire certaines mises en garde, et il faudrait s'attacher davantage aux questions de l'approvisionnement et de l'aide technique. Nous avons besoin de cette chaîne-là, à mon avis. Certains Américains peuvent assurer les services, oui, mais nos véhicules sont différents de ceux des Américains; ce serait donc une autre série de véhicules neufs qu'il faudrait acquérir, et la formation ne se fait pas très facilement sur le théâtre des opérations.

Le sénateur Lang : Comme vous venez de l'entendre plus tôt, nous avons entendu parler de gouvernance et de la fragilité de l'édifice et des faiblesses du gouvernement afghan. Tout de même, les Canadiens se demandent pendant quelle période nous devrions demeurer en Afghanistan si nous révisons la position que nous avons déjà adoptée. Si la position était révisée, ma question porterait sur l'entraînement des forces afghanes. Avec l'effectif à votre disposition, les forces aériennes seraient-elles en mesure d'assumer la pleine responsabilité des choses d'ici cinq ans?

Col Burt : Voilà une très bonne question. Je ne peux y répondre.

Le sénateur Lang : J'aimerais savoir ce que vous en pensez, vous qui êtes sur le terrain.

Col Burt : Le brigadier-général Labbé a déjà déclaré que ce sont de très bons soldats au niveau tactique. Bon nombre de jeunes sous-officiers et de jeunes officiers sont très bons. Comme je l'ai dit, la 1^{re} brigade du 205^e Corps du général Bashir saisit de quoi il retourne. Je ne suis pas convaincu que ce soit le cas aux autres niveaux, mais je sais qu'il y a beaucoup de travail qui se fait au Commandement régional (Sud) et au niveau de la FIAS pour fusionner l'ensemble.

Je ne suis pas sûr des progrès qu'ils ont pu réaliser à ce niveau-là. Je n'ai pas communiqué avec mon successeur depuis que je suis revenu. Il a été très occupé à faire son travail là-bas. Par contre, je sais que toute la situation de l'ELMO a sensiblement évolué. Il y a de nombreux soldats là-bas maintenant, si bien que le nombre de

Afghan troops with reference to coalition troops is almost 1 to 1 now — or perhaps even more coalition troops than Afghan troops. It is a very difficult situation to ensure that everyone has Afghan troops to lead in all of the operations.

Will it be five years? I answered this question in Calgary. How long is a piece of string? That is something you cannot predict. For example, an artillery school is missing at the institutional level. Our guys are teaching their people artillery from scratch, and we sometimes lose them to other tasks. These things at the institutional level in Canadian Forces Base Galetown, New Brunswick, or CFB Saint-Jean, Quebec, are not in combat, but it is preparing them to go. When we get the people, they have already gone through the basic training. We get them and, as I often say, their training is on-the-job training, and the targets shoot back. That is the difference.

Capacity building is going through the drills before you go out, and then you go out, and when you come back, you review how the operation went or how it did not go. From there you improve, and every time you go out, you get better at that. That is what our soldiers are doing in the OMLT, going out there in the face of danger. Providing value as an OMLT is not just about helping make the plan. It is when things do happen that you have the ability to call in third-dimension support: the helicopter to evacuate the wounded from the Afghan National Army, to help patch them up on the ground, to call in artillery or gunships to break the battle or bring it to the enemy. That is what we provide, and the Afghans are not there yet. They do not have their own aviation, and their artillery still has many challenges because many people are illiterate. We have been teaching them math and how to read and write. Can you imagine how much difference one degree of error with the guns makes?

They are doing well. They can fire illuminating for their own operations. They have a while to go because there is no institutional base. They get basic training, and then they are right in. They do not get basic arms training such as we have in Canada.

The Chair: When you went out, were you mostly in a firefight?

Col. Burt: Not me. I had only one experience personally, but I was out right after or within a couple of kilometres of firefights, or sometimes closer. I had at least two groups that, for a period of two months, were being fired at every day. During my six-month period — I did not calculate exactly — I think there was only three or four days or a month maximum that there was not something happening somewhere, and not just firefights but improvised explosive devices, IEDs, as well. As far as I am concerned, that is part of the deal.

soldats afghans par rapport au nombre de soldats membres de la coalition équivalait presque maintenant à un rapport de un pour un — sinon il y a peut-être plus de soldats du côté de la coalition que du côté des Afghans. Il est très difficile de faire en sorte que tous puissent compter sur des troupes afghanes pour diriger toutes les opérations.

Est-ce que cela pourra se faire d'ici cinq ans? J'ai répondu à cette question-là à Calgary. Quelle est la longueur d'un bout de ficelle? On ne saurait le prédire. Par exemple, il n'y a pas d'écoles d'artillerie au niveau institutionnel. Nos gars enseignent l'artillerie là-bas à partir de rien et, parfois, les gens sont envoyés à d'autres tâches. Au niveau institutionnel, ce sont des choses qui s'enseignent à la base des Forces canadiennes à Galetown, au Nouveau-Brunswick, ou à la base de Saint-Jean, au Québec, et qui ne relèvent pas du combat en tant que tel, mais qui préparent les soldats à faire leur travail. Lorsque les gens nous arrivent, ils ont déjà subi l'entraînement de base. Ils nous arrivent et, comme je le dis souvent, ils sont formés sur le terrain même, et les cibles tirent des coups de feu aussi. Voilà la différence.

Renforcer la capacité, c'est faire les exercices avant d'aller au combat, puis on y va et, au retour, on examine l'opération pour savoir si elle s'est déroulée ou non. De là, on s'améliore, et chaque fois qu'on va au combat, on devient meilleur. C'est ce que font nos soldats au sein de l'ELMO, au combat, devant le danger qu'il y a là. La valeur de l'ELMO ne réside pas seulement dans le fait d'aider à dresser le plan. C'est lorsque les choses se bousculent qu'il faut pouvoir recourir à une aide dite de troisième dimension : l'hélicoptère qui viendra chercher les blessés de l'Armée nationale afghane, avec les techniciens qui leur prodigueront des soins sur le terrain, vont pouvoir compter sur l'artillerie ou une canonnière pour porter un coup décisif dans une bataille ou attaquer carrément l'ennemi. C'est ce que nous faisons, et les Afghans n'y arrivent pas encore eux-mêmes. Ils ne comptent pas sur leur propre aviation, et leur artillerie a encore de nombreux problèmes à régler, étant donné que bien des gens sont illettrés. Nous leur enseignons l'arithmétique, la lecture et l'écriture. Pouvez-vous imaginer la différence que représente une erreur d'un seul degré quand on utilise un canon?

Ils se tirent bien d'affaire. Ils peuvent illuminer leurs propres opérations. Ils ont encore du chemin à faire, étant donné qu'il n'y a pas de base institutionnelle. Ils subissent leur entraînement de base, puis plongent. Ils ne reçoivent pas de formation de base sur le maniement des armes à feu comme nous le faisons au Canada.

La présidente : Lorsque vous êtes sorti, vous avez connu surtout des échanges de feu?

Col Burt : Pas moi. J'en ai connu un personnellement, mais je me suis trouvé sur les lieux tout de suite après un échange de feu ou encore je me suis trouvé à quelques kilomètres de l'échange, parfois plus près que ça. J'ai au moins deux groupes qui, sur une période de deux mois, se faisaient tirer dessus tous les jours. Durant mon séjour de six mois — je n'ai pas fait le calcul exact —, je crois qu'il y a eu trois ou quatre jours ou un mois au plus où il n'y a pas quelque chose qui se passait quelque part, et je ne parle pas seulement des échanges de feu, mais aussi des engins explosifs improvisés. Si vous voulez mon avis, cela fait partie de la chose.

[Translation]

Senator Pépin: We have heard from witnesses that it is easier to train a soldier than a police officer. Can you explain that to us?

Col. Burt: For a soldier, of course. I am a soldier; I am able to train a soldier more easily, but I am not trained to train a police officer. Yes, I understand the mechanisms of the rule of law and things of that nature. I can show a peace officer only what I think is right and how to survive on a battlefield because the Afghan police force is sometimes on a battlefield. A soldier will say that it is easier to train a soldier than a member of the RCMP. That is why the RCMP is in the theatre. There is a lot of focus on training the Afghan police force.

Senator Pépin: With the RCMP?

Col. Burt: With the RCMP, yes.

[English]

Senator Meighen: Colonel Burt, I think Senator Pépin touched on my question. As I understand it, the POMLTs, the Police Operational Mentor and Liaison Teams, were a unit of the OMLTs. To what extent can you comment on the success of those efforts? It is pretty clear that the OMLTs were quite an inspired concept and have just become better and better. The customer you are dealing with in the POMLTs is perhaps a more challenging customer. How successful has that been, and should we continue with those efforts?

Col. Burt: Until the end of 2011, yes.

Senator Meighen: Well, maybe afterwards, who knows, but you do not have to comment on that.

Col. Burt: When we started the POMLT, it was not just soldiers; it was military police as well. They have police training that bridges at least some of the gaps that we have as soldiers. I trained the group. When we got into theatre, we changed the focus. The second guy in charge would be military police, or vice versa. We have combat experience from the infantry soldiers or armoured, which I had at the time, paired off with military police, which have the peace agent understanding. Those two groups work together. As much as possible, when we talk about policing, it is the military police that gives lectures or training and mentors the Afghans when they go into the villages to speak to the people. When we talk about combat and manoeuvring, that is when the infantry personnel would show them that if we are in contact, this is how we get out of it.

Senator Meighen: The Afghan National Police are used as combat units, are they not?

Col. Burt: Not as combat units.

Senator Meighen: As auxiliary forces?

[Français]

Le sénateur Pépin : Les témoins nous ont dit qu'il est plus facile de former un soldat qu'un agent de police. Est-ce que vous pouvez nous expliquer ce que cela veut dire?

Col Burt : Pour un soldat, c'est sûr. Je suis un soldat, je suis capable d'entraîner un soldat plus facilement, mais je ne suis pas entraîné pour former un policier. Oui, je comprends les mécanismes de la primauté du droit et des affaires. Je peux seulement montrer à un agent de la paix ce que moi, je pense être correct et comment survivre sur un champ de bataille parce que la police afghane est parfois sur un champ de bataille. Un soldat va dire qu'il est plus facile d'entraîner un soldat qu'un membre de la GRC. C'est pourquoi les membres de la GRC sont dans le théâtre. On a beaucoup mis l'accent sur l'entraînement de la police afghane.

Le sénateur Pépin : Avec la GRC?

Col Burt : Avec la GRC, oui.

[Traduction]

Le sénateur Meighen : Colonel Burt, je crois que le sénateur Pépin a effleuré ma question. Si je comprends bien, les ELMOP, les Équipes de liaison et de mentorat opérationnel de police, faisaient partie des ELMO. Dans quelle mesure pouvez-vous parler du succès des efforts déployés là? Il est assez évident que les ELMO représentent un concept assez inspiré qu'elles n'ont fait que s'améliorer. Le client auquel vous avez affaire dans ce cas est peut-être un peu plus difficile. Jusqu'à quel point ont-elles été un succès et est-ce que nous devrions continuer ces efforts?

Col Burt : Jusqu'à la fin de 2011, oui.

Le sénateur Meighen : Eh bien, peut-être après, qui sait, mais vous n'avez pas à réagir à cela.

Col Burt : À l'époque où nous avons lancé l'ELMOP, il n'était pas uniquement question de soldats; il était question de la police militaire aussi. Cette dernière a subi un entraînement policier qui comble certaines des lacunes que nous avons en tant que soldats. J'ai entraîné ce groupe-là. Arrivés sur le théâtre des opérations, nous avons corrigé le tir. C'est le membre de la police militaire qui devenait le deuxième responsable ou inversement. Il y a une expérience des combats du côté des fantassins ou des blindés; à l'époque, j'avais jumelé les gens avec la police militaire, de sorte que l'agent de la paix puisse comprendre. Ces deux groupes-là travaillent ensemble. Dans la mesure du possible, là où il est question d'affaires policières, c'est la police militaire qui donne des conférences ou dispense une formation aux Afghans, qui agit comme mentor auprès d'eux, lorsqu'on va dans les villages pour parler aux gens. S'il est question de combat et de manœuvres, c'est là que le personnel d'infanterie entre en scène pour montrer que, en cas d'affrontement, voici comment on se tire d'affaire.

Le sénateur Meighen : La Police nationale afghane est utilisée à la manière d'unités de combat, n'est-ce pas?

Col Burt : Pas comme unités de combat.

Le sénateur Meighen : Comme forces auxiliaires?

Col. Burt: They are used as police forces. With any operation we did, as much as possible, the Afghan National Army would not go into any of the houses or compounds first; it would be the Afghan National Police. It is the same in Canada. We would not want our own soldiers going into our own villages. We do outer core. It was always focused on the Afghan National Police. When there was a hostile environment, this would change, but as much as possible we would do that. Before any coalition went into any house, the Afghan National Security Forces would be the priority.

Senator Manning: You may not be able to give full disclosure, but certainly post-2011, with respect to the timelines of training and mentoring to Afghans, in both the police and the army, in your view does mentoring have to continue on past 2011 for these individuals and the country of Afghanistan to be prepared to take care of themselves, more or less? Will they be ready in February 2011 to take control, in your view?

Col. Burt: No, they will not. We have come a long way in three years to build their new capacity and to take the leadership training to the other units being built. The Americans are working with us now. They understand the OMLT role and are training with us in theatre. As the units improve, they have fewer OMLT personnel and work more with the company. A full coalition company will work with the Afghan company, not cutting out but reducing the number of OMLT personnel required to do the job. This will take time. The OMLT personnel, per se, would be moved on to other units that require the basic training.

With respect to the numbers that they talk about having in the future, they will still need some mentoring at all levels.

The Chair: Did I hear you right to say that you are not just training the Afghans but are now training the Americans or other coalition forces?

Col. Burt: When I left, I had an American Embedded Training Team, ETT, come in with an extra *kandak*. We showed him how Canadians do it. I made sure he learned the same as we did. That is Canada's 1-205 Brigade, and we are proud of that. They were responsible for the elections.

As we move toward 2011, 1-205 Brigade has to keep some of the leadership there and will not need much mentoring. However, the new brigades that we are building will require mentoring and always the three-dimensional support. They do not have that capacity. They will be there for a while.

Senator Manning: What do you mean by that?

Col. Burt: As I said earlier, it is the artillery, medical evacuation, helicopter support and airships coming in and attacking. They do not have those resources to do that.

Col Burt : Elle sert de forces policières. Dans toute opération de notre part, autant que possible, l'Armée nationale afghane n'entrait pas en premier dans les maisons ou les complexes. C'est la Police nationale afghane qui le faisait. C'est la même chose au Canada. Nous ne voudrions pas que nos soldats entrent dans les villages. Nous restons à la périphérie. C'est toujours la Police nationale afghane qui était à l'avant-plan. Si on était en terrain hostile, cela changeait, mais, autant que possible, nous procédions de cette façon-là. Avant qu'un membre de la coalition ne pénètre dans une demeure quelconque, les Forces de la sécurité nationale afghane passaient en premier.

Le sénateur Manning : Vous n'allez peut-être pas être en mesure de tout dire, mais, certainement, après 2011, si on songe au calendrier de formation et au travail de mentorat effectué auprès des Afghans, tant dans la police que dans l'armée, à votre avis, le travail de mentor doit-il se poursuivre après 2011 pour que les personnes en question et le pays de l'Afghanistan soient prêts à se prendre en main, plus ou moins? Les gens vont-ils être prêts en février 2011 à prendre la situation en main, à votre avis?

Col Burt : Non, ils ne le seront pas. Nous avons fait en trois ans un long chemin pour édifier leur nouvelle capacité et dispenser la formation de direction aux autres unités qui se créent. Les Américains travaillent avec nous maintenant. Ils comprennent le rôle de l'ELMO et dispensent la formation avec nous sur le théâtre des opérations. Au fur et à mesure que les unités s'améliorent, elles comptent moins de membres de l'ELMO et travaillent davantage avec la compagnie. C'est une compagnie entière de la coalition qui travaille aux côtés de la compagnie afghane non pas pour éliminer la présence des membres de l'ELMO, mais plutôt pour en réduire le nombre qu'il faut pour faire le travail. Cela prendra du temps. Le personnel de l'ELMO, lui, intégrera d'autres unités où il faut un entraînement de base.

Si on songe aux nombres qu'ils envisagent pour l'avenir, disons qu'ils ont encore besoin de mentorat à tous les niveaux.

La présidente : Est-ce que je vous ai bien entendu dire que vous formez non seulement les Afghans, mais également les Américains et d'autres forces de la coalition?

Col Burt : Lorsque je suis parti, j'avais accueilli une équipe de formation intégrée américaine avec un *kandak* de plus. Nous lui avons montré comment les Canadiens procèdent. Je me suis assuré qu'elle apprenait les mêmes choses que nous. Il s'agit de la brigade 1-205, et nous en sommes fiers. C'est cette brigade qui s'est occupée des élections.

D'ici 2011, la brigade 1-205 doit continuer de diriger là-bas et n'aura pas besoin de beaucoup de mentorat. Cependant, les nouvelles brigades que nous sommes en train de constituer en auront besoin et auront toujours besoin du soutien tridimensionnel. Elles n'ont pas cette capacité. Elles seront là-bas pendant un certain temps.

Le sénateur Manning : Que voulez-vous dire?

Col Burt : Comme je l'ai dit plus tôt, il s'agit de l'artillerie, de l'évacuation sanitaire, du soutien hélicoptère et des avions qui arrivent et qui attaquent. Ils n'ont pas les ressources pour faire cela.

When we are talking about an Afghan national brigade that is tactically sound, they are able to do everything: plan, execute and sustain their operations. However, we still provide third-dimension support, which they are still building. The artillery is getting close, but they still have further to go because of the illiteracy, and they do not have an institution. Some of the leadership training that we do for the artillery is required for the new infantry. There is always a cycle going back again. We need to institutionalize some of these support arms to provide that third dimension.

Senator Cordy: Thank you for being with us today.

The OMLT is a wonderful way to go in training the Afghan people. You used the analogy of the hockey coach. As a former teacher, I used to say that the teacher should be the guide on the side and not the sage on the stage, which seems to be what you are doing.

The training, advising, modelling and attitudes are an excellent way for people to learn. However, everyone comes to learning at a different stage. You made reference briefly to literacy, reading and writing. If, in fact, they are going to take over leadership roles in the Afghan army, then they will have to be literate.

Where do you start? I know the part about taking them out and training and working with them. However, what do you do before that, since everyone comes to you at a different point?

Col. Burt: I apologize if I gave the impression that they are all illiterate. The members of the officer corps are very literate. They can write orders, and we made sure that orders were written, as much as possible. They are meticulous in accounting, and especially with personnel. Auditors come down from Kabul to check their books.

The members of the officer corps, as far as I am concerned, are literate in many aspects; it is their planning for operations that we are teaching them how to do. Canada is heading up a staff college in Kabul, which teaches them the military writing style for orders, et cetera. That is one of the things Canadians are doing in Kabul at the moment. Some of their senior officers go through commanding officer courses and learn tactics and operational art at their level. There is a large degree of literacy.

We start at junior leader training, how to train and survive in the field for the young NCOs. We were trying to give the reconnaissance platoon a course, but they did not know how to read. How can you read a map if you do not know how to read? We had to go back a step and start there. A course that should take about three weeks took two and a half months, but we had them reading.

Pour que la brigade nationale afghane soit adéquate sur le plan tactique, elle doit être capable de faire tout, c'est-à-dire de planifier, d'exécuter et de maintenir ses opérations. Cependant, nous fournissons encore la troisième dimension du soutien, qu'elle est encore en train de mettre au point. L'artillerie est presque à niveau, mais il reste encore du travail à faire à cause de l'analphabétisme, et les Afghans n'ont pas d'établissement. Une partie de la formation de dirigeants que nous offrons pour l'artillerie est nécessaire pour la nouvelle infanterie. C'est un cycle qui recommence chaque fois. Nous devons institutionnaliser certaines de ces composantes de soutien pour pouvoir fournir cette troisième dimension.

Le sénateur Cordy : Merci d'être parmi nous aujourd'hui.

L'ELMO est une excellente façon de procéder pour former les Afghans. Vous l'avez comparée à l'entraîneur d'une équipe de hockey. Quand j'étais enseignant, je disais toujours qu'un enseignant devrait être un guide discret, et non un sage qui occupe toute la scène, et il semble que vous suiviez ce principe.

La formation, les conseils, le modelage et les attitudes sont une excellente façon pour les gens d'apprendre. Cependant, tout le monde commence son apprentissage à une étape différente. Vous avez parlé brièvement de l'alphabétisation, de la lecture et de l'écriture. Si les gens dont nous parlons doivent bel et bien assumer à leur tour des rôles de dirigeants au sein de l'armée afghane, ils doivent savoir lire et écrire.

Par où commencez-vous? Je sais que vous les amenez, leur donnez une formation et travaillez avec eux. Cependant, que faites-vous avant cela, puisqu'ils se présentent tous devant vous avec des connaissances différentes?

Col Burt : Je suis désolé si j'ai laissé entendre qu'ils sont tous analphabètes. Les membres du corps des officiers savent très bien lire et écrire. Ils sont capables de rédiger les ordres, et nous nous sommes assurés que les ordres étaient écrits, le plus possible. Ils sont méticuleux dans leur travail de comptabilité, et surtout avec le personnel. Les vérificateurs viennent de Kaboul pour vérifier leurs livres.

Pour moi, les membres du corps des officiers possèdent les connaissances voulues à de nombreux égards; c'est la façon de planifier les opérations que nous leur enseignons. Le Canada dirige un collège d'état-major à Kaboul, où on leur enseigne à rédiger des ordres dans le style militaire, et ainsi de suite. C'est l'une des choses que les Canadiens font à Kaboul en ce moment. Certains officiers supérieurs afghans suivent des cours pour les commandants et apprennent la tactique et l'art opérationnel à leur niveau. Ils sont nombreux à savoir lire et écrire.

Nous commençons par la formation de chefs subalternes sur l'entraînement et la survie sur le terrain pour les jeunes sous-officiers. Nous avons essayé de donner un cours au peloton de reconnaissance, mais les soldats ne savaient pas lire. Comment peut-on s'orienter à l'aide d'une carte si on ne sait pas lire? Nous avons dû faire un pas en arrière et commencer par ça. Un cours qui aurait dû prendre environ trois semaines a pris deux mois et demi, mais nous avons réussi à faire en sorte qu'ils puissent lire.

Senator Cordy: Going back to Senator Manning's comment, in February of 2011, will the OMLT be considered military or developmental? Will they be asked to leave?

You talked about explaining to the Americans or almost mentoring the Americans about the type of things that you are doing. Are there other NATO countries that are doing this type of mentoring?

Col. Burt: Yes, many countries are doing mentoring. The British units are there, the Dutch, and the Australians. Many NATO countries are doing mentoring at different levels and in different areas. The French have a team in the north. I do not have all the details of each mentoring team.

Senator Cordy: We are talking about leaving Afghanistan at the end of February. Would OMLT be considered a developmental operation or a military operation? It is done with the military.

Col. Burt: The mentoring team is operations. For training, you go back behind the wire. You do not go outside the wire; you just do training. It is not what we would call pure combat, but you are still in a risky area.

Senator Mercer: Colonel, thank you for being here.

I want to go back to a question that I asked the earlier witness, Brigadier-General Labbé. He talked about our training of the Afghan brigade. My question to him was how many brigades it will take to provide the stability needed to make Afghanistan a stable country.

Do you have an answer to that? How far away are we from helping them provide for their own security? How many more brigades need to be trained before security is achieved?

Col. Burt: That is a hypothetical question in one sense because as we provide stability to a certain area and as the police improve, then that brigade can move to provide security elsewhere. I cannot answer that question with specific numbers. I know that the first step is Afghan National Army units with the Afghan National Police. As the police numbers increase, there is an offset. Each province has different challenges, so I do not know the exact numbers. Certainly, General Bashir would have liked another brigade in the area where he was. Kandahar should have two national brigades in his mind, but that is hypothetical. It is important to have the Afghan National Army in the area where we were.

Senator Lang: I refer to a press statement that was released April 29 in the *Washington Post*, which goes back to security. Could you explain where we started three years ago, where we are today and where we are going? The article states that of the 121 Afghan districts considered crucial to winning the war,

Le sénateur Cordy : Pour en revenir au commentaire du sénateur Manning, en février 2011, les activités de l'ELMO seront-elles considérées comme étant militaires ou de formation? Demandra-t-on à l'ELMO de partir?

Vous avez parlé d'expliquer aux Américains le genre de choses que vous faites ou presque de les encadrer à cet égard. Y a-t-il d'autres pays de l'OTAN qui offrent ce genre de mentorat?

Col Burt : Oui, de nombreux pays font du mentorat. Les unités britanniques sont là, comme les Hollandais et les Australiens. Bon nombre de pays membres de l'OTAN font du mentorat à différents égards et dans des régions différentes. Il y a une équipe française dans le Nord. Je ne connais pas les détails concernant chacune des équipes de mentorat.

Le sénateur Cordy : Nous parlons de quitter l'Afghanistan à la fin de février. L'ELMO serait-elle considérée comme une opération de formation ou comme une opération militaire? Elle travaille auprès de l'armée.

Col Burt : L'équipe de mentorat fait partie des opérations. Pour la formation, on revient dans la zone sécurisée. On n'en sort pas et on ne fait que de la formation. Ce n'est pas ce que nous appellerions du pur combat, mais ça se passe quand même dans une zone dangereuse.

Le sénateur Mercer : Merci d'être ici, colonel.

Je veux vous poser une question que j'ai posée plus tôt à l'autre témoin, le brigadier-général Labbé. Il a parlé de la formation que nous offrons à la brigade afghane. La question que je lui ai posée, c'est : combien de brigades faudra-t-il pour faire de l'Afghanistan un pays stable?

Pouvez-vous répondre à cette question? Dans combien de temps les Afghans pourront-ils assurer leur propre sécurité? Combien de brigades faut-il encore former avant que la sécurité soit assurée?

Col Burt : C'est une question de nature hypothétique dans un sens parce que, lorsque nous stabilisons une région donnée et que la police devient plus efficace, alors la brigade en question peut aller assurer la sécurité ailleurs. Je ne peux pas répondre à cette question en vous donnant des chiffres précis. Je sais que la première étape, c'est des unités de l'Armée nationale afghane avec la Police nationale afghane. Lorsque le nombre de policiers augmente, il y a un contre-balancement. Chaque province est aux prises avec des problèmes différents, alors je ne connais pas les chiffres exacts. Il est certain que le général Bashir aurait aimé avoir une autre brigade dans la région où il se trouvait. Selon lui, il y aurait dû y avoir deux brigades nationales à Kandahar, mais c'est hypothétique. Il est important que l'Armée nationale afghane soit présente dans la région où nous étions.

Le sénateur Lang : Je me réfère à une déclaration à la presse publiée le 29 avril dans le *Washington Post* et qui a aussi trait à la sécurité. Pouvez-vous expliquer où nous avons commencé il y a trois ans, où nous en sommes aujourd'hui et vers où nous nous dirigeons? Selon l'article, il y a 121 districts en Afghanistan qui

29 districts are classified as being sympathetic to the government; 48 are sympathetic to the Taliban; and the remaining 44 are waiting to see which way the wind will blow.

In the past three years, we have gone from 5 to 10 sympathetic districts to 29 such districts. What will we do to get over the hump so that a majority of districts support NATO and the national Afghan cause? This is cause for concern. I would not want to be running as a candidate in an election there right now.

Col. Burt: I can speak about the Kandahar region. Remember that when Canadians arrived in Afghanistan in 2006, there were about 500 Afghan National Army troops. The Canadian battle group was alone in an area of 1500 square kilometres plus Kandahar City. From 2006 to 2009, we were basically holding a thin red line. I used to say that we have to mow the lawn and go back to our compounds. The lawn grows back again, so we would go out and mow it again. With the increase in troops, we can start doing proper counterinsurgency, which we could not do until 2009.

We had six kandaks, which equates 3,500 Afghan National Army troops, in the area in 2009, plus the Canadian battle group and the American battle brigade, which was another 3,000, in the same area. As I understand it, they have almost doubled that number since I left. With those numbers, we can begin to concentrate on the people. We used to leave after we cleared the enemy out, but then they would come back. Now, we are living in the villages with the people, the Afghan National Army, the Afghan National Police and the coalition forces.

The people show us where the IEDs are located. We find more than 80 per cent of them before they go off. It is a very high number. Living amongst the people creates the necessary sense of security. That is what we were doing when I left and, as I understand it, there is the same progress in counterinsurgency spreading into the Panjwaii area, where we were. One month after I left, a battle group went up to clear a village but the Taliban had left. The elders showed Canadian soldiers where all the IEDs were in the village, where Canadian soldiers are living now with the Afghan National Army. That presence is required for stability. Without it, the people are afraid because when the soldiers are not in the village, the Taliban come back at night and kill. Our presence has made a big difference.

The Chair: We are told by some Americans that we do that job best because we can move in smaller numbers. Many other countries, including America, cannot do that. I am speaking of moving three or four people into a village to stay with the people.

sont considérés comme étant essentiels pour gagner la guerre, dont 29 sont vus comme étant en faveur du gouvernement et 48, en faveur des talibans, alors que les 44 qui restent attendent de voir de quel côté le vent va tourner.

Au cours des trois dernières années, le nombre de districts en faveur du gouvernement est passé de cinq ou dix à 29. Qu'allons-nous faire pour arriver à ce qu'une majorité de districts soient en faveur de l'OTAN et la cause nationale afghane? C'est une source de préoccupation. Je ne voudrais pas être candidat à une élection là-bas en ce moment.

Col Burt : Je peux vous parler de la région de Kandahar. N'oubliez pas que, lorsque les Canadiens sont arrivés en Afghanistan en 2006, il y avait environ 500 soldats dans l'Armée nationale afghane. Le groupement tactique canadien était seul dans une région de 1 500 kilomètres carrés plus la ville de Kandahar. De 2006 à 2009, en gros, nous protégeons une mince ligne rouge. Je disais que nous devions arracher la mauvaise herbe et rentrer dans nos quartiers. Elle repoussait, alors nous sortions et l'arrachions de nouveau. Grâce à l'accroissement du nombre de soldats, nous pouvons commencer à prendre des mesures anti-insurrectionnelles adéquates, ce que nous ne pouvions pas faire avant 2009.

Nous avions six kandaks dans la région en 2009, ce qui équivaut à 3 500 soldats de l'Armée nationale afghane, plus le groupement tactique canadien et la brigade tactique américaine, c'est-à-dire encore 3 000 soldats, dans la même région. D'après ce que je sais, on a presque doublé ce chiffre depuis que je suis rentré. Avec cette quantité de soldats, nous pouvons commencer à nous concentrer sur les gens. Avant, nous partions après avoir chassé l'ennemi, mais il revenait. Aujourd'hui, nous vivons dans les villages avec les gens, avec les soldats de l'Armée nationale afghane, avec les agents de la Police nationale afghane et avec les membres des forces de coalition.

Les gens nous montrent où se trouvent les IED. Nous en trouvons plus de 80 p. 100 avant qu'ils n'exploient. C'est une proportion très élevée. Vivre parmi les gens crée le sentiment de sécurité nécessaire. C'est ce que nous faisons lorsque je suis parti, et, d'après ce que je sais, les choses évoluent de la même façon sur le plan de la contre-insurrection dans la région de Panjwaii, où nous nous trouvons. Un mois après mon départ, un groupement tactique est allé chasser les talibans d'un village, mais ils étaient déjà partis. Les aînés ont montré aux soldats canadiens où se trouvaient les IED dans le village, où les soldats canadiens vivent aujourd'hui avec les soldats de l'Armée nationale afghane. Cette présence est nécessaire pour assurer la stabilité. Sans elle, les gens ont peur, parce que, lorsque les soldats ne sont pas dans le village, les talibans reviennent la nuit et commettent des meurtres. Notre présence a vraiment changé les choses.

La présidente : Des Américains nous ont dit que c'est nous qui faisons le mieux ce travail parce que nous sommes en mesure de nous déplacer en petits groupes. Bon nombre de pays, y compris les États-Unis, ne peuvent pas faire cela. Je parle d'envoyer trois ou quatre personnes dans un village pour qu'elles y demeurent avec les gens.

Col. Burt: I believe the Americans are learning how to do it that way. General McChrystal is pushing it that way. After I left, they embedded Americans with the Canadians at all levels to learn how we do our business in the villages. They have a different risk tolerance, but a number of them would go out with four members of the Afghan National Army. I could go out with two members of the Afghan National Army, but they had to have four at minimum back then. However, I believe that has changed.

Senator Lang: From your evaluation and knowledge, would you say that the statistics I quoted earlier are fairly accurate?

Col. Burt: I could not come close to your answer on that.

Senator Segal: I will ask you to put on your present hat as Director of Future Security Analysis. How important is Afghanistan to Canada's security as we speak? We heard from one witness, retired Brigadier-General W. Donald Macnamara, who said that Canadian allied forces have been busy in that part of the world for a very long time for good, substantial and compelling historic reasons.

Your new role looks at the larger picture of where Afghanistan fits and the whole Afghanistan-Pakistan nuclear process. Do you have a view on this? Is it still a critical issue, or will it diminish in importance over time?

Col. Burt: My present job does not look at events per country. Rather, I look to the future and what we might need in 20 years. Many things can change in that length of time. I cannot say that I have any opinion on that national interest.

Senator Segal: In your judgment, is the capacity that we have built in Afghanistan through your services and those of other fine officers, enlisted personnel, NCOs and others needed in terms of our future security planning, notwithstanding that particular theatre but other theatres that might become important for us?

Col. Burt: I always finish my briefings with the fact that mentoring is training and fighting. Canadian soldiers are outstanding mentors. In my view, the OMLT principle is outstanding for future failed and failing states somewhere else. Yes, that principle should be brought forward.

Senator Dallaire: I once had reports of batteries from my regiment firing between 4,000 and 6,000 rounds of artillery over six months in support of operations in our area alone. Do you see the combat nature, in the context of the movement to greater capacity, of both the Afghan National Army and the American forces continuing at the current level or waning over the next year and a half?

Col Burt : Je crois que les Américains sont en train d'apprendre à le faire. Le général McChrystal fait des pressions en ce sens. Après mon départ, on a jumelé des Américains avec les Canadiens à tous les niveaux pour qu'ils puissent apprendre comment nous procédons dans les villages. Leur degré de tolérance au risque est différent, mais un certain nombre d'entre eux accompagnaient quatre membres de l'Armée nationale afghane. Je pourrais être accompagné de deux membres de l'Armée nationale afghane, mais, à l'époque, il fallait que ce soit quatre. Je pense cependant que ça a changé.

Le sénateur Lang : Selon votre estimation et vos connaissances, diriez-vous que les chiffres que j'ai cités tout à l'heure sont assez proches de la réalité?

Col Burt : Je ne pourrais vraiment pas vous répondre.

Le sénateur Segal : Je vais vous demander de répondre en tant que directeur, Analyse de la sécurité future, c'est-à-dire le poste que vous occupez actuellement. Quelle est l'importance de l'Afghanistan par rapport à la sécurité du Canada en ce moment? Un témoin que nous avons entendu, le brigadier-général à la retraite W. Donald Macnamara, nous a dit que les forces alliées canadiennes étaient présentes dans cette partie du monde depuis très longtemps pour des raisons historiques justes, importantes et convaincantes.

Dans le cadre de votre nouveau rôle, vous devez envisager de façon générale la place qui revient à l'Afghanistan et tout le processus nucléaire d'Afghanistan et du Pakistan. Avez-vous une opinion là-dessus? Est-ce encore un enjeu fondamental, ou est-ce que son importance va diminuer avec le temps?

Col Burt : Dans le cadre de mon poste actuel, je n'examine pas les événements qui se déroulent dans chacun des pays. J'envisage plutôt l'avenir et ce dont nous pourrions avoir besoin dans 20 ans. Beaucoup de choses peuvent changer en 20 ans. Je ne peux pas dire que j'ai une opinion sur cette question d'intérêt national.

Le sénateur Segal : Selon vous, est-ce que la capacité que nous avons mise au point en Afghanistan grâce à vos services et à ceux d'autres excellents officiers, gradés, hommes de troupes et sous-officiers, entre autres, est nécessaire pour notre planification en matière de sécurité, compte tenu non pas de ce théâtre d'opérations en particulier, mais plutôt d'autres théâtres d'opérations qui pourraient devenir importants pour nous?

Col Burt : Je termine toujours mes séances d'information en énonçant le fait que le mentorat, c'est la formation et le combat. Les soldats canadiens sont d'excellents mentors. À mon avis, le principe de l'ELMO serait un excellent principe à appliquer à d'autres États en déroute ou États non viables. Oui, ce principe devrait être conservé.

Le sénateur Dallaire : J'ai déjà reçu des rapports selon lesquels les batteries de mon régiment avaient tiré entre 4 000 et 6 000 coups de pièce d'artillerie sur une période de six mois à l'appui des opérations, dans notre région seulement. Dans le contexte du mouvement d'accroissement de la capacité, prévoyez-vous que l'Armée nationale afghane et les forces américaines maintiennent l'intensité des combats ou prévoyez-vous un déclin au cours de l'année et demie qui vient?

Col. Burt: Over the last couple of months, I noticed that there was much less use of artillery in the area that we have stabilized. Outside of that area, especially in the area of Zari and Panjwaii, there will still be a requirement for lots of lawn mowing.

Senator Dallaire: Will that continue for a time?

Col. Burt: It will continue until we have more people to provide greater stabilization. Remember that the area where many of these actions took place is outside the area of Kandahar Province, where we have 85 per cent support. It is to the west in an area where most of the population are pro-Taliban. It is a very volatile region. Currently, we are trying to protect the 85 per cent. However, a great deal of action will take place in that area to the west of Kandahar for a while, although I could not say how long. It will be until they begin to realize that the tide is turning.

The Chair: We have been asking you tough questions, so I will ask the final one.

Can you give us your insight into what the Taliban is? We all use the catch-all phrase, but you have seen it up close and personal. Could you give us some notions of the grey area?

Col. Burt: Based on my reading and studying, I have learned that different types exist. There are foreigners; young kids from Pakistan refugee camps who were brainwashed; and the accidental guerrilla. Some kids, even in North American cities, do not know the difference. They think it is okay to be part of a gang so that they can shoot at coalition people. We wrap them all together, but a soldier has to understand which ones are the enemy and which are not. Some members of the Taliban are kids that do not know what they are doing. They might realize that things are going wrong, but they feel they have to be in the gang simply because they are part of it. They do not know the big picture, and some brainwashing is happening, for example, saying that we are Russians or invading forces. You have the brainwashing and the foreign fighters coming in, so there is a mix of elements. I cannot give the numbers or anything, but it is a mixture. Right now, we call them the Taliban or the enemy.

The Chair: Of the three camps, who is the most dangerous for us on the ground?

Col. Burt: Anyone who has a rifle is dangerous.

The Chair: Well said. Thank you for your time and your comments today. It has been most helpful.

Col. Burt is currently is the Director of Future Security Analysis. We will have him back when we figure out what we need and what we will do looking 15 and 20 years ahead. He has recently returned from Afghanistan, where he served as

Col Burt : Au cours des deux ou trois derniers mois, j'ai remarqué qu'on utilise beaucoup moins l'artillerie dans la zone que nous avons stabilisée. En dehors de cette zone, surtout dans la région de Zari et de Panjwaii, il faudra encore arracher beaucoup de mauvaise herbe.

Le sénateur Dallaire : Est-ce que ça va continuer pendant longtemps?

Col Burt : Ça va continuer jusqu'à ce que nous ayons suffisamment de gens pour assurer une plus grande stabilité. N'oubliez pas que bon nombre de ces actions ont eu lieu à l'extérieur de la province de Kandahar, où nous avons l'appui de 85 p. 100 de la population. C'est à l'ouest qu'elles se sont déroulées, dans une région où la majeure partie de la population est pro-talibans. C'est une région très instable. En ce moment, nous essayons de protéger les 85 p. 100 en question. Cependant, une bonne partie de l'action va avoir lieu dans cette région à l'ouest de Kandahar pendant un certain temps, quoique je ne puisse pas vous dire pendant combien de temps. Ce sera jusqu'à ce qu'on commence à comprendre que le vent tourne.

La présidente : Nous vous avons posé des questions difficiles, alors je vais vous poser la dernière.

Pouvez-vous nous dire ce que sont les talibans selon vous? Nous utilisons tous cette expression générale, mais vous, vous les avez vus de près. Pouvez-vous nous donner quelques précisions par rapport à cette zone grise?

Col Burt : D'après mes lectures et mes recherches, il y en a différents types. Il y a des étrangers, des jeunes qui viennent des camps de réfugiés du Pakistan et qui ont subi un lavage de cerveau et ceux qui sont devenus combattants par accident. Il y a des jeunes, même dans les villes nord-américaines, qui ne voient pas la différence. Ils pensent que faire partie d'un gang pour pouvoir tirer sur les membres de la coalition est une bonne chose. Nous les mettons tous dans le même sac, mais un soldat doit repérer l'ennemi parmi eux. Certains talibans sont des jeunes qui ne savent pas ce qu'ils font. Ils se rendent peut-être compte que les choses vont mal, mais ils pensent qu'ils doivent faire partie du groupe simplement parce qu'ils en font partie. Ils n'ont pas de vue d'ensemble de la situation, et il y a un certain lavage de cerveau, par exemple lorsqu'on leur dit que nous sommes des Russes ou des envahisseurs. Il y a le lavage de cerveau et les combattants étrangers, alors c'est un mélange d'éléments. Je ne peux vous donner de chiffres ou quoi que ce soit d'autre, mais c'est un mélange. À l'heure actuelle, nous les appelons « les talibans » ou « l'ennemi ».

La présidente : Des trois camps, lequel est le plus dangereux pour nous sur le terrain?

Col Burt : Quiconque a un fusil est dangereux.

La présidente : Bien dit. Merci d'avoir pris le temps de venir ici et merci de vos commentaires. Ça a été très utile.

Le colonel Burt est actuellement directeur, Analyse de la sécurité future. Nous allons l'inviter de nouveau lorsque nous aurons déterminé de quoi nous avons besoin et ce que nous allons faire au cours des 15 ou 20 prochaines années. Il est récemment rentré

Commander of the Operational Mentor and Liaison Team, OMLT, in Kandahar Province.

Thank you for your work.

(The committee continued in camera.)

(The committee resumed in public.)

The Chair: We will change gears a little. We are very pleased to have with us General Victor E. Renuart — commonly known as Gene — who is with the United States Air Force, USAF. For us today, however, he is Commander of the North American Aerospace Defense Command, NORAD, and the United States Northern Command, NORTHCOM, both of which are headquartered at Peterson Air Force Base in Colorado. We will be coming down to visit you in July if you are still there.

General Renuart entered the USAF in 1971 and his many accomplishments include commanding the 76th Tactical Fighter Squadron during Operations Desert Shield and Desert Storm and overseeing the planning and execution of all joint and allied combat operations for Operations Enduring Freedom and Iraqi Freedom. General Renuart assumed the command of NORAD and NORTHCOM on March 23, 2007.

We have already heard from Lieutenant-General Duval, the Deputy Commander of NORAD, and so now we will big picture and begin.

Did you have any opening statements for us today?

General Victor E. Renuart, USAF, Commander, NORAD and United States Northern Command, North American Aerospace Defense Command: If I may, I do have a short statement I would like to share with you. Chair and honourable senators, thank you for opportunity to spend some time with you today and address some of the questions you may have.

As noted, I am the Commander of North American Aerospace Defense Command, or NORAD. In that role, I report to both the Canadian Chief of the Defence Staff, my good friend General Walt Natynczyk, and to the American Secretary of Defense, Dr. Robert Gates. To them, I am responsible for three principal NORAD missions: aerospace warning, aerospace control and maritime warning. I also serve as Commander of the United States Northern Command, NORTHCOM, which has as its mission those of homeland defence and defence support to civil authorities.

First, I will speak a moment about NORAD. While NORAD and U.S. Northern Command are separate commands, their missions are complementary as both often support the same events, for example, the Vancouver Winter Olympic Games, space shuttle launches and the North American Leaders' Summits. Our consolidated command centre allows me to direct their complementary operations from a single centre. Both of my

d'Afghanistan, où il a servi à titre de commandant de l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel, l'ELMO, dans la province de Kandahar.

Merci de votre travail.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

(Le comité reprend ses travaux en séance publique.)

La présidente : Nous allons un peu changer de sujet. C'est avec grand plaisir que nous recevons le général Victor E. Renuart, qu'on appelle habituellement Gene, de la United States Air Force, l'USAF. Il témoigne cependant aujourd'hui à titre de commandant du Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, NORAD, et du United States Northern Command, NORTHCOM, dont les quartiers généraux se trouvent à la base aérienne de Peterson, au Colorado. Nous allons vous rendre visite en juillet, si vous êtes toujours là-bas.

Le général Renuart est entré dans l'USAF en 1971, et il a entre autres commandé le 76^e Escadron d'appui tactique durant les opérations Bouclier du désert et Tempête du désert et supervisé la planification et l'exécution de toutes les opérations de combat interarmées et alliées pour les opérations Enduring Freedom et Iraqi Freedom. Le général Renuart commande la NORAD et le NORTHCOM depuis le 23 mars 2007.

Nous avons déjà entendu le témoignage du lieutenant-général Duval, commandant adjoint du NORAD, et nous allons donc maintenant adopter un point de vue global et commencer.

Avez-vous une déclaration préliminaire à faire?

Général Victor E. Renuart, USAF, commandant du NORAD et du United States Northern Command, commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord : Si vous le permettez, j'aimerais faire une courte déclaration. Madame la présidente, honorables sénateurs, merci de m'offrir l'occasion de passer du temps avec vous aujourd'hui et de répondre à vos questions.

Comme cela a été mentionné, je commande le Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord ou NORAD. À ce titre, je rends des comptes au chef d'état-major de la Défense du Canada, mon bon ami le général Walt Natynczyk, ainsi qu'au secrétaire américain à la défense, Robert Gates. Je suis responsable devant eux des trois principales missions du NORAD : l'alerte aérienne, le contrôle de l'espace aérien et l'alerte maritime. Je commande également le United States Northern Command, NORTHCOM, dont la mission est de défendre les territoires et de soutenir les autorités civiles.

Je vais commencer par parler un peu du NORAD. Le NORAD et le U.S. Northern Command sont des commandements distincts, mais leurs missions sont complémentaires, puisqu'ils apportent souvent leur soutien dans le cadre des mêmes événements, par exemple les Jeux olympiques d'hiver de Vancouver, les lancements de navettes spatiales et les sommets des leaders nord-américains. Notre centre de commandement

commands work regularly and well with our partners at Canada Command, Canada COM.

At NORAD and U.S. Northern Command, our focus is on North America, but our perspective really must be global. This includes the Arctic, the Caribbean and the great oceans to our east and west. It also focuses on global sources of aircraft missiles, nuclear weapons, terrorist threats and other vehicles and means of bringing threats to Canadian and American homelands. These threats can come from anywhere in the world, in any domain: in the air, on land, in the sea, space and cyber.

NORAD learned on September 11, 2001 that its traditional tactic or procedure or history, of looking outward was no longer enough. Since that day, not only have U.S. Northern Command and Canada Command been created, but NORAD has been transformed. Today, our working relationships and information-sharing with NAV CANADA and the American Federal Aviation Administration, FAA, are much closer. NORAD has many more air sovereignty alert sites and is approaching full operational capability in its maritime warning mission. NORAD is working closely with U.S. Northern Command and Canada Command to increase interoperability, information and intelligence-sharing, collaborative command and control and mutually supporting exercises across a whole spectrum of activities, to include focus on the Arctic.

Today, the business of aerospace warning control remains a steady one. During 2009, NORAD had 1,789 so-called "tracks of interest," or aircraft really deviating from the rules of the road. We diverted 93 of our fighters that might have already been in an air patrol to intercept these, plus scrambled 98 additional aircraft for separate events from alert positions. In these areas, we had 59 intercepts, some resulting in diversion of that aircraft to a civilian site to be met by appropriate law enforcement officials.

Because NORAD and NORTHCOM are operational military commands and not sources of national policy or funding for either the governments of Canada or the U.S., I will try to talk about NORAD's future strictly from an operational perspective.

Legacy fighters, tankers and airborne warning control aircraft in use today adequately meet the operational needs of the NORAD air sovereignty mission. However, recapitalization of these legacy aircraft is critical to the future success of NORAD.

While it is not the business of the commander of NORAD to tell Canadian or American armed services which aircraft to provide, it is my role to make our operational requirements for the future clear, and I have done so with services of both governments. Similarly, for the future, we must fix the current

integrated me permet de diriger les opérations complémentaires de ces deux commandements à partir d'un seul endroit. Mes deux commandements travaillent régulièrement et efficacement avec nos partenaires de Commandement Canada ou COM Canada.

Au NORAD et U.S. Northern Command, nous nous concentrons sur l'Amérique du Nord, mais nous devons envisager les choses du point de vue mondial. Ça inclut l'Arctique, les Caraïbes et les grands océans à l'est et à l'ouest. Nous nous concentrons aussi sur les sources mondiales de missiles lancés à partir d'un avion, d'armes nucléaires, de menaces terroristes et d'autres véhicules et moyens utilisés pour menacer le territoire canadien et le territoire américain. Ces menaces peuvent venir de partout dans le monde et de tous les milieux : l'air, la terre, la mer, l'espace et le cyberspace.

Le NORAD a appris le 11 septembre 2001 que sa tactique ou sa façon de faire les choses habituelle, c'est-à-dire de regarder vers l'extérieur, ne suffisait plus. Depuis ce jour, non seulement le U.S. Northern Command et Commandement Canada ont été créés, mais le NORAD a également été transformé. Aujourd'hui, nos relations de travail et d'échange d'information avec NAV CANADA et la Federal Aviation Administration des États-Unis, la FAA, sont beaucoup plus étroites. Le NORAD a beaucoup plus de centres d'alerte relative à la souveraineté aérienne qu'auparavant, et il aura bientôt atteint sa pleine capacité opérationnelle dans le cadre de sa mission d'alerte maritime. Le NORAD entretient une collaboration étroite avec le U.S. Northern Command et Commandement Canada dans le but d'accroître l'interopérabilité, l'échange d'information et de renseignement, le commandement et le contrôle en collaboration et des exercices de soutien mutuel touchant toute une gamme d'activités, afin de mettre l'accent sur l'Arctique.

Aujourd'hui, des activités d'alerte et de contrôle aérospatial demeurent stables. En 2009, le NORAD a relevé 1 789 pistes intéressantes, c'est-à-dire des cas d'avions ne respectant pas les règles de navigation. Nous avons interrompu le vol de 93 de nos chasseurs qui, à ce moment-là, pouvaient par exemple être en train d'effectuer une patrouille aérienne, pour intercepter ces avions, et nous avons fait décoller immédiatement 98 autres avions à partir de leur position d'alerte pour intervenir à l'occasion d'incidents distincts. Dans les régions en question, nous avons procédé à 59 interceptions, et, dans certains cas, l'avion a été escorté jusqu'à un aéroport civil et confié aux autorités concernées.

Comme le NORAD et le NORTHCOM sont des commandements opérationnels militaires, et non des sources de politiques ou de financement nationales pour le gouvernement du Canada ou pour celui des États-Unis, je vais essayer de parler de l'avenir du NORAD strictement du point de vue des opérations.

Les vieux chasseurs, avions ravitailleurs et avions d'alerte et de contrôle utilisés actuellement répondent adéquatement aux besoins opérationnels découlant de la mission de souveraineté aérienne du NORAD. Cependant, la réfection de ces vieux avions sera essentielle pour que le NORAD continue de connaître du succès.

Ce n'est pas mon rôle, comme commandant du NORAD de dire aux forces armées canadiennes ou américaines quels avions elles doivent fournir, mais c'est par contre mon rôle de préciser nos besoins opérationnels futurs, et je l'ai fait auprès des forces armées des deux pays. De même, pour l'avenir, nous devons régler

lack of an integrated air and cruise missile defence capability to counter threats from low-flying aircraft, unmanned aircraft and cruise missiles.

In the past year, NORAD and U.S. Northern Command, partnering closely with Canada Command, have worked in the American Joint Air Defense Operations-Homeland Joint Test Team, which is the operational sponsor for developing tactics, techniques, procedures and exercises for a deployable, integrated air defence system. Other initiatives underway include strengthening NORAD's future role in the integrated air domain awareness area. Next Generation Over-the-Horizon Radar Technical Risk Reduction Initiative is a keynote program that we are engaged in this year, as well as a long-range radar Service Life Extension Program, SLEP. Finally, building a collaborative interagency process for managing radar interference, such as from wind farms, has become a key initiative for our commands.

Our Tri Command Study process has made clear that there are potential opportunities to further expand the NORAD mandate. These might include air security, which is really being done de facto as part of the NORAD air defence mission, and maritime surveillance. These are areas where the governments of Canada and the United States are working to grow the long-proven advantage of mutual cooperation within the NORAD terms of reference.

Building on progress such as the U.S. Northern Command-Canada Command Civil Assistance Plan that we signed in February 2008, the commander of Canada Command and I have signed the Tri Command Vision, approved the Tri Command Communications Strategy, and signed the *Framework for Enhanced Military Cooperation among NORAD, USNORTHCOM, and Canada COM*. We developed a Tri Command Strategy that will implement this vision, among other actions in the coming years.

The three commands are working closely to grow our collaborative exercise program in the maritime domain and in the Arctic. As an example, U.S. Northern Command has accepted Canada's invitation to participate in Operation Nanook this summer, 2010.

Finally, as one small indicator of the importance of NORAD in the United States, I would like to mention that, just a few days ago on April 28, 2010, I had honour of presiding over the a ribbon-cutting for the new NORAD corridor and its permanent exhibit site in the halls of the Pentagon. The exhibit showcases the development, operations and success of the enduring NORAD relationship that has protected Canada and the United States for nearly 52 years. Chair, thank you for the opportunity to be with you today. I thank Canada for its support of NORAD, and I look forward to answering your questions.

le problème de l'absence de capacités de défense aérienne et contre les missiles de croisière intégrés pour faire face à la menace provenant des avions volant à basse altitude, des avions sans pilote et des missiles de croisière.

Au cours de la dernière année, le NORAD et le U.S. Northern Command, en étroite collaboration avec Commandement Canada, ont travaillé ensemble au sein de l'American Joint Air Defense Operations-Homeland Joint Test Team, qui est responsable, sur le plan opérationnel, de l'élaboration des tactiques, des techniques, des procédures et des exercices concernant un système de défense aérienne intégrée déployable. Parmi les autres initiatives en cours, il y a le renforcement du rôle du NORAD dans l'avenir quant à l'information sur le domaine aérien intégré. La Next Generation Over-the-Horizon Radar Technical Risk Reduction Initiative est l'un de nos programmes principaux cette année, tout comme un Service Life Extension Program ou SLEP concernant les radars à longue portée. Enfin, la mise au point d'un processus de collaboration entre les organismes pour la gestion de l'interférence radar, par exemple celle qui vient des parcs éoliens, est devenue une initiative clé pour nos commandements.

Notre processus d'étude des trois commandements a montré clairement qu'il y a encore des possibilités d'expansion du mandat du NORAD. Il y a entre autres la sécurité aérienne, qui est assurée de fait dans le cadre de la mission de défense aérienne du NORAD, et la surveillance maritime. Ce sont des domaines où les gouvernements du Canada et des États-Unis cherchent à accroître l'avantage depuis longtemps établi de la collaboration dans le cadre du mandat du NORAD.

À la suite de réalisations comme le Plan d'appui aux autorités civiles du U.S. Northern Command et de Commandement Canada, que nous avons approuvé en février 2008, le commandant de Commandement Canada et moi avons approuvé la Vision de trois commandements, la Stratégie de communication des trois commandements et le *Cadre d'amélioration de la coopération militaire entre le NORAD, l'USNORTHCOM et le COM Canada*. Nous avons élaboré une stratégie des trois commandements pour la concrétisation de cette vision, entre autres mesures pour les prochaines années.

Les trois commandements travaillent en étroite collaboration pour donner de l'expansion à notre programme d'exercice de collaboration dans le domaine maritime et dans l'Arctique. À titre d'exemple, le U.S. Northern Command a accepté l'invitation du Canada à participer à l'Opération Nanook au cours de l'été 2010.

Enfin, j'aimerais mentionner, pour vous donner une petite indication de l'importance du NORAD aux États-Unis, qu'il y a quelques jours seulement, le 28 avril 2010, plus précisément, j'ai eu l'honneur de présider la cérémonie d'inauguration du nouveau corridor du NORAD et de son exposition permanente dans les corridors du Pentagone. L'exposition porte sur les opérations menées par le NORAD, sur les succès qu'il a connus et sur la naissance du lien durable qui permet d'assurer la protection du Canada et des États-Unis depuis près de 52 ans. Madame la présidente, merci de m'avoir offert l'occasion d'être parmi vous aujourd'hui. Je remercie le Canada de son appui au NORAD, et c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

The Chair: Thank you.

Canada decided not to be part of the ballistic missile portion of NORAD. We are now talking about tri-command visions and strategies. Was life not easier when we only had NORAD?

Gen. Renuart: These relationships reflect the world we live in today. In some ways, life was rather simple in the “good old” Cold War days when the world was easily divided into east and west. Today we see that the threats that face all of our nations come from a broad variety of nation-state and non-nation-state actors.

For example, the Tri Command Study was a way to acknowledge that we had a more irregular world in our future. We wanted to find ways to collaborate more effectively across that broad spectrum.

With respect to missile defence, our two governments either had some or chose not to have discussions on the specifics of missile defence. However, within our operational headquarters every day, the very elements that made NORAD successful for 52 years — that of ballistic missile warning — are key in providing me, in my U.S. national hat, with an ability to respond in the event of a missile attack against North America.

Senator Dallaire: You referenced maritime warning. My question relates to both of your hats. NORAD is aerospace and not air defence command. This relates to space assets and the collating of intelligence from a variety of sources, which is of great interest to me. You now also have a ground responsibility.

For example, have you the ability to scramble U.S. Navy and Marine Corps aircraft in maritime surveillance? In NORTHCOM, have you authority to issue rules of engagement and to deploy ground forces with your colleague in Canada?

Gen. Renuart: Senator, you hit on an important point. No matter whether we are defending against an aerospace or maritime threat, fusion of intelligence is critically important to success.

We worked aggressively and increasingly in the last few years to find better ways to share intelligence — I speak primarily of the maritime domain because it is a good example of an emerging mission — about so-called “threats” in the maritime domain. This requires an understanding of who may generate those threats. The “we” in this case is a tri-command we, including U.S. Northern Command, NORAD and Canada Command.

La présidente : Merci.

Le Canada a décidé de ne pas prendre part au programme de défense antimissiles balistiques du NORAD. Nous parlons maintenant de visions et de stratégies des trois commandements. Les choses n'étaient-elles pas plus simples lorsqu'il y avait seulement le NORAD?

Gén Renuart : Ces relations reflètent le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. À certains égards, les choses étaient plus simples dans le bon vieux temps, si on veut, c'est-à-dire pendant la Guerre froide, quand le monde pouvait facilement être divisé selon l'axe est-ouest. Aujourd'hui, les menaces qui planent sur chacun de nos pays viennent de toutes sortes d'acteurs qui sont des États-nations ou qui n'en sont pas.

L'étude des trois commandements, par exemple, était une manière de reconnaître que le monde sera plus difficile à saisir dans l'avenir. Nous voulions trouver des façons plus efficaces de collaborer dans l'ensemble de ce vaste spectre.

En ce qui a trait à la défense antimissiles, nos deux gouvernements ont eu des discussions sur les détails de ce sujet ou ont choisi de ne pas en tenir. Cependant, à nos quartiers généraux opérationnels, chaque jour, ce sont les éléments mêmes qui ont contribué au succès du NORAD pendant 52 ans — c'est-à-dire la détection des missiles balistiques — qui sont essentiels pour me fournir, dans le rôle que je joue aux États-Unis à l'échelle nationale, la capacité de réagir en cas d'attaque de missiles contre l'Amérique du Nord.

Le sénateur Dallaire : Vous avez parlé de l'alerte maritime. Ma question concerne vos deux postes. Le NORAD est un commandement aérospatial, et non un commandement de défense aérienne. C'est lié à la question de l'infrastructure spatiale et de la collecte de renseignements auprès de diverses sources, qui m'intéresse beaucoup. Vous avez maintenant aussi une responsabilité quant à la surveillance terrestre.

Avez-vous, par exemple, la capacité de faire décoller immédiatement des avions de la marine et du Corps des Marines des États-Unis dans le cadre de la surveillance maritime? Au NORTHCOM, avez-vous le pouvoir d'établir des règles d'engagement et de déployer des forces terrestres avec votre collègue du Canada?

Gén Renuart : Sénateur, vous touchez un point important. Lorsque nous nous défendons contre une menace, peu importe si elle est d'origine aérospatiale ou maritime, la fusion des capacités de renseignement est essentielle au succès.

Depuis quelques années, nous cherchons de plus en plus activement de meilleures façons d'échanger du renseignement — je parle principalement du domaine maritime, parce que c'est un bon exemple d'une nouvelle mission — au sujet de prétendues « menaces » dans le domaine maritime. Cela suppose que nous comprenions d'où proviennent ces menaces. Le « nous » désigne les trois commandements, c'est-à-dire le U.S. Northern Command, le NORAD et Commandement Canada.

In today's world, it is less about a former member of the Warsaw Pact sailing their navies toward us — although we have seen some of that — and more about how weapons proliferation might allow a weapon of mass effect to be moved to our ports via commercial shipping.

Therefore, we have begun to grow this collaborative intelligence process into the private sector, to a degree, to share information with commercial shipping companies about ports they have visited and crew members. This is comparable to what happens with the commercial aviation industry.

This is a growing process. The National Maritime Intelligence Center, NMIC, run primarily by the United States Navy and United States Coast Guard, routinely shares information with the Canadian Navy and Canada Command about so-called “vessels of interest” at sea.

I have authority wearing my U.S. hat to ask the U.S. Secretary of Defence for forces to use in the maritime domain. We primarily, for air, continue to use our NORAD alert air forces because they are readily accessible. Currently, our United States Navy and United States Marine Corps do not sit on alert *per se*. That would not preclude me from asking, if I knew, for example, that there was a carrier strike group at sea, the secretary of defence for temporary operational control of those resources.

Rules of engagement become critical, especially if you begin to consider action against a non-military target in a law enforcement role. We consciously made a decision not to grab routinely whatever aircraft might be available. For this reason, we want our crews to be trained in the rules of engagement and the rules for the use of force. We want to ensure we have an apparatus to move intelligence information to those crews in a way that will be successful.

I am not limited by authorities. It is a function of the dialogue with national leaders on national intent to take action against some of these less traditional threats that might develop.

Senator Dallaire: I am glad to hear that the effort to be able to handle drones and long-range cruise missiles is now of technological interest to NORAD and other commands. Training of your front-line and dedicated forces presents a significant ethical and moral dilemma for those who find themselves having to open fire on a civilian target.

Within your command, have you the responsibility to work out those ethical dilemmas and to provide special training, or is it part of training your pilots from the outset?

Aujourd'hui, il s'agit moins de la possibilité qu'un ancien membre du Pacte de Varsovie lance sa marine contre nous — quoique nous ayons déjà vu ce genre de choses — que de la prolifération des armes qui pourrait permettre à une arme à effet de masse d'aboutir dans l'un de nos ports sur un navire marchand.

Ainsi, nous avons commencé à donner de l'ampleur à ce processus de collaboration à l'égard du renseignement dans le secteur privé, dans une certaine mesure, pour échanger de l'information avec les entreprises de navigation commerciales au sujet des ports où leurs navires vont et de leurs membres d'équipage. C'est comparable à ce qui se passe dans le secteur de l'aviation commerciale.

C'est un processus qui prend de l'ampleur. Le National Maritime Intelligence Center ou NMIC, qui est dirigé principalement par la marine et la Garde côtière américaine, échange régulièrement de l'information avec la marine canadienne et avec Commandement Canada au sujet de navires suspects en mer.

Dans le cadre du rôle que je joue aux États-Unis, je peux demander au secrétaire à la Défense de déployer des forces dans le domaine maritime. Pour ce qui est des airs, nous continuons d'utiliser principalement nos forces aériennes d'alerte du NORAD, parce qu'elles sont facilement accessibles. En ce moment, la marine et le Corps des Marines des États-Unis ne sont pas véritablement en alerte. Ça ne m'empêcherait pas de demander, si, par exemple, je savais qu'il y avait un groupe d'intervention — porte-avions en mer, au secrétaire à la défense de me remettre temporairement le commandement opérationnel de ces ressources.

Les règles d'engagement deviennent cruciales, surtout lorsqu'on commence à envisager une action contre une cible non militaire dans le cadre de l'application de la loi. Nous avons pris la décision de ne pas systématiquement nous accaparer les avions disponibles. Pour cette raison, nous voulons que nos équipages reçoivent une formation sur les règles d'engagement et sur les règles d'utilisation de la force. Nous voulons nous assurer de disposer d'un mécanisme pour transmettre les renseignements à ces équipages de façon efficace.

Je ne suis pas limité par les pouvoirs. C'est une fonction du dialogue avec les dirigeants du pays quant à l'intention du pays d'agir à l'égard de certaines de ces nouvelles menaces qui peuvent faire surface.

Le sénateur Dallaire : Je suis heureux d'entendre que les mesures de lutte contre les drones et les missiles de croisière à longue portée intéressent maintenant le NORAD et d'autres commandements sur le plan technologique. La formation de vos forces de première ligne et spécialisées pose un dilemme important, sur les plans éthique et moral, aux personnes qui doivent ouvrir le feu sur une cible civile.

Au sein de votre commandement, avez-vous la responsabilité de résoudre ces dilemmes éthiques et d'offrir une formation spéciale, ou est-ce que ça fait partie de la formation de vos pilotes dès le départ?

Gen. Renuart: Baseline training is done with all of our aircrew on both sides of the border — Canadian and U.S. — on rules of engagement and rules for the use of force. We modify training for the unique air sovereignty mission conducted for both Canada and the United States. Every pilot sitting on the alert line or launched into those missions has been tested and evaluated on his or her understanding of those rules of engagement. I am comfortable that both nations have invested the time in preparing for both the legal and personal impact of being asked to conduct such an operation.

Training does not make the task any easier. I have the responsibility for NORAD in both countries to make a recommendation to either the Chief of the Defence Staff or to the Secretary of Defence on whether we should interdict, engage or, ultimately, to shoot down an airliner. I do not look forward to that day; I hope we do not get there. However, it is a decision each nation will make, not the pilot in the cockpit or the individual commander.

Senator Meighen: Senator Dallaire asked a question about maritime warning that interested me.

First, I have a note here, and I am not seeking to find problems where there are not any. The notes suggest that, in the view of at least one Canadian naval captain, everyone agrees we have to share more information, and it is a great thing to do, but we have trouble figuring out how to do it. Would you agree with that?

Second, what is your view of the increased testing of NORAD defences by Russia, particularly in the North?

Gen. Renuart: First, about information-sharing, I think information-sharing is at the crux of everything our two nations do together. I have some technical frustration because I cannot always put my Canadian and U.S. team mates on the same computer system. Our U.S. SIPRNet — Secret Internet Protocol Router Network — has a releasable version. We are working technically to put the right software on that so the planning tools we need every day are available.

Having said that, we, the U.S., have some unique challenges as to who is on that from our civilian side as well, and we are working through the interesting discussion, from the civilian side, of including our closest military partners routinely on that.

Senator Meighen: Do you have a problem as well with releasing information to foreign nationals, or is that covered under the NORAD agreement?

Gen. Renuart: We have truly very little problem releasing information back and forth between our U.S. and Canadian partners. I have done this routinely. When I have information that I believe is important for either the Chief of the Defence Staff to know, or my Canadian deputy, I bring them in and brief them.

Gén. Renuart : Une formation de base est offerte à tous les membres d'équipage d'aéronefs des deux côtés de la frontière — au Canada et aux États-Unis — sur les règles d'engagement et les règles d'utilisation de la force. Nous modifions la formation en fonction de la mission particulière des deux pays par rapport à la souveraineté aérienne. Tous les pilotes qui sont en alerte ou qui sont appelés à participer à ces missions ont subi une évaluation fondée sur leur compréhension de ces règles d'engagement. Je peux dire sans craindre de me tromper que les deux pays ont consacré le temps nécessaire à la préparation aux répercussions juridiques et personnelles de la participation à ce genre d'opération.

La formation ne rend pas la tâche plus facile. J'ai la responsabilité de formuler une recommandation dans les deux pays au nom du NORAD à l'intention du chef d'état-major de la Défense ou du secrétaire à la Défense quant à l'interception ou à l'engagement ou, en dernier recours, au fait d'abattre un avion de ligne. Je n'ai pas hâte que ce jour arrive; j'espère que ça n'arrivera jamais. Cependant, c'est une décision qui sera prise par chacun des pays, et non par le pilote ou par le commandant concerné.

Le sénateur Meighen : Le sénateur Dallaire a posé une question au sujet de l'alerte maritime qui m'a intéressé.

Premièrement, j'ai une note ici — et je ne cherche pas à trouver des problèmes là où il n'y en a pas — selon cette note, donc, de l'avis d'au moins un capitaine de la marine canadienne, tout le monde est d'accord pour échanger davantage d'informations, et c'est une excellente chose à faire, mais nous avons de la difficulté à trouver comment le faire. Êtes-vous d'accord avec ça?

Deuxièmement, que pensez-vous de la mise à l'épreuve plus intense, par la Russie, des moyens de défense du NORAD, surtout dans le Nord?

Gén Renuart : D'abord, au sujet de l'échange d'information, je pense que c'est au cœur de tout ce que nos deux pays font ensemble. Je vis des frustrations sur le plan technique parce que je ne peux pas toujours faire en sorte que mes membres d'équipe canadiens et américains puissent utiliser le même système informatique. Notre réseau, le SIPRNet — Secret Internet Protocol Router Network — existe en version diffusable. Nous sommes en train d'effectuer un travail technique visant à ce que le bon logiciel soit installé de façon à ce que les outils de planification dont nous avons besoin tous les jours soient accessibles.

Cela dit, aux États-Unis, nous devons régler le problème particulier qui est de déterminer quels sont les civils qui doivent prendre part à cet échange d'information aussi, et nous sommes en train de tenir le débat intéressant, du côté civil, sur la participation régulière de nos partenaires militaires les plus proches à cet égard.

Le sénateur Meighen : Est-ce que la divulgation d'information à des étrangers pose problème aussi, ou est-ce que l'entente relative au NORAD prévoit cela?

Gén Renuart : Nous avons vraiment peu de problèmes quant au relai de l'information entre nos partenaires américains et canadiens. C'est quelque chose que j'ai fait très souvent. Lorsque je possède de l'information que je considère comme importante pour le chef d'état-major de la Défense, ou encore pour mon adjoint

By the way, there is also Canadian-only information that is resident in the headquarters, but we have worked out a method to share that to ensure that both have the information they need.

For me, the frustration is the technical piece, not the national desire or our operational desire. However, it is frustrating — I will use my maritime domain as an example — when I have a wonderful Canadian commander sitting next to a very capable and wonderful U.S. commander, and we have two separate systems to move information to them.

I do not want to go too far back into history, but I was the director of operations at the United States Central Command during all of the build-up to Afghanistan and to, then, Iraq. One of the real frustrations there was information-sharing, again, among our closest partners. Eventually, General Franks said that he was doing it. At that time, because of the urgency, he was supported. Now in a less urgent period, the people who do computer security, et cetera, have taken a more deliberate approach.

I will tell you that I am committed and continue to work every day so that we do not have gaps in information. I am very comfortable that we do not. In fact, what I find sometimes is that our civilian intelligence talk to each other, and our military intelligence agencies talk to each other. Sometimes the two of them do not meet in the middle. We are working through that. By the way, that happens both north and south of the border, so it is a challenge.

Technically, there is a version of so-called SIPRr, releasable SIPR, which will have all those planning tools, and it should be fielded in the not-too-distant future — I hope in the next year. In effect, that will eliminate what today are minor gaps in information-sharing.

What is interesting to me, and frustrating as well, is that the information actually moves, whether it is our space people working closely together, our intelligence agencies working directly with each other or our military working directly with each other, sometimes we just compartment among them, and this will help us in that regard.

With respect to your words, “testing by the Russians,” first, I have more than enough resources to deal with that. My personal view is that it is not a threat to our national defence. However, it is certainly an intrusion and a testing of our sovereignty and the airspace surrounding our nations. We have tried to find a balance between the days of the Cold War, where it was viewed as a direct threat, and today’s understanding, where we deal with a couple of different Russias out there. Without being overly provocative, we want to ensure that no one approaches the sovereignty airspace of either of our nations without knowing who they are, what they

canadien, je les fais venir et je les informe. En passant, il y a aussi au quartier général de l’information qui n’est accessible qu’aux Canadiens, mais nous avons trouvé une façon de nous assurer que les gens ont l’information dont ils ont besoin des deux côtés.

Ma frustration vient de l’aspect technique, et non de la volonté des pays ou de notre volonté sur le plan opérationnel. Cependant, c’est frustrant — je vais utiliser mon domaine maritime comme exemple — lorsqu’un excellent commandant canadien et un excellent commandant américain très compétents sont côte à côte et que nous avons deux systèmes distincts pour leur communiquer de l’information.

Je ne veux pas revenir trop loin en arrière, mais j’ai été directeur des opérations au Commandement central américain pendant toute la période qui a précédé l’intervention en Afghanistan, puis, par la suite, en Irak. L’une des choses vraiment frustrantes, à l’époque, c’était l’échange d’information, encore une fois, entre nos partenaires les plus proches. À un moment donné, le général Franks a dit qu’il diffusait l’information. À ce moment-là, vu l’urgence, on l’a appuyé. Maintenant que l’urgence est moins grande, les gens qui s’occupent de la sécurité informatique, et ainsi de suite, ont adopté une démarche plus délibérée.

Je vous dirais que je me consacre à cette tâche et que je continue tous les jours de faire en sorte qu’il n’y ait pas de manque d’information. Je suis convaincu qu’il n’y en a pas. En fait, ce que je constate parfois, c’est que nos services de renseignement civils se parlent et que nos services de renseignement militaires font la même chose. De temps à autre, l’un des deux ne fait pas son bout de chemin. Nous essayons de régler ça. En passant, ça arrive des deux côtés de la frontière, alors c’est difficile.

Techniquement, il existe une version de ce qu’on appelle le SIPRr, le SIPR diffusable, qui contiendra tous ces outils de planification et qui devrait être déployé dans un avenir assez proche — dans l’année qui vient j’espère. En fait, ce réseau va permettre d’éliminer les lacunes mineures qui subsistent dans l’échange d’information.

Ce que je trouve intéressant, et frustrant aussi, c’est que l’information circule bel et bien, que ce soit entre les gens de nos deux pays qui s’occupent de l’espace et qui travaillent en étroite collaboration, entre nos organismes de renseignement, qui travaillent directement l’un avec l’autre, comme nos armées, mais que, parfois, nous faisons des compartiments entre eux, et cela va nous aider à cet égard.

En ce qui concerne l’expression que vous avez utilisée, c’est-à-dire « mise à l’épreuve par les Russes », d’abord, j’ai des ressources amplement suffisantes pour composer avec ça. À mon avis, ce n’est pas une menace pour la défense nationale. Cependant, c’est clairement une intrusion et une mise à l’épreuve de notre souveraineté et de l’espace aérien de nos pays. Nous avons cherché à trouver l’équilibre entre l’époque de la Guerre froide, où c’était vu comme une menace directe, et l’idée d’aujourd’hui, c’est-à-dire l’idée que nous faisons face à deux ou trois Russies différentes. Sans être trop provocateurs, nous voulons

are doing and where they might be headed. That is the approach we have tried to take.

In fact, our most recent mission was more over the North Pole. Canadian CF-18s intercepted those Russian bombers, and those aircraft continued west and went home, handed off between Canadian and U.S. forces as we monitored them. I do not want to overreact because, in some ways, we have a collaborative relationship with the Russia Far East aviation. As an example, we will host a great counterterrorism exercise this summer called "Vigilant Eagle," where NORAD, both U.S. and Canadian forces and the Russian Far East aviation will collaborate on a simulated hijacked aircraft that will fly between Canadian, U.S. and Russian airspace. We will coordinate the command and control procedures necessary to monitor that, going in both directions; so from what would be U.S. airspace into Russia, and then Russian airspace into U.S. airspace and then on into Canadian airspace.

There are real opportunities for engagement with one of the Russias. However, it is prudent for us to continue to understand that there could be some development down the road where we have to be more cautious.

Senator Meighen: It seems in the early part of your answer on the matter of information-sharing that silos are still the great enemy of us all.

Gen. Renuart: Yes, senator, on both sides of the border.

Senator Cordy: NORAD certainly has been a true success story. When I hear you say that you had over 1,700 targets of interest that you followed up on, I am not sure whether to be nervous or happy that you have dealt with them. Sometimes I think the public does not realize the work being done every day.

You talked about cooperation and communication between Canada and the United States, and I know that you were a director of planning for the NATO Combined Air Operations Center in Italy. I am wondering how much communication and cooperation NORAD has with NATO allies.

Gen. Renuart: Again, the world is getting smaller in some ways, and certainly the relationships that we have in our NORAD role have expanded as well.

As an example, the U.S. drew down its permanent presence in Iceland, and the operations centre that had been established there for quite some time has been stood down as a permanent presence, and NATO then rotates aircraft in and out of Iceland on a regular basis — it is not permanent — to provide for some of the air sovereignty and security that Iceland needs. However, one of the elements of that was an intermittent, common operating picture for activities that were ongoing in that region. We have worked with

nous assurer que personne ne s'approche de l'espace aérien souverain de nos deux pays sans que nous sachions qui ces gens sont, ce qu'ils font et où ils vont. C'est cette démarche que nous avons essayé d'adopter.

En fait, notre dernière mission s'est déroulée plutôt au-dessus du pôle Nord. Des CF-18 canadiens ont intercepté les bombardiers russes dont on a entendu parler, et ceux-ci ont poursuivi leur route vers l'ouest et sont rentrés à leur base, escortés à tour de rôle par les forces américaines et canadiennes. Je ne veux pas réagir trop fortement parce que, à certains égards, nous entretenons une relation de collaboration avec l'aviation extrême orientale de la Russie. À titre d'exemple, nous allons organiser un grand exercice de lutte contre le terrorisme cet été qui s'appelle « Vigilant Eagle » et dans le cadre duquel le NORAD, les forces américaines et canadiennes et l'aviation extrême orientale de la Russie vont collaborer à la simulation d'un détournement d'avion dans les espaces aériens du Canada, des États-Unis et de la Russie. Nous allons coordonner les procédures de commandement et de contrôle nécessaires pour effectuer le suivi, dans les deux directions, c'est-à-dire de ce qui serait l'espace aérien américain vers celui de la Russie, puis de l'espace aérien de la Russie vers celui des États-Unis, et ensuite vers celui du Canada.

Il y a de réelles occasions d'engagement avec l'une des Russies. Cependant, il est prudent que nous gardions en tête que certaines choses pourraient se produire à un moment donné et faire en sorte que nous devons être plus prudents.

Le sénateur Meighen : Il semble, d'après la première partie de votre réponse concernant l'échange d'information, que la compartimentation demeure notre ennemi suprême à tous.

Gén Renuart : Oui, sénateur, des deux côtés de la frontière.

Le sénateur Cordy : Il est certain que le NORAD est un succès. Lorsque je vous entends dire que vous avez effectué le suivi quant à plus de 1 700 cibles d'intérêt, je ne suis pas sûre si je devrais être nerveuse ou heureuse que vous vous en soyez occupé. Je pense parfois que la population ne se rend pas compte du travail qui est effectué chaque jour.

Vous avez parlé de collaboration et de communication entre le Canada et les États-Unis, et je sais que vous avez été directeur de la planification au Centre des opérations aériennes de la Force multinationale de l'OTAN en Italie. Je me demandais quelle était l'ampleur de la communication et de la collaboration entre le NORAD et les alliés de l'OTAN.

Gén Renuart : Encore une fois, le monde est plus petit qu'avant à certains égards, et il est certain que les relations que nous entretenons dans le cadre de notre rôle au NORAD ont pris de l'importance aussi.

À titre d'exemple, les États-Unis ont réduit leur capacité permanente en Islande, et le centre des opérations qui était établi là-bas depuis assez longtemps n'est plus une présence permanente, et l'OTAN envoie des avions en rotation en Islande régulièrement — ils ne sont pas là en permanence — pour répondre en partie aux besoins de l'Islande en matière de souveraineté et de sécurité aériennes. Cependant, l'un des éléments de cela était l'établissement, de façon intermittente, d'une image commune de la situation

Iceland to provide them better visibility on the NORAD mission so that they can fuse that with the NATO Combined Air Operations Center who deals with the European airspace in a NORAD-like role, namely, air sovereignty and security, so that Iceland can have a better common operating picture.

We routinely share information in the air and the maritime domain with NATO. The NATO Combined Air Operations Center deals with those Russian out-of-area aircraft that come around Norway and down into the Greenland-Iceland-United Kingdom gap. We share that information back and forth routinely, so that we at NORAD are not surprised by those aircraft, as they may fly in that area. We then hand that information back to them as they complete their circuit of Iceland, if that is their mission, and head back home.

Increasingly, in the maritime domain, we share a great deal of information with the NATO headquarters. You might recall, close to a year ago two Russian submarines on so-called training missions came down along the east coast of the United States. We and NATO worked closely to share information back and forth on what we knew and what we thought those submarines were up to.

We are seeing that relationship grow. I would be careful also to say that we should not assume to replace the relationship that the U.S. and Canada have in the NORAD agreement with the broader NATO participation that we have. Certainly NATO has allowed us to train to standards that are common across all the nations. That is very helpful.

The NORAD relationship between the United States and Canada is unique among any two nations' relationships in the world, and it is economic. It is certainly military. The NORAD relationship has allowed us to really forge ahead of many of the types of security activities that NATO is maybe still working through at a much slower pace.

Senator Cordy: I agree. Canada and the United States have a unique relationship; we are very fortunate. I believe it was John Kennedy who said that geography has made us neighbours and history has made us friends, and I think that is true. However, the world is getting really small, as you made reference to earlier, and you are absolutely right. While Canada and the United States have this relationship with NORAD particularly, but in other areas as well, you cannot ignore other countries and what is happening.

If someone was in Iceland and detected something and let NORAD know, or if NORAD detected something and let a NATO ally know, is there a plan worked out? I am taking Senator

opérationnelle relativement aux activités en cours dans cette région. Nous avons travaillé avec l'Islande pour lui offrir un meilleur point de vue sur la mission du NORAD de façon qu'elle puisse fusionner cela avec le Centre des opérations aériennes de la Force multinationale de l'OTAN qui s'occupe de l'espace aérien de l'Europe dans le cadre d'un rôle semblable à celui du NORAD, c'est-à-dire un rôle lié à la souveraineté et à la sécurité de l'espace aérien, pour que l'Islande puisse disposer d'une meilleure image commune de la situation opérationnelle.

Nous échangeons régulièrement de l'information sur les domaines aérien et maritime avec l'OTAN. Le Centre des opérations aériennes de la Force multinationale de l'OTAN s'occupe de ces avions russes hors zone qui longent la Norvège et qui descendent dans la zone entre le Groenland, l'Islande et le Royaume-Uni. Nous échangeons de l'information à cet égard de façon régulière, pour que nous ne soyons pas surpris, au NORAD, de constater la présence de ces avions, puisqu'ils peuvent voler dans cette région. Nous leur renvoyons ensuite l'information une fois que les avions ont fait le tour de l'Islande, si c'est leur mission, et qu'ils sont sur le chemin du retour.

Dans le domaine maritime, nous échangeons de plus en plus d'information avec le quartier général de l'OTAN. Vous vous rappelez peut-être que, il y a près d'un an, deux sous-marins russes en prétendues missions de formation ont longé la côte est des États-Unis. Avec l'OTAN, nous avons travaillé en étroite collaboration et échangé de l'information sur ce que nous savions et sur la raison pour laquelle ces sous-marins étaient là, selon nous.

Nous voyons cette relation prendre de l'importance. Je dirais aussi avec prudence que nous ne devrions pas présumer que nous pouvons remplacer la relation entre le Canada et les États-Unis dans le cadre de l'entente du NORAD par notre participation à l'OTAN en général. Il est certain que l'OTAN nous a permis de suivre une formation selon des normes communes à l'ensemble des pays. C'est très utile.

La relation entre les États-Unis et le Canada dans le cadre du NORAD est unique, et c'est une relation de nature économique. C'est assurément aussi une relation de nature militaire. La relation dans le cadre du NORAD nous a vraiment permis de mettre au point bon nombre des types d'activités liées à la sécurité que l'OTAN essaie peut-être encore de mettre au point, mais à un rythme beaucoup plus lent.

Le sénateur Cordy : Je suis d'accord. Le Canada et les États-Unis entretiennent une relation unique; nous sommes très chanceux. Je crois que c'est John Kennedy qui a dit que la géographie a fait de nous des voisins et l'histoire, des amis, et je crois que c'est vrai. Cependant, le monde est en train de devenir vraiment petit, comme vous l'avez dit tout à l'heure et vous avez tout à fait raison. Le Canada et les États-Unis entretiennent cette relation dans le cadre du NORAD en particulier, mais dans d'autres domaines aussi, on ne peut pas faire fi des autres pays et de ce qui se passe.

Si quelqu'un en Islande détectait quelque chose et le signalait au NORAD, ou si le NORAD détectait quelque chose et le signalait à un allié de l'OTAN, est-ce qu'un plan déjà établi s'appliquerait? Je

Banks' place today, and I think his phrase is always "who will be driving the bus?" Who would be in charge? Have you worked that out for different scenarios that might happen?

Gen. Renuart: Senator, we have worked through a number of scenarios, probably not all that one could think of. However, one of the successful elements within our NATO partnership is that we have drawn some relatively clean lines on maps, and we practice that over time, even during the Cold War days of transfer of authority as you move across those lines. With respect to air, we are very clear on where we would transfer, if you will, the authority for action from a NATO force to a NORAD force.

In the maritime domain, of course, coming from the NATO world crossing into the U.S.-Canadian part of the world, the response to a maritime activity is really a national response. NORAD does not have the role to go out and impose its will on a threat that might come in the maritime domain. NORAD's role is to warn of that threat so that each nation can then take unilateral action to defend their sovereignty. That sounds as though you begin to create a scene. In fact, in my other hat, U.S. Northern Command, our partnership with Canada Command, whose mission statements are virtually identical, we have a day-to-day, information-sharing relationship. For example, you might recall a ship was boarded at sea off Vancouver probably last summer that had a number of refugees from Sri Lanka.

Senator Cordy: Right, yes.

Gen. Renuart: Both nations, through Canada Command and NORTHCOM, shared information on that vessel. We both had resources available to find and track that vessel, and when it appeared that its proposed destination was Canada, NORTHCOM shared information but stood back. We facilitated whatever we could, but Canada Command supervised the long-range surveillance and the ships that went out and conducted that at-sea boarding.

There is a growing relationship in the maritime domain, and the opportunity during Operation Nanook this summer will give U.S. Navy, U.S. Coast Guard, Canadian Navy and Canadian Coast Guard the opportunity to continue to refine those types of activities.

We have become relatively sophisticated in the way we can share information but cede responsibility to national authorities when that is appropriate, take advantage of the binational relationship where it makes sense. In addition, we have a good command and control structure that allows us to keep national authorities informed and ensures that government leaders make national sovereignty decisions. However, we can implement those decisions, taking advantage of the best of both, if you will.

remplace le sénateur Banks aujourd'hui, et je pense qu'il demande tout le temps qui est aux commandes, qui dirige. Avez-vous déterminé cela en fonction de différents scénarios?

Gén Renuart : Sénateur, nous avons prévu un certain nombre de scénarios, probablement pas tous ceux qu'on puisse imaginer. Cependant, l'un des éléments réussis de notre partenariat de l'OTAN, c'est que nous avons tracé assez clairement des lignes sur les cartes, et nous faisons des exercices au fil du temps, même en période de guerre froide, pour ce qui est du transfert de l'autorité lorsqu'on traverse ces lignes. En ce qui concerne les airs, nous savons très précisément où l'autorité en matière d'action serait transmise d'une force de l'OTAN à une force du NORAD.

Dans le domaine maritime, bien entendu, pour ce qui est du passage de la partie du monde qui relève de l'OTAN à celle qui relève des États-Unis et du Canada, l'intervention en cas d'activité maritime est en fait une intervention nationale. Il n'appartient pas au NORAD d'imposer sa volonté quant à une menace dans le domaine maritime. Son rôle est plutôt de signaler cette menace de façon que chacun des pays puisse prendre des mesures unilatérales pour défendre sa souveraineté. On dirait le début d'une dispute. En fait, dans mon autre rôle, au sein du U.S. Northern Command, dans le cadre de notre partenariat avec Commandement Canada, les énoncés de mission des deux organisations étant pratiquement identiques, nous échangeons de l'information tous les jours. Vous vous rappelez peut-être, par exemple, qu'un bateau a été arraisonné au large de Vancouver, probablement l'été dernier, et qu'il y avait plusieurs réfugiés du Sri Lanka à bord.

Le sénateur Cordy : Oui, oui.

Gén Renuart : Les deux pays, par l'intermédiaire de Commandement Canada et de NORTHCOM, ont échangé de l'information sur ce navire. Des deux côtés, nous avions des ressources nous permettant de trouver et de suivre ce navire, et, lorsque nous avons constaté qu'il se dirigeait vers le Canada, NORTHCOM a continué de prendre part à l'échange d'informations, mais sans intervenir. Nous avons fourni toute l'aide possible, mais c'est Commandement Canada qui a supervisé la surveillance à longue distance et les navires qui ont procédé à l'abordage.

La relation est de plus en plus importante dans le domaine maritime, et l'Opération Nanook qui aura lieu cet été sera l'occasion pour la marine et la Garde côtière des États-Unis et la marine et la Garde côtière du Canada de continuer de raffiner ce genre d'activités.

Nous nous sommes dotés de moyens assez poussés pour échanger de l'information, mais nous cédon's la responsabilité aux autorités nationales lorsque c'est approprié et tirons parti de la relation entre les pays lorsque c'est sensé. De plus, nous avons une bonne structure de commandement et de contrôle qui nous permet d'informer les autorités nationales et de nous assurer que ce sont les dirigeants des gouvernements qui prennent les décisions relatives à la souveraineté des pays. Cependant, nous sommes en mesure d'appliquer ces décisions et de tirer parti de ce qu'il y a de meilleur des deux côtés, si vous voulez.

Could I regress on a question from you for just a second? You talked about the 1789 targets of interest in 2009. I want to make a point that we should feel good about that. On September 10, 2001, we did zero because we did not look inside the borders of our country as well as outside. We sat in our traditional Cold War alert posture of looking out there, waiting for those invaders to come. We realized that an integrated approach to national air space sovereignty and security is the most appropriate way forward. Therefore, we have restructured that. We have built relationships. We did not have a relationship with NAV CANADA and the FAA before that day. We very much do today. All of our radars are integrated. We are much more likely to determine when someone is not doing something correct. I will go to one example.

You might recall a young man who stole an aircraft in Thunder Bay and flew south into the U.S. hoping that he could commit suicide because NORAD would shoot him down. Much to his chagrin, we have a very deliberate process, so we almost knew immediately. Information was handed off from our Canadian Forces, from our air-op centre in Winnipeg, to us in the U.S. on the southern side. We intercepted that aircraft, a small airplane that was probably not going to knock down the World Trade Centre, and so we continued to monitor that with a shared process for information-sharing, command and control, et cetera, until he almost ran out of gas and decided that clearly we were not going to shoot him down. He did not have the courage to end his own life, so he landed.

It is that deliberate process that we go through to ensure that you feel comfortable that we are out watching.

Senator Lang: I would like to go back to the chair's opening reference to the U.S. ballistic missile defence program and the fact that it was six or seven years ago that Canada decided not to participate, and subsequently the U.S. is basically doing that program by itself. That is the way I understand it.

In view of the fact that we are living in a changing world and security is obviously becoming more and more paramount for all our countries, is the U.S. considering maybe revisiting the idea of Canada participating as a partner in the U.S. ballistic missile defence program?

Gen. Renuart: It would be premature of me to determine what the U.S. might want to do, senator. I believe the real issue is that it is a Canadian national decision from my perspective each day. I will give you an example: When the North Koreans fired their space launch vehicle not too long ago, we were in our operation centre. Seated at my right hand was Lieutenant-General Duval, and his role was to manage the missile warning and space mission awareness, which has been NORAD's role for years, and to advise the Canadian government on what was occurring and what the U.S. intended.

Puis-je prendre un instant pour revenir sur une question que vous avez posée? Vous avez parlé des 1 789 cibles d'intérêt en 2009. Je veux souligner le fait que c'est quelque chose de positif. Le 10 septembre 2001, nous n'en avons repéré aucune, parce que nous ne regardions pas ce qui se passait à l'intérieur de nos frontières à l'époque; nous regardions seulement ce qui se passait à l'extérieur. Nous attendions encore les envahisseurs de l'extérieur, comme pendant la Guerre froide. Nous nous sommes rendu compte ensuite qu'une démarche intégrée en matière de souveraineté et de sécurité de l'espace aérien national était la meilleure solution pour l'avenir. Nous avons donc procédé à une restructuration. Nous avons établi des liens. Nous n'entretenions pas de liens avec NAV CANADA et avec la FAA auparavant. Aujourd'hui, les liens sont très étroits. Tous nos radars sont intégrés. Nous sommes beaucoup plus susceptibles qu'avant de repérer les irrégularités. Je vais vous donner un exemple.

Vous vous souvenez peut-être du jeune homme qui a volé un avion à Thunder Bay et a traversé la frontière des États-Unis dans l'espoir que cela équivaudrait à un suicide parce que le NORAD allait abattre son avion. À sa grande déception, nous avons un processus très bien défini, alors nous avons été au courant presque immédiatement. L'information a été transmise par nos forces canadiennes, par notre centre des opérations aériennes à Winnipeg, et nous l'avons reçue aux États-Unis, du côté sud de la frontière. Nous avons intercepté l'avion, et c'était un petit avion qui n'allait probablement pas démolir le World Trade Center, alors nous avons continué de le surveiller grâce à un processus commun d'échange d'information, de commandement et de contrôle, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit pratiquement en panne d'essence et que le jeune homme se rende compte que nous n'allions manifestement pas abattre son avion. Il n'a pas eu le courage de mettre fin à ses jours lui-même, alors il a atterri.

C'est ce processus bien défini que nous suivons pour que vous sachiez que nous surveillons ce qui se passe.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir sur ce qu'a dit la présidente au début concernant le programme américain de défense antimissiles balistiques et sur le fait qu'il y a six ou sept ans que le Canada a décidé de ne pas y participer et que les États-Unis exécutent donc ce programme seuls, en gros. C'est ce que je comprends.

Comme le monde change et que la sécurité est évidemment de plus en plus au cœur des préoccupations de tous les pays, est-ce que les États-Unis envisagent de nouveau l'idée de la participation du Canada au programme de défense antimissiles balistiques?

Gén Renuart : Il serait prématuré que j'annonce ce que les États-Unis souhaiteront peut-être faire, sénateur. Je pense que le véritable enjeu, c'est qu'il s'agit d'une décision que le Canada doit prendre comme pays, selon le point de vue que j'ai dans mon travail de tous les jours. Je vais vous donner un exemple. Lorsque la Corée du Nord a envoyé son lanceur dans l'espace il n'y a pas longtemps, nous étions à notre centre des opérations. À ma droite se trouvait le lieutenant-général Duval, et son rôle était de gérer l'alerte aux missiles et l'information sur la mission spatiale, ce qui est le rôle du NORAD depuis des années, ainsi que d'aviser le gouvernement canadien de ce qui se passait et des intentions des États-Unis.

On my left was my NORTHCOM deputy, who was managing the consequence-management portions of this. If it was really a ballistic missile, who would be targeted; where would that target be; would we begin to marshal forces that could deal with that in the event that our missile defence system did not function properly? From the beginning, both were integrated into that process.

Lieutenant-General Duval has full visibility on each of the elements of the U.S. ballistic missile defence capability, but I understand the Canadian national position is that it is not quite ready to engage in that just yet.

In the last year and a half, we have had to rethink the role of defending the homeland because the threat could be a cruise missile, a small radar cross-section vehicle, or an unmanned aerial vehicle. We have seen drug smugglers using ultra-light aircraft to come across the border to deliver their wares. I have a concern that neither of our nations is positioned properly for an integrated air and missile defence capability. Therefore, we began a process in the last year and a half to redefine defence as integrated: It is air and missile and could cover a broad spectrum.

My most critical element is whether I have a command and control and information system that will identify whether it is an airplane, a ballistic missile or a small missile so that we can see it, react to it, and, if need be, interdict it.

We have had that discussion both here and in Washington in our respective headquarters. At some point, the world will continue to evolve, and Canada, at its choosing, might decide where to go on this issue. I want to ensure that no matter what the choice is, there will be a way to stay connected, to share information and to ease concerns about the mystery of this missile defence.

The final point I will make is that the North Korean missiles are not terribly accurate. Within a few hundred miles, I am not sure if I could tell you exactly what it might hit. My role is to ensure that if it is a threat and we have the capability, we will use our missile defence system to shoot it down. Whether it falls on the north side or the south side of the U.S.-Canada border is irrelevant to me because it could fall on our side, making it a threat to U.S. territory. That is really my mission.

No decision process exists that involves consideration of which side of the border it might fall on. We take the approach that, because of the inaccuracy of systems, we do not know where it will land. Therefore, we would rather defend ourselves and go from there.

Senator Lang: Earlier, you talked about two computer programs and trying to coordinate everything so that everyone could look at the same picture and be notified at the same time because time is of

À ma gauche se trouvait mon adjoint du NORTHCOM, qui s'occupait du volet de gestion des conséquences. S'il s'agissait en réalité d'un missile balistique, quelle était la cible? Où cette cible se situait-elle? Devrions-nous commencer à mobiliser les forces capables de gérer la situation au cas où notre système de défense antimissiles ne fonctionnerait pas bien? Dès le début, les deux ont pris part au processus.

Le lieutenant-général Duval a pleinement accès à tous les éléments de la capacité de défense antimissiles balistiques des États-Unis, mais, d'après ce que je sais, le Canada n'est pas encore tout à fait prêt à y participer.

Au cours de l'année et demie qui vient de passer, nous avons dû redéfinir le rôle de défense du territoire, parce que la menace pourrait venir d'un missile de croisière, d'un petit véhicule muni d'une section efficace en radar ou d'un véhicule aérien sans pilote. Nous avons vu des trafiquants de drogues utiliser des avions ultra légers pour livrer leurs marchandises de l'autre côté de la frontière. Je suis préoccupé par le fait que ni l'un ni l'autre de nos pays ne dispose d'une capacité adéquate de défense aérienne et antimissiles intégrée. Nous avons donc lancé il y a un an et demi le processus de redéfinition de la défense pour qu'elle soit intégrée : il s'agit d'une défense aérienne et antimissiles dont la portée pourrait être vaste.

La chose la plus importante, pour moi, c'est que je dispose d'un système de commandement et de contrôle et d'information qui permettent de déterminer s'il s'agit d'un avion, d'un missile balistique ou d'un petit missile, pour que nous puissions le voir, réagir et, si besoin est, l'intercepter.

Nous avons tenu cette discussion ici et à Washington, dans nos quartiers généraux respectifs. À un moment donné, le monde a continué d'évoluer, et le Canada, à sa discrétion, pourra décider de l'orientation qu'il se donnera dans ce dossier. Je veux m'assurer que, peu importe le choix qui sera fait, il y aura toujours une manière de demeurer en contact, d'échanger de l'information et de dissiper les préoccupations concernant le mystère qui entoure la défense antimissiles.

La dernière chose que je veux dire, c'est que les missiles de la Corée du Nord ne sont pas terriblement précis. Dans un rayon de quelques centaines de milles, je ne suis pas sûr que je pourrais vous dire exactement où l'un de ces missiles tomberait. Mon rôle consiste à m'assurer que, si le missile nous menace et que nous avons la capacité de le faire, nous allons utiliser notre système de défense antimissiles pour l'intercepter. Qu'il tombe du côté nord ou du côté sud de la frontière canado-américaine m'importe peu, parce qu'il pourrait tomber de notre côté, et il menace donc le territoire américain. Voilà qu'elle est ma mission.

Il n'existe aucun processus décisionnel dans le cadre duquel on envisage le côté de la frontière où le missile pourrait tomber. Notre point de vue, c'est que, vu le manque de précision des systèmes, nous ne savons pas de quel côté il va tomber. Ainsi, nous préférons nous défendre et voir ce qui se passe ensuite.

Le sénateur Lang : Vous avez parlé tout à l'heure de l'existence de deux programmes informatiques et du fait d'essayer de tout coordonner pour que tout le monde puisse envisager la même chose

the essence when dealing with something such as this. Going back to the U.S. ballistic missile defence program, would it make your job easier if Canada were a full partner in that program?

Gen. Renuart: Senator, I will not speculate. My job is very achievable today, and I am comfortable with the partnership that we have. I think I will leave it at that.

Senator Manning: General, this is a most interesting discussion. I understand that even after 52 years, NORAD continues to evolve and look for new opportunities. In Newfoundland and Labrador and across Canada discussions always take place about the future operations of 5 Wing Goose Bay. The Minister of National Defence was in Newfoundland this past weekend. I live within 20 minutes of the former Argentia base, which played a crucial role during wartime.

In any of these discussions, have you heard about any strategic places of defence against incoming missiles, in particular, in the context of defending the Arctic? Do you think that Happy Valley-Goose Bay might have a role in that? Have strategic defence locations been part and parcel of future planning? I know you are not in a position to say specifically what we will do.

Gen. Renuart: Senator, we do that. I will use air sovereignty as an example. Obviously, we have changed the nature of our air sovereignty alert since September 11, 2001, but we continue to evaluate it to determine whether our alert sites are appropriate. For example, during the Cold War days, you were not scrambling a fighter to protect downtown Montreal or downtown Ottawa; rather you were trying to scramble a fighter to find those invading forces well north before they entered our air space.

September 11, 2001, proved that the threat exists of someone taking a commercial airliner and turning it into a missile. Therefore, we very much have to think about how we are positioned to respond to threats to metropolitan areas. We have done a good bit of that in the United States. Canada has done that as well, but we want to continue to refresh and analyze our posture. We have done that a couple of times over the last few years. My role is to go back to Canada's Chief of the Defence Staff to advise on the future vision, what we think the posture ought to be and to pose some thought. It is not my role to say which base is critical but rather to advise which areas require protection to some degree. Then, the Chief of the Defence Staff and the commander of each of the services determine what base structure meets that potential operational need.

We see more activity in various places throughout the world than we ever expected to see. We spend quite a bit of time in the Gulf of Mexico in the U.S. Certainly, we see a potential for increased activity in the Arctic. Perhaps not so much in the

et être avisé en même temps, parce que le facteur temps est extrêmement important dans ce genre de situation. Pour en revenir au programme de défense antimissiles balistiques des États-Unis, est-ce que ça vous rendrait la tâche plus facile si le Canada était un partenaire à part entière dans le cadre de ce programme?

Gén Renuart : Sénateur, je ne vais pas m'avancer là-dessus. J'arrive très bien à faire mon travail en ce moment, et je suis à l'aise avec le partenariat que nous avons. Je pense que je vais m'en tenir à ça.

Le sénateur Manning : Général, je trouve la discussion extrêmement intéressante. D'après ce que je peux voir, même après 52 ans, le NORAD continue d'évoluer et demeure à l'affût des occasions. À Terre-Neuve-et-Labrador et partout au Canada, on parle tout le temps des opérations futures de la 5^e Escadre Goose Bay. Le ministre de la Défense nationale était à Terre-Neuve la fin de semaine dernière. Je demeure à moins de 20 minutes de l'ancienne base d'Argentia, qui a joué un rôle crucial en temps de guerre.

Dans le cadre de l'une ou l'autre de ces discussions, avez-vous entendu parler de lieux de défense stratégique contre les missiles, en particulier, dans le contexte de la défense de l'Arctique? Pensez-vous que Happy Valley-Goose Bay a un rôle à jouer à cet égard? Est-ce que le choix des lieux de défense stratégique fait partie intégrante de la planification? Je sais que vous n'êtes pas en mesure de me dire précisément ce que nous allons faire.

Gén Renuart : Sénateur, nous faisons cela. Je vais prendre l'exemple de la souveraineté aérienne. Évidemment, nous avons modifié la nature de notre alerte de souveraineté aérienne depuis le 11 septembre 2001, mais nous continuons de l'évaluer pour déterminer si nos stations d'alerte sont adéquates. Pendant la Guerre froide, par exemple, on n'utilisait pas un chasseur pour protéger le centre-ville de Montréal ou celui d'Ottawa; on essayait plutôt de trouver à l'aide de ce chasseur les forces qui cherchaient à nous envahir par le nord avant qu'elles ne pénètrent dans notre espace aérien.

Le 11 septembre 2001 a illustré la possibilité que la menace vienne d'un avion commercial transformé en missile. Nous devons donc examiner attentivement notre capacité de réagir aux menaces qui planent sur les régions métropolitaines. Nous y avons beaucoup réfléchi aux États-Unis. Le Canada l'a fait aussi, mais nous voulons continuer de renouveler et d'analyser notre position. Nous l'avons fait à deux ou trois reprises au cours des dernières années. Mon rôle consiste à aviser le chef d'état-major de la Défense du Canada au sujet de la vision pour l'avenir et de la position qu'il faut adopter selon nous, ainsi que de susciter une certaine réflexion. Mon rôle est non pas de dire quelle base est d'une importance capitale, mais plutôt de signaler les régions qui ont besoin d'une certaine protection. À partir de là, le chef d'état-major de la Défense et le commandant de chacun des services peuvent déterminer quelle structure de bases permet de répondre aux besoins opérationnels éventuels.

Nous voyons plus d'activités à différents endroits un peu partout dans le monde que nous aurions pu l'imaginer. Nous passons pas mal de temps dans le golfe du Mexique, aux États-Unis. Il est certain que nous envisageons la multiplication des

context of national defence but rather in the context of security and competition for economic resources, such as fishing and other natural resources.

As the commander of NORAD, part of my role when given a mission, in particular maritime warning, is to try to make some coherent recommendations to the Chief of the Defence Staff and the Minister of National Defence on how we might best provide the resources and locate them. How the nation then takes that and translates it to basing is a national decision.

Senator Mercer: General, we appreciate what you do and your time here. I will try to consolidate my questions.

I will continue on the discussion of maritime warning. Has NORAD done a detailed analysis of all the major ports? In particular, I want to focus on Canadian ports and mainly Vancouver, Prince Rupert, Churchill, Montreal, Saint John, St. John's and Halifax. If that analysis has been done, are we vulnerable? Assuming that some things need improvement, what are they? What do we need to focus on?

Gen. Renuart: Senator, the short answer is that NORAD does not have that role to assess ports, per se. NORAD's role is to look for potential threats outside the country that might be coming toward our ports. We try to share information on successful activities so that each nation has an advantage. In that role, we work closely with Canada Command and U.S. services to assess port vulnerabilities and share the information. Obviously, nations make the decisions on how they are to deal with those assessments.

We have not looked at those ports, but I am very comfortable that Canadian resources have looked at some of those ports. We have seen good sharing of information, for example, between the U.S. Navy, the Canadian Navy and Coast Guard. We have seen good law enforcement communications back and forth on port security issues. We are somewhat of a bystander there. If we see something that is of concern, we can raise that, but we do not have an active role in that today.

Senator Pêpin: General, if NORAD disappeared tomorrow, what other mechanisms would the U.S. ballistic missile defence program use to provide early warning information?

Gen. Renuart: First, NORAD will not go away tomorrow. It is a critical and valuable resource to both nations.

activités dans l'Arctique. Peut-être pas tant dans le contexte de la défense nationale que dans celui de la sécurité et de la compétition touchant les ressources économiques, par exemple la pêche et les autres ressources naturelles.

À titre de commandant du NORAD, lorsqu'on me confie une mission, surtout en ce qui a trait à l'alerte maritime, mon rôle consiste en partie à essayer de présenter des recommandations claires au chef d'état-major de la Défense et au ministre de la Défense nationale concernant la meilleure façon pour nous de fournir les ressources et de les répartir. Il appartient ensuite au pays de déterminer comment il applique ces recommandations à l'égard du positionnement.

Le sénateur Mercer : Général, nous vous remercions du travail que vous faites et d'avoir pris le temps de venir ici aujourd'hui. Je vais essayer de regrouper mes questions.

Je vais poursuivre sur le thème de l'alerte maritime. Est-ce que le NORAD a fait une analyse détaillée relativement à tous les ports importants? Je veux parler en particulier des ports canadiens et surtout de ceux de Vancouver, de Prince Rupert, de Churchill, de Montréal, de Saint John, de St. John's et de Halifax. Si cette analyse a été effectuée, sommes-nous vulnérables? S'il y a des choses à améliorer, quelles sont-elles? Sur quoi devons-nous nous concentrer?

Gén Renuart : Sénateur, la réponse courte, c'est que le NORAD ne joue pas ce rôle d'évaluation des ports en tant que tel. Le rôle du NORAD consiste à évaluer les menaces dont l'origine est à l'extérieur du pays et qui peuvent planer sur nos ports. Nous essayons d'échanger de l'information sur les activités qui donnent des résultats, de façon que les deux pays soient avantagés. Dans le cadre de ce rôle, nous travaillons en étroite collaboration avec Commandement Canada et avec les services américains pour évaluer à quels égards les ports sont vulnérables et pour mettre l'information en commun. Évidemment, ce sont les pays qui prennent les décisions quant à ce qu'ils doivent faire à partir de ces évaluations.

Nous n'avons pas examiné la situation des ports dont vous parlez, mais je suis convaincu que les gens concernés au Canada ont évalué certains d'entre eux. Nous avons constaté qu'il y a un bon échange d'information, par exemple, entre la marine américaine, la marine canadienne et la Garde côtière. Nous avons vu que la communication est bonne entre les autorités d'application de la loi quant aux questions de sécurité. Nous sommes plutôt un témoin qu'autre chose dans ce domaine. Si nous relevons quelque chose de préoccupant, nous pouvons en faire part, mais nous n'avons pas de rôle actif à jouer dans le domaine à l'heure actuelle.

Le sénateur Pêpin : Advenant que le NORAD cesse ses activités, à quels autres mécanismes ferait appel le programme américain de défense antimissiles balistiques pour fournir de l'information immédiate relative à l'alerte aux missiles?

Gén Renuart : Premièrement, le NORAD ne cessera pas ses activités du jour au lendemain. C'est une ressource essentielle et précieuse pour les deux pays.

One of the things we are doing over time is that we have created an investment strategy for sensors for the future. The early NORAD warning infrastructure was based on a series of radars around the world. Today, we are trying to incorporate better satellite technology, newer, more effective radars where they are needed, taking advantage of the investment, even in the commercial sector, in creating a better picture of ballistic missile attack.

We want that warning system to evolve and mature in the coming years, which will require some investment by both countries. The good news is both have committed to that. We have three different programs that are specifically focused on developing new technology.

Senator P  pin: That is reassuring.

Senator Dallaire: What is your most critical legacy capital equipment? Would it be the Canadian F-18s? With more activity in the Northwest Passage, should Canada Command move a headquarters or more capability northward rather than a forward deployment?

Gen. Renuart: Canada Command needs to make some decisions for itself, and certainly the Chief of the Defence Staff will be involved in that. I think the reality is that they see importance in the North. The Prime Minister has made a strong statement about importance in the North. Over time, I think you will see more activity.

I had a chance to visit with the Rangers up in the North and was extremely impressed with what they do. They provide support to me in my Northern radar sites. They are the eyes and ears there. Canada Command will evolve over time.

Legacy systems are a real challenge for NORAD because, on both sides of the border, we have aging weapon systems. In fact, I would say that the Canadian F-18s, having just about completed their mid-life upgrade program, are probably the more modern aircraft that I have. Our U.S. F-16s and F-15s are older than most of the Canadian F-18s that we are flying, and we need to replace all of them in the future.

For the United States, we will replace all of those aircraft — the F-15, F-16 fleet — with the F-35 as it comes aboard. We are using the F-22 in some places for air defence alert, mostly in Alaska, but legacy systems extend beyond just the fighter force. Our radar sites are significantly aging, and we need to replace them, as we talked about here. By about 2017, 2018, we need to have an acquisition program in place to replace those.

With respect to our air refuelling tankers, Canada has invested in some new tanker technology. That has worked very well. The U.S., I hope, soon will have a tanker contract so that we can refresh our tanker fleet. However, increasingly, our Airborne Warning and Control System, AWACS — the E-3 — is beginning to age.

L'un de nos projets à long terme découle d'une stratégie d'investissement que nous avons mise au point pour l'installation future de nouveaux capteurs. Au départ, l'infrastructure d'alerte du NORAD était formée d'un ensemble de radars dans le monde. Aujourd'hui, nous essayons d'intégrer à cette infrastructure une meilleure technologie des satellites, de nouveaux radars plus efficaces aux endroits où nous en avons besoin, pour tirer parti de l'investissement, même dans le secteur commercial, qui vise à créer une meilleure image d'une éventuelle attaque de missiles balistiques.

Nous voulons que ce système d'alerte évolue et s'améliore au cours des prochaines années, ce qui exigera des investissements de la part des deux pays. La bonne nouvelle, c'est que les deux pays se sont engagés à faire ces investissements. Nous avons trois programmes différents qui sont axés précisément sur l'élaboration de nouveaux outils technologiques.

Le sénateur Pépin : C'est rassurant.

Le sénateur Dallaire : Quels sont vos biens d'équipement les plus vieux et qui ont le plus besoin d'être remplacés? S'agit-il des F-18 canadiens? Comme il y a davantage d'activités maintenant dans le passage du Nord-Ouest, Commandement Canada devrait-il déplacer un quartier général ou une plus grande capacité vers le nord plutôt que de procéder à un déploiement avancé?

Gén Renuart : Commandement Canada doit prendre des décisions qui le regardent, et il est certain que le chef d'état-major de la Défense prendra part à ces décisions. Je pense que, en fait, ils considèrent le Nord comme étant important. Le premier ministre a parlé clairement de l'importance du Nord. Je crois que vous allez voir l'activité s'accroître au fil du temps.

J'ai eu l'occasion de rencontrer des Rangers dans le Nord, et j'ai été extrêmement impressionné par ce qu'ils font. Ils me viennent en aide relativement à nos stations radars du Nord. Ils assurent une présence là-bas. Commandement Canada va évoluer avec le temps.

Les vieux systèmes posent un vrai problème au NORAD, parce que, les deux côtés de la frontière, nous avons des systèmes d'arme qui vieillissent. En fait, je dirais que les F-18 canadiens, dont le programme de modernisation à mi-vie est presque terminé, sont probablement les avions les plus modernes dont je dispose. Nos F-16 et F-15 américains sont plus vieux que la majeure partie des F-18 canadiens que nous utilisons, et nous devons tous les remplacer à un moment donné.

Aux   tats-Unis, nous allons remplacer tous ces avions — les F-15 et les F-16 — par le F-35, lorsqu'il sera déployé. Nous utilisons le F-22 à certains endroits pour l'alerte aérienne, surtout en Alaska, mais il n'y a pas que la force de chasse dont les systèmes vieillissent. Nos stations radars sont aussi très vieillissantes, et il va falloir que nous les remplacions, comme nous en avons déjà parlé. D'ici 2017 ou 2018, nous devons avoir mis en place un programme d'acquisition pour les remplacer.

En ce qui concerne nos avions ravitailleurs, le Canada a investi dans une nouvelle technologie.   a a très bien fonctionné. J'espère que les   tats-Unis concluront bientôt un marché pour que nous puissions renouveler notre flotte. Cependant, notre système aéroporté d'alerte et de contrôle ou AWACS — le E-3 — commence de plus en plus    vieillir.

All of that enterprise must be replaced over the coming years, between now and perhaps 2022 or so. That is a concern for me. We continue to advocate with both governments to ensure that we do not lose sight of this mission, at least as long as our nations believe it to be important. I think it will survive well into the 2020s.

Senator Dallaire: What about the P-3s?

Gen. Renuart: P-3s do not fall under my NORTHCOM role directly. I can ask for assistance if needed. They can be added to the mission if there is a specific requirement.

For example, the P-3s we used out over the Pacific to find that ship were actually a NORTHCOM-Canada Command relationship between the two, as opposed to a NORAD. Those were under national control. We certainly knew that and were monitoring them, and we share information from them. However, those were really done under national authority through Canada Command.

The Chair: Thank you very much, General Renuart. We could have easily spent another hour at this. I have just come back from Elmendorf. I had some questions about some of those pieces of equipment up there, and the computers.

We would like to thank General Gene Renuart, Commander of NORAD and Commander of U.S. Northern Command, for being with us here today from Colorado. Thank you for your time.

Gen. Renuart: Thank you very much. Would you permit me an extra 30 seconds?

The Chair: Absolutely, I will.

Gen. Renuart: I believe, if our Senate works, I will change command at NORAD on May 19. This has been a special three years and a little extra for my wife and me, unique in that I have Manitoba roots. My father was born in St-Pierre-Jolys and, similar to some Manitobans, found Florida a wonderful place to move to. However, three of my four grandparents are Canadian-born, so this has been a unique opportunity for me to sort of be back to family, and to share this partnership.

I must say, Canadian Forces are doing a spectacular job overseas, as well as here at home. The support that you give, and the nation has given to your forces is extraordinary. Thank you very much for the support you have given to them and their families because I know many of you work very hard at the chief's military family programs, and I compliment you on that.

Finally, the first intercept of the Russian bombers, when we had to ground our F-15s and borrowed CF-18s to come to Alaska, was by a Canadian fighter pilot and his wife, also a Canadian fighter pilot. I sent a little note to the Russian commander of the long-range aviation. I said, "It is good to see

Tout cet équipement doit être remplacé au cours des années qui viennent, d'ici peut-être 2022. C'est une préoccupation pour moi. Nous continuons d'insister là-dessus auprès des deux gouvernements pour nous assurer de ne pas perdre cette mission de vue, du moins tant que nos pays croient qu'elle est importante. Je pense que cela va se produire bien au-delà de 2020.

Le sénateur Dallaire : Et les P-3?

Gén Renuart : Les P-3 ne relèvent pas directement de mon rôle au NORTHCOM. Je peux demander de l'aide au besoin. Ils peuvent être appelés à intervenir dans le cadre d'une mission s'il y a un besoin précis.

Par exemple, les P-3 qui ont été utilisés dans le Pacifique pour trouver le bateau dont nous avons parlé relevaient en fait de la relation entre le NORTHCOM et Commandement Canada, plutôt que du NORAD. Ils étaient dirigés par le pays. Nous en étions assurément conscients, et nous avons effectué le suivi, et nous recevons de l'information de leur part. Cependant, ces opérations relevaient en fait de l'autorité nationale, par l'intermédiaire de Commandement Canada.

La présidente : Merci beaucoup, général Renuart. Nous aurions facilement pu passer une autre heure là-dessus. Je reviens tout juste d'Elmendorf. J'avais des questions au sujet de l'équipement que j'ai vu là-bas, ainsi que des ordinateurs.

Nous voudrions remercier le général Gene Renuart, commandant du NORAD et du U.S. Northern Command d'être venu du Colorado pour témoigner devant nous aujourd'hui. Merci d'avoir pris le temps de venir.

Gén Renuart : Merci beaucoup. M'accorderiez-vous encore 30 secondes?

La présidente : Certainement.

Gén Renuart : Je pense que, si notre Sénat fonctionne, je vais remettre le commandement du NORAD à mon successeur le 19 mai. Ça a été trois années spéciales, et encore un peu plus pour ma femme et pour moi, parce que j'ai des racines manitobaines. Mon père est né à St-Pierre-Jolys, et, comme d'autres Manitobains, il a trouvé que s'installer en Floride était une excellente idée. Cependant, trois de mes quatre grands-parents sont nés au Canada, alors ça a été pour moi une occasion unique d'être en quelque sorte de retour auprès de la famille et de prendre part à ce partenariat.

Je dois dire que les forces canadiennes font de l'excellent travail à l'étranger comme ici. Le soutien que vous offrez, et le soutien que votre pays offre à ses forces sont extraordinaires. Merci beaucoup du soutien que vous avez offert à vos militaires et à leur famille, parce que je sais que bon nombre d'entre vous font beaucoup de travail lié aux programmes destinés aux familles des militaires, et je vous en félicite.

Enfin, la première interception des bombardiers russes, lorsque nous avons dû garder nos F-15 au sol et demander que des CF-18 viennent en Alaska, a été effectuée par un pilote de chasse canadien et sa femme, également pilote de chasse et canadienne. J'ai fait parvenir une petite note au commandant russe de

you out training. We are happy to have you come, just let us know. By the way, the young lady that was in this airplane sends her regards." That is not for the record.

The Chair: Now we know why NORAD's been functioning so well: We had two Canadians in control. Thank you very much.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, May 10, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topics: the Canadian Forces component of the humanitarian relief operation in Haiti, Operation HESTIA; and the role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, welcome to our ongoing hearings at the Standing Senate Committee on National Security and Defence. Today we will hear testimony regarding our mission in Afghanistan and also our recent relief efforts in Haiti and how the two might be connected. We will hear from Major-General Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan International and Security and Assistance Force HQ a little later on, and we will begin with Colonel Jean-Marc Lanthier.

Colonel Jean-Marc Lanthier was appointed Commander 5 Canadian Mechanized Brigade Group on July 3, 2009. Following the earthquake in Port-au-Prince on January 12, 2010, Colonel Lanthier served as the Deputy Commander of the Joint Task Force Haiti under which Canada's rapid response team, otherwise known as DART, was deployed.

Colonel Lanthier served in Bosnia and was active during the 1998 ice storm. In testimony we heard last week we heard about the OMLTs, Operation Mentor and Liaison Teams, in Afghanistan, and Colonel Lanthier's work goes back to 2006 on that front as well.

There is a personal connection in all of this, which we will not get into, because I think you replaced someone who came from my hometown. That is too small of a world. We will not hold you against you.

Colonel Lanthier, do you have a few opening comments you would like to make?

l'aviation à long rayon d'action. Dans cette note, je lui disais : « Nous sommes heureux de voir que vous faites des exercices. Nous sommes heureux de vous accueillir; vous n'avez qu'à vous annoncer. En passant, la jeune femme qui pilotait l'avion vous salue. » Ce n'est pas pour le compte rendu.

La présidente : Maintenant nous savons pourquoi le NORAD fonctionne aussi bien : c'était deux Canadiens qui étaient aux commandes. Merci beaucoup.

(Le comité poursuit la séance à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 10 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures pour étudier les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : opération Hestia, participation des Forces canadiennes aux opérations humanitaires en Haïti et le rôle de nos Forces en Afghanistan actuellement et après 2011).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à l'une des séances permanentes du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous entendrons aujourd'hui des témoignages relatifs à notre mission en Afghanistan ainsi qu'aux efforts d'aide que nous avons déployés en Haïti et nous verrons en quoi ces deux missions sont en interrelation. Nous entendrons pour cela le major-général Ward, commandant adjoint, Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationnelle interarmées en Afghanistan — Quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité, mais nous allons tout de suite commencer avec le colonel Jean-Marc Lanthier.

Le colonel Jean-Marc Lanthier a été nommé commandant du 5^e groupe brigade mécanisé le 3 juillet 2009. Dans le sillage du tremblement de terre de Port-au-Prince, le 12 janvier 2010, le colonel Lanthier a assumé la fonction de commandant adjoint de la Force opérationnelle interarmées en Haïti dont relevait l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe, autrement connue sous le sigle EICC.

Le colonel Lanthier a servi en Bosnie et il est intervenu lors de la tempête de verglas de 1998. Dans les témoignages que nous avons entendus la semaine dernière il a été question des équipes de liaison et de mentorat opérationnel, les ELMO, en Afghanistan, au sein desquelles le colonel Lanthier a travaillé dès 2006.

J'ai un intérêt personnel dans toute cette question, mais nous n'entrerons pas dans le détail, parce que vous avez remplacé quelqu'un qui est originaire de la ville d'où je viens. Le monde est souvent trop petit. Nous ne vous en tiendrons cependant pas rigueur.

Colonel Lanthier, avez-vous quelques observations à faire à titre d'introduction?

[Translation]

Colonel Jean-Marc Lanthier, Commander 5 Canadian Mechanized Brigade Group (Former Deputy Commander, Joint Task Force Haiti), National Defence: Ladies and gentlemen, first of all, thank you for your invitation to appear before you today. I did not table any documents, but I would like to make a few preliminary remarks.

The extent of the disaster that occurred last January 12 is quite unbelievable. The toll has risen to over 212,000 dead, 300,000 wounded and 1.2 million people displaced. This is a disaster the Haitian government was powerless to deal with. Furthermore, the UN mission assigned to the situation in Haiti was also destabilized. It was only thanks to the fast and massive mobilization of foreign military forces, including those of Canada and the U.S., that the situation could be stabilized while awaiting the arrival of help from the international community.

Canada's contribution was very significant. It was the largest contribution in memory to a humanitarian relief expeditionary operation. This is why simply deploying the Disaster Assistance Response Team (DART) was not enough. DART usually has 200 people, but we deployed over 2,000 people to Haiti. This is what made it possible to stabilize the situation quickly while waiting for help to arrive.

Starting on January 13, the first elements arrived on the ground. Less than seven days later, on January 19, over 1,000 military, from the navy, air force and army, were already deployed in Haiti. This rapid response capability was made possible by the recent acquisition of C-177s, and also by the emergence of embryonic capabilities, such as urban search and rescue, with everything backed by the solid training of all Canadian Forces elements.

Whole-of-government relations were also the key to success. At the tactical level, the contribution by representatives of the Departments of Foreign Affairs and International Trade, and of the Canadian International Development Agency made all the difference in directing the troops' efforts on the ground. As for the head of mission, we were able to re-establish very efficient synchronization and coordination mechanisms, which made it possible to attain the goals supporting Ambassador Gilles Rivard.

The effects on the ground were major. Over 1.4 million meals were distributed, over 2.5 million litres of water were produced and distributed, over 22,000 patients were examined and treated, over 15 orphanages were renovated. Finally, the other aspect of the operation, equally important, was the evacuation of the 4,620 nationals at the embassy. So these are major achievements.

[English]

As both a commander and Canadian citizen, I am extremely proud of the stellar work our troops have done in theatre.

[Français]

Colonel Jean-Marc Lanthier, commandant du 5^e groupe brigade mécanisé du Canada (Ancien commandant adjoint de la Force opérationnelle interarmées en Haïti), Défense nationale : Mesdames et messieurs les sénateurs, tout d'abord, je vous remercie de votre invitation à venir témoigner aujourd'hui devant vous. Je n'ai pas déposé de document sur la table. Toutefois, j'aimerais faire quelques remarques préliminaires.

L'ampleur du désastre qui s'est produit le 12 janvier dernier fut tout à fait incroyable. Le bilan s'élève à plus de 212 000 morts, 300 000 blessés et 1,2 million de personnes déplacées. Il s'agit d'un désastre devant lequel le gouvernement de Haïti était impuissant. D'ailleurs, la mission des Nations Unies affectée à la situation en Haïti fut également déstabilisée. Ce n'est que grâce à la mobilisation rapide et massive de forces militaires étrangères, dont celle du Canada et des États-Unis, que la situation a pu se stabiliser en attendant l'arrivée de secours de la communauté internationale.

La contribution du Canada fut très importante. De mémoire, il s'agit de la plus grande contribution à une opération expéditionnaire d'assistance humanitaire. C'est pourquoi le déploiement unique de l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe (EICC) n'était pas suffisante. L'EICC compte normalement 200 personnes, or nous avons déployé plus de 2 000 personnes en Haïti. C'est ce qui a permis de stabiliser rapidement la situation en attendant l'arrivée des secours.

Dès le 13 janvier, les premiers éléments sont arrivés sur le terrain. Moins de sept jours plus tard, soit le 19 janvier, plus de 1 000 militaires, marins, aviateurs et soldats, étaient déjà déployés en Haïti. Cette capacité d'intervention rapide fut rendue possible grâce à l'acquisition récente des C-177, grâce aussi à l'émergence de capacités embryonnaires, comme celles en matière de recherche et de sauvetage en milieux urbains, le tout appuyé d'un entraînement solide de tous les éléments des Forces canadiennes.

Les relations pangouvernementales ont été aussi la clé du succès. Au niveau tactique, la contribution des représentants des ministères des Affaires étrangères et du Commerce international ainsi que de l'Agence canadienne de développement international ont fait la différence pour orienter les efforts des troupes sur le terrain. En ce qui concerne le chef de mission, on a pu rétablir des mécanismes de synchronisation et de coordination très efficaces qui ont permis d'atteindre les buts soutenant l'ambassadeur M. Gilles Rivard.

Les effets sur le terrain ont été importants. Plus de 1,4 million de repas furent distribués, plus de 2,5 millions de litres d'eau furent produits et distribués, plus de 22 000 patients furent examinés et traités, plus de 15 orphelinats furent rénovés. Finalement, l'autre aspect de l'opération, tout aussi important, fut l'évacuation des 4 620 ressortissants à l'ambassade. Il s'agit donc de réalisations importantes.

[Traduction]

En qualité de commandant d'unité et de citoyen canadien, je suis très fier de l'excellent travail accompli par nos soldats sur place.

The Chair: Thank you. We had the benefit of being in 8 Wing Trenton on day one when everyone was gearing up for operation, and it was really something.

[Translation]

Senator Dallaire: The withdrawal of the mission interests me. One might wonder whether the mission did not withdraw too soon: with the large resources deployed, the mission could have continued to support the NGOs and also reinforce the United Nations mission, which was literally decapitated when the leaders were killed in the collapse of their headquarters. All that had to be done was to transfer some resources to the United Nations mission, whose strength is expected to be increased by 2,000 people and which needed technical equipment. Do you not think that, in this context, there was still work for us to do?

Col. Lanthier: Your question is threefold. Our withdrawal began in the early recovery phase. There are three phases in an operation of this nature. The initial phase consists of a rescue operation. This takes place during the first seven days. It is a matter of saving lives. The second phase lasts for 50 days and consists of providing relief. The third phase is one of recovery.

Intervention, according to the Oslo Guidelines for military troops in such a situation, is a means of last resort. It is designed to make up for the deficiencies that no other organization can meet.

In this case, it was possible for us to provide health care. The figures speak for themselves: 22,000 patients were treated. We also ensured the distribution of water and assisted in the distribution of meals. These are the first three elements, the most important ones, in the Bill of Human Rights.

On February 10, we could already see that we had met these primary needs. As of mid-February, our production of water was becoming less necessary. Out of the 170 wells in Léogâne, 165 were repaired and back in operation with chlorination. In Jacmel, the distribution valves of the municipal water supply system were repaired. One reverse osmosis water purification plant was put into operation.

In addition, many patients were treated for the injuries they suffered in the earthquake, but also for chronic illnesses related to the deficiencies that have prevailed for a long time in this country.

Around mid-February, we exchanged some of our medical resources for additional engineers. We were gradually heading towards the recovery phase. The resources we had were not appropriate. We are talking about reconstruction, development by architects, plans, design according to an almost non-existent building code in Haiti. Resources were therefore not adequate for continuing this phase. That is why, in early March, the withdrawal of troops got under way.

The first ship, the *Halifax*, left on February 20, if I recall correctly. At that time, we no longer had a mandate for the long-term phase since the organization was in place.

La présidente : Merci. Nous avons eu la chance d'être en visite à la 8^e Escadre de Trenton le jour où tout le monde se préparait en vue de cette opération, c'était vraiment quelque chose à voir.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Le repli de la mission m'intéresse. On pourrait se demander si la mission ne s'est pas repliée trop tôt : avec les importantes ressources déployées, la mission aurait pu continuer d'appuyer les ONG et à la fois renforcer celle des Nations Unies, qui a littéralement été décapitée par les chefs tués dans l'effondrement de leur quartier-général. Il aurait suffi de transférer des ressources à la mission des Nations Unies, dont on prévoit augmenter les effectifs de 2 000 personnes, et qui avait besoin d'équipement technique. Ne croyez-vous pas, dans ce contexte, qu'il nous restait encore à accomplir?

Col Lanthier : Votre question comporte trois volets. Notre repli a débuté au début de la phase de récupération. Trois phases constituent une opération de cette nature. La phase initiale consiste en une opération de sauvetage. Celle-ci se déroule au cours des sept premières journées. Il s'agit alors de sauver des vies. La deuxième phase dure une cinquantaine de jours et consiste à apporter les secours. La troisième phase en est une de récupération.

L'intervention, selon les directives d'Oslo pour les troupes militaires dans une telle situation, est une force de dernier recours. Elle vise à combler les déficiences qu'aucune autre organisation ne peut combler.

Dans le cas présent, il nous était possible d'amener des soins de santé. D'ailleurs, les chiffres sont éloquentes, 22 000 patients furent traités. Nous avons aussi assuré la distribution d'eau et assisté à la distribution de repas. Ce sont les trois premiers éléments, de la Charte humanitaire, les plus importants.

Le 10 février, on pouvait déjà constater que nous avions comblé ces besoins primaires. À partir de la mi-février, notre production d'eau était plus ou moins nécessaire. Sur les 170 puits de Léogâne, 165 furent réparés et remis en opération avec la chloration. À Jacmel, on a réparé les valves de distribution du système d'aqueduc municipal. Une usine de purification d'eau par osmose inversée fut mise en opération.

D'autre part, plusieurs patients furent traités pour des blessures subites lors du tremblement de terre, mais aussi pour des maux chroniques reliés à la situation déficitaire qui prévaut depuis longtemps dans ce pays.

Vers la mi-février, nous avons échangés des ressources médicales contre des ingénieurs supplémentaires. On se dirigeait alors graduellement vers la phase de récupération. Les ressources dont nous disposions n'étaient pas appropriées. On parle de reconstruction, de développement par les architectes, de plans, de design selon un code de construction quasi-inexistant à Haïti. Les ressources n'étaient donc pas suffisantes pour poursuivre cette phase. C'est pourquoi, dès le début mars, le repli des troupes s'est entamé.

Le premier navire, le *Halifax*, quitta le 20 février, si je me souviens bien. À ce moment-là, nous n'avions plus le mandat d'assumer la phase de longue durée car l'organisation était en place.

The presence of non-governmental organizations was very large. Several hundred non-governmental organizations were on-site and able to take over. Still, the recovery challenge is huge. The amount of waste and rubble is incredible. They are talking about 20 million cubic metres to be cleared, which represents 1,000 20-cubic-metre dump trucks operating for 1,000 consecutive days. This gigantic task is much better performed by private or specialized agencies, as it is far beyond the capabilities of the two or three dump trucks that we had on-site.

[English]

The Chair: There is a specific time limit on DART missions, is there not?

Col. Lanthier: They are organized for 40-day missions, but it is a guideline. Their deployment corresponds to that relief phase, so it does not prevent you from going longer or shorter. In this case, this was not the main reason for doing the withdrawal phase. We could have sustained it if the need was present, but that need was quickly shifting toward the NGOs.

If I recall correctly, MINUSTAH asked us for a reinforcement of only five to ten staff officers for the headquarters. For 2,000 troops, if I recall correctly, they quickly got an offer of about 3,800 troops from different countries, mostly from the Americas. There was no request for transfer of combat service support troops to the MINUSTAH mission itself. For that reason, we transferred some of my staff officers in the headquarters of the joint task force to the MINUSTAH for a transitional period, until those reinforcements were generated, mostly from the army and the air force.

[Translation]

Senator Dallaire: All the same, the structure in place exceeded that of the Disaster Assistance Response Team. This was a massive large-scale deployment. Military-civilian collaboration was structured so as to ensure a liaison with all the non-governmental organizations and so that transfers could be made as efficiently as possible. What can we learn about collaboration between the military and civilians in times of transition when people are here and there, all over the place, in tents or homeless, and have the feeling, on one hand, that they are being abandoned and, on the other, that the NGOs are off in all directions?

Col. Lanthier: Your question has two parts. The first one is about liaison with NGOs. For the first time, for most people, we worked in a whole-of-government system, right down to the level of sub-units. Representatives of DFAIT and CIDA, at the level of companies and the tactical group, found themselves working together closely. Their participation was crucial. They were experts in humanitarian care, with regard to sanitation, health and shelter. This relationship, in collaboration with the military-

La présence des organisations non-gouvernementales fut très importante. Plusieurs centaines d'organisations non-gouvernementales étaient sur place et capable de prendre la relève. Toutefois, le défi de la récupération est immense. La quantité de rebus et de débris est inouïe. On parle de 20 millions de mètres cubes à dégager, ce qui représente 1 000 camions à benne de 20 mètres cubes en opération pendant 1 000 jours consécutifs. Cette tâche colossale est beaucoup mieux accomplie par des organismes privés ou spécialisés, ce qui dépasse les capacités de nos deux ou trois camions benne que nous avions sur place.

[Traduction]

La présidente : Les missions de l'EICC sont limitées dans le temps, n'est-ce pas?

Col Lanthier : L'EICC est organisée pour effectuer des missions de 40 jours, mais il s'agit là d'un principe directeur. Comme ces déploiements correspondent à la phase d'assistance, rien n'empêche de prolonger ou de raccourcir les missions. En l'espèce, ce n'est pas la principale raison pour laquelle nous nous sommes retirés. Nous aurions pu rester sur place si cela avait été nécessaire, mais, très vite, ce sont les ONG qui ont pris la relève.

Si je me rappelle bien, la MINUSTAH nous avait demandé un renfort de cinq à dix officiers d'état-major seulement pour doter le quartier général. Quant aux 2 000 soldats nécessaires, toujours si je me souviens bien, la MINUSTAH avait reçu des offres de différents pays, principalement des Amériques, équivalent à 3 800 militaires. Il n'était donc plus nécessaire pour nous d'affecter à la mission de la MINUSTAH des éléments du service logistique du combat. Cela étant, nous avons transféré une partie de mes propres officiers d'état-major du quartier général de la Force opérationnelle interarmées à la MINUSTAH, pour la période de transition, jusqu'à l'arrivée des renforts prévus provenant essentiellement de l'armée de terre et de l'armée de l'air.

[Français]

Le sénateur Dallaire : La structure en place dépassait tout de même celle de l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe. Il s'agissait d'un déploiement massif d'envergure. La collaboration militaire-civile était structurée pour assurer une liaison avec toutes les organisations non-gouvernementales et afin que les transferts se fassent le plus efficacement possible. Que peut-on apprendre sur la collaboration entre militaires et civils en période de transition où les gens sont ici et là, un peu partout, sous des tentes ou sans abris et ont l'impression, d'une part, qu'on les abandonne et, d'autre part, que les ONG vont dans toutes les directions?

Col Lanthier : Votre question comporte deux volets. Le premier concerne la liaison avec les ONG. Pour la première fois, pour la majorité des gens, on a travaillé dans un système pangouvernemental jusqu'au niveau de sous-unités. Des représentants du MAECI et de l'ACDI se retrouvaient, au niveau des compagnies et du groupe tactique, à travailler intimement. Leur participation fut cruciale. Ils étaient les experts en soins humanitaires, qu'il s'agisse de l'assainissement,

civilian operators, produced a synergy and meant that the coordinator of internal affairs had a better understanding.

The DART personnel, thanks to their training and the three annual exercises in which they learn to work with the different departments and NGOs, were well informed.

As for the staff officers, they were not so well informed. At this level, the whole-of-government aspect is not very present. So there they do not know exactly what the roles, mandates and constraints related to DFAIT and CIDA are. As a result, we have recommended that this aspect be part of the syllabus of courses offered to subaltern officers so that they can learn how to work in whole-of-government teams. That is exactly what we are doing now and I think that the trend will continue.

[English]

Senator Lang: As the chair said, we are proud of Canada's response to the situation in Haiti. You deserve all the accolades you receive for the work we have asked to you do and for the related stress that is included in the important work you do.

I would like to look into the past and compare where we are and then look ahead to where we are going. Perhaps you could — for us, as well as for any of the viewers out there — outline how things have changed for you and for your organization. I ask you to comment in view of the fact that we now have the C-17 Globemaster III aircraft and all the modern technology that has been provided over the last number of years to be able to respond to a situation like that, compared to where we were, say, 10 years ago.

Col. Lanthier: The operational centre of gravity for the DART has always been mobility — strategic mobility and strategic lift. It includes the ability to go to a country in dire need of assistance, not knowing what the local infrastructure will be, whether the airstrip is working or whether the seaport is open. It includes obtaining the actual means to get from the seaport or airport of embarkation. Once you are in theatre, it is important to have actual tactical mobility. Are the roads, bridges and the local infrastructure network working? That is the operational centre of gravity.

In this case, the lift capacity and range of the C-17 aircraft has made the difference. You can try to lift a force like we did through C-130s. First, a lot of equipment will not fit into a C-130 because of the capacity of the aircraft, its width and weight; and then there is the sheer amount of lifts you will need to bring the required capabilities into theatre. The C-17 is what made the difference for us. It quickly brought in what we needed.

la santé ou les abris. Cette relation, en collaboration avec les opérateurs militaires-civils, a donné lieu à une synergie et a permis une meilleure compréhension de la part du coordonnateur des affaires internes.

Le personnel du EICC, grâce à sa formation et aux trois exercices annuels durant lesquels il apprend à travailler avec les différentes ministères et ONG, avait une bonne connaissance.

Pour ce qui est des officiers d'états-major, on remarquait un manque de connaissance. À ce niveau, l'aspect pangouvernemental n'est pas très présent. On ne connaît donc pas exactement quels sont les rôles, mandats et contraintes reliés à l'ACDI et au MAECI. Par conséquent, nous avons recommandé que cet aspect fasse partie du syllabus des cours offerts aux officiers subalternes afin qu'ils apprennent comment travailler dans des équipes pangouvernementales. C'est exactement ce que nous faisons en ce moment et je pense que la tendance se maintiendra.

[Traduction]

Le sénateur Lang : Comme la présidente l'a dit, nous sommes fiers de la façon dont le Canada a réagi à la catastrophe en Haïti. Vous méritez bien toutes les accolades que vous avez reçues pour le travail que nous vous avons demandé d'effectuer et pour tout le stress que ce travail important a pu vous occasionner.

Je vous propose de remonter dans le temps, puis de voir où nous en sommes avant de nous tourner vers l'avenir. Tant pour les téléspectateurs que pour nous, je vous invite à nous expliquer un peu en quoi les choses ont changé pour vous et pour votre organisation. Dans votre réponse, je vous demanderai de tenir compte du fait que nous disposons maintenant des C-17 Globemaster III et de toute la technologie moderne acquise au cours des dernières années pour nous permettre de répondre à des situations comme celle-ci. Faites la comparaison entre la situation d'avant, disons, il y a 10 ans, et celle d'aujourd'hui.

Col Lanthier : Le centre de gravité opérationnel de l'EICC a toujours été la mobilité — sa mobilité stratégique et sa capacité de transport stratégique. Cette mobilité s'entend de la capacité à se déployer dans un pays qui a grandement besoin d'assistance sans qu'on connaisse d'avance l'état des infrastructures locales, sans qu'on sache si les pistes d'atterrissage sont praticables et si les ports sont accessibles. Pour cela, il faut disposer de moyens permettant de se déployer à partir du port ou de l'aéroport d'embarquement. Une fois sur le terrain, il faut assurer la mobilité tactique. Les axes routiers, les ponts et le réseau d'infrastructures locales sont-ils en état? C'est cela qu'on entend par centre de gravité opérationnel.

Dans ce cas, la capacité d'emport et le rayon d'action du C-17 ont fait toute la différence. On peut toujours essayer de transporter une force de projection comme nous le faisons avec des C-130, mais une grande partie de notre matériel ne rentre pas dans cet appareil à cause de sa largeur et de sa masse au décollage qui nous imposent des norias incessantes pour apporter tout le matériel nécessaire sur le théâtre des opérations. Le C-17 a tout changé pour nous sur ce plan. Il nous a permis de transporter rapidement ce dont nous avions besoin.

One of the limitations is that we had four slots daily at the Port-au-Prince International Airport to land aircrafts, and our capacity was slightly above that. We could have landed more aircraft if we had the slots.

Normally, the DART only takes part in the actual relief efforts and not the rescue phase, because the DART takes about seven days before it reaches its operational capability in theatre. Those first seven days is when we will save lives, track down survivors and dig them out of the rubble. We were not able to do that before because we did not necessarily have the lift. We had to rent Antonovs or go along those lines. The C-17 is one of the greatest purchases we have made.

The other thing that enabled us to be capable of operating in that environment is the creation of the urban search and rescue capabilities, firefighters that are equipped to go into the rubble to dig out the survivors. We did a bit of that in the initial phase and then we carried on excavating human remains. For our firefighters, it is gruelling and emotional work. It is difficult work. As you can imagine, they operate under tough conditions, drilling through multi-layered collapsed floors, cement and rebar, to dig out remains that have been there for a number of days. They excavated 19 complete remains and numerous partial remains, bringing closure to many families who desperately needed that closure.

Senator Lang: I would like explore further the capabilities. I notice your background is extensive. You have been in a number of theatres over the course of the last number of years.

Perhaps you could explain the importance of the backgrounds of the individuals involved who are actually carrying out the operation. You are dealing with a crisis, where decisions have to be made spontaneously as you move along. How important was it that people such as you had experience in Afghanistan and other places in order to be able deal with this situation in a business-like manner and to get the job done?

Col. Lanthier: A number of years ago, the army and the Canadian Forces espoused the tenets of mission command. The commander expresses his intent, the purpose is well understood, and then you delegate the authority for the subordinate commanders to accomplish. Backed by formal training, through courses and exercises, you enable generations of junior and senior non-commissioned officers to make decisions rapidly.

Haiti was a very permissive environment. We did not experience any escalation or degradation of this security environment. We were expecting some of it; for example, we were expecting riots. The earthquake freed over 3,000 inmates. That security situation

L'une des limitations auxquelles nous nous sommes heurtés, c'est qu'on nous avait attribué quatre créneaux quotidiens à l'Aéroport international de Port-au-Prince pour nos appareils et que notre capacité était légèrement supérieure. Nous aurions pu faire atterrir plus d'avions si nous avions eu plus de créneaux.

Normalement, l'EICC n'intervient que sur une partie des efforts d'assistance et pas dans la phase sauvetage parce qu'il faut environ sept jours à cette équipe pour parvenir à son plein niveau opérationnel une fois sur place. C'est dans les sept premiers jours d'une catastrophe qu'on sauve des vies, qu'on repère les survivants et qu'on les extrait des décombres. Or, nous ne pouvions pas faire cela avant parce que nous n'avions pas nécessairement la capacité de transport voulue. Il nous a fallu louer des Antonov ou recourir à d'autres formules. L'achat des C-17 est une des meilleures décisions que nous ayons prises.

Ce qui nous a, par ailleurs, permis d'être utiles dans de telles circonstances, c'est la mise sur pied d'une équipe de recherche et de sauvetage urbaine composée de pompiers équipés pour aller déterrer les survivants restés pris sous les décombres. C'est ce que nous avons fait dans une certaine mesure lors de la phase initiale, avant de passer à l'extraction des personnes décédées. Pour nos pompiers, ce genre de travail est particulièrement éprouvant et chargé d'émotion. C'est un travail difficile. Comme vous pouvez l'imaginer, ils évoluent dans des conditions très difficiles, ils doivent percer plusieurs épaisseurs de planchers écroulés et creuser dans du béton armé pour extraire des corps qui sont là depuis un certain temps déjà. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à sortir 19 corps complets et d'innombrables corps incomplets, ce qui a tout de même permis aux familles de faire enfin leur deuil.

Le sénateur Lang : Revenons davantage sur la question des moyens déployés. Je constate que vous avez eu une carrière bien remplie. Vous avez participé à de nombreuses missions à l'étranger au cours des dernières années.

Vous pourriez peut-être nous expliquer l'importance du bagage de ceux et de celles qui sont appelés à effectuer vos missions. Vous vous retrouvez en situation de crise où il faut prendre des décisions spontanées en cours de route. Dans quelle mesure était-il nécessaire que des gens comme vous aient eu une expérience de terrain, acquise en Afghanistan ou ailleurs, pour être efficaces dans ce genre de situation et faire le travail?

Col Lanthier : Il y a quelques années déjà, les Forces canadiennes ont adopté les principes du commandement de mission. Le commandant exprime ses intentions, il explique bien l'objet de la mission, puis il délègue son autorité aux commandants subalternes sur le terrain. Grâce à une instruction structurée, faite de cours et d'exercices, on amène des générations d'officiers subalternes et de sous-officiers à être en mesure de prendre des décisions rapides.

À Haïti, nous nous sommes trouvés dans un environnement dit « permissif ». Il n'y a pas eu d'escalade de la tension ni de dégradation de la sécurité, même si nous nous attendions à ce que tel fût le cas. Par exemple, nous nous attendions à des émeutes. Il faut

never deteriorated. In fact, it never came back to the level it was before January 12, so it was a permissive situation.

The experiences gained through numerous domestic theatres with the floods, the ice storm and the Saguenay flood have enabled our young soldiers and their leaders to be able to operate at ease in chaos with a lack of clear directions, so we work with intent and purpose. That is what allowed us to work in a decentralized environment in that type of situation.

[Translation]

Senator P  pin: As Senator Lang said so well, we are very proud of what our Canadian military accomplished in Haiti.

Can we evaluate the costs up to now of this major deployment? How is the military component of Operation HESTIA funded? Can we compare these costs to those of previous disaster relief missions?

Col. Lanthier: This question will have to be examined by the command headquarters of the expeditionary forces. I have no idea of these costs, since I was just the tactical employer of the troops.

Senator P  pin: What are the primary lessons that you learned from Operation HESTIA?

Col. Lanthier: Everything we had done before was useful. This point relates a little to the previous question. Our previous experiences enabled us to fulfil our mission in Haiti.

Inter-army cooperation was excellent. In my entire career, this is the first time I have worked in an integrated inter-army environment. There were three departments and four force components present. Our staff consisted of 500 sailors, 250 aircraft personnel, a land component and a special operations representative. This teamwork, coordinated around a single shared purpose, was a success.

Such a fast and large deployment was a complex operation. We did not have control over everything leaving the airport at Trenton, where the high operational availability storage shed is. Personnel arrived sometimes in somewhat chaotic fashion in the theatre of operations. Planning and synchronizing the deployment more accurately would have taken time, and this would have delayed the arrival of personnel in the theatre of operations. The first seven days, however, are the most important ones when it comes to saving lives. In the circumstances, it is better to put up with a bit of chaos. The personnel get where they are going in any case. You just have to manage them and accept the consequences rather than being too deliberate.

Still, a complete review is taking place of the principle and contingency plans for the Disaster Assistance Relief Team with a view to developing better modularity, that is, a series of distinct elements and independent capabilities. Up to now, the Disaster

dire que le tremblement de terre avait permis à 3 000 prisonniers de s'évader. Or, la situation ne s'est jamais détériorée sur le plan de la sécurité. En fait, elle est même revenue au niveau d'avant le 12 janvier, si bien qu'on pouvait parler d'environnement permissif.

L'expérience acquise lors de nombreuses missions au Canada,   l'occasion des inondations, de la tempête de verglas et de l'inondation du Saguenay, a appris à nos jeunes soldats et à leurs chefs à se sentir à l'aise même en situation chaotique et en l'absence d'ordres clairs parce qu'ils sont au courant des objectifs et des intentions visées. Dans de telles circonstances, c'est cela qui nous permet de travailler même en situation de décentralisation.

[Français]

Le sénateur Pépin : Comme le disait si bien le sénateur Lang, nous sommes très fiers de ce que nos militaires canadiens ont accompli en Haiti.

Peut-on évaluer les coûts, jusqu'à maintenant, de cet important déploiement? Comment est financée la composante militaire de l'opération Hestia? Peut-on comparer ces coûts aux missions précédentes d'aide aux sinistrés?

Col Lanthier : La question devra être examinée par le quartier-général du commandement des forces expéditionnaires. Je n'ai aucune idée de ces coûts, car je n'étais que l'employeur tactique des troupes.

Le sénateur Pépin : Quelles sont les premières leçons que vous avez apprises de l'opération Hestia?

Col Lanthier : Tout ce que nous avons fait précédemment nous a servi. Ce point touche un peu la question précédente. Nos expériences du passé nous ont rendus aptes à remplir notre mission en Haiti.

La coopération inter-armées fut excellente. Dans toute ma carrière, c'est la première fois que je travaillais dans un environnement intégré et inter-armées. On retrouvait trois ministères et les quatre composantes des forces étaient présentes. Nos effectifs se composaient de 500 marins, 250 aviateurs, une composante terrestre et un représentant des opérations spéciales. Ce travail d'équipe coordonné autour d'une intention commune fut un succès.

Un déploiement aussi rapide et important fut une opération complexe. Nous n'avions pas le contrôle sur tout ce qui quittait l'aéroport de Trenton où se trouve l'entrepôt de haute disponibilité opérationnelle. Les effectifs sont arrivés parfois de façon quelque peu chaotique en théâtre d'opération. Planifier et synchroniser le déploiement de façon plus précise aurait pris plus de temps, ce qui aurait retardé l'arrivée des effectifs en théâtre d'opération. Or, les sept premiers jours sont les plus importants lorsqu'il s'agit de sauver des vies. Dans ces circonstances, il vaut mieux accepter un peu de chaos. Les effectifs atteignent leur destination de toute façon. Il suffit de les gérer et d'accepter les conséquences plutôt que d'être trop délibéré.

Par contre, une révision complète est en train de se faire du principe et des plans de contingence pour l'emploi de l'équipe d'intervention en cas de catastrophe en vue de développer une meilleure modularit  , soit une série d'éléments distincts et

Assistance Relief Team has been monolithic and could be moved as a block. For example, we could not choose only the search and rescue capability and the water production section; it was all or nothing. So we are looking at that.

In the case of earthquakes, floods and landslides, different capabilities are required, depending on the geography, the extent of the damage and the climate. The concept that the Canadian Forces are reviewing will look at ways of making the whole thing more modular and capable of responding rapidly. Many lessons were learned that will enable us to develop a new contingency plan.

Senator Pépin: This mission was very positive, from this point of view.

Col. Lanthier: Despite the inherent difficulties, I qualify it as a complete and total success.

Senator Nolin: I would like to join my colleagues in congratulating you on your excellent work. I would also like to congratulate you on the honours you have received for your work in Afghanistan.

How did the lessons learned in Afghanistan serve you in Haiti? You just talked about managing chaos. Is that something that you discovered?

Col. Lanthier: My answer may seem strange to you, but we learned the role from the Operational Mentor and Liaison Team. I created this team because it did not exist from the point of view of the Canadian Forces.

We have learned to work with many foreign forces, in particular the Americans', with a very complex command structure. A large number of stakeholders are working with the Afghan national security forces. The whole aspect of liaison, coordination, synchronization, sometimes divergent national interests or, at least, ones that do not readily converge — all these things are lessons learned from our experience in Afghanistan, which have enabled me to grow and do a better job.

Senator Nolin: What is the procedure to be followed when the political decision to do something in Haiti is made? I would like you to explain to us a bit about the unfolding, the sequence of events, in order to arrive at a fast and efficient deployment, despite the chaos, with the success you had?

Col. Lanthier: It involves a series of very fast stages.

Senator Nolin: I would like to understand how the first hours and days unfold. You talk about a review of the process. Surely there are some ways of doing things that you would not like to repeat. In other words, explain the initial process to us.

Col. Lanthier: Let us talk about the initial process. The earthquake occurred on January 12 at 4:53 p.m. Already, at 5:10 p.m., it was on the local news, the Canadian government was trying to assess the extent of the catastrophe and was getting in

des capacités indépendantes. Jusqu'à maintenant, l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe était monolithique et pouvait être déplacée en un bloc. Par exemple, on ne pouvait pas choisir uniquement la capacité de recherche et de sauvetage en milieu urbain et la section de production d'eau; c'était tout ou rien. Nous nous penchons donc sur cette question.

Dans le cas d'un tremblement de terre, d'inondations ou de glissement de terrain, des capacités différentes sont requises selon la géographie, l'ampleur des dégâts et du climat. Le concept que les Forces canadiennes sont en train de réviser étudiera les façons de rendre le tout plus modulaire et apte à réagir plus rapidement. Plusieurs leçons furent apprises qui permettront l'élaboration d'un nouveau plan de contingence.

Le sénateur Pépin : Cette mission fut très positive, à ce point de vue.

Col Lanthier : Malgré les difficultés inhérentes, je la qualifie d'un succès complet sur toute la ligne.

Le sénateur Nolin : J'aimerais me joindre à mes collègues pour vous féliciter de votre excellent travail. J'aimerais également vous féliciter des honneurs que vous avez reçus pour votre travail en Afghanistan.

Comment les leçons apprises en Afghanistan vous ont-elles servi en Haïti? Vous venez de parler de gérer le chaos. Est-ce là une chose que vous avez découverte?

Col Lanthier : Ma réponse vous semblera bizarre, mais nous avons appris le rôle de l'équipe de mentorat opérationnel. J'ai créé cette équipe car elle n'existait pas du point de vue des Forces canadiennes.

Nous avons appris à travailler avec plusieurs forces étrangères, en particulier celle des Américains, avec une structure de commandement très complexe. Un grand nombre d'intervenants s'occupent des forces de sécurité nationale afghane. Tout l'aspect de liaison, de coordination, de synchronisation, d'intérêts nationaux parfois divergents ou, à tout le moins, ne convergeant pas facilement, voilà les leçons apprises de cette expérience en Afghanistan, qui m'ont permis de grandir et faire un meilleur travail.

Le sénateur Nolin : Quel processus doit-on suivre lorsque la décision politique est prise de faire quelque chose en Haïti? J'aimerais que vous nous expliquiez un peu le déroulement, la séquence des événements pour en arriver à un déploiement rapide et efficace, malgré le chaos, avec le succès que vous avez obtenu?

Col Lanthier : Il s'agit d'une série d'étapes très rapides.

Le sénateur Nolin : J'aimerais comprendre le déroulement des premières heures et des premières journées. Vous parlez d'une révision du processus. Il existe sûrement certaines façons de faire que vous ne voudriez pas répéter. Autrement dit, expliquez-nous le processus initial.

Col Lanthier : Parlons du processus initial. Le tremblement de terre a eu lieu le 12 janvier à 16 h 53. Déjà, à 17 h 10, on en parlait aux nouvelles locales, le gouvernement canadien tentait d'évaluer l'ampleur de la catastrophe et entrait en contact avec

touch with Ambassador Rivard in Haiti to reach the decision to quickly deploy a whole-of-government team made up of four people, including a representative of the Canadian Forces.

Senator Nolin: This is how many hours after the event?

Col. Lanthier: This team took off on January 13, at eleven o'clock.

Senator Nolin: So the next morning.

Col. Lanthier: Yes. About 16 hours after the earthquake, the first elements were deployed. This whole-of-government team of four people was deployed to go and assess the needs. Rather than wait for their report, we also deployed a reconnaissance team to assess the contribution of the Canadian Forces. The morning of January 13, a death toll of over 100,000 was reported. So the extent was completely extraordinary.

The Chief of the Defence Staff then understood that it was necessary to deploy more than the Disaster Assistance Response Team. As the Brigade Commander, at Valcartier, I was responsible for leading a Canadian nationals evacuation team. This national task is spread out over a period of six months. So I contacted my superior and asked him if I was needed. I was asked to wait. Two hours later, I was told that more than this company would actually be deployed.

So I generated a tactical group, called an infantry battalion HQ with its companies. We started with 800 people. Towards the end of the day on January 13, the number of personnel rose to between 1,000 and 1,200. I left the evening of January 14 with the operational force advance guard, since we were no longer talking about a response team.

On arriving on the ground, I did an immediate study with the commander of the inter-army headquarters already on-site, who was also in charge of DART. We reached the conclusion that additional assistance was necessary. From then on, an unending stream of resources arrived in the theatre of operations by air and sea until mid-February.

The deployment was very fast and non-sequential but concurrent, as it should be. If you try to do things sequentially, you may miss that unique window of seven days. That is why personnel were deployed so quickly. Normally I would have needed 48 hours for reconnaissance. But, in the circumstances, 16 hours later, I was meeting General Laroche on the tarmac in Port-au-Prince, who was arriving with the chief of staff and other headquarters elements.

Senator Nolin: So, in the end, managing chaos is not negative.

Col. Lanthier: Absolutely not. It is essential.

Senator Nolin: You have to be able to do it.

l'ambassadeur Rivard en Haïti pour en arriver à la décision de déployer rapidement une équipe pangouvernementale composée de quatre personnes dont un représentant des Forces canadiennes.

Le sénateur Nolin : On parle de combien d'heures après l'événement?

Col Lanthier : Cette équipe s'est envolée le 13 janvier, à 11 heures.

Le sénateur Nolin : Donc, le lendemain matin.

Col Lanthier : En effet. Environ 16 heures après le tremblement de terre, les premiers éléments étaient déployés. Cette équipe pangouvernementale de quatre personnes fut déployée pour aller évaluer les besoins. Plutôt qu'attendre leur rapport, on a aussi déployé une équipe de reconnaissance pour évaluer la contribution des Forces canadiennes. On rapportait, le matin du 13 janvier, un bilan de plus de 100 000 morts. L'envergure était donc tout à fait extraordinaire.

Le chef d'état-major de la défense comprit alors qu'il fallait déployer beaucoup plus que l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe. En tant que commandant de brigade, à Valcartier, j'avais la responsabilité de diriger une équipe d'évacuation des ressortissants canadiens. Cette tâche nationale s'échelonne sur une période de six mois. J'ai alors communiqué avec mon supérieur en demandant si l'on a besoin de moi. On m'a demandé d'attendre. Deux heures plus tard, on me communiquait que, effectivement, on déploierait plus que cette compagnie.

J'ai alors généré un groupe tactique, que l'on appelle un PC de bataillon d'infanterie avec ses compagnies. On a commencé avec 800 personnes. Vers le fin de la journée du 13 janvier, le nombre d'effectifs est passé à entre 1 000 et 1 200. Je me suis déployé dans la soirée du 14 janvier avec l'équipe d'avant-garde de la force opérationnelle, car on ne parlait plus d'une équipe d'intervention.

En arrivant sur le terrain, j'ai effectué une étude immédiate avec le commandant du quartier-général inter-armées déjà sur place, en charge également de l'EICC. On est arrivés à la conclusion que de l'aide supplémentaire était nécessaire. De là, un flot incessant aérien et maritime de ressources sont arrivées en théâtre d'opération jusqu'à la mi-février.

Le déploiement fut très rapide et non séquentiel mais concurrent, comme il se doit. Si on tente de faire les choses de façon séquentielle, on risque de manquer cette fenêtre initiale unique de sept jours. C'est pourquoi les effectifs furent déployés aussi rapidement. Normalement, il m'aurait fallu 48 heures pour faire la reconnaissance. Or, dans les circonstances, 16 heures plus tard, j'accueillais le général Laroche sur le tarmac à Port-au-Prince, qui arrivait avec le chef d'état-major et d'autres éléments du quartier-général.

Le sénateur Nolin : Donc, finalement, gérer le chaos, ce n'est pas négatif.

Col Lanthier : Absolument pas. C'est essentiel.

Le sénateur Nolin : Il faut être capable de le faire.

Col. Lanthier: You have to be able to do it. You also have to have the resources. What could we have done better? We sent far too many capability elements that, in reality, were not capabilities. Having a truck driver without a truck is not a capability; having a truck without a driver is not a capability. Unfortunately, often, we got single elements and not a set of elements. So we did not receive a capability but rather a series of elements.

Senator Nolin: Hence the idea of developing a modular approach.

Col. Lanthier: Exactly. Hence the idea of developing independent modules capable of supporting themselves for an initial period of seven to 14 days. Or, if you like, a series of interchangeable blocks with a shared interface. That is the concept.

Senator Nolin: I wish we had more time, but thank you very much for your answers.

[English]

Senator Segal: Colonel, I know that aside from being shot at by the other side, being asked to express an opinion is the next most dangerous thing an officer might be asked to do. I will not ask you to express an opinion about the future and our deployment in Afghanistan that I hope will be part of a robust public debate. Your experience is broad on both operation and command basis. It is a tremendous resource for the committee and the public to benefit from and I would like an opinion from you.

You will know that in this city and in many other places in the world the NGO community often argues that they can do things cheaper, less expensive than the military; they can do it as efficiently and effectively; and when the military is deployed, it implies concern about security and safety that in their view is not necessary. I disassociate myself completely from that perspective, but it is advanced here and you might hear it in the Department of Foreign Affairs on occasion.

The Foreign Affairs Committee of a previous Parliament studied the extraction of Canadians from Lebanon during the difficulties between Hezbollah and the Israelis. The committee found, after careful examination, that while our friends on the civilian side worked extremely hard, rallied, worked day and night, there was actually no coherence to the effort until the military became involved. When the military became involved, issues like securing the disembarkation site, dealing with the Israeli Navy and the Lebanese Armed Forces and the Israel Defense Forces to ensure the security and safety of passage, all the things that really mattered to the safety of Canadians, moved ahead quickly because the military was involved, to their credit.

Our recommendation was to not have these sorts of joint efforts again unless the military is joined up and involved *ab initio*, at the beginning, and not as an afterthought to the logistics after the politicians and bureaucrats made a series of climbing mistakes.

Col Lanthier : Il faut être capable de le faire. Il faut également avoir les ressources. Qu'est-ce qu'on aurait pu faire de mieux? On a envoyé beaucoup trop d'éléments capacitaires qui, en réalité, n'étaient pas des capacités. Avoir un chauffeur de camion qui n'a pas de camion, ce n'est pas une capacité; avoir un camion qui n'a pas de chauffeur, ce n'est pas une capacité. Malheureusement, souvent, on a reçu des éléments uniques et non pas l'ensemble des éléments. Donc, nous ne recevions pas une capacité mais une série d'éléments.

Le sénateur Nolin : De là l'idée de développer de façon modulaire.

Col Lanthier : Voilà. De là l'idée de développer de façon modulaire, autonome, capable de se soutenir par eux-mêmes pour une période initiale de sept à 14 jours. Donc, si vous voulez, une série de blocs qui s'interchangent, qui ont une interface commune. C'est cela, le concept.

Le sénateur Nolin : J'aurais aimé qu'on ait plus de temps, mais merci beaucoup pour vos réponses.

[Traduction]

Le sénateur Segal : Colonel, je suis conscient qu'outre le risque de se faire descendre par un ennemi, le fait d'avoir à donner son opinion est ce qu'il y a de plus dangereux pour un officier. Je ne vais donc pas vous demander de vous prononcer sur l'avenir et sur notre déploiement en Afghanistan qui, je le souhaite, feront l'objet d'un vigoureux débat public. Vous avez une vaste expérience, tant pour ce qui est des opérations que du commandement. Comme vous représentez une ressource extraordinaire pour notre comité et pour le grand public, j'aimerais un peu solliciter votre opinion.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'à Ottawa et dans bien d'autres endroits au monde, le milieu des ONG soutient qu'il peut faire la même chose que l'armée, tout aussi efficacement qu'elle, mais pour moins cher. De plus, d'aucuns disent qu'on déploie les militaires parce qu'on a des motifs de craindre pour la sécurité, ce qui n'est pas justifié. Je me dissocie entièrement de ce genre de point de vue, mais c'est ce qui se dit ici et vous avez pu l'entendre à l'occasion au ministère des Affaires étrangères.

Lors d'une législature précédente, le Comité des affaires étrangères avait étudié la question de l'extraction des Canadiens du Liban rendue nécessaire à cause des affrontements entre le Hezbollah et les Israéliens. Après une étude attentive de la situation, le comité était arrivé à la conclusion que, malgré un travail acharné de la part de nos amis civils, bien qu'ils se soient regroupés et qu'ils aient travaillé jour et nuit, il avait fallu attendre l'arrivée de l'armée pour que l'intervention soit à peu près cohérente. Dès que l'armée est intervenue, il a été possible de sécuriser le site de débarquement, de traiter avec Tshah et la marine israélienne ainsi qu'avec les Forces armées libanaises pour ménager un couloir de sécurité, autant de choses importantes pour assurer la sécurité des Canadiens. Tout était allé très vite à partir de là grâce aux militaires, ce qui est tout en leur honneur.

Nous avions recommandé de ne plus jamais organiser ce genre de mission conjointe à moins que les militaires n'y participent dès le début plutôt que de leur demander d'intervenir dans un relent de pensée logistique, après toute une accumulation d'erreurs communes par les politiciens et les fonctionnaires.

Can you give me your sense of the net benefit to having the military involved *ab initio*? I am not asking you to reflect on the future in Afghanistan because that would be an unfair question, but we would benefit from your experience because many of the areas in which you have operated, whether it was the Montérégie during the ice storm or whether in Bosnia Herzegovina, there was a mix between civilian and military activity. Anything you can share, this committee would find helpful.

Col. Lanthier: I will talk about Haiti first because it is most recent. Guidelines direct the use of military forces during humanitarian operations. We are a force of last resort according to the doctrine. The conundrum about that is we can bring a unique skill set because of our ability to plan. Most organizations do not have formal training or practice in planning and organizing. That is our strength and it is what we do. We can contribute rapidly to planning functions and that makes a difference. I assume it is a factor in the Lebanon example.

We bring an extensive set of communications. Whenever you are in an area where communication networks have been destroyed, either by natural or manmade events, we bring independent, stand-alone, extensive bandwidth that allows us to effect coordination and synchronization of efforts. We bring a lot of people, boots on the ground, and in most of the situations you need a lot of arms, and we can do that. Those are three of our strengths.

Because of our effectiveness in deploying quickly due to our assets, it is almost counterintuitive to think of us as a force of last resort. We are actually capable of bridging a gap until the real professionals — those who do this for a living, the experts formally trained and educated to perform the operations — can actually get themselves organized, moved and develop national level plans.

There is a bit of a dilemma whether we should be first or last. It is truly a synergy. No matter if it is Afghanistan or Haiti, it cannot be sequential, in my view. It is working hand in hand. We bring complementary skill sets and capabilities. It is basically the famous expression: the whole is greater than the sum of its parts. They are complementary and one cannot necessarily work without the other.

The presence of military does not mean there is a security situation. We went to Haiti and were ready in case of escalation of security concerns, which never happened. We were ready, but that was not our main aim. We were able to really bridge the existing gap.

Pourriez-vous me parler du véritable avantage que représente le fait de faire intervenir les militaires dès le début? Je ne vous demande pas de vous prononcer sur l'avenir de l'Afghanistan parce que cette question serait injuste, mais pourriez-vous nous faire profiter de l'expérience que vous avez de la cohabitation entre activités militaires et activités civiles, puisque vous avez vu ce que ça donne dans bien des régions où vous êtes intervenu, que ce soit en Montérégie lors de la tempête de verglas ou en Bosnie-Herzégovine? Tout ce que vous pourrez nous dire à ce sujet sera utile au comité.

Col Lanthier : Je commencerai par vous parler d'Haïti, parce que c'est ce qu'il y a de plus récent. L'emploi des Forces canadiennes dans le cadre d'opérations humanitaires est régi par des directives. D'après la doctrine, nous sommes une force de dernier recours. C'est étonnant, parce que nous sommes en mesure de déployer un ensemble de compétences tout à fait particulier compte tenu de notre capacité à planifier. Rares sont les organisations à pouvoir compter sur un personnel formé à la planification et à l'organisation qui pratique couramment ces deux activités. C'est là notre point fort, c'est ce que nous faisons. Nous pouvons rapidement contribuer aux fonctions de planification, ce qui change tout. Je suppose que cette capacité a été un facteur au Liban.

Nous sommes en outre très bien outillés en matière de communications. Dans des régions où les réseaux de communications sont inopérants à cause d'une catastrophe naturelle ou d'une action humaine, nous sommes en mesure de créer des réseaux à bande large, autonomes, qui nous permettent de coordonner et de synchroniser les efforts sur place. Nous déployons d'importants effectifs sur le terrain et nous sommes en mesure de fournir de grandes quantités d'armes, ce qui s'impose dans la plupart des cas. Ce sont là nos trois points forts.

Comme notre matériel nous permet de nous déployer très rapidement, il est presque illogique de nous considérer comme une force de dernier recours. Nous sommes en fait capables de tenir le fort jusqu'à ce que les vrais spécialistes — ceux qui font ça pour gagner leur vie, les experts qui ont été dûment formés pour ce genre d'opération — arrivent, s'organisent, se déplacent et mettent en œuvre des plans d'envergure nationale.

Déterminer si nous devons intervenir en premier ou en dernier soulève d'ailleurs un certain dilemme. Tout est question de synergie. Peu importe qu'on parle de l'Afghanistan ou d'Haïti, selon moi, les choses ne peuvent se faire que dans une séquence. Tout doit s'imbriquer. Nous représentons un ensemble de compétences et de moyens qui font défaut ailleurs. Cela rappelle la célèbre expression voulant que le tout est plus grand que la somme des parties. Les parties sont complémentaires et aucune ne fonctionnera nécessairement sans les autres.

La présence de l'armée n'implique pas qu'il y a des problèmes sur le plan de la sécurité. Avant d'aller en Haïti, nous étions prêts à faire face à une dégradation de la sécurité qui ne s'est pas produite. Nous étions prêts, mais ce n'était pas l'objet principal de notre intervention. Une fois sur place, nous avons pu combler les lacunes existantes.

The Chair: To narrow it a bit, it took us two weeks to mount our operation with the tsunami, waiting for planes to rent so we could get there in 24 hours. Has our role and involvement and activity in Afghanistan actually made us able to cut two weeks off that timeline?

Col. Lanthier: I cannot say if it is related to Afghanistan, truly the acquisition. We acquired the C-17 for many reasons. We recognized over a number of years, from different missions whether in Bosnia or Afghanistan or elsewhere, the tsunami is a good example, the requirement to be autonomous and not dependent on private companies or other forces to get that strategic airlift. That has been recognized for a number of years, and it is good to see it come to bear.

The Chair: According to the figures we have, the DART has been deployed five times since 1976. Is part of that a question of assets and now that has changed?

Col. Lanthier: It is probably a factor. I am not familiar with the previous history of the DART. My experience has been deploying it as a deputy commander of the force. There are multiple factors. Every time we send a reconnaissance, recce team, the famous ISST, Interdepartmental Strategic Support Team, and DART reconnaissance team, we see what our contribution can be and if we are capable to bear and bridge the gaps that the international community is not filling or the NGOs are not filling. I would say the main reason we did not deploy is that we were not the best tool to fill that need if that need existed.

Senator Dallaire: Afghanistan has improved our deployment, but what about the battalion that was used in Haiti? It is supposed to be training for Afghanistan. Do we have enough battalions in the context to be deployed like this in Afghanistan to sustain other missions at the same time?

Col. Lanthier: In this case the force, the land element of the Joint Task Force Haiti, was based on the third battalion. It had two companies deployed, and one of those companies was already earmarked for a non-combat and evacuation operations. I added an extra company and battalion headquarters. It will form the backbone of the OMLT for Task Force 3-10 that is deploying at the end of October or the beginning of November. Would I have been able to sustain a long duration deployment of six months with that specific battalion? It would have prevented that battalion from doing the prerequisite training for Afghanistan.

Now were there other forces available to do relief in place? Operation Podium was finishing at about the time we came back, so I assume there would have been an opportunity, if the need were there, to do a relief in place to carry on. I do not think it was a limiting factor from my perspective.

Senator Day: Colonel, did I just hear you say that you continue to be involved in OMLT in Afghanistan?

La présidente : Soyons un peu précis et parlons de ce qui s'est passé au lendemain du tsunami. Il nous a fallu deux semaines pour organiser notre intervention parce que nous avons dû louer des avions afin de nous déployer en 24 heures. Est-ce que notre rôle en Afghanistan, notre participation à ce conflit et nos activités sur place nous ont permis de réduire ce délai de deux semaines?

Col Lanthier : Je ne sais pas si l'achat du nouvel appareil est lié à la mission en Afghanistan. Nous avons acheté le C-17 pour bien des raisons. Depuis bien des années, à la faveur de différentes missions, que ce soit en Bosnie ou en Afghanistan ou ailleurs, et le tsunami est un autre bon exemple, nous avons conscience de la nécessité d'être autonomes et de ne pas dépendre de compagnies privées ou d'autres forces aériennes pour assurer ce type de transport aérien stratégique. Cela fait bien des années que nous en sommes conscients et il est bon de constater que les choses ont enfin abouti.

La présidente : D'après nos informations, l'EICC a été déployée à cinq reprises depuis 1976. Cela découle-t-il du matériel dont nous disposons et les choses ont-elles changé?

Col Lanthier : C'est sans doute un facteur. Je ne sais pas ce qui s'est passé avec l'EICC avant. Je connais cette unité depuis que je la dirige en qualité de commandant adjoint. Il y a de multiples facteurs. Chaque fois que nous envoyons une équipe de reconnaissance, la fameuse ESSI ou Équipe de soutien stratégique interministérielle, ainsi que les éclaireurs de l'EICC, nous évaluons notre contribution éventuelle et déterminons si nous allons pouvoir faire le pont en attendant de voir si c'est la communauté internationale ou si ce sont les ONG qui prendront la relève. Je dirais que la principale raison pour laquelle l'EICC n'a pas été déployée plus souvent, c'est qu'elle ne disposait pas de l'équipement voulu pour répondre aux besoins du moment, si besoins il y avait.

Le sénateur Dallaire : L'Afghanistan nous a donné l'occasion d'améliorer notre capacité de déploiement, mais qu'advient-il du bataillon qui était employé en Haïti? Il est censé être en train de s'entraîner pour aller en Afghanistan. Avons-nous suffisamment de bataillons, avec l'Afghanistan en arrière-plan, pour assurer en même temps d'autres missions?

Col Lanthier : Dans ce cas, l'élément terre de la Force opérationnelle interarmées en Haïti avait été confié au troisième bataillon. Celui-ci avait déployé deux compagnies dont l'une qu'on destinait à des opérations sans combat et à des opérations d'évacuation. J'ai ajouté une autre compagnie et un QG de bataillon. Ces unités fourniront le gros des ELMO de la Force opérationnelle 3-10 qui sera déployée fin octobre, début novembre. Aurais-je été en mesure de prolonger de six mois le déploiement de ce bataillon? Dans ce cas, je l'aurais exempté de suivre l'entraînement préparatoire à l'Afghanistan.

Aurait-on pu, par ailleurs, confier la mission d'assistance à d'autres forces? L'opération Podium était sur le point de se terminer quand nous sommes rentrés et je suppose que nous aurions eu alors l'occasion d'organiser la relève des gens sur place. Personnellement, je ne crois pas que cela nous aurait limités.

Le sénateur Day : Colonel, vous ai-je bien entendu dire que vous allez continuer de contribuer aux ELMO en Afghanistan?

Col. Lanthier: As the brigade commander, I have a battalion that is changing its role from an infantry battalion to an OMLT.

Senator Day: You will be a great person to tell them what to expect.

I would like to go back and clarify the Disaster Assistance Response Team. I think I heard you say that 200 soldiers are normally employed with the DART, but there were 2,000 soldiers. Were you suggesting that all 2,000 soldiers somehow have to operate from this DART and that the DART was not sufficient to handle that, or that just 200 of those 2,000 soldiers would be involved with the DART?

Col. Lanthier: The DART has a water production capability and a medical capability. It is platoon size, about 40 soldiers. A support element is added to sustain them, including rations, water, mechanics; a combat service support, including drags, drivers, cooks; and a command element. That adds up to about 200 people. They are not a formed unit. They work day to day in different units across the Canadian Forces and they are on a 48-hour notice to move. When a crisis erupts, such as happened in Haiti, their notice to move is quickly reduced from 48 to 24 to 12 hours, and sometimes even shorter time lines.

In this case, you could make the point that the entire Joint Task Force Haiti was one big DART. If you look at the basic capabilities of DART — as I have mentioned, defence and security, command and control, medical and engineer — instead of a platoon of force protection, I had a battalion. Instead of a platoon of medical, I had an entire field hospital of 100 beds with surgery capabilities and an additional clinic. Instead of a troop of engineers, I had a full squadron of field-construction engineers, water-production engineers, vertical-construction engineers and specialist elements.

The whole force was one big DART concept. We just expanded it because the emerging needs of the Haitian population far exceeded the capabilities of the DART. If we had only deployed with the DART, we probably would have only met the needs of the Jacmel population. Jacmel has about 34,000 people and about 50 per cent of the town was destroyed. When the Americans came in, they pretty much took Port-au-Prince, with its 3 million inhabitants.

There were two areas left untouched by the international community: Léogâne, around 134,000 people, the most devastated area, about 90 per cent destroyed; and Jacmel. Because of our force composition and our dealing with the MINUSTAH and the headquarters from the U.S., we took over the Léogâne, Highway 204 and Jacmel area.

Col Lanthier : Au sein de la brigade que je commande, il y a un bataillon dont le rôle a été modifié, puisqu'il est passé de bataillon d'infanterie à bataillon d'ELMO.

Le sénateur Day : Vous serez très bien placé pour expliquer à vos gens ce qui les attend.

J'aimerais obtenir quelques précisions au sujet de l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe. Je pense vous avoir entendu dire que vous employez normalement 200 soldats au sein de l'EICC, mais il y en aurait en fait 2 000. Voulez-vous dire que ces 2 000 soldats travaillent, d'une façon ou d'une autre, en aval de l'EICC parce que l'Équipe d'intervention en cas de catastrophe ne suffit pas à la tâche ou voulez-vous dire que 200 soldats seulement sur un effectif potentiel de 2 000 composent l'EICC?

Col Lanthier : L'EICC est en mesure de produire de l'eau et elle dispose de moyens médicaux. Cette unité est de la taille d'un peloton d'environ 40 soldats. Elle est complétée par un élément de soutien qui lui fournit les rations, l'eau et les pièces mécaniques, d'un élément de soutien logistique du combat, qui fournit les médicaments, les chauffeurs et les cuisiniers, et d'un élément de commandement. Tout cela représente environ 200 personnes qui ne font pas partie d'une unité constituée. Ces militaires travaillent régulièrement dans différentes unités des Forces canadiennes et sont prêts à intervenir sur préavis de 48 heures. En cas de crise, comme à Haïti, le préavis peut rapidement être ramené de 48, à 24 et même 12 heures, et il arrive qu'il soit même plus court que cela.

Cela étant, vous pourriez affirmer que toute la Force opérationnelle interarmées en Haïti était une grosse EICC. Quand on songe aux capacités de base de l'EICC — je vous ai parlé de défense et de sécurité, de commandement et de contrôle, de moyens médicaux et de génie —, cela fait que je me suis retrouvé à la tête d'un bataillon plutôt que d'un peloton de protection. Plutôt que de disposer d'un peloton médical, j'ai eu tout un hôpital de campagne doté de 100 lits, d'une salle d'opération complète et d'une clinique adjacente. Plutôt que d'avoir quelques sapeurs, je me suis retrouvé avec un escadron complet du génie spécialisé en gros œuvre, avec des sapeurs assurant la production hydratée, avec d'autres spécialisés en construction verticale ainsi qu'avec d'autres spécialistes du génie.

La force entière était fondée sur le concept de l'EICC. Nous avions dû voir plus gros parce que la capacité normale de l'EICC était nettement insuffisante par rapport à la population d'Haïti. Si nous nous étions contentés de déployer l'EICC, nous n'aurions répondu qu'aux besoins de la population de Jacmel, soit environ 34 000 personnes, d'autant que la ville avait été détruite à 50 p. 100. Quand les Américains sont arrivés, ils se sont principalement occupés de Port-au-Prince qui compte 3 millions d'habitants.

La communauté internationale était absente de deux grands secteurs : Jacmel et Léogâne qui, avec ses quelque 134 000 habitants, était la région la plus dévastée, puisqu'elle avait été détruite à 90 p. 100. Compte tenu de la composition de notre force ainsi que de nos relations avec la MINUSTAH et le quartier général américain, nous nous sommes occupés de Léogâne, de la route 204 et du secteur de Jacmel.

Senator Day: After the DART has done its job, after about 40 days, you bring it back to Trenton. How quickly does it take to get that package ready to go for the next disaster?

Col. Lanthier: I am not an expert on the DART, but I believe it is normally 21 days after return. Everything has to be repacked. All their kit is prepositioned and ready to be deployed in the High Readiness Warehouse in Trenton.

Senator Day: My final question goes to the comparison of what we have learned in Afghanistan and how that can be used in the future to make our Armed Forces better equipped to deal with whatever might be ahead of us. General McChrystal, in Afghanistan, moved from the term “three-block war” to “triple-D” to now “whole of government.” How did your group of military personnel in Haiti use the whole of government experience to make them more effective in this particular disaster?

Col. Lanthier: Depending on how many years you have in the army, you will have been trained to work in a linear environment. The enemy is at the front and you have your friends at the back. It is a straight line on a map, and it is blue and red. That was easy. In Afghanistan, the situation is non-contiguous and non-linear. They can be friendly today and hostile the minute after, depending on your actions.

We have learned to deal with the local leaders, who are called elders in Afghanistan and politicians in Haiti. We have learned to work with the local businesses and the local population, through dealing with them, talking with them, exchanging with them, understanding their needs and answering their grievances. These are tenets of counter-insurgency that we are now applying. We can do that now because we have the resources, but we could not do that in 2006. We had one small battle group over 40,000 square kilometres, two ants on a big mountain.

There are lessons of working with the population and with the governance, interjecting the civilian military cooperation, the governance and security pieces, and the development and reconstruction pieces. Those are skills sets we used in Haiti. We had to think about reconstructing. We had to understand what the different ministries could do. We had to understand the needs of the population, not what we perceived as their needs but their true needs. There are interrelated skill sets. If you take away the security situation, they are actually quite similar skill sets.

Senator Day: Is that part of the approach for DART now, or it is broader than DART?

Col. Lanthier: It is much broader. It is Canadian Forces-wide.

Le sénateur Day : Une fois que l'EICC a terminé son travail, après une quarantaine de jours, vous la rapatriez à Trenton. Combien de temps faut-il pour que celle-ci soit de nouveau prête à être déployée?

Col Lanthier : Je ne suis pas un spécialiste de l'EICC, mais je crois savoir qu'il lui faut normalement 21 jours après son retour. Tout doit être remballé. Tout le matériel est prépositionné dans l'entrepôt à disponibilité opérationnelle élevée de Trenton, prêt au prochain déploiement.

Le sénateur Day : Voici ma dernière question. Ce que nous avons appris sur le théâtre afghan va-t-il, dans l'avenir, nous amener à mieux équiper nos forces armées pour qu'elles soient en mesure d'assumer les missions qui lui seront confiées? Le général McChrystal, en Afghanistan, est passé de l'expression « guerre à trois volets » à « triple D », puis, plus récemment, à « approche pangouvernementale ». Dans quelle mesure le personnel militaire que vous aviez sous vos ordres en Haïti a-t-il appliqué cette approche pangouvernementale pour être plus efficace à la suite de cette catastrophe?

Col Lanthier : Les plus anciens ont été formés en fonction d'un environnement linéaire où l'on considère que l'ennemi est devant et que vos amis sont derrière. C'est une ligne droite tracée sur une carte où il y a les bleus et les rouges. C'est facile. En Afghanistan, on se retrouve sur un théâtre non contigu, non linéaire. Il peut s'agir d'amis sur le moment et d'ennemis l'instant d'après, selon ce qu'on fait.

Nous avons appris à traiter avec les chefs locaux qui sont les anciens en Afghanistan et les politiciens en Haïti. Nous avons appris à travailler avec les entreprises locales et la population à la faveur de transactions, en parlant à tous ces gens-là, en échangeant avec eux, en comprenant leurs besoins et en donnant suite à leurs griefs. Ce sont là les principes de l'anti-insurrection que nous appliquons désormais. Nous pouvons le faire maintenant, parce que nous avons les ressources qui nous manquaient en 2006. Nous n'avions qu'un petit groupe de bataille devant se charger de 40 000 kilomètres carrés, soit l'équivalent de deux fourmis sur une énorme montagne.

Il y a des enseignements à tirer quand on travaille avec la population et avec les gouvernants, qu'on recherche la coopération entre civils et militaires, qu'on associe la dimension gouvernance aux dimensions sécurité, développement et reconstruction. Il s'agit là de l'ensemble de compétences que nous appliquons en Haïti. Nous devons raisonner en termes de reconstruction. Il nous fallait déterminer ce que les différents ministères pouvaient faire. Nous devons comprendre les besoins de la population, pas ce que nous percevions comme tels, mais les vrais besoins. Tout cela fait appel à des compétences interreliées. Si l'on excepte la dimension sécurité, on voit bien que c'est ensemble de compétences très semblables.

Le sénateur Day : Cela s'inscrit-il dans le cadre de la démarche EICC ou est-ce que ça va plus loin?

Col Lanthier : Ça va beaucoup plus loin, puisque ce sont toutes les Forces canadiennes qui sont concernées.

Senator Meighen: As I recall, your recollection is that 21 days after coming back, DART can redeploy. Do the same people who redeploy or are others trained to act within DART to replace those who have been out.

Col. Lanthier: The DART is an identified set of people, generated from the different environments. Will they be the exact same people? Maybe not, because some people have to go to career training and courses, there will be pregnancies, et cetera. However, the DART is a set of people who have been identified and trained. They will have gone through a series of workshop exercises, tabletop exchanges and seminars to get the skill set, working with other ministries. Yes, it is a core set of people over a definite period of time.

As the chair mentioned, DART has been deployed five times over the years, so we have never had to redeploy the same set of people back to back. For example, on Operation HESTIA, about 250 people who came out from Afghanistan between October and November volunteered right away to assist in Haiti. We sometimes quickly redeploy people, but they would be volunteers.

The Chair: We appreciate your time here today. I did want to mention, because people referenced his work with the OMLT in Afghanistan, that Colonel Lanthier was the first commanding officer in June of 2006. For his work with the OMLT, he was awarded the Meritorious Service Cross and the United States Secretary of the Army Commendation Medal. We commend you for that, and we thank you for being here today.

We are pleased to welcome Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan, International and Security and Assistance Force HQ.

He is a deputy commander for police development and training of the NATO training mission in Afghanistan. He has been extensively involved in the training of the Canadian Forces to do this work as well. We have heard about some of this work in terms of the work with the Afghan National Army, and we want to focus today on the Afghan National Police, or ANP, because the track record is slower, and we would like to get at particular issues.

Before we begin, I would like to say we are grateful that you are taking the time to help us explore these issues.

Senator Dallaire: What would be useful to build capacity within the ministries, not only to keep competent staff officers on the side of the police, and Ministry of Defense or Ministry of Interior, but also to deploy civil servants who are skilled in the defence management world of procurement, logistics and

Le sénateur Meighen : Si je me souviens bien, vous pensez qu'il faut 21 jours après son retour pour que l'EICC puisse se redéployer. Est-ce que ce sont les mêmes gens qui sont redéployés ou y en a-t-il d'autres qui sont formés pour relever ceux qui rentrent?

Col Lanthier : L'EICC est composée d'un effectif de militaires désignés appartenant aux trois armes. Ce ne sont pas forcément toujours les mêmes parce que certains doivent suivre des cours de formation professionnelle ou autres, que les femmes peuvent tomber enceintes et ainsi de suite. Il demeure que l'EICC est constituée d'un effectif de militaires désignés et dûment formés. Ces gens doivent en effet suivre une série d'exercices en atelier, des exercices sur maquette et des séminaires pour aller chercher les compétences nécessaires et ils doivent travailler au sein d'autres ministères. Il s'agit donc d'un noyau de personnes désignées pour une période donnée.

Comme la présidente l'a dit, l'EICC a été déployée à cinq reprises dans le passé, ce qui veut dire que nous n'avons jamais eu à envoyer le même effectif coup sur coup. Par exemple, pour l'opération Hestia, quelque 250 militaires qui sont rentrés d'Afghanistan entre octobre et novembre se sont tout de suite portés volontaires pour contribuer à l'effort d'assistance en Haïti. Il nous arrive parfois de redéployer très rapidement les mêmes militaires, mais à ce moment-là, ils sont volontaires.

La présidente : Nous apprécions le temps que vous nous consacrez aujourd'hui. Je tiens à préciser, parce que certains ont parlé de son travail d'ELMO en Afghanistan, que le colonel Lanthier a été le premier commandant de cette unité en juin 2006. Pour son travail au sein de l'ELMO, il a reçu la Meritorious Service Cross et l'Army Commendation Medal du secrétaire de l'Armée de terre des États-Unis. Nous vous en félicitons et nous vous remercions de vous être déplacé aujourd'hui.

Nous sommes heureux d'accueillir maintenant le major-général Mike Ward, commandant adjoint, Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationnelle interarmées en Afghanistan — Quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité.

Il est commandant en second chargé de la constitution et de la formation de la police dans le cadre de la mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan. Il a également beaucoup travaillé à la formation des Forces canadiennes pour qu'elles puissent assumer, elles aussi, ce genre de mission. Nous avons entendu parler de son travail auprès de l'Armée nationale afghane, mais aujourd'hui, nous allons nous concentrer sur la Police nationale de ce pays, la PNA, parce qu'au vu des progrès très lents du passé, nous avons jugé bon de nous pencher sur ces questions.

Avant de commencer, je tiens à vous dire à quel point nous vous sommes reconnaissants d'avoir pris de votre temps pour nous aider à examiner tous ces dossiers.

Le sénateur Dallaire : Que faudrait-il faire pour renforcer la capacité des ministères, pas uniquement en demandant à des officiers d'état-major compétents d'encadrer la police de même que les gens du ministère de la Défense ou du ministère de l'Intérieur, mais en déployant des fonctionnaires compétents en

personnel? What would be of help to enhance the capacity of the ministries to guide the development and the expansion of their forces?

Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan, International and Security and Assistance Force HQ, National Defence: In that area, we are interested in attracting more talent to the Ministry of Interior and less so to the Ministry of Defense, but the challenge is the same between the two. Capacity building in both of those ministries will be the surest sign of success in terms of the Afghans' ability to sustain the plan and execute their own responsibilities in the future.

We have had some success with the deployment of civilian capacity out of the United States. We have just interviewed and welcomed a number of very senior SES-15s, which are almost ADM level, to assist in the key ministerial systems development. I will take on an individual who has just come out of the U.S. Marine Corps headquarters, has had 15 to 20 years of experience and a military career before that, and he will help us with the financial assistance development. All of that is to say that it is different from the structure of advisers and mentors we have had in those ministries until now. It is recognized by General Caldwell and General McChrystal that to accelerate the development within those ministries, the people who have done the jobs and have had success in those countries would be the best models.

Senator Dallaire: In the building of capacity, there is the method where you have the person from outside — the mentor — being in charge, and the person who is learning is number two. The mentor is the commander, and the other one is not. However, in those circumstances, the mentor — the foreigner — disappears after a while, and the number two has become number one, but has never been number one. Is there a philosophy behind having the Afghans do the job so that we are in support of them in the process and not necessarily the other way around?

Maj.-Gen. Ward: Very much so, and if you are familiar with the Strategic Advisory Team model that Canada championed, going back to 2005, that was the model. It was to work with your Afghan colleagues to assist them in understanding the mechanics of the job they were to do but for them to establish the context and to work within guidelines and frameworks to produce the outcomes and required products. That is very much what we are trying to do with the Afghans right now. We have a graduated level of mentoring or advising. The cliché is “for, with and by.” Initially, you may do it for the Afghans to demonstrate how it might be done, for example, a budget plan or a business plan. However, the next time around, you would be doing it with them, side by side and, lastly, in the final cycle, they would be doing it and you would be assisting and advising. That is part and parcel

gestion des marchés de la défense, en logistique et en administration du personnel? Qu'est-ce qui nous permettrait d'améliorer la capacité des ministères pour qu'ils soient en mesure de guider la constitution et l'expansion des forces afghanes?

Major-général Mike Ward, commandant adjoint, Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationnelle interarmées en Afghanistan — Quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité, Défense nationale : Nous souhaitons attirer davantage de collaborateurs talentueux au ministère de l'Intérieur qu'au ministère de la Défense, mais le défi est le même en ce qui concerne ces deux organisations. Le renforcement de la capacité de ces deux ministères sera, dans l'avenir, le signe le plus sûr que les Afghans sont en mesure de se conformer au plan établi et d'assumer leurs propres responsabilités.

Nous avons connu un certain succès dans le déploiement de cadres civils américains. Après des entrevues, nous venons juste de nommer un certain nombre de SES-15 très expérimentés, qui sont presque au niveau de SMA, pour qu'ils contribuent à la mise en place des systèmes ministériels. Je viens juste d'accueillir dans mon équipe quelqu'un qui a travaillé pour le QG des Marines américains, qui a 15 ou 20 ans d'expérience et qui avait été militaire avant cela. Il va nous aider à bâtir le programme d'aide financière. Tout cela pour dire que la structure est bien différente de celle des conseillers de terrain que nous avons déployés dans ces ministères jusqu'à présent. Le général Caldwell et le général McChrystal ont tous deux reconnu que, pour accélérer la montée en puissance de ces ministères, le mieux consiste à employer des gens qui ont fait leurs preuves dans le pays pour qu'ils puissent servir de modèles.

Le sénateur Dallaire : Quand on parle de renforcement de la capacité, on a généralement une personne qui vient de l'extérieur — le mentor, celui qui est responsable — et celle qui apprend et qui est numéro deux. Le mentor est le patron, mais pas l'autre. Quoi qu'il en soit, dans une telle situation, le mentor — c'est-à-dire l'étranger — disparaît au bout d'un certain temps et le numéro deux devient numéro un, bien qu'il ne l'ait jamais été auparavant. A-t-on modifié cette façon de faire pour que les Afghans fassent le travail et que nous les assistions en cela, plutôt que l'inverse?

Mgen Ward : Tout à fait et vous connaissez peut-être le modèle de l'Équipe de consultation stratégique que le Canada a défendu en 2005. L'idée était de collaborer avec nos homologues afghans pour les amener à comprendre les mécanismes en place, à établir le contexte et à respecter les lignes directrices et les cadres existants en vue de parvenir aux résultats visés. Eh bien, c'est tout à fait ce que nous essayons de faire avec les Afghans aujourd'hui. Nous appliquons un régime progressif de mentorat ou de consultation. La devise cliché est « pour, avec et par ». Au début, on peut faire le travail nous-mêmes pour montrer aux Afghans comment les choses se passent, qu'il soit question de préparer un plan budgétaire ou un plan d'activité. Cependant, on en vient progressivement à travailler avec eux, côte à côte, et, à la fin, ce sont les Afghans qui font tout et nous, nous les assistons et les conseillons. Cette démarche fait

of working toward a transition where the Afghans feel ownership. They may not be enabled or be skilled, but they have the access to the skills, and I think the signs are encouraging.

We are starting to see positive developments. In the Ministry of Interior, we have gone through a civil reform review, which the government of Afghanistan is conducting with their major ministries to ensure there is a public service that can perform within the ministries. Up until now, the only way to do it was to hire police or military officers who could be paid enough to perform those functions. As we get the mechanics right, we can then attract people who have the right skills and background, and we will focus our attention there in the coming months.

Senator Dallaire: Regarding gender and women in the police forces and their development, is there an academy for women? Have they been deliberately recruited, and are we sending enough women to assist in their training in fulfilling their role on the police side?

Maj.-Gen. Ward: Minister Atmar has expressed in the Afghan National Police Strategy a desire to recruit and employ 5,000 women over the next five years. There are less than 1,000 at this point in time.

We have created a small women's police training centre in Jalalabad, and we will create a number of different training centres around the country, including a focus within the police academy to ensure we offer access that is more flexible for women. It is more difficult for Afghan women, many of whom are mothers or sort of mid-life, to be able to leave their families or social circumstances to train in an academy, even for six weeks or six months. We have to try to get the training to them to make it possible for them to enter the force. The women are a stabilizing influence, so this would be a significant transformational step for the police to break through that glass ceiling that many of us have broken through in our own experience.

Senator Manning: Could you give us an idea of what existed in Afghanistan in relation to police services prior to your establishment there to give us a picture of what you are dealing with prior to your arrival?

Maj.-Gen. Ward: I will try not to go back to Genghis Khan. We may not be far advanced from that model. The recent history in Afghanistan has been so fractured that there have been many different models of policing and no consistent model until the development of a more recent approach that we saw starting about 2002 and we are still working on now. It was significantly disrupted through the Soviet era, the Taliban era and the civil war.

partie intégrante de la transition qui consiste à amener les Afghans à s'approprier leur gouvernance. Ils ne sont pas forcément bien outillés ou compétents au départ, mais ils ont la possibilité d'acquérir les compétences qui leur manquent et je crois pouvoir dire que les signes sont encourageants.

Nous commençons à voir des signes positifs. Au ministère de l'Intérieur, nous venons de terminer l'examen de la réforme civile que le gouvernement afghan est en train de réaliser dans ses principaux ministères pour disposer de fonctionnaires aptes à travailler au sein des ministères. Jusqu'à présent, la seule façon d'y parvenir consistait à engager des officiers de la police ou de l'armée suffisamment rémunérés pour assumer ces fonctions. Au fur et à mesure que nous réglerons les problèmes, il nous sera possible d'attirer des gens possédant les compétences et l'expérience voulues, et c'est ce sur quoi nous allons nous concentrer dans les mois à venir.

Le sénateur Dallaire : Parlons de la place des femmes au sein des forces policières ainsi que de leur formation professionnelle. Y a-t-il un institut de formation pour policières? A-t-on délibérément recruté des femmes au sein de la police et est-ce que nous déployons suffisamment de femmes, de notre côté, pour contribuer à la formation de ces futures policières afin qu'elles soient en mesure de remplir leur rôle?

Mgén Ward : Le ministre Atmar a indiqué dans la stratégie concernant la Police nationale afghane, qu'il voulait recruter et employer 5 000 femmes dans les cinq prochaines années. Pour l'instant, il y en a moins de 1 000.

Nous avons ouvert un petit centre à Jalalabad pour former les femmes au travail de policier et nous allons faire la même chose un peu partout au pays sans oublier l'institut de formation de la police afin que celui-ci assouplisse ses conditions d'admission pour les femmes. Il est en effet plus difficile pour une Afghane, dont beaucoup sont mères ou qui ont dans la quarantaine, de quitter leur famille ou leur contexte social pour aller suivre une formation dans une école de police, même si ce n'est que pour six semaines ou six mois. Nous avons essayé d'adapter la formation pour qu'il leur soit possible d'intégrer la police. Compte tenu du rôle de stabilisateur que jouent les femmes, la police afghane franchirait une étape très importante sur la voie de sa transformation si nous parvenions à leur permettre de percer le plafond de verre que beaucoup d'entre nous sont arrivés à briser.

Le sénateur Manning : Pourriez-vous nous donner une idée de la situation dans laquelle se trouvait la police en Afghanistan avant votre arrivée sur place pour que nous sachions un peu ce que vous avez trouvé une fois là-bas?

Mgén Ward : Je vais essayer de ne pas remonter à Genghis Khan, même si nous n'avons pas forcément fait beaucoup de progrès par rapport au modèle de l'époque. L'histoire récente de l'Afghanistan a été tellement bouleversée que le maintien de l'ordre a suivi de nombreux modèles différents, sans aucune cohérence, jusqu'à l'adoption toute récente, vers 2002, d'une approche sur laquelle nous continuons de travailler. La police afghane a subi d'importants bouleversements sous les Soviétiques, sous les talibans, puis lors de la guerre civile.

The Afghan notion of policing is something you have to create, and you have to create a culture around that to begin with. Oftentimes in Afghan history, the police service has been more a state security service than a community policing service. We have not reached the notion of a policeman who is present in the community, well connected with community elders and understands the problems in the community. It is very much part of the model that with our international community partners, whether it is the German Police Project Team or the European Union police, we need to get to at some point in time.

For the near term, police are much more a local security force than a law enforcement force, and so we have to build that gradually into their professional development and give them a better sense for the police mission.

As a metric, we believe that only about 45 per cent of the Afghan National Police have ever received any formal training, despite the significant investment of the international community over the last seven to eight years. We will vastly accelerate that over the next 18 months. In the meantime, researchers and people who have interviewed police in the field tell us that asking a simple question to a police officer like, "Do you understand your mission?" results in a failure to supply a correct answer. Most officers are unaware of his or her job description.

We have fertile ground to begin to establish a model where it is not a question necessarily of bad practices but of no practice. Through the basic programs of instruction for young officers, we are building an understanding of their constitution and some elements of human rights. We are building an understanding of domestic violence and gender rights. This is not to give them a tremendous amount in that regard but to prepare them for the conditions they will find in their communities when they graduate.

Senator Manning: Could you elaborate on the training provided to the Afghan National Army versus the Afghan National Police?

Maj.-Gen. Ward: There is an interesting contrast. In 2002, we started with an army of nothing, so we were able to build that from the ground up. Armies are relatively easy to develop when you have a robust military presence in the country and presence focused on training as a culture.

The inherited a largely stable police force. They were flatlined in terms of growth until about two years ago and have since started to grow dramatically. At the same time, we could not allow the system or situation to become worse. We need to provide foundational levels of professional development for the police. The police are about five to six years behind the army in terms of institutions that need development.

La notion de maintien de l'ordre en Afghanistan est à créer de toutes pièces et, pour commencer il faut instaurer la culture du maintien de l'ordre. Il est souvent arrivé dans l'histoire afghane que la police ressemble plus à un service de sécurité d'État qu'à un service de police communautaire. Nous n'en sommes pas encore au concept de police de proximité, présente au sein de la collectivité, au contact des anciens et en prise avec les problèmes de la collectivité. Cela rejoint d'ailleurs ce que nous voulons faire avec nos partenaires de la communauté internationale, qu'il s'agisse de l'Équipe de projet de la Police allemande ou de la Police de l'Union européenne.

Pour l'instant, la police afghane ressemble beaucoup plus à une force de sécurité locale qu'à un service chargé de faire appliquer la loi et nous devons donc progressivement l'amener à ce stade grâce à une formation professionnelle et à un endoctrinement portant sur les missions de police.

Sur le plan statistique, nous estimons que 45 p. 100 seulement des policiers de la PNA ont suivi une formation structurée malgré les importants investissements que la communauté internationale a réalisés à ce chapitre lors des sept ou huit dernières années. Nous allons nettement accélérer la formation des policiers dans les 18 prochains mois. Pour l'instant, les entrevues de policiers réalisées sur le terrain nous indiquent qu'ils ne sont pas en mesure de répondre à une simple question du genre : « Comprenez-vous votre mission? » La plupart d'entre eux ignorent ce que dit leur description de fonction.

Comme il ne s'agit pas tant de mauvaises pratiques que d'absence de pratiques, nous travaillons sur un terrain fertile pour instaurer le modèle qui nous intéresse. Grâce au programme d'instruction de base, nous apprenons la constitution afghane aux jeunes policiers ainsi que certains principes de droits de la personne. Nous les amenons à comprendre ce que violence domestique et droits de la femme veulent dire. Nous n'en faisons pas des experts en la matière, mais nous voulons les préparer au genre de situations qu'ils rencontreront dans leurs collectivités, à la sortie de l'école de police.

Le sénateur Manning : Pouvez-vous nous parler un peu plus de la différence qui existe, sur le plan de la formation, entre l'Armée nationale afghane et la Police nationale afghane?

Mgén Ward : Le contraste est intéressant. En 2002, nous étions partis d'une armée squelettique, ce qui nous avait permis de la bâtir depuis zéro. Il est relativement facile de mettre sur pied une armée quand on peut déployer sur le terrain un important contingent de conseillers ayant une culture tournée vers la formation militaire.

Les Afghans ont hérité d'une force policière stable. Rien n'a bougé pendant deux ans environ, puis la croissance a été fulgurante. D'un autre côté, nous ne pouvions pas permettre que le système ou la situation se dégrade. Il nous fallait jeter des bases solides en matière de formation professionnelle des policiers. La police afghane accuse un retard de cinq ou six ans par rapport à l'armée sur le plan de la mise en place des institutions.

The Afghan National Army has a robust training system that includes a staff college, institutes of higher learning, a body of professional knowledge that is well understood and easily communicable between practitioners and colleagues who are in the international community.

It is a much more difficult proposition for the police. First, there are not as many international civil police in the country. I am a soldier. I understand systems of training and development, but the context of policing is something for which we just do not have enough international civil police or representatives of NATO countries who are able to provide that basis. Our work is definitely cut out for us on the police side.

Senator Manning: What about the targets for the Afghan national security forces? I am concerned about beyond 2011. When you look at the national army, they tell us that their strength is a little over 100,000 with a target in October 2011 of 171,000; the Afghan National Army is at 2,876 with a target strength by December 2016 of 8,000; the Afghan National Police are around 96,000 now with a target strength by October 2011 of 134,000. We are around 200,000 personnel and we hope to have trained 313,000 to 314,000.

When you look at your timelines and targets in place, how do you see us being able to reach the targets?

Maj.-Gen. Ward: Our analysis tells us it is possible to meet those growth targets as long as recruiting continues to be strong. Recruiting over the last five to six months has been strong, partially because we have achieved some pay parity between the Afghan National Police and the army, and pay for soldiers and police officers is now considered attractive.

If we can continue to see those numbers come in and reduce the high levels of attrition in both the army and police, we will be able to stabilize. Our larger problem is attrition. It is difficult to hold on to trained soldiers and policemen in the current environment.

The Chair: Can you explain that?

Maj.-Gen. Ward: Conditions of service are very difficult. Briefly, in the army there was no rotation policy for units, and so if you were destined for southern Afghanistan, you might go down and serve your first three-year hitch there with no break from operations. It is less a problem in certain segments of the police, but in the army, they would turn over at a regular rate.

Many soldiers coming up to re-contract would choose not to. Equally, there was a large absentee rate, and in a system where you may not have confidence in your leaders or your equipment or your survivability, many young Afghans have voted to leave the service. We see it in certain segments of the police like the Afghan National Civil Order Police. This is really the fire brigade of the Afghan National Police, like a gendarmerie from France or a *carabinieri* from Italy. They are highly qualified and literate,

L'Armée nationale afghane bénéficie d'un système de formation très solide grâce à un collège d'état-major et à des instituts d'enseignement supérieur et elle s'appuie sur un savoir professionnel qui est parfaitement compris par les gens sur le terrain et par leurs homologues de la communauté internationale, d'autant qu'il y a de bons échanges entre les deux.

C'est beaucoup plus difficile dans le cas de la police. Tout d'abord, les effectifs de policiers civils déployés par la communauté internationale en Afghanistan sont plus réduits. Je suis soldat. Je comprends les systèmes de formation et de perfectionnement, mais nous ne disposons pas sur place de suffisamment de policiers venant d'autres pays ou de représentants de pays membres de l'OTAN qui soient en mesure de contribuer à l'encadrement des policiers. Nous avons du pain sur la planche.

Le sénateur Manning : Quels sont les objectifs de recrutement des Forces de sécurité nationale afghanes? Ce qui m'inquiète, c'est ce qui se passera après 2011. On nous dit que l'Armée nationale afghane compte un peu plus de 100 000 soldats et que l'objectif visé pour 2011 est de 171 000; l'Armée nationale afghane compte 2 876 personnes en uniforme et elle a pour objectif d'arriver à 8 000 d'ici décembre 2016; la Police nationale afghane, quant à elle, compte environ 96 000 policiers et elle vise un effectif de 134 000 d'ici octobre 2011. On est à beaucoup plus que 200 000 individus et on espère en former 313 000 à 314 000.

Compte tenu de vos échéanciers et de vos objectifs actuels, comment pensez-vous qu'on puisse jamais attendre ces cibles?

Mgén Ward : D'après nos analyses, il serait possible de parvenir à ces chiffres à condition que le recrutement demeure très important. Il a été très dynamique au cours des cinq ou six derniers mois, notamment parce que nous offrons des salaires semblables aux militaires et aux policiers et que la rémunération d'un soldat ou d'un policier est maintenant jugée intéressante.

Si nous pouvons maintenir ces chiffres de recrutement et réduire le nombre de départs dans l'armée et la police, nous pourrions stabiliser les effectifs. Notre plus gros problème, ce sont les départs. Dans le contexte actuel, il est difficile de retenir des soldats et des policiers formés.

La présidente : Comment cela se fait-il?

Mgén Ward : Les conditions de travail sont très difficiles. Disons, brièvement, que l'armée de terre n'appliquait pas de politique de rotation des unités et qu'un soldat affecté dans le Sud de l'Afghanistan pouvait très bien ne faire que des missions opérationnelles dans ses trois premières années. Le problème était moindre dans certaines unités de la police, mais le taux de roulement de l'armée était très élevé.

De nombreux soldats ne rengageaient pas. Le taux d'absentéisme était également très élevé et, dans un système où ils ne faisaient pas forcément confiance dans leurs chefs, dans leur matériel ou dans leur capacité de demeurer en vie, beaucoup de jeunes Afghans décidaient de quitter les drapeaux. C'est ce qu'on constate encore dans certaines unités de la police comme la police chargée de l'ordre civil. Il s'agit en fait de la branche militaire de la Police nationale afghane, comme la gendarmerie en France ou

really the high-water mark of what is capable in terms of police development but used at a rate of about 95 per cent commitment on a full-time basis. Many of these policemen have had to say they are proud to serve their country but need a break and some predictability in life. Their families need them at home at certain points in time. They have voted with alarmingly high attrition rate — 75 per cent to 80 per cent in the civil order police.

Senator Manning: In Canada, and I consider our country to be relatively young, the concept of community policing is starting to grow on us. When I was a young boy and you saw the police car coming, you ran. Today, the police come to the school; it is part of education and community policing.

In Afghan society, which is so much different, how do you reach down? We read the Taliban seem to get to the young people very early and distort their minds. At what age do we go in to try to sell the idea of the importance of the police service and the community policing and not just from a law and order perspective as much as from growing the community?

Maj-Gen. Ward: In the Afghan National Police Strategy, Minister Atmar has expressed that it is the army's role to defend the nation but the job of the police to protect the population, to protect the public. In order to do that, they have to develop a closer focus on the community as their target, and that has not been the case. The current model of policing is focused on checkpoints, and that is the worst model for policing you can imagine. When you are at a checkpoint, you are only focused on one element, which may be deterrence, but it is also a place where much corruption takes place.

When you are in the community, and I would credit our Canadian civilian police mission in Afghanistan with beginning to demonstrate the model in the Kandahar model police plan, it is about patrolling in the community. It is about ensuring the police section commander is connecting with the shopkeeper and the local elder to ensure they are aware of their problems.

At some point, it will also be about ensuring the police are accountable to the community through mechanisms we are familiar with here. There is a hotline that gets approximately 1,000 calls a day. In Afghanistan I am told that 70 per cent of those are crank calls, but if 30 per cent of those 1,000 calls are legitimate about police malfeasance, it is a starting point for the leadership to begin to address how the police can communicate and work with people who are the same ethnicity, same tribe and in many cases the same community but to demonstrate that there is an institution working for their welfare.

Senator Lang: I want to go back to the personnel again and the numbers that Senator Manning quoted. Looking ahead and putting the framework into place so that the Afghans can take

les *carabinieri* en Italie. Ce sont des policiers très qualifiés et instruits, la crème de la crème en matière de forces de maintien de l'ordre, si bien qu'ils sont en opération 95 p. 100 du temps. Beaucoup de ces policiers ont déclaré que, même s'ils se sentent fiers de servir leur pays, il leur faut un temps d'arrêt et pouvoir mener une vie un peu plus prévisible. Il arrive un temps où les familles ont besoin d'eux, à la maison. C'est ainsi que le taux de départs au sein de la police chargée de l'ordre civil a atteint des sommets inquiétants avec 75 à 80 p. 100.

Le sénateur Manning : Au Canada, et j'estime que notre pays est relativement jeune, la notion de police communautaire commence à prendre racine. Quand j'étais jeune et qu'on apercevait une voiture de patrouille, on prenait les jambes à son cou. Aujourd'hui, les policiers visitent les écoles; ça fait partie du programme de sensibilisation et de police de proximité.

En Afghanistan, comment rejoignez-vous la population, la société étant si différente de la nôtre? On a pu lire que les talibans endoctrinent les très jeunes. Auprès de jeunes de quel âge essaie-t-on de faire passer l'idée que les services policiers et la police de proximité sont importants, pas uniquement parce qu'ils permettent de maintenir l'ordre et la loi, mais aussi parce qu'ils sont une émanation de la collectivité?

Mgén Ward : Dans la stratégie concernant la police nationale afghane, le ministre Atmar a indiqué qu'il appartient à l'armée de défendre la nation et à la police de protéger la population, le public. Pour y parvenir, la police devait se concentrer davantage sur les collectivités, ce qui ne s'est pas produit. L'actuel concept de maintien de l'ordre consiste surtout à ériger des postes de contrôle, ce qui constitue le pire modèle de maintien de l'ordre qu'on puisse imaginer. Les policiers postés aux points de contrôle se concentrent sur un seul élément, ce qui peut avoir un effet dissuasif, mais cette façon de procéder ouvre aussi la porte à la corruption.

En revanche, avec un service policier au sein de la collectivité — et il est tout à l'honneur des policiers civils canadiens participant à la mission afghane d'avoir fait la démonstration de ce modèle à Kandahar qui a été repris dans le plan établi par la police — on patrouille les quartiers. On veille à ce que le commandant de la section de police soit connecté avec les commerçants et les anciens du coin afin de se tenir au courant de leurs problèmes.

Il est également question de s'assurer que la police rend des comptes à la collectivité grâce à des mécanismes que nous connaissons chez nous. Ainsi, il y a un service d'appel où entrent un millier d'appels téléphoniques par jour. En Afghanistan, on me dit que 70 p. 100 de ces appels sont malveillants, mais si 30 p. 100 de ces 1 000 appels sont légitimes et concernent des méfaits commis par des policiers, cela peut constituer une base à partir de laquelle les chefs doivent déterminer comment la police peut communiquer et travailler avec des gens appartenant au même groupe ethnique, à la même tribu et, dans certains cas, à la même collectivité, pour leur prouver qu'il existe une institution qui veille à leur bien-être.

Le sénateur Lang : Revenons-en à la question du personnel et aux chiffres mentionnés par le sénateur Manning. Si dans l'avenir, il existe un cadre grâce auquel les Afghans pourront se prendre en

care of themselves, when you look at the proposed targets for October 2011 for the army at 171,000 and the national police at 134,000, will those numbers be sufficient if they meet the training requirements and the targets you would expect them to meet individually and collectively?

Maj.-Gen. Ward: That is the \$64,000 question. It will come back to what security conditions we face in Afghanistan as we approach and achieve those growth targets. Will we have been successful in fighting the insurgents or in creating a more secure environment through better governance, reconciliation or reintegration?

It might be the right number if things have stabilized. If they continue as they are right now, the number may not be enough. As part of the right answer, there is a combination of coalition and Afghan forces. The coalition forces will not be there forever, so there will have to be a sustainable number of Afghans. I would say 305,000, which is our army and police combination, is perhaps not enough at if they would have to go it alone.

Senator Lang: In your opening remarks, you noted that there are 96,000 police members. I believe you said that 45 per cent of them have not had any training. Are you saying that 40,000 of those numbers have not had any training, and if not, are they being trained?

Maj.-Gen. Ward: We are in the process of adopting a new model of police training. This year, in the Ministry of the Interior, we have created a recruiting command. Formerly, district commanders were provided an authorization for certain numbers in their districts, and they would recruit locally, but there was no training mechanism for them to send these patrolmen off to a training centre and provide them their first level of professional development.

With a recruiting command in place and with a training command that we will establish within about two weeks, there will be mechanism by which the ministry can control the intake of police officers. They will select the right type of officers with the appropriate skill set in the right areas of the country to meet the security needs. It is a much more sophisticated model, one that has been in the army for many years and that most countries use. This will give us the opportunity in a more significant way to address how to bring them on board.

We have made the policy decision that we will not hire any further police members unless we can give them the training. Therefore, it is a bit like a runaway train; if you recruit and assign an individual, you may never see that individual again. Their personnel system is very immature and manual, and it is difficult to bring an individual back to provide training.

Last summer in the lead-up to the Afghan national elections, we had to, on short notice, recruit 14,000 new police officers. We were able to provide them about three weeks of initial training in order to make them secure enough to assist at polling booths. We were to bring them back and give them five more weeks of

main, estimez-vous que les objectifs envisagés de 171 000 soldats pour l'armée et de 134 000 policiers pour la PNA d'ici octobre 2011 seront suffisants à condition que les recrues atteignent le niveau de formation exigé ainsi que les objectifs individuels et collectifs?

Mgén Ward : Ça, c'est une question à 64 000 \$. Tout dépendra, tandis que nous tendrons vers ces objectifs de croissance, de la situation qui règnera en Afghanistan sur le plan de la sécurité. Aurons-nous battu les insurgés ou instauré un environnement plus sûr grâce à une meilleure gouvernance, à la réconciliation ou à la réintégration?

Ces chiffres pourraient être bons à condition que la situation se stabilise. Si rien ne change, il est possible que ces effectifs ne suffisent pas. La solution consistera en partie à maintenir sur place un contingent de la coalition et à renforcer les forces afghanes. Comme la coalition ne restera pas éternellement, il faudra considérablement augmenter les effectifs du côté afghan. Les 305 000 recrues envisagées pour l'armée et la police ne suffiront sans doute pas si l'Afghanistan ne peut plus compter sur personne d'autre.

Le sénateur Lang : Dans vos remarques d'introduction, vous avez dit qu'il y a 96 000 policiers. Je crois vous avoir entendu préciser que 45 p. 100 d'entre eux n'ont jamais reçu de formation. Cela revient-il à dire que 40 000 de ces policiers n'ont jamais eu aucune formation et, si tel est le cas, leur donne-t-on cette instruction?

Mgén Ward : Nous sommes en train d'appliquer un nouveau modèle pour former les policiers. Cette année, au ministère de l'Intérieur, nous avons créé un poste de commandant du recrutement. Auparavant, les commandants de district avaient le pouvoir de recruter localement un certain nombre de policiers, mais il n'existait pas de mécanisme de formation permettant d'envoyer les recrues dans une école de police pour leur donner le premier niveau de formation professionnelle.

Grâce à ce poste de commandant du recrutement et à celui de commandant de la formation que nous allons créer dans environ deux semaines, le ministère disposera d'un mécanisme qui lui permettra de contrôler l'intégration des policiers. Le ministère pourra sélectionner des candidats convenables, ayant les compétences nécessaires, dans les bonnes régions du pays, pour répondre aux besoins de sécurité. C'est un modèle beaucoup plus complexe, un modèle qui est en vigueur pour l'armée depuis de nombreuses années et que beaucoup de pays utilisent. Celui-ci nous permettra, beaucoup mieux qu'auparavant, d'attirer des candidats.

Nous avons maintenant pour politique de ne plus recruter de policiers que nous ne serions pas en mesure de former. Sinon, c'est l'histoire du cheval qui s'emballé; si l'on recrute un policier et qu'on l'affecte tout de suite, on ne le revoit plus jamais ensuite. Comme le système de gestion du personnel afghan est manuel et qu'il est primitif, il est difficile de retracer un individu et de le ramener pour qu'il suive une formation.

L'été dernier, juste avant les élections nationales afghanes, nous avons dû recruter 14 000 policiers à très peu de préavis. Nous avons pu tout de suite leur donner environ trois semaines d'instruction initiale pour qu'ils soient suffisamment outillés afin d'être affectés aux bureaux de vote. Nous devons ensuite les

training so that they would have their basic training. It did not work. We had to bring them all back and give them eight weeks of training in order to ensure they were functional and effective.

There is only one way to do this, and that is to do it right. In the midst of a counter-insurgency where the public needs to have confidence in the police, this can no longer be an ad hoc solution. Just the notion that many of those police members who have never been trained do not understand that their mission means there is no way for the government to communicate to the communities what they are trying to do on their behalf. The training is fundamental.

Senator Meighen: General Ward, it sounds to me, and tell me if this is an unfair assessment, that the first few years we were spinning our wheels. I remember when this committee was in Afghanistan, the analysis of the success of the Germans, among others, in training the police force was not terribly flattering. However, if one is to accept your evidence today, it sounds like we are finally getting some traction and congratulations to all involved.

Assuming the Canadian Forces pull out as we have said we will do in December 2011, are there training sites where civilian police trainers from Canada could go without the necessity of military protection? In other words, could we, if we so desired, keep an effective training operation going absent a Canadian military presence?

Maj.-Gen. Ward: We work with about 30 different training centres around Afghanistan. We characterize the training centres as inside the wire, and this is very important. There are very few international civilian police that work outside the wire; in fact, the Canadian civil police presence is one of the very few. We hire many police officers, DynCorp et cetera, who are not permitted outside the wire, even though they provide some very good training.

Inside those training centres, we have the opportunity to take our time and do a very comprehensive job to set all of those young patrolmen, NCOs and officers on the right path. It is one we have marketed to NATO nations and the international community as a place where they can have a much better sense of confidence and that the duty of care for those individuals will be met.

Senator Meighen: You talked about attrition, which is the other side of the equation. Of course, if we can cut that down, our numbers will stay up. What are the best weapons in the fight against attrition? I presume that steady pay and pay of an adequate amount to compete with the Taliban's offer of monetary support and leave with the hope that they will come back are your weapons to fight attrition. Maybe you should delay pay; you have to come back in order to get your last two weeks' earned pay. Would that be about it?

rapatrier au centre de formation pour cinq autres semaines d'instruction qui auraient complété le cursus de base. Eh bien, ça n'a pas fonctionné. Nous avons dû tous les faire revenir et leur dispenser huit semaines de formation pour qu'ils soient fonctionnels et efficaces.

La seule façon d'y arriver, c'est de bien s'y prendre dès le début. Ce n'est pas en pleine campagne de lutte contre les insurgés, quand la population doit avoir confiance dans sa police, qu'il faut appliquer des solutions ponctuelles. Comme beaucoup de ces policiers, qui n'ont jamais été formés, ne comprennent même pas leur mission, il est impossible pour le gouvernement de communiquer à la population ce qu'il essaie de faire pour elle. La formation est fondamentale.

Le sénateur Meighen : General Ward, j'ai l'impression, et vous me direz si mon évaluation vous paraît bonne, que dans les premières années, nous avons fait du surplace. Je me souviens des analyses faites à l'époque où notre comité est allé en Afghanistan, à propos des Allemands entre autres qui n'avaient pas obtenu des résultats très reluisants dans la formation des policiers. Cependant, d'après ce que vous nous dites aujourd'hui, il semble que les choses commencent à débloquer et j'en profite pour féliciter tous ceux qui ont participé à cet effort.

Si l'on suppose que les Forces canadiennes se retirent de l'Afghanistan, ce que nous avons annoncé pour décembre 2011, laisserons-nous derrière des centres de formation où les policiers instructeurs du Canada pourront exercer sans avoir besoin d'une protection militaire? Autrement dit, pourrions-nous, si nous le voulons, continuer à former efficacement les Afghans sur place sans avoir besoin d'assurer une présence militaire canadienne?

Mgén Ward : Nous travaillons avec une trentaine de centres de formation répartis sur le territoire afghan. Dans ces centres, les conseillers étrangers ne sortent pas de l'enceinte. Il n'y a que très peu de policiers civils non afghans qui sortent du périmètre de sécurité. En fait, les policiers civils canadiens sont parmi les rares à le faire. Nous avons retenu les services de nombreux policiers, de gens de DynCorp et autres, qui n'ont pas le droit de sortir de l'enceinte protégée des centres de formation, ce qui n'empêche que leur travail dans ces conditions est très efficace.

Dans ces centres de formation, nous pouvons prendre notre temps et dispenser une instruction complète à ces futurs constables, sous-officiers et officiers pour les mettre sur la bonne voie. Nous avons fait la promotion de cette vision auprès des pays membres de l'OTAN et de la communauté internationale en leur disant qu'ils peuvent avoir beaucoup plus confiance dans de tels centres où nous pourrions nous acquitter de notre devoir de diligence.

Le sénateur Meighen : Vous avez parlé d'attrition, qui est l'autre élément de l'équation. Il est évident que, si l'on parvient à limiter la saignée, les effectifs ne diminueront pas. Quels sont les meilleurs outils pour lutter contre l'attrition? Je suppose qu'une solde régulière et suffisante pour concurrencer ce que paient les talibans devrait faire l'affaire et nous permettre d'espérer que les recrues ne disparaissent pas dans la nature. Vous devriez peut-être retarder le versement des soldes et exiger que les gens fassent deux semaines pleines avant d'être payés. Ça pourrait être ça?

Maj.-Gen. Ward: We try many of these instruments. First and foremost, the most significant element is leadership. As much as we will spend a significant amount of time this year training perhaps 35,000 to 40,000 patrolmen, it is the five to 10,000 leaders we will train who will have the most significant impact on the quality of the force. General Caldwell uses the term "service-oriented leadership." This is not necessarily a notion that is well-entrenched in Afghanistan. I suggest that in tribes there is an understanding of leadership responsibility, but not necessarily in the police just yet.

I think it is very important to satisfy that at the same time as you are satisfying the manual or the technical issues, Pay has taken us a long way. At the same time, we have introduced a much higher level of survivability for police. The Afghan National Police are in the community every day taking the lion's share of the casualties. Last year, 700 policemen were killed or martyred in the course of their operations, two-and-a-half times more than the Afghan National Army and about five times more than the coalition.

Senator Meighen: Per capita?

Maj.-Gen. Ward: Just in raw numbers. There were about 130 or 140 coalition members killed, about 250 Afghan National Army and over 700 police killed. The proposition is very different from the starting point.

The leadership needs to ensure that soldiers are well-trained, well-protected and well-armed and that they can do their job with the confidence that they will be a deterrent to either criminals or insurgents. Then they will also be able to focus attention on the public.

Many of the policemen I meet are very proud of what they do. They are just not well-skilled or well-educated in what they do, and I think that is an easy thing to remedy once we are able to apply the resources.

Senator Meighen: Going back to a year-and-a-half ago when we were in Afghanistan, I got the impression, perhaps incorrectly, that the police were used sometimes in combat or quasi-combat situations.

Maj.-Gen. Ward: That is not my understanding. We are not training police to undertake combat operations or offensive operations at all. We are providing the civil order police with skill sets to react to conflict situations and ambushes in order to ensure they are able to halt the issue.

If I may follow up on your previous question, you asked if there were missions for Canadians. There are missions and there are needs for many more international civilian police trainers from NATO countries everywhere you look. We need that professionalism and role modelling to take place, both in the institutional part of the Afghan National Police, but also out on the field. We can do the best job we know how inside the school house, but if we do not actually provide that policeman with

Mgén Ward : Nous mettons à l'essai un grand nombre de ces outils. L'élément de loin le plus important est le leadership. Peu importe le temps que nous passerons cette année à former quelque 35 000 à 40 000 constables, en fin de compte, ce sont les 5 000 à 10 000 chefs que nous formerons qui auront le plus d'effet sur la qualité de la PNA. Le général Caldwell parle de « leadership axé sur le service ». Cette notion n'est pas nécessairement bien ancrée dans la société afghane. Je dirais que le concept de responsabilité des chefs est bien compris dans les tribus, mais ce n'est pas nécessairement le cas au sein de la police.

Je crois très important de favoriser cette prise de conscience dans la police afghane en même temps qu'on règle tous les problèmes pratico-pratiques ou techniques. La simple solde nous a permis de grands progrès. En même temps, nous avons grandement amélioré les chances de survie des policiers afghans. La Police nationale afghane est quotidiennement présente dans les collectivités et c'est elle qui subit le gros des pertes. L'an dernier, 700 policiers ont été tués ou exécutés lors de missions, soit deux fois et demie plus que pour l'Armée nationale afghane et environ cinq fois plus que pour la coalition.

Le sénateur Meighen : Par habitant?

Mgén Ward : Ce sont des données brutes. Environ 130 ou 140 militaires de la coalition, quelque 250 soldats de l'Armée nationale afghane et plus de 700 policiers ont été tués. Le constat est très différent de ce qu'on avait envisagé au début.

Les supérieurs doivent s'assurer que le personnel de terrain est bien entraîné, bien protégé et bien armé pour faire son travail et avoir la certitude qu'il parviendra à dissuader les criminels ou les insurgés. Ce n'est qu'après qu'il pourra tourner son attention vers la population.

Les nombreux policiers que j'ai rencontrés sont fiers de ce qu'ils font. Ils ne sont pas très compétents dans leur travail ni très instruits sur leur métier, mais je crois qu'il sera facile de remédier à tout cela dès que nous aurons obtenu les ressources nécessaires.

Le sénateur Meighen : Il y a un an et demi, quand nous étions en Afghanistan, j'ai eu l'impression, peut-être à tort, que des policiers étaient occasionnellement employés dans des situations de combat ou de quasi-combat.

Mgén Ward : Ce n'est pas ce que je crois comprendre. Nous ne formons absolument pas les policiers pour aller au combat ou pour participer à des opérations offensives. Nous produisons des éléments de la police chargée de l'ordre civil qui possèdent les compétences nécessaires pour réagir en situation de conflit ou en cas d'embuscade et pour parer à la menace.

Pour revenir à votre question précédente, si vous me le permettez, vous vouliez savoir s'il y a des missions pour les Canadiens. Il y en a effectivement et, partout en Afghanistan, il faudrait avoir plus de policiers instructeurs venant de pays membres de l'OTAN. Nous avons besoin de leur professionnalisme et du modèle de comportement qu'ils représentent tant dans les écoles de police de la PNA que sur le terrain. Nous pouvons toujours accomplir le meilleur travail dont nous sommes capables dans l'enceinte des

someone who is a role model to help him walk through the community to meet with the locals —

Senator Meighen: It sounds like a POMLT, Police Operational Mentor and Liaison Team.

Maj.-Gen. Ward: Actually, that is exactly the right model. Our POMLTs have done extremely well in Kandahar. We want to see more of them.

Senator Meighen: Whether that meets the terms of the parliamentary resolution, we will have to wait and see.

Senator Nolin: Thank you, General Ward, for being here. I want to go back to the question of relationship with the community and credibility of the Afghan National Police. What happens if a cadet does not show up for work?

Maj.-Gen. Ward: This is an area where there is room for growth in their leadership model and in discipline of the Afghan National Security Forces for both the army and the police.

In the army, if you are absent from duty for 60 days, you are stricken from the rolls and you are subject to court marshal if you return. It is not as developed as that with the police. It is very difficult to track and follow-up on individuals who leave for various reasons. They give you 30 to 60 days because travel is so difficult in Afghanistan. Many people go home, take an extra week or they are stranded somewhere, and it does take time to come back. Equally, many do disappear and do not come back. The mechanism to address that is immature.

On the army side last year, they had 300 courts martial last year for soldiers returned to their units after having absented themselves. I have not seen a similar statistic for the police.

Senator Nolin: Would it help to have some kind of structure to “punish” those who do not respect their contract?

Maj.-Gen. Ward: I go back to the fact that it is a volunteer service. People stay in service when conditions are appropriate — you feel you are being looked after and leaders have your welfare at heart regardless of the mission.

If the system were only punitive, I think it would only exacerbate the problem.

Senator Nolin: I agree with you. You used the word “leadership,” which I think is critical. The population needs to perceive that there is some kind of discipline. Otherwise, why make the effort?

Maj.-Gen. Ward: There are instruments you could lean on within Afghan society. Religion means something; it means something if you swear on the Quran. Honour has a significant place in Afghan history. It is honourable to serve; it is not honourable to steal from your soldiers or to be corrupt.

écoles, mais si nous ne mettons pas les policiers afghans en contact avec un collègue qui lui serve de modèle de comportement pour l'aider à patrouiller la collectivité et à rencontrer la population locale...

Le sénateur Meighen : Ça me rappelle l'ELMOP, l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel de la police.

Mgén Ward : C'est tout à fait ce modèle. Nos ELMOP ont obtenu d'excellents résultats à Kandahar. Nous voulons en avoir davantage.

Le sénateur Meighen : Reste à voir si cette formule va dans le sens de la résolution parlementaire.

Le sénateur Nolin : Merci, général Ward, de vous être déplacé. Revenons-en à la question des relations avec la collectivité et de la crédibilité de la Police nationale afghane. Qu'arrive-t-il à une recrue qui ne se présente pas au travail?

Mgén Ward : Voilà un aspect où il y a place à l'amélioration sur les plans du leadership et de la discipline au sein des Forces de sécurité nationale afghanes, tant pour ce qui est de l'armée que de la police.

Dans l'armée, celui qui ne se présente au bout de 60 jours est rayé des cadres et il est traduit en cour martiale s'il réapparaît. Dans la police, ce n'est pas aussi élaboré. Il est très difficile de repérer celui ou celle qui a décidé de jouer les filles de l'air pour une raison ou une autre. Comme les déplacements sont très difficiles dans ce pays, on accorde 30 à 60 jours aux gens pour rentrer chez eux. Il arrive souvent que les recrues prennent une semaine de plus à la maison ou soient bloquées quelque part, ce qui reporte d'autant leur retour à l'unité. Il y en a aussi beaucoup qui disparaissent et qu'on ne revoit jamais. Les mécanismes en place pour faire face à ce genre de situation sont primitifs.

L'an dernier, 300 militaires ont été traduits devant la cour martiale pour avoir réintégré leur unité après une absence prolongée. Je n'ai pas vu de statistiques semblables pour la police.

Le sénateur Nolin : Serait-il utile d'avoir une sorte de structure permettant de « punir » ceux qui ne respectent pas leur contrat?

Mgén Ward : Je vous rappelle qu'il s'agit d'un service volontaire. Les gens font leur service quand les conditions s'y prêtent, qu'ils ont l'impression qu'on s'occupe d'eux et que leurs chefs ont leur bien-être à cœur, sans égard à la mission.

Selon moi, un système purement punitif ne ferait qu'exacerber le problème.

Le sénateur Nolin : Je suis d'accord avec vous. Vous avez parlé de « leadership », ce qui est, quant à moi, fondamental. La population doit avoir l'impression qu'il règne une certaine discipline, sinon pourquoi tous ces efforts?

Mgén Ward : Il y a, dans la société afghane, des façons de régler la question. La religion est porteuse de sens, jurer sur le Coran veut dire quelque chose. L'honneur occupe une grande place dans l'histoire afghane. Il est honorable de servir et il est déshonorable de dépouiller ses propres soldats ou d'être corrompu.

When you appeal to these notions of morality, they work not only in the Afghan case, but they work for us as well. Successful leadership appeals to those sentiments; poor leadership does not. That is where problems arise. The real answer is to ensure you understand where you have good and bad leadership. You replace bad leaders immediately and you are ruthless about it.

Senator Day: I congratulate you, General, on your job as deputy commander for police development and training. Much work is needed.

I look at the difficulty we have had in getting our fellow NATO members to make their contribution to the Afghanistan mission, although the decision to go into Afghanistan was made for NATO as a whole. We have struggled to have some countries remove their caveats to go into more difficult areas of the country. The European Union initially took on a role to train the police. Germany took on a role. For a while, we simply said none of this was working at the national level, so we would let each of provincial reconstruction areas do their own thing. We are moving toward General McChrystal's vision of things as he is the commander of ISAF. In October of last year, NATO took over police training.

Are we confident that NATO countries will make the necessary contributions to do this job?

Maj.-Gen. Ward: To start a little bit further back, we are where we are because we arrived at the decision in Strasbourg-Kehl Summit to adopt a NATO training mission in Afghanistan. A tremendous amount of "incrementalism" began in Afghanistan in 2001 with the overthrow of the Taliban. There was no governance security development influx to address Afghan problems. Therefore, some backsliding took place. The development of the army and police that could have been undertaken at that time proceeded at two different paces. The army was relatively measured and is in reasonable shape, but the police are not.

Successive leads went from the Germans in 2002, to the U.S. Department of State or Bureau of International Narcotics and Law Enforcement Affairs in 2004-05, to the Combined Security Transition Command-Afghanistan. The NATO training mission in Afghanistan was always a slow build and it was behind the power curve.

We are now beginning to put together the needed resources. We could, in one sense, have more than enough trainers in our police training centres, but they would all be primarily military trainers. We are attracting more international civil police instructors. We have gradually displaced contractors provided by the U.S. Department of State for several years. Our ambition is to replace them all because the best police instructor is someone who has done the job. Not all of the contracted instructors have backgrounds pertinent to the operating environment faced in Afghanistan. We have more work to do in that regard. We are about halfway along in getting all the international civil police instructors that we need.

Quand on fait appel à ces notions de moralité, elles donnent des résultats non seulement avec les Afghans, mais chez nous aussi. Un bon chef fait appel à ce genre de sentiment, mais pas un mauvais chef. C'est là où réside le problème. La vraie solution, c'est d'être conscient qu'il y a de bons et de mauvais chefs. Il faut immédiatement et sans ménagements remplacer les mauvais chefs.

Le sénateur Day : Permettez-moi, général, de vous féliciter pour votre travail de commandant en second chargé de la constitution et de la formation de la police. Il y a beaucoup de travail à faire.

Je songe aux difficultés que nous avons rencontrées pour que nos homologues à l'OTAN contribuent à la mission afghane, bien que la décision d'aller en Afghanistan ait été prise par l'ensemble de l'Alliance. Nous nous sommes débattus pour que certains pays lèvent leurs restrictions et acceptent d'aller dans les régions moins tranquilles. Au début, l'Union européenne et plus précisément l'Allemagne s'occupait de la formation des policiers. Pendant un temps, nous nous sommes dit que rien ne fonctionnait à l'échelon national et que chaque unité de reconstruction provinciale devait agir en autonomie. Depuis, nous avons adopté la vision du général McChrystal qui est commandant de l'ISAF, et, en octobre de l'année dernière, l'OTAN a pris à sa charge la formation des policiers.

Est-on certain que les pays de l'OTAN contribueront comme il se doit à cette tâche?

Mgén Ward : On constate, a posteriori, que nous en sommes là parce qu'il a été décidé, lors du Sommet de Strasbourg-Kehl, d'assumer une mission d'instruction OTAN en Afghanistan. Après le renversement du régime taliban en 2001, on a assisté à une dégringolade progressive en Afghanistan. Il n'existait aucune ressource gouvernementale pour maintenir la sécurité et régler les problèmes auxquels était confronté l'Afghanistan. C'est pour cela qu'il y a eu régression. La constitution de l'armée et celle de la police n'ont pas été menées de front, comme ça aurait dû l'être. L'armée, pour qui les choses se sont relativement bien passées, est en assez bonne forme, mais ce n'est pas le cas de la police.

La maîtrise d'œuvre en la matière est successivement passée des mains des Allemands, en 2002, à celles du Département d'État américain ou du Bureau of International Narcotics and Law Enforcement Affairs, en 2004-2005, avant d'aboutir dans les mains du Commandement de la transition conjointe de la sécurité en Afghanistan. Il a fallu du temps pour que la mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan décolle et, depuis, elle évolue au second régime.

Nous sommes en train de rassembler les ressources nécessaires. D'une certaine façon, nous pourrions nous retrouver avec plus d'instructeurs que nécessaire dans les centres de formation de la police, mais il s'agirait alors principalement de militaires. Nous sommes en train d'attirer davantage de policiers instructeurs provenant de corps policiers civils d'autres pays. Nous avons graduellement remplacé les entrepreneurs que le Département d'État nous a fournis pendant plusieurs années. Nous voulons tous les remplacer parce que le meilleur policier instructeur est celui qui a fait le travail. Tous les instructeurs à contrat n'ont pas une expérience professionnelle pertinente à un environnement comme celui qu'on trouve en Afghanistan. Nous avons, à cet

There have been tremendous contributions from Canada, Italy, France and Turkey. Germany does a significant job in the north as a bilateral contribution with Canada. We need gradually to raise the bar. We spend a tremendous amount of time in trying to attract more nations and to explain the conditions under which their national interests can be satisfied as well as the central objective, which is the unified approach to assist the Afghan Ministry of Interior and the Afghan National Police.

Senator Day: Hand in hand with what you described in training the police and building new infrastructure to train the police, are we working towards a judiciary and some way to enforce laws? If laws are breached, you need an independent panel to give confidence that the rule of law will be applied. In a community without that kind of support, the police will not go far.

Maj.-Gen. Ward: That is very true. It is the weak link in the system. The rule of law is not well supported. Positions are not well paid and therefore, opportunities for the corruption of a judge or prosecutor are extremely high. Threats to judges and prosecutors are also extremely high. It is almost a no-win situation currently.

This is an area outside of our ability to influence. However, a significant international community effort needs to be made to bring together support to assist judges and prosecutors.

Senator Day: NATO has not taken over that role yet.

Maj.-Gen. Ward: I do not know if we could put that to a NATO vote. It would be interesting to watch.

Senator Segal: General Ward, can you tell us about the success of police forces outside Kandahar province versus the success of forces in the province? The Canadian media position on police training — fairly or unfairly — is that it is a complete disaster. This is not for lack of effort, but because the fundamental structure is corrupt and the rest is beyond anyone's capacity to fix. I do not agree with that assessment. Why do you think the media might reach that conclusion?

Second, I am led to believe informally that civilian training positions, both with respect to police and civilian positions in the PRT, are relatively undermanned. We do not have enough people to fill those spots either from Canada, Foreign Affairs or other countries. Your perspective on that would be appreciated.

Maj.-Gen. Ward: I will take your last question first. I am uncertain about staffing issues in the provincial reconstruction teams. Given the model we are trying to adopt, international civilian police are certainly under-represented. Nothing will take

égard, davantage de travail à faire. Il nous reste encore à recruter dans d'autres pays une bonne moitié d'instructeurs appartenant à des corps policiers civils.

Les contributions du Canada, de l'Italie, de la France et de la Turquie ont été extraordinaires. L'Allemagne a fait un superbe travail dans le nord, dans le cadre de sa contribution bilatérale avec le Canada. Il nous faut maintenant relever la barre. Nous avons passé énormément de temps à essayer d'intéresser d'autres pays à cette mission et à leur expliquer les conditions permettant de concilier leurs intérêts nationaux et l'objectif central de la mission, soit la mise en œuvre d'une approche unifiée pour aider le ministère de l'Intérieur afghan ainsi que la Police nationale afghane.

Le sénateur Day : Parallèlement à ce que vous avez décrit, c'est-à-dire à ce que nous faisons en matière de formation des policiers et de création d'infrastructures à cette fin, fait-on quelque chose pour favoriser le respect des lois? Il faut pouvoir s'appuyer sur des tribunaux indépendants, en cas d'infraction aux lois, pour que les gens aient confiance dans la justice. Dans les sociétés où il n'existe pas de tels mécanismes, la police ne peut pas faire grand-chose.

Mgén Ward : C'est tout à fait vrai. Il s'agit là du maillon faible du système. La justice, la règle de droit, n'est pas bien étayée. Les juges et les procureurs sont mal rémunérés, d'où le risque de corruption qui est excessivement élevé. De plus, les juges et les procureurs font l'objet de sérieuses menaces. C'est quasiment une situation sans espoir.

Ce domaine échappe cependant à notre champ de compétence. Il demeure que la communauté internationale doit déployer de véritables efforts pour apporter aux juges et aux procureurs l'assistance dont ils ont besoin.

Le sénateur Day : L'OTAN n'a pas encore assumé ce rôle.

Mgén Ward : Je me demande si ça pourrait faire l'objet d'un vote au conseil de l'Alliance. Ce serait intéressant à suivre.

Le sénateur Segal : Général Ward, pouvez-vous nous parler du succès remporté par les forces policières en dehors de la province de Kandahar, en comparaison avec les résultats qu'elle a obtenus dans cette même province? Les médias canadiens estiment — à tort ou à raison — que c'est un complet désastre. Ils disent que ce n'est pas à cause de nous, que ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais que cela est dû à la structure sous-jacente fondamentalement corrompue en Afghanistan, que personne n'est en mesure de corriger. Je ne suis pas d'accord avec ce raisonnement. À quoi attribuez-vous ce constat de la part des médias?

Deuxièmement, on m'a dit officiellement que les postes réservés aux civils, qu'il s'agisse de policiers instructeurs ou de personnel civil des PRT, sont loin d'être comblés. Il y a trop peu de candidats pour doter ces postes, que ce soit des Affaires étrangères au Canada ou d'autres pays. Nous aimerions beaucoup connaître votre avis à cet égard.

Mgén Ward : Je commencerai par votre dernière question. Je ne sais pas ce qu'il en est vraiment de la dotation des équipes de reconstruction provinciales. Compte tenu du modèle que nous voulons mettre en place, les policiers provenant d'autres pays sont

us further in terms of changing the culture of the Afghan National Police than to have good, credible, proven models of policing that we can bring out.

The issue of corruption is very interesting. My deputy is an Italian *carabinieri* general who has spent his career doing involved in the conflict in Iraq and Lebanon or fighting Camorra in central Italy. As he is fond of saying, corruption is a social phenomenon. Afghanistan is the second-most corrupt nation on the planet this year, as reported by Transparency International. The Afghan National Police is the most corrupt institution within that. I do not like reporting that because I feel personally committed to a number of people within the Afghan National Police who I believe are good leaders, work hard for the institution, and put their lives on the line daily and work to support their policemen, whose lives are on the line. I do not like hearing half the story. There was a *Newsweek* article a month or two ago that was very uncomplimentary about the police. It is not that the article said anything that was incorrect, but it did not correct the record in terms of the initiatives and the new approach that is being taken.

We owe ourselves the professionalism to be objective in what we see and what we see reported. Some things are easy to measure. The output in numbers of policemen trained is easy to measure. The effectiveness of police on the ground is harder to discern and it takes researchers to go out into the field and actually speak to communities and elders and sense what it is they see happening in their communities.

I spent a lot of time speaking to our contracting employees about what they have seen happen over the last four to five years. They report a tremendous difference over five years in terms of what the police were then and what they are now. It is still far from perfect, but progress is being made. I know Minister Atmar is wounded every time he has to read one of those stories. At the same time, he has just attended a martyr ceremony where a number of police officers have died while on duty. We have had some spectacular, complex attacks in Kabul in recent months, all of which were successfully dealt with by the Afghan National Police, exhibiting extraordinary bravery, putting their lives on the line, including in one case a police brigadier-general who fought a suicide bomber to a standstill.

We are now seeing police intercepting suicide bombers on a daily basis and disrupting them. They are becoming more effective. It will just take a little bit more ruthlessness on their part to weed out the corrupt influences. They know who they are. I think that would be the watermark or the litmus test that we would all accept as an institution that has transformed itself and is reforming and is intent on making great strides in the future. Their patrolmen need that in order to have the faith and the trust to do their jobs every day.

bien sûr sous-représentés. Rien ne sera plus efficace, pour nous aider à changer la culture de la Police nationale afghane, que de nous en remettre à des policiers instructeurs représentant des modèles solides, crédibles et éprouvés en matière de maintien de l'ordre.

La question de la corruption est très intéressante. Mon second est un général des *carabinieri* qui a passé l'essentiel de sa carrière dans des conflits, en Irak et au Liban, ou à combattre la Camorra dans le centre de l'Italie. Comme il se plaît à le répéter, la corruption est un phénomène social. Selon Transparency International, l'Afghanistan est arrivé cette année au deuxième rang des pays les plus corrompus. La Police nationale afghane est l'institution la plus corrompue du pays. Je n'aime pas faire état de ces tristes statistiques, parce que je me sens personnellement engagé envers un grand nombre de cadres de la Police nationale afghane qui, je crois, sont de bons chefs travaillant fort pour leur institution, qui mettent quotidiennement leur vie en danger et qui œuvrent pour soutenir leurs subalternes, lesquels risquent également leur vie. Je n'aime pas les demi-vérités. Il y a un mois ou deux, *Newsweek* a fait paraître un article qui n'était pas très flatteur à propos de la police. Ce n'est pas qu'il y avait des erreurs dans cet article, mais il ne rectifiait pas les faits au sujet des initiatives et de l'approche récemment adoptée.

Nous nous devons d'agir professionnellement en nous montrant objectifs par rapport à ce que nous voyons sur le terrain et à ce que nous lisons dans les médias. Il y a des choses qui sont faciles à mesurer, comme le nombre de policiers sortant de l'école de police. Pour ce qui est de l'efficacité des policiers sur le terrain, c'est plus dur, car il faut faire appel à des chercheurs qui doivent se rendre sur place et parler avec les populations et les anciens pour nous donner une idée de ce qui se passe dans les collectivités.

J'ai passé beaucoup de temps à parler avec nos vacataires à propos de ce qu'ils ont vu au cours des quatre ou cinq dernières années. Eh bien, ils font état d'une énorme différence en cinq ans entre ce que la police faisait et ce qu'elle fait maintenant. On est encore loin de la perfection, mais des progrès ont été réalisés. Je sais que le ministre Atmar se sent blessé chaque fois qu'il lit un de ces topos. Il demeure qu'il vient juste de participer à une cérémonie en souvenir des martyrs, cérémonie lors de laquelle on a honoré plusieurs policiers tués en service. Nous avons connu une vague d'attentats spectaculaires à Kaboul ces derniers mois et tous ont été interceptés par des policiers de la PNA qui ont fait preuve d'un incroyable courage en mettant leur vie en danger, comme ce brigadier-général qui est parvenu, à mains nues, à immobiliser un kamikaze.

On voit maintenant quotidiennement des policiers qui interceptent des kamikazes et les empêchent d'effectuer leur mission. Ils sont de plus en plus efficaces. Il faudrait simplement qu'ils soient un peu plus radicaux dans leur lutte contre les mauvaises influences et ils savent d'où elles viennent. Ce dernier aspect constituera la marque, l'épreuve décisive au vu de laquelle nous reconnaitrons universellement que l'institution s'est transformée, qu'elle est en train de se réformer et qu'elle a l'intention de progresser à grands pas. C'est ce qu'il faut pour que les constables ressentent la confiance nécessaire pour faire leur travail au quotidien.

The Chair: You said it is the army's job to defend the nation and the job of the police to protect the people, but that most of the police officers do not know their mission. What do they think it is?

Maj.-Gen. Ward: I would be guessing but I suggest that their job would be to do what their police commander tells them. If it happens to be successfully protecting the checkpoint or working in the community to help people, that is a good thing. Sometimes it is not. Sometimes it is running drugs; sometimes it is looking the other way when they should not. It creates a very complex dynamic. Sometimes the lack of ethnic or tribal balance in the police force causes certain frictions to be exacerbated. There is one province in Afghanistan where the police are all from one tribe and the other predominant tribe has essentially gone to the insurgents because that is the only way they can maintain a livelihood or protect their people. That is a very difficult thing, which only Afghan leadership can solve, but it can be solved by adopting a more national or regional model of police where you have balance and people do not fear that the instruments of power in the state will be used against respective elements of the population. There is a different model everywhere you go.

The Chair: Part of our problem is that we brought police from all around the world, and we are talking about NATO taking this over again, everyone with a different message to the Afghans about what policing is. They did have some tradition but it was not very positive. We were, on one hand, saying to take little girls' hands and walk them across the street; on the other hand, you are on the front lines and you are going to kill drug lords and insurgents. These are mixed messages. Have we honed down what we think their mission should be?

Maj.-Gen. Ward: I would turn it around and suggest that the Minister of Interior has decided what it should be, and through the National Police Strategy, which is the first document they have ever produced of this kind, they decided what policing is. There is a police law. It is now a function of ensuring that these people are educated and trained by the police so they do understand what it is they are about to do. Minister Atmar was the former Minister of Education, so he has an understanding of how to instill messages and push them along.

If we are to succeed with the Afghan National Police, the international community must recognize that the Afghans get a vote in their own destiny and assisting them in formulating those models of policing that make sense in their communities. The model in Kandahar is vastly different from the model in Herat or Mazar-i-Sharif. There is opportunity for flexibility. Ultimately, when security conditions permit, the blue police of Afghanistan would more likely look like police with whom we are familiar; police that work on criminality, police focused on community issues. They are just not there yet because the environment does not permit it.

La présidente : Vous avez dit qu'il revient à l'armée de défendre la nation et à la police de protéger la population, mais que la plupart des policiers ignorent leur mission. Quelle est-elle cette mission, selon eux?

Mgén Ward : Je vais m'avancer en vous disant qu'elle correspond à ce que le commandant de la police leur dit qu'elle est. Si ça veut dire parvenir à protéger un point de contrôle ou travailler auprès de la collectivité pour l'aider, c'est bien, mais ça n'est pas toujours le cas. Parfois, la mission veut dire passer de la drogue, détourner son regard quand on ne le devrait pas. Cela donne lieu à une dynamique complexe. Les frictions larvées sont exacerbées par un manque d'éthique ou d'équilibre entre les tribus. Il y a une province en Afghanistan où tous les policiers appartiennent à une tribu et l'autre tribu dominante s'est retrouvée du côté des insurgés parce que c'était la seule façon pour elle de garantir sa survie ou de protéger ses membres. C'est une situation très difficile que seuls les chefs afghans pourront résoudre, mais on peut aussi y parvenir en adoptant un modèle de corps policier qui soit davantage national ou régional où la représentation sera équilibrée, et en s'assurant que le peuple ne craigne pas que les institutions grâce auxquelles l'État exerce son pouvoir soient employées contre les différents éléments de la population. Le modèle change d'un endroit à l'autre.

La présidente : Une partie de notre problème c'est qu'il y a tous les policiers que nous faisons venir d'un peu partout dans le monde et le fait que l'OTAN reprend tout cela sous sa houlette parce que tout le monde finit par donner sa version du maintien de l'ordre. Les Afghans avaient une tradition, mais elle n'était pas particulièrement positive. D'un côté, on leur a dit qu'ils devaient prendre les petites filles par la main pour leur faire traverser la rue et, de l'autre, on les envoyait au front pour leur demander de tuer des seigneurs de guerre et des insurgés. Ce sont là deux messages conflictuels. A-t-on affiné leur perception de ce que doit être leur mission, telle que nous l'envisageons?

Mgén Ward : Je prendrais la chose différemment pour dire que le ministre de l'Intérieur a décidé de ce que devrait être la mission dans la stratégie concernant la police nationale qui est le premier document du genre. Il y a une loi qui régit la police. Il nous reste maintenant à confier la formation, l'instruction de ces gens à des policiers instructeurs pour qu'ils comprennent ce qu'ils doivent faire. Le ministre Atmar était anciennement à l'Éducation et il sait donc bien comment faire passer son message jusqu'aux plus bas échelons de la hiérarchie.

Pour que la PNA soit une réussite, la communauté internationale doit admettre que les Afghans ont leur mot à dire à propos de leur destinée et qu'on doit les aider à élaborer les modèles de maintien de l'ordre qui soient les plus appropriés pour leurs collectivités. Le modèle en vigueur à Kandahar est très différent de celui de Herat ou de Mazar-i-Sharif. Il y a place à la souplesse. Quand les conditions le permettront sur le plan de la sécurité, la police afghane en uniforme bleu ressemblera beaucoup à celle que nous connaissons ici, une police qui s'attaque à la criminalité et se concentre sur les problèmes de la collectivité. Les Afghans n'y sont pas encore parce que l'environnement dans lequel ils évoluent ne s'y prête pas.

Senator Dallaire: A quality-of-life program would be helpful if that could be created and implemented as policy for the police and for the army.

At any one time, we have about 600 police from this country deployed on UN missions and all over, of which 200 are RCMP. There is a demand for more. Maybe there should be a policy to assist communities and deploy more police to do many of these, in the Darfur area and others.

Do they have intelligence based policing, which is the philosophy of policing now, and preventive policing, as their doctrine now, trying to get intelligence and prevention? Does the Ministry of Interior have an intelligence entity? Is it responsive to the minister?

Maj.-Gen. Ward: Intelligence-led policing is a pillar of the new strategy. The European Union police have the international community lead for it and they are assisting with the development of intelligence-led policing around the country. That is focused more on the criminality side than it is on the insurgency side. We are assisting in key centres with development of proper intelligence in order to intercept and disrupt insurgents. They will have that opportunity.

Minister Atmar recently introduced 800 policemen to the Kabul area in order to improve the security of the city, which would be focused purely on that issue — being abroad in the community, speaking, eliciting, understanding what is going on, and being able to put that back into a comprehensive picture that police leadership could then act on. That has been very successful in its first few months and it will be exported to other communities around the country.

It is very important. Are they loyal to the minister? I believe they are. Certainly, based on what I hear from our advisers and what I see in terms of how the ministry runs day by day, they are feeding themselves information upon which they are able to act and successfully execute operations.

Senator Lang: It sounds like an overwhelming job. I refer to Senator Day's comments about the judiciary and perhaps the weakness or lack thereof, which has made it very difficult for policing.

What are the educational requirements to be a police officer in Afghanistan? Are we providing the education so they meet the basic requirements?

Maj.-Gen. Ward: That is one of most perplexing challenges. In Afghan society, the generation that came through the civil war is essentially uneducated. Within the Afghanistan national security forces, the base rate of literacy, which would be third-grade level, is about 14 per cent of the population. Officers in the police are 93 per cent literate, the NCOs are 30 per cent literate and patrolmen are 10 per cent or 11 per cent literate. We have instituted mandatory literacy training for both the Afghan National Army and police enrollees. We have 28,000 enrollees undertaking initial stages of a literacy program to get them to about a third-grade level. They get about 64 hours in their basic

Le sénateur Dallaire : Il serait utile, si c'est possible, de mettre en œuvre un programme de qualité de la vie pour la police et pour l'armée.

Bon an mal an, quelque 600 policiers canadiens sont déployés à la surface de la planète dans le cadre de missions de l'ONU, dont 200 de la GRC, et la demande va augmenter. Nous devrions peut-être adopter une politique consistant à déployer plus de policiers au titre de l'assistance aux collectivités, comme au Darfour et ailleurs.

Est-ce que les Afghans fondent le travail de la police sur le renseignement et sur des actions préventives? En ont-ils fait leur doctrine? Cherchent-ils à intégrer le renseignement et la prévention? Est-ce que le ministère de l'Intérieur dispose d'un service du renseignement? Ce service relève-t-il de lui?

Mgén Ward : La notion de maintien de l'ordre fondé sur le renseignement est un des piliers de la nouvelle stratégie. La Police européenne est chargée de ce dossier au nom de la communauté internationale et elle contribue à la mise en place d'un service de maintien de l'ordre fondé sur le renseignement en Afghanistan. Le renseignement concerne davantage la criminalité que l'insurrection. Dans les grands centres, nous contribuons à la collecte de renseignements destinés à favoriser l'interception des insurgés et à perturber leurs activités. Les Afghans disposeront donc de ce moyen.

Récemment, le ministre Atmar a déployé 800 policiers dans la région de Kaboul pour améliorer la sécurité. Il est précisément question d'être au cœur de la collectivité, d'aller parler aux résidents, de recueillir des renseignements et de comprendre ce qui se passe pour être en mesure de brosser un portrait complet de la situation à partir duquel la hiérarchie policière prend ses décisions. Compte tenu du succès remporté dans les premiers mois de l'expérience, la formule sera étendue à d'autres collectivités au pays.

C'est très important. Ce service est-il loyal envers le ministre? Je le pense. Si j'en crois ce que me disent mes conseillers et à en juger d'après le fonctionnement du ministère au quotidien, les Afghans collectent des renseignements qui leur permettent d'agir et de mener leurs opérations à bien.

Le sénateur Lang : La tâche semble dantesque. Je pense à la remarque du sénateur Day au sujet de la magistrature et de ses imperfections qui compliquent le travail de la police.

Quel est le niveau minimum d'études exigé pour devenir policier en Afghanistan? Dispensons-nous sur place un enseignement destiné à permettre aux gens d'atteindre ce niveau minimum?

Mgén Ward : C'est un de nos dossiers les plus compliqués. En Afghanistan, la génération qui a connu la guerre civile n'a reçu quasiment aucune éducation. Environ 14 p. 100 des effectifs des Forces de sécurité nationale afghanes possèdent des rudiments en lecture et en écriture correspondant à une troisième année. Dans la police, 93 p. 100 des officiers savent lire et écrire, ce taux est de 30 p. 100 pour les sous-officiers et de 10 ou 11 p. 100 pour les constables. Nous avons imposé un programme d'enseignement de la lecture et de l'écriture aux recrues illettrées de l'armée et de la police. C'est ainsi que 28 000 recrues passent par les premières étapes du programme d'alphabétisation destiné à leur permettre

training. They will be able to understand and recognize numbers and letters. They should be able to read their own ID card. However, it is a tremendously successful program and very welcome by the Afghans.

We run a risk of creating a lost generation, or perpetuating a lost generation, of those who will be the leadership in Afghanistan. If all of the children are going through school now and if the elites are already literate, you have an enormous bow wave in the population that could be disenfranchised. It would fundamentally destabilize the security forces.

One of our priority programs is to provide them the basis of literacy and then build it through continuing education in the security forces. We think it will be a great attraction and retention tool. However, even more than that, it is fundamental to the self-esteem of these security people who need to be seen as pillars of their communities.

The Chair: That is very powerful. Well done, and it is a good point on which to end. We are pleased you could be with us today, and we are glad you are here in person. Major-General Mike Ward is Deputy Commander for Police Development and Training for the NATO Training Mission in Afghanistan. He has a long history of serving in Germany, Cyprus, Kosovo and many other places. We thank you for your efforts.

We will now go in camera to deal with some issues.

(The committee continued in camera.)

(The committee resumed in public.)

The Chair: We have been examining the budget for this committee.

Senator Manning: Honourable senators, I would like to put forward a summary of expenditures for \$268,365. I move that we take this to the Internal Economy Committee to seek this funding to carry out our work as the Standing Senate Committee on National Security and Defence, pending clarification on the number of members and the role of the staff that will be accompanying us any time that we travel.

The Chair: Do we have a seconder for that motion?

Senator Dallaire: I so move.

The Chair: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Contrary, if any? Carried.

d'atteindre un niveau à peu près équivalent à celui d'une troisième année. Elles bénéficient de quelque 64 heures d'alphabétisation au cours de leur instruction initiale. Après cela, les élèves policiers peuvent reconnaître les chiffres et les lettres et en comprendre la signification. Ils doivent être en mesure de lire leur carte d'identité. C'est un programme qui marche incroyablement bien et qui a été fort bien accueilli par les Afghans.

Nous risquons de nous retrouver avec une génération perdue ou de perpétrer le phénomène de génération perdue pour ceux qui seront les chefs de demain en Afghanistan. Entre tous les enfants qui sont scolarisés et les élites qui savent lire et écrire, il y a un énorme segment de la population qui risque d'être laissé pour compte, ce qui pourrait fondamentalement déstabiliser les forces de sécurité.

L'une de nos priorités est d'offrir un programme d'alphabétisation de base qui sera prolongé par un programme d'éducation permanente au sein des forces de sécurité. Nous pensons que ce sera un excellent outil d'attraction des candidats et de maintien en poste. Par-dessus tout, cet outil est essentiel pour donner confiance aux membres des forces de sécurité qui doivent être perçus comme des piliers de leurs collectivités.

La présidente : C'est très convaincant. Bravo et c'est d'ailleurs une excellente conclusion. Nous sommes heureux de vous avoir accueilli à ce comité. Le major-général Mike Ward est commandant en second de la Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan et il est chargé de la constitution et de la formation de la police. Il a de longs états de service qui l'ont amené en Allemagne, à Chypre, au Kosovo et dans bien d'autres lieux. Général, nous vous remercions pour votre travail.

Nous allons maintenant passer à huis clos pour traiter de certaines questions.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

(La séance publique reprend.)

La présidente : Nous avons examiné le budget du comité.

Le sénateur Manning : Chers collègues, je dépose un sommaire des dépenses totalisant 268 365 \$. Je propose que nous soumettions ce document au Comité permanent de la régie interne pour qu'il autorise les fonds demandés destinés à permettre au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense d'accomplir son mandat, sous réserve d'éclaircissements quant au nombre de sénateurs qui prendront part aux déplacements et au rôle du personnel qui les accompagnera.

La présidente : Quelqu'un appuie-t-il?

Le sénateur Dallaire : Moi.

La présidente : Tous ceux qui sont pour?

Des voix : D'accord.

La présidente : Tous ceux qui sont contre? C'est adopté.

Thank you, very much. Next week, we will not be meeting, as you know, and then we come back we will hear from three members of the Canadian Forces. We will also hear from people from the environment. The Chief of the Defence Staff will be our next witnesses.

We will try to get as much research to you as we can this week before you leave because you can study it over the break. We will try to send some articles from time to time on the four individuals coming up.

Thank you very much.

(The committee adjourned.)

Merci beaucoup. Comme vous le savez, nous ne tiendrons pas de réunion la semaine prochaine et, à notre retour, nous accueillerons trois militaires canadiens. Nous entendrons aussi des témoins du ministère de l'Environnement avant de passer à des représentants du Chef d'état-major de la Défense.

Nous allons nous efforcer de vous faire parvenir le plus grand nombre possible de documents de recherche cette semaine, avant que vous ne partiez, pour que vous puissiez les étudier pendant les vacances. Nous essaierons aussi de vous envoyer des articles sur les témoins que nous comptons accueillir.

Merci beaucoup.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, May 3, 2010

As an individual:

Brigadier-General (Retired) Serge Labbé, Deputy to NATO Senior Civilian Representative (SCR), HQ ISAF, Kabul, Afghanistan (by video conference).

National Defence:

Colonel Gregory D. Burt, Director of Future Security Analysis.

North American Aerospace Defence Command:

General Victor E. Renuart, USAF, Commander, NORAD and United States Northern Command.

Monday, May 10, 2010

National Defence:

Colonel Jean-Marc Lanthier, Commander 5th Canadian Mechanized Brigade Group, (Former Deputy Commander, Joint Task Force Haiti);

Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan, International and Security and Assistance Force HQ.

TÉMOINS

Le lundi 3 mai 2010

À titre personnel :

Général (à la retraite) Serge Labbé, adjoint au haut représentant o de l'OTAN, Quartier général de la FIAS à Kaboul, Afghanis (par vidéoconférence).

Défense nationale :

Colonel Gregory D. Burt, directeur, Analyse de la sécurité futur

Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord :

Général Victor E. Renuart, USAF, commandant du NORAD et United States Northern Command.

Le lundi 10 mai 2010

Défense nationale :

Colonel Jean-Marc Lanthier, commandant du 5^e groupe brig mécanisé du Canada (ancien commandant adjoint de la Fo opérationnelle interarmées en Haïti);

Major-général Mike Ward, commandant adjoint, Miss d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationn interarmées en Afghanistan — Quartier général de la Fo internationale d'assistance à la sécurité.





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, May 31, 2010
Monday, June 7, 2010

Le lundi 31 mai 2010
Le lundi 7 juin 2010

Issue No. 5

Fascicule n° 5

Eighth and ninth meetings on:

Canada's national security
and defence policy

(The state of the Canadian Forces)

(The role of our Forces in Afghanistan
currently and post 2011)

Huitième et neuvième réunions concernant :

La politique de sécurité nationale
et de défense du Canada

(L'état des Forces canadiennes)

(Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan
actuellement et après 2011)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Banks	Manning
* Cowan	Nolin
(or Tardif)	Pépin
Day	Segal
Lang	
* LeBreton, P.C.	
(or Comeau)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Meighen (*June 4, 2010*).

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Segal (*June 1, 2010*).

The Honourable Senator Day replaced the Honourable Senator Mitchell (*June 1, 2010*).

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Nolin (*May 28, 2010*).

The Honourable Senator Mitchell replaced the Honourable Senator Day (*May 27, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Dickson (*May 27, 2010*).

The Honourable Senator Dickson replaced the Honourable Senator Meighen (*May 25, 2010*).

The Honourable Senator Pépin replaced the Honourable Senator Downe (*May 13, 2010*).

The Honourable Senator Downe replaced the Honourable Senator Pépin (*May 11, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

Banks	Manning
* Cowan	Nolin
(ou Tardif)	Pépin
Day	Segal
Lang	
* LeBreton, C.P.	
(ou Comeau)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 4 juin 2010*).

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 1^{er} juin 2010*).

L'honorable sénateur Day a remplacé l'honorable sénateur Mitchell (*le 1^{er} juin 2010*).

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 28 mai 2010*).

L'honorable sénateur Mitchell a remplacé l'honorable sénateur Day (*le 27 mai 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Dickson (*le 27 mai 2010*).

L'honorable sénateur Dickson a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 25 mai 2010*).

L'honorable sénateur Pépin a remplacé l'honorable sénateur Downe (*le 13 mai 2010*).

L'honorable sénateur Downe a remplacé l'honorable sénateur Pépin (*le 11 mai 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, May 31, 2010
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Mitchell, Pépin, Segal and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1*) (The State of the Canadian Forces)

WITNESSES:*National Defence:*

Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of the Land Staff;

Chief Warrant Officer Wayne Ford, Army Sergeant Major;

Vice-Admiral Dean McFadden, Chief of the Maritime Staff;

Robert Cleroux, Command Chief Petty Officer;

Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, Director General Maritime Force Development;

Lieutenant-General André Deschamps, Chief of the Air Staff.

Lieutenant-General Andrew Leslie made a statement and, together with Chief Warrant Officer Wayne Ford, answered questions.

At 5 p.m., the committee suspended.

At 5:05 p.m., the committee resumed.

Vice-Admiral Dean McFadden made a statement and, together with Command Chief Petty Officer, Robert Cleroux and Commodore J.E.T.P. Ellis answered questions.

At 6:03 p.m., the committee suspended.

At 6:09 p.m., the committee resumed.

Lieutenant-General André Deschamps made a statement and answered questions.

At 7:09 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 31 mai 2010
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Meighen, Mitchell, Pépin, Segal et Wallin (9).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Martin Auger et Holly Porteous, analystes; et de la Direction des communications : Tracie LeBlanc, agente de communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (L'état des Forces canadiennes)

TÉMOINS :*Défense nationale :*

Lieutenant-général Andrew Leslie, chef d'état-major de l'Armée de terre;

Adjudant-chef Wayne Ford, sergent-major de l'armée;

Vice-amiral Dean McFadden, chef d'état-major de la Force maritime;

Robert Cleroux, premier maître du Commandement;

Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, directeur général, Développement de la Force maritime;

Lieutenant-général André Deschamps, chef d'état-major de la Force aérienne.

Le lieutenant-général Andrew Leslie fait une déclaration puis, aidé de l'Adjudant-chef Wayne Ford, répond aux questions.

À 17 heures, la séance est suspendue.

À 17 h 5, la séance reprend.

Le vice-amiral Dean McFadden fait une déclaration puis, aidé du premier maître du Commandement Robert Cleroux et du commodore J.E.T.P. Ellis, répond aux questions.

À 18 h 3, la séance est suspendue.

À 18 h 9, la séance reprend.

Le lieutenant-général André Deschamps fait une déclaration puis répond aux questions.

À 19 h 9, la séance est suspendue.

At 7:12 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 7:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 7, 2010
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:01 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Nolin, Segal and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1*) (The State of the Canadian Forces) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011)

WITNESSES:

National Defence:

General Walter Natynczyk, Chief of the Defence Staff.

Ambassador of Afghanistan in Canada:

His Excellency Jawed Ludin, Ambassador.

General Walter Natynczyk made a statement and answered questions.

At 5:06 p.m., the committee suspended.

At 5:10 p.m., the committee resumed.

His Excellency Jawed Ludin made a statement and answered questions.

At 6:02 p.m., the committee suspended.

At 6:04 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

À 19 h 12, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité reprend ses travaux à huis clos pour examiner une ébauche de programme.

Il est convenu d'autoriser le personnel des sénateurs à demeurer dans la salle pendant la séance à huis clos.

À 19 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 7 juin 2010
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 1, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Manning, Nolin, Segal et Wallin (8).

Également présents : Du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement : Martin Auger et Holly Porteous, analystes; et, de la Direction des communications : Tracie Leblanc, agente de communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude de la politique de sécurité nationale et de la défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (L'état des Forces canadiennes) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011)

TÉMOINS :

Défense nationale :

Général Walter Natynczyk, chef d'état-major de la Défense.

Ambassadeur d'Afghanistan au Canada :

Son Excellence Jawed Ludin, ambassadeur.

Le général Walter Natynczyk fait une déclaration puis répond aux questions.

À 17 h 6, la séance est suspendue.

À 17 h 10, la séance reprend.

Son Excellence Jawed Ludin fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 2, la séance est suspendue.

À 18 h 4, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité reprend ses travaux à huis clos pour discuter de l'ébauche d'un programme.

Il est convenu d'autoriser le personnel des sénateurs à demeurer dans la salle pendant le huis clos.

At 6:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

À 18 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, May 31, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: the state of the Canadian Forces).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, I want to welcome you to this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We are pleased today to be speaking over the course of the next three hours to the three commanders in charge of our three services — the army, the navy and the air force — to get an overview of the state of the nation. We have had a very high operational tempo, as they say, right across the services.

We begin today with Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of the Land Staff. He is joined by Chief Warrant Officer Wayne Ford. The general will assume a new post in June as Chief of Transformation. His military career started when he joined the 30th Field Artillery Regiment of the reserves. He transferred to the regular forces in 1981. He initially served with the regiment Royal Canadian Horse Artillery in Germany. It was the regiment that, like his father before him, he eventually commanded.

Lieutenant-General Leslie served in Germany, Cyprus, the former Yugoslavia, Manitoba and Quebec, and he eventually became commander of 1 Canadian Mechanized Brigade Group. That was in 1997. In 1999, he was promoted to brigadier-general. Lieutenant-General Leslie was appointed Commander Task Force Kabul and Deputy Commander for the NATO-led operation in Afghanistan. He became Assistant Chief of the Land Staff. Then, in June 2006, he became Chief of the Land Staff.

As Chief of Transformation, he will be dealing with the military's command structure, annual federal budgets and the acquisition of new equipment for the army, navy and air force.

That is the lay of the land. I am assuming you have opening statements, sir.

Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of the Land Staff, National Defence: Yes, I do.

[*Translation*]

Good afternoon, Madame Chair and distinguished committee members. It is a pleasure to be back with the committee and to have this opportunity to answer your questions about the army.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 31 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : l'état des Forces canadiennes).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous allons, au cours de ces trois heures, nous entretenir avec les chefs des trois éléments de nos Forces — l'armée, la marine et la Force aérienne — qui vont nous donner un aperçu de l'état des Forces canadiennes. Dans ces trois armes, la cadence des opérations, comme on dit, a été très forte.

Nous allons commencer par le lieutenant-général Andrew Leslie, chef d'état-major de l'Armée de terre, accompagné aujourd'hui de l'adjudant-chef Wayne Ford. Le général assumera en juin ses nouvelles fonctions de chef, Transformation. Il a entamé sa carrière militaire en s'enrôlant comme réserviste dans le 30^e Régiment d'artillerie de campagne. En 1981, il a été muté dans la Force régulière. Il sert d'abord en Allemagne, au premier Régiment, Royal Canadian Horse Artillery, qu'il finira par commander, comme l'avait fait son père.

Le lieutenant-général Leslie a servi en Allemagne, à Chypre, dans l'ex-Yougoslavie, au Manitoba et au Québec, et a été nommé, en 1997, commandant du 1^{er} Groupe-brigade mécanisé du Canada. En 1999, il est promu brigadier-général. Le lieutenant-général Leslie commande la Force opérationnelle à Kaboul et a été commandant adjoint de la Force internationale d'assistance à la sécurité, une mission de l'OTAN en Afghanistan. Il est ensuite nommé assistant du chef d'état-major de l'Armée de terre et il est, en juin 2006, promu à son grade actuel et nommé chef d'état-major de l'Armée de terre.

Ses responsabilités, en tant que chef, Transformation, comprennent la structure de commandement militaire, les budgets fédéraux annuels et l'acquisition de nouveaux équipements pour l'armée, la marine et la Force aérienne.

Voici donc, à grands traits, le portrait de notre prochain témoin. Je suppose, général, que vous allez nous présenter un exposé.

Lieutenant-général Andrew Leslie, chef d'état-major de l'Armée de terre, Défense nationale : En effet.

[*Français*]

Bonjour, madame la présidente et distingués membres du comité. C'est un grand plaisir d'être de retour devant le comité et d'avoir la chance de répondre à vos questions touchant l'armée.

[English]

Before proceeding, allow me to express my most profound sympathies to the families of the fallen and wounded, be they soldiers, sailors, airmen and airwomen, members of the foreign affairs community and CIDA, journalists or non-government workers doing their duty.

[Translation]

The dedication and commitment of our regular and reserve soldiers, civilians and Rangers has ensured an impressive record of excellence for the army that has been recognized by the Canadian public and our allies. The army has made outstanding contributions to CF operational mission successes both at home and abroad, and has maintained a very high level of individual and collective training. The operational tempo, enemy fire and the harsh terrain in Afghanistan have caused casualties to our personnel and the deterioration of our vehicles and equipment. However, the army as an institution will be able to maintain its future operational capacity despite our long service in Afghanistan.

The greatest lessons learned and reaffirmed from Afghanistan are as follows: the army must maintain a balanced capability set based upon the combined arms team; we must be adaptive to ever and rapidly changing circumstances; our command and control must be studied to permit flexibility at all levels; we must be tactically responsive in widely dispersed operating areas; and we must be aware of the balance of tension between why we are doing something and how we get it done.

Over the past several years, while fighting a cunning and ruthless enemy, we have been forced to learn and relearn the critical nature and immeasurable value of unit level integration, adaptability and decentralized command and control. It is clear that the army that first deployed to Afghanistan in the aftermath of September 11, 2001 is not the army that will return to Canada in 2011. We now have one of the best trained, equipped and respected armies in the world, and this is thanks to your support and that of all Canadians.

The army mission is to generate combat-effective, multi-purpose land forces to meet Canada's defence objectives. Fulfilment of this mission will require the army to continue to evolve, reorient its structures, processes and capabilities to meet the evolving defence requirements of the post-Afghanistan period. Reorientation is thus an objective central to the achievement of the army's core mission. Specifically, the army must switch from a mode of operation in which all force generation activities are focused on a single line of operation to a mode of operation that takes into account the requirements of the *Canada First Defence Strategy*, which aims to support the six fundamental missions of the Canadian Forces in the context of an overall effort to

[Traduction]

Avant de commencer, qu'il me soit permis d'exprimer mes profondes condoléances aux familles des morts et des blessés, qu'ils soient soldats, marins, aviateurs, qu'ils appartiennent aux Affaires étrangères ou à l'ACDI, qu'ils soient journalistes ou membres d'organismes non gouvernementaux en service commandé.

[Français]

Grâce à l'engagement et au dévouement de nos militaires de la force régulière et de la réserve, de notre personnel civil et de nos Rangers, l'Armée de terre a accompli un travail impressionnant et reflétant l'excellence qui est reconnue par la population canadienne ainsi que par nos alliés. L'Armée de terre a apporté une contribution extraordinaire aux réussites opérationnelles des forces canadiennes au pays et à l'étranger, en plus d'assurer un niveau très élevé d'instruction individuelle et collective. En raison de la cadence des opérations, les tirs d'ennemi et le terrain brusque en Afghanistan, nous avons vu la détérioration de l'état de nos véhicules et de notre équipement. Toutefois, et en dépit de ces pressions, l'Armée de terre en tant qu'institution arrivera à maintenir ses engagements opérationnels futurs, malgré plusieurs années d'opération à cadence élevée axées sur l'Afghanistan.

Les plus grandes leçons retenues, qui ont été confirmées par notre expérience en Afghanistan, sont les suivantes : l'Armée de terre doit conserver un ensemble de capacités équilibrées fondées sur l'équipe interarmées. Nous devons être capables de nous adapter à des conditions locales très compliquées et rapidement changeantes; notre commandement et contrôle doivent être étudiés afin d'assurer la souplesse à tous les niveaux; nous devons être réactifs sur le plan tactique dans des zones d'opérations très dispersées; et nous devons être conscients de la tension entre la justification d'une action et la façon de la mener.

Au cours des dernières années, dans le cadre de nos combats contre un ennemi sans pitié, nous avons été forcés d'apprendre et de réapprendre à tenir compte de la nature critique et de l'incalculable valeur de l'intégration au niveau de l'unité, du commandement décentralisé et de la capacité d'adaptation. Il est clair que l'Armée de terre, qui a été déployée en Afghanistan suite au 11 septembre 2001, ne sera pas la même Armée de terre qui reviendra au Canada en 2011. Nous avons maintenant une des meilleures armées équipées, entraînées et respectées du monde et c'est grâce à votre appui et à celui de tous les Canadiens et Canadiennes.

La mission de l'Armée de terre est de mettre sur pied des forces terrestres polyvalentes et efficaces au combat afin d'atteindre les objectifs de défense du Canada. Pour remplir ce mandat, l'organisation devra continuer à se développer et à réorienter sa structure, ses processus et ses capacités en fonction des nouveaux besoins de défense postérieurs à la suite de la fin de la mission en Afghanistan. Cette réorientation constitue donc un élément central pour l'atteinte de la mission fondamentale de l'Armée de terre. Cette dernière doit notamment passer d'un mode de fonctionnement où toutes les activités de mise sur pied des forces sont axées sur une seule ligne d'opération à un mode de fonctionnement tenant compte des exigences de la Stratégie de

reorganize the Canadian Armed Forces post-Afghanistan. Successful reorientation encompasses two key processes: recovery and reconstitution.

Recovery represents the complex, multi-agency repatriation of vehicles, equipment and materiel from the Afghan theatre to Canada, in accordance with the structure of post-mission force generation. Reconstitution is a process whereby core capabilities and functions are analyzed to identify baseline critical assets that enable program efficiency and effectiveness.

The department's response to these stated needs and its support have produced the following very impressive results: we now have stable and continued funding despite internal adjustments that were deemed necessary to support acquisition efforts and national procurement demands; we have witnessed support for the integration and implementation of counter-improvised explosive device equipment, unmanned aerial vehicles, Chinooks, upgraded armoured systems and enhanced surveillance systems; we have grown the army's regular and reserve forces, the civilian employees and Rangers, who are part of the army; we employ significant numbers of reservists both on operations and in critical posts here in Canada, and our civilian personnel continue to provide continuity and depth to the army's mission; the family of land combat vehicles project is on track and delivery of essential modifications to our light armoured vehicle fleet will support the army's needs into the near future; the army's training system is an organization that ensures that our forces are deployed into the most difficult operational circumstances with the knowledge, skills and abilities essential to win the fight, or whatever the mission calls for, be it Afghanistan, the Olympics or Haiti.

And lastly, the joint headquarters renewal project is advancing and the initial elements of this essential joint command and control capability will stand up in Kingston.

In the coming year, the army will focus its efforts on consolidation, which will follow the end of operations in Afghanistan, with the objective of instituting a new readiness framework and rationalize our structures to meet the challenges of the future strategic environment. As regards the consolidation constituting its mandatory framework, the army will have to take into account three themes: reorientation, readiness and resources. I have already spoken to you about the first two themes, so I will focus my comments on resources.

défense *Le Canada d'abord*, qui vise à soutenir les six missions fondamentales des forces canadiennes dans le cadre d'un effort global de réorganisation des Forces armées canadiennes au terme de la mission en Afghanistan. Pour ce faire, il faut mettre en place deux processus clés : la récupération et la reconstitution.

La récupération englobe le rapatriement complexe et interorganisationnel des véhicules, de l'équipement et du matériel du théâtre afghan vers le Canada, conformément à la structure de mise sur pied des forces postmissions. La reconstitution correspond à un processus de rationalisation holistique dans le cadre duquel les fonctions et les capacités fondamentales sont examinées et analysées pour déterminer les ressources critiques et établir une base de référence à leur appui, et pour assurer l'efficacité et l'efficience des programmes.

La réponse du ministère à ces énoncés des besoins et son appui ont donné les résultats suivants et sont bien impressionnants : nous avons un financement stable, en dépit de mises au point internes rendues nécessaires pour appuyer le financement des acquisitions de l'approvisionnement de niveau national; nous avons été témoins de l'appui à l'intégration et à la mise en service des équipements des luttes contre les dispositifs explosifs de circonstance, des véhicules aériens sans pilote, des Chinooks, des systèmes dotés d'un blindage amélioré et des systèmes de surveillance perfectionnés; nous avons augmenté le nombre de membres de la force régulière et de la réserve, les employés civils et les Rangers, qui font partie de l'Armée de terre, l'affectation de nombreux réservistes aux opérations et à des postes d'importance critique ici, au Canada, ainsi que l'emploi de notre personnel civil, qui offre la continuité et la profondeur requises pour assurer le succès de la mission de l'Armée de terre; l'appui au projet de la famille de véhicules de combat terrestre et l'apport de modification essentielle à nos véhicules blindés légers à l'appui des besoins de l'Armée de terre dans un avenir rapproché; un système d'instruction de l'Armée de terre qui appuie le développement d'une organisation renforçant les efforts de préparation de notre Armée de terre et faisant en sorte que nos forces sont en mesure d'être déployées même lorsque que les circonstances opérationnelles sont des plus difficiles tout en sachant qu'elles maîtrisent les connaissances, les compétences et les habiletés essentielles pour vaincre, que ce soit en Afghanistan, aux Jeux olympiques ou en Haïti.

Dernièrement, le projet du quartier général interarmées progresse en ce qui a trait à sa mise sur pied des capacités opérationnelles initiales de commandement et de contrôle, qui sera situé à Kingston.

Dans l'année qui vient, l'Armée de terre concentrera ses efforts sur la consolidation, qui suivra la fin des opérations en Afghanistan, avec comme objectif d'instituer une nouvelle organisation des états de préparation; de rationaliser nos structures en réponse au nouvel environnement stratégique. En ce qui a trait à la consolidation constituant son cadre obligatoire, l'Armée de terre devra tenir compte de trois thèmes : la réorientation, l'état de préparation et les ressources. Je vous ai déjà parlé des deux premiers, alors je vais vous parler des ressources.

It is clear that the army's budget has enjoyed sustained growth over the past several years, and that is excellent. Our challenge is to adjust the army's training, equipment, people and infrastructure to achieve a sustainable balance in keeping with demands and expectations placed upon us.

In summary, our army is ferociously busy. The young soldiers have achieved amazing things at sometimes tragic costs. New equipment is arriving at an unprecedented rate, our training is superb, our overall funding line continues to increase, and we are getting the job done.

Madam Chair, allow me to express my deep pride and gratitude for the opportunity I have had to work with the dedicated men and women who serve the army. They are a great credit to the country, and I know they can count on this committee for continued support.

[English]

The Chair: Thank you. I am sure they appreciate your words, and they know they have the support of this committee.

We have a lot of ground to cover today and we have a long list, so we will begin as we always do with our deputy chair, Senator Dallaire. We will try to keep our questions short and focused.

[Translation]

Senator Dallaire: I am delighted to see you here and to be able to ask you a few questions. Your presentation shows a quite remarkable optimism or degree of satisfaction. However, the budget scenario from 2009-10 onward is tending downward or at least has remained at the anticipated level.

To what extent can you maintain the units' level of operational competence in the coming years, in view of the large number of veterans and the Afghanistan mission which will be ending soon, from the standpoint of resources, maintenance, ammunition, reserve funding, training and development? Do you anticipate a stagnation or regression that might have the effect of redirecting certain material acquisitions to the right as a result of unavailable funding in the coming years?

Lt.-Gen. Leslie: Thank you for your question, senator. First, let us talk about the budget. With respect to the salaries of regular forces members, the amounts directed to the army today amount to \$3.9 billion. That figure represents an increase of some \$1.6 billion, a 43 per cent increase over 2005-06.

[English]

The army budget has increased again this year by several tens of millions of dollars. In terms of the required funds for ammunition, for training and for spare parts, obviously it is a

Il est clair que le budget de l'Armée de terre a connu une augmentation depuis quelques années et c'est excellent. Notre défi est d'ajuster l'entraînement de l'armée, l'équipement, les ressources humaines et l'infrastructure afin de trouver un équilibre entre les demandes et les attentes à notre égard.

En résumé, notre Armée de terre est extrêmement occupée. Nos jeunes soldats ont accompli des exploits extraordinaires, parfois au coût de leur vie. Nous recevons le nouvel équipement à un rythme sans précédent; notre entraînement se déroule à merveille; notre courbe de financement général se déroule à merveille et nous accomplissons le travail requis.

Madame la présidente, je voudrais vous exprimer ma fierté et ma profonde gratitude d'avoir eu l'occasion de travailler avec ces hommes et femmes dévoués qui servent leur armée. Ils font grandement honneur à notre pays. Je suis convaincu qu'ils peuvent compter sur le comité pour leur assurer un soutien continu.

[Traduction]

La présidente : Je vous remercie. Je suis certaine que les familles vous savent gré des sentiments que vous venez d'exprimer et je tiens à ce qu'elles sachent qu'en cela, elles ont également le soutien de notre comité.

Nous avons aujourd'hui à parcourir un champ très vaste et plusieurs intervenants sont inscrits. Nous allons donc commencer, comme nous avons coutume de le faire, en donnant la parole à notre vice-président, le sénateur Dallaire. Essayons de nous en tenir à des questions brèves et précises.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Je suis ravi de vous voir ici et de pouvoir vous poser quelques questions. Votre présentation démontre un optimisme ou un niveau de satisfaction assez remarquable. Néanmoins, le scénario budgétaire, depuis 2009-2010, est à la baisse ou du moins est demeuré au niveau anticipé.

Dans quelle mesure pourrez-vous maintenir le niveau de compétence opérationnelle des unités dans les années à venir, compte tenu du grand nombre d'anciens combattants et de la mission en Afghanistan qui se terminera prochainement, du point de vue des ressources, de l'entretien, des munitions, des fonds pour la réserve, pour l'entraînement et le perfectionnement? Est-ce que vous anticipez une stagnation ou une régression qui aurait pour conséquence de rediriger vers la droite certaines acquisitions de matériels à cause de fonds non disponibles dans les prochaines années?

Lgén Leslie : Sénateur, je vous remercie de votre question. Premièrement, parlons du budget. En ce qui a trait au salaire des membres des forces régulières, les sommes dirigées aujourd'hui vers les forces terrestres s'élèvent à 3,9 milliards de dollars. Ce montant représente une augmentation de quelque 1,6 milliard de dollars, soit 43 p. 100 par rapport à 2005-2006.

[Traduction]

Le budget de l'armée a, à nouveau, augmenté cette année de dizaines de millions de dollars. En ce qui concerne les crédits nécessaires à l'achat de munitions, à la formation et aux pièces de

consultative process within the Department of National Defence, but my vehicle rates are getting better. A variety of innovative measures have been put in place by a bunch of folk around town. Obviously, our ammunition expenditure rates have been focused mainly on the road to war and on getting those soldiers, both regular and reserve, ready for the complexities they will face overseas. That has drawn away a great deal of the ammunition stocks, but they are still relatively plentiful.

In terms of the training, the laser-like focus that your army has had on both its domestic missions, job one, be it supporting the G8, the G20 or, more recently, the Olympics, and, of course, the large mission in Afghanistan, means that every effort we have is predicated on train to need. If you are on deck to go overseas, both regular and reserve — and bless the reserves for stepping up to the plate in such large numbers — you receive, arguably, the best training in the world.

I am very happy with the current state of the army. There are pressures all over. There obviously are pressures with an army that has been essentially running for many years. Our numbers have gone up and our budgets have increased.

Senator Dallaire: In the five-year budget line, with Afghanistan rolling down, have you seen the necessity of reducing the operational effectiveness of the forces? In so doing, what capacity would you have to deploy post-Afghanistan?

Lt-Gen. Leslie: Right now, we could deploy a light battalion group on whatever task the Government of Canada might wish it to do, commensurate with a relatively light scale of protective equipments, composed of both regular and reserves. As you know so well, we just finished doing that in Haiti. Should there have been a requirement for more robust rules of engagement in protective equipments, a modest amount could have been made available.

What the investment of the Canadian people in their army has acquired for them is a world-class army that has a higher degree of responsiveness and readiness than I have seen in many a decade — indeed, an extraordinary period in terms of the sweep over the last three decades. We are at a state where we are truly running hot.

Senator Dallaire: And your budget will sustain that?

Lt-Gen. Leslie: Yes, I believe it will. There are funds that are specifically allocated by the Government of Canada towards the Afghanistan mission. Obviously, once we come out in 2011, they will no longer be available to us. That as well caters to repair of equipments that are being directed solely towards Afghanistan. What those numbers are and what they will end up being, I do not know.

rechange, il est clair que tout cela s'inscrit, au ministère de la Défense, dans un processus de consultation, mais en ce qui concerne l'achat de nouveaux véhicules, la situation s'améliore. Un groupe de responsables a, ici à Ottawa, introduit un certain nombre de mesures novatrices. Nos taux d'emploi des munitions dépendent manifestement de l'état des hostilités et il nous faut aussi, bien sûr, préparer nos soldats, tant ceux des Forces régulières que ceux des réserves, aux complexités qui les attendent outre-mer. Cela explique notre forte consommation de munitions, mais nos stocks demeurent relativement abondants.

En ce qui concerne la formation, les efforts que l'armée a consacrés à la fois à ses missions à l'intérieur du pays, les principales, tant en matière de soutien au G8, au G20 que dans le cadre des récents Jeux olympiques et puis, bien sûr, à la grande mission qui lui incombe en Afghanistan, exigent une formation particulière. Ceux qui se préparent à servir outre-mer, soit dans les Forces régulières, soit en tant que membre des réserves — nous devons en effet énormément aux réservistes qui se sont en si grand nombre portés volontaires —, vont, ce n'est pas trop dire, bénéficier d'une formation qui est la meilleure du monde.

Je suis très satisfait de l'état de nos forces armées. Personne, certes, n'échappe aux pressions et cela est vrai d'une armée qui, depuis de nombreuses années, est mise à forte contribution, mais nos effectifs ont augmenté et nos budgets aussi.

Le sénateur Dallaire : Dans le cadre de votre budget quinquennal, étant donné la baisse de régime de nos opérations en Afghanistan, pensez-vous qu'il sera nécessaire de réduire l'efficacité opérationnelle de nos forces? Si c'est le cas, quelles seront vos capacités de déploiement dans la période qui suit notre mission en Afghanistan?

Lgén Leslie : Nous pourrions, dans l'immédiat, déployer, quelle que soit la tâche que le gouvernement du Canada souhaiterait nous confier, un groupe de bataillon léger, composé de membres des Forces régulières et de réservistes, et doté de moyens de protection relativement légers. Comme vous le savez, nous venons de terminer en Haïti une mission de cet ordre. Dans l'hypothèse où les règles d'engagement auraient imposé des moyens de protection plus robustes, nous en avons les moyens, bien que modestes.

Ce que les Canadiens ont investi dans leur armée, a permis d'obtenir une armée de calibre international dont l'état de préparation et de réactivité est le plus élevé depuis 10 ans — et même, je dirais depuis 30 ans. Nous sommes fin prêts.

Le sénateur Dallaire : Et votre budget va vous permettre de le rester?

Lgén Leslie : Oui, je le pense. Une partie de ce budget est spécifiquement affectée par le gouvernement du Canada à notre mission en Afghanistan. Il est clair que lorsque cette mission prendra fin en 2011, ces crédits ne seront plus à notre disposition. Une partie de cet argent sert à réparer des équipements uniquement destinés à l'Afghanistan. Cela dit, je ne suis pas en mesure de préciser les montants exacts, ni surtout les montants éventuels.

Senator Meighen: Welcome. Good to see you back, general. I have a couple of specific questions referring to previous testimony that we have heard from you here.

As I recall, the last time you appeared you were concerned with the difficulty of recruiting and retaining specialized trades. That is not unique to the army; it is also a problem with the navy and the air force. Have you made any progress there? I know there has been demand from the civilian side of the economy for these highly trained people, and it has been hard to keep them, particularly when they can opt out of the Armed Forces at a relatively young age with a relatively attractive pension and triple their income.

Lt.-Gen. Leslie: To answer the question of recruiting, your army has grown by approximately 3,075 regulars — I count every one — over the last four to five years. The largest percentage of increase has happened in the last 12 to 18 months. We currently have infantry battalions that are over their authorized manning levels to the extent that I have had to impose some control measures. If you want to join the infantry, which is the tip of the spear for the Canadian army — and bless all those young men and women who choose to do so — you can expect a considerable wait. We are over our establishment in infantry. In the more specialized trades, currently the vehicle technicians are at 90 per cent of their establishment, and the schools are over 100 per cent full of great young Canadians who have chosen to join their army in those specialized endeavours.

It will take approximately two years to turn a soldier into a technician you can use on the battlefield. As an interim measure, the Government of Canada, by the end of May, is about to make a positive pronouncement on a civilian contract in five of the army's major bases to refurbish equipments, therefore freeing up military technicians to go out to the field both in a training and in a deployment support role.

Quite frankly, it is good news. Overall, your army is at 99 per cent of its recruiting figures, which is unprecedented. I think the credit goes to those who allocated the funds and also to the new vision and the new leadership in the Canadian Forces recruiting group.

Senator Meighen: That is very encouraging indeed and quite a turnaround from a few years back, when even the processing took so long, and young men and women got discouraged at not hearing from the Canadian Forces and at the delay in getting them onto the effective list.

I want to know about the equipment specifically. It is my observation, and I think it is true, that Afghanistan has been terribly hard on our equipment. There must be a good portion of it that even with all the best mechanics in the world you cannot

Le sénateur Meighen : Soyez le bienvenu. Général, c'est un plaisir de vous revoir. J'aurais quelques questions précises à vous poser au sujet de ce que vous avez déclaré lors d'une comparution précédente.

Si j'ai bonne mémoire, lors de votre dernière comparution, vous nous avez fait part de certaines inquiétudes concernant les difficultés que vous éprouviez à l'époque en matière de recrutement et de conservation de diverses catégories de spécialistes. Ce problème n'est pas propre à l'armée; la marine et la Force aérienne en ont, en effet, elles aussi fait état. Avez-vous des progrès à nous signaler à cet égard? Je sais que le secteur civil de notre économie recherche lui aussi ces personnels hautement qualifiés et qu'il est difficile de les conserver, dans la mesure surtout où ils peuvent, encore jeunes, quitter les forces armées assurés d'une assez bonne pension de retraite et tripler leur rémunération.

Lgén Leslie : Je peux dire, au sujet du recrutement qu'au cours des quatre ou cinq dernières années, les effectifs de nos Forces régulières ont augmenté d'environ 3 075 personnes. Je comptabilise en effet chaque membre de nos Forces régulières. En pourcentage, la plus forte augmentation a été enregistrée au cours des 12 à 18 derniers mois. Il y a des bataillons d'infanterie qui dépassent aujourd'hui leur niveau de dotation et qui ont dû pour cela imposer certains contrôles. Pour ceux qui souhaitent rejoindre les rangs de l'infanterie, le fer de lance de l'armée canadienne — honneur aux jeunes hommes et aux jeunes femmes qui optent pour cette arme —, l'attente peut être considérable. Dans l'infanterie, nos effectifs sont légèrement en surnombre. En ce qui concerne les spécialisations, en matière de techniciens de véhicules, les effectifs atteignent actuellement 90 p. 100 des nombres prévus et nos écoles sont pleines de ces jeunes Canadiens qui ont choisi d'effectuer une carrière spécialisée dans l'armée.

Il faut à peu près deux ans pour transformer un soldat en technicien propre à servir sur le champ de bataille. Dans l'intervalle, le gouvernement du Canada entend, d'ici la fin du mois de mai, conclure des contrats civils pour la remise en état des équipements à cinq des principales bases de l'armée. Cela permettra de libérer des techniciens militaires qui pourront alors être affectés soit à des tâches de formation, soit à un rôle de soutien.

C'est pour moi une excellente nouvelle. Je précise que, d'une manière générale, votre armée atteint actuellement 99 p. 100 de ses objectifs de recrutement, situation qui est sans précédent. Le mérite en revient à ceux qui sont parvenus à dégager les crédits nécessaires ainsi qu'aux nouvelles idées et aux initiatives qui se sont manifestées au sein du groupe de recrutement des Forces canadiennes.

Le sénateur Meighen : Tout cela est effectivement très encourageant et représente un changement radical par rapport à ce qui se passait il y a quelques années lorsque même les demandes d'engagement prenaient tellement longtemps à traiter que les jeunes hommes et les jeunes femmes se décourageaient tant les Forces canadiennes tardaient à leur répondre et à les inscrire sur les listes.

J'aimerais maintenant vous poser une question touchant, de manière plus précise, le matériel militaire. J'ai constaté, et je pense ne pas me tromper, qu'en Afghanistan, le taux d'usure des équipements est extrêmement élevé. Cela étant, même avec les

save. Plus, there must be some question about the advisability of spending the money to bring that equipment, in whatever state it may be, back to Canada when our engagement is finished. There are challenges in doing that. For example, can the tanks be brought back by air, or do they have to come by ship? Are they worth bringing back? I do not know how many Leopard 2s are there compared to Leopard 1s. Presumably we will want to bring Leopard 2s back at all costs.

Lt.-Gen. Leslie: Your soldiers have done magnificent things with the equipment acquired for them. This investment has resulted in a higher level of readiness and protection for our soldiers when they do the dangerous sorts of things that they do. It is not only the soldiers, of course, because much of the equipment transports Foreign Affairs workers, diplomats, CIDA representatives and the like. The equipment has been hard used, and hundreds have suffered combat or battle damage. Much of it is repaired by the excellent people in Kandahar and by some civilian contractors from Canada, who do not go outside the wire.

We have to bring this equipment home. A variety of subprograms in the overall army or Canadian Forces program cater to relieving an enormous burden of man-hours of work in preparing this equipment for wherever the government may wish to send us next. If I may, let us talk about the Light Armoured Vehicle, as an example.

The LAV arguably has a design weight of somewhere between 40,000 and 45,000 pounds. Your tax dollars have put an additional 10,000 pounds of armour on the bottoms and sides. That has an impact on the long-term sustainability of the vehicle because it has more weight to carry. The LAV upgrade projects, over \$1 billion in tax dollars — thank you — will start in 2012. The LAV is a Canadian invention. Our American friends and allies have bought thousands of these great machines. We will make the LAV harder, tougher, faster and more survivable for the young men and women inside them. Bringing all those LAVs home takes the enormous burden of fixing them off the army and gives it to Canadian industry. As a small point, General Dynamics Land System, which owns the design authority for the LAV, has about 400 subcontractors across Canada in every province. There are many thousands of person years of employment in the automotive sector to get that done.

The decision to leave equipment behind will be made by the Government of Canada in due course. Certainly, I would recommend highly against leaving any of our newer equipment behind because it is difficult to predict, and no one can do so with any degree of accuracy, where we will be in 10 to 15 years from now. I mention that because the army purchases equipment with a long-range view. New equipment introduced last year will be in the Canadian inventory with some upgrades over its lifespan for 20 to

meilleurs mécaniciens du monde, une bonne partie de ce matériel ne pourra probablement pas être récupéré. En outre, est-il sage de dépenser de l'argent pour ramener cet équipement, quel que soit l'état dans lequel il se trouve, une fois notre mission terminée. Cela poserait d'ailleurs un certain nombre de difficultés. Ainsi, par exemple, peut-on rapatrier les chars par avion, ou faut-il les transporter par bateau? Vaut-il la peine de les ramener ici? Je ne connais pas le nombre de Léopard 2, par rapport au nombre de Léopard 1. J'imagine que nous tiendrons tout de même à ramener coûte que coûte tous les Léopard 2.

Lt.-Gen. Leslie : Vos soldats ont fait de véritables prouesses avec le matériel dont vous les avez équipés. Les investissements consentis ont permis d'assurer à nos soldats chargés de ces opérations dangereuses un meilleur état de préparation et un plus haut niveau de protection. Cela, d'ailleurs, est vrai non seulement des soldats, mais également des agents des Affaires étrangères, des diplomates, des représentants de l'ACDI, au transport desquels ces équipements servent également. Le matériel a été mis à dure épreuve et des centaines de véhicules ont été endommagés au cours de combats. Une grande partie de cet équipement a pu être réparée par nos excellents spécialistes en poste à Kandahar ainsi que par des contractuels civils envoyés du Canada, et cantonnés à la base.

Il nous faut rapatrier cet équipement. Divers sous-programmes qui s'inscrivent dans le cadre du programme général des Forces canadiennes permettent de suppléer les énormes besoins en main-d'oeuvre qu'exige la préparation de ces équipements en vue des tâches que le gouvernement souhaitera nous confier à l'avenir. Permettez-moi, à titre d'exemple, de vous dire quelques mots du véhicule blindé léger.

Le VBL pèse dans sa conception initiale, de 40 000 à 45 000 livres. L'argent du contribuable a permis d'ajouter à cela en dessous et sur les côtés, 10 000 livres de blindage. Or, ce blindage a une incidence sur la durabilité du véhicule, puisqu'il l'alourdit. Les projets de modernisation du VBL, de plus d'un milliard de dollars au total, débiteront en 2012. Le VBL est une invention canadienne. Nos amis américains et nos alliés ont acheté par milliers ces merveilleux engins. Nous entendons renforcer le VBL, le rendre plus rapide et plus résistant afin de le rendre plus survivable dans l'intérêt des soldats et soldates qui l'utilisent. En ramenant au Canada tous ces VBL, et en en confiant la remise en état à des entreprises canadiennes, on évitera à l'armée une lourde tâche de plus. Je précise que General Dynamics Land System, responsable de la conception du VBL, emploie, dans les diverses provinces du Canada, environ 400 sous-traitants. Dans le seul secteur de l'automobile, la remise en état de ces véhicules entraînera la création de milliers d'emplois.

C'est au gouvernement canadien qu'il appartiendra, le moment venu, de décider s'il y a lieu ou non de laisser là-bas certains de nos équipements. J'estime, pour ma part, qu'on aurait tort d'y laisser nos engins les plus modernes, car on ne peut pas prévoir quels seront nos besoins dans 10 ou 15 ans. Je dis cela car, pour les achats de matériel militaire, l'armée réfléchit à long terme. Les nouveaux équipements mis en service l'année dernière devraient, avec quelques mises à niveau, nous servir pendant 20 ou 30 ans.

30 years. The Leopard 2, to which you referred, is the single most protected vehicle that we have. Its role is to support the infantry, bringing the fight to the foe, with an absolute focus on protection.

For other equipment types, it is the decision of the Government of Canada as to what will or will not come home. As we consider options, none of which is yet on the table, one must be aware of the second- and third-order consequences: If we provide a relatively sophisticated equipment type to the Afghans and leave it behind when we go, who will support it? Who has the expertise to maintain it? Who will protect the people who will maintain it? What resources — money — are we willing to dedicate to such activity?

Senator Meighen: Who will protect the equipment?

Lt.-Gen. Leslie: Yes, sir.

Senator Meighen: You would not want the equipment to fall into the wrong hands.

Lt.-Gen. Leslie: Yes, sir. Also, for some of the weapons systems that are not purchased solely in Canada but have foreign content, you need to obtain the concurrence of the various governments that hold the licences for the equipment; and the list goes on.

The Chair: To wrap that up, your sense is though that we have the ability to extract whatever equipment we need to extract.

Lt.-Gen. Leslie: Yes, Madam Chair. We will have six months to bring tens of thousands of tonnes of your army's equipment home. It is a complex process involving many, many moving bits, as one might imagine. It is further complicated by access to transportation mechanisms. I am absolutely sure that aircraft will be heavily involved, because most of our heavy equipment was deployed to Afghanistan by aircraft. For that, I say thank you for the C-17s, the C-130Js and the Chinooks. It might not be entirely logical to fly it all the way from Afghanistan to Canada, which is an expensive proposition. There is likely an intermediate point where we will put it aboard ships for transport and save a great deal of your tax dollars.

Senator Lang: I was pleased to hear your comments about the state of the army and your observations of exactly where we are. My part of the world, Yukon, appreciates everything the army does, too. More Canadians should hear what people like you have to say because it certainly gives an overview of what our army has become. It reinforces what I have come to believe — that we are second to none.

The project approval process is a significant bureaucratic process that you are required to go through for any significant purchase. What are the results of the effort by the Assistant

Les Léopard 2, que vous avez mentionnés tout à l'heure, sont, de tous nos véhicules, ceux qui sont les mieux protégés. Ils servent à l'appui des mouvements d'infanterie, à accrocher l'adversaire dans des conditions de protection maximum.

En ce qui concerne les autres types d'équipement, c'est au gouvernement du Canada de décider de ce qui sera rapatrié. Les diverses solutions n'ont pas encore été explicitées, mais il faut prendre en compte les conséquences de deuxième et de troisième ordre. En effet, si nous mettons à la disposition des Afghans des équipements relativement perfectionnés, que nous leur laissons en partant, qui en assurera l'entretien? Qui a les connaissances que cela suppose? Qui protégera les personnes chargées d'en assurer la maintenance? Combien entend-on dépenser pour cela?

Le sénateur Meighen : Qui protégera l'équipement?

Lgén Leslie : C'est bien la question.

Le sénateur Meighen : On ne voudrait pas que cet équipement tombe aux mains de nos adversaires.

Lgén Leslie : En effet. J'ajoute qu'en ce qui concerne certains systèmes d'armement, qui ne sont pas d'origine purement canadienne, mais qui comprennent des composants étrangers, il faudrait, pour les laisser sur place, obtenir l'accord des gouvernements détenteurs des licences de fabrication. Je pourrais multiplier les exemples des difficultés que cela peut poser.

La présidente : C'est dire, donc, que, d'après vous, nous sommes en mesure de ramener les équipements qu'il conviendrait de ramener.

Lgén Leslie : C'est exact, madame la présidente. Nous aurons six mois pour ramener des dizaines de milliers de tonnes d'équipement militaire. Comme vous pouvez l'imaginer, il s'agira d'une opération complexe comprenant de très nombreux éléments. La tâche est d'autant plus compliquée qu'elle suppose les moyens de transport nécessaires. Je suis certain que cela se fera souvent par avion, car c'est par avion que la plupart de nos équipements lourds ont été expédiés en Afghanistan. Permettez-moi, en passant, de vous exprimer notre gratitude pour les C-17, les C-130J et les Chinooks. Je précise, en ce qui concerne ce dernier appareil, que vu ses coûts de fonctionnement, il ne serait pas rationnel de le faire voler d'Afghanistan au Canada. À un certain point, sans doute vaudrait-il mieux le charger à bord d'un bateau qui pourra le transporter de manière moins coûteuse.

Le sénateur Lang : J'ai été ravi de vous entendre évoquer en de tels termes l'état de notre armée et aussi de ce que vous avez dit au sujet de la situation de nos forces militaires. Dans ma région, le Yukon, on apprécie beaucoup tout ce que fait l'armée. Un plus grand nombre de Canadiens devraient pouvoir entendre ce que vous avez, vous et d'autres spécialistes de ces questions, à dire de la situation, car cela nous donne un précieux aperçu de l'état de nos forces armées. Cela ne fait d'ailleurs que confirmer la conviction à laquelle j'étais parvenu, c'est-à-dire que nous n'avons rien à envier aux autres pays.

Le processus d'approbation des projets est un exercice bureaucratique tout à fait considérable auquel sont soumis tous les achats importants de matériel. Où en sont les efforts du sous-

Deputy Minister (Infrastructure and Environment) to streamline the process? Is it working? Obviously, you have been doing a lot of work in this area.

Lt.-Gen. Leslie: I think the efforts have been intense over the last 12 to 14 months. I will provide an example to better explain how there has been some progress and to assume responsibility and liability for some of the issues that cause delays and frustration. Under normal circumstances, the command team, such as the Army Sergeant Major and I, can expect two to three years at a variety of levels. Let us say we have a battalion in a base and there is a requirement to build a new building. That command team has a vision of what it needs. It is put up the chain of command; costing is done; and project documentation is started. It makes its way up the priority list, and two years go by. The battalion then moves, and the new command team comes in and says it wants a slightly different building, for all good reasons that you fully understand. Those modifications cause a ripple in the process chain. That second team then leaves because the ripples have introduced a time delay.

Senator Lang: It is five years into the process now.

Lt.-Gen. Leslie: Yes, sir. As well, there have been two commanders and still no new building. Then the third team comes in and has a great idea.

The process is happening now inside the Department of National Defence and the Canadian Forces. Assistant Deputy Minister (Infrastructure and Environment) Scott Stevenson and his team are working with the deputy minister, the Vice Chief of the Defence Staff and the Chief of the Defence Staff are corralling the various projects run by the environments, who did quite a good job, and imposing a certain degree of standardization and trying to reduce the paper flow to get things done faster.

The response from the infrastructure expenditures in recently announced initiatives of putting shovels into the ground to build new facilities has been impressive. There are still some delays, obviously, but they are certainly fewer than they were. Over the last 12 to 14 months, the attention to trying to reduce process and to come up with a DND/CF priority list that becomes locked has paid good dividends.

Senator Banks: It is rare we have the privilege and honour of hosting a member of such a distinguished military family as yours is in both directions.

May I ask about your next job? You are about to deal with reorganization, as the chair has indicated. In the past, you have told us that you think headquarters needs to be reorganized, reduced, changed and made more efficient. Can you tell us your view of that and how you will do it?

ministre adjoint (Infrastructure et Environnement) en vue de rationaliser ce processus? Cela donne-t-il de bons résultats? Il est clair que vous avez consacré de gros efforts à la question.

Lt.-Gen. Leslie : Les efforts en ce sens ont été intenses au cours des 12 à 14 derniers mois. Permettez-moi de vous citer un exemple qui permet d'expliquer les progrès enregistrés et aussi de situer les responsabilités au niveau de certains problèmes qui ont entraîné des retards et suscité une certaine frustration. Normalement, l'équipe de commandement, telle que celle que je forme avec le sergent-major de l'armée, peut s'attendre à servir deux ou trois ans dans un poste donné. Prenons l'exemple d'un bataillon caserné sur une base où il faut construire un nouveau bâtiment. L'équipe de commandement précise les besoins. La proposition remonte la chaîne de commandement; on en détermine les coûts; puis on commence à réunir la documentation nécessaire. Le projet remonte petit à petit la liste des priorités et, bientôt, deux années ont passé. Le bataillon est muté, et la nouvelle équipe de commandement de la base opte pour un bâtiment légèrement différent, pour de bonnes raisons d'ailleurs, que l'on peut très bien comprendre. Les modifications demandées introduisent dans le processus une ondulation. La deuxième équipe de commandement sera-t-elle même mutée avant que le bâtiment ne soit construit, l'ondulation, ayant, en effet, tout retardé.

Le sénateur Lang : Et cinq années ont passé.

Lt.-Gen. Leslie : C'est cela. J'ajoute qu'après deux équipes de commandement, le nouveau bâtiment n'est toujours pas construit. C'est alors qu'une troisième équipe de commandement entre en fonction qui propose autre chose.

Le processus est actuellement engagé au ministère de la Défense nationale et au sein des Forces canadiennes. Le sous-ministre adjoint (Infrastructure et Environnement) Scott Stevenson et son équipe travaillent de concert avec le sous-ministre, le vice-chef d'état major de la Défense et le chef d'état-major de la Défense afin de centraliser les projets menés par les divers services, qui faisaient bien leur travail d'ailleurs, et imposer un certain degré de normalisation pour tenter de réduire la paperasserie et accélérer le mouvement.

Au niveau des mises en chantier de nouvelles infrastructures, cela donne d'ores et déjà de bons résultats. Il est clair que certains retards subsistent, mais ceux-ci sont moins nombreux qu'auparavant. Au cours des 12 à 14 derniers mois, on a réussi à atténuer les lenteurs bureaucratiques et à dresser au sein du MDN/FC, une liste des priorités sur lesquelles on n'a plus à revenir.

Le sénateur Banks : Il est rare que nous ayons l'honneur et le privilège d'accueillir un membre d'une famille militaire aussi distinguée que ne l'est la vôtre dans ses deux branches.

Puis-je vous poser une question au sujet des fonctions que vous allez bientôt assumer? Ainsi que la présidente l'a dit au début de la séance, vous allez être en charge de la réorganisation. Vous avez eu l'occasion de nous dire que, le quartier général doit être réorganisé, réduit, modifié et rendu plus efficace. Pourriez-vous nous dire comment vous envisagez cela, et comment vous entendez y parvenir?

Lt.-Gen. Leslie: First, the exact terms of reference for my next job as Chief of Transformation have not been worked out, which is my fault. I am focused like a laser beam and reminded by my Army Sergeant Major, for whom I really work, to stay focused like a laser beam on, between the two of us, running your army. I have not been able to go to my Chief of the Defence Staff and present him with a set of draft terms of reference so that we can sit down and chart the way ahead.

The second point is that it is very much a team effort. My principal proposal will be to provide advice and assistance and perform whatever tasks are assigned to me to the Chief of the Defence Staff, the deputy minister and the Minister of National Defence.

I will call headquarters and the like “overhead,” if I may. I believe that the scope, and I am speaking about the army, in a post-Afghanistan context, is to take a cold, hard look at our overhead and try to reinvest in the field force across all sorts of structures. Of course, the army is the single largest entity within the Canadian Forces. Not surprisingly, we are people-power intensive. In terms of philosophy, we equip our soldiers; we do not actually man the equipment, per se.

There is scope to get young men and women back out into the field for us and out of static jobs, which grew up, naturally enough, in this period over the last four to five years with the focus on Afghanistan and elsewhere. It remains to be resolved as to what that is, how many people and what the savings will be, keeping in mind that it is not necessarily predicated on savings but on getting the right people with the right skill sets out at the pointy end instead of doing the management of activities.

Senator Banks: The good news you have brought us today about the effective force is very good news. We have heard in the past that there were stoppages in the training pipe because the people who knew how to train had to be sent out to do it, whatever it was. That is to say, if you need someone here to show someone how to do job X properly, if the persons who know how to do job X properly are off fighting in Afghanistan or elsewhere, there is a problem in the pipeline.

Has that been resolved? If not, given that we are going to leave Afghanistan, as Senator Dallaire has said, will that end that problem?

Lt.-Gen. Leslie: There will always be friction between trying to give the area, brigade, battalion and regimental commanders all they think they need to get the job done and the army and my team setting the priorities on where we think it has to get done.

Lgén Leslie : Je précise que, par ma faute, mes attributions en tant que chef, Transformation n'ont pas encore été précisées. Mon attention est concentrée, à la manière d'un laser et mon sergent-major de l'armée, au service duquel je suis, d'ailleurs, me rappelle sans cesse que je dois maintenir ce degré de concentration si nous voulons, à nous deux, parvenir à diriger votre armée. Cela étant, je n'ai pas encore eu l'occasion de présenter au chef d'état-major de la Défense un projet d'énoncé de mes attributions afin que nous puissions tracer la voie à suivre.

La deuxième précision qui s'impose est qu'il s'agit d'un travail d'équipe. L'essentiel de ma tâche sera d'offrir au chef d'état-major de la Défense, au sous-ministre et au ministre de la Défense nationale, aide et conseils, et d'exécuter les tâches qui me seront confiées.

Je considère un peu le quartier général et les établissements analogues comme faisait partie des « frais généraux », si vous me permettez l'expression. J'estime qu'en ce qui concerne l'armée, il va falloir dans le contexte de l'après-Afghanistan, nous pencher très sérieusement sur la question de nos frais généraux et tenter de réinvestir dans les forces de campagne et dans les moyens mis à leur disposition. Naturellement, l'armée est le principal composant des Forces canadiennes. Il n'est donc pas surprenant que nous ayons de gros besoins de personnel. Notre tâche consiste essentiellement à équiper nos soldats et non à manier nous-mêmes le matériel.

Il devrait donc être possible de remettre en campagne, des soldats qui jusqu'ici occupaient des emplois statiques, qui se sont, naturellement, multipliés au cours des quatre ou cinq dernières années alors que, bien sûr, nous étions particulièrement occupés par ce qui se passe en Afghanistan et ailleurs. Nous n'avons pas encore d'idée arrêtée sur ce qu'il convient de faire à cet égard, sur le nombre de personnes concernées et sur les économies que cela devrait nous permettre de faire, et je m'empresse d'ajouter que l'accent ne sera pas nécessairement mis sur d'éventuelles économies, mais plutôt sur l'affectation des personnels ayant toutes les capacités nécessaires, non pas dans des postes de gestion, mais, disons, à l'extrémité pointue des Forces canadiennes.

Le sénateur Banks : Ce que vous nous avez dit aujourd'hui des forces disponibles est une très bonne nouvelle. Nous avions, en effet, à une certaine époque entendu dire qu'il y avait des blocages dans la filière formation, étant donné que ceux qui s'y connaissaient en matière d'instruction avaient dû être dépêchés sur le terrain des opérations. Si l'on est obligé d'envoyer en Afghanistan ou ailleurs, ceux dont on a besoin pour assurer la formation des recrues, il est clair que le processus s'enraie.

Est-ce à dire que le problème a été réglé? À supposer qu'il subsiste, dans la mesure où nous allons, comme le sénateur Dallaire l'a dit, nous retirer d'Afghanistan, cela va-t-il permettre de trouver une solution?

Lgén Leslie : Il y aura toujours une certaine tension entre les efforts en vue de donner aux commandants de zone, de brigade, de bataillon et de régiment tout ce qu'ils pensent nécessaire pour mener à bien leur mission, et ce que l'armée et mon équipe estiment être les tâches prioritaires.

I already referred earlier to the hundreds of vehicles that have been damaged through enemy action or misadventure in Afghanistan. When such occurs, they are priority one. You call up the air force — bless them — and arrange for a C-17 to be waiting on the ramp in Trenton or wherever the vehicle is. You fly a new one over right away because it is operational primacy. That comes out of training stocks. While the vehicle overseas is being repaired, you have to sustain that level. That, in turn, has drawn down some of the training stocks that we have had here in Canada. However, the solution has been the announcement made by Minister MacKay — and the Army Sergeant Major and I were there in Gagetown — of over \$5 billion worth of army equipment. It introduces four new vehicle fleets that will not have the same associated wear and tear that we have seen in Afghanistan and coming back from it, will increase the numbers of training stocks available for use here in Canada and will replenish our sustainment base for international deployments.

This announcement for the army was truly a game changer for our vehicle status and our vehicle off-road rates. As we look ahead to plan the many tens of thousands of man-hours of technical support required to keep the fleets going, we know that in the case of the LAV, to which I have already referred, we do not have to worry about that issue too much anymore because it will go through a factory-level upgrade. The introduction of the Tactical Armoured Patrol Vehicle will allow us to retire a whole bunch of other fleets that are past their point of useful use.

Senator Banks: In the past, there has been a little shortfall in terms of reserves, in particular, training on the kind of vehicles and with the kind of equipment that they will actually be using when they get into theatre. Will the program you just talked about address that?

Lt.-Gen. Leslie: Not right away as it will take time to reconstitute. It depends on the complexity of the equipment and what type it is. For example, our usage rate of medium machine guns overseas has been high. It is a tough fight. We have had to strip machine guns from regular and reserve units here in Canada, which then has an impact on the training availability until such time as we can purchase new barrels or new weapons systems. That, in turn, has led to some frustrations, because courses are planned to start on such-and-such a date, but either the instructors or the weapons systems have been called forward.

The training concept is to train to need. It is starting to permeate the army system that we are currently in a tough fight until 2011. However, after 2011, the expectation that a whole bunch of soldiers will receive the same intensity and type of

Je parlais tout à l'heure des centaines de véhicules qui ont été endommagés en Afghanistan, soit par l'ennemi, soit à cause d'un accident. Ce genre de chose revêt pour nous une importance prioritaire. On contacte la Force aérienne — je salue en passant nos aviateurs — et on s'arrange pour qu'un C-17 soit en attente à Trenton où attend le véhicule. On expédie immédiatement par avion un véhicule de rechange, car c'est, effectivement, une priorité opérationnelle. Ce véhicule est prélevé sur le parc destiné à l'entraînement. Lorsque les véhicules en service outre-mer sont en réparation, il faut bien maintenir le rythme, même si cela veut dire qu'il faut pour cela ponctionner les moyens affectés jusque-là à la formation. La solution a été annoncée par le ministre MacKay — nous étions, moi et le sergent-major de l'armée, à Gagetown lorsque le ministre a annoncé le projet d'acquisition de plus de cinq milliards de dollars de matériel militaire. Il s'agit de quatre nouveaux parcs de véhicules qui ne seront pas soumis aux conditions très dures imposées à nos équipements en Afghanistan. Cela va permettre d'augmenter le nombre de véhicules affectés à la formation ici au Canada et, en plus, nous aider à reconstituer notre base de soutien en vue de nouveaux déploiements à l'étranger.

Pour l'armée, cela représente un grand changement de situation au niveau de notre parc de véhicules et de leur taux d'immobilisation. Nous planifions actuellement les dizaines et dizaines de milliers d'heures de travail qu'exige le soutien technique des véhicules et nous savons qu'en ce qui concerne le VBL, dont j'ai parlé tout à l'heure, nous n'aurons plus guère à nous préoccuper du problème, car leur remise en état va être effectuée à l'usine. La mise en service du véhicule blindé tactique de patrouille va nous permettre de nous défaire d'un bon nombre d'autres types de véhicules dont l'utilité n'est plus assurée.

Le sénateur Banks : On avait, par le passé, relevé certaines insuffisances au niveau des réserves, notamment sur le plan des véhicules et autres équipements, car il est souhaitable que la formation puisse être assurée sur le type de matériel employé sur le théâtre des opérations. Le programme que vous venez d'évoquer va-t-il permettre de pallier cette insuffisance?

Ltén Leslie : Pas dans l'immédiat, car il va falloir un certain temps pour reconstituer notre parc de véhicules. Cela dépendra aussi de la complexité du matériel en question. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne les mitrailleuses semi-lourdes, le taux d'usure outre-mer est très élevé. Les combats sont durs. Il nous a fallu prélever sur les stocks de mitrailleuses de nos unités régulières et de nos unités de réserve ici au Canada, et cela, en attendant que nous puissions obtenir de nouveaux canons de mitrailleuse ou de nouveaux systèmes d'armes. Cela réduit, bien sûr, la quantité de matériel pouvant servir à la formation. Cela a suscité des frustrations, car des cours avaient été prévus à partir de telle ou telle date, alors que, le jour venu, on a constaté que certains instructeurs ou certains systèmes d'armes avaient dû être envoyés outre-mer.

En matière de formation, le concept que nous avons retenu est celui de formation adaptée aux besoins. L'idée que nous allons devoir livrer un dur combat jusqu'en 2011 commence à faire son chemin au sein du système militaire. Après 2011, cependant, on ne

training is not sustainable because it is not training to need. That is a bit of a culture shift that we will all have to go through.

Senator Manning: I want to welcome our guests and thank you on behalf of Canadians for your service and all your men and women in uniform.

I know we all have learned some valuable lessons with Afghanistan, but I am sure you have learned many more when you are closer to it. Could you give us some idea of some of the lessons the army has learned from Afghanistan? You certainly addressed the equipment need, but perhaps you can give us an idea of some of the lessons you have learned in theatre that you would not have otherwise.

Lt.-Gen. Leslie: After I take my first probably slightly incoherent stab at answering your question, I will ask the Army Sergeant Major to tell you, as he does all the time, what is really going on.

I would say the basic drills that we try to instill in our young men and women — reacting to fire, battle drills, situational awareness and personal survival skills — are important. There is a cry back to basics, and it is very true.

The gun fighter program is a key tenet, where we teach our young men and women how to handle the weapons systems and how to correctly develop the site picture and the awareness one must have under complex circumstances.

At a slightly higher value, the combined arms team has been proven once again, as it has so often in our history, wherein no one arm is predominant, though we all exist to support a 24-year-old infantryman or infantrywoman. It is the value of all the enablers, the artillery, the armour, the communications, the intelligence, the medical and the engineers that produces that marvellous synergy that allows us to do what we have to do.

There is the importance of thinking through doctrinal evolution and getting it out swiftly to the field. Our new counter-insurgency manual is now a year out of date, and we are rewriting it already. It does not mean it is obsolescent, but new ideas have developed.

Some of our other doctrinal issues, how we train and teach our young men and women, have undergone dramatic changes, but we do not want to lose that edge in terms of our lessons learned reporting system and getting the sometimes tragic lessons we have learned overseas into the hands of the trainers at lower levels here in Canada.

There is the importance of intelligence, of knowing, to the extent one can ever know, who our friends are and, equally important, who they are not, and what to do about them. There is the reinforcement of the basic values of Canadians when they join

devra plus s'attendre à ce que tous les soldats reçoivent une formation aussi intense qu'actuellement, étant donné qu'il ne s'agirait plus alors d'une formation adaptée aux besoins. Cela va exiger que les esprits s'adaptent

Le sénateur Manning : Je tiens à souhaiter la bienvenue à nos invités et, au nom de la population du Canada, à vous remercier de ce que vous faites, vous et vos soldats.

Je sais qu'il y a de nombreuses leçons à tirer de l'Afghanistan, et ceux qui servent là-bas sont particulièrement bien placés pour le savoir. Pourriez-vous nous dire quelque chose des enseignements que l'armée a tirés de sa mission en Afghanistan? Vous nous avez parlé du volet équipement. Pourriez-vous nous dire également quelque chose de ce que vous avez appris là-bas, des choses dont sans cela vous n'auriez pas eu connaissance.

Lgén Leslie : Je vais, dans un premier temps, essayer, de manière sans doute un peu décousue, de répondre à votre question, mais je vais demander, après cela, au sergent-major de l'armée de vous expliquer, comme il le sait si bien le faire, ce qui s'y passe vraiment.

D'après moi, nous tentons d'inculquer à nos soldats une formation de base. Ce qui est important c'est comment se comporter sous le feu de l'ennemi, le drill de combat, la perception de la situation et les aptitudes à la survie. On redécouvre des choses élémentaires.

Le programme à l'intention des tireurs est un aspect essentiel de la formation. Nous enseignons, à nos jeunes soldats, le maniement des systèmes d'armes, comment se représenter correctement les lieux où ils se trouvent et le niveau de perception qu'il convient d'entretenir dans un contexte complexe.

Dans un ordre un peu différent d'idées, nous avons confirmé l'importance du groupement interarmes, que nous avons si souvent au cours de notre histoire eu l'occasion de saisir. En effet, aucune arme n'est plus importante que les autres, mais notre raison d'être est de soutenir l'action de nos jeunes fantassins. C'est la qualité et la valeur de chaque élément, l'artillerie, les blindés, les communications, le renseignement, les spécialistes de la médecine, du génie de combat. C'est cela qui crée cette merveilleuse synergie qui nous permet de faire ce que nous avons à faire.

Il y a, aussi, l'importance de réfléchir à l'évolution de la doctrine militaire et de diffuser rapidement les résultats de cette réflexion aux soldats engagés sur le théâtre des opérations. Notre manuel d'opérations anti-insurrectionnelles date d'un an, mais déjà nous le révisons. Je ne veux pas dire par cela qu'il soit dépassé, mais de nouvelles idées sont apparues.

Certaines autres questions de doctrine, concernant la manière d'assurer la formation de nos soldats, ont changé radicalement. Nous ne voulons pas cependant perdre le caractère immédiat et incisif des enseignements que nous avons tirés et nous tentons d'inculquer à nos formateurs, ici au Canada, les leçons parfois tragiques que nous avons apprises outre-mer.

Il y a aussi toute l'importance du renseignement, c'est-à-dire de savoir, dans la mesure bien sûr où cela est possible, qui sont nos amis, comment reconnaître ceux qui ne le sont pas et comment leur faire face. L'engagement dans l'armée confirme et renforce

their army: We will extend a helping hand to you. We want to work with the local population and protect them. However, when it is required, we close with and destroy the foe.

On the importance of the night and equipping our soldiers to better operate at night, a lot of time and effort has been spent on such — acquiring the right equipment, trying to do the right training. We enjoy a huge technological and psychological advantage at night, and we do not want to lose that lesson.

At higher levels above that, it is the idea of joint, inter-agency, operating in a public domain, working with the indigenous forces and adaptation to new cultures.

Last but not least is language, something that I, as the army commander, did not do a great job on when I first took this position four years ago. I should have put more focus on learning the local dialects, learning Pashtu. Although we hire hundreds of Afghans to do so, it would have been wiser to have put more time and effort into developing soldiers' language skills. The downside of that of course is that you extend the training period.

Chief Warrant Officer Wayne Ford, Army Sergeant Major, National Defence: I would like to touch briefly on that from the perspective at the level of the soldier and perhaps a notch down. One of the greatest things we learned coming out of Afghanistan is the strong leadership at the senior non-commissioned officer, NCO, level and the junior platoon commander level. In Afghanistan, the war was a platoon and a section-level fight. We needed strong leadership at that level, and that is one of the strong things that came out.

In conjunction with that, we had to adapt as well and teach our soldiers battle conditioning. We taught them how to fight and train and do things for short periods of time. In Afghanistan, there are extended periods of time when soldiers go on lack of sleep, food and the necessities and niceties we are accustomed to. Battle conditioning was very important to ensuring that our soldiers were set up for success.

We need to maintain certain capabilities, and the army commander touched on them — explosive ordnance disposal, information operations, those kinds of things. We had those a while back, and at one point we decided they were not necessarily as relevant as they should be and perhaps we did not need them. We learned that lesson; we do need them, and we need to maintain them.

Finally, I will talk briefly about training. We need to maintain a level of training that allows us to be capable to ramp up for any operations — not to let our training slip so far back that it takes

nos valeurs nationales de base. Il y a l'entraide, il y a le souci d'œuvrer de concert avec les populations locales et de les protéger. Cela dit, lorsque c'est nécessaire, il faut affronter l'ennemi et l'anéantir.

Nous consacrons un temps et des efforts considérables au combat de nuit. Nous voulons que nos soldats soient correctement équipés pour ce genre de combat et nous tentons de leur assurer la formation nécessaire. Tant sur le plan technologique que sur le plan psychologique, nos soldats jouissent pendant la nuit d'un énorme avantage et nous tenons à retenir les leçons que nous en avons tirées.

Il y a également, à un autre niveau, l'idée de coopération d'action conjointe, d'une action menée en collaboration avec divers organismes œuvrant dans le domaine public, en travaillant auprès des forces locales, en s'adaptant à d'autres cultures.

Et puis, il y a aussi la langue et je reconnais, à cet égard, qu'en tant que commandant de l'armée, je n'ai pas fait les efforts que j'aurais dû faire lorsque, il y a quatre ans, j'ai été nommé à ce poste. J'aurais dû m'attacher davantage à m'initier aux dialectes locaux, à apprendre le pachtou. Nous engageons, certes, des centaines d'interprètes afghans, mais il aurait fallu consacrer davantage de temps et d'efforts à la formation linguistique de nos soldats. L'inconvénient de cela est, bien sûr, que cela allonge les délais de formation.

Adjudant-Chef Wayne Ford, sergent-major de l'armée, Défense nationale : Permettez-moi de baisser d'un cran et d'ajouter quelques observations du point de vue du soldat. Une des principales leçons que nous avons tirées de notre mission en Afghanistan est l'importance essentielle du commandement exercé par les sous-officiers supérieurs et les commandants de peloton subalternes. En effet, en Afghanistan, la guerre se fait au niveau du peloton et de la section. Il faut, à ce niveau-là, de grandes qualités de commandement.

Il a fallu, en outre, nous-mêmes nous adapter et apprendre à nos soldats à s'adapter aux nouvelles conditions de combat. Nous leur avons donc donné une formation de combat accélérée. En Afghanistan, nos soldats sont parfois obligés d'aller assez longtemps sans dormir, sans manger, et sans divers autres objets de première nécessité ou de choses auxquelles on est habitué. Le conditionnement aux exigences du théâtre des opérations contribue beaucoup aux succès de nos soldats.

Il nous faut en outre entretenir divers types de savoir-faire, et le commandant de l'armée en a dit un mot tout à l'heure — la neutralisation des explosifs et des munitions, les opérations de renseignement, par exemple. Il s'agit là de compétences que nous possédions à une certaine époque, mais que nous avons eu tendance à négliger, estimant qu'elles n'étaient peut-être pas après tout très utiles. Nous avons retenu la leçon. Ces choses-là nous sont nécessaires et il nous faut entretenir nos compétences en ces divers domaines.

Un mot rapide maintenant au sujet de la formation. Il nous faut entretenir un niveau de formation qui nous permette de rapidement monter en puissance en réponse aux besoins

us a long time to get from the bottom to where we need to be. We need to maintain that level at all times.

Senator Manning: Lessons learned hopefully will prepare us for the future.

You touched on some of the positive things that have happened with regard to recruitment, which seems to be well addressed, and with regard to new equipment that you have and hope to have in short order. What do you see as the greatest challenge facing the Canadian army today, as you conclude your work in Afghanistan?

Lt.-Gen. Leslie: The Army Sergeant Major and I were in Valcartier a couple of weeks ago, talking to the next battle group based on the 1st Battalion of the Royal 22nd Regiment.

[Translation]

These are superb people and soldiers. They are very proud of their occupation and of having chosen to go to Afghanistan. As usual, hundreds of volunteers have come forward, in addition to the establishment.

[English]

There are more volunteers than we have to go. Maintaining the enthusiasm and the energy between now and the end of the Afghan mission is not a problem. Your young men and women want to serve.

One question the Army Sergeant Major and I often get is related to continuing an operational tempo. That sounds almost confusing, because some people, a few, have been overseas three or four times in the last five or six years, but the vast majority now are joining their army to serve in either Haiti or the Olympics or the G8 and G20 or Afghanistan. Therefore, we have a much younger army than we did in the past, both regular and reserve. That is the first point.

The second point is that I asked thousands of reservists to go on full-time service because we were short of manpower in the regular army. Now those numbers have been made up; we are at 99 per cent of establishment. Many of those full-time reservists — bless them all — are doing great work, but as we come out of Afghanistan, the relatively tough message that the Army Sergeant Major and I have been passing on to them is that they have all done a great job, but it is not entirely sustainable to expect we will have the same number of reservists after Afghanistan on full-time employment as we have now. They were hired for a specific period of time — either one, two or three years; essentially the reserves have been partially mobilized, and they have done magnificent work.

opérationnels, c'est-à-dire que nous ne devons pas négliger nos moyens de formation, car, alors, les délais de préparation sont trop longs. Il nous faut, en effet, être en tout temps en état de disponibilité opérationnelle.

Le sénateur Manning : Il est à espérer que les leçons qui ont pu être tirées nous permettront effectivement de nous maintenir en état de préparation.

Vous avez évoqué un certain nombre de progrès en matière de recrutement, où les choses semblent actuellement bien se passer, et aussi en ce qui concerne le nouveau matériel dont vous avez été doté et dont vous espérez bientôt être équipés. Maintenant que votre mission en Afghanistan arrive à son terme, quel est, d'après vous, le plus grand défi auquel va devoir faire face l'armée canadienne?

Lgén Leslie : Il y a quelques semaines, je me suis rendu, avec le sergent-major de l'armée, à Valcartier où nous nous sommes entretenus avec les membres du groupement tactique qui va bientôt être déployé autour d'un noyau constitué du 1^{er} Bataillon du Royal 22^e Régiment.

[Français]

Ce sont des gens et des soldats superbes. Ils sont très fiers de leur métier et d'avoir été choisis pour aller en Afghanistan. Comme d'habitude, des centaines de volontaires se sont avancés, en plus de l'établissement.

[Traduction]

Le nombre de volontaires dépasse en fait nos besoins. Nous n'avons aucune difficulté à entretenir l'enthousiasme et l'énergie des troupes jusqu'au terme de la mission en Afghanistan. Les jeunes Canadiens et Canadiennes veulent servir sous les drapeaux.

Il est fréquent que l'on nous pose, au sergent-major de l'armée et à moi, des questions concernant la cadence des opérations. Ces questions peuvent avoir divers sens étant donné que certains, quelques-uns seulement ont, au cours des cinq ou six dernières années, été envoyés à l'étranger trois ou quatre fois. La grande majorité de ceux qui s'engagent aujourd'hui dans l'armée entendent servir en Haïti, ou dans le cadre des Jeux olympiques, du G8 ou du G20, ou en Afghanistan. Notre armée, tant les Forces régulières que les réserves, est aujourd'hui beaucoup plus jeune qu'avant. Voilà une première chose.

Il y a ensuite le fait que j'ai demandé à des milliers de réservistes de servir à plein temps à un moment où les effectifs de l'armée régulière ne suffisaient pas à la tâche. Or, nous avons pallié ces insuffisances et le tableau d'effectifs se situe actuellement à 99 p. 100. Ces réservistes à plein temps — je salue leur travail et leur dévouement — font de l'excellent travail. Alors que notre mission en Afghanistan arrive à son terme, le sergent-major de l'armée et moi-même allons devoir leur faire comprendre que si les réservistes ont effectivement fait du très bon travail, nous n'allons pas pouvoir, après la mission en Afghanistan, en conserver un aussi grand nombre à plein temps. Ils ont été, en effet, engagés pour une période donnée — un, deux ou trois ans. Nos réserves ont été en partie mobilisées et elles ont fait de l'excellent travail.

My aim is to get back to the Class A model, the part-time reservist; I would like to grow the size of the Class A model. To do so, when we have finite funding — and everyone does — we have to take a hard look at our overhead and what we needed for Afghanistan. In a post-Afghanistan world, we do not need as many full-time reservists as we have now.

Senator Segal: General Leslie, first let me share the tremendous appreciation we have not only for your work and for the Army Sergeant Major's work, but for all the men and women in uniform whom you represent and serve so well. I think they have done the country outstanding service in a fashion that has been in the national interest not only in those ways we understand in Afghanistan but in ways we may never with respect to the Olympics and elsewhere.

I want to drill down on two issues. The first one is the reserves. I thank you for having raised the reserves and the demands that you made of them, which other service chiefs have made as well of the reserve units in their areas of activity, and your response to Senator Manning's question.

Let me express a concern. I invite you to tell me whether it is misplaced, ill-informed or exaggerated. We have gone to the reserve units and engaged them to work alongside and within regular force units in Afghanistan. I think it is fair to say they have performed remarkably well. When they are in Afghanistan, and as part of the regular force, they face the same risks, they get the same pay and they take, in percentage terms, sadly, the same level of serious casualties.

Then the government of the day, or Parliament, makes a decision about withdrawal, which everyone seems to be sticking to, I will say sadly — that is something I am allowed to say but I understand you are not allowed to comment on that — and many of these reservists who have been part of this very defined and specific tempo of combat-ready service will essentially be decommissioned.

My worry is that in so doing — and I understand the financial and real-world constraints that impose that decision upon you — we will perhaps, for the same financial reasons, reduce the capacity of reserve units to maintain their present complement, maintain the amount of training days, nights, evenings, weekends, that they need as part of maintaining the readiness, which is what the reserves are all about. I know that would not be your intent, but I worry that sometimes things happen that are not intended, despite the best of efforts.

My further worry is that the kind of people who you referred to who are now joining the forces for reasons unrelated to Afghanistan are actually I think the kind of people who join the forces at the reserve level because they believe in the country, in the importance of the reserves in supporting our regular forces wherever they may be deployed, for whatever reason. What will happen if we take the position — and this is perhaps a political problem — that there will be no more active combat

I entends maintenant en revenir au modèle de la classe A, c'est-à-dire les réservistes à temps partiel. Je souhaite en augmenter le nombre. Pour y parvenir, compte tenu des limitations budgétaires qui s'imposent à nous comme elles s'imposent à tous, nous allons devoir étudier de près nos frais administratifs généraux et les crédits affectés aux opérations en Afghanistan. Dans la période de l'après-Afghanistan, nous n'aurons pas besoin d'un aussi grand nombre de réservistes à plein temps.

Le sénateur Segal : Général Leslie, je souhaite à mon tour vous dire combien nous apprécions votre action et celle du sergent-major de l'armée, ainsi que les efforts de nos soldats que vous représentez avec éclat et aux intérêts desquels vous êtes tant attachés. Vous avez rendu de grands services à notre pays non seulement en Afghanistan mais également, de manière beaucoup moins visible, à l'occasion des Jeux olympiques et ailleurs.

Cela dit, je souhaiterais obtenir quelques précisions sur deux points. Le premier concerne les réserves. Je vous sais gré d'avoir salué l'action des réservistes et la manière dont ils ont répondu à vos besoins. Cela vaut pour les chefs d'état-major des autres armes et de leurs réservistes respectifs. Je vous remercie aussi de la réponse que vous avez apportée à la question du sénateur Manning.

Je tiens cependant à vous faire part d'une préoccupation. Et je vous demande de me dire si elle est exagérée, non fondée ou inspirée par une mauvaise compréhension de la situation. Nous avons sollicité les unités de réservistes et nous leur avons demandé de travailler en Afghanistan auprès et au sein d'unités des Forces régulières. Je pense pouvoir dire que les réservistes se sont conduits de manière exemplaire. En Afghanistan, intégrés aux Forces régulières, ils sont exposés aux mêmes risques, touchent la même solde et, hélas, subissent, en proportion, les mêmes pertes.

Et puis le gouvernement au pouvoir ou le Parlement décide de mettre un terme à notre mission, décision à laquelle tout le monde semble souscrire. Or, et je dis ça avec tristesse — car il m'est permis de m'exprimer sur ce point, bien que ce ne soit pas votre cas —, de nombreux réservistes qui ont participé pleinement à ces opérations de combat vont, essentiellement, être radiés des cadres.

Je comprends fort bien les contraintes financières et les réalités budgétaires qui dictent une telle décision, mais je m'inquiète à l'idée que ces considérations financières vont peut-être entraîner une baisse du niveau de nos unités de réserve, tant sur le plan des effectifs, que sur le plan des journées, nuits ou fins de semaine de formation qui leur sont nécessaires pour maintenir leur état de préparation, état qui constitue justement la raison d'être des réserves. Je sais que ce n'est pas là votre objectif, mais ce qui m'inquiète c'est que, malgré les bonnes intentions, c'est parfois ce qui se produit.

Ce qui m'inquiète aussi, ce sont ceux qui cherchent actuellement à rejoindre les forces armées pour des raisons n'ayant rien à voir avec l'Afghanistan sont ceux-là même qui s'engagent dans les réserves pour servir leur pays, conscients de l'importance des réserves en tant que contingent d'appui aux Forces régulières là où celles-ci sont appelées à servir. C'est peut-être un problème essentiellement politique, mais je me demande ce qui va se produire si nous décidons de ne plus participer à des

engagements, that we have decided as a matter of military planning and transformation — setting aside the politics for a moment — that we do not need the capacity that we have had in Afghanistan, that it is not necessary? You said they will not be going through intense training because it will not be training to need, because those needs have changed.

My colleague, Senator Banks, says “maybe.” I like to think you are right. Nothing would make me happier than if the need for those combat, Afghanistan-type engagements dissipated. However, nothing I read in the news gives me any confidence that we will be able to say to our forces that we will be in a more Bosnian or Haitian kind of context and therefore do not need to train for the superb combat capacity they exercised over there. Perhaps you have different intelligence sources than I have access to.

I would be interested in your thinking on that as well as your plans, which I am sure exist, to protect the reserves and their ability to continue the vital training and support activity that is not only fundamental, if I may say so, to the support of the regular force but also fundamental to the presence of the military in our communities. We do not have enough military in our communities, and the more Canadians see the military as part of their day-to-day life in a constructive fashion, the stronger our common citizenship is enhanced in a host of different ways.

Some of this question is unfair, and you may want to set it aside, but I leave it with you to do your best with.

Lt.-Gen. Leslie: Our ultimate role is to plan for the worst case, which is why you have us. We have a force not necessarily of last resort. We will do that which the government tells us to do, cheerfully and well. Some of the mission sets may involve combat in the future, some not.

However, the predictability of whether or not we will be engaged in a life or death struggle once we get on the ground is at best uncertain. Therefore, I fully support what you are saying about the requirement to ensure we train our young men and women to ensure they can get the job done, win the firefight and have a reasonably good chance of coming home in one piece.

That is predicated on having combat skills, because that is the worst case. We have seen peacekeeping missions in years gone by that people thought were the classic blue beret interventionist force go rapidly downhill. A certain level of combat training is a must for your army. We call that level 5, which is at the combat team level in a battle group and brigade context.

missions de combat et si, dans le cadre de nos activités de planification et de transformation militaires, nous jugeons ne plus avoir besoin des moyens que nous avons mis en oeuvre en Afghanistan. Selon vous, les réservistes ne subiront plus l'entraînement intensif dont ils ont fait l'objet ces dernières années, car cela ne sera plus nécessaire en raison de l'évolution de nos besoins.

Mon collègue, le sénateur Banks, interjette le mot « peut-être ». J'espère que vous avez raison. Rien ne me rendrait plus heureux que de savoir qu'effectivement la nécessité des opérations de combat, telles que celles qui ont été menées en Afghanistan, a tout simplement disparu. Pourtant, la lecture des journaux ne parvient pas à me convaincre que, dorénavant, nos forces armées n'interviendront plus à l'avenir que dans le contexte d'opérations telles que celles qui ont été menées en Bosnie ou en Haïti et que nous n'avons plus, par conséquent, besoin d'entretenir les capacités de combat exemplaires engagées en Afghanistan. Vos sources de renseignements sont peut-être différentes des miennes.

Pourriez-vous me donner votre avis à cet égard, et nous dire également quelque chose des plans que vous avez sans nul doute dressés en vue de maintenir nos réserves et de faire en sorte qu'elles continuent à bénéficier des moyens de formation nécessaires pour soutenir comme elles sont censées le faire l'action de nos Forces régulières et dont l'existence même est un élément essentiel de la présence militaire dans nos communautés. Les militaires ne sont en effet pas suffisamment présents dans nos communautés, et plus la population les considère comme une partie intégrante de la vie de tous les jours, plus notre sentiment d'appartenance citoyenne est, à divers égards, renforcé.

Certains volets de cette question vont peut-être vous paraître injustes. N'hésitez pas alors à les écarter, mais je vous demande de me répondre sur les autres points.

Lgén Leslie : Notre rôle consiste, essentiellement, à nous préparer au pire. C'est pour cela que nous avons une armée. Mais nous ne sommes pas nécessairement une force de dernier recours. Nous ferons, avec enthousiasme et compétence, ce que le gouvernement nous dit de faire. Certaines de nos missions à l'avenir seront peut-être des missions de combat, alors que certaines autres ne le seront pas.

Il est difficile de prévoir si, une fois arrivés sur place, nous allons effectivement devoir nous battre. C'est pour cela que je suis entièrement d'accord avec vous lorsque vous dites qu'il nous faut assurer à nos jeunes soldats une formation qui leur permette de remporter le combat avec d'assez bonnes chances de revenir sains et saufs.

Cela dépend, en effet, des aptitudes au combat, dans la pire des hypothèses. Nous avons, par le passé, constaté que certaines missions de maintien de la paix dégénéraient rapidement alors qu'au départ, on envisageait une opération classique de bérêts bleus. Un certain niveau d'entraînement au combat est donc essentiel. Je parle là d'une formation de niveau 5, correspondant à la formation d'une équipe de combat dans le cadre d'un groupement tactique ou d'une brigade.

Now let me try to segue into the reserve nuance of that question. You mentioned capacity and the shortfalls of leaders in some of the reserve units. I happen to have a chart in front of me that tells me that there are about 1,100 reserve captains, who are doing excellent work. The army could not have accomplished what it has done over the last little while without the reserves. We would not have succeeded. Bless them all.

Of those 1,100 reserve captains, somewhere between 40 per cent and 50 per cent are on full-time service because they are doing that which I have asked them to do as the army commander for the last four years. Many of them are no longer serving with their reserve battalions and regiments; they are doing deployments, are in training institutions, are running courses or are in headquarters.

Therefore, the leadership cadres in the reserve units are starting to suffer. As well, we are creating, if you would, an imbalance in those reserve units in terms of their ability to do low-level training themselves. How do we address that?

You mentioned reserve soldiers who have done so brilliantly overseas and are used to a certain level of training and equipment, and they come back and do not get the same thing. I understand. It is a train-to-need scenario. Very often the highly specialized equipments we use for missions such as Afghanistan are in limited supply, and we also have the constant drain of battlefield damage and need to replace gear.

How do I best address this question? I am trying to develop an analogy in my mind. If a reserve unit has not received orders to provide people or volunteers — because they volunteer twice, unlike regulars — to go and do a specific type of mission training post-Afghanistan, they will not get it. They simply will not get it. They will do basic training, much like the regular force counterparts. As we build towards a readiness management framework, they will build on to the level 5 training, in whatever large training base that is. There is no other solution for that if we are to grow the size of our Class A part-time army, which are the true seeds of those young men and women who have volunteered in such large numbers — reservists — to go overseas.

We will still have thousands of full-time reservists post-Afghanistan, by the way.

If soldiers who have been to Afghanistan want to do this full time, I write them a letter, and the Army Sergeant Major helps me with that, and I offer them a transfer to the regular force. There is a caveat here: If you join the regular force, we will post you right away, and you will not be going back to your reserve unit in all probability. We will send leaders, which we are still short of

Permettez-moi maintenant de passer à la question des réserves. Vous avez parlé tout à l'heure des capacités et du nombre insuffisant de chefs dans certaines unités de réserve. J'ai devant moi un tableau qui indique que les réserves comprennent quelque 1 100 capitaines qui y font de l'excellent travail. Sans les réserves, l'armée n'aurait pas eu les moyens de faire ce qu'elle a fait ces derniers temps. Nous n'y serions pas parvenus. Je salue leurs exploits.

De ces 1 100 capitaines de réserve, de 40 à 50 p. 100 servent actuellement à plein temps, conformément à ce que je leur ai, en tant que commandant de l'armée, demandé de faire ces quatre dernières années. Bon nombre d'entre eux ne servent plus dans leur bataillon ou régiment de réserve; ils assurent actuellement des missions de formation dans nos divers établissements, donnent des cours, sont en poste au quartier général ou se trouvent dans une zone d'opérations.

Il est clair que l'on commence à constater une certaine carence à la tête des unités de réserve. Nos opérations ont également entraîné, dans ces unités, un certain déséquilibre des moyens leur permettant d'assurer eux-mêmes une formation de base. Comment corriger cela?

Vous disiez tout à l'heure que nos réservistes ont servi de manière exemplaire à l'étranger et qu'ils se sont habitués à un certain niveau de formation et d'équipement qu'ils ne retrouveront pas à leur retour au Canada. Je comprends fort bien. Cela s'inscrit dans le contexte d'une formation en fonction des besoins. Il est fréquent que le matériel hautement spécialisé employé dans le cadre de missions telles que celle que nous menons en Afghanistan soit en nombre limité. J'ajoute en cela qu'en raison des dommages subis sur le champ de bataille, ces équipements doivent continuellement être remplacés.

Comment vous répondre sur ce point? Je cherche une analogie. Il est clair que les membres d'une unité de réserve à laquelle on n'a pas fait appel ou à qui on n'a pas demandé de volontaires — en effet, contrairement aux membres des Forces régulières, il y a des réservistes qui se portent plusieurs fois volontaires — en vue d'une mission, n'obtiendront pas, dans le contexte de l'après-Afghanistan, la formation justement destinée à les préparer à une mission précise. C'est un fait. Ils obtiendront une formation de base, comparable à celle de leurs homologues des Forces régulières. Dans le cadre du système de gestion de l'état de disponibilité opérationnelle, les réservistes vont progressivement atteindre le niveau de formation 5 assuré à diverses bases. C'est la seule solution si nous souhaitons effectivement augmenter les effectifs de la classe A de réservistes qui est le réservoir de ces jeunes réservistes, hommes et femmes, qui se sont en si grand nombre portés volontaires pour des missions à l'étranger.

Je précise tout de suite que même après la fin de notre mission en Afghanistan, nous compterons dans nos rangs des milliers de réservistes à temps plein.

En ce qui concerne ceux des réservistes qui, ayant servi en Afghanistan, souhaitent continuer à plein temps, je leur écris, avec l'aide du sergent-major de l'armée, une lettre offrant de les muter dans les Forces régulières. Je précise bien que ceux qui souhaitent s'engager dans les Forces régulières, recevront immédiatement une affectation, car il est fort probable, en effet, qu'ils ne

because it takes a while to develop senior captains and majors and sergeant majors. The paradigm of 10 years ago has flipped. We are now asking reserves to send their leaders to the regular force to join the regular force.

As a matter of fact, I am going to a change of command parade here in Ottawa on Wednesday night. A very competent reserve lieutenant-colonel has decided after a mission to join the regular force. He is leaving the reserves and joining full time.

Senator Segal: As a major?

Lt-Gen. Leslie: Yes, as a major, its equivalency and skill sets, but his salary will be roughly the same, I hope.

The Chair: We have about two minutes left, and Senator Pépín has a question.

[Translation]

Senator Pépín: A year ago, you talked about the need to plan for an operational break. More recently, your name has appeared in the media in connection with the idea of sending Canadian Forces to the Congo. Should the Canadian Forces be deployed elsewhere or do they need an operational break?

Lt-Gen. Leslie: Senator, the Canadian Forces have changed enormously in the past 12 to 14 months; a lot of young Canadians have joined our ranks. They train superbly and have become very good soldiers.

In addition — and we thank you for this — we have received billions of dollars that will be used to equip the army. Most of our heavy equipment, the Leopards, tanks, have been deployed. If we want to redeploy on these kinds of missions, there is always a need. We needed a period of administration and maintenance in this regard.

[English]

If you want a battalion, we can send it. It is available, as we just showed in Haiti.

[Translation]

Senator Pépín: With regard to military members' families, as Chief of Land Staff, have you taken initiatives to reflect the importance you attach to support for the families of military members who are under your responsibility? What are the main challenges for the families of army members? How do you address those challenges as leader?

réintègrent pas leur unité de réserve d'origine. Ce sont les chefs que nous affecterons, car nous continuons à en manquer. Il faut, en effet, du temps pour produire des capitaines ayant une certaine ancienneté, des majors et des sergents-majors. La situation actuelle est l'inverse de ce qu'elle était il y a 10 ans. Aujourd'hui, nous demandons aux réserves d'envoyer leurs chefs afin qu'ils rejoignent les Forces régulières.

Mercredi soir, je dois d'ailleurs assister ici à Ottawa à une cérémonie de passation de commandement. Après une mission à l'étranger, un lieutenant-colonel de réserve aux compétences reconnues a décidé de s'engager dans les Forces régulières. Il va donc quitter les réserves et intégrer l'armée.

Le sénateur Segal : En tant que major?

Lgén Leslie : Oui, en tant que major, avec toutes les compétences se rattachant à ce grade. Son salaire devrait être à peu près équivalent, ou du moins je l'espère.

La présidente : Il nous reste environ deux minutes, et le sénateur Pépín a une question à vous poser.

[Français]

Le sénateur Pépín : Il y a un an, vous avez parlé de la nécessité de prévoir une pause opérationnelle. Plus récemment, votre nom est apparu dans les médias lorsqu'il était question d'envoyer les Forces canadiennes au Congo. Les Forces canadiennes devraient-elles être déployées ailleurs ou ont-elles besoin d'une pause opérationnelle?

Lgén Leslie : Madame le sénateur, les Forces canadiennes se sont énormément transformées depuis les 12 à 14 derniers mois, beaucoup de jeunes Canadiens ont joint nos rangs. Ils s'entraînent de façon superbe pour devenir de très bons soldats.

Aussi — et on vous en remercie — nous avons reçu des milliards de dollars qui serviront à équiper l'Armée de terre. La majorité de nos équipements lourds, les Leopard, les chars d'assaut, sont déployés. Si on veut redéployer dans de telles missions, il y a toujours un besoin. On a requis une période d'administration et de maintenance à ce sujet.

[Traduction]

En fonction de vos instructions, nous sommes à même d'envoyer un bataillon. Nous sommes prêts, comme nous avons pu le voir en Haïti.

[Français]

Le sénateur Pépín : Au sujet des familles des militaires, à titre d'état-major de l'Armée de terre, avez-vous pris des initiatives pour concrétiser l'importance que vous accordez au soutien des familles des militaires qui sont sous votre responsabilité? Quels sont les principaux défis des familles des membres des forces terrestres? Comment, à titre de leader, faites-vous face à ces défis?

[English]

Lt-Gen. Leslie: Families are the single most important thing we have. We come from them; they support and sustain us and give us the love and encouragement we need; and we return to them when our careers are over.

[Translation]

Under the leadership of General Natynczyk, the Canadian Forces are focusing on our families. Tens perhaps hundreds of initiatives have been introduced in consultation with families and family support groups in all our regions.

And that is not just for the army. General Semianiw and his team have done a remarkable job to develop a sense of family. He is playing a critical role in all our affairs.

[English]

We have come a tremendous way. There is still more work to be done. General Natynczyk and Major-General Semianiw would be delighted to discuss this issue.

The Chair: Thank you, Lieutenant-General Leslie, Chief of the Land Staff, who will become Chief of Transformation in June. We will talk to you about that at a future date. Our thanks also go to Chief Warrant Officer Wayne Ford.

In our second panel today, we are pleased to welcome Vice-Admiral Dean McFadden, Chief of the Maritime Staff. We also have Commodore J.E.T.P. Ellis, Director General Maritime Force Development, who is a procurement expert, and Robert Cleroux, Command Chief Petty Officer. Welcome to both of you.

Vice-Admiral McFadden joined the Canadian Pacific Fleet in 1978. He is a navigation specialist who served on patrol boats and destroyer escorts. He was a navigator instructor at the Naval Officers Training Centre. He served overseas with NATO and led the joint task force group that supported disaster relief efforts for Hurricane Katrina.

In 2005, he was appointed Commander Canadian Fleet Atlantic. He was appointed rear-admiral in July 2006 and assumed command of Maritime Force Atlantic as well as the recently formed Joint Task Force Atlantic. Admiral McFadden was appointed a vice-admiral and assigned as Commander Canada Command in 2008. He was appointed to his current post in June 2009. I cannot list all of his accomplishments; he has been a busy man.

Welcome. Please proceed with your opening remarks.

[Traduction]

Lgén Leslie : La famille est ce qu'il y a de plus important. C'est notre source; c'est elle qui nous soutient, qui nous donne l'amour et l'encouragement qui nous sont essentiels; c'est elle que nous retrouvons une fois la mission accomplie.

[Français]

Les Forces canadiennes, sous le leadership du général Natynczyk, se concentrent sur nos familles. Des dizaines, peut-être des centaines d'initiatives ont été lancées en consultation avec les familles et les groupes de soutien des familles, dans toutes nos régions.

Ce n'est pas seulement la force terrestre. Il y a aussi le général Semianiw et son équipe, qui ont fait un travail remarquable pour développer un sens de la famille. Il joue un rôle critique dans toutes nos affaires.

[Traduction]

Nous avons fait d'énormes progrès sur ces divers plans. Cela dit, beaucoup reste à faire. Le général Natynczyk et le major-général Semianiw se feront un plaisir d'évoquer avec vous la question.

La présidente : Je tiens à vous remercier, lieutenant-général Leslic, chef d'état-major de l'Armée de terre, qui, en juin, assumera ses nouvelles fonctions de chef, Transformation. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de vous en reparler à une date ultérieure. Nous tenons également à remercier l'adjudant-chef Wayne Ford.

Dans le cadre de notre second groupe de témoins, nous avons le plaisir d'accueillir le vice-amiral Dean McFadden, chef d'état-major de la Force maritime. Nous accueillons également le commodore J.E.T.P. Ellis, directeur général, Développement de la Force maritime, spécialiste des acquisitions de matériel militaire, et Robert Cleroux, premier maître du Commandement. Soyez tous les deux les bienvenus.

Le vice-amiral McFadden a rejoint la Flotte canadienne du Pacifique en 1978. Spécialiste de la navigation, il sert à bord de navires de patrouille et de destroyers d'escorte. Puis il est instructeur de navigation au Centre d'entraînement des officiers de marine. Il est ensuite nommé outre-mer, dans le cadre de l'OTAN. C'est lui qui a dirigé le groupe opérationnel interarmées chargé des secours après l'ouragan Katrina.

En 2005, il prend le commandement de la Flotte canadienne de l'Atlantique. Il est promu au grade de contre-amiral en juillet 2006, et prend le commandement des Forces maritimes de l'Atlantique et de la toute nouvelle Force opérationnelle interarmées de l'Atlantique. Il a été promu au grade de vice-amiral en 2008 et nommé commandant du Commandement Canada. Il a assumé ses présentes fonctions en juin 2009. On ne saurait énumérer toutes les tâches qu'il a accomplies tant on l'a tenu occupé.

Amiral, soyez le bienvenu. Vous avez la parole.

[Translation]

Vice-Admiral Dean McFadden, Chief of the Maritime Staff, National Defence: Thank you Madam Chair and distinguished committee members. My purpose this afternoon is to discuss the state of Canada's navy in this, our centennial year. I propose to do so by speaking briefly to the navy's purpose, its platforms and its people.

[English]

You are well aware of the counter-piracy, the counter-terrorism and, to a degree, the counter-narcotics missions in which we have been involved in the past year. We were also involved in the rapid response to Haiti and the support we gave to the Olympics. Therefore, I will go directly to talking about some of the issues I think are of specific interest to you with respect to our platforms and our people.

Let me begin with our Victoria-class submarines. *Cornerbrook* is operating in the Atlantic performing missions to a level that gives great confidence in the class as a whole. *Victoria* will be operational in 2011 when she will prove the heavy weight torpedo firing capabilities for the entire class. *Windsor* will be operational in 2012. *Chicoutimi* has already been delivered to the Washington Marine Group for the first of eight extended docking work periods envisaged for the class through 2023 under the auspices of the Victoria Class In-Service Support Contract.

Work to deliver the government's *Canada First* Defence Strategy is also well under way. The first frigate, HMCS *Halifax*, has already been removed from operational assignment in the Atlantic Fleet to prepare for her mid-life extension and modernization. She will be followed next year by *Calgary*, the first frigate coming out of the Pacific Fleet. Work related to three major *Canada First* projects — the Joint Support Ship, the Arctic/Offshore Patrol Ship and the Canadian Surface Combatants — is progressing steadily, with each project at different stages of development. I am excited about the potential for these to be brought to fruition within the context of a long-term, sustainable shipbuilding strategy.

Building the new fleet is not only about getting the right tools in the hands of our men and women at sea, although that is essential. Building the fleet is also about investing in Canada's future, a future in which, I would suggest, ocean politics are likely to move toward the centre of global issues in the 21st century, as we are already seeing in our own High Arctic. For that reason we must get on with the rebuilding and renewal of a fleet that has been driven hard to achieve some great things but that is inexorably getting older.

[Français]

Vice-amiral Dean McFadden, chef d'état-major de la Force maritime, Défense nationale : Merci, madame la présidente et distingués membres du comité. L'objectif de ma présence ici aujourd'hui est d'examiner la position de la marine canadienne dans le cadre de l'année de son centenaire. Je le ferai en expliquant brièvement la raison d'être de la marine, et en discutant de ses navires et de ses effectifs.

[Traduction]

Vous êtes au courant des missions qui nous ont été, cette année, confiées en matière de lutte contre la piraterie, contre le terrorisme et, dans une certaine mesure aussi, contre le trafic des stupéfiants. Nous avons également participé à l'intervention rapide en Haïti et aux mesures prises dans le cadre des Jeux olympiques. Je vais maintenant, si vous le voulez bien, aborder certaines des questions qui retiennent particulièrement votre attention au sujet de nos plates-formes et de nos personnels.

D'abord, les sous-marins de la classe Victoria. Le *Cornerbrook* effectue actuellement des missions dans l'océan Atlantique et ses performances nous donnent d'excellentes raisons d'avoir confiance en tous les bâtiments de cette classe. Le *Victoria* sera opérationnel en 2011 et c'est alors qu'il fera, pour l'ensemble des bâtiments de cette classe, preuve de ses capacités de tir de torpilles lourdes. Le *Windsor* deviendra opérationnel en 2012. Le *Chicoutimi* a déjà été remis au Washington Marine Group pour la première des huit longues périodes en cale sèche qu'effectueront d'ici à 2023 tous les bâtiments de cette classe dans le cadre du contrat de soutien en service des navires de la classe Victoria.

Les travaux commandés dans le cadre de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* sont en bonne voie. La première frégate, le NCSM *Halifax*, a déjà été retirée de la flotte de l'Atlantique en vue des travaux de prolongation de la durée de vie de ses équipements et leur modernisation. Elle sera suivie, l'année prochaine, par le *Calgary*, la première frégate à être provisoirement retirée de la flotte du Pacifique. Les travaux commandés dans le cadre des trois principaux projets relevant de la stratégie *Le Canada d'abord* — le Navire de soutien interarmées, le Navire de patrouille extracôtiers/de l'Arctique et les nouveaux bâtiments de combat de surface du Canada vont bon train, le projet en étant à divers stades de son développement. Je suis très enthousiaste quant aux résultats de ces divers projets dans le contexte d'une stratégie durable de construction maritime à long terme.

Mais la construction d'une nouvelle flotte n'a pas uniquement pour but de doter notre marine des équipements dont elle a besoin, même si cela est essentiel. Il s'agit, en effet, d'investir dans l'avenir du pays car, d'après moi, au XXI^e siècle, les océans vont, à l'échelle mondiale, prendre une importance qu'ils n'ont pas eue jusqu'ici, ainsi qu'on peut déjà le constater dans nos régions de l'Extrême-Arctique. C'est pourquoi il nous faut rebâtir et rénover une flotte qui a été fortement sollicitée et qui a, certes, fait des prouesses, mais qui, inévitablement, prend de l'âge.

The *Canada First* Defence Strategy is more than a statement of general intent. It is a clear articulation of what the future fleet must be — one that is deployed and sustained globally, centred in combat and capable of asserting our sovereignty in three oceans against a broad range of defence and increasing security threats.

[Translation]

The *Canada First* Defence Strategy describes the fleet in terms of quality and quantity, and assigns resources over the necessary planning period needed to bring the fleet to fruition. In short, it is a roadmap to the future.

[English]

However, getting to that highly capable fleet crewed by officers and sailors in sufficient numbers and skilled in their most demanding profession will require hard work over the next several years while we take measured decisions to manage the risks we are confronting today. That is essentially what I get paid to do.

By “risks” I do not mean threats to Canadians but rather that as we modernize or replace virtually all of our existing surface combatants we must maintain our ability to train, to conduct ongoing operations and to be ready to respond to contingencies with fewer platforms available.

The move of the frigate *Halifax* into its mid-life is the start of a period of significant transition that will gain momentum during my watch but that must be seen through to completion by a number of my successors, who will also see existing capabilities gapped as we decommission old classes of ships before their replacements can be introduced into fleet operations.

We have been in this situation before — in the 1990s, during the most recent what I would call echo of a boom-bust cycle. We replaced steam destroyers of the *Halifax*-class frigates; we modernized the *Iroquois*-class destroyers to their current configuration as command platforms; and we brought the *Kingston* class into service for coastal defence. Accordingly, we have a solid understanding of what needs to be done to deliver the *Canada First* fleet and a plan to get us there.

First, we will introduce and increase our focus on core fleet training to ensure that we make best use of available platforms and sea days to develop our people. That is all the way from

La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* n'est pas une simple déclaration d'intention. C'est, en effet, un véritable projet maritime qui envisage une flotte capable d'être entretenue en haute mer dans les diverses régions du globe, avec tous les armements nécessaires et les moyens d'affirmer, dans trois océans, notre souveraineté et d'assurer notre défense et notre sécurité face à des menaces de divers ordres.

[Français]

Le Canada d'abord, l'énoncé de défense stratégique décrit la flotte en termes de qualité et de quantité et qui affecte les ressources aussi longtemps que nécessaire afin de concrétiser cette flotte. En somme, elle est comme une feuille de route pour l'avenir.

[Traduction]

Pour parvenir, cependant, à cette flotte très performante, aux mains d'officiers et de marins en nombre suffisant et ayant toutes les qualités requises dans une profession particulièrement exigeante, il va falloir, au cours des prochaines années, des efforts considérables alors même que nous prenons les décisions nous permettant de gérer les risques auxquels nous devons actuellement faire face. C'est en cela que consiste mon travail.

Je n'entends pas par « risques », les menaces qui pèseraient sur les Canadiens, mais le fait, plutôt, qu'alors même que nous nous modernisons ou que nous remplaçons à peu près tous nos bâtiments de surface, il nous faut en même temps continuer à assurer la formation nécessaire, sans interrompre nos opérations et, malgré un moindre nombre de plates-formes, être, en mesure de parer à toute éventualité.

Le début des travaux de modernisation et de prolongation de la durée de vie de la frégate *Halifax* marque le début d'une importante période de transition qui ne fera que s'accélérer pendant mon quart, mais dont l'achèvement incombera à mes successeurs qui, en même temps, vont devoir s'accommoder de certaines brèches dans notre dispositif puisque plusieurs classes de bâtiments vont être retirées du service avant même que nous soient livrés leurs remplaçants.

Nous avons déjà eu à faire face à ce genre de situation — dans les années 1990, au cours du plus récent de ce que j'appelle l'écho d'une alternance de forte expansion et de récession. Nous avons remplacé les contre-torpilleurs par des frégates de la classe *Halifax*; nous avons modernisé les contre-torpilleurs de la classe *Iroquois* pour leur donner leur actuelle configuration de plates-formes de commandement; et nous avons renforcé nos moyens de défense côtière, en mettant en service les bâtiments de la classe *Kingston*. C'est dire que nous avons une idée très précise de ce que nous devons faire pour parvenir à la flotte envisagée dans le cadre de la stratégie *Le Canada d'abord* et nous avons élaboré un plan qui nous permettra d'y arriver.

D'abord, nous allons concentrer nos efforts sur la formation des effectifs de la flotte afin d'optimiser l'emploi des plates-formes disponibles et l'utilisation des jours de mer pour perfectionner nos

ordinary seaman to fleet commander. Senators, this is the most priceless asset we have, without which nothing else is possible.

In that regard, I do not think it is too modest to note that Canada's navy is widely recognized, tonne for tonne, sailor for sailor, as one of the best navies in the world, but that leads me to the second part of the plan. Continued success in operations today will require us to manage core readiness with increased rigour, ensuring that we can align resources, including funding, with core operational outcomes, including the ability to rapidly deploy a contingency task group and the requirement to protect our sovereignty in our ocean approaches.

The third element of the plan is to ensure the navy as an institution is also equally poised to succeed in the future by implementing the *Canada First Defence Strategy*, as well as preparing ourselves as a war-fighting organization to operate that future fleet to the very limits of its capability. To achieve balance in this institutional sense between today's challenges and tomorrow's, we have been examining our structures to ensure we are optimally organized to both recapitalize the fleet and crew it effectively.

In the near term, that capacity to crew ships is undoubtedly a limiting factor. We are short of the officers and sailors we need, especially those in the middle and senior ranks whose skills and expertise make them in demand not only in uniform but in industry. Last year we met our targets for naval recruiting. That reversed several years of successive decline, even as the Canadian Forces as a whole had been growing. We achieved that only through a dedicated and I would compliment a whole-of-department effort. For that reason, I am guardedly optimistic, given that it will be sustained and it will take over the better part of the coming decade to restore all of our naval or hard sea occupations to health. We cannot afford to let up on navy recruiting.

[Translation]

As you well know, the navy this year is celebrating its first century of service to Canada. In a country as young as ours, the centenary of any national institution is an important event.

[English]

We are very proud of what our predecessors accomplished both in peace and in war to help Canada take an honoured place in the community of nations. As I look forward, I cannot foretell all the challenges that await us, but I know that in front of me

personnels. Cela s'applique aussi bien au matelot de troisième classe, qu'au commandant de la flotte. En effet, mesdames et messieurs les sénateurs, les personnels de la marine sont notre atout le plus précieux. Sans eux, rien n'est possible.

Je pense pouvoir, en toute modestie, dire que la marine canadienne est très généralement reconnue comme une des meilleures du monde, relativement au nombre de ses bâtiments et de ses effectifs. Cela m'amène à la seconde partie de notre plan. Pour arriver à poursuivre avec succès les opérations actuelles, nous allons devoir veiller de plus près encore à notre état de préparation et aligner nos ressources, y compris nos moyens financiers, sur les résultats opérationnels que nous souhaitons obtenir et entretenir, notamment, la capacité de déploiement rapide d'un groupe opérationnel naval prêt à toute éventualité et permettant d'assurer la défense de notre souveraineté dans nos zones maritimes.

Le troisième volet de notre plan est de faire en sorte que notre marine, en tant qu'institution, soit dotée, dans le cadre de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, des moyens nécessaires pour assurer son succès à l'avenir, alors même que nous nous préparons, en tant qu'organisation de combat, à exploiter à fond les capacités de notre future flotte. Afin de parvenir, au sein de cette institution, à un équilibre entre les défis qui nous sont actuellement posés, et les défis que nous allons être amenés à relever à l'avenir, nous nous sommes penchés de près sur nos structures en vue de leur optimisation afin de pouvoir en même temps reconstituer notre flotte et former les équipages dont elle a besoin.

À brève échéance, la question des équipages restreint sans nul doute notre liberté d'action. Il nous manque en effet des officiers et des matelots, particulièrement dans les grades intermédiaires et supérieurs, dont les aptitudes et le savoir-faire sont recherchés non seulement dans les forces armées, mais également par le secteur privé. L'année dernière, nous avons atteint nos objectifs en matière de recrutement. Cela a marqué un rétablissement de la situation après plusieurs années successives de baisse, alors même que les Forces canadiennes, dans leur ensemble, augmentaient leurs effectifs. Si nous avons pu y parvenir, c'est uniquement en raison des efforts constants de tout le ministère et j'en profite pour saluer tous ceux qui y ont participé. J'ai donc des raisons de me montrer, à certains égards, optimiste car ces efforts vont être maintenus. Il va nous falloir une bonne partie des deux prochaines années pour reconstituer nos effectifs navals dans les divers métiers de la mer. Nous ne pouvons pas nous permettre de relâcher nos efforts de recrutement.

[Français]

Comme vous le savez, notre marine célèbre cette année son premier centenaire de service au Canada. Et dans un pays aussi jeune que le nôtre, le centenaire de toute institution nationale constitue un événement important.

[Traduction]

Nous sommes très fiers de ce qu'ont fait nos prédécesseurs en temps de paix comme en temps de guerre pour aider le Canada à occuper une place honorable dont le concert des nations. On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, mais je sais que la Stratégie

with the *Canada First* Defence Strategy I have a priceless opportunity to bequeath to our successors a better navy than the one we inherited. That is precisely what we need to get on and do. Thank you very much. I would be delighted to take your questions.

The Chair: Thank you, Vice-Admiral McFadden. It is nice to hear these optimistic words that things are going well. We will have questioning from all of our members here. We begin, as we always do, with the deputy chair of the committee.

Senator Dallaire: Admiral, has the introduction of the C-17 fleet taken pressure away from the navy to have a role or advance the capabilities of strategic lift of the army?

Vice-Admiral McFadden: Has it been taken away from? No, but we need to ensure we have the capability across the whole of the Canadian Forces to do the strategic lift as a joint integrated force to deliver effect. There is no doubt that the C-17s substantially increase that. They do not provide heavy lift capability. There is no doubt that today 90 per cent of things that move in this world, if they are to be transported internationally, move by sea. It is more efficient. You can load much more weight and volume. The C-17 certainly helps with a rapid strategic deployment over long distance, but it is not the only thing that is required to be able to both develop and sustain the deployment of the Canadian Forces.

Senator Dallaire: Is there disconnect in our ability to rapidly deploy but not necessarily sustain the deployment because our naval strategic lift is not there to do that? The actual capability is moved off to the right.

Vice-Admiral McFadden: Sir, I would like more ability to have strategic lift. To do that, I need to move into a fleet replacement program. I have a plan to move into a fleet replacement program, but we need to get on and do it.

Senator Dallaire: I will not go into the naval reserve and the manning of the Kingston class and problems there. However, do you see a responsibility that the navy has with its ship designs and its requirements to encourage a synergy in Canadian maritime industry in shipbuilding and sustaining shipbuilding in this country?

Vice-Admiral McFadden: Absolutely. I made a comment about my excitement about the potential to have a shipbuilding strategy in Canada that builds ships in a fundamentally different way. I think I commented upon boom, bust and echo. We have traditionally built ships in this country — for example, the Halifax class. I am biased, but she is still one of the finest frigates in the world, and some of them are between 15 and 20 years old now. When that ship rolled off the line, we undoubtedly built the best frigate in the world. However, we built all 12 of them in a reasonably short period of time. The consequence of that boom is that 15 and 20 years later, they all get old as a group. Today I see the echo of that boom. All of them will need to come off-line in a

de défense *Le Canada d'abord* m'offre une précieuse occasion de léguer à nos successeurs une marine supérieure à celle dont nous avons nous-mêmes hérité. C'est essentiellement là notre tâche. Je vous remercie. C'est très volontiers maintenant que je répondrai à vos questions.

La présidente : Merci, vice-amiral McFadden. Je suis ravie de votre optimisme et heureuse de constater que tout se passe correctement. Les membres du comité ont tous des questions à vous poser et nous allons commencer, comme toujours, par notre vice-président.

Le sénateur Dallaire : Amiral, l'entrée en service des nouveaux C-17 soulage-t-elle la marine, en renforçant les capacités de transport stratégique de l'armée?

Vam McFadden : Cela a-t-il pour effet de réduire notre rôle? Non, mais il nous faut faire en sorte que l'ensemble des Forces canadiennes dispose de moyens de transport stratégique dans le cadre d'une force interarmées intégrée capable d'obtenir les résultats voulus. Il ne fait aucun doute que les C-17 renforcent en cela sensiblement nos moyens. Je précise que ces appareils ne peuvent pas assurer le transport de charges lourdes, mais il ne fait aucun doute qu'à l'heure actuelle 90 p. 100 des choses qui doivent être transportées d'un pays à un autre sont expédiées par voie maritime. C'est le moyen le plus efficace. Les navires ont une capacité de chargement beaucoup plus importante. Les C-17 renforcent manifestement nos capacités de projection rapide sur de longues distances, mais ce n'est pas la seule chose qui compte en matière de déploiement et de maintien de nos troupes en campagne.

Le sénateur Dallaire : Est-ce à dire que nous avons les moyens d'effectuer des déploiements rapides, mais, en raison de l'insuffisance de nos moyens de transport maritime stratégiques, pas nécessairement ceux d'appuyer ce déploiement? Y a-t-il un certain déséquilibre au niveau de nos moyens de transport?

Vam McFadden : Je souhaiterais en effet, sénateur, pouvoir renforcer nos moyens de transport stratégique. Il nous faudrait pour cela un programme de renouvellement de la flotte. J'ai dressé un plan à cet effet, mais encore faut-il le mettre en oeuvre.

Le sénateur Dallaire : Je ne souhaite pas aborder la question de la Réserve navale et des problèmes qui se posent au niveau des équipages des bâtiments de la classe Kingston en raison d'effectifs insuffisants. D'après vous, cependant, la conception des unités navales et les besoins de la marine devraient-ils contribuer à une synergie avec le secteur des constructions navales au Canada afin de soutenir cette industrie?

Vam McFadden : Tout à fait. J'ai exprimé tout à l'heure l'enthousiasme que m'inspire l'idée d'une stratégie canadienne en matière de constructions navales qui opèrerait pour un processus de construction fondamentalement différent. J'ai fait allusion à cette alternance de forte expansion et de récession. Nous avons, au Canada, une tradition à cet égard et c'est à cela que nous devons, par exemple, les bâtiments de la classe Halifax. Je suis sans doute partial, mais ces frégates demeurent parmi les meilleures au monde, certaines d'entre elles ayant maintenant 15 ou 20 ans. À sa sortie des chantiers navals, c'était sans aucun doute la meilleure frégate au monde. Nous en avons construit 12 dans des délais assez rapprochés, ce qui fait que 15 à 20 ans plus tard, elles atteignent

fairly compressed period of time to go through the modernization and the life extension program so I can get another 15 or 20 years out of them.

I absolutely support us engaging in a conversation that would allow us to look fundamentally at the way we do that. I think we have before us an opportunity that, if not unique, certainly does not present itself very often, perhaps once in a generation. The *Canada First* Defence Strategy actually lays out tens of billions of dollars for, from a navy's perspective, some 25 ships, more with the Coast Guard, over a 20-year build program. That is quite an order book. That order book allows for a conversation between government and industry that is not simply predicated upon one specific project, the Halifax class, Joint Support Ship, Arctic/Offshore Patrol Ship, or Canadian Surface Combatant. The ability to have a road map upon which you can have the type of discussion about building a sustainable, strategic shipbuilding and support capacity in this country is why those discussions are ongoing extensively at the moment. I am a big fan.

Senator Dallaire: Do we have the capability or should we of building nuclear-powered submarines?

Vice-Admiral McFadden: Nuclear-powered submarines are not in the *Canada First* Defence Strategy. They would be an extraordinarily expensive asset. I think we found that out the last time we looked at that program. Nuclear power would require a fundamental reassessment of how much money was spent broadly on defence for the whole country. Would this country have the capability to do so? I may be Pollyannaish, but I think if this country set its mind on building them, we would build them. However, it would be extraordinarily expensive.

Senator Segal: My question is not about the Canadian navy. I realize you will be troubled by that, but I will get you into other waters, waters in which we have national interests.

With respect to the ramp-up of the Chinese, the People's Liberation Army Navy has been quite substantial in the last period of time. There is also a commitment by our Russian friends to an enhanced military presence in the Arctic with respect to their re-entry into the Mediterranean and the establishment of new bases perhaps in places like Syria and the Ukraine, which all suggests that the general mission of our navy in context with its allies and alliances will become at least more complex, without presaging the nature of political or other conflicts that may emerge.

If any government were to say to you that they think the present strength of the Canadian Forces is insufficient and therefore the size of the navy is insufficient and they wanted to go to 150,000 members of the Armed Forces by their one hundred and fiftieth anniversary, which is 2017 — which I think would

toutes à peu près en même temps un certain âge. C'est ce que j'appelle l'écho de cette période d'expansion. Elles vont toutes devoir être retirées du service dans un délai encore une fois assez rapproché afin de subir des travaux de modernisation et de prolongation de la durée de vie qui leur permettra de demeurer en service encore 15 ou 20 ans.

Je suis tout à fait favorable à la tenue d'un exercice de réflexion approfondi sur ce dossier. En effet, cela nous offre une occasion qui n'est peut-être pas unique, mais qui ne se présente pas souvent. Une fois peut-être à chaque génération. La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* prévoit, sur 20 ans, des dizaines de milliards de dollars pour la construction de quelque 25 bâtiments de la marine, et plusieurs autres pour la Garde côtière. C'est en effet tout un programme. Ce carnet de commandes ouvre la voie, entre le gouvernement et les constructeurs, à des pourparlers qui ne visent pas uniquement un projet précis, tel que les bâtiments de la classe Halifax, le Navire de soutien interarmées, le Navire de patrouille extracôtiers/de l'Arctique, ou les bâtiments de combat de surface du Canada. Il ouvre en effet la voie à des discussions qui concernent le développement ici au Canada d'une capacité stratégique de constructions navales avec toutes les activités connexes que cela suppose. J'en suis tout à fait partisan.

Le sénateur Dallaire : Avons-nous les moyens, ou devrions-nous acquérir les moyens de construire des sous-marins à propulsion nucléaire?

Vam McFadden : Les sous-marins à propulsion nucléaire ne sont pas prévus dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Il s'agit, précisons-le, de bâtiments extrêmement coûteux. C'est ce que nous avons constaté la dernière fois que nous avons envisagé de lancer un tel programme. Pour s'embarquer dans un tel projet, il nous faudrait d'abord réviser, de manière fondamentale, l'affectation des crédits de défense dans l'ensemble du pays. Le Canada aurait-il les moyens de construire de tels bâtiments? Je suis peut-être trop optimiste, mais je considère que si nous souhaitions le faire, nous y parviendrions. Cela exigerait cependant un énorme effort financier.

Le sénateur Segal : Ma question ne concerne pas la marine canadienne. Cela va peut-être vous gêner, mais j'aimerais vous attirer dans d'autres eaux, dans des eaux cependant dans lesquelles notre pays a des intérêts.

En ce qui concerne la montée en puissance des forces chinoises, la marine de l'Armée populaire de libération a fait, ces derniers temps, des efforts considérables. Nos amis russes ont également entrepris de renforcer leur présence militaire dans l'Arctique, de prendre pied en Méditerranée et de se constituer de nouvelles bases dans des pays tels que la Syrie et l'Ukraine. Tout cela donne à penser que la mission générale confiée à notre marine, de concert avec nos alliés, va devenir à tout le moins plus complexe, même si l'on fait abstraction des conflits, politiques ou autres, susceptibles de naître.

Si un gouvernement vous disait qu'il estime que les effectifs des Forces canadiennes sont actuellement insuffisants et que la taille de notre marine, notamment, est insuffisante et qu'il conviendrait, d'ici le 150^e anniversaire de nos forces armées, c'est-à-dire d'ici 2017, de porter ses effectifs à 150 000 personnes, soit une

imply almost a 40 per cent increase in your complement — and if they were to tell you they have the budget and will provide the investment necessary for the platforms, do you have the capacity now, in your judgment, within your command structure, to say “Ready, aye, ready?”

Vice-Admiral McFadden: This navy grew from 1939 to 1943 at a rate that was exponential, I think beyond what anyone thought was possible, but it was under wartime conditions and a crisis that the entire nation devoted itself to. Could we see a 40 per cent increase over a 50-year period? Absolutely.

I suppose, if you would let me, I would re-characterize the question to some degree. I do not think it is simply the growth of the People's Liberation Army Navy or the growth of military capability by Russia in the Arctic and other parts of the world. I commented and fundamentally believe that we will see ocean politics move to the centre of the issues we need to address in the 21st century. I have no doubt that the needs of this country for a navy will grow in the 21st century. If someone asked me whether I thought the navy needs to grow in size above its establishment, I would say the 21st century will answer that question by saying “yes.”

The interest in which Canadians certainly have quite an emotional understanding is our own High Arctic, but the Arctic is simply a parable for many things that will happen in the 21st century as we work through what has been more change in the legal regime governing the oceans in the last 30 to 40 years than in the previous 400. The United Nations Convention on the Law of the Sea affords legal authority and exclusive economic jurisdiction to coastal states, extending that jurisdiction further and further onto the oceans than had ever been the case before that law came into play. The ocean space over which that jurisdiction extends is of greater and greater importance to humankind.

Most people in this world get their protein from fish. There is value, not just in monetary terms but to be able to sustain what we are seeing as the movement of more and more people from the hinterland of nations to the coastal regions, which are coming under greater pressure as a result of those demographic shifts and becoming more dependent upon what we would call the littoral zone, the coastal areas. People need to have access to that type of resource and to energy resources. I suppose it is the next step down from food resources, but it is still extraordinarily important for the development of nations. A whole bunch of that is within the grasp of coastal states to establish jurisdiction. In some cases, ourselves included, as we establish those zones of regulatory authority, we will have disagreements with our neighbours.

I think what I am seeing evolve in the Arctic is a means whereby those differences of opinion can be legally resolved. You can have a conversation with the states in the Arctic, even though formerly the Soviet Union and the other nations would have been

augmentation de presque 40 p. 100 par rapport à leur état actuel, et que l'on vous disait que les crédits budgétaires pour ce faire seraient dégagés pour l'acquisition des nouvelles plates-formes, seriez-vous en mesure, compte tenu de la structure de commandement, de répondre : « Oui, capitaine »?

Vam McFadden : De 1939 à 1943, notre marine s'est développée de manière exponentielle, beaucoup plus rapidement qu'il ne semblait possible. Nous étions en guerre et la nation tout entière a participé à l'effort. Pouvons-nous envisager une augmentation de 40 p. 100 en 50 ans? Sans nul doute.

Je voudrais, si vous me le permettez, modifier quelque peu les paramètres de votre question. Ce qui nous concerne, ce n'est pas simplement le développement de la marine de l'Armée populaire de libération, ou l'augmentation des moyens militaires déployés par la Russie dans l'Arctique et d'autres régions du monde. J'ai déjà dit, et je crois profondément que les enjeux maritimes vont prendre une importance croissante parmi les problèmes que nous allons devoir régler au XXI^e siècle. Je n'hésite pas à dire qu'au XXI^e siècle notre pays aura de plus en plus besoin de recourir à sa marine. Si l'on me demandait si je pense que la marine va devoir, au XXI^e siècle, accroître ses effectifs par rapport à ce qu'ils sont actuellement, je répondrais que oui.

Les Canadiens comprennent viscéralement les intérêts qu'a notre pays dans nos régions de l'Extrême-Arctique, mais l'Arctique est en fait une sorte de métaphore de tout ce qui va se produire au XXI^e siècle alors que nous intégrons les changements que le régime juridique des océans a subis au cours des 30 ou 40 dernières années, changements beaucoup plus profonds que ceux qui s'étaient produits ce qui s'était passé au cours des 400 ans précédents. La Convention des Nations Unies sur le droit de la mer reconnaît aux états côtiers une zone économique exclusive, et les compétences s'y rattachant s'étendent à des zones de plus en plus grandes au large des côtes. Les espaces maritimes relevant des compétences des états côtiers sont de plus en plus vastes et revêtent pour l'humanité une importance croissante.

La majeure partie de la population de la terre tire ses protéines des ressources halieutiques. Outre la valeur monétaire de ces ressources, il ne faut pas perdre de vue que de plus en plus de monde se déplace des régions intérieures vers les côtes et qu'en raison de ces mouvements de population et du nombre croissant de personnes qui dépendent des régions littorales, celles-ci sont soumises à des pressions de plus en plus fortes. Les populations entendent avoir accès à ces ressources, et aussi à des ressources énergétiques. Ces dernières ne sont peut-être pas tout à fait aussi vitales que les ressources alimentaires, mais elles revêtent tout de même, pour le développement national, une importance fondamentale. Les divers États souhaitent donc étendre à une bonne partie de ces ressources leurs compétences nationales. Dans certains cas, les efforts en vue de soumettre ces zones à une réglementation nationale, entraîneront des différends entre pays voisins. Cela vaut pour le Canada.

Je pense constater dans l'Arctique la mise en place progressive de moyens permettant de régler ces différends. Le dialogue entre les États de l'Arctique est possible, bien que l'Union soviétique et les autres États de la région aient été des adversaires idéologiques.

on opposite sides of an ideological divide. I have watched the Norwegians and the Russians achieve agreement on a maritime boundary dispute they discussed for 40 years, both sides using the United Nations convention as the means by which their lawyers argued their case to find a bilateral agreement.

There are not many other places in the world where the pressures are not even higher than we have in our own Arctic. Imagine trying to see that occur in Southeast Asia, in the vicinity of the Spratly Islands where there are believed to be some substantial energy and gas reserves, where five nations claim the same amount of water. There and in other places where historic levels of animosity continue, those disputes will need to be reconciled.

I do not forecast resource wars without end, but there is no doubt that the pressures upon that environment are going up. It is not only in our own ocean estates, the area over which we claim jurisdiction. Canadians have seen disputes that Canada has been engaged in. I think that with the pressures in other parts of the world, when you add not just historic animosities but failed and failing states that cannot have the capacity to establish their own jurisdiction — and we are watching ocean environments being pillaged in many parts of this world — there will be more pressure upon the ocean estates, and Canada will engage not only in our own estates but also in the world, because a regulated ocean is in our essential interests. I think the navy will be bigger in the 21st century, yes.

Senator Manning: I want to thank you for your service to our country and all the men and women in uniform.

I am interested in and I agree with your comments regarding the 21st century. It certainly brings me to the question of recruitment. I am delighted that in your comments you spoke about meeting your targets last year. Before you, the Chief of the Land Staff said the army has reached its targets as well. As a matter of fact, it is hitting close to 100 per cent.

As you are getting into the new year now, how are things looking? Are any new ideas or plans being put forward to increase your members in the navy? I know it is early on in the year, but maybe you can enlighten us on how things are looking this year.

Vice-Admiral McFadden: We are off to a good start. I have established no higher priority than recruitment and retention. I do not think the numbers we were talking about were generally understood, nor that we had been in decline in the navy. Just for comparison, 8,500 people is the full size of the Canadian navy regular force. Even what sound like relatively small numbers will have a substantial effect upon a force that size.

J'ai vu les Norvégiens et les Russes s'entendre au sujet d'une frontière maritime sur lesquelles ils s'étaient opposés pendant 40 ans, les deux États invoquant la convention des Nations Unies et leurs avocats présentant leurs arguments respectifs en vue d'un accord bilatéral.

Il n'existe pas beaucoup de régions dans le monde où les pressions ne sont pas plus fortes encore que dans nos régions de l'Arctique. Imaginez ce type de scénario en Asie du Sud-Est, près des îles Spratly qui recèlent, pense-t-on, d'importantes réserves gazières et pétrolières et où cinq pays revendiquent le même espace maritime. Il faudra bien, là, et dans d'autres régions où persistent d'anciennes rancunes, parvenir à un règlement.

Je ne dis pas que les États vont se livrer une guerre à outrance pour la possession de ces ressources, mais il ne fait aucun doute que les ressources font l'objet de pressions croissantes. Cela ne vaut pas seulement pour les espaces maritimes, à l'égard desquels nous revendiquons une compétence nationale. Les Canadiens ont assisté à plusieurs différends auxquels le Canada a été partie. Mais je pense que, compte tenu des pressions qui se manifestent dans d'autres régions du monde, et où interviennent non seulement d'anciennes rancunes, mais également l'action d'États en déliquescence qui n'ont pas eux-mêmes les moyens d'exercer leurs compétences — force est de constater que dans l'environnement maritime fait l'objet d'une exploitation à outrance —, les océans seront soumis à des pressions croissantes et le Canada devra non seulement veiller à ses propres espaces maritimes, mais également intervenir ailleurs, car il est dans son intérêt de voir un certain ordre régner sur les océans. Donc, oui, effectivement, nous devons au XXI^e siècle développer davantage notre marine.

Le sénateur Manning : Je tiens à vous remercier des services que vous rendez à notre pays, vous et l'ensemble des personnels de la marine.

Ce que vous avez dit au sujet du XXI^e siècle m'intéresse beaucoup, et je suis d'accord avec vous à cet égard. Cela m'amène à la question du recrutement. Je suis ravi de vous entendre dire que, l'année dernière, vous avez, en matière de recrutement, atteint vos objectifs. Le chef d'état-major de l'Armée de terre avait tout de suite avant dit la même chose en ce qui concerne l'armée. Les effectifs actuels correspondent presque à 100 p. 100 aux effectifs théoriques.

Comment les choses se présentent-elles pour l'année qui vient? Avez-vous de nouvelles idées ou de nouveaux projets en vue d'augmenter les effectifs de la marine? Je sais que l'exercice financier vient juste de commencer, mais vous pourriez peut-être nous dire quelque chose de ce qu'on prévoit.

Vam McFadden : Nous avons pris un bon départ. Rien n'est plus important pour nous que le recrutement et la conservation des effectifs. Je ne pense pas que les gens soient vraiment au courant des chiffres que je vous ai cités tout à l'heure, ou savent que nous avions accusé une chute des effectifs. Je rappelle, à titre de comparaison, que les effectifs des Forces régulières de la marine canadienne s'élèvent à 8 500 membres. Cela étant, une baisse même faible, peut avoir de sensibles incidences.

Since the middle of the last decade, we have been setting targets for our intake plans of 800 and 700, and we were failing to meet those. We did not fail to meet them by big numbers, but when we set a target of 800, we achieved 700. The next year we set a target for 700 and we made 600. The problem is that we dug a hole one shovelful at a time. The only way to fill that hole in is one shovelful at a time.

In the last two years, we set our targets not at 700 or 800 but at 1,100 and 1,200. Last year, for the first time, we exceeded that target. I am optimistic, but I am optimistic because I know we started to fill in that hole. We need to keep doing it.

What initiatives do we have under way? I have been absolutely shameless in making use of the centennial activities to be able to get the navy in front of Canadians, because I do not think Canadians know enough about their navy. That has been an opportunity for us to talk about it and to explain to Canadians what their navy is about. It also gives us an opportunity to explain to our own sailors, who are our best recruiters, why what they do is not discretionary; it is essential for the defence and security of this country, and it will be more so in the future.

There is no doubt the centennial has afforded us a stage. Yes, I think it is appropriate to commemorate the navy; I think it is appropriate to recognize from whence we came, but it is also an opportunity I will not miss to explain to Canadians what they have and why they need to care about it. They need to do more than simply care about it; they need to talk about their sons and daughters joining that institution.

A large part of it has been outreach. I bring a sailor home now from a deployment to the far end of the earth and he visits his high school. He talks about it. At a personal level, we connect. The commanding officers of the ships go out and talk about what they do and why. We are sending ships into the Great Lakes. One of the difficulties with a Canadian Forces recruiting methodology has been that the navy got a little bit lost. When you go into a recruiting centre and see a sergeant with his third tour in Afghanistan, you cannot help but be impressed. I needed to find the resources to put sailors into those recruiting centres and talk about what the navy was doing, as well.

There are the issues of resourcing it, talking about it, choosing to make choices, even though money is tight — it is always tight — to pay for that Great Lakes deployment and put a ship into the lakes to connect with a part of the country that is a long way from the coast. Often the people there do not know they can connect to the coast. However, when you see a ship sitting in Toronto, you know that.

Depuis le milieu de la dernière décennie, nous nous étions fixé un objectif de recrutement de 800 ou 700 nouvelles recrues que nous ne parvenions pas à atteindre. L'écart n'était pas très important, mais si notre objectif était de 800 nouvelles recrues, nous en obtenions 700. L'année suivante nous nous sommes fixé un objectif de 700 nouvelles recrues et nous en avons obtenu 600. La situation s'aggravait chaque année. La seule solution était de, chaque année, combler un peu plus le déficit.

Ces deux dernières années, nous ne nous sommes pas fixé un objectif de 700 ou 800 nouvelles recrues, mais de 1 100 et de 1 200 respectivement. L'année dernière, pour la première fois, nous avons dépassé notre objectif. Si je suis optimiste, c'est parce que je sais que nous avons commencé à combler notre déficit. Il suffit maintenant de persévérer.

Quelles initiatives avons-nous lancées? Je n'ai pas hésité à saisir l'occasion du centenaire pour familiariser les Canadiens avec leur marine, qu'ils ne connaissent pas suffisamment. Cela nous a donné l'occasion d'en parler et d'expliquer aux Canadiens ce qu'est leur marine et ce qu'elle fait. Cela nous a également donné l'occasion d'expliquer à nos propres marins, qui sont aussi nos meilleurs agents de recrutement, que la mission de la marine n'a rien de facultatif, qu'elle est essentielle à la défense et à la sécurité de notre pays et que cela sera encore plus vrai à l'avenir.

Il ne fait aucun doute que ce centenaire nous a offert une belle occasion. Il me paraît tout à fait indiqué de commémorer la marine. C'est, selon moi, une bonne chose que de reconnaître ses origines, mais cela nous offre également une occasion à ne pas manquer d'expliquer aux Canadiens ce qu'ils ont et pourquoi il leur faut l'entretenir. Non seulement doivent-ils être attachés à leur marine, mais encore devraient-ils encourager leurs fils et leurs filles à s'y engager.

Une grande partie de nos efforts ont été consacrés aux relations communautaires. Lorsqu'un marin revient au Canada après avoir servi dans une région éloignée du monde, je l'encourage à se rendre dans l'école secondaire où il a fait ses études. Pour raconter ce qu'il a fait. Cela crée des liens personnels. Les commandants de bâtiments de la marine prennent, eux aussi, la parole à diverses occasions pour expliquer ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Nous envoyons aussi certains de nos bâtiments dans la région des Grands Lacs. Une des difficultés que nous posait le mode de recrutement en vigueur dans les Forces canadiennes était que la marine passait un peu inaperçue. Lorsque vous vous rendez dans un centre de recrutement, et que vous rencontrez un sergent qui revient d'une troisième période de service en Afghanistan, vous ne pouvez pas manquer d'être impressionné. Il m'a donc fallu trouver moyen d'affecter des marins à ces centres de recrutement afin qu'ils puissent, eux aussi, expliquer ce que fait la marine.

Il y a aussi le problème du ressourcement qu'il convient d'évoquer, et puis il y a des choix à faire afin d'assumer, malgré les contraintes budgétaires permanentes, les coûts de l'envoi d'un bâtiment dans la région des Grands Lacs pour établir des liens avec une région très éloignée de nos côtes. Il est fréquent que les gens de cette région ne sachent pas qu'ils sont reliés à la côte par des voies navigables. Les gens le constatent, cependant, après avoir vu un de nos bâtiments dans le port de Toronto.

We have five navy recruiting buses that we have paid for that are touring this country. General Leslie said to me, "Now that I have it at the gate of Petawawa, at least Petawawa has a bus service." It is at the gate of Petawawa because, if there are men and women who might well not continue to serve in the army, I would love to see them transfer from one uniform to another. We need to grow our size.

However, it is not just that type of outreach ourselves. I definitely need a particular type of individual. The navy is a very technically sophisticated organization. We have done outreach with the Association of Canadian Community Colleges. That is some 40 colleges and CEGEPs. We have subsidized education programs. I think there are 350 trades for which we will subsidize education, and there are 350 spots a year; of those, 200 are now going to the navy. There are 25 trades across the Canadian Forces to which we will offer recruiting bonuses; 10 of those are in the navy.

We are talking about it and, as important, we are putting our money where our mouth is about actually resourcing recruiting.

The Chair: I will interrupt you there briefly, because Senator Meighen wanted to ask a supplementary.

Senator Meighen: You have partly answered one of the supplementary questions I had, which was about what you are doing to recruit more skilled trades. That has been a historic challenge for you to the extent that, in some people's opinion at least, it limited your ability to put to sea.

What about retention once you have recruited people? How are you doing there, or what is your plan for keeping them?

I have always been an admirer of the navy's ability to effectively use reservists, and the Kingston-class ships are a prominent example. Where do reserves fit into your plan going forward? Have reserves manning the Kingston-class vessel been a success?

Vice-Admiral McFadden: I will address retention first. One of the biggest things I always thought we did not do well enough was telling our sailors how much they meant, not just to us, but to this country. You do not have to tell that to soldiers. You have not needed to tell that to a soldier for a decade. Sailors spend a lot of time under way. There is not a lot of public scrutiny and no cameras out where we have been. Service at sea is a long slog. There are no hills to take. There is no moment of glory. It was no different in the Battle of Atlantic: You started in 1939 and stopped when the war ended. It is a constant engagement all the time.

Nous avons également financé cinq autobus de recrutement qui parcourent le pays au nom de la marine. Le général Leslie m'a dit que ce n'est que depuis que nous avons envoyé un de nos autobus aux portes de la base de Petawawa, que celle-ci dispose d'un service de transports en commun. Nous avons envoyé un de ces autobus à Petawawa, parce que s'il y a des hommes et des femmes qui décident de ne pas rester dans l'armée, j'aimerais les persuader de changer d'uniforme. Il nous faut, en effet, renforcer nos effectifs.

Mais nous ne pouvons pas nous contenter de cela. Il nous faut en effet recruter un certain type d'individu. La marine est une organisation qui repose sur des techniques très avancées. Nous avons donc développé des liens avec l'Association des collèges communautaires du Canada. Cette association regroupe quelque 40 collèges et cégeps. Nous avons souvent subventionné des programmes éducatifs. Nous avons subventionné 350 places dans ces divers collèges, et 200 des intéressés vont s'engager dans la marine. Les Forces canadiennes offrent, en outre, des primes de recrutement à des individus spécialisés dans 25 métiers, dont 10 dans la marine.

Nous étudions la question, mais, ce qui est tout aussi important, c'est que nous nous donnons les moyens d'accélérer le recrutement.

La présidente : Permettez-moi de vous interrompre un moment, car le sénateur Meighen avait une question complémentaire à poser.

Le sénateur Meighen : Vous avez déjà, en partie, répondu à une question supplémentaire que j'entendais vous poser au sujet de vos efforts en vue de recruter des spécialistes de divers métiers. Cela vous posait depuis longtemps des difficultés dans la mesure, où selon certains du moins, cela ne facilitait pas les manoeuvres.

Qu'en est-il de la conservation des personnels spécialisés? Quelle est, à cet égard, la situation, ou bien comment entendez-vous vous y prendre pour qu'ils décident de rester dans la marine?

J'ai toujours admiré l'emploi que la marine sait faire de ses réservistes. Les bâtiments de la classe Kingston en fournissent un bon exemple. Quelle est la place des réservistes dans vos projets d'avenir? L'armement de bâtiments de la classe Kingston par des réservistes a-t-il été un succès?

Vam McFadden : Permettez-moi de vous répondre en premier sur la question de la conservation des effectifs. J'ai toujours pensé qu'un de nos grands défauts était de ne pas vraiment savoir comment faire comprendre à nos marins combien ils sont importants, non seulement aux yeux de la marine, mais de leurs concitoyens. Ce n'est pas là quelque chose qu'il est nécessaire de dire aux soldats. Ça fait 10 ans qu'il n'est plus nécessaire de dire cela aux soldats. Les marins passent beaucoup de temps en mer. Ils ne sont guère sous l'oeil du public, ou sous l'objectif des appareils photos. Le service en mer est un effort qui s'inscrit dans la durée. Il n'y a pas de position ennemie à enlever. Il n'y a pas d'instant de gloire. On a pu le constater lors de la bataille de l'Atlantique engagée en 1939 et où l'on a persévéré jusqu'à la fin de la guerre. C'est un engagement de chaque instant.

To some degree, understanding why they were not discretionary was a part of what we needed to do for retention. By the same token, one of the difficulties of having perhaps a focus upon the immediate output to the exclusion of where you will be in five or ten years is that you are driving people beyond a level that is sustainable. That is what readiness is about. It is ensuring you can answer the mail today and tomorrow.

We have put substantial pressure on the men and women of the Canadian navy. They have carried that. To some degree, however, we need to ensure that is a sustainable process. Nowhere has that pressure been felt more than in the naval reserve.

I would say that we do many things differently in the navy, and how we employ reservists is different. General Leslie was here, so he can correct me if I am wrong. There would be no difference between a regular forces soldier and a reservist in terms of the level of development of an infantry soldier, depending upon the mission and the training you would give them. I am speaking out of my lane now, so perhaps the general will correct me. Someone in the reserves can be substituted for someone in the regular forces.

We are not substitutable between the regular navy and the reserve navy. We made the choice to give the naval reserve a mission set. Twenty years ago, that gave them a real raison d'être. A big part of the homeland security mission, which is how we define it today, was given to the naval reserve, along with the assets to allow them to do that job — the coastal defence forces. It was not just that. It was also port security and port inspection divers. They are extraordinarily sophisticated skill sets, but they are not substitutable.

As we have made the Kingston class busier and busier, there is no doubt that we have been putting pressure on people who volunteer twice. To some degree, they have been working so hard, doing so much sea time, that we have been victims of our own success in that a number of reservists reach a point where they say they are transferring to the regular forces because then they will get some relief from the sea time they are doing.

Senator Manning: I am interested in the Joint Support Ship contract. You said these projects are progressing steadily, each at different stages of development. Could you give us some idea of what stage of development the Joint Support Ship contract is at, in your view?

Vice-Admiral McFadden: There is an ongoing discussion at the moment with respect to a shipbuilding strategy. My desire would be to have the ship as a part of that shipbuilding strategy, and therefore a strategy comes in place. We put a strategic relationship in place between government and industry, and the Joint Support Ship would be one of the ships that go into that program.

Pour améliorer le taux de conservation des effectifs, il fallait donc parvenir à faire comprendre aux gens l'essentielle nécessité de ce que fait la marine. Cela dit, si des considérations immédiates priment trop par rapport aux objectifs à horizon de cinq ou 10 ans, on risque de pousser les exigences au-delà de ce qu'il est possible d'assurer durablement. C'est toute la question de l'état de préparation. Il faut, en effet, non seulement veiller à l'immédiat, mais assurer l'avenir.

Les hommes et les femmes de la marine canadienne ont été mis à dure épreuve. Ils ont su surmonter les difficultés, mais il nous faut aussi assurer la continuité de nos opérations. Les réservistes de la marine ont été particulièrement sollicités.

Je dirais que, dans la marine, beaucoup de choses se font différemment et l'une de ces choses est la manière dont nous employons les réservistes. Le général Leslie a pris la parole devant vous, et pourra dire si je me trompe sur ce point. Selon la mission dont il est chargé, et la formation qui lui est donnée, il n'existe guère de différence entre un fantassin qui fait partie des Forces régulières, et un réserviste. Je sors là de mon domaine, et le général entendra peut-être me corriger. Dans l'armée, donc, un réserviste peut occuper la place d'un membre des Forces régulières.

Or, ce genre de substitution n'est pas possible entre les Forces régulières de la marine et les réserves. Nous avons choisi de confier à la Réserve navale une mission qui lui est propre. Il y a 20 ans, cela lui a donné une véritable raison d'être. Nous avons en effet confié à la Réserve navale, une grande partie des responsabilités en matière de sécurité du territoire national. Nous leur avons donné les moyens de mener à bien cette mission, en l'occurrence les forces de défense côtière. Mais cette mission ne se limitait pas uniquement à cela, car elle comprend également la sécurité portuaire et les plongeurs chargés de l'inspection des ports. Cela exige des compétences extrêmement spécialisées et c'est pourquoi les réservistes et les membres des Forces régulières ne sont pas interchangeables.

Le fait d'avoir multiplié les missions confiées à des bâtiments de la classe Kingston a augmenté les pressions sur ceux et celles qui se sont à nouveau portés volontaires. Ils ont été tellement sollicités, ont passé tellement de temps en mer, que nous sommes dans une certaine mesure victimes de notre propre succès, car bon nombre de réservistes ont décidé de s'engager dans les Forces régulières pour avoir un peu de répit.

Le sénateur Manning : Je m'intéresse au contrat concernant le Navire de soutien interarmées. Vous nous avez dit tout à l'heure que ces divers projets avancent bien, franchissant les diverses étapes de développement. Pourriez-vous nous dire ce qu'il en est du contrat de construction d'un Navire de soutien interarmées?

Vam McFadden : Les pourparlers sont actuellement en cours concernant la stratégie de construction navale. Je souhaiterais que ce navire soit effectivement conçu dans le cadre de cette stratégie, et c'est pour cela que je souhaite la voir adopter. Nous avons instauré, entre le gouvernement et le secteur de la construction navale, des liens stratégiques et le Navire de soutien interarmées s'inscrirait dans le cadre de ce programme.

I think you will appreciate that that program had reached a stage of approval sufficiently well defined. It was cancelled in 2008 because neither of the bids from the two companies was compliant, as a result of cost. In the interim, we have not been sitting on our hands but have been getting to the process of project definition so that we would be able to advance to the stage of direct discussions with industry. The determination is whether that is within the context of a shipbuilding strategy or independently. We would be prepared to do either of those in the short time frame. I would hope to do it in the former.

Senator Banks: I will continue. This was not planned, but Senator Manning has raised an important question. You could buy a Joint Support Ship off the shelf from a number of places. They are proven. They work. It would be a lot cheaper and certainly faster than waiting for the scenario you have described in which we have established a long-term shipbuilding strategy.

This committee was once upon a time on record as saying that with respect to certain immediate needs of the navy, we ought to buy off the shelf. I think it is fair to say — Senator Meighen may want to correct me — that we changed our mind. We have the longest coastline in the world. The question about whether we ought to have a robust navy is a stupid question, given that.

Between the refurbishing of the Coast Guard and its needs, and what you have as needs, it would make sense to put into place a long-term national shipbuilding strategy. The shipbuilders have told us that if you are not going to tell them about a long-term shipbuilding strategy, then they will not rev up a shipyard and hire thousands of people because they cannot, and tell them a few weeks later that because we have finished these 12 ships the work is over now.

The Joint Supply Ship is fundamentally important to the question of lift and delivery of the kind of thing that everyone thinks we will likely see in future conflicts. I should be addressing this question to Commodore Ellis. If you could get a Joint Supply Ship within two years as opposed to an indeterminate, fuzzy, maybe sometime later, what would you do if you had your druthers?

Vice-Admiral McFadden: Perhaps I will start and Commodore Ellis might want to add.

A national shipbuilding strategy for me is not about process; it is about product. We cannot afford to wait longer to move to the actual getting on with these ships.

Your comment that we can go and buy this off the shelf, with all due respect, sir, is wrong. There are ships out there that are doing many things in other people's navies, but your navy operates in the harshest waters in the world. We intend to operate

Vous serez, je pense, d'accord pour dire que ce programme avait été défini de manière satisfaisante. Il a été annulé en 2008, les offres des deux entreprises en lice n'étant pas retenues en raison de leur coût. Dans l'intervalle, cependant, nous ne sommes pas demeurés inactifs, mais avons continué à affiner le projet en vue de pourparlers avec les entreprises concernées. Il reste à décider si ce projet doit être mené de manière indépendante ou s'il doit se situer dans le cadre d'une stratégie de construction navale. Nous sommes disposés à nous ranger à brève échéance à l'une ou l'autre de ces deux solutions. Ma préférence va cependant à la première.

Le sénateur Banks : Je prends la suite. Cela n'était pas prévu, mais la question qu'a soulevée le sénateur Manning me paraît importante. Plusieurs sources vous permettraient d'acquiescer un Navire de soutien interarmées prêt, si l'on peut dire, à prendre la mer. Il s'agit de bâtiments qui ont fait leurs preuves. Cela coûterait beaucoup moins cher et prendrait beaucoup moins de temps que la solution que vous venez d'évoquer et qui consiste, au préalable, à adopter en matière de constructions navales, une stratégie à long terme.

En ce qui concerne les besoins immédiats de la marine, notre comité s'était naguère déclaré en faveur de l'achat de navires prêts à prendre la mer. Le sénateur Meighen souhaitera peut-être me corriger sur ce point, mais je pense pouvoir dire que nous avons changé d'avis depuis. Nous avons les côtes les plus longues du monde et, cela étant, on ne saurait mettre en cause la nécessité d'une marine dotée de tous les moyens nécessaires.

Étant donné les besoins de la Garde côtière en matière de nouveaux bâtiments et de remise en état de certains de ses navires, et des besoins analogues de la marine, il semble en effet préférable d'adopter, pour les constructions navales, une stratégie nationale à long terme. Les constructeurs de navires ont affirmé que si l'on n'adopte pas ce domaine, une stratégie à long terme, ils refuseront de relancer l'activité d'un chantier naval et d'engager des milliers d'ouvriers si c'est pour s'entendre dire, quelques semaines plus tard, qu'avec l'achèvement du dernier des 12 navires prévus, il n'y aura plus de travail.

Le Navire de soutien interarmées revêt une importance essentielle au niveau de nos capacités de transport maritime compte tenu des besoins qui se manifesteront à l'avenir en raison des conflits susceptibles d'éclater. C'est une question que je devrais poser au commodore Ellis. Pour quelle solution opteriez-vous, si vous aviez le choix entre l'acquisition, disons dans les deux ans, d'un navire de soutien interarmées et l'éventuelle construction d'un bâtiment du même type à une date ultérieure, dans un avenir qui demeure imprécis?

Vam McFadden : Permettez-moi de répondre et le commodore Ellis souhaitera peut-être ajouter à cela ses observations.

Dans une stratégie nationale de construction navale, l'important ce n'est pas, selon moi, le processus engagé, mais le résultat obtenu. Nous ne pouvons guère nous permettre d'attendre plus longtemps la mise en chantier de ces navires.

Vous avez tort, me semble-t-il, en ce qui concerne la possibilité d'acquiescer un navire standard prêt à prendre la mer. Les marines des différents pays ont mis en service divers types de bâtiments, mais je tiens à préciser que votre marine évolue dans un

more in waters that are even harsher, at distances even in our own ocean state that are of an order of magnitude different from anyone else and that will be in an environment that is frigid cold even if the water has not frozen over.

I watch lots of product out there. We are not trying to solve any general problem different from what many other globally deployable navies are looking at, but if all I wanted to do is operate in low latitudes, in what would be fairly benign environmental conditions, there is more choice. I do not want that ship just to be able to go to the Persian Gulf.

Senator Banks: Do you want a Joint Supply Ship that is ice capable?

Vice-Admiral McFadden: No, I want a ship that certainly has the ability to operate in freezing cold temperatures. It is not just whether the water has frozen over, but whether the outside water temperature is one or two degrees and whether there are air conditioning systems in that ship. Many of them are built for much more benign environments than your navy operates in on an ongoing basis. February in the North Atlantic, on the Grand Banks, is as harsh a place as anywhere on earth. To say there is a store I could go to and simply take things off the shelf is wrong. There will be unique Canadian requirements that we need to make sure that ship is capable of operating in the environments we actually put it in.

Senator Banks: Not to put too fine a point on it, would it not be a practicality to consider taking — to use the best example — the American versions, of which there are a couple, and adapt them to the specific needs you are talking about, rather than starting over from ground zero?

Vice-Admiral McFadden: The Americans have under way oilers that are not run directly by their navy. The Americans continue to have a force that is big enough to be able to do an oiler amphibious support ship, and theirs, such as *Iwo Jima*, are capable of amphibious assault, for assured access across the beach against a threat that you would need to be able to remove. That is not in the *Canada First* Defence Strategy. That would be a level of amphibious capability that would require a fundamental change of the things we are looking at.

What we have is an operational sustainment capability. To be able to maintain on station for long periods of time, our ships require you to take the gas station and your logistic support out into the area where you are going to operate. That is an under way operational sustainment capability.

The Chair: Before you move on, would you like to have Commodore Ellis make a comment on this, or are you happy with that?

Vice-Admiral McFadden: I would.

environnement maritime qui est parmi les plus rudes au monde. Or, nous entendons naviguer dans des eaux encore plus difficiles et plus froides, et à des distances qui, ne serait-ce que dans nos propres zones maritimes, sont beaucoup plus grandes que celles où sont appelées à évoluer d'autres marines nationales, et cela demeure vrai même lorsque nous n'avons pas à naviguer dans un océan de glaces.

J'ai étudié de nombreux types de navires. Ce n'est pas dire que nous soyons vraiment confrontés à des problèmes différents de ceux auxquels doivent faire face d'autres marines nationales susceptibles d'être envoyées, elles aussi, dans n'importe quelle région du monde, mais les choix seraient plus aisés si nous souhaitions simplement naviguer dans les basses latitudes où les conditions sont moins rigoureuses. Je ne souhaite pas mettre en service un navire qui ne serait capable de naviguer que dans le golfe Persique.

Le sénateur Banks : Voulez-vous un navire de soutien interarmées qui soit capable de naviguer dans les glaces?

Vam McFadden : Non, je veux qu'il soit capable d'évoluer par des températures extrêmement basses. La question ne se pose pas seulement au niveau des glaces, mais aussi lorsque la température atteint un ou deux degrés et que les navires doivent être climatisés. De nombreux navires, en effet, sont conçus pour évoluer dans des milieux maritimes beaucoup plus doux que ceux qu'affrontent en permanence les unités de votre marine. En février, les conditions dans l'Atlantique Nord et les Grands Bancs de Terre-Neuve sont extrêmement dures. Il est, par conséquent, inexact de dire qu'il y a un fournisseur chez qui on pourrait se procurer un bateau standard prêt à prendre la mer. Les bâtiments de notre marine doivent posséder des qualités tout à fait particulières afin de pouvoir naviguer là où il nous faut opérer.

Le sénateur Banks : Mais, sans vouloir épiloguer, ne pourrait-on pas envisager, par exemple, la version américaine de certains bâtiments — il en existe plusieurs — et les adapter aux besoins précis dont vous venez de nous parler, au lieu de tout reprendre dès le début?

Vam McFadden : Les Américains emploient des ravitailleurs qui ne relèvent pas directement de leur marine de guerre. Leur marine a les moyens de construire un pétrolier-ravitailleur de soutien logistique aux opérations amphibies et l'*Iwo Jima*, par exemple, est capable de participer à des attaques amphibies, c'est-à-dire d'aborder sur une plage pour contrer une menace que l'on veut supprimer. Ce genre d'opération ne fait pas partie de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Il nous faudrait, pour acquérir de tels moyens amphibies, revoir fondamentalement notre doctrine maritime.

L'important pour nous est le soutien opérationnel. Afin de pouvoir demeurer en station pendant de longues périodes, il nous faut pouvoir assurer le ravitaillement en carburant et le soutien logistique. C'est ce qu'on entend par soutien opérationnel en mer.

La présidente : Avant de passer à une autre question, voulez-vous que le commodore Ellis ajoute quelque chose à ce que vous venez de nous dire?

Vam McFadden : Oui, tout à fait.

It is not quite as simple as buying one off the shelf. Having said that, it is about product, not process. I need to move. Those ships are 40 years old.

Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, Director General Maritime Force Development, National Defence: There is not much for me to add. You have covered most of the ground. I would like to echo again that there are some unique factors in our operating environment, and it is not just about where we operate but also getting through our ocean areas to get there, even if it is international. There are Canadian environmental regulations. There are all kinds of unique things that invariably mean that anything that as a starting point was in the ballpark on military off the shelf would need to be adapted anyway.

Certainly, as part of our research, we look at what is out there and what is building. Of course, we get many representations from industry, which invariably will offer their wares and will provide an insight into where they think they are going.

Overall, it would be great if it were that simple, but my four years in this business — I am not a procurement expert, but more a requirements expert — has led me to the conclusion that it is really not that simple.

Senator Banks: My question was based on misinformation provided by those offerings, for which I apologize.

Vice-Admiral McFadden: It does not mean that we are not examining military off the shelf. We need to know what is in the store, but it is not quite as simple as going to the store and buying something.

[Translation]

Senator Pépin: I know we have invested in our navy in recent years. I also know that the chief of military personnel is responsible for families. Of those amounts invested in our navy, what amount has gone to families and in what form? Has it improved their quality of life?

Vice-Admiral McFadden: I do not know what amounts have been distributed to the navy. As General Leslie said, this is definitely a very important initiative for the Chief of Staff at National Defence.

[English]

The support of the family is extraordinarily important to us. To some degree, it is how we have needed to live our life, not just in the deployment phase. As a matter of course sailors serve at sea, which means the separation from family, although it is not permanent, is an integral part of service in the navy. Our training ground is not on the base. Our training ground is leave the base and go out onto the ocean, and that is where we train. Every time I went to sea, to tell you the truth, my wife did not really care too

La solution n'est pas aussi simple que le donnerait à penser l'idée d'acquiescer à un bâtiment standard. Je rappelle que l'important n'est pas la procédure employée, mais bien le résultat final. Nous allons devoir aller de l'avant. Ces navires ont déjà 40 ans.

Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, directeur général, Développement de la Force maritime, Défense nationale : Je n'ai pas grand-chose à ajouter à cela. Vous avez déjà approfondi la question. Je tiens tout de même à préciser que nous opérons dans un environnement très particulier, mais, où que nous opérons, il nous faut traverser nos zones maritimes pour y arriver même s'il s'agit d'eaux internationales. Il faut tenir compte aussi de la réglementation canadienne en matière environnementale. Il existe donc tout un ensemble de considérations qui font que, même dans l'hypothèse où nous acquerions un bâtiment standard, il y aurait toutes sortes de modifications à y apporter.

Il est clair que, dans le cadre de nos études, nous nous penchons sérieusement sur ce qui se fait ailleurs. Les divers chantiers navals nous présentent des dossiers et nous offrent leurs équipements et cela nous permet de nous tenir au courant de ce qui se fait ailleurs.

Ce serait formidable si les choses étaient aussi simples que cela, mais après quatre ans dans ce domaine — je ne suis pas, en effet, spécialiste des achats militaires, mais plutôt des besoins en matériel militaire — force est de constater que les choses ne sont pas aussi simples que cela.

Le sénateur Banks : Ma question était fondée sur des renseignements inexacts concernant les offres faites par certains chantiers navals et je m'en excuse.

Vam McFadden : Cela ne veut pas dire que nous écartons systématiquement les équipements militaires déjà disponibles. Il nous faut, en effet, rester au courant de ce qui se fait ailleurs, mais j'insiste bien sur le fait qu'on ne peut pas tout simplement faire le tour des salles d'exposition et acheter ce dont on a besoin.

[Français]

Le sénateur Pépin : Je sais que nous avons investi dans nos forces navales ces dernières années. Je sais également que le chef du personnel militaire est responsable de ce qui touche les familles. De ces sommes investies dans nos forces navales, quelle somme est allée aux familles et sous quelle forme? Cela a-t-il amélioré leur qualité de vie?

Vam McFadden : Je ne connais pas les sommes distribuées à la marine. Comme le général Leslie, l'a dit, c'est certainement une initiative très importante pour le chef d'état-major de la Défense nationale.

[Traduction]

Le soutien à la famille revêt pour nous une importance extrême. La famille fait partie des grands choix de l'existence et nous ne l'envisageons pas uniquement dans l'optique des déploiements. Il est bien évident que les marins partent en mer et sont obligés pour cela de quitter leur famille, même si la séparation n'est pas permanente. Cela fait partie intégrante du service dans la marine. Notre lieu de formation, ce n'est pas notre port d'attache, mais la mer. C'est là que nous nous entraînons. Je dois dire qu'à chaque

much what I was doing out there. She just knew the ship had left harbour and she wanted some idea of when the ship would be coming back into harbour.

Perhaps I might ask the chief to make some comment on that. We have always paid a great deal of attention to the military family support construct. When it was thought 15 years ago that perhaps we did not have the resources to maintain the military family resource centres, the navy never gave them up. We understand that the structural support needs to be in place permanently, so we have devoted a substantial amount of our resources and energy to ensuring that we are connected with families. For example, when a ship deploys today from the Gulf, before we go, every family is invited to the military family resource centre. We talk through the entire mission set and explain the process that will happen. We now have the technical capability to out-brief the families directly. The commanding officer comes on and briefs the families that we bring into the military family resource centre. We understand what long-duration separation is about over many, many years.

The impacts upon people doing the job are different to some degree in a naval mission than in a land combat mission. We have seen post-traumatic stress disorder and become much more familiar with it as a matter of course in the conduct of land operations. The stresses are different when going to sea over a long duration. We have had examples of the same types of stresses that we have needed to deal with, for example, when we had the fire in Chicoutimi. Undeniably, we needed to make sure that we understood and resourced that well. The first hospital in this country to use a multidisciplinary way of looking at mental health issues was in Canadian Forces Base Halifax, which is not just a military hospital. Much of that came as a result of our experience in Chicoutimi.

We devote an extraordinary amount of our effort to the divisional system. To some degree, our sailors think that perhaps we are too engaged in their lives. It is the responsibility of the young officers, the chiefs and the petty officers to understand the needs of their sailors. In a world where people want to maintain a certain amount of privacy, it takes a while for us to indoctrinate culturally our recruits as to why we are interested in their mortgage payments and in the education of their children. It is a balance that we call the divisional system.

[Translation]

Command Chief Petty Officer Robert Cleroux: This year I am celebrating 25 years of marriage, and I have spent 16 years at sea. The importance of family is a very important to us as a result of our experience.

fois que je parlais en mer, ma femme ne se souciait guère de ce que je parlais faire. Elle savait simplement que le bateau avait quitté le port et elle tenait à savoir à quelle date il reviendrait.

Je vais demander au premier maître de vous en dire un peu plus à ce sujet. Dans la marine, nous avons toujours accordé une grande importance aux mesures de soutien aux familles des militaires. Lorsque, il y a 15 ans, on pensait qu'on manquerait peut-être des ressources nécessaires pour conserver les centres familiaux de ressources pour la communauté militaire, la marine n'y a jamais renoncé. Nous comprenons en effet que les mesures de soutien doivent avoir un caractère permanent et c'est pour cela que nous avons consacré une part notable de nos ressources et de nos efforts à l'entretien des liens familiaux. Ainsi, par exemple, lorsqu'un navire part pour le golfe, toutes les familles sont invitées avant son départ au centre de ressources pour les familles des militaires. On leur parle de la mission et on leur explique comment cela va se passer. Nous avons maintenant les moyens techniques d'informer directement les familles. Au centre de ressources pour les familles des militaires, le commandant explique tout cela aux familles qui s'y rendent. Nous comprenons l'impact que peuvent avoir au fil des ans les longues périodes de séparation.

D'une certaine manière, les incidences de ces séparations ne sont pas les mêmes pour les marins que pour les soldats de l'Armée de terre. Nous avons vu que les opérations terrestres entraînent parfois chez les individus des troubles de stress post-traumatique que nous comprenons de mieux en mieux. Les stress provenant de longs séjours en mer sont différents. Lors de l'incendie à bord du Chicoutimi, nous avons pu constater les genres de stress auxquels nous sommes exposés. Il nous a naturellement fallu chercher à les comprendre et nous donner pour cela les ressources nécessaires. Le premier hôpital qui, au Canada, ait eu recours à une approche multidisciplinaire de ce genre de problèmes de santé mentale était l'hôpital de la base des Forces canadiennes de Halifax, qui n'est pas un hôpital purement militaire. Une grande partie de cela provient de ce que nous avons appris lors de l'incendie à bord du Chicoutimi.

Nous consacrons des efforts tout à fait considérables à notre système divisionnaire. Dans une certaine mesure, nos marins pensent que nous nous intéressons peut-être de trop près à leur vie personnelle, mais il appartient aux jeunes officiers, aux premiers maîtres et aux maîtres de service de chercher à comprendre les besoins de leurs marins. Dans un monde où les gens entendent préserver leur vie privée, il faut parfois un certain temps pour parvenir à faire comprendre à nos recrues pourquoi nous nous intéressons à leurs versements hypothécaires et à l'éducation de leurs enfants. Il s'agit de parvenir à un équilibre dans le cadre de ce que nous appelons le système divisionnaire.

[Français]

Robert Cleroux, premier maître du Commandement : Je célèbre cette année 25 ans de mariage et j'ai passé 16 ans en mer. L'importance de la famille nous touche intimement, en particulier à cause de notre expérience.

The support centre for the families of military members on both sides is very effective. General Semianiw said in his presentation that he knew how to take care of families. I am proud that the navy has always known how to take care of families and of its members.

[English]

Senator Mitchell: It is quite inspirational to listen to all three of you. Your passion about this is not lost on us.

Vice-Admiral, I would like to pursue your speculation about the future of the navy. I would like to say “drill down,” but these days that is not a good thing to say about ocean-going considerations. I was intrigued by your point about our need for a regulated ocean. What would be the implications of that for equipment, strategies and tactics? Basically, would it be patrolling? If so, what kind of ships would you need, and are they in this list of ships that you are talking about?

Vice-Admiral McFadden: I will start by saying that we have a regulated ocean. The problem is that the ocean, which is available for people to use, is under threat from the expansion of lawlessness in many areas. That is what piracy and the illegal movements of people are about. The smuggling of humans is occurring in increasing numbers. It is difficult to know what is going on across the oceans. However, there has always been a means whereby a regulated ocean was in everyone's interest, and they understood it. There is no doubt that that is coming under greater pressure. The type of maritime force you need is defined in our doctrinal terms as a “sea-controlled navy.” That does not necessarily mean you exclude other people, but it means that you have the ability to conduct surveillance so that you know what is going on. That is an absolute sovereign requirement in your respective ocean estate. The ocean estate over which Canada claims jurisdiction is 75 per cent the size of Canada's land mass. People know how big Canada is, but the ocean estate over which we claim jurisdiction is 75 per cent of its size.

To develop the capacity to know what is going on in your own backyard is the start of the regulated use of the oceans. Within our regulated space, we make the rules, so I do not think “drill down” is necessarily a bad term, senator. There are consequences of the rules potentially not being sufficient to the problem. Who decides what measures you need to put in place before you get a licence? Who decides that there will be licences? Who decides which areas will be exploited and which ones will not be exploited? That is what I mean by regulation upon the ocean. It is becoming more and more important because that environment is coming under more and more pressure as the resources available from it become of greater importance — the living resources in the coastal estates and in the shallow continental shelf. There are few resources in the deep ocean. Those resources come under coastal states' jurisdictions out to 200 nautical miles, in accordance with the United Nations Convention on the Law of

Le Centre de soutien pour les familles des militaires sur les deux côtes est très efficace. Le général Semianiw, dans sa présentation, indiquait qu'il savait comment prendre soin des familles. Je suis fier que la marine ait toujours bien pris soin des familles et de ses membres.

[Traduction]

Le sénateur Mitchell : Il est très encourageant de vous entendre tous les trois. Nous ne pouvons manquer de remarquer l'enthousiasme que vos tâches vous inspirent.

Je voudrais maintenant, amiral, vous demander de poursuivre au sujet de l'avenir de la marine. Je souhaiterais, en effet, approfondir la question. Vous avez piqué mon intérêt en évoquant la nécessité de soumettre les océans à réglementation. Quelles seraient les incidences de cela au niveau du matériel, des stratégies et des tactiques de la marine? S'agirait-il, essentiellement, d'effectuer des patrouilles? Dans ce cas-là, de quel genre de bâtiments auriez-vous besoin et figurent-ils sur la liste des navires que vous évoquiez tout à l'heure?

Vam McFadden : Je précise d'emblée que l'océan fait déjà l'objet de diverses réglementations. Le problème provient du fait, que l'on risque de voir s'installer dans de nombreuses régions le désordre et l'inégalité. J'entends par cela tant la piraterie que le trafic des êtres humains. Cela se produit de plus en plus. Il est difficile de savoir ce qui se passe sur les mers. À une certaine époque, tout le monde comprenait qu'il était dans l'intérêt de chacun de voir l'ordre régner sur les espaces maritimes. Or, cette idée est actuellement mise à mal. Le genre de forces maritimes nécessaires pour assurer l'ordre dans les espaces océaniques est ce que notre doctrine maritime appelle une marine de contrôle des mers. Cela ne veut pas nécessairement dire que l'on cherche à en exclure, mais que l'on est en mesure d'exercer une surveillance et, par conséquent, de savoir ce qui s'y passe. Il s'agit là d'une nécessité absolue en ce qui concerne les zones maritimes relevant de vos compétences. Or, les zones maritimes sur lesquelles le Canada revendique une compétence territoriale équivalent à 75 p. 100 de la surface de notre territoire terrestre. Personne ignore que le Canada a un très vaste territoire, eh bien, il revendique une compétence territoriale sur des espaces maritimes correspondant à 75 p. 100 de sa masse terrestre.

Si l'on souhaite pouvoir réglementer ce qui se passe sur les océans, il faut commencer par se donner les moyens de surveiller ce qui se passe dans sa propre arrière-cour. Dans les zones relevant de notre compétence, c'est nous qui légiférons. Les insuffisances de la réglementation entraînent des conséquences. Qui décidera des mesures à mettre en place avant l'octroi d'un permis? Qui décidera d'instaurer un régime de permis? Qui décidera des zones où l'exploitation sera autorisée et des zones où elle sera interdite? Voilà ce que j'entends par la réglementation des mers. Cela devient de plus en plus important étant donné que l'environnement est de plus en plus sollicité en raison d'une exploitation croissante des ressources — tant des ressources biologiques des zones côtières que des ressources des eaux peu profondes qui recouvrent le plateau continental. En effet, les ressources sont rares en haute mer. Aux termes de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, jusqu'à une distance de 200 milles marins, les ressources

the Sea. You can claim more than 200 nautical miles of exclusive control of the seabed to decide who gets a licence to drill. There is no doubt that we have put a framework in place that needs to be worked through so that all of the boundaries between areas can be sorted out. Most of them will be sorted out by lawyers getting rich, but not all of them in that way.

Senator Mitchell: Other than lawyers, is a group sorting that out now? Is it under the Department of Defence? Where does that sorting happen?

Vice-Admiral McFadden: The discussions occur between nations, not navies. We contribute to the type of discussion in that what you see in a counter-piracy mission in the Gulf of Aden and the Horn of Africa is a collection of maritime capability, not necessarily in alliance or in coalition but undeniably in common purpose. We see people who understand why it is important. NATO and the European Union are there. We have Chinese, Russian and Indian task groups at sea. All of them need to operate and coordinate, to a degree, to address the same problem. An unregulated ocean is in no one's interest. It is simply an example of the effect that piracy has upon the price of any commodity in Toronto. The effect is not great, yet.

Is there an area that we would allow to be placed beyond the pale and become so lawless that we would have to leave it and concentrate on other places? That would be an extraordinarily difficult and bad strategic decision to make, and many other countries are coming to the same conclusion. You need to engage to ensure that there is a respected form of regulation.

Senator Lang: I draw attention to the North for an update on a couple of issues. Are you still on course to complete the Nanisivik port facility by 2014?

Vice-Admiral McFadden: Contracts have been awarded for two things, and activity is under way. The first of four design contracts has been awarded to a company from North Vancouver for just under \$1 million in the first phase. The design contract is to move toward construction.

In addition, we will put interim facilities in place this summer, and we have started the process of a site clean-up. The ground is not pristine; it had been used before. One part of it requires cleaning up before the government takes responsibility for it. That clean-up should start this summer. Construction would be under way after the design phases are complete by 2012. The intent is that over 2012, 2013 and 2014 there would be the initial ability to be able to deploy the first ship there, and the intention is that we would be fully completed by 2015.

relèvent des compétences de l'état côtier. Un État peut revendiquer le contrôle exclusif des fonds marins jusqu'à 200 milles marins de ses côtes, et dans cette zone c'est lui qui décide de l'octroi des permis de forage. Nous avons déjà instauré un cadre réglementaire qui va cependant devoir être affiné afin de préciser la ligne de démarcation entre les diverses zones. La plupart des dossiers seront réglés par des avocats qui auront ainsi l'occasion de s'enrichir, mais certaines questions se régleront entre États.

Le sénateur Mitchell : Autre que les avocats, qui sont ceux qui se penchent actuellement sur ces questions? Cela relève-t-il du ministère de la Défense? Où cela se fait-il?

Vam McFadden : Les pourparlers se déroulent, non pas entre marines, mais entre gouvernements. Nous contribuons aux pourparlers concernant, par exemple, la lutte contre la piraterie dans le golfe d'Aden et la Corne de l'Afrique, car opère actuellement dans cette zone, mais pas nécessairement dans le cadre d'une alliance ou d'une coalition, un ensemble de moyens maritimes qui visent à coup sûr un objectif commun. Nous sommes en contact avec des gens qui comprennent l'importance de cette action. L'OTAN et les divers pays de l'Union européenne y sont représentés. Des groupes opérationnels navals chinois, russes et indiens opèrent également dans cette zone. Il leur faut tout de même, dans une certaine mesure, coordonner leur action en vue de régler un problème qui est commun à tous. Un océan libre de toute réglementation n'est dans l'intérêt de personne. Ainsi, par exemple, la piraterie affecte le prix des marchandises vendues à Toronto, même si les effets en cela ne sont pas encore très importants.

Existe-t-il des zones où nous accepterions de voir s'installer l'anarchie au point où nous ne pourrions plus nous-mêmes y circuler? Une telle décision serait à déconseiller sur le plan stratégique et de nombreux autres pays commencent à s'en rendre compte. Pour faire respecter une réglementation, il faut pouvoir intervenir sur place.

Le sénateur Lang : J'attire votre attention sur les régions du Nord, car je souhaiterais obtenir une mise à jour sur un certain nombre de points. Prévoyez-vous encore d'achever, d'ici 2014, la construction des installations portuaires de Nanisivik?

Vam McFadden : Des contrats ont été signés dans deux volets de ce projet et les travaux ont déjà commencé. Les quatre premiers marchés d'étude, d'un montant d'un peu moins d'un million de dollars pour la phase un ont été attribués à une compagnie de North Vancouver. Le marché d'étude constitue un premier pas avant le début de la construction.

Nous allons en outre bâtir cet été des installations provisoires et nous avons déjà entamé le nettoyage des sites. Les lieux ne sont effectivement pas d'une propreté absolue. Ils avaient déjà fait l'objet de certaines utilisations. Une partie du marché d'étude prévoit la remise en état avant que le gouvernement n'en assume la responsabilité. Les opérations de nettoyage devraient débuter cet été. Les travaux de construction devraient commencer d'ici 2012, après l'achèvement de la phase de conception. L'idée est que, progressivement, au cours de 2012, 2013 et 2014, on parviendra à y envoyer un premier navire, l'objectif étant d'achever les travaux d'ici 2015.

Senator Lang: Regarding the Arctic/Offshore Patrol Ship, I understand the contracts are to be awarded this August; is that correct? Are the first of six to eight ships expected to be delivered in 2014?

Vice-Admiral McFadden: I do not know when the contract would be let, and it is back to the same issue: Significant discussions are ongoing with respect to a national shipbuilding strategy. There is no doubt that the Arctic/Offshore Patrol Ship would be a part of essentially what is the whole construction program along with the other constructs, but it remains in the design phase, although that design is mature. We would be ready to go with offering to industry either within a national shipbuilding strategy or without a national shipbuilding strategy.

Senator Lang: Are the designs for these ships in place?

Vice-Admiral McFadden: I obviously need to get approval at a government level to say yes, but we are in the final stages of being able to bring that to fruition.

Senator Lang: Therefore, things are moving on.

Vice-Admiral McFadden: Yes.

The Chair: Could I have a closing comment from you on remarks that you gave in a speech that the concept that the seas cannot be made sovereign and hence are free for all to use and the equally valid concept and idea that the seas can be made sovereign to the limits of effective state control. Can we do that?

Vice-Admiral McFadden: It is that balance between the seas being free for all to use and there being a progressive encroachment of authority upon them. I do not necessarily mean encroachment in a bad sense; it is simply a fact that state control upon the oceans is progressively going further and further out onto the oceans.

Achieving that balance will be one of the great strategic challenges of the 21st century. Can it be done? It must be done. Canada claims a 200-mile exclusive economic zone because we have signed on to the United Nations convention. An immense amount of research is ongoing in the Arctic because the law allows you to claim further than 200 miles, not for the living resources in the water column but for the continental shelf that would extend beyond that. Those things will need to be worked out. Most of them will be worked out, I think, through negotiation, legal argument and diplomacy. Not all of them will be worked out in the world that way in the 21st century.

Le sénateur Lang : En ce qui concerne le Navire de patrouille extracôtiers/de l'Arctique, je crois savoir que les contrats devraient être signés au mois d'août. Est-ce exact? Pense-t-on pouvoir prendre livraison en 2014 des premiers exemplaires des six à huit navires prévus?

Vam McFadden : Je ne sais pas quand le contrat sera accordé, et cela nous ramène à la question des importants pourparlers qui ont actuellement lieu au sujet d'une stratégie nationale de construction navale. Il ne fait aucun doute que le Navire de patrouille extracôtiers/de l'Arctique ferait partie, avec d'autres projets, de ce grand programme de construction navale, mais nous en sommes encore à la phase de la conception, même si cette conception est déjà très avancée. En ce qui nous concerne, nous sommes disposés à accorder le contrat à une entreprise, soit dans le cadre d'une stratégie nationale de construction navale soit en l'absence d'une telle stratégie.

Le sénateur Lang : La conception de ces navires est-elle achevée?

Vam McFadden : Il me faudrait, pour pouvoir vous répondre affirmativement, obtenir l'autorisation de responsables gouvernementaux, mais je peux dire que nous en sommes aux dernières étapes de la réalisation.

Le sénateur Lang : C'est dire que ça avance.

Vam McFadden : En effet.

La présidente : Pourriez-vous, pour conclure, nous dire quelques mots d'un discours que vous avez prononcé et à l'occasion duquel vous avez évoqué deux concepts; celui voulant que les mers ne puissent être soumises à la souveraineté d'aucun État et que le principe applicable est celui de la liberté des mers, et l'idée, tout aussi valable selon vous, voulant que les mers puissent effectivement être soumises à la souveraineté d'un État dans la mesure où il a les moyens d'y appliquer des mesures de contrôle. Puis-je vous demander cela?

Vam McFadden : Il s'agit effectivement de parvenir à un certain équilibre entre la liberté des mers et les empiètements progressifs de certains États. Je n'entends donner au mot empiètement aucune connotation péjorative, mais c'est un fait que le contrôle des États sur les espaces océaniques s'étend de plus en plus au-delà des côtes.

Un des grands défis stratégiques du XXI^e siècle sera, justement, la réalisation de cet équilibre. Est-ce possible? C'est nécessaire. Le Canada, qui a signé la convention des Nations Unies, revendique une zone économique exclusive de 200 milles marins. D'énormes travaux de recherche sont actuellement menés dans l'Arctique, car le droit de la mer permet aux États de revendiquer une compétence territoriale non plus sur les ressources biologiques qui se trouvent dans la colonne d'eau, mais sur le plateau continental dans son prolongement au-delà de 200 milles marins. Autant de questions qui vont devoir être réglées. La plupart le seront, dans le cadre de négociations, de débats juridiques et de pourparlers diplomatiques. Au XXI^e siècle, cependant, certaines de ces questions ne parviendront pas à être réglées de cette manière.

The Chair: Thank you very much, Vice-Admiral Dean McFadden, Chief of the Maritime Staff. We would also like to thank Robert Cleroux, Command Chief Petty Officer, and Commodore J.E.T.P. Ellis.

Happy one hundredth anniversary. That was quite a recruiting mission you did today for us as well. Thank you for joining us.

As we said earlier today, we are examining the state of the three Canadian Forces, and we have been hearing from the commanders in charge of two of our three services, the army and navy, and now it is the turn of the air force.

I am pleased to introduce Lieutenant-General André Deschamps, Chief of the Air Staff. He is flying solo today. Lieutenant-General Deschamps joined the Canadian Forces in 1977. Graduating from pilot training in 1978, he has flown as a fighter pilot, served as a tactical pilot for transport planes and, of course, instructed. He has served in three of the five Air Force Commands and has had the privilege of commanding Squadron 2 NATO Airborne Early Warning, which is one of the operational NATO AWACS squadrons, and many other things, including feeder support in Afghanistan. Prior to his appointment as Chief of Air the Staff, he served as the Assistant Chief of the Air Staff. He was appointed to his current position in October 2009.

[Translation]

Lieutenant-General André Deschamps, Chief of Air Staff, National Defence: Madam Chair and members of the committee, thank you for inviting me to speak about Canada's Air Force and the *Canada First* Defence Strategy. The *Canada First* Defence Strategy was welcome news for the Air Force because it provided stability to allow us to continue modernizing and building the air force of the future.

[English]

As commander of Air Command, I focus on three main areas of concern. The first is success in operations through support to the six core missions of the Canadian Forces. The foundation of operational success is a strong readiness posture, which we clearly confirmed in the first quarter of this year.

Afghanistan has been and continues to be a key area of focus. Our assets and personnel continue to deliver high-impact effects in the theatre of operations, to both Canadian and allied commanders.

Throughout early 2010, we provided strong support to the whole-of-government relief efforts in Haiti and successfully supported the Olympics. We are well prepared for the G8 and G20 summits next month.

La présidente : Je remercie, au nom du comité, le vice-amiral Dean McFadden, chef d'état-major de la force maritime. Je tiens également à remercier Robert Cleroux, premier maître du Commandement, et le commodore J.E.T.P. Ellis.

Je vous souhaite un joyeux 100^e anniversaire. Vous avez mené, auprès des membres du comité, un vaillant effort de recrutement. Je vous remercie d'avoir répondu à notre invitation.

Comme nous l'avons indiqué plus tôt, le comité se penche actuellement sur l'état des trois éléments qui constituent les Forces canadiennes. Nous avons entendu les témoignages des chefs d'état-major de deux des trois armes, l'Armée de terre et la Force maritime et nous allons maintenant entendre le représentant de la Force aérienne.

J'ai le plaisir de vous présenter le lieutenant-général André Deschamps, chef d'état-major de la Force aérienne. Il vole aujourd'hui en solo. Le lieutenant-général Deschamps s'est enrôlé dans les Forces canadiennes en 1977. Après avoir obtenu, en 1978, ses ailes de pilote, il a été pilote de chasse, puis exercé les fonctions de pilote tactique à bord d'avions de transport et a aussi, naturellement, été pilote instructeur. Il a servi dans trois des cinq commandements de la Force aérienne et a eu le privilège de commander le 2^e Escadron du système aéroporté de détection lointaine de l'OTAN, un des escadrons opérationnels AWACS de l'OTAN et a occupé de nombreuses autres fonctions, commandant notamment l'élément de soutien du théâtre en Afghanistan. Avant d'être nommé chef d'état-major de la Force aérienne, il a exercé les fonctions de chef d'état-major adjoint de la Force aérienne. Il a été nommé au poste qu'il occupe actuellement en octobre 2009.

[Français]

Lieutenant-général André Deschamps, chef d'état-major de la Force aérienne, Défense nationale : Madame la présidente, membres du comité, je vous remercie de m'avoir invité à parler de la Force aérienne du Canada et de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. La Stratégie de défense *Le Canada d'abord* a été très bien accueillie par la Force aérienne, car elle fournit une stabilité nous permettant de continuer à moderniser et à bâtir la Force aérienne de l'avenir.

[Traduction]

En tant que commandant du Commandement aérien, je me concentre sur trois principaux domaines de préoccupation. Le premier est le succès des opérations par l'appui aux six missions fondamentales des Forces canadiennes. Le fondement de la réussite des opérations réside dans un état de préparation solide que nous avons d'ailleurs clairement confirmé dans le premier trimestre de cette année.

L'Afghanistan a été et continue d'être un domaine prioritaire. Notre équipement et notre personnel continuent de produire des effets à fort impact sur le théâtre des opérations, tant pour les Canadiens que pour les commandants alliés.

Au début de 2010, nous avons fourni un appui solide à l'ensemble des opérations de secours du gouvernement en Haïti, et soutenu avec succès les Jeux olympiques. Et nous sommes bien préparés pour les sommets du G8 et du G20 le mois prochain.

[Translation]

Amidst this period of unprecedented activity, we continued to carry out day-to-day operations in Canada, North America and abroad.

My second priority is integration of our new fleets, many of which were confirmed in the CFDS. Our Globemasters have been a huge force multiplier since we took delivery of the fleet in 2007.

[English]

We have new CC-130J Hercules arriving in early June, within days.

The Cyclone maritime helicopter has been conducting sea trials with HMCS *Montreal* in Halifax, and we are encouraged by this important step in certifying the aircraft. We are expecting to be able to accept the first aircraft for the Canadian Forces sometime this fall.

The F-model Chinooks will be a valuable addition to the Canadian Forces, and we look forward to starting our transition to this platform in the 2013 time frame.

[Translation]

We are also looking forward to the capabilities announced under the CFDS, including: next generation fighters; new unmanned aerial vehicles that we will acquire under the JUSTAS project; fixed-wing search and rescue aircraft; and a maritime patrol aircraft to replace the Aurora.

[English]

My third priority is personnel, another pillar of the defence strategy. In spring 2010, the air force had approximately 13,000 regular force and 3,200 reserve force positions established to meet our defence obligations.

While the number of regular and reserve force members who are trained and operating in those positions is short approximately 1,000 personnel respectively, the air force is taking immediate action to overcome these shortages and move towards a future that includes a balanced and sustainable workforce.

The shortfalls are due in large part to two things: aging demographics and delays in our training system.

[Translation]

We are constantly improving our training system to ensure it is as efficient and as effective as possible. We are using technology simulation, synthetic environments and networked online learning, for example — to tremendous advantage.

As far as recruiting and retention go, the problem is not attracting people to the air force; it is keeping them once they reach a certain number of years in service.

[Français]

Durant cette période d'activité sans précédent, nous avons continué d'effectuer les opérations quotidiennes au Canada, en Amérique du Nord et à l'étranger.

Ma deuxième priorité est l'intégration de nos nouvelles flottes, dont l'acquisition a été confirmée dans la SDCA pour bon nombre d'entre elles. Nos Globemasters ont été un immense multiplicateur de force depuis que nous les avons reçus en 2007.

[Traduction]

La livraison de nos nouveaux CC-130J Hercules commencera au début juin.

L'hélicoptère maritime Cyclone mène actuellement des essais en mer à bord du NCSM Montréal à Halifax, et nous sommes satisfaits des résultats jusqu'à présent. Nous nous attendons à être en mesure d'accepter le premier appareil pour les Forces canadiennes à l'automne.

Les Chinooks de modèle F seront un atout précieux pour les Forces canadiennes, et nous sommes enthousiastes à l'idée de commencer la transition vers cette plate-forme dans le délai imparti de 2013.

[Français]

Nous attendons également avec impatience les ressources annoncées dans le cadre de la SDCA, dont : chasseurs de prochaine génération; nouveau véhicule aérien sans pilote, que nous acquerrons grâce à l'opération HESTIA; avions de recherche et sauvetage; et un avion de patrouille maritime qui remplacera l'Aurora.

[Traduction]

Ma troisième priorité est le personnel, un autre pilier de la stratégie de défense. Au printemps 2010, la Force aérienne avait environ 13 000 postes de la Force régulière et 3 200 postes de la Force de réserve en vigueur pour répondre à nos obligations de défense.

Quelque 1 000 postes doivent toujours être comblés par des membres de la Force régulière ou de la Réserve considérés formés et opérationnels, mais la Force aérienne prend des mesures immédiates pour remédier à ces pénuries et se doter d'un effectif équilibré et durable.

Les écarts sont en grande partie attribuables à deux facteurs — le vieillissement démographique et les délais liés à notre système de formation.

[Français]

Nous améliorons constamment notre système d'instruction afin qu'il soit le plus efficient et efficace possible. Nous utilisons la technologie, par exemple la simulation, les environnements synthétiques et l'apprentissage en ligne, à notre plus grand avantage.

En ce qui a trait au recrutement et au maintien de l'effectif, le problème n'est pas d'attirer les gens dans les Forces aériennes, mais de les garder une fois qu'ils ont atteint un certain nombre d'années de service.

Like all employers, our biggest challenge remains retention — we are faced by the aging demographics of Canadian society and the implications for future recruitment are of concern.

[English]

However, based on current trends, we expect to close the gap in our manning in most occupations by 2013-14 and expect to declare all of our military occupations as green by 2015. By green, I mean within 5 per cent of our establishment.

Like the rest of the Canadian Forces, we have a significant gap in personnel who possess a mid-range length of service. Thus, we are focused on enhancing the careers of our personnel and encouraging them to stay with the forces. This includes revamping several occupations to ensure career structures are optimized; training, experience and tasks are aligned; and opportunities for career advancements are improved. We also continue to work on improving the support to military families.

[Translation]

Now, what does the future hold for us? Clearly, we need to remain both affordable and fully combat-capable into the future. We will ensure our new fleets are quickly integrated and our people well trained — ready to take on whatever the domestic and international security environment sends our way.

We are putting mitigation strategies in place to adjust to the short-term environment of fiscal restraint. I will ensure, however, that we fully support essential and high-priority commitments.

[English]

Last but not least, within our domestic focus, the Arctic will continue to permeate what we do. We have always had a presence in Canada's North, and we are developing an Arctic action plan to ensure our contribution to the North and Northern security is strengthened even further.

All that is to say that we in the air force are living in extraordinary times. We have many challenges and opportunities ahead of us, and I am confident that, with ongoing investment and support, we will continue to provide the high degree of service Canadians have come to expect from us.

[Translation]

Senator Dallaire: General Deschamps, the Dutch deployed F-16s with their troops in Afghanistan. Has the Air Force stated a specific reason why we did not supply our F-18s in support of our troops in Afghanistan?

Comme pour tous les employeurs, notre plus grand défi demeure le maintien de l'effectif. Nous faisons face au vieillissement de la population canadienne et cela a des répercussions préoccupantes sur le recrutement à venir.

[Traduction]

Toutefois, si l'on se fie aux tendances actuelles, nous nous attendons à combler les manques dans la plupart des occupations d'ici à 2013-2014 et nous prévoyons pouvoir qualifier de satisfaisant l'ensemble de nos occupations militaires d'ici à 2015. J'entends par satisfaisant, un écart qui ne dépasse pas 5 p. 100 par rapport à notre effectif.

Comme le reste des Forces canadiennes, nous avons un manque important de personnel doté d'un niveau d'expérience intermédiaire. Ainsi, nous nous concentrons sur l'amélioration de la carrière de notre personnel et sur les encouragements à rester dans les Forces. Cela comprend le remaniement de plusieurs occupations afin de garantir l'optimisation des structures de carrière; la formation, l'expérience et les tâches sont alignées; les possibilités d'avancement sont améliorées. Nous continuons à travailler à l'amélioration du soutien apporté aux familles des militaires.

[Français]

Maintenant, que nous réserve l'avenir? Évidemment, nous devons demeurer efficaces et pleinement aptes au combat dans le futur. Nous nous assurons que nos nouvelles flottes sont rapidement intégrées et que notre personnel est bien entraîné et prêt à affronter tous les aspects de l'environnement de sécurité nationale et internationale.

Nous mettons en place des stratégies d'atténuation afin de nous adapter au contexte de réduction budgétaire nécessaire cette année. Cependant, je m'assurerai que nous appuyons pleinement les engagements essentiels et de hautes priorités.

[Traduction]

Enfin, mais non pas moins important, l'Arctique continuera de façonner ce que nous faisons sur la scène nationale. Nous avons toujours eu une présence dans le Nord du Canada et nous sommes à élaborer un plan d'action de l'Arctique afin de renforcer encore davantage notre contribution au Nord et à la sécurité du Nord.

Tout cela pour dire que nous, dans la Force aérienne, vivons une époque extraordinaire. Nous avons de nombreux défis et possibilités qui nous attendent et je suis convaincu que — avec un investissement et un soutien continus — nous continuerons d'assurer le niveau élevé de services qu'en sont venus à attendre de nous les Canadiens et les Canadiennes.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Général Deschamps, les Hollandais ont déployé des F16 avec leurs troupes en Afghanistan. L'aviation a-t-elle énoncé une raison spécifique disant pourquoi nous n'avons pas fourni nos F18 en soutien à nos troupes en Afghanistan?

Lt.-Gen. Deschamps: If we go back a year or two, there were discussions; of course, our F-18s were ready to go. The need in the theatre was not really for fighters, but for tactical transport. The need was not really for additional fighters, but there was great demand for helicopters and transport aircraft such as the Hercules.

That is what NATO requested from us, even though our F-18s were ready to go. It is not because we were not able to go, but rather because that is not what they were looking for. They were really looking for more specific tactical support.

Senator Dallaire: Nevertheless, the Dutch made the decision that they wanted to have their aircraft. Are the helicopters, both for the army and for the navy, part of the air force's capital program managed by the Air Requirement Staff, or are they the responsibility of the army and navy?

Lt.-Gen. Deschamps: All our programs related to the Canadian Air Force go through my department. Our clients, our partners, that is clearly for the air force; helicopters, for example, that is the army; for navy support, that is the Chief of Maritime Staff. We coordinate needs with them, but we manage the acquisitions and operations programs.

Senator Dallaire: As regards management of the funding allocated to those projects, is that included in your capital acquisitions envelope?

Lt.-Gen. Deschamps: It is in an investment plan, the department's plan.

Senator Dallaire: You have nevertheless set Air Force priorities.

Lt.-Gen. Deschamps: Yes.

Senator Dallaire: Will the Chinooks be set aside as a result of budget cuts, or will they stay where they are?

Lt.-Gen. Deschamps: The program put in place by the government protects capital acquisition funds. The pressures are more on the day-to-day operations budgets side. Major capital projects are currently protected within the investment plan. We are assured that the money for the Chinooks is available.

Senator Dallaire: Do you see a need to deploy Hercules and Chinooks in the High North on a permanent rotation?

Lt.-Gen. Deschamps: That is one of the things I want to put in place, that is to say to increase the operating capability of all my aircraft in the Arctic. The Hercules has always operated; it is capable of operating all year round. Other aircraft have more challenges, especially in winter as a result of the very difficult environment. Helicopters can operate, but on a limited basis, as a result of icing and other problems that limit their operating capability. However, with the new helicopters, particularly the Cyclone and the Chinook Foxtrot, that will give us more flexibility in the Arctic, which we previously did not have with our smaller helicopters.

Lgén Deschamps: Si on recule d'une année ou deux, il y avait eu des discussions; certes, nos F18 étaient prêts à y aller. Le besoin en théâtre n'était pas vraiment pour la chasse, mais pour le transport tactique. Le besoin n'était pas vraiment d'avoir des avions de chasse additionnels, mais il y avait une grande demande pour des hélicoptères et avions de transport telle que les Hercules.

C'est ce que l'OTAN nous demandait, même si nos F18 étaient prêts à y aller. Ce n'est pas parce que nous n'étions pas capables d'y aller, mais c'était parce que ce n'était pas ce qu'ils cherchaient. Ils recherchaient vraiment un appui tactique plus précis.

Le sénateur Dallaire: Tout de même, les Hollandais ont pris la décision qu'ils voulaient avoir leurs avions. Est-ce que les hélicoptères, tant pour l'armée que pour la marine, font partie du Capital Program de l'aviation géré par le Air Requirement Staff, ou est-ce que cela revient à l'armée et à la marine?

Lgén Deschamps: Tous nos programmes qui ont rapport à l'aviation canadienne passent par mon département. Nos clients, nos partenaires, c'est clair pour l'aviation, par exemple les hélicoptères, c'est l'armée; pour le support à la marine, c'est le chef de la défense maritime. On fait l'agencement des besoins avec eux, mais c'est nous qui gérons les programmes d'acquisitions et d'opérations.

Le sénateur Dallaire: Pour la gestion des sommes allouées à ces projets, est-ce inclus dans votre enveloppe d'acquisition de capital?

Lgén Deschamps: C'est dans un plan d'investissement, le plan du département.

Le sénateur Dallaire: Vous avez tout de même établi les priorités de l'aviation.

Lgén Deschamps: Oui.

Le sénateur Dallaire: Est-ce que les Chinooks vont être mis de côté à cause des compressions ou bien vont-ils rester où ils sont?

Lgén Deschamps: Le programme mis en place par le gouvernement protège les fonds d'acquisition pour capital. Les pressions sont plus du côté des budgets d'opérations journalières. Pour l'achat des gros projets de capitaux, ils sont présentement protégés à l'intérieur du plan d'investissement. On est assuré que l'argent pour les *Chinooks* est disponible.

Le sénateur Dallaire: Voyez-vous le besoin de déployer Hercules et Chinooks dans le Grand Nord en rotation d'une façon permanente?

Lgén Deschamps: C'est une des choses que je veux mettre en place justement, à savoir augmenter la capacité d'opération de tous mes avions dans l'Arctique. Le Hercules a tout le temps opéré; il est capable d'opérer sur toute l'année. D'autres avions ont plus de défis, surtout en hiver à cause de l'environnement très difficile. Les hélicoptères peuvent opérer, mais de façon limitée, à cause du givrage et d'autres problèmes qui vont limiter leur capacité d'opération. Mais avec les nouveaux hélicoptères, surtout le Cyclone, et le Chinook Foxtrot, cela va nous donner plus de flexibilité dans l'Arctique, ce qu'on n'avait pas auparavant avec nos plus petits hélicoptères.

Senator Dallaire: Will that make it possible to deploy them permanently, on a rotational basis?

Lt.-Gen. Deschamps: We will be able to deploy in Canada. The frequency will depend on planned operations and the support of other departments. We will be ready. The frequency issue will have to be determined with operational commands.

[English]

Senator Lang: You referred in your opening comments to an Arctic action plan and your responsibility in Canada's North. I would like to follow up on search and rescue. To put it into perspective, right now, when looking at the three northern territories, Ungava, Northern Quebec and Labrador — what we consider the North — you are dealing with half the land mass of Canada. Our northern coastline, as you well know, is longer than the East and West Coasts.

We have a formidable task from the point of view of servicing that part of Canada and also in view of the expansion that will take place in the 21st century. Search and rescue is a major component of that.

My understanding is that, presently, what we do to take care of our search and rescue, and airplanes, is becoming obsolete to some degree, and you are looking at some possible changes in the neighbourhood of about \$3 billion. Can you elaborate on that?

Lt.-Gen. Deschamps: Search and rescue is a challenging file for us. Canada has the largest search and rescue area in the world. We have approximately 15 million square kilometres of jurisdiction. Those are strategic distances.

We have a mixture of platforms to deliver search and rescue in Canada: helicopters, based on the Cormorant, across Canada, and Griffons in Trenton, specifically; Buffalo aircraft on the West Coast; and C-130 Hercules across the rest of Canada. That is our current footprint of aircraft. They hold different degrees of readiness for being able to respond to incidents in Canada.

The fixed-wing airplane will normally go first when there is an alert, because they go fastest and farthest. They do the search and the rescue part, because the search-and-rescue techs will go immediately finding a crash site. The helicopters are used, when required, to extract people from a location where you cannot get to them otherwise. Typically that is the way it works out: The airplanes will go out first because they are fastest, deliver immediate aid with SAR techs and equipment, and then the extraction will be done through either ground means or water-based means, or we can contract civilian helicopters if they are closest.

We use everything out there. We have great partnerships with the Canadian Coast Guard. We have a joint rescue centre manned by the air force and the coast guard, because we also have to

Le sénateur Dallaire : Est-ce que cela va permettre d'en déployer en permanence, en rotation?

Lgén Deschamps : On va être capable de se déployer au Canada. La fréquence dépendra des opérations planifiées et du support aux autres départements. On va être prêt. La question de fréquence sera à déterminer avec les commandants opérationnels.

[Traduction]

Le sénateur Lang : Dans vos remarques d'ouverture, vous avez parlé d'un plan d'action de l'Arctique et des responsabilités qui vous incombent dans le Nord du Canada. J'aimerais aussi aborder la question de la recherche et sauvetage, afin de faire le point sur ce qu'il en est dans les trois territoires du Nord, la péninsule d'Ungava, le Nord du Québec et le Labrador — ce que nous appelons le Nord. Ce territoire représente la moitié de la masse terrestre du Canada. Vous n'ignorez pas que le littoral de cette région est plus long que les côtes atlantique et pacifique.

La desserte de cette région du Canada représente une tâche énorme, compte tenu notamment du développement qui va s'y produire au cours du XXI^e siècle. Or, les activités de recherche et sauvetage constituent un élément essentiel de cette desserte.

Je crois savoir qu'en matière de recherche et sauvetage, les appareils actuellement en service, seront bientôt obsolètes et que vous envisagez de les remplacer au coût de quelque 3 milliards de dollars. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

Lgén Deschamps : Les missions de recherche et sauvetage posent effectivement de sérieuses difficultés. La zone concernée est la plus étendue au monde. Elle couvre quelque 15 millions de kilomètres carrés. De telles distances sont véritablement stratégiques.

Pour mener de telles missions au Canada, nous disposons de diverses plates-formes : des hélicoptères, dérivés du Cormorant, à partir de diverses bases installées dans diverses régions du territoire, et des Griffons, à Trenton notamment. Sur la côte du Pacifique, nous avons les appareils Buffalo et, dans les autres régions du Canada, des C-130 Hercules. Voilà les appareils dont nous disposons actuellement. Ils sont maintenant dans divers états de préparation afin de répondre aux besoins.

Les appareils à voilure fixe sont généralement les premiers à réagir à une alerte, car ils sont plus rapides et peuvent parcourir de plus grandes distances. Ce sont eux qui assurent le volet recherche et sauvetage, étant donné que le personnel spécialisé peut se rendre immédiatement sur les lieux de l'accident. Au besoin, on utilise des hélicoptères pour évacuer les personnes qui se trouvent dans des endroits inaccessibles. C'est généralement comme cela qu'on procède. Les appareils à voilure fixe partent en premier, car ce sont les plus rapides. Ils se rendent immédiatement sur les lieux en y acheminant des spécialistes du sauvetage aéromaritime avec leurs équipements. Les personnes sont alors évacuées soit par voie terrestre, soit par bateau. Nous pouvons aussi passer un contrat avec des hélicoptères civils qui se trouveraient plus proches des lieux.

Nous employons tous les moyens disponibles. Nous avons conclu de solides partenariats avec la Garde côtière canadienne. Étant donné que nous participons à des opérations de sauvetage

support maritime search and rescue. Between those elements, we also have great networks across the provinces and territories with local authorities.

We know what is out there as far as the immediate resources we have to augment search and rescue. In fact, we are just working on an agreement in the North to formalize what we have in the South, which is an organization called CASARA, Civil Air Search and Rescue Association, which is a civilian air search and rescue group. They are volunteers but funded through the air force to defray their immediate costs. They use their own airplanes. They do searches for us. We provide training and oversight, and in return they provide us with a large network of volunteers — approximately 400 aircraft across Canada and 3,000 volunteers. We defray their operating and training costs.

In the North, it is more challenging because there are not that many private operators in the Arctic. They are mostly commercial operators. In Whitehorse, we recently had discussions with them to see how we could bring that kind of commercial operating inside a volunteer organization such as CASARA. Indications are very positive that they are willing to participate along the same lines, so that we will defray their costs if they actually train and deploy. That is positive because those operators are knowledgeable about the Arctic and would be a great force multiplier for us.

We also use caches. We have equipment cached throughout the Arctic at airfields. We can quickly deploy some of those Arctic survival kits early.

We have done a range of things to increase the flexibility we have in the Arctic, using people on the ground who have knowledge of the Arctic plus bringing our resources from the South, as required. We have large resources we can bring to bear for major disasters. We have a major air disaster kit that is air-dropped out of a C-130. That brings accommodations, shelter and transportation for 300 people, so we can take care of a large aircraft that goes down in the Arctic.

These are layers of responses we can bring to bear, depending on the size of the challenge in the Arctic.

We are constantly re-evaluating our posture to see if it is delivering what needs to be delivered. There have been observations through different incidents that there should be more. Right now, we have looked at the number of responses, where the resources are and the level of response, and it is effective. It still meets the service, given the density of population in the High Arctic plus the high density down South. The balance is still reasonable. Will that change in the future? It is possible, and we have to re-evaluate as conditions change.

air-mer, la Force aérienne gère en commun avec la Garde côtière un centre de sauvetage. Nous avons en outre établi auprès des autorités locales de vastes réseaux qui couvrent les provinces et territoires.

Nous savons quelles sont les ressources auxquelles nous pouvons faire immédiatement appel pour accroître nos moyens de sauvetage. Nous sommes en train de mettre en place, dans le Nord, un accord permettant de formaliser le dispositif que nous avons dans le Sud, une organisation dénommée l'ACRSA, l'Association civile de recherche et de sauvetage aériens. Ce sont des bénévoles qui bénéficient cependant d'un financement de la Force aérienne leur permettant de défrayer leurs coûts directs. Ils utilisent pour cela leurs propres avions. Ils effectuent des recherches pour notre compte. Nous assurons leur formation et la surveillance de leurs opérations et, eux, en retour, nous donnent accès à un large réseau de bénévoles qui, sur l'ensemble du territoire national, compte environ 400 avions et 3 000 bénévoles. Nous assumons leurs coûts de formation et de fonctionnement.

Les difficultés sont plus grandes dans le Nord, car on trouve, dans l'Arctique, moins de propriétaires privés d'avion. La plupart sont en effet des exploitants aériens commerciaux. Nous avons récemment, à Whitehorse, engagé des pourparlers avec eux afin de voir dans quelle mesure ils pourraient participer à un organisme bénévole tel que l'ACRSA. Tout semble indiquer qu'ils sont disposés à y participer dans les mêmes conditions et, par conséquent, nous assumerions leurs coûts de formation et de fonctionnement. J'y vois en cela une excellente chose, car ces exploitants connaissent bien l'Arctique et auraient un effet multiplicateur de nos moyens actuels.

Nous stockons également du matériel dans des caches installées dans divers aéroports de l'Arctique. Cela nous permet de dépêcher dans les meilleurs délais des équipements de survie.

Nous avons pris diverses mesures afin d'accroître la souplesse de nos opérations dans l'Arctique, travaillant en collaboration avec ceux qui ont une bonne connaissance de la région, et, en fonction des besoins, faisant appel aux moyens disponibles dans le Sud. En cas de catastrophe, nous pouvons mettre en oeuvre de vastes moyens. En cas de catastrophe aérienne, nous sommes à même de larguer à partir d'un C-130 une panoplie de sauvetage et de survie comprenant des abris et des moyens de transport pour 300 personnes. Cela nous permet d'intervenir dans l'hypothèse où un aéronef atterrit en catastrophe dans l'Arctique.

Selon l'ampleur de l'accident, nous avons tout un éventail de moyens que nous pouvons mettre en oeuvre.

Nous révisons en permanence notre dispositif afin de nous assurer qu'il est adapté aux besoins. Divers incidents nous ont permis de constater qu'il y avait lieu de renforcer nos moyens. Nous avons examiné la manière dont nous avons réagi à plusieurs incidents, et nous nous sommes interrogés sur l'adéquation des ressources mises en oeuvre et la qualité de nos interventions. Nous jugeons que les moyens que nous mettons en oeuvre sont efficaces. Ils répondent aux normes de service, compte tenu des densités respectives de la population de l'Extrême-Arctique et du

We are currently doing a study to re-validate what we did in 2003 and 2005. We did studies on basing and climate to see where bases should be to support SAR incidents in Canada. There was a lot of debate over East Coast basing of assets. We have been directed to redo another validation of the most recent study to ensure the weather data and the incident plots have not changed substantially to the point where it would cause us to revisit where we base our current assets. We are constantly looking at that process to ensure that what we do is still valid and appropriate to what is happening around us in search and rescue.

Senator Lang: In the neighbourhood of \$3 billion has been cited to replace equipment and various other aspects that have to be dealt with in the aging fleet. It is my understanding some countries, such as Australia, I believe, have actually privatized their search-and-rescue responsibilities. I imagine Australia's responsibilities are almost as vast as if not vaster than ours.

Are we thinking outside the box to see whether a partnership with the private sector or something like that could be done so that we can get more mileage for our dollar and get better security and better coverage than what we presently have?

From the perspective of the North, if I could go a little further, the response time to deal with an actual calamity can be very great, depending on where it happens. I am sure you have heard this. I suspect as time goes on, and you mentioned it yourself, we will see more and more traffic. We will have to deal with a disaster here at some time. Unfortunately, it is in the cards. Perhaps you can comment.

Lt-Gen. Deschamps: I will address the issue of privatizing. Right now, search and rescue is a defence mission, so I cannot speculate as to what government would wish us to do. It is given as a defence mandate. Our fleets have partnership with industry in support of our fleets. The Cormorant fleet is maintained by a civilian workforce. Most of my training establishment is all through civilian contracts with Bombardier and Allied Wings.

We do have models of partnership with industry, but what we do is still military. I am not sure we could go to a totally civilian search-and-rescue construct. We have not looked at it because it is not part of our mandate. If you think it will be less costly, I would probably say that is not the case, given what cost escalation we see in the contracting process. It would be very expensive because they would have to build a lot of risk into what they do because we would hold them accountable. It would not be easily done.

Sud. Les moyens mis en oeuvre demeurent raisonnablement équilibrés. Cela va-t-il changer à l'avenir? C'est possible, et il nous faudra alors adapter notre dispositif en fonction des besoins.

Nous procédons actuellement à une étude pour confirmer la validité de ce que nous avons fait en 2003 et 2005. Nous avons effectué des études sur le climat et l'implantation des bases afin de voir où celles-ci devraient être installées pour contribuer au mieux aux opérations de recherche et sauvetage au Canada. Nous avons beaucoup discuté de l'implantation de nos bases sur la côte atlantique. On nous a demandé de procéder à une nouvelle validation de notre étude la plus récente afin de vérifier si les données météorologiques et la position graphique des incidents n'auraient pas changé au point où il nous faudrait revoir l'implantation de nos bases. Nous réexaminons constamment nos procédures pour assurer la validité de nos opérations et leur adéquation par rapport à ce qui se fait ailleurs en matière de recherche et sauvetage.

Le sénateur Lang : On a cité le chiffre d'environ 3 milliards de dollars pour le remplacement du matériel et l'entretien d'une flotte déjà ancienne. Je crois savoir que certains pays, tels que l'Australie, ont déjà privatisé leurs dispositifs de recherche et sauvetage. J'imagine qu'en ce domaine les tâches incombant à l'Australie sont au moins aussi vastes que les nôtres, sinon plus vastes.

Sommes-nous ouverts à de nouvelles solutions telles que des partenariats avec le secteur privé, afin de pouvoir, avec les crédits disponibles, en faire encore davantage et améliorer le dispositif actuel?

J'ajoute que, dans le Nord, les délais d'intervention peuvent être très longs, selon le lieu de l'incident. Je suis certain que vous êtes au courant de cela. Je pense d'ailleurs que, comme vous l'avez dit vous-même, la circulation va, dans ces régions, progressivement augmenter et il est inévitable qu'une catastrophe se produise un jour. Qu'en pensez-vous?

Lgén Deschamps : Permettez-moi de répondre sur la question de la privatisation. À l'heure actuelle, les opérations de recherche et sauvetage relèvent de la défense et je ne suis pas en mesure de dire dans quel sens s'orientera la réflexion du gouvernement à cet égard. Cette mission est actuellement confiée à la défense. Cela dit, nous avons conclu avec le secteur privé des accords de soutien à nos flottes. Ce sont, par exemple, des civils qui assurent la maintenance de notre flotte de Cormorants. Pour l'essentiel, la formation est assurée dans le cadre de contrats conclus avec Bombardier et Allied Wings.

Nous avons donc conclu des partenariats avec le secteur privé, bien que nos opérations de recherche et sauvetage conservent un caractère militaire. Je ne suis pas certain que ce domaine puisse être entièrement confié à des civils. Nous n'avons pas étudié la question sous cet angle, étant donné que cela ne fait pas partie de notre mission. Certains peuvent penser que cela coûterait moins cher, mais j'estime pour ma part que ce n'est probablement pas le cas étant donné la hausse des coûts que l'on constate invariablement

It has been looked at in Great Britain because they do not do fixed-wing search and rescue. They just do helicopter coastal response, so theirs is a much smaller area than we are talking about. In fact, to try to build a scale here for comparison, it is like the corner of this desk versus this entire room.

There are places that it might work, given their geographic models and their expectations. However, for us in Canada right now, it would be difficult to see that work as a solution space.

We currently have a model that works, and I would suggest it is not that expensive, writ large, although it is expensive when you have to replace equipment. However, it is certainly reasonable for us to do this. I cannot see who else would do it with the expertise we have built over 63 years.

The Chair: Senator Dallaire has a supplementary.

Senator Dallaire: You are the commander of the air force and you have your capital acquisition envelope for the air force, and the SAR aircraft are part of that. Do you sometimes find yourself having to trade off combat operational capabilities to meet SAR capabilities? Do you face that scenario, or is search and rescue separate from your general capital program?

Lt.-Gen. Deschamps: Each capital program has its own fixed envelope of money inside the investment plan. Therefore, it is protected. The challenge is that if it takes a long time to get the money, inflation starts eating away at the capital fund, which is not adjusted. Inflation takes a toll on how much money is left in the envelope for procurement if there is any delay in the programs.

Usually, the money has been identified and safeguarded for the large programs. The pressure occurs when we are operating equipment for in-year maintenance and repair regarding the national procurement. That is where we have a collision of needs when demand exceeds supply. It is not on the acquisition piece where you will find the friction.

The friction is not in regard to acquisition of equipment. The friction is once we are trying to operate the equipment with cost escalations. We have a supply program to maintain balance between the fleets when there are budget constraints.

Senator Lang: Are we looking at a \$3-billion envelope of money for replacement of search-and-rescue equipment?

dans le cadre de mesures contractuelles. Une telle solution pourrait finir par coûter très cher étant donné les risques contre lesquels il leur faudrait se prémunir, car ils demeureraient responsables envers nous. Des difficultés se poseraient inévitablement.

Les autorités de Grande-Bretagne ont envisagé une telle solution étant donné qu'elles ne disposent pas, pour les opérations de recherche et sauvetage, d'appareils à voilure fixe. Elles disposent simplement d'hélicoptères pour le sauvetage dans les zones côtières et leur aire d'intervention est beaucoup plus réduite que la nôtre. Je peux dire, à titre de comparaison, que si leur territoire correspond à un coin de cette table, le nôtre se compare à la pièce tout entière.

Il y a des pays ou des régions où une telle solution pourrait être applicable compte tenu de la géographie et des résultats voulus. En ce qui concerne le Canada, je ne pense pas qu'une telle solution puisse être retenue.

Notre dispositif actuel fonctionne correctement et je pense pouvoir dire, d'une manière générale, qu'il n'est pas si coûteux que cela malgré le coût élevé du matériel qu'il nous faut remplacer. Mais, j'estime qu'il s'agit d'une dépense raisonnable. Compte tenu du savoir-faire que nous avons accumulé au cours des 63 dernières années, je ne vois guère qui serait mieux placé que nous pour effectuer de telles opérations.

La présidente : Le sénateur Dallaire a une question complémentaire à poser.

Le sénateur Dallaire : Vous êtes commandant de la Force aérienne et disposez à ce titre d'une enveloppe budgétaire pour les acquisitions d'équipement, dont les aéronefs de recherche et sauvetage. Vous arrive-t-il parfois d'avoir à choisir entre le renforcement de vos moyens de combat et vos moyens de recherche et sauvetage? Êtes-vous parfois obligés de choisir, ou est-ce que les crédits affectés à la recherche et sauvetage sont indépendants de vos autres projets d'investissement?

Lgén Deschamps : Dans le cadre de notre plan d'investissement, une enveloppe budgétaire distincte concerne chaque programme d'immobilisations. L'acquisition du nouveau matériel est donc protégée. Cela dit, il faut attendre longtemps le déblocage des crédits et l'inflation grignote le fonds de capital, qui n'est pas indexé. En raison de l'inflation, tout retard au niveau d'un programme d'acquisition entraîne une baisse du pouvoir d'achat.

En général, les crédits destinés aux programmes importants sont sauvegardés. Le problème se pose plutôt au niveau des marchés publics en matière de maintenance et de réparation du matériel en cours d'exercice. C'est là, plutôt qu'au niveau des acquisitions, qu'il y a des choix à faire lorsque la demande excède l'offre.

Les tensions ne se manifestent pas lors des achats de matériel, mais plutôt au niveau de leur fonctionnement en raison de l'augmentation des coûts. Nous avons mis en place un programme d'approvisionnement qui permet d'assurer l'équilibre entre les diverses flottes compte tenu des contraintes budgétaires.

Le sénateur Lang : Le remplacement des appareils de recherche et sauvetage va-t-il effectivement coûter 3 milliards de dollars?

Lt-Gen. Deschamps: I am not at liberty to talk about the specific amounts, but it is not \$3 billion. The acquisition budget is less than that.

Senator Lang: Why can you not talk about it?

Lt-Gen. Deschamps: The precise amounts are on advice to government. Also, if we indicate the exact amount of money we have, it puts us in an awkward situation with bids from industry. It is like when you buy a house, you will not tell them how much money you can afford to spend. We have to protect some of those discretionary values for government.

Senator Dallaire: The \$3-billion figure includes life cycle management and not only acquisition.

Lt-Gen. Deschamps: That is correct. There are two sides to procurement. One is to buy the asset, and the other is to support it for 20 years. They are the usually about the same amount. The global amount would be for procurement and 20 years of sustaining the equipment built into that amount. Simply buying the assets is about half of the overall cost of the program.

Senator Banks: I will refer back to an answer you gave to Senator Dallaire on his first and second questions. You said the budget problem you have does not have to do with buying the equipment but with operating it. I presume that you meant both the life maintenance you just talked about and also what the navy calls steaming. Have you the resources, people and money to buy fuel, to do the amount of flying that you want to do for training and operational purposes?

Lt-Gen. Deschamps: I will go back to the process. The money is protected in the capital program. Spending the money could be a challenge if we cannot get to a contract. We have had such challenges. Once we buy the equipment, we move to operating it.

There are two sides to that coin. First is the capital side, which is repair and overhaul, normally dealt with through the Assistant Deputy Minister (Material). The other side is operating costs — the steaming or what we call the yearly flying rate. Our lifeblood is the number of hours we can generate to support our colleagues.

Senator Banks: That is what I am talking about.

Lt-Gen. Deschamps: Those two amounts are connected. I can have money to buy fuel, but if repairs of the fleets are not keeping up, fuel is in the tank that I cannot burn because I do not have enough airplanes to fly. We must constantly work with our partners on the procurement side to ensure balance as they rationalize need and supply with what we must provide to the Canadian Forces and government.

Lgén Deschamps : Je ne suis pas autorisé à discuter du chiffre exact, mais je peux tout de même dire que le budget d'acquisition est inférieur à cela.

Le sénateur Lang : Pourquoi n'êtes-vous pas en mesure d'en parler?

Lgén Deschamps : Ces chiffres relèvent des conseils au gouvernement. J'ajoute que le fait de préciser le montant des crédits dont nous disposons nous créerait des difficultés au niveau des soumissions faites par les entreprises. Lorsque vous envisagez d'acheter une maison, par exemple, vous ne dites pas au vendeur exactement combien vous accepteriez de dépenser. Il nous appartient de veiller en cela aux intérêts de l'administration.

Le sénateur Dallaire : Ce chiffre de trois milliards de dollars comprend non seulement l'achat du matériel, mais également la gestion de son cycle de vie.

Lgén Deschamps : C'est exact. Le budget d'acquisition comporte deux volets. Il y a l'achat, et puis il y a la maintenance au cours des 20 années suivant l'acquisition. Les deux volets sont en général du même montant. Le total comprend donc l'achat et 20 ans de maintenance. L'achat compte pour environ la moitié des crédits affectés à un programme donné.

Le sénateur Banks : J'aimerais revenir à une réponse que vous avez donnée à la première et deuxième question qu'a posées le sénateur Dallaire. Vous avez, en effet, répondu que sur le plan budgétaire, ce n'est pas l'achat de matériel qui vous pose de problème, mais plutôt son fonctionnement. J'imagine que vous parliez là des coûts de maintenance, c'est-à-dire ce qu'on appelle dans la marine les frais de navigation. Avez-vous les ressources, les personnels et un budget carburant suffisants pour les vols d'entraînement et les opérations?

Lgén Deschamps : Cela nous ramène à la question des procédures. Les crédits nécessaires sont protégés dans le cadre du programme d'immobilisations. L'engagement des crédits peut poser des difficultés si nous ne parvenons pas à passer un contrat. Cela s'est déjà produit dans le passé. Une fois le matériel acquis, nous le mettons en service.

Il y a donc deux aspects de la question. Le premier est le volet équipement, donc les réparations et la remise en état. Cela relève normalement du sous-ministre adjoint (Matériels). Et puis, il y a aussi les coûts de fonctionnement, ce que nous appelons le contingent annuel d'heures de vol ou le taux annuel d'utilisation. Le nombre d'heures de vol que nous pouvons accomplir à l'appui de nos collègues est la partie essentielle de notre activité.

Le sénateur Banks : C'est de cela que je voulais parler.

Lgén Deschamps : Les deux sommes sont liées. Je peux avoir assez d'argent pour acheter du carburant, mais si la maintenance des flottes n'est pas assurée, le carburant ne sert à rien en raison du nombre insuffisant d'avions. C'est pourquoi il nous faut oeuvrer constamment de concert avec nos partenaires qui s'occupent des acquisitions afin d'assurer un équilibre convenable entre les moyens disponibles et les missions que les Forces canadiennes doivent assurer pour le compte du gouvernement.

We always have the debate over finding the balance between what is desired, achievable and essential. We recently completed it for this fiscal year. When we finally allocate a portion of the money, both sides can deliver at least the essential agreed elements required. This process usually takes several months by the time we rationalize all those complex parts.

Senator Banks: Regarding people, you were careful to add the word “respectively” in your opening remarks when you said the regular and reserve force members trained and operating in those positions were short 1,000 personnel respectively. I take that to mean 1,000 regular forces and 1,000 reserve forces.

Lt.-Gen. Deschamps: That is correct.

Senator Banks: That totals 2,000 members. In the air force, the nature of the involvement of reserve members is fundamentally important in a way that is different from the other forces.

Then you said — and we understand this because we have been hearing it for years — that as far as recruiting and retention goes, the problem is not attracting people, but keeping them once they reach a certain level of expertise. You spend a lot of money and time to train a first-class electronics technician; you post him to Cold Lake, Alberta, and an oil company offers him twice as much money as you are paying him. How will you deal with the retention problem?

Lt.-Gen. Deschamps: It is not difficult currently because the economy is soft. Our attrition rates are relatively low.

Senator Banks: You are betting against a boom.

Lt.-Gen. Deschamps: When things are booming, we struggle, and vice versa. That is the cycle we have seen for decades. When the economy is booming, it is certainly challenging. Twenty years ago, salary disparities were significant between military pay and the commercial world. We could never compete on par.

The concept committee made clear recommendations to close the disparity gap in the late 1980s and early 1990s, which made a big difference. Salary is no longer a point of contention. You rarely hear, “I do not get paid enough.” That is not usually why people leave the forces. They used to leave because they had to go somewhere to make enough money.

Recruits with four kids still show up as privates. They bring their previous history before joining the military, and they have what they have. However, by and large, the salary baseline is good across the different ranks. That is no longer a big problem.

People leave because of family life and the number of moves involved, especially when they have been in the military for 20 or 25 years. They reach a point where the family decides they are finished moving, or spousal employment limits their options. That

Il y a donc un perpétuel débat au sujet du nécessaire équilibre entre ce qui est souhaitable, ce qui est possible et ce qui est essentiel. Nous y sommes parvenus au cours du dernier exercice financier. La répartition des crédits permet aux deux côtés de l'équation de livrer au moins les éléments essentiels sur lesquels on s'est entendu. En général, il faut plusieurs mois pour parvenir à intégrer tous les éléments d'une équation complexe.

Le sénateur Banks : En ce qui concerne les effectifs, dans vos remarques d'ouverture, vous nous avez dit que quelque 1 000 postes doivent toujours être comblés par les membres de la Force régulière et de la Réserve considérés formés et opérationnels. Vous entendiez par cela 1 000 postes des Forces régulières et 1 000 postes des Forces de réserve?

Lgén Deschamps : C'est exact.

Le sénateur Banks : Cela fait donc 2 000 postes au total. Dans la Force aérienne, les réservistes jouent un rôle essentiellement différent de celui des réserves des autres armes.

Et puis, vous avez ajouté — et il s'agit là de quelque chose que l'on entend dire depuis de nombreuses années — que le problème n'est pas d'attirer les gens dans la Force aérienne, mais de les garder une fois qu'ils ont atteint un certain nombre d'années de service. Il faut beaucoup de temps et d'argent pour former un technicien en électronique compétent. Or, muté à Cold Lake, en Alberta, il peut, se voir offrir par une compagnie pétrolière le double de sa solde. Comment faire?

Lgén Deschamps : Le problème ne se pose pas actuellement, étant donné l'état de l'économie. Le nombre des départs est relativement faible.

Le sénateur Banks : Vous profitez donc de cette période de basse conjoncture.

Lgén Deschamps : En période de vaches grasses, nous avons, il est vrai, davantage à nous battre. C'est un phénomène cyclique qui dure depuis des décennies. En période de pleine prospérité, nous avons davantage de mal. Il y a 20 ans l'écart salarial était sensible entre la solde des militaires et les salaires du secteur privé. Nous ne luttons pas à armes égales.

Le comité chargé d'étudier la question a, à la fin des années 1980 ou au début des années 1990, recommandé la prise des mesures permettant de combler l'écart et cela a fait une grande différence. La rémunération n'est plus un sujet de dispute. Il est rare que quelqu'un dise aujourd'hui : « Je ne touche pas assez. » Ce n'est généralement pas pour cela que les gens décident de quitter les forces. Il est vrai qu'avant, ils partaient parfois pour se chercher un emploi mieux rémunéré.

Or, aujourd'hui, il arrive que s'engagent comme soldats des personnes qui ont, par exemple, quatre enfants. Ils s'engagent dans les forces avec toute l'expérience qu'ils ont acquise jusque-là. D'une manière générale, la solde des divers grades est satisfaisante. La rémunération ne pose plus guère de problème.

Souvent, c'est pour des raisons essentiellement familiales que les gens quittent les forces. Les déménagements fréquents sont souvent invoqués à cet égard, surtout par ceux qui sont dans les forces depuis 20 ou 25 ans. Arrive un jour où la famille décide

is when people look at exit points, because they have pensionable time they can apply. People will leave as they make choices to become more stable. This is an area where we have looked at different ways to deal with that specific issue to retain that experience at a critical time in people's careers.

There is no magic solution that achieves everything we want. Some things work. You have heard from other witnesses that different things challenge us. The military has to deal with each province for medical care, access to day care, schooling, and employment. They are all the challenges of military life. We have seen progress across those fronts, but there is no unified solution that satisfies everyone. We are doing better in some provinces than others. We see more attrition when people are less pleased with the outcomes.

We are challenged with how to stabilize the family question. My predecessor used to say that we recruit individuals and retain families. The challenge is to retain the families when expectations go up. At some point, we reach a limit of what is practical for us to do.

Senator Banks: Some things never change.

The Chair: I would like to hear more on that. I am sure Senator Pépin will ask about families and your response to families.

Have we gone so far down the road that it has become a serious issue in terms of retention? You do recruit the individual, and your ability to retain that individual is now dependent on the family, which is not what the military really is focused on.

Lt.-Gen. Deschamps: The military is focused on the social fabric of the family.

The Chair: The family does not fly the planes.

Lt.-Gen. Deschamps: The challenge is to find balance. Social programs are expensive, to a degree. We do what we can within our federal mandate as a military force. We have to deal with individual provinces and territories because they have the legal mandate over health care, education and day care. We struggle here because we have to strike deals with each area specifically to try to find that balance. We are more successful in some areas than others, and that is why people sometimes are not happy. They see base X with great programs because that base found a way to forge a great partnership with local municipalities or the province, and those relationships work. Some other provinces, maybe because they are more isolated, are less fortunate, and therefore they are still struggling and not happy.

qu'elle en a assez de déménager constamment, ou parfois c'est pour des raisons en rapport avec l'emploi du conjoint. C'est alors qu'un membre des forces peut choisir de quitter, car il aura droit à une pension de retraite. Certains quittent, car ils souhaitent avoir une existence plus stable. Nous nous penchons sur la question et cherchons divers moyens de parvenir à conserver les compétences à certaines époques charnières dans la carrière de nos membres.

Il n'y a pas de panacée. Certaines solutions sont utiles. Les autres témoins ont évoqué les diverses difficultés qu'il nous faut résoudre. Les forces armées doivent par exemple s'entendre avec les provinces en matière de soins médicaux, de garde de jour, d'enseignement et d'emploi. Tout cela complique en effet la vie de nos militaires. Nous avons fait des progrès sur tous ces points, mais il n'y a pas de solution qui satisfasse tout le monde. Dans certaines provinces, les choses se passent mieux que dans d'autres. Les départs sont plus nombreux lorsque les gens ne sont pas satisfaits des solutions qui leur sont offertes.

La stabilité de la vie familiale peut, elle aussi, poser des difficultés. Mon prédécesseur avait l'habitude de dire que nous recrutons des individus, mais que ce sont les familles qu'il nous faut parvenir à conserver. Il est difficile de retenir les familles lorsqu'on ne parvient pas à répondre à leurs attentes. Il arrive, en effet, un point où l'on ne peut pas en faire davantage.

Le sénateur Banks : Il y a des choses qui ne changeront jamais.

La présidente : Pourriez-vous nous en dire un peu plus à cet égard. Je suis certaine que le sénateur Pépin aura des questions à vous poser au sujet des familles et des mesures qu'il convient de prendre à leur égard.

Cela pose-t-il effectivement un problème au niveau de la conservation du personnel? S'il est vrai que vous recrutez des individus, pour les conserver il faut tenir compte de la famille et cet aspect-là de la question n'est pas vraiment au cœur de la mission militaire.

Lgén Deschamps : Les forces armées s'intéressent profondément à la structure familiale.

La présidente : Mais ce n'est pas la famille qui pilote les avions.

Lgén Deschamps : Le tout est de parvenir à un équilibre. Il est vrai que les programmes sociaux coûtent cher. Dans ce domaine, nous faisons ce que nous pouvons dans le cadre de la mission qui nous est confiée par le gouvernement. Étant donné que les provinces et les territoires sont compétents en matière de soins de santé, d'enseignement et de garde de jour, nous devons nous entendre avec eux. Cela n'est pas toujours facile, car, dans chaque domaine, il nous faut parvenir à un accord afin, justement, de maintenir l'équilibre. Nous y réussissons mieux dans certains domaines que dans d'autres, et c'est pour cela que parfois les gens demeurent insatisfaits. Ils constatent que telle ou telle base bénéficie de bons programmes, car la base est parvenue à forger un partenariat avec les municipalités environnantes ou avec la province. Dans d'autres provinces, peut-être parce qu'ils se sentent plus isolés ou moins bien pourvus, ils manifesteront une certaine insatisfaction.

[Translation]

Senator Pépin: I am very pleased to see that your priorities include improved support for members. As Chief of the Air Staff, what initiatives have you taken to show the importance you attach to support for the families of military members who are under your responsibility? In addition, what do you think are the challenges for military families, and, as leader, how do you go about addressing them?

Lt.-Gen. Deschamps: We have set ourselves a fairly high ambition level to meet the needs of families in all the areas I mentioned: education, health and others. We are seeing progress. Each squadron has found a way to make progress in a number of areas. Bagotville is a good example where we have found a partnership with the municipality for childhood services and medical services. They have a solution that works for the community.

We have found others that are working in Trenton. We are trying to find a solution in North Bay; it is not working entirely as well because it is not the same economic environment and social support is not quite up to the same level.

We are having success in certain regions, and we are still facing a challenge in others. The challenge for us is: what can we provide if we cannot find a solution at the municipal or provincial level? What are we entitled to do? That is where we have to be careful not to encroach on the jurisdiction of the provincial authorities. There is also the public money that we are entitled to spend for things already covered in the social area which is not public or provincial.

So there is always some flexibility that we have to be aware of. We are pushing as far as we can to try to provide service that will meet needs, but sometimes we have to limit ourselves because there is a reality that has to be respected and, beyond a certain line, we intrude into provincial jurisdiction and would have a legal problem spending money beyond what is acceptable.

We have not found the ideal balance yet. We are having success in certain places and less so in others, but we are working on it. It is moving forward, but slowly. Quebec has an advantage with regard to child care centres because they are not expensive. They are expensive in Ontario. People who move from Quebec to Ontario are not happy when it costs \$40 or more per child, not \$7.

Senator Pépin: Do you have a child care centre on the base?

Lt.-Gen. Deschamps: Yes, we have child care centres.

Senator Pépin: But you have to go to the outside because that is not enough.

Lt.-Gen. Deschamps: This is under provincial jurisdiction. We have to work in partnership with the municipalities and the provincial government to meet standards. The union, wages, all those things are a provincial responsibility, and that is where we encounter difficulties. This is a lot more costly for people who

[Français]

Le sénateur Pépin : Je suis très contente de voir que, dans vos priorités, il y a l'amélioration du soutien apporté aux familles de militaires. À titre de chef des Forces aériennes, quelles sont les initiatives que vous avez prises pour concrétiser l'importance que vous accordez au soutien à des familles de militaires qui sont sous votre responsabilité? Également, quels sont selon vous les défis des familles de militaires et comment, à titre de leader, faites-vous pour y faire face?

Lgén Deschamps : On s'est donné un niveau d'ambition assez élevé pour répondre aux besoins des familles dans tous les domaines que j'ai mentionnés : éducation, santé et autres. Nous voyons du progrès. Chaque escadre a trouvé le moyen d'avancer dans plusieurs domaines. Bagotville est un bon exemple où l'on a trouvé un partenariat avec la municipalité pour des services à l'enfance et aussi des services médicaux. Ils ont trouvé une solution qui fonctionne pour la communauté.

On en a trouvé d'autres qui fonctionnent à Trenton. On essaye de trouver une solution à North Bay; cela ne marchait pas tout à fait aussi bien parce que ce n'est pas le même milieu économique et le soutien social n'est pas tout à fait au même niveau.

On a du succès dans certaines régions et on est encore face à un défi pour d'autres. Le défi pour nous est : que peut-on apporter si on ne peut pas trouver une solution du côté municipal ou provincial? Qu'est-ce qu'on a le droit de faire? C'est là qu'il faut faire attention pour ne pas empiéter sur la juridiction des autorités provinciales. Il y a également l'argent public qu'on a le droit de dépenser pour des choses déjà couvertes du côté du social qui est non public ou provincial.

Alors, il y a tout le temps une marge de manœuvre dont il faut être conscient. On pousse aussi loin qu'on le peut pour essayer de donner un service qui va répondre aux besoins, mais parfois on doit se restreindre parce qu'il y a une réalité à respecter et que, passé une certaine ligne, on entre dans la compétence provinciale et on aurait un problème légal à dépenser de l'argent au-delà de ce qui est acceptable.

On n'a pas trouvé l'équilibre idéal encore. On a du succès à certains endroits et moins à d'autres, mais on y travaille. Cela avance, mais lentement. Le Québec est avantagé au niveau des garderies, car ce n'est pas cher; en Ontario c'est cher. Les gens qui se déplacent du Québec vers l'Ontario ne sont pas contents. Quand ils arrivent à Trenton, cela coûte 40 \$ et plus par enfant par jour, pas 7 \$.

Le sénateur Pépin : Sur la base, est-ce que vous avez une petite garderie?

Lgén Deschamps : Oui, on a des garderies.

Le sénateur Pépin : Mais il faut aller à l'extérieur, car ce n'est pas suffisant.

Lgén Deschamps : C'est de juridiction provinciale. Il faut faire du partenariat avec les municipalités et le gouvernement provincial pour se conformer à des standards. L'union, le salaire, toutes ces choses relèvent du provincial et c'est là qu'on rencontre des difficultés. Pour les personnes qui se déplacent d'une base comme

move from a base like Bagotville or Valcartier to Ontario or Alberta. And then there is nothing we can do to lower the costs because we are limited at the provincial level.

That is why people sometimes do not want to move. They see the costs and, if they have a large family, that becomes very costly.

Senator Pépin: Are matters improving with regard to health insurance? When people move from one province to another, there are still problems depending on where they come from. I know the government was being pressed to try to facilitate matters for military families.

Lt-Gen. Deschamps: I do not know whether everything has been resolved. General Semianiw, who is responsible for the needs of military members, has long been trying to find solutions. Once again, this has to be managed with the provinces, and that takes time. Progress has been made in some cases; in others, matters have not advanced as far as we would like. This is one of the things causing friction. Moves are disruptive for families, and, when there are financial problems in addition to that, it is not ideal. People are not really encouraged to move when they see the challenges they have to face on arrival.

We are trying to reduce that. The money that is provided for travel costs is generous. We have eliminated a lot of the frictions that there were a few years ago, but some points still have to be improved. This is one of them. The wait for medical services is a big issue that families are really not happy about. They can wait two or three years. As they move every three or four years, they never get to the top of the list. These are regions where we are trying to find local solutions. I would say that, in the air force, half of our squadrons have found solutions where we can have medical clinics on the bases, associated with the municipality. There is immediate access for families through these relationships.

Senator Pépin: This has helped.

Lt-Gen. Deschamps: It has helped a lot, but there is still work to be done.

Senator Pépin: There has been a major improvement.

[English]

Senator Manning: Welcome, and once again thank you for your service.

You touched on a couple of the challenges you face in retention and recruitment, including one of the shortfalls, delays in our training system. Would you elaborate on that for us, please?

Lt-Gen. Deschamps: In military manning, there are three envelopes to look at, sort of a triangle. One is establishment. Establishment is how many positions the department has given to hire people into. I can recruit a certain number. Manning is how many warm bodies actually occupy the chairs. Trained effective strength is how many people out of that manning pool are qualified to do the job. Three things drive us in this process: what

Bagotville ou Valcartier vers l'Ontario ou l'Alberta; cela coûte beaucoup plus cher. Et il n'y a rien qu'on puisse faire pour abaisser les coûts, car on est lié au plan provincial.

C'est ce qui fait que parfois des gens ne veulent pas se déplacer. Ils voient les coûts et si on a une grande famille, cela devient très dispendieux.

Le sénateur Pépin : En ce qui concerne l'assurance-maladie, est-ce que les choses s'améliorent? Lorsque les personnes se déplacent d'une province à l'autre, il y a encore des difficultés selon d'où elles viennent. Je sais qu'on exerçait des pressions pour que le gouvernement essaie de faciliter les choses pour les familles des militaires.

Lgén Deschamps : Je ne sais pas si tout a été réglé. Le général Semianiw qui s'occupe des besoins des militaires s'efforce depuis longtemps de trouver des solutions. Encore une fois, il faut gérer cela avec les provinces et cela prend du temps. Il y a du progrès dans certains cas; dans d'autres ce n'est pas aussi avancé qu'on le voudrait. C'est une des choses qui causent des frictions. Les déplacements sont un bouleversement pour les familles et lorsqu'il y a des problèmes financiers qui s'ajoutent à cela, ce n'est pas idéal. Les gens ne sont pas vraiment encouragés à se déplacer lorsqu'ils voient les défis à affronter en arrivant.

On essaie de réduire cela. Pour les coûts de déplacement, l'argent qui est donné est généreux. On a éliminé beaucoup des frictions qui existaient il y a quelques années, mais il reste des points à améliorer. Celui-ci en est un. L'attente aux services médicaux, c'est le gros point sur lequel les familles sont vraiment mécontentes. Elles peuvent attendre deux ou trois ans. Comme elles se déplacent tous les trois ou quatre ans, elles n'arrivent jamais en haut de la liste. Ce sont des régions où l'on s'efforce de trouver des solutions locales. Je dirais que, dans l'aviation, la moitié de nos escadrons ont trouvé des solutions où l'on a des cliniques médicales sur les bases, associées avec la municipalité. Il y a accès immédiat pour les familles à travers ces relations.

Le sénateur Pépin : Cela a aidé.

Lgén Deschamps : Cela a aidé beaucoup, mais il y a encore du travail à faire.

Le sénateur Pépin : Il y a une grosse amélioration.

[Traduction]

Le sénateur Manning : Bienvenue. Je tiens moi aussi à vous remercier des services que vous rendez à notre pays.

Vous avez évoqué certaines des difficultés auxquelles vous devez faire face en matière de recrutement et de maintien de l'effectif, dont des pénuries et des délais liés à votre système de formation. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à cet égard?

Lgén Deschamps : En matière d'effectif militaire, il y a, disons, trois composantes qui forment une sorte de triangle. La première est celle des effectifs. On entend par cela le nombre de postes que le ministère est autorisé à pourvoir. Je suis autorisé à recruter un certain nombre de personnes. Puis, il y a la dotation en personnel, c'est-à-dire l'affectation des personnes recrutées. Et, troisièmement, il y a les effectifs qualifiés en activité, c'est-à-dire le nombre de

I am allowed to recruit and train to, establishment; how many people are actually being paid in uniform; and how many of those people are qualified to do the job. That is usually where you will see a difference in numbers.

As I said, my establishment is just under 13,000 people. I actually have 13,800 people in uniform right now, but most of those people are awaiting training. They have not started a course yet, or they are undergoing the various stages of training. Some of those people are on medical leave. There are different statuses. They may not be active.

It looks good. I am over my establishment, but I have trained effective only about 11,500 people. Those are people who are fully certified and can do their job day in, day out without immediate supervision. The difference between that and establishment is that pressure we have to deal with, which is how quickly we can train those people waiting for certification.

We have seen great improvements in the last year, but there is a backlog on our pilot side. Some trades are more backlogged than others. On our technician side, in the last two or three years we have had great success in accelerating the training process by revamping it from stem to stern. For technicians, it used to be that the time between when people came in the door to when they were certified to sign for maintenance on an airplane could take three and a half to four years because of the course length and the apprenticeship period, and then they were certified to do the business without someone looking over their shoulder every five minutes. Now that time is down to two and a half years, through automation, use of simulation and a totally different approach to training. That has been a great success.

We have increased the throughput, the number of people we can push through the schools, by 50 per cent with its being 40 per cent faster to reach the operational functional point. That has been a great success. We still have a backlog to get rid of now, but that is working quite well for us. We have seen improvement in other trades that have been waiting for folks to get their courses.

Part of the challenge is how many instructors I can afford to run. If you remember, my three priorities were support to operations, transition to new fleets and sustain the air force, which is the establishment piece. I have had to rob to pay the first priority, because we cannot afford to fail on the missions we have right now. We have had to man the operational units doing all these high-value missions to 100 per cent, or as close to it as we can get, and transition to all these new capabilities. I need more people to do that transition and still keep the lights on in the old categories of airplanes so that we do not lose capacity as we transition to new fleets. I have had to put more people, so I have had to rob somewhere. We had to take some risks or go slower in our training piece, because I cannot fail at those two.

personnes ayant les qualités requises pour exécuter une tâche donnée. Les trois éléments de ce processus sont donc : le nombre de personnes que je suis autorisé à recruter et à instruire, ça c'est l'effectif; puis le nombre de personnes qui touchent une solde de militaire; et, ensuite, le nombre de ces personnes ayant les qualités nécessaires pour faire leur travail. Or, en général, numériquement, ces trois éléments ne se recoupent pas exactement.

Mon tableau d'effectifs prévoit un peu moins de 13 000 personnes. Or, en fait 13 800 personnes portent actuellement l'uniforme, mais bon nombre d'entre elles sont en instance d'instruction. Soit elles n'ont pas encore entamé leurs cours, soit elles sont en période de formation. D'autres sont en congé de maladie. C'est dire qu'il existe diverses situations administratives. Tous ne sont pas actuellement en activité.

La situation paraît satisfaisante. Mon tableau d'effectifs est plus que complet, mais les effectifs qualifiés en activité ne comptent qu'environ 11 500 personnes. Je parle là de gens pleinement qualifiés et capables de faire leur travail sans surveillance immédiate. La différence entre ce nombre-là et celui du tableau d'effectifs nous donne le nombre de personnes dont nous devons assurer la formation.

Nous avons constaté, l'année dernière, une grande amélioration, mais le nombre de nos pilotes demeure insuffisant. Nous manquons également de personnes dans certaines occupations. En ce qui concerne les techniciens, nous avons pu, au cours des deux ou trois dernières années, accélérer le processus de formation, que nous avons d'ailleurs entièrement révisé. Autrefois, il nous fallait, en raison de la durée des cours et de la période d'apprentissage, trois ans et demi à quatre ans pour former un technicien capable d'assurer la maintenance d'un avion sans avoir à être constamment surveillé. Cette même formation prend maintenant deux ans et demi, car nous avons entièrement changé nos méthodes d'instruction et nous avons maintenant recours à la simulation et l'automatisation. C'est une véritable performance.

Nous avons augmenté de 50 p. 100 le nombre de personnes à qui nous pouvons assurer une formation, et ces personnes atteignent maintenant les compétences nécessaires 40 p. 100 plus vite qu'avant. C'est une véritable réussite. En matière de formation, nous n'avons pas éliminé tout l'arriéré, mais le système actuel donne de très bons résultats. Nous avons également constaté une amélioration dans d'autres occupations où l'on souhaitait attirer des candidats.

Il faut tenir compte, bien sûr, du nombre d'instructeurs que je peux employer. Je disais tout à l'heure que mes trois priorités sont le soutien des opérations, la transition vers de nouvelles flottes aériennes et le maintien en puissance de la Force aérienne, c'est-à-dire le maintien de nos effectifs. Or, en réponse à ma priorité première, il m'a fallu ponctionner les deux autres, car nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer dans les missions dont nous sommes actuellement investis. Il nous a donc fallu garnir, autant que faire se peut, à 100 p. 100, les unités opérationnelles chargées de missions de grande importance, tout en assurant la transition vers nos nouveaux moyens. Il m'a fallu affecter davantage de personnes à cette transition tout en maintenant à un bon niveau opérationnel les catégories plus anciennes afin

Post-Afghanistan, I expect they will be able to shift some of those priorities around. Operations should go back to more routine operations; therefore, I can afford now to re-prioritize people out of my operational units back into my other two important streams, which are training and the transition to new capabilities.

I have another year before I can start robbing those operational units to start paying my institutional bill, which is the training piece. In the meantime, we have been using various ways of meeting up with the difference — contracting, using civilian skills in many areas to augment the military training piece — and that has helped a lot.

Senator Manning: I asked one of your colleagues this question earlier today. Would you elaborate for us, from an air force point of view, on some of the lessons that your group learned from the mission in Afghanistan that you can carry forward or will be carrying forward?

Lt-Gen. Deschamps: The air force had been in theatre in Afghanistan since 2001 or shortly thereafter, with tactical transports and so on. The big lesson for us was to integrate at the tactical level with the army in a very complex fashion. We brought all the assets we had in theatre into one cohesive organization and linked it directly into the army's needs. We knew how to do that in the past, but we sort of lost it over probably the last decade or so. We had not practised it.

We had to relearn some of those skills, such as close air support, tactical air control — the people on the ground who call in airplanes that deliver firepower to suppress enemies on the ground. We had lost those skill sets because we had not used them for many years.

We had to relearn things we used to know. That is expensive, both in time and in making mistakes. I think we now have reached a level of maturity. We have a good understanding of what that looks like now; and hopefully we can institutionalize that so that we do not go through a period where we unlearn.

This is where all our doctrine centres come in. The air force, the navy and the army all have doctrine centres. We are taking what we have learned in Afghanistan and looking at how we keep this as we move forward post-Afghanistan. What will the Canadian Forces look like post-Afghanistan with respect to force structure

d'assurer l'intérim et parvenir à mettre en service les nouvelles flottes sans rien perdre de nos moyens d'action. Ces personnels supplémentaires, j'ai dû les trouver quelque part. Il nous a donc fallu prendre quelques risques et réduire un peu nos efforts en matière de formation, car nous devions accorder la priorité des priorités aux deux premières missions.

Je pense qu'après l'achèvement de la mission en Afghanistan, nous pourrions revoir quelque peu nos priorités. Les opérations reprendront un rythme plus habituel et je pourrai donc retirer des unités opérationnelles un certain nombre de personnes qui seront réaffectées soit à la formation soit à la mise en service des nouveaux moyens.

Il me reste un an avant de pouvoir braconner sur les terres des unités opérationnelles pour commencer à rembourser la dette institutionnelle que je dois à la formation. En attendant, nous avons par divers moyens compensé cet écart en ayant recours dans de nombreux domaines à des contractuels civils pour compléter très utilement nos moyens de formation.

Le sénateur Manning : J'ai, plus tôt, posé la même question à un de vos collègues. Pourriez-vous nous dire quelles sont, du point de vue de la Force aérienne, certaines des leçons que vous avez pu tirer de la mission afghane et qui se révéleraient utiles à l'avenir?

Lgén Deschamps : La Force aérienne participe aux opérations en Afghanistan depuis 2001 ou un peu après. Elle y assure, notamment des missions de transport tactique. La grande leçon de l'Afghanistan a été pour nous l'intégration de nos opérations au niveau tactique à l'action de l'armée. Il s'agit de quelque chose de très complexe, mais nous sommes parvenus à réunir en un tout cohérent l'ensemble des moyens que nous avions mis en oeuvre sur ce théâtre d'opérations et le relier directement aux besoins de l'armée. Nous savions, à une certaine époque, comment faire cela, mais il semble que nous l'ayons oublié, sans doute au cours des 10 dernières années. Nous manquions de pratique.

Il nous a donc fallu réapprendre comment faire certaines choses, telles que l'appui aérien rapproché, le contrôle aérien tactique — c'est-à-dire les gens qui, sur le terrain, demandent à l'aviation d'intervenir au-dessus d'un lieu précis pour ouvrir le feu contre un adversaire combattu par nos troupes terrestres. Nous avions perdu ces compétences car, pendant de nombreuses années, nous ne les avions pas mises en pratique.

Il nous a donc fallu réapprendre des choses que nous avions sues, mais que nous avions oubliées. C'est une leçon qui coûte cher, à la fois en temps et en erreurs commises. Nous avons, je pense, atteint en cela un certain niveau de maturité. Nous savons maintenant assez bien comment cela se fait et j'espère que nous allons pouvoir formaliser ces connaissances afin de ne plus jamais les perdre.

C'est d'ailleurs toute l'importance de nos centres de doctrine d'emploi des forces. La Force aérienne, la Force maritime et l'armée en ont chacune un. Nous allons tâcher de préserver ce que nous avons appris en Afghanistan et l'enseigner. Quelle sera la structure de nos forces dans les années qui viennent, quelles sortes

and to what we will do when we go offshore? If we want to do what we did in Afghanistan, from a readiness perspective, there are certain things we need to keep doing at home.

The Chair: How do you do that? The kind of training and expertise — and even the attraction of people to the air force — has been very much because we are in Afghanistan.

Lt.-Gen. Deschamps: That is correct. Some of what we do in Afghanistan right now is not replicated in Canada because it exists only for Afghanistan. For instance, although we have a program to acquire the unmanned aerial vehicle, there will be a time lag between the time we leave Afghanistan and stop using those vehicles and the time we acquire our own long-term vehicles. There will be a gap there.

We are looking at how to maintain the skill sets so that we do not have to relearn this again in four or five years when we have our own capacity. We are looking at ways to institutionalize what we learn so that that skill does not fade. There will be a pause between leaving Afghanistan and getting our own Chinooks, but that will be a manageable pause. Institutionally, we will not lose what we have learned in Afghanistan.

Will what we put in Afghanistan as far as capabilities, numbers and the type of capability be required at that same scale in the future? If it is, we need to look at the home game and see how we train and structure ourselves so that we are able to do what we do now in Afghanistan for future missions without having to do three or four years of learning to get to the stage we are at now.

The Chair: How can you do that? You cannot predict that Haiti will happen or that the planes would have flown into the towers and we would be in Afghanistan. How do you train and plan and create a new structure when you do not know what the mission is? You cannot possibly know.

Lt.-Gen. Deschamps: The key to being able to respond to an unknown threat is institutional and tactical agility. The way you achieve that is by buying equipment and training people in such a way that they can adapt to whatever is presented to them in new and unforeseen events.

A good example is that before the committee went to Afghanistan and decided we needed tactical helicopter Chinooks, we did not have them in Canada. We had not had them since 1993; yet within eight months, we had fielded the capability with trained crews to operate them.

The reason we were able to do that is because my predecessors, through great foresight, had invested significant amounts of monies and effort in our training system. We have probably one of the best training systems in the world for technicians and

d'opérations allons-nous à l'avenir être appelés à mener à l'étranger? Si nous souhaitons maintenir l'état de préparation que nous avons actuellement atteint, il y a un certain nombre de mesures que nous allons devoir prendre ici.

La présidente : Lesquelles? La formation que vous avez assurée, le savoir-faire que vous avez acquis et même les objectifs de recrutement que vous avez atteints au sein de la Force aérienne sont tous liés à notre mission en Afghanistan.

Lgén Deschamps : C'est exact. Certaines des choses que nous faisons actuellement en Afghanistan ne peuvent d'ailleurs pas être faites ici. Ainsi, par exemple, nous avons un programme d'acquisition de véhicules aériens sans pilote, mais il va y avoir un délai entre le moment où nous quittons l'Afghanistan et cessons d'utiliser ce type de véhicule, et le moment où nous acquerrons nos propres engins de ce type. Il va y avoir un intervalle chronologique.

Nous examinons actuellement les moyens d'entretenir nos compétences en ce domaine afin de ne pas avoir, dans quatre ou cinq ans, lorsque nous acquerrons nos propres véhicules de ce type, à réapprendre comment les utiliser. Nous cherchons donc les moyens de formaliser ces connaissances afin de ne pas perdre ce que nous savons. Il y aura également un écart chronologique entre notre départ d'Afghanistan et le moment où nous acquerrons nos propres Chinooks, mais cela ne pose aucun problème, car nous ne risquons pas de perdre les connaissances que nous avons acquises en Afghanistan.

Allons-nous avoir besoin, à l'avenir, des moyens, des effectifs et des compétences que nous avons mis en oeuvre en Afghanistan? Si oui, il va nous falloir adapter en conséquence nos moyens et nos modes de formation, et la structure de nos forces afin d'être en mesure à l'avenir de refaire ce que nous avons fait en Afghanistan sans avoir à attendre trois ou quatre ans pour atteindre le niveau auquel nous nous trouvons actuellement.

La présidente : Comment assurer cela? Nous ne pouvions pas, il est clair, prédire ce qui s'est passé en Haïti où l'utilisation d'avions pour anéantir les tours le 11 septembre, ou que nous serions appelés à intervenir en Afghanistan. Comment assurer la formation nécessaire, dresser les plans et mettre en place une nouvelle structure alors qu'on ne sait pas quelle sera la mission qu'on sera appelé à accomplir? Il est impossible de le savoir.

Lgén Deschamps : En réponse à une menace inconnue, l'essentiel est la souplesse à la fois au niveau des structures institutionnelles et des moyens tactiques. Il s'agit donc de choisir les matériels et de former les effectifs de manière à ce qu'ils puissent s'adapter aux circonstances imprévues.

Voici un exemple. Avant que le comité se rende en Afghanistan et décide qu'il nous faudrait des hélicoptères tactiques de type Chinook, nous ne disposions pas au Canada de ce type d'appareil. Nous n'en avions pas eu depuis 1993; mais pourtant, en huit mois nous avons pu, non seulement, mettre ce type d'appareil en service, mais également former les équipages qui allaient les piloter.

Si nous y sommes parvenus, c'est parce que mes prédécesseurs avaient eu la grande prévoyance d'investir l'argent et l'effort nécessaires dans nos moyens de formation. Notre système de formation des techniciens et des équipages compte parmi le

aircrew. The folks we are producing are very agile. They are able to adapt quickly to circumstances we have not predicted because we have invested in that training.

It is the same with the army. Money spent on training is never wasted because this is where you create agile institutions and individuals.

How you bring it together is a conceptual piece that we have to look at as a structure. We have seen the models. We know what we can expect. As long as we can come together reasonably quickly and form those tactically agile formations, we can pretty much deal with the unforeseen. However, if you do not have that training piece right and you do not have the big pieces — the equipment that gives you that agility — then you are struggling and starting from behind the start line.

Right now we have a good balance. The challenge is to maintain that into the future sustainably, both the expensive training and the readiness, which is that equipment, people and the amount of training and effort you can invest to maintain that agility at all times — and how much of it do you want?

[Translation]

Senator Meighen: I have two brief questions for you and a third that is perhaps a little more general.

[English]

On reintegration of former pilots, as I recall, having had the privilege of sitting on this committee for a number of years, one of the problems was the red tape. It was fearsome for someone who had been in the air force, perhaps been lured out by boom times in the aviation industry on civvy street, and then desired to come back. It was difficult to do so. Has that situation improved, if I have described it accurately?

Lt.-Gen. Deschamps: Yes. We have been effective at taking advantage of the slightly slower market environment. In 2008-09, we had 12 “re-enrolees,” as we call them, that we went out and scouted. This year we have 24. Next year we expect to have more.

We have an individual who does that full time. He tracks all the people who have left and gone to airlines. Occasionally, he will call them up and do a “how is it going” kind of call. We are active in making sure they are aware we will welcome them back, if they are ready to come back.

We also have many airline pilots in the reserve forces. They have the option of quickly going from reserve to regular force. We are successful in keeping a balance between people coming back after a 15-year absence into the system. Usually we invest those people in the critical jobs such as training, where we need that experience, and they are happy to go there.

meilleur au monde. Si nous formons des gens très agiles, capables de s'adapter rapidement à des circonstances imprévues, c'est parce que nous avons beaucoup investi dans les moyens de formation.

Il en va de même pour l'armée. L'argent consacré à la formation n'est jamais de l'argent gaspillé parce que c'est comme cela qu'on forme des gens agiles et qu'on donne aux institutions la souplesse nécessaire.

Il s'agit ensuite de réunir ces divers éléments en une structure cohérente. Nous avons étudié les modèles, nous savons à quoi nous attendre. Dans la mesure où nous pouvons mobiliser nos moyens relativement vite et constituer des unités douées d'agilité tactique, nous pourrions, je pense, faire face à l'imprévu. Si, cependant, la formation laisse à désirer, et qu'il nous manque des éléments importants — le matériel, par exemple, qui donne la souplesse nécessaire —, eh bien la montée en puissance sera difficile.

À l'heure actuelle, nous sommes parvenus à équilibrer ces divers éléments. Il s'agit maintenant de conserver et d'entretenir à la fois les coûteux moyens de formation que nous avons mis en oeuvre, et l'état de préparation des personnels et du matériel en assurant la formation nécessaire pour entretenir cette agilité dont je viens de parler. La question est de savoir et de décider du niveau qu'on entend maintenir.

[Français]

Le sénateur Meighen : J'aurais deux petites questions à vous poser et une troisième peut-être un peu plus générale.

[Traduction]

En ce qui concerne la réintégration d'anciens pilotes, je crois me souvenir, car j'ai le privilège de siéger depuis plusieurs années au sein de ce comité, que l'une des difficultés qui se posaient était d'ordre bureaucratique. Les formalités administratives étaient quelque chose de redoutable pour quelqu'un qui avait fait partie de la Force aérienne, qui, dans une période de forte conjoncture économique, avait cédé aux offres de l'aviation civile, puis décidé de réintégrer la Force aérienne. C'était à l'époque extrêmement difficile. Peut-on dire, si tant est que j'ai correctement décrit quelle était la situation à l'époque, qu'on a progressé depuis?

Lgén Deschamps : Je peux vous répondre que oui. Nous avons su profiter d'une conjoncture un peu moins bonne. En 2008-2009, nous avons accueilli 12 « réengagés », que nous avons sollicités de notre propre chef. Cette année, nous en avons 24. Nous en attendons un plus grand nombre encore l'année prochaine.

Nous avons quelqu'un qui ne fait que ça. Il contacte ceux qui nous ont quittés pour une compagnie aérienne. De temps à autre, il les appelle pour leur demander comment ça va. Nous leur faisons savoir que s'ils sont prêts à revenir, nous sommes disposés à les accueillir.

Il y a également de nombreux pilotes de ligne dans la Réserve de la Force aérienne. Il leur est possible de passer très rapidement de la Réserve à la Force régulière. Nous parvenons à maintenir un certain équilibre au niveau de ceux qui souhaitent revenir après 15 ans d'absence. En général, nous les affectons à des tâches essentielles telles que la formation, où leur expérience nous est précieuse et où ils sont heureux de travailler.

We are also getting a lot of Commonwealth pilots coming in, British and Australian. There have been big force adjustments in the U.K., so we are also benefitting from being able to draw some of their expertise into our system as they reduce their forces. We are not having any difficulty attracting pilots. We are doing well getting people in the door. It is a question of keeping them 20 years from now.

Senator Meighen: We discussed search and air rescue. Can you bring me up to date on the seemingly interminable problems of the Cormorant and the cracking in the tail rotor?

Lt-Gen. Deschamps: There is good news on that front. Three or four years ago, we had some significant issues of cracking. It took a lot of effort between us and industry to find mitigation strategies until they could find a long-term solution.

The current mitigation strategy is working well. We have replaced all the faulty components. The monitoring systems put in place have been excellent. Since then, we have had no cracks.

However, that is still using the old technologies. We are looking at the articulated tail rotor, a totally new tail rotor design that is now complete. We are testing it on the airplane. Eventually, that problem will go away totally. Right now, it is very manageable; we have had no issues with the interim solution.

Senator Meighen: Are they still under speed and height constraints?

Lt-Gen. Deschamps: We have removed some of those restrictions. They can now fly for four hours; in the past, they had to land every two hours and check for cracks. Now it is up to four hours, which is almost maximum mission length. There are still a few limitations so we do not get the cracks coming back. The full envelope is not cleared yet. Within the next year, with the new parts coming in, we will see that go away.

Senator Meighen: What lessons learned do you take away from Afghanistan now that it is starting to wind down as far as the air force is concerned?

Lt-Gen. Deschamps: As I mentioned, we want to make sure that we are trained the right way. We prepare our people with the right skill sets. We have had to learn some interesting lessons. For example, back in the 1990s when we restructured and downsized, we amalgamated all of our technician trades into four large trades from twelve. We used to have air weapons technicians, who looked after all ammunition and weapons that went on aircrafts. That trade was subsumed in the jack-of-all-trades group. When deployed to Afghanistan, these technicians are dealing with improvised explosive devices, IEDs. Certainly that is not a part-time job, and you must know what you are doing. A hard wake-up call for these technicians has been moving from weapons as a secondary duty to IEDs in Afghanistan as a primary duty. The Canadian Forces needs that specialty. We have had to review how these people were trained and deployed in Canada. We have

Nous accueillons également beaucoup de pilotes issus de pays du Commonwealth, tels que la Grande-Bretagne et l'Australie. La Grande-Bretagne a restructuré ses forces aériennes, ce qui nous a donné l'occasion de recruter certains de leurs aviateurs. Nous n'avons aucune difficulté à recruter des pilotes, mais il s'agit de conserver ceux qui ont 20 années d'expérience.

Le sénateur Meighen : Nous parlions tout à l'heure de recherche et sauvetage. Pourriez-vous nous dire ce qu'il en est des apparemment interminables problèmes avec le Cormorant et la fissuration de son rotor de queue?

Lgén Deschamps : Les choses se présentent bien. Il y a trois ou quatre ans, les fissures nous posaient effectivement de sérieux problèmes. Nous avons, de concert avec le fabricant, consacré beaucoup d'efforts à la recherche d'un moyen d'atténuer le problème en attendant de parvenir à une solution définitive.

Cela a donné de bons résultats. Nous avons remplacé tous les éléments défectueux et mis en place d'excellents systèmes de contrôle. Depuis, nous n'avons plus constaté de fissures.

Cela dit, nous restons en cela à d'anciennes technologies. Mais nous étudions actuellement un rotor de queue articulé d'une conception entièrement nouvelle. Ce modèle est actuellement à l'essai et le problème va donc trouver une solution définitive. La situation est actuellement parfaitement contrôlable et la solution provisoire ne pose aucune difficulté.

Le sénateur Meighen : L'hélicoptère est-il encore soumis à une limitation de vitesse et d'altitude?

Lgén Deschamps : Nous avons supprimé certaines de ces restrictions. Les appareils peuvent maintenant rester quatre heures en vol. Auparavant, il leur fallait atterrir toutes les deux heures afin de vérifier s'il n'y avait pas de fissures. Ils peuvent maintenant rester en vol jusqu'à quatre heures, ce qui correspond presque à leur maximum de temps de vol. Nous continuons à leur imposer certaines restrictions afin d'éviter les fissures. Ils ne peuvent toujours pas pousser à fond leurs performances, mais dans l'année qui vient, l'installation de nouveaux éléments réglera ça.

Le sénateur Meighen : Maintenant qu'elle tire à sa fin, quels sont les enseignements que vous pouvez retirer de votre mission en Afghanistan?

Lgén Deschamps : Ainsi que je le disais tout à l'heure, nous voulons continuer à assurer une formation adaptée. Nous voulons donner à nos gens les compétences nécessaires. Nous avons, à cet égard, appris un certain nombre de choses. Par exemple, dans les années 1990, lorsque nous avons restructuré nos forces et réduit nos effectifs, nous avons fusionné un certain nombre de métiers techniques, qui de 12 sont passés à quatre. Nous avions, auparavant, des techniciens d'armement aérien qui s'occupaient des armes et des munitions chargées à bord des aéronefs. Ce métier a été englobé dans une catégorie touche à tout. En Afghanistan, ces techniciens sont appelés à désamorcer des engins explosifs improvisés. Il est clair que cela ne peut pas être une activité à temps partiel, car il faut savoir s'y prendre. Cela a exigé de ces techniciens une adaptation difficile puisque auparavant, ils s'occupaient d'armes de manière accessoire et qu'en Afghanistan

restructured and are bringing that trade back out as a specialty. We have seen the price paid in Afghanistan for not being able to do that job well. Perhaps we have to move away from efficiency back to effectiveness in those trade structures to ensure that we are ready for the demanding scenarios where it has to be a full-time job. There is a price to pay, but it will be a wise move.

It validates some of our concerns with readiness training and is going well with the army and how we are bringing ourselves into their training. We speak the same language and understand their environment, and they understand ours. In the past, that was a challenge, because we could not find the money sometimes to train as a group. You would show up at the event and have to figure it out. Having a chance to do this far better has been a big plus.

We also have seen what kind of equipment works, what does not work and what is limited when you push it in the extreme environments.

There are many lessons for us to absorb. We see stuff come up every day, given that the Taliban continue to try different things. We will have to adapt as they pull new tricks out of their hats. They are becoming more adaptive in developing counters for aviation attacks, so we will have to roll with those punches as those skills develop.

The Chair: Could you elaborate briefly on that? What are they doing now that they were not doing before that makes you a target? Back to an earlier point, can you describe how active you are in the training of both allies and Afghans on the ground?

Lt-Gen. Deschamps: The air force or the Canadian Forces?

The Chair: The air force.

Lt-Gen. Deschamps: As an air force, we are not directly engaged with the Afghan air force. The Americans have a large organization in Kabul to do that. We have some staff embedded with them, but we do not have a large investment in that domain. We do collateral support through the task force. Our members are in the headquarters and they assist, but we do not have a dedicated air force to air force program.

The Chair: There seems to be a lot of informal activity. For example, at the airfield, American technicians just walk over and take a lesson on how to fix a helicopter.

Lt-Gen. Deschamps: Absolutely. Amongst the allied or coalition air crew, those lessons are shared instantly. If something has happened, they talk amongst themselves to make sure no one is surprised on the next flight. A very active after-action network

ils ont été principalement chargés de désamorcer des EEI. Il s'agit là d'une spécialisation dont les Forces canadiennes ont besoin. Nous avons donc eu à nous pencher sur la formation nécessaire. Nous avons révisé notre manière de faire et fait de ce travail une nouvelle spécialité. Nous avons pu, en effet constater, en Afghanistan, les conséquences d'un manque de compétences en ce domaine. Au niveau des métiers, il va peut-être nous falloir désormais accorder moins d'importance à l'efficacité et plus à l'efficacité afin d'être prêts à affronter les situations qui exigent de tels spécialistes. Il y a à cela un coût, mais je pense que ce serait prudent. Cela confirme d'ailleurs certaines des questions que nous nous posons en matière de formation à la disponibilité opérationnelle.

Sur ce plan, nous allons aligner nos moyens de formation sur ceux de l'armée. Nous parlons le même langage, nous comprenons leur milieu opérationnel et ils comprennent le nôtre. Cela a posé, dans le passé, des difficultés, car nous n'avions pas l'argent nécessaire pour assurer une formation collective. On était forcé de se débrouiller. L'amélioration que nous avons pu apporter à cet égard est une excellente chose.

Nous connaissons mieux maintenant les performances des divers types de matériel et les équipements qui résistent mal à certaines conditions.

Il y a de nombreuses leçons à tirer de tout cela. Chaque jour, il y a quelque chose de nouveau, car les talibans ne sont jamais à court d'idées. Il nous faut donc nous adapter aux surprises qu'ils nous réservent. Ils trouvent de nouveaux moyens de contrer nos attaques aériennes et nous devons donc à notre tour nous adapter à leurs nouvelles tactiques.

La présidente : Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet? Quelles sont les nouvelles tactiques qu'ils emploient contre vous? Et pour revenir à quelque chose dont on a parlé tout à l'heure, pourriez-vous nous décrire ce que vous faites en matière de formation à la fois des forces alliées et des forces afghanes?

Lgén Deschamps : En ce qui concerne la Force aérienne ou les Forces canadiennes?

La présidente : La Force aérienne.

Lgén Deschamps : Notre Force aérienne ne travaille pas directement avec les Forces aériennes afghanes. Il s'agit là de quelque chose qui relève de l'important dispositif américain à Kaboul. Nous avons, certes, des gens en poste au sein de l'aviation afghane, mais rien de très important. Nous contribuons de manière accessoire à des opérations de soutien dans le cadre de la force d'intervention et certains de nos membres sont en poste au quartier général, mais il n'existe, entre les deux forces aériennes, aucun programme spécifique de coopération.

La présidente : Il semble, cependant, y avoir pas mal d'activités de caractère informel. Je pense, par exemple, aux techniciens américains qui, au terrain d'aviation, viennent s'initier à la réparation des hélicoptères.

Lgén Deschamps : Oui, tout à fait. Les équipages des divers pays alliés s'échangent volontiers leurs connaissances. Ils se parlent des incidents qui ont pu se produire afin d'éviter les surprises lors d'un prochain vol. Il y a, au terrain d'aviation, un réseau très actif

occurs on the airfield and between the crews and the nations. No one keeps everything secret in their little pocket. They talk about everything to make sure no one is surprised out there. We have civilian contractors who fly in Afghanistan as part of our troops, and we do our best to ensure that they are kept safe. They do not have access to all the classified material, but liaison officers spend time making sure that their planned missions are safe. We have a good network of folks talking to each other to make sure no one is surprised by a turn of events in Afghanistan.

The Chair: What do the Taliban do about the surface-to-air weapons?

Lt.-Gen. Deschamps: They have not been terribly active with the more advanced weaponry, but we are seeing more clever use of conventional weapons, such as heavy machine guns. They are setting up traps to lure assets in and then engage them. They are becoming more sophisticated in using what is at hand, but they can be quite effective simply by changing some of their practices and their predictability. They use that tactic as a way of potentially getting us into trouble. We expected these changes and will likely see them happening in Kandahar in the not-too-distant future, given that they are becoming so much craftier at drawing in our aviation assets. A big goal and morale booster for the Taliban is to shoot down a helicopter, so they try very hard to succeed at that.

The Chair: Have we lost equipment?

Lt.-Gen. Deschamps: No. There have been some losses, but not to Canada.

Senator Dallaire: Rapidly, how many CF-18s will be upgraded and operational? Do we go back to RV exercises funded by the centre to get the fire support coordination sorted out and not go into a learning curve like you described earlier on? Do we keep the Air Defence Anti-Tank System, ADATS?

Lt.-Gen. Deschamps: ADATS is an army system. You will have to ask General Leslie what the plan is for ADATS.

Senator Dallaire: They are at Cold Lake.

Lt.-Gen. Deschamps: Yes, that is where they train. We partner with these guys when we do our exercises, but I am not sure what the actual army outlook on ADATS is right now.

We have 80 modified CF-18s, although we lost one. We have 79 available R2 versions. The program began in 2002 and was completed this year with L3. It has been a long program with different updates on the airplane, and has taken 8 years to do all the updates on all the airplanes to bring them up to world standard. Today, the airplanes are capable of interoperating with anyone in the coalition anywhere in the world. The sensor system is certainly world-class. The airplanes are viable to the end of this decade. The challenge is that the airplanes will be 30 plus years old by the end of the decade, so the air frame will need to be replaced at some time. The avionics are all good and new in the fourth generation sense of the current capability. For the next decade of 2020 and beyond, they will lag behind the competition because

d'analyse après action où les équipages des divers pays s'échangent des renseignements. On n'entretient pas le secret. Ils parlent de tout afin d'éviter les éventuelles surprises. Il y a, en Afghanistan, des contractuels civils qui assurent des missions d'aviation au même titre que nos propres équipages et nous faisons tout pour assurer leur sécurité. Ils n'ont pas accès aux renseignements classifiés, mais nos officiers de liaison veillent à la sécurité des missions qui leur sont confiées. Il existe tout un réseau de personnes qui restent en contact afin d'éviter les mauvaises surprises.

La présidente : Les Talibans emploient-ils des armes surface-air?

Lgén Deschamps : On ne les voit pas beaucoup employer des armes sophistiquées, mais ils se servent intelligemment d'armes conventionnelles telles que les mitrailleuses lourdes. Ils tendent des pièges afin d'attirer nos appareils pour les attaquer. Ils savent de mieux en mieux se servir des moyens du bord, mais il leur suffit parfois simplement de modifier leur manière de faire et d'agir de manière imprévisible. C'est comme cela qu'ils cherchent à nous contrer. Nous avons anticipé ces nouvelles manières de faire et l'on pourra probablement les voir à l'oeuvre à Kandahar dans quelque temps étant donné qu'ils parviennent de mieux en mieux à trouver le moyen d'attirer nos appareils. Les talibans font tout pour descendre un hélicoptère car, pour eux, c'est vraiment quelque chose.

La présidente : En avons-nous perdus?

Lgén Deschamps : Non. Des appareils ont effectivement été descendus, mais pas un des nôtres.

Le sénateur Dallaire : Pouvez-vous nous dire, en quelques mots, combien de CF-18 vont pouvoir être mis en service après leur modernisation? Allons-nous devoir procéder à de nouveaux exercices RV financés par le centre pour assurer une meilleure coordination des tirs afin de nous éviter, comme vous le disiez tout à l'heure, la courbe d'apprentissage? Allons-nous conserver l'ADATS, le système d'arme antiaérien et antichar?

Lgén Deschamps : L'ADATS est un système employé par l'armée. Il vous faudra demander au général Leslie ce qu'il entend en faire.

Le sénateur Dallaire : La base de Cold Lake en est équipée.

Lgén Deschamps : Oui, c'est là qu'a lieu la formation. Nous participons ensemble à des exercices, mais je ne sais pas très bien ce que l'armée envisage actuellement de faire de l'ADATS.

Nous disposons de 80 CF-18 modifiés, bien que nous en ayons perdu un. Nous avons également 79 appareils de version R2. Le programme de modernisation a débuté en 2002, et s'est achevé cette année dans les usines de L3. C'est un programme qui s'est échelonné sur huit ans, les diverses mises à niveau ayant permis d'aligner nos appareils sur les normes les plus perfectionnées. Ces chasseurs sontinteropérables, c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de participer, avec les forces d'autres pays de la coalition, à des opérations n'importe où au monde. Leur système de détection est à la fine pointe de la technologie. Ces appareils pourront rester en service jusqu'à la fin de la présente décennie. Ils auront alors plus de 30 ans et il faudra bien, à un certain point, en remplacer la cellule. Leur système aéroélectronique de quatrième génération est

there is a fifth generation capability, which is another leap in technology beyond the F-18. With the investment made so far, it is certainly viable to the end of this decade as a war fighter anywhere.

The Chair: Do we make any contribution to the upgrade of the Airborne Warning and Control System through NORAD? Do you do that directly? Is there a NATO requirement?

Lt.-Gen. Deschamps: We participate in NATO AWACs, and we have Canadians flying on U.S. AWACs, which employ our Canadians. Under NATO AWACs, we pay a percentage of the acquisition costs and the operating costs of the platform. We contribute and we participate under NATO AWACs, but in the U.S. we simply show up, and as part of an understanding with the Americans, we fly on their crews. It is a slightly different arrangement. One is a contributor nation in NATO, and the other is as a partner in North American defence.

Senator Dallaire: We command those squadrons.

Lt.-Gen. Deschamps: Yes, we do so in Europe.

The Chair: We are making no contribution to the upgrade of that.

Lt.-Gen. Deschamps: That is a U.S. program.

The Chair: Thank you. We are right out of time. We appreciate your appearance before the committee today. This concludes our look at the state of the nation of the three forces. We appreciate the participation of senators and all of our commanders.

We will adjourn and go in camera for committee members only. I ask that those not directly involved leave us. Thank you. The public meeting is adjourned.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, June 7, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:01 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topics: the state of the Canadian Forces; and the role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

très performant, mais ne sera plus considéré comme tel après 2020 puisque entreront alors en service des systèmes de cinquième génération, un saut technologique qui appelle un successeur au F-18. Compte tenu des travaux de modernisation, ce chasseur peut demeurer en service jusqu'à la fin de la présente décennie et participer à des opérations n'importe où dans le monde.

La présidente : Est-ce que nous contribuons, dans le cadre de NORAD, à la modernisation du système aéroporté d'alerte et de contrôle? Y contribuons-nous de manière directe? Y sommes-nous tenus dans le cadre de l'OTAN?

Lgén Deschamps : Nous participons au système aéroporté d'alerte et de contrôle de l'OTAN et les équipages canadiens volent à bord d'appareils AWAC américains. En ce qui concerne le système aéroporté d'alerte et de contrôle de l'OTAN, nous assumons une part des coûts d'acquisition et de fonctionnement de la plate-forme. Nous contribuons et nous participons à ce système dans le cadre de l'OTAN, mais en ce qui concerne le système américain, nous ne faisons, aux termes d'un accord conclu avec eux, que prendre part à leurs vols. Il s'agit donc d'un arrangement légèrement différent. Dans le premier cas, nous contribuons en tant qu'État membre de l'OTAN, et dans le deuxième à titre de partenaire dans la défense de l'Amérique du Nord.

Le sénateur Dallaire : Nous commandons de telles escadrilles.

Lgén Deschamps : Oui, en Europe.

La présidente : Nous ne contribuons donc pas à la modernisation de ce système?

Lgén Deschamps : Les Américains ont prévu pour cela leur propre programme.

La présidente : Je vous remercie. Nous sommes à court de temps. Nous vous savons gré d'avoir répondu à l'invitation du comité. Voilà qui conclut notre étude de l'état des trois armes des Forces canadiennes. Merci à mes collègues sénateurs et à nos trois chefs d'état-major.

La séance est levée et nous allons poursuivre à huis clos uniquement avec les membres du comité. Je demande donc à ceux qui ne sont pas directement concernés de nous quitter. Je vous remercie. La séance publique est levée.

(La séance se poursuit à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 7 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 1, pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : l'état des Forces canadiennes; et le rôle de nos Forces en Afghanistan actuellement et après 2011).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chair: Ladies and gentlemen, welcome to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We have with us today General Walter Natynczyk, Chief of the Defence Staff. It is a pleasure to have you here, sir. Thank you very much.

We have invited General Natynczyk so we can get a view on a wide range of issues from his very particular perspective. General Natynczyk has had a very long and successful military career. He joined the Canadian Forces in 1975 after five years as an air cadet. He has held regimental command positions from tank troop leader to commanding officer of the Royal Canadian Dragoons. In operational terms General Natynczyk has done NATO duty in Germany, UN peacekeeping in Cyprus, was a UN sector chief with British forces in Bosnia and Herzegovina, chief of land operations with the UN mission in Croatia, and also commanded the Canadian contingent in Bosnia and Herzegovina. Here in Canada, he led the Dragoons when they helped out during the Winnipeg flood and after the ice storm.

The American army knows General Natynczyk because he was the third Canadian to serve as deputy commanding general of III Corps and deployed with them to Iraq in 2004, ending up as deputy commanding general of the multi-national corps.

Returning to Canada, amongst many other things, he was appointed the first chief of transformation of the CF — a process that is still under way — and more recently Vice Chief of Defence Staff. He has been the Chief of the Defence Staff since July of 2008.

Welcome, sir. We are glad to have you here. I assume you have opening remarks.

General Walter Natynczyk, Chief of the Defence Staff, National Defence: Madam Chair, I do. Good afternoon to all of you.

This is my first opportunity to address this committee. As your Chief of the Defence Staff, I want to thank you not only for your continuing interest in the Canadian Forces but also for your support for the men and women who wear the uniform and also for the department and all the public servants who support the Canadian Forces.

I am glad you have already had the chance to hear from the chiefs of the army, navy and air force. I am sure you have understood from their testimony how the Canadian Forces work every day to defend Canada and Canadian interests.

Every one of our men and women who I have met is proud to wear the uniform and to serve. I think you all recognize that Canada has a very professional military. We hold ourselves to a high standard and we expect — and I expect — men and women to do what is right. However, we are all human and sometimes we

[Traduction]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous accueillons aujourd'hui le général Walter Natynczyk, chef d'état-major de la Défense. C'est un plaisir de vous recevoir, monsieur. Merci beaucoup.

Nous avons invité le général Natynczyk pour qu'il nous donne son point de vue sur un vaste éventail de questions. Le général Natynczyk a eu une carrière militaire très longue et fructueuse. Il s'est enrôlé dans les Forces canadiennes en 1975 après avoir été cadet de l'air pendant cinq ans. Il a occupé des postes de commandement régimentaire, depuis guide de troupe dans les blindés jusqu'à commandant des Royal Canadian Dragoons. Sur le plan opérationnel, le général Natynczyk a occupé des postes au sein de l'OTAN en Allemagne, a commandé une mission de maintien de la paix de l'ONU à Chypre, a été chef de secteur des forces britanniques mandatées par l'ONU en Bosnie-Herzégovine, chef des opérations terrestres de la mission de l'ONU en Croatie, et il a aussi commandé le contingent canadien en Bosnie-Herzégovine. Au Canada, il a occupé le commandement des Dragoons quand ils ont aidé durant l'inondation à Winnipeg et aussi après la crise du verglas.

L'armée américaine connaît le général Natynczyk parce qu'il a été le troisième Canadien à servir à titre de commandant général adjoint du troisième Corps et a été déployé avec eux en Irak en 2004, où il s'est finalement retrouvé général commandant adjoint du corps multinational.

De retour au Canada, entre autres postes, il a été le premier chef de la transformation des FC — processus qui est toujours en cours — et plus récemment vice-chef d'état-major de la Défense. Il est chef d'état-major de la Défense depuis juillet 2008.

Bienvenue, général. Nous sommes heureux de vous accueillir ici. Je suppose que vous avez une allocution.

Général Walter Natynczyk, chef d'état-major de la Défense, Défense nationale : En effet, madame la présidente. Bon après-midi à tous.

C'est la première fois que j'ai l'occasion de m'adresser à ce comité en qualité de chef d'état-major de la Défense, et je tiens à vous remercier. Je vous remercie non seulement de l'intérêt soutenu que vous manifestez envers les Forces canadiennes, mais de l'appui que vous accordez aux hommes et aux femmes militaires ainsi qu'au ministère et aux fonctionnaires qui les appuient.

Je suis content que vous ayez déjà eu la chance d'accueillir les chefs d'état-major de la Force maritime, de l'Armée de terre et de la Force aérienne. Leur témoignage vous a sûrement montré à quel point les Forces canadiennes s'emploient chaque jour à défendre le Canada et les intérêts canadiens.

Chacun des hommes et femmes militaires du Canada que j'ai rencontré est fier de son travail. Je pense que vous reconnaissez tous que nous avons une force militaire d'un grand professionnalisme. Nous avons des normes de travail très élevées et nous attendons de nos gens qu'ils fassent ce qui est

make mistakes. When that happens, we, as an institution and as a profession, do the right thing, in line with our Canadian values.

Operationally, this is a demanding time for the Canadian Forces. I was reminded of that with the funeral of Trooper Larry Rudd on Friday, and then the news that the country learned about this past day and a half about Sergeant Martin Goudreault, of Sudbury, who died in Afghanistan. We will embrace their families and console them over the next days, weeks and years.

Indeed, my function is to enable all of those who are in harm's way to achieve their mission and, to the degree that I can, mitigate the risks they face each and every day. These are tough times, but overall I am optimistic about what the Canadian Forces are doing and how we are doing it.

[Translation]

Madam Chair, I feel blessed to have the opportunity to see our Forces serve around the world. This past February, we were carrying out four of the six core missions as outlined in the *Canada First Defence Strategy* simultaneously.

We were conducting daily domestic and continental operations, from Search and Rescue in the Arctic to our work in NORAD. We had over 4,000 military personnel assisting the RCMP in providing security for the Vancouver Winter Olympics.

At the same time, our troops were in Afghanistan, where they're making progress in protecting Afghans against a ruthless enemy.

And yet, our dedicated men and women were ready to answer the call for help when the tragic earthquake struck Haiti on 12 January. Within weeks we deployed a strong air, land, and sea task force.

[English]

This remarkable ability to conduct concurrent operations effectively over that month of February speaks to the agility and the ingenuity of all of our soldiers, sailors, airmen and women.

We do not expect the pace to be slowing down any time soon. You will be well aware that this month's G8 and G20 summits will have nearly 3,000 men and women supporting the RCMP once again, alongside the federal, provincial and municipal partners to provide security to our guests. They will be leveraging all of the lessons learned and achieved over the past year's preparation for the Olympics.

Let me turn to Afghanistan, where close to 3,000 men and women are doing what I believe to be an outstanding job. I was in Kandahar in March, and I was struck by the changes that are

juste, et c'est ce que j'attends d'eux, moi aussi. Évidemment, nous sommes tous humains et les gens font des erreurs. Mais lorsque cela se produit, nous, en tant qu'institution et profession, faisons ce qui est juste, conformément aux valeurs canadiennes.

Sur le plan opérationnel, nous vivons une époque qui exige beaucoup de nos militaires. J'en suis très conscient, surtout avec les funérailles du soldat Larry Rudd vendredi et la triste nouvelle que le pays a apprise avant-hier au sujet du sergent Martin Goudreault, de Sudbury, qui a été tué en Afghanistan. Nous nous efforcerons de consoler leurs familles au cours des prochains jours, semaines et années.

En fait, c'est mon rôle de faciliter la tâche de tous ceux qui s'exposent au danger et d'atténuer, dans la mesure du possible, les risques qu'ils courent quotidiennement. Et j'admets que nous vivons une période difficile, mais, dans l'ensemble, je suis optimiste quant à ce que nous accomplissons et aux moyens que nous prenons pour y arriver.

[Français]

Madame la présidente, je me sens privilégié d'avoir l'occasion de voir nos Forces canadiennes servir à travers le monde. Au mois de février dernier, nous menions de front quatre des six missions fondamentales énoncées dans la stratégie de défense *Le Canada d'abord*.

Les Forces canadiennes ont exécuté des opérations nationales et continentales de routine, que ce soit des opérations de recherche et sauvetage dans l'Arctique ou nos activités avec le NORAD. Plus de 4 000 membres de nos effectifs militaires ont aidé la GRC à assurer la sécurité des Jeux olympiques d'hiver à Vancouver.

En même temps, il y avait des militaires canadiens en poste en Afghanistan, où l'on fait des progrès dans nos efforts visant à protéger les Afghans contre un ennemi vraiment fort.

Par dessus tout, nos militaires dévoués ont su répondre à l'appel au secours lancé lorsque Haïti a été frappé par un séisme tragique le 12 janvier. Dans l'espace de quelques semaines, nous y avons déployé nos forces opérationnelles aérienne, terrestre et maritime.

[Traduction]

Cette habileté remarquable à réaliser avec succès des opérations simultanées durant ce mois de février témoigne de la souplesse et de l'ingéniosité de tous nos soldats, marins et aviateurs, hommes et femmes.

Nous ne nous attendons pas à ce que la cadence ralentisse, dans l'avenir prévisible. En prévision des sommets du G8 et du G20, qui auront lieu ce mois-ci, près de 3 000 membres des Forces canadiennes se joindront une fois de plus à la GRC et à d'autres partenaires fédéraux, provinciaux et municipaux pour offrir à nos invités des services de sécurité de premier ordre. Ils tireront profit de toutes les leçons apprises durant les préparatifs des Olympiques l'année dernière.

Permettez-moi d'aborder la mission en Afghanistan, où près de 3 000 soldats accomplissent un travail extraordinaire. J'étais à Kandahar en mars, et j'ai été impressionné par les changements qui

accelerating as a result of NATO's new approach to counter-insurgency, but also the reinforcement by many of our NATO allies, especially the United States.

Yes, the Canadian Forces will end our military mission in 2011, but before that we have a lot of work to do. We are focusing on achieving results today, tomorrow, next week and next month to enable the Afghans to succeed, to enable the Afghans to secure themselves.

Today, NATO and coalition forces are providing enduring security for much larger parts of the population than we have ever done before. With security comes development, better governance and improved economic conditions.

I am proud of the fact that we have helped to train 50,000 Afghan National Army and 2,100 Afghan National Police forces to allow the Afghans to stand on their own and to secure themselves. Although the Taliban are using even more sophisticated techniques, we are adapting and learning. We are finding and disarming more improvised explosive devices, IEDs than we did last year. We are finding those individuals who have killed Afghans and Canadians.

We are facilitating the work of other government departments and agencies in building the Afghan capacity, especially in governance, to do things on their own. There are many reasons for cautious optimism.

The Canadian Forces are also successfully executing operations around the world. I have just been aboard HMCS *Fredericton*, which came home from a successful operation off the Horn of Africa.

We are supported in all of our operations, no matter where they might be, by the *Canada First Defence Strategy*, the government's plan to modernize the forces. We are advancing in each of the four pillars of the *Canada First Defence Strategy* in terms of equipment, infrastructure, readiness and personnel.

Today we are going through one of the most significant military re-equipping efforts since World War II, and our men and women need the right equipment to be effective in their mission and to them keep safe.

This is a promising time. In March I was on a Hercules aircraft E model, which means it was purchased in the 1960s. I said to the crew, "Boy, this aircraft is working great," and they told me that it was the aircraft's last mission. As soon as she goes home to Trenton, she will be a spare parts bin. To see a new C-130J Hercules show up in Trenton this past Friday was wonderful.

You may have heard me say over the last while that while we can purchase aircraft and vehicles, we need to build ships. Since I got into my job almost two years ago, I have said that building ships is my number one procurement priority, because it is the

s'accélérent suite à la nouvelle approche adoptée par l'OTAN dans la lutte contre l'insurrection, mais aussi grâce aux renforts envoyés par plusieurs de nos alliés de l'OTAN, surtout les États-Unis.

Bien entendu, les Forces canadiennes mettront un terme à leur mission de combat en 2011, mais il reste beaucoup à faire avant cette échéance. Nous misons sur l'obtention de résultats aujourd'hui, demain, la semaine prochaine et le mois prochain, pour permettre aux Afghans de réussir.

Aujourd'hui, les forces de la coalition offrent une sécurité durable à une plus grande partie de la population qu'auparavant. Et cette sécurité s'accompagne de développement, d'une meilleure gouvernance et de conditions économiques améliorées.

Je suis fier de dire que nous avons aidé à former 50 000 membres de l'Armée nationale afghane et plus de 2 100 membres de la police nationale afghane, une contribution qui aidera les Afghans à voler de leurs propres ailes après notre départ. Même si les talibans utilisent des techniques encore plus astucieuses, nous apprenons de notre côté. Nous réussissons à trouver et à désamorcer plus de dispositifs explosifs de circonstance que l'année dernière et nous trouvons ceux qui ont tué des Afghans et des Canadiens avec leurs bombes.

Et nous facilitons la tâche d'autres ministères et organismes gouvernementaux en renforçant la capacité des Afghans de se débrouiller seuls. Voilà de nombreuses raisons qui justifient un optimisme prudent.

Les Forces canadiennes exécutent aussi avec succès des opérations partout dans le monde. Je viens tout juste de faire une visite à bord du NCSM *Fredericton*, qui est rentré au pays après avoir mené avec succès une opération au large de la Corne de l'Afrique.

Dans toutes nos opérations, peu importe où elles sont menées, nos efforts s'appuient sur la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, le plan que le gouvernement a élaboré afin de moderniser les Forces canadiennes. Nous avons réalisé des progrès dans chacun des quatre grands piliers de cette stratégie *Le Canada d'abord*, nommément l'équipement, l'infrastructure, la disponibilité opérationnelle et le personnel.

Nous sommes actuellement en train de mener l'une des plus vastes initiatives de renouvellement de l'équipement militaire depuis la Seconde Guerre mondiale, et nos hommes et nos femmes ont besoin de l'équipement nécessaire pour être efficaces dans l'exécution de leur mission et pour mieux se protéger.

Nous sommes dans une période prometteuse. En mars, j'étais à bord d'un appareil Hercules de modèle E, ce qui veut dire qu'il a été acheté dans les années 1960. J'ai dit à l'équipage : « Les gars, cet avion marche super bien », et ils m'ont répondu que c'était la dernière mission de l'appareil. Dès son retour à Trenton, il deviendrait un réservoir de pièces de rechange. Vendredi dernier, c'était extraordinaire de voir arriver à Trenton un nouvel avion Hercules C-130J.

Vous m'avez peut-être entendu dire ces derniers temps que c'est bien beau d'acheter des avions et des véhicules, mais qu'il faut aussi construire des navires. Depuis que je suis arrivé à mon poste il y a près de deux ans, je n'ai cessé de dire que la construction de

hardest activity. Therefore, I welcome the minister's announcement last week for the National Shipbuilding Procurement Strategy. I look forward to the day when we are cutting steel.

I was pleased to see an additional allocation towards defence infrastructure that has occurred over the past two years since we started Canada First Defence Strategy, and we are getting the right facilities to house all the new equipment being delivered. We are also very much focused on enhancing the readiness of air, land, sea and special forces.

[Translation]

As we move into the future, we are growing the Forces. This year we have achieved our personnel targets — with both recruitment and retention. The Regular Force now stands at a little more than 68,000 people and we count 30,000 in the Reserve Force.

But, as you've already heard from the Chiefs of the navy, army and air force, it takes time to train an enthusiastic recruit into a combat-ready member of the Forces and our schools are at capacity. We have about 12,000 in our basic training and trade schools.

We are growing the Canadian Forces with incredible Canadians, who have the skills that we need in the military, not just those who can fly aircraft, sail ships, or drive tanks, but also the technicians we need to maintain our equipment.

[English]

We are continuing to improve how we care for our men and women, including the ill and injured and their families, who sustain our personnel. I am finding that family support is essential, not only for the well-being of our service personnel, but also for the operational effectiveness of the Canadian Forces.

All of our efforts are key as we work to keep a balance across those four pillars of our *Canada First* Defence Strategy.

Before I conclude, I would like to offer a few comments on the budget. It contained two important clauses that impact the Canadian Forces and the Department of National Defence. First, it announced a freeze on operating budgets that require the department to absorb salary increases for civilian and military personnel until the end of the freeze in 2012-13. Second, it included provisions to slow the rate of previously planned growth for DND by about \$525 million in 2013 and \$1 billion annually thereafter.

navires est ma première priorité en matière d'acquisition, parce que c'est l'activité la plus difficile. Je suis donc heureux de l'annonce faite la semaine dernière par le ministre de la Stratégie nationale d'approvisionnement en matière de construction navale. J'ai hâte que l'on commence à découper des panneaux d'acier.

J'ai été heureux de constater l'allocation de fonds supplémentaires pour les infrastructures de défense au cours des deux dernières années, depuis que nous avons lancé la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, et nous obtenons aussi les installations nécessaires pour abriter tout cet équipement neuf. Nous mettons aussi beaucoup l'accent sur l'amélioration de la disponibilité opérationnelle des forces aériennes, terrestres, navales et spéciales.

[Français]

Alors que nous nous préparons pour l'avenir, nous augmentons nos effectifs. Cette année, nous avons atteint nos objectifs en matière professionnelle; à la fois sur le plan du recrutement et sur celui du maintien en poste. Les Forces régulières comptent maintenant un peu plus de 68 000 membres et la Réserve compte 30 000 membres.

Mais, comme vous l'ont déjà dit les chefs de la Force maritime, de la Force terrestre et de la Force aérienne, entraîner une recrue pour en faire un militaire apte au combat prend du temps et nos écoles sont remplies à capacité. Nous avons environ 12 000 hommes et femmes qui suivent l'instruction élémentaire ou professionnelle.

Nous assurons la croissance des Forces canadiennes avec l'apport de Canadiens remarquables, qui possèdent les compétences dont nous avons besoin; pas seulement des personnes habilitées à piloter des avions, à servir à bord de navires ou à conduire des chars d'assaut, mais également des techniciens dont nous avons besoin pour assurer l'entretien de notre matériel.

[Traduction]

Nous continuons d'améliorer les services que nous offrons à nos hommes et femmes, y compris à nos militaires malades ou blessés et à leurs familles, qui appuient notre personnel. Je constate que l'appui aux familles est essentiel, non seulement pour le bien-être de nos militaires, mais aussi pour l'efficacité opérationnelle des Forces canadiennes.

Et tous nos efforts sont indispensables alors que nous tâchons d'équilibrer les quatre piliers de notre Stratégie de défense *Le Canada d'abord*.

Avant de terminer, je voudrais faire quelques observations sur le budget. Il renferme deux clauses importantes qui ont une incidence sur les Forces canadiennes et le ministère de la Défense nationale. Premièrement, on a annoncé dans le budget un gel des budgets de fonctionnement qui exigera du ministère qu'il absorbe les hausses salariales du personnel civil et militaire jusqu'à la fin du gel en 2012-2013. Deuxièmement, il contenait des dispositions prévoyant le ralentissement du taux de croissance de l'enveloppe budgétaire de la Défense d'environ 525 millions de dollars en 2012-2013 et de un milliard de dollars annuellement par la suite.

On a positive note, the defence funding will continue to grow with *Canada First Defence Strategy* escalator; the escalator still applies. We are using the time we have in the next two years before these reductions take effect to adjust our long-term spending plans and to ensure we maintain the balance across those four pillars and deliver the maximum effect with the allocated funds.

We are also using the Treasury Board mandated strategic review process to find the savings and the efficiencies required by Budget 2010. This involves a 100 per cent review of all of our spending activities, and the review assists us in focusing on efficiencies and enabling us to deliver effectively on the core priorities of the *Canada First Defence Strategy*.

As you heard from the chiefs of services last week, while there is no denying that challenges exist, the Canadian Forces are well positioned to deliver what Canadians expect of us.

In conclusion, Canada has a professional military, a force that I say, man for man, woman for woman, is second to none. We must continue to ensure our military has the capabilities needed for our duty: To defend our nation, to be a strong partner in cooperation with the United States, to contribute to international peace and security, and to be prepared for tomorrow.

Thank you again for showing interest in the Canadian Forces.

The Chair: Thank you for your comments. Let me clarify one point regarding the comments you made about the budget. As you have seen since the trip of the Special Committee on the Canadian Mission in Afghanistan, there is now increased activity and discussion about possibly staying in Afghanistan in some way or another.

Is that accounted for under the budget or is the reduction in expenditure of being in Afghanistan already accounted for in the budget in some way?

Gen. Natynczyk: Today, we received incremental funding for operations like Afghanistan. What I described there was the baseline funding for the department.

The Chair: What happens if there is some agreement to extend the mission while you are in the midst of planning to extricate?

Gen. Natynczyk: Whenever we do or are planning an operation, in Haiti or anywhere around the globe, we put forward within the planning process a costing of that operation.

Senator Dallaire: This is a procedure question. When general officers come to this committee, what procedure exists within the department with regard to the content they will be presenting and any guidance they are given to speak about policy or operations

Sur une note plus positive, le financement alloué à la défense continuera d'augmenter grâce au facteur de progression automatique du financement prévu dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Nous profitons du temps dont nous disposons avant l'entrée en vigueur de ces mesures pour rajuster nos projets de dépenses à long terme et pour équilibrer les ressources entre les quatre piliers et optimiser les sommes qui nous sont accordées.

Nous utilisons aussi le processus de l'examen stratégique exigé par le Conseil du Trésor pour trouver les économies et les gains d'efficience exigés par le budget de 2010. Cela nécessite un examen de la totalité de nos activités et l'examen stratégique nous aide à axer nos efforts sur la réalisation efficace et efficiente des priorités essentielles de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*.

Comme vous l'ont dit la semaine dernière les chefs d'état-major, même si l'on ne peut nier qu'il y a des défis à relever, les Forces canadiennes sont en mesure de continuer de donner les résultats auxquels s'attendent les Canadiens.

En conclusion, le Canada peut compter sur des militaires qui sont des professionnels et qui forment une force qui est, à mon avis, toutes proportions gardées, sans égal. Nous devons continuer de faire en sorte que nos forces disposent des capacités requises pour accomplir notre devoir : défendre notre pays, être un partenaire solide dans notre collaboration avec les États-Unis, contribuer à la paix et à la sécurité internationales, et être prêt à affronter l'environnement de sécurité de demain.

Merci encore de l'intérêt que vous portez envers nos Forces canadiennes.

La présidente : Je vous remercie pour vos observations. Je voudrais préciser un point au sujet du budget. Comme vous l'avez constaté depuis le voyage du Comité spécial sur la mission canadienne en Afghanistan, on discute maintenant de plus en plus de la possibilité de rester en Afghanistan d'une manière ou d'une autre.

Est-ce qu'on en tient compte dans le budget, ou bien la réduction des dépenses associées à notre présence en Afghanistan est-elle déjà prise en compte dans le budget d'une manière ou d'une autre?

Gén Natynczyk : Aujourd'hui, nous recevons un budget supplémentaire pour des opérations comme celles menées en Afghanistan. Dans mon allocution, je parlais du budget de base du ministère.

La présidente : Qu'arrivera-t-il s'il y a une entente quelconque en vue de prolonger la mission alors même que vous êtes en train de planifier notre sortie?

Gén Natynczyk : Dès que nous menons ou planifions une opération, que ce soit à Haïti ou n'importe où dans le monde, nous incluons dans ce processus de planification l'établissement du coût de cette opération.

Le sénateur Dallaire : Ma question porte sur la procédure. Quand des officiers généraux comparaissent devant notre comité, quelle procédure existe au ministère pour ce qui est de la teneur de leurs exposés? Reçoivent-ils des instructions quant aux propos

in the field? Are there any procedures whatsoever or are the generals coming with what they know and providing pure military advice?

Gen. Natynczyk: Senator Dallaire, it starts with what questions the committee might have. In my case, I saw what the committee was interested in and I gave some staffers some guidance with regard to answering those questions. The general officers are on their own to answer the questions, although with additional assistance as they require.

Senator Dallaire: When we listened to the service chiefs last week, the tone of things going quite well was a bit overwhelming. That put a kink in the credibility of the proceedings. We know the incremental increases have been stymied by the current budget and that the operations and maintenance budget, O&M, is taking some significant hits because you are trying to protect the personnel costs. Those costs have gone over the 51 per cent in the Canada First Defence Strategy. You also have a capital program and I am wondering whether it is affordable.

Are all those balancing out in terms of what is being felt in getting the spare parts, getting the militia reasonable pay, providing enough ammunition, and providing sailing days and flying hours in the forces, or have you established a minimum standard which is lower than what was anticipated in the *Canada First Defence Strategy*?

Gen. Natynczyk: I went into the job of the vice chief in 2006 and I took over from Vice-Admiral Ron Buck. I know he was dealing with the total defence budget in the order of \$13 billion in 2005 and in 2006, when he handed it to me. This year, we are handling a budget in the order of \$21 billion. Over these past years, especially since 2008, we have been able to put a significant injection into O&M, into all the services.

When I became the vice chief in 2006, the navy's O&M or national procurement budget, which is the amount of money that goes into their spare parts and maintenance, was 54 per cent of their overall demand. We are pushing them into 70 per cent of the overall demand. Part of it is getting ships into the shipyards and so on, but part of it is getting sufficient money into those pots.

Comparing notes with some of my international colleagues, there can never be enough money to give you 100 per cent. That is one of the challenges in this business. Some of our allies to the south, going into operations, are funded in the order of 110 per cent of the requirement. That is a lot of cash and it is almost difficult to spend that cash.

We are constantly managing the budget throughout the entire year and through every quarter. One of the challenges we faced, which I think the Auditor General put her finger on, is our carry-over from one year to the next. Until very recently, our carry-over

qu'ils peuvent tenir sur les opérations menées sur le terrain? Y a-t-il une procédure quelconque, ou bien les généraux se fondent-ils sur leurs connaissances pour nous donner des conseils purement militaires?

Gén Natynczyk : Sénateur Dallaire, tout dépend des questions posées par les membres du comité. Dans mon cas, j'ai vu ce qui intéressait le comité et j'ai donné à mes collaborateurs des instructions en vue de répondre à ces questions. Les officiers généraux répondent aux questions comme bon leur semble, quoiqu'ils peuvent compter au besoin sur l'aide de leurs collaborateurs.

Le sénateur Dallaire : En écoutant les chefs d'état-major la semaine dernière, nous avons été un peu étonnés par le ton de leurs observations, qui donnait à entendre que tout allait très bien. Cela ébranle quelque peu leur crédibilité. Nous savons que les augmentations budgétaires ont été bloquées par le dernier budget et que le budget d'exploitation et maintenance a notamment été considérablement réduit parce que vous essayez de protéger les dépenses consacrées au personnel. Ces coûts ont dépassé les 51 p. 100 prévus dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Vous avez aussi un programme d'immobilisations et je me demande si vous pouvez vous le permettre.

Est-ce que vous réussissez à équilibrer tout cela alors que vous essayez d'obtenir des pièces détachées, de donner une solde raisonnable aux militaires, de fournir assez de munitions et de donner suffisamment de journées en mer aux marins et d'heures de vol aux aviateurs, ou bien avez-vous établi une norme minimale qui est inférieure à ce qui était prévu dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*?

Gén Natynczyk : J'ai été nommé vice-chef d'état-major en 2006, en remplacement du vice-amiral Ron Buck. Je sais qu'il avait un budget total de la défense de l'ordre de 13 milliards de dollars en 2005 et en 2006, date à laquelle il m'a confié le dossier. Or cette année, nous avons un budget tournant autour de 21 milliards de dollars. Au cours des dernières années, surtout depuis 2008, nous avons réussi à injecter beaucoup d'argent dans l'exploitation et maintenance, en fait dans tous les services.

Quand je suis devenu vice-chef d'état-major en 2006, le budget d'exploitation et maintenance de la marine, ou le budget national d'acquisition, c'est-à-dire l'argent qui sert à l'achat de pièces de rechange et à l'entretien, représentait 54 p. 100 de la demande totale. Ce chiffre atteint maintenant presque 70 p. 100 de la demande totale. Cela sert en partie à mettre des navires en radoub et tout le reste, mais il faut aussi injecter suffisamment d'argent dans les pièces de rechange.

Si je compare ma situation à celle de mes collègues ailleurs dans le monde, il n'y a jamais assez d'argent pour combler 100 p. 100 de nos besoins. C'est l'une des difficultés dans ce secteur d'activité. Certains de nos alliés au sud, dans le secteur des opérations, sont financés à hauteur de 110 p. 100 des besoins. C'est beaucoup d'argent et c'est quasiment difficile de le dépenser.

Nous gérons constamment le budget tout au long de l'année et de chaque trimestre. L'une de nos difficultés, et je crois que la vérificatrice générale l'a signalé, c'est l'argent que nous reportons d'une année à l'autre. Jusqu'à très récemment, cette somme était

was only \$200 million. If you look at a budget of \$21 billion, it is an art to properly land a budget at \$200 million, especially given the complexities and the multi-faceted nature of our business, be it with regard to capital programs on ships, helicopters, aircraft, tanks, artillery, and so on, or into O&M. It is difficult getting into that year and closing to \$200 million and being efficient at the same time.

Working through the *Canada First Defence Strategy*, we found the real efficiencies come if you can spend the money early and make the best investments possible early in the year. Those lead to multi-year budgeting, which some of our allies have taken on. Therefore, you do not have to close every year at the \$200 million. I would be a strong proponent of that kind of approach. In that way, we use the money which is there as efficiently as possible.

Going back to your key issue, I think all the services can be quite comfortable with the amount of money out there and not only their initial allocation. Throughout the whole year, we find monies allocated to one command or another and they cannot spend it. At each quarter, it is turned back to the vice chief for reallocation to the other services, which will actually reallocate it to a higher priority, which is the nature of our business.

Senator Dallaire: I thought the carry over was up to 2 per cent of your budget, but I did not realize you were limited to \$200 million.

Gen. Natynczyk: I think it is up to 2 per cent. Some of the departments are at 5 per cent.

Senator Dallaire: With the movement of funds to the right, and although you have received incremental funding for Afghanistan, you have had to absorb some of the costs. Some of the wear and tear of the equipment will have to be incorporated into your O&M costs as you bring them up to scratch.

Have any of the capital projects been moved to the right because of the budget shift and the removal of those allocations from your funding originally planned under the *Canada First Defence Strategy*?

Gen. Natynczyk: With regard to the vehicles, you are right. The tanks and especially the LAVs have been driven hard. We are happy that the LAV rebuild is part of a capital program. The rebuild will not fall under O&M but under a vote 5 capital program. That is why General Leslie mentioned that we want all the LAVs to come home. Even if they are really tired, we can rebuild them into vehicles that will be ready for tomorrow.

You might be aware of the track vehicle, the TLAV, which is a 1960s era APC, which we have extended by installing a new engine and transmission. It affords much better protection and is being used today. The soldiers have a lot of confidence in those vehicles.

de seulement 200 millions de dollars. Quand on a un budget de 21 milliards de dollars, c'est tout un art de gérer un budget avec une précision de 200 millions de dollars, surtout si l'on tient compte de la complexité et de la très grande diversité de notre secteur d'activité, qu'il s'agisse des programmes d'immobilisations pour l'acquisition de navires, d'hélicoptères, d'avions, de blindés, de pièces d'artillerie, et cetera, ou bien du budget d'exploitation et de maintenance. C'est difficile de boucler les livres à la fin de l'année à 200 millions de dollars près, tout en demeurant efficace.

En appliquant la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, nous avons constaté que de véritables gains d'efficacité sont possibles si l'on peut dépenser l'argent tôt dans l'année et faire les meilleurs investissements possible. Cela débouche sur une budgétisation pluriannuelle, et certains de nos alliés l'ont d'ailleurs fait. De cette manière, on n'a pas à équilibrer le budget chaque année à 200 millions de dollars près. Je serais fortement en faveur d'une telle approche. Ainsi, nous pourrions utiliser l'argent de la manière la plus efficace possible.

Pour revenir à votre question clé, je pense que tous les services peuvent être très à l'aise avec le budget dont ils disposent et pas seulement le budget de départ. Tout au long de l'année, on constate qu'il y a de l'argent affecté à un commandement ou un autre et qu'on n'arrive pas à dépenser. À chaque trimestre, ces sommes sont renvoyées au vice-chef d'état-major qui doit les réaffecter à d'autres services, lesquels vont les consacrer à des priorités plus élevées, ce qui est dans la nature de nos activités.

Le sénateur Dallaire : Je croyais que le report pouvait atteindre 2 p. 100 de votre budget; je ne me rendais pas compte que vous étiez limité à 200 millions de dollars.

Gén Natynczyk : Je pense que cela peut aller jusqu'à 2 p. 100. Certains ministères sont à 5 p. 100.

Le sénateur Dallaire : Avec le mouvement des fonds vers la droite, et quoique vous ayez reçu un budget supplémentaire pour l'Afghanistan, vous avez dû absorber une partie des coûts. L'usure de l'équipement devra en partie être intégrée dans vos coûts d'exploitation et d'entretien, quand vous ferez la mise à niveau.

Est-ce que des projets d'immobilisations ont été déplacés vers la droite à cause du changement annoncé dans le budget et de la suppression de certaines sommes prévues à l'origine dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*?

Gén Natynczyk : Pour ce qui est des véhicules, vous avez raison. Les blindés et surtout les véhicules blindés légers ont été durement éprouvés. Nous sommes contents que le renouvellement du parc de VBL fasse partie du programme d'immobilisations. Cela ne fera pas partie du budget d'O et M, mais d'un programme d'acquisition imputé au crédit 5. C'est pourquoi le général Leslie a dit que nous voulons ramener au Canada tous les VBL. Même s'ils sont vraiment fatigués, nous pouvons les remettre en état et en faire des véhicules qui seront prêts à affronter les tâches de demain.

Vous êtes peut-être au courant du véhicule blindé chenillé, le VBLC, qui est un TTB datant des années 1960, dont nous avons prolongé la durée de vie utile en y installant un nouveau moteur et une nouvelle transmission. Il donne une bien meilleure protection et est utilisé aujourd'hui. Les soldats ont très confiance en ces véhicules.

We have begun a capital program to deal with the O&M on those vehicles.

[Translation]

Senator Nolin: Since you're an expert in the area of transformation, for which you have been responsible since 2005, how do you assess the progress that has been made in this area in the past five years?

Gen. Natynczyk: We have brought about a lot of changes in 2005 and in 2006. All these changes have been made before Operation Medusa in September 2006. We had no idea at the time of the really high tempo that the operations in Afghanistan would require at that time. So the benefits of CEFCOM are extraordinary. The headquarters of the Canadian Expeditionary Force Command (CEFCOM) had such a strong command and control capacity and such flexibility that we have been able to manage simultaneously a humanitarian operation in Haiti, operations in the Persian Gulf as well as the preparations for the Olympic Games.

Together with the headquarters of the Canada Command, there was all the training, planning and cooperation with the RCMP and all other Canadian departments and agencies and even with the headquarters of NORTHCOM and NORAD.

It is really an advantage to have these headquarters as well as the HQ for Special Forces and Support Operations.

Senator Nolin: Everything works well with the four new headquarters that you had envisioned?

General Natynczyk: Yes. In February, we had the pressure from all these operations that were held simultaneously: Afghanistan, the Olympic Games, Haiti and even the HMCS *Fredericton* in the Persian Gulf. That structure gave us agility, flexibility, command and control. We will even soon be ready for the G8.

Senator Nolin: Given the significance of our multinational operations and the interoperability of our equipment and our operations, as the Chief of Transformation, were you cooperating closely with your colleagues from the ACT in Norfolk?

General Natynczyk: Not really.

Senator Nolin: No?

General Natynczyk: They learned many lessons from us.

Senator Nolin: I asked the question to representatives from the ACT. They told me that you have had a very good cooperation.

General Natynczyk: As Chief of Transformation, I went to Norfolk to share our experience on the evolution of our command and control structure and even our capacity in the area of expeditionary operations. And for NATO, it is always difficult to do that.

Nous avons lancé un programme d'immobilisations pour assurer l'exploitation et la maintenance de ces véhicules.

[Français]

Le sénateur Nolin : Puisque vous êtes un expert sur la question de la transformation, dont vous avez eu la responsabilité depuis 2005, comment évaluez-vous les progrès accomplis en cette matière depuis les cinq dernières années?

Gén Natynczyk : Nous avons apporté beaucoup de changements en 2005 et en 2006. Tous ces changements ont eu lieu avant l'opération Medusa, en septembre 2006. Nous n'avions pas idée alors du tempo vraiment élevé que les opérations en Afghanistan requerraient à ce moment-là. Alors les retombées bénéfiques de COMFEC sont extraordinaires. Le quartier général du Commandement de la Force expéditionnaire (COMFEC) a eu une telle capacité de commandement et de contrôle et une telle flexibilité qu'on a pu gérer en même temps une opération humanitaire en Haïti, des opérations dans le golfe Persique ainsi que les préparatifs pour les Jeux olympiques.

Avec le quartier général du Commandement Canada, il y a eu tout l'entraînement, la planification et la collaboration avec la GRC et tous les autres ministères et agences canadiens, et même avec le quartier général de NORTHCOM et NORAD.

C'est vraiment un avantage d'avoir ce quartier général ainsi que celui des Forces spéciales et des Opérations de support.

Le sénateur Nolin : Tout fonctionne bien sur les quatre nouveaux commandements que vous aviez imaginés?

Gén Natynczyk : Oui. Au mois de février, nous avons eu la pression de toutes ces opérations en même temps : l'Afghanistan, les Jeux olympiques, Haïti et même le navire *Fredericton* dans le golfe Persique. Cette structure nous a offert agilité, flexibilité, commandement et contrôle. Nous serons même bientôt prêts pour le G8.

Le sénateur Nolin : Compte tenu de l'importance de nos opérations interalliées et de l'interopérabilité de notre équipement et de nos opérations, en tant que Chef de la Transformation, étiez-vous en étroite collaboration avec vos collègues de l'ACT à Norfolk?

Gén Natynczyk : Pas vraiment.

Le sénateur Nolin : Non?

Gén Natynczyk : Ils ont appris beaucoup de leçons de nous.

Le sénateur Nolin : J'ai posé la question aux représentants de l'ACT. Ils m'ont répondu que vous aviez une très bonne collaboration.

Gén Natynczyk : En tant que chef de la Transformation, je suis allé à Norfolk pour partager notre expérience sur l'évolution de notre structure de commandement et de contrôle et même de notre capacité des opérations expéditionnaires. Et pour l'OTAN, c'est toujours difficile de faire cela.

[English]

Senator Lang: General, last weekend, the Chair of the Defence Committee, Senator Wallin, and I were in Yukon. She had a couple of speaking engagements and we fit in time to see the cadet camp. We were able to spend some time with the legionnaires, who celebrated the grand opening of their new hall. It was a worthwhile weekend.

I will direct the committee's attention to the question of Arctic sovereignty and the responsibility of the Department of National Defence. We are going through some significant climate change, perhaps faster than most of us think things are happening up North. As well, more and more interest is being shown by other countries in terms of the resources in the North.

Could you give us a short overview of your thoughts on the security environment in the Canadian North and the Arctic?

Gen. Natynczyk: Absolutely. When we talk about the Canadian Arctic, we are talking about a vast area. I am glad you were up there recently. I remind people that the area north of 60 is about the size of Europe but with a population of only 104,000 people. It is massive. I also remind people that from a Canadian Forces standpoint, it is harder to sustain operations in the Arctic than it is to sustain operations logistically in Afghanistan because there is no host nation support. What you bring is what you have. In other locations, you can get some support. What you have in the Arctic is what you bring up there with you.

As you mentioned, the Canadian Forces support other government departments. We are not the lead agency with regard to Arctic operations, but we enable the success of everyone else. Obviously, the Department of Indian and Northern Affairs has a lead in the North, but all the players, be they with the RCMP, the Department of Public Safety, and the Coast Guard and so on, have functions in the North in enabling the territorial and municipal governments. The Canadian Forces support all of them. We are represented not only by Joint Task Force North in Yellowknife with the detachment in Whitehorse and HQ in Yellowknife, but also by rangers from communities working throughout the Arctic and in coastal areas.

When we talk about sovereignty in the North, normally we are talking about exercising that sovereignty. I do not see a conventional military threat to the Canadian Arctic, which is the broadly held view. My comment is if a country invades the Canadian Arctic, my first challenge is search and rescue to help them out.

The North is about all the things that are not military in the sense that it is about search and rescue, the environment, its criminality and all of those other aspects that are in the domains of others. The Canadian Forces has an important role to play in supporting the success of others. That is why we run the three

[Traduction]

Le sénateur Lang : Général, la fin de semaine dernière, la présidente du Comité de la défense, le sénateur Wallin et moi-même, étions au Yukon. Elle avait deux engagements de conférencière, mais nous avons trouvé le temps d'aller voir le camp des cadets. Nous avons pu passer un peu de temps avec les membres de la Légion, qui célébraient en grande pompe l'inauguration de leur nouveau local. Ce fut une fin de semaine fructueuse.

J'attire l'attention du comité sur la question de la souveraineté dans l'Arctique et la responsabilité du ministère de la Défense nationale. Nous vivons une époque de grand changement climatique, peut-être plus rapide que la plupart d'entre nous ne s'en rendent compte, surtout dans le Nord. De plus, d'autres pays se montrent de plus en plus intéressés par les ressources dans le Nord.

Pourriez-vous nous donner un bref aperçu de votre réflexion sur l'environnement sécuritaire dans le Grand Nord canadien et dans l'Arctique?

Gén Natynczyk : Absolument. Quand on parle de l'Arctique canadien, c'est un territoire immense. Je suis content que vous y soyez allé récemment. Je rappelle aux gens que le territoire situé au nord du 60° a à peu près la taille de l'Europe, mais une population de seulement 104 000 habitants. C'est immense. Je rappelle aussi aux gens que pour les Forces canadiennes, c'est plus difficile de mener des opérations dans l'Arctique, du point de vue logistique, qu'en Afghanistan, parce qu'il n'y a pas de nation hôte sur laquelle on puisse compter. On n'a que ce qu'on y apporte. Ailleurs, on peut trouver un certain soutien. Dans l'Arctique, on peut seulement compter sur ce que l'on apporte avec soi.

Comme vous l'avez dit, les Forces canadiennes appuient d'autres ministères gouvernementaux. Nous ne sommes pas l'organisme chef de file pour ce qui est des opérations dans l'Arctique, mais nous habilitons tous les autres pour assurer leur succès. C'est évidemment le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien qui est le chef de file dans le Nord, mais tous les intervenants, que ce soit la GRC, le ministère de la Sécurité publique ou la Garde côtière, ont un rôle à jouer pour soutenir les gouvernements territoriaux et municipaux. Les Forces canadiennes les appuient tous. Nous sommes représentés non seulement par la Force opérationnelle interarmées Nord à Yellowknife, qui a un détachement à Whitehorse et son quartier général à Yellowknife, mais aussi par les Rangers des communautés qui travaillent partout dans l'Arctique et dans les régions côtières.

Quand on parle de souveraineté dans le Nord, normalement, on veut dire l'exercice de cette souveraineté. Je ne perçois aucune menace militaire conventionnelle dans l'Arctique canadien, ce qui est le point de vue généralement accepté. J'ose dire que si un pays décide d'envahir l'Arctique canadien, ma première réaction sera d'envoyer une mission de recherche et de sauvetage pour leur venir en aide.

La problématique dans le Nord, c'est tout ce qui n'est pas vraiment militaire : c'est la recherche et le sauvetage, c'est l'environnement, c'est la criminalité et tous les autres aspects qui relèvent du domaine d'autres intervenants. Les Forces canadiennes ont un rôle important à jouer pour habilitier le

series of annual operations in the North. The one that people talk about the most is Operation Nanook. We work with other government departments to determine what kind of scenarios they would like to exercise, whether an environmental spill, a cruise ship with a viral infection of some nature, a criminality issue or a drug issue. The Canadian Forces can help other departments to attain their training objectives.

We still provide the search and rescue umbrella over the entire Arctic. Recently, when I travelled in the Arctic with Minister MacKay, we heard about the successful rescue of an Australian adventurer on the ice 500 nautical miles north of Alert. The adventurer was a six-foot-eight-inch retired British soldier who decided to cross-country ski and walk to the North Pole. Five hundred nautical miles north of Alert he fell into the ocean. He was in the water for 10 minutes and hit his beacon, which was an afterthought purchase. Six hours later, a Twin Otter from 440 Squadron Yellowknife flew over him and moments later, three SAR TECHS from Gander, Newfoundland arrived.

I heard this later from the search and rescue technician, in a wonderful Newfoundland drawl — the SAR TECH, search and rescue technician, said he rolled up and the Australian stuck his head out of the tent and said, "I have no money and no insurance." The search and rescue technician said, "She's okay, b'ys. You're in Canada; she's all free."

The fact is that was the most northerly SAR mission that I am aware of, 500 nautical miles north of Alert. Therefore, what you see in the North is really about cooperation, about all the departments working together.

We have here today in Ottawa the new commander of NORAD and NORTHCOM, Admiral Sandy Winnefeld. I know you had General Gene Renuart here a little while ago. Now Admiral Sandy Winnefeld is in command, and we talk again about not only the NORAD dimension but the NORTHCOM dimension of the U.S.-Canadian cooperation in the North.

As I just had my Danish colleague here, we must remember that with Greenland, Denmark is a geographic neighbour to Canada. When you stand up at Alert and look out at the horizon, Greenland is 40 kilometres away. At its most narrow point, it is about 20 kilometres between Greenland and Canada. Therefore, we work together in the Arctic for the survival of people who are living in very harsh conditions.

Senator Lang: I would like to draw our attention to the question of the budget for the North and the budget that comes under your responsibilities. That has to do with the commitments made over the last number of years. In view of the readjustments going on with government, could you update us on the projects that are under way and whether we will meet the timelines as

succès des autres. C'est pourquoi nous dirigeons les trois séries d'opérations annuelles dans le Nord. Celle dont les gens parlent le plus, c'est l'opération Nanook. Nous travaillons avec d'autres ministères gouvernementaux pour déterminer les scénarios qu'ils voudraient mettre en oeuvre, que ce soit un déversement environnemental, un virus à bord d'un navire de croisière, un problème de criminalité ou de drogue. Les Forces canadiennes peuvent aider les autres ministères à atteindre leurs objectifs en matière de formation.

Nous chapeautons encore tout l'effort de recherche et de sauvetage dans l'ensemble de l'Arctique. Récemment, quand je suis allé dans l'Arctique avec le ministre MacKay, nous avons suivi le sauvetage d'un aventurier australien qui était perdu sur les glaces à 500 milles nautiques au nord d'Alert. Cet aventurier était un soldat britannique à la retraite mesurant six pieds huit pouces qui avait décidé de se rendre jusqu'au pôle Nord en ski de fond et à pied. À 500 milles nautiques au nord d'Alert, il est tombé dans l'océan. Il a été dans l'eau pendant 10 minutes et a déclenché sa balise, qu'il avait achetée à tout hasard. Six heures plus tard, un Twin Otter de l'Escadron 440 de Yellowknife l'a survolé et quelques instants plus tard, trois techniciens en recherche et sauvetage de Gander, à Terre-Neuve, sont arrivés.

C'est le technicien en recherche et sauvetage qui m'a raconté l'histoire par la suite, avec son ineffable accent terre-neuvien. Il m'a dit que dès qu'il a mis le pied sur la glace, l'Australien a sorti sa tête de la tente et lui a dit : « Je n'ai pas d'argent et pas d'assurance. » Le TECH SAR a rétorqué : « Pas de problème, m'sieur. Vous êtes au Canada; tout est gratuit. »

Le fait est que c'est la mission de recherche et de sauvetage la plus septentrionale dont j'ai eu connaissance, à 500 milles nautiques au nord d'Alert. Je disais donc que dans le Nord, c'est vraiment une histoire de collaboration entre tous les ministères qui doivent travailler ensemble.

Nous avons ici aujourd'hui à Ottawa le nouveau commandant du NORAD et de NORTHCOM, l'amiral Sandy Winnefeld. Je sais que vous avez entendu il y a peu de temps le général Gene Renuart. C'est maintenant l'amiral Sandy Winnefeld qui occupe le commandement et l'on parle encore une fois non seulement de la dimension du NORAD, mais de la dimension NORTHCOM de la coopération canado-américaine dans le Nord.

Je viens tout juste de recevoir mon collègue danois et nous ne devons pas oublier qu'avec le Groenland, le Danemark est un voisin géographique du Canada. Quand on est à Alert et qu'on regarde l'horizon, on voit le Groenland à seulement 40 kilomètres. Au passage le plus étroit, il y a seulement 20 kilomètres entre le Groenland et le Canada. Par conséquent, nous travaillons ensemble dans l'Arctique pour assurer la survie des gens qui vivent dans des conditions très rigoureuses.

Le sénateur Lang : Je voudrais attirer votre attention sur la question du budget pour le Nord et du budget qui relève de vos responsabilités. Cela met en cause les engagements pris ces dernières années. Compte tenu des rajustements au gouvernement, pourriez-vous faire le point sur les projets qui sont en cours et nous dire si l'on va respecter les échéances prévues au moment de l'annonce de ces

outlined when they were announced? There are the docking facilities in Nanisivik. I believe there is a training facility in Resolute. There is a commitment to the rangers and a number of other outstanding commitments.

Could you tell us if we will meet the objectives that were outlined in the last couple of years?

Gen. Natynczyk: For the detail, I will have to go back to the department on each of those projects. That would be reasonable to come back with the detail.

The Chair: Just send that along to the committee.

Gen. Natynczyk: I know of no impediment. The issue with Nanisivik is the environmental study, because the site was a mining facility. That port facility had a lot of fuel and so on. I know that there is an ongoing environmental study with regard to Nunavut.

Similarly, with regard to Resolute, at the Arctic training facility we are working together with NRCan who actually owns the facility now. We are basically building on top of their facility to provide a much greater capacity.

I have spoken to the 1st Canadian Ranger Patrol Group. They are working very hard on recruiting rangers. They have the resources to do that, so they are going out to the communities to recruit additional rangers to meet that target. Finally, Admiral McFadden has commented on a mature design for the Arctic offshore patrol ship. When I was up in the Arctic recently, I met with those young reservists who were part of the Arctic company out of Edmonton, the Loyal Eddies. They are up there training, many of them for the first time. They are training with rangers and learning a lot.

At this point in time I would go back to the department for detailed answers to your questions, but I know of no impediments at all.

The Chair: I have always said we could see Greenland from our backyard, but I am glad you clarified that for us today.

Senator Segal: General, could you set aside — I know you cannot do this because you occupy it 24-7 — your role as CDS and try to put on the hat of a senior military leader who has been involved in international military operations around the world on behalf of Canada and with allies.

I know that when we withdraw from Afghanistan, militarily or otherwise, it is beyond your pay scale. Your responsibility is to serve the Parliament and government of the day and the decisions they make so I will not ask that question. However, I will ask the question in the context of the message that you think NATO, as the grand alliance now engaged in support of Afghan forces and the Afghan government, must send to the Taliban and to those forces who support the forces of darkness in that part of the world. What message do you think NATO will send about its commitment to stay the course, its commitment as an alliance, in terms of military, civilian and other aid to be there as long as it

projects? Il y a les installations portuaires à Nanisivik. Je crois qu'il y a une installation de formation à Resolute. Il y a un engagement envers les Rangers et un certain nombre d'autres engagements.

Pourriez-vous nous dire si nous allons atteindre les objectifs qui ont été établis ces dernières années?

Gen Natynczyk : Pour les détails, je devrai vérifier auprès du ministère pour chacun de ces projets. Il serait raisonnable que je vous revienne avec les détails.

La présidente : Faites parvenir les renseignements au comité.

Gen Natynczyk : Je ne suis au courant d'aucun obstacle. Dans le cas de Nanisivik, le problème est l'examen environnemental, parce qu'il y avait là une installation minière. Il y avait beaucoup de carburant dans les installations portuaires et tout le reste. Je sais qu'il y a une étude environnementale en cours au Nunavut.

De même, au sujet de Resolute, à l'installation de formation dans l'Arctique, nous travaillons de concert avec NRCan qui en est maintenant le propriétaire. En fait, nous construisons par-dessus leur installation pour en renforcer grandement la capacité.

J'ai eu un entretien avec les responsables du 1^{er} Groupe de patrouilles des Rangers canadiens. Ils travaillent très fort pour recruter des Rangers. Ils ont les ressources pour le faire, et ils vont donc dans les localités pour recruter de nouveaux Rangers pour atteindre cet objectif. Enfin, l'amiral McFadden a fait des observations sur le design d'un navire de patrouille océanique de l'Arctique. Quand je suis allé dans l'Arctique récemment, j'ai rencontré de jeunes réservistes qui faisaient partie de la compagnie arctique basée à Edmonton, les Loyal Eddies. Ils s'entraînent là-bas, beaucoup d'entre eux pour la première fois. Ils s'entraînent avec les Rangers et apprennent beaucoup.

Je vais maintenant demander aux fonctionnaires du ministère de vous donner des réponses détaillées à vos questions, mais, à ma connaissance, il n'y a aucun obstacle.

La présidente : J'ai toujours dit que nous pouvions voir le Groenland depuis notre jardin, mais je suis contente que vous ayez précisé cela pour nous aujourd'hui.

Le sénateur Segal : Général, pourriez-vous mettre de côté — je sais que cela serait impossible parce que vous jouez ce rôle 24 heures sur 24 — votre rôle à titre de CEMD et essayer de nous parler à titre de haut gradé militaire qui a participé à des opérations militaires internationales partout dans le monde au nom du Canada et de concert avec nos alliés.

Je sais que la date de notre retrait en Afghanistan, que ce soit sur le plan militaire ou autre, ne relève pas de votre échelle salariale. Votre responsabilité est de servir le Parlement et le gouvernement en place et de donner suite à leurs décisions et je ne vais donc pas poser cette question. Cependant, je vais poser la question dans le contexte du message que devrait à votre avis envoyer l'OTAN, à titre de grande alliance actuellement engagée à l'appui des forces afghanes et du gouvernement afghan, aux talibans et à tous ceux qui appuient les forces de la noirceur dans ce coin du monde. Quel message, à votre avis, l'OTAN devrait-elle envoyer quant à son engagement de garder le cap, son

takes? What message will be sent so that the classic Taliban line that we often here, namely, you have your watches, we have the time, is addressed directly by the alliance in saying that we have the time as well; we are not turning our backs on this country, and we will be here for as long as it takes?

From the point of view of the strategy of dealing with an entrenched insurgency of that kind, if the head of NATO asked you for your advice on that kind of proposition what would be your comments?

Gen. Natynczyk: Having done many operations with many folks, time is always the enemy for us. People want effects right away and it is difficult. I will not speculate with regard to any of the operations that are happening and unfolding.

One of my lines when I speak to a lot of the soldiers and families, I talk about the fact that last September two things occurred. One, I attended a NATO meeting and the gentlemen sitting beside me was the chief of defence of Croatia. Fifteen years ago, when I was serving in Bosnia and Croatia, I could never have imagined that a NATO ally would be Croatia. Not only is Croatia a NATO partner but they send peacekeeping troops to Afghanistan, as does Bosnia and Herzegovina. That takes time. It has been 18 years since we have been in Bosnia and Croatia.

In September, I also signed off the directive that closed out our operations there because they were no longer required. Therefore, the issue is always time.

With regard to the operations we are going through right now and having spent a little bit of time in Iraq, I remember where we were in 2004 and how tough the campaign was there. I could not have imagined the game changer that occurred through the surge through 2007-08. Major-General Peter Devlin — now Lieutenant-General Peter Devlin because I promoted him about an hour ago — to noted how much the surge worked. The success of the surge and the game changer of the Sunnis, who took control of their country, resulted in the progress you are seeing in Iraq. The game change resulted in governance.

In Afghanistan today, the key question is how do you get a game change in governance? The huge reinforcement of forces is there to enable that game change. That is why I am sure everyone is looking at the jirga that just occurred over the last few days and everyone is looking at the outcome. Some people have their concerns about it, but will it be the game changer that changes what happens with regard to those who are sitting on the fence whether to go with the Taliban or to go with a government of Afghanistan. I would say that the issue is time.

Senator Segal: The more time the better?

Gen. Natynczyk: Yes.

engagement à titre d'alliance, sur le plan militaire, civil et d'autres formes d'aide, de rester présente là-bas aussi longtemps qu'il faudra? Quel message sera envoyé pour que le dicton que l'on entend fréquemment à propos des talibans, c'est-à-dire que vous avez vos montres, mais nous avons l'heure, soit adressé directement par l'alliance, pour que nous disions que nous avons l'heure, nous aussi; nous ne tournons pas le dos à ce pays et nous serons présents aussi longtemps qu'il faudra?

Du point de vue de la stratégie nécessaire pour contrer une insurrection bien enracinée de ce genre, si le chef de l'OTAN vous demandait votre avis sur une telle proposition, quelle serait votre réponse?

Gén Natynczyk : Je sais pour avoir fait beaucoup d'opérations avec bien des gens que le temps est toujours l'ennemi pour nous. Les gens veulent des résultats tout de suite et c'est difficile. Je ne ferai pas de conjecture au sujet de l'une ou l'autre des opérations qui sont actuellement en cours.

Quand je prends la parole devant un grand nombre de soldats et de familles, je parle souvent du fait qu'en septembre dernier, il s'est passé deux choses. Premièrement, j'ai assisté à une réunion de l'OTAN et le monsieur qui était assis à mes côtés était le chef de la Défense de la Croatie. Il y a 15 ans, quand je servais en Bosnie et en Croatie, je n'aurais jamais pu imaginer que la Croatie serait un jour un allié au sein de l'OTAN. Non seulement la Croatie est-elle membre de l'OTAN, mais elle envoie des troupes de maintien de la paix en Afghanistan, de même que la Bosnie-Herzégovine. Cela prend du temps. Il s'est écoulé 18 ans depuis notre mission en Bosnie et en Croatie.

En septembre, j'ai également ratifié la directive qui mettait fin aux opérations dans ce pays parce qu'on n'en avait plus besoin. C'est donc toujours le temps qui fait problème.

Pour ce qui est des opérations que nous menons actuellement, j'ai passé un peu de temps en Irak et je me rappelle où nous étions en 2004 et à quel point la campagne était difficile. Je n'aurais pu imaginer le revirement de situation que l'on a réussi grâce à l'intensification des opérations en 2007-2008. Le major-général Peter Devlin, qui est maintenant le lieutenant-général Peter Devlin, puisque je l'ai promu il y a environ une heure, a remarqué lui aussi à quel point cette poussée a bien fonctionné. Le succès de cette poussée et la réussite des Sunnites, qui ont pris en main leur pays, a débouché sur les progrès que l'on constate en Irak. C'est la gouvernance qui en a bénéficié.

En Afghanistan aujourd'hui, la question clé est de savoir comment changer la donne en matière de gouvernance. Le renforcement gigantesque des forces là-bas vise à changer le rapport de force. C'est pourquoi je suis certain que tout le monde suit de près la jirga qui a eu lieu il y a quelques jours et les résultats qui en découleront. Certains ont des réserves, mais ce sera le tournant qui changera la situation et les perspectives de tous ceux qui sont assis entre deux chaises et qui attendent de décider s'ils appuieront les talibans ou bien le gouvernement de l'Afghanistan. Je dirais que telle est la problématique actuellement.

Le sénateur Segal : Plus on a de temps, mieux c'est?

Gén Natynczyk : Oui.

Senator Banks: Good try.

Senator Nolin: Have you mentioned we are pulling out of Bosnia and Herzegovina?

[Translation]

Gen. Natynczyk: In the month of March, we. . .

Senator Nolin: We meaning Canada.

Gen. Natynczyk: Canadians.

Senator Nolin: But not the others?

Gen. Natynczyk: It is a European Union operation. We keep a small contingent of Canadians in Kosovo, but not in Bosnia and Herzegovina.

Senator Nolin: I understand that in Croatia, everything goes well, but that we must stay in Bosnia and Herzegovina. There must be some foreign force.

Gen. Natynczyk: With the European Union.

Senator Nolin: Thank you. Sorry.

[English]

Senator Segal: I tried by best, Madam Chair.

The Chair: Thank you, Senator Segal.

Senator Manning: I want to welcome the general and thank him and all of his troops for your great work on behalf of Canadians and the free world. I am delighted with your story of the SAR TECH from Gander, which just cements the fact that we in Newfoundland believe that we have Newfoundlanders and Labradorians everywhere, and 500 miles north of Alert confirms that.

The Chair: He will be helping you work on your accent, general.

Senator Manning: I am sure they understand free medical care anywhere, in any language.

I want to shift to the recently announced National Shipbuilding Procurement Strategy. I am delighted with your comment, general, that it is your number one procurement priority. The breakdown, as most of us understand, is large ship construction, small ship construction, and repair and refit.

There seems to be some concern in the general public with the announcement that only two Canadian shipyards will be able to do the majority of this work. Perhaps you can elaborate on some of the details for us. My understanding is that the two successful shipyards that will be asked to put forward a plan to construct the larger ships will not be able to compete on a smaller vessel construction. That would be opportunities for other shipyards. The refitting and repair will be open to the competitive process completely. Is that correct?

Le sénateur Banks : Bien essayé.

Le sénateur Nolin : Avez-vous dit que nous nous retirons de la Bosnie-Herzégovine?

[Français]

Gén Natynczyk : Au mois de mars, on a...

Le sénateur Nolin : Nous, le Canada.

Gén Natynczyk : Les Canadiens.

Le sénateur Nolin : Mais pas le reste?

Gén Natynczyk : C'est une opération de l'Union européenne. On garde un petit contingent de Canadiens au Kosovo, mais pas en Bosnie-Herzégovine.

Le sénateur Nolin : Je comprends qu'en Croatie, ça va bien, mais que nous devons rester en Bosnie-Herzégovine. Il doit y avoir une force étrangère.

Gén Natynczyk : Avec l'Union européenne.

Le sénateur Nolin : Merci. Excusez-moi.

[Traduction]

Le sénateur Segal : J'ai fait de mon mieux, monsieur le président.

La présidente : Merci, sénateur Segal.

Le sénateur Manning : Je souhaite la bienvenue au général et je le remercie, lui et tous ses soldats, pour votre excellent travail au nom des Canadiens et du monde libre. J'ai écouté avec grand plaisir votre histoire du technicien de recherche et sauvetage de Gander, ce qui ne fait que confirmer que nous, Terre-Neuviens, sommes convaincus qu'il y a des Terre-Neuviens et Labradoriens partout, même à 500 milles au Nord d'Alert.

La présidente : Il va vous aider à peaufiner votre accent, général.

Le sénateur Manning : Je suis sûr que l'on comprend partout, dans toutes les langues, quand on offre des soins médicaux gratuits.

Je voudrais passer à la Stratégie nationale pour l'acquisition de construction navale que l'on a annoncée récemment. Je suis ravi de vous entendre dire, général, que c'est votre priorité numéro un en matière d'acquisition. La plupart d'entre nous comprennent que cela vise la construction de grands navires, la construction de petits navires, ainsi que les réparations et radoubs.

Il semble y avoir une certaine inquiétude parmi le grand public à la suite de l'annonce que seulement deux chantiers navals canadiens seront en mesure d'effectuer la plus grande partie de ce travail. Peut-être pourriez-vous nous donner des détails. J'ai cru comprendre que les deux chantiers navals retenus, auxquels on demandera de présenter un plan pour la construction des grands navires, ne pourront pas faire des offres pour la construction de navires plus petits. Cela créerait des possibilités pour d'autres chantiers navals. Quant aux réparations et radoubs, ce sera complètement ouvert et compétitif. Est-ce bien cela?

Gen. Natynczyk: As the Chief of the Defence Staff, I represent all those sailors who have to sail those ships coming out, and so I am not into the detail of the strategy itself. I just want to urge progress in getting through to contracts being signed and ships being built. I remind people the last time we built a warship was the HMCS *Ottawa*. She came off the rails in 1996. The sooner we get rolling to replace a ship like HMCS *Iroquois*, which next year will be the oldest front line warship in the world, the better.

Senator Manning: I am sure we are all delighted with the shipbuilding strategy and look forward to what it will bring.

I would like to shift to Afghanistan. It was my pleasure to attend the 2010 Defence and Security Trade Show, at which you spoke last week. I enjoyed the tone of your message, but I enjoyed your message just as much. You spoke about the success that we are seeing in Afghanistan, and the work our troops are doing there.

You compared a couple of scenarios in relation to two years ago versus today about the troops that are on the ground with regard to the U.S. division. You talked about the Canadians working in five communities two years ago and now they are working in 30 communities and the capacity building, including the Afghan National Army.

Could you elaborate for us what is being done there? Many people in the country question what is happening in Afghanistan, and understandably so, especially when we have a soldier killed. From your comments, I believe that our soldiers are making a tremendous difference in that part of the world, and I would like to give you an opportunity to expand on that subject.

Gen. Natynczyk: Canadian Forces have a secret weapon, which is a young corporal or private with a smile on his or her face and an open hand to shake somebody else's hand. That is proving to be successful in a place like Afghanistan.

Two years ago, our Canadian Forces, with Task Force Afghanistan, a force under 3,000 was basically on our own in Kandahar province. That was even before the independent panel recommended a battalion show up. It was the 2nd Battalion, 2nd Infantry Regiment that showed up. We visited that great unit at Camp Ramrod out in the Maiwand province west of Kandahar. They were the first U.S. unit to come under the command of the Canadians. Their first battle honour was Lundy's Lane, the War of 1812. To have that battalion now under command was quite ironic.

From that time, when we received this battalion, I think the battalion has about 600 people, augmenting our force of about 2,850 to where we are today, where, in addition to our Canadian task force of just under 3,000, there are 20,000 Americans in Kandahar province. I am not talking about Helmand province to the west or Oruzgan up to the north or Zabul to the northeast, but within Kandahar.

Gén Natynczyk : À titre de chef d'état-major de la Défense, je représente tous les marins qui doivent prendre la mer à bord de ces futurs navires et je ne suis donc pas au courant de tous les détails de la stratégie. Je tiens ardemment à ce que l'on progresse dans l'octroi des contrats et la construction des navires. Je rappelle que le dernier navire de guerre que nous ayons construit était le NCSM *Ottawa*. Sa mise à l'eau a eu lieu en 1996. Plus tôt nous commencerons les travaux pour remplacer un navire comme le NCSM *Iroquois*, qui deviendra l'année prochaine le plus vieux navire de guerre de première ligne au monde, mieux ce sera.

Le sénateur Manning : Je suis certain que nous sommes tous ravis de cette stratégie de construction navale et que nous avons hâte d'en voir les résultats.

Je passe maintenant à l'Afghanistan. J'ai eu le plaisir d'assister au Salon de la défense et de la sécurité de 2010, où vous avez pris la parole la semaine dernière. J'ai bien aimé le ton de votre message, mais j'en ai également apprécié la teneur. Vous avez parlé du succès que l'on constate en Afghanistan et du travail que font nos troupes là-bas.

Vous avez fait une comparaison avec la situation d'il y a deux ans, en comparant nos troupes et la division américaine. Vous avez dit que les Canadiens travaillaient dans cinq localités il y a deux ans et qu'ils travaillent maintenant dans 30 localités et vous avez parlé du renforcement des capacités, notamment de l'Armée nationale afghane.

Pourriez-vous nous parler davantage de ce qui se fait là-bas? Beaucoup de Canadiens s'interrogent sur ce qui se passe en Afghanistan, et c'est compréhensible, surtout quand l'un de nos soldats est tué. À vous écouter, je suis convaincu que nos soldats font une énorme différence dans ce coin du monde et je voudrais vous donner l'occasion de nous en dire plus long sur ce sujet.

Gén Natynczyk : Les Forces canadiennes ont une arme secrète; je veux parler d'un jeune caporal ou soldat qui a un large sourire et la main tendue, toujours prêt à serrer la main de quelqu'un d'autre. Cela fonctionne bien dans un endroit comme l'Afghanistan.

Il y a deux ans, nos Forces canadiennes, de concert avec la Force opérationnelle en Afghanistan, avaient un effectif de moins de 3 000 soldats et nous étions pratiquement seuls dans la province de Kandahar. C'était avant même que le comité indépendant recommande l'ajout d'un bataillon. C'est le 2^e Bataillon du 2^e Régiment d'infanterie qui est arrivé. Nous avons rendu visite à cette excellente unité au Camp Ramrod, dans la province de Maiwand, à l'ouest de Kandahar. C'était la première unité américaine placée sous le commandement de Canadiens. Leur première bataille a été celle de Lundy's Lane, durant la guerre de 1812. C'était très ironique d'avoir ce bataillon maintenant placé sous notre commandement.

Depuis que nous avons accueilli ce bataillon, qui compte environ 600 soldats, notre effectif est passé de quelque 2 850 à l'effectif que nous avons aujourd'hui, c'est-à-dire qu'en plus de notre force opérationnelle canadienne d'un peu moins de 3 000, il y a aussi 20 000 Américains dans la province de Kandahar. Et je ne parle pas de la province de Helmand à l'ouest ou de celle d'Oruzgan au nord ou de Zabul au nord-est, mais de la région de Kandahar.

I was at an award ceremony Friday afternoon at Rideau Hall to see a squadron commander, a sergeant major of the Royal Canadian Dragoons, whom I saw in a camp by the Arghandab River, near Dahla Dam. They were there with a squadron of 100 soldiers at Christmas of 2008, and today we have two U.S. battalions in that same battle space.

In Kandahar City where there was just one company of infantry supporting the provincial reconstruction team, you have two battalions of U.S. going to a full brigade of U.S. troops, which is in the order of 4,000 to 5,000 soldiers.

The same can be said with regard to the highway west coming out of Kandahar, where in Forward Operating Base Wilson, where we had a company of 150 or 200 Canadian soldiers doing all of the work along Highway 1, the major artery for transportation to Kandahar and to points north and west. You now have a brigade of the 101st Airborne Division in that location in the order of 3,000 soldiers working in that area.

What has occurred through the process of these soldiers coming in over the past year and a half is that Canadian operations have become condensed to the south of Kandahar City in an area called Dand District, and a location to the southwest, Panjwaii District, areas that we know and we have operated since 2006. The bonus is you have a density of forces that can live amongst the Afghans.

At this point a year ago, it was five towns and now it is 30 towns, so that the troops are dispersed into the villages, providing security where the Afghans live. They are partnering with Afghan units such that when the Taliban come back, their efforts to intimidate locals are thwarted by the fact that the NATO forces, Canadian, U.S. and others, are right there.

This is what has been transpiring over the last little while. The point to me is flying over and seeing green fields, and the picture that I show now was taken from the helicopter in March when I was there. It is stark because had you taken the same picture a year ago, it would have been brown fields because people were not there nor were they working the fields. You need to have a level of security so that farmers can go out in the fields, till their fields and open the weirs and work the irrigation systems. That was a sign of huge hope to me.

Senator Manning: General, we had representatives here last week to talk about the morale in the troops and the interest in the Canadian Forces. Most were meeting their targets of recruitment and retention. When you spoke at the conference, you referred to having 12,000 troops in the pipeline.

Where do you see the future of the Canadian Forces on what we have learned in Afghanistan or how we have built the interest in the Canadian Forces from our role in Afghanistan?

Vendredi après-midi, j'ai assisté à une cérémonie de remise de récompenses à Rideau Hall en l'honneur d'un commandant d'escadron, un sergent-major des Royal Canadian Dragoons, que j'ai rencontré dans un camp près de la rivière Arghandab, près du barrage de Dhala. Il y avait là un escadron de 100 soldats à Noël 2008; aujourd'hui, nous avons deux bataillons américains dans ce même champ de bataille.

Dans la ville de Kandahar, où il y avait seulement une compagnie d'infanterie appuyant l'équipe provinciale de reconstruction, il y a maintenant deux bataillons américains, et il y aura bientôt une brigade américaine au complet, ce qui représente entre 4 000 et 5 000 soldats.

On peut en dire autant au sujet de la grande route à l'ouest de Kandahar, dans la Base opérationnelle avancée Wilson, où nous avons une compagnie de 150 ou 200 soldats canadiens qui se chargent de tout le travail le long de la Route 1, une grande artère de transport qui dessert Kandahar et d'autres villes au nord et à l'ouest. On a maintenant là-bas une brigade de la 101^e Division aéroportée, autour de 3 000 soldats qui travaillent dans cette région.

Ce qui s'est passé tout au long du processus de l'arrivée de ces soldats depuis un an et demi, c'est que les opérations canadiennes ont été concentrées au sud de la ville de Kandahar, dans un secteur appelé le District de Dand, et un autre au sud-ouest, le district de Panjwaii, des secteurs que nous connaissons et dans lesquels nous sommes présents depuis 2006. L'avantage est qu'on a maintenant une plus grande densité de soldats qui peuvent vivre parmi les Afghans.

Il y a un an, nous étions présents dans cinq localités et nous le sommes maintenant dans trente, de sorte que les troupes sont dispersées dans les villages, renforçant la sécurité là où vivent les Afghans. Ils travaillent en partenariat avec des unités afghanes, et lorsque les talibans tentent de revenir, leurs efforts d'intimidation sont enrayés par le fait que les forces de l'OTAN, des soldats canadiens, américains et d'autres pays, sont sur place.

Voilà comment la situation a évolué depuis quelque temps. Quand je survole la région, je vois des champs verts et la photo que je vous montre maintenant a été prise depuis un hélicoptère en mars, quand j'étais là-bas. C'est tout un contraste, car si l'on avait pris la même photo il y a un an, on n'aurait vu que des champs bruns, parce que les paysans étaient absents ou ne pouvaient pas travailler aux champs. Il faut une certaine sécurité pour que les paysans puissent aller aux champs pour les labourer et ouvrir les vannes pour irriguer leurs champs. J'ai trouvé que c'était le signe d'un très grand espoir.

Le sénateur Manning : Général, nous avons reçu ici même la semaine dernière des représentants qui nous ont parlé du moral des troupes et de l'intérêt envers les Forces canadiennes. La plupart atteignaient leurs objectifs de recrutement et de maintien des effectifs. Quand vous avez pris la parole à la conférence, vous avez mentionné avoir 12 000 soldats en réserve.

Comment voyez-vous l'avenir des Forces canadiennes, à la lumière de ce que nous avons appris en Afghanistan, ou comment avons-nous augmenté l'intérêt envers les Forces canadiennes grâce à notre rôle en Afghanistan?

Gen. Natynczyk: There has never been a better time to be wearing the uniform of the Canadian Forces. I have 35 years, as of this summer, and with my five years of air cadets, that is four years of polishing boots, but there has never been a better time because of the professionalism in air, land, sea and special forces — all of them — and the joint capabilities. We have people who now have exceptional skills, professionalism and experience.

I was walking through the Ottawa airport a while ago, and I met a petty officer in the navy wearing a CADPAT, the desert uniform. He was coming off a plane. I asked him where he was coming home from? He replied, "Kandahar." I said, "What do you mean, Kandahar?" "What have you been doing?" He said, "Well, for my shore posting off the ship, I thought I would spend my time in Kandahar rather than dockyard Halifax." I said, "What?" He said, "Yeah, it's the second time I've done this; so I come off a ship, go to Kandahar for a tour, go back onto another ship, and that is what I want to do."

The Afghan experience has brought the level of the Canadian Forces' professionalism — air, land, sea and special forces — to a level we have not seen in generations.

The person that will sit here 20 years from now is currently a young lieutenant or captain or major who has earned his or her spurs as a platoon or company commander, maybe battalion commander, in Afghanistan over the past few years, or as a naval lieutenant commander or commander because of the experience that this operation has provided.

Not only are we in better shape today because of this experience but also the confidence in the men and women of the Canadian Forces to do a combat operation, no matter what, will set us up for the future. In fact, you saw a reflection of that in Haiti. We rolled into Haiti basically overnight. The air, land and sea forces that were used had extensive experience, whether off the Horn of Africa, in the gulf, in Afghanistan and in the Arctic.

I was thinking about those aircraft landing at Jacmel Airport, a 3,000-foot asphalt runway, which is tough if you are landing a fully loaded Hercules aircraft. If you can land that same aircraft in Pangnirtung, then you can land it in Jacmel and open up a hub.

I cannot emphasize this enough. I am being told by our allies who work with us, whether it is in Afghanistan, Haiti, on the West Bank or anywhere in Africa, that the professionalism of our men and women are second to none.

Senator Banks: Thank you, general. It was nice to see you in Edmonton last week, and I am grateful for your words there.

Gén Natynczyk : Il n'y a jamais eu un meilleur temps pour porter l'uniforme des Forces canadiennes. Cet été, j'aurai 35 ans de service et si l'on ajoute mes cinq années à titre de cadet de l'air, cela ajoute quatre ans à polir des bottes, mais il n'y a jamais eu un meilleur moment, à cause du professionnalisme des forces aériennes, terrestres, navales et spéciales — toutes les forces — et des capacités conjointes. Nous avons maintenant des gens qui sont d'une compétence, d'un professionnalisme et d'une expérience exceptionnels.

Il y a quelque temps, j'ai rencontré à l'aéroport d'Ottawa un officier marinier qui portait un DeamC, l'uniforme du désert. Il descendait d'un avion. Je lui ai demandé d'où il revenait? Il a répondu : « Kandahar. » J'ai rétorqué : « Comment ça, Kandahar? Qu'est-ce que vous faisiez là-bas? » Et il m'a répondu : « Eh bien, j'ai pensé que je pourrais passer ma période de congé du navire à Kandahar, plutôt qu'à la base d'Halifax. » Voyant mon étonnement, il a ajouté : « Oui, c'est la deuxième fois que je fais ça; je débarque d'un navire, je vais faire une période en poste à Kandahar, après quoi je rembarque à bord d'un autre navire, c'est ce que je veux faire. »

L'expérience afghane a porté le niveau de professionnalisme des Forces canadiennes — aérienne, terrestre, navale et spéciale — à un niveau que nous n'avons pas vu depuis des générations.

La personne qui sera à ma place ici même dans 20 ans est actuellement un jeune lieutenant ou capitaine ou major qui a gagné ses galons à titre de commandant d'un peloton ou d'une compagnie, peut-être d'un bataillon, en Afghanistan au cours des dernières années, ou bien à titre de capitaine de corvette ou de capitaine de frégate, grâce à l'expérience que cette opération leur a permis d'acquérir.

Non seulement sommes-nous aujourd'hui en meilleure posture grâce à cette expérience, mais nous avons aussi confiance envers les hommes et les femmes des forces canadiennes, sachant qu'ils peuvent mener une opération de combat dans n'importe quelle condition et que nos soldats nous feront honneur à l'avenir. En fait, on en a vu le reflet à Haïti. Nous avons débarqué à Haïti quasiment du jour au lendemain. Les forces aériennes, terrestres et navales qu'on a envoyées là-bas avaient beaucoup d'expérience, que ce soit dans la Corne de l'Afrique, dans le golfe, dans l'Afghanistan ou dans l'Arctique.

Je songeais à cela en voyant les avions se poser à l'aéroport de Jacmel, sur une piste asphaltée de 3 000 pieds, ce qui est difficile quand on veut poser un appareil Hercules chargé à bloc. Si vous pouvez poser cet avion à Pangnirtung, vous n'aurez aucun problème à le faire à Jacmel pour y implanter un centre de transbordement.

Je n'insisterai jamais assez là-dessus. Nos alliés qui travaillent avec nous, que ce soit en Afghanistan, à Haïti ou en Cisjordanie ou n'importe où en Afrique, me disent constamment que le professionnalisme de nos hommes et femmes est sans égal.

Le sénateur Banks : Merci, général. J'étais content de vous rencontrer à Edmonton la semaine dernière et je vous suis reconnaissant pour les propos que vous avez tenus là-bas.

I have been asking my first question of your predecessor and his predecessor and his predecessor. What is the word on fixed-wing search and rescue aircraft in the North? How soon can we expect a decision?

My second question returns to the Afghanistan issue. There was a point in which, for all intents and purposes, the secretariat of the President of Afghanistan, Canadian military personnel, ran the machinery of the country. At one time, Colonel Serge Labbé headed it. I believe he is now Brigadier-General Serge Labbé. Is that still the case?

I know you know the answer to my next question because the reason you are held in such high regard by the people you command, including the privates and the corporals, is because you pay attention to them. It cannot have been other than that some of the things that the President of Afghanistan has said and done in the last six months or so has, perhaps, had an effect — not on the commitment of our Canadian men and women in the service, because we know their commitment is absolute and they have the right attitude. Is it not a bit disheartening, never mind to the generals and colonels, but to the privates and corporals in Afghanistan, when those things — and you know what they are — happen and are done and said by the government of Afghanistan. You rightly said we are there to help and prop up and ensure that it becomes able to continue to be a functioning state.

Gen. Natynczyk: As to fixed wing search and rescue, we are conducting search and rescue operations with the Cormorant helicopters with the Buffalo and the Hercules. Many of the Hercules are the newer of the old version H model Hercules aircraft, working hard on the serviceability of the Cormorants. Really, the Fixed-Wing Search and Rescue project is there to replace the H model Hercules and the Buffalos.

I want to emphasize that when talking about fixed-wing search and rescue, people tend to focus on the Buffalo aircraft. There are only six and we use them only in Comox, providing search and rescue support in the mountains. The Cormorant is equally capable of doing that kind of mission. When we talk about replacing fixed-wing search and rescue, the key aircraft for me to replace is the Hercules that is conducting that operation.

This effort to replace those two aircraft is part of the Canada First Defence Strategy. The latest development is that Defence Research and Development Canada and NRCan have looked at the requirements and validated them. People are poring over the report right now. I want to encourage a quick resolution to that project to replace both the Buffalo and those older Hercules.

With regard to Afghanistan, we had the strategic advisory team, SAT, that evolved into the government support office, which is a DFAIT-led organization. That is right, because they

J'ai posé ma première question à votre prédécesseur et à son prédécesseur et son prédécesseur. Qu'en est-il du projet de remplacement des aéronefs de recherche et de sauvetage à voilure fixe dans le Nord? Peut-on espérer une décision bientôt?

Pour ma deuxième question, je reviens à l'Afghanistan. Pendant une période, le secrétariat du président de l'Afghanistan et le personnel militaire canadien dirigeaient pratiquement l'appareil gouvernemental du pays. À un moment donné, le colonel Serge Labbé était à sa tête. Je crois qu'il est maintenant devenu le brigadier-général Serge Labbé. Est-ce toujours le cas?

Je sais que vous avez la réponse à ma prochaine question parce que si vous êtes tenu en aussi haute estime par les gens que vous commandez, y compris les caporaux et les simples soldats, c'est parce que vous leur portez attention. Vous vous souciez d'eux. Certaines des choses que le président de l'Afghanistan a dites et faites au cours des six derniers mois environ ont sans doute un certain retentissement — mais non pas pour ce qui est de l'engagement des femmes et des hommes de l'armée canadienne, car nous savons que leur engagement est absolu et qu'ils affichent la bonne attitude. N'est-ce pas un peu décourageant, pour les généraux et les colonels certes, mais aussi pour les caporaux et les simples soldats déployés en Afghanistan lorsque ces choses — et vous savez de quoi je parle — se produisent et que de telles déclarations émanent du gouvernement de l'Afghanistan? Vous avez dit, à juste titre, que nous sommes là pour aider et soutenir ce pays et s'assurer qu'il peut continuer d'être un état fonctionnel.

Gén Natynczyk : Pour ce qui est des avions de recherche et de sauvetage, nous menons des opérations de recherche et de sauvetage avec des hélicoptères Cormorant et des appareils Buffalo et Hercules. Bon nombre des Hercules sont la dernière version de l'ancien modèle H, consacrés à assurer le bon état de fonctionnement des Cormorant. En somme, le projet relatif aux avions de recherche et de sauvetage est de remplacer les Hercules de modèle H et les Buffalo.

Au sujet des aéronefs de recherche et de sauvetage à voilure fixe, je tiens à signaler que les gens ont tendance à mettre l'accent sur les avions Buffalo. Il n'y en a que six et nous les utilisons uniquement à Comox dans des opérations de recherche et de sauvetage dans les montagnes. Le Cormorant est lui aussi capable d'accomplir ce genre de mission. Lorsqu'on parle de remplacer les aéronefs de recherche et de sauvetage à voilure fixe, le principal appareil qu'il faut remplacer, à mon avis, est le Hercules affecté à cette opération.

Cet effort en vue de remplacer ces deux appareils s'inscrit dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*. Aux dernières nouvelles, Recherche et développement pour la défense Canada et NRCan ont examiné les besoins et les ont validés. À l'heure actuelle, on se penche sur le rapport. Je souhaite vivement un règlement rapide de ce projet de remplacement des Buffalo et des anciens Hercules.

Au sujet de l'Afghanistan, nous avions en place l'Équipe consultative stratégique, qui s'est transformée en bureau de soutien au gouvernement, une instance dirigée par le MAECI.

are in the policy business doing that capability or capacity building inside the Government of Afghanistan.

With regard to the Afghan government, it is their country, talking about the governance and the messaging and so on. The key part of the six priorities of the Government of Canada was reconciliation in dealing with the Taliban. The lead is with the Afghan government. It is difficult as we, with our Western lenses and glasses, watch what they are doing and try to understand the messaging that they are providing.

At the end of the day, the solution to this counter-insurgency must be an Afghan solution. All of us on the bleachers watching this must be patient to see how this unfolds for the game changer that I talked about before.

Again, it is reconciliation at a national level. I know that General Stanley McChrystal has intent for a reintegration at a local or tactical level. Those fighters who are out there are just those poor kids without a lot of education. If they had an alternative to firing a rocket-propelled grenade or laying an IED, if they had a better option to till a field, work on a road, work in a shop or a small business proposition, hopefully they would take that rather than plant an IED. That can only be enabled by a national-level reconciliation effort. The international community, the United Nations, with NATO, must enable the Afghan government to get on with that reconciliation effort. This is difficult, but if we can get it squared away, that will be the game changer.

Senator Day: We have just learned that President Karzai asked certain Taliban to participate in a meeting and as a result, the minister of the interior and the minister of intelligence have resigned. I see that as a major setback in what you are talking about.

Can we continue with this game changer at the provincial reconstruction level and working all over Afghanistan, or does it have to be — as we have come to think in the last little while — directed out of Kabul?

Gen. Natynczyk: With regard to the jirga, the attacks on the jirga were unfortunate. I received some notes, though, from Kabul. It is unfortunate because the cameras are focused on the attacks and not the fact that the Afghan National Police and Afghan National Army did a terrific job of stopping many attacks, finding many rockets, bombs, and so on, but nothing is perfect. Obviously, a few slipped through.

I want to emphasize the fact that the Afghan police and Afghan army have come a long way because of the leadership of ministers Atmar and Saleh. They are the two ministers who resigned because of the attacks. I agree with the senator that it is a setback because they were credible partners.

C'est une bonne chose, parce que ce sont des spécialistes des politiques qui travaillent au renforcement des capacités au sein du gouvernement de l'Afghanistan.

Pour ce qui est du gouvernement afghan, il est à la tête du pays et il lui appartient de parler de gouvernance et de livrer son message. L'essentiel des six priorités du gouvernement du Canada était la réconciliation dans les relations avec les talibans. À cet égard, l'initiative appartient au gouvernement afghan. Il est difficile, dans notre optique d'Occidentaux, d'être témoins de ce qu'il fait et d'essayer de comprendre le message qui est livré.

En bout de ligne, la solution à cette contre-insurrection doit être une solution afghane. Tous les observateurs que nous sommes doivent faire preuve de patience pour voir comment évoluera la situation en vue du revirement dont j'ai parlé tout à l'heure.

Je le répète, il s'agit d'une réconciliation au niveau national. Je sais que le général Stanley McChrystal prévoit une réintégration à un niveau local ou tactique. Ces combattants sont simplement des jeunes démunis sans éducation. S'ils avaient un autre choix que de tirer avec un lance-grenades ou de camoufler des engins explosifs improvisés, EEI, s'ils avaient une meilleure option, que ce soit de cultiver un champ, de travailler à la construction d'une route, dans une échoppe ou dans une petite entreprise, on peut espérer qu'ils saisiraient cette occasion au lieu de poser un EEI. Or, cela ne pourra se produire que dans le cadre d'un effort de réconciliation au niveau national. La communauté internationale, les Nations Unies et l'OTAN doivent permettre au gouvernement afghan de poursuivre cet effort de réconciliation. C'est difficile, mais si nous réussissons, cela changera la donne.

Le sénateur Day : Nous venons d'apprendre que le président Karzaï a demandé à certains talibans de participer à une réunion, ce qui a provoqué la démission du ministre de l'Intérieur et du ministre du Renseignement. Je considère que c'est un recul marqué, compte tenu de vos propos.

Cette évolution vers un revirement de la situation peut-elle se poursuivre au niveau de la reconstruction provinciale et dans l'ensemble de l'Afghanistan, ou doit-elle être dictée par Kaboul, comme nous en sommes venus à le penser depuis un certain temps?

Gén Natynczyk : Pour ce qui est de la jirga, les attaques perpétrées contre la jirga ont été regrettables. Cela dit, j'ai reçu certaines notes en provenance de Kaboul. Ce qui est dommage, c'est que l'attention médiatique est concentrée sur les attaques et non sur le fait que la police nationale afghane et l'Armée nationale afghane ont fait un excellent travail pour contrer de nombreuses attaques, découvrir de nombreuses roquettes, des bombes, et cetera, mais rien n'est parfait. De toute évidence, certaines ont échappé aux mailles du filet.

Je tiens à souligner le fait que la police afghane et l'armée afghane ont énormément progressé grâce au leadership des ministres Atmar et Saleh, les deux ministres qui ont remis leur démission à la suite des attaques. Je conviens avec le sénateur que c'est un recul, car c'étaient des partenaires crédibles.

In this business, though, you have to be an optimist. Again, I go back to how difficult it is to get governance moving in this country. We will have to see what the assessment is and how the President Karzai moves ahead.

Senator Day: Thank you for that comment. I guess we will wait and see on that.

We are trying to think of roles for our Armed Forces and for the Government of Canada following next year. In rough numbers, can you give us the number of military personnel involved with the International Security Assistance Forces, ISAF? Can you give us the number of military personnel supporting the provincial reconstruction team? Can you give us the number involved in training the army, police, and involved in Kabul? Can you tell us how many people are at the headquarters and involved in general governance support?

Gen. Natynczyk: You will have to get detailed numbers of the make-up of Task Force Afghanistan from the department. In Kabul, we have about 100 men and women working at the ISAF headquarters, working at the NATO Training Mission—Afghanistan, and who are also working at the staff college. We have also had the approval for another 90 men and women to augment the overall task force. Some of them will go into headquarters, but the preponderance will go into a language school, an aviation school, and what is basically a military law school in Kabul. The numbers in Kabul will be changing.

The majority of our task force is in Kandahar. Though you would have to get the details, the battle group is in excess of 1,000 men and women, between the infantry, armour, artillery and logistics. The PRT numbers 300 people, because there is also an intimate infantry company providing security. They also have an engineer design and reconstruction capability that works along with DFAIT and CIDA in terms of working on the design and contracting of various projects. Therefore, we have Canadian military engineers working with CIDA and DFAIT, as well as working alongside the RCMP at the Afghan police training school at the PRT.

We have approximately 300 men and women working with the Observer Mentor Liaison Team focused on outside-the-wire training of the Afghan army. They are throughout Kandahar province, working on six battalion-sized organizations. Four of those are Afghan kandaks, which are battalions. One is combat service support, which means it has signals, engineering and so on. One is a combat service support, which is logistically focused. Our national security element is about 700 people.

In addition to that, we have a very capable air wing that flies the eight Griffins, six Chinooks and the Heron unmanned aerial vehicles. That is about 700, if memory serves, but again I would refer you back to the details.

Dans ce domaine, toutefois, il faut être optimiste. Encore une fois, je répète à quel point il est difficile de mettre en branle la gouvernance dans ce pays. Nous devons attendre de voir quelle est l'évaluation de la situation et comment le président Karzai jouera ses cartes.

Le sénateur Day : Merci de ce commentaire. Je suppose que nous attendrons la suite des événements.

Nous réfléchissons aux rôles que nos forces armées et le gouvernement du Canada pourraient jouer après l'an prochain. Pourriez-vous nous dire, approximativement, combien de personnels militaires participent à la Force internationale d'assistance à la sécurité, la FIAS? Pouvez-vous nous dire combien de personnels militaires appuient l'équipe provinciale de reconstruction? Pouvez-vous nous dire combien de personnels sont engagés dans la formation de l'armée, de la police, notamment à Kaboul? Pouvez-vous nous dire combien de personnes travaillent à l'administration centrale et appuient la gouvernance générale?

Gén Natynczyk : Il vous faudra obtenir du ministère les chiffres précis de la composition de la Force opérationnelle en Afghanistan. À Kaboul, quelque 100 hommes et femmes travaillent au siège social de la FIAS à la mission de formation de l'OTAN pour l'Afghanistan, ainsi qu'au collège d'état-major. Nous avons aussi reçu l'autorisation d'augmenter de 90 autres personnes la force opérationnelle totale. Certaines de ces personnes seront affectées à l'administration centrale, mais la plupart travailleront à Kaboul dans une école de langue, une école d'aviation et une école de droit militaire. Le nombre de personnels affectés à Kaboul sera modifié.

La majorité des membres de notre force opérationnelle sont à Kandahar. Il vous faudra obtenir les détails, mais le groupe tactique compte plus de 1 000 hommes et femmes répartis entre l'infanterie, les blindés, l'artillerie et la logistique. L'EPR compte 300 personnels, parce qu'il y a aussi une petite compagnie d'infanterie qui assure la sécurité. Il y a aussi des spécialistes de l'ingénierie et de la reconstruction qui collaborent avec le MAECI et l'ACDI à la conception et à l'externalisation de divers projets. Par conséquent, des ingénieurs militaires canadiens travaillent de concert avec l'ACDI et le MAECI, tout en collaborant avec la GRC à l'école de formation de la police afghane au sein de l'EPR.

Environ 300 hommes et femmes font partie de l'Équipe de liaison observateurs-mentors qui s'attache à la formation de l'armée afghane à l'extérieur du périmètre. Ces personnels sont disséminés dans la province de Kandahar et travaillent au sein de six organisations de la taille d'un bataillon. Quatre sont des kandaks d'infanterie, qui sont des bataillons. L'un d'eux s'occupe du soutien logistique au combat, ce qui signifie qu'il s'occupe de transmissions, d'ingénierie, et ainsi de suite. Un autre bataillon de soutien logistique au combat se concentre sur la logistique. Notre élément national de sécurité nationale compte environ 700 personnes.

En outre, nous avons une escadre aérienne très compétente qui compte huit Griffin, six Chinook et des véhicules aériens sans pilote de modèle Heron. Si ma mémoire est bonne, cette escadre compte environ 700 personnes, mais encore une fois, je vous renvoie aux chiffres précis.

Senator Day: We understand NATO has been looking for a significant increase in observer mentors. Can we participate further in that regard? I hear Canada is doing an excellent job, particularly with respect to the Afghan National Army.

Gen. Natynczyk: We had the approval from the Government of Canada to put in the additional 90 staff and trainers. We are showing others what "right" looks like with the quality of the instruction we are providing. Our men and women who are part of the mentor liaison team go into operations with the Afghan National Army and the Afghan National Police after having conducted the training. They partner and those bonds of trust are established. At the same time, and as a result of those strong bonds of trust, we see the Afghan army and police growing and building confidence. They will soon be able to execute operations without our help. We start taking a step back from the operations and support them when they get into difficulty.

Senator Day: I hope you will pass on to all of the soldiers how much we appreciate the work that they are doing. Several of us participate in NATO parliamentary meetings and we hear the same positive comments about Canada's contribution in Afghanistan.

Senator Dallaire: You have a veterans force with some non-veterans in training. They will be reduced with time and you will be 2,000 short of the ultimate aim of 70,000 regulars. I do not know the impact of that. That will be played out. You have a lot of combat capability and experience, but you also have acquired a lot of capacity-building skills.

Do you see the Military Training Assistance Program, MTAP, being expanded to offer that capability to developing nations to assist them in building their capacities?

Gen. Natynczyk: I am thrilled by what we are doing and by the military training capacity programs. They changed the name just to confuse the older guys. They are the same kind of skills we have had before that we are applying elsewhere, whether it is in Jamaica or Africa. We have a huge capacity potential to do those kinds of missions.

The Chair: Thank you very much. We appreciate the information you have been able to condense in this past hour. Thank you, General Natynczyk, Chief of the Defence Staff, for being with us. Thanks again to all our men and women in uniform.

We are pleased to welcome to these hearings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence Afghanistan's Ambassador to Canada, His Excellency Mr. Jawed Ludin.

Le sénateur Day : Il semblerait que l'OTAN envisage d'augmenter sensiblement le nombre de mentors observateurs. Pouvons-nous participer davantage à cet égard? J'ai entendu dire que le Canada fait de l'excellent travail, particulièrement en ce qui a trait à l'Armée nationale afghane.

Gén Natynczyk : Nous avons reçu du gouvernement du Canada l'autorisation d'affecter 90 personnels et formateurs supplémentaires à ce volet. Compte tenu de la qualité de la formation que nous offrons, nous servons de modèle à d'autres. Les hommes et les femmes qui font partie de l'équipe de liaison des mentors participent aux opérations avec l'Armée nationale afghane et la police nationale afghane, une fois la formation terminée. Ils s'associent aux opérations, ce qui leur permet de créer des liens de confiance. En même temps, grâce à ces solides liens de confiance, l'armée et la police afghane prennent de l'assurance et de la confiance. Bientôt, elles seront en mesure d'exécuter des opérations sans notre aide. Nous commençons à nous retirer de certaines opérations, mais nous continuons d'offrir notre appui à nos partenaires afghans lorsqu'ils rencontrent des difficultés.

Le sénateur Day : J'espère que vous ferez savoir à tous les soldats à quel point nous apprécions leur travail. Plusieurs d'entre nous participent aux réunions parlementaires de l'OTAN, et nous entendons les mêmes commentaires positifs au sujet de la contribution du Canada en Afghanistan.

Le sénateur Dallaire : Vous avez une force composée d'ex-militaires et d'autres personnels en formation. Cette force sera réduite avec le temps et vous vous retrouverez avec un déficit de 2 000 personnes par rapport à l'objectif ultime de 70 000 soldats de l'armée régulière. J'ignore quelles seront les conséquences de cela. Nous verrons. Vous avez une grande expérience et capacité de combat, mais vous avez également acquis énormément de compétences relativement au renforcement des capacités.

Croyez-vous que le Programme d'aide à l'instruction militaire, le PAIM, sera élargi pour offrir cette capacité aux pays en développement en vue d'aider ces pays à renforcer leurs capacités?

Gén Natynczyk : Je suis enthousiasmé par notre action et par les programmes d'aide à l'instruction militaire. Le nom a été changé simplement pour semer la confusion dans l'esprit de nos anciens collègues. Ce sont les mêmes compétences qu'avant que nous appliquerons ailleurs, que ce soit en Jamaïque ou en Afrique. Nous avons un énorme potentiel pour ce qui est de la capacité de mener à bien ce genre de mission.

La présidente : Merci beaucoup. Vous avez réussi au cours de la dernière heure à condenser bien des informations qui nous seront utiles. Je remercie le chef d'état-major de la Défense, le général Natynczyk, d'être venu comparaître. Et merci encore une fois à tous nos soldats, hommes et femmes, en uniforme.

Nous sommes heureux d'accueillir au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense l'ambassadeur d'Afghanistan au Canada, Son Excellence M. Jawed Ludin.

We have asked Ambassador Ludin to give his government's views on the Canadian role in Afghanistan, about the evolution of both civil society and the war there, as well as provide insight into the progress his government is making, including an update on the jirga that just occurred.

Ambassador Ludin grew up and began his education in Kabul, but had to interrupt that when the Taliban took over. He resumed his studies at the University of London and earned a Master's degree in political theory. He is now a candidate for a master's of law degree at the University of Oslo.

The ambassador has brought experience in humanitarian development work, conflict resolution, management, media, public relations and politics. In addition to working with several international non-governmental organizations based in Afghanistan, Pakistan and the United Kingdom, he has had helped to organize the Bonn Agreement that laid the foundation for a democratic Afghanistan.

Mr. Ludin served as President Karzai's Presidential Spokesman and Director of Communications in 2003, was appointed Chief of Staff, became Ambassador to Norway and arrived in Ottawa just over one year ago.

Welcome. We are pleased that you could be with us today. Would you like to make any opening comments? Please, go ahead.

His Excellency Jawed Ludin, Ambassador of Afghanistan in Canada: I have prepared a brief statement.

Honourable chair, distinguished members of the committee, it is a true privilege to be here this evening. Allow me to thank all honourable senators of the Standing Senate Committee on National Security and Defence for their concern, support and commitment to Afghanistan, of which this hearing is an example.

I am grateful for the opportunity to testify before you today. I have a great deal to share with honourable senators. I would like to share my perspective from Afghanistan about the situation there and the important role that Canada plays.

Allow me to express my condolences on the death of Sergeant Martin Goudreault of the Royal Canadian Regiment Battle Group who was killed in action yesterday in Kandahar. He became the latest Canadian life sacrificed for the mission in Afghanistan. Sergeant Goudreault and the 146 other Canadian soldiers before him laid down their lives in a noble cause and deserve the ultimate honour and reverence any life can earn. True to the great Canadian tradition of generosity and concern, they have died not only for their own great country, Canada, but also for the sake of peace, democracy, rule of law and the alleviation of suffering in my country, for which my fellow Afghans and I are grateful.

Nous avons demandé à l'ambassadeur Ludin de nous communiquer le point de vue de son gouvernement sur le rôle du Canada en Afghanistan, sur l'évolution du conflit là-bas et de la société civile et de nous éclairer sur le processus entrepris par son gouvernement, notamment une mise à jour au sujet de la jirga qui vient d'avoir lieu.

L'ambassadeur Ludin a grandi à Kaboul, où il a commencé ses études, mais celles-ci ont été interrompues lorsque les talibans ont pris le pouvoir. Il a repris ses études à l'Université de Londres, où il a obtenu une maîtrise en théorie politique. Il est maintenant candidat à une maîtrise en droit à l'Université d'Oslo.

L'expérience professionnelle de M. Ludin va du travail humanitaire et de développement à la résolution de conflits, la gestion, les médias et les relations publiques, en passant par la politique. Après avoir travaillé pour un certain nombre d'organisations non gouvernementales internationales à partir de l'Afghanistan, du Pakistan et du Royaume-Uni, il a pris part à l'organisation de la Conférence de Bonn, qui a jeté les bases du cadre démocratique de l'Afghanistan.

M. Ludin a été porte-parole présidentiel et directeur des communications du président Karzai en 2003. Par la suite, il est nommé chef de cabinet et ambassadeur en Norvège. Il est arrivé à Ottawa il y a un peu plus d'un an.

Je vous souhaite la bienvenue. Nous sommes heureux que vous ayez pu être avec nous aujourd'hui. Souhaitez-vous faire une déclaration liminaire? Allez-y, je vous en prie.

Son Excellence Jawed Ludin, ambassadeur d'Afghanistan au Canada : J'ai préparé une brève déclaration.

Honorable présidente, distingués membres du comité, c'est un véritable privilège d'être ici ce soir. Permettez-moi de remercier tous les honorables sénateurs du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense pour leur intérêt, leur soutien et leur engagement envers l'Afghanistan, engagement attesté par la séance d'aujourd'hui.

Je suis heureux d'avoir l'occasion de comparaître devant vous aujourd'hui. J'ai énormément de choses à partager avec les honorables sénateurs. J'aimerais vous faire part de ma perspective, celle d'un Afghan, au sujet de la situation en Afghanistan et du rôle important que le Canada y joue.

Permettez-moi de vous exprimer mes condoléances pour la mort du sergent Martin Goudreault, du Groupement tactique du Royal Canadian Regiment, mort au combat hier à Kandahar. C'est la dernière vie canadienne sacrifiée pour la mission en Afghanistan. Le sergent Goudreault et les 146 autres soldats canadiens avant lui ont donné leur vie pour une noble cause et méritent l'honneur et la vénération ultime qui puissent être mérités. Fidèles à la grande tradition canadienne de générosité et d'altruisme, ils sont morts non seulement pour leur propre magnifique pays, le Canada, mais aussi également pour la paix, la démocratie, la primauté du droit et l'allègement des souffrances dans mon pays, ce pourquoi mes compatriotes afghans et moi sommes reconnaissants.

Thanks to the support and sacrifices we have received from Canada and many other nations that are part of a truly international effort in Afghanistan, we have made tremendous progress. This is also thanks to the long-standing desire of our own people, of course, but we would not have been able to do that without the support that we have received from the international community. It has been an uphill struggle and the road ahead is still long and arduous. However, I am certain that you are aware of the historical progress that has been made in access to health and education, in economic recovery and in achieving some of the basic freedoms that are the cornerstone of a democratic society like the one you have in Canada. The effort is to ensure that those achievements are not reversed in any way and to ensure success for the part that remains. For that reason, we continue the struggle. The struggle today is to consolidate those gains. We are at a critical time. We are pleased to see that there has been a positive international trend to recommitment. In the first year of his administration, President Obama of the United States recommitted his country to its important role in Afghanistan, to NATO in general and, probably more importantly, to a discernible strategic shift we have seen in the region that is extremely critical for our success. Most important is the situation inside Afghanistan and the trends there.

Despite a number of years of relatively negative news that has emanated from the reality that security has been worsening and the difficult times that we have had, the news has not always been good. However, as things stand, moving beyond some of the essentially one-dimensional reporting that we see in the media, we see a situation that has promise and an expressed determination by Afghans to not go backwards at any cost. That is why the role of partners such as Canada becomes extremely important.

I speak for Afghans and for my government in saying that we are determined to achieve our goals. For us in Afghanistan there is no plan B. We would like the international community to share this goal with us, and I am certain that is the case. We are extremely grateful to Canada for what it has done for Afghanistan, which few nations in history have done for others. We will always remain grateful. However, we still have goals to achieve. There is still some work to do.

We understand the existing parliamentary resolution and completely respect the decision that the mission in Kandahar will come to an end next year. We hope that Canada's future role, as indicated, will continue and will focus on a number of areas that are important for us and the priorities that we face. To discuss those priorities and our determination, I have the honour today to appear before you, and I look forward to your questions.

Grâce au soutien et aux sacrifices dont nous avons bénéficié de la part du Canada et de nombreuses autres nations qui participent à un effort véritablement international en Afghanistan, nous avons réalisé des progrès considérables. Ces progrès sont aussi attribuables à la volonté soutenue de notre propre peuple, bien entendu, mais nous n'aurions pas été en mesure de le faire sans l'appui que nous avons reçu de la communauté internationale. Ce fut une lutte difficile et la route devant nous est encore longue et ardue. Toutefois, je suis certain que vous êtes au courant des progrès historiques réalisés relativement à l'accès aux soins de santé et à l'éducation, à la reprise économique et dans notre appropriation de certaines des libertés fondamentales qui sont la pierre angulaire d'une société démocratique comme la vôtre, au Canada. L'essentiel est de s'assurer que ces réalisations ne sont pas renversées de quelque manière que ce soit et d'assurer le succès pour ce qui reste à accomplir. Pour cette raison, nous poursuivons la lutte. Notre défi aujourd'hui consiste à consolider ces gains. Nous sommes à un tournant critique. Nous sommes heureux de constater une tendance internationale positive en faveur d'un réengagement. Au cours de la première année de son gouvernement, le président Obama des États-Unis a réitéré l'engagement de son pays envers son important rôle en Afghanistan, envers l'OTAN en général et, ce qui est sans doute le plus important, envers une nouvelle stratégie tangible que nous avons observée dans la région et qui s'avère extrêmement cruciale pour notre succès. Ce qui importe le plus, c'est la situation à l'intérieur de l'Afghanistan et les tendances qui s'y dessinent.

Pendant un certain nombre d'années, la réalité a donné lieu à un constat relativement négatif étant donné l'aggravation des problèmes de sécurité et les difficultés que nous avons traversées. Les nouvelles n'ont pas toujours été bonnes. Toutefois, à l'heure actuelle, au-delà de certains reportages essentiellement unidimensionnels dans les médias, on observe une situation prometteuse caractérisée par la volonté expresse des Afghans de ne pas revenir en arrière à tout prix. Voilà pourquoi le rôle de partenaires comme le Canada s'avère extrêmement important.

Au nom de mon gouvernement et des Afghans, je peux vous dire que nous sommes déterminés à atteindre nos objectifs. Pour nous, en Afghanistan, il n'y a pas de plan B. Nous aimerions que la communauté internationale partage cet objectif avec nous, et je suis certain que c'est le cas. Nous sommes extrêmement reconnaissants au Canada pour ce qu'il a fait pour l'Afghanistan; bien peu de nations dans l'histoire en ont fait autant pour d'autres. Vous pouvez compter sur notre reconnaissance éternelle. Toutefois, nous avons encore des objectifs à atteindre. Il reste encore du travail à faire.

Nous comprenons la résolution parlementaire existante et nous respectons entièrement la décision voulant que la mission à Kandahar se termine l'an prochain. Nous espérons que le Canada continuera de jouer un rôle en Afghanistan à l'avenir et qu'il interviendra dans un certain nombre de secteurs importants pour nous et que sa contribution sera axée sur un certain nombre de domaines qui sont importants pour nous, compte tenu de nos priorités. C'est pour discuter de ces priorités et exprimer notre détermination que j'ai l'honneur de comparaître aujourd'hui devant vous. Je suis impatient de répondre à vos questions.

The Chair: Thank you for your kind words about our country. We agree that our soldiers and civilians have done an amazing job.

Senator Dallaire: In nation building in nascent democracies, one would think that the countries prepared to support must be prepared to spend 40 years in place. Canada has been in Cyprus, where things are stable, for 45 years but one day the blue berets might leave. We have been in the Balkans for 18 years. Yet, we are putting significant limits on the security side of the mission in Afghanistan when that result has not stabilized. The decision does not seem to be based on any sort of strategic or tactical analysis but on a purely political one.

What do you expect Canada's Minister of Foreign Affairs to bring forward at the meeting of foreign ministers in Kabul, from July 19 to 21, with regard to development, nation building, capacity building, governance and security?

Mr. Ludin: The voice of Canada is very important around the table. Apart from what Canada can contribute to Afghanistan in the areas from democratization to development to the role that it has played in security, we hope that it will play in a different way in the broader security context. Canada also brings a reflection of the truly international nature of the effort.

Countries around the table at that conference will listen to each other and they will gauge the level of commitment. There are debates in Europe. There are debates in NATO countries. I think the debate should not be about whether to help Afghanistan or whether this mission is important, but about progress in terms of the political message, to get across how to achieve this mission. There are express calls.

For Canada, it will be important, regardless of the shape of the mission in 2011, to remain a partner for the rest of the world, for NATO. That should be repeated.

I hope that by then there will be some clarity in terms of the elements of Canada's contribution. The Kabul conference is a very important conference. That is where we hope to have some specifics laid out. Afghans will lead the reconciliation agenda, but NATO will lead the military agenda in the South, where we expect the United States will take the larger share of the role. However, the most important things will be progress on the governance side; the role that Canada plays in support of institution building in Afghanistan; support to the election process in September; and support to civil society, which is really the grain of Canada's commitment. A restatement of those commitments would be helpful.

Senator Dallaire: Do you see that in order to enhance an atmosphere of security, an emphasis should be shifted significantly from a country like ours, which has been doing this particular type

La présidente : Je vous remercie de vos bons mots au sujet de notre pays. Nous sommes d'accord avec vous : nos soldats et nos civils ont fait un travail extraordinaire.

Le sénateur Dallaire : Dans un contexte d'édification d'une nation, particulièrement dans des démocraties naissantes, on pourrait croire que les pays disposés à apporter leur aide sont prêts à y rester 40 ans. Le Canada est à Chypre, où la situation est stable, depuis 45 ans, mais un jour, les Bérêts bleus pourraient partir. Nous sommes présents dans les Balkans depuis 18 ans. Pourtant, nous établissons des limites importantes au volet sécurité de la mission en Afghanistan alors que la situation n'est pas encore stabilisée à cet égard. Cette décision ne semble pas fondée sur une analyse stratégique ou tactique quelconque, mais strictement sur des considérations politiques.

Quel message attendez-vous de la part du ministre des Affaires étrangères du Canada à la réunion des ministres des Affaires étrangères qui aura lieu à Kaboul du 19 au 21 juillet au sujet du développement, de la reconstruction du pays, du renforcement des capacités, de la gouvernance et de la sécurité?

M. Ludin : La voix du Canada est très importante autour de la table. Outre la contribution que le Canada peut apporter en Afghanistan, depuis la démocratisation jusqu'au développement en passant par son rôle au plan de la sécurité, nous espérons pouvoir compter sur sa participation, sous une forme différente, dans le contexte plus large de la sécurité. Le Canada reflète aussi la large véritablement internationale de l'effort consenti.

Les pays réunis autour de la table à cette conférence vont être à l'écoute les uns des autres et ils évalueront leur niveau d'engagement respectif. Il y a des débats en Europe. Il y a des débats dans les pays de l'OTAN. Je pense que la discussion ne devrait pas porter sur la question de savoir s'il y a lieu d'aider l'Afghanistan ou si la mission est importante, mais plutôt sur les progrès pour communiquer le message politique, pour expliquer comment on entend réussir cette mission. Il y a des demandes expresses.

Pour le Canada, il sera important, peu importe la forme que prendra la mission en 2011, de demeurer un partenaire pour le reste du monde, notamment pour l'OTAN. Cela doit être répété.

J'espère que d'ici là, on en saura plus long au sujet des éléments de la contribution du Canada. La conférence de Kaboul est une conférence très importante. À cette occasion, nous espérons avoir des engagements spécifiques. Les Afghans piloteront le dossier de la réconciliation, mais l'OTAN prendra la direction des opérations militaires dans le Sud et nous nous attendons à ce que les États-Unis assument une plus grande partie de ce rôle. Toutefois, le progrès au plan de la gouvernance est de la plus haute importance. Cela englobe le rôle qu'a joué le Canada à l'appui de l'établissement des institutions en Afghanistan, du processus électoral en septembre et de la société civile en général, autant d'activités qui représentent l'essentiel de l'engagement du Canada. Un renouvellement de ces engagements serait utile.

Le sénateur Dallaire : Croyez-vous que pour favoriser un climat de sécurité, un pays comme le Canada, qui a accompli ce genre de travail particulier dans de nombreux autres pays, devrait

of work in many other countries, to concentrating on both judicial and police development and ultimately effectiveness as we transition beyond 2011?

Mr. Ludin: Absolutely, and I am pleased you raised the question of police. The one extremely important lesson over the last nine years, is that there was a severe under-investment in the training and the buildup of the police. The minister who left the cabinet may have left his job but he has actually left an extremely important achievement, and that is a plan for reform. Of course, it will take time for that plan to be implemented, but it is likely that the most basic steps have already been taken.

What we really need to focus on is numbers. We still need to recruit and train, basic things, but also to work on quality. It would probably be the single most important contribution that a country can make in the broader security agenda. I am not just talking about fighting, because security somehow is seen as fighting. It is not just fighting, but it is about enabling Afghan institutions to enforce the rule of law and focus on security. Therefore a focus on police is extremely important.

Senator Dallaire: Instead doing the training of the Afghan leadership, police, military, and maybe even politicians in Afghanistan, do you see a positive option in bringing more Afghanistan selected potential leaders to this country to be trained, educated, and developed? Would that be a viable option?

Mr. Ludin: That in fact is music to my ears, because that is exactly what I believe has to be done. I know from experience what it is to have the opportunity to receive an education in a world-class university. I went to university in the United Kingdom. I know it is not just the education that you get; you get a complete shift in world view.

I am grateful that Canada is already focusing to some extent on that option. As we speak, there are four Afghan cadets studying at the Royal Military College in Kingston. It would be an immensely valuable step to increase that type of training. For an army that was built from scratch nine years ago, an army that was built by NATO, it is consistent and interoperable with NATO structures, and it will remain. As an Afghan, I am absolutely sure that we will overcome these difficulties, but once those are past, in the future it will remain an asset for the region and for the world.

Leadership is extremely important. I would be grateful and in fact I am already discussing with the government for increasing that activity.

Senator Banks: Your Excellency, it is nice to see you again. Thank you for being here.

I will ask two questions at the same time. They are related and they both have to do with questions that we just had the privilege of asking the Chief of the Defence Staff.

modifier sensiblement son approche et se concentrer sur l'efficacité des autorités juridiques et policières pour la période après 2011?

M. Ludin : Absolument, et je suis heureux que vous ayez évoqué la question de la police. Nous avons appris une leçon extrêmement importante au cours des neuf dernières années, soit qu'il y avait un sérieux sous-investissement dans la formation et le renforcement de la police. Le ministre qui a quitté le cabinet a peut-être abandonné son poste, mais il a laissé derrière lui une réalisation extrêmement importante, soit un plan de réforme. Bien entendu, il faudra du temps avant que ce plan soit mis en oeuvre, mais il y a tout lieu de croire que les premières étapes ont déjà été franchies.

Nous devons vraiment nous attacher au nombre. Il nous faut encore recruter des soldats et les former, ce qui est la base, mais nous devons aussi nous attacher à la qualité. Ce serait sans doute là la contribution la plus importante qu'un pays puisse faire dans le vaste contexte de la sécurité. Je ne parle pas uniquement de participer à des combats; on associe la sécurité à la lutte armée. Il ne s'agit pas simplement de participer à des opérations militaires, mais aussi d'habiliter les institutions afghanes à appliquer la règle de droit et à s'attacher à la sécurité. Par conséquent, il est extrêmement important de se concentrer sur la police.

Le sénateur Dallaire : Au lieu de former les cadres, les policiers, les militaires et même les politiciens afghans en Afghanistan, pensez-vous que ce soit une bonne idée d'inviter davantage de dirigeants potentiels afghans choisis à venir au Canada pour y être formés, éduqués et encadrés? Cela serait-il une option viable?

M. Ludin : En fait, je suis très heureux d'entendre cela parce que c'est exactement ce que je pense qu'il faut faire. Je sais d'expérience ce que c'est que d'avoir la possibilité de poursuivre des études dans une université de calibre mondial. J'ai fait mes études universitaires au Royaume-Uni. Cela nous enrichit, non seulement en raison de l'éducation qu'on reçoit, mais parce qu'on y gagne une perspective du monde totalement différente.

Je suis ravi que le Canada se penche déjà dans une certaine mesure sur cette option. Au moment où nous nous parlons, il y a quatre cadets afghans qui étudient au Collège militaire royal du Canada, à Kingston. Il serait immensément avantageux d'élargir ce type de formation. Notre armée a été bâtie à partir de rien il y a neuf ans par l'OTAN; elle est conforme et interoperable avec les structures de l'OTAN, et le demeurera. En tant qu'Afghan, je suis absolument convaincu que nous surmonterons ces difficultés et qu'une fois qu'elles seront derrière nous, cette armée sera à l'avenir un atout pour la région et pour le monde.

Le leadership est extrêmement important. Je serais reconnaissant que l'on multiplie ces occasions de formation et en fait, je discute déjà de l'intensification de cette activité avec le gouvernement.

Le sénateur Banks : Il est très agréable de vous revoir, Excellence. Je vous remercie d'être ici.

Je vais poser deux questions en même temps. Elles sont connexes et elles reprennent toutes deux des questions que nous avons eu le privilège de poser tout à l'heure au chef d'état-major de la Défense.

You quite kindly and correctly observed the noble cause in which Canadians place themselves at risk and sometimes at risk of everything. Canadians are used to doing that far afield. We have not done it on our home territory for a very long time, but we are used to doing it in the interests of governments that are more like us and who do not sometimes criticize us. This question may seem obstreperous but I believe you will see it is well intended.

We have seen in Afghanistan — and most recently yesterday and the day before — things that the Afghan government says and does that seem on the face of them to be ungrateful. I know they are not intended to be ungrateful. However, Canadian soldiers are there to help protect Afghan citizens and enable the Afghan government to function as a state that eventually will be able to protect its own citizens. It is difficult for Canadians sometimes to accept and understand the setbacks, and always the slow progress and sometimes the setbacks in that progress. If you had the opportunity, which you now have, in fact, to talk to Canadians, what would you say to them about those setbacks?

A subset and corollary of that — and this is my second question — we must be careful not to presume that we are going to help to put into place in Afghanistan a government that is anything like ours. All we want to put into place in Afghanistan is a functioning government devised by Afghans. What we sometimes see as corruption — this is a subset of the previous question — has in some cases been a fact and a way of life for a long time in Afghanistan and in many other countries.

Again, what do you say to Canadians who see and who argue that they are sending their sons and daughters to protect a government in which there is and which sometimes seems to tolerate what we would regard as corruption? How would you address Canadians in that respect?

Mr. Ludin: Honourable senators, those are very pertinent questions. I have to be clear on the gratefulness element, because I have worked closely with President Karzai and I am starting from him because he is obviously the president now. I know that there are a few moments when he really feels pained other than those when he hears about the loss of life among the foreign forces. As you well know, and he has made it clear in his statements, he is also very pained by civilian losses, like we all are. He also feels that there is no greater sacrifice than the loss of life for a young man or woman who has come thousands of miles away for what is essentially our security. I know him and I have worked closely with him; that is his mentality. Whatever his recent remarks may be, I do not identify with them. That is how I know him.

The same thing trickles down. I sometimes say that history will tell the story. In Canada, obviously, you have experiences. You mentioned Korea, World War II and the Netherlands. In Kandahar, it will be 10 years from now when people will have

Avec bienveillance et justesse, vous avez fait état de la noble cause pour laquelle les Canadiens se sacrifient, parfois au risque de leur vie. Les Canadiens ont l'habitude de mener de telles actions à l'étranger. Nous n'avons pas eu à intervenir sur notre propre territoire depuis très longtemps, mais nous répondons habituellement présents dans l'intérêt de gouvernements qui s'apparentent davantage au nôtre et qui ne nous critiquent pas à l'occasion. Cette question peut vous sembler brutale, mais vous verrez qu'elle est motivée par de bonnes intentions.

Nous avons vu en Afghanistan, encore récemment hier et avant-hier, le gouvernement afghan tenir des propos et poser des gestes qui, à première vue, semblent témoigner de son ingratitude. Je sais que les Afghans n'ont pas l'intention de se montrer ingrats. Cependant, les soldats canadiens sont là-bas pour aider à protéger les citoyens afghans et pour permettre au gouvernement afghan de fonctionner comme un État qui, à un moment donné, sera en mesure de protéger ses propres citoyens. C'est parfois difficile pour les Canadiens d'accepter et de comprendre les progrès qui sont toujours lents et, à l'occasion, les retours en arrière. Si vous en aviez l'occasion, en fait je vous en donne maintenant l'occasion, que diriez-vous aux Canadiens au sujet de ces reculs?

Ma deuxième question, qui fait suite à la première, est celle-ci : nous devons faire attention de ne pas présumer que nous allons aider à mettre en place en Afghanistan un gouvernement qui ressemble de près ou de loin au nôtre. Tout ce que nous voulons mettre en place en Afghanistan, c'est un gouvernement qui fonctionne et qui est conçu par les Afghans. Ce qui nous apparaît parfois comme de la corruption — je pose en fait une question supplémentaire — est parfois une réalité, un mode de vie qui existe depuis des temps immémoriaux en Afghanistan et dans beaucoup d'autres pays.

Encore une fois, que dites-vous aux Canadiens qui observent tout cela et qui soutiennent qu'ils envoient leurs fils et leurs filles pour protéger un gouvernement qui semble parfois tolérer ce que nous considérons comme de la corruption? Que diriez-vous aux Canadiens à ce sujet?

M. Ludin : Honorables sénateurs, ce sont des questions très pertinentes. Je dois être clair au sujet de la gratitude, parce que j'ai travaillé de près avec le président Karzai et je parle de lui au départ parce qu'il est évidemment le président aujourd'hui. Je sais qu'il est rarement plus profondément attristé que lorsqu'il entend dire qu'il y a eu pertes de vie parmi les forces étrangères. Comme vous le savez pertinemment, et il l'a d'ailleurs dit clairement dans ses déclarations, il est également très éprouvé par les pertes civiles, comme nous le sommes tous. Il estime par ailleurs qu'il n'y a pas de plus grand sacrifice que la perte de la vie d'un jeune homme ou d'une jeune femme qui est venu de très loin, de milliers de milles, pour assurer ce qui est essentiellement notre sécurité. Je le connais et j'ai travaillé de très près avec lui; telle est sa mentalité. Quoi qu'il ait pu dire récemment, je ne le reconnais pas dans ces propos. Je le décris comme je le connais.

Cette attitude part du sommet et se vérifie jusqu'en bas. Je dis parfois que c'est l'histoire qui dira ce qui s'est passé. Au Canada, vous avez évidemment beaucoup d'expérience. Vous avez évoqué la Corée, la Seconde Guerre mondiale et les Pays-Bas. À

the opportunity to sit back and reflect on what Canada's contribution has meant for their lives. They are now in the middle of the struggle, so they have not had an opportunity to express it, but it is there.

On the question of setbacks and corruption, in particular, I would appeal to the Canadian people. In the one year I have spent in this country, I have had some opportunities to do that. I will appeal for their understanding. I will just say, "Imagine where Afghanistan was 10 years ago." It was not any other country in a normal state or in a state of poverty or conflict. The country was utterly devastated and did not have a state structure to speak of. To suddenly bring it and make it responsible for a task that would probably take an extremely well developed state a lot of effort to achieve, there are bound to be failures, setbacks and things that are not accomplished. Corruption is a symptom of this. No one, from President Karzai down to any Afghan, would be able to deny the fact that corruption is a problem. No one can condone or deny the problem; however, it is a complex problem.

One complexity is that out of the money that has come to Afghanistan, only 20 per cent has gone to the government. Putting it into proportion, 80 per cent has been spent directly by donor countries. There is corruption in both. There is corruption in the 20 per cent and in the 80 per cent. In the 80 per cent, it may be a bit of unconventional corruption. It may be done in multiple contracting because many of the companies that get the contracts do not even leave their home country. They then give the contract to another company that gives it to another company, and that is waste, if not technically corruption, which is the same thing for Afghans.

I would appeal to your understanding that in Afghanistan we need not just your support but also your understanding and, ultimately, time. As an Afghan, I was optimistic when I first went to Afghanistan in 2001. I thought that we could become a democracy and a developed country in a short time. However, I am now realistic, and I know now that these things take time.

Senator Lang: Thank you very much for coming today. It is worthwhile for us to hear directly from a representative of Afghanistan how you view not only your country but also the countries that are there to aid and abet you in your objective of getting a secure government in place. Someone like you, with the age that you are, and, obviously, the education that you have, certainly gives us hope for the future.

I would like to direct my attention and yours to the question of the surge, the increase of troops in Afghanistan, similar to what happened in Iraq. It was a short period of time when that was done, primarily with the Americans, and the success came quickly.

Can you give us an update as to where we are with the advent of the surge? Do you see it as being successful in the fall?

Kandahar, dans 10 ans, les gens auront le temps de faire le point et de réfléchir à la contribution du Canada et à ce qu'elle leur a apporté dans leur vie. Les gens sont actuellement en plein combat et ils n'ont pas eu l'occasion d'exprimer leurs sentiments, mais ils n'en existent pas moins.

Au sujet des reculs et de la corruption, en particulier, je lance un appel aux Canadiens. Depuis un an que je suis dans votre pays, j'ai eu à quelques reprises l'occasion de le faire. J'en appelle à leur compréhension. Je dis seulement : « Imaginez où l'Afghanistan en était il y a 10 ans. ». Ce n'était pas un pays normal, dans une situation normale de pauvreté ou de conflit. Le pays était détruit de fond en comble, il n'y avait aucune structure étatique à proprement parler. De créer tout cela subitement et de charger l'État d'une tâche qui exigerait probablement beaucoup d'efforts même pour un pays très avancé, il ne peut faire autrement que d'y avoir des échecs, des reculs, des choses qui ne sont pas accomplies. La corruption en est un symptôme. Personne, depuis le président Karzai et en fait aucun Afghan ne pourrait nier le fait que la corruption est un problème. Personne ne l'approuve ou ne nie le problème; cependant, c'est un problème complexe.

Un aspect de cette complexité est que seulement 20 p. 100 de tout l'argent qui est venu en Afghanistan est allé au gouvernement. Autrement dit, 80 p. 100 de cet argent a été dépensé directement par les pays donateurs. Il y a de la corruption de part et d'autre, à la fois dans le 20 p. 100 et dans le 80 p. 100. Dans le 80 p. 100, c'est peut-être de la corruption peu conventionnelle. Cela peut prendre la forme de multiples contrats parce que beaucoup des compagnies qui obtiennent les contrats ne sortent même pas de leur pays. Elles accordent le contrat à une autre compagnie qui le transfère encore à une autre compagnie, et c'est du gaspillage, sinon techniquement de la corruption, ce qui revient au même pour les Afghans.

Je fais appel à votre compréhension; en Afghanistan, nous avons besoin non seulement de votre appui, mais aussi de votre compréhension et, en dernière analyse, de temps. Je suis Afghan et j'étais optimiste la première fois que je suis allé en Afghanistan en 2001. Je pensais que nous pourrions devenir une démocratie et un pays développé rapidement. Cependant, je suis maintenant réaliste et je sais maintenant que tout cela prend du temps.

Le sénateur Lang : Je vous remercie beaucoup d'être venu aujourd'hui. C'est précieux pour nous d'entendre directement un représentant de l'Afghanistan décrire comment vous percevez non seulement votre pays, mais aussi les pays qui sont là-bas pour vous aider à atteindre votre objectif de mettre en place un gouvernement solide. Quelqu'un comme vous, compte tenu de votre âge et, manifestement, de votre éducation, nous donne assurément de l'espoir pour l'avenir.

Je voudrais attirer votre attention sur la question de la montée en puissance, de l'augmentation des effectifs en Afghanistan, un peu comme on l'a fait en Irak. Cela a été fait en une brève période, surtout de la part des Américains, et le succès est venu rapidement.

Pourriez-vous faire le point à notre intention et nous dire où nous en sommes dans cette poussée? Croyez-vous que ce sera couronné de succès à l'automne?

Mr. Ludin: Senator Lang, the surge was the absolutely right strategy at the right time. We needed it, which is not to say that some people may be concerned about the dichotomy that is perceived to exist between the military and political solution, but both are essential. It was particularly essential now and was particularly needed in the south. Helmand had become a stronghold of the Taliban. Kandahar — many of you will be more informed about Kandahar than I may be — may not have strongholds of the Taliban, but it is insecure. It is very vulnerable to assassination attempts, suicide bombings and other forms of terrorist activity. It is required.

Where we are is that a significant effort is still going on in Helmand, after the Marjah operation earlier this year. Obviously, the effort was not supposed to be an operation where you can measure its success. The effort was that it will be a military operation but it will involve staying and enabling communities to come out and feel protected. That is when we can see success. The first step is the operation itself and the cleaning; that has been done. However, the other phases, which are staying there and making communities feel protected, are ongoing.

The same thing has started in Kandahar, except in Kandahar, as I said, because there are not any of the organized formations needed to conduct an operation, it may not involve a military operation of the kind that we saw in Marjah. Make no mistake: Helmand is a different challenge, but Kandahar is perhaps the single most important battle in this fight. This battle does not involve just physical operations but involves blocking the relative freedom that terrorist's feel they have or have to conduct their terrorist activities.

A few years ago, they had the freedom to organize themselves in corners such as Panjwaii where Canadians have fought with exceptional bravery. They have now denied them those safe havens and strongholds. Today, the challenge is different. The freedom they have today is not of an organization and military organizations but of defying our intelligence capability, of killing tribal elders, religious elders and normal people and attacking your forces. Predominantly, the loss of life over the past two years has been through IEDs, suicide bombings and those sorts of attacks.

It will not be easy. The most important thing is a surge, which was basically our input as the Afghans, and I am glad that it was taken up by NATO and the United States, suddenly, and any side should have an international factor. I am not saying that there should not be forces in Pakistan or in other places, but without an action on the upstream of this terrorist enterprise, we will not be able to secure any place, let alone Kandahar. That is important.

That is where we are. We are doing a number of things, and discussion is ongoing at the international level and there is a strong presence at Kandahar. There will be continued buildup. More American troops are running into the summer and, until

M. Ludin: Sénateur Lang, cette poussée était absolument la bonne stratégie au bon moment. Nous en avions besoin, ce qui ne veut pas dire que certains ne sont pas préoccupés par la dichotomie que l'on perçoit entre la solution militaire et politique, mais les deux sont essentiels. C'était particulièrement essentiel aujourd'hui, et en particulier dans le Sud. Helmand était devenu un bastion des talibans. Kandahar — nombreux sont parmi vous ceux qui sont peut-être mieux informés sur Kandahar que je ne le suis — n'est peut-être pas un bastion des talibans, mais la région n'est pas sûre. Elle est très vulnérable aux tentatives d'assassinats, aux attentats suicides et à d'autres formes d'activités terroristes. C'est nécessaire.

Voici où nous en sommes : un effort considérable est encore déployé à Helmand, après l'opération Marjah menée au début de l'année. Évidemment, l'effort n'était pas censé être une opération permettant d'en mesurer le succès. C'est une opération militaire, mais il s'agit de rester ensuite et de permettre aux communautés de se sentir protégées. C'est alors que nous pourrions voir le succès. La première étape est l'opération elle-même et le nettoyage; cela a été fait. Cependant, les autres phases, qui consistent à rester sur place et à assurer la protection des communautés, se poursuivent.

La même chose a commencé à Kandahar, sauf qu'à Kandahar, comme je l'ai dit, étant donné qu'on n'y trouve aucune des formations organisées nécessaires pour mener une opération, cela n'implique peut-être pas une opération militaire comme celle que nous avons vue à Marjah. Ne vous y trompez pas : Helmand est un défi différent, mais Kandahar est peut-être la plus importante bataille de toute la lutte. Cette bataille ne met pas seulement en cause des opérations physiques, mais aussi de faire disparaître la liberté relative que les terroristes peuvent s'imaginer avoir ou avoir effectivement de mener leurs activités terroristes.

Il y a quelques années, ils étaient libres de s'organiser dans des endroits comme Panjwaii, où les Canadiens ont combattu avec une bravoure exceptionnelle. On leur a maintenant enlevé ces refuges et ces bastions. Aujourd'hui, le défi est différent. La liberté qu'ils ont aujourd'hui ne consiste pas à mener des opérations militaires, mais plutôt à défier notre capacité de renseignement, tuer des aînés tribaux, des religieux de haut rang et des gens ordinaires et attaquer vos forces. Pour l'essentiel, les pertes de vie des deux dernières années ont été causées par des engins explosifs improvisés, des attentats suicides et des attaques de ce genre.

Ce ne sera pas facile. Le plus important, c'est de procéder à cette montée en puissance, ce qui correspond essentiellement à ce que recommandaient les Afghans, et je suis content que l'OTAN et les États-Unis aient subitement adopté cette ligne de conduite et cela devrait comporter une présence internationale. Je ne dis pas qu'il ne doit pas y avoir des forces au Pakistan ou dans d'autres pays, mais en l'absence d'une intervention en amont de cette entreprise terroriste, nous ne serons pas en mesure de sécuriser la moindre localité, sans même parler de Kandahar. C'est important.

Voilà donc où nous en sommes. Nous agissons sur de multiples fronts et des discussions se poursuivent au niveau international et il y a une forte présence à Kandahar. La poussée va se poursuivre. D'autres troupes américaines vont arriver durant l'été à

July, will be coming to Kandahar. The Canadian contribution is still extremely relevant. It is now focused in a smaller area around the city and to the west, but it is vital.

One important thing that Canada's mission has there is not the scale but the approach. The approach that General McChrystal, the NATO commander, has now adopted is what Canadians started a long time ago. There is credit to Canada for that. There is credit for the fighting that Canadians did in the previous years and there is credit to the approach that they are now implementing in feeding into the broader NATO strategy.

Senator Lang: You heard the general earlier today talk about game changers. We have read about the meetings in the past week in the Afghan government and with various representatives from around the country and the fact that the Taliban were not there.

What is the game plan over the course of the next year? Will we see a series of meetings where reproaches will be made to see whether we can bring the various factions of the country together?

Perhaps you could comment also on the Taliban and the prospects of the more moderate Taliban being represented in some manner or another.

Mr. Ludin: The peace jirga that took place last week was the most important exercise in the reconciliation process and is recognized by all of us as an important element in the strategy, but not the only one. As I said earlier, the military should continue, and it is a precondition for any chances of success that the political solution might have.

What will it involve? This particular peace jirga was an exercise by President Karzai to build a consensus across the country. There were elements questioning, in Afghanistan, in civil society, in political groups in Parliament, predominantly among women, about what a political solution or a negotiated settlement or reconciliation with the Taliban might mean. What will it mean for Afghanistan, for its Constitution, for its democracy, for its future and for them in particular?

Obviously, President Karzai might have thought that he had a mandate to do something like that, but he thought he needed a specific mandate for reconciliation and that is what he has done. Today he has it because the peace jirga basically unanimously endorsed that this should be done and that we should speak to the Taliban. It was not supposed to be a forum with the Taliban. It was only supposed to be a forum with all sorts of other elements in the society that would give the President and the government the mandate and the parameters within which to reconcile with the Taliban. It will now lead to other steps which will be taken.

There was a time when we could have had some moderate Taliban participation, but it goes back to a few months ago when there were some arrests made in Pakistan that made it impossible.

Kandahar, jusqu'en juillet. La contribution canadienne est encore extrêmement utile. Elle cible maintenant un territoire plus restreint autour de la ville et à l'ouest, mais elle est essentielle.

Un élément important de la mission canadienne n'est pas son ampleur, mais la méthode utilisée. L'approche que le général McChrystal, commandant de l'OTAN, a maintenant adoptée, est celle que les Canadiens avaient adoptée il y a longtemps. Il faut en donner le crédit au Canada. Il faut reconnaître l'importance des combats que les Canadiens ont livrés au cours des années précédentes et la grande valeur de l'approche que l'on met maintenant en oeuvre sur une plus grande échelle dans la stratégie de l'OTAN.

Le sénateur Lang : Vous avez entendu tout à l'heure le général parler de changer la donne. Nous avons lu des articles au sujet des rencontres qui ont eu lieu la semaine dernière au gouvernement afghan et avec divers représentants des quatre coins du pays, et l'on a remarqué l'absence des talibans.

Quelle est la feuille de route pour la prochaine année? Verra-t-on une série de réunions où l'on se fera des reproches et l'on tentera de rassembler les diverses factions du pays?

Peut-être pourriez-vous nous parler aussi des talibans et de la possibilité que les talibans les plus modérés soient représentés d'une manière ou d'une autre.

M. Ludin : La jirga de la paix qui a eu lieu la semaine dernière a été le plus important exercice dans le processus de réconciliation et nous reconnaissons tous que c'est un élément important de la stratégie, mais ce n'est pas le seul. Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'effort militaire doit se poursuivre; c'est un prérequis si l'on veut que la solution politique ait la moindre chance de succès.

Quelle est la feuille de route? Cette jirga de la paix était un exercice de la part du président Karzaï en vue de forger un consensus dans le pays. Dans certains milieux en Afghanistan, dans la société civile, dans les groupes politiques représentés au Parlement, et surtout parmi les femmes, on se posait des questions sur une éventuelle solution politique ou un règlement négocié ou une réconciliation avec les talibans. Qu'est-ce que cela voudrait dire pour l'Afghanistan, pour sa constitution, pour sa démocratie, pour son avenir et pour eux en particulier?

Le président Karzaï pensait peut-être qu'il avait évidemment le mandat de faire quelque chose du genre, mais il a cru qu'il lui fallait un mandat précis en vue de la réconciliation et c'est ce qu'il est allé chercher. Aujourd'hui, il a ce mandat parce que la jirga de la paix a essentiellement appuyé unanimement un effort en ce sens et l'ouverture de pourparlers avec les talibans. Ce n'était pas censé être un forum avec participation des talibans. C'était seulement censé regrouper tous les autres éléments de la société qui donneraient au président et au gouvernement le mandat et les paramètres en vue d'une réconciliation avec les talibans. Cela débouchera maintenant sur d'autres étapes.

Il fut un temps où il aurait été possible d'avoir la participation de certains éléments talibans modérés, mais c'est devenu impossible depuis que des arrestations ont eu lieu au Pakistan il y a quelques mois.

The Chair: Is there a Taliban for you to bring to the table? Is there a Taliban that is willing to come to the table? We use that as a general rubric, but that is a diverse group.

Mr. Ludin: That is an absolutely important point. Afghans hope that we will not bring people as Taliban. Taliban has been a label more than anything else. What the peace jirga has determined is that whatever arrangement is made, it must respect a few things. First, the Constitution is beyond compromise. Second, some of the basic freedoms enshrined in the Constitution — the equality between men and women — are beyond compromise. The democratic process cannot be compromised. They cannot come and say, “We do not accept this process; we would rather have a theocracy.” That is beyond compromise. There are a number of red lines, which is important.

In terms of who can come, we have now realized, by experience, again, that it does not help to exclude people in advance. It is better to put them through the process. If they do not meet some of the criteria — that is, if they are related to al Qaeda, which was another thing the peace jirga clarified — if they still engage in terrorist activity and do not meet some of the other criteria, then they will be automatically excluded. To make some advance announcements about A and B or X and Y being excluded does not help the confidence building process that we need.

Senator Manning: Thank you, Your Excellency. Glad to have you here with us today.

Throughout Canada there are always questions with regard to the Afghan mission. When I travel, people ask about the difference that the Canadian troops are making to your country and to the people in your country. We try to pass along some of the stories that our soldiers tell us when they return. It comes to a point of measuring the effectiveness of our troops in your country.

In your opening remarks you touched on health care and education. Can you elaborate on some of that? I know, in the Taliban era, little girls were not allowed to be educated, as an example, and now we learn that several hundred thousand are participating in education — not just the girls alone, women too. Could you elaborate on that situation and give us some of the ideas that the differences our troops are making?

Mr. Ludin: I could take hours to talk about this. I really feel deeply distressed when I see the image that is projected of Afghanistan, predominantly by media but widely enough in Canada. The media does not reflect those realities. It is a one-dimensional image focused on security and negatives.

On the other hand, in 2001, when the Taliban was still there, in a country of 33 million people there were 900,000 students. They were all boys and they had infrequent access to school. Today, 6.5 million children go to school of which 35 per cent are girls. In fact, the percentage of girls in Afghan schools was higher by 5 per cent, but regrettably, over the past few years in the South

La présidente : Y a-t-il un représentant des talibans que vous pourriez amener à la table? Y a-t-il un seul taliban qui soit disposé à venir à la table? Nous en parlons de manière générale, mais c'est un groupe diversifié.

M. Ludin : C'est une observation absolument importante. Les Afghans espèrent que l'on ne fera pas venir des gens à titre de talibans. Les talibans, c'est une étiquette plus qu'autre chose. La jirga de la paix a déterminé que, quel que soit l'arrangement conclu, il faudra respecter quelques éléments. Premièrement, la Constitution est intouchable. Deuxièmement, certaines libertés fondamentales inscrites dans la Constitution — l'égalité entre l'homme et la femme — sont également intouchables. Le processus démocratique ne saurait être compromis. Ils ne peuvent pas venir dire : « Nous n'acceptons pas ce processus, nous préférons une théocratie. » Il ne saurait y avoir de compromis là-dessus. Il y a un certain nombre de traits rouges et c'est important de le souligner.

Quant à savoir qui peut participer, nous nous sommes maintenant rendu compte, avec l'expérience, qu'il n'est pas utile d'exclure des gens à l'avance. C'est mieux de les faire passer par un processus. S'ils ne respectent pas certains critères, par exemple s'ils ont des liens avec Al-Qaïda, autre élément que la jirga de la paix a tiré au clair, ou encore s'ils continuent de se livrer à des activités terroristes et ne respectent pas certains autres critères, alors ils seront automatiquement exclus. D'annoncer à l'avance qu'un tel est exclu, cela n'aide pas à bâtir la confiance dont nous avons besoin.

Le sénateur Manning : Merci, Excellence. Je suis content de votre présence avec nous aujourd'hui.

Partout au Canada, on nous pose toujours des questions au sujet de la mission afghane. Durant mes voyages, je rencontre des gens qui m'interrogent sur la différence que les troupes canadiennes peuvent faire dans votre pays et sur les habitants de votre pays. Nous essayons de leur transmettre certaines anecdotes que nos soldats nous racontent à leur retour. Il s'agit en somme de mesurer l'efficacité de nos troupes dans votre pays.

Dans votre allocution, vous avez abordé les soins de santé et l'éducation. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus? Je sais qu'à l'époque des talibans, les petites filles n'avaient pas le droit d'aller à l'école, par exemple, et l'on apprend aujourd'hui que plusieurs centaines de milliers d'entre elles font des études — pas seulement les filles, mais les femmes aussi. Pourriez-vous nous décrire cette situation et nous donner une idée de la différence que nos soldats peuvent faire?

M. Ludin : Je pourrais vous en parler pendant des heures. Je ressens vraiment une détresse profonde quand je vois l'image de l'Afghanistan qui est projetée au Canada, surtout par les médias. Ceux-ci ne reflètent pas la réalité. C'est une image unidimensionnelle faisant ressortir les aspects négatifs et les problèmes de sécurité.

En 2001, quand les talibans étaient encore au pouvoir, dans un pays de 33 millions d'habitants, il y avait 900 000 étudiants. C'était tous des garçons et ils n'allaient pas à l'école régulièrement. Aujourd'hui, 6,5 millions d'enfants vont à l'école, dont 35 p. 100 de filles. En fait, le pourcentage de filles dans les écoles afghanes était encore plus élevé de 5 p. 100, mais

many schools have been closed because of insecurity. We were expecting many more school enrolments to reach the 8 million mark, but it has not.

In health in 2002, 8 per cent of 33 million people had access to basic, rudimentary health care. Today, it is 82 per cent. This 82 per cent figure is from 2008. It is not today, regrettably, because I did not have the recent figures.

I lived in England in 2001. If I wanted to call a relative in Kabul, the relative had to travel all the way to Peshawar in Pakistan, a journey of two to three days because of the road conditions. Talking about roads, you can reach Pakistan in three hours. Talking about telephones, if I had to make a call to a relative in Kabul the relative had to go to Peshawar to receive my call. Today Afghanistan has one of the highest rates of mobile phone use in the region, per population ratio.

The trouble with us is the fact that this continuing insecurity has created a shadow that prevents us from seeing everything else that is going on behind this. I am not saying that there are not problems. There have been setbacks. Over the last 10 years, our Afghanistan story has been a story of several steps forward, one or two steps backward. Again, a few steps forward; one or two steps backward. I think that is very natural.

Senator Manning: Concerning the withdrawal of the Canadian Forces, I am wondering about the security situation for Afghans and for our own soldiers who might be there participating in some type of assistance with the Afghan army. I read some of the comments you made with regard to the planned pullout of our troops and from your statements, I read a great concern about security. Could you touch on that, and give us some indication of what your main concerns will be in relation to the progress made and whether that can continue without being in a secure country?

Mr. Ludin: As I said in my previous answer to your questions, security is not just preventing us from seeing all the progress but also has the potential to reverse all those achievements. Unfortunately, most of the achievements are still reversible.

Therefore, Afghanistan needs everything we can get. We develop on all fronts, in all dimensions. As an Afghan, if I had just one choice to make for which to get help from the international community, I would choose security. On that front, we have moved on from a few years ago when we needed just a pure deployment and military intervention. Today, it is complex and we need a number of things.

I was a witness to the 2006 Operation Medusa in Panjwai in Kandahar. I commend the Canadian soldiers' courage. You have done that element, which is fighting. Now the single most important contribution that we Afghans need in the area of security is to build up our own forces — our police and our army — and sooner rather than later, and not just from Canadians

regrettablement, ces dernières années, beaucoup d'écoles ont été fermées dans le Sud à cause de l'insécurité. Nous nous attendions à ce que les inscriptions scolaires atteignent huit millions, mais cela n'a pas été le cas.

Dans le domaine de la santé, en 2002, 8 p. 100 des 33 millions d'Afghans avaient accès à des soins de santé de base, rudimentaires. Aujourd'hui, c'est 82 p. 100. Ce chiffre de 82 p. 100 date de 2008. Ce n'est pas la situation d'aujourd'hui, car je regrette de ne pas avoir les chiffres les plus récents.

Je vivais en Angleterre en 2001. Si je voulais téléphoner à un parent à Kaboul, celui-ci devait se rendre jusqu'à Peshawar, au Pakistan, voyage qui prenait deux ou trois jours à cause des mauvaises routes. En fait de routes, on peut aujourd'hui se rendre au Pakistan en trois heures. Au sujet des téléphones, si je voulais parler à un parent à Kaboul, celui-ci devait aller jusqu'à Peshawar pour recevoir mon appel. Aujourd'hui, l'Afghanistan a l'un des taux les plus élevés de téléphonie cellulaire dans la région, par habitant.

Le problème que nous avons, c'est que cette insécurité incessante jette de l'ombre et nous empêche de voir tout le reste, tout ce qui se fait dans notre pays. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de problèmes. Il y a eu des reculs. Depuis 10 ans, l'histoire de l'Afghanistan est faite d'avancées suivies de reculs : plusieurs pas en avant, suivis d'un ou deux pas en arrière. Je pense que c'est tout à fait naturel.

Le sénateur Manning : Au sujet du retrait des Forces canadiennes, je m'interroge au sujet de la sécurité pour les Afghans et pour nos propres soldats qui pourraient rester là-bas pour participer à un quelconque programme d'aide à l'armée afghane. J'ai lu les observations que vous avez faites au sujet du retrait prévu de nos troupes et, dans vos déclarations, je perçois une vive préoccupation au sujet de la sécurité. Pourriez-vous nous en parler et nous donner une idée de vos principales inquiétudes au sujet des progrès accomplis et de la possibilité qu'ils puissent se poursuivre si le pays n'est pas sûr?

M. Ludin : Comme je l'ai dit dans ma réponse précédente à vos questions, le problème de sécurité non seulement nous empêche de constater tous les progrès, mais a également le potentiel de nous ramener en arrière et d'annuler toutes ces réalisations. Malheureusement, la plupart de ces accomplissements demeurent réversibles.

Par conséquent, l'Afghanistan a besoin de toute l'aide possible. Nous nous développons sur tous les fronts, dans toutes les dimensions. En tant qu'Afghan, si j'avais un seul choix à faire pour ce qui est de l'aide de la communauté internationale, je choisirais la sécurité. Sur ce front-là, nous avons progressé par rapport à la situation d'il y a quelques années, alors qu'il nous fallait seulement un déploiement et une intervention militaire. Aujourd'hui, c'est complexe et il nous faut bien des choses.

J'ai été témoin de l'opération Méduse menée en 2006 à Panjwai, dans la région de Kandahar. Je félicite les courageux soldats canadiens. Cela, vous l'avez fait, vous vous êtes battus. Maintenant, ce dont nous, Afghans, avons le plus grand besoin dans le domaine de la sécurité, c'est de renforcer nos propres forces — notre police et notre armée — et le plus tôt sera le mieux, et pas seulement grâce à

but also from the rest of the world. We think it an intolerable situation for Americans, Canadians, British and any other soldiers to die because of our security. There should be no illusions anywhere that we Afghans like the situation. We absolutely suffer because of it. We would like to be in a better situation.

In terms of major and important countries for us, we consider Canada as among the top contributors in Afghanistan. If a country like that comes and tells us that their role is changing — if it is; I am not saying this is happening — as an Afghan, I should have my answers ready. My answer to Canada is to remain involved in the security agenda by building up our forces. As I said, that is our single most important and strategic priority. We would like to get it right, with your help.

Senator Nolin: Your Excellency, thank you for accepting our invitation. After the election of President Karzai, and reading the reports from the London conference, I am still hopeful that everyone is on the right track.

An important part of the solution is your relationship with Pakistan. What is the executive relationship between Afghanistan and Pakistan? I think the key to the solution is there.

Mr. Ludin: Absolutely. That is a relevant question. Our relationship with Pakistan has transformed dramatically over the past two years.

Senator Nolin: Has it transformed positively?

Mr. Ludin: This corresponds to the emergence of a civilian government in Pakistan.

It has shifted to the positive side. We believe there is now a realization across Pakistan, in both the civil and political society — among people in the Parliament and the civilian government — that terrorism is their enemy as much as it is our enemy. They have seen it. Terrorists have hit them as hard as they have hit us.

There is an opportunity for an unprecedented cooperation. We have also benefited from some of the actions that Pakistan has taken against terrorism. We have yet to see the full range of benefits that we can reap from a Pakistani commitment.

Unfortunately, there are still examples that the Taliban leadership remains at large in Pakistan and that some of the enabling infrastructure that the terrorists use to launch their operations in Afghanistan are regrettably based upon their soil. The attack that happened over the weekend on the peace jirga in Kabul was traced directly to the Haqqani network on the other side of the border.

Those are examples of challenges that still exist in this relationship. However, we are more positive than we have ever been in recent times — by which I mean decades — about our relationship with Pakistan. We hope that the shift in Pakistan towards a different approach to terrorism will happen quickly, because the international community does not have much time.

l'aide des Canadiens, mais aussi du reste du monde. Nous pensons qu'il est intolérable que des Américains, des Canadiens, des Britanniques et d'autres soldats meurent pour notre sécurité. Il ne doit y avoir aucune illusion nulle part là-dessus : nous, les Afghans, n'aimons pas cette situation. Nous en souffrons énormément. Nous aimerions être dans une situation meilleure.

Quant aux pays les plus importants pour nous, nous considérons que le Canada fait partie des principaux contributeurs en Afghanistan. Si l'un de ces pays nous dit que son rôle change — je dis bien si cela arrive; je ne dis pas que c'est ce qui se passe —, en tant qu'Afghan, je dois être prêt à répondre. Ma réponse au Canada est de lui demander de continuer à participer à notre effort de sécurité en renforçant nos forces. Je le répète, c'est notre première et plus importante priorité stratégique. Nous voulons bien faire les choses, avec votre aide.

Le sénateur Nolin : Excellence, merci d'avoir accepté notre invitation. Après l'élection du président Karzaï et après avoir lu les rapports de la conférence de Londres, je continue d'espérer que chacun est sur la bonne voie.

Un élément important de la solution est votre relation avec le Pakistan. Quelles sont les relations entre l'Afghanistan et le Pakistan? Je crois que la clé de la solution se trouve à ce niveau.

M. Ludin : Absolument. C'est une question pertinente. Nos relations avec le Pakistan se sont profondément transformées depuis deux ans.

Le sénateur Nolin : Pour le mieux?

M. Ludin : Cela correspond à l'émergence d'un gouvernement civil au Pakistan.

Le changement est positif. Nous croyons que l'on se rend maintenant compte partout au Pakistan, dans la société civile comme dans les milieux politiques, parmi les parlementaires et les membres du gouvernement civil, que le terrorisme est leur ennemi tout autant qu'il est notre ennemi. Ils l'ont constaté. Les terroristes les ont frappés aussi durement que nous.

Il y a place pour une coopération sans précédent. Nous avons également bénéficié de certaines mesures que le Pakistan a prises dans sa lutte contre le terrorisme. Nous n'avons pas encore vu tous les avantages que nous pouvons tirer d'un engagement pakistanais.

Malheureusement, il y a encore des exemples de chefs talibans qui demeurent en liberté au Pakistan et tout indique que l'infrastructure utilisée par les terroristes pour lancer leurs opérations en Afghanistan demeure en partie établie en territoire pakistanais, ce qui est regrettable. L'attentat qui a eu lieu en fin de semaine contre la jirga de la paix à Kaboul a un lien direct avéré avec le réseau Haqqani de l'autre côté de la frontière.

Ce sont des exemples de difficultés qui persistent dans nos relations. Cependant, nous sommes plus confiants que nous ne l'avons été ces derniers temps — je veux dire depuis des décennies — quant à nos relations avec le Pakistan. Nous espérons que le Pakistan modifiera rapidement son approche face au terrorisme, car la communauté internationale n'a pas beaucoup de temps.

Senator Nolin: Some of us met with some of your parliamentary representatives a week ago. We gave them, again, the solid support to favour ongoing talks between Afghan and Pakistani parliamentarians. We have been talking about that for the last three years and we do not see that happening fast enough. Maybe you can help.

When parliamentarians, representatives of the population, meet, there is parliamentary diplomacy. I have a great deal of respect for executive diplomacy but parliamentary diplomacy can work well.

Mr. Ludin: I have tremendous respect for parliamentary diplomacy. I had a meeting last week with Senator Kinsella, Speaker of the Senate. I was extremely encouraged when he emphasized this point. He said that there may be a role for Canada's Parliament and Senate to play in encouraging that sort of diplomacy between Afghanistan and Pakistan, and even the wider region. We in Afghanistan would welcome that.

Senator Nolin: If you need a forum. . . .

Senator Day: Thank you for being here. I am concerned that the elected Parliament is not meeting and is not sitting. I am concerned that two of the finest cabinet ministers have resigned. We have had a lot of problems with the minister for the interior in the past and you got that cleaned up and fixed for us and now the new minister is gone.

Is the approach of trying to do everything from the top-down still in effect? Can we turn that around and go back to the provincial reconstruction and have a bottom-up revival happening? Would that not work better, given all the problems we are seeing in the first top-down approach?

I will ask my second question as well to get them both on the record. I want clarification. You talked about assuming we will no longer be involved in insurgency next year and we will not have the 2,800 soldiers involved in insurgency. However, there are many other roles that Canada is playing now and could play. You indicated one of the most important is the Afghan National Army, and then you talked earlier about the police. Were you talking about the Afghan National Security Force, including both the army and the police, which is a broader place for us to be involved?

Mr. Ludin: To answer the second question, yes, I did mean that. In some respects, the police might need more help than the army might need. The army has a history of receiving generous support.

By nature of the threat that we face, both the army and the police are playing similar roles. Whichever way you contribute, the results are visible.

With respect to your first question, I hope that the move away from institution building and away from support to state institutions will not take place. At the end of the day, individuals come and go, and the two much respected and

Le sénateur Nolin : Certains d'entre nous ont rencontré des représentants des parlementaires de votre pays il y a une semaine. Nous leur avons dit que nous appuyons fermement les pourparlers continus entre les parlementaires afghans et pakistanais. Nous en parlons depuis trois ans et nous trouvons que les progrès ne sont pas assez rapides. Peut-être pourriez-vous être utile à cet égard.

Quand des parlementaires, des représentants de la population se rencontrent, c'est la diplomatie parlementaire qui entre en jeu. J'ai énormément de respect pour la diplomatie au niveau de l'exécutif, mais la diplomatie peut également fonctionner très bien au niveau des parlementaires.

M. Ludin : J'ai le plus grand respect pour la diplomatie parlementaire. J'ai rencontré la semaine dernière le Président du Sénat, le sénateur Kinsella. J'ai trouvé extrêmement encourageant qu'il insiste sur ce point. Il a dit que le Parlement et le Sénat du Canada peuvent avoir un rôle à jouer en encourageant de tels efforts diplomatiques entre l'Afghanistan et le Pakistan et même dans l'ensemble de la région. Nous, en Afghanistan, en serions ravis.

Le sénateur Nolin : Si vous avez besoin d'une tribune...

Le sénateur Day : Merci d'être venu. Je trouve préoccupant que le Parlement élu ne siège pas, ne se réunisse pas. Je trouve inquiétant que deux des meilleurs ministres aient démissionné. Nous avons eu beaucoup de problèmes avec le ministre de l'Intérieur dans le passé; vous avez réglé ce problème pour nous, mais voilà maintenant que le nouveau ministre est parti.

Est-ce que l'on persiste dans l'approche consistant à tout décider à partir du sommet? Pourrait-on inverser le mouvement et revenir à la reconstruction provinciale et susciter un renouveau à partir de la base? Cela ne donnerait-il pas de meilleurs résultats, compte tenu de tous les problèmes que l'on constate dans l'approche initiale de haut en bas?

Je vais poser également ma deuxième question tout de suite. Je voudrais des précisions. Vous avez semblé poser l'hypothèse que nous ne participerons plus à la lutte contre les insurgés l'année prochaine, que nous n'aurons plus les 2 800 soldats qui luttent contre l'insurrection. Cependant, il y a beaucoup d'autres rôles que le Canada joue dès maintenant et qu'il pourrait continuer de jouer. L'un des plus importants, d'après vous, est l'Armée nationale afghane et vous avez aussi évoqué la police. Est-ce que vous vouliez dire les Forces de sécurité nationale afghanes, comprenant à la fois l'armée et la police, ce qui exigerait une participation plus étendue de notre part?

M. Ludin : Pour répondre à la deuxième question, oui, c'est bien ce que je voulais dire. À certains égards, la police a peut-être besoin de plus d'aide que l'armée. Historiquement, l'armée a reçu un généreux soutien.

Étant donné la nature de la menace à laquelle nous sommes confrontés, l'armée et la police jouent des rôles semblables. Quelle que soit la manière dont vous contribuez, les résultats sont visibles.

Quant à votre première question, j'espère qu'on ne cessera pas de soutenir les institutions étatiques. En dernière analyse, les personnes peuvent aller et venir et les deux personnes éminemment respectées et compétentes que nous avons

highly capable individuals that, unfortunately, we lost over the weekend have left a legacy. We pray that others will take it up. This is part of the challenge.

President Karzai realizes that his most important priorities include not only carrying the various burdens of governance but also ensuring that there is a good government in place. That is why he is taking a long time in deliberating over half of his cabinet; now, there are two more positions to fill. It will take time. At times, as an Afghan I feel anxious and unhappy about the time that is wasted when they are not debating, et cetera. However, this is a new experience for us. The past five years of a new democratic experience with a parliament and an elected president have been historical. It is not perfect, but this is the best we have had in generations.

The Chair: Ambassador Ludin, we really appreciate your being here today. A lot of blood and tears have been spilled on both sides. We look forward to a successful resolution.

That brings the formal part of our meeting to a close. We will meet briefly in camera.

(The committee continued in camera.)

malheureusement perdues en fin de semaine ont laissé un héritage. Nous prions pour que d'autres reprennent le flambeau. Cela fait partie du défi à relever.

Le président Karzaï est conscient que ses priorités les plus importantes sont non seulement d'assumer le fardeau diversifié de la gouvernance, mais aussi de faire en sorte qu'il y ait en place un bon gouvernement. C'est pourquoi il prend son temps dans ses délibérations pour former la moitié de son cabinet; il y a maintenant deux autres postes à pourvoir. Cela prendra du temps. En tant qu'Afghan, je me sens parfois anxieux et malheureux de voir tout le temps qui est gaspillé quand l'assemblée ne siège pas et tout le reste. Mais il faut dire que c'est une expérience nouvelle pour nous. Les cinq dernières années ont été historiques; nous vivons une toute nouvelle expérience démocratique, avec un Parlement et un président élus. Ce n'est pas parfait, mais c'est le mieux que nous ayons eu depuis des générations.

La présidente : Monsieur l'ambassadeur Ludin, nous vous sommes vraiment reconnaissants d'être venu aujourd'hui. Beaucoup de sang et de larmes ont été versés de part et d'autre. Nous espérons que les efforts seront couronnés de succès.

Cela met fin à la partie publique de notre séance. Nous allons maintenant nous réunir brièvement à huis clos.

(La séance se poursuit à huis clos.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, May 31, 2010

National Defence:

Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of the Land Staff;

Chief Warrant Officer Wayne Ford, Army Sergeant Major;
Vice-Admiral Dean McFadden, Chief of the Maritime Staff;

Robert Cleroux, Command Chief Petty Officer;
Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, Director General Maritime Force Development;
Lieutenant-General André Deschamps, Chief of the Air Staff.

Monday, June 7, 2010

National Defence:

General Walter Natynczyk, Chief of the Defence Staff.
Ambassador of Afghanistan in Canada:
His Excellency Jawed Ludin, Ambassador.

TÉMOINS

Le lundi 31 mai 2010

Défense nationale :

Lieutenant-général Andrew Leslie, chef d'état-major de l'Armée de terre;

Adjudant-chef Wayne Ford, sergent-major de l'armée;
Vice-amiral Dean McFadden, chef d'état-major de la Force maritime;
Robert Cleroux, premier maître du Commandement;
Commodore J.E.T.P. Ellis, CD, Directeur général, Développement de la Force maritime;
Lieutenant-général André Deschamps, chef d'état-major de la Force aérienne.

Le lundi 7 juin 2010

Défense nationale :

Général Walter Natynczyk, chef d'état-major de la Défense.
Ambassadeur d'Afghanistan au Canada :
Son Excellence Jawed Ludin, ambassadeur.





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, June 14, 2010
Monday, June 21, 2010

Le lundi 14 juin 2010
Le lundi 21 juin 2010

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Tenth and eleventh meetings on:

Dixième et onzième réunions concernant :

Canada's national security
and defence policies
(The state of the Canadian Forces)
(The role of our Forces in Afghanistan
currently and post 2011)

Les politiques de sécurité nationale
et de défense du Canada
(L'état des Forces canadiennes)
(Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan
actuellement et après 2011)

INCLUDING:

THE FOURTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Interim report entitled: *Where we go from here:
Canada's Mission in Afghanistan*)

Y COMPRIS :

LE QUATRIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Rapport provisoire intitulé : *La mission canadienne
en Afghanistan : et maintenant?*)

APPEARING:

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P.,
Minister of National Defence

COMPARAÎT :

L'honorable Peter MacKay, C.P., député,
ministre de la Défense nationale

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Banks	Meighen
* Cowan	Nolin
(or Tardif)	Pépin
Day	Segal
Lang	
* LeBreton, P.C.	
(or Comeau)	

*Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Manning (*June 21, 2010*).

The Honourable Senator Wallin replaced the Honourable Senator Plett (*June 17, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Wallin (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Lang replaced the Honourable Senator Patterson (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Lang (*June 11, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Plett (*June 10, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Manning (*June 9, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Segal (*June 8, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

Banks	Meighen
* Cowan	Nolin
(ou Tardif)	Pépin
Day	Segal
Lang	
* LeBreton, C.P.	
(ou Comeau)	

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 21 juin 2010*).

L'honorable sénateur Wallin a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 17 juin 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Wallin (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Lang a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Lang (*le 11 juin 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 10 juin 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 9 juin 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 8 juin 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 14, 2010
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Manning, Meighen, Nolin, Patterson, Pépin and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1*) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011)

WITNESS:

As an individual:

Chris Alexander, former Canadian Ambassador to Afghanistan and former United Nations Deputy Special Representative of the UN Secretary-General for Afghanistan.

Mr. Alexander made a statement and answered questions.

At 5 p.m., the committee suspended.

At 5:03 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 5:45 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 21, 2010
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:01 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Manning, Meighen, Nolin, Patterson, Pépin et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Chris Alexander, ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan et ancien représentant spécial adjoint du secrétaire général de l'ONU en Afghanistan.

M. Alexander fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 heures, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 3, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, le comité poursuit sa réunion à huis clos pour discuter d'un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce durant la partie de la réunion tenue à huis clos.

À 17 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 21 juin 2010
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 1, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Dallaire, Day, Lang, Meighen, Nolin, Pépin, Segal and Wallin (9).

Other senator present: The Honourable Senator Manning (1).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Tracie LeBlanc, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The state of the Canadian Forces) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011)

APPEARING:

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence.

WITNESS:

National Defence:

Vice-Admiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, Vice Chief of the Defence Staff.

Minister MacKay made a statement and, together with Vice-Admiral Denis Rouleau, answered questions.

At 5:09 p.m., the committee suspended.

At 5:12 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(f), proceeded in camera to discuss its draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

It was agreed that Senator Segal be named the third member of the Subcommittee on Agenda and Procedure until Senator Manning is again a member of the committee.

It was agreed that the committee adopt the draft report and that the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to approve the final text of report.

At 5:37 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Dallaire, Day, Lang, Meighen, Nolin, Pépin, Segal et Wallin (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Manning (1).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Tracie LeBlanc, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010; le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (L'état des Forces canadiennes) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011)

COMPARAÎT :

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale.

TÉMOIN :

Défense nationale :

Vice-amiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, vice-chef d'état-major de la Défense.

Le ministre Mackay fait une déclaration puis, avec le vice-amiral Denis Rouleau, répond aux questions.

À 17 h 9, la séance est suspendue.

À 17 h 12, conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, la séance reprend à huis clos pour discuter d'un projet de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce durant la partie de la réunion tenue à huis clos.

Il est convenu que le sénateur Segal soit désigné comme troisième membre du Sous-comité du programme et de la procédure jusqu'à ce que le sénateur Manning soit de nouveau membre du comité.

Il est convenu que le comité adopte le projet de rapport et que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à en approuver la version finale.

À 17 h 37, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, June 22, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

FOURTH REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, to examine and report on the national security and defence policies of Canada, now tables its interim report entitled *Where we go from here: Canada's Mission in Afghanistan*.

Respectfully submitted,

La présidente,

PAMELA WALLIN

Chair

(Text of the report appears following the evidence.)

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 22 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent de la Sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 17 mars 2010 à étudier, pour en faire rapport, les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada, dépose maintenant son rapport provisoire intitulé *La mission canadienne en Afghanistan : et maintenant?*

Respectueusement soumis.

(Le texte du rapport paraît après les témoignages.)

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 14, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: the role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[English]

The Chair: Ladies and gentlemen, senators, we are gathered for our weekly meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We are pleased to have with us today Chris Alexander. As all of you will know, he served as Canadian Ambassador to Afghanistan from August of 2003 to October of 2005. He then went on to become the Deputy Special Representative of the United Nations Secretary-General for Afghanistan, and he served in that role from December 2005 until May 2009. He was responsible for political affairs, including elections, disarmament, governance, regional cooperation, rule of law and police reform, as well as cooperation with the International Security Assistance Force, ISAF. He keeps himself completely up to speed on this issue. We are grateful that he is here today so we can hear his perspective. Please proceed with your opening statement.

[Translation]

Chris Alexander, former Canadian Ambassador to Afghanistan and former United Nations Deputy Special Representative of the UN Secretary-General for Afghanistan: Madam Chair, honourable senators, thank you very much for inviting me to appear before your committee.

[English]

After a decade of partnership and sacrifice, what has been achieved in Afghanistan? The gross domestic product was over \$10 billion last year. Per capita income has quadrupled, even for the rural poor. Government, civil society and private-sector institutions are stronger. Culture and media are flourishing. State revenues this year will be over \$1 billion. The telecom and construction sectors are thriving. Agriculture, mining and energy are poised for growth.

[Translation]

Three elections have taken place, and most of the militant groups that were involved in the anti-Soviet jihad have been disarmed. National networks of schools and clinics providing basic health care have been set up. A quality national army has been established. Poppy cultivation has been confined to a limited area. The six poppy-producing provinces account for 97 per cent

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, pour étudier les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011), et faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Mesdames et messieurs, honorables sénateurs, nous sommes réunis pour la séance hebdomadaire du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Aujourd'hui, nous sommes heureux d'accueillir Chris Alexander. Comme vous le savez tous, il a occupé le poste d'ambassadeur du Canada en Afghanistan du mois d'août 2003 au mois d'octobre 2005. Ensuite, il a été représentant spécial adjoint du secrétaire général des Nations Unies pour l'Afghanistan de décembre 2005 à mai 2009. Il occupait le poste de responsable des affaires politiques, y compris des élections, du désarmement, de la gouvernance, de la coopération régionale, du respect du droit et de la réforme de la police, ainsi que de la coopération avec la Force internationale d'assistance à la sécurité, la FIAS. Il se tient totalement informé sur cette question. Nous sommes heureux de sa présence ici aujourd'hui. Cela nous permettra d'entendre son point de vue. Veuillez commencer votre déclaration préliminaire.

[Français]

Chris Alexander, ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan et ancien représentant spécial adjoint du secrétaire général de l'ONU en Afghanistan : Madame la présidente, honorables sénateurs, merci beaucoup de cette invitation à comparaître devant votre comité.

[Traduction]

Après une décennie de partenariat et de sacrifice, qu'a-t-on accompli en Afghanistan? Le produit intérieur brut s'élevait à plus de 10 milliards de dollars l'an dernier. Le revenu par habitant a quadruplé, même pour les pauvres en milieu rural. Le gouvernement, la société civile et les établissements privés sont plus forts. La culture et les médias sont en expansion. Cette année, les revenus de l'État vont dépasser le milliard de dollars. Les secteurs des télécommunications et de la construction prospèrent, tandis que ceux de l'agriculture, des mines et de l'énergie s'apprentent à connaître une période de croissance.

[Français]

Trois exercices électoraux se sont déroulés et les milices de l'époque du djihad antisoviétique ont été en grande partie désarmées. Des réseaux nationaux d'écoles et de cliniques visant à assurer les soins de santé de base ont été établis. Une armée nationale de qualité a été lancée. La culture du pavot a été repoussée dans ses derniers châteaux-forts : les six provinces qui

of the national crop. The surface area of fields used for poppy growing dropped from 193,000 hectares in 2007, to 123,000 hectares in 2009.

[English]

These achievements mean little to Afghans in the absence of security. My paper, *Ending the Agony*, outlines seven moves needed to bring stability. Today, I wish to focus on only one.

There will be no stability in Afghanistan so long as military councils continue with impunity to prepare and launch guerrilla-style attacks in Afghanistan: in Quetta and other parts of Baluchistan province; in Miram Shah and other parts of the Federally Administered Tribal Areas; in Peshawar and other parts of Khyber Pakhtunwa province, newly renamed; and in Karachi and other Pakistani cities.

These networks — whose leadership, fundraising, training, bomb making, supply and planning centres are based overwhelmingly on the territory of Pakistan — constitute the primary threat to peace and security in Afghanistan today. They have only achieved their current scale and capabilities due to covert support they receive from Pakistani military authorities, including the Inter-Services Intelligence, ISI.

In this sense, Afghanistan's conflict is not a cross-border insurgency. It is a proxy war waged indirectly by Pakistan's military against the legitimate Afghan government and its partners.

[Translation]

The support provided by Pakistan's military authorities has directly enabled the Taliban to remain ever-ready for battle.

[English]

The continuation of this support represents the last major obstacle to peace in Afghanistan. Indeed, our collective support — under U.S. leadership — for a government and army in Pakistan now making common cause with the enemies of Afghanistan begs some fundamental questions. It has baffled the Afghans, unsettled President Karzai and forced competent ministers from office.

Everyone who has given Pakistan's leaders the benefit of the doubt, who has believed their denials or who has viewed the Taliban as a homegrown, armed opposition, has, in effect, prolonged the agony.

Indeed, it has become fashionable to ascribe the current military stalemate in Helmand and Kandahar to poor Afghan governance, corruption and lack of capacity. Such analysis badly misreads the situation. The violent Taliban, with their suicide

en produisant représentent 97 p. 100 de la récolte nationale. La superficie de la culture de 193 000 hectares, en 2007, a été réduite à 123 000 hectares en 2009.

[Traduction]

Ces réalisations n'ont que peu de signification pour les Afghans s'il n'y a pas de sécurité. Mon article, intitulé *Ending the Agony*, fait état de sept mesures à prendre pour apporter de la stabilité en Afghanistan. Aujourd'hui, je vais me concentrer seulement sur l'une d'entre elles.

Il n'y aura pas de stabilité en Afghanistan tant que les conseils militaires vont continuer à préparer et à lancer des attaques de guérilla en Afghanistan en toute impunité, comme c'est le cas à Quetta et dans d'autres parties de la province du Baloutchistan, à Miram Shah et dans d'autres parties des régions tribales administrées par le gouvernement fédéral, à Peshawar et dans d'autres parties de la province de Khyber Pakhtunwa, qui a été renommée récemment, et à Karachi et d'autres villes pakistanaises.

Ces réseaux — dont le commandement, le financement, l'entraînement, la fabrication de bombes, l'approvisionnement et les centres de planification sont basés en grande majorité sur le territoire du Pakistan — constituent aujourd'hui la principale menace pour la paix et la sécurité en Afghanistan. Si ces réseaux ont réussi à atteindre l'ampleur et les capacités qu'ils ont actuellement, ce n'est que parce qu'ils reçoivent l'appui clandestin des instances militaires pakistanaises, y compris l'ISI, l'Inter-Services Intelligence.

En ce sens, le conflit en Afghanistan n'est pas une insurrection transfrontalière. Il s'agit d'une guerre par procuration que livrent indirectement les militaires du Pakistan contre le gouvernement légitime de l'Afghanistan et ses partenaires.

[Français]

L'appui fourni par ces instances militaires du Pakistan a permis directement aux talibans de mener un rythme de bataille accéléré.

[Traduction]

Le maintien de cet appui est le dernier obstacle important au retour de la paix en Afghanistan. En effet, notre appui collectif — sous la direction des États-Unis — à un gouvernement et à une armée pakistanais faisant maintenant cause commune avec les ennemis de l'Afghanistan soulève des questions fondamentales. Cela a déconcerté les Afghans, ébranlé le président Karzai et incité des ministres compétents à quitter leurs fonctions.

Tous ceux qui ont accordé le bénéfice du doute aux dirigeants du Pakistan, qui ont cru leurs démentis ou qui ont considéré les talibans comme une opposition armée interne ont, en fait, prolongé l'agonie.

En effet, il est devenu de bon ton d'attribuer l'impasse militaire actuelle qui existe au Helmand et au Kandahar à la mauvaise gouvernance afghane, à la corruption et au manque de moyens. Une telle analyse dénote une très mauvaise lecture de la situation.

attacks and deadly improvised explosive devices, IEDs, would be unable to stay in the field for long without cross-border support from ISI and other agencies.

[Translation]

This analysis can no longer be ignored in a serious debate, even though the extent of the assistance provided remains hidden from the Pakistani people and the world at large.

So why is Pakistan doing this? Because it is honouring a long-standing alliance, because it still believes in the strategic depth doctrine with respect to Central Asia, because it harbours feelings of angst and hostility towards Indians that are often irrational, and also because it maintains that it has some say in what happens in Afghanistan.

[English]

Most of all, they are doing it because they have been allowed to do so, largely unchallenged by the international community. The policy of high-level reconciliation adopted at London, which has so far failed either to reduce violence or to produce a credible negotiating process, took this policy of appeasement to an unsustainable level.

Pakistan's leaders must understand that there is now only one right choice. The international community should press its case from a position of political strength and unity, bilaterally and in multilateral fora. Attention to underlying grievances should be forthcoming only once Pakistan's support for violence against a UN-mandated mission has ended.

Most Pakistanis do not wish to see further bombs — in their country or in Afghanistan. Most Pakistanis do not identify the Taliban's nihilistic agenda with their national interest. In this regard, General Ashfaq Pervez Kayani, chief of Pakistan's army staff, has a heavy responsibility. He must demonstrate to the world, as he has signally failed to do so far, that his army, the ISI and other units under his operational control are no longer supporting the Taliban, the Haqqani group and other terrorist allies. After all, these forces are strong only in their capacity to intimidate and destroy innocent lives. Without ISI's support, they would collapse like the puppets they have become.

Honourable senators, since 2001, there have been at least four major Loya Jirgas in Afghanistan, ten major international conferences, innumerable debates of the North Atlantic Treaty Organization, ministers and Security Council, as well as corresponding strategy papers. None has tackled this issue to date.

Les talibans violents, avec leurs attentats-suicides et leurs engins explosifs improvisés, les EEI, seraient incapables de rester longtemps sur le terrain sans l'appui transfrontalier de l'ISI et d'autres organismes.

[Français]

Cette analyse ne peut plus être niée dans un débat sérieux, même si toute l'ampleur de l'aide fournie reste cachée des Pakistanais eux-mêmes ainsi que du grand public mondial.

Pourquoi le font-ils? Parce qu'ils restent fidèles à des alliés de longue date, parce qu'ils prônent encore la doctrine de profondeur stratégique en Asie centrale, parce qu'ils retiennent une angoisse allant jusqu'à l'irrationnel face aux Indiens, parce qu'ils se réservent un droit de regard en Afghanistan.

[Traduction]

Mais surtout, ils le font parce qu'on leur a permis de le faire, la plupart du temps sans opposition de la communauté internationale. La politique de la réconciliation aux échelons élevés adoptée à Londres — qui, jusqu'à maintenant, n'a pas permis de réduire la violence ni de créer un processus de négociation crédible — a amené cette politique d'apaisement à un niveau insoutenable.

Les dirigeants pakistanais doivent comprendre qu'il n'existe maintenant qu'une seule bonne option. La communauté internationale devrait faire valoir son point de vue. Pour ce faire, elle doit faire preuve de force et d'unité sur le plan politique, tant bilatéralement que dans le cadre de tribunes multilatérales. Porter attention aux récriminations sous-jacentes ne devrait être considéré qu'une fois que le Pakistan aura cessé d'appuyer la violence contre une mission conduite en vertu d'un mandat des Nations Unies.

La plupart des Pakistanais ne veulent pas voir davantage de bombes, que ce soit dans leur pays ou en Afghanistan. La plupart des Pakistanais ne voient aucun lien entre les objectifs nihilistes des talibans et l'intérêt national de leur pays. À cet égard, le général Ashfaq Parvez Kayani, le commandant de l'armée pakistanaise, porte une lourde responsabilité. Il doit démontrer au monde, ce qu'il n'a manifestement pas réussi à faire à ce jour, que son armée, l'ISI et les autres unités sous son commandement n'appuient plus les talibans, le groupe Haqqani ou d'autres alliés terroristes. Après tout, la force de ces groupes réside dans leur capacité d'intimidation et de destruction de vies innocentes. Sans l'appui de l'ISI, ils s'effondreraient comme les marionnettes qu'ils sont devenus.

Honorables sénateurs, depuis 2001, il y a eu au moins quatre « loya jirgas » en Afghanistan, 10 conférences internationales importantes, d'innombrables débats de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, de ministres et du Conseil de sécurité, ainsi que les documents stratégiques qui en découlent, mais on ne s'est pas encore attaqué à cette question.

It is time to remove the main driver of this continuing conflict. The whole international community should give priority to this issue — without which peace, reconciliation, institution-building and regional economic cooperation will go unachieved.

The Chair: Thank you. It is most interesting to us that the emphasis of your entire remarks today is on the issue of Pakistan. We have heard from so many other perspectives. The recent news, in perhaps the last two days, that the Pakistani intelligence, the ISI, arming and funding the Taliban, that they are considered so involved as to have a seat at the Quetta Shura table. Do you agree?

Mr. Alexander: I definitely share that view; perhaps several seats.

The Chair: Is it your view that the alliance has not looked at this because they want to allow the policy of appeasement to play out, or because they totally misunderstand?

Mr. Alexander: I think we have hoped that other means would suffice — building institutions in Afghanistan, countering the Taliban on Afghan territory. No one expected that the support would continue on the scale it is continuing in spite of all the action the international community has taken together, particularly with the U.S. reinforcing its engagement in the past year.

However, in my view, we have known that this support was the case for some time, at the level of analysts — intelligence agencies from different countries, military, civilian. There has been an emerging consensus on this matter. We have failed to complement that analytical consensus with a political effort, because every time someone has spoken up about this matter, one country has taken grave exception and literally stifled the debate. I think the time for allowing that situation to happen has passed.

Senator Banks: What country?

Mr. Alexander: Pakistan.

The Chair: I think you said this, but before we go to proper questioning, your view is that the Afghan government and the whole issue of governance and corruption taking the fall for bad behaviour across the border?

Mr. Alexander: Exactly: To illustrate that, you know from media reports and probably from your own experience that if you go to a village in southern Afghanistan, perfectly rational people will say the United States is supporting the Taliban, as well as us. Obviously, that is not the case, but, at the same time, that is the way a villager explains the fact that the Taliban are coming, with this kind of support and facilitation, in larger numbers than ever. The U.S. is, in effect, partnering with both countries, and by extension, we all are.

Il est temps d'éliminer le principal moteur de ce conflit perpétuel. La communauté internationale tout entière devrait faire de cette question sa priorité, sans quoi il n'y aura pas de paix, de réconciliation, de création d'institutions ni de coopération économique régionale.

La présidente : Merci. Nous trouvons particulièrement intéressant le fait que votre déclaration d'aujourd'hui portait essentiellement sur la question du Pakistan. Nous avons entendu tellement d'autres points de vue. Dernièrement, peut-être au cours des deux derniers jours, on a appris que l'on considère que les services de renseignements pakistanais — l'ISI — qui fournissent des armes et financent les talibans, jouent un rôle si important qu'ils ont un siège au sein de la shura de Quetta. Êtes-vous d'accord?

M. Alexander : Je partage certainement cet avis; ils ont peut-être même plusieurs sièges.

La présidente : Pensez-vous que l'OTAN ne s'est pas penchée sur cette question parce qu'elle veut permettre à la politique d'apaisement de jouer son rôle, ou parce qu'elle n'a tout simplement pas compris?

M. Alexander : Je pense que nous avions espéré que les autres mesures — créer des institutions en Afghanistan, lutter contre les talibans sur le territoire afghan — suffiraient. Personne ne s'attendait à ce que le soutien se poursuive à si grande échelle en dépit de toutes les actions entreprises conjointement par la communauté internationale, particulièrement avec le renforcement de l'engagement américain au cours de la dernière année.

Cependant, à mon avis, les analystes — soit les services de renseignement de différents pays, des milieux militaires et civils — étaient au courant de ce soutien depuis un certain temps. Il s'est formé un consensus sur cette question. Nous avons échoué à accompagner ce consensus d'un effort sur le plan politique en raison du fait que chaque fois que quelqu'un parlait de cette question, un pays signifiait son désaccord profond et mettait littéralement fin au débat. Je pense que ce n'est plus le moment de permettre à une telle situation de se poursuivre.

Le sénateur Banks : Quel pays?

M. Alexander : Le Pakistan.

La présidente : Je crois que vous l'avez dit, mais avant de passer à la série de questions en bonne et due forme, vous êtes d'avis que le gouvernement afghan et toute la question de la gouvernance et de la corruption reçoivent le blâme pour les mauvais comportements qui se passent de l'autre côté de la frontière?

M. Alexander : Exactement. À titre d'exemple, on sait par les reportages des médias ou par expérience personnelle que si on va dans un village au sud de l'Afghanistan, des personnes tout à fait rationnelles diront que les États-Unis soutiennent les talibans, tout comme nous. Manifestement, ce n'est pas le cas, mais en même temps, c'est ainsi qu'un villageois s'explique le fait que les talibans arrivent, grâce à ce soutien et cette aide, en plus grand nombre que jamais. En fait, les États-Unis sont partenaires avec les deux pays. En conséquence, nous le sommes tous.

The Chair: We will begin our formal questioning with Senator Dallaire., deputy chair of this committee.

Senator Dallaire: It is interesting that we had two senior officers at the staff college in Quetta for nearly 40 years and then removed them from the budget in 1994 or 1995 because we thought we would never have to use them. Now, we put some back but that has not produced results. With regard to your perspective on the regional implication, in particular Pakistan, I completely support your concerns that the insurgency is a regional problem, not a purely national problem.

That being said, NATO is neither an effective political tool nor development tool. Given your background as a United Nations deputy special representative, should the UN be engaged more significantly in the regional political exercise that we should see instead of some bilateral or NATO-run political exercise?

Mr. Alexander: There is a role for the UN here. One analogy would be the skilful diplomacy between Khartoum, Darfur and Chad over that conflict. Even before the deployment of a larger force, that diplomacy brought confidence to the various sides and moderated the violence, although it is not over.

Shuttle diplomacy by an empowered UN representative would be an attractive option. However, as someone who worked in a mission with responsibility for regional cooperation, I suggest that we need to be aware of one important fact: Pakistan might not accept this role for the United Nations.

For example, in 2006 or 2007, our mission put out the first-ever report on suicide bombing, which was a new phenomenon in Afghanistan at the time. One paragraph in the report quoted a Taliban commander as saying that they train their people in North Waziristan, where they receive the explosives and are sent on their way.

When that quote appeared in the report, Pakistan spoke up and threw its weight around the UN in New York. As a result, the report was taken off the UN website. The mission was disciplined for quoting a Taliban commander in a single paragraph. Thankfully, today, four years later, we are beyond that and on a higher plane of analysis. However, the multilateralization, if you will, of political discussion of this issue will be opposed by some in Pakistan and perhaps by the government as well.

Senator Dallaire: Pakistan, Egypt and Cuba fought an interesting battle at the UN Security Council over an attempt to eliminate the Responsibility to Protect concept, which is a tool that can be applied regionally for political solutions and to establish an equilibrium of debate. Do you see Canada, which was

La présidente : Nous allons commencer notre période officielle de questions avec le sénateur Dallaire, qui est vice-président du comité.

Le sénateur Dallaire : Il est intéressant de noter que nous avons eu deux officiers supérieurs au collège d'état-major de Quetta pendant près de 40 ans puis que nous les avons retirés du budget en 1994 ou 1995 parce que nous pensions que nous n'aurions jamais à faire appel à leurs services. Maintenant, nous en remettons en poste, mais cela n'entraîne pas de résultats. En ce qui concerne votre point de vue sur la participation régionale et le Pakistan en particulier, je partage entièrement vos préoccupations selon lesquelles l'insurrection est un problème régional et non simplement un problème national.

Cela étant dit, l'OTAN n'est pas un outil politique efficace, ni un outil de développement. En vertu de votre expérience à titre de représentant spécial adjoint du secrétaire général des Nations Unies, pourriez-vous nous dire si l'ONU devrait s'engager de façon encore plus importante en matière de politique régionale plutôt que de participer à une sorte d'exercice politique bilatéral ou dirigé par l'OTAN?

M. Alexander : L'ONU a un rôle à jouer ici. Un bon exemple, ce serait l'excellente diplomatie qui a eu lieu entre Khartoum, le Darfour et le Tchad à propos de ce conflit. Même avant le déploiement d'une force plus importante, la diplomatie a permis d'instaurer la confiance entre les différentes parties et de modérer la violence, même si ce n'est pas terminé.

Une option intéressante serait de permettre qu'un représentant de l'ONU soit mandaté pour faire la navette diplomatique. Cependant, puisque j'ai participé à une mission où nous étions responsables de la coopération régionale, je dirais que nous devons être conscients d'un fait important : le Pakistan n'acceptera sans doute pas que l'ONU joue ce rôle.

Par exemple, en 2006 ou en 2007, notre mission a publié le tout premier rapport sur les attentats-suicides, qui était un nouveau phénomène en Afghanistan à l'époque. Un paragraphe du rapport citait un commandant taliban qui disait qu'ils entraînaient leurs gens au Waziristan du Nord, où ils recevaient les explosifs et étaient envoyés en mission.

Quand cette citation a été incluse dans le rapport, le Pakistan a haussé le ton et joué les matamores à l'ONU à New York. En conséquence, le rapport a été retiré du site web de l'ONU. On a réprimandé la mission pour avoir cité un commandant taliban dans un seul paragraphe. Heureusement, aujourd'hui, quatre ans plus tard, nous sommes rendus plus loin et notre analyse se situe à un autre niveau. Cependant, le fait que la discussion politique sur cette question prend une tournure multilatérale, si vous voulez, fera l'objet de l'opposition de certains au Pakistan, et peut-être même du gouvernement.

Le sénateur Dallaire : Le Pakistan, l'Égypte et Cuba ont livré une bataille intéressante au Conseil de sécurité de l'ONU pour tenter de faire éliminer le concept appelé la responsabilité de protéger. Il s'agit d'une mesure qui peut être utilisée à l'échelle régionale pour trouver des solutions politiques et pour équilibrer

at the inception of that concept, possibly taking more of a leadership role in the political exercise of the region?

Mr. Alexander: Senator, if one looks at North Waziristan or maybe both Waziristans, from the perspective of human security or the Responsibility to Protect, then one comes up with a compelling case for greater international engagement.

I was in those agencies last with General Hillier in 2004, which was a long time before the insurgency rose up again and the suicide attacks began with the scale and intensity we see today. However, people who travel to those agencies say they are the poorest, most isolated and most terrified populations anywhere in that region. The tribal elders have been decimated in some parts of those two agencies — literally eliminated by assassinations. Wealthier educated people have been driven out. The population that does not have the wealth to move stays there and is literally under the thumb of some of the most dangerous terrorist groups the world has ever known. These are the same ones that brought us 9/11 and the most brutal parts of the anti-Soviet jihad, but they have radicalized since then. No one has lifted a finger to counter them, and many have helped them, since 2001.

Senator Dallaire: Where does Canada sit politically in the engagement in that region?

Mr. Alexander: We need to be the catalyst for discussion of these issues. A brilliant report that I have here came out only yesterday, so it has not been distributed to you yet. It is by Matt Waldman, who ran Oxfam in Afghanistan, and is entitled, “The Sun in the Sky: The Relationship between Pakistan’s ISI and Afghan insurgents.” For the first time, in 22 pages it lays out what many of us have known for years. Why has this relationship not been more talked about and scrutinized? It is because the information on papers like this one are not there. There are no journalists in North Waziristan because they are rapidly sent packing or worse, kidnapped, as David Rohde from *The New York Times* experienced for several months. There are no professional journalists willing to dig around and tell the truth in Baluchistan, and report to the wider world what is happening there.

The first thing we need to do is shed some light. We can play a role as a political catalyst and a catalyst for discussion of the human and humanitarian needs of these populations, which, in parts of Pakistan, are more acute than what we see in Afghanistan.

Senator Day: Mr. Alexander, thank you for your frank assessment. I want you to talk about the resignation recently of two important members of President Karzaï’s cabinet: the Minister of the Interior and the Minister of Intelligence. In discussing those resignations, I am looking for your assessment of

le débat. En ce qui concerne l’exercice des pouvoirs politiques dans la région, pensez-vous que le Canada, qui est à l’origine de ce concept, puisse assurer un rôle de meneur?

M. Alexander : Sénateur, quand on regarde la situation au Waziristan du Nord — ou peut-être même dans les deux Waziristan — du point de vue de la sécurité ou de la responsabilité de protéger, on se rend compte que cela milite fortement en faveur d’un engagement plus important de la communauté internationale.

La dernière fois que j’y suis allé, c’était avec le général Hillier en 2004, bien longtemps avant la renaissance de l’insurrection et la recrudescence des attentats-suicides, qui ont atteint l’ampleur et l’intensité qu’on constate aujourd’hui. Cependant, les gens qui s’y rendent disent que ce sont les personnes les plus pauvres, les plus isolées et les plus terrorifiées que l’on puisse trouver dans la région. Dans certaines parties de ces deux régions, les aînés des tribus ont été décimés : ils ont été littéralement assassinés. Les gens instruits, plus riches, ont été chassés. La population qui n’a pas les moyens de se déplacer y reste et se retrouve littéralement sous le joug des groupes terroristes les plus dangereux que le monde ait connu. Ce sont les mêmes qui sont à l’origine des attentats du 11 septembre et qui ont mené aux épisodes les plus violents du jihad antisoviétique, mais ils se sont radicalisés depuis. Depuis 2001, personne n’a levé le doigt pour les en empêcher, et nombreux sont ceux qui les ont aidés.

Le sénateur Dallaire : Sur le plan politique, en ce qui concerne son engagement dans cette région, où se situe le Canada?

M. Alexander : Nous devons être le catalyseur de la discussion concernant ces questions. J’ai avec moi un excellent rapport qui a été publié hier, et c’est pourquoi vous n’en avez pas un exemplaire pour le moment. Ce document, intitulé « The Sun in the Sky : The Relationship between Pakistan’s ISI and Afghan insurgents », a été rédigé par Matt Waldman, qui était responsable d’Oxfam en Afghanistan. Pour la première fois, ce rapport expose, en 22 pages, ce que beaucoup d’entre nous savent depuis des années. Pourquoi n’a-t-on pas parlé davantage de cette relation et pourquoi ne l’a-t-on pas examinée soigneusement? C’est parce que l’information publiée dans des documents comme celui-ci n’existe pas. Il n’y a pas de journalistes dans le Waziristan du Nord, car on les renvoie rapidement chez eux ou, pire encore, on les enlève, comme l’a vécu pendant plusieurs mois David Rohde, un journaliste du *New York Times*. Aucun journaliste professionnel ne souhaite chercher et dévoiler ce qui se passe réellement au Balouchistan, pour ensuite en faire rapport au reste du monde.

Ce que nous devons d’abord faire, c’est de faire la lumière sur la question. Nous pouvons jouer un rôle de catalyseur politique pour accélérer la discussion quant aux besoins humains et humanitaires de ces populations. Dans certaines régions du Pakistan, ces besoins sont plus criants qu’en Afghanistan.

Le sénateur Day : Monsieur Alexander, je vous remercie de votre appréciation franche. Je veux vous parler de la démission récente de deux membres importants du cabinet du président Karzaï : le ministre de l’Intérieur et le ministre du Renseignement. Dans votre réponse, j’aimerais que vous analysiez ces démissions

these actions and whether they will result in a major setback, or whether the actions are the result of growing pains for democracy. The elected parliamentarians seldom sit, and they have no rapport with President Karzai. Explain whether that aspect of governance can be looked upon as growing pains and whether this Pakistani issue you have brought to our attention will have to be resolved by the world community outside the leadership of Afghanistan.

Mr. Alexander: I would pay the highest tribute to both ministers who resigned. They were among the most competent members of that cabinet. In the case of Hanif Atmar, he has been to Ottawa and has worked intensively with Canada. He was the first Chair of the Human Rights Commission and then, head of the accomplished Ministry of Rural Rehabilitation and Development, which brought us the National Solidarity Program. Canada is the leading or second donor to that program. He was then the Minister of Education when we began to support education strongly. Certainly, he was the best Minister of the Interior they have had, and his loss is enormous.

The same is true of Amrullah Saleh, the youngest member of the cabinet. He was extremely professional. He approached us when we were in the UN mission to take human rights training to his security and intelligence service officers. We complain about abuse in Afghanistan, and there are still cases, but for the leader of that organization to take the initiative to improve his human capital is remarkable. In understanding the insurgency, there was no one more qualified.

Their loss hurts. They left because the shared vision of how to overcome this violence and end the conflict has broken or is starting to break in Afghanistan, partly because we do not have a shared vision.

When this reconciliation issue came to the London conference in late January, early February of this year, it was controversial in Afghanistan: the idea of negotiating at a high level with the Taliban. It was controversial with women, it was controversial with non-Pashtuns and it was controversial with everyone because people worried what compromises would be made.

However, President Karzai has pursued it. He has a policy of reconciliation. He has tried to reach out to senior Taliban leaders. The ones he was talking to were jailed immediately by Pakistan.

Do you remember this in February of this year?

Senator Day: Yes.

Mr. Alexander: The so-called moderates were taken off the table, proving that Pakistan wants Afghanistan to deal with them and the hard line in the insurgency.

et que vous me disiez si elles se traduiraient par un recul important ou si elles sont le résultat d'épreuves pour la démocratie. Les parlementaires élus se réunissent rarement et n'ont aucun rapport avec le président Karzaï. Peut-on considérer cet aspect de la gouvernance comme une crise de croissance, et la communauté internationale devra-t-elle résoudre la question pakistanaise que vous avez portée à notre attention, en dehors de la direction de l'Afghanistan?

M. Alexander : Je tiens à rendre le plus grand hommage aux deux ministres qui ont démissionné. Ils étaient parmi les membres les plus compétents de ce cabinet. Dans le cas de Hanif Atmar, il est venu à Ottawa et il a travaillé intensivement avec le Canada. Il a été le premier président de la Commission des droits de la personne, puis le chef du ministère accompli de la Réhabilitation rurale et du Développement, qui nous a apporté le Programme de solidarité nationale. Le Canada est le premier ou le deuxième donateur en importance de ce programme. M. Atmar était le ministre de l'Éducation quand nous avons commencé à soutenir fortement l'éducation. Il était manifestement le meilleur ministre de l'Intérieur qu'a connu l'Afghanistan, et sa perte est énorme.

On peut dire la même chose d'Amrullah Saleh, le plus jeune membre du cabinet. Il était extrêmement professionnel. Quand nous avons participé à la mission de l'ONU, il nous a abordés pour que nous donnions une formation sur les droits de la personne à ses agents du service du renseignement et de la sécurité. Nous nous plaignons des mauvais traitements en Afghanistan, et il y en a encore, mais il est remarquable que le leader de cette organisation prenne l'initiative d'améliorer son capital humain. Personne n'était plus qualifié que lui pour comprendre l'insurrection.

Le départ de ces deux ministres est un dur coup à encaisser. Ils sont partis parce que la vision commune quant à la manière de surmonter cette violence et de mettre fin au conflit s'est brouillée ou était sur le point de se diviser en Afghanistan, notamment parce que nous n'avons pas véritablement la même vision.

Quand on a abordé la question de la réconciliation à la conférence de Londres à la fin janvier, début février de cette année, l'Afghanistan était marqué par une controverse : l'idée d'une négociation de haut niveau avec les talibans. Cela a suscité une controverse auprès des femmes ainsi qu'auprès des non-Pachtounes. En fait, tout le monde était touché par cette controverse, car les gens s'inquiétaient du compromis qu'il allait falloir faire.

Cependant, le président Karzaï est allé de l'avant, car il a une politique de réconciliation. Il a essayé de joindre les hauts dirigeants talibans. Le Pakistan a immédiatement incarcéré les personnes à qui Karzaï s'adressait.

Vous souvenez-vous de ces événements de février dernier?

Le sénateur Day : Oui.

M. Alexander : On a exclu des négociations les soi-disant modérés, ce qui prouve que le Pakistan veut que l'Afghanistan s'occupe d'eux et des personnes intransigeantes dans l'insurrection.

Therefore President Karzai had his consultative jirga to begin negotiations with whoever is left. For some Afghans, I believe including these two ministers, those negotiations are going too far, and they feel the political cost of this potential compromise even more keenly because their people are the ones being killed, injured and maimed — much more than anyone else's, including American forces. I believe there is a point of principle here behind the statements we saw in the press.

The Chair: In relation to the motivation for this discussion on the part of President Karzai, is he being pressured by the alliance as well to go down this road?

Mr. Alexander: He is being pressured with different levels of intensity by different players. The U.K. and, in particular, the previous British government, pushed hardest on this issue. It was their conference in London and this issue was a headline issue for them.

The U.S. has been more skeptical. Other players are somewhere in between. However, we read the reports in the last couple of days that President Karzai may not feel that the U.S. knows how to defeat the Taliban; that is has the capacity. There is a sense of desperation on the president's part — a sudden drive to do a deal so the violence is suddenly curbed by one means or another. If that is the case, it is worrying. I believe there is a sense from the presidential palace in Kabul that the president is no longer confident we are unified in how we want to prosecute this campaign to a successful conclusion, and particularly, not unified on how we deal with Pakistan and the support of a cross-border insurgency.

The Chair: We are seeing a different tone from the British as of today.

Mr. Alexander: Absolutely, and I think the difference will continue to play out. These ministers are new.

With regard to Parliament, Afghanistan's National Assembly, there have been repeated stand-offs and in particular, now one over the cabinet, but many laws are still passing. There has been an unprecedented legislative agenda accomplished since Parliament came into being four years ago. Parliament has sometimes been the leading force for reform, rejecting some candidates proposed by the president that we, in the international community, did not find attractive.

These are growing pains. I do not think there is a crisis there yet. On the contrary, after the presidential elections last year I think there was some rapprochement between the Parliament and the presidency. We will see if they can have all the cabinet approved, which will be a critical test in the coming weeks and months.

Par conséquent, le président Karzaï a demandé à sa jirga d'entamer des négociations avec les gens qui restent. Certains Afghans, dont probablement ces deux ministres, estiment que ces négociations vont trop loin et ils sont davantage conscients du coût politique de cet éventuel compromis, car ce sont leurs concitoyens qui se font tuer, blesser et mutiler — beaucoup plus que n'importe qui d'autre, ce qui inclut les forces américaines. Je crois que se cache une question de principe sous les déclarations rapportées dans les médias.

La présidente : Pour ce qui est de ce qui motive le président Karzaï à tenir cette discussion, l'alliance le pousse-t-elle à emprunter cette voie?

M. Alexander : Il fait l'objet de pressions exercées par divers intervenants à divers degrés d'intensité. Le Royaume-Uni et, en particulier, le précédent gouvernement britannique ont poussé le plus fermement sur cette question. À Londres, c'était leur conférence, et il s'agissait d'une question globale pour eux.

Les États-Unis ont été plus sceptiques. Les autres intervenants étaient quelque part entre les deux. Cependant, au cours des derniers jours, nous avons lu des rapports selon lesquels le président Karzaï semble avoir l'impression que les États-Unis ne savent pas comment vaincre les talibans, qu'il en a la capacité. Le président semble quelque peu désespéré, car il est soudainement poussé à négocier pour que la violence soit freinée d'une manière ou d'une autre. Si tel est le cas, c'est inquiétant. Je crois qu'au palais présidentiel à Kaboul, le président n'est plus convaincu que nous sommes unis quant à la démarche à adopter pour mener à bien cette campagne, et surtout, que nous ne sommes pas unis par rapport à la manière de traiter avec le Pakistan et le soutien à une insurrection transfrontalière.

La présidente : Nous assistons actuellement à un changement de ton de la part des Britanniques.

M. Alexander : Tout à fait, et je crois que la différence continuera de jouer. Ce sont de nouveaux ministres.

En ce qui concerne le Parlement, l'assemblée nationale afghane, il y a eu des affrontements répétés et un en particulier concernant le cabinet, mais de nombreuses lois continuent d'être adoptées. Un programme législatif sans précédent a été accompli depuis que le Parlement a vu le jour il y a quatre ans. Le Parlement a parfois servi de force motrice pour la réforme et a rejeté certains candidats proposés par le président que nous, dans la communauté internationale, ne trouvions pas intéressants.

Ce sont des problèmes de croissance. Je ne crois pas que l'on puisse encore parler de crise à cet égard. Au contraire, après les élections présidentielles de l'année dernière, j'estime qu'il y a eu un certain rapprochement entre le Parlement et la présidence. Nous verrons si l'Afghanistan réussit à approuver l'ensemble du cabinet, ce qui constituera un test critique au cours des semaines et des mois à venir.

[Translation]

Senator Nolin: Mr. Alexander, it is a pleasure to have you here. The Pakistan issue is critical, and in my opinion, it is central to the whole Afghanistan issue. I would like to come back to a political matter that affects Canadians, that is, our military presence in Afghanistan.

The House of Commons has made a decision. Our military is supposed to withdraw in 2011. I have to admit that many of us are opposed to this decision, but it has already been made by the House of Commons.

I think that you stated that some aspect of our military mission would quite possibly end in 2011, hinting at the fact that not all military personnel would return to Canada.

Do you think that Canada should continue to maintain a military presence in Afghanistan, and if so, what form should that presence take?

Mr. Alexander: I tend to view the international mission from an overall perspective, from the standpoint of the international community. Despite the Canadian Parliament having adopted certain positions, the military presence in Afghanistan is continuing to increase with the deployment of American forces, which were not available four or five years ago, when Canada began its mission in the country's southern regions. I was in Kandahar myself when we took over command of the mission from the Americans, who were leaving for Iraq. It was as simple as that.

That being said, I think that the American presence in the south of Afghanistan will be the deciding factor in what we do next. Even in the province of Helmand, American soldiers now outnumber British troops, and this shift will help the mission gain cohesion under US command.

Canada needs to give serious thought to these developments in the southern regions, but also to the Afghanistan challenge as a whole. Canada is the only country to have maintained a constant presence in Afghanistan since the beginning, in 2001. We did not withdraw our troops when the British and the Americans left for Iraq. We have not wavered when it comes to making investments in the area of developing, establishing and strengthening Afghan institutions. I think that institutional investments will remain a top priority. If Canada has the opportunity to show its leadership in this area, it must do so.

Regarding a possible military presence, the Canadian Parliament will have to hold a debate on the subject. For now, the Kandahar military combat mission is slated to end in 2011. However, if Canada wants to remain involved, other options for doing so are available.

We should be realistic: it is now June 2010. The American presence is still increasing. What will the military situation be like in the fall? What will it be like in the winter, in the spring of next year? What region will be affected the most? What new challenges

[Français]

Le sénateur Nolin : Monsieur Alexander, c'est un plaisir de vous voir ici. La question du Pakistan est très intéressante, et pour moi, elle est au cœur de la solution ou du problème. Je voudrais revenir sur un problème politique qui touche les Canadiens, soit notre présence militaire en Afghanistan.

Une décision a été prise à la Chambre des communes. On doit plier bagages, militairement parlant, en 2011. Plusieurs d'entre nous sommes, je l'avoue, opposés à cette décision, mais la décision a été prise par la Chambre des communes.

Je pense que vous avez laissé entendre qu'il y aurait effectivement une fonction militaire qui cesserait en 2011, laissant donc sous-entendre que ce ne serait pas le départ de tous les militaires.

Pensez-vous que le Canada devrait laisser une présence militaire en Afghanistan, et le cas échéant, sous quelle forme?

M. Alexander : J'ai tendance à voir la situation de la mission internationale dans son ensemble, du point de vue de la communauté internationale. Malgré les prises de positions du Parlement canadien, le poids de la présence militaire en Afghanistan continue à augmenter maintenant avec le déploiement de forces américaines qui n'étaient pas disponibles il y a quatre ou cinq ans, lorsque le Canada a commencé sa mission dans le Sud. J'étais moi-même présent à Kandahar lorsqu'on a pris le relais des Américains qui partaient pour l'Irak. C'était aussi simple que cela.

Ceci étant dit, je pense que la présence américaine au sud de l'Afghanistan va être la présence décisive. Même dans la province d'Helmand, maintenant, les Américains sont devenus plus nombreux que les Britanniques. Et cela va favoriser une cohérence de la mission sous le commandement des Américains.

Le Canada doit beaucoup réfléchir à ces développements dans le Sud mais aussi à l'ensemble du défi en Afghanistan. Le Canada est le seul pays qui a fait preuve de continuité en Afghanistan depuis le début, en 2001. Nous n'avons pas retiré nos troupes pendant que les Britanniques et les Américains se perdaient en Irak. Nous n'avons pas eu de fluctuations d'investissements dans le domaine du développement, de l'établissement et du renforcement des institutions afghanes. Je pense que les investissements institutionnels vont rester les plus importants et si le Canada peut montrer son leadership dans ce domaine, il doit le faire.

Concernant une présence militaire, il incombera au Parlement canadien d'avoir un débat à ce sujet. La résolution reste : la mission militaire de combat à Kandahar va prendre fin en 2011. Mais d'autres options seront disponibles au Canada s'il le souhaite.

Mais soyons clairs : on est en juin 2010. La présence américaine augmente encore. Quelle sera la situation militaire à l'automne? Quelle sera la situation en hiver, au printemps de l'année prochaine? Quelle région sera la plus affectée? Quels

will arise, and will any NATO member countries be able to rise to those challenges? We will have to monitor the situation as it unfolds.

This is the first year that our counter-insurgency campaign is being conducted properly, with the necessary military backing. However, the Pakistani part of the equation is still something we cannot wrap our heads around.

Therefore, these are all elements we must keep track of. I do not necessarily think that Canada should continue doing what it has been doing for the last five years, but we can get involved in several other ways, provided that the country is prepared to hold a serious debate on the subject. Your committee is pointing us in the right direction. We have wasted time debating this topic nationally for various reasons.

We have stopped focusing on the major issues. I think that if we get back to the major issues, Canada's role will become clear rather quickly.

Senator Nolin: Considering the experience we have acquired over the years — and you actually witnessed Canada's participation in Afghanistan — do you not think that we should continue to share with the international community this experience the Americans are lacking? They are just about to take over. Regardless of the number of Canadians in the field, I am convinced that if we were to question, among others, General McChrystal, we would quickly conclude that Canada should continue having a significant presence in Afghanistan. Do you agree with this?

Mr. Alexander: I do agree. Our presence is very appreciated by all of Afghanistan, starting with the Afghan people, and we have demonstrated the strength of our commitment.

Senator Nolin: My thoughts exactly.

Mr. Alexander: It goes without saying that we should remain dynamic and active on the international scene, and committed in Afghanistan. I think that everyone agrees on this issue. However, the direction our commitment will take is difficult to determine at this juncture without engaging in a debate on a more global scale.

Senator Nolin: Among other things, there is the training issue to consider. Witnesses have convinced us that domestic training is not very effective.

Mr. Alexander: Yes, that is true.

Senator Nolin: We need Canadian soldiers like the ones currently embedded in combat units. That is when training is most effective. This would be one of the options.

Mr. Alexander: This is an attractive option, but let us keep in mind that 2011 is no longer a key date or a deadline that applies only to Canada. President Obama has not stated that the American presence will decrease after 2011, but he did say that they might transfer security responsibilities to Afghans in several provincial districts after the set date. We can already see that the Afghan army and police are now training much faster. Their quality is improving, even though in Kandahar, there are nowhere

nouveaux défis vont apparaître sans qu'un pays membre de l'OTAN soit en mesure de faire l'effort nécessaire dans ce domaine? Il va falloir suivre la situation.

Cette année est la première année où l'on poursuit la campagne contre cette insurrection de la bonne façon, avec les chiffres nécessaires. Mais la dimension pakistanaise nous échappe encore.

Donc, ce sont tous des éléments à suivre. Il ne me paraît pas nécessairement une bonne idée pour le Canada de continuer à faire ce qu'il a fait pendant les cinq dernières années, mais on peut s'impliquer de plusieurs autres manières, si on est prêt à avoir un vrai débat là-dessus. C'est votre comité qui nous montre le bon chemin à suivre. On a perdu du temps pour différentes raisons dans notre débat national domestique à cet égard.

On a perdu notre concentration sur les grandes questions. Revenons aux grandes questions et, je pense, que le rôle du Canada va se concrétiser assez vite.

Le sénateur Nolin : Compte tenu de l'expérience que nous avons acquise au fil des années — et vous avez été témoin de cette participation du Canada —, ne croyez-vous pas qu'on devrait continuer à offrir à la communauté internationale cette expérience que les Américains n'ont pas? Ils arrivent. Indépendamment du nombre de Canadiens sur le terrain, je suis convaincu que si nous questionnions, entre autres, le général McChrystal, nous arriverions vite à la conclusion que le Canada doit continuer à avoir une présence significative en Afghanistan. Êtes-vous d'accord?

Mr. Alexander : Je suis d'accord. Notre présence est très appréciée par tout le monde en Afghanistan, en commençant par les Afghans, et nous y avons montré un engagement de qualité.

Le sénateur Nolin : Exact.

Mr. Alexander : Bien sûr, on devrait rester dynamique et actif sur la scène internationale, et engagé en Afghanistan. Je pense que tout le monde est d'accord là-dessus. Cependant, la forme de notre engagement est difficile à déterminer maintenant sans que le débat n'arrive à un niveau plus global.

Le sénateur Nolin : Il y a toute la question, entre autres, de la formation. Des témoins nous ont convaincus que la formation à l'intérieur des murs n'était pas tellement efficace.

Mr. Alexander : Tout à fait.

Le sénateur Nolin : Cela prend des militaires canadiens qui sont, comme en ce moment, imbriqués dans les unités de combat. C'est ainsi que la formation est la plus efficace. Ce serait là une des options.

Mr. Alexander : C'est une option assez attirante, mais gardons aussi à l'esprit que 2011 n'est plus une année clef ou une date butoir uniquement pour le Canada. Le président Obama n'a pas déclaré que la présence américaine sera affaiblie à partir de 2011, mais qu'il serait possible de transférer la responsabilité pour la sécurité dans plusieurs districts provinciaux, aux Afghans, à partir de ce moment-là. Oui, on constate que l'armée et la police en Afghanistan sont entraînées à un rythme beaucoup plus

near the police force or the military skills needed for countering the toughest elements of the insurgency. In the northern and the western regions, as well as in Kabul, the Afghans are already taking on more responsibility.

[English]

Senator Meighen: Welcome, Mr. Alexander. Following up on that line of questioning from Senator Nolin, I am not a military man, and I suspect you are not either, but from your experience, can you make a distinction between withdrawing from combat and providing military protection to people engaged in training or development missions?

Mr. Alexander: Yes; there are units that engage in combat — that patrol, that take part in counterinsurgency operations, special forces as well, that seek to close with the enemy — and there are others that have other tasks, which can be on a base, or close protection, not in combat situations but to move around with civilians who do not ordinarily face an armed enemy. There are different roles, but I think we would all be reluctant to see Canadian forces deployed to Afghanistan for the first time with the dreaded caveats, with the inability —

Senator Meighen: Back to Bosnia.

Mr. Alexander: And back to Afghanistan, for many other countries. We spent a lot of time criticizing dozens of countries in Afghanistan who insisted on sending their troops only to this region or only to perform this task and not to be available for the full spectrum of tasks.

Canadian forces are, as you have all recognized, among the only ones with the depth of experience — in combat, in peace support, in peacekeeping, across the board — to do it all. If we use them but limit that function, we are doing them and probably ourselves a disservice.

That issue is a hypothetical discussion for the time being. However, it is an issue of principle for any deployment.

The Chair: We have heard from other witnesses on that issue.

Senator Meighen: Yes, we have. If I am not mistaken, the level of attacks in Kabul has escalated in recent months. What does that tell you? Does that tell you that it is an act of desperation by the Taliban, or is it a demonstration of their increasing strength?

Mr. Alexander: It is not increasing strength, but you have to understand: The Taliban, where they sit, in Quetta and other places, are surrounded by media, political supporters and a public opinion that leads them to believe they are on the verge of victory. Unfortunately, this situation is the case in almost any conflict with two opposing sides: They do not fight unless their morale induces them to fight.

important maintenant. La qualité commence à s'élever, même si à Kandahar, on est loin d'avoir la police ou les compétences militaires nécessaires pour contrer les éléments les plus durs de l'insurrection. Dans le nord, dans l'ouest, à Kaboul, la responsabilité afghane s'accroît déjà.

[Traduction]

Le sénateur Meighen : Je vous souhaite la bienvenue, monsieur Alexander. J'aimerais poursuivre dans la veine des questions du sénateur Nolin. Je ne suis pas un militaire et je doute que vous en soyez un également, mais d'après votre expérience, pouvez-vous établir une distinction entre le fait de retirer des troupes du combat et de fournir une protection militaire aux personnes engagées dans les missions de formation ou de développement?

M. Alexander : Oui. Il y a des unités qui se livrent au combat — qui patrouillent, qui prennent part à des opérations de contre-insurrection et qui cherchent à se rapprocher de l'ennemi, comme c'est le cas des forces spéciales. Ensuite, il y en a d'autres qui ont d'autres tâches, qui peuvent être sur une base ou en protection rapprochée, et non dans des situations de combat. Ces troupes se déplacent avec des civils qui ne rencontrent habituellement pas d'ennemis armés. Il y a des rôles différents, mais nous serions sûrement tous réticents à voir les Forces canadiennes déployées en Afghanistan pour la première fois avec des mises en garde redoutables, avec l'incapacité...

Le sénateur Meighen : Un retour à la Bosnie.

M. Alexander : Et un retour à l'Afghanistan, pour de nombreux autres pays. Nous passons beaucoup de temps à critiquer des dizaines de pays en Afghanistan qui ont insisté pour envoyer leurs troupes uniquement dans cette région ou pour qu'elles accomplissent seulement une tâche en particulier, sans pouvoir se tourner vers la gamme complète des tâches.

Comme vous l'avez tous reconnu, les Forces canadiennes sont parmi les seules à avoir une vaste expérience pour tout faire — combat, soutien de la paix, maintien de la paix, et cetera. Si nous y avons recours en limitant leur rôle, nous ne leur rendons pas service, et c'est probablement la même chose pour nous.

Pour le moment, cette question demeure théorique. Cependant, c'est une question de principe pour tout déploiement.

La présidente : Nous avons entendu d'autres témoins sur cette question.

Le sénateur Meighen : Oui, effectivement. Si je ne m'abuse, le nombre d'affrontements s'est intensifié à Kaboul ces derniers mois. Comment interprétez-vous cela? Croyez-vous qu'il s'agit d'une tentative désespérée par les talibans ou d'une manifestation de leur montée en puissance?

M. Alexander : Il ne s'agit pas d'une montée en puissance, mais vous devez comprendre que là où ils se terrent, à Quetta et ailleurs, les talibans sont entourés par les médias, des partisans et une opinion publique qui les laissent croire qu'ils sont sur le point de remporter la victoire. Malheureusement, cette situation est semblable dans presque tous les conflits où deux parties s'opposent : elles ne se battent pas sans que leur sens moral les incite à se battre.

The ones that come to Kabul are generally trained in North Waziristan, the eye of the storm we discussed earlier. They have been coming to Kabul since 2006 for these spectacular attacks. Amrullah Saleh, the former security intelligence chief, with his team of thousands of professional colleagues, has prevented many more of those attacks that might otherwise have taken place. However, you are right that they have made it through a bit more often in recent weeks. Why is that? I think the expectation of reconciliation weakens the defences, to some extent. A form of hedging can take place in the police where they say, we will have to deal with these guys anyways, so we better not be too hard on them now or too ruthless.

Then there was a political calculation that this peace jirga, the consultative jirga that took place a few weeks ago, was a threat to the Taliban's agenda. They do not want peace. They do not want a negotiation. They do not want a piece of the pie in Afghanistan. They want to destroy the pie. They see that Kabul's defences are better than ever, but they train, obtain a bigger bomb, bribe different people to get inside, and they occasionally have some success. Living in Kabul is still pretty safe by the standards of that region.

Senator Meighen: I think most people find the situation in the northwest frontier area of Pakistan, and the fact that the ISI and other elements within Pakistan are supportive of the terrorist training and operations that go on there, do not understand it. In your view, if Pakistan wanted to shut those elements down, genuinely wanted to put an end to them, could Pakistan do so? As a subset of that question, it would be helpful, no doubt, in my view, if the United Nations took a stand there. However, is it not so that the world's only superpower is the only country that could really shut it down if they are prepared to suffer the consequences of severely upsetting the Pakistanis or some elements within the Pakistan government.

Mr. Alexander: To answer the first question, yes.

To answer the second question, I think political means will be the decisive ones with Pakistan. We have not even begun to deploy the political tools available to us to have a serious discussion about this issue. Take the sanctions that apply to members of al Qaeda and the Taliban today. Some of those members are dead, and a few have reconciled. For eight years, that list was not updated. It is starting to be worked on now. Virtually all the people on that list are thought to be, or known to be, living in Pakistan.

Pakistan, to some degree, is in violation of those sanctions. Read the report of the sanctions committee of the United Nations over these past eight or nine years and try to find one statement of that obvious fact. That is the kind of knot we have twisted ourselves into. The UN will not do that alone. I know the people who sit on that committee, and I frequently disagree with them. They live in New York and have much less sense of what is

Les talibans qui viennent à Kaboul ont généralement été entraînés dans le Waziristan du Nord, le cœur de la tourmente dont nous avons discuté plus tôt. Ils viennent à Kaboul depuis 2006 pour faire ces attentats spectaculaires. Amrullah Saleh, l'ancien chef du renseignement de sécurité, avec son équipe de milliers d'experts, a empêché une bonne partie de ces attaques qui, autrement, auraient eu lieu. Cependant, vous avez raison de dire que les talibans ont réussi un peu plus souvent leurs tentatives au cours des dernières semaines. Pourquoi donc? À mon avis, l'attente d'une réconciliation affaiblit les défenses, dans une certaine mesure. Une forme d'hésitation peut s'installer au sein de la police, car on se dit qu'il va falloir traiter avec ces personnes-là de toute façon et qu'il vaut donc mieux ne pas être trop dur ou brutal avec eux maintenant.

Ensuite, on a effectué un calcul politique selon lequel cette jirga de paix qui s'est tenue il y a quelques semaines constituait une menace pour le programme des talibans, qui ne veulent pas faire la paix. Ils ne veulent pas négocier. Ils ne souhaitent pas avoir leur part du gâteau qu'est l'Afghanistan, car ils veulent détruire le pays. Même s'ils savent que les défenses de Kaboul sont meilleures que jamais, ils continuent l'entraînement, obtiennent une plus grosse bombe et soudoient des gens différents pour y entrer. À l'occasion, ils ont un certain succès. La vie à Kaboul est encore assez sécuritaire, d'après les normes de la région.

Le sénateur Meighen : Je crois que la plupart des gens ne comprennent pas ce qui se passe dans la zone frontalière du nord-ouest du Pakistan, compte tenu du fait que l'ISI et d'autres intervenants du Pakistan sont favorables à l'entraînement des terroristes et aux opérations qui s'y déroulent. À votre avis, si le Pakistan voulait vraiment mettre un terme à ces éléments, pourrait-il le faire? Pour compléter cette question, je trouve qu'il serait sans doute utile que les Nations Unies prennent une position à cet égard. Cependant, je ne crois pas que la seule superpuissance du monde est le seul pays qui pourrait vraiment l'arrêter, si elle est prête à subir les conséquences de perturber gravement les Pakistanais ou certains éléments au sein du gouvernement du Pakistan.

M. Alexander : Pour répondre à la première question, oui.

Pour répondre à la seconde, ce sont les mesures politiques qui seront décisives par rapport au Pakistan. Nous n'avons même pas commencé à déployer les outils politiques disponibles pour que nous tenions une discussion sérieuse à ce sujet. Prenez les sanctions qui s'appliquent actuellement aux membres d'Al-Qaïda et aux talibans. Certains de ces membres sont décédés, et quelques-uns se sont réconciliés. Pendant huit ans, cette liste n'a pas été mise à jour. On commence maintenant à s'y mettre. On croit ou l'on sait que presque toutes les personnes figurant sur cette liste vivent au Pakistan.

Dans une certaine mesure, le Pakistan viole ces sanctions. Je vous invite à lire les rapports du Comité des sanctions du Conseil de sécurité des Nations Unies des huit ou neuf dernières années et à tenter de trouver une mention de ce fait évident. C'est le genre de situation dans laquelle nous nous sommes embourbés. L'ONU ne fera pas cela seule. Je connais les gens qui siègent à ce comité et je suis souvent en désaccord avec eux. Ils vivent à New York et

happening and what the cost is in lives. It will take a group of member states with a multilateral approach to the UN in New York to change this situation. To be realistic, until 2006-07, the cross-border dimension was successfully denied or obscured by the Pakistanis. Then, some of the Taliban turned against, and caused a series of crises in, Pakistan, so one could not afford to bother them with this issue for a while. Toward the end of the Bush era, more pressure in bilateral relations was applied by the U.S. that primarily involved four-star American generals engaging four-star Pakistani generals. I do not know how many senior Pakistani officers you have met, but they are a charming species, and the charm worked. I think it is wearing off on the U.S. In time, as General McChrystal pursues his campaign, the U.S. will find it increasingly attractive to be in good company having these difficult conversations with Pakistan.

Senator Banks: Mr. Alexander, describe as concisely as you can the endgame interest of Pakistan.

Mr. Alexander: I do not think they have an endgame. I think their goal is to prevent a regime from consolidating in Kabul, which they perceive as hostile to their interests.

Senator Banks: Which interests?

Mr. Alexander: Their national interests.

Senator Banks: Why is that?

Mr. Alexander: The Taliban were their boys, as Benazir Bhutto said in her memoirs. When the Taliban fell from power and grace in 2001, it was deemed a strategic tragedy and loss of influence for Pakistan: not ordinary Pakistanis in the streets but people in the army, in the government and, certainly, in their intelligence services. To add insult to injury, President Karzai came to power. He lived in Pakistan for a long time but was educated in India. The forces behind him had been with Massoud in resisting the Taliban over those five or six long years. Who was the main supporter of those forces to literally take power in Kabul in 2001? It was India.

They think that by supporting the Taliban, they are displacing Indian influence. By extension, they see all of us as place holders or proxies for India, not because we are doing India's bidding but because, as long as we are there, India can have this influence that they clearly did not have when the Taliban were in power.

Every serious discussion with senior Pakistanis, including those in Washington recently, ends with this issue. They argue that the Indians have too many consulates in Afghanistan and they are destabilizing Baluchistan. Are the Indians not launching suicide bombs from Waziristan into Pakistan, they ask. These allegations are absurd, but you can see how deeply the obsession runs.

n'ont pas vraiment idée de ce qui se passe et ce que cela coûte en vies humaines. Pour changer cette situation, l'ONU a besoin à New York d'un groupe d'États membres qui adoptent une approche multilatérale. En réalité, jusqu'en 2006-2007, les Pakistanais niaient et occultaient la question transfrontalière. Ensuite, comme des talibans se sont rebellés et ont causé une série de crises au Pakistan, on n'a pas été en mesure de les ennuyer avec cela pendant un certain temps. Vers la fin de la période Bush, les États-Unis ont exercé une pression accrue dans les relations bilatérales en faisant intervenir principalement des généraux américains et pakistanais quatre étoiles. J'ignore combien d'officiers supérieurs pakistanais vous avez rencontrés, mais ils sont charmants et l'opération charme a fonctionné. Je crois que cela déteint sur les Américains. Avec le temps, à mesure que la campagne du général McChrystal avancera, les États-Unis trouveront de plus en plus séduisante l'idée d'être en bonne compagnie durant leurs discussions difficiles avec le Pakistan.

Le sénateur Banks : Monsieur Alexander, j'aimerais que vous décriviez aussi brièvement que possible l'objectif ultime des Pakistanais.

M. Alexander : Je ne crois pas qu'ils aient un objectif ultime. Je crois que leur objectif, c'est d'empêcher la consolidation d'un régime à Kaboul qui se montre hostile à leurs intérêts.

Le sénateur Banks : À quels intérêts?

M. Alexander : Leurs intérêts nationaux.

Le sénateur Banks : Pourquoi?

M. Alexander : Les talibans étaient leurs hommes, comme l'a dit Benazir Bhutto dans ses mémoires. Lorsque les talibans ont perdu le pouvoir et ont été déchus en 2001, cela a été considéré comme une tragédie sur le plan stratégique et une perte d'influence pour le Pakistan, non pas pour les Pakistanais ordinaires, mais pour les gens de l'armée, du gouvernement et, certainement, des services de renseignement. Et comme si cela ne suffisait pas, le président Karzaï est arrivé au pouvoir. Il a vécu au Pakistan longtemps, mais a fait ses études en Inde. Les forces derrière lui avaient été aux côtés de Massoud dans la résistance contre les talibans pendant ces cinq ou six longues années. Qui était le plus ardent défenseur de la prise du pouvoir par ces forces à Kaboul en 2001? L'Inde.

Ils pensent qu'en appuyant les talibans, ils nuisent à l'influence de l'Inde. Du même coup, ils nous considèrent tous comme des gardiens ou des représentants de l'Inde, non pas parce que nous nous plions à sa volonté, mais parce que nous sommes là, l'Inde peut avoir cette influence qu'elle n'avait pas, de toute évidence, lorsque les talibans étaient au pouvoir.

Toutes les discussions sérieuses avec des hauts fonctionnaires pakistanais, y compris celles qui ont récemment eu lieu à Washington, se terminent par cette question. Ils disent que les Indiens ont trop de consulats en Afghanistan et qu'ils déstabilisent le Baloutchistan. Ils demandent : les Indiens n'envoient-ils pas des kamikazes du Warzistan au Pakistan? Ces allégations sont absurdes, mais on peut constater jusqu'où peut aller l'obsession.

Senator Banks: If sanctions by the U.S. or efforts in diplomatic circles were to be brought to bear in their fullest sense, what is the danger with respect to Pakistan? Into whose arms would the Taliban be driven? What would happen in Pakistan? What would "we" stand to lose?

Mr. Alexander: If Pakistan reduced, and preferably stopped, its support and if Pakistan bought into the idea of a real peace process for Afghanistan, this insurgency would end quickly. The Taliban would come to the table, a few spoilers would try to prevent negotiations but they would be dealt with by both sides.

Senator Banks: If we say to Pakistan, no more arms, no more money, no more support, and you are not welcome at the table, what would happen?

Mr. Alexander: As of today, they would say: what arms; what finances? We will have to move beyond that response through some process that involves writing papers like this one.

The Chair: The issue is nuclear power.

Mr. Alexander: There will have to be discussions in multilateral fora. Pakistan will say that if they are pushed on this issue, other forms of cooperation, including those issues, might become more difficult.

This mission has become so important for all of us. So many lives and billions of dollars have been invested. It must become a priority in our relations with Pakistan. There is also an incentive for them. We cannot go into the detail but, since 1947, the countries have not had a good relationship. The Afghans dispute the border and have held out the hope that the Pashtun areas in Pakistan might become part of Afghanistan once again. If a person was sitting in a staff college in Quetta, Rawalpindi, that kind of talk would make them nervous and incline them to have proxies in Afghanistan. Beyond the issue of support for insurgency, there needs to be facilitation of deeper bilateral improvements between Afghanistan and Pakistan. This kind of confidence-building has happened in many parts of the world. It is not beyond the capacity of the international community to make progress in this region as well.

Senator Banks: It has been found that there are inestimable values in mineral wealth in Afghanistan. This wealth changes everything and can be either the greatest thing that ever happened to the world or, if the government of Afghanistan is incapable of handling it properly, the disaster of all time. Which will it be?

Mr. Alexander: Both scenarios are possible. I regret to some extent the dramatic way in which it was reported, and the kind of aroma of "Great Game" and "Scramble for Riches" that came across in those reports. This is not new. The Soviets explored the geology thoroughly and the United States and others have been exploring it since then.

Indeed, the Chinese beat out a Canadian company for one of the ten largest copper deposits in the world South of Kabul, which is being developed. The lesson is that all the countries around

Le sénateur Banks : Si les États-Unis infligeaient des sanctions ou intensifiaient au maximum leurs efforts diplomatiques, quel serait le danger en ce qui concerne le Pakistan? Vers qui se tourneraient les talibans? Que se passerait-il au Pakistan? Que risquons-nous de perdre?

M. Alexander : Si le Pakistan réduisait, et préférablement retirait, son soutien et si le Pakistan acceptait l'idée d'un réel processus de paix pour l'Afghanistan, cette insurrection prendrait fin rapidement. Les talibans accepteraient de discuter; quelques récalcitrants tenteraient d'empêcher la tenue de négociations, mais les deux parties régleraient la situation.

Le sénateur Banks : Si nous disions aux Pakistanais : plus d'armes, plus d'argent, plus de soutien, et vous n'êtes pas les bienvenus aux négociations, que se passerait-il?

M. Alexander : Aujourd'hui, ils diraient : quelles armes, quel argent? Il nous faudra aller au-delà de cette réponse grâce à une démarche qui suppose la rédaction de documents comme celui-ci.

La présidente : La question, c'est celle du nucléaire.

M. Alexander : Il faudra en discuter dans les tribunes multilatérales. Le Pakistan dira que si l'on exerce des pressions sur lui à ce sujet, cela risque de compliquer d'autres formes de coopération, y compris pour ces questions.

Cette mission est devenue tellement importante pour nous tous. Tant de vies ont été sacrifiées et tant de milliards ont été investis. Cela doit devenir une priorité dans nos relations avec le Pakistan. Il y a également un intérêt pour eux. Nous ne pouvons pas entrer dans les détails, mais les pays n'ont pas de bonnes relations depuis 1947. Les Afghans contestent la frontière et espèrent toujours que les régions pachounes au Pakistan pourraient de nouveau faire partie de l'Afghanistan. Si quelqu'un allait dans un collège d'état-major à Quetta, à Rawalpindi, ce genre de discussion les rendrait nerveux et les inciterait à envoyer des représentants en Afghanistan. Au-delà de la question de l'appui à l'insurrection, il faut favoriser l'amélioration des relations bilatérales entre l'Afghanistan et le Pakistan. Ce type de renforcement de la confiance a eu du succès dans bien des parties du monde. La communauté internationale est en mesure de faire des progrès dans cette région également.

Le sénateur Banks : Des richesses minérales d'une valeur inestimable ont été découvertes en Afghanistan. Ces richesses changent complètement la donne et peuvent devenir soit la meilleure chose qui soit arrivée dans le monde, soit la pire catastrophe de tous les temps si le gouvernement afghan est incapable d'en prendre charge convenablement. Lequel des deux scénarios se produira?

M. Alexander : Les deux scénarios sont possibles. Dans une certaine mesure, je regrette l'ampleur qu'on a donnée à cette nouvelle et les impressions de « grand jeu » et de « ruée vers l'or » qui s'en sont dégagées. Ce n'est pas nouveau. Les Soviétiques ont exploré les caractéristiques géologiques en profondeur et les États-Unis et d'autres pays le font depuis ce temps.

En fait, les Chinois ont arraché à une entreprise canadienne le contrat d'exploitation d'un des 10 plus grands gisements de cuivre au monde au sud de Kaboul. Ce qu'il faut retenir, c'est que tous

Afghanistan have mining industries, and some have hydrocarbons. Afghanistan has not had mining industries because of 30 years of war and two centuries of having buffer status between British India and the Russian Empire.

Senator Banks: It is not a surprise that the minerals exist.

Mr. Alexander: Exactly; we should take solace from those reports because it proves that Afghanistan does not have to be an economic basket case. If there is stability with roads and rail, if there is more education and investment, if there is the rule of law on an increasing basis, then there will be wealth in that country sufficient to pay the bills and to make a more prosperous society sustainable.

[Translation]

Senator Pépin: In one of your papers, you say that international armed forces must resist the temptation to take control of areas where they really do not have the skills and abilities to do so.

What is the most useful contribution that the Canadian Armed Forces can make to the civilian component?

Mr. Alexander: That is an interesting question. I think that at the time I wrote these papers, I had in mind the whole issue involving the PRTs, the Provincial Reconstruction Teams, which have played an important and valuable role in Afghanistan. The Canadian PRT in Kandahar has made some outstanding contributions.

However, we cannot maintain the status quo forever because, eventually, the Afghan government will have to take over the roles that are currently being handled by the PRTs. The roles I am talking about are reconstruction and coordination of development, and the coordination of efforts to strengthen the institutional capacity of the police and other agencies.

We need to come up with a plan for transferring the PRTs' responsibilities to central authorities and to Afghans according to a timetable we will set with the Afghans. In Kandahar, this will take more time than in the northern regions of the country, where stability is already in sight.

Canadian forces have shown in Afghanistan that they do possess some skills and abilities needed in the civilian sector that even civilians sometimes lack. I was very impressed by their ability to provide policy advice to the Afghan government's ministers at a time when neither NATO, nor the United States, nor the development agencies of any countries were able to do so.

I am talking about the famous policy advice team put together by General Hillier that played a very important role for three years before being restructured in order to encourage a civilian presence. Our mission in Afghanistan will be successful if the State is functioning well.

les pays qui entourent l'Afghanistan ont des industries minières, et certains ont des hydrocarbures. L'Afghanistan n'a pas eu d'industries minières à cause de 30 années de guerre et des deux siècles au cours desquels il a servi de zone tampon entre l'Inde britannique et l'Empire russe.

Le sénateur Banks : L'existence des richesses minérales n'est pas surprenante.

M. Alexander : Exactement; cette nouvelle devrait nous rassurer, car elle prouve que l'Afghanistan n'a pas à être un cas désespéré sur le plan financier. Si le pays est stable, si on construit des routes et des chemins de fer, si le taux de scolarisation et les investissements augmentent, si la primauté du droit est de plus en plus respectée, alors le pays aura suffisamment de richesses pour payer la facture et favoriser le maintien d'une société prospère.

[Français]

Le sénateur Pépin : Dans un de vos textes, vous dites que les forces armées internationales doivent résister à la tentation de prendre en charge des secteurs dans lesquels ils n'ont pas vraiment les compétences requises.

Quelle serait la contribution la plus utile que les Forces armées canadiennes pourraient apporter au volet civil?

M. Alexander : C'est une question intéressante. Je crois qu'en rédigeant ces phrases, j'avais en tête toute la problématique autour des PRT, des équipes de reconstruction provinciales qui ont joué un rôle important et précieux et où celle du Canada à Kandahar a fait des contributions magnifiques.

Mais on ne peut pas maintenir le statu quo pour toujours parce qu'il faut éventuellement que le gouvernement de l'Afghanistan joue la plupart des rôles présentement joués par les PRT. Ces rôles sont la reconstruction, la coordination du développement, la coordination de l'effort à renforcer la capacité institutionnelle de la police et de d'autres agences.

Il nous faut un plan de transfert des responsabilités des PRT vers des instances centrales et vers les Afghans à l'aide d'un échéancier à définir avec les Afghans. À Kandahar, cela va prendre plus de temps que dans le nord du pays, où la stabilité est déjà en vue.

Mais les Forces canadiennes ont montré en Afghanistan qu'ils avaient des capacités dans des domaines civils, qui manquent parfois aux civils aussi. J'ai été très impressionné par leur capacité de fournir des conseils stratégiques aux ministres du gouvernement afghan à un moment où ni l'OTAN, ni les États-Unis, ni les agences de développement d'aucun pays n'étaient en mesure de le faire.

On parle ici de la fameuse équipe de conseil stratégique établie par le général Hillier, qui a joué un rôle très important pendant trois ans avant d'être restructurée pour favoriser la présence civile. On aura un succès en Afghanistan si l'État fonctionne bien.

I have mentioned several departments that are already functioning fairly well, but there are still about a dozen departments whose level of development is inferior to that of their more advanced counterparts. The Canadian Armed Forces are potential expertise providers that should be considered for this exercise. This issue should already be part not only of our Canadian debate, but also of the multinational debate taking place within NATO and the United Nations.

[English]

Senator Manning: Mr. Alexander, my question concerns the leadership of al Qaeda and the Taliban for the past couple of years. In recent months, some of the leadership in Kabul or wherever were disposed. When one is disposed, three more appear. In the past, we have seen the influence of the leadership on the population of Afghanistan and Pakistan. You indicate that some of the most powerful leadership is in Pakistan. What is your view on the present leadership of al Qaeda and the Taliban?

Mr. Alexander: They are more radical than their predecessors, younger, more inclined to use suicide attacks and other forms of asymmetric warfare, which we normally class as terrorism. The impact is not as much on victims as society as a whole.

I commend this paper to you as a recent analysis of how this group now appears. It has a flat structure. Commanders are sent into Afghanistan and told not necessarily to communicate with each other because it is too dangerous; they might be seen. Individual initiative is encouraged. If leaders cannot perform one operation, good ones will have a list of two or three other targets they can pursue, including civilian targets.

This analysis tallies with everything to which I was ever exposed inside Afghanistan. The councils are made up not only of the Taliban — sons of the Afghan soil who happen to have been thrown out of power in 2001. Three or four members on some of these councils come from — the Afghans say the ISI — an organized, disciplined, military structure that is part of, or associated with, the Pakistani state structure. Money, orders, capacity-building and training comes, for the most part, from Pakistan. The Taliban, as a result, have a love-hate relationship with the ISI.

They love it because they would not be able to hang on and continue their fight without them. They hate it because they are Afghans and they cannot stand being dependent. Even the recent memoirs of Mullah Zaeef — *My Life with the Taliban* — the former Taliban ambassador in Islamabad, confirm how tenuous the relationship is. I think the relationship needs to be broken.

The Taliban needs to be enticed away though for most members, this is probably impossible because their families all live in Pakistan. If they try to edge away, they are put under pressure. Alternatively, support needs to be stopped. The latter is probably the more likely possibility.

J'ai mentionné plusieurs ministères qui fonctionnent déjà assez bien, mais il y en a une douzaine qui sont à un niveau de développement inférieur aux autres. Les Forces armées canadiennes font partie des fournisseurs d'expertise potentiels pour cet exercice qu'il faut considérer. Cela devrait faire partie de notre débat canadien mais aussi du débat multinational, qui doit avoir lieu au sein de l'OTAN et des Nations Unies.

[Traduction]

Le sénateur Manning : Monsieur Alexander, ma question porte sur la direction d'Al-Qaïda et des talibans au cours des deux ou trois dernières années. Dans les derniers mois; une partie des chefs à Kaboul, ou peu importe l'endroit, ont été éliminés. Lorsqu'on élimine un chef, trois autres surgissent. Par le passé, nous avons constaté leur influence sur les populations afghane et pakistanaise. Vous dites que certains des chefs les plus puissants se trouvent au Pakistan. Que pensez-vous des chefs actuels d'Al-Qaïda et des talibans?

M. Alexander : Si on les compare à leurs prédécesseurs, ils sont plus radicaux, plus jeunes et plus portés sur les attentats-suicides et d'autres moyens utilisés dans les guerres asymétriques, ce que nous appelons normalement terrorisme. Les conséquences ne sont pas tant pour les victimes que pour l'ensemble de la société.

Je vous recommande la lecture de cette analyse récente sur la façon dont ce groupe se manifeste maintenant. Il a une structure horizontale. Les chefs sont envoyés en Afghanistan et on leur dit de ne pas communiquer entre eux nécessairement, car c'est trop dangereux; on pourrait les voir. On encourage l'initiative individuelle. Si des chefs ne peuvent pas exécuter une opération, les meilleurs auront une liste de deux ou trois autres cibles qu'ils peuvent atteindre, y compris des cibles civiles.

Cette analyse touche à tout ce à quoi j'ai été confronté en Afghanistan. Les conseils ne comptent pas seulement des talibans — des fils de l'Afghanistan qui ont été chassés du pouvoir en 2001. Trois ou quatre membres de certains de ces conseils viennent — les Afghans disent ISI — d'une structure militaire organisée et disciplinée qui fait partie de la structure de l'État pakistanais ou qui y est liée. L'argent, les ordres, le renforcement des capacités et la formation viennent en grande partie du Pakistan. Par conséquent, les talibans ont une relation amour-haine avec les services de renseignement pakistanais.

D'un côté, ils les aiment, car sans eux, ils ne pourraient pas continuer à lutter. D'un autre côté, ils les détestent, car ce sont des Afghans et ils ne supportent pas d'être dépendants. Même dans les récents mémoires du mollah Zaeef — *My Life with the Taliban* —, l'ancien ambassadeur taliban à Islamabad confirme à quel point la relation est fragile. Je pense que les liens doivent être brisés.

Il faut éloigner les talibans, même si, pour la plupart des membres, c'est probablement impossible parce que leurs familles vivent au Pakistan. S'ils tentent de s'éloigner, ils subissent de la pression. Une autre possibilité serait qu'on mette fin au soutien. Cette seconde possibilité est probablement la plus vraisemblable.

Senator Manning: Pakistan sometimes seems to be stepping up to the plate to address some of the issues and concerns. You talked about the leadership in Pakistan. However, it seems that if Pakistan steps up to the plate, violence increases. I realize that is all part of the course of the Taliban and al Qaeda. How do we address that situation?

You made an interesting comment earlier about the people versus the leadership of Afghanistan. How do we marry those two factions? To address the concerns of Pakistan, everyone has to be on the same wavelength.

Mr. Alexander: A little good faith will go a long way. The basic problem is this: Pakistan pursues a double policy on a large scale by going to international conferences and agreeing with the United States and others that reconciliation is good; supporting the Afghan army is good; et cetera. Pakistan has paid hundreds of millions of dollars for the reconstruction of Afghanistan.

At the same time, Pakistan covertly supports the insurgency. This is when things become complicated. Pakistan fights one part of the Taliban and supports another part. They are linked. It is hard to wall off these two policies from one another. That situation leads to all kinds of paradoxes, contradictions and confusion.

One policy that favours stability in both countries will go a long way. However, Pakistan will embrace the policy only if they are confident India is not the principal beneficiary — preferably not the beneficiary at all — and that their long-term relationship with Afghanistan can improve as a result.

The Chair: You spoke at the beginning about dramatic changes in gross domestic product and income. We heard about health, education, shifting political winds and the optimism of some military leaders. Do you think this change is possible?

Mr. Alexander: There is momentum in Afghan economic life in society. There is bustle in the cities and real momentum to what the international community is doing, which is unprecedented in the last ten years. Without that momentum, there is no hope, because the Taliban are a large, formidable presence in the country.

However, Afghans see what is possible if they remain loyal to the project started ten years ago. Where they feel most let down, from the government down to the village level, is on the bona fides of their neighbours, particularly Pakistan. If that relationship begins to improve, the buy-in of Afghans to the project will grow by leaps and bounds. The institutional developments we have begun to see in the past two years will accelerate.

Le sénateur Manning : Parfois, le Pakistan semble faire sa part pour régler des questions et des préoccupations. Vous avez parlé des dirigeants au Pakistan. Toutefois, il semble que si le Pakistan fait sa part, la violence augmente. Je comprends que cela est attribuable aux talibans et à Al-Qaïda. Comment réglons-nous cette situation?

Vous avez soulevé un point intéressant un peu plus tôt à propos des vues opposées de la population afghane et des chefs afghans. Comment rallier ces deux groupes? Pour remédier aux préoccupations du Pakistan, tout le monde doit être sur la même longueur d'onde.

M. Alexander : Un peu de bonne foi contribuerait grandement. Le problème de base est le suivant : le Pakistan mène essentiellement une double politique. Il participe à des conférences internationales et se range aux côtés des États-Unis et des autres pays pour dire que la réconciliation est une bonne chose, que soutenir l'armée afghane est une bonne chose, et cetera. Le Pakistan a versé des centaines de millions de dollars pour la reconstruction de l'Afghanistan.

En même temps, le Pakistan soutient secrètement l'insurrection. C'est là que les choses se compliquent. Le Pakistan lutte contre un groupe de talibans, mais en appuie un autre. Ces politiques sont liées. Il est difficile de les séparer l'une de l'autre. Cette situation mène à toutes sortes de paradoxes, de contradictions et de situations complexes.

Une politique qui favorise la stabilité dans les deux pays contribuera grandement à régler le problème. Cependant, le Pakistan ne sera en faveur d'une telle politique que s'il est sûr que l'Inde n'en sera pas la principale bénéficiaire —, préférablement, si elle n'est pas du tout bénéficiaire — et si sa relation à long terme avec l'Afghanistan s'en portera mieux.

La présidente : Au début, vous avez parlé des changements spectaculaires sur le produit intérieur brut et le revenu. Nous avons entendu parler de la santé, de l'éducation, des changements politiques et de l'optimisme de certains dirigeants militaires. Croyez-vous que ce changement est possible?

M. Alexander : Il y a un élan présent dans la vie économique de la société afghane. Les villes s'agitent et il y a un vent favorable à ce que la communauté internationale fait, ce qui est du jamais vu depuis les 10 dernières années. Sans cet élan, il n'y a pas d'espoir, car les talibans ont une présence imposante dans le pays.

Toutefois, les Afghans constatent ce qui est possible s'ils restent loyaux au projet qui a débuté il y a 10 ans. Là où ils se sentent le plus trahis, du gouvernement aux villageois, c'est dans le manque de bonne foi de leurs voisins, en particulier le Pakistan. Si cette relation s'améliore, l'appui des Afghans augmentera de façon fulgurante. Les développements institutionnels que nous avons commencé à voir dans les deux dernières années se feront plus rapidement.

The Chair: Thank you. Our time has come to an end too quickly. We appreciate your presence.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, June 21, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada. (topic: the state of the Canadian Forces).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen and senators, welcome to a meeting of the National Security and Defence Committee. It is Monday, June 21, and we are so pleased to have with us today the Honourable Peter MacKay, our Minister of National Defence. With the minister today we have Vice-Admiral Denis Rouleau, Vice Chief of the Defence Staff.

Welcome, and thank you for being here. We would like to give you the opportunity to make your opening statement, sir.

Hon. Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence: Thank you very much, madam chair. Honourable senators, committee members, I am pleased to be here with Vice-Admiral Rouleau. It is always a pleasure to come before your committee.

I want to begin by thanking you for the important work you do on behalf of the men and women in uniform. It is duly noted, and your personal enthusiasm and commitment for the subject matters is of great importance to the Canadian Forces and valued by the department.

Unfortunately, today I begin my remarks on a sad note. As senators would have heard, we lost a young man, Sergeant James MacNeil of Glace Bay, Nova Scotia, who was killed after an improvised explosive device detonated in the Panjwaii district in Afghanistan. I know that all senators will join me in mourning his loss and extending our condolences to his family and loved ones.

Today was also a day in which we witnessed an historic event here in Ottawa, and that was the change of command of the Chief of the Army. We saw the torch pass from Lieutenant-General Andrew Leslie to the incoming head of the army, Lieutenant-General Peter Devlin, in a very stirring ceremony at the Canadian War Museum here in Ottawa.

Let me begin by expressing my gratitude for your ongoing interest in the Department of National Defence. It has been my privilege to visit Canadian Forces at home and around the world, as have many of you, and I can tell you that the respect that Canadians have for the Canadian Forces today is well deserved. They are exemplary individuals doing first rate work — our finest citizens. Canadians are recognizing this openly in many ways by

La présidente : Merci. Le temps a passé trop vite. Nous avons été heureux de votre présence.

(La séance se poursuit à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 21 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, afin d'étudier, en vue d'en faire rapport, les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : l'état des Forces canadiennes).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à cette réunion du Comité de la sécurité nationale et de la défense. Nous sommes le lundi 21 juin. Nous accueillons l'honorable Peter MacKay, ministre de la Défense nationale, et le vice-amiral Denis Rouleau, vice-chef d'état-major de la Défense.

Merci d'être venus nous rencontrer. Nous allons vous donner l'occasion, monsieur le ministre, de nous présenter votre exposé.

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale : Merci beaucoup, madame la présidente. Honorables sénateurs, membres du comité, je suis heureux de me retrouver devant vous aujourd'hui en compagnie du vice-amiral Rouleau. C'est toujours un plaisir de vous rencontrer.

Je tiens à vous remercier pour l'important travail que vous accomplissez au nom des militaires. Nous en prenons bonne note. Votre enthousiasme et l'intérêt que vous portez au sujet à l'étude revêtent beaucoup d'importance pour le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes.

Malheureusement, aujourd'hui est un triste jour. Comme vous le savez, nous avons perdu un jeune homme, le sergent James MacNeil, originaire de Glace Bay, en Nouvelle-Écosse. Il a été tué lors de l'explosion d'un engin improvisé dans le district de Panjwaii, en Afghanistan. Je sais que tous les sénateurs se joignent à moi pour pleurer la mort de ce jeune soldat. Nous exprimons à sa famille et à ses proches nos plus sincères condoléances.

Par ailleurs, nous avons également été témoins, aujourd'hui, d'un événement historique à Ottawa : il s'agit du changement de commandement du chef de l'armée. Le lieutenant-général Andrew Leslie a cédé sa place au lieutenant-général Peter Devlin lors d'une cérémonie fort émouvante au Musée canadien de la guerre.

Cela dit, je vous suis reconnaissant de votre intérêt pour le ministère de la Défense nationale. J'ai eu le privilège de rendre visite aux membres des Forces canadiennes ici au pays et un peu partout dans le monde, comme bon nombre d'entre vous l'ont fait. Or, je peux vous dire que le respect que les Canadiens éprouvent pour les Forces canadiennes est bien mérité. Ce sont des personnes exemplaires qui accomplissent un travail de tout

demonstrating their affection, admiration and appreciation throughout the country.

Madam chair, as I think you and the committee are well aware, this has been a very busy time for the Canadian Forces. Our men and women in uniform are working very hard in places like Haiti, the Olympics, Afghanistan, 16 other operations ongoing, and now, as we speak, they are making the final preparations in support of the RCMP in providing the security for this week's G8 and G20 summits in Toronto and Muskoka. Our Canadian Forces members will take their experience, training and some of the lessons learned at the Vancouver 2010 Winter Olympics and put this into practice at the GTA and in the Muskokas.

Throughout all this activity, they have been carrying out their more routine domestic duties. At one point earlier this year, the Canadian Forces were carrying out four of six core missions outlined for them in the Canada First Defence Strategy. The way they concurrently perform this wide variety of missions is a source of pride amongst the Canadian Forces and an example to our allies.

[Translation]

This government recognizes the importance of ensuring the Canadian Forces have the tools they need to carry on this kind of work. That is why we unveiled the Canada First Defence Strategy two years ago, to ensure Canada has a first-class military capable of taking on the threats and challenges of the 21st century — a military that can deliver excellence at home, be a reliable partner in the defence of the continent and project leadership abroad.

But the Department of National Defence and the Canadian Forces are not just busy carrying out the core missions outlined by the Canada First Defence Strategy. They are implementing the strategy with balanced investments across the four capability pillars — personnel, readiness, infrastructure and equipment. And we are already seeing payoffs from these investments.

[English]

One of our key priorities has always been to focus on personnel and their families. I know that senators share that view. A renewed emphasis on recruitment has helped us meet our latest yearly recruiting goal, and we are now well on our way to our objective of having 70,000 regular force troops, as well as 30,000 reservists.

We have also taken steps to ensure that our troops and their families are cared for. For example, we have established integrated personnel support centres to ensure our ill and injured personnel have access to a high standard of care from coast to coast.

premier ordre. Les Canadiens le témoignent ouvertement de bien des façons, c'est-à-dire par leur affection, leur admiration et leur reconnaissance, et ce, partout au pays.

Madame la présidente, comme vous et les membres du comité le savez sans doute, les Forces canadiennes viennent de traverser une période occupée. Nos militaires ont travaillé fort en Haïti, aux Olympiques, en Afghanistan. Ils participent à 16 autres opérations et maintenant, au moment où je vous parle, ils s'adonnent aux derniers préparatifs pour aider la GRC à assurer les services de sécurité pendant les sommets du G8 et du G20 qui auront lieu à Toronto et à Muskoka. Les membres des Forces canadiennes vont mettre en pratique leur savoir, leur formation et certaines leçons tirées aux Jeux olympiques d'hiver de 2010 à Vancouver, dans les régions du Grand Toronto et de Muskoka.

Et cela tout en s'acquittant de leurs tâches régulières ici au Canada. En fait, à un moment donné, plus tôt dans l'année, les Forces canadiennes exécutaient quatre des six missions principales que leur confie la Stratégie de défense intitulée *Le Canada d'abord*. La façon dont les Forces canadiennes accomplissent simultanément cette vaste gamme de missions est une source de fierté pour elles et un exemple pour nos alliés.

[Français]

Le gouvernement sait et quel point il est important de fournir aux Forces canadiennes les outils dont elles ont besoin pour exécuter ce genre de travail. C'est pour cette raison que nous avons dévoilé la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, il y a deux ans, pour que le Canada dispose de forces armées de premier ordre aptes à contrer les menaces et à relever les défis du XXI^e siècle, à faire preuve d'excellence au pays, à constituer un partenaire fiable dans le cadre de la défense du continent et à exercer le leadership à l'étranger.

Cependant, le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes ne se contentent pas de mener des missions essentielles énoncées dans la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*; elles mettent également en œuvre la stratégie en effectuant des investissements équilibrés dans ses quatre piliers, soit le personnel, la disponibilité opérationnelle, les infrastructures et l'équipement. Et ces investissements portent déjà fruit.

[Traduction]

L'une de nos grandes priorités consiste à mettre l'accent sur notre personnel et leurs familles. Je sais que les sénateurs partagent ce point de vue. En axant de nouveau nos efforts sur le recrutement, nous sommes parvenus à atteindre notre dernier objectif annuel à cet égard. Nous sommes donc bien partis pour réaliser notre objectif global, qui consiste à compter 70 000 membres au sein de la Force régulière et 30 000 membres au sein de la réserve.

Nous avons aussi pris des mesures pour prendre soin de nos troupes et de leurs familles. Par exemple, nous avons mis sur pied des Centres intégrés de soutien du personnel pour faire en sorte que nos militaires malades ou blessés aient accès à des soins de haute qualité d'un océan à l'autre.

We have invested millions of dollars to address mental health issues within the forces. We have also recognized the important role military families play in the success of the Canadian Forces. We have established a covenant to let military families know just how much we value them and have taken steps to back up those words, like reinvigorating our military family resource centres and supporting the Military Family Services Program.

In addition to our focus on people, we have also been working on improving our infrastructure, which is of course where our forces and their families live, train and raise their families. In the past 12 months I have announced millions of dollars on new or renovated infrastructure, new maintenance facilities in Valcartier, road upgrades in Cold Lake, health service centres in Gagetown and Kingston, and many other centres around the country.

In total, we have pledged over \$2 billion in infrastructure spending since May of 2008, and we are beginning to see the revitalized bases now emerge across the country.

We are also making sure our forces are able to continue responding rapidly to catastrophes and operational changes. The Canadian Forces' ability to maintain a high state of readiness depends in large measure on effective training. We have made sure that the army, navy, air force and special forces have the opportunities they need to train in realistic environments. This training ensures that our troops are ready at a moment's notice for any eventuality.

[Translation]

But perhaps the most dramatic successes we have seen have been in the area of equipment; 2010 has been a particularly good year, a year of deliveries.

[English]

This has been a year of deliverables when it comes to equipment. The air force has accepted the last of the upgraded CF-18s, our fighter planes, on schedule and on budget, and the first of its new CC-130Js, six months ahead of the original schedule and, I note, under budget.

The army is upgrading its LAV IIIs and the procurement process is well under way for its family of land combat vehicles.

Meanwhile, the navy, in its 100th year, is proceeding with the Halifax class, Frigate Life Extension programme — or FELEX — a program that will rejuvenate one of our navy's core fleets.

Earlier this month, along with Minister Shea, Minister Ambrose and Minister Lebel, we announced the National Shipbuilding Procurement Strategy. This strategy will set the stage for building, in Canada, the ships needed for the federal

Et nous avons investi des millions de dollars pour faire face aux problèmes de santé mentale au sein des Forces canadiennes. Nous avons reconnu que les familles de militaires contribuent grandement à la réussite des Forces canadiennes. Nous avons fait une déclaration officielle pour indiquer aux familles de militaires à quel point nous les apprécions, et nous avons pris des mesures pour donner une suite concrète à nos paroles. Par exemple, nous avons revitalisé nos Centres de ressources pour les familles des militaires et nous avons appuyé le Programme de services aux familles des militaires.

En plus d'avoir mis l'accent sur les ressources humaines, nous nous sommes efforcés d'améliorer nos infrastructures, c'est-à-dire là où nos membres et leurs familles vivent, s'entraînent et élèvent leurs enfants. Au cours des 12 derniers mois, j'ai annoncé l'affectation de millions de dollars à la construction ou à la rénovation d'infrastructures : de nouvelles installations d'entretien à Valcartier, la modernisation de routes à Cold Lake, la création de centres de services de santé à Gagetown et à Kingston, et bien d'autres projets encore.

En tout, nous avons engagé plus de 2 milliards de dollars dans les infrastructures de la Défense depuis mai 2008, et nous commençons à voir des bases revitalisées partout au pays.

Nous faisons également en sorte que nos forces demeurent capables de réagir rapidement en cas de catastrophes et de changements opérationnels. La capacité des Forces canadiennes de conserver un niveau de préparation opérationnelle élevé dépend, en grande mesure, de l'efficacité de l'entraînement. Nous avons donc veillé à ce que l'Armée de terre, la Marine et la Force aérienne aient les occasions voulues de s'entraîner dans des environnements réalistes. Cet entraînement fait en sorte que nos troupes sont prêtes à parer à toute éventualité à court préavis.

[Français]

Cependant, nos réussites les plus remarquables concernent probablement l'équipement. L'année 2010 s'est, en effet, révélée très fructueuse. Il s'agit d'une année de livraisons.

[Traduction]

L'année 2010 s'est en effet révélée très fructueuse. Il s'agit d'une année de livraisons. La Force aérienne a déjà reçu le dernier de ses CF-18 modernisés, et ce, dans les délais prescrits et selon le budget alloué. Elle a aussi accepté le premier de ses nouveaux CC-130J, six mois avant la date prévue et aussi selon le budget alloué.

L'Armée de terre modernise ses VBL III et est en voie d'acquiescer sa famille de véhicules de combat terrestre.

Pendant ce temps, la Marine, qui fête ses 100 ans d'existence cette année, réalise son programme de prolongation de la durée de vie des frégates de la classe Halifax — un programme qui permettra de rajeunir l'une des principales flottes de la Marine.

Et plus tôt ce mois-ci, j'ai annoncé, de concert avec les ministres Shea, Ambrose et Lebel, la Stratégie nationale d'approvisionnement en matière de construction navale. Cette stratégie formera le point de départ de la construction au Canada

fleets, including the navy, while creating jobs and economic benefits at our shipyards, as well as small and medium enterprises across the country.

In conclusion, madam chair, everything we do as part of the Canada First Defence Strategy — which required tremendous input from both the current Chief of the Defence Staff and his predecessor, as well as Vice-Admiral Rouleau and many others in the department — is meant to give our men and women in uniform what they need to do the important tasks that we ask of them, and they have been doing that work admirably. However, we know there are challenges, one of which I mentioned at the beginning of my remarks, namely, the ongoing scourge of IEDs in Afghanistan, and predictably in the future on other deployments. We are seized with this issue collectively as a country, as we are with our allies, to face this threat and to give our men and women the most protective equipment we possibly can.

Next year, with our military engagement in Afghanistan drawing to a close, this will create new challenges in new areas. At the same time, we need to continue implementing the Canada First Defence Strategy while recognizing the broader fiscal context that the government is currently facing.

We have no illusions with regard to the complexity of these challenges, as I am sure none of you do. We are confident that we can overcome these challenges, and this government has worked hard to give the Canadian Forces the best support possible.

I would encourage this committee to continue the important work you have done in supporting the Canadian Forces, and to help us find solutions as we face the challenges that lie ahead. I thank you for your time and I look forward to your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Minister. We would add our voice to yours in saying to the family of Sergeant MacNeil that we are sorry for their loss and very proud of what they have done, because this is a family contribution.

If you had to assess where we are from nine years ago, do we have the right equipment in that theatre of operation to prevent, as best we can, against the IED?

Mr. MacKay: We do have the best equipment possible. When compared to some of our allies who we are there shoulder to shoulder with, particularly in Regional Command South I can say with certainty that the equipment there is saving lives. — I know some members of the committee have visited Regional Command South. The equipment is saving lives in terms of the protective armament on equipment such as the Leopard 2 tanks and some of the LAVs and the upgrades that occurred before those armoured vehicles were sent back into theatre, but also on the prevention side.

des navires dont les flottes du gouvernement fédéral ont besoin, notamment celles de la Marine, ce qui créera des emplois et générera des retombées économiques pour les chantiers navals ainsi que pour de petites et moyennes entreprises partout au pays.

Pour terminer, madame la présidente, tout ce que nous faisons dans le cadre de la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* — et qui a nécessité l'importante collaboration de l'actuel chef d'état-major de la Défense et de son prédécesseur, du vice-amiral Rouleau et de nombreux autres représentants du ministère — a pour objet de procurer à nos militaires ce dont ils ont besoin pour accomplir les tâches sérieuses que nous leur confions, et qu'ils remplissent magnifiquement. Cependant, nous savons bien sûr que des défis nous attendent. Mentionnons, notamment, la présence continue d'engins explosifs improvisés en Afghanistan et, d'une manière prévisible, dans les futurs théâtres de déploiement. Nous devons nous attaquer à cet enjeu collectivement, en tant que pays, comme nous le faisons avec nos alliés, contre cette menace et donner à nos militaires l'équipement le plus sécuritaire possible.

L'an prochain, notre engagement militaire en Afghanistan va prendre fin, ce qui engendrera plusieurs défis. Parallèlement, nous devons continuer de mettre en œuvre la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* tout en tenant compte du contexte budgétaire avec lequel le gouvernement doit composer aujourd'hui.

Nous ne nous faisons pas d'illusions quant à la complexité de ces défis, et vous non plus, j'en suis sûr. Mais nous avons bon espoir de pouvoir les relever. Notre gouvernement a travaillé avec ardeur pour donner aux Forces canadiennes le meilleur soutien possible.

J'invite le comité à continuer de nous appuyer dans ce travail important et à nous aider à trouver des solutions aux problèmes qui nous attendent. Je tiens à vous remercier de votre attention. Je répondrai volontiers à vos questions.

La présidente : Merci, monsieur le ministre. Nous ajoutons notre voix à la vôtre et transmettons nos condoléances à la famille du sergent MacNeil. Nous sommes très fiers de ce qu'ils ont accompli, parce qu'il s'agit ici d'une contribution familiale.

Si nous comparons la situation d'aujourd'hui à celle qui existait il y a neuf ans, à votre avis, avons-nous l'équipement dont nous avons besoin dans ce théâtre d'opérations pour lutter du mieux que nous pouvons contre les EEI, c'est-à-dire les engins explosifs improvisés?

M. MacKay : Nous avons le meilleur équipement possible. Comparativement à certaines des troupes alliées que nous côtoyons, surtout dans le commandement régional sud, je peux affirmer sans hésitation que le matériel que nous utilisons permet de sauver des vies. Je sais que certains membres du comité ont visité le commandement régional sud. L'équipement sauve des vies grâce à l'armement de protection dont il est doté. Je songe aux chars Léopard 2, à certains véhicules blindés légers, les VBL, et les améliorations dont ils ont fait l'objet avant d'être renvoyés dans le théâtre d'opérations.

The prevention side includes measures that were recommended by the independent panel, of which you were a member, including UAVs, which allow for the prevention in some cases of IEDs making their way into the road, threatening and taking the lives of Afghan citizens, allies and our own men and women. It also includes the equipment that we are seeing now deployed for detecting these IEDs in the roadway.

Despite the difficult experience with IEDs, I cannot say enough about the tremendous courage of the people in the IED disposal units. I would single out among them the navy divers, who are on what you would only describe as the very sharp end of the stick when it comes to detecting these IEDs.

The short answer to this question is that one can never do enough, but we have come a long way in providing protective and preventative equipment. We continue to work with our allies in that regard, as well as in information sharing. We are also enabling the Afghan National Security Forces, who are becoming increasingly adept in their own abilities and able to discern from local populations where these IEDs are and where they are coming from.

The Chair: We will explore that area, because I know there is much more cooperation now with the local Afghans on that issue.

[Translation]

Senator Dallaire: Mr. Minister, welcome to our committee. I want to start off with a comment.

Once again, the members of the Canadian Forces and their families have shown strength of character, courage and remarkable support for the country and the politicians who supported and kept up the crucial pace required to carry out the mission. That is largely due to the department's efforts in the areas of personnel and personnel support.

I will not go so far as to ask when we will see shovels in the ground for the Voltigeurs armoury project or what is happening with the Sierra Leone mission medal, which members have been waiting on for four years now — including my son. Nor will I ask why no one was sent to the Congo. I will be more strategic.

In 1987 your predecessor, Mr. Beatty, issued a white paper.

[English]

This outlined the capital program. The overall defence budget required a 3 per cent increase to the baseline annual above the annual expenditures. That would be the only way the capital program, in particular, and the personnel side, would be affordable. If they got that 3 per cent, the program would be implemented. Mr. Wilson destroyed that within two years when it turned out that they could not afford 3 per cent and it ended up by bumps. Every project had to go to the centre to get extra funding over the baseline to get these capital projects going.

Ajoutons à cela les mesures de prévention qui ont été recommandées, entre autres, par le groupe de travail indépendant, dont vous faisiez partie. Parmi celles-ci figurent les véhicules aériens sans pilote, les UAV, qui permettent, dans certains cas, de repérer les EEI qui menacent et tuent les citoyens afghans, les membres des forces alliées et nos propres militaires, et le matériel qui est maintenant déployé pour détecter les EEI sur les routes.

Malgré les difficultés que présentent ces engins, je n'ai que des éloges à faire au sujet du travail qu'accomplissent les unités de destruction des EEI. Et les plongeurs de la Marine, en particulier, sont à la fine pointe de l'action quand vient le temps de détecter les EEI.

Bref, on ne peut jamais en faire assez, mais nous avons fait beaucoup de progrès au chapitre de la protection et de la prévention. Nous continuons de travailler avec nos alliés à cet égard. Nous échangeons également des renseignements. Nous assurons en outre la formation des Forces de sécurité nationale afghanes, qui sont en train de devenir de plus en plus compétentes. Elles sont en mesure, avec l'aide de la population locale, de trouver des EEI et d'établir leur provenance.

La présidente : Nous allons explorer le sujet, car je sais qu'il y a maintenant de ce côté-là une plus grande collaboration de la part de la population locale afghane.

[Français]

Le sénateur Dallaire : Monsieur le ministre, je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Je débiterai avec un commentaire.

Encore une fois, les membres des Forces canadiennes et leurs familles ont démontré une force de caractère, un courage et un appui exemplaire envers le pays et les politiciens qui ont soutenu et maintenu le tempo essentiel dans le but d'accomplir la mission. Ceci est dû en grande partie aux efforts du ministère sur le plan personnel et du soutien au personnel.

Je n'irai pas jusqu'à vous demander à quel moment on lèvera la première pelletée de terre au manège des voltigeurs ou encore ce qu'il en est de la médaille de la mission de la Sierra Leone, qu'on attend depuis déjà quatre ans — dont mon fils — ni pourquoi on n'a envoyé personne au Congo. Toutefois, je serai plus stratégique.

En 1987, votre prédécesseur, M. Beatty, a dévoilé un livre blanc.

[Traduction]

Il prévoyait un programme d'immobilisations, et une hausse annuelle de 3 p. 100 du seuil de référence, du montant global alloué à la défense. C'était là la seule façon d'atteindre les objectifs en matière d'immobilisations, notamment, et aussi d'effectifs. Cette hausse de 3 p. 100 devait assurer la mise en œuvre du programme. Or, M. Wilson a tout annulé en deux ans, quand le gouvernement s'est rendu compte qu'il ne pouvait se permettre d'augmenter les dépenses de 3 p. 100. Chaque projet devait faire l'objet d'une demande pour obtenir des fonds additionnels et aller de l'avant.

Now we see your program and the baseline, but we also see in correspondence, particularly in the media, that many of these projects have funding that is earmarked; that is to say, it is not within the baseline capital program, but this funding would be earmarked and they would have to fight for the funding in order for it to be implemented. Is that factual or is that erroneous?

Mr. MacKay: Senator, let me begin by saying I would always defer to you on operational matters, with your extensive experience within the military. I say that very respectfully.

With respect to the Canada First Defence Strategy, as honourable senators know, this was a document that evolved over some time with considerable input within the department. It does include a 2 per cent escalator clause that guarantees that increase in the base funding line, as you have referred to.

The overall total money that is within that strategy, which is outlined in a 20-year, visionary document, is well in excess of \$490 billion. That does include, of course, money earmarked for procurement.

On the particular announcements that have been made, the land combat vehicles, which were in the range of \$5 billion and included the TAPV, tactical armoured patrol vehicle, the LAVs themselves, and other vehicles, including the Militarized Commercial Off-the-Shelf vehicles, or MilCOTS. The MilCOTS, as you are aware, are more like utility vehicles on the base. That money is there. It is not only earmarked, but it is in the bank. Those procurements have moved.

We have others in the pipeline. I do not want to make announcements here today, but we obviously have a number of ships that are part of the shipbuilding strategy. That money has been identified within the budget, so it is there. We will not have to seek increased funding for that particular envelope.

I suspect you may have questions on the next-generation fighter aircraft. That money, as well, has been identified within the existing budget lines for the department.

These procurement projects, as we have seen in the past, can be subject to cancellation by governments. They can be subject to escalating costs, as we saw with shipbuilding. We saw fluctuations in the dollar, so the cost of steel and labour factor into this. When you are procuring projects over a long period of time, as senators would know, while there is an attempt to accurately predict what the costs will be from the procurement design stage through to delivery, the costs sometimes change.

To the best of our ability, within the department, we have identified the funding line for the replacement of all those projects I have mentioned, and others, without going outside or having to request a new funding line.

Senator Dallaire: The capital program is always movable, and you will move cash from one project to another within that line. The program is affordable within that 2 per cent line. Whether it is the F-35s or whatever, we are working with an affordable capital program that is now identified within the budgetary

Vous nous exposez maintenant votre programme et les crédits que vous prévoyez y affecter. Or, selon certains documents et d'après, surtout, les médias, de nombreux projets sont l'objet d'un financement ciblé. Autrement dit, ce financement ne fait pas partie du budget de base du programme d'immobilisations. Le financement est ciblé et les auteurs des projets devront se livrer concurrence pour obtenir des fonds. Est-ce vrai ou faux?

M. MacKay : Sénateur, je m'en remets toujours à votre compétence en matière opérationnelle, étant donné votre longue expérience militaire, et je dis cela avec le plus grand des respects.

Concernant la Stratégie de défense *Le Canada d'abord*, ce document, comme vous le savez, a fait l'objet d'une longue préparation et de nombreuses consultations au sein du ministère. Il prévoit effectivement, comme vous l'avez mentionné, une augmentation de 2 p. 100 du montant de base alloué à la défense.

Le coût total global de la stratégie, une initiative visionnaire qui s'échelonne sur 20 ans, dépasse les 490 milliards de dollars. Cela comprend, bien entendu, les fonds affectés aux acquisitions.

Concernant les annonces précises qui ont été faites, les véhicules de combat terrestre, dont le coût s'élève à 5 milliards de dollars, englobent les VPB, c'est-à-dire les véhicules de patrouille blindés, les VBL, et les véhicules de modèle commercial standard militaire, ou les MilCOTS. Les MilCOTS, comme vous le savez, ressemblent davantage à des véhicules utilitaires. Les fonds sont là. Ils sont non seulement ciblés, mais sont déjà prévus. Nous allons de l'avant sur ce front.

D'autres achats vont être effectués. Je n'ai pas l'intention d'annoncer quoi que ce soit aujourd'hui, mais nous comptons acquérir un certain nombre de navires dans le cadre de la stratégie de construction navale. Les crédits figurent déjà dans le budget. Il ne sera pas nécessaire de demander des fonds supplémentaires pour cette enveloppe.

Je suppose que vous vous demandez ce qu'il en est des chasseurs de la prochaine génération. Les fonds sont déjà prévus dans le budget du ministère.

Ces projets d'acquisition, comme nous l'avons vu dans le passé, peuvent être annulés par les gouvernements, ou encore entraîner une escalade des coûts, comme cela a été le cas du côté de la construction navale. La valeur du dollar ayant fluctué, il faut tenir compte du coût de l'acier et de la main-d'œuvre. Quand nous effectuons des acquisitions à long terme, et les sénateurs en sont conscients, nous essayons d'établir avec précision les coûts, depuis l'étape de la conception jusqu'à celle de la livraison. Toutefois, ceux-ci changent parfois.

Le ministère s'est efforcé de déterminer le niveau de financement qui sera requis pour tous les projets que j'ai mentionnés, et d'autres aussi, sans avoir à demander de nouveaux fonds.

Le sénateur Dallaire : Le programme d'immobilisations n'est pas immuable. Les fonds à l'intérieur du programme peuvent être déplacés d'un projet à l'autre. Le programme est abordable dans la mesure où l'engagement d'augmenter les dépenses de 2 p. 100 est respecté. Qu'il s'agisse de F-35 ou d'autres appareils, nous

process and we do not have to seek extra funding above that to move the capital projects forward. If some have to shift, then you move money from one project to another. Often, that meets the requirement. You were confirming that.

Mr. MacKay: We have not had to do that senator. We have not moved money from one project to another. We identify the needs for a certain procurement line, a certain project. The money is then dedicated to that task. I can provide you with an itemized list. For example, in addition to some of the projects that we mentioned, the C-130 Hercules was a good news story in terms of the timing, because, as you know, some of this equipment is truly in need of urgent replacement. We saw that with Sea King helicopters. We are experiencing that with the Buffalo on the West Coast, and with the fixed-wing search and rescue aircraft. Some of these Hercules aircraft have tremendous numbers of hours on their airframe. We have upgraded the CF18s. That will take us well out into 2017, 2020 territory for their replacement. We have taken delivery of the C-17 heavy transport aircraft that we did not have before; Chinook helicopters, as well — both used helicopters now in theatre and we are booked with Boeing to get the F model, the new Chinook heavy-lift helicopters.

There is a tremendous urgency for certain pieces of equipment, particularly those that are being utilized in Afghanistan; and for others, simply because of the age and of the wear and tear on this equipment. We are moving to replace them systematically.

Senator Dallaire: It used to be called rust-out. Regarding the capital program, whether in Afghanistan or not, you will need it in any other type of operation because there is no more classic peacekeeping chapter 6.

What are the funding savings, both incrementally and within the department, once you pull out of Afghanistan? What savings will you have to move on to other programs both outside and within DND?

Mr. MacKay: You are right in suggesting that there will be other missions. In recent years, the Canadian Forces have continued to demonstrate their capability as a deployable force. The addition of the C-17s, the new Hercules fleet of air transport aircraft, the Chinooks, and some of the upgrades that we have made to the Griffin helicopters, will be of use for both domestic and, in some cases, deployed operations. We saw that in Haiti, senator, where, in a short turnaround time, because of the size of those transport aircraft, we were able to build an air bridge to Haiti and, in some cases, through some of the Caribbean countries. We were able to get there extremely fast and to have the maximum impact. It still comes back to the professionalism of the men and women flying those planes, delivering that aid, and having the impact on the ground. However, the equipment, as you know, must be reliable and must maximize the protective capacity when they are there, particularly in a combat operation. Their own personal protection kit has been upgraded in recent years as

avons un programme d'immobilisations raisonnable qui fait partie du budget. Nous n'avons pas à solliciter des fonds supplémentaires pour aller de l'avant avec les projets. Si des changements s'imposent, les fonds peuvent être réaffectés d'un projet à l'autre. Cette façon de faire permet souvent de répondre aux besoins. C'est ce que vous êtes en train de confirmer.

M. MacKay : Nous n'avons pas eu à le faire, sénateur. Nous n'avons pas eu à déplacer des fonds à l'intérieur du programme. Nous cernons les besoins qui existent pour un projet d'acquisition, et nous y affectons des crédits. Je peux vous fournir une liste complète d'exemples. Outre certains des projets qui ont été mentionnés, l'achat des Hercules C-130 a été annoncé au bon moment, certains des appareils devant être remplacés de toute urgence. Il en va de même pour les hélicoptères Sea King, les véhicules Buffalo sur la côte Ouest, et les aéronefs de recherche et de sauvetage à voilure fixe. Certains des appareils Hercules comptent un grand nombre d'heures de vol. Nous avons apporté des améliorations aux CF-18, de sorte qu'ils n'auront pas besoin d'être remplacés avant 2017, 2020. Nous avons pris livraison du nouvel avion de transport lourd C-17, des hélicoptères Chinook — les appareils usagés sont utilisés dans les théâtres d'opérations. Nous avons passé une commande auprès de Boeing pour obtenir le modèle F, le nouvel hélicoptère de transport lourd Chinook.

Nous avons besoin de certaines pièces d'équipement de toute urgence, surtout en Afghanistan. D'autres doivent être remplacées pour des raisons d'usure, et nous comptons le faire de manière systématique.

Le sénateur Dallaire : On avait l'habitude de les remplacer quand elles étaient rouillées. Concernant le programme d'immobilisations, que ce soit en Afghanistan ou ailleurs, vous aurez besoin de ce matériel pour d'autres types d'opérations, parce qu'il n'y a plus de missions de maintien de la paix dites classiques en vertu du chapitre 6.

À combien s'élèveront les économies supplémentaires réalisées par le gouvernement, et au sein du ministère, une fois le retrait de l'Afghanistan achevé? À combien s'élèveront les sommes qui pourront être investies dans d'autres programmes à l'intérieur et à l'extérieur du MDN?

M. MacKay : Vous avez raison de dire qu'il va y avoir d'autres opérations. Au cours des dernières années, les Forces canadiennes ont continué de faire montre de leur capacité de déploiement. L'ajout des C-17, la nouvelle flotte de transport aérien Hercules, les Chinook, les améliorations apportées aux hélicoptères Griffin permettront aux militaires de participer à des opérations d'envergure nationale et de déploiement. Par exemple, nous avons été en mesure, grâce à la taille des avions de transport, de construire en très peu de temps un pont aérien visant à desservir Haïti, dans certains cas, à partir de quelques pays des Caraïbes. Nous avons été en mesure de nous rendre sur place rapidement et de produire un impact maximal. Je reviens au professionnalisme des hommes et des femmes qui pilotent les avions, qui distribuent l'aide, qui travaillent sur le terrain. Or, l'équipement qu'ils utilisent, comme vous le savez, doit être fiable et offrir le maximum de protection à ceux, surtout, qui participent à des opérations de combat. L'équipement de protection individuel a

well. That package makes the Canadian Forces more flexible, more deployable, and more able to respond to both short- and longer-term crises when called upon and do a full spectrum from combat, to humanitarian, to training. That equipment puts them in a class that is unrivalled in most parts of the world.

Senator Lang: I would commend the Canadian Forces for what they have done in Afghanistan and what they have attained compared to where they were 10 years ago. As a Canadian — and I believe I speak for all Canadians, we are all proud of the Canadian Forces and what they have achieved, as well as the support that the Government of Canada has given them.

I want to look for an overview from you, Mr. Minister, in respect to Afghanistan, and the fact that the Americans have increased their troops but have stated that they will bring the number of troops down towards the end of 2011. The Dutch are also looking at withdrawing. There are a number of countries, not just ours, looking at either totally disengaging or disengaging in part. Can you give us an overview of how you see things in Afghanistan in 2011?

Mr. MacKay: I will try to be brief. As you know, we are seeing a tremendous surge from both the American forces and from other countries as well. In fairness, NATO — and I know Senator Nolin is a close follower of all things NATO.

Senator Nolin: I have a good question, by the way.

Mr. MacKay: Yes, I thought you might.

We have seen incremental increases from other countries as well, but predominantly American forces now coming into Regional Command South. As you have referred to it senator, I say with pride that the Canadian Forces have held the fort in arguably the most difficult, challenging part of Afghanistan. I am referring to that area of operations, the Pashtun dominated area that the Taliban consider their homeland. Canadians have been instrumental in protecting Kandahar City and neighbouring regions like the Panjwaii district, and others. For the size of our troop presence there and the size of that territory, they performed magnificently.

Now, to come to your question, 2011 is not an arbitrary date that was pulled out of the air. There have been two extensions in the Parliament of Canada that involved a vote amongst all parliamentarians. The current parameter of the length of the mission was determined by a vote in Parliament. In July of 2011, we will begin to draw down, as other countries have and as other countries will.

That is done and has always been done in anticipation that Afghan national security forces, army and police, will do the job that we do. Canada has also been at the forefront in terms of training — that is, with the Operational Mentoring Liaison Team for both police and army — in giving them the capability, the

été amélioré au cours des dernières années dans le but d'accroître la souplesse et la déployabilité des Forces canadiennes, de leur permettre de mieux répondre aux crises à court et à long terme et de remplir toute une gamme de tâches : mentionnons les opérations de combat, l'assistance humanitaire et la formation. Cet équipement les met dans une catégorie à part dans la plupart des régions du monde.

Le sénateur Lang : Je félicite les Forces canadiennes pour le travail qu'elles effectuent en Afghanistan et pour tout ce qu'elles ont accompli au cours des 10 dernières années. En tant que Canadien — et je pense parler au nom de tous les Canadiens —, je suis fier des Forces canadiennes et de leurs réalisations, et aussi du soutien que leur accorde le gouvernement du Canada.

Je voudrais un aperçu de la situation qui existe en Afghanistan, monsieur le ministre. Les États-Unis ont déployé un plus grand nombre de soldats là-bas, mais ils entendent réduire ce nombre d'ici la fin de 2011. Les Néerlandais envisagent également de se retirer de l'Afghanistan. Il y a plusieurs pays, pas seulement le Canada, qui cherchent à se désengager totalement ou en partie. Comment entrevoyez-vous l'Afghanistan en 2011?

M. McKay : Je vais essayer d'être bref. Comme vous le savez, nous assistons à une forte hausse du nombre de soldats provenant des États-Unis, entre autres. En toute justice, l'OTAN — je sais que le sénateur Nolin suit de près tout ce que fait l'OTAN.

Le sénateur Nolin : J'ai une question intéressante à vous poser à ce sujet.

M. McKay : Je m'y attendais.

Le nombre de soldats déployés par d'autres pays a également augmenté, mais ce sont surtout les troupes américaines qui sont déployées dans le commandement régional du sud. Je suis fier, comme vous l'avez aussi mentionné, sénateur, de la façon dont les Forces canadiennes ont tenu le fort dans ce qui est sans doute la région la plus difficile et périlleuse de l'Afghanistan. Je fais allusion à la zone d'opérations dominée par les Pachtounes que les talibans considèrent comme la leur. Les militaires canadiens ont aidé à protéger la ville de Kandahar et les régions avoisinantes, comme le district de Panjwaii, entre autres. Ils ont été formidables, compte tenu de la taille du contingent canadien et de l'étendue du territoire.

Pour revenir à votre question, 2011 n'est pas une date arbitraire qui a été choisie au hasard. La mission canadienne en Afghanistan a été prolongée à deux reprises par le Parlement du Canada. Tous les parlementaires ont participé au vote. La durée de la mission a été déterminée par un vote du Parlement. En juillet 2011, nous allons commencer à retirer nos troupes, comme certains pays l'ont fait et comme d'autres vont le faire.

Ce retrait repose depuis toujours sur le principe que les Forces de sécurité nationale afghanes, l'armée et la police, vont faire le travail que nous accomplissons. Le Canada a également participé de façon active à la formation — de concert avec l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel — des policiers et des soldats

expertise and the professionalism to provide their own security for their own sovereignty and protection of their borders. It is a monumental task.

I was at a NATO meeting quite recently; where I would share with you that the progress is remarkable in terms of the Afghan national security forces' capabilities and growing capabilities. Will that meet all of the problems and challenges by the year 2011? It will not happen. We will be a long way down the road, as we are a long way down the road from the chair's initial question, from where this mission began, and particularly in the southern region of Afghanistan where the firefights were most prominent and where citizens were most at risk.

Having said all that, Canada is keeping faith with the investments and, most notably, the sacrifices that have been made throughout this mission. We are obviously doing more than combat. We have made tremendous strides in other areas of humanitarian relief and development and reconstruction. One only needs to look at the roads, the bridges, and see the power on in some small villages. Senators, one needs to fly up the Arghandab River, where you see that huge project, the Dahla Dam, and the greenery growing around the waterways; or to think about the number of children immunized against polio or educated; and women's rights improving, to realize the strides that have been made. Education has been the hallmark of the future for Afghanistan and progress is being made on the governance side, which we are all very much focused and seized upon.

Yes, there are real, tangible improvements that we have contributed to, but there is still much more to do. Reports as recent as this weekend tell us that it is still a very volatile country.

The Chair: Mr. Minister, if you do not mind, can you explain whether we have had direct or indirect appeals from our allies to stay? We see some of it in media reports, but has it been any more direct than that?

Mr. MacKay: Yes, there have been direct requests, most notably from the government of Afghanistan. Clearly, we are there with all of NATO countries, but many others that are participating in this military mission, and then more still participating in the broader parameters of this mission, namely, the humanitarian and the development side.

Yes, they want Canada to stay, because we are very good at what we do, and we are admired. We are in a category unto ourselves, as far as the respect and admiration that is felt. We have no colonial or conquering past in that country. The Canadian flag, the Canadian brand and, most of all, the Canadian people, are in high demand in Afghanistan today.

Senator Banks: Admiral, I am very glad to see the curl on your sleeve. That is a nice addition and we are all very happy about that.

Mr. MacKay: I could not agree more.

afin de leur donner la capacité, les connaissances et les compétences voulues pour assurer leur sécurité, asseoir leur souveraineté et protéger leurs frontières. Il s'agit d'une tâche monumentale.

J'ai assisté récemment à une rencontre de l'OTAN où il a été question des progrès remarquables réalisés par les Forces de sécurité nationale afghanes au chapitre des capacités. Est-ce que cela va nous permettre d'aplanir tous les problèmes et les défis d'ici 2011? Non. Toutefois, nous aurons et avons parcouru un long chemin, et je reviens à la question initiale de la présidente, depuis le début de cette mission, surtout dans la région sud de l'Afghanistan où les attaques étaient plus fréquentes et où les citoyens étaient plus à risque.

Cela dit, le Canada garde espoir grâce aux investissements et, plus important encore, aux sacrifices qui ont été faits au cours de cette mission. Bien sûr, nous ne participons pas uniquement à des combats. Nous avons enregistré des progrès énormes dans d'autres secteurs : l'aide humanitaire, le développement, la reconstruction. Il suffit de jeter un coup d'œil aux routes, aux ponts, aux installations électriques aménagés dans certains villages, de survoler la rivière Arghandab pour voir l'immense barrage de Dahla qui est en train d'être construit et les cultures le long des voies navigables, ou encore de songer au nombre d'enfants immunisés contre la polio ou qui fréquentent l'école, à l'amélioration des droits des femmes. L'éducation demeure la pierre angulaire de l'avenir de l'Afghanistan. Nous observons également des changements au niveau de la gouvernance, chose que nous suivons tous de très près.

Oui, il y a des améliorations réelles et tangibles auxquelles nous avons contribué, mais il reste encore beaucoup à faire. Selon des rapports publiés au cours du dernier week-end, le pays reste très instable.

La présidente : Monsieur le ministre, pouvez-vous nous dire si les pays alliés ont demandé au Canada, de manière directe ou indirecte, de rester? C'est ce que rapportent certains médias. Est-ce que des demandes directes ont été faites?

M. MacKay : Oui, des demandes directes ont été faites, notamment par le gouvernement afghan. Nous sommes là, aux côtés de tous les États membres de l'OTAN et des nombreux autres pays qui participent au volet militaire de cette mission ou, sur le plan plus général, aux initiatives d'aide humanitaire et de développement.

Oui, on tient à que le Canada reste, parce que nous excellons dans notre travail et parce que nous sommes une source d'admiration. Nous faisons partie d'une catégorie à part en raison du respect et de l'inspiration que nous suscitons. Nous n'avons pas de passé colonial dans ce pays. Le drapeau canadien, la marque canadienne et, surtout, les Canadiens, sont très populaires en Afghanistan.

Le sénateur Banks : Amiral, je suis content de voir que vous portez la boucle d'officier. C'est un bel ajout. Nous nous en réjouissons tous.

M. MacKay : J'abonde dans le même sens.

Senator Banks: Mr. Minister, I cannot think of a more irrational way to arrive at a decision of when to leave a fight than a parliamentary debate, arriving at a parliamentary decision. That decision should be yours and the government's, and not Parliament's. It is completely irrational. One might as well say that the city council will have a debate and determine when the fire brigade will be brought home.

Senator Meighen: That is just one branch of Parliament.

Senator Banks: That is true. Mr. Minister, you and I were both members of a committee that looked at the question of security and intelligence. Whether the forces are involved in humanitarian, foreign, domestic or hard fights, the thing that is most essential to their doing the magnificent job they do so well is security intelligence.

Minister, you and I were part of a committee that examined that question and looked at the possibility of putting into place parliamentary review or oversight of the matter of security intelligence. We went to the capitals of all of the four-eyes, colleagues, and found that Canada is the only country that does not have some kind of legislative review and/or oversight. Some have too much, some have too little, but we are the only ones that do not have any security intelligence. I am wondering whether you are of the opinion and whether your government is entertaining the possibility of putting into place parliamentary review or oversight of the business of gathering, processing and making use of security intelligence matters.

Mr. MacKay: I recall fondly those days when we examined this important issue. Certainly, the gathering and use of intelligence remains an extremely important preoccupation of the Canadian Forces.

In the context of your question, in recent days we have seen a coming together of all parties, with the exception of one, to look at confidential documents, which I believe certainly, opens the way to perhaps a broader and a permanent committee that would be tasked to do what you have described. I say this in the aftermath of recommendations of the Air India inquiry, and certainly with the hard lessons learned in Afghanistan and in other parts of the world where intelligence gathering can be life altering. That intelligence gathering can allow us to react pre-emptively in some cases, to do the right thing for our citizens and those in other countries whom we protect.

There has been a tremendous amount of information gathered by the exercise with which you and I were a part available to Parliament and many models around the world, not just within the five-eye community, but also within other countries.

Much of the success in counterterrorism efforts from any government because of the nature of our democracy requires cooperation. It requires some modicum of understanding that those who are tasked with both the handling and dissemination of

Le sénateur Banks : Monsieur le ministre, je ne peux imaginer une façon plus irrationnelle qu'un débat parlementaire pour décider de la fin d'une mission. C'est à vous et au gouvernement de prendre une telle décision, pas au Parlement. C'est tout à fait irrationnel. Aussi bien dire que c'est le conseil municipal décide quand le corps de pompiers doit retourner dans la caserne.

Le sénateur Meighen : Il ne représente qu'un organe du Parlement.

Le sénateur Banks : C'est vrai. Monsieur le ministre, nous avons tous les deux siégé au sein du comité qui s'est penché sur la question de la sécurité du renseignement. Que les forces participent à des missions humanitaires, à des opérations au Canada ou à l'étranger, à des combats difficiles, ce qui va surtout les aider à accomplir de l'excellent travail, c'est le renseignement de sécurité.

Monsieur le ministre, nous avons tous les deux fait partie du comité qui a envisagé de mettre sur pied un mécanisme d'examen ou de surveillance parlementaire des activités de renseignement de sécurité. Nous nous sommes rendus dans les capitales des pays alliés dits traditionnels, et nous avons constaté que le Canada est le seul à ne pas avoir un tel mécanisme législatif. Certains pays ont trop de règles, d'autres, pas assez, mais nous sommes les seuls à ne pas avoir de cadre dans ce domaine. Je me demande si vous jugez une telle initiative utile et si le gouvernement songe à mettre en place un mécanisme d'examen ou de surveillance parlementaire sur la collecte, le traitement et l'utilisation de renseignements de sécurité.

M. MacKay : Je garde de bons souvenirs de cette période où nous nous sommes penchés sur cet important sujet. La collecte et l'utilisation de renseignements constitue, certes, une préoccupation majeure pour les Forces canadiennes.

Pour répondre à votre question, au cours des derniers jours, tous les partis, sauf un, se sont réunis pour examiner des documents confidentiels. Je crois sincèrement que cette démarche ouvre la voie à la mise sur pied d'un comité plus vaste et permanent qui serait chargé de remplir la tâche que vous avez mentionnée. Je m'appuie, pour dire cela, sur les recommandations de la commission d'enquête sur l'affaire Air India, et sur les leçons difficiles que nous avons apprises en Afghanistan et dans d'autres régions du monde où la collecte de renseignements peut avoir des effets néfastes sur la vie des personnes. Il est vrai que cela peut nous permettre de réagir de manière préventive dans certains cas, de faire ce qui doit être fait pour protéger nos citoyens et ceux d'autres pays.

Au cours de l'étude en question, nous avons recueilli énormément de données, que nous avons transmises au Parlement, sur les nombreux modèles qui existent à l'échelle internationale, et non seulement au sein des cinq pays dits traditionnels.

Le succès des efforts antiterroristes des gouvernements repose, en grande partie, sur la collaboration. Il faut comprendre que ceux qui assurent le traitement et la communication de renseignements confidentiels doivent agir avec grand soin et

confidential information do so with the utmost care and caution. As we have seen, this type of information, if misused or misplaced, dare I say, can have a devastating effect.

To that extent, I think you will see current and future governments looking at this issue further with a mind to determining how we provide that type of assistance to our security gathering branches. Present and future governments will seek to provide assistance and oversight that might help ensure that this information is properly handled. It must be properly handled to respect privacy laws but never stray from the fact that this information, in the case of an operation like Afghanistan, if in the wrong hands, can have devastating effects.

Senator Segal: Minister, I think we are going through a two- or three-year period that may be the most robust period of successful military procurement since World War II. I want to congratulate you and those who have been supportive of that undertaking. I know how important it is. I know how many person years are required from the operating services to design the specs, get them out and move them ahead. I think all Canadians are grateful for that measure of success.

I want to ask you a question about overall sufficiency. We heard on many occasions from the former Chief of Defence Staff that we did not quite have the combat capacity person for person that the Toronto police force had in its policing capacity. We heard that we would not be able to fill, in terms of combat-ready individuals, back then, Maple Leaf Gardens. We have also heard that our constraints as a country in terms of where and how we can deploy is understandably affected by the size of our force.

You spoke earlier about a 70,000 regular force and a 30,000 reserve force, and those are the best numbers we have seen in many years. The larger question is, is that sufficient for a country that has areas of influence, areas of international interest in many parts of the world as diverse as the South China Sea to the gulf to our own hemisphere? We have responsibilities in terms of aid to the civil power, which may or may not be occasioned by adjustment to climate change issues. We have disaster relief, humanitarian relief, plus the need to have a deployable combat capacity, air, sea and land. There has been some talk about setting a goal before our one hundred and fiftieth anniversary as a country of 150,000 troops, 100,000 regular and 50,000 reserves. I understand that is the kind of serious policy decision on which you cannot freelance at a committee, and I would not ask you to do that. However, I am interested in your perspective on whether, overall, our needs as a country can be met with the 70,000 and the 30,000, as you described earlier. Do you think we have to at least be open to a discussion about what capacity requirements may be necessitated by the nature of our country and the nature of our obligations, both alliance and otherwise, going forward.

prudence. Comme nous l'avons constaté, ces renseignements, s'ils sont utilisés à mauvais escient ou mal classés, peuvent avoir un effet dévastateur.

Dans ce contexte, les gouvernements actuel et à venir vont examiner cette question plus à fond dans le but de trouver un moyen d'encadrer les services chargés de recueillir les renseignements de sécurité. Ils vont tenter de fournir l'aide et le soutien dont ils ont besoin pour faire en sorte que les renseignements sont manipulés de manière adéquate. Ils doivent l'être si nous voulons respecter les lois relatives à la protection de la vie privée. Toutefois, il ne faut pas oublier que ces renseignements, dans le cas d'un pays comme l'Afghanistan, s'ils tombent entre de mauvaises mains, peuvent entraîner des conséquences néfastes.

Le sénateur Segal : Monsieur le ministre, je pense que nous allons connaître, pendant deux ou trois ans, la période la plus productive en termes d'acquisitions militaires depuis la Seconde Guerre mondiale. Je tiens à vous féliciter, vous et tous ceux qui ont appuyé cette démarche. Je sais qu'elle est importante et je sais que les services opérationnels ont consacré beaucoup d'années-personnes à la préparation des devis et au lancement des projets. Tous les Canadiens, j'en suis sûr, vous en sont reconnaissants.

Je voudrais vous poser une question au sujet de l'importance des effectifs. L'ancien chef d'état-major de la Défense a dit à maintes reprises que nous ne possédons pas la même capacité de combat, individuellement parlant, que la force de police de Toronto. Nous avons entendu dire que les militaires prêts au combat ne sont pas suffisamment nombreux pour remplir le Maple Leaf Gardens, que les contraintes de déploiement auxquelles nous sommes confrontés en tant que pays sont liées, ce qui est normal, à la taille de nos forces.

Plus tôt, vous avez parlé d'une Force régulière et d'une Force de réserve de respectivement 70 000 et de 30 000 militaires, les meilleurs chiffres depuis nombre d'années. Une question plus vaste serait de se demander si c'est suffisant pour un pays qui possède des zones d'influence, des zones d'intérêt international dans plusieurs parties du monde, depuis la mer de Chine méridionale à notre propre hémisphère, en passant par le Golfe. Nous avons la responsabilité d'aider le pouvoir civil, ce qui n'est pas nécessairement lié à une adaptation aux enjeux des changements climatiques. Nous nous occupons d'aide aux sinistrés, d'aide humanitaire, nous devons avoir une capacité déployable de combat aérien, maritime et terrestre. On a parlé d'un objectif de 150 000 militaires, c'est-à-dire 100 000 de la Force régulière et 50 000 de la Force de réserve, à atteindre avant le 150^e anniversaire d'existence de notre pays. Je comprends qu'il s'agit du type de décision stratégique grave sur laquelle on ne peut pas improviser devant un comité, et je ne vous demanderai pas de le faire. Cependant, je suis intéressé à connaître votre point de vue sur notre capacité, globalement, de répondre aux besoins du pays que vous avez décrits, avec des effectifs de 70 000 et de 30 000 militaires. Pensez-vous que nous devons au moins être disposés à discuter de la capacité que pourrait nécessiter la nature de notre pays et de nos obligations, notamment pour nos alliés?

Mr. MacKay: I thank you for your very insightful comments on this subject. I believe that the number we have arrived at of 100,000, the 70,000 regular forces and 30,000 reserve forces formula, came about after an examination of what are known as the four pillars of the Canadian Forces. Much of the growth that we are experiencing right now — I will come back directly to your question — is based very much on the support of infrastructure and the readiness and equipment needs of the forces. I suggest to you that they have to grow in conjunction with one another. To invest solely in one or any lesser number of those pillars can create unforeseen challenges. You grow the size of the force very much with a mind to equipping them and providing the necessary support of infrastructure for their housing, training and their capabilities. The backdrop of this is our readiness, our ability to deploy, as you said, our ability to participate in international missions, in humanitarian missions and the type of disaster relief we saw in Afghanistan, and we have seen in Jamaica and other parts of the world.

I want to say this has been not only an unprecedented period of growth in terms of our equipment procurement, but in terms of the involvement of the reservists. What an incredible contribution reservists make to the Canadian Forces today. There are times in which in the last 10 rotations of soldiers going into Afghanistan, we have had upwards of 20 per cent to 25 per cent of the participants coming from the reserve forces.

These are men and women who are school teachers, doctors, lawyers, your next door neighbour, your hockey coach, who train rigorously; and when they deploy into Afghanistan, they are like any other soldier. As one soldier remarked to me, there are no cap badges on helmets. When they are in a theatre of operations, the expectation, the readiness and their abilities are judged the same.

On that note, we will have within our ranks, upon the completion of the mission in Afghanistan, combat-experienced veterans, veterans as young as 19, 20 and 21 years of age coming back from a very rigorous theatre of operation. That bodes well for the leadership within the Canadian Forces.

We should never lose sight of the fact that these are veterans, veterans not unlike those we have seen in previous missions from our country's very origins. That brings with it a whole new, renewed set of obligations and responsibilities from our country and from our government.

As to the exact number in the future, I think this will always be an issue for discussion, an issue to be weighed against the requirements to protect, first and foremost, our own continent and our own country — what General Natynczyk calls “the home game.” Our ability to contribute internationally, of course, is also of great importance. That requires a great deal of measurement against being overextended — our equipment, our ability to get there, which has been enhanced by these new transport vessels and will be further enhanced by investments in the navy. This is all done in very close consultation with those most in the know,

M. MacKay : Je vous remercie pour vos observations très perspicaces sur le sujet. Je pense que le chiffre des effectifs auxquels nous sommes arrivés, c'est-à-dire 100 000, 70 000 militaires des Forces régulières et 30 000 de la réserve, découle d'un examen de ce que l'on appelle les quatre piliers des Forces canadiennes. Une grande partie de la croissance actuelle — je reviendrai directement à votre question — provient en très grande partie de l'appui donné à l'infrastructure, de la disponibilité opérationnelle des forces et de leurs besoins en équipement, dont la croissance, je dirais, doit se faire au même rythme. Si on investissait seulement dans un de ces piliers ou pas dans tous, on pourrait s'exposer à des difficultés imprévues. On augmente les effectifs avec l'intention bien arrêtée de les équiper et d'assurer l'appui nécessaire à l'infrastructure pour leurs logements, leur entraînement et leurs capacités. En toile de fond, on trouve notre propre disponibilité opérationnelle, notre capacité de déploiement, comme vous avez dit, notre capacité de participer à des missions internationales, à des missions humanitaires et au type d'aide aux sinistrés que nous avons vue en Afghanistan, en Jamaïque et ailleurs dans le monde.

Je tiens à souligner que la période en question n'a pas seulement été une période de croissance sans précédent en matière d'acquisition d'équipement, mais aussi en matière de participation des réservistes. Aujourd'hui, la contribution des réservistes aux Forces canadiennes est incroyable. À certaines des 10 dernières rotations de soldats envoyés en Afghanistan, 20 à 25 p. 100 des participants étaient des réservistes.

On parle ici de Monsieur et de Madame Tout-le-monde, enseignants, médecins, avocats, entraîneurs de hockey, voisins, qui suivent un entraînement rigoureux; déployés en Afghanistan, ils ne se distinguent pas des autres soldats. Un soldat me l'a fait remarquer, on ne voit pas d'insignes sur les casques. Sur un théâtre d'opérations, on juge de la même manière les attentes, la disponibilité opérationnelle et les capacités.

Ceci étant dit, nous compterons, dans nos rangs, à la fin de la mission en Afghanistan, des militaires qui auront connu le combat, des militaires expérimentés d'à peine 19, 20 et 21 ans, qui reviendront d'un théâtre d'opérations très difficile. C'est de bon augure pour le leadership à l'intérieur des Forces canadiennes.

Nous ne devrions jamais perdre de vue le fait que ce sont des vétérans, qui ne diffèrent pas de ceux qui sont revenus des missions depuis le tout début de notre pays. Cela entraîne, pour notre pays et pour notre gouvernement, un ensemble totalement nouveau d'obligations et de responsabilités.

Quant au nombre exact de militaires, dans le futur, je pense que ce sera toujours une question sujette à discussion, et que, pour y répondre, il faudra tenir compte de la nécessité de protéger d'abord et avant tout notre propre continent et notre propre pays — ce que le général Natynczyk appelle, en utilisant la terminologie sportive, notre domicile. Bien sûr, notre contribution internationale est également très importante. Elle exige beaucoup de précautions contre le risque d'en demander trop — à notre équipement, à notre capacité de se rendre sur le théâtre des opérations, laquelle a été améliorée grâce aux nouveaux bateaux de transport et profitera des

which is our leadership within the Canadian Forces across the army, navy, air force and our special forces.

The numbers of reservists is adjusted from time to time, based on the tempo. We have been in an extremely high tempo in the past two years. I hope that answers your question.

Senator Nolin: Minister, it is always a pleasure to have you here. I want to go back to the North Atlantic Alliance tier. One of the ongoing challenges of all the NATO member countries is the collective, and I should say comprehensive, financial support of the endeavours of the alliance. I know it is not a secret that you and your Defence colleagues met in Istanbul in January of this year. During that meeting, you were presented with the difficult reality of a financial deficit, driven mainly by the Afghan operation.

It was troubling enough for your colleague, Secretary Gates in the United States to ask for change to be adopted even before the new strategic concept next fall. Can you update us on the status of the causes of the deficit, both in operations and infrastructure? What can we hope for in the future? We will have to front the money to cover that deficit.

Mr. MacKay: We had a very frank discussion in Istanbul. Not only Secretary Gates, but I think all defence ministers and participants were somewhat taken aback at the size of the operational deficit of NATO.

Senator Nolin: If I may, Mr. Minister, I understand that the Secretary General was probably given military orders to come up with solutions.

Mr. MacKay: I think that is a fair description. Secretary General Rasmussen left that meeting and has attended subsequent meetings with a broad-brush stroke plan that includes making the necessary tough fiscal decisions.

If there was any message given and received by the Secretary General, it was that we have to change from a Cold War posture that involved both the investment and upkeep of a lot of infrastructure around Europe. His message was to look at emerging challenges — some of the aggressive and sometimes non-state actors who pose the greatest threat to international security. We have to examine some of these albeit politically challenging issues around things such as missile defence on the continent of Europe.

I am always very quick at NATO meetings, given the opportunity, to remind participant nations that it is North America — or south Canada, depending on how you want to phrase it. The participation of Canada as a founding nation of NATO is a point that we have to repeatedly stress. There are 100,000 Canadians buried on the continent of Europe as testament to our commitment to global security.

As I know most senators have, I have on occasion visited some of the Commonwealth grave cemeteries. It is a truly moving, remarkably Canadian experience when you see just how real that commitment has been.

investissements dans la Marine. À cette fin, on consulte toujours ceux qui en savent le plus, les chefs des Forces canadiennes partout dans l'armée, la Marine, les Forces aériennes et nos forces spéciales.

De temps à autre, on adapte le nombre de réservistes à la cadence des opérations. Ces deux dernières années, elle a été extrêmement élevée. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Nolin : Monsieur le ministre, c'est toujours un plaisir de vous recevoir. Je veux revenir à l'Alliance de l'Atlantique Nord. L'un des défis que tous les États membres de l'OTAN doivent continuellement relever est l'appui financier collectif et, devrais-je dire, exhaustif, aux entreprises de l'alliance. Ce n'est un secret pour personne que vos homologues et vous, vous vous êtes rencontrés à Istanbul, en janvier dernier. Pendant cette réunion, on vous a mis au courant de l'amère réalité d'un déficit financier, causé principalement par l'opération en Afghanistan.

Cette réalité était assez troublante pour que votre homologue, le secrétaire Gates, des États-Unis, réclame des changements même avant l'application du nouveau concept stratégique l'automne prochain. Pouvez-vous faire pour nous le point sur les causes de ce déficit, tant en ce qui concerne les opérations que l'infrastructure? Que pouvons-nous espérer pour l'avenir? Nous devons avancer l'argent pour éponger ce déficit.

M. MacKay : À Istanbul, nos discussions ont été très franches. Non seulement le secrétaire Gates, mais, je pense, tous les ministres de la défense et tous les participants ont été quelque peu déconcertés par la taille du déficit opérationnel de l'OTAN.

Le sénateur Nolin : Si je puis, monsieur le ministre, je suppose que le secrétaire général a probablement reçu des ordres militaires pour trouver des solutions.

M. MacKay : Je pense que votre description est juste. Le secrétaire général Rasmussen a quitté la réunion, puis il a assisté aux réunions ultérieures en étant muni d'un plan sommaire qui prévoit des décisions financières difficiles mais nécessaires.

Si le secrétaire général a reçu un message, c'était bien d'abandonner une position de guerre froide qui nécessite des investissements dans beaucoup d'infrastructures partout en Europe et leur entretien. Celui qu'il a livré était d'examiner les nouveaux défis — certains des acteurs agressifs, pas toujours des États, qui menacent le plus la sécurité internationale. Nous devons examiner certains de ces enjeux tels que la défense antimissile du continent européen, bien qu'ils soient politiquement difficiles.

Aux réunions de l'OTAN, je ne rate jamais une occasion de rappeler aux nations participantes que c'est l'Amérique du Nord — ou le Sud du Canada, à votre gré... Nous devons sans cesse souligner le fait que le Canada est un État fondateur de l'OTAN. Cent mille Canadiens qui reposent dans les cimetières d'Europe sont un témoignage de notre engagement à l'égard de la sécurité mondiale.

Comme la plupart des sénateurs l'ont fait, j'ai parfois moi-même visité certains des cimetières du Commonwealth. C'est une expérience vraiment émouvante, d'un caractère remarquablement canadien quand on constate toute la réalité de cet engagement.

I will share briefly with you a conversation I had with the Dutch general who was part of the regional command rotation in Afghanistan. The Minister of Veterans Affairs and I were in theatre visiting, and the general said I am very often asked — I come back to Senator Lang's point about Canada's contribution vis-à-vis others — as a Dutch general, why are young men and women from the Netherlands in Afghanistan today? He said I always answer the same way; why were Canadians in our country in 1944? There is a real continuity within NATO and within our allies, and recognition for what Canada does.

There is financial reform under way. With respect to the strategic concept you have mentioned, we have received input from learned individuals, like Madeleine Albright, with recommendations as to how we tighten up and bring about greater efficiency in determining in which missions NATO should be involved. For example, how to improve partnerships with the European Union, how to determine greater efficiencies within the organization itself in terms of the internal operations of headquarters, but also in sharing resources and decisions around AWACS and other deployable equipment. There is a tremendous recognition of the importance of reform at NATO, as well as the keeping open of the door.

One last point is that there are member nations now of NATO, like Croatia, who were recipient countries of NATO forces, now contributing in Afghanistan today. That gives us all hope. That is not to say that Afghanistan will be deploying anyone soon, but we are making the type of investments and recognize that the improvements do come about with tremendous effort and sacrifice.

Senator Meighen: I will forego the usual words of welcome, as you had them from other, more eloquent members of the committee, but I feel the same way, minister; thank you for being here today.

On humanitarian and development projects in Afghanistan, many of us have had the opportunity to be in Afghanistan on a number of occasions. I think we were struck by a couple of things, one of which was that not a heck of a lot of the aid was getting down to the ordinary Afghan. The aid that was getting down was the aid provided directly by our Armed Forces, who were able to spend some money that had been allocated to them to dig wells, repair schools, et cetera. However, there were some serious questions about the big, signature projects.

From what I can establish, I think they are going better now. The Dahla Dam is under way, as are other things of that nature. Can you confirm my understanding that, right now, aid and development workers in the field require military protection? Am I right in saying that?

Mr. MacKay: Yes, they certainly do.

Senator Meighen: Can you give me an estimate, post December 2011, whether that requirement will still be in full force and effect, or whether it will be substantially diminished?

Très rapidement, je vais vous relater une conversation que j'ai tenue avec le général néerlandais qui participait à la rotation du commandement régional en Afghanistan. Il nous a dit, au ministre des Anciens Combattants et à moi qui visitais les troupes canadiennes : « On me demande très souvent — je reviens à ce que disait le sénateur Lang au sujet de la contribution du Canada vis-à-vis d'autres pays — en ma qualité de général néerlandais, pourquoi y a-t-il aujourd'hui en Afghanistan de jeunes hommes et de jeunes femmes des Pays-Bas? » Il a ajouté ceci : « Je réponds toujours la même chose : pourquoi y avait-il des Canadiens dans notre pays en 1944? » Chez les membres de l'OTAN et chez nos alliés, la continuité est réelle, et on reconnaît vraiment les actions du Canada.

Une réforme financière est en cours. En ce qui a trait au concept stratégique dont vous avez parlé, nous avons reçu les recommandations de personnes éminentes, comme Madeleine Albright, pour renforcer l'efficacité et déterminer à quelles missions devrait participer l'OTAN. Il faut notamment déterminer comment améliorer les partenariats conclus avec l'Union européenne et renforcer l'efficacité des activités internes des états-majors de l'organisation, mais aussi comment partager les ressources et prendre en commun les décisions concernant l'équipement déployable, notamment l'AWACS. Nous reconnaissons sans détour l'importance qu'il y a à réformer l'OTAN et à garder les options ouvertes.

Dernièrement, il y a des États, qui ont accueilli les forces de l'OTAN, qui sont maintenant membres de cette organisation, comme la Croatie, et qui participent aux opérations en Afghanistan. Cela nous donne tous espoir. Je n'entends pas par là que l'Afghanistan va bientôt procéder à des déploiements, mais je veux dire que nous investissons et que nous reconnaissons qu'il faut consacrer des efforts et faire des sacrifices considérables pour faire des progrès.

Le sénateur Meighen : Je vais sauter les mots de bienvenue habituels, car d'autres députés plus éloquents vous les ont dits, mais je partage leurs sentiments, monsieur le ministre; merci d'être ici aujourd'hui.

Concernant l'aide humanitaire et les projets de développement en Afghanistan, nous sommes nombreux à avoir eu la chance d'aller dans ce pays à un certain nombre d'occasions. Nous avons été étonnés de deux ou trois choses, dont l'une était que l'Afghan moyen recevait peu d'aide. C'était les Forces canadiennes qui accordaient directement de l'aide en dépensant des fonds pour creuser des puits, réparer des écoles, et cetera. Nous avions toutefois de sérieuses questions à propos des projets de premier plan qui devaient être réalisés.

Selon ce que je comprends, les choses vont mieux maintenant. Le barrage de Dahla et d'autres installations de ce genre sont en construction. Êtes-vous d'accord pour dire qu'actuellement, les travailleurs de l'aide et les spécialistes du développement sur le terrain ont besoin de protection militaire?

M. MacKay : Ils en ont effectivement besoin.

Le sénateur Meighen : Pouvez-vous me dire si, après décembre 2011, l'aide accordée sera toujours aussi importante ou si elle sera réduite de manière substantielle?

Mr. MacKay: Given the current climate in Afghanistan, while we are all hopeful and somewhat optimistic, we hope that we will see the violence diminish as we come through this fighting season and into next, and we will see a greater ability to control a larger area of responsibility in the south that would allow for more reconstruction and development.

I would suggest that we will continue to require security around many of these projects. The Taliban has a very insidious habit of coming back and destroying schools, blowing up bridges and infrastructure and generally doing their best to intimidate people and wreak havoc amongst the local population.

One of the more successful initiatives I have seen and which I suspect you have as well are efforts made to hire local Afghans to perform the work. That accomplishes a number of things. If they are involved in building projects, they take particular pride in protecting their own community and their own infrastructure; they have invested in those accomplishments. It also pays them to do something other than picking up a rifle, involving themselves in the making of bombs or doing something that they are receiving pressures from forces within the Taliban to do.

Those efforts will require continued security. There are ongoing discussions as to how we might be able to maintain some of this work post 2011. You would know there are a number of countries doing developmental work only, without their own forces. There are arrangements and contingencies being explored.

Senator Meighen: They are doing them under the protection of military forces, are they not?

Mr. MacKay: Absolutely they are. However, it is a multinational effort. There are countries that will provide that type of protection for those countries not there in a military fashion.

Senator Meighen: When do you think you will hit 100,000 in the Canadian Forces?

Mr. MacKay: The time frame is 2028. At the rate we are growing, we could hit that number much sooner. We have a waiting list to get in the infantry. There are certain stressed trades within the navy, in particular, where we are actively recruiting. With the change of the posture coming out of Afghanistan, there will be greater emphasis to return some of the positions to regular force members that are currently filled by reservists.

Back to Senator Segal's point, the Canadian Forces have grown at an exponential rate in recent years, and there is tremendous interest in the country to be part of this storied organization. It will pay for your education. It will provide tremendous career opportunities and great challenges, both personal and professional. We will be well ahead of recruitment and retention numbers, given the current enlistment we have seen in the Canadian Forces.

Vice-Admiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, Vice Chief of the Defence Staff, National Defence: That is fair to say. We have 68,000 now in the regular force and that was our target for 2012.

M. MacKay : Dans le contexte actuel en Afghanistan, même si nous sommes tous quelque peu optimistes, nous espérons que la violence va diminuer durant la présente et la prochaine périodes de combat et que nous maîtriserons une plus grande partie du Sud pour qu'il y ait plus de reconstruction et de développement.

Je dirais que bien des projets nécessiteront toujours de mener des opérations de sécurité. Les talibans ont l'habitude très insidieuse de revenir sur leurs pas pour détruire les écoles et les infrastructures ainsi que faire sauter les ponts en s'efforçant d'intimider les gens et de semer le chaos dans la population locale.

Comme vous devez le savoir, l'embauche d'Afghans locaux pour effectuer du travail est l'une des initiatives les plus réussies. Elle permet de réaliser un certain nombre de choses. Si ces gens participent à des projets de construction, ils sont particulièrement fiers de protéger leur communauté et les infrastructures, car ils ont pris part aux réalisations. Cela leur permet en outre de faire autre chose que combattre avec un fusil, fabriquer des bombes ou s'engager dans d'autres activités en raison des pressions exercées par les talibans.

Ces efforts exigent une sécurité continue. Les discussions se poursuivent sur la façon de continuer une partie de ce travail après 2011. Vous êtes sans doute au courant qu'un certain nombre de pays effectuent seulement du travail de développement, sans que participent leurs forces militaires. Nous explorons différentes solutions.

Le sénateur Meighen : Le travail est accompli sous la protection de forces militaires, n'est-ce pas?

M. McKay : Bien sûr, mais ces efforts sont déployés par plusieurs pays. Divers États vont offrir cette protection aux pays qui ne participent pas à l'effort militaire.

Le sénateur Meighen : Quand y aura-t-il 100 000 militaires dans les Forces canadiennes?

M. McKay : L'échéance est 2028, mais au rythme auquel nous progressons, ce pourrait être bien plus tôt. Il y a une liste d'attente pour l'infanterie. Notamment dans la marine, nous recrutons activement pour certains groupes professionnels qui posent problème. Compte tenu de la fin de la mission en Afghanistan, nous allons nous efforcer de réaffecter à la Force régulière certains postes actuellement occupés par des réservistes.

Pour revenir à ce qu'a dit le sénateur Segal, les effectifs des Forces canadiennes ont augmenté à un rythme exponentiel ces dernières années. Il y a un intérêt considérable au pays pour faire partie de cette organisation légendaire, qui paie les études, offre des possibilités de carrière exceptionnelles et présente de grands défis sur les plans personnel et professionnel. Nous serons bien en avance concernant le recrutement et le maintien du personnel, compte tenu de ce qu'on voit présentement dans les Forces canadiennes.

Vice-amiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, vice-chef d'état-major de la Défense, Défense nationale : C'est juste, car nous avons déjà atteint notre objectif de 2012, qui était de compter sur 68 000 militaires dans la Force régulière.

[Translation]

Senator Pépin: I want to thank you for what you are doing for military families. I urge you to keep up the good work. Because Canadian Forces members are younger and younger, so too are their families.

I just want to mention, if I may, the fact that daycare services are in short supply on all the bases, but my question is about something else.

We realize how important it is to improve cooperation between Veterans Affairs and National Defence. Certain dysfunctions will complicate the transition from military to civilian life, and some members of the military are apprehensive about the very idea of becoming a veteran.

On June 17, you responded to a report by the House of Commons Standing Committee on National Defence. You said you wanted to find ways to better align Canadian Forces and Veterans Affairs Canada services so that personnel who are releasing from the military experience a smooth transition from Canadian Forces management to management under Veterans Affairs Canada.

What will help these two departments work well together to ensure that released soldiers experience a smoother transition? What initiatives have you taken or will you take to that end?

Mr. MacKay: Thank you very much for your interest and your work in this area, which is important to you. First of all, the departments have taken steps to work together on family matters.

[English]

The most practical thing we have seen in recent years is the bringing together of joint personnel support units, which, to use the vernacular, are one-stop shopping areas. The JPSUs have veteran services, military family services, pension issues, medical issues, mental health issues and even, in some cases, employment issues or opportunities outside the military such as linkages to the business community. That is all in one unit.

I think this would be a tremendous step forward. It is not to suggest there are not still challenges in coordination sometimes and the need to modernize certain programs. One of those which this committee has looked at involves the treatment of injured soldiers. I watched a great deal of the testimony and have spoken personally to men like Master Corporal Jody Mitic.

The current minister, the previous minister and I had several occasions to talk about how we could adjust certain programs. While it is very much in the purview of Veterans Affairs Canada, we have a vested interest and we give a great deal of input. The

[Français]

Le sénateur Pépin : J'aimerais vous remercier pour ce que vous faites pour les familles de nos militaires. Je vous encourage à poursuivre votre travail. En effet, comme les militaires sont de plus en plus jeunes, les familles elles aussi sont de plus en plus jeunes.

Je me permets également de glisser un mot au sujet des services de garde qui font l'objet d'une pénurie dans toutes les bases, bien que ma question concerne un autre sujet.

Nous réalisons qu'il est nécessaire d'améliorer la collaboration entre les Anciens Combattants et le ministère de la Défense nationale. Certains dysfonctionnements vont compliquer la transition de nos militaires vers la vie civile et certains militaires ont des appréhensions à l'idée même de devenir des anciens combattants.

Le 17 juin dernier, vous avez répondu à un rapport du Comité permanent de la défense nationale provenant de la Chambre des communes. Vous dites vouloir trouver des moyens afin d'harmoniser davantage les services des Forces canadiennes avec ceux des Anciens Combattants pour garantir aux militaires, qui sont libérés, une transition plus harmonieuse.

Comment faire pour que ces deux ministères travaillent harmonieusement afin de faciliter la vie des soldats libérés? Quelles sont les initiatives que vous avez prises ou que vous comptez prendre pour faciliter cela?

M. MacKay : Merci beaucoup de votre intérêt et de votre travail sur ce sujet qui vous tient à cœur. Tout d'abord, il y a un effort de rapprochement entre les deux ministères en ce qui concerne les familles.

[Traduction]

Ces dernières années, la chose la plus concrète qui a été réalisée, c'est la création d'unités interarmées de soutien au personnel qui satisfont à toutes sortes de besoins. Ces unités offrent des services aux anciens combattants et aux familles de militaires, des services concernant la pension et les problèmes médicaux, notamment les problèmes de santé mentale, et même pour certaines questions d'emploi ou les possibilités de carrière en dehors du domaine militaire en établissant entre autres des liens avec le milieu des affaires. Tout cela est fait par une seule unité.

Je pense qu'il s'agit de progrès extraordinaires. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas des problèmes de coordination occasionnels et qu'il n'est pas nécessaire de moderniser certains programmes. Le comité s'est justement penché sur le traitement réservé aux militaires ayant subi des blessures. J'ai écouté une grande partie des témoignages et j'ai parlé à des personnes comme le caporal-chef Jody Mitic.

Je me suis entretenu à plusieurs reprises avec le ministre actuel et son prédécesseur sur la façon dont nous pourrions adapter certains programmes. Même si ce sujet concerne surtout Anciens Combattants Canada, nous avons tout intérêt à participer aux

Vice-Admiral and other members of the Canadian Forces team regularly meet with counterparts in Veterans Affairs Canada to talk about how we adjust certain programs.

Issues on the base with respect to families, which I know are very near and dear to you, continue to be a focal point for the Canadian Forces. We also talk about how we treat people after they have left the Canadian Forces, and their families, as well. Some have felt excluded.

There are some programs in particular that I will mention quickly: The compensation for atomic veterans and the settlement with respect to those affected by Agent Orange in Gagetown. Those are just a few examples of compassionate programs for long-standing issues. Other items include child care, employment changes for spouses and issues related to employment. We have seen changes in the Employment Insurance Act, which I believe will be coming to the Senate very soon.

These are modernization steps. I wish I could say they are all happening as quickly as they should. They are moving and certainly both departments are very much seized with the urgency. We try to prioritize them in recognition of that urgency.

Senator Day: Mr. Minister, I would like you to expand on the reservist comments you made earlier. We all share your pride in recognizing the role that reservists have played. Up to 25 per cent of some of the deployed soldiers have been reservists.

We are concerned about the strategic review. Our concern is that the reserve units may be easy prey for saving funds when your choice is whether to keep a ship afloat or maintain a reserve unit.

We are hearing rumours that the reserve units have a freeze on recruiting and that they do not have the equipment that they should have to be trained properly. Could you comment on that?

After this Afghan mission is behind us, what do you see as the future for the reservists? Will they be just a backup to the regular force, or do they have a separate role to play?

Mr. MacKay: The reservists, as you know, throughout our country's history, have been a tremendous source, not just for call up but for preparation for future missions. They have been, in many instances, a source of regular force support. I am sure you are aware that we have now made changes to allow people to go from reserve to regular force and back, to re-muster in a much more efficient fashion that allows for speed of transfer, if you will.

The reality is that we have seen an unprecedented operational tempo in recent years, internationally and domestically as well. In the absence of the numbers of regular force that are needed to fill the various posts at home and abroad, we have drawn heavily

discussions. Des membres des Forces canadiennes et moi rencontrons régulièrement nos confrères d'Anciens Combattants Canada pour parler de la manière d'adapter des programmes.

Les Forces canadiennes continuent de s'intéresser particulièrement aux questions relatives aux familles dans la base, un sujet qui vous est cher. Nous discutons également de la façon dont sont traités les gens qui ont quitté les Forces canadiennes et leurs familles. Des gens se sont sentis exclus.

Je vais brièvement faire état de certains programmes. Il y a l'indemnisation pour les anciens combattants victimes de radiations atomiques et le règlement concernant ceux qui ont été affectés par l'agent Orange à Gagetown. Il ne s'agit que de deux exemples de programmes établis dans des circonstances exceptionnelles pour des questions longtemps demeurées en suspens. La garde des enfants, les changements d'emploi du conjoint et d'autres questions liées à l'emploi font entre autres partie des discussions. On envisage de modifier la Loi sur l'assurance-emploi, ce dont s'occuperont très bientôt les membres du Sénat, si je ne m'abuse.

La modernisation est progressive. J'aimerais dire que nous procédons à tous les changements le plus rapidement possible. Les choses bougent, et les deux ministères ont une conscience aiguë de l'urgence d'agir. Nous essayons de répondre en priorité aux besoins les plus pressants.

Le sénateur Day : Monsieur le ministre, je souhaiterais que vous donniez plus de détails sur la question des réservistes, dont vous avez parlé tout à l'heure. Nous sommes aussi fiers du rôle qu'ils ont joué. Certains déploiements comptaient d'ailleurs 25 p. 100 de réservistes.

Nous redoutons l'examen stratégique. Nous craignons que s'il faut choisir entre une unité de réserve et un navire, on pourra plus facilement sacrifier l'unité de réserve par souci d'économie.

Des rumeurs prétendent que le recrutement pour les unités de réserve est interrompu et que celles-ci ne disposent pas de l'équipement nécessaire pour s'entraîner adéquatement. Pourriez-vous nous dire ce qu'il en est?

Après la fin de la mission afghane, qu'advient-il des réservistes? Serviront-ils simplement de renforts pour la Force régulière? Ont-ils plutôt un rôle distinct à jouer?

M. MacKay : Comme vous le savez, les réservistes canadiens ont toujours été une ressource inestimable, car ils peuvent non seulement être mobilisés, mais aussi contribuer à la préparation de missions futures. À plusieurs occasions, ils ont servi de soutien à la Force régulière. Je suis certain que vous êtes au courant des changements apportés, qui permettent maintenant aux membres de la Force de réserve de passer à la Force régulière, et inversement. Nous avons en quelque sorte amélioré l'efficacité du processus de changement de spécialité pour accélérer les transferts.

Vous savez, nous avons connu un rythme opérationnel sans précédent ces dernières années, tant au niveau international que national. Étant donné les pénuries avec lesquelles la Force régulière doit composer, nous avons grandement fait appel aux

upon the reserves, particularly in Afghanistan, as we both mentioned. That will change again. The very nature of the reserve task, if you will, is to be able to adapt to that operational tempo, to be called into action when required, and then some of those positions will be forfeited to regular force when they come back. We recognize that is coming, and we are trying to adapt or transition to that reality without having too harsh an effect on the training regiments or on the supplemental income that comes from being a class A, B or C category within the reserves.

That is all being done in examination of the larger budget pressures that are simply the reality of running a department of this size. We do that in regular consultation with the leadership of the Canadian Forces, recognizing that the reservists themselves, in many cases, do much of the training I do not want to say on a volunteer basis, but there is such tremendous enthusiasm for what they do. In many instances, they are literally out of pocket because of the commitment they demonstrate to the training regiment, and to travel, in many cases, as they do. We try, to the best of our ability, to compensate them fairly in that regard and to recognize and, in fact, encourage that type of enthusiasm. We also encourage them, should they choose, to join the regular force, if that is in their career plans.

With the navy, because of the shortages that we are facing, I can assure you there will be no cuts to the navy reserves whatsoever, this year or next.

With the high tempo and the pressures that have been on the regular army force that has been buttressed by the reservists, there will be a change. There has to be. When we bring approximately 3,000 soldiers out of a theatre of operation, they will go back to many of the positions that they held on the bases. They will fill many of the roles that are currently held by reservists while they were deployed.

Senator Manning: I am delighted that you are here with us today and with the information that you are passing on. I will take this to another side of your portfolio, and that is the recent announcement on the National Shipbuilding Procurement Strategy. This is of great interest across the country, as I know you are fully aware. There has always been a concern in the past about the cycle of shipbuilding — the boom and the bust cycle we have heard about from witnesses. We are hoping this new strategy will at least give some type of level playing field over the next number of years, which leads to my question about a level playing field.

We have had a fair number of shipyards in the country not survive over the past number of years, as well as many companies that provide the equipment to the shipyards. Could you elaborate about what this strategy will mean to the country, and especially to shipyards and the employees who work in them? Some people

reservistes afin de pourvoir aux différents postes au Canada et à l'étranger, particulièrement en Afghanistan, comme nous l'avons tous les deux mentionné. Cela changera encore. Par définition, la réserve doit pouvoir s'adapter au rythme opérationnel et être mobilisée au besoin. Après la fin de la mission, certains des postes occupés par des réservistes seront de nouveau occupés par des membres de la Force régulière. Nous sommes conscients que ce moment approche et essayons de nous adapter, ou plutôt de nous assurer que la transition se déroule sans trop d'incidence sur les régiments d'instruction ou sur le revenu supplémentaire des réservistes de classe A, B ou C.

Les décisions que nous prenons tiennent compte des pressions budgétaires croissantes qui font simplement partie de la réalité de tout ministère d'envergure. Nous consultons régulièrement les dirigeants des Forces canadiennes. Nous sommes conscients des efforts des réservistes qui, dans bien des cas, poursuivent eux-mêmes une grande partie de leur entraînement — je n'irais pas jusqu'à dire bénévolement. Nous sommes très fiers de ce qu'ils accomplissent. Puisque le régiment d'instruction leur tient à cœur, ils vont même, dans bien des cas, jusqu'à déboursier de petits montants pour leurs déplacements. Nous faisons tout en notre pouvoir pour leur offrir une juste compensation à cet égard et pour souligner et même encourager ce genre d'engagement. Nous les encourageons aussi à se joindre à la Force régulière, si cela fait partie de leur plan de carrière.

Pour ce qui est de la marine, je peux vous assurer que la réserve ne fera pas l'objet de compressions budgétaires cette année ou l'année prochaine, étant donné les pénuries auxquelles nous sommes confrontés.

Étant donné que les réservistes ont prêté main-forte à la Force régulière de l'armée, qui doit composer avec un rythme opérationnel élevé et diverses pressions, les choses vont changer. Il faut qu'elles changent. Lorsque quelque 3 000 soldats seront retirés du théâtre d'opérations, ils reprendront une bonne partie des postes qu'ils occupaient sur les bases avant de partir en mission et qui sont actuellement assignés à des réservistes.

Le sénateur Manning : Je suis heureux que vous soyez avec nous aujourd'hui, et je vous suis reconnaissant de l'information que vous nous transmettez. J'aimerais aborder un autre aspect de votre portefeuille, soit la Stratégie nationale d'approvisionnement en matière de construction navale, annoncée récemment. Je sais que vous êtes pleinement conscient que cette annonce a suscité un grand intérêt partout au pays. Auparavant, le cycle de la construction navale a toujours été une source de préoccupations — le cycle d'expansion et de ralentissement dont certains témoins nous ont parlé. Nous espérons que cette nouvelle stratégie créera au moins des conditions un peu plus équitables pour les prochaines années. J'ai d'ailleurs une question à cet égard.

Au cours des dernières années, bon nombre de chantiers navals canadiens et leurs fournisseurs d'équipement ont dû mettre la clé dans la porte. Pourriez-vous nous expliquer ce que représente cette stratégie pour le Canada, en particulier pour les chantiers navals et leurs employés? Certains croient peut-être que la

may think that the larger shipyards may be able to take all the opportunity that is coming, and that is not necessarily the case from what I read.

Mr. MacKay: Thank you very much, senator. I will be brief, madam chair.

The national ship building strategy does identify two large shipyards for the purposes of builds that would be 1,000 tonne displacement or larger. We are talking about surface combatants, things like destroyers and frigates, Arctic operations vessels and icebreakers. Non-combatant ships that are larger will also be built in one of those two centres of excellence. There will be a competition to decide where those two centres of excellence will be located, and there are obviously a number of contenders.

However, to your point, there will also be a lot of work done on smaller vessels, somewhere in the range of 100 plus smaller vessels, medium and smaller vessels that are required by the Coast Guard, for example. Given the size of our coastline, those vessels will be very useful in that department and others. That work will not take place in the two larger shipyards or centres of excellence. It is strictly envisioned that it will not. That is good news for smaller shipyards around the country in places like Newfoundland and Labrador where they have a great deal of expertise.

You are right in suggesting there has been this continuous boom and bust cycle. The last time we were really into it in terms of building ships was back in the late 1980s, early 1990s when we produced the current fleet of frigates. One of the two shipyards that worked on those frigates is now closed; it no longer exists. They have moved operations from St. John to Halifax.

There will be \$35 billion invested in this national shipbuilding strategy. There will be upwards of 28 or 30 ships built, plus these smaller vessels of 100 or more. That work will happen in many of the smaller shipyards. I do not want to exclude for a moment Ontario or Quebec from this equation. Many of the on-board equipment and weapons systems are not necessarily made in shipyards. Tremendous technical investments will come with this national shipbuilding strategy, with huge work hours associated with the building of these vessels from steel workers, electricians and welders. This will be one of the largest single investments in what I deem to be an important industry since the building of the great railroad. This huge, national project will bring great economic advantages and great capability to the Canadian Navy. In what better year? Yes, symbolically it is important to have the executive curl, but what the navy wants are new ships.

The Chair: Thank you very much. I appreciate you staying beyond your time so that all senators would have a chance to question you. Mr. Minister, thank you for what you do. I, too,

stratégie permettra aux grands chantiers navals de saisir toutes les occasions qui se présenteront, mais, d'après ce que j'ai lu, ce n'est pas nécessairement le cas.

M. MacKay : Merci beaucoup, sénateur. Je serai bref, madame la présidente.

La stratégie nationale en matière de construction navale permettra de sélectionner deux chantiers navals de grande envergure, ou centres d'excellence, qui construiront des navires dont le déplacement est de 1 000 tonnes ou plus. Il s'agira de navires de combat de surface, comme des destroyers et des frégates, de navires conçus pour des opérations dans l'Arctique et de brise-glaces. L'un des deux centres d'excellence construira aussi des navires de grande taille autres que de combat. Un processus concurrentiel permettra de choisir les deux centres d'excellence; évidemment, les candidats sont nombreux.

Pour répondre à votre question, il y aura beaucoup de travail dans le domaine de la construction des petits navires dont le déplacement est d'environ de 100 tonnes ou plus, comme les navires de petite taille et de taille moyenne dont se sert la Garde côtière. En raison de l'étendue des côtes du Canada, ces navires seront très utiles pour cet organisme, de même que pour certains ministères. Ce ne seront pas les deux grands chantiers navals, ou centres d'excellence, qui les construiront, et nous serons stricts à cet égard. C'est une bonne nouvelle pour les petits chantiers navals canadiens, comme ceux de Terre-Neuve-et-Labrador, qui possèdent un grand savoir-faire.

Vous avez raison de parler du cycle continu d'expansion et de ralentissement. La dernière fois l'industrie de la construction navale a été florissante, c'était à la fin des années 1980 et au début des années 1990, lors de la construction de la flotte actuelle de frégates. Aujourd'hui, l'un des deux chantiers navals qui ont bâti ces frégates a fermé ses portes et n'existe plus. Ses activités ont été transférées de St. John à Halifax.

Trente-cinq milliards de dollars seront investis dans la stratégie nationale de construction navale. Jusqu'à 28 ou 30 navires seront construits, en plus des petits navires dont le déplacement est de 100 tonnes ou plus, qui seront bâtis dans plusieurs petits chantiers navals. Je ne veux surtout pas exclure l'Ontario ou le Québec. Une bonne partie de l'équipement de bord et des systèmes d'armement ne sont pas nécessairement fabriqués sur les chantiers navals. La stratégie nationale de construction navale entraînera des investissements techniques majeurs. La construction des navires exigera de nombreuses heures de travail de la part de métallurgistes, d'électriciens et de soudeurs. Depuis la construction du chemin de fer canadien, il s'agira de l'un des plus grands investissements dans une industrie qui, selon moi, est importante. Ce projet national de grande envergure procurera des avantages économiques considérables à la Marine canadienne et augmentera grandement sa capacité. Y a-t-il un meilleur moment pour le faire? Il est vrai que la boucle d'officier revêt une importance symbolique, mais ce que la marine veut, ce sont de nouveaux navires.

La présidente : Merci beaucoup. Je vous suis reconnaissante d'avoir respecté le temps de réponse prévu pour donner la chance à tous les sénateurs de vous poser leurs questions. Monsieur le

have had the benefit of travelling with you and knowing how much the troops respect and appreciate your work. Thank you for that, and thank you for being with us today.

Mr. MacKay: Thank you all, honourable senators, and thank you for the work you do. I highly commend the eighth report on Afghanistan to you in terms of the progress and the positive things we are seeing as a result of this whole-of-government approach.

The Chair: We have already read it.

We will take a short break for just a few moments and reconvene in camera.

(The committee continued in camera.)

ministre, je vous remercie pour votre travail. J'ai moi aussi eu la chance de voyager avec vous et je sais combien les troupes vous respectent et reconnaissent votre bon travail. Je vous en remercie. Merci d'être venu nous parler aujourd'hui.

M. MacKay : Merci à tous les honorables sénateurs pour leur travail. Je vous recommande fortement de prendre connaissance du huitième rapport sur l'Afghanistan, qui fait état des progrès et autres éléments positifs qui résultent de l'approche pangouvernementale.

La présidente : Nous l'avons déjà lu.

Nous allons faire une courte pause, puis nous poursuivrons à huis clos.

(La séance se poursuit à huis clos.)



WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Interim Report

Special Study on the National Security
and Defence Policies of Canada

The Honourable Pamela Wallin, Chair
The Honourable Roméo Dallaire, Deputy Chair

**Standing Senate Committee
on National Security and Defence**

June 2010

Ce document est disponible en français.



This report and the Committee proceedings are available online at:

www.senate-senat.ca

(Committee Business - Senate - 40th Parliament, 3rd Session)

Hard copies of this document are also available by
contacting the Senate Committees Directorate at
1-800-267-7362 or at defence@sen.parl.gc.ca

Cover Images by © Canadian Forces Combat Camera

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Interim Report

Special Study on the National Security and Defence Policies of Canada

The Honourable Pamela Wallin
Chair

The Honourable Roméo Dallaire
Deputy Chair

Standing Senate Committee on National Security and Defence

June 2010

TABLE OF CONTENTS

MEMBERSHIP.....	i
A WORD OF THANKS.....	iii
ORDER OF REFERENCE.....	v
INTRODUCTION.....	1
WHY WE ARE IN AFGHANISTAN.....	1
WHAT WE ARE DOING THERE.....	2
COUNTERINSURGENCY STRATEGY.....	3
OPERATIONAL MENTOR AND LIAISON TEAM.....	4
POLICE OPERATIONAL MENTOR AND LIAISON TEAM.....	6
THE BIGGER PICTURE IN AFGHANISTAN.....	8
THE REGIONAL PICTURE.....	13
WHERE FROM HERE?.....	14
CONCLUSION AND RECOMMENDATION.....	21
APPENDIX A.....	23
APPENDIX B.....	27

MEMBERSHIP

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON NATIONAL SECURITY AND DEFENCE 40TH PARLIAMENT, 3RD SESSION (March 3, 2010 - ...)

The Honourable Pamela Wallin
Chair

The Honourable Roméo Dallaire
Deputy Chair

and

The Honourable Senators:

Tommy Banks
*James S. Cowan (or Claudette Tardif)
Joseph A. Day
Daniel Lang
*Marjory LeBreton, P.C. (or Gérald J. Comeau)
Fabian Manning
Michael A. Meighen
Pierre Claude Nolin
Lucie Pépin

*Ex officio members

Other Senators who have participated from time to time on this study:

The Honourable Senators Cordy, Marshall, Martin, Mercer, Mitchell, Patterson, Segal and
Tkachuk

Committee Clerk:
Kevin Pittman

*Analysts from the Parliamentary Information and
Research Service of the Library of Parliament:*
Holly Porteous
Martin Auger

A WORD OF THANKS

I would like to offer a special thanks, on behalf of the committee, to Mark Fisher, my Senior Policy Advisor, for his tireless work crafting this concise and clear report from the many hours testimony and doing so in such a timely manner.

Pamela Wallin
Senator
Chair, National Security and Defence Committee

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, March 17, 2010:

The Honourable Senator Wallin moved, seconded by the Honourable Senator Raine:

That the Standing Senate Committee on National Security and Defence be authorized to examine and report on the national security and defence policies of Canada, including, but not limited to:

(a) the capability of National Defence to defend and protect the interests, people and territory of Canada both here and abroad; and its ability to prevent and respond to a national emergency or attack;

(b) the role of our Forces in Afghanistan and post 2011;

(c) the relationship with NATO, NORAD, the UN, other international bodies and our allies; the role and use of reservists; the effectiveness of humanitarian efforts such as Haiti; and the Canada First Defence Strategy;

(d) the working relationships among the various agencies involved in intelligence gathering, security, protection and defence, and how they collect, coordinate, analyze and disseminate information and whether these functions might be enhanced;

(e) the existing mechanisms to review the performance and activities of the various agencies involved in security, intelligence, defence and humanitarian assistance;

(f) the security of our borders and critical infrastructure and the impact on consumers, transport systems, border security and budgets;

That the papers and evidence received and taken and work accomplished by the committee on this subject since the beginning of the First session of the Thirty-seventh Parliament be referred to the committee; and

That the committee report to the Senate no later than June 16, 2011 and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 90 days after the tabling of the final report.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted on division.

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

INTRODUCTION

Canada's combat mission in Kandahar is slated to end in July 2011. Determined by a Parliamentary decision of 2008, Canadian Forces are to be withdrawn from that province by December 2011.¹

Our NATO allies, however, are stepping up calls for Canadian Forces to stay. Now, after some opposition members of the House said they were open to the idea, the House of Commons Special Committee on Canada's Mission in Afghanistan has officially reported that it is time for Parliament "to begin a serious discussion on the future of the Canadian mission."²

Given the importance of Canada's contribution to NATO's mission and to Afghanistan's future, and in light of the sacrifices Canadians have made, the Senate Standing Committee on National Security and Defence has been studying "the role of our Forces in Afghanistan and post-2011."³

The Committee has decided to present a short interim report, looking first at why Canadian Forces are in Afghanistan, what they have been doing there, what they have achieved; and then at factors that will shape the mission into the future, and at whether the Canadian Forces should continue to play a role in Afghanistan beyond 2011.

Canada's consistent and crucial involvement with Afghanistan will not end when Canadian Forces come home. Although post-2011 details are not yet entirely clear, Canada will still work on its six priorities for Afghanistan: helping provide security, basic services, humanitarian assistance, institution building, reconciliation with elements of the insurgency, and a more secure border with Pakistan.⁴ Non-military assistance is being provided by the Department of Foreign Affairs and International Trade (DFAIT), the Canadian International Development Agency (CIDA), the Royal Canadian Mounted Police (RCMP), and the Correctional Service of Canada (CSC).

WHY WE ARE IN AFGHANISTAN

Canada is in Afghanistan for one very clear reason: Canada's national security. We went to Afghanistan following the attack on the United States on September 11, 2001, when 2,976 people from 77 countries were killed, including 24 Canadians.⁵ The Al Qaeda hijackers responsible trained at camps in Taliban-controlled Afghanistan. NATO, of which the United States and Canada are founding members, took the unprecedented step of invoking Article 5 of the North Atlantic Treaty by which an attack on one member

¹ Proceedings of the House of Commons, 2nd Session, 39th Parliament, Hansard number 053, February 25, 2008.

<http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?Language=E&Mode=1&Parl=39&Ses=2&DocId=3296893#SOB-2328886>

² First Report of the Special Committee on the Canadian Mission in Afghanistan, June 17, 2010, <http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=4627845&Language=E&Mode=1&Parl=40&Ses=3>

³ "Backgrounder: Canada's Six Priorities in Afghanistan", Canada's Engagement in Afghanistan", May 7, 2009, http://www.afghanistan.gc.ca/canada-afghanistan/news-nouvelles/2009/2009_05_07b.aspx

⁴ "Backgrounder: Canada's Six Priorities in Afghanistan", Canada's Engagement in Afghanistan", May 7, 2009, http://www.afghanistan.gc.ca/canada-afghanistan/news-nouvelles/2009/2009_05_07b.aspx

⁵ This number excludes the 19 hijackers.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

country is considered to be an attack on all, and which requires that all assist by taking such actions as collectively deemed necessary.⁶

As the Committee was told by Brigadier-General (Retired) Don Macnamara of the Canadian International Council, "We must understand that the Afghanistan situation was declared to be an Article 5 situation for NATO. Canada had an obligation, and that obligation still exists. It has not been withdrawn."⁷

The United States did not initially call on the NATO alliance in Afghanistan. later, an International Security Assistance Force (ISAF) was established under the aegis of the United Nations, with the United States, Canada, and other partners as part of Operation Enduring Freedom. NATO, however, took over ISAF in 2003, and Afghanistan has been a NATO responsibility since then – a UN-sanctioned, NATO-led operation.

In the initial fray against the Taliban after 9-11, Canada hit the ground in February 2002, with an 850-strong battalion of Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) in Kandahar province, part of U.S.-led Operation Enduring Freedom. After these troops returned home, other Canadian units served in Kabul, protecting the nascent electoral and democratic process. In 2005, Canadian Forces began redeploying again to Kandahar, a process completed in 2006 – where they have since been holding the line against the Taliban.⁸

Canada, it should be remembered, is but part of a very large international effort in Afghanistan. Forty-six nations are involved, not all of them members of NATO. Troop contributions range from 93,000 and rising from the U.S.⁹ and 9,500 from the United Kingdom; down to 40 from Mongolia and 3 from Austria. Canada's contribution at present is 2,830.¹⁰ Numbers aside, not all play equal roles. Some nations' forces operate under different and often more restrictive rules of engagement. And Canadian Forces are concentrated in one of the two or three most dangerous provinces, Kandahar, birthplace of the Taliban.

WHAT WE ARE DOING THERE

While Canada's (and NATO's) mission in Afghanistan has evolved over time, the overarching goal is to prevent that country from ever again serving as a safe haven for terrorists, and to leave in place a functioning state, capable of governing and defending itself.

⁶ "The North Atlantic Treaty", http://www.nato.int/cps/en/natolive/official_texts_17120.htm

⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 3, April 26, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁸ "Independent Panel on Canada's Future in Afghanistan", January 2008, p.11.

⁹ Peter Blake and Mark Landler, "Setbacks Cloud US Plans to Get Out of Afghanistan," The New York Times, June 14, 2010. <http://www.nytimes.com/2010/06/15/world/asia/15military.html?hp>

¹⁰ "Troop Numbers and Contributions", NATO-ISAF website, June 7, 2010, , <http://www.isaf.nato.int/troop-numbers-and-contributions/index.php>

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

To this end, the allied countries in Afghanistan are working to bring Afghans to the point where they can secure and govern their fragile, developing democracy, to stand on their own feet. The Canadian Forces' part in this includes:

- providing security for the Provincial Reconstruction Team (PRT) in Kandahar province, so it can provide development and humanitarian aid;
- training and mentoring soldiers of the Afghan National Army (ANA) and the Afghan National Police (ANP) by way of an Operational Mentor and Liaison Team (OMLT);
- conducting combat operations with Afghan and other forces in Kandahar province.

COUNTERINSURGENCY STRATEGY

Heavily armed insurgent forces continue to hamper efforts to help Afghanistan secure its own future, using violence and intimidation against the people. To create a safer, more stable climate for development work and institution building, Canadian Forces took the lead in adapting longstanding counterinsurgency (COIN) methods to local circumstances. Brigadier-General Jonathan Vance, now commanding Canada's Joint Task Force Afghanistan for a second time, told the Committee that: "... counter-insurgency is about re-establishing the social, political and economic fabric of communities such that they grow resistant to the coercive effects of the insurgency."¹¹

Brig.-Gen. Vance elaborated:

In that environment you need troop density, be it military or police - a combination of international and indigenous - to allow for sufficient presence for the international and national actors involved in development activities to gain confidence and that re-establishment of the economic fabric. They will not leave the safety of their compounds or even engage in rehabilitative practices unless they have some confidence.¹²

Canadian Forces were largely alone in Kandahar until recently. Now thousands of Americans are flooding into the province, part of the on-going 'surge' ordered by U.S. President Obama, joining just under 3,000 Canadians and 12,000 Afghan soldiers.¹³ Many who are or have been in Afghanistan have told the committee that the situation has turned around, and that despite pessimistic reports, the Afghan government is being more cooperative. Chief of the Defence Staff General Walt Natynczyk indicated that the COIN strategy in Kandahar is now proving successful.

At this point a year ago, it was five towns and now it is 30 towns, so that the troops are dispersed into the villages, providing security where the

¹¹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

¹² Ibid.

¹³ Ben Farmer, "NATO to launch surge against Taliban in Kandahar", The Telegraph, March 30, 2010, <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/afghanistan/7538510/Nato-to-launch-surge-against-Taliban-in-Kandahar.html>

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Afghans live, partnering with Afghan units such that when the Taliban come back, their efforts to intimidate locals are thwarted by the fact that the NATO forces, Canadian, U.S. and others, are right there.¹⁴

Colonel Gregory D. Burt, now Director of Future Security Analysis for the Department of National Defence, described to the Committee the security pay-off in having a localized, ongoing presence, including security forces living in the villages.

The people are showing us where the IEDs are located. We find more than 80 per cent of them before they go off. It is a very high number. Living amongst the people creates the necessary sense of security.¹⁵

OPERATIONAL MENTOR AND LIAISON TEAM

An independent, self-sufficient Afghanistan will stand or fall on its ability to provide for its own security. That is why Canadian Forces are deeply involved in training and mentoring the Afghan National Army (ANA), and to a lesser extent the Afghan National Police (ANP). They are doing it by way of an Operational Mentor and Liaison Team (OMLT) – pronounced ‘omelette’ – of about 200 Canadian troops who work with the Afghan Army, and a smaller number of Canadians in a Police Operational Mentor and Liaison Team (POMLT – pronounced ‘pomlette’) who work with the Afghan Police.

Canada's OMLT has been mentoring the 1st Brigade of the ANA's 205th Corps, made up of 5 battalions or kandaks (each numbering about 600) – a total of about 3,000 Afghans. The OMLTs are also the liaison between the ANA and ISAF in Kandahar province, Canada's Joint Task Force Afghanistan.

In practice the OMLT is broken into smaller units, also called OMLTs, that are assigned to different locations for different purposes. NATO'S ISAF website states that there are 143 of these OMLTs throughout Afghanistan with 12 more expected in the months ahead, and “approximately 12 more” needed to field the entire ANA of 134,000 troops by October 2010.¹⁶ Canada has six of these OMLTs, and one Police Operational Mentor and Liaison Team (POMLT) whose combat arms specialists and military police train and mentor the ANA.¹⁷

It should be stressed that although the terms are used interchangeably by some, there is a distinction between training and mentoring. As described to the Committee by Col. Burt, training happens “behind the wire” in the comparative safety of guarded compounds, while mentoring means taking Afghan forces into the field “outside the wire” to gain

¹⁴ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

¹⁵ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

¹⁶ Fact Sheet: NATO's Operational and Mentor Liaison Teams (OMLTs) June 2010, NATO-ISAF website, <http://www.isaf.nato.int/images/stories/File/factsheets-june/June%202010-Fact%20Sheet%20OMLT.pdf>

¹⁷ “Operational Mentor and Liaison Teams”, Canadian Expeditionary Force Command website, April 27, 2010, <http://www.cefc.com.forces.gc.ca/pa-ap/ops/fs-fr/omlt-eng.asp>

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

experience, including combat experience.¹⁸ OMLTs and POMLTs both go "outside the wire".

The philosophy of the OMLT and POMLT was explained to the Committee by Canadian Major-General Mike Ward, Director General of Police Development and Training with the NATO Training Mission in Afghanistan,

The cliché is 'for, with and by.' Initially, you may do it for the Afghans to demonstrate how it might be done ... However, the next time around you would be doing it with them, side by side and, lastly, in the final cycle, they would be doing it and you would be assisting and advising.¹⁹

Col. Burt, who commanded Canada's OMLT in 2009, compared the job of OMLT members to "a hockey coach who tries to stay on the bench, but sometimes he has to get on the ice." But he added,

Do not forget that the [Canadian] guy on the ground must not take over. If there is shooting happening, my officer – non-commissioned officers, or soldiers in some cases – will have to, through an interpreter, tell the [ANA] guy in charge that he may want to move his machine gun to another area while he [the Canadian] is under fire himself, but not take over. That was a difficult role for our guys.²⁰

Col. Burt is proud of the Canadian OMLT's success with the ANA's 1-205 Brigade. "I had an American Embedded Training Team (ETT) come in with an extra kandak. We showed him how Canadians do it. I made sure he learned the same as we did. That is Canada's 1-205 Brigade [of the ANA], and we are proud of that."²¹ (Col. Burt was asked by the Committee whether a Canadian training force could function in Kandahar after the withdrawal of the larger Canadian force. He compared the OMLT to a remora, a type of fish which feeds on scraps leftover by a larger fish such as a shark – in this case the larger Canadian presence. He replied, "Without the big Canadian machine, we are almost on our own." He said that the Americans could provide the required artillery support, communications, helicopter transport, and medical care needed, but not without joint training and its attendant costs. And "I would want my Canadian medics with me from what I saw."²²

Asked if the ANA would be ready to take control in February 2011. Col. Burt replied, "No, they will not." Would they be ready in five years with the current number of

¹⁸ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

¹⁹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁰ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²¹ Ibid.

²² Ibid.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Canadian troops devoted to the OMLT? Col. Burt replied, "That is a very good question. I cannot answer it ... That is something you cannot predict."²³

Nevertheless, Brig.-Gen. Vance told the Committee that, "International engagement with the Afghan National Army will be seen by historians as a great success." As for Canada's engagement with the ANA's 1-205 Brigade,

... we had a brigade with one effective battalion go to one that is now largely meeting the highest capability milestones put before it. Two battalions [of five] are at Capability Milestone 1, and others are on the verge of that.²⁴

POLICE OPERATIONAL MENTOR AND LIAISON TEAM

The story is less hopeful with the Afghan National Police. When asked what state the ANP were in when ISAF began to train them, Maj.-Gen. Ward replied,

I will not try to go back to Genghis Khan. We may not be far advanced from that model. The recent history of Afghanistan has been so fractured that there have been many different models of policing and no consistent model until the development of a more recent approach that we started in 2002 and we are still working on now.²⁵

As the Committee was told by Brig-Gen. Vance, "It is so much easier to produce an infantry soldier than it is to produce a town [or] village constable..."

... the undertaking was much more of an onerous task than had originally been conceived. The institution was badly damaged in every respect, including the moral plane, which is so critical for police. In many parts of the country it is the mujahedeen wearing the uniform. It has the vestiges of the old warlord structure embedded in it.²⁶

What we would regard as corruption (but which has been part of Afghan life for centuries) is endemic in Afghanistan, and in the ANP. Perhaps more distressing, Maj.-Gen. Ward says, "researchers and people who have interviewed police in the field tell us that asking a simple question to a police officer like, 'Do you understand your mission?'

²³ Ibid.

²⁴ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

²⁵ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁶ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Results in a failure to supply a correct answer. Most officers are unaware of his or her job description."²⁷

There is also a high attrition rate – “alarmingly high” according to Maj.-Gen. Ward, who particularly cites the élite Afghan National Civil Order Police: “... highly qualified and literate, really the high-water mark of what is capable in terms of police development, but used at a rate of about 95 per cent commitment on a full-time basis.”²⁸

Many of these policemen have had to say they are proud to serve their country but need a break and some predictability in life. Their families need them at home at certain points in time. They have voted with alarmingly high attrition rate - 75 per cent to 80 per cent in the Civil Order Police.²⁹

There is another form of attrition: death on the job. According to Maj.-Gen. Ward, in 2009, 700 policemen were killed in the course of their operations, two and a half times more than in the ANA and about five times more than among coalition forces...

Furthermore, the original practice with the police was to hire-deploy-train. Police officers were being deployed before they were trained. Now the practice is hire-train-deploy. This has resulted in a greater than four-fold increase in national police training in the past year, according to ISAF Commander, General Stanley McChrystal, who noted that a year ago few received any training.³⁰

Despite their problems, Maj.-Gen. Ward praises the ANP.

We have had some spectacular, complex attacks in Kabul in recent months, all of which were successfully dealt with by the Afghan National Police, exhibiting extraordinary bravery, putting their lives on the line, including in one case a police brigadier-general who fought a suicide bomber to a standstill. We are now seeing police intercepting suicide bombers on a daily basis and disrupting them.³¹

He also believes that with recruitment now higher owing to improved pay, it will be possible for NATO to meet its target of 134,000 ANP by October 2011, up from the current 96,000, provided attrition is reduced.³²

²⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defec/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁸ Ibid.

²⁹ Ibid.

³⁰ John D. Banusiewicz, “Gen. McChrystal Assesses Past Year, Looks Ahead”, American Forces Press Service, June 10, 2010, <http://www.isaf.nato.int/article/news/gen.-mcchrystal-assesses-past-year-looks-ahead.html>

³¹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defec/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

³² Ibid.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

According to Maj.-Gen. Ward, there are some 30 training centres for police around Afghanistan, offering training “behind the wire” in a comparatively safe haven. But he points out that, “There are very few international civilian police [trainers] that work outside the wire.”

There are missions and there are needs for many more international civilian police trainers from NATO countries everywhere you look. We need that professionalism and role modelling to take place, both in the institutional part of the Afghan National Police, but also out on the field. We can do the best job we know how inside the school house, but if we do not actually provide that policeman with someone who is a role model to help him walk through the community to meet with the locals -

Senator Meighen: It sounds like a POMLT, Police Operational Mentor and Liaison Team.

Maj.-Gen. Ward: Actually, that is exactly the right model. Our POMLTs have done extremely well in Kandahar. We want to see more of them.³³

THE BIGGER PICTURE IN AFGHANISTAN

Christopher Alexander, Canada's former ambassador to Afghanistan, is upbeat about Afghanistan's future.

There is a momentum in economic life in society. There is bustle in the cities and real momentum to what the international community is doing, which is unprecedented in the last ten years.³⁴

That said, and although key national institutions like the Ministry of Defence have advanced considerably, the consensus among witnesses is that much work remains. Most emphasized the importance of institutional capacity-building to the success of ISAF's mission.

Brigadier-General (Retired) Serge Labbé, Deputy to the NATO Senior Civilian Representative, and the second head of the now-defunct Strategic Advisory Team, conceived of by General Rick Hillier to advise Afghan government ministries, told the Committee by satellite link that, for most of Afghanistan's civil service, professionalism is still a distant prospect:

[t]he biggest problem in this country is lack of human capacity. We have, for instance, in Kabul and throughout the country, 320,000 civil servants that cannot provide a civil service.

³³ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

³⁴ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 14, 2010 (not yet published).

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

It is fundamental to the ability of this government to be able to take up the responsibilities it has at all levels here in Kabul. However, particularly at the sub-national level, at the provincial and district levels, there is almost no capacity whatsoever.

This is what we are finding in Marja, for instance, where we are having to bring in talent and having to train people in an emergency mode with a view to inserting them into Marja at the district centre so they can take on the responsibilities, but that is not ideal.³⁵

Reinforcing this point, Brig.-Gen. Vance told the committee that Canada's efforts to rebuild Afghanistan's National Security Forces will have been for naught if the state is incapable of using these instruments appropriately and effectively:

There must be linkages between the government in Afghanistan and its security forces. Every ministry of the Afghan government lacks the capacity, not the will or desire to do better. The white collar capacity to turn ideas into action in Afghanistan has either been killed off or is in the Diaspora. There are good ministers who want to do better, but the levers and linkages with their forces are still badly damaged. One of the important aspects of international engagement is to help them to re-establish the reins.³⁶

According to Maj.-Gen. Ward, the judiciary is a troubling "weak link" among national institutions. He said, "The rule of law is not well supported. Positions are not well paid. Therefore, opportunities for corruption of a judge or prosecutor are extremely high. Threats to judges and prosecutors are also extremely high. It is almost a no-win situation currently."³⁷

To date, ISAF has focused on building governance capacity in the security sector – the Ministry of Defence, the Ministry of the Interior and the National Directorate of Security (NDS, the domestic intelligence agency). By contrast, progress in other ministries has been largely contingent on the personalities and inherent leadership capabilities of individual ministers. In this connection, Colonel (Retired) Mike Capstick, spoke of his close work with the Minister of Mines, and Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé highlighted the strengths of the Ministry of Rural Rehabilitation and Development. However, while describing the Ministry of Rural Rehabilitation and Development as well-led and

³⁵ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³⁶ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 10, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

“probably the best ministry in the government,” he said lack of know-how means the 600-strong organization is essentially run by about 50 foreign and Afghan contractors.³⁸

Many witnesses expressed regret that the strategy used to reconstitute Afghanistan's National Security Forces is absent from efforts to reform other sectors of that country's civil service. For example, noting the “huge” investment to ensure the Ministry of Defence, the Ministry of the Interior and the National Director of Security can undertake operations and function within government, Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé lamented the lack of an “equal civilian, joined up, coherent approach to doing the same thing in the non-security ministries.” He called for Canada to take the lead on Afghan governance, using one of its centres of excellence – such as the Canada School of Public Service – as a vehicle to partner with the Afghan Civil Service Commission and the Afghan Civil Service Institute to provide training and professional development.³⁹

According to Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé, lack of public outreach capacity is also hurting the Afghan government's cause. To reinforce the sense of progress in Afghans' minds, he advocated helping the Afghan national government develop a strategic communications capacity. Describing the Afghan Government Media and Information Centre as “a lasting legacy [of Canada's Strategic Advisory Team],” he said, “It would great if we could bring in a few Canadian strategic communications experts to facilitate their activities, to build capacity and to run courses for talented young Afghans who could be deployed to ministries as spokespersons.”⁴⁰

Emphasizing the entrepreneurial spirit of Afghan citizens and the “building boom in the construction site that is Kabul,” Col. (Ret'd.) Capstick told the committee that he has seen many hopeful signs of an emerging local economy. To illustrate how far Afghanistan has come, Col. (Ret'd.) Capstick, who is Afghanistan Country Director for Peace Dividend Trust, held up his Blackberry device, saying, “In 2005, there were two cell phone companies, with hardly any penetration of the market. I have in my hand here a BlackBerry from Roshan, a Kabul-based company, so I can get my emails standing on a road in London.” He went on to note other trappings of modernity, such as the bar code readers now found in some Kabul supermarkets.⁴¹

Col. (Ret'd.) Capstick sees untapped potential in the international community's interaction with Afghanistan. “Part of the problem here is that the international community is inside their physical security bubbles,” he explained. “... The international businesses cannot get out, and the Afghan businesses cannot get in.” He said that once his organization parlays the needs of international agencies to Afghan businesses, the response to meet that demand is immediate.⁴²

³⁸ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁴² Ibid.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Still, he and other witnesses described significant challenges to economic development. For example, noting that security is an ever-present concern for Afghan business owners, Col. (Ret'd.) Capstick said Afghanistan's weak legal and regulatory framework is also a major preoccupation.

[O]ne of the biggest complaints we hear from Afghan businesses on a daily basis is the structure within government for business – the laws, regulations and the way they are applied. A lot of work needs to be done in this area. The economy has always been dependent on aid, or it was before the Soviet invasion. It was characterized by state-owned industries and large, cumbersome bureaucracies, especially during the Soviet period. It is moving into a private-sector-oriented economy, so the laws are a mess. The laws and regulations are poorly drafted and unevenly applied. Often the laws are more honoured in the breach than they are in the application.⁴³

In his testimony, he mentioned that his organization undertakes a great deal of work with both the Canadian and British provincial reconstruction teams. Concerned that Canada's pull-out of its troops would compromise the delivery of aid and economic assistance, Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, former deputy commander of NORAD, urged Canada to retain enough military personnel to maintain and run the Kandahar Provincial Reconstruction Team. He felt that this could be accomplished with a low enough level of personnel to achieve overall cost savings.⁴⁴ Regardless of whether it pulls out all or only some of its troops in 2011, Col. (Ret'd.) Capstick expressed the hope that Canada would remain committed to providing economic development assistance. He said Canada's sharing of expertise in natural resource regulation and marketing boards would help Afghan businesses move to an international footing.

If all of Canada's military forces leave Afghanistan, then Canada's non-military presence (DFAIT, CIDA, NGOs, etc.) will have to rely entirely on private contractors or the military of other nations for security and protection. There are developmental and educational undertakings in Afghanistan that cannot currently be carried out unless with military protection.

Afghanistan has been Canada's number one recipient of net official development assistance (which includes disbursements through multilateral agencies and debt relief) since Fiscal Year 2002-2003.⁴⁵ According to its most recent *Statistical Report on International Assistance*, CIDA will have spent a total of about \$1.7 billion in Afghanistan through 31 March 2011.⁴⁶ Nonetheless, Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé said there is no doubt that more can and must be done. Canada's contribution to rural development in Afghanistan has been "not particularly hands on," he said, primarily taking the form of

⁴³ Ibid.

⁴⁴ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 3, April 26, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defence/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁴⁵ See CIDA, *Statistical Reports on International Assistance*, <http://cida71.acdi-cida.gc.ca/acdi-cida/ACDI-CIDA.nsf/eng/JUD-4128122-G4W>.

⁴⁶ Ibid.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

funding channelled through CIDA. Terry Glavin, research coordinator for the Canada-Afghanistan Solidarity Committee, felt that CIDA has been keeping too low a profile, missing an opportunity to inform Canadians about its activities and successes in Afghanistan.

While Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé praised Canada for having backed the Ministry of Rural Rehabilitation and Development early on, he said “[w]e should be doing much more to promote Afghan national development programs with a proven track record.” He highlighted as an outstanding example the Ministry of Rural Rehabilitation and Development’s National Solidarity Program, which he credits with helping bring grassroots democracy to much of rural Afghanistan and with achieving 38% representation for women on democratically elected community development councils.⁴⁷

Work should continue on Canadian signature projects such as the Dahla Dam and its associated irrigation systems, which, if the current security, political, and contractual difficulties can be solved, will eventually provide water for three-quarters of the population of Kandahar Province and “revolutionize people’s lives,” said Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé. Only Canada and other international partners possess the technical knowhow and project management expertise to see these large-scale and essential undertakings through to completion, he argued. However, he cautioned that any contracts for such projects should include capacity-building clauses aimed at involving Afghans in the process and enabling them to assume increasing responsibility.

Though he did not discount the possibility of diverted funds, Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé supported President Karzai’s call for 50% of international development assistance to flow directly into Afghan government coffers. At present, only 30% of such funding is directed to the government’s core budget, meaning all but less-significant activities must meet with external approval before they are resourced. Terry Glavin said this funding structure effectively locks the Afghan civil service into its current dysfunctional state. He also believes the existing system reveals something about Afghanistan’s corruption problem. With only 20% of aid dollars going directly to the Afghan state, he said, corruption on a large-scale is not possible and “if there is corruption, you cannot blame the Afghan bureaucracy for all of it.”

It is widely understood that the confidence of Afghans in their government depends largely on their seeing that good things are being done by that government rather than by foreigners. For his part, Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé said the experience of the World Bank’s Afghanistan Reconstruction Fund should offer comfort. Donor nations place money into this trust fund, he explained, and Afghan ministries then submit project or program funding requests that, if accepted, result in monies being deposited into that ministry’s float account. According to Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé, the World Bank verifies that the ministry has spent these funds appropriately and is able to do so because “[e]very

⁴⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

single transaction is registered.” He noted that a recent World Bank verification mission prompted by a British allegation of impropriety had accounted for “every penny.”⁴⁸

“Where you get corruption is when we foreigners get involved,” said Brig.-Gen (Ret’d.) Labbé. “[B]ecause we really do not know how things work in this country, that causes the more entrepreneurial Afghans to be able to take advantage of our naïveté.” He noted that the National Solidarity Program has avoided these problems because it “was created by Afghans, for Afghans, with Afghans.” That meant the program was created “by honest Afghans who knew what the loopholes might be, closed them all”⁴⁹

Col. (Ret’d.) Capstick highlighted another reason to place more responsibility in the hands of Afghans: security. The logic is simple, he explained, when projects are viewed as “giving jobs to the local people,” these projects and their workers “tend not to get attacked.” This is why the United States Agency for International Development and the United States military have adopted a strategy of relying on Afghan firms to deliver infrastructure projects “to the maximum extent possible If the local people feel they have an ownership in the project, things tend to calm down quite a bit. If it is a great, big international company, it is a different story.”⁵⁰

THE REGIONAL PICTURE

The Committee has not extensively examined Afghanistan’s relationships with its neighbours, but Brig-Gen. (Ret’d.) Don Macnamara pointed out one broader security concern, “that al Qaeda would get their hands on nuclear warheads in Pakistan.”⁵¹ He also reminded the Committee that there are other nuclear weapons powers nearby in Asia.

Even more troubling was what we heard about Pakistan from Christopher Alexander, Canada’s former ambassador to Afghanistan.

... Afghanistan’s conflict is not a cross-border insurgency. It is a proxy war waged indirectly by Pakistan’s military against the legitimate Afghan government and its partners.⁵²

As Mr. Alexander explained,

There will be no stability in Afghanistan so long as military councils in Quetta and other parts of Baluchistan province; in Miranshah and other parts of the Federally Administered Tribal Areas; in Peshawar and other parts of Khyber Pakhtunwa province...; in Karachi and other Pakistani

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁵¹ Proceedings of the Senate Standing Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 26 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁵² Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 14, 2010 (not yet published).

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

cities, continue with impunity to prepare and launch guerrilla-style attacks on Afghanistan.

These networks – whose leadership, fundraising, training, bomb making, supply and planning centres are based overwhelmingly on the territory of Pakistan – constitute the primary threat to peace and security in Afghanistan today. They have only achieved their current scale and capabilities due to covert support they receive from Pakistani military authorities, including the ISI [Intelligence Services Intelligence Directorate].⁵³

Mr. Alexander added, “Without ISI’s support, they [Taliban and other terrorist groups] would collapse like the puppets they have become.”⁵⁴

WHERE FROM HERE?

While much has been accomplished by ISAF and the many countries and NGOs assisting Afghanistan, no one, even optimists among our witnesses, could say when the country might be able to govern and secure itself to the extent that foreign troops can leave. This should not be surprising. As His Excellency, Jawed Ludin, Afghanistan’s ambassador to Canada, pointed out,

I will just say: ‘Imagine where Afghanistan was 10 years ago.’ It was not any other country in a normal state, or in a state of poverty or conflict. It was a country that was utterly devastated and did not have a state structure to speak about. For that kind of state, you suddenly bring it and make it responsible for a task that would probably take an extremely well developed state a lot of effort to achieve.⁵⁵

And yet troops from some of the bigger NATO players in Afghanistan will be leaving, shortening the timeline for success at nation-building. At the moment, American troops are surging into the country to provide the numbers needed for COIN to work. They are bolstering Afghan and other ISAF forces, particularly our Canadian Forces in Kandahar. When they secure towns and villages, Afghan government departments and development organizations can function there. But the U.S. will start withdrawing their forces in 2011 (although there is no plan yet to remove them all). The Dutch will depart this year – unless their newly elected parliament amends that decision. Canadian Forces will be leaving. The UK’s military commitment, however, was renewed June 14, 2010. Prime Minister Cameron told the House of Commons that British forces would come home, “their jobs done, their heads held high,” when, “Afghans can chart their own way in the world without their country posing a threat to others.”⁵⁶ Prime Minister Cameron’s measurement of success – not of “victory”, but of the clearly- achievable goal of Afghan

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Ibid.

⁵⁵ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

⁵⁶ Rt. Hon. David Cameron, “PM Statement on Afghanistan”, June 14, 2010, <http://www.number10.gov.uk/news/statements-and-articles/2010/06/pm-statement-on-afghanistan-51813>

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

self-sufficiency makes sense. On top of this, the security situation remains poor in parts of the country, particularly in Kandahar and Helmand provinces. As pointed out by the Sunday Times, the week starting June 6, 2010, was one of the worst for NATO forces since the start of the war in 2001, with 32 military personnel killed.⁵⁷ Brig.-Gen (Ret'd.) Serge Labbé, Deputy to the NATO Senior Civilian Representative, however, takes issue with this focus.

I keep hearing on television and in the media the fact that we are losing. The comment that we are losing is predicated on the old definitions of campaigns, where we talked only about security operations. In today's environment, there is no such thing as just security operations. It involves governance, development, the judiciary and all aspects of government. Therefore, to say that we are losing is a misnomer and reflects old thinking.⁵⁸

What is needed for success, says Canada's Chief of the Defence Staff, General Walt Natynczyk, is "a game changer," and he says that must come about through reconciliation with the insurgency, a priority for the Afghan government, NATO, and the Canadian government. It is recognized that success cannot be achieved by military means alone. The insurgency must also be weakened by a process of reconciliation which persuades as many Taliban fighters as possible to re-join civil society.⁵⁹ The logic is to isolate the truly implacable by co-opting insurgents who have been motivated more by tribal conflict, disenfranchisement, lack of opportunity or plain naivety than by hard-core Taliban beliefs. Gen. Natynczyk is a firm believer in reconciliation.

All the huge reinforcement of forces on the ground is there to enable that game change. That is why I am sure everyone is looking at the jirga [the Consultative Peace Jirga] that just occurred over the last few days [June 2-4, 2010], and everyone is looking at the outcome of that. Some people have their concerns about it, but will it be the game changer that changes what happens with regard to those who are sitting on the fence whether to go with the Taliban or to go with a government of Afghanistan? I would just say that the issue is time.

... The lead is with the Afghan government. It is difficult as we, with our Western lenses and glasses, watch what they are doing and try to understand the messaging that they are providing. At the end of the day, the solution to this counterinsurgency must be an Afghan solution. All of us on the bleachers watching this must be patient to see how this unfolds for the game changer that I talked about before.⁶⁰

⁵⁷ Michael Smith and Jonathan Oliver, , The Sunday Times, June 13, 2010.
<http://www.timesonline.co.uk/tol/news/politics/article7149104.ece>

⁵⁸ Proceedings of the Senate Standing Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 4, May 3, 2010.

⁵⁹ "Political Reconciliation", Canada's Engagement in Afghanistan website, August 27, 2009,
<http://www.afghanistan.gc.ca/canada-afghanistan/priorities-priorites/reconciliation.aspx>

⁶⁰ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

The “messaging” about reconciliation by President Karzai makes some people nervous. “The great fear,” says Terry Glavin, with the Canada-Afghanistan Solidarity Committee, “is that when President Karzai talks about negotiating with the Taliban, he means making some sort of extra-constitutional arrangement that entrenches an old notion of Pashtun prerogative to govern Afghanistan. The Tajiks, Uzbeks and the Hazaras are particularly terrified of this, especially the women and democrats.”⁶¹

Political reconciliation, however, is key. Afghanistan's Ambassador to Canada, Jawed Ludin, explained that the President has proceeded consultatively to arrive at his mandate for reconciliation,

[President Karzai] thought he needed a specific mandate for reconciliation and that is what he has done. Today he has it because the peace Jirga basically unanimously endorsed that this should be done and that we should speak to the Taliban. It was not supposed to be a forum with the Taliban. It was only supposed to be a forum with all sorts of other elements in the society that would give the President and the government the mandate and the parameters in which to reconcile with the Taliban.⁶²

President Karzai is also sending a renewed message of support for the major NATO counterinsurgency operation starting to unfold in Kandahar. At a shura, or gathering, of tribal and religious elders there on June 13, 2010, he assured residents the operation was about fighting corruption and bad government as much as the insurgents. He told the shura, “We need your cooperation for this operation. I don't accept any excuse for not cooperating. We want this operation to be successful.”⁶³

Canada has spent considerable blood and money in Afghanistan. At the time of writing, 148 Canadian Forces personnel and one diplomat have lost their lives serving on this mission. A 2008 Parliamentary Budget Office (PBO) report projected that overall spending, predominantly military, could reach an estimated cumulative total of up to \$18.1 billion based on operations over 10 fiscal years from 2001-2002 through 2010-2011.⁶⁴ Given Defence Minister's MacKay's statement that the incremental costs of the mission to the military will stand at \$9.4 billion by the time the last Canadian Forces personnel have withdrawn, it is clear that the military component of the mission has accounted for the lion's share of cost.

There is no question that Canadian Forces and Canadians have acquitted themselves superbly in Afghanistan. We heard praise from many witnesses. We heard criticism from none. Mr. Glavin, with the Canada-Afghanistan Solidarity Committee, told us,

⁶¹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁶² Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

⁶³ Associated Press, June 13, 2010, [Karzai: Ramping up security is a 'go' for Kandahar](http://www.newstimes.com/news/article/Afghanistan-s-Karzai-seeks-support-for-Kandahar-op-521344.php), <http://www.newstimes.com/news/article/Afghanistan-s-Karzai-seeks-support-for-Kandahar-op-521344.php>

⁶⁴ Office of the Parliamentary Budget Officer, “The Fiscal Impact of the Canadian Mission in Afghanistan,” October 9, 2008, <http://www2.parl.gc.ca/sites/pbo-dpb/documents/2008-10-09%20Statement%20-%20Afghanistan.pdf>.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

We held the fort with the contribution of the Canadian Forces and the dignity with which the Canadian Forces has conducted itself. We make mistakes, but we pick ourselves up, dust ourselves off and carry on. We are respected in that country. Canada is respected in that country in no small part because of the contribution that Canadian soldiers have made. No one we spoke to wants the Canadian Forces to withdraw completely.⁶⁵

Ambassador Ludin said,

One important thing that Canada's mission has there is not the scale but the approach. The approach that General McChrystal, the NATO commander, has now adopted is essentially what the Canadians did in the previous years and there is credit to Canada for that. There is credit for the fighting that Canadians did in the previous years and there is credit to the approach that they are now implementing in feeding into the broader NATO strategy.⁶⁶

Canada's current commander in Afghanistan, Brig.-Gen. Jonathan Vance told the Committee,

Canada has earned a leadership role in this emerging environment in Kandahar due to the quality of our troops, our ability to execute the counterinsurgency doctrine we share with our allies and our capacity to command and control allied forces, including U.S. forces in Kandahar.⁶⁷

Not only has Canada done well, but the mission has set us up for future success according to Chief of the Defence Staff Gen. Natynczyk.

The Afghan experience has brought the level of the Canadian Forces' professionalism – air, land, sea and special forces – to a level we have not seen in generations ... Not only are we in better shape because of this experience but also the confidence in the men and women of the Canadian Forces to do a combat operation, no matter what, will set us for the future. In fact, you saw a reflection of that in Haiti. [Operation Hestia, following the January 2010 earthquake there.] We rolled into Haiti basically overnight.⁶⁸

As to the Canadian Forces' ability to take on additional tasks on top of its current Afghanistan commitment, Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of the Land Staff at the time of his appearance, said:

⁶⁵ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 3*, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁶⁶ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

⁶⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁶⁸ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Right now, we could deploy a light battalion group on whatever task the Government of Canada may wish it to do, commensurate with a relatively light scale in terms of protective equipment, composed of both regular and reserves. As you know so well, we just finished doing that in Haiti [...] What the investment of the Canadian people in their army has acquired for them is a world-class army that has a higher degree of responsiveness and readiness than I have seen in many a decade. Indeed, an extraordinary period in terms of the sweep over the last three decades. We are at a state where we are truly running hot.⁶⁹

On the question of whether or not Canadian Forces need to come home for a rest after the rigours of Afghanistan, Brig.-Gen. Vance, while declining to offer his own opinion, told the Committee,

I have not been made aware of any policies or any ambitions on the part of anybody in the Canadian Forces to take a rest. I am not aware of any such desire or need for a rest. It would not be up to me to state an opinion as to whether we need a rest. We did Afghanistan, the Olympics and Haiti at the same time. Without Afghanistan, we can still do Olympics and Haiti and probably something else. I do not perceive, nor did I perceive as a commander, that we are desperate for a rest. [...] I am answering you as honestly as I know; I have not heard of anything that would demand that we take a rest.⁷⁰

The Committee wanted to know whether or not NATO's overall mission in Afghanistan would be hurt by the withdrawal of Canadian Forces. Brig.-Gen (Ret'd.) Serge Labbé, deputy to the Senior NATO Representative in Afghanistan, said,

If you pulled all the troops from Afghanistan, you would have to find some way of protecting the development experts that remain behind. That would severely limit their freedom of action and their ability to undertake their responsibilities.⁷¹

But Brig.-Gen. Vance said that provided Afghans and other military players step in, there would not be a problem.

I tend to look at this in terms of effects, not who is delivering them. You are okay as long as there are good enough effects to achieve what you want. A military and police presence by Afghans and the international community without Canada after 2011 can still provide the necessary

⁶⁹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, May 31, 2010 (not yet published).

⁷⁰ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/03eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁷¹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 4, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

security environment for all of the other actors to bring their effects to bear.⁷²

One witness, Brig.-Gen. (Ret'd.) Don Macnamara, expressed concern that removal of all CF from Afghanistan might damage Canada's standing in world councils.

... if we go ahead with this decision, my nightmare is that Canada will forever be known in NATO [for] 'the Canadian position on deployment.' From this point forward, people will say they will take the Canadian position and leave in two years or whatever. I do not want Canada to be seen in that context.⁷³

Then there is the matter of the 148 Canadian soldiers and one diplomat who, to the date this was written, have died in Afghanistan. What would a complete withdrawal say about their ultimate sacrifice, and the sacrifice of the many thousands of others who have done or are doing tours of duty there? "We cannot bring those soldiers back to life," says Terry Glavin of the Canada-Afghanistan Solidarity Committee, "However we can ensure they did not die in vain."⁷⁴

... it is so difficult to show the many victories those soldiers have won for our Afghan friends and for Canada. It is hard to draw direct cause and effect lines between the death of a soldier and a young girl who learns how to write her name for the first time, but those lines are there.⁷⁵

No witnesses recommended that Canadian Forces entirely leave Afghanistan. In fact, Mr. Glavin told us, "We have to change the nature of the debate and not think of 2011 as something that ends but think of 2011 as something that is beginning, completely change the nature of the debate."⁷⁶

Several witnesses urged we stay. Brig.-Gen (Ret'd.) Labbé, for instance, questioned the logic of Canada's present position, saying,

At precisely the time when we need more troops to turn the tide with a view to ensuring that we can actually fully support this government in winning the campaign, it seems odd to me that we would be talking about removing all the troops." He wondered, "Why do we not train another [Afghan army] brigade with a view to ensuring that, the faster we train

⁷² Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commibus/senate/Com-e/defe-e/03evae.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁷³ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 3, April 26, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commibus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁷⁴ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, Issue 3, April 19, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commibus/senate/Com-e/defe-e/03evb-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Ibid.

WHERE WE GO FROM HERE: CANADA'S MISSION IN AFGHANISTAN

Afghan National Security Forces, the sooner we can leave ... we cannot leave them in the lurch.⁷⁷

The role of Canadian Forces as trainers and mentors, was praised several times. The Minister of Defence, Peter MacKay, testified that Canada has had direct requests – most notably from the government of Afghanistan – for Canadian Forces to stay:

“... we are admired. We are in a category unto ourselves as far as the respect and the admiration that is felt. We have no colonial or conquering past in that country. So the Canadian flag and the Canadian brand and most of all the Canadian people are in high demand in Afghanistan today.”⁷⁸

Afghanistan's Ambassador in Canada, Jawed Ludin, urged Canada: “Remain involved in the security agenda by building up our forces ... that is our single most important and strategic priority. We would like to get it right, with your help.”⁷⁹

Canada's former ambassador to Afghanistan went further,

Canadian Forces are ... among the only ones with the depth of experience, in combat, in peace support, in peacekeeping, across the board, to do it all. If we use them but limit that function, we are really doing them and probably ourselves a disservice. This is a hypothetical discussion for the time being. However, it is an issue of principle for any deployment.

⁷⁷ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, *Issue 4*, May 3, 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-c/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.⁷⁷

⁷⁸ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 21, 2010 (not yet published).

⁷⁹ Proceedings of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, 3rd Session, 40th Parliament, June 7, 2010 (not yet published).

CONCLUSION AND RECOMMENDATION

If there is a recurring theme to what witnesses have told us, it is that the job in Afghanistan is not done and that Canadian troops should stay in some capacity. With the surge of NATO forces now underway, gains are at last being consolidated instead of lost. That surge of forces is importantly fighting alongside soldiers of the Afghan National Army. Ultimately, this fight against the Taliban is their fight. It will be a key part of Canada's legacy in Afghanistan that Canadian soldiers helped prepare them for this fight.

Based upon the evidence, testimony, and suggestions we have heard; upon our deliberations; and given our concern for our nation's standing among its allies, this Committee believes and recommends that Canada's important and highly-valued contribution to the development of the leadership, training and mentoring of the Afghan National Army and the Afghan National Police must continue beyond 2011, and that Parliament should, at its earliest opportunity, give careful consideration to the question of the role of the Canadian Forces in Afghanistan after 2011.

APPENDIX A

WITNESSES HEARD

ORGANIZATION	NAME, TITLE	DATE OF APPEARANCE
As an individual	Colonel (Retired) Mike Capstick, Peace Dividend Trust	April 19, 2010
Canada-Afghanistan Solidarity Committee	Terry Glavin, Research Coordinator	April 19, 2010
National Defence	Brigadier-General Jonathan Vance, Former Commander, Joint Task Force-Afghanistan	April 19, 2010
As an individual	Paul Chapin, Former Director General International Security, Foreign Affairs and International Trade, Member of the Board of Directors, Conference of Defence Associations	April 26, 2010
Air Force Association of Canada	Lieutenant-General (Retired) George Macdonald, Honourary National President, Former Deputy Commander of NORAD	April 26, 2010
As an individual	Brigadier-General (Retired) Don Macnamara, OMM, CD, Past President and Board Member, Conference of Defence Associations Institute, and Board Member, Canadian International Council	April 26, 2010

National Defence	Colonel Gregory D. Burt, Director of Future Security Analysis	May 3, 2010
As an individual	Brigadier-general (Retired) Serge Labbé, Deputy to NATO Senior Civilian Representative (SCR), HQ ISAF, Kabul, Afghanistan	May 3, 2010
National Defence	Colonel Jean-Marc Lanthier, Commander, 5 th Canadian Mechanized Brigade Group, (Former Deputy Commander, Joint Task Force Haiti)	May, 10, 2010
National Defence	Major-General Mike Ward, Deputy Commander, NATO training Mission-Afghanistan, Joint Task Force Afghanistan, International and Security and Assistance Force HQ	May, 10, 2010
National Defence	Lieutenant-General André Deschamps, Chief of Air Staff	May 31, 2010
National Defence	Chief Warrant Officer Wayne Ford, Army Sergeant Major	May 31, 2010
National Defence	Lieutenant-General Andrew Leslie, Chief of Land Staff	May 31, 2010
Ambassador of Afghanistan in Canada	His Excellency Jawed Ludin, Ambassador	June 7, 2010

National Defence	General Walter Natynczyk, Chief of Defence Staff	June 7, 2010
As an individual	Chris Alexander, Former Canadian Ambassador to Afghanistan and former United Nations Deputy Special Representative of the UN Secretary General for Afghanistan for Afghanistan	June 14, 2010
	The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence	June 21, 2010
National Defence	Vice-Admiral Denis Rouleau, J.A.D., OMM, MSM, CD, Vice Chief of the Defence Staff	June 21, 2010

APPENDIX B

Extract of the *Journals of the House of Commons*, Thursday, March 13, 2008:

Pursuant to Order made Wednesday, March 12, 2008, the House resumed consideration of the motion of Mr. Van Loan (Leader of the Government in the House of Commons and Minister for Democratic Reform), seconded by Mr. Prentice (Minister of Industry), -

Whereas,

the House recognizes the important contribution and sacrifice of Canadian Forces and Canadian civilian personnel as part of the UN mandated, NATO-led mission deployed in Afghanistan at the request of the democratically elected government of Afghanistan;

the House believes that Canada must remain committed to the people of Afghanistan beyond February 2009;

the House takes note that in February 2002, the government took a decision to deploy 850 troops to Kandahar to join the international coalition that went to Afghanistan to drive out the Taliban in the wake of the terrorist attacks of September 11, 2001, and that this deployment lasted for six months at which time the troops rotated out of Afghanistan and returned home;

the House takes note that in February 2003, the government took a decision that Canada would commit 2000 troops and lead for one year, starting in the summer of 2003, the International Security Assistance Force (ISAF) in Kabul and at the end of the one-year commitment, Canada's 2000 troop commitment was reduced to a 750-person reconnaissance unit as Canada's NATO ally, Turkey, rotated into Kabul to replace Canada as the lead nation of the ISAF mission;

the House takes note that in August 2005, Canada assumed responsibility of the Provincial Reconstruction Team in Kandahar province which included roughly 300 Canadian Forces personnel;

the House takes note that the government took a decision to commit a combat Battle Group of roughly 1200 troops to Kandahar for a period of one year, from February 2006 to February 2007;

the House takes note that in January 2006, the government participated in the London Conference on Afghanistan which resulted in the signing of the Afghanistan Compact which set out benchmarks and timelines until the end of 2010 for improving the security, the governance and the economic and social development of Afghanistan;

the House takes note that in May 2006, Parliament supported the government's two year extension of Canada's deployment of diplomatic, development, civilian police and military personnel in Afghanistan and the provision of funding and equipment for this

extension;

the House welcomes the Report of the Independent Panel on Canada's Future Role in Afghanistan, chaired by the Honourable John Manley, and recognizes the important contribution its members have made;

the House takes note that it has long been a guiding principle of Canada's involvement in Afghanistan that all three components of a comprehensive government strategy – defence, diplomacy and development – must reinforce each other and that the government must strike a balance between these components to be most effective;

the House takes note that the ultimate aim of Canadian policy is to leave Afghanistan to Afghans, in a country that is better governed, more peaceful and more secure and to create the necessary space and conditions to allow the Afghans themselves to achieve a political solution to the conflict; and

the House takes note that in order to achieve that aim, it is essential to assist the people of Afghanistan to have properly trained, equipped and paid members of the four pillars of their security apparatus: the army, the police, the judicial system and the correctional system;

therefore, it is the opinion of the House,

that Canada should continue a military presence in Kandahar beyond February 2009, to July 2011, in a manner fully consistent with the UN mandate on Afghanistan, and that the military mission should consist of:

(a) training the Afghan National Security Forces so that they can expeditiously take increasing responsibility for security in Kandahar and Afghanistan as a whole;

(b) providing security for reconstruction and development efforts in Kandahar;

(c) the continuation of Canada's responsibility for the Kandahar Provincial Reconstruction Team;

that, consistent with this mandate, this extension of Canada's military presence in Afghanistan is approved by this House expressly on the condition that:

(a) NATO secure a battle group of approximately 1000 to rotate into Kandahar (operational no later than February 2009);

(b) to better ensure the safety and effectiveness of the Canadian contingent, the government secure medium helicopter lift capacity and high performance Unmanned Aerial Vehicles (UAVs) for intelligence, surveillance, and reconnaissance before February 2009; and

(c) the government of Canada notify NATO that Canada will end its presence in Kandahar as of July 2011, and, as of that date, the redeployment of Canadian Forces troops out of Kandahar and their replacement by Afghan forces start as soon as possible,

so that it will have been completed by December 2011;

that the government of Canada, together with our allies and the government of Afghanistan, must set firm targets and timelines for the training, equipping and paying of the Afghan National Army, the Afghan National Police, the members of the judicial system and the members of the correctional system;

that Canada's contribution to the reconstruction and development of Afghanistan should:

(a) be revamped and increased to strike a better balance between our military efforts and our development efforts in Afghanistan;

(b) focus on our traditional strengths as a nation, particularly through the development of sound judicial and correctional systems and strong political institutions on the ground in Afghanistan and the pursuit of a greater role for Canada in addressing the chronic fresh water shortages in the country;

(c) address the crippling issue of the narco-economy that consistently undermines progress in Afghanistan, through the pursuit of solutions that do not further alienate the goodwill of the local population;

(d) be held to a greater level of accountability and scrutiny so that the Canadian people can be sure that our development contributions are being spent effectively in Afghanistan;

that Canada should assert a stronger and more disciplined diplomatic position regarding Afghanistan and the regional players, including support for the naming of a special envoy to the region who could both ensure greater coherence in all diplomatic initiatives in the region and also press for greater coordination amongst our partners in the UN in the pursuit of common diplomatic goals in the region;

that the government should provide the public with franker and more frequent reporting on events in Afghanistan, offering more assessments of Canada's role and giving greater emphasis to the diplomatic and reconstruction efforts as well as those of the military and, for greater clarity, the government should table in Parliament detailed reports on the progress of the mission in Afghanistan on a quarterly basis;

that the House of Commons should strike a special parliamentary committee on Afghanistan which would meet regularly with the Ministers of Foreign Affairs, International Cooperation and National Defence and senior officials, and that the House should authorize travel by the special committee to Afghanistan and the surrounding region so that the special committee can make frequent recommendations on the conduct and progress of our efforts in Afghanistan;

that, the special parliamentary committee on Afghanistan should review the laws and procedures governing the use of operational and national security exceptions for the withholding of information from Parliament, the Courts and the Canadian people with those responsible for administering those laws and procedures, to ensure that Canadians

are being provided with ample information on the conduct and progress of the mission;
and

that with respect to the transfer of Afghan detainees to Afghan authorities, the government must:

(a) commit to meeting the highest NATO and international standards with respect to protecting the rights of detainees, transferring only when it believes it can do so in keeping with Canada's international obligations;

(b) pursue a NATO-wide solution to the question of detainees through diplomatic efforts that are rooted in the core Canadian values of respect for human rights and the dignity of all people;

(c) commit to a policy of greater transparency with respect to its policy on the taking of and transferring of detainees including a commitment to report on the results of reviews or inspections of Afghan prisons undertaken by Canadian officials; and

that the government must commit to improved interdepartmental coordination to achieve greater cross-government coherence and coordination of the government's domestic management of our commitment to Afghanistan, including the creation of a full-time task force which is responsible directly to the Prime Minister to lead these efforts;

(Government Business No. 5)



LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Rapport provisoire

Étude sur les politiques de sécurité
nationale et de défense du Canada

L'honorable Pamela Wallin, Présidente
L'honorable Roméo Dallaire, Vice-président

**Comité sénatorial permanent de la
sécurité nationale et de la défense**

Juin 2010



This document is available in English



(Travaux des comités - Sénat - 40^e législature, 3^e session)

Ce rapport et les délibérations du comité sont disponibles en ligne à l'adresse suivante :

www.senate-senat.ca

Vous pouvez également obtenir des copies papier de ce document en communiquant avec la Direction des comités du Sénat, 1-800-267-7362, ou en écrivant à : defence@sen.parl.gc.ca.

Photos de la couverture fournies par Caméra de combat des Forces canadiennes

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Rapport provisoire

**Étude sur les politiques de sécurité
nationale et de défense du Canada**

L'honorable Pamela Wallin
Présidente

L'honorable Roméo Dallaire
Vice-président

**Comité sénatorial permanent de la
sécurité nationale et de la défense**

Juin 2010

TABLE DES MATIÈRES

MEMBRES	i
REMERCIEMENTS.....	iii
ORDRE DE RENVOI.....	v
INTRODUCTION	1
LA RAISON DE NOTRE PRÉSENCE EN AFGHANISTAN.....	3
LA STRATÉGIE ANTI-INSURRECTIONNELLE.....	3
L'ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL (ELMO)	4
L'ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL DE POLICE (ELMOP)	7
VUE D'ENSEMBLE	9
LA SITUATION DANS LA RÉGION.....	15
ET MAINTENANT?	16
CONCLUSION ET RECOMMANDATION.....	25
ANNEXE A	27
ANNEXE B	31

MEMBRES

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE 40^e LÉGISLATURE, 3^e SESSION (3 mars 2010 - ...)

L'honorable Pamela Wallin
Présidente

L'honorable Roméo Dallaire
Vice-président

et

Les honorables sénateurs :

Tommy Banks
*James S. Cowan (ou Claudette Tardif)
Joseph A. Day
Daniel Lang
*Marjory LeBreton, C.P. (ou Gérald J. Comeau)
Fabian Manning
Michael A. Meighen
Pierre Claude Nolin
Lucie Pépin

* Membres d'office

Autres sénateurs ayant participé, de temps à autre, aux travaux :

Les honorables sénateurs Cordy, Marshall, Martin, Mercer, Mitchell, Patterson, Segal et
Tkachuk

Greffier du comité :
Kevin Pittman

*Analystes du Service d'information et de recherche parlementaires
de la Bibliothèque du Parlement :*

Holly Porteous
Martin Auger

REMERCIEMENTS

Au nom du comité, je tiens à remercier tout spécialement Mark Fisher, mon conseiller principal en politiques, qui a réussi grâce à ses efforts inlassables à si bien résumer de nombreuses heures de témoignages en un rapport clair et concis, et ce dans les délais impartis.

Pamela Wallin
Sénatrice

Présidente, Comité de la sécurité nationale et de la défense

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 17 mars 2010 :

L'honorable sénateur Wallin propose, appuyée par l'honorable sénateur Raine,

Que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense soit autorisé à examiner les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada, incluant, sans s'y limiter :

a) la capacité de la Défense nationale à défendre et à protéger les intérêts, la population et le territoire du Canada, tant au Canada qu'à l'étranger, et sa capacité à éviter une urgence nationale ou une attaque et à y réagir;

b) le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011;

c) nos relations avec l'OTAN, le NORAD, l'ONU, d'autres organismes internationaux et avec nos alliés; le rôle et l'emploi des réservistes; l'efficacité de nos efforts humanitaires, à Haïti par exemple, et la Stratégie de défense Le Canada d'abord;

d) les relations de travail entre les différentes agences chargées de la collecte de renseignements, de la sécurité, de la protection et de la défense, et la façon dont elles recueillent, coordonnent, analysent et diffusent l'information, et si ces activités pourraient être améliorées;

e) les mécanismes mis en place pour examiner le rendement et les activités des différentes agences chargées de la sécurité, du renseignement, de la défense et de l'aide humanitaire;

f) la sécurité de nos frontières et de nos infrastructures essentielles, ainsi que ses répercussions sur les consommateurs, les modes de transport, la sécurité aux frontières et les budgets;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus, ainsi que les travaux accomplis par le comité, à cet égard depuis le début de la première session de la trente-septième législature soient renvoyés au comité;

Que le comité remette son rapport au Sénat le 16 juin 2011 au plus tard, et que le comité conserve tous les pouvoirs nécessaires pour informer le public de ses conclusions jusqu'à 90 jours après le dépôt du rapport définitif.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée avec dissidence.

Gary W. O'Brien

Greffier du Sénat

INTRODUCTION

Le Parlement canadien a décidé en 2008 que la mission de combat du Canada dans la province de Kandahar devrait prendre fin en juillet 2011 et que toutes les troupes canadiennes devraient s'être retirées de cette province en décembre 2011 au plus tard¹. Nos alliés de l'OTAN multiplient cependant les démarches auprès du Canada pour le convaincre de rester en Afghanistan. Et maintenant que des députés de l'opposition se sont dits ouverts à une telle éventualité, le Comité spécial de la Chambre des communes sur la mission canadienne en Afghanistan a déclaré officiellement « que l'heure est venue pour le Parlement d'amorcer des discussions sérieuses sur l'avenir de la mission canadienne dans ce pays² ».

Vu l'importance de la mission canadienne pour l'OTAN et pour l'avenir de l'Afghanistan, et les sacrifices faits par les Canadiens, le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a étudié le rôle joué par les Forces canadiennes en Afghanistan jusqu'à présent, et celui qu'elles pourraient jouer après 2011.

Le comité a décidé de déposer un court rapport intérimaire portant d'abord sur la raison de la présence des Forces canadiennes en Afghanistan, le rôle qu'elles y ont joué et les choses qu'elles y ont accomplies, et ensuite sur les facteurs qui décideront de la forme que prendra la mission et sur la possibilité que les Forces canadiennes continuent de jouer un rôle dans ce pays après 2011.

L'engagement crucial et régulier du Canada en Afghanistan ne va pas prendre fin au retour de nos soldats. Même si on ne connaît pas tous les détails d'une éventuelle contribution du Canada en Afghanistan au-delà de 2011, il est certain que le Canada ne va pas renoncer du jour au lendemain à ses six grandes priorités en Afghanistan : sécurité, services essentiels, aide humanitaire, renforcement des institutions, réconciliation avec certains éléments parmi les insurgés et sécurité de la frontière avec le Pakistan³. Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI), l'Agence canadienne de développement international (ACDI), la Gendarmerie royale du Canada (GRC) et le Service correctionnel du Canada (SCC) fournissent de l'aide non militaire à l'Afghanistan.

Les Forces canadiennes sont intervenues en Afghanistan pour une raison très claire : la sécurité nationale du Canada et celle de l'Afghanistan. Elles y ont été expédiées à la suite des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, au cours desquels 2 976 personnes de 77 pays différents, dont 24 Canadiens, ont perdu la vie⁴. Les membres d'al-Qaïda responsables de ces attentats avaient été formés dans des camps d'instruction dirigés par

¹ *Débats de la Chambre des communes*, 2^e session, 39^e législature, numéro 053 du hansard, 25 février 2008, <http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?Mode=1&Parl=39&Ses=2&DocId=3296893&Language=F>.

² Premier Rapport du Comité spécial sur la mission canadienne en Afghanistan, 17 juin 2010, <http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=4627845&Mode=1&Parl=40&Ses=3&Language=F>.

³ Note d'information, « Six priorités du Canada en Afghanistan », L'engagement du Canada en Afghanistan, http://www.afghanistan.gc.ca/canada-afghanistan/news-nouvelles/2009/2009_05_07b.aspx?lang=fra&highlights_file=&left_menu_en=&left_menu_fr=&mission=.

⁴ Ce nombre ne comprend pas les 19 pirates de l'air.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

les talibans en Afghanistan. L'OTAN, dont les États-Unis et le Canada sont parmi les membres fondateurs, avait alors posé un geste sans précédent en invoquant l'article 5 du Traité de l'Atlantique Nord, suivant lequel une attaque contre l'une des parties au Traité est considérée comme une attaque contre toutes les parties, et celles-ci assisteront la partie attaquée en prenant les actions qui seront jugées nécessaires, en accord avec les autres parties⁵.

Comme l'a fait remarquer le brigadier-général (à la retraite) Don Mcnamara, du Conseil international du Canada : « Ce qu'il faut comprendre c'est que l'OTAN a déclaré que l'intervention en Afghanistan relève de l'article 5 de l'OTAN. Cela étant, le Canada était tenu de participer et cette obligation subsiste⁶. »

Les États-Unis n'ont pas demandé au départ l'intervention de l'OTAN en Afghanistan. Une Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) a d'abord été constituée sous l'égide des Nations Unies, plus tard les États-Unis, avec le Canada et d'autres partenaires, déclenchaient l'opération Enduring Freedom. L'OTAN a cependant pris le commandement de la FIAS en 2003, si bien que l'intervention en Afghanistan, menée avec l'accord des Nations Unies, est depuis une opération qui relève de sa responsabilité.

Appelé à participer à l'offensive initiale contre les talibans dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, un premier bataillon canadien de 850 soldats du Princess Patricia's Canadian Light Infantry a débarqué en février 2002 dans la province de Kandahar, dans le cadre de l'opération américaine Enduring Freedom. Après le retour de ces troupes au pays, d'autres unités canadiennes ont été envoyées à Kaboul pour y protéger les processus électoraux et démocratiques naissants. En 2005, les Forces canadiennes ont recommencé à déployer du personnel à Kandahar, et elles ont continué de le faire jusqu'en 2006. Depuis ce temps, elles tiennent tête aux talibans dans cette province⁷.

Le Canada, rappelons-le, n'est qu'une des 46 nations, qui ne sont pas toutes membres de l'OTAN, à participer à la vaste initiative internationale en Afghanistan. Les forces en présence varient de 93 000 soldats du côté américain, un nombre qui ne cesse de grandir⁸, et 9 500 du côté britannique, à 40 militaires mongoliens et 3 autrichiens. L'effectif canadien se compose actuellement de 2 830 soldats⁹. Mais, au-delà des chiffres, tous n'ont pas le même rôle. Il y a des pays dont les règles d'engagement sont différentes et souvent plus restrictives. Les Forces canadiennes, elles, sont concentrées dans l'une des deux ou trois provinces les plus dangereuses, celle de Kandahar, berceau des talibans.

⁵ Le Traité de l'Atlantique Nord, http://www.nato.int/cps/fr/natolive/official_texts_17120.htm.

⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 26 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷ « Groupe d'experts indépendants sur le rôle futur du Canada en Afghanistan », janvier 2008, p. 12.

⁸ Peter Blake et Mark Landler, « Setbacks Cloud US Plans to Get Out of Afghanistan », dans *The New York Times*, 14 juin 2010, <http://www.nytimes.com/2010/06/15/world/asia/15military.html?hp>.

⁹ « Troop Numbers and Contributions », site Web de la FIAS en Afghanistan, 7 juin 2010, <http://www.isaf.nato.int/troop-numbers-and-contributions/index.php>.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

LA RAISON DE NOTRE PRÉSENCE EN AFGHANISTAN

La mission du Canada en Afghanistan, comme celle de l'OTAN, a évolué avec le temps, mais elle a toujours eu pour but premier d'empêcher que ce pays ne redevienne une terre d'asile pour les terroristes, et de le transformer en un État à part entière, capable de se gouverner et de se défendre lui-même.

Voilà pourquoi les pays alliés s'emploient à doter les Afghans de la capacité de se tenir debout et d'assurer la sécurité et la direction de leur jeune et fragile démocratie. Le rôle des Forces canadiennes à cet égard est le suivant :

- assurer la sécurité de l'Équipe provinciale de reconstruction (EPR) dans la province de Kandahar, afin qu'elle puisse poursuivre ses activités humanitaires et de développement;
- fournir une formation et un encadrement aux soldats de l'Armée nationale afghane (ANA) et aux policiers de la Police nationale afghane (PNA), avec le concours de l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO);
- mener des opérations de combat aux côtés des forces afghanes et autres dans la province de Kandahar.

LA STRATÉGIE ANTI-INSURRECTIONNELLE

Lourdement armés, les insurgés continuent de gêner, par la violence et l'intimidation, les efforts faits par la communauté internationale pour aider les Afghans à bâtir leur avenir. Dans le but de créer un climat plus sûr et plus stable favorisant le travail de développement et le renforcement des institutions, les Forces canadiennes ont pris l'initiative d'adapter aux circonstances locales les vieilles méthodes de lutte anti-insurrectionnelle. Selon le brigadier-général Vance, qui vient d'être nommé une seconde fois à la tête de la Force opérationnelle interarmées du Canada en Afghanistan, « les techniques de contre-insurrection visent à rétablir les tissus sociaux, politiques et économiques des collectivités, de façon à ce qu'elles se forment une résistance aux effets coercitifs de l'insurrection¹⁰ ».

Et de poursuivre ce témoin :

Dans un tel contexte, il faut des troupes plus nombreuses, qu'il s'agisse de forces militaires ou policières (une combinaison d'intervenants internationaux et locaux), pour assurer une présence suffisamment rassurante pour que les joueurs internationaux et nationaux veuillent entreprendre des activités de développement, et qu'on puisse ainsi rétablir le tissu économique du pays. À moins de se sentir en sécurité,

¹⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

personne ne veut abandonner la quiétude de son refuge ou même s'engager dans des processus de réadaptation¹¹.

Jusqu'à tout récemment, les Forces canadiennes ont été en grande partie laissées à elles-mêmes dans la province de Kandahar. Depuis que des milliers d'Américains, par suite de l'ordre donné par le président Obama de gonfler les effectifs, ont déferlé dans la province pour y épauler les quelque 3 000 soldats canadiens et 12 000 soldats afghans déjà sur place¹², la situation a changé du tout au tout, ont fait savoir bon nombre d'observateurs qui se trouvent actuellement ou qui sont allés en Afghanistan, et le gouvernement Afghan est plus coopératif, malgré ce que racontent certains rapports pessimistes. Le général Walt Natynczyk, Chef d'état-major de la Défense, a parlé des succès de la stratégie anti-insurrectionnelle observés à Kandahar.

À la même époque l'an dernier, cinq agglomérations étaient sous la surveillance de nos troupes. Ce chiffre est maintenant passé à 30. Les soldats sont dispersés dans les villages, où ils assurent la protection des Afghans et nouent des liens avec les unités afghanes, si bien que quand les talibans reviennent pour tenter d'intimider la population locale, ils sont gênés par la présence de l'OTAN et des unités canadiennes, américaines et autres¹³.

Le colonel Gregory D. Burt, maintenant directeur de l'Analyse de la sécurité future à la Défense nationale, a décrit les avantages sur le plan de la sécurité d'une présence locale soutenue, y compris d'avoir des membres des forces de sécurité qui vivent dans les villages :

Les gens nous montrent où se trouvent les IED. Nous en trouvons plus de 80 p. 100 avant qu'ils n'exploient. C'est une proportion très élevée. Vivre parmi les gens crée le sentiment de sécurité nécessaire¹⁴.

L'ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL (ELMO)

Le sort d'un Afghanistan indépendant et autosuffisant sera lié à la capacité de cet état d'assurer sa propre sécurité. Voilà pourquoi les Forces canadiennes se sont engagées à fond dans la formation et l'encadrement de l'Armée nationale afghane (ANA) et, dans une moindre mesure, de la Police nationale afghane (PNA). L'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO), une unité regroupant près de 200 militaires, s'occupe de cet aspect de la mission auprès de l'Armée afghane, tandis que l'Équipe de liaison et de

¹¹ *Ibid.*

¹² Ben Farmer, « NATO to launch surge against Taliban in Kandahar », dans *The Telegraph*, 30 mars 2010, <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/afghanistan/7538510/Nato-to-launch-surge-against-Taliban-in-Kandahar.html>.

¹³ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

¹⁴ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, *fascicule n° 4*, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_aid=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

mentorat opérationnel de police (ELMOP), moins nombreuse, joue le même rôle auprès de la Police afghane.

L'ELMO canadienne offre des services de mentorat à la 1^{re} Brigade du 205^e Corps de l'Armée nationale afghane, qui comprend cinq bataillons ou kandaks composés chacun de 600 soldats, pour un total de près de 3 000 soldats afghans. Elle sert aussi d'intermédiaire entre l'Armée nationale afghane et la composante de la FIAS dans la province de Kandahar, en l'occurrence la Force opérationnelle interarmées du Canada en Afghanistan.

L'ELMO se divise en pratique en plus petites unités du même nom, affectées à différents endroits à des fins différentes. Le site Web de la FIAS fait état de 143 de ces unités déjà à l'œuvre en Afghanistan, auxquelles 12 autres viendront s'ajouter au cours des prochains mois, de sorte qu'il en manquera encore une douzaine pour former l'ensemble des 134 000 membres de l'Armée nationale afghane d'ici octobre 2010¹⁵. Six de ces équipes appartiennent au Canada, qui compte également une Équipe de liaison et de mentorat opérationnel de police (ELMOP) dont les membres, des spécialistes des armes de combat et de la police militaire, forment et encadrent les agents de la PNA¹⁶.

Précisons que, même si pour certains les deux termes sont interchangeable, il y a une différence entre formation et mentorat. La formation, comme l'a expliqué le colonel Burt, se fait « dans la zone sécurisée », dans la sécurité relative d'une enceinte surveillée, alors que le mentorat se pratique sur le terrain, aux côtés des Forces afghanes « dans la zone dangereuse », pendant que se déroulent les combats¹⁷. L'ELMO ainsi que l'ELMOP travaillent toutes deux à l'extérieur du périmètre protégé.

Le major-général Mike Ward, directeur général du perfectionnement et de la formation de la police au sein de la Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, a fourni quelques explications sur la politique observée par l'ELMO et l'ELMOP :

La devise cliché est « pour, avec et par ». Au début, on peut faire le travail nous-mêmes pour montrer aux Afghans comment les choses se passent [...] Cependant, on en vient progressivement à travailler avec eux, côte à côte, et, à la fin, ce sont les Afghans qui font tout et nous, nous les assistons et les conseillons¹⁸.

¹⁵ Fiche de renseignements : Équipes de liaison et de mentorat opérationnel (ELMO) de l'OTAN, juin 2010, <http://www.isaf.nato.int/images/stories/File/factsheets-june/June%202010-Fact%20Sheet%20OMLT.pdf>.

¹⁶ « Les équipes de liaison et de mentorat opérationnel », site Web du Commandement de la Force expéditionnaire du Canada, <http://www.cefc.com.forces.gc.ca/pa-ap/ops/fs-ft/omlt-fra.asp>.

¹⁷ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

¹⁸ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Le colonel Burt, qui a commandé l'ELMO canadienne en 2009, a comparé le travail des membres de cette équipe à celui de « l'entraîneur au hockey qui essaie de demeurer du côté du banc, mais qui, parfois, doit aller sur la glace ». Il a ajouté :

N'oubliez pas que le gars sur le terrain ne doit pas prendre les commandes de la situation. S'il y a échange de tirs, mon officier - sous-officier ou soldat, dans certains cas -, en passant par un interprète, devra dire au type qui commande qu'il voudra peut-être déplacer le fusil-mitrailleur sous les tirs mêmes, mais sans prendre les commandes de la situation. Ça s'est révélé être un rôle difficile pour nos gars¹⁹.

Le colonel Burt est fier des succès remportés par l'ELMO auprès de la 1^{re} Brigade du 205^e Corps de l'ANA. « J'avais accueilli une équipe de formation intégrée américaine avec un *kandak* de plus », a-t-il indiqué. « Nous lui avons montré comment les Canadiens procèdent. Je me suis assuré qu'elle apprenait les mêmes choses que nous. Il s'agit de la brigade 1-205, et nous en sommes fiers²⁰. » Quand on lui a demandé si une unité de formation canadienne pourrait poursuivre son travail de formation à Kandahar après le retrait des troupes canadiennes, le colonel Burt a comparé l'ELMO à un rémora, ce petit poisson qui mange les restes lorsque le requin s'alimente. « En l'absence de la grosse machine canadienne, a-t-il dit, nous sommes presque laissés à nous-mêmes. » Les Américains pourraient nous fournir le soutien nécessaire au chapitre de l'artillerie, des communications, du transport par hélicoptère et des soins médicaux, mais il y aurait une facture à régler. En outre, selon ce témoin, « l'aide médicale que nous avons au Canada n'a pas d'égale » et il aimerait bien garder ses techniciens médicaux canadiens à ses côtés²¹.

Quant à savoir si l'ANA sera prête à prendre la relève en février 2011, le colonel Burt a dit que non. Le sera-t-elle dans cinq ans, compte tenu du nombre de soldats canadiens affectés à l'ELMO? « Voilà une très bonne question, a répondu le colonel Burt. Je ne peux y répondre²². »

Le brigadier-général Vance a cependant affirmé que « la participation de la communauté internationale à la construction de l'Armée nationale afghane sera jugée par les historiens comme une grande réussite ». Commentant le travail accompli par le Canada avec la 1^{re} Brigade du 205^e Corps de l'ANA, il a déclaré :

[...] une brigade de Kandahar qui n'avait qu'un seul bataillon pouvant être qualifié d'opérationnel a largement atteint aujourd'hui le jalon de capacité le plus élevé qu'on lui avait fixé comme objectif.

¹⁹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Deux de ses bataillons se trouvent au jalon de capacité 1, et d'autres bataillons sont sur le point d'y arriver²³.

L'ÉQUIPE DE LIAISON ET DE MENTORAT OPÉRATIONNEL DE POLICE (ELMOP)

La situation est moins reluisante du côté de la Police nationale afghane. Voici ce qu'a répondu le major-général Mike Ward, quand on lui a demandé de dresser un portrait de la situation quand la FIAS a commencé à former la police afghane :

Je vais essayer de ne pas remonter à Genghis Khan, même si nous n'avons pas forcément fait beaucoup de progrès par rapport au modèle de l'époque. L'histoire récente de l'Afghanistan a été tellement bouleversée que le maintien de l'ordre a suivi de nombreux modèles différents, sans aucune cohérence, jusqu'à l'adoption toute récente, vers 2002, d'une approche sur laquelle nous continuons de travailler²⁴.

Pour le brigadier-général Vance, il est plus facile de former un soldat d'infanterie qu'un agent de police, et il explique :

La tâche était peut-être beaucoup plus considérable qu'on l'avait cru à l'origine. L'institution était en piteux état, y compris le moral des policiers, qui est un facteur vital. À de nombreux endroits au pays, ce sont des moudjahidines qui portent l'uniforme. La police est encore imprégnée des vestiges de la vieille structure des seigneurs de guerre²⁵.

Ce phénomène que nous appelons corruption (qui fait partie de la vie des Afghans depuis des siècles) est très répandu en Afghanistan et dans la PNA. Le plus affligeant, au dire du major-général Ward, c'est que « les entrevues de policiers réalisées sur le terrain nous indiquent qu'ils ne sont pas en mesure de répondre à une simple question du genre : " Comprenez-vous votre mission? " La plupart d'entre eux ignorent ce que dit leur description de fonction²⁶. »

Il y a aussi un taux d'attrition très élevé, a expliqué le major-général Ward, principalement au sein de la police chargée de l'ordre civil, composée de « policiers très

²³ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/03eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁴ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁵ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/03eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

²⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

qualifiés et instruits, la crème de la crème en matière de forces de maintien de l'ordre, si bien qu'ils sont en opération 95 p. 100 du temps²⁷ ». Selon ce témoin :

Beaucoup de ces policiers ont déclaré que, même s'ils se sentent fiers de servir leur pays, il leur faut un temps d'arrêt et pouvoir mener une vie un peu plus prévisible. Il arrive un temps où les familles ont besoin d'eux, à la maison. C'est ainsi que le taux de départs au sein de la police chargée de l'ordre civil a atteint des sommets inquiétants avec 75 à 80 p. 100²⁸.

Il existe aussi une autre cause d'attrition : les décès au travail. Le major-général Ward a indiqué que 700 policiers avaient été tués dans l'exercice de leurs fonctions en 2009. C'est deux fois et demie plus que de membres de l'ANA et cinq fois plus que de soldats de la coalition.

Au début, on avait l'habitude de déployer les nouveaux policiers embauchés, et de les former par la suite. Maintenant, c'est tout le contraire : on les forme avant de les déployer. D'ailleurs, on a formé quatre fois plus d'agents de la Police nationale afghane au cours de la dernière année, selon le général Stanley McChrystal, commandant de la FIAS, qui a ajouté qu'il y a à peine un an, très peu de policiers recevaient une formation²⁹.

Malgré ces problèmes, le major-général Ward a louangé la PNA :

Nous avons connu une vague d'attentats spectaculaires à Kaboul ces derniers mois et tous ont été interceptés par des policiers de la PNA qui ont fait preuve d'un incroyable courage en mettant leur vie en danger, comme ce brigadier-général qui est parvenu, à mains nues, à immobiliser un kamikaze. On voit maintenant quotidiennement des policiers qui interceptent des kamikazes et les empêchent d'effectuer leur mission³⁰.

Le major-général Ward croit également que, le taux de recrutement étant maintenant à la hausse, en raison des salaires plus élevés qui sont offerts aux policiers, l'OTAN pourra atteindre son objectif de porter l'effectif de la Police nationale afghane de 96 000 policiers à 134 000 d'ici octobre 2011, pourvu qu'on réduise le nombre de départs³¹.

D'après ce dernier, il existe une trentaine de centres de formation répartis sur le territoire afghan qui offrent une formation à l'intérieur d'une enceinte relativement sûre. « Il n'y a

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ John D Banusiewicz, « Gen. McChrystal Assesses Past Year, Looks Ahead », American Forces Press Service, <http://www.isaf.nato.int/article/news/gen.-mcchrystal-assesses-past-year-looks-ahead.html>.

³⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³¹ *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

que très peu de policiers civils non afghans qui sortent du périmètre de sécurité », a-t-il mentionné, avant d'ajouter :

Il y en a effectivement et, partout en Afghanistan, il faudrait avoir plus de policiers instructeurs venant de pays membres de l'OTAN. Nous avons besoin de leur professionnalisme et du modèle de comportement qu'ils représentent tant dans les écoles de police de la PNA que sur le terrain. Nous pouvons toujours accomplir le meilleur travail dont nous sommes capables dans l'enceinte des écoles, mais si nous ne mettons pas les policiers afghans en contact avec un collègue qui leur serve de modèle de comportement pour les aider à patrouiller la collectivité et à rencontrer la population locale...

Le sénateur Meighen : Ça me rappelle l'ELMOP, l'Équipe de liaison et de mentorat opérationnel de la police.

Major-général Ward : C'est tout à fait ce modèle. Nos ELMOP ont obtenu d'excellents résultats à Kandahar. Nous voulons en avoir davantage³².

VUE D'ENSEMBLE

L'ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan, Christopher Alexander, entrevoit l'avenir de l'Afghanistan avec optimisme.

L'activité économique a repris. On s'affaire partout dans les villes et l'intervention de la communauté internationale a insufflé un dynamisme sans précédent au cours des dix dernières années³³.

Cela étant dit, et même si des institutions telles que le ministère de la Défense ont connu des progrès considérables, les témoins s'entendent généralement pour dire qu'il reste encore beaucoup de travail à faire. La plupart ont souligné l'importance de renforcer les capacités des institutions pour le succès de la mission de la FIAS.

Dans une communication par satellite, le brigadier-général (à la retraite) Serge Labbé, adjoint au haut représentant civil de l'OTAN et le deuxième à avoir dirigé l'ancienne Équipe consultative stratégique constituée par le général Rick Hillier pour conseiller les ministères du gouvernement afghan, a fait savoir au comité que pour la majorité des fonctionnaires afghans, la professionnalisation demeure une perspective très éloignée :

³² *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n^o 4, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³³ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 14 juin 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-e/defe-e/04eva-e.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76. [traduction]

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

[...] la plus grande difficulté dans ce pays réside dans l'incapacité d'agir. Par exemple, il y a à Kaboul et ailleurs au pays 320 000 fonctionnaires qui ne forment pas vraiment une fonction publique.

C'est une dimension fondamentale de la capacité d'agir du gouvernement en place : il faut qu'il puisse assumer les responsabilités qui lui reviennent à tous les niveaux, ici, à Kaboul. Tout de même, particulièrement au niveau sous-national, au niveau provincial et au niveau des districts, il n'y a pratiquement pas de capacité.

C'est ce que nous constatons à Marjah, par exemple, où nous devons faire venir des spécialistes et former des gens en mode d'urgence afin de pouvoir les installer à Marjah, dans le centre du district, pour qu'ils puissent assumer leurs responsabilités, mais ce n'est pas la situation idéale³⁴.

Abordant ce point à son tour, le brigadier-général Vance a expliqué au comité que tous les efforts de reconstruction des Forces de sécurité nationale afghanes accomplis par le Canada auront été inutiles si l'Afghanistan est incapable d'utiliser celles-ci efficacement :

Il faut établir des ponts entre le pouvoir afghan et les forces de sécurité. Tous les ministères du gouvernement manquent de capacités; toutefois, ils souhaitent ou désirent s'améliorer. Les cols blancs en Afghanistan, ceux qui sont capables de transformer des idées en action, ont été tués ou ont quitté le pays. Il y a d'excellents ministres qui veulent faire mieux, mais les leviers, les rapports avec les forces de l'ordre restent très tendus. La communauté internationale peut les aider à cet égard en les aidant à reprendre les choses en main³⁵.

Selon le major-général Mike Ward, l'appareil judiciaire constitue le « maillon faible » de la chaîne d'institutions nationales : « La justice, la règle de droit, n'est pas bien étayée. Les juges et les procureurs sont mal rémunérés, d'où le risque de corruption qui est excessivement élevé. De plus, les juges et les procureurs font l'objet de sérieuses menaces. C'est quasiment une situation sans espoir³⁶. »

La FIAS s'est surtout employée jusqu'à présent à bâtir la capacité de gouvernance dans le secteur de la sécurité – le ministère de la Défense, le ministère de l'Intérieur et la

³⁴ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, *fascicule n° 4*, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=.

³⁵ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, *fascicule n° 3*, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/03eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, *fascicule n° 4*, 10 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Direction de la sécurité nationale (le service de renseignement afghan). Dans les autres ministères, les progrès tiennent essentiellement à la personnalité et aux qualités de chef des ministres. À cet égard, le colonel (à la retraite) Mike Capstick a parlé de son étroite collaboration avec le ministère des Mines et le brigadier-général (à la retraite) Labbé, des réalisations du ministère du Relèvement et du Développement rural. Ce dernier a cependant fait remarquer que même si le ministère du Relèvement et du Développement rural est bien dirigé et qu'il est probablement le « meilleur ministère [...] de l'administration gouvernementale », faute de savoir-faire, cette organisation de 600 employés se trouve essentiellement dirigée par une cinquantaine de sous-traitants étrangers et afghans³⁷.

Nombre de témoins ont dit regretter que la stratégie utilisée pour remettre en état les Forces de sécurité nationale afghanes n'ait pas été appliquée à la réforme d'autres secteurs de la fonction publique afghane. Notant, par exemple, les investissements « considérables » effectués pour s'assurer que les ministères de la Défense et de l'Intérieur et la Direction nationale de la sécurité puissent entreprendre leurs opérations et fonctionner correctement à l'intérieur d'une administration gouvernementale, le brigadier-général (à la retraite) Labbé a déploré le manque de « collaboration civile cohérente du même genre dans les autres ministères ». Il a invité le Canada à jouer un rôle de premier plan en ce qui a trait au renforcement de la gouvernance en Afghanistan en mettant à contribution un de ses centres d'excellence, l'École de la fonction publique du Canada, pour la formation et le perfectionnement professionnel des fonctionnaires afghans, en collaboration avec la Commission de la fonction publique d'Afghanistan et l'Institut de la fonction publique d'Afghanistan³⁸.

Selon le brigadier-général (à la retraite) Labbé, le manque de capacités sur le terrain n'aide pas la cause du gouvernement afghan. Pour convaincre les Afghans que des progrès ont été réalisés, il faut aider le gouvernement national afghan à se doter d'une capacité de communication stratégique. Décrivant le Centre d'information et des médias du gouvernement afghan comme un héritage durable de l'Équipe de consultation stratégique, le brigadier-général a dit qu'il « serait merveilleux de faire venir quelques spécialistes canadiens en communications stratégiques pour faciliter les activités de ce centre, renforcer sa capacité et organiser des cours pour les jeunes Afghans talentueux qui deviendraient ensuite les porte-parole des ministères³⁹ ».

Mettant en relief l'esprit d'entreprise des Afghans et « le boom immobilier afghan, dans le chantier de construction qu'est devenu Kaboul », le colonel (à la retraite) Capstick, directeur pour l'Afghanistan du Peace Dividend Trust, a dit avoir constaté de nombreux signes encourageants dans la nouvelle économie locale. Pour démontrer les progrès économiques survenus en Afghanistan, il a brandi son Blackberry. « En 2005, a-t-il indiqué, il y avait deux entreprises de cellulaires et la pénétration du marché était très faible. En ce moment, je tiens un Blackberry fait par Roshan, une entreprise établie à

³⁷ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defef/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Kaboul, qui me permet d'avoir accès à mes courriels, même dans les rues de Londres. » Autre signe de modernité en Afghanistan : les lecteurs de code à barres dans certains supermarchés de Kaboul⁴⁰.

Le colonel (à la retraite) Capstick trouve que l'Afghanistan représente un potentiel inexploité pour la communauté internationale. « Une partie du problème qui se présente pour les Afghans, c'est que la communauté internationale entre dans leurs bulles de sécurité physique, a-t-il expliqué, [...] les entreprises internationales ne peuvent pas partir et les entreprises afghanes ne peuvent pas entrer... » Selon lui, une fois que son organisation fait part des demandes internationales aux entreprises afghanes, celles-ci s'empressent d'y répondre⁴¹.

Comme d'autres témoins, le colonel (à la retraite) Capstick a cependant parlé des difficultés importantes auxquelles se heurte le développement économique. Précisant que la sécurité est une préoccupation de tous les instants pour les entrepreneurs afghans, il a dit que la faiblesse du cadre juridique et réglementaire constitue également une préoccupation majeure.

[U]ne des plus grandes critiques que nous entendons quotidiennement de la part des entreprises afghanes concerne la structure gouvernementale pour les entreprises – les lois, les règles et leur application. Beaucoup de travail reste à faire dans ce domaine. L'économie a toujours été dépendante de l'aide, ou c'était le cas avant l'invasion soviétique. Surtout durant l'ère soviétique, elle se caractérisait par des industries gérées par l'État et par une bureaucratie énorme et encombrante. Étant donné que l'économie se réoriente vers le secteur privé, les lois sont un vrai fouillis. Les lois et les règles sont mal rédigées et sont appliquées de manière irrégulière. Il est souvent plus honorable de violer les lois que de les respecter⁴².

Le colonel (à la retraite) Capstick a mentionné dans son témoignage que son organisation travaille beaucoup avec les équipes provinciales de reconstruction canadienne et britannique. Craignant que le retrait des troupes canadiennes ne mette en péril la prestation d'aide économique et d'aide au développement, le lieutenant-général (à la retraite) George Macdonald, ancien commandant adjoint du NORAD, a prié le Canada de conserver en Afghanistan suffisamment de personnel militaire pour que l'équipe provinciale de reconstruction de Kandahar puisse poursuivre ses activités. Il est d'avis que, en gardant sur place un effectif limité, on pourrait quand même réaliser de grosses économies⁴³. Que le Canada retire toutes ses troupes ou une partie seulement en 2011, le

⁴⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 26 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

colonel (à la retraite) Capstick a exprimé l'espoir qu'il continue de contribuer au développement économique de l'Afghanistan. Le Canada a beaucoup d'expérience dans la réglementation et les agences de commercialisation des ressources naturelles dont il pourrait faire profiter les entreprises afghanes pour leur ouvrir des horizons internationaux.

Si la totalité des forces militaires canadiennes quittent l'Afghanistan, les intervenants canadiens civils (MAECI, ACDI, ONG, etc.) devront compter entièrement sur des entrepreneurs privés ou sur les militaires des autres pays pour leur sécurité et leur protection. Dans l'état actuel des choses, certaines des activités d'aide au développement et d'éducation menées en Afghanistan sont impossibles sans protection militaire.

L'Afghanistan est le premier bénéficiaire de l'aide publique au développement nette du Canada (ce qui comprend les décaissements des organismes multilatéraux et les allègements de dette) depuis l'exercice 2002-2003⁴⁴. D'après le plus récent *Rapport statistique sur l'aide internationale*, l'ACDI aura consacré à l'Afghanistan environ 1,7 milliard de dollars au total au 31 mars 2011⁴⁵. Le brigadier-général (à la retraite) Labbé a néanmoins affirmé que l'on peut et que l'on doit faire plus. Les contributions du Canada sur le plan du développement durable ne sont pas « particulièrement concrètes », selon lui, prenant surtout la forme de fonds acheminés par l'ACDI. De l'avis de Terry Glavin, coordonnateur de la recherche pour le Canada-Afghanistan Solidarity Committee, celle-ci s'est montrée un peu trop discrète en négligeant d'informer les Canadiens de ses activités et de ses réussites en Afghanistan.

Après avoir louangé le Canada pour avoir appuyé le ministère du Relèvement et du Développement rural, le brigadier-général (à la retraite) Labbé a dit que « nous devrions en faire beaucoup plus pour promouvoir les programmes afghans de développement national dont la valeur est établie ». Il a donné pour exemple le Programme de solidarité nationale, du ministère du Relèvement et du Développement rural, qui aurait contribué à rétablir la démocratie chez les masses dans la majorité des zones rurales et à porter à 38 % la proportion des femmes au sein des conseils de développement locaux démocratiquement élus⁴⁶.

Il faut continuer à collaborer à des projets canadiens de grande envergure, comme le barrage de Dahla et ses systèmes d'irrigation qui, si les difficultés que présentent la sécurité, les enjeux politiques et les marchés de services peuvent être surmontées, permettront d'approvisionner en eau 75 % de la population de la province de Kandahar, ce qui va « transformer radicalement la vie des gens en question », d'après le brigadier-général (à la retraite) Labbé, qui affirme que seuls le Canada et quelques autres partenaires internationaux possèdent les compétences techniques et le savoir-faire nécessaires en matière de gestion de projets pour veiller à la bonne marche de la construction de ces ouvrages de grande envergure. Le même témoin a cependant indiqué

⁴⁴ Voir ACDI, *Rapport statistique sur l'aide internationale*, <http://cida71.acdi-cida.gc.ca/acdi-cida/ACDI-CIDA.nsf/fra/JUD-4128122-G4W>.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

que tout contrat relativement à de tels projets doit comprendre une clause de renforcement des capacités ayant pour but d'intégrer les Afghans et de leur permettre ainsi d'assumer une responsabilité toujours plus grande à l'égard de ces projets.

Sans écarter la possibilité de détournements de fonds, le brigadier-général (à la retraite) Labbé s'est dit d'accord avec le président Karzaï qui voudrait que la moitié de l'aide internationale au développement de son pays soit versée directement dans les coffres du gouvernement afghan. À l'heure actuelle, 30 % seulement de l'aide financière de l'extérieur vouée au développement en Afghanistan est versée au budget de base du gouvernement, si bien que toutes les activités importantes doivent recevoir la bénédiction de l'extérieur pour pouvoir jouir des ressources nécessaires. Terry Glavin trouve que cette structure de financement lie les mains des fonctionnaires. Elle est aussi révélatrice sur le problème de corruption qui existe dans ce pays. Étant donné que 20 % seulement des fonds d'aide se rendent directement à l'État afghan, la corruption à grande échelle est impossible, selon lui, et « s'il y a corruption, on ne peut pas blâmer uniquement la bureaucratie afghane ».

On s'entend généralement pour dire que ce qui alimente le plus la confiance des Afghans dans leur gouvernement, c'est de voir des améliorations et de constater qu'ils les doivent à leur gouvernement et non à des étrangers. De son côté, le brigadier-général (à la retraite) Labbé trouve que l'expérience du Fonds de reconstruction de l'Afghanistan de la Banque mondiale devrait offrir une certaine sécurité. Ce fonds, constitué à l'aide de l'argent des pays donateurs, fonctionne de la façon suivante : les ministères afghans soumettent des demandes de financement pour leurs projets ou programmes et, lorsque les demandes sont acceptées, des sommes sont déposées directement dans leur fonds de caisse. Selon le brigadier-général (à la retraite) Labbé, la Banque mondiale peut s'assurer que chaque ministère a dépensé comme il se doit les fonds qui lui ont été versés, car « chacune des opérations est inscrite ». Une vérification effectuée dernièrement par la Banque mondiale à la suite d'allégations d'irrégularités déposées par le Royaume-Uni a permis de rendre compte de chaque sou qui avait été dépensé⁴⁷.

« Là où il y a corruption, c'est lorsque nous, étrangers, entrons en scène », a affirmé le brigadier-général (à la retraite) Labbé. « Nous ne savons vraiment pas comment les choses fonctionnent en Afghanistan, ce qui fait que les Afghans ayant l'esprit d'entreprise sont en mesure de profiter de notre naïveté. » Le Programme de solidarité nationale, au dire de ce témoin, « a été créé par les Afghans pour les Afghans avec des Afghans », autrement dit il « est le fait d'Afghans honnêtes qui ont su où les brèches pouvaient se trouver, qui les ont fermées toutes [...] »⁴⁸.

Le colonel (à la retraite) Capstick a évoqué une autre raison de confier plus de responsabilités aux Afghans : la sécurité. C'est simple, quand on pense que des projets « donnent des emplois à la population locale », on « n'a pas tendance à les attaquer », non plus que les personnes qui y travaillent. C'est d'ailleurs pourquoi l'Agence américaine pour le développement international et l'armée américaine se sont donné pour stratégie de faire appel à des entreprises afghanes « dans la mesure du possible » pour réaliser les

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

projets d'infrastructure. « Si les gens de la population sentent qu'ils ont une part du projet, les choses tendent à se calmer beaucoup. S'il s'agit d'une grande société internationale, c'est une autre histoire⁴⁹. »

LA SITUATION DANS LA RÉGION

Le comité n'a pas approfondi la question des relations de l'Afghanistan avec les pays voisins, mais le brigadier-général (à la retraite) Don Macnamara a abordé un problème de sécurité plus vaste, à savoir le risque « qu'al-Qaïda parvienne à mettre la main sur les ogives nucléaires des forces pakistanaises⁵⁰ ». Il a aussi rappelé au comité l'existence d'autres puissances nucléaires proches en Asie.

Nous avons été encore plus troublés par le témoignage d'un ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan, Christopher Alexander, au sujet du Pakistan :

[...] le conflit en Afghanistan n'est pas une insurrection qui déborde les frontières. C'est une guerre par procuration menée en sous-main par les militaires pakistanais contre le gouvernement légitime de l'Afghanistan et ses partenaires⁵¹.

Comme l'a expliqué M. Alexander,

L'Afghanistan ne connaîtra pas la stabilité tant que les conseils militaires de Quetta et d'autres localités du Baloutchistan, de Miranshah et d'autres localités des régions tribales sous administration fédérale, de Peshawar et d'autres localités de la province de Khyber Pakhtunwa, de Karachi et d'autres villes du Pakistan, continueront de préparer et de lancer en toute impunité des opérations de guérilla en Afghanistan.

Ces réseaux – dont les centres de direction, de financement, d'entraînement, de fabrication de bombes, d'approvisionnement et de planification sont situés en très grande majorité sur le territoire pakistanais – constituent la plus grande menace qui pèse sur la paix et la sécurité en Afghanistan. Ils doivent leur ampleur et leur force au soutien clandestin qu'ils reçoivent des autorités militaires pakistanaises, notamment de l'ISI [Intelligence Services Intelligence Directorate – les services de renseignement pakistanais]⁵².

⁴⁹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁵⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 26 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Comm/defe-c/03evb-c.htm?Language=E&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁵¹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 14 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁵² *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

M. Alexander a ajouté : « Sans le soutien de l'ISI, ils [les talibans et les autres groupes terroristes] s'effondreraient comme des marionnettes, ce qu'ils sont devenus⁵³. »

ET MAINTENANT?

Si la FIAS et les nombreux pays et ONG qui aident l'Afghanistan ont déjà accompli beaucoup de choses, personne, pas même les plus optimistes de nos témoins, ne pouvait dire quand le pays sera en mesure de se gouverner et d'assurer sa propre sécurité sans la présence de troupes étrangères. Cela n'a rien de surprenant, car, comme l'a signalé l'ambassadeur d'Afghanistan au Canada, Jawed Ludin :

Je dirai seulement ceci : Pensez seulement où en était l'Afghanistan il y a dix ans. Ce n'était pas un pays ordinaire, un pays aux prises avec la pauvreté ou des conflits. C'était un pays totalement dévasté, pratiquement dénué de toute structure gouvernementale. On part donc de loin, et l'on voudrait confier à ce genre de pays une tâche qu'un pays extrêmement développé aurait bien du mal à accomplir⁵⁴.

Pourtant, les soldats de certains des plus gros joueurs de l'OTAN en Afghanistan vont bientôt partir, ce qui laissera encore moins de temps pour la reconstruction de la nation. Actuellement, il y a des arrivées massives de soldats américains en Afghanistan pour porter les effectifs au niveau nécessaire au succès des opérations de lutte anti-insurrectionnelles et soutenir les forces afghanes et les autres forces de la FIAS, en particulier les Forces canadiennes à Kandahar. Quand ils sécurisent les villes et villages, les ministères et organes de développement du gouvernement afghan peuvent y travailler. Cependant, les Américains amorceront le retrait de leurs troupes en 2011 (mais il n'est pas encore question de les retirer complètement). Les Hollandais partiront cette année – à moins que le parlement nouvellement élu ne revienne sur cette décision. Les Forces canadiennes vont partir. L'engagement militaire du Royaume-Uni a cependant été renouvelé le 14 juin 2010. Le premier ministre britannique David Cameron a en effet déclaré à la Chambre des communes que les forces britanniques reviendraient chez elles une fois leur tâche accomplie, la tête haute, quand les Afghans pourront mener leur barque seuls et que leur pays ne constituera plus une menace pour les autres⁵⁵. La conception du succès du premier ministre Cameron – non pas la « victoire », mais l'objectif tout à fait réalisable de l'autonomie des Afghans – est parfaitement logique. Au demeurant, la sécurité dans certaines régions du pays demeure aléatoire, particulièrement dans les provinces de Kandahar et de Helmand. Comme l'a fait remarquer le *Sunday Times*, la semaine du 6 juin 2010 a été l'une des plus meurtrières pour les forces de l'OTAN depuis le début de la guerre en 2001, avec 32 soldats tués⁵⁶. Le brigadier-général

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁵⁵ David Cameron, *PM Statement on Afghanistan*, 14 juin 2010, <http://www.number10.gov.uk/news/statements-and-articles/2010/06/pm-statement-on-afghanistan-51813>.

⁵⁶ Michael Smith et Jonathan Oliver, *The Sunday Times*, 13 juin 2010, <http://www.timesonline.co.uk/tol/news/politics/article7149104.ece>.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

(à la retraite) Serge Labbé, adjoint au haut représentant civil de l'OTAN à Kaboul, voit cependant les choses ainsi :

[...] j'entends dire sans arrêt à la télévision et ailleurs dans les médias que nous perdons la guerre. Affirmer que nous perdons la guerre, c'est s'appuyer sur une définition ancienne des campagnes où il n'est question que des opérations de sécurité. Dans l'environnement d'aujourd'hui, il n'y a pas d'opération de sécurité qui existe indépendamment de tout le reste. Il faut ajouter au total la gouvernance, le développement, l'appareil judiciaire et le gouvernement sous tous ses aspects. Affirmer que nous perdons, c'est mal choisir ses mots et tomber dans une vieille façon de penser⁵⁷.

Selon le Chef d'état-major de la Défense du Canada, le général Walt Natynczyk, la clé du succès tient à une nouvelle donne, qu'il faut aller chercher dans la réconciliation avec les insurgés, une priorité du gouvernement afghan, de l'OTAN et du gouvernement canadien. Tout le monde sait que l'intervention militaire ne pourra jamais à elle seule garantir la réussite. Il est indispensable d'affaiblir aussi les forces insurgées au moyen d'un processus de réconciliation visant à convaincre le plus grand nombre possible de combattants talibans de réintégrer la société civile⁵⁸. La logique consiste à isoler les éléments véritablement irréductibles en cooptant les insurgés qui ne sont pas des talibans endurcis mais sont mus davantage par des conflits tribaux, l'exclusion, le manque de travail ou la simple naïveté. Le général Natynczyk croit beaucoup à la réconciliation.

L'afflux massif de soldats sur le terrain vise justement à obtenir cette nouvelle donne. C'est pourquoi je suis certain que tout le monde attend impatiemment de voir les résultats de la jirga [jirga consultative de paix] qui vient d'avoir lieu [2-4 juin 2010]. Certains ont des réserves à ce sujet, mais ce sera décisif pour ceux qui hésitent et se demandent encore s'ils se placeront du côté des talibans ou du côté du gouvernement de l'Afghanistan. Pour moi, c'est une question de temps.

[...] l'initiative revient au gouvernement afghan. La situation est difficile pour nous, qui l'observons de notre point de vue d'Occidentaux et essayons de comprendre le message qu'ils envoient, mais en dernière analyse, la solution doit venir des Afghans. Nous sommes spectateurs et nous devons attendre

⁵⁷ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/paribus/commibus/senate/Com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁵⁸ *Réconciliation politique*, Site de l'engagement du Canada en Afghanistan, 27 août 2009, http://www.afghanistan.gc.ca/canada-afghanistan/priorities-priorites/reconciliation.aspx?lang=fra&highlights_file=&left_menu_en=&left_menu_fr=&mission=.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

patiemment de voir comment la nouvelle donne dont j'ai parlé s'établira⁵⁹.

Le « message » du président Karzaï sur la réconciliation en rend certains nerveux. Terry Glavin, du Canada-Afghanistan Solidarity Committee, nous a dit en effet que, « ce que l'on craint surtout lorsque le président Karzaï parle de négocier avec les talibans, c'est qu'il veuille conclure un accord extra-constitutionnel qui viendrait déposséder les Pachtoune de cette vieille prérogative qu'ils ont de gouverner l'Afghanistan. Les Tadjiks, les Ouzbeks et les Hazaras sont particulièrement terrifiés de cette possibilité, surtout les femmes et les démocrates⁶⁰. »

La réconciliation politique, pourtant, est la clé. L'ambassadeur d'Afghanistan au Canada, Jawed Ludin, a expliqué que le président a procédé à des consultations pour obtenir un mandat en matière de réconciliation :

[Le président Karzaï] estimait qu'il lui fallait un mandat spécifique de réconciliation, et c'est ce qu'il a cherché à obtenir. Il l'a aujourd'hui parce que la jirga de paix a essentiellement décidé à l'unanimité que c'était bien la voie à suivre et que nous devrions négocier avec les talibans. L'idée n'était pas d'organiser un forum avec les talibans mais bien un forum regroupant toutes sortes d'éléments de la société qui donnerait au président et au gouvernement le mandat de négocier une réconciliation avec les talibans et leur indiquerait les paramètres de cette négociation⁶¹.

Le président Karzaï renouvelle aussi son message d'appui à la grande offensive anti-insurrectionnelle de l'OTAN qui s'amorce dans la province de Kandahar. Lors d'une rencontre d'ainés et de chefs religieux, appelée choura, le 13 juin 2010, il a affirmé aux habitants de la région que cette opération visait à lutter tout autant contre la corruption et la gabegie que contre les insurgés. Il a dit à la choura : « Nous avons besoin de votre coopération dans cette opération. Je n'accepterai aucune excuse. Nous tenons à ce que cette opération réussisse⁶². »

Le Canada a payé un lourd tribut en vies humaines et en argent en Afghanistan. Au moment de la rédaction du rapport, 148 militaires et un diplomate canadiens avaient perdu la vie durant la mission en Afghanistan. D'après un rapport de 2008 du Bureau du directeur parlementaire du budget, le coût cumulatif total de la mission canadienne en

⁵⁹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁶⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁶¹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁶² Associated Press, 13 juin 2010, « Karzai: Ramping up security is a 'go' for Kandahar », <http://www.newstimes.com/news/article/Afghanistan-s-Karzai-seeks-support-for-Kandahar-op-521344.php>.

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Afghanistan, constitué surtout de dépenses militaires, pourrait atteindre 18,1 milliards de dollars sur les 10 exercices allant de 2001-2002 à 2010-2011⁶³. Comme le ministre de la Défense Peter MacKay a dit que le coût différentiel de la mission totalisera 9,4 milliards de dollars au moment où le dernier soldat aura quitté l'Afghanistan, il est clair que le volet militaire de la mission accapare la part du lion du coût total.

Il ne fait aucun doute que les Forces canadiennes et les Canadiens ont fait un travail superbe en Afghanistan. Nous les avons entendus louer par beaucoup de témoins, critiquer par aucun. Terry Glavin, du Canada-Afghanistan Solidarity Committee, nous a dit :

Nous avons maîtrisé la situation grâce aux Forces canadiennes et [à] la dignité avec laquelle elles se sont comportées. Même si on commet des erreurs, on se relève et on n'abandonne pas. Le Canada est respecté en Afghanistan. La contribution des soldats canadiens y est pour quelque chose. Des gens à qui nous avons parlé, personne ne veut que les Forces canadiennes se retirent complètement de l'Afghanistan⁶⁴.

Pour sa part, l'ambassadeur Ludin nous a dit :

Ce qui caractérise la mission canadienne en Afghanistan, ce n'est pas tant son ampleur que son approche. L'approche que le général McChrystal, le commandant de l'OTAN, a maintenant adoptée est essentiellement modelée sur ce que les Canadiens ont fait dans les années précédentes et c'est tout à l'honneur du Canada. Cela rend justice à la manière dont les Canadiens se sont battus ces dernières années et à leur approche, qui est maintenant intégrée à la stratégie globale de l'OTAN⁶⁵.

Le commandant des Forces canadiennes en Afghanistan, le brigadier-général Jonathan Vance, a dit au comité :

[...] le Canada a mérité un rôle de leadership dans ce nouvel environnement à Kandahar grâce à la qualité de nos troupes, à notre aptitude à appliquer la doctrine de contre-insurrection et

⁶³ Bureau du directeur parlementaire du budget, *Impact financier de la mission canadienne en Afghanistan*, 9 octobre 2008, http://www2.parl.gc.ca/sites/pbo-dpb/documents/Afghanistan_Fiscal_Impact_FINAL_F_WEB.pdf.

⁶⁴ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commibus/senate/comm-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁶⁵ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

à notre capacité de commander et de contrôler des forces alliées, y compris des forces américaines⁶⁶.

Non seulement le Canada s'est bien acquitté de ses responsabilités, mais la mission du Canada en Afghanistan nous a bien préparés pour l'avenir, nous a dit le Chef d'état-major de la Défense, le général Natynczyk.

La mission en Afghanistan a porté le niveau de professionnalisme des Forces canadiennes – aviation, armée de terre, marine et forces spéciales – à un niveau sans précédent depuis plusieurs générations [...] L'expérience non seulement nous a amenés à un niveau de préparation supérieur, mais elle a aussi confirmé la capacité des hommes et des femmes des Forces canadiennes de mener une opération de combat, dans n'importe quelles conditions, ce qui augure bien pour l'avenir. On l'a vu d'ailleurs en Haïti [où a été menée l'opération Hestia, après le tremblement de terre de janvier 2010] où nous sommes intervenus pratiquement du jour au lendemain⁶⁷.

En ce qui concerne l'aptitude des Forces canadiennes à accepter d'autres missions en sus de la mission en Afghanistan, le lieutenant-général Andrew Leslie, commandant de la Force terrestre au moment où il a comparu devant le comité, nous a dit :

Actuellement, nous pourrions déployer un groupe de bataillons légers composé de soldats des forces régulières et de réservistes pour exécuter n'importe quelle tâche que le gouvernement du Canada lui confierait, à la condition que les besoins soient relativement légers en matière de matériel de protection. Comme vous le savez, nous venons de le faire en Haïti [...] Ce que l'investissement qu'ils ont consenti dans leur armée a rapporté aux Canadiens, c'est une armée de classe mondiale plus souple et mieux préparée qu'elle ne l'a été depuis bien longtemps. Nous vivons en fait une période extraordinaire par rapport aux 30 dernières années. Nous sommes vraiment dans un état de préparation exceptionnel⁶⁸.

Sur la question de savoir si les Forces canadiennes doivent revenir se reposer au pays après les épreuves de l'Afghanistan, le brigadier-général Vance n'a pas voulu nous donner son opinion personnelle, mais il nous a cependant dit :

⁶⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁶⁷ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁶⁸ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 31 mai 2010 (pas encore publié). [traduction]

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

À mon avis, aucune politique en ce sens n'a été adoptée et il n'y a personne au sein des Forces canadiennes qui souhaite un temps d'arrêt. Je ne suis pas au courant de l'existence d'un tel besoin. Ce n'est pas à moi à dire si les militaires doivent ou non faire une pause. Nous avons été présents, en même temps, en Afghanistan, aux Jeux olympiques et en Haïti. Si nous quittons l'Afghanistan, nous pourrions nous occuper de la sécurité aux Jeux olympiques, à Haïti et probablement ailleurs. Je n'ai pas eu l'impression, en tant que commandant, que nous avions désespérément besoin de faire une pause [...] J'essaie de vous répondre le plus franchement possible. Je n'ai encore rien entendu au sujet de la nécessité de faire un temps d'arrêt⁶⁹.

Le comité voulait savoir si le retrait des troupes canadiennes d'Afghanistan risquait de compromettre de quelque manière la mission de l'OTAN. Le brigadier-général (à la retraite) Serge Labbé, haut représentant civil adjoint de l'OTAN en Afghanistan, nous a dit à ce sujet :

Si on retirait tous les soldats de l'Afghanistan, il faudrait trouver une façon de protéger les spécialistes du développement qui y demeurent. Cela limiterait grandement leur liberté d'action et leur capacité d'assumer les responsabilités qui sont les leurs⁷⁰.

Cependant, le brigadier-général Vance est pour sa part d'avis que si les Afghans et les forces des autres pays prennent la relève, cela ne devrait pas poser de problème.

À mes yeux, ce sont les moyens sur place qui sont importants, et non leur provenance. Tant que les moyens sont suffisants pour obtenir les résultats voulus, on peut poursuivre le travail sur le terrain. Les forces militaires et policières afghanes et étrangères peuvent assurer la sécurité nécessaire pour que les autres acteurs mettent en oeuvre leurs moyens même si le Canada ne fait pas partie de ces forces après 2011⁷¹.

Un témoin, le brigadier-général (à la retraite) Don Macnamara, craint néanmoins que le retrait de la totalité des soldats canadiens d'Afghanistan nuise à la réputation du Canada au sein des organes internationaux.

⁶⁹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷⁰ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defe-f/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷¹ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/com-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

[En ce qui concerne] les incidences au niveau de l'OTAN du maintien de la décision de nous retirer, je crains fort que cette décision soit désormais connue sous le sobriquet de « Position du Canada en matière de déploiement ». Cela servira alors de prétexte à certains pays qui invoqueront la position du Canada et qui, après deux ans de service, décideront de se retirer. Je ne voudrais pas voir le Canada acquérir une telle réputation⁷².

Enfin, 148 soldats et un diplomate canadiens avaient perdu la vie en Afghanistan au moment de la rédaction du rapport. Comment interpréter un retrait complet en regard de ce sacrifice ultime et du sacrifice des milliers d'autres qui sont affectés et ont été affectés en Afghanistan? « Nous ne pouvons pas ressusciter nos soldats, nous a dit Terry Glavin du Canada-Afghanistan Solidarity Committee, mais nous pouvons nous assurer qu'ils ne sont pas morts pour rien⁷³. »

[...] il est extrêmement ardu de faire valoir les nombreuses victoires accumulées par ces soldats pour nos amis afghans comme pour le Canada. Il est difficile d'établir un lien direct de cause à effet entre la mort d'un soldat et une jeune fille qui apprend à écrire son nom pour la première fois, mais ce lien existe vraiment⁷⁴.

Aucun des témoins que nous avons entendus n'a recommandé le retrait total des Forces canadiennes d'Afghanistan. En fait, M. Glavin nous a dit : « Il nous faut réorienter le débat et ne pas voir 2011 comme la fin de quelque chose, mais comme le début d'une autre mission. La nature des discussions doit absolument changer⁷⁵. »

Plusieurs témoins ont réclamé instamment le maintien des soldats canadiens en Afghanistan. Le brigadier-général (à la retraite) Labbé, par exemple, conteste la logique de la position actuelle du Canada :

Au moment même où il faut plus de soldats pour renverser la vapeur et nous assurer de pouvoir appuyer pleinement le gouvernement pour qu'il en remporte la campagne, je trouve cela bizarre que nous parlions de l'idée de retirer tous les soldats.

Il s'est demandé :

⁷² *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 26 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷³ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 3, 19 avril 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/comm-f/defe-f/03evb-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

LA MISSION CANADIENNE EN AFGHANISTAN : ET MAINTENANT?

Pourquoi ne pas entraîner une autre brigade puisque, plus nous formons rapidement les Forces de sécurité nationale afghane, plus vite nous pouvons quitter le pays? [...] nous ne pouvons les laisser se dépêtrer tout seuls⁷⁶.

Le travail des soldats canadiens comme formateurs et conseillers a été loué à maintes reprises. Le ministre de la Défense, Peter MacKay, a indiqué dans son témoignage que le Canada s'est fait demander – en particulier par le gouvernement de l'Afghanistan – de maintenir ses troupes en place :

« [...] nous sommes admirés [...] Nous formons une catégorie à part pour ce qui est du respect et de l'admiration éprouvés à notre égard. Nous n'avons pas de passé de colonisateur ou de conquérant. Par conséquent, le drapeau canadien, l'image de marque du Canada et la plupart des Canadiens sont très recherchés en Afghanistan à l'heure actuelle.⁷⁷

L'ambassadeur d'Afghanistan au Canada, Jawed Ludin, s'est fait pressant : « Restez pour continuer de nous aider à constituer nos propres forces de sécurité... c'est pour nous une priorité stratégique de première importance. Nous voudrions réussir, avec votre aide⁷⁸. »

L'ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan est allé encore plus loin, disant :

Les Forces canadiennes [...] figurent parmi les rares forces militaires qui possèdent suffisamment d'expérience du combat, des opérations de soutien de la paix et des opérations de maintien de la paix pour être polyvalentes. Si nous avons recours à elles en nous privant de cette polyvalence, nous rendrons un mauvais service aux Afghans, et sans doute à nous-mêmes aussi. La discussion est hypothétique pour le moment, mais c'est un principe dont il faut tenir compte dans tout déploiement.

⁷⁶ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, fascicule n° 4, 3 mai 2010, http://www.parl.gc.ca/40/3/parlbus/commbus/senate/Com-f/defef/04eva-f.htm?Language=F&Parl=40&Ses=3&comm_id=76.

⁷⁷ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 21 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

⁷⁸ *Témoignages*, Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 3^e session, 40^e législature, 7 juin 2010 (pas encore publié). [traduction]

CONCLUSION ET RECOMMANDATION

Les déclarations de nos témoins ont été marquées par un leitmotiv, à savoir que la tâche n'est pas terminée en Afghanistan et que les soldats canadiens doivent y rester à un titre ou un autre. Grâce à l'afflux actuel de soldats de l'OTAN, on arrive finalement à assurer les gains au lieu de les voir s'envoler. Il importe de noter que les effectifs additionnels combattent aux côtés des soldats de l'Armée nationale afghane, qu'ils épaulent, car, en dernière analyse, la lutte contre les talibans appartient aux Afghans. L'apport durable du Canada à l'Afghanistan tiendra en grande partie au travail des soldats canadiens qui ont aidé les Afghans à se préparer à cette lutte.

Se fondant sur les témoignages qu'il a entendus, sur les suggestions des témoins et sur l'information qu'il a réunie, et soucieux de la réputation du Canada dans l'esprit de ses alliés, le comité recommande que le Canada continue, même après 2011, de contribuer au développement de l'Armée nationale afghane et de la Police nationale afghane, une mission de formation et mentorat importante et appréciée, et que le Parlement se penche le plus tôt possible sur le rôle que joueront les Forces canadiennes en Afghanistan après l'échéance de 2011.

ANNEXE A

TÉMOINS ENTENDUS

ORGANISATION	NOM ET TITRE	DATE DE COMPARUTION
À titre personnel	Colonel (à la retraite) Mike Capstick, Peace Dividend Trust	19 avril 2010
Canada-Afghanistan Solidarity Committee	Terry Glavin, coordonnateur de la recherche	19 avril 2010
Défense nationale	Brigadier-général Jonathan Vance, ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées - Afghanistan	19 avril 2010
À titre personnel	Paul Chapin, ancien directeur de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense	26 avril 2010
Association de l'Aviation royale canadienne	Lieutenant-général (à la retraite) George Macdonald, président national honoraire, ancien commandant adjoint du NORAD	26 avril 2010
À titre personnel	Brigadier-général (à la retraite) Don Macnamara, CMM, CD, ancien président et membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la défense, et membre du Conseil international du Canada	26 avril 2010

Défense nationale	Colonel Gregory D. Burt, directeur de l'Analyse de la sécurité future	3 mai 2010
À titre personnel	Brigadier-général (à la retraite) Serge Labbé, adjoint au haut représentant civil de l'OTAN au Quartier général de la FIAS à Kaboul, en Afghanistan	3 mai 2010
Défense nationale	Colonel Jean-Marc Lanthier, commandant du 5 ^e Groupe-brigade mécanisé du Canada (ancien commandant adjoint de la Force opérationnelle interarmées en Haïti)	10 mai 2010
Défense nationale	Major-général Mike Ward, commandant adjoint, Mission d'instruction de l'OTAN en Afghanistan, Force opérationnelle interarmées en Afghanistan, Quartier général de la Force internationale d'assistance à la sécurité	10 mai 2010
Défense nationale	Lieutenant-général André Deschamps, Chef d'état-major de la Défense aérienne	31 mai 2010
Défense nationale	Adjudant-chef Wayne Ford, sergent-major de l'armée	31 mai 2010
Défense nationale	Lieutenant-général Andrew Leslie, Chef d'état-major de l'Armée de terre	31 mai 2010
Ambassadeur de l'Afghanistan au Canada	Son Excellence Jawed Ludin, ambassadeur	7 juin 2010

Défense nationale	Général Walter Natynczyk, Chef d'état-major de la Défense	7 juin 2010
À titre personnel	Chris Alexander, ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan et ancien représentant spécial adjoint du Secrétaire général de l'ONU en Afghanistan	14 juin 2010
	L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale	21 juin 2010
Défense nationale	Vice-amiral Denis Rouleau, J.A.D., CMM, MSM, CD, Vice-chef d'état-major de la Défense	21 juin 2010

ANNEXE B

Extrait des *Journaux de la Chambres des communes* du jeudi 13 mars 2008 :

Conformément à l'ordre adopté le mercredi 12 mars 2008, la Chambre reprend l'étude de la motion de M. Van Loan (leader du gouvernement à la Chambre des communes et ministre de la réforme démocratique), appuyé par M. Prentice (ministre de l'Industrie), -

Attendu que,

la Chambre reconnaît l'importante contribution et le sacrifice des Forces canadiennes et du personnel civil canadien dans le cadre de la mission mandatée par l'ONU et dirigée par l'OTAN déployée en Afghanistan à la demande du gouvernement afghan démocratiquement élu;

la Chambre estime que le Canada doit demeurer engagé auprès de la population afghane après février 2009;

la Chambre reconnaît qu'en février 2002, le gouvernement a décidé de déployer 850 soldats à Kandahar pour se joindre à la coalition internationale qui s'est rendue en Afghanistan pour chasser les Talibans, suite aux attaques terroristes du 11 septembre 2001, et que ce déploiement a duré six mois, après quoi, les troupes se sont fait remplacer en Afghanistan et sont revenues au pays;

la Chambre reconnaît qu'en février 2003, le gouvernement a pris la décision que le Canada enverrait 2 000 soldats et dirigerait la Force internationale d'assistance à la sécurité de l'OTAN (FIAS) pour un an à Kaboul, à partir de l'été 2003, et qu'après cet engagement d'une année, les troupes canadiennes seraient réduites à une unité de reconnaissance de 750 soldats puisque la Turquie, notre alliée à l'OTAN, prendrait la relève à Kaboul pour remplacer le Canada en tant que chef de file de la mission de la FIAS;

la Chambre reconnaît qu'en août 2005, le Canada a assumé la responsabilité de l'Équipe provinciale de reconstruction dans la province de Kandahar, ce qui correspond à environ 300 employés des Forces armées canadiennes;

la Chambre reconnaît que le gouvernement a pris la décision d'engager un groupe de combat d'environ 1 200 soldats à Kandahar pour une période d'un an, soit de février 2006 à février 2007;

la Chambre reconnaît qu'en janvier 2006, le gouvernement a participé à la conférence de Londres sur l'Afghanistan, où il a signé le Pacte de l'Afghanistan, qui établit les repères et le calendrier jusqu'à la fin de 2010 en ce qui a trait à l'amélioration de la sécurité, de la gouvernance, et du développement social et économique de l'Afghanistan;

la Chambre reconnaît qu'en mai 2006, le Parlement a appuyé la prolongation du

déploiement, pour une période de deux ans, par le gouvernement du Canada en Afghanistan d'un personnel diplomatique, d'aide au développement, policier et militaire ainsi que l'affectation de fonds et de matériel à ce déploiement;

la Chambre accueille favorablement le rapport du Panel indépendant sur le rôle futur du Canada en Afghanistan, présidé par l'honorable John Manley, et reconnaît l'importante contribution faite par ses membres;

la Chambre reconnaît que les trois volets d'une stratégie globale du gouvernement – défense, diplomatie et développement – ont toujours été des lignes directrices de la participation du Canada en Afghanistan et qu'ils doivent se renforcer l'un l'autre pour que le gouvernement puisse les concilier de la manière la plus efficace possible;

la Chambre reconnaît que le but final de la politique canadienne est de laisser l'Afghanistan aux Afghans, au sein d'un pays mieux gouverné, en paix et plus sécuritaire, et de créer l'espace et les conditions voulues pour que les Afghans réussissent eux-mêmes à trouver une solution politique au conflit;

la Chambre reconnaît qu'afin d'atteindre cet objectif, il est essentiel d'aider la population afghane à faire en sorte que les responsables des quatre organes chargés de leur sécurité (l'armée, la police, le système judiciaire et le système correctionnel) soient bien formés, bien équipés et bien payés;

par conséquent, il est de l'avis de la Chambre,

que le Canada devrait maintenir une présence militaire à Kandahar au-delà de février 2009, jusqu'à juillet 2011, d'une manière pleinement conforme au mandat de l'ONU en Afghanistan, et que cette mission militaire devrait comporter les points suivants :

a) former des forces de sécurité nationale afghanes, afin que celles-ci puissent rapidement assumer une plus grande part des efforts de maintien de la sécurité dans la province de Kandahar et dans l'ensemble de l'Afghanistan;

b) assurer la sécurité de la reconstruction et des projets de développement à Kandahar;

c) maintenir la responsabilité du Canada envers l'Équipe provinciale de reconstruction à Kandahar;

que, en vertu de ce mandat, ce prolongement de la présence militaire du Canada en Afghanistan soit approuvé par la Chambre à la condition expresse que :

a) l'OTAN assure la rotation d'un groupement tactique d'environ 1000 soldats à Kandahar, troupes qui devront être opérationnelles au plus tard en février 2009;

b) le gouvernement obtienne au plus tard en février 2009 des hélicoptères de transport de moyen tonnage ainsi que des véhicules aériens sans pilote (UAV) à haute performance, aux fins de renseignement, de surveillance et de reconnaissance,

afin de contribuer à la sécurité et à l'efficacité du contingent canadien;

c) le gouvernement du Canada informe l'OTAN que notre pays mettra fin à sa présence à Kandahar dès juillet 2011, date à laquelle le redéploiement des troupes des Forces canadiennes à l'extérieur de Kandahar et leur remplacement par les forces afghanes débutera dès que possible, pour se terminer dès décembre 2011;

que le gouvernement du Canada, conjointement avec nos alliés et le gouvernement de l'Afghanistan, établissent des objectifs et un calendrier fermes pour la formation, l'équipement et l'octroi d'un salaire à l'armée nationale afghane, la police nationale afghane, les membres de son système judiciaire et les responsables du système correctionnel;

que la contribution du Canada à la reconstruction et au développement de l'Afghanistan devrait être :

a) revitalisée et augmentée afin de mieux concilier nos efforts militaires et nos efforts de développement en Afghanistan;

b) axée sur nos forces traditionnelles en tant que nation, particulièrement par le biais de l'élaboration de systèmes judiciaires et correctionnels sains et d'institutions politiques solides en sol afghan, et d'une plus grande participation du Canada à la résolution du problème chronique de la pénurie d'eau potable dans ce pays;

c) axée sur la résolution du problème désastreux de la narco-économie qui mine constamment les progrès réalisés en Afghanistan, par la recherche de solutions qui n'affecteront pas la bonne volonté de la population locale;

d) soumise à un plus haut niveau de transparence et d'examen, de sorte que la population canadienne puisse être certaine que nos efforts de développement donnent des résultats en Afghanistan;

que le Canada devrait adopter une position diplomatique plus forte et plus disciplinée concernant l'Afghanistan et les acteurs locaux, notamment en appuyant la nomination d'un envoyé spécial dans cette région, qui pourrait à la fois assurer une meilleure cohérence de toutes les initiatives diplomatiques dans la région et faire des pressions pour une meilleure coordination au sein de nos partenaires de l'ONU dans la poursuite d'objectifs diplomatiques communs pour cette région;

que le gouvernement informe plus franchement et plus fréquemment la population sur ce qui se passe en Afghanistan, qu'il lui présente plus de bilans sur le rôle du Canada, qu'il mette plus d'accent sur les efforts diplomatiques et militaires et les efforts de reconstruction, et que pour une plus grande clarté, le gouvernement présente au Parlement des rapports trimestriels détaillés sur les progrès de la mission en Afghanistan;

qu'un comité parlementaire spécial sur l'Afghanistan soit créé par la Chambre afin qu'il rencontre régulièrement les ministres des Affaires étrangères, de la Coopération

internationale et de la Défense nationale, ainsi que des hauts fonctionnaires, et que la Chambre autorise ce comité spécial à se rendre en Afghanistan et dans les environs pour présenter fréquemment des recommandations sur la gestion et les progrès de nos efforts en Afghanistan;

que ce comité parlementaire spécial étudie les lois et les procédures gouvernant les exceptions touchant la sécurité opérationnelle et nationale en ce qui concerne la dissimulation d'information au Parlement, aux tribunaux et à la population canadienne avec ceux qui sont responsables de la mise en application de ces règles et procédures, afin que les Canadiens obtiennent toute l'information sur la gestion et les progrès de la mission;

qu'en ce qui concerne le transfert de prisonniers afghans aux autorités afghanes, le gouvernement doive :

a) s'engager à respecter les normes les plus élevées de l'OTAN et de la communauté internationale en ce qui concerne la protection des droits des détenus, ne procédant aux transferts que lorsqu'il sera en mesure de croire qu'il le fera en respectant les obligations internationales du Canada;

b) établir une solution avec les alliés de l'OTAN à la question des détenus, par le biais d'efforts diplomatiques issus des valeurs canadiennes profondes que sont le respect des droits humains et de la dignité pour tous;

c) s'engager à mettre en œuvre une politique de transparence accrue en ce qui concerne les mesures entourant la capture et le transfert de prisonniers, qui inclura l'engagement de rapporter au public les résultats de révisions ou inspections des prisons afghanes menées par les représentants canadiens;

que le gouvernement s'engage à une meilleure coordination interministérielle, afin d'offrir une meilleure cohérence et coordination dans toute la gestion gouvernementale nationale de notre engagement en Afghanistan, notamment par la création d'un groupe de travail permanent qui rendra directement des comptes au Premier ministre pour diriger ces efforts; (*Affaires émanant du gouvernement n° 5*)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Monday, June 21, 2010

The Honourable Peter MacKay, P.C., M.P., Minister of National Defence.

WITNESSES

Monday, June 14, 2010

As an individual:

Chris Alexander, former Canadian Ambassador to Afghanistan and former United Nations Deputy Special Representative of the UN Secretary-General for Afghanistan.

Monday, June 21, 2010

National Defence:

Vice-Admiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, Vice Chief of the Defence Staff.

COMPARAÎT

Le lundi 21 juin 2010

L'honorable Peter MacKay, C.P., député, ministre de la Défense nationale.

TÉMOINS

Le lundi 14 juin 2010

À titre personnel :

Chris Alexander, ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan et ancien représentant spécial adjoint du secrétaire général de l'ONU en Afghanistan.

Le lundi 21 juin 2010

Défense nationale :

Vice-amiral Denis Rouleau, OMM, MSM, CD, vice-chef d'état-major de la Défense.





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, October 4, 2010
Monday, October 18, 2010

Le lundi 4 octobre 2010
Le lundi 18 octobre 2010

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Twelfth and thirteenth meetings on:

Canada's national security
and defence policies
(Arctic sovereignty and security)

(The state and future of the Canadian Forces Reserves)

Douzième et treizième réunions concernant :

Les politiques de sécurité nationale
et de la défense du Canada
(Souveraineté de la sécurité de l'Arctique)

(La situation actuelle et l'avenir de
la Réserve des Forces canadiennes)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	Manning
Day	Mitchell
Lang	Patterson
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Pépin
	Plett

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Meighen (*October 7, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Patterson (*October 6, 2010*).

The Honourable Senator Mitchell replaced the Honourable Senator Banks (*October 4, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Nolin (*September 22, 2010*).

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Meighen (*September 22, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Segal (*June 22, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	Manning
Day	Mitchell
Lang	Patterson
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Pépin
	Plett

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 7 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 6 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Mitchell a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 4 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Nolin (*le 22 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 22 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 22 juin 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 4, 2010
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:05 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett and Wallin (9).

Other senator present: The Honourable Senator Segal (1).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1*) (Arctic sovereignty and security) (The state and future of the Canadian Forces Reserves)

WITNESSES:*Canadian Hydrographic Service:*

Savithri Narayanan, Dominion Hydrographer;

Dale Nicholson, Regional Director, Central and Arctic Region.

Reserves 2000:

Lieutenant-Colonel (Retired) John Selkirk, Executive Director.

Savithri Narayanan made a statement and, together with Dale Nicholson, answered questions.

At 4:58 p.m., the committee suspended.

At 5:06 p.m., the committee resumed.

Lieutenant-Colonel (Retired) John Selkirk made a statement and answered questions.

At 6:02 p.m., the committee suspended.

At 6:04 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

It was agreed that Senator Dallaire be added to the membership of the Subcommittee on Veterans Affairs.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 4 octobre 2010
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 5, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett et Wallin (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Segal (1).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Souveraineté et sécurité dans l'Arctique) (La situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes)

TÉMOINS :*Service hydrographique du Canada :*

Savithri Narayanan, hydrographe fédéral;

Dale Nicholson, directeur régional, Région du Centre et de l'Arctique.

Réserves 2000 :

Lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur général.

Savithri Narayanan fait une déclaration, puis, avec Dale Nicholson, répond aux questions.

À 16 h 58, la séance est suspendue.

À 17 h 6, la séance reprend.

Le lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 2, la séance est suspendue.

À 18 h 4, conformément à l'article 92(2)e du Règlement, la séance reprend à huis clos pour discuter d'un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce durant la partie de la réunion tenue à huis clos.

Il est convenu que le nom du sénateur Dallaire soit ajouté à la liste des membres du Sous-comité des anciens combattants.

At 6:24 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, October 18, 2010
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:05 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Plett and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The state and future of the Canadian Forces Reserves)

WITNESSES:

Hudson Institute:

Richard Weitz, Director, Center for Political-Military Analysis.

C.D. Howe Institute:

Colin Busby, Policy Analyst.

As an individual:

Commodore (Retired) Bob Blakely, Former Commander Naval Reserve.

Richard Weitz made a statement and answered questions.

At 4:58 p.m., the committee suspended.

At 5:02 p.m., the committee resumed.

Colin Busby made a statement and answered questions.

At 5:49 p.m., the committee suspended.

At 5:53 p.m., the committee resumed.

Commodore (Retired) Bob Blakely made a statement and answered questions.

At 6:35 p.m., the committee suspended.

At 6:38 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to discuss its draft agenda.

À 18 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 18 octobre 2010
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 5, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Plett et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (La situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes)

TÉMOINS :

Institut Hudson :

Richard Weitz, directeur, Centre d'analyse politico-militaire.

Institut C.D. Howe :

Colin Busby, analyste des politiques.

À titre personnel :

Commodore (à la retraite) Bob Blakely, ancien commandant de la Réserve navale.

Richard Weitz fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 58, la séance est suspendue.

À 17 h 2, la séance reprend.

Colin Busby fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 49, la séance est suspendue.

À 17 h 53, la séance reprend.

Le commodore (à la retraite) Bob Blakely fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 35, la séance est suspendue.

À 18 h 38, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, la séance reprend à huis clos pour discuter d'un projet d'ordre du jour.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 6:57 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu que le personnel des sénateurs soit autorisé à demeurer dans la pièce durant la partie de la réunion tenue à huis clos.

À 18 h 57, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 4, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:05 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada. (topics: Arctic sovereignty and security; and the state and future of the Canadian Forces Reserves).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies and gentlemen, and senators, welcome to the thirteenth meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence in the Third Session of the Fortieth Parliament.

I welcome two new senators to the committee: Senator Don Plett, from Manitoba; and Senator Dennis Patterson, from Nunavut. I also welcome Senator Segal as a visitor today. I understand that Senator Grant Mitchell, from Alberta, will join the committee as well.

Senator Dallaire: Madam Chair, if I may, Senator Mitchell is replacing Senator Banks. I wish to put on the record a thank you to one of the committee's founding members who has retired from committee. I thank Senator Banks for his services over the years.

The Chair: We would all agree. We appreciate Senator Banks hard work on the committee.

We will look today at an issue that came to people's attention during the summer and early fall. In September, a fuel tanker ran aground in Nunavut waters. It was the third such grounding in a four- to five-week period. At the time, some leading Canadian experts said that the incidents underlined the inadequate charting of Arctic waters. Some experts have commented that this is the single biggest issue in the Arctic. That drew our attention and we decided to ask the experts to speak to this part of our discussion on Arctic sovereignty and security.

From the Canadian Hydrographic Service we are pleased to welcome Savithri Narayanan, Director, Dominion Hydrographer; and Dale Nicholson, Regional Director, Central and Arctic Region. We have asked Dr. Narayanan to speak to us about the responsibilities of the CHS to provide accurate up-to-date navigation charts and other information and to determine how this influences the discussions around the extended continental shelf under the United Nations Convention on the Law of the Sea.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 4 octobre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 5, pour étudier, en vue d'en faire rapport, les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : la souveraineté et la sécurité de l'Arctique; la situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, honorables sénateurs, bienvenue à la treizième réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense de la troisième session de la quarantième législature.

J'ai le plaisir d'accueillir deux nouveaux sénateurs au comité : le sénateur Don Plett, du Manitoba, et le sénateur Dennis Patterson, du Nunavut. J'aimerais aussi souhaiter la bienvenue au sénateur Segal, qui est ici aujourd'hui à titre de visiteur. J'ai cru comprendre que le sénateur Grant Mitchell, de l'Alberta, se joindra aussi au comité.

Le sénateur Dallaire : Madame la présidente, si vous le permettez, le sénateur Mitchell remplace le sénateur Banks. J'aimerais que figurent au compte rendu des remerciements pour l'un des membres fondateurs du comité, qui a quitté ses fonctions. Je remercie le sénateur Banks pour les services rendus au fil des années.

La présidente : Nous en convenons tous. Nous sommes reconnaissants envers le sénateur Banks de son travail acharné au comité.

Aujourd'hui, nous allons nous pencher sur une question qui a retenu l'attention du public au cours de l'été et au début de l'automne. En septembre, un pétrolier s'est échoué au Nunavut. Il s'agit du troisième incident du genre à survenir au cours d'une période de quatre à cinq semaines. À ce moment-là, certains des grands spécialistes canadiens ont dit que les incidents soulignaient l'insuffisance des levés hydrographiques de l'océan Arctique. Certains spécialistes ont dit qu'il s'agit de la question la plus importante en ce qui concerne l'Arctique, ce qui a attiré notre attention. Nous avons décidé de demander aux spécialistes de nous en parler dans le cadre de notre étude sur la souveraineté et la sécurité de l'Arctique.

Nous sommes heureux d'accueillir, du Service hydrographique du Canada, Savithri Narayanan, directrice, hydrographe fédérale; et Dale Nicholson, directeur régional, région du Centre et de l'Arctique. Nous avons demandé à Mme Narayanan de parler des responsabilités de la SHC en matière production de documents précis et à jour — cartes marines et autres renseignements — et de nous dire en quoi cette question influe sur les discussions sur le plateau continental étendu obtenu en vertu de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer.

Savithri Narayanan, Dominion Hydrographer, Canadian Hydrographic Service: Thank you for the opportunity to appear before this committee to discuss the state of navigational charting in the Arctic, a subject of growing national and international interest and of growing public scrutiny subsequent to the recent groundings.

Canada has the longest coastline in the world at nearly 250,000 kilometres, which has been used effectively to establish a solid economy based on maritime commerce.

Nautical charts are the road maps to Canada's waterways. They indicate lane separations and boundaries to prevent drifting into dangerous areas and, most importantly, warn of unseen dangers. The Canadian Hydrographic Service, CHS, has almost 130 years of experience in building this infrastructure and keeping it up to date in support of the Canadian economy, safety of mariners at sea and production of our ecosystems.

The Charts and Nautical Publications Regulations made pursuant to the Canada Shipping Act and the Arctic Waters Pollution Prevention Act require ships in Canadian waters to carry and use nautical charts and related publications issued officially by or on the authority of the Canadian Hydrographic Service. The International Convention for the Safety of Life at Sea (SOLAS), to which Canada is a signatory, also requires coastal states to provide adequate navigational charts for their respective waters as a fundamental component of safety of navigation. Under the Oceans Act, the CHS is responsible for conducting hydrographic surveys, producing and distributing official government navigation charts in paper and electronic forms, and supporting nautical publications to help guide mariners.

The CHS manages a portfolio of approximately 950 charts and 50 publications covering all three of Canada's oceans plus major inland navigable waterways. We make these products available to mariners through a network of over 800 dealers across Canada and around the world. Despite the CHS's ongoing activity, many Canadian charts still contain data collected before the advent of modern positioning systems and, hence, pose a risk if used in conjunction with accurate positioning systems, such as GPS.

In the Arctic north of 60-degrees, the area Canada is responsible for is equivalent to 7 million square kilometres — about three quarters the size of Europe. Furthermore, 47 per cent of Canada's Arctic is underwater and consists of numerous channels, inlets and shallow continental shelves that require high-resolution bathymetry to make charts to modern standards. In addition, the window for data collection in the Arctic is very short

Savithri Narayanan, hydrographe fédérale, Service hydrographique du Canada : Nous vous remercions de nous donner l'occasion de témoigner devant le comité pour vous parler de l'état de la cartographie marine dans l'Arctique, sujet pour lequel l'intérêt, sur la scène nationale et internationale, ne cesse de croître et qui est de plus en plus soumis à l'examen du public en raison des récents échouements.

Le Canada a le plus long littoral du monde — près de 250 000 km —, qui a été utilisé de façon efficace pour mettre sur pied une économie fondée sur le commerce maritime.

Les cartes marines sont les cartes routières des voies navigables du Canada. Elles indiquent les séparations de voies et les limites pour éviter que des navires dérivent vers des zones dangereuses et, surtout, avertir les navigateurs des dangers cachés. Le Service hydrographique du Canada, le SHC, compte près de 130 ans d'expérience dans le domaine de la création et la mise à niveau d'infrastructures — en vue de soutenir l'économie canadienne —, de la sécurité des navigateurs et de la protection de nos écosystèmes.

Conformément au Règlement sur les cartes marines et les publications nautiques découlant de la Loi sur la marine marchande du Canada et de la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, les navigateurs sont obligés d'utiliser et d'avoir à leur bord les cartes marines et les publications connexes officielles publiées par le Service hydrographique du Canada ou par tout autre organisme dûment agréé. La Convention internationale pour la sauvegarde de la vie en mer (la Convention SOLAS), que le Canada a signée, stipule également que les États côtiers s'engagent à fournir des cartes marines adéquates couvrant leurs eaux à titre d'élément essentiel en matière de sécurité de la navigation. Conformément à la Loi sur les océans, le SHC est chargé des levés hydrographiques, de la production et de la distribution des cartes marines gouvernementales officielles en format papier et électronique, ainsi que de toutes les publications nautiques connexes qui doivent guider les navigateurs.

Le SHC gère un portefeuille cartographique d'environ 950 cartes marines et de 50 publications couvrant les trois océans canadiens, en plus des principales voies navigables intérieures. Le SHC diffuse ses produits auprès des navigateurs par l'intermédiaire d'un réseau de plus de 800 distributeurs répartis dans tout le pays et autour du monde. Malgré les travaux continus du SHC, de nombreuses cartes marines canadiennes contiennent des données acquises avant l'avènement des systèmes de positionnement modernes. Par conséquent, l'utilisation de ces cartes marines comporte des risques lorsqu'on les utilise conjointement avec des systèmes de positionnement très précis comme le GPS.

Dans l'Arctique, au nord du 60^e parallèle, le territoire dont le Canada est responsable a une superficie de 7 millions de kilomètres carrés, ce qui représente environ les trois quarts de la superficie de l'Europe. De plus, 47 p. 100 de l'Arctique canadien est submergé et est formé de nombreux chenaux, passages et plates-formes continentales qui, pour répondre aux normes cartographiques modernes, nécessitent une bathymétrie à haute

due to ice and weather conditions. Consequently, only about 10 per cent of the Arctic is charted to modern international standards. Main shipping routes in the Arctic fare slightly better but still only 35 per cent are charted to modern standards. By comparison, 40 per cent to 50 per cent of Canada's entire southern waterways are charted with nearly 100 per cent of the most critical channels being complete.

In order to address the significant level of effort required to modernize Canadian charts, taking into account the age and sparseness of the information contained in them and increasing demands for coverage hitherto not achieved, CHS in 2002 developed a risk based charting scheme that classified Canadian waters into high, medium and low risk areas. These areas were based on the level and type of traffic, environmental conditions, conditions of existing charts and the history of accidents, among other criteria. We have also developed levels of service standards in consultation with industry and publish them on the CHS website.

Under this prioritization scheme, we initially had only 20 charts categorized as high risk in the Arctic because of low traffic in the area and the high cost of charting. Though the immediate strategy has been to chart primarily along a narrow corridor of the Northwest Passage, we have been adapting our charting plans and risk assessments to respond to emerging needs. For example, we have recently charted approaches to the Nanisivik deep-sea port to support National Defence and Pangnirtung harbour in the preparation for the construction of the new small craft harbour there.

Though charting the Arctic is challenging, the good news is that technological advancements are helping address some of these challenges, such as satellite technology and special laser optical equipment that can be installed on aircraft that will help better delineate the coastline and collect water depth information in near shore areas up to a depth of 50 metres. Advancements in acoustic technology and increasing capabilities of underwater unmanned vehicles to collect bathymetric information will no doubt help advance charting in the future.

Now I will move on to the latest groundings in the Arctic. The *Clipper Adventurer* was a cruise vessel that grounded on a rock and had some damage, while the *Nanny*, a fuel tanker, was grounded on sandy bottom. Fortunately, in both cases, weather and sea conditions were favourable, allowing the vessels to be eventually freed. No lives were lost and significant environmental damage was avoided.

résolution. Il faut ajouter que les glaces et les conditions météorologiques réduisent fortement la fenêtre durant laquelle on peut acquérir des données en Arctique. Pour ces raisons, seulement environ 10 p. 100 de l'Arctique a été levé et cartographié conformément aux méthodes internationales et modernes. Les principales routes de navigation en Arctique sont mieux cartographiées, mais seulement 35 p. 100 de celles-ci répondent aux exigences des normes modernes. En comparaison, de 40 à 50 p. 100 de l'ensemble des voies navigables méridionales du Canada sont cartographiées, dont près de 100 p. 100 des chenaux les plus importants.

Pour pouvoir mettre en œuvre les importants efforts requis en vue de la modernisation des cartes marines canadiennes, le SHC a développé en 2002 un outil cartographique de gestion qui tient compte de l'âge et de la rareté des données cartographiques et de la demande croissante pour des couvertures qui ne sont pas encore réalisées. Fondé sur le risque, l'outil classe les eaux canadiennes en zones à haut, bas et moyen risque. Cette classification est faite selon un certain nombre de critères, dont le type et l'intensité du trafic, les conditions environnementales, l'état des cartes marines existantes et l'historique des accidents. Le SHC a également établi, en collaboration avec l'industrie, des normes de niveau de service qui sont affichées sur le site Web du SHC.

À l'origine, pour l'Arctique, seules 20 cartes marines étaient classées dans la catégorie des risques élevés en raison du faible trafic maritime dans cette région et du coût élevé de la cartographie. Bien que la stratégie déployée à l'époque consistait essentiellement à cartographier les eaux situées le long d'un étroit couloir dans le passage du Nord-Ouest, le SHC a adapté ses plans cartographiques et ses évaluations de risques de manière à répondre aux besoins émergents. Par exemple, nous avons récemment cartographié les approches du port en eaux profondes de Nanisivik pour répondre aux besoins de la Défense nationale, ainsi que celles du port de Pangnirtung en prévision de la construction d'un nouveau port pour petites embarcations.

Bien que la cartographie de l'Arctique présente un certain nombre de problèmes, il existe une bonne nouvelle : les innovations technologiques nous aident à en résoudre certains. Parmi ces technologies, notons la technologie des satellites et celle des équipements optiques spéciaux à laser pouvant être aéroportés, ce qui permettra de délimiter la côte et d'acquérir des données sur les profondeurs jusqu'à environ 50 mètres. Les innovations en matière de technologie acoustique et la croissance des capacités d'acquisition de données des véhicules sous-marins automatisés contribueront sans aucun doute à l'évolution de la cartographie.

Je vais maintenant vous parler des deux derniers échouements en Arctique. Le *MV Clipper Adventurer* est un bâtiment de croisière qui s'est échoué sur un rocher et qui a subi des avaries, alors que le pétrolier *Nanny* s'est échoué sur un fond sableux. Heureusement, les conditions météorologiques et l'état de la mer étaient favorables dans les deux cas et ont permis de dégager les bâtiments. Dans les deux cas, on ne déplore aucune perte de vie et de graves conséquences sur l'environnement ont été évitées.

It is to be noted that the water depth information on the chart for the area where the cruise ship was grounded is based on track lines conducted before the days of precise satellite positioning. That is, the depths are measured only along a single track, with no investigation of hazards on each side of the vessel's path. However, a Notice to Shipping warning of a shoal very near to the location of the grounding had been issued, based on a report by a Coast Guard commanding officer in 2007.

In the case of the tanker, the grounding site is along one of the approaches to the recently announced High Arctic research station, as well as along the supply route connecting many communities in the area. The chart for this area also contains track and spot soundings, and a preliminary Notice to Mariners was issued by one official in the area, based on a reconnaissance survey conducted in 1997.

Canada's North has been experiencing steady growth in maritime traffic over the past few years. That trend is expected to continue, with new traffic patterns evolving due to increasing economic growth in the region coupled with expected longer ice-free conditions. New users are sailing in the Arctic in increasing numbers and venturing further afield than ever.

The recent groundings in the High Arctic have provided an early warning of the risks created by the current gaps in charting. Though the efforts to free the *Clipper Adventurer* and the *Nanny* were successful, they were hampered by the lack of up-to-date charts in that area. To date, the overall costs to the Government of Canada to respond to these two groundings appear to have been upwards of \$3 million, only some of which may be recovered from the insurers over time. This shows that prevention of marine incidents is the best and most cost-effective mitigation strategy over the short and long term, supported by modern charts.

Canada faces a significant challenge in building a Northern infrastructure that will support the growing demand for navigational products and services in the Arctic. Canada's Northern Strategy will provide the necessary framework to address this challenge.

I would like to conclude by thanking you once again for the opportunity to speak.

The Chair: Thank you for that overview. To be clear, the rock that the *MV Clipper Adventurer* struck, was that on marine charts?

Ms. Narayanan: It was not on the charts but there was a warning issued.

Il faut souligner que les données sur les profondeurs indiquées sur les cartes marines couvrant la zone dans laquelle s'est échoué le bâtiment de croisière sont fondées sur des « lignes de sondages » effectuées avant l'avènement du positionnement précis par satellite. Cela signifie que les profondeurs ne sont mesurées que le long d'une seule ligne et sans que ses abords soient explorés pour découvrir d'éventuels dangers de part et d'autre de la route du bâtiment sondeur. Toutefois, un Avis à la navigation a été émis pour prévenir de la présence d'un haut-fond à proximité du lieu de l'échouement. Cet avis a été émis à la suite d'un rapport rédigé en 2007 par un officier commandant de la Garde côtière canadienne.

Dans le cas du pétrolier, le site de l'échouement est situé le long d'une des approches de la Station de recherche de l'Extrême Arctique, récemment annoncée, ainsi que le long de la voie d'approvisionnement reliant de nombreux peuplements dans la région. La carte marine couvrant cette zone indique aussi des sondages ponctuels et le long de tracés; un Avis aux navigateurs préliminaire a été émis pour prévenir les marins de la présence d'un haut-fond. Ce dernier fut découvert au cours d'un levé exploratoire effectué en 1997 dans cette région.

Le trafic maritime dans le Grand Nord canadien a augmenté régulièrement au cours de ces dernières années. On estime que la tendance à la hausse va se poursuivre en raison des changements dans la configuration du trafic découlant des activités économiques croissantes dans la région et du fait que les eaux sont libres de glace sur de plus longues périodes. De nouveaux utilisateurs, comme les plaisanciers et les bâtiments de croisière, sont de plus en plus nombreux à naviguer dans l'Arctique et à s'aventurer de plus en plus loin des routes connues.

Les récents échouements dans l'Extrême-Arctique sont autant d'avertissements des risques causés par les lacunes existantes en matière de cartographie. Bien que les efforts pour dégager le *Clipper Adventurer* et le *Nanny* aient été couronnés de succès, ils ont été entravés par l'absence de cartes marines actualisées des environs. À ce jour, le gouvernement du Canada a dépensé au moins 3 millions de dollars pour remédier à ces deux échouements, dont seule une partie pourra être récupérée auprès des assureurs. Ceci démontre que la prévention d'accidents marins, jumelée à des cartes marines modernes, est la meilleure et la plus efficace des stratégies d'atténuation d'accidents à brève et à longue échéance.

Le Canada fait face à d'importants défis en construisant une infrastructure nordique qui répondra aux exigences de la demande croissante pour des produits et services dans l'Arctique. La Stratégie pour le Nord du Canada va fournir le cadre nécessaire pour relever ce défi.

J'aimerais conclure en vous remerciant, encore une fois, de m'avoir donné l'occasion de venir témoigner.

La présidente : Merci de votre exposé. Par souci de clarté, le rocher que le *MV Clipper Adventurer* a frappé était-il sur les cartes marines?

Mme Narayanan : Il n'était pas sur les cartes, mais un avis avait été émis.

The Chair: For the area?

Ms. Narayanan: Yes.

The Chair: The recovery efforts were restricted because there were no up-to-date charts in that area.

Ms. Narayanan: We were fortunate that the CCGS *Amundsen* was first vessel that went to help the cruise ship. The CCGS *Amundsen* had hydrographers on board, as well as the hydrographic instrumentation. They were able to do a preliminary survey.

The Chair: And do it live time?

Ms. Narayanan: That is correct.

Senator Dallaire: How would you compare the state of our knowledge and the accuracy of our data in our Arctic, with the state of knowledge and technology being applied in the Russian Arctic area?

Ms. Narayanan: We use good technology and we have been surveying our areas. In some ways, we are ahead of the Russian Federation.

Dale Nicholson, Regional Director, Central and Arctic Region, Canadian Hydrographic Service: In terms of the technology, we have more multibeam systems, which are high-resolution systems for collecting data. In terms of coverage, I would say that is another question.

Senator Dallaire: The Russians are using their Arctic area for commerce and they have extensive coast guard capabilities. There is a great deal of traffic going on in a large part of their Arctic area. Is their technology and their knowledge of the Arctic is at least equivalent, maybe even a bit ahead of us? Would their ability to assess the hydrographic needs be helpful in assisting us in performing our tasks?

Ms. Narayanan: It is interesting that you raise this point. I came from a meeting today where Russia, Canada, Norway, the U.S. and Denmark were sitting together to discuss how we can work together to improve the conditions in the Arctic. We are discussing sharing the technology so that the Arctic, as a single entity, will be safe for our mariners and our ecosystem is protected.

Senator Dallaire: During the Cold War, Norway built massive fortresses in their fiords and had outstanding data on their entire coastline. Some of us were engaged in circumpolar security and the concerns about the potential use of that region for military operations. Do you not believe that the subsurface knowledge by the ex-Warsaw Pact or the Russians is more advanced than ours — Canadian, not American — of our subsurface areas in the Arctic?

La présidente : Pour la région?

Mme Narayanan : Oui.

La présidente : Les opérations de sauvetage ont été limitées parce qu'il n'y avait pas de cartes actualisées pour cette région.

Mme Narayanan : Nous avons été chanceux que le premier vaisseau à arriver sur les lieux pour porter secours au navire de croisière soit le CCGS *Amundsen*, parce qu'il y avait des hydrographes à bord, de même que des instruments de cartographie. Nous avons été en mesure de faire un levé préliminaire.

La présidente : Et de le faire en temps réel?

Mme Narayanan : C'est exact.

Le sénateur Dallaire : Pouvez-vous établir une comparaison entre l'état de nos connaissances et la précision de nos données sur notre partie de l'Arctique et les connaissances et la technologie utilisées dans la région de l'Arctique sous contrôle russe?

Mme Narayanan : Nous disposons d'une bonne technologie et nous avons fait des levés dans les régions canadiennes. À certains égards, nous sommes en avance par rapport à la Fédération de Russie.

Dale Nicholson, directeur régional, région du Centre et de l'Arctique, Service hydrographique du Canada : En ce qui concerne la technologie, nous avons plus de systèmes multifaisceaux, qui sont des systèmes à haute résolution utilisés pour la cueillette des données. Pour ce qui est de la couverture, je dirais que c'est une autre question.

Le sénateur Dallaire : Les Russes utilisent leur région de l'Arctique pour le commerce et disposent d'une très grande capacité en matière de garde côtière. Il y a beaucoup de trafic sur une grande partie de leur région de l'Arctique. Leur technologie et leur connaissance de l'Arctique sont-elles au moins aussi avancées que les nôtres, ou peut-être même un peu plus avancées? Leur compétence en matière d'évaluation des besoins hydrographiques pourrait-elle nous aider à faire notre travail?

Mme Narayanan : C'est un point très intéressant. J'ai assisté aujourd'hui à une réunion où la Russie, le Canada, la Norvège, les États-Unis et le Danemark ont discuté des mesures à prendre pour travailler de concert en vue d'améliorer les conditions dans l'Arctique. Nous discutons de la possibilité de partager la technologie de sorte que l'Arctique, dans son ensemble, sera sécuritaire pour les navigateurs et que notre écosystème sera protégé.

Le sénateur Dallaire : Pendant la guerre froide, la Norvège a construit d'imposantes fortresses dans ses fiords et avait d'extraordinaires données sur l'ensemble de son littoral. Certains d'entre nous étaient engagés dans le domaine de la sécurité circumpolaire et étaient préoccupés par la question de l'utilisation de cette région à des fins militaires. Ne croyez-vous pas que les connaissances sous-marines des anciens membres du Pacte de Varsovie ou des Russes sont plus avancées que les nôtres? Je parle des connaissances canadiennes, pas américaines, au sujet de nos régions sous-marines dans l'Arctique.

Ms. Narayanan: Norway, again based on the presentation we had this morning, has very good coverage of its waters. Russia still uses older technology, but they have many more ships than we do to survey the Arctic.

The common thing that came up in today's meeting is that there are still very large uncharted areas. You have to remember that cruise ships like to go where no one has gone. Even if you chart the usual shipping lanes, they want to go elsewhere; they want to explore uncharted waters, and that is one of the challenges we all have to face.

The Chair: That is a very interesting point.

Senator Dallaire: That is exactly what I was going for.

Senator Lang: I want to refer to your multi-year project to chart the Arctic. I know the government has made a multi-million dollar commitment. Perhaps you can indicate how much money will be spent on this commitment. When do you expect that to be completed? In addition, please tell us if you are on schedule, and perhaps give us more information on the program.

Ms. Narayanan: If we use the existing resources and, assuming that technology and existing human resources stay the same, it will take a significant amount of time to chart the necessary areas in the Arctic.

Senator Lang: I know there have been public commitments to chart the continental shelf. If I am not mistaken, millions of dollars are committed to do that charting.

Perhaps you can tell us how much money was committed. I am assuming it was done under your shop. Is that correct?

Ms. Narayanan: Senator, are you referring to Article 76 of the UN Convention on the Law of the Sea? You have to remember the territorial delineation is actually to determine where our fence will be. When we talk about the charting, it is what is there within our property. The funding you talk about is to define, map, survey and do the geology to determine exactly where our fence should be.

That work will be done and we will be submitting our claim in 2013. We had 10 years to do that. We ratified in 2003 and we will make our submissions in 2013.

Senator Lang: How much money is dedicated each year to charting the Northwest Passage and the normal charting you would do in a year in that area?

Ms. Narayanan: I do not have the exact figure, but our budget is roughly \$30 million. We dedicated 10 per cent of that to the Arctic and the rest to southern waters including the Great Lakes.

Mme Narayanan : La Norvège, toujours selon l'exposé que nous avons eu ce matin, dispose de très bons levés de ses eaux. La Russie utilise toujours une technologie moins récente, mais elle dispose de beaucoup plus de navires que nous pour cartographier l'Arctique.

Le point commun qui a été soulevé au cours de la réunion d'aujourd'hui, c'est qu'il y a toujours de grandes étendues non cartographiées. Vous devez garder en tête que les navires de croisière se rendent dans des régions où personne n'est encore allé. Même si on cartographie les voies navigables habituelles, ces navires veulent aller ailleurs. Ils veulent explorer les eaux inexplorées, et il s'agit d'un des défis que nous devons tous relever.

La présidente : C'est un point très intéressant.

Le sénateur Dallaire : C'est exactement ce que j'allais dire.

Le sénateur Lang : Je veux parler de votre projet pluriannuel visant à cartographier l'Arctique. Je sais que le gouvernement s'est engagé à investir plusieurs millions de dollars. Vous pouvez peut-être nous dire combien d'argent y sera consacré. Quand pensez-vous que le travail sera terminé? Pourriez-vous également nous dire si tout se déroule comme prévu, et nous donner d'autres renseignements sur le programme?

Mme Narayanan : Si nous utilisons les ressources déjà en place et si nous tenons pour acquis que la technologie et les ressources humaines actuelles demeureront les mêmes, il nous faudra beaucoup de temps pour cartographier toutes les zones nécessaires dans l'Arctique.

Le sénateur Lang : Je sais qu'on a pris des engagements publics pour cartographier la plate-forme continentale. Si je ne me trompe pas, on consacre des millions de dollars à ce travail de cartographie.

Vous pouvez peut-être nous dire combien d'argent a été investi. Je présume que cela relève de vous, n'est-ce pas?

Mme Narayanan : Sénateur, faites-vous référence à l'article 76 de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer? Il faut vous rappeler qu'en fait, la délimitation territoriale déterminera notre frontière. Lorsque nous parlons de cartographie, nous parlons de ce qui se trouve sur notre territoire. Le financement auquel vous faites référence sert à définir, à cartographier, à examiner et à faire les travaux de géologie qui nous permettront de déterminer notre frontière avec exactitude.

Ce travail sera effectué et nous présenterons notre proposition en 2013. Nous avons 10 ans pour le faire. Nous avons ratifié la convention en 2003 et nous présenterons notre proposition en 2013.

Le sénateur Lang : Combien d'argent consacre-t-on à ce projet de cartographie du passage du Nord-Ouest chaque année et à la cartographie que vous faites régulièrement dans cette zone au cours d'une année?

Mme Narayanan : Je n'ai pas les chiffres exacts, mais nous avons un budget d'environ 30 millions de dollars. Nous avons consacré 10 p. 100 de cette somme à l'Arctique et le reste aux eaux du Sud, y compris les Grands Lacs.

Senator Day: It is 10 per cent for the Arctic, did you say?

Ms. Narayanan: Yes.

The Chair: Given it is only 10 per cent of the budget, how much of the Arctic waters remain uncharted?

Ms. Narayanan: The Arctic is a very large area. Perhaps we do not need to chart everywhere. We need to focus on the main shipping corridors, the access to communities and possible areas where ships will sail in the future.

In addition, if the water is deep, then we do not need to put as much effort into it as it is not as important for shipping. From that point of view, we do not need to have 100 per cent of the Arctic charted.

The Chair: Out of your budget, you have now 10 per cent allocated to the Arctic. There is so much focus on the Arctic now. It adds a lot of pressure if trading routes are to be expanded and if those nasty tourist vessels will always want adventure and all those things. You have to anticipate and expand with only a small amount of the budget.

Ms. Narayanan: It is always a balance. You want to ensure the vessels travelling in the south are kept safe as well. That is why we have established this prioritization scheme, and then we address the high priority areas.

Due to the increased traffic in the Arctic, we are shifting priorities. It is like Nanisivik; we charted that area because it is a deep-sea port and we are trying to charge access to the communities.

It is always a balance between available resources, risk, traffic and environmental conditions. It is a difficult thing to do.

Senator Lang: A previous witness stated that there was some question whether the Northwest Passage was sufficient for deep-water shipping. Do you have any comments?

Ms. Narayanan: First, the Northwest Passage, as you know, is not a single passage but a series of channels. The water depth varies along the channel. The CCGS *Louis S. St-Laurent* and CCGS *Amundsen* go through that passage.

I am not sure of the draft we are talking about, but I will ask Mr. Nicholson about the water depth availability in the channel.

Mr. Nicholson: There is a lot of variability, but deep-draft vessels can certainly transfer through the Northwest Passage, depending on what route they follow. There are about five different routes and depending on their draft, they can find a safe route.

Le sénateur Day : Avez-vous bien dit 10 p. 100 pour l'Arctique?

Mme Narayanan : Oui.

La présidente : Étant donné que cela ne représente que 10 p. 100 du budget, quelle proportion des eaux arctiques n'a pas été cartographiée?

Mme Narayanan : L'Arctique est très vaste. Il n'est peut-être pas nécessaire de tout le cartographier. Nous devons axer nos efforts sur les routes de navigation principales, l'accès aux collectivités et les zones où des bateaux pourraient naviguer dans l'avenir.

De plus, si les eaux sont profondes, nous n'avons pas à y mettre autant d'efforts, car ce n'est pas très important pour les activités maritimes. De ce point de vue, nous n'avons pas à cartographier tout l'Arctique.

La présidente : Vous consacrez maintenant 10 p. 100 de votre budget à l'Arctique. On met beaucoup l'accent sur l'Arctique présentement. Il y aura beaucoup de pression supplémentaire s'il faut étendre les routes commerciales et si de vilains navires d'excursion à la recherche d'aventures naviguent dans l'Arctique, et quoi encore. Vous devez prévoir et étendre les routes, mais en utilisant une petite partie du budget seulement.

Mme Narayanan : Nous cherchons toujours l'équilibre. Il faut assurer la sécurité des navires qui circulent dans le Sud également. C'est pourquoi nous avons établi ces priorités et nous commençons par les plus prioritaires.

En raison de l'intensification de la navigation en Arctique, nous changeons nos priorités. Par exemple, dans le cas de Nanisivik; nous avons cartographié cette zone, car il s'agit d'un port en eau profonde, et nous tentons d'exiger des droits pour l'accès aux collectivités.

On cherche toujours l'équilibre entre les ressources disponibles, les risques, le trafic et les conditions environnementales. C'est difficile à faire.

Le sénateur Lang : Un autre témoin nous a dit qu'on s'est demandé si le passage du Nord-Ouest était suffisant pour la navigation en eau profonde. Qu'en pensez-vous?

Mme Narayanan : Tout d'abord, comme vous le savez, le passage du Nord-Ouest ne forme pas qu'un seul passage, mais il est constitué d'une série de chenaux. La profondeur de l'eau dans les chenaux varie. Le NGCC *Louis S. St-Laurent* et le NGCC *Amundsen* empruntent ce passage.

Je ne suis pas certaine de quel tirant d'eau nous parlons, mais je vais demander à M. Nicholson de nous dire quelle est la profondeur d'eau disponible dans le chenal.

M. Nicholson : Il y a une grande variabilité, mais selon la route qu'ils suivent, les navires à grand tirant d'eau peuvent certainement emprunter le passage du Nord-Ouest. Il y a environ cinq différentes routes, et selon leur tirant d'eau, les navires peuvent trouver une voie sûre.

Senator Patterson: You talked about the budget allocated to conventional mapping and hydrographic work in Canada, but I believe you are also involved with the UN Convention on the Law of the Sea, UNCLOS, hydrographic mapping. Is that paid for separately or does that draw on your ongoing work in mapping Canadian navigable waters?

Ms. Narayanan: The UNCLOS project is funded separately. Of course, there will be a bit of back and forth between the core funding and the UNCLOS funding, but it is funded separately for a specific period of time. Our funding is until 2013, when we submit our document.

Senator Patterson: Does that work for the Convention on the Law of the Sea draw on your existing human resources, even if the budget comes independently?

Ms. Narayanan: There is a little bit of that, but most of it is funded by UNCLOS. We bring new staff and they are trained through this project as well, so there is not much of a resource drained from our A-based funds.

Senator Patterson: Could you give us an idea of how much additional funding you receive to do the UNCLOS work?

Ms. Narayanan: Do you mean on an annual basis?

Senator Patterson: Yes.

Ms. Narayanan: In 2010-11, for example, we have about \$7.8 million.

Senator Patterson: What about the total until 2013?

Ms. Narayanan: We had two allocations. The first time was \$69 million over 10 years. This is for the entire project, including NRCan and DFO. Subsequently there is \$40 million over four years.

Senator Patterson: That is \$69 million plus —

Ms. Narayanan: Yes, plus \$40 million.

Senator Patterson: Thank you very much.

The Chair: Could you explain what you will do on this project to prepare the case for the extended continental shelf? What is the project?

Mr. Nicholson: With Fisheries and Oceans, the Canadian Hydrographic Service collects the depth information. Depth is a big part of the criteria in deciding where our continental shelf is. Therefore, we are collecting the depth data and analyzing that for our submission. NRCan would be collecting seismic information, which is investigating the geology of the area, which is also a factor.

Le sénateur Patterson : Vous avez parlé du budget alloué à la cartographie traditionnelle et à l'activité hydrographique au Canada, mais je crois que vous participez également au projet de cartographie hydrographique de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (UNCLOS). Ce projet est-il financé par des fonds distincts ou utilise-t-on une partie des fonds consacrés au travail continu de cartographie des eaux navigables canadiennes?

Mme Narayanan : Le projet UNCLOS est financé séparément. Bien entendu, on passe parfois du financement de base à celui du projet UNCLOS et vice versa, mais il est financé séparément pour une période précise. Nous aurons des fonds jusqu'en 2013, soit jusqu'à ce que nous présentions notre proposition.

Le sénateur Patterson : Avez-vous recours à vos ressources humaines actuelles pour le projet UNCLOS, même si son budget est distinct?

Mme Narayanan : C'est le cas dans une moindre mesure, mais c'est en grande partie financé par le projet UNCLOS. Comme nous amenons du nouveau personnel qui est également formé dans le cadre de ce projet, peu de ressources proviennent de nos services votés.

Le sénateur Patterson : Pourriez-vous nous donner un aperçu des fonds supplémentaires que vous avez reçus pour le projet UNCLOS?

Mme Narayanan : Voulez-vous dire, par année?

Le sénateur Patterson : Oui.

Mme Narayanan : Par exemple, pour 2010-2011, nous avons environ 7,8 millions de dollars.

Le sénateur Patterson : Qu'en est-il du financement total jusqu'en 2013?

Mme Narayanan : Nous avons eu droit à deux affectations. La première a été de 69 millions de dollars sur 10 ans. C'est pour l'ensemble du projet, et cela inclut RNCan et le MPO. La deuxième est de 40 millions de dollars sur quatre ans.

Le sénateur Patterson : C'est 69 millions plus...

Mme Narayanan : Oui, plus 40 millions.

Le sénateur Patterson : Merci beaucoup.

La présidente : Pourriez-vous expliquer ce que vous ferez dans le cadre de ce projet pour préparer la proposition des limites du plateau continental étendu? En quoi consiste le projet?

M. Nicholson : En collaboration avec Pêches et Océans, le Service hydrographique du Canada recueille des données sur la profondeur. La profondeur est un critère essentiel pour déterminer où se trouve la limite de notre plateau continental. Par conséquent, nous recueillons les données sur la profondeur et nous en faisons l'analyse pour la présentation de notre proposition. RNCan recueille des données sismiques, c'est-à-dire qu'il étudie la géologie de la région, ce qui est également un facteur.

Senator Day: Thank you. I will not ask more questions on that subject, although the sea shelf and the UNCLOS submission you are working on are very interesting and topical. I wish you well. If you need more money let us know, because there is a great deal of potential in that work.

The Chair: Senator Day is very rich and he will just give it to you.

Senator Day: I chair the Finance Committee.

I have two or three points of clarification, Ms. Narayanan. One of them is that a cruise ship likes to go into uncharted waters. Presumably this is an area that Canada claims as Canada. Whose responsibility is it if they get into trouble? Who comes to their rescue? Please explain about insurance claims when they are heading into uncharted areas.

Ms. Narayanan: I am afraid I will not be able to answer the second question. Regarding the first question, when a ship is in trouble, the Canadian Coast Guard is the first responder.

Senator Day: In spite of the fact that they are going into an area that is uncharted and they know that, and it is a very high risk for them, does the Coast Guard still feel a responsibility and does the Canadian purse have to fund the rescue?

Ms. Narayanan: We are talking about human lives.

Senator Day: Yes, and we are talking about a cruise ship operator's decision. You spoke about a risk-based charting. This is for navigational aids, and you moved into a risk-based analysis, but then you went on and talked about even though it might be high risk, if it costs a lot you do not do it. Therefore dollars play a role in this risk-based analysis, plus how much it will cost us to do it. Do understand you correctly?

Ms. Narayanan: Yes, dollars do play a role, but if it is a risky area and there is a lot of traffic then the weighting factor varies between dollars and safety.

Mr. Nicholson: First, we are not dealing with navigational aids, which fall under the Coast Guard. We do the charting. Yes, we look at the traffic patterns; we look at the types of vessels, and we try very desperately to put our resources where they are most needed.

Senator Day: I suppose I understood you correctly. It really surprises me that only 10 per cent of your budget is going to Arctic surveying. We are aware that the interest in the Arctic is growing and we know that for 145 years we did not do anything up there. It is surprising that you are using only 10 per cent of your budget on Arctic surveying. Who determines that only

Le sénateur Day : Merci. Je ne poserai pas d'autres questions à ce sujet, même si la plate-forme marine et la proposition relative à l'UNCLOS auxquelles vous travaillez sont très intéressantes et sont des enjeux actuels. Je vous souhaite bonne chance. S'il vous faut plus de fonds, dites-le nous, car il y a un grand potentiel dans ce travail.

La présidente : Le sénateur Day est très riche et il vous donnera ces fonds.

Le sénateur Day : Je suis le président du Comité permanent des finances nationales.

Madame Narayanan, j'aimerais obtenir deux ou trois précisions. Tout d'abord, les navires de croisière aiment naviguer dans des eaux non cartographiées. Il s'agit probablement d'une zone que le Canada revendique. Si ces navires se retrouvent dans le pétrin, qui est responsable? Qui leur porte secours? Pourriez-vous expliquer le processus de réclamations d'assurance lorsque des navires se dirigent vers des zones non cartographiées.

Mme Narayanan : J'ai bien peur de ne pas pouvoir répondre à la deuxième question. Concernant la première, lorsqu'un navire est dans le pétrin, la Garde côtière canadienne est le premier intervenant.

Le sénateur Day : Malgré le fait qu'ils entrent dans une zone qui n'est pas cartographiée, qu'ils le savent, et qu'ils prennent un très grand risque en le faisant, la Garde côtière estime-t-elle tout de même que c'est de son ressort, et les deniers publics doivent-ils financer le sauvetage?

Mme Narayanan : Nous parlons de vies humaines.

Le sénateur Day : Oui, et nous parlons de la décision de l'exploiter d'un navire. Vous avez parlé d'une cartographie fondée sur les risques. C'est pour les aides à la navigation, et vous êtes passée à une analyse fondée sur le risque; mais ensuite, vous avez dit que même si le risque est très élevé, s'il entraîne des coûts importants, vous ne le faites pas. C'est donc dire que l'argent joue un rôle dans l'analyse fondée sur le risque de même que les coûts que cela entraînera pour nous de le faire. Est-ce que je vous comprends bien?

Mme Narayanan : Oui, l'argent joue un rôle, mais s'il s'agit d'une zone où le risque est élevé, et où il y a beaucoup de trafic, alors le facteur de pondération varie entre l'argent et la sécurité.

M. Nicholson : Tout d'abord, il ne s'agit pas d'aides à la navigation, qui relèvent de la Garde côtière. Nous nous occupons de la cartographie. Oui, nous regardons la configuration du trafic; nous regardons le type de navire, et nous tentons désespérément de déployer nos ressources où les besoins se font le plus sentir.

Le sénateur Day : Je suppose que je vous ai bien compris. Je suis vraiment surpris d'apprendre que vous consacrez seulement 10 p. 100 de votre budget à la cartographie de l'Arctique. Nous savons que l'Arctique suscite un intérêt grandissant et que nous n'avons rien fait dans cette région du Nord pendant 145 ans. Il est étonnant que vous n'utilisiez que 10 p. 100 de votre budget pour

10 per cent of the budget will go to the Arctic, or does that come out of a risk analysis?

Ms. Narayanan: It is basically the risk analysis, but one must remember that the interest in the Arctic is a recent development. It takes quite a bit of time to collect the data, to analyze it and to produce the charts. There is a time delay from the time a priority emerges to actually being able to produce the navigational charts and other publications to be ready for their use. There is a time factor involved as well.

We anticipate as best as we can, but sometimes things move too quickly before we can actually respond.

Senator Day: My final point of clarification is in relation to the two ships that you said grounded this last summer, one of them a cruise ship, and the other a fuel tanker. In both cases, you indicated that the charts were not perhaps as good as they could be, but you had issued a Notice of Shipping warning of a shoal. The other was a preliminary Notice to Mariners. These presumably are notices that did not come to the attention of the ship operators. Is there some way we could get these notices to come to their attention so we are not going up there to get them off grounded shoals?

Ms. Narayanan: According to the Canada Shipping Act and the carriage requirement, when we issue the notices the captains are expected to carry them on board and then use them, along with the charts, for their navigation. They need to use these notices.

Senator Day: You have made a point in both of the instances you brought to our attention of saying that notices had been issued. Presumably you want us to read into this that if they had read the notice they would not have grounded. What do we do about that?

Mr. Nicholson: The establishment of NAVAREAS will help us with that in terms of broadcasting international information and those types of warnings. I think that will move us forward.

The Chair: Please explain.

Mr. Nicholson: The Maritime areas of the world are covered by NAVAREAS, and in those areas, countries take the responsibility to issue notices, warnings, including weather warnings or other hazards. We have just established such an area in the Arctic, and so those warnings will be broadcast internationally. It still does not change the fact that the captain of the vessel is responsible to check for these warnings, because paper charts or electronic charts have to be kept up to date. That is our method of keeping them up to date.

Senator Day: What I am looking for is some suggestion as to what we could do to improve this situation.

la cartographie de l'Arctique. Qui décide d'y consacrer seulement 10 p. 100 du budget? Ou alors, cette décision tient-elle à une analyse des risques?

Mme Narayanan : La décision tient essentiellement à l'analyse des risques, mais on doit se rappeler que l'intérêt que suscite l'Arctique est récent. Il faut un certain temps pour recueillir des données, les analyser et produire les cartes marines. Il y a un délai entre le moment où une priorité apparaît et celui où on est capable de produire des cartes hydrographiques et d'autres publications pour pouvoir les utiliser. Le temps est donc un facteur également.

Nous prévoyons du mieux que nous le pouvons, mais parfois, les choses bougent trop rapidement pour que puissions intervenir.

Le sénateur Day : Le dernier point sur lequel je veux obtenir des précisions concerne les deux navires qui, comme vous l'avez dit, se sont échoués cet été : un navire de croisière et un pétrolier. Dans les deux cas, vous avez dit que les cartes marines n'étaient peut-être pas aussi bonnes qu'elles auraient dû l'être, mais qu'un Avis à la navigation avait été émis pour prévenir de la présence d'un haut-fond. L'autre avis était un Avis aux navigateurs préliminaire. Ces avis n'ont vraisemblablement pas été portés à l'attention des exploitants des navires. Y aurait-il une façon de porter ces avis à leur attention pour que nous n'ayons pas à nous rendre dans le Nord pour leur porter secours parce que leur navire a touché un haut-fond?

Mme Narayanan : En vertu de la Loi sur la marine marchande du Canada, et compte tenu de l'équipement exigé à bord, lorsque nous émettons les avis, nous nous attendons à ce que les capitaines les apportent avec eux à bord et les utilisent, et il en est de même pour les cartes marines. Ils doivent se servir de ces avis.

Le sénateur Day : Dans les deux exemples que vous avez portés à notre attention, vous avez dit que des avis avaient été émis. Vous voulez vraisemblablement que nous en déduisions que s'ils avaient lu l'avis, ils auraient évité l'échouement. Que pouvons-nous faire à cet égard?

M. Nicholson : L'établissement des NAVAREAS nous aidera à cet égard en diffusant des renseignements à l'échelle internationale et ce type d'avertissement. Je crois que cela nous fera progresser.

La présidente : Pourriez-vous nous expliquer de quoi il s'agit, s'il vous plaît?

M. Nicholson : Les régions maritimes du monde sont couvertes par des NAVAREAS, et dans ces régions, les pays prennent la responsabilité d'émettre des avis, des avertissements, y compris des avertissements météorologiques ou pour d'autres dangers. Nous venons d'établir une telle région dans l'Arctique, et ces avertissements seront diffusés à l'échelle internationale. Cela ne change en rien le fait qu'il incombe au capitaine du navire de vérifier ces avertissements, car les cartes marines en format papier ou électronique doivent être à jour. C'est notre façon de les tenir à jour.

Le sénateur Day : J'aimerais que vous nous suggériez des mesures que nous pourrions mettre en œuvre pour améliorer la situation.

Mr. Nicholson: Just for clarification: We do not know for sure that the second vessel was there on purpose. They may not have been in that area that was shallow on purpose. Perhaps something else happened.

Senator Day: They might have blown in there or something.

Mr. Nicholson: Right. I do not have a good answer for the other part.

Senator Lang: When a ship goes up into the Arctic, do they notify an authority that they are taking a voyage in that area, and where they are going? If they do, would that not be one of the times that they are notified that there may be some changes and they should check the records so at least there is a warning that there are changes?

The Chair: We are asking you questions that may not be in your jurisdiction. That is the problem. You do the maps. You are not responsible for the warning system, right?

Mr. Nicholson: Right. Notices to Shipping can be issued by virtually anyone. The Coast Guard does the broadcasting of those Notices to Shipping.

Senator Mitchell: Not to belabour this point, but one immediately thinks that some charges would be laid against the captains or the owners of these ships. One assumes that there would be penalties or jail terms for flagrantly abusing protocols and rules. However, that would not fall within your jurisdiction. Are you aware of anything like that?

Ms. Narayanan: No.

Senator Mitchell: Dr. Narayanan, you point out something that is very interesting to me but seems to be counterintuitive:

... many Canadian charts still contain data collected before the advent of modern positioning systems and, hence, pose a risk if used in conjunction with accurate positioning systems, such as GPS.

You would think just the opposite would be true, or you could think that; at least I do. What does that mean?

Ms. Narayanan: Think of a data point on the chart. If that was put there before the modern positioning system was put in place, you do not know whether it is exactly there or a few metres this side or that side. When you use the GPS, which tells exactly positioning, you are comparing that with a point on the chart where you do not know exactly where it is. You need to look out the window, you need to look at your sounding system and you should be aware of what is going on surrounding you. The warning is already on the chart. It says that this is older data and the mariners have to be aware of that.

Mr. Nicholson: Je précise que nous ne sommes pas certains que la présence du deuxième navire à cet endroit était intentionnelle. L'équipage ne s'est peut-être pas aventuré dans ces hauts-fonds intentionnellement. Il s'est peut-être passé quelque chose d'autre.

Le sénateur Day: Le vent a peut-être poussé le navire, par exemple.

Mr. Nicholson: En effet. Je n'ai pas de bonne explication pour l'autre partie.

Le sénateur Lang: Lorsqu'un capitaine se rend dans l'Arctique, avertit-il les autorités de son voyage dans ces eaux et de sa destination? Le cas échéant, ne devrait-il pas être averti à ce moment qu'il pourrait y avoir des modifications et qu'il devrait vérifier les dossiers, et qu'il y ait ainsi, à tout le moins, un avertissement de ces modifications?

La présidente: Nous vous posons des questions qui dépassent peut-être vos compétences. Je crois que c'est le problème. Vous levez les cartes. Vous n'êtes pas responsables du système d'alerte, n'est-ce pas?

Mr. Nicholson: Vous avez raison. Les Avis à la navigation peuvent être émis par pratiquement n'importe qui. La Garde côtière s'occupe de leur diffusion.

Le sénateur Mitchell: Je ne veux pas m'étendre sur ce point, mais on se dit immédiatement que des accusations devraient être portées contre les capitaines ou les propriétaires de ces navires. On présume qu'ils recevront une amende ou qu'ils devront purger une peine d'emprisonnement pour avoir outrepassé de manière flagrante les protocoles et la réglementation. Toutefois, cette responsabilité ne vous incombe pas. Êtes-vous au courant de quelque chose du genre?

Mme Narayanan: Non.

Le sénateur Mitchell: Madame Narayanan, vous avez souligné quelque chose que je trouve très intéressant, mais qui semble être paradoxal.

[...] de nombreuses cartes marines canadiennes contiennent des données acquises avant l'avènement des systèmes de positionnement modernes. Par conséquent, l'utilisation de ces cartes marines comporte des risques lorsqu'on les utilise conjointement avec des systèmes de positionnement très précis comme le GPS.

On croirait justement le contraire ou on serait porté à le penser; du moins, c'est mon cas. Pouvez-vous nous expliquer cela?

Mme Narayanan: Prenez un point de donnée sur une carte marine. Si cette information a été inscrite avant l'avènement des systèmes modernes de positionnement, on ignore si c'est exactement à cet endroit, ou quelques mètres à gauche ou à droite. Lorsqu'on utilise un GPS, qui nous donne le positionnement exact, on compare ses données avec un point sur une carte marine dont on ne connaît pas exactement l'emplacement. On doit regarder par la fenêtre, on doit consulter son sonar et on doit être conscient de son environnement. L'avertissement se trouve déjà sur la carte marine. Il prévient qu'il s'agit de vieilles données, et les navigateurs doivent en être conscients.

Senator Mitchell: You said that your priority focus is to chart traditional or regular courses for the ships. One would assume that those areas are ice-free for a portion of the year. The pressure is building now because there is less and less ice. How would that make your job any bigger if you are just looking at the traditional courses or channels anyway? Do you see what I am saying? Are you saying ships will start using new channels that look okay? Will there be a pressure to build? Will you pick new channels?

Ms. Narayanan: There could be ice in the channels because much of the data that we have is obtained through drilling a hole in the ice and measuring the water depths. The charts do not just cover ice-free areas. It also covers areas where there is ice.

We look at the traffic patterns and where people are going and based on that information, we decide where we want to chart.

Senator Mitchell: People are obviously choosing to go in different places because they are hitting rocks, and so on.

Ms. Narayanan: Yes, Senator Mitchell, or there is an interest there or there is a community in that location.

Senator Mitchell: Finally, you listed a number of countries that are working together to share data. I am not sure that we are in competition with any of those over what will be deemed to be our sovereign areas, but sovereignty is a huge issue. We are sharing data with Russia, for example, which you might say could make it easier for Russia to use our space and establish their sovereignty. How are you managing that issue? I do not want to sound paranoid.

Ms. Narayanan: When producing the charts, our responsibility is to make the charts for our exclusive economic zone, EEZs. There are boundaries between Canada and the U.S. and Canada and Denmark. In that case, we work together to see what is the best way to produce a chart for that boundary area. Yes, in that case, like with the U.S. and with Denmark, we do share the information to produce the chart. That is not in relation to the boundary sovereignty issues because that requires a lot more analysis. A different type of rationale is used to decide where that fence will be located.

Mr. Nicholson: We work cooperatively with the other countries in terms of collecting data for the United Nations Convention on the Law of the Sea project. In fact, we worked closely with the U.S. collecting data in the Canadian Basin this summer.

Senator Mitchell: And with Russia, too?

Le sénateur Mitchell : Vous nous avez dit que votre priorité est d'établir la carte marine des routes empruntées traditionnellement ou régulièrement par les navires. On présume qu'aucune glace ne se trouve dans ces régions durant une partie de l'année. La pression commence maintenant à se faire sentir, parce qu'il y a de moins en moins de glace. Comment cela augmenterait-il votre charge de travail, si vous ne vous occupez de toute façon que des routes ou des passages traditionnellement empruntés? Comprenez-vous où je veux en venir? Êtes-vous en train de nous dire que des capitaines emprunteront de nouveaux passages qui semblent être praticables? Y aura-t-il une pression pour en créer? Choisissez-vous de nouvelles routes?

Mme Narayanan : Des glaces peuvent se trouver dans ces passages, parce que la plupart de nos données sont obtenues en perçant un trou dans la glace et en mesurant la profondeur d'eau. Les cartes marines ne couvrent pas uniquement des secteurs libres de glaces, mais également des zones où on retrouve un couvert de glaces.

Nous examinons le trafic maritime et les destinations des gens pour décider des endroits dont nous voulons établir la carte marine.

Le sénateur Mitchell : Les gens décident visiblement d'aller vers différents endroits, parce qu'ils frappent des roches, entre autres.

Mme Narayanan : Oui, sénateur Mitchell, ou ce secteur les intéresse ou il y a une collectivité à cet endroit.

Le sénateur Mitchell : Finalement, vous avez dressé la liste de pays qui s'échangent leurs données. Je ne suis pas certain si nous sommes en concurrence avec l'un ou l'autre de ces pays en ce qui concerne ce qui sera jugé comme étant notre zone de souveraineté, mais la souveraineté est un enjeu très important. Nous échangeons des données avec les Russes, par exemple, et quelqu'un pourrait dire que cela aide la Russie à utiliser notre territoire et à établir sa souveraineté. Comment gérez-vous cette situation? Je ne veux pas vous sembler paranoïaque.

Mme Narayanan : Lorsque nous établissons les cartes marines, nous avons la responsabilité de lever les cartes de notre zone économique exclusive, la ZEE. Nous avons des frontières communes avec les États-Unis et le Danemark. Dans ces cas, nous collaborons avec ces pays pour trouver la meilleure façon de produire une carte marine de cette zone frontalière. Comme dans ces cas avec les États-Unis et le Danemark, oui, nous échangeons effectivement des renseignements pour établir la carte. Cela ne touche pas la question des limites de notre zone de souveraineté, parce que cet enjeu exige beaucoup plus d'analyses. Un différent type de raisonnement est utilisé pour décider de l'emplacement de ces frontières.

M. Nicholson : Nous collaborons avec les autres pays pour la collecte des données dans le cadre du programme de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, l'UNCLOS. En fait, cet été, nous avons collaboré étroitement avec les États-Unis pour la collecte de données dans le bassin canadien.

Le sénateur Mitchell : Et avec la Russie également?

Mr. Nicholson: In terms of Russia, we have definitely obtained data that they had so that we could share in terms of the scientific analysis.

Ms. Narayanan: If I could just add, cooperation of data is one part, but the most important thing is to have common standards. A ship leaving Singapore and coming to Montreal needs to ensure that every symbol on the chart, irrespective of which country it is travelling through, is the same. We need common standards. That is a key topic of discussion in the international forum.

With respect to UNCLOS, it is good to share the data. A specific formula decides the extent of each country's territory. If we are using the common data and there is a conflict, then at least we will not be concerned about the data. It is not a bad idea to start with a common set of data and then do the interpretation. The methodology and conclusions are important.

The Chair: You have left us with the sense that there is not a shared international symbolic language. You are working on it but it is still in the process, is that correct?

Ms. Narayanan: We do, but we are working together to ensure that international symbology is followed. Charts change and new symbols are added to them. We are working together to ensure that all countries understand the symbols.

Mr. Nicholson: As a member of the International Hydrographic Association, it is important to have common symbology. There are always areas that we do not have charted that might be on a chart in Japan or elsewhere. There are some differences.

Senator Segal: We are working with the Danes, we are cooperating with the Americans and we have some modest exchange with the Russians. A good portion of our Arctic, your statement says, is under the water. The Russians would argue that a good portion of their Arctic is underwater, and where those two portions meet is a matter of some modest dispute.

I assume that you have technical relationships with the hydrographic service in Russia and you exchange on a technical basis. Do you know all that you need to know about where they are headed on their submissions so that our submission is a better submission than theirs, both technically and scientifically? If you do not know that, are you dealing with other government agencies that can help you get the information?

Ms. Narayanan: As to the quality of their submission or content details, we need to talk to the people involved in the UNCLOS program. I do not want to make a comment because I have not had discussions on this particular topic.

M. Nicholson : En ce qui concerne la Russie, nous avons en effet obtenu leurs données pour que nous puissions échanger nos analyses scientifiques.

Mme Narayanan : Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, l'échange de données est une chose, mais le plus important demeure d'établir des normes communes. Le capitaine d'un navire qui quitte le port de Singapour à destination de Montréal doit s'assurer que tous les symboles utilisés sur sa carte marine sont identiques d'un pays à l'autre. Il nous faut des normes communes. Il s'agit d'un sujet de discussion important dans les forums internationaux.

Dans le cadre du programme UNCLOS, c'est une bonne idée de s'échanger les données. Une formule précise dicte les limites territoriales des pays. Si nous utilisons des données communes et qu'une dispute éclate, au moins, nous ne mettrons pas en doute les données. Ce n'est pas une mauvaise idée de partir d'une banque de données communes et d'ensuite les interpréter. La méthodologie et les conclusions sont importantes.

La présidente : Vous nous avez donné l'impression qu'il n'existe pas de code international commun pour les symboles, que vous y travaillez, mais que le processus est encore en cours. Est-ce exact?

Mme Narayanan : Ce code existe, mais nous essayons ensemble de nous assurer que les symboles internationaux sont respectés. Les cartes marines sont modifiées et de nouveaux symboles y sont ajoutés. Nous collaborons pour nous assurer que tous les pays comprennent ces symboles.

M. Nicholson : En tant que membre de l'Association hydrographique internationale, c'est important d'avoir des symboles communs. Il existe encore des fonds marins que nous n'avons pas cartographiés, mais qui pourraient l'avoir été sur une carte au Japon ou ailleurs. Des différences subsistent.

Le sénateur Segal : Nous travaillons avec les Danois, nous collaborons avec les Américains et nous avons de modestes échanges avec les Russes. Une grande partie de notre Arctique se trouve sous l'eau, comme vous l'avez dit dans votre exposé. Les Russes disent eux aussi qu'une grande partie de leur Arctique se trouve sous l'eau, et l'endroit où ces deux sections se rejoignent fait l'objet d'un conflit de moyenne envergure.

Je présume que vous avez une relation technique avec le service hydrographique russe et que vous échangez des données techniques. Savez-vous tout ce que vous devez savoir au sujet de leurs arguments pour que les nôtres soient meilleurs que les leurs, autant du point de vue technique que scientifique? Si ce n'est pas le cas, travaillez-vous avec d'autres organismes gouvernementaux qui pourraient vous aider à obtenir ces renseignements?

Mme Narayanan : En ce qui concerne la qualité ou le détail de leur argumentation, nous devons parler aux gens responsables du programme UNCLOS. Je n'émettrai pas de commentaires, parce que je n'ai pas précisément parlé avec eux de ce sujet.

Within the Canadian Hydrographic Service, NRCan and DFAIT, a team focuses on UNCLOS. The three of them work together and do all the international negotiations and collaborations, et cetera.

Senator Segal: You would, I assume, see your organization and its leadership as part of the team that is focused on Canada winning that dispute as opposed to just being technically correct?

Ms. Narayanan: Yes. The Canadian submission will be put together, and I hope we will be successful. If we are, then the territory where we will have the rights on the sea bottom will be equivalent to about three Prairie provinces. It is a big deal for Canada.

The Chair: How are you dealing with the retreat of the Arctic ice? Is it there? Is it an issue for you now? Are you planning in budgets to incorporate this change? If there is more open water, presumably there is more work to do.

Ms. Narayanan: The question of ice distribution in the Arctic —

The Chair: We will borrow that phrase. That is good.

Ms. Narayanan: I think we have a lot of work to do, even under the present conditions. As we said, less than 10 per cent of the Arctic is charted to modern standards. As the ice pattern changes, there will be more vessels coming, different types of vessels, but I think we still have quite a bit of work to do.

Mr. Nicholson: We work closely with the different client groups in the Arctic to try to get ahead of exactly that. In some cases, we do not have surveys done where there is a more efficient route, for example, because they have not been technically going there because of the ice cover. We are trying to get ahead of that as much as we can.

The Chair: Does your budget anticipate that change? Does your budget anticipate changes to your staff, or your human resources or financial resources?

Mr. Nicholson: We try to allocate our budgets to the highest priorities and those priorities shift.

Senator Lang: I want to follow up on the comments about the technical advancements that are helping to aid your ability to chart in the Arctic.

You refer to satellite technology. I know there are significant changes and advancements being made in the satellite program for Canada. Could you tell us what that is doing for you to advance your charting or increase the amount of it? Could you describe how the new satellites and the advancements in satellites and maybe proposed advancement of satellites will help you to do your job?

Au sein du Service hydrographique du Canada, de RNCan et du MAECI, une équipe gère le programme UNCLOS. Les trois équipes travaillent ensemble et s'occupent des négociations et des collaborations sur la scène internationale, et cetera.

Le sénateur Segal : Je présume que vous considérez que votre organisme avec son rôle de chef de file fait partie des membres de l'équipe canadienne qui unissent leurs efforts pour gagner cette dispute et que votre but n'est pas uniquement d'avoir techniquement raison. Est-ce exact?

Mme Narayanan : Oui. L'argumentation du Canada sera rédigée, et je souhaite que notre pays l'emporte. Si c'est le cas, le territoire de fond marin dont nous obtiendrions les droits aurait une superficie équivalant aux trois provinces des Prairies. C'est très important pour le Canada.

La présidente : Comment affrontez-vous le retrait des glaces de l'Arctique? Le considérez-vous comme un enjeu pour le moment? Avez-vous planifié ce changement dans vos budgets? S'il y a plus d'eaux libres, je présume que vous avez plus de travail.

Mme Narayanan : La question de la distribution des glaces de l'Arctique...

La présidente : Nous allons utiliser cette expression. C'est bien.

Mme Narayanan : À mon avis, nous avons beaucoup de travail, même dans la situation actuelle. Comme nous l'avons dit, moins de 10 p. 100 de l'Arctique est cartographié selon les normes modernes. Si la configuration des glaces change, plus de navires emprunteront ces voies, différents types de navires, mais je crois qu'il nous reste passablement de travail.

M. Nicholson : Nous travaillons étroitement avec les différentes clientèles de l'Arctique pour justement essayer d'avoir une longueur d'avance. Dans certains cas, nous n'avons pas levé la carte marine des passages où se trouve une route plus pratique, par exemple, parce que les navires ne s'y aventurent pas en raison du couvert de glaces. Nous essayons de devancer cela autant que nous le pouvons.

La présidente : Votre budget prévoit-il ce changement? Avez-vous prévu dans votre budget des changements à votre personnel, ou dans vos ressources humaines ou financières?

M. Nicholson : Nous essayons d'allouer notre budget aux priorités les plus importantes, et elles changent.

Le sénateur Lang : J'aimerais poursuivre sur les commentaires au sujet des avancements technologiques qui améliorent vos capacités à établir la carte marine de l'Arctique.

Vous avez mentionné la technologie des satellites. Je sais que d'importants changements et avancements sont faits dans le programme des satellites pour le Canada. Pourriez-vous nous dire comment cela vous permet d'augmenter la qualité de vos cartes marines et de cartographier davantage de régions? Pourriez-vous nous décrire comment les nouveaux satellites, les avancements technologiques dans les satellites et peut-être les avancements proposés dans ce domaine vous aideront à accomplir votre travail?

Ms. Narayanan: In order to produce a chart, we need water depth information. We need to know where the coastlines are, where the underwater cables or the bridges are, and the location of the harbours. We need a whole suite of information.

The satellites give us precise coastline information. We have coastline information on our charts now, but it is based on a series of measurements taken over many years. Satellite technology will give us that precise coastline.

Another very useful technology is radar, which can be installed on aircraft that fly over the near shore area. These radar units can penetrate up to 50 metres under good weather and sea conditions. One of the difficulties is to chart the near shore coastal region where big ships have difficulty navigating. Flying over those areas using radar technology will allow us to get that information.

The third one is the autonomous underwater vehicle. We tested two AUVs this summer in collaboration with National Defence. AUVs can travel a distance of about 400 kilometres in a single launch. One does not have to go straight into the area where one wants to survey. One can stand at the edge of the ice and launch the AUV, which will go underwater and then come back to the mother ship. We tested two of those units this summer. It is our hope that under the UNCLOS program we will be able to survey areas not accessible to icebreakers by using the AUVs. These are some of the technological advancements that will help to accelerate the charting in the Arctic.

Senator Lang: Is the satellite charting of the coastline done with the present satellite system or is that with a future satellite system?

Mr. Nicholson: When Dr. Narayanan talked about the coastline, the reference was the shoreline only. No satellite technology can measure the depths accurately enough for charting. It will give us an indication, plus or minus 200 metres in depth, so we know where it is very deep. Charting accuracy cannot be done with satellite technology.

Senator Lang: Will the satellite that is currently in place provide you with the information to chart the coastline?

Mr. Nicholson: Yes. We use satellite information to help us with the coastline.

Senator Lang: You only need to use it once, do you not, and then it is on the chart.

Mr. Nicholson: That is correct. In some places it changes with new infrastructure and that sort of thing.

Senator Dallaire: The point was raised that because the interest in the Arctic is new, we are just starting to understand the serious aspects. I would like to bring to your attention that in a 1987 white paper, a Progressive Conservative government talked about building six nuclear powered submarines. One of the major roles was for the Arctic. I would extrapolate that had that happened,

Mme Narayanan : Pour établir une carte marine, nous devons connaître la profondeur d'eau. Nous devons savoir où sont situés le littoral, les câbles sous-marins, les ponts et les ports. Nous avons besoin de bon nombre de renseignements.

Les satellites nous donnent avec précision les renseignements sur le littoral. Cette information apparaît sur nos cartes marines à l'heure actuelle, mais elle repose sur une série de mesures prises au fil des années. La technologie des satellites nous permettra de définir précisément le littoral.

La technologie du radar est aussi très utile, parce que les instruments peuvent être installés sous un avion qui survole la zone côtière. Ces radars peuvent aller jusqu'à 50 mètres dans de bonnes conditions climatiques et maritimes. Nous avons du mal, entre autres, à cartographier les eaux littorales, où les grands navires ont de la difficulté à circuler. L'utilisation de la technologie des radars montée sous des avions nous permettra d'obtenir cette information.

Les véhicules sous-marins autonomes, les VSA, constituent la troisième technologie. Cet été, nous avons testé deux VSA en collaboration avec la Défense nationale. Ces véhicules peuvent parcourir environ 400 kilomètres en une mission. On n'a pas besoin de se rendre directement à l'endroit dont on veut lever la carte. On n'a qu'à mouiller le navire près du couvert de glaces et à larguer le VSA, qui circulera sous l'eau, puis reviendra au navire-mère. Nous en avons testé deux cet été. Dans le cadre du programme UNCLOS et grâce aux VSA, nous espérons être en mesure de lever la carte marine de zones inaccessibles aux brise-glaces. Il s'agit de certaines des innovations technologiques qui nous permettront d'accélérer la cartographie marine de l'Arctique.

Le sénateur Lang : Cartographiez-vous la côte au moyen du système de satellite actuel ou d'un système de satellite à venir?

M. Nicholson : Lorsque Mme Narayanan a parlé de la côte, il n'était question que de la ligne de côte. Les mesures de la profondeur données par les satellites ne sont pas assez précises pour la cartographie. Nous pouvons savoir où la profondeur est importante et dépasse 200 mètres, mais nous ne pouvons pas cartographier la côte avec précision à l'aide d'un satellite.

Le sénateur Lang : Le satellite que vous utilisez actuellement vous fournit-il des données pour cartographier la ligne de côte?

M. Nicholson : Oui, les données du satellite nous aident pour cela.

Le sénateur Lang : Vous n'avez besoin du satellite qu'une fois pour obtenir les données, n'est-ce pas?

M. Nicholson : C'est exact, mais certains endroits changent si on y construit des infrastructures et ce genre de chose.

Le sénateur Dallaire : On a dit que, parce que l'intérêt pour l'Arctique est nouveau, nous ne faisons que commencer à en comprendre les aspects les plus importants. Selon un livre blanc rendu public en 1987, le gouvernement progressiste conservateur a parlé de construire six sous-marins nucléaires, qui auraient notamment servi dans l'Arctique. J'imagine que, si on était allé

our hydrographic charting ability would be more sophisticated than it is today. Perhaps the concept was ahead of its time, but it is a great loss to us now.

My point goes back to your baseline funding, which I believe was Senator Segal's point. If the government expresses the idea of moving the centre of Canada more north, which I hope continues, are you saying that in your baseline funding under such a policy you have not submitted significant demands for increased funding for capital acquisition, operations and maintenance and person years to meet the significant challenges and accelerated timelines to handle the Arctic area?

Ms. Narayanan: Senator Dallaire, you ask a question that is difficult to answer. We are a technical group, and we produce charts. Those kinds of discussions are above my level. I am afraid that I will not be able to answer that question.

The Chair: We understand and appreciate that.

Senator Dallaire: I do not.

The Chair: You can see the focus of this group as we look at the larger issues of sovereignty and security. These charts are pretty important. I believe you said that only 10 per cent of the charting in the North is up to modern standards. Did I hear you correctly?

Ms. Narayanan: Yes.

Senator Mitchell: You said that 10 per cent of the budget goes to charting the North.

The Chair: Thank you, Dr. Narayanan and Mr. Nicholson. We appreciate your attempt to the best of your ability to answer some of these questions outside your purview. We will find answers to them, rest assured.

Thank you both for being with us today.

From time to time in the past few months we have looked at the state and future of the Canadian Forces Reserves. We are pleased to have with us today Lieutenant-Colonel John Selkirk, (Ret'd), Executive Director of Reserves 2000, a national body that, in a sense, lobbies on behalf of Canada's militia. His military service started with the militia in 1960, when he joined the Royal Hamilton Light Infantry. Later he transferred to the Canadian Army Regular and served with the Canadian Guards and the Royal Canadian Regiment. Upon retiring in 1994, he rejoined the militia as Commanding Officer of The Brockville Rifles. In civilian life, Mr. Selkirk worked for Correctional Service Canada. Currently he works as a business and training consultant.

Before you present your opening statement, do you use the words "reserves" and "militia" interchangeably?

de l'avant, notre capacité de dresser les cartes marines serait bien plus évoluée. Il s'agissait peut-être d'un concept avant-gardiste à l'époque, mais nous subissons à l'heure actuelle les conséquences importantes de l'abandon du projet.

Je voudrais discuter de votre financement de base, dont a parlé le sénateur Segal, il me semble. Avez-vous dit que, même si le gouvernement entend asseoir davantage la présence du Canada dans le Nord, et j'espère que cela ne changera pas, vous n'avez pas demandé beaucoup plus de fonds pour acheter des immobilisations, couvrir vos frais de fonctionnement et d'entretien et engager du personnel afin de relever les défis importants qui se présentent dans la région de l'Arctique tout en respectant des échéances écourtées?

Mme Narayanan : Vous nous posez une question difficile, monsieur le sénateur. Nous sommes un groupe technique qui produit des cartes. Ce genre de discussion ne relève pas de moi. Je crains de ne pas pouvoir répondre à la question.

La présidente : Nous comprenons.

Le sénateur Dallaire : Pas moi.

La présidente : Dans notre étude sur les grands enjeux que sont la souveraineté et la sécurité, nous pouvons comprendre l'importance de ces cartes. Vous avez dit que seulement 10 p. 100 de la cartographie dans le Nord était conforme aux normes modernes, n'est-ce pas?

Mme Narayanan : En effet.

Le sénateur Mitchell : Vous avez dit que seulement 10 p. 100 du budget était affecté à la cartographie dans le Nord.

La présidente : Merci, madame Narayanan et monsieur Nicholson. Nous comprenons que vous faites de votre mieux pour répondre à certaines questions qui ne dépendent pas de vous. Nous trouverons les réponses; ne vous en faites pas.

Merci à vous deux d'être venus aujourd'hui.

Ces derniers mois, nous avons parfois examiné l'état dans lequel se trouvent les réserves des Forces canadiennes et de quoi sera fait l'avenir pour elles. Nous avons le plaisir d'accueillir le lieutenant-colonel à la retraite John Selkirk, directeur général de Réserves 2000, une organisation qui, d'une certaine manière, fait du lobbying pour la Milice canadienne. M. Selkirk a commencé son service militaire en 1960, lorsqu'il s'est joint à la Royal Hamilton Light Infantry. Il a ensuite été transféré dans la Force régulière et il a servi dans les Canadian Guards et le Royal Canadian Regiment. Avant de prendre sa retraite en 1994, il est revenu dans la Réserve et il a été commandant des Brockville Rifles. M. Selkirk a aussi travaillé comme civil pour le Service correctionnel du Canada. Présentement, il est consultant en affaires et en formation.

Avant de vous laisser faire votre exposé, j'aimerais savoir si vous employez les termes « réserve » et « milice » sans distinction?

Lieutenant-Colonel (Retired) John Selkirk, Executive Director, Reserves 2000: No, senator, I do not. I try to make the distinction that the army reserve is the militia but "militia" is the correct term.

What is Reserves 2000? We are a network of Canadians from all walks of life, including a good number of retired military personnel — the majority of our membership — from both the regular force and the reserve force. Often, these are people who have retired from both, such as I have done. We include in our numbers academics and professionals who advocate, more than lobby, providing more defence capability in Canada with reservists. Our primary concern is the militia. The militia is the army reserve. There are three other reserves in Canada: an air reserve, a navy reserve and a medical reserve.

Reserves 2000 was formed in 1994 when defence planners attempted, or made a move, to cut the militia in half. At that time, we looked forward and thought that the job would be done by the year 2000, hence the name, but here we are today.

We believe that rather than a smaller militia, Canada needs a larger militia. This belief is based on two major factors. The first factor is that the Canadian Forces, as currently constituted, do not have the capacity to deal with serious terrorist threats within Canada, especially given the importance and vulnerability of our energy and transportation structure in this vast nation. Protecting that infrastructure and dealing with the consequence management of damage to it, we feel would require at least twice as many soldiers as exist today.

The second factor is simply cost effectiveness. The cost of maintaining full-time regular soldiers is high — about five times greater than maintaining the cost of one reservist; and I can go into the details of that calculation. Others in this world generally make that same calculation. The skill sets required for the tasks involved in securing this very vulnerable infrastructure of ours can be maintained year round by the part-time reservist.

That said, current policies within the Department of National Defence will actually shrink the militia this year. Given the threat and the cost effectiveness of reservists, we feel that the current policies must be reversed. These are serious and complicated issues. I hope that brief introduction will give you an opportunity to fire some detailed questions at me, which I will attempt to answer.

The Chair: Thank you, we will do that. I am not sure whether people know the overall numbers. I was quite startled to learn that there are 34,915 primary reserves in Canada, 15,477 supplementary reserves, 4,398 Canadian rangers, 10,213 cadet organization training service reserves, 370 Canadian Army reservists in the current tenth Canadian Forces rotation in Afghanistan and 242 primary reserve and Canadian ranger units in Canada. There are approximately 300 Canadian communities with Canadian Forces reserve units, and 2,540 Canadian Forces reservists have been deployed in domestic operations this year alone.

Senator Dallaire: Lieutenant-Colonel, you are our first witness in what will be a significant look into the operational effectiveness of the Canadian Forces today and in the future.

Lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur général, Réserves 2000 : Non, madame le sénateur, j'essaie de faire la distinction et de dire que la Réserve de l'Armée de terre est la Milice, mais « milice » est le bon terme.

Qu'est-ce que Réserves 2000? Il s'agit d'un réseau de Canadiens venant de tous les milieux, mais la majorité sont des militaires à la retraite qui ont servi à la fois dans la Force régulière et dans la Force de réserve, comme moi. Notre réseau comprend aussi des universitaires et des professionnels, qui prônent le recours aux réservistes pour accroître la capacité de défense du Canada. Nous nous intéressons principalement à la Milice, la Réserve de l'Armée de terre. Les trois autres forces de réserve au Canada sont la Réserve aérienne, la Réserve navale et la Réserve médicale.

Réserves 2000 a été mis sur pied en 1994, lorsque les planificateurs de la défense ont tenté de réduire de moitié les effectifs de la Milice. À l'époque, nous pensions que ce serait fait pour l'an 2000, et c'est pourquoi nous avons choisi ce nom.

Réserves 2000 estime que le Canada a besoin d'une milice imposante. Les Forces canadiennes ne sont pas actuellement en mesure de contrer une grave menace terroriste au Canada, surtout en raison de la taille et de la vulnérabilité de notre réseau énergétique et de notre infrastructure de transport. Selon nous, il faudrait que les Forces canadiennes comptent au moins le double de soldats pour protéger ces infrastructures et gérer les conséquences des dommages qui y seraient causés.

Il y a aussi le rapport coût-efficacité. Un soldat à temps plein de la Force régulière coûte environ cinq fois plus qu'un réserviste, et je peux vous parler de ce calcul plus en détail. La plupart des experts s'entendent là-dessus. Or, un réserviste à temps partiel peut accomplir toute l'année les tâches requises pour sécuriser notre infrastructure très vulnérable.

Cela dit, le ministère de la Défense nationale se prépare à réduire la Milice cette année. Compte tenu de la menace et compte tenu de l'efficacité des réservistes par rapport aux coûts, nous sommes d'avis que le ministère doit revoir ses politiques. Nous traitons ici de questions graves et compliquées. J'espère que mon bref exposé vous aura permis de formuler des questions détaillées, auxquelles j'essaierai de répondre.

La présidente : Je vous remercie. Je ne suis pas certaine que les gens connaissent les chiffres globaux. J'ai été plutôt étonnée d'apprendre qu'il y a 34 915 militaires dans la Première réserve, 15 477 militaires dans la Réserve supplémentaire, 4 398 Rangers canadiens, 10 213 officiers instructeurs de cadets, 370 réservistes de l'Armée de terre dans la 10^e rotation des Forces canadiennes en Afghanistan et 242 unités de Première réserve et de Rangers au Canada. Environ 300 communautés canadiennes sont dotées d'une unité de réserve des Forces canadiennes, et 2 540 réservistes ont servi dans des opérations au Canada, cette année.

Le sénateur Dallaire : Lieutenant-colonel, vous êtes le premier témoin que nous recevons pour ce qui sera un important examen de l'efficacité opérationnelle des Forces canadiennes à l'heure actuelle et à l'avenir.

I was heartened to hear that the Reserves 2000 structure seems to have moved away from the old militia World War II concept of bringing back one Canadian corps structure and that you are now linking the requirement of militia presence or footprint across the country in all these armoureds. I am heartened that you are keeping them, based on an integration of the reservists into the national security framework against internal problems, such as anti-terrorism. We know the country has been built with the concept that no one will ever attack us.

We have spent billions of dollars, certainly since 2001, on national security. We have invented all kinds of outfits, organizations and so on. Would you say that none of that money has actually moved to the reserves in terms of infrastructure, equipment and training for that task, and has that task been articulated as a mandate to the militia?

Lt-Col. Selkirk: Senator Dallaire, I will answer the second question first. The task has been allocated by the former commander of the army to the militia for domestic operations. That is not only articulated in orders that have been issued, but training that has gone on and exercises have been run to meet those needs, and you will also find in the Canada First Defence Strategy that the reserves, or the militia, is the primary manpower to effect domestic operations, while the regular force will be the expeditionary force. That makes a lot of sense. Expeditionary forces have to be ready to go in a moment. Hopefully, you would have a little more time, perhaps, a build up to something internally.

The first part of your question relates to increases to the defence budget.

Senator Dallaire: To the security budget, not necessarily the defence budget. There is now a minister of security, and billions have been moved that way.

Lt-Col. Selkirk: I am not familiar with the details of how much has moved outside the Department of National Defence. When we first started, I think the defence budget was about \$12 billion. This year we will spend \$21 billion or \$22 billion, including Afghanistan. Not much of that has gone to militia units in terms of increases in numbers. There is some new equipment, I will say, but the infrastructure is basically the same as it has always been.

A lot of that money, as I think you were implying, in terms of operations, O&M each year, is spent on the increased headquarters that Canada now has, and it is our contention that we are over headquartered. Taking some of those resources and putting them back on what I would call the armoury floor and back into the regular force, back into field units, is what we need to do.

Senator Dallaire: We are talking a bit at cross purposes. There was always aid to civil powers, assistance to civil authorities. Those were tasks given to the Canadian Forces. However, since 9/11, we have introduced a whole security envelope to the nation that did not exist before in any structured fashion, or a few bits

Je suis content de savoir que Réserves 2000 a abandonné le vieux concept de milice de la Seconde Guerre mondiale, qui avait pour objet de reconstituer une seule structure militaire au Canada, et que vous êtes maintenant favorables à la présence de réservistes partout au pays. C'est encourageant de savoir que vous gardez en poste les réservistes pour qu'ils assurent la sécurité au pays et qu'ils s'occupent des problèmes internes, comme le terrorisme. Nous savons qu'on a bâti le pays en pensant que jamais personne ne nous attaquerait.

Depuis 2001, nous avons dépensé des milliards de dollars dans la sécurité nationale. Nous avons créé toutes sortes d'équipes, d'organisations et ainsi de suite. A-t-on accordé des fonds aux réserves pour satisfaire à leurs besoins en infrastructure, en équipement et en formation? A-t-on clairement demandé à la Milice de s'occuper de la sécurité nationale?

Lcol Selkirk : Sénateur, je vais commencer par répondre à la deuxième question. L'ancien commandant de l'Armée de terre a demandé à la Milice de s'occuper des opérations effectuées au Canada. La Milice a reçu des ordres, formé des réservistes et mené des exercices pour répondre aux besoins. Vous constaterez que la Stratégie de défense « Le Canada d'abord » prévoit que la Milice est la première ressource à laquelle on fait appel pour effectuer des opérations au Canada, tandis que la Force régulière est avant tout un corps expéditionnaire. Cela tombe sous le sens. Les corps expéditionnaires doivent être prêts à partir sur-le-champ. Avec de la chance, ils ont un peu plus de temps pour se préparer, par exemple, s'ils ont été avertis d'avance au niveau interne.

La première partie de votre question concerne l'allocation de fonds supplémentaires dans le budget de la défense.

Le sénateur Dallaire : Dans le budget de la sécurité, pas nécessairement celui de la défense. Il y a maintenant un ministère de la Sécurité, à qui on a transféré des milliards de dollars.

Lcol Selkirk : Je ne suis pas bien au courant des fonds qu'on a transférés du ministère de la Défense nationale. Lorsque nous avons commencé, le budget de la défense était d'environ 12 milliards de dollars. Si on inclut l'Afghanistan, nous dépenserons cette année 21 ou 22 milliards de dollars. On n'a pas accordé beaucoup de ces fonds supplémentaires aux unités de la Milice. Je dirais qu'il y a quelques nouvelles pièces d'équipement, mais l'infrastructure est essentiellement la même depuis toujours.

Je pense que vous vouliez dire que, concernant le budget de fonctionnement et d'entretien, on dépense beaucoup d'argent chaque année pour augmenter les centres de commandement au Canada. Nous croyons que les centres de commandement prennent trop de place et que nous devons réinvestir certains fonds dans la Force régulière et les unités de campagne.

Le sénateur Dallaire : Nous ne parlons pas vraiment de la même chose. Les Forces canadiennes ont toujours aidé les autorités civiles. Cependant, depuis le 11 septembre 2001, nous investissons de manière structurée dans la sécurité nationale, ce qui ne se faisait pas avant, car il n'y avait pas de ministère.

and pieces, but not with a minister, a band-aid or resources. A lot of money went to that. The border people received money. They even have pistols now.

This mission of integrating the militia into that mandate, which is different from what we have just described, did not move money from that security envelope into National Defence specifically to enhance the capability of the reserves. It did not move money either in infrastructure, armoury floors, getting more recruit PYs or militia days, training days, to do more exercises, et cetera, to do those tasks; am I correct?

Lt.-Col. Selkirk: You are absolutely correct, senator; it did not.

Senator Dallaire: Because you are the first person on the block, you are sort of a target rich person. You said a reservist costs one fifth the price of a regular. However, you also need five reservists in order to have one deployed, and not necessarily on a continuous basis because they go to school and the like. However, in an emergency, it is surprising how they can deploy. During the ice storm, massive reservists jumped school, did not go to classes, and deployed to the task.

To what extent is Reserves 2000 falling on its sword in that it is essential to keep the overhead within the headquarters of the militia alive to keep those people deployed in all the armouries across the country, in all those regiments? You have a hundred or more infantry regiments out there, and God knows how many artillery regiments.

Do you need that type of structure within the militia to provide that capability? Before we hit the big boys, what about at that level?

Lt.-Col. Selkirk: We feel that the unit is the heart, the sinew, the strength of the reserves. One could make an argument that if a militia unit is only 150 strong, why does it need a lieutenant colonel or a regimental sergeant major, RSM. We say that with the minor cost of maintaining those very small unit headquarters, getting rid of them, to put it in a common phrase, the juice is not worth the squeeze because you would lose so much in terms of profile within the communities from which the units draw upon that it would not make sense.

Second, those individuals are trained better if they are a lieutenant colonel and an RSM. As we have seen in the last few years, and when, at this particular moment, about 4,600 militia soldiers are on full-time duty, many doing fairly complicated staff jobs, those folks would not have been there had we reduced that unit level of overhead. We are not opposed to reducing the overheads beyond the unit level, which we feel are quite high. Many militia brigades are 200 or possibly 300 people strong. Do you need that many people to organize the training of 10 units, or whatever is in a brigade? Each of those brigades is different. It depends on the geography. Certainly, when it comes to the size of the national headquarters, it is completely out of proportion to the size of the force that Canada can deploy in the field.

Beaucoup d'argent a été accordé. Par exemple, les gens de l'Agence des services frontaliers du Canada ont reçu des fonds et, désormais, ils ont même des armes à feu.

La participation des forces de réserve à ce mandat, et c'est différent de ce que nous venons juste de parler, ne s'est pas accompagnée d'un transfert de fonds prévus pour la sécurité nationale à la Défense nationale afin d'améliorer la capacité des forces de réserve. Il n'y a pas eu non plus de transfert de fonds pour l'infrastructure et les unités de campagne, le recrutement, la formation, la réalisation d'exercices, et cetera, n'est-ce pas?

Lcol Selkirk : Vous avez tout à fait raison, monsieur le sénateur.

Le sénateur Dallaire : Étant donné que vous êtes la première personne à témoigner à ce sujet, nous avons beaucoup de questions pour vous. Vous avez dit qu'un réserviste coûte cinq fois moins qu'un militaire de la force régulière. Toutefois, il faut cinq réservistes pour le déploiement d'un seul, et ce ne sera pas nécessairement de façon continue, parce que les réservistes doivent aller à l'école et ce genre de choses. Néanmoins, en cas d'urgence, leur capacité de déploiement est étonnante. Durant la crise du verglas, de nombreux réservistes ne sont pas allés en classe pour participer aux opérations.

À quel point estime-t-on à Réserves 2000 qu'il est essentiel de maintenir en poste les dirigeants de tous les régiments pour qu'on continue de déployer les réservistes? Il y a peut-être plus d'une centaine de régiments d'infanterie, et qui sait combien de régiments d'artillerie.

Avant d'aller plus loin, ce type de structure à l'intérieur de la Milice est-il nécessaire pour fournir tous ces services?

Lcol Selkirk : Nous estimons que l'unité est le cœur et constitue la force des réserves. On pourrait se demander pourquoi une unité de milice qui ne compte que 150 militaires doit être dirigée par un lieutenant-colonel ou un sergent-major régimentaire. Selon nous, le faible coût associé au maintien de ces centres de commandement très modestes n'est rien par rapport aux avantages qu'ils procurent sur le plan de l'image des unités dans les collectivités. Cela ne vaudrait pas la peine et ce serait insensé de s'en débarrasser.

De plus, les gens sont mieux formés s'ils sont du niveau de lieutenant-colonel ou de sergent-major régimentaire. Comme nous l'avons vu ces dernières années, et comme nous pouvons le constater ces temps-ci, lorsqu'il y a environ 4 600 réservistes à temps plein, dont bon nombre effectuent un travail de consultation assez complexe, les réservistes ne pourraient pas en faire autant si nous avions réduit les centres de commandement. Nous ne sommes pas contre l'idée de réduire la taille des centres de commandement à l'intérieur des unités, qui est assez importante. Bien des brigades de la milice comptent 200, voire 300 membres. Avons-nous besoin d'autant de personnes pour organiser l'entraînement des unités d'une brigade, qu'elle contienne 10 unités ou je ne sais combien? Chaque brigade est

Senator Dallaire: I will not go into the force reduction, because I was told in the chamber that we were not reducing; we were capping at 68,000. Now you are telling me we are reducing, which is significant news and must be questioned.

To what extent has the expeditionary deployment of individuals to Afghanistan to the regular force on a continuous basis and the heavy class B full-time deployment of reservists to backfill many of the regulars, put the unit leadership and their continual building up of their units, as well as recruitment and training, under duress.

Lt.-Col. Selkirk: I would say a considerable amount of duress, because the very leadership you need to get that recruiting, basic training, and that job done are the ones who are away. It is the captains, majors, warrant officers and master warrant officers are the ones primarily on the class B call-outs.

The majority of the class Cs who are actually in Afghanistan, those are, for the most part, privates and corporals, so units can afford to let them go. That is wonderful for units, because they will come back with tremendous experience. However, to answer your question, it puts a great strain on the organization as it exists today.

The Chair: We intend to pursue this issue.

I will go to Senator Segal, who we asked to join us today because he has written extensively on this topic.

Senator Segal: I will be brief. We had General Leslie here before us. When we had the distinguished general in front of us, the question was asked about what would happen to the reserves when the troops came home from Afghanistan. I think it is fair to say that his response was that he cannot keep alive positions in local reserve units that were tied to the disposition in Afghanistan and when the Afghanistan troops come home there will be some of those positions that will disappear.

That happened around the same time as there was an effort, somewhat tentative, to reduce training days at reserve units across the country, which of course reduces strength because if you cannot train you do not have deployable strength.

I wonder if you could give us a perspective on where you think that all sits now and what the hard reality is that reserve units are likely to face, unless someone engages either within the department or government or Parliament to keep the trend from doing something other than heading downward?

Lt.-Col. Selkirk: That is really the crux of the matter. First, what you mentioned was more than a tentative reduction in money for pay, which therefore automatically translated into a reduction in strength. Back in December of 2009, in order to meet the

différente; cela dépend de la région. Il n'empêche que le centre de commandement national est tout à fait disproportionné par rapport à la force que le Canada peut déployer sur le terrain.

Le sénateur Dallaire : Je ne vais pas m'attarder sur la réduction des effectifs, étant donné qu'à la Chambre, on n'a pas parlé de réduire, mais plutôt de plafonner le nombre de militaires à 68 000. Toutefois, s'il y a réduction, c'est un fait nouveau important qui mérite d'être examiné.

Dans quelle mesure le déploiement expéditionnaire permanent des soldats en Afghanistan et le déploiement massif des réservistes de classe B à plein temps qui ont prêté main-forte aux membres de la Force régulière ont-ils compromis le leadership et le renforcement des unités, de même que le recrutement et l'instruction des membres?

Lcol Selkirk : Je dirais que cela a occasionné de grandes difficultés, parce que ce sont les membres déployés qui possèdent les qualités de leadership nécessaires pour le recrutement, l'instruction de base et le travail à accomplir. Ce sont les capitaines, les majors, les adjudants et les adjudants-maîtres qui sont les premiers réservistes de classe B à être appelés pour le service actif.

La plupart des réservistes de classe C qui ont été déployés en Afghanistan sont, en fait, des soldats et des caporaux. Les unités peuvent donc se permettre de les laisser partir. En fait, c'est une bonne chose parce que les réservistes réintégreront leur unité avec énormément d'expérience. Par contre, pour répondre à votre question, cela crée des pressions énormes sur l'organisation dans sa forme actuelle.

La présidente : Nous comptons suivre la situation de près.

Je vais maintenant céder la parole au sénateur Segal, à qui nous avons demandé de participer à l'étude, étant donné qu'il a beaucoup écrit sur le sujet.

Le sénateur Segal : Je serai bref. Le distingué général Leslie a témoigné devant le comité. Lors de sa comparution, on lui a demandé ce qu'il adviendrait des réserves au terme de la mission en Afghanistan. D'après sa réponse, je pense qu'il est juste de dire qu'il ne pourra pas conserver un aussi grand nombre de réservistes à plein temps et qu'au rapatriement des troupes d'Afghanistan, certains de ces postes devront disparaître.

Cela s'est passé au même moment où on tentait de réduire le nombre de jours d'instruction dans les unités de réserve de partout au pays, ce qui, de toute évidence, allait avoir pour effet de réduire la force déployable.

J'aimerais que vous nous disiez comment la situation se présente et que vous nous donniez une idée de la dure réalité à laquelle les unités de réserve devront probablement faire face, à moins que quelqu'un au sein du ministère, du gouvernement ou du Parlement intervienne pour qu'il en soit autrement.

Lcol Selkirk : C'est là le cœur du problème. Tout d'abord, ce dont vous avez parlé était plus qu'une tentative de réduction de la masse salariale; c'était une réduction automatique de la force. En décembre 2009, afin de respecter les exigences liées au réajustement

requirements of the internal government readjustment of funding, the army told a number of units across the country that their pay budgets would be cut. Essentially, the regular routine for a militia part timer in the wintertime is two nights a week, one weekend a month. That is the sort of routine of training. Of course, so many of the younger soldiers, who are students, are depend on that pay coming in because that is how they are financing their education.

What happened in December 2009 was a good number of units were told, "We do not have the money now; you cannot parade, except possibly one night a month, until the beginning of the new fiscal year." For the first three months of 2010, a large number of militia soldiers would not be paid. What would happen? A lot of them would walk. That would be a shame because we have already invested a lot of money in their training.

The minister's office realized the damage that policy would cause and reversed it although by the time the reversal was complete it was already February so some of them lost a month. I do not think it had a really serious impact on retention. It was caught soon enough.

In my opening remarks, when I said the current policies would reduce the militia, this has to do with the recruit quotas that were issued for this fiscal year. The Department of National Defence has calculated the size of the reserve, on all classes of service. I know that two or three people in this room are intimately familiar with the classes. Class A is a soldier on part-time duty and class B is on full-time duty. The class B soldier sometimes helps the reserve unit because you have to have some full-time folks to make that work. However, in recent years, mainly because of Afghanistan, a lot are on full-time duty filling empty holes in the regular force, and then finally we have a term of service called class C, which is a reservist who is filling a regular force position and getting paid regular force wages to do it. All of our folks who go to Afghanistan, once they start training, are on class C. Today there are probably 1,600 or so militia soldiers on class C.

The department has lumped those three categories together and said, when we add all that up, we have about 21,000 or 22,000 soldiers. The size that the militia is supposed to be is about 19,300. Therefore, the whole thing is over-strength and we will not recruit very much this year.

I have done a bit of a survey among my folks who have talked to their units, and I have not found a unit in Canada that has been given a recruit quota large enough to allow it to grow this year. That is despite the fact that in the Main Estimates it says somewhere that the reserves are supposed to grow by 900 this year. I concede that the estimates said "reserves" and it could be that the navy and the air force will grow by 900, but they are small and I do not think that is the case.

interne du financement, l'armée a annoncé à un certain nombre d'unités qu'on sabrerait dans les budgets alloués à la rémunération. Essentiellement, un réserviste de la Milice à temps partiel participe aux exercices d'entraînement habituellement deux soirs par semaine durant l'hiver, un week-end par mois. Bien entendu, beaucoup de jeunes soldats, qui sont étudiants, ont besoin de leur paye pour financer leurs études.

En décembre 2009, plusieurs unités se sont fait dire qu'il n'y avait plus de fonds et que, par conséquent, il fallait limiter les exercices militaires à un soir par mois, jusqu'au début de la nouvelle année financière. Pendant les trois premiers mois de 2010, un grand nombre de soldats de la Milice n'allaient pas être payés. Que se serait-il passé? Bon nombre d'entre eux auraient abandonné. Ce serait une honte compte tenu de tout l'argent investi dans leur instruction.

Le bureau du ministre a réalisé que cette politique causerait des dommages et l'a annulée. Comme la politique n'a été abolie qu'en février, certains réservistes ont perdu un mois de salaire. Cependant, je ne crois pas que cela a eu une grave incidence sur le maintien de l'effectif. On est intervenu à temps.

Lorsque j'ai dit dans ma déclaration que les politiques actuelles allaient réduire les effectifs de la Milice, je parlais en fait des quotas de recrutement qui ont été fixés pour le présent exercice. Le ministère de la Défense nationale a calculé le nombre de réservistes, dans toutes les classes de service. Je sais que quelques-uns d'entre vous connaissez très bien les différentes classes. Tout d'abord, les réservistes appartenant à la classe A sont employés à temps partiel tandis que les réservistes de classe B travaillent à plein temps. Au besoin, on a recours aux réservistes de classe B pour appuyer les effectifs à plein temps aux unités de réserve. Cependant, ces dernières années, principalement à cause de notre mission en Afghanistan, nous avons demandé à un grand nombre de réservistes de servir à plein temps à un moment où les effectifs de l'armée régulière ne suffisaient pas à la tâche. Enfin, les réservistes en service de classe C occupent un poste à plein temps et reçoivent une rémunération équivalente à celle des membres de la Force régulière. Tous nos soldats qui sont déployés en Afghanistan, dès qu'ils ont reçu leur instruction, font partie de la classe C. Aujourd'hui, il y a probablement 1 600 soldats de la Milice en service de classe C.

Le ministère a regroupé ces trois catégories et a recensé 21 000 ou 22 000 soldats. La Milice devrait compter environ 19 300 membres. Par conséquent, nous nous retrouvons avec un surplus d'effectifs et nous ne pourrions pas recruter beaucoup de nouveaux membres cette année.

J'ai mené un petit sondage auprès de mes collègues et, à ma connaissance, aucune unité au Canada ne dispose d'un quota de recrutement suffisant pour lui permettre d'accroître ses effectifs cette année, et ce, malgré le fait que les réserves devrait accueillir 900 nouvelles recrues, selon le Budget principal des dépenses. Je conviens que les réserves comprennent aussi les réserves navale et aérienne, mais comme ce sont de petites équipes, je ne pense pas qu'elles soient concernées.

By virtue of the fact that the recruit quotas have been made so small, the class A, the ones in the units, the part-timers, will shrink because the full-time folks will continue on doing what they are doing. They are on contracts. They will not be let go.

At the unit level, there is a constant attrition, a constant turnover, which is a healthy thing because we are training more young Canadians, we are giving more young Canadians the opportunity to serve their country, we are providing them with life skills and teamwork skills and leadership skills. It is a wonderful thing for Canada. We are not bemoaning the fact that attrition in the militia is high, but it is high and very rapidly, unless you keep intake just as high, units will shrink. Once units begin to shrink then the next cry is "Too many units at too small a size, we have to amalgamate, we have to cut units," and that is the danger.

The Chair: From what Senator Dallaire said, they are holding the ground but recruit numbers are down, which means by next year you will start to see the ranks diminishing?

Lt.-Col. Selkirk: Exactly.

Senator Segal: Other countries are remarkably more generous with respect to the civilians who, as Mr. Churchill used to say, were twice the citizen when he or she joined the reserves. In terms of how small companies, employers, manage a member of their team going off for military service for an extended period of time, we have paternity and maternity leave in Canada, we have compassionate leave, and we have a long list of leaves that are part of the employment structure. Has your organization ever considered what a military service leave would look like, i.e., a period of time during which a reservist could volunteer, be in Afghanistan or be off on service for a year, and get some compensation in a fashion that would allow the company and the individual to afford it? I know the government has moved with respect to its own employees, the federal Crown federally regulated through legislation amending the Labour Act a couple of years ago. What about the broader community not covered by that?

Lt.-Col. Selkirk: Yes, we have thought of that question. One way to encourage employers to allow their folks to go is to use the stick. In other words, if you do not do this we will punish you somehow.

Our contention from square one has been that the carrot is better and that a sensible way, perhaps, without having gone into massive studies on this, would be to offer employers some sort of tax break if they allowed their employees to go, so that would allow them to hire behind.

The biggest problem is not General Motors or the federal government with lots of employees; it is the small employer. Maybe he has only two or three guys. Maybe the person who wants to deploy is his key draftsman or something. He has to hire behind him so that is the problem. A better way to go about it would be to offer an incentive as opposed to a punishment.

En raison de ces petits quotas, le nombre de réservistes de classe A, ceux qui travaillent dans les unités à temps partiel, diminuera parce que les employés à plein temps continueront d'exécuter leurs tâches. Ils ont un contrat; on ne les laissera pas partir.

Dans les unités, on observe une attrition et un roulement constants des effectifs, ce qui est une bonne chose, étant donné qu'on forme davantage de jeunes Canadiens à qui on donne la possibilité de servir leur pays et d'acquérir des connaissances pratiques, de même que des compétences en travail d'équipe et en leadership. C'est un atout pour le Canada. Nous ne déplorons pas le fait que le taux d'attrition soit élevé, mais il est effectivement élevé et il croît rapidement, de sorte que si on n'intervient pas, les unités se rétréciront comme une peau de chagrin. Et quand on sera là, on se plaindra que beaucoup d'unités sont trop petites, alors on les fusionnera et on en éliminera. C'est là le danger.

D'après le sénateur Dallaire, les unités se maintiennent, mais on recrute moins. Est-ce que cela signifie que nous assisterons à une diminution des effectifs d'ici l'an prochain?

Lcol Selkirk : Exactement.

Le sénateur Segal : D'autres pays sont beaucoup plus généreux à l'égard des civils qui, comme se plaisait à le dire Sir Winston Churchill, sont deux fois citoyens en se portant réservistes. Pour ce qui est de gérer un employé qui s'absente de son travail pendant une longue période, même s'il s'agit d'une petite entreprise, au Canada, nous bénéficions de congés de maternité et de paternité, de congés pour raisons familiales et d'une longue liste de congés qui font partie de la structure d'emploi. Votre organisation a-t-elle déjà songé à une forme de congé pour service militaire, c'est-à-dire une période d'un an au cours de laquelle un réserviste pourrait se porter volontaire pour partir en mission, en Afghanistan ou ailleurs, et percevoir une certaine rémunération pour ne pas nuire à sa situation financière ni à celle de son employeur? Je sais que le gouvernement procède ainsi avec ses employés; on a adopté une mesure législative il y a quelques années pour modifier la loi à cet effet. Mais qu'en est-il du reste de la population?

Lcol Selkirk : Nous avons réfléchi à cette question. Évidemment, une façon d'inciter les employeurs à accepter que leurs employés participent à des opérations militaires serait d'avoir recours au bâton. Si l'employeur ne collabore pas, on sévit.

Dès le début, sans avoir mené d'études exhaustives sur le sujet, nous sommes partis du principe qu'il valait mieux privilégier la carotte et non le bâton pour parvenir à nos fins. Il serait donc préférable d'accorder peut-être des allègements fiscaux aux employeurs pour qu'ils puissent remplacer leurs employés temporairement.

Là où c'est problématique, ce n'est pas chez General Motors ou au gouvernement fédéral, mais plutôt dans les petites entreprises. Il y a des entreprises qui n'ont que deux ou trois employés. Si, par exemple, une entreprise doit laisser partir son principal dessinateur et lui trouver un remplaçant, c'est plus difficile. Par conséquent, il vaut mieux opter pour l'incitatif que la sanction.

The Chair: That debate is under way. There are lots of people saying please do not make us keep the job open because we will not hire people in the first place if you do that.

Lt.-Col. Selkirk: That is always a concern. I know people who have not told their employers that they are in the reserves because of that concern.

Senator Segal: Just a point of information, if I could. My colleague Senator Dallaire talked about where all that national security money has gone and how little of it has gone to the reserves. To be fair, when the government decided that terrorism was a criminal problem, it by definition meant that the policing agencies and the border agencies got the lion's share of the cash. I am not quarrelling with the decision, but that is what followed upon that decision. Other countries have taken a slightly different approach and they reallocated the funds. I think that was the Chrétien administration. I am not being critical; I am just reporting that.

Senator Day: Colonel, thank you for being here and thank you for the work you are doing with respect to Reserves 2000. I thank you first for clarifying classes A, B and C so we can understand the terms we are using.

Our chair read out that there are almost, according to the records, 35,000 primary reserves in Canada. Does primary reserve include classes A, B and C and anything else?

Lt.-Col. Selkirk: No, senator. That is anyone who has joined the Canadian Armed Forces under the terms of being a primary reservist. Senator Wallin read out other categories such as the supplementary reserve.

The supplementary reserve is an unpaid position. It is merely a list of addresses and names. I would hazard a guess that it is wildly out of date and probably not worth a heck of a lot.

Senator Dallaire: It is only good for five years.

Lt.-Col. Selkirk: To answer your question, that would be the primary reserve.

Senator Day: Does Reserves 2000 accept the figure of 35,000 primary reserves in Canada?

Lt.-Col. Selkirk: No. I am not exactly sure where that figure came from. Was that in the Main Estimates?

The Chair: No, we just got it from DND. What is your number on that?

Lt.-Col. Selkirk: I believe the size of the primary reserve is in the order of about 26,100. That is what they are budgeting to pay this year.

The Chair: Could they have gone up to 34,000 because people were brought in because of the activity? We have had the Olympics and any number of things.

La présidente : Le débat est engagé. Beaucoup d'employeurs nous disent que si nous les obligeons à garder les postes ouverts, ils n'embaucheront pas de réservistes.

Lcol Selkirk : C'est toujours une préoccupation. Je sais qu'il y a des réservistes qui n'ont pas informé leurs employeurs de leur situation au moment de leur embauche.

Le sénateur Segal : Si vous me le permettez, j'aimerais apporter une précision. Le sénateur Dallaire nous a dit plus tôt où la majorité des fonds alloués à la sécurité nationale avaient été injectés et à quel point les réserves n'en avaient reçu qu'une infime partie. En toute honnêteté, lorsque le gouvernement a décidé que le terrorisme était un problème de nature criminelle, ce sont les corps policiers et les organismes frontaliers qui ont empoché la part du lion. Je ne conteste pas cette décision; je ne fais que dire ce qui a suivi cette décision. D'autres pays ont adopté une approche quelque peu différente et ont réaffecté les fonds. Si je ne me trompe pas, c'était à l'époque où le gouvernement Chrétien était au pouvoir. Je ne veux pas critiquer; je ne fais que rapporter les faits.

Le sénateur Day : Lieutenant-colonel, merci d'être ici aujourd'hui et merci pour votre travail à l'égard de Réserves 2000. Je tiens aussi à vous remercier d'avoir défini les classes A, B et C pour que nous soyons mieux en mesure de comprendre la situation.

La présidente a lu que, selon certains renseignements, la Première réserve compte 35 000 membres. Est-ce que la Première réserve englobe les réservistes des classes A, B, C et ainsi de suite?

Lcol Selkirk : Non, monsieur le sénateur. On parle ici de tous ceux qui se sont enrôlés dans les Forces armées canadiennes à titre de membres de la Première réserve. Le sénateur Wallin a décrit les autres catégories telles que la Réserve supplémentaire.

L'appartenance à la réserve supplémentaire n'est pas rémunérée. Cette réserve se limite à une liste de noms et d'adresses. D'ailleurs, je suis pas mal certain qu'elle n'est plus du tout à jour. Loin de là.

Le sénateur Dallaire : Elle n'est valide que pour cinq ans.

Lcol Selkirk : Pour répondre à votre question, ce serait la Première réserve.

Le sénateur Day : Réserves 2000 peut-il confirmer qu'il y a 35 000 membres dans la Première réserve au Canada?

Lcol Selkirk : Non. Je ne sais même pas d'où vous tenez cette information. Vient-elle du Budget principal des dépenses?

La présidente : Non, nous venons tout juste d'obtenir le renseignement du MDN. Quel est votre chiffre?

Lcol Selkirk : Je crois que la Première réserve compte environ 26 100 membres. C'est ce que prévoit le budget salarial cette année.

La présidente : Est-ce possible qu'on ait augmenté le nombre d'effectifs à 34 000, compte tenu de certaines activités comme les Jeux olympiques, entre autres?

Lt.-Col. Selkirk: I do not really know. I see that figure here as well; 35,500 is another figure that is shown. You would have to ask the DND bookkeepers how that happens.

The Chair: We will.

Lt.-Col. Selkirk: I know the size of the militia. It is in the order of about 23,000.

Senator Day: Did you say 22,000?

The Chair: We then have air, navy and whatever else.

Lt.-Col. Selkirk: I do not believe it adds up to 35,000.

Senator Day: What is the figure that you gave us earlier of the overall reserves, what you think it might be?

Lt.-Col. Selkirk: They are budgeting for 26,100 this year.

Senator Day: There is a difference between “authorized,” the unit has an authorized number and a “budgeted” number. Can you explain?

The Chair: We have one figure here, 26,000, which would be paid, but the overall number around 35,000 would include all in — that is, the others that are not paid. Does that make sense?

Lt.-Col. Selkirk: No, it does not, senator.

The Chair: We will wrestle this. We will get these numbers.

Lt.-Col. Selkirk: What you will probably hear, and I can probably answer Senator Day’s question on this, is that the primary tool for measuring how many primary reservists we have is who received a paycheque last month. In the era of the computer, and so on, maybe that is a crude measurement. However, that is how they have done it over at DND for many years, namely, how many paycheques were issued in a course of a month. If a person had paraded in the course of a month, that individual was considered to be effective. That was the unit’s effective strength. If a person had not paraded for 30 days, they were on the non-effective strength. Every unit commanding officer wrestles every week with trying to keep his NES, non-effective strength, to the minimum. It is a bit of a nightmare. A lot of folks have a good reason for not parading. However, I know that the non-effective strength of the militia is nowhere near as large to add up to 10,000 at the overall reserve strength. I am not sure where that could come from.

Senator Day: Let us assume someone is injured and his reason for not coming out or not parading is that he is injured. Where does he fit in here?

Lt.-Col. Selkirk: That could add into that category. As you are probably well aware, when any military member is injured in the line of duty he or she is not released until the medical people say the member is fit or has made some sort of medical decision. There is a thing called the medical patients holding list. Some of members can be on that list.

Lcol Selkirk: Je l’ignore. J’ai ce chiffre également; 35 500. Vous devriez vous informer auprès des responsables du ministère.

La présidente: C’est ce que nous ferons.

Lcol Selkirk: Je sais toutefois que la Milice compte 23 000 membres.

Le sénateur Day: Avez-vous dit 22 000?

La présidente: Il y aussi les réserves aérienne et navale, et cetera.

Lcol Selkirk: Je ne pense pas que cela fasse 35 000 au total.

Le sénateur Day: Pourriez-vous répéter le chiffre que vous avez cité plus tôt pour ce qui est du nombre total de réservistes?

Lcol Selkirk: On a prévu un budget pour 26 100 réservistes cette année.

Le sénateur Day: Il existe une différence entre le nombre de membres « autorisés » et le nombre de membres « prévus au budget ». Pouvez-vous nous l’expliquer?

La présidente: Le chiffre dont il est question ici — 26 000 — se rapporterait au nombre de membres rémunérés, tandis que le chiffre de 35 000 inclurait tous les membres, même ceux qui ne sont pas payés. Est-ce logique?

Lcol Selkirk: Non, madame le sénateur.

La présidente: Nous allons faire ce qu’il faut pour obtenir ces chiffres.

Lcol Selkirk: Ce que l’on vous dira probablement, et je peux peut-être répondre à la question du sénateur Day, c’est que l’on se fie aux chèques de paie qui ont été émis le mois précédent pour calculer le nombre de membres de la Première réserve. À l’ère de l’informatique, cela représente peut-être une mesure brute. Toutefois, c’est ainsi qu’on s’y prend au MDN depuis de nombreuses années. Si un membre a participé aux exercices militaires au cours du mois, il est considéré comme étant en activité. À l’inverse, un membre qui n’a pris part à aucun exercice pendant un mois donné fait partie des effectifs en non-activité. Tous les commandants d’unité font leur possible chaque semaine pour limiter au maximum leurs effectifs en non-activité. C’est extrêmement difficile. Beaucoup d’employés s’absentent pour de bonnes raisons. Toutefois, je sais que les effectifs en non-activité de la Milice sont loin de représenter un ajout de 10 000 membres. J’ignore d’où vient ce nombre.

Le sénateur Day: Qu’advient-il lorsqu’un membre se blesse et qu’il ne peut pas participer aux exercices?

Lcol Selkirk: Il pourrait entrer dans cette catégorie. Comme vous le savez sans doute, lorsqu’un militaire se blesse dans l’exercice de ses fonctions, on ne le renvoie pas tant que le personnel médical n’en a pas décidé ainsi. Certains membres peuvent aussi figurer sur ce qu’on appelle la Liste des effectifs du personnel non disponible.

Senator Day: Your comment was that there is a policy of shrinking the size of the militia. Is that because of budget? That is, not changing the authorized number but saying that you are authorized to have 100 in this unit but we will only give you money for 75 members?

Lt.-Col. Selkirk: That is exactly it. The reason the units will shrink is not because of the amount of pay that they have to hand out over the course of the year. It is because there will be natural attrition. If the recruit quota is less than that, and it is in every case that I have questioned, then ipso facto the unit will be smaller at the end of the year.

Senator Day: The recruit quota is based on anticipated attrition?

Lt.-Col. Selkirk: I believe so. There is also a question of training capacity, which I accept could be something that would cause a problem. However, I would submit that Canada so needs a large militia that these massive staffs that we have in headquarters should be able to figure out a way to do the training as required.

Senator Day: My final point is just another point of clarification. We could talk on for some time on these issues, but this is a good first session. You talked about training and the Canada first policy statement of militia being here to look after Canada and the regular force as a deployable expeditionary force. Yet, Senator Dallaire talks about the militia being able to fill the gaps in the expeditionary force.

Do you see a difference in training for militia and reservists different from the regular force? Is it realistic to assume that militia can step forward and fill gaps on a deployment mission as we have been doing quite considerably in Afghanistan?

Lt.-Col. Selkirk: Yes, senator, I do. The proof of that is in the pudding. We are doing it.

The lower rank level, the corporals and privates, for example, are quite capable, with the pre-deployment training that now goes on, of stepping right in. Once they get to Afghanistan, I am told that if you visit a rifle section you cannot tell who is a regular and who is a reservist. Unless a militia officer had a fair bit of regular experience ahead of time, you will not take a militia company commander and get the same performance in Afghanistan as you will get out of a regular company commander, or certainly a battalion commander.

However, I think the Canadian army has done a superb job in giving the reservist the required individual training and then the collective training with the unit the reservist will deploy with. That is a very expensive proposition, but I am sure it has saved lives and has made our soldiers tremendously effective in the field.

Senator Day: That training takes about 12 months to 18 months.

Le sénateur Day : Vous avez dit qu'il y a une politique visant à réduire les effectifs de la Milice. Est-ce à cause du budget? Ainsi, on ne modifierait pas le nombre de membres autorisés; on vous autoriserait à avoir 100 réservistes, mais on ne vous donnerait de l'argent que pour 75.

Lcol Selkirk : Exactement. La réduction des effectifs ne sera pas causée par l'incapacité de verser des salaires, mais plutôt par l'attrition. Si le quota de recrutement est inférieur à l'attrition, et il en est ainsi dans tous les cas que j'ai examinés, l'unité rétrécira forcément à la fin de l'année.

Le sénateur Day : Le quota de recrutement est-il établi en fonction de l'attrition prévue?

Lcol Selkirk : Je crois que oui. Il y a aussi une question de capacité d'instruction qui, j'en conviens, peut s'avérer assez problématique. Cependant, à mon avis, le Canada a tellement besoin d'une milice imposante que les nombreux effectifs aux centres de commandement devraient être en mesure d'offrir l'instruction nécessaire.

Le sénateur Day : En terminant, j'aimerais apporter une précision. Nous pourrions traiter longuement de ces questions, mais j'estime qu'il s'agit là d'une bonne première séance. Vous avez parlé de l'instruction et du fait que le premier énoncé de politique prévoit que la Milice s'occupe des opérations au Canada et que la Force régulière est un corps expéditionnaire qui peut être déployé à l'étranger. Pourtant, le sénateur Dallaire a dit que les réservistes de la Milice peuvent prêter main-forte au sein du corps expéditionnaire.

L'instruction des miliciens et des réservistes est-elle différente de celle offerte aux membres de la Force régulière? Est-il réaliste de penser que des membres de la Milice peuvent prendre part à une mission au même titre que les membres réguliers, comme c'est le cas actuellement en Afghanistan?

Lcol Selkirk : Absolument, sénateur. Nous en avons la preuve. Nous le faisons.

Avec l'instruction qui est donnée avant le déploiement, les effectifs de grades inférieurs, c'est-à-dire les soldats et les caporaux, sont tout à fait capables de joindre les rangs des unités déployées. Si vous visitez une section d'infanterie en Afghanistan, vous n'arriverez pas à différencier les réservistes des membres de la Force régulière, paraît-il. Par contre, à moins qu'il n'ait déjà acquis de l'expérience au préalable, un commandant de compagnie de la Milice n'accomplira pas le même travail qu'un commandant de compagnie de la Force régulière, ou encore qu'un chef de bataillon.

Cependant, je pense que l'armée canadienne a fait un travail remarquable lorsqu'elle a donné aux réservistes leur instruction individuelle, de même que leur instruction collective avec leurs unités respectives de déploiement. Il s'agissait d'une proposition très coûteuse, mais cela a permis de sauver des vies, j'en suis certain, et de rendre nos soldats plus efficaces sur le terrain.

Le sénateur Day : Le programme d'instruction dure entre 12 et 18 mois.

Lt.-Col. Selkirk: It is approximately one year. I think they might have shortened it recently just a bit, but we should not send our sons and daughters in harm's way without doing everything we can to train them. I think the army has done a superb job of that training.

If I could just carry on with that thought for a moment, it is our contention that all soldiers, regular or reserve, should receive a baseline modicum of training that allow them to perform, all of them, the same basic tasks — rifle range, marksmanship, that sort of thing.

The regular, however, will be better at it during the course of any given year because he or she is practising more. The reservist, though, because he or she has passed a threshold level test, can be ramped up. However, it will take more training to get the reservist up to that level.

I think it is an important principle that you will not train the reservists at the basic level to a lower standard. Everyone must meet a certain basic standard and then further training allows them to be deployable.

Senator Day: The policy statement is that militia and reservists will be trained for activities in Canada. Are they receiving a level of training such that they can step in if there is a terrorist act, home-grown terrorism or an insurgency in Canada? Are they being trained adequately for that purpose?

Lt.-Col. Selkirk: As individuals, again that basic level of training allows them to reach a certain point. I would not deploy any reservist on internal security operations without a period of intense individual and collective training.

The real part of that is more the collective training problem; you have to work together to be effective. After all, an army is just a mob unless all the pieces are trained to work together and to do all the right things. The collective training piece is very important.

One would hope that there might be some warning of whatever comes out in the future and we would be able to do that sort of training. If not and if the overall level of security threat is deemed to be so high, perhaps somewhere in that warning system there should be a level where you start to do more training for reserve soldiers in case they have to be used.

The Chair: On that training piece, you are saying you think that would be a good use of them. However, to Senator Segal's point, this is much more a Public Safety jurisdiction than a DND jurisdiction. Why would military resources be deployed to train them to deal with terrorism?

Lt.-Col. Selkirk: As far as I am concerned, we do not have enough police forces in this country to look after the problem.

The Chair: However, we do not have enough trainers to get regular forces to Afghanistan at this point; they are working flat out.

Lt.-Col. Selkirk: Absolutely, but we will not be in Afghanistan forever.

Lcol Selkirk: C'est un programme d'environ un an. Je pense qu'on l'a raccourci un peu récemment, mais il ne faudrait pas envoyer nos fils et nos filles risquer leur vie sans les former du mieux que nous pouvons. À mon avis, l'armée s'est acquittée de cette tâche avec brio.

Si je peux me permettre, dans le même ordre d'idées, nous croyons que tous les soldats, qu'ils soient de la Force régulière ou de la Réserve, devraient recevoir une instruction de base leur permettant d'accomplir toutes les tâches fondamentales — le champ de tir, l'adresse au tir, et ainsi de suite.

Cependant, les membres de la Force régulière seront forcément meilleurs au cours d'une année donnée parce qu'ils ont plus de pratique. Les réservistes, quant à eux, pourront se perfectionner une fois qu'ils auront réussi l'examen au niveau de base. Ils devront tout de même recevoir davantage d'instruction pour atteindre le niveau des autres.

Il est important de savoir que les réservistes ne doivent pas répondre à des exigences moins rigoureuses. Chacun d'entre eux doit d'abord satisfaire aux critères de base et recevoir une instruction plus poussée qui lui permettra d'être déployé.

Le sénateur Day : Selon cet énoncé de politique, les miliciens et les réservistes seront formés pour mener des activités au Canada. Reçoivent-ils une instruction leur permettant d'intervenir en cas d'actes terroristes ou d'insurrection au Canada? Sont-ils suffisamment formés à cette fin?

Lcol Selkirk : Encore une fois, l'instruction de base leur permet d'atteindre un certain niveau. Je n'affecterais jamais un réserviste à des opérations de sécurité intérieure sans qu'il ait d'abord suivi une période d'instruction individuelle et collective intensive.

Le problème réside principalement dans l'instruction collective; il faut travailler ensemble pour être efficace. Après tout, une armée n'est qu'une masse hétéroclite si ses membres ne sont pas entraînés pour travailler ensemble et travailler correctement. L'instruction collective est donc très importante.

On aimerait avoir pour l'avenir un système d'avertissement sur les dangers qui se présentent; nous pourrions alors offrir ce genre d'instruction. Par exemple, au-delà d'un certain seuil de menace contre la sécurité, nous pourrions commencer à former les réservistes au cas où ils devraient être déployés.

La présidente : À cet égard, vous dites que cela constituerait une bonne utilisation des ressources. Toutefois, selon le sénateur Segal, cela relève davantage du ministère de la Sécurité publique que celui de la Défense. Pourquoi devrait-on former des militaires pour contrer une menace terroriste?

Lcol Selkirk : À mon avis, nous n'avons pas assez de policiers au pays pour les charger du problème.

La présidente : De toute façon, nous n'avons actuellement même pas assez d'instructeurs pour les membres de la Force régulière que l'on veut envoyer en Afghanistan; ils travaillent d'arrache-pied.

Lcol Selkirk : C'est juste, mais nous ne serons pas toujours en Afghanistan.

The Chair: People receiving better training is more a matter of forward projecting. Right now, there is a strain on the training system. Do you assume that will ease?

Lt.-Col. Selkirk: Yes, it will ease. I have to pick my words carefully. I think they are superbly trained for the overseas expeditionary roles that they go into as individuals. To meet the domestic requirement piece, should it ever come to that, I think it would be very unwise to take people right out of the armoury and say, "Here. Go and do that." There would have to be a period of training.

[Translation]

Senator P  pin: We received the list of reserve members, primary reservists, cadets and others. What is the percentage of women in the reserves? Is there a quota for female members or a specific approach to attract women?

[English]

Lt.-Col. Selkirk: There is no quota, but I am proud to say that, throughout my service, we recruited women equally and I think we did a very good job of bringing women into what was a non-traditional area for women.

It went gradually. Starting off, they could only be clerks and then store people and things like that. However, now, as you are well aware I am sure, women can serve in any branch of the Armed Forces. Submarines are the only exception, I believe.

I think the Canadian Forces did a very good job of making that happen. I am not aware of any quotas. However, I would say that I think you would find that there are probably more women in reserve units than in the regular force.

Another aspect of diversity is ethnic background and I think the ethnic and cultural makeup of the reserves is more reflective of Canadian society as a whole. In particular, that is true in the big cities, which is where people head.

In terms of the militia and the other reserves, even if you are not measuring defence capability, Canada is getting a good bang for the dollar out of the assimilation of new immigrants and making them feel a part of Canada; women are being offered an equal opportunity for employment.

There are many spin offs that come out of reserve training that are not necessarily measured in defence capability but are good for Canada. I encourage more and more of it.

The Chair: I will come back later and ask you about my own hobbyhorse, which is the COTC.

Senator Mitchell: Over the last number of years I have been on the committee, we have had discussions with senior staff in the military about hiring women. You have suggested there are a greater percentage of women in the reserves than in the regular force.

La présidente : L'instruction de meilleure qualité est plutôt une question de projection prospective. Actuellement, le système est sous pression. Pensez-vous que la pression se relâchera?

Lcol Selkirk : Oui, elle se relâchera. Je dois bien peser mes mots. Je pense que l'instruction fournie est parfaite pour que chacun puisse jouer son rôle dans le cadre d'opérations expéditionnaires à l'étranger. Si toutefois la situation exigeait une intervention au pays, je pense que nous serions très malavis  s d'aller chercher des gens du manège militaire et de leur dire d'aller faire ceci ou cela. Il faudrait d'abord une période d'instruction.

[Français]

Le sénateur Pépin : Nous avons reçu la liste des membres de la réserve, de la réserve primaire, des cadets et autres. Quel est le pourcentage de femmes dans la réserve? Existe-t-il un quota de femmes ou une approche particulière pour attirer les femmes?

[Traduction]

Lcol Selkirk : Il n'existe pas de quota, mais je suis heureux de pouvoir dire que depuis mes débuts dans les forces armées, nous avons recruté des femmes en nombres égaux, et je pense que nous avons très bien su intégrer les femmes dans ce qui était alors pour elles un domaine non traditionnel.

Tout s'est passé petit à petit. Pour commencer, elles ne pouvaient avoir que des postes de commis, puis de préposées ou d'autres fonctions du genre. Maintenant toutefois, et je ne doute pas que vous le sachiez, les femmes sont admises dans tous les services des forces armées. Les sous-marins sont, je crois, la seule exception.

Je pense que les Forces canadiennes ont fait un travail remarquable sur ce plan. Je ne suis au courant d'aucun quota. Par contre, je crois que vous constateriez qu'il y a probablement plus de femmes dans la Réserve que dans la Force régulière.

L'origine ethnique est un autre aspect de la diversité, et je pense que la composition ethnique et culturelle de la Force de réserve est plus représentative de la société canadienne dans son ensemble. Je crois que c'est particulièrement vrai dans les grandes villes, principale destination des nouveaux arrivants.

Pour ce qui est de la Milice et des autres éléments de la Réserve, même sans mesurer la capacité de défense, le Canada en a plus pour son argent du fait de l'assimilation des nouveaux immigrants et de leur sentiment d'appartenance au Canada; les femmes ont des chances égales d'emploi.

L'instruction offerte par la Force de réserve comporte bien des avantages qui ne sont pas mesurés en termes de capacité de défense, mais qui sont bénéfiques pour le Canada.    mon avis, il faudrait plus de réservistes.

La présidente : Je vous poserai plus tard une question sur un sujet qui m'est très cher, le COTC.

Au cours des dernières années, notre comité a eu des discussions avec des officiers supérieurs d'état-major au sujet de l'embauche des femmes. Vous avez laissé entendre qu'il y a une plus forte proportion de femmes dans la Réserve que dans la Force régulière.

Could you give us some idea of the difference why it is that way? Why are you having that success in getting women in at the reserve level?

Lt.-Col. Selkirk: I cannot give you any percentages because I do not know. It is just my gut feeling that there are. The reasons are somewhat similar as to why you have a more culturally diverse population in the reserves.

Many young folk, especially those who are coming from some ethnic backgrounds, are reluctant to commit to going away from their families for training, work and that sort of thing, so they do not join the regular army because they will have to go any place they are sent.

However, if you can join the organization and stay at home at the same time, that makes it more attractive. I believe that is a factor.

The Chair: Others have also suggested that it is the base; that if they come from an urban base, which reservists do as opposed to a rural base, which seems to be a bias in the regular force somehow, that those societies are more homogeneous.

Lt.-Col. Selkirk: Certainly, that is true. You will find there are many reserve units in rural ridings and they are not as diverse, but then the riding is not diverse, either.

Senator Lang: Looking at the situation that Canada faces, we are coming to a parting with, if not a conclusion to, Afghanistan and the forces will be moving back. Our focus and priority will change dramatically, and the day-to-day running of the force will be much different than it is today.

I read that Canada's full-time force has more officers expressed as a percentage of total strength than our closest allies — substantially more. Perhaps you can tell me if this is valid.

Lt.-Col. Selkirk: Those numbers are mine, so I know the numbers. Yes, the percentage is about 20 per cent.

Senator Lang: It says 22 per cent here.

Lt.-Col. Selkirk: Okay, it might even be more now.

Senator Lang: This percentage is from 2004.

Lt.-Col. Selkirk: Yes. I think there is some good historical evidence that the fewer number of officers, the more efficient the armed force.

I quoted in that paper the German experience in World War II where they started off with a very low percentage and, at the end of the war, they had even fewer because they never diluted their standards as to who would be an officer. I do not think too many people would argue that the *Wehrmacht* had an efficient army.

Pourriez-vous nous donner une idée de ce qui explique cette différence? À quoi devez-vous votre succès à recruter des femmes pour la Réserve?

Lcol Selkirk : Je ne peux pas vous donner de pourcentages car je ne les connais pas. C'est seulement une impression que j'ai. Les raisons sont un peu les mêmes que celles qui expliquent la plus grande diversité culturelle au sein de la Réserve.

Bien des jeunes gens, particulièrement ceux qui sont d'autres ethnies, hésitent à s'engager et à s'éloigner de leurs familles pour se soumettre à l'instruction, travailler et ce genre de choses, alors ils ne s'engagent pas dans la Force régulière parce qu'ils devraient alors suivre les ordres et aller où on les envoie.

Par contre, la possibilité de se joindre à l'organisation tout en restant chez soi est plus attrayante. Je pense que c'est un facteur.

La présidente : D'autres ont aussi laissé entendre que c'est une question de milieu; que les sociétés urbaines d'où viennent les réservistes sont plus homogènes, par opposition au milieu rural dont semblent généralement être issus les membres de la Force régulière.

Lcol Selkirk : C'est vrai, absolument. Vous constaterez qu'il y a beaucoup d'unités de la Réserve dans les circonscriptions rurales, et qu'elles ne sont pas aussi diversifiées, mais il faut dire que les circonscriptions en question ne sont pas diversifiées elles non plus.

Le sénateur Lang : Parlons de la situation qui se profile à l'horizon pour le Canada. Nous allons bientôt quitter l'Afghanistan, même si ce n'est pas fini, et les Forces vont être rapatriées. Notre point de mire et nos priorités vont maintenant changer radicalement, et la gestion au jour le jour des forces sera très différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

J'ai lu que l'effectif militaire à temps plein du Canada compte plus d'officiers, en pourcentage de l'effectif total, que celui de nos plus proches alliés — nettement plus. Est-ce vrai?

Lcol Selkirk : Je connais ces chiffres puisqu'ils me concernent. Oui, c'est environ 20 p. 100.

Le sénateur Lang : Je vois ici 22 p. 100.

Lcol Selkirk : D'accord, c'est peut-être un peu plus maintenant.

Le sénateur Lang : Ce sont les chiffres de 2004.

Lcol Selkirk : Oui, je crois qu'il existe des statistiques historiques convaincantes qui démontrent que moins il y a d'officiers, plus l'armée est efficace.

Je parle dans ce document de l'expérience des Allemands durant la Seconde Guerre mondiale. Ils ont commencé avec un très faible pourcentage d'officiers, et à la fin de la guerre, ils en avaient encore moins parce qu'ils n'avaient jamais modifié les normes de promotion des officiers. Je ne crois pas qu'il y aurait grand monde pour soutenir que la *Wehrmacht* était une armée efficace.

I think there are some good reasons to look at this situation. It is interesting that back in those terrible times after Somalia, two academics who looked at the problems of the Canadian Forces — Dr. Jack Granatstein and Dr. Desmond Morton — both suggested that we should look at this problem. Nothing was ever done about that, to our knowledge.

Senator Lang: You quote statistics from 2004. Do we have statistics for 2009?

Lt.-Col. Selkirk: They are available. I just have not updated that paper. If you have the horsepower to do it, I think it would be a very good exercise to go through.

Senator Dallaire: You have to watch those figures, but if your infantry battalion is only 500 strong and an infantry battalion in another country is 1,000 strong and has the same number of officers, then your numbers will be skewed by ratios.

The same exercise started with the number of generals. We said we had too many generals for the number of troops. When we created all those military civilian positions when we integrated the force headquarters with the Department of National Defence, we made equivalencies to civilians for generals, so we created positions where a civilian and a general are interchangeable.

When you are looking at these numbers, you have to go farther than the numbers of officers that are sort of per ratio by structure. You have to look at the operational output of those organizations. We are under strength in comparison to all our allies in our force structures in our units. That is why we have the number of officer numbers. We could argue that, but that is an overriding factor in the number of officers in the Canadian Forces, unless you disagree.

Lt.-Col. Selkirk: I disagree to this degree, that in the field force, as you are well aware, an infantry battalion today is probably still about 40 officers and about 800 members in the unit.

Senator Dallaire: No, it is 500 members at best.

Lt.-Col. Selkirk: Okay. The number of officers employed at the unit level in the Canadian army is a very few number of officers. Where all these officers are employed is in these massive headquarters that we have, and that is another argument. If we cut the size of the headquarters, we would not need as many officers. If you do not have as many officers, your overall costs can be lowered. You do not have to train them.

Senator Dallaire: I agree with you, as long as you do not replace them by a whole bunch of civilians, which we have done.

Lt.-Col. Selkirk: I know, and I agree with you.

Senator Dallaire: The civilians are not cheaper.

Lt.-Col. Selkirk: Yes, exactly. I agree with you.

Senator Lang: Obviously this is an issue that —

The Chair: Testimony from Senator Dallaire.

Je crois que cette situation mérite d'être sondée. Il est intéressant qu'à l'époque terrible qui a suivi les événements de la Somalie, des universitaires qui s'étaient penchés sur les problèmes des Forces canadiennes — Jack Granatstein et Desmond Morton — avaient conclu tous deux que le problème méritait que nous y réfléchissions. Nous n'en avons rien fait, à ce que je sache.

Le sénateur Lang : Vous citez des statistiques de 2004. En avons-nous pour 2009?

Lcol Selkirk : Il en existe. Il faut seulement que je mette ce document à jour. Si vous en avez les moyens, je pense que ce serait un excellent sujet d'étude.

Le sénateur Dallaire : Il faut prendre garde aux chiffres; si votre bataillon d'infanterie n'a que 500 soldats et celui d'un autre pays en a 1 000 pour le même nombre d'officiers, les proportions changent toutes vos statistiques.

Nous avons fait la même chose en commençant avec les généraux. Nous avons décrété qu'il y avait trop de généraux pour le nombre de troupes. Quand tous ces postes civils ont été créés, lorsque le quartier général des Forces armées est devenu partie du ministère de la Défense nationale, des équivalences ont été établies entre civils et généraux, de telle sorte que des postes ont été créés où les civils et généraux sont interchangeables.

Quand on s'arrête à ces chiffres, il faut voir plus loin que le nombre d'officiers, qui est en quelque sorte proportionnel selon la structure. Il faut regarder les extraits opérationnels de ces organisations. Les forces combattantes de nos unités manquent de personnel comparativement à tous nos alliés. C'est pourquoi il y a tant d'officiers. Nous pourrions en débattre, mais c'est un facteur déterminant qui explique le nombre d'officiers dans les Forces canadiennes. Vous n'êtes peut-être pas d'accord?

Lcol Selkirk : Je ne suis pas d'accord dans la mesure où dans les forces de campagne, comme vous le savez bien, un bataillon d'infanterie, de nos jours, compte probablement encore une quarantaine d'officiers pour quelque 800 soldats.

Le sénateur Dallaire : Non, 500 tout au plus.

Lcol Selkirk : D'accord. Quoi qu'il en soit, il y a très peu d'officiers au niveau des unités, dans l'armée canadienne. Tous ces officiers sont dans nos énormes quartiers généraux. Voilà encore autre chose; si on réduisait la taille des quartiers généraux, il ne faudrait pas autant d'officiers. Avec moins d'officiers, les coûts globaux diminuent. Il n'y a pas à les former.

Le sénateur Dallaire : J'en conviens, dans la mesure où ils ne sont pas remplacés par un tas de civils, ce qui a été le cas.

Lcol Selkirk : Je sais, je suis tout à fait d'accord.

Le sénateur Dallaire : Les civils ne coûtent pas moins cher.

Lcol Selkirk : Oui, exactement. J'en conviens.

Le sénateur Lang : De toute évidence, c'est une question qui...

La présidente : Témoignage du sénateur Dallaire.

Senator Dallaire: Having been the ex-ADM of human resources, I am afraid I am caught up in this.

The Chair: Yes, you are.

Senator Patterson: I have some very specific questions. Recently the government has introduced job protection for reservists called to full-time duty and some provinces have adopted this. It has also been made possible for reservists to buy back and contribute to a pension plan. Does Reserves 2000 have any comments on those initiatives?

Lt.-Col. Selkirk: We feel that both initiatives are very positive. On the legislation issue, even though I would hazard a guess that no company or no individual has been prosecuted under those laws, just the fact that they are there is a very good message.

Second, on the issue of reservists contributing to a pension, yes, I think that is a good thing. We are all in favour of both.

Senator Dallaire: Reservists are paid by the day unlike the regular forces personnel who are under contract. The pay structure for the reservists comes out of the operations and maintenance budget, and it is not out of a pay budget like the regular force. This makes that pay structure vulnerable to every nuance; you are trading off ammunition, fuel, and spare parts to pay reservists.

Lt.-Col. Selkirk: Absolutely.

Senator Dallaire: Do you see a need to move to a more formal pay structure for the reserves? Would such a reform stabilize the reserves, give more depth, and possibly reduce attrition?

The second part is the training standards. When you go above corporal to sergeant and warrant officer and above lieutenant to captain and to major, are we demanding, not just in the militia but you know of the air force and navy reserves, standards too high for them to be able to take the time off to achieve those levels of training? Is that not undermining your leadership structures?

Lt.-Col. Selkirk: To answer your first part of your question, we have been dealing with the minister's office on that very issue. We have been advocating that there should be a policy which would do exactly as you have said and put reserve pay into some sort of category so that the individual who joins the reserve is looking at a contract situation. In that way, the reservist can estimate his or her yearly salary.

Senator Dallaire: Like a permanent part-time position.

Lt.-Col. Selkirk: Exactly. The minister replied to us on August 18, and I will paraphrase his reply. He says he has the vice chief at this moment considering a policy. By the way, that whole issue was driven by that situation I described of December 2009.

Le sénateur Dallaire : Ayant déjà été SMA des ressources humaines, je crains bien d'être visé.

La présidente : Oui, c'est un fait.

Le sénateur Patterson : J'ai des questions très précises à vous poser. Le gouvernement a récemment déposé une loi qui vise à protéger l'emploi des réservistes à leur retour d'une période de service, et certaines provinces ont adopté des mesures en ce sens. Il est aussi maintenant possible aux réservistes de racheter des périodes de service et de cotiser à un fonds de pension. Qu'en pense Réserves 2000?

Lcol Selkirk : Pour nous, ce sont deux initiatives très positives. À propos de la loi, même si je suis prêt à parier qu'il n'y a pas une compagnie ou un particulier qui ait été poursuivi sous le régime de ces lois, son existence à elle seule constitue un excellent message.

Deuxièmement, au sujet de la cotisation à des régimes de retraite, oui, je pense que c'est une bonne chose. Nous sommes tout à fait d'accord avec ces deux mesures.

Le sénateur Dallaire : Les membres de la Réserve sont rémunérés à la journée, alors que ceux de la Force régulière sont à contrat. La rémunération de la Réserve provient du budget de fonctionnement et d'entretien et non d'une enveloppe salariale, comme celle de la Force régulière. La structure salariale est donc à la merci de toute variation; on troque les munitions, le carburant et les pièces de rechange contre la paie de la Réserve.

Lcol Selkirk : Absolument.

Le sénateur Dallaire : Pensez-vous qu'il faudrait adopter une structure salariale plus formelle pour la Réserve? Ce genre de réforme aurait-elle pour effet de stabiliser la Réserve, de la renforcer et, peut-être même, d'en réduire l'attrition?

Deuxièmement, parlons des normes en matière d'instruction. Pour monter du grade de caporal à celui de sergent et d'adjudant, et de lieutenant à celui capitaine ou major, sommes-nous trop exigeants — pas seulement dans la Milice, mais aussi dans les réserves des forces aérienne et navale —; les normes sont-elles à ce point rigoureuses que les réservistes ont du mal à obtenir les congés nécessaires pour recevoir cette instruction? Cela ne cause-t-il pas du tort à vos structures de leadership?

Lcol Selkirk : Pour répondre à la première partie de votre question, nous avons justement parlé de ce problème avec le cabinet du ministre. Nous prônons l'adoption d'une politique qui ferait exactement ce que vous dites. Selon la catégorie dont ferait partie la rémunération de la Réserve, toute personne qui s'engage dans la Réserve serait en quelque sorte à contrat. Ainsi, le réserviste aurait une idée de son salaire annuel.

Le sénateur Dallaire : Comme avec un poste permanent à temps partiel.

Lcol Selkirk : Exactement. Le ministre nous a répondu le 18 août, et je vous résume sa réponse. Il dit avoir chargé le vice-chef de réfléchir à une politique. En passant, toute cette histoire découle de la situation dont j'ai parlé, ce qui s'est produite en décembre 2009.

There is ministerial direction that something should happen. The CDS is also involved, and he has obviously told the VCDS to get on and do something. So far we have seen nothing. This has been going on for quite a while. Perhaps in your future deliberations you could go back to that issue, because it is a fundamental issue for the health of the reserves.

The second part of your question on courses, yes, we are demanding an awful lot of reservists and regulars too, as you have said. We are practically at the breaking point of asking especially the middle management people to go on — I am talking here of the sergeants and the captains — very lengthy courses away from home.

The schedulers of training, be they regular or reservists, have to be more considerate of the reserve's lifestyle schedule — the fact that the reservist has a family and a job. There are far too many horror stories of reservists who have gone to their employers and said that they want to go off and do a specific course. The reservist has booked his or her leave and then about a week before that course is scheduled to start, he or she receives a notice at the armoury, that the course has been cancelled because they did not have enough people to put it on, or whatever the reason. I think over the years that issue has been raised so many times that I think the army has tried to be better at it, but they are pushed right now because of Afghanistan. In future, however, if we do not look after folks we will lose the good ones. It is a shame, but that is the way it is.

The Chair: You are not suggesting that the reserves be treated financially exactly the same way as regular force.

Lt-Col. Selkirk: Which would be to put them on a salary?

The Chair: Right.

Lt-Col. Selkirk: No.

The Chair: Not at the same rate of pay.

Lt-Col. Selkirk: No, but there should be a more formal agreement with the individual that if you sign on with us, you can expect at least this amount over the period of time, but you have to do the training to get it. Whereas a person on salary, if the regular army does not train that soldier the soldier still receives his or her salary. If the militia does not train, the reservist does not get paid.

Senator Dallaire: Forgive me, but my question was very much on the salary envelope for the reserves being protected, which it is not now.

Lt-Col. Selkirk: I agree, and that is what the vice chief is supposed to be looking at.

Senator Dallaire: **The Chair:** Thank you very much, Lt-Col. Selkirk. This is our first big crack at the issue of reserves. We appreciate you laying it out for us so clearly.

Le ministre a décidé qu'il faut faire quelque chose. Le CEMD en a aussi été saisi et, manifestement, il a chargé le VCMD de se mettre au travail et de faire quelque chose. Jusqu'à maintenant, il n'y a rien de nouveau. Cela dure déjà depuis quelque temps. Peut-être dans vos délibérations futures pourrez-vous revenir sur la question, parce que c'est un enjeu fondamental pour la vigueur de la Réserve.

Au sujet de la deuxième partie de votre question, sur les cours, oui, il est vrai que nous exigeons énormément des membres de la Réserve, et aussi de ceux de la Force régulière. Nous en sommes pratiquement au point tournant où nous devons demander aux officiers intermédiaires surtout — c'est-à-dire les sergents et capitaines — de suivre de très longs cours loin de chez eux.

Les responsables du calendrier de formation, qu'ils soient de la Force régulière ou de la Réserve, doivent être plus sensibles au mode de vie des membres de la Réserve — au fait qu'ils ont une famille et un emploi. On entend beaucoup trop d'histoires d'horreur, de celles où le réserviste est allé annoncer à son employeur qu'il doit aller suivre un certain cours. Le réserviste a pris congé et une semaine avant le début du cours, il reçoit une lettre du manège militaire lui annonçant que le cours est annulé parce qu'il manque de participants, ou autre chose. Je pense qu'avec les années, on a soulevé cette question si souvent que l'armée a fait un effort, mais elle subit des pressions actuellement, avec l'Afghanistan. À l'avenir cependant, si nous n'avons pas plus d'égards pour nos gens, nous perdrons les meilleurs. C'est malheureux, mais c'est ainsi.

La présidente : Vous ne voulez tout de même pas dire que les membres de la Réserve devraient avoir exactement le même traitement que ceux de la Force régulière, sur le plan de la rémunération?

Lcol Selkirk : C'est-à-dire qu'ils toucheraient un salaire?

La présidente : C'est cela.

Lcol Selkirk : Non.

La présidente : Pas au même taux salarial.

Lcol Selkirk : Non, mais il faudrait conclure avec eux une entente formelle stipulant que s'ils signent, ils peuvent s'attendre à toucher au moins tel montant pour une certaine période, à condition de recevoir l'instruction requise. Si l'armée régulière ne dispense pas d'instruction à un soldat salarié, ce soldat touche quand même son salaire. Si la Milice ne dispense pas l'instruction, le réserviste n'est pas payé.

Le sénateur Dallaire : Pardonnez-moi, mais la question visait surtout à ce que l'enveloppe salariale de la Réserve soit protégée, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Lcol Selkirk : J'en conviens, et c'est ce à quoi le Vice-chef d'état-major est censé être en train de réfléchir.

La présidente : Merci beaucoup, lieutenant-colonel Selkirk. C'est notre première incursion dans le dossier de la Réserve. Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir exposé clairement la situation.

Fellow senators, ladies and gentlemen, we will go in camera for our discussions.

Lt.-Col. Selkirk: Thank you very much, Madam Chair, and thank you, senators, for listening to me.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, October 18, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:05 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: the state and future of the Canadian Forces Reserves).

Senator Pamela Wallin (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Senators, welcome. Today, we continue our study of the Canadian Forces reserve. As Sir Winston Churchill said in reference to the members of the reserve, they are "twice the citizen." I think those words still hold true, as we have heard so far in our testimony and as we have seen in Afghanistan and at the Olympics and the G8.

Our first witness today is Dr. Richard Weitz, author of, among many things, *The Reserve Policies of Nations: A Comparative Analysis*. The Strategic Studies Institute of the United States War College published this analysis in 2007. Dr. Weitz is a senior fellow and Director of the Center for Political-Military Analysis at the Hudson Institute, a non-partisan policy research organization. Dr. Weitz is also a non-resident senior fellow at both the Project on National Security Reform and the Center for New American Security.

His list of credentials is very long — Institute for Foreign Policy Analysis, the Defence Science Board, the Center for Strategic Studies, and the United States Department of Defence. He has a BA from Harvard and two masters' degrees, one at the London School of Economics, the other at Oxford, and did his doctorate at Harvard. He is widely published and a leading specialist in defence journals.

We welcome you Mr. Weitz, because, if I read your work correctly, you comment that we are in the middle of a global reserves revolution. We are pleased to hear from you today.

Richard Weitz, Director, Center for Political-Military Analysis, Hudson Institute: Thank you so much for inviting me. It is a great honour to appear before the Senate, and particularly before the Senate of a close ally such as Canada, which we all admire, particularly the tremendous sacrifice Canada has sustained in Afghanistan against the common threat.

Chers sénateurs, mesdames et messieurs, nous allons poursuivre la séance à huis clos.

Lcol Selkirk : Merci beaucoup, madame la présidente et merci, mesdames et messieurs les sénateurs, de m'avoir écouté.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 18 octobre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 5, pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujet : la situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes).

Le sénateur Pamela Wallin (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Soyez les bienvenus, sénateurs. Aujourd'hui, nous allons poursuivre notre étude sur la Réserve des Forces canadiennes. Comme le disait Winston Churchill, les réservistes sont « doublement citoyens ». Je pense que c'est toujours vrai de nos jours, comme nous l'ont démontré les témoignages que nous avons entendus jusqu'à présent, et comme nous avons pu le constater en Afghanistan, aux Jeux olympiques et lors du G8.

Notre premier témoin, aujourd'hui, est M. Richard Weitz, auteur, entre autres, de *The Reserve Policies of Nations : A Comparative Analysis*, une analyse qu'a publiée en 2007 le Strategic Studies Institute of the United States Army War College. M. Weitz est agrégé supérieur et directeur du Centre d'analyse politico-militaire de l'Institut Hudson, un organisme impartial de recherche sur les politiques. M. Weitz est également agrégé supérieur non rattaché au Project on National Security Reform et au Center for a New American Security.

La liste de ses états de service est très longue — Institute for Foreign Policy Analysis, Defence Science Board, Center for Strategic Studies et département américain de la Défense. M. Weitz est titulaire d'un baccalauréat ès arts de Harvard et de deux maîtrises, l'une de la London School of Economics et l'autre de l'Université d'Oxford; il a aussi fait son doctorat à Harvard. C'est un spécialiste de renom dont les travaux sont largement publiés, notamment dans les revues sur la défense.

Nous vous souhaitons la bienvenue, monsieur Weitz, et, si j'ai bien compris vos écrits, vous dites que les forces de réserve du monde sont au milieu d'une révolution. Nous sommes ravis de vous accueillir parmi nous aujourd'hui.

Richard Weitz, directeur, Centre d'analyse politico-militaire, Institut Hudson : Merci beaucoup de m'avoir invité. C'est pour moi un grand honneur que de comparaître devant le Sénat, et particulièrement devant le Sénat d'un proche allié comme le Canada, un pays que nous admirons tous, spécialement pour l'énorme sacrifice qu'il a consenti en Afghanistan en combattant la menace commune.

I want to make clear that a colleague of mine, based here in Canada has contributed some of the analysis on Canada. Lauren van den Berg specializes in international security affairs. She is in her final year of a master's in public policy. I encourage you, if anyone needs a good aide, to grab her before someone else does. She is at Carleton.

I also want to extend an offer to come join us at Hudson, in case you happen to find yourself in Washington. We can arrange so you can meet with think tanks and get a different perspective on some of these issues. The Hudson Institute is a five-minute walk from the White House and we are close many other institutes as well.

The Chair: We will be taking you up on that offer very soon.

Mr. Weitz: As the chair pointed out, what we are seeing today in Canada and the United States and other countries is a global revolution in how countries are dealing with reserve affairs. Each country differs a bit in its constitutional principles, histories, economic and human resources and perceived threats, but generally, what we are seeing is more reliance on the reserves. We are seeing more reliance on the reserves for a series of common reasons, much more in the past decade and probably in the future, than previously.

As you know, through the Second World War and much of the Cold War, the reserves were seen as a strategic asset. They were meant to be available for the big war, against either the Soviet Union or whatever. At that point, you would mobilize the million people, recreate D-Day, the Second World War, if the Soviets over-ran Western Germany or whatever campaign you imagined. It would be a massive campaign. You would have time to call them up, spend a year training them, equipping them and sending reinforcements.

Clearly, that is not appropriate for the kind of world we face today. The threats are diffuse, contentious, frequent, and require many of the skills that you would think civilians could bring, especially complex counter-insurgencies, post-conflict reconstruction, and a stress on averting conflicts by preventing the sources of internal tension that caused them. All those are assets that reservists can arguably bring much more easily to the battlefield than the traditional military.

What you have seen is militaries adapting in various ways. Most commonly, under this Total Force concept, which Canada has adopted, as well as the United States and other countries, the idea is you treat the active and reserve components more similarly. It can include pay, organizational structure, treatment benefits; you want to make it so there are fewer differences so you can quickly bring up the reserves. They would be more ready

Je tiens à préciser qu'une de mes collègues, établie ici au Canada, a participé aux travaux d'analyse sur votre pays. Lauren van den Berg se spécialise dans les affaires de sécurité internationale. Elle en est à sa dernière année de maîtrise en politiques publiques. Je vous invite, s'il y en a parmi vous qui ont besoin d'une assistante solide, à lui faire une offre d'emploi, avant que quelqu'un d'autre ne vous devance. Elle étudie à l'Université Carleton.

Je vous invite également à venir nous voir à Hudson, la prochaine fois que vous passerez par Washington. Nous pourrions organiser les choses de façon à ce que vous rencontriez les membres de nos groupes de réflexion qui vous présenteront un autre point de vue sur certaines de ces questions. L'Institut Hudson se trouve à cinq minutes de marche de la Maison-Blanche et il est situé tout près, également, de nombreux autres instituts.

La présidente: Nous allons répondre à votre invitation très bientôt.

M. Weitz: Comme l'a souligné la présidente, nous assistons actuellement au Canada, aux États-Unis et ailleurs à une révolution mondiale dans la manière dont les pays traitent leur force de réserve. Certes, les principes constitutionnels, l'histoire, les ressources économiques et humaines ainsi que la perception des menaces varient d'un pays à l'autre, mais globalement, on se tourne davantage vers la force de réserve et ce, pour toute une série de raisons communes. C'est plus manifeste depuis 10 ans qu'auparavant, et cela devrait s'intensifier dans l'avenir.

Comme vous le savez, pendant la Seconde Guerre mondiale et une bonne partie de la guerre froide, les réservistes étaient considérés comme des ressources stratégiques. On voulait qu'ils soient disponibles pour intervenir dans la Grande Guerre, contre l'Union soviétique ou un autre pays. Cela voulait dire qu'on aurait mobilisé des millions de personnes, faisait le jour J, la Seconde Guerre mondiale, si les Soviétiques étaient allés au-delà de l'Allemagne de l'Ouest, ou fait n'importe quelle campagne que vous pourriez imaginer. Cela aurait été une campagne massive. Il aurait fallu du temps pour rassembler tout le monde, donner une année de formation, fournir l'équipement nécessaire et envoyer des renforts.

Évidemment, ce n'est plus adapté au monde contemporain. Les menaces sont diffuses, discutables, fréquentes, et pour les contrer, il faut faire appel à beaucoup de compétences que les civils peuvent exercer, particulièrement dans le cas de contre-insurrections complexes, pour reconstruire après un conflit et pour maintenir la paix en neutralisant les sources de tensions internes. On peut aller jusqu'à dire que les réservistes peuvent plus facilement utiliser ces compétences sur le théâtre des opérations que les militaires traditionnels.

Certes, les militaires s'adaptent de différentes manières. Le plus souvent, en vertu du concept de la force totale que le Canada a adopté, à l'instar des États-Unis et d'autres pays, on traite davantage les forces actives et de réserve de la même manière. Cela peut toucher le salaire, la structure organisationnelle, les avantages médicaux; il faut s'arranger pour qu'il y ait moins de différences afin de pouvoir faire rapidement appel aux réservistes

trained and have better equipment. You could plug them into whatever active components are in the field and have them work together as an integrated whole. This concept is developed further now. We speak of “whole government,” which is another concept that both the United States and Canada are approaching, trying to bring in the whole inter-agency to deal with these complex problems.

This has not been, however, without some challenges — in particular, the question of what assets you want to keep mostly in the reserve component and which you want to keep in the active. For a while, there was a tendency, at least in the United States, to have a division of labour. For example, some of the medical specialties are very technical and civil affairs, military police, is often civilian. That worked well in some ways because the United States had adopted this Abrams Doctrine that said if we were going to war, we would make sure we involved the reserves. Therefore, you would not get involved in another conflict like Vietnam, where there was not popular support.

However, it also caused some problems for some of the early crises where you want to have forces in right away; you cannot even wait a few weeks. They are having difficulties balancing where they want to keep organically in the active and what in the reserve.

One common field you have seen in many countries, both in Canada and the United States and elsewhere, is to have the reserves focus on domestic threats. With the rise of terrorism in particular — potential catastrophic terrorism — you have seen a lot of countries working on equipping the reserves to deal with weapons of mass destruction-type threats. As we learned in Hurricane Katrina, you also have to have good reserves to deal with natural disasters. Canada knew already.

This is the current case in many countries and it makes sense. They are located in the community; they know the situation well and they often are first responders. However, this raises the problem of what happens if you want to draw on the same person to be a first responder and a reservist, to mobilize them further to active duty? That is just one complication.

One of the most serious complexities that Canada and the United States are dealing with is the problem of costing this out. It used to be there was a clear division. Reserves cost a lot less. They were not mobilized, but they were less ready and therefore if you wanted to keep many people around in case you needed them, it was good. However, that has changed.

If you are going to use them as an operational force, you have to morally treat them as if they were close to active duty. You have to give them all the benefits — health care, higher pay, education; whatever you are giving to the active corps, you need to give to the reserve component as well.

en cas de besoin. Cela permet à ces derniers d'être formés plus vite et de disposer de meilleurs équipements. On peut également réunir des réservistes et des militaires en service actif sur le terrain pour les faire travailler ensemble dans un tout intégré. C'est une idée qui fait son chemin. On parle aussi d'« approche pangouvernementale », un autre concept que partagent les États-Unis et le Canada et qui consiste à faire participer l'ensemble des agences concernées dans le but de régler ces problèmes complexes.

Cela ne s'est toutefois pas fait sans difficultés — en particulier pour déterminer quelles ressources garder surtout dans la force de réserve et quelles ressources maintenir dans les forces actives. À une époque, on a eu tendance, du moins aux États-Unis, à diviser le travail. Par exemple, certaines spécialités médicales sont très techniques, et les affaires civiles, la police militaire, relèvent souvent de civils. Cela a très bien fonctionné à certains égards parce que les États-Unis ont adhéré à la doctrine d'Abrams selon laquelle, pour aller à la guerre, il faut s'assurer du soutien de la Réserve. Par conséquent, on ne ferait plus une autre guerre comme celle du Vietnam, qui n'avait pas recueilli la faveur populaire.

Il reste que cela a aussi causé des problèmes lors de certains débuts de crises, quand il a fallu déployer des forces immédiatement parce qu'on ne pouvait attendre ne serait-ce que quelques semaines. On a du mal à trouver un équilibre dans la répartition entre la force régulière et la force de réserve.

Ce que l'on remarque souvent, dans de nombreux pays, dont le Canada et les États-Unis, c'est que les réservistes se concentrent sur les menaces intérieures. Avec la montée du terrorisme — notamment les catastrophes qu'il peut entraîner —, beaucoup de pays s'affairent à équiper la force de réserve pour faire face à des menaces d'attaques au moyen d'armes de destruction massive. Comme nous l'avons appris avec l'ouragan Katrina, il faut aussi compter sur une bonne force de réserve pour pouvoir gérer les catastrophes naturelles. Le Canada le savait déjà.

C'est ce qui se fait actuellement dans de nombreux pays, et c'est logique. Les réservistes sont dans la communauté; ils connaissent bien la situation et sont souvent les premiers à intervenir. Néanmoins, cela pose le problème de savoir ce qui arrive quand on veut qu'une même personne soit à la fois intervenant de première ligne et réserviste mobilisable pour se joindre aux forces actives. Ce n'est qu'une des complications à gérer.

L'un des plus gros problèmes auquel le Canada et les États-Unis sont confrontés concerne les coûts. Auparavant, la séparation était claire. La force de réserve coûtait beaucoup moins cher. Elle n'était pas mobilisée, mais elle était moins prête, de sorte que si on voulait garder beaucoup de gens prêts à intervenir en cas de besoin, c'était bien. Mais cela a changé.

Si on veut utiliser les réservistes comme une force opérationnelle, il faut moralement les traiter presque comme s'ils étaient en service actif. Il faut leur accorder tous les avantages — soins de santé, meilleur salaire, formation. Bref, on doit donner aux forces de réserve tout ce que l'on consent aux forces régulières.

This raises the question of cost. Is it more advantageous to continue to rely on reserves to save money, or do we need to put more in the active? The U.S. government has not figured that out. There is a major study going on, which is supposed to be complete by January, to determine the costs. Depending how you look at it, there are a lot of opportunity costs involved in bringing reserves away from their civilian employment but then they bring certain benefits back.

The question of the employers is important, at least in the U.S. We have had problems with people trying to circumvent a law that requires people not to discriminate when hiring a reservist. There is to be no discrimination when the reservist returns to his or her place of employment. Canada does not have this law and I am interested to know whether this has worked satisfactorily.

Finally, we have seen governments following various innovative approaches, not all of which are applicable for different societies. Britain, for example, has tried to select out a certain group of reserves, give them resources, and treat them almost like an active component. They have another less active group of reserves that cost less to maintain but as less well trained.

There has been a lot of opposition in the U.S. to that the whole concept of tiered readiness. The argument is that the governor, if there is a domestic crisis such as a hurricane or something, needs to have the asset readily available. However, the federal government often pays for this service. Therefore, it is becoming very much a federal issue as well.

I am happy to discuss this with you further and eager to answer your questions.

The Chair: Thank you very much. We have done the whole question of rules and requirements for employers on a provincial basis; some of the provinces have adopted it as opposed to it being a national strategy.

I have two quick points. Is the study you were talking about, which you thought would be due in January, from the Department of Defense?

Mr. Weitz: Yes, the quadrennial status review was supposed to look at the question of reserves. They sort of punted because they could not figure out the costs, which is the key issue. Therefore, they said there is now a separate study in the Department of Defense, which is being undertaken by the Office of the Secretary of Defense and the services. There is some governor involvement, as well. They are trying to figure out what costs of the reserve component.

The Chair: We will look for that study.

Mr. Weitz: It should be insightful because it is a complex effort that has taken a major commitment on the part of the federal government to try to sort it out because of the components involved. It is something you would want to build on if you could.

Se pose alors le problème du coût. Est-il plus avantageux de continuer à compter sur les réservistes pour économiser de l'argent ou faut-il investir davantage dans les forces actives? Le gouvernement américain ne le sait pas encore. Il a entrepris une grande étude, qui devrait se terminer en janvier, pour déterminer quels seraient les coûts. Tout dépend de l'angle sous lequel on voit les choses, mais il y a beaucoup de coûts de renonciation associés au fait de retirer les réservistes de leur emploi dans le civil; en revanche, cela procure certains avantages en retour.

La question des employeurs est importante, du moins aux États-Unis. Nous avons eu des problèmes avec des gens qui ont essayé de contourner une loi de non-discrimination à l'embauche pour les réservistes. Lorsqu'un réserviste retourne sur son lieu de travail, il ne doit pas non plus être victime de discrimination. Comme cette loi n'existe pas au Canada, j'aimerais savoir s'il y a eu des abus à cet égard.

Enfin, les gouvernements ont adopté différentes approches novatrices, qui ne s'appliquent pas indifféremment à toutes les sociétés. La Grande-Bretagne, par exemple, a tenté de choisir un groupe de réservistes, de lui donner des ressources et de le traiter presque comme si ses membres étaient en service actif. Elle a aussi un autre groupe moins actif de réservistes qui coûte moins cher à entretenir, mais qui est aussi moins formé.

Aux États-Unis, on s'est beaucoup opposé à tout ce concept de préparation à plusieurs niveaux. L'argument invoqué est qu'en cas de crise intérieure, comme un ouragan, le gouverneur de l'État concerné doit pouvoir compter sur des ressources disponibles immédiatement. Il reste que le gouvernement fédéral paye pour ce service. Cela devient donc en grande partie un problème fédéral également.

Je serais maintenant ravi de discuter avec vous de ce sujet plus en détail et de répondre à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup. Ce sont les provinces qui sont responsables de toute la question des règles et exigences. Il n'y a pas de stratégie nationale à cet égard, et plusieurs provinces ont adopté des dispositions en la matière.

J'ai deux petites questions. Est-ce que l'étude dont vous avez parlé, qui devrait être terminée pour janvier, est réalisée par le département de la Défense?

M. Weitz : Oui, on avait prévu d'examiner le dossier des réservistes dans le cadre de l'examen quadriennal. L'étude a été retardée parce qu'on n'arrivait pas à déterminer les coûts, ce qui est pourtant fondamental. Par conséquent, le département de la Défense a entrepris une étude séparée, qui est réalisée par le bureau du ministre de la Défense et les services. Le gouverneur prend aussi part aux travaux. Le but recherché est d'évaluer les coûts de la force de réserve.

La présidente : Nous sommes impatients de voir cette étude.

M. Weitz : Ce devrait être une étude instructive parce que c'est le résultat d'un effort complexe, qui a nécessité l'engagement majeur du gouvernement fédéral pour y voir plus clair dans l'ensemble des composantes en jeu. Elle devrait pouvoir servir de modèle.

The Chair: When you talked about Total Force concept, is there any country in the world — given your study — that does not do that or who has a case against it?

Mr. Weitz: No. Some countries might manifest that in different ways, and some go further. There is conscription in Germany, which might be fading out. For the longest time France had that. The Chinese, the Russians and most of the major powers do it.

The Chair: So it is the current frame, is it?

Mr. Weitz: Right. There are too many valuable assets residing in the reserves in terms of civilian skills, manpower and resources to want not to take advantage of them in any way possible.

Senator Dallaire: The Total Force concept appeared in the early 1970s, and has been applied in a variety of fashions, such as creating mixes units of regulars and reserves and so on. That has swayed, depending on budgets and operational tasks.

We are into this current era and as you are indicating, the reserves could be doing national homeland security tasks. In the 1960s, if you remember, the reserves in this country were on national survival, which was to train in case of nuclear blasts. They did all the ladders and ropes, which was catastrophic to their operational capability.

I get from you that the reserves should no more be considered a mobilization base as such; they are more a ready component at a potentially different level than the regular force, and augmenting it.

Do you have a set philosophy with regard to their being permanent part-time or temporary part-time reservists versus simply reservists in armories that can be called up but that are maybe on the books as part of integrated units, or operational units, which form a battalion or a company in a formed unit? Do you have that articulated?

Mr. Weitz: There are two factors coming into play in that regard. One, there has been an effort in many countries to do away with lower tier forces: A cadre group or people who meet two weeks a year and over the weekend. It has been found that they cannot deal with the kind of immediate confrontations that you want now.

Perhaps more importantly, in terms of deciding if you want a person in reserves or full time, it is often a function of personal choice. The department in the United States has been trying to allow people to switch lanes throughout their careers; they can be in the active lane in the active component for a little while. Then they can go in reserves if they want to raise a family. That holds true for men and women, if they want to spend some time at home. There are some skills, such as IT and computers, which is way ahead of what is happening in government and will probably remain so. Therefore, it is better to have people who do that for

La présidente : À propos du concept de la force totale, pourriez-vous nous dire s'il existe un pays dans le monde — à la lumière de votre étude — qui n'aurait pas adhéré à ce concept ou qui serait contre?

M. Weitz : Non. Certains pays l'appliquent de différentes façons et d'autres vont plus loin encore. En Allemagne, il y a toujours la conscription, mais elle devrait disparaître, ce qui est déjà le cas en France depuis longtemps. Les Chinois, les Russes et la plupart des grandes puissances appliquent ce principe.

La présidente : C'est donc la norme actuellement, n'est-ce pas?

M. Weitz : Effectivement. Il y a trop de ressources précieuses parmi les réservistes, en termes de compétences civiles, de main-d'œuvre et de moyens pour ne pas vouloir en profiter d'une manière ou d'une autre.

Le sénateur Dallaire : Le concept de la force totale est apparu au début des années 1970 et a été appliqué de différentes façons, comme en créant des unités mixtes composées de membres de la force régulière et de réservistes. Cela a fait son chemin; tout dépendait des budgets et des tâches opérationnelles.

À l'heure actuelle, comme vous l'avez indiqué, les réservistes peuvent s'occuper de la sécurité intérieure. Dans les années 1960, si vous vous rappelez bien, la survie de notre nation dépendait des réservistes, qui devaient se charger de la formation en cas d'explosion nucléaire. Ils se sont occupés de toute la logistique, ce qui a eu un effet catastrophique sur leur capacité opérationnelle.

Vous dites qu'on ne devrait plus considérer les réservistes strictement comme une force de mobilisation; ils constituent une force plus préparée, à un autre niveau, que la force régulière, et cela va en augmentant.

Avez-vous songé à avoir des réservistes permanents à temps plein ou temporaires à temps partiel, par opposition à de simples réservistes dans des manèges militaires, que l'on peut appeler, mais qui sont peut-être enregistrés comme faisant partie d'unités intégrées ou d'unités opérationnelles, qui formeraient un bataillon ou une compagnie dans une unité constituée? Y avez-vous réfléchi sérieusement?

M. Weitz : Il y a deux facteurs à prendre en compte à cet égard. Le premier est que beaucoup de pays ont déployé des efforts pour se débarrasser des forces de niveau inférieur, c'est-à-dire des groupes cadres ou des personnes qui se rencontrent deux semaines par année et les samedis et dimanches. On s'est rendu compte que ces gens n'étaient pas capables d'intervenir dans le genre de confrontations immédiates qu'on connaît actuellement.

Et peut-être plus important encore, décider qu'une personne doit être dans la Réserve ou travailler à temps plein relève souvent d'un choix personnel. Le département américain de la Défense a tenté de permettre aux gens de changer de voie au cours de leur carrière; on les laisse être en service actif dans la force régulière pendant un certain temps. Ensuite, ils peuvent retourner dans la force de réserve s'ils veulent fonder une famille. Cela s'applique aux hommes et aux femmes qui veulent passer du temps à la maison. Pour certaines compétences, comme dans les TI et l'informatique, on est très en avance par rapport à ce que l'on

most of their career and are available for the government if we are a cyber attack, or instance. You want to have them right away because you want them to solve the problem and therefore, you have to keep them somewhat integrated.

The services have experimented a bit with what they call associate status, which started in the air force, and it spread. In this situation, the active forces and reserves get together and rain together. They have the same base and are integrated under the same pay scale, administratively. It has worked in some areas and not in others.

Like the United States, Canada has the federal question, in which you would also want to ensure some people spend a lot of time in their communities and are heavily integrated in their communities. They have full-time jobs such as mayor or they are on the police force or fire department, so they can serve as that important transmission function between civilian values and the military.

That is becoming less of a problem for most countries over time in the sense that a lot of the barriers have broken down. Military personnel often get married and have families; they are not all males, and so on. The function can be important for a federal group but you want to ensure people have a different sense of what is happening in the different regions and they can bring that to the federal meetings in Washington or in Ottawa or elsewhere.

Senator Dallaire: The Marines have three full-time divisions and one reserve division. However, the reserve division has 20-odd per cent of regular force in it and they deploy it as units. The army has some sort of thing like that. I am not sure about the air force and navy; I do not think there are naval reserve ships in the U.S. navy.

Mr. Weitz: There are not enough ships to do that, right.

Senator Dallaire: The context for each of the services is different. Does that create a problem in trying to come up with a policy for how you want to use your reserves? They are not a mobilization base anymore and you want them to be integrated, I gather, into ready operations. Have you seen between the services policy frictions in trying to identify how to use the reserves and the parameters of their employment?

Mr. Weitz: It is not so much an issue of using them because there are enough authorities. Now when you join the reserves, there is an expectation you will serve in a mission, previously in Iraq and now in Afghanistan.

It has become a big problem to deal with the effort of having to treat reservists equitably, no matter what service they are in. Ideally, they would want to have one pay system for everyone. However, if reserves are different in each of the services, they have

retrouve au gouvernement, et cela continuera probablement ainsi. Par conséquent, il est important de garder les personnes qui travaillent dans ces domaines la majeure partie de leur carrière afin qu'elles soient à la disposition du gouvernement en cas de cyberattaque, par exemple. Il faut pouvoir compter sur ces gens immédiatement en cas de problème et, pour ce faire, il faut les garder intégrés dans l'effectif.

Les services ont un peu expérimenté ce qu'ils appellent le statut d'associé; cela a commencé dans la Force aérienne et s'étend depuis. Cela permet aux membres des forces actives et de réserve de se réunir et de se former ensemble. Ils ont la même base et, sur le plan administratif, la même échelle salariale. Cela a fonctionné à certains endroits, mais pas à d'autres.

Tout comme aux États-Unis, au Canada il y a la question fédérale, c'est-à-dire qu'on veut aussi que certaines personnes passent beaucoup de temps dans leur communauté et soient fortement intégrées dans leur milieu. Les réservistes occupent des emplois à temps plein comme maire, policier ou pompier, de sorte qu'ils peuvent être une courroie de transmission importante entre les valeurs civiles et militaires.

Dans la plupart des pays, ce problème s'estompe avec le temps parce que beaucoup de barrières sont tombées. Le personnel militaire se marie souvent et fonde une famille; il n'est pas composé uniquement d'hommes, et cetera. La fonction peut être importante pour les instances fédérales, mais il faut que les gens aient diverses façons de percevoir la situation dans différentes régions et qu'ils puissent en faire état à l'occasion de réunions avec les représentants fédéraux à Washington, à Ottawa ou ailleurs.

Le sénateur Dallaire : Le Corps des Marines compte trois divisions à temps plein et une division de réservistes. Toutefois, la force de réserve compte à peu près 20 p. 100 de membres de la force régulière qui se déploient dans des unités. L'Armée de terre a quelque chose de semblable; je ne sais pas ce qu'il en est pour l'Armée de l'air et la Marine. Je ne crois pas que la Marine américaine ait des bâtiments pour les forces de réserve.

M. Weitz : Il n'y a pas assez de navires pour cela.

Le sénateur Dallaire : Le contexte varie selon chaque service. Est-ce que cela pose un problème pour élaborer une politique sur l'utilisation de la Réserve? Celle-ci n'est plus une base de mobilisation et on veut intégrer ses membres, je suppose, dans les opérations courantes. Avez-vous observé des frictions au sujet des politiques concernant la façon d'utiliser les forces de réserve et leurs conditions d'emploi?

M. Weitz : La question de l'utilisation n'est pas un gros problème, parce qu'il y a suffisamment de ressources. De nos jours, quand quelqu'un entre dans la Réserve, il doit s'attendre à servir dans une mission, avant en Irak et maintenant en Afghanistan.

Traiter les réservistes équitablement est devenu problématique, peu importe le service auquel ils appartiennent. Idéalement, ils aimeraient avoir un seul système de rémunération pour tout le monde. Cependant, étant donné que les réserves fonctionnent

to back off on some of the department initiatives they are making to have uniform pay, personnel or other rules simply because they were different.

It has become less of a problem in terms of employment than it is in some of the other issues, like administration and equity treatment. They are trying to find a balance in terms of what extent they want to have department wide initiatives to treat everyone and then what to allow the service to have some discretion over.

There is another level I think will probably be a problem for Canada because it seems to be common for most democracies. There is a question of how you treat the military personnel and the civilian personnel who are not in the military; a foreign service officer, an aid worker or an agriculturalist sent off to Afghanistan. These people need to be treated appropriately. We have a unique problem with the contractors: it is often more advantageous for a person to quit the military, work for a private contractor, be paid three times as much money and not have to worry about many of the rules and losses that confine the military.

The Chair: It is not unique to the U.S.

Senator Lang: Thank you for appearing today. I refer to the book you authored in 2007, *The Reserve Policies of Nations: A Comparative Analysis*.

In your study, with the ever-changing technology, especially in the industrialized war machine, did you find that fewer reservists are required because those changes in technology have resulted in less being demanded of them or is there an increased need for reservists overall?

Mr. Weitz: You can get the book by going to the Strategic Studies Institute website where you can download it for free, as well as all of their studies. Help yourself.

We have found that almost universally, there has been cutback in the size of the military's active force and reserve force. You need fewer people because war is less a question of mass attrition than it is of smart weapons. For that, you want fewer, better-skilled people.

In a way, that would incline you towards the active component because you can train to have full time soldiers. Some of the skills that are particularly valuable for the conflicts we are in today are more clearly developed in the civilian world, where the reservists would have the advantage. Some of the best people we have had on the PRTs, for military police, civilian affairs, post-conflict reconstruction or making a sewer work in Afghanistan, are more likely in the reserve component than in the active component. Again, it is generally speaking because everyone brings unique skills. Some of it is information technology.

différemment d'un service à l'autre, il leur a fallu renoncer à certaines initiatives ministérielles qu'ils avaient entreprises pour uniformiser la rémunération, leurs effectifs et leurs règlements, simplement pour cette raison.

L'emploi est devenu moins problématique que certaines des autres questions, comme l'administration et le traitement équitable. Ils s'efforcent de trouver un équilibre entre leur désir de mettre en œuvre des initiatives pour traiter tout le personnel de manière équitable à l'échelle ministérielle et celui de donner à chaque service un certain pouvoir discrétionnaire.

À mon avis, il est probable qu'une autre question sera épineuse pour le Canada, car cela semble être le cas pour toutes les démocraties. C'est la façon dont on traite le personnel militaire comparativement aux employés civils, que ce soit un agent du service extérieur, un travailleur social ou un agronome qu'on envoie en Afghanistan. Ces gens doivent être traités adéquatement. Les entrepreneurs nous posent un problème particulier : il est souvent plus avantageux pour une personne de quitter l'armée, de travailler pour un entrepreneur privé, de recevoir un salaire trois fois plus élevé et de ne pas avoir à se préoccuper de bon nombre des règlements et des restrictions auxquels les membres de l'armée sont assujettis.

La présidente : Ce problème ne s'applique pas uniquement aux États-Unis.

Le sénateur Lang : Je vous remercie de votre présence aujourd'hui. Je me réfère au livre que vous avez écrit en 2007 intitulé *The Reserve Policies of Nations : A Comparative Analysis*.

Dans votre étude, avez-vous constaté qu'en raison de la technologie en constante évolution et surtout de la machine de guerre industrielle, on avait moins besoin de réservistes, car leur concours était moins nécessaire ou, au contraire, avez-vous remarqué qu'en général, on avait davantage besoin d'eux?

M. Weitz : Vous pouvez vous procurer mon livre en vous rendant sur le site web du Strategic Studies Institute. On peut le télécharger gratuitement à cet endroit, de même que toutes leurs études, alors servez-vous.

Nous avons constaté que, presque partout, la force active et la force de réserve avaient été réduites. Ils ont besoin de moins de gens parce que la guerre est davantage une question d'armes intelligentes qu'une question d'attrition de masse. Pour faire fonctionner les armes, il faut un effectif plus petit, mais plus qualifié.

En un sens, cela devrait faire pencher la balance vers la force active, car on peut y former des soldats qui travailleront à temps plein. Toutefois, certaines des compétences qui s'avèrent particulièrement utiles dans les conflits auxquels nous prenons part aujourd'hui sont manifestement plus développées chez les civils, ce qui devrait avantager les réservistes. Certains des meilleurs membres des EPR, qui travaillent pour la police militaire, s'occupent des affaires civiles, participent à la reconstruction qui suit les conflits ou réparent des égouts en Afghanistan, font très probablement partie de la Réserve, et non

The Chinese, as far as we understand, have a large number of cyber warriors who are almost all reservists or in the civilian world. They can train and be up to speed to engage when needed, while not necessarily being traced back to the government because they seem to be from some group or other in a city in China.

It probably varies with skill. The U.S. government is trying to be more open about how it allows people, in particular in the cyber area because the government realizes it is hard to get people to join the military full time. Perhaps you can work it out with a deal with Microsoft and service reserves who can contribute to both the larger community and Microsoft by doing what they need to do. It is probably true of some other skills as well. There are two conflicting forces at work.

Senator Lang: That leads us to Canada and, in the not-too-distant future, the United States of America with respect to Afghanistan and the commitment to the war footing.

From your perspective, with Canada playing a part but not being actively on the ground, so to speak, should we maintain our reserves in the current way or should we redeploy ourselves within the military as we reassess our situation? Obviously, the theatre has changed dramatically.

Mr. Weitz: This often does not occur but ideally you would want to have the government tell you what your goals in the world are, what roles the military play in helping to accomplish those goals and working back what strategy will help to achieve those objectives. You then see which active and reserve components can fill the kinds of skills required to do that.

Think about what role Canada might want to play in the world. Ideally, there would not be another Afghanistan or Iraq situation. Secretary Gates has said that we do not want to do such a mission again if they can help it. Canada has a long history of a leading role in helping to avert conflict and in helping with post-conflict reconstruction. There might be African countries where you would want to help with recovery from genocide, for example. You still want to provide security to the people you would send over.

More broadly, there is the North American defence component to which Canada and the U.S. are closely tied. You would want people who are knowledgeable to deal with home-grown terrorism threats as well as missile defence, if that is a concern. In non-proliferation issues Canada has always played a leading role, so you want technical people.

de la force active. Encore une fois, je parle de manière générale, car les compétences de chaque personne sont uniques. Certaines d'entre elles sont liées à la technologie de l'information.

À notre connaissance, les Chinois disposent d'un grand nombre de cyberguerriers qui sont presque tous des réservistes ou qui travaillent au civil. Ils peuvent recevoir de la formation et être prêts à participer, au besoin, sans qu'on puisse nécessairement établir un rapprochement entre eux et le gouvernement, puisqu'ils semblent faire partie d'un groupe quelconque établi dans une ville de Chine.

Cela varie probablement en fonction des compétences requises. Le gouvernement américain s'efforce d'être plus souple quant à la façon dont il permet aux gens de participer, en particulier dans le domaine de la cybernétique, car il est conscient qu'il est difficile de convaincre ces personnes de s'enrôler à temps plein dans l'armée. Peut-être qu'on pourrait conclure une entente avec Microsoft et que les réservistes des services pourraient contribuer à la fois à l'ensemble de la collectivité et à Microsoft en faisant ce qu'ils doivent faire. C'est probablement aussi le cas pour d'autres compétences. Deux forces contradictoires interviennent.

Le sénateur Lang : Cela nous ramène au Canada et, dans un avenir assez rapproché, aux États-Unis d'Amérique, ainsi qu'à leur engagement militaire en Afghanistan.

À votre avis, puisque le Canada jouera un rôle, mais ne prendra pas une part active au travail sur le terrain, si je peux m'exprimer ainsi, devrions-nous conserver nos réserves dans leur état actuel, ou devrions-nous redéployer des militaires au fur et à mesure que nous réévaluons notre situation? Manifestement, le scénario a changé du tout au tout.

M. Weitz : Cela ne se produit pas souvent mais, idéalement, il faudrait que le gouvernement vous dise quels sont les objectifs que vous visez dans le monde et quel rôle les militaires jouent dans leur atteinte, puis que vous déterminiez la stratégie qui vous aidera à accomplir cette tâche. Vous verrez alors quels éléments de la force active et de la force de réserve peuvent vous apporter le genre de compétences dont vous aurez besoin pour y parvenir.

Pensez au rôle que le Canada pourrait vouloir jouer dans le monde. Idéalement, il n'y aura pas d'autres situations comme celles de l'Afghanistan ou de l'Irak. Robert Gates, le secrétaire de la Défense, a dit que nous ne participerions pas de nouveau à une mission de ce genre, s'il nous était possible de l'éviter. Le Canada contribue depuis longtemps à la prévention des conflits et aux efforts de reconstruction qui suivent les conflits. Vous souhaitez peut-être aider certains pays d'Afrique à se rétablir après un génocide, par exemple, et, si c'est le cas, vous chercherez toujours à assurer la sécurité des gens que vous enverrez là-bas.

De manière plus générale, le Canada et les États-Unis sont étroitement liés à la défense de l'Amérique du Nord. Vous voudrez que des gens compétents combattent les menaces terroristes qui se développent chez vous et qu'ils vous protègent contre les missiles, si cela vous inquiète. Le Canada a toujours joué un rôle clé dans les questions de non-prolifération, alors vous aurez besoin de techniciens.

You can make an argument either way as to whether you will find the expertise in the civilian world or in the military. You probably want some military personnel. As the previous senator pointed out, even some of the all-reserve units have some members on active duty because there is a need for someone to maintain the structure and prepare the pay and so on.

The U.S. does not always follow this but the ideal structure is laid out in the textbook strategy on where you want to be in the world and what the small component of the military contributes to and what skills the active reserve can best contribute. As you pointed out earlier in your question, that will always change as technology changes. Therefore, you want to rebalance that continually.

Senator Lang: You mentioned the question about the law on the books in the United States that you cannot discriminate against hiring a reservist. Does the United States compensate an employer for a reservist that is called into service, apropos, I believe, Britain and France to some degree?

Mr. Weitz: You are correct in that Britain and France have a much better system. The British and the French are good at bringing about employer dialogue with the defence community. They have tried to do that.

As a general rule, it is thought to be a patriotic duty, and the threat of punishment is seen as enough. As you might suspect, it is a greater problem for small businesses. The disaster, of course, is the one business entrepreneur who gets called up to Afghanistan and tries to hand it over to someone else. That does not work. They have not found a way to solve that problem.

It is thought that the firm would incur the cost in the same way that it would incur the cost of an employer called to jury duty.

Senator Lang: There is no compensation.

Mr. Weitz: There are some loans to bridge the cost. If you were to consider that system, you would want to follow the French or British model. The Americans have advanced less along that stage because of the large number of reserves and the costs.

Senator Mitchell: I would like to follow up on that topic, Dr. Weitz. Is there some limit in the United States, Britain or France as to how long a company has to hold a reservist's position open? It is one thing to go for six months; yet another thing to go for three years.

Mr. Weitz: It is five years. On average, reservists are called up once every five years. It lasts for 30 years. The idea is that the person serves one out of six years, and they are protected until they return. A position is held open supposedly for five years, and

Vous pourriez aussi bien faire valoir que vous trouverez les gens nécessaires parmi les civils que parmi les militaires. Vous voudrez probablement conserver un certain effectif militaire. Comme le sénateur précédent l'a mentionné, même les unités composées entièrement de réservistes comportent des membres en service actif parce que quelqu'un doit maintenir la structure, préparer les paies, et cetera.

Les États-Unis ne suivent pas toujours cette règle, mais la structure idéale est dictée par la position que vous voulez occuper dans le monde, la contribution que peut apporter le petit élément militaire et les compétences que la Réserve active est la mieux placée pour fournir. Comme vous l'avez souligné plus tôt dans votre question, ces apports évolueront toujours avec la technologie. Par conséquent, il vous faudra rétablir cet équilibre constamment.

Le sénateur Lang : Vous avez mentionné la question des lois en vigueur aux États-Unis et le fait qu'on ne peut pas faire preuve de discrimination lorsqu'il s'agit d'embaucher un réserviste. Les États-Unis indemnisent-ils les employeurs lorsque les réservistes sont appelés à servir? À propos, je crois que la Grande-Bretagne et la France le font dans une certaine mesure.

M. Weitz : Vous avez raison. La Grande-Bretagne et la France ont un bien meilleur système. Ces pays réussissent à établir un dialogue entre les employeurs et la communauté de la défense. Ils s'efforcent de le faire.

En règle générale, l'embauche de réservistes est considérée comme un devoir patriotique, et la possibilité de recevoir une sanction suffit à les convaincre. Comme vous pouvez vous en douter, les conséquences sont beaucoup plus graves pour les petites entreprises. Bien entendu, ce qui est catastrophique, c'est lorsque le seul dirigeant d'une entreprise est rappelé pour être affecté en Afghanistan et qu'il essaie de confier son travail à quelqu'un d'autre. Cela ne fonctionne pas. Ils n'ont pas encore trouvé le moyen de résoudre ce problème.

On pense que l'entreprise en assumera les coûts de la même façon qu'elle le ferait si un employé était appelé à jouer le rôle de juré.

Le sénateur Lang : Il n'y a aucune indemnisation.

M. Weitz : Des prêts sont offerts pour combler les coûts. Si vous aviez l'intention de revoir ce système, je recommanderais que vous suiviez le modèle français ou britannique. Les Américains sont moins avancés dans ce domaine en raison du grand nombre de réservistes et des coûts que cela occasionnerait.

Le sénateur Mitchell : Monsieur Weitz, j'aimerais continuer à vous interroger sur ce sujet. Aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en France, pendant combien de temps une entreprise doit-elle maintenir le poste d'un réserviste vacant? Y a-t-il une limite de temps? Partir pendant six mois est une chose; s'absenter pendant trois ans en est une autre.

M. Weitz : La limite s'élève à cinq ans. En moyenne, les réservistes sont rappelés aux cinq ans, et ils font partie de la Réserve pendant 30 ans. La personne sert une année sur six, et elle est protégée jusqu'à son retour. Un poste est censé être disponible

they go off again. Basically, it is continuous coverage. As you might imagine, people try to circumvent the law. There is continuous tussle with law enforcement.

Senator Mitchell: Is it federal or state legislation in the United States? Does it encompass both private sector and public sector jobs? In Canada, it is provincial and only public sector jobs, if any jobs at all, are protected.

Mr. Weitz: Right. I can get you the name of the law because I was looking at it earlier. It was passed in 1993. This was trained to a problem right after the Cold War when we started using our reserves more and then it worsened with activities in Somalia, Bosnia and so on.

It is federal law, and it applies uniformly to the public and private sector. It is the Uniformed Services Employment and Reemployment Rights Act. It provides job protection for up to five years of activation and extends over a 30-year civilian career.

Senator Mitchell: You said the British or the French model would be the more appropriate model to follow.

Mr. Weitz: They are more generous models, but more costly.

Senator Mitchell: What kind of compensation does a company get? Does it get a grant?

Mr. Weitz: I am not sure what it is now, but in a way, many of the costs were covered. There was the possibility of obtaining a loan. In addition, an earlier effort included a letter from the secretary to hang on your door to show your patriotism. There was also an offer of moral support. That has changed somewhat and there is a move to compensate the employer more directly. If the employer is able to document financial loss, the government will cover it. They had a small number of reserves in both cases, so they could do that.

Senator Mitchell: You made many interesting points, particularly that the reserves are called out for natural disasters. There is a link between climate change and natural disasters. In fact, the American military is now coming up with policy about what climate change will mean for defence requirements, wars abroad, and so on.

Are they giving any thought to the pressures that natural disasters will put on their reserves? Are they factoring that into their thinking about climate change as well?

pendant cinq ans, puis le réserviste s'absente de nouveau. Il s'agit essentiellement d'une couverture continue. Comme vous pouvez l'imaginer, les gens essaient de contourner la loi. Ils se disputent constamment avec les personnes responsables de l'application de la loi.

Le sénateur Mitchell : Aux États-Unis, s'agit-il d'une loi fédérale ou de lois adoptées par les États? Englobe-t-elle tant les emplois du secteur privé que ceux du secteur public? Au Canada, ce domaine relève des provinces et, si des emplois sont protégés, il s'agit d'emplois du secteur public.

M. Weitz : D'accord. Je peux vous fournir le nom de la loi, parce que je l'ai examinée plus tôt. Elle a été adoptée en 1993, et elle découle d'un problème qui s'est produit après la guerre froide, lorsque nous avons commencé à avoir davantage recours à nos réservistes. Puis, les choses se sont envenimées lors de nos missions en Somalie, en Bosnie, et cetera.

C'est une loi fédérale, et elle s'applique tant au secteur public qu'au secteur privé. Elle s'appelle la Uniformed Services Employment and Reemployment Rights Act. Elle protège les emplois pendant des périodes maximales de cinq années de service échelonnées sur carrière civile de 30 ans.

Le sénateur Mitchell : Vous avez dit qu'il vaudrait mieux suivre le modèle britannique ou français.

M. Weitz : Ces modèles sont plus généreux, mais plus coûteux.

Le sénateur Mitchell : Quel genre d'indemnisation une entreprise reçoit-elle? S'agit-il d'une subvention?

M. Weitz : Je ne sais pas en quoi elle consiste de nos jours mais, d'une certaine manière, bon nombre des coûts étaient remboursés. Il était possible d'obtenir un prêt. De plus, les premières mesures consistaient, entre autres, à remettre à l'employeur une lettre du secrétaire de la Défense qu'il pouvait pendre à sa porte pour afficher son patriotisme. On leur offrait également un soutien moral. Depuis, les choses ont quelque peu changé, et l'on cherche maintenant à indemniser l'employeur plus concrètement. Si l'employeur est en mesure de documenter ses pertes financières, le gouvernement les remboursera. À l'époque, les deux pays employaient un petit nombre de réservistes, alors ils pouvaient se permettre de le faire.

Le sénateur Mitchell : Vous avez mentionné de nombreux points intéressants et, en particulier, vous avez souligné que les réservistes étaient rappelés lorsque des catastrophes naturelles se produisaient. Il existe un lien entre le changement climatique et les catastrophes naturelles. En fait, l'armée américaine élabore en ce moment des politiques visant à déterminer les répercussions que le changement climatique aura sur les besoins en matière de défense, les guerres à l'étranger, et cetera.

Pensent-ils aux pressions que les catastrophes naturelles exerceront sur leurs réservistes? Tiennent-ils également compte de ce facteur quand ils réfléchissent au changement climatique?

Mr. Weitz: For further reference senators, I had an opportunity to contribute to a book that deals with the question of the military, national security and climate change, and all their implications. That book is from the Brookings Institution.

So far, the thinking is that climate change will manifest itself in about 30 years in terms of having major impact on operations. They are telling us that we still have a chance to save ourselves if we get our act together.

The Arctic is a more pressing issue for Canada, obviously. The thinking is that it will have some effects that are predictable and some that are unpredictable. If there were a lot of domestic natural disasters, then you would have to think about turning the resources more to reservists and putting in a national guard that plays a role under government control.

The thinking of the U.S. military for all sorts of reasons — moral and otherwise — is that if there is a natural disaster in Pakistan, as we have seen, or wherever else, they will go in. You must have some active duty people who are able to deploy to Haiti, for example, to help deal with that disaster as well. That is why they are thinking about the costing question of whether it makes more sense and how many you want to keep in the active reserve.

The thinking is that it will become more of a problem in a couple of decades. It is something we need to think about now but do not need to put into operational planning.

Senator Mitchell: Thank you. That is great.

Senator Plett: I want to follow up on what Senator Lang started. I have spent most of my life operating a small business. It would have been devastating for us at certain times of the year if we had had reservists and they left to fulfill their duty to the army. When someone in the reserves applies for work, is that person obligated to reveal that at the time of applying for work?

Mr. Weitz: I believe not. There is a bunch of questions that you are not supposed to ask, and that might be one of them. When I have applied for a job, I have never been asked about that. It may just be someone interested in it. At some point, the employers must know, obviously, but I am not aware whether that is something they are not legally allowed to ask or whether just by custom it is something that has not been asked. It is something that could be used against them, if for some reason a person was fired, who then says, "It is because I was a reservist," and they do not want to have any written record of that. At the moment, I am not aware of that being asked as a common question.

Senator Plett: If a reservist is called into active duty in a war or to help deal with a disaster, is he or she obligated to leave immediately. If I were in the reserve, could the forces ask me to drop what I was doing and head out for wherever?

M. Weitz : Pour obtenir de plus amples renseignements à sujet, chers sénateurs, j'ai eu l'occasion de participer à la rédaction d'un livre qui parle de l'armée, de la sécurité nationale, du changement climatique et de toutes leurs conséquences. Ce livre est publié par la Brookings Institution.

Jusqu'à maintenant, on pense que le changement climatique aura d'importantes répercussions sur les opérations dans environ 30 ans. On nous dit que, si nous nous ressaisissons et que nous agissons, nous avons encore une chance de nous en sauver.

Manifestement, l'Arctique est une question plus urgente pour le Canada. On estime que certains des effets du changement climatique seront prévisibles et que d'autres ne le seront pas. Si votre pays était touché par de nombreuses catastrophes naturelles, il vous faudrait songer à allouer davantage de ressources aux réservistes et à créer une garde nationale qui relèverait du gouvernement.

Pour toutes sortes de raisons — morales et autres —, l'armée américaine pense que, s'il y a une catastrophe naturelle au Pakistan, comme nous en avons été témoins, ou ailleurs, elle interviendra. Il faut que nous ayons du personnel en service actif qui est en mesure d'être déployé en Haïti, par exemple, afin de les aider également à se relever de cette catastrophe. C'est pourquoi ils pensent aux coûts et à ce qui serait le plus logique, et ils se demandent combien de membres ils devraient conserver dans la Réserve active.

On estime que les changements climatiques poseront surtout des problèmes dans deux ou trois décennies. Il faut songer à la question maintenant, mais nous n'avons pas besoin de planifier des opérations.

Le sénateur Mitchell : Je vous remercie, c'est excellent.

Le sénateur Plett : Je veux poursuivre dans la même veine que le sénateur Lang. J'ai passé la majeure partie de ma vie à gérer une petite entreprise. Cela aurait été catastrophique si, à certains moments de l'année, nous n'avions pas pu compter sur des employés parce qu'ils étaient appelés à servir le pays à titre de réservistes. Lorsqu'un réserviste présente une demande d'emploi, est-il tenu de dire qu'il est militaire?

M. Weitz : Je ne crois pas. Il y a certaines questions qu'on ne peut pas poser, et je pense que c'en est une. On ne m'a jamais demandé si j'étais dans l'armée lorsque j'ai postulé des emplois. Cela dit, on peut poser la question par simple curiosité. A un moment donné, les employeurs doivent bien sûr être mis au courant, mais je ne sais pas s'ils ont le droit de poser la question ou si c'est par habitude qu'on ne me l'a pas demandé. Une personne pourrait dire qu'elle a été congédiée parce que son patron savait qu'elle était réserviste. Les employeurs ne veulent pas que cette information soit sur papier. Jusqu'à présent, on ne m'a pas dit que c'était une question courante.

Le sénateur Plett : Un réserviste appelé en service actif pour une guerre ou un désastre est-il obligé de partir sur-le-champ? Si j'étais dans la Réserve, pourrait-on me demander de cesser de faire ce que je fais pour aller en mission?

Mr. Weitz: For enduring missions such as Afghanistan and Iraq, the policy is 24 months' notice. However, if there is a war with Iran tomorrow, the reservist will have to go. The expectation is the person will go once every six years. You want to let your employer know two years in advance so that it can be factored in. Ideally, that helps mitigate some of the problems.

Senator Plett: There is a huge difference in the percentage of women in the reserves versus the percentage of women in the regular forces. Do you know why? I believe it is less than 15 per cent in the reserves and 25 per cent in the regular forces.

Mr. Weitz: No, it is not clear to me. Of course, the percentages have been increasing over time. It could be that the U.S. will soon have a Secretary of Defence as a female. That could have another impact as it has had in the foreign service. It is not clear to me why it is fewer. It could be that many of the reserves people have served before, and they historically been men. Since we have an increased number of women serving, there will be a lag, but at some point that will rise as well. There is no clear reason. Women are not discriminated against in the reserves. In fact, many of the skill sets you want are occupations where women are in the majority, so it is not clear to me why.

Senator Plett: Did I understand that the majority of reservists would have been in the regular forces at one point?

Mr. Weitz: I do not know if it is a majority, but many of the reservists have prior military service in the active component. Now the guard and the reserves make an effort to identify and ask people who are leaving the active component whether they would be interested in sustaining their involvement in the military but with a less deep commitment and some reserve options. The people leaving are already trained, so they are valuable people, and the reserves would like to capture those people, if they are interested.

Senator Plett: National Defence plans to reduce the class C reservists from about 1,600 at this point to 223 by 2013. Aside from the fact that not having enough reservists might create problems, will doing that take care of some of the other problems we are hearing about?

Mr. Weitz: My understanding is that class C people have already had that kind of experience. That would have certain costs in terms of the skills. It might take them longer to integrate a non-class C reserve than a class C, so there are some negatives to that. They are assuming there is a reason for that being proposed, perhaps costs or other reasons, so you need to make a trade-off. For the reasons I gave, those people are the kind of people you want to have readily available because they could be brought back quickly into the active component.

The Chair: I believe there is a payment issue.

Senator Day: Mr. Weitz, thank you for being here today and thank you for introducing us to Ms. van den Berg.

Mr. Weitz: She is the one who told me about the class C reserves.

Mr. Weitz: Pour les missions de longue durée comme en Afghanistan et en Irak, la politique est de donner un avis de 24 mois. Néanmoins, si une guerre se déclarait avec l'Iran demain, les réservistes seraient tenus d'y aller. Un réserviste part normalement en mission tous les six ans. On doit informer son employeur deux ans à l'avance pour qu'il prenne des arrangements. Idéalement, cela aide à atténuer certains problèmes.

Le sénateur Plett: Savez-vous pourquoi il y a une énorme différence entre le pourcentage de femmes dans la Réserve par rapport à la force régulière? Je crois que les femmes représentent moins de 15 p. 100 de la Réserve et 25 p. 100 de la force régulière.

Mr. Weitz: Non, je n'en suis pas certain. Évidemment, les pourcentages augmentent avec le temps. C'est peut-être parce que les États-Unis vont bientôt avoir une femme comme secrétaire de la Défense. Cela pourrait avoir un effet, comme pour le service à l'étranger. Je ne sais pas très bien pourquoi il y a moins de femmes dans la Réserve. C'est peut-être parce que de nombreux réservistes étaient dans la force régulière et que les militaires avaient toujours été des hommes. Étant donné qu'il y a davantage de femmes militaires, l'écart se réduira à un certain moment. La raison n'est pas claire. Pourtant, on ne fait pas de discrimination contre les femmes dans la Réserve. Je ne comprends pas bien pourquoi, car en fait, ce sont souvent les femmes qui possèdent les compétences que nous recherchons.

Le sénateur Plett: Avez-vous dit que la majorité des réservistes ont déjà fait partie de la force régulière?

Mr. Weitz: Je ne sais pas s'il s'agit de la majorité, mais bon nombre de réservistes ont déjà été dans la force régulière. Les responsables de la Garde nationale et de la Réserve demandent aux gens qui quittent la force régulière s'ils aimeraient poursuivre leur service militaire en prenant moins de responsabilités et en exerçant certaines options d'adhésion à la Réserve. Le personnel qui quitte la force régulière est utile, car il est déjà formé. Les gens de la Réserve s'y intéressent.

Le sénateur Plett: La Défense nationale compte faire passer le nombre de réservistes de classe C d'environ 1 600 à 223 d'ici 2013. Si on exclut que le manque de réservistes peut causer des problèmes, cela va-t-il régler d'autres problèmes dont nous entendons parler?

Mr. Weitz: À ce que je sache, les réservistes de classe C ont déjà connu ce genre d'expérience. Cela entraînerait certains coûts pour ce qui est des compétences. Il faudrait peut-être plus de temps pour intégrer un réserviste qui n'est pas de classe C; il y a des conséquences négatives. On présume qu'il y a une raison derrière la proposition, par exemple les coûts, alors il faut faire un compromis. Pour les raisons que j'ai énoncées, nous voulons que les réservistes soient prêts à réagir, parce qu'ils pourraient être rapidement ramenés en service actif.

La présidente: Je crois que c'est une question de paiement.

Le sénateur Day: Monsieur Weitz, merci d'être ici aujourd'hui et de nous avoir présenté Mme van den Berg.

Mr. Weitz: C'est elle qui m'a parlé des réservistes de classe C.

Senator Day: Each of us is interested in the point that Senator Lang and Senator Mitchell brought up in relation to protecting the reservist. Initially, your comment was with respect to the time of hire, but you made it clear that it is also when the reservist requests time for deployment after being hired. Both the private and public sector in the U.S. are under federal legislation.

In Canada, we have taken the approach that public sector legislation would be in place to protect the reservists. Ms. van den Berg might have told you about the Canadian Forces Liaison Council, which constitutes a number of volunteers in the private sector who try to look for the patriotic backbone of companies to sign on to do this voluntarily.

Have you seen that model anywhere else, or is that peculiar to Canada?

Mr. Weitz: Many ministries of defence make an effort to reach out to employers. In the U.S., it is thought to be a trinity between the reservists, the military and the employer because you need to have all three, as well as the family.

Many countries will supplement these efforts to induce compliance and encourage employers to give more than what the law requires, such as providing extra benefits and making up any difference in pay. For example, if you are working for Microsoft and you go off to work in the reserves or the military, you will experience a pay cut. There is a lot of effort to get employers to make up that pay difference, and some do.

Senator Day: On a voluntary basis?

Mr. Weitz: Yes, because people will bring back leadership skills. If I apply for a defence contract, I will have a better understanding of what might help, and so on.

It is unusual that there is not some kind of legal requirement applied to protect reservist status in a country. That is why I am interested to know how effective this voluntary strategy has been.

Senator Day: We are interested in the comparisons that you can bring forward. You talk about the revolution that is going on. Is the trend towards specialization and domestic activity, or in most NATO countries, for example, are you seeing a holding onto the old concept of having these soldiers almost battle ready and then with a bit of work they are ready to go into their particular specialty?

Mr. Weitz: The U.S. example is best. As far as I understand, there is still a lot of tension. A lot of the senior officers grew up in Vietnam, and the people who joined the reserves are the people who did not want to serve in Vietnam. You would go into that and then get out. There is a lot of weekend warrior type of mentality. It has been breaking down over time, but it still persists.

The U.S. is actually the worst. There is a lot of tension around this whole question because of how divisive Vietnam was and how the National Guard was misused as a way to shield people from

Le sénateur Day : Nous nous intéressons tous à la protection des réservistes, dont ont parlé les sénateurs Lang et Mitchell. Vous parliez tout d'abord de la protection au moment de l'embauche, mais vous avez précisé que la question s'appliquait aussi aux demandes de congé des réservistes qui participent à un déploiement. Aux États-Unis, les secteurs privé et public sont régis par la loi fédérale.

Au Canada, nous avons jugé que les lois applicables au secteur public protégeaient les réservistes. Mme van den Berg vous a peut-être parlé du Conseil de liaison des Forces canadiennes, formé d'un certain nombre de bénévoles du secteur privé qui essaient de convaincre les responsables d'entreprises d'aider les réservistes de bon gré.

Avez-vous déjà vu ce modèle ailleurs ou est-il propre au Canada?

M. Weitz : Bien des ministères de la Défense essaient d'établir le contact avec les employeurs. Aux États-Unis, on parle de la triade de la Réserve, de la force régulière et du secteur privé, parce que les trois sont nécessaires, en plus de la famille.

De nombreux pays vont également fournir des efforts pour inciter les employeurs à se conformer et les encourager à faire plus que ce que la loi exige, en leur offrant notamment des avantages supplémentaires et une compensation pour les réductions de salaire. Par exemple, si vous travaillez pour Microsoft et que vous devez servir dans la Réserve ou la force régulière, votre salaire sera réduit. On déploie beaucoup d'efforts pour convaincre les employeurs de compenser la réduction de salaire, et cela porte parfois ses fruits.

Le sénateur Day : Les employeurs acceptent-ils volontairement de prendre des mesures?

M. Weitz : Oui, car le réserviste acquiert des compétences en leadership. Si on soumissionne un contrat de la défense, on aura une meilleure idée de ce qui peut être utile, et cetera.

C'est rare qu'il n'y ait pas un genre d'exigence légale pour protéger les réservistes d'un pays. C'est pourquoi je veux savoir à quel point la stratégie volontaire a été efficace.

Le sénateur Day : Nous nous intéressons aux comparaisons que vous pouvez présenter. Vous avez parlé d'une révolution. La tendance est-elle à la spécialisation et aux activités menées au pays? Dans la plupart des pays de l'OTAN, s'en tient-on au vieux concept qui consiste à garder les soldats sur le qui-vive presque constant de façon qu'ils puissent intervenir dans leur spécialité avec un peu de préparation?

M. Weitz : Les États-Unis sont l'exemple par excellence. Si je ne m'abuse, il y a encore beaucoup de tensions. Bien des officiers supérieurs ont fait leurs premières armes au Vietnam, mais ceux qu'on enrôle dans la Réserve n'ont pas voulu y aller. Bon nombre de personnes ne vont dans la Réserve que pour un certain temps et ne sont un peu que des militaires du dimanche. Les tensions se dissipent au fil du temps, mais elles sont toujours bien présentes.

C'est aux États-Unis que la situation est la pire. La question crée beaucoup de tensions, en raison des conflits importants résultant de la guerre du Vietnam et de la façon dont certains se

service, so there was a lot of manipulation of who got in and what they were doing. That has particularly been since the early 1990s and especially with Afghanistan and Iraq, where you see much more bonding, particularly at the lower level. At the unit level, you cannot tell who is a reservist and who is in active duty. From my understanding, I think that is true in Canada about the units and reserves as well, that there is no clear indication. It will take a while to rise up to the leadership level. There is still a bit of prejudice, but the U.S. case is probably one of the worst because of that tension.

Senator Day: I understand you to say that the trend is towards having the reservists ready to fill in the ranks when needed. Is that correct?

Mr. Weitz: Correct.

Senator Day: The reservists would be ready to fill the ranks as opposed to a specialization role, such as perhaps just a home guard role, national emergencies and internally, that kind of thing. Is that less important in the future?

Mr. Weitz: Right. The problems everyone is running into are declining defence budgets, people, ships, planes et cetera. There is not the luxury of having one group that could take off a percentage of that and only focus on a homeland disaster that may or may not occur. You could see why it makes sense because some people want to do that, and it is something they could concentrate on and develop first-rate skills as a result. Rather than trying to make them a jack-of-all-trades, they can concentrate on something that is vitally important.

However, except for a small number of people who were trained, for example, in weapons of mass destruction and whose focus is on the National Guard to deal with a homeland emergency, they would even be available for a NATO contingency or if something happened in Canada or Mexico. For the most part, you just do not have the luxury of being able to do that; there are not enough people or enough money.

Senator Day: In Canada, referring to the army reserve or the militia, the budget is a global one that goes to that element of the Armed Forces. When the army is deployed or needs extra equipment, the reservists suffer first and they receive less training days and less up-to-date equipment as a result. Is that something you have seen elsewhere? Have you seen that the reservists have their own annual budget that they can operate with and they know will not be touched by their brothers?

Mr. Weitz: In the U.S. example, they have a special fund, but it is part of the whole Department of Defense so it can be cut.

The Marines are a special case and have a lot of influence in Congress; no one will deal with their budget without approval.

sont servis de la Garde nationale pour éviter de servir le pays. On a effectué beaucoup de manipulation concernant ceux qui s'enrôlaient et ce qu'ils faisaient. C'est particulièrement vrai depuis le début des années 1990 et depuis les guerres en Afghanistan et en Irak. On constate beaucoup plus de liens d'amitié, notamment dans les échelons inférieurs. Dans une unité, on est incapable de départager les réservistes des militaires de la force régulière. Je pense que cela s'applique aussi au Canada concernant les unités et la Réserve. Il faudra encore un peu de temps avant qu'il en soit ainsi dans les échelons supérieurs. On a encore un peu de préjugés, mais c'est sans doute aux États-Unis que la situation est la pire, en raison des tensions qui existent.

Le sénateur Day : Selon vous, la tendance veut-elle que les réservistes soient prêts à combler les besoins de la force régulière?

M. Weitz : En effet.

Le sénateur Day : Les réservistes seraient prêts à aider la force régulière, au lieu de se spécialiser dans la sécurité nationale, les urgences qui se déclarent au pays et au niveau interne ou ce genre de choses. Ces questions vont-elles perdre de l'importance à l'avenir?

M. Weitz : Oui, nous sommes tous aux prises avec des ressources plus restreintes en ce qui concerne les fonds, le personnel, les bateaux, les avions, et cetera. On ne peut pas s'offrir le luxe de demander à un groupe de se concentrer sur une catastrophe au pays qui ne se produira peut-être pas. Par contre, on peut comprendre que certaines personnes le veulent et que cela permettrait aux réservistes de se concentrer sur quelque chose et de développer des compétences de haut niveau. Au lieu de demander aux réservistes de faire un peu de tout, on pourrait leur demander de se concentrer sur une chose d'importance capitale.

Toutefois, mis à part le peu de personnes formées, notamment, dans les armes de destruction massive et dont le mandat est de préparer la Garde nationale à s'occuper d'une urgence au pays, les réservistes pourraient même faire partie d'un contingent de l'OTAN ou prendre part à des activités si quelque chose survenait au Canada ou au Mexique. Avant tout, on ne peut simplement pas se s'offrir le luxe de confiner les réservistes à des rôles de spécialistes; les ressources humaines ou financières sont insuffisantes.

Le sénateur Day : Au Canada, on accorde aux Forces armées un budget global pour la Réserve ou la Milice. Lorsque les Forces armées sont déployées ou ont besoin d'équipement supplémentaire, les réservistes sont les premiers à en souffrir et ils profitent de moins de jours de formation et de moins d'équipement dernier cri. Avez-vous constaté le même état de fait ailleurs? Y a-t-il un pays où les militaires de la force régulière n'ont pas accès aux fonds consentis à la Réserve?

M. Weitz : Aux États-Unis, il y a un fonds spécial, mais étant donné qu'il fait partie des ressources du département de la Défense, il peut faire l'objet de compressions.

Les Marines sont un cas à part et ils ont beaucoup d'influence au Congrès; personne ne touche à leur budget sans en avoir reçu l'autorisation.

With respect to the reserves, no, their budget can be cut and so sometimes you see tension. For example, the air reserves and the Air National Guard need new planes; the F-16s are running out on their life span. We are beginning to bring in the F-35s, formally known as the Joint Strike Fighter, which will be built in Canada and other countries. The question is who gets them. In the past, you would perhaps give them to the actives and then the actives would transfer their newest version of the F-16 to the reserves, but because of cost constraints, the actives are trying to get rid of some of their old planes before their service life because it costs too much to keep them going. The actives are trying to focus on the latest equipment. That development is depriving the reserve component of this transfer process.

To counterbalance that, there is a school of thought that it is not appropriate to give the reservists second-hand equipment because they need to be interchangeable. Again, if you are doing a massive buy — and they found this with some of the major tanks and planes — you are getting a large quantity when you pool the actives and reserves together, so you can get discounts. Then, there is a question of who gets the first group of planes and it is usually the actives because they can make a better case, which could cause problems.

Senator Lang: We keep comparing ourselves to the United States, and sometimes I think that is an unfair comparison.

What is the situation with the reservists in Australia? How does their situation compare to ours considering the situations that our reservists have to deal with? I assume the numbers are somewhat similar.

Mr. Weitz: That is a good comparison. I have not looked at it recently, but they have the same kind of resource base and constitutional principles, being the former British Colonies. They have a different threat profile than Canada. Both countries are blessed with no immediate foreign external threat, but Canada, because it is close to the U.S., if the U.S. gets into a conflict with Islamist terrorists or some other country, Iran or whatever, the blowback can affect Canada very easily. You can see the scenarios; either the terrorists come here or if a missile is launched from North America, Canada gets involved.

In Australia, their big debate is how much longer they want to keep sending their forces to participate in Iraq and Afghanistan for different calculations. That keeps them involved, the Western Alliance. They are part of NATO, but there is a lot of debate that maybe we should become closer with the Asian powers. To counterbalance that, there is now a concern about China.

Australia has a system of reserves that was similar to the tiered readiness structure the British used, which the United States does not use. That is something Canada may want to look at, although

Cependant, on peut réduire le budget de la Réserve, et cela provoque parfois des tensions. Par exemple, la Réserve de la Force aérienne et la Garde nationale aérienne ont besoin de nouveaux avions, car les F-16 arrivent à la fin de leur vie utile. Nous commençons à nous procurer des F-35, qu'on appelait les avions d'attaques interarmées, qui seront construits au Canada et dans d'autres pays. Mais la question, c'est de savoir qui va en tirer profit. Auparavant, on aurait pu donner les nouveaux avions à la force régulière, qui aurait cédé ses plus récents F-16 à la Réserve. Cela dit, en raison de restrictions budgétaires, les militaires de la force régulière essaient de se débarrasser de leurs vieux avions avant qu'ils arrivent à la fin de leur vie utile, parce qu'il est trop coûteux de les entretenir. Étant donné que ces militaires essaient de se concentrer sur l'équipement à la fine pointe, les réservistes ne peuvent plus profiter du transfert des appareils.

En revanche, certains pensent qu'il est inapproprié de donner de l'équipement d'occasion aux réservistes, parce que l'équipement de la force régulière et de la Réserve doit être interchangeable. Cela dit, si on achète une énorme quantité d'équipement — et on l'a constaté concernant certains chars et avions de premier plan —, on obtient des rabais en combinant la force régulière et la Réserve. Ensuite, il faut déterminer qui reçoit le premier groupe d'avions. C'est habituellement la force régulière, car c'est elle qui en a le plus besoin. Cependant, cela peut causer des problèmes.

Le sénateur Lang : Nous nous comparons toujours aux États-Unis. Parfois, je pense que la comparaison est injuste.

Qu'en est-il des réservistes en Australie? Comment se comparent-ils à nos réservistes, compte tenu des situations qu'ils doivent affronter? J'imagine que les chiffres se ressemblent quelque peu.

M. Weitz : C'est une bonne comparaison. Je n'ai pas examiné la question dernièrement, mais l'Australie a le même genre de ressources fondamentales et de principes constitutionnels, étant donné qu'elle est aussi une ancienne colonie britannique. Toutefois, la nature de la menace au Canada est différente. Heureusement, les deux pays ne sont pas l'objet d'une menace externe immédiate, mais parce que le Canada est situé si près des États-Unis, si un conflit se déclare entre les États-Unis et des terroristes islamistes, l'Iran ou un autre pays, le Canada peut très facilement en subir des conséquences. On peut émettre différentes hypothèses; que les terroristes débarquent ici ou qu'un missile soit lancé de l'Amérique du Nord, le Canada est partie prenante.

En Australie, la grande question, c'est de déterminer combien de temps encore on veut envoyer des troupes en Irak et en Afghanistan selon divers objectifs. Ces missions permettent à l'Australie de participer aux efforts de l'Alliance occidentale. L'Australie fait partie de l'OTAN, mais il y a beaucoup de discussions sur la possibilité de se rapprocher des puissances asiatiques. Nous nous préoccupons maintenant de la Chine.

Le système de la Réserve en Australie ressemble à la structure opérationnelle hiérarchisée qu'a utilisée les Britanniques, contrairement à ce que font les États-Unis. Le Canada veut

it is far away from what Canada is doing. Your active and reserve components are treated much more similarly than in Australia.

The Chair: That raises a point that I wanted to get at. You used the phrase “tiered readiness.” Is the ever-present domestic security threat in your country making that unacceptable or is it still part of the debate?

Mr. Weitz: It has become a federal argument. That is only half of it. The other half is that in the kind of conflicts we have been experiencing, only those who are very ready would be used. We found this out during the Persian Gulf War of 1991. We had these enhanced readiness brigades; supposedly the guards would contribute and they would integrate with the active force readily. The army did not trust them because they were a tier lower. They thought they would be massacred and they would be blamed because they were not trained properly, so they kept them out. It was very divisive. They are trying to move away from that and to make them interoperable.

In Afghanistan and Iraq we have seen a large number; I think Canada has 20 per cent, and in the U.S. sometimes 40 per cent have been serving from the reserve component. If you are to use them actively, you have to keep them ready and active.

However, there is the federal argument. Do you want to be the governor of a state that has an unready National Guard unit? They have changed this since Hurricane Katrina, but the old model was a cascading model. In that model if there were a disaster, you would have to rely on the local emergency responders and the National Guard, and the federal groups would only come in if necessary and only later. They found that was dangerous because, as in Katrina, there was cascading failure. During Katrina, the response of initial emergency responders collapsed. More responders were called in and they could not deal with the situation. Unfortunately, by the time the federal responders were called in, it was too late.

You do not want to be the governor of a state that has unready forces. It has become a federal issue.

Senator Dallaire: You have sent to Afghanistan and Iraq formed reserve units, battalions, squadrons and so on within which you have regular personnel, to varying percentages.

Mr. Weitz: Yes.

Senator Dallaire: How is the body that is left home in the armoury for the reserve unit to continue the recruitment and the development of leaders and so on structured to sustain the unit

peut-être envisager un tel système, même si c'est très différent de ce qu'il fait. Ici, la force régulière et la Réserve sont traitées de façon très semblable par rapport à l'Australie.

La présidente : Ce qui nous amène à un point que je voulais soulever. Vous avez parlé de préparation hiérarchisée. La menace à la sécurité nationale, toujours présente aux États-Unis, rend-elle ce concept inacceptable ou en est-il encore question dans les discussions?

M. Weitz : On en parle au niveau fédéral. Cela dit, ce n'est que la moitié de l'histoire, parce que selon le genre de conflits auxquels nous avons participé, on ne fera appel qu'aux militaires très bien préparés. Nous l'avons constaté durant la guerre du golfe Persique, en 1991. Nous avions des brigades à disponibilité opérationnelle renforcée; les gardes étaient censés participer et s'intégrer facilement au déploiement. Cependant, la force régulière ne faisait pas confiance à ces brigades, parce qu'elles étaient situées un échelon inférieur dans la hiérarchie. Les gens de la force régulière croyaient que ces brigades allaient se faire massacrer et ils craignaient d'être blâmés pour avoir utilisé des troupes mal entraînées; ils les ont donc tenues à l'écart. Cela a beaucoup divisé les gens. On essaie de changer les choses et de rendre les Forces interoperables.

Les réservistes sont nombreux en Afghanistan et en Irak; je pense qu'ils représentent 20 p. 100 des Forces canadiennes et ils ont parfois constitué 40 p. 100 de l'armée américaine. Si on veut utiliser les réservistes de façon active, il faut qu'ils soient prêts et qu'ils participent à des missions.

Toutefois, il y a des discussions au niveau fédéral. Voudriez-vous être le gouverneur d'un État dont l'unité de la Garde nationale n'est pas prête? On a apporté des changements depuis l'ouragan Katrina, mais l'ancien système fonctionnait selon un principe de cascade. S'il y avait une catastrophe, il fallait se fier aux intervenants d'urgence locaux et à la Garde nationale. C'est seulement ensuite et au besoin que les groupes fédéraux apportaient de l'aide. On a constaté que ce système était dangereux, parce que comme pour Katrina, les erreurs se succédaient. Durant l'ouragan Katrina, les premiers intervenants d'urgence n'ont pas pu régler le problème. On a demandé l'aide d'autres personnes, mais elles ne pouvaient pas non plus corriger la situation. Malheureusement, lorsque les renforts fédéraux sont arrivés, il était trop tard.

Vous ne voulez pas être le gouverneur d'un État dont les forces d'intervention ne sont pas prêtes. La question est dorénavant traitée par le gouvernement fédéral.

Le sénateur Dallaire : Vous avez envoyé en Afghanistan et en Irak des unités de la Réserve, des bataillons et des escadrons formés, et cetera, qui comprennent un pourcentage variable de militaires de la force régulière.

M. Weitz : En effet.

Le sénateur Dallaire : Dans quelle situation se trouve le corps qui reste au manège pour poursuivre le recrutement, développer les compétences en leadership et ainsi de suite, de manière à

when it is in operations and then comes back and reintegrates back into society? Is there a separate structure that holds the garrisons of all these reserve units across the country?

Mr. Weitz: They moved away from that. Like you in the 1970s and 1980s, there were a lot of local armouries and reserves and so on. They eliminated many of those, the BRAC; they have eliminated and consolidated many of them so that you now have active and reserve sharing the component. You have the active still running the base, even the reserve. With armouries, instead of having material stored, you often now expect defence contractors to build whatever the latest version is much more quickly so you do not have a lot of equipment lying around in storage.

In a way, the integration problem is solving this. If you have a base, and some of the units active on deployment and some on reserve, you still have residual active reserve sustaining the administrative function.

The serious problem is if we continue in the direction we are going, which is reducing the number of troops while relying on the more active. Because they are getting rid of the bases and consolidating them and relying on virtual administration, that has not been much of a problem yet.

Senator Day: To clarify the record, Mr. Weitz, you have been talking about reservists. Should we be including in your comments the National Guard as part of reservists?

Mr. Weitz: Yes, in the U.S. we have seven reserve components. The army National Guard and the air force National Guard are a bit special. They are often paid for by the federal government but their first duty is to deal with state-wide emergencies. They answer to the governor. However, they have always wanted to be potentially available for active duty service so they are considered reserve.

You then have the five components. If you include the Marines and the Coast Guard, you have seven.

Senator Lang: I believe you indicated that the United States is reducing the number of reservists as they are looking at their budgets. Is that what you said?

Mr. Weitz: No, they have been going up recently. My expectation is that with the end of the Afghanistan mission, with the end of the Iraq mission, there is a lot of pressure on the federal budget and the thinking is that they will see some reductions.

Senator Lang: There will be reductions in the service?

Mr. Weitz: It will probably be in everything. The defence budget will go down. It will be held steady. I expect the same thing will happen in Canada. There will be pressure to reduce the budget without these missions. As part of those reductions, you take out some people.

soutenir l'unité lorsqu'elle mène des opérations avant de revenir et de réintégrer la société? Y a-t-il une structure indépendante qui soutient les garnisons de toutes les unités de la Réserve au pays?

M. Weitz : Les choses ont changé. Comme chez vous, dans les années 1970 et 1980, il y avait beaucoup de manèges militaires locaux, d'unités de la Réserve, et cetera. On a éliminé et fusionné bien des ressources, de sorte que la force régulière et la Réserve partagent désormais les installations. La force régulière dirige toujours la base, et même la Réserve. Concernant les manèges militaires, on s'attend souvent des entrepreneurs de la défense qu'ils construisent la version dernier cri beaucoup plus rapidement pour éviter qu'une grande quantité d'équipements traînent dans l'entrepôt.

D'une certaine manière, l'intégration des forces règle le problème. Si certaines unités d'une base sont déployées, la Réserve active qui reste peut s'occuper des tâches administratives.

C'est si nous continuons à réduire le nombre de troupes en se fiant aux militaires plus actifs que nous aurons un vrai problème. Étant donné qu'on ferme des bases, qu'on en fusionne et qu'on compte sur l'administration virtuelle, cela n'a toujours pas posé de réel problème.

Le sénateur Day : Pour préciser les choses, monsieur Weitz, vous avez parlé des réservistes. Vos commentaires portent-ils aussi sur la Garde nationale?

M. Weitz : Oui, aux États-Unis, la Réserve est divisée en sept éléments. La Garde nationale de l'Armée de terre et la Garde nationale de la Force aérienne sont un peu particulières. Elles sont souvent financées par le gouvernement fédéral, mais elles doivent avant tout s'occuper des urgences qui surviennent dans un État. Ces éléments de la Garde nationale relèvent du gouverneur. Cependant, leurs membres ont toujours voulu être disponibles pour le service actif, alors on les considère comme faisant partie de la Réserve.

Il y a aussi cinq autres éléments. En incluant les Marines et la Garde côtière, on arrive à sept.

Le sénateur Lang : Avez-vous dit que les États-Unis réduisaient le nombre de réservistes pour réaliser des économies?

M. Weitz : Non, il y a davantage de réservistes depuis peu. Cela dit, compte tenu de la fin des missions en Afghanistan et en Irak et des difficultés financières du gouvernement fédéral, on s'attend à une réduction des effectifs.

Le sénateur Lang : Va-t-on remercier des militaires déjà en poste?

M. Weitz : On va sans doute effectuer des compressions dans tous les domaines. On réduira le financement de la défense de manière continue. Je pense que la même chose va se produire au Canada. Compte tenu de la fin des missions en Afghanistan et en Irak, on va exercer des pressions pour réduire le budget. Cela va notamment entraîner des compressions de personnel.

We cannot be sure until this is straightened out, but if you find the reserves a lot cheaper, you would transfer people to the reserves. You could build up reserves as you reduce the active. We should hold the record open until that study is out and see what will happen.

The Chair: We will wait for that. Thank you very much, Dr. Richard Weitz, the author of *The Reserve Policies of Nations: A Comparative Analysis*. Thank you for your time and your contribution today.

Our second witness today is Colin Busby, Policy Analyst with the C.D. Howe Institute.

We are interested in hearing from Mr. Busby because he wrote a paper published by the institute in January of this year entitled *Supporting Employees who Deploy: The Case for Financial Assistance to Employers of Military Reservists*. This is an issue we have just been discovering over the course of the last hour.

Mr. Busby was awarded the 2007-08 C.D. Howe Research Fellowship and has been a policy analyst there since. He is a graduate of the University of Alberta, Bachelor of Commerce, and earned his MA in Economics at the University of Ottawa. While working on his MA, he also held a policy analyst position with Industry Canada. He has studied in other places, including Paris, worked for the UN Industrial Development Organization in Vienna and finds himself in the nation's capital today.

Welcome; I understand you have a few opening remarks.

Colin Busby, Policy Analyst, C.D. Howe Institute: Thank you for inviting me to speak here today.

I want to discuss the difficult balance between a reservist civilian and military life. Then I would like to discuss the costs of job protection legislation for reservists and how the federal government can play an important role in the equitable distribution of an employer's displacement costs to better support a reservist's civilian and military life balance.

Part-time reservists have a choice to activate for full-time military service and temporarily move away from civilian life. New entrants to the labour force or students at post-secondary institutions may find opportunities for higher earnings, adventure and a sense of duty by self-identifying for full-time military duty.

In contrast, those who have been working civilian jobs for many years may have strong ties to their community, to their employer, and may receive a higher salary than that offered by further military service.

With approximately one reservist for three regular soldiers today, military planners can save on institutional and overhead costs during peacetime while augmenting the size of the total

Nous ne pouvons pas être certains tant que les choses n'auront pas été tirées au clair, mais si on croit que la Réserve coûte beaucoup moins, on va y transférer des militaires de la force régulière. On pourrait renforcer la Réserve à mesure qu'on réduit les effectifs de la force régulière. Nous devrions être ouverts à la discussion jusqu'à ce qu'on mène une étude à ce sujet et qu'on constate des résultats.

La présidente : Nous verrons bien. Merci beaucoup, monsieur Weitz, auteur de *The Reserve Policies of Nations : A Comparative Analysis*. Je vous remercie de votre temps et de votre participation aujourd'hui.

Le deuxième témoin est Colin Busby, analyste des politiques à l'Institut C.D. Howe.

Nous nous intéressons à ce que M. Busby a à dire, car il a écrit le document *Supporting Employees who Deploy : The Case for Financial Assistance to Employers of Military Reservists*, que l'institut a rendu public en janvier. C'est une question dont nous venons tout juste de prendre connaissance durant la dernière heure.

M. Busby a obtenu la bourse de recherche 2007-2008 de l'Institut C.D. Howe, pour lequel il est maintenant analyste des politiques. Il a un baccalauréat en commerce de l'Université de l'Alberta et une maîtrise en économie de l'Université d'Ottawa. Parallèlement à ses études à Ottawa, il a travaillé à titre d'analyste subalterne des politiques à Industrie Canada. De plus, il a notamment étudié à Paris et il a travaillé à Vienne pour l'Organisation des Nations Unies pour le développement industriel.

Bienvenue; je crois comprendre que vous voulez faire quelques remarques liminaires.

Colin Busby, analyste des politiques, Institut C.D. Howe : Merci de m'avoir invité à témoigner aujourd'hui.

D'abord, je veux discuter de la difficulté qu'il y a à équilibrer les activités civiles et militaires pour un réserviste. Ensuite, j'aimerais discuter des coûts qu'entraînent les mesures législatives visant à protéger les emplois des réservistes et du rôle important que peut jouer le gouvernement fédéral pour répartir équitablement les coûts que doit assumer un employeur en raison d'un déploiement et aider le réserviste à mieux équilibrer les aspects civil et militaire de sa vie.

Les réservistes à temps partiel peuvent choisir de servir le pays à temps plein et d'interrompre leur carrière dans le civil. Ainsi, les nouveaux travailleurs ou ceux qui font des études postsecondaires peuvent trouver des occasions de gagner plus d'argent, de partir à l'aventure et d'exercer un sens du devoir en donnant leur nom pour travailler à temps plein dans l'armée.

À l'opposé, ceux qui travaillent dans le civil depuis bon nombre d'années peuvent entretenir des liens étroits avec la communauté et leur employeur et gagner davantage que s'ils poursuivaient une carrière militaire.

Étant donné que, de nos jours, il y a un réserviste pour trois membres de la force régulière, les planificateurs militaires peuvent réduire les frais administratifs et les coûts indirects en temps de

forces necessary during times of increased operational demands. With roughly 500 of the 2,500 soldiers Canada rotates in Afghanistan being reservists, the availability of reservists is clearly essential to operational success.

The rising demand for reservists led to the proliferation of federal and provincial job protection laws beginning in 2006. These laws set the various eligibility conditions — durations of leave — for an employee to be reinstated in a comparable position of similar wages and benefits upon return.

Employers are not required to pay a reservist's salary while he or she is deployed. Although reservist job protection laws are intended to support a reservist's choice to volunteer for military deployment, these laws shift the costs of military activities on to individual employers, potentially causing hiring discrimination that, in turn, raises doubt about the effectiveness of these laws.

In the case of deployment, employers will likely need to hire someone else to perform the reservist's work or increase the workload of existing employees. Output may fall, productivity may decline and search costs for a new, temporary employee may be substantial. Further to that, retraining costs upon a reservist's return may also be necessary.

Evidence from the United States reveals that among the 6 per cent of all American businesses that hire reservists, the ability to cope with the loss of an employee varies substantially. Small businesses and businesses that require workers with highly specialized skills often suffer significant costs, and in rare cases partially shut down when these employees are lost to reserve duty.

Larger firms, on the other hand, also experience disruptions but are generally more able to absorb lost employee hours with a limited slowdown in production or additional expenses.

The employer's obligation to protect the job of a reservist has parallels with other mandated workplace requirements where the costs of social obligations are transferred on to employers who employ specific groups: For instance, maternity leave job protection, leave for jury duty and the requirement to accommodate the disabled in the workplace.

In the case of maternity leave, the number of employers who hire women of fertility age is relatively diffuse, thus spreading out the costs of this social obligation. In other cases, such as jury duty, a select few employers are required to bear the burden of the costs and activities that society believes are worthwhile.

The question then arises as to whether society at large ought to share at least some of the costs of accommodating special classes of workers, rather than being borne in the main by particular employers.

paix tout en augmentant la taille globale des forces nécessaires lorsque la demande est plus grande sur le plan opérationnel. Si l'on pense qu'environ 500 des 2 500 militaires canadiens en Afghanistan sont des réservistes, il est clair que la disponibilité des réservistes est essentielle au succès des opérations.

Depuis 2006, l'augmentation de la demande pour les réservistes a conduit les gouvernements fédéral et provinciaux à multiplier les lois pour protéger les emplois. Ces lois ont établi divers critères d'admissibilité, par exemple, la durée du congé, pour que l'employé reprenne un poste au salaire et aux avantages comparables à son retour.

L'employeur n'est pas tenu de verser un salaire au réserviste qui part en mission. Même si les lois visant à protéger les emplois des réservistes sont là afin d'appuyer ceux qui se portent volontaires pour partir en mission, dans les faits, elles demandent aux employeurs de faire les frais des activités militaires. Comme ces lois peuvent entraîner une discrimination au moment de l'embauche, on se demande si elles sont efficaces.

Si le réserviste part en mission, l'employeur va sans doute engager quelqu'un d'autre ou il va augmenter la charge des autres employés. La productivité peut en souffrir et les coûts liés à la recherche d'un employé temporaire peuvent être importants. En outre, il peut arriver que l'employeur doive fournir une formation de recyclage au réserviste qui revient en poste.

D'après des données recueillies aux États-Unis, la capacité de parer à la perte d'un employé varie considérablement selon les entreprises entièrement américaines qui embauchent des réservistes et qui comptent pour 6 p. 100 du nombre total. Les entreprises, notamment les petites entreprises, qui nécessitent des travailleurs hautement qualifiés doivent éponger des pertes importantes et, dans de rares cas, mettre un terme à une partie de leurs activités lorsque des réservistes partent en mission.

Par contre, les grandes sociétés parviennent généralement à combler la perte des employés, sans connaître un important ralentissement de la production et sans devoir engager des dépenses supplémentaires.

L'obligation pour un employeur de protéger l'emploi d'un réserviste est semblable à d'autres exigences légales concernant le milieu de travail, comme la protection de l'emploi dans les cas de congé de maternité et de congé pour fonctions judiciaires ainsi que l'obligation d'accommoder une personne handicapée.

Pour ce qui est du congé de maternité, ce sont relativement tous les employeurs qui engagent des femmes en âge de procréer de sorte que les coûts de cette obligation sociale sont bien répartis. Dans d'autres cas, comme dans celui du congé pour fonctions judiciaires, ce sont quelques employeurs concernés qui doivent assumer les coûts qu'entraînent des activités estimées utiles par la société.

On se demande si toute la société devrait absorber au moins une partie des coûts engagés pour rendre service à des classes particulières de travailleurs, au lieu que ce soit surtout des employeurs précis.

Shifting reservists' deployment costs onto government would better foster a reservist's relationship with their employer and protect the role of reservists in Canadian society. Potential reforms must consider the impact on the decision to become a reservist; an employer's decision to hire a reservist; and a reservist's decision to volunteer for military deployment.

Other countries, like Australia and the United Kingdom that similarly rely on a large reservist force, have already offered employer compensation programs to complement and minimize the costs from job protection legislation.

Canadian reservists, their employers and the general public would benefit from an administratively simple financial support program that bases benefits, up to a reasonable ceiling, on the reservists' civilian wage and the size of the organization for which they work. The higher their civilian wages, the higher the financial support; the bigger the firm, the smaller the support. Benefits could be offered to public or private employers whose employees go on class B or class C reservist service for more than 30 days and this could be limited to 16 months in duration.

The costs of such a program would likely be small, with simple estimates ranging from \$5 million per year in peacetime to around \$20 million per year in times of war. Estimates are based on the deployment levels we see in the Afghanistan mission.

While recruitment and deployment decisions may not appear to be an issue today, we should be thinking about the maintenance of a large reserve force, planned to increase to 30,000 members when we are not in a time of war. As long as some employers of reservists struggle to absorb the costs of losing an employee, the employer relationship with reservists — and ultimately the Canadian military — risks breaking down.

Canadian employers and the Canadian Forces need to work together to keep reservists engaged and to develop their potential. Key to this is the reservist's relationship with their employer, which is the relationship upon which the balance between civilian life and military life pivots. The risk is that the current policy framework of stick and no carrot will lead to an erosion in the employer-employee relationship.

A simple and inexpensive financial compensation package for employers should exist in a nation that needs to be fiscally responsible, and by this I mean maintain a relatively small regular force unit and augment it with large reservist units in a time of war, and a nation that values the role reservists play in bringing back the realities of our nation's wars to the communities across Canada.

Si le gouvernement assumait les coûts liés au déploiement des réservistes, il permettrait aux réservistes d'avoir une meilleure relation avec leurs employeurs et il protégerait davantage les réservistes dans la société canadienne. Avant d'apporter des changements majeurs, on doit tenir compte de l'influence qu'ils auraient sur la décision de devenir réserviste, la décision d'un employeur d'engager un réserviste et la décision d'un réserviste de se porter volontaire pour partir en mission.

D'autres pays qui comptent aussi sur une Réserve importante, comme l'Australie et le Royaume-Uni, ont déjà appliqué des programmes de compensation pour les employeurs afin d'appuyer les lois sur la protection de l'emploi et de réduire les coûts au minimum.

Les réservistes canadiens, leurs employeurs et la population en général bénéficieraient d'un programme de soutien financier facile à gérer qui accorderait des avantages, jusqu'à un maximum raisonnable, selon le salaire qu'un réserviste fait dans le civil et la taille de l'organisation pour laquelle il travaille. Plus un réserviste gagnerait un salaire élevé, plus le soutien financier serait important; plus la société serait grande, plus le soutien serait réduit. On pourrait offrir des avantages aux employeurs des secteurs public ou privé dont les employés partent en mission en tant que réservistes de classe B ou de classe C pendant plus de 30 jours. Le congé pourrait durer jusqu'à 16 mois.

Les coûts d'un tel programme devraient être faibles, allant de 5 millions de dollars par année en temps de paix à environ 20 millions de dollars par année en temps de guerre. Ces prévisions sont fondées sur les niveaux de déploiement qu'on voit dans la mission en Afghanistan.

Même si les décisions sur le recrutement et le déploiement ne semblent pas poser de problèmes de nos jours, nous devrions songer à maintenir une Réserve importante. On prévoit compter sur 30 000 réservistes en temps de paix. Tant que certains employeurs auront de la difficulté à absorber les coûts de la perte d'un réserviste, la relation entre les employeurs et les réservistes — et, au bout du compte, les Forces canadiennes — pourra se détériorer.

Les employeurs au pays et les Forces canadiennes doivent collaborer pour que les réservistes continuent de participer aux missions et pour qu'ils développent leur potentiel. La relation entre le réserviste et l'employeur est essentielle et elle permet de faire l'équilibre entre les activités civiles et militaires. La politique actuelle, soit le bâton sans la carotte, risque de miner la relation entre l'employeur et le réserviste.

Un pays responsable sur le plan financier doit avoir un programme d'indemnisation pour les employeurs simple et peu coûteux. J'entends par là qu'on devrait garder une force régulière relativement petite et qu'en temps de guerre, on devrait grossir ses rangs grâce à de nombreux réservistes. Le pays doit reconnaître la valeur des réservistes, qui témoignent aux communautés de partout au Canada des réalités des guerres que nous menons.

The Chair: Mr. Busby, you seem to be making two large points. You are proposing a larger reserve force as a Canadian reality, and also the subsidizing of employers. I am sure there will many questions on whether there is a simple compensation plan.

Senator Dallaire: We are in an era where we are not going to war in the classic sense of mobilizing massive units and tens of thousands of troops facing other classic military. We are not doing peacekeeping in the classic sense of Chapter 6. We are involved in everything from Haiti to Afghanistan and everything in between. We are in an era of conflict that calls for task organizing and flexibility in our forces.

To achieve that, one of the options has been to augment the regular force with reservists and give them a lot of training before we deploy them because they are not at the right level. However, there are two questions on your concept. First, is industry to be held accountable for the injured reservist upon return?

Second, deploying the reservist for 16 months is a package deal. However, in order to obtain the leadership training and technical skills, the reservist has to spend some months away to acquire the skills, knowledge and experience he or she needs for moving in the ranks in order to continue the units.

Do you think that a process can be arranged with industry to allow the reservists to attend training as well as fulfill his or her deployment?

Mr. Busby: I have not thought much about finding a way for employers to be accountable for accommodating injuries or disabilities that reservists may have when they return to work. The current legislation requires employers to provide a returning reservist with a job similar to the one he or she left. It does not refer specifically to disabilities, and I am not certain that industry would be willing or happy to move in that direction.

There is difference of opinion in the industry experience, and my presentation today has to be taken in that light. Many employers will be happy to accommodate injuries and others may not be financially able to do so. I hope that answers your question to some extent.

Concerning your second question, I had proposed finding a way to support employers with the burden of displacement. I proposed making it allowable for reservists on class B or class C service. You spoke of two to three weeks of full-time training. I consider greater than one month to be a very long period of time with much more substantial displacement costs. That seems to me a reasonable cut-off point for a program dealing with reservist leave. If they are going away longer than that, I believe that we could work out an arrangement to accommodate.

Senator Dallaire: We have a federal law that guarantees that reservists can return to their jobs. However, the federal government has been notoriously bad, even the Department of

La présidente : Monsieur Busby, vous semblez parler principalement de deux choses. Vous proposez d'augmenter le nombre de réservistes et de subventionner les employeurs. Je suis certaine qu'on posera beaucoup de questions pour savoir s'il existe un plan de compensation simple.

Le sénateur Dallaire : À notre époque, nous ne mobilisons pas des unités énormes et des dizaines de milliers de troupes pour aller à la guerre comme cela se faisait traditionnellement. Nous ne menons pas des opérations de maintien de la paix comme l'entend le chapitre 6 de la Charte des Nations Unies. En effet, nous participons à toutes les missions, qui concernent Haïti jusqu'à l'Afghanistan. La nature des conflits de notre époque demande à nos forces d'effectuer de la planification et d'être souples.

Pour atteindre ces objectifs, nous pouvons entre autres demander aux réservistes de prêter main-forte à la force régulière et leur donner beaucoup de formation avant de les déployer, parce qu'ils ne sont pas prêts. Cela dit, votre concept m'amène à poser deux questions. D'abord, le secteur privé aurait-il à s'occuper des réservistes blessés, à leur retour?

Ensuite, l'envoi d'un réserviste en mission pendant 16 mois comporte différents aspects. Le réserviste doit notamment suivre des cours pendant quelques mois pour acquérir des compétences en leadership et autres, des connaissances et de l'expérience afin de progresser dans les unités.

Pensez-vous que nous pouvons élaborer un processus avec le secteur privé pour que les réservistes suivent des cours en plus de participer à une mission?

M. Busby : Je n'ai pas beaucoup réfléchi à la façon dont les employeurs pourraient prendre en charge les mesures d'adaptation requises pour réinsérer dans leur effectif des réservistes blessés ou handicapés. Actuellement, la loi exige que les employeurs offrent un emploi comparable à celui qu'occupait le réserviste avant son départ. Il n'est pas question des incapacités en particulier, et je ne suis pas sûr que l'entreprise privée serait désireuse ou heureuse de s'orienter dans cette direction.

Il y a des divergences d'opinions dans le secteur privé, et c'est ce que je veux mettre en lumière dans mon exposé d'aujourd'hui. Bien des employeurs seront heureux d'accueillir les réservistes blessés, tandis que d'autres n'auront pas les moyens de le faire. J'espère que cela répond à votre question dans une certaine mesure.

Pour ce qui est de la deuxième question, j'ai déjà proposé de trouver une façon de soutenir l'employeur qui doit absorber les coûts des déplacements, en raison du congé accordé à un réserviste de classe B ou de classe C. Vous avez parlé de deux à trois semaines de formation à temps plein. J'estime qu'un congé de plus d'un mois est très long et qu'il entraîne des coûts de déplacement importants. Cela me semble une limite raisonnable pour un programme qui concerne le congé accordé à un réserviste. Je crois que, si un réserviste doit partir plus longtemps, nous pourrions trouver des accommodements.

Le sénateur Dallaire : Une loi fédérale garantit que les réservistes peuvent reprendre le même travail à leur retour. Toutefois, il est bien connu que le gouvernement fédéral et même

National Defence, about allowing people to deploy. One of the main reasons for that is that there is no backfill for them. The department does not get any extra PYs or funding to train people to do the reservists' jobs or to fill the jobs. The positions often remain unstaffed.

You are saying that the time has come for a decision on compensation to industry and government, including protection and promotion. In the alternative, has it not come yet after five years in Afghanistan where many reservists have been deployed and where we have suffered many casualties?

Mr. Busby: I believe that the time is right to move forward with such a plan. The objective of the legislation was to support a reservist's decision to deploy. This would be the government's way of easing the burden of the reservist. At the same time, it was simply to transfer a portion of the cost of deploying a reservist, which costs are now being borne by individual employers.

Large firms, as you mentioned, are generally better able to absorb these costs, whereas for a company with five or fewer people, losing a reservist with a specific skill set can be a significant detriment to the functioning of that organization. The necessity to hire and train a replacement with similar skills in a short period of time can have a substantial impact on small businesses and can put them at a competitive disadvantage.

While the experiences are different, I believe it would make sense for the government to introduce, as a carrot complementary to the stick already in place, a reasonably simple employer compensation package that is allowed to fluctuate with firm size such that smaller firms would receive greater benefits.

Senator Dallaire: After five years of combat and significant employment of reservists, is it not essential, to maintain operational effectiveness with the use of reservists that a compensation instrument be brought in to sustain this effort.

Mr. Busby: Yes, and with appropriate foresight it would have been brought in at the same time that protection legislation was brought in.

The Chair: Have you costed this? Do you recommend funding it through the Defence Department, which would require cuts in other areas?

Mr. Busby: There was a recommendation that the Defence Department fund it. That recommendation was for the specific reason that their current labour decisions, where they are essentially not bearing this cost that the employer bears from calling up a reservist, is that there be a specific reason for the Department of Defence to bear that, so that essentially their human resource decisions are made with much fuller information.

The Chair: It would have to be financed out of existing funds.

le ministère de la Défense nationale n'ont pas une bonne attitude à l'égard du déploiement des réservistes qui se trouvent dans leurs propres rangs. Une des principales raisons qui expliquent cette situation tient à l'absence de remplaçants pour les réservistes déployés. La Défense nationale ne reçoit pas davantage d'années-personnes ou de financement pour former des gens appelés à remplacer les réservistes ou pour pourvoir les postes. Ainsi, bon nombre de postes restent vacants.

Vous avez dit que le temps était venu de prendre une décision sur la compensation à accorder aux secteurs privé et public, entre autres pour ce qui est de la protection de l'emploi et de la promotion. Cela dit, n'a-t-on pris aucune décision, depuis cinq ans que de nombreux réservistes sont déployés en Afghanistan, où beaucoup ont été blessés?

M. Busby : Je pense que le temps est propice pour aller de l'avant avec un tel plan. L'objet de la loi, c'est de soutenir la décision d'un réserviste qui souhaite partir en mission. C'était la façon qu'avait trouvée le gouvernement d'alléger le fardeau porté par le réserviste. Mais c'était aussi une solution simple pour transférer une partie des coûts liés au déploiement des réservistes, que doivent actuellement éprouver seuls les employeurs.

Comme vous l'avez dit, les grandes sociétés sont en général mieux placées pour absorber les coûts, tandis qu'une entreprise de cinq employés ou moins qui perd un réserviste possédant des compétences particulières peut avoir beaucoup de difficulté à fonctionner. La nécessité d'embaucher et de former rapidement quelqu'un au niveau requis peut avoir un effet important sur les petites entreprises et créer un désavantage concurrentiel.

Même si les situations sont différentes, je pense que le gouvernement ferait bien, pour ajouter la carotte au bâton déjà en place, de mettre en œuvre un programme de compensation pour l'employeur assez simple qui peut s'adapter de manière à avantager les petites entreprises.

Le sénateur Dallaire : Après avoir passé cinq ans à combattre et après avoir utilisé un nombre important de réservistes, n'est-il pas essentiel d'appliquer un mécanisme de compensation pour maintenir l'efficacité opérationnelle en continuant d'employer des réservistes?

M. Busby : En effet, et si on y avait bien pensé, on aurait proposé un tel instrument en même temps que la loi sur la protection de l'emploi.

La présidente : Avez-vous prévu les coûts? Recommandez-vous de financer une telle mesure par l'entremise du ministère de la Défense nationale, ce qui nécessiterait des compressions dans d'autres domaines?

M. Busby : On a recommandé que la Défense nationale finance la mesure, précisément parce que les décisions que le ministère prend à l'heure actuelle ne tiennent pas compte pour ainsi dire des coûts qu'entraîne la perte d'un réserviste pour un employeur. Les décisions du ministère de la Défense nationale à l'égard des ressources humaines doivent être prises en toute connaissance de cause.

La présidente : Il faudrait financer la mesure avec les fonds existants.

Mr. Busby: Exactly, yes.

Senator Plett: I asked a previous witness a question on voluntary service for reservists. Perhaps I misunderstood his answer, but I understood him to say that there is nothing voluntary about it, that when reservists are called up they have to go. You are telling us that reservists have a choice, except in the case of a state of emergency.

Mr. Busby: That is correct. In Canada, that is the case. In the United States, that is not necessarily the case. It adds a new dimension to this whole problem.

Senator Plett: I support much of what you are doing. It is not often that I support additional taxes, but in the case of our good men and women going overseas and defending our country, I certainly do.

You report that some companies will not hire reservists because of the difficulties they foresee. Yet, I am also led to believe that they are not allowed to discriminate on that basis. How big of a problem is there with companies not hiring reservists. If I were in private business, I may try to find a loophole, but I would not have that choice. I must hire if the person is capable of doing the job.

Mr. Busby: That is a fair point. We have no specific data on the number of broken employer-employee relationships because of the legislation. The fact is that the cost of hiring a reservist is higher than the cost of hiring a non-reservist because the employer bears the risk that the employee might deploy. It is true that reservists do bring a unique set of skills to the private labour force, and that can help offset some of the costs. The reservist also brings a unique set of skills to the military from his or her private sector work. On the whole, businesses that hire reservists, as opposed to non-reservists, are assuming the accompanying risk; and that is the way it will be. As a consequence, will some employers choose to avoid that risk? In my opinion, it is quite possible. Will some employers be willing and happy to take on the risk? Yes. The objective of this policy is to reach out to those businesses that are not capable of doing it. Some cannot do it as a matter of smart business sense because their profit margins are too thin.

Senator Plett: It would be illegal for them to do that. Is that correct? As an employer, I am not allowed to discriminate against women, for example. If a woman is equally capable of doing the work of a man, I cannot hire a woman rather than the man or vice versa. I need to hire based on qualifications. Would that not be the same in this case?

Mr. Busby: That is correct, as I understand it. There should be provisions in the law that do not allow that type of discrimination. At the end of the day, does such a law prevent it from happening? When you hire an employee, you understand that one comes with risks and costs and one does not have that.

M. Busby : C'est exact.

Le sénateur Plett : J'ai posé une question à un autre témoin sur le service volontaire pour les réservistes. J'avais compris que les réservistes n'avaient pas le choix et qu'ils devaient répondre à l'appel. Toutefois, vous nous avez dit que les réservistes peuvent refuser de partir en mission, sauf s'il y a une urgence.

M. Busby : En effet, c'est comme cela que les choses fonctionnent au Canada. Aux États-Unis, ce n'est pas nécessairement le cas. Cela complique les choses.

Le sénateur Plett : Je soutiens une grande partie de vos efforts. C'est rare que j'appuie l'idée d'augmenter les impôts, mais je suis tout à fait en faveur de le faire pour aider les soldats qui vont à l'étranger et qui défendent le pays.

Vous avez dit que certaines entreprises n'embauchent pas de réservistes, en raison des difficultés qu'ils pourraient leur causer. Cependant, je suis porté à croire que les entreprises ne peuvent pas faire de discrimination contre les réservistes. Quelle est l'ampleur du problème des entreprises qui n'embauchent pas de réservistes? Si je dirigeais une entreprise privée, j'essaierais peut-être de trouver une faille dans le système, mais je n'aurais pas le choix d'engager la personne si elle peut faire le travail.

M. Busby : C'est juste. Nous n'avons pas de données précises sur le nombre de conflits entre un employeur et un employé causés par la loi. Mais il reste qu'il coûte plus cher d'engager un réserviste, parce qu'il risque d'aller en mission. Cela dit, les réservistes possèdent des compétences propres dont bénéficient les entreprises, et cela peut réduire certains coûts. Le milieu des affaires permet aussi aux réservistes d'acquérir des compétences particulières qui profitent à l'armée. Au fond, les entreprises qui embauchent des réservistes assument les risques inhérents à la situation; c'est comme cela. Par conséquent, certains employeurs choisissent-ils d'éviter de prendre des risques? À mon avis, c'est fort possible. En revanche, certains employeurs sont prêts à assumer les risques et sont heureux de le faire. L'objectif de la politique, c'est d'aider les entreprises qui n'ont pas de marge de manœuvre; les profits de certaines petites entreprises sont très modestes.

Le sénateur Plett : Les entreprises n'ont pas le droit de faire de la discrimination, n'est-ce pas? Par exemple, en tant qu'employeur, je ne peux pas faire de la discrimination contre les femmes. Si une femme est en mesure d'effectuer le même travail qu'un homme, je ne peux pas l'engager plutôt qu'un homme ou vice-versa. Je dois engager un candidat selon ses compétences. N'est-ce pas la même chose?

M. Busby : Selon ce que je comprends, c'est pareil. Il faut des dispositions dans la loi pour empêcher une telle discrimination. Néanmoins, au bout du compte, la loi prévient-elle ce genre d'abus? Si on doit engager quelqu'un, on comprend que certaines personnes présentent des risques et représentent des coûts supplémentaires.

Senator Plett: I would not be allowed to pay a reservist less money than I would pay a non-reservist if they are capable of doing the same job.

Mr. Busby: That is also correct. In the circumstance where you have the risk and financial obligation, legislation will be for these employers. At the end of the day, the response could be lower wages or a way of sharing the risk, of spreading out the risk. Businesses have many ways of doing this. Certainly, the United States has legislation regarding people with disabilities. We have been able to look at that data in terms of providing workforce requirements for them. In some cases, it actually hindered their employment, as opposed to supporting it. These types of stick measures can have unintended consequences that work against the original intentions of the legislation.

Senator Lang: I noticed that in a previous forum where you testified, you indicated a cost prorated from 2006 to 2011. In 2008, you estimated it would cost \$21 million; in 2009, it would cost \$19 million; in 2010, it would cost \$26 million. I assume that if we are not in Afghanistan, the cost would be down to \$8 million. I assume that is why the number dropped. Can you tell me where you got your projected numbers and whether they were verified? How many reservists have you estimated would be involved?

Mr. Busby: It is a simple calculation. I performed the calculations with data on reservist deployment from the Department of National Defence, specifically with regard to the duration of their deployments. I took into account how long they had been on leave. I simply used the median salary in the economy as the base point to calculate these figures. I also took into account the fact that 50 per cent of the people in the deployment data I had for reservists are likely to be students. This assumption was supported by the Department of National Defence. On the basis of what I was left with, assuming the distribution in terms of the size of businesses and the length of deployment, I made these simple back-of-the-envelope numbers. In my opinion, they are a very good gauge, and certainly in the ballpark, of where the costs of this program will end up.

Senator Lang: Our country, not unlike many other countries, is facing and must deal with a severe deficit. At the same time, we are looking at millions and millions of dollars to be added to a budget. It is easy to say that we will look at another \$20 million and easy for us around the table to agree to that if we do not have to hike the taxes or cut somewhere else.

I do not think anyone would argue with the principle that there should be some compensation to the employers for the reservists who are called upon to serve. I do not think you could argue against that principle. Are you taking a position with your knowledge of the military that, in view of the fact that we are stepping back from the theatre in Afghanistan and the costs will be less in 2011, that the reserve will stay the same in numbers as the active military force? Someone will have to deal with this overall situation financially.

Le sénateur Plett : Je n'aurais pas le droit de verser un salaire inférieur à un réserviste qui peut faire le même travail qu'une autre personne.

M. Busby : En effet, ceux qui assument les risques et les obligations financières sont visés par la loi et ce sont les employeurs. Au bout du compte, on offre peut-être un salaire moindre ou on trouve un moyen de répartir les risques. Les entreprises ont de nombreuses façons d'y arriver. Il est clair que les États-Unis appliquent des mesures législatives concernant les personnes handicapées. Nous avons pu examiner les données sur les exigences en matière d'emploi pour ces personnes. Dans certains cas, la loi nuisait à l'embauche des personnes handicapées, au lieu de les aider. Même si elles paraissent utiles, ce genre de mesures peuvent entraîner des conséquences qui vont à l'encontre des objectifs fixés au départ.

Le sénateur Lang : J'ai remarqué que vous avez déjà parlé d'un coût calculé au prorata pour les exercices allant de 2006 à 2011. En 2008, vous avez prévu que ces mesures coûteraient 21 millions de dollars; en 2009, c'était 19 millions; en 2010, c'est 26 millions. Je présume que les mesures ne coûteraient que 8 millions de dollars si nous ne participions pas à la mission en Afghanistan. Pouvez-vous me dire où vous avez obtenu ces prévisions et si elles ont été vérifiées? Combien de réservistes seraient touchés?

M. Busby : C'est un calcul simple. Je me suis servi des données sur le déploiement des réservistes recueillies par le ministère de la Défense nationale, plus particulièrement sur la durée du service actif. J'ai tenu compte de la durée du congé et j'ai simplement utilisé le salaire moyen. J'ai également tenu compte du fait que la moitié des réservistes déployés étaient sans doute aux études. Cette hypothèse a été confirmée par la Défense nationale. J'ai fait de simples calculs d'après l'information dont je disposais sur la répartition des entreprises selon la taille et la durée du service actif. Selon moi, il s'agit de très bonnes prévisions sur les coûts du programme; elles sont assurément près de la vérité.

Le sénateur Lang : Comme bien d'autres pays, le Canada est aux prises avec un grave déficit. De plus, nous cherchons à augmenter un budget de millions et de millions de dollars. Il est facile de dire que nous allons consentir 20 millions de dollars supplémentaires et de s'entendre là-dessus si nous n'avons pas à augmenter l'impôt ou à effectuer des compressions.

Je pense que personne ne conteste le principe selon lequel on doit offrir une certaine compensation aux employeurs perdant des réservistes qui partent en mission. Je ne pense pas qu'on puisse s'opposer à cela. D'après vos connaissances sur le domaine militaire et étant donné que nous ne participerons plus aux efforts déployés en Afghanistan et que les coûts seront moindres en 2011, croyez-vous que la Réserve comptera autant de membres que la force régulière? Quelqu'un devra s'occuper de la situation sur le plan financier.

Mr. Busby: Those are all fair points. With regard to the financial perspective, I agree with you in the sense that I am not a big fan of the government taking on more responsibilities in a time of significant deficit. The proposal I put forward has been tailored in such a way that it is essentially a low-cost solution. It is meant to be administratively easy. There is a strict ceiling on the amount of money that would be transferred.

Senator Lang: It would be 16 months.

Mr. Busby: Yes, 16 months would be the duration. In terms of compensation as a percentage of a reservist's salary, I am talking about a sliding scale. A reservist's salary is a proxy for the type of productivity they add to a company. As a relative ballpark figure, it will let you know what they mean to that organization. Let us compensate small businesses and businesses with fewer than five employees 80 per cent of a civilian reservist's salary up to \$47,000, which are the yearly maximum pensionable earnings that we use for the Canada Pension Plan this year. That is a limit we are familiar with in the area of social security.

I propose that the compensation to large employers of 100 or more employees be reduced to 40 per cent of a reservist's salary. The idea is to make it fiscally responsible. I did not necessarily make a comment earlier about my expectations or my perspective on the size of a reservist heading forward. I was stating that the Canada First Defence Strategy says that we will have 30,000 reservists in 2020 and 70,000 regular forces. That is the way it will be. A fiscally responsible government will look as well at medium-term deficit reduction strategies and consider the fact that should operational needs arise during those periods, having a large reservist force to call upon that is much easier and more fiscally generous to maintain in times of peace, is fiscally responsible and smart.

Senator Mitchell: You state in your program that the compensation would be based on the salary of the reservist. You suggested 80 per cent up to some limit defined by that formula. You are saying that you absolutely believe that an individual business should not be asked to support a much broader social good, that they should be compensated and that they should be compensated properly. I do not see how the link is sustained between the reservist's salary and the compensation because the company would not be paying that salary to the reservist in any event. The company would have that money remaining. It seems that you want to compensate them for hiring costs, inconvenience and training costs for someone new to fill the position in the interim and for a returning reservist who might need them. Did you consider those parameters because it seems to me that might be cheaper and fair at the same time?

Mr. Busby: That is a fair point. The United Kingdom took on a similar program. As part of that program, the employer was required to fill out lengthy administrative documents upon a reservist's leave. They detailed and documented exactly why and how much it cost them to either rehire someone or not rehire someone, in some cases. The U.K. experience is that it is administratively expensive, cumbersome and takes up a lot of the employers' time. At the end of the process, you can start to defeat

M. Busby: Ce sont de bonnes remarques. Concernant le financement, je suis d'accord avec vous dans la mesure où je ne suis pas vraiment en faveur de donner davantage de responsabilités au gouvernement alors que nous traversons un déficit important. La solution que j'ai proposée est essentiellement économique et elle est censée être facile à gérer. On imposerait un maximum strict pour l'argent qui serait transféré.

Le sénateur Lang : On parle de 16 mois.

M. Busby : En effet, la durée maximale serait de 16 mois. Concernant l'indemnité pour le salaire d'un réserviste, je propose d'utiliser une échelle mobile. Le salaire d'un réserviste permet d'avoir une bonne idée de son utilité et du gain de productivité qu'il représente pour l'entreprise. Il faudrait indemniser les petites entreprises et les entreprises qui comptent moins de cinq employés à 80 p. 100 du salaire du réserviste, jusqu'à 47 000 \$, qui constitue le maximum de gains annuels ouvrant droit à pension dont nous nous servons pour le Régime de pensions du Canada durant le présent exercice. C'est une limite que nous connaissons bien en ce qui a trait à la sécurité sociale.

Je propose qu'on établisse l'indemnité versée aux grandes entreprises de 100 employés ou plus à 40 p. 100 du salaire du réserviste. L'idée, c'est d'aider les entreprises à assumer les coûts. Je n'ai pas parlé de mes attentes ou de mon point de vue sur le nombre de réservistes qu'il y aura. J'ai dit que la Stratégie de défense Le Canada d'abord faisait état de 30 000 réservistes et de 70 000 militaires dans la force régulière en 2020. C'est ce à quoi nous devons nous attendre. Un gouvernement responsable doit également examiner des stratégies de réduction du déficit à moyen terme et prendre en compte qu'il faut combler les besoins opérationnels, même dans les temps difficiles. Une Force de réserve importante est plus facile à garder et à financer en temps de paix. C'est un choix responsable et sensé sur le plan financier.

Le sénateur Mitchell : Selon le programme que vous proposez, l'indemnisation serait basée sur le salaire de l'employé réserviste. Vous avez parlé de 80 p. 100, jusqu'à une certaine limite définie par cette formule. Vous dites être absolument convaincu qu'on ne devrait pas demander à une entreprise de payer pour un intérêt social plus large, et que les entreprises devraient être indemnisées, et ce, correctement. Je ne vois pas le lien entre le salaire du réserviste et l'indemnisation, parce que de toute façon, l'entreprise ne verserait pas ce salaire aux réservistes. Elle garderait cet argent. Apparemment, vous voulez qu'on indemnise les entreprises pour les frais d'embauche, les inconvénients et les coûts de formation pour un nouvel employé qui comblera le poste dans l'interim et pour un réserviste qui pourrait avoir besoin d'une formation à son retour. Avez-vous songé à de tels paramètres? Car il me semble que ce serait à la fois moins coûteux et plus équitable.

M. Busby : C'est un bon point. Le Royaume-Uni a opté pour un programme de ce genre, dans le cadre duquel l'employeur devait remplir de longs documents administratifs lorsqu'un réserviste partait en congé. On fournissait des détails et des documents pour prouver ce qu'il en coûterait exactement de réembaucher quelqu'un, ou pas, dans certains cas. L'expérience britannique a démontré que ce processus entraînait des coûts administratifs élevés, en plus d'être lourd et de demander

the purpose of what you were trying to do with that type of more detailed procedure. In addition, it is hard to calculate exactly how much it will cost employers when a reservist leaves. The employer can document how much it costs to advertise a job and to hire a temporary worker for two weeks. They employer can provide that information, but that does not necessarily take into account the amount of time other employees had to work taking on the reservists files or work responsibilities and the amount of time that employers spent in hiring the other individual. Many other things make it a difficult process. What you might gain in terms of lower fiscal costs by going in that direction you will probably pick up in terms of higher administrative costs. For me, there is an offset there, and I do not see any advantage.

Senator Mitchell: You had to pick a way to keep it simple.

Mr. Busby: Yes, exactly.

Senator Mitchell: You mentioned that the upper limit of \$20 million would be placed on \$30,000. You took that off the page of whatever projection is being made, and rightly so. You would have had to apply some kind of assumption about how much deployment and where and for what reasons and for how long. What assumptions did you make about the deployment?

Mr. Busby: The deployment figures I used in my calculations for the years 2006 through to 2011 were the exact figures we had from the Department of National Defence.

Senator Mitchell: Those figures assume that we are at war somewhere.

Mr. Busby: It assumes that we are at one of the highest levels of deployment in recent Canadian history.

Senator Mitchell: The \$20 million might be a maximum, and we could consider something less, or the reality would be something less.

From what I know of the C.D. Howe Institute, you do not like increased taxes. Is that right? Is that your policy? You cannot speak to this?

Mr. Busby: Madam Chair.

The Chair: You are not responsible for them.

Mr. Busby: The C.D. Howe Institute believes in fiscal responsibility.

Senator Mitchell: Did I hear you say this would not engender increased taxes? Did you say that somehow we would do this within the budget that we have without increasing taxes.

Senator Day: It is less equipment, was it not?

The Chair: He said it was to come out of DND.

beaucoup de temps à l'employeur. Au terme de la démarche, il se pourrait qu'on aille à l'encontre du but recherché avec ce genre de procédure détaillée. De plus, il est difficile de calculer combien il en coûtera réellement aux employeurs lorsqu'un réserviste partira en service militaire. L'employeur peut attester, au moyen de documents, combien il en coûte pour annoncer un poste et embaucher un travailleur temporaire pour deux semaines. Il peut fournir cette information, mais cela ne tient pas nécessairement compte de la quantité d'heures travaillées par les autres employés qui se chargeront des dossiers des réservistes, ou qui assumeront leurs responsabilités, ni de la quantité de temps qu'on consacrerait à l'embauche de l'autre personne. Bien d'autres éléments compliquent le processus. Ce que vous pourriez économiser en dépenses fiscales en empruntant cette voie, vous le perdriez probablement à cause des coûts administratifs plus élevés. À mes yeux, il y a là une neutralisation, et je n'y vois aucun avantage.

Le sénateur Mitchell : Il fallait trouver un moyen de simplifier les choses.

M. Busby : Oui, exactement.

Le sénateur Mitchell : Vous avez dit que la limite maximale de 20 millions de dollars s'appliquerait à 30 000 \$. Vous avez tiré cela de quelque prévision qu'on a effectuée, et à juste titre. Il vous aurait fallu établir certaines hypothèses relativement à l'ampleur, au lieu, aux motifs et à la durée du déploiement. Quelles hypothèses avez-vous formulées au sujet du déploiement?

M. Busby : Les données sur le déploiement que j'ai utilisées dans mes calculs pour les années 2006 à 2011 sont celles qui nous venaient du ministère de la Défense nationale.

Le sénateur Mitchell : Ces chiffres supposent que nous sommes en guerre quelque part.

M. Busby : Ces chiffres sont basés sur le niveau de déploiement actuel, qui compte parmi les plus importants de l'histoire récente du Canada.

Le sénateur Mitchell : Le montant de 20 millions de dollars pourrait être un maximum, et nous pourrions envisager quelque chose de moins élevé en réalité.

D'après ce que je sais de l'Institut C.D. Howe, vous n'aimez pas les augmentations d'impôt et taxes. Est-ce exact? Est-ce bien votre politique? Vous ne pouvez pas en parler?

M. Busby : Madame la présidente.

La présidente : Vous n'êtes pas responsable d'eux.

M. Busby : L'Institut C.D. Howe croit en la responsabilité fiscale.

Le sénateur Mitchell : Vous ai-je bien entendu dire que ce programme n'entraînerait aucune augmentation de taxes? Avez-vous dit que nous mettrions en œuvre ce programme dans les limites du budget dont nous disposons, sans augmenter les taxes?

Le sénateur Day : On avait parlé d'une quantité moindre d'équipement, non?

La présidente : Il a dit que ces fonds devaient provenir du MDN.

Senator Mitchell: It would mean less money for health care or for something would it not.

Mr. Busby: In the realm of federal public sector spending, I am talking about \$5 million to \$20 million. Many could consider that a drop in the bucket, but you could also say that the \$5 million to \$20 million could be needed to be raised by taxes. All else being equal, assuming we will always be in a balanced budget, if we need to raise taxes, fine. Is it a good thing to do in this case? Yes.

Senator Mitchell: Excellent. We understand.

Do you have some insight into the federal record on granting long-term leave for reservists, or is that something you have been looking at?

Mr. Busby: No.

Senator Day: This will be helpful to clarify the record, Mr. Busby. Is it your understanding that, in the last five or six years, each of the provinces and territories and the federal government have passed legislation to protect reservists who are employed in the private sector as well as the public sector?

Mr. Busby: That is correct.

Senator Day: We do not have a copy of the legislation. Is it a model legislation that is the same in each of the provinces?

Mr. Busby: No, the dispersion is quite large.

Senator Day: That makes it a little difficult.

Mr. Busby: Eligibility notice, for example, to take one element of the legislation, ranges from as soon as practical, in most jurisdictions, like Ontario and New Brunswick, to 12 weeks in Nova Scotia. We are just talking in terms of the amount of advance eligibility notice they need to give their employer.

Senator Day: That is the time before they leave, yes.

Mr. Busby: We are already talking about a difference. I agree with you that is a problem. My suggestion is let us set the eligibility requirements for the program that I am proposing at the lowest level possible in each jurisdiction. Whatever the eligibility requirements that are the weakest in any jurisdiction, we set it at that level. As a consequence, we would get two outcomes. One is where an employee-reservist qualifies for job protection legislation and his or her employer is reimbursed. The other is where an employee would not qualify for job protection legislation, but if their employer were to choose to want to receive these funds, they could do so, and, at the same time, guarantee that the reservist's job would be kept intact. It is a way of getting around, in some ways, the legislation's requirements.

Senator Day: The funds for this would not all come from the federal government but could come from the province. If it is provincial legislation that is protecting the employee's position, then presumably the compensation would have to come from the provincial purse, in that case.

Le sénateur Mitchell : Cela voudrait dire qu'il y aurait moins d'argent pour les soins de santé ou autre chose, non?

M. Busby : Dans le contexte des dépenses du secteur public fédéral, je parle d'environ 5 millions à 20 millions de dollars. Bien des gens compareraient cela à une goutte d'eau dans l'océan, mais on pourrait également affirmer qu'il sera peut-être nécessaire d'augmenter ce montant de 5 millions à 20 millions grâce aux taxes. Toutes choses étant égales par ailleurs, en supposant que nous aurons toujours un budget équilibré, s'il nous faut augmenter les taxes, eh bien soit. Est-ce une bonne chose à faire en l'occurrence? Oui.

Le sénateur Mitchell : Parfait. Nous comprenons.

Avez-vous connaissance du dossier du gouvernement fédéral en ce qui concerne l'octroi de congés prolongés aux réservistes, ou est-ce une question que vous avez examinée?

M. Busby : Non.

Le sénateur Day : Ce sera utile pour clarifier les choses, monsieur Busby. Au cours des cinq ou six dernières années, chacune des provinces, chacun des territoires et le gouvernement fédéral ont adopté des lois pour protéger les réservistes qui travaillent dans les secteurs privé et public, n'est-ce pas?

M. Busby : C'est exact.

Le sénateur Day : Nous n'avons pas d'exemplaire d'une telle loi. S'agit-il d'une loi type qui est en vigueur dans chacune des provinces?

M. Busby : Non, ces lois sont assez disparates.

Le sénateur Day : Cela complique légèrement les choses.

M. Busby : À titre d'exemple d'un élément de la loi, les avis d'admissibilité vont du plus tôt possible dans la plupart des provinces, dont l'Ontario et le Nouveau-Brunswick, à 12 semaines en Nouvelle-Écosse. Nous parlons simplement ici du délai préalable exigé pour remettre un avis à l'employeur.

Le sénateur Day : Cela correspond à la période précédant le départ des réservistes, oui.

M. Busby : Il y a d'emblée une différence. Je conviens avec vous que c'est un problème. Établissons les critères d'admissibilité du programme que je propose au plus bas niveau possible dans chaque province. Quels que soient les critères d'admissibilité les plus faibles de n'importe quelle province, nous les établirons à ce niveau. Par conséquent, nous obtiendrons deux résultats. On aura d'abord le cas où un employé réserviste a droit à une protection d'emploi en vertu de la loi, et où son employeur sera remboursé. L'autre cas sera celui d'un employé qui n'a pas droit à la protection d'emploi en vertu de la loi, mais dont l'employeur pourra recevoir ces fonds s'il le souhaite, en garantissant de garder intact le poste du réserviste. C'est une façon de contourner, en quelque sorte, les exigences de la loi.

Le sénateur Day : Les fonds à cet effet ne proviendraient pas tous du gouvernement fédéral, mais peut-être de la province. Si c'est une loi provinciale qui protège le poste de l'employé, on peut présumer que l'indemnisation devrait provenir des coffres provinciaux.

Mr. Busby: I tend to prefer the administrative simplicity of one jurisdiction handling the responsibilities. One thing that could be done as a consequence of the policy is a suggestion that every province get on some sort of harmonized legislation standards in terms of their eligibility requirements. That would be a big step forward.

At the same time, this policy is intended to cover a few specific people in private sector. Many public sector employers already bear the costs of a reservist going on leave. Many police forces in the country have HR policies where they even top up the incomes of reservists when they go on leave. That is born at the expense of the taxpayer. We are talking about the federal government stepping in, since National Defence is a public service for the country, and reassigning the costs a little and balancing things out. At the same time, the additional expenses to the taxpayer are small, because police forces and fire departments are the main employers of reservists, and they are already taking on these responsibilities.

Senator Day: That is an interesting point. We have a bit of a jurisdictional problem because the legislation upon which the reservist-employee would make his or her claim is provincial; yet you are suggesting that the payments should be from the federal purse. Something would have to be worked out in that regard.

Is there anything in any of the provincial or federal legislation that requires that there must be a declaration of an emergency before the reservist can go off on deployment and trigger this job protection?

Mr. Busby: When the state of national emergency is invoked, reservist call-up no longer becomes a voluntary choice.

Senator Day: I understand.

Mr. Busby: I am not sure how the job protection legislation would apply in terms of national emergency.

Senator Day: Is job protection legislation there even though the choice is entirely the reservist's to say, "I will deploy. I would like to go away for a year?" Obviously the federal government or the Armed Forces would need that person, but it does not have to be an emergency. There are no operative triggering words in any of the legislation, to your knowledge?

Mr. Busby: No.

The Chair: Thank you for those comments. I think you have pointed out some interesting differences between "public" and "private

Senator Dallaire: We have to remember that a 16-month deployment is one problem, but the reservists often go away for three weeks or two months, and it is more complex and more demanding on the industry to be able to compensate. Your compensation must also factor in that the individual can be lost at

M. Busby : J'ai tendance à préférer la simplicité administrative d'un unique ordre de gouvernement qui assume les responsabilités. Pour donner suite à cette politique, nous pourrions proposer que toutes les provinces s'entendent sur certaines normes harmonisées concernant les exigences en matière d'admissibilité. Ce serait un grand pas en avant.

En même temps, cette politique a pour objet de couvrir certaines personnes du secteur privé. Bien des employeurs du secteur public assument déjà les coûts des départs en congé des réservistes. De nombreuses forces policières du pays ont en place des politiques de ressources humaines où l'on augmente même les revenus des réservistes lorsqu'ils partent en congé, et ce, aux frais des contribuables. Nous parlons ici d'une intervention du gouvernement fédéral, puisque la défense nationale est un service public pour le pays, ainsi que d'une légère réaffectation des coûts et de l'établissement d'un équilibre. En même temps, les dépenses supplémentaires pour les contribuables sont minimes, car ce sont les forces policières et les services des pompiers qui sont les principaux employeurs des réservistes, et ils s'en chargent déjà.

Le sénateur Day : C'est un point intéressant. Nous avons un léger problème de compétences, car la loi en vertu de laquelle le réserviste-employé ferait sa demande est provinciale; cependant, vous dites que les paiements devraient provenir du Trésor fédéral. Il faudrait trouver une solution à cet égard.

Y a-t-il quoi que ce soit, dans la législation provinciale ou fédérale, qui exige la déclaration d'un état d'urgence avant qu'un réserviste puisse partir en déploiement, en déclenchant ainsi cette protection d'emploi?

M. Busby : Lorsque l'état d'urgence nationale est invoqué, l'appel au service des réservistes ne relève plus du choix volontaire.

Le sénateur Day : Je comprends.

M. Busby : Je ne sais pas exactement comment la législation en matière de protection de l'emploi s'applique dans le cas d'une urgence nationale.

Le sénateur Day : Les lois de protection de l'emploi s'appliquent-elles même si le choix revient entièrement aux réservistes de dire : « Je vais aller en déploiement. Je voudrais partir pendant une année »? Évidemment, le gouvernement fédéral ou les forces armées auraient besoin de cette personne, mais ce ne serait pas nécessairement une urgence. À votre connaissance, ces lois ne renferment pas de mots clés ayant un effet déclencheur?

M. Busby : Non.

La présidente : Merci de ces remarques. Je pense que vous avez mis en relief certaines différences intéressantes entre les sphères publique et privée.

Le sénateur Dallaire : Nous devons nous rappeler qu'un déploiement de 16 mois pose problème, mais les réservistes partent souvent pour trois semaines ou deux mois, et dans ce cas, il est plus complexe et exigeant pour l'industrie d'être en mesure de compenser leur absence. Votre indemnisation doit également

a critical time, but only for a short time. There is a whole process of training and sustaining people to replace the reservist and then letting the reservist go to do the training.

Do you have any hard data on reservists' complaints? Do you have any information on reservists who have been prevented from deploying or training because their employer has pressured them not to do so? It could be coercion such as, "You cannot let us down." On that point, is there any hard data?

Mr. Busby: No, there is very little.

Senator Dallaire: The Canadian Forces have not provided you with that data either?

Mr. Busby: No, and I am not sure if they have it.

Senator Dallaire: If we are not going into operations, if we pull out of Afghanistan, then you could use a bigger reserve and less of a regular, and that could be more cost effective.

If your forces were of a big enough strength to be able to sustain any initial deployments without needing a year and a half of training to deploy, then I would agree with you there. However, with the size of our forces when the mission comes up, the troops that are deployed have to be ready and operationally capable. On the second or third deployment rotation, you can bring in your reserves.

I say that because with the attrition rates and the availability, because they are free to go or not, contrary to the policy in the United States, you need anywhere between six to 10 reservists to fill one slot. If we have 500 deployed, you need at least 3,000 behind them to choose among to get 500. That number is multiplied when you are sustaining operations, when they have to go a second or a third time. Do you have any solution to that?

Senator Day: Do you agree with that? Should we not establish that first?

Senator Dallaire: That is fact.

Mr. Busby: The question is layered; there are many elements to it.

The challenge is really about maintaining this relationship with private employers. It comes down to maintaining a balance. Let us face it: reservists are the employees for both the military and private employers. They are sharing an employee. We need to find ways to strike that balance.

With regard to your point about reservist forces and the need of one out of every six or seven, thinking strategically, you are not just thinking about combat arms. Yes, reservists tend to be more disproportionately involved in combat arms than regular forces,

tenir compte du fait qu'on peut perdre un employé à un moment critique, mais seulement pour une brève période. Il y a tout un processus de formation et de maintien en poste du personnel pour remplacer les réservistes, qu'on laissera ensuite partir en entraînement.

Avez-vous des données concrètes sur les plaintes des réservistes? Avez-vous des renseignements sur des réservistes qui n'ont pas pu partir en déploiement ou en entraînement parce que leur employeur avait exercé des pressions sur eux pour les en dissuader? On pourrait leur avoir dit quelque chose comme : « Vous ne pouvez pas nous laisser tomber ». Y a-t-il des données objectives là-dessus?

M. Busby : Non, il y en a très peu.

Le sénateur Dallaire : Les Forces canadiennes ne vous ont pas fourni ces données non plus?

M. Busby : Non, et je ne suis pas certain qu'elles les aient.

Le sénateur Dallaire : Si nous ne participons pas à des opérations, si nous nous retirons de l'Afghanistan, nous pourrions utiliser une réserve plus importante et faire moins appel à la force régulière, et ce pourrait être plus rentable.

Si on avait des forces assez solides pour soutenir un déploiement initial sans qu'une année et demie de formation préalable au déploiement soit nécessaire, je serais d'accord avec vous là-dessus. Néanmoins, compte tenu de la taille de nos forces, lorsque vient le moment d'une mission, les troupes qui sont déployées doivent être prêtes et opérationnelles. À la deuxième ou troisième rotation du déploiement, on pourra faire intervenir les réserves.

Je dis cela parce que, compte tenu des taux d'attrition, de la disponibilité et du fait qu'on soit libre d'y aller ou non — contrairement à ce que prévoit la politique en vigueur aux États-Unis —, il faut de 6 à 10 réservistes pour combler un poste. Pour 500 militaires déployés, il faut au moins 3 000 personnes derrière eux pour que, sur le lot, on trouve 500 remplaçants. Ce chiffre est multiplié lorsqu'on appuie des opérations et que les gens devront être déployés une deuxième ou une troisième fois. Connaissiez-vous une solution à ce problème?

Le sénateur Day : Êtes-vous d'accord? Ne devrions-nous pas établir cela d'abord?

Le sénateur Dallaire : C'est un fait.

M. Busby : Votre question contient plusieurs éléments qui se superposent.

La difficulté est véritablement de maintenir la relation avec les employeurs du privé. C'est une question d'équilibre. Voyons les choses en face : les réservistes travaillent à la fois pour les forces armées et pour les employeurs privés. Ces employeurs se partagent un employé. Nous devons trouver des moyens d'établir cet équilibre.

En ce qui concerne votre remarque sur les forces de réserve et la nécessité de compter sur une personne sur six ou sept, dans une optique stratégique, vous ne songiez pas seulement aux forces de combat. Oui, les réservistes tendent à participer aux forces de

but the niche value of reservist forces is that they may have private sector skills that are unique; you cannot find them anywhere else in the regular forces. This is their advantage. It could be a medical or technical skill, for example. There you might only be looking for one and one. Who knows what the future holds, or what the future engineering demands might be in the case of a national emergency? At that point, you might be looking for a few specific individual reservists who can make a world of difference in terms of those hiring decisions. I tend to look a bit beyond that traditional combat arms sense that I think you are implying about. I hope that adds a little reflection to the question.

The Chair: We will move on here.

Senator Dallaire: I was not implying that.

Senator Plett: Further to what Senator Day was saying about jurisdictional issues, I understand that we are helping the employer not the employee. It would not be an employee making a claim. The jurisdictional issues would not be that relevant, would they? An employer could not make the claim to the federal government. Is the subsidy going to the employer or the employee?

Mr. Busby: It goes to the employer.

Senator Day: To clarify it so you can answer it for him, it is a question of discrimination. If the employee felt he or she was being discriminated against, saying "You cannot go," where will that person go to get his or her claim heard?

Senator Plett: I understood it was about the subsidy or the money issue that you were referring to.

You are talking about 80 per cent for companies that have five employees or less, is it?

Mr. Busby: That is correct.

Senator Plett: One of the problems I have with that is that if I am an engineering firm and one of my engineers goes versus one of my draftsmen, clearly, the job of training would be significantly less with one versus the other, yet you have a maximum of \$47,000 no matter what level the person is in. I would struggle with that, because it would be a great deal more inconvenient for me to lose a qualified engineer versus a draftsman.

Mr. Busby: That is a fair point and a good point.

One of the reasons why I tried to incorporate that element of a reservist's proxy for their skill set is by basing it on his or her salary. It is likely more probable that the draftsman will be paid less than the engineer. Hopefully, that will capture an element that offsets the fact that maybe the reservist is working for a large organization. The intent of that is to try to capture that. Your point goes back to the fact that, yes, there are differences for each

combat de façon disproportionnée par rapport aux forces régulières, mais la valeur de créneau des réservistes, c'est qu'ils peuvent avoir des compétences du secteur privé qui sont uniques, et qu'on ne peut trouver nulle part ailleurs dans les forces régulières. C'est leur avantage. Il peut s'agir de compétences médicales ou techniques, par exemple. Cette proportion pourrait alors être de un pour un. Qui sait ce que l'avenir nous réserve, ou ce que pourront être les futurs besoins en génie technique en cas d'urgence nationale? À ce moment-là, on recherchera peut-être quelques réservistes très particuliers, qui changeront énormément la donne pour ce qui est des décisions d'embauche. Je tends à voir un peu au-delà des armes de combat au sens classique du terme, qui étaient ce à quoi vous faisiez référence, je crois. J'espère que cela ajoute un peu à la réflexion sur cette question.

La présidente : Nous allons passer à un autre intervenant.

Le sénateur Dallaire : Ce n'est pas ce à quoi je faisais allusion.

Le sénateur Plett : Pour en revenir à ce que disait le sénateur Day au sujet des problèmes de compétences, d'après ce que j'ai compris, nous aidons l'employeur, et non l'employé. Ce n'est pas l'employé qui présenterait une demande. Les problèmes de compétences ne se poseraient pas tant que ça, n'est-ce pas? Un employeur ne pourrait adresser sa demande au gouvernement fédéral. La subvention irait-elle à l'employeur ou à l'employé?

M. Busby : À l'employeur.

Le sénateur Day : Je veux clarifier les choses pour que vous puissiez lui répondre. C'est une question de discrimination. Si un employé estimait être victime de discrimination parce qu'on lui a dit qu'il ne pouvait s'absenter de son poste, où ira cette personne pour faire entendre sa requête?

Le sénateur Plett : J'avais cru comprendre que vous parliez du problème de la subvention ou de l'argent.

Vous parlez d'environ 80 p. 100 pour les entreprises qui comptent cinq employés ou moins, n'est-ce pas?

M. Busby : C'est exact.

Le sénateur Plett : L'une des réserves que j'éprouve à ce sujet, c'est que si je suis une firme d'ingénierie et que c'est l'un de mes ingénieurs qui part en déploiement plutôt qu'un de mes dessinateurs, il est clair que le travail de formation sera beaucoup moins important pour l'un que pour l'autre. Mais vous proposez une limite maximale de 47 000 \$, peu importe le niveau qu'occupe cette personne. Cela me donnerait du fil à retordre, car pour moi, il serait bien plus malcommode de perdre un ingénieur qualifié qu'un dessinateur.

M. Busby : Votre argument est valable.

C'est pour cette raison que j'ai tenté d'intégrer un élément de mesure approximative des compétences d'un réserviste en fondant mes calculs sur son salaire. Le dessinateur est plus susceptible d'avoir un salaire moins élevé que l'ingénieur. Espérons qu'ainsi, on prévoira un élément qui compense le fait que le réserviste travaille peut-être pour une grande organisation. L'objectif est de tenter de tenir compte de cet élément. Votre remarque nous

individual employer. The experience changes. Some can absorb it well; some cannot. The idea of this policy is to get the employers on the margins.

The Chair: Thank you very much, Mr. Busby. You presented the committee with some interesting ideas and questions.

Senators, our third witness is Commodore (Retired) Bob Blakely. From 2004 until earlier this year, Mr. Blakely was Commander of Canada's Naval Reserve. Commodore Blakely was born and raised in Edmonton. He joined the Canadian Forces Reserve in 1969 as a member of the Edmonton's naval reserve division and rose through the ranks to become commanding officer in 1993. He has commanded various ships of Her Majesty's Canadian Navy at sea and ashore.

In his civilian life, Mr. Blakely was a journeyman plumber and a pipe fitter before earning a law degree from the University of Alberta and becoming a certified human resources professional. He is a lawyer, a partner in his own law firm, as well as a director of Canadian affairs for the building and construction trades department of the AFL-CIO, the American Federation of Labour- Congress of Industrial Organizations.

Mr. Blakely has a varied and interesting background. We welcome him today. Our testimony is focused on the Canadian reserves and, with his direct experience; we are pleased to have him here today.

Commodore (Retired) Bob Blakely, Former Commander Naval Reserve, as an individual: In the presentation I will make today, the thoughts are my own based on 40 years experience as a classic reservist. I was virtually always a part-time reservist, with some periods of full-time service while I was doing my classification training, and when I became command-qualified taking time away to go and drive a small ship.

I was privileged to serve in the naval reserve. The naval reserve is unique to some degree in that it has a series of missions that are unique to it. It is concentrated on the home game, basically the defence of Canada, and the skills that are required for the naval reserve generally are not resident in the regular force.

We man the maritime coastal defence vessels in a variety of tasks, which includes training the regular naval officers. Our port security and navel control and guidance of allied shipping subspecialty has produced things like providing trained people who will get on the water for APEC, for Los Lobo, for the G20 and, most recently, putting 580 sailors at sea for the Olympics. It has allowed us to support Task Force Afghanistan and support the fleet. The naval reserve is an interesting entity; having said that, it is certainly not a perfect world.

rappelle qu'effectivement, les situations varient d'un employeur à l'autre. Les expériences varient. Certains absorbent les coûts sans problème, d'autres pas. L'idée de cette politique est de tenir compte également des employeurs qui sont en marge.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Busby. Vous avez soumis à notre comité des idées et des interrogations intéressantes.

Chers sénateurs, notre troisième témoin est le commodore (à la retraite) Bob Blakely. De 2004 jusqu'à un peu plus tôt cette année, M. Blakely était commandant de la Réserve navale du Canada. Le commodore Blakely est né et a grandi à Edmonton. Il a rejoint la force de réserve des Forces canadiennes en 1969, en tant que membre de la division de la Réserve navale d'Edmonton, et il a gravi les échelons pour devenir commandant en 1993. Il a commandé divers navires de l'arsenal canadien de Sa Majesté en mer et à terre.

Dans sa vie civile, M. Blakely a été plombier journalier et monteur de tuyaux avant de décrocher un diplôme en droit à l'Université de l'Alberta et de devenir conseiller en ressources humaines agréé. Il est avocat partenaire dans son propre cabinet, en plus d'être le directeur des affaires canadiennes du Département des métiers de la construction de la FAT-COI, la Fédération américaine du travail et du Congrès des organisations industrielles.

M. Blakely a un parcours diversifié et intéressant. Nous lui souhaitons la bienvenue aujourd'hui. Le témoignage que nous entendrons sera axé sur les réserves canadiennes et sur l'expérience directe de M. Blakely en la matière. Nous sommes heureux de le compter parmi nous aujourd'hui.

Commodore (à la retraite) Bob Blakely, ancien commandant de la Réserve navale, à titre personnel : Au cours de mon exposé d'aujourd'hui, je vous ferai part de mes propres réflexions fondées sur mes 40 années d'expérience en tant que réserviste classique. J'ai pratiquement toujours été réserviste à temps partiel, mais j'ai servi à temps plein lorsque j'ai reçu mon instruction de qualification et lorsque, une fois ma qualification de commandement obtenue, je suis parti en congé pour aller commander un petit navire.

J'ai été privilégié de servir dans la Réserve navale. Elle est assez unique, parce qu'elle a une série de missions exceptionnelles. La réserve navale est vouée à des opérations à l'échelle nationale, principalement à la défense du Canada, et les compétences nécessaires à la Réserve navale ne se trouvent habituellement pas dans la force régulière.

Nous équipons en personnel les navires de défense côtière pour une variété de tâches, notamment la formation des officiers de la Marine de la force régulière. Notre sous-spécialité en matière de sécurité portuaire, de contrôles navals et de guidage de la circulation de navires alliés ont permis de fournir du personnel qualifié qui ira sur les eaux pour l'APEC, Los Lobo et le G20 et, récemment, nous avons envoyé en mer 580 marins pour les Jeux olympiques. Cela nous a aussi permis d'appuyer la Force opérationnelle en Afghanistan et de soutenir la flotte. La réserve navale est une entité intéressante; cela dit, elle n'est certainement pas un monde parfait.

We have a large number of full-time reservists who are serving full-time because there are not enough people to do what it is we are about. When we planned the concept of employment for the maritime coastal defence vessels, we intended to have six reservists who would produce one person on the plate of the ship. It turns out that was a bad number.

We have roughly 400 full-time people in the ships; we have another 400 people full time on any given day, which means of 4,000 people we have roughly 20 per cent who are working full time. Senators, some day in July, on any given year, 70 per cent of the naval reserve, including summer training, is working full time. I spent 75 per cent of my budget between the months of May, June, July and August.

The naval reserve benefited very much from the support of a varied number of maritime commanders who saw the naval reserve as an investment for their organization. They preserved us from the worst of the budget cuts in the past and continue to do so in the present.

In looking at all these things, we are and remain a total force operation. We do things the regular force does not do, for example, mine countermeasures. The theory is we will clear the way so that the big ships can get to sea or get into a port. In fact, if there is a problem with mines on the East Coast, the Canadian Naval Reserve will clear the mines from St. John's, Newfoundland and Labrador right to Key West, Florida.

Where are we going? We have had some opportunities to look at the future. We have talked a lot about the Arctic offshore patrol vessel, what it will be and what it will do; what skills will need to be resident there, what body of knowledge we will need to acquire, and how we will be able to do all of those things. That will be part of the concept of employment of those ships.

One of things we will have to look at very closely is our risk tolerance. With our MCDVs — wonderful ships — we generally get people on long-term class B or class C contracts who go into the ship for two or three years. It certainly is, from the sea training point of view, a wonderful thing. They know who the captain is, they know who the navigator is and they know who the various people are in different places on the ship. However, we need to be able to move more class A and class B reservists through those ships on a regular basis in order to regenerate our ranks. We set a training burden for ourselves that is onerous and, no matter how much we say we will make the training fit the reservist, we make the reservist fit the training.

Where are we going? The answer is pretty clear — at least the navy thinks it is pretty clear — where the air force thinks it is pretty clear as well with their mixed units, where reservists basically serve in a regular force unit. For the army, I do not know if it is always that clear.

Nous avons un grand nombre de réservistes à temps plein, qui servent à temps plein parce qu'il n'y a pas assez de personnel pour remplir le rôle qui est notre raison d'être. Lorsque nous avons planifié le concept d'emploi pour les navires de défense côtière, nous voulions avoir six réservistes qui se traduiraient par une personne à bord des navires. Ce chiffre s'est avéré mauvais.

Nous avons environ 400 personnes à temps plein à bord des navires, et 400 autres personnes qui travaillent à temps plein chaque jour, ce qui signifie que sur 4 000 personnes, environ 20 p. 100 travaillent à temps plein. Sénateurs, sachez que par un jour de juillet, quelle que soit l'année, 70 p. 100 de la Réserve navale, y compris ceux en formation d'été, travaillent à temps plein. Je dépensais 75 p. 100 de mon budget entre les mois de mai et d'août.

La réserve navale a grandement bénéficié d'un certain nombre de commandants de la Marine qui considéraient la Réserve navale comme un investissement pour leur organisation. Ils nous ont protégés des pires coupures budgétaires par le passé, et continuent de le faire maintenant.

Tout bien considéré, nous sommes et nous restons un élément de la force totale. Nous faisons des choses que la force régulière ne fait pas, comme la lutte contre les mines en milieu marin. En théorie, nous devons ouvrir la voie aux grands navires pour qu'ils puissent aller en mer ou entrer dans un port. Dans la pratique, si des mines posent problème sur la côte Est, la Réserve navale canadienne procédera au déminage depuis St. John's, à Terre-Neuve-et-Labrador, jusqu'à Key West, en Floride.

Où allons-nous? Nous avons eu des occasions d'envisager l'avenir. Nous avons beaucoup parlé du navire de patrouille extracôtière de l'Arctique, de ce qu'il sera et de ce qu'il fera; des compétences qu'on devra y maintenir, de l'ensemble de connaissances qu'il nous faudra acquérir et de la façon dont nous pourrions accomplir toutes ces choses. Cela fera partie du concept d'emploi concernant ces navires.

L'une des choses que nous devons examiner de très près, c'est notre tolérance à l'égard du risque. Dans le cas de nos navires de défense côtière — de merveilleux navires — nous avons généralement du personnel appartenant aux services de réserve de classe B ou C à long terme qui iront sur un navire pour deux ou trois ans. Du point de vue de la formation en mer, c'est certainement une chose formidable. On sait qui est le capitaine, qui est le navigateur et qui occupe les différents postes à divers endroits du navire. Toutefois, il faut que nous puissions faire passer davantage de réservistes de classe A et B par ces navires de façon régulière pour pouvoir regarnir nos rangs. Nous nous imposons un fardeau d'instruction coûteux, et nous avons beau dire que nous adapterons la formation aux réservistes, c'est le réserviste que nous adaptons à la formation.

Où allons-nous? La réponse est très claire — du moins est-ce l'opinion de la Marine — et la Force aérienne voit les choses très clairement, tout comme ses unités mixtes, où les réservistes servent essentiellement au sein d'une unité de la force régulière. Mais pour l'armée, j'ignore si les choses sont toujours aussi évidentes.

Where are our difficulties? Our difficulties are with our HR policies. Our HR policies are ad hoc, disjointed and generally we find out there are problems by grievance, when someone applies the policy to a reservist and finds out it really does not work.

We have difficulty with the classes of service, class A, B and C. An A class reservist normally serves under 14 days continuous service; class B from 14 days to six months; class C, if you are in an operational ship. If one of the MCDVs went down, striking a rock off Victoria today, there would be four sets of benefits for the people who did not make it. For the two regular force engineers there would be one; for the class C there would be another; for the class B there would be another; and for the class A there would be another.

We are an organization that has not done a good job supporting the reservist at his or her civilian workplace to allow the reservist to get training and maintain currency, and the value they bring back to that workplace. There is federal legislation and in each province and territory that allows a reservist the opportunity to serve. Unfortunately, that is a hodgepodge of entitlements. If you are a member of the Régiment de Hull here in Ottawa, it depends what side of the Ottawa River you live on what set of benefits you are entitled to.

We have not done a good job supporting employers and there is an enormous opportunity for us to do that — to let employers know the value they get from members of the Canadian Forces who will serve as reservists.

A number of people think it is a great idea to pay the employer. I am probably not as much there as others. For every employer who employs a reservist, whether he is an A, B or C reservist for whatever length of time, let him get a tax credit. If the person takes two weeks off he gets a tax credit; if he takes two months off he gets a tax credit. If he does not take any time off at all, he still gets a tax credit just for employing a reservist.

Structurally, our organizations will have to find better ways to do business. The chap from the United States who talked about how they had done away with units and gone to centres, there might be a movement towards that in Canada. Traditionally, we have had naval reserve units, ships in major cities, and we have had combat arms and combat service support units in cities. What we have done with them is treated them as units, except we never employ them as units. Maybe it is time for us to look at a different way of doing business.

In 1923, when Admiral Walter Hose, then the Chief of Naval Staff, laid off a portion of the regular force and laid up the ships but two to create the naval reserve divisions across the country, he

Où sont nos difficultés? Elles se trouvent du côté de nos politiques des ressources humaines. Celles-ci sont ponctuelles, incohérentes, et généralement, nous découvrons qu'il y a des problèmes à la suite de plaintes, lorsqu'on applique une politique à un réserviste pour se rendre compte qu'elle ne fonctionne vraiment pas.

Nous éprouvons des problèmes en ce qui concerne les classes de service A, B et C. Un réserviste de classe A effectue normalement des périodes de service de 14 jours consécutifs; pour un réserviste de classe B, cette période sera de 14 jours à 6 mois; et enfin, un réserviste appartiendra à la classe C s'il travaille sur un navire déployé en opération. Si, aujourd'hui, l'un des NDC devait heurter un rocher au large de Victoria et couler, il y aurait quatre catégories de prestations pour ceux qui n'ont pas survécu. Pour les deux ingénieurs de la force régulière, il y aurait un type de prestations, pour les réservistes de la classe C, il y en aurait un autre, et ainsi de suite pour les réservistes des classes B et A.

Notre organisation n'a pas fait du bon travail pour appuyer les réservistes dans leur milieu de travail civil afin de leur permettre d'obtenir une formation et de se tenir à jour, de même qu'en ce qui concerne la valeur qu'ils apportent à ce lieu de travail. Une loi est en place au niveau fédéral et dans toutes les provinces et tous les territoires, et cette loi donne à un réserviste la possibilité de servir. Malheureusement, il y a tout un embrouillamini de prestations auxquelles on a droit. Si vous êtes membre du Régiment de Hull ici, à Ottawa, les prestations auxquelles vous aurez droit dépendront du côté de la rivière des Outaouais où vous vivez.

Nous n'avons pas été à la hauteur pour appuyer les employeurs, et nous avons là une excellente occasion de le faire, de faire connaître aux employeurs la valeur des membres de la Réserve qui travaillent pour eux et qui serviront au sein des Forces armées canadiennes.

Certains trouvent que payer les employeurs est une excellente idée. J'en suis sans doute moins convaincu. Qu'il s'agisse d'un réserviste de classe A, B ou C, et peu importe la durée, accordons un crédit d'impôt à l'employeur d'un réserviste. Si quelqu'un part en congé pour deux semaines, l'employeur obtiendra un crédit d'impôt, et la même chose vaudra pour un congé de deux mois. Si un réserviste ne prend pas de congé du tout, l'employeur aura quand même droit à un crédit d'impôt simplement parce qu'il emploie un réserviste.

Sur le plan structurel, nos organisations devront trouver de meilleures façons de faire. Rappelez-vous ce type des États-Unis qui avait parlé de la façon dont on avait éliminé les unités pour centraliser les choses; il pourrait y avoir un mouvement en ce sens au Canada. Nous avons toujours eu des unités de réserve navale et des navires dans les grandes villes, et des unités de soutien logistique du combat et des armes de combat en milieu urbain également. Nous les avons traitées comme des unités, sauf que nous ne les employons jamais en tant que telles. Peut-être est-il temps pour nous d'envisager d'autres façons de faire.

En 1923, lorsque le Chef d'état-major de la Marine de l'époque, l'amiral Walter Hose, avait licencié une partie de la force régulière et désarmé les navires, à l'exception de deux d'entre eux, pour

was trying to take the navy to Canadians. We are now in a position that perhaps, given that it is two hours for every reservist from Manitoba, Saskatchewan, Alberta and British Columbia to get to Victoria to go and do training. Maybe we have to find a different way to do our business. We do not do a very good job of integrating civilian skills into our military framework. The only exception is the medical reserve, which does a first-class job of it.

Generally, we do not know how many reservists we have on any given day, which means that we have a problem with our HR system, and we do not know how many we really need.

It costs money to run a reserve. Depending on the formation and the command, reserves may have a dedicated budget. I had a dedicated budget of \$82 million for which I produced roughly 500 full-time people all the time. My colleagues in what was then styled the militia, now the army reserve, had a budget of \$1.2 million to keep roughly the same number of people in the field. That is comparing apples to pears, but we have not yet come to terms with the fact that it costs money to employ reservists. The temptation is always there to use the reserve budget for something else.

As I indicated, I spent 70 per cent of my budget through the summer. The young people we keep are mainly students. We keep them for four or five years while they are going to university or college or doing whatever. They count on their reserve income for their rent and groceries. If we dramatically reduce the number of training days they get, they will move on because they are not usually keen to sleep in the snow in the winter and they want to have regular meals.

Finally, we need to find a way to tell Canadians about the worth of reservists, the people who are prepared to give up their free time and holidays to fight forest fires and floods and to go to the Olympics and bob around in a boat for three months.

The Chair: Thanks very much, Commodore Blakely.

On a small point, I do not know what airline you fly on, but you cannot get from Saskatchewan to Victoria in two hours. It might even take you two days at this time.

Commodore Blakely: Well, you can get to Vancouver.

The Chair: When you said in your opening remarks on several different points “we have not done a good job,” which “we” are you talking about?

Commodore Blakely: I suppose I cannot say “we” anymore because I am retired, but I mean the Canadian Forces writ large.

The Chair: Is there a reserves management that you are also focusing on?

créer les divisions de la Réserve navale partout au pays, il a tenté de rapprocher la Marine des Canadiens. Nous sommes maintenant dans une position où, compte tenu qu'il faut deux heures à chaque réserviste du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique pour se rendre à Victoria et suivre une formation, nous sommes peut-être obligés de trouver une autre manière de mener nos opérations. Nous ne faisons pas du très bon travail pour intégrer les compétences civiles à notre cadre militaire. La seule exception est la réserve médicale, qui fait un travail impeccable à cet égard.

De façon générale, nous ignorons combien de réservistes nous avons un jour donné. Cela signifie que notre système des RH ne fonctionne pas très bien. De plus, nous ne savons pas combien de réservistes il nous faut vraiment.

C'est dispendieux de faire fonctionner une réserve. Selon la formation et le commandement, les réserves peuvent avoir un budget qui leur est affecté. J'avais un budget de 82 millions de dollars avec lequel j'employais environ 500 personnes à temps plein. Mes collègues de la Réserve de l'Armée de terre, que l'on appelait autrefois la milice, disposaient d'un budget de 1,2 million pour environ le même nombre de personnes. C'est comme comparer des pommes avec des poires. Mais nous n'avons pas encore accepté le fait qu'une réserve, c'est dispendieux. On est toujours tenté d'utiliser le budget de la Réserve pour autre chose.

Comme je l'ai dit, je dépensais 70 p. 100 de mon budget au cours de l'été. La plupart de nos réservistes à temps plein sont des étudiants. Ils restent avec nous quatre ou cinq ans pendant qu'ils terminent leurs études, entre autres. Ils se fient à leur revenu de réserviste pour se loger et se nourrir. Si l'on réduit considérablement leur nombre de jours de formation, ils se trouveront un autre emploi. Habituellement, ils ne sont pas chauds à l'idée de dormir dehors, et ils veulent manger régulièrement.

En terminant, nous devons trouver une façon de montrer aux Canadiens à quel point les réservistes sont importants. Ils sont prêts à renoncer à leur temps libre et à leurs vacances pour combattre des feux de forêts, lutter contre des inondations, travailler aux Jeux olympiques et passer trois mois à bord d'un navire à se faire balloter.

La présidente : Merci beaucoup, commodore Blakely.

Petite précision. J'ignore quel transporteur aérien vous utilisez, mais il est impossible de faire le trajet entre la Saskatchewan et Victoria en deux heures. Aujourd'hui, ça pourrait même vous prendre deux jours.

Commodore Blakely : Jusqu'à Vancouver, c'est possible.

La présidente : À plusieurs reprises dans votre déclaration, vous avez dit : « Nous n'avons pas fait du bon boulot. » À qui faites-vous référence quand vous dites « nous? »

Commodore Blakely : J'imagine que je ne peux plus utiliser le « nous », puisque je suis à la retraite, mais je veux parler des Forces canadiennes en général.

La présidente : Visez-vous également la gestion de la Réserve?

Commodore Blakely: No. There is the Chief Reserves and Cadets council, which is a relatively informal body, but there is no reserve management system other than to say the naval reserve does have one in its headquarters in Quebec City and the air reserve has one. For the rest there is no management system.

The Chair: The big issue you posed today is that we do not know how many reservists we need. We will see if we can answer that in the course of our discussion.

Senator Dallaire: The 1987 white paper specifically looked at providing the three reserves, as well as the communications reserves at the time, with operational tasks, so we bought the 12 MCDVs.

Commodore Blakely: Yes, senator.

Senator Dallaire: That was to give a focus on training and development of reservists to an operational task. Over the years, did that operational task limit the reservists to that employ, or have they been given opportunities to serve on other ships and get training beyond the MCDVs?

Commodore Blakely: In the main, it has limited them to the MCDVs. Some individuals have gone on to do many things. The regular force has taken a significant number of lieutenant commanders and commanders who were post-MCDV COs into the regular force. It is great for them. It left a bit of a hole in the reserve organization, but it was good for the country all around.

Senator Dallaire: On the MCDVs there are also some regular force people on class B?

Commodore Blakely: There are two on each ship, and they are electricians. The theory at the time was that the electrical portion was too difficult, so they had two regular force electricians, although we certainly have many dozens of journeymen electricians in the naval reserve.

Senator Dallaire: I gather that you now have only six ships that are functional.

Commodore Blakely: I believe that at the moment we are manning eight ships.

Senator Dallaire: Not all of them have the 40 millimetre World War II Bofors on them, do they?

Commodore Blakely: They all have the gun.

Senator Dallaire: I am glad they are armed; naval gunfire is so important.

Do the reservists who are employed on those ships have to take a lot of time away from their civilian lives to be trained to do various engineering and communications jobs, or is the training such that they do not need to be on class B for a length of time to be employable on those ships?

Commodore Blakely: If they do not take some class B time, they will never be employable on the ships.

Commodore Blakely : Non. Il y a le Conseil du chef des réserves et des cadets, mais c'est un organisme plutôt officieux. Il n'y a aucun système de gestion comme tel, sauf pour la Réserve navale qui dispose d'un tel système à son quartier général à Québec, et la Réserve aérienne.

La présidente : Le problème dominant que vous soulevez, c'est que l'on ignore combien de réservistes il nous faut. Nous allons tenter de trouver une réponse à cette question aujourd'hui.

Le sénateur Dallaire : Le Livre blanc sur la Défense de 1987 proposait de confier aux trois réserves et aux réserves des communications à l'époque, des tâches opérationnelles. C'est la raison pour laquelle nous avons acheté 12 navires de défense côtière.

Commodore Blakely : Oui, sénateur.

Le sénateur Dallaire : Le but était de former et de perfectionner les réservistes pour qu'ils soient prêts à exécuter des tâches opérationnelles. Au fil des ans, celles-ci ont-elles empêché les réservistes de servir et d'obtenir de la formation à bord d'autres navires?

Commodore Blakely : En général, c'était uniquement à bord des NDC. Certains ont poursuivi leur carrière ailleurs. La force régulière a embauché un nombre considérable de capitaines de corvette et de capitaines de frégate qui avaient été commandants de NDC. C'est excellent pour eux. Cela a créé un certain vide au sein de la Réserve, mais c'était une bonne chose pour le pays.

Le sénateur Dallaire : Les NDC ne comptent-ils pas des membres de la force régulière sur la liste des réservistes de classe B?

Commodore Blakely : Il y en a deux par navire. Ce sont des électriciens. On disait à l'époque que le système électrique des navires était trop complexe pour les réservistes. C'est pourquoi deux électriciens de la force régulière étaient affectés sur chaque navire. De nos jours, la Réserve navale compte à coup sûr des dizaines de compagnons électriciens.

Le sénateur Dallaire : Je crois comprendre qu'il ne vous reste plus que six navires opérationnels.

Commodore Blakely : À l'heure actuelle, nous en avons huit.

Le sénateur Dallaire : Ils ne sont pas tous équipés de canons antiaériens Bofors de 40 millimètres datant de la Seconde Guerre mondiale, n'est-ce pas?

Commodore Blakely : Oui, ils en sont tous équipés.

Le sénateur Dallaire : Je suis heureux de l'apprendre; les canons navals sont si importants.

Les réservistes qui travaillent à bord de ces navires doivent-ils renoncer à beaucoup de leur temps libre pour recevoir de la formation dans une technique ou en communication, ou est-ce que celle-ci est conçue de façon à ce qu'ils ne soient pas obligés d'être des réservistes de classe B pendant un certain temps pour servir à bord de ces navires?

Commodore Blakely : S'ils ne sont pas réservistes de classe B pendant un certain temps, ils ne le pourront pas.

Senator Dallaire: You have 26 units.

Commodore Blakely: We have 24, a headquarters and a fleet school.

Senator Dallaire: They are spread across the country.

Commodore Blakely: Yes.

Senator Dallaire: They put a naval footprint across the country, which I suspect assists in recruitment, not only for the reserves but also for the regular force?

Commodore Blakely: Very much so, senator. For all of the virtue that I can see in following the United States naval reserve example and having reserves centres to which people can go, losing the footprint across the country would be a significant loss for the navy. People in Edmonton and Winnipeg and Saskatoon know there is a navy in Canada because they went past HMCS *Unicorn* in Saskatchewan and saw some sailors doing something that looked interesting and they asked about it.

Senator Dallaire: Is your funding level, both O&M and salary, meeting your operational requirements for eight ships, or should it be increased to 12? Ultimately, where did it fit into the operational plan of the navy to dedicate you to the MCDV?

Commodore Blakely: The MCDV was to be a countermeasures vessel. It was to do coastal surveillance and patrol and provide support to other government departments, which we do pretty much daily. We provide support to Customs and Fisheries. The problems with the MCDV is that it is probably 400 tonnes too light and 40 feet too short to be able to really stand out on the Grand Banks or in Hecate Strait and do Fisheries work.

A frigate with 250 people on board burns as much fuel in an hour as an MCDV burns in a day with 40 people on board. One is certainly more cost-effective to do things like Fisheries patrols and to provide routine assistance to departments like the Coast Guard, Fisheries and Customs.

Senator Day: With regard to a dedicated budget, in the past we were led to believe that the navy was unique, and favourably so, in that once the budget is established for the year for the navy, it was managed by you as opposed to the overall navy. If the overall navy needed some extra money to run their frigates, they could not dip into the reserve budget; is that correct?

Commodore Blakely: Yes, we have a dedicated budget and real allocations of funds. In some, I sent money back and in others, I was the grateful recipient.

Senator Day: Do you refer to the end of the year?

Commodore Blakely: We do three cyclical reviews in the course of the year.

Le sénateur Dallaire : Vous avez 26 unités?

Commodore Blakely : Nous avons 24 unités, un quartier général et une école navale.

Le sénateur Dallaire : Un peu partout au pays?

Commodore Blakely : C'est exact.

Le sénateur Dallaire : Ils assurent une présence un peu partout au pays, et j'imagine que cela aide au recrutement, non seulement pour la Réserve, mais aussi pour la force régulière?

Commodore Blakely : Tout à fait, sénateur. Nous avons suivi l'exemple de la Réserve navale américaine et ouvert des centres de réserve un peu partout au pays où les gens peuvent se présenter, et c'est tout à notre avantage. La perte de cette présence se traduirait par des pertes importantes pour la Marine. Les gens d'Edmonton, de Winnipeg et de Saskatoon savent que le Canada dispose d'une force navale, parce qu'ils ont vu le NCSM *Unicorn*, en Saskatchewan, qu'ils ont été intéressés par le travail des marins et qu'ils se sont informés.

Le sénateur Dallaire : Les fonds que vous recevez, tant pour l'exploitation et la maintenance que pour les salaires, sont-ils suffisants pour exploiter huit navires ou devraient-ils être portés à 12? En fin de compte, quel rôle les NDC jouent-ils dans le plan opérationnel de la Marine?

Commodore Blakely : Le NDC devait servir aux opérations de contre-mesure. Il devait effectuer de la surveillance et des patrouilles côtières ainsi qu'appuyer d'autres ministères, ce que nous faisons presque quotidiennement. Nous appuyons l'administration douanière et le ministère des Pêches. Le problème que pose le NDC, c'est qu'il lui manque probablement 400 tonnes et 40 pieds pour se distinguer sur les Grands Bancs ou dans le détroit d'Hécate et appuyer le ministère des Pêches.

Une frégate avec 250 personnes à son bord consomme autant de carburant en une heure qu'un NDC doté de 40 personnes en consomme par jour. Il est clair que l'un est plus économique que l'autre pour effectuer, entre autres, des patrouilles pour le ministère des Pêches et des opérations courantes pour des ministères et organismes, comme le ministère des Pêches et des Océans, la Garde côtière et l'administration douanière.

Le sénateur Day : En ce qui concerne un budget réservé aux NDC, on nous a déjà laissé croire que la situation de la Marine était unique, et ce, à juste titre, car dès que le budget annuel de la Réserve navale est fixé, ce n'est pas la Marine qui l'administre, mais bien vous. Si la Marine avait besoin de fonds supplémentaire pour ses frégates, elle ne pourrait pas puiser dans votre budget, c'est bien cela?

Commodore Blakely : C'est exact. Nous avons un budget réservé et des fonds nous sont affectés. Parfois, je retournais de l'argent et, parfois, j'en recevais, et avec plaisir.

Le sénateur Day : Est-ce que vous faites référence à la fin de l'année?

Commodore Blakely : Nous procédons à trois examens périodiques par année.

Senator Day: Within a single armed force, how was the navy able to arrange doing that when the air force and the army were unable to, which presents a lot of problems for the reserve?

Commodore Blakely: The maritime commander of the day decided that the navy would consist of three formations — MARLANT on the East Coast, MARPAC on the West Coast and the naval reserve — commanded by an officer responsible for what is happening. That gave the naval reserve the necessary impetus to do that. We have done it successfully for nearly 20 years.

Senator Day: Where is the fleet school located?

Commodore Blakely: The Canadian Forces Fleet School Québec is located at Pointe-à-Carcy. It could not be in a more beautiful location. You can sit and watch the world's commerce go by from the fleet school commander's window.

Senator Day: In a previous manifestation, I think our committee visited that area. We also visited with some of your reserve class B personnel. They indicated that they were out all the time, to which you alluded. They were being deployed and required to work much harder than the regular force people.

Commodore Blakely: Most of the sea days that a maritime command logs are logged by the MCDVs.

Senator Day: That was a concern for them at that time. It is nice to have some sea days but they felt they were being somewhat taken advantage of. Is that because you do not have enough personnel or some other reason?

Commodore Blakely: In part, it was not enough personnel. We set our training standards very high, and many people who might have otherwise come, could not get there. For a goodly portion of the time during Operation APOLLO, the regular navy was doing what it should have been doing in the Arabian Sea.

Senator Lang: In your opening remarks, you stated you needed to "regenerate our ranks." Perhaps you could expand on that statement. Following on Senator Day's preamble, we talked about having enough personnel. What are the numbers of volunteers? Are you able to fill the necessary positions with volunteers?

Commodore Blakely: The short answer is, yes. The naval reserve strength is around 4,000. When I left, we were at strength. We have seen some dips. We have been able to recruit people who want to join, in particular as Afghanistan has started to draw down. There is not a spot for them in the army so we tell them to come with us. They do not have to go camping; and we have showers and hot food.

Senator Lang: Toward the end of your opening remarks, you said that you do not know how many reservists you need. Perhaps you could expand on that as well.

Le sénateur Day : Comment la Marine arrive-t-elle à faire cela au sein des Forces canadiennes, alors que la Force aérienne et l'Armée de terre en ont été incapables, ce qui cause beaucoup de problèmes pour la Réserve?

Commodore Blakely : Le commandant de la Marine à l'époque a décidé que son service serait composé de trois formations — les Forces maritimes de l'Atlantique sur la côte Est, les Forces maritimes du Pacifique sur la côte Ouest et la Réserve navale — dirigées par un officier responsable des opérations. C'est ce qui a permis à la Réserve navale de fonctionner ainsi avec succès, et ce, depuis près de 20 ans.

Le sénateur Day : Où est située l'École navale?

Commodore Blakely : L'École navale des Forces canadiennes Québec est située à Pointe-à-Carcy. On ne saurait trouver un plus bel endroit. De la fenêtre du bureau du commandant de l'école, on peut voir les navires marchands du monde entier.

Le sénateur Day : Notre comité a déjà visité cette région. Nous avons également rencontré quelques-uns de vos réservistes de classe B. Ils nous ont dit qu'ils étaient toujours en mer, comme vous l'avez laissé entendre, qu'ils étaient toujours en service et qu'ils travaillaient beaucoup plus fort que leurs homologues de la force régulière.

Commodore Blakely : La plupart des jours de mer d'un commandement maritime sont enregistrés par les NDC.

Le sénateur Day : C'est une chose qui les inquiétait à l'époque. Ils aimaient avoir des jours de mer, mais ils avaient aussi le sentiment que l'on profitait un peu d'eux. Est-ce que c'est à cause d'un manque de personnel ou y a-t-il une autre raison?

Commodore Blakely : Le manque de personnel y était pour quelque chose. Nos normes d'instruction sont très élevées. Par conséquent, bon nombre de ceux qui auraient pu joindre nos rangs ne remplissaient pas les critères. Pendant une bonne partie de l'opération APPOLO, la Marine de la force régulière faisait ce que la Réserve navale aurait dû faire dans la mer d'Arabie.

Le sénateur Lang : Dans votre déclaration préliminaire, vous avez dit qu'il fallait « renouveler notre effectif ». Pourriez-vous préciser votre pensée? Dans la foulée de la question du sénateur Day, abordons le manque de personnel. Combien avez-vous de volontaires? Êtes-vous en mesure de pourvoir tous les postes nécessaires avec des volontaires?

Commodore Blakely : En bref, oui. La Réserve navale compte environ 4 000 membres. À mon départ à la retraite, nous avions suffisamment de personnel. Depuis, l'effectif a diminué. Nous avons réussi à recruter, notamment depuis que la guerre en Afghanistan s'est atténuée. Il n'y a plus de place dans l'armée, alors nous invitons les personnes intéressées à joindre nos rangs. Ils n'ont pas besoin de bivouaquer, et nous leur offrons douches et repas chauds.

Le sénateur Lang : Vers la fin de votre déclaration préliminaire, vous nous avez dit ignorer combien de réservistes il nous faut. Peut-être pourriez-vous nous donner des précisions à ce sujet?

Commodore Blakely: The naval reserve has an establishment with positions, just like the regular force. The theory is that everyone in the naval reserve has an establishment position.

The air reserve does not have such an establishment, per se. The land reserve does not have one at all. Units recruit to certain sizes, and they determine the number of people they have on strength by a proxy figure that takes the average number of people paid in a month.

We need to say that we need X number of reservists to do these tasks and to work toward getting to that number, rather than guessing and saying that the numbers look close enough.

Senator Lang: Am I to understand that one day, someone woke up and said that we need 4,000 reservists and that we would work toward that number to satisfy everything we need?

Commodore Blakely: The number is closer to 30,000 but, yes.

Senator Dallaire: For the naval reserve, you were allocated 4,000 positions.

Commodore Blakely: Yes, 4,000 positions, and the establishment contains 5,000 and we are funded for 4,000. The admirals have said that if we can find more people and a way to do it without more money, then we can do it; but there are not establishments for some of the other reserve organizations.

Senator Manning: Commodore Blakely, I congratulate you on your honorary doctor of laws degree from Memorial University in my home province of Newfoundland and Labrador.

I am intrigued by your comments with regard to the different classes and benefits for reservists and how we compensate for time served. You commented on tax benefits for employers. We heard testimony today of a dollar value that should be paid to the employers. You talked about a hodgepodge of benefits.

In your time, has any effort been put into trying to level the playing field or to come up with a kind of across-the-board benefit package or is it simply a hodgepodge of benefits? Has anyone tried to address the concerns that you raised?

Commodore Blakely: A couple of attempts have been made through the Chief of Military Personnel's shop and a couple of others to try to find a way to do that. In my view, the problem has been that getting the HR policy on a benefit package for the various classes of reservists seems to pale by comparison with work on vitally important elements for people or a task force deployed to Afghanistan.

Senator Manning: More or less it is on people's minds but not on the table because there are other more important considerations.

Commodore Blakely : Comme la force régulière, la Réserve navale utilise un tableau d'effectifs. Donc, en théorie, tous les membres de la Réserve navale occupent un poste.

La Réserve aérienne ne fonctionne pas tout à fait de la même façon, et la Réserve de l'Armée de terre n'utilise pas de tableau d'effectifs. Les unités recrutent un certain nombre de personnes. Ensuite, elles déterminent leur effectif grâce à un chiffre de remplacement qui tient compte du nombre moyen de personnes payées chaque mois.

Il faut d'abord déterminer précisément combien de réservistes il nous faut pour accomplir nos tâches et ensuite faire le nécessaire pour atteindre ce chiffre, plutôt que d'essayer de deviner approximativement.

Le sénateur Lang : Dois-je comprendre qu'un jour quelqu'un a décidé qu'il nous fallait 4 000 réservistes pour répondre à nos besoins et que nous allions tout faire pour atteindre ce chiffre?

Commodore Blakely : Ce chiffre est plus près de 30 000, mais c'est effectivement ce qui s'est passé.

Le sénateur Dallaire : La Réserve navale reçoit des fonds pour 4 000 postes.

Commodore Blakely : C'est exact. Notre tableau d'effectifs compte 5 000 employés et nous recevons des fonds pour 4 000. Les amiraux nous ont dit que, si nous pouvions embaucher plus de gens sans que cela demande plus de fonds, nous étions libres de le faire. Cependant, ce ne sont pas toutes les réserves qui ont un tableau d'effectifs.

Le sénateur Manning : Commodore Blakely, je tiens à vous féliciter pour votre doctorat honorifique en droit de l'Université Memorial de St. John's dans ma province natale de Terre-Neuve-et-Labrador.

Je suis intrigué par vos commentaires sur les différentes classes de réservistes et les avantages de ces derniers, et la façon de les rémunérer pour leur service. Vous avez parlé d'un avantage fiscal pour les employeurs. Quelqu'un d'autre aujourd'hui a parlé d'un montant que l'on devrait verser aux employeurs. Vous avez parlé d'un mélange hétéroclite d'avantages.

À votre époque, a-t-on essayé de rendre les choses plus équitables ou de créer un régime d'avantages ou y a-t-il simplement un mélange hétéroclite d'avantages? Quelqu'un a-t-il déjà essayé de régler les problèmes que vous avez soulevés?

Commodore Blakely : Le bureau du Chef du personnel militaire et quelques autres ont tenté de trouver une solution. Le problème selon moi, c'est que le travail vital effectué pour les membres des forces opérationnelles déployées en Afghanistan est beaucoup plus important que la rédaction d'une politique des ressources humaines sur un régime d'avantages.

Le sénateur Manning : En gros, les gens y pensent, mais rien ne se fait, parce qu'il y a des priorités plus importantes.

Commodore Blakely: With the number of tasks to be done at National Defence Headquarters, there are many more jobs than people to do them.

Senator Manning: You talked about supporting reservists in the workplace. Exactly what are you talking about?

Commodore Blakely: The federal and provincial legislation has a number of different benefit entitlements, different triggers and obligations on the employer. If the Forum of Labour Market Ministers, FLMM, could get together under this legislation and determine that every reservist in the country would receive this benefit entitlement, certainly we would be better off.

Senator Manning: There were discussions earlier on training reservists. Your biography indicates that you led a team that developed a distance-learning command and staff program, which you used for senior Canadian and allied officers. Is that program applicable to the reserves.

Commodore Blakely: Yes. The program was designed originally for the reservists. The program with a small amendment that is offered to regular force members who will not spend the 10 months at the staff college and to Canadian and allied reserve officers. The staff college program is essentially delivered to people either by distance learning or by attendance at the trade school.

Senator Manning: Could they do a portion of that from their place of work anywhere in Canada?

Commodore Blakely: Yes.

Senator Manning: If they need some training at the staff college, it would follow up.

Commodore Blakely: Yes. There are normally two sessions at the staff college, one in the fall and one in the summer.

Senator Manning: Does the salary of reservists differ? One of the earlier witnesses today suggested a blanket amount. I am wondering about the salary of reservists. It cannot be all the same.

Commodore Blakely: No. The salary of a reservist basically tracks that of a regular force member. They get 85 per cent of base pay. If they are a commodore, Pay Level Incentive 3, they get 85 per cent of what a regular force commodore at Pay Level Incentive 3 gets. If they are serving on class B, they get 85 per cent as well. If they are serving on class C, either in a ship or in an aircraft or in taskforce Afghanistan, they earn almost the same pay as a regular force member.

Senator Manning: Does the 85 per cent versus the almost regular cause any concerns from the rank and file?

Commodore Blakely: I think the answer to that is yes. Many people say, "I am doing the same job; why do I not get the same pay?" Someone decided 85 per cent was the number, based on the

Commodore Blakely : Il n'y a pas assez d'employés au Quartier général de la Défense nationale pour accomplir toutes les tâches.

Le sénateur Manning : Vous avez parlé d'épauler les réservistes dans le milieu de travail. Que voulez-vous dire par là?

Commodore Blakely : La législation fédérale et provinciale prévoit des avantages distincts et impose des obligations différentes aux employeurs. Si le Forum des ministres du marché du travail pouvait travailler dans le cadre de cette législation et déterminer que tous les réservistes au pays ont droit à ces avantages, il va sans dire que nous serions dans une meilleure position.

Le sénateur Manning : Nous avons parlé un peu plus tôt de la formation des réservistes. Dans votre notice biographique, on mentionne que vous avez également dirigé l'équipe qui a élaboré le programme d'apprentissage à distance de commandement et d'état-major utilisé pour les officiers supérieurs du Canada et des forces alliées. Ce programme s'applique-t-il aux réservistes?

Commodore Blakely : Oui. À l'origine, le programme a été conçu pour les réservistes. Le programme offert aux membres de la force régulière qui ne passeront pas 10 mois au Collège d'état-major et aux officiers de réserve des Forces canadiennes et alliées a été légèrement modifié. Le programme du collège est offert avant tout à distance ou à l'École technique.

Le sénateur Manning : Pourraient-ils suivre une partie de la formation à partir de leur lieu de travail n'importe où au Canada?

Commodore Blakely : Oui.

Le sénateur Manning : Ils pourraient ensuite compléter leur formation au Collège d'état-major, s'il y a lieu.

Commodore Blakely : Oui. Habituellement, le collège offre deux sessions : une à l'automne et l'autre à l'été.

Le sénateur Manning : Les réservistes touchent-ils un salaire différent? Un témoin a suggéré plus tôt un salaire global. Je me pose des questions au sujet du salaire des réservistes. Ils ne peuvent pas toucher le même salaire.

Commodore Blakely : La solde des réservistes suit essentiellement l'échelle salariale des membres de la force régulière. C'est 85 p. 100 de la solde de base. S'ils sont commodores, donc l'échelle salariale n° 3, ils touchent 85 p. 100 de la solde d'un commodore de la force régulière. C'est la même chose pour les réservistes de classe B. Les réservistes de classe C, qu'ils travaillent sur un navire ou dans un avion ou qu'ils fassent partie de la force opérationnelle en Afghanistan, touchent presque la même solde que leurs homologues de la force régulière.

Le sénateur Manning : Cet écart dérange-t-il les réservistes?

Commodore Blakely : Je crois que oui. De nombreux réservistes disent : « On fait le même travail, pourquoi est-ce que je n'ai pas droit au même salaire? » Quelqu'un a décidé que 85 p. 100 de la

fact that a reservist did not have to take a posting. A reservist could refuse to go somewhere and basically volunteer every time he put on his uniform. Is it a real number? No.

Senator Mitchell: I was surprised to hear that you had retired. I had not thought of that. It is recent. I am sorry to hear it, and I think the Canadian navy is diminished because of it.

Commodore Blakely: Thank you.

Senator Mitchell: Thanks very much for being here with us.

You made the point that the work on the human resources issues and benefits package is probably a lesser priority, given the intensity of needing to deploy people elsewhere.

Is it not also true that once you start working on these benefit packages in particular, that it will cost more money? Inevitably and inexorably, the focus is on getting A and B level benefits up to C, and C up to regular force. Is that not the case?

Commodore Blakely: Will it cost more money? The answer is yes.

Senator Mitchell: Is that the reason they do not pursue it?

Commodore Blakely: I do not believe so. For example, there was a time when someone said a reservist does not get a posting allowance. We went through a cycle. There was a grievance and we band-aided that one. We had the post living differential. We have gone through all these things, and eventually the reservist gets it.

I do not think it is about trying to save money. Every time an issue has arisen, the senior leadership of the Canadian Forces has done the right thing. The difficulty really has been how to put a team together for long enough to sort these issues out, given everything else that is going on.

Senator Mitchell: Some kind of a special task force of retired commodores could be structured to do that.

Commodore Blakely: I suppose they could get people who have an HR background. Admiral Roger Girard has more HR smarts than most. I am sure someone could tempt him away from Royal Roads University for eight months to fix many things.

Senator Mitchell: I am interested in your idea of a tax credit. It is very simple, and it just gets done.

Commodore Blakely: It just gets done.

solde, c'était suffisant, étant donné que les réservistes ne sont pas tenus d'accepter une affectation. En fait, un réserviste pourrait refuser une affectation et se porter volontaire chaque fois qu'il endosse son uniforme. Est-ce que c'est un chiffre réaliste? Non.

Le sénateur Mitchell : J'ai été surpris d'apprendre que vous étiez à la retraite. Je n'y avais pas pensé. C'est récent. Je suis déçu de l'apprendre, et je crois que la Marine canadienne est amoindrie par votre départ.

Commodore Blakely : Merci.

Le sénateur Mitchell : Merci beaucoup d'être venu témoigner aujourd'hui.

Vous avez dit plus tôt que les questions relatives aux ressources humaines et aux régimes d'avantages ne sont probablement pas une priorité, compte tenu de tout le travail que nécessite le déploiement de troupes à l'étranger.

N'est-il pas vrai également que ces régimes d'avantages vont coûter plus cher? On tentera inévitablement de faire passer les avantages des échelles salariales A et B au même niveau que ceux de l'échelle salariale C, et ceux de l'échelle salariale C à ceux de la force régulière, n'est-ce pas?

Commodore Blakely : Si ça va coûter plus cher? Oui.

Le sénateur Mitchell : Est-ce la raison pour laquelle le dossier n'avance pas?

Commodore Blakely : Je ne crois pas. Par exemple, à une certaine époque, on disait que les réservistes n'étaient pas admissibles à une indemnité d'affectation. Un grief a été déposé et une solution provisoire a été adoptée, soit l'indemnité de vie chère en région. Finalement, le réserviste a eu gain de cause.

Je ne crois pas que ce soit une question d'économiser de l'argent. Chaque fois qu'un problème a été soulevé, l'état-major des Forces canadiennes a pris les bonnes décisions. Il a donc fallu mettre une équipe sur pied et lui laisser suffisamment de temps pour résoudre ces problèmes. C'est ce qui vraiment pose problème, étant donné toutes les tâches qui nous incombent.

Le sénateur Mitchell : Nous pourrions créer une sorte de groupe de travail composé de commodores à la retraite pour faire cela.

Commodore Blakely : Nous pourrions trouver des gens qui ont de l'expérience en ressources humaines. L'amiral Roger Girard en connaît plus que la plupart des gens dans ce domaine. Je suis sûr qu'il pourrait être convaincu de laisser son poste à l'Université Royal Roads pendant huit mois afin de régler nos nombreux problèmes.

Le sénateur Mitchell : Votre idée d'un crédit d'impôt m'intéresse. C'est simple et ça règle le problème.

Commodore Blakely : En effet.

Senator Mitchell: The only issue I would have with it is that smaller firms that do not make much money, or any at all, would not benefit much from a tax credit, and they may be the ones that are most disadvantaged by this regime.

Commodore Blakely: Then maybe their tax credit could be a little larger.

Senator Mitchell: It could be a refundable tax credit.

Commodore Blakely: Yes, a refundable tax credit.

Senator Mitchell: You mentioned a looming problem, if it is not one already. I am not sure what is evolving, but as the pressures of money and personnel evolve, there may be this critical point at which the reservists do not get enough hours to make it worth their while to stay.

Commodore Blakely: Yes.

Senator Mitchell: What is the trade-off? Could you not have a policy that says we will have fewer reservists and more hours for each?

Commodore Blakely: You could. The real difficulty there is the sunk cost in a reservist. We have a big sunk cost in an army lieutenant who is a qualified platoon commander and has some experience and some time in, like we have in a pilot or a ship driver. If you get rid of those people, you basically see your investment in them go out the door with them.

Could we have a policy where we basically could almost — I hesitate to use the word “contract,” because that is not the right word, but we could have a covenant with the reservist that says, “If you are prepared to show up, we will give you 40 days’ pay over the course of the winter.” If we do not have enough money to do that, then maybe we look at not recruiting as many reservists.

Senator Mitchell: We could set up this covenant so they have something to depend on.

Commodore Blakely: Someone can do the math and say, “I will be able to buy groceries.”

Senator Mitchell: You mentioned the difficulty, except for medical personnel, of integrating training in military training programs that are relevant to civilian life. In the way the training has been structured at this point, it has not been done on purpose, I am sure, to exclude it. Is there some kind of impediment that is difficult to overcome?

Commodore Blakely: In a few trades, the 500 series, the aero trades, we have managed to do that because the civilian side simply uses the military specs for the aero frame and that sort of thing. For plumbers and boilermakers and carpenters and whatever in the CE trades, we have a pretty good handle on

Le sénateur Mitchell : La seule chose qui me dérange dans cette proposition, c’est qu’un crédit d’impôt ne serait pas très avantageux pour les entreprises plus petites qui n’ont pas ou presque pas de revenus. Elles pourraient être plus désavantagées que les autres.

Commodore Blakely : Elles pourraient bénéficier d’un crédit d’impôt un peu plus élevé.

Le sénateur Mitchell : Il pourrait s’agir d’un crédit d’impôt remboursable.

Commodore Blakely : Oui, tout à fait.

Le sénateur Mitchell : Vous avez soulevé un problème imminent, si ce n’est pas déjà un problème. J’ignore ce qui se prépare, mais plus il y a de pressions sur le plan financier et du personnel, plus nous risquons d’atteindre le point critique où les réservistes n’ont pas suffisamment d’heures de travail et que ça ne vaut plus le coup.

Commodore Blakely : C’est exact.

Le sénateur Mitchell : Quel est le compromis? Pourrions-nous adopter une politique en vertu de laquelle on conserve un nombre moins élevé de réservistes pour pouvoir leur offrir plus d’heures de travail?

Commodore Blakely : Oui. Le vrai problème, c’est que nous risquons de perdre tout l’argent investi dans la formation du réserviste. Il y a beaucoup d’argent d’investi dans le lieutenant de l’Armée de terre qui a été formé comme commandant de peloton et qui a déjà exercé ce rôle. C’est la même chose pour un pilote d’avion ou de navire. Si ces gens partent, nous perdrons l’argent que nous avons investi en eux.

Pourrions-nous adopter une politique qui permet essentiellement de — j’hésite à utiliser le mot « contrat », parce que ce n’est pas le bon mot, mais nous pourrions conclure avec le réserviste une entente qui dirait : « Si vous acceptez de vous joindre à nous, nous vous donnerons l’équivalent de 40 jours de solde pour la période hivernale. » Si nous n’avons pas les fonds nécessaires pour cela, il faudrait peut-être songer à recruter moins de gens.

Le sénateur Mitchell : Nous pourrions établir cette entente de façon à ce que le réserviste ait un revenu confirmé.

Commodore Blakely : Il pourrait ainsi s’assurer qu’il a suffisamment d’argent pour se nourrir.

Le sénateur Mitchell : Vous avez parlé de la difficulté d’intégrer, dans les programmes d’instruction militaires, sauf pour celui du personnel médical, de la formation adaptée à la vie civile. Je suis convaincu que les programmes n’ont pas été structurés jusqu’à maintenant de façon à exclure délibérément ce type de formation. Y a-t-il des obstacles en ce sens qui sont difficiles à surmonter?

Commodore Blakely : Cela a été possible avec certains groupes professionnels, dont ceux de la série 500 pour l’aéronautique, parce que l’aviation civile utilise les spécifications militaires pour les cellules d’aéronef, entre autres. Pour les groupes professionnels en génie construction, comme les plombiers, les chaudiéristes et

sorting that out. For the vehicle mechanics, we have managed to sort that out. However, here is a situation that actually happened to me. I had a chief petty officer first class, hull technician, who had been coxswain of a frigate and who wanted to transfer into the naval reserve. We do not have hull mechanics or hull technicians as a trade, so we would be prepared to offer this chief petty officer first class to come in as a leading seaman, which is a corporal, and start him in the diesel mechanic trade. That is rock headed. We do not need him to be down in the engine room shuffling around with an oilcan. We need this guy to be a leader of the institution. We are working through that stuff slowly but surely, but we have all these traps we have set for ourselves.

Senator Mitchell: You have to dodge them.

Senator Patterson: Mr. Blakely, I am intrigued with your comments on the future of the naval reserve and your speculation on a possible role with the Arctic offshore patrol vessels. I am curious about your ideas and if you have considered from where you might draw recruits for such a specialized role.

Commodore Blakely: I do not believe the role will be all that specialized. I think it is going to sea in ships. Some of the ice seamanship will have to be learned as add-ons. Basically, some of the crews of the MCDVs will migrate to the Arctic offshore patrol ships.

I believe that if Canadians know that there is a role for them in dealing with our sovereignty in the Arctic, they will show up. Canadians actually believe the Arctic belongs to us. Canadians know that H0H 0H0 is the postal code for Santa Claus, and he and the elves have to be Canadians.

If we build the ships, we will not have as much difficulty manning them as people think. Canadians believe in Arctic sovereignty and that would manifest itself in people actually volunteering to do it.

Senator Patterson: There might be a role for the rangers as well, but I thank you for those thoughts.

Commodore Blakely: The rangers have a tremendously important role. I do not believe their role will be at sea.

Senator Dallaire: You are established for 5,000; you have a pay ceiling of 4,000. You have eight ships out there with let us say 40 reservists on class B, that is 320, but you have 800 on class B.

Commodore Blakely: Where are they?

Senator Dallaire: Why that many on class B? Could that money allow you to increase your personnel size to put people on other systems than purely the MCDVs?

Commodore Blakely: Yes, there is the forced generation role of having people who are getting ready to step up to go. There are the two formation guards on both of the coasts, which are the standing port security units that provide on-water security for

les menuisiers, nous avons une bonne idée de la façon de corriger la situation, comme nous l'avons fait pour les techniciens de véhicules. Mais, voici l'exemple d'une situation qui m'est arrivée. Un technicien de coque qui était premier maître de 1^{re} classe et qui avait été capitaine d'armes sur une frégate, voulait transférer dans la Réserve navale. Le groupe professionnel de technicien de coque n'existe pas chez nous. Nous lui avons offert le grade de matelot de 1^{re} classe, soit l'équivalent de caporal, et le groupe professionnel mécanicien diesel. C'est idiot. Ce gars devrait assumer un rôle de leader au sein de notre organisation plutôt que de manipuler des burettes de mécanicien dans la salle des machines. Lentement mais sûrement, nous tentons de résoudre ces situations, mais nous devons composer avec tous ces pièges que nous nous sommes tendus.

Le sénateur Mitchell : Vous devez les éviter.

Le sénateur Patterson : Je suis intrigué par vos commentaires sur l'avenir de la Réserve navale et vos hypothèses sur une possible collaboration avec les patrouilleurs océaniques dans l'Arctique. Je suis curieux de connaître vos idées à ce sujet et de savoir où vous pensez dénicher le personnel nécessaire pour faire un travail aussi spécialisé.

Commodore Blakely : Je ne crois pas que le travail sera aussi spécialisé que cela. C'est aussi simple que partir en mer. Ils devront apprendre sur le tas l'art de naviguer dans les glaces. En fait, certains membres d'équipage des NDC se joindront aux équipages de ces patrouilleurs océaniques.

Si les Canadiens ont le sentiment qu'ils ont un rôle à jouer dans la défense de la souveraineté du Canada dans l'Arctique, ils se joindront à nous. Ils croient que l'Arctique nous appartient. Ils savent que le code postal H0H 0H0 est celui du Père Noël et qu'il ne fait aucun doute que lui et ses lutins sont canadiens.

Nous n'aurons pas autant de difficulté que les gens le pensent à doter les nouveaux navires. Les Canadiens croient en la souveraineté du Canada dans l'Arctique et ils se porteront volontaires pour la défendre.

Le sénateur Patterson : Les Rangers auront peut-être un rôle à jouer eux aussi. Merci beaucoup.

Commodore Blakely : Ils vont avoir un rôle extrêmement important à jouer, mais ce ne sera pas en mer.

Le sénateur Dallaire : Votre tableau d'effectifs compte 5 000 personnes, et vous disposez d'un budget pour en payer 4 000. Vous avez huit navires avec, disons, 40 réservistes de classe B. Cela fait 320 réservistes de classe B, mais en réalité, vous en avez 800.

Commodore Blakely : Où sont-ils?

Le sénateur Dallaire : Pourquoi avez-vous autant de réservistes de classe B? Les fonds que vous demandez vous permettraient-ils d'augmenter votre effectif et d'affecter des gens sur d'autres navires que les NDC?

Commodore Blakely : Oui. Les réservistes doivent être prêts à intervenir. Nous avons deux forces maritimes, une sur chaque côte, qui assurent la sécurité en mer et la sécurité portuaire à Esquimalt et à Halifax. C'est donc 100 personnes de plus. À cela

both Esquimalt and Halifax. That adds up to another 100 people. There are 100 people in the fleet school who are actually doing training. There are another 120-odd people employed in the naval reserve divisions across the country, and about 150 employed in National Defence headquarters working on the maritime staff.

Senator Dallaire: Can you go to 12 ships or not?

Commodore Blakely: I would have said yes a while ago; I am not so certain today. Sorry. I would be guessing.

The Chair: Thank you very much. You have been entertaining and informative. It is absolutely true that Santa Claus is Canadian. There is no question about that.

Commodore Blakely, thank you very much.

(The committee continued in camera.)

s'ajoutent 100 personnes en formation à l'École navale, environ 120 qui travaillent pour les divisions de la Réserve navale un peu partout au pays, et environ 150 qui travaillent au Quartier général de la Défense nationale au sein de l'état-major de la Force maritime.

Le sénateur Dallaire : Pouvez-vous doter 12 navires, oui ou non?

Commodore Blakely : Il y a quelque temps, je vous aurais dit oui, mais aujourd'hui, je n'en suis pas certain. Je suis désolé, mais il faudrait que je devine.

La présidente : Merci beaucoup. Vous avez été divertissant et vos propos ont été instructifs. C'est absolument vrai que le Père Noël est canadien. Cela ne fait aucun doute.

Commodore Blakely, merci beaucoup.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, October 4, 2010

Canadian Hydrographic Service:

Savithri Narayanan, Dominion Hydrographer;

Dale Nicholson, Regional Director, Central and Arctic Region.

Reserves 2000:

Lieutenant-Colonel (Retired) John Selkirk, Executive Director.

Monday, October 18, 2010

Hudson Institute:

Richard Weitz, Director, Center for Political-Military Analysis.

C.D. Howe Institute:

Colin Busby, Policy Analyst.

As an individual:

Commodore (Retired) Bob Blakely, Former Commander Naval Reserve.

TÉMOINS

Le lundi 4 octobre 2010

Service hydrographique du Canada :

Savithri Narayanan, hydrographe fédérale;

Dale Nicholson, directeur régional, Région du Centre et de l'Arctique.

Réserves 2000 :

Lieutenant-colonel (à la retraite) John Selkirk, directeur général.

Le lundi 18 octobre 2010

Institut Hudson :

Richard Weitz, directeur, Centre d'analyse politico-militaire.

Institut C.D. Howe :

Colin Busby, analyste des politiques.

À titre personnel :

Commodore (à la retraite) Bob Blakely, ancien commandant de la Réserve navale.



31
27



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

**National Security
and Defence**

**Sécurité nationale
et de la défense**

Chair:

Présidente :

The Honourable PAMELA WALLIN

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, October 25, 2010
Monday, November 1, 2010

Le lundi 25 octobre 2010
Le lundi 1^{er} novembre 2010

Issue No. 8

Fascicule n° 8

Fourteenth and fifteenth meetings on:

Quatorzième et quinzième réunions concernant :

Canada's national security and defence policies
(Arctic sovereignty and security)
(The state and future of the Canadian Forces Reserves)
(The role of our Forces in Afghanistan
currently and post 2011)

Les politiques de sécurité nationale et de la défense
du Canada (Souveraineté de la sécurité de l'Arctique)
(La situation actuelle et l'avenir de la Réserve des
Forces canadiennes) (Le rôle des Forces canadiennes
en Afghanistan actuellement et après 2011)

and

et

First meeting on:

Première réunion concernant :

Motion to change the official structural name
of the Canadian Navy

Motion visant à faire changer l'appellation officielle
de la marine canadienne

APPEARING:

COMPARAÎT :

The Honourable Lawrence Cannon, P.C., M.P.,
Minister of Foreign Affairs

L'honorable Lawrence Cannon, C.P., député,
ministre des Affaires étrangères

WITNESSES:

TÉMOINS :

(See back cover)

(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

- | | |
|---------------------------------|----------|
| * Cowan
(or Tardif) | Marshall |
| Day | Mitchell |
| Greene | Munson |
| Lang | Pépin |
| | Segal |
| * LeBreton, P.C.
(or Comeau) | |

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Munson replaced the Honourable Senator Dallaire (*November 1, 2010*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Plett (*October 29, 2010*).

The Honourable Senator Greene replaced the Honourable Senator Patterson (*October 29, 2010*).

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Manning (*October 29, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Neufeld (*October 27, 2010*).

The Honourable Senator Neufeld replaced the Honourable Senator Greene (*October 26, 2010*).

The Honourable Senator Greene replaced the Honourable Senator Plett (*October 25, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Meighen (*October 22, 2010*).

The Honourable Senator Pépin replaced the Honourable Senator Rompkey, P.C. (*October 20, 2010*).

The Honourable Senator Rompkey, P.C., replaced the Honourable Senator Pépin (*October 20, 2010*).

The Honourable Senator Meighen replaced the Honourable Senator Manning (*October 20, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

- | | |
|---------------------------------|----------|
| * Cowan
(ou Tardif) | Marshall |
| Day | Mitchell |
| Greene | Munson |
| Lang | Pépin |
| | Segal |
| * LeBreton, C.P.
(ou Comeau) | |

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Munson a remplacé l'honorable sénateur Dallaire (*le 1^{er} novembre 2010*).

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 29 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Greene a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 29 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 29 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Neufeld (*le 27 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Neufeld a remplacé l'honorable sénateur Greene (*le 26 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Greene a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 25 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Meighen (*le 22 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Pépin a remplacé l'honorable sénateur Rompkey, C.P. (*le 20 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Rompkey, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Pépin (*le 20 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Meighen a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 20 octobre 2010*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, October 5, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Rompkey, P.C., seconded by the Honourable Senator Fraser:

That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence, in view of the long service, sacrifice and courage of Canadian Naval forces and personnel, to change the official structural name of the Canadian Navy from "Maritime Command" to "Canadian Navy" effective from this year, as part of the celebration of the Canadian Navy Centennial, with that title being used in all official and operational materials, in both official languages, as soon as possible.

After debate,

The Honourable Senator Comeau moved, seconded by the Honourable Senator Eaton:

That the question now before the Senate be referred to the Standing Senate Committee on National Security and Defence.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* le mardi 5 octobre 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Rompkey, C.P., appuyée par l'honorable sénateur Fraser,

Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale, considérant les longues années de service, les sacrifices et le courage du personnel et des membres des forces navales canadiennes, à désigner les forces navales canadiennes sous l'appellation officielle de « Marine canadienne » au lieu de « Commandement maritime » à compter de cette année, à l'occasion du centenaire de la Marine canadienne, et que cette appellation soit utilisée dès que possible dans tous les documents officiels et opérationnels, dans les deux langues officielles.

Après débat,

L'honorable sénateur Comeau propose, appuyé par l'honorable sénateur Eaton,

Que la question dont le Sénat est saisi soit renvoyée pour étude au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

Après débat,

La question, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, October 25, 2010
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:04 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Greene, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pêpin and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The state and future of the Canadian Forces Reserves) (The role of our Forces in Afghanistan currently and post 2011)

WITNESSES:

National Defence:

Brigadier-General Jonathan Vance, Chief of Staff Land Strategy (Former Commander Joint Task Force Afghanistan);

Major-General Dennis C. Tabbernor, CMM, CD, Chief, Reserves and Cadet;

Colonel Josée Robidoux, Director of Reserves.

Carleton University:

Alexander Douglas, Adjunct Research Professor, Naval Historian.

Brigadier-General Jonathan Vance made a statement and answered questions.

At 4:57 p.m., the committee suspended.

At 5:01 p.m., the committee resumed.

Major-General Dennis C. Tabbernor made a statement and, together with Colonel Josée Robidoux, answered questions.

At 5:53 p.m., the committee suspended.

At 5:59 p.m., the committee resumed.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 25 octobre 2010
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 4, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Greene, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pêpin et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (La situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes) (Le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011)

TÉMOINS :

Défense nationale :

Brigadier-général Jonathan Vance, chef d'état-major Stratégie terrestre (ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées Afghanistan);

Major-général Dennis C. Tabbernor, CMM, CD, chef, Réserves et Cadets;

Colonel Josée Robidoux, directrice des Réserves.

Université Carleton :

Alexander Douglas, professeur auxiliaire en recherche, historien de la marine.

Le brigadier-général Jonathan Vance fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 57, la séance est suspendue.

À 17 h 1, la séance reprend.

Le major-général Dennis C. Tabbernor fait une déclaration, puis, avec le colonel Josée Robidoux, répond aux questions.

À 17 h 53, la séance est suspendue.

À 17 h 59, la séance reprend.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, October 5, 2010, the committee began its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy.

Alexander Douglas made a statement and answered questions.

At 6:30 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, November 1, 2010
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Day, Greene, Lang, Marshall, Mitchell, Munson, Segal and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (Arctic sovereignty and security) (The state and future of the Canadian Forces Reserves).

APPEARING:

The Honourable Lawrence Cannon, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs.

WITNESSES:

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Alan H. Kessel, Legal Advisor;

Sheila Riordon, Director General of Energy, Climate and Circumpolar Bureau.

National Defence:

John C. Eaton, Chair, Canadian Forces Liaison Council;

Captain (N) Jamie Cotter, Executive Director, Canadian Forces Liaison Council.

Réserves 2000 Québec:

Major-General (Ret'd) Frédéric Mariage, CMM, CD;

Colonel (Ret'd) Marcel Belleau.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 5 octobre 2010, le comité entreprend son étude sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne.

Alexander Douglas fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 1^{er} novembre 2010
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 2, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (présidente).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Day, Greene, Lang, Marshall, Mitchell, Munson, Segal et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Souveraineté et sécurité dans l'Arctique) (La situation actuelle et l'avenir de la réserve des Forces canadiennes)

COMPARAÎT :

L'honorable Lawrence Cannon, C.P., député, ministre des Affaires étrangères.

TÉMOINS :

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Alan H. Kessel, juriconsulte;

Sheila Riordon, directrice générale, Énergie, climat et affaires circumpolaires.

Défense nationale :

John C. Eaton, président, Conseil de liaison des Forces canadiennes;

Captaine de vaisseau Jamie Cotter, directeur exécutif, Conseil de liaison des Forces canadiennes.

Réserves 2000 Québec :

Major-général (à la retraite) Frédéric Mariage, CMM, CD;

Colonel (à la retraite) Marcel Belleau.

As an individual:

Brigadier-General (Ret'd) Richard Frenette.

The Honourable Lawrence Cannon made a statement and, together with Alan H. Kessel and Sheila Riordon, answered questions.

At 5:02 p.m., the committee suspended.

At 5:05 p.m., the committee resumed.

John C. Eaton and Captain (N) Jamie Cotter each made a statement and, together, answered questions.

At 5:55 p.m., the committee suspended.

At 6:00 p.m., the committee resumed.

Major-General (Ret'd) Frédéric Mariage made a statement and, together with Colonel (Ret'd) Marcel Belleau and Brigadier-General (Ret'd) Richard Frenette, answered questions.

At 6:40 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

À titre personnel :

Brigadier-général (à la retraite) Richard Frenette.

L'honorable Lawrence Cannon fait une déclaration, puis, avec Alan H. Kessel et Sheila Riordon, répond aux questions.

À 17 h 2, la séance est suspendue.

À 17 h 5, la séance reprend.

John C. Eaton et le capitaine de vaisseau Jamie Cotter font chacun une déclaration, puis, ensemble, répondent aux questions.

À 17 h 55, la séance est suspendue.

À 18 heures, la séance reprend.

Le major-général (à la retraite) Frédéric Mariage fait une déclaration, puis, avec le colonel (à la retraite) Marcel Belleau et le brigadier-général (à la retraite) Richard Frenette, répond aux questions.

À 18 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, October 25, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:04 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topics: the role of our forces in Afghanistan currently and post 2011, and the state and future of the Canadian Forces Reserves); and to consider a motion to change the official structural name of the Canadian Navy.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Ladies, gentlemen and senators, thank you very much. We have a very busy day today. As has been the case over the last few weeks, we will be dealing with the question of reserves and the role of reserves in the forces, both currently and in the future. We have several witnesses on that.

Today, we will also begin our look at the question of the official name of the Maritime Command. A motion has been put forward in the Senate to change that name and to revert to Canadian Navy. We will begin to take testimony on that later in our session today.

Our first witness today is Brigadier-General Vance, Chief of Staff Land Strategy with the Canadian Forces. He is here today to talk about that and a couple of other issues, as well as the whole question of reserves and their roles in missions such as Afghanistan. He has been there twice as Commander of the Joint Task Force Afghanistan. His most recent tour there ended last month.

He has also appeared before this committee before, so he is familiar with our approach. We will be talking about reserves, but we will have an update from him on his current understanding of the situation in Afghanistan; we have had much more positive news of late, and it would be nice to hear that from someone who has been on the ground.

General Vance's biography is a long one. He started with the Canadian Forces in 1982, graduating from Royal Roads Military College, RMC. He went on to serve almost everywhere in the world: Winnipeg, Germany, Petawawa and Croatia. He ran the strategic planning staff. He returned to the Royal Canadian Regiment as Commander of 2nd Battalion in 2001. In 2005, he served as Chief of Staff Land Force Central Area. In 2006, he assumed command of 1 Canadian Mechanized Brigade Group. He then stood up task force in Afghanistan, the Canadian headquarters that commanded and coordinated the Canadian and

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 25 octobre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense s'est réuni aujourd'hui à 16 h 4 pour examiner et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : le rôle des Forces canadiennes en Afghanistan actuellement et après 2011, et la situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes); et pour étudier une motion visant à faire changer l'appellation officielle de la marine canadienne.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, sénateurs, merci beaucoup. Nous avons un emploi du temps très chargé aujourd'hui. Comme cela a été le cas au cours des dernières semaines, nous allons traiter de la question des Réserves et du rôle des réserves dans les forces, tant à l'heure actuelle qu'à l'avenir. Nous allons entendre à ce sujet plusieurs témoins.

Aujourd'hui, nous allons également entamer notre étude de la question du nom officiel du Commandement maritime. Il a été déposé au Sénat une motion demandant que l'on change l'appellation officielle, pour rétablir l'ancienne, soit Marine canadienne. Nous allons entendre les premiers témoignages à ce sujet un peu plus tard dans la séance d'aujourd'hui.

Le premier témoin à comparaître devant nous aujourd'hui est le brigadier-général Jonathan Vance, chef d'état-major Stratégie terrestre. Il est ici aujourd'hui pour nous parler de cela ainsi que de quelques autres questions et de toutes celles des réserves et de leurs rôles dans le cadre de missions telles celle en Afghanistan. Il y a été deux fois en tant que commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan. Sa plus récente période de service là-bas a pris fin le mois dernier.

Il a déjà comparu devant le comité, alors il connaît notre mode de fonctionnement. Nous allons discuter des réserves, mais nous allons entendre de lui une mise à jour quant à sa vision actuelle de la situation en Afghanistan. Nous avons entendu un bien plus grand nombre de nouvelles positives ces derniers temps, et il serait bon d'entendre le même message de la bouche d'une personne qui a été sur le terrain.

La biographie du général Vance est fort longue. Il s'est enrôlé dans les Forces canadiennes en 1982, obtenant son diplôme du Royal Roads Military College, ou RMC. Il a par la suite servi un petit peu partout dans le monde : à Winnipeg, en Allemagne, à Petawawa et en Croatie. Il a encadré le personnel de planification stratégique. Il est retourné au régiment royal canadien à titre de commandant du 2^e bataillon en 2001. En 2005, il a servi en tant que chef d'état-major du secteur Centre de la Force terrestre. En 2006, il a assumé le commandement du 1^{er} Groupe-brigade mécanisé du Canada. Il a ensuite constitué une force

coalition civil-military operations in Kandahar Province in Afghanistan. We will find language that makes that sound more normal than this, but we cannot work on that today.

Welcome, Brigadier-General Vance. Do you have any opening comments that you would like to make?

Brigadier-General Jonathan Vance, Chief of Staff Land Strategy (Former Commander Joint Task Force Afghanistan), National Defence: Madam Chair, senators, ladies and gentlemen, I would like to say a few brief comments.

First, I would like to congratulate you on the production and publishing of the June interim report. It made for some good reading in Afghanistan.

I last appeared before this committee in 2009, and I attempted to place 2009-10 in context of Canada's mission in Afghanistan, and in Kandahar in particular. At that point in time, I said things to the effect that more troops were coming and that they were becoming effective. There was a more focused effort by a larger military and civilian component. Therefore, it was starting to take effect, but we would not see that until 2010. Also, I noted that Afghan capacity and motivation was improving but still had some way to go.

With that as a look back, I would like to bring you quickly up to date in that the troops are now operating. One of the key things on this mission, especially when we talk about force level, is to understand that once numbers are declared, they are not effective until the surge actually happens. The surge we have all been waiting for and speaking of really started to hit the high-water mark in terms of effectiveness about two weeks or maybe a month ago. There was still one more company yet to go as I was leaving.

Despite lots of forecasting about this growth in U.S. forces, their arrival took some time, and they are now effective. I saw the mission really operating on all eight cylinders.

More important, General McChrystal started and General Petraeus continued to make the South the main effort. That essentially means that all the forces there have the benefit of more forces coming, as well as more focus and resources from the international community.

The net effect was that Canada's military footprint was concentrated, quite rightly, in Panjwa'i and Dand, having gone from owning the province down to a manageable footprint. Some would see that as a loss of influence; nothing could be further from the truth. This is a logical progression as we try to put forces on the ground and try to concentrate them such that we are more effective against an insurgent enemy that needs many boots on the ground to deal with it.

opérationnelle en Afghanistan, le quartier général canadien qui allait diriger et coordonner les opérations canadiennes et les opérations civilo-militaires de la coalition dans la province de Kandahar en Afghanistan. Nous tâcherons de trouver un vocabulaire qui sera un peu plus accessible que celui-ci, mais nous ne pouvons pas travailler là-dessus aujourd'hui.

Bienvenue, brigadier-général Vance. Auriez-vous quelques remarques liminaires à nous faire?

Brigadier-général Jonathan Vance, chef d'état-major Stratégie terrestre (ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan), Défense nationale : Madame la présidente, sénateurs, mesdames et messieurs, j'aurais quelques brèves remarques à faire.

J'aimerais, tout d'abord, vous féliciter pour l'élaboration et la publication de votre rapport intérimaire de juin. J'ai ainsi eu de la lecture intéressante en Afghanistan.

J'ai comparu la dernière fois devant le comité en 2009, et j'avais alors tenté d'inscrire 2009-2010 dans le contexte de la mission du Canada en Afghanistan, et à Kandahar en particulier. À l'époque, j'avais déclaré, entre autres, que davantage de troupes arrivaient et devenaient efficaces. Des efforts plus ciblés étaient en train d'être déployés par un plus vaste élément militaire et civil. Ce travail commençait à prendre effet, mais nous n'allions en voir la manifestation qu'en 2010. J'avais également souligné que la capacité et la motivation des Afghans s'amélioreraient, mais qu'il restait encore du chemin à faire.

J'aimerais, sur cette toile de fond récapitulative, vous mettre rapidement à jour, les troupes étant maintenant opérationnelles. L'un des aspects clés de cette mission, surtout lorsque nous parlons du niveau de force, est qu'il faut comprendre qu'une fois les nombres déclarés, ils ne sont engagés qu'une fois la poussée lancée. La poussée que nous attendions tous, et dont nous parlions, n'a en vérité commencé à atteindre la ligne des hautes eaux sur le plan d'efficacité qu'il y a environ deux semaines, ou peut-être un mois. Lorsque je suis parti, il restait encore une compagnie à arriver.

En dépit de toutes les prévisions quant à cette croissance des forces américaines, il a fallu attendre quelque temps leur arrivée, mais elles sont aujourd'hui actives. J'ai réellement pu voir la mission marcher sur ses huit cylindres.

Plus important encore, le général McChrystal a commencé à faire du Sud le principal effort, et le général Petraeus a maintenu le cap. Cela veut dire, en gros, que toutes les forces ont l'avantage d'être appuyées par l'apport de nouvelles forces, ainsi que d'un meilleur ciblage et de plus vastes ressources de la part de la communauté internationale.

L'effet net a été que l'empreinte militaire canadienne a, à très juste titre, été concentrée dans le Panjwaï et le Dand, passant d'une situation de mainmise sur la province à une empreinte gérable. D'aucuns y verraient une perte d'influence, mais rien ne serait plus loin de la vérité. Il s'agit en effet d'une progression logique au fur et à mesure que nous essayons de mettre des forces sur le terrain et de les concentrer de manière à être plus efficaces face à un ennemi insurgé qui réclame que nous ayons de nombreuses bottes sur le terrain pour le contrer.

Therefore, our current military footprint is concentrated in two districts, principally Dand and Panjwa'i. As a net result, the population there, as it is in the Arghandab, Zhari and in the city, is more protected than the last time I spoke here. The population is therefore more engaged and encouraged to start to deal with issues of managing their own destiny.

We are truly seeing now in Dand, for example, which has a fairly mature counterinsurgency approach in it, its population and the political leaders at the village level now dealing with the finer appointments of political assembly. They are wrestling with that. It is painful for a district leader to answer questions to the public, but, nonetheless, that is politics. It is good to see that they are wrestling with those more normal issues rather than protracted warfare.

The insurgency is finding it increasingly difficult to do anything that would really challenge the seat of government, anyone in government or their security forces. Yes, they can still perpetrate acts; just as we can have crime in a country such as Canada, an insurgent attack can still occur in Afghanistan. However, it is at a level that is virtually inconsequential in actually changing things on the ground. It is painful; no one likes it. It is awful that someone can put together a bomb and plant it. However, it is becoming less prevalent and far more difficult for the insurgency to do that. As a result, our casualty rates are falling, if you have noticed. I am sure you have.

2010-11 will see a consolidation of our operations in Panjwa'i and Dand, with great emphasis on continuing the military and civilian efforts to re-establish the social and political fabric of those communities so that they are resilient should the insurgency attempt a return in the spring. The ideal result that we are aiming for is that the insurgency is incapable of mounting any credible efforts while we are in that transition period to leave Afghanistan.

I would say that the military joint civilian and coalition integration continues to be essential. It is an International Security Assistance Force, ISAF, war. We are a part player in that and a good one. We bring to the table the capacity to conduct joint operations, which means all manner of military forces work with civilian agencies, including our own cohort of civilians, and work with any and all of our allies up and down the chain of command inside and, laterally, to our flanking formations.

We have matured a great deal in this environment that consists of far more actors. I believe we are in a strong position to deliver on Panjwa'i and Dand through to 2011.

The Chair: Thank you. I think General Petraeus said the other day that progress is moving faster than he expected. Do you have the same sense that the numbers involved in the surge have

C'est pourquoi notre actuelle empreinte militaire est concentrée dans deux districts, principalement le Dand et le Panjwai. Le résultat net de cet état de choses est que la population, comme celle de l'Arghandab, de Zhari et de la ville, y est davantage protégée que la dernière fois que j'ai comparu devant vous. La population est en conséquence davantage engagée et encouragée à commencer à prendre en main la gestion de son propre destin.

Ce que nous constatons aujourd'hui, par exemple, dans le Dand, qui a adopté une approche anti-insurrectionnelle plutôt mûre, est que sa population et les dirigeants politiques au niveau des villages sont en train de s'occuper du menu détail de l'assemblée politique. Ils sont aux prises avec cela. Il est douloureux pour un leader de district de répondre aux questions du public, mais c'est cela la politique. Il est bon de voir que ces gens ont à s'occuper de questions plus banales, plutôt que de guerres prolongées.

Les forces insurgées trouvent de plus en plus difficile de faire quoi que ce soit qui puisse véritablement contester le siège du gouvernement, tout membre du gouvernement ou ses forces de sécurité. Oui, elles peuvent toujours commettre des actes; tout comme la criminalité existe dans un pays comme le Canada, il peut toujours survenir en Afghanistan une attaque insurrectionnelle. Cependant, ces attaques ont une envergure telle qu'elles n'ont presque pas de conséquences pour ce qui est de changer les choses sur le terrain. Cela est douloureux; personne n'aime cela. Il est horrible que quelqu'un puisse construire une bombe et la poser. Cependant, il devient moins courant et beaucoup plus difficile pour les insurgés de faire cela. C'est ainsi que nos taux de pertes sont en train de reculer, comme vous l'avez peut-être remarqué. Je suis certain que c'est le cas.

L'année 2010-2011 verra une consolidation de nos opérations dans le Panjwai et le Dand, l'accent étant largement mis sur le maintien des efforts militaires et civils pour rétablir le tissu social et politique de ces collectivités, afin qu'elles soient en mesure de résister au cas où les insurgés tentent un retour au printemps. Le résultat idéal que nous visons est que les insurgés soient incapables de monter quelque effort crédible que ce soit pendant que nous sommes dans cette période de transition en prévision de notre départ de l'Afghanistan.

Je dirais que l'intégration conjointe civilo-militaire de la coalition continue d'être essentielle. Il s'agit d'une guerre de la Force internationale d'assistance à la sécurité, ou FIAS. Nous y sommes un joueur, et un bon. Nous apportons à la table la capacité de mener des opérations conjointes, ce qui veut dire que toutes les brigades militaires œuvrent aux côtés d'agences civiles, dont notre propre cohorte de civils, et travaillent avec n'importe lequel de nos alliés d'un bout à l'autre de la chaîne de commandement à l'intérieur et, de manière latérale, avec les unités de flanc.

Nous avons énormément mûri dans cet environnement, qui englobe un bien plus grand nombre d'acteurs. Je crois que nous sommes très bien placés pour livrer, en ce qui concerne le Panjwai et le Dand, jusqu'en 2011.

La présidente : Merci. Je pense que le général Petraeus a dit l'autre jour que les progrès sont plus rapides que ce qu'il avait anticipé. Avez-vous ce même sentiment que les nombres engagés

declined? You said that in the last two weeks, you have even sensed that change. We have had access to some information, too, that says that the taking out of the Taliban has come at quite a rate.

Brig.-Gen. Vance: The insurgency is definitely being dealt with militarily in Kandahar. They are being removed from positions of command in their own structure, and as they challenge us, they are being dealt with handily. That has been pretty much the case always.

I would agree with pretty much anything General Petraeus says. However, I would emphasize that as a population starts to become encouraged — dare I say, have some hope — it has a galvanizing effect on them. As the population has seen, the determination of NATO and the coalition partners to deliver on a broad range — running through from security to delivery of basic services — has this galvanizing effect.

Similar to any movement, be it political or anything that catches the public's imagination, this has. They remain skeptical, and it will take some time. I believe it takes a year to 18 months, almost a full-year agricultural cycle, for them to feel quite comfortable with their conditions.

We are seeing them engage more. Of course, the insurgency hates that. It runs counter to everything they want to do. I would agree that once the population gets the bit in their teeth, they are hard to stop.

The Chair: That is very encouraging news. Thank you for sharing that with us. We will take questions on this issue, and also on the whole question of reserves and what you plan to do in your new job. We will start with Senator Dallaire.

Senator Dallaire: We closed down our exchange position in Quetta, Pakistan, in 1994, and you did the Toronto staff college. I would be very keen on knowing the nature of the strategies that are being perceived with respect to using force with the Pakistanis within Pakistan. We do not have security classifications, which is one of the most ridiculous things in our country — that we, as a committee, do not even have a few who have a decent level of classification to be able to ask significant questions.

However, I want a feel for the Pakistan exercise because we have been hitting pretty significant targets there, in the Quetta area in particular. Can you give us anything on that side?

Brig.-Gen. Vance: First, I am pleased to say that we have a student at the Quetta staff college.

Senator Dallaire: The student is not under duress?

Brig.-Gen. Vance: No, the student is not under duress at all. The irony ought not to escape us that there is a staff college there cheek by jowl with the Quetta Shura, but nonetheless we do have a student there.

dans la poussée ont baissé? Vous avez dit avoir déjà relevé ce changement au cours des deux dernières semaines. Nous avons également eu accès à des informations selon lesquelles l'élimination des talibans se fait à un assez bon rythme.

Bgén Vance : L'insurrection est définitivement en train d'être contrée avec des moyens militaires à Kandahar. Les insurgés sont en train d'être retirés de leurs postes de commandement à l'intérieur de leur propre structure et, lorsqu'ils font opposition à nous, leur sort est facilement réglé. Il en a presque toujours été ainsi.

Je serais d'accord avec le général Petraeus presque sur tout. Cependant, je soulignerai qu'au fur et à mesure que la population commence à être encouragée — à avoir de l'espoir, si j'ose dire —, cela a, sur les gens, un effet mobilisateur. Comme a pu le voir la population, la détermination de l'OTAN et des partenaires de la coalition à livrer la marchandise sur une vaste gamme de fronts — allant de la sécurité à la prestation de services de base —, a pour effet de donner un coup de fouet.

C'est ce que l'on constate avec tout mouvement, qu'il soit politique ou autre, dès lors que l'imagination du public a été séduite. Les gens demeurent sceptiques, et cela va demander un certain temps. Je pense qu'il leur faudra un an à 18 mois, presque un cycle agricole complet d'une année, pour qu'ils se sentent tout à fait à l'aise avec leur situation.

Nous voyons les gens s'engager davantage. Les insurgés détestent bien sûr cela. Cela va à l'encontre de tout ce qu'ils veulent faire. Je conviendrais que lorsque la population prend le mors aux dents, il est difficile de l'arrêter.

La présidente : Il s'agit là d'une nouvelle très encourageante. Merci de nous l'avoir livrée. Nous prendrons des questions sur ce sujet, ainsi que sur tout le dossier des réserves et sur ce que vous comptez faire dans vos nouvelles fonctions. Nous allons commencer avec le sénateur Dallaire.

Le sénateur Dallaire : Nous avons fermé notre poste d'échange à Quetta, au Pakistan, en 1994, et vous êtes passé par le collège d'état-major de Toronto. Nous serions très intéressés de connaître la nature des stratégies telles qu'elles sont perçues relativement à l'utilisation de la force avec les Pakistanais à l'intérieur du Pakistan. Nous n'avons pas de classification de sécurité, ce qui est l'une des choses les plus absurdes dans ce pays — il est absurde que le comité ne compte même pas quelques membres ayant une cote de sécurité suffisante pour pouvoir poser des questions importantes.

J'aimerais néanmoins avoir une idée de l'exercice au Pakistan, car nous y avons frappé des cibles plutôt importantes, notamment dans la région de Quetta. Pourriez-vous nous livrer quelque chose là-dessus?

Bgén Vance : Premièrement, je suis heureux de dire que nous avons un étudiant au collège d'état-major de Quetta.

Le sénateur Dallaire : L'étudiant n'est pas sous la contrainte?

Bgén Vance : Non, l'étudiant n'est pas du tout sous la contrainte. Qu'il y ait là-bas un collège d'état-major tout à côté du Quetta Shura est une ironie qui ne devrait pas nous échapper, mais nous y avons bel et bien un étudiant.

I am not really in a position to describe Canadian strategies because there are no Canadian operations in Pakistan. As commander of Task Force Kandahar, TFK, I had no role whatsoever. I only had the Border Flag meetings, where I spoke with my counterpart across the border in the Frontier Corps.

I agree with you that there needs to be a regional approach, one that takes into account the challenges in Pakistan, the challenges between Pakistan and India and the challenges that can stem from Iran. There is no question about it that a stable Afghanistan in the region is a good thing. However, a stable Afghanistan surrounded by neighbours who are equally stabilizing is critical.

Attention on the borders, preventing the easy flow of the insurgency in and out of the tribal areas in Pakistan is essential. General Petraeus has been following that strategy, and that works. We have to make it very hard for the insurgency to move in and out. We cannot make it impossible, but it has to be difficult. Otherwise, the Afghan people are left open to attack.

I will close by saying that there is no question about it that the common Afghan does see the threat coming into Afghanistan from the tribal areas. They know it. That needs to be dealt with. General Petraeus is dealing with it, but I do not know the details.

Senator Dallaire: From your level of tactical command, I will acknowledge that, certainly.

With respect to land strategy, you have the intelligentsia of the army in Kingston and that structure down there. In your role, are you involved with the force restructure and future concepts? In so doing, after the five years that the reserves have been going through a very high operational tempo, which is something we would never have imagined 30 years ago, do you see a new conceptual base to the use of reserves coming forward from the army?

Brig.-Gen. Vance: Yes, that is my role. In fact, I head up that part of the army that goes from conceived, through design, through setting conditions for the army to be built in the horizons from now until 2013, 2013 to 2016 and then 2016 and beyond to 2021. These are the horizons we have selected, the first horizon taking into account the recovery of our soldiers and equipment from Afghanistan and setting conditions for us to do whatever needs to be done into the future. The Director of Land Concept Development in Kingston right through to the Director of Land Requirements — an old post of yours — are under my command on the staff.

We are going through a very wide-ranging look at the army right now in the post-Afghan, pre-next-war environment. We must. It is part and parcel of a broader review to look at all factors in the forces under the aegis of transformation.

Je ne suis pas vraiment en mesure de décrire de stratégies canadiennes, car il n'y a pas d'opérations canadiennes au Pakistan. En tant que commandant de la Force opérationnelle à Kandahar, ou FOK, je n'y ai joué aucun rôle quel qu'il soit. Je n'ai eu que des réunions sur la sécurité frontalière, réunions au cours desquelles je me suis entretenu avec mon homologue de l'autre côté de la frontière dans le Frontier Corps.

Je conviens avec vous qu'il importe qu'il y ait une approche régionale, qui tienne compte des défis au Pakistan, des défis entre le Pakistan et l'Inde, et des défis pouvant émaner de l'Iran. Il est clair qu'un Afghanistan stable est une bonne chose pour la région. Cependant, un Afghanistan stable entouré par des voisins qui sont des acteurs tout aussi stabilisants est une nécessité qui s'impose.

Il est essentiel de surveiller les frontières, d'empêcher le mouvement aisé des insurgés en partance et à destination des zones tribales au Pakistan. Le général Petraeus suit cette stratégie, et elle porte fruit. Il nous faut faire en sorte qu'il soit très difficile pour les insurgés d'aller et venir. Nous ne pouvons pas rendre la chose impossible, mais elle doit être difficile, sans quoi le peuple afghan est exposé aux attaques.

Je vais conclure en disant qu'il est clair que l'homme de la rue afghan perçoit la menace en Afghanistan comme venant des zones tribales. Les Afghans le savent. Il importe de régler le problème. Le général Petraeus s'y emploie, mais je ne connais pas le détail de ce qu'il fait.

Le sénateur Dallaire : J'en conviens, certes, compte tenu de votre niveau de commandement tactique.

En ce qui concerne la stratégie terrestre, vous avez l'intelligentsia de l'armée à Kingston, ainsi que la structure. Dans le cadre de votre rôle, participez-vous à la restructuration des forces et à l'élaboration des concepts futurs? Ce faisant, suite aux cinq années au cours desquelles les réserves ont évolué à un rythme opérationnel très élevé, chose que nous n'aurions jamais pu imaginer il y a de cela 30 ans, envoyez-vous une nouvelle base conceptuelle quant à l'utilisation que fera l'armée des réserves à l'avenir?

Bgén Vance : Oui, c'est là mon rôle. En fait, je suis responsable de ce volet de l'armée, passant de la conception, au design, jusqu'à l'établissement des conditions pour que l'armée soit constituée conformément aux horizons fixés, soit d'aujourd'hui à 2013, de 2013 à 2016, puis de 2016 et au-delà, jusqu'en 2021. Ce sont là les horizons que nous avons choisis, le premier tenant compte de la récupération de nos soldats et de notre matériel depuis l'Afghanistan et de l'établissement des conditions requises pour que nous fassions tout ce qui devra être fait à l'avenir. Tous, depuis le directeur du Développement des concepts pour la Force terrestre à Kingston, jusqu'au directeur des Besoins de la Force terrestre — poste que vous avez anciennement occupé —, relèvent de mon commandement.

Nous sommes en ce moment en train d'effectuer un examen approfondi de l'armée dans le contexte post-Afghanistan, pré-guerre suivante. Il nous le faut. Cela s'inscrit dans un examen qui rattache encore plus large et porte sur tous les facteurs à l'œuvre, à l'intérieur des forces, sous la rubrique transformation.

We are looking at the structures and the reserve and regular components that are in those structures. It is day six for me, so I do not have all the answers yet, but I am working on it.

The Chair: We will give you two weeks.

Senator Dallaire: You would not have said that if you were in Afghanistan; you would be in charge there. This is different; Ottawa is another battle, is it not?

Brig.-Gen. Vance: It is, quite. We have learned a great deal about ourselves as a result of the experience in Afghanistan. We have learned, really in many cases justified, the amount of effort and the tender loving care that we need to continue to give to the reserves.

There is no question now of seeing the reserves somehow as a residual for other things to happen. The reserves are vitally important, whether you are at high-end combat operations such as in Afghanistan, or mid-intensity operations, or right through to being able to do things such as Haiti or anything in between.

The reserves now have capabilities that do not not exist in the regular force, so they are automatically implicated in operations. The reserves, as the very nature of what they are, give us depth, breadth and expertise. As we become more and more savvy about how to conduct the comprehensive approach in operations where we take a broad range of military and civil effects, many reservists have those skill sets because of the dual nature of their professional lives to enrich further our capability set.

I can tell you as the guy steering the structure, any reviews and any work that all components, all aspects of regular and reserve forces are considered valuable. Now it is a matter of how we package them best so they are most efficient, properly equipped and that we do not enter another operation like Afghanistan on our back foot. We want to definitely have the reserves in good condition, as we do with the regular force.

Senator Lang: Thank you, welcome and welcome home. We all appreciate the time, effort and obviously the commitment you and the Armed Forces are putting in in Afghanistan.

I would like to go back to your opening remarks and what is happening in Afghanistan as a result of Canadian and other forces there with respect to the day-to-day lives of Afghans. The reason I want to bring that up is because in the media, we hear so often only the negative aspects of what occurs on any given day. It is important that we, and the public, hear from someone such as yourself what you saw out there as far as the young people and the education, perhaps some comments on the Afghan forces, both militarily and the police. We cannot leave that particular theatre without knowing that the local people are capable of doing the job themselves.

Nous étudions les structures, ainsi que les composants de la réserve et de la force régulière qui font partie de ces structures. C'est seulement ma sixième journée, alors je ne possède pas encore toutes les réponses, mais j'y travaille.

La présidente : Nous vous donnerons deux semaines.

Le sénateur Dallaire : Vous n'auriez pas dit cela si vous étiez en Afghanistan; là-bas, vous auriez les choses en main. La situation est différente ici; Ottawa est un autre combat, n'est-ce pas?

Bgen Vance : Oui, tout à fait. Nous avons beaucoup appris sur nous-mêmes par suite de l'expérience afghane. Nous avons appris, et cela a été dans de nombreux cas justifié, la quantité d'efforts et de soins attentionnés qu'il nous faut continuer d'accorder aux réserves.

Il n'est plus du tout question maintenant d'envisager les réserves comme étant quelque chose de résiduel, destiné à d'autres activités. Les réserves sont d'une importance centrale, que vous parliez d'opérations de combat de haut niveau, comme celles menées en Afghanistan, ou d'opérations d'intensité moyenne, ou encore des capacités requises pour intervenir dans des situations comme celle qu'a vécue Haïti, ou n'importe quoi d'autre.

Les réserves possèdent à l'heure actuelle des capacités qui n'existent pas au sein de la force régulière, et c'est pourquoi elles sont automatiquement engagées dans le cadre d'opérations. Les réserves, du fait de leur nature même, nous confèrent profondeur, largeur et compétence. Au fur et à mesure que nous apprivoisons l'application de l'approche globale dans le cadre de nos opérations, auxquelles nous intégrons une vaste gamme d'interventions militaires et civiles, nous constatons que de nombreux réservistes possèdent déjà ces jeux de compétences, du fait de la double nature de leur vie professionnelle, qui vient enrichir davantage encore notre bassin de capacités.

Je peux vous dire, moi qui dirige la structure, que nous considérons comme précieux tout examen et tout travail effectués par quelque élément que ce soit de tous les volets des réserves et des forces régulières. La question est maintenant de savoir comment les regrouper au mieux de façon à ce qu'ils soient les plus efficaces possible, et bien équipés, et pour éviter d'avoir à entrer dans une autre opération comme celle de l'Afghanistan sur le pied arrière. Nous souhaitons définitivement que les réserves soient en bon état, comme c'est notre vœu en ce qui concerne la force régulière.

Le sénateur Lang : Merci, bienvenue, et bon retour au pays. Nous sommes tous reconnaissants du temps, des efforts et, bien sûr, de l'engagement que vous et les forces armées consentez en Afghanistan.

J'aimerais revenir sur vos remarques liminaires et sur ce qui se passe en Afghanistan, du fait de ce que les Forces canadiennes et d'autres y font, sur le plan de la vie quotidienne des Afghans. Si je soulève cet aspect, c'est que, dans les médias, l'on n'entend souvent parler que de l'aspect négatif de ce qui se passe sur le terrain dans une journée. Il est important que le public et nous entendions parler, de la bouche de quelqu'un comme vous, de ce que vous avez constaté là-bas en ce qui concerne les jeunes gens et l'éducation, et peut-être pourriez-vous faire quelques commentaires sur les forces afghanes, tant militaires que policières. Nous ne pouvons pas quitter ce théâtre particulier sans savoir que les locaux sont en mesure de faire le travail eux-mêmes.

If you could comment on that and perhaps comment on some of the work being done to upgrade the infrastructure to make the day-to-day lives of Afghans that much easier than they have been in the past.

Brig.-Gen. Vance: I can talk for hours on this, but I will not. The youth component of Afghanistan is very critical. Clearly, the challenges to Afghanistan are generational in nature. It took many generations to produce, and it will take many generations to get over. We are there, therefore, for a relatively short period of time to set conditions for future generations to be able to gain some traction. The youth are critical.

In Dand District, although we tend to only advertise school openings to ourselves and to whoever will listen, the fact is, in this district, 26 schools have opened up. They continue to operate because we are there in sufficient capacity to protect them.

More important, once the schools are operating and villagers start to feel more confident, they take an active participation in their own security, going from an armed defence posture to something more akin to what you and I would consider normal in terms of our own security. You report the abnormal. That is a case in point in one district.

Panjwa'i has a long way to go, but we want Panjwa'i to go the way Dand has. We know the formula. If the formula is appropriately applied, we will see all sectors, be it health care, education or public works infrastructure, take advantage — rightly so — of the international community's commitment to improving their lot.

Specifically on infrastructure, obviously Canada has put a great deal of effort, successfully so, into the Dahla Dam project, the Arghandab irrigation rehabilitation project. That project has already started to produce some limited downstream effects. That will likely become reinforced by a U.S. project that would improve the dam infrastructure itself and offer more downstream productivity.

Electricity and roads are very important. The incredible focus of the U.S. through the United States Agency for International Development, USAID, and others, along with Canada, is now giving the in-theatre commanders the ability to turn the lights on in Kandahar City. This is being done in cooperation with the Afghan ministries. It is not easy to start putting electricity into Kandahar City. The infrastructure has been damaged, but, as more kilowatts are available to businesses, they start to flourish. Businesses are flourishing in Kandahar as it is. Add electricity, perhaps more educated people into the workforce, and it will be a boom town, I am sure, because there is a huge demand that is latent.

Je vous invite donc à nous entretenir de cela et peut-être de certains des travaux qui sont en train d'être menés pour améliorer l'infrastructure, de façon à ce que la vie des Afghans, au jour le jour, soit plus facile qu'elle ne l'a été par le passé.

Bgén Vance : Je pourrais vous en parler pendant des heures, mais je ne le ferai pas. Les jeunes sont un groupe très important dans la population afghane. Les défis pour l'Afghanistan sont clairement de nature générationnelle. Il leur a fallu de nombreuses générations pour les produire, et il en faudra de nombreuses pour les surmonter. Nous y sommes donc pour une période de temps relativement courte, dans le but d'établir des conditions telles que les générations futures pourront marquer des progrès. Les jeunes sont essentiels.

Dans le district de Dand, même si nous n'avons tendance à annoncer les ouvertures d'écoles qu'entre nous et à quiconque veut bien nous écouter, le fait est que, dans ce district, 26 écoles ont ouvert. Elles continuent de fonctionner, car nous y avons une capacité suffisante pour pouvoir les protéger.

Plus important encore, une fois les écoles opérationnelles, les villageois commencent à se sentir plus confiants, à participer activement à leur propre sécurité, à passer d'une posture de défense armée à quelque chose que vous et moi jugerions comme étant plus normal aux fins de notre propre sécurité. Vous rapportez l'anormal. Voilà donc un exemple, pour un district.

Le Panjwai a beaucoup de chemin à faire, mais nous souhaitons que le Panjwai évolue dans le même sens que le Dand. Nous connaissons la formule. Si la formule est appliquée comme il se doit, nous verrons tous les secteurs, qu'il s'agisse des soins de santé, de l'éducation ou de l'infrastructure des travaux publics, tirer profit — à juste titre — dans l'engagement de la communauté internationale à améliorer leur sort.

Pour parler plus précisément de l'infrastructure, le Canada a, bien sûr, consenti énormément d'efforts, et ce avec succès, au projet du barrage Dahla et au projet de rétablissement de l'irrigation dans l'Arghandab. Ces projets ont déjà commencé à produire certains effets limités en aval. Ce travail sera vraisemblablement renforcé par un projet américain destiné à améliorer l'infrastructure même du barrage et à offrir davantage de productivité en aval.

L'électricité et les routes sont choses très importantes. L'intervention incroyable des États-Unis, par le biais de l'Agence américaine pour le développement international, ou USAID, et par d'autres, aux côtés du Canada, procure maintenant aux commandants présents dans le théâtre la capacité d'éclairer la ville de Kandahar. Cela est en train d'être fait en collaboration avec les ministères afghans. Il n'est pas facile d'installer l'électricité dans la ville de Kandahar. L'infrastructure a été endommagée, mais au fur et à mesure que l'on met davantage de kilowatts à la disposition d'entreprises, celles-ci prennent leur envol. Les entreprises sont de ce fait florissantes à Kandahar. Ajoutez l'électricité, et peut-être davantage de personnes instruites à la population active, et je suis convaincu que la ville foisonnera d'activité, car il y existe une énorme demande latente.

Roads are essential, not only the security of those roads but the very infrastructure themselves, so people can get their produce to market. It is an agrarian society, in the main. All of that is being done. It is very much appreciated by the Afghan people, and it is amazing to see them take full advantage of this.

Finally, on the Afghan military and the police, I said last time before this committee and many other fora, that the reestablishment of a professional army will be one of the lasting legacy success stories of the international commitment in Afghanistan. This is very important. It is a professional force becoming ever more professional. It has many challenges. It is an army in a very poor country that is riven with many political challenges as to how it will move forward in the future. Nonetheless, one thing that is certain is the army is definitely committed to keeping Afghanistan whole and safe. It is gratifying for me to see those we have worked with, primarily in the 1st Brigade, 205th Corps, progress so well.

The metrics that have been used in the past perhaps do not tell the story because their army is not necessarily being employed on a district-to-district basis. However, where they are operating now and concentrated, they are producing tremendous results along with us. More and more, we are seeing them take the lead in operations, and inspired to do something. We use a fairly technical process to get to a decision to do something. They have a very similar process, and we are seeing them use that to make decisions to act without us prompting them to act, which is, again, extremely gratifying. This falls under the realm of if there is a problem in your country, do something about it, and they are. They are becoming ever more capable of doing so.

As the structure of Afghanistan, from the national level down to locally, becomes reinforced by continued international engagement, the professionalization of staffs, the bureaucracy and the capacity to turn idea into action grows ever stronger; then the fine troops at bottom in the rifle companies and in the battalions will be able to do their nation's will, and do it very well.

The police continue on a slower trajectory, and it is just the nature of policing. You cannot produce professional police forces in the same time frame that you can produce armies that will be credible in the face of an enemy. Nonetheless, we are seeing a definite commitment. They had a change in minister. There is a definite commitment to getting it right, to make certain that the police go from being an armed agent in the midst of its people to being something that has "to serve and protect" uppermost in their minds.

Les routes sont essentielles, et je veux parler non seulement de la sécurité de ces routes mais également de leur infrastructure même, pour que les gens puissent transporter leurs produits alimentaires jusqu'au marché. Il s'agit d'une société agraire pour la plupart. Des efforts sont en train d'être faits dans tous ces domaines. Ils sont très appréciés par le peuple afghan, et il est formidable de voir ce dernier mettre tout cela pleinement à profit.

Enfin, en ce qui concerne les militaires afghans et la police, j'ai dit la dernière fois que j'ai comparu devant le comité, ainsi que devant d'autres groupes, que le rétablissement d'une armée professionnelle sera l'une des réussites durables que léguera à l'Afghanistan l'engagement international. Cela est très important. Il s'agit d'une force professionnelle qui est en train de devenir encore plus professionnelle. Elle connaît de nombreux défis. Il s'agit d'une armée dans un pays très pauvre, aux prises avec de nombreux défis politiques quant à la façon dont il avancera à l'avenir. Néanmoins, une chose qui est certaine est que l'armée est définitivement engagée à maintenir un Afghanistan entier et sûr. Il est gratifiant pour moi de voir si bien progresser ceux avec qui nous avons travaillé, notamment les membres de la première brigade et du 205^e Corps.

Les mesures qui ont été utilisées par le passé ne racontent peut-être pas toute l'histoire, car l'armée n'est pas nécessairement employée district par district. Cependant, là où l'armée est déployée et concentrée, elle produit à nos côtés des résultats formidables. De plus en plus, nous la voyons assumer le rôle de premier plan dans les opérations, et inspirée à faire quelque chose. Nous recourons à un processus relativement technique pour obtenir la décision de faire quelque chose. L'armée afghane utilise un processus très semblable, et nous la voyons y recourir pour prendre des décisions d'agir sans que nous la pussions, ce qui est, en soi, encore une fois, extrêmement gratifiant. Cela s'inscrit dans la philosophie selon laquelle, s'il y a un problème dans votre pays, vous y faites quelque chose, et c'est justement ce qui est en train de se faire. L'armée afghane est de mieux en mieux en mesure d'intervenir.

Au fur et à mesure du renforcement de la structure de l'Afghanistan, depuis le niveau national jusqu'au palier local, du fait de l'engagement international continu, la professionnalisation des personnels, la bureaucratie et la capacité de transformer une idée en action se renforcent encore davantage. C'est ainsi que les merveilleuses troupes, en bas, dans les compagnies de carabiniers et dans les bataillons, seront en mesure d'exécuter la volonté de leur nation, et elles le feront très bien.

La police continue d'avancer plus lentement sur la trajectoire, mais c'est là le simple fait de la nature du travail de police. Vous ne pouvez pas produire une force policière professionnelle dans le même laps de temps que vous pouvez produire des armées qui seront crédibles face à l'ennemi. Nous relevons néanmoins un engagement très clair. Il y a eu un changement de ministre. Il y a un engagement clair à veiller à ce que le tir soit juste, à ce que la police fasse la transition entre être un agent armé au beau milieu du peuple et être quelque chose qui est animé en son cœur par le désir « de préserver et protéger ».

Let us not forget that the police were the front-line defenders of their communities for a long time. As the army was being built, the police were out there. Although we tend to look at some of the local police actions as being fraught with activity that we would frown upon, at the same time, they were the front line in those communities. Unfortunately, they did not have enough time to train them appropriately, so they were similar to bad infantry. We have to go beyond that, and we are.

There has been some great success. I will point to one example. In Dand District, police who had formerly been part of a warlords' militia, wearing the uniform but who had never been trained, went to the academy and graduated and are now responsible to the chief of police of Dand District. That is a big deal because it attacks the problem of the police on so many levels, including cultural and tribal bias. We are proud to say that they continue to serve even today.

The Chair: That is great. Thank you for that. We appreciate hearing this.

Senator Greene: It is a pleasure to have you here.

We, of course, are leaving Afghanistan at the end of 2011, next year. A number of other countries are leaving as well during the course of 2011. The American surge means that the war is becoming more Americanized in general. However, the surge itself will be over by July, at which time I understand the Americans will be drawing down their troops.

I was thinking that if I were a Taliban commander in the caves of Pakistan, I would be spending the next 12 months collecting my money, supplies, recruits, making sure my supply lines are secure, waiting until a few of us leave and then launching a major offensive. Is that a reasonable scenario?

Brig.-Gen. Vance: It is a scenario built in urban legend, I would say. If you are a Taliban commander, you cannot afford to take that much time off because while you are reconstituting yourself in your cave, NATO and the international community, along with the Afghan government and its population, are being very productive. You will show up to an environment that is increasingly hostile toward you and capable. It is not a matter of taking time off.

I understand the nature of your question, though. Does it give encouragement to an enemy to know that you will leave the pitch at some point? Of course it does. It would to us. If we were fighting someone for something we believed in, and we knew they were going to leave, that would be good. One could not imagine that in their minds this is not somehow victory that the people leave the field.

N'oublions pas que les policiers ont été pendant très longtemps les défenseurs, sur la ligne de front, de leurs collectivités. Alors que l'on était en train de bâtir l'armée, les policiers étaient sur le terrain. Même si nous avons tendance à percevoir certaines des actions des policiers locaux comme étant entachées de choses que nous condamnerions, à l'époque, ils étaient la ligne de front dans ces collectivités. Malheureusement, les autorités n'ont pas eu suffisamment de temps pour les former convenablement, et ces policiers étaient semblables à de mauvais fantassins. Il nous faut aller au-delà de cela, et c'est ce que nous faisons.

Il y a eu certaines merveilleuses réussites. Je vais vous en donner un exemple. Dans le district de Dand, des policiers qui avaient autrefois été membres de la milice d'un seigneur de guerre, portant l'uniforme mais n'ayant jamais été formés, sont allés à l'académie, en sont sortis avec leur diplôme et relèvent aujourd'hui du chef de police du district de Dand. Il s'agit là d'une belle réussite, car cela s'attaque aux problèmes de la police à de nombreux niveaux, dont l'aspect culturel et le parti pris tribal. Nous sommes fiers de dire que ces policiers continuent encore aujourd'hui de servir.

La présidente : C'est formidable. Merci pour ces explications. Cela nous fait bien plaisir d'entendre ce genre de choses.

Le sénateur Greene : C'est un plaisir pour nous que de vous accueillir ici.

Nous allons, bien sûr, quitter l'Afghanistan à la fin de 2011, soit l'an prochain. Plusieurs autres pays vont eux aussi quitter dans le courant de l'année 2011. La poussée américaine signifie que la guerre va devenir de manière générale davantage américanisée. Cependant, la poussée elle-même sera finie d'ici juillet, et, si je comprends bien, c'est à partir de ce moment-là que les Américains vont commencer à réduire leurs troupes.

J'étais en train de me dire que si j'étais commandant taliban dans les cavernes du Pakistan, je passerais les 12 prochains mois à réunir argent, fournitures et recrues, à veiller à ce que mes lignes d'approvisionnement soient sûres, et à attendre jusqu'à ce que les derniers d'entre nous soient partis pour ensuite lancer une vaste offensive. Est-ce là un scénario raisonnable?

Bgén Vance : Je dirais qu'il s'agit là d'un scénario né de légendes urbaines. Si vous êtes commandant taliban, vous ne pouvez pas vous permettre une interruption aussi longue, car pendant que vous seriez en train de vous refaire vos forces dans votre caverne, l'OTAN et la communauté internationale, aux côtés du gouvernement et de la population afghans, demeureraient très productifs. Vous surgiriez dans un environnement de plus en plus hostile envers vous, et capable. Il n'est pas question de s'accorder un répit.

Je comprends cependant la nature de votre question. Cela est-il encourageant pour un ennemi de savoir que vous allez quitter le terrain à un moment donné? Bien sûr que oui. Il en serait de même pour nous. Si nous combattons quelqu'un pour une cause en laquelle nous croyions, et si nous savions que l'ennemi allait partir, alors ce serait bien. L'on ne peut pas imaginer que, dans leur esprit, ce ne sera pas de quelque façon une victoire que de voir les gens quitter le terrain.

With that said, we are investing in Afghans and Afghan ability. That investment by the international community will go on beyond July 2011. I understand that from Kabul, Canada will continue to invest in whole-of-government efforts there.

Afghanistan will not suffer from a withdrawal shock. The reduction of forces, if you listen to General Petraeus talk about this, is conditions-based. They may not leave first in the South. They may leave from somewhere else, or they may not leave at all until they are ready to leave. There is definitely a requirement for all of us to leave and turn Afghanistan's destiny over to them, but it will not happen with the same momentum that the surge occurred. It will be very considered and conditions-based.

No one wants to lose this. We do not want to lose. We ought not to, and it is entirely winnable. It just takes time, focus and patience. If you think about the nature of counter-insurgency operations, where you need sufficient security to allow other things to happen, we were only in that position starting in late 2009. Therefore, this method of warfare is relatively new in Afghanistan. For the longest time, we have been doing enough not to lose, and doing that very well, maintaining Afghanistan's capacity to recover. Now it is becoming a very productive environment, where we are seeing the recovery occur, but it takes time. None of this will take root unless the population feels sufficiently secure to start acting upon their own desires.

Senator Greene: You say that it is winnable. I am not sure what you mean by "win," and I will ask you to define that. To me, when you say that a war is winnable, at the end of the Second World War, we beat the other guys, and we won the war. In this particular war, though, the bad guys have a safe haven in Pakistan. While our own attacks might be successful to an extent, at least the way I look at it, we will never be able to make Pakistan a safe place for Afghanistan until we are allowed to put boots on the ground in Pakistan and rout out all the bad guys there, and that is not likely to happen any time soon.

Therefore, when you say that it is winnable under those conditions, what do you mean?

Brig.-Gen. Vance: I think that, broadly speaking, the international community, including Canada, would agree — and Canada's objectives are quite clearly stated — that winning, for us, means the Afghans being able to manage the emergency without there being a clear and present danger every day to their capacity to continue to govern.

I do not think that we would ever consider "winning" to mean the insurgency is over and Afghanistan has turned into a different country. An element of insurgency will exist there, as it exists in other modern European nations. Whether it has the capacity to

Cela étant dit, nous investissons dans les Afghans et dans la capacité afghane. Cet investissement, de la part de la communauté internationale, s'étendra au-delà de juillet 2011. D'après ce que je crois comprendre, le Canada continuera, à partir de Kaboul, d'investir sur place des efforts pangouvernementaux.

L'Afghanistan ne va pas souffrir de choc de retrait. La réduction des forces, si vous écoutez le général Petraeus en parler, s'appuie sur des conditions. Les forces ne vont peut-être pas commencer par quitter dans le Sud. Elles partiront peut-être d'ailleurs, ou bien peut-être qu'elles ne partiront pas du tout tant qu'elles n'y sont pas prêtes. Il importe définitivement pour nous tous de quitter et de céder le destin de l'Afghanistan à son peuple, mais le retrait ne se fera pas au même rythme que la poussée. Il sera mené de manière très considérée et selon certaines conditions.

Personne ne veut perdre. Nous, nous ne voulons pas perdre. Nous ne le devrions pas, et la partie est parfaitement gagnable. Cela demandera du temps, des efforts ciblés et de la patience. Si vous songez à la nature des opérations anti-insurrectionnelles, lorsqu'il vous faut une sécurité suffisante pour permettre à d'autres choses de survenir, nous ne nous sommes trouvés dans cette position que tard dans l'année 2009. Cette façon de faire la guerre est donc relativement nouvelle en Afghanistan. Pendant très longtemps, nous avons fait assez pour ne pas perdre, et nous l'avons fort bien fait, maintenant la capacité de l'Afghanistan de récupérer. Aujourd'hui, l'environnement est en train de devenir très productif et nous voyons la reprise s'amorcer, mais cela demandera du temps. Rien de tout cela ne prendra racine à moins que la population ne se sente suffisamment en sécurité pour commencer à donner suite à ses propres désirs.

Le sénateur Greene : Vous dites que la partie est gagnable. Je ne sais trop ce que vous entendez par « gagner », et je vais vous demander de définir la chose. Pour moi, lorsque vous dites qu'une guerre est gagnable, je songe à la Seconde Guerre mondiale : nous avons battu les autres et avons gagné la guerre. Dans cette guerre-ci, cependant, les méchants ont un havre sûr au Pakistan. Même si nos propres attaques sont peut-être dans une certaine mesure des réussites, d'après ma façon de voir les choses, en tout cas, nous ne pourrions jamais faire en sorte que le Pakistan soit un lieu sûr pour l'Afghanistan tant et aussi longtemps que nous ne sommes pas autorisés à envoyer au Pakistan des soldats chargés d'y débusquer tous les méchants, et il est peu probable que ce soit chose possible dans un futur proche.

Par conséquent, lorsque vous dites que cette guerre est gagnable dans ces conditions, qu'entendez-vous par là?

Bgen Vance : Je pense que, de manière générale, la communauté internationale, y compris le Canada, conviendrait — et les objectifs du Canada ont été clairement énoncés — que, pour nous, gagner signifie que les Afghans seraient en mesure de gérer l'urgence sans que leur capacité de gouverner soit à chaque jour exposée à une menace claire et présente.

Je ne pense pas que nous définirions jamais une victoire comme signifiant que l'insurrection est terminée et que l'Afghanistan est devenu un pays différent. Un élément d'insurrection y existera, comme c'est le cas d'autres nations européennes modernes. Si le

act with violence, or whether it has the need to act with violence to get its message across, this is where we start to see what "winning" means.

I think there will be violence. There will be those who raise arms against others in Afghanistan, probably well into the future. Is it the most politically relevant thing happening in the country at any given point in time? If it is, then they are in crisis, but is it a manageable emergency? That is the reason for the tremendous investment into the training missions and into government architecture so that they can turn executive ideas into action because their bureaucracy is absent; it is dead, or it is in a diaspora. A great deal of effort is being put into developing or rekindling a white-collar capacity to develop the country. That is what I mean when I say "winnable."

The contrary is that many who are not accountable for the words they utter say that it can never be done, that everyone has lost there, that it is a graveyard of empires, and that everything we do there is bad and that nothing is good. That is self-defeating. Those people, generally speaking, have not been on the ground.

You talk about the Second World War. Linear warfare is much easier to find successes in: We landed on a beach; we crossed the river; and we smashed an army. We find success in an increased live birthrate, increased attendance at schools and increased political engagement at the municipal level. It is pretty hard to turn that into something that people would go to the streets and cheer about. It is the nature of warfare today. I suppose we could wish for a different war, structure ourselves to fight that war that will never come and be accused of being the Colonel Blimps of the past who wished for the war that would never come. We will not be that kind of force. We are not those kinds of people anymore. We are as progressive as we possibly can be. This is a complicated conflict that is more closely related to repairing the damage of isolated communities at risk in Canada than it is to warfare as we had known it. That is what we manage there on the ground every day — military forces to set conditions for good things to happen, but it is much harder.

The Chair: That was a powerful answer. Thank you very much.

Senator Pépin: Good afternoon and welcome.

You spoke about reservists. Are there lessons learned from our use of reservists in support of the Afghanistan mission?

Brig.-Gen. Vance: We have learned many lessons. I experienced some of these, both as a force generator and as an employer of forces.

pays a la capacité d'agir avec violence ou s'il éprouve la nécessité d'agir avec violence pour faire passer son message, c'est là que nous pouvons commencer à comprendre ce que cela veut dire de « gagner ».

Je pense qu'il y aura violence. Il y aura de ceux qui mobiliseront des armes contre d'autres en Afghanistan, et ce sans doute pendant longtemps encore. Est-ce là la chose la plus pertinente sur le plan politique à l'œuvre au pays à tout moment? Si la réponse est oui, alors il y a crise, mais est-ce une situation d'urgence gérable? Voilà le pourquoi de l'énorme investissement dans les missions de formation et dans l'architecture gouvernementale, afin que les Afghans puissent traduire des idées exécutives en des actes, car la bureaucratie est absente; elle est morte, ou alors elle appartient à une diaspora. Énormément d'efforts sont en train d'être déployés en vue de développer ou de ressusciter une capacité col blanc pour développer le pays. Voilà ce que je veux dire lorsque je qualifie la situation de « gagnable ».

Le contraire est que nombre de personnes qui n'ont pas à rendre de comptes pour les propos qu'elles tiennent disent que cela ne pourra jamais se faire, que tout le monde a perdu là-bas, qu'il s'agit d'un cimetière d'empires, et que tout ce que nous faisons là-bas est mauvais et que rien n'est bien. De tels propos sont autodestructeurs. De manière générale, les personnes qui les tiennent n'ont pas été sur le terrain.

Vous parlez de la Seconde Guerre mondiale. Il est beaucoup plus facile de trouver des réussites dans le cas d'une guerre linéaire : nous avons débarqué sur une plage; nous avons traversé la rivière; et nous avons écrasé l'armée. Nous voyons des réussites dans un taux de naissances vivantes accru, dans une meilleure fréquentation des établissements scolaires et dans un meilleur engagement politique au niveau municipal. Il est assez difficile d'en faire quelque chose qui ferait descendre les gens dans la rue pour fêter. Voilà quelle est la nature de la conduite de la guerre aujourd'hui. Je suppose que nous pourrions souhaiter une guerre différente, nous structurer pour mener une guerre qui ne viendra jamais et être accusés d'être une vieille baderne souhaitant une guerre qui ne vient jamais. Nous n'allons pas être ce genre de force. Nous ne sommes plus ce genre de personnes. Nous sommes aussi progressistes que nous pouvons l'être. Nous parlons ici d'un conflit complexe, qui ressemble davantage à la réparation des dommages infligés à des collectivités à risque isolées au Canada qu'à la guerre telle que nous la connaissions autrefois. Voilà ce que nous gérons là-bas, sur le terrain, à chaque jour — des forces militaires établissant les conditions permettant qu'il se produise de bonnes choses, mais c'est beaucoup plus difficile.

La présidente : Quelle puissante réponse. Merci beaucoup.

Le sénateur Pépin : Bonjour et bienvenue.

Vous avez parlé des réservistes. Y a-t-il des leçons à tirer de notre recours aux réservistes à l'appui de la mission en Afghanistan?

Bgén Vance : Nous avons appris de nombreuses leçons. J'en ai vécu certaines moi-même, en tant que responsable de la mise sur pied de la force et en tant qu'employeur de forces.

An essential element was the timeliness of integrating the reserve augmentation to the task force as it was preparing to train. That is not an easy equation. When you ask a reservist to spend more than a year on task or an odd time of, for example, 17 months, they have another life to which they must return. Their employers are required to let them go for that period of time, and, thankfully, most employers have been cooperative. We are grateful for that.

Nonetheless, a lesson that I took away is that we want to ensure that we are at a baseline level of training and capability, including both regular forces and reserve, so that extra special training — that is, the road to high readiness — is efficient, short and a necessary time. We learned much about how to reduce the amount of time away from home and how to concentrate training so that the task force came together and arrived in Afghanistan together completely well trained. That was a key lesson.

The other lesson is, on the back end of the mission, to ensure that the reservists who come home and go into potentially different environments than we would on a regular force base have access to the post-mission care and follow-up that regular force soldiers can assume because they are closer to medical facilities, chain of command, and so on. The growth in our capacity to look after reserve families and the reservists themselves post-mission is another area that we learned about and grew quickly. There is always room for improvement, but we certainly have come a long way.

Senator Pépin: That means their participation is welcome.

Brig.-Gen. Vance: Absolutely. It has been said many times that there is no way we could have done this, not only in terms of our quality of forces but also in terms of our endurance there, had we not had credible reserves. It would not have been done.

We have prevailed upon the Canadian Forces as a whole — army, navy, air force, special forces, and in both components — to be able to do this mission. Had any one of those components failed, we would have failed.

Senator Mitchell: I speak probably for every member of this committee when I say that we appreciate your presentation. It is both interesting and powerful.

It is certain that the U.S. will be taking over where we were. Is that the case? Could you confirm that?

Brig.-Gen. Vance: That is a good working assumption. I do not know for sure. My understanding is that in-place forces will adjust their positions.

Un élément essentiel a été l'opportunité du moment choisi pour intégrer l'augmentation de la force opérationnelle avec les réserves au fur et à mesure de leur préparation à la formation. Cette équation n'est pas facile. Lorsque vous demandez à un réserviste de consacrer plus d'un an à une tâche, voire une période plus étrange de, mettons, 17 mois, il ne faut pas oublier que la personne a une autre vie à laquelle elle doit retourner. Son employeur est tenu de la libérer pour la période de temps en question et, fort heureusement, la plupart des employeurs ont été très coopératifs. Nous leur en sommes reconnaissants.

Néanmoins, une leçon qui m'est restée est qu'il nous faut assurer que nous en sommes à un niveau de base en matière de formation et de capacité, englobant les forces régulières et les réserves, de sorte que cette formation spéciale supplémentaire — c'est-à-dire le chemin à parcourir pour en arriver à un état de préparation élevé — soit efficiente, courte et opportune. Nous en avons beaucoup appris quant à la réduction du temps que les soldats doivent passer loin de chez eux et quant à la concentration de la formation afin que la force opérationnelle puisse devenir unie et débarquer en Afghanistan avec l'effectif total, bien formé. C'était là une leçon clé.

L'autre leçon, à l'autre bout de la mission, est qu'il faut veiller à ce que les réservistes qui rentrent chez eux et intègrent des environnements potentiellement différents que ce ne serait le cas pour les autres, retournant sur une base de la force régulière, aient accès aux soins et au suivi post-mission sur lesquels peuvent compter les membres de la force régulière du fait d'être plus proches de services médicaux, de la chaîne de commandement, et ainsi de suite. L'augmentation de notre capacité de nous occuper des familles des réservistes et des réservistes eux-mêmes post-mission est un autre aspect que nous avons assimilé et assuré rapidement. Il y a toujours place à l'amélioration, mais nous avons certainement parcouru beaucoup de chemin.

Le sénateur Pépin : Cela veut dire que leur participation est bien accueillie.

Bgén Vance : Absolument. Il a été maintes fois déclaré qu'il aurait été exclu que nous fassions ce que nous avons fait, non seulement en ce qui concerne la qualité de nos forces mais également leur endurance sur le terrain, si nous n'avions pas eu des réserves crédibles. La chose n'aurait pas été possible.

Nous avons fait appel aux Forces canadiennes dans leur entier — armée, marine, armée de l'air, forces spéciales et les deux éléments constitutifs — pour être en mesure de réaliser cette mission. Si l'un quelconque de ces éléments avait manqué à l'appel, nous aurions échoué.

Le sénateur Mitchell : Je parle sans doute au nom de tous les membres du comité lorsque je dis que nous avons aimé votre déclaration. Elle a été à la fois intéressante et puissante.

Il est certain que les Américains vont assurer la relève à partir de là où nous en étions. Est-ce bien le cas? Pourriez-vous confirmer cela?

Bgén Vance : C'est là une bonne hypothèse de travail. Je n'ai pas de certitude en la matière. D'après ce que j'en sais, les forces en place vont rajuster leurs positions.

Senator Mitchell: I am interested in the status of the Afghan National Army and the police force. When we talk about Canada pulling out, there have been suggestions that someone might stay to do something. Will we be there in any kind of advisory or training capacity of the Afghan National Army or the police force at all?

Brig.-Gen. Vance: Do you mean post 2011?

Senator Mitchell: Yes, post 2011.

Brig.-Gen. Vance: No.

Senator Mitchell: You were very positive about the army, in particular. The committee was there a couple of years ago, and we were there, too, and would share your assessment of the difference between the army and the police.

Could you be more specific about the nature of the upper echelons of the Afghan army, the quality of their leadership, general staff, other staff, and so on? At what place is that? How close would we be to them being able to perform without mentors or without backup from some other army?

Brig.-Gen. Vance: I am glad that you asked that question because it speaks to an element that would cause friction to future success, namely, the political makeup and the challenges inherent within that political makeup of Afghanistan.

It is too easy to point a finger and say that it is all the fault of one political leader or person. That is not realistic. Afghanistan is a nation of families, subtribes, tribes and supertribes. Similar to us, they develop constituencies. The country has been in survival mode for 33 years. In that mode, you become somewhat selfish and inward-looking. You look after number one first and you are not used to going along to get along, or to giving a little to get a lot. It is not that easy to do when you have always been looking out for number one. The life expectancy in Kandahar Province is 46 years of age. Everyone alive in Kandahar has been doing nothing but fighting since they were a teenager or their entire lives.

You can place that in the context that what the upper echelon of the security forces in Afghanistan is doing is similar to what the upper echelon at the political level is doing. They are trying to put their country back together and make decisions about dealing with the emergency of the insurgency and also ensuring that they are postured appropriately in the region, as they are viewed by their population. We have issues with opening and closing bases in Canada, and they are wrapped around all sorts of agendas. Imagine what it is like when your country wants to stay together, but you have a hard time living together.

Our ambassador there is a wonderful diplomat. He has said on a number of occasions that reconciliation needs happen inside Afghanistan. It is not just Karzai and the Taliban. They are learning to live together in an environment that is prosperous, peaceful and coming out of the ashes. There is a lot of poetic allegory there, but it is true.

Le sénateur Mitchell : Je suis intéressé par le statut de l'armée nationale afghane et de la police afghane. Lorsque nous parlons du retrait par le Canada, d'aucuns laissent entendre que quelqu'un devrait rester pour y faire quelque chose. Le Canada assurera-t-il quelque présence à des fins de conseil ou de formation de l'armée nationale afghane ou des forces policières?

Bgén Vance : Vous voulez dire après 2011?

Le sénateur Mitchell : Oui, après 2011.

Bgén Vance : Non.

Le sénateur Mitchell : Vous avez été très positif en ce qui concerne l'armée en particulier. Le comité s'est rendu là-bas il y a quelques années, et nous y sommes allés aussi, et partagerions votre évaluation de la différence entre l'armée et la police.

Pourriez-vous être plus précis quant à la nature des échelons supérieurs de l'armée afghane, la qualité de son leadership, l'état-major général, les autres personnels, et ainsi de suite? Où en sont les choses à cet égard? À combien cette armée en est-elle de pouvoir intervenir sans mentors ou sans l'appui de quelque autre armée?

Bgén Vance : Je suis heureux que vous posiez cette question, car elle soulève un élément susceptible de causer des frictions par rapport à toute réussite future, et je veux parler de la composition politique et des défis inhérents à cette composition politique de l'Afghanistan.

Il est trop facile de montrer quelqu'un du doigt et de dire que la faute est entièrement celle d'un dirigeant politique ou d'une personne. Cela ne serait pas réaliste. L'Afghanistan est une nation de familles, de sous-tribus, de tribus et de super tribus. Tout comme nous, les Afghans créent des groupes constitutifs. Le pays est en mode de survie depuis 33 ans. Dans ce mode, vous devenez quelque peu égoïste et autocentré. Vous vous occupez en premier lieu de vous-même et vous n'avez pas l'habitude d'accepter pour accepter, ni de céder un peu pour obtenir beaucoup. Ce n'est pas chose facile à faire lorsque vous ne vous êtes toujours occupé que de vous. L'espérance de vie dans la province de Kandahar est de 46 ans. Chaque personne toujours en vie à Kandahar ne fait rien d'autre que de se battre depuis l'adolescence, voire depuis toujours.

Vous pouvez inscrire cela dans le contexte que ce que fait l'échelon supérieur des forces de sécurité en Afghanistan est semblable à ce que fait l'échelon supérieur au niveau politique. Ces forces sont en train d'essayer de reconstruire leur pays et de prendre des décisions face à l'urgence de l'insurrection, tout en veillant à ce qu'elles soient bien placées dans la région et bien perçues par leur population. Nous avons au Canada des problèmes entourant l'ouverture et la fermeture de bases ici, et eux sont accaparés par quantité de soucis. Imaginez ce que ce peut être lorsque votre pays veut rester uni, mais que vous avez de la difficulté à vivre ensemble.

Notre ambassadeur là-bas est un merveilleux diplomate. Il a plusieurs fois dit que la réconciliation doit se faire à l'intérieur de l'Afghanistan. Ce n'est pas juste Karzai et les talibans. Ils sont en train d'apprendre à vivre ensemble dans un environnement qui est prospère, pacifique et qui renaît de ses cendres. Il y a là quantité d'allégories politiques, mais c'est la réalité.

In that environment, the elite or the senior ranks of their military and police are both serving the requirement to fight and defeat this existential threat and being appropriate participants in the nature of their country. That is hard. I have the greatest respect for General Karimi, who was trained in the West and understands what needs to happen. He is the current four-star. They are very motivated to do the right thing and to try to win. For them, there is no equivocation or semantics: A loss is a loss.

Senator Mitchell: It would be a real loss.

We were told that one of the problems with the army and the police was lack of literacy — I believe the literacy rate was 25 per cent. It is difficult to explain to some of these soldiers and police how to do things because if they are not literate, they will have difficulty thinking things through. That remains a problem.

Let us say that it is post-2011. We have pulled out, and you have not brought back as much equipment as you took because much has been destroyed; some of what is brought back needs to be fixed. The ideal situation would be to replenish up to where you were, but now we are not in a war.

Is the army budgeting and beginning to see resources it might need to replenish up to a particular level? Would you want to go back to where you were, with the same number of tanks, other vehicles, guns, et cetera?

Brig.-Gen. Vance: Yes, senator. In fact, it is even better than that. From an army perspective, we will go through a reconstitution, which is to deal with the immediacy of the kit and get it back into service, into working condition in the army.

Billions of dollars worth of new vehicle acquisitions was also announced — armoured vehicle fleets, trucks and so on, plus a medium-lift helicopter fleet that will materialize in Canada over time. It is a great time to be in the army.

It will be hard work to bring it all back, get it in condition and bring in new fleets of vehicles. I would not put us above or below a line. However there will be a qualitative improvement in the army. I know that for a fact. When we left, we were not able to do aviation operations with Chinooks, and now we will be able to do those. It adds a capability to the army's portfolio, though it will not be without its challenges.

To answer your question directly, we are budgeting and are budgeted to do that.

Senator Lang: My questions have to do with the reserves in your opening remarks. You mentioned that you were back here for six days and doing an overview. We are looking at certain questions as they pertain to the reserves. When do you expect to have your overview done, and when would we be able to see it?

Dans cet environnement, l'élite ou les hauts rangs parmi les militaires et la police servent l'exigence de combattre et de défaire cette menace existentielle tout en étant des participants appropriés dans la détermination de la nature de leur pays. Cela est difficile. J'ai le plus grand respect pour le général Karimi, qui a été formé dans l'Ouest et qui comprend ce qui doit être fait. Il est l'actuel général quatre étoiles. Ils sont très motivés pour faire ce qui doit être fait et essayer de gagner. Pour eux, il n'y a aucune ambiguïté ni préoccupation en ce qui concerne la sémantique : une perte est une perte.

Le sénateur Mitchell : Ce serait une vraie perte.

On nous a dit que l'un des problèmes avec l'armée et la police était celui d'un manque de littératie — je pense que le taux d'alphabétisation était de 25 p. 100. Il est difficile d'expliquer à certains de ces soldats et policiers comment faire les choses, car s'ils sont analphabètes, ils auront de la difficulté à analyser les choses jusqu'au bout. Cela demeure un problème.

Imaginons que nous sommes dans l'après-2011. Nous nous sommes retirés et vous n'avez pas rapatrié autant de matériel que ce que vous y avez envoyé car il y en a beaucoup qui a été détruit; une partie du matériel qui a été renvoyé au pays doit être réparé. La situation idéale serait de reconstituer le stock pour le rétablir au niveau antérieur, mais nous ne sommes plus engagés dans une guerre.

L'armée est-elle en train de budgétiser et de cerner les ressources qu'il lui faudrait peut-être rétablir à un niveau particulier? Aimerez-vous rétablir la situation telle qu'elle existait, avec le même nombre de chars, d'autres véhicules, d'armes à feu, et cetera?

Bgén Vance : Oui, sénateur. En fait, c'est encore mieux que cela. En ce qui concerne l'armée, nous allons procéder à une reconstitution, c'est-à-dire nous occuper des besoins immédiats en ce qui concerne l'équipement, pour le remettre à niveau afin qu'il soit en état de fonctionner pour l'armée.

Ont également été annoncés des milliards de dollars pour l'achat de nouveaux véhicules — parcs de véhicules blindés, camions et ainsi de suite, ainsi qu'une flotte d'hélicoptères moyens-porteurs qui se constituera progressivement au Canada. Il fait bon d'être dans l'armée en ce moment.

Ce sera une lourde tâche que de rapatrier tout ce matériel, de le remettre en état et d'intégrer de nouveaux parcs de véhicules. Je ne nous inscrirais pas au-dessus ni en dessous de quelque ligne que ce soit. Cependant, il y aura une amélioration qualitative dans l'armée. Je le sais. Lorsque nous sommes partis, nous n'étions pas en mesure de mener des opérations aériennes avec les Chinooks, et maintenant nous le pouvons. Cela ajoute de la capacité au portefeuille de l'armée, même si la chose n'est pas sans difficulté aucune.

Pour répondre directement à votre question, nous sommes en train d'élaborer le budget et cela va être inscrit au budget.

Le sénateur Lang : Mes questions porteront sur ce que vous avez dit au sujet des réserves dans vos remarques liminaires. Vous avez mentionné que vous êtes ici depuis six jours et que vous êtes en train de mener un examen. Nous nous penchons sur certaines questions concernant les réserves. Quand pensez-vous avoir terminé votre examen et quand pourrions-nous le voir?

Brig.-Gen. Vance: Could I take that on advisement? I do not know when the process will mature. It is not just an internal army process; there is a Canadian Forces transformation process, as well.

We will certainly answer your question. However, I would like to be exact. I know what is happening in my little world. However, from a departmental perspective, which I think is what you need, I will need to verify the information.

Senator Dallaire: The option of the reserves being the footprint of a mobilization base for the future does not necessarily seem to have any traction at this time because they are all at such a high operational capability. Still, force generation needs to happen.

At what level do you think we should be keeping those reservists to keep the operational training time minimal for their integration into the regular force?

Brig.-Gen. Vance: Their individual qualification levels must be maintained throughout the year, which we do and are funded to do.

It will vary depending on the level of readiness or preparation at which any given sector or area headquarters in the army must be. For example, if Land Force Quebec Area is the next one in the window, they will probably have a higher level of readiness. However, generally speaking, it coalesces in the reserves around effective platoon-level training. This is a great question for Major-General Tabernor when he comes up.

The Chair: He will conveniently be joining us shortly.

I would like to thank Brigadier-General Vance for being with us. You have been so frank, direct and honest. You have twice been the Commander of the Joint Task Force in Afghanistan. We thank you so much for your service and for the insights you have shared with us today.

We continue to receive testimony on the role of the reserves in the Canadian Forces in places such as Afghanistan. We have with us two witnesses. One is Major-General Dennis C. Tabernor, CMM, CD, Chief of Reserves and Cadets. He has served a long time with the Canadian Forces, both reserve and the regular force. He started in 1967 as a reservist with The Royal Winnipeg Rifles and then transferred to regular force in 1972. He returned to the reserve force in 1993 and assumed command of his original regiment, The Royal Winnipeg Rifles.

Several promotions and tasks followed, including in Bosnia and Herzegovina, and after promotion to brigadier-general, he became Deputy Commander of Land Force Western Area, then Commander of Canadian Joint Task Force Southwest Asia, and then Director of General Land Reserve. He was assigned as Deputy Commanding General of Afghan National Army

Bgén Vance : Puis-je mettre la question en délibération? Je ne sais pas quand le processus arrivera à échéance. Il ne s'agit pas d'un processus simplement interne à l'armée; il y a également un processus de transformation des Forces canadiennes

Nous fournirons certainement une réponse à votre question. Cependant, j'aimerais pouvoir être précis. Je sais ce qui se passe dans mon petit monde. Cependant, en ce qui concerne la perspective du ministère, ce dont, je pense, vous avez besoin, il me faudrait vérifier les informations.

Le sénateur Dallaire : L'option que les réserves soient l'empreinte d'une base de mobilisation pour l'avenir ne semble pas bénéficier de beaucoup d'appui en ce moment, du fait qu'il faille partout une capacité opérationnelle très élevée. Or, il faut qu'il y ait mise sur pied de force.

À quel niveau pensez-vous que nous devrions maintenir ces réservistes afin de maintenir leur période de formation opérationnelle à un minimum en vue de leur intégration dans la force régulière?

Bgén Vance : Leurs niveaux de qualification individuelle doivent être maintenus tout au long de l'année, chose que nous faisons et pour laquelle nous jouissons du financement requis.

Cela variera selon l'état de préparation auquel doit en être tout secteur ou quartier général de l'armée. Par exemple, si le Secteur du Québec de la Force terrestre est le prochain dans la fenêtre, alors il possèdera probablement un niveau d'état de préparation supérieur. Cependant, de manière générale, dans les réserves, cela tourne autour d'une formation efficace de niveau peloton. Ce sera là une excellente question à poser au major-général Tabernor lorsqu'il comparaitra.

La présidente : Il va, ce qui tombe fort bien, se joindre à nous sous peu.

J'aimerais remercier le brigadier-général Vance d'avoir été des nôtres. Vous avez été si franc, direct et honnête. Vous avez deux fois été le commandant de la Force opérationnelle interarmées en Afghanistan. Nous vous remercions sincèrement de votre service et des renseignements que vous nous avez livrés aujourd'hui.

Nous allons poursuivre l'audition de témoignages au sujet du rôle des réserves dans les Forces canadiennes dans des endroits comme l'Afghanistan. Nous accueillons maintenant devant nous deux témoins. Il y a, tout d'abord, le major-général Dennis C. Tabernor, CMM, CD, chef Réserves et Cadets. Il sert depuis longtemps au sein des Forces canadiennes, tant dans les réserves que dans la Force régulière. Il a commencé sa carrière militaire comme réserviste aux Royal Winnipeg Rifles en 1967, puis il a transféré à la Force régulière en 1972. Il est retourné à la Force de réserve en 1993 et a assumé le commandement de son régiment d'origine, The Royal Winnipeg Rifles.

Plusieurs promotions et affectations ont suivi, notamment en Bosnie-Herzégovine, et, après avoir été promu brigadier-général et nommé commandant adjoint du Secteur de l'Ouest de la Force terrestre, il a été nommé commandant de la Force opérationnelle interarmées canadienne en Asie du Sud-Ouest, puis directeur général de la Réserve terrestre. En 2007 il est nommé général

Development in 2007, then promoted to major-general and appointed to his current position as Chief of Reserves and Cadets. We are thankful and glad that you are here today.

Also joining Major-General Tabbnor is Colonel Josée Robidoux, Director of Reserves. She joined the Canadian Forces' Reserve Force in 1985 and served with the Communication Squadron and the Directorate Information Services Operations and Training. Promoted to the rank of major, she took over responsibility for all Communication Reserve personnel administration and benefits and became Commanding Officer of Information Management Group Primary Reserve List.

In 2005, she was made Commander of 71 Communication Group. This summer she was promoted to colonel and was appointed Director of Reserves. We appreciate your changing your schedule to be here and accommodate us today.

Major-General Tabbnor, I understand you have an opening statement.

Major-General Dennis C. Tabbnor, CMM, CD, Chief, Reserves and Cadets, National Defence: Thank you very much. I am pleased to be here today and as the Chair has indicated, I have with me Colonel Robidoux, the individual who, on a day-to-day basis, looks after reserve issues for me. She is my principal staff officer on pan-reserve issues, and she and her staff also gather and analyze information, as well as monitor and advise on policy development within the Canadian Forces. She is here to get me out of trouble if I get in trouble with you.

We, in National Defence, DND, and the Canadian Forces, CF, are committed to maintaining a balance of military and civilian personnel, while also maintaining the flexibility required to meet future DND and CF missions. We will continue to ensure that we have the right people in the right jobs in the right places.

To create this flexibility, measures are being put in place to stabilize the DND-CF workforce, including the Primary Reserve, while the necessary post-Afghanistan adjustments are determined. A working group has been stood up under the leadership of the chief of program, Chief of Force Development, Chief of Military Personnel and myself to determine the requirement post-Afghanistan for the Primary Reserve within DND and CF, with a focus on balancing the requirements for primary reserves between force generation and the needs for augmentation support to DND-CF operations, and to establish the baseline required for full-time positions over the long term.

We are also committed to ensuring that the Primary Reserve maintains and further develops effective and efficient career paths for development and career progression to foster a rewarding

adjoint commandant du développement de l'Armée nationale afghane, puis est promu à son grade actuel de major-général et nommé chef, Réserves et Cadets, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Nous sommes heureux et reconnaissants de vous accueillir ici aujourd'hui.

Comparaît aux côtés du major-général Tabbnor le colonel Josée Robidoux, directrice des Réserves. Elle se joint à la Force de réserve des Forces canadiennes en 1985 et sert au sein de l'Escadron des communications et de la Direction générale des services d'information, des opérations et de la formation. Promue au rang de major, elle a été chargée de l'ensemble de l'administration du personnel de la Réserve des communications, y compris la gestion des avantages sociaux, puis est devenue commandant du groupe de gestion de l'information, Cadre de la Première réserve.

En 2005, elle obtient le commandement du 71^e Groupe des communications. Cet été, elle a été promue colonel et nommée à la tête de la Direction des réserves. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir remanié votre horaire de manière à pouvoir être des nôtres aujourd'hui.

Major-général Tabbnor, je crois savoir que vous avez une déclaration liminaire à nous faire.

Major-général Dennis C. Tabbnor, CMM, CD, chef, Réserves et Cadets, Défense nationale : Merci beaucoup. Je suis heureux d'être ici aujourd'hui et, comme l'a indiqué la présidente, je suis accompagné du colonel Robidoux, la personne qui, jour après jour, s'occupe pour moi des questions relatives aux réserves. Elle est en fait mon principal officier en ce qui concerne les questions relatives à la Réserve dans son ensemble, et elle et son personnel recueillent et analysent l'information, assurant aussi le suivi en matière de surveillance et d'analyse de l'élaboration de politiques au sein des Forces canadiennes. Elle est ici pour me tirer d'affaire s'il m'arrivait d'être en difficulté avec vous.

Le ministère de la Défense nationale, ou MDN, et les Forces canadiennes, ou FC, sont engagés à maintenir un équilibre entre le personnel militaire et civil, tout en maintenant aussi la flexibilité requise en vue d'accomplir les futures missions du MDN et des FC. Nous continuerons de faire en sorte d'affecter les bonnes personnes, dans les bons postes, aux bons endroits.

Pour créer cette flexibilité, des mesures sont mises en place pour stabiliser l'effectif du MDN et des FC, y compris la Réserve primaire, pendant que se définissent les ajustements qui seront nécessaires après la mission en Afghanistan. Un groupe de travail a été mis sur pied sous la direction du Chef de Programme, du Chef-Développement des Forces, du Chef du personnel militaire et de moi-même, pour déterminer quels seront les besoins après la mission en Afghanistan, en matière de Réserve primaire au sein du MDN et des FC. L'idée est d'assurer un équilibre, pour la Réserve primaire, entre la mise sur pied de la force et les besoins d'augmentation ou d'appui du MDN et des FC, et de définir les paramètres pour les postes à temps plein à long terme.

Nous nous sommes également engagés à assurer à la Réserve primaire le maintien et le perfectionnement de cheminements de carrière efficaces et efficaces en ce qui a trait au perfectionnement

career based primarily on part-time service, as well as opportunity for full-time service in support of operations and reserve force generation.

Currently, our force generation tempo remains consistently heavy. For domestic operations in Canada this year, the reserves provided personnel to support the police agencies with the security for the Vancouver 2010 Olympics and Paralympic Winter Games, the Huntsville G8 and Toronto G20 summit meetings and the northern sovereignty operations, Operation Nanook, up North.

As you have seen most recently on television, more than 200 reservists applied their skills and local knowledge toward assisting the province of Newfoundland and Labrador in recovering from Hurricane Igor on very short notice. Our reservists also provide full-time crews for the Kingston class maritime coastal defence vessels, and full-time staff at all levels of the Canadian Forces, including units, bases, headquarters and training establishments.

Concurrently, Canada's international operations include a total of nearly 1,900 reservists who have deployed, redeployed or are about to deploy to Afghanistan this year. In addition, reservists are assigned to UN commitments in Haiti, the Balkans, the Middle East and across Africa.

You need to know that as Chief of Reserves and Cadets, I command nothing other than my staff. On the reserve side, I am the principal adviser to the Chief of the Defence Staff, CDS, and the Vice Chief of the Defence Staff, VCDS, on reserve issues. I am responsible for the Canadian Forces Liaison Council. In that way, we provide support to the civilian council. You will be talking to Mr. John Eaton and my executive director who supports him next week.

My last job is to oversee for the Vice Chief of the Defence Staff, the delivery of the youth programs for which the Canadian Forces are responsible.

We are honoured to be here today to represent this dedicated group of Canadians, our reservists, and we will be happy to answer your questions.

The Chair: Thank you for those remarks. We are beginning to put the picture together here. As commander of nothing and in charge of everything, if you had one wish that you could deliver tomorrow for how the world would change for reservists, what would you do? This has been studied to death for years and decades. If there was one area we could fix to make a huge difference, what would it be?

professionnel et à la progression de carrière pour favoriser une carrière militaire enrichissante fondée principalement sur du service à temps partiel, mais aussi sur du service à temps plein occasionnel en appui aux opérations et à la mise sur pied de la force de Réserve.

À l'heure actuelle, notre rythme de mise sur pied de la force demeure soutenu. Dans les opérations nationales, cette année, la Réserve a fourni du personnel qui a appuyé les forces policières pour assurer la sécurité aux Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010 à Vancouver et, aux Sommets du G8 à Huntsville et du G20 à Toronto, et qui a participé à l'Opération Nanook, pour affirmer la souveraineté canadienne dans le Nord.

Comme vous l'avez vu plus récemment à la télévision, plus de 200 réservistes ont utilisé leurs compétences et leur connaissance de la région pour aider la province de Terre-Neuve-et-Labrador à se remettre du passage de l'ouragan Igor, et cela à très court préavis. Nos réservistes ont également fourni des équipages à temps plein sur les navires de défense côtière de la classe Kingston, et du personnel d'état-major à temps plein à tous les niveaux des Forces canadiennes, notamment dans les unités, les bases, les quartiers généraux et les établissements d'enseignement.

Simultanément, la Réserve est présente dans les opérations internationales auxquelles le Canada participe : cette année, près de 1 900 réservistes sont retournés en Afghanistan, y sont en service ou sont sur le point de partir pour l'Afghanistan. De plus, il y a des réservistes affectés aux engagements du Canada auprès de l'ONU en Haïti, dans les Balkans, au Moyen-Orient et partout en Afrique.

Il vous faut savoir qu'en tant que chef, Réserves et Cadets, je ne commande rien d'autre que mon personnel d'état-major. Du côté des réserves, je suis le principal conseiller auprès du Chef d'état-major de la Défense, CEMD, et du Vice-chef d'état-major de la Défense, VCEMD, pour les questions touchant les réserves. Je suis responsable du Conseil de liaison des Forces canadiennes. C'est ainsi que nous assurons un appui au conseil civil. Vous allez vous entretenir avec M. John Eaton et mon directeur exécutif qui l'appuie la semaine prochaine.

Ma dernière responsabilité est celle d'encadrer, pour le Vice-chef d'état-major de la Défense, l'exécution des programmes de services à la jeunesse dont sont responsables les Forces canadiennes.

Nous sommes honorés d'être ici aujourd'hui pour représenter ce groupe dévoué qui est au service des Canadiens, celui des réservistes, et je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

La présidente : Merci de ces remarques. Nous commençons à mettre en place les différents morceaux du tableau. En tant que commandant de rien et responsable de tout, s'il était un vœu que vous pourriez réaliser demain quant à la façon dont le monde changerait en ce qui concerne les réservistes, que feriez-vous? Cette question a été épluchée à mort pendant des années, des décennies. S'il était une chose que vous pourriez corriger pour apporter une énorme différence, quelle serait-elle?

Maj.-Gen. Tabernor: From a Canadian Forces point of view, the area I would like to see changed is the administrative systems that we use to deal with the reserves. We have two systems right now, one for the regular forces and one for the reserve forces.

We are working hard to rationalize and harmonize the system so that we have one system. If we had one system, life would be easier for all of us. Right now, you take an individual, a reservist, and that individual goes off and does something. That reservist works with the regular force, and the regular force does not necessarily understand the reserve policies and procedures, and that causes issues. Ideally, we would have one set of policies and procedures that dealt with the Canadian Forces writ large, and differences for the regular and reserve forces only if necessary.

The Chair: That is a great starting point. Thank you very much.

Senator Dallaire: I would like to pursue, at another time, the whole effort that you were engaged in — the security transition efforts with which you were involved, I suppose under NATO, to continue to build up the Afghan forces and possibly police.

On the reserve side, for which you now hold a responsibility, you say that you have this working group that is now being cranked up to look at the balance between force generation and augmentation and support. Are you in a position — and I hope you will be able to tell us some milestones of your working group — to tell us what sort of strategic policy framework you are doing that in? That is to say, will you still hold a mobilization-based concept out there? Will you go to a high-level, American style, full-time and part-time reserve, or has your guidance been nonexistent in trying to figure this one out?

Maj.-Gen. Tabernor: We are dealing with a couple of aspects to the working group.

First, we are looking at the number of full-time reservists that we have presently supporting the Canadian Forces today and what that number should look like in about two years. Colonel Robidoux is the co-chair of the working group with Ms. Valerie Keyes, and this working group is just in the process of being set up. Their first task is to look at the number of full-time reservists employed in the Canadian Forces today; and in dealing with the army, navy, air force and others who employ reservists, the numbers that we should have post-Afghanistan.

To deal with the operational tempo that started in the early 1990s and is still continuing today, we, in effect, partially mobilized the reserves to deal with those operational stresses and pressures to the point that, at one point in time, about one third of the effective reserve strength was on full-time service. As we

Mgén Tabernor : Du point de vue des Forces canadiennes, l'élément que j'aimerais voir changer est celui des systèmes administratifs que nous utilisons pour traiter avec les réserves. Nous avons à l'heure actuelle deux systèmes, l'un pour les forces régulières et l'autre pour les forces de réserve.

Nous travaillons fort afin de rationaliser et d'harmoniser le système de manière à ne plus en avoir qu'un seul. Si nous avions un système unique, la vie serait plus facile pour tout le monde. À l'heure actuelle, vous prenez un individu, un réserviste, et cette personne part faire quelque chose. Ce réserviste travaille avec la Force régulière, et la Force régulière ne comprend pas forcément les politiques et procédures propres à la réserve, ce qui crée des problèmes. Idéalement, nous aurions un jeu unique de politiques et de procédures qui s'appliqueraient aux Forces canadiennes au sens large, avec des différences pour la force régulière et la force de réserve seulement dans les cas où ce serait nécessaire.

La présidente : C'est là un excellent point de départ. Merci beaucoup.

Le sénateur Dallaire : J'aimerais, à une autre occasion, discuter de tout l'effort dans lequel vous avez été engagé — les efforts de transition de sécurité auxquels vous avez participé, je suppose sous l'égide de l'OTAN, pour continuer à renforcer les forces afghanes et peut-être la police.

Du côté des réserves, dont vous êtes maintenant responsable, vous dites que vous avez ce groupe de travail qui est en train d'être organisé pour examiner l'équilibre entre la mise sur pied de la force et l'augmentation et l'appui. Pourriez-vous — et j'espère que vous pourrez nous entretenir de certains des jalons pour votre groupe de travail — nous dire dans quel genre de cadre stratégique ce travail s'inscrit? En d'autres termes, allez-vous maintenir sur le terrain un concept axé sur la mobilisation? Allez-vous opter pour des réserves à temps plein et à temps partiel de haut niveau, à l'Américaine, ou bien y a-t-il eu une absence totale de lignes directrices émanant de vous quant à l'idée à démêler?

Mgén Tabernor : Nous traitons d'un certain nombre de choses avec le groupe de travail.

Premièrement, nous sommes en train d'examiner le nombre de réservistes à temps plein qui appuient à l'heure actuelle les Forces canadiennes, et le nombre à viser pour dans deux ans environ. Le colonel Robidoux est coprésidente du groupe de travail avec Mme Valerie Keyes, et ce groupe de travail est tout juste en train d'être constitué. Sa première tâche sera d'examiner le nombre de réservistes à temps plein qui sont présentement employés dans les Forces canadiennes; et lui faudra ensuite traiter, dans le cas de l'armée, de la marine, de l'armée de l'air et d'autres qui emploient des réservistes, du nombre que nous devrions avoir dans l'après-Afghanistan.

Pour ce qui est du rythme opérationnel qui a été enclenché au début des années 1990 et qui est maintenu encore aujourd'hui, nous avons en définitive partiellement mobilisé les réserves face aux stress et aux pressions opérationnelles à un point tel qu'à un moment donné près du tiers des effectifs de réserve étaient affectés

draw down out of Afghanistan, we have to return to a normal level of full-time service within the reserves. That is one element they will look at.

For the milestones on that, I will turn to Colonel Robidoux.

Colonel Josée Robidoux, Director of Reserves, National Defence:

The initial report or the interim report is due to the VCDS by February 1, and the final report on the baseline number of full-time reservists is due on April 1. After that, upon endorsement from the VCDS, I will carry on with the implementation plan, which will start in 2012 and continue until 2014; those are the timelines we have right now.

Maj-Gen. Tabbarnor: For the other aspect you mentioned, the strategic context, we are just in the process of addressing that. We do not have anything concrete that I could hang my hat on and tell you. Both the Chief of the Defence Staff and the VCDS are seized of the strategic role of the reserves within the Canadian Forces as we move ahead, post-Afghanistan.

Senator Dallaire: To the very pointed question by the chair about your primary target in resolving some of the problems with the reserves, you mentioned a separate administration. I thought you would mention pay, but that is within that, so you are well within the target area.

I still wish to query you on the footprint of the reserves. I am not only talking about militia, with all of the armouries and units, I am including here the 20-odd navy ships or establishments across the country. I must say that I am totally unfamiliar with the structure of the air force now.

Are you being limited to or is the transformation exercise limiting anything with respect to looking at that structure, which was a continuum of the old mobilization base with maybe some operational capability?

Maj-Gen. Tabbarnor: To the best of my knowledge right now, no, we are not looking at that at all.

Senator Dallaire: You are looking now at how many stay within full-time employment. Do you perceive that full-time employment would remain within operational units at all, or would that full-time employment be fully pulled out of that and essentially put into the units, maybe some training establishments?

Maj-Gen. Tabbarnor: I think it will be a combination of all of that. At the end of the day, we will go forward to the chief and the vice chief with recommendations from the army, navy and air force, and others who employ reservists, as to where they think reservists need to be employed in the Canadian Forces of the future. Therefore, we will ask where we think we need to employ reservists, from the armoury level or the naval reserve division level, right up to National Defence Headquarters, NDHQ.

à temps plein. Au fur et à mesure de notre retrait de l'Afghanistan, nous retrouverons un niveau normal de service à temps plein au sein des réserves. C'est là un élément sur lequel se penchera le groupe de travail.

Pour ce qui est des jalons en la matière, je vais céder la parole au colonel Robidoux.

Colonel Josée Robidoux, directrice des Réserves, Défense nationale : Le rapport initial ou le rapport provisoire doit être remis au VCEDM d'ici le 1^{er} février, et le rapport final sur le nombre repère de réservistes à temps plein est dû le 1^{er} avril. Ensuite, après l'aval du VCEDM, j'entreprendrai le plan d'exécution, qui va démarrer en 2012 et durera jusqu'en 2014; voici donc l'échéancier que nous suivons actuellement.

Mgén Tabbarnor : Pour l'autre aspect que vous avez mentionné, le contexte stratégique, nous commençons juste à y travailler. Nous n'avons encore rien de concret à vous soumettre. Tant le Chef de l'état-major de la défense que le VCEDM sont saisis du rôle stratégique futur des réserves au sein des Forces canadiennes après l'Afghanistan.

Le sénateur Dallaire : En réponse à la question très pointue de la présidente concernant votre objectif premier dans la recherche de solutions à certains des problèmes des réserves, vous avez mentionné une administration distincte. Je pensais que vous parleriez de la solde, mais celle-ci fait partie de l'administration et vous vous situez donc bien dans la zone de l'objectif.

J'aimerais aussi que vous parliez de l'empreinte des réserves. Je ne songe pas seulement à la Milice, avec tous ses manèges et unités, mais aussi à la vingtaine de navires ou établissements de la Marine à travers le pays. Je dois avouer que je suis totalement ignorant de la structure actuelle de la Force aérienne.

Êtes-vous limité, ou bien êtes-vous empêché au cours de ce travail de transformation de modifier cette structure, qui est un continuum de l'ancienne base de mobilisation avec peut-être une certaine capacité opérationnelle?

Mgén Tabbarnor : À ma connaissance, non, nous n'examinons pas du tout cela.

Le sénateur Dallaire : Vous examinez maintenant combien de postes à temps plein seront maintenus. Pensez-vous qu'il subsistera des postes à temps plein au sein des unités opérationnelles, ou bien ces postes seront-ils entièrement supprimés à ce niveau pour être transférés aux unités d'instruction, peut-être dans quelques établissements d'instruction?

Mgén Tabbarnor : Je pense que ce sera une combinaison de tout cela. Au bout du compte, nous allons soumettre au Chef et au Vice-chef les recommandations de l'Armée de terre, de la Marine et de la Force aérienne et d'autres qui emploient des réservistes, qui nous diront où ils pensent que des réservistes devront être employés à l'avenir dans les Forces canadiennes. Par conséquent, nous demanderons où des réservistes devront être employés, depuis le niveau des manèges militaires ou le niveau de la division de la Réserve navale jusqu'au Quartier général de la Défense nationale, le QGDN.

As an example, Colonel Robidoux, my director of reserves, is a full-time reservist. I think it is critical that her position remains a full-time position so she can do the day-to-day work that needs to be done here within the National Capital Region. I do not think what she needs to do would be doable on a part-time basis. Her position needs to remain full time.

We will get input from those who employ reservists, and then we will present those deliberations to the chain of command for their approval.

Senator Lang: I would like to pursue the questioning a little further on the philosophy of the reservists and looking ahead post-Afghanistan and the redeployment and obviously the readjustments that will be made within the financial commitments.

Where do you stand with respect to the philosophy of reservists? We hear two different stories. One, because we are redeploying, the size of the reserves does not have to stay at the same numbers that they are at present because we are post-Afghanistan. Then you hear the other side that says that there is a requirement to have this in place for further commitments to be made by the military into the future. Perhaps you could give us your take on that.

Maj.-Gen. Tabbarnor: Right now, the government policy, as laid out in the Canada First Defence Strategy, sees the reserves growing over the next number of years, with a final target of 30,000 reservists in the Canadian Forces. That is the policy on which we are working. Unless the government changes its policy, we are working toward that 30,000, which is an increase from where we are today. That is really all I can say on that.

Senator Lang: I would like to switch to the question of cadets. I want to commend you and your organization for the work that is done with the cadets. I am from the Yukon, and we have a cadet camp there of which you are very proud, as are we. It provides a place for cadets in the summer months. Approximately 300 cadets come up at any one time, not only from Canada but internationally. We are pleased to have them there.

On the question of cadets and their recruitment, if I had to make an observation, I would say that there are not a lot of public relations to encourage young people to come out, partake and eventually join the cadets. There does not seem to be a consistent recruiting program for these young people. To me, it is an ideal type of after-school commitment that one could make at no cost. You do not even have to buy the shoes. No one can say that he or she cannot afford it.

Have you considered a public-relations campaign in these small and larger centres so that young people and parents are made aware of what is available, as opposed to what is being done now?

Maj.-Gen. Tabbarnor: I refer to cadets as the best-kept secret in Canada. Since taking over this job, like you, I have thought that we need to publicize the cadet program more. Therefore, I have engaged the Assistant Deputy Minister of Public Affairs and her staff to help develop a strategic plan to advertise the cadet

Par exemple, le colonel Robidoux, ma directrice des réserves, est une réserviste à temps plein. Je pense qu'il est primordial que son poste reste à temps plein afin qu'elle puisse faire le travail quotidien qui s'impose ici dans la Région de la capitale nationale. Je ne pense pas que son travail puisse être fait à temps partiel. Son poste doit rester à temps plein.

Nous demandons l'avis de ceux qui emploient des réservistes, et nous soumettrons ces avis à l'aval de la chaîne de commandement.

Le sénateur Lang : J'aimerais pousser un peu plus loin la réflexion sur la philosophie des réserves, après la fin des opérations en Afghanistan et le redéploiement et, évidemment aussi, après les réajustements imposés par les engagements financiers.

Quelle est votre position pour ce qui est de la philosophie présidant aux forces de réserve? Nous entendons deux opinions divergentes. Premièrement, parce que nous redéployons, les effectifs des réserves n'auront plus besoin d'être aussi importants qu'aujourd'hui car nous ne serons plus en Afghanistan. Ensuite, j'entends l'autre camp affirmer qu'il faudra toujours de nombreux réservistes pour faire face aux engagements militaires du futur. Vous pourriez peut-être nous donner votre avis là-dessus.

Mgén Tabbarnor : En ce moment, la politique gouvernementale telle qu'énoncée dans la Stratégie de défense Le Canada d'abord prévoit que l'effectif de réservistes augmentera au cours des prochaines années, avec un objectif final de 30 000 réservistes dans les Forces canadiennes. C'est la politique à partir de laquelle nous travaillons. À moins que le gouvernement ne change sa politique, nous visons 30 000 réservistes, soit une augmentation par rapport au chiffre actuel. Voilà réellement tout ce que je puis dire à ce sujet.

Le sénateur Lang : J'aimerais passer à la question des cadets. Je vous félicite, vous et votre organisation, pour le travail qui est fait avec les cadets. Je suis du Yukon, et nous avons là un camp de cadets dont nous sommes très fiers, tout comme vous. C'est une base d'été pour les cadets. À tout moment on y trouve environ 300 cadets, venus non seulement du Canada mais aussi de l'étranger. Nous sommes ravis de les avoir là.

Sur la question des cadets et de leur recrutement, si je devais faire une observation, je dirais qu'il n'y a pas un grand effort de relations publiques pour encourager les jeunes gens à venir voir, à participer et finalement s'enrôler dans les cadets. Il ne semble pas y avoir un programme cohérent de recrutement de ces jeunes gens. À mon avis, c'est une activité parascolaire idéale qui ne coûte rien. On n'est même pas obligé d'acheter ses chaussures. Nul ne peut dire qu'il ou elle n'a pas les moyens.

Avez-vous envisagé une campagne de relations publiques dans ces petits et grands centres pour sensibiliser les jeunes et les parents à ce qui est disponible, par opposition à ce qui se fait actuellement?

Mgén Tabbarnor : Je dis toujours que les cadets sont le secret le mieux gardé du Canada. Dès mon entrée en fonction, tout comme vous, j'ai pensé qu'il fallait mieux faire connaître le programme des cadets. Aussi, j'ai demandé au sous-ministre adjoint des Affaires publiques et à son personnel d'aider à élaborer un plan

program, delivered regionally and locally. Each region would have slightly different messages. One of my officers sitting in the back row there, hiding, Major Thomas, is my public affairs officer who is working with the public affairs staff to do exactly what you have just suggested.

Senator Lang: I am pleased to hear it. If we can be of any help, let us know.

Senator Manning: To return to the opening question from the chair about administration and what would be a priority for you, I have known, since my short time here in Ottawa, that a lot of administration exists here, everywhere. Could you elaborate on the two streams of administration you talked about and suggestions to address those so that you could fine tune what you are doing?

Col. Robidoux: There are a number of issues. One is the actual computer systems that are completely separate and not talking to each other. We want to be able to provide easy movement of reservists and regular forces between the two components. This includes when a reservist goes from Class A or Class B, part-time or full-time domestic service to an operational deployment and requires an electronic file to transit from the reserve force system to the regular force system, which creates all of those pay problems that we keep hearing about on a regular basis. That is one of the issues.

The other problem is that the policies themselves — and the procedures because the policies lead to procedures and regulation leads to policy — have not really been reviewed in close to 30 years, a time when the reserve was very different from what it is today, and also a time when we were employing and using the reserves in a very different way than we are today. Those need to be reviewed to be better integrated and, as the general mentioned, changed where it does not make sense to work in the same way. That takes time. This is being done right now, slowly. We have identified those policies that are most critical for the free movement and more efficient administration of reservists, and regular forces as well, into one integrated system of policies, procedures and processes supported by an integrated human resources and pay system. This project is ongoing and progressing according to their timelines so far.

Senator Manning: Do you find that many of the people who end up eventually becoming reserves come from the cadet program? I have talked to some reservists who, in some cases, are hesitant about the next step. But I think a fair number of them come from the cadets. I am wondering where the training begins.

Maj.-Gen. Tabernor: We do not keep track of cadets who join the Canadian Forces. The aim of the cadet program is not to be a recruiting tool for the Canadian Forces, but rather to teach citizenship, self-reliance, fitness, et cetera. We do not track that. I am not interested. It is a youth program. The fact that they wear a quasi-uniform, to me, is irrelevant. It is the best youth program in

stratégique pour faire la publicité du programme des cadets aux niveaux régional et local. Chaque région aurait des messages légèrement différents. L'un de mes officiers qui se cache dans la rangée de derrière, le Major Thomas, est mon officier des affaires publiques et il travaille précisément à ce que vous venez de suggérer, avec le personnel des Affaires publiques.

Le sénateur Lang : Je suis ravi de l'entendre. Si nous pouvons vous être d'une aide quelconque, faites-nous-le savoir.

Le sénateur Manning : Pour revenir à la première question de la présidente sur l'administration et vos priorités, j'ai constaté, au cours du peu de temps que je suis ici à Ottawa, que l'on y fait beaucoup d'administration, comme partout. Pourriez-vous nous en dire plus sur les deux pans administratifs dont vous avez parlé et proposer quelques remèdes qui vous permettraient d'affiner ce que vous faites?

Col Robidoux : Il y a plusieurs problèmes. L'un est que les systèmes informatiques sont totalement distincts et ne communiquent pas entre eux. Nous voulons un mouvement facile des réservistes et des membres des forces régulières entre les deux composantes. Notamment, lorsqu'un réserviste passe de la classe A à la classe B, du service intérieur à temps partiel ou à plein temps à un déploiement opérationnel, il faudrait qu'un dossier électronique soit transféré du système de la Force de réserve au système de la Force régulière, pour éviter tous ces problèmes de rémunération dont on se plaint régulièrement. Voilà l'un des problèmes.

L'autre problème est que les politiques elles-mêmes — et les procédures car les politiques débouchent sur des procédures et les règlements débouchent sur des politiques — n'ont pas été réellement révisées depuis 30 ans, soit un moment où la Réserve était très différente de ce qu'elle est aujourd'hui et aussi un moment où l'on employait et utilisait les forces de réserve de manière très différente d'aujourd'hui. Il faut donc revoir ces politiques afin de mieux les intégrer et, comme le général l'a mentionné, il faut les modifier dans la mesure où il n'est plus rationnel de travailler de la même façon. Cela prend du temps. Ce travail se fait en ce moment, lentement. Nous avons isolé les politiques qui sont les plus cruciales pour ce qui est de la libre circulation et de l'administration la plus efficace des réservistes, de même que des forces régulières, de façon à avoir un système intégré de politiques, de procédures et de mécanismes appuyés par un système de ressources humaines et de rémunération intégré. Ce projet est en cours et progresse conformément au calendrier jusqu'à présent.

Le sénateur Manning : Constatez-vous que la plupart de ceux qui finissent par devenir réservistes proviennent du Programme des cadets? J'ai parlé à un certain nombre de réservistes qui, parfois, hésitent à franchir l'étape suivante, mais je crois qu'un bon nombre d'entre eux étaient précédemment cadets. Je me demande où l'instruction commence.

Mgén Tabernor : Nous ne suivons pas combien de cadets s'engagent dans les Forces canadiennes. Le but du Programme des cadets n'est pas d'être un outil de recrutement pour les Forces canadiennes, mais plutôt d'enseigner la citoyenneté, l'autonomie, la bonne condition physique, et cetera. Nous ne suivons pas cela. Cela ne m'intéresse pas. C'est un programme pour les jeunes. Le

Canada. As we have discussed, it is the best-kept secret. We are not out there to recruit young men and women from the cadets into the Canadian Forces, and therefore we do not keep track of it.

However, within a large group of regular forces and reserves, you will find that some members started in the cadets. The Chief of the Defence Staff started off in cadets, and so did Rick Mercer, but that is beside the point.

Senator Manning: In my former life as a political member in the House of Assembly of Newfoundland, I travelled to many of the annual reviews for cadets, and I quickly realized that I had lost out in my youth by not being involved; no doubt. It is a wonderful program.

How many of the reservists that we have now served in Afghanistan over the duration of time we have been there?

Maj.-Gen. Tabernor: If you will give me a moment, I can tell you how many reservists we have deployed overseas in the last number of years.

The Chair: Some of them were deployed more than once.

Maj.-Gen. Tabernor: Yes. This year alone, as I said, we deployed 1,900 reservists. With respect to primary reserves who have participated in overseas operations since the year 2000, we have sent 14,000-plus reservists overseas from the year 2000 to today.

The Chair: Might that account for Haiti?

Maj.-Gen. Tabernor: That is all missions overseas.

The Chair: Colonel Robidoux, when Major-General Tabernor described you as a lifelong member of the reserve, why do you choose to be in the reserve and not in the regular force?

Col. Robidoux: That is a very good question. It is more by accident than anything else. I was in the cadets, and when I reached the age of 19, I decided to join the reserve unit that was in the same armoury as the cadet corps. I had to pay for my university, and it gave me something interesting to do over the summer and on weekends. Then I got caught up in it and really enjoyed it.

Unfortunately, my military occupation is in signals, and I am not an engineer, so that prevented me from transferring into that technical area of expertise. That is probably the main reason I did not transfer to the regular forces.

The Chair: That is an interesting insight. Thank you.

Senator Mitchell: You have both alluded to the inconvenience of inconsistent regulations between the regular forces and the reserve forces. Colonel, you spoke about how the reserve forces regulations have not changed for 30 years, yet the whole configuration has changed.

fait qu'ils portent un quasi-uniforme, à mes yeux, n'a pas d'importance. C'est le meilleur programme pour les jeunes au Canada. Comme nous l'avons dit, c'est le secret le mieux gardé. Notre rôle n'est pas de recruter des jeunes hommes et des jeunes femmes sortis des rangs des cadets dans les Forces canadiennes, et c'est pourquoi nous ne suivons pas cette statistique.

Cependant, si vous prenez un large groupe de militaires et de réservistes, vous constaterez qu'un certain nombre d'entre eux ont commencé dans les cadets. Le Chef d'état-major de la défense a commencé dans les cadets, de même que Rick Mercer, mais la question n'est pas là.

Le sénateur Manning : Dans mon ancienne vie de membre politique de la House of Assembly de Terre-Neuve, je me suis déplacé pour assister à maints passages en revue annuels des cadets, et j'ai rapidement réalisé que j'avais laissé passer quelque chose en n'y participant pas dans ma jeunesse; cela ne fait aucun doute. C'est un merveilleux programme.

Combien de nos réservistes actuels ont-ils servi en Afghanistan depuis le début de notre présence?

Mgén Tabernor : Si vous me donnez un instant, je pourrais vous dire combien de réservistes ont été déployés outre-mer ces dernières années.

La présidente : Certains d'entre eux ont été déployés plus d'une fois.

Mgén Tabernor : Oui. Rien que cette année, comme je l'ai dit, nous avons déployé 1 900 réservistes. En ce qui concerne les membres de la Première réserve ayant participé à des opérations outre-mer depuis 2000, ils sont plus de 14 000 jusqu'à aujourd'hui.

La présidente : Est-ce que cela englobe Haïti?

Mgén Tabernor : C'est pour toutes les missions outre-mer.

La présidente : Colonel Robidoux, le major-général Tabernor nous a dit que vous avez passé toute votre vie dans la Réserve, pourquoi avez-vous choisi la Réserve plutôt que la Force régulière?

Col Robidoux : C'est une très bonne question. C'est davantage par accident que pour une raison précise. J'étais dans les cadets, et lorsque j'ai atteint l'âge de 19 ans, j'ai décidé d'entrer dans l'unité de réserve qui occupait le même manège militaire. Je devais payer mes études universitaires et cela me donnait quelque chose d'intéressant à faire pendant l'été et les fins de semaine. Ensuite je me suis pris au jeu et me suis mis à réellement apprécier.

Malheureusement, mon groupe professionnel militaire est celui des transmissions, et je ne suis pas ingénieure, ce qui m'a empêchée de m'engager dans cette spécialité. C'est probablement la principale raison pour laquelle je ne me suis pas engagée dans les forces régulières.

La présidente : C'est intéressant. Merci.

Le sénateur Mitchell : Vous avez tous deux mentionné l'incohérence des règlements respectifs appliqués à la Force régulière et à la Force de réserve. Colonel, vous avez indiqué que les règlements des forces de réserve n'ont pas été adaptés depuis 30 ans, alors que toute la configuration a changé.

We had the same input from a witness last week. His analysis was that this has occurred because people were busy with deployments and urgent things that needed to be done, so something such as redoing regulations always fell to a lower priority. Would you share that assessment?

Maj.-Gen. Tabernor: Partially, perhaps, but where rules and regulations have needed to be changed, we have changed them, especially when it comes to support to operations.

One quick example is that we had a dichotomy in one of our regulations with respect to reservists serving overseas, which allowed that reservist to basically quit with 60 days' notice. The reservist's regular force counterpart does not have that luxury, so we eliminated that. An individual who is on overseas mission is there for the same duration as the regular force counterpart and the reservist cannot quit, basically. Where it is necessary, we have done that.

A team has also been stood up with the Chief of Military Personnel to look at this issue. I will not go into detail about this. We are hopeful that we will be able to address some of the issues, as Colonel Robidoux mentioned, and harmonize the systems within the Canadian Forces.

At the end of the day, if we only have one system, it makes life much easier for us to deploy men and women on operations. To me, that is the bottom line, to smoothly, quickly and efficiently deploy reservists alongside the regular force counterparts to deal with operations, whether here in Canada or overseas.

Senator Mitchell: You are suggesting that this will be done for all the forces, not just the army?

Maj.-Gen. Tabernor: This is a Canadian Forces issue.

Senator Mitchell: You have the resources to do that. Maybe the person who suggested that they did not was the navy. You would need people from all the services. Have you considered a special task force of retired senior military staff who could look at that issue and get it done without the problem of being distracted by the urgent and more important issues?

Col. Robidoux: A permanent staff exists within the National Defence Headquarters dedicated to the review and rewriting of CF policy and regulations. Certain priorities need to be addressed. The commitment of Canada to Afghanistan created a big change in the priority of efforts. Many regulations, directives and orders have been rewritten or created to address issues such as care of ill and injured, care of the families and new benefits to look after both the families and the soldiers. Many new regulations have been presented to Treasury Board, and that involves a lot of work. It is more a priority of effort that was shifted from the mundane administrative process and policies to put more effort on a higher priority for the CF.

Un autre témoin nous a dit la même chose la semaine dernière. Son analyse était que la raison tient à ce que l'on était trop occupé par les déploiements et des tâches urgentes, si bien que la refonte des règlements passait toujours à l'arrière-plan. Partagez-vous cet avis?

Mgén Tabernor : En partie, peut-être, mais lorsqu'il était impératif de modifier des règlements, nous l'avons fait, surtout lorsqu'ils portaient sur le soutien aux opérations.

Pour donner un court exemple, nous avions une dichotomie dans l'un de nos règlements intéressant les réservistes servant outre-mer, qui permettait pratiquement à ces réservistes de démissionner à 60 jours de préavis. L'homologue militaire de ce réserviste n'a pas ce luxe, et nous avons donc supprimé cette possibilité. Un réserviste qui part en mission outre-mer y va pour la même durée que son homologue militaire et le réserviste ne peut pas démissionner, en pratique. Lorsque c'était nécessaire, nous avons apporté des changements.

Une équipe a également été mise sur pied, présidée par le chef du personnel militaire, pour se pencher sur la question. Je n'entrerai pas dans les détails. Nous espérons pouvoir régler certains des problèmes mentionnés par le colonel Robidoux et harmoniser les systèmes au sein des Forces canadiennes.

Au bout du compte, si nous n'avons qu'un seul système, cela nous simplifiera la vie et nous permettra de plus facilement déployer des hommes et des femmes dans les missions opérationnelles. À mes yeux, c'est cela qui compte, de pouvoir déployer rapidement et efficacement des réservistes aux côtés de leurs homologues des forces régulières, que ce soit ici au Canada ou outre-mer.

Le sénateur Mitchell : Vous dites que cela sera fait pour toutes les forces, pas seulement l'Armée de terre?

Mgén Tabernor : C'est un problème à l'échelle des Forces canadiennes.

Le sénateur Mitchell : Vous avez les ressources pour le faire. La personne qui disait que les ressources manquaient appartenait peut-être à la Marine. Il vous faut des membres de tous les services. Avez-vous envisagé un groupe de travail spécial composé de militaires de haut rang retraités qui pourraient se pencher sur le problème et le régler sans être distraits par des tâches plus urgentes et plus importantes?

Col Robidoux : Il existe au sein du Quartier général de la Défense nationale du personnel permanent qui se consacre exclusivement à la révision et la refonte des politiques et règlements des FC. Certaines priorités sont incontournables. L'engagement du Canada en Afghanistan a profondément bouleversé la liste des priorités. De nombreux règlements, directives et ordres ont été réécrits ou introduits concernant des aspects tels que le soin des malades et des blessés, le soin des familles et les nouvelles prestations payables aux familles et aux soldats. De nombreux règlements nouveaux ont été soumis au Conseil du Trésor, et cela exige beaucoup de travail. Il s'est agi principalement d'un déplacement des priorités des mécanismes et politiques administratives secondaires au profit de tâches plus prioritaires aux yeux des FC.

Senator Mitchell: What percentage of reserves are women, and do you have a target for increasing that percentage?

Maj-Gen. Tabbarnor: We do not really have any targets for young women or visible minorities within the reserves. However, the statistics that were given to me today show that 17.2 per cent of our young reservists are female, 1.9 per cent are Aboriginal and 5.9 per cent are visible minorities.

Senator Mitchell: The reservists have been integrated into the main stream and are doing absolutely main stream things, as we know from Afghanistan and elsewhere. There may be a suggestion that they are not being managed by their own reserve officers. Although I know your existence here is denying my question, there might be a concern that the reserve is not being used in ways that it might be used because non-reserve officers do not completely understand the nuance of running a reserve.

Is there any sense of truth to that?

Maj-Gen. Tabbarnor: Let me talk to you about my experience.

When I was a deputy commander of Land Force Western Area, first and foremost I was deputy commander of the area. I was the number two guy. When we were discussing the use of the reserve, the commander turned to me, as his senior reservist, to ask what I thought.

You will find that throughout the Canadian Forces, each organization is different. The reservists are there at senior levels. I sit on the Armed Forces Council, so I am the principal adviser to the chief and the vice on the reserve issues. I am not shy about saying, "What we are talking about here is detrimental to the reserves, so maybe we should look at it in another way with respect to how we will employ the reserves."

Fifteen years ago, I might have agreed with you. Today, with all that we have learned over the last decade — and Brigadier-General Vance alluded to it as a force employer and a force generator — we are in good stead when we talk about the Canadian Forces. The commander of the army does not talk about his reserves and his regulars in two different voices. He talks about his army, which is inclusive of the regular and reserve soldiers in his army; the commander of the navy talks about his navy, including his naval reservists. When the chief talks about his Canadian Forces, he is talking about everyone in uniform in the Canadian Forces, plus the civilians that support us.

I think we have changed dramatically over the last decade. That has been a result of the operational tempo that we have had and the huge role that our reservists have played in supporting us in being able to deal with that operational tempo. Brigadier-General Vance also alluded to the fact that without the reservists, we would not have been able to do it. I am confident that when we are dealing with issues, the reserves' aspects of it are generally taken into consideration.

Le sénateur Mitchell : Quel pourcentage des réservistes sont des femmes, et avez-vous un objectif d'accroissement de ce pourcentage?

Mgén Tabbarnor : Nous n'avons pas réellement d'objectifs pour les jeunes femmes ou les minorités visibles dans les réserves. Cependant, les chiffres que l'on m'a donnés aujourd'hui indiquent que 17,2 p. 100 de nos jeunes réservistes sont des femmes, 1,9 p. 100 sont des Autochtones et 5,9 p. 100 des minorités visibles.

Le sénateur Mitchell : Les réservistes ont été intégrés dans les forces d'active et font absolument la même chose que les militaires, comme nous le voyons en Afghanistan et ailleurs. Mais il semble qu'ils ne soient pas gérés par leurs propres officiers de réserve. Bien que votre présence ici prouve le contraire, d'aucuns semblent penser que la Réserve n'est pas utilisée de manière optimale parce que les officiers non réservistes ne comprennent pas entièrement les nuances de la gestion des réservistes.

Y a-t-il une part de vérité là-dedans?

Mgén Tabbarnor : Permettez-moi de vous faire part de ma propre expérience.

Lorsque j'étais commandant adjoint du Secteur de l'Ouest de la Force terrestre, j'étais avant tout commandant adjoint d'un secteur. J'étais le numéro deux. Lorsque nous discutons de la Réserve, le commandant se tournait vers moi, qui étais son réserviste de plus haut rang, pour demander mon avis.

Vous verrez que chaque organisation au sein des Forces canadiennes est différente. Les réservistes sont présents aux niveaux supérieurs. Je siège au Conseil des forces armées, et je suis donc le premier conseiller du chef et du vice-chef pour tout ce qui touche les réserves. Je n'hésite pas à dire : « Ce que vous envisagez est préjudiciable pour les réserves, alors peut-être faudrait-il rechercher une autre façon d'employer les réserves ».

Il y a 15 ans, j'aurais peut-être été d'accord avec vous. Aujourd'hui, avec tout ce que nous avons appris au cours de la dernière décennie — et le brigadier-général Vance a dit de nous que nous étions des utilisateurs de force et des générateurs de force — nous sommes bien considérés au sein des Forces canadiennes. Le commandant de l'Armée de terre ne parle pas de ses réservistes et de ses réguliers de manière différente. Il parle de son armée, qui est composée de réguliers et de réservistes; le commandant de la Marine parle de sa marine, qui englobe les réservistes de la navale. Lorsque le chef parle de ses Forces canadiennes, il parle de tous ceux qui portent l'uniforme dans les Forces canadiennes, plus les civils qui nous appuient.

Je pense que nous avons énormément changé au cours des 10 dernières années. C'est le résultat du rythme des opérations que nous connaissons et du rôle énorme de nos réservistes qui permettent de faire face à ce rythme des opérations. Le brigadier-général Vance a également indiqué que nous n'y serions pas arrivés sans les réservistes. Je ne doute pas que le volet réserve soit pris en compte à tous les égards.

Senator Patterson: Major-General Tabbnor, I understand you have had this post since 2008. We are looking at issues such as pay scale and employer compensation. Did the economic crisis that we experienced have an impact on the reserve force in recruitment and the like?

Maj-Gen. Tabbnor: I am not sure I understand the question. Over the last couple of years recruiting on the reserve side has been good, and recruiting in the Canadian Forces has been good across the board.

The Chair: Is that because there is a war on and soldiers want to go to war?

Maj-Gen. Tabbnor: Some of the young men and women joined the Canadian Forces because we are at war. The Canadian public in general is more aware of the Canadian Forces and what we do and that it is an honourable thing that we do. We are seeing more young men and women appearing at recruiting centres because they want to serve Canada. Nothing bad can be said about that.

Senator Patterson: Does that mean that the current pay scale for reservists is adequate?

Maj-Gen. Tabbnor: In my travels, when talking to reservists, I am not beaten up on the amount of money they are paid. Reservists are not beating down my door saying, "We are not paid enough money, and our benefits are not good enough."

Having said that, we continue to look at benefits across the Canadian Forces. That is done on a regular base. As Colonel Robidoux said, we have put things in place over the last couple of years to deal with the reality that we are in today, to support both our regular and reserve personnel, and their families. These benefits are out there for everyone in uniform.

Senator Patterson: Consideration is being given to a compensation regime for employers of reservists especially for extended periods of time.

Do you have any comments on whether a scheme such as that would affect the way reservists could figure in operational planning?

Maj-Gen. Tabbnor: To date we have not had many issues with employers allowing the reservists time off to serve. As you know, we have no scheme to compensate our employers, other than to publicly recognize them for the good that they do here in Canada.

Our counterparts in Australia introduced a scheme, and the first year it cost them \$30 million, which the government paid for in the first year. After that, the Australian military had to eat it out of their baseline. They became \$30 million short of what they had before.

Le sénateur Patterson : Major-général Tabbnor, je crois savoir que vous occupez ce poste depuis 2008. Nous nous penchons sur des aspects tels que l'échelle salariale et l'indemnisation des employeurs. Est-ce que la crise économique que nous avons traversée a eu une incidence sur le recrutement dans la Force de réserve et ce genre de chose?

Mgén Tabbnor : Je ne suis pas sûr de comprendre la question. Ces dernières années, le recrutement dans les réserves a été bon, et le recrutement dans les Forces canadiennes a été universellement bon.

La présidente : Est-ce parce que nous livrons une guerre et que les soldats veulent aller en guerre?

Mgén Tabbnor : Certains des jeunes hommes et femmes se sont engagés dans les Forces canadiennes parce que nous sommes en guerre. Le public canadien en général est davantage conscient des Forces canadiennes et de ce que nous faisons et du fait que c'est un travail honorable. Nous voyons davantage de jeunes hommes et femmes se présenter dans les centres de recrutement parce qu'ils veulent servir le Canada. Il n'y a rien de mal à dire de cela.

Le sénateur Patterson : Cela signifie-t-il que l'échelle salariale actuelle des réservistes est adéquate?

Mgén Tabbnor : Au cours de mes déplacements, lorsque je parle aux réservistes, ils ne m'attaquent pas au sujet de la solde qu'ils touchent. Les réservistes ne font pas le siège à ma porte en clamant : « Nous ne sommes pas assez payés et nos prestations ne sont pas assez bonnes ».

Cela dit, nous continuons à examiner les prestations à l'échelle de toutes les Forces canadiennes. Nous le faisons régulièrement. Comme l'a dit le colonel Robidoux, nous avons mis en place des choses ces dernières années pour nous adapter à la réalité d'aujourd'hui, pour soutenir et notre personnel des forces régulières et celui des forces de réserve, ainsi que leurs familles. Ces prestations sont offertes à tous ceux qui portent l'uniforme.

Le sénateur Patterson : On envisage un régime d'indemnisation pour les employeurs des réservistes, surtout ceux qui servent pendant une longue période.

Avez-vous un avis sur la mesure dans laquelle un tel mécanisme pourrait influencer sur le rôle alloué aux réservistes dans la planification opérationnelle?

Mgén Tabbnor : Jusqu'à présent, nous n'avons guère eu de difficulté de la part des employeurs à donner congé aux réservistes le temps de leur service. Comme vous le savez, nous n'avons actuellement aucune indemnisation des employeurs, hormis le fait que nous les remercions publiquement de ce qu'ils font pour le Canada.

Nos homologues en Australie ont introduit une indemnisation, et la première année cela leur a coûté 30 millions de dollars, que le gouvernement a couvert la première année. Les années suivantes, les forces armées australiennes ont dû prélever cette somme sur leur fonds propre. Elles se sont retrouvées ainsi avec 30 millions de dollars de moins qu'avant.

Discussions are taking place about that. When Mr. Eaton sees you next week, perhaps he can provide you more information on that. Dealing with the Canadian Forces Liaison Council, they have not come out en masse and told me that without compensation, we are dead. We still have employers giving their reservists time off to do what is necessary here in Canada. The most recent example was Hurricane Igor in Newfoundland and Labrador, when 200 reservists showed up at the drop of a hat to do what needed to be done.

When I was a brigade commander in Winnipeg during the floods of 1997, we had reservists on full-time service fighting the floods. I received one phone call from an employer and his only concern was whether I knew approximately when his two employees would be released from service because he was in the process of sorting out the schedule for the following month.

It is a two-edged sword. We need to be careful if we head down that road. We would have to be sure of what we are asking for.

The Chair: Thank you. We did hear from the C.D. Howe Institute on that last week and went through variations on different proposals.

[Translation]

Senator Pélipin: We were told women account for 17 per cent of women of the reserves. In your opinion, if it were possible to make some changes or adjustments, would more women be interested in getting involved?

Col Robidoux: Personally, I do not believe that any changes are required in the operations of the Canadian Forces in order to accommodate women. A career in the Canadian Forces involves some prerequisites based on the realities of the job and the task that we have to be able to carry out.

I received my training in 1985 when there were few women in the Canadian Forces. I took my infantry training in 1985 at the Combat Arms School in Galetown. That summer, the school had some 4,000 students and we were three women. Obviously, women need to show interest and have a passion for that type of responsibility.

Senator Pélipin: Thank you.

[English]

Maj.-Gen. Tabernor: Amongst those of us in uniform, I do not think gender is a big issue. When I first joined, it was an issue. When I look at Colonel Robidoux, I first see a colonel in the Canadian Forces. I actually wanted her for this job, not because she was a female but because of what she had between her ears. I went out and beat her up about three or four years ago, saying that I wanted her to come to do this job at the national level, not knowing that I would be here. However, I wanted her here because I thought she would be able to do a good job.

Des pourparlers ont lieu à ce sujet. Lorsque vous verrez M. Eaton la semaine prochaine, peut-être pourra-t-il vous donner de plus amples renseignements à ce sujet. Le Conseil de liaison des Forces canadiennes n'est pas venu en masse me dire que, sans indemnisation, nous sommes morts. Nous avons toujours des employeurs qui donnent congé à leurs réservistes pour faire ce qui est nécessaire ici, au Canada. L'exemple le plus récent a été l'ouragan Igor à Terre-Neuve-et-Labrador, où 200 réservistes se sont présentés instantanément pour faire le travail nécessaire.

Lorsque j'étais commandant de brigade à Winnipeg lors des inondations de 1997, nous avions des réservistes servant à temps plein luttant contre les inondations. J'ai reçu un appel téléphonique d'un employeur et son seul souci était d'avoir une idée approximative du moment où ses deux employés seraient libérés parce qu'il était en train d'établir son tableau de service pour le mois suivant.

C'est une épée à double tranchant. Il faudra être prudent si nous allons dans cette voie. Il nous faudra être sûrs de ce que nous demandons.

La présidente : Merci. Nous avons reçu le C.D. Howe Institute la semaine dernière et avons évoqué avec lui différentes propositions.

[Français]

Le sénateur Pélipin : On nous a dit qu'il y avait 17 p. 100 de femmes alors dans la réserve. Croyez-vous que, s'il était possible d'apporter certains changements ou ajustements, plus de femmes seraient intéressées à s'impliquer?

Col Robidoux : Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait des changements à apporter à la façon de fonctionner des Forces canadiennes pour accommoder les femmes. Une carrière dans les Forces canadiennes comporte des exigences fondées sur les réalités de l'emploi et les tâches que nous devons être capables de faire.

J'ai fait mon entraînement en 1985 alors qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes dans les Forces canadiennes. J'ai suivi mes cours d'infanterie en 1985 à l'École des armes de combat à Galetown. Cet été-là, l'école comptait environ 4 000 candidats, et on était trois femmes. Bien entendu, il faut que les femmes soient intéressées et qu'elles aient la passion pour ce genre de responsabilités.

Le sénateur Pélipin : Je vous remercie.

[Traduction]

Mgén Tabernor : Parmi ceux d'entre nous en uniforme, je ne crois pas que le sexe soit un gros enjeu. C'était encore le cas lorsque je me suis engagé. Lorsque je regarde le colonel Robidoux, je vois un colonel des Forces canadiennes. Je tenais en fait à la voir dans ce poste, non parce qu'elle est une femme mais à cause de ce qu'elle a entre les oreilles. Je suis allé la voir il y a trois ou quatre ans pour lui dire, avec grande insistance, que je tenais à la voir à ce poste au niveau national, sans savoir que j'occuperais ma fonction actuelle. Cependant, je voulais qu'elle soit à ce poste parce que je pensais qu'elle y ferait un bon travail.

From our point of view, generally speaking, gender is no longer an issue.

As you are probably aware, we have no trades that are closed to females. All our trades are open to young women who want to do whatever they want in the Canadian Forces, which I think is great. We are one of the few nations that do that. Whether the young lady is a platoon commander in the fields in Panjwai leading a rifle platoon or a recruiter at a recruiting centre, she is there because she wants to be and because she can do the job.

Senator Dallaire: You have the chain of command with the army, navy and air force, which are force generators, but you also have the Commander of Canada Command and Commander of Canadian Expeditionary Force Command, who are users. Are those commands establishing criteria that will be used in the rationalization of Class Bs, the exercise that you mentioned?

In that same light, the unit I am involved with had 231 people, and last year we lost 20 people, 12 of whom went to the regular force. Is that very effective retention level now a constant throughout the militia, particularly, or is retention worse or possibly a problem within the militia?

Maj.-Gen. Tabernor: As far as I know, Canada Command or Canadian Expeditionary Force Command, CEFCom, do not have plans to reduce the number of reservists used on operations.

I do not want to speak for the Commander of Canada Command, but on that side, in some cases, depending on where we are in Canada, the first individuals who respond to a domestic operation may be reservists who are then back-filled by regular force people as we bring them from elsewhere from across the country.

To me, retention is a chain-of-command issue. Some units are better at it than others, but, generally speaking, we have found that retention over the last number of years has increased and our attrition has decreased. There are still some problem areas, but our retention has increased across the Canadian Forces and across the reserves, in particular.

I will give an example that I know well. In Winnipeg, there are two infantry units. A couple of years ago, their strength was down dramatically. I was talking to the commanding officer of the tactically grouped organization right now, and they are probably 150 soldiers higher than they have been in a long time, with 256 soldiers in this organization. Historically, in the last 10 years, they have never had those numbers.

Senator Dallaire: Is your concern about pay levels — that is to say, the availability of pay for training days to sustain this high tempo that seems to be a positive asset to the reserves? Is that a

De notre point de vue, de manière générale, le sexe n'est plus un problème.

Comme vous le savez probablement, nous n'avons pas de métier qui soit fermé aux femmes. Tous nos métiers sont ouverts aux jeunes femmes, et je trouve cela excellent. Nous sommes l'un des rares pays à agir ainsi. Que la jeune femme commande un peloton d'infanterie dans les champs de Panjwai ou soit recruteuse dans un centre de recrutement, elle est là parce qu'elle le veut et parce qu'elle est capable de faire le travail.

Le sénateur Dallaire : Vous avez la chaîne de commandement de l'Armée de terre, de la Marine et de la Force aérienne, qui sont des générateurs de force, mais vous avez aussi le commandant du Commandement Canada et le commandant de la Force expéditionnaire canadienne, qui sont des utilisateurs. Est-ce que ces commandements fixent des critères à utiliser pour la rationalisation des classes B, l'entreprise que vous avez mentionnée?

Dans le même ordre d'idée, l'unité dont je m'occupe comptait 231 personnes et l'an dernier nous en avons perdu 20, dont 12 se sont engagées dans la Force régulière. Est-ce que ce niveau de maintien de l'effectif très important est aujourd'hui une constante dans toute la Milice, particulièrement, ou bien s'est-il dégradé ou pose peut-être un problème au sein de la Milice?

Mgén Tabernor : À ma connaissance, le Commandement Canada ou le Commandement de la Force expéditionnaire du Canada, COMFEC, ne prévoit pas de réduire le nombre des réservistes utilisés dans les opérations.

Je ne prétends pas parler au nom du commandant du Commandement Canada, mais à ce niveau, dans certains cas, selon le lieu considéré au Canada, les premiers à intervenir lors d'une mission intérieure peuvent être des réservistes, lesquels seront ensuite remplacés par des membres de la Force régulière au fur et à mesure qu'ils arriveront sur les lieux en provenance d'autres régions du pays.

À mes yeux, le maintien de l'effectif est une question qui relève de la chaîne de commandement. Certaines unités y parviennent mieux que d'autres, mais de manière générale, nous avons constaté ces dernières années que le maintien s'est amélioré et que l'attrition a diminué. Il subsiste quelques problèmes localisés mais notre taux de maintien global dans les Forces canadiennes, et particulièrement dans la Réserve, s'est amélioré.

Je vais vous donner un exemple que je connais bien. À Winnipeg, il existe deux unités d'infanterie. Il y a quelques années, leur effectif accusait une baisse frappante. J'ai parlé récemment au commandant de ce groupe tactique, et il dispose aujourd'hui de probablement 150 soldats de plus qu'il n'en a eu pendant longtemps, avec 256 soldats. Jamais ce chiffre n'avait été atteint au cours des 10 dernières années.

Le sénateur Dallaire : Votre préoccupation porte-t-elle sur les niveaux de la solde — c'est-à-dire les montants de paie disponibles pour les journées d'instruction requises pour soutenir ce rythme

concern with budget cuts and so on, or will you be recommending that there should continue to be a high level or a higher level of pay availability to maintain this retention and operational capability?

Maj-Gen. Tabbarnor: That is slightly outside of my lane, senator, because the amount of training days and the amount of money allocated to the training days belong to the environment — the commander of the army, navy and air force. However, my understanding is that there is no intent to reduce the number of training days that we have historically had in the reserves.

Senator Dallaire: That is historically, but I am talking about the Afghan years.

Maj-Gen. Tabbarnor: The training days have stayed consistent throughout the Afghan years. The difference was that when individuals were tagged to go to the Afghanistan, additional monies and training days were allocated to those individuals to get them to the level necessary to join the task forces, which Brigadier-General Vance mentioned, and then do the work-up training to go to Afghanistan.

Senator Lang: I want to follow up on Senator Patterson's question about possible compensation to employers of reservists who are to be deployed offshore or in disasters, et cetera.

If we had an extra \$10 million and the choice was to put it to compensation for employers for the obvious adjustments they have to make or to put it in somewhere else in the military, are you saying that we should put it in the military because we are receiving the cooperation, and the employers, overall, are satisfied that they can take care of themselves in view of the events? Do you want to comment on that?

Maj-Gen. Tabbarnor: It is a lose-lose question. I do not think I want to comment on it, but I will.

I do not think it is an either-or. I think if we make the decision that we will compensate employers, then it is not a military decision. I think it is a government decision. It would be based on the advice of the chain of command, no doubt. However, at the end of the day, the government would have to take that decision to compensate employers in whatever form. There are many examples out there. As you say, the C.D. Howe Institute spoke to you about that last week. Mr. Busby, who was before you, has a number of recommendations.

At the end of the day, it is not a decision that I or anyone in uniform would take; it is a decision that the government would have to take. It has to be done in discussions with the employers. However, if you wanted to give me \$10 million for the reserve, I would take it tomorrow.

The Chair: I am sure you would.

élevé de déploiement qui semble être un atout pour les réserves? Est-ce un souci pour vous face aux coupures budgétaires et ainsi de suite, ou bien allez-vous recommander le maintien de sommes importantes ou supérieures de rémunération afin de préserver ce maintien des effectifs et cette capacité opérationnelle?

Mgén Tabbarnor : Cela échappe un peu à ma compétence, sénateur, car le nombre de jours d'instruction et les sommes allouées pour cela relèvent de l'environnement — les commandants de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Armée de l'air. Cependant, je crois savoir qu'il n'existe nulle intention de réduire le nombre des journées d'instruction que nous avons traditionnellement dans les réserves.

Le sénateur Dallaire : Vous parlez du nombre traditionnel, mais je parle du nombre au cours des années de déploiement en Afghanistan.

Mgén Tabbarnor : Les journées d'instruction sont restées stables tout au long des années de l'Afghanistan. La différence était que lorsque des personnes étaient désignées pour aller en Afghanistan, des fonds et des journées d'instruction supplémentaires étaient alloués à ces réservistes pour les mener au niveau nécessaire pour se joindre aux forces opérationnelles, mentionné par le brigadier-général Vance, puis pour l'entraînement préparatoire avant de partir en Afghanistan.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir sur la question du sénateur Patterson concernant une éventuelle indemnisation des employeurs pour les réservistes déployés à l'étranger ou dans des zones de catastrophes naturelles, et cetera.

Si nous avions 10 millions de dollars supplémentaires et qu'il fallait choisir entre les consacrer à l'indemnisation des employeurs pour les dédommager des ajustements évidents qu'ils doivent effectuer ou bien utiliser cet argent à d'autres fins militaires, dites-vous qu'il faudrait plutôt choisir la deuxième option parce que nous avons déjà la collaboration des employeurs et que ces derniers arrivent à se débrouiller? Aimerez-vous répondre à cela?

Mgén Tabbarnor : On ne peut gagner en répondant à cette question. J'aimerais mieux ne pas répondre, mais je le ferai quand même.

Ce n'est pas un choix entre l'un et l'autre. Si nous prenons la décision d'indemniser les employeurs, ce ne sera pas une décision militaire. Je pense que ce sera une décision gouvernementale. Elle sera fondée sur l'avis de la chaîne de commandement, sans aucun doute. Cependant, au bout du compte, le gouvernement devra prendre cette décision d'indemniser les employeurs selon une formule quelconque. Il circule quantité de propositions. Comme vous l'avez dit, le C.D. Howe Institute vous a parlé de cela la semaine dernière. M. Busby, qui a comparu devant vous, avait un certain nombre de recommandations.

Au bout du compte, ce n'est pas une décision que moi-même ou quiconque en uniforme serait amené à prendre; c'est une décision qui appartient au gouvernement. Cela doit être fait en concertation avec les employeurs. Cependant, si vous vouliez me donner 10 millions de dollars pour la Réserve, je les prendrais tout de suite.

La présidente : Je n'en doute pas.

There was a final point you made, and I was glad to hear you say that when you travel around, most reservists are not talking to you about their pay or income. Obviously, they are volunteers; they have signed up and they are a special kind of person to do it. However, the area of concern is if they are injured on active duty, are the rules the same for them?

Maj.-Gen. Tabernor: Absolutely. There is no discrimination between a member of the regular forces or a reservist when they are injured. The systems are there, both within the Canadian Forces and within Veterans Affairs, to look after our soldiers. Again, I do not discriminate. If our soldiers are injured, we look after our soldiers.

The Chair: Thank you for that clarification.

Senator Dallaire: I need a clarification because of the point you just raised. The answer originally related to pay level; that is to say, they are paid at a level that is required and that did not seem to be a problem. I think you were alluding to whether they have enough paid days in the year that is satisfying both the individual and the units to do their jobs.

Maj.-Gen. Tabernor: I think the chair's question related to an individual injured in Afghanistan and whether we would look after them.

Senator Dallaire: No, the question previous to that one.

The Chair: That was my first question. Major-General Tabernor said earlier that when he goes out and talks with people, the issue of pay does not come up.

Maj.-Gen. Tabernor: No. There is a young soldier in the Royal Winnipeg Rifles who was shot in Afghanistan two years ago. We are still looking after him.

The Chair: Thank you very much.

We have had with us for this session Major-General Dennis C. Tabernor, CMM, CD, Chief, Reserves and Cadets, National Defence. Our thanks as well to Colonel Robidoux, who changed her plans to be with us. Thank you both for your service in the reserves and the regular force, and thank you for making us understand that those distinctions should be disappearing.

Now we will switch topics. As I said at the beginning of the meeting, one of the other matters this committee will deal with over the next few months is a motion by Senator Rompkey that the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence to change the official structural name of Maritime Command to Canadian Navy, and that would start this year, the one-hundredth anniversary year of the Canadian Navy.

Our first witness — and we went to a man who knows all on this subject matter, we hope — is distinguished military and naval historian Dr. Alexander Douglas. He served in the Canadian Navy from 1950 to 1973. He went on to become a professor of

Vous avez fait une dernière remarque et j'ai été heureuse de vous entendre dire que lors de vos déplacements la plupart des réservistes ne vous parlent pas de leur rémunération ou revenu. Manifestement, ils sont volontaires. Ils s'engagent parce qu'ils sont le type spécial de personnes portées à le faire. Mais la préoccupation est de savoir si les règles sont les mêmes pour eux s'ils sont blessés en service actif?

Mgén Tabernor : Absolument. Il n'y a pas de distinction entre un membre de la Force régulière ou un réserviste en cas de blessure. Les systèmes sont là, tant au sein des Forces canadiennes qu'au sein du ministère des Anciens Combattants pour s'occuper de nos soldats. Encore une fois, je ne fais pas de discrimination. Si nos soldats sont blessés, nous nous occupons d'eux.

La présidente : Merci de cette précision.

Le sénateur Dallaire : J'ai besoin d'une clarification à cause de ce que vous venez de dire. La réponse portait initialement sur le niveau de la rémunération, c'est-à-dire la question de savoir s'ils sont payés au niveau voulu, et cela ne semble pas être un problème. Je crois que vous faisiez allusion à la question de savoir s'ils ont suffisamment de journées d'instruction payées au cours de l'année pour qu'ils puissent faire leur travail à la satisfaction et d'eux-mêmes et de leurs unités.

Mgén Tabernor : Je pense que la question de la présidente portait sur les réservistes blessés en Afghanistan et était de savoir si nous prenions soin d'eux.

Le sénateur Dallaire : Non, la question précédente.

La présidente : C'était ma première question. Le major-général Tabernor a dit plus tôt que lorsqu'il circule et parle aux gens, la rémunération ne vient pas sur le tapis.

Mgén Tabernor : Non. Un jeune soldat des Royal Winnipeg Rifles a été blessé par balle en Afghanistan il y a deux ans. Nous nous occupons encore de lui.

La présidente : Merci beaucoup.

Nous avons eu la présence au cours de cette session du major-général Dennis C. Tabernor, CMM, CD, chef, Réserves et Cadets, Défense nationale. Nous remercions également le colonel Robidoux, qui a modifié ses plans pour se joindre à nous. Merci à tous deux de votre service dans la Réserve et la Force régulière, et merci de nous avoir fait comprendre que ces distinctions devraient disparaître.

Nous allons maintenant changer de sujet. Comme je l'ai dit au début de la séance, l'un des autres sujets dont le comité va traiter au cours des prochains mois est une motion du sénateur Rompkey, à l'effet que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale à désigner les forces navales canadiennes sous l'appellation officielle de Marine canadienne au lieu de Commandement maritime à compter de cette année, à l'occasion du centenaire de la Marine canadienne.

Notre premier témoin — et nous nous sommes adressés à un homme qui connaît tout de ce sujet, espérons-nous — est l'éminent historien militaire et naval, M. Alexander Douglas. Il a servi dans la Marine canadienne de 1950 à 1973. Il est devenu

military studies at the Royal Military College, and from 1973 to 1994, he was the official historian of the Canadian Forces. He retired as director general, history.

Dr. Douglas has been affiliated with numerous foundations, societies, commissions and museums as a military historian. He has been a visiting fellow at Cambridge, an adjunct research professor at Carleton, and of course has written many articles on military history, which is why, in part, we have invited him here today.

Welcome, and I understand that you have some opening comments.

[Translation]

Alexander Douglas, Adjunct Research Professor, Naval Historian, Carleton University: Madam Chair, I am very grateful for your invitation to appear before you today. Since my French is somewhat rusty, if you will allow, I shall speak English.

[English]

Mr. Douglas: I will speak briefly to the notes that you have received concerning the change to the formal structure of naval "Maritime Command" to "Canadian Navy."

The term "Maritime Command" comes from one of the six functional commands set up with unification in 1968. They were commands that were less operationally effective than they hoped, and it is now acknowledged that, like our allies, the combat arms have to be generated and maintained by professionals who are expert in army, naval and air operations respectively.

When the Honourable Paul Hellyer brought in unification, he found himself pitted against some equally strong-minded sailors who doubted the merit of his reforms. Mr. Hellyer's views on the navy recall laws of several of his predecessors, in one way or another. Prime Minister Borden tried to repeal the Naval Service Act of 1910 and bring in a Naval Aid Bill to compensate the Royal Navy for its expansion before the First World War. The Senate defeated the naval aid bill and the navy survived to serve throughout the First World War, after a fashion.

After the war, retrenchment brought severe cutbacks. Prime Minister Mackenzie King carried out severe slashes in defence expenses in 1922, the navy suffering the worst of those cuts. In 1933, General Andrew McNaughton, chief of the general staff, said that the navy, as was constituted, was no answer to any Canadian defence problems.

Commodore Walter Hose, the director of the naval service, successfully countered those arguments and was recognized as an autonomous chief of naval staff, and of course the navy went on to do great things in the Second World War.

ensuite professeur d'études militaires au Collège militaire royal et, de 1973 à 1994, il a été l'historien officiel des Forces canadiennes. Son titre avant sa retraite était directeur général, Histoire.

M. Douglas était affilié à de nombreuses fondations, sociétés savantes, commissions et musées à titre d'historien militaire. Il a été chargé de cours invité à Cambridge, professeur de recherche adjoint à Carleton et, bien sûr, il est l'auteur de nombreux articles sur l'histoire militaire, ce qui est en partie la raison pour laquelle nous l'avons invité aujourd'hui.

Bienvenue, et je crois savoir que vous avez quelques remarques liminaires.

[Français]

Alexander Douglas, professeur auxiliaire en recherche, historien de la marine, Université Carleton : Madame la présidente, je suis très reconnaissant de votre invitation à venir vous rencontrer aujourd'hui. Comme je suis un peu rouillé en français, si vous le permettez, je parlerai en anglais.

[Traduction]

M. Douglas : Je vais résumer brièvement les notes que vous avez reçues concernant la transformation du nom « Commandement maritime » en « Marine canadienne ».

Le terme « Commandement maritime » dérive de l'un des six commandements fonctionnels créés avec l'unification en 1968. Ces commandements se sont avérés opérationnellement moins efficaces qu'on ne l'espérait et il est aujourd'hui admis que chez nous, comme chez nos alliés, les armes de combat doivent être conçues et entretenues par des professionnels qui sont des experts des opérations de l'Armée de terre, de la Marine et de la Force aérienne, respectivement.

Lorsque l'honorable Paul Hellyer a procédé à l'unification, il s'est heurté à quelques marins tout aussi têtus que lui qui doutaient du mérite de ses réformes. L'opinion de M. Hellyer concernant la Marine rappelle certaines des lois introduites, sous une forme ou sous une autre, par plusieurs de ses prédécesseurs. Le premier ministre Borden a tenté d'abroger la Loi sur le service naval de 1910 et de la remplacer par une Loi d'aide à la marine qui visait à financer le programme d'expansion de la Marine royale avant la Première Guerre mondiale. Le Sénat a rejeté ce dernier projet de loi et la Marine a survécu et a rempli plus ou moins bien son office tout au long de la Première Guerre mondiale.

Après la guerre, la démobilisation a amené des coupures budgétaires brutales. Le premier ministre Mackenzie King a sabré dans les dépenses militaires en 1922, et c'est la Marine qui a souffert le plus. En 1933, le général Andrew McNaughton, alors chef d'état-major général, a déclaré que la Marine canadienne telle qu'elle était constituée n'était une réponse à aucun problème de la défense nationale.

Le commodore Walter Hose, le directeur du service naval, a réfuté avec succès ces arguments, ce qui lui a valu de devenir chef d'état-major indépendant de la Marine canadienne et, bien sûr, cette dernière a réalisé de grands exploits au cours de la Seconde Guerre mondiale.

After the Second World War, retrenchment again brought morale problems. Brooke Claxton, who was then the defence minister, said of the senior officers that they had all joined about the year 1914, had been trained largely in the RN, had served together through every rank and course, had English accents and fixed ideas. The navy somehow survived that criticism. It had become a significant national institution by that time and went on to perform meaningful roles in the Korean War and the Cold War.

Borden, McNaughton and Claxton were all out of sympathy with the senior officers of the navy. Mr. Hellyer simply sacrificed senior officers to his reforms. In all these instances, the navy responded to the challenge with some remarkable achievements, although it took two decades for Maritime Command to really recover from unification.

That being said, sailors listened to Rear Admiral W.M. Landymore, who was one of the principal figures in the so-called revolt of the admirals. He persuaded people to stay on in the navy to preserve the naval ethos and tradition. Of course, many people in the navy had already invested so much in their careers that they were unable to pull out.

That being said, the naval ethos and tradition has survived over the past 40 years. I would like to quote Vice-Admiral Dean McFadden when he spoke to this committee earlier this year, when envisioning a fleet "deployed and sustained globally, centred in combat and capable of asserting our sovereignty in three oceans against a broad range of defence and increasing security threats.

As a historian, I have benefited from many of Mr. Hellyer's reforms because the historical organization in the air force and the navy improved greatly when they amalgamated with the army historical section in 1964. I am very grateful for that. As a historian, considering the past vicissitudes and triumphs of the navy and a truly promising future that we can anticipate, it is my belief that the navy should be recognized not simply as one of several commands, but as a navy in its own right.

As I say in my notes, there is some controversy about whether we should turn the clock back to become the "Royal Canadian Navy" or simply "Canadian Navy." To me, it does not matter. I feel it should be recognized as a navy in its own right.

The Chair: Thank you for your comments and for making that clear because we really are just sorting out the very beginning of what would be involved.

Perhaps I can start right there with the word "Royal" because we are getting conflicting information about whether, as Canadians, we could even decide to do that. Is it not the purview of the Queen to decide what should be designated "Royal"?

Après la Seconde Guerre mondiale, le repli a de nouveau amené des problèmes de moral. Brooke Claxton, qui était alors ministre de la Défense, a dit des officiers supérieurs de la Marine qu'ils s'étaient tous enrôlés vers 1914, qu'ils avaient reçu leur formation au sein de la MR, avaient servi ensemble à tous les rangs et, bien sûr, qu'ils avaient des accents anglais et des idées fixes. Mais la Marine, d'une façon ou d'une autre, a survécu à cette critique. Elle était devenue alors une institution nationale importante et a continué de jouer des rôles de premier plan pendant la guerre de Corée et la guerre froide.

Borden, McNaughton et Claxton étaient détestés par les officiers supérieurs de la marine. M. Hellyer a simplement sacrifié les officiers supérieurs à ses réformes. Dans tous les cas, la marine a relevé le défi en produisant quelques réalisations remarquables, même s'il a fallu deux décennies pour que le Commandement maritime surmonte réellement les séquelles de l'unification.

Cela dit, les marins ont écouté le contre-amiral W.M. Landymore, un acteur important de ce que l'on a appelé la « révolte des amiraux ». Il a pressé les officiers de rester dans la marine afin de préserver le prestige et la tradition navale. Bien sûr, de nombreux marins avaient déjà trop investi dans leur carrière pour abandonner.

Cela étant dit, le prestige et la tradition de la Marine ont survécu au cours des 40 dernières années. J'aimerais citer le propos du vice-amiral Dean McFadden lorsqu'il a comparu devant votre comité au début de cette année, où il a envisagé une flotte « capable d'être entretenue en haute mer dans les diverses régions du globe, avec tous les armements nécessaires et les moyens d'affirmer, dans trois océans, notre souveraineté et d'assurer notre défense et notre sécurité face à des menaces de divers ordres ».

En tant qu'historien, j'ai bénéficié de nombre des réformes de M. Hellyer parce que l'organisation historique de la Force aérienne et de la Marine a été considérablement renforcée par sa fusion avec la section historique de l'Armée de terre en 1964. J'en suis très reconnaissant. En tant qu'historien, vu les tribulations et les triomphes passés de la marine et l'avenir réellement prometteur que nous pouvons attendre, je suis persuadé que la marine doit être reconnue non pas simplement comme l'un de plusieurs commandements, mais comme une Marine de plein droit.

Comme je le dis dans mes notes, une certaine controverse tourne autour de la question de savoir s'il faut remonter dans le temps pour redonner à la marine le nom de « Marine royale du Canada » ou se contenter de « Marine canadienne ». À mes yeux, cela importe peu. Je pense qu'il faut la reconnaître comme une Marine de plein droit.

La présidente : Merci de ces remarques et de préciser cela car nous commençons réellement tout juste à faire le tri dans tout ce qui serait mis en jeu.

Peut-être pourrais-je commencer tout de suite avec le mot « royale » car nous entendons des avis contradictoires sur la question de savoir si nous, Canadiens, pourrions seulement décider de faire cela. N'appartient-il pas à la Reine de décider qui peut être désigné comme « royale »?

Mr. Douglas: It is in the purview of the Queen. We, of course, have Her Majesty's Canadian ships, and I do not think there would be any problem in getting Royal approval to return to the term "Royal Canadian Navy."

In talking to my colleagues and friends in the service, I understand that there is a bit of a split in opinion, perhaps 50/50, as to whether we should go back to the Royal Canadian Navy or just Canadian Navy. I think there is a strong feeling that we should be recognized as a navy.

The Chair: To be clear for the purposes of this discussion and those watching, the motion put forward by Senator Rompkey is really to change the name from "Maritime Command" to "Canadian Navy." He has not proposed "Royal" in his mission at all, so we are looking at the narrower of the options here.

Senator Dallaire: We are into more than just semantics. We are coming back to attempting to articulate the souls of the three services that were destroyed by Mr. Hellyer when he made it one service. If we had gone to the "Marine Corps" like they were thinking, that might not have been the case.

We have now no National Defence Act articulating three services, but we have force generators that are taking on that job. You have Land Force Command, Maritime Command and so on.

In calling it the "Canadian Navy," do you think we are opening up a requirement to amend the National Defence Act in a nuanced way to bring back the service, which those commands are doing but which is not necessarily recognized as such?

Mr. Douglas: It is my feeling that if you changed the name to the navy, then the army and the air force should be recognized too, but that is a personal feeling. Constitutionally, I am sure that this would be possible, and you would have to go on to the National Defence Act in order to bring that change back.

Senator Dallaire: We not only change the name to "Canadian Navy," but we would actually reintroduce the three services. Is that correct?

Mr. Douglas: That would be correct, in my opinion, yes.

Senator Dallaire: It is not that I am against it. On the contrary, I think it is of great significance that this gesture, since 1965, be taken in a deliberate fashion and not just as we attempted. I come to this point: We have been fiddling with Maritime Command being the "Canadian Navy," and what we are trying to do is make it above board and act accordingly. Is that correct?

Mr. Douglas: That is correct, in my opinion.

Senator Greene: I would like to ask a question about a point that might be very semantic, but I think it is an important one. First, I agree that "Maritime Command" is not adequate to describe what our navy is all about. I also believe that we cannot go back to "Royal." To me, that speaks to another time.

M. Douglas : C'est du ressort de la Reine. Bien sûr, nos navires sont toujours baptisés « Navires canadiens de Sa Majesté », et je ne pense pas qu'il y aurait de problème à obtenir l'agrément royal à un retour à l'appellation « Marine royale canadienne ».

En parlant à mes collègues et amis du service, il m'apparaît que les avis sont partagés, environ moitié-moitié, sur l'opportunité de revenir à l'appellation « Marine royale canadienne » ou d'opter plutôt pour « Marine canadienne ». Mais je pense que tous se tiennent fortement à la reconnaissance en tant que Marine.

La présidente : Pour que les choses soient claires aux fins de cette discussion et pour ceux qui nous regardent, la motion présentée par le sénateur Rompkey vise réellement à transformer le nom de « Commandement maritime » en « Marine canadienne ». Il n'envisage pas du tout d'introduire le mot « royale », ce qui veut dire que nous nous penchons ici sur l'option minimale.

Le sénateur Dallaire : Ce n'est pas qu'une affaire de sémantique. Nous cherchons à réanimer les âmes des trois services qui ont été détruites lorsque M. Hellyer a unifié les forces armées. Si l'on avait opté pour « Corps maritime » comme on le proposait, cela n'aurait pas été le cas.

Nous n'avons aujourd'hui pas de Loi sur la défense nationale établissant trois services, mais nous avons des générateurs de force qui font le travail. Nous avons le Commandement de la Force terrestre, le Commandement maritime, et ainsi de suite.

Si l'on veut l'appellation « Marine canadienne », pensez-vous qu'il soit nécessaire de modifier la Loi sur la défense nationale de manière à rétablir les services, que ces commandements accomplissent mais sans être nécessairement reconnus comme tels?

M. Douglas : J'ai l'impression que si l'on rétablit le nom de la Marine, alors l'Armée de terre et la Force aérienne voudraient être reconnues aussi, mais c'est mon opinion personnelle. Sur le plan constitutionnel je suis sûr que ce serait possible, et il faudrait alors rouvrir la Loi sur la défense nationale pour introduire ce changement.

Le sénateur Dallaire : Nous ne changerions pas seulement le nom en « Marine canadienne », nous réintroduirions effectivement les trois services. Est-ce exact?

M. Douglas : C'est exact, à mon avis.

Le sénateur Dallaire : Ce n'est pas que j'y sois opposé. Au contraire, je pense qu'il est très important que ce geste, après 1965, soit posé de manière délibérée et pas seulement de la façon tentée ici. J'en viens à ceci : nous jouons avec l'idée que le Commandement maritime est en fait la « Marine canadienne », et ce que nous voulons faire ici c'est officialiser ce titre. Est-ce exact?

M. Douglas : C'est exact, à mon avis.

Le sénateur Greene : J'aimerais poser une question sur un point qui est peut-être surtout une affaire de sémantique, mais qui me paraît important. Premièrement, je conviens que « Commandement maritime » n'est pas un terme adéquat pour décrire la vraie nature de notre marine. Je pense également que nous ne pouvons pas revenir à « royale ». À mes yeux, ce serait un archaïsme.

What worries me about the name “Canadian Navy” is that Canada becomes an adjective in that name. In the United States it is the U.S. Navy, the U.S. Air Force and the U.S. Marine Corps.

Have you done a survey of other countries’ navies, what they call them and whether they have turned the name of their country into an adjective? If we were not to do that, we would have to call the “Canadian Navy” the “Navy of Canada,” or something like that.

Mr. Douglas: I had an uncle who served in the Royal Indian Marine, and Australia and New Zealand keep the “Royal.”

Senator Greene: It is different when you have the word “Royal” in front, I think.

Mr. Douglas: That is correct. Of course, before King George V approved the title Royal Canadian Navy, we were known as the Naval Service of Canada, and, before that, the Canadian Government Marine. I do not think it is semantics. I think that “Canadian Navy” describes the beast perfectly well. I would not want to see us going back to “Naval Service of Canada,” which is a big mouthful.

Senator Greene: Or even “Navy of Canada”?

Mr. Douglas: Personally, I do not like it. I prefer “Canadian.” I do not think it is just an adjective. I think that is what it says, the navy of Canada. Admittedly, if you had “Royal” before, it would still be an adjective.

Senator Manning: We are delighted to have you with us today. I am somewhat rusty in French myself, being from Newfoundland and Labrador, and in English sometimes, too. I have to admit that. I have to say that this particular topic is of great interest to me. I have an opinion that might be slightly different from some of my colleagues here.

The Chair: Yes, I forgot the warning: The views expressed here are those of the senator.

Senator Manning: At the end of the day, to me, it is not about the monarchy; it is about having a proper brand for the men and women who serve us. That is the most important thing. In my view, “Maritime Command” is inconsistent with that and does not do justice to our men and women.

As you touched on a few moments ago, in Australia and New Zealand, when they unified the branches of their armed forces, they still referred to the Royal Australian Navy, the Royal Australian Air Force, the Royal New Zealand Navy and the Royal New Zealand Air Force.

The cadets in Canada graduate from the Royal Canadian Sea Cadet Program. Our veterans are part of the Royal Canadian Legion. We have the Royal Canadian Mounted Police. Believe me, I am not promoting going back to the British Isles things. My ancestors on all sides of the family are from Ireland. I just want to make sure I get that out.

Ce qui m’inquiète dans cette désignation « Marine canadienne » c’est que le Canada devient un adjectif du nom. Aux États-Unis, c’est la U.S. Navy, la U.S. Air Force et le U.S. Marine Corps.

Avez-vous vérifié le nom des marines d’autres pays, pour voir si l’on y a transformé le nom du pays en adjectif? Si nous voulions éviter cela, il nous faudrait appeler la « Marine canadienne » plutôt la « Marine du Canada », ou quelque chose du genre.

M. Douglas : J’ai un oncle qui a servi dans la Royal Indian Marine, et l’Australie et la Nouvelle-Zélande ont conservé le mot « Royal ».

Le sénateur Greene : C’est différent si vous avez le mot « Royal » devant, je pense.

M. Douglas : C’est juste. Bien sûr, avant que le roi George V n’approuve le titre « Marine royale canadienne », son nom était « Service naval du Canada » et, avant cela, nous étions la « Marine du gouvernement canadien ». Je ne crois pas que ce soit une affaire de sémantique. Je crois que « Marine canadienne » décrit très bien la bête. Je n’aimerais pas que nous revenions à « Service naval du Canada », ce qui est toute une bouchée.

Le sénateur Greene : Ou même « Marine du Canada »?

M. Douglas : Personnellement, je n’aime pas ce titre. Je préfère « canadienne ». Je ne pense pas que ce soit juste un adjectif. Je pense que cela dit bien de quoi il s’agit, la Marine du Canada. De toute façon, si vous aviez « royale » devant, ce serait toujours un adjectif.

Le sénateur Manning : Nous sommes ravis de vous avoir avec nous aujourd’hui. Mon français est un peu rouillé, étant de Terre-Neuve-et-Labrador, et mon anglais aussi parfois, je dois l’admettre. Je dois dire que ce sujet m’intéresse grandement. J’ai un avis qui est peut-être légèrement différent de celui de mes collègues.

La présidente : Oui, j’ai oublié l’avertissement : les opinions exprimées ici sont celles du sénateur concerné.

Le sénateur Manning : Au bout du compte, à mes yeux, ce n’est pas la monarchie qui est en jeu ici; il s’agit de trouver une marque appropriée pour les hommes et les femmes qui nous servent. C’est ce qui compte le plus. À mon avis, « Commandement maritime » ne fait pas l’affaire et ne rend pas justice à nos hommes et nos femmes.

Comme vous l’avez évoqué il y a quelques instants, en Australie et en Nouvelle-Zélande, lorsqu’ils ont unifié les différents services de leurs forces armées, ils ont conservé les noms « Royal Australian Navy », « Royal Australian Air Force », « Royal New Zealand Navy » et « Royal New Zealand Air Force ».

Au Canada, les cadets sont inscrits au Corps de cadets de la Marine royale canadienne. Nos vétérans sont membres de la Légion royale canadienne. Nous avons la Gendarmerie royale du Canada. Croyez-moi, je ne préconise pas la réintégration dans les îles Britanniques. Mes ancêtres de tous les côtés de la famille viennent d’Irlande. Je tiens à le préciser.

In my own personal view, creating a brand name is very important, and getting back to that is important, certainly during the one-hundred anniversary of the navy. "Royal Canadian Navy," to me, sounds consistent with much of what we have in our country.

From your point of view, how do we address this issue given the Royal Canadian Mounted Police and all the other names I touched on? There are various opinions on whether we should use the word "Royal." I do not think that just "Canadian Navy" does it. Maybe you can convince me otherwise. I am sure that from your studies you will forget more than I will ever remember.

You mentioned Her Majesty's ships that the navy sails. It is inconsistent to me, and I have a problem with that. No one seems to have reached the point where they can change my mind. I would like to hear from you.

Mr. Douglas: Spoken like a true Newfoundlander.

I know there is a strong feeling similar to yours in a large proportion of serving officers, and particularly among veterans, who, more than anyone, resent having lost their identity as RCN. Frankly, if it were decided that Maritime Command should again be called the Royal Canadian Navy, I do not think we would really be putting back the clock. After all, it used to be the North West Mounted Police and they changed it to the Royal Canadian Mounted Police. We have the Royal Military College. Whatever one thinks of today's royalty, it is an expression of a relationship that has existed and that continues to exist.

I would not violently object to it being "Royal Canadian Navy," but I have spoken to many people who say, "For 40 years we have not had the Royal Canadian Navy. Why should we go back to it now?" They would be quite happy seeing "Canadian Navy." The South Africans do not use "Royal" and the Indians do not use "Royal," but then they are republics and we are not. There is a case for returning to the "Royal." It is not what I came here to talk about today, but I sympathize with your point of view.

Senator Manning: In Newfoundland and Labrador, as I am sure you are aware, we had the Blue Puttees, who were designated the Royal Newfoundland Regiment, one of the proudest organizations that we have in our province and in our country. Many aspects are related to that.

I understand what you are saying with regard to the concern raised by some in terms of turning back the clock. When I look at "Royal," I do not look at it as tied to the monarchy, as do some others. I look at it as a step above. "Royal," to me, carries a different connotation than just the monarchy line. The Royal Newfoundland Regiment is a step above. The Royal Canadian Mounted Police are recognized around the world as a step above. It is not just the word "Royal" associated with the monarchy. I am sure I will repeat myself over the next few weeks.

À mon avis personnel, il est très important de créer un nom de marque, et il importe d'y revenir, certainement à l'occasion du centième anniversaire de la marine. « Marine royale canadienne » me paraît tout à fait en adéquation avec ce que nous avons dans notre pays.

À votre avis, comment régler cette question sachant que nous avons la Gendarmerie royale du Canada et tous ces autres noms que j'ai évoqués? Les opinions divergent sur l'opportunité d'employer le mot « royale ». Je pense que « Marine canadienne » ne suffit pas. Peut-être pourriez-vous me convaincre du contraire. Je suis sûr que votre savoir est si vaste que vous pourriez en oublier plus que je ne serai capable de mémoriser.

Vous avez mentionné que nos navires sont désignés comme « Navires de Sa Majesté ». Je vois là une contradiction qui me gêne. Personne ne semble être en mesure de me faire changer d'avis. J'aimerais vous entendre.

M. Douglas : C'est parler comme un vrai Terre-Neuvien.

Je sais qu'une grande proportion des officiers en service pensent comme vous, et c'est particulièrement vrai des anciens officiers qui, plus que quiconque, sont fâchés d'avoir perdu leur identité comme MRC. Franchement, si l'on décidait que le Commandement maritime s'appellerait de nouveau Marine royale canadienne, je ne pense pas que ce serait vraiment un retour au passé. Après tout, la Police à cheval du Nord-Ouest a été rebaptisée Gendarmerie royale du Canada. Nous avons le Collège militaire royal. Quoi que l'on pense de la royauté d'aujourd'hui, c'est une expression d'une relation qui a existé et qui continue d'exister.

Je n'aurais pas d'objection violente au nom « Marine royale canadienne », mais j'ai parlé à beaucoup de gens qui disent : « Pendant 40 ans nous n'avons pas eu de Marine royale canadienne. Pourquoi reprendre ce nom maintenant? » Ils seraient très heureux d'avoir « Marine canadienne ». Les Sud-Africains n'utilisent pas le mot « royale » pas plus que les Indiens, mais ces pays sont des républiques et pas nous. Il y a des arguments en faveur d'un retour à « royale ». Ce n'est pas le sujet dont je suis venu parler aujourd'hui, mais je comprends votre point de vue.

Le sénateur Manning : À Terre-Neuve-et-Labrador, comme vous le savez certainement, nous avions les Blue Puttees, qui sont devenus le Royal Newfoundland Regiment, l'une des organisations les plus glorieuses de notre province et de notre pays. De nombreux aspects sont liés à cela.

Je comprends ce que vous dites lorsque vous parlez des objections d'aucuns à remonter dans le passé. Lorsque je vois le mot « royale », je ne le perçois pas comme étant lié à la monarchie, contrairement à d'autres. Je vois cela comme un niveau au-dessus. « Royale », à mes yeux, a une connotation différente et ne rappelle pas simplement la lignée monarchique. Le Royal Newfoundland Regiment est un cran au-dessus. La Gendarmerie royale du Canada est reconnue dans le monde comme un cran au-dessus. Ce n'est pas seulement le mot « royale » associé à la monarchie. Je suis sûr que je vais beaucoup me répéter pendant les prochaines semaines.

From the navy's point of view, the men and women who are in uniform with us, I think what happened with regard to the Maritime Command was a step back. That is my own personal opinion. We had admirals wearing green uniforms, which was a step back.

Everyone seems to have a different opinion. My colleague and I have different opinions. You mentioned 50 per cent going one way and 50 per cent going the other. In your view, is there a way to find a happy medium?

Mr. Douglas: I think you find the happy medium in Parliament making a decision.

Senator Manning: That is a great answer. We are supposed to be trying to assist those parliamentarians in doing that, so our inconsistency should help them.

The Chair: I am sure it will. There will be a lot of sober second thought passed on.

Mr. Douglas: No doubt, there was a Newfoundland spirit in the Senate in 1913 when they rejected the Naval Aid Bill.

Senator Manning: Yes. That was before Canada joined Newfoundland.

Senator Mitchell: Have you given any thought to the implications of one name or another in English versus French? Senator Dallaire pointed out to me that while we have had the Royal Canadian Navy, it was never translated officially into French because prior to 1968, when we had that, there was no official bilingualism.

Does either "Canadian Navy" or "Royal Canadian Navy" have a different kind of intonation, nuance or subtlety in French over the other? Is there some kind of historic consideration in the Quebec view that might make one or the other more acceptable?

Mr. Douglas: I cannot speak for that latter point, but "Marine royale canadienne" was used before 1968. We used to use it. I always thought that was the official term for the navy.

There was a certain amount of bilingualism during that time, though not nearly enough. Whether you say la Marine Canadienne or la Marine royale Canadienne, it is six of one and half one dozen of the other.

Senator Mitchell: You mentioned the importance — I do not know if you used the word "brand"; one of my colleagues did — of this for the men and women in the navy. Something you said suggested it would be interesting to know what the actual members of the navy thought of this suggestion because they are serving under that banner. Are there polls within the navy of what they want to be called, for example, a poll done by the senior admiral?

The Chair: You might want to ask Senator Rompkey about that.

Mr. Douglas: I am sure that the admiral would be quite happy to see it called the Royal Canadian Navy.

Selon l'optique de la marine, celle des hommes et des femmes qui portent l'uniforme pour nous, je pense que ce qui s'est passé avec le Commandement maritime a été un pas en arrière. C'est mon opinion personnelle. Nous avions des amiraux portant un uniforme vert, ce qui était un pas en arrière.

Tout le monde semble avoir une opinion différente. Mon collègue et moi sommes d'opinions différentes. Vous avez dit que 50 p. 100 penchaient dans un sens et 50 p. 100 dans l'autre. À votre avis, peut-on trouver un moyen terme acceptable?

M. Douglas : Je pense que vous trouvez le moyen terme acceptable lorsque le Parlement prend une décision.

Le sénateur Manning : C'est une excellente réponse. Nous sommes censés aider ces parlementaires à le faire, et nos contradictions devraient les aider.

La présidente : Je suis sûre que ce sera le cas. Il va se faire beaucoup de second examen objectif.

M. Douglas : Sans aucun doute, l'esprit de Terre-Neuve animait le Sénat en 1913 lorsqu'il a rejeté le projet de loi d'aide à la Marine.

Le sénateur Manning : Oui. C'était avant que le Canada se joigne à Terre-Neuve.

Le sénateur Mitchell : Avez-vous réfléchi aux implications de l'un ou l'autre nom en français par rapport à l'anglais? Le sénateur Dallaire me fait remarquer que si nous avions certes la Royal Canadian Navy, ce nom n'a jamais été officiellement traduit en français parce qu'avant 1968 il n'y avait pas de bilinguisme officiel.

Est-ce que « Canadian Navy » ou « Royal Canadian Navy » ont une connotation, une intonation ou une subtilité différente en français par rapport à l'anglais? Existe-t-il certaines considérations historiques aux yeux du Québec qui rendraient l'un ou l'autre plus acceptable?

M. Douglas : Je ne puis me prononcer sur le dernier point, mais « Marine royale canadienne » était utilisé avant 1968. Nous utilisons ce nom. J'ai toujours pensé que c'était le nom officiel de la marine.

Il y avait déjà un certain degré de bilinguisme à l'époque, bien que loin d'être suffisant. Que vous disiez la « Marine canadienne » ou « la Marine royale canadienne », c'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Le sénateur Mitchell : Vous avez mentionné l'importance — je ne sais pas si vous avez employé le mot « marque », mais l'un de mes collègues l'a fait — pour les hommes et les femmes qui servent dans la marine. Vous avez donné à entendre qu'il serait intéressant de savoir ce que pensent les membres mêmes de la marine de cette suggestion, car ils servent sous cette bannière. A-t-on fait des sondages auprès des marins pour voir comment ils aimeraient être appelés, par exemple, un sondage effectué par l'amiral en chef?

La présidente : Vous pourriez peut-être demander cela au sénateur Rompkey.

M. Douglas : Je suis sûr que l'amiral serait très heureux du nom « Marine royale canadienne ».

Talking to the command naval historian, he tells me that he finds equally divided opinions about whether it should be "Royal" or "Canadian" navy. Among veterans, I feel a strong preference for going back to "Royal" because they are still very angry.

Senator Mitchell: They are angry about it?

Mr. Douglas: They were very angry about it.

Senator Patterson: I have very much appreciated the historical view of this question. As a younger person, I remember the fierce controversy over unification.

Dr. Douglas, could you elaborate a bit on how this change of name for the Canadian Navy or the Royal Canadian Navy that we seem to be moving toward would implicate the other two services?

Mr. Douglas: I cannot speak for them. However, knowing a number of them, I do not think there is as much difficulty with the army calling itself Mobile Command as the navy calling itself Maritime Command. I do not know that they would mind going back to the term "army." I have not asked them, although I know a good many army officers. I have sometimes teased them of Jackie Fisher's notion that the army is "a projectile to be fired by the navy."

Senator Dallaire: There is no more naval gunfire, so forget it.

Mr. Douglas: One would rather be fired by the navy than by the air force.

My gut feeling is there would not be serious argument about being called "army." We call it the "army" all the time. We do not call it the "air force" all the time. If this is formalized, that is quite a logical development. That is as far as I can say because I have no idea how the argument will develop.

My friends in the air force very much resented being split up into air training commands, air transport commands and so forth. They were pleased to be called Air Command again in 1975. I do not think they would be angry at being called Canadian Air Force again.

Does that answer your question? It is a personal opinion.

Senator Patterson: I appreciate that. You are better informed than many of us, so your opinions are appreciated.

You are suggesting that it could be a morale booster, perhaps?

Mr. Douglas: Yes. I have no doubt that it would be a morale booster in the navy. I know more about that than the other two services.

Senator Dallaire: The "Royal Canadian Army" never existed. The "Canadian Army" was essentially used. There were royal regiments and different things. In World War II, we called it "Canadian Army," but there was never an official title as such, while the RCAF and the navy were recognized by the Queen and had official sanctions. If you are going to use "Royal" with one, I am sure there will be fiddling with respect to the others. I think it

J'ai parlé à l'historien du Commandement naval et il me dit que les avis sont partagés à égalité entre Marine « royale » et « canadienne ». Chez les vétérans, je perçois une forte préférence pour un retour à « royale » car ils sont toujours très fâchés.

Le sénateur Mitchell : Ils sont fâchés?

M. Douglas : Ils étaient très en colère.

Le sénateur Patterson : J'ai beaucoup apprécié la vision historique de cette question. Je me souviens de la controverse féroce sur l'unification au cours de ma jeunesse.

Monsieur Douglas, pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les répercussions sur les deux autres services de ce changement de nom en faveur de « Marine canadienne » ou « Marine royale canadienne »?

M. Douglas : Je ne puis parler en leur nom. Cependant, connaissant un certain nombre de leurs membres, je ne pense pas qu'il y ait autant d'objections à ce que l'armée soit appelée Force mobile qu'il y en a chez les marins à s'appeler Commandement maritime. Je ne crois pas qu'ils seraient opposés à un retour au nom « Armée de terre ». Je ne leur ai pas demandé, mais je connais pas mal d'officiers de l'armée. Je les ai parfois asticotés avec la notion de Jackie Fisher voulant que l'armée soit « un projectile tiré par la marine ».

Le sénateur Dallaire : Oubliez cela, il n'y a plus d'artillerie de marine.

M. Douglas : Il est préférable de se faire tirer dessus par la marine plutôt que par l'armée de l'air.

Mon instinct me dit qu'il n'y aurait pas d'opposition sérieuse au nom « Armée de terre ». Nous parlons sans arrêt d'« armée ». Nous ne disons pas toujours « force aérienne ». Si cela est officialisé, ce sera une évolution tout à fait logique. C'est tout ce que je puis dire, car je n'ai pas idée comment l'argumentation évoluera.

Mes amis des forces aériennes ont été beaucoup froissés d'avoir été scindés en « Commandement de l'entraînement aérien », « Commandement du transport aérien » et ainsi de suite. Ils ont été ravis d'être appelés de nouveau Commandement aérien en 1975. Je ne pense pas qu'ils seraient fâchés d'être appelés de nouveau Aviation canadienne.

Cela répond-il à votre question? C'est une opinion personnelle.

Le sénateur Patterson : J'apprécie cela. Vous êtes mieux informé que beaucoup d'entre nous, et vos opinions sont donc appréciées.

Vous pensez que cela pourrait regonfler le moral, peut-être?

M. Douglas : Oui. Je n'ai aucun doute que cela regonflerait le moral dans la marine. Je la connais mieux que les deux autres services.

Le sénateur Dallaire : Il n'y a jamais eu d'« Armée royale canadienne ». On disait seulement « Armée canadienne ». Il y avait des régiments royaux et différentes choses. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, on disait « l'Armée canadienne », mais cela n'a jamais été un titre officiel alors que l'ARC et la Marine étaient reconnues par la Reine et avaient des sanctions officielles. Si vous allez utiliser le mot « royale » avec l'une, je suis sûr que

is a massive step forward in morale and ethos to bring back the terms “navy” and “army” and “air force.” There is no doubt about that.

The Chair: Going back to your closing statement today, Mr. Douglas, you said that you believe a fleet deployed and sustained globally, centred in combat and capable of asserting our sovereignty in three oceans, with the increasing security threat, deserves to be recognized not just as a command but as a navy. That goes to Senator Manning’s point that there is something lesser in the military mind about a command.

Mr. Douglas: Yes; precisely.

The Chair: Can you speak for a couple of moments on that point? You are not testifying today.

Mr. Douglas: The term “command” in military parlance usually means a subdivision of an armed force. We had Pacific Command, Atlantic Command, Western Air Command and Eastern Air Command, and during the war we had Maritime Air Command, all within the services, the air force and the navy. Certainly in the military mind, the word “command” is a lesser thing.

If we regard the Canadian Forces as the “force,” then perhaps “command” is a logical step. There is too much difference between the land, sea and air elements, as they call them, to consider themselves as commands within a force. They are elements themselves.

The Chair: I think we should debate the use of the word “elements,” too, because I am not sure that a lot of the language we use and our phraseology right now captures what our men and women do.

Thank you for putting all of this on the record today and helping us kick off our discussion and debate. It helps our understanding of this issue.

This brings to a close our public hearings. We will carry on with discussions concerning technological issues. We will adjourn this portion of the meeting and continue our discussions privately.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, November 1, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topic: Arctic sovereignty and security); and the state and future of the Canadian Forces Reserves.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

l’on va jouer avec les noms des deux autres. Je pense que c’est un énorme pas en avant, pour le moral et l’éthos, que de rétablir les termes « Marine » et « Armée » et « Force aérienne ». Cela ne fait aucun doute.

La présidente : Pour en revenir à votre déclaration liminaire d’aujourd’hui, monsieur Douglas, vous avez dit que vous considérez qu’une flotte « capable d’être entretenue en haute mer dans les diverses régions du globe, avec tous les armements nécessaires et les moyens d’affirmer dans trois océans notre souveraineté », face à des menaces croissantes, mérite d’être reconnue comme une marine et non seulement comme un commandement. Cela nous ramène à l’argument du sénateur Manning lorsqu’il dit qu’un commandement dans l’esprit d’un militaire est quelque chose de mineur.

M. Douglas : Oui, précisément.

La présidente : Pourriez-vous nous dire quelques mots à ce sujet? Vous ne témoignez pas sous serment aujourd’hui.

M. Douglas : Le terme « commandement » dans le jargon militaire signifie habituellement une subdivision d’une force armée. Nous avons le Commandement du Pacifique, le Commandement de l’Atlantique, le Commandement aérien de l’Ouest et le Commandement aérien de l’Est, et pendant la guerre nous avons le Commandement aéronaval, tout cela à l’intérieur des services, soit la Force aérienne et la Marine. Aux yeux des militaires, le mot « commandement » représente quelque chose d’inférieur.

Si l’on considère les Forces canadiennes comme la « force », alors peut-être « commandement » est-il une étape logique. Il y a trop de différences entre les éléments terrestres, maritimes et aériens, comme on les appelle, pour qu’ils se considèrent eux-mêmes comme des commandements à l’intérieur d’une force. Ils sont des éléments en soi.

La présidente : Je pense que nous devrions débattre aussi de l’utilisation du mot « éléments », car je ne pense pas que les mots que nous utilisons et notre terminologie actuelle traduisent ce que font nos hommes et nos femmes.

Merci d’avoir versé tout cela à notre dossier aujourd’hui et de nous avoir aidés à lancer notre discussion et notre débat. Cela nous aide à mieux comprendre le sujet.

Cela nous amène à la fin de notre séance publique. Nous allons poursuivre nos discussions concernant les aspects technologiques. Nous allons lever la séance publique et poursuivre à huis clos.

(Le comité poursuit ses travaux à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 1^{er} novembre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd’hui, à 16 h 2, pour mener une étude sur la politique de sécurité nationale du Canada (sujet : la souveraineté et la sécurité du Canada dans l’Arctique); ainsi que sur l’état actuel et l’avenir des Réserves des Forces canadiennes, et faire rapport à ce sujet.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chair: Ladies and gentlemen, we have a long and busy schedule today, beginning with the Minister of Foreign Affairs, and also, later in our session today, we will be returning to the issue of the state and future of the Canadian Reserves.

As you know, we have been doing a study on Arctic sovereignty and security, the future of the North. We have been looking forward to hearing from the minister on this particular topic to wrap up that study. Climate change, massive resource potential, border disputes and new shipping routes are some of the major issues facing Canada regarding our North.

Canada's extensive northern coastline, an area packed with energy and natural resources, has 40 per cent of Canada's land mass. If Canada is an Arctic power and will maintain control of the North, how will we be going about exercising sovereignty and security in the North? This is our number one Arctic foreign policy priority, according to the statement on Canada's Arctic foreign policy, released by the government last summer.

We have before us Foreign Affairs Minister Lawrence Cannon; Alan H. Kessel, Legal Advisor, Foreign Affairs; and Sheila Riordon, Director General, Energy, Climate and Circumpolar Bureau. Welcome to our committee today.

Minister, we would like you to go ahead with your opening statement.

[Translation]

Hon. Lawrence Cannon, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs: Madam Chair, honourable senators, it is a pleasure for me to be with you here today. As the Arctic is a priority region for this government, it is with great enthusiasm that I come before your committee today.

The Arctic is fundamental to Canada's national identity, embedded in our history and culture. The Arctic has always been a part of us. It still is, and it always will be.

On August 20 of this year, I launched our government's Arctic foreign policy statement. This statement sets out Canada's approach to the Arctic on the international stage. New opportunities and challenges are emerging across the Arctic and North, in part as a result of climate change and the search for new resources, as the chair mentioned a few moments ago. The importance of the Arctic and Canada's interest in the North have never been greater.

[Traduction]

La présidente : Mesdames et messieurs, nous avons un programme chargé aujourd'hui. Nous entendrons d'abord le ministre des Affaires étrangères. Plus tard dans la journée, nous reviendrons sur la question de l'état actuel et de l'avenir des Réserves des Forces canadiennes.

Comme vous le savez, nous avons fait une étude sur la souveraineté et la sécurité du Canada dans l'Arctique, l'avenir du Nord. Nous sommes impatients d'entendre le témoignage du ministre sur la question, ce qui nous permettra de terminer cette étude. Les changements climatiques, le potentiel considérable en matière de ressources, les conflits frontaliers et les nouvelles routes de navigation comptent parmi les enjeux qui attendent le Canada en ce qui concerne le Nord.

La côte septentrionale, qui se distingue par son étendue considérable et qui regorge de ressources énergétiques et naturelles, représente 40 p. 100 de la masse continentale du Canada. Si le Canada est une puissance arctique et s'il compte conserver la maîtrise du Nord, comment doit-il s'y prendre pour exercer sa souveraineté et assurer la sécurité dans le Nord? Voilà la grande priorité de notre pays en matière de politique étrangère, selon l'*Énoncé de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique* publié l'été dernier.

Honorables sénateurs, nous accueillons aujourd'hui le ministre des Affaires étrangères, Lawrence Cannon; Alan H. Kessel, juriconsulte aux Affaires étrangères; et Sheila Riordon, directrice générale de l'Énergie, du climat et des affaires circumpolaires. Bienvenue à cette séance de notre comité.

Monsieur le ministre, nous allons commencer par entendre votre déclaration préliminaire.

[Français]

L'honorable Lawrence Cannon, C.P., député, ministre des Affaires étrangères : Madame la présidente, honorables sénateurs, il me fait plaisir d'être parmi vous aujourd'hui. Comme l'Arctique est une région prioritaire pour ce gouvernement, c'est avec beaucoup d'enthousiasme que je me présente aujourd'hui devant votre comité.

La région de l'Arctique est fondamentale pour l'identité nationale canadienne. Elle est liée inextricablement à notre histoire et à notre culture. Elle a toujours fait partie de nous, elle le sera toujours, aujourd'hui comme demain.

Le 20 août dernier, j'ai présenté l'énoncé de la politique étrangère pour l'Arctique de notre gouvernement. Cette déclaration décrit l'orientation canadienne en ce qui a trait à l'Arctique, particulièrement sur la scène internationale. Dans tout l'Arctique et dans le Nord, de nouvelles possibilités et de nouveaux enjeux se font jour, en partie en raison des changements climatiques et de la quête de nouvelles ressources, comme la présidente l'a mentionné il y a quelques instants. L'importance de l'Arctique et l'intérêt du Canada pour le Nord n'ont jamais été aussi grands.

[English]

Through international leadership and stewardship, we are promoting Canada's vision for the North. That vision is of a stable region with clearly defined borders and boundaries, dynamic economic growth and trade, vibrant communities and healthy and productive ecosystems. The *Statement on Canada's Arctic Foreign Policy* provides the international lens to Canada's Northern Strategy. From an international perspective, it gives life to the four pillars of our Northern Strategy: exercising sovereignty; promoting economic and social development; protecting our environmental heritage; and providing northerners with more control over their economic and political destiny. The statement is about realizing the full potential of Canada's Arctic, and fulfilling our duty to the people of the North and all Canadians today and for generations to come.

[Translation]

The first and most critical pillar of our Northern Strategy is exercising Canadian Arctic sovereignty. As Prime Minister Stephen Harper has said, and I quote:

“The number one priority is to protect and promote Canada's sovereignty in our North.”

Canada's sovereignty is long-standing, well established and based on historic title, founded in part by the presence — since time immemorial — of the Inuit people and other indigenous peoples. We exercise that sovereignty every day through good governance, responsible stewardship and concrete actions.

Exercising our Arctic sovereignty involves making strategic investments at home. Our government has taken a number of concrete steps in this direction.

[English]

I will begin by recalling some important actions we are taking domestically that will support our international efforts and are clear demonstrations of our commitment to sovereignty. Our government has made it a priority to enhance the security of our Arctic waters by announcing key investments in a new polar icebreaker and Arctic patrol ships, as well as a new generation of satellites. The Prime Minister also recently announced \$13.4 million in upgrades to the remote airport in Churchill, Manitoba. Combined, these investments will assist in the exercise of our Arctic sovereignty, the protection of the Arctic ecosystem and the development of our resources.

Exercising Canada's Arctic sovereignty also has an important international dimension. As articulated in the *Statement on Canada's Arctic Foreign Policy*, our number one priority in exercising our sovereignty internationally is making progress on outstanding boundary issues. Our government is giving high

[Traduction]

Par un leadership international et une saine gestion du territoire, nous œuvrons à la concrétisation de la vision du Canada pour le Nord, c'est-à-dire une région stable, aux frontières clairement définies, qui se caractérise par le dynamisme de la croissance économique, du commerce et des collectivités nordiques, et par des écosystèmes sains et productifs. L'*Énoncé de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique* se veut le « volet international » de la stratégie nordique du Canada. Du point de vue international, il permet de réaliser les quatre piliers de notre stratégie nordique : exercer la souveraineté; favoriser le développement économique et social; protéger notre patrimoine environnemental; permettre aux gens du Nord de mieux maîtriser leur destinée économique et politique. L'*Énoncé* vise la réalisation du plein potentiel de l'Arctique canadien. Cela implique l'exercice de nos responsabilités envers les populations du Nord et tous les Canadiens, dès aujourd'hui et pour les générations futures.

[Français]

Le premier pilier, le plus crucial de notre stratégie nordique, tient à l'exercice de la souveraineté dans l'Arctique. Comme l'a mentionné le premier ministre, et je le cite :

Notre grande priorité est de protéger et de promouvoir la souveraineté du Canada dans le Nord.

Le Canada exerce depuis longtemps sa souveraineté. Elle est bien établie et repose sur un titre historique, partiellement fondé sur la présence, depuis la nuit des temps, des Inuits et d'autres peuples autochtones. Il exerce cette souveraineté quotidiennement par une bonne gouvernance, une gestion responsable des ressources et des mesures concrètes.

L'exercice de la souveraineté dans l'Arctique implique de consentir des investissements stratégiques au Canada même. Notre gouvernement a pris un certain nombre de mesures concrètes en ce sens.

[Traduction]

Sur ce point, permettez-moi de rappeler certaines mesures importantes à l'échelon national, qui nous aideront dans nos efforts internationaux et qui montrent clairement notre détermination à exercer notre souveraineté dans l'Arctique. Notre gouvernement s'attache en priorité à améliorer la sécurité de nos eaux arctiques. Dans cette région, il a annoncé des investissements importants, notamment l'acquisition d'un nouveau brise-glace polaire, de navires de patrouille et d'une nouvelle génération de satellites. Dernièrement, le premier ministre a aussi annoncé que 13,4 millions de dollars serviraient à moderniser l'aéroport de Churchill, au Manitoba, situé en région éloignée. Tous ces investissements aideront à exercer notre souveraineté dans l'Arctique, à protéger son écosystème et à mettre en valeur ses ressources.

L'exercice de la souveraineté canadienne dans l'Arctique revêt également une dimension internationale importante. Comme le dit l'*Énoncé de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique*, l'exercice de notre souveraineté dans l'Arctique à l'échelle internationale vise, d'abord et avant tout, à progresser vers le

priority to our work on securing recognition for the full extent of the extended continental shelf. We are taking steps to be ready to make our submission to the UN Commission on the Limits of the Continental Shelf in December 2013.

We will also continue to discuss with our neighbours ongoing border disputes. Our sovereignty over Canadian Arctic lands, including islands, is undisputed with the single exception of Hans Island, a 1.3-square-kilometre Canadian island which Denmark claims.

With regard to Arctic waters, Canada controls all maritime navigation in its waters. Nevertheless, disagreement exists between the United States of America and Canada regarding the maritime boundary in the Beaufort Sea, and between Canada and Denmark over a small part of the maritime boundary in the Lincoln Sea. All these disagreements are well managed, neither posing defence challenges for Canada nor diminishing our ability to collaborate and cooperate with our Arctic neighbours.

[Translation]

Canada will continue to manage these discrete boundary issues and will also, as a priority, seek to work with our neighbours to explore the possibility of resolving them in accordance with international law.

The recent announcement by Norway and Russia on their successful resolution of their maritime boundary dispute in the Barents Sea is a case in point. This serves as a concrete example of how Arctic states are able to resolve differences in a peaceful and orderly way. Canada will also continue to exercise our sovereignty through good governance in the North.

Canada does not accept the premise that the Arctic requires a fundamentally new governance structure or legal framework, as some have suggested. But we do accept the fact that the North is undergoing fundamental change. That is why Canada will continue to work to reinforce the Arctic Council, a council which Canada was instrumental in establishing in 1996.

Through this forum, Canada and the seven other Arctic nations will set the agenda for cooperation on sustainable development in the Arctic.

[English]

The second pillar of our Northern Strategy is promoting economic and social development. Creating a dynamic and sustainable northern economy is essential to improving the well-being of northerners and to unleashing the true potential of Canada's North.

[Translation]

Our international work will complement the action we are taking domestically. Canada is actively promoting northern economic and social development internationally on three key fronts. First, we are taking steps to create the appropriate

règlement de questions frontalières en suspens. Le gouvernement accorde une importance prioritaire à nos efforts visant à faire reconnaître toute la superficie du plateau continental étendu. Nous prenons des mesures pour être prêts à présenter notre demande à la Commission des limites du plateau continental des Nations Unies en décembre 2013.

Nous continuerons également à discuter avec nos voisins des différends existants. Notre souveraineté sur les terres et les îles de l'Arctique n'est pas contestée, sauf en ce qui concerne l'île Hans, d'une superficie de 1,3 km², que revendique aussi le Danemark.

Le Canada contrôle toute la navigation maritime dans ses eaux territoriales arctiques. Il a cependant un désaccord avec les États-Unis à propos de la frontière maritime dans la mer de Beaufort, et un autre avec le Danemark touchant une petite partie de la frontière maritime dans la mer de Lincoln. Tous ces désaccords sont bien gérés et ne posent aucun problème pour le Canada sur le plan de la défense. Ils ne sont nullement préjudiciables à sa capacité de collaborer et de coopérer avec ses voisins arctiques.

[Français]

Le Canada continuera de gérer ces différends frontaliers séparés et cherchera aussi en priorité à collaborer avec ses voisins pour examiner des possibilités et les régler en conformité avec le droit international.

L'annonce récente du règlement du différend entre la Norvège et la Russie sur leur frontière maritime dans la mer de Barents illustre bien ce genre de collaboration. Cela montre de manière concrète comment les États de l'Arctique peuvent régler leurs différends de façon pacifique mais surtout ordonnée. Le Canada continuera à exercer sa souveraineté par une bonne gouvernance dans le Nord.

Notre pays rejette le principe selon lequel il faut adopter une structure de gouvernance ou un cadre juridique entièrement nouveau pour l'Arctique, comme le suggèrent certains. Nous convenons cependant que le Nord subit des changements fondamentaux et c'est pourquoi il poursuivra son action visant à renforcer le Conseil de l'Arctique, dans la création duquel le Canada a joué un rôle décisif en 1996.

Dans le cadre de cette enceinte, le Canada et les sept autres pays de l'Arctique arrêteront le Programme de coopération et de développement durable dans l'Arctique.

[Traduction]

Le deuxième pilier de notre stratégie pour le Nord est de promouvoir le développement économique et social. Créer une économie nordique dynamique et durable est essentiel à l'amélioration du bien-être des gens du Nord et à la réalisation du véritable potentiel du Nord du Canada.

[Français]

Le travail international complètera les mesures que nous prenons au pays. Le Canada s'emploie à promouvoir activement le développement économique et social du Nord à l'échelle internationale dans trois domaines cruciaux. Premièrement, nous

international conditions for sustainable development. Second, Canada is seeking trade and investment opportunities that benefit northerners and all Canadians. Finally, we are actively encouraging a greater understanding of the human dimension of the Arctic to improve the lives of northerners.

[English]

The third pillar of the Northern Strategy is promoting the Arctic environment. Canada has long been a leader in protecting the Arctic environment. We are the first country to pass legislation to protect Arctic waters, and we are leading proponents of ecosystem-based management of the Arctic Ocean.

We have also made a strong commitment to Arctic science, the foundation for sound policy and decision making on the Arctic. Indeed, Canada was the single largest contributor to International Polar Year, taking partnerships in circumpolar research to new levels. The government has announced that the International Polar Year "From Knowledge to Action" Conference will be hosted in Montreal in April 2012. This conference will be the final event to wrap up International Polar Year. It is expected that the conference will attract as many as 3,000 science, policy and political delegates from around the world, who will examine scientific results, policy implications and the challenges and changes occurring in the polar region.

[Translation]

In August, the Prime Minister announced that a new Canadian High Arctic Research Station will be located in Cambridge Bay, Nunavut. By building this leading-edge research station, we are advancing Canada's knowledge of the Arctic's resources and climate while at the same time ensuring that Northern communities are prosperous, vibrant and secure.

Canada has long been at the forefront in protecting the Arctic environment. As far back as the 1970s, Canada enacted the Arctic Waters Pollution Prevention Act (AWPPA) to protect its marine environment. In addition, NORDREG regulations requiring vessels to report when entering and operating within Canadian Arctic Waters have been in force since July of this year. Our international work on the environment will build on this solid foundation.

The final pillar of our Northern Strategy is focused on empowering the people of the North — in essence, providing them with more control over their destiny.

In October, Health Minister Leona Aglukkaq announced a two-year \$60 million extension of the Territorial Health System Sustainability Initiative. This investment will facilitate the transformation of territorial health systems toward greater responsiveness for northerners' needs and improve community-level access to services.

veillons à créer les conditions internationales propices au développement durable. Deuxièmement, le Canada cherche des occasions d'affaires et d'investissement qui profiteront aux habitants du Nord et à tous les Canadiens. Troisièmement, nous œuvrons en faveur d'une meilleure compréhension de la dimension humaine de l'Arctique afin d'améliorer la vie de ses habitants.

[Traduction]

Le troisième pilier de la stratégie pour le Nord consiste à protéger l'environnement arctique. Le Canada est depuis longtemps à l'avant-garde de la protection de l'environnement arctique. Nous avons été le premier pays à adopter une législation servant à protéger les eaux arctiques ainsi qu'à se faire l'avocat chef de file de la gestion fondée sur les écosystèmes de l'océan Arctique.

Et nous avons pris des mesures énergiques pour appuyer les sciences arctiques, fondement de toute politique et de toute décision rationnelles ayant trait à l'environnement. En fait, le Canada est l'un des pays qui, individuellement, a le plus contribué à l'Année polaire internationale, portant à de nouveaux niveaux les partenariats en recherche circumpolaire. Le gouvernement a annoncé que la Conférence « de la connaissance à l'action » de l'Année polaire internationale aura lieu à Montréal, en avril 2012. Il est prévu qu'elle attirera jusqu'à 3 000 délégués scientifiques et politiques du monde entier qui se pencheront sur les résultats scientifiques, les répercussions politiques, ainsi que les problèmes et changements qui interviennent dans la région polaire.

[Français]

En août dernier, le premier ministre annonçait qu'une nouvelle station de recherche de l'extrême arctique du Canada se trouverait à Cambridge Bay, au Nunavut. Par la construction de cette station de recherche de pointe, nous faisons progresser le savoir du Canada dans les domaines des ressources et du climat de l'Arctique, tout en nous assurant d'avoir des collectivités du Nord prospères, actives et sûres.

Le Canada est depuis longtemps à l'avant-garde de la protection de l'environnement en Arctique. Déjà, en 1970, le gouvernement promulguait la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, afin de protéger son environnement marin. De plus, la réglementation du NORDREG exige que les navires se signalent lorsqu'ils entrent et ont des activités dans les eaux de l'Arctique canadien; cette réglementation est en vigueur depuis juillet de cette année. Nos travaux internationaux sur l'environnement se fondent sur cette base très solide.

Le dernier pilier de notre stratégie nordique vise l'émancipation des gens du Nord. Il s'agit essentiellement de leur permettre d'exercer davantage de contrôles sur leur destinée.

En octobre, la ministre de la Santé, Leona Aglukkaq, annonçait une prolongation de deux ans de l'initiative de viabilité du système de santé des territoires, ce qui coûterait 60 millions de dollars. Cet investissement faciliterait la transformation des systèmes de santé territoriaux; il s'agira de mieux répondre aux besoins des gens du Nord afin d'améliorer l'accès aux services au niveau communautaire.

[English]

Through such initiatives, the Government of Canada is making progress to help the North realize its true potential as a healthy, prosperous and secure region within a strong and sovereign Canada. Territorial governments issued a statement on their Northern vision earlier this year. They have committed to supporting federal efforts in advancing our mutual interests in international forums, and we welcome that support.

Through the Canadian Arctic Council Advisory Committee, territorial governments and indigenous permanent participant organizations in Canada will continue to actively participate in shaping Canadian policy on Arctic issues. Canada will engage with Northern governments and permanent participants to ensure that the Arctic Council continues to respond to the region's challenges and opportunities, thus furthering our national interests.

Canada will assume the chairmanship of the Arctic Council in 2013. This will give us an increased scope for advancing the interests of Northerners, as well as all Canadians.

[Translation]

As I mentioned at the beginning of my statement before you today, the Arctic is fundamental to Canada's national identity. This year I had the opportunity to meet with some of my counterparts in Europe and the United States to convey this key message. We are a northern nation, we have a crucial responsibility to protect our people and environment in the Arctic, and Arctic sovereignty remains our foreign policy priority.

During very productive meetings with my counterparts in Norway, Russia and Finland in September, I discussed initiatives Canada has taken to promote our interests in the North, and our way forward as outlined in Canada's Arctic foreign policy statement.

[English]

I also had the good fortune to travel to Resolute Bay earlier this year. At that time, I witnessed the scientific research being conducted by Canadians in that challenging environment. They are playing an essential role in asserting Canada's interests in the Arctic.

Interest in the Arctic continues to grow and this has implications for Canada. Our government is dedicated to providing good governance and to fulfilling the North's true potential as a healthy, prosperous and secure region. Our citizens and Northern inhabitants expect us to continue to show leadership on Arctic issues, and that is what we are doing. We are not reacting to change; rather, we are shaping it.

The Chair: Thank you very much, minister. Let us clarify something for the purposes of our discussion today and also because we are in the midst of working on the report. You have

[Traduction]

Par de tels projets, le gouvernement du Canada est déterminé à aider le Nord à réaliser son véritable potentiel, notamment en tant que région saine, prospère et sûre, à l'intérieur d'un Canada fort et souverain. Les gouvernements territoriaux ont fait plus tôt cette année une déclaration liée à leur vision pour le Nord. Ils se sont engagés à appuyer les efforts du gouvernement fédéral dans l'avancement de nos intérêts mutuels aux forums internationaux.

Grâce au Comité consultatif canadien du Conseil de l'Arctique, les gouvernements septentrionaux et les organismes participants et permanents des Autochtones du Canada auront la possibilité de participer activement à l'élaboration de la politique canadienne sur les questions de l'Arctique. Le Canada obtiendra la coopération des autres gouvernements septentrionaux et des participants permanents, afin de garantir que le Conseil de l'Arctique continue de faire face aux défis et aux possibilités de la région, dans la poursuite de nos intérêts nationaux.

Le Canada assumera la présidence du Conseil de l'Arctique en 2013. Nous aurons alors des possibilités additionnelles de faire progresser les intérêts des habitants du Nord ainsi que de tous les Canadiens.

[Français]

Comme je le disais au début de mon exposé, l'Arctique est un élément fondamental de l'identité canadienne, l'identité nationale du Canada. Cette année, j'ai eu l'occasion de rencontrer certains de mes homologues en Europe et aux États-Unis, et de communiquer ce message important. Nous sommes une nation nordique, nous avons une responsabilité cruciale lorsqu'il s'agit de protéger notre population et l'environnement de l'Arctique, et la souveraineté de celle-ci demeure une priorité de notre politique étrangère.

Pendant des réunions très productives avec mes homologues de Norvège, de Russie et de Finlande, le 1^{er} septembre, j'ai parlé des initiatives du Canada qui servent à promouvoir nos intérêts dans le Nord, et de notre approche pour l'avenir tel qu'elle est décrite dans l'énoncé de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique.

[Traduction]

Plus tôt cette année, j'ai également eu la bonne fortune de me rendre à Resolute Bay, dans le Nord. J'ai été impressionné par la recherche scientifique qu'effectuent des Canadiens dans ce milieu difficile. Ils y jouent un rôle essentiel dans l'affirmation des intérêts du Canada dans l'Arctique.

L'intérêt pour l'Arctique ne cesse de croître et cela a une incidence sur le Canada. Le gouvernement est déterminé à assurer sa bonne gouvernance. Il souhaite aussi mettre en valeur toutes les possibilités du Nord, pour qu'il demeure une région saine, prospère et sûre. Nos citoyens et nos habitants du Nord s'attendent à ce que nous continuions de faire preuve d'initiative et c'est ce que nous faisons. Nous ne réagissons pas au changement, nous le déterminons.

La présidente : Je vous remercie beaucoup, monsieur le ministre. Il y a quelque chose que nous devons d'abord tirer au clair dans le cadre de notre discussion d'aujourd'hui, mais aussi

said in the statement and reiterated again today, as has the Prime Minister, that exercising sovereignty over Canada's North is a number one Arctic foreign policy priority.

Can you give us the distinction between "Arctic sovereignty" and "Arctic security?" These are not interchangeable terms?

Mr. Cannon: In terms of exercising our Arctic sovereignty, we have, as I mentioned, a long-standing and historic claim to the Arctic. This is well documented.

We exercise our sovereignty in two major ways. We do so, first, through international treaties and international obligations we take on. I referred to the mapping of the continental shelf. That is done under the responsibility of the United Nations Convention on the Law of the Sea. We abide by that. We will table the report on our findings by the end of December 2013 so that the commission can look at it. We are doing that mapping in cooperation with other countries, such as Denmark and the United States.

We also exercise our sovereignty through our Arctic pollution prevention laws. We do so as well by putting in our regulations in NORDREG. We work closely with the International Maritime Organization to be able to ensure that the area is well taken into consideration in terms of shipping. Therefore, we are doing it from that legal perspective.

Second, we are also exercising our sovereignty with our Canadian Armed Forces. As the Minister of Defence has already mentioned, we have increased and will be deploying a larger number of our rangers. We will be giving our Canadian Forces the tools they need to be able to exercise that sovereignty for and in the name of Canada.

In a nutshell, Madam Chair, those are the general considerations I attach to exercising our sovereignty.

In terms of security — and my colleagues here can correct me — we have engaged in discussing with members of the Arctic Council how to better secure our coastlines from smuggling or drug trafficking threats. Those are things this government has put out there and which we will be negotiating with our counterparts.

Senator Lang: Minister, as a senator from the Yukon, we are very pleased with the attention the Government of Canada is giving to our part of the world; we have never had so much attention by Canada. I have to go on the record: It is very symbolic that we have had six visits in five years by the Prime Minister of Canada, and they were not holidays; he was working every day that he travelled across the Arctic. On behalf of my part of the world, I want to say we appreciate it.

parce que nous sommes au beau milieu de la rédaction du rapport. Vous avez mentionné dans la déclaration et répété aujourd'hui, comme l'avait fait le premier ministre, que l'exercice de la souveraineté du Canada sur le Nord est notre grande priorité en matière de politique étrangère pour l'Arctique.

Pourriez-vous nous expliquer la différence entre « souveraineté dans l'Arctique » et « sécurité dans l'Arctique »? Les deux notions sont-elles interchangeables?

M. Cannon : En ce qui concerne l'exercice de notre souveraineté dans l'Arctique, comme je l'ai mentionné, le Canada affirme depuis longtemps sa souveraineté sur l'Arctique, ce qui est très bien étayé par les documents pertinents.

Nous exerçons notre souveraineté de deux façons surtout. Premièrement, nous l'exerçons en vertu des traités internationaux et conformément à nos obligations internationales. J'ai mentionné la cartographie du plateau continental. Celle-ci a été effectuée dans le cadre de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, à laquelle nous nous conformons. Nous allons déposer le rapport sur nos conclusions d'ici la fin de décembre 2013, de façon à ce que la commission puisse en prendre connaissance. Nous participons à cette initiative cartographique en coopération avec d'autres pays comme le Danemark et les États-Unis.

Nous exerçons également notre souveraineté grâce à nos lois en matière de prévention de la pollution dans l'Arctique. Nous le faisons également en intégrant notre réglementation au Système de trafic de l'Arctique canadien, le NORDREG. Nous collaborons étroitement avec l'Organisation maritime internationale, l'OMI, pour faire en sorte que la région soit dûment prise en compte en ce qui concerne la navigation maritime. Nous exerçons donc notre souveraineté au plan juridique.

Deuxièmement, nous exerçons aussi notre souveraineté grâce aux Forces armées canadiennes. Comme le ministre de la Défense l'a déjà mentionné, nous allons déployer un nombre accru de Rangers, dont nous avons augmenté l'effectif. Nous allons donner aux Forces canadiennes les outils dont elles ont besoin pour assurer l'exercice de la souveraineté canadienne.

Bref, madame la présidente, voilà les idées générales que j'associe à l'exercice de notre souveraineté.

Mes collègues pourront me corriger au besoin, mais en ce qui concerne la sécurité, nous avons engagé le dialogue avec les membres du Conseil de l'Arctique sur les meilleurs moyens de protéger notre littoral des menaces liées à la contrebande et au trafic de stupéfiants. Voilà les initiatives que le gouvernement a prises dans l'Arctique et qui feront l'objet de négociations avec nos homologues.

Le sénateur Lang : Monsieur le ministre, en tant que sénateur du Yukon, j'avoue que nous nous félicitons de l'attention portée par le gouvernement du Canada à notre région. C'est la première fois que le Canada s'occupe autant de nous. Je dois absolument mentionner qu'il est vraiment symbolique que le premier ministre ait visité la région six fois en cinq ans. Il n'y est pas venu pour prendre des vacances. Au contraire, tous ses séjours dans l'Arctique ont été consacrés au travail. Au nom de ma région, je tiens à le remercier.

There are two areas I want to go into, one of which is the update on the Alaska-Yukon boundary dispute. I know negotiations are underway. Can you give us any indication of the time frame we are working under to see if we can come to a resolution between the United States and Canada as far as the boundary is concerned?

Mr. Cannon: This is about the Beaufort Sea dispute. As a matter of fact, I had discussions with Secretary of State Clinton. We agreed it would be a worthwhile exercise, first and foremost, to bring together our officials to exchange information on a number of issues particularly related to the matter. We also agreed that it was important to complete the mapping of the continental shelf, particularly in that area, before we engage in a more formal type of what one would assume to be discussions or negotiations.

They have come to Ottawa. They came in July, if I am not mistaken. Our team will be going down to the United States early in the New Year to be able to continue that dialogue, which is extremely constructive and helpful for both parties.

Senator Lang: What time frame are we looking at for completion of the mapping of that area for the continental shelf? A fair amount of the project is underway.

Mr. Cannon: I will refer that question to my legal adviser. He is the specialist. I cannot tell you, per se, what part has been done and what part has yet to be done because, as you alluded, the work is ongoing. We are working with the U.S. Coast Guard officials with the *Healy* and the *Louis S. St-Laurent*. While I was in the North, I was able to witness the work being undertaken by our team with the autonomous vehicle that goes under the ice, which is all Canadian technology and something of which we can be extremely proud. That mapping is taking place, but your question refers to what areas are left to undertake. I cannot answer that specifically, but I can say we will have completed all the work by 2013.

Senator Lang: In your opening remarks you referred to the new satellite programs that would be coming into play. The Prime Minister was up in Alert or one of the other smaller communities in the Arctic. He announced an additional \$200 million, if I am not mistaken, for the completion of RADARSAT-2. There are also plans in the work for the PolarSat I understand as well. These are all major technological changes, and we are looking forward to these commitments by Canada. Could you expand on what you see the satellite programs doing in the Arctic both for Canada and for the people in the North, particularly in the area of telecommunications because that is very important to us?

Mr. Cannon: I do not want to deceive you with my answer because it is really not in my bailiwick. However, I can say that all of the tools that we are putting in place certainly will strengthen our presence there, whether it be in terms of mapping the ice floe, enabling navigation or other purposes that are related to the

Il y a deux questions que je voudrais aborder, notamment celle de l'état de la situation en ce qui concerne le différend frontalier qui oppose en ce moment l'Alaska au Yukon. Je sais que des négociations sont en cours. Pourriez-vous nous donner une idée du temps qu'il faudra pour arriver à un accord entre les États-Unis et le Canada au sujet de la frontière?

M. Cannon : Ce différend porte sur la mer de Beaufort. En fait, j'ai eu l'occasion de discuter de la question avec la secrétaire d'État Clinton. Nous sommes convenus qu'il conviendrait d'abord et avant tout de réunir nos fonctionnaires pour échanger de l'information sur un certain nombre d'enjeux concernant cette question. Nous sommes également convenus qu'il est important de finaliser la cartographie du plateau continental, en particulier celle de cette région, avant d'entreprendre d'éventuelles discussions ou négociations.

Les Américains sont venus à Ottawa, en juillet si je ne me trompe. Nos fonctionnaires se rendront à leur tour aux États-Unis au début de l'année prochaine afin de poursuivre ce dialogue extrêmement constructif et utile pour les deux parties.

Le sénateur Lang : Quand sera terminée la cartographie de cette région du plateau continental? Une bonne partie du projet est en cours.

M. Cannon : Je laisserai mon conseiller juridique répondre à cette question. C'est lui le spécialiste dans ce domaine. Je ne saurais vous dire avec précision quelle partie a été complétée et quelle partie reste à faire, car, comme vous le mentionnez, les travaux sont en cours. Nous collaborons avec la Garde côtière américaine avec le *Healy* et le *Louis S. St-Laurent*. Pendant mon voyage dans le Nord, j'ai pu observer les travaux entrepris par notre équipe grâce au véhicule qui peut se déplacer de façon autonome sous la banquise. Il s'agit d'une technologie entièrement canadienne dont nous pouvons être extrêmement fiers. Les travaux de cartographie sont donc en cours, mais votre question porte sur les régions qui restent à couvrir. Je ne peux malheureusement pas répondre à cette question précise, mais je suis en mesure d'affirmer que les travaux dans leur ensemble seront terminés d'ici à 2013.

Le sénateur Lang : Dans votre déclaration préliminaire, vous avez mentionné les nouveaux programmes satellitaires qui seront mis en œuvre. Le premier ministre s'est rendu à Alert ou dans l'une des plus petites localités de l'Arctique. À moins que je ne fasse erreur, il a annoncé un investissement additionnel de 200 millions de dollars au titre de l'achèvement du programme RADARSAT-2. Si j'ai bien compris, il n'y a encore aucun plan de mise en œuvre du programme PolarSat. Il s'agit là de percées technologiques importantes et nous sommes impatients de voir le Canada s'impliquer. Pourriez-vous nous parler plus longuement de l'utilité des programmes satellitaires dans l'Arctique pour le Canada et pour les habitants du Nord, notamment dans le domaine des télécommunications, un secteur très important pour nous?

M. Cannon : Je ne voudrais pas vous décevoir par ma réponse, car ce secteur ne relève pas de ma compétence. Cependant, je peux dire que tous les outils que nous mettons en place contribueront à renforcer notre présence dans l'Arctique, que ce soit pour la cartographie de la banquise, l'ouverture de la région à la navigation

environment and other fields. Not only are they useful in general ways but they are extremely helpful in exercising our sovereignty in that region.

Senator Segal: Minister, I want to raise with you the problem between the institutional framework for sorting out our challenges with our neighbours in the North and the odd rogue activity that some countries engage in outside the framework.

A Chinese retired general is taking the position that one fifth of all the world's resources is something the Chinese have a right to, and that fits with the Chinese position to the effect that they have legacy interests in the Arctic which would strike most Canadians, I expect, as a bit of reach, but they are articulating that view.

While there has been good negotiation back and forth with the Danes on Hans Island, we have nevertheless run into difficulties with the Russians who, either by dropping emblems of their federation in disputed marine territory or otherwise, seem to make it perfectly clear they will set their own path in the region, which I am sure is completely disengaged from what the minister would have in good faith said to you when you met with him.

Your colleague the minister from Australia is in China expressing profound concern about unpublished and substantial investments in defence spending for a greater Pacific military role by our Chinese friends which would not necessarily exclude the capacity to operate in Arctic waters.

Can you help us understand the way in which any government, and your government in particular, tries to balance the institutional framework, which is a rational, coherent and thoughtful framework you have described to us, and the fact that rogue events seem to be taking place outside the framework in a fashion where clearly countries are trying to establish some a priori right which may not be legally sustainable or in fact substantive in terms of any kind of boundary assessment that emerges?

My supplementary question to that is: Do you see any natural ally for us? I notice, for example, that NORAD was expanded under your leadership to include shipping beyond just air. Clearly in areas like the Beaufort Sea, whatever the final line decided upon is, we share a common interest with our American friends in the environmental protection of those waters as you have referenced in your statement. Do you see any possible initiative where Canada with other allies could begin to move constructively not in a fashion that in any way dilutes the ongoing process of negotiation but affirms allies that will work together until those matters are sorted out?

Mr. Cannon: In terms of institutional framework, Senator Segal, I go back to the Ilulissat Declaration. It is the common denominator from which member countries of the Arctic Council have agreed to go forward, and that refers to the international legal aspects according to the international laws in place.

ou à d'autres fins liées à l'environnement ou à d'autres domaines. En général, ces initiatives sont utiles en soi, mais elles sont aussi essentielles à l'exercice de notre souveraineté dans la région.

Le sénateur Segal : Monsieur le ministre, je tiens à soulever avec vous le problème de la dichotomie entre le cadre institutionnel permettant le règlement de nos problèmes avec nos voisins dans le Nord et les activités marginales entreprises par certains pays en marge du cadre établi.

Selon un général chinois à la retraite, la Chine aurait droit à un cinquième de toutes les ressources mondiales. Sa position est conforme à celle de la Chine. Celle-ci prétend en effet qu'elle possède des intérêts traditionnels dans l'Arctique, ce qui, selon moi, serait susceptible de choquer la plupart des Canadiens, mais c'est bien là le point de vue exprimé par les Chinois.

Bien que des négociations bilatérales harmonieuses aient eu lieu avec les Danois au sujet de l'île Hans, nous éprouvons certains problèmes avec les Russes qui, soit en déposant des emblèmes de leur fédération en territoire marin contesté, soit par d'autres moyens, semblent dire clairement qu'ils en feront à leur tête dans la région, ce qui, j'en suis sûr, est tout à fait contraire à ce que le ministre vous aurait dit de bonne foi lors d'une rencontre avec lui.

Votre collègue, le ministre d'Australie, est actuellement en Chine pour exprimer sa profonde inquiétude au sujet des investissements secrets importants effectués dans le domaine de la défense par nos amis chinois qui compteraient accroître leur présence militaire dans le Pacifique, ce qui n'exclurait pas nécessairement la capacité d'opérer dans les eaux arctiques.

Pourriez-vous nous aider à comprendre comment un gouvernement, votre gouvernement en particulier, peut essayer de concilier le cadre institutionnel, en l'occurrence le cadre rationnel, cohérent et réfléchi que vous nous avez décrit, et les initiatives anarchiques qui sont prises en marge de ce cadre par certains pays qui tentent clairement de faire valoir un droit a priori légalement indéfendable et non fondé lorsqu'il s'agit de définir des frontières?

Voici ma question complémentaire à ce sujet : le Canada peut-il compter sur un allié naturel en la matière? Je note par exemple que NORAD a été élargi sous votre présidence pour inclure le transport autre qu'aérien. Il est évident que, dans des régions comme la mer de Beaufort, indépendamment de la décision qui finira par être prise, nous partagerons toujours un intérêt commun avec nos amis américains en ce qui concerne la protection environnementale de ces eaux, ce que vous avez mentionné dans votre exposé. Serait-il logique d'envisager une initiative dans le cadre de laquelle le Canada et ses alliés pourraient collaborer de façon constructive, sans pour autant diluer le processus de négociation en cours, jusqu'à ce que ces questions soient définitivement réglées?

M. Cannon : En ce qui concerne le cadre institutionnel, sénateur Segal, je reviens à la Déclaration d'Ilulissat. Celle-ci est le dénominateur commun à partir duquel les pays membres du Conseil de l'Arctique sont convenus d'aller de l'avant, sur la base des aspects juridiques internationaux régis par le droit international existant.

You are right when you say that some of our colleagues are apt to pull stunts. For instance, when the Russians, and particularly Mr. Chilingarov, travelled to the North Pole and put a flag there, that is more or less a stunt. I had the opportunity to meet with him and my counterpart Sergey Lavrov to explain and remind them that indeed we had all agreed through the declaration at Ilulissat to conduct ourselves accordingly, and incidentally that we had proof that the Lomonosov Ridge was an extension of Canada's continental shelf. We will be able to demonstrate that.

Through all of this, needless to say, a number of countries, including the European Union — you referred to China, Japan — want to be observers at the Arctic Council. We have agreed as members of the Arctic Council that at our next meeting, which will take place in May, we will have on the agenda for discussion the criteria and conditions that will enable observer status within the Arctic Council. Hopefully progress will be made on that front. I am told there will be a meeting here in Ottawa by the end of the year with officials to work on that.

The next 25 to 50 years will be extremely interesting. On the one hand, you will have a number of observers who will say that because of the melting ice floe the Northwest Passage will be open to navigation within the next 20 to 30 years. The Northeast Passage is actually being used as we speak. There are maritime activities that go from Denmark, for instance, into the heart of Siberia and on their way towards the East.

We have to keep a very close eye on that traffic. Canada is poised to have a wonderful opportunity, both economically and otherwise, to eventually develop and use the Northwest Passage to our best advantage. It is not developed now. I firmly believe that that will be a challenge in the next 20 to 50 years in our country. I am pleased to see that the Prime Minister, in his vision, has acknowledged the need to build a world-class icebreaker to be able to do work up there. Indeed, these are the types of tools that we need to exercise not only that responsibility, but to take advantage of the opportunities there.

Things have been well managed up to now from an institutional perspective. Every party, other than, of course, some of the stunts mentioned before, are essentially in agreement with the direction that the Arctic is taking.

Senator Segal: Are you comfortable that you and your colleagues through the use of satellite, unmanned observation, our rangers, the underwater sensing and regular manned overflight have the contextual awareness of what is going on up there minute by minute so that the chance of an unlikely surprise is diminished to the extent it is humanly possible to do so and you and your colleagues have the information you need on a timely basis to make the decisions that are necessary?

Vous avez raison de dire que certains de nos collègues nous jouent des tours. Par exemple, lorsque les Russes, en particulier M. Chilingarov, se sont rendus au Pôle Nord pour y planter un drapeau, c'était plus ou moins un de ces tours. J'ai eu l'occasion de rencontrer M. Chilingarov en compagnie de mon homologue Sergey Lavrov. Je leur ai rappelé clairement que nous avions tous convenu, conformément à la Déclaration d'Ilulissat, de nous conduire en conséquence et, qu'en passant, la dorsale Lomonosov était une extension du plateau continental du Canada, ce que nous serons en mesure de le démontrer.

Dans ce contexte, il est inutile de rappeler qu'un certain nombre de pays, y compris ceux de l'Union européenne, ainsi que la Chine et le Japon, que vous avez mentionnés, souhaitent obtenir le statut d'observateur au Conseil de l'Arctique. Les membres du Conseil de l'Arctique sont convenus que, lors de notre prochaine réunion, en mai, notre ordre du jour inclura un débat sur les critères et les conditions préalables à l'octroi du statut d'observateur au sein du Conseil de l'Arctique. Il est à espérer que nous réaliserons des progrès à cet égard. On me dit qu'il y aura une réunion d'ici la fin de l'année, ici même à Ottawa, qui permettra aux fonctionnaires d'examiner la question.

Les 25 à 50 prochaines années seront captivantes. D'un côté, un certain nombre d'observateurs affirment qu'en raison de la fonte de la banquise, le passage du Nord-Ouest sera ouvert à la navigation d'ici 20 à 30 ans. En fait, le passage du Nord-Ouest est déjà utilisé. Des navires danois, par exemple, s'aventurent vers l'Est, jusqu'au cœur de la Sibérie.

Nous devons surveiller cette circulation maritime de près. Le Canada est sur le point de saisir une occasion en or, au plan économique ou autre, en développant et en utilisant un jour le passage du Nord-Ouest à son meilleur avantage. Le passage n'est pas encore développé. Je crois fermement que ce sera un défi pour le Canada au cours des 20 à 50 prochaines années. Je me félicite de voir que le premier ministre, dans sa prévoyance, a reconnu la nécessité de construire un brise-glace de classe mondiale qui nous permettra de travailler là-haut. Voilà en effet le genre d'outils dont nous avons besoin, non seulement pour nous acquitter de notre responsabilité, mais aussi pour saisir les occasions que le Nord nous offre.

Du point de vue institutionnel, les choses ont été bien gérées jusqu'à maintenant. À l'exception bien entendu de certains tours que certains nous ont déjà joués et qui ont déjà été mentionnés, toutes les parties s'entendent essentiellement sur la direction prise par l'Arctique.

Le sénateur Segal : Pensez-vous que vous et vos collègues, grâce aux satellites, aux appareils d'observation sans pilote, aux Rangers, aux mécanismes de détection sous-marins et aux vols de surveillance aérienne avec pilote, pouvez être tenus au courant chaque minute de ce qui se passe dans le Nord? Pensez-vous que la possibilité d'une surprise inattendue puisse ainsi être réduite au minimum, dans la mesure du possible? Pensez-vous que vous et vos collègues disposerez en temps opportun de l'information nécessaire pour prendre les décisions pertinentes?

Mr. Cannon: The person who would be in a position to answer that is my colleague the Minister of Defence. However, in terms of exercising our sovereignty, these are obviously extremely important tools.

Senator Munson: Minister, I notice that you did not mention the rangers, although that aspect has been alluded to in the statement itself. With regard to the Northern Strategy, the rangers should be a high priority in terms of what is happening there. The military is fond of saying “boots on the ground,” but maybe we need boots on the ice that still remains there. We have had rangers there historically, unsung heroes on the front lines. I know there is all of this wonderful technology and new machinery to be used. You saw the rangers when you were up there, and it seemed they were spending more time on open waters, patrolling and on board the Coast Guard as opposed to being on the ground.

When will the government take the initiatives to expand the size and capabilities of the Canadian Rangers, and will there be money in the next budget to expand? What kind of force will the rangers become, a permanent force, a parapolic or paramilitary force? With the engagement that has to go on in the North, there has to be incentives for education and training for indigenous people. They have to be a major player in what we do. When, how large and is it in the next budget?

Mr. Cannon: Those are loaded questions. I would just say to you that the purpose of my appearance here today is to talk about those elements that fall under my domain in terms of foreign policy. Obviously, there is in our *Statement on Canada's Arctic Foreign Policy* reference to the rangers and that indeed because of their composition, they are the eyes and ears of Canada in the North.

I cannot sit here and pertain that as Minister of Foreign Affairs I will have a word to say on how the Minister of Finance organizes his budget or how the Minister of Defence and the Chief of Defence Staff will organize operational activities. We are exercising our sovereignty. As I told one reporter once, it is better to be able to send our military there instead of sending a dentist to exercise our sovereignty.

Senator Munson: When you were there, you saw the rangers at work; do you feel that they do need more help, more equipment and more structure?

Mr. Cannon: The Honourable Peter MacKay could best respond to that question. What I can say is that, when I was up in the high North the word was that the Russians wanted to send some paratroopers over the North Pole and descend to the North Pole to carry out another stunt. I knew that our rangers were there so that in the event that they were incapacitated — that is to stay the Russians — obviously our rangers could have gone out and given them a hand.

M. Cannon : Mon collègue le ministre de la Défense serait plus à même de répondre à cette question. Cependant, en ce qui concerne l'exercice de notre souveraineté, nous disposons manifestement d'outils extrêmement efficaces.

Le sénateur Munson : Monsieur le ministre, je note que vous n'avez pas mentionné les Rangers. Pourtant, vous les avez mentionnés dans votre exposé. Les Rangers devraient pourtant être un élément de première importance dans le cadre de la Stratégie du Nord. Les militaires se plaisent à parler de « présence sur le terrain ». Nous avons peut-être besoin d'une présence permanente sur la banquise. Dans cette région, il y a toujours eu des Rangers, ces héros anonymes de la ligne de front. Je suis au courant de ces merveilleuses technologies et de ce nouvel équipement qui sont utilisés. Vous avez vu les Rangers à l'occasion de votre visite. Ils semblaient passer plus de temps en mer libre, à patrouiller à bord des navires de la Garde côtière, qu'à patrouiller sur le terrain.

Quand le gouvernement prendra-t-il l'initiative d'accroître l'effectif et les capacités des Rangers canadiens? Le prochain budget consacra-t-il des fonds à cette expansion? Quel genre de force les Rangers deviendront-ils? Une force permanente, une force parapolicrière ou une force paramilitaire? Compte tenu de l'engagement qui doit être maintenu dans le Nord, des mesures incitatives seront nécessaires pour favoriser l'éducation et la formation des Autochtones. Ceux-ci ont un rôle important à jouer dans notre stratégie. Quand ferons-nous cet investissement? Combien investirons-nous? Ces fonds seront-ils prévus dans le prochain budget?

M. Cannon : Voilà des questions piégées. Je me contenterai de répondre que le but de ma comparution devant le comité aujourd'hui était de parler des questions de politique étrangère, celles qui relèvent de ma compétence. Les Rangers sont évidemment mentionnés dans notre *Énoncé de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique*. En raison de leur composition, ils sont les yeux et les oreilles du Canada dans le Nord.

Je ne peux prendre place ici et prétendre qu'en tant que ministre des Affaires étrangères j'aurai un mot à dire sur la façon dont le ministre des Finances organisera son budget ou sur la façon dont le ministre de la Défense et le chef d'état-major de la Défense organiseront leurs activités opérationnelles. Nous exerçons notre souveraineté. Comme je l'ai déjà dit à un journaliste, pour exercer notre souveraineté dans le Nord, il est préférable d'y envoyer un soldat plutôt qu'un dentiste.

Le sénateur Munson : Pendant votre séjour dans le Nord, vous avez vu les Rangers au travail. Pensez-vous qu'ils ont besoin de plus d'aide, de plus d'équipement et d'une nouvelle structure?

M. Cannon : L'honorable Peter MacKay serait le plus à même de répondre à cette question. Tout ce que je peux dire c'est que, pendant mon séjour, le bruit courait que les Russes avaient l'intention de déployer des parachutistes au-dessus du Pôle Nord pour nous jouer un autre tour. Je savais que nos Rangers étaient sur place. Si les Russes avaient eu besoin de secours, nos Rangers auraient pu leur donner un coup de main.

Senator Munson: Canada has expressed support for the creation of a European missile defence system. Does this mean it is reconsidering its position on participation in a North American missile defence system?

Mr. Cannon: I know that there will be at the upcoming NATO summit discussions on the new strategic concept. That concept has not been made public yet. I would suspect that by that time, these discussions will — at least the determination on that specific issue has not changed. Canada is still committed to the same defence policy as years gone by.

Senator Munson: Thank you.

Senator Mitchell: Mr. Minister, I think we all understand that often in life and in governance something that happens here may have profound implications for something over there, and we did not think of the link. You and I will probably disagree on this, but I think many people believe that our failure to gain a seat at the United Nations Security Council was based upon a waning international influence, weakening relationships with key allies around the world based on certain policy initiatives in Canada's foreign policy that have not succeeded in supporting and enhancing our strength and profile in the world.

If that is the case, does that not have implications for your ability to negotiate with Arctic nations over these many issues that will require negotiation? If the United States was not prepared to promote Canada in gaining that seat on the Security Council, how might they feel about negotiating in a reasonable manner with us over critical issues, economic and otherwise, on Arctic sovereignty?

Mr. Cannon: That is an interesting question. In the preamble, you said that we would probably disagree, and I do disagree with what you are saying. There has been quite a bit of comment on the United Nations Security Council bid, so I will not go into that area. I will leave that to the political pundits to determine whether Canada still has influence.

I am reminded after reading Andrew Cohen's book, *While Canada Slept: How We Lost Our Place in the World*, which book was written well before the Conservatives came into power. Our loss, I guess, in the changing world and the influence in the world is somewhat different from that period of time.

Let me say to you that I, as a member of Stephen Harper's cabinet, am extremely proud of our principled approach to many issues in the world spectrum. I am not at all worried about our level of influence in the world. We have led the way in the G8 and we are doing so in the G20. It might be for some people a fallback, but it is not for me. When one stands up for his principles, he is standing up for something that is important.

Le sénateur Munson : Le Canada a manifesté son appui à la création d'un système européen de défense antimissile. Doit-on en déduire qu'il reconsidère sa position quant à sa participation à un éventuel système antimissile nord-américain?

M. Cannon : Je sais que le nouveau concept stratégique figurera à l'ordre du jour du prochain sommet de l'OTAN. Ce concept n'a toutefois pas encore été rendu public. Je croirais que, d'ici là, ces discussions auront — au moins la détermination est toujours la même à l'égard de cet enjeu précis. Au fil des ans, le Canada a toujours maintenu la même politique de défense.

Le sénateur Munson : Merci.

Le sénateur Mitchell : Monsieur le ministre, je pense que nous comprenons tous que souvent, dans la vie comme dans la gouvernance, ce qui se produit ici a de profondes incidences sur certaines choses là-bas. Nous avons oublié ce lien. Je ne pense pas que vous et moi puissions être du même avis à cet égard, mais bien des gens croient que, si le Canada n'a pas réussi à obtenir un siège au Conseil de sécurité de l'ONU, c'est que son influence au plan international a diminué, que ses relations avec certains alliés clés dans le monde entier ont été affaiblies par certaines initiatives du Canada en matière de politique étrangère qui n'ont pas réussi à soutenir ou à relever notre force et notre image dans le monde.

Si tel est le cas, cet affaiblissement de notre influence n'aura-t-il pas certaines incidences sur notre capacité à aborder avec les pays arctiques le grand nombre de questions qui devront faire l'objet de négociations? Si les États-Unis n'étaient pas disposés à promouvoir la candidature du Canada à ce siège du Conseil de sécurité, quelle serait leur attitude lorsqu'il s'agira de négocier avec nous, de façon raisonnable, les questions critiques, économiques et autres, relatives à la souveraineté de l'Arctique?

M. Cannon : Voilà une question intéressante. Dans le préambule de cette question, vous avez dit que nous ne serions pas d'accord. Je ne suis certes pas d'accord avec vos propos. Tout a déjà été dit au sujet de notre candidature au Conseil de sécurité de l'ONU. Je ne vais donc pas m'aventurer sur ce terrain. Je vais laisser aux experts dans ce domaine le soin de déterminer si le Canada possède encore une certaine influence.

J'ai lu le livre d'Andrew Cohen intitulé *While Canada Slept : How We Lost Our Place in the World*. Celui-ci avait été écrit bien avant que les conservateurs ne prennent le pouvoir. L'influence que nous avons perdue dans ce monde en évolution est bien différente de l'influence que nous avions à cette époque.

Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'en tant que membre du Cabinet de Stephen Harper, je suis extrêmement fier de l'approche fondée sur des principes avec laquelle nous abordons de nombreux enjeux sur l'échiquier mondial. Je ne m'inquiète pas du tout de notre niveau d'influence dans le monde. Nous avons fait preuve de leadership au G8, comme c'est aussi le cas au G20. Pour certains, c'est peut-être un repli, mais pas pour moi. Lorsqu'on défend des principes, on défend quelque chose d'important.

On the Arctic, I think that Canada, being one of the founding members of the Arctic Council, plays an important role. I mentioned to you the role that Canada played on our circumpolar year, where we financed a great deal of research and led the way in many respects in that area.

In terms of working with Russia, we have continued working with the members of the Arctic Council on issues of importance in the North. We have a great level of engagement but also a great level of agreement amongst ourselves to such an extent, as I mentioned before, that a lot of countries want to now become permanent observers or observers to what is taking place in that forum. I think that we can all be extremely proud of the work that was undertaken at the Arctic Council level and look forward to a good continuation when Canada will assume the chairmanship of that council in 2013.

Senator Mitchell: I was in Churchill about two weeks ago. This is potentially another one of these unintended consequences stories. It was brought to my attention that 90 per cent of the wheat that is shipped out of the Churchill port, that is to say, the very essence of the commercial viability of the Churchill port, is Canadian Wheat Board wheat. I asked a number of people what happens if the Canadian Wheat Board dies, if the government policy to do away with the Canadian Wheat Board actually were to occur.

Mr. Cannon: We want to give a marketing choice.

Senator Mitchell: Yes, and that would kill the Canadian Wheat Board. Certainly it puts the Canadian Wheat Board at risk, and it would also put at risk your second or third pillar, which is to promote economic and social development in a key community that has a viable economy, unlike many of the communities up there.

Have you considered the implications of a weakened or destroyed Canadian Wheat Board with respect to our Arctic sovereignty?

Mr. Cannon: It is unfortunate, Senator Mitchell, that in what you have just described you forgot to describe the investments that the Prime Minister announced when he went there.

Senator Mitchell: That is my next question.

Mr. Cannon: The rail link to Churchill was, unfortunately, completely neglected by the previous government. A couple of years ago, we introduced the concept of an Arctic gateway with both investments in the rail line, as well as substantial investments in the Port of Churchill. That really does not have any bearing on the conclusion that you came to. That is an important element you have to factor in. I will let you ask the next question.

En ce qui concerne l'Arctique, je pense que le Canada, l'un des membres fondateurs du Conseil de l'Arctique, y joue un rôle important. J'ai déjà mentionné le rôle que le Canada a joué à l'occasion de notre année circumpolaire. Il a financé de nombreuses recherches et joué un rôle de chef de file à bien des égards dans ce domaine.

En ce qui concerne notre collaboration avec la Russie, nous avons continué à coopérer avec les membres du Conseil de l'Arctique sur les enjeux importants pour le Nord. Il y a un niveau élevé d'engagement, mais aussi un niveau élevé d'entente mutuelle, à un point tel que, comme je l'ai déjà mentionné, un grand nombre de pays souhaitent actuellement obtenir un statut d'observateur permanent ou la latitude d'observer ce qui se passe dans cette instance. Je pense que nous pouvons tous être extrêmement fiers du travail accompli dans le cadre du Conseil de l'Arctique et nous nous attendons à ce que les travaux restent sur la bonne voie en 2013, pendant que le Canada assumera la présidence du Conseil.

Le sénateur Mitchell : Je me suis rendu à Churchill il y a deux semaines. Ce qui s'y passe pourrait bien être un autre exemple de conséquence imprévue. On m'a fait remarquer que 90 p. 100 du blé qui est expédié à partir du port de Churchill, autrement dit l'essence même de la viabilité commerciale du port de Churchill, provient de la Commission canadienne du blé. J'ai demandé à un certain nombre de personnes ce qui arriverait si la Commission canadienne du blé disparaissait, si le gouvernement parvenait à mener à bien sa politique et à abolir cet organisme.

M. Cannon : Nous tenons à offrir des choix pour la mise en marché.

Le sénateur Mitchell : Cette liberté de choix aurait bien entendu pour conséquence de faire disparaître la Commission canadienne du blé. Cette politique met assurément la Commission canadienne du blé en péril et mettrait également en péril vos deuxième et troisième piliers, à savoir la promotion du développement économique et social dans une collectivité clé dont l'économie est viable, contrairement à celle de nombreuses collectivités au Nord.

Avez-vous considéré les conséquences de l'affaiblissement ou de la destruction de la Commission canadienne du blé du point de vue de notre souveraineté dans l'Arctique?

M. Cannon : Malheureusement, sénateur Mitchell, dans la description que vous venez de faire, vous avez oublié de mentionner les investissements que le premier ministre a annoncés lors de son voyage dans la région.

Le sénateur Mitchell : C'était l'objet de ma prochaine question.

M. Cannon : Le lien ferroviaire en direction de Churchill a malheureusement été complètement négligé par le gouvernement précédent. Il y a un an ou deux, nous avons introduit le concept de porte d'entrée de l'Arctique et prévu des investissements dans la voie ferroviaire, de même que des investissements substantiels dans le port de Churchill. Vous n'en avez tenu aucun compte dans votre conclusion. C'est pourtant un élément important dont il faut tenir compte. Je vais vous laisser poser la prochaine question.

Senator Mitchell: My next question relates exactly to that. In Churchill, train rides that ran like clockwork, that took 10 or 12 hours, and on which they could base tours, are now taking 24 hours. That rail link has not been refurbished. It is interesting the words you used. You said that you have taken some important actions, such as announcing key investments in a new polar icebreaker and Arctic patrol ships. You could go on to say Churchill and satellites, et cetera.

You have announced some of these initiatives four and five times. Actions and announcements are oxymorons. When will you actually do it? One of these announcements says that you will build the ship within this decade. That is 2020. That is 10 years from now.

Mr. Cannon: We are not surprising anyone, Senator Mitchell. We are being up front and saying that we will do this within the next decade. That is the announcement. There is no magic wand here saying, poof, tomorrow morning here is a world-class icebreaker. We are saying that within the next decade we will do that. In that regard, I do not think we have misled anyone.

Senator Mitchell: I am not saying you are misleading. I am asking when you will do it.

Mr. Cannon: I have told you that we will do that by the end of the decade. My official says it is closer to 2017.

I would add that when Prime Minister announces investments, obviously these are investments that will take place. I am quite confident that when we say something, we will do it. It is surprising when the Auditor General says: You guys have done a great job in terms of putting forward *Canada's Economic Action Plan* and Building Canada.

There are 23,000 projects across the country, recuperating over 400,000 jobs. That is something.

Senator Mitchell: What did the Auditor General say about the jets?

Mr. Cannon: You ask when we will take action. These are all actionable items that give results.

Senator Mitchell: We forced you to do it.

Mr. Cannon: You did not force anything, senator.

Senator Mitchell: The opposition forced you to do this.

Mr. Cannon: No, you did not do that.

Senator Mitchell: It absolutely did.

Mr. Cannon: Absolutely not. I do not think the opposition can take credit for anything in economics, other than putting us in a dire position.

Le sénateur Mitchell : C'est justement là-dessus que porte ma prochaine question. À Churchill, les voyages en train étaient aussi fiables qu'un mécanisme d'horlogerie et duraient de 10 à 12 heures. À l'époque, il était possible d'organiser des excursions en train. Aujourd'hui, il faut compter 24 heures pour effectuer le même trajet. La voie ferroviaire n'a pas été remise en état. Il est intéressant de constater votre choix de mots. Vous avez dit que vous aviez pris des mesures importantes, notamment en annonçant des investissements clés dans un brise-glace polaire et dans des navires de patrouille pour l'Arctique. Vous pourriez également parler de Churchill et des satellites et ainsi de suite.

Vous avez annoncé certaines de ces initiatives quatre ou cinq fois. Les mesures concrètes et les annonces sont des oxymorons. Quand ces annonces se concrétiseront-elles vraiment? Selon l'une de ces annonces, vous allez construire le navire en question dans les 10 ans. Cela nous mène à 2020, dans 10 ans.

M. Cannon : Vous ne surprenez personne, sénateur Mitchell. Nous sommes transparents et nous disons que nous allons le faire au cours des 10 prochaines années. Voilà l'objet de cette annonce. Ce n'est pas aussi simple que de pointer une baguette et, pouf, faire matérialiser un brise-glace de classe mondiale le lendemain matin. Nous disons que nous allons le faire au cours des 10 prochaines années. À cet égard, je ne crois pas que nous ayons trompé qui que ce soit.

Le sénateur Mitchell : Je ne dis pas que vous trompez les gens. Je demande simplement quand vous agirez.

M. Cannon : Je vous ai déjà dit que cela sera fait avant la fin de la décennie. Les fonctionnaires parlent même de 2017.

J'ajouterai que, lorsque le premier ministre annonce des investissements, il est évident que ceux-ci se concrétiseront. Je suis certain que nous allons faire ce que nous annonçons. Je suis surpris lorsque la vérificatrice générale elle-même nous dit que nous avons fait un excellent travail mettant en œuvre le *Plan d'action économique du Canada* et Chantiers Canada.

D'un bout à l'autre du pays, 23 000 projets permettent de récupérer plus de 400 000 emplois. C'est quand même quelque chose.

Le sénateur Mitchell : La vérificatrice générale a-t-elle dit quelque chose au sujet des avions à réaction?

M. Cannon : Vous me demandez quand nous allons agir. Toutes nos annonces aboutissent à des actions qui donnent des résultats.

Le sénateur Mitchell : Nous vous avons forcé la main.

M. Cannon : Vous n'avez rien forcé, sénateur.

Le sénateur Mitchell : L'opposition vous a forcé à agir.

M. Cannon : Non, vous ne l'avez pas fait.

Le sénateur Mitchell : Elle l'a vraiment fait.

M. Cannon : Vraiment pas. Je ne crois pas que l'opposition soit en mesure de s'attribuer quelque mérite que ce soit dans le domaine économique, à l'exception de celui de nous avoir placés dans une position désastreuse.

Senator Mitchell: We are not taking credit for the \$56 billion deficit.

Senator Greene: I would like to ask a question about the relationship between search and rescue and establishing our sovereignty. I note, in particular, that search and rescue in the Arctic, at least by air, has to come from either Labrador, or Trenton, Ontario, which are a long way away, and in an environment where time is of the essence.

My supplementary question is in relation to whether there are any new measures or new plans to establish more room for private search and rescue in the Arctic through established aviation companies or new ones that might begin.

Mr. Cannon: There is already in place an agreement between the members of the Arctic Council in terms of a search-and-rescue agreement. It is a preoccupation particularly among the coastal states to develop and find new ways of better providing search and rescue.

We fully expect that this agreement I mentioned will be in place by May of 2011. When we discuss this issue among Arctic Council members, we view it as being extremely important. For instance, when the Russians provide the opportunity for a ship to go through the Northeast Passage, they also at the same time ensure that there is an icebreaker that follows this ship. In many ways, it is a marriage of public-private partnership in that regard.

I cannot see in the coming years a situation where, for instance, you would have cruise vessels or tankers going through the Northeast Passage without being accompanied, because of the vastness of the area. There might be potential for public-private partnerships there, but first and foremost we want to be able to ensure the safety and security of those people who embark in that neck of the woods so that indeed, in the case of a tragedy or in the case of something occurring, there is an opportunity to be able to go and retrieve them as fast as possible. I do not think that anyone would survive in those waters for a long time.

Senator Greene: I was also wondering about the role of private aviation in search and rescue. Are there any private companies in existence at the moment in the area, or others that might start up?

Mr. Cannon: I am looking at my officials. I do not know. Let me get back to you on that and give you a written response.

The Chair: We did have some testimony from General Deschamps that they use private companies in some way, but we would appreciate a fulsome answer.

Senator Day: Minister, welcome.

Mr. Cannon: Senator, it is a pleasure to speak with you.

Senator Day: It is great to have you here. I had not intended to ask a question about the polar icebreaker, but the discussion that has taken place prompts me to ask this: I thought that originally the announcement was for three icebreakers, and now we are

Le sénateur Mitchell : Nous ne nous attribuons aucun mérite pour le déficit de 56 milliards de dollars.

Le sénateur Greene : J'aimerais poser une question au sujet du rapport existant entre les opérations de recherche et sauvetage et notre souveraineté. Je note en particulier que les opérations de recherche et sauvetage dans l'Arctique, du moins celles qui sont menées par voie aérienne, doivent être déployées de loin, à partir du Labrador ou de Trenton, en Ontario, dans un environnement où chaque minute compte.

Ma question complémentaire concerne l'existence de nouvelles mesures ou de nouveaux plans visant à donner plus de place dans l'Arctique aux services privés de recherche et de sauvetage en ayant recours aux compagnies aériennes établies ou à de nouvelles compagnies aériennes qui pourraient s'installer.

M. Cannon : Il existe déjà un accord entre les membres du Conseil de l'Arctique relativement aux opérations de recherche et sauvetage. Les États côtiers ont particulièrement à cœur de trouver et de mettre en place de meilleurs moyens d'assurer les services de recherche et sauvetage.

Nous pensons vraiment que l'accord que j'ai mentionné entrera en vigueur d'ici au mois de mai 2011. Par exemple, lorsque les Russes permettent à un navire d'emprunter le passage du Nord-Ouest, ils s'assurent qu'un brise-glace le suive. De bien des façons, il s'agit d'un partenariat public-privé à cet égard.

Compte tenu de l'immensité de la région, je ne puis encore imaginer le moment où, par exemple, des navires de croisière ou des pétroliers pourront traverser le passage du Nord-Ouest sans navire d'accompagnement. Il pourrait y avoir là une possibilité de PPP, mais, d'abord et avant tout, nous voulons être en mesure d'assurer la sûreté et la sécurité de ceux qui s'engagent dans cette région. Ainsi, en cas de tragédie ou d'accident, nous devrions être capables de les retrouver le plus vite possible. Je ne crois pas que quiconque pourrait survivre pendant longtemps dans ces eaux.

Le sénateur Greene : Je me demande également quel est le rôle de l'aviation privée dans les opérations de recherche et sauvetage. Y a-t-il déjà des entreprises privées dans la région en ce moment ou y en a-t-il qui pourraient s'y implanter?

M. Cannon : Il me faudrait consulter mes fonctionnaires. Je l'ignore. Je reviendrai plus tard sur cette question et je vous fournirai une réponse écrite.

La présidente : Selon le témoignage du général Deschamps, les militaires ont recours à des entreprises privées d'une certaine façon, mais nous aimerions obtenir une réponse approfondie à cette question.

Le sénateur Day : Merci, monsieur le ministre.

M. Cannon : Sénateur, c'est un plaisir de discuter avec vous.

Le sénateur Day : C'est un plaisir de vous accueillir. Je n'avais pas l'intention de poser une question sur le brise-glace polaire, mais la tournure du débat m'amène à le faire. Je pensais que l'annonce originale concernait trois brise-glaces. Aujourd'hui, on

down to one. The Russians have offered to loan us some icebreakers until we get around to building one. Is there any discussion going on in that regard?

Mr. Cannon: I do not know about the Russians loaning something.

Senator Day: You have not heard of their offer?

Alan H. Kessel, Legal Advisor, Foreign Affairs and International Trade Canada: Russians do not loan anything. They charge quite a bit to use their equipment. I am familiar with that particular question.

Senator Day: Should I have used the term “lease” instead of “loan”?

Mr. Cannon: I was in Russia, senator, and no one approached me on that subject.

Senator Day: Maybe it is a dead issue. We will wait until we get our one new polar icebreaker.

My primary area of questioning is with respect to the Arctic Council. As you indicated, we were instrumental in establishing it, and we will take over the chairmanship again in 2013. I understand, as you do, that the European Community has asked to be an observer, and that China has as well. Do we have a position on whether the Arctic Council should expand and bring in observers? What is our view in that regard?

Mr. Cannon: We want to be able to put in place a set of criteria. Certainly we are not against observers coming to the Arctic Council. We think that the Arctic Council is the premier forum for multilateral discussions on related subjects.

We are in the midst of working on criteria that would be shared with our colleagues so that when we get to the next meeting in May of next year, we will be able to put forward a policy that will enable countries to become observers to the Arctic Council.

Senator Day: These would be objective standards for the European Community that, if they could meet those standards, we would welcome them?

Mr. Cannon: I think that is fair to say, yes.

Senator Day: Could you tell us about the relationship, as you see it, between the Arctic Council and the Arctic Ocean coastal group that you have indicated?

Mr. Cannon: The Arctic coastal group, senator, is a more restrained number of countries. They are the countries that border on the Arctic Ocean. We are five in number, and the concerns that we share there are mostly associated to border management, I think it would be safe to say, and safety issues as well. Those are the concerns that we share among Arctic coastal states.

Senator Day: Geographically, Iceland does not fit into that group, although they were disappointed not to have been invited to that meeting.

ne parle plus que d'un seul. Les Russes ont offert de nous prêter les brise-glaces dont nous pourrions avoir besoin jusqu'à ce que nous arrivions à en construire un. Y a-t-il des discussions en cours à ce sujet?

M. Cannon : Je ne sais rien au sujet d'une quelconque offre de prêt de la part des Russes.

Le sénateur Day : Vous n'avez pas entendu parler de leur offre?

Alan H. Kessel, juriste, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Les Russes ne prêtent rien. Il coûte très cher d'utiliser leur équipement. Je connais bien la question.

Le sénateur Day : Aurais-je dû utiliser le terme « louer » au lieu de « prêter »?

M. Cannon : Je suis allé en Russie, monsieur le sénateur, et personne ne m'a approché à ce sujet.

Le sénateur Day : L'affaire est peut-être close. Nous allons donc attendre d'avoir notre unique brise-glaces polaire.

Mes questions portent principalement sur le Conseil de l'Arctique. Comme vous l'avez indiqué, nous avons joué un rôle dans sa création et nous en assumerons la présidence en 2013. Comme vous, je comprends que la Communauté européenne a demandé d'obtenir le statut d'observateur, ce qu'a également fait la Chine. Avons-nous une position officielle sur la question? Le Conseil de l'Arctique devrait-il prendre de l'expansion et accepter des observateurs? Qu'en pensez-vous?

M. Cannon : Nous voulons être en mesure de mettre en place un ensemble de critères d'acceptation. Il est certain que nous ne nous opposons pas à la présence d'observateurs au Conseil de l'Arctique. Nous pensons que le Conseil de l'Arctique est le principal forum de discussions multilatérales sur les questions connexes.

Nous sommes en train de définir certains critères qui seraient partagés avec nos collègues. Ainsi, lors de la prochaine réunion, en mai de l'année prochaine, nous serons en mesure de proposer une politique qui permettra à d'autres pays d'obtenir le statut d'observateur au Conseil de l'Arctique.

Le sénateur Day : Si la Communauté européenne répondait à ces normes objectives, nous l'accueillerions parmi nous?

M. Cannon : Il serait juste de dire que ce serait effectivement le cas.

Le sénateur Day : Pourriez-vous nous parler des liens, de votre point de vue, entre le Conseil de l'Arctique et le groupe des États côtiers de l'océan Arctique que vous avez mentionné?

M. Cannon : Le groupe des États côtiers de l'océan Arctique, monsieur le sénateur, comporte un nombre plus restreint de pays. Il s'agit des pays qui bordent l'océan Arctique. Nous sommes cinq pays dans ce groupe. On devrait pouvoir affirmer que nous avons en commun des préoccupations relatives à la gestion des frontières et à la sécurité. Ce sont là des préoccupations que les États côtiers de l'océan Arctique ont en commun.

Le sénateur Day : Géographiquement parlant, l'Islande ne pourrait faire partie de ce groupe. Pourtant, ce pays était déçu de ne pas avoir été invité à la réunion.

Mr. Cannon: That is fair to say. I did brief the members before and after the meeting that took place, as well as the members of the permanent participant organizations, not far away from here in Gatineau, at Willson House. I then debriefed all the colleagues on these specific issues so they would be well aware of what took place.

Senator Day: Do you see the Arctic coastal nations continuing as a separate entity?

Mr. Cannon: No, I really do not. There is no reason to pursue that in the immediate future, and I do not see that happening. I think that the Arctic Council is capable of handling pretty well all the other issues. The issues of safety that we related to you before are well under way to being handled.

Senator Day: You mentioned NORDREG. Do we generate regulations under this international convention?

Mr. Kessel: The NORDREG has been in existence for some time as a voluntary process. It is based on providing Canada with an awareness of what vessels are in our waters in order to better provide search, rescue and safety, as well as to be aware of any potential for environmental impact.

The Prime Minister committed to making those regulations mandatory, and that has now been done. This will apply to all vessels above a certain tonnage coming into our area.

Senator Day: What we claim as our area in the North is different from what some other nations claim as international waters in the North?

Mr. Kessel: No.

Senator Day: The United States and Canada are in agreement with respect to the Northwest Passage in terms of whether it is national or international waters?

Mr. Kessel: Senator, I think you are conflating two issues. If you are dealing with whether we own the area in the North that is known as Canada from within our baseline, the absolute answer is yes. There is no question as to who owns the Northwest Passage. Even the Americans agree it belongs to Canada.

The only issue with the Americans is that they wish to treat that as an international strait which has, for a long time, been used as a means of navigation. We have indicated to them it is not an international strait, that it is internal waters of Canada. They have never questioned the ownership. It is a question of whether they can transit through there.

Senator Day: Would countries, like the United States, that believe that the Northwest Passage is available for international travel, believe that they would be required to follow the NORDREG regulations that we promulgated in July, 2010?

Mr. Cannon: Yes.

M. Cannon : Je pense qu'on peut le dire. J'ai fait un exposé pour les membres avant et après la réunion, de même que pour les membres des organisations permanentes qui y ont participé, non loin d'ici, à Gatineau, à la Maison Wilson. Par la suite, j'ai fait un compte rendu à tous les collègues relativement à toutes les questions abordées, de façon à ce qu'ils soient mis au courant de ce qui s'était passé.

Le sénateur Day : Pensez-vous que le groupe des États côtiers de l'océan Arctique continuera d'exister comme une entité distincte?

M. Cannon : Non, je ne pense pas. Il n'y a aucune raison de poursuivre les activités de ce groupe à court terme. Je ne crois donc pas que cela se produira. Je pense que le Conseil de l'Arctique est tout à fait en mesure de gérer tous les autres dossiers. Les dossiers relatifs à la sécurité dont nous vous avons déjà parlé sont déjà en train d'être traités.

Le sénateur Day : Vous avez mentionné le NORDREG. Élaborons-nous de nouveaux règlements en vertu de cette convention internationale?

M. Kessel : Le NORDREG existe depuis un certain temps en tant que processus volontaire. Il a pour but d'informer le Canada sur les navires qui naviguent dans nos eaux afin que nous soyons en mesure d'assurer de meilleurs services de recherche, de sauvetage et de sécurité, ainsi que sur tous les impacts potentiels sur l'environnement.

Le premier ministre s'est engagé à rendre ces règlements obligatoires, ce qui a maintenant été fait. Ils s'appliqueront à tous les vaisseaux d'une jauge supérieure à une certaine jauge entrant dans notre zone.

Le sénateur Day : Ce que nous appelons notre zone dans le Nord est-il différent de ce que certains pays considèrent comme des eaux internationales dans le Nord?

M. Kessel : Non.

Le sénateur Day : Les États-Unis et le Canada sont-ils d'accord quant à la nature nationale ou internationale des eaux du passage du Nord-Ouest?

M. Kessel : Sénateur, je pense que vous associez deux questions. Si vous demandez si la zone dans le Nord à l'intérieur de la ligne de base du Canada nous appartient, la réponse est un oui catégorique. Il n'y a pas de doute quant à savoir à qui appartient le passage du Nord-Ouest. Même les Américains conviennent qu'il appartient au Canada.

Le seul problème avec les Américains est qu'ils souhaitent le traiter comme un détroit international qui est, depuis longtemps, emprunté comme voie de navigation. Nous leur avons signalé que ce n'était pas un détroit international, mais des eaux intérieures du Canada. Ils n'ont jamais mis en question le droit de propriété. Ils veulent simplement pouvoir passer par là.

Le sénateur Day : Est-ce que certains pays, comme les États-Unis, qui estiment que le passage du Nord-Ouest est ouvert aux transports internationaux, croient qu'ils devraient se conformer aux règlements NORDREG que nous avons promulgués en juillet 2010?

M. Cannon : Oui.

Senator Day: What are the sanctions if they do not?

Mr. Cannon: The IMO provides for sanctions within that.

Mr. Kessel: That is a speculative question. The reality is that no one has ever challenged that regulation. In fact, they see this as a helpful regulation. There may be an esoteric discussion as to whether you can make something mandatory in that area if the U.S. feels it is not possible. Our view is that we are strongly based in international law, and that Canada worked for 40 years to develop the regime which allows us to implement this type of regulation. We were instrumental in changing law internationally to provide for work within our 200-mile economic zone and on ice-covered areas.

This is the manifestation of the work that Canada has been doing for more than 35 years.

Senator Day: They are following it.

Mr. Cannon: Yes. It would be safe to say that the agreement that Brian Mulroney struck with former President Reagan is an agreement that calls for notifying the Government of Canada when they are passing.

Senator Day: That is helpful.

Senator Lang: Can you give us an update on the Canadian Polar Commission and what your plans are for that particular organization?

Sheila Riordon, Director General of Energy, Climate and Circumpolar Bureau, Foreign Affairs and International Trade Canada: The government is looking at possible board members for the polar commission. We will be making a decision in the near future with respect to those members. That process is under way.

The Chair: On Senator Segal's earlier point on the question of China's claims, in terms of policy or principle, do you accept the notion that if someone represents a huge chunk of the population they somehow have access?

Mr. Cannon: China has extended its 200-mile economic zone in the South China Sea. It goes into some contested islands with Japan. That is a contentious issue.

The short answer is, no, I do not see any way that China can have a claim, either through the UN Convention on the Law of the Sea or otherwise.

The Chair: Thank you for that clarification.

We have kept you longer than promised, but we appreciate your time today.

We continue our meeting with our look into the state and future of the Canadian Forces Reserves.

We are pleased to welcome from National Defence, John C. Eaton, Chair of the Canadian Forces Liaison Council; and Captain Jamie Cotter, Executive Director of the Canadian Forces Liaison

Senator Day : Quelles sont les sanctions en cas de non-conformité?

M. Cannon : L'OMI prévoit des sanctions.

M. Kessel : C'est une question basée sur des suppositions. En réalité, personne n'a jamais défié ce règlement. En fait, ils le considèrent comme utile. On peut toujours avoir une discussion abstraite quant à savoir si on peut rendre une chose obligatoire dans ce domaine si les États-Unis estiment que ce n'est pas possible. Nous sommes d'avis que nous nous appuyons fortement sur le droit international et que, pendant 40 ans, le Canada a travaillé à élaborer le régime qui nous permet d'instaurer ce type de règlement. Nous avons contribué à modifier le droit international afin de permettre l'activité à l'intérieur d'une zone économique de 200 milles et sur les zones couvertes de glace.

C'est là le résultat du travail que le Canada accomplit depuis plus de 35 ans.

Le sénateur Day : Ils s'y conforment.

M. Cannon : Oui. On pourrait dire sans risquer de se tromper que l'accord que Brian Mulroney a conclu avec l'ancien président Regan demande que le gouvernement du Canada soit informé de leur passage.

Le sénateur Day : C'est utile.

Le sénateur Lang : Pouvez-vous nous donner les dernières nouvelles concernant la Commission canadienne des affaires polaires et nous parler de ce que vous envisagez pour cet organisme?

Sheila Riordon, directrice générale, Énergie, climat et affaires circumpolaires, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Le gouvernement cherche des personnes qui pourraient être membres de la Commission des affaires polaires. Nous prendrons une décision prochainement quant à ces membres. Le processus suit son cours.

La présidente : À propos de l'argument avancé plus tôt par le sénateur Segal sur la question des prétentions de la Chine, sur le plan de la politique ou par principe, acceptez-vous l'idée que, si un pays représente une grande partie de la population, l'accès lui soit d'une certaine manière acquis?

M. Cannon : La Chine a étendu sa zone économique de 200 milles dans la mer de Chine méridionale. Cette zone englobe quelques îles que la Chine se dispute avec le Japon. C'est une question litigieuse.

Pour répondre brièvement, c'est non. Je ne vois pas en quoi la Chine peut avoir des prétentions, que ce soit en vertu de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer ou autrement.

La présidente : Merci pour ces éclaircissements.

Nous vous gardons plus longtemps que promis, mais nous vous sommes reconnaissants du temps que vous nous accordez aujourd'hui.

Nous poursuivons notre réunion par un examen de l'état actuel et futur de la Réserve des Forces canadiennes.

Nous sommes heureux d'accueillir, de la Défense nationale, John C. Eaton, président du Conseil de liaison des Forces canadiennes, et le capitaine Jamie Cotter, directeur exécutif du

Council. They will take a look at the relationship between the reserves and the regular force, the future and some of the issues we have been hearing over the last few weeks.

Mr. Eaton will start with his opening statement.

John C. Eaton, Chair, Canadian Forces Liaison Council, National Defence: Thank you, senators and Madam Chair. As the National Chair of CFLC, a volunteer organization that has been serving Canada's reserves with distinction since 1978, it is indeed a pleasure to meet with you today and address your many questions. With me today is Capt. Jamie Cotter, our Acting Executive Director.

My council consists of 1 vice chair, 10 provincial chairs and 1 chair for the three northern territories. These Canadians are all well known business leaders, and each province has many additional volunteers who extend the reach of our provincial chairs in accomplishing our mandate and mission: To enhance the availability of reservists for their military duties by obtaining the support and cooperation of organization leaders in Canada. This is achieved through education and generation of awareness.

The creative energy of the council of volunteers informs CFLC outreach methods and ensures a wide and varied guest list of business, government and educational leaders who have come together to understand what it means to serve in the reserves.

Reservists receive military training and experience in the profession of arms, leadership and personnel management. This experience also benefits the reservists' employers, be they municipalities, academic institutions or Canadian businesses. The volunteers within CFLC understand the value that is reserve service to utilize our networks and status within Canada to promote reserve service. We participate in speaking engagements and ExecuTreds to help our peers in the business world to understand the value inherent in reserve training and experiences.

For the past 32 years, we have performed these functions in a quiet yet significant manner. Our activities pave the way for our provinces and territories to enact job legislation that benefits employers, employees and students alike. Although the legislation is new and unique to each province, we are committed to working with the various labour departments to harmonize the legislation and develop regulations that assist reservists, while recognizing that employers need a voice as well.

I would now ask Capt. Cotter to speak about how the CFLC achieves our remarkable results.

Conseil de liaison des Forces canadiennes. Ils se pencheront sur la relation entre la Réserve et la Force régulière, leur avenir et certaines questions dont nous avons entendu parler au cours des dernières semaines.

M. Eaton commencera par sa déclaration d'ouverture.

John C. Eaton, président, Conseil de liaison des Forces canadiennes, Défense nationale : Je vous remercie, sénateurs et madame la présidente. En tant que président national du Conseil de liaison des Forces canadiennes, ou CLFC, une organisation bénévole qui sert la Force de réserve du Canada depuis 1978, je voudrais vous dire que c'est avec plaisir que je vous rencontre aujourd'hui et que je répondrai à vos nombreuses questions. Je suis actuellement accompagné du capitaine Jamie Cotter, notre directeur exécutif intérimaire.

Mon conseil comprend un vice-président, dix présidents provinciaux ainsi qu'un président représentant les trois territoires du Nord. Ces Canadiens sont tous des personnalités du monde des affaires, et chaque province compte de nombreux autres bénévoles qui étendent la portée de nos présidents provinciaux en accomplissant notre mandat et notre mission. Ce mandat est d'accroître la disponibilité des réservistes pour leurs fonctions militaires en obtenant le soutien et la collaboration des chefs d'organisation au Canada. Cet objectif est atteint grâce à l'éducation et à la sensibilisation des intervenants.

L'énergie créatrice du conseil de bénévoles influence les méthodes de communication du CLFC et assure qu'une liste vaste et variée de chefs de file des milieux des affaires, du gouvernement et de l'enseignement se réunissent pour mieux comprendre ce que signifie le service dans la Réserve.

Les réservistes suivent de l'instruction militaire et acquièrent de l'expérience du métier des armes, du leadership et de la gestion de personnel. L'employeur du réserviste, que ce soit une municipalité, un établissement d'enseignement ou une entreprise canadienne, profite également de cette expérience. Les bénévoles au service du CLFC comprennent la valeur du service dans la Réserve. Nous utilisons nos réseaux et notre statut au Canada pour faire la promotion du service dans la Réserve. Nous faisons des allocutions et participons au programme ExecuTrek pour aider nos homologues dans le milieu des affaires à comprendre la valeur inhérente de l'instruction et de l'expérience de la Réserve.

Au cours des 32 dernières années, nous nous sommes acquittés de ces tâches de façon tranquille mais sérieuse, puis nos activités ont ouvert la voie permettant aux provinces d'adopter des lois en matière d'emploi qui visent à la fois les employés, étudiants et employeurs. Bien que ces lois soient nouvelles et uniques dans chaque province, nous sommes déterminés à collaborer avec les ministères du Travail des provinces afin d'harmoniser les lois et d'élaborer des règlements qui aideront les réservistes tout en reconnaissant que les employeurs ont également voix au chapitre.

J'inviterais maintenant le capitaine Cotter à vous parler de la façon dont le CLFC obtient des résultats aussi remarquables.

Captain (N) Jamie Cotter, Executive Director, Canadian Forces Liaison Council, National Defence: Good evening, senators. I manage the secretariat. As indicated by Mr. Eaton, I will speak to some of the processes and activities that CFLC undertakes within our mandate to promote the value of reservists.

As Mr. Eaton indicated, CFLC consists of a national council and a network of volunteers. Supporting that national council is a secretariat, for which I am responsible, and helping us is a network of part-time Class-A reservists dispersed throughout the country. We have aligned our team along the same pattern as the regions Canada Command employs. The secretariat manages the budget, tracks changes to the job protection legislation and produces many of the publications we have for reservists, some of which are before you now.

We plan many of the events undertaken by CFLC and produce the documents that are needed in order to have our events approved by the chain of command. The vast majority of our events require some form of hospitality funding, and thus many go to the Vice Chief of Defence Staff or the deputy minister for approval, either due to the amount or the need to contract for transportation to get our guests to an event venue such as a field exercise or a Maritime Coastal Defence Vessels, MCDV, visit.

The secretariat is also in a position to help the provinces share good ideas and best practices. The secretariat is involved in all the various events in some small way, thus we are able to identify attributes of success and provide that information to the provincial chairs and the senior regional liaison officers. That fosters the "learning organization" approach.

In order to pave the way for speedy hospitality request approvals, we publish a quarterly intent and then follow up with specific submissions by event. We are at the mercy of our guest calendars, as well as the ability of the Canadian Forces to execute their exercise and training plan. Minor changes can have disruptive effects. This past year has seen many reserve training events cancelled or postponed. Events in the normal environments came across in the beginning, from January, February and March, and that changed our plans. There was also the robust operational calendar with Op HESTIA, and the operation for the Vancouver Olympics had an effect on us.

CFLC's events are designed to gain support for reservists from our business, labour, government and academic communities. Therefore, some events are simply mechanisms to build awareness and identify contacts or organizations to follow up with. We use trade shows and speaking engagements to do exactly that and

Capitaine (N) Jamie Cotter, directeur exécutif, Conseil de liaison des Forces canadiennes, Défense nationale : Bonsoir, mesdames et messieurs les sénateurs. Je gère le secrétariat. Comme l'a indiqué M. Eaton, je parlerai de certaines activités que le Conseil de liaison entreprend dans le cadre de son mandat afin de faire connaître l'importance des réservistes.

Comme l'a indiqué M. Eaton, le Conseil de liaison comprend le conseil national et un réseau de bénévoles. Le conseil national dispose d'un secrétariat, dont je suis responsable, ainsi que d'un réseau de réservistes de classe A à temps partiel répartis à l'échelle du pays. La répartition de notre équipe correspond aux régions que le Commandement Canada emploie. Le secrétariat administre le budget, fait le suivi des changements législatifs touchant la protection des emplois des réservistes et produit les nombreuses publications destinées aux réservistes, dont certaines que vous voyez en ce moment.

Nous planifions les nombreuses activités du Conseil de liaison et rédigeons les documents nécessaires pour que le Conseil fasse approuver ses activités par la chaîne de commandement. La grande majorité de nos activités exige des fonds réservés à l'accueil, et beaucoup d'entre elles doivent être approuvées par le vice-chef d'état-major de la Défense ou le sous-ministre en raison du montant des fonds demandés ou de la nécessité de conclure un contrat pour le transport de nos invités jusqu'à l'emplacement prévu d'une activité comme dans le cas d'un exercice en campagne ou d'une visite à bord d'un navire de défense côtière.

Le secrétariat aide aussi les provinces à faire connaître leurs bonnes idées et leurs pratiques exemplaires. Il prend part d'une façon ou d'une autre à toutes les activités organisées. Par conséquent, nous sommes en mesure d'établir des critères de réussite et de les communiquer aux présidents provinciaux et aux officiers de liaison supérieurs régionaux, ce qui favorise l'adoption d'une approche à l'échelle de l'organisation en matière d'apprentissage.

Afin de favoriser l'approbation rapide des ressources humaines, nous publions une intention trimestrielle avant de passer aux présentations précises par événement. Nous sommes contraints de respecter le calendrier de nos invités et la capacité des Forces canadiennes à exécuter leur plan d'exercices et d'instruction; même de petits changements peuvent entraîner des conséquences néfastes. En effet, l'an dernier, de nombreuses activités d'instruction de la Réserve ont été annulées ou reportées. Des activités ont été tenues dans les milieux habituels au début de l'année, en janvier, février et mars, et cela a modifié nos plans. Le calendrier opérationnel était également bien rempli avec Op HESTIA. L'opération pour les Jeux olympiques de Vancouver a également eu un effet.

Les activités du Conseil de liaison visent à obtenir le soutien des entreprises, des syndicats, des gouvernements et des établissements d'enseignement pour le compte des réservistes. Ainsi, nous prenons part à certaines activités simplement pour sensibiliser les gens et rencontrer des personnes-ressources ou des représentants

generate that level of awareness and identify opportunities for future engagement. The ExecuTrek is a better way to bring that executive into the field to see reservists conduct their military training.

Other activities, such as open houses, bosses' nights and our ExecuTrek take our guests to that next level of education. With increased awareness comes the opportunity to sign a statement of support, indicating an organization is committed to helping their reservists train or deploy. Although all of our provinces and Yukon have developed military lead policies, we are prepared to work with many organizations who might want to go the next step and establish a military lead policy tailored to their business, their employees and their unique needs. This is the pinnacle of success in our mission.

Another function that we at CFLC perform is provide assistance to reservists who are seeking military leave from their employer or school. We draw upon the experience of our volunteers and liaison officers who meet with the reservist and employer to broker a way ahead. In many cases, the employer is supportive but cannot allow that person to leave right away. This is particularly the case for small business. They understand the value of military experience to the bottom line, but we need to find a way to find that place in the schedule to get that reservist away to do their military training.

CFLC thus performs a vital service to the part-time reservist. We have only just begun to produce an annual report suitable for release into the public domain. We have to do a better job of summarizing the level of effort involved in generating awareness and getting to the military lead policy, but we will do that in the coming months.

The Chair: Thank you Captain Cotter. Are you now in the reserves?

Capt. Cotter: I am a naval reservist and have been for 31 years, the vast majority of that time as a part-time reservist.

The Chair: You did not serve in the regular force.

Capt. Cotter: No, ma'am, I have not.

The Chair: I know Mr. Eaton is an honorary colonel.

Mr. Eaton: I was, and I do know that you are an honorary colonel. As well, an honorary captain is with us, Senator Segal.

d'organisation auprès desquels nous effectuons par la suite un suivi. Nous participons ainsi à des salons professionnels et à des allocutions expressément dans ce but, à savoir sensibiliser les gens et découvrir d'autres occasions de mener des activités. Le programme ExecuTrek offre un meilleur moyen de faire venir les cadres sur le terrain pour qu'ils voient les réservistes suivre leur instruction militaire.

D'autres activités, comme les journées portes ouvertes, les soirées des patrons et les activités du programme ExecuTrek, permettent à nos invités d'en apprendre davantage. En sensibilisant mieux les diverses organisations, nous pouvons les amener à signer un énoncé de soutien, par lequel elles s'engagent à accorder leur appui aux réservistes qu'elles comptent dans leurs rangs afin qu'ils puissent s'entraîner et être déployés. Bien que nos provinces et le territoire du Yukon disposent d'une politique sur les congés pour service militaire, nous sommes prêts à travailler avec les nombreuses organisations qui souhaitent en faire encore plus en établissant une politique de ce type adaptée à leurs besoins et aux besoins de leurs réservistes. Il s'agit de la plus grande réussite que nous visons dans le cadre de notre mandat.

Le Conseil de liaison des Forces canadiennes vient aussi en aide aux réservistes qui demandent un congé pour service militaire à leur employeur ou à leur établissement d'enseignement. Nous tablons alors sur l'expérience des bénévoles et des officiers de liaison, qui rencontrent les réservistes et les employeurs ou établissements afin que tous en viennent à un accord. Dans de nombreux cas, les employeurs veulent accorder leur soutien aux réservistes, mais ils ne peuvent pas laisser la personne partir tout de suite. C'est surtout le cas dans les PME. Ils comprennent la valeur de l'expérience militaire dans leur entreprise, mais nous devons trouver un moyen de ménager du temps pour que les réservistes puissent suivre leur entraînement militaire.

Le Conseil de liaison remplit donc des fonctions essentielles aux réservistes à temps partiel. Nous venons tout juste de commencer à produire un rapport annuel qui pourra être consulté publiquement. Nous devons en outre mieux faire connaître l'ampleur des efforts nécessaires pour sensibiliser les gens en plus de l'effort supplémentaire que nous devons déployer pour aider les organisations à établir leur propre politique sur les congés pour service militaire, mais nous le ferons au cours des prochains mois.

La présidente : Merci capitaine Cotter. Êtes-vous présentement dans la Réserve?

Capt Cotter : Je fais partie de la Réserve navale depuis 31 ans, dont la majeure partie à titre de membre à temps partiel.

La présidente : Vous n'avez pas servi dans la Force régulière.

Capt Cotter : Non, madame.

La présidente : Je sais que M. Eaton est colonel honoraire.

M. Eaton : Je l'ai été et je sais que vous l'êtes. Nous avons aussi un capitaine honoraire parmi nous, le sénateur Segal.

The Chair: We appreciate your comments. As you know, we have been looking at this issue writ large, and we heard differing testimony specifically on help for employers and how to wrestle with the issue. I will start with a more general question about the CFLC. To whom do you report and give your messages to?

Mr. Eaton: My boss is the Minister of National Defence, so I guess you could say I report to him. Who do we seek? You could say we seek the population of the country, but more specifically we try and reach business, large and small. We also try to reach governments, large and small, and we also go after educational institutions which are the universities and colleges with a small number of secondary education institutions in there too.

The Chair: However, the formal reporting line is to the Minister of Defence?

Mr. Eaton: To the minister, yes.

Senator Lang: I would like to begin with a question about the reserves. As the chair has stated, we have heard some testimony over the last number of weeks about their situation and what they face now and could face down the road. I know you are involved with them on a daily basis.

What is the biggest issue the reservists face, from your point of view? I say this in a general sense because I would like to hear what the main issue is with reservists. There is no question that around this table there is support for the reservists. We fully realize their importance and what they do.

However, looking ahead and considering the plan to withdraw from Afghanistan, there will obviously be redeployment. What is the biggest issue facing the reservists?

Mr. Eaton: We have to be very careful in watching in the next short while to ensure that the reservists continue to get their fair share of the monetary pie for future training and we really have to look after future business. Reserves fulfil now up to approximately 20 per cent of most deployments, and they fulfil a number of them to a larger degree than 20 per cent. It used to be down at 10 per cent or 15 per cent but it is now much larger. Canada cannot operate without its reserve force, and we cannot make rash decisions in today's world. It would be a mistake to relax now because of the withdrawal from Afghanistan and take away a lot of money, give it back to the regulars and starve the reserves.

Senator Lang: You mentioned a military leave policy being tailored to business, employees and their needs.

Mr. Eaton: Not only business. There is education in there and there is also the public sector. It is not business alone.

La présidente : Nous vous remercions de vos observations. Comme vous le savez, nous avons examiné cette question de long en large et nous avons entendu des témoignages différents, plus particulièrement à propos de l'aide pour les employeurs et comment composer avec le problème. Je vais commencer par une question plus générale au sujet du Conseil de liaison. De qui relevez-vous et à qui transmettez-vous vos messages?

M. Eaton : Comme mon patron est le ministre de la Défense nationale, on peut dire que je relève de lui. Avec qui tentons-nous de communiquer? Nous tentons de communiquer avec la population du pays, en particulier avec les entreprises, grandes et petites. Nous essayons également de tisser des liens avec les gouvernements, grands et petits, ainsi qu'avec les maisons d'enseignement, soit les universités, les collèges et un petit nombre d'écoles secondaires.

La présidente : Cependant, relevez-vous officiellement du ministre de la Défense nationale?

M. Eaton : Oui, je relève du ministre.

Le sénateur Lang : D'entrée de jeu, j'aimerais poser une question au sujet des réservistes. Comme la présidente l'a dit, au cours des dernières semaines, nous avons entendu des témoignages au sujet de leur situation, ainsi que de leurs défis actuels et futurs. Je sais que vous avez des contacts quotidiens avec eux.

Selon vous, quel est l'enjeu le plus important lié aux réservistes? Je dis cela de façon générale, car j'aimerais connaître le défi principal qui touche aux réservistes. Il va de soi que toutes les personnes réunies autour de cette table appuient les réservistes. Nous sommes pleinement conscients de leur importance et des tâches qu'ils accomplissent.

Cependant, lorsqu'on se tourne vers l'avenir et qu'on envisage le retrait de nos troupes d'Afghanistan, on se rend compte que les militaires devront être redéployés. Quel est le principal enjeu concernant les réservistes?

M. Eaton : À court terme, nous devons être très vigilants et veiller à ce que nos réservistes continuent d'obtenir leur juste part des ressources financières à des fins d'entraînement futur. Nous devons vraiment être attentifs à ce qui va se produire. À l'heure actuelle, les réservistes représentent environ 20 p. 100 des effectifs dans la plupart des missions. Dans certains cas, ce pourcentage est encore plus élevé. Auparavant, c'était environ 10 ou 15 p. 100, mais, maintenant, leur participation est beaucoup plus importante. Le Canada ne peut pas se passer de sa Force de réserve et, dans le monde d'aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous permettre de prendre des décisions irréfléchies. Relâcher la garde maintenant, en raison du retrait de nos troupes d'Afghanistan, serait une erreur. Il ne faut pas non plus couper les vivres de la Réserve en redirigeant une grande partie de ses ressources vers la Force régulière.

Le sénateur Lang : Vous avez parlé d'une politique sur les congés pour service militaire conçue pour répondre aux besoins des entreprises et des employés.

M. Eaton : Il ne s'agit pas seulement des entreprises. On parle aussi du milieu de l'éducation et du secteur public. Il n'y a pas que les entreprises.

Senator Lang: Right. I want to bring the question directly to the employer and the employee when the employee has asked to leave.

Mr. Eaton: When the employee says he or she would like to go?

Senator Lang: Yes. Evidence has been given from two points of view: There should be a policy in place in respect of compensation to the employer because they have lost the employee for a period of time, and then we have evidence on the other side that says it is working fairly well. The concern is that probably the first year you would have dollars available for that type of program and then perhaps the edict would come down from on high saying, "Find the money from within your budget."

I would like to hear if generally it is well received the way we do it knowing it is voluntary on behalf of the reservist if he or she goes.

Mr. Eaton: That position is being well received, yes.

Capt. Cotter: My personal experience is that it is well received. At the awards ceremony in 2007 there was a small firm recognized, and of their 12 employees, 2 were reservists who had been deployed in the period. For a small organization to give up 2 employees is a significant cost. For an organization of 50,000, giving up 12 employees likely will not be noticed.

Senator Segal: I know that Chairman John Eaton has been a volunteer in this cause for a very long time. We do not always note that kind of sacrifice some people make, and I want to put on the record how appreciative Canadians are of the time you have given freely over the years in support of this important exercise.

The other witness did serve at HMCS *Cataraqui* in Kingston, Canada's first capital, and that sets him apart from other naval officers, reserve or regular force, on an ongoing basis.

My question is about the elephant in the room. The elephant in the room is Lieutenant-General Andrew, Chief of Transformation, and the comments attributed to him by the *The Globe and Mail* in a speech he made last week. He left the impression that in support of the Canada First defence policy, procurement, regular force sharp end capacity, there may have to be some changes, and those changes may well involve overheads in which he includes the reserves.

All of us know, as a matter of fact, that the cost of standing up a combat service sailor, airman or soldier in the reserves is far less than the cost in the regular force. We also know that the reserves have done an outstanding job on the ground in Afghanistan and all the various other security operations that Captain Cotter referenced.

Le sénateur Lang : En effet. J'aimerais que vous nous parliez de l'employeur et de l'employé, lorsque ce dernier demande un congé.

M. Eaton : Lorsque l'employé dit qu'il voudrait se joindre à la Réserve?

Le sénateur Lang : Oui. Les témoignages que nous avons entendus traduisent deux points de vue. D'une part, des témoins soutiennent qu'une politique devrait être mise en place pour dédommager l'employeur qui doit se passer d'un employé pendant une période donnée. D'autre part, des témoins disent que le système fonctionne plutôt bien. Ce qui préoccupe certaines personnes, c'est que la première année, une somme serait versée dans le cadre d'un programme de ce genre, puis les instances supérieures exigeraient que l'employeur trouve l'argent nécessaire dans son budget.

J'aimerais savoir si, en général, cette position est bien accueillie, compte tenu du fait que le réserviste est libre de participer ou non à une mission.

M. Eaton : Oui, cette position est bien accueillie.

Capt Cotter : D'après ce que j'en sais, cette position est bien accueillie. Lors de la cérémonie de remise des prix tenue en 2007, on a vanté les mérites d'une petite entreprise. Sur un effectif de 12 employés, deux étaient des réservistes qui avaient été déployés pendant un certain temps. Pour une petite entreprise, perdre deux employés pendant une période donnée, ce n'est pas une sinécure. Dans le cas d'une entreprise qui compte 50 000 employés, on ne se rendrait probablement même pas compte qu'il en manque une douzaine.

Le sénateur Segal : Je sais que le président John Eaton se voue bénévolement à cette cause depuis fort longtemps. Nous ne sommes pas toujours conscients du sacrifice que font certaines personnes. C'est pourquoi je tiens à souligner à quel point les Canadiens vous sont reconnaissants d'avoir mis gratuitement votre temps au soutien de cette cause importante depuis des années.

L'autre témoin a servi à bord du NCSM *Cataraqui* à Kingston, la première capitale du Canada, et cette expérience le place dans une classe à part par rapport aux autres officiers de marine, qu'ils appartiennent à la Réserve ou à la Force régulière.

Ma question porte sur un dossier épineux, que personne n'ose aborder. Il s'agit des commentaires formulés par le lieutenant-général Andrew, chef de la Transformation, à l'occasion d'un discours prononcé la semaine dernière. Ses paroles ont été rapportées par le *Globe and Mail*. Il aurait laissé entendre que, pour appuyer la politique de défense Le Canada d'abord, l'approvisionnement et la capacité de la Force régulière, il pourrait être nécessaire d'apporter des changements, lesquels pourraient fort probablement toucher à des coûts indirects, y compris la Réserve.

Nous savons tous que le coût de préparer un marin, un aviateur ou un soldat au rôle de soutien au combat est bien moindre dans le cas de la Réserve que de la Force régulière. Aussi, nous savons tous que les réservistes font un travail remarquable sur le terrain en Afghanistan et dans toutes les autres opérations de sécurité dont a parlé le capitaine Cotter.

Your organization is about working with private sector, educational organizations, government bodies to encourage the support of our reserves. What happens to the credibility of your organization should any government of any affiliation accept advice that the reserves should be reduced in size and standing, whether by cutting back on training days, which they tried to do and were stopped in their tracks briefly for however long, or other means? It strikes me that people often will conclude that reserves quite wrongfully are more easily managed down than dealing with regular force and base issues. I want to understand what happens to your mission if any government accepts the advice that the reserves should be reduced in size.

Mr. Eaton: I do not think General Leslie was talking about making the reserves more expendable or cutting them back by huge numbers. I think he was probably alluding to the fact that, since we have been in Afghanistan, a large number of reservists, for one reason or another, have had to take on much more time and they have become what we call Class B or full time. I believe there are now 10,000 full-time reservists out of a population of 30,000. That is one third of it. When you withdraw from Afghanistan, we will not need that large number of full-time reservists. We will probably need a severe cutback of that number.

I would suggest that is probably more on his mind than decimating the numbers and decimating the budgets of the reserves. That is okay by us, as long as the cut is not so fine that we are caught a little bit short should something untoward in the world happen and we have to send a group of reservists over.

Capt. Cotter: The National Defence Act sets out what is regular force service and reserve service. Reserve service is other than continuing full-time service. That is not to say reservists cannot be on full-time service, but for the large part of our career, we will be part-time reservists with stints of full-time service.

The reserves have answered the call over the past six or seven years and provided that extra manpower into headquarters, schools, et cetera, to allow the missions in Afghanistan, Op HESTIA, Op PODIUM, the G8 and G20, amongst others, to be successful. It is foreseen post Afghanistan that the numbers of full-time reservists will be less. That means that we will return to part-time service. That does not change the total number of reservists. We still have 27,000 to 30,000 reservists who are available to answer the call for missions.

One would hope that through the transformation process, we will still receive the training and experience required to be at that capacity and capability for the next significant mission post 2012 and 2013.

Votre organisation a pour vocation de travailler avec le secteur privé, les établissements d'enseignement et les organismes gouvernementaux en vue d'appuyer nos réservistes. Qu'arriverait-il à la crédibilité de votre organisation si un gouvernement, peu importe son allégeance politique, acceptait de suivre une recommandation voulant que la taille de la Réserve soit réduite, que ce soit en diminuant le nombre de jours d'entraînement — mesure heureusement tuée dans l'œuf, mais pour combien de temps? — ou en ayant recours à d'autres moyens? Ce qui me frappe, c'est que des gens concluent souvent à tort qu'il est plus facile d'imposer des compressions à la Réserve que de régler des problèmes touchant la Force régulière et les bases. J'aimerais comprendre ce qui arriverait à votre mission si un gouvernement acceptait de réduire la taille de la Réserve.

M. Eaton : Je ne pense pas que le général Leslie parlait de réduire considérablement le nombre de réservistes. À mon avis, il faisait probablement allusion au fait que, compte tenu de notre présence en Afghanistan, un grand nombre de réservistes, pour une raison ou une autre, doivent consacrer beaucoup plus de temps à l'armée et que, par conséquent, ils appartiennent dorénavant à la classe B ou qu'ils sont devenus des réservistes à temps plein. Je pense qu'à l'heure actuelle, sur 30 000 réservistes, 10 000 sont à temps plein, soit le tiers. Quand nos troupes se retireront d'Afghanistan, nous n'aurons plus besoin d'un aussi grand nombre de réservistes à temps plein. Il faudra donc probablement en réduire considérablement le nombre.

À mon avis, il cherchait probablement plus à communiquer ce message, plutôt que de souhaiter une diminution draconienne du nombre de réservistes ou des compressions massives aux budgets de la Réserve. Cela nous convient, à condition que nous puissions toujours envoyer un groupe de réservistes à un endroit où pourrait survenir un événement fâcheux dans le monde.

Capt Cotter : La Loi sur la défense nationale définit ce que sont le service au sein de la Force régulière et le service au sein de la Réserve. La Force de réserve est composée de militaires enrôlés, mais n'étant pas en service continu et à temps plein. Cela ne veut pas dire que les réservistes ne peuvent pas être en service à temps plein. Toutefois, pendant la majeure partie de leur carrière, ils sont à temps partiel, sauf pour quelques périodes, au cours desquelles ils sont à temps plein.

Pendant les six ou sept dernières années, les réservistes ont répondu à l'appel et sont venus gonfler les rangs des militaires déployés dans les quartiers généraux, les écoles et ailleurs, pour que la mission en Afghanistan, l'Op Hestia, l'Op Podium, le G8 et le G20, entre autres, soient couronnés de succès. On prévoit qu'après la mission en Afghanistan, il y aura moins de réservistes à temps plein. Nous reviendrons donc au service à temps partiel. Toutefois, le nombre de réservistes ne changera pas : nous disposerons toujours de 27 000 à 30 000 réservistes prêts à participer aux diverses missions.

Tout au long du processus de transformation, nous espérons pouvoir continuer de recevoir l'entraînement et l'expérience nécessaires pour être en mesure de réaliser la prochaine mission d'envergure, après 2012 et 2013.

Senator Segal: I have a brief supplementary question. When the numbers of Class B reserve officers are reduced, those having been the very reserve officers who served with the regular force in all these operations and have theatre experience that would make them superb trainers, that will mean, by definition, that the training day budgets will be reduced for the reserve units across the country and that the benefit of the investment that we have made and that these young men and women have made in the service of Canada will be lost in the training process to other reserve units. We all know that our reserve units have been stretched. In many cases, their complement has been reduced because they have had people on deployment and they have had challenges in that respect.

Do you not worry that it is a confluence of events here that ends up being a loss? I am not trying to be negative, but I want to make sure we are frank about the dangers so those of us who believe in the reserves can engage in a constructive fashion. Are you not worried about that? As I hear the chairman's comments, we are in good shape.

Mr. Eaton: You are right; there is an elephant in the room, and we have to deal with it. How exactly we will do so, I do not know. Right now, they are in the midst of the transformation process. I guess you could say that we are prepared to fight every inch of the way.

Capt. Cotter: At our council meeting last week, we discussed the other option of CFLC, that being the advocate to promote the reserve service and help the reservists who are losing their Class B opportunity and their livelihoods, for that matter, to reintegrate into the civilian world and into the job market.

With that said, all of these returning operational specialists — be they army, navy, health services or air reservists — will bolster our units. I do not foresee a reduction in training budgets and the sort of thing that would put in jeopardy that operational experience and the ability to share it with the other members of their unit. I would hope that would not happen.

Senator Segal: Winston Churchill called the reservists “twice the citizen,” and it is important we do not turn our backs on them.

Mr. Eaton: I definitely agree.

Senator Day: I think it is important to declare one's interest at the front end of questioning. I have been involved with the Canadian Forces Liaison Council as a supporter and a participant for a number of years. In fact, Mr. Eaton was chair 21 years ago when I was involved with Bob Murray, our good friend who was your vice-chair at that time.

Mr. Eaton: Yes, and an excellent man.

Senator Day: I agree wholeheartedly.

Both of you know that I appreciate the work that you are doing.

Le sénateur Segal : J'aimerais poser une brève question complémentaire. Lorsqu'on réduira le nombre d'officiers de réserve de classe B, c'est-à-dire ceux qui feraient d'excellents instructeurs en raison de leur expérience au sein de la Force régulière dans les théâtres d'opérations, on diminuera aussi forcément les budgets alloués à l'instruction des unités de la Réserve partout au pays. En outre, au cours du processus d'instruction des autres unités de la Réserve, on perdra les avantages de l'investissement que nous avons fait et du temps consacré par ces jeunes hommes et femmes au service du Canada. Nous savons tous que nos unités de la Réserve ont été mises à rude épreuve. Dans bien des cas, les effectifs ont été réduits en raison du déploiement de militaires. Les unités ont dû relever des défis à cet égard.

Ne craignez-vous pas qu'étant donné le concours de circonstances, nous en ressortions perdants? Je ne voudrais pas avoir l'air négatif, mais je tiens à ce que nous soyons pleinement conscients des dangers, de telle sorte que ceux d'entre nous qui croient aux réservistes puissent émettre une opinion constructive. Êtes-vous inquiet à ce sujet? Si je me fie aux commentaires du président, nous pouvons envisager la suite des choses avec optimisme.

M. Eaton : Vous avez raison. Nous devons nous attaquer au problème épineux sous-jacent. Je ne sais toutefois pas comment nous allons nous y prendre au juste. En ce moment, le processus de transformation bat son plein. On pourrait dire que nous sommes prêts à déployer tous les efforts qui seront nécessaires.

Capt Cotter : Lors de la réunion du conseil tenue la semaine dernière, nous avons discuté de l'autre mission du CLFC, c'est-à-dire promouvoir le service dans la Réserve et aider les réservistes qui perdent leur appartenance à la classe B et, du coup, leur gagne-pain, à réintégrer la société civile et le marché du travail.

Cela dit, tous ces spécialistes opérationnels de retour au pays — qu'il s'agisse de réservistes de l'armée, de la marine, des services de santé ou de la force aérienne — viendront renforcer nos unités. Je ne prévois pas que les budgets relatifs à l'instruction soient réduits ni qu'on prenne des mesures qui pourraient mettre en péril l'expérience opérationnelle et la capacité de la partager avec d'autres membres de l'unité. J'espère que cela n'arrivera pas.

Le sénateur Segal : Winston Churchill a dit que les réservistes étaient « deux fois citoyens ». Il est important de ne pas leur tourner le dos.

M. Eaton : Je suis entièrement d'accord avec vous.

Le sénateur Day : Je pense qu'avant de poser des questions, il est important d'afficher ses couleurs. Depuis un certain nombre d'années, j'appuie le Conseil de liaison des Forces canadiennes et je participe à ses activités. En fait, M. Eaton était président du conseil il y a 21 ans lorsque j'ai travaillé auprès de Bob Murray, notre bon ami, qui occupait le poste de vice-président à cette époque.

M. Eaton : Oui, c'est un homme d'une grande valeur.

Le sénateur Day : Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Vous savez tous deux que je vous suis reconnaissant du travail que vous réalisez.

What is your budget? Do you get funds from other than the Department of National Defence, from industry, for example?

Mr. Eaton: We do not get any budget dollars from anywhere else but the Department of National Defence. It is an interesting question that you put to the committee because we put it to ourselves on the weekend when we had our semi-annual meeting down in Fredericton, New Brunswick. We were thinking that perhaps if we could not get more money from the Department of National Defence, there might be other departments in the government that might be interested in giving us some well-deserved and well-needed funds.

Capt. Cotter: Our total budget is \$2 million. That pays for the secretariat, for our hospitality funds and for my field services organization that supports the council across Canada.

Senator Day: Is that a separate line item in the Estimates for the year or would it be part of the reserve budget?

Capt. Cotter: It would be part of the Vice Chief of Defence Staff's budget. There is no specific reserve budget. Each of the army, navy, air force reserves and health services budgets flow through the environmental commanders. My budget comes from the Vice Chief of Defence Staff.

Senator Day: Captain Cotter, you said that in the past year there have been many reserve training events cancelled, and you gave examples of Operation Tempo, the G8 summit and a number of other things that were going on. Is it a reduced budget that has resulted in some of these events being cancelled?

Capt. Cotter: The short answer is yes. With the way the department was managing money last year to fund decisions that were taken, certainly in the Ontario region, the army had no choice but to cancel reserve training activities. For us, that is a theatre to which we take guests to see reserve training in progress. Our guests will not see the value of reservists taking training if it is not being conducted.

With that said, since the change in the fiscal year, any exercises or evolutions cancelled have not been the result of funding.

Senator Day: You talked about the passage of legislation to protect the job security of the reservists, but you continue to have an important role to play in developing and helping industry and educational institutions define a military leave policy.

Can you explain how the legislation needs to be supplemented to encompass the work you are doing?

Capt. Cotter: I would say that the difference is that each province has established its own legislation in the context of their labour market. At an individual corporation, company, or what have you, a military leave policy provides notice periods, continuation of benefits, or not, that relate to what that particular organization

Quel est votre budget? Obtenez-vous des fonds d'autres ministères que celui de la Défense nationale? Du ministère de l'Industrie, par exemple?

M. Eaton : Les seuls crédits que nous obtenons proviennent du ministère de la Défense nationale. C'est intéressant que vous posiez cette question, car, justement, le week-end dernier, nous nous sommes penchés là-dessus lors de notre réunion semestrielle à Fredericton, au Nouveau-Brunswick. S'il n'est pas possible d'obtenir plus d'argent du ministère de la Défense nationale, d'autres ministères pourraient être disposés à nous donner des fonds bien mérités et nécessaires.

Capt Cotter : Notre budget total s'élève à 2 millions de dollars, somme qui sert à payer les services de secrétariat, les dépenses de représentation et les services régionaux qui appuient le conseil à la grandeur du Canada.

Le sénateur Day : S'agit-il d'un poste distinct du Budget des dépenses de l'année ou d'un élément du budget de la Réserve?

Capt Cotter : Il fait partie du budget du Vice-chef d'état-major de la Défense. Aucun budget n'est réservé exclusivement à la Réserve. Les budgets des réserves de l'armée, de la marine et de la force aérienne ainsi que des services de santé passent par les commandants des armées. Mon budget relève du Vice-chef d'état-major de la Défense.

Le sénateur Day : Capitaine Cotter, vous avez dit qu'au cours de la dernière année, de nombreuses activités d'instruction de la Réserve avaient été annulées. Vous avez cité en exemples l'opération Tempo, le sommet du G8 et d'autres activités en cours. L'annulation de certains de ces événements découle-t-elle de la réduction du budget?

Capt Cotter : En bref, la réponse est oui. Compte tenu de la façon dont le ministère a dû gérer le budget l'an dernier pour financer les décisions prises, en particulier dans la région de l'Ontario, l'armée n'a pas eu d'autre choix que d'annuler des activités d'instruction de la Réserve. Nous emmenons nos invités voir comment se déroule l'entraînement des réservistes. Or, nos invités ne pourront pas constater la compétence de nos réservistes si les activités d'instruction sont annulées.

Cela dit, depuis le début de la nouvelle année financière, l'annulation de manœuvres ou d'exercices n'est pas attribuable à un manque de financement.

Le sénateur Day : Vous avez parlé de l'adoption de dispositions législatives pour protéger la sécurité d'emploi des réservistes, mais vous continuez d'avoir un rôle important à jouer en aidant le secteur privé et les établissements d'enseignement à définir une politique sur les congés pour service militaire.

Pourriez-vous nous expliquer de quelle façon il faut améliorer les dispositions législatives pour englober le travail que vous faites?

Capt Cotter : Je dirais que la différence, c'est que chaque province a établi ses propres lois dans le contexte de son marché du travail. Dans les entreprises, la politique sur les congés pour service militaire prévoit des délais de préavis et le versement de prestations quant à ce que l'organisation souhaite donner à ses réservistes. La

wishes to offer its reservists. The organizational military leave policy will likely go further and offer more to the individual reservist. The province's legislation framework identifies the minimum requirements for organizations within their province.

Senator Day: As a follow up, is there any discussion of a payment to the corporation to supplement the reservists?

Capt. Cotter: None at all.

Senator Marshall: How many part-time and full-time reservists are there compared to the regular forces?

Mr. Eaton: There are 30,000 reservists, 10,000 of whom are full time right now and 20,000 who are part time.

Senator Marshall: How many in the regular forces?

Capt. Cotter: Sixty-eight thousand.

Senator Marshall: Is the percentage of reservists increasing? Are we moving to an era where we will have mostly reservists as opposed to regular members?

Capt. Cotter: No. Our numbers are defined in terms of the Canada First Defence Strategy, with the regular forces to grow to 70,000 and the reserve forces to grow to 30,000.

Senator Marshall: When you spoke about the resources, will the \$2 million also cover training? Who pays for the training?

Capt. Cotter: That is my \$2 million for my mandate in support of Canadian Forces Liaison Council. The money in my budget covers the salary of my full-time staff, my part-time staff, travel funds to take executives from, say, Hamilton, Ontario to Iqaluit to observe an ExecuTRACK, or from Moncton to Gagetown, New Brunswick to witness an army event. That is what is covered in my budget. Reserve training is not identified in my budget. That reserve training budget is funded by the environmental commanders themselves.

Senator Marshall: What about resources for when reservists go on assignment? Who pays for their equipment? Do they just fall into whatever the regular forces get? Is that how it works?

Mr. Eaton: The DND, sure.

Capt. Cotter: As a naval reservist, I have this uniform and a number of other uniforms, which are paid for by the system. Any military training I did as a naval reservist, the Maritime Command funded in some respect.

Senator Marshall: You spoke about the provincial legislation. My recollection is that a couple of years ago the Province of Newfoundland enacted legislation for job protection. At what stage is that with the other provinces?

politique organisationnelle sur les congés pour service militaire ira probablement plus loin et offrira encore davantage aux réservistes. Le cadre législatif provincial définit les besoins minimaux des organisations au sein de leur province respective.

Le sénateur Day : Pour faire suite à la dernière question, pouvez-vous nous dire si on discute de la possibilité de verser de l'argent aux entreprises pour compenser la perte d'employés qui s'engagent comme réservistes?

Capt Cotter : Non, ce n'est pas du tout le cas.

Le sénateur Marshall : Par rapport à la Force régulière, combien y a-t-il de réservistes à temps partiel et à temps plein?

M. Eaton : Il y a 30 000 réservistes, dont 10 000 à temps plein et 20 000 à temps partiel.

Le sénateur Marshall : Combien y a-t-il de militaires dans la Force régulière?

Capt Cotter : Soixante-huit mille.

Le sénateur Marshall : Le pourcentage de réservistes est-il en hausse? Allons-nous en arriver un jour à avoir plus de réservistes que de militaires appartenant à la Force régulière?

Capt Cotter : Non. Nous suivrons la Stratégie de défense Le Canada d'abord, qui prévoit que le nombre de militaires passera à 70 000 dans la Force régulière et à 30 000 dans la Réserve.

Le sénateur Marshall : Pour ce qui est des ressources, la somme de 2 millions de dollars couvrira-t-elle aussi l'instruction? Qui paie pour l'instruction?

Capt Cotter : Avec ces 2 millions de dollars, je peux assumer mon mandat à l'appui du Conseil de liaison des Forces canadiennes. Le budget qui m'est consenti sert à payer le salaire des employés à temps plein et à temps partiel et les frais de déplacement, par exemple pour que de hauts dirigeants de Hamilton, en Ontario, puissent se rendre à Iqaluit pour observer le programme ExecuTRACK, ou encore de Moncton à Gagetown, au Nouveau-Brunswick, pour assister à une activité de l'armée. Mon budget sert à cela. L'instruction des réservistes n'est pas prévue dans mon budget. Celle-ci est financée par les commandants des armées eux-mêmes.

Le sénateur Marshall : Qu'en est-il des ressources destinées aux réservistes qui participent à des missions? Qui paie leur équipement? Sont-ils tout simplement intégrés à la Force régulière? Comment cela fonctionne-t-il?

M. Eaton : C'est le MDN qui paie, assurément.

Capt Cotter : En tant que réserviste de la marine, j'ai cet uniforme ainsi que d'autres qui sont payés par le système. Le Commandement maritime a payé dans une certaine mesure l'instruction militaire que j'ai suivie en tant que réserviste de la marine.

Le sénateur Marshall : Vous avez parlé des lois provinciales. Si ma mémoire est bonne, il y a deux ou trois ans, le gouvernement de Terre-Neuve a adopté une loi pour protéger les emplois. Où en sont les autres provinces à cet égard?

Mr. Eaton: All provinces and territories have their own legislation for job protection for the reserve.

Senator Marshall: What is inconsistent in the legislation?

Mr. Eaton: They are all different.

Senator Marshall: What would be the ideal requirements? What are you looking for?

Mr. Eaton: We are trying to bring all the provinces together so they are all the same. Then you have to work with the departments of labour of each province to try to get similarity, so that a reservist, no matter where he or she is in Canada, gets the same deal.

For instance, in a brigade in the Maritimes, you will have soldiers who come from P.E.I., New Brunswick, Nova Scotia, and probably Newfoundland. Now, that means four different people could have four different job protection laws, and that means four different labour laws. This makes it a little difficult for the one commander to say, "Let's do this." We want to homogenize.

I have a simple solution.

The Chair: Let us hear it.

Mr. Eaton: You cancel all the legislation and start from square one with one law right across the country. However, I do not think that will work. It has never worked since 1867, so I do not see it happening in 2010 or 2011.

Senator Marshall: Does any province have what you would consider model legislation? Do you have your own template?

Mr. Eaton: It would not be bad if we gave out our model, but I do not know where it is right now.

Capt. Cotter: We are prepared to work with the provincial governments to talk about the nuances within their legislation. Many of them cherry-pick from the legislation; they grab terms without understanding the words and what that would mean to us.

One province talks about reservists on Class C service. That is typically a service one goes under when one is in an operation. However, in order to take a junior leadership course of six weeks, that would be Class B service, which would mean the legislation would not apply to that reservist.

We need to work with the provinces to help them characterize their legislation in terminology that is understandable within the province to their businesses and to us, the reservists. The commanding officer who has reservists who live and work in separate provinces, as in the case here in the Ottawa area, has a devil of a time sorting out who is who in the zoo and what is what in the legislation. We can make it simpler.

Senator Marshall: Do you have a template? Do you have a piece of model legislation?

M. Eaton : Les provinces et les territoires ont leurs propres dispositions législatives destinées à protéger les emplois des réservistes.

Le sénateur Marshall : Qu'est-ce qui cloche dans les mesures législatives?

M. Eaton : Elles sont toutes différentes.

Le sénateur Marshall : Quelles seraient les exigences idéales? Que recherchez-vous?

M. Eaton : Nous essayons de faire en sorte que les provinces aient toutes les mêmes exigences. Il faut travailler avec le ministère du Travail de chaque province pour que les réservistes soient tous traités de la même façon, peu importe où ils se trouvent au Canada.

Par exemple, une brigade des Maritimes peut compter des soldats qui viennent de l'Île-du-Prince-Édouard, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve, probablement. Par conséquent, quatre soldats provenant de quatre provinces différentes sont régis par quatre lois différentes en matière de protection des emplois et du travail. Cette situation complique la tâche du commandant. Nous souhaitons harmoniser les lois.

J'ai une solution simple.

La présidente : Quelle est-elle?

M. Eaton : On annule toutes les lois et on reprend à zéro en adoptant une seule loi pour tout le pays. Toutefois, je ne pense pas que cette solution pourrait marcher. Comme on n'a jamais pu faire cela depuis 1867, je ne vois pas comment on pourrait y arriver en 2010 ou en 2011.

Le sénateur Marshall : À votre avis, une province dispose-t-elle d'une loi modèle? Avez-vous votre propre modèle?

M. Eaton : Ce serait bien de faire connaître notre modèle, mais je ne sais pas où il se trouve à l'heure actuelle.

Capt Cotter : Nous sommes prêts à travailler avec les gouvernements provinciaux pour discuter des nuances sur le plan des dispositions législatives. Plusieurs d'entre elles prennent des extraits de leurs lois sans comprendre les mots ou ce qu'ils pourraient signifier pour nous.

Une province parle des membres en service de réserve de classe C. C'est là que sont habituellement affectés les réservistes en service. Toutefois, pour pouvoir participer à un cours de chef subalterne d'une durée de six semaines, il faut être en service de réserve de classe B; par conséquent, la loi ne s'applique pas à ce réserviste.

Nous devons travailler avec les provinces pour les aider à faire en sorte que la terminologie utilisée dans leurs lois puisse être comprise par les entreprises situées sur leur territoire ainsi que par les réservistes. Le commandant qui compte sur des réservistes qui travaillent et qui vivent dans des provinces différentes, comme c'est le cas dans la région d'Ottawa, a tout le mal du monde à établir les distinctions qui s'imposent entre les réservistes et les différentes lois. Nous pouvons simplifier tout cela.

Le sénateur Marshall : Avez-vous un modèle? Disposez-vous d'une loi modèle?

Capt. Cotter: No, we do not. We have the ability to talk with the province and talk about the terminology that will help our reservists. We recognize that each province has a different labour context and there are elements that we might advocate for that their business community might not like. We know there is a middle ground, and we need to find that road together and work it out with the province.

In the documentation and flyers that you have are guides we have published under CFLC. They are guides for the reservist and the employer. We track the legislations out there. We know there are nuances and differences. We use that to help the commanders understand. It is a difficult environment to navigate and it is all new. Do not get me wrong; this was done with great intention. It was for us, the reservists. We appreciate it and we want to help get it to the next phase.

The Chair: That is a diplomatic answer. Thank you.

Senator Munson: Are you satisfied with the existing pay scale for reservists?

Mr. Eaton: That is your question, Captain Cotter.

Senator Munson: Yes or no?

Mr. Eaton: I cannot let a naval captain say yes or no to that question. No, we think they are worth a heck of a lot more than they are getting. How is that?

Senator Munson: That is what I wanted to hear.

The title is Maritime Command. I think there is a debate going on, also in the Senate, about changing that. Do you feel the terminology used should be "Royal Canadian Navy" or "Canadian Navy"?

Capt. Cotter: In the particular job I am now in, as the executive director of the secretariat supporting the CFLC, I am in what we call a purple role. I am part of the CF community at large. I am not tracking the discussion as to whether we should change the name of the navy to RCN or some other moniker. At the end of the day, it is "naval service." It has been a good career and it has been very enjoyable. For most of us in the navy, it is about taking ships to sea. That is what is fun.

Senator Munson: You sailed around that one nicely.

We have been handed this brochure. You cannot show things like this in the Senate chamber, but I can show it now because we are on television. This is a beautiful brochure about the reservists. It has all kinds of interesting things in it that Canadians should read about.

Capt Cotter : Non, mais nous pouvons parler avec les provinces et discuter de la terminologie susceptible d'aider nos réservistes. Nous sommes conscients que le contexte de travail varie d'une province à l'autre et que certains éléments dont nous sommes en faveur ne plairaient peut-être pas aux entreprises. Nous savons qu'il existe un compromis, et nous devons le trouver en travaillant en collaboration avec les provinces.

La documentation qui vous a été remise contient des guides publiés par le CLFC. Ce sont des guides à l'intention des réservistes et des employeurs. Nous assurons le suivi des différentes lois en vigueur. Nous savons qu'il y a des nuances et des différences. Nous utilisons ces documents pour aider les commandants à comprendre la situation. Il n'est pas facile d'évoluer dans ce tout nouvel environnement. Qu'on ne se méprenne pas. Tout cela a été fait avec les meilleures intentions du monde. C'était pour nous, les réservistes. Nous apprécions cela et souhaitons maintenant passer à l'étape suivante.

La présidente : Voilà une réponse diplomatique. Je vous remercie.

Le sénateur Munson : Êtes-vous satisfait de l'échelle salariale actuelle des réservistes?

M. Eaton : Je vous laisse le soin de répondre à cette question, capitaine Cotter.

Le sénateur Munson : Oui ou non?

M. Eaton : Je ne peux pas laisser un capitaine de la marine répondre oui ou non à cette question. Non, nous pensons qu'ils valent beaucoup plus que ce qu'ils reçoivent. Est-ce que cette réponse vous satisfait?

Le sénateur Munson : C'est ce que je voulais entendre.

Le titre est « Commandement maritime ». Je pense qu'il y a un débat en cours, notamment au Sénat, en vue de changer ce titre. Pensez-vous qu'on devrait plutôt parler de la « Marine royale canadienne » ou de la « Marine canadienne »?

Capt Cotter : Dans le poste que j'occupe actuellement, celui de directeur exécutif du secrétariat qui appuie le CLFC, j'assume ce qu'on appelle un « rôle violet ». Je fais partie de la communauté des Forces canadiennes au sens large du terme. Je ne suis pas au fait des discussions en cours sur la pertinence de changer le nom de la marine pour qu'elle s'appelle « Marine royale canadienne » ou qu'elle porte un autre nom. Au bout du compte, c'est un « service naval ». Jusqu'ici, j'ai eu une carrière très enrichissante. Pour la plupart d'entre nous dans la marine, notre rôle consiste à naviguer. C'est ce qui est agréable dans notre métier.

Le sénateur Munson : Vous avez certainement bien navigué en eaux troubles.

On nous a remis cette brochure. On ne peut pas brandir des objets au Sénat, mais je peux le faire ici parce que nos travaux sont télévisés. C'est une belle brochure au sujet des réservistes. Elle contient toutes sortes de choses intéressantes dont les Canadiens devraient prendre connaissance.

I am not trying to put words in your mouth about the military, but do you think that the regular force has done enough in promoting reservists? We talk about 20 per cent, about 30,000 men and women, and we see the ads and we get it. We support everyone in the military.

It seems sometimes that the reservists are not an afterthought, but not long ago a reservist was a person who went out on weekends and ran through the woods, did all these things, and came back and went to work on Monday. Now we understand they are heroes, and here is what they do. It is my feeling that there is not enough said by the media and by the military to promote individuals who have come back from Afghanistan, their stories, and the stories of their families.

Mr. Eaton: There are two parts to that question, as I see it. To make it simple, in Afghanistan, no matter what colour uniform they have, the light blue, the navy, or the army, you cannot tell what they are because they are all wearing camouflage.

The other thing is you cannot tell a reservist from a regular. That is impossible. Unless they wear the badge of their regiment or their squadron, you cannot tell them apart. I think that is what makes the whole thing work. After all, the reserves and the regulars are one force in Canada, and that is how the CDS and everyone looks at it. We happen to be protecting the rights of the reservists with the employer, and it is a thing we do within our borders. Once our people go outside the borders, we are one.

Senator Munson: If they are one, they should be paid the same.

Mr. Eaton: They are. They are paid the same, and if they are injured they get the same treatment. There is no difference, period.

Senator Munson: They receive the same treatment when they come home, if there is stress, et cetera, for them and their families?

Mr. Eaton: Exactly.

Capt. Cotter: The challenge the reservist has is in returning to their communities. This is a role for Honorary Colonels, Honorary Captains and us in CFLC to play, and that is to help the local units know when they have a reservist who needs help. The system will bend over backwards to help them, but sometimes the system needs assistance in determining when a person needs help.

Mr. Eaton: The other thing is these people somehow disappear. If they have not been physically hurt but come home with some problem it may not be evident when they first arrive. It can manifest itself after a long period of time, and by that time that person may have drifted off to some other place, and some are hard to track. Some of them slip through the cracks, but for the most part we are very protective of our wounded.

Sans vouloir vous mettre les mots dans la bouche au sujet des militaires, pensez-vous que la Force régulière en fait assez pour promouvoir les réservistes? On parle de 20 p. 100 des effectifs, soit environ 30 000 hommes et femmes, puis on voit les annonces et on comprend. Nous appuyons tous les militaires.

Il semble que, parfois, les réservistes ne sont pas perçus comme une considération secondaire. Toutefois, il n'y a pas si longtemps, un réserviste était quelqu'un qui allait courir dans les bois la fin de semaine et qui faisait toutes sortes de choses du genre, puis qui rentrait au boulot le lundi matin. Nous savons maintenant qu'ils sont des héros. À mon avis, les médias et les forces armées n'en font pas assez pour promouvoir les personnes qui reviennent d'Afghanistan et pour raconter leurs expériences ainsi que celles de leurs familles.

M. Eaton : Je vois que cette question comporte deux volets. Pour simplifier les choses, je dirais qu'en Afghanistan, on ne peut pas dire si les militaires appartiennent à la force aérienne, à la marine ou à l'armée parce qu'ils portent tous des vêtements camouflés.

Aussi, on ne peut pas faire la différence entre un réserviste et un militaire de la Force régulière. C'est impossible, à moins qu'ils portent l'insigne de leur régiment ou de leur escadron. Je pense que le système fonctionne bien grâce à cela. Après tout, les réservistes et les militaires de la Force régulière sont tous membres des Forces armées canadiennes. C'est comme cela que le Chef d'état-major de la Défense et tous les autres perçoivent les choses. Nous protégeons les droits des réservistes auprès des employeurs, chose que nous faisons à l'intérieur de nos frontières. Une fois que nos militaires sortent du pays, ils forment un ensemble uni.

Le sénateur Munson : Si les réservistes sont considérés comme égaux aux membres de la Force régulière, ils devraient recevoir le même salaire.

M. Eaton : Ils reçoivent le même salaire et, s'ils sont blessés, ils sont traités de la même façon. Il n'y a pas du tout de différence.

Le sénateur Munson : Quand ils reviennent chez eux, les réservistes et leurs familles sont traités de la même manière s'ils ont des problèmes de stress?

M. Eaton : Exactement.

Capt Cotter : Les réservistes ont de la difficulté à retourner dans leurs collectivités. Les capitaines et les colonels honoraires, ainsi que les membres du CLFC, ont un rôle à jouer, à savoir aider les unités locales à savoir quand des réservistes ont besoin d'aide. Le système fera tout pour les aider, mais parfois on doit l'aider à déterminer les gens qui ont besoin de lui.

M. Eaton : Un autre problème, c'est que ces personnes disparaissent. Si elles n'ont pas eu de blessures corporelles, mais qu'elles reviennent avec un problème, celui-ci ne sera peut-être pas évident dès le départ. Il peut se manifester longtemps après quand les personnes seront peut-être rendues ailleurs. Certaines personnes sont difficiles à trouver. Il y en a qui passent à travers les mailles mais, en général, nous sommes très protecteurs de nos blessés.

The Chair: Senator Munson raised the issue of pay. We heard from the head of the reservists last week, Major-General Tabbarnor, who said pay is not the issue, but the key thing they highlighted was administration. If you could put both reserves and regular under one administration, it would solve that problem. Do you both agree on that?

Mr. Eaton: I do not understand where the general was coming from.

Capt. Cotter: That speaks to the human resources management information system.

The Chair: Exactly. When they come back to get treatment or to deal with the issue of pay they go through a different system?

Capt. Cotter: The challenge comes when one is a reservist for a significant period of time. The classes and terms of service are things we inherently understand in who we are and what we do. The regular force has a far simpler world: Everyone is full time. There is not a pay rate for an evening and another one for the day. Their world is simple and ours is more complex. When one is in class B service, one has a different scale of benefits. If one is class C service and doing operations, then one has a different set of benefits.

It is the transfer of that information, the awareness. If you live it and work with it on a daily basis, it is relatively straightforward. It is the people who are moving back and forth across those different terms of service for whom that creates complexities, and that is when things go wrong. If we had a simple set of benefits, or one set of benefits, it would be that much simpler. If it was in one human resource system it would be easier to transfer.

Today we have two pay roll systems. When we get to one system — there is a project under way to do that — life will be a little simpler again.

Senator Mitchell: Going back to the issue of harmonization of legislation amongst provinces and territories, would one of the issues be the length of time, the period for which an employer would be required to guarantee a job?

Mr. Eaton: I do not think that enters into it. If a guy goes away for six months or a year, we hope he can go back to his old job.

Senator Mitchell: That is not a particular guarantee in legislation?

Capt. Cotter: The length of one's leave of absence differs across the legislation.

Senator Mitchell: That would be a feature of harmonization. I am looking for examples of where things might need to be harmonized, and that would be significant.

Mr. Eaton: All over the map.

La présidente : Le sénateur Munson a soulevé la question du salaire. Le major-général Tabbarnor, le Chef — Réserves et cadets, nous a dit la semaine dernière que le salaire n'était pas le problème, mais que l'élément clé était l'administration. Si la Force de réserve et la Force régulière relevaient de la même administration, cela réglerait le problème. Êtes-vous tous les deux d'accord avec lui?

M. Eaton : Je ne comprends pas son raisonnement.

Capt Cotter : Cela se rapporte au système d'information sur la gestion des ressources humaines.

La présidente : Exactement. Quand les réservistes reviennent pour subir un traitement ou s'occuper de la question du salaire, doivent-ils recourir à un autre système?

Capt Cotter : Les problèmes surviennent quand une personne est un réserviste pendant longtemps. Les classes et les conditions de service nous offrent une compréhension inhérente de qui nous sommes et de ce que nous faisons. Les membres de la Force régulière vivent dans un monde beaucoup plus simple. Ils travaillent tous à temps plein. Ils n'ont pas un taux salarial différent le jour que le soir. Leur monde est simple, et le nôtre est complexe. Un membre de la Classe B a une échelle d'indemnités différente. Un membre de la Classe C qui participe à des opérations a un ensemble d'avantages différents.

Cela s'applique au transfert de renseignements, à la sensibilisation. Si vous vivez et travaillez dans ces conditions tous les jours, la situation est relativement simple. C'est quand les conditions de service changent sans cesse que la situation se complique et qu'il y a des problèmes. Si nous avions un ensemble d'avantages simples, ou un seul ensemble d'avantages, la situation serait beaucoup plus simple. Si tout se trouvait dans un seul système de ressources humaines, le transfert serait plus facile.

Nous avons actuellement deux systèmes de rémunération. Quand nous passerons à un système — et nous sommes en train de mettre en place un projet à cette fin —, cela simplifiera les choses.

Le sénateur Mitchell : Pour revenir à la question de l'harmonisation des mesures législatives entre les provinces et les territoires, est-ce que l'un des enjeux serait la durée de temps, la période pendant laquelle un employeur devrait garantir un emploi?

M. Eaton : Je ne pense pas que cela entre en cause. Si une personne s'en va pendant six mois ou un an, nous espérons qu'elle pourra retourner à son ancien travail.

Le sénateur Mitchell : Ce n'est pas garanti dans la mesure législative?

Capt Cotter : La durée des congés autorisés varie selon les mesures législatives.

Le sénateur Mitchell : C'est un élément qu'on devrait harmoniser. Je cherche des exemples d'éléments qui devraient être harmonisés, et cela en serait un important.

M. Eaton : Il n'y a pas de cohérence.

Capt. Cotter: Regions differ as to the minimum employment period before leave of absence, so how long have you been an employee of this organization before you put your hand up to leave; how long is your notice period to say I would like a leave of absence; and what is the length of the leave absence. Those features are different across the legislation.

They could flow from the existing leave options that have been legislated within a province.

Senator Mitchell: Did you say that compensation for employers is not necessary, that it is all right, that employers are happy with it now and it is working, or that we should do work there and look at how to compensate employers?

Mr. Eaton: It is a complex area. What Captain Cotter was saying is that in a small firm of 12 people and 2 are reservists and they say they want to go, that firm will feel it, particularly if one of the guys is the IT guy and the other guy is the foreman. He will miss them a lot.

If it is a firm of 50,000 employees and 5 or 10 hold up their hands and say that they want to go, the firm will probably give its blessing and wish them good luck. It is felt, but not as heavily.

Senator Mitchell: You do not have a position on it, particularly?

Mr. Eaton: We have no position on it yet. It is a complex thing.

Students comprise 40 per cent of the reservists. Another percentage is class B. You are talking about probably 12,000 people. We do not know how many of those are in government and in the private sector. We do not know how many of them are self-employed.

Senator Mitchell: Some do not even have employers.

Mr. Eaton: We are talking about 12,000 people.

Senator Mitchell: You mentioned that you have a budget of \$2 million, and you implied or stated explicitly that that may not be as much as you need.

Mr. Eaton: It depends. Sometimes, like last year and this year, when things were cancelled, we understood. It is difficult. It hurts us. It holds back what we really want to get at, and that is ensuring the businesses, educational institutions and governments know what the reservist is doing.

Senator Mitchell: Have you asked for additional funds, and what would that amount be?

Capt Cotter : Les régions ont des règles différentes sur la période minimale d'emploi avant qu'un employé ne puisse demander un congé autorisé, à savoir depuis combien de temps une personne est employée dans une organisation avant qu'elle ne demande un congé, combien de temps à l'avance elle peut demander un congé et combien de temps le congé va durer. Cela varie selon les mesures législatives.

Ces règles pourraient découler des options de congé qui ont été prévues dans les mesures législatives d'une province.

Le sénateur Mitchell : Avez-vous dit qu'il n'est pas nécessaire de mettre en place une politique d'indemnisation pour les employeurs, que ces derniers sont satisfaits de la situation actuelle et que tout fonctionne bien ou que nous devrions examiner la façon dont nous indemnisons les employeurs et y apporter des modifications?

M. Eaton : C'est une question complexe. Le capitaine Cotter disait que, dans les petites entreprises de 12 personnes, s'il y a deux réservistes et qu'ils demandent d'aller en congé, leur absence se ferait sentir dans l'entreprise, surtout si l'un des deux employés était un spécialiste de la TI et que l'autre était le contremaître. Leur absence se fera grandement sentir.

Cependant, dans une entreprise de 50 000 employés, si 5 ou 10 employés veulent s'en aller, l'entreprise leur donnera probablement l'autorisation de le faire et leur souhaitera bonne chance. Leur absence se fera sentir, mais pas autant.

Le sénateur Mitchell : Vous n'avez pas d'opinion particulière à cet égard?

M. Eaton : Non, pas encore. C'est une question complexe.

Les étudiants représentent 40 p. 100 des réservistes. Les membres de la classe B forment également un pourcentage important des réservistes. Nous parlons de probablement 12 000 personnes. Nous ne savons pas combien de réservistes travaillent au gouvernement et dans le secteur privé. Nous ne savons pas non plus combien d'entre eux sont des travailleurs indépendants.

Le sénateur Mitchell : Certains d'entre eux n'ont même pas d'employeurs.

M. Eaton : Nous parlons d'approximativement 12 000 personnes.

Le sénateur Mitchell : Vous avez mentionné que vous avez un budget de 2 millions de dollars, et vous avez laissé entendre ou déclaré explicitement que ce n'est peut-être pas suffisant.

M. Eaton : Cela dépend. Parfois, comme l'année dernière et cette année, quand des choses ont été annulées, nous avons compris. C'est difficile. Cela nous attriste. Cela nous empêche d'obtenir ce que nous voulons vraiment, à savoir nous assurer que les entreprises, les établissements d'enseignement et les gouvernements savent ce que le réserviste fait.

Le sénateur Mitchell : Avez-vous demandé des fonds supplémentaires? Dans l'affirmative, quel montant avez-vous demandé?

Mr. Eaton: We do not need them now but we are asking that we at least get back what we had. I think that is being given. We are okay this time.

If the mandate of the CFLC increases for different areas, we will have to ensure we have budgetary allocations. If they give us the money, we can do the job.

Mr. Cotter: We use the departmental business planning process to identify the needs for funds and circulate that through the Chief of Reserves and Cadets up to the Vice Chief of Defence Staff.

Senator Lang: My question has to do with the 10,000 full-time reservists in view of post-Afghanistan and the changes that will have to take place. How many actual full-time reservists would have to be in place to be able to successfully run the reserve system, if they are not deployed elsewhere outside the country?

Mr. Cotter: We do not know that at present. There is a project underway under the Chief of Transformation and the Chief of Force Development to determine the optimal number for today's full-time reservists given the context.

Pre-Afghanistan, there was a number of reservists on full-time service supporting the reserve institutions as well as the CF institution. There is still that need for some number of people going forward. Although recruiting has gone well, it takes 8 to 10 years to create a sergeant, warrant officer, captain or major who can fill in the staff jobs that many reservists are doing today.

That transition will be factored in, as well. As to the right number, it is being studied.

Mr. Eaton: Wait for General Leslie's report.

Senator Day: You said if we get involved in other things, you may need more funds. Can you tell us what other initiatives you might get into?

Mr. Eaton: That is something we were discussing on the weekend. We do not know if it is a wise thing to do yet. We have a committee looking at it.

Senator Day: So it is not something you can share with us publicly?

Mr. Eaton: I wish I could.

The Chair: Thank you, very much. We appreciate the comments from John C. Eaton, Chair, Canadian Forces Liaison Council, a volunteer since 1989. Thank you, Captain Jamie Cotter, Executive Director of the Canadian Forces Liaison Council.

We have three new witnesses. Representing the organization Réserves 2000 Québec, we have Major-General (Ret'd) Frédéric Mariage, CMM, CD; and Colonel (Ret'd) Marcel Belleau.

M. Eaton : Nous n'avons pas besoin de fonds maintenant, mais nous demandons qu'on nous redonne au moins ce qu'on avait. Je pense que cette demande a été approuvée. Tout va bien pour l'instant.

Si le mandat du CLFC augmente dans différents secteurs, nous devons nous assurer de recevoir des allocations budgétaires. Si on nous donne l'argent, nous pourrions faire le travail.

Capt Cotter : Nous utilisons le processus de planification d'activités ministérielles afin de déterminer le besoin de financement et nous communiquons ce renseignement aux personnes appropriées, du Chef des Réserves et cadets jusqu'au Vice-chef d'état-major de la Défense.

Le sénateur Lang : Ma question porte sur les 10 000 réservistes à temps plein dont nous aurons besoin après la fin de la mission en Afghanistan et sur les changements qui devront survenir. Combien de réservistes à temps plein devrait-il y avoir pour pouvoir diriger le système de réserve efficacement s'ils ne sont pas déployés à l'extérieur du pays?

Capt Cotter : Nous ne le savons pas encore. Il y a un projet en cours sous la direction du Chef — Transformation et du Chef — Développement des Forces qui vise à déterminer le nombre optimal de réservistes à temps plein que nous devrions avoir actuellement compte tenu du contexte.

Avant la mission en Afghanistan, il y avait un certain nombre de réservistes à temps plein qui aidaient les institutions de la Réserve ainsi que les Forces canadiennes. On aura besoin de quelques réservistes à temps plein à l'avenir. Même si le recrutement s'est bien passé, cela prend entre 8 et 10 ans pour créer un sergent, un adjudant, un capitaine ou un major qui peut faire le travail qu'un grand nombre de réservistes font aujourd'hui.

On tiendra aussi compte de cette transition. Quant au nombre approprié, nous sommes en train d'étudier la question.

M. Eaton : Attendez le rapport du général Leslie.

Le sénateur Day : Vous avez dit que si vous participiez à d'autres initiatives, vous aurez peut-être besoin de fonds supplémentaires. Pouvez-vous me dire à quelles initiatives vous pourriez participer?

M. Eaton : Nous discutons de cette question en fin de semaine. Nous ne savons pas s'il est sage de prendre une telle initiative pour l'instant. Nous avons demandé à un comité d'examiner la question.

Le sénateur Day : Ce n'est donc pas une chose que vous pouvez partager publiquement avec nous?

M. Eaton : J'aimerais pouvoir le faire.

La présidente : Merci beaucoup. Nous avons apprécié les remarques de John C. Eaton, président du Conseil de liaison des Forces canadiennes et bénévole depuis 1989. Je tiens à remercier aussi le capitaine Jamie Cotter, directeur exécutif du Conseil de liaison des Forces canadiennes.

Nous avons trois nouveaux témoins. Nous avons deux représentants de l'organisation Réserves 2000 Québec, à savoir le major-général (à la retraite) Frédéric Mariage, CMM, CD

Maj.-Gen. Mariage joined the reserve in 1967 after coming to Canada from Algeria. He rose through the ranks in Quebec, eventually becoming Chief of Reserves and Cadets for Canada.

Col. Belleau served a long time in the reserves, rising through the ranks until he commanded Militia District No. 3 in Quebec before moving to the Sector East headquarters. As a civilian, Col. Belleau had many administrative positions at the University of Quebec.

Our third witness is Brigadier-General (Ret'd) Richard Frenette, who joined the reserves in 1971. He went on to command a regiment, the 35th Brigade Group. In civilian life, Brig.-Gen. Frenette was a teacher and principal.

I understand that Maj.-Gen. Mariage has an opening statement.

[Translation]

Major-General (Ret'd) Frédéric Mariage, CMM, CD, Réserves 2000 Québec: Thank you, Madam Chair, for allowing us to appear before your committee.

[English]

Brigadier-General Frenette is the Vice-President of our association, and Colonel Belleau is a member of our association. Those are minor corrections.

I will discuss who we are and what we stand for. When alerted and concerned by the state of health for the units in 2007, a group of former senior officers in Quebec were grouped under the name of Québec Réserves 2000 with a mission to defend and promote the interests of the Canadian Armed Forces in general, and particularly the interests and values of citizen soldiers and units from the reserves, the so-called militia.

As these concerns were shared by our English colleagues, Réserves 2000, founded in 1994, we chose the same name to defend the same interests.

What justifies our request to appear? We believe in the necessity to have and to protect this institution, the reserves, which has served our country so well in the past, for historical reasons, for national policy reasons and social reasons.

We believe this institution is at risk for the following reasons: fiscal instability, recruitment is in tatters, shortage of leaders and flawed policies regarding training requirements, lack of knowledge within the chain of command about the reserve, and a poor vision on the current use of reservists.

As former members of the militia, this situation is worrying to us. The reservist by nature is a citizen soldier tied closely to the community. There is now a trend to transform the institution of citizen soldiers radically and reduce it to become a single pool of individuals whose centralized management in a single or multiple location is tasked to plug holes vacant in the ranks of the regular force.

et le colonel (à la retraite) Marcel Belleau. Le major-général Mariage s'est joint à la Réserve en 1967 après être venu de l'Algérie. Il a gravi les échelons au Québec et a été nommé Chef des Réserves et des cadets du Canada.

Le colonel Belleau a servi pendant longtemps dans les Forces de réserve. Il a gravi les échelons jusqu'à ce qu'il obtienne le poste de commandant du District n° 3 avant d'être muté au quartier général du Secteur de l'Est. Dans sa vie civile, le colonel Belleau a occupé de nombreux postes d'administration à l'Université du Québec.

Notre troisième témoin est le brigadier-général (à la retraite) Richard Frenette, qui s'est joint à la Réserve en 1971. Par la suite, il devient commandant du 35^e Groupe-Brigade. Dans la vie civile, le brigadier-général Frenette a été un enseignant et un directeur.

J'ai cru comprendre que le major-général Mariage avait une déclaration préliminaire à faire.

[Français]

Major-général (à la retraite) Frédéric Mariage, CMM, CD, Réserves 2000 Québec : Merci, madame la présidente, de nous permettre de comparaître devant votre comité.

[Traduction]

Le brigadier-général Frenette est le vice-président de notre association, et le colonel Belleau en est membre. Ce sont des corrections mineures.

Je vais parler de qui nous sommes et de ce que nous représentons. Alertés par leurs différentes unités sur l'état de santé de leurs unités en 2007, un groupe d'anciens officiers supérieurs du Québec se sont regroupés sous le nom de Réserves 2000 Québec avec comme mission de défendre et promouvoir les intérêts des forces armées en général et, plus particulièrement, les intérêts et les valeurs des citoyens-soldats et des unités de la Réserve (Milice).

Comme ces inquiétudes étaient partagées par nos confrères anglophones de l'organisme Réserves 2000, fondé en 1994, nous avons opté pour le même nom afin de défendre les mêmes intérêts.

Qu'est-ce qui justifie notre demande de comparaison? Nous croyons en la nécessité d'avoir et de protéger cette institution, la Réserve, qui a servi notre pays si bien par le passé pour des raisons historiques, pour des raisons de politique nationale et pour des raisons sociales.

Nous pensons que cette institution est en péril pour les raisons suivantes : instabilité budgétaire, recrutement en dents de scie, manque de dirigeants et mauvaises politiques en matière d'exigences de formation, mauvaise connaissance de la Réserve de la part de la chaîne de commandement et manque de vision relativement à l'utilisation actuelle des réservistes.

Comme anciens miliciens, cette situation est inquiétante. Le réserviste de par sa nature est un soldat-citoyen lié étroitement à la collectivité. On a maintenant tendance à transformer radicalement l'institution et à la réduire à un bassin unique avec un encadrement unique centralisé dans un ou plusieurs endroits fournissant des individus appelés à remplir des trous dans la Force régulière.

The disappearance of the current system will not fulfil the other roles assigned to the reserve because under the total force concept, part of Canada First, the land reserve was given the following roles: to constitute the framework for fourth generation at the national level, to reinforce and support the regular force, to serve as a link between the military and civilian communities and to conduct domestic operations and give aid to the civil power.

The only role taken seriously is to reinforce and support the regular force. The problem faced by members of the militia today are numerous and complex. The structure is reoriented towards a model of the regular force while the roles of the militia are unclear. There is an ineffective recruitment system, a lack of members at the unit level, unrealistic levels of training requirements beyond certain ranks. Units are the main target of eventual budget cuts, and there is inadequate protection, and we refer here to the recommendation of the ombudsman.

Because restructuring of the army is now under study, it is a good time to conclude that all elements of the total force, regular and reserve, should have the means to fulfil their respective roles without being used simply as plugs to fill holes one for each other.

We will be glad to answer your questions.

The Chair: You made references to lack of awareness, appreciation and other issues. Are there particular issues for the reserve that are different in Quebec from other provinces?

Maj.-Gen. Mariage: Not necessarily. We face the same problems basically. I know our colleagues from 2000 appeared before your committee. They should have mentioned some of the concerns we have expressed.

The Chair: We get it from across the country. I just wondered if there was something unique.

Maj.-Gen. Mariage: No, nothing unique.

[Translation]

Senator Segal: I want to start by thanking you for what you have done to serve Canada and our armed forces, and for your current involvement as a volunteer at the service of such an important and crucial cause.

This idea of having a centralized reserve appears to me to indicate a desire on the part of some to reduce the role of local regiments. If I understand the history of our armed forces correctly, the history of Canada, the local regiments have always formed the basis of our forces, in terms of loyalty and the capacity to provide community support during important historical events, and for their esprit de corps, which is essential.

According to you, what danger does reducing the institution which local regiments constitute, present? If we examine territorial armies, for instance in Great Britain, all of the great regiments of Scotland were reduced; the only remaining Black Watch regiment is the one in Montreal.

La disparition du système actuel ne permettra pas de remplir les autres rôles confiés à la Réserve. En effet, dans le cadre du concept de la force totale, la Réserve terrestre s'est vu confier les rôles suivants : constituer un cadre de génération de force au niveau national, renforcer et soutenir la Force régulière, servir de trait d'union entre les communautés militaires et civiles et conduire des opérations domestiques d'aide au pouvoir civil.

Le seul rôle que l'on prend au sérieux est le renfort et le soutien accordés à la Force régulière. Les problèmes auxquels font face les miliciens aujourd'hui sont nombreux et complexes. La structure est orientée sur un modèle de la Force régulière, tandis que les rôles de la Milice ne sont pas clairs. Le système de recrutement est inefficace, les unités n'ont pas suffisamment de membres, et le niveau de formation exigé au-delà de certains grades est irréaliste. Les unités sont la cible principale d'éventuelles coupures dans les budgets. De plus, le niveau de protection est inadéquat. Nous faisons référence ici à la recommandation de l'ombudsman.

Compte tenu du fait qu'une restructuration de l'armée est actuellement en cours, c'est le bon moment pour conclure que tous les éléments de la force totale (Force régulière et Force de réserve) devraient avoir les moyens de remplir leurs rôles respectifs sans servir de bouche-trou l'un pour l'autre.

Nous serons heureux de répondre à vos questions.

La présidente : Vous avez fait référence à un manque de connaissances et de compréhension, ainsi qu'à d'autres problèmes. Les réserves au Québec ont-elles des problèmes différents que ceux des autres provinces?

Mgén Mariage : Pas nécessairement. Nous avons essentiellement les mêmes problèmes. Nous savons que nos collègues de Réserves 2000 sont comparus devant votre comité. Ils ont dû mentionner certaines des préoccupations que nous avons soulevées.

La présidente : Ces préoccupations ont été soulevées dans l'ensemble du pays. Je me demandais seulement si le Québec avait des problèmes particuliers.

Mgén Mariage : Non, il n'y a pas de problèmes particuliers.

[Français]

Le sénateur Segal : Je veux commencer par vous remercier de ce que vous avez fait au service du Canada et de nos forces armées, et pour votre implication maintenant comme bénévole au service d'une cause importante et essentielle.

Cette idée d'avoir une réserve centralisée me paraît indiquer un désir de la part de certains de réduire le rôle des régiments locaux. Si je comprends bien l'histoire de nos forces armées, l'histoire du Canada, ce sont les régiments locaux qui ont toujours formé la base, en termes de loyauté et de capacité à fournir un appui communautaire lors des grands événements de l'histoire, et pour ce qui est d'avoir un esprit de corps qui est essentiel.

J'aimerais savoir, selon vous, quel est le danger de réduire cette institution que sont les régiments locaux? Si on examine les armées territoriales, comme par exemple en Grande-Bretagne, on a réduit tous les grands régiments d'Écosse; le seul régiment de Black Watch qui reste est celui de Montréal.

In light of your expertise and experience, I would like you to help me understand what danger it would represent for Canada if local regiments were to be reduced or diminished in their status, and what this would mean for our military affairs.

Maj.-Gen. Mariage: Thank you for your question, as this is what justifies our presence here today. Our fear is that we will see this institution as it is currently, disappear. The institution of the reserve is ailing. Our diagnosis is that it has been stricken with a serious illness; as long as measures are not taken to treat this illness, it will continue to disappear — but perhaps not entirely. If we ask the reserve to only provide reinforcements for the regular army, all you need is a hangar, instructors, people in this structure, and then to train them; you no longer need regiments, nor the relationship with the community, you no longer need them to represent Canada all over with the Canadian flag in the various communities. That is the danger that is currently stalking that institution.

What we are saying here is that in order to solve this problem, the first thing the government must decide is to know whether it wants a reserve, yes or no. It is not up to National Defence nor to the army to answer that question, it is a political decision that needs to be made. If the answer is no, then we can pull up stakes and fold up our tents, we have nothing more to do here. If the answer is yes, what reserve does the government want and what mission does it want to entrust to it? If you say that the reserve must provide reinforcements as the need arises to the regular armed forces, you do not need the current system.

However if you say, as is stipulated in Canada's current defence policy — which needs to be confirmed or revised — that we need a reserve and that its role is to augment and sustain the regular forces, to provide eventual support to the regular army, to serve as a link to the civil community, to train young Canadians so as to improve their future in their civil life, and also to deploy if need be to provide assistance to civil authorities, then you need this system as it exists today.

What we say, and I will reiterate what I said, is that there is a danger. This system as it is currently managed is sick and is going to disappear. The solution to that, I repeat, is to ask the government to make a decision. Do you want a reserve? Yes. If you do, what is its mission to be? Give the reserve a mission, and then we can sit down with National Defence and say, in light of the mission the government will have entrusted to us, here are the recommendations we can submit to you, and so on and so forth. Our association, just like the anglophone wing, Réserves 2000, is ready and willing to work with military decision-makers in order to see how we can proceed, in light of deficits, necessary rationalizations, et cetera; and we are offering our assistance.

You have just set out the reason that justifies our presence here.

Senator Segal: Are veterans like yourself who are in leadership positions consulted by the government?

J'aimerais comprendre, selon votre expertise et votre expérience, quel est le danger pour le Canada, si les régiments locaux sont réduits ou diminués dans leur statut, dans nos affaires militaires.

Mgén Mariage : Merci pour votre question car c'est ce qui justifie notre présence ici, aujourd'hui. Notre inquiétude est de voir cette institution, telle qu'elle est actuellement utilisée, disparaître. L'institution de la réserve est malade. Notre diagnostic est qu'une grave maladie l'affecte; tant et aussi longtemps qu'on ne prendra pas de mesures pour traiter cette maladie, elle va disparaître — mais peut-être pas complètement. Si on demande à la réserve de ne fournir que du renfort pour l'armée régulière, il suffit d'avoir un hangar, des instructeurs, vous mettez du monde dedans et vous les formez; vous n'avez plus besoin des régiments, de ce rapport avec la communauté, vous n'avez plus besoin de représenter le Canada un peu partout avec le drapeau canadien dans les différentes communautés. C'est le danger qui guette actuellement cette institution.

Ce que nous disons ici c'est que, pour résoudre ce problème, la première des choses que le gouvernement doit décider est de savoir si, oui ou non, on veut une réserve. Ce n'est pas à la Défense nationale, pas à l'armée de terre de se poser cette question, c'est au niveau politique. Si la réponse est non, on plie bagage, on n'a plus rien à faire ici. Si la réponse est oui, quelle réserve veut-on et quelle mission veut-on lui donner? Si vous dites que la réserve doit fournir des renforts individuels à l'armée régulière, vous n'avez pas besoin du système actuel.

Si vous dites, en revanche, tel que stipulé dans la politique actuelle de défense du Canada — et qui devrait être confirmée ou révisée — qu'on a besoin d'une réserve et que son rôle est de fournir une génération de force, de fournir des renforts éventuels à l'armée régulière, de faire le lien avec la communauté civile, de former des jeunes Canadiens pour améliorer leur futur dans la vie civile, et aussi pour pouvoir se déployer en cas de besoins pour apporter de l'aide aux pouvoirs civils, alors vous avez besoin du système qui existe aujourd'hui.

Ce que nous disons, et je vais juste me répéter, c'est qu'il y a un danger. Ce système, tel qu'il est géré actuellement, est malade et va disparaître. La réponse à cela, j'y reviens, est de dire au gouvernement : prenez une décision. Voulez-vous une réserve? Oui. Si oui, quelle est sa mission? Donnez-lui une mission, ensuite nous pourrions nous assoir avec la Défense nationale et dire, en fonction de la mission que le gouvernement nous donne, voici les recommandations que nous pouvons vous fournir, et cetera. Notre association, tout comme, je l'imagine, Réserves 2000 anglophone, est prête à travailler avec les décideurs militaires pour essayer de voir comment on peut travailler, compte tenu des déficits, de la rationalisation nécessaire, et cetera; et nous proposons notre aide.

Vous venez juste d'énoncer la raison qui justifie notre présence ici.

Le sénateur Segal : Est-ce que les anciens combattants comme vous, qui sont impliqués dans des positions de leadership, sont consultés par le gouvernement?

Maj.-Gen. Mariage: Never.

Senator Segal: Has the general who is now in charge of transformation asked for your advice in this matter?

Maj.-Gen. Mariage: Never.

Senator Segal: Incredible.

Maj.-Gen. Mariage: No one talks to us. The advisers of these authorities are Class B reservists. Most are former regular members who spent of all of their career in the regular armed forces, left the regular force and became Class B reservists; they are the advisers.

Colonel (Ret'd) Marcel Belleau, Réserves 2000 Québec: If I may add something to that, in our submission we do say that there is indeed a lack of knowledge of the reserve, of this particularly Canadian institution, the reserve. It comes back to what the general was saying, which was that even despite their goodwill, often the upper-level decision-makers' advisers do not really know this system. It seems to me that they know it even less well than you do, Senator Segal, because I think that in your question you delineated the very nature of the reserve.

Senator Segal: I would like a clarification on the matter of assistance to civil authorities — if you do not mind, I will ask it in English.

[English]

I remember the ice storm in Eastern Ontario, and I will speak of one little town in Leeds: Mallorytown. Everyone was gathered in the local school auditorium. There was no electricity, no pumping water. The dairy herds were in difficulty. Even that little facility was beginning to run out of basic supplies. Down old Highway 2 came a series of reserve units out of the Trenton, Kingston and Belleville area with blankets, generators, food, supply, all the things necessary to help them get through. Those regiments involved had local knowledge because they had close ties to the communities.

When you say the aid to the civil power is no longer as realistic as it used to be and is no longer part of the mission, we are talking about what has been — I think of the Newfoundland situation recently, the ice storm, forest fires, all those situations. If it was not for the aid of the local reserve unit aiding the police, firemen and all the other first responders, we would have been in some difficulty.

I hear you saying that capacity will be and is in the process of being degraded. That is a very serious thing to say but, more importantly, the implications for Canadians are very serious.

Maj.-Gen. Mariage: There is still some capacity, but it is diminishing, and they will have great difficulty to answer to the same level they did during the ice storm. Quebec was hard hit by the ice storm, and the first unit to be deployed were the reserves. When the commanding officers saw what was coming, they called

Mgén Mariage : Jamais.

Le sénateur Segal : Est-ce que le général maintenant responsable de la transformation, a demandé vos conseils sur ce sujet?

Mgén Mariage : Jamais.

Le sénateur Segal : Incroyable.

Mgén Mariage : Personne ne nous parle. Les conseillers de ces responsables sont des miliciens en classe B. La plupart sont des anciens réguliers qui ont fait toute leur carrière dans l'armée régulière, qui ont quitté la force régulière et sont en classe B; ce sont eux les conseillers.

Colonel (à la retraite) Marcel Belleau, Réserves 2000 Québec : Si je peux ajouter à cela, dans notre argumentation, nous faisons état effectivement d'un manque de connaissance de la réserve, de cette particularité canadienne qu'est notre réserve, parmi la chaîne de commandement. C'est un peu ce que le général disait, c'est-à-dire que, même avec beaucoup de bonne volonté, bien des fois, les conseillers des grands décideurs ne connaissent pas vraiment ce système. Il me semble même qu'ils le connaissent moins bien que vous, sénateur Segal, car je pense que, dans votre question, vous avez élaboré l'essentiel même de ce qu'est la réserve.

Le sénateur Segal : J'aimerais avoir une précision sur la question d'aide au pouvoir civil — je la poserai en anglais, avec votre permission.

[Traduction]

Je me rappelle de la tempête de verglas dans l'Est de l'Ontario, et je vais parler d'une petite ville à Leeds : Mallorytown. Tout le monde était regroupé dans l'auditorium de l'école locale. Il n'y avait pas d'électricité ou d'eau de pompe. Les troupeaux laitiers étaient en difficulté. Même l'auditorium commençait à manquer de produits de première nécessité. Des membres des unités de réserve des régions de Trenton, de Kingston et de Belleville ont emprunté la vieille route 2 pour amener des couvertures, des générateurs, de la nourriture, des approvisionnements et toutes les choses dont les gens dans l'auditorium avaient besoin pour survivre. Ces régiments avaient des connaissances locales parce qu'ils avaient des liens étroits avec les collectivités.

Quand vous affirmez que l'aide au pouvoir civil n'est plus aussi réaliste qu'elle ne l'était auparavant et qu'elle ne fait plus partie de la mission, vous devez savoir que nous parlons de son rôle par le passé. Je pense à la situation à Terre-Neuve récemment, à la tempête de verglas, aux incendies de forêt et à tous ces types de situations. Si les unités de réserve locales n'avaient pas aidé les policiers, les pompiers et tous les autres premiers intervenants, nous aurions éprouvé certaines difficultés.

Je vous ai entendu dire que cette capacité est sur le point d'être réduite. C'est une chose très importante à dire, et cela aura des répercussions très importantes sur les Canadiens.

Mgén Mariage : Les unités de réserve ont encore une certaine capacité, mais elle est réduite, et elles auront beaucoup de difficultés à fournir le même niveau de service que pendant la tempête de verglas. Le Québec a été durement touché par la tempête de verglas, et les réserves ont été la première unité à être

their troops and there was a tremendous response from the reserves to help. After that, the regular forces came in from Valcartier and so forth.

[Translation]

Brigadier-General (Ret'd) Richard Frenette, as an individual: I would like to add something to what you mentioned. During the ice storm in 1998, I was commander of the 35th Brigade in Quebec. Within 24 hours, we deployed 800 military people in Sherbrooke, and the advance guard was made up of the on-site unit, the Fusiliers de Sherbrooke, who went on ahead and started providing assistance before they even received materiel and equipment.

If the current situation persists, the reserve will no longer be able to do what it has been doing, because firstly it will not have a sufficient number of people available, and secondly it will not have the senior personnel needed to train and deploy the militia. This is the danger the reserve units are in.

[English]

The Chair: I would like a little clarification here. I understand your concern about the emphasis on the reserves whether it is the lack of funding, the lack of appreciation or the lack of understanding. What do you mean when you say you do not know what the mission is?

Maj.-Gen. Mariage: There is only one mission, to reinforce the regular forces. National Defence uses the reserves, only because of Afghanistan and so forth, to provide reinforcement for the regular forces. The whole system and all the training is based on that requirement.

The Chair: As opposed to these other events that you have just been discussing.

Senator Lang: For the record, I think I can say I speak for everyone here in we fully support the reservists. Our mandate is to see what we can do to assist in the real question that is facing Canada today with post-Afghanistan imminent. Obviously, there will be changes to the forces and hopefully we will go in a direction that we all want to go.

You talked about the danger facing the reserves, the possibility of centralization because of perhaps economics or philosophy or both. Just so it is clarified for the record, that is only a possibility; it is not happening right now. Is that correct?

Maj.-Gen. Mariage: It has been considered. It has been in the plan of the army to look at. I am not saying they will do so, but studies have been completed.

Senator Lang: It is not happening as of yet, though?

Maj.-Gen. Mariage: No, it is not happening right now.

déployée sur les lieux. Quand les commandants ont vu ce qui allait se produire, ils ont fait appel à leurs troupes et un nombre considérable de réservistes ont voulu apporter leur aide. Après cela, les membres de la Force régulière sont venus de Valcartier et d'autres endroits.

[Français]

Brigadier-général (à la retraite) Richard Frenette, à titre personnel : J'aimerais ajouter quelque chose à ce que vous avez mentionné. Durant la tempête de verglas en 1998, j'étais commandant de la 35^e Brigade à Québec. En l'espace de 24 heures, on a déployé 800 militaires à Sherbrooke et l'avant-garde a été constituée par l'unité en place, les Fusiliers de Sherbrooke, qui ont pris les devants et qui sont allés à l'aide avant de recevoir le matériel et l'équipement.

Si la même situation perdure, la milice ne pourra plus faire ce qu'elle faisait parce que, premièrement, elle n'aura plus le nombre suffisant de personnes disponibles et deuxièmement, elle n'aura plus les cadres pour entraîner et déployer des miliciens. C'est le danger qui guette les unités de milice.

[Traduction]

La présidente : Je voudrais obtenir quelques précisions. Je comprends que vous êtes préoccupé par le manque de fonds, le manque d'appréciation et le manque de compréhension accordés aux réserves, mais que voulez-vous dire quand vous affirmez que vous ne savez pas ce qu'est la mission?

Mgén Mariage : La seule mission consiste à renforcer la Force régulière. La Défense nationale utilise les réservistes seulement à cause de la situation en Afghanistan afin de fournir des renforts à la Force régulière. Tout le système et toute la formation sont fondés sur ce besoin.

La présidente : Comparativement aux autres événements dont vous venez de parler.

Le sénateur Lang : Je pense pouvoir parler au nom de tous les membres du comité quand j'affirme que nous appuyons complètement les réservistes. Notre mandat consiste à déterminer ce que nous pouvons faire pour aider à régler le véritable problème auquel le Canada est confronté maintenant que la fin de la mission en Afghanistan approche. Des changements seront évidemment apportés aux forces, et nous irons, je l'espère, dans une direction que nous voulons tous prendre.

Vous avez parlé des dangers auxquels font face les réserves, de la possibilité de centralisation pour des raisons économiques ou philosophiques ou les deux. Je tiens à préciser que c'est seulement une possibilité et que ce n'est pas une chose qui se produit maintenant. Est-ce exact?

Mgén Mariage : C'est une mesure qui a été envisagée. L'armée a prévu d'examiner cette possibilité. Je ne dis pas qu'elle le fera, mais des études ont été menées à cet égard.

Le sénateur Lang : Mais cela ne s'est pas encore produit?

Mgén Mariage : Non, pas pour l'instant.

Senator Lang: The other area I want to touch on is recruitment. Correct me if I am wrong, Madam Chair, but I believe we have had testimony over the last number of weeks to the effect that recruitment has been satisfactory. There was a call out for volunteers and the requirement was met. However, perhaps that was for other parts of the country. Could you give us an idea about Quebec?

Maj.-Gen. Mariage: When you mention recruitment, are you talking about the numbers or the process?

Senator Lang: I am talking about when there is a call for someone to volunteer.

Col. Belleau: From reservists who are already in the reserves?

Senator Lang: I am talking about civilians joining the reserves.

Col. Belleau: The appeal?

Senator Lang: Yes, the applications.

Col. Belleau: It is well-functioning, but we are talking about the system itself. Once you have a potential recruit, it may take a year from the time of his first visit to the time he reports to a unit to receive training.

Maj.-Gen. Mariage: The unit has a responsibility to go to schools and recruit. At the end, the unit also has the responsibility to provide some basic training to that recruit. In between, there is no control because it is centralized. Recruiting centres do the recruiting, from processing the paperwork and making sure everything is okay to the medical exam and so on.

Let us say you go to a reserve unit and they have a pile of applications, and all of a sudden the pressure is on to recruit for the navy because the navy needs sailors. Then priority is given to the regular force, and it varies from location. It could take eight weeks, six months or eight months, depending on who you talk to.

Let us say I am a young student and I go to your unit because I was convinced by the recruiting people who came to my school that it would be good for me to join. You may not get to me for three, four, six, sometimes one month. We are told in some areas that the average is about six months.

Senator Lang: That has to be of concern, obviously.

I want to follow up on Senator Segal's comments regarding the organization and looking at the transition that will take place. I think it is General Leslie who is in charge of that transformation, and he has been on the job for about six weeks. He is just brand new. Have you asked to meet with him to give your point of view?

Maj.-Gen. Mariage: No.

Senator Lang: Will you be asking him?

Maj.-Gen. Mariage: Yes.

Le sénateur Lang : L'autre question dont je veux parler est le recrutement. Corrigez-moi si je me trompe, madame la présidente, mais je crois avoir entendu des témoins dire que le taux de recrutement était satisfaisant au cours des dernières semaines. Il y a eu une demande de bénévoles, et on a répondu à cette demande. Toutefois, c'était peut-être dans d'autres régions du pays. Pouvez-vous nous préciser la situation du Québec?

Mgén Mariage : Quand vous mentionnez le recrutement, parlez-vous du taux de recrutement ou du processus?

Le sénateur Lang : Je parle des moments où il y a des demandes de bénévoles.

Col Belleau : Des réservistes qui sont déjà dans les réserves?

Le sénateur Lang : Je parle des civils qui se joignent aux réserves.

Col Belleau : L'appel?

Le sénateur Lang : Oui, les demandes.

Col Belleau : Cela fonctionne bien, mais nous parlons du système lui-même. Une fois que nous avons une recrue potentielle, il peut s'écouler un an entre le moment de sa première visite et le moment où elle se présentera à une unité pour recevoir une formation.

Mgén Mariage : L'unité a la responsabilité de se rendre dans les écoles et de faire du recrutement. Elle a également la responsabilité de fournir une formation de base aux recrues. Entre ces deux moments, il n'y a pas de contrôle parce que le processus est centralisé. Les centres de recrutement se chargent du recrutement. Ils s'occupent du traitement des documents, et ils s'assurent que tout va bien et que les recrues subissent des examens médicaux, entre autres.

Disons que vous allez à une unité de réserve et qu'elle a énormément de demandes. Des pressions s'exercent soudainement pour qu'on recrute des gens dans la Marine parce que cette dernière a besoin de marins. On accorde la priorité aux membres de la Force régulière en fonction de leur emplacement. Le processus de recrutement peut prendre huit semaines, six mois ou huit mois selon la personne à qui vous parlez.

Disons que je suis un jeune étudiant et que je me rends à votre unité parce que les agents de recrutement qui sont venus à mon école m'ont convaincu que ce serait une bonne idée de me joindre à l'armée. Il est possible que vous ne me rencontriez pas avant trois mois, quatre mois, six mois, et parfois un mois. On nous a dit que la moyenne est d'approximativement six mois.

Le sénateur Lang : C'est évidemment inquiétant.

Je veux donner suite aux remarques du sénateur Segal sur l'organisation et la transition qui se produira. Je crois que c'est le général Leslie qui s'occupe de cette dernière et qu'il fait ce travail depuis six semaines. Il vient de commencer. Est-ce que vous lui avez demandé de vous rencontrer afin de partager votre point de vue?

Mgén Mariage : Non.

Le sénateur Lang : Lui demanderez-vous?

Mgén Mariage : Oui.

Senator Marshall: I was listening to your comments about the reserves being used to plug the holes in the regular forces, and you were talking about training. Did I understand that there is an issue with regard to training?

My understanding is that when you have someone from the regular forces and someone from the reserves on a mission, they are wearing identical uniforms and you cannot tell who is from where. Do they both receive the same kind of training? Are they all properly resourced in that regard?

Maj.-Gen. Mariage: Yes, they do. Today, the system, from the point of view of a recruit who joins the reserves, he receives basically the same training as someone who joined the regular forces. It is very demanding training for reservists. The basic clientele for the reserve units are students so that they can afford the time to get the training. Obviously, after that, when you are promoted and you are higher in the ranks, if you have a family and you are in the workforce, it becomes more difficult to get the time off for training.

When they go on mission, there is pre-deployment, so they receive training with the regular forces to ensure they are well prepared. While they are on operation, on mission, they perform as well as the regular forces.

Are they used in combat? Let us take Afghanistan as an example. The reservists that we send to Kandahar, do they go on the ground or off the base with platoons? Some do, depending on the trade, but the bulk of reservists I would guess would be used as GDs on the base in Kandahar. Some do go off base, but that is a very few number.

Senator Marshall: The training is the same. What about the resources? Would it be identical resources also, or is there a distinction?

Maj.-Gen. Mariage: This is where you have problems. When you talk about qualification, once you have applied to go on a mission and you have what is called Class C, then you have a contract to be deployed for 18 months. You have pre-deployment, deployment, post-deployment, and all the resources. We are talking about the reservist who has to go on courses to get training and qualification. The system is not friendly for the reservists. Most of the time, the courses do not take into account when the reservist is available. Very often the course is cancelled, so you have a reservist who negotiated with his wife and his employer to take four weeks' leave to go on a course. His wife says he can go and his employer says he will give him the four weeks, but all of a sudden the course is cancelled, for all kinds of reasons: There are not enough people or not enough openings in the course. It is a similar course to the regular force course. For example, this year, for the sergeant course in Gagetown, I was told there are two positions.

Le sénateur Marshall : Vous avez affirmé que les réservistes étaient utilisés pour boucher les trous dans la Force régulière, et vous avez parlé de formation. Y a-t-il des problèmes en matière de formation?

Si j'ai bien compris, quand un membre de la Force régulière et un réserviste participent à une mission, ils portent des uniformes identiques et il est impossible de les distinguer. Est-ce qu'ils reçoivent la même formation quand on reçoit une promotion, qu'on gravit les échelons, qu'on a une famille ou qu'on fait partie de la population active.

Mgén Mariage : Oui. De nos jours, les recrues qui se joignent à la Réserve reçoivent essentiellement la même formation que celles qui se joignent à la Force régulière. Les réservistes suivent une formation très exigeante. Ce sont surtout des étudiants qui veulent se joindre aux unités de réserve. Ils ont donc le temps de recevoir une formation. Bien sûr, il est plus difficile de trouver le temps de suivre une formation quand on reçoit une promotion, qu'on gravit les échelons, qu'on a une famille ou qu'on fait partie de la population active.

Quand les réservistes vont en mission, ils reçoivent une formation préalable au déploiement. Ils suivent donc une formation avec les membres de la Force régulière afin de s'assurer qu'ils sont bien préparés. Ils travaillent aussi bien que les membres de la Force régulière lors des missions.

Est-ce qu'on les utilise au combat? Prenons l'Afghanistan comme exemple. Est-ce que les réservistes qui vont à Kandahar sont envoyés sur le terrain ou à l'extérieur de la base avec les pelotons? Cela dépend de leur métier, mais je crois que la majorité des réservistes seraient utilisés comme membres des Services généraux sur la base à Kandahar. Il y a des réservistes qui vont à l'extérieur de la base, mais très peu.

Le sénateur Marshall : La formation est la même. Qu'en est-il des ressources? Est-ce qu'elles sont identiques ou différentes?

Mgén Mariage : C'est là que se trouve le problème. En ce qui concerne la qualification, quand un membre de la classe C demande de participer à une mission, il sera déployé pendant 18 mois. Il suivra une formation préalable au déploiement, pendant le déploiement et après le déploiement, et il obtiendra toutes les ressources nécessaires. Nous parlons des réservistes qui doivent suivre des cours pour obtenir une formation et les qualifications nécessaires. Le système n'est pas avantageux pour les réservistes. En effet, la plupart du temps, les responsables des cours ne tiennent pas compte de la disponibilité des réservistes. Les cours sont très souvent annulés. Il arrive qu'un réserviste doive négocier avec sa conjointe et son employeur pour obtenir un congé de quatre semaines et pouvoir suivre un cours. Sa conjointe lui dit qu'il peut y aller et son employeur lui accorde ses quatre semaines de congé, mais le cours est annulé pour toutes sortes de raisons. Il n'y a pas assez de participants ou il n'y a pas de places disponibles. C'est un cours similaire à celui de la Force régulière. Par exemple, cette année, on m'a dit qu'il y avait deux places pour le cours des sergents à Gagetown.

If the reservist cannot qualify when he is in the reserves, then you postpone his qualification and he loses many years. That is one of the problems.

Senator Marshall: That is the problem with the training that you alluded to earlier.

Maj.-Gen. Mariage: Yes.

The Chair: Once they have been sent on a mission, then everyone uses the same equipment. You are saying they cannot get there, so they are at the back of the line in a sense.

Maj.-Gen. Mariage: Yes.

Senator Mitchell: The first concern you mentioned was instability. Did you say fiscal instability?

Maj.-Gen. Mariage: Yes, fiscal instability, budget.

Senator Mitchell: We were told earlier that there is no actual reserve budget. There is a budget that comes from central command. Could you explain that?

Maj.-Gen. Mariage: No one can touch the pay budget for the regular force. You have to pay your people. A paycheque has to come in every week or every two weeks, whatever the system is. The budget for the reservist is discretionary.

Senator Mitchell: Even their pay? You mean they may not get paid?

Maj.-Gen. Mariage: They are paid, but the budget could be cut.

Col. Belleau: You can reduce the number of days.

Maj.-Gen. Mariage: I will give an example. An instruction has been given today that the new recruit, who usually has 37 days, is down to 17 days.

Senator Mitchell: Training hours is an issue. Someone said earlier today that it was not an issue, but it really is.

Maj.-Gen. Mariage: Yes, especially with what they face. The country has a huge deficit, so everyone will have to contribute, and maybe National Defence will have to contribute more than others. It is normal; you have to protect your regular force first, and after that you think about the reservists.

The Chair: You say that training is cut back from 36 days to 17 days. I have recently talked to several soldiers who were on the list to go to Afghanistan, but they are being told they are not going anymore. Are they not engaging in the training because they know they are not training people for that, or are you saying they have cut the days as a straight-up budgetary measure?

Maj.-Gen. Mariage: The 17 days refers to new recruits. In principle, the commanding officer is allowed 37 days to pay the individual to get his basic training. I have not seen the paper, but I am told this has been cut to 17 days because of budget restrictions.

Si le réserviste ne peut pas se qualifier quand il est dans la Réserve, il faut retarder sa qualification, ce qui va lui faire perdre de nombreuses années. C'est l'un des problèmes.

Le sénateur Marshall : C'est le problème en matière de formation auquel vous avez fait allusion auparavant.

Mgén Mariage : Oui.

La présidente : Pendant les missions, tout le monde utilise le même équipement. Vous avez affirmé que les réservistes ne pouvaient pas se rendre là-bas et qu'ils sont à la fin de la file d'une certaine manière.

Mgén Mariage : Oui.

Le sénateur Mitchell : La première préoccupation que vous avez mentionnée est l'instabilité. Parliez-vous d'instabilité financière?

Mgén Mariage : Oui. Je parlais d'instabilité financière et du budget.

Le sénateur Mitchell : On nous a dit plus tôt que la Réserve n'avait pas vraiment de budget. Il y a un budget qui vient du Commandement du Centre. Pouvez-vous expliquer cela?

Mgén Mariage : Personne ne peut toucher au budget de paie de la Force régulière. Il faut payer ses employés. Un chèque de paie doit être distribué toutes les semaines ou toutes les deux semaines, peu importe le système. Le budget des réservistes est discrétionnaire.

Le sénateur Mitchell : Même leur paie? Vous voulez dire qu'ils pourraient ne pas être payés?

Mgén Mariage : Ils se feront payer, mais il est possible qu'il y ait des compressions budgétaires.

Col Belleau : Vous pouvez réduire le nombre de jours.

Mgén Mariage : Je vais donner un exemple. On a donné comme directive aujourd'hui de réduire le nombre de jours de formation des nouvelles recrues de 37 jours à 17 jours.

Le sénateur Mitchell : La question des heures de formation est problématique. Quelqu'un a dit plus tôt aujourd'hui que ce n'était pas un problème, mais c'en est vraiment un.

Mgén Mariage : Oui, surtout avec tout ce à quoi ces personnes sont confrontées. Le pays est aux prises avec un énorme déficit. Tout le monde devra donc contribuer, et la Défense nationale aura peut-être à contribuer plus que les autres. C'est normal. Il faut protéger les membres de la Force régulière en premier, puis penser aux réservistes après.

La présidente : Vous avez dit que la formation sera réduite de 36 jours à 17 jours. J'ai récemment parlé à plusieurs soldats qui devaient aller en Afghanistan. On leur a dit qu'ils n'y allaient plus. Est-ce que les jours de formation ont été réduits parce qu'on ne forme pas les personnes à cette fin ou est-ce que cela a été fait pour des raisons budgétaires?

Mgén Mariage : Ce sont les nouvelles recrues qui auront 17 jours de formation. En principe, le commandant a 37 jours pour payer une personne afin qu'elle reçoive sa formation de base. Je n'ai pas vu la directive, mais on m'a dit qu'on avait réduit le nombre de jours à 17 pour des raisons de restrictions budgétaires.

The Chair: Are you saying that is restraint, and not because they do not need to train people because no more units are going?

Maj.-Gen. Mariage: Yes.

Senator Mitchell: I want to get clarification on the chain of command issue. Many of your commanders are regular force, and the structure does not necessarily understand the real role of the reserve. You are saying the role of the reserve is really to back up the regular force in any event. When you say the chain of command does not understand the real role of the reserve, what exactly do you mean?

Maj.-Gen. Mariage: We operate under what is called the Total Force concept. Before the reserve, there were sectors in Canada. You have the eastern region, the central region and the Atlantic region. These sectors were commanded by reservists. Today, under the Total Force concept, the area is commanded by a regular force member, with his staff and his two brigades. His two brigades are commanded by reservists. There is a deputy commander at the area level who is a reservist, but he has no power whatsoever. Usually, the commanding officer of the area is there for two years; they change every two years. Most of the time, the people appointed there have no knowledge about the reserves, and the advice they get from their staff is not necessarily sound.

When I say they do not understand the reserve, I mean they do not understand the nature of the reserve. The reservist, in principle, is a citizen soldier. He is not a soldier citizen; he is a citizen soldier. They are transforming that to reinforce the regular force. We have nothing against that. It is part of our role. However, if it is the only role you are looking for, then you do not need the reserve the way it is.

The Chair: Just go and increase recruitment for the regular force?

Maj.-Gen. Mariage: Yes.

[Translation]

Brig.-Gen Frenette: It is this lack of understanding of the reserve culture. In order to be a good stable citizen, the reservist must achieve a dynamic balance between three components: his personal life, his professional or student life, and his military life. He has to manage these three components continually. This is not something a commander in the regular forces has had to do. Indeed, many commanders who are former members of the regular forces who come to command these units say to us: "I do not know how you manage to balance these three aspects of your lives." You have to have experienced that in order to be able to make enlightened decisions. That is one of our issues.

Another impact of this phenomenon is that young officers who want to become commanders say: "members of the regular forces come before us."

La présidente : Êtes-vous en train de dire que cela a été fait pour des raisons de restrictions budgétaires et non parce qu'il n'est plus nécessaire de former des gens parce qu'il n'y a plus d'unités qui s'en vont en Afghanistan?

Mgén Mariage : Oui.

Le sénateur Mitchell : Je veux obtenir des précisions sur la question de la chaîne de commandement. Beaucoup de vos commandants proviennent de la Force régulière, et la chaîne de commandement ne comprend pas nécessairement le véritable rôle de la réserve. Vous avez affirmé que le rôle de la Réserve consistait vraiment à appuyer la Force régulière quand elle en a besoin. Que voulez-vous dire quand vous affirmez que la chaîne de commandement ne comprend pas le véritable rôle de la Réserve?

Mgén Mariage : Nous fonctionnons en vertu du concept de la force totale. Avant la réserve, il y avait des secteurs au Canada. Il y a la Région de l'Est, la Région du Centre et la Région de l'Atlantique. Ces secteurs étaient commandés par des réservistes. De nos jours, en vertu du concept de la force totale, le secteur est commandé par un membre de la Force régulière, son personnel et ses deux brigades. Ses deux brigades sont commandées par des réservistes. Le secteur a un commandant adjoint qui est réserviste, mais il n'a aucun pouvoir. Habituellement, le commandant du secteur est là pendant deux ans. On change de commandant tous les deux ans. La plupart du temps, les gens nommés là-bas n'ont aucune connaissance sur les réserves, et les conseils qu'ils reçoivent de leur personnel ne sont pas nécessairement judicieux.

Quand je dis qu'ils ne comprennent pas la réserve, je veux dire qu'ils ne comprennent pas sa nature. En principe, les réservistes sont des citoyens-soldats, et non des soldats-citoyens. On est en train de transformer cela pour renforcer la Force régulière. Nous n'avons rien contre cela. Cela fait partie de notre rôle. Toutefois, si c'est le seul rôle qu'on veut remplir, on n'a pas besoin de la Réserve sous sa forme actuelle.

La présidente : Juste augmenter le recrutement pour la Force régulière?

Mgén Mariage : Oui.

[Français]

Bgén Frenette : C'est cette incompréhension de la culture du milicien. Le milicien, pour être un bon citoyen stable, doit garder en équilibre dynamique trois cylindres : sa vie personnelle, sa vie professionnelle ou étudiante et sa vie militaire. Il faut qu'il gère ces trois cylindres continuellement. Ce que n'a pas eu à vivre un commandant de la force régulière. D'ailleurs, beaucoup de commandants, qui sont d'ex-réguliers, qui viennent commander les unités, nous disent : « je ne sais pas comment vous faites pour gérer ces trois cylindres. » Il faut avoir vécu cela pour être capable de prendre des décisions éclairées. C'est cela qu'on reproche.

Un autre effet que ce phénomène a est que les jeunes officiers qui veulent devenir commandants disent : « les réguliers passent avant nous. »

Sometimes in certain units where there is no replacement, it is okay to have a former member of the regular forces. I do not want us to eliminate them. But I have seen situations where a choice needed to be made between a former member of the regular forces and a reserve officer, and the regular forces member was chosen. This has happened at the unit commander level. I could tell you that it has happened at other levels as well. That is one of the criticisms we have of the system, and we want to caution people about that. The fact that this happens is acceptable, but you have to look at the number of times it happens. The reserve is not what it used to be. And this can also over the long term affect the upcoming younger members.

[English]

Maj.-Gen. Mariage: The reserve is incapable of regenerating itself right now. That is a big problem, because then you have secession problems, cadre problems and strength problems. If we continue that way, where will we go?

Five units in the 35 brigades are commanded by ex-regulars. The brigade commander is an ex-regular. Traditionally, the reservist was someone who chose to join the reserve as a citizen soldier, and the experience and training he would get from the army would complement his civilian training, being out of university or whatever. I can give you names of well-known people who have been through that system. They are proud. They say: If I had not gone through that system, I would not be what I am in my civilian life; I have helped the system, but the system helped me.

The Chair: Let me go back to my opening question, because I am sensing something different here. When you say the only role of the reservist is to back-stop the regular force when they need it, most people assume that is what it is about.

You are saying there is another role in Quebec that has more to do with supporting the civilian authority. You seem to be thinking there is more there, and maybe that is based on your own experience.

Maj.-Gen. Mariage: When I said historical reasons, it is what the militia has been in the past from the founding of this country. In the First World War, the Second World War and the Korean War, there was a role that the reservists played.

I am sure our colleagues from Ontario and the rest of Canada would share that view. If the only role were to become to reinforce the regular force, they would have the same concerns. In my discussion with them, they have the same concerns as we do. It is not particular to Quebec. It is about being close to the community, being able to act as a general force if needed, and assisting domestic operations. I do not want you to think it is only a Quebec issue.

Parfois, dans certaines unités, il n'y a pas de relève, c'est correct d'avoir un ex-régulier. Je ne veux pas qu'on les élimine. Mais il arrive des situations où j'ai vu le choix entre un ex-régulier et un officier issu de la milice choisir le régulier. C'est arrivé au niveau des commandants d'unités. Je pourrais vous dire que c'est arrivé à d'autres niveaux aussi. C'est ce qu'on rapproche au système et qu'on veut mettre en garde. Qu'il y en ait, c'est correct, mais c'est le nombre. Ce n'est plus une milice comme on l'a connue. Et cela peut nuire aussi, à la longue, à la relève.

[Traduction]

Mgén Mariage : La Réserve est incapable de se régénérer actuellement. C'est un grave problème parce que cela entraîne des problèmes de sécession, de cadre et de force. Si nous continuons de cette façon, où irons-nous?

Cinq unités dans les 35 brigades sont commandées par des ex-réguliers. Le commandant de brigade est un ex-régulier. Traditionnellement, le réserviste était une personne qui choisissait de se joindre à la Réserve comme citoyen-soldat. L'expérience et la formation qu'il obtenait dans l'armée complétaient sa formation civile, par exemple ses études universitaires. Je peux vous donner le nom de personnes connues qui viennent de ce système. Elles en sont fières. Elles affirment que si elles n'avaient pas passé à travers ce système, elles ne seraient pas ce qu'elles sont maintenant dans leur vie civile. Elles disent qu'elles ont aidé le système, mais que le système les a aidées aussi.

La présidente : Laissez-moi revenir à ma première question parce que je sens qu'il y a quelque chose de différent. Quand vous dites que le seul rôle des réservistes est de renforcer la Force régulière quand elle en a besoin, la plupart des gens présument que c'est le cas.

Vous affirmez que les réservistes ont un autre rôle au Québec, qui consiste davantage à appuyer l'autorité civile. Vous semblez croire que cela ne s'arrête pas là, et c'est peut-être à cause de votre propre expérience.

Mgén Mariage : Quand j'ai parlé de raisons historiques, je parlais du rôle que la Milice occupait par le passé depuis la fondation du pays. Lors de la Première Guerre mondiale, de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée, les réservistes jouaient un rôle.

Je suis sûr que nos collègues de l'Ontario et du reste du Canada partageraient cette opinion. Si le renforcement de la Force régulière devenait le seul rôle, ils auraient les mêmes préoccupations. Dans mes discussions avec eux, ils ont exprimé les mêmes préoccupations que moi. Ce ne sont pas des préoccupations uniques au Québec. Nous voulons que la Réserve soit proche de la collectivité, qu'elle soit en mesure d'agir comme force générale au besoin et qu'elle aide dans les opérations domestiques. Je ne veux pas que vous croyiez que c'est une question qui concerne seulement le Québec.

The Chair: We have not heard it expressed that way. Whether you support the Olympics or respond in the ice storm or go to Afghanistan, that would be, on some level, considered back-stopping the regular force.

I do not know what distinction you are making there.

Colonel Belleau: There is a distinction to make between being an individual back-up to the regular force and a unit or subunit. This is what we are saying. If you want only the individual part, let us say Office Overload or something like that, you have a pool of people, you call and take someone from the pool.

I still think that Canada needs more than that. It needs a reserve that can act as a buddy.

The Chair: I appreciate that. That is what I was trying to get at.

Col. Belleau: There are other roles.

Senator Segal: I have a very brief question.

[Translation]

What policy could the government put in place to solve your problems? What is the most important instrument? Would it be to have a joint administration of the reserves and the regular forces? Or would it be better to have more separation between the administration of the reserves and that of the regular forces?

[English]

I am trying to get a sense of what is the best possible instrument we could recommend in support of the reserves, based on the advice you are giving us.

Maj.-Gen. Mariage: That must be studied. I was chief of the reserves at the time when we were discussing the Total Force concept. The Total Force concept is based on two elements, regular and reserve forces. While maintaining respect for each other, we build toward the Total Force concept. Each component brings their expertise and plays its role.

Right now, with that amalgamation, we are becoming what we call cheap labour for the regular forces.

Senator Segal: "Office Overload" was the expression.

Maj.-Gen. Mariage: Office Overload, yes. Some of you are too young to know about Office Overload.

The Chair: Don't we wish.

[Translation]

BGen Frenette: I find your question very interesting and very relevant. Before 1992, we all knew what was called the eastern sector, where we had a separate chain of command for the reserve and the regular forces. In my opinion, this total force concept was not needed by the reserve. As reservists, we always considered ourselves to be a part of the armed forces, part of the forces as a whole. And so the term "total force" only referred to the constitution of a chain of command. Who did this chain of

La présidente : Nous n'avons pas entendu la question être exprimée de cette manière. Les opérations d'appui aux Jeux olympiques, les opérations d'aide aux victimes des tempêtes de verglas et les missions en Afghanistan sont toutes considérées, dans une certaine mesure, comme des moyens de renforcer la Force régulière.

Je ne comprends pas la distinction que vous faites ici.

Col Belleau : Il y a une distinction à faire entre un renfort apporté à la Force régulière par une personne et un renfort apporté par une unité ou une sous-unité. C'est ce que nous disons. Si vous voulez seulement l'aide de personnes, par exemple d'un service de dépannage, il y a un bassin de personnes auxquelles vous pouvez faire appel et vous pouvez choisir une personne de ce bassin.

Je crois encore que le Canada a besoin de plus que cela. Il a besoin d'une Réserve qui peut agir comme une compagnie.

La présidente : Je comprends. C'est à cela que je voulais en venir.

Col Belleau : Il y a d'autres rôles.

Le sénateur Segal : J'ai une question très brève à poser.

[Français]

Quelle politique le gouvernement pourrait-il élaborer pour résoudre vos problèmes? Quel est l'instrument le plus important? Serait-ce d'avoir une administration conjointe des réserves, des milices et des forces régulières? Ou serait-ce plutôt de séparer davantage l'administration des réserves et celle des forces régulières?

[Traduction]

Je tente de déterminer le meilleur instrument que nous pourrions recommander pour les réserves en fonction des conseils que vous nous donnez.

Mgén Mariage : Cela doit être étudié. J'étais chef des Réserves à l'époque où nous discutons du concept de la force totale. Ce concept est fondé sur deux éléments, la Force régulière et la Force de réserve. Tout en restant respectueux l'un envers l'autre, nous nous tournons vers le concept de la force totale. Chaque élément amène son expertise et joue son rôle.

Maintenant, en raison de cette fusion, les réservistes sont devenus une main-d'œuvre à bon marché pour la Force régulière.

Le sénateur Segal : « Service de dépannage » était l'expression utilisée.

Mgén Mariage : Oui. Certains d'entre vous sont trop jeunes pour connaître cette expression.

La présidente : C'est ce que nous souhaiterions.

[Français]

Bgén Frenette : Je trouve votre question très intéressante et très pertinente. On a tous connu, avant 1992, ce qu'on appelait le secteur de l'Est où on avait la chaîne de commandement séparée, milice et force régulière. À mon avis, ce concept de force totale n'a pas été un besoin de la milice. Comme miliciens, on s'est toujours considéré comme faisant partie des forces armées, étant elles-mêmes une force totale. Donc le terme « force totale » n'a été que pour dire qu'on allait faire une chaîne de commandement. Cette

command benefit? I do not know if any studies have been done to compare the situation before 1992 with the current situation, i.e. what sustained the reserve force then, and how much did it cost? This would give us some basis to determine what is best.

However, I can tell you that in the current chain of command, which is a single, unified entity, the reserve has no say in command. Brigadiers-general have been appointed as deputy sector commanders, brigadiers-general who are members of the reserve force, but they are not in the chain of command and they have no power. You have only to look at the files of deputy sector commanders to see that. It is the only organization in the Canadian Armed Forces where the commander and the deputy commander are brigadiers-general. There are no easy answers. As Major-General Mariage was saying, we need to study this a little in order to see what the best structure would be.

[English]

The Chair: Those are some of the issues that we are trying to wrestle with in our study, and we hope to come up with recommendations on them.

We appreciate all three of you being here today. You have given us some important insight into those issues.

(The committee adjourned.)

chaîne de commandement a profité à qui? Je ne sais pas si on a fait des études pour comparer la situation avant 1992, soit comment la milice vivait et combien cela coûtait, avec la situation actuelle. Cela nous donnerait un élément de réponse pour savoir ce qui est le mieux.

Cependant, je peux vous dire que dans la chaîne de commandement actuelle, qui est unique, la milice n'a pas de voix dans le commandement. On a nommé des brigadiers-généraux commandants adjoints de secteur, qui sont des miliciens, mais ils ne sont pas dans la chaîne de commandement et ils n'ont pas de pouvoir. Vous n'avez qu'à regarder des dossiers de commandants adjoints de secteur pour le réaliser. C'est la seule organisation dans les Forces armées canadiennes où le commandant et le commandant adjoint sont des brigadiers-généraux. La question n'est pas simple à répondre. On a besoin, comme le disait le major-général Mariage, de l'étudier un peu plus pour savoir ce qui est le mieux structuré.

[Traduction]

La présidente : Ce sont certaines des questions que nous tentons de résoudre dans notre étude, et nous espérons pouvoir formuler des recommandations à leur égard.

Nous avons apprécié votre présence à vous trois aujourd'hui. Vous nous avez donné des conseils importants sur ces questions.

(La séance est levée.)

Monday, November 1, 2010

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Alan H. Kessel, Legal Advisor;

Sheila Riordon, Director General of Energy, Climate and Circumpolar Bureau.

National Defence:

John C. Eaton, Chair, Canadian Forces Liaison Council;

Captain (N) Jamie Cotter, Executive Director, Canadian Forces Liaison Council.

Reserves 2000 Québec:

Major-General (Ret'd) Frédéric Mariage, CMM, CD;

Colonel (Ret'd) Marcel Belleau.

As an individual:

Brigadier-General (Ret'd) Richard Frenette.

Le lundi 1^{er} novembre 2010

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Alan H. Kessel, juriconsulte;

Sheila Riordon, directrice générale, Énergie, climat et affaires circumpolaires.

Défense nationale :

John C. Eaton, président, Conseil de liaison des Forces canadiennes;

Capitaine de vaisseau Jamie Cotter, directeur exécutif, Conseil de liaison des Forces canadiennes.

Réserves 2000 Québec :

Major-général (à la retraite) Frédéric Mariage, CMM, CD;

Colonel (à la retraite) Marcel Belleau.

À titre personnel :

Brigadier-général (à la retraite) Richard Frenette.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING:

Monday, November 1, 2010

The Honourable Lawrence Cannon, P.C., M.P., Minister of
Foreign Affairs.

WITNESSES:

Monday, October 25, 2010

National Defence:

Brigadier-General Jonathan Vance, Chief of Staff Land Strategy
(Former Commander Joint Task Force Afghanistan);

Major-General Dennis C. Tabbernor, CMM, CD, Chief, Reserves
and Cadets;

Colonel Josée Robidoux, Director of Reserves.

Carleton University:

Alexander Douglas, Adjunct Research Professor, Naval Historian.

(Continued on previous page)

COMPARAÎT :

Le lundi 1^{er} novembre 2010

L'honorable Lawrence Cannon, C.P., député, ministre des Affaires
étrangères.

TÉMOINS :

Le lundi 25 octobre 2010

Défense nationale :

Brigadier-général Jonathan Vance, chef d'état-major Stratégie terrestre
(ancien commandant de la Force opérationnelle interarmées
en Afghanistan);

Major-général Dennis C. Tabbernor, CMM, CD, chef, Réserves
et Cadets;

Colonel Josée Robidoux, directrice des Réserves.

Université Carleton :

Alexander Douglas, professeur auxiliaire en recherche, historien de
la marine.

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, November 15, 2010
Monday, November 22, 2010

Le lundi 15 novembre 2010
Le lundi 22 novembre 2010

Issue No. 9

Fascicule n° 9

Sixteenth and seventeenth meetings on:

Canada's national security and defence policies
(The role of Canada in NATO)
(National Threat Assessment)

Seizième et dix-septième réunions concernant :

Les politiques de sécurité nationale et
de la défense du Canada
(Le rôle du Canada dans l'OTAN)
(Évaluations nationales de la menace)

and

et

Second and third meetings on:

Motion to change the official structural name
of the Canadian Navy

Deuxième et troisième réunions concernant :

La motion visant à faire changer l'appellation officielle
de la marine canadienne

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) Day	Mitchell Patterson Pépin Plett Segal
* LeBreton, P.C. (or Comeau) Manning	

* Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Segal replaced the Honourable Senator Duffy (*November 22, 2010*).

The Honourable Senator Duffy replaced the Honourable Senator Lang (*November 19, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Marshall (*November 17, 2010*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Manning (*November 16, 2010*).

The Honourable Senator Day replaced the Honourable Senator Peterson (*November 16, 2010*).

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Day (*November 15, 2010*).

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Marshall (*November 3, 2010*).

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Greene (*November 3, 2010*).

The Honourable Senator Manning replaced the Honourable Senator Segal (*November 3, 2010*).

The Honourable Senator Dallaire replaced the Honourable Senator Munson (*November 2, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) Day	Mitchell Patterson Pépin Plett Segal
* LeBreton, C.P. (ou Comeau) Manning	

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Segal a remplacé l'honorable sénateur Duffy (*le 22 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Duffy a remplacé l'honorable sénateur Lang (*le 19 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Marshall (*le 17 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Marshall a remplacé l'honorable sénateur Manning (*le 16 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Day a remplacé l'honorable sénateur Peterson (*le 16 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Day (*le 15 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Marshall (*le 3 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Greene (*le 3 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Manning a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 3 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Dallaire a remplacé l'honorable sénateur Munson (*le 2 novembre 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 15, 2010
(17)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Roméo Antonius Dallaire, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Peterson, Plett and Wallin (9).

Other senator present: The Honourable Senator Segal (1).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, October 5, 2010, the committee continued its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

WITNESSES:

Navy League of Canada:

The Honourable Rear-Admiral (Retired) Fred Mifflin, C.P., Honorary Chair, (Former Deputy Commander Maritime Command).

Vice-Admiral (Retired) Ron Buck, National First Vice-President, (Former Chief of Maritime Staff).

University of New Brunswick:

Marc Milner, Naval Historian (by video conference).

Naval Officers Association of Canada:

Rear-Admiral (Retired) Ken Summers, Vice-President, (Former Commander Canadian Fleet Atlantic).

The Honourable Rear-Admiral (Retired) Fred Mifflin, C.P., made a statement and answered questions.

At 4:42 p.m., the committee suspended.

At 4:45 p.m., the committee resumed.

Vice-Admiral (Retired) Ron Buck made a statement and answered questions.

At 5:15 p.m., the committee suspended.

At 5:30 p.m., the committee resumed.

Marc Milner made a statement and answered questions.

At 6:10 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2010
(17)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Roméo Antonius Dallaire (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Peterson, Plett et Wallin (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Segal (1).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement, et Molly Shinhat, agente des communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 5 octobre 2010, le comité poursuit son examen de la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ligue navale du Canada :

L'honorable contre-amiral (à la retraite) Fred Mifflin, C.P., président honoraire (ancien commandant adjoint du Commandement maritime);

Le vice-amiral (à la retraite) Ron Buck, premier vice-président national (ancien chef d'Etat-major de la Force maritime).

Université du Nouveau-Brunswick :

Marc Milner, historien naval (par vidéoconférence).

Associations des officiers de marine du Canada :

Le contre-amiral (à la retraite) Ken Summers, vice-président (ancien commandant de la Flotte canadienne Atlantique).

L'honorable contre-amiral (à la retraite) Fred Mifflin, C.P., fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 42, la séance est suspendue.

À 16 h 45, la séance reprend.

Le vice-amiral (à la retraite) Ron Buck fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 15, la séance est suspendue.

À 17 h 30 la séance reprend.

Marc Milner fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 10 la séance est suspendue.

At 6:15 p.m., the committee resumed.

Rear-Admiral (Retired) Ken Summers made a statement and answered questions.

At 6:50 p.m., the committee adjourned to the call of the deputy chair.

ATTESTE :

OTTAWA, Monday, November 22, 2010
(18)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett, Segal and Wallin (9).

In attendance: Holly Porteous, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (The role of Canada in NATO) (National Threat Assessments).

WITNESSES:

As individuals:

Paul Chapin, Member of the Board of Directors, Canadian Defence Associations Institute, (Former Director General of International Security, Foreign Affairs and International Trade);

Martin Rudner, Distinguished Research Professor Emeritus, Carleton University;

Tom Quiggin, Senior Researcher, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University;

Commander (Retired) Chris Thain, President of the Naval Officers Association of Canada branch in Winnipeg;

The Honourable Senator Bill Rompkey, P.C.

Paul Chapin made a statement and answered questions.

At 4:35 p.m., the committee suspended.

At 4:39 p.m., the committee resumed.

Martin Rudner and Tom Quiggin each made a statement and together answered questions.

At 5:37 p.m., the committee suspended.

À 18 h 15 la séance reprend.

Le contre-amiral (à la retraite) Ken Summers fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la vice-présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 22 novembre 2010
(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett, Segal et Wallin (9).

Également présentes : Holly Porteous, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente des communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Le rôle du Canada dans l'OTAN) (Évaluations nationales de la menace).

TÉMOINS :

À titre personnel :

Paul Chapin, membre du conseil d'administration de l'Institut de la Conférence des associations de la Défense, (ancien directeur général de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international);

Martin Rudner, professeur distingué émérite, Université Carleton;

Tom Quiggin, chercheur principal, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton;

Le commandant (à la retraite) Chris Thain, président de l'Association des officiers de marine du Canada de Winnipeg;

L'honorable sénateur Bill Rompkey, C.P.

Paul Chapin fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 35, la séance est suspendue.

À 16 h 39, la séance reprend.

Martin Rudner et Tom Quiggin font chacun une déclaration, puis, ensemble, répondent aux questions.

À 17 h 37, la séance est suspendue.

At 5:42 p.m., pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, October 5, 2010, the committee continued its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

Commander (Retired) Chris Thain made a statement and answered questions.

At 6:14 p.m., the committee suspended.

At 6:18 p.m., the committee resumed.

Senator Rompkey, P.C., made a statement and answered questions.

At 7:00 p.m., the committee adjourned to the call of the deputy chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

À 17 h 42, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 5 octobre 2010, le comité poursuit son examen de la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

Le commandant (à la retraite) Chris Thain fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 14, la séance est suspendue.

À 18 h 18, la séance reprend.

Le sénateur Rompkey, C.P., fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 19 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la vice-présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 15, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to consider a motion to change the official structural name of the Canadian Navy.

Senator Roméo Antonius Dallaire (*Deputy Chair*) in the chair.

[English]

The Deputy Chair: Good afternoon, honourable senators, ladies and gentlemen, the staff, witnesses and guests. Welcome to this session of the Standing Senate Committee on National Security and Defence that is reviewing a motion proposed by Senator Bill Rompkey in the Senate, seconded by Senator Fraser, with regard to the name of the Canadian navy. I will read the motion so that we are all aware of what it says with respect to the aim of our exercise this afternoon:

That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence, in view of the long service, sacrifice and courage of Canadian Naval forces and personnel, to change the official structural name of the Canadian navy from “Maritime Command” to “Canadian Navy” effective from this year, as part of the celebration of the Canadian Navy Centennial, with that title being used in all official and operational materials, in both official languages, as soon as possible.

“Encourage” is a significant verb in this exercise.

That is the motion. It is not an insignificant gesture when we consider the impact of terminology, tradition and the ethos of the members of the forces in general and, in this particular case, the navy.

Today, we have a naval flavour to the exercise. I have to warn you that I am wondering whether I am qualified to be chair as two of my children are in the naval reserve. However, I have a son in the infantry, so I think that will balance it out.

If I may, Admiral Mifflin, I will give a synopsis of your background of command in the navy. You were, at one point, deputy commander of the navy in the mid-1980s. You then took a significant step and became Member of Parliament for Bona Vista—Trinity—Conception in 1988. You had various cabinet appointments, including Minister of Fisheries and Oceans, Minister of Veterans Affairs, and Minister of Atlantic Canada Opportunities Agency.

We do not have many flag or general officers who are successful in politics, and it is a pleasure to see you, sir, here today, after your successful career in that realm. Do you have an opening statement before we go to questions?

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 15 novembre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h pour examiner une motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne.

Le sénateur Roméo Antonius Dallaire (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le vice-président : Honorables sénateurs, mesdames et messieurs, membres du personnel, témoins et invités, bonjour. Bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense qui examine une motion qui a été proposée par le sénateur Bill Rompkey au Sénat, appuyée par le sénateur Fraser, et qui touche l'appellation de la Marine canadienne. Je vais lire la motion pour que nous sachions tous ce qu'elle dit au sujet de notre étude de cet après-midi :

Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale, considérant les longues années de service, les sacrifices et le courage du personnel et des membres des Forces navales canadiennes, à désigner les Forces navales canadiennes sous l'appellation officielle de « Marine canadienne » au lieu de « Commandement maritime » à compter de cette année, à l'occasion du centenaire de la Marine canadienne, et que cette appellation soit utilisée dès que possible dans tous les documents officiels et opérationnels, dans les deux langues officielles.

« Encourage » est un verbe qui joue un rôle important dans notre étude.

Voilà la motion. Ce n'est pas un geste dépourvu de signification si nous pensons à l'effet qu'ont la terminologie, la tradition et les valeurs des membres des Forces armées en général, et dans ce cas particulier, de la marine.

Aujourd'hui, notre étude concerne la marine. Je tiens à vous avertir que je me demande si je devrais présider cette séance étant donné que j'ai deux enfants dans la réserve navale. J'ai toutefois un fils dans l'infanterie, ce qui devrait équilibrer les choses.

Si vous me le permettez, amiral Mifflin, je vais donner un résumé de vos antécédents en matière de commandement dans la marine. Vous avez été, un moment donné, commandant adjoint de la Marine au milieu des années 1980. Vous avez ensuite pris une décision importante et êtes devenu député de Bona Vista—Trinity—Conception en 1988. Vous avez ensuite occupé divers postes ministériels, y compris celui de ministre des Pêches et des Océans, ministre des Anciens Combattants et ministre de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique.

Il n'y a pas beaucoup d'officiers de haut rang qui ont eu du succès en politique, et c'est un plaisir de vous rencontrer, monsieur, ici aujourd'hui, après votre longue carrière dans ces domaines. Voulez-vous faire une déclaration préliminaire avant que nous passions aux questions?

Hon. Rear-Admiral (Retired) Fred Mifflin, P.C., Honorary Chair, (Former Deputy Commander Maritime Command): Yes, I will give a little background, which I will keep as brief as possible. I appreciate that we want to get into a discussion.

[Translation]

It is a pleasure to be here this afternoon. If I may, I will speak in English. After that, I will answer your questions in English or in French.

[English]

In his May 27 motion, Senator Rompkey adequately described the history of the Royal Canadian Navy, the Canadian Navy and the Naval Service of Canada before that. I do not wish to repeat any of the figures or details that appeared in his motion.

There are parts of the history that I need to highlight, perhaps, because I think it bears directly on the motion. I know senators want to stick to the motion because that is why we are all here.

It is important to realize that the navy, in fact, stemmed from the fisheries protection branch of then the marine service of Canada before 1910. However, because of the goings on in Europe and the concern that we may have to defend our country with more than a few small guns and a fisheries vessel, the government of the day decided that we should have a self-sustaining navy. In May 1910, the Naval Service of Canada was formed with a few ships and a few officers to protect Canada against the enemy of World War I.

The navy of the day had a rough time because in 1911 the government changed largely because of the navy, and as an admiral and a politician, I can appreciate the turmoil involved in that.

The navy had many successes in the years that followed and a lot of turmoil. After the First World War, it was difficult to maintain standing forces, just as it is today.

In 1911, the navy was called "Royal," dubbed so by King George V, and Admiral Walter Hose, the captain of the first cruiser to be in the Royal Canadian Navy, 1914-15, became the Chief of Naval Service. He realized he would not get a lot of support for a standing navy, and therefore he had the foresight — and it is still recognized in Canadian naval history — to take half the naval budget of the day and not spend it on ships but on operating 18 reserve divisions across Canada. That was quite a step, if you can imagine the criticism he took from his colleagues because of that move. He took that step and encouraged the shipbuilding industry across Canada, on the East and West Coasts and in between, to be prepared to build ships. Therefore, in 1939 the navy of 13 decent-sized ships and about 2,500 officers

L'honorable contre-amiral (à la retraite) Fred Mifflin, C.P., président honoraire (ancien commandant adjoint du Commandement maritime) : Oui, je vais décrire un peu le contexte, aussi brièvement que possible. Je sais que nous voulons passer à la discussion.

[Français]

Il me fait plaisir d'être parmi vous cet après-midi. Si vous le permettez, je parlerai en anglais. Ensuite, je répondrai à vos questions en anglais ou en français.

[Traduction]

Dans sa motion du 27 mai, le sénateur Rompkey a très bien décrit l'histoire de la Marine royale du Canada, de la Marine canadienne, et du Service naval du Canada auparavant. Je ne vais pas reprendre les chiffres ou les éléments qui figurent dans sa motion.

Il me faut, je crois, souligner certaines parties de cette histoire, parce que j'estime qu'elle touche directement la motion. Je sais que les sénateurs veulent s'en tenir à la motion, parce que c'est la raison pour laquelle nous sommes tous ici.

Il est important de savoir qu'en fait, la Marine est issue de la Direction de la protection des pêches de ce qu'on appelait le Service naval du Canada avant 1910. Mais à cause de ce qui se passait en Europe et de la perspective d'avoir peut-être un jour à défendre notre pays avec autre chose que quelques petits canons et un bateau de pêche, le gouvernement au pouvoir a décidé que nous aurions une marine indépendante. En mai 1910, le Service naval du Canada a été constitué avec quelques navires et quelques officiers qui étaient chargés de protéger le Canada contre notre ennemi au cours de la Première Guerre mondiale.

La marine de cette époque a connu une période difficile, parce qu'en 1911, le gouvernement a changé, principalement à cause de la marine et en tant qu'amiral et homme politique, je comprends tout à fait les difficultés que tout cela a causées.

La marine a connu de nombreux succès au cours des années suivantes et rencontré beaucoup de difficultés. Après la Première Guerre mondiale, il a été difficile de préserver des forces permanentes, comme c'est encore le cas aujourd'hui.

En 1911, la marine a été appelée « royale », comme l'avaient décidé le Roi George V, et l'amiral Walter Hose, le capitaine du premier croiseur de la Marine royale du Canada, 1914-1915, est devenu le chef du Service naval. Il a compris que peu de gens étaient prêts à appuyer une marine permanente et il a eu l'idée — dont on parle encore dans l'histoire navale du Canada — de prendre la moitié du budget de la marine de l'époque et de ne pas s'en servir pour acheter des bateaux, mais pour mettre sur pied 18 divisions de réserve dans les différentes régions du Canada. C'était une mesure surprenante et vous pouvez imaginer toutes les critiques dont il a fait l'objet de la part de ses collègues à cause de cette décision. Il a pris cette mesure et il a invité l'industrie des chantiers navals du Canada, aussi bien sur la côte Est que sur la

and men became, by the end of the war, the third largest Allied navy — 100,000 people and about 375 ships. It was a 50-fold increase, which is incredible when you think of it.

After the war, of course, it became difficult to maintain the standing navy, army and air force, but the navy demobilized to a certain extent. There was a spike of interest during the Korean War when three active destroyers were on station at all times. The navy itself then started to decrease in numbers again because of no standing forces.

The size of the navy in 1964 was as follows: one aircraft carrier; about 30 decent-sized ships; 10 minesweepers and many auxiliary vessels. It was not a big navy, but it was not a small navy either.

In 1966, the Canadian Forces were integrated, partly because of an understanding from a previous report that there could be economies of scale if we integrated. Integration was a little controversial, but it managed to pass.

Between integration and unification, the bases were renamed. Instead of “Her Majesty’s Canadian Ships,” as far as the navy was concerned, they were named “Canadian Forces Bases.” It caused a bit of heartburn but not a lot.

In February 1968, unification came and things changed dramatically. The Royal Canadian Navy, Royal Canadian Air Force and Canadian Army disappeared. We became the Canadian Forces. The uniform changed, the rank structure was all army, and a lot of customs and traditions were in abeyance. I say “in abeyance” because most of us around this room know that customs and traditions exist for a reason. No one sits down and says, “Let us have this custom and this tradition.” There is a reason for these customs and traditions, and they exist for that reason. We try to get rid of them and they will disappear for a while, but they will come back because they are natural. I always equate it to water seeking its own level; you get rid of this but it comes in the side door.

I commanded the HMCS *Skeena* as a lieutenant-colonel in a green uniform. I was with the Standing Naval Force. Vice-Admiral Buck, who is behind me, was with the Standing Naval Force. I was a member of the Canadian Forces and I was a lieutenant-colonel. However, the other 10 navy captains of the ships that I operated did not call me lieutenant-colonel; they

côte Ouest qu’entre les deux, à se préparer à construire des navires. C’est pourquoi, en 1939, la Marine avait 13 navires de taille décente et environ 2 500 officiers et marins, et qu’elle est devenue, à la fin de la guerre, la troisième marine des Forces alliées en importance — 100 000 personnes et près de 375 navires. Cela représente une multiplication par 50, chose incroyable lorsqu’on y réfléchit.

Après la guerre, bien sûr, il est devenu difficile de conserver une marine, une armée de terre et une force aérienne permanentes, et la marine a démobilisé une partie de son personnel. Il y a eu une flambée d’intérêt pendant la guerre de Corée, au cours de laquelle trois destroyers ont été postés en permanence dans cette région. La marine a ensuite commencé à voir le nombre de son personnel diminuer encore une fois, parce qu’il n’y avait pas de forces permanentes.

En 1964, la marine comprenait les bâtiments suivants : un porte-avions, une trentaine de navires de bonne taille, 10 dragueurs de mines et de nombreux navires auxiliaires. Ce n’était pas une grande marine, mais ce n’était pas non plus une petite marine.

En 1966, les Forces canadiennes ont été intégrées, en partie parce qu’on pensait, comme l’avait indiqué un rapport antérieur, que cette intégration pouvait entraîner des économies d’échelle. Cette décision a suscité une certaine controverse, mais elle a été mise en œuvre.

Avec l’intégration et l’unification des forces canadiennes, les bases ont été rebaptisées. Au lieu de l’expression « Navire canadien de Sa Majesté », pour ce qui est de la marine, elles sont devenues des « bases des Forces canadiennes ». Ce changement a été un peu difficile à avaler, mais il a finalement passé.

En février 1968, l’unification est arrivée, ce qui a énormément changé la situation. La Marine royale du Canada, l’Aviation royale du Canada et l’Armée canadienne ont disparu. Nous sommes devenus les Forces canadiennes. L’uniforme a changé, la structure des grades était celle de l’armée et une bonne partie des coutumes et des traditions ont été mises en suspens. Je dis « en suspens », parce que la plupart des gens qui se trouvent dans la salle savent que ces coutumes et ces traditions avaient une raison d’être. Il n’y a personne qui décide un jour d’adopter telle coutume ou telle tradition. Il y a une raison qui explique ces coutumes et ces traditions, cela est bien connu. Nous pouvons essayer de les faire disparaître, et nous allons réussir pendant un certain temps, mais elles reviennent, parce que ce sont des éléments naturels. Je compare toujours cela à l’eau qui cherche toujours à rejoindre son niveau; on peut s’en débarrasser, mais elle revient d’une autre façon.

Je commandais le NCSM *Skeena* en qualité de lieutenant-colonel dans un uniforme vert. Je faisais partie de la force navale permanente. Le vice-amiral Buck, qui se trouve derrière moi, faisait également partie de la force navale permanente. J’étais membre des Forces canadiennes et j’étais lieutenant-colonel. Toutefois, les 10 autres capitaines des navires dont j’étais

called me commander. They did not say I was from the Canadian Forces (Maritime Command). They said I was from the Canadian navy, which suited me just fine; I had I no problem with that.

In speaking about customs, traditions and water seeking its own level, I am not here to knock unification. Integration was great. Unification was not as great. I think the aim was good, but the asperity of the execution caused the experience to be raw and the taste to be very bitter. I will not go into that as there is enough evidence on record.

However, there are interesting parts about this dissembling of unification as a result of a number of reports and the return of customs and traditions. In 1971, the minister of the day restored naval uniforms from rifle green to dark blue, or black — close enough for government work. We were all happy with that. Instead of eight buttons, there were six.

I am sorry. In 1971, the naval rank was restored. It took until 1985 for the uniform to be restored, again in some modified form of the traditional Royal Navy type of uniform. Most people were happy to get back into a blue uniform. There was a major difference, though: Sailors did not wear what is called the rig of a sailor, which is a round rig. Everyone wore the same square rig — buttons, a certain collar and a peaked cap as a dress uniform.

The interesting thing about the dissembling of unification and the return of customs and traditions in uniforms is that, from lieutenant to rear-admiral, I do not remember anyone ever referring to me as being in the Canadian Forces (Maritime Command). I always considered myself to be in the Canadian navy.

I am delighted that with the one-hundredth anniversary of the navy Senator Rompkey saw fit to propose this motion. He is asking to legitimize what is happening now. I will not speak to the air force and the army as they have their own mentors, but I suspect that they, too, may follow if this motion is passed.

As a former operator, I think it is essential to make another point. These traditions and customs are great, but I remember once asking a sailor who was complaining about his green uniform, "What kind of uniform would you like?" We had a good discussion, and he ended up saying, "Sir, if you were to give me the right conditions, I would go to sea in my birthday suit." That told me a lot.

I am not here to speak for Vice-Admiral McFadden, the Chief of Maritime Staff. However, I am here to say that any operational commander, as the chair would understand, would first and foremost wish — if he had Aladdin's lamp — to have a highly

responsable ne m'appelaient pas lieutenant-colonel; ils m'appelaient commandant. Ils ne disaient pas que j'étais membre des Forces canadiennes (Commandement maritime). Ils disaient que je faisais partie de la Marine canadienne, ce qui me convenait parfaitement; je n'avais rien contre cette appellation.

Je parle des coutumes, des traditions et de l'eau qui cherche toujours à rejoindre son niveau, mais je ne suis pas venu ici pour critiquer l'unification. L'intégration a été une excellente chose. L'unification n'a pas été aussi réussie. Je pense que l'objectif était bon, mais la rigueur avec laquelle elle a été mise en œuvre en a fait une expérience difficile et a laissé un goût très amer. Je ne vais pas en parler en détail, parce qu'il existe déjà suffisamment de témoignages officiels sur ce point.

L'abandon de l'unification qui a suivi un certain nombre de rapports et le retour des coutumes et des traditions comportent néanmoins des éléments intéressants. En 1971, le ministre de l'époque a changé la couleur des uniformes de la marine en les faisant passer de vert fusil à bleu foncé ou noir — une couleur assez proche pour le gouvernement. Nous en avons été très heureux. Au lieu de huit boutons, il y en avait six.

Excusez-moi. En 1971, c'est le système des grades de la marine qui a été rétabli. Il a fallu attendre 1985 pour que l'uniforme soit rétabli, sous une forme quelque peu modifiée par rapport à l'uniforme traditionnel de la Marine royale. La plupart des gens étaient très heureux de retrouver un uniforme bleu. Il y avait toutefois une grande différence : les marins ne portaient pas ce qu'on appelle le bérêt de marin, qui est un bérêt rond. Tout le monde portait le même bérêt carré — avec boutons, un col et une casquette à visière comme uniforme d'apparat.

L'abandon de l'unification et le retour des coutumes et des traditions concernant les uniformes comportent un élément intéressant : je pense que personne, qu'il s'agisse d'un lieutenant ou d'un contre-amiral, ne s'est jamais adressé à moi en tant que membre des Forces canadiennes (Commandement maritime). J'ai toujours considéré que je faisais partie de la Marine canadienne.

Je suis ravi qu'avec l'arrivée du 100^e anniversaire de la Marine, le sénateur Rompkey ait jugé bon de proposer cette motion. Il demande en fait de légitimer la situation actuelle. Je ne parlerai pas de la force aérienne et de l'armée, parce qu'elles ont leurs propres défenseurs, mais je crois qu'elles vont suivre cette initiative si la motion est adoptée.

En tant qu'ancien officier d'active, il me paraît essentiel de faire une autre remarque. Ces traditions et ces coutumes sont une excellente chose, mais je me souviens d'avoir déjà posé à un marin qui se plaignait de son uniforme vert, la question suivante : « Quel genre d'uniforme aimeriez-vous? » Nous avons eu une bonne discussion et il a fini par dire : « Monsieur, dans de bonnes conditions, je serais prêt à partir en mer en costume d'Adam. » Sa réponse en disait long.

Je ne suis pas ici pour parler au nom du vice-amiral McFadden, le chef de l'état-major de la Force maritime. Je peux dire toutefois que n'importe quel commandant en activité, comme le comprend le président, souhaiterait en tout premier lieu — s'il avait la lampe

trained and sustainable force that can operate anywhere in the world against most kinds of enemies in defence of Canadian sovereignty. That would be the first and foremost desire.

“Canadian Navy” is a good thing and it should happen, the sooner the better.

Senator Plett: I will be very much to the point: Would you prefer “Royal Canadian Navy” versus “Canadian Navy”?

Rear-Admiral Mifflin: Why am I surprised to hear this question?

Senator Plett: I am surprised I was the first one allowed to ask, but I got it in.

Rear-Admiral Mifflin: My son was in the navy; he is working for General Electric in Connecticut now. I asked him a couple of weeks ago what he thought about this issue. He said it is not a big deal and that “Canadian Navy” would be fine. However, he never served in the Royal Canadian Navy.

I served in the Royal Canadian Navy, so what do I think? I think it would be great to go back to the White Ensign and all that stuff, but it will not happen.

Let us look at why it was the “Royal Canadian Navy.” In 1911, we were still a dominion. Vimy Ridge happened a few years later. The Statute of Westminster was adopted in December 1931. However, until 1949, we still had to go to the Judicial Committee of the Privy Council of Britain as the court of last support after the Supreme Court. I see 1949 and not 1931 as being a real change where we were a country alone — we were a country. That was solidified in 1982.

I have asked a lot of people how they feel about this motion. They all love it. I have not met anyone who does not like “Canadian Navy,” but I have not met anyone who wants the word “Royal” back.

Senator Plett: Is that right?

Rear-Admiral Mifflin: I also found that surprising.

Senator Plett: If you say no one in the public, you have now met one. I would prefer “Royal Canadian Navy.”

Rear-Admiral Mifflin: Personally, I would not mind it either, but I have to remove myself from that.

Senator Plett: I appreciate that fact, but you would not have a problem with “Royal Canadian Navy,” is that right?

Rear-Admiral Mifflin: Actually, I would. In my dreams I like it, but when I look at the young sailors and soldiers today, I think it is time we went Canadian.

Senator Plett: I would like a little more perspective on why you would not prefer “Royal Canadian Navy.”

d’Aladin — avoir une force entraînée et autonome qui puisse être envoyée n’importe où dans le monde contre la plupart de nos ennemis pour défendre la souveraineté du Canada. Ce serait son premier souhait.

La « Marine canadienne » est une bonne chose et cela devrait se faire, le plus tôt possible.

Le sénateur Plett : Je vais vous poser une question très directe : Préférez-vous « Marine royale du Canada » plutôt que « Marine canadienne »?

Cam Mifflin : Pourquoi suis-je surpris d’entendre cette question?

Le sénateur Plett : Je suis surpris d’être le premier à qui on ait permis de la poser, mais j’ai réussi à le faire.

Cam Mifflin : Mon fils a été dans la marine. Il travaille maintenant pour General Electric au Connecticut. Je lui ai demandé, il y a quelques semaines, ce qu’il pensait de cette question. Il a dit que ce n’était pas très important et que « Marine canadienne » était très bien. Par contre, il n’a jamais servi dans la Marine royale du Canada.

J’ai servi dans la Marine royale du Canada, et qu’est-ce que j’en pense? J’aimerais bien que nous en revenions au pavillon blanc et à toutes ces choses, mais cela ne se fera pas.

Examinons pourquoi il y a eu la « Marine royale du Canada ». En 1911, nous étions encore un dominion. La bataille de Vimy n’a eu lieu que quelques années plus tard. Le Statut de Westminster a été adopté en décembre 1931. Cependant, jusqu’en 1949, nous étions encore obligés d’aller devant le Comité judiciaire du Conseil privé de la Grande-Bretagne, qui était la juridiction de dernier ressort après la Cour suprême. Je pense que c’est en 1949 et non pas en 1931 que les choses ont vraiment changé et que nous sommes devenus un pays indépendant — nous étions un pays. Cela s’est consolidé en 1982.

J’ai demandé à beaucoup de gens ce qu’ils pensaient de cette motion. Ils l’aiment tous beaucoup. Je n’ai rencontré personne qui n’aimait pas l’expression « Marine canadienne », mais je n’ai rencontré personne qui voulait que l’on rajoute le mot « royale ».

Le sénateur Plett : Est-ce bien vrai?

Cam Mifflin : J’ai été moi-même surpris.

Le sénateur Plett : Lorsque vous dites que vous n’avez rencontré personne qui voulait ajouter le mot « royale », vous en avez maintenant rencontré un. Je préfère là « Marine royale du Canada ».

Cam Mifflin : Personnellement, cela ne me déplairait pas, mais je ne dois pas me mêler de cela.

Le sénateur Plett : Je le comprends, mais vous seriez satisfait si nous choisissons « Marine royale du Canada », est-ce bien exact?

Cam Mifflin : En fait, non. Dans mes rêves, j’aime ce titre, mais lorsque je regarde nos jeunes marins et nos jeunes soldats d’aujourd’hui, je me dis qu’il est temps qu’ils soient canadiens.

Le sénateur Plett : J’aimerais en savoir davantage sur les raisons pour lesquelles vous ne préférez pas « Marine royale du Canada ».

Rear-Admiral Mifflin: The reason for the “Royal” does not exist anymore. We have Her Majesty’s Canadian Ship, which tells me it is part of Queen and country, but I do not believe we need “Royal” because we have removed ourselves from the traditions of the Royal Navy. We have our own traditions now, which are based on the Royal Navy traditions, but they are our own.

Senator Plett: I appreciate having our own traditions. The United Kingdom has the Royal Navy. There is also the Royal Australian Navy, the Royal New Zealand Navy, the Royal Malaysian Navy, the Royal Netherlands Navy, et cetera. I would suggest we are in a minority by not wanting the word “Royal.” However, I do not want to debate it because that is not our purpose here.

Rear-Admiral Mifflin: I will make a comment. It is interesting that the Royal Australian Navy likes to call itself the Royal Australian Navy when Australians want to get rid of the Queen. It is a strange juxtaposition.

Senator Plett: I appreciate that, sir. I feel this goes beyond the monarchy, and I think there is a certain stigma attached to being called “Royal.” To me it is not just our desire to keep the Queen in Canada; I think it is a great name.

Rear-Admiral Mifflin: I certainly appreciate your comments.

[Translation]

Senator Pépin: If we changed the name of the Canadian navy, don’t you think that there would be people who would like to change the name of the two other services, the army and the air force?

Rear-Admiral Mifflin: Yes, certainly.

Senator Pépin: What do you think about that?

[English]

Rear-Admiral Mifflin: I am not as confident of the history of the air force or army as I am of the navy. However, I do remember that the Royal Canadian Air Force really started from the Royal Air Force. In World War I, we had 20,000 people serve in the Royal Air Force, or Royal Flying Corps I think it was. The Royal Canadian Air Force was established in 1923, with the title Royal Canadian Air Force, from Canadian Air Force. Similar to the navy, they accepted the Royal Air Force rank structure: they even used the roundel on their flag, same as the Royal Canadian Air Force. It was a tradition that was a logical progression.

Let us go back to the unification bill. The essential thing that happened there, other than customs and traditions, which were by no means small, was that the navy, the army and the air force had their own logistics service, were self-supporting as one arm, and

Cam Mifflin : C’est parce que le mot « royale » n’existe plus. Nous avons les Navires canadiens de Sa Majesté, ce qui m’indique qu’ils sont associés à la Reine et au pays, mais je ne pense pas que nous ayons besoin du mot « royale », parce que nous nous sommes éloignés des traditions de la Marine royale. Nous avons nos propres traditions, qui découlent des traditions de la Marine royale, mais qui sont les nôtres.

Le sénateur Plett : Je sais que nous avons nos propres traditions. Le Royaume-Uni a la Marine royale. Il y a aussi la Marine royale de l’Australie, la Marine royale de la Nouvelle-Zélande, la Marine royale de la Malaisie, la Marine royale des Pays-Bas, et cetera. Je pense qu’en refusant l’adjectif « royale », nous nous plaçons dans une minorité. Je n’aime pas toutefois pas lancer un débat sur cette question, parce que ce n’est pas pour cela que nous sommes ici.

Cam Mifflin : Je vais faire un commentaire. Il est intéressant que la Marine royale australienne veuille se faire appeler la Marine royale australienne alors que les Australiens veulent se débarrasser de la Reine. C’est une combinaison étrange.

Le sénateur Plett : Je comprends cela. Je pense que cela va au-delà de la monarchie et qu’il y a un certain stigmate qui est attaché à l’adjectif « royale ». Pour moi, c’est simplement parce que nous voulons préserver la Reine au Canada; je crois que c’est un beau nom.

Cam Mifflin : J’apprécie beaucoup vos commentaires.

[Français]

Le sénateur Pépin : Si on changeait le nom de la marine canadienne, est-ce que vous ne croyez pas que, à ce moment-là, il y aurait des personnes qui voudraient changer le nom des deux autres forces, l’armée et l’aviation?

Cam Mifflin : Oui, certainement.

Le sénateur Pépin : Qu’est-ce que vous en pensez?

[Traduction]

Cam Mifflin : Je ne connais pas aussi bien l’histoire de l’aviation ou de l’armée de terre que celle de la Marine. Je me souviens toutefois que l’Aviation royale du Canada est issue de la Royal Air Force. Pendant la Première Guerre mondiale, nous avions 20 000 Canadiens qui servaient dans la Royal Air Force, ou le Royal Flying Corps, comme il s’appelait. Je crois. L’Aviation royale du Canada a été créée en 1923, avec le titre d’Aviation royale du Canada, à partir de l’Aviation canadienne. Comme la marine, ce service a accepté la structure des grades de la Royal Air Force; il a même repris le tourteau sur son drapeau, comme l’Aviation royale du Canada. C’était une tradition qui reflétait une progression logique.

Revenons au projet de loi sur l’unification. La principale chose qui soit survenue, à part ce qui est arrivé aux coutumes et aux traditions, qui était loin d’être négligeable, était que la marine, l’armée et l’aviation avaient leur propre service logistique, étaient

became structural or functional commands. The navy more or less became Maritime Command and the army became what was then Mobile Command.

The air force did not then have an entity called Air Command; that came a few years later. If I remember correctly, they were subsumed into Air Transport Command and Air Defence Command. Later there was Materiel Command, Training Command and, a few years later, Communications Command. In fact, the air force got short shrift because there was no air command in 1968. It was not until later that people came to their senses and said that they needed a centre for people who fly and support airplanes. Air Command came a few years after the unification bill. I do not remember how many years, but the clerk could find that out.

It is a logical progression to rename the "Maritime Command" force the "Canadian Navy." I think there would be a natural inclination for the air force to want to become the "Canadian Air Force" although I do not know whether they would want to use the word "Royal." Senator Plett's point is well taken, but strangely enough it is not something that the serving members are keen on. The answer is that I would not be surprised.

The chairman could probably speak to the land forces better than I, but while the Canadian army disappeared, not all the regiments disappeared. Princess Patricia's Canadian Light Infantry still exists as does the Royal Canadian Horse Artillery and many other royal regiments.

Senator Plett: The Royal Canadian Armed Corps is another.

Rear-Admiral Mifflin: Returning to the word "Royal," I am from Newfoundland where we have one of the best police forces in the world. They did not carry arms until a few years ago. They were the last force in Canada to wear side arms.

They were established in 1871, but they did not accept the term "Royal" until 1979, I think it was, when they became the Royal Newfoundland Constabulary, the reverse of what we are talking about with respect to the navy.

Senator Segal: I wish to ask a question about operational reality.

Admiral, you have served, commanded and been in charge. We have a wonderful mix of young men and women in the navy, from all backgrounds, both francophone and anglophone. My experience with them at reserve and regular force units across the country is that they are very proud to be in the Canadian navy. They argue that they are more inter-operational with the American navy than with the British navy. They argue that no navy is as inter-operational with the American navy as ours. As well, they take the Maple Leaf flag seriously and are glad to see it

indépendantes et sont devenues des commandements structurels ou fonctionnels. La marine est plus ou moins devenue le Commandement maritime et l'armée est devenue ce que l'on appelait alors la Force mobile.

L'aviation n'a pas pris la forme d'une entité appelée le Commandement aérien; cela s'est fait quelques années plus tard. Si je me souviens bien, elle a été intégrée au Commandement du transport aérien et au commandement de la défense aérienne. Il y a eu par la suite le commandement matériel, le Commandement de l'instruction et, quelques années plus tard, le commandement des communications. En fait, l'aviation ne s'en est pas très bien sortie, parce qu'il n'y avait pas de commandement aérien en 1968. C'est plus tard que les gens se sont mis à réfléchir et qu'ils se sont dit qu'ils avaient besoin d'un centre pour regrouper les gens qui faisaient voler les avions et les entretenaient. Le Commandement aérien a été créé quelques années après le projet de loi d'unification. Je ne me souviens pas de la date exacte, mais le greffier pourrait la retrouver.

C'est une progression logique que de passer du « Commandement maritime » à la « Marine canadienne ». Je pense que l'aviation voudrait sans doute devenir l'« Aviation canadienne » même si je ne sais pas si elle voudrait utiliser le mot « royale ». Le commentaire du sénateur Plett est tout à fait pertinent, mais étrangement, ce n'est pas un aspect auquel les membres en activité s'intéressent énormément. La réponse est que je n'en serais pas surpris.

Le président pourrait probablement parler des forces terrestres mieux que moi, mais si l'armée canadienne a disparu, tous les régiments n'ont pas disparu. Le Princess Patricia's Canadian Light Infantry existe toujours, tout comme le Royal Canadian Horse Artillery et de nombreux autres régiments royaux.

Le sénateur Plett : Il y a aussi le Royal Canadian Armed Corps.

Cam Mifflin : Pour en revenir au mot « royal », je viens de Terre-Neuve, une province qui possède un des meilleurs corps policiers au monde. Cela ne fait que quelques années que les policiers ont commencé à porter des armes. C'est le dernier corps policier canadien à porter des armes de poing.

Ce corps a été créé en 1871, mais n'a pas accepté le terme « royal » avant 1979, je crois, lorsqu'ils sont devenus le Royal Newfoundland Constabulary, l'inverse de ce dont nous parlons au sujet de la marine.

Le sénateur Segal : J'aimerais poser une question sur la réalité opérationnelle.

Amiral, vous avez servi, commandé et dirigé. Nous avons un excellent groupe de jeunes hommes et jeunes femmes dans la marine, d'origines diverses, francophones et anglophones. J'ai retiré de mes contacts avec les unités de la Force régulière et de réserve dans les différentes régions du pays, qu'ils sont très fiers d'être dans la Marine canadienne. Ils affirment qu'ils sont davantage interopératoires avec la marine américaine qu'avec la marine britannique. Ils disent qu'il n'y a pas d'autre marine au monde qui soit aussi interopératoire avec la marine américaine

at a point of significance on all our ships. For better or worse, as a kid I was opposed to the Maple Leaf flag, but I was only 14 years old at the time, I hasten to add.

My worry would be that despite everyone's best intentions, if we went to the term "Royal," as some have suggested with the best of intentions, with a strong belief in the tradition of that linkage, we might unfairly create a controversy within the ranks between those who see themselves as Canadian naval able seamen and all the rest, Canadian naval officers, and those who may have some affinity for the adjective "Royal."

I am interested in your view from an operational basis. Commanders of ships are in charge and controversies are managed, but you do not need Parliament creating extra controversies. My understanding of your testimony is that there will be no controversy around "Canadian Navy," that everyone in the ranks would be delighted with it, but that there might be an element of challenge around "Royal Canadian." I would be interested in your advice to us as to what that challenge might be.

Rear-Admiral Mifflin: I appreciate and agree with everything you have said, Senator Segal.

I talked about customs and traditions coming back, but they come back in a different form. I talked about the navy blue uniform. It was always a big issue, certainly with me, but what can you do when you are not in a position to change it? Generally speaking, there was a great lifting of morale when the navy went back into their blue suits. However, they were not blue; they were black, but that was good enough. They did not have the eight buttons; they had six buttons. I do not remember anyone complaining about that.

There is one thing they did complain about, though. It is funny how little things are so important. The navy rank structure did not have a curl. That is a little like being in the Maritime Command instead of being in the Canadian navy. When you have a curl, it means that you belong to your country's navy and you are there to protect. Without that curl, when people see you at an airport they are not sure if you are an airline pilot or a bus conductor. It was often embarrassing.

Senator Segal: Or the Canadian Corps of Commissionaires.

Rear-Admiral Mifflin: Yes, although that would have been okay with me.

It was not until this year that the government, in its wisdom, brought back the naval curl. I did not see admirals retiring or being fired because of the naval curl, but it was always in the back of the minds of many people. The naval curl was very acceptable. When you are commanding a ship at sea you need that curl to show your colleagues, other Canadians and foreigners that you

que la nôtre. De plus, ils prennent le drapeau unifolié très au sérieux et ils sont heureux de voir que c'est un symbole important sur tous nos navires. Je ne sais pas trop pourquoi, mais quand j'étais enfant, je n'étais pas favorable à l'unifolié, mais je n'avais que 14 ans à l'époque, je m'empresse de le préciser.

Je crains que malgré toutes ces bonnes intentions, en choisissant le mot « royal », comme certains l'ont proposé avec d'excellentes intentions, parce qu'ils croient fermement dans la tradition que souligne ce lien, nous risquerions de susciter une controverse dans les rangs entre ceux qui se considèrent comme des matelots brevetés canadiens et tous les autres, les officiers de la Marine canadienne, et ceux qui ont une certaine affinité pour l'adjectif « royale ».

J'aimerais savoir ce que vous en pensez du point de vue opérationnel. Les commandants des navires assument leur commandement et sont capables de gérer les controverses, mais il ne faudrait pas que le Parlement en crée de nouvelles. Je retiens de votre témoignage que l'appellation « Marine canadienne » ne suscitera aucune controverse, que tous les membres de la marine seront très satisfaits de cette appellation, mais que l'expression « Marine royale canadienne » pourrait susciter quelques réactions. J'aimerais savoir ce que vous pourriez nous dire au sujet de ces réactions.

Cam Mifflin : Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit, sénateur Segal.

J'ai dit qu'il y avait le retour des coutumes et des traditions, mais elles reviennent sous une forme différente. J'ai parlé de l'uniforme bleu de la Marine. Cela a toujours été une question grave, en tout cas pour moi, mais que peut-on faire lorsqu'on n'est pas en mesure de modifier la situation? D'une façon générale, on peut dire que le retour à l'uniforme bleu a grandement amélioré le moral de la marine. Il n'était toutefois pas bleu, il était noir, mais cela était assez proche. Il n'y avait pas huit boutons, mais six. Je ne pense pas que qui que ce soit s'en soit plaint.

Ils se sont plaints d'une chose toutefois. Il est drôle de constater que les petites choses sont parfois très importantes. La structure des grades de la Marine n'utilisait pas la boucle d'officier. C'est un peu comme si on faisait partie du Commandement maritime au lieu de la Marine canadienne. Celui qui porte une boucle d'officier sait qu'il fait partie de la marine de son pays et qu'il est là pour le protéger. Sans boucle, les gens qui vous voient dans un aéroport ne sont pas sûrs si vous êtes un pilote d'avion ou un conducteur d'autobus. C'était souvent gênant.

Le sénateur Segal : Ou le Corps canadien des commissionnaires.

Cam Mifflin : Oui, même si je ne m'y serais pas opposé.

Ce n'est que cette année que le gouvernement a, dans sa sagesse, réinstauré la boucle d'officier. Aucun amiral n'a pris sa retraite ou a été révoqué à cause de la boucle d'officier, mais c'était un petit détail qui trottait toujours dans la tête des gens. La boucle navale était tout à fait acceptable. Lorsque vous commandez un navire en mer, cette boucle montre à vos

are a ship's captain, an executive officer or an admiral, whatever the case may be. As I said, in 1972 I was in the Canadian navy, not the Royal Canadian Navy.

Coming back to the term "navy" legitimizes what we are doing now. As I said, I have not spoken to any serving member, an officer or an enlisted person, who would be comfortable with the term "Royal."

Operationally, we are Canadian and I can operate with the "Canadian Navy." I can operate with the "Royal Canadian Mounted Police" because they are "Royal" for another reason. I can operate with the "Royal Canadian Artillery" because they are a regiment that has been around for a long time. Operationally, it would be nice to legitimize what is happening now.

Senator Manning: I welcome my fellow Newfoundlander and Labradorian to the table. I will not argue with any of the history you have given of the Royal Canadian Navy. I heard you talk about the state of the navy in 1964, but that was the year I was born, so I cannot argue with you about that.

As a fellow Newfoundlander and Labradorian, I know that customs and traditions are important. We have always prided ourselves on ours. Having not yet been convinced otherwise, I support the designation of "Royal," not so much with regard to the monarchy itself, because I am a born and bred Irish Newfoundlander, but because I have known several veterans, many of whom have passed on now, who were proud to say that they served in the Royal Canadian Navy. Two of them were my uncles, and they wore their uniforms with great pride.

The impact of any change to the name is what concerns me. Senator Segal just talked about that. When the change was made to go with "Maritime Command," with unification and all, what did that do to the morale of the seamen and seawomen?

Rear-Admiral Mifflin: Let me put it another way, in answer your question. It was more the rank structure or the uniform. I have to bring this up again. This is not an old saw. It has long since been custom to wear the proper flag. At about the same time, the White Ensign went. I speak to a lot of veterans' organizations. They still fly the white ensign, which is all right with me.

Many things have changed, but I think the thing that affected the sailors the least was the naming of Maritime Command because they were still in ships at sea, in the navy. You could not call it anything but the "navy" because, when you go to sea on ships, you are in the navy. It was Maritime Command, yes, but it was still the navy. That was in 1968. It has been the navy ever since, and it will be the navy forever more. It would be nice to be called that.

Senator Manning: Regardless of what Parliament does, it is still the navy.

collègues, aux autres Canadiens et aux étrangers que vous êtes le capitaine d'un navire, un officier de haut grade ou un amiral, selon le cas. Comme je l'ai dit, en 1972, j'étais dans la Marine canadienne, et pas dans la Marine royale du Canada.

Pour revenir au mot « marine », il légitime ce que nous faisons maintenant. Comme je l'ai dit, je n'ai jamais rencontré de membres en activité, d'officier ou d'engagé, qui seraient à l'aise avec le terme « royal ».

Sur le plan opérationnel, nous sommes des Canadiens et je peux fonctionner avec la « Marine canadienne ». Je peux fonctionner avec la « Gendarmerie royale du Canada » parce que le mot « royale » est là pour une autre raison. Je peux fonctionner avec l'« Artillerie royale canadienne » parce que c'est un régiment qui existe depuis longtemps. Sur le plan opérationnel, il serait bon de légitimer ce qui se passe actuellement.

Le sénateur Manning : Je souhaite la bienvenue à mon collègue de Terre-Neuve-et-Labrador. Je ne vais pas critiquer votre version de l'histoire de la Marine royale du Canada. Je vous ai entendu parler de l'état dans lequel se trouvait la marine en 1964, qui est l'année de ma naissance, je ne peux donc rien vous reprocher à ce sujet.

En tant que résident de Terre-Neuve-et-Labrador, je sais que les coutumes et traditions sont importantes. Nous avons toujours été fiers des nôtres. Personne n'ayant encore réussi à me convaincre du contraire, j'appuie l'utilisation du qualificatif « royal », pas tant parce qu'il fait référence à la monarchie et que je viens d'une famille irlandaise de Terre-Neuve, mais parce que j'ai connu plusieurs anciens combattants, dont un bon nombre sont décédés maintenant, qui étaient fiers de dire qu'ils avaient servi dans la Marine royale du Canada. Deux d'entre eux étaient mes oncles et ils étaient très fiers de porter leur uniforme.

Ce qui me préoccupe, c'est l'effet que peut avoir une modification du nom. Le sénateur Segal vient d'aborder ce sujet. Lorsqu'on a décidé de parler de « Commandement maritime », avec l'unification et le reste, comment cela a-t-il affecté le moral des matelots?

Cam Mifflin : Je vais répondre à votre question d'un autre point de vue. C'est plutôt la structure des grades et l'uniforme qui ont fait problème. Je dois mentionner encore une fois cet aspect. Ce n'est pas une rengaine. Cela fait longtemps que la coutume veut qu'un navire doit battre un pavillon approprié. C'est à peu près au même moment que l'on a abandonné le pavillon blanc. J'ai parlé à beaucoup d'organismes d'anciens combattants. Ils battent toujours le pavillon blanc, ce que je trouve très bien.

Beaucoup de choses ont changé, mais je pense que ce qui a le moins touché les marins était le nom de Commandement maritime, parce qu'ils se trouvaient toujours dans des navires, en mer, dans la marine. Il n'était pas possible d'utiliser un autre mot que la « marine », parce que, lorsqu'on va en mer sur des navires, on est dans la marine. C'était le Commandement maritime, d'accord, mais c'était toujours la marine. Cela se passait en 1968. Depuis, cela a toujours été la marine, et ce sera pour l'éternité la marine. Il serait bon qu'elle reprenne ce nom.

Le sénateur Manning : Quelle que soit la décision du Parlement, ce sera toujours la marine.

Rear-Admiral Mifflin: Yes.

Senator Manning: Growing up, one often hears of the young people who are involved in the Royal Canadian Sea Cadets Program, for example. Eventually, they move on, and I know of a couple that have graduated from the Royal Military College. Some day they may become members of the Royal Canadian Legion or the Royal Canadian Mounted Police. There seems to be a distinction. Apart from the forces, we have the Royal St. John's Regatta, the oldest sporting event in North America, going on 180 years now. There is something about that word "Royal" that creates a distinction.

I listened to Senator Segal talk about the work that is done with the navy in the United States. You mentioned the present seamen and seamen. You stated that you have not heard anyone support "Royal," but as they say down home, people who are in favour of something are usually not that talkative. It is when you are against things that you come out and speak. Are you comfortable that that would be the contention of the people serving in the navy today? Would there be any people who would have a major problem with being called the "Royal Canadian Navy" versus just the "Canadian Navy"?

Rear-Admiral Mifflin: Before I answer — and I think that is a key and important question — I want to go back to traditions again. I would commend to the clerk and the committee, if you can get a copy of it, the Mainguy report of 1949. From 1945 to 1949, there was angst in the Royal Canadian Navy for a number of reasons but mainly because our officers, Canadians, were trained in Britain. Many of them had served in the Royal Navy during the war, before the war and after the war. Canadians were speaking with what was called a mid-Atlantic accent, and the communication between officers and the men was not what young Canadians who joined the navy expected it to be.

There were three mutinies, which was unheard of in Canada. That led to a commission of three people chaired by the Rear-Admiral Rollo Mainguy. The Mainguy report essentially established the Royal Canadian Navy as a Canadian navy. Believe it or not, until then, Canadian officers did not wear "Canada" on their shoulders, which was a major point of concern for seamen. They believed that their officers should do that. They did in the regiments of Canada, and the Royal Canadian Air Force had it, so why did naval officers not wear "Canada"?

The thread of that report is that we basically stemmed from the Royal Navy and used the Royal Navy to help us and train us. In fact, we got their ships to start our navy. However, we are now the Canadian navy. They did not say that, but that was essentially the thread of the report.

I think "Royal Canadian Navy" would cause a lot more angst than "Canadian Navy." The "Canadian Navy" would go over very well. There are those who would say that would be okay,

Cam Mifflin: Oui.

Le sénateur Manning: Lorsqu'on grandit, on entend souvent parler des jeunes qui font partie du programme des Cadets de la Marine royale canadienne, par exemple. Ils progressent éventuellement et j'en connais quelques-uns qui sont diplômés du Collège militaire royal du Canada. Il se pourrait qu'ils fassent partie de la Légion royale canadienne ou de la Gendarmerie royale du Canada. Cela semble faire une différence. À part les forces armées, il y a la Royal St. John's Regatta, l'événement sportif le plus ancien d'Amérique du Nord, parce qu'il a débuté il y a 180 ans. Il y a quelque chose dans le mot « royal » qui fait une différence.

J'ai écouté le sénateur Segal parler de ce qui se faisait avec la marine des États-Unis. Vous avez mentionné les matelots actuels. Vous avez affirmé que vous n'avez entendu personne parler favorablement du mot « royal », mais comme nous le disons chez nous, les gens qui sont en faveur de quelque chose n'en parlent pas beaucoup habituellement. C'est lorsque vous êtes contre que vous réagissez. Pensez-vous vraiment que ce serait la réaction des personnes qui servent dans la marine de nos jours? Pensez-vous qu'il y aurait des gens qui n'aimeraient pas que l'on parle d'eux comme des membres de la « Marine royale du Canada » et non simplement de la « Marine canadienne »?

Cam Mifflin: Avant de répondre — et je crois que c'est là une question clé, une question très importante — j'aimerais revenir aux traditions. J'aimerais recommander au greffier et au comité, si vous pouvez vous en procurer un exemplaire, le rapport Mainguy de 1949. Entre 1945 et 1949, il y avait des craintes au sein de la Marine royale du Canada pour plusieurs raisons, mais principalement parce que nos officiers canadiens étaient formés en Grande-Bretagne. La plupart d'entre eux avaient servi dans la Marine royale pendant la guerre, avant la guerre et après la guerre. Les Canadiens parlaient avec ce que l'on appelait un accent mi-atlantique, et la communication entre les officiers et les marins ne répondait pas aux attentes des jeunes Canadiens qui s'engageaient dans la marine.

Il y a eu trois mutineries, chose tout à fait inconnue au Canada. Cela a entraîné la constitution d'un groupe de trois personnes, présidé par le contre-amiral Rollo Mainguy. Le rapport Mainguy a pour l'essentiel fait de la Marine royale du Canada une Marine canadienne. Croyez-le ou non, jamais jusque-là les officiers canadiens ne portaient pas le mot « Canada » sur leurs épaulettes, ce qui était un grave sujet de préoccupation pour les marins. Ils estimaient que leurs officiers devraient le faire. Cela se faisait dans les régiments du Canada, l'Aviation royale du Canada l'avait, alors pourquoi les officiers de marine ne portaient pas le mot « Canada »?

Le thème du rapport est que notre marine était issue de la Marine royale et que nous avions utilisé la Marine royale pour nous aider et nous former. En fait, c'est avec leurs bateaux que nous avons commencé notre marine. Mais nous sommes maintenant la Marine canadienne. Les auteurs du rapport ne l'ont pas formulé ainsi, mais c'est essentiellement ce que disait le rapport.

Je pense que l'expression « Marine royale du Canada » causerait beaucoup plus de difficultés que l'expression « Marine canadienne ». Le nom de « Marine canadienne » serait très

such as the senator and me to a certain extent. Some might say, "Yes, they decided on 'Royal Canadian Navy,' so no big deal," but the preference is "Canadian Navy." I can tell you and assure you of that.

Senator Manning: You talked about 1949 and the real change that we saw, and you mentioned accents. We saw a lot of change in 1949 when Canada decided to join Newfoundland, and our accent has been brought forward since.

Do you have any suggestions on how we can gauge the opinions of the men and women serving today in relation to what we are doing here?

Rear-Admiral Mifflin: Yes. You are talking to a guy who retired in 1988. I suggest you call some of the command chief warrant officers and talk to one, two or three of them — the command chief warrant officer of Maritime Command, the Canadian Forces chief warrant officer. These guys are perhaps a lot closer to the details of running the Canadian Forces than people who are more involved in sailing ships and looking after other things. That would be one concrete suggestion that the committee might consider.

Senator Mitchell: I am compelled by the nostalgia of it all. I think we are all compelled by nostalgia. Without being partisan, I would say perhaps those more conservative are more compelled by nostalgia.

While we remember the era of the Royal Canadian Navy in positive terms — and there are all kinds of reasons for that — we forget that the term "Royal" conjures up a period of time when Canada was much a part of the Dominions of the British Empire and was not as independent as it is today. I do not mean to belittle the navy at all, but I do not know it as well because my dad was in the army and we did not talk about the navy. Vimy is a classic case. Given what Canadians accomplished, something that no other national force could accomplish, we were given much more independence on the world stage and away from Britain. I do not want to use a term like "Royal" that conjures up the dependence and colonialism of that era. In effect, if we say "Royal Canadian Navy," we dilute the purity of the Canadian naval brand. Could you comment on that?

Rear-Admiral Mifflin: I think you are absolutely right. It is in line with my feeling on the matter.

I was in Oshawa last May as part of the one-hundredth anniversary of the Canadian navy. It was astounding. Something like 300 people were on parade in Oshawa, a strong naval city. I am sure most of the veterans there would love to go back to the term "Royal Canadian Navy." Many veterans, as Senator Manning suggested, would love to see that come back. I have nothing against that. I do not have a problem with it. However, we are here to

facilement accepté. Il y en a qui disent que cela se passerait bien, comme le sénateur et moi, jusqu'à un certain point. Certains diraient peut-être « Oui, ils ont choisi l'appellation 'Marine royale du Canada', ce n'est pas grave, mais nous préférons quand même « Marine canadienne ». Je vous le dis et je vous le garantis.

Le sénateur Manning : Vous avez parlé de 1949 et des grands changements qui sont survenus à cette époque et vous avez parlé des accents. Nous avons connu beaucoup de changements en 1949 quand le Canada a décidé de se joindre à Terre-Neuve, et notre accent a été régulièrement mentionné depuis.

Avez-vous des suggestions à faire sur la façon dont nous pourrions sonder les hommes et les femmes qui servent aujourd'hui dans la marine sur le sujet que nous étudions?

Cam Mifflin : Oui. Vous parlez à quelqu'un qui a pris sa retraite en 1988. Je vous suggère d'appeler des adjudants-chefs du Commandement, et que vous parliez à un, deux ou trois d'entre eux — l'adjudant-chef du Commandement maritime, l'adjudant-chef des Forces canadiennes. Ces gars-là connaissent peut-être beaucoup mieux le quotidien du fonctionnement des Forces canadiennes que les gens qui s'occupent davantage de naviguer sur des navires et d'autres choses. C'est une suggestion concrète que le comité voudra peut-être examiner.

Le sénateur Mitchell : Je suis emporté par la nostalgie qui se dégage de cette discussion. Je pense que c'est le cas de tous les participants. Sans vouloir être partisan, je dirais que les personnes conservatrices sont plus sensibles à la nostalgie.

Nous avons de bons souvenirs de l'époque de la Marine royale du Canada — et il y a toutes sortes de raisons qui l'expliquent — mais nous oublions que le mot « royal » fait référence à une époque où le Canada était un des Dominions de l'Empire britannique et n'était pas aussi indépendant qu'il l'est aujourd'hui. Je ne voudrais pas diminuer le moindre de la marine, mais je ne la connais pas aussi bien que l'armée, parce que mon père en a fait partie et que nous ne parlions pas de la marine. La bataille de Vimy est un exemple classique. Avec ce qu'ont accompli les Canadiens, quelque chose qu'aucune armée nationale n'aurait fait, nous avons obtenu beaucoup plus d'indépendance sur la scène mondiale et par rapport à la Grande-Bretagne. Je ne voudrais pas utiliser un terme comme « royal » qui est associé à la dépendance et au colonialisme de cette époque. En fait, lorsque nous parlons de « Marine royale du Canada », nous diluons la pureté de la marque canadienne de notre marine. Pourriez-vous réagir à cela?

Cam Mifflin : Je pense que vous avez tout à fait raison. C'est tout à fait conforme à mon sentiment sur cette question.

Je me trouvais à Oshawa en mai dernier pour célébrer le 100^e anniversaire de la Marine canadienne. C'était vraiment étonnant. Il y avait près de 300 personnes au défilé d'Oshawa, une ville avec une forte tradition navale. Je suis sûr que la plupart des anciens combattants de cette ville seraient très heureux de revenir à l'expression « Marine royale du Canada ». De nombreux anciens combattants, comme l'a mentionné le sénateur Manning,

make conditions more palatable for those who now serve. We will be finished with this committee and off to something else. The people who will wear this will wear it for a long time.

Senator Mitchell: Well said.

While Senator Manning and others have listed a number of institutions, venerable as they are, with the designation “Royal” — the Royal Canadian Legion and Royal Canadian Mounted Police — I could list a number of institutions at least as venerable, perhaps more venerable. We do not say the “Royal Canadian Parliament.” We do not say the “Royal Canadian Senate” or the “Royal Canadian House of Commons.” We do not say the “Royal Canadian Courts of Justice.” We say “Canadian.”

Do you have any idea what percentage of the navy servicemen and women today were even alive during the era when the navy was called “Royal” so that this tradition would at least mean something to them?

Rear-Admiral Mifflin: I could not tell you. I would say there is no serving member today who was in the Royal Canadian Navy. Vice-Admiral Buck, who is more current than I am, might be able to tell you.

Vice-Admiral (Retired) Ron Buck, National First Vice-President, (Former Chief of Maritime Staff), Navy League of Canada: None. I was the last flag officer, 2007.

Senator Mitchell: Therefore, the argument of tradition versus the issue of what the current service people would want does not apply.

Rear-Admiral Mifflin: It does not apply.

Senator Mitchell: Why would we want to dilute the Canadianism of something as important as the Canadian navy?

Rear-Admiral Mifflin: I was born a British subject, but no one is more fiercely Canadian than I am.

The Deputy Chair: We have not touched on any of the legal dimensions of these terms nor on the fact that unification is still on the books and we have watered it down.

We have touched on the possibility that we can call it the “Canadian Navy,” but if we want Royal Assent to recognize it as the “Royal Canadian Navy,” that can be subsequently requested through proper protocol procedures — the Governor General to Her Majesty.

Admiral, you are still Honorary Chair of the Navy League of Canada; is that correct?

Rear-Admiral Mifflin: Yes, that is correct.

The Chair: That is not the “Royal Navy League of Canada.”

aimeraient beaucoup revenir à cette appellation. Je n’ai rien contre elle. Elle ne me cause aucun problème. Nous sommes toutefois réunis ici pour rendre les conditions plus acceptables à ceux qui servent aujourd’hui dans la marine. Nous allons éventuellement quitter ce comité et faire autre chose. Les gens qui porteront ce nom le porteront très longtemps.

Le sénateur Mitchell : Bien dit.

Le sénateur Manning et d’autres ont énuméré un certain nombre d’institutions, particulièrement vénérables, qui utilisent l’adjectif « royal » — la Légion royale canadienne et la Gendarmerie royale du Canada — je pourrais énumérer également un certain nombre d’institutions qui sont au moins aussi vénérables, voire davantage. Nous ne parlons pas du « Parlement royal du Canada ». Nous ne parlons pas du « Sénat royal du Canada » ni de la « Chambre commune royale du Canada ». Nous ne parlons pas des « Cours de justice royales canadiennes ». Nous disons « canadiennes ».

Avez-vous une idée du pourcentage des hommes et des femmes qui servent aujourd’hui dans la marine qui étaient nés à l’époque où celle-ci était qualifiée de « royale », et pour qui cette tradition veut dire quelque chose?

Cam Mifflin : Je ne peux pas vous le dire. Je peux vous dire qu’il n’y a aujourd’hui pas un seul membre de la marine qui faisait partie de la Marine royale du Canada. Le vice-amiral Buck, qui est plus à jour que moi, pourrait peut-être vous le dire.

Vice-amiral (à la retraite) Ron Buck, premier vice-président national, (ancien chef d’État major de la Force maritime), Ligue navale du Canada : Aucun. J’ai été le dernier officier général, en 2007.

Le sénateur Mitchell : Par conséquent, l’argument qui oppose la tradition à ce que souhaitent les membres actuels de la marine ne tient pas.

Cam Mifflin : Il ne tient pas.

Le sénateur Mitchell : Pourquoi vouloir diluer le contenu canadien d’une chose aussi importante que la Marine canadienne?

Cam Mifflin : Je suis né sujet britannique, mais je ne connais personne qui soit plus fier d’être Canadien que moi.

Le vice-président : Nous n’avons abordé aucun des aspects juridiques de ces termes, ni le fait que l’unification existe toujours et que nous l’avons quelque peu atténuée.

Nous avons parlé de la possibilité d’utiliser l’appellation « Marine canadienne », mais si nous voulons obtenir la sanction royale pour que cette appellation devienne la « Marine royale du Canada », nous pourrions le faire par la suite en suivant le protocole — présentation d’une demande par le gouverneur général à Sa Majesté.

Amiral, vous êtes encore président honoraire de la Ligue navale du Canada; est-ce bien exact?

Cam Mifflin : Oui, c’est exact.

Le vice-président : Ce n’est pas la « Ligue royale navale du Canada ».

Rear-Admiral Mifflin: No, but it is the Royal Canadian Sea Cadets.

The Deputy Chair: Thank you very much, admiral. It was very kind of you to appear before the committee.

Rear-Admiral Mifflin: Thank you.

The Deputy Chair: Our next witness today is Vice-Admiral (Retired) Ron Buck, National First Vice President, (Former Chief of Maritime Staff) Navy League of Canada. He joined the navy in 1967, commanded a number of ships and was involved in the project management of upgrading of ships, TRUMP as an example. He also commanded training systems and was involved with a major management restructuring of the Canadian Forces, known as MCCRT, after the massive budget restrictions in the early 1990s.

Vice-Admiral Buck was made the first Commander of Canadian Fleet Pacific and appointed Commander of Maritime Forces Pacific in 1998. He was promoted to vice-admiral in 2001 and was made Chief of the Maritime Staff, which is what we are talking about today. In September 2004, he was appointed Vice Chief of the Defence Staff. He retired in 2006.

Admiral, welcome. If you have an opening statement, please proceed.

Vice-Admiral Buck: Thank you, I do.

I am speaking in two capacities; one is in my Navy League capacity. The Navy League was founded in 1895 without a "Royal," but it was influential in the creation of the navy in 1910. I am also speaking in my capacity as a retired commander of Maritime Command, or in parlance that Canadians would understand, as commander of Canada's navy. One of the problems that I will touch on is that to the Canadian public, "Maritime Command" is absolutely meaningless. It means nothing.

I am proud of the accomplishments of Canada's navy, "Royal" or not, in its first 100 years of service. When the Naval Service was established in 1910, it was first named the "Naval Service," and latterly in 1911, as you heard from Admiral Mifflin, it was named the "Royal Canadian Navy."

It is instructive that in several documents written around that time by an individual named Louis-Philippe Brodeur — the first Minister of the Naval Service and Minister of Marine and Fisheries — he refers to the "Canadian Navy," not the "Royal Canadian Navy."

Committee members heard an excellent synopsis by Rear-Admiral Mifflin about the history of the navy. It is true that the Canadian navy, when it was established as the RCN, and until it came of age during a uniquely Canadian epic battle, which is the Battle of the Atlantic, was patterned on and greatly dependent upon support of all kinds from the Royal Navy. It mimicked the Royal Navy. However, by war's end, the RCN was carving out a uniquely Canadian role, which was first seen in Korea and blossomed through the Cold War to the present. During the Cold

Cam Mifflin : Non, mais ce sont les Cadets de la Marine royale canadienne.

Le vice-président : Merci amiral. Vous avez été très aimable de bien vouloir comparaître devant le comité.

Cam Mifflin : Merci.

Le vice-président : Notre témoin suivant est le vice-amiral (à la retraite) Ron Buck, premier vice-président national, (ancien chef d'état-major de la Force maritime), Ligue navale du Canada. Il est entré dans la marine en 1967, a commandé un certain nombre de navires et a participé à la gestion du projet de modernisation des navires, TRUMP à titre d'exemple. Il a également commandé des systèmes de formation et a participé au programme majeur de restructuration des Forces canadiennes, connu sous le sigle ERGCC, après les restrictions budgétaires massives imposées au début des années 1990.

Le vice-amiral Buck a été nommé premier commandant de la Flotte canadienne du Pacifique et nommé commandant des Forces maritimes du Pacifique en 1998. Il a été promu au poste de vice-amiral en 2001 et nommé chef d'état-major de la Force maritime, aspect dont nous parlons aujourd'hui. En septembre 2004, il a été nommé vice-chef d'état-major de la Défense. Il a pris sa retraite en 2006.

Bienvenue, amiral. Si vous avez une déclaration d'ouverture à faire, faites-le.

Vam Buck : Merci, c'est le cas effectivement.

Je vous parle à deux titres; l'un est à titre de représentant de la Ligue navale du Canada. La Ligue navale a été fondée en 1895 sans l'adjectif « royale », mais elle a joué un rôle dans la création de la marine en 1910. Je parle également à titre de commandant à la retraite du Commandement maritime, ou pour parler de façon à ce que les Canadiens comprennent, à titre de commandant de la Marine du Canada. Un des problèmes que je vais aborder est le fait que pour le public canadien, l'expression « Commandement maritime » ne veut absolument rien dire.

Je suis fier de ce que la Marine canadienne, « royale » ou non, a réalisé au cours de son premier siècle d'existence. Lorsque le Service naval a été créé en 1910, il a d'abord été appelé le « Service naval », et plus tard, en 1911, comme nous l'a dit l'amiral Mifflin, il a été rebaptisé « Marine royale du Canada ».

Il est instructif de noter que dans plusieurs documents écrits à cette époque par un certain Louis-Philippe Brodeur — le premier ministre du Service naval et ministre de la Marine et des Pêches — celui-ci parle de la « Marine canadienne », et non pas de la « Marine royale du Canada ».

Les membres du comité ont entendu l'excellent résumé qu'a présenté le contre-amiral Mifflin au sujet de l'histoire de la marine. Il est vrai que la Marine canadienne, lorsqu'elle a été créée sous le nom de MRC, et jusqu'à ce qu'elle fasse ses preuves au cours d'une bataille épique vraiment canadienne, à savoir la bataille de l'Atlantique, a été modelée sur la Marine royale et a grandement dépendu des diverses formes de soutien que celle-ci lui accordait. Elle a imité la Marine royale. Cependant, à la fin de la guerre, la MRC s'est donné un rôle uniquement canadien, qui

War, Canada's navy was a highly capable anti-submarine warfare navy. Today, it is a small but highly competent, general-purpose global navy. The navy continues to deploy wherever required to support a wide range of operations, ranging from anti-terrorism to anti-piracy to humanitarian aid or to patrolling and enforcing the sovereignty of our own waters.

After unification in 1968, Maritime Command was created as a command within the Canadian Forces. The professional head of Canada's navy today is both a commander and a staff officer to the Chief of Defence Staff. Both roles are critical and need to be maintained in any name change.

Outside of the Canadian Forces, the title "Maritime Command" is essentially meaningless because it is not clearly descriptive of what it is. "Canadian Navy," on the other hand, is very descriptive. It is for this reason that I am supportive of a name change to better clearly identify for Canadians the name of their navy. I feel strongly on the subject.

By the way, I had a father and uncle who proudly served in the RCN. I love the RCN, but I agree with the admiral.

As proud as I am of having had the opportunity to serve in the RCN, I believe that any name change from "Maritime Command" should not be to return to the "Royal Canadian Navy" but rather to "Canadian Navy," establishing it as a command element of the Canadian Forces. I can expand on that in questions if you wish, senators, but that is important. That command structure gives the commander of the navy the appropriate authority as the professional head of the navy to generate Canadian naval forces. I believe that reflects Canada's original intent to look to its own sovereignty as an independent nation. It is true to Louis-Philippe Brodeur's own words, but most importantly, it is true to the uniquely Canadian institution that is Canada's navy of today, the men and women who serve proudly in that name.

The Deputy Chair: Thank you for raising an interesting dimension with respect to the terminology used for the chief of the naval forces and the command dimension. As the committee works its way through this study, we may require some clarification in that regard.

Senator Peterson: Thank you for your presentation. I agree with you that "Maritime Command" does not mean anything. I think most Canadians think it refers to the Canadian navy. When they read about all this, they might be quite perturbed that the name is something different. Do we have any sense of how the Canadian public feels about this issue?

s'est tout d'abord dessiné en Corée et qui s'est ensuite épanoui pendant la guerre froide jusqu'à aujourd'hui. Pendant la guerre froide, la Marine canadienne a été une marine spécialisée dans la guerre anti-sous-marine. De nos jours, c'est une petite marine très compétente et polyvalente, à vocation mondiale. La marine se déploie régulièrement selon les besoins pour appuyer toute une gamme de missions, qui vont des missions antiterroristes et antipiraterie à l'aide humanitaire, aux opérations de patrouille et d'affirmation de notre souveraineté dans nos eaux territoriales.

Après l'unification survenue en 1968, le Commandement maritime a été créé en tant que commandement intégré aux Forces canadiennes. La personne qui dirige la Marine canadienne aujourd'hui est à la fois un commandant et un officier d'état-major auprès du Chef d'état-major de la Défense. Les deux rôles sont essentiels et doivent être conservés quel que soit le nom retenu.

En dehors des Forces canadiennes, le titre « Commandement maritime » ne veut pratiquement rien dire parce qu'il ne décrit pas clairement ce qu'il est. L'expression « Marine canadienne » est par contre très descriptive. C'est pour cette raison que je suis en faveur d'un changement de nom de façon à clairement faire connaître aux Canadiens le nom de leur marine. C'est un aspect qui me paraît très important.

Entre parenthèses, j'ai un père et un oncle qui ont été fiers de servir dans la MRC. J'aime beaucoup la MRC, mais je suis d'accord avec l'amiral.

Je suis très fier d'avoir eu la possibilité de servir dans la MRC, mais je pense que si l'on change le nom de « Commandement maritime », il ne faudrait pas revenir à celui de « Marine royale du Canada », mais plutôt à « Marine canadienne », et en faire un élément de commandement des Forces canadiennes. Je pourrais vous en dire davantage sur ce point si vous souhaitez, sénateurs, mais c'est un aspect important. Cette structure de commandement attribue au commandant de la marine le pouvoir dont il a besoin pour développer les forces navales canadiennes. Je pense que cela reflète l'intention initiale du Canada qui recherchait sa souveraineté comme pays indépendant. Cela est conforme aux termes utilisés par Louis-Philippe Brodeur, mais surtout cela reflète l'institution uniquement canadienne qu'est la Marine canadienne d'aujourd'hui, en particulier les hommes et les femmes qui servent fièrement sous cette appellation.

Le vice-président : Merci d'avoir soulevé un aspect intéressant concernant la terminologie utilisée pour désigner le chef des Forces navales et la dimension du commandement. Lorsque le comité aura progressé dans son étude, il est possible qu'il ait besoin de certaines précisions à ce sujet.

Le sénateur Peterson : Merci pour votre exposé. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que « Commandement maritime » ne veut rien dire. Je pense que la plupart des Canadiens pensent que cela fait référence à la Marine canadienne. Lorsqu'ils liront tout ceci, ils seront peut-être troublés de constater que le nom est un peu différent. Avons-nous une idée de ce que la population canadienne pense sur cette question?

Vice-Admiral Buck: You would have to divide the public into two tranches: veterans and the majority of Canadians. You know what veterans would like. They would like "Royal" because that is what they served in and that is completely understandable.

However, average Canadians, which are about 90 per cent of all Canadians, know virtually nothing about its navy, not even its name. I strongly support anything that can be done to support serving men and women and that can make Canada's navy resonate for Canadians. In that vein, I believe that "Canadian Navy" does that.

I also believe that legally, in a structural sense from the point of view of the Canadian Forces, it is relatively easy to do. All that must be done from a documentation standpoint is change the command name from "Maritime Command" to "Canadian Navy" and structure it as a command element of the Canadian Forces.

Senator Peterson: You think that this can be done in isolation, without involving the other two segments of the Canadian Forces.

Vice-Admiral Buck: No. If this motion were to be approved, I would think the government would engage the Canadian Forces through the Chief of the Defence Staff. I suspect there would be a discussion of not doing one but of doing them all. I cannot speak for the Canadian Forces, but that is what I would expect.

Senator Lang: I would like to comment on the practical aspect of changing the name. If we changed it to "Royal Canadian Navy," it would go through the same procedure and would not have to be done differently.

Vice-Admiral Buck: No, it would have to be done differently.

Senator Lang: Could you explain that?

Vice-Admiral Buck: If you want to return to "Royal," that would take more than an internal action of the Department of National Defence.

The Deputy Chair: We will have the clerk check this out, but if I am not mistaken, when we unified and became Maritime Command, the term "Royal Canadian Navy" was not reduced to nil strength. You can have a regiment reduced to nil strength but it is still on the books. The name "Royal Canadian Navy" was actually struck.

Vice-Admiral Buck: It does not exist.

The Deputy Chair: It was eliminated from the order of battle of the Canadian military. You can bring back "Canadian Navy" because that is within our purview. However, we would have to seek Royal Assent to use the term "Royal." We cannot go back to "Royal" automatically because it has been eliminated. The Queen must agree to "Royal." That can be done, obviously; it is not impossible.

Vam Buck : Il faudrait répartir la population en deux catégories : les anciens combattants et la majorité des Canadiens. Vous savez ce que les anciens combattants souhaiteraient. Ils aimeraient l'adjectif « royal » parce que c'est sous cette appellation qu'ils ont servi et cela est tout à fait compréhensible.

Cependant, les Canadiens moyens, qui représentent à peu près 90 p. 100 de tous les Canadiens, ne connaissent pratiquement rien de la marine, ni même son nom. Je suis très en faveur de toute mesure susceptible d'appuyer les hommes et les femmes qui servent dans la marine, mais qui donnent à l'expression Marine canadienne un sens pour les Canadiens. C'est pourquoi je pense que l'expression « Marine canadienne » répond à ces critères.

Je pense également que juridiquement, sur le plan structurel, du point de vue des Forces canadiennes, cela est relativement facile à faire. Tout ce qu'il faut faire pour les documents est de changer le nom du commandement qui passera de « Commandement maritime » à « Marine canadienne » et structurer cette entité comme un élément de commandement des Forces canadiennes.

Le sénateur Peterson : Vous pensez que cela peut se faire de façon isolée, sans qu'y participent les deux autres segments des Forces canadiennes.

Vam Buck : Non. Si cette motion était approuvée, je pense que le gouvernement impliquerait les Forces canadiennes par l'intermédiaire du Chef d'état-major de la Défense. Je pense qu'il y aurait une discussion au sujet de la modification possible des trois appellations et non pas d'une seule. Je ne peux pas parler pour les Forces canadiennes, mais c'est ce à quoi je m'attendrais.

Le sénateur Lang : J'aimerais que vous fassiez des commentaires sur les aspects concrets d'un changement d'appellation. Si nous choisissons « Marine royale du Canada », il faudrait utiliser le même mécanisme et nous n'aurions pas à procéder différemment.

Vam Buck : Non, il faudrait procéder différemment.

Le sénateur Lang : Pourriez-vous expliquer cela?

Vam Buck : Si vous voulez reprendre l'adjectif « royal », le ministère de la Défense nationale ne pourrait pas effectuer un tel changement en prenant des décisions internes.

Le vice-président : Nous allons demander au greffier de vérifier tout cela, mais si je ne m'abuse, lorsque nous avons unifié les Forces et créé le Commandement maritime, l'appellation « Marine royale du Canada » n'a pas été ramenée à une force nulle. Il est possible de ramener un régiment à une force nulle, mais il existe toujours officiellement. L'appellation « Marine royale du Canada » a, en fait, été supprimée.

Vam Buck : Elle n'existe plus.

Le vice-président : Elle a été supprimée de l'ordre de bataille de l'armée canadienne. Il serait possible de rétablir l'appellation « Marine canadienne » parce que cela relève de nos pouvoirs. Il faudrait toutefois obtenir la sanction royale pour pouvoir utiliser l'adjectif « royale ». Nous ne pouvons pas revenir tout simplement à la Marine « royale », parce qu'elle a été supprimée. La Reine doit consentir à l'utilisation de l'adjectif « royale ». Bien évidemment, cela peut se faire; ce n'est pas impossible.

Senator Lang: I do not want to belabour this point, but would that require legislation or strictly the consent of the Queen?

Vice-Admiral Buck: No, it would require the consent of the government, but not necessarily legislation and the Queen's consent.

Senator Plett: Who decides what our naval forces should be called? As I understand it, the name is not defined in law. Section 14 of the National Defence Act states simply:

The Canadian Forces are the armed forces of Her Majesty raised by Canada and consist of one Service called the Canadian Armed Forces.

Furthermore, the Minister of National Defence can at any time issue a ministerial order to alter the name. Am I correct? Would that not apply to "Royal" as well?

The Deputy Chair: No.

Senator Plett: It would not?

The Deputy Chair: Not to "Royal."

Vice-Admiral Buck: However, the minister can, through a ministerial order, create elements of the Canadian Forces. There are a number of types of elements: units, formations and commands. The navy, the army and the air force are all structured today as commands. The minister would have the authority, if he chose to do so, to change the name of the command today called "Maritime Command" to "Canadian Navy."

Senator Plett: We would not need an act of Parliament, would we? Could the minister do that on his or her own?

Vice-Admiral Buck: That would be within ministerial authority. You will notice that in the act there is no description of the structure of the Canadian Forces or the Canadian Armed Forces.

Senator Plett: Thank you for that.

Would you not agree that "Royal" designations are the norm and not the exception?

Vice-Admiral Buck: Again, I believe that the Royal Canadian Navy grew out of the Royal Navy. Today, if you were to compare the navies, even the internal structure and operating inside a Canadian ship versus a British ship, you would find it different. In this country we have many fine institutions. A number are "Royal," but many are not.

I believe the serving men and women today, none of whom served in the Royal Canadian Navy, need to be comfortable with any change. As you heard Rear-Admiral Mifflin say, I believe they would be very comfortable with "Canadian Navy."

Would most be comfortable with "Royal Canadian Navy"? Probably. Would some not be comfortable? Certainly, and it would create controversy, not just within the navy. It would create

Le sénateur Lang : Je ne voudrais pas insister trop sur ce point, mais faudrait-il présenter un projet de loi ou est-ce que le consentement de la Reine suffirait?

Vam Buck : Non, il faudrait le consentement du gouvernement, mais pas nécessairement un projet de loi, et le consentement de la Reine.

Le sénateur Plett : Qui décide de la façon dont nos forces navales doivent être appelées? Si j'ai bien compris, le nom n'est pas défini par la loi. L'article 14 de la Loi sur la défense nationale énonce simplement :

Les Forces canadiennes sont les forces armées de Sa Majesté levées par le Canada. Elles constituent un service intégré appelé « Forces armées canadiennes ».

De plus, le ministre de la Défense nationale peut toujours prendre un arrêté ministériel pour modifier le nom. Est-ce bien exact? Est-ce que cela ne vaudrait pas également pour l'adjectif « royale »?

Le vice-président : Non.

Le sénateur Plett : Non?

Le vice-président : Non pour l'adjectif « royale ».

Vam Buck : Le ministre peut toutefois, en prenant un arrêté ministériel, créer des éléments des Forces canadiennes. Il existe un certain nombre de catégories d'éléments : unités, formations et commandements. La marine, l'armée et l'aviation sont toutes structurées aujourd'hui comme des commandements. Le ministre aurait le pouvoir, s'il souhaitait l'exercer, de modifier aujourd'hui le nom d'un commandement pour le faire passer de « Commandement maritime » à « Marine canadienne ».

Le sénateur Plett : Il ne serait donc pas nécessaire d'adopter une loi. Le ministre pourrait-il le faire seul?

Vam Buck : Cela relèverait de ses pouvoirs. Vous remarquerez que dans la loi la structure des Forces canadiennes ou les Forces armées canadiennes ne sont pas décrites.

Le sénateur Plett : Je vous remercie d'avoir soulevé ce point.

Reconnaissez-vous que les appellations utilisant l'adjectif « royale » sont la règle et non pas l'exception?

Vam Buck : Encore une fois, je pense que la Marine royale du Canada est issue de la Marine royale. Aujourd'hui, si l'on voulait comparer les marines, même pour ce qui est de la structure interne et du fonctionnement d'un navire canadien par rapport à celui d'un navire britannique, vous constateriez des différences. Notre pays compte de nombreuses institutions d'excellence. Un certain nombre d'entre elles font appel au qualificatif « royal », mais beaucoup ne le font pas.

Je pense que les hommes et les femmes qui servent aujourd'hui dans la marine, qui n'ont jamais servi dans la Marine royale du Canada, doivent se sentir à l'aise avec un changement d'appellation. Comme l'a dit le contre-amiral Mifflin, je pense qu'ils seraient très à l'aise avec l'appellation « Marine canadienne. »

La plupart d'entre elles et eux seraient-ils à l'aise avec l'appellation « Marine royale du Canada »? Probablement. Y en a-t-il un certain nombre qui ne serait pas à l'aise?

controversy inside the Canadian Forces vis-à-vis the army and the air force. It would be quite significant controversy, I would suggest. Regrettably, it would also cause great controversy across the country and, potentially, Canadians would continue to see the navy as not being a uniquely Canadian instrument.

Senator Plett: I stated earlier that my main reason for supporting “Royal” is not necessarily because of my allegiance to the Queen, but out of a sense of consistency. Members of the Canadian Forces swear allegiance to the monarch, do they not?

Vice-Admiral Buck: Yes.

Senator Plett: Would that not create some inconsistency?

Vice-Admiral Buck: No. We have the Canadian Forces. There is no “Royal” title in the Canadian Forces.

Senator Plett: Why would the Canadian Forces be opposed? Why would they have a problem with us going to “Royal”?

Vice-Admiral Buck: It would create controversy about what to do and how to deal with the two other services. It would require significant activity outside of the Department of National Defence.

Is it doable? Yes. However, I suggest to you that if the Canadian Forces and the minister of the day decided that the army would be called the “Canadian Army,” the air force would be called the “Canadian Air Force,” and the navy would be called the “Canadian Navy,” that could be done with a stroke of the pen and people would be very happy.

Senator Plett: As a closing comment, I might want at some point bring a motion forward to change the name of the air force to the “Royal Canadian Air Force.”

The Deputy Chair: That will be an exercise for another day.

I would like to assist in the response. In 1968, we created a number of new units, which was a massive change up until then because we were chopping units left, right and centre. All the new units that were created do not use the term “Royal,” including the 1st Canadian Division, which fought in World War I and which has just stood up as not being accredited “Royal.”

Again, I repeat: If desired, the Chief of Defence Staff, through due process, could go to our Commander in Chief and seek Royal Assent.

Senator Plett: On that note, who is our Commander in Chief? Is it the Governor General?

The Deputy Chair: Yes, but he is not the “Royal” Governor General. That is exactly right.

Senator Plett: However, is not the Governor General the Queen’s representative?

Certainement, et ce changement susciterait une controverse, et pas seulement au sein de la marine. Cela créerait une controverse au sein des Forces armées, par rapport à l’armée et à l’aviation. Ce serait une controverse assez vive, je pense. Cela est regrettable, mais un tel choix susciterait également une grande controverse dans le pays et il se pourrait que des Canadiens continuent de penser que la marine n’est pas une entité uniquement canadienne.

Le sénateur Plett : J’ai déclaré plus tôt que la principale raison qui me poussait à être en faveur de l’adjectif « royale » n’était pas nécessairement mon allégeance à la Reine, mais plutôt un souci de cohérence. Les membres des Forces canadiennes prêtent un serment d’allégeance pour le monarque, n’est-ce pas?

Vam Buck : Oui.

Le sénateur Plett : Est-ce que cela n’introduirait pas un certain manque de cohérence?

Vam Buck : Non. Nous avons les Forces canadiennes. Il n’y a pas le mot « royal » dans les Forces canadiennes.

Le sénateur Plett : Pourquoi les Forces canadiennes s’y opposeraient-elles? Pourquoi n’accepteraient-elles pas que nous utilisions le mot « royale »?

Vam Buck : Cela créerait une controverse sur la marche à suivre et que faire avec les deux autres services. Il faudrait plusieurs interventions en dehors du ministère de la Défense nationale.

Est-ce faisable? Oui. J’estime toutefois que si les Forces canadiennes et le ministre décidaient que l’armée s’appellerait désormais l’« Armée canadienne », que l’aviation s’appellerait l’« Aviation canadienne », et que la marine s’appellerait la « Marine canadienne », cela pourrait se faire d’un trait de plume et les gens en seraient très heureux.

Le sénateur Plett : Pour terminer, il se pourrait que je présente par la suite une motion visant à donner à l’aviation l’appellation « Aviation royale du Canada ».

Le vice-président : Cela se discutera une autre fois.

J’aimerais aider à formuler une réponse à cette question. En 1968, nous avons créé un certain nombre de nouvelles unités, ce qui a constitué un grand changement, parce que jusque-là, nous avions uniquement supprimé de nombreuses unités. Toutes les nouvelles unités qui ont été créées n’utilisent pas l’adjectif « royal », y compris la 1^{re} Division du Canada, qui a combattu pendant la Première Guerre mondiale et qui s’est plaint de ne pas être reconnu comme une division « royale ».

Encore une fois, je le répète : le Chef d’état-major de la Défense pourrait bien, en respectant les formes, s’adresser à notre commandant en chef et demander la sanction royale.

Le sénateur Plett : Sur ce point, qui est notre commandant en chef? Est-ce le gouverneur général?

Le vice-président : Oui, mais il n’est pas le gouverneur général « royal ». C’est tout à fait exact.

Le sénateur Plett : Cependant, le gouverneur général n’est-il pas le représentant de la Reine?

The Deputy Chair: That is correct and proud of it, too. I am sure. He looked very smart recently in uniform overseas.

Senator Segal: I want to impose on our witness and make use of his experience through a very distinguished career both as a commander of a ship and as the commanding officer of the entire navy.

If the government were to make the change to “Canadian Navy” or to “Royal Canadian Navy,” looking at the two options that people are discussing, what would actually happen on ships at sea and with regular and reserve forces? Would there be an assembly? Would the commanding officer of the ship explain why this change has been made? Would the officers on the ship be invited to a wardroom to express their views or any concerns they had?

If this committee were to recommend one of the two options, “Canadian Navy” or “Royal Canadian Navy,” it would still be the minister’s prerogative to so decree or not. Let us assume all of that happened. What do you understand would then happen on Canadian ships at sea or under the sea and at reserve units across the country?

Vice-Admiral Buck: Practically speaking, the commander of the navy would provide background material that would flow down through the chain of command, outlining the rationale for the change throughout the Canadian navy, right down to the fleet level and then the unit level, which is, of course, the ship. The discussion in the wardroom that you suggested would in all likelihood happen.

Once that kind of direction is given, there is no debate about it. That debate needs to happen beforehand.

I agree with Admiral Mifflin that if you were to ask the average serving sailor or naval officer what they think about a name change, the vast majority would prefer “Canadian navy.” With veterans, that would not be the case.

Senator Segal: There is often a difference between the official name of an institution and what people refer to the institution as in day-to-day parlance. We may refer to the Senate as Canada’s upper chamber. Thousands of Canadians may have another name for what we do or another title for our institution. One of the great things about a free society is that its citizens have the absolute freedom to do that.

On an unaided word association test, when asked where they work, would the vast majority of those who now serve under Maritime Command refer to it as Maritime Command or the navy?

Vice-Admiral Buck: They would say the navy. The navy is the navy. It is known as the navy or the Canadian navy.

Le vice-président : C’est exact, et il en est fier, j’en suis sûr. Il portait très bien l’uniforme récemment, lorsqu’il a fait une visite à l’étranger.

Le sénateur Segal : Je vais abuser de l’amabilité de notre témoin et avoir recours à l’expérience qu’il a acquise au cours d’une longue carrière extrêmement distinguée, à la fois en tant que commandant de navire et d’officier commandant de la marine entière.

Si le gouvernement voulait adopter comme appellation « Marine canadienne » ou « Marine royale du Canada », puisque ce sont là les deux options que nous sommes en train d’examiner, que se passerait-il concrètement sur les navires en mer et avec les Forces régulières et de réserve? Y aurait-il une assemblée? Est-ce que le commandant du navire expliquerait les raisons d’un tel changement? Est-ce que les officiers du navire seraient invités dans le carré des officiers pour exprimer leurs opinions ou leurs préoccupations?

Si le comité recommandait une de ces deux formulations, « Marine canadienne » ou « Marine royale du Canada », il appartiendrait encore au ministre de prendre un arrêté en ce sens ou de ne pas le faire. Supposons que tout cela se produise. Que se passerait-il, d’après vous, sur les navires canadiens qui se trouvent en mer, ou sous la mer, et dans les unités de réserve des différentes régions?

Vam Buck : En pratique, le commandant de la marine distribuerait des documents d’information qui suivraient la chaîne de commandement et décriraient les raisons du changement dans toutes les unités de la Marine canadienne, jusqu’au niveau de la flotte et ensuite au niveau des unités, qui est bien sûr, ici le navire. La discussion dans le carré des officiers dont vous avez parlé se produirait très probablement.

Lorsque ce genre d’orientation est choisi, il n’y a pas de débat. Le débat doit avoir lieu avant.

Je conviens avec l’amiral Mifflin que, si vous demandiez à des officiers de marine ou à des marins ce qu’ils pensent du changement de nom, la plupart d’entre eux choisiraient « Marine canadienne ». Avec les anciens combattants, ça ne serait pas le cas.

Le sénateur Segal : Il y a souvent une différence entre le nom officiel d’une institution et la façon dont les gens désignent l’institution dans leurs activités quotidiennes. Nous pouvons désigner le Sénat comme étant la Chambre haute du Canada. Il est possible que des milliers de Canadiens utilisent un autre nom pour désigner ce que nous faisons ou un autre titre pour notre institution. Un des grands avantages d’une société libre est que les citoyens ont toute liberté de faire ce genre de chose.

Si l’on utilisait un test d’association libre de mots, si on leur demandait où ils travaillent, est-ce que la plupart de ceux qui font partie aujourd’hui du Commandement maritime parleraient de Commandement maritime ou de marine?

Vam Buck : Ils diraient la marine. La marine est la marine. C’est la marine ou la Marine canadienne.

Senator Segal: In your judgment, that is the mindset that now exists amongst the men and women who are now serving, and their families.

Vice-Admiral Buck: Yes.

The Deputy Chair: When the army was established as Mobile Command, it was illegal to use the term “army” in any official correspondence or even to say “army” for a number of years after unification. That, of course, wore off and currently “army” is used quite commonly.

Thank you for that clarification.

Senator Mitchell: In response to the point of Senator Plett that if you swear allegiance to the Queen your organization should be called “Royal,” we swear allegiance to the Queen, but I do not believe he is suggesting that we should be called the “Royal Canadian Senate.”

I do not know what the term “Royal” conjures up that strengthens, enhances or furthers the image, morale or presence of the Canadian navy. As I said to an earlier witness, some of the greatest moments in our military history have been battles won that established our presence as an independent nation. Vimy Ridge is classic in that regard. I know that to use the term “Royal” conjures up an era that is not all that happily remembered by those Canadians who were alive during it, that is, a sense of colonialism and of being of lesser stature than other countries in the world. That is what “Royal” conjures up for me in this context.

Why is “Canadian” not sufficiently powerful and identifiable to define the navy? Does the addition of “Royal” to that moniker not bring less Canadianism rather than more Canadianism to the name of our Canadian navy?

Vice-Admiral Buck: I agree with that. I have to go back to 1911. Two things happened shortly after the navy was created. The first is that the Canadian government proposed a unique flag to fly on its ships, a White Ensign with a green maple leaf on it. The United Kingdom said no. Then there was a debate about language to be used inside the navy, and the direction given was that only one language was to be used.

That is ancient history, but I believe that the men and women of Canada's navy today would see no advantage to adding the word “Royal.” “Canadian Navy” is what they want to be known as.

Many Royal Navy sites now frequently refer to it as the U.K. Navy. I am not suggesting they are going away from “Royal.” They are not, but we are seeing changes in the common usage.

I believe that “Canadian Navy” would be the right way to go, but I also absolutely agree with Vice-Admiral Mifflin about inviting a number of naval personnel to appear before the committee, in particular the chief petty officers first class, the

Le sénateur Segal : À votre avis, c'est l'état d'esprit que l'on retrouve à l'heure actuelle chez les hommes et les femmes qui servent aujourd'hui dans la marine et que l'on retrouve dans leurs familles.

Vam Buck : Oui.

Le vice-président : Lorsque l'armée a été désignée comme étant la Force mobile, il était illégal d'utiliser le mot « armée » dans toute correspondance officielle et même de dire « armée » pendant plusieurs années après l'unification. Cette interdiction a bien sûr été atténuée et aujourd'hui le terme « armée » est couramment utilisé.

Merci de cette précision.

Le sénateur Mitchell : Pour répondre au point soulevé par le sénateur Plett, selon lequel si vous faites allégeance à la Reine, votre organisme devrait être appelé « royal », nous prêtons un serment d'allégeance à la Reine, mais je ne pense pas qu'il propose que nous nous appelions le « Sénat royal du Canada ».

Je ne sais pas ce que le mot « royale » évoque qui pourrait renforcer l'image, le moral ou la présence de la Marine canadienne. Comme je l'ai dit à un témoin précédent, les sommets de notre histoire militaire ont été des batailles que nous avons gagnées et qui ont démontré que nous étions une nation indépendante. La bataille de Vimy est un classique à ce sujet. Je sais que le mot « royal » évoque une époque dont les Canadiens qui vivaient à ce moment n'ont pas toujours un très bon souvenir, c'est-à-dire qu'ils avaient le sentiment d'être colonisés et d'avoir un statut inférieur à celui des autres pays. C'est ce que le mot « royal » évoque pour moi dans ce contexte.

Pourquoi l'adjectif « canadienne » n'est-il pas suffisamment puissant et identifiable pour définir la Marine? L'ajout de « royale » à cette appellation ne rend-il pas moins canadienne l'appellation de notre Marine canadienne?

Vam Buck : Je souscris à ce point de vue. Il faut remonter à 1911. Deux choses se sont produites peu après la création de la marine. La première est que le gouvernement canadien a proposé que nos navires battent un seul pavillon, un pavillon blanc avec une feuille d'érable verte. Le Royaume-Uni a refusé. Il y a eu ensuite un débat au sujet de la langue qui devait être utilisée dans la Marine et des directives ont été données pour qu'une seule langue soit utilisée.

C'est de l'histoire ancienne, mais j'estime que les hommes et les femmes qui sont dans la marine du Canada aujourd'hui ne verraient aucun avantage à l'ajout du mot « royale ». La « Marine canadienne » est la façon dont ils veulent qu'elle soit appelée.

Il y a de nombreux sites de la Marine royale qui sont désignés comme des sites de la Marine britannique. Je ne dis pas qu'ils abandonnent le mot « royale ». Ce n'est pas le cas, mais nous constatons des changements dans l'usage courant.

Je pense que « Marine canadienne » serait la solution à retenir, mais je suis tout à fait d'accord avec le vice-amiral Mifflin lorsqu'il parle d'inviter un certain nombre d'officiers de marine pour qu'ils comparaissent devant le comité, en particulier des

command chief of the navy and the chief warrant officer of the Canadian Forces, who, by the way, is a chief petty officer. They would give you an unvarnished version of what they think.

The Deputy Chair: The motion uses the following words: "That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence . . ." I do not want you to speculate, but you were the vice-chief so you were close to the deputy minister, the minister and so on. In a circumstance like this, what do you think the minister would do after being encouraged by us?

Vice-Admiral Buck: He certainly would have a discussion with the Chief of the Defence Staff as the first step. On the assumption that the Chief of the Defence Staff was supportive, as I believe he would be, with a couple of caveats, I would think there would be a discussion with the commander of the navy on his views. One caveat is that in the discussion the chief would have with the minister, I would think the subject of how to deal with the army and the air force would come up. Structurally, it would be a relatively easy change for both of those services. I cannot speak for the army or the air force, but it is my sense that they would be in the same place as the navy.

The Deputy Chair: Unification legislation has not been annulled, as such, and the National Defence Act was modified. As Senator Plett indicated, they did not define the structures at the time, which was quite wise. It was left to protocol and the minister to process. However, if it is a command and the navy is recognized as the "Canadian Navy," would there not be a requirement to change some of the rules and regulations within the Canadian Forces to reflect that? Would we have to look at modifying or annulling the unification legislation?

Vice-Admiral Buck: I do not think so, because the powers and authorities of this thing that I keep referring to as "an element of the Canadian Forces" are defined by what it is. If it is a unit, it has certain powers and authorities. If it is a formation, it has greater powers and authorities. If it is a command, it has still greater powers and authorities. However, at the end of the day, only one individual has what is called control and administration authority over the Canadian Forces, and that is the Chief of the Defence Staff. All of that has to be approved by the minister. Structurally, there is very little change because you limit the authority of the institution. In this case called the Canadian navy, to that of a command. Therefore, it does not have the trappings of a separate service.

In practical terms, and Rear-Admiral Mifflin said it as well, since unification, inside the navy, everyone still refers to it as the Canadian navy. It is what it is. Most navies we work with call us the Canadian navy because they do not know what else to call us. I do not think it is that difficult to change.

adjudants-chefs de 1^{re} classe, le commandant-chef de la Marine et l'adjudant-chef des Forces canadiennes, qui est, entre parenthèses, un premier-maître. Ils vous fourniraient une version non embellie de ce qu'ils pensent.

Le vice-président : La motion utilise les mots suivants : « Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale [...] ». Je ne vais pas vous demander de faire des hypothèses, mais vous étiez le vice-chef d'état-major et vous étiez donc proche du sous-ministre, du ministre. Dans une situation comme celle-ci, que ferait le ministre s'il recevait notre encouragement?

Vam Buck : Il aurait certainement une discussion avec le Chef d'état-major de la Défense, ce serait une première étape. En supposant que le Chef d'état-major de la Défense appuie également ce changement, comme je pense qu'il le ferait, avec quelques nuances, je pense qu'il y aurait une discussion avec le commandant de la marine pour connaître son point de vue. Une menace serait qu'au cours de la discussion que le Chef d'état-major aurait avec le ministre, le cas de l'armée et de l'aviation serait, je pense, soulevé. Structuellement, il serait relativement facile de changer l'appellation de ces deux services. Je ne peux pas parler pour l'armée ou l'aviation, mais à mon avis, elles auraient le même point de vue que la marine.

Le vice-président : La loi sur l'unification n'a pas été abrogée et la Loi sur la défense nationale a été modifiée. Comme le sénateur Plett l'a déclaré, ils n'ont pas défini les structures à l'époque, ce qui était très sage. Cet aspect a été confié au protocole et au ministre. Cependant, s'il s'agit d'un commandement et que la marine est reconnue comme étant la « Marine canadienne », ne serait-il pas nécessaire de changer certaines règles et règlements des Forces canadiennes pour donner effet à ce changement? Faudrait-il envisager de modifier ou d'abroger la loi portant unification des Forces armées?

Vam Buck : Je ne le pense pas, parce que les pouvoirs de cette chose que j'appelle constamment un « élément des Forces canadiennes » sont définis par sa nature. Si c'est une unité, elle possède certains pouvoirs. Si c'est une formation, elle a des pouvoirs plus vastes. Si c'est un commandement, celui-ci possède encore des pouvoirs plus vastes. Cependant, en fin de compte, il n'y a qu'une personne qui administre et contrôle les Forces canadiennes, c'est le Chef d'état-major de la Défense. Tout ceci doit être approuvé par le ministre. Sur le plan structurel, il y aurait peu de changements, parce que vous limitez le pouvoir de l'institution, dans ce cas-ci celle qui est appelée la Marine canadienne, à celui que possède un commandement. Il n'y a donc pas les complications que poserait la création d'un service distinct.

Sur le plan concret, et le contre-amiral Mifflin l'a également mentionné, depuis l'unification, dans la marine, tout le monde la désigne encore sous l'appellation de Marine canadienne. C'est ce qu'elle est. La plupart des marines avec lesquelles nous travaillons nous appellent la Marine canadienne parce qu'ils ne connaissent pas d'autres façons de nous désigner. Je ne pense pas que cela serait difficile à changer.

I would like to go back to integration briefly as well. I am in complete agreement with integration. Unification is here and it will stay. I am supportive of it, and I am supportive of one institution called the Canadian forces, not three institutions called the army, navy and air force.

Part of the difficulty in all this, really since 1968, is that there was a move afoot — and you referred to it yourself, senator — to expunge, and I do mean expunge, anything that was navy, anything that was air force or anything that was army. I can remember a naval hospital in Halifax that had the naval crest on the building. It was ordered sand blasted off. Those things have left long scars and memories, but more for people like me because I lived them, as did the senator.

The young men and women of today know one thing. They are Canadian. They are proud of it, and they serve their country in an outstanding fashion. I think they would be fine with calling the “Canadian Navy,” “Canadian Army” or “Canadian Air Force.”

The Deputy Chair: The naval reserve has honorary captains. Would they argue a separate position than the regular force, do you think?

Vice-Admiral Buck: I do not think so, not the men and women who are serving today. For veterans, it would be different.

The Deputy Chair: What about the honoraries?

Vice-Admiral Buck: Some honoraries may well prefer that. That is probably true. Will they make a major issue out of it? Absolutely not. At the end of the day, the decision on what the navy should be called is not a decision for the honoraries to make. Luckily, there are fewer honorary captains and honorary colonels, far fewer, and superb ones, I might add, senator.

The Deputy Chair: We did not need that.

Vice-Admiral Buck: I do not think that would be an issue.

The Deputy Chair: Very good.

With respect to the naval reserve and integrating it within one navy, which I believe is also part of the concept, have there been limitations in naval reservists becoming fully employed within the whole of the navy in regard to capital ships, and is that something that has the potential to create friction within the navy?

Vice-Admiral Buck: No, because a decision was taken in the late 1980s to assign a number of specific roles to the naval reserve, one of which is to do one piece of the maritime surveillance. That is done in a class of ships called maritime coastal defence vessels. Those ships are, with one or two minor exceptions, totally manned by naval reservists. There is a port diving inspection team, which is a specific naval role. The navy has said, “We have a reserve and a regular force navy, so let us give them complementary roles to create one package.” There are opportunities for naval reservists to augment major warships,

J'aimerais revenir brièvement sur l'intégration. Je suis tout à fait en faveur de l'intégration. L'unification existe et ne disparaîtra pas. Je suis en faveur de cette intégration et en faveur d'une institution appelée les Forces canadiennes, et non pas de trois institutions appelées l'armée, la marine et l'aviation.

Une partie du problème que l'on trouve ici, qui remonte en fait à 1968, est que l'on a voulu — et vous l'avez mentionné vous-même sénateur — effacer, et je dis bien effacer, tout ce qui était marine, tout ce qui était aviation ou tout ce qui était armée. Je me souviens d'un hôpital naval à Halifax qui arborait l'emblème de la marine. Il a fallu l'effacer complètement au jet de sable. Ce genre de choses a laissé des cicatrices et des souvenirs pas faciles à oublier, mais peut-être davantage pour les gens comme moi, parce que je les ai vécus, tout comme le sénateur.

Les hommes et les femmes d'aujourd'hui savent une chose. Ils sont Canadiens. Ils sont fiers de l'être, et ils servent très bien leur pays. Je pense qu'ils accepteraient facilement de s'appeler « Marine canadienne », « Armée canadienne » ou « Aviation canadienne ».

Le vice-président : La réserve navale a des capitaines honoraires. Pensez-vous qu'ils voudraient occuper une position distincte de celle de la force régulière?

Vam Buck : Je ne le pense pas, pas les hommes et les femmes qui servent de nos jours. Pour les anciens combattants, ce serait différent.

Le vice-président : Et les honoraires?

Vam Buck : Il y a certains honoraires qui préféreraient peut-être cela? C'est sans doute vrai. Vont-ils en faire une question de principe? Absolument pas. En fin de compte, la décision de l'appellation de la Marine n'appartient pas aux honoraires. Heureusement, il y a moins de capitaine et de colonels honoraires, beaucoup moins, et il y en a d'excellents, si je peux me permettre, sénateur.

Le vice-président : Ce n'était pas vraiment utile.

Vam Buck : Je ne pense pas que cela ferait problème.

Le vice-président : Très bien.

Pour ce qui est de la Réserve navale et de son intégration à la marine, aspect qui, je crois, fait partie de cette idée, y a-t-il eu des obstacles à l'emploi à temps plein de réservistes de la marine au sein de la marine pour ce qui est des bâtiments majeurs, et est-ce là un aspect qui risque de créer des frictions au sein de la marine?

Vam Buck : Non, parce qu'il a été décidé à la fin des années 1980 d'attribuer un certain nombre de rôles précis à la réserve navale, dont l'un était de s'occuper de la surveillance maritime. Cette tâche est confiée à une classe de bâtiments que l'on appelle les navires de défense côtière. L'équipage de ces navires est, à une ou deux exceptions près, uniquement composé de réservistes de la marine. Il y a une équipe d'inspection portuaire sous-marine qui est un rôle naval particulier. La marine a dit : « Nous avons une réserve et une force régulière, nous allons donc leur attribuer des rôles complémentaires pour créer une unité. » Les réservistes de

and that still happens, but effectively the navy has integrated, much as the army has done to a greater degree through Afghanistan, if I can put it that way.

The Deputy Chair: Admiral, thank you for your clear and concise answers. It is most appreciated.

Ladies and gentlemen, our next witness this afternoon is naval historian Marc Milner. He was a historian with the Directorate of History and Heritage at National Defence. He is Chair of the History Department at the University of New Brunswick — a great school — and is a member of the Board of Governors of the Royal Military College of Canada.

Dr. Milner, welcome to this discussion. Do you have an opening statement for us?

Marc Milner, Naval Historian, University of New Brunswick: Yes, I do.

I would like to start by thanking the committee for the opportunity to speak on this subject. As many of you may know, I have a passion for the navy and its history, but I am not a hopeless sentimentalist.

A year or so ago, when I was asked by the office of the Minister of National Defence about the restoration of the RCN and the re-establishment of the executive curl, I said no to the RCN and was rather cool to the idea of giving the navy back the executive curl, although I am happy now. It looks sharp and identifies the wearer as a naval officer and not a firefighter. I think I was a bit adrift on that one.

I know you are debating and reviewing whether to restore the term “Navy” to our navy. I would submit this is not just a centennial issue. With the unification of the Armed Forces in the 1960s, the establishment of various “commands” fit into a concept of organization that was theoretically attractive but practically unworkable. When Maritime Command was originally established as a functional command, it included both the navy, as we understand it, and maritime air assets, including the Argus VLR — very long range — patrol aircraft for the RCAF and remnants of the navy’s own ship-borne fleet of Sea King helicopters.

This did not last very long. By the early 1970s, all aviation had been “re-absorbed” under air force in Air Command, leaving the navy as the only permanent asset of Maritime Command. Even the navy’s own helicopter fleet was now controlled by Air Command and seconded to MARCOM for operational purposes as the Maritime Air Group.

I argued in *Canada’s Navy: The First Century* that the logic of unification was completely undone by changes in force structure within a decade of the act itself. That logic, I submit, and the lingering terminology from it has been even further eroded by the recently undertaken transformation of the Canadian Forces that has produced yet another level of “commands.” These, by general consensus, make much more sense. We now have operational

la marine ont la possibilité de s’enrôler sur les grands navires de guerre, et cela se produit encore. Mais en fait, la marine a été intégrée, tout comme l’armée l’a été, sur une échelle plus vaste, à cause de l’Afghanistan, si je peux m’exprimer ainsi.

Le vice-président : Amiral, je vous remercie de nous avoir fourni des réponses claires et concises. Nous l’apprécions beaucoup.

Mesdames et messieurs, notre témoin suivant est cet après-midi l’historien naval, Marc Milner. Il a été historien auprès de la direction de l’histoire et du patrimoine à la Défense nationale. Il est doyen du Département d’histoire de l’Université du Nouveau-Brunswick — une grande faculté — et il est membre du conseil des gouverneurs du Collège militaire royal du Canada.

Monsieur Milner, bienvenue à cette discussion. Voulez-vous faire une déclaration d’ouverture?

Marc Milner, historien naval, Université du Nouveau-Brunswick : Oui, effectivement.

J’aimerais commencer par remercier le comité de me donner la possibilité de parler de ce sujet. Comme plusieurs d’entre vous le savent, je suis passionné par la marine et son histoire, mais je ne suis pas un grand sentimental.

Il y a un an environ, lorsque le bureau du ministre de la Défense nationale m’a demandé mon avis au sujet de la restauration de la MRC et de la boucle d’officier, j’ai dit que je n’étais pas favorable à la MRC et assez peu porté à redonner à la marine la boucle d’officier, même si j’en suis très heureux maintenant. Cela donne belle allure et montre que celui qui la porte est un officier de marine et non pas un pompier. Je pense que je m’étais un peu égaré sur ce point.

Je sais que vous examinez la question de savoir s’il y a lieu de redonner le titre de « Marine » à notre marine. J’estime qu’il ne s’agit pas là seulement d’une question liée à son centenaire. Avec l’unification des Forces armées au cours des années 1960, l’établissement de divers « commandements » était conforme à un type d’organisation qui était intéressant en théorie, mais non fonctionnel en pratique. Lorsque le Commandement maritime a été créé à l’origine comme un commandement fonctionnel, il comprenait à la fois la marine, comme nous la connaissons, ainsi que l’équipement aérien de marine, y compris l’Argus TLP — très longue portée — l’avion de patrouille des FARC et ce qui restait de la flotte des hélicoptères Sea King embarqués de la marine.

Cela n’a pas duré très longtemps. Dès le début des années 1970, l’aviation a été « réintégrée » dans la force aérienne du Commandement aérien, faisant de la marine le seul bien permanent du Commandement maritime. Même la propre flotte d’hélicoptères de la marine était maintenant contrôlée par le Commandement aérien et affectée au COMAR à des fins opérationnelles sous l’appellation Groupe aérien maritime.

J’ai soutenu dans mon ouvrage *Canada’s Navy : The First Century* que la raison d’être de l’unification avait complètement disparu à cause des changements intervenus dans la structure des forces militaires au cours des 10 années qui ont suivi l’adoption de cette loi. D’après moi, cette raison d’être ainsi que la terminologie qui y était associée et qui perdure encore ont été érodées plus gravement encore par la transformation récente des Forces

commands such as CEFCON, SOFCOM and Canada Command. These are tri-service operational commands that function well by all accounts and make sense for our time.

I would have thought that the introduction of this new level of commands would have been sufficient reason to discard the Orwellian monikers that still lumber Canadian Forces nomenclature. In truth, I have to tell you, from the pointy end dealing with civilians, that these have never caught on and have never permeated the public consciousness as useful terms. Maritime Command, Air Command and Mobile Land Forces Command mean nothing whatsoever to ordinary Canadians. My students, colleagues, neighbours and the so-called gentlemen with whom I play hockey a couple times a week think in terms of the army, navy and air force. Indeed, I think the whole world does and it is time we did, too.

That said, as I mentioned, I would not go so far as to argue for the establishment of the "Royal Canadian Navy." I am grateful to see that the Senate's motion would see the adoption of simply the term "Canadian Navy."

Much of my professional career has been devoted to tracing the history of our naval service. In the early years when an association with both the empire and what was then the greatest navy in the world gave much-needed legitimacy to the fledgling service as it was struggling to find its own place, there was a good need to have that connection then. That place within our larger western alliance was forged in the trying work in the North Atlantic convoy defence and anti-submarine warfare of the Second World War. The old RCN became a world leader in both of these operations in the Cold War. In the process, it came to identify itself perhaps more than it ought to have done with the international brotherhood of anglo-American sea power than as a key component of Canada's national defence establishment. The RCN, which I submit went a little bit adrift from its spot in the early 1960s, paid a steep price for being out of step with Canada and with Canadian politicians in 1968, when it disappeared under unification.

In the 42 years since then, the navy has learned to be comfortable and proud of who and what it is. It has built on a Canadian tradition of excellence at sea and ashore. It has served Canada through thick and thin with professionalism and pride. It has not forgotten its roots, but it no longer needs to have itself identified, defined and legitimized by an association with anyone else.

For all these reasons, then, I heartily endorse the Senate motion and urge that action be taken to ensure that it passes through the house and becomes law before the end of this year.

The Deputy Chair: Thank you very much. That is a note of optimism for our motion to become law.

canadiennes qui a débouché sur la création d'un autre niveau de « commandements ». De l'avis général, ces commandements paraissent plus logiques. Nous avons maintenant des commandements opérationnels comme le COMFEC, le FOSCOM et Commandement Canada. Ce sont des commandements opérationnels interarmées qui fonctionnent de façon satisfaisante, d'après l'avis général, et qui sont adaptés à notre époque.

J'aurais pensé que l'introduction de ce nouveau niveau de commandements aurait été une raison suffisante pour supprimer les sobriquets orwelliens qui encombront toujours les appellations des Forces canadiennes. Je dois vous dire qu'en vérité, étant donné que je traite souvent avec des civils, que ces appellations n'ont jamais vraiment prise et ne sont pas entrées dans la conscience de la population comme des termes utiles. Le Commandement maritime, le Commandement aérien et le Commandement mobile des Forces terrestres sont des termes qui ne veulent absolument rien dire aux Canadiens ordinaires. Mes étudiants, mes collègues, mes voisins et les messieurs avec qui je joue au hockey quelquefois par semaine parlent en termes d'armée, de marine et d'aviation. En fait, je crois que c'est ce que tous les pays font et il est temps que nous le fassions également.

Cela dit, comme je l'ai mentionné, je n'irai pas jusqu'à demander le rétablissement de l'appellation « Marine royale du Canada ». Je suis heureux de constater que la motion du Sénat demande uniquement l'adoption de l'appellation « Marine canadienne ».

Une grande partie de ma carrière professionnelle a été consacrée à retracer l'histoire de notre service naval. Pendant les premières années, à une époque où l'association à la fois avec l'empire et à ce qui était la plus grande marine au monde fournissait une légitimité bien nécessaire à un service très jeune qui essayait de faire sa place, ce lien était utile et nécessaire. Nous avons pris notre place dans l'alliance occidentale en remplissant notre mission qui consistait à défendre les convois dans l'Atlantique Nord et à faire la guerre anti-sous-marin pendant la Seconde Guerre mondiale. La vieille MRC est devenue un chef de file mondial dans ces deux missions pendant la guerre froide. Elle en est venue à s'identifier peut-être un peu trop à la confrérie internationale de la puissance maritime anglo-américaine plutôt qu'à se considérer comme un élément clé de la défense nationale du Canada. La MRC, qui à mon avis, s'est un peu écartée de son rôle au début des années 1960, a chèrement payé le fait de ne pas avoir été en phase avec le Canada et avec les politiciens canadiens en 1968, année où elle a disparu avec l'unification.

Au cours des 42 années qui ont suivi, la marine a appris à être fière de ce qu'elle était et de son rôle. Elle a fait sienne la tradition canadienne d'excellence tant en mer qu'à terre. Elle a toujours servi le Canada avec professionnalisme et fierté. Elle n'a pas oublié ses racines, mais il n'est plus nécessaire qu'elle soit identifiée, définie et légitimée par une association avec une autre entité.

Pour toutes ces raisons, j'appuie sans réserve la motion du Sénat et espère que des mesures seront prises pour qu'elle soit adoptée par la Chambre et devienne loi avant la fin de l'année.

Le vice-président : Je vous remercie. Voici une note d'optimisme favorable à l'adoption de notre motion.

Senator Segal: As an amateur historian, let me express my profound admiration for the work Dr. Milner has done on behalf of the discipline of history generically, military history specifically, and the Canadian navy particularly. We do not have enough of that work going on, and we are honoured to have you with us today.

Mr. Milner: Thank you.

Senator Segal: As a historian, I would like you to help us understand the point of inflection where, in your judgement, our navy became the “Canadian Navy” as opposed to the “Royal Canadian Navy.” There is a lot of talk about Paul Hellyer and unification, which was one reality on the ground.

The other reality, I am told by seasoned naval officers, is that we developed an approach to how we deal with naval and maritime tasks. We developed our own protocol and engineering constructs. For example, we developed a mechanism that catches a helicopter before it lands and we developed towed array sonar, both of which are uniquely Canadian.

However, many of our colleagues care about the Royal connection and, for the right reasons, do not see any negatives in affixing the “Royal” proposition to “Canadian Navy” going forward. I think there might be some negatives, but I would rather defer to an expert view of where the inflection took place between “Royal Canadian” and “Canadian,” and what that inflection actually means in terms of the mindset and the modern historical context of the navy.

Mr. Milner: It is a difficult and complex question. There is no single moment of conversion. It is all “on the road to Damascus;” it is a process. I would argue that the point at which that process becomes sharply defined is probably the locust years, if you want to call them that — the time that the navy spent in green as Maritime Command in the 1970s.

That said, the process of giving a definition to a unique Canadian approach to naval warfare and the expertise we developed as a world class anti-submarine navy, and to shaking out the old and bringing in the new, began in earnest in the 1940s. In the late 1950s and the early 1960s, the Royal Canadian Navy was deeply engaged in the process of trying to define itself as a national naval service with some kind of connection to the larger anglo-American navies. In some ways, the whole debate over unification was part of that battle for the heart and soul of the Canadian navy.

Those of you who are familiar with the history will know that when Mr. Hellyer went out to Halifax to visit the navy, he found it too British, too Royal, too old worldly, too tradition bound and too European. In talking to a lot of people who experienced those years, you get two different opinions about what was happening.

Le sénateur Segal : En tant qu'historien amateur, je tiens à exprimer ma profonde admiration pour le travail que M. Milner a fait dans la discipline qu'est l'histoire en général, l'histoire militaire en particulier et plus précisément, celle de la Marine canadienne. Il ne se fait pas suffisamment de travail dans ce domaine et c'est un honneur pour nous de vous entendre aujourd'hui.

M. Milner : Merci.

Le sénateur Segal : Vous êtes historien et j'aimerais que vous nous aidiez à saisir le moment où, d'après vous, notre marine est devenue la « Marine canadienne » et non plus la « Marine royale du Canada ». On a beaucoup parlé de Paul Hellyer et de l'unification, une réalité concrète.

L'autre réalité, d'après ce que me disent des officiers de marine d'expérience, est que nous avons mis au point nous-mêmes des façons d'exécuter les tâches navales et maritimes. Nous avons élaboré notre propre protocole et nos appareils de génie. Par exemple, nous avons mis au point un mécanisme qui permet d'arrimer un hélicoptère avant qu'il atterrisse et nous avons conçu un sonar à antenne remorqué, des dispositifs qui sont exclusivement canadiens.

Néanmoins, nombreux sont nos collègues pour qui le lien royal est important, et pour les bonnes raisons et qui ne voient rien de négatif à l'ajout de l'adjectif « royale » à l'expression « Marine canadienne ». Je pense qu'un tel ajout aurait peut-être des répercussions négatives, mais je préfère m'en remettre à l'opinion d'un expert pour savoir à quel moment nous sommes passés d'une marine « royale canadienne » à une marine « canadienne » et pour expliquer ce que signifie ce passage en terme d'attitude et par rapport au contexte historique moderne de la Marine.

M. Milner : C'est une question difficile et complexe. Le passage ne s'est pas fait de façon subite. On peut parler de « chemin de Damas », c'est un processus. Je dirais que le moment auquel la transition est devenue plus nette correspond probablement aux années de disette, si l'on peut les appeler ainsi — à l'époque où la marine est passée à l'uniforme vert en tant que Commandement maritime au cours des années 1970.

Cela dit, le processus qui a défini une approche spécialement canadienne à la guerre navale et l'expertise que nous avons acquise en tant que marine de lutte anti-sous-marine de classe mondiale ainsi que le renouvellement de cette marine ont vraiment commencé au cours des années 1940. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, la Marine royale du Canada était profondément engagée dans un processus de définition de son rôle comme service naval national ayant un lien à définir avec les grandes marines anglo-américaines. D'une certaine façon, tout le débat qu'a suscité l'unification a porté en partie sur la définition de la nature de la Marine canadienne.

Ceux d'entre vous qui connaissent bien l'histoire savent que lorsque M. Hellyer s'est rendu à Halifax pour passer en revue la marine, il a trouvé qu'elle était trop britannique, trop royale, trop ancien monde, trop liée par les traditions et trop européenne. Si vous parlez aux gens qui ont vécu ces années-là, vous obtenez deux points de vue très différents sur ce qui s'est passé.

Regardless, the consensus is that by the late 1950s the Canadian navy had begun to define itself as something separate and distinctly Canadian. Arguably, there were problems with some of the old guard — some senior admirals and some officers — who had come through the older system of training in the Royal Navy.

By the 1950s, the Canadian navy had patriated most of its training; the fleet is big enough to do that. Even some of the British officers who transferred into the Canadian navy in the 1950s found that it was going through a transformation of identifying itself as primarily Canadian. How that process would have shaken out without the trauma of unification we cannot say.

The one thing was certain: The navy was sent off to a form of purgatory in the 1970s and it did a lot of soul-searching. It was a searing process. From my perspective, the navy that came out of that dreadful experience of unification in the late 1970s was more politically astute, self-aware and definably Canadian.

It is a process as opposed to a single event. It takes about 25 years to make it happen. By the time the navy gets into blue again in the 1980s, it knows who it is and it is comfortable in its own skin. It has taken about a generation to get there.

The Deputy Chair: You referred to unification in 1968 and the impact thereof, including the decisions by a number of senior naval flag officers with regard to what happened there. Perhaps you would say a word on that.

In the same year you had a new French Canadian ship, as a result of bilingualism. What has been the impact of French units and bilingualism on the atmosphere within the Canadian navy? Has that had an impact on its Canadiana?

Mr. Milner: The impact has been profound. I do not know if anyone is tracking all the details, but when I did the work for my book, prior work was pretty cursory.

The process of creating a national naval service out of the Canadian navy is part of the process of bilingualism and biculturalism. The naval reserve headquarters was established in Quebec. Although I stand to be corrected, I understand that there are currently no designated English-language units in the Canadian navy. There are bilingual units and francophone units, but no distinctly anglophone ones, and that is rather indicative of where the navy has gone.

We now have, which we did not before, a number of senior officers of French Canadian extraction. The navy has been embraced in Quebec as a service that people can join rather than being seen as an obscure punishment of being sent off to a primarily anglophone institution that only worships from the Anglican *Book of Common Prayer*, with all due respect to people of that faith.

Quoi qu'il en soit, on s'entend pour dire qu'à la fin des années 1950, la Marine canadienne avait commencé à se définir comme étant différente et véritablement canadienne. Il y avait bien sûr un peu de résistance de la part de la vieille garde — certains amiraux âgés et certains officiers — qui avait connu l'ancien système de formation dans la Marine royale.

Au cours des années 1950, la Marine canadienne a rapatrié la plus grande partie de ses services de formation. La flotte était suffisamment forte pour se le permettre. Certains officiers britanniques qui s'étaient engagés dans la Marine canadienne dans les années 1950 avaient même constaté qu'elle était dans une phase de transformation et qu'elle s'affirmait principalement comme étant canadienne. On peut évidemment se demander comment ce processus aurait évolué s'il n'y avait pas eu le choc de l'unification.

Une chose est sûre : la marine a été envoyée dans une sorte de purgatoire au cours des années 1970 et cela a amené à beaucoup réfléchir. Ce processus a été très douloureux. De mon point de vue, la marine qui est sortie de l'expérience terrible qu'a été l'unification à la fin des années 1970, était politiquement plus avisée, plus consciente et plus canadienne.

Il faut parler de processus et non pas d'événement unique. Il a fallu près de 25 ans pour que cela se fasse. Lorsque la marine est redevenue bleue dans les années 1980, elle savait qui elle était et était à l'aise dans son nouvel état. Il a fallu à peu près une génération pour arriver là.

Le vice-président : Vous avez parlé de l'unification de 1968 et de son impact, y compris, des décisions d'un certain nombre d'officiers généraux d'ancienneté au sujet de ce qui s'est passé là-bas. Vous pourriez peut-être nous en dire quelques mots.

Cette même année, il y a eu un nouveau navire canadien-français, à cause du bilinguisme. Quel a été l'effet des unités françaises et du bilinguisme sur l'atmosphère qui régnait au sein de la Marine canadienne? Est-ce que cela a eu un effet sur son identité canadienne?

M. Milner : L'effet a été profond. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un qui a fait une recherche détaillée sur tout ceci, mais lorsque j'ai travaillé sur mon livre, j'ai constaté que les travaux antérieurs étaient assez superficiels.

La création d'un service naval national avec la Marine canadienne fait partie de la mise en œuvre du bilinguisme et du biculturalisme. Le quartier général de la réserve navale a été établi à Québec. Je me trompe peut-être, mais je crois qu'il n'y a, à l'heure actuelle, aucune unité désignée de langue anglaise dans la Marine canadienne. Il existe des unités bilingues et des unités francophones, mais pas d'unités exclusivement anglophones; cela indique assez clairement comment la marine a évolué.

Il y a aujourd'hui, ce qui n'existait pas auparavant, un certain nombre d'officiers supérieurs d'origine canadienne-française. La marine a été considérée au Québec comme un service dans lequel les gens peuvent s'engager, plutôt qu'une mesure disciplinaire consistant à être envoyée dans une institution principalement anglophone qui pratique uniquement le *Book of Common Prayer* anglican, avec tout le respect qui est dû aux personnes de cette confession.

That process has been enormously beneficial to the navy and to Canada. Although the navy still has problems of being functionally bilingual when it wants to be, it is profoundly different.

I went to sea on board a Canadian frigate last spring for the first time in 30 years. I had not been to sea previous to then since 1980. It is a very different, modern, Canadian, self-aware navy with a fairly significant French-Canadian presence.

We do have a tie to tradition. We still have Her Majesty's Canadian ships. There is still that connection. The executive curl is back, which puts the navy identifiably into the band of brothers internationally. That is all great, but the navy does not need to get any legitimacy or any kind of self-awareness by going any further back into its history. I think it is in good shape that way.

The Deputy Chair: Could you say a word about naval admirals and unification?

Mr. Milner: As you know, the admirals probably fought reunification harder than anyone else. The navy certainly felt that the promise of Lester Pearson that key traditions would not be messed with was transgressed by Mr. Hellyer when he was Minister of National Defence. They went to Ottawa and fought probably the hardest of any of the services to hang on to what they had, and I think with some reason. We have come back to the naval blue and the executive curl. If the navy had been able to be the "Navy" as part of unification in 1968, most of that objection would not be there. You may recall that at one point the plan was to adopt army ranks and have ships commanded by lieutenant-colonels and other nonsense like that.

It is true that the navy was not as well connected or as politically astute in the 1960s as it ought to have been. It did some things that in retrospect it might have done differently. We could argue about whether it was a service out of control and out of touch. I think it was certainly out of touch with what was going on in Canada socially in the 1960s, politically through the Quiet Revolution, through bilingualism and biculturalism. It tried to stay the course and it was broken as a result. However, the result of the whole process is a navy that is identifiably Canadian and very comfortable with what it is.

Senator Mitchell: Dr. Milner, I am tracking what you are saying. Committee members all have open minds about this issue, but I am definitely leaning toward "Canadian Navy."

I do not want to put words in your mouth, but it seems to me that what would be inferred by what you said is that to put "Royal" in front of "Canadian Navy" would make the name distinctly less Canadian.

Mr. Milner: In my personal opinion it would, yes. I do not think we need that.

Ce processus a énormément profité à la marine et au Canada. Même si la marine éprouve encore de la difficulté à être fonctionnellement bilingue lorsqu'elle veut l'être, elle est maintenant profondément différente.

Je suis allé en mer à bord d'une frégate canadienne le printemps dernier pour la première fois en 30 ans. Je n'avais pas été en mer depuis 1980. C'est une marine très différente, moderne, canadienne, consciente de sa force avec une présence canadienne-française relativement importante.

Nous avons un lien avec la tradition. Nous avons encore les navires canadiens de Sa Majesté. Ce lien demeure. La boucle d'officier a été restaurée, ce qui fait ressortir le lien de la marine avec toutes les autres marines du monde. C'est une excellente chose, mais la marine n'a pas besoin de rechercher une légitimité ou une conscience de soi supplémentaire en remontant plus loin dans son histoire. Je pense qu'elle est très bien comme elle est.

Le vice-président : Pourriez-vous dire quelques mots des amiraux et de l'unification?

M. Milner : Comme vous le savez, ce sont probablement les amiraux qui ont le plus lutté contre la réunification. La marine a estimé que M. Hellyer, lorsqu'il était ministre de la Défense nationale, n'avait pas respecté la promesse qu'avait faite Lester Pearson de préserver les grandes traditions. Ils se sont rendus à Ottawa et ont fait tout ce qu'ils ont pu pour conserver ce qu'ils avaient, et je pense qu'ils avaient en partie raison. Nous sommes revenus au bleu marine et à la boucle d'officier. Si la marine avait pu demeurer la « Marine » dans l'unification de 1968, il n'y aurait pratiquement pas eu d'opposition. Vous vous souvenez peut-être qu'on a même pensé un moment donné adopter les grades de l'armée et faire commander les navires par des lieutenants-colonels, des stupidités de ce genre.

Il est vrai que la marine n'était peut-être pas aussi avisée politiquement et bien connectée dans les années 1960 qu'elle aurait sans doute dû l'être. Elle a fait certaines choses qui, avec le recul, auraient pu être faites différemment. On pourrait se demander si ce service n'était pas un peu dépassé et déphasé. Je pense qu'il n'était pas conscient de ce qui se passait au Canada sur le plan social, dans les années 1960, sur le plan politique avec la Révolution tranquille, par le biais du bilinguisme et du biculturalisme. La marine a essayé coûte que coûte de garder le cap et c'est ce qui a entraîné sa perte. Cependant, le résultat global est une marine qui est uniquement canadienne et très à l'aise avec ce qu'elle est.

Le sénateur Mitchell : Monsieur Milner, je suis ce que vous dites. Les membres du comité abordent cette question avec un esprit très ouvert, mais je suis définitivement en faveur de « Marine canadienne ».

Je ne voudrais pas vous faire dire quoi que ce soit, mais il me semble que vous avez laissé entendre que si l'on plaçait le mot « royale » dans l'appellation « Marine canadienne », l'appellation serait nettement moins canadienne.

M. Milner : À mon avis, ce serait bien le cas. Je ne pense pas que cela soit une bonne chose.

I am the son of two veterans from a small anglophone New Brunswick community where all the Red Ensigns flew upside down and at half mast when the new Canadian flag came in. Truth be told, I was on the fast-track to join the Black Watch and never understood why they bagged that. Then I was going to join the Royal Canadian Navy but could not do it because they were in green.

I was traumatized by the whole experience of unification and the muting of those connections with the empire and the Crown. It does not bother me at this stage. I have spent my entire professional career wrestling with the relationship between the Canadian Armed Forces and primarily those of Great Britain in both of the two world wars and the post-war period. There are some great things that we can cherish from that legacy. I just think it would be a retrograde step that we do not need.

I do not know what liberty one can take in one's personal opinions. I do not think we are as republican as the Australians; I do not think we will go there, but it will be interesting to see, when her Majesty finally goes to her reward, whether we have a King Charles in Canada.

I just would not go there. I think that "Canadian Navy" works well, and I would stick with that.

Senator Mitchell: Further to your interest in the Black Watch, my father was in the Black Watch for over 30 years, so I share some of that tradition.

Mr. Milner: It was the maritime unit. If you wanted to join the army, you joined the Black Watch. I wanted to join the navy because I wanted to look like a sailor, but Mr. Hellyer put everyone in green. I was traumatized by that, so I became a naval historian instead.

Senator Plett: Vice-Admiral Buck said earlier that he is proud of our Canadian navy. I believe I am equally proud, and I will be proud of our Canadian navy whether they are called "Canadian Navy" or "Royal Canadian Navy." I believe that all members of this committee are in agreement that we need to make a name change in that what we have now is not acceptable.

Senator Mitchell said earlier that nostalgia had something to do with being a little more conservative. Maybe those of us who are a little older are more nostalgic; I do not know.

The issue of what Canada's naval force is called is not about the monarchy. I am very supportive of "Royal Canadian Navy," but to me it is about according Canada's naval forces the respect they deserve. I think we all feel the same way and just have differing opinions on how to do that. To me, it is about honouring our sailors by restoring an historical name. Many veterans would prefer "Royal," although some of the newer folks in the navy might not. Many fought and died under the historical name and the name instils pride and respect. It is for that reason

Je suis le fils de deux anciens combattants d'une petite communauté anglophone du Nouveau-Brunswick où tous les Red Ensigns ont flotté à mi-mât et à l'envers lorsque le nouveau drapeau canadien est arrivé. Pour vous dire la vérité, je devais rapidement être accepté dans la Black Watch et je n'ai jamais compris pourquoi ils m'avaient attrapé. J'ai voulu ensuite m'engager dans la Marine royale du Canada, mais je n'ai pas pu le faire parce que ses membres portaient un uniforme vert.

J'ai été traumatisé par toute cette affaire de l'unification et de la dissolution des liens que nous avions avec l'empire et la Couronne. Cela ne me dérange plus. J'ai consacré toute ma carrière professionnelle à essayer de comprendre les rapports qui ont existé entre les Forces armées canadiennes et principalement celles de la Grande-Bretagne au cours des deux guerres mondiales et après la guerre. Cet héritage nous a apporté d'excellentes choses que nous pouvons chérir. Il se trouve simplement que j'estime qu'il s'agit là d'une mesure rétrograde qui n'est pas nécessaire.

Je ne sais pas jusqu'où il est possible d'aller lorsqu'on exprime ses opinions personnelles. Je ne pense pas que nous soyons aussi républicains que les Australiens; je ne pense pas que nous allons nous engager dans cette voie, mais il sera intéressant de voir si, lorsque Sa Majesté obtiendra sa récompense finale, il y aura un Roi Charles au Canada.

Je n'irais pas dans cette direction. Je pense que l'appellation « Marine canadienne » est bonne, et je m'en tiendrais là.

Le sénateur Mitchell : Au sujet de votre intérêt pour la Black Watch, je peux vous dire que mon père en a fait partie pendant plus de 30 ans, je partage donc avec vous une partie de cette tradition.

M. Milner : C'était l'unité maritime. Si quelqu'un voulait aller dans l'armée, il fallait faire partie de la Black Watch. Je voulais m'engager dans la marine, parce que je voulais ressembler à un marin, mais M. Hellyer a mis tout le monde en vert. Cela m'a traumatisé et c'est la raison pour laquelle je suis devenu un historien naval.

Le sénateur Plett : Le vice-amiral Buck a déclaré plus tôt qu'il était fier de notre Marine canadienne. Je crois que j'en suis également fier et je serai fier de notre Marine canadienne qu'on l'appelle « Marine canadienne » ou « Marine royale du Canada ». Je pense que tous les membres du comité s'entendent sur la nécessité de modifier cette appellation parce que l'appellation actuelle n'est pas acceptable.

Le sénateur Mitchell a déclaré plus tôt que la nostalgie était associée au fait d'être conservateur. Il est possible que ceux d'entre nous qui sont plus âgés soient plus nostalgiques; je n'en sais rien.

La question de l'appellation de la force navale canadienne ne concerne pas la monarchie. Je suis tout à fait en faveur de l'appellation « Marine royale du Canada », mais pour moi, il s'agit en fait d'accorder aux forces navales du Canada le respect qu'elles méritent. Je crois que nous sommes tous du même avis, mais nos opinions divergent sur la question de savoir comment y parvenir. Pour moi, rétablir un nom historique serait une façon d'honorer nos marins. De nombreux anciens combattants préféreraient « royale », même si certains nouveaux membres de la marine ne

that the navies of no less than 17 countries are proud of their "Royal" designations. To me it is not about the monarchy; it is about restoring history.

I do not think we should try in any way to belittle the "Royal" designation. As I said before, I will be happy if, at the end of these hearings and this study, we call our navy the "Canadian Navy." I will be equally proud of our navy if we, as I hope we will, call it the "Royal Canadian Navy."

That is a comment. Sir, I would certainly appreciate your response.

Mr. Milner: My sentiments, in some ways, are exactly yours, although the little voice in the back of my head says we do not need to do the "Royal Canadian Navy" thing. The navy has been something else for 42 years, which is a substantial portion of its 100-year existence. It has been called something before. It was the Canadian Naval Service for the first year of its existence. I do not think it got the Royal Canadian Navy moniker until February 1911.

I was at sea last spring for about a week on board HMCS *Fredericton*. There is no sentiment there whatsoever to return to "Royal Canadian Navy" that I got from anyone, from chief pretty officers or lower deck officers. They are all quite a bit younger than I am. The traditions they uphold are the ones that we all cherish and think are important, but they are making history with Canadian patrol frigates and have done so for the last 20 years. They are patrolling the waters of Asia and the South Pacific, engaging in all sorts of operations that, for them, are vitally important, and creating a new tradition of a globally deployable, efficient, medium-sized navy. Much of what they do has almost nothing to do with the North Atlantic, with convoys, with ASW, with the kinds of things that defined the early stages of the Cold War navy. I think it is okay to make new traditions and build on the old. Over the last 40 years, the Canadian navy has made its own traditions, building on the strengths that it created in the post-war period and on experience.

I have argued in a number of things I have written that the Second World War was Canada's formative naval experience. It defined a role for us. After the end of the Cold War, we grew out of that role. As you may know, even the command arrangements in the North Atlantic have changed, and we have been doing different things for about two decades. If you talk to the young men and women who man the fleet, they are present-minded. They are thinking about their careers and where they have been in the last 10 years. I think they have a vote, if that is the right term for it. I detected no consensus there or no groundswell of opinion that going back to "Royal Canadian Navy" would do anything for them.

seraient pas de cet avis. Nombreux sont ceux qui ont lutté et qui sont morts sous ce nom historique qui inspire toujours la fierté et le respect. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas moins de 17 marines dans le monde qui sont fières de leur appellation de « royale ». Il ne s'agit pas ici de monarchie, mais plutôt de rétablir l'histoire.

Je ne pense pas que nous devrions tenter de déprécier l'appellation « royale ». Comme je l'ai dit, je serai heureux si, à la fin de ces audiences et de cette étude, nous décidons d'appeler notre marine la « Marine canadienne ». Je serai tout aussi fier de notre marine si nous l'appelons, comme je l'espère, la « Marine royale du Canada ».

Voilà mon commentaire. J'aimerais beaucoup connaître votre réaction, monsieur.

M. Milner : D'une certaine façon, mon sentiment est exactement semblable au vôtre, même s'il y a une petite voix dans ma tête qui me dit qu'il n'est pas nécessaire de parler de « Marine royale du Canada ». La marine a été désignée autrement pendant 42 ans, ce qui représente une bonne partie de son siècle d'existence. Elle avait un autre nom auparavant. Elle a été le Service naval du Canada pendant sa première année d'existence. Elle n'a acquis le nom de Marine royale du Canada qu'en février 1911.

J'ai été en mer au printemps dernier pendant une semaine environ, à bord du NCSM *Fredericton*. Je n'ai senti aucune envie de revenir à la « Marine royale du Canada » chez qui que ce soit, ni chez les premiers maîtres ni chez les officiers de pont inférieur. Ils sont tous pas mal plus jeunes que moi. Ils préservent les traditions que nous chérissons et qui nous paraissent importantes, mais ils écrivent l'histoire avec les frégates de patrouille canadiennes et ils le font depuis 20 ans. Ils patrouillent les eaux de l'Asie et du Pacifique Sud, participent à toutes sortes d'opérations qui, pour eux, sont extrêmement importantes et ils créent une nouvelle tradition associée à une marine efficace, de taille moyenne et qui peut être déployée dans le monde entier. La plus grande partie de ce qu'ils font n'a pratiquement rien à voir avec l'Atlantique Nord, avec les convois, avec la guerre sous-marine, avec le genre de choses qui ont défini les premiers moments de la marine de la guerre froide. Je trouve très bien de créer de nouvelles traditions en s'appuyant sur les anciennes. Depuis 40 ans, la Marine canadienne a élaboré ses propres traditions, en s'appuyant sur les forces acquises après la guerre et sur l'expérience.

J'ai soutenu dans différentes publications que c'est au cours de la Seconde Guerre mondiale que la Marine canadienne avait véritablement pris son essor. C'est là que son rôle a été défini. Après la fin de la guerre froide, ce rôle était trop limité pour nous. Comme vous le savez sans doute, même les structures de commandement ont changé dans l'Atlantique Nord et nous faisons les choses différemment depuis environ une vingtaine d'années. Si vous parlez aux jeunes hommes et aux jeunes femmes qui font partie de cette flotte, ils vous diront que c'est le présent qui les intéresse. Ils pensent à leur carrière et aux endroits où ils ont été depuis 10 ans. Je pense qu'ils ont leur mot à dire si je peux m'exprimer ainsi. Je n'ai pas constaté de consensus ni d'opinion générale en faveur d'un retour à une « Marine royale du Canada ».

That said, with the exception of the air detachment and some of the technicians on board, the army cadre and some others, the navy would like to be the navy, unequivocally, which I think is an excellent idea.

Senator Plett: I certainly agree that these young men and women who are serving our country so well should have a voice in this matter. I am ever hopeful that I may be able to spend a few days on a frigate some day. If I do, maybe I will conduct an unofficial survey as well.

The Deputy Chair: I would like to ask a supplementary question, if I may. You have tied the name to an operational refocusing of the missions of the navy, particularly in the last 20 years, which is an interesting angle in identifying it as a new navy, and a significant one. Do you think moving the navy farther north into the Arctic and giving it capabilities like that continues to reinforce that argument?

Mr. Milner: I think it does. For most of the Cold War, the navy was focused on hunting submarines in the North Atlantic and doing the same thing in the Pacific to some extent. As naval historian Richard Gimblett pointed out to me, the navy's principal operational area for the last 20 years has been the Indian Ocean. Refocusing on the Arctic, if and when those Arctic offshore patrol vessels are built, will capture the enthusiasm of some of the navy. I think the deep-water, blue-water guys will still want to go charging half-way around the world to do interesting things in faraway places.

However, it is a different kind of navy from the one that I saw at some length in 1980 which, in many ways, was the height of the Cold War, focused on finding nuclear-propelled and nuclear-equipped submarines in the North Atlantic, building strongly on that wartime and early Cold War tradition. The fleet we built, the Canadian patrol frigates, were built entirely to do that job. They provided us with Laurier's tidy little fleet of 5,000-tonne vessels that can steam the oceans of the world and support Canadian foreign policy around the globe. They have been doing that for two decades.

One of the things that struck me when I wrote a new chapter for the second edition of *Canada's Navy: The First Century*, which came out about a year ago, was the extent to which the navy itself, as an institution, has not only been exceptionally busy, but it has been drawn away from the first Gulf War in 1990-91 to a different kind of operational environment. They do practice ASW but not all that much. Much of what this navy does is quite different and exceptional.

When I went on board the HMCS *Fredericton* in Istanbul harbour, I was not struck by the state of readiness and the presence of 50-calibre machine guns all loaded up and ready to go, fore and aft; I was struck by the fact that the bridge was lumbered with flak jackets and helmets hanging all over the place. These young men and women, who have been involved in a war where an RPG or a suicide bomber in a Zodiac or drug runners or

Cela dit, à l'exception des détachements aériens et de certains techniciens à bord, les cadres de l'armée et certains autres, il est incontestable que la marine aimerait être la Marine, ce qui me paraît une excellente idée.

Le sénateur Plett : Je souscris tout à fait à l'idée que ces jeunes hommes et jeunes femmes qui servent si bien notre pays devraient avoir leur mot à dire sur ce point. J'espère toujours pouvoir passer un jour quelque temps sur une frégate. Si j'y parviens, je ferai peut-être un petit sondage non officiel.

Le vice-président : J'aimerais poser une question supplémentaire, si vous le permettez. Vous avez relié le nom à un recentrage opérationnel des missions de la marine, qui s'est produit en particulier depuis une vingtaine d'années, ce qui est un point de vue intéressant pour voir là une nouvelle marine, et un point de vue important. Pensez-vous que le fait d'avoir envoyé la marine plus loin dans l'Arctique et de lui avoir donné les capacités pour le faire, pourrait renforcer cet argument?

M. Milner : Je crois que oui. Pendant la plus grande partie de la guerre froide, la marine a concentré son action sur la chasse aux sous-marins dans l'Atlantique Nord et elle faisait à peu près la même chose dans le Pacifique. Comme l'historien naval, Richard Gimblett me l'a fait remarquer, depuis 20 ans, la principale zone d'opération de la marine a été l'océan Indien. Si l'on recentre sa mission sur l'Arctique, quand ces patrouilleurs de l'Arctique seront finalement construits, cela va susciter de l'enthousiasme dans une bonne partie de la marine. Je pense que ceux qui aiment la haute mer voudront toujours faire le tour du monde et faire des choses intéressantes dans des lieux lointains.

Cette marine est toutefois bien différente de celle que j'ai connue assez bien en 1980 qui, sur de nombreux points, était le sommet de la guerre froide, qui consistait à rechercher des sous-marins à propulsion et armement nucléaires dans l'Atlantique Nord, prolongeant ainsi la tradition de la guerre et du début de la guerre froide. La flotte que nous avons construite, les frégates de patrouille canadiennes, a été conçue uniquement en vue de cette mission. Le gouvernement nous a donné cette petite flotte de navires de 5 000 tonnes qui peuvent sillonner tous les océans et appuyer la politique étrangère du Canada dans le monde entier. C'est ce qu'ils font depuis 20 ans.

Une des choses qui m'a frappé lorsque j'ai écrit un nouveau chapitre pour la deuxième édition de mon livre *Canada's Navy : The First Century*, qui est paru il y a un an environ, est le fait que la marine, en tant qu'institution, a non seulement été exceptionnellement occupée, mais qu'elle a été retirée de la première guerre du Golfe en 1990-1991 pour remplir des missions dans un environnement opérationnel différent. Elle s'occupe toujours de GSM, mais pas autant qu'avant. Une bonne partie de ce que fait cette marine est très différente et de nature exceptionnelle.

Lorsque je suis monté à bord du NCSM *Fredericton* dans le port d'Istanbul, je n'ai pas été frappé par sa disponibilité opérationnelle ni par la présence de mitrailleuses de calibre 50 chargées et prêtes à tirer, tant à l'arrière qu'à l'avant; j'ai été frappé par le fait que le pont était jonché de gilets pare-éclats et de casques qui étaient accrochés à un peu partout. Ces jeunes hommes et jeunes femmes ont participé à une guerre où une grenade

people smugglers or someone with an AK-47 or a 50-calibre machine gun in a high speed boat might take a shot at them, have been doing this kind of stuff for the last 20 years. They are building their own tradition of excellence with respect to boarding services, fighting pirates and supporting the world order out there. They identify with a different kind of navy from the one that most of us still have in our minds.

The Deputy Chair: Thank you very much. That is an interesting dimension.

Senator Peterson: Of the 17 nations who have “Royal” in their name, have they ever had anything other than that and, to your knowledge, have they ever debated a change?

Mr. Milner: The short answer to the first question is I simply do not know, sir. The second answer would be pretty much the same.

If we still had the Royal Canadian Navy, obviously we would not be having this debate. I am always a bit leery. It was a great shame that unification passed in 1968. That was then; this is now. Calling it the “Navy” would be great, but I am afraid my knowledge of what has gone on in the Royal Australian Navy and the Royal New Zealand Navy is thin at best. My apologies.

Senator Manning: Dr. Milner, I am interested in having you elaborate on something in your opening remarks. You recommended not to restore the name RCN, and you were cool to the idea of the executive curl, although you are happy now.

Mr. Milner: Yes.

Senator Manning: First, why were you cool to the reinstatement of the executive curl? Is there a possibility that some day you may be happy with “Royal”?

Mr. Milner: I expect I could be happy. I am a Groucho Marxist. I can change any time. It depends on the issue.

Part of what I have done in my career as a naval historian is to track the attempt by the Canadian navy to wrestle itself out from underneath or out from the sometimes smothering embrace and not very happy embrace of the imperial fleet in the Royal Navy. The work I have done on the Canadian navy in the Second World War and even in the 1950s suggests a lingering problem of identity. The Royal Navy was often sharply critical of our navy during the Second World War, when it was composed largely of hostilities only. The navy had difficulty at different stages of getting operational control over its own forces and doing the things it should do with its own navy in its own waters. Elements of the

propulsée par fusée ou une bombe humaine dans un zodiaque, ou des trafiquants de drogue ou des personnes dans un bateau rapide pouvaient leur tirer dessus avec une AK-47 ou une mitrailleuse de calibre 50; ils font ce genre de choses depuis 20 ans. Ils élaborent leur propre tradition d'excellence pour ce qui est des visites à bord, de la lutte contre les pirates et de renforcer l'ordre mondial. Ils s'identifient à une marine différente de celle à laquelle la plupart d'entre nous pensent encore.

Le vice-président : Je vous remercie. Voilà une dimension intéressante.

Le sénateur Peterson : Parmi les 17 pays qui utilisent le mot « royale », savez-vous s'ils ont déjà utilisé d'autres appellations et s'ils ont déjà parlé de la changer?

M. Milner : Une réponse brève à la première question est simplement que je n'en sais rien, monsieur. La deuxième réponse est à peu près la même.

Si la Marine royale du Canada existait encore, il est évident que nous n'aurions pas ce débat. Je me méfie toujours un peu. Il est vraiment honteux que l'on ait procédé à cette unification en 1968. C'est ce qui s'est passé à ce moment; les temps ont changé. L'appeler la « Marine » serait une excellente chose, mais je crains de ne pas savoir très bien ce qui s'est passé dans la Marine royale d'Australie et dans la Marine royale de la Nouvelle-Zélande. J'en suis désolé.

Le sénateur Manning : Monsieur Milner, j'aimerais que vous reveniez sur une chose que vous avez mentionnée dans votre déclaration d'ouverture. Vous avez recommandé de ne pas rétablir le nom de MRC, et vous n'étiez pas très chaud à l'égard de l'idée de restaurer la boucle d'officier, même si vous l'acceptez aujourd'hui.

M. Milner : Oui.

Le sénateur Manning : Premièrement, pourquoi n'étiez-vous pas très chaud pour le rétablissement de la boucle d'officier? Serait-il possible qu'un jour vous soyez satisfait de l'adjectif « royale »?

M. Milner : J'imagine que oui. Je suis un admirateur de Groucho Marx. Je peux changer d'avis rapidement. Cela dépend de la question.

Ma carrière d'historien naval a été en partie consacrée à examiner comment la Marine canadienne a essayé d'échapper à l'étreinte parfois un peu étouffante et pas toujours très agréable de la flotte impériale de la Marine royale. Les travaux que j'ai effectués sur la Marine canadienne pendant la Seconde Guerre mondiale et même pendant les années 1950, font ressortir un problème d'identité qui perdure. La Marine royale a souvent vivement critiqué notre marine au cours de la Seconde Guerre mondiale, surtout pendant les hostilités. La marine a éprouvé de la difficulté à différents moments à exercer un contrôle opérationnel sur ses propres forces et à faire les choses qu'elle

Royal Navy were understanding and supportive. Sometimes, when they were in the midst of a big crisis or war, it tended to roll over the Canadians and see to the bigger issues, and we would get lost in the shuffle.

Certainly, the lower deck personnel in the Second World War, given the ratings in the lower deck in the period after the war, the mutinies that were instigated during that period and the pressures that the fleet was under in the 1950s — felt that they were a Canadian navy first. They did not belong to some international brotherhood of the sea; they were Canadians serving their country and their ships at sea. If I had my way, although regular naval officers would not like it, I would put the navy in a wavy curl like the RCNVR to distinguish them from Americans, Brits and others who wear straight stripes. However, I realize that the regular force navy was not going to wear that one.

I was a little anxious when I got a call from the minister's office about shaking it up too much, partly for the reasons I have already mentioned. The navy seems to be very comfortable with what it is and what it has accomplished, and I thought the idea of reverting to more trappings of the imperial navy and the connection with Britain was unnecessary. I thought it might be more disturbing than beneficial.

That said, I saw the executive curl on a flag officer's uniform in Halifax in June for the first time. To me, it just looked right. It is the first time in my career that I saw a Canadian naval officer who I thought was unmistakably a naval officer. We might have done it in many ways. There might have been a triangle up there or maple leaf over the cuff if the Coast Guard had not had it. They needed something to distinguish them from other navies and other people who wear dark uniforms with gold stripes, like airline pilots.

In one of my traumatizing experiences, I had a chance in 1980 to be aboard HMCS *Annapolis* when she went into the United States Naval Academy at Annapolis, Maryland, and everyone on board the ship was wearing green. No one at the U.S. Naval Academy knew who or what they were, even though the ship was alongside. I thought that was traumatic. Putting the navy back in blue was good, also getting the executive curl back, but I am not sure about the RCN. Sorry.

Senator Manning: "Not sure" means you are thinking, at least. I appreciate that.

Mr. Milner: As I said in my preliminary remarks, I am a hopeless sentimentalist and hopeless romantic, but the navy should look ahead; and looking ahead, it should be the "Canadian Navy," but I am trying to stick to my guns here.

The Deputy Chair: I was with the U.S. Marine Corps in 1980, and the comment I got in Quantico was they thought that Canadian ships were manned by marines.

devait faire avec sa propre marine dans ses propres eaux. Certains éléments de la Marine royale ont fait preuve de compréhension et lui ont donné son appui. Cette dernière se trouvait toutefois au milieu d'une grave crise ou d'une guerre et elle a eu tendance à mettre de côté les Canadiens pour s'occuper de problèmes plus vastes, et elle nous perdait un peu de vue.

Il me paraît certain qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale, compte tenu des équipages engagés après la guerre, compte tenu des mutineries qui se sont déclenchées pendant cette période et des pressions qui s'exerçaient sur la flotte au cours des années 1950 — les marins pensaient que leur navire était avant tout la Marine canadienne. Ils n'appartenaient pas à une sorte de fraternité internationale de la mer; c'étaient des Canadiens qui servaient leur pays sur ses navires en mer. Si j'en avais le pouvoir, même si les officiers de marine réguliers ne seraient pas d'accord avec moi, je donnerais à la marine une boucle ondulée comme celle de la RVMRC pour la différencier des Américains, des Britanniques et des autres qui portent des galons droits. J'ai toutefois compris que la force navale régulière ne portera jamais cela.

J'étais un peu tendu lorsque j'ai reçu un appel du bureau du ministre au sujet du fait que je voulais trop changer les choses, en partie pour les raisons que j'ai déjà mentionnées. La marine semble tout à fait à l'aise avec ce qu'elle est et ce qu'elle a accompli et je pensais que l'idée de revenir aux insignes de la marine impériale et de marquer notre lien avec la Grande-Bretagne était inutile. Je pensais qu'une telle décision offrait plus d'inconvénients que d'avantages.

Cela dit, j'ai vu la boucle d'officier sur l'uniforme d'un officier général à Halifax, en juin, pour la première fois. À mon avis, c'était parfait. C'était la première fois de ma carrière que je voyais un officier de marine canadien qui était sans aucun doute un officier de marine. Cela aurait pu se faire de diverses façons. On aurait pu ajouter un triangle ici ou une feuille d'érable sur le revers si la Garde côtière ne l'avait pas déjà choisi. Il fallait quelque chose pour les différencier des autres marines et des autres personnes qui portent des uniformes sombres avec des galons dorés, comme les pilotes d'avion.

J'ai vécu une de mes expériences traumatisantes lorsque je me suis trouvé à bord du NCSM *Annapolis*, en 1980, et que ce navire s'est rendu à l'Académie navale des États-Unis à Annapolis, au Maryland, et que tous les membres de l'équipage étaient en vert. Personne à l'Académie navale des États-Unis ne savait qui ils étaient, même si le navire était à quai. Cela m'a paru traumatisant. C'était une bonne chose que de décider d'habiller à nouveau la marine en bleu et aussi de reprendre la boucle d'officier, mais je n'en suis pas certain pour ce qui est de la MRC. Désolé.

Le sénateur Manning : « Pas certain », cela veut dire qu'au moins vous y réfléchissez. Je l'apprécie.

M. Milner : Comme je l'ai dit dans mes remarques d'ouverture, je suis un vrai sentimental et un grand romantique, mais la marine doit penser à l'avenir et à l'avenir ce devrait être la « Marine canadienne », mais sur ce point, j'essaie de ne pas changer d'idée.

Le vice-président : J'étais avec les corps des marines des États-Unis en 1980, et ils m'ont dit à Quantico qu'ils pensaient que l'équipage des navires canadiens était composé de marines.

You mentioned “Canadian Armed Forces” a couple of times, and you mentioned “Canadian Forces” a couple of times. Both, if I am not mistaken, are authoritative names. Do you have any comment on one or the other? Is that of any concern?

Mr. Milner: No, those debates are of more interest, perhaps, to people within government and people who have to draw up legislation, write it and enact it. I do not have a preference. I have seen it both ways. I assume legally it is still “Canadian Armed Forces,” but we still talk about “Canadian Forces.”

One thing that animates me about this proposal to restore the name of the navy, and I come back to a point in my preliminary comments, most of the people I know who generally support the idea of an armed force could not possibly tell you what Maritime Command is. Most Canadians still do not think about those sorts of things in those ways. We still talk about armies, navies and air forces. If we could get away from some of those rather bizarre legacies of unification and get back to some basics, that would help the ability of Canadians to connect and understand what their Armed Forces are doing as well.

I would urge you to make a make a motion to re-establish the air force — although I leave it to you whether we want to go to “Royal Canadian Air Force” — and the army, and have a chief of army staff, a chief of air staff and a chief of naval staff instead of the gobbledygook we have now.

Senator Segal: In your opening comment, Dr. Milner, you were very forthcoming, and, as it often does at my advanced age, it takes a while for things to sink in. You were good enough to say that you were asked to reflect on this in your role as a historian in the Department of National Defence about a year or so ago. Can you help us understand the context of that request? Was it in preparation for the centennial celebrations? Was it because the department was giving some thought to a name change? I know that CMS McFadden has said that “Maritime Command” sounds like an obscure insurance company based somewhere near Truro. He was being supportive of the general proposition.

Can you help us understand the context of that request? It would be informative for the committee to have a sense of that, without violating your oath of secrecy and all those other good things. I do not know whether historians have oaths of secrecy.

Mr. Milner: We are supposed to be ethical. I do not know if we have an oath of secrecy.

It was simply a call from one of the executive assistants in the minister's office, saying, “We are proposing doing two things. We are proposing to give the navy back the executive curl as part of the centennial, and to change the name back to the ‘Royal Canadian Navy.’”

Vous avez parlé à quelques reprises des « Forces armées canadiennes » et vous avez également mentionné « les Forces canadiennes » à quelques reprises. Si je ne m'abuse, ces deux expressions sont les expressions officielles. Avez-vous des commentaires à faire sur l'une ou l'autre. Cela vous préoccupe-t-il?

M. Milner : Non, ce débat intéresse davantage peut-être les membres du gouvernement et les gens qui doivent élaborer des mesures législatives, les rédiger et les adopter. Je n'ai pas de préférence. J'ai vu les deux. J'imagine que légalement ce sont encore les « Forces armées canadiennes », mais nous parlons encore des « Forces canadiennes ».

Il y a une chose qui m'incite à être en faveur de ce projet de rétablissement du nom de la Marine, et je reviens sur un point que j'ai mentionné dans mes commentaires d'ouverture, c'est que la plupart des gens que je connais qui sont généralement favorables à l'idée d'une force armée, sont incapables de vous dire ce qu'est le Commandement maritime. La plupart des Canadiens ne se représentent pas ce genre de chose de cette façon. Nous parlons encore d'armée, de marine et d'aviation. Si nous pouvions abandonner ces héritages assez bizarres de l'unification et en revenir aux appellations fondamentales, cela permettrait aux Canadiens d'établir plus facilement un lien avec leurs forces armées et de comprendre qu'elles font du bon travail.

Je vous invite à présenter une motion visant à rétablir l'aviation — mais je vous laisse le soin de décider si nous voulons choisir l'appellation « Aviation royale du Canada » — et l'armée, et avoir un chef d'état-major de l'armée, un chef d'état-major de l'armée de terre, un chef d'état-major de l'armée de l'air et un chef d'état-major de la marine au lieu du jargon administratif que nous employons de nos jours.

Le sénateur Segal : Dans votre déclaration d'ouverture, M. Milner, vous avez été très direct et comme c'est souvent le cas à mon âge avancé, il me faut un peu de temps pour bien comprendre les choses. Vous avez eu la bonté de mentionner que le ministère de la Défense nationale vous avait invité à réfléchir à cette question en votre qualité d'historien, il y a environ un an. Pourriez-vous nous décrire le contexte dans lequel cette demande vous a été faite? Voulait-on préparer les célébrations du centenaire? Était-ce parce que le ministère examinait l'idée de changer certaines appellations? Je sais que le CEMM McFadden a déjà déclaré que « Commandement maritime » faisait penser à une compagnie d'assurance inconnue dont le siège social se trouverait quelque part près de Truro. Il était favorable à cette proposition.

Pouvez-vous nous expliquer le contexte de cette demande? Il serait bon que le comité en ait une idée; je ne voudrais pas toutefois vous amener à violer votre serment de confidentialité et toutes ces bonnes choses. Je ne sais pas si les historiens sont tenus de prêter un serment de confidentialité.

M. Milner : Nous devons agir en respectant l'éthique. Je ne sais pas si nous devons prêter un serment de confidentialité.

J'ai tout simplement reçu un appel téléphonique d'un des adjoints exécutifs du Bureau du ministre qui m'a dit « Nous nous proposons de faire deux choses. Nous proposons de redonner à la Marine la boucle d'officier dans le cadre du centenaire et de rétablir le nom ‘Marine royale du Canada’ ».

My response was very similar to what I have given you this evening, which is, if you will pardon the metaphor, "Don't rock the boat; the navy is doing well."

I was pleasantly surprised — again, that is the hopeless romantic in me — to see a naval officer with an executive curl, and Canada flashed up, which was a nice combination.

I still feel strongly that after 40 years of the navy serving as something other than the Royal Canadian Navy, and with the last 20 years of the navy doing new and interesting things, by our standards, with a group of fairly young people looking to a future career, there are no sentiments that they would want to go back to "Royal Canadian Navy." They are happy with who they are, what they are doing and being Canadian about it.

Senator Segal: Would it be fair to say that one of the things that the Canadian navy is now known for is the effectiveness of joint operations? A ship off Haiti is there to provide security, medical support and logistical support. That is becoming one of the hallmarks of the Canadian navy's operations worldwide. In fact, "Canadian," independent of the "Royal" issue, is a brand that means a certain kind of navy operation, one that can be quite combat-focused when necessary but can also do other things in support of our national interest. Is it fair to suggest that that brand has been developing for some time?

Mr. Milner: It has been developing since the end of the Second World War, and as a distinctive Canadian brand for whatever it was — 13 years — in strange-coloured uniforms. However, 30 years since then it has been developing increasingly, as you point out, in operations we are quite good at and the world recognizes us for that. Those operations are a long way from the traditional big helicopter, ASW, sonar submarine-chase operation in the North Atlantic. Historians still have not written how this new tradition shakes out, but people in the fleet are building on that tradition and making new history even as we speak.

It would be retrograde to go back to the past to create a new name. I think "Canadian Navy" as a brand is a great one.

I do not know how far you can take this, but as many of you know, that kind of connection in the past, certainly in the 1950s and 1960s, created some mischief for the Canadian Forces and UN operations. In the navy's case, it allowed a Canadian ship to sail into a British port where there were civil disturbances, and because they thought it was a Royal Navy ship flying a White Ensign, a British design, that pacified the town without a Canadian sailor having to go ashore.

It is important for us to distinguish ourselves from the pack, and that is why I would stick with "Canadian Navy." That is us.

Ma réponse a été très semblable à celle que je vous ai donnée ce soir qui est, si vous me pardonnez la comparaison, « Ne faites pas de vagues; la marine se débrouille très bien comme ça ».

J'ai été agréablement surpris — encore une fois, je suis toujours un grand romantique — de voir un officier de marine avec la boucle d'officier, et le nom Canada bien visible, ce qui était une bonne combinaison.

Je suis convaincu qu'étant donné que cela fait 40 ans que la marine ne s'appelle plus la Marine royale du Canada, et qu'au cours des 20 dernières années, elle a fait de nouvelles choses intéressantes, d'après nos normes, avec un groupe de jeunes marins visant y faire carrière, ils ne veulent absolument pas revenir à l'appellation « Marine royale du Canada ». Ils sont heureux de qui ils sont, de ce qu'ils font et de le faire en qualité de Canadiens.

Le sénateur Segal : Est-il juste de dire qu'une des choses pour lesquelles la Marine canadienne est connue de nos jours est son efficacité au cours des opérations conjointes? Il y a un bateau près d'Haïti qui fournit un appui médical, logistique et qui assure la sécurité. Cela est en train de devenir une des marques distinctives des opérations de la Marine canadienne dans le monde entier. En fait, l'adjectif « canadienne », en mettant de côté la question du mot « royale », est une marque qui désigne une certaine sorte de mission navale, qui peut être axée sur une intervention armée lorsque nécessaire, mais qui peut également faire d'autres choses pour défendre nos intérêts nationaux. Est-il juste d'affirmer que cela fait quelque temps que cette marque se renforce?

M. Milner : Elle se renforce depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et est devenue une marque canadienne distincte pendant, je crois, 13 ans, dans des uniformes d'une drôle de couleur. Cependant, en 30 ans, elle s'est beaucoup étoffée, comme vous l'avez fait remarquer, dans des missions que nous remplissons de façon très satisfaisante et les autres nations en ont pris acte. Ces opérations sont très différentes des opérations traditionnelles qu'elle menait dans l'Atlantique Nord avec des gros hélicoptères, qui visent la GSM, et la chasse au sous-marin avec un sonar à antenne remorqué. Les historiens n'ont pas encore décrit comment cette nouvelle tradition évoluera, mais les équipages de la flotte renforcent cette tradition et font l'histoire au moment où nous nous parlons.

Ce serait une mesure rétrograde que de se tourner vers le passé pour créer une nouvelle appellation. Je pense que « Marine canadienne » est une excellente marque.

Je ne sais pas vraiment ce que l'on peut en tirer, mais comme plusieurs d'entre vous le savent, ce genre de lien avec le passé, tout du moins au cours des années 1950 et 1960, a créé quelques problèmes pour les Forces canadiennes et les opérations des NU. Dans le cas de la marine, cela a permis à un navire canadien d'entrer dans un port britannique où il y avait des troubles civils, et de pacifier la ville sans qu'un marin canadien ait même à se rendre à terre, parce que les gens pensaient que c'était un navire de la Marine royale parce qu'il battait le pavillon blanc, le pavillon britannique.

Il est important de nous différencier des autres, et c'est la raison pour laquelle je m'en tiendrai à « Marine canadienne ». C'est la nôtre.

The Deputy Chair: About a year and a half ago, there was a lengthy article on the Canadian navy and peacekeeping. I think you were moving down to that argument, Senator Segal.

Dr. Milner, thank you very much for your eloquence and direct responses. I wish you well at UNB.

Mr. Milner: Thank you, General Dallaire.

The Deputy Chair: Ladies and gentlemen, our last witness today is retired Rear-Admiral Ken Summers, currently the Vice-President of the Naval Officers Association of Canada. Rear-Admiral Summers commanded our troops in the first Gulf War in 1990 and was also Chief of Staff of the Supreme Allied Commander (Atlantic). He held that position until his much-too-early retirement in 2000.

He is a CBC military analyst; we see him often. He is also Co-chair of the successful Naval Centennial "Homecoming Statue" project, which was a great success.

Admiral, do you have opening comments?

Rear-Admiral (Retired) Ken Summers, Vice-President (Former Commander Canadian Fleet Atlantic), Naval Officers Association of Canada: Yes, I do.

Good evening, Mr. Chair and members of the standing committee. It is a privilege and a pleasure to appear before this committee. I have always believed this committee has been one of the most productive, relevant and non-partisan committees in Parliament — one which is not afraid to tackle tough issues. By its history, it is also not afraid to mince words when the final report is made. That is all the more important to me because your domain is security and defence, which is the fundamental responsibility of government to its citizens.

You have heard what I have done.

With respect to the motion being considered, my father was a chief petty officer in the Royal Canadian Navy. He served during World War II aboard those famous corvettes during the Battle of the Atlantic, from Halifax to St. John's to Londonderry and up into Murmansk in all the ice. He died in 1975 and there was a White Ensign on his coffin. If he were here today, he would oppose Senator Rompkey's motion in favour of a return to "Royal Canadian Navy."

My son is a lieutenant-commander in today's navy. He has proudly served at sea and is now doing his penance at NDHQ. If he were asked, he would be somewhat puzzled and perplexed at my father's response and would wholeheartedly embrace the proposed motion and the name "Canadian Navy," for to him, that represents reality today, both at sea and ashore, nationally and in the eyes of other nations.

I am of the generation of sailors from that transition period between the navy of yesteryear and the navy of today. I joined the RCN in 1963 and proudly wore my midshipman badges. Later, with the Queen's commission, my naval uniform was complete with the executive curl. Shortly thereafter, with integration, I reluctantly

Le vice-président : Il y a un an et demi environ, un long article a paru sur la Marine canadienne et le maintien de la paix. Je pensais que vous arriviez à cet argument, sénateur Segal.

Monsieur Milner, je vous remercie pour votre éloquence et pour vos franches réponses. Je vous souhaite bonne chance à l'UNB.

M. Milner : Merci, général Dallaire.

Le vice-président : Mesdames et messieurs, le dernier témoin que nous allons entendre aujourd'hui est le contre-amiral Ken Summers à la retraite, actuellement vice-président des Associations des officiers de marine du Canada. Le contre-amiral Summers a commandé nos troupes pendant la première guerre du Golfe en 1990 et a également été chef d'état-major auprès du Commandant allié suprême (Atlantique). Il a occupé ce poste jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite, beaucoup trop tôt d'ailleurs, en 2000.

Il est analyste militaire pour la CBC. Nous le voyons souvent. Il est également coprésident du projet du centenaire de la marine « Statue du Homecoming » qui a été une grande réussite.

Amiral, voulez-vous faire une déclaration d'ouverture?

Contre-amiral (à la retraite) Ken Summers, vice-président (ancien commandant de la Flotte canadienne Atlantique), Associations des officiers de marine du Canada : Oui.

Monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du comité permanent, bonsoir. C'est un privilège et un plaisir pour moi de comparaître devant le comité. J'ai toujours pensé que le comité était un des comités les plus productifs, actifs et non partisans du Parlement — et un comité qui n'a pas peur de s'attaquer à des questions difficiles. Ses antécédents montrent qu'il ne craint pas de dire ce qu'il pense lorsqu'il prépare un rapport. Cet aspect est d'autant plus important pour moi que votre domaine est celui de la sécurité et de la défense, qui représente la responsabilité essentielle du gouvernement envers les citoyens.

Vous avez entendu ce que j'ai fait.

Pour ce qui est de la motion à l'étude, mon père était officier marinier dans la Marine royale du Canada. Il a servi pendant la Seconde Guerre mondiale, à bord de ces fameuses corvettes, durant la bataille de l'Atlantique, de Halifax à St. John's à Londonderry et jusqu'à Mourmansk avec toute cette glace. Il est décédé en 1975 et il y avait un pavillon blanc sur son cercueil. S'il était ici aujourd'hui, il s'opposerait à la motion du sénateur Rompkey et serait en faveur d'un retour à l'appellation « Marine royale du Canada ».

Mon fils est capitaine de corvette dans la marine d'aujourd'hui. Il a été fier de servir en mer et il est maintenant en punition au QGDN. Si on lui posait la question, il serait un peu troublé et perplexe devant la réponse de mon père et serait entièrement en faveur de la motion proposée et du nom « Marine canadienne », parce que pour lui, cela représente la réalité d'aujourd'hui, tant en mer qu'à terre, sur le plan national et du point de vue des autres nations.

Je fais partie d'une génération de marins qui a servi pendant une période de transition, celle qui a séparé la marine d'hier de la marine d'aujourd'hui. Je me suis engagé dans la MRC en 1963 et j'ai porté fièrement mes insignes d'aspirant de marine. Plus tard, avec la commission de la Reine, mon uniforme de marine a été

put on the greens of the Canadian Forces and the anchor badges of something called Maritime Command. I endured integration and the common rank structure and administration.

Throughout my 37 years of service, I was fortunate to spend much of that time in command: ship, squadron, the Canadian fleet, and as commander of the Canadians during the 1990 Gulf War. I was also at headquarters: Maritime Command Headquarters, National Defence Headquarters, the Canadian embassy in Washington, and NATO headquarters in Norfolk, Virginia. Since retirement, I have remained current on defence and naval matters. As the chair mentioned, I appear on CBC quite often.

All of that is to say that I believe I have a good feel for how the navy has evolved or morphed from the RCN to today's navy. More important, I believe I know how the navy perceives itself as well as how others — our neighbour to the south, NATO allies and the RIMPAC nations — view our sailors and our navy.

This year we celebrate the one-hundredth anniversary of the creation of the Naval Service of Canada, for that is what it was officially called back in 1910 under the incorporating act respecting the Naval Service of Canada. It was a year later that the King agreed to change it to the Royal Canadian Navy.

This year, the themes of the naval centennial are: Honour the past, celebrate the present and commit to the future. How very appropriate.

Canada's navy does honour its past. The Royal Navy provided the very foundation on which the Canadian navy was created, and it grew to be the fourth largest and arguably the third most efficient navy at the end of the Second World War. Much of this credit must go to the Royal Navy, which was directly or indirectly responsible for so much of our training and expertise prior to the 1960s. This proud historical linkage has been honoured in virtually all naval events held this past year across the country.

Since the mid-1960s, the Canadian navy has evolved and become truly independent of our "mother service," if you would. The Canadian navy evolved from a North Atlantic-centric, anti-submarine-focused navy to a smaller, professional and more versatile navy able to respond globally to crises, aggression, terrorism, piracy and humanitarian disasters, all the while protecting the maritime approaches to Canada and the vital commerce that is key to the country's future.

Of equal importance, senators, our sailors have evolved, too. No one in uniform today served in the Royal Canadian Navy. With the return of the naval uniform in the 1980s, our sailors truly thought of themselves as members of the Canadian navy, not Maritime Command. This was increasingly reflected

complété par la boucle d'officier. Peu de temps après, avec l'intégration, j'ai endossé, avec réticence, l'uniforme vert des Forces canadiennes et les insignes avec une ancre de quelque chose que l'on appelle le Commandement maritime. J'ai subi l'intégration et l'administration et la structure des grades commune.

J'ai eu la chance de passer une bonne partie de mes 37 ans de service dans des postes de commandement : navire, escadrille, flotte canadienne et commandant des Canadiens pendant la guerre du Golfe de 1990. J'ai également servi dans les quartiers généraux : Quartier général du Commandement maritime, Quartier général de la Défense nationale, ambassade du Canada à Washington, Quartier général de l'OTAN à Norfolk (Virginie). Depuis ma retraite, je me tiens au courant des choses qui touchent la défense et la marine. Comme le président l'a mentionné, on me voit souvent sur CBC.

Tout ça pour dire que je pense bien comprendre comment la Marine a évolué et comment elle est passée de la MRC à la marine d'aujourd'hui. Élément plus important encore, je crois savoir comment la marine se perçoit elle-même ainsi que comment les autres — nos voisins du Sud, les alliés de l'OTAN et les pays du RIMPAC — considèrent nos marins et notre marine.

Nous célébrons cette année le 100^e anniversaire de la création du Service naval du Canada, parce que c'est ainsi qu'il s'appelait officiellement en 1910, aux termes de la loi d'incorporation concernant le Service naval du Canada. C'est l'année suivante que le Roi a accepté de lui donner le nom de Marine royale du Canada.

Cette année, les thèmes du centenaire de la Marine sont les suivants : honore le passé, célèbre le présent et engage-toi vers l'avenir. Ils sont vraiment très bien choisis.

La Marine canadienne honore son passé. La Marine royale a été la base à partir de laquelle la Marine canadienne a été créée et à la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle était devenue la quatrième marine mondiale et pour certains, elle se plaçait au troisième rang sur le plan de l'efficacité. Le crédit en revient à la Marine royale, qui a été directement ou indirectement responsable de la plus grande partie de notre formation et de notre expertise avant les années 1960. Ce lien historique dont nous sommes fiers a été honoré dans pratiquement tous les événements qui ont eu lieu cette année, dans les différentes parties du pays, pour célébrer notre marine.

Depuis le milieu des années 1960, la Marine canadienne a évolué et est devenue vraiment indépendante de notre « marine-mère », si vous me permettez l'expression. La Marine canadienne est passée d'une marine principalement centrée dans l'Atlantique Nord et sur la guerre anti-sous-marine à une marine plus petite, professionnelle et polyvalente capable de répondre, dans le monde entier, aux crises, à l'agression, au terrorisme, à la piraterie et aux désastres humanitaires, tout en protégeant les approches maritimes du Canada et le commerce qui joue un rôle essentiel pour l'avenir de notre pays.

Fait tout aussi important, sénateurs, nos marins ont également changé. Il n'y a pas un seul marin en uniforme aujourd'hui qui a servi dans la Marine royale du Canada. Avec le retour de l'uniforme de la marine dans les années 1980, nos marins se considéraient vraiment comme des membres de la Marine

unconsciously, as I recall, in writings referencing our Canadian navy. The only real question we had was whether the "N" in "navy" was a capital or not.

The motion put forward by Senator Bill Rompkey recognizes the evolution of our service and our sailors, and puts the emphasis not on the past but on the present and the future, and it represents reality.

This reality is further borne out when one considers how our allies view us. The United States Navy, our NATO allies and the RIMPAC nations have never thought of our navy as Maritime Command or elements of the Canadian Forces. We were seen as and referred to simply as "the Canadian navy." Indeed, in NATO headquarters and elsewhere one would more often than not see "CN" after the name of an officer or sailor.

As the centennial approached, there was a discussion within many branches of the Navy Officers Association of Canada about putting forward a resolution calling for a return to "Royal Canadian Navy" during the centennial year. While those who served in the RCN were sympathetic to this nostalgic view, it did not resonate at all with those who joined after integration or those in uniform today.

After much reflection and discussion, and in recognition of the one-hundredth anniversary of the credo of "honour the past, celebrate the present and commit to the future," the NOAC was strongly of the view that such a proposal would be a step backwards rather than looking to the future. I understand that other large organizations such as the Royal Canadian Legion had come to the same conclusion.

In this naval year, we have honoured the past with the return of the naval executive curl to our uniform, and we continue to cherish the royal linkage we have through HMCS. Her Majesty's Canadian Ship. We have celebrated our present navy's accomplishments and service to Canada in recent conflicts, humanitarian disaster missions and operations such as anti-piracy. It is therefore most appropriate to commit to the future by passing Senator Rompkey's motion that represents reality today with a formal structural name change to "Canadian Navy" with a capital "N."

I would be pleased to answer any questions you might have on this issue or any naval issues you may wish to pursue.

Senator Segal: I believe that Rear-Admiral Summers is the Canadian who commanded the largest fleet of multinational ships ever after World War II in the logistics fleet for which he was responsible in the first Gulf War; is that correct?

canadienne, et non pas du Commandement maritime. Cette attitude s'est reflétée de plus en plus inconsciemment, dans mon souvenir, dans les écrits qui faisaient référence à la Marine canadienne. La seule question qui se posait alors était de savoir si le « M » de « marine » était une majuscule ou non.

La motion présentée par le sénateur Bill Rompkey tient compte de l'évolution de notre service et de nos marins; elle privilégie non pas le passé, mais le présent et l'avenir et elle représente la réalité.

Cette réalité est encore renforcée lorsqu'on prend en compte la façon dont nos alliés nous considèrent. La Marine des États-Unis, nos alliés de l'OTAN et les pays du RIMPAC n'ont jamais estimé que notre marine était un Commandement maritime ou un élément des Forces canadiennes. On nous a considérés et on nous a désignés tout simplement par ce nom « Marine canadienne ». En fait, dans les quartiers généraux de l'OTAN et même ailleurs, on voyait très souvent les lettres « CN » (MC) après le nom d'un officier ou d'un matelot.

À mesure que l'année du centenaire approchait, il y a eu des discussions dans de nombreuses filiales des Associations des officiers de marine du Canada au sujet d'une résolution demandant le rétablissement de l'appellation « Marine royale du Canada » pour l'année du centenaire. Ceux qui avaient servi dans la MRC étaient favorables à cette mesure nostalgique, mais elle n'avait aucun écho chez ceux qui s'étaient engagés après l'intégration ou chez ceux qui portaient l'uniforme aujourd'hui.

Après de longues réflexions et discussions, et pour tenir compte de la devise du centenaire à savoir « honorer le passé, célébrer le présent et s'engager vers l'avenir », les AOMC ont considéré qu'une telle proposition constituerait une mesure rétrograde et non axée sur l'avenir. Je crois savoir que d'autres organisations importantes, comme la Légion royale canadienne, en sont arrivées à la même conclusion.

En cette année de la marine, nous avons honoré le passé en rétablissant la boucle d'officier de marine de notre uniforme et nous continuons à chérir le lien royal qui demeure avec les NCSM, les Navires canadiens de Sa Majesté. Nous avons célébré les réalisations de la marine actuelle et le service qu'elle a rendu au Canada au cours des conflits récents, des missions en cas de désastre humanitaire et des opérations comme la lutte contre la piraterie. Il est donc tout à fait approprié de s'engager vers l'avenir en adoptant la motion du sénateur Rompkey qui représente la réalité d'aujourd'hui avec l'adoption de l'appellation officielle « Marine canadienne » avec un « M » majuscule.

Je serai heureux de répondre à vos questions sur ce sujet ou sur tout autre sujet que vous souhaitez aborder.

Le sénateur Segal : Je pense que le contre-amiral Summers est le Canadien qui a commandé la plus grande flotte de bâtiments multinationaux depuis la Première Guerre mondiale avec la flotte de logistique dont il était responsable au cours de la première guerre du Golfe, est-ce bien exact?

Rear-Admiral Summers: During the first Gulf War, Dusty Miller was the actual commander while I was the overall commander. That was the only major role given to a non-American during the Gulf War — the responsibility for logistics supply for all the ships operating and fighting in the Gulf — and it was a major task.

Senator Segal: How many ships would have been under Canadian command at that point?

Rear-Admiral Summers: We only had three ships of our own there, but in total there were 50 or 60.

Senator Segal: A substantially larger number than we had in our own navy at that time?

Rear-Admiral Summers: Oh, yes.

Senator Segal: Can you share with us, to the extent that you feel comfortable doing so, the dynamics of the discussion that took place at the Naval Officers Association of Canada? It strikes me that as we talk about people who have a strong belief in tradition and also a strong commitment to the present and future navy, very few focus groups would be more representative of those two sides than the Naval Officers Association, yet they came to the conclusion that they did. To the extent that you can give us the tonality or feel of that discussion, it would be helpful to committee members to hear your comments in that regard.

Rear-Admiral Summers: The debate was held in a number of branches, and it was very emotional. Many of our members are aging. In fact, I am one of the younger ones. Many of them identify with the Royal Canadian Navy. That was a cherished time in their lives, and they feel strongly about it. They felt that we should consider passing a resolution for this type of name change. However, from 1966 on, many were not in the Royal Canadian Navy, and although the heritage and history is there, they felt strongly that they were not of the RCN.

Anyone in uniform today, including my son — and I get it in spades — does not identify with the RCN. They are not really sure what that is.

The organization honours the past. So many of our members are members of the past. However, the navy recognizes the sea change that has taken place in terms of our capability and how we have changed from something that was North Atlantic-centric to something global for the future. We realized that the wise and prudent thing was to not look backwards as an organization but rather to look forward, and that is the direction we took.

Senator Segal: I realize you have been out of the chain of command for a while, but could you give us your own assessment of our relative status in terms of interoperability? For example, I was led to believe that when our ships sail as part of a U.S. task force or a NATO task force, our commanding officers have the same clearance as their American colleagues in terms of access to strategic data that is necessary for the execution of the mission. I was told that that level of interoperability is in fact greater

Cam Summers : Pendant la première guerre du Golfe, Dusty Miller était le commandant, tandis que j'étais le commandant général. C'est le seul rôle majeur qui ait été accordé à un non-Américain pendant la guerre du Golfe — la responsabilité du soutien logistique pour tous les navires participant à la guerre du Golfe — et c'était une tâche importante.

Le sénateur Segal : Combien de navires relevaient du commandement du Canada à ce moment-là?

Cam Summers : Nous n'avions que trois navires à nous dans le Golfe, mais il y en avait au total 50 ou 60.

Le sénateur Segal : Un chiffre largement supérieur à celui des navires faisant partie de notre propre marine à l'époque?

Cam Summers : Oh, oui.

Le sénateur Segal : Pourriez-vous nous dire, si vous vous sentez à l'aise de le faire, comment se sont passées les discussions dans Les associations des officiers de marine du Canada? Il me semble que si nous voulons parler de personnes qui sont très attachées à la tradition et qui sont également fortement engagées dans la marine actuelle et celle de l'avenir, il y a très peu de groupes de discussion qui représenteraient mieux ces deux côtés que Les associations des officiers de marine. Et pourtant, ils en sont arrivés à cette conclusion. Les membres du comité souhaiteraient que vous donniez une idée du contexte de ces discussions, parce qu'il leur serait utile d'entendre vos commentaires à ce sujet.

Cam Summers : Ce débat a eu lieu dans un certain nombre de filiales, et il a été très émotif. La plupart de nos membres sont âgés. En fait, je suis un des plus jeunes. Un bon nombre d'entre eux s'identifient à la Marine royale du Canada. C'était un moment de leur vie qu'ils chérissent énormément et ils y sont très attachés. Ils pensaient que nous devrions adopter une résolution proposant ce genre de changement d'appellation. Cependant, après 1966, la plupart des marins n'avaient jamais fait partie de la Marine royale du Canada, et même si le patrimoine et l'histoire ne peuvent s'effacer, ils sentaient vraiment qu'ils ne faisaient pas partie de la MRC.

Aucun de ceux qui sont en uniforme aujourd'hui, y compris mon fils — et il me l'a très clairement dit — ne s'identifie à la MRC. Ils ne savent même pas très bien ce que c'est.

Notre organisation honore le passé. Une bonne partie de nos membres sont des membres de ce passé. Cependant, la marine reconnaît les énormes changements qui ont eu lieu pour ce qui est de notre capacité et du fait que notre marine qui était principalement axée sur le nord-atlantique est devenue une marine à vocation mondiale. Nous avons compris qu'il serait sage et prudent de ne pas regarder le passé, mais plutôt l'avenir et c'est l'orientation que nous avons choisie.

Le sénateur Segal : Je sais que cela fait quelque temps que vous ne faites plus partie de la chaîne de commandement, mais pourriez-vous nous faire une évaluation de notre statut sur le plan de l'interopérabilité? Par exemple, j'ai été amené à croire que lorsque nos navires participent à une mission des États-Unis ou de l'OTAN, nos commandants ont le même niveau de sécurité de leurs collègues américains pour ce qui est de l'accès aux données stratégiques dont ils ont besoin pour exécuter leur mission. On

between us and the Americans than between us and the Royal Navy despite our many cooperative ventures and training with them, specifically in the submarine area.

Rear-Admiral Summers: I could give you some examples. When we were going to the Gulf War, I had the option of sidling up with the Royal Navy. In fact, they approached me about getting together to form a Commonwealth squadron. One reason I was opposed to that was their interoperability capabilities. They were using HF types of communications as opposed to the satellite and instant communications that we had. Recognizing the threat there might be in the gulf, we needed information right away rather than relying upon HF, which may or may not come through.

Interoperability has always been a major concern of the Canadian navy. Some of your previous witnesses would know how much stock we have put into maintaining that interoperability with the United States Navy. During and subsequent to the Gulf War, we were probably the only nation that had complete interoperability with the United States Navy. That is why, in a number of the operations from 1990 onward in the gulf and elsewhere, they have turned to the Canadians to be commanders. We are the ones who are interoperable with the Americans and can command the other forces. We have developed a legacy in that regard, which is very important. It is all due to our capability to be interoperable with everyone.

Senator Lang: Following up on Senator Segal's questions, how large is the Naval Officers Association of Canada? What is your membership?

Rear-Admiral Summers: We have about 1,800 regular members and a number of associates who are not naval officers but are value-added to the organization.

Senator Lang: To follow up on the question about coming to the conclusion that the organization did, was that decision taken strictly by your executive organization, or did you poll your membership?

Rear-Admiral Summers: The motions came from a number of organizations and were debated in the branches. Our executive is drawn from members across the country. We discussed the matter at some length and came to that conclusion.

Senator Lang: After your debates, would you describe the decision as a consensus?

Rear-Admiral Summers: Absolutely; it was a consensus across the board. Even those who took the nostalgic view and favoured the RCN realized that the organization had to be looking forward and not back.

m'a dit que le niveau d'interopérabilité entre nous et les Américains est en fait supérieur à ce qu'il est entre nous et la Marine royale, malgré les nombreuses actions que nous avons menées avec elle, la formation qu'elle nous a donnée, en particulier dans le domaine de la guerre sous-marine.

Cam Summers : Je pourrais vous donner quelques exemples. Lorsque nous avons participé à la guerre du Golfe, j'ai eu la possibilité de m'associer avec la Marine royale. En fait, ce sont ses représentants qui m'ont demandé si nous étions disposés à former une escadrille du Commonwealth. Une des raisons pour laquelle je m'y suis opposé était leur capacité en matière d'interopérabilité. Ils utilisaient des types de communications HF au lieu des communications par satellite instantanées que nous avions. Compte tenu de la nature du danger qui existait dans le Golfe, nous avions besoin d'obtenir de l'information immédiatement et non pas de nous en remettre à la HF, une technologie qui ne fonctionne pas toujours.

L'interopérabilité a toujours été une grande préoccupation de la Marine canadienne. Certains témoins que vous avez déjà entendus savent tous les efforts que nous avons déployés pour préserver l'interopérabilité avec la Marine des États-Unis. Pendant la guerre du Golfe et par la suite, nous étions probablement le seul pays qui jouissait d'une interopérabilité parfaite avec la Marine des États-Unis. C'est la raison pour laquelle, dans un certain nombre d'opérations qui ont été lancées à partir de 1990 dans le Golfe et ailleurs, ils ont confié des postes de commandant à des Canadiens. Nous sommes les seuls à être interopérables avec les Américains et en mesure de commander les autres forces. Nous avons acquis une grande expérience dans ce domaine, ce qui est très important. Elle vient du fait que nous sommes interopérables avec tous les autres.

Le sénateur Lang : Dans le prolongement des questions qu'a posées le sénateur Segal, quelle est l'importance des Associations des officiers de marine du Canada? Combien avez-vous de membres?

Cam Summers : Nous avons environ 1 800 membres ordinaires et un certain nombre de membres associés qui ne sont pas des officiers de marine, mais qui peuvent adhérer à l'organisation.

Le sénateur Lang : Pour poursuivre sur la façon dont votre organisation en est arrivée à sa conclusion, j'aimerais savoir si cette décision a été effectivement prise par votre exécutif ou si vous avez procédé à un sondage auprès de vos membres?

Cam Summers : Les motions ont été présentées par un certain nombre d'organisations et ont fait l'objet de débats dans les filiales. Notre exécutif est composé de membres des différentes régions du pays. Nous avons discuté de cette question pendant un bon moment et nous en sommes arrivés à cette conclusion.

Le sénateur Lang : Après vos débats, diriez-vous que cette décision représentait un consensus?

Cam Summers : Absolument, c'était un consensus général. Même ceux qui avaient un point de vue nostalgique et qui favorisaient la MRC ont compris que l'organisation devait regarder vers l'avenir et non vers le passé.

Senator Lang: You said that you understand that other large service organizations such as the Royal Canadian Legion have come to the same conclusion. Could you expand on that as well?

Rear-Admiral Summers: I had heard that the Royal Canadian Legion had come to that conclusion, so I asked about that. I gather they have testified that they looked at their membership and came to the same conclusion to look forward and not back. That surprised me. I thought the Royal Canadian Legion would be more willing to go back to "Royal Canadian Navy" as opposed to "Canadian Navy." In fact, my understanding is that the Royal Canadian Legion has agreed that "Canadian Navy" is the way to go.

The Deputy Chair: The Naval Officers Association of Canada exists, but is there something in the navy for the other ranks? Have the other ranks been polled in some way similar to the officers?

Rear-Admiral Summers: There are a number of naval organizations, but members of the Naval Officers Association of Canada tend to be just the officers. There are active chief and petty officers' associations on both coasts. They are service oriented as opposed to being involved in advocacy and defence issues. Other organizations, such as the Royal Canadian Naval Association, the Navy League of Canada, and Maritime Affairs, get involved in some issues. A number of independent naval organizations are seized with defence issues, depending on the organization.

The Deputy Chair: Did they pronounce themselves in this regard during this year's festivities?

Rear-Admiral Summers: To my knowledge, no. I do not know. Certainly on both coasts the chief and petty officers' associations were active in the centennial year, but they are more service oriented to their membership and look after the welfare of those in their group.

Senator Patterson: Admiral, I was intrigued with your observation that for those of us who feel it is important to cherish the royal linkage, as you put it well, it is more than nostalgia. I think it is a reverence to history. Your point is that this royal linkage or a reflection of our history can continue to be reflected through the way we describe Her Majesty's Canadian Ships.

If we adopt the term "Canadian Navy" and not the term "Royal Canadian Navy," do you think it is conceivable that this could lead us to finding another way to name our ships?

Rear-Admiral Summers: I would hope it would not. Even those who joined after the RCN hold dear to HMCS. I cannot see it changing to CNS or something like that.

Le sénateur Lang : Vous avez dit que vous pensiez que d'autres organisations de service importantes comme la Légion royale canadienne, en étaient arrivées à la même conclusion. Pourriez-vous nous en dire davantage?

Cam Summers : J'avais entendu dire que la Légion royale canadienne en était arrivée à cette conclusion, je me suis donc renseigné. Je crois qu'ils ont déclaré qu'ils avaient consulté leurs membres et en étaient arrivés à la même conclusion, à savoir qu'il fallait regarder vers l'avenir et non pas vers le passé. Cela m'a surpris. Je pensais que la Légion royale canadienne préférerait revenir à la « Marine royale du Canada » plutôt qu'à la « Marine canadienne ». En fait, je crois savoir que la Légion royale canadienne a reconnu qu'il fallait retenir l'appellation « Marine canadienne ».

Le vice-président : Les associations des officiers de marine du Canada existent, mais y a-t-il quelque chose pour les autres grades de la marine? Les autres grades ont-ils fait l'objet d'un sondage comme les officiers?

Cam Summers : Il existe un certain nombre d'organisations navales, mais en général, les membres des associations des officiers de marine du Canada sont uniquement des officiers. Il existe sur les deux côtes des associations de premiers-maîtres et d'officiers marinières en activité. Elles sont orientées sur les services plutôt que sur la défense des intérêts des membres et les questions de défense. D'autres organisations, comme l'Association royale canadienne de la marine, la Ligue navale du Canada et les Affaires maritimes s'occupent de certaines questions. Il y a plusieurs organisations navales indépendantes qui examinent des questions liées à la défense, et les questions varient selon l'organisation concernée.

Le vice-président : Se sont-elles prononcées sur ce point pendant les festivités de cette année?

Cam Summers : À ma connaissance, non. Je n'en sais rien. Je peux dire que sur les deux côtes, les associations d'officiers marinières et de second ont été actives pendant cette année du centenaire, mais leur action est davantage axée sur les services à leurs membres et sur le bien-être de ceux qui font partie de l'organisation.

Le sénateur Patterson : Amiral, votre remarque au sujet du fait que ceux d'entre nous qui estiment important de préserver ce lien avec la monarchie, comme vous l'avez si bien exprimé, n'est pas uniquement de la nostalgie m'a intrigué. Je pense que c'est une question de respect vis-à-vis de notre histoire. Vous dites en fait que ce lien avec la monarchie ou ce reflet de notre histoire peut être préservé dans la façon dont nous décrivons les navires canadiens de Sa Majesté.

Si nous adoptons l'appellation « Marine canadienne » et non « Marine royale du Canada », pensez-vous qu'il soit concevable que cela nous amène à trouver une autre façon de désigner nos navires?

Cam Summers : J'espère que non. Même ceux qui se sont engagés après la disparition de la MRC sont attachés à l'expression NCSM. Je ne pense pas que ce sigle deviendrait NC ou quelque chose du genre.

Look at what has happened this past year. I go back to the credo to “honour the past, celebrate the present and commit to the future.” Having elements such as honouring our past is important, and HMCS is one of those elements.

The Deputy Chair: As Vice-Admiral Buck explained, they are getting down to the unit level. They have their own establishments and rules. Trying to change the name of a unit is quite a significant exercise, even if it is not a Canadian navy ship. That is a whole different world of complexity than the command level of changing a name. It could be explained, but only to raise the significance that these are names of fighting units. That is like changing “Black Watch” to something else, which does happen, but that would be quite a regressive action.

Forgive me; as chair, I speak on this only to inform.

Senator Mitchell: Admiral, I want to get more detail. Maybe I missed it. You said the Royal Canadian Legion supports the idea of “Canadian Navy.” Was an official motion passed at a convention, or was it an executive decision?

Rear-Admiral Summers: I think they had an AGM. I am on shaky ground here. This whole question was discussed, and they decided at the time that they would not support renaming the navy to “Royal Canadian Navy.”

Senator Mitchell: I intend to be less provocative with this question than some of my colleagues across the way will think I am, but we had four witnesses today who categorically did support and are supporting the “Canadian Navy” idea. I am racking my brain to figure out where the idea of “Royal Canadian Navy” comes from, if not only from this kind of nostalgic view of a romantic era that was nowhere as near romantic as we think it to be today. Is there some other basis or argument for that?

Rear-Admiral Summers: Are you talking about the recent desire to return to “Royal Canadian Navy”?

Senator Mitchell: Yes, all of a sudden, out of the blue.

Rear-Admiral Summers: I think the centennial brought it back. From 1910 on, we were called the Naval Service of Canada. Rather than go to “Royal Canadian Navy,” I would rather see us called the Naval Service of Canada. Looking back over the last 100 years has caused us to revisit this whole question. I think this was seen as coming up along with the executive curl. It has not been a hot button issue for the last decade. There has been no continuous push for “Royal Canadian Navy,” other than the nostalgic view of a number of our members.

Senator Plett: Senator Mitchell referred a number of times to the fact that this is an issue of nostalgia. Now he says that it is about romance. I am nostalgic; my wife at times has called me a hopeless romantic.

Pensez à ce qui est arrivé l'année dernière. Je reviens à la devise « Honorer le passé, célébrer le présent et s'engager vers l'avenir ». Les éléments qui nous permettent d'honorer notre passé sont importants et l'appellation NCSM est un de ces éléments.

Le vice-président : Comme le vice-amiral Buck l'a expliqué, ces éléments vont jusqu'au niveau de l'unité. Ils ont adopté leurs propres règles et coutumes. Essayer de changer le nom d'une unité n'est pas quelque chose de simple, même s'il ne s'agit pas d'un navire de la Marine canadienne. Il y a tout un monde de complexité que l'on ne retrouve pas lorsqu'on change un nom au niveau du commandement. Il serait possible de l'expliquer, mais uniquement pour faire ressortir l'importance qui vient du fait qu'il s'agit d'unités de combat. C'est comme si l'on changeait « Black Watch » pour l'appeler quelque chose d'autre, ce qui arrive, mais ce serait une mesure très rétrograde.

Excusez-moi; en tant que président, j'interviens uniquement pour fournir des informations.

Le sénateur Mitchell : Amiral, j'aimerais avoir d'autres renseignements. J'ai peut-être manqué quelque chose. Vous avez dit que la Légion royale canadienne était favorable à l'idée d'une « Marine canadienne ». Est-ce qu'une motion a été adoptée officiellement au cours d'un congrès ou était-ce une décision de l'exécutif?

Cam Summers : Je pense qu'ils ont eu une AGA, mais je ne suis pas très sûr de tout cela. Cette question a été débattue et ils ont décidé à l'époque qu'ils n'appuieraient pas un changement de nom qui consisterait à utiliser l'appellation « Marine royale du Canada ».

Le sénateur Mitchell : Je n'ai pas l'intention de poser une question aussi provocante que certains de mes collègues de l'autre côté vont l'estimer, mais nous avons entendu aujourd'hui quatre témoins qui se sont déclarés très clairement en faveur de l'idée d'une « Marine canadienne ». J'essaie en vain de chercher d'où est venue cette idée de « Marine royale du Canada », si elle ne vient pas uniquement de ce souvenir nostalgique d'une époque romantique qui était loin d'être aussi romantique que nous le pensons aujourd'hui. Y a-t-il une autre raison ou un autre argument pour cette suggestion?

Cam Summers : Parlez-vous du désir récemment exprimé de revenir à « Marine royale du Canada »?

Le sénateur Mitchell : Oui, tout à coup, sans avertissement.

Cam Summers : Je pense que c'est le centenaire. Après 1910, la marine s'est appelée le Service naval du Canada. Plutôt que d'adopter « Marine royale du Canada », je préférerais que nous l'appelions le Service naval du Canada. En réfléchissant à ce qui s'est passé au cours des 100 dernières années, nous avons été amenés à revoir toute cette question. Je pense que cela était lié un peu à la boucle d'officier. Cela n'a pas été une question d'actualité ces 10 dernières années. Il n'y a pas de pression qui s'exerce continuellement pour que l'on adopte « Marine royale du Canada », à part le souvenir nostalgique de certains de nos membres.

Le sénateur Plett : Le sénateur Mitchell a mentionné à quelques reprises que c'était là une question de nostalgie. Maintenant il parle de romance. Je suis un nostalgique; ma femme dit parfois que je suis un grand romantique.

We have heard four witnesses here today, and all of them have done a great job of presenting their views. I do not think the entire committee and the four witnesses are far away from agreement. I am not sure whether it was Rear-Admiral Mifflin or Vice-Admiral Buck who said that there might be some strong issues in certain parts of the country. I want to be careful that I do not put words in either of their mouths.

Overall, I have felt the sentiment that most of the folks in our present navy — your son and others, for example — are not real big on supporting “Royal Canadian Navy,” but I have not felt that much negativity toward the suggestion. It is more that they are the new breed, the new people, and certainly this nostalgia is not there. They say, “Why do we need ‘Royal Canadian Navy?’” I am wondering whether they would actually put up a strong defence to that option.

I will jump around a bit before you answer. You said that the Royal Canadian Legion held an AGM. You did not want to be quoted on it, but you thought they might have said that they would not support this motion. Is that the same as opposing? Were they just saying that they are not necessarily supportive of it, or would they actually oppose it?

Last, does the Royal Canadian Legion have any intention of changing their name to the “Canadian Legion,” or are they big on keeping “Royal Canadian Legion”? I think there would be strong opposition from most of the legion’s membership if we dared to go that route.

Rear-Admiral Summers: First, I am encouraged that all of the four witnesses have been saying the same line. I come from the West Coast and do not get a chance to collude on this issue. My personal view comes out of the association after talking with folks there.

As to whether the present people would oppose it, I suppose they would not. I can tell you that they would not like it. In many ways, it would be the same as going back to “Maritime Command.” It is not what they think they are. They are the Canadian navy.

I mentioned this unofficially in writings. I can recall writing stuff down and not know whether to capitalize that “N” or not. In the writings, it eventually got to the point where I would make it a small “n,” but I was really thinking a big “N.” That went on for 20 years because the term “Maritime Command” did not mean anything.

Dare I say — and perhaps the chair can speak to this as well — when they went through integration, sailors could identify with a ship, their ship. They could identify with the squadron, perhaps. They could identify with the coast. However, to identify with something called “Canadian Forces” was a bridge too far, so it never caught on. You became an element of the Canadian Forces or Maritime Command. It was lumped into that thing up there. It

Nous avons entendu quatre témoins aujourd’hui, et ils ont tous très bien présenté leurs points de vue. Je ne pense pas que tous les membres du comité et les quatre témoins soient très éloignés d’une entente. Je ne sais pas très bien si c’était le contre-amiral Mifflin ou le vice-amiral Buck qui a déclaré que cette question pourrait susciter des réactions dans certaines parties du pays. Je ne voudrais pas leur faire dire ce qu’ils n’ont pas dit.

Dans l’ensemble, j’ai le sentiment que la plupart des gens qui sont dans la marine à l’heure actuelle — votre fils et d’autres, par exemple, ne sont pas très en faveur de l’appellation « Marine royale du Canada », mais je n’ai pas senti que cette proposition suscitait une réaction très négative. Cela vient simplement du fait que c’est une nouvelle génération, de nouveaux marins et qu’ils ne ressentent certainement pas cette nostalgie. Ils se demandent « Avons-nous vraiment besoin de l’appellation ‘Marine royale du Canada’ ? » Je me demande s’ils s’opposeraient vraiment à cette option.

Je vais aborder d’autres points avant de vous laisser répondre. Vous avez dit que la Légion royale canadienne avait tenu une AGA. Vous ne teniez pas à ce qu’on vous cite, mais vous avez pensé que ses membres ont peut-être déclaré qu’ils n’appuieraient pas cette motion. Cela veut-il dire qu’ils s’y opposeraient? Disaient-ils simplement qu’ils n’étaient pas vraiment en faveur ou qu’ils étaient effectivement prêts à s’y opposer?

Enfin, est-ce que la Légion royale canadienne a l’intention de s’appeler désormais la « Légion canadienne », ou est-il important pour elle de conserver l’appellation « Légion royale canadienne »? Je pense que la plupart des membres de la légion s’opposeraient vivement à un tel choix.

Cam Summers : Premièrement, je trouve encourageant de constater que nos quatre témoins sont du même avis. Je viens de la côte Ouest et je n’ai pas la possibilité de m’entendre avec d’autres sur cette question. Mon opinion personnelle reflète les conversations que j’ai eues avec les membres des associations.

Quant à savoir si les marins actuels s’y opposeraient, je pense que non. Je peux vous dire qu’ils n’aimeraient pas cette solution. Sur bien des points, cela serait comme si nous revenions à « Commandement maritime ». Ce n’est pas ce qu’ils pensent être. Ils constituent la Marine canadienne.

J’ai mentionné cet aspect de façon non officielle dans mes écrits. Je me souviens avoir écrit des choses et ne pas savoir s’il fallait mettre un « M » majuscule ou minuscule. J’en suis finalement arrivé à utiliser un « m » minuscule dans mes écrits, mais je pensais en fait à un « M » majuscule. Cela a duré 20 ans parce que l’expression « Commandement maritime » ne voulait rien dire.

Oserais-je dire — et peut-être que le président pourra également intervenir à ce sujet — que lorsqu’il y a eu l’intégration, les marins pouvaient s’identifier à un navire, leur navire. Ils pouvaient même s’identifier à leur escadrille. Ils pouvaient s’identifier à la côte où ils étaient. Il leur était, par contre, très difficile de s’identifier à une chose comme les « Forces canadiennes », qui représentaient un élément trop lointain, de

never took hold with our sailors. When you got back into the blue uniform, as I mentioned, you felt you were the Canadian navy. When you were away, that is how you were regarded.

At my headquarters in Norfolk, Canadians were “so-and-so (CN)” because that is the way they saw us. I mentioned it a couple of times, but that was the reality.

This motion by Senator Rompkey reflects reality. It would be extremely well accepted by the navy of today and, in fact, the navy of the last 40 years.

Senator Plett: One of the witnesses suggested that if we were to poll the veterans, of which you are one, as are the other witnesses today, we would get more veterans wanting “Royal Canadian Navy” than just members of the Royal Canadian Legion. If we were to poll personnel in the navy now, we would get the opposite. Would you agree?

Rear-Admiral Summers: If you wait another 10 years and then do that type of poll, you will find that the number of people voting for “Royal Canadian Navy” will be less than today. That is the reality of the “Royal Canadian Navy” option. The people who served in the RCN are getting on. I do not think people in uniform today would willingly accept to go back to “Royal Canadian Navy,” pure and simple.

Senator Plett: You referred to our allies. We are all in agreement that “Maritime Command” is not acceptable and that we need the word “navy.” Admiral Buck said that if you ask anyone in the navy now where they are serving, they say “in the navy.” I think we are agreed in that respect.

However, you suggested that many of our allies do not know why we would call ourselves what we do. I do not think you necessarily said it, but you inferred that they would not understand why we would want to go to “Royal Canadian Navy.” I point out that the British call their navy the Royal Navy, and there is the Royal Australian Navy, the Royal New Zealand Navy, the Royal Netherlands Navy, the Royal Danish Navy, the Royal Norwegian Navy, and at least 11 others. Not all countries are opposed to the designation “Royal,” and I would certainly consider some of them to be our NATO allies.

Rear-Admiral Summers: Your point is well taken. I acknowledge that, and it is true, but I guess we have not had anything like that. Maritime Command was out there, and it was not understood, so they said “Canadian Navy.” That is what we are known as.

sorte que l'appellation n'a jamais vraiment pris. Vous étiez un élément des Forces canadiennes ou du Commandement maritime. Tout cela a été regroupé dans une chose nébuleuse. Cela n'a jamais vraiment été adopté par nos marins. Lorsque nous avons retrouvé notre uniforme bleu, comme je l'ai mentionné, nous avons senti que nous faisions partie de la Marine canadienne. À l'étranger, c'est de cette façon que nous étions considérés.

À mon quartier général de Norfolk, on désignait les Canadiens comme « un tel de la CN » (MC) parce que c'est comme ça qu'ils nous voyaient. Je l'ai mentionné à quelques reprises, mais c'était la réalité.

La motion qu'a présentée le sénateur Rompkey reflète cette réalité. Cette proposition serait extrêmement bien acceptée par la marine d'aujourd'hui et, en fait, par la marine des 40 dernières années.

Le sénateur Plett : Un des témoins a mentionné que si nous faisons un sondage auprès des anciens combattants, dont vous faites partie, tout comme en font partie les autres témoins d'aujourd'hui, il y aurait davantage d'anciens combattants qui voudraient l'appellation « Marine royale du Canada » et ce ne serait pas uniquement les membres de la Légion royale canadienne. Si l'on sondait le personnel actuel de la marine, nous obtiendrions le résultat opposé. Êtes-vous d'accord avec cela?

Cam Summers : Si vous attendez encore 10 ans pour faire ce genre de sondage, vous constaterez qu'il y aura moins de gens qui voteront pour la « Marine royale du Canada ». C'est la réalité de l'appellation « Marine royale du Canada ». Les gens qui ont servi dans la MRC vieillissent. Je ne pense pas que les gens qui portent l'uniforme aujourd'hui accepteraient de revenir au nom « Marine royale du Canada », c'est certain.

Le sénateur Plett : Vous avez parlé de nos alliés. Nous sommes tous d'accord pour dire que « Commandement maritime » n'est pas acceptable et qu'il faut prendre le mot « marine ». L'amiral Buck a déclaré que si vous demandez à n'importe qui dans la marine dans quel élément ils servent, ils vont dire « dans la marine ». Je pense que nous nous entendons sur ce point.

Vous avez toutefois déclaré qu'un bon nombre de nos alliés ne savent pas pourquoi nous nous appelons de cette façon. Je ne pense pas que vous l'ayez dit exactement, mais vous avez laissé entendre qu'ils ne comprendraient pas que nous veuillons revenir à la « Marine royale du Canada ». Je vous signale que les Britanniques appellent leur marine la Marine royale, qu'il y a la Marine royale de l'Australie, la Marine royale de la Nouvelle-Zélande, la Marine royale des Pays-Bas, la Marine royale du Danemark, la Marine royale de la Norvège et au moins 11 autres. Tous les pays ne s'opposent pas à l'utilisation de l'adjectif « royale », et je dirais que je considère certains d'entre eux comme nos alliés de l'OTAN.

Cam Summers : C'est une bonne remarque. J'en prends note, et c'est vrai, mais je dirais que nous n'avons pas connu de choses de ce genre. Il y avait le Commandement maritime, cette expression n'était pas comprise, c'est pour ça que les gens disaient « Marine canadienne ». C'est sous cette appellation qu'on nous connaît.

Senator Peterson: You have been clear that the current members of the force would prefer "Canadian Navy." Maybe some of the veterans would like "Royal Canadian Navy." Where does the military hierarchy stand on this matter?

Rear-Admiral Summers: I do not know. If you had them speak to you, you could certainly ask them. Quite honestly, I think they are seized with other issues, such as shipbuilding, as opposed to executive curl, name changes and so forth, with all due respect to the motion. I am not sure exactly where they stand, but I think they would probably be supportive of "Canadian Navy."

There is another element of this debate that has not come out yet, namely, the young people of today. One of the problems that the navy faces is recruiting and bringing people on board, particularly people that, perhaps, come from out west, from Asian nations and so forth. They would identify with something that is nationally named "Canadian Navy," whereas if it were named "Royal Canadian Navy," it might not have the right connotation that they might perceive given where they came from. As well, one of our provinces might have an adverse reaction if it was named the "Royal Canadian Navy," for perhaps the wrong reasons.

From the point of view of perception and attracting people into the navy, looking to the future, I would suggest something that is nationally named would be far more attractive than something that was named decades ago.

Senator Peterson: I was on a frigate this summer as part of the "parliamentarian forces." I think the captain was 38, and the age dropped from there. I was a senior citizen. They have a lot of pride and they are gung ho. I was totally impressed. I can see why they would like to have their own identity.

Rear-Admiral Summers: It is interesting talking about the people. I was up here not that long ago talking with a number of MPs and senators, as well as with Vice-Admiral Buck. People who had the luxury of going to sea on the ships said, "If you want to solve a problem with the navy, just get those young sailors out telling people about Haiti and anti-piracy. Your people are the best advertisement for what the navy is all about." If you look at the people, they are the Canadian navy. They are not the "Royal Canadian Navy"; they are the "Canadian Navy." That is the way we should be going.

The Deputy Chair: I do not know whether the Canadian navy's engineers are still being trained in the U.K. or whether they have gone "North American," as have the army and air force. Has that been resolved, or is that still in happening?

Rear-Admiral Summers: Until the 1960s, almost all training for our engineers and operators was done over in the U.K. Some of it was in the United States, but the vast majority was done in the U.K. In fact, Canadians used to go over from Morrisburg. One of my first officers at Royal Military College spoke with a British accent. I found out that he came from Morrisburg, but when we

Le sénateur Peterson : Vous avez clairement mentionné que les membres actuels de la marine préféreraient « Marine canadienne ». Peut-être que certains anciens combattants aimeraient « Marine royale du Canada ». Quelle est la position de la hiérarchie militaire sur cette question?

Cam Summers : Je ne le sais pas. Si vous les invitiez à venir vous parler, vous pourriez certainement le leur demander. Très honnêtement, je pense qu'ils sont pris par d'autres questions, comme la construction de navires, plutôt que par la boucle d'officier, les changements d'appellation et ce genre de choses, sans vouloir diminuer en quoi que ce soit l'importance de la motion. Je ne sais pas exactement quelle est leur position, mais je pense qu'ils appuieraient probablement l'appellation « Marine canadienne ».

Il y a un autre aspect de ce débat qui n'a pas encore été abordé, à savoir les jeunes d'aujourd'hui. Un des problèmes auxquels fait face la marine concerne le recrutement, en particulier chez les gens qui viennent de l'ouest, des pays asiatiques, notamment. Ils pourraient s'identifier à une appellation nationale comme « Marine canadienne », alors que dans le cas de la « Marine royale du Canada », cette appellation n'aurait peut-être pas une connotation susceptible de les attirer, compte tenu de leur pays d'origine. En outre, une de nos provinces risquerait de réagir négativement à l'appellation « Marine royale du Canada », peut-être pour de mauvaises raisons.

Pour ce qui est de la perception et de la nécessité d'attirer des gens dans la marine, si l'on pense à l'avenir, je dirais qu'une appellation nationale serait beaucoup plus attrayante qu'une appellation qui remonte à des dizaines d'années.

Le sénateur Peterson : J'étais sur une frégate cet été comme membre des « forces parlementaires ». Je pense que le capitaine avait 38 ans et qu'ensuite, l'âge diminuait. J'étais une personne âgée. Ils sont très fiers de leur travail et ils sont très dynamiques. J'ai été très impressionné. Je peux comprendre pourquoi ils aimeraient avoir leur propre identité.

Cam Summers : Il est toujours intéressant de parler aux gens. J'étais ici il n'y a pas très longtemps et j'ai parlé avec un certain nombre de députés et de sénateurs, ainsi qu'avec le vice-amiral Buck. Les gens qui ont eu la chance d'aller en mer sur nos navires m'ont dit : « Si vous voulez régler le problème de la marine, il suffit de demander à nos jeunes marins de parler à la population de sujets comme Haïti et la lutte contre la piraterie. Vos hommes sont la meilleure publicité possible pour faire connaître ce qu'est la marine ». Si vous prenez les marins, ils constituent la Marine canadienne. Ils ne sont pas la « Marine royale du Canada », ils sont la « Marine canadienne ». C'est la solution que nous devrions retenir.

Le vice-président : Je ne sais pas si les ingénieurs de la Marine canadienne sont encore formés au Royaume-Uni ou s'ils ont choisi l'Amérique du Nord comme l'ont fait l'armée et l'aviation. Cela a-t-il été résolu ou cela se fait-il encore?

Cam Summers : Jusqu'aux années 1960, pratiquement toute la formation de nos ingénieurs et opérateurs se faisait au Royaume-Uni. Une partie se faisait aux États-Unis, mais le gros de la formation se faisait au Royaume-Uni. En fait, les Canadiens allaient souvent à Morrisburg. Un de mes premiers officiers du Collège militaire royal du Canada parlait avec un accent

went over there, he adopted the wardroom accent. When he came back, he was more British than the British. That type of training went on for the longest time.

We have basically been weaned off of that, but our people still attend specific courses over there, such as submarine training. We also do training down in the U.S., very specific courses on satellites, for example. That reliance on the engineering world many years ago is not the case anymore, but whenever the best training is required, that is where we send our people.

The Deputy Chair: That is not a policy anymore; excellent.

The Royal Canadian Legion does not have a reason to change its name. We are looking at changing "Maritime Command" to "Canadian Navy," so that is an impetus to look at all the angles of the issue. They will also change the flag of the command.

I noticed that the army and the air force do not have the Crown any more, but the navy still has it on its anchor. Was that something that just stayed? Do you know if there is there a reason for that?

Rear-Admiral Summers: No. It was part of the tradition, I guess.

The Deputy Chair: It was the old ensign, and they kept it that way. I was involved in changing the army one in 1995, and the Crown was taken away at that time.

Even though they are busy, would you recommend that this committee ask the commander of the navy and his chief warrant officer to give us their comments as serving officers and NCOs?

Rear-Admiral Summers: It would be worthwhile. As sailors, they have their finger on the pulse better than I do. The head of the navy would be good and the commander in chief would be great. You might want to try to bring in a commanding officer. That is someone who is down with the fleet at sea right now.

I will go back to a quick point about the Royal Canadian Legion. If you look at the membership of the legion now, you will find that for a number of people to be in the legion, they do not need to have served. All sorts of people are members of the legion now who have never worn a uniform. That is one difference between a number of the organizations.

The Deputy Chair: It was a pleasure to see you again. Thank you very much for your instructive information, comments and responses.

(The committee adjourned.)

britannique. J'ai appris ensuite qu'il venait de Morrisburg, mais lorsque nous nous sommes rendus là-bas, il a pris l'accent du carré des officiers. Lorsqu'il est revenu, il était plus Britannique que les Britanniques. Ce genre de formation s'est poursuivi très longtemps.

Nous avons pour l'essentiel cessé de faire ce genre de chose, mais nos hommes suivent encore des cours spécialisés là-bas, comme la formation sous-marine. Nous leur donnons également une formation aux États-Unis, des cours très précis sur les satellites, par exemple. Le monde du génie est beaucoup moins important qu'il l'était il y a des années, mais nous envoyons toujours nos hommes à l'endroit où ils recevront la meilleure formation possible.

Le vice-président : Ce n'est plus une politique; très bien.

La Légion royale canadienne n'a pas de raison de changer de nom. Nous examinons la possibilité de passer de « Commandement maritime » à « Marine canadienne », et c'est ce qui nous incite à examiner cette question sous tous les angles. Ce changement touchera également le drapeau du commandement.

Je constate que l'armée et l'aviation n'utilisent plus la Couronne, mais la marine la porte encore sur son ancre. Est-ce que cela a été conservé par hasard? Savez-vous s'il existe une raison pour cela?

Cam Summers : Non. Je dirais que ça fait partie de la tradition.

Le vice-président : C'était l'ancien pavillon et ils l'ont gardé. J'ai travaillé sur le changement du pavillon de l'armée en 1995, et c'est à ce moment-là qu'on a supprimé la Couronne.

Même s'ils sont très occupés, pensez-vous que le comité devrait demander au commandant de la Marine et à son adjudant-chef de nous transmettre leurs commentaires à titre d'officier d'active et de sous-officier?

Cam Summers : Cela vaudrait la peine. Ce sont des marins et ils savent mieux que moi ce qui se passe. Il serait bon de parler au chef de la marine et excellent aussi de le faire avec le commandant en chef. Vous pourriez également demander à un officier de commandement de comparaître. C'est quelqu'un qui se trouve avec la flotte en mer à l'heure actuelle.

Je vais revenir brièvement sur la Légion royale canadienne. Si vous examinez qui sont les membres de la légion à l'heure actuelle, vous constaterez qu'il n'est plus nécessaire d'avoir servi dans l'armée pour faire partie de la légion. Il y a, parmi les membres de la légion, toutes sortes de gens qui n'ont jamais porté l'uniforme. C'est une différence entre elle et d'autres organisations.

Le vice-président : C'est un plaisir de vous revoir. Je vous remercie de nous avoir fourni des renseignements, des commentaires et des réponses très instructives.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Monday, November 22, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (topics: the role of Canada in NATO; and national threat assessments); and to consider a motion to change the official structural name of the Canadian navy.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence on Canadian national security and defence policies, including Canada's NATO role, the national threat assessment, and a look at changing the official structural name of the Canadian navy. We will not be dealing with Item 4 on today's agenda; that is Senator Rompkey's motion in the Senate.

Senator Dallaire: Madam Chair, I have a small statement before we commence with our first witness.

I humbly announce that our colleague, Senator Joseph Day, has been elected Chair of the Defence & Security Committee in the NATO Parliamentary Assembly.

The Chair: We will let him have a question today.

Congratulations, Senator Day.

Senator Segal: I hope that security committee has long meetings, mostly in June, July and August.

Senator Day: I am very familiar with that.

Senator Segal: I am hopeful that he will be so occupied in June and July that we will not have long meetings here on the federal budget.

The Chair: Deal.

This past weekend, the leaders of the NATO countries concluded an important summit in Lisbon, Portugal. They reached an agreement on the nature of NATO's engagement in Afghanistan and on ending it. As well, they made some progress on ballistic missile defence and on the new strategic concept. They also met with the President of Russia. NATO's former Cold War enemy, to see if those relations might warm just slightly.

Last spring, this committee heard from Paul Chapin on the subject of NATO. Mr. Chapin has served more than 25 years in the Department of Foreign Affairs and International Trade. He was once Canada's representative on NATO's Political Advisors Committee in Brussels and has managed the operations of Canada's missions to NATO. He has been watching the summit closely, so we thought we would invite him to give us a summary. I understand that you have an opening statement, Mr. Chapin. Welcome and please proceed.

OTTAWA, le lundi 22 novembre 2010

Le Comité permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 heures pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (sujets : le rôle du Canada dans l'OTAN et les évaluations nationales de la menace) et pour étudier une motion visant à faire changer l'appellation officielle de la marine canadienne.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : La séance du Comité permanent de la sécurité nationale de la défense sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada, y compris le rôle du Canada dans l'OTAN, les évaluations nationales de la menace et une motion visant à faire changer l'appellation officielle de la marine canadienne est ouverte. Nous ne traiterons pas du point 4 à l'ordre du jour d'aujourd'hui, à savoir la motion du sénateur Rompkey au Sénat.

Le sénateur Dallaire : Madame la présidente, j'ai une courte déclaration à faire avant que nous entendions notre premier témoin.

C'est avec beaucoup d'humilité que j'annonce que notre collègue, le sénateur Joseph Day, a été élu président de la Commission de la défense et de la sécurité à l'Assemblée parlementaire de l'OTAN.

La présidente : Nous le laisserons poser une question aujourd'hui.

Félicitations, sénateur Day.

Le sénateur Segal : J'espère que la Commission de la sécurité a de longues réunions, surtout en juin, en juillet et en août.

Le sénateur Day : Je sais très bien que c'est le cas.

Le sénateur Segal : J'espère qu'il sera si occupé en juin et en juillet que nous n'aurons pas de longues rencontres ici sur le budget fédéral.

La présidente : C'est entendu.

La fin de semaine dernière, les chefs des pays membres de l'OTAN ont conclu un sommet important à Lisbonne, au Portugal. Ils en sont venus à une entente sur la nature de la participation de l'OTAN en Afghanistan et sur la fin de cette mission. De plus, ils ont fait des progrès relatifs à la défense antimissiles balistiques et au nouveau concept stratégique. Ils ont également rencontré le président de la Russie, qui est l'ancien ennemi de l'OTAN, du temps de la guerre froide, pour voir si ces relations pourraient se réchauffer un peu.

Le printemps dernier, le comité a reçu Paul Chapin, qui nous a parlé de l'OTAN. M. Chapin est au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international depuis plus de 25 ans. Il a déjà représenté le Canada à la Commission politique de l'OTAN, à Bruxelles, et a géré les opérations des missions canadiennes à l'OTAN. Il a suivi le sommet de près, alors nous avons cru bon de l'inviter pour qu'il nous en donne un résumé. Je crois avoir compris que vous avez une déclaration préliminaire, monsieur Chapin. Bienvenue. La parole est à vous.

Paul Chapin, Member of the Board of Directors, Canadian Defence Associations Institute, (Former Director General of International Security, Foreign Affairs and International Trade), as an individual: I proceed with some trepidation this afternoon because the NATO summit concluded only 48 hours ago. I hope for your indulgence if I do not cover all of the subjects in the way that you would like me to do.

We can give NATO full marks for so superbly organizing the summit. All summit documentation and background documentation is available on its website, including videos on some important issues. I would commend the committee's attention to that website.

Preparing for this event, I thought I had better first educate myself on what was happening, so I prepared a sheet. I have several copies of it in English with me today. Unfortunately, neither time nor my capacity in French permitted me to provide you with a copy in French. I am happy to make these available to the committee.

I accord this particular NATO summit an A minus. It delivered on the most important issues before it and it launched initiatives in a number of areas that will stand it in good stead in the future. The alliance is in good repair.

It was not a complete triumph, in my estimation, because it failed in some respects to rebrand the alliance in a way that it might have been able to do in order to present a more benign, constructive and impressive face to the world. Also, it missed a few opportunities to move on some issues that are of importance to Canada. Notwithstanding that, an A minus is probably a good score.

I would identify four highlights in no particular order except the order in which they were addressed at the NATO summit. The first session had to do with the strategic concept. The document, as it has appeared, articulates well the alliance's mission and purpose. For the first time, I believe, it also presents a vision to guide its future decisions. It describes itself as:

able to defend its members against the full range of threats, capable of managing even the most challenging crises and better able to work with other organizations and nations to promote international stability.

That stands it in good stead for the 21st century.

The second highlight was agreement on a program to protect NATO European populations and territory from ballistic missile attack. Some years ago, NATO launched a program to develop a capacity to protect its deployed forces abroad from missile attacks, such as the scuds used by the Iraqis in the Gulf wars. It has now taken the decision to translate some of that technology, clearly with American help but with that of others as well, to construct a broad-based continental European defence system. I might add as a parenthesis: This means that of the 28 members of the alliance, 27 have taken a decision to protect themselves against ballistic missile attack.

Paul Chapin, membre du conseil d'administration de l'institut de la Conférence des associations de la Défense, (ancien directeur général de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international), à titre personnel : C'est avec beaucoup de trépidation que je viens vous parler cet après-midi parce que le sommet de l'OTAN vient de conclure, il y a seulement 48 heures. Je vous demande d'être indulgent si je n'aborde pas tous les sujets de manière à vous satisfaire.

Nous pouvons féliciter l'OTAN, car l'organisation du sommet a été un franc succès. L'ensemble des documents et des ressources sont disponibles sur son site Web, y compris des vidéos sur des enjeux importants. Je recommande au comité de visiter ce site Web.

En préparation de cet événement, j'ai cru bon de me renseigner sur ce qui se passait, alors j'ai préparé une fiche. J'en ai plusieurs copies anglaises avec moi aujourd'hui. Malheureusement, le manque de temps et mes capacités limitées en français m'ont empêché de vous en fournir une copie en français. Je serais heureux de vous en offrir plus tard.

Je donne à ce sommet de l'OTAN la note de A moins. Elle a donné suite aux plus importantes questions et a lancé des initiatives dans un certain nombre de domaines, qui se révéleront utiles à l'avenir. L'alliance se porte bien.

Toutefois, à mon avis, le sommet n'a pas été un succès sur toute la ligne, car il n'a pas réussi à donner une nouvelle image à l'alliance de manière à présenter un visage plus inoffensif, constructif et positif au monde. Par ailleurs, on a raté quelques occasions de faire avancer des enjeux qui sont d'une importance certaine pour le Canada. Néanmoins, A moins, c'est probablement une bonne note.

Je vais parler de quatre points saillants, non en ordre d'importance, mais en ordre chronologique, selon le moment où ils ont été présentés au sommet de l'OTAN. La première séance concernait le concept stratégique. Le document, tel que publié, fait état de la mission et de l'objectif de l'alliance. Pour la première fois, je crois, il présente également une vision qui orientera ses futures décisions. L'alliance se décrit de la manière suivante :

apte à défendre ses pays membres contre toute la gamme des menaces, capable de gérer les crises les plus difficiles, et mieux à même d'œuvrer avec d'autres organisations et d'autres pays pour promouvoir la stabilité internationale.

Cela la mettra dans une bonne position pour le XXI^e siècle.

Le deuxième point saillant était une entente sur un programme visant à protéger les populations et les territoires européens de l'OTAN contre les attaques de missiles balistiques. Il y a un certain nombre d'années, l'OTAN a lancé un programme pour créer la capacité de protéger ses forces déployées à l'étranger contre les attaques de missiles, comme les missiles Scud utilisés par l'Irak dans les guerres du Golfe. Elle a maintenant pris la décision d'adapter une partie de cette technologie, avec l'aide des États-Unis, manifestement, et celle d'autres pays, pour construire un système de défense qui permettra de protéger une plus grande partie de l'Europe continentale. J'aimerais ouvrir une parenthèse : cela veut dire que, parmi les 28 membres de l'alliance, 27 ont pris la décision de se protéger contre des attaques de missiles balistiques.

The third highlight is a transition plan for Afghanistan that will see Afghan forces assume increased responsibility for their own security. That has been the plan from the beginning. It is heartening that there is something approximating a timetable for that to happen. The plan would be to start Afghan army and police forces assuming the lead responsibility for security in certain provinces and districts beginning early next year, with a view to assuming responsibility for the entire country by the end of 2014. Obviously, the issue is how doable that is, but I would not dismiss this timetable as a political sleight of hand. A plan will be put in place to make that happen. It can be disrupted and we cannot control what happens in that country, but this is not a pie-in-the-sky deadline.

The fourth highlight was a new beginning with Russia. There have been other new beginnings, and this one looks promising. The Russians appear to have turned a page, and that is important to note. My sense is that their fear of NATO has diminished. Maybe for public relations purposes they will see some advantage in presenting NATO as a dark force, but they have come to the point at which they have agreed to cooperate with NATO, not only in some areas where the cooperation is relatively easy to tolerate, such as terrorism, narcotics and piracy — all of which engage Russian interests; but also in a plan to cooperate on missile defence, which was one of the sticking points over the last several years that they seemed to have bridged. It is not finished yet; there is work to be done in the next year or so. Deadlines have to be met and reports have to be submitted to the defence ministers, et cetera. It looks like there is a program in place to do that.

These are remarkable achievements that stand in contrast, which we should note every once in a while, to the largely sterile pronouncements and empty successes so often associated with the United Nations. As I have said before, NATO is there because in some respects the United Nations cannot do the job in national security. At the Lisbon meeting, NATO demonstrated quite admirably its abilities in that area.

I will close with a couple of points about the disappointments I see. There is still a question that needs to be asked: Is NATO becoming a European security organization with a couple of North American add-ons? This may not matter much to the United States, which is a super power and will never be ignored; but it does matter to Canada. Why do I ask the question? I ask because the alliance's Euro-centric dimensions were very much in evidence in Lisbon. They talked a lot about themselves and the European Union because their commitment to expeditionary operations — the kinds that we might want their help on in areas of the world that matter to us, is still very tentative. They have said some positive things about enhancing their capabilities in this area, but it still remains to be seen.

Le troisième point abordé est un plan de transition pour l'Afghanistan qui verra les forces afghanes assumer, de plus en plus, la responsabilité de leur propre sécurité. C'était le plan dès le début. Il est encourageant de voir qu'un semblant de calendrier a été mis en place à cet égard. Selon le plan, les forces armées et les services de police afghans commenceraient à assumer la responsabilité de la sécurité dans certaines provinces et dans certains districts au début de l'an prochain. L'objectif serait qu'ils assument la responsabilité de tout le pays d'ici la fin de 2014. Évidemment, on doit se demander dans quelle mesure cela est réalisable, mais je ne considérerais pas cette échéance comme un tour de prestidigitation politique. Un plan sera mis en place pour réaliser cet objectif. Il peut y avoir des changements, et nous ne pouvons pas contrôler ce qui se passe dans ce pays, mais cette échéance n'est pas utopique.

Le quatrième point était le nouveau commencement avec la Russie. Il y a eu d'autres nouveaux commencements, mais celui-ci semble prometteur. Les Russes semblent avoir tourné la page, et c'est important de le souligner. J'ai l'impression qu'ils ont moins peur de l'OTAN. Peut-être considéreront-ils comme avantageux, pour les relations publiques, de présenter l'OTAN sous un jour sombre, mais ils en sont venus à accepter de collaborer avec l'OTAN, non seulement dans les domaines où la collaboration est relativement facile à tolérer, comme le terrorisme, les stupéfiants et la piraterie — qui sont tous des enjeux d'intérêt pour la Russie, mais également dans un plan de défense contre les missiles. Ce dernier enjeu était un point de friction depuis plusieurs années, mais ils semblent l'avoir surmonté. Le travail n'est pas fini et il y aura beaucoup à faire au cours de la prochaine année. Il y a des échéances à respecter et des rapports à soumettre aux ministres de la Défense, et cetera. Il semble y avoir un programme en place pour tout ça.

Il s'agit de réalisations remarquables à l'opposé, il faut le dire de temps en temps, des prises de position en grande partie stériles et des faux succès si souvent associés aux Nations Unies. Comme je l'ai déjà dit, l'OTAN existe parce que, à certains égards, les Nations Unies ne peuvent pas assurer la sécurité des nations. Au sommet de Lisbonne, l'OTAN a démontré très admirablement ses capacités dans ce domaine.

Je vais conclure en soulignant quelques-unes de mes déceptions. Une question subsiste, et il faut se la poser : l'OTAN devient-elle une organisation de sécurité européenne avec quelques ajouts nord-américains? Cela n'a peut-être pas beaucoup d'importance pour les États-Unis, qui sont une superpuissance et qui ne seront jamais laissés pour compte, mais ce n'est pas le cas du Canada. Pourquoi est-ce que je pose la question? Je la pose parce que les dimensions eurocentriques de l'alliance étaient très évidentes à Lisbonne. Ils ont beaucoup parlé d'eux-mêmes et de l'Union européenne parce que leur engagement à l'égard des opérations expéditionnaires — le type d'opérations pour lesquelles nous pourrions vouloir leur aide dans certaines régions du monde qui ont de l'importance pour nous — est toujours très provisoire. Ils ont dit des choses positives sur l'amélioration de leurs capacités dans ce domaine, mais cela reste à prouver.

Last, and probably least, but still important to note, they completely ducked the question of financing for the organization and particularly burden sharing within the organization, leaving a country like Canada very far away from most of the action, arguably bearing a disproportionate financial burden.

The Chair: Thank you. That is most useful.

I want to get your opinion on something that is more corridor chatter than pronouncement. Several people have said to me that, despite the debate here at home about Afghanistan, Canada's decision to stay in the training role was a key factor in keeping the Eurocentric coalition at the table and staying together.

What is your view on that?

Mr. Chapin: It probably reminded the European allies of the importance of Canada's participation. I was not at the meeting, but one could get the sense, from looking at some of the videos and from the statement of the Secretary General, of their relief that someone had announced high-quality military training capabilities of the kind that they were still lacking. I have to assume that there was some pre-negotiation between the Canadian government and NATO on this.

The Chair: It seemed to be an important factor, and sometimes in some circles in the North American context it is seen another way.

Mr. Chapin: I clearly think that the Americans were very relieved and pleased with the Canadian decision, and the Europeans, more generally, probably as well.

Bear in mind that the Afghanistan strategy of having the Afghans assume the lead on security functions right across the country by the end of 2014 hinges entirely on their own military capabilities. I gather from some experts that there is a bit of a question about whether we can mobilize 900 military trainers, but if we can, we are critical to the exit strategy.

Senator Dallaire: The NATO training establishment for both military and police has been in operation now for a couple of years, and there were deficiencies in meeting the required numbers for force development. Our input there is joining into meeting that deficiency, which is not insignificant as we will be providing depth to the training, particularly staff and technical training. Is that correct?

Mr. Chapin: Canada has been doing military training, as you know, for quite some time in both Kabul and Kandahar. This reconfigures and quite dramatically enhances the training profile for Canada.

Senator Dallaire: We had about 100 people, but they were doing different types of training. Now we are going into building the depth of the forces as well as putting an emphasis on the police side. Is that correct?

Enfin, — et cette question est probablement la moins importante, mais elle doit tout de même être soulignée, — ils ont complètement évité la question du financement de l'organisation et plus particulièrement du partage des obligations, ce qui laisse un pays comme le Canada, qui est écarté d'une grande partie de l'action, avec un fardeau financier que l'on pourrait qualifier de disproportionné.

La présidente : Merci. C'est très utile.

J'aimerais connaître votre opinion au sujet de quelque chose qui relève davantage du bavardage de couloir que d'une véritable prise de position. Plusieurs personnes m'ont dit que, malgré le débat qui a lieu ici au sujet de l'Afghanistan, la décision du Canada de continuer d'assumer son rôle d'entraînement a beaucoup contribué à solidifier la coalition eurocentrique et à assurer la continuation de sa participation.

Quel est votre avis à ce sujet?

M. Chapin : Cela a probablement rappelé aux alliés européens l'importance de la participation canadienne. Je n'étais pas à la réunion, mais on a l'impression, lorsqu'on regarde certaines des vidéos et lorsqu'on lit la déclaration du secrétaire général, qu'ils ont été soulagés de voir qu'un pays annonçait des capacités d'entraînement militaire de grande qualité, aspect qui leur manquait toujours. Je dois présumer qu'il y a eu des négociations préalables entre le gouvernement canadien et l'OTAN à ce sujet.

La présidente : Ce semblait être un facteur important, et parfois, dans certains cercles nord-américains, on ne voit pas les choses de cette manière.

M. Chapin : Je crois qu'il est clair que la décision canadienne a beaucoup soulagé et satisfait les Américains, et probablement les Européens aussi, plus généralement.

Il ne faut pas oublier que la stratégie relative à l'Afghanistan, qui consiste à faire assumer aux Afghans la responsabilité entière des fonctions de sécurité dans tout le pays d'ici la fin de 2014 dépend entièrement de leurs propres capacités militaires. Certains experts semblent laisser entendre que nous ne pourrions peut-être pas mobiliser 900 instructeurs militaires, mais si nous réussissons à le faire, nous serons des acteurs essentiels dans la stratégie de retrait.

Le sénateur Dallaire : L'établissement d'instruction de l'OTAN pour les forces militaires et les services de police est opérationnel depuis quelques années, et on a eu de la difficulté à atteindre les chiffres requis pour le développement des forces. Notre contribution à cet égard permettra de combler cette lacune, ce qui n'est pas sans importance, puisque nous allons ajouter de la profondeur à l'entraînement, particulièrement en ce qui concerne l'état-major et l'instruction technique. Est-ce exact?

M. Chapin : Le Canada fait de l'entraînement militaire, comme vous le savez, depuis quelque temps, à Kaboul et à Kandahar. Cet engagement transforme et bonifie considérablement le profil d'entraînement du Canada.

Le sénateur Dallaire : Nous avions environ 100 personnes, mais elles faisaient divers types d'entraînement. Maintenant, nous allons ajouter une profondeur à l'entraînement des forces tout en mettant l'accent sur les services de police. Est-ce juste?

Mr. Chapin: I believe so. There was no reference in the NATO documents explicitly to that, but I think I saw something to that effect in the media.

Senator Dallaire: I have read the Albright study on the future of NATO and NATO out-of-area operations. I have read about NATO's expeditionary capability and that NATO is in Afghanistan as an instrument of the UN, which did not have the capacity to provide security. As we move toward 2014, has there been any discussion of handing the mission back to the UN as a transitional process?

Mr. Chapin: Not that I am aware of. It was notable that the Secretary General of the UN was in Lisbon.

Senator Dallaire: That is why I ask that question.

Mr. Chapin: He attended the Afghanistan session, which included 20 other countries. In fact, all the International Security Assistance Force, ISAF, contributing countries had leaders for that session. It is my impression that the UN is quite comfortable leaving the situation as it currently is.

Senator Dallaire: To repeat myself, has there been any discussion, as NATO is withdrawing capacity and hoping that the Afghans will take over, of the possibility of a UN transition team on the ground?

Mr. Chapin: I am sorry, senator, I do not know.

Senator Segal: You referred to Russia. I will refer to the broader dynamic, and the START talks issue as it is being addressed by the Obama administration now. That administration must wonder whether a lame duck Congress can address that or whether they can do a best efforts proposition for more substantive disposition of it when they come back in January. Second, I refer to the fact that the Americans stood down with respect to missile emplacements in places like Poland in a prior cycle after the election of the present administration. I refer to the support we have received from the Russians on some of the tougher statements with respect to Iran and the contact group engagement with Iran. Finally, we seem to have side-barred or put off the expansion process, that is, Georgia and others joining NATO. One gets the sense that there is an unspoken arrangement here. If I did not know better, I would say that Mr. Kissinger was sorting out a new detente, a new balance where we accept certain territorial reach, a kind of near-far Russian reach. A reach without accepting their ability to invade their neighbours while accepting that they have influence in those areas. They support our side on files like Iran and the result is that their fear of NATO diminishes because they are having considerable success in, some would say, diluting NATO. Others would say it is putting NATO into a more respectful context of their territorial view with respect to their own area of influence.

I am interested in your assessment.

M. Chapin: Je pense que oui. Les documents de l'OTAN n'indiquaient pas précisément cela, mais je pense avoir vu quelque chose à cet égard dans les médias.

Le sénateur Dallaire: J'ai lu l'étude de Mme Albright sur l'avenir de l'OTAN et les opérations hors zone de l'Organisation. J'ai lu des choses au sujet de la capacité expéditionnaire de l'OTAN et que l'OTAN est en Afghanistan en tant qu'instrument de l'ONU, qui n'avait pas la capacité d'assurer la sécurité là-bas. À mesure que 2014 approche, y a-t-il eu des discussions sur le transfert de la mission à l'ONU en tant que processus de transition?

M. Chapin: Pas que je sache. La présence du secrétaire général de l'ONU, à Lisbonne, a été remarquée.

Le sénateur Dallaire: C'est pour cela que je pose la question.

M. Chapin: Il a participé à la séance sur l'Afghanistan, avec les représentants de 20 autres pays. En fait, il y avait, à cette séance, des représentants de tous les pays membres de la Force internationale d'assistance à la sécurité, c'est-à-dire la FIAS. J'ai l'impression que l'ONU se sent très à l'aise de laisser la situation telle quelle.

Le sénateur Dallaire: Je vais me répéter. Y a-t-il eu des discussions au sujet de la possibilité d'envoyer une équipe de transition de l'ONU sur le terrain au moment où l'OTAN réduira sa capacité dans la région en espérant que les Afghans prendront la relève?

M. Chapin: Je suis désolé, sénateur, je ne sais pas.

Le sénateur Segal: Vous avez parlé de la Russie. Je vais parler de la dynamique plus large et de la question des discussions sur le Traité de réduction des armes stratégiques, tel qu'il est géré par l'administration Obama actuellement. Cette administration doit se demander si un canard boiteux comme le Congrès peut régler ce problème ou si elle peut proposer que l'on fasse de son mieux pour régler la question, à sa rentrée, en janvier. Deuxièmement, je souligne le fait que les Américains ont renoncé à mettre en batterie des missiles dans des endroits comme la Pologne au cours d'un cycle antérieur, après l'élection de l'administration actuelle. J'évoque le soutien que nous avons reçu de la Russie à l'égard de certaines positions plus intransigeantes relatives à l'Iran et à l'engagement du groupe de contact en ce qui concerne l'Iran. Enfin, nous semblons avoir mis de côté ou remis à plus tard le processus d'expansion, c'est-à-dire l'adhésion de la Géorgie et d'autres pays à l'OTAN. On a l'impression qu'il y a eu une entente tacite à ce sujet. Si vous me le permettez, je crois que M. Kissinger tentait d'amorcer une détente et d'établir un nouvel équilibre pour lequel nous accepterions un certain élargissement territorial afin de nous rapprocher de la Russie, sans l'inclure. Dans le cadre de cette stratégie, nous n'admettrions pas sa capacité d'envahir ses voisins, mais nous accepterions son influence dans ces régions. Les Russes nous appuient dans des dossiers comme celui de l'Iran et, par conséquent, ils ont moins peur de l'OTAN parce que, selon certains, ils réussissent dans une mesure importante à diluer l'OTAN. D'autres diraient qu'ils obligent l'OTAN à respecter davantage leurs points de vue relatifs aux territoires avoisinants et leur influence dans cette partie du monde.

Votre opinion à cet égard m'intéresse.

Mr. Chapin: I know there are some NATO members who would be livid at the notion of NATO in any form, or the United States, courting Russia's sphere of influence. I was in Riga, Latvia two or three months ago, and they are very touchy on that subject there.

There is probably something to your thesis, but I think it has evolved over the last several months. When the Obama administration agreed to reconfigure ballistic missile defence in Europe, going from rather unproven technologies to more proven ones, there might have been a nod to Moscow associated with that.

I do not think that anything that has happened in Washington on START has anything to do with the Russians. The Obama administration and Congress has been preoccupied with other things. The START draft treaty has been through the congressional mill; the Senate Foreign Relations Committee, the Senate Armed Services Committee and the Senate Intelligence Committee. They all looked at it and the Senate Foreign Relations committee has reported it out to full Congress.

I gather that Senator Kyl has some reservations about it, so there is some question that it will be feasible to hold such hearings as would be warranted for a treaty of this consequence in the small number of days remaining, when you consider all the other fundamental agenda items.

Nuclear and ballistic missile matters have to be negotiated with the Russians.

I think that Russia's support for a more aggressive position on Iran is in Russia's own interest. It may well be that they have seen how little Tehran has responded to the overtures and have concluded that it is in their own national interest to play a heavier role.

On the expansion of NATO, at the top of the list are relatively small countries. If NATO has to accept a country such as the former Yugoslav Republic of Macedonia, you know that we are importing a problem of some kind. There is Bosnia and Herzegovina and a fourth one.

There are larger countries. Certainly, the Ukraine has been put on the back burner because the Ukrainians have changed their mind, at least for now, about whether they want to join. Georgia has demonstrated that it is as much a problem as a positive factor for NATO. I think NATO has just simply parked that one for probably quite a long time. I would say Ukraine and Georgia.

You might see the smaller western Balkan countries join at some point. It will be a few years because they have a long way to go before they meet the NATO standards. That is the story on expansion.

Senator Segal: You said 27 out of 28 have made a decision to be protected by missile defence. I take it the 28th is Canada.

Mr. Chapin: That is right.

M. Chapin : Je sais qu'il y a des membres de l'OTAN qui seraient furieux à l'idée que l'OTAN ou les États-Unis courtisent la sphère d'influence de la Russie. J'étais à Riga, à Lettonie, il y a deux ou trois mois, et ce sujet les rend très susceptibles.

Votre théorie n'est probablement pas entièrement fausse, mais je crois que les choses ont changé au cours des derniers mois. Lorsque l'administration Obama a accepté de restructurer la défense antimissiles balistiques en Europe, pour passer des technologies non éprouvées à des technologies plus sûres, c'était peut-être un signe de tête discret à l'intention de Moscou.

Je ne crois pas que ce qui s'est passé à Washington à l'égard du Traité de réduction des armes stratégiques ait quoi que ce soit à faire avec les Russes. L'administration Obama et le Congrès étaient préoccupés par d'autres choses. Le projet de traité est passé par l'appareil du Congrès; le Senate Foreign Relations Committee, le Senate Armed Services Committee et le Senate Intelligence Committee. Ils l'ont tous examiné, et le Senate Foreign Relations Committee en a fait rapport à l'ensemble du Congrès.

Je crois que le sénateur Kyl a des réserves à ce sujet, alors certains se demandent s'il sera possible de tenir les séances nécessaires à la conclusion d'un traité aussi important dans le nombre limité de jours qui restent, compte tenu de tous les autres points importants à l'ordre du jour.

Les questions des missiles nucléaires et balistiques doivent être négociées avec les Russes.

Je crois qu'il est dans l'intérêt de la Russie d'appuyer une position plus agressive à l'égard de l'Iran. Les Russes ont peut-être remarqué que Téhéran a très peu réagi aux offres qui lui ont été faites et concluent qu'il est dans l'intérêt de leur nation de jouer un rôle plus important.

En ce qui concerne l'expansion de l'OTAN, les pays qui se retrouvent tout au haut de la liste sont relativement petits. Si l'OTAN doit accepter un pays comme l'ancienne République yougoslave de Macédoine, on sait qu'il y aura des problèmes. Il y a la Bosnie-Herzégovine et un autre pays.

Il y a des pays plus grands. L'Ukraine a bien sûr été mise en veilleuse parce que les Ukrainiens ont décidé, à tout le moins, pour le moment, qu'ils ne voulaient pas joindre les rangs de l'OTAN. La Géorgie a démontré qu'elle constitue aussi bien un problème qu'un facteur positif pour l'OTAN. Je pense que l'OTAN a mis ce projet sur la glace, probablement pour assez longtemps. Je dirais l'Ukraine et la Géorgie.

Peut-être verrons-nous certains des plus petits pays des Balkans occidentaux adhérer à l'OTAN un jour. Cela prendra quelques années parce qu'ils doivent d'abord satisfaire aux normes de l'OTAN, ce qui leur prendra pas mal de temps. C'est ce qui se passe relativement à l'expansion.

Le sénateur Segal : Vous avez dit que 27 des 28 pays membres ont pris la décision de se protéger par la mise en place d'un système de défense anti-missile. Je suppose que le Canada est le 28^e pays.

M. Chapin : C'est ça.

Senator Segal: Can you give this committee your advice on whether the anomaly of that affords us the opportunity, especially because of legitimate concerns about successful Chinese space exercises recently, that it is a debate that this committee should help kindle in terms of re-engaging the possibility of a full integration of NORAD and Canada within the broad missile defence proposition? Are you of the view that nothing has changed by virtue of the NATO decision?

Mr. Chapin: No, I think the NATO decision has put Canada in an anomalous situation, and I think that changes the situation. It is time for another public discussion and I cannot think of a better organization than this one here to launch an intelligent review of the pros and cons and the merits.

My concern about the debate over ballistic missile defence is it has been so irrational, heated and uninformed that few people who are opposed to it have any clue what is involved. Once we get some of the harder data on the books and in the public domain, I believe people will realize this is not the road to perdition that is so often predicted.

Senator Segal: Do you think the new NATO strategic concept as passed has changed some of the trigger points for what would constitute expeditionary NATO engagement; for example, on a preventing genocide kind of mission? If you think about what happened in Bosnia and Herzegovina and in Kosovo that really was an engagement to prevent ethnic cleansing. I know that both the former Secretary of State of the United States and William Cohen, the former Secretary of Defense, have worked on a separate report on the prevention of genocide that was implemented by some measure by the American government.

Do you see any migration of some of those concerns in a way that would produce some new trip wires constructively for NATO in terms of what they might consider engaging in, or do you think it has changed nothing from what it was prior to this last meeting?

Mr. Chapin: On the trigger points, there is nothing that I have read over the last several weeks to suggest that NATO qua NATO is thinking more about the circumstances under which it might intervene. What I think has been very helpful in the last little while, and this has come out in the strategic concept and in other ways, is a recognition that NATO needs to enhance its capacity for expeditionary capabilities, including for humanitarian purposes.

More importantly — and this I believe is a small Canadian victory — is to enhance its ability to improve the civilian/military cooperation, the deployment of civilians into harm's way, and that would include policing, which we have all finally recognized is the answer to so many of these problems with which we have been dealing.

Senator Segal: Is it the notion of a more whole-of-government deployment?

Mr. Chapin: They call it "comprehensive approach," but that is exactly right, yes. Once you have that enhanced capacity you might be more inclined to use it for good purposes. One can hope that that will be the case; I see no evidence so far that there is a

Le sénateur Segal : Croyez-vous que cet écart nous donne la possibilité, surtout en raison des préoccupations légitimes relatives aux exercices réussis récemment dans l'espace par les Chinois — que le comité devrait raviver le débat sur la possibilité de promouvoir, de nouveau, une intégration complète du NORAD et du Canada dans la proposition sur la défense anti-missile? Êtes-vous d'avis que la décision de l'OTAN n'a rien changé?

M. Chapin : Non. Je pense que la décision de l'OTAN a placé le Canada dans une position anormale et que cela change la situation. Il est temps de tenir un autre débat public, et je crois que votre organisation est la mieux placée pour entreprendre un examen intelligent des avantages et des inconvénients d'une telle décision.

Ce qui me préoccupe au sujet du débat sur la défense anti-missiles balistiques, c'est qu'il a été si irrationnel, passionné et peu éclairé que peu de gens qui sont contre savent véritablement pourquoi ils le sont. Lorsque certaines des données de référence auront été consignées et diffusées dans le domaine public, je crois que les gens comprendront que ce n'est pas le chemin de la perdition, comme on le prétend souvent.

Le sénateur Segal : Pensez-vous que le nouveau concept stratégique de l'OTAN, tel qu'il a été adopté, a modifié certains des points déclencheurs d'un engagement expéditionnaire de la part de l'OTAN, par exemple une mission visant à prévenir un génocide? La mission en Bosnie-Herzégovine et au Kosovo visait, en fait, à prévenir le nettoyage ethnique. Je sais que l'ancienne secrétaire d'État des États-Unis et William Cohen, l'ancien secrétaire de la Défense, ont travaillé à un rapport distinct sur la prévention du génocide, auquel le gouvernement américain a, dans une certaine mesure, donné suite.

Avez-vous remarqué que ces préoccupations ont évolué de manière à piéger l'OTAN, de manière constructive, afin qu'elle soit obligée d'envisager un engagement à cet égard ou croyez-vous que rien n'a changé depuis la dernière rencontre?

M. Chapin : Au sujet des points déclencheurs, je n'ai rien lu, au cours des dernières semaines, qui donnerait à penser que l'OTAN en tant que telle réfléchit davantage aux circonstances dans lesquelles elle interviendrait peut-être. À mon avis, ce qui a été très utile dernièrement — et cela est ressorti dans le concept stratégique et d'autres manières —, c'est le fait qu'on reconnaisse que l'OTAN a besoin d'améliorer sa capacité expéditionnaire, y compris à des fins humanitaires.

Ce qui est plus important encore — et il s'agit, selon moi, d'une petite victoire pour le Canada — c'est de renforcer sa capacité d'améliorer la collaboration civile/militaire lorsque des civils travaillent dans des zones dangereuses, et cela comprend la police. Nous avons enfin reconnu que c'est la solution à un grand nombre des problèmes auxquels nous faisons face.

Le sénateur Segal : S'agit-il d'une approche pangouvernementale du déploiement?

M. Chapin : Ils appellent cela l'« approche globale », mais c'est exactement ça. Une fois cette capacité renforcée, on pourrait être plus enclin à s'en servir de manière positive. Il faut espérer que ce sera le cas; je n'ai pas vu de preuves, jusqu'à maintenant, d'un

general consensus to be more engaged on the contrary. I think people are still pretty shy about doing anything more than what they already have on their plate.

Senator Day: First, Mr. Chapin, let me through you congratulate the Conference of Defence Associations on the fine work that the conference is doing and, in particular, last week's awarding of the Vimy Award to the former Governor General, Adrienne Clarkson. That was just a wonderful event.

Mr. Chapin: I will convey your regards.

Senator Day: As you were going through highlights, Senator Segal was talking on the point of enlargement. I want to suggest that it was specifically stated that the door was left open for enlargement. An important highlight should be mentioned, even though it will be a little slow. The important thing is there are a number of eastern European countries that are moving towards democratic change and putting in the types of institutions necessary to become members of NATO, possibly, in the future. If that incentive was not there then we would not be seeing that happening, which I think is quite a positive step.

I want to ask you about the High North. National Defence and Security of the NATO Parliamentary Assembly has looked into the High North and emerging potential issues and the Technology Committee, with Senator Nolin, has visited the Canadian North for the same purpose and generated a report.

The strategic concept was not available to the NATO Parliamentary Assembly when we met last week prior to Lisbon because it was listed as "NATO Secret and Confidential," so we could not look at it. From a parliamentarian's point of view, who voted to support the executive's decision on these matters. I understand that there is no mention of the North. Yet Norway, Iceland, Denmark, Greenland and, of course, Canada, the United States and Russia, our sometime strategic partner, are quite implicated in issues as they evolve during this global warming and the change in the North.

Can you talk to us at all about that and why there is not some mention in that in the strategic concept?

Mr. Chapin: I can only speculate. You are right, it is not there. On the other hand, there is a lot that is not mentioned in this strategic concept that has been shoehorned into previous versions. This is a much shorter document. That is to be commended. It does not try to cover every subject.

I suspect as well that the Arctic may be considered by some to be a rather narrow issue related to just those countries that have a concern there. The concern itself may not be all that great. I know we are very engaged in Arctic affairs, but it may be that others do not see the problem the way we do.

consensus général à l'égard d'une participation plus importante, bien au contraire. Je crois que les gens sont encore assez frileux quand on leur demande d'ajouter à leur charge de travail normale.

Le sénateur Day : Tout d'abord, monsieur Chapin, permettez-moi de féliciter, par votre entremise, la Conférence des associations de la Défense pour le bon travail qu'elle fait et, en particulier, d'avoir décidé de remettre, la semaine dernière, le Prix Vimy à l'ancienne gouverneure générale, Adrienne Clarkson. Ça a été un événement spectaculaire.

M. Chapin : Je transmettrai vos bons mots à mes collègues.

Le sénateur Day : Durant votre exposé des points saillants, le sénateur Segal a soulevé la question de l'élargissement. J'aimerais souligner qu'on a explicitement indiqué qu'on laissait la porte ouverte à cette possibilité. Un autre point important doit être mentionné, même s'il s'agit d'une chose qui pourrait prendre un peu de temps. L'important, c'est qu'un certain nombre de pays de l'Europe de l'Est progressent vers la démocratie et mettent en place le type d'institutions dont ils ont besoin s'ils veulent éventuellement devenir membres de l'OTAN. Ces changements ne se feraient pas s'il n'y avait pas cet incitatif, et je considère cela comme une étape très positive.

Je veux vous poser une question au sujet du Grand Nord. La Commission de la défense et de la sécurité à l'Assemblée parlementaire de l'OTAN a étudié la situation du Grand Nord de même que certaines questions d'actualité qui touchent la région. Le Comité des sciences et de la technologie, avec le sénateur Nolin, a visité le Nord canadien dans ce même but et a généré un rapport.

Le concept stratégique n'a pas été mis à la disposition de l'Assemblée parlementaire de l'OTAN, lorsque nous nous sommes rencontrés la semaine dernière, avant Lisbonne. Il était classé « secret et confidentiel », alors nous ne pouvions pas le consulter. Du point de vue d'un parlementaire, qui a voté à l'appui de la décision de l'exécutif à ce sujet, j'ai cru comprendre que le Nord n'est pas mentionné. Pourtant, la Norvège, l'Islande, le Danemark, le Groenland et, bien sûr, le Canada, les États-Unis et la Russie, qui est parfois notre partenaire stratégique, sont tous préoccupés par les enjeux qui évoluent à mesure que le réchauffement planétaire et les changements dans le Nord se font sentir.

Pouvez-vous nous parler de cela et nous dire pourquoi le concept stratégique n'en fait aucune mention?

M. Chapin : Je peux seulement formuler des hypothèses. Vous avez raison. Il n'y en a aucune mention. Cependant, bien des choses n'ont pas été mentionnées dans ce concept stratégique. Souvent, elles ont été incluses dans des versions antérieures. Ce document est beaucoup plus court. C'est une bonne chose. On n'a pas tenté d'aborder tous les sujets.

Je soupçonne également que l'Arctique est considérée par certains comme un enjeu qui ne touche que les pays qui ont des préoccupations là-bas. La situation ne préoccupe peut-être pas les gens tant que ça. Je sais que nous jouons un rôle important dans les affaires de l'Arctique, mais peut-être les autres ne voient-ils pas le problème de la même manière que nous.

My sense as well, unless I am mistaken, there are a number of governments, probably including the Canadian government, who are happy enough that Arctic matters are being dealt with in other forms and in other ways, and that maybe injecting NATO too strenuously into the discussion will change the character of the discussions. That is pure speculation on my part; I cannot help with that.

Senator Day: Is there any specific mention is international piracy and a role for NATO nations in that regard?

Mr. Chapin: Yes, there is. It is listed and it is given some treatment — not extensively — in the strategic concept and in other documents. It is an area, in fact, that has been highlighted as both a threat to NATO countries and as an area of cooperation with the Russians in two ways. Existing cooperation has been good and will get better with the Russians. If you look at some of the technical documents, they talk about the Russians becoming more engaged in Operation Active Endeavour, the anti-piracy operation of the Gulf; getting them up to speed so the Russian Navy can deal more effectively with NATO naval forces.

Maybe I should have highlighted piracy rather more in my opening remarks, but I think it is one of those practical areas that you have to assume if the lawyers can get their minds around it, we can solve it pretty quickly. Pirates should not be a problem in this day and age, except for the fact that we have imposed some kind of constraints on ourselves that we need to focus on a bit more.

Senator Day: The constraints being if they arrest a pirate, they have no place to process them.

Mr. Chapin: Those sorts of things — can you take proactive action against their bases, et cetera.

Senator Day: The final point I would like you to comment on is the common funding issue and burden sharing. You did mention that, but that is extremely critical to the future success of NATO.

All senators are aware of the fact that a commitment by a nation to go to Afghanistan means they pay all the costs of that particular nation. Some of the smaller countries might be able to participate with the personnel, but cannot afford all the costs involved. There is no common funding. That is something that I was hoping they would work on a little bit here, maybe partial common funding.

Mr. Chapin: I agree. It may be that they will get their minds around that down the road. Some of the smaller countries are contributing in places like Afghanistan because they are getting financial support from other NATO allies. That is the vehicle by which they could actually deploy and sustain forces, even if they are small, because they are symbolically important.

I do not think Canada needs to be too churlish about the financing of NATO operations, but it is clear that the whole funding arrangement was designed for another time when

Je pense également — et je peux me tromper — qu'il y a un certain nombre de gouvernements, y compris, probablement, le gouvernement canadien, qui sont passablement contents que les enjeux qui touchent l'Arctique soient abordés sous d'autres formes et d'autres manières et qui croient peut-être que le fait de faire participer l'OTAN trop activement aux discussions en changera la nature. Tout cela ne relève que de l'hypothèse; je ne peux pas vous dire grand-chose à ce sujet.

Le sénateur Day : Y fait-on particulièrement mention de la piraterie internationale et du rôle que les nations de l'OTAN peuvent jouer dans ce domaine?

M. Chapin : Oui. La piraterie est mentionnée et abordée — bien qu'avec peu de profondeur — dans le concept stratégique et dans d'autres documents. C'est un problème, en fait, qu'on a reconnu comme une menace pour les pays de l'OTAN et comme un domaine qui appellerait la collaboration des Russes, de deux manières. La collaboration existante avec les Russes est bonne, et elle s'améliorera. Les documents techniques font état d'une plus grande participation des Russes à l'Opération Active Endeavour et aux opérations anti-pirates dans le Golfe, et de la nécessité de les informer davantage afin que la marine russe puisse collaborer de manière plus efficace avec les forces navales de l'OTAN.

Peut-être que j'aurais dû parler un peu plus de la piraterie dans ma déclaration préliminaire, mais je crois qu'il s'agit de l'un de ces problèmes pratiques que nous pouvons régler assez rapidement si les avocats se penchent dessus. Les pirates ne devraient pas être un problème de nos jours, mais nous nous sommes imposé des contraintes que nous devons éliminer.

Le sénateur Day : Ces contraintes étant le manque de processus juridiques à l'égard des pirates interceptés.

M. Chapin : Ce genre de choses — peut-on prendre des mesures proactives contre leurs bases, et cetera.

Le sénateur Day : Le dernier point que j'aimerais que vous commentiez, c'est la question du financement conjoint et du partage des obligations. Vous l'avez mentionnée, mais il s'agit d'un élément essentiel au futur succès de l'OTAN.

Tous les sénateurs savent que, si une nation s'engage dans la mission en Afghanistan, elle doit assumer tous les coûts liés à sa participation. Certains pays pourraient être en mesure de fournir du personnel, mais ne peuvent pas assumer tous les coûts que cela suppose. Il n'y a pas de financement conjoint. C'est un problème auquel j'espérais qu'ils travailleraient un peu ici — peut-être la possibilité d'un financement conjoint partiel.

M. Chapin : Je suis d'accord. Peut-être trouveront-ils un moyen de le faire à un moment donné. Certains des petits pays apportent une contribution dans des endroits comme l'Afghanistan parce qu'ils reçoivent un soutien financier d'autres alliés de l'OTAN. C'est par ce moyen qu'ils peuvent déployer des forces et les maintenir en puissance parce que, même si elles sont petites, elles sont importantes sur le plan symbolique.

Je pense que le Canada ne doit pas être trop difficile en ce qui concerne le financement des opérations de l'OTAN, mais il est clair que les dispositifs de financement dans leur ensemble ont été

everybody just stood and waited for the Russians to attack. All the funding was for infrastructure and headquarters units in Europe and all that kind of thing — pipelines and all that.

Now that you go abroad, and you go halfway across the world to do some things, you have to figure out another way of financing those operations other than allowing the people who are contributing to it to assume all the costs. It is clearly counterproductive and it must be a discouragement. Clearly, even in Canada's case it has been a discouragement. One does not contemplate spending \$1 billion a year on Afghanistan, or some such number, without some folks in the Department of Finance and other places wondering about it all.

Senator Day: How long does this go on?

Mr. Chapin: Yes.

Senator Dallaire: In Madeleine Albright's study on genocide prevention and mass atrocities, she also inducted a new concept significantly, and we see the expeditionary nature of the beast. Does NATO talk at all about its being called upon to deploy, and whether that methodology will be done by a regional body or by the UN or through a UN mandate? Alternatively, did it see NATO taking that initiative on its own, particularly out of the European area?

Mr. Chapin: I do not think the strategic concept and the agreements that were reached over the weekend addressed that in any detail, if at all. However, I think what is in the public domain in terms of agreements is the idea that NATO needs to cooperate more with the UN and with regional organizations — and, indeed, with key countries that are supporting NATO operations in other ways. That is important.

We have heard a lot about that. For instance, the NATO-UN consultation mechanisms are extremely modest. They barely amount to people visiting each other, let alone any kind of serious institutional arrangement, but the strategic concept might just give a spur to that.

Senator Dallaire: Marvellous.

Mr. Chapin: For the time being, I think the bottom line is NATO, as an organization, is already struggling to deal with what it has to deal with. I think it would be quite happy to leave it to the UN, which is supposed to be the response of first resort anyway for these issues.

Senator Dallaire: So we will read information on that later.

The Chair: Thank you very much for this. It is kind of a new thing for us to do here, which is just to try to get a bit of up-to-date information, so we appreciate you working so hard, keeping your eyes and mind glued on this one. You have given us a couple of great ideas.

We have been looking at ballistic missile defence, and I think we will go back and focus on that again. The piracy issue is most interesting, so we will take a look at some of these things.

conçus pour une autre époque, où tout le monde attendait une attaque des Russes. L'intégralité du financement était consacrée à l'infrastructure et aux groupes du siège en Europe et à ce genre de choses — les pipelines et tout le bataclan.

Maintenant qu'il faut aller à l'étranger et même à l'autre bout du monde pour y faire certaines choses, il faut trouver un autre moyen de financer ces opérations que de permettre aux gens qui y contribuent d'assumer tous les coûts. Cette façon de faire est clairement contreproductive et doit constituer un élément de dissuasion. Il est évident que cela a été le cas, même pour le Canada. On ne peut pas envisager de dépenser 1 milliard de dollars par année en Afghanistan ou dans ces eaux-là sans que des gens au ministère des Finances et à d'autres endroits se posent des questions.

Le sénateur Day : Combien de temps cela va-t-il durer?

M. Chapin : Oui.

Le sénateur Dallaire : Dans son étude sur la prévention du génocide et des atrocités de masse, Madeleine Albright a également beaucoup contribué à un nouveau concept, et nous y voyons la nature expéditionnaire de la bête. L'OTAN parle-t-elle du fait qu'elle est appelée à déployer des forces? Dit-elle si cela sera entrepris par un organisme régional, par l'ONU ou dans le cadre d'un mandat qui lui serait donné par l'ONU? Ou l'OTAN, et plus particulièrement ses membres européens, ont-ils pris cette initiative d'eux-mêmes?

M. Chapin : Je ne crois pas que l'on réponde à ces questions dans le concept stratégique et les ententes qui ont été conclues au cours de la fin de semaine. Toutefois, ce qui est dans le domaine public en matière d'ententes, c'est l'idée que l'OTAN doit collaborer davantage avec l'ONU et avec les organisations régionales — et, en fait, avec les pays clés qui appuient les opérations de l'OTAN d'autres manières. Cela est important.

Nous en avons beaucoup entendu parler. Par exemple, les mécanismes de consultation entre l'OTAN et l'ONU sont pratiquement inexistantes. Ils consistent essentiellement en visites et ne comprennent pas d'entente institutionnelle sérieuse, mais le concept stratégique pourrait permettre de changer cela.

Le sénateur Dallaire : Fantastique.

M. Chapin : Enfin, pour le moment, l'OTAN, en tant qu'organisation, a déjà de la difficulté à s'acquitter de toutes ses tâches. Je crois qu'elle serait heureuse de laisser l'ONU s'en charger. De toute manière, c'est elle qui est censée intervenir en premier dans ces cas.

Le sénateur Dallaire : Nous allons donc lire de l'information là-dessus plus tard.

La présidente : Merci beaucoup. C'est la première fois que nous faisons ce genre de chose, c'est-à-dire recevoir une petite mise à jour. Nous apprécions le fait que vous ayez travaillé aussi dur et que vous ayez été aussi attentif. Vous nous avez donné quelques très bonnes idées.

Nous avons un peu étudié la défense anti-missiles balistiques, et je crois que nous allons revenir là-dessus. Le problème de la piraterie est très intéressant, alors nous allons nous pencher sur certains de ces problèmes.

The reason Paul Chapin is here today is because he wrote this excellent report on NATO for the Canadian Defence Associations Institute and was with us at an earlier time. Thank you so much again.

Senators, ladies and gentlemen, we will switch topics, as your guideline indicates. We will do a bit of a look at the state of national security policies and where we are. I think our attention has, in part, been focused on this because over the weekend, we heard from Al Qaeda that they were going to have a change of strategy. They want to focus in on disruptive activities like mail bombs and sending parcels through UPS — those kinds of things that we have seen of late — because they think it will have huge consequences. That, of course, has consequences for how the West will respond.

We are coming up on almost the tenth anniversary of the attack on New York and Washington that killed 3,000 people, including 24 Canadians and destroyed the World Trade Center towers. Canada responded at that time with a wholesale revamping of its public safety and security approach. Ten years later, what are the threats to national security and how well organized are we to deal with them?

To look at this issue, we have invited two men who know a lot about the topic. Dr. Martin Rudner, Founding Director of the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies at Carleton University and Distinguished Research Professor Emeritus. Dr. Rudner has written extensively on security and intelligence matters.

We will also hear from Tom Quiggin, Security Consultant and Senior Researcher Fellow at the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University. Mr. Quiggin has worked in a security and intelligence capacity for the RCMP, Citizenship and Immigration, the Privy Council Office and the Department of National Defence. He is the author of *Seeing the Invisible: National Security Intelligence in an Uncertain Age*.

Martin Rudner, Distinguished Research Professor Emeritus, Carleton University, as an individual: Thank you. It is indeed an honour and privilege to appear before you this afternoon. I will commence my remarks by addressing the first of the topics: the threats to Canada's national security.

As the chair mentioned, this past weekend al Qaeda in the Arabian Peninsula proclaimed a new strategy, for them, that they call "Hemorrhage." It is intended through small scale multiple attacks to cause immense devastating economic damage to the West. The particular targets they identify are civil aviation, including cargo and passenger planes, and implicitly also energy infrastructure. There are direct implications of this strategy to Canada, including in the strategic document a reference to freeing the Toronto 17, as they call it, and "Brother Omar Khadr."

There are direct implications of this new strategy for the national security of Canada. Other threats that we could address in discussion would include the challenge of home-grown terrorism, a phenomenon which we have experienced in Canada

Paul Chapin est ici aujourd'hui parce qu'il a écrit un excellent rapport sur l'OTAN pour l'Institut de la Conférence des associations de la Défense et parce qu'il a déjà comparu devant le comité. Encore une fois, merci beaucoup.

Mesdames et messieurs, nous allons changer de sujet, comme l'indiquent vos lignes directrices. Nous allons nous pencher un peu sur l'état des politiques de sécurité nationale et déterminer où nous en sommes. Je crois que notre attention a été attirée là-dessus, en partie, parce que, au cours de la fin de semaine, Al-Qaïda a déclaré que sa stratégie allait changer. Ses membres veulent se concentrer sur des activités perturbatrices, comme le courrier piégé et l'envoi de colis par UPS — le genre de choses que nous avons vues dernièrement — parce que ses membres croient que cela aura des conséquences énormes. Cela influe bien sûr sur la manière dont l'Occident réagira.

Cela fera bientôt 10 ans que des attaques ont été perpétrées contre New York et Washington. Ces attaques ont tué 3 000 personnes, dont 24 Canadiens et détruit les tours du World Trade Center. À l'époque, le Canada a réagi en réorganisant du tout au tout son approche de protection et de sécurité publiques. Dix ans plus tard, quelles sont les menaces à la sécurité nationale, et sommes-nous assez bien organisés pour y faire face?

Pour nous aider à répondre à ces questions, nous avons invité deux hommes qui en connaissent long sur le sujet. M. Martin Rudner, directeur et fondateur du Canadian Centre of Intelligence and Security Studies à l'Université Carleton et professeur distingué émérite. M. Rudner a beaucoup écrit sur les questions de sécurité et de renseignement.

Nous entendrons également parler Tom Quiggin, consultant en sécurité et chercheur principal au Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, de l'Université Carleton. M. Quiggin a travaillé dans le domaine de la sécurité et du renseignement à la GRC, à Citoyenneté et Immigration, au Bureau du Conseil privé et au ministère de la Défense nationale. Il est l'auteur de *Seeing the Invisible: National Security Intelligence in an Uncertain Age*.

Martin Rudner, professeur distingué émérite, Université Carleton, à titre personnel : Merci. C'est effectivement un honneur et un privilège de comparaître devant le comité cet après-midi. Je commencerai mon exposé en abordant le premier thème : la menace à la sécurité nationale du Canada.

Comme la présidente l'a mentionné, le week-end dernier, des membres d'Al-Qaïda dans la Péninsule arabe ont proclamé une nouvelle stratégie, à laquelle ils ont donné le nom de « Hémorragie ». Son objectif serait de causer des dommages économiques majeurs en Occident, par de multiples attaques à petite échelle. Les cibles particulières qu'ils ont mentionnées sont l'aviation civile, dont les avions cargo et de transport de passagers, et implicitement, l'infrastructure énergétique. Cette stratégie a des répercussions directes sur le Canada, en partie parce que le document stratégique fait allusion à la nécessité de libérer les 17 de Toronto, comme ils les appellent, et « Frère Omar Khadr ».

Cette nouvelle stratégie a des répercussions directes sur la sécurité nationale du Canada. Les autres menaces dont nous pourrions discuter comprennent le défi que constitue le terrorisme qui a son origine ici, phénomène qui touche aussi bien le Canada

not unlike the United Kingdom and European countries, where Canadians are radicalized, recruited and mobilized for terrorist activities in this country.

A variant on that which we have experienced is the recruitment of Canadians for training abroad in Afghanistan, in Somalia and possibly in Yemen for redeployment back in the home country in Canada for terrorist attacks.

Other threats I would like to mention, which we can discuss further, include terrorism finance where the attacks may not happen in Canada but the funds are raised and mobilized in Canada for financing terrorist operations against other friendly and allied countries.

The second topic is: How are we organized to respond to these threats? In my estimation, Canadian intelligence, security and law enforcement agencies have been demonstrably very effective in preventing attacks on Canada. That is why they have not happened, not because terrorists have not tried. Our security, intelligence and law enforcement communities have prevented them.

Looking at the threats on the horizon, I see a need for enhancing our capacity to do analytical assessments of threats at the horizon. Until now, our intelligence analysis tends to respond to the collectors. The collectors collect the intelligence and the intelligence analysis people analyze the information. In future, I see intelligence analysis driving counterterrorism, if you will, at the horizon through the five Ps of counterterrorism. Intelligence analysis will contribute to preparation, protection, prevention, pursuit and prosecution. We could talk about this in the discussion because I would like to address a third issue: The need for Canada to have, in order to develop these analytical capacities, a research centre on terrorism and counterterrorism.

The final report of the Air India commission of inquiry stressed that Canada needs to have a research centre. They used the term "Kanishka" centre after the Air India plane that was blown up. We do not have such a centre in Canada. Other like-minded countries have centres that specialize in intelligence and in research on terrorism and counterterrorism: the Netherlands, Norway, Denmark and Sweden among others. They do superb work that has contributed to the Canadian counterterrorism effort by sharing information. I believe that we urgently need to establish the Canadian centre. Thank you very much.

Tom Quiggin, Senior Researcher, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University, as an individual: Madam Chair and senators, it is always a pleasure to be here. I would like to follow up on Dr. Rudner's comment about research centres being established in a number of different countries.

As I mentioned to some of you before, Hezbollah has its own think tank. I have to admit that I chuckled when I first read that but, when I started reading some of their product, I was surprised

que le Royaume-Uni et les pays européens, et dans le cadre duquel des Canadiens sont radicalisés et mobilisés pour des activités terroristes dans le pays.

Le recrutement de ces Canadiens pour leur entraînement en Afghanistan, en Somalie et possiblement au Yémen et pour leur redéploiement au Canada en vue d'attaques terroristes est une variante de ce phénomène.

Parmi les autres menaces que j'aimerais mentionner et dont nous pouvons discuter en plus de profondeur, il y a le financement du terrorisme. Même si certaines attaques ne sont pas commises au Canada, les fonds peuvent avoir été amassés ici pour des activités terroristes contre des pays qui sont nos alliés.

Le deuxième thème est le suivant : comment sommes-nous organisés pour réagir à ces menaces? À mon avis, les organismes de renseignement, de sécurité et d'exécution de la loi canadiens se sont révélés capables de prévenir les attaques contre le Canada de manière très efficace. C'est pour cette raison que nous n'en avons pas encore été victimes; ce n'est pas parce que les terroristes n'ont pas essayé. Les communautés de la sécurité, du renseignement et de l'exécution de la loi ont prévenu ces attaques.

En ce qui concerne les menaces que l'on voit poindre à l'horizon, je crois qu'il est nécessaire d'améliorer notre capacité de les évaluer de manière analytique. Jusqu'à maintenant, nous avons analysé les renseignements que nous fournissaient les ressources de recherche. Ces derniers recueillent les renseignements, et les analystes les analysent. À l'avenir, je crois que l'analyse du renseignement déterminera les mesures de lutte contre le terrorisme que nous prendrons, par le truchement des cinq P. L'analyse du renseignement contribuera à la préparation, à la protection, à la prévention, à la poursuite des terroristes et aux poursuites judiciaires qui en découleront. Nous pouvons en parler parce que j'aimerais passer à un troisième point : la nécessité, au Canada, de mettre sur pied un centre de recherche sur le terrorisme et l'anti-terrorisme pour le renforcement de ces capacités d'analyse.

Dans son rapport final, la commission d'enquête sur Air India a souligné que le Canada a besoin d'un centre de recherche. Elle a utilisé le terme centre « Kanishka » en souvenir de l'avion d'Air India qu'on a fait exploser. Nous n'avons pas de tel centre au Canada. D'autres pays aux vues similaires ont des centres qui se spécialisent dans le renseignement et dans la recherche sur le terrorisme et l'anti-terrorisme : les Pays-Bas, la Norvège, le Danemark et la Suède, entre autres. Ils font un travail remarquable, et les renseignements qu'ils nous transmettent contribuent aux efforts déployés par le Canada dans le domaine de la lutte contre le terrorisme. Je crois que nous devons établir de toute urgence un centre canadien. Merci beaucoup.

Tom Quiggin, chercheur principal, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton, à titre personnel : Madame la présidente et mesdames et messieurs les sénateurs, c'est toujours un plaisir d'être ici. J'aimerais donner suite aux commentaires de M. Rudner sur les centres de recherche qui ont été établis dans un certain nombre de pays.

Comme je l'ai déjà mentionné à certains d'entre vous, le Hezbollah a son propre groupe de réflexion. Je dois avouer avoir ri quand j'ai lu cela, mais, lorsque j'ai commencé à lire certains des

to find that they run a really good research centre on terrorism, which they refer to as political violence. I am surprised to find that Canada does not have one, while Hezbollah does have one.

It is interesting that al Qaeda put out that message on the weekend. I spent the last four days in the field with the Canadian Forces on a training program. It is the usual military good fun: out of bed at five o'clock in the morning, up until about eleven o'clock at night and very focused on intelligence officers and operators who will be deploying overseas in the near future, maybe until 2014, if I understand correctly.

One of the exact issues we focused on is how terrorist groups and many insurgency groups are finding it harder and harder to carry out the big attack. The Toronto 18 wanted the one big bomb. Momin Khawaja, from Ottawa, was trying to help out with a 1,200 pound bomb. Terrorists are learning by experience that this kind of thing is tough, and more and more of them are saying that they should quit the big attacks, get some guns, go in and open up. They are thinking that might be much more effective. The Mumbai attacks were the forerunner of that sort of thing.

I will address the changing nature of government and how it is perceived by society, especially in light of the current economic situation. Second I will look at the Integrated Threat Assessment Centre and how threat assessments are done there and throughout the rest of Canada. Third, I will look at the human resource issue, which seems to complicate everything we try to do.

As an overview, I will make a rather obvious statement that in times of change, risk increases. That is axiomatic, but I would add that we are in a period of not only great change and stress but also a time when some fundamental underpinnings of our society are being looked at by those who would do us violence; and they are coming up with different ways of attacking us.

By example, at Princeton University is Professor Emeritus Sheldon S. Wolin, who recently wrote a book, which contains a quote that is worth looking at. He writes, "In totalitarian regimes such as Nazi fascism or Soviet communism, economics was subordinate to politics." He notes that we are in a position where many people believe "the economic sphere and its personnel dominates the political sphere" at the expense of the democratic process and the well-being of the middle class.

I should point out that the firebombing of the Royal Bank of Canada in Ottawa in May was not an isolated incident. That was a series of about 12 different attacks against the Royal Bank across Canada and a series of about 20 attacks, which I identified in 2008. For your convenience and reference, I put them on the back of the statement.

documents qu'ils ont produits, j'ai été surpris de découvrir qu'ils ont un très bon centre de recherche sur le terrorisme, qu'ils considèrent comme de la violence politique. Il est étonnant que le Canada n'ait pas de centre de recherche alors que le Hezbollah en a un.

Il est intéressant qu'Al-Qaïda ait diffusé ce message au cours de la fin de semaine. J'ai passé les quatre derniers jours sur le terrain avec les Forces canadiennes pour un programme d'entraînement. C'est toujours amusant avec les militaires; on se lève à 5 heures le matin et on ne se couche que vers 11 heures le soir. Le programme est très intense et vise à entraîner les agents du renseignement et les préposés au renseignement qui seront déployés à l'étranger prochainement, peut-être jusqu'en 2014, si j'ai bien compris.

L'une des questions précises sur lesquelles nous nous sommes penchés, c'est le fait que les groupes terroristes et de nombreux groupes d'insurgés ont de plus en plus de difficultés à mener des attaques sur une grande échelle. Les 18 de Toronto voulaient faire exploser une grosse bombe. Momin Khawaja, d'Ottawa, voulait contribuer à l'explosion d'une bombe de 1 200 livres. L'expérience a appris aux terroristes que ce genre d'acte est difficile à réaliser, et ils sont de plus en plus nombreux à dire qu'ils devraient abandonner l'idée des grosses attaques, faire l'acquisition de fusils, faire irruption et ouvrir le feu. Ils pensent que cela sera beaucoup plus efficace. Les attaques à Mumbai ont été les précurseurs de ce genre de choses.

Je vais parler de la nature changeante du gouvernement et de la manière dont il est perçu par la société, surtout à la lumière de la situation économique actuelle. Ensuite, je vais me pencher sur le Centre intégré d'évaluation des menaces et sur la manière dont les évaluations des menaces sont faites là-bas et dans le reste du Canada. Enfin, je vais traiter de la question des ressources humaines, qui semble compliquer tout ce que nous essayons de faire.

En guise d'aperçu, je vais faire la déclaration plutôt évidente selon laquelle les changements font augmenter les risques. C'est axiomatique, mais j'ajouterais que la période en cours en est une de grands changements et de grand stress, mais elle est également une période où certains des piliers fondamentaux de notre société sont scrutés à la loupe par ceux qui voudraient user de violence contre nous, et ils trouvent de nouveaux moyens de nous attaquer.

Par exemple, le professeur émérite Sheldon S. Wolin de l'Université Princeton a récemment écrit un livre qui contient un extrait sur lequel il vaut la peine de se pencher. Il écrit : [traduction] « Dans les régimes totalitaires comme le fascisme nazi ou le communisme soviétique, l'économie était secondaire par rapport à la politique. » Il souligne que nous sommes dans une position où de nombreuses personnes croient que [traduction] « la sphère économique et son personnel dominant la sphère politique » au détriment du processus démocratique et du bien-être de la classe moyenne.

Je dois souligner que l'attaque à la bombe incendiaire qui a été commise contre la Banque Royale du Canada, à Ottawa, en mai, n'était pas un incident isolé. Elle faisait partie d'une série d'environ 12 attaques différentes commises contre la Banque Royale partout au Canada et d'une série d'environ 20 attaques, que j'ai constatées en 2008. Pour votre convenance, je les ai incluses à la fin de la déclaration.

A mentality is going through the protest and social activist communities, in particular those who would deal in political violence and terrorism. They have come out and directly stated: Do not waste your time protesting the government or attacking the government. Do not even waste your time going after the corporations. Go after the people that have the real power — the banks and the financial companies, because they are the people that decide whether you get a job, what your health care system looks like, et cetera, et cetera.

The Greeks have taken this up. You might have noticed that recently that Greece has experienced fire bombings and people killed in banks. We are seeing this in banks across Canada. Even the environmentalists and I specify those who use violence in the environmental movement, have decided it is best to go after the money. Do not go after a particular oil company because if you get rid of them the next one will just come in. However, if you stop the financing of the project, it becomes a much more effective way of protesting.

Others have used this model such as the Stop Huntington Animal Cruelty, SHAC movement. Instead of going after Huntington specifically, they go after everyone that deals with them. They were successful in getting a stock market transaction stopped one day. It was quite a good campaign in the sense that it was effective.

The retired president of Syncrude, Jim Carter, had his house burned down in Edmonton a couple of years ago, and this was directly related to this kind of campaign.

I point out that many anarchists are developing this point of view. Not only do we see professors in universities advocating that this is how it is happening, but we see the intelligencia of the anarchist movement writing about this stuff, and we see street punks with black hoods and rocks going through windows articulating the same sort of idea. The concept is that government is losing its power — and I'm mindful of the fact that I am sitting in front of a room full of senators while I am saying this — and that the real centres of power in our societies now belong to the financial institutions and the banks, and that is what they will start targeting in the future. We have seen that to be quite successful in a number of different countries.

I will move to ITAC. One of the greatest problems with how we do threat assessments in Canada is in ITAC's name. It is the Integrated Threat Assessment Centre. A threat is merely a vulnerability that can be exploited by someone who does not like you. A threat assessment is typically just a laundry list of all those vulnerabilities that could be exploited by people who wish to do you harm.

Starting at the top down, we should be doing risk assessments. A risk assessment must not only convey the idea of a vulnerability but also cover the concepts of probability, mitigation, impact and response. All too often we see laundry lists of threats. The various agencies look at them, acknowledge them, but do not know what

Il y a une mentalité qui règne dans les communautés des protestataires et des activistes sociaux, et plus particulièrement chez ceux qui portent un grand intérêt à la violence politique et au terrorisme. Ils ont déjà dit, sans détour : ne perdez pas votre temps à organiser des protestations contre le gouvernement ou à l'attaquer. Ne vous en prenez même pas aux sociétés. Prenez-vous-en aux gens qui ont le vrai pouvoir — les banques et les compagnies financières parce que ce sont eux qui décident si vous avez un emploi, comment sera votre système de santé, et cetera.

Ce phénomène est courant en Grèce. Vous avez peut-être remarqué que la Grèce a récemment été victime de bombes incendiaires qui ont été posées dans des banques et qui ont tué des gens. Nous voyons cela dans des banques partout au Canada. Même les environnementalistes, et je parle seulement de ceux qui recourent à la violence dans le mouvement environnemental, ont décidé qu'il est préférable de s'attaquer à l'argent. Il ne suffit pas de s'attaquer à une compagnie pétrolière particulière, parce que sa disparition ne fera que laisser la place à une autre compagnie pétrolière. Toutefois, le fait de couper court au financement d'un projet est un moyen de protestation beaucoup plus efficace.

D'autres ont utilisé ce modèle, comme le mouvement Stop Huntington Animal Cruelty, c'est-à-dire le SHAC. Au lieu de s'en prendre directement à Huntington, il s'en prend à tous ceux qui font affaire avec l'entreprise. Un jour, il a réussi à contrecarrer une transaction dans le marché boursier. Ça a été une bonne campagne en ce sens qu'elle a été efficace.

La maison du président à la retraite de Syncrude, Jim Carter, a été incendiée à Edmonton il y a quelques années, et cela était directement lié à ce type de campagne.

Je souligne que de nombreux anarchistes adoptent maintenant ce point de vue. Non seulement les professeurs dans les universités font valoir que c'est comme ça que les choses se passent, mais l'intelligentsia et le mouvement anarchiste écrivent beaucoup à ce sujet, et nous voyons des voyous des rues à capuche noire lancer des roches dans les fenêtres et véhiculer la même sorte d'idées. Cela découle de la notion selon laquelle le gouvernement perd de son pouvoir — et je sais bien que je dis cela devant une salle remplie de sénateurs — et que les véritables centres du pouvoir dans nos sociétés sont les institutions financières et les banques; ce sont elles qui seront les cibles, à l'avenir. Des attaques de ce genre ont été très réussies dans un certain nombre d'autres pays.

Je vais passer au CIEM. Son nom reflète tout à fait l'un des plus grands problèmes concernant la manière dont nous évaluons les menaces au Canada. C'est le Centre intégré d'évaluation des menaces. Une menace est tout simplement une vulnérabilité qui peut être exploitée par quelqu'un qui ne nous aime pas. Une évaluation de la menace se limite généralement à une liste de tous ces aspects vulnérables qui peuvent être exploités par ceux qui veulent nous faire du tort.

Tout d'abord, nous devrions faire des évaluations du risque. Une évaluation du risque ne se limite pas seulement à l'idée d'une vulnérabilité, mais couvre également les notions de la probabilité, de l'atténuation des risques, des répercussions et de l'intervention. Nous voyons trop souvent des listes de menaces. Divers

to do about them. They are told that that is an agency problem, not a central bureaucracy problem, so deal with it. I think that is a serious failing. We should be focusing on risk assessment.

A couple of years ago the Conference Board of Canada identified that the greatest threat to the national security of Canada was — and again I know where I am sitting — the government. They focused specifically on human resource issues. I have seen during investigations where real people are trying to place real bombs to kill real people that we cannot get human resources people to respond to move people and resources around to get the right person in the right job at the right time.

Human resources, as far as I can tell, and this is just as an observer, have become the departments of “no.” “No, you can’t do that; no, you can’t move that person; no, it will take a year to get that posting cleared.” That, ironically, is one of the greatest weaknesses of national security.

The Chair: Thank you for those comments. You seem to be right on the risk assessment issue, because that is what we are seeing on all corporate boards, for example. The newest and most powerful committee being constructed on any board is risk assessment with exactly the same questions.

Senator Dallaire: With the restructuring of our security establishment bodies that have roles in security, including intelligence gathering and so on, I am uncertain how the material is being collated and analyzed to conduct the threat assessment, let alone the probability assessment.

What instrument is ensuring that all the information from the different bodies in this country is being collated?

Mr. Quiggin: I will start by making two quick observations about the United States and Canada. In 2006, the American government did an extensive study of exactly this issue. How good are we at sharing information back and forth across institutional boundaries? They chose to focus only on unclassified but sensitive information, realizing that to try to study classified information would take forever and probably would not happen.

The result was that they felt that five years after 9/11 there were greater barriers to information sharing and less information was being shared across institutional boundaries, even at the institutional level, and this, of course, was all being done at the unclassified but sensitive level. Their suggestion was that if this is the problem with the unclassified but sensitive level, the problems are even greater at the classified level.

organismes les consultent et les reconnaissent, mais ils ne savent pas trop quoi en faire. On leur dit qu’il s’agit d’un problème qui touche l’organisme, et non pas d’un problème bureaucratique central et qu’ils doivent le gérer. Je crois qu’il s’agit d’une lacune énorme. Nous devrions mettre l’accent sur l’évaluation du risque.

Il y a quelques années, le Conference Board du Canada a indiqué que la menace la plus importante à la sécurité nationale du Canada — et encore une fois, je sais à qui je m’adresse — était le gouvernement. Il a surtout mis l’accent sur les problèmes qui touchent les ressources humaines. Au cours d’enquêtes où de vraies personnes essayaient de placer de vraies bombes pour tuer de vrais gens, j’ai constaté que nous sommes incapables de mobiliser les ressources humaines nécessaires pour intervenir et de déplacer les gens afin que la bonne personne soit au bon endroit au bon moment.

Pour autant que je sache — et je ne suis qu’un simple observateur — les ressources humaines disent toujours non. « Non. Vous ne pouvez pas faire cela; non, vous ne pouvez pas déplacer cette personne; non, il faudra un an avant que cet affichage soit approuvé. » L’ironie, c’est que cela est devenu l’une des plus grandes faiblesses de la sécurité nationale.

La présidente : Merci pour ces commentaires. Vous semblez avoir raison en ce qui concerne la question de l’évaluation du risque parce que c’est ce que nous voyons dans tous les conseils d’administration, par exemple. Dans tous les conseils d’administration, le tout nouveau comité et le plus puissant est toujours celui qui se charge de l’évaluation du risque et qui se penche précisément sur ces questions.

Le sénateur Dallaire : Compte tenu de la restructuration de nos organismes qui ont un rôle dans le domaine de la sécurité, y compris dans la collecte du renseignement et ainsi de suite, je ne sais pas trop comment on recueille et on analyse tous les documents pour effectuer l’évaluation de la menace, encore moins l’évaluation des probabilités.

Quel est le mécanisme qui permet de rassembler tous les renseignements recueillis par les divers organismes de ce pays?

M. Quiggin : Je vais commencer par faire deux observations rapides au sujet des États-Unis et du Canada. En 2006, le gouvernement américain a fait une étude poussée qui portait précisément sur cette question. Dans quelle mesure réussissons-nous à faire passer l’information au-delà des frontières institutionnelles? Les Américains ont choisi de se concentrer sur l’information non classifiée mais délicate parce qu’ils se sont rendu compte qu’une étude sur l’information classifiée prendrait beaucoup trop de temps et serait probablement tout simplement irréalisable.

Ils ont conclu que, au cours des cinq années qui ont suivi le 11 septembre, les barrières à l’échange de renseignements étaient plus importantes, et moins d’informations étaient échangées entre les institutions, et même au sein des institutions elles-mêmes. Et cette étude ne portait, bien sûr, que sur l’information non classifiée mais délicate. Cela donne à penser que, si le problème touche à un point tel les renseignements non classifiés mais de nature délicate, il doit avoir des répercussions encore plus importantes sur l’échange de renseignements classifiés.

I am not aware that here in Canada we have ever undertaken any kind of focused study on the question you have just asked. However, through personal observation from having a wide range of contacts in the RCMP, CSIS, the military, CBSA, CIC, et cetera, I can tell you that since the Arar inquiry the willingness of people to take risks to share information with the guy down the road has dropped rather than increased. People are using tear lines more extensively than they were in the past, and a lot of information is not flowing from point a to point b as it should.

That is my view by observation, senator.

Mr. Rudner: Mr. Quiggin is absolutely correct. I was a member of the policy panel on the Arar commission. The commission emphatically stated in their report that nothing in the report was intended to limit the sharing of information. Of course, the unintended consequence was that there are immense barriers today due to fear of litigation, which constrains the lateral flow of information.

To characterize the situation a bit facetiously, the analytical component of the security and intelligence community is not unlike Canadian federalism. There is a lot of work being done at the agency level, be it CSIS, the RCMP or any of the other members of the intelligence community, very little of which filters up to the two central agencies for analysis. The two are ITAC, which Mr. Quiggin mentioned, which is supposed to deal specifically with terrorism threats, and the International Assessment Staff at the Privy Council Office, which is supposed to deal with broader strategic perspectives. Neither of them have their own staff. All staff is seconded. They do not get all the things they need to do their job. They do their job well within their limitations, but those limitations are grave.

The Commission of Inquiry into the Investigation of the Bombing of Air India Flight 182 made the point that we need a new paradigm of analysis driving collection rather than the analysts waiting for the collectors to see what they can share given the fears of litigation, privacy and the rest.

Senator Dallaire: Would it not have been in the purview of a new minister, such as the minister of Public Safety, to have received, through either legislation or cabinet, authority to build that capacity and direct it in the accomplishment of the minister's duties?

Mr. Quiggin: On a number of occasions it has been suggested that a way of sidestepping the problem of information not flowing across boundaries would be to set up an open source intelligence centre. Most intelligence today exists outside of government. Even in those areas of specific government competencies such as defence, intelligence, security, terrorism, borders and the military, most knowledge exists outside of government. One way of coercing, if that is the right term, the agencies into sharing would be to set up an open source intelligence agency that could publicly

Je ne connais pas d'étude canadienne qui permettrait de répondre à la question que vous avez posée. Toutefois, selon mes observations personnelles dans mes rapports avec la GRC, le SCRS, les forces militaires, l'ASFC, CIC, et cetera, depuis l'enquête Arar, les gens ont encore plus peur de prendre le risque de communiquer de l'information à d'autres. Ils utilisent encore plus les lignes pointillées qu'avant, et, trop souvent, les renseignements ne font pas leur chemin du point A ou point B comme ils le devraient.

C'est ce que j'ai observé, sénateur.

M. Rudner : M. Quiggin a entièrement raison. J'étais membre du groupe consultatif qui s'est penché sur l'affaire Arar. La Commission a déclaré avec insistance, dans son rapport, qu'aucune de ses conclusions ne visait à restreindre l'échange de renseignements. Bien sûr, la conséquence involontaire a été qu'il y a aujourd'hui des barrières immenses qui ont été dressées en raison de la peur d'être poursuivis, ce qui gêne la communication latérale de renseignements.

Pour décrire la situation de manière quelque peu facétieuse, permettez-moi de souligner que la composante analytique de la communauté de sécurité et du renseignement ressemble au fédéralisme canadien. On fait beaucoup de travail à l'échelle des organismes, qu'il s'agisse du SCRC, de la GRC ou de tout autre membre de la communauté du renseignement, et très peu de choses remontent jusqu'aux deux organismes centraux aux fins d'analyses. Ces deux organismes sont le CIEM, que M. Quiggin a mentionné, qui est censé traiter des menaces de terrorisme, et le Bureau de l'évaluation internationale au Bureau du Conseil privé, qui est censé se pencher sur des questions stratégiques plus larges. Ni un ni l'autre n'a son propre personnel. Tout le personnel est détaché. Ils n'ont pas tout ce dont ils ont besoin pour faire leur travail. Ils le font bien, compte tenu des limites, mais ces dernières sont énormes.

La Commission d'enquête relative aux mesures d'investigation prises à la suite de l'attentat à la bombe commis contre le vol 182 d'Air India a souligné que l'analyse devrait orienter la collecte de renseignements au lieu que les analystes aient à attendre pour voir ce que les agents du renseignement peuvent leur communiquer, compte tenu des craintes de poursuites, de plaintes relatives à la protection des renseignements personnels et tout le reste.

Le sénateur Dallaire : Cela ne devrait-il pas relever d'un nouveau ministre, comme le ministre de la Sécurité publique? N'aurait-il pas dû recevoir, par l'entremise d'une loi ou du Cabinet, le pouvoir de renforcer cette capacité de manière à l'aider à s'acquitter de ses tâches?

M. Quiggin : À de nombreuses reprises, on a fait valoir que la solution au problème des renseignements qui ne sont pas échangés au-delà des frontières institutionnelles serait l'établissement d'un centre du renseignement de source ouverte. La plupart des gens qui recueillent des renseignements aujourd'hui ne font pas partie du gouvernement. Même dans les domaines qui relèvent de la compétence du gouvernement, comme la défense, le renseignement, la sécurité, le terrorisme, les services frontaliers et les forces militaires, les gens les plus connaissant ne font pas

demonstrate the recent changes in terrorism and the economy and how that affects security, and perhaps embarrass, cajole or drag the classified agencies into moving along.

The Chair: Is that what you are proposing, Dr. Rudner, or are you proposing something different?

Mr. Rudner: In agreement with Mr. Quiggin, let me add that part of the problem is that, although the Department of Public Safety has a coordination role, the coordinator of intelligence is not in Public Safety but rather in the Privy Council Office.

Senator Dallaire: That is why I asked the question.

Mr. Rudner: The question now becomes who coordinates. The answer currently is that very little coordination occurs. In his final report on Air India, Mr. Justice Major said exactly that and recommended that there be an enhanced capacity for the National Security Advisor to the Prime Minister to be the coordinator. In my view, that role would also require analytical staff, assessment staff, to feed the kinds of perspectives Mr. Quiggin is mentioning, from open sources, to add to the classified material so that the intelligence community has the big picture of the risks and threats facing Canada.

Mr. Quiggin: In reference to Dr. Rudner talking about the Kanishka centre, I had some awareness in that because I had some small hand in dealing with it when it was first proposed. That was exactly one of the ideas. It would be able to exploit and develop an open source intelligence capability, particularly on terrorism, which would put it at a significant advantage against most of the classified agencies. If the Kanishka centre were to be formed, that would be something that could come into play there. I believe, the government is moving in that direction. That would be a very useful task to perform.

The Chair: We gather there has not been much activity in that regard at all. That is what we are gathering.

Senator Mitchell: In some sense, you have laid out a kind of depressing view of where we are with terrorism. I appreciate that that is not unrealistic, perhaps, but on the other side I look at the billions of dollars we have spent fighting wars, such as the Afghan war, the billions of dollars undoubtedly we have spent on restructuring our CSIS and intelligence services, the billions of dollars we have spent on security at airports and elsewhere. Have we made no progress whatsoever? Is it not better than it was? Are there any best practices or something useful coming out of all of this?

partie du gouvernement. L'un des moyens de forcer, si c'est le bon terme, les organismes à échanger leurs renseignements serait d'établir un organisme du renseignement de source ouverte qui pourrait démontrer publiquement les changements récents qui se produisent dans les domaines du terrorisme et de l'économie, et comment cela influe sur la sécurité. Ainsi, les organismes qui traitent des renseignements classifiés se sentiraient peut-être interpellés ou poussés à agir, de gré ou de force.

La présidente : Est-ce que c'est cela que vous proposez, monsieur Rudner, ou proposez-vous autre chose?

M. Rudner : Je suis d'accord avec M. Quiggin, mais permettez-moi d'ajouter qu'une partie du problème, c'est que, même si le ministère de la Sécurité publique a un rôle de coordination, le coordonnateur du renseignement est non pas à Sécurité publique, mais plutôt au Bureau du Conseil privé.

Le sénateur Dallaire : C'est pour cela que j'ai posé la question.

M. Rudner : La question consiste donc à déterminer qui coordonne ces activités. La réponse, c'est qu'il y a très peu de coordination actuellement. Dans son rapport final sur Air India, le juge Major a dit précisément cela et a recommandé que l'on améliore la capacité du conseiller à la sécurité nationale auprès du premier ministre afin qu'il agisse à titre de coordonnateur. À mon avis, ce rôle exigerait également du personnel d'analyse et d'évaluation de manière à contribuer aux perspectives qu'a mentionnées M. Quiggin, c'est-à-dire le renseignement de source ouverte et à ajouter aux documents classifiés afin que la communauté du renseignement ait un aperçu général des risques et des menaces auxquels le Canada fait face.

M. Quiggin : Pour revenir sur ce que M. Rudner a dit au sujet du centre Kanishka, j'en sais quelque chose parce que j'ai eu un petit rôle à jouer au moment où cela a été proposé pour la première fois. L'une des idées qui ont été avancées était précisément celle-là. Le centre pourrait exploiter et améliorer une capacité relative aux renseignements de source ouverte, particulièrement sur le terrorisme, ce qui lui donnerait un avantage important par rapport aux organismes qui traitent des renseignements classifiés. Si le centre Kanishka était créé, c'est quelque chose qui pourrait se faire. Je crois que le gouvernement est en train d'adopter cette approche. Ce serait une tâche d'une grande utilité.

La présidente : Nous en déduisons qu'il ne s'est pas fait grand-chose dans ce dossier. C'est ce que nous avons compris.

Le sénateur Mitchell : Dans un certain sens, vous avez donné un aperçu assez déprimant de notre situation par rapport au terrorisme. Je sais que ce n'est peut-être pas tout à fait réaliste, peut-être, mais d'un autre côté, je sais que nous avons dépensé des milliards de dollars à faire la guerre, par exemple comme en Afghanistan, que nous avons probablement dépensé des milliards de dollars pour restructurer notre SCRS et nos services du renseignement, que nous avons dépensé des milliards de dollars sur la sécurité dans les aéroports et ailleurs. Nous n'aurions donc fait aucun progrès? Est-ce que ce n'est pas mieux qu'avant? Est-ce que nous n'avons pas réussi à dégager des pratiques exemplaires ou d'autres renseignements utiles de tout cela?

Mr. Rudner: The answer, I think, is absolutely yes. The fact that we have not had bloodshed in Canada at the sword's edge of terrorism is because our intelligence, security and law enforcement agencies have been effective in prevention and, in fact, they have also been effective in pursuing and, indeed, in prosecuting.

Yes, I believe we should have confidence in our capabilities in dealing with the terrorist threat to Canada. My concern is the risks, to use Mr. Quiggin's phrase, which were new and emergent, which are there, we see them coming from outside of Canada, penetrating with tentacles into Canada, we will need new adaptive measures to prevent, protect, pursue and ultimately to prosecute.

Mr. Quiggin: There is some positive news. We were asked to discuss problems so that is what we tend to do. It is always tough to focus on good news.

Again, by observation, one of the things I have seen is that at the lower levels and amongst the younger kids coming into CSIS, the RCMP and the military in particular, there is a genuine understanding and sense of awareness that information has to integrate itself across boundaries. You do see kids who have grown up with the iPod and computers, and the idea that information can move from point a to point b to them is normal. They do not understand why everyone would not want to do that.

Then at the centre you have this massive bureaucracy, where you have many people doing old school things. They are more concerned about their careers. The bureaucratic imperatives tend to outweigh the operational imperatives. No, I cannot tell anybody about that, do not share, we could get in trouble if we do that, and then at the top you have the government itself and the senior directors saying we need to get going on this.

There is good news at the top, there is good news at the bottom, and the folks are actually out carrying the guns or doing the investigations or whatever, they kind of instinctively get it. That is good news for the future. A lot of the time — again remembering where I am and this is being recorded — a lot of people at the end of the day look and ask what is the right thing to do. It is the bureaucratic thing they are looking at and saying, I know that is what the bureaucracy wants and I know what the right thing to do is, and at the end of the day if there are lives at risk I will do the right thing instead of what the bureaucracy says. That impulse amongst the youth and the younger generation is an amazingly good thing. I saw a bunch of that this weekend out running in the woods with kids who are a third of my age. It is scary but good news.

The Chair: I just want to remind you too that we know where you live, so it is not just that it is being recorded.

Mr. Quiggin: Apparently I have a reputation for saying what I actually think. I do not know how I get that though.

M. Rudner : Je crois que la réponse est oui, certainement. Si le terrorisme n'a pas fait de victimes, au Canada, c'est parce que nos organismes de renseignement, de sécurité et d'application de la loi ont su efficacement le prévenir, et, en fait, ils ont également réussi à poursuivre les terroristes et à les traduire devant les tribunaux.

Oui, je crois que nous devrions avoir confiance en notre capacité de faire face à la menace terroriste au Canada. Ce qui me préoccupe, pour reprendre les mots de M. Quiggin, c'est que des risques nouveaux et encore inconnus se présentent, viennent de l'extérieur du Canada et étendent leurs tentacules jusque dans le pays, et nous devons prendre de nouvelles mesures d'adaptation afin de prévenir les actes terroristes, de nous protéger, de poursuivre leurs auteurs et, ultimement, de les traduire en justice.

M. Quiggin : Il y a cependant quelques bonnes nouvelles. On nous a demandé de parler des problèmes, et c'est ce que nous avons tendance à faire. C'est toujours difficile de s'attacher aux bonnes nouvelles.

Encore une fois, j'ai observé entre autres, aux premiers échelons et parmi les tout jeunes nouveaux employés du SCRS, de la GRC et de l'armée, en particulier, que ces gens savent et comprennent tout naturellement que l'information doit traverser les frontières. Ces enfants ont grandi avec le iPod et avec les ordinateurs, et, pour eux, le fait que l'information puisse passer d'un point A à un point B est tout à fait normal. Ils ne comprennent pas pourquoi tout le monde n'est pas d'accord là-dessus.

Puis, au centre, il y a cette lourde bureaucratie et il y a tous ces gens qui sont de la vieille école. Ils se préoccupent davantage de leur carrière. Les impératifs administratifs ont tendance à prendre le pas sur les impératifs opérationnels. Non, je ne peux pas parler de cela à personne, je ne peux pas donner d'information, nous aurions des problèmes si nous faisons cela, puis, au-dessus de tout, le gouvernement lui-même et les directeurs généraux disent que nous devons faire avancer les choses.

Il y a de bonnes nouvelles à l'échelon supérieur, il y a de bonnes nouvelles à l'échelon inférieur, et les gens s'occupent réellement de faire régner l'ordre, de mener des enquêtes ou d'autres choses, et on dirait qu'ils le font de façon instinctive. C'est une bonne chose pour les années à venir. Souvent — encore une fois, je n'oublie pas où je me trouve et que ce que je dis est enregistré —, bien des gens vont se demander, au bout du compte, ce qu'il convient de faire. Ils réfléchissent à tous les aspects administratifs et ils se disent : « je sais que c'est ce que l'administration exige, et je sais ce qu'il convient de faire », mais au bout du compte, si une vie est en jeu, ils vont faire ce qu'il convient de faire plutôt que ce que l'administration aurait exigé. Ce réflexe, chez les jeunes, est une incroyablement bonne nouvelle. J'en ai eu une bonne idée, la fin de semaine dernière, en faisant de la course à pied dans les bois avec des jeunes qui ont le tiers de mon âge. Ça fait peur, mais c'est une bonne nouvelle.

La présidente : J'aimerais simplement vous rappeler, à vous aussi, que nous-savons où vous habitez, ce n'est pas seulement parce que cela est enregistré.

M. Quiggin : Il semble que j'ai la réputation de dire ce que je pense. Je ne sais pas pourquoi, cependant.

Senator Mitchell: Often you solve problems that seem insurmountable by doing those seemingly small things that you can actually do relatively easily. One of the things that strikes me is it cannot be all that difficult to get this lack of coordination between the PCO and the Public Safety Department worked out.

Why is that? Is that a failure of leadership? Why would someone not be able to say to stop it and get it fixed?

Mr. Rudner: I will give a cynical but real answer: No one wants to be called before a commission of inquiry and challenged on how they could have violated the Privacy Act or whatever other legislation applies to the bureaucracy. It is career limiting. In fact, it is not that bureaucrats are being bureaucratic because they are born as bureaucrats: They are trained, quite properly, to follow procedures and to comply with statute and with policy procedures, which themselves in fact limit urgent initiatives.

A perfect example of this is the unintended consequences of the Arar commission report, which says, "Thou shalt share information." Virtually everyone who has read the report, primarily the bureaucrats, is absolutely terrified to share information. The bureaucrats are terrified they will be called before the next commission of inquiry and asked, "Why did you share information?"

Mr. Quiggin: I will give a perfect example. A British police force called the Royal Canadian Mounted Police and said we just discovered that a man who just left on a plane for Toronto is wanted for rape. They said we want him for rape and he has been convicted of rape in Canada. They gave his last known address to the RCMP. The RCMP thanked the British police for the heads-up. Long story short, the guy gets to Toronto, he gets through security and gets out into Toronto. The Toronto police say we know where the woman is that he raped last time, we have to figure he has no address over here right now and that is where we have to figure he is going. They went over, grabbed the guy outside the woman's house, arrested him and threw him in jail.

You would think that would be a wonderful success story, except we all wound up in trouble. Why? Because the communication the British service used to contact the RCMP was designed for terrorism, not for criminality. Therefore the next thing you know we have the Privacy Commissioner coming in wanting to know why we violated this man's rights.

If you want to know why people are frustrated in it, and at a certain point — again, I know where I am — just say the hell with it, those examples occur on a regular basis and the frustration is just through the roof.

Le sénateur Mitchell : On arrive souvent à vaincre un problème qui semblait insurmontable tout simplement en faisant des choses qui semblent simples, mais qui sont en réalité relativement faciles à faire. Ce qui me frappe, entre autres, c'est qu'il ne m'apparaît pas si difficile que cela de régler le problème de coordination entre le BCP et le ministère de la Sécurité publique.

D'où vient ce problème? Est-ce que c'est le leadership qui fait défaut? Pourquoi est-ce que personne n'est capable d'y mettre un terme et d'y apporter une solution?

M. Rudner : Je vais donner une réponse cynique, mais honnête : personne ne veut être convoqué devant une commission d'enquête pour expliquer en quoi on a violé la Loi sur la protection des renseignements personnels ou toute autre loi qui s'applique à la bureaucratie. Ce serait renoncer à tout espoir de promotion. En fait, ce ne sont pas les bureaucrates qui pèchent par excès de bureaucratie, car ils sont nés bureaucrates : ils ont suivi une formation assez efficace pour apprendre à suivre des procédures et respecter les lois et les politiques, et celles-ci, en soi, empêchent toute initiative prise dans l'urgence.

On trouve un exemple parfait de cela dans les conséquences inattendues du rapport de la Commission Arar, qui dit : « Tu donneras des informations. » Presque tous ceux qui ont lu le rapport, et il s'agit principalement de bureaucrates, sont absolument terrifiés à l'idée de donner des informations. Les bureaucrates sont terrifiés à l'idée qu'ils pourraient être appelés à comparaître devant la prochaine commission d'enquête et qu'on leur demande : « Pourquoi avez-vous donné des informations? »

M. Quiggin : J'ai un exemple parfait à donner. Un membre de la police britannique a appelé un membre de la Gendarmerie royale du Canada pour lui dire qu'il venait de constater qu'un homme, qui venait de prendre place dans un avion à destination de Toronto, était recherché pour viol. Le policier a dit : il est recherché ici pour viol, et il a aussi été reconnu coupable de viol au Canada. Il a donné sa dernière adresse connue à l'agent de la GRC. Celui-ci a remercié le policier britannique de lui avoir donné cette piste. Bref, le type en question arrive à Toronto, il passe les barrières de sécurité et arrive en ville. La police de Toronto se dit : nous savons à quelle adresse habite la femme qui avait été sa dernière victime, nous savons qu'il n'a pas d'adresse ici, pour le moment, et nous devons penser que c'est chez elle qu'il se rendra. Les policiers s'y rendent, ils mettent la main sur ce type à l'extérieur de la maison de cette femme, ils l'arrêtent et ils le jettent en prison.

Vous pourriez penser qu'il s'agit là d'une histoire qui finit très bien, sauf que nous nous sommes mis dans de beaux draps. Pourquoi? Parce que la ligne de communication que les services britanniques ont utilisée pour communiquer avec la GRC était destinée au terrorisme, pas aux autres criminels. Le commissaire à la protection de la vie privée va donc tout de suite nous demander pourquoi nous n'avons pas respecté les droits de cet homme.

Si vous voulez savoir pourquoi les gens sont si frustrés, et pourquoi ils finissent — encore une fois, je sais où je suis — par envoyer tout cela au diable, c'est qu'il se passe des choses comme ça régulièrement, et que la frustration est maintenant à son comble.

Senator Mitchell: It is true; we have auditors auditing auditors auditing auditors in government today. There are more commissioners of whatever and it is because there has been this profound attack on government. It is all bad. Ever hear anyone say government does good things? No. People are paralyzed by it. I agree, it is not just here; although it is dangerous here, it is dangerous everywhere.

This may sound obtuse, but when you are assessing risks, the fact is that climate change is being assessed as a risk by the military in the U.S. and it is being assessed as an international risk potential in Canada by our military. Of course, the more it happens the more tension it creates and the more people who are displaced, the more it can foment terrorism that can affect us. Do the effects of climate change over time to risk assessment figure into your thinking?

Mr. Quiggin: You guys love asking questions.

There are a series of fundamental changes occurring: Globalization; who runs the economy; who runs government; the environment is certainly one of them. I think we are seeing an immense number of problem areas, in the environment, in international security, in terrorism, in drugs, in human migration, in smuggling, in organized crime, and in transnational organized crime. The list goes on and on.

It gets back to the same similar problem about how one goes about integrating that information across boundaries. Most of our agencies tend to be specialists in nature, or they are divided into compartments where there is a bunch of specialists working on a specialist type problem.

If you train someone to be a specialist or put them in a special field, that is what you get, a specialist. The general theory is you can take 10 specialists and put them in a room and then they can talk with each other. However, the reality is what you have is 10 specialists in a room; you do not have one generalist.

Structurally and fundamentally from an intelligence analysis point of view, we will have to start looking a lot more at folks who are intelligence analysts first and specialists second so they are capable of integrating knowledge across boundaries.

It is good to see some of the stuff. In the military, we are out in the middle of a field, trees everywhere, we are miles from anything and we are recycling. I can tell you we did not do that in 1980. The rounds are all collected, any oil, POL, any of that sort of stuff that has spilled is immediately dug up. Again, I can assure you when I started doing that in 1980 it was not an issue.

The changes are there, but the biggest fundamental problem is that integrating across boundaries takes generalists who have the ability to move across those boundaries, and government is structured hierarchically, not laterally.

Le sénateur Mitchell : C'est vrai; aujourd'hui, au gouvernement, il y a des vérificateurs qui vérifient le travail des vérificateurs qui avaient vérifié des vérificateurs. On a créé des commissariats pour toutes sortes de choses, et c'est parce que le gouvernement a subi une grave attaque. Tout cela est mauvais. Est-ce que vous avez déjà entendu quelqu'un dire que le gouvernement faisait de bonnes choses? Non. Il paralyse les gens. Je suis d'accord, la situation n'est pas unique; c'est dangereux ici, mais c'est dangereux partout.

Cela peut vous sembler ridicule, mais, lorsque nous évaluons les risques, le fait est que les changements climatiques sont évalués en tant que risque, par les militaires américains, et qu'ils sont évalués en tant que risque potentiel international par les militaires du Canada. Évidemment, plus il y a de changements climatiques, plus grandes sont les tensions et plus nombreuses sont les populations déplacées, plus le terrorisme devient une menace pour nous. Est-ce que les effets à long terme des changements climatiques sur l'évaluation des risques font partie de votre réflexion?

M. Quiggin : On peut dire que vous aimez ça, poser des questions.

Il se produit beaucoup de changements profonds : la mondialisation; qui dirige l'économie; qui dirige le gouvernement; l'environnement en fait certainement partie. Je crois que nous avons devant les yeux un nombre incroyable de secteurs problématiques, l'environnement, la sécurité internationale, le terrorisme, la drogue, la migration humaine, la contrebande, le crime organisé, le crime organisé transfrontalier. La liste est longue.

Cela nous ramène au même problème, c'est-à-dire comment on fait pour intégrer les renseignements qui viennent d'ailleurs. La plupart de nos organismes ont tendance à se spécialiser, ou ils sont divisés en secteurs, qui regroupent des spécialistes qui s'attaquent à un problème d'un type précis.

Si vous demandez à quelqu'un de suivre une formation spécialisée ou que vous lui donnez des tâches spécialisées, vous allez vous retrouver, justement, avec un spécialiste. En théorie, si on demande à dix spécialistes de se réunir dans une pièce, ils arriveront à parler les uns avec les autres. Toutefois, en réalité, il s'agira quand même de dix spécialistes; il n'y aura dans cette pièce aucun généraliste.

Du point de vue de la structure et des fondements de l'analyse du renseignement, nous allons devoir commencer à nous intéresser davantage aux personnes qui sont d'abord des analystes du renseignement et ensuite des analystes, et qui sont donc capables d'intégrer des connaissances touchant divers domaines.

Il y a certaines choses qu'il est agréable d'apprendre. Dans la vie militaire, quand on se retrouve en plein milieu d'un terrain ou d'une forêt, et que l'on est à des milles de tout, nous recyclons. Je puis vous affirmer que nous ne recyclions pas en 1980. On ramasse les balles, les produits pétroliers, et on creuse pour récupérer tout ce que l'on aurait pu laisser fuir. Laissez-moi vous répéter que, quand j'ai commencé, en 1980, on n'en parlait même pas.

Il y a eu des changements, mais le problème fondamental le plus important, c'est que, pour réussir l'intégration, il faut des généralistes capables de passer d'un secteur à un autre, et la structure du gouvernement est hiérarchique, pas horizontale.

The Chair: I want to move on because we have Senator Segal with us today. He is the Chair of the Anti-terrorism Committee, which is dealing with many of these issues.

Senator Segal: Last week, we had before us senior police officers from Toronto, Montreal and Quebec, who focused specifically on terrorism. We asked them specific questions, which are now on the record.

One question was, did they think we needed a statutory base law that forced the sharing of information between all the agencies; and, more importantly, whether they thought that the national security adviser in Canada should be a statutory position. We asked if it should be a statutory position as opposed to an appointment under the Privy Council Act, with statutory responsibilities and obligations with respect to his or her mission, as it might be defined by a law. Their response was uniformly — the same for our colleagues from the Province of Quebec — yes, it would help them immensely in the work they do. They had a high regard for their relationship with federal agencies, which have been very constructive — G8, G20 and the Olympics, et cetera. They worked on a strong horizontal basis with their federal colleagues across the country and in local situ. However, they did not feel that same capacity existed between specific events and they wanted to see a statutory base to do that. I would like your comments.

The second question concerned the issue of legislative oversight. In that matter with respect to the fellow coming here from Europe and being arrested, one thing that exists in Australia, the United States, France and the United Kingdom is a capacity for agencies to go to their legislative oversight in confidence and seek permission to do what might be necessary to prevent a crime from happening. These countries have that capacity to protect national security, even though it might not conform exclusively with privacy laws, for example.

Those requests are few and far between. They are not always granted, but when they are, that gives our security forces a measure of protection. They are not only relying on the good faith of some official in some office who said at the time it seemed okay, but who forgets that is conversational and the matter becomes controversial latterly.

We do not have legislative oversight in that sense. In this country, we do not have our legislatures or our parliamentarians — let us take the elected side — who are given sufficient security clearance to participate in that activity. We essentially have SIRC, plus what is being considered with respect to the Royal Canadian Mounted Police.

I would be interested in your view as to whether that is problematic in national security issues, whether it represents an opportunity or whether you think there is another way to go.

Mr. Rudner: In response to the first question relating to the information brought to the committee by the law enforcement officers who were here, I would agree with them fully. In fact, I

La présidente : J'aimerais que l'on poursuive, car le sénateur Segal est ici aujourd'hui. Il préside le Comité sur l'antiterrorisme, qui traite de nombre de ces dossiers.

Le sénateur Segal : La semaine dernière, nous avons entendu le témoignage d'agents de police supérieurs de Toronto, Montréal et Québec, qui ont parlé précisément de terrorisme. Nous leur avons posé des questions précises, et leurs réponses figurent dans le compte rendu.

Nous leur avons entre autres demandé si, à leur avis, il nous fallait un texte de loi forçant les différents organismes à partager des informations, et, plus important encore, s'ils pensaient si le poste de conseiller national pour la sécurité devrait, au Canada, être prévu par la loi. Nous leur avons demandé si ce devait être un poste prévu par la Loi plutôt qu'un poste auquel le titulaire est nommé par le Conseil privé, en vertu d'une loi, et hérite de responsabilités et d'obligations relatives à sa mission, selon la définition de la loi. Leur réponse a été unanime — celle de nos collègues du Québec également —, ils ont répondu que, oui, cela les aiderait énormément dans le cadre de leur travail. Ils valorisent beaucoup leurs relations avec les organismes fédéraux, qui ont été très constructives — le G8, le G20, les Olympiques, et cetera. Ils travaillent beaucoup sur le plan horizontal avec leurs collègues fédéraux de toutes les régions du pays et sur chaque terrain. Cependant, ils n'ont pas l'impression que cela se passe de la même manière dans le cadre d'un événement ou d'un autre, et ils voudraient voir tous les éléments, dans ces cas-là, s'appuyer sur un fondement législatif. J'aimerais avoir vos commentaires.

La deuxième question touche le contrôle législatif. Je reviens à l'histoire du type qui a été arrêté à son retour d'Europe; en Australie, aux États-Unis, en France et dans le Royaume-Uni, les organismes ont la capacité de demander de façon confidentielle aux responsables du contrôle législatif la permission de faire ce qui doit être fait dans le but de prévenir qu'un crime soit commis. Ces pays ont donc la capacité de protéger la sécurité nationale, même s'ils ne se conforment pas en tous points aux lois sur la protection des renseignements personnels, par exemple.

Ces demandes sont toutefois très rares. La permission n'est pas toujours accordée, mais, lorsqu'elle l'est, elle assure aux forces de sécurité une mesure de protection. Ces forces de sécurité n'ont pas à compter uniquement sur la bonne foi d'un certain fonctionnaire, qui, d'un bureau quelconque, a dit à un moment donné que cela lui semblait correct, mais qui par la suite, oublie la conversation. Plus tard, le dossier peut devenir controversé.

Nous n'avons pas, au Canada, de contrôle législatif de ce type. Ici, l'assemblée législative ou les parlementaires — parlons de ceux qui sont élus — n'ont pas reçu une attestation de sécurité suffisante pour participer à cette activité. Nous n'avons pour ainsi dire que le SCRS et ce qui pourrait exister au sein de la Gendarmerie royale du Canada.

J'aimerais connaître votre opinion. Pensez-vous que cela est un problème, relativement à la sécurité nationale, que cela pourrait être un débouché ou qu'il faudrait chercher un autre mécanisme?

M. Rudner : Pour répondre à votre première question, qui concerne le témoignage des agents d'exécution de la loi qui ont témoigné devant votre comité, je dirais que je suis entièrement

would even go beyond what they themselves are aware of, in the sense of when one looks at the experience of counterterrorism across the range of jurisdictions, the first indicators for prevention and pursuit were law enforcement, the boots on the ground, the local police constable being very aware and very observant about anomalies in neighbourhoods.

In those societies, mechanisms existed for local police officers to transmit the information to centres where the information was integrated into the big picture, which enabled the analysts to then drive further collection to determine the nature of the threat and then to pursue and prosecute.

Indeed, local police have a very important role to play in the exercise, but the important thing is the mechanism that enables their awareness, their familiarities, their citing of anomalies to be transmitted to people who can analyze, compare, contrast and make sense of it.

I would fully support that concept and I believe it has a very important role to play. Perhaps it is through the office of a more robust, enhanced National Security Adviser, with an analytical staff who can create the pyramid so information flows upwards and laterally, so it becomes a “need to share” as well as a “need to know” model.

Senator Segal: Do you have a bias as to whether that adviser's role is defined by an act of Parliament, where all parties participate in that discussion, or by an order-in-council?

Mr. Rudner: I would prefer an act of Parliament, precisely because it protects the National Security Adviser and his or her mission. It becomes in the national interest, so to speak. That is an important instrument for the National Security Adviser vis-à-vis all the other actors in the national security and political system.

On the second question on legislative oversight, in Canada, we have review rather than oversight. That is the role of SIRC; it is the role of the CSE Commissioner, and it may be the role of whatever is established to deal with the RCMP and other components of the community.

Review is different than oversight. I like the idea of oversight, as you mentioned, but I believe we would have two problems in Canada. One of the problems is, unlike other jurisdictions, we tend not to have continuity of members of the House of Commons, as we have in the Senate. In other jurisdictions, there are people who have served a great deal of time, multi-partisan, who develop a familiarity with security issues who constitute the membership of those select committees. Second, they have security clearance.

In Canada, I think we would have great difficulty finding long-serving members of the house — the Senate would be much easier in that respect; and second, to provide security clearances, which

d'accord avec eux. En fait, je dirais que cela va plus loin encore, puisque, si l'on examine l'expérience du contre-terrorisme des autres pays, on voit que les premiers indicateurs en matière de prévention et de poursuites devant les tribunaux ont trait à l'application de la loi, aux forces en présence sur le terrain, aux agents de police locaux qui connaissent bien leurs secteurs de travail et savent relever toute anomalie.

Dans ces sociétés, il existe des mécanismes par lesquels les agents de police locaux peuvent transmettre les informations à des centres qui vont les intégrer au contexte général, de façon que les analystes puissent ensuite poursuivre la collecte de données afin de déterminer la nature de la menace, poursuivre les auteurs et les traduire devant les tribunaux.

Il est vrai que les services de police locale ont un rôle très important à jouer dans tout cela, mais l'important, c'est qu'il existe un mécanisme qui leur permet de faire savoir ce qu'ils ont vu, ce qu'ils connaissent et ce qu'ils ont observé aux personnes qui peuvent analyser ces renseignements, les comparer, les classer et en dégager une signification.

J'appuie sans réserve ce système et je crois que son rôle est très important. Ce rôle devrait peut-être être confié à un conseiller national pour la sécurité dont le bureau serait mieux structuré et doté d'analystes, qui pourraient mettre en place une pyramide où les informations circuleraient de bas en haut et latéralement, créant ainsi le modèle du « besoin d'échanger » et d'un « besoin de savoir ».

Le sénateur Segal : Est-ce que vous préféreriez que le rôle de ce conseiller soit défini en vertu d'une loi du Parlement, après une discussion de toutes les parties, ou qu'il le soit par décret en conseil?

M. Rudner : Je préférerais une loi du Parlement, précisément parce qu'elle protégerait le conseiller national pour la sécurité et sa mission. On pourrait dire que cela devient une question d'intérêt national. Ce sera un instrument important pour le conseiller national pour la sécurité, par rapport aux autres acteurs du système national de sécurité et du système politique.

En ce qui concerne votre deuxième question, le contrôle législatif, nous pouvons parler au Canada d'examen plutôt que de contrôle. Ce rôle revient au SCRS, au commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications et, peut-être aussi, de l'organisme quelconque qui a été créé pour traiter avec la GRC et d'autres éléments de la collectivité.

L'examen et le contrôle, ce n'est pas la même chose. J'aime bien ce concept de contrôle, dont vous avez parlé, mais je crois qu'un contrôle soulèverait deux problèmes, au Canada. Le premier, c'est que, contrairement à d'autres États, les membres de la Chambre des communes ont tendance à changer, même si ceux du Sénat restent les mêmes. Ailleurs, il y a des personnes qui sont au service de l'État pendant de nombreuses années, peu importe le parti au pouvoir, qui ont appris à bien connaître les questions de sécurité et qui sont les membres triés sur le volet de ces comités. Ces personnes ont en outre des autorisations de sécurité.

Au Canada, je crois qu'il serait ardu de trouver des fonctionnaires de longue date de la Chambre — il serait plus facile à ce compte-là de trouver des sénateurs; ensuite, il serait

inhibit parliamentarians from speaking their mind. In Canada, parliamentarians do speak their mind, but it would not be appropriate in that type of format, which the Australians and others have. It is a challenge for Canada. I would like to see it, but it is a challenge.

Mr. Quiggin: In response to your first question about should there be a statute or a law that requires sharing: Yes, definitely. You may want to call it the “need to share” law, which would replace the “need to know” mentality we have now.

The law would also, I would hope, address such issues as the deliberate over-classification of intelligence that occurs on a regular basis. No one knows because no one is able to break down the barriers to do the study. However, observation, experience and discussions with people that do this say that 50 per cent to 90 per cent of all intelligence has been deliberately over-classified. It has been deliberately over-classified not to protect the source, which is fundamental, but rather for bureaucratic imperatives to avoid embarrassing oneself.

We see that WikiLeaks just released 400,000 documents or whatever. Did anyone get killed? Did anything bad happen? No, other than the government was badly embarrassed by it. We deliberately allow agencies to over-classify intelligence for reasons of bureaucratic imperative rather than reasons of source protection. That is an issue that could really be addressed.

Whether the national security adviser should come from Parliament or an order-in-council is beyond my competence to understand. However, my feeling on that would be that the national security adviser should have real teeth — the same with public safety. They have no budgetary control; the national security adviser has no teeth.

The National Security Adviser should be able to go to the Prime Minister and advise him on national security. He or she should be able to say agency a is not playing nicely with agency b; would you please go break their skulls until such time as they decide play nicely with each other? Failing that, maybe go after them on finances. If you can hurt someone's budget, you can hurt them. If you do not have that kind of control, I am not sure where they are useful.

Just a reference to that rape case I mentioned. It is difficult to imagine how crushing that is to morale and how destructive it is to future operations when you are out there doing the exact right thing. We were doing everything we were supposed to do such as international cooperation with another police force, employing technology to make information move quickly, federal-provincial-municipal sharing, and all that stuff we were supposed to do.

malaisé de leur donner des autorisations de sécurité, qui auraient pour effet de museler les parlementaires. Au Canada, les parlementaires peuvent dire ce qu'ils pensent, mais cela ne serait pas approprié dans ce cadre, contrairement à ce qui se passe en Australie ou ailleurs. Cela représente un défi pour le Canada. J'aimerais que cela puisse être, mais ce serait un défi.

M. Quiggin : Pour répondre à votre première question, je dirais que oui, certainement, il faut que le partage des informations soit une exigence de la loi. Vous pouvez l'appeler loi sur le « besoin de diffuser », ce qui changerait la mentalité actuelle du « besoin de savoir ».

Cette loi, je l'espère, permettrait peut-être également de régler la question du surclassement délibéré des informations, qui se produit régulièrement. Personne ne peut régler cette question, car personne ne peut accéder aux renseignements qui lui permettraient de mener cette étude. Toutefois, selon mes observations, mon expérience et les discussions avec des personnes concernées, de 50 à 90 p. 100 des renseignements sont délibérément surclassés. Et ils sont surclassés, non pas pour protéger la source, ce qui serait essentiel, mais plutôt pour des impératifs bureaucratiques, dans le but d'éviter que quelqu'un ne soit embarrassé.

Nous avons tous appris que WikiLeaks a rendu publics quelque 400 000 documents. Est-ce que cela a tué quelqu'un? Est-ce qu'une catastrophe est survenue? Non, mais le gouvernement a été mis dans l'embarras. Nous donnons en toute connaissance de cause la possibilité aux organismes de surclasser des renseignements pour des motifs bureaucratiques impérieux, plutôt que dans le but de protéger les sources. C'est un problème, et il faudrait vraiment y voir.

Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour vous dire si le poste de conseiller national pour la sécurité devrait être créé en vertu d'une loi du Parlement ou d'un décret. Cependant, à mon avis, il faudrait que ce conseiller ait un réel pouvoir — je dirais la même chose en ce qui concerne la sécurité publique. Il n'y a pas de contrôle budgétaire; le conseiller national pour la sécurité n'a aucun pouvoir réel.

Le conseiller national pour la sécurité devrait avoir accès au premier ministre et pouvoir le conseiller sur les questions de sécurité nationale. Il devrait pouvoir lui dire que tel organisme refuse de collaborer avec tel autre organisme et lui demander d'aller leur tirer les oreilles afin qu'ils se décident à le faire. Si cela ne marche pas, il pourrait peut-être s'attaquer à leurs finances. Les représailles de nature financière font toujours mal. Mais si le conseiller n'a pas cette sorte de pouvoir, je ne sais pas à quoi il pourrait être utile.

J'aimerais revenir rapidement sur le cas du violeur dont j'ai parlé. Il est difficile d'exprimer à quel point notre moral a été affecté et dans quelle mesure cela a nui à nos opérations ultérieures, car nous faisons exactement ce qu'il fallait faire. Nous avons fait tout ce que nous étions censés faire, nous avons collaboré avec les services de police d'un autre pays, nous avons utilisé la technologie pour faire circuler l'information rapidement, nous avons utilisé les renseignements des échelons fédéral, provincial et municipal, nous avons fait tout ce que nous étions supposés faire.

Everything worked; and then we had the Toronto police use some honest-to-God shoe leather smarts and figure out where this guy was going to go, literally pick him up outside that woman's house, and yet we all got dropped into trouble for it. It is difficult to express how frustrating and limiting that is when we see that sort of thing happening.

Senator Patterson: Mr. Rudner, please elaborate on your concept of a research terrorism centre. You have thought about it and I believe you have written about it. It is no secret that we are heading into an era of federal financial restraint. Would this centre be constituted from a realignment of existing resources within the existing security establishment? If not, what are the new required elements that perhaps we do not have?

Mr. Rudner: There are two models available to establish such a centre, looking at the international experience. I might begin by saying that the key element is that these are not bureaucrats doing the same job within a different forum; it is in addition to what is done. In fact, the people in the research centre would be either academics or practitioners employed for the purpose, whose full-time job is to analyze the risks and threats to Canada and the experience of other jurisdictions in counterterrorism.

We have two models: The Security and Defence Forum was established by the Department of National Defence, which until now funds some 12 research centres at universities across Canada dedicated to research on defence related issues. The other is the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies at Carleton University. It is called the "Canadian Centre" because it is a national centre, not just Carleton University. Its remit is national, and its focus is engaging in empirical research on intelligence and security topics; mounting conferences to disseminate that information; seminars and workshops to share it in small groups, as appropriate; and publication.

The idea is that we do not want another bureaucratic or, in a shallow sense of the word, academic forum. We want people who are knowledge specific. For example, if we are talking about al Qaeda, we want people who know the Arabic language, the Islamic faith and the history of the given societies. In other words, these people would possess a highly specialized and detailed type of knowledge, which does not exist in Canada because if anyone acquired that knowledge, they would be considered overspecialized, and their careers would be limited.

That does not happen in the other jurisdictions that I mentioned, such as Norway, Denmark and the Netherlands, which have centres developed precisely to generate that type of knowledge to a high order.

Tout a bien fonctionné; nous avons demandé à la police de Toronto de se mettre au travail pour découvrir où ce type voulait se rendre, et ils l'ont littéralement arrêté à l'extérieur de la résidence de cette femme; mais, pourtant, nous n'avons tous reçu que des reproches. C'est difficile d'exprimer à quel point tout cela est frustrant et à quel point on se sent limités, quand on voit cela.

Le sénateur Patterson : Monsieur Rudner, j'aimerais que vous nous en disiez plus au sujet du concept d'un centre de recherche sur le terrorisme. Vous avez réfléchi à la question et je crois que vous avez publié quelques articles à ce sujet. Tout le monde sait que nous entrons dans une ère de réduction des dépenses, au gouvernement fédéral. Est-ce que ce centre serait le fruit du réaménagement des ressources existantes du milieu actuel de la sécurité? Dans la négative, quels nouveaux éléments que nous n'avons peut-être pas encore seraient requis?

M. Rudner : Un examen de ce qui se fait ailleurs nous a permis de dégager deux modèles. Je devrais peut-être d'abord dire que l'aspect clé, c'est qu'il ne s'agit pas là de bureaucrates qui vont effectuer les mêmes tâches, dans un cadre différent; c'est un ajout à ce qui se fait déjà. Il s'agirait en fait d'un centre de recherche dont les employés seraient, soit des universitaires, soit des praticiens embauchés dans ce but précis, et dont le travail à temps plein consisterait à analyser les risques et les menaces qui visent le Canada ainsi que l'expérience des autres pays dans la lutte contre le terrorisme.

Il existe deux modèles : le Forum sur la sécurité et la défense, créé par le ministère de la Défense nationale, finance actuellement une douzaine de centres de recherche établis dans des universités canadiennes et consacrés aux recherches sur des questions liées à la défense. L'autre est celui du Canadian Centre of Intelligence and Security Studies de l'Université Carleton. On l'appelle le « Centre canadien », car c'est un centre national; il ne s'agit pas seulement d'un centre de l'Université Carleton. Ses attributions sont de portée nationale, et il a pour mission de mener des recherches empiriques sur des questions liées au renseignement et à la sécurité, d'organiser des conférences afin de diffuser les informations ainsi recueillies, d'offrir des séminaires et des ateliers, au besoin, pour les faire circuler en petits groupes, et de publier des résultats.

Le principe de base, c'est que nous ne voulons pas d'un autre forum bureaucratique ou, dans le sens étroit du terme, d'un forum d'universitaires. Nous voulons des gens qui possèdent des connaissances bien précises. Par exemple, si nous parlons d'Al-Qaïda, nous voulons des gens qui parlent arabe, qui connaissent l'islam et qui sont au courant de l'histoire de sociétés données. Autrement dit, des personnes qui possèdent des connaissances très pointues et bien approfondies, mais il n'existe pas de telles personnes, au Canada, car une telle personne serait considérée comme surspécialisée et ne pourrait pas faire carrière.

Ce type de chose n'arrive pas dans d'autres pays dont j'ai parlé, comme la Norvège, le Danemark et les Pays-Bas, qui ont mis sur pied des centres destinés précisément à générer ce type de connaissance d'un ordre supérieur.

We can do that in Canada as a national centre in universities or as a set of centres across the country. My preference would be to have it as a single national centre because the human resources are scarce. We do not have a large number of qualified people. We need the critical mass and they should be brought together in one place and enabled to build the knowledge that we need for Canada, for the intelligence community, for the media to ensure informed journalism, for Parliament and for the public to build a security culture.

The Chair: Are you saying that this centre would be outside government?

Mr. Rudner: It would be independent trustworthy and at arm's length from government.

The Chair: Would it have access to information? This is a critical issue.

Mr. Rudner: Yes. That worked successfully at both the SDF centres and certainly at the Carleton University Centre of Intelligence and Security Studies. We were at arm's length from government, but there was a professional relationship with the security and intelligence community.

Senator Patterson: I might have misunderstood the concept when you raised it. Thinking of resources, would you see this centre supplanting the work of the SDF or in addition to it?

Mr. Rudner: I would see it in addition because the SDF is doing valuable work for the Department of National Defence in the defence domain. Its budget is approximately \$2 million per year for 12 centres plus a chair at Queen's University in management issues. The amount of \$2 million would be a very generous provision for a national centre on terrorism and counterterrorism.

Senator Dallaire: Are you aware that the SDFs will likely lose their funding under current budgetary exercises?

Mr. Rudner: I understand the funding is under review. Hopefully the review will prove and demonstrate its value to the department and to Canada. It was reviewed previously by the Auditor General and by Treasury Board, both of whom found it to be of good value and money well spent.

Mr. Quiggin: In terms of resources, we could look at any one of a number of models. One issue we looked at was a centre of six to eight researchers supported by two to three administrative and finance staff. Someone would look at technology in terrorism and how it is employed. Someone would look at terrorism theory, which would most likely be a "real academic." Someone would look at the machinery of government and how it responds to intelligence, terrorism and sharing and how we should restructure our laws and agencies to do a good job on it. One person would look at airlines, airline security and airports, because this would be the Kanishka centre as wished by the Air India family.

Nous pouvons faire la même chose, au Canada, en créant un centre national dans les universités ou un réseau de centres, dans toutes les régions du pays. Je préférerais qu'il n'y ait qu'un seul centre national, car les ressources humaines sont limitées. Nous n'avons pas accès à un grand nombre de gens qualifiés. Nous avons besoin d'une masse critique et nous devrions réunir toutes ces personnes en un seul lieu et leur donner les moyens de générer les connaissances dont ont besoin le Canada, le milieu du renseignement, les médias, afin de garantir un journalisme éclairé, le Parlement et le public, dans le but qu'une culture de la sécurité soit possible.

La présidente : Dites-vous que ce centre ne devrait pas relever du gouvernement?

M. Rudner : Ce serait un centre indépendant, digne de confiance et indépendant du gouvernement.

La présidente : Est-ce qu'il aurait accès à l'information? C'est un aspect fondamental.

M. Rudner : Oui. Cela fonctionne très bien jusqu'ici, qu'il s'agisse des centres du FSD ou, à tout le moins, du Centre of Intelligence and Security Studies de l'Université Carleton. Nous sommes indépendants du gouvernement, mais nous entretenons une relation professionnelle avec les membres du milieu de la sécurité et du renseignement.

Le sénateur Patterson : J'ai peut-être mal compris vos explications touchant ce concept. En ce qui concerne les ressources, pensez-vous que ce centre effectuerait le travail du FSD ou qu'il le compléterait?

M. Rudner : J'imagine qu'il le compléterait, car le FSD effectue un travail précieux, dans le domaine de la défense, pour le ministère de la Défense nationale. Il dispose d'un budget d'environ 2 millions de dollars par année, pour ses 12 centres, et d'une chaire en gestion à l'Université Queen's. Un budget de 2 millions de dollars serait largement suffisant pour un centre national sur le terrorisme et la lutte contre le terrorisme.

Le sénateur Dallaire : Saviez-vous que les centres du FSD risquent de perdre leur financement, d'après les exercices budgétaires en cours?

M. Rudner : Je sais que le financement fait actuellement l'objet d'un examen. J'espère que cet examen prouvera que ce travail est utile pour le ministère et pour le Canada. Il a déjà fait l'objet d'un examen par le vérificateur général et par le Conseil du Trésor et, dans les deux cas, on a estimé que son travail était utile et que l'argent était dépensé à bon escient.

M. Quiggin : En ce qui concerne les ressources, les modèles dont nous pouvons nous inspirer sont nombreux. Nous avons imaginé par exemple un centre comptant six ou huit chercheurs et deux ou trois employés de soutien administratif et financier. Un chercheur s'intéresserait à la technologie du terrorisme et à son utilisation. Un autre, à la théorie du terrorisme, et l'on considère généralement dans ce cas-là qu'il s'agirait d'un « véritable universitaire ». Un autre chercheur étudierait la machine gouvernementale et la façon dont elle réagit dans les dossiers qui concernent le renseignement, le terrorisme et la circulation des informations, ainsi qu'à la façon de repenser les lois et les organismes pour faire un travail adéquat

Someone would look at intelligence issues as they relate to terrorism. Someone would be looking and media issues and would training the media, which would not be a bad idea. I have talked to reporters who are not against it. The reality is that it would not be a bad idea to talk to reporters because some of the best minds in the country who have a broad knowledge of terrorism work for the *National Post* and *The Toronto Star*. The last position that would be useful to is a foreign position — a rotating door at the end of the hallway. When I was working in Singapore, we had the incredible privilege and luck to have Sir Richard Dearlove stay with us for a few months just after he retired from MI6. To have a guy like that walk in, sit down and speak to his experiences and views was incredibly valuable. Someone in a foreign position would look at recently retired people from a number of posts.

We would look at six to eight people, two real academics five or six practitioners and some support staff. Given the size of the Canadian government, the issues and the cost of terrorism failure, I do not see this as a big issue. However, I do not sit where you guys sit.

Senator Day: Mr. Quiggin, you talked about cooperation and frustration. Is not the heart of that problem the difference between the techniques for fighting terrorism and the techniques used in prosecution under the criminal process and the way evidence is dealt with? I find it interesting, Dr. Rudner. One of your Ps is prosecution, presumably in the criminal law sense, which does not always fit in with what we heard earlier and what we have been discussing in terms of how to deal with the process and the evidence, and how you get the information. Could each of you comment on that?

Mr. Quiggin: The first response is with the case in Toronto. That was an appearance that this guy's privacy rights somehow outweighed the rights of this woman not to be raped in her home by someone who has done so before. From the point of view of soldiers, policemen and intelligence people, they do not get it. They think that protecting the woman is more important than protecting some guy's privacy rights. Somehow, the privacy rights people have the upper hand in the struggle. You could imagine what that all looks to.

In terms of prosecution, I am one of those people who have argued that terrorist offences and plots should not be disrupted but should be prosecuted. The public has a right to know, to see and to understand what is going on. We should be pursuing, at all costs, prosecution against these folks to show the public what is going on rather than forming suspicious views of what they read in the media.

dans ce domaine. Une autre personne s'intéresserait aux transporteurs aériens, à la sécurité dans les avions et dans les aéroports, car il s'agirait d'un centre Kanishka, selon les vœux des familles touchées par la tragédie d'Air India. Une personne s'intéresserait au renseignement ayant trait au terrorisme. Une autre étudierait les médias et assurerait la formation des médias, ce qui ne serait pas une mauvaise idée. J'ai parlé à des journalistes qui ne s'opposent pas à cette proposition. En réalité, ce ne serait pas une mauvaise idée que de discuter avec les journalistes, car certains des esprits les mieux aiguisés du pays, des personnes qui ont une vaste connaissance du terrorisme, travaillent pour le *National Post* ou pour le *Toronto Star*. Un dernier poste utile à combler serait celui de visiteur — un poste permutant. Quand je travaillais à Singapour, nous avons eu la chance et le privilège incroyables d'accueillir Sir Richard Dearlove, qui a passé avec nous quelques mois, tout de suite après avoir pris sa retraite du MI6. Qu'un type comme lui entre dans notre bureau, pour s'asseoir et nous entretenir de ses expériences et de ses opinions, cela a été d'un apport inestimable. Il faudrait que quelqu'un, à l'étranger, dresse une liste des gens qui viennent de prendre leur retraite d'un certain nombre de postes.

Nous aimerions donc une structure de six à huit personnes, y compris deux véritables universitaires et cinq ou six praticiens, avec du personnel de soutien. Compte tenu de la taille du gouvernement canadien, des problèmes qui se posent et du coût de l'échec de la lutte contre le terrorisme, je ne vois pas pourquoi cela serait un problème. Mais je ne suis pas à votre place.

Le sénateur Day : Monsieur Quiggin, vous avez parlé de collaboration et de frustration. Est-ce que le cœur du problème n'est pas la différence entre les techniques de lutte contre le terrorisme et les techniques utilisées dans les poursuites au criminel ainsi que la façon dont on utilise la preuve? Je trouve cela intéressant, monsieur Rudner. Prenons le cas des poursuites, et je présume qu'il s'agit de poursuites selon le droit criminel, ce qui ne correspond pas toujours à ce que nous avons entendu dire, plus tôt, et ce dont nous avons discuté quand il a été question du traitement du processus et de la preuve. Pourriez-vous chacun votre tour commenter cela?

M. Quiggin : La première réponse nous ramène à ce qui s'est passé à Toronto. Tout s'est passé comme si les droits à la vie privée de ce type avaient plus de poids que les droits de cette femme de ne pas être violée, chez elle, par quelqu'un qui lui avait déjà fait subir ces sévices. Les soldats, les policiers et les gens du renseignement ne comprennent pas. Ils considèrent qu'il est plus important de protéger cette femme que de protéger les droits à la vie privée d'un certain individu. D'une façon quelconque, les droits à la vie privée d'une personne ont le dessus, dans ce débat. Et vous vous imaginez où cela va nous mener.

En ce qui concerne les poursuites, je fais partie des gens qui soutiennent qu'il faut non seulement déjouer les complots et les attaques terroristes, mais aussi en poursuivre les auteurs. Le public a le droit de savoir, de voir et de comprendre ce qui se passe. Nous devrions, peu importe les coûts, tenter des poursuites contre ces personnes afin de montrer au public ce qui se passe plutôt que de laisser le public former des opinions douteuses à partir de ce qu'il lit dans les médias.

I have done lectures on intelligence and evidence for the Guantanamo Bay Military Commission; I have done lectures on intelligence and evidence for the Department of Justice; and I have testified in criminal court in Canada, in Federal Court a few times and in immigration court on issues specifically related to terrorism, as an intelligence guy.

It is always said that it is hard to get the two to work; they cannot fit together; they are built for different purposes, et cetera. I understand that but having done it successfully on a number of occasions, it can be done; it has been done; and it needs to be done. It is just a matter of getting that mindset changed that intelligence cannot talk to evidence and we cannot have intelligence in court. Why not? It has been done successfully.

Mr. Rudner: You raise a very important question. I am in full agreement with Mr. Quiggin. There have been successful prosecutions of terrorists in Canada and in other democratic jurisdictions whose court systems we fully respect.

The *Report of the Commission of Inquiry into the Investigation of the Bombing of Air India Flight 182, Volume 3* has an entire section by Mr. Justice Major devoted exactly to this issue. It discusses how one can translate intelligence that is collected on a standard of reasonable grounds to suspect, as it must be, into evidence that has to have the threshold of probable cause to commit a criminal offence. It is doable. It has been done. It requires training of prosecutors and preparation of prosecution.

Like Mr. Quiggin, I have appeared in courts in this country. One can see intelligence brought forward as evidence, presented by quite capable prosecutors with expert witnesses from the security and intelligence community and other knowledge sectors, culminate in successful prosecutions of terrorists under the Criminal Code. Therefore, yes, it can be done.

Senator Day: I would like each of you to comment on the evolution of what we used to call the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness that morphed into some branch of Public Safety Canada. It was intended to be the federal government coordinator of all the provinces in assessment of risks and being ready to deal with them.

What has happened in that regard, and how does that fit in with the intelligence risk analysis you have talked about?

Mr. Rudner: In my estimation, it has become a shambles. We have 10 critical infrastructure sectors in Canada. The lead role was taken by Natural Resources Canada, which set up the Energy Infrastructure Protection Division, which did exactly what you suggest. It did analytical work. It brought together the provinces, the industry and the federal authorities and agencies. They

J'ai présenté des exposés sur le renseignement et la preuve devant la commission militaire de Guantanamo Bay; j'en ai présenté aussi devant le ministère de la Justice; j'ai témoigné devant des tribunaux criminels du Canada et devant la Cour fédérale à quelques reprises et devant des tribunaux de l'immigration sur des questions liées spécifiquement au terrorisme, à titre d'expert du renseignement.

On dit souvent qu'il est difficile de travailler à la fois sur ces deux plans; on dit qu'ils ne correspondent pas, qu'ils ne poursuivent pas les mêmes objectifs, et cetera. Je le comprends, mais comme j'ai réussi à le faire à un certain nombre d'occasions, je sais qu'on peut le faire, que cela a déjà été fait et qu'il faut le faire. Il s'agit tout simplement de se sortir de l'esprit l'idée que le milieu du renseignement ne peut pas parler au milieu de la preuve, et que l'on ne peut, dans un tribunal, parler du renseignement. Pourquoi pas? Cela a déjà été fait de façon satisfaisante.

M. Rudner : Vous posez là une question très importante. Je suis tout à fait d'accord avec M. Quiggin. Nous avons déjà réussi à poursuivre des terroristes, au Canada et dans d'autres États démocratiques, dont nous respectons le système judiciaire.

Dans le troisième volume du *Rapport de la Commission d'enquête relative aux mesures d'investigation prises à la suite de l'attentat à la bombe commis contre le vol 182 d'Air India*, le juge Major consacre toute une section à cette question précise. Il explique comment les renseignements recueillis conformément à la norme, en l'occurrence l'existence de motifs raisonnables de soupçonner, peuvent être traduits en éléments de preuve, si l'on tient compte du seuil de preuve de la cause probable d'une infraction criminelle. C'est faisable. Cela a déjà été fait. Cela exige que l'on forme les avocats de la poursuite et que l'on prépare la poursuite.

Tout comme M. Quiggin, j'ai déjà témoigné devant des tribunaux du Canada. J'y ai vu des avocats de la poursuite plutôt compétents présenter en tant qu'éléments de preuve certains renseignements, avec la collaboration d'experts du milieu de la sécurité et du renseignement ou d'autres secteurs de connaissance, et c'est ainsi que l'on a réussi à poursuivre des terroristes en vertu du Code criminel. Je peux donc dire que, oui, c'est possible.

Le sénateur Day : J'aimerais que vous me parliez tous les deux de ce que nous appelions le Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile, qui s'est transformé pour devenir une direction générale de Sécurité publique Canada. Il devait s'agir au départ de l'organisme du gouvernement fédéral qui serait responsable de coordonner le travail d'évaluation des risques de toutes les provinces et qui devait être prêt à interagir avec elles.

Que s'est-il passé dans ce dossier, et comment peut-on intégrer ce travail avec les analyses des risques et du renseignement dont vous parlez?

M. Rudner : J'estime que c'est maintenant la pagaille. Nous comptons au Canada dix secteurs d'infrastructure essentiels. Le rôle principal est assumé par Ressources naturelles Canada, qui a mis sur pied la Division de la protection des infrastructures énergétiques, laquelle s'occupe exactement de ce dont vous venez de parler. Elle fait du travail d'analyse. Elle a réuni des

instituted two new mechanisms. The first was classified briefings. Industry received classified briefings from the intelligence and law enforcement community. In fact, there is one taking place on Wednesday of this week because the process continues.

They also created an energy and utilities sector network.

Senator Segal: Is all of that deeply classified?

The Chair: Apparently not.

Mr. Rudner: Let me put it this way. What is interesting is that the classified briefings are classified, and there has not been a leak. I am one of those who participate, and I cannot tell you what we discuss. It is not operational, but it is highly sensitive. What is important is that there has not been a leak, so it works.

The unfortunate thing is that NRCan was punished, if you will, financially by Public Safety and had its budget cut. It had to dismiss its analytical staff mainly for reasons to do with Public Safety, which I think relates to their difficulty in getting their act together as to what constituted a viable approach to critical infrastructure protection across all 10 sectors.

Earlier this year, after six or seven years, they came forward with a strategic plan. In fact, if you read the text, it is very much of an inaction plan. It is a statement of aspirations and intentions rather than of explicit decisions of what to do and how to do it.

There is a new deputy minister at Public Safety, and I have every confidence that he will develop within his department a capacity to build on what was achieved at Natural Resources Canada, to extend it laterally across all 10 sectors so that they could become the coordinating department for critical infrastructure protection at a high level in Canada, analyzing the risks, coping with the vulnerabilities and protecting our critical national infrastructure.

Mr. Quiggin: Public Safety and their 24/7 watch centre that was supposed to be the hub of critical infrastructure seems, as far as I can understand — and I am glad you are saying these things so it is not just me they will be coming after — to be focused on communication and facilitation rather than on decision making. That seems to be the greatest weakness, as far as I can tell.

Again, the bureaucratic imperatives of not being held responsible for decisions seem to outweigh the operational imperatives of who takes charge in a situation if something

représentants des provinces, de l'industrie et des organes du pouvoir et des organismes du gouvernement fédéral. La division a créé deux nouveaux mécanismes. Le premier concerne les séances d'information classifiées. L'industrie reçoit ces rapports classifiés en provenance du milieu du renseignement et de l'application de la loi. Il y aura d'ailleurs une séance d'information classifiée, mercredi de cette semaine, car le processus se poursuit.

La Division a également créé un réseau pour le secteur de l'énergie et des services publics.

Le sénateur Segal : Est-ce que c'est un niveau élevé de classification?

La présidente : Apparemment pas.

M. Rudner : Laissez-moi vous expliquer. Ce qui est intéressant, c'est que ces séances d'information sont classifiées, mais qu'il n'y a pas eu de fuite. Je participe à ces séances, mais je ne peux pas vous dire de quoi il y est question. Ce ne sont pas des renseignements de nature opérationnelle, mais ils sont très délicats. Ce qui est important, c'est qu'il n'y a pas eu de fuite, donc cela fonctionne.

Malheureusement, le ministère des Ressources naturelles a été financièrement pénalisé, si vous voulez, par Sécurité publique, et son budget a été réduit. Il a dû se départir de ses analystes, la principale raison en étant que Sécurité publique a de la difficulté, je crois, à mettre les choses au clair et à déterminer ce qui constitue une approche viable s'appliquant à la protection des infrastructures essentielles dans les dix secteurs.

Cette année, après une attente de six ou sept ans, le ministère a présenté un plan stratégique. Si vous en lisez le texte, il s'agit en grande partie d'un plan d'inaction. C'est une liste de souhaits et un énoncé d'intentions plutôt qu'un compte rendu clair des décisions prises sur ce qui doit être fait et la façon dont cela doit être fait.

Un nouveau sous-ministre vient d'être nommé à Sécurité publique, et je suis absolument convaincu qu'il saura donner à ce ministère la capacité de poursuivre le travail amorcé par Ressources naturelles Canada pour l'étendre aux dix secteurs, afin que Sécurité publique devienne le ministère responsable de la coordination de la protection des infrastructures essentielles de haut niveau au Canada, celui qui analysera les risques, interviendra en cas de vulnérabilités et protégera notre infrastructure nationale essentielle.

M. Quiggin : Sécurité publique, et son centre de surveillance fonctionnant 7 jours sur 7 et 24 heures sur 24 qui devait être le centre névralgique des infrastructures essentielles, me semble, en ce qui me concerne, du moins — et je suis heureux de vous l'entendre dire, car ainsi, je ne serai pas le seul en cause —, s'intéresser davantage à la communication et à la facilitation qu'à la prise de décisions. Il me semble que c'est là, à mon humble avis, sa principale faiblesse.

Encore une fois, les impératifs bureaucratiques, qui empêchent une personne d'être tenue responsable des décisions, semblent avoir plus de poids que les impératifs opérationnels, en vertu

happens to our critical infrastructure. There does not seem to be much in place for an event at a nuclear plant, a terrorist attack, the failure of the ATM system, et cetera.

You are from New Brunswick, Senator Day?

Senator Day: I am.

Mr. Quiggin: I am glad I got that right.

It has been my observation that there are two bits of good critical infrastructure work going on in Canada. One is in New Brunswick and the other is in Alberta. One is driven by money — it is fun to be Alberta and have lots of money — and the other, in New Brunswick, seems to be driven by a paramedic who actually understands what you need when things go wrong at the front line.

There are examples out there that could be observed. If you are looking for someone to testify on who is good at critical infrastructure protection, that person in your own backyard would be good.

Senator Day: I am glad you mentioned that.

The Chair: That is a wonderful suggestion.

We will get from you, Dr. Rudner, your list of 10 and some of your other documents.

Thank you both very much for this overview. We will get to this issue later, but we wanted to get some views on how things stand today.

Dr. Martin Rudner, founder of the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies at Carleton University, and Tom Quiggin, security consultant and senior research fellow at the Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, thank you both very much for being with us.

We have been moving around on the topic front today, so bear with us because we will now change gears. However, it is actually back to a topic that we have been hearing testimony on quite recently.

The committee has been studying a motion by Senator Bill Rompkey that asks the Minister of Defence to change the official structural name of Maritime Command to “Canadian Navy.” In conducting this study, some committee members have also suggested that Maritime Command revert to an earlier name, the Royal Canadian Navy.

We have not heard much testimony on that, but today we are pleased to hear from retired navy Commander Chris Thain (Retired), president of the Winnipeg branch of the Naval Officers’ Association of Canada.

Commander (Retired) Chris Thain, President of the Naval Officers’ Association of Canada branch in Winnipeg, as an individual: Good evening, Madam Chair, honourable committee members. It is a privilege to appear before you today. Security

desquels on désigne le responsable des interventions en cas de problème à nos infrastructures essentielles. Il ne me semble pas que l’on a prévu grand-chose s’il arrive un accident dans une usine nucléaire, si on est la cible d’une attaque terroriste, si le système des guichets bancaires tombe en panne, et cetera.

Êtes-vous originaire du Nouveau-Brunswick, monsieur Day?

Le sénateur Day : Oui.

M. Quiggin : Je suis content d’avoir raison.

J’ai pu observer que, au Canada, il y a deux initiatives fructueuses dans le domaine des infrastructures essentielles. Une, au Nouveau-Brunswick, l’autre, en Alberta. La première initiative est dirigée par l’argent — c’est agréable de vivre en Alberta et d’avoir beaucoup d’argent —, l’autre initiative, celle du Nouveau-Brunswick, est semble-t-il dirigée par un travailleur paramédical qui comprend ce qu’il faut faire quand, sur la ligne de front, les choses tournent mal.

Il existe d’autres exemples. Si vous voulez convoquer un témoin qui connaît bien la question de la protection des infrastructures essentielles, la personne qui vient de chez vous serait compétente.

Le sénateur Day : Je suis contente de l’apprendre.

La présidente : C’est une excellente suggestion.

Nous attendrons, M. Rudner, la liste comportant les dix noms et certains des autres documents.

Merci beaucoup, tous les deux, de nous avoir fourni cet exposé. Nous allons y revenir plus tard, mais nous voulions avoir une idée de la situation actuelle.

Monsieur Rudner, fondateur du Canadian Centre of Intelligence and Security Studies de l’Université Carleton, et Tom Quiggin, conseiller en sécurité et chercheur principal au Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, merci beaucoup tous les deux de vous être joints à nous.

Nous avons sauté assez souvent du coq à l’âne, aujourd’hui, et vous devez nous excuser si nous le faisons encore. En réalité, on revient sur un sujet à propos duquel nous avons entendu des témoignages il y a peu.

Le comité étudie une motion présentée par le sénateur Bill Rompkey, qui voudrait demander au ministre de la Défense de changer l’appellation officielle du Commandement maritime pour lui donner plutôt un nom de « Marine canadienne ». Dans le cadre de cette étude, certains membres du comité ont également suggéré que le commandement reprenne un nom qui a déjà été le sien, celui de la Marine royale du Canada.

Nous n’avons pas entendu de nombreux témoignages à ce sujet, mais, aujourd’hui, nous aurons le plaisir d’écouter celui du commandant de la Marine à la retraite Chris Thain, président de la section de Winnipeg de l’Association des officiers de la marine du Canada.

Cdr (à la retraite) Chris Thain, président de l’Association des officiers de marine du Canada de Winnipeg, à titre personnel : Bon après-midi, madame la présidente, mesdames et messieurs les membres du comité. C’est un privilège pour moi de vous présenter

and defence being a fundamental responsibility of government, I consider the work of this committee to be of the utmost importance, so I thank you for the time allowed for me to speak to you regarding the motion put forward by the Honourable Senator Rompkey to change the structural name of Maritime Command to "Canadian Navy."

I am a retired naval reservist who joined the Royal Canadian Naval Reserve in 1957, as a member of the university naval training divisions. I received my royal commission in 1962 and held the rank of lieutenant navy when unification arrived in 1968. I retired in 1985 with the rank of commander, having served as Commanding Officer of HMCS *Chippawa* in Winnipeg from 1978 to 1981. I speak to you today as president of the Winnipeg branch of the Navy Officers' Association of Canada. My purpose is to encourage support for Senator Rompkey's motion.

Many would see the change to "Canadian Navy" as simply another step in what has been a long process of moving away from the effects of attempted integration and unification. In part it may be that, but it is not just a step back to reclaim something of the past. It is a positive move that would replace a term used only because it is required in official conversation and documents with one that is used in everyday conversation, in all sectors of the military and by the general public both here and abroad.

If it were only a step back to the past, then many of the members of the Winnipeg branch would call for a return to the "Royal Canadian Navy," but it is not a step back. It is a step forward, replacing outdated terminology with what is in common use. Not only is "Maritime Command" outdated in service use, it is a term with little meaning to the Canadian public that unfortunately can be decidedly apathetic when it comes to things military.

Coming from the mid-continent, I can tell you that for those in much of the country it sounds like the title on the office door of someone with some authority over something to do with oceans and may be only applied to the Maritime provinces.

The motion speaks of the naval centennial and recognizes the service of Canadian naval personnel. As an English-speaking Canadian, "navy" and "naval" are the terms I use when speaking of the sea-going component of any country's Armed Forces, be it the U.S. Navy, Russian Navy or any country that sends warships to sea.

Passage of Senator Rompkey's motion encourages the Minister of National Defence to replace an awkward, publicly misunderstood term, only used in official speech and writing, with a term that is commonly used throughout the military and understood by the general public in this country and abroad.

aujourd'hui mon témoignage. La sécurité et la défense sont des responsabilités fondamentales du gouvernement, et j'estime que le travail de votre comité est de la plus grande importance; c'est pourquoi je vous remercie de prendre le temps de m'écouter parler de cette motion de l'honorable sénateur Rompkey, qui veut changer l'appellation officielle du Commandement maritime, pour lui donner plutôt le nom de « Marine canadienne ».

Je suis à la retraite, mais j'ai joint les rangs de la Réserve de la Marine royale du Canada en 1957, à titre de membre de la Division universitaire d'instruction navale. J'ai reçu la commission royale en 1962 et j'avais le grade de lieutenant de la marine, au moment de l'unification, en 1968. J'ai pris ma retraite en 1985, avec le grade de commandant; j'ai commandé le NCSM *Chippawa*, à Winnipeg, de 1978 à 1981. Je m'adresse à vous aujourd'hui à titre de président de l'Association des officiers de marine du Canada de Winnipeg. Mon but est de vous convaincre d'appuyer la motion du sénateur Rompkey.

Vous devez être nombreux à considérer que l'adoption du nom « Marine canadienne » n'est qu'une simple étape de plus dans le long processus qui nous a permis de tourner le dos aux répercussions des tentatives d'intégration et d'unification. Cela est peut-être vrai en partie, mais cela n'est pas un simple pas en arrière pour récupérer un morceau du passé. C'est une mesure positive, puisqu'elle permettrait de remplacer une expression utilisée uniquement lorsqu'il le faut, dans les conversations et les documents officiels, par une autre qui fait partie de la conversation de tous les jours, de tous les secteurs de l'armée et du grand public, ici comme à l'étranger.

S'il s'agissait d'un retour vers le passé, bon nombre des membres de l'Association de Winnipeg demanderaient que l'on revienne au nom « Marine royale du Canada », mais il ne s'agit pas d'un pas en arrière. C'est un pas en avant, puisque l'on remplace un terme qui n'a plus cours par un autre qui est d'usage courant. Non seulement l'expression « Commandement maritime » n'est-elle plus utilisée dans le service, c'est en outre un terme qui ne signifie pas grand-chose pour le public canadien, lequel, malheureusement, peut décidément se montrer apathique lorsqu'il s'agit des choses militaires.

Comme je viens du centre du continent, je me permets de vous dire que, pour la plupart des Canadiens, cette expression évoque tout simplement le titre officiel sur la porte du bureau d'une personne qui exerce un certain pouvoir sur les dossiers liés aux océans, et il ne peut s'appliquer qu'aux provinces Maritimes.

Cette motion rappelle le centenaire de la marine et souligne les services rendus par le personnel maritime du Canada. Dans mon vocabulaire, les termes « marine » et « maritime » s'appliquent à tous les éléments des forces armées d'un pays qui évolue sur les mers; il peut donc s'agir de la marine des États-Unis, de la marine russe ou de la marine de tout pays qui envoie des bateaux de guerre sur les océans.

La motion du sénateur Rompkey encourage le ministre de la Défense nationale à remplacer un terme bancal, mal compris du public, qui sert uniquement dans les écrits et les discours officiels, par un terme couramment utilisé dans les milieux militaires et compris par le grand public, du Canada et de l'étranger.

I would also like to note that for those who are or have been in the naval service, the term “navy” has far more than a simple denotative meaning. The word “navy” has, and has had for many years, a positive connotation all its own. Men and women proudly refer to themselves as being in or having been in the navy, a term that carries a very real sense of pride and camaraderie with all sailors of the world, a feeling not evoked by the term Maritime Command.

In this centennial year for the Canadian navy, we continue to honour our past with the welcome return of the executive curl. We continue, as we always have, to honour the linkage to our origins and the monarchy with the designation of our ships as Her Majesty's Canadian Ship. As we look to the future, we do so as a Canadian navy, proud of its roots, proud of its accomplishments and proud of its current reputation among other navies of the world.

I only ask one question. I do not speak French, but a French-speaking member has informed me that he believes the stated translation as “Marine Canadienne” is misleading as it could also refer to the merchant navy. He believes that the translation should be “Marine National Canadienne” so there is no ambiguity with “Marine Marchand Canadienne”.

In essence, the Senator Rompkey's motion calls for the sea-going component of the Canadian Armed Forces to be officially referred to by a name that to everyone everywhere reflects the reality of its very nature and purpose, the “Canadian Navy.”

The Chair: Thank you very much, Commander Thain. I appreciate that and your succinct approach. We have a lot of strong feelings on this committee, so I will say, as a gentle reminder, before we begin that we are not actually taking testimony from committee members, we are taking questions. We have so many questions today. We will start with Senator Dallaire. Please be short and to the point. We have a lot of people to run through in our very brief time.

Senator Dallaire: Imagine trying to get a general, who is now an apprenticed politician, to work on brevity. That is quite a challenge.

The Chair: I will put a stop watch on it.

Senator Dallaire: I acknowledge that the French translation, which has an interesting dimension that has been raised, would require an official translator, but I would contend that “La Marine Canadienne” has been used in quite regularly in Quebec City, where I live, and by two of my children, in fact, who were in the naval reserve.

Was the Royal Canadian Navy Volunteer Reserve identified as an actual entity that also ended with unification?

Cmndr. Thain: It was part of the Canadian navy. It was not a separate entity. We were reservists within the Canadian naval forces.

J'aimerais ajouter que, pour tous ceux qui font ou qui ont fait partie de la Marine, ce terme n'a pas qu'un seul sens. Ce mot, la « Marine », a, et depuis de nombreuses années, une connotation positive bien à lui. Les hommes et les femmes sont fiers de dire qu'ils font ou qu'ils ont fait partie de la Marine, c'est un mot qui reflète réellement un sentiment de fierté et de camaraderie pour tous les marins du monde, un sentiment que n'évoque pas l'expression Commandement maritime.

Nous célébrons cette année le centenaire de la Marine du Canada, et nous allons continuer à honorer son passé, notamment avec le retour bienvenu de la boucle d'officier. Nous continuons, comme toujours, à honorer nos origines et nos liens avec la monarchie en donnant à tous nos navires la désignation de Navire canadien de Sa Majesté. Nous envisageons l'avenir sous l'angle de la Marine du Canada, qui est fière de ses racines, fière de ses réalisations et fière de sa réputation actuelle auprès des autres forces navales du monde.

Je n'ai qu'une seule question à poser. Je ne parle pas français, mais un membre francophone m'a dit qu'à son avis, l'expression proposée dans cette langue, celle de « Marine canadienne » pourrait être une source de confusion, puisque l'on pourrait confondre la Marine et la marine marchande. Il croit qu'il faudrait traduire « Canadian Navy » par « Marine nationale canadienne », de façon qu'il n'y ait pas possibilité de la confondre avec la « marine marchande ».

Dans le fond, la motion du sénateur Rompkey vise à donner à la faction des Forces armées canadiennes qui évolue sur les mers la possibilité d'être officiellement désignée par un nom qui, pour tout le monde et partout, reflète sa nature profonde et son objectif réel, le nom de « Marine canadienne ».

La présidente : Merci beaucoup, commandant Thain. J'apprécie votre exposé et sa brièveté. Les membres de notre comité ont des idées bien arrêtées, j'aimerais donc vous rappeler amicalement, avant de commencer, que nous n'allons pas entendre leurs témoignages, nous allons leur demander de poser des questions. Nous avons un grand nombre de questions à entendre aujourd'hui. Nous allons d'abord laisser la parole au sénateur Dallaire. Veuillez être bref et ne pas perdre le sujet de vue. Nous devons entendre beaucoup de personnes, mais nous n'avons qu'un temps très limité.

Le sénateur Dallaire : Imaginez demander à un général, qui est aujourd'hui un apprenti politicien, de viser la brièveté. C'est un beau défi.

La présidente : Je vais chronométrer cela.

Le sénateur Dallaire : Je reconnais que la traduction en français, et il a été intéressant que cette dimension soit soulevée, exige une traduction officielle, mais à mon avis, l'expression « Marine canadienne » est utilisée assez régulièrement à Québec, où je vis, et en fait, deux de mes enfants qui font partie de la Réserve l'utilisent.

Est-ce que la Réserve volontaire de la Marine royale du Canada dont il a été question existait en tant que telle avant l'unification?

Cdr Thain : Elle faisait partie des forces navales du Canada. Il ne s'agissait pas d'une entité distincte. Nous étions des réservistes au service de la Marine canadienne.

Senator Dallaire: When we are looking at officers who served in the Second World War and so on, you were not identified as “Royal Canadian Navy” — brackets “R” for reserve, is that correct.

Cmdr. Thain: There were several designations. There were voluntary reserves; there were reserves. If you looked at my commission, you would not know that I was a reservist. My commission is a commission into the Canadian navy.

Senator Dallaire: The Royal Canadian Navy at the time?

Cmdr. Thain: Yes.

Senator Dallaire: Thank you very much.

Senator Plett: I want to say I am from the same part of the country that you are from and from the same city, so welcome here. I can identify with the comment you made about “Maritime” having a connotation that it is only a small part of our country that is being represented, so I support that.

I have a bit of a preference for “Royal Canadian Navy.” My preference for this is largely because I believe that it is about according Canada’s naval forces the respect that they deserve. It is about honouring our sailors by restoring a historical name, one under which many fought and died, a name that instils pride and respect.

Your argument today has been mostly — although I identify that your preference is “Canadian Navy” — about changing the name from “Maritime Command” to “Canadian Navy.” I would like to hear a bit of the argument about why you think “Canadian Navy” would be better than “Royal Canadian Navy.” I want to say I will accept “Canadian Navy” with pride, if that is the outcome of this committee and the Senate.

Cmdr. Thain: First off, it was because I was addressing a motion that referred to “Canadian Navy”; it was not a motion to go to “Royal Canadian Navy.” When it came up, it was discussed nationally by the Naval Officers’ Association of Canada, as it was discussed nationally by many organizations with military and naval ties.

It is a strange issue. If we had never lost the “Royal,” it would be there and nobody would question it. To bring it back raises the possibility of people seeing it as a move back toward colonial ties. It is not the Royal Australian Navy or the Royal New Zealand Navy, which carry on; they never lost their “Royal” designation so it has been a continuum.

The Naval Officers’ Association spoke to senior officers in the navy and said what do you want us to do? They said there is nobody in the navy now who ever served under the RCN. You would have to be in the navy 42 years to have done that. Therefore, we do not want to do anything that we do not see as

Le sénateur Dallaire : Les officiers qui ont servi pendant la Seconde Guerre mondiale, par exemple, n’étaient pas désignés comme membres de la « Marine royale du Canada » — le « R » entre parenthèses désigne la Réserve, c’est bien cela?

Cdr Thain : Il y avait plusieurs désignations. Il y avait les volontaires de la réserve; il y avait les réservistes. Sur mon brevet d’officier, il n’est pas indiqué que j’étais un réserviste. Il indiquait que j’étais membre de la Marine du Canada.

Le sénateur Dallaire : La Marine royale du Canada, à l’époque?

Cdr Thain : Oui.

Le sénateur Dallaire : Merci beaucoup.

Le sénateur Plett : J’aimerais mentionner que je viens de la même région du pays que vous, et de la même ville, je vous souhaite donc la bienvenue. J’ai été touché par votre commentaire au sujet du fait que la « Marine » a toujours une connotation selon laquelle elle ne représente qu’une petite partie de notre pays, et je suis d’accord avec vous.

J’ai une certaine préférence pour l’expression « Marine royale du Canada ». Si je la préfère, c’est en grande partie parce que je crois qu’il faut accorder aux forces navales du Canada le respect qu’elles méritent. Il faut rendre hommage à nos marins en restaurant une appellation historique, sous laquelle bon nombre d’entre eux ont combattu ou ont trouvé la mort, une appellation qui est synonyme de fierté et de respect.

Vous avez aujourd’hui fait valoir — même si je reconnais que vous préférez l’appellation « Marine canadienne » — qu’il fallait changer l’appellation de « Commandement maritime » pour « Marine canadienne ». J’aimerais en entendre un peu plus au sujet des raisons pour lesquelles vous pensez que l’appellation Marine canadienne serait plus pertinente que l’appellation « Marine royale du Canada ». Je tiens à ajouter que l’appellation « Marine canadienne » me semblerait tout aussi digne de fierté, si c’est celle qu’adoptent le comité et le Sénat.

Cdr Thain : C’est tout d’abord parce que je commentais la motion dans laquelle on parlait de « Marine canadienne »; la motion ne portait pas sur l’appellation « Marine royale du Canada ». Quand cette question a été soulevée, il y a eu un débat national au sein de l’Association des officiers de la Marine du Canada, et, à l’échelle nationale également, au sein de nombreuses organisations qui ont des liens avec les militaires et avec la marine.

C’est une drôle de question. Si le mot « royale » n’avait jamais été supprimé, il y serait encore, et personne ne le remettrait en question. Si on le ramène, il est possible que certaines personnes considèrent qu’il s’agit d’un rappel de notre passé colonial. Ce n’est pas le cas de la marine royale de l’Australie ou de la marine royale de la Nouvelle-Zélande, qui n’ont pas changé de nom; elles n’ont jamais perdu la désignation de « royale », et elle a été maintenue.

L’Association des officiers de la marine a parlé aux officiers supérieurs de la Marine afin de leur demander des conseils. Ils ont dit qu’à l’heure actuelle, aucun membre de la marine n’avait servi dans la MRC. Il aurait fallu avoir passé 42 ans dans la marine pour que cela soit possible. Donc, nous ne voulons pas faire quoi

absolutely necessary, that it might upset people. We do not want to raise flags that could cause problems, so let us just go to "Canadian Navy" and let it go at that.

I spoke to the Royal Canadian Legion national convention in Winnipeg this summer. They had a motion on the floor to advocate for a return to the "Royal" and that motion was defeated after long argument for the same reasons. If "Royal" had always been there, had been carried through, it would be there without a problem. To go back to it might cause problems nobody wants. You would not have mutiny on the coasts if it came back, but the navy is not advocating for it. I will put it that way.

Senator Plett: Strangely enough, I had a member of the media talk to me today about this. That individual suggested that we may not ever have entirely done away with the name "Royal," which was a strange comment to me — that, in fact, this would be quite simple because the name is still there. Is there any truth to that? Is that gone? Would that be a larger process than having "Canadian Navy"? That is my last question, chair.

Cmdr. Thain: I believe there are still Royal Canadian regiments. We still have Her Majesty's Canadian Ships. Some people will say there should not be any sort of public upset at putting "Royal Canadian" sailors on board Her Majesty's Canadian ships, but again, the HMCS has been there; it is part of our history. We are not returning to it as it has never gone away.

We might be having this same debate if somehow, in 1968, we had gone to "Canadian" ships rather than "Her Majesty's" — the debate of whether we go back to it. Again, it would be seen as a contentious issue to go back to it once it has been lost.

Senator Day: Explain to me how many serving naval officers would have served using the executive curl. I am trying to apply your argument to the executive curl.

Cmdr. Thain: The navy has always had something distinctive over the rank on its sleeve. For us, it was the executive curl. When we lost that, we lost the distinction not just in colour of uniform when we went to green and so on, we lost that distinction on our sleeve. Whether it is in various navies, various things on the sleeve, the navy does have that distinction on the top rank stripe on the sleeve.

It is looked on very fondly, and we have never lost it on our mess dress. It was only on the walking out uniform that it went.

Again, there are young officers in the navy who say: Gee, that looks neat. However, to those who have been around for any length of time, the return of that curl meant something to them.

que ce soit qui ne soit pas absolument nécessaire, pour ne pas perturber les gens. Nous ne voulons pas lancer des ballons d'essai et susciter des problèmes; contentons-nous donc de l'appellation « Marine canadienne » et voyons ce qui se passera.

J'ai prononcé une allocution dans le cadre du congrès national de la Légion royale canadienne, à Winnipeg, cet été. Une motion avait été déposée; elle demandait le retour de la mention « royale », et elle a été battue après un long débat où les mêmes motifs ont été présentés. Si ce terme n'avait jamais été supprimé, il aurait été maintenu, et il n'y aurait aucun problème. Le reprendre pourrait susciter des problèmes, et personne ne veut cela. Je ne dis pas que les marins se grimeraient aux barricades, mais ce n'est pas quelque chose qu'ils demandent. Voilà comment se présentent les choses, à mon avis.

Le sénateur Plett : Bizarrement, un représentant des médias m'a parlé de cela aujourd'hui même. Il a laissé entendre que nous n'avons peut-être pas encore tout à fait abandonné le terme « royale », et ce commentaire m'a semblé étrange — c'est comme s'il me disait qu'en fait, tout simplement, ce terme n'a pas disparu. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Est-il disparu ou non? Est-ce que ce serait plus difficile à faire que d'adopter l'appellation « Marine canadienne »? C'était ma dernière question, madame la présidente.

Cdr Thain : Je crois qu'il existe toujours des régiments royaux du Canada. Nous avons encore l'appellation Navire canadien de Sa Majesté. Certaines personnes diront que le public ne trouvera rien à redire au fait que des marins de la « Marine royale canadienne » montent à bord des navires canadiens de Sa Majesté, mais, encore une fois, l'appellation NCSM a toujours existé; elle fait partie de notre histoire. Nous n'avons pas à la reprendre, car elle n'a jamais été supprimée.

Nous aurions peut-être dû en discuter si, pour une raison ou pour une autre, nous avions adopté en 1968 l'appellation navires « canadiens » plutôt que navires « de Sa Majesté » — nous aurions à discuter de la pertinence d'y revenir. Encore une fois, nous créerions des remous si nous voulions reprendre une expression qui avait été abandonnée.

Le sénateur Day : Pourriez-vous me dire combien d'officiers ont servi dans la Marine à l'époque où existait la boucle d'officier? J'essaie d'appliquer votre argument à cette boucle d'officier.

Commandant Thain : La Marine a toujours porté un insigne distinctif, qui s'ajoute à l'insigne de grade, sur la manche de son uniforme. Dans notre cas, il s'agit de la boucle d'officier. Lorsque nous avons perdu cette boucle, nous avons perdu cette distinction, qui ne tenait pas uniquement à la couleur des uniformes, qui devenaient verts, nous avons également perdu cette distinction sur la manche. Peu importe la marine, peu importe tous les insignes cousus sur la manche, la marine porte toujours un insigne distinctif, au-dessus des autres galons, sur la manche de l'uniforme.

C'est quelque chose qui nous tient à cœur, et nous avons conservé cette boucle sur notre tenue de mess. C'est seulement sur les tenues de service qu'elle a été supprimée.

Encore une fois, il y a dans la marine de jeunes officiers qui trouvent que cette boucle a fière allure. Mais pour les plus anciens, le retour de la boucle d'officier a une grande signification.

Senator Day: That is because there was a lot of goodwill associated with that and a lot of pride in distinctiveness.

Cmdr. Thain: Yes, senator.

Senator Day: Is that not the same for the “Royal Canadian Navy”? I am an old trademark man and I used to work in that area. I know the value of something that has an association with it that existed for a long time. My political friends here will understand when someone adopts a political name like the Green Party, how quickly that rose because the name has an association. It was not entirely new.

What I am looking at with RCN, “Royal Canadian Navy,” is the same thing as I see with the executive curl. It is something that has an inherent value that will come back and give pride to all of the serving members, as well as those who are no longer serving.

Cmdr. Thain: I tend to agree with you. It puts us in a difficult position because the navy has sort of said to the Naval Officers’ Association of Canada: Do not push it. We have bigger fish to fry and we do not want to get everyone upset about something that we can live without.

I spoke to the executive officer of HMCS *Chippawa* the other day, and he said: Gee, it all sort of felt good when we were down in the States and someone would call us “RCN” and you perked up a little bit. It was sort of nice. However, he said the crew of HMCS *Winnipeg* was in town fairly recently, and talking to them, they sort of shrugged and said: No, the “Canadian Navy,” yes, we want to go back to that. They are quite happy with Her Majesty’s Canadian Ship, but they do not have that same link to being the “Royal Canadian Navy” that those of us do who served as such.

Senator Day: And they did not have the same link to the executive curl that some of you had who served back previously.

Cmdr. Thain: They had it on their mess kit.

Senator Day: Yes. How do you think the serving members would feel who say: Oh, yes, I am working with the “CN” now?

Cmdr. Thain: That came up, and I doubt that you would use “CN” as we used to use “RCN.” We would just say “navy.”

Senator Day: For that reason.

Cmdr. Thain: Yes.

Senator Day: The second point is how pervasive is the word down from the top of the navy, telling people we have bigger fish to fry; do not make any comments on this?

Cmdr. Thain: I am not sure. Fairly pervasive, I would think.

Le sénateur Day : C’est parce que cette boucle évoque une très grande bonne volonté et que cette distinction suscite la fierté.

Cdr Thain : Oui, sénateur.

Le sénateur Day : Ce n’est pas la même chose qui se passe quand on parle de « Marine royale du Canada »? Je suis attaché aux images de marque, j’ai déjà travaillé dans ce domaine. Je sais toute la valeur des choses qui sont associées au passé. Mes amis politiciens ici présents comprendront que, quand quelqu’un décide d’appeler son parti politique le Parti vert, cela évoque tout de suite quelque chose. Ce n’est pas tout à fait nouveau.

Quand je pense à la MRC, la « Marine royale du Canada », je pense également à la boucle d’officier. C’est quelque chose qui a une valeur intrinsèque qui existera de nouveau et qui va remplir de fierté tous les membres en service, et tous ceux qui ne sont plus en service.

Cdr Thain : J’aurais tendance à être d’accord avec vous. Cela me place dans une position difficile, car la marine a en quelque sorte demandé à l’Association des officiers de la Marine du Canada de ne pas faire pression dans cette direction. Nous avons d’autres chats à fouetter et nous ne voulons pas déranger les gens au sujet de quelque chose dont nous pouvons nous passer.

J’ai parlé avec le commandant en second du NCSM *Chippawa*, l’autre jour, et il m’a dit tout le bien que cela lui avait fait, lorsque nous nous étions rendus aux États-Unis, que quelqu’un nous appelle la « MRC » et que cela nous faisait nous redresser les épaules. C’était assez agréable. Il m’a cependant raconté que l’équipage du NCSM *Winnipeg* était en ville, il y a quelque temps, et que quand il leur a parlé de ce dossier, ils ont haussé les épaules en disant : « Non, c’est la “Marine du Canada”; oui, nous voulons reprendre cette appellation. » Ils étaient assez satisfaits de l’appellation de navire canadien de Sa Majesté, mais ils n’avaient pas les mêmes liens avec la « Marine royale du Canada » que nous, qui avons servi sous cette appellation.

Le sénateur Day : Ils n’ont pas non plus les mêmes liens avec la boucle d’officier, pas autant que vous qui avez déjà servi.

Cdr Thain : Ils la portaient sur leur tenue de mess.

Le sénateur Day : Oui. Selon vous, comment se sentiraient les membres en service qui disent « Oui, je travaille pour la “MC” » maintenant?

Cdr Thain : Cette question a été soulevée, et je doute que le sigle « MC » servirait comme le sigle « MRC » a servi. On dirait tout simplement la « Marine ».

Le sénateur Day : Pour cette raison.

Cdr Thain : Oui.

Le sénateur Day : La deuxième chose est la suivante : dans quelle mesure l’ordre lancé du haut de la hiérarchie de la Marine, à savoir qu’elle a d’autres chats à fouetter et qu’il ne faut pas faire de commentaires à ce sujet, est-il répandu?

Cdr Thain : Je n’en suis pas certain. Je dirais que c’est assez répandu.

The Chair: I guess my best attempt to have people not testify is not working, so I will try again; Senator Segal.

Senator Plett: I did a good job.

The Chair: You did a pretty good job.

Senator Segal: I have two brief questions. The first one is was the executive curl not something that united our navy with all the other navies? It was not about going back to a pre-unification status; it was about reminding everyone that our uniform was a naval uniform by definition. It had nothing to do with the Royal escutcheon, per se.

Cmdr. Thain: That is correct. Back in 1968, another grizzled sailor said to me, "Sir, a Canadian sailor has more in common with a Russian sailor than he has with a Canadian soldier." There is a basic fundamental truth to that statement. That executive curl takes us back into the naval community of the world.

Senator Segal: I say this because of my very high regard for the work of the naval reserve and its ability to provide technically adept and flexible young men and women to be of immense value to the regular force, responsible for patrolling our coasts. Would you share with us from your experience, for which we should all be grateful, the quality and the tone of the debate that took place either at the Royal Canadian Legion or at the Naval Officers' Association of Canada? Clearly, some people of goodwill who believe in strengthening the navy are of the strong view that the "Royal" would be constructive and helpful. I do not happen to be of that view, but I respect their reason. Could you give us a sense of the debate back and forth so that we better understand?

Cmdr. Thain: The debate centred on how it will be perceived by the general public. We are very conscious that the general public, as I said in my opening remarks, stand aside from the military. They do not understand much about the military, and some view it a bit askance. The military is very careful in how it deals with the public. There is concern about public perception and whether this might be a step back to some sort of colonial link. We all know it is not; but then we would have to convince the general public that is not the case. That was the general tone of the debate at the Legion.

Senator Manning: Thank you and welcome. I will follow up on some of my colleague's comments and questions. I will not pretend to have the knowledge that you have, sir, in that you joined in 1957 and I was born in 1964. Needless to say, I am sure your expertise speaks louder than mine, but I have been intrigued by some of your comments.

I want to touch base, if I could, on the unification in 1968, the changes to the uniforms and to the name from Royal Canadian Navy to Maritime Command, and the feeling among the troops back then.

La présidente : Je constate que les efforts que j'ai déployés pour empêcher les membres du comité de témoigner ne fonctionnent pas, alors je vais essayer de nouveau; sénateur Segal.

Le sénateur Plett : J'ai fait du bon travail.

La présidente : Vous avez fait du très bon travail.

Le sénateur Segal : J'ai deux questions rapides. Voici la première : la boucle d'officier n'est-elle pas quelque chose qui unissait notre Marine à toutes les autres? Ce n'était pas une question de revenir à la situation avant l'unification; c'était plutôt un rappel pour tous que notre uniforme était, par définition, un uniforme de la Marine. Cela n'avait rien à voir avec l'écusson royal, en soi.

Cdr Thain : C'est exact. En 1968, un autre marin grisonnant m'a dit : « Monsieur, un marin canadien a plus de choses en commun avec un marin russe qu'avec un soldat canadien. » Il y a un élément véridique fondamental dans cette déclaration. Cette boucle d'officier nous renvoie à la communauté des marines du monde.

Le sénateur Segal : Je le dis, en raison du très grand respect que j'éprouve pour le travail de la Réserve navale et sa capacité de former de jeunes gens compétents et souples sur le plan technique qui seront d'une valeur immense à la force régulière, elle-même responsable de patrouiller nos côtes. À partir de votre expérience, pour laquelle nous devrions tous nous montrer reconnaissants, nous décrieriez-vous la qualité et le ton du débat qui a eu lieu à soit la Légion royale canadienne, soit à l'Association des officiers de la Marine du Canada? Manifestement, certaines personnes de bonne volonté qui croient à l'importance de renforcer la Marine sont fermement convaincues que l'ajout du mot « royale » serait constructif et utile. Si cela se trouve, je ne suis pas de cet avis, mais je respecte leurs motifs. Pourriez-vous nous donner une idée des échanges qui ont eu lieu afin que nous puissions mieux comprendre?

Cdr Thain : Le débat a porté sur la perception du grand public. Nous sommes très conscients du fait que le grand public, comme je l'ai mentionné dans mes déclarations préliminaires, se tient à l'écart de l'armée. Il ne connaît pas grand-chose à l'armée, et une partie la désapprouve un peu. L'armée fait très attention à la manière dont elle traite avec le public. On se préoccupe de la perception du public, et du fait que cela pourrait être considéré comme un retour vers un certain lien colonial. Nous savons tous que cela n'est pas le cas; mais il nous faudrait alors en convaincre le grand public. Voilà le ton général des échanges à la Légion.

Le sénateur Manning : Je vous remercie et je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Je vais donner suite à certains des commentaires et des questions de mes collègues. Je ne ferai pas semblant d'avoir les mêmes connaissances que vous, monsieur, puisque vous avez joint les rangs de la Marine en 1957 et que je suis né en 1964. Je suis convaincu, il va sans dire, que votre expertise pèse bien plus lourd que la mienne, mais certains de vos commentaires m'ont intrigué.

Si vous le permettez, j'aimerais que nous revenions à l'unification de 1968, aux changements apportés aux uniformes, au changement du nom, qui est passé de « Marine royale canadienne » à « Commandement maritime », et au sentiment que les troupes éprouvaient à cette époque.

Maybe you could give us some idea of whether there was a cost to morale. Certainly, changes to the uniforms created a big issue and loss of the executive curl was another issue. How did that play out, in your experience, among the personnel?

Cmdr. Thain: It was a terrible hit to morale at the time for all the forces, but I do not think the navy was hit any harder than anyone else by it. It was a loss of distinction. Someone once said that we have more in common with the Russian navy than we have with Canadian soldiers. When you try to integrate army, navy and air force — three forces that have entirely different lifestyles, do different things and have more in common with those in other countries that do the same thing. It was the unification and trying to bring it into one force. I am sure there was some reason to try to integrate some of the supply chain and other things, but to try to pretend that a sailor was a soldier was an airman wearing a different uniform with a little bit different training was a morale hit to the forces. Sailors felt they were quite a bit different than soldiers and I am sure soldiers felt they were different from sailors and airmen and so on.

Senator Manning: Certainly, it leads us to believe that. While the men and women of service are all under the Canadian Armed Forces, there are the separate entities of the navy, the air force and the army. One of the comments you made was about the loss of distinction. That is where it comes back to me because I support the “Royal Canadian Navy” name not because of Royalty or colonialism but as the distinction. I believe it provides a level of credibility.

You mentioned earlier that there would not be mutiny on the shores over it. I sense that most people involved want to see the name changed from Maritime Command to “Canadian Navy” or “Royal Canadian Navy.” I understand that some people support the use of “Royal” and others who support “Canadian Navy.”

As you said, you had a significant hit back in 1968 with unification. Since then, our army, our air force and our navy have continued supplying wonderful service to the people of Canada and to the people of the world; and we are proud of them. A few weeks ago, when the hurricane hit Newfoundland, the navy stepped up with the army and the air force. They continue to work in tremendous ways so it has not hindered their progress to do tremendous work. What is your take of going from “Royal Canadian Navy” to “Canadian Navy?”

Cmdr. Thain: As I am sure Senator Dallaire will confirm, — a serviceman does what he is told and gets on with it no matter what he thinks of it. That is what happened in 1968; we got on with the job. If it goes back to “Royal Canadian Navy” or to “Canadian

Vous pourriez peut-être nous dire si cela a eu des répercussions sur le moral des troupes. Certes, les changements apportés aux uniformes ont été une grosse histoire, et la perte de la boucle d'officier en était une autre. D'après votre expérience, comment les membres du personnel ont-ils encaissé le coup?

Cdr Thain : À l'époque, cela a été un coup terrible pour le moral de toutes les forces armées, mais je ne crois pas que la Marine ait été frappée plus durement que qui que ce soit d'autre. C'était une perte de distinction. Un jour, quelqu'un a dit que nous avons plus de choses en commun avec la marine russe qu'avec les soldats canadiens. C'est l'intégration de l'armée, de la marine et de la force aérienne — trois forces dont les modes de vie sont entièrement différents, qui font des choses différentes et qui ont plus de choses en commun avec les mêmes forces des autres pays qui font la même chose qu'entre elles. La difficulté, c'était l'unification et le fait de les intégrer en une seule force. Je suis convaincu qu'il y avait un motif valable pour tenter d'intégrer une partie de la chaîne d'approvisionnement et d'autres choses, mais tenter de prétendre qu'un marin était la même chose qu'un soldat, qui était la même chose qu'un aviateur, et que seules de légères différences dans l'uniforme et la formation les distinguaient a été un coup dur pour le moral des forces. Les marins avaient le sentiment d'être pas mal différents des soldats, et je suis certain que les soldats avaient le sentiment d'être différents des marins et des aviateurs, et ainsi de suite.

Le sénateur Manning : Certes, c'est ce que cela nous mène à croire. Bien que les hommes et les femmes en service relèvent tous des Forces armées canadiennes, ils représentent les entités distinctes de la marine, de la force aérienne et de l'armée. Vous avez fait un commentaire sur la perte de distinction. Voilà qui me rappelle pourquoi j'appuie le nom « Marine royale canadienne » : c'est non pas en raison de la royauté ou du colonialisme, mais en raison de la distinction. Je suis convaincu que cela donne un niveau de crédibilité.

Vous avez mentionné plus tôt que personne n'allait monter aux barricades pour cette question. J'ai l'impression que la plupart des personnes en cause souhaitent que le nom passe de « Commandement maritime » à « Marine canadienne » ou « Marine royale canadienne ». Je comprends que certaines personnes souhaitent voir le mot « royale », et que d'autres appuient le nom « Marine canadienne ».

Comme vous l'avez dit, en 1968, vous avez encaissé un dur coup assené par l'unification. Depuis, notre armée, notre force aérienne et notre marine ont fourni un service magnifique au peuple canadien et à tous les peuples du monde; nous sommes fiers d'eux. Il y a quelques semaines, quand l'ouragan a frappé Terre-Neuve, la Marine s'est montrée à la hauteur, tout comme l'armée et la force aérienne. Les forces armées continuent à travailler de bien des façons remarquables, alors cela n'a pas entravé leur capacité de faire du travail remarquable. Que pensez-vous du fait de passer de « Marine royale canadienne » à « Marine canadienne »?

Cdr Thain : Comme le confirmera certainement le sénateur Dallaire — un militaire fait ce qu'on lui dit de faire, et il passe à autre chose, peu importe ce qu'il en pense. » C'est ce qui s'est produit en 1968 : nous sommes passés à autre chose et nous avons

Navy," the navy will continue to operate efficiently. You will thrill a lot of World War II vets and older service personnel if it is changed to "Royal Canadian Navy." You would not upset the current navy if it were "Canadian Navy." As I said before, if it went to "Royal Canadian Navy," there would not be a mutiny on the coasts; life would carry on and that is what would happen.

Senator Pépin: I understand how important identity is. How does the Maritime Command name affect the navy identity?

Cmdr. Thain: I am sorry, I missed the question.

The Chair: How does the name "navy" and Maritime Command affect the identity?

Cmdr. Thain: Maritime Command is not understood by the general public to be "navy." To the people on the street, when you say "Maritime Command," they have no idea what you are talking about, unless somewhere down the road they have had a connection to someone from the navy. If I walk down the street and ask people what Maritime Command is, 9 out of 10 people will not have a clue what I am talking about. When you say "navy," everyone knows what you are talking about. That is the difference.

Senator Dallaire: When I commanded Land Force Quebec Area, I immediately had to say "the army in Quebec;" similar terminology that the navy had as a problem.

However, when unification happened and the executive curl as part of uniform distinction was eliminated, it was not eliminated totally from the uniform; it was eliminated from the dress uniform and from the garrison uniforms but not from the mess uniforms. Is that correct?

Cmdr. Thain: That is right.

Senator Dallaire: When the navy deployed from port, did the officers not wear the curl on their normal dress uniform in the last 15 years or so, in particular the submariners?

Cmdr. Thain: Negative, to my knowledge, senator. The only time that the curl was worn was on mess kit.

Senator Dallaire: I have a bit more information; thank you. The curl has always been there, but the "Royal Canadian Navy," as a term, ended with unification.

Cmdr. Thain: Yes, senator.

Senator Segal: Our witness would be impeded from sharing covert information of that kind, even with a retired general.

Cmdr. Thain: I like that term, "covert."

Senator Mitchell: I would like to represent the other side and I am not making a statement.

fait notre travail. Si le nom redevient « Marine royale canadienne » ou qu'il devient « Marine canadienne », la Marine continuera à exercer ses activités de manière efficace. Si le nom devient « Marine royale canadienne », vous ferez grand plaisir à beaucoup d'anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale et à d'autres membres en service plus âgés. Vous n'allez pas vous mettre à dos la Marine actuelle si le nom devient « Marine canadienne ». Comme je l'ai dit plus tôt, si le nom devenait « Marine royale canadienne », personne ne monterait aux barricades; tout ce qui arriverait, c'est que la vie poursuivrait son cours.

Le sénateur Pépin : Je comprends l'importance de l'identité. Comment le nom Commandement maritime affecte-t-il l'identité de la Marine?

Cdr Thain : Je suis désolé, je n'ai pas compris la question.

La présidente : Comment les noms « Marine » et « Commandement maritime » affectent-ils l'identité?

Cdr Thain : Le grand public ne comprend pas que « Commandement maritime » renvoie à la « Marine ». Quand on dit « Commandement maritime », l'homme de la rue n'a pas la moindre idée de ce dont on parle, à moins que, à un moment donné, il ait eu un lien avec quelqu'un de la Marine. Si je me promène dans la rue et que je demande aux gens ce qu'est le Commandement maritime, neuf personnes sur dix n'auront pas la moindre idée de ce dont je parle. Quand on dit « Marine », tout le monde sait de quoi on parle. Voilà la différence.

Le sénateur Dallaire : Quand je commandais le Secteur du Québec de la Force terrestre, j'ai immédiatement dû dire « l'armée au Québec »; c'était le même problème de terminologie que celui de la Marine.

Cependant, quand l'unification a été réalisée et que la boucle d'officier en tant qu'élément de distinction de l'uniforme a été supprimée, elle n'a pas été complètement éliminée de l'uniforme; elle a été éliminée de l'uniforme de cérémonie et de l'uniforme de garnison, mais pas de l'uniforme de mess. Est-ce exact?

Cdr Thain : C'est exact.

Le sénateur Dallaire : Quand la Marine est déployée d'un port, est-ce que les officiers ne portaient pas la boucle sur leur uniforme de cérémonie habituel au cours des quelque 15 dernières années, particulièrement les sous-mariniers?

Cdr Thain : Négatif, sénateur, à ma connaissance. Le seul endroit où on retrouvait la boucle d'officier était sur l'uniforme de mess.

Le sénateur Dallaire : Je vous remercie, mais je pense que j'ai un peu plus d'information. La boucle d'officier a toujours été là, mais l'expression « Marine royale canadienne » a disparu avec l'unification.

Cdr Thain : Oui, sénateur.

Le sénateur Segal : Notre témoin serait sous le coup d'une interdiction de communiquer des renseignements secrets de cette nature, même avec un général à la retraite.

Cdr Thain : J'aime bien cette expression, « secrète ».

Le sénateur Mitchell : J'aimerais représenter les partisans de l'autre position, et je ne suis pas en train de faire une déclaration.

It seems that, to some extent, and maybe to a huge extent, the use of “Royal” in front of “Canadian Navy”, and the arguments surrounding it, hinge upon what that conjures up. For me that conjures up a past that, to some extent — I do not want to say “betrays” because that is a powerful word — but belies the evolution of this country.

One of the greatest moments in our military history was winning at Vimy. That served to help us establish the distance from the colonial supervision of Britain. I am very supportive of the monarchy, but is there another way of looking at that? To me, it just drags us back into the past and belies that effort, those accomplishments and many of the great moments in Canadian military history.

Second, some say that it somehow gives us greater pride to say “Royal Canadian Navy.” I have a great deal of pride thinking about the Canadian navy. That is what we are.

Cmdr. Thain: I agree. When HMCS *Winnipeg* was off the coast of Somalia involved with the pirates we got more front-page news about the navy than we had seen in the last 30 years, and the term “Canadian Navy” was used. It was “Navy” on the front pages and people were proud of the HMCS *Winnipeg* and what she had accomplished.

There is and will continue to be pride in the Canadian navy. I do not think that the term “Royal” is necessary for pride. We would have pride whatever it was called. Maritime Command is still proud of what they have accomplished. It is just an outdated term that is not recognized.

The Chair: If you went to “Canadian Navy” or even “Royal Canadian Navy,” what precedent would that set? What would happen to the other forces? Would we go back to “Royal Canadian Air Force” or could they be the “Canadian Air Force”? What about the army?

Cmdr. Thain: I thought about that the other day as I drove out to my air command in Winnipeg for 17 Wing mess for TGIF. There is a building there with “Air Command” on it. That is up to the air force. Somehow that seems to fit more than “Maritime Command” fits with the navy.

The Chair: Thank you for that. We appreciate you coming today and your comments.

We will continue our discussion about the name of the Maritime Command, or the navy, as it is commonly known, with our final witness today, Senator Bill Rompkey.

Senator Rompkey is the author of this motion which asks the Minister of Defence to change the official structural name of Maritime Command to “Canadian Navy.” He will be our final witness today, but probably not our last in this series.

Il semble que, dans une certaine mesure, et peut-être dans une grande mesure, l'utilisation du mot « royale » pour qualifier la « Marine canadienne », ainsi que les arguments autour de ce débat, s'articule sur ce que ce mot évoque. Pour moi, ce mot évoque un passé, qui, dans une certaine mesure — je ne veux pas dire « trahit » parce que c'est un mot très fort —, donne une fausse impression de l'évolution de notre pays.

L'un des plus formidables moments de notre histoire militaire était la victoire de Vimy. Elle nous a servi à prendre nos distances de la supervision coloniale de la Grande-Bretagne. Je suis un grand partisan de la monarchie, mais y a-t-il une autre manière de l'envisager? Pour moi, cela ne fait que nous ramener dans le passé et désavoue cet effort, ces réalisations et bon nombre des grands moments de l'histoire militaire canadienne.

De plus, certains soutiennent que de dire « Marine royale canadienne » peut nous rendre plus fiers. La pensée de la Marine canadienne me rend très fier. Elle nous représente.

Cdr Thain : Je suis d'accord. Quand le NCSM *Winnipeg* naviguait au large des côtes de la Somalie dans l'affaire des pirates, la Marine a fait la une plus souvent qu'au cours des 30 dernières années, et c'est l'expression « Marine canadienne » qui était utilisée. On lisait « Marine » à la une des journaux, et les gens étaient fiers du NCSM *Winnipeg* et de ce qu'il avait réalisé.

La Marine canadienne suscite la fierté et continuera de le faire. Je ne crois pas qu'il est nécessaire d'apposer le mot « royale » pour susciter la fierté. Nous devrions être fiers, quel que soit son nom. Le Commandement maritime est toujours fier de ce qu'il a accompli. Seulement, c'est une expression désuète qui n'est pas reconnue.

La présidente : Si vous adoptiez « Marine canadienne », ou même « Marine royale canadienne », cela créerait-il un précédent? Qu'arriverait-il aux autres forces? Reviendrions-nous à « Aviation royale du Canada » ou le nom pourrait-il devenir « Force aérienne du Canada »? Et que dire de l'armée?

Cdr Thain : Je réfléchissais à cela, l'autre jour, tandis que je conduisais pour me rendre mon commandement aérien à Winnipeg, pour participer à la célébration du vendredi au mess de la 17^e Escadre. Là-bas, il y a un édifice qui porte l'inscription « Commandement aérien ». C'est à la Force aérienne de décider. Allez savoir, cela semble être plus approprié que dans le cas de « Commandement maritime » pour la Marine.

La présidente : Merci de votre exposé. Nous sommes heureux que vous soyez venu aujourd'hui pour nous communiquer vos commentaires.

Nous allons poursuivre notre échange sur le nom du Commandement maritime, mieux connu sous le nom de Marine, avec le dernier témoin que nous entendrons aujourd'hui, le sénateur Bill Rompkey.

Le sénateur Rompkey est l'auteur de la motion qui encourage le ministre de la Défense à changer l'appellation officielle du Commandement maritime afin qu'elle devienne la « Marine canadienne ». C'est le dernier témoin que nous entendrons aujourd'hui, mais il ne sera sans doute pas le dernier dans cette série.

Welcome, Senator Rompkey. We are very pleased to have a colleague sitting in that chair.

Would you like to make some opening remarks?

Hon. Bill Rompkey, P.C.: Yes, I would. However, I would first like to thank you very much for the expeditious way in which you are dealing with this matter because I and others are hoping that we can deal with it before the end of the naval centennial year.

You all have before you exhibit a and exhibit b, as Perry Mason would have described them, naval centennial pins and naval centennial promotional materials that clearly say they are on behalf of the "Canadian Navy."

I introduce, as exhibit c, this copy of *Canadian Naval Review* of spring 2010, which has as its title *Canadian Navy Centennial Issue*.

I show you that to make a point of what is real at the present time.

I am a Canadian. I was not born a Canadian; I was born a British subject. I was 13 when my country joined with this country. I was 17 when I joined the Canadian navy. It was the Royal Canadian Navy Reserve that made me a Canadian, ironically enough, because it introduced me to Canadians across this country that I had never met before. I spend some time in Halifax and I spent some time in Esquimalt, and I met Canadians from all across the country. I am a Canadian, as the Anglican baptism service says, "by adoption and grace," and by choice, so I start with that proposition.

However, I am here on behalf of those who have served in the navy since 1968, and they have not served in the Royal Canadian Navy; they have served in what they call the "Canadian Navy." Their navy is the "Canadian Navy" and it is those that I think we should keep in mind.

I moved the motion on behalf of those who did not serve because I think we need to look forward. I do not think we, in this centennial year, should be looking backward. I think we have to look forward. We have to acknowledge what is in the present and what is going to be.

I would like to read, if I may, briefly, several paragraphs from the speech I made in the house because I do not want to miss any important points.

The view of moving forward and not backward was anticipated by Lieutenant-Commander Alan Easton in his excellent account of his World War II sea service in his book *50 North*. He recalls a wartime conversation with a senior RN officer:

Sénateur Rompkey, nous vous souhaitons la bienvenue. Nous sommes très heureux que ce soit l'un de nos collègues qui occupe cette place.

Aimeriez-vous faire une déclaration préliminaire?

L'honorable Bill Rompkey, C.P. : Oui. Toutefois, je tiens tout d'abord à vous remercier de la célérité avec laquelle vous traitez cette question, parce que, tout comme d'autres, j'espère que nous pourrions la régler avant la fin de l'année du centenaire de la Marine canadienne.

Chacun d'entre vous avez sous les yeux la pièce a et la pièce b, comme les aurait décrites Perry Mason, c'est-à-dire des épinglettes ainsi que d'autre matériel promotionnel du centenaire de la Marine sur lesquelles il est clairement indiqué « Marine canadienne ».

À titre de pièce c, je soumetts cet exemplaire de la *Canadian Naval Review*, le numéro du printemps 2010, dont le titre contient l'expression *Canadian Navy Centennial Issue*.

Tout ceci pour vous démontrer ce qui se fait en réalité en ce moment.

Je suis un Canadien, mais pas par naissance; à l'origine, j'étais un sujet britannique. J'étais âgé de 13 ans quand mon pays a joint le nôtre. J'étais âgé de 17 ans quand j'ai joint les rangs de la Marine canadienne. Le plus ironique, c'est que c'est la Réserve de la Marine royale canadienne qui a fait de moi un Canadien, parce qu'elle m'a fait connaître des Canadiens de partout au pays que je n'avais jamais rencontrés auparavant. J'ai passé du temps à Halifax, et j'ai passé du temps à Esquimalt, et j'ai rencontré des Canadiens de partout au pays. Comme on le dit dans la cérémonie du baptême anglican, je suis Canadien « par adoption et par la grâce de Dieu », ainsi que par choix. C'est donc avec cet énoncé que je vais commencer.

Cependant, je me trouve parmi vous au nom de ceux qui ont servi dans la Marine depuis 1968. Ils n'ont pas servi dans la Marine royale canadienne; ils ont servi dans ce qu'ils appellent la « Marine canadienne ». Leur Marine est la « Marine canadienne » et, selon moi, ce sont eux dont il nous faut tenir compte.

J'ai déposé la motion au nom de ceux qui n'ont pas servi, parce que je pense qu'il nous faut être tournés vers l'avenir. Je ne crois pas que nous devrions, au cours de cette année centenaire, regarder vers le passé. Je pense qu'il nous faut nous tourner vers l'avenir. Il nous faut reconnaître ce qui est présentement, et ce qui sera à l'avenir.

Si vous le permettez, j'aimerais lire brièvement plusieurs paragraphes de l'allocation que j'ai faite à la Chambre, parce que je ne voudrais pas oublier d'éléments importants.

Ce point de vue, selon lequel et fallait être tourné vers l'avenir plutôt que vers le passé, avait été prévu par lieutenant-commander Alan Easton, dans son excellent récit *50 North*, qui raconte son service dans la Marine lors de la Seconde Guerre mondiale. Il rapporte une conversation survenue en temps de guerre avec un officier supérieur de la Marine royale :

We went on to speak of tradition. He said that in the RN tradition was a heritage of which they were very proud, and in a sense was the moral backbone of the service. "You are not far removed from it yourselves, you know. You are part of the Empire and much of our stock is British.

I am not sure he knew the French were here beforehand, but a portion of our stock is British.

He continued:

That's so, sir, I acknowledged. But, although we learned your customs and in fact were patterned after the Royal Navy, I feel, and I think most of us feel, that we have no direct right to your traditions. Nor, could they apply really, because, what made them occurred mainly before we were in existence.

Our tradition, I suggested, is possibly being made now.

That point of view, I believe, would be shared by the majority of those serving in the navy today and by many who have retired. For half of the hundred years that the navy has existed, those who enlisted did not serve in the RCN. The RCN disappeared with a wave of Paul Hellyer's wand. Unification was seen as an insult to the many who had served in the RCN because it instantly and arbitrarily took away symbols and traditions that were part of their long and distinguished legacy of service. Surely, bringing back the designation RCN today would be doing the same thing to those who have served over the past 42 years. What of the innovations that are truly Canadian? Now women serve and command at sea; now we have bilingual warships; now we have a diversity of people from many ethnic and racial backgrounds reflecting the unique mix that is Canada itself. These are traditions that are in part handed down and are in part earned by Canadian sailors who never served in the RCN but who proudly served in what is commonly known as the Canadian navy. Like those who suffered from unification they should not have their accomplishments cast aside.

The men and women of today's navy know that for some time they have been working more and more closely with the USN whose continent we share. Indeed, they interface more and more with foreign navies who identify them as the Canadian Navy. Francophones have been in what is now Canada longer than any, except for the First Nations and Inuit. Francophones do not use "Maritime Command" when identifying the navy. For them, the French word for navy is "La Marine." Navy/marine is a term that has survived 42 years of official, political and statutory deletion.

Nous avons enchaîné en parlant de tradition. Il déclarait que la tradition de la Marine royale était un héritage dont ils étaient très fiers et qui constituait, en quelque sorte, la structure morale du service. « Vous n'en êtes pas très éloigné vous non plus, vous savez. Vous faites partie de l'Empire et la majorité de notre population est britannique. »

Je ne suis pas certain qu'il savait que les Français étaient là auparavant, mais une partie de notre population est d'origine britannique.

Il a poursuivi ainsi :

C'est le cas, ai-je reconnu. Mais, bien que nous ayons appris vos coutumes et que nous nous soyons inspirés de la Marine royale, j'ai l'impression, et je crois que la plupart d'entre nous a l'impression que nous n'avons pas de droit direct à l'égard de vos traditions. Elles ne sont pas nôtres car elles existaient bien avant nous.

Notre tradition, ai-je ajouté, est en train d'être façonnée.

Selon moi, la majorité de ceux et celles qui servent dans la Marine, et bon nombre de ceux et celles qui ont pris leur retraite, partagent ce point de vue. La Marine existe depuis un siècle. Or, depuis près d'un demi-siècle, les membres de la Marine ne servent plus dans la Marine royale du Canada. Paul Hellyer l'a fait disparaître d'un coup de baguette. L'unification des services a été vue comme une insulte à l'endroit de ceux qui avaient servi dans la Marine royale du Canada. Le geste arbitraire que fut l'unification des services a donné lieu à la disparition instantanée des symboles et des traditions qu'avaient faits leurs ceux et celles qui avaient servi dans la Marine royale du Canada. Bien sûr, la reprise de l'appellation Marine royale du Canada aurait le même effet sur ceux qui servent dans la Marine depuis plus de 42 ans. Qu'en est-il des innovations véritablement canadiennes? De nos jours, les femmes servent et commandent dans la Marine; nos navires ont des équipages bilingues; nous avons des marins de diverses origines ethniques et raciales qui représentent bien la diversité unique du Canada. Voilà une partie des traditions qui se perpétuent, des traditions qui appartiennent aux marins canadiens qui n'ont jamais servi dans la Marine royale du Canada, mais qui sont fiers de servir dans la Marine canadienne, comme on l'appelle. Les réalisations de ces marins ne devraient pas être écartées comme le furent celles des marins qui ont vécu à contrecœur l'unification des services.

Les hommes et les femmes qui servent actuellement dans la marine travaillent de plus en plus étroitement avec la Marine des États-Unis, avec laquelle nous partageons le continent. En effet, ils ont de plus en plus d'échanges avec des marins étrangers, qui les identifient comme faisant partie de la Marine canadienne. Mis à part les Premières nations et les Inuits, les francophones furent les premiers sur le territoire du Canada. Les francophones ne parlent pas de « Commandement maritime », ils parlent de la Marine. Même s'il a été supprimé officiellement dans les politiques et dans les lois il y a 42 ans, le mot Marine/navy a survécu.

Vice-Admiral Dean McFadden has pointed out how closely the story of the navy parallels the development of Canada. Both came from humble beginnings but aspired to contribute beyond the shores of the country. Both modelled themselves on remarkable institutions of Great Britain. Both came of age in the crucible of war. He could have added that just as Canada has emerged from the shadow of Britain to tread the world stage as a respected and able nation in its own right, so did the Canadian Navy emerge from the shadow of the RN to become a world-renowned navy in its own right. It has become a navy reflecting the diversity, creativity, competence and multi-culturalism of the country itself.

This chamber is not the Royal Canadian Senate, although we owe much to British origins; we are the Senate of Canada. We are Canadians with our own constitution and identity. So it is with the Canadian Navy, with its own insignia, customs, practices and history.

The connection with the sovereign is acknowledged through the presentation of the Queen's Colours, which recently occurred for the third time in Halifax. Additionally, the use of HMCS is a practice well accepted by today's sailors.

The face of young Canada is rapidly changing. The demographic is no longer one of British, or even European, ancestry. The talent pool for the future navy has no connection with the royal designation. As the population ages, the navy is in an almost life and death competition with every other industry. If the navy does not attract more Aborigines, more francophones, more of the anglophone and francophone immigrant communities and visible minorities, it will die a slow death.

Maritime Command is a bland nonentity. ... The time has come to institutionalize the name "Canadian Navy La Marine Canadienne."

Finally, I know there was a lot of discussion about what other countries do and the fact that other countries have kept the term "Royal." Last week I was in British Columbia studying lighthouses with Senator MacDonald, and the same case was put to us. that many countries had done away with lightkeepers. Our research shows that is not entirely true, but that is the allegation. Senator MacDonald made the comment that when he was young and he told his father he wanted to do something that his father thought he should not do his father would say to him, "If everyone else jumped over the wharf, would you jump over too?"

We are a country in our own right, with our own traditions and heritage. Thank you, Madam Chair, for hearing me.

Le vice-amiral Dean McFadden a fait remarquer à quel point l'histoire de la Marine ressemble à celle de l'évolution du Canada. Malgré des origines modestes, tant le Canada que la Marine ont tous deux aspiré à apporter une contribution au-delà des rivages du pays. Ils ont tous deux pris exemple sur de remarquables institutions britanniques. Ils ont tous deux atteint leur maturité dans le creuset de la guerre. L'amiral McFadden aurait pu ajouter que, tout comme le Canada, qui est sorti de l'ombre de la Grande-Bretagne pour aller sur la scène mondiale en tant que nation respectée et compétente à part entière, la Marine canadienne est sortie de l'ombre de la Marine royale pour devenir une marine à part entière connue de par le monde. Elle est devenue une marine qui reflète la diversité, la créativité, la compétence et le multiculturalisme du pays lui-même.

Notre assemblée ne s'appelle pas le Sénat royal du Canada, bien que nous devions beaucoup à nos origines britanniques; elle s'appelle le Sénat du Canada. Nous sommes des Canadiens, dotés de notre propre Constitution et de notre propre identité. Il en va de même pour la Marine canadienne, dotée de ses propres insignes, coutumes, pratiques et histoire.

Le lien avec la souveraine est reconnu par la présentation du drapeau de la reine, qui a récemment eu lieu pour la troisième fois à Halifax. De plus, l'utilisation du titre NCSM est une pratique largement acceptée parmi les marins d'aujourd'hui.

Le visage du jeune Canada change rapidement. Notre population n'est plus d'ascendance britannique, ni même européenne. La réserve de talents n'a plus aucun lien avec la désignation royale. À mesure que la population vieillit, la Marine et presque toutes les autres industries se livrent une concurrence féroce. Si la Marine n'arrive pas à attirer plus d'Autochtones, de francophones, d'immigrants anglophones et francophones et de minorités visibles, elle mourra à petit feu.

Le nom « Commandement maritime » est insipide au point de n'avoir aucune identité [...] Le moment est venu d'officialiser le nom « Marine Canadienne/Canadian Navy ».

Enfin, je sais que l'on a beaucoup parlé de ce qui se fait dans les autres pays et du fait que ces derniers ont conservé le mot « royale ». La semaine dernière, j'étais en Colombie-Britannique, en compagnie du sénateur MacDonald, afin d'étudier les phares; et on nous a présenté la situation selon la même perspective, c'est-à-dire que de nombreux pays s'étaient débarrassés de leurs gardiens de phare. D'après les résultats de notre recherche, ce n'est pas tout à fait vrai, mais c'est l'allégation qui nous a été présentée. Le sénateur MacDonald a fait le commentaire que, quand il était jeune et qu'il disait à son père qu'il voulait faire quelque chose que son père réprouvait, son père lui répondait : « Si tout le monde sautait du quai, sauterai-tu toi aussi? »

Nous sommes un pays de plein droit, avec nos propres traditions et notre propre patrimoine. Madame la présidente, merci de m'avoir écouté.

The Chair: Thank you very much for appearing before us today. We have a long list of questions all ready to go, so we will start with Senator Dallaire.

Senator Dallaire: Senator Rompkey, I believe it was 1986 when the government of the day invested something like \$43 million to put the three services back into service dress. Do you remember that time frame? Are you familiar with the time they did that? Did you perceive that there was a sense of pride that was created by the return to three separate uniforms?

Senator Rompkey: Absolutely.

Senator Dallaire: At that time, the navy did not go back to the navy blue; it went back to black. Also at that time, the army did not go back to khaki; it kept the green and the air force got its blue pretty well back. Do you think that because they did not get exactly what they had before, that maybe was a pejorative side to the encouragement of having your separate uniform?

Senator Rompkey: The uniform that I remember was black. The uniform that I wore was black, so they have gone back to black. If I recall uniforms, senator, it was not navy blue but black. I stand to be corrected. I think they have gone back to what it was, but it clearly is a morale booster and a question of identity.

Senator Dallaire: I can certainly speak for the army. However, do you believe the new uniforms to be a significant factor in the continued operational effectiveness of these forces? Do you believe that by introducing this new element you can boost the morale of the forces?

Senator Rompkey: I do not mean to be trite, but I was thinking tonight that the Montreal Canadiens used to be called the Montreal Maroons. If you asked the people of Montreal to go back to the Montreal Maroons and if you took that CH off the sweater of the Canadians, what would that do to morale? What would that do to the morale of the team and the people? Morale is very important.

Senator Day: I thought they were called "les habitants."

Senator Rompkey: Morale is important and those symbols of morale are very important.

Senator Dallaire: Is it not a fact that members of the naval branch, the Maritime Command, throughout the terrible years of unification and destruction of the soul of the army, navy and air force by trying to unify it, still kept the term "navy" in all kinds of paraphernalia. Is it true that they kept all kind of expressions of their morale and their entity?

Senator Rompkey: Yes, and that is why I distributed the materials tonight.

La présidente : Merci beaucoup d'avoir comparu devant nous aujourd'hui. Nous avons une longue liste de questions toutes prêtes à vous poser, alors nous allons commencer avec le sénateur Dallaire.

Le sénateur Dallaire : Sénateur Rompkey, je pense que c'était en 1986 que le gouvernement de l'époque a investi quelque chose comme 43 millions de dollars pour que les trois forces retrouvent chacune leur propre uniforme. Vous souvenez-vous de cette époque? Vous souvenez-vous du moment où il a fait ça? Avez-vous eu le sentiment que le retour à trois uniformes distincts a créé un sentiment de fierté?

Le sénateur Rompkey : Bien sûr.

Le sénateur Dallaire : À cette époque, la Marine n'est pas retournée au bleu marine; elle est retournée au noir. De même, l'armée n'a pas repris l'uniforme kaki; elle a conservé le vert, et la force aérienne est retournée au bleu qui la caractérise. Selon vous, parce que la Marine n'a pas obtenu exactement ce qu'elle avait auparavant, qu'il y avait peut-être un côté négatif à l'aspect encourageant de retrouver un uniforme distinct?

Le sénateur Rompkey : L'uniforme dont je me souviens était noir. Celui que je portais était noir, et la Marine est donc retournée au noir. Sénateur, dans mon souvenir, l'uniforme était non pas bleu marine, mais noir. Corrigez-moi si je me trompe. Je pense que l'uniforme de la Marine est retourné à ce qu'il était, mais c'était manifestement excellent pour le moral et c'était une question d'identité.

Le sénateur Dallaire : Je peux certainement dire que cela a été le cas pour l'armée. Toutefois, croyez-vous que les nouveaux uniformes sont un facteur significatif relativement à l'efficacité opérationnelle continue de ces forces? Croyez-vous qu'en introduisant ce nouvel élément, vous pouvez remonter le moral des forces?

Le sénateur Rompkey : Je ne veux pas dire des banalités, mais, ce soir, je réfléchissais au fait que les Canadiens de Montréal s'appelaient auparavant les Montreal Maroons. Si on demandait aux Montréalais de revenir au Montreal Maroons et si l'on retirait le sigle CH du chandail des Canadiens, quelles en seraient les conséquences sur le moral? Quelles seraient les conséquences sur le moral de l'équipe et des gens? Le moral est d'une grande importance.

Le sénateur Day : Je croyais qu'ils s'appelaient les « Habitants ».

Le sénateur Rompkey : Le moral est important, et les symboles qui soutiennent ce moral sont très importants.

Le sénateur Dallaire : N'est-il pas vrai que les membres des forces navales, le Commandement maritime, tout au long des terribles années d'unification de l'armée, de la marine et de la force aérienne et de la destruction de l'âme de chacune de ces entités, ont conservé le mot « Marine » dans plein d'éléments de leur attirail? N'est-il pas vrai qu'ils conservaient différentes formes d'expression de leur moral et de leur entité?

Le sénateur Rompkey : Oui, et c'est pourquoi j'ai distribué le matériel ce soir.

[Translation]

Senator Pépin: You told us to look ahead. I really want to look ahead, but for the Canadians who served in the Royal Canadian Navy, it is a question of identity. This change in name will affect them, and I suggest we give them a special decoration. Perhaps we could have some kind of recognition process for them. These soldiers are between 85 and 90 years old; there are very few of them left. One of my uncles is in this situation. It seems to me that they could be given a pin of recognition, for example, and then we could open the door and change the name to the Canadian Navy.

[English]

Senator Rompkey: To my knowledge, there is no one serving today who was in the Second World War. Those veterans of the Second World War still wear their RCN uniforms. Whenever they go to a mess dinner, to a Naval Officers' Association, they will wear their RCN uniform; but there is nobody from the RCN serving today.

Senator Pépin: That I know.

Senator Rompkey: The other thing I wanted to say was there are some from the Second World War in the Naval Officers' Association of Canada. However, as you know from the testimony of Admiral Summers, the Naval Officers' Association has taken the position that the navy should be called the "Canadian Navy," even though some of their members have experience in the Second World War. The same is true for the Royal Canadian Legion. They took a decision not to revert to RCN.

[Translation]

Senator Pépin: I agree with the name Canadian Navy, but out of respect for the oldest veterans of the Royal Canadian Navy, we could find a way to recognize them as such, and then open the door to the rest.

[English]

Senator Rompkey: They will always be veterans of the RCN.

Senator Manning: I would like to thank our guest for being here with us today. To think he was on the short list for the next lieutenant governor of Newfoundland, but anyway.

I certainly have been intrigued by your motion in the house. We have had several discussions in private and I am delighted that you are here today. As you know, my feeling is we should go back to the "Royal Canadian Navy." I hope I am not looking backward, but I am looking at honouring the accomplishments of the navy over the past 100 years.

[Français]

Le sénateur Pépin : Vous nous avez dit de regarder devant. Je veux bien regarder devant, toutefois, pour les Canadiens ayant servi dans la Marine royale canadienne, c'est une question d'identité. Ce changement de nomenclature les affectera et je suggère une décoration spéciale pour eux. Peut-être pourrions-nous avoir une certaine formule de reconnaissance pour eux. Ces soldats ont entre 85 et 90 ans; il en reste très peu. C'est le cas pour l'un de mes oncles. Il me semble qu'une broche pour les reconnaître, par exemple, pourrait leur être décernée, et, ensuite, on pourrait ouvrir la porte et passer à la nomenclature de la Marine canadienne.

[Traduction]

Le sénateur Rompkey : À ma connaissance, aucun membre de la Marine qui a participé à la Deuxième Guerre mondiale n'est encore en service aujourd'hui. Ces anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale portent toujours leur uniforme de la MRC. Lorsqu'ils assistent à un souper au mess ou à une réunion de l'Association des officiers de la Marine, ils portent toujours leur uniforme de la MRC. Cependant, personne de la MRC n'est encore en service aujourd'hui.

Le sénateur Pépin : Ça, je sais.

Le sénateur Rompkey : L'autre chose que je tenais à dire, c'est que l'Association des officiers de la Marine du Canada compte parmi ses membres des anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, comme vous l'avez entendu pendant le témoignage de l'amiral Summers, l'Association des officiers de la Marine a adopté la position selon laquelle la Marine devrait être appelée la « Marine canadienne », même si certains de ses membres ont servi pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est également vrai pour la Légion royale canadienne. Elle a pris la décision de ne pas revenir à MRC.

[Français]

Le sénateur Pépin : Je suis d'accord avec cette nomenclature de la Marine canadienne, mais par respect pour les plus anciens vétérans de la Marine royale canadienne, on pourrait trouver une formule pour les reconnaître comme tels et ouvrir la porte pour le reste, par la suite.

[Traduction]

Le sénateur Rompkey : Ils seront toujours des anciens combattants de la MRC.

Le sénateur Manning : J'aimerais remercier notre invité de sa présence parmi nous aujourd'hui. Quand je pense qu'il faisait partie des candidats retenus en sélection finale pour être le prochain lieutenant-gouverneur de Terre-Neuve-et-Labrador... Mais, enfin, c'est une autre histoire.

Certes, la motion que vous avez déposée à la Chambre m'a intrigué. Vous et moi avons parlé ensemble à plusieurs reprises, et je suis ravi de vous retrouver ici aujourd'hui. Comme vous le savez, j'estime que nous devrions revenir à l'appellation « Marine royale canadienne ». J'espère que ce n'est pas parce que je regarde vers le passé, mais je cherche plutôt à honorer les réalisations de la Marine au cours des 100 dernières années.

I do not think there is a right or a wrong to this issue. You quoted Senator MacDonald's comments. My father used to tell us, even if you are on the side of the road by yourself and everybody else is on the other side, it does not mean you are wrong; it means you are lonely. I guess we all learn from our fathers and mothers.

Coming from Newfoundland and Labrador, and wherever we are in Canada, valuing our ancestry is important because while valuing and remembering our past as we prepare for the future and embracing our identity.

I guess my biggest issue, and what I want to get you on record as stating, is that when the changes were made with unification in 1968, it was a blow to the morale of all the forces at the time — the change in uniform, the elimination of the executive curl to the navy especially.

If we get to a point where it is "Canadian Navy," I am okay with that, while I still push the fact that it is "Royal." I do not push "Royal" for the simple reason of our history with the monarchy, as I said to witnesses and I said to you. My ancestry is Irish, so it is not necessarily from the monarchy point of view as much as I see it as a distinction — a clear distinction and an honour. I point to institutions like the Royal Canadian Mounted Police, the Royal Newfoundland Constabulary and the Royal St. John's Regatta, the oldest sporting event in North America.

I am sure you have talked to many people, veterans of yesterday and the soldiers of today. I just wonder what you think at the end of the day.

I certainly want to take it from "Maritime Command." I want to see that abolished because, to be honest with you; I think if you asked 10 out of 10 people on most days, you would not get an answer on "Maritime Command." Most people would not know it. We know our army, navy and air force. We know the great work they have done.

From your point of view and all the people you have talked to, can you give us some indication? If we choose one or the other, I know life will continue on, as one of our witnesses said — soldiers do what they are asked to do.

Senator Rompkey: Life will continue on. You would have to make some changes. Those pins would no longer read "Canadian Navy." The bumper stickers would no longer read "Canadian Navy." The website would no longer read "Canadian Navy." The letterhead would no longer read "Canadian Navy."

Je ne crois pas qu'un point de vue l'emporte sur l'autre sur cette question. Vous avez cité les commentaires du sénateur MacDonald. Mon père avait l'habitude de nous dire : Même si tu es tout seul d'un côté de la route, et que tous les autres sont de l'autre côté, cela ne veut pas dire que tu as tort; cela veut dire que tu es seul. Je suppose que chacun d'entre nous tire des leçons des enseignements de nos parents.

Je viens de Terre-Neuve-et-Labrador, mais quel que soit l'endroit où nous sommes au Canada, nous devons accorder de l'importance à nos ancêtres et à notre passé et nous en souvenir, tandis que nous préparons l'avenir et comprenons notre identité.

Je pense que ce qui me préoccupe le plus, et ce que j'aimerais vous entendre dire aux fins du compte rendu, c'est que les changements apportés au moment de l'unification en 1968 ont été un coup dur pour le moral de toutes les troupes à l'époque — le changement d'uniforme, tout particulièrement pour la Marine, avec la disparition de la boucle d'officier.

Si nous nous rendons au point où l'appellation devient « Marine canadienne », cela me convient, même si j'insiste encore pour qu'on y appose le mot « royale ». Je ne prône pas l'ajout du mot « royale » en raison de nos seuls antécédents avec la monarchie, tout comme je l'ai dit aux témoins ainsi qu'à vous. Je suis de descendance irlandaise, alors ce n'est pas tant du point de vue de la monarchie que du point de vue de la distinction — une distinction claire ainsi qu'un honneur. Je cite des institutions comme la Gendarmerie royale canadienne, la Royal Newfoundland Constabulary et la Royal St. John's Regatta, le plus ancien événement sportif en Amérique du Nord.

Je suis convaincu que vous avez parlé à de nombreuses personnes, anciens combattants d'hier et soldats d'aujourd'hui. Je me pose simplement la question : au bout du compte, qu'en pensez-vous?

Assurément, je veux que nous changions l'expression « Commandement maritime ». Je souhaite que ce soit aboli parce que, très franchement, beau temps mauvais temps, si vous posiez la question à dix personnes, aucune d'entre elles ne saurait qu'est le « Commandement maritime ». La plupart des gens ne seraient pas au courant. Nous connaissons notre armée, notre marine et notre force aérienne. Nous savons qu'elles ont accompli un travail formidable.

Selon votre point de vue et celui de tous les gens à qui vous avez parlé, pourriez-vous nous donner une indication? Si nous choisissons l'un ou l'autre, je sais que la vie suivra son cours; comme l'a dit l'un de nos témoins : les soldats font ce qu'on leur dit de faire.

Le sénateur Rompkey : La vie suivrait son cours. Il faudrait apporter quelques changements. Ces épinglettes ne porteraient plus la mention « Marine canadienne », pas plus que les autocollants de pare-choc. Le site Web ne porterait plus le titre « Marine canadienne ». L'en-tête de la papeterie ne porterait plus la mention « Marine canadienne ».

You would have to make many changes and they would be costly. They would not be exorbitant, but they would be costly. There is a dollar figure attached to going back to "Royal Canadian Navy" which we should not discount. However, that is not what you asked and you asked a very important question.

Rear-Admiral Fred Mifflin's testimony was instructive in that regard. He said he had not met anybody in his travels who wanted to go back to "Royal Canadian Navy." Fred moves in navy circles more than I do today.

I encourage you to go on a navy ship, those of you who have not, and actually talk to the people who live on that ship. I had the pleasure of sailing from Cupids to St. John's about three or four weeks ago. A lot of people on that ship, HMCS *St. John's*, are from my province. I did my own little informal survey on the quarter deck. I must say that people on that ship serve in the Canadian navy and are very proud of it. They really have no knowledge of the Royal Canadian Navy. It is not part of their identity, who they are or who they work for.

I have not done an exhaustive survey and I am not aware of any polls. However, I have asked people about it over the past year or more, and my conclusion is that the majority would rather serve in the "Canadian Navy."

Senator Manning: You are almost there.

Senator Day: He has it. It is in his soul, I know it.

Senator Manning: In terms of logistics, Maritime Command is currently the official name. Therefore, the official name is not "Canadian Navy" at this present time. Is that correct?

Senator Rompkey: Right.

Senator Manning: Therefore, the soldiers and people who are serving in the Maritime Command today have never served under the Royal Canadian Navy or the "Canadian Navy."

Senator Rompkey: They call themselves the "Canadian Navy." That is how they are known and identify themselves.

Senator Manning: I know that.

Senator Rompkey: Officially, that is right.

Senator Manning: Officially, it has never been called that. They have found a way back to "Canadian Navy" from Maritime Command as an opportunity to identify themselves.

You kind of answered part of my second question. You are not aware of any polls among the people who are serving today, are you?

Senator Rompkey: I am only aware of informal polls. It is only anecdotal evidence; there is no hard evidence.

Il faudrait apporter de nombreux changements, et ce serait onéreux. Ce ne serait pas des coûts exorbitants, mais ce serait quand même onéreux. Il y a un montant lié au fait de revenir à « Marine royale canadienne », que nous ne devrions pas sous-estimer. Cependant, ce n'est pas la question que vous avez posée; vous avez posé une question très importante.

Le témoignage du contre-amiral Fred Mifflin était très instructif à cet égard. Il a affirmé que, au cours de ses déplacements, il n'avait pas rencontré qui que ce soit qui voulait revenir à « Marine royale canadienne ». Fred fréquente beaucoup plus les cercles de la Marine que je ne le fais à l'heure actuelle.

J'encourage ceux d'entre vous qui n'avez pas encore été sur un navire de la Marine à le faire, et à parler avec les gens qui vivent sur ce vaisseau. Il y a trois ou quatre semaines, j'ai eu le plaisir de naviguer de Cupids à St. John's. Bon nombre des gens sur ce navire, le NCSM *St. John's*, viennent de ma province. J'ai fait ma propre petite enquête informelle sur la plage du navire. Je dois dire que les gens sur le navire servent dans la Marine canadienne, et en sont très fiers. Ils ne connaissent vraiment pas la Marine royale canadienne. Cela ne fait pas partie de leur identité, de qui ils sont ou de l'entité pour laquelle ils travaillent.

Je n'ai pas mené une enquête exhaustive, et je ne suis au courant de l'existence d'aucun sondage. Cependant, au cours de la dernière année, voire plus, j'ai posé des questions à ce sujet, et j'en viens à la conclusion que la majorité de ces gens préféreraient servir dans la « Marine canadienne ».

Le sénateur Manning : Vous y êtes presque.

Le sénateur Day : Il l'a. C'est dans son âme, je le sais.

Le sénateur Manning : Sur le plan logistique, l'appellation officielle actuelle est « Commandement maritime ». Par conséquent, l'appellation officielle n'est pas « Marine canadienne » en ce moment, est-ce exact?

Le sénateur Rompkey : Exact.

Le sénateur Manning : Par conséquent, les soldats et les gens qui servent dans le Commandement maritime aujourd'hui n'ont jamais servi dans la Marine royale canadienne ni dans la « Marine canadienne ».

Le sénateur Rompkey : Ils s'appellent eux-mêmes la « Marine canadienne ». C'est le nom qu'on leur donne et c'est ainsi qu'ils s'identifient.

Le sénateur Manning : Je sais cela.

Le sénateur Rompkey : Officiellement, c'est exact.

Le sénateur Manning : Officiellement, la Marine n'a jamais porté ce nom. Ses membres ont trouvé le moyen d'utiliser « Marine canadienne » plutôt que Commandement maritime, parce que c'était une façon de s'identifier.

D'une certaine manière, vous avez répondu à une partie de ma deuxième question. Vous n'êtes pas au courant de l'existence de sondages menés auprès des gens en service aujourd'hui, n'est-ce pas?

Le sénateur Rompkey : Je ne suis au courant que de sondages informels. Ce ne sont que des éléments de preuve anecdotiques; il n'y a pas d'éléments de preuve tangibles.

Senator Manning: The argument you are putting forward is clearly an argument that, for the past 42 years, these men and women have not served in the Royal Canadian Navy and, therefore, do not identify with that term. That is basically your argument.

Senator Rompkey: Right.

Senator Manning: Before you went out and discussed this over the past several months, you served in the Royal Canadian Navy, as I understand it.

Senator Rompkey: In the reserves, yes.

Senator Manning: In the Royal Canadian Navy Reserves. Were you convinced to change your mind or were you always —

Senator Rompkey: No, I was convinced to change my mind.

Senator Manning: You were convinced to change your mind from the conversations that you have had, is that right?

Senator Rompkey: That is exactly right, and I think it is a good point: I was convinced by those I talked to.

Senator Day: Thank you. Senator Rompkey, it is great to have a fellow senator here before us. I am taking a position contrary to yours. I just want you to know that so you do not feel that I am ambushing you.

Senator Rompkey: It is a democracy. One of the beauties about Canada is that is a democracy and the second is that it has a Canadian navy.

Senator Day: It does not, which is the point. That is why we are here. It has a Maritime Command. You and I know that, but you keep calling it the “Canadian navy.”

Senator Rompkey: No, they call it the “Canadian navy.”

Senator Day: This is a centennial document. This would have been approved. The one hundredth anniversary was celebrated this year, and it commemorates the Maritime Command. The commanding officer, presumably the Chief of the Navy, must have approved these celebrations.

Senator Rompkey: Right.

Senator Day: Do you agree with us that the “Canadian navy” is not an official name? “Canadian navy” is not the name, yet we see documents like this produced by the navy using an unofficial name.

Senator Rompkey: Good for them.

Senator Day: Therefore, if we change the name to the “Royal Canadian Navy” there is absolutely no reason why they could not continue to use the same documentation and call it the “navy.”

Le sénateur Manning : L’argument que vous avancez, c’est manifestement l’argument selon lequel, au cours des 42 dernières années, ces femmes et ces hommes n’ont pas servi dans la Marine royale canadienne et que, par conséquent, ils ne s’identifient pas à cette expression. C’est votre argument fondamental.

Le sénateur Rompkey : Exact.

Le sénateur Manning : D’après ce que j’ai compris, avant que vous n’ayez discuté de cette question au cours des derniers mois, vous avez servi dans la Marine royale canadienne.

Le sénateur Rompkey : Dans la Réserve, oui.

Le sénateur Manning : Dans la Réserve de la Marine royale canadienne. Vous a-t-on convaincu de changer d’avis, ou avez-vous toujours...

Le sénateur Rompkey : Non, on m’a convaincu de changer d’avis.

Le sénateur Manning : À la suite des conversations que vous avez eues, vous avez été convaincu de changer d’avis, est-ce exact?

Le sénateur Rompkey : C’est exactement cela, et je pense que c’est un bon point : ce sont les personnes à qui j’ai parlé qui m’ont convaincu.

Le sénateur Day : Merci. Sénateur Rompkey, c’est formidable qu’un collègue sénateur compareisse devant nous. J’adopte la position contraire à la vôtre. Je tenais à vous le dire afin que vous n’ayez pas l’impression que je vous tends une embuscade.

Le sénateur Rompkey : Nous vivons en démocratie. L’une des choses qui sont formidables au sujet du Canada, c’est que c’est une démocratie; la deuxième chose formidable à propos du Canada, c’est qu’il a une Marine canadienne.

Le sénateur Day : Il n’en a pas, c’est pourquoi nous en parlons. C’est pourquoi nous sommes ici. Le Canada a un Commandement maritime. Vous et moi le savons, mais vous insistez pour l’appeler la « Marine canadienne ».

Le sénateur Rompkey : Non, eux l’appellent la « Marine canadienne ».

Le sénateur Day : Voici un document sur le centenaire. Il a sans doute été approuvé. Cette année, on a célébré le centenaire, et il commémore le Commandement maritime. L’officier commandant, sans doute le Chef de la Marine, doit avoir approuvé ces célébrations.

Le sénateur Rompkey : Exact.

Le sénateur Day : Êtes-vous d’accord avec nous pour dire que l’appellation « Marine canadienne » n’est pas officielle? « Marine canadienne » n’est pas l’appellation officielle, et pourtant nous voyons des documents comme ceux-là, produits par la Marine, où figure une appellation informelle.

Le sénateur Rompkey : Tant mieux pour eux.

Le sénateur Day : Par conséquent, si nous changeons l’appellation pour qu’elle devienne la « Marine royale canadienne », il n’y a absolument aucune raison pour laquelle ils ne pourraient pas continuer à se servir de la même documentation et de l’appeler la « Marine ».

Senator Rompkey: If you change it to the "Royal Canadian Navy," you would have to redo all that.

Senator Day: Why? They are using it now when it is called Maritime Command and they are using "Canadian navy." If we change it to the Royal Canadian Navy, they could still use this stuff.

Senator Rompkey: However, "Royal Canadian Navy" would be official.

Senator Day: You do not think "Maritime Command" is official.

Senator Rompkey: It is official. That is my problem.

Senator Day: That is my point. It is official, yet this is being used.

Senator Rompkey: Yes, it is.

Senator Day: You agree, then.

Senator Rompkey: I think Senator Segal brought up the issue of covert activity.

Senator Day: Second, have you talked to the senior naval command with respect to this change?

Senator Rompkey: Yes.

Senator Day: We have been told that Maritime Command commanding officers have passed the word down through that there are bigger fish to fry.

Senator Rompkey: That is true.

Senator Day: So you agree with that.

Senator Rompkey: I agree with that. You need ships more than a name change.

Senator Day: It is not likely in a military command structure where the top boss says, "Cool it on this issue" that you will hear any comments from anybody else.

Senator Rompkey: I am not sure he said, "Cool it." He just said he had bigger fish to fry. He did not say, "cool it."

The Chair: We will be taking testimony, just for the record. He will be coming.

Senator Rompkey: Okay.

Senator Day: That is my terminology, but "let it lay" instead of "cool it." Would "let it lay" be more appropriate?

The Chair: He did not say that.

Senator Rompkey: They could have done the same with the executive curl.

Senator Day: Yes, they could have.

Le sénateur Rompkey : Si on changeait l'appellation pour qu'elle devienne « Marine royale canadienne », il faudrait refaire tout cela.

Le sénateur Day : Mais pourquoi? Ils utilisent « Marine canadienne » maintenant, alors que son appellation officielle est le Commandement maritime. Si nous changeons l'appellation pour qu'elle devienne la Marine royale canadienne, ils pourraient continuer à se servir de ces trucs.

Le sénateur Rompkey : Toutefois, l'appellation « Marine royale canadienne » serait officielle.

Le sénateur Day : Vous ne pensez pas que l'appellation « Commandement maritime » est officielle.

Le sénateur Rompkey : C'est officiel. Voilà ce qui me pose problème.

Le sénateur Day : C'est le point que je vais valoir. C'est l'appellation officielle, et pourtant c'est l'autre qui est utilisée.

Le sénateur Rompkey : Oui, c'est ce qui se passe.

Le sénateur Day : Vous êtes d'accord, donc.

Le sénateur Rompkey : Je pense que le sénateur Segal a soulevé la question de l'activité secrète.

Le sénateur Day : Deuxièmement, avez-vous parlé au haut commandement naval en ce qui a trait à ce changement?

Le sénateur Rompkey : Oui.

Le sénateur Day : Nous nous sommes fait dire que les officiers qui commandent le Commandement maritime ont fait circuler dans la hiérarchie le message selon lequel il y a d'autres chats à fouetter.

Le sénateur Rompkey : C'est vrai.

Le sénateur Day : Alors vous êtes d'accord avec cela.

Le sénateur Rompkey : Je suis d'accord avec cela. Nous avons davantage besoin de navires que d'un changement d'appellation.

Le sénateur Day : Dans une hiérarchie de commandement militaire, si le grand patron a dit « mettez ça sur la glace », il est peu probable que vous entendiez des commentaires de la part de qui que ce soit d'autre.

Le sénateur Rompkey : Je ne suis pas certain qu'il a dit : « Mettez ça sur la glace. » Il a simplement dit qu'il avait d'autres chats à fouetter. Il n'a pas dit : « Mettez ça sur la glace. »

La présidente : Aux fins du compte rendu, sachez que nous entendrons son témoignage. Il viendra.

Le sénateur Rompkey : D'accord.

Le sénateur Day : Je l'ai dit dans mes mots, mais supposons qu'il ait dit « laissez aller les choses » plutôt que « mettez ça sur la glace ». Est-ce que « laissez aller les choses » serait plus approprié?

La présidente : Il n'a pas dit cela.

Le sénateur Rompkey : Ils auraient pu faire la même chose avec la boucle d'officier.

Le sénateur Day : Oui, c'est vrai.

Senator Rompkey: It is in the same general category. It is not in the category with ships, weapons and recruitment. It is not in that category, but it is in the category with the executive curl and it is relatively easy to do. The curl really did not cost very much.

Senator Day: However, as I understand it the executive curl was not an initiative by Maritime Command. It was a political initiative.

The Chair: No.

Senator Day: But it was not an initiative by the Maritime Command commanders.

Senator Rompkey: The chair is shaking her head.

The Chair: I do not think that is the order in which it came. That was very much coming up from the —

Senator Day: The command did not ask for it.

Senator Rompkey: Well, whatever.

The Chair: We will ask him when he comes.

Senator Day: We will ask him when he comes.

Senator Rompkey: They like it. They agree with it.

Senator Day: We know they liked it, once they were given it.

Senator Rompkey: The point here is that this can be done fairly easily with the stroke of the minister's pen. That is what I would like us to ask the minister to do because it is relatively easy and relatively inexpensive.

Senator Day: I just have one other point that I would like you to clarify with respect to recruiting. In the words from the speech that you gave in the Senate and which you talked about here, you mentioned recruiting and how important it is to recruit from a broad sector of the public nowadays and how we have a multicultural society. Are you suggesting, therefore, that HMCS *Winnipeg*, HMCS *Victoria* and HMCS *St. John's* are making it difficult to recruit?

Senator Rompkey: No.

Senator Day: Why were you talking about recruiting in light of changing the name to —

Senator Rompkey: That is the name they use in recruiting now; the name they use in recruiting is the "Canadian navy." If you watch the TV ads, and they are wonderful, they are on behalf of the "Canadian Navy." Some of them say, "Fight with the Canadian Forces," but some of them say, "Fight with the Canadian Navy."

Senator Day: Therefore, your point is that the wording is used to help with recruiting.

Senator Rompkey: Right.

Le sénateur Rompkey : C'est dans la même catégorie générale. Ce n'est pas dans la même catégorie que les navires, les armes et le recrutement. Ce n'est pas dans cette catégorie, mais c'est dans la même catégorie que la boucle d'officier, et c'est relativement facile à faire. Le rétablissement de la boucle n'a vraiment pas coûté très cher.

Le sénateur Day : Toutefois, d'après ce que je comprends, le rétablissement de la boucle d'officier n'était pas une initiative du Commandement maritime. C'était une initiative politique.

La présidente : Non.

Le sénateur Day : Mais ce n'était pas une initiative des commandants du Commandement maritime.

Le sénateur Rompkey : La présidente secoue la tête.

La présidente : Je ne crois pas que ce soit l'ordre dans lequel se sont déroulées les choses. Cela provenait surtout de...

Le sénateur Day : Le commandement ne l'a pas demandé.

Le sénateur Rompkey : Eh bien, si vous le dites.

La présidente : Nous allons lui poser la question quand il viendra.

Le sénateur Day : Nous lui poserons la question quand il viendra.

Le sénateur Rompkey : Ils aiment ça. Ils sont d'accord.

Le sénateur Day : Nous savons qu'ils en ont été heureux une fois qu'ils l'ont eue.

Le sénateur Rompkey : Ce qu'il faut retenir, c'est que cela peut se faire assez aisément, d'un simple trait du stylo du ministre. C'est ce que j'aimerais demander au ministre de faire, parce que c'est relativement simple, et relativement peu onéreux.

Le sénateur Day : Il y a une dernière chose pour laquelle j'aimerais avoir des précisions en ce qui a trait au recrutement. Dans l'extrait de l'allocution que vous avez donné au Sénat et que vous avez mentionné ici, vous avez parlé du recrutement : plus précisément, de l'importance de recruter d'un vaste secteur du public et du fait que nous avons une société multiculturelle de nos jours. Par conséquent, est-ce que vous laissez entendre que le NCSM *Winnipeg*, le NCSM *Victoria* et le NCSM *St. John's* font en sorte qu'il est difficile de recruter?

Le sénateur Rompkey : Non.

Le sénateur Day : Pourquoi parlez-vous de recrutement dans le contexte du changement de nom...

Le sénateur Rompkey : C'est le nom qui est utilisé actuellement pour recruter; le nom qu'ils utilisent pour recruter est « Marine canadienne », si vous regardez les annonces publicitaires à la télévision, et elles sont magnifiques, elles sont faites au nom de la « Marine canadienne ». Dans certaines d'entre elles, on entend « combattez avec les Forces canadiennes », mais dans d'autres, on entend « combattez avec la Marine canadienne ».

Le sénateur Day : Par conséquent, vous soulignez que cette formulation contribue au recrutement.

Le sénateur Rompkey : Exact.

Senator Day: However, if they said fight with the “Maritime Command” —

Senator Rompkey: Oh, absolutely.

Senator Day: We all agree that “Maritime Command” should go.

Senator Rompkey: Right.

Senator Day: You are telling us that the title “Maritime Command” has already gone; in effect and unofficially, Maritime Command is not being used.

Senator Rompkey: It is not being used, but it is not gone.

Senator Day: No, unofficially is what I am talking about.

Senator Rompkey: Unofficially “Maritime Command” is not used in promotion, as I understand it, and you have evidence in front of you.

Senator Day: Yes.

Senator Rompkey: It is on behalf of the “Canadian Navy.”

Senator Dallaire: This argument on recruitment is perhaps a little simplistic. What do you think the introduction of “Royal” will do to recruiting in the Province of Quebec and to the million other Franco-Canadians in this country?

Senator Day: Yes, I think it is important to face that question.

Senator Rompkey: You may be able to answer that question, senator, more easily than I can because you come from that province and I do not.

Senator Manning: Answer your own question. I am interested.

The Chair: No, we will have other testimony on this.

Senator Day: What does it do to Royal 22^e Régiment?

Senator Dallaire: It was first an Infantry battalion called the 22^e Régiment and asked to become “Royal” in 1921, and the Queen asserted that, and that was fine. However, we are now in 2010. To seek Royal Assent for, let us say, the “Canadian Navy” would be a different exercise. In addition, I remind you that none of the new units created since 1968 has the term “Royal,” and there is a reason for that. There was no demand for that term to come back within any of the new units created in the Canadian Armed Forces.

The Chair: Thank you.

Senator Mitchell: I have nothing to add to the excellent case that you made. I could not augment it; I could not improve on it.

Senator Rompkey: Actually, I was going to say the same about the remarks you made before I got here.

Le sénateur Day: Cependant, si les annonces utilisaient le slogan « combattez avec le Commandement maritime »...

Le sénateur Rompkey: Oh, c'est certain.

Le sénateur Day: Nous sommes tous d'accord que l'appellation « Commandement maritime » doit disparaître.

Le sénateur Rompkey: Exact.

Le sénateur Day: Vous nous dites que le titre « Commandement maritime » est déjà disparu; que dans les faits et de manière informelle, on ne se sert pas de l'expression Commandement maritime.

Le sénateur Rompkey: Il n'est pas utilisé, mais il n'est pas disparu.

Le sénateur Day: Non, je parle du plan informel.

Le sénateur Rompkey: Sur le plan informel, d'après ce que je comprends, l'appellation « Commandement maritime » ne sert pas pour faire la promotion, et vous en avez la preuve sous les yeux.

Le sénateur Day: Oui.

Le sénateur Rompkey: Tout est au nom de la « Marine canadienne ».

Le sénateur Dallaire: Cet argument sur le recrutement est peut-être un peu simpliste. Que pensez-vous de l'effet qu'aurait l'introduction du mot « royale » sur le recrutement dans la province de Québec et auprès des millions d'autres Canadiens francophones que compte ce pays?

Le sénateur Day: Oui, je pense qu'il est important de soulever cette question.

Le sénateur Rompkey: Sénateur, vous serez sans doute mieux placé que moi pour répondre à cette question, parce que vous venez de cette province, ce qui n'est pas mon cas.

Le sénateur Manning: Répondez à votre propre question, ça m'intéresse.

La présidente: Non, nous allons entendre d'autres témoins à ce sujet.

Le sénateur Day: Quel effet cela a-t-il sur le Royal 22^e Régiment?

Le sénateur Dallaire: Au départ, c'était un bataillon d'infanterie appelé le 22^e Régiment; en 1921, il a demandé à devenir « Royal », ce que la Reine a sanctionné, et c'était bien parfait. Cependant, nous sommes maintenant en 2010. Il serait bien différent de demander la sanction royale pour, par exemple, la « Marine canadienne ». En outre, je vous rappelle qu'aucune des nouvelles unités créées depuis 1968 ne contient le mot « royale », il y a une raison à cela. Personne n'a demandé le retour de ce terme au sein d'aucune des nouvelles unités créées par les Forces armées canadiennes.

La présidente: Merci.

Le sénateur Mitchell: Je n'ai rien à ajouter aux excellents arguments que vous avez présentés. Je n'aurais rien à dire de plus, pas plus que je ne pourrais les améliorer.

Le sénateur Rompkey: En réalité, j'allais dire la même chose des remarques que vous avez faites avant mon arrivée ici.

Senator Mitchell: I will repeat those, thanks.

To use Senator Manning's analogy, I do not want you to feel that you are alone on that side of the street because you are not. You made an excellent case. I will ask some questions that might seem to be leading, but justifiably so.

I have a feeling that "Royal" conjures up an era of a shroud of colonialism that covered Canada that does not reflect the present era. In this era, we can have true pride as an independent nation in the world. That independence was very hard fought for by all of our services and certainly by the naval services of Canada in our history.

Senator Rompkey: There was a revolt in the navy just after the war. A review was commissioned, headed by Admiral Mainguy, who was captain of destroyers in St. John's during the war. The Mainguy report identified exactly that, namely that there were certain practices, insignia and customs that the Royal Canadian Navy at that time wanted but which were denied because many of the officers in the Royal Canadian Navy had come from Britain, and those who had not had a mid-Atlantic accent, if you know what I mean.

There was a movement, and the Mainguy report helped to change that and to institute Canadian practices and Canadian customs. They started growing from about 1950 onwards and have continued.

Senator Mitchell: I would like to address the precedent that some of our colleagues are trying to draw between "going back to the curl" and therefore legitimizing going back to "Royal." You see, I do not buy that precedent. I think there is another precedent. Resurrecting the curl is necessary to distinguish a service. Resurrecting a name without "Royal," simply the name "Canadian Navy," is distinguishing a country, a country that deserves to be distinguished internationally as a country of independence, as a country of a new era of a future where it is not beholden to other nations and their monikers.

Senator Rompkey: That is exactly right. The executive curl, if you remember the testimony from Admiral Mifflin and Admiral Summers, and so on, was to distinguish them from airline pilots and commissionaires, although Admiral Fred Mifflin said he would be happy to be identified as a commissionaire because many of them come from the Armed Forces.

You are right. The curl is to identify you as being part of the international navy community. That is what it says. "Canadian navy" says you are representing a nation.

Senator Mitchell: Exactly. I guess as a final comment, in my heart of hearts, I cannot see how "Royal" in front of "Canadian Navy" can in any way, shape or form augment, enhance, inspire greater pride than simply "Canadian" all by itself. Why do we need a crutch?

Le sénateur Mitchell : Je transmettrai vos commentaires, merci.

Pour reprendre l'analogie du sénateur Manning, je ne veux pas que vous ayez l'impression que vous êtes seul de votre côté de la rue, parce que ce n'est pas le cas. Vous avez présenté d'excellents arguments. Je vais poser quelques questions qui pourraient sembler tendancieuses, mais c'est justifiable.

J'ai l'impression que le mot « royale » évoque une ère au cours de laquelle le Canada a été couvert d'un voile de colonialisme, et que cela ne reflète pas l'ère actuelle. De nos jours, nous pouvons manifester une fierté authentique en tant que nation indépendante. Cette indépendance a été chèrement acquise, et certainement par la Marine canadienne, au cours de notre histoire.

Le sénateur Rompkey : Juste après la guerre, il y a eu une révolte dans la Marine. On a demandé la tenue d'un examen, dirigé par l'amiral Mainguy, qui était capitaine de destroyers pendant la guerre, à St. John's. C'est exactement ce que l'amiral Mainguy a décrit dans son rapport, à savoir que, à cette époque, la Marine royale canadienne souhaitait mettre en place certaines pratiques, insignes et coutumes, mais qu'elles lui avaient été refusées parce que bon nombre des officiers de la Marine royale canadienne étaient d'origine britannique, alors que les autres avaient un drôle d'accent de l'Atlantique, si vous comprenez ce que je veux dire.

Il y a eu une réaction, et le rapport Mainguy a aidé à changer les choses, et à instituer des pratiques et des coutumes canadiennes. Elles ont commencé à être instaurées à partir de 1950, et ont continué à évoluer depuis.

Le sénateur Mitchell : J'aimerais aborder la question du précédent que certains de nos collègues tentent d'établir entre le rétablissement de la boucle d'officier et la légitimisation du retour à l'expression « royale ». Voyez-vous, je n'ave pas ce précédent. Je pense qu'il y a un autre précédent. Le rétablissement de la boucle d'officier est nécessaire pour distinguer un service. Le retour à une appellation sans le mot « royale », à la simple appellation « Marine canadienne », sert à distinguer un pays qui, sur la scène internationale, doit se distinguer comme pays d'indépendance, au début d'une nouvelle ère d'un avenir où il n'est pas sous la coupe d'autres nations et de leurs surnoms.

Le sénateur Rompkey : C'est tout à fait exact. Si vous vous rappelez les témoignages de l'amiral Mifflin et l'amiral Summers, ainsi que tous les autres, la boucle d'officier servait à distinguer les marins des pilotes commerciaux et des commissionnaires, bien que l'amiral Fred Mifflin ait affirmé qu'il serait heureux d'être assimilé à un commissionnaire parce que bon nombre d'entre eux proviennent des Forces armées.

Vous avez raison. La boucle sert à vous associer à la communauté internationale de la marine. Voilà ce qu'elle représente. L'appellation « Marine canadienne » indique que vous représentez une nation.

Le sénateur Mitchell : Exactement. En guise de dernier commentaire, en mon for intérieur, je suppose que je n'arrive pas à comprendre pourquoi le fait d'apposer « royale » dans l'appellation « Marine canadienne » peut, de quelque manière que ce soit, former, façonner, augmenter, améliorer ou inspirer une plus grande fierté que le seul adjectif « canadienne ». Pourquoi avons-nous besoin d'une béquille?

The Chair: Do you have any sense of what this means for the other two services?

Senator Rompkey: No, not really, although we have never had the "Royal Canadian Army." We have always had the Canadian army. You raise a good point, namely that there has never been a "Royal Canadian army." There has only been a Canadian army. In a sense, going to the "Canadian Navy" is simply as a reflection of the Canadian army.

What the air force will want to do, I have no idea.

The Chair: Senator Plett wanted to give testimony as well today.

Senator Plett: Madam Chair, I was the shortest one last round, and I will be again.

The Chair: You were.

Senator Plett: First, I find it exciting that I am on the same side of an issue as Senator Day, and I realize that all is right in the world because I am not on the same side as Senator Mitchell. The problem, of course, with being on the same side as Senator Day is that he somewhat asked the questions that I was going to ask, but I do want to continue on that just a bit.

Senator Rompkey, a number of times you referred to the fact about going back to the RCN would be a slap in the face of the soldiers that are serving —

Senator Rompkey: I am not sure I used "slap in the face."

Senator Plett: No, that is correct. You did not use those terms. Absolutely you did not, but you implied — and I am not sure whether it was insult — that it would not be what they would want.

Senator Rompkey: Yes.

Senator Plett: As Senator Day and Senator Manning have said, we do not have a Canadian navy; we have Maritime Command. They are printing things at someone's command, but certainly not because it is official.

When this name is changed, and I have every reason to know that it will be, either to "Royal Canadian Navy" or to "Canadian Navy," I want you to know, sir, that I will not only put this on to either a bumper or somewhere, if it is "Canadian Navy" I will put it on it proudly. I am equally sure that our fine men and women in uniform, in the navy, will be proud to serve in the "Royal Canadian Navy" if that is the name. I do not accept the fact that they will say that something has happened to belittle their stature.

La présidente : Avez-vous la moindre idée de ce que cela représente pour les deux autres services?

Le sénateur Rompkey : Non, pas vraiment, même si nous n'avons jamais eu l'« armée royale canadienne ». Nous avons toujours eu l'armée canadienne. Vous soulevez un bon point, à savoir qu'il n'y a jamais eu d'« armée royale canadienne ». Il n'y a eu qu'une armée canadienne. D'une certaine manière, le fait d'adopter « Marine canadienne » reflète simplement l'armée canadienne.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que voudra faire la force aérienne.

La présidente : Le sénateur Plett voulait également témoigner aujourd'hui.

Le sénateur Plett : Madame la présidente, mon intervention était la plus courte au cours de la précédente série, et elle le sera encore cette fois-ci.

La présidente : C'est vrai.

Le sénateur Plett : Tout d'abord, je trouve palpitant de me ranger du même côté que le sénateur Day sur une question, et je constate que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes parce que je ne suis pas du même côté que le sénateur Mitchell. Bien entendu, la difficulté avec le fait d'être du même côté que le sénateur Day, c'est qu'il a posé à peu près les mêmes questions que celles que je souhaite poser, mais j'aimerais quand même poursuivre un petit peu.

Sénateur Rompkey, vous avez mentionné à plusieurs reprises que le fait de revenir à l'appellation de la MRC serait une giflle pour les soldats en service...

Le sénateur Rompkey : Je ne suis pas certain que j'ai utilisé « une giflle ».

Le sénateur Plett : Non, vous avez raison. Ce ne sont pas les mots que vous avez employés. Vous n'avez absolument pas dit ça, mais vous avez laissé entendre — et je ne suis pas certain s'il s'agissait d'une injure — que ce ne serait pas ce qu'ils souhaiteraient.

Le sénateur Rompkey : Oui.

Le sénateur Plett : Comme l'ont dit le sénateur Day et le sénateur Manning, nous n'avons pas de Marine canadienne : nous avons un Commandement maritime. On imprime quelque chose avec l'approbation de quelqu'un, mais certainement pas parce que c'est officiel.

Quand ce nom changera, et j'ai toutes les raisons de croire que ce sera le cas, qu'il s'agisse de « Marine royale canadienne » ou de « Marine canadienne », je tiens à ce que vous sachiez, monsieur, que je vais non seulement mettre cela sur un pare-choc ou ailleurs, si le choix s'arrête sur « Marine canadienne », mais je le poserais avec fierté. Je suis tout aussi certain que nos remarquables femmes et hommes en uniforme de la Marine seront fiers de servir la « Marine royale canadienne », si c'est le nom choisi. Je n'admetts pas le fait qu'ils pourraient dire qu'il s'est produit quelque chose qui aurait porté atteinte à leur envergure.

Yes, we served at Vimy Ridge as the Canadian army, and wonderful on us. I support that wholeheartedly, and I am so proud. If we have the name "Royal Canadian Navy," everyone will understand that we are the Canadian navy. We are the "Royal Canadian Navy" in Canada. Those are religious comments.

There was apparently a survey done at the Naval Officers Training Centre that revealed that 80 per cent of junior-serving officers were in favour of returning to "Royal Canadian Navy."

Senator Rompkey: Can you table that survey?

The Chair: Yes, before we put that into testimony, we need to have some facts.

Senator Plett: Fair enough.

Senator Rompkey: Can you table it?

Senator Plett: In all fairness, a number of people have used unsubstantiated comments about what their polling has revealed. I am not sure that we need to table it. These are unsubstantiated, and I am simply reading a question to the senator as to whether or not he is aware of such a survey.

Senator Rompkey: No, I think I said in an earlier answer very clearly that there is only anecdotal evidence. There has been no poll to my knowledge and there is no hard evidence. I said quite clearly, I think, that I spoke to people on the upper deck and on the lower deck, and my conclusion was that they served in the "Canadian navy" and would rather do that.

However, there is no hard evidence. If you have some, I would be glad to see it.

Senator Plett: Thank you. I have already taken you up on your suggestion about getting on to one of our fine vessels. It is in the works.

Senator Rompkey: If you get on to HMCS *St. John's*, she will get you to the port that has more bars per capita than any other city in Canada.

Senator Plett: Wonderful. That is also a plus.

The Chair: Committee, our time is up. This better be five seconds.

Senator Day: There have been a number of suggestions of surveys and doing things. I am hoping that this committee can take the time to do those surveys, go on the ships and find out for ourselves before we vote on this.

The Chair: I think that would be informal. That would be more anecdotal evidence. We do not have the capacity to do an actual poll.

Oui, l'Armée canadienne a combattu à la crête de Vimy, et c'était une victoire magnifique. Je l'appuie de tout mon cœur, et j'en suis tellement fier. Si nous portons l'appellation « Marine royale canadienne », tout le monde comprendra que nous sommes la Marine canadienne. Nous sommes la « Marine royale canadienne » du Canada. Ce sont des commentaires religieux.

Il semble qu'un sondage ait été mené au Centre d'instruction des officiers de la Marine, selon lequel 80 p. 100 des officiers subalternes étaient d'accord avec le rétablissement de l'appellation « Marine royale canadienne ».

Le sénateur Rompkey : Pouvez-vous déposer ce sondage?

La présidente : Oui, avant de le verser sous forme de témoignage, il nous faut avoir des faits.

Le sénateur Plett : C'est juste.

Le sénateur Rompkey : Pouvez-vous le déposer?

Le sénateur Plett : Honnêtement, différentes personnes ont fait des commentaires non corroborés relativement aux résultats de leurs propres sondages. Je ne suis pas certain qu'il nous faut le déposer. Ce sont des propos non corroborés, et je lis simplement une question au sénateur afin de déterminer s'il est au courant de l'existence d'un tel sondage.

Le sénateur Rompkey : Non, je crois avoir affirmé très clairement dans une réponse précédente qu'il n'y a que des éléments de preuve anecdotique. À ma connaissance, il n'y a eu aucun sondage, et il n'y a aucun élément de preuve tangible. Je pense avoir affirmé très clairement que j'ai parlé à des gens, tant sur le pont supérieur que sur le pont inférieur, et que j'en venais à la conclusion qu'ils servaient dans la « Marine canadienne » et que c'est ce qu'ils souhaitaient faire.

Cependant, il n'y a pas d'éléments de preuve tangibles. Si vous en avez, je serais heureux de les voir.

Le sénateur Plett : Merci. J'ai déjà accepté votre suggestion d'aller faire un tour sur l'un de nos remarquables navires. Je travaille là-dessus.

Le sénateur Rompkey : Si vous embarquez sur le NCSM *St. John's*, il vous amènera au port où le nombre de bars par habitant est plus élevé que celui de n'importe quelle autre ville au Canada.

Le sénateur Plett : Merveilleux. Une autre bonne raison d'y aller.

La présidente : Messieurs et mesdames les membres du comité, notre temps est écoulé. J'espère que ça ne dépassera pas cinq secondes.

Le sénateur Day : Il y a eu plusieurs suggestions pour mener des sondages et autres choses. J'espère que notre comité pourra prendre le temps de mener ces sondages, et de tirer ses propres conclusions avant de voter sur cette question.

La présidente : Je pense que ce serait informel. Ce serait d'autres éléments de preuve anecdotiques. Nous n'avons pas la capacité de mener un véritable sondage.

Senator Day: The witness has suggested that this is something we may want to do. I agree that we should do so before we vote on the motion.

The Chair: I will take that under advisement.

Senator Dallaire: I would totally disagree inasmuch as we have seen what the navy thinks. We have seen what it thinks because it has related 100 years of history and it has called it the "Canadian Navy." I think the chain of command should be held in front of this committee to give us what it thinks it sees the future of the navy and, ultimately, it will be held accountable for whatever answer it gives and not a poll from the forces

The Chair: Which we will do three weeks from today. Senator Rompkey, thank you very much for being here. The meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

Le sénateur Day : Le témoin a laissé entendre que nous pourrions peut-être envisager de faire cela. Je suis d'accord pour dire que nous devrions le faire avant de voter sur la motion.

La présidente : Je prendrai cela en délibéré.

Le sénateur Dallaire : Je serais en complet désaccord, dans la mesure où nous savons ce qu'en pense la Marine. Nous avons constaté ce qu'elle en pense, parce que c'est lié à 100 ans d'histoire, et qu'elle s'appelle elle-même la « Marine canadienne ». Je pense que la hiérarchie du commandement devrait comparaître devant notre comité pour nous décrire comment elle voit l'avenir de la Marine, et, au bout du compte, elle devra rendre des comptes sur les réponses qu'elle donne et non pas sur un sondage mené auprès des forces.

La présidente : C'est ce que nous ferons dans trois semaines. Sénateur Rompkey, merci beaucoup de votre présence parmi nous. La séance est levée.

(La séance est levée.)

Monday, November 22, 2010

Individuals:

Paul Chapin, Member of the Board of Directors, Canadian Defence Associations Institute. (Former Director General of International Security, Foreign Affairs and International Trade);

Martin Rudner, Distinguished Research Professor Emeritus, Carleton University;

Tom Quiggin, Senior Researcher, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University;

Commander (Retired) Chris Thain, President of the Naval Officers Association of Canada branch in Winnipeg;

The Honourable Bill Rompkey, C.P.

Le lundi 22 novembre 2010

À titre personnel :

Paul Chapin, membre du conseil d'administration de l'institut de la Conférence des associations de la Défense, (ancien directeur général de la Sécurité internationale, Affaires étrangères et Commerce international);

Martin Rudner, professeur distingué émérite, Université Carleton;

Tom Quiggin, chercheur principal, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton;

Commandant (à la retraite) Chris Thain, président de l'Association des officiers de marine du Canada de Winnipeg;

L'honorable Bill Rompkey, C.P.



If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES:

TÉMOINS :

Monday, November 15, 2010

Le lundi 15 novembre 2010

Navy League of Canada:

Ligue navale du Canada :

The Honourable Rear-Admiral (Retired) Fred Mifflin, P.C.,
Honorary Chair, (Former Deputy Commander Maritime
Command);

L'honorable contre-amiral (à la retraite) Fred Mifflin, C.P., président
honoraire, (ancien commandant adjoint du Commandement
maritime);

Vice-Admiral (Retired) Ron Buck, National First Vice-President,
(Former Chief of Maritime Staff).

Vice-amiral (à la retraite) Ron Buck, premier vice-président
national, (ancien chef d'État major de la Force maritime).

University of New Brunswick:

Université du Nouveau Brunswick :

Marc Milner, Naval Historian (by video conference).

Marc Milner, historien naval (par vidéoconférence).

Naval Officers Association of Canada:

Associations des officiers de marine du Canada :

Rear-Admiral (Retired) Ken Summers, Vice-President, (Former
Commander Canadian Fleet Atlantic).

Contre-amiral (à la retraite) Ken Summers, vice-président, (ancien
commandant de la Flotte canadienne Atlantique).

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable PAMELA WALLIN

Présidente :

L'honorable PAMELA WALLIN

Monday, November 29, 2010
Monday, December 13, 2010

Le lundi 29 novembre 2010
Le lundi 13 décembre 2010

Issue No. 10

Fascicule n° 10

Eighteenth and nineteenth meetings on:

Canada's national security
and defence policies
(Arctic sovereignty and security)
(The state and future of
the Canadian Forces Reserves)

Dix-huitième et dix-neuvième réunions concernant :

Les politiques de sécurité nationale
et de défense du Canada
(Souveraineté et sécurité de l'Arctique)
(La situation actuelle et l'avenir
de la Réserve des Forces canadiennes)

and

et

Fourth and fifth (final) meetings on:

Quatrième et cinquième (dernière) réunions concernant :

Motion to change
the official structural name of the Canadian Navy

La motion visant à faire changer
l'appellation officielle de la Marine canadienne

INCLUDING:

THE FIFTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Motion to change the official structural name
of the Canadian Navy)

Y COMPRIS :

LE CINQUIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Motion visant à faire changer l'appellation officielle
de la marine canadienne)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Pamela Wallin, *Chair*

The Honourable Roméo Antonius Dallaire, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	Manning Mitchell
Day Lang	Patterson Pépin
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Plett

* Ex officio members
(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Day replaced the Honourable Senator Banks (*December 8, 2010*).

The Honourable Senator Pépin replaced the Honourable Senator Peterson (*December 1, 2010*).

The Honourable Senator Banks replaced the Honourable Senator Day (*November 30, 2010*).

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Pépin (*November 30, 2010*).

The Honourable Senator Lang replaced the Honourable Senator Segal (*November 24, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
LA SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Présidente : L'honorable Pamela Wallin

Vice-président : L'honorable Roméo Antonius Dallaire
et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	Manning Mitchell
Day Lang	Patterson Pépin
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Plett

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Day a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 8 décembre 2010*).

L'honorable sénateur Pépin a remplacé l'honorable sénateur Peterson (*le 1^{er} décembre 2010*).

L'honorable sénateur Banks a remplacé l'honorable sénateur Day (*le 30 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Pépin (*le 30 novembre 2010*).

L'honorable sénateur Lang a remplacé l'honorable sénateur Segal (*le 24 novembre 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, November 29, 2010
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett and Wallin (9).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, October 5, 2010, the committee continued its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

WITNESS:

As an individual:

Ian Holloway, Dean of Law, University of Western Ontario.

Mr. Holloway made a statement and answered questions.

At 4:59 p.m., the committee suspended.

At 5:05 p.m. the committee resumed.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (Arctic sovereignty and security.) (The state and future of the Canadian Forces Reserves.)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee proceeded in camera to discuss its draft report and pursuant to rule 92(2)(e), to discuss its draft agenda.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

At 5:30 p.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(f), continued in camera to discuss its draft report on its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

It was agreed that the committee adopt the draft report and that the chair be empowered to approve the final text of the report.

At 5:59 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 29 novembre 2010
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 16 h 2, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin, Plett et Wallin (9).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 5 octobre 2010, le comité poursuit son étude sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Ian Holloway, doyen de la faculté de droit, Université de Western Ontario.

M. Holloway fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 59, la séance est suspendue.

À 17 h 5, la séance reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Souveraineté et sécurité de l'Arctique.) (La situation actuelle et l'avenir de la Réserve des Forces canadiennes.)

Conformément aux articles 92(2)e) et f) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour discuter d'un projet de rapport et d'un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le personnel des sénateurs puisse demeurer dans la salle pendant que le comité siège à huis clos.

À 17 h 30, le comité, conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, se réunit à huis clos pour discuter de son projet de rapport sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

Il est convenu que le comité adopte le projet de rapport et que la présidence soit habilitée à en approuver la version finale.

À 17 h 59, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, December 13, 2010
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Pamela Wallin, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin and Wallin (8).

In attendance: Martin Auger and Holly Porteous, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, March 17, 2010, the committee continued its study on the national security and defence policies of Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*) (Arctic sovereignty and security.)

WITNESSES:

The Honourable Dennis Fentie, Premier of Yukon (by video conference).

Kitikmeot Corporation:

Charlie Lyall, President and CEO (by video conference).

The Honorable Dennis Fentie made a statement and answered questions.

At 4:36 p.m., the committee suspended.

At 4:39 p.m., the committee resumed.

Charlie Lyall made a statement and answered questions.

At 5:07 p.m., the committee suspended.

At 5:11 p.m., the committee resumed.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, October 5, 2010, the committee continued its study on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee proceeded in camera to discuss its draft report.

It was agreed that senators' staff be permitted to remain in the room for the in camera portions of today's meeting.

It was agreed that the committee's approval of the draft report on the motion to change the official structural name of the Canadian navy, previously adopted on November 29, 2010, be rescinded.

OTTAWA, le lundi 13 décembre 2010
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Pamela Wallin (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dallaire, Day, Lang, Manning, Mitchell, Patterson, Pépin et Wallin (8).

Également présents : Martin Auger et Holly Porteous, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 17 mars 2010, le comité poursuit son étude sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*) (Souveraineté et sécurité de l'Arctique.)

TÉMOINS :

L'honorable Dennis Fentie, premier ministre du Yukon (par vidéoconférence).

Kitikmeot Corporation :

Charlie Lyall, président et chef de la direction (par vidéoconférence).

L'honorable Dennis Fentie fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 16 h 36, la séance est suspendue.

À 16 h 39, la séance reprend.

Charlie Lyall fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 7, la séance est suspendue.

À 17 h 11, la séance reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 5 octobre 2010, le comité poursuit son étude sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)f) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour discuter d'une ébauche de rapport.

Il est convenu que le personnel des sénateurs puisse demeurer dans la salle pendant que le comité siège à huis clos.

Il est convenu d'annuler l'approbation par le comité de l'ébauche de rapport sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne, adoptée le 29 novembre 2010.

It was agreed that the draft report on the motion to change the official structural name of the Canadian Navy, be adopted, as amended, and that the chair present this report in the Senate.

At 5:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu que l'ébauche de rapport sur la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne modifiée soit adoptée et que la présidence en fasse rapport au Sénat.

À 17 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Monday, December 13, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence has the honour to present its

FIFTH REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, October 5, 2010 to examine and report on, Motion No. 41 by the Honourable Senator Rompkey, P.C., seconded by the Honourable Senator Fraser,

“That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence, in view of the long service, sacrifice and courage of Canadian Naval forces and personnel, to change the official structural name of the Canadian Navy from ‘Maritime Command’ to ‘Canadian Navy’ effective from this year, as part of the celebration of the Canadian Navy Centennial, with that title being used in all official and operational materials, in both official languages, as soon as possible”, now reports as follows:

Your committee recommends that the Senate adopt an amended version of the motion reading as follows:

“That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence to change the official structural name of ‘Maritime Command’ to a new name that includes the word ‘Navy’.”

Respectfully submitted,

La présidente,

PAMELA WALLIN

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le lundi 13 décembre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le mardi 5 octobre 2010 à étudier, afin d'en faire rapport, la motion n° 41 présentée par l'honorable sénateur Rompkey, C.P., appuyé par l'honorable sénateur Fraser,

« Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale, considérant les longues années de service, les sacrifices et le courage du personnel et des membres des forces navales canadiennes, à désigner les forces navales canadiennes sous l'appellation officielle de ‘Marine canadienne’ au lieu de ‘Commandement maritime’ à compter de cette année, à l'occasion du centenaire de la Marine canadienne, et que cette appellation soit utilisée dès que possible dans tous les documents officiels et opérationnels, dans les deux langues officielles », en fait maintenant rapport comme suit :

Votre comité recommande que le Sénat adopte une version modifiée de la motion libellée ainsi :

« Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale à changer l'appellation officielle de ‘Commandement maritime’ afin d'y inclure le terme ‘Marine’. »

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, November 29, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4:02 p.m. to consider a motion to change the official structural name of the Canadian Navy.

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Senators and ladies and gentlemen, welcome to the November 29 meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence.

At least at the beginning of our meeting, we are continuing our look today into Senator Rompkey's motion:

That the Senate of Canada encourage the Minister of National Defence, in view of the long service, sacrifice and courage of Canadian Naval forces and personnel, to change the official structural name of the Canadian Navy from "Maritime Command" to "Canadian Navy" effective from this year, as part of the celebration of the Canadian Navy Centennial, with that title being used in all official and operational materials, in both official languages, as soon as possible.

That is the motion before us. We have been hearing testimony for the past several weeks on this question.

We have with us today Dr. Ian Holloway, Dean of Law from the University of Western Ontario. Dr. Holloway is a former Chief Petty Officer in the Canadian navy, and has contributed to a new book just published called *Citizen Sailors: Chronicles of Canada's Naval Reserve, 1910-2010*. We will need to have you back on another day to give testimony on the naval component of our reserves, which is another of topic under our consideration.

Welcome, and please proceed with your opening statement.

Ian Holloway, Dean of Law, University of Western Ontario, as an individual: It is an honour to be with you. I was telling Senator Day before we began that it is a treat to meet him, as I come from his senatorial district. I am a colleague of a classmate of his at RMC. Senator Dallaire was a graduate of our university and played volleyball at CMR with one of my colleagues. Senator Wallin, you are also a graduate of Western. I am sure you would not remember this, but I wrote you a fan letter when you were the host of *Canada AM*. You replied to it, and I still have that reply at home.

The Chair: I have a copy of your letter on my wall.

Mr. Holloway: Yes, I am sure you do.

As Senator Wallin noted, I joined the Canadian navy as an Ordinary Seaman at the age of 16 and left as a Chief Petty Officer. I spent much of the 1990s living in Australia, where I was commissioned as an officer in the Royal Australia Navy. It was

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 29 novembre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 h 2, pour examiner la motion visant à faire changer l'appellation officielle de la Marine canadienne.

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à la réunion du 29 novembre du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

Nous poursuivons, à tout le moins au début de notre réunion, notre examen de la motion du sénateur Rompkey :

Que le Sénat du Canada encourage le ministre de la Défense nationale, considérant les longues années de service, les sacrifices et le courage du personnel et des membres des forces navales canadiennes, à désigner les forces navales canadiennes sous l'appellation officielle de « Marine canadienne » au lieu de « Commandement maritime » à compter de cette année, à l'occasion du centenaire de la Marine canadienne, et que cette appellation soit utilisée dès que possible dans tous les documents officiels et opérationnels, dans les deux langues officielles.

Voilà la motion que nous devons examiner. Au cours des dernières semaines, nous avons entendu des témoignages à ce sujet.

Nous accueillons aujourd'hui M. Ian Holloway, doyen de la faculté de droit, Université de Western Ontario. M. Holloway a déjà été premier maître de la Marine canadienne et a participé à la création d'un livre qui vient tout juste de paraître et qui s'intitule *Le marin-citoyen : Chroniques de la Réserve navale du Canada 1910-2010*. Il faudra vous réinviter une autre fois pour que vous veniez témoigner du volet naval de notre Réserve, puisque c'est un autre sujet que nous étudions.

Bienvenue. Veuillez nous présenter votre déclaration préliminaire.

Ian Holloway, doyen de la faculté de droit, Université de Western Ontario, à titre personnel : C'est un honneur d'être parmi vous. Je disais justement au sénateur Day, juste avant de commencer, que c'est une joie de le rencontrer puisque je viens de son district sénatorial. Je travaille avec l'un de ses condisciples du CMR. Le sénateur Dallaire est diplômé de notre université et a joué au volley-ball au CMR avec l'un de mes collègues. Sénateur Wallin, vous êtes aussi une diplômée de Western. Je suis certain que vous ne vous souvenez pas de cela, mais je vous ai envoyé une lettre d'admirateur quand vous étiez animatrice de *Canada AM*. Vous m'avez répondu, et je garde encore la réponse que vous m'avez envoyée chez moi.

La présidente : J'ai une copie de votre lettre sur mon mur.

M. Holloway : Bien sûr, je n'en doute pas.

Comme l'a fait remarquer le sénateur Wallin, je suis entré dans la Marine canadienne à titre de matelot de troisième classe à l'âge de 16 ans et, quand je l'ai quittée, j'étais premier maître. J'ai passé une bonne partie des années 1990 en Australie où j'ai été officier

from the RAN that I retired. Over my time in the service, I served at both at sea and ashore. I served in a number of ships. Ashore I served in various establishments in Canada; the United States; Great Britain; Australia, of course; and Norway.

As Senator Wallin noted, I am one of the contributors to the centennial history of the RCNR. I am also the author of the official history of HMCS *Scotian* of the Naval Reserve Division in Halifax.

I am honoured to be here with you today because I want to argue as strenuously as I can that to rename Maritime Command “Canadian Navy” would be precisely the wrong move. The right move would be to restore the name by which the navy was known in three wars, and that is “Royal Canadian Navy.”

There are five reasons I want to proffer to you, and I hope we might have the chance to explore them in question period. The first is that we live in a world of acronyms. In the Canadian context, the acronym CN is already taken. As my colleagues in the business school would put it, to call it the CN would risk “brand confusion” with our national railway. That is a serious point.

Second, the acronym “RCN,” the name “Royal Canadian Navy,” has an elegance and grace to it and rolls off the lips in a way that Maritime Command does not. “Canadian Navy” does not either to the same degree. That is why our allies continue to refer to us as the “RCN.”

Third, the name “RCN” is more accurately descriptive of the constitutional state of affairs by which the naval forces of Canada were established.

Fourth, “RCN” is the name rooted in history; it is the name under which we had the third largest navy in the world at one point.

That leads me to the fifth point, which is that the navy needs to view history as something more than just the celebration of the past. It needs to learn to view history as a tool with which to prepare for the future. Institutions that are durable embrace and use their history; they do not try to turn their back on it. That is the fifth reason why the proper course of action is to rename our navy “RCN.”

That is all I have to say by way of opening statement, senators. I am happy to take any questions.

The Chair: That is wonderful: Brief and to the point. Since we began this discussion when Senator Rompkey’s motion was put forward, there have been a lot of responses on both sides. The debate has been very passionate and fervent.

commissionné de la Marine royale australienne. Quand j’ai pris ma retraite, j’étais dans la Marine royale australienne. Pendant mon service, j’ai travaillé autant en mer qu’à terre. J’ai travaillé à bord d’un certain nombre de navires. À terre, j’ai travaillé au sein de divers établissements au Canada, aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Australie aussi, évidemment, et en Norvège.

Comme l’a souligné le sénateur Wallin, j’ai participé à la création du livre sur le centenaire de la Réserve de la Marine royale du Canada. Je suis aussi l’auteur de l’histoire officielle du NCSM *Scotian* de la Division de la Réserve navale de Halifax.

C’est un honneur d’être parmi vous aujourd’hui parce que je veux faire valoir le plus énergiquement possible que le fait de changer l’appellation officielle du Commandement maritime pour celui de « Marine canadienne » est la chose à ne pas faire. La chose à faire serait plutôt de rétablir le nom par lequel la marine a été désignée pendant trois guerres, et c’est celui de « Marine royale du Canada ».

J’aimerais vous présenter cinq raisons qui expliquent mon point de vue, et j’espère que nous aurons l’occasion d’en discuter un peu plus pendant la période de questions. Premièrement, nous vivons dans un monde de sigles. Dans le contexte canadien, le sigle CN est déjà associé à quelque chose. Comme le diraient mes collègues de l’école de gestion, l’utilisation du sigle CN pour désigner, en anglais, la Marine canadienne, risquerait d’entraîner une « confusion entre les marques » avec notre chemin de fer national. C’est un aspect important.

Deuxièmement, le sigle « MRC » et l’appellation « Marine royale du Canada » ont une élégance et une grâce que n’a pas l’appellation Commandement maritime, et il est plus facile à prononcer. Il en va de même pour le terme « Marine canadienne ». C’est pourquoi nos alliés continuent de nous appeler la « MRC ».

Troisièmement, l’appellation « MRC » décrit plus exactement le contexte constitutionnel dans lequel les forces navales du Canada ont été mises sur pied.

Quatrièmement, le terme « MRC » est celui qui est enraciné dans l’histoire; c’est le nom que portait notre marine à l’époque où nous avions la troisième marine en importance au monde.

Cela me mène au cinquième point, et il concerne le fait que la marine doit envisager l’histoire comme autre chose qu’une simple célébration du passé. Elle doit apprendre à voir l’histoire comme un outil qui lui permet de se préparer pour l’avenir. Les institutions qui sont durables sont celles qui s’approprient leur histoire et qui l’utilisent; elles n’essaient pas de lui tourner le dos. C’est la cinquième raison pour laquelle j’estime qu’il conviendrait de donner à notre marine le nom de « MRC ».

C’est ainsi que je conclus ma déclaration préliminaire, mesdames et messieurs les sénateurs. Je serai heureux de répondre à vos questions.

La présidente : C’est merveilleux : bref et direct. Depuis que nous avons commencé à discuter de cette motion du sénateur Rompkey — depuis qu’elle a été présentée — nous avons entendu de nombreux intervenants qui défendaient les deux points de vue. C’est un débat qui soulève les passions et la ferveur.

Has this been an issue that has been brewing for a long time?

Mr. Holloway: Yes, it has. It has been brewing since 1968, and that is the reality. If you go to virtually any naval establishment in this country, whether one of the regular establishments on the coast or one of the reserve establishments inland, you will see on prominent display the white ensign under which our navy served under in three wars. That is not the same issue precisely as the title "RCN," but it is part of the same piece: The rank and file in the navy still embrace their history in a way that some are not willing to use.

The Chair: I do not want to pre-empt the questions, but I suppose I am trying to get at the fact that nobody wants "Maritime Command." However, then the paths diverge and that is where we are at present.

Mr. Holloway: That is right.

Senator Dallaire: In response to a couple of your five points, I would like you to tell me why the Maritime Command, in its centennial year, used "Canadian Navy" throughout its informal documentation, and why in that centennial year did they not want to revive or pull out of the drawer the "RCN," if it is so significant?

Mr. Holloway: I do not know. You would have to ask them, but I can say why I think it was a mistake for them not to do so.

In January, I published an op-ed piece in the *National Post* in which I argued that the navy was blowing its centennial. They were proposing to host a number of pleasant events, and I attended some of them, as I am sure did you as well. However, in terms of using the centennial as an opportunity to develop and grow its political constituency, it was missing the boat.

We all live in the present. I remember hearing Admiral McFadden talk about the executive curl. He said it was worth six weeks of fuel for our ships. That is true, and he has to live in the present, but we also need to think about the long-term future.

Let me offer one illustration of why I think the agnosticism about tradition is so harmful to the long-term interests of the navy. I have a nine-year-old daughter. The other day she had a friend over and I said to them, draw me a sailor. They drew a man in a round cap with a V-neck and bell-bottom trousers. They did not draw someone in a suit and tie. To me, that spoke volumes about what the navy will need to do if it wants to be embraced by the Canadian public. We turn our backs on our history and that is a big mistake.

Senator Dallaire: They did not go back to that uniform because when they looked at the modern equipment and the application of combat requirements, they went to a much more practical

Est-ce que c'est un enjeu qui se prépare depuis longtemps?

M. Holloway : Oui, tout à fait. Il se prépare depuis 1968, et c'est la réalité. Si vous allez dans à peu près n'importe quel établissement naval au pays, que ce soit un établissement de la Force régulière sur la côte ou un établissement de la Réserve à l'intérieur des terres, vous apercevrez, placé bien en vue, le pavillon blanc qui représentait notre marine pendant trois guerres. Ce n'est pas tout à fait le même enjeu que dans le cas de l'appellation « MRC », mais cela s'inscrit dans la même veine : dans la Marine, les membres subalternes choisissent encore d'accorder de l'importance à leur histoire, même si certains ne veulent pas s'engager dans cette voie.

La présidente : Je ne veux pas empêcher les autres de poser des questions; je veux simplement, je pense, établir clairement que personne ne veut de l'appellation « Commandement maritime ». C'est par la suite que les points de vue divergent, et c'est là où nous en sommes maintenant.

M. Holloway : C'est exact.

Le sénateur Dallaire : Je veux réagir à certains des cinq points que vous avez mentionnés. J'aimerais que vous me disiez pourquoi les responsables du Commandement maritime ont utilisé, pour l'année du centenaire, l'expression « Marine canadienne » dans les documents officiels et pourquoi ils n'ont pas souhaité, en cette année du centenaire, faire revivre ou sortir de leurs tiroirs l'expression « MRC » si elle est si importante?

M. Holloway : Je ne sais pas. Il faudrait le leur demander, mais je peux vous dire pourquoi c'était, à mon avis, une erreur de leur part.

En janvier, j'ai rédigé un article voisin de la page éditoriale qui a été publié dans le *National Post*, dans lequel j'affirmais que la marine était en train de passer à côté de son centenaire. Les responsables ont organisé un certain nombre d'événements agréables, auxquels il m'est arrivé de participer, tout comme vous, j'en suis sûr. Cependant, pour ce qui est de se servir du centenaire comme d'un tremplin pour renforcer et élargir sa base politique, ils sont tout simplement passés à côté.

Nous vivons tous dans le présent. Je me souviens avoir entendu l'amiral McFadden dire, au sujet de la boucle d'officier, qu'elle avait le même coût que six semaines de carburant pour nos navires. C'est vrai, il doit tenir compte du présent, mais nous devons aussi penser à l'avenir à long terme.

Laissez-moi vous illustrer à l'aide d'un exemple pourquoi cet agnosticisme en matière de tradition nuit tant aux intérêts de la marine à long terme. J'ai une fille de neuf ans. L'autre jour, elle avait invité une amie à la maison, et je leur ai demandé de me dessiner un marin. Elles ont dessiné un homme avec un chapeau rond, une maninière à encolure en V et des pantalons à pattes d'éléphant. Elles n'ont pas dessiné quelqu'un qui portait un complet et une cravate. À mon avis, cet exemple en dit long sur ce que la marine devra faire si elle souhaite avoir la reconnaissance du grand public canadien. Nous avons tourné le dos à l'histoire, et c'est une grave erreur.

Le sénateur Dallaire : On n'a pas adopté de nouveau cet uniforme parce que, quand on a vu l'équipement moderne et les exigences concrètes du combat, on a opté pour un uniforme

uniform on board ship, and even in the dockyard. They took a decision to move to the modern era in that regard. Certain elements were brought back but other elements moved forward.

I come back to your point in regard to the titling. You agree that the brand is fundamental to a product.

Mr. Holloway: Yes.

Senator Dallaire: You certainly argue that reviving or bringing back the old brand has a link with the history of the navy. What I do not understand is your argument about how by bringing back that old brand, you are necessarily looking at the present and the future in regard to the nature of the navy by adopting a "Canadian Navy" option versus a "Royal Canadian Navy" option.

Mr. Holloway: Let me say again, if we call it the "Canadian Navy," that will not help the brand at all, because ordinary Canadians will confuse it with Canadian National Railways. That expression "CN" is already taken in Canada. As a matter of practical, small "p," political fact, it has to be off the table. It will not work in terms of this component of our Armed Forces branding itself.

The definition of insanity is to keep doing the same thing over and over again and to expect a different result. Since 1968, there have been at least four, maybe five programs of fleet renewal that have been developed by the navy. To someone like me, someone who wore a uniform for most of his adult life, they made perfect sense. However, the fact that none of them was implemented in the form in which they were proffered suggests that this claim of modernity, of placing the Armed Forces in the modern context has not worked, as we know from recent history.

To keep on doing that, to keep making earnest arguments about the military requirements — which might make sense to me and which certainly would probably make sense to you — we know does not resonate with the Canadian public.

Why is it that seeing those young men and women dressed up in scarlet uniforms in the summer is among the most popular tourist attractions in this country? Recent times have not been particularly kind to the RCMP; why is it that they have not come out worse than they have? It is because of the iconic status that they have garnered for themselves, which is associated in the Canadian mind with red serge, Stetson caps and oxblood gloves.

Our own history in the Canadian Forces, contrasted with what we know of the success of the Foot Guards and the Canadian Grenadier Guards — other regiments like your own, which have ceremonial components — juxtaposing those two make it as plain as day to me that trying to say that we are going to be modern is wrongheaded.

beaucoup plus pratique pour le personnel qui travaille à bord des navires, et même pour les personnes qui travaillent à l'arsenal maritime. On a pris la décision d'aller vers le modernisme à ce sujet. Certains éléments du passé ont été conservés, mais, pour d'autres, on s'est tourné vers l'avenir.

Je reviens à ce que vous avez dit à propos du titre. Vous êtes d'accord pour dire que la marque est essentielle à un produit.

Mr. Holloway: Oui.

Le sénateur Dallaire : Ce que vous soutenez certainement, c'est que le fait de récupérer ou de remettre en place l'ancienne marque permet de faire un lien avec l'histoire de la marine. Ce que je ne comprends pas, c'est votre argument concernant le fait que le retour à cette ancienne marque suppose que vous tenez forcément compte du présent et de l'avenir de la nature de la Marine — le fait de choisir d'adopter « Marine canadienne » plutôt que « Marine royale du Canada ».

M. Holloway : Je le répète, si nous choisissons l'appellation « Marine canadienne », dont le sigle anglais est « CN », cela n'aidera en rien la marque parce que les Canadiens ordinaires vont la confondre avec celle des chemins de fer nationaux du Canada. Le sigle « CN » est déjà pris au Canada. D'un point de vue pratique, et sur le plan politique avec un petit « p », cette option doit être éliminée. Cette appellation ne fonctionnera pas pour ce qui est de l'image de marque de ce volet en tant que tel de nos forces armées.

La définition de la folie, c'est de recommencer toujours la même chose et d'espérer un résultat différent. Depuis 1968, il y a eu au moins quatre, peut-être cinq, programmes de renouvellement de la flotte mis en place par la marine. Pour quelqu'un comme moi, qui a porté un uniforme pendant la plus grande partie de sa vie adulte, ces programmes avaient tout à fait du sens. Cependant, le fait qu'aucun d'entre eux n'a été mis en œuvre dans la forme dans laquelle il avait été présenté donne à penser que notre histoire récente a prouvé que le fait de se réclamer de la modernité et de situer les forces armées dans le contexte moderne ne fonctionne pas.

Nous pouvons continuer comme cela, continuer à présenter des arguments sérieux à propos des exigences militaires : arguments qui peuvent avoir du sens pour moi et qui en ont certainement pour vous — mais cela, nous le savons, ne dit rien au grand public canadien.

Comment se fait-il que l'une des attractions touristiques les plus courues au pays soit d'aller voir en été des jeunes hommes et des jeunes femmes qui portent les tuniques rouges? Les choses n'ont pas été particulièrement faciles récemment pour la GRC; comment se fait-il qu'elle ne s'en soit pas sortie plus mal? C'est grâce au statut d'icône qu'elle s'est elle-même approprié et qui est associé, dans l'imaginaire canadien, à la tunique rouge, au chapeau Stetson et aux gants sang-de-bœuf.

Si l'on compare notre propre histoire au sein des Forces canadiennes à ce que nous connaissons à propos de la réussite des gardes à pied et des Canadian Grenadier Guards — d'autres régiments comme le vôtre, qui ont un volet cérémonial — on constate clairement, à mon avis, qu'il faut être borné pour essayer de dire que la voie à suivre est celle du modernisme.

Senator Dallaire: If I am correct, there was no uproar from any particular quarter during the centennial year, which is ebbing now, in regard to saying “Canadian Navy.”

In fact, I have two children in the naval reserve, and they do not say “Canadian Navy”; they just say “navy.”

The argument of “CN” being confused, I think, is a bit of an extrapolation in regard to talking about the navy. However, my point is that the Canadian Armed Forces started in 1871, regular force. Previous to that, they were reservists or British; previous to that, they were French. There is nothing of that regime in our accoutrements in any way, shape or form; yet we created, if I am not mistaken, 14 new units in 1968 and not one of them has the term “Royal” in them, and they are all French.

Mr. Holloway: You know that history much better than I do, senator, so I defer to you on that. However, the 12^e Régiment blindé du Canada does not have the name “Royal” in it, but they have royal accoutrements as part of their uniform. I collect cap badges of units of the Canadian Forces that have been represented in the law school since I have been dean. One of my badges is the 12^e Régiment blindé du Canada and its crown is as prominent as in the Royal Canadian Regiment.

I would also say that as recently as the 1990s, there have been three regiments of the Canadian army that have petitioned successfully to have the name “Royal” attached to them: the Royal Regina Rifles, the Royal Westminster Regiment and a third one that I am forgetting.

It was not long ago, from your province, Senator Manning, that the Royal Newfoundland Constabulary successfully petitioned to have the “Royal” title attached to it. To suggest that the Royal appellation is 19th century stuff is not accurate.

Senator Dallaire: I come from a regiment that was created; it does not have “Royal,” but it has all the royal accoutrements. It is a horse artillery; and the navy, although it is Maritime Command, if you look at that flag, it has a crown on that anchor. The fact that it is not called “Royal” did not take that crown away.

Mr. Holloway: That is right.

The Chair: I have a follow up on that. When you said that one of the groups you mentioned petitioned to have the “Royal” prefix added, petitioned whom?

Mr. Holloway: Her Majesty the Queen.

The Chair: We would have to go —

Mr. Holloway: No, I do not know this but I understand there is a legal opinion in the government somewhere which holds that it would not be necessary to have to go back to Her Majesty to revive this title.

Le sénateur Dallaire : Si je ne me trompe pas, il n’y a pas eu d’indignation de la part de qui que ce soit en ce qui concerne l’utilisation de l’appellation « Marine canadienne » pendant l’année du centenaire, qui tire maintenant à sa fin.

De fait, j’ai deux enfants qui sont dans la Réserve navale, et ils ne disent pas la « Marine canadienne »; ils disent simplement la « marine ».

L’argument selon lequel l’appellation « CN » en anglais risque de porter à confusion tient, à mon avis, de l’extrapolation en ce qui a trait à la marine. Ce que je veux dire, cependant, c’est que les Forces armées canadiennes ont été créées en 1871 — la Force régulière. Auparavant, il y avait des réservistes ou des Britanniques; avant cela, il y avait des Français. Il n’y a rien de ce régime qui existe dans nos attributs, de quelque façon ou sous quelque forme que ce soit; pourtant, nous avons créé, si je ne me trompe pas, 14 nouvelles unités en 1968, et aucune d’entre elles n’a la mention « royale » dans son appellation, et elles sont toutes françaises.

M. Holloway : Vous connaissez cette partie de l’histoire beaucoup mieux que moi, sénateur, alors je m’en remets à vous à ce sujet. Cependant, s’il est vrai que le 12^e Régiment blindé du Canada n’a pas, dans son appellation, le terme « royal », son uniforme présente des attributs royaux. Je collectionne les insignes de coiffure des unités des Forces canadiennes qui ont été représentées au sein de la faculté de droit depuis que je suis doyen. L’une d’entre elles est l’insigne du 12^e Régiment blindé du Canada, et la couronne y est aussi présente que dans l’insigne du Royal Canadian Regiment.

J’aimerais aussi dire que, tout récemment, dans les années 1990, il y a eu trois régiments de l’armée canadienne qui ont demandé, avec succès, de porter l’appellation « royal »; il s’agit du Royal Regina Rifles, du Royal Westminster Regiment, et d’un autre, dont je ne me souviens plus.

Tout récemment, dans votre province, sénateur Manning, la Force constabulaire royale de Terre-Neuve a présenté une demande pour porter l’appellation « royale », demande qui a été acceptée. C’est donc faux de dire que l’appellation « royal » remonte au XIX^e siècle.

Le sénateur Dallaire : Je viens d’un régiment qui a été créé; il ne porte pas l’appellation « royal », mais il a tous les attributs royaux. C’était un régiment du Horse Artillery. Pour ce qui est de la Marine — même si on parle du Commandement maritime — si vous regardez le drapeau, il y a une couronne sur l’ancre. Même si elle ne s’appelle pas « royale », la couronne est toujours là.

M. Holloway : C’est exact.

La présidente : J’ai une question à ce sujet. Vous dites que l’un des groupes que vous avez mentionnés a présenté une demande pour avoir l’appellation « royal ». Il a présenté une demande à qui?

M. Holloway : Sa Majesté la reine.

La présidente : Il faudrait nous adresser...

M. Holloway : Non, je ne sais pas, mais je crois comprendre qu’il y a, quelque part au gouvernement, un avis juridique selon lequel nous ne serions pas obligés de nous adresser de nouveau à Sa Majesté pour reprendre le titre.

The Chair: That is something I do not think we have quite resolved.

Senator Plett: Madam Chair, you asked one of the questions I was going to ask. I will make one or two comments. Since you are on exactly the same side of the issue as I am, I do not need to ask a lot of questions. I have at least revealed my preferences.

You have talked about the Royal Winnipeg Rifles and I think you mentioned the Royal Westminster Regiment, the Royal Regina Rifles and the Royal Highland Fusiliers, of Guelph. I am told they did it only as recently as 1998, so there is certainly evidence there.

I was going to ask about a legal opinion that you have at least given us your best advice on.

Madam Chair, last week I spoke about something, and I think I used the word "survey" but I possibly should have used the word "petition." For the record, I want to state that I was told last week I should not say things without having some backing. I have in my hand a petition signed by 5,054 people. They are veterans, citizens and residents of Canada and call themselves "loyal subjects of Her Majesty the Queen." They have signed a petition very much supporting the "RCN." It is not just a few of us around the table here who support that.

If we take the "Royal" out of navy, would that in any way impact the "splice the mainbrace" that is apparently quite common and popular in the navy?

Mr. Holloway: It is popular but not common. In my 21 years, I spliced the mainbrace once.

The Chair: On the legal opinion, have you researched this or do you —

Mr. Holloway: No, I have not, senator.

The Chair: Therefore, we do not know whether people have been asked about this even in the course of the last year.

Mr. Holloway: I am told that an opinion was prepared, but I have not seen it and I do not know who prepared it.

Senator Manning: I want to welcome our guest here today and I would like to echo the words of Senator Plett. I am also a strong proponent of returning to the "Royal Canadian Navy," so I want to be sure we are aware of that.

The people who are on the other side of our argument have come forward with some of their reasons for promoting the renaming to the "Canadian Navy." I would like to ask you a couple of questions on the testimony we have received from others to get your comments.

La présidente : C'est une question qui n'est pas tout à fait réglée, je pense.

Le sénateur Plett : Madame la présidente, vous avez posé l'une des questions que j'allais poser. Je vais faire un ou deux commentaires. Comme nous avons exactement le même point de vue sur la question, je n'ai pas besoin de poser beaucoup de questions. J'aurai, à tout le moins, fait part de mes préférences.

Vous avez parlé du Royal Winnipeg Rifles, et je pense que vous avez mentionné le Royal Westminster Regiment, le Royal Regina Rifles et le Royal Highland Fusiliers, de Guelph. On m'a dit qu'ils avaient ce titre depuis seulement 1998; on peut donc sûrement trouver des documents probants à ce sujet.

Je voulais poser une question à propos du besoin d'obtenir un avis juridique, et vous nous avez donné, à tout le moins, les meilleurs conseils que vous puissiez donner à ce sujet.

Madame la présidente, la semaine dernière, j'ai parlé de quelque chose et je crois avoir utilisé le terme « sondage », mais j'aurais probablement dû parler de « pétition ». J'aimerais mentionner, aux fins du compte rendu, qu'on m'a dit la semaine dernière que je ne devrais pas m'exprimer sur certains sujets sans avoir un certain appui. J'ai, avec moi, une pétition signée par 5 054 personnes. Il s'agit d'anciens combattants, de citoyens et de résidents canadiens qui se qualifient tous de « loyaux sujets de Sa Majesté la reine ». Ils ont signé une pétition qui appuie clairement l'appellation « MRC ». Il n'y a pas que quelques-unes des personnes présentes qui appuient cette idée.

Si nous enlevons la mention « royale » de l'appellation de la marine, est-ce que cela n'aura pas des répercussions sur la tradition, apparemment courante et appréciée au sein de la marine, qui veut que l'on porte des toasts?

Mr. Holloway : C'est apprécié, mais ce n'est pas courant. Au cours de mes 21 années de service, j'ai eu l'occasion de porter un toast une seule fois.

La présidente : En ce qui concerne l'avis juridique, avez-vous fait des recherches à ce sujet, ou avez-vous...

Mr. Holloway : Non, je n'ai pas fait de recherche, sénateur.

La présidente : Nous ne savons donc pas si les gens ont été interrogés à ce sujet, même au cours de l'année dernière.

Mr. Holloway : On m'a dit qu'un avis était en cours d'élaboration, mais je ne l'ai pas vu et je ne sais pas qui s'en occupe.

Le sénateur Manning : J'aimerais souhaiter la bienvenue à notre invité d'aujourd'hui et j'aimerais dire que, tout comme le sénateur Plett, j'appuie fermement le retour de l'appellation « Marine royale du Canada »; je veux simplement être certain que tout le monde le sait.

Les personnes qui sont de l'avis opposé sont venues présenter quelques-unes des raisons à l'appui de l'appellation « Marine canadienne ». J'aimerais poser quelques questions inspirées des commentaires d'autres témoins pour avoir votre point de vue à ce sujet.

We have heard that none of the people serving in the navy today have served under the title of “Royal Canadian Navy” and that they are not more or less accustomed to that name. Even though we have not even had evidence of it — it is more or less conversation — some people have come forward and said that because they have not served with the “Royal Canadian Navy,” they are not more in tune with that and they would be more in tune to “Canadian Navy” versus “Royal.” That seems to be one of their arguments. I would like you to comment on that.

Mr. Holloway: Everyone who has served at sea has served on a ship that has the title Her Majesty’s Canadian Ship. Everyone who wears the uniform swore an oath of allegiance to Her Majesty; everyone who wears a uniform wears a badge with a Crown on it. To suggest that they are unaccustomed to connections with royal service is ridiculous and patently inaccurate.

I am arguing that this would be a forward-looking move, which is the navy trying to use its history to generate further support for itself in the future.

It matters not to me whether anyone currently in uniform actually belonged to the RCN. What really matters to me as someone who cares about, believes in and spent most of his adult life in the navy is what the navy can do to engender greater support amongst Canadians. That is what the navy must do to prosper in the future.

Although I teach at a law school and not a business school, I will attempt to speak like a dean of a business school. The branding, as Senator Dallaire referred to it, is absolutely critical. In the martial and military context, the brand is inextricably intertwined with history, martial values and glorious deeds of the past. It cannot be solely rooted in the present.

The RCN was the third largest navy in the world and it was the RCN that had the very first Canadian casualties in action in the First World War — they were four midshipmen of the RCN. The last Canadian casualty in action in the Second World War was an RCN officer. It was the RCN that embarked on the very first Canadian mission on behalf of the UN. Those are all things that the RCN did.

To say that the navy in the 21st century cannot connect with Canadians is wrong, in my judgment.

Senator Manning: Some may find it strange, but my ancestry is 100 per cent Irish. People have asked me why I support renaming it to “Royal” because of past differences that have existed. However, I believe it is not my connection to the “Royal” as much as my connection to history and what I believe is something that we need to be proud of.

On nous a dit qu’aucune des personnes actuellement en service dans la marine n’était en service à l’époque où on parlait de la « Marine royale du Canada » et qu’elles ne sont donc pas plus ou moins habituées à ce nom. Nous n’avons eu aucune preuve à ce sujet — cela a été mentionné un peu au fil de la conversation —, mais certaines personnes nous ont dit que, parce qu’elles n’avaient pas été en service à l’époque de la « Marine royale du Canada », elles sont plus ou moins d’accord avec cette proposition et préféreraient l’appellation « Marine canadienne » à l’appellation « royale ». C’est l’un de leurs arguments. J’aimerais connaître votre point de vue à ce sujet.

M. Holloway : Toute personne qui a servi en mer a travaillé sur un navire qui portait le titre de Navire canadien de Sa Majesté. Toute personne qui porte l’uniforme a prêté serment d’allégeance à Sa Majesté; toute personne qui porte un uniforme porte un insigne où l’on voit la Couronne. Il est ridicule et manifestement inexact de dire qu’elles ne sont pas au courant de leur lien avec le service de la reine.

Ce que j’essaie de dire, c’est que ce serait un geste tourné vers l’avenir, qui permettrait à la marine de se servir de son histoire pour s’attirer plus de soutien dans l’avenir.

À mon avis, ce n’est pas important que les personnes qui portent actuellement l’uniforme aient déjà appartenu à la MRC. Ce que je trouve vraiment important — à titre de personne qui se préoccupe de la marine, qui croit en elle et qui en a fait partie pendant la plus grande part de sa vie adulte —, c’est ce que peut faire la marine pour obtenir plus d’appui de la part des Canadiens. C’est ce que doit faire la marine pour prospérer dans l’avenir.

Même si j’enseigne dans une faculté de droit, et non dans une faculté de gestion, je vais tenter de parler comme le doyen d’une faculté de gestion. Comme l’a mentionné le sénateur Dallaire, l’image de marque est absolument essentielle. Dans le contexte martial et militaire, l’image de marque est inextricablement associée à l’histoire, aux valeurs martiales et aux actes glorieux du passé. Elle ne peut pas seulement reposer sur le présent.

La MRC était la troisième marine en importance au monde, et c’est elle qui a été la toute première au Canada à subir des pertes en action pendant la Première Guerre mondiale — il s’agissait de quatre aspirants de marine de la MRC. Pendant la Seconde Guerre mondiale, c’est un officier de la MRC qui a été la dernière perte en action du Canada. C’est aussi la MRC qui a entrepris la toute première mission canadienne au nom des Nations Unies. Ce sont toutes des choses que la MRC a accomplies.

À mon avis, il est faux de dire que la marine ne peut pas, au XXI^e siècle, établir des liens avec les Canadiens.

Le sénateur Manning : Certains trouveront peut-être cela étrange, mais je suis à 100 p. 100 de descendance irlandaise. Des gens m’ont demandé pourquoi j’appuyais l’ajout de l’adjectif « royal » en raison des désaccords qui ont existé par le passé. Je pense toutefois que ce n’est pas tant mon lien avec la royauté que mon lien avec l’histoire qui explique mon point de vue, et le fait que je pense que nous devons être fiers de notre passé.

I find that one of the most important things we have as an individual, groups and as a country is our identity. I have heard from people who are serving that "Maritime Command" does not give them an identity. It erases their identity to a great extent. It is important that we have that connection that identifies the people who serve in the navy as being part of that.

Are there any legal implications that you are aware of in regard to making that change to "Royal Canadian Navy"?

Mr. Holloway: No, there are administrative implications, but no legal ones.

Let me link that part of the question, if I may, with your reference to your Irish ancestry. I was an officer in the Royal Australian Navy, as I said. The Irish streak runs much stronger through the Australian culture than it does the Canadian culture. Australia went through a process of unification of higher command, as we did in the 1960s. However, they continue to embrace very proudly their connection with the RAN. Senator Dallaire, their shipboard dress is as practical as ours but their ceremonial dress makes them look like sailors.

That goes to the second part of your question. I have heard people ask, "How could you have someone wearing a green uniform or an Air Force blue uniform serving if the RCN existed again?" First, it happened before 1968. Second, it happens in Great Britain, Australia and New Zealand now. I have spent a lot of time in India over the years, and it happens there.

It happens that someone who belongs to the Royal Canadian Horse Artillery happens to be posted to Stadacona and appears in a parade alongside members of the RCN. There is an administrative component to that, but that is what happens now. Therefore, no, I do not think there are any legal impediments at all.

Senator Manning: As you are fully aware, we have the Royal Newfoundland Constabulary in Newfoundland and Labrador. We have the oldest sporting event in North America, the Royal St. John's Regatta and we have one of the proudest groups of soldiers, the Royal Newfoundland Regiment. We all hold those very dear to our hearts and they have spoken for themselves in the way they carry themselves. It is true with the RCMP, et cetera.

I hear what you say in regards to the "Canadian Navy" versus the "Royal Canadian Navy." I am just wondering if you could give us a sense of the history regarding the people involved in the Royal Canadian Legion and others outside the group that is serving today. To the people that you talked about to the future, it seems that one of the counter-arguments we hear is that our navy now serves soldier to soldier more so in the American Navy, for example, than we do with Britain's Royal Navy.

Je crois que l'une des choses les plus importantes que nous possédons à titre de personne, de groupe et de pays, c'est notre identité. Des personnes actuellement en service ont dit que le nom « Commandement maritime » ne leur donnait pas de sentiment d'appartenance. Elles ont l'impression, dans une grande mesure, de ne pas avoir d'identité. Il est important que nous tissions un lien entre les personnes qui font partie de la marine pour qu'elles éprouvent un sentiment d'appartenance.

Savez-vous si le fait d'adopter l'appellation « Marine royale du Canada » aurait des répercussions juridiques?

M. Holloway : Non; cela aurait des répercussions administratives, mais aucune répercussion juridique.

Si vous le permettez, j'aimerais faire un lien entre cette partie de la question et la mention de vos ancêtres irlandais que vous avez faite. Comme je l'ai dit, j'ai été officier au sein de la Marine royale australienne. L'influence irlandaise est beaucoup plus présente au sein de la culture australienne qu'au sein de la culture canadienne. L'Australie a connu un processus d'unification du haut commandement, comme nous l'avons fait dans les années 1960. Le pays continue toutefois de mettre en valeur avec beaucoup de fierté ses liens avec la Marine royale australienne. Je peux vous dire, sénateur Dallaire, que l'uniforme que portent les marins à bord des navires est aussi pratique que le nôtre, mais que leur uniforme de cérémonie leur donne l'allure de marins.

J'en viens donc à la deuxième partie de votre question. J'ai entendu des personnes demander : « Si la MRC devait être rétablie, comment est-ce que des personnes en service pourraient porter un uniforme vert ou l'uniforme bleu de la Force aérienne? » Premièrement, c'est arrivé avant 1968. Deuxièmement, cela se produit en ce moment même en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande. J'ai passé beaucoup de temps en Inde au fil des ans, et c'est ce qui se passe là-bas.

Il arrive parfois qu'une personne qui appartient au Royal Canadian Horse Artillery est affectée à Stadacona et participe à un défilé aux côtés de membres de la MRC. Cela soulève bien sûr des questions administratives, mais c'est comme ça que ça se passe présentement. Donc, non, je ne pense pas qu'il y ait quelque obstacle juridique que ce soit.

Le sénateur Manning : Comme vous le savez très bien, nous avons, à Terre-Neuve-et-Labrador, la Force constabulaire royale. Nous accueillons toujours la toute première manifestation sportive en Amérique du Nord, les Royal St. John's Regatta, et nous comptons l'un des groupes de soldats les plus fiers au pays, le Royal Newfoundland Regiment. Tout cela nous tient vraiment à cœur, et la façon dont les membres de ces organisations se comportent est assez convaincante. On pourrait dire la même chose de la GRC, entre autres.

Je comprends ce que vous voulez dire quand vous parlez de la « Marine canadienne » par rapport à la « Marine royale du Canada ». Je me demandais seulement si vous pouviez nous donner un aperçu du passé en ce qui concerne les personnes qui ont fait partie de la Légion royale canadienne et d'autres personnes qui ne font pas partie du groupe, mais qui sont actuellement en service. Pour ce qui est des personnes dont vous avez parlé, qui seront appelées à servir, il semble que l'un des

Those are the arguments we are hearing in relation to why it should be a certain way. It is a very weak argument, if you ask me, as to why we should not rename our navy the "Royal Canadian Navy." If you would comment on that part of the argument we have received in regard to where they serve now.

Our navy is serving all over the world, from what I understand, but maybe just touch on that, please.

Mr. Holloway: It is true that the navy spends more time operating with the Americans than with the British, but that has been true since 1957 at least. That does not carry a lot of sway.

It is also true that Americans, as often as not — at least the USN — if speaking about our navy in correspondence still refer to the "RCN." To me, the argument in favour of "RCN" is not about us wanting to be British; we are not British and have not been British for a long time. It is about us wanting to embrace our Canadian identity, one that was forged in war and honed in the service of the UN, an identity that reflects all the great Canadian values and one that we should not be ashamed of at all.

To me, that is not about being British, it is about being Canadian. If anything, it is more important for us to be Canadian if we are spending more time alongside the USN. It is more important for us to have a name that is elegant and one that reflects history.

Speaking of the USN, the flag that is worn at the bow of a warship is called "the Jack"; that is why the British flag is colloquially known as the "Union Jack" — it is a naval expression. After September 11th, the USN reverted to the form of naval Jack that was used during the revolutionary times. It is red and white stripes with a snake on it, and the caption reads "Don't tread on me."

As part of their move to rekindle a spirit of patriotism, love of country, love of service and connection with the past, the Americans brought back a revolutionary war flag that was more than 200 years old. To suggest that because our fleet operates alongside the USN, we would look backwards because we embraced our history, I do not think is right — in fact, the contrary. I think the Americans might think that is a navy that has confidence in itself, one that knows its past and is proud of it, not ashamed of it.

arguments contraires que nous entendons est celui qui veut que les soldats de notre marine collaborent présentement davantage avec ceux de la Marine américaine, par exemple, qu'avec ceux de la Marine royale britannique.

Ce sont là les arguments que nous entendons à l'appui d'un certain point de vue. Si vous voulez mon avis, ce sont des arguments très faibles quand vient le temps de dire pourquoi nous ne devrions pas adopter le nom de « Marine royale du Canada ». J'aimerais que vous nous en disiez plus au sujet de l'endroit où servent actuellement les membres de la Marine et de la pertinence de cet argument.

À ce que je sache, notre marine est présente partout dans le monde, mais vous pourriez peut-être seulement nous en dire un peu à ce sujet, s'il vous plaît.

M. Holloway : C'est vrai que la marine passe plus de temps à des opérations conjointes avec les Américains qu'avec les Britanniques, mais c'est une réalité qui existe depuis au moins 1957. Cela a donc peu de poids.

Il est aussi vrai de dire que, bien souvent, les Américains, ou à tout le moins, la Marine américaine, utilise, dans la correspondance, le sigle anglais « RCN » pour désigner notre marine. D'après moi, les arguments en faveur de l'appellation « MRC » n'ont rien à voir avec le fait que nous voulons être britanniques; nous ne sommes pas britanniques, et nous ne l'avons pas été depuis longtemps. Tout ce que nous voulons, c'est mettre en valeur notre identité canadienne, qui s'est forgée en temps de guerre et s'est précisée pendant les missions des Nations Unies, une identité qui reflète toutes les grandes valeurs canadiennes, une identité dont nous ne devrions pas du tout avoir honte.

Pour moi, cela a à voir non pas avec le fait d'être britanniques, mais avec le fait d'être canadiens. On peut même dire qu'il est particulièrement important que nous soyons canadiens si nous devons passer de plus en plus de temps avec la Marine américaine. Il devient d'autant plus important que nous ayons un nom élégant qui reflète notre histoire.

Puisqu'il est question de la Marine américaine, je souligne que le drapeau accroché à la proue de ses navires de combat s'appelle le « Jack »; c'est de là que vient le nom familier du drapeau britannique, le « Union Jack » — c'est une expression navale. À la suite du 11 septembre, la Marine américaine est revenue à l'ancien Jack naval utilisé à la période de la révolution. C'est un drapeau rayé rouge et blanc, et on y voit un serpent, de même que la mention « Don't tread on me ».

Dans un mouvement visant à ranimer l'esprit de patriotisme, l'amour de la patrie et l'amour du service, et à établir des liens avec le passé, les Américains ont récupéré un drapeau de guerre révolutionnaire qui avait plus de 200 ans. Je pense donc qu'il est injuste d'affirmer que, si notre flotte collabore avec la Marine américaine, nous risquons de passer pour des arriérés parce que nous mettons en valeur notre passé — en fait, ce serait tout le contraire. Je serais plutôt d'avis que notre marine a confiance en elle, qu'elle connaît son histoire, et qu'elle en est fière plutôt que d'en avoir honte.

The Chair: Notice I did not make any comments about testimony being given by committee members.

Senator Lang: I have a couple of questions for you. First, you made the statement that the allies referred to our navy as the "Royal Canadian Navy" oftentimes. Do you want to elaborate further on that because this is the first time we have heard that comment.

Mr. Holloway: I had lunch today with a colleague of mine who is still employed at NDHQ. I told him that I would be coming to speak to you and it was he who told me.

I knew that was still the case in my day. I was in the communications branch of the navy and I dealt with messages all the time. As I said, I served in Britain, Norway and the U.S., and regularly we would see our navy referred to by foreigners as the "RCN." I was surprised and delighted when my friend, who is still employed at NDHQ, today told me that is still the case. What I am repeating to you is hearsay that I heard today.

Senator Lang: To follow up on as far as the navy is concerned, we had witnesses a number of weeks ago who indicated that the rank and file of the present complement of navy members supported the name "Canadian Navy." Of course, this is a younger generation, but you were part of that for a period of time as well; would you say that is true? We are getting conflicting messages here.

Mr. Holloway: It is interesting; this is very sensitive because the rank and file will take their signals from whatever the admiral wants. That will dictate what the rank and file wants, to an extent.

I had an email exchange with a serving chief petty officer who is still in the service and I told him about this. He did an informal polling where he works and he said it was split about 50-50. It is a very unscientific data set but half of the serving members that he polled were in favour of "RCN."

If I may, senator, one other thing on that point is that when there was the debate about whether the executive curl should be brought back, people said the same sorts of arguments we are hearing today. It is backwards looking; we have been wearing this uniform since 1968 and so forth.

How long did it take for every serving naval officer to have that curl put on the uniform? It was days, weeks at the most. It was well accepted. I asked my lunch companion today if people were upset about the executive curl. He said, on the contrary, they all embrace it.

I am not in the service. I can say this with conviction but without absolute knowledge. However, I do not believe there would be a backlash of any sort among the rank and file if the name "RCN" were restored.

La présidente : Remarquez que je n'ai pas parlé des témoignages présentés par les membres du comité.

Le sénateur Lang : J'ai quelques questions pour vous. Premièrement, vous avez dit que les alliés désignaient souvent notre marine sous le nom « Marine royale du Canada ». Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet parce que c'est la première fois qu'on nous parle de cela.

M. Holloway : J'ai dîné aujourd'hui avec l'un de mes collègues qui travaille toujours au QGDN. Je lui ai dit que j'allais témoigner devant vous, et c'est lui qui m'a dit cela.

Je savais que c'était comme cela dans mon temps. Je faisais partie de la division des communications de la marine, et je m'occupais constamment de messages. Comme je l'ai dit, j'ai servi en Grande-Bretagne, en Norvège et aux États-Unis, et, fréquemment, les étrangers utilisaient le sigle anglais « RCN » pour désigner notre marine. J'ai été étonné et enchanté quand mon ami qui travaille toujours au QGDN m'a dit, aujourd'hui, que c'était toujours le cas. Je vous rapporte des choses qu'on m'a dites aujourd'hui même.

Le sénateur Lang : Pour revenir au point de vue des gens de la marine, des témoins nous ont dit, il y a quelques semaines, que le personnel subalterne qui fait actuellement partie de l'effectif de la marine appuie l'appellation « Marine canadienne ». Évidemment, il s'agit de la jeune génération, mais vous en avez aussi fait partie pendant un certain temps. Diriez-vous que c'est exact? Nous entendons des messages contradictoires à ce sujet.

M. Holloway : C'est intéressant. C'est un sujet très délicat parce que, au bout du compte, le personnel subalterne veut ce que l'amiral veut. Dans une certaine mesure, c'est lui qui détermine les désirs du personnel subalterne.

J'ai échangé des courriels avec un premier maître actuellement en service, et je lui ai parlé de cela. Il a fait un petit sondage officieux à l'endroit où il travaille, et il a dit que les gens étaient à parts égales en faveur des deux options. Ces données ne sont absolument pas scientifiques, mais la moitié des membres en service qu'il a interrogés étaient en faveur de l'appellation « MRC ».

Si je puis me permettre, monsieur le sénateur, il y a une autre chose que j'aimerais dire à ce sujet. Quand il y a eu le débat sur la pertinence du retour de la « boucle d'officier », on a entendu le même type d'arguments que ceux que l'on entend aujourd'hui. C'est rétrograde; nous portons cet uniforme depuis 1968, notamment.

Combien de temps s'est-il écoulé avant que chaque officier de marine en service ait la boucle sur son uniforme? Ça a été une question de jours, parfois, de semaines. La décision a été bien acceptée. J'ai demandé à mon ami avec qui je dînais aujourd'hui si les gens étaient contrariés par le retour de la boucle d'officier. Il m'a dit qu'ils l'avaient au contraire tous adoptée.

Je ne suis pas en service. C'est donc avec conviction, mais sans certitude absolue, que je m'exprime. Cependant, je ne crois pas qu'il y aurait quelque indignation que ce soit chez le personnel subalterne si on décidait de reprendre l'appellation « MRC ».

Senator Lang: I will pursue that a little more. I want to go on the record to say that no member here is ashamed of our naval history. There is a possibility of name change and that is all we are dealing with. We are all proud of our men and women who have served in the navy and its past history. We have acquitted ourselves very well.

I think it is important that we have on the record here a witness who has said, contrary to what has been said in the past that there was overwhelming support within the rank and file for "Canadian Navy." Now we are hearing it may be 50-50. It is important that be on the record.

Senator Day: Mr. Holloway, thank you very much for being here. I had an opportunity to look at the survey that Senator Plett referred to. In fact, I just looked at it today and his figure was 5,054 and the figure that I have is another 50 have signed it. We are obviously generating some interest because it is up over 5,100 now. It is moving along. It is 5,103; I finally found the exact figure.

One of the interesting points I noticed here is in the whereas clauses. Michael J. Smith has generated this petition with the 5,100 names. In one of the whereas clauses, it says:

And whereas the Royal designation of the Canadian navy was executed by a Royal Proclamation which has never been revoked, and that the Canadian government and the Canadian Forces are required to resume usage of the express "Royal Canadian Navy" if the expression "Canadian Navy" is used in any official capacity;

That goes further than saying it is open. They are saying that because back in 1911 or whenever it was that the Canadian navy became the Royal Canadian Navy, and that has never been revoked or rescinded, any time "Canadian navy" is used it has to be "Royal Canadian Navy."

Mr. Holloway: That does not sound right to me. I have read that as well.

Senator Day: I thought that was quite interesting that it was required. I was trying to track this down and it is important we get a legal opinion on that. I have seen the briefing note but it stops short of helping us with that issue.

The problem is the issue was raised by Admiral Buck, a retired admiral who was here. He raised it, indicating that we would have to go back to the Queen, but everyone else I hear from suggests it is not necessary, that the name is in the bottom drawer.

The Chair: It was part of the orchestrated email campaign, which I know has circulated. However, I did receive others to say that was not the case, but I think we need an answer.

Le sénateur Lang : J'aimerais en dire un peu plus à ce sujet. Je veux qu'il soit écrit dans le compte rendu qu'aucun membre du comité n'a honte de l'histoire de notre marine. Nous avons la possibilité de changer le nom de la marine, et c'est tout ce dont nous nous occupons. Nous sommes tous fiers des hommes et des femmes qui ont été appelés à servir dans la marine, et nous sommes fiers de leur histoire. Nous nous sommes très bien comportés.

Je crois qu'il est important, aux fins du compte rendu, qu'un témoin vienne dire autre chose que ce que nous avons entendu par le passé, c'est-à-dire qu'il y a un fort mouvement en faveur de l'appellation « Marine canadienne » au sein du personnel subalterne. Ce que nous entendons aujourd'hui, c'est que cet appui est divisé à parts égales. C'est important que ce soit inscrit dans le compte rendu.

Le sénateur Day : Monsieur Holloway, merci beaucoup d'être présent aujourd'hui. J'ai eu l'occasion d'examiner le sondage dont a parlé le sénateur Plett. En fait, je l'ai examiné aujourd'hui même. Il a parlé de 5 054 signatures, mais, d'après le chiffre que j'ai vu, 50 personnes de plus l'avaient signé. De toute évidence, c'est une question qui suscite beaucoup d'intérêt puisque nous en sommes maintenant à plus de 5 100 signatures, et cela se poursuit. Il y en a 5 103; j'ai finalement trouvé le chiffre exact.

Il y a, dans les attendus, un point intéressant que j'ai remarqué. C'est Michael J. Smith qui est à l'origine de cette pétition signée par 5 100 personnes. L'un des attendus se lit comme suit :

Attendu que la désignation « royale » de la Marine canadienne a été instaurée par une proclamation royale qui n'a jamais été révoquée et que le gouvernement du Canada et les Forces canadiennes sont obligés de reprendre l'utilisation de l'expression « Marine royale du Canada » si l'expression « Marine canadienne » est employée dans sa qualité officielle;

Cela fait état de bien plus qu'une ouverture à un changement d'appellation. Il y est écrit que, parce que, en 1911 ou quelque chose du genre, la Marine canadienne est devenue la Marine royale du Canada, et parce que cette désignation n'a jamais été révoquée ni annulée, chaque fois qu'on dit « Marine canadienne », il faudrait plutôt dire « Marine royale du Canada ».

M. Holloway : J'ai lu cela, moi aussi. Cela ne me semble pas juste.

Le sénateur Day : J'ai trouvé très intéressant de voir qu'il y avait une obligation. J'essayais de retrouver ce passage, et je pense que nous devrions absolument obtenir un avis juridique à ce sujet. J'ai lu la note d'information à ce sujet, mais elle ne nous aide pas vraiment à propos de cette question.

Le problème, c'est que la question a été soulevée par l'amiral Buck, un amiral à la retraite qui est venu nous rencontrer. Il a soulevé la question et a affirmé que nous devrions nous adresser à la Reine, mais toutes les autres personnes qui m'ont parlé de cette question affirment que ce n'est pas nécessaire et que le nom a été relégué aux oubliettes.

La présidente : C'est ce qui a été dit dans le cadre d'une campagne orchestrée par courrier électronique, qui, je le sais, a circulé. Cependant, j'ai aussi entendu dire que ce n'était pas le cas, mais je pense que nous avons besoin d'une réponse à ce sujet.

Mr. Holloway: You may recall that the Halifax Rifles were re-established last year. It is a reserve regiment. I think Minister MacKay's position at the time was that he did not have to go back to the palace to have this regiment. It does not have "Royal" in the title but it is a regiment in the Queen's service. In the lingo, it is in suspended animation. They did not have to seek royal permission to re-establish one of the Queen's regiments.

Senator Wallin said you want to get a legal opinion which is what you must do. I do not think you would have to go back to the palace.

Senator Dallaire: The regiment was not struck off strength; it was not struck off the order of battle. It was reduced to nil strength. I believe and I support that we should go to the Directorate of History and Heritage at the National Defence Headquarters have them give us the formal response in regard to whether the "RCN" is still in existence or whether it was struck off strength.

Senator Day: Thank you for that intervention Senator Dallaire.

I am also in receipt of a note bringing to my attention that a Mr. Chris McCreery says a royal name change would not require approval from the Queen. He goes on to say that the royal proclamation was not revoked. Therefore, the document signed by King George V still exists. All that would have to be done is for the Minister of National Defence to say okay. I do not know if you know this Mr. McCreery.

Mr. Holloway: I am acquainted with him.

Senator Day: I have not met him, but I will follow up on that. I want to mention an interesting coincidence. I received a note from the 12^e Régiment blindé du Canada from a serving officer. You had mentioned that particular regiment, and this serving officer says:

Not only is the idea of a Canadian crown central to our political system and society but it is of vital importance to our Canadian Armed Forces. It is a root from which all authority and order is derived and from where all honour and distinction is brought through the Canadian Forces honour system.

Therefore, he is strongly in favour of the restoration of "Royal Canadian Navy" and "Royal Canadian Air Force." I thought I would bring that to your attention.

I have received 146 emails on this issue, and 136 of those are in favour of the "Royal Canadian Navy" designation.

Like my colleagues, when we support the same point of view, it is basically a matter of saying, "Thank you very much for your points." However, you made a point with respect to Admiral McFadden. You said the executive curl is "six weeks of fuel for our ships." Can you expand on that?

M. Holloway : Vous vous souvenez peut-être que le régiment des Halifax Rifles a été remis sur pied l'an dernier. Il s'agit d'une unité de réserve. Je crois que la position du ministre MacKay était, à l'époque, qu'il n'avait pas besoin de passer par le palais pour avoir ce régiment. Il n'y a pas le mot « royal » dans sa désignation, mais c'est un régiment au service de la reine. On peut dire qu'il était, en quelque sorte, en hibernation. On n'a pas eu à obtenir la permission de la reine pour remettre sur pied l'un de ses régiments.

Le sénateur Wallin a dit que vous souhaitiez obtenir un avis juridique, et c'est ce que vous devez faire. Je ne pense pas que vous aurez à passer par le palais.

Le sénateur Dallaire : Le régiment n'a pas été rayé de l'effectif; il n'a pas été rayé de l'ordre de bataille. Il a été réduit à néant je crois — et c'est ce que j'appuie — que nous devrions nous adresser à la Direction — Histoire et patrimoine du Quartier général de la Défense nationale afin d'obtenir une réponse officielle et de savoir clairement si la « MRC » existe toujours ou si elle a été rayée de l'effectif.

Le sénateur Day : Je vous remercie de cette intervention, sénateur Dallaire.

J'ai aussi reçu une note dans laquelle on me dit qu'un certain M. Chris McCreery affirme que nous n'aurions pas à obtenir l'approbation de la reine pour utiliser la désignation royale. Il ajoute que la proclamation royale n'a pas été révoquée. Par conséquent, le document signé par Sa Majesté George V existe toujours. Il resterait donc simplement au ministre de la Défense nationale à donner son approbation. Je ne sais pas si vous connaissez ce M. McCreery.

M. Holloway : Je le connais.

Le sénateur Day : Je ne l'ai jamais rencontré, mais je vais donner suite à tout cela. J'aimerais mentionner une coïncidence intéressante. J'ai reçu une note de la part d'un officier en service du 12^e Régiment blindé du Canada. Vous avez parlé de ce régiment en particulier, et voici ce que dit cet officier :

La notion de couronne canadienne est non seulement au cœur de notre régime politique et de notre société, elle a aussi une importance fondamentale pour les Forces armées canadiennes. C'est la source d'où émanent tous les pouvoirs et tous les ordres, qui donne naissance à toutes les distinctions honorifiques au sein du régime des Forces canadiennes.

Il est donc fermement en faveur du rétablissement de la « Marine royale du Canada » et de l'« Aviation royale du Canada ». J'ai pensé vous le faire savoir.

J'ai reçu 146 courriers électroniques concernant cette question, et 136 d'entre eux étaient en faveur de l'appellation « Marine royale du Canada ».

Tout comme mes collègues, quand nous sommes d'accord, nous ne pouvons pratiquement que dire : « Merci beaucoup de vos commentaires ». Cependant, il y a quelque chose que vous avez mentionné au sujet de l'amiral McFadden. Vous avez dit que la boucle d'officier représentait « six semaines de carburant pour nos navires ». Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?

Mr. Holloway: I took the point to be that the cost of redoing people's uniforms was equivalent to six weeks of fuel for a frigate.

Senator Day: Was there a suggestion that, therefore, he would rather have the six weeks of fuel than the executive curl?

Mr. Holloway: I cannot put words in his mouth. That was the point I took, but I cannot say that.

The Chair: We cannot have third-party testimony.

Senator Day: It was helpful to have some clarification. What were we supposed to take from a comment like that?

The Chair: That it is expensive.

Senator Day: Exactly, and we would rather do something else. I think your point was that operations and what is happening today are important to these commanding officers.

Mr. Holloway: As they must be. They live in the present; they command our forces, which are on operations as we speak. However, we also have to think about and plan for the future.

Senator Manning: Madam Chair, I have one clarification on that point. If we are talking about changing the name to "Canadian Navy" or "Royal Canadian Navy," it will cost us either way. The general consensus is that people want "Maritime Command" gone.

Senator Patterson: I would like to thank the witness for bringing two new viewpoints and arguments we had not heard in weeks of testimony. The first was that the name of the navy should respect the Constitution of Canada, or as you said, the state of affairs by which Canada was established.

I would just like you to elaborate a little on that. I know we are a constitutional monarchy. Can you go further and tell us whether it has to do with the Queen being the head of state? Take me further on that please.

Mr. Holloway: The Constitution Act, 1867, provides that the Command-in-Chief of the Armed Forces is vested in the Queen.

We say in Canada that the Governor General is the commander in chief but that is not constitutionally accurate. The Governor General is a delegate of the Queen. Command-in-Chief is vested in the Queen by virtue of the Constitution. Every serviceperson is in the Queen's service, which is why we all take the oath of allegiance the day we join.

The constitutional reality is that they are, like it or not, the Queen's Armed Forces. All things being equal, I prefer that the titles we give to organizations reflect the constitutional state of affairs.

Senator Patterson: I think it is a very compelling argument and I thank you for that.

M. Holloway : Ce que j'ai compris, c'est que, pour refaire les uniformes, cela a coûté le même prix que six semaines de carburant pour une frégate.

Le sénateur Day : Est-ce que, ce qu'il voulait dire, c'est qu'il aurait préféré avoir du carburant pour six semaines plutôt que la boucle d'officier?

M. Holloway : Je ne peux pas parler à sa place. C'est ce que j'ai compris, mais je ne peux pas me prononcer à sa place.

La présidente : Nous ne pouvons pas entendre un témoignage par l'entremise d'une tierce partie.

Le sénateur Day : Je trouve que des précisions à ce sujet seraient utiles. Que devrions-nous comprendre d'un tel commentaire?

La présidente : Que cela coûte cher.

Le sénateur Day : Exactement, et que nous devrions plutôt faire autre chose. Je pense que, ce que vous vouliez dire, c'est que, pour ces commandants, ce qui compte, ce sont les opérations et ce qui se passe aujourd'hui.

M. Holloway : Et c'est tout à fait normal. Ils vivent dans le présent; ils dirigent nos forces, qui sont en opération au moment où on se parle. Cependant, nous devons aussi penser à l'avenir et le planifier.

Le sénateur Manning : Madame la présidente, il y a une chose que j'aimerais souligner à ce sujet. Qu'il s'agisse d'adopter l'appellation « Marine canadienne » ou « Marine royale du Canada », il y aura un coût. Une chose est sûre, tout le monde veut se débarrasser de l'appellation « Commandement maritime ».

Le sénateur Patterson : J'aimerais remercier le témoin d'avoir présenté deux arguments et deux points de vue tout à fait nouveaux, après des semaines de témoignages. Le premier concerne le fait que le nom de la marine devrait respecter la Constitution du Canada ou, comme vous l'avez dit, le contexte dans lequel le Canada a été créé.

J'aimerais seulement que vous en disiez un peu plus à ce sujet. Je sais que nous sommes une monarchie constitutionnelle. Pouvez-vous aller plus loin et nous dire si cela signifie que la reine est le chef d'État? Dites-m'en plus à ce sujet, s'il vous plaît.

M. Holloway : Selon la Loi constitutionnelle de 1867, la reine est le commandant en chef des forces armées.

Nous disons, au Canada, que c'est le gouverneur général qui est le commandant en chef, mais ce n'est pas constitutionnellement exact. Le gouverneur général est un délégué de la reine. Les pouvoirs de commandant en chef sont conférés à la reine aux termes de la Constitution. Tous les militaires sont au service de la reine, et c'est pourquoi nous prêtons tous le serment d'allégeance le jour où nous entrons dans les Forces.

Qu'on le veuille ou non, les forces armées sont, selon la Constitution, celles de la reine. Je préfère, somme toute, que le titre que nous donnons aux organisations reflète la situation constitutionnelle.

Le sénateur Patterson : J'estime que c'est un argument très convaincant, et je vous remercie de nous en avoir fait part.

The other point you made was about branding. That is a new point and is a fascinating one to me because this whole business of branding is really current stuff. There is a trend in the world toward these acronyms. It is ubiquitous in the military, as you know. Let us look at our Canadian banks: The Royal Bank of Canada is now RBC. There is CIBC and others.

I think you are saying that the only debate here is the name for the navy. We all agree that “Maritime Command” was a branding disaster. It has not worked and is not being used except officially. As my colleague said, we will have to spend money to get rid of that name in favour of a new one. Your argument is really whether we want “RCN” or “CN”; did I get that right.

Mr. Holloway: Yes. Let us be honest and go around the table. What does the term “CN” conjure up? Does it conjure up warships on the North Atlantic or a shunting yard and the railway?

Senator Plett: Thank you for allowing me this supplemental, Senator Mitchell and Madam Chair. In reference to the “CN” and “RCN” debate, I want to know which change would be more costly: changing it to “RCN” or “CN.”

Mr. Holloway: Five key strokes.

Senator Dallaire: It is immaterial. The government spent \$43 million putting us in new uniforms in 1986.

Senator Mitchell: You will be surprised, as this comment is coming from me, but I think you run a very disciplined meeting and you have been very fair and kind.

I think Senator Patterson made my point. He has been very elegant in arguing his case, but I disagree with him. He said the Royal Bank of Canada is now RBC, so it is moving in the opposite direction from the point he wanted to make. CIBC was never “royal” and neither was BMO.

An Hon. Senator: It was “Imperial.”

Senator Mitchell: Yes. Therefore, the trend has moved the other way, too. Thank you for making that point.

I was thinking that you argued very well and powerfully. Pretty soon you will be arguing for Royal University of Western Ontario.

I do not mean to put words in your mouth but you did say something that caught me — and I am only paraphrasing — when you said that somehow we want an elegant name, inferring that we had to have “Royal” in it. Are you therefore suggesting that “Canadian” is just plain old and inelegant, because it sure is not

Vous avez aussi parlé de l'image de marque. C'est un nouvel argument, et je le trouve passionnant parce que toute cette question d'image de marque est très actuelle. On voit, partout dans le monde, une tendance à l'utilisation de sigles. C'est une tendance généralisée dans l'armée, comme vous le savez. On peut aussi penser aux banques canadiennes : la Banque Royale du Canada est maintenant la RBC. Il y a aussi la CIBC, et bien d'autres.

Je crois que vous dites que le seul débat est celui sur le nom à donner à la marine. Nous sommes tous d'accord pour dire que « Commandement maritime » était une catastrophe sur le plan de l'image de marque. C'est une appellation qui ne s'est pas imposée, et elle n'a jamais été utilisée, sauf dans des communications officielles. Comme l'a dit mon collègue, nous sommes obligés de dépenser pour nous débarrasser de cette appellation et en adopter une nouvelle. Ce que vous dites, c'est que nous devons nous demander si nous voulons le sigle anglais « RCN » ou « CN ». Est-ce que j'ai raison?

M. Holloway : Oui. Soyons honnêtes, et posons la question à toutes les personnes présentes. Qu'évoque, pour vous, le sigle « CN »? Est-ce qu'il vous fait penser à des navires de guerre dans l'Atlantique Nord ou à une gare de triage et à un chemin de fer?

Le sénateur Plett : Je vous remercie de me permettre de poser une question de plus, sénateur Mitchell et madame la présidente. En ce qui concerne le débat concernant le choix de l'appellation « MC » ou « MRC », j'aimerais savoir ce qui coûterait le plus cher : l'appellation « MC » ou l'appellation « MRC »?

M. Holloway : C'est une différence de six caractères.

Le sénateur Dallaire : C'est une différence sans importance. Le gouvernement a dépensé 43 millions de dollars pour nous fournir de nouveaux uniformes en 1986.

Le sénateur Mitchell : Vous serez étonnée de l'entendre de ma bouche, mais je trouve, madame la présidente, que vous dirigez une réunion très disciplinée et que vous avez été très juste et aimable.

Je pense que le sénateur Patterson a appuyé mon point de vue. Il a fait valoir son argument de façon très élégante, mais je ne suis pas d'accord avec lui. Il a mentionné que la Banque Royale du Canada était maintenant la RBC, ce qui signifie qu'elle va dans la direction opposée que ce qu'il essayait de démontrer. La CIBC n'a jamais été « royale », pas plus que la BMO.

Une voix : Elle était « impériale ».

Le sénateur Mitchell : Oui. La tendance va donc aussi dans le sens opposé. Merci de le mentionner.

Je trouve que vous argumentez très bien et de façon convaincante. Très bientôt, vous argumenterez pour l'Université royale Western Ontario.

Je ne veux pas vous faire dire ce que vous n'avez pas dit, mais vous avez dit quelque chose qui m'a frappé. Je ne fais que paraphraser, mais vous avez dit que nous voulions, en quelque sorte, un nom élégant, en laissant supposer qu'il devait contenir la mention « royale ». Est-ce que cela veut dire que, pour vous,

to me. It is very powerful and central to me. I am a Canadian. It means a great deal to me. I think it attracts and energizes people for what we can be in the future.

Mr. Holloway: No; I joined the Canadian Armed Forces and wore a green uniform for many years. Most of my adult life, I was in the Canadian Forces so I would be the last person in the world to be denigrating the patriotism or the commitment to our country of the people who joined the services since 1968. However, I do think that the acronym "RCN," as an acronym, has a grace and elegance that the acronym "CN" does not have. That is my point.

Senator Mitchell: Yes, and if we brand ourselves as "CN," I would argue "CN" would begin to have that again.

The second thing is that you said using "Royal" conjures up our history, our past and all that greatness. It is a powerful argument. We all know that there was greatness. I would also say there has been a great deal of greatness in the last 42 years that we have not been "Royal," which we would diminish or not conjure up.

However, I also think the past you are talking about with "Royal" conjures up some elements that are not so great and inspiring, like the period of time when we were part of the Dominion and part of the colonial web. In fact, some of the greatest moments in our military history — Vimy, where Canadians fought and died like nobody else could achieve, it began to give us independence from Britain and establish us as a nation in our own right, where we could be proud enough to call ourselves "Canadian", without adding an adjective to make ourselves feel better. What about that juxtaposition of great and not so great elements of history that conjures up?

Mr. Holloway: When Sir John A. Macdonald, our founding prime minister, said Confederation will preserve the British connection, is that a shameful episode in our history? No, it is what happened, and it is the impetus that led the Dominion — as the Constitution still describes it, by the way — to be formed. I do not think those were not great parts of our history. On the contrary, I would say the RCN was one of the primary vehicles by which we acquired our independence.

International law says that a country becomes a country when other countries recognize it as such. On August 3, 1914, we had no status in international law apart from our status as a composite part of the British Empire. That began to change,

l'adjectif « canadienne » est inélégant et dépassé, parce que ce n'est certainement pas mon avis. Pour moi, c'est un adjectif très puissant et fondamental. Je suis un Canadien. Cela veut dire beaucoup pour moi. Je crois que c'est très attirant et stimulant pour les gens, qui ont une idée de ce que nous pouvons devenir.

M. Holloway : Non. J'ai joint les rangs des forces armées canadiennes et j'ai porté un uniforme vert pendant de nombreuses années. J'ai passé la plus grande partie de ma vie adulte dans les Forces canadiennes; je serais donc la dernière personne au monde à dénigrer le patriotisme ou l'engagement envers notre pays des personnes qui ont été appelées à servir depuis 1968. Je pense toutefois que le sigle « MRC », ou, en anglais, « RCN », est plus gracieux et élégant que le sigle « CN » en anglais. C'est mon point de vue.

Le sénateur Mitchell : Oui, et si nous adoptons le sigle anglais « CN », je suis à peu près sûr qu'il retrouverait la grâce et l'élégance qu'il a perdues.

Vous avez aussi dit que l'adjectif « royal » évoque notre histoire, notre passé et toute notre grandeur. C'est un argument convaincant. Nous savons tous qu'il y a eu de grandes réalisations. Je dirais aussi que nous avons connu notre lot de grandes réalisations au cours des 42 dernières années au cours desquelles la marine n'était pas « royale », et que nous nous retrouverions à ne pas tenir compte de ces réalisations et à ne pas les évoquer si nous devons retenir votre solution.

Je pense toutefois aussi que le passé dont vous parlez, celui qu'évoque l'adjectif « royal », est associé à certains éléments qui ne sont pas particulièrement grandioses ni exaltants, comme la période où nous faisons partie du Dominion et de l'empire colonial. De fait, c'est à la suite de certains des plus grands moments de notre histoire militaire — comme Vimy, où les Canadiens ont combattu comme personne d'autre n'aurait pu le faire et où de nombreux militaires sont morts — que nous avons commencé à affirmer notre indépendance par rapport à la Grande-Bretagne et que nous avons pu commencer à faire notre place comme pays de plein droit. Nous pouvions être fiers d'être « canadiens », sans devoir ajouter un adjectif pour nous sentir mis en valeur. Que fait-on quand des éléments de notre histoire qui ne sont pas particulièrement grandioses viennent se juxtaposer à d'autres éléments grandioses?

M. Holloway : Sir John A. Macdonald, notre premier premier ministre, a dit que la Confédération viendrait préserver notre lien avec la Grande-Bretagne; s'agit-il d'un épisode honteux de notre histoire? Non. C'est ce qui s'est passé, et c'est ce qui a mené à la création du Dominion — et c'est toujours sous cette appellation qu'on le désigne dans la Constitution, en passant. Je ne dirais pas qu'il ne s'agit pas de grands moments de notre histoire. Au contraire, je dirais que la MRC a été l'une des premières à nous mener vers notre indépendance.

Selon le droit international, un pays devient un pays quand les autres pays le reconnaissent comme tel. Le 3 août 1914, nous n'avions aucun statut légal sur le plan international, mis à part notre statut à titre de partie constituante de l'Empire britannique.

partly because of Vimy Ridge, so that at British insistence, we were able to take part in the Paris Peace Conference and signed the Treaty of Versailles in 1919.

It was the RCN in the 1930s that projected Canadian values when we supported the putting down of an insurrection in Honduras. The RCN helped keep the Atlantic sea lanes open between 1939 and 1945. It was the RCN that brought the Canadian soldiers, the prisoners, back from Hong Kong. It was the RCN, within two weeks of the North Korean invasion of South Korea in 1950, that projected Canadian values. To suggest that the RCN was not part of the emergence of the Canada that exists today, I think, with respect, Senator Mitchell, is not the right way to read history.

Can I extrapolate from the point? One of the other things that one sometimes says is that the royal connotations suggest a lack of sensitivity to diversity issues; that they do not reflect the diversity of Canada today. I will say two things in that regard. For a long time, French Canadians have attended the Collège militaire royal and Royal Military College and that has not stopped them or dissuaded them. The RCMP has made tremendous strides in recent years in terms of becoming more diverse. I do not think that the simple inclusion of the letter "R" actually turns off people.

Senator Mitchell: If you look at the stats in the RCMP, they are not particularly diverse and they would disagree with you, as I do.

You have made the case that there is some reason to conjure up some good with "Royal" and there are other reasons, for me, to conjure up some bad with "Royal." Even under the name "Maritime Command," we have done some tremendous things that will not be recognized. I am saying I do not know why we have to put an adjective in front of "Canadian" to make it better.

Referring to precedence, you say we swear allegiance to the Crown in the navy, so why not call it "Royal"? We swear allegiance to the Crown in the Senate. Are we going to call it the "Royal Canadian Senate" or the "Royal Canadian Parliament"? No, so it is not a precedent.

Just as there are names with "Royal" in them, such as for certain colleges and regiments, there are also many organizations that do not have "Royal" in the name. For any organization that swears allegiance to the Crown, is that therefore a precedent for saying "Royal" should be in its title?

Mr. Holloway: The Senate has never been called the "Royal Canadian Senate." Had it been for the majority of its history, then I might hold a different view. However, that is the difference. The RCN was called that for more than half its history, which

Cela a commencé à changer, en partie à la suite des batailles de la crête de Vimy, quand, à l'instigation de la Grande-Bretagne, nous avons pu prendre part à la Conférence de paix de Paris et signer le Traité de Versailles en 1919.

Dans les années 1930, c'est la MRC qui a mis de l'avant les valeurs canadiennes quand nous avons contribué à réprimer une insurrection au Honduras. De 1939 à 1945, la MRC a aidé à maintenir les routes de navigation ouvertes dans l'Atlantique. C'est aussi la MRC qui a ramené les soldats canadiens, les prisonniers, de Hong Kong. C'est la MRC qui, dans les deux semaines qui ont suivi l'invasion de la Corée du Sud par la Corée du Nord dans les années 1950, s'est faite la porte-parole des valeurs canadiennes. Si l'on donne à penser que la MRC n'a pas participé à l'émergence du Canada dans sa forme actuelle, je pense, malgré tout le respect que je vous dois, sénateur Mitchell, que l'on n'interprète pas l'histoire de la bonne façon.

Est-ce que je peux ajouter autre chose à ce sujet? On entend parfois dire que le fait d'employer l'adjectif « royal » révèle un manque de sensibilité aux enjeux liés à la diversité; on dit qu'il ne reflète pas la diversité actuelle du Canada. J'aimerais mentionner deux choses à ce sujet. Les Canadiens français fréquentent depuis longtemps le Collège militaire royal et le Royal Military College, et cela ne les pas empêchés ni dissuadés de le faire. La GRC a fait, au cours des dernières années, des pas énormes pour accroître sa diversité. Je ne pense pas que la simple présence de la lettre « R » a pour effet de rebuter les gens.

Le sénateur Mitchell : Si vous examinez les statistiques au sujet de la GRC, vous constaterez qu'elle n'est pas particulièrement diversifiée et ses membres ne seraient pas d'accord avec vous, tout comme moi.

Vous avez affirmé qu'il était pertinent d'associer des éléments positifs à l'adjectif « royal »; à mon avis, il existe aussi des raisons d'associer des éléments négatifs à l'adjectif « royal ». Nous avons même accompli de grandes choses sous l'appellation « Commandement maritime », qui ne seront pas évoquées par la nouvelle appellation. Ce que je dis, c'est que je ne comprends pas pourquoi il faudrait ajouter un adjectif avant la mention « du Canada » pour en accroître le prestige.

En ce qui concerne l'existence d'un précédent, vous avez mentionné que, dans la marine, nous prêtons le serment d'allégeance à la Couronne et que c'est donc une bonne raison pour la qualifier de « royale ». Nous prêtons aussi le serment d'allégeance à la Couronne au Sénat. Allons-nous devenir le « Sénat royal du Canada » ou le « Parlement royal du Canada »? Non; ce n'est donc pas une question de précédent.

Si certaines organisations sont qualifiées de « royales », comme certains collèges et régiments, de nombreuses organisations n'ont pas, dans leur appellation, l'adjectif « royal ». Peut-on dire que, parce qu'une organisation a prêté le serment d'allégeance à la Couronne, cela suffit pour justifier l'inclusion de l'adjectif « royal » à son titre?

Mr. Holloway : Le Sénat n'a jamais été désigné sous l'appellation « Sénat royal du Canada ». Si cela avait été le cas pour la majeure partie de son histoire, j'aurais peut-être un autre point de vue. C'est là qu'il faut faire une distinction. La MRC a

included the three major wars in which it fought — the actions for which the Victoria Cross was won. To suggest that is a bad part of our history —

Senator Mitchell: I am not saying that. There is some good and also things that conjure up things we fought for, like independence and the Canadian brand.

Mr. Holloway: Do you not think the RCMP is the iconic Canadian brand, and the Hudson's Bay Company?

Senator Mitchell: It is not the Royal Hudson's Bay Company.

Mr. Holloway: No, but it is the Governor and Company of Adventurers of England Trading into Hudson's Bay; that is its proper name.

Senator Mitchell: It is not anymore. They got rid of it too.

Mr. Holloway: No, it is its legal name.

Senator Mitchell: They are not branding themselves with it, are they? I am looking to the future and the people who will be inspired to join the navy now are of a different culture and diversity. You could ask many Canadians; they never would have heard of the "Royal Canadian Navy."

Senator Dallaire: I will go back to the centennial, which brought all this about, and the impact on the other services. However, the significant point is that the centennial planning was not done on January 1, 2010. It was done a few years ahead of time.

Throughout that time and including the centennial year, you may think that the rank and file stand to attention and say, "yes, sir, three bags full, sir," but the rank and file does express itself through various means, including brown envelopes and such things.

Has there been any complaint, any desire not to go "Canadian Navy" with the centennial, which is the relaunching of the navy into the new era, and an insistence or a movement to bring "Royal" into that centennial year of process?

Mr. Holloway: There must have been; otherwise, I would not be here today. Obviously, there were people in favour of bringing back the "RCN." As I said, the unscientific data set presented to me by my chief petty officer friend suggests that at least in his workplace, half the people would be in favour of the "RCN."

I will say something about the centennial. I was born in the year of the golden anniversary of the navy, its 50th year. I was in the service on both the 70th and 75th anniversaries of the navy. I ask myself, from the 70th anniversary to the 75th anniversary, which I remember well, was there any enduring value? We had a

porté ce nom pendant plus de la moitié de son existence, y compris pendant les trois grandes guerres auxquelles elle a participé — pendant les actes qui ont permis à des militaires de recevoir la Croix de Victoria. Le fait de dire qu'il s'agit d'une partie négative de notre histoire...

Le sénateur Mitchell : Ce n'est pas ce que je dis. Il y a du positif, et cela évoque aussi des aspects pour lesquels nous avons lutté, comme l'indépendance et l'image de marque du Canada.

M. Holloway : Ne pensez-vous pas que la GRC est le symbole de l'image de marque du Canada, tout comme la Compagnie de la Baie d'Hudson?

Le sénateur Mitchell : Ce n'est pas la Compagnie royale de la Baie d'Hudson.

M. Holloway : Non, mais c'est le gouverneur et la Compagnie des aventuriers d'Angleterre faisant le commerce dans la Baie d'Hudson; c'est son nom officiel.

Le sénateur Mitchell : Ce ne l'est plus. Ils s'en sont débarrassés.

M. Holloway : Non, c'est sa dénomination sociale.

Le sénateur Mitchell : Ils ne s'en servent pas pour la mise en marché, n'est-ce pas? Je regarde vers l'avenir, et les gens qui auront envie d'entrer dans la marine sont maintenant de diverses cultures. Vous pourriez poser la question à de nombreux Canadiens; ils n'ont jamais entendu parler de la « Marine royale du Canada ».

Le sénateur Dallaire : J'aimerais parler de nouveau du centenaire, qui est à la source de tout cela, et des répercussions sur les autres services. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut retenir, c'est que la planification du centenaire n'a pas commencé le 1^{er} janvier 2010. Elle a commencé quelques années auparavant.

Tout au long de cette période, y compris pendant l'année du centenaire, vous pensez peut-être que le personnel subalterne restait au garde-à-vous, à dire : « Oui, monsieur. Bien, monsieur », mais le personnel subalterne a l'occasion de s'exprimer de diverses façons, notamment par l'entremise d'enveloppes brunes.

Y a-t-il eu des personnes qui se sont plaintes ou qui ont manifesté le souhait que l'appellation « Marine canadienne » ne soit pas adoptée, dans le contexte du centenaire, qui a marqué le début d'une nouvelle ère dans l'histoire de la marine, et y a-t-il eu des personnes qui ont insisté, dans le cadre des événements du centenaire, pour l'ajout de l'adjectif « royal », ou y a-t-il eu un mouvement en ce sens?

M. Holloway : Certainement, sinon je ne serais pas ici aujourd'hui. De toute évidence, il y a des gens en faveur du retour de l'appellation « MRC ». Comme je l'ai dit, d'après les données non scientifiques que m'a fournies mon ami premier maître, il semble que, à tout le moins dans son milieu de travail, la moitié des gens sont en faveur de l'appellation « MRC ».

J'aimerais ajouter quelque chose au sujet du centenaire. Je suis né l'année où la marine a fêté ses 50 ans. J'étais en service quand elle a fêté son 70^e et son 75^e anniversaires. Je me suis demandé, à la suite du 70^e et du 75^e anniversaires, dont je me souviens très bien, si tout cela avait eu une incidence durable. Nous nous sommes

great time. We had a lot of fun; but was there any enduring political capital that the navy generated as a consequence of the presumably millions of dollars it spent in those anniversary years? The answer is no, nothing. As soon as the bell tolled at the end of December 31, it was all forgotten.

That is how I began this whole thing, senator. I think the navy had a once in a century opportunity to use this celebration to try to do something different. We know what has not worked, so let us try to do something that has worked.

The Chair: Thank you very much, Dr. Ian Holloway, Dean of Law at University of Western Ontario. We should also say he is a former chief petty officer in the Canadian navy and has contributed to a new book, titled *Citizen Sailors: Chronicles of Canada's Naval Reserve*.

Mr. Holloway: Thank you very much for your time.

The Chair: Senators, we will now go in camera for a discussion of the many issues that are on our agendas — Arctic sovereignty, et cetera.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Monday, December 13, 2010

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 4 p.m. to examine and report on the national security and defence policies of Canada (Topic: Arctic sovereignty and security).

Senator Pamela Wallin (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: This is a meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence for December 13, 2010. We have two witnesses today. We are a little pressed for time because the chamber is in special session tonight at 6 p.m.

We will begin with two witnesses on the subject of Arctic sovereignty and security, and then we will have a brief in camera meeting to consider our report on the proposed name change of the Maritime Command.

Our first witness today is appearing by video conference from Whitehorse, Yukon. He is The Honourable Dennis Fentie, Premier of Yukon and host this year of the Northern Premiers' Forum. He has been a member of the legislative assembly, an MLA, for Watson Lake since 1996 and the premier since 2002. His work background is in logging, tourism, mining, trucking and fuel distribution — and he is also pleasant company at dinner. I was in the Yukon with Senator Lang, and we all met and had a wonderful evening.

amusés. Nous avons eu beaucoup de plaisir. Mais est-ce que les millions de dollars qui ont vraisemblablement été dépensés pendant ces années d'anniversaire ont entraîné des avantages politiques durables pour la marine? La réponse est non; il n'y a rien eu. Dès que la cloche marquait la fin de l'année, le 31 décembre, tout était oublié.

C'est à cette époque que j'ai commencé à militer, sénateur. Je pense que la marine a une occasion qui ne se présente que tous les 100 ans et peut se servir de ces célébrations pour se distinguer. Nous savons que certaines choses n'ont pas fonctionné. Il est maintenant temps de passer à des choses qui ont fonctionné.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Holloway, doyen de la faculté de droit de l'Université Western Ontario. Nous devrions aussi ajouter qu'il a été premier maître au sein de la Marine canadienne et qu'il a participé à la rédaction d'un nouveau livre intitulé *Le marin-citoyen : Chroniques de la Réserve navale du Canada*.

M. Holloway : Merci beaucoup de m'avoir écouté.

La présidente : Mesdames et messieurs, nous allons maintenant poursuivre à huis clos pour discuter de nombreux enjeux qui sont à l'ordre du jour, notamment la souveraineté dans l'Arctique.

(La séance se poursuit à huis clos.)

OTTAWA, le lundi 13 décembre 2010

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 16 heures, pour étudier et faire rapport sur les politiques de sécurité nationale et de défense du Canada (Sujet : Souveraineté et sécurité de l'Arctique).

Le sénateur Pamela Wallin (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Je déclare ouverte cette séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense du 13 décembre 2010. Nous accueillons deux témoins aujourd'hui. Nous avons un horaire un peu serré, car la Chambre tient une session spéciale ce soir à 18 heures.

Nous allons commencer par deux témoignages au sujet de la souveraineté et de la sécurité dans l'Arctique, puis nous tiendrons une courte séance à huis clos pour étudier notre rapport au sujet de la proposition de changement de nom du Commandement maritime.

Notre premier témoin de la journée comparait par vidéoconférence de Whitehorse, au Yukon. Il s'agit de l'honorable Dennis Fentie, premier ministre du Yukon, qui accueillera cette année le Forum annuel des premiers ministres du Nord. Il est membre de l'assemblée législative, député provincial de Watson Lake, depuis 1996, et il est premier ministre depuis 2002. Il a évolué dans les domaines de l'exploitation forestière, du tourisme, de l'exploitation minière, du camionnage et de la distribution de combustibles — et, du reste, il est de bonne compagnie à table. Lorsque je suis allée au Yukon avec le sénateur Lang, nous nous sommes tous réunis et avons passé une soirée fantastique.

Do you have an opening statement that you would like to read first? If so, please go ahead.

Hon. Dennis Fentie, Premier of Yukon: Yes. It will be concise and as expeditious as possible.

I would like to begin by expressing my thanks and appreciation on behalf of the North for this opportunity to be a witness before the committee on this important issue. I am sure we all understand that the North, the three territories, comprise about 40 per cent of Canada's land mass and thousands of kilometres of coastline in conjunction with other jurisdictions such as the State of Alaska. It is also a treasure trove of natural resources and has the potential for great contribution to the nation.

I also want to pay, in particular, a special tribute to Prime Minister Harper and his government for focusing attention on the North through this initiative. It has been a long time since we have experienced this kind of attention by our national government. The last example that I can think of was under Prime Minister Diefenbaker's focus on the North, which resulted in the building of the Dempster Highway.

I think it is fair to say that the North has long played an important role in helping Canada assert its sovereignty. I think the best way to sum that up, although there are examples of how that is rooted in history and international law and the presence of the Inuit and First Nations people in the North, Arctic sovereignty is indeed asserted through our Northern people and our communities. That is our front line.

Though we have examples in the past of how Canada has involved the North in security and sovereignty — I think of the early warning system and the role we play in NORAD today — we are indeed facing new challenges with the ever-changing environmental and global situation, the demands for energy and mineral resources and the transportation networks that could soon be shipping through the Arctic passage, or the Northwest Passage. Of course, the increasing military interest with the U.S. and the security concerns post-9/11 and other examples are bringing even more interest and pressure to bear in Northern Canada.

The first point I would like to make is an obvious one. Part of Arctic sovereignty and security must include healthy, sustainable communities maintaining that front-line footprint in the North. They are a definite contributor to Arctic sovereignty and security. However, so too is the investment in infrastructure, which is critical. Investing in transportation infrastructure, energy infrastructure and communication infrastructure, investing in tidewater and deep-sea ports, for example, all combine to contribute to the nation's priority issue of security and sovereignty in the North.

Let us remember also that we should enhance such things as our Canadian Rangers, along with our army and air cadets. These are fine examples of others that can contribute to this important

Avez-vous une déclaration préliminaire que vous aimeriez lire pour commencer? Le cas échéant, allez-y, je vous prie.

L'honorable Dennis Fentie, premier ministre du Yukon : Oui. Je serai aussi concis et expéditif que possible.

J'aimerais tout d'abord transmettre mes remerciements et exprimer ma reconnaissance au nom du Nord pour m'avoir donné l'occasion de témoigner devant le comité sur cette importante question. Je suis certain que nous comprenons tous que le Nord — les trois territoires — compose environ 40 p. 100 de la masse terrestre du Canada et couvre, avec d'autres administrations, comme l'État de l'Alaska, des milliers de kilomètres de côte. Le Nord est aussi un trésor de ressources naturelles et pourrait apporter une grande contribution au pays.

J'aimerais aussi saluer tout particulièrement les efforts déployés par le premier ministre Harper et son gouvernement pour attirer l'attention sur la question du Nord dans le cadre de cette initiative. Il y a longtemps que nous n'avons pas profité d'une telle considération de la part de notre gouvernement national. Le dernier exemple qui me vient à l'esprit, c'est l'initiative du premier ministre Diefenbaker qui mettait l'accent sur le Nord et a donné lieu à la construction de la route de Dempster.

Je crois qu'il est juste de dire que le Nord joue depuis longtemps un rôle important lorsqu'il s'agit d'aider le Canada à affirmer sa souveraineté. À mon avis, la meilleure façon de résumer cela — bien qu'il y ait des exemples de la façon dont ce rôle a des racines dans l'histoire et dans le droit international et tient à la présence des Inuits et des Premières nations dans le Nord —, c'est de dire que notre souveraineté dans l'Arctique est bel et bien affirmée par nos gens et nos collectivités nordiques. Il s'agit de notre première ligne.

Il y a des exemples du rôle qu'a donné le Canada au Nord en matière de sécurité et de souveraineté par le passé — je pense au système d'alerte lointaine et à notre participation actuelle au NORAD —, mais nous devons relever de nouveaux défis liés à l'évolution constante de la conjoncture environnementale et mondiale, à la demande en énergie et en ressources minérales et aux réseaux de transport, qui pourraient bientôt emprunter le passage de l'Arctique ou le passage du Nord-Ouest. Évidemment, les intérêts militaires croissants avec les États-Unis et les préoccupations en matière de sécurité après le 11 septembre et d'autres exemples accroissent l'intérêt et la pression exercée sur le Nord du Canada.

Mon premier argument est évident. La souveraineté et la sécurité dans l'Arctique supposent des collectivités saines et durables qui assurent la présence de première ligne dans le Nord. Elles contribuent assurément à la souveraineté et à la sécurité dans l'Arctique. Toutefois, on peut en dire autant de l'investissement dans les infrastructures, qui est crucial. L'investissement dans l'infrastructure des transports, l'infrastructure de l'énergie et l'infrastructure de la communication et l'investissement dans des ports accessibles à marée haute et en eaux profondes, par exemple, sont autant de facteurs qui contribuent à la sécurité et à la souveraineté dans le Nord, qui sont des enjeux prioritaires.

N'oublions pas aussi que nous devons renforcer certains éléments, comme nos Rangers canadiens, ainsi que nos cadets de l'armée et nos cadets de l'air. Voilà d'excellents exemples d'autres

initiative. Part of that exists already in the North and the Yukon, and it is important that we ensure that the rangers and our cadet corps continue to be involved.

It is important also to invest in the capacity of Northern peoples, which will make a further contribution to Arctic sovereignty and security. Much of that is built into the three territories' pan-Northern vision, which we have presented to Prime Minister Harper's government and are pleased to say that we are seeing some of that input surfacing in this overall national vision for the North.

We also want to welcome the fact that an Arctic foreign policy includes our role and involvement in such things as the Arctic Council and the Northern Forum, which, as the chair pointed out, we will be co-hosting. These are areas that can further contribute to Canada's interests.

Of course, one of our most obvious challenges is the establishment of search and rescue, where we have a much more immediate response. We have established, on the ground here in the North, that important facet contributing to security.

I know you have questions. Once again, thank you for this opportunity. I want to close by saying that this federal initiative, the Arctic sovereignty and security strategy, is all about nation-building. Nation-building, from the North's perspective, includes a federation from sea to sea to sea.

Senator Dallaire: Premier, you are speaking for the Yukon, of course, but you also indicated your other two colleagues. With respect to the population in the North, apart from the Aboriginal communities that we know are exploding in population, are there initiatives to move more people to the North, attract people who are not necessarily of European background? Is it your plan to see that population increase as you indicated, the communities being one of the pillars of our sovereignty in the North and the effectiveness of our sovereignty in that area?

Mr. Fentie: Yes. Senator Dallaire, thank you for the question. I want to begin by qualifying that.

Although I am here representing the three territories in the North, I certainly do not speak for Premier Roland and Premier Aariak. They may have some views also. I am here to represent the North in general.

As far as the growing population is concerned, it is true that we have a large percentage of Aboriginal people in our population. It is much more prevalent in Nunavut and the Northwest Territories. It is a smaller percentage in the Yukon. Population growth is happening today in the North. It is being driven by the need to build capacity. We need professionals and medical people. We need teachers, engineers and other skilled people to complement what we are doing in the North because we are

intervenants qui peuvent contribuer à cette importante initiative. Cela existe déjà en partie dans le Nord et au Yukon, et il importe que nous nous assurions que les Rangers et notre corps de cadets continuent à participer.

Il importe aussi d'investir dans la capacité des peuples nordiques, ce qui contribuera d'autant plus à la souveraineté et à la sécurité dans l'Arctique. Cette idée est en grande partie intégrée à la vision des trois territoires pour le Nord que nous avons présentée au gouvernement Harper — et nous sommes heureux de dire que notre apport transparaît dans la vision nationale globale pour le Nord.

Nous voulons aussi applaudir le fait qu'une politique étrangère de l'Arctique nous attribue un rôle et prévoit notre participation dans le cadre de tribunes comme le Conseil de l'Arctique et le Forum nordique, lequel, comme l'a précisé la présidente, nous allons coanimer. Voilà des secteurs qui peuvent contribuer encore davantage aux intérêts du Canada.

Bien sûr, l'un des défis les plus évidents tient à l'établissement d'un mécanisme de recherche et sauvetage qui donnera lieu à une intervention beaucoup plus rapide. Nous avons établi — ici, dans le Nord — cet aspect important de la sécurité.

Je sais que vous avez des questions. Encore une fois, je vous remercie de cette occasion. J'aimerais conclure en disant que cette initiative fédérale, la stratégie de souveraineté et de sécurité dans l'Arctique, est essentiellement une question de renforcement du pays. Le renforcement du pays, du point de vue du Nord, suppose une fédération qui s'étend du Pacifique à l'Atlantique à l'Arctique.

Le sénateur Dallaire : Monsieur le premier ministre, vous parlez au nom du Yukon, bien sûr, mais vous avez aussi mentionné vos deux autres collègues. En ce qui concerne la population du Nord, à l'exception des collectivités autochtones — nous savons qu'elles connaissent une explosion démographique —, y a-t-il des initiatives visant à amener d'autres gens dans le Nord, à attirer des gens qui ne sont pas nécessairement de souche européenne? Est-ce que vous avez pris des mesures pour augmenter cette population — comme vous l'avez dit —, les collectivités étant l'un des piliers de notre souveraineté dans le Nord et de l'efficacité de nos efforts pour affirmer notre souveraineté dans cette région?

M. Fentie : Oui. Sénateur Dallaire, merci de la question. J'aimerais commencer par une explication.

Je suis ici au nom des trois territoires du Nord, mais je ne parle certainement pas au nom du premier ministre Roland et de la première ministre Aariak. Ils ont peut-être d'autres idées sur la question. Je suis ici au nom du Nord en général.

Quant à la population croissante, il est vrai que nous comptons un grand pourcentage d'Autochtones. Cette proportion est beaucoup plus prononcée au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest. Le pourcentage est plus faible au Yukon. La croissance de la population est un phénomène observable aujourd'hui dans le Nord. C'est le fruit d'efforts pour combler le besoin de renforcer la capacité. Nous avons besoin de professionnels et de personnel médical. Nous avons besoin

developing and growing. We have a growing population, and it is quite diverse.

Another example is that we have part of the nominee program that the nation has proceeded with, so we do have other than Europeans coming to the North. That would include investment from China, people from the Philippines and so on. There are many initiatives and a major effort to grow our population, contribute to building healthy, sustainable communities and meet the capacity challenges that we have.

Senator Dallaire: To be specific, if I may, what is the federal government's role in assisting to move a more significant population into the northern regions? As an example, in your region, we have seen some actions with the Aboriginal people and that has not necessarily always been positive. In the 1930s, we saw that in Abitibi, in the northwest of Quebec, where they got involved with the provincial government.

Is there a specific plan of action to move more of a population base, with all the different elements of a population, demographics of a population, into the northern region and in particular into the Yukon?

Mr. Fentie: I am not sure if you are speaking about immigration or initiatives within the major disciplines required in the North, so I am a little unclear about your question. However, I can point to the fact that, at this stage, the initiatives are centred on bringing people in from offshore, for example, through the nominee programs. That does involve immigration. It includes investment in priority infrastructure, such as energy, housing and other forms of infrastructure. It includes arrangements with us in the area of labour market and training, development and investment in education.

It includes, by the way, a significant focus on implementing the treaties and the land claims agreements, because that is part of creating certainty that will help you attract people to the North. With the brief amount of time, though I could provide many more details, that is the best I can do on short notice.

Senator Lang: Just so that Senator Dallaire and other members on the committee know, the unemployment rate in the Yukon is the lowest in the country. It is 4.5 per cent. There is a nominee program there that has been sponsored through the Government of Canada. We have over 400 people who have come from other parts of world to take up some of the employment opportunities there. It shows how well things are going up in our part of the world.

I would like your comments on a couple of areas. One has to do with sovereignty, and that is the boundary between the Yukon and Alaska. As you know, there is an outstanding boundary dispute between the U.S. and Canada under negotiation at present.

d'enseignants, d'ingénieurs et d'autres employés spécialisés pour contribuer à nos projets dans le Nord, car nous sommes en développement et en croissance. Notre population est croissante et plutôt diversifiée.

Un autre exemple concerne le fait que nous participons au programme des candidats que le pays a lancé, alors nous accueillons des immigrants de souche autre qu'européenne dans le Nord. Cela occasionne des investissements de la Chine et des Philippines, entre autres. Il y a beaucoup d'initiatives et un effort important pour accroître notre population, contribuer à bâtir des collectivités saines et durables et relever les défis en matière de capacité auxquels nous faisons face.

Le sénateur Dallaire : Pour préciser, si vous le permettez : quel est le rôle du gouvernement fédéral pour ce qui est d'amener une plus grande population dans les régions nordiques? À titre d'exemple, dans votre région, nous avons vu certains projets avec les Autochtones qui n'ont pas toujours nécessairement donné de bons résultats. Dans les années 30, en Abitibi, dans le Nord-Ouest du Québec, les Autochtones avaient interagi avec le gouvernement provincial.

A-t-on un plan d'action particulier en vue d'accroître la population, compte tenu de tous les différents éléments caractéristiques d'une population, du profil démographique, dans le Nord et en particulier au Yukon?

M. Fentie : J'ignore si vous parlez de l'immigration ou d'initiatives touchant les principaux domaines dont nous avons besoin dans le Nord, alors je ne comprends pas tout à fait votre question. Toutefois, je peux souligner que, à l'étape actuelle, les initiatives sont axées sur l'immigration d'étrangers, par exemple, dans le cadre des programmes de candidats. Cela suppose de l'immigration. Cela comprend un investissement dans les infrastructures prioritaires, comme l'énergie, le logement et d'autres formes d'infrastructures. Cela comprend la conclusion d'ententes avec nous à l'égard du marché du travail et de la formation, du perfectionnement et de l'investissement dans l'éducation.

Cela suppose, soit dit en passant, d'insister considérablement sur la mise en oeuvre des traités et des accords sur les revendications territoriales, car c'est essentiel pour s'assurer d'attirer des gens dans le Nord. Comme j'ai eu peu de temps — bien que je pourrais vous donner encore beaucoup d'autres détails —, c'est le mieux que je peux faire à la dernière minute.

Le sénateur Lang : À titre d'information — pour le sénateur Dallaire et les autres membres du comité —, le taux de chômage au Yukon est le plus faible au pays. Il est de 4,5 p. 100. Le gouvernement du Canada a financé un programme des candidats là-bas. Il y a plus de 400 personnes qui sont venues de l'étranger pour profiter de certains des débouchés d'emploi là-bas. Cela montre à quel point les choses vont bien dans notre partie du monde.

J'aimerais avoir vos commentaires sur quelques sujets. Tout d'abord, il y a la question de la souveraineté — et je parle de la frontière entre le Yukon et l'Alaska. Comme vous le savez, un litige relatif à la frontière fait l'objet de négociation entre les

Perhaps you could tell us the importance of those negotiations and what it means to Canada and specifically to the Yukon?

Mr. Fentie: The negotiations with the Americans on the boundary is essential in determining our sovereignty as we want to establish it, especially offshore, and it includes the issue of tremendous possibilities in resource, as well as other cultural elements, especially in fisheries and so on. In establishing that boundary and dividing Canada's waters, in this case Alaska and American waters, to give us a much better and clearer positioning internationally is critical. We are encouraged by the discussions to date but, having said that, we know it has been a long-standing issue. I am pleased to say that Prime Minister Harper's government also allows input from the Yukon in matters such as this, as I know they allow input from the Northwest Territories and Nunavut in matters in their particular area offshore.

Senator Lang: I would like to move to another area, and it is the question of the search and rescue, SAR, that you mentioned earlier. As you know, the SAR organization is located in the southern part of Canada and is a long way away from where any mishap or disaster may occur. Subsequently, the issue has come up repeatedly of whether or not such a responsibility should be centred more in the North than in the South. Perhaps you can expand further on that as well.

Mr. Fentie: When considering what is happening in today's North and as we look into the future what all this means is that establishing a SAR centre or centres across the North will be very important. For example, with development and the amount of traffic, considering that in many cases the only mode of transportation from A to B anywhere in the Territories, especially outside the Yukon, is by air, it is critical that SAR is able to respond as quickly as possible should a mishap take place.

With the situation developing in the Northwest Passage and all that goes with that, establishing SAR centres across the North is critical. However, it also clearly represents that the nation, and Canada, is putting its footprint on the ground in the North by committing to these types of initiatives and putting these types of centres in Northern Canada. When you consider that Comox, British Columbia, is the point of contact today, it would make quite a difference if the point of contact were Inuvik or Whitehorse or Iqaluit for SAR in Canada.

Senator Lang: I would like to go back to the rangers and the cadets, both the army and air force cadets, and what is available in the North. Perhaps you could expand further on that, its importance to our communities and the importance of the expansion of those particular programs.

Mr. Fentie: Beyond the visible and optical benefits from having these important groups established in the North and in the Yukon, we have to recognize the role they can play, even in SAR, for example, or in better on-the-ground monitoring and what is happening in Northern Canada. We have to recognize and remember that we are a land base of vast distances, with a small

États-Unis et le Canada à l'heure actuelle. Peut-être que vous pourriez nous expliquer l'importance de ces négociations et ce que cela suppose pour le Canada et tout particulièrement le Yukon.

M. Fentie : Les négociations avec les Américains au sujet de la frontière sont essentielles à la définition de notre souveraineté telle que nous voulons l'établir, surtout au large des côtes, et elles englobent la question des énormes possibilités sur le plan de l'exploitation des ressources ainsi que d'autres éléments culturels, surtout dans les pêches, et j'en passe. Il est crucial d'améliorer et de préciser notre position internationale en établissant cette frontière et en distinguant les eaux canadiennes des eaux alaskiennes et américaines. Les discussions jusqu'à maintenant sont encourageantes, mais, cela dit, nous savons que c'est un problème de longue date. Je suis heureux de dire que le gouvernement du premier ministre Harper permet aussi au Yukon de s'exprimer sur de tels dossiers, comme je sais qu'il le fait pour les Territoires du Nord-Ouest et le Nunavut dans le cadre de dossiers touchant leurs zones extracôtières respectives.

Le sénateur Lang : J'aimerais aborder un autre sujet, à savoir la question de la recherche et sauvetage, la SR, dont vous avez parlé plus tôt. Comme vous le savez, l'organisme de SR est situé dans le Sud du Canada, très loin des endroits où pourrait survenir un accident ou un désastre. Par la suite, on est souvent revenu sur la question de savoir si une telle responsabilité ne devrait pas être plus centrée sur le Nord que sur le Sud. Peut-être que vous pourriez nous donner de plus amples détails sur ce dossier aussi.

M. Fentie : Lorsqu'on observe la situation dans le Nord aujourd'hui et on songe à l'avenir, il est clair que l'établissement d'un ou de plusieurs centres de SR partout dans le Nord sera très important. Par exemple, vu le développement et l'ampleur de la circulation — comme, dans bien des cas, le seul moyen de transport possible dans les territoires, surtout à l'extérieur du Yukon, est le transport aérien —, il est crucial qu'un organisme de SR soit capable d'intervenir aussi rapidement que possible en cas d'accident.

Vu l'évolution de la situation dans le passage du Nord-Ouest et tout ce que cela entraîne, l'établissement de centres de SR partout dans le Nord est crucial. Toutefois, de telles mesures montrent clairement que le pays — le Canada — laisse sa trace sur le sol dans le Nord en prenant ce genre d'initiative et en établissant de tels centres dans le Nord du Canada. Actuellement, le point de contact se retrouve à Comox, en Colombie-Britannique, mais si le centre de RS au Canada était situé à Inuvik, à Whitehorse ou à Iqaluit, cela changerait tout.

Le sénateur Lang : J'aimerais revenir sur la question des Rangers et des cadets — tant les cadets de l'armée que les cadets de l'air — sur les ressources qui se trouvent dans le Nord. Vous pourriez peut-être donner de plus amples détails à ce sujet, au sujet de l'importance pour les collectivités et de l'importance de l'expansion de ces programmes particuliers.

M. Fentie : Outre les avantages évidents de l'établissement de ces groupes importants dans le Nord et au Yukon sur le plan de la visibilité, nous devons reconnaître le rôle qu'ils peuvent jouer, même dans le cadre de la SR, par exemple, ou dans l'amélioration de la surveillance sur le terrain et les activités qui ont lieu dans le Nord canadien. Nous devons comprendre et nous rappeler que

population and limited footprint on that vast land base. The role that the Canadian Rangers and the cadets can play in enhancing them and letting them grow into what is transpiring in the North and what is ahead of us is as important as establishing those centres for SAR. We have something on the ground today that if appropriately enhanced and increased in terms of their abilities could fill a void and a gap in many areas on the ground in today's Yukon and in today's North.

Senator Patterson: Premier Fentie, I want to take a quick moment to congratulate you on bringing the three territorial premiers together to great effect. You were the lead on that initiative, and it has had great benefits to the three Northern territories. I am happy that we have you presenting today.

I would like to follow up on Senator Lang's comments about search and rescue and your observation that bases could be relocated in the North. Would you see a role for the private aviation industry in the North? We know that the Canadian Air Force is dealing with aged aircraft right now. Their Buffalo aircraft based in Comox were really due to retire in 2010, and I believe they are on life-support still.

Do you think that the northern aviation industry might be able to provide equipment and infrastructure support for SAR in the North?

Mr. Fentie: That is a fair and a good question. First, some of the greatest experience in aviation in the North is in the private sector. There is no doubt about that. If you also use the example of medevacs, the private sector already does that. It is not a large leap to go from where we are already today in the private aviation sector in the North into a role in search and rescue. In many cases, for example, when a plane has been lost or has not reached its destination, private-sector aviators and those who have planes who know the country and the flight paths are used from time to time. It is not a big stretch to incorporate a model that may include the private sector in the North when it comes to SAR.

Senator Patterson: As we look at sovereignty in the North, I am sure you would agree that communications is an important aspect for Canada to maintain and enhance its sovereignty in the North. As we look at further military initiatives in Northern Canada and the expansion of the military presence — the plans for a naval refuelling facility in Nanisivik, Nunavut, and a training base in Resolute Bay, Nunavut, for example — do you see potential for working with the military to improve communications, not just for the military but also for territorial governments and communities? Could you tell us a bit about the progress you are making on broadband and Internet capacity in the Yukon and how that might be expanded with partners?

notre assise territoriale est vaste et que sa modeste population n'y laisse qu'une empreinte limitée. Le rôle que peuvent jouer les Rangers canadiens et les cadets en vue de renforcer ces collectivités et de les laisser grandir et tirer avantage de ce qui se dessine dans le Nord est tout aussi important que l'établissement de ces centres de SR. Nous avons aujourd'hui une capacité sur le terrain qui, correctement renforcée et accrue, pourrait combler un vide et une lacune à bien des égards sur le terrain dans le Yukon d'aujourd'hui et le Nord d'aujourd'hui.

Le sénateur Patterson : Monsieur le premier ministre Fentie, j'aimerais prendre un petit moment pour vous féliciter d'avoir rassemblé avec succès les trois premiers ministres des territoires. Vous avez dirigé cette initiative, et ses retombées étaient fantastiques pour les trois territoires nordiques. Je suis heureux que vous soyez venu témoigner aujourd'hui.

J'aimerais faire suite aux commentaires du sénateur Lang au sujet de la recherche et sauvetage et à votre observation selon laquelle on pourrait transférer des bases dans le Nord. À votre avis, l'industrie de l'aviation privée a-t-elle un rôle à jouer dans le Nord? Nous savons que les appareils dont dispose l'Aviation canadienne à l'heure actuelle accusent leur âge. Ces avions Buffalo, dont la base est située à Comox, devaient en réalité être mis au rancart en 2010, et je crois qu'on les exploite toujours.

Croyez-vous que l'industrie aéronautique du Nord serait en mesure d'assurer un soutien à la SR en ce qui concerne l'équipement et l'infrastructure dans le Nord?

M. Fentie : C'est une question raisonnable et intéressante. Tout d'abord, c'est dans le secteur privé qu'on trouve le plus d'aviateurs expérimentés dans le Nord. Cela ne fait aucun doute. Si on parle des EVASAN, c'est déjà le secteur privé qui s'en charge. La marche ne sera pas très haute pour passer de la situation actuelle — avec le secteur de l'aviation privée dans le Nord — à un rôle en recherche et sauvetage. Par exemple, il arrive souvent que, lorsqu'un avion est perdu ou n'a pas atteint sa destination, des aviateurs du secteur privé et ceux qui disposent d'un avion et qui connaissent le territoire et les trajectoires de vol sont appelés à intervenir. Il n'est pas irréaliste d'envisager pour le Nord un modèle de RS qui fait appel au secteur privé.

Le sénateur Patterson : Quant à la souveraineté dans le Nord, je suis certain que vous conviendrez de l'importance des communications au Canada pour le maintien et l'amélioration de la souveraineté dans le Nord. Si l'on regarde les initiatives militaires à venir dans le Nord du Canada et l'accroissement de la présence militaire — les projets de centre de ravitaillement en carburant des Forces navales à Nanisivik, au Nunavut, et de base d'entraînement à Resolute Bay, au Nunavut, par exemple —, voyez-vous un potentiel de collaboration avec les forces armées pour améliorer les communications, pas seulement dans le domaine militaire, mais aussi pour les gouvernements territoriaux et les collectivités? Pourriez-vous nous parler un peu des progrès que vous avez accomplis au chapitre de l'accès à la large bande et à Internet au Yukon et de la façon dont on pourrait l'étendre encore davantage avec des partenaires?

Mr. Fentie: I did touch on the issue of communication as an essential item of Arctic security and sovereignty. Let me expand on that. Beyond PolarSat, RADARSAT and so forth, there is great opportunity to create a critical mass with the private sector and the military in terms of communications infrastructure.

For example, in today's Yukon, with a good partnership with our federal government, with Northwestel Inc. — the company of record here that provides areas of communication — and the Yukon government, we have invested heavily in infrastructure that has now resulted in high-speed internet for all Yukon communities. However, I think there is a void here that we should also recognize, and that is that we do not have a closed loop. Failures of the system or the infrastructure can result in no communications from time to time. We are considering how we might, on an east-west basis north of 60, interconnect and make our communications systems more effective and efficient. It also includes the Alaskans and linking the loop down the Pacific seaboard so that, regardless of what happens on any end of this loop, communications are still open. That is an essential question to be resolved when you look at Arctic security and sovereignty and how communications will affect that.

Senator Pépin: Mr. Premier, in your view, are the Canadian Rangers adequately trained and equipped to deal with security situations in the Arctic? If not, what do they need to be able to respond adequately?

Mr. Fentie: The status of our rangers today, for the duties that they perform, is very adequate. These are people who are more than prepared to enhance their performance through training, better and improved equipment and so forth to be able to play an even more enhanced and effective role.

When you consider the vast distances, the many river systems and the way people are spread out across this vast land of ours in the North, the rangers, along with other elements of SAR, can play a more effective and enhanced role. It would not take much investment or training to move the rangers upward toward a more important and meaningful role in certain areas out in our land base.

Senator Day: It would be helpful for us to understand, Mr. Premier, the type of planning you are doing for potential security challenges. How frequently are you meeting with the different government departments? What kind of stockpile of equipment do you have to handle emergencies, and what do you see as the major challenges?

I am a long way from the Yukon where I live in New Brunswick, but we have many similar challenges in terms of potential mining disasters. You also have a long coastline and a lot of tourism. How are you doing in terms of planning for that kind of potential challenge?

M. Fentie : J'ai effectivement décrit la question de la communication comme étant essentielle à la sécurité et à la souveraineté dans l'Arctique. Permettez-moi d'aller plus en profondeur. Outre PolarSat, RADARSAT et les autres, on a amplement la possibilité de créer une masse critique avec le secteur privé et les forces armées sur le plan de l'infrastructure de communications.

Par exemple, aujourd'hui, au Yukon, grâce à un bon partenariat avec notre gouvernement fédéral, Northwestel Inc. — la société officiellement responsable des zones de communication — et le gouvernement du Yukon, nous avons effectué de gros investissements dans l'infrastructure qui ont permis à toutes les collectivités du Yukon d'accéder à Internet haute vitesse. Toutefois, je crois que nous devrions aussi reconnaître ici la lacune qui tient au fait que nous n'avons pas un circuit fermé. Une panne du système ou de l'infrastructure peut interrompre complètement la communication de temps à autre. Nous songeons actuellement à la façon dont nous pourrions — au nord du 60^e parallèle, d'est en ouest — nous interconnecter et rendre nos systèmes de communication plus efficaces et plus efficaces. Cela suppose de faire participer les Alaskiens et d'étendre le réseau tout au long du littoral du Pacifique pour que, peu importe ce qui advient à un endroit ou à un autre dans le circuit, les communications soient toujours en service. Il faut absolument régler cette question lorsqu'on se penche sur la sécurité et la souveraineté dans l'Arctique et sur l'incidence des communications.

Le sénateur Pépin : Monsieur le premier ministre, à votre avis, les Rangers canadiens sont-ils formés et équipés convenablement pour intervenir en cas de danger dans l'Arctique? Si non, que leur manque-t-il à ce chapitre?

M. Fentie : La situation des Rangers aujourd'hui, vu les fonctions qu'ils assurent, est très adéquate. Ces gens sont amplement disposés à améliorer leur rendement grâce à la formation et à un meilleur équipement, par exemple, pour pouvoir jouer un rôle encore plus prépondérant et efficace.

Lorsque l'on songe aux vastes distances, aux nombreux réseaux hydrographiques et à la répartition des gens sur nos vastes terres du Nord, les Rangers, ainsi que d'autres intervenants en SR, peuvent jouer efficacement un rôle accru. On n'aurait pas besoin d'un grand investissement ou d'une formation importante pour que les Rangers puissent jouer un rôle plus prépondérant et utile dans certaines régions de notre assise territoriale.

Le sénateur Day : Nous sommes vraiment intéressés à comprendre, monsieur le Premier ministre, le type de planification que vous effectuez pour surmonter les difficultés potentielles en matière de sécurité. À quelle fréquence, rencontrez-vous les différents ministères? De quel genre de réserve d'équipement disposez-vous pour intervenir en cas d'urgence, et, selon vous, quelles sont les principales difficultés?

Je vis très loin du Yukon — au Nouveau-Brunswick —, mais nous aurions à surmonter bien des difficultés semblables en cas de catastrophe minière. Vous possédez un long littoral et une importante industrie du tourisme. Comment vous en tirez-vous au chapitre de la planification pour ce genre de difficultés potentielles?

Mr. Fentie: We must recognize two particular tracks. First, in many areas, the Yukon has devolved, and that devolution means responsibility is now vested with the Yukon government. When it comes to mining, for example, we have established a mine rescue and safety program and equipment and elements, and there is an overall plan. We have taken on firefighting in the summer months in the fire season, another essential area critical to public safety in the Yukon. That is totally within our area of responsibility now.

Senator Day: Those are forest fires?

Mr. Fentie: Yes, we fight our own forest fires.

When it comes to air traffic, by working with Transport Canada, we have dramatically enhanced security at the Whitehorse International Airport. Of course, when we cross our border with the State of Alaska, we all recognize that the Americans have become much more rigid and strident in how they deal with border crossings. We have come a long way, but in the context of Arctic security and sovereignty, I am sure much more can be done.

Senator Day: Are there any gaps that you would like to point out for us as a committee as we look into this? Are there any challenging areas for which you feel you could get more support?

Mr. Fentie: There is an umbrella that we should look at as to where the gaps exist in the immediate and into the mid-term. It has to do with climate change, and it is the issue of adaptation. We must be better at adapting to the impacts that we are experiencing in the North, such as melting permafrost, evasive species, the opening up of the Northwest Passage and the melting of Arctic ice. These are areas that we continue to work on and, in all likelihood, could find more ways of enhancing our ability to close those gaps.

Here is a great example that is international in nature. Our relationship with the Americans has resulted in millions of dollars invested in the North Alaska Highway, Haines Road into Haines, Alaska, and the South Klondike Highway into Skagway, Alaska. That gives decent highway access all the way from the lower 48 states to the State of Alaska. It gives us access to tidewater, both at Haines and Skagway, and that is all American money, by the good graces of the federal government in Washington and the support we have received from the State of Alaska. It is an example of an international arrangement that contributes to Canada's Arctic security and sovereignty, and it is investment in transportation infrastructure, bridges and highways.

The Chair: I have a couple of follow-up questions on things that were noted before. You talked about RADARSAT and PolarSat. By that, I take it you mean that you are working quite cooperatively with National Defence, DND. Are there actual civilian benefits on the ground?

M. Fentie : Nous devons reconnaître deux axes particuliers. Premièrement, beaucoup de secteurs ont été dévolus au Yukon, et cette dévolution signifie que la responsabilité est maintenant conférée au gouvernement du Yukon. Au chapitre de l'exploitation minière, par exemple, nous avons établi un programme, mis en place de l'équipement et prévu des éléments aux fins du sauvetage et de la sécurité dans les mines, et il y a aussi un plan global. Nous avons aussi pris en charge le dossier de la lutte contre les incendies durant l'été — la saison des feux —, autre secteur essentiel à la sécurité publique au Yukon. Ces responsabilités sont entièrement de notre ressort aujourd'hui.

Le sénateur Day : Il est question des feux de forêt?

M. Fentie : Oui, nous luttons contre les feux de forêt sur notre territoire.

Quant à la circulation aérienne, grâce à notre travail avec Transports Canada, nous avons considérablement renforcé la sécurité à l'aéroport international de Whitehorse. Bien sûr, lorsque nous traversons la frontière de l'État de l'Alaska, nous pouvons tous constater que les Américains ont établi un processus beaucoup plus rigide et strict au chapitre du contrôle des mouvements transfrontaliers. Nous avons fait beaucoup de chemin, mais, au chapitre de la sécurité et de la souveraineté dans l'Arctique, je suis sûr que nous pouvons en faire beaucoup plus.

Le sénateur Day : Y a-t-il des lacunes que vous aimeriez mettre en lumière pour que le comité les examine? Y a-t-il des secteurs difficiles où, selon vous, vous auriez besoin d'un soutien accru?

M. Fentie : Il y a un grand secteur que nous devrions examiner pour déterminer où se trouvent les lacunes à moyen et à long termes. Il touche les changements climatiques, plus particulièrement la question de l'adaptation. Il faut mieux s'adapter aux répercussions que nous subissons dans le Nord, comme la fonte du pergélisol, les espèces envahissantes, l'ouverture du passage du Nord-Ouest et la fonte des glaces dans l'Arctique. Il faut continuer à travailler sur ces aspects, et nous pourrions probablement trouver de nouvelles façons de renforcer notre capacité de combler ces lacunes.

Voici un exemple fantastique qui est de nature internationale. Notre relation avec les Américains a donné lieu à un investissement de millions de dollars dans la route de l'Alaska — le chemin Haines, qui mène à Haines, en Alaska, et dans la route du Klondike Sud, qui mène à Skagway, en Alaska. Cela donne, à partir de n'importe quel des 48 États de la partie continentale un accès routier convenable à l'État de l'Alaska. Cela nous donne un accès en eaux libres, à Haines et à Skagway, et tout cela, c'est de l'argent américain, gracieuseté du gouvernement fédéral à Washington et grâce au soutien que nous avons reçu de l'État de l'Alaska. Voilà un exemple des ententes internationales qui contribuent à la sécurité et à la souveraineté du Canada dans l'Arctique, et il s'agit d'un investissement dans l'infrastructure du transport, les ponts et les routes.

La présidente : J'ai quelques questions de suivi à propos de choses qui ont été mentionnées plus tôt. Vous avez parlé de RADARSAT et de PolarSat. J'en déduis que vous travaillez en coopération avec la Défense nationale, le MDN. Y a-t-il de véritables avantages pour les civils sur le terrain?

Mr. Fentie: My apologies; I cannot give you a concrete example of civilian benefit. Yes, we are working closely and cooperatively. It is our belief that this will further enhance our abilities and capacity in communication.

The Chair: I have a follow up to Senator Day's question because we are looking at this from all three perspectives. What do you see as being the biggest security threat? We have taken and heard testimony that the Russians are coming again, or perhaps it will be smuggling, or maybe it is climate change, or maybe it is failed negotiations on borders with other Arctic nations.

What do you see as the biggest security threat in the North?

Mr. Fentie: That is a difficult question because there are multiple areas that could be or are now possible threats. It is hard to prioritize and put those in categories in an order that would create the biggest security threat.

The best way for me to respond to that is with the issue of the Beaufort Sea and offshore. We touched on the negotiations that are taking place with the boundary. That is one. The other part of that is recognizing that a lack of infrastructure in many areas could become a serious matter to Canada further establishing and enhancing its sovereignty in the North. The front line in the North, when it comes to security and sovereignty, happens to be northern people and their communities.

There is a big basket here, but if I was to pick one, it certainly would be the offshore issue and the Beaufort issue.

The Chair: Could you give us another 30 seconds on that?

Mr. Fentie: On the Beaufort and the offshore issues?

The Chair: Yes.

Mr. Fentie: There is a lot of pressure to bear in that area. You mentioned the Russians. Thus far, they have taken the step to drop the flag somewhere on the seabed, but we all know what is coming. The global demands for energy, for example, will set this scenario up without a doubt. There is competition between us and the Americans for those resources offshore.

Our coastline, as I said, is thousands of kilometres long. What we do to establish our security and our sovereignty out to that boundary point where the international waters start is critical. The pressure being brought bear is ever increasing. When you couple that with the need for cultural and traditional use and occupancy, if you will, this is a pressing issue, and I can see it is a priority issue for the nation.

The Chair: Thank you. That was most helpful.

M. Fentie : Mes excuses; je ne peux pas vous donner un exemple concret d'avantage pour les civils. Oui, nous travaillons en étroite collaboration. Nous croyons que cela accroît encore davantage notre capacité de communication.

La présidente : Je veux revenir sur la question du sénateur Day, car nous regardons la situation sous les trois perspectives. Selon vous, quelle est la plus grande menace sur le plan de la sécurité? Nous avons entendu des témoignages selon lesquels les Russes reviennent, ou il y aura peut-être des activités de passage de clandestins ou peut-être que ce sera le changement climatique ou l'échec des négociations avec d'autres pays de l'Arctique au sujet des frontières.

Selon vous, quelle est la plus grande menace sur le plan de la sécurité dans le Nord?

M. Fentie : C'est une question difficile, car il y a beaucoup d'aspects qui pourraient être ou sont maintenant des menaces potentielles. Il est difficile d'établir des priorités et de classer ces choses en catégories afin de déterminer quelle est la plus grande menace sur le plan de la sécurité.

La meilleure réponse que je pourrais vous donner concernerait la question de la mer de Beaufort et de la zone extracôtière. Nous avons évoqué les négociations en cours au sujet de la frontière. Voilà une chose. L'autre chose, c'est qu'il faut comprendre que l'absence d'infrastructures dans bien des secteurs pourrait se révéler un grave problème pour le Canada lorsqu'il voudra affirmer plus fortement et renforcer sa souveraineté dans le Nord. Il se trouve que la première ligne dans le Nord, lorsqu'on parle de sécurité et de souveraineté, c'est le peuple nordique et ses collectivités.

Il y a une foule de choses ici, mais, si je devais en choisir une, je choisirais certainement la question de la zone extracôtière et de la mer de Beaufort.

La présidente : Pourriez-vous encore nous parler de cela pendant 30 secondes?

M. Fentie : De la mer de Beaufort et de la zone extracôtière?

La présidente : Oui.

M. Fentie : Nous sommes exposés à beaucoup de pression à ce chapitre. Vous avez mentionné les Russes. Jusqu'à maintenant, ils ont pris l'initiative de planter leur drapeau en quelque part sur le plancher océanique, mais nous savons tous ce qui s'en vient. Vu la demande mondiale en énergie, entre autres choses, ce scénario se profile, cela ne fait aucun doute. Nous sommes en concurrence avec les Américains pour ces ressources extracôtières.

Notre littoral, comme je l'ai dit, s'étend sur des milliers de kilomètres. Ce que nous ferons pour assurer notre sécurité et notre souveraineté jusqu'à la frontière avec les eaux internationales est crucial. Les pressions auxquelles nous faisons face s'intensifient constamment. Si l'on combine cela avec le besoin de maintenir l'utilisation et l'occupation culturelles et traditionnelles, l'enjeu est urgent, et je le considère comme prioritaire pour le pays.

La présidente : Merci. C'était très instructif.

Senator Dallaire: In 1987, a significant white paper under Perrin Beatty called for 1,000 troops to be moved into the North and the building of a big base at Arctic Bay at that time and even the acquisition of nuclear-powered submarines to handle the northern region and the Arctic region. That was all scrapped.

Do you feel that we have lost time in relation to the deployment capabilities of the forces to reinforce our sovereignty in that area? Should we maybe look at making an alliance with the Russians instead of considering them as a sort of old Cold War opponent?

Mr. Fentie: First, let us consider your point about lost time. Governments make decisions and the results of those decisions are sometimes are long lasting. The important issue on that matter is to look forward. I think we are heading in the right direction, senator, with this overall vision of Arctic security and sovereignty. What happened in 1987 certainly may have an effect and impact today in 2010, but we must be conscious of paying close attention to what is beyond 2010.

Second, on the matter of the Russians, the Yukon has now become more and more a member of the global community. Collaboration — and, in many areas I guess the term is “diplomacy” — and diplomacy has always been an effective tool. When you look at the Yukon itself as a member of the Arctic Council and the Northern Forum, we do collaborate with many foreign countries such as Russia, for example the Sakha Republic and Kamchatka; Japan; Norway; and the list goes on. There is also the element of Aboriginal linkages and connections.

With respect to the Russians and other foreign countries, we need to ensure that, first, we establish exactly what Canada defines as its area of sovereign interest and apply security to that. However, from there, how does that relate to our overall position as a member of the international community?

The Chair: Thank you very much, premier. You have been terrific in answering our questions in such a focused way because you knew our time was short. All the best to you with the Northern Premiers’ Forum; I hope that work continues.

Mr. Fentie: Thank you for having me. It was my pleasure.

The Chair: The Honourable Dennis Fentie is the premier of Yukon, a job he has held since 2002.

With us now also by video conference is Charlie Lyall, President and CEO of the Kitikmeot Corporation. The corporation’s mandate is to develop a strong economic base for that particular region of Nunavut by investing in business ventures, which will lead to employment, training, business and other opportunities for Inuit.

Le sénateur Dallaire : En 1987, Perrin Beatty a déposé un important livre blanc qui prévoyait le transfert de 1 000 soldats dans le Nord et la construction d’une grande base à Arctic Bay à ce moment-là — et même l’acquisition de sous-marins à propulsion nucléaire pour gérer la région nordique et la région de l’Arctique. Tout cela est tombé à l’eau.

Estimez-vous que nous avons perdu du temps en ce qui a trait aux capacités de déploiement des Forces qui auraient pu être exploitées aux fins du renforcement de notre souveraineté dans cette région? Devrions-nous songer à conclure une alliance avec les Russes plutôt que de les considérer comme une sorte d’ancien adversaire de l’époque de la guerre froide?

M. Fentie : Tout d’abord, examinons votre idée au sujet du temps perdu. Les gouvernements prennent des décisions, et les résultats de ces décisions se font parfois sentir très longtemps. Ce qui importe dans ce dossier, c’est de regarder vers l’avenir. Je crois que nous nous dirigeons dans la bonne voie, sénateur, en ce qui concerne la vision globale de la sécurité et de la souveraineté dans l’Arctique. Les événements de 1987 peuvent certainement avoir un effet et des répercussions aujourd’hui en 2010, mais nous devons nous montrer très attentifs à ce qui arrivera après 2010.

Deuxièmement, pour ce qui est des Russes, le Yukon s’affirme maintenant de plus en plus comme un membre de la communauté internationale. La collaboration — et, dans bien des secteurs, j’imagine que le terme serait « diplomatie » — et la diplomatie se sont toujours avérées des outils efficaces. Si on prend le Yukon indépendamment, comme un membre du conseil de l’Arctique et du Forum nordique, nous collaborons avec beaucoup de pays étrangers, comme la Russie — par exemple, la république de Sakha et le Kamchatka; le Japon, la Norvège, et j’en passe. Il y a aussi la question des liens et des relations entre les Autochtones.

En ce qui concerne les Russes et d’autres pays étrangers, nous devons veiller à ce que, tout d’abord, nous définissions exactement la zone où le Canada veut affirmer sa souveraineté et que nous y prenions des mesures de sécurité. Toutefois, à partir de là, quelle sera l’incidence sur notre position globale à titre de membre de la communauté internationale?

La présidente : Merci beaucoup, monsieur le premier ministre. Vous avez fait un excellent travail et avez répondu à nos questions de façon concise, car vous saviez que nous avions peu de temps. Je vous souhaite beaucoup de succès au Forum annuel des premiers ministres du Nord; j’espère que ce travail continuera.

M. Fentie : Merci de m’avoir invité. C’était un plaisir.

La présidente : L’honorable Dennis Fentie est le premier ministre du Yukon, poste qu’il occupe depuis 2002.

Nous accueillons maintenant, aussi par vidéoconférence, Charlie Lyall, président et chef de la direction de la Kitikmeot Corporation. L’organisation a pour mandat d’établir une base économique solide pour la région du même nom au Nunavut en investissant dans des entreprises commerciales qui créeront des possibilités d’emploi, de formation et d’affaires pour les Inuits.

Mr. Lyall has been involved in some of the contracts that are in place with the Canadian military. He lives in Nunavut, I believe in Cambridge Bay, but he joins us today from Edmonton, Alberta.

We do appreciate you being here and giving us a northern voice as we continue to take testimony from a variety of witnesses. Do you have an opening statement, Mr. Lyall?

Charlie Lyall, President and CEO, Kitikmeot Corporation: Yes, I do. My name is Charlie Lyall, and I am President and CEO of the Kitikmeot Corporation of Nunavut. On behalf of President Charlie Evalik of the Kitikmeot Inuit Association, KIA, and Nunavut Tunngavik Inc., NTI, we are honoured to present this submission to your esteemed Standing Senate Committee on National Security and Defence.

I am one of the 33,000 Inuit who live in Canada's Arctic region. Inuit represent a vital part of the Canadian northern heritage, one that has been kindly acknowledged by the Prime Minister and his government.

On our part, Inuit recognize that we are the most visible and important component of a true sovereign Canadian presence in the North. In short, Inuit are and have been living on the front lines of Canadian sovereign, commercial and defence interests in the Arctic since long before Confederation.

Many Inuit consider that Canadians may perhaps under-appreciate the supportive role that the Canadian military have played in transforming our North. It is no coincidence that many communities in Nunavut, such as Cambridge Bay, are co-located with North warning stations.

Inuit are regular and positive contributors to Canada's national defence. For 60 years, the Canadian Rangers have served as the eyes and ears of the Canadian Forces throughout the North. The rangers are a flexible, inexpensive and culturally inclusive way for Canada to show the flag in the North in a relationship that has been forged over half a century. The rangers also encourage local leadership and capacity building in our community.

The Canadian military has also been an important client and partner to Inuit businesses. DND projects in Nunavut have provided key opportunities for northerners to prove their worth both as employees and business owners. For Inuit, an active military presence in the Arctic is vital and provides strong partnerships for its major projects. Two such projects highlight this point as examples of when Inuit and DND have worked together as partners.

First, I will mention the DEW line — Distant Early Warning — cleanup. These radar stations were a proud symbol of Canadian sovereignty and stewardship during their operational and decommissioning phases. NTI and DND successfully negotiated

M. Lyall a participé à certains contrats actuellement en vigueur avec les Forces armées canadiennes. Il vit au Nunavut — à Cambridge Bay, si je ne m'abuse —, mais il nous parle aujourd'hui depuis Edmonton, en Alberta.

Nous vous sommes reconnaissants d'être ici et de parler au nom du Nord dans le cadre de nos efforts pour entendre des témoins aux horizons divers. Avez-vous une déclaration préliminaire à présenter, monsieur Lyall?

Charlie Lyall, président et chef de la direction, Kitikmeot Corporation : Oui, j'en ai une. Je m'appelle Charlie Lyall, et je suis président et chef de la direction de la Kitikmeot Corporation du Nunavut. Au nom de Charlie Evalik, président de la Kitikmeot Inuit Association, la KIA, et de Nunavut Tunngavik Inc., NTI, c'est un honneur pour nous de présenter ce mémoire à votre estimé Comité sénatorial permanent sur la sécurité nationale et la défense.

Je suis l'un des 33 000 Inuits qui vivent dans la région arctique du Canada. Les Inuits représentent une partie cruciale du patrimoine nordique du Canada, ce qu'ont gracieusement reconnu le premier ministre et son gouvernement.

Pour notre part, les Inuits reconnaissent qu'ils sont l'élément le plus visible et important d'une présence qui témoigne de la véritable souveraineté canadienne dans le Nord. Bref, les Inuits sont, et ont été, les « lignes de front » des intérêts canadiens en matière de souveraineté dans l'Arctique depuis longtemps, bien avant la Confédération.

Bien des Inuits considèrent que les Canadiens minimisent peut-être l'utilité du rôle de soutien qu'ont joué les Forces armées canadiennes dans la transformation du Nord. Ce n'est pas une coïncidence si beaucoup de collectivités du Nunavut sont situées à proximité des postes d'alerte du Nord.

Les Inuits contribuent régulièrement et positivement à la défense nationale du Canada. Depuis 60 ans, les Rangers canadiens ont été les « yeux et les oreilles » des Forces canadiennes à l'échelle du Nord. Les Rangers constituent un moyen flexible, peu coûteux et culturellement inclusif d'arborer le drapeau et d'affirmer la souveraineté canadienne dans le Nord, grâce à une relation que l'on cultive depuis plus d'un demi-siècle. Les Rangers encouragent en outre le leadership local et le renforcement des capacités dans notre collectivité.

Les Forces armées canadiennes sont également un client et un partenaire important des entreprises inuites. Les projets du MDN au Nunavut ont offert aux gens du Nord des occasions importantes de prouver leur valeur, tant comme employés que comme propriétaires d'entreprises. Pour les Inuits, une présence militaire active dans l'Arctique est essentielle et donne lieu à de solides partenariats pour ces grands projets. Deux projets à l'appui de cette dernière observation illustrent des occasions où les Inuits et le MDN ont travaillé ensemble à titre de partenaires.

Tout d'abord, je vais parler de l'assainissement du réseau DEW — le Réseau d'alerte avancée. Ces stations radars ont été un important symbole de la souveraineté canadienne pendant les étapes de construction et de mise hors service. Les négociations

an economic benefit agreement in 2001 for the DEW line cleanup that had provisions for minimum Inuit content for employment and contracting, along with Inuit participation plans.

These resulted in training, employment and contracting for Inuit and our firms. It also allowed Inuit to develop their capacity for northern contract work and to learn skills in site remediation and logistics for local construction. In addition, it provided Inuit with important lessons used today in our negotiations with mining companies.

The second example is the North Warning System, NWS, operation and maintenance done through the Pan Arctic Inuit Logistics Corporation's — PAIL — partnership with ATCO Structures & Logistics Ltd. through the Nasittuq Corporation joint venture.

PAIL is an umbrella group for regional Inuit development corporations that represent the four Inuit land claim settlement areas. The Nasittuq Corporation has operated and maintained a North Warning System since 1995, and through PAIL's equity position, the corporation has returned many benefits to Inuit communities.

What about the future? Prime Minister Harper has called attention to the potential of the North, and in doing so he has touched our hearts and inspired Inuit who are willing and prepared to meet the challenges of northern development and to work as meaningful partners within Canada.

For instance, the Kitikmeot Inuit Association has pioneered the successful development of my Kitikmeot Corporation, KC, and its group of companies. We are now involved in significant northern construction and operation opportunities. We think that Inuit are now well positioned to participate in highly prospective gold, diamond and other mining projects in the Kitikmeot region and elsewhere. These early stage projects have the potential to become major contributors not just to the economic development of Nunavut but to Canada as a whole.

In addition to the KC group of companies, with the assistance and financial support of Indian and Northern Affairs Canada — the INAC Major Resources and Energy Development Program, MRED — and more recently CanNor, NTI and the Government of Nunavut, the KIA has pioneered the concept of the Nunavut Resources Corporation, better known as NRC. It is designed to attain an equity interest in major northern infrastructure, including a possible partial ownership in major projects.

entre la NTI et le MDN ont mené à la signature d'un accord d'assistance économique en 2001 pour l'assainissement du réseau DEW, dont certaines des dispositions touchent le contenu d'emploi minimum et le contenu d'entreprises inuites minimum ainsi que des plans de participation des Inuits.

Ces dispositions ont donné lieu à l'offre de formation, à la création d'emplois et à de la passation de marchés au profit des Inuits et de nos entreprises. Cela a aussi permis aux Inuits de renforcer la capacité de leurs entreprises de prendre en charge des contrats dans le Nord et d'acquérir des compétences en restauration des sites et en logistique pour la construction locale. De plus, cette expérience a permis aux Inuits de tirer d'importantes leçons que nous appliquons aujourd'hui dans le cadre de nos négociations avec les entreprises d'exploitation minière.

Le deuxième exemple touche l'exploitation et l'entretien du réseau d'alerte du Nord par la Pan Arctic Inuit Logistics Corporation's — PAIL — avec ATCO Structures & Logistics Ltd., par le truchement de la coentreprise Nasittuq Corporation.

PAIL est un groupe de coordination de sociétés de développement régional inuites qui représente les quatre zones de règlement de revendications territoriales inuites. La Nasittuq Corporation exploite et entretient le réseau d'alerte du Nord depuis 1995, et, grâce à la participation financière de PAIL dans la société, une grande partie des bénéfices est retournée aux collectivités inuites.

Et qu'en est-il de l'avenir? Le premier ministre Harper a attiré l'attention sur le potentiel du Nord et, ce faisant, il a touché nos cœurs et a inspiré les Inuits qui sont désireux de relever les défis du développement nordique et de travailler à titre de partenaires valables au sein du Canada.

Par exemple, la Kitikmeot Inuit Association a montré la voie en créant avec succès la Kitikmeot Corporation — KC —, société que je représente, et son groupe de sociétés. Nous exploitons maintenant d'importants débouchés sur le plan de la construction et de l'exploitation dans le Nord. Nous estimons que les Inuits sont maintenant bien placés pour participer à des projets très prometteurs d'exploitation de mines d'or, de diamant et d'autres minerais dans la région de Kitikmeot et ailleurs. Ces projets, qui n'en sont qu'au stade préliminaire, pourraient devenir des participants majeurs, non seulement au développement économique du Nunavut, mais à celui du Canada tout entier.

En plus du groupe de sociétés de la KC, grâce à l'aide et au soutien financier d'Affaires indiennes et du Nord Canada — l'Initiative d'investissement dans les grands projets d'exploitation des ressources et de développement énergétique d'AINC — et, plus récemment, de CanNor, de la NTI et du gouvernement du Nunavut, la KIA a fait figure de pionnière en introduisant le concept de la Nunavut Resources Corporation, mieux connue sous le sigle NRC. La société a été créée pour acquérir une participation à de grands projets d'infrastructure nordiques, y compris un éventuel contrôle partiel de grands projets.

These steps represent a new wave of sophisticated Inuit enterprises, one that may eventually allow Inuit to better control development on their lands and to attract southern co-investment capital for infrastructure and project development.

NRC is a sign that Inuit are reaching out to the southern investment community to work with us as financial partners to accelerate northern development opportunities. DND can continue to play a vital role in the fiscal and corporate development process for Inuit. Large commercial airstrips that we construct in Nunavut, for instance, can provide alternate landing and maintenance capabilities for commercial and military operations; so, too, for roads, docks and ports. This is a case whereby Canadians strategic and sovereignty interests overlap with the aspirations of local Inuit to better develop and control our lands.

Inuit consider that the lack of basic infrastructure, combined with long-standing limitations of access to investment capital, to be the most significant barriers to northern development. Canada could play a major role in advancing its sovereign interests and the economic interests of Inuit by accelerating military infrastructure projects in the North. These should be considered as national investments, not just to secure sovereignty claims but to secure future economic returns with benefits to Nunavut and all of Canada.

Inuit are aware that if we are to succeed in the economic advancement of Nunavut, we must support and develop a range of tools, such as our economic development corporations and new vehicles such as the NRC, to encourage investment for needed infrastructure. By working together as equal partners with DND, private developers, resource corporations and the southern investment community we can make a difference, not just for Nunavut but for all of Canada.

We thank you for your interest in Nunavut and listening to us to better understand our opportunities and aspirations. We look forward to taking our place proudly with all Canadians as we achieve interlinked brighter futures for all our people.

The Chair: Thank you very much, Mr. Lyall. That was a good presentation.

When you talk to southern investors and you are looking for partners and cooperation there, do you make the argument about sovereignty or security, or is it a straight business deal?

Mr. Lyall: When I talk to southern financial institutions and others, I like to include that sovereignty is a part of the puzzle and part of the solution.

Ces mesures s'inscrivent dans une nouvelle vague d'entreprises inuites de pointe qui pourraient finir par permettre aux Inuits de mieux maîtriser les activités de mise en valeur de leur territoire et d'attirer des co-investissements du Sud aux fins du développement de l'infrastructure et de la mise au point de projets.

Le NRC témoigne du désir des Inuits d'inviter le milieu des investissements du Sud à travailler avec nous à titre de partenaire financier pour exploiter au maximum les débouchés de développement dans le Nord. Le MDN peut continuer à jouer un rôle vital dans ce processus de développement financier et d'expansion des entreprises des collectivités inuites. Par exemple, les grandes pistes d'atterrissage commerciales que nous construisons au Nunavut peuvent servir d'installations d'atterrissage et d'entretien d'urgence pour d'autres activités commerciales et militaires; et il va de même pour les routes, les quais et les ports. Voilà un cas où les intérêts canadiens sur le plan de la stratégie et de la souveraineté chevauchent les aspirations des Inuits à mieux mettre en valeur et contrôler leurs terres.

Les Inuits considèrent que le manque d'infrastructures de base et les obstacles de longue date à l'accès au capital d'investissement sont les deux barrières les plus importantes au développement du Nord. Le Canada pourrait jouer un rôle majeur au chapitre de la promotion de sa souveraineté et des intérêts économiques des Inuits en accélérant les projets d'infrastructures militaires dans le Nord. Ceux-ci devraient être considérés comme des investissements nationaux, non seulement pour affirmer la souveraineté du Canada, mais également pour procurer des retombées économiques au Nunavut et à tout le Canada.

Les Inuits sont conscients que, pour provoquer l'essor économique du Nunavut, nous devons continuer à soutenir et à mettre au point toute une gamme d'outils, comme nos sociétés de développement économique, et de nouveaux organes, comme la NRC, afin d'encourager l'investissement dans l'infrastructure dont nous avons besoin. En travaillant ensemble à titre de partenaires égaux avec le MDN, les promoteurs privés, les sociétés d'exploitation des ressources et le milieu des investisseurs du Sud, nous pouvons changer les choses, pas seulement pour le Nunavut, mais pour l'ensemble du Canada.

Nous vous remercions de l'intérêt que vous manifestez pour le Nunavut et de votre volonté de nous écouter pour mieux comprendre nos aspirations et les débouchés qui s'offrent à nous. Nous avons hâte de prendre notre place avec fierté parmi tous les Canadiens pour faire en sorte qu'ensemble, nos avenir interreliés soient plus brillants.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Lyall. C'était un bon exposé.

Lorsque vous parlez à des investisseurs du Sud et que vous cherchez des partenaires et des collaborateurs là-bas, présentez-vous l'argument de la souveraineté ou de la sécurité, ou s'agit-il plutôt d'une interaction strictement commerciale?

M. Lyall : Lorsque je m'adresse à des institutions financières et d'autres entités du Sud, j'aime bien mentionner que la souveraineté fait partie de l'ensemble et qu'elle fait partie de la solution.

Senator Dallaire: Do you believe the rangers could be expanded more significantly to include an ability to monitor on water areas, by providing them with small crafts, such as skiffs and so on, to fill that gap in the North?

Mr. Lyall: I honestly believe that would be the case, yes. Currently, most of the exercises and patrols are carried out during the winter. There is the big event that happens every year in Eastern Arctic, but I believe that it should include not just the Eastern Arctic but Nunavut as a whole.

Senator Dallaire: With the summer period being the most vulnerable to potential spills and so on, either putting the rangers on board the Canadian Coast Guard, CCG, ships or providing them with boats that are significant enough that they can monitor the area would be an option for their employment, would it not?

Mr. Lyall: Yes, it would be. I can think of two examples, one of which was when we had that person show up in Grise Fiord in a little 18-foot boat. I cannot even remember what country he was from; but he showed up, and had the Rangers been able to go out on the ocean, maybe he would have been prevented from coming into the country illegally.

Senator Dallaire: There was recently a decision to turn a potential national park into a zone that now permits prospectors to go in. An Aboriginal band has protested that because it apparently came as a surprise. It is a plateau, and I forget the name.

Are you familiar with that, and is that creating frictions up there by operating that way?

Mr. Lyall: I am not aware of the project you are talking about, sir. I do not know if that is in Nunavut.

Senator Dallaire: Thank you.

The Chair: I think it is in a different region.

Senator Patterson: I am very pleased to welcome Mr. Lyall to our committee. I would like to ask him about the potential for mineral resource development in Nunavut, particularly in the Kitikmeot region, which is one of three regions in Nunavut, as members know.

Could you talk a bit about the Bathurst Inlet Port and Road Project I know you have worked on for many years, and how infrastructure such as that road would help lever economic and mineral development and make it feasible?

Mr. Lyall: The Bathurst Inlet Port and Road Project, BIPR, which I have been working on for about 15 years, would open up the region for mining development. I can think of at least five projects it would support. It would support the mining industry and also the communities by lowering the cost of fuel, which is very high in the region, as many people probably know. We would do this by bringing bulk fuel from overseas into the port, and then dispense it from there to the different communities in the region.

Le sénateur Dallaire : Croyez-vous que l'on pourrait renforcer la capacité des Rangers pour qu'ils soient en mesure d'assurer une surveillance sur l'eau, en leur fournissant de petites embarcations, comme des chaloupes, afin de combler cette lacune dans le Nord?

M. Lyall : Je crois sincèrement que oui. Actuellement, la plupart des exercices et des patrouilles ont lieu durant l'hiver. Voilà le grand événement qui a lieu chaque année dans l'Arctique de l'Est, mais, à mon avis, il devrait plutôt viser le Nunavut dans son ensemble.

Le sénateur Dallaire : Comme c'est durant la période estivale que le potentiel de déversement, entre autres choses, est le plus menaçant, est-ce que faire monter les Rangers à bord des navires de la Garde côtière canadienne, la GCC, ou leur fournir des bâtiments assez robustes pour qu'ils puissent surveiller la région ne serait pas une solution?

M. Lyall : Oui, cela serait une solution. Je peux penser à deux exemples, dont la fois où une personne est arrivée à Grise Fiord à bord d'une petite embarcation de 18 pieds. Je ne me souviens même plus de quel pays il venait, mais il est arrivé, et, si les Rangers avaient pu aller sur l'océan, ils auraient peut-être pu l'empêcher d'entrer dans le pays illégalement.

Le sénateur Dallaire : On a récemment décidé de transformer un parc national potentiel en zone ouverte aux prospecteurs. Une bande autochtone a protesté du fait qu'elle n'en aurait pas été avisée au préalable. Il s'agit d'un plateau, mais je ne me souviens plus du nom.

Êtes-vous au courant de cette situation, et croyez-vous que cette façon de faire crée des fictions là-bas?

M. Lyall : Je ne connais pas le projet dont vous parlez, monsieur. J'ignore s'il est situé au Nunavut.

Le sénateur Dallaire : Merci.

La présidente : Je crois que c'est dans une autre région.

Le sénateur Patterson : Je suis ravi d'accueillir M. Lyall parmi nous. J'aimerais le questionner au sujet du potentiel de mise en valeur des ressources minières au Nunavut, en particulier dans la région de Kitikmeot, l'une des trois régions du Nunavut, comme le savent les membres du comité.

Pourriez-vous nous parler un peu du projet de port et de route de Bathurst Inlet — auquel je sais que vous participez depuis plusieurs années — et de la façon dont l'infrastructure, comme cette route, contribuerait au développement économique et à l'exploitation minière et rendrait de telles initiatives possibles?

M. Lyall : Le projet de port et de route de Bathurst Inlet, auquel je travaille depuis environ 15 ans, ouvrirait la région à l'exploitation minière. Je peux penser à au moins cinq projets qui en profiteraient. Il aiderait l'industrie minière, mais aussi les collectivités, en réduisant le coût de l'essence, qui est très élevé dans la région, comme le savent probablement beaucoup de gens. Nous ferions cela en important du carburant en vrac, qui arriverait au port, puis en le distribuant aux différentes collectivités de la région à partir de cet endroit.

The road would enable us to bring concentrate out from some of the lead and zinc possibilities to a common port and have it shipped overseas much more cheaply.

Senator Patterson: You have said that you consider mineral development to be a part of establishing sovereignty in the region. I would like to ask you about the NWS contract, which I know Inuit companies have been involved in for about six years, and about the DEW line cleanup, on which your Kitikmeot Corporation did extensive work.

Could you, first, give us an idea of how those contracts have allowed Inuit and businesses in your region to develop? How do they work, and what capacity did you get as a result of those contracts?

Mr. Lyall: I will tell you about the one that I am familiar with, which is the DEW line cleanup. Kitikmeot Corporation, was involved in that one. NTI, KIA and the Government of Canada were able to negotiate a minimum percentage of Inuit to be employed — minimum Inuit contracting. That enabled us to train Inuit in different aspects of the DEW line cleanup, such as enclose space cleanup and heavy equipment operating.

We did some very basic things, such as camp operations training, which enabled the Inuit to carry on the next year as the project continued. We were able to carry on with the same group of Inuit, and they gained a vast experience in jobs that they had never traditionally done before. They were just passed over previously. The result of the land claim agreement was that it has become a standard.

Senator Patterson: I believe that the PAIL contract, which maintains NWS sites across the North from the Beaufort Sea to Labrador, has been going for six years. I believe it is up for renewal now. I think Inuit participation in this contract, even training of Inuit as helicopter pilots, was driven by the procurement provisions of the land claim agreement you mentioned.

As we look ahead to the renewal of that contract and to other federal initiatives in the North, including a new training base in Resolute Bay, a naval fuelling facility in Nanisivik and even the High Arctic research centre in your region, do you see the federal government continuing to be sensitive to their procurement obligations under the Inuit land claims agreements — the preference that you spoke of that has led to such successes? Is the federal government still sensitive to their obligations in that regard as we look forward?

La route nous permettrait d'apporter, à partir d'installations d'exploitation du plomb et du zinc, des concentrés à un port commun et de les expédier outre-mer à bien meilleur marché.

Le sénateur Patterson : Vous avez dit que vous considérez l'exploitation minière comme une activité qui contribuera à l'établissement de la souveraineté dans la région. J'aimerais vous questionner au sujet du contrat du réseau d'alerte du Nord, qui fait appel à des sociétés inuites depuis environ six ans, et au sujet de l'assainissement du réseau DEW, qui a bénéficié d'une importante participation de la Kitikmeot Corporation.

Tout d'abord, pourriez-vous nous illustrer la façon dont ces contrats ont contribué au développement des Inuits et des entreprises dans votre région? Comment fonctionnent-ils et quelle capacité ont-ils générée?

M. Lyall : Je vais vous parler du contrat que je connais, qui a trait à l'assainissement du réseau DEW. La Kitikmeot Corporation a participé à ce contrat. NTI, la KIA et le gouvernement du Canada ont pu négocier une obligation minimale d'emploi pour les Inuits — un contenu d'entreprises inuites minimum. Cela nous a permis d'offrir aux Inuits de la formation sur différents aspects de l'assainissement du réseau DEW, comme le nettoyage en espace clos et la conduite de machinerie lourde.

Nous avons mené des activités de base, comme la formation relative au fonctionnement des camps, qui a permis aux Inuits de prendre le relais l'année suivante. Nous avons pu poursuivre les activités avec le même groupe d'Inuits, qui ont acquis une importante expérience à l'égard de tâches qu'ils n'avaient jamais accomplies auparavant. Autrefois, on se contentait d'aller chercher quelqu'un d'autre. Il venait tout juste d'en hériter. En vertu de l'accord sur les revendications territoriales, cette pratique est devenue la norme.

Le sénateur Patterson : Je crois que le contrat de PAIL, qui concerne l'entretien des sites du réseau d'alerte du Nord dans toute la région, de la mer de Beaufort jusqu'au Labrador, est en vigueur depuis six ans. Je crois qu'il doit être renouvelé maintenant. À mon avis, la participation des Inuits à ce contrat, même la formation d'Inuits comme pilotes d'hélicoptère, est le fruit des dispositions d'approvisionnement de l'accord sur les revendications territoriales dont vous avez parlé.

À mesure que nous songeons à l'avenir et au renouvellement de ce contrat ainsi qu'à d'autres initiatives fédérales dans le Nord, dont la nouvelle base d'entraînement à Resolute Bay, des installations d'approvisionnement en carburant pour la Marine à Nanisivik et même le centre de recherche de l'Extrême-Arctique dans votre région, croyez-vous que le gouvernement fédéral continuera de prêter attention aux obligations en matière d'approvisionnement prévues dans les accords sur les revendications territoriales des Inuits — les mesures idéales dont vous avez parlé et qui ont mené à une telle réussite? Le gouvernement fédéral est-il toujours attentif à ses obligations futures à cet égard?

Mr. Lyall: I wish I could say yes. However, we had to fight very hard this last time around about the Inuit content in the actual contract of operating the NWS. We had a huge fight on our hands to ensure that the land claims agreements were adhered to.

I wish and I hope that we do not have to continually fight to ensure that the land claim agreement is adhered to in the future.

Senator Patterson: You talked about the Rangers being the eyes and ears of the North, and we know the traditional work they have done. The Government of Canada has expressed concern about our capacity to deal with oil spill cleanup in Arctic waters. SAR is also a concern to northern residents.

Can you see rangers with better training and maybe additional equipment playing a role in SAR or dealing with environmental issues such as pollution or oil spill cleanup?

Mr. Lyall: Yes, I see a huge part for the rangers to play. They know the land; they have survived on that land for thousands of years. If we did away with the rangers, I am afraid there would be many lives lost. As you say, with search and rescue, they know the land and the weather — at least they used to know the weather until climate change started happening. I would be very disappointed if there were a loss of the Canadian Rangers in the North.

Senator Patterson: I do not think there is any sentiment about that here. I am getting at whether you see an expanded role for the Rangers. It seems that you clearly see one. Thank you very much.

The Chair: Following up on Senator Patterson's point, how was the issue of quota, or preferential hiring, resolved with the land claims? You said you had a big fight on your hands and that you hope it does not work that way in the future. Have you resolved this in the current negotiations?

Mr. Lyall: I cannot tell you whether it is completely resolved. We had our political bodies involved; and in business, I am not so sure about that.

The Chair: You prefer not to have that.

Mr. Lyall: No.

The Chair: I cannot imagine why.

Senator Lang: I have a couple of questions on your observations about search and rescue. What are your thoughts about the prospects in the future of relocating the responsibility for search and rescue in the North to a location in the North, for example, Nunavut, the Northwest Territories or Yukon?

M. Lyall: J'aimerais bien pouvoir dire oui. Toutefois, nous avons dû lutter très fort la dernière fois pour faire inscrire les obligations relatives au contenu inuit dans le véritable contrat régissant l'exploitation du réseau d'alerte du Nord. Nous avons dû livrer un combat énorme pour nous assurer que les accords sur les revendications territoriales étaient respectés.

J'ose espérer que nous ne serons pas toujours obligés de nous battre pour nous assurer que l'accord sur les revendications territoriales est respecté à l'avenir.

Le sénateur Patterson : Vous avez dit que les Rangers sont les yeux et les oreilles du Nord, et nous connaissons le travail qu'ils ont toujours accompli. Le gouvernement du Canada a exprimé des préoccupations au sujet de notre capacité de gérer le nettoyage d'un déversement de pétrole dans les eaux de l'Arctique. La SR est aussi une préoccupation chez les résidents du Nord.

Estimez-vous que les Rangers, s'ils profitaient d'une meilleure formation et peut-être d'équipement supplémentaire, pourraient jouer un rôle dans la SR ou dans la gestion des dossiers environnementaux, comme la pollution ou le nettoyage de déversements de pétrole?

M. Lyall : Oui, je crois que les Rangers pourraient jouer un rôle énorme. Ils connaissent le territoire, ils y ont survécu pendant des milliers d'années. Si nous abandonnions les Rangers, j'ai bien peur que cela coûterait cher en vies humaines. Comme vous dites, en ce qui concerne la recherche et sauvetage, ils connaissent le territoire et les conditions météorologiques — à tout le moins, ils les connaissaient avant les changements climatiques. Je serais très déçu de voir une perte des Rangers canadiens dans le Nord.

Le sénateur Patterson : Je crois que personne ici n'envisage une chose pareille. Je voudrais savoir si vous estimez que les Rangers pourraient jouer un plus grand rôle. Il semble que c'est clairement le cas. Merci beaucoup.

La présidente : Pour revenir à ce que disait le sénateur Patterson, comment a-t-on résolu la question du quota ou de l'embauche préférentielle dans le cadre des revendications territoriales? Vous dites avoir mené un dur combat et espérer que les choses ne fonctionneront pas toujours ainsi. Avez-vous réglé ce problème dans le cadre des négociations actuelles?

M. Lyall : Je ne peux pas vous dire si c'est entièrement réglé. Nous avons fait appel à nos organes politiques, quant aux affaires, je ne suis pas si certain que cela soit le cas.

La présidente : Vous préférez ne pas avoir de difficultés à ce chapitre.

M. Lyall : Non.

La présidente : Je ne saurais imaginer pourquoi il en serait autrement.

Le sénateur Lang : J'ai quelques questions au sujet de vos observations liées à la recherche et sauvetage. Que pensez-vous de la perspective d'un transfert au Nord de la responsabilité en matière de RS dans le Nord, par exemple, au Nunavut, dans les Territoires du Nord-Ouest ou au Yukon?

Mr. Lyall: It would be nothing but advantageous for search and rescue to be situated in the North, especially when you consider the long flying time for an aircraft from Nova Scotia to Nunavut, especially in the winter when it is cold. Time is of the essence when doing search and rescue in the North. For people in Iqaluit or Rankin Inlet or Cambridge Bay, being able to search an area in a matter of hours instead of 24 hours would make a huge difference.

Senator Lang: I would like to move to another area. We are fortunate in Yukon to have a transportation system that was largely driven by the construction of the Alaska Highway during World War II. That highway system throughout our communities, except one, gives us goods and services delivered at more favourable costs and gives more access to anyone living in the small communities.

I want to hear your observations for the long term, in particular in Nunavut, on a potential highway transportation system. Given your location, would we have to look forever and a day to find coastal access for the summer months and minimal highway transportation to the communities?

Mr. Lyall: It would be nice to be able to drive from my hometown of Taloyoak, Nunavut, to Edmonton or to Yellowknife or even to Gjoa Haven on a highway. The cost of construction is the issue. Currently, I believe the cost of constructing an all-weather road is \$1 million per kilometre, which is prohibitive. Many communities are on islands. For example, Cambridge Bay is on Victoria Island. What would we do in that case? Would we build a bridge? Would we build ice roads for the winter or have ferries? A good start would be a good runway and lighting infrastructure for aircraft.

The Chair: This is the Standing Senate Committee on National Security and Defence. We have been hearing from many people who live in the south about the reality of security issues facing the North. We have heard many different suggestions of security issues, such as the Russians with their increased interest and activity, human smuggling, terrorists coming across the border and climate change, to which you have referred. Given the full range of security issues, not narrowing it to more strictly defined ones, how would you rank the issues that face Nunavut at this time in terms of threats to security?

Mr. Lyall: I have never really thought about that question.

The Chair: You are a businessman.

Mr. Lyall: I am a businessman. I would think that there is cause for concern. As I mentioned earlier, a man came to Grise Fiord in an 18-foot Lund, and I believe a couple of gang members were arrested on Victoria Island after they came across the Northwest Passage. Yes, it is a concern, right down to people coming into the country illegally. Being an ex-policeman, I can see that it would not be a problem for drug smuggling to start in the North and work its way south. It is a concern.

M. Lyall : Il ne pourrait être qu'avantageux d'installer la capacité de RS dans le Nord, tout particulièrement compte tenu de la longueur du vol de la Nouvelle-Écosse au Nunavut, surtout durant l'hiver, quand il fait si froid. Lorsqu'on fait de la recherche et sauvetage dans le Nord, il n'y a pas une minute à perdre. Pour les gens à Iqaluit, à Rankin Inlet ou à Cambridge Bay, le fait de pouvoir fouiller une zone en quelques heures plutôt qu'en 24 heures a une incidence énorme.

Le sénateur Lang : J'aimerais passer à une autre question. Nous avons la chance, au Yukon, de pouvoir compter sur système de transport qui repose essentiellement sur la construction de la route de l'Alaska durant la Seconde Guerre mondiale. Ce réseau routier, qui parcourt toutes nos collectivités, à l'exception d'une, nous procure des biens et services à meilleur marché ainsi qu'un accès accru à quiconque vit dans les petites collectivités.

J'aimerais entendre vos commentaires sur la situation à long terme, en particulier au Nunavut, en ce qui concerne un éventuel réseau routier. Compte tenu de votre emplacement, devrions-nous nous démenier pour trouver un accès à la mer pour la période estivale et un réseau routier minimal qui se rend dans les collectivités?

M. Lyall : J'aimerais bien pouvoir rouler de Taloyoak — le village où j'habite —, au Nunavut, jusqu'à Edmonton ou à Yellowknife, ou même jusqu'à Gjoa Haven, sur une route. Le problème réside dans le coût de la construction. Actuellement, je crois que le coût de la construction d'une route toutes saisons est de un million de dollars par kilomètre, ce qui est prohibitif. Bien des collectivités se trouvent sur une île. Par exemple, Cambridge Bay est située sur l'île Victoria. Que ferions-nous alors? Construirions-nous un pont? Construirions-nous des routes de glace pour l'hiver, ou aurions-nous des traversiers? La mise en place d'une infrastructure de pistes et d'éclairage pour les avions serait un bon début.

La présidente : Nous sommes le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Nous entendons de nombreux témoins du Sud nous parler de la réalité des questions de sécurité se rapportant au Nord. Nous avons entendu parler d'une foule d'enjeux de sécurité, comme les Russes et leurs intérêts et activités accrues, le passage de clandestins, les terroristes qui traversent la frontière et les changements climatiques, dont vous avez parlé. Compte tenu de toute la gamme d'enjeux de sécurité, sans vous en tenir à seulement quelques-uns, comment classeriez-vous les enjeux qui se rattachent au Nunavut à l'heure actuelle lorsqu'on parle de menaces à la sécurité?

M. Lyall : Je n'ai jamais vraiment songé à cette question.

La présidente : Vous êtes un homme d'affaires.

M. Lyall : Je suis un homme d'affaires. J'estime qu'il y a matière à être préoccupé. Comme je l'ai mentionné plus tôt, un homme est débarqué à Grise Fiord dans une chaloupe Lund de 18 pieds, et je crois que deux ou trois membres d'un gang ont été arrêtés sur l'île de Victoria après avoir emprunté le passage du Nord-Ouest. Oui, c'est une préoccupation, y compris la possibilité d'entrée illégale de personnes dans le pays. En ma qualité d'ancien policier, je constate qu'il ne serait pas difficile d'introduire des drogues par le Nord et de descendre vers le Sud. C'est une préoccupation.

The Chair: We have talked about the rangers, but what kind of other resources do you have to deal with such issues at the front end?

Mr. Lyall: I do not know that I want to guess or try to figure that out. It will take a lot of resources. I am afraid that just thinking about the drug issue will make it a major concern.

The Chair: Are you prepared or preparing for the climate change issues that you are seeing? Do you feel that the issue is understood by the business community as well as the political community?

Mr. Lyall: Yes. As a business person, I am concerned. I believe we could do much more than we are doing now. As I said, it is expensive to operate in the North.

The Chair: I appreciate those comments. I believe I speak for everyone here when I thank you for your insight into living in the North. When we hear figures like \$1 million per kilometre to build a road, we begin to understand some of the issues you deal with. It is helpful for us to know.

We would, again, like to thank Charlie Lyall, President and CEO of Kitikmeot Corporation. Mr Lyall lives in Nunavut and appeared by video conference from Edmonton today.

The Chair: We will suspend and go in camera.

(The committee continued in camera.)

La présidente : Nous avons parlé des Rangers, mais quelles sont les autres ressources à votre disposition lorsque vous devez vous attaquer à des problèmes sur la ligne de front?

M. Lyall : Je ne voudrais même pas m'avancer ou essayer de le déterminer. Il nous faudra beaucoup de ressources. Je crains que le simple fait de penser à un problème touchant la drogue en fera une préoccupation de premier plan.

La présidente : Êtes-vous prêt ou êtes-vous en train de vous préparer aux problèmes que vous constatez au chapitre des changements climatiques? Estimez-vous que le milieu des affaires ainsi que le milieu politique comprennent l'importance de cet enjeu?

M. Lyall : Oui. En ma qualité d'homme d'affaires, je suis préoccupé. Je crois que nous pourrions en faire beaucoup plus que ce que nous faisons maintenant. Comme je l'ai dit, l'exploitation dans le Nord est onéreuse.

La présidente : Je vous suis reconnaissante de vos commentaires. Je crois que je parle au nom de tout le monde ici lorsque je vous remercie de nous avoir présenté un aperçu de la vie dans le Nord. Lorsque nous entendons des chiffres comme un million de dollars par kilomètre pour construire une route, nous commençons à comprendre certains des problèmes que vous devez affronter. Il nous est utile de le savoir.

Encore une fois, nous aimerions remercier Charlie Lyall, président et chef de la direction de la Kitikmeot Corporation. M. Lyall vit au Nunavut et a comparu par vidéoconférence d'Edmonton.

La présidente : Le comité suspend ses travaux et poursuit la séance à huis clos.

(La séance se poursuit à huis clos.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES:

Monday, November 29, 2010

As an individual:

Ian Holloway, Dean of Law, University of Western Ontario.

Monday, December 13, 2010

The Honourable Dennis Fentie, Premier of Yukon (by video conference).

Kitikmeot Corporation:

Charlie Lyall, President and CEO (by video conference).

TÉMOINS :

Le lundi 29 novembre 2010

À titre personnel :

Ian Holloway, doyen de la Faculté de droit, Université de Western Ontario.

Le lundi 13 décembre 2010

L'honorable Dennis Fentie, premier ministre du Yukon (par vidéoconférence).

Kitikmeot Corporation :

Charlie Lyall, président et chef de la direction (par vidéoconférence).



